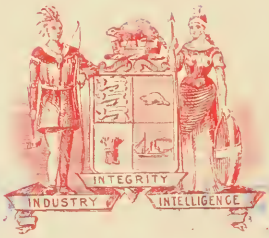
Shelf No. M010.5.P58



TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1878.

T. XXII, 1.

23

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME

(VINGT-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

22-23

554430
6-12-52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

Z
1007
P73
v. 22-23

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ŒUVRES de PAUL FÉVAL, soigneusement revues et corrigées : *Les Etapes d'une conversion*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 270 p. Prix : 3 fr. *Les Contes de Bretagne*. Paris. Palmé, 1877. In-12 de 284 p. Prix : 3 fr. (édition illustrée, in-8 de 300 p. Prix : 9 fr.) *La Fée des grèves*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 362 p. Prix : 3 fr. *L'Homme de fer*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 353 p. Prix : 3 fr. *Châteaupauvre*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 314 p. Prix : 3 fr. *Frère Tranquille*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 412 p. Prix : 3 fr. *Le dernier chevalier*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 336 p. Prix : 3 fr. *La Belle-Étoile*. Paris, Lecoffre, 1877. In-18 j. de 325 p. Prix : 2 fr. *La Reine des épées*. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 365 p. Prix : 3 fr. — *La première tache de sang*, par A. LABUTTE. Paris, Dillet, 1877. In-18 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Les Causes sacrées, le Roi*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Téqui, 1877, 2 vol. in-18 de 300-310 p. Prix : 4 fr. — *L'Affiquet de la marquise*, par A. de BARTHÉLEMY. Paris, J. Féchoz, 1877. In-12 de 230 p. Prix : 2 fr. 50. — *Marcie*, par CHARLES DU BOISHAMON. Paris, Téqui, 1877. In-12 de 274 p. Prix : 2 fr. — *Le Secret du château de Rocnoir*, par J. GONDRY DU JARDINET. Paris, aux bureaux de l'*Economiste*, 1877. In-12 de 284 p. Prix : 2 fr. — *Pour la patrie*, par ETIENNE MARCEL. Paris, Lethielleux, 1877. In-12 de 286 p. Prix : 2 fr. — *La Foi jurée*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 295 p. Prix : 2 fr. — *Les Héritiers de Judas*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 430 p. Prix : 3 fr. 50. — *L'Honneur du nom*, par CHARLES BUET. Paris, Th. Olmer, 1877. In-12 de 390 p. Prix : 3 fr. — *Corbin et d'Aubecourt*, par LOUIS VEUILLOT. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 230 p. Prix : 3 fr. — *Les Ronces du chemin* par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-18 j. de 233 p. Prix : 2 fr. — *Sabine de Rivas*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-18 j., de 276 p. Prix : 2 fr. — *Jacques Bernard*, par Mlle GUERRIER DE HAUPT. Poitiers, Oudin, 1877. In-12 de 325 p. Prix : 2 fr. — *Première et dernière dette*, par Mme GABRIELLE D'ARVOR. Paris, Tolra, 1877. In-12 de 250 p. Prix : 1 fr. 50. — *Le Supplice d'une mère*, par J. GONDRY DU JARDINET. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 270 p. Prix : 2 fr. — *Nouvelles et récits villageois*, par JEAN LANDER, avec une préface de M. Ernest Hello. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 360 p. Prix : 2 fr. — *Marguerites en fleur*, avec une préface de M. Ernest Hello. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Les Soirées du château de Keritis*, par J. DE LAUNAY-OVERNEY. Paris, Bray et Retaux, 1877. In-12 de 400 p. Prix : 3 fr. 50. — *Les Neiges d'antan* ; Légendes et Chroniques, par Mme JULIE LAVERGNE. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 398 p. Prix : 3 fr. — *Les Amours de Philippe*, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1877. In-18 j. de 340 p. Prix : 3 fr. 50. — *Samuel Brohl et Cie*, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 330 p. Prix : 3 fr. 50. — *Daniel de Kerfons*, par ERNEST DAUDET. Paris, E. Plon, 1877. 2 vol. in-12 de 308 et 379 p. Prix : 6 fr. — *Le Nabab*, par ALPHONSE DAUDET. Paris, Charpentier, 1877. 13e édition. In-12 de 508 p. Prix : 3 fr. 50. — *Oblomoff*, par IVAN GONTCHAROFF ; Scènes de la vie russe, traduction de Piotre Artamoff, édition revue, corrigée et augmentée d'une notice sur l'auteur, par CHARLES DEULIN. Paris, Didier, 1877. In-12 de 298 p. Prix : 3 fr. — ŒUVRES de Mme HENRI GRÉVILLE : *Dosia*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 320 p. Prix : 3 fr. *L'Expiation de Savoli*. Paris, E. Plon, 1876. In-18 de 273 p. Prix : 3 fr. *La Princesse Ogheroff*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 372 p. Prix : 3 fr. 50. *A travers champs*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 300 p. Prix : 3 fr. *Les Koumiassine*. Paris, E. Plon, 1877, 2 vol. in-12 de 318 et 340 p. Prix : 7 fr. *Sonia*. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 310 p. Prix : 3 fr. *La Maison de Maurèze*. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 306 p. Prix : 3 fr. 50. *Suzanne Normis (le Roman d'un père)*. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 320 p. Prix : 3 fr. 50. — *Flora Bellasys*, par G.-A. LAURENCE ; traduit de l'anglais par CH. BERNARD-DEROSNE. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-18 j. de 275 et 259 p. Prix : 2 fr. 50. — *Sans issue*, par ELISABETH STUART PHELPS. Paris, Grassart, 1877. In-12 de 290 p. Prix : 3 fr. (roman traduit de l'anglais). — *Le Baiser de la comtesse Savina*, par A. CACCIANIGA ; traduit de l'italien par Léon Dieu. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 252 p. Prix : 1 fr. 25. — *Sous le grand hêtre*, par A. SNIEDERS. Paris, Palmé, 1877. In-18 j. de 210 p. Prix : 2 fr. — *Jean Dagoury*, par CH. CANIVET. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 279 p. Prix : 3 fr. — *La Veuve*, par LOUIS ENAULT. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 340 p. Prix : 3 fr. 50.

— *Un Amour de grande dame*, par ALFRED DE BESANCENET. Paris, Librairie générale. 1877. In-12 de 238 p. Prix : 1 fr. — *Le Mari de la vieille*, par GABRIEL PRÉVOT. Paris, Librairie générale, 1877. In-12 de 250 p. Prix : 1 fr. — *Une femme à bord*, par RENÉ DE MARICOURT. Paris, Librairie générale, 1877. In-12 de 202 p. Prix : 1 fr. — *La grande falaise*, nouvelle édition, par ALBERT SOREL. Paris, même librairie, 1877. In-12 de 320 p. Prix : 1 fr. — *Près du gouffre*, par SAINT-PATRICE. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 206 p. Prix : 3 fr. — *La Bâtarde*, par XAVIER DE MONTÉPIN. Paris, Dentu, 1877. 2 vol in-18 j. de 314 et 329 p. Prix : 6 fr. — *Le Numéro 11 de la rue Marlot*, par RENÉ DE PONT-JEST. Paris, Dentu, 1877. In-12 de 366 p. Prix : 3 fr. — *Kousouma*, roman javanais, par MARIE BOGOR. Paris, Sandoz, 1877. In-12 de 266 p. — *Dona Maria;* Chronique du temps de Philippe II, par L. CAMBIER. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 306 p. Prix : 3 fr. — *Les Diables de Loudun*, par JEAN DE POITIERS. Paris, A. Ghio, 1877. In-18 de 271 p. Prix : 2 fr. — *Elisée ;* Voyage d'un homme à la recherche de lui-même, par EUGÈNE PELLETAN. Paris, Germer Baillière, 1877. In-12 de 345 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Dégrossi*, roman rural, par VICTOR LE FEBVRE, laboureur. Paris, Sandoz, 1877. In-12 de 350 p. Prix : 3 fr. 50. — *Maître Guillaume*, par CHARLES DESLYS. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Pauvres et mendiants*, roman de questions sociales, par G. DE LA LANDELLE. Paris, Didier. 1877. In-12 de 452 p. Prix : 3 fr. 50. — *Deux croisières*, histoire d'une légende navale, par le même. Paris, E. Dentu, 1877. In-18 j. de 332 p. Prix : 3 fr. — *Hector Servadac*, par JULES VERNE. Paris. Hetzel, 1877. 2 vol. in-18 j. de 314 et 320 p. Prix : 7 fr. — *L'Ame de Beethoven*, par PIERRE CŒUR. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 222 p. Prix : 3 fr. — *Une rivale de Marguerite*, par le baron DE FAUCONNET. Pau, Léon Ribaut, 1877. In-12 de 292 p. Prix : 3 fr. — *Un mélange diabolique*, par LE MÊME. Paris, Schulz, 1877. In-12 de 257 p. Prix : 3 fr. — *Contes tristes*, par LOUIS HAUMONT. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 273 p. Prix : 3 fr. — *Trois contes*, par GUSTAVE FLAUBERT. Paris, Charpentier, 1877. 1 vol. in-12 de 300 p. Prix : 3 fr. 50.

« M. Paul Féval s'est converti, avons-nous lu dans quelques journaux parisiens, adieu son esprit, sa bonne humeur, sa verve et sa gaieté! Il va devenir ennuyeux comme la pluie. » Eh bien, les Cassandres de mauvais augure en seront pour leurs pronostics malveillants et ridicules, lesquels, soit dit en passant, contiennent une injure toute gratuite à l'adresse de la littérature catholique. M. Paul Féval s'est converti, mais, pour nous servir d'un mot très-pittoresque attribué à une femme du monde, il s'est converti de tout, excepté de son talent. Il avait l'invention, la vigueur, le mouvement, le feu sacré ou le feu profane, le diable au corps, l'originalité, la passion, la science dramatique et un excellent style. Tout cela lui est resté avec cette heureuse modification que ses qualités exubérantes dégénéraient facilement en défauts, tandis qu'aujourd'hui sa bonne humeur s'est nuancée d'émotion, sa verve s'est augmentée d'un sincère sentiment d'indignation contre les hypocrisies et les turpitudes sociales, son imagination a gagné en profondeur et en élévation, sa forme, sans cesser d'être pittoresque et primesautière, s'est débarrassée des scories de mauvais goût et des broussailles encombrantes. Bref, c'est toujours Paul Féval, mais un Paul Féval retrempé, renouvelé. Il faisait rire ou pleurer, il fait encore pleurer ou rire, mais il fait penser aussi. La sève en lui coule plus riche, plus féconde, plus généreuse. On l'attendait à son premier roman, — seconde manière. Ce roman a paru, et c'est un chef-d'œuvre. *Les Étapes d'une conversion*, tel est le titre, un titre franc qui n'y va pas par quatre chemins. On devine que cette « conversion » est celle de l'auteur. Ce mot pourtant me semble

un peu fort. Même au temps de ses plus bruyantes incartades, Paul Féval n'a jamais cessé d'être chrétien ; il est vrai qu'il l'était platoniquement. A l'heure actuelle, il est non moins fervent et non moins pratiquant que son saint patron après la vision de Damas. Paul Féval, qui écrit un peu son autobiographie, nous introduit, sans crier gare, dans la maison paternelle. Ils sont là huit : le père, la mère, la domestique et les cinq enfants. C'est lourd pour un seul, car le chef, un magistrat de province, n'a que de faibles émoluments. La considération dont il jouit ne donne pas de pain à la famille. Et ce père fait des prodiges de fatigue, des débauches de travail pour procurer ce pain à ses enfants. Un jour vient cependant où le cerveau surmené refuse d'obéir à la volonté. Le dévoué sublime tombe comme foudroyé ; il se couche pour ne plus se relever, lui qui ne se couchait jamais. Le médecin et le prêtre accourent : ils viennent aider un juste à mourir. Ce chapitre : *la Mort du père*, est saisissant. Paul Féval n'a rien écrit de plus beau, et cela sans phrases, sans effets cherchés, tout simplement, tout véridiquement, avec l'esprit de son cœur. Tout y est : la prière qui est un espoir, le viatique qui est une fin, l'épouse dont le cœur se déchire, les petits enfants qui ne comprennent pas et qui sentent passer dans leurs fibres l'effroi de l'inconnu, du mystérieux et du terrible. Les personnages secondaires sont admirablement esquissés : la vieille bonne est vraiment touchante dans ses bougonnements où perce l'affection la plus intense ; la pauvre femme du mourant nous apparaît comme une Niobé chrétienne ; le docteur Ollivier n'a de matérialiste que l'écorce ; il n'est pas jusqu'à ce « jésuite » de Charles, le fils aîné, devant lequel il ne faille s'incliner comme devant un modèle d'abnégation et de dévouement. Mais la figure principale des *Étapes d'une conversion*, celle qui domine tout le volume, c'est la figure de Jean. Qui ça, Jean ? Jean est celui dont Dieu s'est servi pour « convertir » Paul Féval. Dans les épisodes de la mort du père, Jean n'est autre chose que Paul Féval lui-même ; mais, dans l'ensemble de l'œuvre, Jean est un homme dont le monde catholique n'a pas oublié et n'oubliera pas de longtemps le souvenir. « Il y avait dans cet homme, a dit M. Barbey d'Aurevilly, du Thomas d'Aquin et du Shakespeare, du Diderot et de l'O'Connel. » C'était un semeur d'idées, un accoucheur d'âmes, quelque chose comme un Diogène catholique et romantique. Il avait passé par tous les systèmes ; il avait scalpé Saint-Simon, Fourier, Cabet, Proudhon, et, voyant, qu'ils n'étaient que sépulcres blanchis, il les avait « plantés là, » épouvanté, et en était revenu tout d'une traite à la foi de son enfance, gardant de ses pérégrinations libre-penseuses un certain amour du paradoxe qu'il se faisait un devoir de mettre quotidiennement au service de la vérité. A ces indices, qui n'a reconnu Raymond Brucker ? Paul Féval, dans ses

Étapes, nous le montre avec ses impétuosités d'homme de génie mâtiné d'un brin de folie, avec ses mépris du qu'en dira-t-on, avec ses brusqueries tendres d'ancien gamin de Paris, avec ses trivialités adorables, avec sa bonhomie malicieuse, son ironie mordante, son éloquence indéfinissable, — dans sa vie privée enfin, mélange d'austérité, de sauvagerie et de mysticisme. C'est peint sur le vif. Et, comme cadre au portrait, s'accumulent tout autour des esquisses ravissantes sur la littérature contemporaine.

— Les *Étapes* sont le premier ouvrage publié par Paul Féval depuis sa conversion. Cet ouvrage n'est pas terminé : ce n'est qu'un épisode. M. de Pontmartin a reproché à l'auteur d'avoir, dans les dernières pages du livre, un peu trop prodigué les élans mystiques, les aspirations religieuses : « Est-ce bien, dit-il, servir l'idée qu'on aime de lui donner une place telle qu'elle absorbe tout ? » Cette critique nous paraît exagérée. Nous venons de lire les *Étapes* d'un bout à l'autre, et l'idée chrétienne est loin d'y « tout absorber. » Elle ne devient réellement « absorbante » que dans la scène de la mort du père, et c'est de circonstance. Néanmoins, il y a ici un écueil à éviter. Un roman n'est pas un livre de messe, et, en cherchant le mieux, on pourrait risquer de gâter le bien, En outre, dans une œuvre d'imagination, parler comme sainte Thérèse ou saint Bonaventnre, ce serait s'exposer à rebuter certains lecteurs. Nous faisons ces réflexions, afin que les œuvres nouvelles de Paul Féval se popularisent le plus possible et balancent ainsi, dans l'esprit des masses, l'influence des romans ignobles et délétères. M. Paul Féval l'a, du reste, si bien compris que, dans l'édition expurgée de ses publications, il n'a éloigné que des détails répréhensibles, sans les surcharger de périodes sermonneuses. Il a voulu que, désormais, ses romans, tout en offrant le même intérêt, pussent devenir lectures de famille. Et il a réussi. Ont paru déjà, dans la nouvelle édition, *les Contes de Bretagne*, *la Belle-Étoile*, *la Fée des grèves*, *l'Homme de fer*, *Frère Tranquille*, *le Dernier chevalier* et *Châteaupauvre*, — sept volumes que tout le monde peut lire sans remords.

— Breton bretonnant, Paul Féval aime le pays des dolmens et des chênes tordus, et se plaît à y placer l'action de ses drames. Dans les *Contes de Bretagne*, il nous raconte les légendes de la vieille Armorique; il évoque le prêtre des îles, Joël Bras, qui conjurait la tempête à l'aide de la neuvième corde de sa harpe, et chevauchait sur un bois de lance pour aller rendre visite aux esprits de l'air; il nous dit comment la fille du druide d'Ouessant se convertit au christianisme et civilisa le Finistère; il reconstruit, détail par détail, la sanglante histoire d'Ermengarde de Malestroit, la Femme blanche des lacs armoricains; il énumère les malices des laveuses de nuit, démons-femelles qui

blanchissent au clair de lune le suaire des morts ; il réédite les chansons du peuple, tout en ridiculisant ses travers, stigmatisant ses vices et rendant hommage à ses vertus. — Dans la *Belle-Étoile*, c'est la Bretagne du moyen âge que ressuscite M. Paul Féval. Il paraît, à ce propos, que notre siècle n'a inventé personne, pas plus les coquins que les jocrisses. Le jocrisse breton du temps de saint Louis avait nom Goïon de Ploéméné, écuyer de noblesse, jureur, vantard, gourmand, peureux, et... d'une bêtise incomparable. Les coquins, c'étaient les frères Mahaut, qui assassinaient les voyageurs dans leur auberge ; c'était leur mère, la vieille Gote, qui s'adonnait à la magie noire et avait à son service le diable Voramus ; c'étaient encore les faux ermites, les pastoureaux, les malandrins et les truands de toute catégorie. Mais il y avait aussi de bien braves gens, témoin le jeune étudiant en droit Yvon Hélory, qui sera un jour le grand saint Yves :

Sanctus Yvus erat Brito,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo.

— Le surnaturel domine dans la *Belle-Étoile*. Cela se conçoit : nous sommes au beau milieu de la forêt de Brocéliande, la grande, la noble Brocéliande, sous les futaies de laquelle les légendes courent en foule, drapées comme de blancs fantômes et abritant sous leurs voiles enchantés le roi Arthur et Angélique, Médor et Fleur d'Épine, les Douze Pairs, le traître Ganelon, les Sept-Géants, la fée Viviane préposée à cette fontaine de Barenton dont la margelle devient, la veille de Noël, une émeraude énorme, le Grand-Huant, le Grand-Veneur, condamné à toujours courir, sans jamais le forcer, un cerf diabolique, enfin le prophète séculaire Merlin, lequel dort sous l'herbe jusqu'à ce qu'il soit réveillé par la parole divine de l'Enfant vêtu de blanc et couronné d'aubépine. C'est merveilleux : on croirait lire les *Mille et une Nuits* du moyen âge féodal et catholique. Est-ce tout ? Non. Voici la fée des grèves, l'être bizarre dont le nom revient sans cesse dans les épopées bretonnes, le lutin caché dans les grands brouillards, le feu follet des nuits d'automne, l'esprit qui danse dans la poudre éblouissante des rayons du soleil, la Mélusine, qui glisse sur les sables de la mer aux heures nocturnes, la fée des grèves enfin avec son manteau d'azur et sa couronne d'étoiles ! Cette fois, nous sommes dans la Bretagne du quinzième siècle, et la fée des grèves n'est autre que la belle Renée. Elle profite, la noble demoiselle, d'une superstition populaire, pour sauver son fiancé Aubry de Kergariou et son vieux père Hue de Maurever, lesquels ont tous les deux encouru la colère du duc de Bretagne. Il est vrai qu'elle est vigoureusement secondée dans sa tâche par une foule de braves gens, les Lepriol, les Mathurin, les Joson, les Gothon, les Catiche, les Scholastique et

Jeannin le pasteur, et frère Bruno, religieux converti de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Intarissable conteur d'histoires qu'il recommence toujours et ne finit jamais, bon vivant, bon enfant, fort comme Hercule, frère Bruno soutient, sur le mont Tombelaine, un siége en règle contre les bandes du chevalier Meloir, le traître du drame. Les quartiers de roche sont lancés sur les assaillants avec une vigueur homérique ; l'assiégé se multiplie, se dédouble, réconforte les amis dont il a pris la défense, rit aux éclats, chante un refrain, riposte au reîtres qui ont fait de sa cagoule une cible, et trouve encore le temps de sortir une anecdote du grenier d'abondance de sa mémoire. Ce frère Bruno est une création des plus originales et des plus réjouissantes.

— Nous le retrouvons dans l'*Homme de fer*, qui forme le complément de la *Fée des grèves ;* mais, si frère Bruno est toujours Bruno-la-Bavette, il n'a plus son esprit d'autrefois et se laisse bel et bien berner dans sa cellule par un visiteur supérieurement intéressé à faire parler à tort à travers le pauvre moine. La scène est d'un comique achevé et elle a ceci de piquant que l'interlocuteur de frère Bruno, maître Gillot de Tours, est tout uniment le roi Louis XI en personne. Nous retrouvons aussi la fée des grèves, mais cette fée a pris de l'âge, a perdu un peu de sa poésie et est devenue une veuve excessivement raisonnable. La vraie fée des grèves maintenant, c'est Jeannine, la fille du pâtre Jeannin, éprise du fils de Reine de Maurevert et d'Aubry de Kergariou. A coté de l'idylle, l'historique et le fantastique : l'historique, c'est Louis XI cherchant à s'emparer du duché de Bretagne ; le fantastique, c'est Otto de Beringhem, un autre Barbe-Bleue, un second Gilles de Retz, terreur de la contrée, habitant la nuit la ville mystérieuse d'Hélion, bâtie en plein Océan, et venant le jour éblouir ou terrifier les Bretons par son faste, sa prodigalité, sa beauté satanique, ce qui, à une heure donnée, ne l'empêche pas de subir le sort de son modèle Gilles de Retz. Dans la *Fée des grèves* et l'*Homme de fer*, Paul Féval est monté sur l'hippogriffe de l'imagination et s'est donné libre carrière. Mais tout est si bien amené, si bien agencé, qu'on arrive à la fin des deux volumes sans fatigue aucune, intéressé, saisi, totalement sous le charme.

— *Châteaupauvre* est encore une histoire bretonne, de la Bretagne contemporaine. Cela commence par un éclat de rire et cela se termine par des larmes. Un Parisien, Edmond Durand, achète à maître Le Hervageur, notaire royal, une gentilhommière rurale, dernier débris de l'immense fortune des Bryan et des Coatmeur. Le Parisien va prendre possession de son domaine et se met en relations avec ses tenanciers. Quel n'est pas son étonnement de voir que la race des Bryan et des Coatmeur n'est pas éteinte ! Il reste de ces deux antiques et puissantes familles le jeune Guy et la petite Rosane, sans parler du fermier perpétuel Yaume Bodin et de la vieille Metô, autrefois dame de compagnie

de la marquise douairière de Coatmeur, maintenant vieux meuble de Châteaupauvre. Au fond, Metò est la vraie maîtresse de la gentilhommière et Monsieur le Parisien ne peut s'y installer qu'avec sa permission. Type étrange que cette Metò, visionnaire, fière comme une reine, ratatinée comme un palimpseste, un peu sorcière, bonne chrétienne, plus que centenaire, bref une apparition de l'autre monde. Rosane se fait sœur de charité, Guy passe en Angleterre appelé par un de ses oncles et se fait protestant. Deux destinées aux antipodes l'une de l'autre ! Pourtant, cette fois, les extrêmes se rencontrent : la guerre de Crimée éclate. Guy et Rosane se retrouvent dans une ambulance ; ils sont victimes de la guerre, mais Guy de Bryan meurt catholique. L'action est intéressante sans doute : néanmoins l'intérêt du roman n'est pas là ; il est dans la peinture des mœurs bretonnes au dix-neuvième siècle, peinture vraie comme une photographie et attrayante comme une fiction. Les paysans mis en scène par Paul Féval ne sont point inventés : rien qu'à la façon dont ils disent : *l'argien* (l'argent), on voit qu'ils ont posé devant le peintre. Ce ne sont pas des gredins comme les paysans de Balzac ; ce ne sont pas non plus des héros et des saints. Rien de plus curieux que le mauvais accueil fait à « Monsieur l'achetoux » de Châteaupauvre par les gars et les donzelles de Saint-Juhel ! Mais quand on apprend que « Monsieur l'achetoux » possède une malle pleine d'écus, la froideur se change en enthousiasme et les rebuffades en triomphes. Tout le monde veut voir la fameuse malle, on la contemple, on la soupèse, on la porte comme un cercueil. Et les à-parté et les réflexions et les exclamations que l'événement provoque ! Il faut entendre ! Jamais on n'avait tiré meilleur parti de la note comique. Ce n'est pas tout : Paul Féval, dans *Châteaupauvre*, a ressuscité le vieux parler gallo, qui n'est pas le breton (le *Vrezonnec*), mais une sorte de patois très-pittoresque composé de français, d'anglais, de latin et d'une foule d'expressions venues l'on ne sait d'où. Sous ce rapport, *Châteaupauvre* est une curiosité philologique.

— Nous aimons beaucoup moins *Frère Tranquille* et le *Dernier chevalier*. Le premier de ces romans est un roman de cape et d'épée dont l'action se passe sous la régence d'Anne de Beaujeu et le règne de Charles VIII. Il y a trop de duels, de guet-apens, de substitutions d'enfant, de complots, de péripéties et de combinaisons. On s'embrouille à lire les aventures mirifiques de Jean le Blond et de Jean le Brun ; on se perd dans le chassé-croisé de leurs bonnes actions et de leurs fredaines. Çà et là, cependant, des tableaux ravissants, des éclaircies lumineuses qui nous font comprendre que Jean le Blond n'est autre que le fils d'Isabelle de Nemours et de Jacques d'Armagnac, dépossédé de ses titres et de sa fortune par le sire de Graville. Du milieu de ces batailleurs et de ces ferrailleurs, émerge la figure indéfinissable de

Frère Tranquille qu'on croit l'ennemi des d'Armagnac et qui leur est dévoué jusqu'à la mort : vieille carcasse de savant qui, plus profondément que Nicolas Flamel, Raymond Lulle et Albert le Grand, a pénétré dans les secrets de l'œuvre hermétique ! On dirait que la recherche de la pierre philosophale a desséché le cœur du bonhomme. Détrompez-vous ! Frère Tranquille, malgré sa laideur et ses allures grotesques, a un cœur des plus aimants. Sur son front pâli par les veilles et par la souffrance, rayonne l'auréole des sublimités chrétiennes. Mais, sans diminuer en rien cette originale physionomie, le roman gagnerait encore à être émondé. *Frère Tranquille* est trop touffu, et le *Dernier Chevalier* ne l'est peut-être pas assez. Ce livre-ci est moins un roman qu'un panorama historique. Paul Féval nous montre successivement les petites intrigues de M. de Choiseul, les efforts héroïques du Dauphin pour conserver la conquête des Indes, l'indomptable persévérance de Dupleix, l'embuscade allemande de Klostercamp et la mort glorieuse du « dernier chevalier », le chevalier d'Assas. C'est intéressant et instructif ; mais il n'y a pas d'action romanesque, à moins qu'on ne la place dans les chastes amours (indiqués à peine) du « dernier chevalier » et de Jeanneton de Vandes, la nièce de Dupleix, la belle des belles. Il faut se résigner, d'autant que Paul Féval nous promène très-pittoresquement dans les coins et recoins du dix-huitième siècle ! Voici le maréchal de Richelieu dont M. de Voltaire disait : « C'est de la quintessence de Français, » et que Beaumarchais appelait : « une fleur de décrépitude. » Le vieux galantin mourut la veille de la Révolution qui l'aurait gêné dans ses habitudes. Voilà M. de Choiseul, déjà nommé, insatiable vampire, suçant le meilleur sang de la France, se servant de nos écus pour solder les appointements de sa famille, faire de petits cadeaux aux philosophes, payer les frais de la guerre contre les jésuites et entretenir le bain d'or où pataugeait la Pompadour. Ici, des savants de ruelles donnant à Dieu de méchants coups d'épingle ; là des rimeurs de boudoir faisant des vers honteux ou de lamentables tragédies ; plus loin, Paris s'amusant de la désastreuse défaite de Rosbach ; ailleurs, Dupleix, Labourdonnaye, Montcalm, ces « anachronismes, » gênant tout le monde ou mourant de misère. Sur les trônes, pas un homme ; Louis XV n'était plus qu'un roi de cire, les rois d'Angleterre équivalaient à des employés bien rétribués, les rois d'Espagne ressemblaient à d'ambulantes momies. Marie-Thérèse était le seul, le vrai roi de l'époque, et ce roi portait des jupes. Quel siècle ! il fut si sensuel, si voluptueux, que l'héroïsme et la vertu y faisait tache. Remercions M. Paul Féval d'avoir énergiquement flétri certains parasites qui, dans ces derniers temps, n'ont eu que trop de panégyristes.

— Avant de quitter, pour cette fois, l'auteur des *Étapes d'une con-*

version, il nous reste à saluer, en passant, la *Reine des épées*. Ce roman (propriété de l'éditeur) ne fait point partie de l'édition expurgée. Mais, quand viendra le jour du conseil de révision, Paul Féval n'aura qu'à remédier à quelques légères difformités et à estomper quelques touches trop criardes pour rendre la *Reine des épées* digne de la *Fée des grèves*. L'histoire de la *Reine des épées* ressemble un peu à celle de la « Fille du Régiment. » Chérie Steibel, unique enfant d'un étudiant de la noble Université de Tubingue tué en duel par le major Hausen, a été adoptée par les camarades de son père. On la dorlotte, on la surveille, on la nourrit, on la fait élever. Les étudiants qui s'en vont transmettent à ceux qui arrivent le gracieux héritage, si bien que Chérie Steibel, d'abord fille de l'Université, en devient ensuite la reine. Ce roman offre un tableau coloré, animé, quoique fort idéalisé, des mœurs allemandes et des universités d'outre-Rhin à l'époque de la Restauration. Il contient de curieux détails sur la vie des étudiants, sur leurs associations, leurs statuts, leurs priviléges qui datent du moyen âge, leurs jeux, leurs fêtes particulières, leurs chants variés depuis le lieb du *Papillon*, de Lapsand, jusqu'au classique *Gaudeamus juvenes dum sumus*. Mais nous devons à la vérité de déclarer que le type de la vierge-étudiante, si original soit-il, est passablement invraisemblable.

— Le roman historique est un genre très-délicat. Il s'agit de résoudre ce double problème : intéresser vivement sans mentir à l'histoire. Bien des romanciers se brisent contre l'écueil, principalement des romanciers catholiques. L'histoire, certes, est par eux scrupuleusement respectée, mais l'intérêt languit alors dans leurs œuvres. Nous avons là sous les yeux les *Causes sacrées de* Mme Raoul de Navery; la *Première tache de sang*, de M. Labutte ; l'*Affiquet de la marquise*, de M. A. de Barthélemy ; *Marcie*, de M. du Boishamon ; le *Secret du château de Rocnoir*, de M. Gondry du Jardinet; *Pour la patrie*, de Mme Etienne Marcel : tous romans historiques, excellents comme enseignement, pleins de bonnes intentions, mais qui laissent un peu à désirer comme œuvres d'art et de littérature. Un mot toutefois sur chacun d'eux par acquit de conscience. Procédons chronologiquement. — Le sujet de la *Première tache de sang* est tiré des annales du Portugal. Il s'agit de la condamnation à mort et de l'exécution de l'infant don Fernand, accusé d'avoir voulu assassiner son frère le roi Jean, fils et successeur du vieux don Pedro II. Ce Fernand ne vaut pas cher et il a pour compagnons des bandits et des coupe-jarrets de la pire espèce ; mais ce n'en est pas moins une tête royale qui tombe, et cette exécution épouvante Jean de Bragance. A côté du drame une idylle chaste dont la vertueuse Maria Stella de Mendoça est l'héroïne. Voilà le livre. — Du Portugal transportons-nous en Angleterre avec Mme Raoul de Navery pour cice-

rone. La « cause sacrée » qu'elle met en scène est la cause même de Charles Ier, abandonné par le Parlement, trahi par ses soldats et exécuté par Cromwel. Près du Roi, les sympathiques épées de douze Irlandais fidèles, fils du vieux chef de tribu Fin-Barr, vaillants comme les douze pairs de Charlemagne et poétiques comme les héros d'Ossian. Il y a aussi Jenny O'Connor, la fille des grandes races, la dernière descendante des rois de la verte Eryn, qui fait dans le roman bonne figure. N'importe! l'action est trop décousue, trop éparpillée. Nous ne pouvons louer que les caractères : ils se soutiennent parfaitement. La mort du vaincu de Nottingham est bien présentée, grâce, il faut l'avouer, à l'*Histoire d'Angleterre racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot. Le portrait de Cromwel mérite aussi nos éloges : c'est bien là ce presbytérien fataliste et sanguinaire qui écrivait un jour à sa femme : « Il fait sombre dans mon âme et je sens que je suis damné. » Mais la figure la mieux réussie du roman est celle de cette sympathique Henriette-Marie de France, énergique, passionnée, persévérante, dévouée, qui fut si grande dans le malheur et qui mérita d'avoir Bossuet pour panégyriste. — C'est le propre des révolutions d'enfanter les crimes inexpiables et de susciter les vertus surhumaines. Voyez la Révolution française : quel inépuisable sujet de contrastes ! Ici, dans l'*Affiquet de la marquise*, Henri de Vareilhes, Madame de Kergoson et sa fille, le fermier Nicolas, le droguiste Tourneux et l'excellent Saubert, ancien agent de police de M. Lenoir, la crême des honnêtes gens, sont constamment aux prises avec tout ce qu'il y a de plus crapuleux dans la capitale, notamment avec un faux monnayeur, terroriste et ami de Fouquier-Tinville, qui a jeté son dévolu sur Jeanne de Kergoson. — Là, dans *Marice*, deux femmes vertueuses sont vilipendées, calomniées, persécutées par un tartufe du nom de Léonnais qui, sous ses dehors hypocrites, cache l'âme d'un Robespierre et ne vise à rien moins qu'à épouser Mlle de Bini et à s'emparer du château de la Bouyère. Ailleurs, dans le *Secret du château de Rocnoir*, c'est un misérable intendant qui trahit ses maîtres, ameute contre eux toute la canaille jacobine, s'empare de leurs biens et jouit du fruit de ses rapines jusqu'au jour où les victimes, miraculeusement sauvées, reviennent lui faire rendre ses comptes. A coup sûr, l'*Affiquet de la marquise*, *Marcie* et la *Secret du château de Rocnoir* inspirent pour la Révolution une horreur salutaire et, sous ce rapport, on ne saurait trop les propager; mais les sujets qu'ils traitent sont ressassés, rabâchés, rebattus, répétés sur tous les tons et dans toutes les gammes. Combien de choses neuves il y aurait pourtant à dire sur cette formidable époque ! Que si l'invention vous fait défaut, sachez au moins donner à vos pastiches tout l'intérêt que la situation comporte. — Il y a des drames historiques qui ne souffrent pas la médiocrité, par ce qu'ils ont

pour eux la grandeur, la passion, l'idée, le mouvement, l'enthousiasme. Par exemple est-il rien de plus vivant et de plus mouvementé que la dernière insurrection polonaise? Un Kamienski ou un Mickiewitz en eussent tiré des chefs-d'œuvre. L'auteur de *Pour la patrie* n'a su y voir que l'indécision rêveuse de Thaddée Osiersko, l'agitation inconsidérée de Witold Turno, la trahison de quelques gitanes, l'amour indéfini d'une vierge veuve qui se consacre au culte d'une tombe. Ce n'est point assez. Disons pourtant, à la décharge de Mme Etienne Marcel qu'elle a décrit avec un relief saisissant les mœurs polonaises et qu'il s'en faudrait de peu pour que son Alexandra Netuboff, dont les passions ont parfois des éclats d'aurore boréale, ne devînt une véritable création.

— Il ne se peut rien lire de plus émouvant, de plus empoignant, de plus exquis, que la *Foi jurée* de Mme Raoul de Navery. Il s'agit d'un Régulus chrétien. Nicolas Compian, de Marseille, capitaine du vaisseau le *Centaure*, est attaqué par des corsaires, capturé avec ses hommes et vendu comme esclave sur le marché de Tripoli. Son maître, *rara avis*, est un musulman éclairé, tolérant, bienfaisant, point du tout fanatique. Compian s'attache à Osmanli, lui sauve la vie et celle de sa fille. Dès lors, il est considéré comme l'enfant de la maison ; la servitude lui est douce; l'existence n'a pour l'esclave que des charmes. Mais le pain de l'étranger a toujours des amertumes. Compian se ressouvient qu'il a laissé dans sa patrie une femme bien-aimée, des enfants chéris. La nostalgie (*ripæ ulterioris amore*, comme dit Virgile) le reprend. Il prie Osmanli de le laisser retourner à Marseille, non pour se soustraire à ses nouveaux devoirs, mais pour rétablir sa fortune et gagner de quoi payer sa rançon. Compian demande six mois seulement. Si, au bout de ces six mois, le sort ne lui a pas été favorable, il reviendra, parole d'honnête homme et, ce qui vaut mieux, parole de chrétien. Osmanli consent au départ. Compian s'embarque pour Marseille. Il revoit sa femme, il revoit ses enfants et se remet ardemment au travail. Les six mois expirent : hélas ! le pauvre capitaine n'a pas de chance; rien ne lui a réussi, il est plus pauvre que jamais. Le voilà donc reprenant la mer sur un vaisseau marchand. Le soir du dernier jour des six mois accordés par Osmanli, Compian reparaît devant son maître. Étonnement de celui-ci : il ne peut croire à tant d'héroïsme, à tant de courage. Ses sympathies ne tardent guère, du reste, à se changer en admiration et en reconnaissance. Compian guérit d'une maladie mortelle la femme d'Osmanli, la belle et bonne Ayesha. Le musulman n'y tient plus ; il donne à Compian non-seulement la liberté, mais un superbe vaisseau, parfaitement équipé, qui dédommage amplement l'ancien navigateur de toutes ses pertes. Pendant son esclavage, Compian a fait connaître la loi chrétienne à

Fatmé, la fille d'Osmanli. Un beau jour, il voit arriver à Marseille la houri d'Orient qui demande à recevoir le baptême et entre comme novice chez les Filles du Saint-Sauveur. Fatmé n'a pas voulu d'autre époux que le Sultan des Fleurs : c'est ainsi que Jésus-Christ est désigné dans une légende arabe, en mémoire des roses rouges teintes du sang de l'Agneau sur la montagne du Calvaire et qu'il a offertes (toujours d'après la légende) à Marie-Madeleine, le matin même de sa résurrection. De cette poétique donnée Mme Raoul de Navery a tiré le meilleur parti possible. — Ce qu'elle a fait pareillement de la légende des trente deniers de judas. On sait que Judas, après son crime, jeta dans le temple le prix de sa trahison. Avec les trente deniers, les princes des prêtres achetèrent à un potier un champ qui servit de cimetière et qui fut appelé « Haceldama. » Le potier légua les trente deniers à sa famille ; puis, ces deniers maudits se dispersèrent et devinrent la propriété de plusieurs maisons juives. La tradition veut que les deniers de Judas aient porté malheur à leurs possesseurs; tous seraient morts de mort violente ou auraient commis quelque action criminelle assez grave pour attirer sur leurs têtes un châtiment terrible. L'un des héritiers de Judas, au dix-neuvième siècle, est un israélite nommé Éphraïm qui a l'idée fixe de faire rebâtir le temple de Jérusalem. Qu'arrive-t-il à Éphraïm? Nous le saurons probablement dans un autre volume, car l'histoire des *Héritiers de Judas* n'est pas terminée. A côté de la légende, Mme Raoul de Navery a placé tout un drame très-réaliste et très-moderne où se voient les choses les plus noires du monde : fourberies, captations de fortune, emprisonnements, meurtres, trames infernales pratiquées par un certain Jude Malœuvre qui triompherait, le coquin! sans son fils Cœlio, un ange cul-de-jatte, le brave chien Morse et le bon nègre Pampy. Par-ci par-là, quelques longueurs ; mais, en somme, roman d'un intérêt très-soutenu, bien écrit et d'une richesse d'imagination étonnante.

— Cette richesse d'imagination sans laquelle le conteur ne peut distiller que l'ennui, nous la retrouvons dans la dernière production de M. Charles Buet, l'*Honneur du nom*. La noble et puissante famille des Vigord de Hauteluce (*vigor atque lux ab alto*) n'a plus que deux représentants mâles. L'un, perdu de débauches et de dettes, aigri contre Dieu, contre les hommes, contre la société, se cache sous le pseudonyme d'Anthelme Rochey dans les ruines du château de Miolans; il a fait de ses ruines redoutées son antre et son repaire. Anthelme Rochey, ou plutôt l'aîné des Hauteluce, est affilié aux illuminés d'Allemagne, aux carbonaris d'Italie, aux communeros d'Espagne, aux withe-boys d'Irlande, aux néo-templiers, aux francs-maçons de tous les pays et de tous les rites. L'autre, le cadet des Hauteluce, resté

digne de sa race, s'est fait prêtre et habite avec sa mère. Le mauvais frère, le mauvais fils cherche à enrôler dans ses complots révolutionnaires le jeune chevalier de Blanchelaine. C'est un jeune homme à l'esprit faible, au cœur généreux. Il va se laisser entraîner hors de la voie droite, quand l'intervention de l'abbé de Hauteluce l'arrête à temps sur la pente fatale. Furieux de voir sa proie lui échapper, Anthelme Rochey commet sur Blanchelaine une tentative d'assassinat. L'honneur des Hauteluce est compromis. Comment cet honneur sera-t-il sauvé? C'est ce que nous verrons, quand aura paru la seconde partie du roman, laquelle aura pour titre : *Hauteluce et Blanchelaine*. M. Charles Buet aime à placer l'action de ses récits dans les régions alpestres : cela lui fournit la matière des plus superbes paysages. L'*Honneur du nom* a pour cadre les cimes des Alpes, les ruines sombres de Miolans, le donjon démantelé de Châtillon, à l'ombre duquel Lamartine écrivit le *Lac*, les monts dorés de Chantagne, la riante vallée de l'Isère et les buttes de Maltaverne. Les personnages qui participent à l'action dans l'*Honneur du nom* n'ont rien de banal, ni de vulgaire. Flore de Blanchelaine, avec son perroquet, sa levrette et ses deux matous, représente le passé immobile ; le docteur Munaton, le chevalier Emmanuel et la naïve Mélanie Guizard sont, avec leurs qualités et leurs défauts, des types tout à fait modernes. L'abbé de Hauteluce est une belle figure de prêtre fermement tracée où la fierté d'une grande race s'allie aux vertus d'un apôtre. Le maître d'école Périphrase, le baron Cyriaque, le sire de la Galue, le major Long, la vieille Domitille forment un groupe très-comique de désœuvrés, de cancaniers, d'importants, de faiseurs d'embarras, comme il en pullulle dans les petites villes de province. Quant à l'aîné des Hauteluce, savant matérialiste, poëte panthéiste, philosophe libre-penseur, conspirateur ténébreux, sectaire utopiste, il est fâcheux qu'il ne se soutienne pas dans tous les détails sans quoi, esthétiquement parlant, il forcerait l'admiration. On admire bien le Satan de Milton.

— Le roman absolument chrétien est-il possible? Bien des esprits, par amour du paradoxe, ont soutenu que non. Louis Veuillot, interrogé un jour à cette occasion, répondit qu'il était parfaitement possible de produire un chef-d'œuvre d'imagination qui, tout en offrant un intérêt réel, serait irréprochable au point de vue de la morale et de la religion : « Le roman, dit-il, n'est nullement antipathique aux règles strictes de la morale et du bon sens, et l'on peut intéresser et émouvoir même un lecteur français, sans aborder l'étrange, sans outrer les sentiments, en un mot sans sortir de la vie commune ni de ses devoirs, et rien qu'en faisant tout marcher par les seuls battements du cœur le plus ingénu. » Pour prouver sa théorie,

Louis Veuillot se mit à l'œuvre et, dans une semaine, composa ce délicieux livre qui a nom *Corbin et d'Aubecourt*. Cela est d'une simplicité élémentaire. La fière marquise d'Aubecourt veut faire épouser à sa nièce Stéphanie Corbin le frivole, le fat, le volage marquis de Sauveterre. Stéphanie n'entend pas de cette oreille ; elle préfère à tous les marquis du monde le bon, l'honnête, le savant Germain Darcet. Et elle manœuvre si bien (avec son ingénuité, sa naïveté, sa droiture) que l'intraitable tante est la première à mettre la main de sa nièce dans la main timide du modeste égyptologue qui a écrit la *Vérité sur les Pharaons*. Mais le roman de M. Louis Veuillot est trop connu pour nous attarder à en faire ici l'analyse. Disons seulement que la nouvelle édition est enrichie d'une très-intéressante préface consacrée à la mémoire du vicomte Théodore de Bussière, l'auteur des *Fleurs dominicaines*, de la *Guerre des paysans*, de l'*Histoire de sainte Rose de Lima*, de l'*Empire mexicain* et de plusieurs autres ouvrages d'érudition, de polémique et de littérature.

— Le titre n'est pas tout dans un roman, certes non. Mais cependant un titre est quelque chose, et ne réussit pas qui veut à en trouver un bon. En voici un, les *Ronces du chemin*, qui, le sujet étant donné, a tout ce qu'il faut pour plaire aux âmes désillusionnées. Et ces âmes, par ces temps hybrides, sont nombreuses. Qui de nous, en effet, peu ou prou, n'a laissé de sa toison aux ronces de la vie moderne, si fiévreuse, si agitée, si orageuse, si précaire, si nerveuse? L'héroïne de Mme Claire de Chandeneux s'appelle Thérésine Saint-Brisson, mais elle s'appelle aussi Légion. Fille d'un artiste, elle a été adoptée par la baronne d'Aubray. Vous la croyez désormais à l'abri du malheur. Détrompez-vous, sa protectrice meurt, son père perd la voix, sa belle-mère veut battre monnaie avec elle par des moyens déshonnêtes; la haine, les perfides conseils, la misère, rien de douloureux n'est épargné à la pauvre Thérésine. Heureusement son éducation chrétienne l'aide à triompher de toutes les épreuves. Le thème ici n'a rien de neuf; mais Mme Claire de Chandeneux a su le rajeunir par les détails, les caractères, les traits de mœurs. La mort chrétienne de Paola, la mère de Thérésine, est une belle page, et c'est un type très-réussi que celui d'Évariste Normand, le vieux maître de chapelle, dont la perruque d'un noir de corbeau contraste étrangement avec sa barbe blanche et longue comme celle d'un patriarche. Mme Claire de Chandeneux réussit moins bien les tableaux de famille, les scènes de ménage, la description des mœurs bourgeoises. Est-ce parce qu'elle ne s'est appliquée jusqu'ici qu'à peindre les « ménages militaires? »

— Semblable reproche, par exemple, ne saurait s'adresser à Mlle Marie Maréchal. Elle excelle à faire ressortir les ridicules d'une certaine bourgeoisie provinciale. Nous ne disons pas qu'il n'y ait dans ses

satires un peu de malice et d'exagération; mais enfin, comme disent les peintres, *ça y est*. Je défie l'homme le plus hypocondriaque de ne pas rire devant le couple Laperche, si prétentieux, si grotesque, si ignare, si prudhommesque avec cela posant pour la dignité, la gravité, l'intelligence. M. et Mme Laperche ont d'ailleurs bien fait de naître, car, s'ils n'avaient pas existé, la vie de *Sabine de Rivas* racontée par Mlle Marie Maréchal n'aurait eu rien de bien captivant. C'est l'éternelle histoire de l'orpheline recueillie dans une opulente maison et qui, après diverses péripéties plus ou moins ordinaires, finit par épouser un fils de famille ! Il serait temps que les romanciers et principalement les romancières sortissent de ces ornières et de ces rabâchages sans toutefois tomber dans les défauts contraires des Zaccone, des Gaboriau, des Ponson du Terrail. Et c'est précisément ce que fait Mme Guerrier de Haupt, dans *Jacques Bernard*. Voleurs d'enfants, voleurs de grandes routes, assassins, captateurs d'héritages, il y a un peu trop de tout cela dans son dernier ouvrage, qui ne sera pas, comme un de ses devanciers, couronné par l'Académie française. Hâtons-nous d'ajouter que le dénoûment de Jacques Bernard est très-originalement amené, que les coupables sont punis, que Blanche Muller, l'enfant volé, redevient ce qu'elle est par droit de naissance, Mlle Blanche d'Ortigny, et que, malgré ses invraisemblances, l'œuvre de Mme Guerrier de Haupt peut être lue par tout le monde. Il en est de même, du reste, de tous les romans que nous venons d'analyser. Dans le nombre, certains ont une valeur littéraire insignifiante; mais, tous sont religieusement et moralement irréprochables; tous, sauf la *Reine des épées*, qui n'appartient pas à l'édition expurgée des romans de Paul Féval et qui est une œuvre de jeunesse; tous, sinon par leur intérêt, du moins par leur bon esprit, méritent de prendre place dans les bibliothèques paroissiales.

—Les romans dont l'analyse va suivre, tels que les *Amours de Philippe*, le *Nabab*, *Samuel Brohl*, etc , appartiennent à une tout autre catégorie. Il en est (sauf *Sous le grand hêtre*, d'Auguste Snieders, *Maître Guillaume*, de Charles Deslys, et *Pauvres et mendiants*, de la Landelle), il en est de dangereux et de malsains; il en est d'autres qui, sans être mauvais, ne conviennent, comme lecture, qu'aux âmes expérimentées, instruites des choses de la vie, aptes au discernement, capables de réflexion et de contrôle. Mais, avant d'aborder la seconde partie de cette étude, mentionnons encore, pour mémoire, quelques productions qui rentrent, fond et forme, dans la catégorie des œuvres moralement irrépréhensibles, ce sont : *Première et dernière dette*, par Mme Gabrielle d'Arvor; le *Supplice d'une mère*, par G. Gondry du Jardinet; *Nouvelles et récits villageois*, *Marguerites en fleur*, par Jean Lander; les *Soirées du château de Kérilis*, par J. de Launay-Overney, et les *Neiges d'antan*, par Mme Julie Lavergne.

Première et dernière dette nous montre : d'un côté, un espiègle, Roger Dublanc, que son bon cœur et de bons exemples ramènent au devoir ; d'un autre côté, un garçon sournois, méchant, têtu, Jules Dervieux, qui finit par la honte et le suicide. Le *Supplice d'une mère* est un pastiche chrétien d'une comédie plus que mondaine d'Émile de Girardin, le *Supplice d'une femme;* la première entrevue de la mère repentante et de la fille innocente est fort bien racontée; il y a aussi des descriptions qui ne sont pas sans charme; par contre, que de détails inutiles! On ne voit pas non plus la raison pourquoi l'auteur, sous le voile transparent de rédacteur en chef du *Pèlerin*, se met si souvent en scène. Est-ce pour faire savoir *urbi et orbi* qu'il est allé à Naples étudier le miracle de saint Janvier. Très-respectable voyage, assurément! mais qui n'avait ici que faire. Revenons à nos moutons. Éloges très-sincères à Jean Lander ! *Nouvelles et récits villageois*, *Marguerites en fleur* dégagent, comme le dit M. Ernest Hello dans la préface qu'il a écrite pour un de ces volumes, la poésie latente qui se trouve au fond des actes les plus humbles. C'est salubre, c'est fortifiant : les idées sont vraies, le style aussi. Rien de fade, rien de faux, rien de mièvre. Les vertus et les vices vivent et agissent dans un milieu réel. Comme Brydaine, Jean Lander aime à parler aux paysans, à parler d'eux et à décrire les choses qui leur tiennent à cœur. Ses « moissons » et ses « vendanges » sont des paysages ensoleillés que domine la croix rustique. *Marinette*, le *Mariage de ma tante Nicole* et les *Amours de Fanchonnette* débordent de grâce naïve, de christianisme vrai, d'observation réelle, d'idéal fécond. Il y a moins d'art, moins de profondeur et moins d'élévation dans les *Soirées du château de Kérilis*, de M. de Launay-Overney. Mais les comédies, les proverbes et les contes, écrits à la bonne franquette, qui forment le fond de ces *soirées* ont bien leur mérite : tel le *Coffret d'ébène*, un coffret rempli de perles, soit dit sans calembour. A parler juste, cependant, les *Neiges d'antan*, de Mme Julie Lavergne, ont beaucoup plus d'intérêt et de variété que les *Soirées du château de Kérilis*. Voici l'hiver, chers lecteurs, aimables lectrices, le noir hiver à barbe de neige, embusqué à tous les carrefours, cinglant de son fouet de glace les passants qui grelottent! Qu'il est doux, par ces jours brumeux, de se réfugier en rêve dans les temps qui ne sont plus. Le poëte l'a dit :

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé :
Quand, seul, dans un ciel pâle, un peuplier s'élance ;
Quand sous le manteau blanc, qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout d'un long clocher.

Eh bien ! allumez un bon feu, prenez les *Neiges d'antan*, et lisez, page à page, l'*Hôpital de Bruges*, le *Clocher d'Harfleur*, *Une nuit pendant la Fronde*, le *Mendiant de la Reine*, le *Clair de la lune*, le *Masque d'or*, je vous donne ma parole d'honneur que vous ne languirez pas une seconde. La féerie, la fantaisie, l'histoire, sous la baguette d'ivoire de l'imagination de Mme Julie Lavergne, se marient ici très-agréablement. Échos des chants de Mozart et de Lully; reflets des peintures d'Hemling et de Lesueur; hommages rendus à Jeanne d'Arc dans la personne de Catherine d'Estouteville; tableaux des malheurs de Louise d'Orléans, reine d'Espagne et de Marie-Antoinette, reine de France; aventures de Fleur-de-Lin, la gentille fileuse; rêves innocents du savant Hormisdas, l'amoureux dont l'esprit plane au-delà des étoiles et jouit de cette mystérieuse harmonie des sphères dont un écho parvint à l'oreille de Pythagore, vous trouverez tout cela dans ces *Neiges d'antan*, dont le titre seul est emprunté à Villon, mais dont les histoires, « compagnons de voyage au pays de l'idéal, » ne laissent dans l'esprit que des impressions riantes et salutaires.

— Quittons la légende : le réalisme nous réclame. Piron, en son temps, s'est beaucoup moqué des Quarante de l'Académie française. Ils les appelait les « Invalides du bel esprit; » il disait d'eux : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre; » la mort même ne désarma pas le satirique, et il voulut, dit-on, que l'on gravât sur sa tombe ce distique :

Ci gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Je soupçonne un brin de dépit dans l'hostilité de Piron. Car, enfin, si l'Académie française ne donne ni le génie ni le talent, elle n'en a pas moins réuni sur ses fauteuils trois fois séculaires les gloires les plus incontestées de notre littérature. Aujourd'hui, par exemple, le titre d'académicien, quoi qu'en ait pensé Piron, est très-certainement quelque chose : c'est, en tous cas, le véhicule du succès. Voyez M. Octave Feuillet. Les *Amours de Philippe* ne valent certes ni l'*Iliade*, ni la *Divine Comédie*, ni la *Chanson de Roland*, ni *Manon Lescaut*, ni *Eugénie Grandet*, ni l'*Ensorcelée*, ni le *Marquis de Villemer*, et pourtant les voilà (ils ne sont que d'hier) à leur septième édition. Je ne crois pas que les *Amours de Philippe*, œuvre d'un débutant, obtinssent un tel engouement. Car, enfin, il n'y a rien d'absolument extraordinaire dans le dernier livre d'Octave Feuillet. L'affabulation est celle-ci : Philippe de Boisvilliers et sa cousine Jeanne de la Roche-Ermel sont destinés l'un à l'autre par leurs parents; mais cela ne fait pas l'affaire de Philippe à qui la vie de province ne plaît guère et qui trouve la petite Jeanne gauche, désagréable, anguleuse, sans goût, sans grâce, ayant des cheveux en broussailles, des ongles en demi-deuil, des

jambes trop longues, des bottines trop larges et de l'encre aux doigts. Philippe va à Paris. Sous prétexte de faire son *droit*, il fait son *travers*, s'amourache d'une actrice en vogue, qui le quitte sans le moindre remords, écrit une tragédie : *Frédégonde*, qui est sifflée scandaleusement, s'engage en 1870 dans un régiment de zouaves, sauve un commandant de mobiles, le marquis de Talyas, s'éprend de la femme de celui-ci, revoit sa cousine Jeanne, laquelle n'est plus, tant s'en faut, la déplaisante et mal fagotée pensionnaire d'autrefois, se dégoûte de sa honteuse liaison avec la marquise de Talyas, sauve de la mort Jeanne de la Roche-Ermel, noyée par la marquise, rompt enfin définitivement avec la syrène parisienne et épouse sa chère fiancée. C'est par là qu'il aurait dû commencer : il est vrai qu'alors adieu le roman ! Prenons-le tel qu'il est, et constatons un progrès moral dans la manière de M. Octave Feuillet. Bien des pages sont encore sujettes à caution, mais nous sommes loin des théories de *Monsieur de Camors* et de *Julia de Trécœur*. L'action dans les *Amours de Philippe* est peu ; l'exécution est presque tout; le fond est insignifiant, les broderies sont ravissantes. Les personnages ont grand air et, même dans leurs folies, gardent la distinction aristocratique. Le portrait de la marquise de Talyas est une eau-forte burinée à la moderne. Il y a, dans cette femme sans religion et sans principes, du chat et du tigre. Une fois possédée par les furies de la passion effrénée, elle ne recule devant rien, et cette courtisane titrée, cette Circé blasonnée fait involontairement songer à la Marguerite de la *Tour de Nesle*. On a beaucoup reproché à M. Octave Feuillet cette seconde édition des « amours » de Philippe. Ses fugues avec l'actrice Mary Gérald se comprennent sans s'excuser. Mais sa liaison adultère avec la femme de l'homme dont il a sauvé la vie offre quelque chose d'odieux et de répugnant. Ajoutons que la situation qui sert de cadre à ces relations coupables est des plus scabreuses, et les restrictions de style qui l'atténuent ne sont propres qu'à éveiller les pensées boiteuses et qu'à faire travailler les imaginations sans lest. Certes les tableaux ne sont point obscènes, mais la gaze dont, à dessein, l'auteur enveloppe certaines scènes, offre une amorce de plus. Sachons gré pourtant à M. Octave Feuillet d'avoir su éviter le goujatisme de la littérature démagogique et le fleuve de fange du réalisme bestial. Jeanne de la Roche-Ermel, quoiqu'un peu cousine à la mode de Bretagne de la Geneviève des *Inutiles*, de M. Édouard Cadol, est une charmante et poétique figure. Son Philippe lui-même, comme le Jean de Thommeray de Jules Sandeau, a d'énergiques et fiers retours sur lui-même. Le père de Philippe et le père de Jeanne sont des gentilshommes de vieille roche, dignes, bienfaisants, bienveillants, aimés de tous, de vénérables autorités sociales (pour parler comme M. Le Play, l'éminent économiste). Le

comte de Boisvilliers dit à son fils : « Il est bon, en ce temps-ci plus que jamais, que des gens comme nous demeurent dans leur pays natal, ville ou campagne, et s'y fassent respecter. A part les services pratiques qu'ils peuvent rendre autour d'eux, il y a, dans leur présence seule, dans la supériorité de leurs connaissances, dans la dignité de de leur vie, dans les grands souvenirs que leur nom réveille, il y a un enseignement, il y a un exemple, il y a une autorité. Ils sont comme ces vieux clochers qu'on aperçoit çà et là dans les campagnes, qui font rêver le passant dans le chemin, le paysan sur sa charrue, et qui rappellent les foules, malgré elles, à de hauts sentiments, à de respectueuses pensées. » Et ailleurs : « Il y a du bien et du mal à dire de la vie de province. Nous n'en dirons que le bien. Le bien, c'est avant tout la maison de famille qui n'existe guère à Paris; c'est le vieux nid héréditaire que les générations successives réparent, mais ne changent pas, où le parent principal, à défaut du père, se fait un devoir pieux de résider et où les envolés reviennent se retremper de temps à autre dans les sensations salubres de leur enfance. Quand on rentre fatigué de la vie et désenchanté des passions, dans ces chers asiles, avec quel sentiment de paix et de bien-être on y respire les odeurs d'autrefois, avec quelle douce mélancolie on écoute les bruits familiers de la maison, ces voix mystérieuses, ces murmures, ces plaintes, qu'ont entendus nos ancêtres et que nos fils entendront après nous ! Il vous semble, au milieu de ces traditions continuées, que votre propre existence se prolonge dans le passé et dans l'avenir avec une sorte d'éternité. » Aussi bien pensé que bien dit. Restons sur ces bonnes paroles.

— Samuel Brohl, fils d'un misérable gargotier allemand, est un intrigant très-habile qui vise à épouser une riche héritière. L'existence de ce Brohl offre une chaîne ininterrompue de vilenies, d'escroqueries, de ruses et de stratagèmes. Alors qu'il était encore laveur de casseroles dans la taverne de son père, il est acheté par la cynique princesse Guloff, une de ces femmes russes comme les fait l'horrible nihilisme. Un bracelet de grand prix sert à payer le jeune Samuel qui, dégrossi, instruit, éduqué tant bien que mal, devient (pour ne pas dire autre chose) le secrétaire de ladite Guloff. Cependant ce joug lui pèse : il s'échappe, recueille en passant l'héritage de son père défunt et va se fixer à Bucharest. Là, il devient l'ami intime d'un proscrit polonais, grand patriote et savant des plus distingués, le comte Abel Larinski. Le comte ayant péri dans une insurrection polonaise, Samuel Brohl lui vole son nom, ses titres, ses papiers, ses inventions, notamment la découverte d'un fusil à jet explosible. A dater de ce jour, Samuel Brohl n'existe plus : il s'est incarné dans la peau de Larinski, et l'incarnation est si bien réussie que le gredin

fait illusion à tout le monde. Il gagne l'affection de Mlle Antoinette Moriaz qui déclare ne vouloir d'autre époux que le comte Abel Larinski. Il dissipe même les préventions du vieux Moriaz, le père d'Antoinette, un chimiste de premier ordre; il se met dans les petits papiers de la gouvernante Moisseney; il est à tu et à toi avec le bon abbé Miollens. Deux personnes cependant ont des méfiances : la tante d'Antoinette, madame de Lorcy, et Camille Largis qui, lui aussi, aimait l'héritière et avait demandé sa main. Méfiances fondées et justifiées ! car l'arrivée à Paris de la Guloff fait évanouir comme un château de cartes le château en Espagne édifié dans l'imagination perverse du faux Larinski. Ce nouveau roman de M. Victor Cherbuliez fait honneur au talent et à l'imagination du conteur génevois. Cette fois, du reste, l'auteur a évité toute raillerie malséante contre le catholicisme. Il ne s'est pas attardé dans des scènes trop risquées. Il n'a pas affecté de prêcher ni de professer. Son œuvre est pure de toute thèse. Les caractères qui se meuvent dans l'action ont du relief. Le vieux Moriaz, entiché de ses cornues et de ses alambics; la gouvernante Moissenay, qui se perd en bêtise et en points d'admiration ; le naïf abbé Miollens, qui vit comme Louis XVIII dans la perpétuelle fréquentation du poëte Horace; Mme de Lorcy, un Desgenais femelle qui en sait peut-être un peu trop long pour son sexe; le timide, mais honnête et intelligent Camille sont des types inoubliables. Nous ne parlons pas de la princesse Guloff, qui ne croit à rien, qui étudie la physiologie, qui jacasse comme une pie borgne, qui glapit des crudités à faire rougir un dragon; elle est tellement effrontée qu'elle en devient invraisemblable. Le style de *Samuel Brohl* a mille facettes agréables. Nous lui reprocherons seulement d'être trop cherché, trop léché, avec une tendance au pédantisme. Lorsque le grammairien Saumaize sortait du salon des Précieuses, il éprouvait, dit-on, le besoin de parler patois avec sa cuisinière. C'est un peu cela. On a surnommé M. Victor Cherbuliez le « romancier des érudits et des gourmets. » Il est clair qu'il court après la petite bête. Voici quelques-uns de ses aphorismes : « Le riche qui travaille, c'est la pauvreté volontaire. » « L'arithmétique est la plus belle des sciences et la mère de la sûreté. » « Les partis-pris sont les cachots de la volonté ; elle n'en peut plus sortir. » « Dans les affaires de ce monde, il faut avoir pour soi sa conscience et son concierge. » En somme, quoiqu'il ne vaille pas le *Comte Kostia*, *Samuel Brohl* est une des meilleures productions de M. Victor Cherbuliez. Décidémemt cet auteur a plus de succès comme romancier que comme écrivain politique. Rappelons que son dernier ouvrage, écrit pour démontrer la solidité de la République espagnole parut (ô ironie du sort !) le jour même de l'avénement d'Alphonse XII. C'est évidemment ne pas avoir de chance !

— Le *Nabab!* Qu'est-ce que le nabab? est-ce un prince indien qui arrive des bords du Gange avec une cargaison de diamants et de pierres précieuses? Non : celui-ci est le fils d'un pauvre cloutier du Bourg-Saint-Andéol. Il a été porte-balles à Marseille dans sa jeunesse; puis, un jour, il s'est embarqué pour Tunis et a gagné une fortune colossale au service du bey. Des millions à Tunis, à quoi cela peut-il servir? Bernard Jansoulet se le demande. Le voilà sur la route de Paris. A peine installée, place Vendôme, Dieu sait combien de chacals s'abattent sur la riche proie qui leur arrive. Comprenant que l'argent n'est rien sans la notoriété, sans la considération, le nabab est mordu de la tarentule politique ; il veut être député. C'est ici que commencent ses épreuves, ses revers, ses infortunes. Exploité par tous les vautours qui picorent son or de leur bec vorace, Jansoulet ne rencontre partout que haines, trahisons, déceptions et déboires. Élu député de la Corse, son élection est cassée par la Chambre, à la suite d'ignobles calomnies dont le rapporteur de cette élection se fait l'écho. Le bey se saisit des comptoirs tunisiens du nabab, les œuvres fondées par celui-ci dégringolent, les huissiers se présentent à chaque heure du jour aux portes de son hôtel, ses amis l'abandonnent. Finalement, le pauvre Jansoulet meurt dans le foyer d'un petit théâtre qu'il avait subventionné de ses malheureux écus. Telle est la destinée du nabab. Autour de cette originale personnalité, M. Alphonse Daudet a groupé avec un art admirable, mais avec une exactitude de fantaisie et une invraisemblance parfois choquante, tous les types, toutes les physionomies, toutes les notoriétés de bon et de mauvais aloi qui composaient le centre social parisien des dernières années du second Empire. Voici le duc de Mora, le vrai héros du livre; Monpavon, Bois-Landry, gentilshommes ruinés, corrompus, sceptiques, mais toujours irréprochables sur le point d'honneur; le petit Paganetti directeur de nous ne savons quelle *Caisse territoriale;* le baron Hémerlingue, le financier-pieuvre; Cardaillac, l'impresario cynique ; Schwalbach, le brocanteur; Jenkins, le médecin-inventeur des perles arsenicales; le Merquier, l'avocat tartufe; Moessard, le scribe des journaux à scandales. Toutes ces sangsues parisiennes (sauf le duc de Mora) évoluent autour du nabab pour pomper ses trésors. Il n'y a pas, dans cette œuvre, d'action proprement dite. C'est une série de tableaux qui sont, comme description, d'un incontestable attrait : visite à l'hôpital des enfants en nourrice, visite à l'Exposition, fêtes à Saint-Romain de Bellaigue en l'honneur du bey de Tunis; tournées électorales en Corse ; bal chez le docteur Jenkins; mort du duc de Mora, ses funérailles; séance de l'invalidation de Jansoulet à la Chambre des députés ; pique-nique des domestiques du grand monde dans les combles de l'hôtel de la place Vendôme : première représentation de *Révolte*, tout autant de scènes

animées, vivantes, intéressantes. La mort du duc de Mora est une page de toute beauté : elle renferme des détails d'un sinistre, et pourquoi ne pas le dire ? d'un comique qui fait froid dans le dos. La consultation suprême vient d'avoir lieu : « Eh bien, Messieurs, que dit la faculté ? demande le malade. » Et naturellement, on lui ment, on veut le tromper, car il est condamné à jamais, ce viveur infatigable. Mais quand Monpavon, son ami — quelque chose comme le Montrond de Talleyrand — entre dans la chambre, il l'appelle : « — Oh ! tu sais, lui dit-il, pas de « grimaces, de toi à moi, la vérité... Qu'est-ce qu'on a conclu ? Je suis « bien bas, n'est-ce pas ? » Devant cette interrogation à brûle-pourpoint, Monpavon espace sa réponse d'un silence significatif ; puis, brutalement, cyniquement, de peur de s'attendrir aux paroles, il lance ce mot digne d'un *Assommoir d'un certain grand monde :* « F... ! mon pauvre Auguste ! » Le duc reçut cela en plein visage sans sourciller : « Ah ! » dit-il simplement. Il effila sa moustache d'un mouvement machinal ; mais ses traits demeurèrent immobiles. Et immédiatement, son parti fut pris, il se prépara à mourir convenablement, décemment, en homme comme il faut. Tout cela est peint de main d'ouvrier, et c'est un morceau de maître. Un morceau de maître aussi, c'est la séance de l'invalidation. Le nabab est accusé de mille infamies qu'il n'a pas commises, car les méfaits que ses adversaires lui attribuent sont imputables à son frère aîné. D'un mot, il pourrait écraser la calomnie. Mais en se retournant du côté des tribunes, il aperçoit sa vieille mère, sa brave « mama, » comme il l'appelle dans son patois méridional. Elle ignore le déshonneur de la famille. Si Jansoulet parle, cette femme toute de vertu et de probité peut en mourir. Alors, ce nabab, ce « monstre » à qui tout le monde jette la pierre, pour ne pas briser le cœur de sa mère, sacrifie tout son avenir d'homme politique. Il se tait sachant que le silence c'est l'invalidation, et se contente de terminer son discours par cette éloquente péroraison contre les inconvénients de la richesse : « Oui, Messieurs, dit Jansoulet, j'ai connu la misère, je me suis pris corps à corps avec elle, et c'est une atroce lutte, je vous prie. Mais lutter contre la richesse, défendre son bonheur, son honneur, son repos mal abrités derrière des piles d'écus qui s'écroulent, c'est quelque chose de plus hideux, de plus écœurant encore. Jamais, aux plus sombres jours de ma détresse, je n'ai eu les peines, les angoisses, les insomnies dont la fortune m'accable, cette horrible fortune que je hais et qui m'étouffe. » Paroles vraies, d'une vérité cruelle ! Il est très-sympathique au fond, ce nabab. Il a pu gagner de l'or à la manière orientale ; mais c'est un homme primitif, bon, pleurant comme un enfant en recevant des nouvelles de sa mère. Supplicié de son opulence même, il est livré sans défense avec la bonté de son cœur expansif à toutes les sangsues pari-

siennes Le livre renferme aussi d'autres types véritablement purs : le père Joyeuse, l'honnête comptable, avec ses quatre filles dont l'aînée, celle qu'on appelle « Bonne Maman, » remplace si bien la vraie maman défunte ; André Maranne, le photographe-poëte ; la douce fée Cremnitz, une ancienne danseuse, qui se dépouille pour sa fantasque pupille, Félicia Ruys; Paul de Géry, le secrétaire de Jansoulet, si dévoué, si raisonnable; la mère du nabab enfin, cette vieille paysanne du Bas-Vivarais, qui aime tant son Bernard, qui ne s'est pas laissée éblouir par ses millions, qui a conservé son bonnet de tulle et son fichu d'indienne et qui n'a pas voulu habiter le château de Saint-Romain de Bellaigue, trouvant cela trop beau pour elle et se contentant d'habiter la ferme avec les domestiques. Que voilà de loyales, franches et aimables natures! Et comme leur vue vous repose de toute cette meute de parasites, d'aigrefins, de filous acharnés contre Jansoulet, qui ne sait plus à quel saint se vouer sur le radeau flottant de cette Méduse inassouvie et toujours famélique ! Évidemment. M. Alphonse Daudet, marchant sur les traces de M. Émile Zola, a voulu, lui aussi, essayer du roman politique et peindre les mœurs de la société française sous le second Empire. Cela n'est pas défendu ; mais, à la condition de ne point forcer la note et de rester dans l'appréciation exacte. Certes, il y avait alors, en trop grand nombre, des agioteurs, des spéculateurs, des charlatans, des empiriques de la haute bohème, des « manieurs d'argent, » pour parler comme M. Oscar de Vallée; il y avait des docteurs Jenkins et des barons Hémerlingue; il y avait des valets dépravés qui calomniaient leurs maîtres en sifflant leur champagne. Et aujourd'hui donc? Mais il n'y avait pas que cela. L'époque ne fut pas précisément vide de personnalités inattaquables, éclatantes et sympathiques. Alors, sans doute, les mœurs électorales laissaient beaucoup à désirer. Mais qu'étaient-elles, comparées aux mœurs électorales que viennent de nous montrer les dernières saturnales du suffrage universel? Un reproche plus grave que nous avons à adresser à M. Alphonse Daudet, c'est d'avoir présenté sous un jour odieux certains hommes et certaines choses du catholicisme. En faisant de le Merquier, député de Lyon (de Lyon qui en est à Bonnet-Duverdier), un clérical hypocrite comme le Tartuffe de Molière, vénéneux et mieilleux comme le Rodin d'Eugène Sue; en méconnaissant les grands services rendus par la Société de Saint-Vincent de Paul ; en présentant sous les traits de petits monstres gourmés et ridicules les élèves des pensionnats ecclésiastiques; en donnant un caractère religieux à un établissement aussi barbare que celui de l'*Œuvre de Bethléem* qui, s'il existait, relèverait de la police correctionnelle, M. Alphonse Daudet a jeté au Minotaure de la libre-pensée les croyances de son enfance, lui, fils de Nîmes, appartenant à une fa-

mille de croyants et de catholiques. Ah ! que nous préférons le Daudet sceptique, mais respectueux du *Petit chose*, des *Lettres de mon moulin* et de l'incomparable *Tartarin de Tarascon*. Pourtant n'exagérons rien. M. Alphonse Daudet n'a pas de fiel : ce n'est pas un sectaire, systématiquement hostile à la foi de ses ancêtres. La preuve, c'est qu'il a fait de la bonne Cremnitz une petite vieille très-gaie et très-pieuse ; c'est qu'il a buriné la mère du nabab dans tout le zèle et toute la naïve sincérité de son catholicisme primitif et rustique. Mais M. Alphonse Daudet a sacrifié aux dieux du jour ; il a voulu plaire aux lecteurs du *Temps* où son *Nabab* a paru en feuilleton. Un mot encore. Le *Nabab* est un livre à clef. Ouvrons-en quelques portes. Le duc de Mora, inutile de le dire, est M. de Morny, que l'auteur ne rabaisse pas trop ; Monpavon représente deux types en un seul, dont M. de Montguyon avec ses façons de zézayer et de porter beau ; le nabab, c'est François Bravay, qui fut député du Gard et non de la Corse. Félicia Ruys, la belle statuaire, serait un composé de la duchesse Colonna (en sculpture Marcello) et de Mlle Sarah Bernhardt ; enfin, pour ne pas allonger ces révélations, M. la Perrière est tout simplement le comte de Laferrière, ancien chambellan de Napoléon III, parfait gentilhomme de nom et de manières, dont tout le monde n'eut qu'à se louer pendant qu'il était en fonctions, et que M. Alphonse Daudet, lui, un décoré de l'Empire, a eu le tort de caricaturiser au point d'en faire un vieillard gâteux et stupide. Le romancier n'est pas historien, sans doute ; mais la fantaisie doit tout de même avoir des bornes.

— On a dit : « Les deux Corneille. » On dira, probablement un jour, toute comparaison écartée : « Les deux Daudet. » En effet, nous avons Alphonse et Ernest. Incontestablement, Alphonse a plus de talent qu'Ernest ; mais Ernest a plus de savoir, plus d'acquis, plus d'érudition qu'Alphonse. Ernest n'est pas seulement romancier ; il est aussi historien et écrivain politique. Comme romancier, Ernest manque d'originalité ; il s'efforce, à l'instar d'Alphonse, de peindre les mœurs mondaines ; mais il y réussit moins bien. Il faut cependant lui rendre cette justice qu'il ne recherche pas les applaudissements de la presse révolutionnaire et ne fait rien pour les mériter. Ce qui ne veut pas dire que ses romans doivent être donnés en étrennes aux élèves du Sacré-Cœur. Oh ! Dieu, non ! les mœurs mondaines qu'il décrit ne sont rien moins qu'édifiantes. Son Daniel de Kerfons, qui raconte lui-même sa confession, la confession d'un enfant du siècle, n'a ni tué, ni volé, ni forfait à l'honneur. Mais quelles misères dans sa vie, quelles défaillances, pour ne pas dire quelles hontes ! D'une très-ancienne famille normande, ses ancêtres ont assisté aux croisades : un d'eux fut le

compagnon de Bertrand du Guesclin ; un autre est mort à Austerlitz ; lui, passe sa vie ennuyée à courir de la blonde à la brune, épouse une brune qui est le contraire d'une femme de foyer, devient veuf et retourne à la blonde qui valait beaucoup mieux — quoiqu'ancienne danseuse. Le seul épisode louable de l'existence de Daniel de Kerfons, c'est son engagement comme volontaire en 1870. Seulement, nous trouvons que les romanciers commencent à abuser un peu de la guerre contre les Prussiens : Jean de Thommeray, Philippe de Boisvilliers, Daniel de Kerfons. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix. — Donc, rien d'original dans les aventures de Daniel de Kerfons. Le roman de M. Ernest Daudet n'a de la valeur que par les portraits des « grandes dames » dont il raconte les défauts mignons : la duchesse de Châteaufort, la baronne Amalti, la marquise de Chanzay, lady Hackwoods, la vicomtesse d'Athol, Suzanne de Quesnay, une virago indéchiffrable qui nage, monte à cheval, parle cinq langues, dessine, fait des vers et joue de la harpe. Inutile de dire que toutes ces « grandes dames » ont un pied dans le demi-monde. Signalons aussi le portrait du duc de Gramont-Caderousse, qui fit tant parler de lui, il y a quelques années. Il est peint sous le nom de Jacques de Chanzay. On dirait un seigneur du temps des Valois, maigre, élancé, distingué, capable de toutes les folies et de tous les héroïsmes, une volonté de fer dans un corps anémique, des yeux de fauve, inquiétants comme un problème insoluble, renfermant des passions ardentes et peu scrupuleuses sous les formes aristocratiques et froides d'une irréprochable mondanité. L'esquisse est tellement ressemblante qu'il n'y a pas moyen de s'y méprendre.

— La Russie continue d'être à la mode. C'est grâce à cet engouement qu'*Oblomoff*, une œuvre beaucoup trop vantée d'Ivan Gontcharoff, a pu trouver chez nous un éditeur. *Oblomoff* est fait pour renverser toutes nos idées sur le roman. On donne *Oblomoff* comme une des plus remarquables productions de la nouvelle école naturaliste. Tant pis pour la nouvelle école ! Mais, si elle ne cherche pas à intéresser davantage elle n'aura pas longue vie. Quand Balzac et Henri Monnier (deux réalistes déterminés) écrivaient leurs études sociales, ils faisaient une large part à l'imagination et à l'idéal. Ici, rien de pareil; les personnages sont calqués sur nature ; ils viennent à la queue leu-leu visiter l'indolent, le nonchalant, le paresseux Oblomoff, qui ne peut jamais se déterminer à sauter du lit ou à quitter sa robe de chambre ; ils débitent chacun leur petit boniment et ne reparaissent plus. Que le bon Dieu les accompagne ! car ils sont tristes comme la porte d'une prison. Il paraît cependant qu'en Russie, *Oblomoff* est universellement considéré comme un chef-d'œuvre. Le fait est que ce roman a vingt pages : *Le songe d'Oblomoff*, qui sont de toute beauté et

qui méritent de figurer dans tous les *Morceaux choisis* à l'usage de la jeunesse. Mais le reste! Le reste, à notre avis, ne vaut pas le diable. Ce far-niente continuel, ce nivarna boudhique, cet omphalo-psychisme qui revient à toutes les lignes, est d'une monotonie désespérante. Le domestique d'Oblomoff, Zakhare, malgré ses bizarreries, sa mauvaise humeur, ses grognements, ses cancans, ses larcins et son dévouement bourru de scapin sauvage, ne parvient pas à la détruire, cette monotonie, — pas plus que les entrées en tempête du tumultueux piquenique Tarantaïeff. La vraie cause du succès d'*Oblomoff* en Russie serait dans le symbolisme de l'œuvre. Une idée politique et sociale aurait été intercalée entre les lignes. Gontcharoff, dit-on, a voulu symboliser l'état passif de la noblesse russe sous le règne du tsar Nicolas. L'*oblomovisme* est devenu proverbe; il désigne là-bas l'indécision invincible et la paresse rêveuse. Au surplus, le nom du romancier n'est pas non plus étranger au succès moscovite de son œuvre. Gontcharoff est très-peu connu en France; mais son bagage littéraire est fort considérable. On en trouvera les détails dans l'*Histoire de la littérature russe contemporaine*, de Courrière. *Oblomoff* a été traduit en français par Piotre Artamoff et le regretté Charles Deulin.

— Nous sommes encore en Russie, avec Henry Gréville (lisez : Mme Durand). Henry Gréville, retour de Russie, s'est mis à écrire en français des romans russes. Immédiatement des portes qui s'entr'ouvrent à peine pour nos plus remarquables talents indigènes se sont devant elle ouvertes toutes grandes. La *Revue de Deux Mondes*, le *XIXe Siècle*, le *Journal des Débats* ont accueilli avec enthousiasme la nouvelle venue. On a vanté partout, trop vanté son originalité. La *Revue de France* (quel blasphème!) ne comparait-elle pas, tout récemment, Mme Henry Gréville à Georges Sand? Il en est résulté que cette plume taillée dans le pays des neiges a percé tout de suite « la neige épaisse et glacée de l'indifférence publique. » Et elle en a profité pour pondre, pondre sans cesse, pondre encore. Nous avons en ce moment une véritable avalanche de romans signés : Henry Gréville. Écoutez-en la nomenclature : *Dosia*, l'*Expiation de Saveli*, *La princesse Ogheroff*, *A travers champs*, les *Koumiassine*, *Sonia*, la *Maison de Maurèze*, *Suzanne Normis*. Avant tout, il faut être juste. Deux de ces romans, *Dosia* et l'*Expiation de Savely*, sont vraiment supérieurs. *Dosia* ressemble beaucoup au *Major Franz*, de Mme Boosboom-Toussaint, et à la *Renée Mauperin*, d'Edmond et Jules de Goncourt. C'est une jeune fille indisciplinée, indomptable, aux allures émancipées, volontaire, capricieuse, pareille à un diamant brut, dont l'amour se fait le lapidaire, dans la personne du sage officier Platon. L'*Expiation de Saveli* est beaucoup plus dramatique. Saveli, un serf, a tué le barine Bagrianoff, une espèce de Barbe-Bleue

qui lui avait ravi et déshonoré sa fiancée. Bien des années après, le fils du serf, affranchi, s'éprend de la fille du boyard assassiné, et Saveli, auquel cette union inspire une horreur bien légitime, se trouve entraîné à faire le malheur de son fils en lui révélant pourquoi ce mariage est impossible. L'*Expiation de Saveli*, sous une couleur à la fois sobre et originale, offre de saisissants tableaux des mœurs, des superstitions et des passions de la classe rurale en Russie, — de même que, dans *Dosia*, les *Koumiassines* et la *Princesse Ogheroff*, sont photographiées les mœurs bizarres de la noblesse et de la riche bourgeoisie. Ce qui fait le charme de *Dosia* et de l'*Expiation de Saveli*, c'est la constante limpidité du style, une pointe de gaîté qui amène le sourire et un parfum littérairement exotique, auxquels les gourmets intellectuels sont toujours sensibles. Mais le succès très-légitime de *Dosia* et de *Saveli* a grisé Mme Henry Gréville. Elle a, comme on dit vulgairement, pressé jusqu'à l'écorce l'orange russe.

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout.

Ah! c'est ainsi; eh bien, sortons du portefeuille la *Princesse Ogheroff*; racontons, chose déjà connue, les intrigues de l'institutrice envieuse et cupide; mettons en scène des veuves inconsolées qui rendraient des points à Artémise; décrivons de pied en cap des Minerves impeccables qui, par amour du martyre, épousent des infirmes et des poitrinaires; faisons, dans *A travers champs*, verser un pleur, sur le sort de deux jeunes gens dont un seul est libre et qui, sentant que la grande route de l'amitié où ils marchent ensemble va dévier du côté de l'amour, se séparent douloureusement sans retourner la tête; apitoyons, dans nos *Koumiassine*, les bonnes âmes sensibles sur les malheurs de la jeune Vasilissa, pauvre jeune fille noble, en butte à toutes les avanies et à toutes les rebuffades de l'orgueil aristocratique ; enfin, essayons, dans *Sonia*, d'intéresser les lecteurs bénévoles aux aventures d'une fille sauvage, mais pudibonde, qui s'éprend d'amour pour un archéologue de Moscou, dont elle cire les bottes et raccommode le linge. Et si tôt dit, si tôt fait. Par malheur, la fécondité a nui à la qualité. Dans les lettres, comme dans les arts, comme en toutes choses, c'est un tort très-grave de surmener son talent, de le prodiguer. Ceux-là seuls peuvent renouveler intellectuellement les douze travaux d'Hercule qui ont reçu du Ciel l'étincelle divine, le génie. La production trop rapide, à force de devenir banale, enraye le succès. Et, c'est probablement ici le cas. Je doute fort, par exemple, que les deux dernières œuvres de Mme Henry Gréville, la *Maison de Maurèze* et *Suzanne Normis* (dont l'action, entre parenthèses, se passe en France) obtiennent de la critique le même accueil que *Dosia* et l'*Expiation de Saveli*. Il faut dire aussi que Mme Henry Gréville s'est faite, en ces derniers

temps, de singulières idées sur la morale. Qu'on en juge par cet échantillon : « La marquise de Maurèze, ayant failli, s'arrête à un moyen terme. Elle consacre sa vie, sauf les heures qui *appartiennent* à son amant, à préserver ses enfants des piéges où elle est tombée. Si sa conduite est coupable, au moins son enseignement sera irréprochable. » C'est déjà quelque chose. Mais, quelle drôle de casuistique ! Le même manque de sens moral apparaît, çà et là, dans *Suzanne Normis*, où nous voyons un père d'une faiblesse déplorable, élever sa fille en dépit du bon sens, la marier aveuglément à un butor et s'arracher ensuite les cheveux de désespoir. Il y a, du moins, dans *Suzanne Normis*, quelques caractères fort avenants, notamment, la cousine Lisbeth, vieille fille sexagénaire qu'on a surnommée la « bête à bon Dieu, » parce que, dans sa naïveté sublime, elle est la providence de tout un village. Mais, dans la *Maison de Maurèze*, nous ne trouvons rien d'attrayant. Cette histoire d'adultère, traitée par l'auteur avec une certaine délicatesse, offre ce côté pénible que « les deux enfants de l'épouse coupable se trouvent mêlés à sa faute et réduits à mentir, à s'accuser eux-mêmes pour sauver leur mère. » En outre, l'intendant Robert est un type faux pour l'époque. Il se pend de désespoir en apprenant que l'honneur de la maison de Maurèze a été souillé. Si le type était réel, les cordiers du XVIIIe siècle, comme on l'a dit plaisamment, auraient fait des fortunes invraisemblables. Dans ses romans russes, Mme Henry Gréville vivait à peu près en-dehors des idées religieuses. C'était une source de moins d'inspiration. Mais, esthétiquement, elle ne donnait prise à aucun reproche d'hostilité ou de haine. Dans ses romans français, elle montre un bout d'oreille qui sent le roussi. Ainsi, nous la voyons, dans *Suzanne Normis*, attribuer à l'éducation des religieuses du Sacré-Cœur des conséquences qu'un cas exceptionnel ne saurait logiquement justifier. Elle plaisante sur l'acte de la première communion, et trouve le catéchisme « une chose par trop absurde. » Ce sont là des notes absolument discordantes et... complétement inutiles.

— Puisque nous voilà jusqu'au cou dans la littérature étrangère, n'en sortons pas sans dire un mot de quelques romans anglais, italiens et flamands, que les traducteurs viennent de livrer à la publicité. Nous avons *Flora Bellasys*, par G. A. Laurence ; *Sans issue*, par Élisabeth Stuart Phelps ; le *Baiser de la comtesse Savina*, par A. Caccianiga ; *Sous le grand hêtre*, par Auguste Snieders. *Flora Bellasys* est le complément de *Guy Livingstone*. Après la mort de Guy, Flora, épouse, sans l'aimer, sir Marmaduke Dorillon. Le vieux lord n'est qu'une sorte de chaperon pour la coquette et provocante Flora. La coquetterie de lady Dorillon occasionne le suicide du peintre Fleming et la paralysie de sir Marmaduke. Ce nouveau roman de l'auteur de

Guy Livingstone se perd dans les détails et les épisodes. On finit par ne plus s'y reconnaître. Il faut louer pourtant l'introduction, tableau très-fouillé, très-naturel, très-pittoresque du marché de Torrecaster dans le comté de Marshire. On dirait une de ces ducasses wallonnes ou de ces kermesses flamandes dont Téniers et Breughel le Drôle, nous ont si bien décrit les côtés réjouissants, tumultueux et grotesques. *Sans issue*, de Mme Élisabeth Stuart Phelps, rentre dans un tout autre ordre d'idées. C'est un terrible réquisitoire contre la philanthropie anglaise et le *cant* britannique. Il s'agit d'une fille-mère qui, tant qu'elle a son enfant sur les bras, voit tous les yeux se baisser devant elle, toutes les mains se retirer, toutes les bourses se cacher, toutes les maisons se fermer. Nixy Trent, ainsi se nomme cette infortunée qui a failli sans presque en avoir conscience, serait devenue une fille perdue, n'était une bonne samaritaine, une vraie chrétienne, Marguerite Purcell, qui la recueille chez elle, l'instruit, la moralise et finalement en fait une honnête femme. Alexandre Dumas fils a traité une pareille thèse dans les *Madeleines repenties* et dans les *Idées de Madame Aubray*, avec cette différence, que l'écrivain français disserte moins que l'auteur anglais. Mme Élisabeth Stuart Phelps abuse des citations de l'Écriture. Un roman n'est pas un sermon, ni un prêche, puisque nous avons affaire cette fois à une œuvre protestante, œuvre, du reste, bien conduite, profondément fouillée, quoique un peu nerveuse. Il est instructif de passer sans transition aucune de la littérature anglaise à la littérature italienne. On voit de suite les dissimilitudes du Nord et du Midi. Ici, l'analyse des sentiments intimes, l'observation psychologique, les minuties du *at home*, les mélancolies du brouillard; là, les joies bruyantes des jours ensoleillés, les descriptions anthropomorphes, l'emphase des choses extérieures. Sont-ce des défauts? Non : ce sont des expressions et des impressions inhérentes à la race et au tempérament. On les retrouve, franches et peu déguisées, dans le *Baiser de la comtesse Savina*. Ne vous creusez pas cependant l'imagination. Malgré ce titre guilleret, sauf une escapade indiquée à peine, le *Baiser de la comtesse Savina* n'a rien d'immoral. L'histoire de ce « baiser » est celle-ci : un pauvre orphelin, Daniel Carletti, habite à Milan, avec son oncle le chanoine, une maison qui fait face au somptueux hôtel des comtes de Brisnago. De sa petite fenêtre, Daniel aperçoit presque tous les jours, se promenant dans les jardins de l'hôtel, une fée si ravissante, que le pauvre garçon en perd le boire et le manger. Amour tout platonique d'ailleurs! La seule licence qu'il s'accorde, c'est d'envoyer à la fée un baiser avec la main. Puis, il part pour la Valteline, où il exerce les fonctions de maître d'école, — tout en travaillant à une tragédie légendaire, dont il avait conçu le plan sur les bancs du collége. Peu à peu, la poésie et le rêve font place à la

raison et au bon sens. Daniel Carletti épouse la fille d'un riche fermier, Agathe Bruni. Le bon chanoine meurt sur les entrefaites. Ils héritent et reviennent habiter Milan. Agathe et Daniel ont une fille charmante. De son côté, la fée d'autrefois, la comtesse Savina s'est mariée avec le marquis de Montegaldo. Un fils est issu de cette union. Or qu'arrive-t-il? C'est qu'un beau matin, Daniel Carletti aperçoit le jeune Saverio Montegaldo envoyer de la main un baiser à sa chère Giuseppina. — Vous voyez d'ici la coïncidence! Mais, comme dit Shakespeare, tout est bien qui finit bien, et l'amourette, cette fois, finit par un bon et honnête mariage. Le *Baiser de la comtesse Savina* a un autre mérite à nos yeux : il fait aimer la vie rurale, la vie agricole. Et, par ces temps d'absentéisme à outrance, il faut encourager toutes les tentatives de nature à inspirer aux masses rurales l'amour du sol natal et le respect du foyer paternel. C'est pour cela que nous recommandons, comme un excellent livre de propagande, *Sous le grand hêtre*, de M. Auguste Snieders. Il fut une époque, pas bien éloignée, où la découverte des placers aurifères de la Californie fit perdre la tête à bon nombre de paysans. Ils vendirent leurs champs et émigrèrent en Amérique, croyant y ramasser l'or à pleines mains. Ils n'y ramassèrent que la misère. Tel fut du moins le sort d'Hubert Bronke, dit Bert le Roux. Il quitta son village où il avait tout à souhait, abandonna son vieux père aveugle et s'embarqua pour la Californie avec sa femme Monique et sa fille Héva. Les déceptions, les maladies, les souffrances, eurent bientôt raison de Bert le Roux et de Monique. Héva revint seule au village et y retrouva son fiancé Daniel, son aïeul, ses amis du Grand-Hêtre et le bonhomme Évrard Krans, enragé marmotteur de proverbes. Parmi les adages de Krans, prenons-en seulement deux qui sont toute la morale de cette histoire : Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; — Qui a un chez soi est plus riche qu'un roi.

— Si nous rentrions en France ! Il nous semble que nous avons un peu longuement voyagé hors de la « douce » terre des Gaules, d'autant que M. Charles Canivet nous attire en pleine Normandie, dans le Cotentin. C'est là, entre Criquebec et Valognes, dans la ferme de la Boulottière, près du pont de Négreville, que son Jean Dagoury fait ses tristes fredaines. Ce Dagoury est une bête brute qui met à mal une jeune orpheline qu'on appelait indistinctement Jeanne, Jeannette, Jeanneton, Jeannetonnette, et par abréviation Tonnette. Bourrelé de remords, le cœur ulcéré d'envie, l'âme desséchée par l'avarice, Dagoury se noie dans la Douve, et Tonnette épouse en secondes noces le brave et honnête meunier Mesnilgrand. Les paysans de M. Charles Canivet ne sont pas poétisés et floriannisés comme ceux de George Sand ; ils ne sont pas non plus caricaturisés et enlaidis comme ceux de

M. Léon Cladel. L'auteur des *Scènes du pays bas-normand* a su éviter ces deux extrêmes. Il a été vigoureux sans violence, exact sans exagération, quoique certains de ses portraits soient un peu poussés au noir. En somme, au point de vue purement littéraire, œuvre consciencieuse et méritante. Nous en dirons autant, au même point de vue, de *la Veuve*, de M. Louis Énault. Le sujet des deux romans n'a toutefois aucun rapport. Dans *Jean Dagoury*, M. Canivet ne met en scène, sauf un jeune étudiant, que des gens de la campagne : Dagoury, Mesnilgrand, le mendiant Tintin, l'abbé Dumatel. M. Louis Énault ne sort pas des salons aristocratiques. Mais, des deux côtés, il y a le même soin de la forme. *La Veuve* vaut surtout par la peinture élégante et distinguée de la vie de château et des mœurs du vrai grand monde. Mme d'Avray, la veuve, — une veuve charmante, — est une seconde Artémse. Sa douleur est profonde, éternelle, sans ostentation. Cela ne l'empêche pas de mener une existence conforme à son rang : il le faut bien, à cause de sa jeune belle-sœur Valentine qui, elle, ne demande pas mieux que d'allumer les flambeaux de l'hymen. M. de Kermoine serait bien l'homme de la circonstance ; mais ne voilà-t-il pas que ce gentilhomme n'a des yeux que pour Mme d'Avray. Artémise se montre inflexible. Alors M. de Kermoine se ravise, et, ne voulant pas revenir bredouille de ses galanteries, il épouse Valentine. Mme d'Avray prend le voile chez les Dames Bénédictines. Tout cela est très-finement analysé, en-dehors de quelques longueurs et de quelques haltes trop longues dans les situations secondaires. On lira avec plaisir dans ce livre un portrait bien réussi de l'auteur de la *Marche funèbre*, Frédéric Chopin, la physionomie la plus originale peut-être de l'art musical contemporain, talent recherché et mystique, âme profonde, abîme couvert de fleurs, rêveur sérieux voilant sa pensée grave sous une forme exquise.

— Les Bibliothèques spéciales sont à l'ordre du jour. Il y a les Bibliothèques militaires, les Bibliothèques de la jeunesse, les Bibliothèques de l'enfance, les Bibliothèques des chemins de fer. Voici qu'un éditeur de Paris vient de fonder la Bibliothèque des bains de mer. Nous avons là sous les yeux quatre romans faisant partie de cette nouvelle Bibliothèque. Ce sont : *Une femme à bord*, *Un amour de grande dame*, *le Mari de la vieille*, et *la Grande Falaise*. Le premier est insignifiant. La « femme à bord » est une nouvelle mariée, capricieuse, coquette, folâtre, que son mari, par condescendance, emmène avec lui sur le *Triton*, vaisseau dont il est le commandant, ce qui ne lui porte pas bonheur; car, par ses agaceries, ses minauderies, ses imprudences, madame trouble la tête à tout le monde, provoque un suicide et fait mourir l'homme dont elle porte le nom de douleur et de désespoir. Dans un « Amour de grande dame, »

œuvre mieux réussie, il y a quelque chose d'identique. La comtesse Isabelle inspire de l'amour à un honnête homme. Elle est veuve, elle est libre, elle aime au fond celui qui lui a sauvé la vie aux eaux de Plombières ; mais elle n'en brise pas moins la vie et le cœur de Derfaut, — tout simplement parce qu'il est roturier et que l'orgueilleuse Isabelle tient moins à son bonheur qu'à sa couronne de comtesse. Quant au *Mari de la vieille*, c'est une production plus que légère. Elle roule sur un quiproquo dont le chaste dénoûment pallie un peu les passages scabreux. Néanmoins, nous ne conseillons pas à la mère d'en permettre la lecture à sa fille, si excellentes soient les intentions d'une aimable vieille du faubourg Saint-Germain, et si légitimes soient les droits que sa gentille nièce peut avoir sur le libertin Gaston de Presmes. En résumé, des quatre romans parus dans la Bibliothèque des bains de mer, le seul qui ait vraiment de la valeur, nous l'avons réservé pour la bonne bouche. Il a pour titre : *la Grande Falaise*. Drame émouvant dont l'action absolument historique se passe pendant la Révolution, de 1785 à 1799. Robert Marnier, fils d'un homme taré, perdu de dettes, sauve un jour de la mort la fille du marquis de Traynières, Charlotte, qui s'était imprudemment aventurée sur la grande falaise de la Hague. Un ruban est tout ce qui reste à Robert de ce sauvetage. La Révolution éclate. Robert s'engage et, après divers actes de bravoure, devient général. Le marquis de Traynières est proscrit. Charlotte, se ressouvenant de Robert, va lui demander de sauver son père. Le général Robert acquiesce à la demande de la jeune fille ; mais à quel prix ? Au prix de l'honneur de Mlle Traynières. Il a voulu se venger d'une insulte jadis faite à sa pauvreté. Dès ce moment, le remords s'empare du général. Charlotte se présente à lui avec un vieux prêtre et dit à Robert Marnier : « Mon devoir est d'être votre femme. » Le mariage s'accomplit et Robert part pour l'Égypte. Le souvenir de Charlotte et de son indigne attitude envers elle le poursuit partout. Il cherche la mort, la mort ne veut pas de lui. De retour en France, il ne cherche pas à voir sa femme, mais il s'applique, par une conduite exemplaire, à mériter son pardon. Il profite de son influence pour rendre aux amis de Charlotte et à M. de Traynières lui-même des services qui ne s'oublient pas, si bien qu'un jour Charlotte ouvre ses bras à son mari, et, pardonnant le crime expié, s'écrie les yeux pleins de douces larmes : « Maintenant, je suis vraiment votre femme ! » Dans la *Grande Falaise* M. Albert Sorel met en présence des républicains et des royalistes. On voit de suite qu'il est girondin ; mais nous devons lui rendre cette justice, qu'il ne représente pas ses adversaires politiques sous des couleurs ridicules et odieuses. Au contraire ! En outre, il ne se fait pas faute, à l'occasion, de flétrir comme ils le méritent les Carrier, les Fouquier-Tin-

ville et les Robespierre. Le fond du roman, avons-nous dit, est historique. Voici, en effet, ce qu'on lit dans la *Biographie générale :* « A la Restauration, le général Robert se retira dans sa famille. Il est mort au château de Malesville (Manche). Il avait épousé Mlle Charlotte de Traynières, fille du marquis de Traynières, député de Normandie aux États généraux de 1789. »

— *Près du gouffre*, de M. Saint-Patrice, ne fait pas partie de la Bibliothèque des bains de mer; mais ce roman a toutes les « qualités » requises pour figurer dans la collection. L'intrigue serait bien déduite si l'auteur ne courait pas si visiblement après l'esprit. Il a aussi des théories passablement risquées sur les moyens de vengeance que doivent employer les femmes jalouses. Pour avoir employé un de ces moyens, l'héroïne du livre, Mme de la Role, s'approche tellement du gouffre que, si elle n'y tombe pas, c'est par des prodiges d'équilibre à empêcher Blondin de dormir. Passons outre et arrivons à la *Bâtarde*, de M. Xavier de Montépin. Ce roman débute par un viol, un duel suivi de mort et un adultère. Puis vient une substitution d'enfants, des combinaisons à n'en plus finir et des péripéties à vous rendre fou. Au dénoûment, il y a encore un crime, un assassinat; la fille légitime meurt en pardonnant à ses ennemis, l'expiation, une expiation terrible, atteint les coupables; la morale est sauve. Mais si la morale est sauve au dénoûment, elle ne l'est pas toujours dans les situations. La *Bâtarde* appartient à ce genre de romans dont *Rocambole* offre le plus parfait spécimen. Au même genre et au genre Gaboriau simultanément, appartient le *Numéro 13, de la rue Marlot*, par René de Pont-Jest. Habituellement, dans de semblables œuvres, il s'agit d'un crime dont on soupçonne d'abord tout autre que le vrai coupable. Cette fois, les apparences existent, les recherches se poursuivent, les imbroglios naissent à chaque pas; et il se rencontre finalement qu'il n'y a eu ni meurtre, ni suicide, bien que, dans un escalier, un cadavre ait été trouvé, atteint de deux graves blessures. Le prétendu assassin s'est enfui ; mais sa prétendue complice est devant les assises et va être condamnée à mort, quand arrive juste à point d'Amérique un détective ramenant l'inculpé. Celui-ci, péremptoirement, démontre que le cadavre trouvé dans l'escalier du numéro 13 de la rue Marlot est celui de M. de Rumigny, lequel s'était tué lui-même par accident en tombant sur un couteau ouvert qu'il tenait à la main. Ο μυθος δηλοῖ, cette fable montre que la justice ne saurait s'entourer de trop de précautions en traduisant quelqu'un à sa barre.

— Nous connaissions le roman judiciaire; mais le roman javanais avait complétement échappé à nos investigations. Aujourd'hui nous découvrons ce phénix ; il a nom *Kousouma* et pour auteur Mme Maria

Bogor. *yousouma*, en javanais, veut dire « fleur. » Cette Kousouma est, en effet, bien nommée. C'est une fleur des tropiques, d'une beauté étrange, mais fort dangereuse. Séduite par un certain Hugo de Voss, la Javanaise se venge en faisant assassiner la fiancée de ce capitaine de vaisseau. Il y a, dans *Kousouma* des pages chaudes et passionnées, trop passionnées même. Néanmoins Mme Bogor n'a pas su tirer de son sujet tout le parti qu'il comporte. Sous la plume de Méry, par exemple, *Kousouma* fût devenu un chef-d'œuvre. L'auteur de la *Guerre du Nizam* nous aurait donné de ces paysages splendides dont sa plume enchanteresse avait le secret; il eût passé en revue les mœurs pittoresques, les coutumes étranges, les féeriques panoramas dont Java offre le spectacle ; il nous eût décrit cette riche flore javanaise qui n'a pas d'analogue : les cocotiers aux panaches multiples; les flamboyants dont les fleurs écarlates éblouissent la vue ; les bananiers aux feuilles vertes, de grandeur extraordinaire; les arbres à coton, chargés de flocons blancs comme la neige ; les palmiers du voyageur, éventails gigantesques d'une forme et d'une élégance admirables ; les banyans immenses, dont un seul forme un bois tout entier où ne pénètrent jamais les rayons du soleil; les vaniliers s'enlaçant autour des fontaines, tapissant les murs des vérandahs et mêlant leurs parfums pénétrants à la brise caressante des montagnes. Mme Bogor s'est contentée de nous parler, à la hâte, du nénuphar, de l'ylang-ylang, du pukul-ampat et d'une fleur des tombeaux que les esprits des morts protègent ; elle a préféré s'égarer dans les plates-bandes d'une fausse sentimentalité. Chacun son goût.

— Le drame de *Patrie*, de Victorien Sardou, a très-certainement inspiré l'auteur de *Dona Maria*. Celle-ci comme Dolorès, hait d'une haine indomptable Guillaume le Taciturne. Elle se croit une nouvelle Judith destinée par Dieu même à tuer « le nouvel Holopherne. » La chose étant un peu difficile, Dona Maria d'Alastro arme le bras de divers personnages qui, tous, sauf le dernier, Balthazar Gérard, échouent dans leur criminelle entreprise et périssent sur l'échafaud. Inutile de dire que les moyens employés par Dona Maria pour mettre le poignard aux mains de Juan de Terranova, d'Alphonse de Guevara, de Hans Hamburger, de Nicolas de Salcède et de Gérard le Lorrain, sont les mêmes que ceux dont se seraient servis les chefs de la Ligue pour déterminer Jacques Clément à tuer Henri III. M. Cambier, l'auteur de ce roman qui a des prétentions historiques, traite l'histoire par dessous jambe. Il prétend que la Judith belge — une Judith peu scrupuleuse, en tout cas — aurait été fanatisée par une amie de sainte Thérèse, supérieure du couvent de San-Miguel, par le dominicain Timmermann et par le prince-évêque de Cologne. Tout cela est de pure fantaisie, et l'on ne voit que trop à quoi tendent, malgré cer-

taines déclarations respectueuses, de semblables imputations. C'est de la chronique inexacte mise en mauvais roman. Nous pouvons en dire de même, et avec beaucoup plus de raisons encore, des *Diables de Loudun*, par Jean de Poitiers. Les faits inexplicables observés à Loudun, le procès d'Urbain Grandier et son exécution capitale veulent être traités avec toute la gravité de l'histoire. Ces faits ont passionné toute une génération. Les possessions étaient-elles réelles? Le pour et le contre ont eu leurs partisans. Grandier était-il sorcier? La question est toujours controversée. Ce qui est admis par tout le monde, c'est que sa vie était scandaleuse. Assurément il n'y avait pas là motif suffisant pour faire brûler ce malheureux prêtre. Mais, en bonne justice, on ne peut admettre, comme s'évertue à le prouver l'auteur des *Diables de Loudun*, que cette mort fut une vengeance de Richelieu. Richelieu, tout-puissant ministre, ne prenait pas des chemins si détournés. D'ailleurs, Richelieu n'avait point pour habitude de venger ses injures personnelles. Son bras ne s'appasantissait que sur les ennemis de l'État. Ceux qui ont condamné Grandier croyaient réellement à la réalité des possessions, et, en toute bonne foi, lui ont fait appliquer par Laubardemont les peines édictées contre les sorciers par un Code qui, évidemment, n'est plus dans nos mœurs, mais dont la légitimité était alors reconnue de tout le monde. Jean Bodin, lui-même, l'auteur éclairé et libéral, d'un traité sur la *République*, n'a-t-il pas, sous ce rapport, approuvé et partagé, dans sa *Démonomanie*, toutes les idées de son temps? Il est donc souverainement injuste de rendre le catholicisme responsable de la mort d'Urbain Orandier. C'est pourtant ce que fait Jean de Poitiers (un pseudonyme évidemment) dans ses *Diables de Loudun*. Comme roman, d'ailleurs, c'est piètre. L'auteur n'a d'original que la couverture fantastique et lugubre de ses *Diables*. Les caractères d'impression (têtes de clou sur du papier à chandelle) et la justification typographique du volume indiquent suffisamment que les *Diables de Loudun* ont paru en feuilleton dans quelque succursale poitevine du *Réveil* et de la *Lanterne :* cela dit tout. Quant aux détails historiques, ils ont été copiés dans l'*Histoire des diables de Loudun*, du calviniste Aubin. Le récit de la mort de Grandier est pâlement et maladroitement imité des premières pages du *Cinq-Mars*, d'Alfred de Vigny.

— *Élisée*, par Eugène Pelletan, quoique de forme romanesque, n'est pas précisément un roman. C'est un prétexte à pompeuses et poétiques déclamations contre l'ancien régime, la papauté, la noblesse et les jésuites. Élisée pourrait bien être M. Pelletan lui-même. Fils d'un paysan de la Saintonge, il est élevé dans un collége de Poitiers, en sort ni catholique ni protestant, arrive à Paris, fait son droit, voyage en Italie, revient en France et se marie avec la fille d'un charpentier. Cela tiendrait bien en vingt lignes — et le livre a pourtant 450 pages.

Voici pourquoi : Élisée se demande : « Qu'est-ce que l'homme en général, et que suis-je en particulier ? » Et il va chercher la réponse dans Hégel, Darwin et Buchner. Il n'avait, comme Jouffroy, qu'à ouvrir le catéchisme. Plus loin, il se pose cette question : « Que faut-il penser de la papauté ? » Et, au lieu de consulter l'histoire de l'Église catholique qui est l'histoire même des papes, il s'en remet à la *Question romaine* d'Edmond About. Ailleurs, il dit de la théologie : « C'est une couturière qui habille Dieu à sa convenance. » Plus loin, il s'épuise en quolibets sur Marie Alacoque, fait assassiner le maréchal Brune par Trestaillons, et appelle Chateaubriand le « hableur de la mélancolie. » Pour Élisée, la noblesse est une « élite de coquins, » et, voulant naturellement prouver son dire, il énumère les tristes exploits de ces louveteaux d'Auvergne que Louis XIV fut obligé de réduire — comme si tous les gentilshommes français avaient eu maille à partir avec les *Grands-Jours*. De Louis XIV, Élisée ne voit que le mal. Il dit à ce roi dont les fautes sont réelles, mais dont les grands actes, chantés ou décrits par Voltaire, sont indéniables : « Sire, ôtez votre manteau fleurdelysé, il pue l'abattoir. » Puis, triomphalement, Élisée s'écrie : « Je crache sur l'histoire. » Crachat ridicule qui retombe sur le nez du pamphlétaire ! Çà et là pourtant, le prophète blasphémateur émet quelques vérités. Celle-ci entre autres : « Un jour, la main tragique de 93 passe sur la France, et, depuis ce moment, on la cherche et elle se cherche elle-même ; elle tourne de la monarchie absolue à la monarchie constitutionnelle ; de la monarchie constitutionnelle, elle bondit dans la République ; de la République elle plonge dans le despotisme ; elle avance, elle recule, elle vacille sans cesse d'un règne à l'autre. » Élisée, parlant du pape Grégoire XVI, en fait un portrait qu'il a eu l'intention de rendre burlesque, mais qui n'amène qu'un aimable sourire. On lira avec intérêt quelques pages bien écrites sur le mouvement intellectuel de 1830, et le récit fort bien fait d'un touchant épisode de la vie du peintre Léopold Robert. C'est tout ce que nous pouvons louer de ce livre. Par exemple, dans le *Dégrossi* de M. Victor Le Febvre, qui s'intitule *Laboureur*, un laboureur en chambre, probablement, nous ne pouvons rien louer du tout. Sous des airs de fausse bonhommie, M. Le Febvre souffle la haine contre le clergé, contre les nobles, contre toutes les supériorités sociales, une haine aveugle, systématique, acharnée, frénétique, inspirée d'Eugène Sue dont il se réclame et s'alimentant dans le *Dictionnaire* de Maurice Lachâtre. Sauf une dizaine de pages ayant trait à des notions agricoles et un chapitre où l'auteur démontre l'ignorance des rhabilleurs, le *Dégrossi* n'est qu'une invective, assaisonnée de calomnies grossières et de plaisanteries ordurières contre les choses les plus respectables, amalgamées à dessein avec les superstitions les plus ridicules. M. Le

Febvre veut que les ouvriers s'instruisent, et il propose comme modèle son « dégrossi, » enfant trouvé qui finit par épouser une riche paysanne de la Touraine. Nous voulons, nous aussi, que les ouvriers s'instruisent ; mais c'est par des moyens différents de ceux que préconise M. Le Febvre. On a vu ce que les ouvriers beaux parleurs qui lisent Proudhon sans le comprendre ont été capables de faire pendant la Commune. Enfin, M. Le Febvre intitule son *Dégrossi* « roman rural. » Non ! Le vrai roman rural, c'est celui que vient de publier M. Charles Deslys, c'est *Maître Guillaume*. M. Roselly de Lorgues, après le succès de son *Christ devant le siècle*, fit paraître un autre ouvrage intitulé : *le Livre des communes ou la Régénération de la France par le presbytère, la mairie et l'école*. Il est à supposer que M. Charles Deslys s'est inspiré de ce livre dans son *Maître Guillaume*. En effet, le prêtre, le maire et l'instituteur qu'il met en scène semblent s'être donné le mot pour transformer et améliorer leur commune, et ils y parviennent, malgré les obstacles que suscitent à leur œuvre évangélique quelques méchants piliers de cabaret. Oui, le bon curé Denizet, le brave maire Martin Fayolle et le sympathique instituteur Guillaume sont vraiment les « trois amis du village. » C'est aussi un ami du village que Gordien du Hêtre, un des principaux personnages de *Pauvres et Mendiants*. Il pense, avec raison, que l'ouvrier a du bon et qu'il faut savoir dégager la perle de sa gangue. L'essentiel est de bien s'y prendre pour que l'opération n'amène pas un résultat contraire. Gordien du Hêtre estime que l'homme de condition, tout en conservant sa dignité, mais se départant de cette politesse glaciale qui repousse le pauvre monde, doit montrer à l'ouvrier une affection sincère, lui venir généreusement en aide et, sans discuter aucun de ses droits légitimes, l'éclairer sur ses devoirs. Tout autour de Gordien évoluent l'excellent docteur Delcambre, Manuel de Sardagne dont la frivolité n'est qu'apparente, Mlle Flavienne, une sainte vieille fille, Mme Vaurant, Laure, Noélie, qui sais-je encore ? Le pauvre Colas, retour de Paris, où il a suffisamment mastiqué de la vache enragée — tous, braves gens, prêchant d'exemple et faisant du vrai socialisme. *Pauvres et Mendiants* a pour auteur M. G. de la Landelle, dont la thèse se réduit à cette formule : « Soulageons la pauvreté, extirpons le paupérisme. » M. de la Landelle s'était jusqu'ici distingué dans le roman maritime. Il vient de prouver qu'il a plusieurs cordes à son arc. Cependant, on en revient toujours à ses premières amours. En même temps que *Pauvres et Mendiants*, paraissaient, en effet, du même auteur, les *Deux croisières*. C'est la légende historique de la *Cléopâtre* et de l'*Uranie* qui, en 1793, se mesurèrent avec tant de courage et de succès contre deux frégates de l'escadre anglaise. A cette chronique, célèbre dans les fastes maritimes de la France, M. G. de la Landelle

a brodé une intéressante fable se rattachant aux plus dramatiques événements de la période terroriste de la Révolution. Pour égayer le récit, des types très-amusants, tels que la femme de l'héroïque Tartu, Boulinette Langue-d'Or, sardinière à Lorient, taillée en lougre avec des biceps d'hercule et une vertu de vestale ; le bonhomme Anastase, le patron de la *Marsouine ;* Muscadot-que-rien-n'étonne, beau diseur, beau chanteur, insouciant enfant de la Saintonge. Tout à côté, comme contraste, les silhouettes sanglantes de Laignelot, de Lequinio et de l'infâme Ance, le Fouquier-Tinville des Charentes. Drame enfin où le plaisant se mêle au sévère, le comique au tragique !

— M. Jules Verne, l'inventeur du roman scientifique, est infatigable. Après les *Indes noires*, voici *Hector Servadac.* Ce roman commence à la fin du monde ou plutôt de notre monde. L'auteur suppose que la rencontre d'une comète fait éclater le globe terrestre comme une noisette. Un des fragments de la machine ronde s'en va à la dérive à travers les espaces, emportant avec elle quelques rares humains échappés par miracle au cataclysme. Parmi eux se trouvent des Français, des Anglais et des Russes. Le récit de leurs mésaventures est des plus gais, lorsque le chef avéré, le capitaine reconnu de la tribu voyageuse rencontre son vieux professeur de physique à Charlemagne. Dès lors, les conversations, sans cesser d'être attrayantes, deviennent sérieuses. On s'entretient des phénomènes atmosphériques, de l'astronomie, de la cosmographie, des monstres célestes, des météores, de Jupiter et de Vénus, de Mercure et de la Lune — le tout de temps à autre interrompu par les réflexions cocasses de l'ordonnance Beni-Zouf. Et le fragment file toujours ! Où iront-ils donc échouer, bon Dieu ? C'est ce que nous ignorons encore.

— A quel genre pourrions-nous bien rattacher l'*Ame de Beethoven*, de Pierre Cœur ? Au genre psychologique, s'il existait. Un jeune paysan des Vosges ressemble trait pour trait au grand Beethoven, et a, comme Beethoven, un vrai génie musical. Après quelques études chez le curé de son village, le paysan débarque à Paris, étonne tout le monde, devient la coqueluche des artistes, se voit trahi par ceux qui lui manifestaient le plus d'enthousiasme, assiste à une séance de spiritisme où un Mozart de contrebande achève de troubler sa pauvre cervelle, se croit très-sérieusement Beethoven et achève ses jours dans une maison d'aliénés aux environs de Dôle. Ce roman, d'un tour un peu hoffmannesque, sert de cadre à une thèse fort bien déduite sur le traitement des maladies mentales par la musique. A l'*Ame de Beethoven* se rattache une petite nouvelle, dont la pensée ne se dégage pas très-nettement. Un gamin de seize ans s'enferme dans la Bibliothèque de son oncle et s'empiffre de Rousseau, de Diderot et de Voltaire, au point de s'en donner une indigestion. La morale de cette

bluette est probablement contenue dans ces paroles de l'oncle du gamin : « A tous les fatras philosophiques, sociaux et humanitaires, je préfère la *Fée aux miettes* du bon Nodier. » Et nous aussi. — Pierre Cœur est un pseudonyme : l'auteur de l'*Ame de Beethoven* se nomme de son vrai nom Anne-Caroline-Joséphine de Voisins d'Ambre, née Husson. Les femmes de lettres ont un faible pour les pseudonymes. Puisque nous y sommes, dévoilons-en quelques-uns. La comtesse d'Agout, née de Flavigny, signait : Daniel Stern ; Aurore Dudevant, née Dupin, signait : George Sand ; l'auteur des *Enchantements de prudence*, Mme de Saman, s'appelle Hortense Allart ; Andréo Léo est Mme Champceix ; Jean Lander est Mme Hello ; Claire de Chandeneux a nom Emma Bailly ; Henry Gréville, comme nous l'avons dit, cache le nom peu poétique de Mme Durand. L'auteur de *Vertu* et du *Bleuet* n'est autre que Mme Gustave Fould. On pourrait aisément augmenter cette nomenclature.

— Nous voici revenus aux *Contes* et *Nouvelles*. Le premier conteur qui nous tombe sous la main est M. le baron de Fauconnet. Conteur médiocre. Il nous est avis que M. de Fauconnet doit savoir mieux se servir d'un fusil de chasse que de sa plume, si nous en jugeons du moins par les deux recueils qu'il se donne l'aristocratique plaisir de livrer à la publicité. Dans *Une rivale de Marguerite* et *Un mélange diabolique* (c'est le titre des deux recueils en question), nous ne voyons qui vaille la peine d'être cité que le *Sabre enchanté* (histoire fort drôle et assez drôlement racontée) et *Une cause célèbre*, dans laquelle un médecin de Paris se fait assassin pour étudier *in anima vili* la circulation du sang. Les autres nouvelles de M. de Fauconnet, sauf le récit des amours d'Henri IV, sont de simples faits divers. Il est même tels de ces contes qui n'ont pas dû coûter à M. de Fauconnet un bien grand travail. Ainsi, la *Duchesse d'Auribeau* n'est autre chose que l'histoire bien connue de la belle marquise de Ganges, assassinée par ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges. On n'a, pour se convaincre de la chose, qu'à lire les *Histoires tragiques de notre temps*, de François de Rosset (Lyon, Benoist Vignieu, 1721, in-8). Il est vrai que ce bouquin, fort rare, n'est guère feuilleté que par les bibliophiles.

— Les *Contes tristes* de M. Louis Haumont se bornent à deux récits d'une certaine longueur. Le premier est l'histoire sempiternelle de l'orpheline séduite sous promesse de mariage par un libertin et qui se noie quand son infidèle lui préfère une sous-préfecture. Il n'y a d'original, dans ce conte : *Le dernier rendez-vous*, qu'un type d'ouvrière parisienne fort réussi. Nous voulons parler d'une certaine Léontine, habile à l'ouvrage, dure à la fatigue, riant à propos de tout, pleurant à propos de rien, croyant à l'existence de Rocambole, prenant la mule du pape pour une ânesse et se vantant d'avoir été une « salubrité »

de l'Élysée-Montmartre. Le second des *Contes tristes*, de M. Louis Haumont, est, de tous les points, supérieur au dernier *Rendez-vous*. Ce conte a pour titre : *la Mort de M. de Pralong*, et l'action se passe par là-bas du côté d'Embrun ou de Briançon. Histoire étrange, d'ailleurs, pleine de piquant et de saveur, racontant dans ses détails la terrible légende des seigneurs de Pralong, qui, tous, meurent de mort violente en expiation d'un crime épouvantable commis par le chef de cette antique et puissante famille. Jacques de Pralong s'est battu comme un lion en 1870. Il a la foi d'un enfant, le courage d'un héros; c'est un individualiste très-accentué, un politique à la façon de Joseph de Maistre — avec cela, il est visionnaire, halluciné à ses heures, croyant à la fatalité, aux influences astrales, aux pressentiments. Jacques de Pralong n'échappe pas à sa destinée. Par malheur, M. Louis Haumont gâte tout le plaisir que son récit peut causer à un gourmet littéraire en voulant expliquer naturellement une mort dont il s'est absolument efforcé de décrire les préliminaires comme surnaturels et mystérieux. A quoi bon l'intervention saugrenue des agents de la bande noire ? Cette intervention est une faute contre l'art que se seraient bien gardé de commettre Charles Nodier, Hoffmann et Edgard Foë, de vrais maîtres dans le genre fantastique. Pour ne pas rester sur une critique, louons sans réserves les premières pages de la *Mort de Jacques de Pralong*. Cela forme un tableau des déboires et des tribulations d'un journaliste de province qu'Édouard Ourliac eût signé avec bonheur.

— Encore Quatrelles ! Quatrelles est le pseudonyme de M. Ernest Lépine, ancien secrétaire de M. de Morny, aujourd'hui un des collaborateurs assidus de la *Vie parisienne*. Quatrelles vient de donner un pendant à l'*Arc-en-ciel*. Ce sont les *Mille et une nuits matrimoniales*. Ces *Mille et une nuits* n'ont rien de commun avec les fameux et merveilleux contes arabes. Elles se composent de cinq récits on ne peut plus modernes et réalistes, faits en chemin de fer par cinq voyageurs, une Dame à la robe gris-de-poussière, une Dame au voile épais, une Dame au bas de soie bleu-de-chine, un vieux Monsieur et un jeune homme de Washington. Quatrelles, dans la préface du livre, dit : « Malgré ses dehors cavaliers, ce livre est un livre moral. Il va droit au but. Il traite certaines questions brûlantes qui ne regardent ni les demoiselles ni les petits jeunes gens. » L'auteur a voulu, ce sont du moins ses prétentions, réagir contre cette école abjecte et malsaine, qui, sous prétexte de combattre l'adultère, le discipline. « La femme mariée, dit-il, a deux missions; elle est épouse et elle est mère. On ne peut pas la détourner de l'une sans compromettre l'autre. » Enfin, Quatrelles déclare avoir écrit ces *Mille et une nuits* pour « opposer aux folies criminelles des époux malfaisants la tendresse sacrée des

époux respectueux. » C'est parler d'or, mais..... dans une préface. Nous doutons fort que le but louable de l'auteur soit atteint par le livre lui-même, recueil d'anecdotes pimentées et visant à un réalisme de situation qui constraste avec les précautions de langage.

— Pour la première fois, nous pouvons louer à peu près sans restrictions M. Gustave Flaubert. Ses *Trois contes* (sauf, dans un *Cœur simple*, un couple d'énormités qui ne tirent pas cependant trop à conséquence) n'attaquent et n'offensent rien de ce que nous aimons et respectons. Voici les titres des *Trois contes : Un cœur simple, Hérodias, l'Histoire de saint Julien l'Hospitalier ;* les temps modernes, l'antiquité hébraïque, le moyen âge catholique. Le « cœur simple, » c'est une pauvre servante de Pont-Levêque qui est née pour se dévouer à quelqu'un, qui se dévoue à ses maîtres jusqu'à l'anéantissement, puis à des animaux domestiques, puis à un perroquet et qui meurt de ces dévouements. *Hérodias* est une évocation grandiose de la Judée à l'époque la plus solennelle de l'humanité. Le monde ancien agonise ; c'est l'heure du *novus ordo rerum* prédit par le poëte. La scène se passe dans la citadelle de Macheron, construite sur une montagne rocailleuse. Les acteurs sont le tétrarque Hérode Antipas ; Jean-Baptiste le Précurseur (que Gustave Flaubert, nous ne savons trop pourquoi, appelle « Joakanan ») ; l'altière et violente Hérodias ; Salomé, l'almée impie des saints livres ; des esséniens, des pharisiens, des sadducéens, des légionnaires de Rome, des esclaves nègres, des Arabes nomades, la population hybride de la Galilée. Le tout dominé par la divine figure de Celui qui va renouveler la face du monde. C'était le sujet d'un poëme. M. Gustave Flaubert n'en a fait qu'un tableau, mais il est splendide avec des couleurs trop crues cependant. Delacroix, c'est très-beau ; mais ce qui serait encore plus beau, ce serait Ingres et Delacroix équilibrés dans une juste mesure. En tous cas, *Hérodias*, malgré ses qualités descriptives, ne vaut pas l'*Histoire de saint Julien l'Hospitalier*. A notre avis, c'est la perle du volume. Julien est le fils de nobles et puissants seigneurs. Enfant, un bon ermite lui prédit qu'il deviendra un grand saint, mais seulement après avoir versé beaucoup de sang. Le père de Julien veut faire de son fils un guerrier, et il lui apprend à manier les armes, à forcer le sanglier, à lancer la flèche meurtrière. Sa mère veut en faire un homme d'Église, et elle lui apprend à prier Dieu, à chanter des hymnes, à secourir les pauvres. De là, deux tendances dans l'âme de Julien. D'abord, l'éducation paternelle prévaut. Julien devient un chasseur féroce ; il massacre tout. Un cerf qui portait une croix sur le front, comme le cerf de saint Hubert, annonce à Julien qu'il tuerait un jour son père et sa mère. Julien s'enfuit pour échapper à la prédiction. Il devient roi d'un grand peuple et conquérant fameux. La prédiction s'accomplit quand

même. Julien tue, sans les reconnaître, les auteurs de ses jours. Dès lors, il quitte tout, ses palais, ses richesses, son empire, et, s'en allant mendiant par les chemins, il arrive près d'un fleuve sans pont dont la traversée était fort dangereuse. Une idée subite inspire Julien. Il répare une vieille barque, se construit sur la rive une cahute, et, pendant des années et des années, s'impose l'obligation de passer les voyageurs. Une nuit, nuit d'horrible tempête, Julien s'entend appeler. Il démarre sa barque et aborde la rive opposée. Un lépreux est là, hideux, plein d'ulcères, la face rongée, un trou au milieu du nez. Julien ramène le lépreux dans sa cabane. Celui-ci dit : « J'ai faim, » et Julien lui donne son écuelle. Il dit : « J'ai soif, » et Julien lui donne sa cruche. Il dit encore : « Je suis las, » et Julien lui donne son lit. Le lépreux dit enfin : « J'ai froid, » et Julien se couche près de lui pour le réchauffer. Alors, le lépreux se transfigure, ses yeux prennent des clartés d'étoiles, le souffle de ses narines a la douceur des roses, le toit de la cabane s'envole et Julien monte vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qui l'emportait dans le ciel. — « Et voilà, dit M. Gustave Flaubert, l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve sur un vitrail d'église, dans mon pays. » N'est-ce pas que c'est ravissant? N'était la forme volontairement savante, on dirait une page détachée de le *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Souhaitons que M. Gustave Flaubert nous donne dorénavant beaucoup de récits de ce genre. Ce sera le moyen de se faire pardonner le réalisme peu moral de *Madame Bovary* et de l'*Éducation sentimentale.* FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

S. Clement of Rome. *An appendix containing the newly recovered portions. With introduction, notes, and translations,* by J.-B. LIGHTFOOT, D. D. Lady Margaret's, professor of Divinity, Cambridge, Canon of S. Paul's. London, Macmillan, 1877, in-8 de 250 p.

M. Lightfoott un des savants qui connaissent le mieux les Pères apostoliques, a publié, en 1869, une excellente édition des lettres grecques de saint Clément de Rome. Cette édition est incomplète, puisqu'elle a paru sept ans avant que les lacunes du manuscrit de Cyrille Lucaris, d'où dépendaient jusqu'alors toutes les éditions, eussent été comblées par la découverte du manuscrit de Constantinople, publié en 1875, par le métropolite Bryennios. M. Lightfoot a voulu donner à ses lecteurs l'œuvre entière de saint Clément, et il l'a fait dans un appendice dont la pagination continue celle de sa première publicatien. Cet appendice renferme le texte grec des fragments nouvellement découverts, une traduction anglaise complète des deux

lettres ou plutôt de la lettre de saint Clément aux Corinthiens et de l'homélie qui porte son nom, des notes et enfin la collection des variantes qui existent entre le manuscrit de Cyrille Lucaris et celui de Bryennios et une traduction syriaque récemment découverte. C'est M. Lightfoot qui fait connaître le premier des variantes de la version syriaque. Les derniers éditeurs allemands de saint Clément, Hilgenfeld, Oscar de Gebhardt et Harnack, ne les ont pas connues. Le syriaque offre, dès le premier chapitre, une variante importante pour déterminer la date de la composition de l'Épître : il représente les souffrances dont parle saint Clément, non comme passées, mais comme présentes, et suppose en grec la leçon γινομένας au lieu de γενομένας qu'on lit dans les deux manuscrits d'Alexandrie et de Constantinople. Il s'ensuivrait donc que la lettre fut écrite pendant la durée de la persécution de Domitien, non après (voir p. 267). Le syriaque confirme aussi une variante importante du manuscrit de Constantinople au chapitre II. On lit, dans le manuscrit d'Alexandrie : παθήματα αὐτοῦ, c'est à-dire Θεοῦ. Le premier éditeur de l'Épître, Junius, trouva cette expression si forte qu'il proposa de lire μαθήματα au lieu de παθήματα. Le codex de Constantinople prouve bien que c'est le mot « souffrances » et non « enseignements » qu'il faut lire, mais au lieu de Θεοῦ, il porte Χριστοῦ. Hilgenfeld s'est prononcé pour cette dernière leçon, mais M. Lightfoot, comme M. Harnak, gardent la première, qui est importante pour l'histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. (Voir p. 400-403, la savante et intéressante discussion de M. Lightfoot.) — Tout, dans son édition, est étudié avec le même soin et la même science. Il est seulement à regretter qu'il n'ait pas reconnu le véritable sens des chapitres LVIII-LIX. Nous admettons avec lui la supériorité du manuscrit d'Alexandrie sur celui de Constantinople, mais nous ne sommes pas de son avis quand il fait l'auteur de l'Épître d'origine juive. Quelques-unes de ses assertions sur ce qu'on appelle la seconde Épître, qui est une homélie, sont douteuses. M. Harnack la fait émaner de Rome, et M. Lightfoot, de Corinthe. Il en rapporte la composition entre 120-140. G. L.

S. Isaaci Antiocheni, doctoris Syrorum, opera omnia, *ex omnibus, quotquot exstant, codicibus manuscriptis cum varia lectione syriace arabiceque primus edidit, latine vertit, prolegomenis et glossario auxit* Dr Gustavus Bickell, in universitate Œnipontana, S. Theol. Prof. Giessen, Ricker, 1873 et 1877, 2 vol, in-8 de IX-307 et 353 p.

Les deux volumes jusqu'ici parus de saint Isaac d'Antioche contiennent le texte syriaque de trente-sept poëmes avec les variantes et la traduction latine. Ce n'est qu'après avoir terminé la publication du texte, qui doit renfermer cent soixante dix-huit poëmes, avec vingt-deux

fragments, que le Dr Bickell nous donnera l'histoire de saint Isaac. Il l'a cependant déjà fait connaître à grands traits dans le volume de morceaux choisis des Pères syriens qu'il a publié, en traduction allemande, dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*, de Kempten. Isaac était né à Amida, en Mésopotamie, il fut élevé à Édesse et devint abbé d'un monastère d'Antioche, où il mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 460. Assemani a parlé d'Isaac d'Antioche dans sa *Bibliothèque orientale*, mais son éditeur actuel a connu plusieurs écrits importants ignorés du docte maronite et qui établissent l'orthodoxie de saint Isaac.

La plus grande partie des œuvres de l'abbé syrien étaient encore inédites. M. Bickell, pour les publier, a visité toutes les bibliothèques de l'Europe qui les possèdent en manuscrit et les a soigneusement compulsées. On voit qu'il est loin d'avoir achevé son entreprise, puisqu'il a encore à éditer plus de cent trente poëmes, et, pour la mener à bonne fin, il a besoin d'être soutenu et encouragé par l'appui de tous ceux qui s'intéressent aux études patrologiques et à l'histoire du dogme.

Nous n'avons pas à insister sur le mérite du savant éditeur et traducteur de saint Isaac d'Antioche. Tous les orientalistes savent que le Dr Bickell est un des meilleurs syriacisants contemporains. Aussi a-t-il publié le texte syriaque avec beaucoup de correction et l'a-t-il traduit avec exactitude. Saint Isaac n'était pas précisément un grand poëte, quoiqu'il ait écrit en vers, ordinairement de sept syllabes. On trouve quelques beaux passages dans ses œuvres; on y rencontre aussi des endroits faibles, des longueurs, des répétitions, des hors-d'œuvre; ce n'est pas, en un mot, un saint Éphrem. Mais on le lit néanmoins avec beaucoup d'intérêt et de fruit. Il est souvent mordant, et critique quelquefois les défauts des prêtres et des moines avec des traits qui font penser à un autre temps. Les neuf premiers poëmes (le Ve excepté, qui est un fragment sur le char d'Ézéchiel) ont pour objet la foi et l'incarnation; le dixième, la puissance du démon pour tenter l'homme; le onzième et le douzième, le siége de Bethcar; le treizième, le jeûne quadragésimal; le quatorzième, le jeûne en général; le quinzième, les vigiles d'Antioche; les seize premiers poëmes du tome second sont dirigés contre ceux qui négligent le banquet eucharistique; le trente-deuxième loue la virginité; les trente-troisième et trente-quatrième contiennent des exhortations; les trente-cinquième et trente-sixième s'élèvent contre ceux qui vont consulter les devins; le trente-septième et dernier fait, en 1924 vers, l'éloge de la pénitence.

L. M.

Prières des Falashas ou juifs d'Abyssinie, *texte éthiopien, publié pour la première fois et traduit en hébreu* par J. Halévy. Paris, J. Baer, 1877, in-12 de 58 et 28 p.

Les Falashas sont des nègres d'Abyssinie, sur la religion desquels les voyageurs n'étaient point d'accord. Les uns affirmaient, les autres niaient qu'ils étaient juifs. Le Comité de l'Alliance israélite universelle chargea, en 1867, un intrépide voyageur, M. Joseph Halévy, juif originaire d'Andrinople, d'aller résoudre la question sur place. Il en a rapporté la conviction que les Falashas pratiquent réellement la religion mosaïque, et les prières qu'il vient de publier en fournissent la preuve. Il en donne le texte éthiopien, accompagné d'une bonne traduction en hébreu. Ces prières, malgré quelques particularités qui leur sont propres, sont tout à fait israélites. Le monothéisme y est exprimé d'une manière très-énergique, spécialement sous forme de litanie : « Son nom est Un. — Adonaï est un. — Adonaï, notre Dieu, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre roi, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre créateur, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre gardien, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre pasteur, est un pasteur unique, etc. » Ce monothéisme n'offre d'ailleurs aucune trace de christianisme.

Les Falashas sont les seuls hommes pratiquant la religion juive qui ne se servent point de la Bible hébraïque, mais d'une traduction des livres saints, la traduction éthiopienne. On ne peut guère l'expliquer que par des conjectures plus ou moins plausibles. Nous savons, par le huitième chapitre du livre des Actes des Apôtres, qu'il y avait des juifs en Assyrie. Saint Luc nous raconte, en cet endroit, qu'un Éthiopien, eunuque de la reine Candace et son trésorier, était allé adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et qu'il fut converti au christianisme par le diacre saint Philippe, qui lui expliqua le prophète Isaïe. Les Falashas se rattachent-ils à la communauté juive dont l'eunuque de la reine Candace faisait partie? Nous ne saurions le dire, mais il y a là un fait qui peut servir à éclaircir le mystère de leur origine. N. O.

SCIENCES ET ARTS.

De l'éducation intellectuelle, morale et physique, par Herbert Spencer. Traduit de l'anglais. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de 303 p. — Prix : 5 fr.

Il faut un certain courage pour achever la lecture d'un ouvrage qui débute par des raisonnements aussi étranges que celui-ci : les sauvages préfèrent la parure au vêtement; donc l'homme a naturellement plus de goût pour l'agréable que pour l'utile. Et cependant, on lit ailleurs que la voix de la nature est le meilleur guide à suivre : les sauvages ont donc raison. Quelques pages plus loin, il est dit que

l'étude des langues anciennes est une affaire de mode parce qu'elle ne conduit personne à les lire et à les écrire couramment; ce qui n'empêche pas de dire fort bien dans un autre endroit que le but de l'instruction est d'apprendre à apprendre, c'est-à-dire qu'elle se propose moins d'inculquer la science que de donner les moyens de l'acquérir. Que de points soulèveraient les plus vives contradictions! Nous ne pouvons les signaler tous : il suffit que nous ayons prémuni les lecteurs. Ils trouveront quelque dédommagement dans les observations de l'auteur, dont ils tireront souvent d'autres enseignements que lui.

Dans le premier chapitre intitulé : « Quel est le savoir le plus utile, » il recherche quel est l'utilité de chaque genre de connaissance, pour nous guider dans la vie. La conclusion est bien vague : le savoir le plus utile, c'est la science! Autant vaudrait dire c'est la vérité, et il n'était pas besoin d'un gros livre pour faire cette découverte. Dans les trois chapitres consacrés à l'éducation intellectuelle, morale et physique, il y a des remarques de détail très-judicieuses et très-pratiques, dont on peut faire l'application dans certains cas donnés, mais qui, servant de règle générale, produiraient des effets déplorables. M. Herbert Spencer est pour la science facile, pour la morale agréable, pour la vie sans effort. Il faut beaucoup s'abandonner à la nature : « Depuis le berceau jusqu'à l'âge adulte, le procédé d'instruction doit être spontané, comme il devra l'être plus tard, dans l'âge mûr. L'activité mentale produite doit toujours être accompagnée de plaisir. » Ceci, pour l'instruction. Pour l'éducation, il faut guérir les enfants de leurs défauts en leur en faisant sentir les inconvénients : un enfant perd son couteau, il faut lui en laisser longtemps désirer un autre. Nous ne sommes point partisan du système de contrainte, d'études hérissées à plaisir de difficultés, d'un régime invariable, sans considération des aptitudes physiques ; mais il est bien certain aussi que, si l'on cédait trop à la nature, on agirait souvent contre ses propres intérêts : le gourmand, le voluptueux obéissent à la nature. L'inconvénient d'un défaut n'est pas uniquement ce qui doit nous le faire éviter. M. Herbert Spencer ne donne pas au devoir la place importante, prépondérante même, qu'il doit avoir dans l'éducation.

René de Saint-Mauris.

Théorie générale de l'État, par M. Bluntschli, professeur ordinaire à l'Université d'Heidelberg, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, etc., etc., traduit de l'allemand et précédé d'une préface par M. Armand de Riedmatten, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris. Paris, Guillaumin, 1877, in-8 de xxxvii-478 p. (Collection des économistes et publicistes contemporains.) — Prix : 8 fr.

M. Bluntschli, professeur à l'université d'Heidelberg, est un des hommes qui occupent dans le nouvel empire allemand une place con-

sidérable par l'influence de leur enseignement sur le monde lettré et par les services qu'ils rendent à la politique habile, qui a su se les attacher.

Le volume dont la traduction vient de paraître n'est pas purement une œuvre de science, malgré la méthode soutenue, l'*apparatus* considérable de faits et de citations, et le calme dont l'auteur ne se départ jamais.

Sa théorie de l'*État moderne*, tel que le comprend et l'exalte M. Bluntschli, n'est pas autre chose que la théorie de l'empire prussien, que M. de Bismarck a réalisé et qui a été préparé depuis longtemps par un mouvement moitié occulte, moitié public, s'étendant depuis les intrigues de cour jusqu'à l'enseignement donné systématiquement dans les universités.

Nous ne croyons pas que M. Bluntschli se défende d'avoir été depuis de longues années un des promoteurs de ce mouvement.

Quoi qu'il en soit de ces circonstances extérieures, importantes à connaître cependant pour apprécier la portée de cet ouvrage, voici les titres des sept livres entre lesquels le volume se divise. Ils donneront une idée des grandes questions qui y sont abordées.

Livre I. *Notion de l'État*. — Livre II. *Conditions fondamentales dans la nature de l'homme et de la nation*. — Livre III. *Les Bases de l'État dans la nature externe ; le pays*. — Livre IV. *Naissance et mort de l'État*. — Livre V. *But de l'État*. — Livre VI. *Les Formes de l'État*. — Livre VII. *Souveraineté de l'État, ses pouvoirs ; service public et fonctions publiques*.

Ce vaste cadre est rempli par un singulier mélange d'erreurs et de vérités. On peut cependant remarquer que les erreurs abondent, surtout dans les parties où l'auteur traite les questions fondamentales; au contraire, quand il arrive aux applications, des considérations pratiques viennent singulièrement modifier les conséquences qui découleraient logiquement des principes posés, et l'on sent l'influence du milieu dans lequel il écrit.

Pour M. Bluntschli, la vie nationale et l'État ne sont pas des institutions ordonnées par la Providence pour faciliter aux hommes l'obtention de la fin pour laquelle ils ont été créés, en garantissant certains droits et en satisfaisant certains besoins communs. Cette notion, qui donne à l'État sa place naturelle dans l'ensemble de l'ordre des choses et du même coup délimite sa sphère d'action, et pose le fondement du principe d'autorité qui est essentiellement en lui, cette notion, disons-nous, est dédaigneusement rejetée parmi les conceptions *théocratiques* et idéologiques.

L'État, selon l'auteur, est un organisme vivant, ayant une *âme* et un

corps dont les organes sont les pouvoirs publics ; c'est le peuple non-seulement *vivant*, mais encore arrivé à ce degré parfait d'organisation qui a nom *la nation* et qui comporte à la fois des hommes unis par des relations sociales et un territoire.

La pensée de l'auteur se précise un peu mieux, quand il dit que l'État est du *sexe masculin*, tandis que l'Église est du *sexe féminin*. Ce point posé et admis (?), il va de soi que ce sera à l'État à *contenir* l'Église dans le domaine qu'on veut bien lui laisser.

M. Bluntschli a, du reste, le mérite de préciser nettement ce qu'il entend par *État moderne* dans une série de propositions dogmatiques (page 50 à 51). Elles peuvent toutes se résumer dans cette idée que l'État est une conception purement *humaine* qui rejette l'influence de toute considération et qui, notamment, hait la *théocratie* (*sic*).

Le véritable *État moderne* doit embrasser l'*humanité entière*. Ce but se réalise peu à peu par la disparition des petits États et par la constitution des *puissances du monde*, portées généralement à adopter la *forme impériale* qui comporte quelque chose de plus que la *forme royale*.

Quand même on ne saurait pas d'où vient M. Bluntschli, cela suffirait à indiquer le but pour lequel il a écrit.

Après cette élaboration des principes essentiellement contraires à la loi divine, sur lesquels repose tout l'édifice de l'empire de M. de Bismarck, l'auteur réfute avec une grande abondance de preuves historiques la plupart des erreurs de la démocratie moderne, notamment la souveraineté du peuple. On y trouve une critique très-judicieuse du *régime parlementaire*, tel qu'une certaine école veut l'introduire dans les États de l'Europe continentale et de fort judicieuses réflexions sur la convenance qu'il y a pour les peuples modernes à conserver des éléments aristocratiques dans leurs institutions.

En résumé, ce livre est surtout intéressant comme une des manifestations de la direction qui est donnée à l'esprit public depuis de longues années dans les principales universités allemandes, et comme un curieux reflet de l'état social du monde germanique, encore si différent du nôtre; mais l'originalité des pensées et la sincérité des conceptions lui font défaut.

Quant à la traduction, elle est parfaite dans son genre et mérite d'être proposée comme modèle. M. de Riedmatten n'a rien épargné pour éclaircir autant que possible la forme parfois nuageuse de son auteur, et il a su rendre élégant le style d'un livre allemand traduit en une langue étrangère. Enfin, nous devons constater que, dans l'*introduction*, qui est son œuvre propre, il a tenu à se dégager, au moins sur quelques points, de ce que les théories de M. Bluntschli ont de plus hostile au dogme chrétien. C. J.

Etude sur le travail, par S. Mony. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 552 p. — Prix : 6 fr.

La position importante qu'occupe, dans la grande industrie, M. Mony, président du comité de direction de la Société houillère et métallurgique de Commentry-Fourchambault, suffirait, indépendamment de tout autre mérite, à donner de l'importance à cet ouvrage.

M. Mony a voulu résumer les vérités fondamentales que démontre l'économie politique sous une forme accessible à tous les esprits, en employant, non pas seulement les raisonnements scientifiques, mais encore ces hautes considérations qui s'adressent au cœur et sont d'autant plus puissantes qu'elles font sentir les harmonies de l'ordre social avec la nature humaine dans ce qu'elle a de plus intime.

Envisageant les choses à ce large et fécond point de vue, M. Mony commence son livre par un chapitre sur l'*esprit chrétien*, et montre comment, seul, il peut donner la solution des problèmes que soulève la question ouvrière, d'un côté en rendant au travail sa dignité, de l'autre en inspirant la charité sociale et la charité privée, l'une et l'autre également indispensables dans une société conforme au véritable ordre naturel.

De tous les chapitres qui suivent, les plus remarquables assurément sont ceux consacrés au *salaire*, au *budget des ouvriers*, aux *perturbations des salaires*. Il y rectifie plus d'une idée fausse sur la détermination des salaires accréditée par les économistes qui font de la science une série de déductions systématiques, sans tenir compte des faits. Le grand mérite de M. Mony, dans ces chapitres, est de s'appuyer toujours sur des faits qu'il connaît fort bien. L'un des morceaux les plus intéressants du livre est une monographie de l'ouvrier mineur de Commentry, établie d'après la méthode si précise de M. Le Play.

M. Mony se rend très-bien compte que les problèmes économiques sont dominés par les conditions de stabilité et d'ordre dans l'État. Dans cette pensée fort juste, il a voulu conclure par un chapitre de *Considérations politiques*. Est-il toujours allé au fond des questions ainsi soulevées ? S'il n'y a pas été, est-ce par défaut de précision dans la pensée, ou plutôt par un sentiment de réserve inspiré par les profondes divisions du public auquel il a voulu être utile ? Nous n'essayerons pas de le dire ici, quoique nous soyons sûrs que ce sentiment de réserve est la vraie cause de ce qui peut paraître insuffisant dans ce chapitre. Nous préférons rendre un plein hommage à la pensée généreuse d'union et de rapprochement des classes qui a inspiré ce livre et l'anime d'un bout à l'autre. C. J.

La Cour et l'Opéra sous Louis XVI ; Marie-Antoinette et Sacchini, Saliéri, Favart et Gluck, d'après des documents inédits conservés aux Archives de l'État et à l'Opéra, par ADOLPHE JULLIEN. Paris, Didier, 1878, in-12 de IX-370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît la grande lutte entre Glück et Piccini, et la part qu'y prit Marie-Antoinette. Ce qu'on connaît moins, ce sont les efforts de la reine pour donner des successeurs à son maître favori. Nature essentiellement délicate et distinguée, facilement impressionnable et enthousiaste de tous les genres de beauté, Marie-Antoinette, artiste et musicienne elle-même, aimait passionnément la musique. Elle l'avait cultivée à Vienne, elle la cultivait et la protégeait en France. Lorsqu'après l'échec d'*Echo et Narcisse*, Glück fut retourné en Autriche, ses partisans cherchèrent quelqu'un à opposer à Piccini qui restait seul; ils jetèrent les yeux sur Sacchini, qui avait à ce moment d'éclatants succès à Londres et dont deux pièces avaient réussi à Paris. La reine approuva ce projet et donna l'ordre à Amelot, ministre de la maison du roi, d'attacher Sacchini à l'Opéra; des propositions furent faites et, après quelques hésitations, acceptées. Mais ce n'était pas tout d'avoir la protection de la reine, l'appui du ministre de la maison du roi; restait encore à conquérir les bonnes grâces du comité de l'Opéra. La tâche était difficile. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Jullien le récit des intrigues qui s'agitaient dans ce comité ; il faut voir quelle malveillance y rencontra le malheureux compositeur, quelle basse envie le poursuivit, quels piéges insidieux furent tendus sous ses pas, quelle peine enfin, malgré la haute faveur dont il jouissait à la cour, quelle peine il eut à faire jouer son opéra de *Renaud*, et plus encore celui de *Dardanus*. Il finit par y succomber. Lorsqu'il eût composé son *Œdipe*, la reine, qu'on ne cessait d'accuser de favoriser les étrangers au détriment des Français, se vit obligée de lui demander d'en ajourner la représentation. Le coup était trop fort ; Sacchini se crut disgracié et mourut de chagrin.

Saliéri fut plus habile ; il sut mieux se diriger sur ce terrain glissant de l'Opéra; aussi bien, était-il quelque peu intrigant lui-même et eut-il pour collaborateur, dans la seconde de ses pièces, un des plus habiles intrigants de l'époque, Caron de Beaumarchais. Les *Danaïdes* établissent du premier coup sa réputation; *Tarare* la consolide, en dépit ou peut-être à cause même des défauts du livret et de la musique. Mais Saliéri n'attendit pas que la faveur du public fût lassée ; il retourna à Vienne et ne revint pas.

C'est aux Archives nationales et aux archives de l'Opéra que M. Jullien a rencontré les éléments de ces deux études. Publiées d'abord dans le *Correspondant* et dans la *Gazette musicale*, il les réunit aujourd'hui en volume; elles n'auront pas moins de succès sous cette forme que

lors de leur première apparition. Les amateurs de musique y retrouveront le critique compétent et ingénieux ; les historiens y salueront l'écrivain distingué dont les érudites recherches ont jeté un jour si curieux et si complet sur l'histoire du théâtre au dix-huitième siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

BELLES-LETTRES

Recueil général des fabliaux des treizième et quatorzième siècles, imprimés ou inédits, publiés d'après les manuscrits par ANATOLE DE MONTAIGLON. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, 2 vol. in-12 de XX-329 et VII-360 p. — Prix : 10 fr.

Nous ne croyons pas devoir envisager ici, au point de vue littéraire, les fabliaux qui, selon la remarque de leur nouvel éditeur, ont été, après les grandes chansons de gestes, pendant deux siècles au moins, une des formes les plus importantes et les plus personnelles de l'ancienne littérature française. Ce qu'on pourrait énoncer de plus complet, de plus judicieux à leur égard, a déjà été dit dans les meilleurs termes par un maître éminent, par M. Victor Le Clerc (voir la notice insérée dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 69-215) ; nous tenons seulement à indiquer ce qui forme la publication nouvelle que nous avons sous les yeux, ce qui la distingue de celles qui l'ont précédée.

Le premier recueil de fabliaux fut publié par Barbazan, en 1756, à une époque où les productions littéraires du moyen âge étaient encore bien imparfaitement connues. En 1779-1789, Legrand d'Aussy en mit au jour un recueil, en 4 volumes in-8, réimprimé en 1781 (5 vol. pet. in-12), où les analyses figurent en plus grande abondance que les textes, et sont loin d'être exemptes d'erreurs (voir les *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, part. II, p. 6). Le travail de Legrand a été réimprimé en 1829 (5 vol. in-8). En 1808, un philologue laborieux, mais médiocrement instruit, Méon, avait réimprimé le recueil de Barbazan, avec des augmentations considérables (4 vol. in-8), qui eurent plus tard un supplément en deux volumes, mis au jour en 1828, et une autre collection également en deux volumes, dont M. Achille Jubinal fut l'éditeur, en 1839 et 1842. Il faut y joindre quelques pièces publiées séparément.

Dans ces diverses collections, figurent bien des compositions qui ne rentrent point dans la classe des fabliaux : miracles, petites chroniques rimées, lais, petits romans d'aventures, débats, dits, pièces morales, etc. M. A. de Montaiglon a voulu se montrer plus sévère au point de vue du genre. « Un fabliau, dit-il, est le récit d'une aventure toute particulière et ordinaire ; c'est une situation, et une seule à

la fois, mise en œuvre dans une narration plutôt terre à terre et railleuse qu'élégante et sentimentale. Tout ce qui est invraisemblable, tout ce qui est historique, tout ce qui est pieux, tout ce qui est d'enseignement, tout ce qui est de fantaisie romanesque, tout ce qui est lyrique ou même poétique, n'est à aucun titre un fabliau. »

L'édition nouvelle retranche donc une forte quantité de ce que contenaient ses devancières; en revanche, elle ajoute notablement. Elle reconnaît d'ailleurs que les fabliaux inédits sont loin d'être meilleurs: mais elle se propose d'être complète, de donner tout ce qui existe en ce genre, bon ou mauvais, spirituel ou maladroit, bien ou mal écrit, amusant ou ennuyeux, court ou long.

Les textes déjà imprimés ont été revus sur les manuscrits : tâche périlleuse, mais d'ailleurs assez facile, car les manuscrits de ce genre sont fort rares, et, à l'exception de celui de Berne, ils se trouvent tous à notre Bibliothèque nationale.

L'intelligent et actif éditeur de la Bibliothèque elzévirienne, P. Jannet, avait, il y a plus de dix ans, conçu avec M. de Montaiglon le projet de publier le recueil des fabliaux. Sa mort, survenue pendant le siége de Paris, en novembre 1870, arrêta l'entreprise; les matériaux déjà réunis furent dispersés et détruits. Après un long intervalle, M. de Montaiglon s'est courageusement remis à l'œuvre, avec le concours de M. Léopold Pannier, et, après la mort de ce jeune érudit dont le zèle permettait de beaucoup espérer, avec l'aide de M. Gaston Reynaud.

Il expose, dans un avant-propos succinct et judicieux, quelle est la marche qu'il a cru devoir suivre ; il n'y a pas de variantes dans le premier volume, parce que les pièces qui y sont contenues ne se trouvent que dans un seul manuscrit; dans le suivant, selon que les fabliaux se trouvent dans deux ou trois manuscrits (circonstance peu commune), les variantes sont recueillie. Il a paru inutile de joindre aux textes un commentaire d'histoire littéraire. « Être complet est impossible, être incomplet serait inutile. »

Le premier volume du recueil en cours de publication contient vingt-neuf fabliaux ; on connaît les noms des auteurs de sept d'entre eux ; dans le second volume, nous rencontrons vingt-cinq fabliaux, tous anonymes, à l'exception de six. Sur ces cinquante-quatre fabliaux il y en a six qui étaient restés inédits.

A partir de la page 257 du second volume, on trouve, avec les variantes, l'indication des divers ouvrages dans lesquels chaque fabliau a déjà paru ; quelques-uns ne figurent que, dans les publications récentes, telles que la *Romania*, les *Trouvères belges*, du douzième au quatorzième siècle, par M. Aug. Scheler (1873), la *Revue historique de l'ancienne langue française*, etc.

Quant à l'impression, il suffit de dire que cette publication sort

des presses de M. Jouaust; c'est une garantie complète de correction et d'élégance. B.

Storia della poesia popolare italiana, da Ermolao Rubieri. Florence, Barbera, 1877, in-12 de VIII-686 p. — Prix : 6 fr.

Depuis quelque temps, il a été publié en Italie tant de recueils fournis par la poésie populaire, que le moment d'écrire l'histoire de cette poésie dans cette féconde contrée peut sembler être arrivé. C'est ce qu'a pensé M. Ermolao Rubieri. L'auteur commence le gros volume qu'il a consacré à cette histoire par des considérations générales quelquefois peu nécessaires. Il était inutile, peut-être, de remonter jusqu'aux époques bibliques; mais son introduction renferme de précieux renseignements sur les très-nombreuses collections récemment éditées en Italie. Parmi elles, toutefois, nous n'avons trouvé indiqués ni les *Canti popolari di Noto*, publiés par Avolio, ni ceux du comté de Modica, de Guastella. Il est vrai que, dans le courant de l'œuvre, ce dernier oubli a été réparé. En revanche, M. Rubieri nous a appris les titres de plusieurs livres qui nous étaient restés inconnus, il donne notamment une ample bibliographie de *Proverbi*.

L'histoire de la poésie populaire est divisée en trois parties : dans la première, M. Rubieri traite de cette poésie considérée intrinsèquement dans ses types, ses formes, ses origines, ses phases; dans la seconde, il l'examine dans ses caractères psychologiques; dans la troisième, il en étudie ce qu'il appelle les caractères moraux. Peut-être aurions-nous préféré une classification moins savante, moins méthodique, d'autant plus que, dans un sujet pareil, il est difficile qu'il n'y ait pas quelquefois un enchevêtrement d'une partie dans une autre et que cette ordonnance rigoureuse n'amène forcément certaines répétitions. Quoi qu'il en soit, M. Rubieri a mis tous ses soins à bien approfondir la matière dont il s'est occupé; il n'a, on le voit, négligé ni recherches, ni lectures. Ce qui étonne, c'est qu'avec l'érudition dont il fait preuve, il n'ait pas aperçu, ou plutôt pas voulu apercevoir que beaucoup des chants dont il s'occupe ne procèdent pas d'une inspiration réellement nationale. Si *Donna Lombarda*, souvenir de la tragique et lointaine histoire de Rosemonde, peut appartenir au nord de l'Italie, quantité d'autres chants sont d'origine française, ou, du moins, se retrouvent dans trop d'autres contrées pour que l'on puisse leur assigner une source piémontaise. Pour ne parler que de quelques-uns : *le Comte Anzolin*, qui est l'imitation de notre belle ballade de Renaud, si répandue dans toutes les provinces de France, existe aussi dans les Asturies et en Catalogne; la *Sposa del crociato*, c'est *l'Épouse du croisé* du *Barzas Briez*, le *don Guillermo*, de la Catalogne la *Germaine* de la Normandie, la *Germine* de la Lorraine. Il n'est

presque pas de chants auxquels M. Rubieri paraisse vouloir assigner une origine italienne que l'on ne découvre dans bien d'autres contrées. Et il ne s'agit pas seulement de chants épiques, mais même de petites pièces lyriques. C'est ainsi qu'en Toscane, comme en Sicile, on chante une stance qui se termine ainsi : « L'amour commence avec de la musique et des chansons, et finit avec des douleurs et des larmes. » Un poëte populaire andalous a dit la même chose. On pourrait à l'infini rappeler des analogies de ce genre dont M. Rubieri a eu tort, selon moi, de ne pas tenir compte. Il est impossible pourtant que M. Rubieri n'ait pas lu l'article que M. Nigra a donné à la *Romania*, article si plein de curieux renseignements, mais dont on peut contester les conclusions. En tous cas, l'auteur connaissait les parallèles que M. Nigra a joints aux chants populaires du Piémont, insérés dans la *Rivista contemporanea* et ils suffisaient pour le mettre sur la voie de ces rencontres qui montrent si bien les liens des langues néo-latines.

M. Rubieri termine son volume par une conclusion où l'on pouvait s'attendre à voir nettement résumée la marche entière du livre. Mais il n'en est pas ainsi. Cette conclusion n'est guère qu'une sorte d'appendice servant à émettre des idées oubliées dans le cours de l'ouvrage. Parmi ces idées, il en est qu'on s'étonne de rencontrer là. M. Rubieri en veut aux superstitions, qui ont une si grande part dans les traditions et les poésies du peuple. Ces superstitions, il les attaque avec indignation. Il loue Vigo, Pitrè, Guastella de les avoir combattues ; — ils les ont plutôt racontées qu'attaquées, ce nous semble. — Il s'écrie : « Où est la populace (*la plebe*), là est l'erreur ; mais où est la civilisation, là est l'école. Que les amis de la civilisation soient les premiers à combattre l'erreur de toutes les manières, » etc., etc. Mais, du même coup, ils porteront une rude atteinte à la poésie populaire. Ce n'est pas de cette manière que Fernan Caballero, qui la comprenait si bien, dans son charmant volume *Cuentos y poesias populares andaluces*, traitait les vieilles légendes. Si M. Rubieri les envisage en penseur, en philosophe, en philanthrope, c'est très-bien, il peut avoir raison ; mais c'est là un tout autre ordre d'idées avec lesquelles la poésie populaire n'a, ce nous semble, rien à démêler. TH. P.

Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc, par L. BERTRAND, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Techener, 1878, in-8 XII-352 p. (Tiré à 250 ex.) — Prix : 10 fr.

Le savant prêtre auquel M. l'abbé Bertrand vient de consacrer un volume n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être et qu'il le sera désormais, grâce à son patient biographe. Laurent Josse Le Clerc fut le troisième enfant du célèbre graveur messin, Sébastien Le Clerc. Entre l'année 1679, qui fut celle de sa naissance, et l'année 1722, qui

fut celle de sa mort, il n'y a pas eu pour lui de ces grands événements faits pour donner quelque chose d'un intérêt romanesque à la vie d'un homme. Prêtre attaché à la compagnie de Saint-Sulpice, envoyé au séminaire de Tulle, à celui d'Orléans, directeur de celui de Saint-Irénée, à Lyon, Le Clerc eut une de ces pieuses existences dont le récit tiendrait en quelques pages, si la vie d'un érudit n'était pas surtout dans ses œuvres. Ces œuvres, M. Bertrand les a étudiées avec un grand soin et d'une manière attachante. Les *Remarques sur le dictionnaire de Moréri*, la *Lettre critique sur le dictionnaire de Bayle*, la *Bibliothèque de Richelet* ont fourni à M. Bertrand le sujet d'intéressants chapitres. Malheureusement tous les écrits de Le Clerc ne nous sont point parvenus. Vainement M. Bertrand s'est adressé au *Polybiblion* et à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* pour savoir ce qu'était devenu le *Traité du plagiat littéraire* qui contient sans doute des détails fort piquants. Les relations de Le Clerc avec divers hommes célèbres, avec La Monnoye, D. Piron, le poëte Senécé, le président Bouhier, l'abbé Papillon, le P. Oudin, Marais, le fanatique admirateur de Bayle, donnent, par la manière dont elles ont été racontées et par de nombreux fragments de correspondances, beaucoup d'attrait et de variété au livre de M. Bertrand. Offrant de menus détails, de petites anecdotes littéraires, ce livre eût été accueilli avec empressement par Sainte-Beuve, auquel il eût apporté de nouveaux renseignements sur l'avocat Marais, sur le président Bouhier et bien d'autres de leurs contemporains. Sans avoir voulu écrire une apologie, M. Bertrand fait aimer et estimer Le Clerc. Il n'est peut-être pas hors de propos de dire comment le savant sulpicien comprenait la critique : « J'aime à voir faire la guerre de bon jeu, il faut laisser les injures aux harengères et aux crocheteurs. Vive un fait bien établi, appuyé sur des preuves bonnes et bien mises en œuvre; de solides réponses, sans mélange de paroles hautes, méprisantes, dures, insultantes. Tout cela est pourtant un mal commun dans la république littéraire et apparemment je n'en arrêterai pas le cours. » Cet esprit de charité que Le Clerc, — chose assez méritante, — montrait à ses émules, le poussait non-seulement à faire d'abondantes aumônes où disparaissaient les bénéfices, d'ailleurs modestes, produits par ces ouvrages, mais le faisait écouter et conseiller avec une patiente bienveillance toutes les personnes qui s'adressaient à lui, fût-il dans la retraite sacrée de sa chère bibliothèque. A propos de cette bibliothèque, M. Bertrand a, sur les livres, une jolie page où se révèle l'homme qui les aime. On reconnaît, du reste, le bibliophile aux soins donnés à l'exécution typographique de ce beau volume, comme on reconnaît le littérateur érudit et délicat à la manière dont tout ce livre a été écrit.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Ancient History from the Monuments. The History of Babylonia. By the late George Smith, Esq., of the Department of oriental antiquities, British Museum. Edited by Rev. A. Sayce, assistant professor of Comparative Philology, Oxford. Published under the direction of the Comittee of general Literature and education appointed by the Society for promoting christian Knowledge. London, Society for promoting christian Knowledge (1877), in-16 de 192 p.

Le célèbre assyriologue anglais, M. George Smith, avant de partir pour son dernier voyage d'exploration en Asie, d'où il ne devait point revenir, avait écrit une histoire de la Babylonie qu'il laissait à peu près achevée. M. Sayce a publié ce précieux travail où, dit-il, il n'a eu à peu près rien à changer. Il a rédigé seulement la plus grande partie du chapitre qui sert d'introduction et qui n'avait été qu'ébauché par M. Smith. Il y a ajouté une table des rois babyloniens et un appendice où il explique la signification des noms propres accadins, élamites, cassites et sémitiques. Dans le cours de l'histoire, il a inséré quelques notes, toutes signées de son nom. Enfin M. Greenwood Hird a rédigé une table par ordre alphabétique des matières contenues dans le volume : elle est complète et très-commode.

L'*Histoire de la Babylonie* n'est pas aussi riche en renseignements et en documents que l'*Histoire d'Assyrie*, composée également par M. Smith, pour la même *Society for promoting christian Knowledge*. Babylone, excepté du temps de Nabuchodonosor, n'a pas joué un rôle aussi important et aussi prépondérant que pourrait le faire supposer la célébrité de son nom. Son rôle politique, dans ce qui nous est connu d'elle, a généralement été secondaire. De plus, l'histoire des basses régions de l'Euphrate n'a pas fourni aux chercheurs les mêmes ressources que celles de l'Assyrie. On n'a pas découvert à Babylone et en Chaldée de grandes inscriptions historiques, dans le genre de celles des monarques ninivites. Nabuchodonosor lui-même ne nous a pas laissé le récit de ses campagnes. La plupart des documents découverts ne contiennent guère que des noms propres et des détails peu importants. Presque tout ce que nous savons d'un peu plus précis sur cette région de l'Asie ne nous est connu qu'indirectement par les inscriptions assyriennes. Le travail qu'a exécuté M. Smith était donc aride et plein de difficultés. Il les a heureusement surmontées. Il a réuni et groupé tous les renseignements connus. De nouvelles découvertes compléteront peu à peu son œuvre. Un nouveau nom de roi d'Agadé, Anseganiésarlu, a été retrouvé déjà depuis la publication de cette histoire. Mais elle n'en est pas moins, à l'heure présente, ce que nous possédons de plus complet, et ce livre est indispensable à tous ceux qui veulent étudier la Babylonie et la Chaldée. Quelques gra-

vures sur bois augmentent l'intérêt de cette publication. Signalons entre autres une statuette très-antique, en bronze, du roi Gudea et un torse en marbre noir du même roi; une tablette de contrat de Marudik-Nadin-Ahi et des sceaux cylindriques. L. M.

Les Églises du monde romain, *notamment celles des Gaules pendant les trois derniers siècles,* par le R. P. Dom François Chamard, bénédictin de l'abbaye de Ligugé, de la Congrégation de France. Paris, Palmé, 1877, in-8 de 439 p. — Prix : 5 fr.

L'opinion qui place au premier siècle de l'ère chrétienne l'évangélisation de la Gaule a repris faveur de nos jours; je ne sais si elle a jamais été soutenue avec plus de science et d'habileté que dans l'ouvrage du R. P. Dom Chamard. Le docte bénédictin a voulu ne faire dans sa démonstration aucune place à l'élément légendaire ; il a prétendu bâtir son édifice sur des bases qui ne pussent être aisément ébranlées. Ces bases, il les emprunte à des témoignages qui, tout généraux qu'ils sont, n'en ont pas moins une haute valeur. Lorsqu'Eusèbe, Lactance et, avant eux, saint Irénée, affirment que, dès la période apostolique, le christianisme se répandit dans tout l'empire romain et en franchit même les limites, peut-on supposer que, seule, la Gaule ait échappé à la bienfaisante invasion de la doctrine nouvelle et des conquérants qui l'apportaient? Ou bien, est-il vraisemblable que les missionnaires qui l'ont visitée au premier siècle n'aient pas songé à y asseoir le christianisme sur le fondement de la hiérarchie; qu'ils n'aient point assuré la perpétuité de leur œuvre en y établissant des évêques, comme on l'a fait ailleurs avec une surabondance dont les preuves sont partout? Enfin, s'il a fallu que, vers l'an 250, le pape saint Fabien envoyât des apôtres à la Gaule, et si les plus anciens siéges épiscopaux de notre patrie datent seulement de cette époque, ne s'étonnera-t-on pas de voir, au siècle suivant, nos Églises nombreuses et florissantes ?

A ces arguments, on oppose des arguments de plus d'une sorte. On invoque un texte de Sulpice-Sévère qui paraît contredire l'antiquité presque apostolique de nos Églises, et un passage célèbre de saint Grégoire de Tours qui la nie formellement. On allègue encore le petit nombre de noms que présentent, avant Dioclétien, les catalogues épiscopaux de la Gaule, le silence des martyrologes, et l'absence d'inscriptions chrétiennes remontant à l'âge primitif. Dom Chamard discute le texte de Sulpice-Sévère et l'interprète dans un sens favorable à sa thèse; sans méconnaître l'autorité de Grégoire de Tours, il montre que le père de notre histoire s'est mépris plus d'une fois, et que, sur le point qui nous occupe, outre qu'il s'est inspiré d'un apocryphe, il semble ne s'être pas toujours accordé avec lui-

même. La Gaule n'est pas la seule contrée dont les catalogues épiscopaux contiennent peu de noms antérieurs à Constantin; le même phénomène se rencontre dans l'histoire des Églises d'Orient, d'Italie, d'Afrique, dont l'origine n'est pas douteuse, et s'explique par les ravages que les persécutions de Dèce et de Dioclétien, et plus tard les invasions barbares, portèrent dans les archives ecclésiastiques. La vraie notion des anciens martyrologes dissipe l'objection qu'ils semblent fournir, et les principes formulés par M. de Rossi aident à éclaircir les difficultés qui naissent de l'épigraphie. Comme l'indique le titre de son livre, Dom Chamard ne s'est pas enfermé dans l'histoire ecclésiastique des Gaules; il a élevé et élargi le débat, et nous lui devons, entre autres, une très-remarquable étude sur les chorévêques dans le monde romain et dans les Gaules en particulier. Je doute fort que les contradictions tombent devant son livre et que l'école *grégorienne* désarme; je ne doute pas que tous ne reconnaissent au bénédictin qui l'a écrit, avec une rare compétence historique, l'art de mener une controverse et d'édifier une démonstration.

H. A.

La Diplomatie française au dix-septième siècle. Hugues de Lionne, *ses ambassades en Italie* (1642-1656), d'après sa correspondance conservée au ministère des affaires étrangères, par J. Valfrey. Paris, Didier, 1877, in-8 de xcvi-360 p. — Prix : 7 fr. 50.

Hugues de Lionne, l'un des plus actifs coopérateurs de la politique de Mazarin et des plus habiles diplomates du dix-septième siècle, était le disciple et le neveu d'Abel Servien, marquis de Châteauneuf et de Sablé, qui fut, sous Richelieu, ambassadeur extraordinaire en Italie, secrétaire d'État de la guerre et membre de l'Académie française, et, sous Mazarin, négociateur des traités de Westphalie, ministre d'État et surintendant des finances. Nous avons accueilli avec d'autant plus d'empressement cette étude sur le neveu, que nous parcourons depuis quelques mois dans la *Revue historique du Maine*, la carrière littéraire et politique de l'oncle : préparé par les missions diplomatiques de Servien, nous pouvons d'autant mieux apprécier celles de son élève.

Le volume qui nous occupe ne comprend que la première partie de l'histoire d'Hugues de Lionne, celle de ses deux séjours en Italie pour la mission de Parme, de 1641 à 1644, et pour l'ambassade de Rome, de 1645 à 1656. M. Valfrey nous en promet un second qui résumera l'histoire du ministère qu'exerça Lionne pendant neuf ans, de 1663 à 1671, lorsqu'il fut nommé secrétaire d'État des affaires étrangères, après l'avoir été déjà de la marine et du commerce. Mais il indique, dès à présent, les traits principaux de cette laborieuse carrière, dans une

substantielle notice qui nous donne pour la première fois une biographie complète de l'illustre Delphinois, même après les travaux de MM. Mignet, Réal, Rochas et Chevalier. Nous y suivons, sans interruption et presque d'année en année, le fils du conseiller Artus, depuis le jour où son père l'envoya comme secrétaire à Servien, en 1631, pour entrer lui-même dans les ordres ecclésiastiques et devenir bientôt évêque de Gap, jusqu'à cette date fatale du 1er septembre 1671 où Lionne mourut à soixante ans accomplis, dans la plénitude d'une situation éminente, qu'il avait illustrée pas les plus brillants services. Cette vie est incontestablement une des mieux remplies que nous offre l'histoire politique du dix-septième siècle; et dans le même ordre, les quarante années de travaux d'Abel Servien peuvent seules lui être comparées. Elle ne présente pas d'autres lacunes que sa brièveté même, remarque pittoresment M. Valfrey; et elle semble être, dans ses développements, le résultat exclusif du travail, de l'intelligence et du patriotisme le plus épuré. Sa naissance et sa fortune n'ouvraient à Lionne que des horizons très-étroits, et s'il parvint aux charges les plus élevées ce fut uniquement par la supériorité de ses aptitudes. Il est vrai que la voie lui fut ouverte par des protecteurs puissants et qu'il s'attacha dès les premiers jours à la fortune de Mazarin : mais il ne put acquérir et conserver ces appuis que par un discernement et une dextérité remarquables dans le maniement des choses et des hommes. Malheureusement, ce ne fut pas toujours avec une impartialité parfaite, et nous regrettons que M. Valfrey n'ait pas insisté davantage sur le rôle que joua Lionne dans la triste affaire des démêlés de Servien et du comte d'Avaux pendant les négociations des traités de Westphalie. Nous accordons qu'il ne faut pas ajouter trop de créance au manifeste accusateur et passionné, rédigé par Chavigny pendant les troubles de la Fronde ; mais la correspondance officielle de Lionne avec son oncle suffit pour attester qu'il ne se conduisit pas dans cette affaire avec une très-grande délicatesse : les extraits qu'en a donnés le P. Bougeant, dans son *Histoire des traités de Westphalie*, sont fort caractéristiques et l'on doit reconnaître qu'il y a là une véritable tache dans l'histoire de Hugues de Lionne. Elle n'a pas été suffisamment remarquée.

Les documents sur lesquels M. Valfrey a pu reconstituer toutes les phases délicates des missions de Hugues de Lionne en Italie n'ont pas encore été utilisés par les historiens qui se sont occupés du dix-septième siècle; ils sont tous manuscrits et appartiennent au riche dépôt des archives du ministère des affaires étrangères; aussi lui ont-ils permis d'exposer sous un jour nouveau ces inextricables difficultés diplomatiques qui signalèrent d'un côté la ligue des princes d'Italie contre les papes à propos de l'occupation d'une partie du duché de Parme, de l'autre la session du conclave qui suivit la mort d'Innocent X, et qui dura

quatre-vingts jours, agité par d'ardentes factions contraires. Le récit de M. Valfrey, appuyé sur des pièces et correspondances absolument authentiques, est d'autant plus intéressant que de fréquentes allusions à notre état politique actuel y sont habilement ménagées. Si la France doit avoir quelque influence dans le prochain conclave qu'on doit malheureusement prévoir, nous souhaitons qu'elle puisse y envoyer pour soutenir ses intérêts un ministre aussi habile et aussi adroit que celui qui sut si bien se détacher à point nommé du cardinal Sachetti, pour faire élire à l'unanimité le médiateur des traités de Munster, Fabio Chigi. Mais, hélas! quelles traditions possède maintenant notre diplomatie sans cesse agitée par des courants rapides et contraires!

René Kerviler.

Mémoires du duc de Saint-Simon, publiés par MM. Chéruel et Ad. Régnier fils. Tome vingtième. Table analytique rédigée par l'auteur lui-même et imprimée pour la première fois d'après son manuscrit autographe. Paris, librairie Hachette, 1877, in-18 j. de IV-637 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai dit ici (n° d'août 1873, p. 99 du tome X) que la nouvelle édition des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, comme reproduction du texte original, ne laisse absolument rien à désirer. Au moment où s'achève cette importante publication, j'aime à répéter que le plus éloquent de nos chroniqueurs a été traité avec tous les égards et, pour ainsi dire, avec tout le culte que l'on doit à un auteur classique. Malheureusement M. Ad. Régnier fils n'est plus là pour recevoir de nouveau les éloges si bien mérités par son incomparable zèle, et l'on ne lira pas sans émotion le passage de l'*Avertissement* dans lequel son malheureux père nous dit (p. IV) : « Mon fils n'a pu achever sa tâche par la publication de ce vingtième volume. Il terminait la correction du dix-neuvième, quand Dieu l'a enlevé, par une mort prématurée, à un père, à une mère, à qui il eût dû survivre, à sa femme, à ses enfants. Sa veuve, qui l'avait assisté dans le minutieux travail de révision du texte des *Mémoires*, a, sous ma direction, et aidée, à l'occasion, par M. Chéruel pour la recherche des références, collationné le manuscrit inédit, corrigé les épreuves, avec cette attention scrupuleuse dont son mari lui avait donné l'exemple, et ce qu'il y avait à dire au sujet de cette table, je me suis fait un triste et pieux devoir de le dire ici pour lui. »

Des éditeurs tels que MM. Chéruel et Ad. Régnier fils ne pouvaient se dispenser de reproduire la table analytique rédigée par le duc de Saint-Simon. En exauçant le vœu du grand historien, ils ont aussi exaucé les vœux de tous les sérieux lecteurs des *Mémoires*. Cette table complète admirablement l'œuvre immense de Saint-Simon, et elle

offre diverses sortes d'intérêt. C'est avec raison que M. Ad. Régnier père y signale (p. 22), à côté de quelques additions au contenu de l'ouvrage, de quelques nuances de jugement, de quelques petits faits, « des traces de cette hardiesse et de cette vigueur de mots, de traits, d'expressive appréciation qui distinguent Saint-Simon entre tous nos écrivains. » M. Ad. Régnier insiste sur certaines curiosités et singularités de langage, telles que *infamement*, *trébuchement*, deux mots dont M. Littré ne donne que des exemples antérieurs au dix-septième siècle, *ingratement*, dont il ne donne qu'un exemple de Malherbe, *abyssal* qu'il ne mentionne même pas (remarquons, en passant, que le mot *abyssalis*, d'où vient *abyssal*, se trouve dans le chapitre XXII du livre IV de l'*Imitation de N.-S. J.-C.* avec le sens de profond comme l'abîme).

Dans l'article que je citais tout à l'heure, j'avais exprimé le regret de ne pas voir, au bas de pages dont la réimpression est parfaite, les notes critiques qui me paraissaient indispensables pour éclaircir, compléter, rectifier les récits de Saint-Simon. Ces notes, je suis tout joyeux de l'annoncer, nous les aurons prochainement, abondantes, excellentes, dans une édition qui fera partie de la *Collection des grands écrivains de la France* et qui sera l'édition savante, l'édition des travailleurs, tandis que l'édition en vingt volumes in-18 sera celle de tout le monde. Il ne faut pas moins que l'association de deux érudits tels que M. Chéruel et que M. A. de Boislisle pour nous donner, sous l'inappréciable direction de M. Ad. Régnier, un Saint-Simon définitif.

Veut-on une autre bonne nouvelle ? On sait que, parmi les manuscrits autographes de Saint-Simon non encore publiés, qui sont conservés aux Archives du ministère des affaires étrangères, il en est de bien autrement importants que la table des *Mémoires* qui vient d'en être tirée. M. P. Faugère ne tardera pas à mettre entre nos impatientes mains quatre volumes qui renfermeront tout ce qui reste de pages inédites de Saint-Simon. Heureuses les bibliothèques où ces quatre volumes seront rapprochés des trente ou trente-cinq volumes que préparent avec tant de conscience et tant d'activité MM. Chéruel et de Boislisle ! T. DE L.

Le Portefeuille d'un général de la République, par ALFRED DE BESANCENET. Paris, Plon, 1877, in-8 de 296 p. — Prix : 5 fr.

Voilà plusieurs années déjà que M. Camille Rousset a détruit la légende des volontaires de 92. M. A. de Besancenet vient en faire justice à son tour, et montre que la première République a désorganisé l'armée comme elle a désorganisé tous les services. — Ces malheureux soldats que la Convention enrôlait souvent de force dans ses levées en

masse, elle les envoyait se battre sans vêtements, sans nourriture, sans munitions. Et cette opinion de M. de Besancenet n'est point une opinion de fantaisie, appuyée sur des souvenirs plus ou moins exacts. Elle repose sur les documents les plus authentiques, les ordres donnés ou reçus par un général de la République, une belle et sympathique figure, le général de Dommartin, ordres inscrits jour par jour par le général sur un registre qui a été conservé. « Ce registre, dit justement l'auteur, est une chronique dont la vérité ne peut être récusée. » On y verra à quel degré de misère l'armée d'Italie était réduite avant que Bonaparte en vînt prendre le commandement. Le désordre, le vol, l'indiscipline étaient partout. On trouvera là aussi de curieux détails sur le 18 fructidor, la campagne d'Allemagne en 1796 et 1797, et l'expédition projetée en Angleterre. Quant à l'expédition d'Égypte, il n'en est que sommairement question, M. de Besancenet l'ayant racontée dans un précédent travail, sous ce titre : *Un officier royaliste au service de la République*. C'est là, à Rosette, en 1799, que le général de Dommartin mourut, à trente ans, non pas, comme le dit très-bien son biographe, pour la République, mais pour la France.

M. DE LA R.

Le Procès des ministres [1830], par ERNEST DAUDET. Paris, Quantin, 1877, in-8 de XIV-317 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur raconte comment les ordonnances de juillet 1830 ont été décidées, préparées et reçues; il dit le départ du roi, la fuite des ministres, leur arrestation. Dans la seconde partie, l'auteur raconte la mise en accusation et les diverses phases du procès des ministres. Le rapport de M. de Chantelauze qui précéda les ordonnances, un récit de ce qui se passa à Bâville lors de la fuite de MM. de Montbel et Capelle, des lettres de M. Molé et de Louis-Philippe à Casimir Périer forment un appendice. On lira avec intérêt les détails sur l'arrestation des ministres; car, tandis que MM. d'Haussez, de Montbel et Capelle pouvaient gagner la frontière, MM. de Chantelauze et Guernon-Ranville étaient arrêtés à la Membrolle, près de Tours, et M. de Peyronnet dans cette ville même. Le récit de la fuite de M. de Polignac est donné ici avec des détails nouveaux et précis, grâces aux renseignements fournis à l'auteur par M. de Semallé, fils du comte de Sémallé, auquel Charles X avait confié le soin de faire évader son ancien ministre. M. Daudet, après avoir rappelé les scènes émouvantes de l'audience où MM. de Martignac, Sauzet, Hennequin obtinrent plus d'un triomphe, montre très-bien — et c'est là la morale du livre — que l'attitude énergique du ministre de l'Intérieur devant les passions soulevées lors

du procès des ministres fut une victoire remportée par le nouveau gouvernement sur l'esprit révolutionnaire, qui lui avait donné naissance et le menait à sa perte. H. DE L'É.

La France archéologique, *la Gâtine historique et monumentale*, par M. BÉLISAIRE LEDAIN. Paris, Claye, 1876, gr. in-4 de 410 p., 26 pl. et nombr. grav. intercalées.

Au concours de 1876 des antiquités de la France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres décernait la troisième médaille à l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Cette récompense méritée nous dispense, jusqu'à un certain point, de faire l'éloge de ce livre; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage au zèle intelligent avec lequel l'auteur a su recourir à toutes les sources qui pouvaient lui fournir quelques renseignements. Après avoir feuilleté *la Gâtine*, on est étourdi de la quantité de documents consultés et mis à contribution par M. Ledain, au profit de l'histoire, comme au profit de l'archéologie.

Il faut avouer aussi que Parthenay, à lui seul, est un des échantillons les plus intéressants de l'art du moyen âge; que les familles qui ont tenu ce fief ont rempli, dans l'histoire, les rôles les plus importants. Donnez ces deux sujets à traiter à un enfant du pays d'un goût sûr et bon critique, et vous ne pouvez manquer d'avoir un ouvrage qui peut hardiment servir de modèle.

La Gâtine est une circonscription dont Parthenay est le centre, et qui se trouve entre le Haut et le Bas-Poitou; elle s'étend sur 15 lieues de longueur et 10 de largeur, comprenant soixante paroisses. L'histoire de Parthenay commence véritablement vers l'an 1000, avec Josselin Ier, le plus ancien seigneur connu; on a des traces éparses de l'existence de ce pays auparavant, mais c'est seulement avec le onzième siècle, que débutent ses annales suivies. Les successeurs de Josselin, qui prirent le surnom de *l'Archevêque* à cause de Josselin II, archevêque de Bordeaux, conservèrent Parthenay pendant 500 ans; M. Ledain retrace la vie de chacun, les événements contemporains accomplis dans la Gâtine, les faits archéologiques appartenant à chaque seigneur. Le dernier des l'Archevêque, Jean II, mourut en 1427, après avoir aliéné la nue-propriété de son fief au régent qui le donna à Arthur de Richemond à la condition d'acquitter les frais d'acquisition. A la mort de Richemond, qui ne laissa pas d'héritier, Parthenay fut attribué à Dunois par Charles VII, et resta aux Longueville jusqu'en 1641, date de la vente au maréchal de la Meilleraye, qui transmit cette baronnie à ses descendants.

Sans nous arrêter, ce qui serait trop long, à toutes les pages qui, sans sortir du sujet principal, retracent l'histoire du Poitou et de la

France dans laquelle les barons de Parthenay jouèrent un rôle considérable, nous appellerons l'attention sur l'histoire des La Porte, très-probablement bourgeois de Parthenay à la fin du quatorzième siècle, dont les descendants furent ducs de la Meilleraye et de Mazarin. Les mérites des La Porte, alliés des Richelieu, firent qu'à la troisième génération, après un clerc apothicaire, nous voyons paraître un duc et pair et un grand prieur de Malte ; encore une preuve, entre cent, que jadis le vrai mérite pouvait se faire une place et franchir lestement les échelons qui existaient et existeront toujours dans la société. C'est à Charles Ier de La Porte, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, oncle par alliance du cardinal de Richelieu, et à Charles II, maréchal de France, que l'on doit la construction du château de la Meilleraye, d'abord simple fief relevant de la baronnie de Parthenay ; c'était une somptueuse résidence, que M. Ledain nous fait connaître dans tous ses détails. Délaissée dès le commencement du dix-huitième siècle, la Meilleraye n'est plus aujourd'hui qu'une ruine.

Nous ne touchons ici qu'à un point, mais nous recommandons tout l'ouvrage, écrit dans un esprit excellent qui ne nuit pas à l'impartialité, complet dans son ensemble comme dans ses détails, et qui est de nature à intéresser tout les lecteurs. — Nous ne regrettons qu'une chose, c'est l'absence de tables des noms d'hommes et de lieux qui auraient permis de recourir plus facilement aux nombreux renseignements contenus dans ce beau volume. A. DE B.

Monographie de la cathédrale de Quimper (treizième et quinzième siècle), avec un plan, par R.-F. LE MEN. Quimper, Jacob et Mme Lemercier, 1877, in-8 de 364 p.

M. Le Men, archiviste du Finistère, vient de publier une excellente étude sur la cathédrale de Quimper. La description architectonique du monument, des vitraux, des peintures héraldiques tient naturellement la place la plus large dans le volume ; mais il y en a un bon tiers consacré aux détails de la construction, aux architectes, aux artistes et aux ouvriers qui ont concouru aux travaux et à l'ornementation de l'édifice ; ici, ce sont les documents d'archives qui ont fourni une ample moisson de renseignements à l'auteur. On y trouve les éléments d'une étude des plus intéressantes sur l'histoire de l'art dans cette partie de la Bretagne.

La cathédrale de Quimper fut commencée en 1239 et terminée en 1515 ; le chevet, le chœur et les bas-côtés sont de 1234 à 1245. Un détail nous a quelque peu surpris, c'est que l'infatigable archiviste du Finistère, à qui on devra bientôt la publication du cartulaire de Landevennec, n'ait pu retrouver trace des cathédrales qui précédèrent celle qui fut commencée sous l'épiscopat et les auspices de Rainaud.

A. DE B.

BULLETIN

La Lecture ou le choix des livres, *conseils à un jeune homme qui termine ses études*, par M. l'abbé J. Verniolles, chanoine honoraire de Tulle, supérieur du petit séminaire de Servières. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de x-410 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Verniolles sera, en quelque sorte, le complément, comme le dernier chapitre, des différents traités élémentaires qui ont créé à leur auteur une juste réputation dans les colléges. Né d'une correspondance, il en a conservé, avec la forme, la libre allure et la simplicité. Ces lettres, au nombre de quarante, traitent successivement du charme que procurent les livres, de l'abus trop fréquent qu'on en fait, des notions que chacun doit posséder en religion, en philosophie, en histoire, dans les belles-lettres. Les dernières pages sont consacrées à des conseils extrêmement judicieux sur l'exercice de la plume, le calme, l'ordre, la sobriété dans les lectures, comme moyens nécessaires pour donner une direction et une utilité au travail. De plus, l'auteur ne se désintéresse nullement des questions du jour. Le libéralisme religieux, en particulier, cette hydre sournoise frappée d'nn grand coup, mais encore vivante et agissante à l'ombre, trouve en M. Verniolles un implacable adversaire. Toutes sommaires qu'elles sont, ces indications suffisent. Elles éveillent l'esprit du jeune lecteur, lui impriment une direction et, au besoin, lui font éviter l'écueil où sa vertu irait sombrer. Inspirer à la jeunesse de nos écoles le goût des études sérieuses, lui montrer que ce qu'il y a de plus reposant dans la vie, de plus puissant, après la prière, contre les tristesses de l'âme, les découragements et les affaissements de toutes sortes, c'est encore le travail, l'amour de l'étude : tel est le but élevé que s'est proposé le digne supérieur de Servières. Augustin Thierry, brisé de fatigues, accablé d'infirmités toutes contractées au rude service de la science, disait : « Aveugle et souffrant, sans espoir et sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. » Cette parole est allée réveiller et échauffer bien des courages. Le livre qui nous occupe aura le même honneur. Écrit avec cette simplicité et cette lucidité qui est, d'après Joubert, l'apanage de l'éméritat, il réunira les suffrages de tous ceux qui ont souci de donner une direction à l'esprit du jeune homme, lorsqu'il quitte le collége.

C. Artiges.

La Franc-Maçonnerie, *révélations d'un rose-croix à propos des élections générales de* 1877, nouvelle édition. Bar-le-Duc, typographie Bertrand. Paris, Bloud et Baral, 1877, in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur anonyme de cette brochure démontre, par des citations extraites des principaux écrivains maçonniques, que la franc-maçonnerie s'attaque à tout principe religieux, qu'elle mine toutes les bases sur lesquelles repose la société et que, notamment, elle fait fi du patriotisme et n'hésite jamais à sacrifier son pays à ses passions. C'est là, dit-il, l'esprit et le but de la maçonnerie, telle qu'elle est dirigée par les *arrière-loges*. « Quant à la *tourbe maçonnique*, croire sans preuves, obéir aveuglément, se compromettre au besoin, en se faisant l'instrument passif de la puissance supérieure qui la dirige, tel est le rôle humiliant qu'elle est condamnée à jouer. »

Les citations contenues dans cette brochure sont fort bien choisies et très-concluantes. L'auteur y ajoute quelques informations nouvelles sur certains points. Il nous dit notamment qu'en décembre 1851, Louis-Napoléon avait donné à un de ses partisans, comme lui carbonaro, la mission d'acheter le chef des organisations militantes et qu'en conséquence, au coup d'État, des ordres contradictoires furent donnés aux diverses sections de façon à faire avorter l'insurrection. « Je puis, dit-il, en garantir l'authenticité, ayant eu à jouer un rôle actif dans ce drame déplorable. Je dois ajouter que, quinze ans plus tard, je me liai avec l'administrateur qui paya 300,000 francs la conscience de notre chef. »

Écrivant après le 16 mai, à la veille des élections, l'auteur se demandait comment le gouvernement se refusait à toute répression, et s'il n'y avait pas dans les régions du pouvoir une mystérieuse influence capable d'arrêter le bras de la justice. Il a cru devoir maintenir dans la nouvelle édition ce point d'interrogation. C.T.

Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales, par G. Calmette. 2e édition. Paris, Gaume, 1877, in-12 de xvi-412 p. — Prix : 4 fr.

Ce petit livre, écrit par un homme mûri dans l'administration, comprend deux parties. La première, sur les associations religieuses, se divise en six sections : organisation (p. 1 à 40), administration des biens (41 à 111), associations hospitalières de femmes (p. 111 à 139), associations religieuses de femmes enseignantes (p. 139 à 173), associations religieuses d'homme (p. 173 à 195), associations religieuses non autorisées et confréries (p. 195 à 212); la seconde, sur les fabriques paroissiales, comprend également six sections : Organisation et attributions (p. 213 à 234), revenus ordinaires (p. 235 à 275), revenus extraordinaires (p. 275 à 319), dépenses ordinaires (p. 319 à 840), dépenses extraordinaires (p. 341 à 360), comptabilité (p. 361 à 368). Suivent en appendice : 1° la liste complète, par ordre alphabétique, des congrégations religieuses autorisées; 2° un formulaire administratif. On voit par ce coup d'œil l'utilité de l'ouvrage; c'est un manuel où puiseront des renseignements sûrs et précis les curés, les fabriciens, les supérieurs de communautés religieuses. — Entre les associations autorisées et non autorisées, l'auteur paraît préférer la situation des premières (p. 195). Sans doute, elles sont capables de recevoir, mais c'est au prix de l'indépendance. Sans doute aussi, on peut dire, ce qui en droit est fort contestable, que le décret du 3 messidor an XII, menace l'existence des secondes; mais c'est une exception, et le gouvernement qui leur appliquera ce décret, trouvera vite un prétexte pour rappeler l'autorisation des premières. De cette double observation, il faut conclure, se semble, que les deux conditions ont chacune des avantages et des inconvénients : ce sont les circonstances, plutôt qu'un principe général, qui doivent déterminer les communautés, tantôt à rechercher, tantôt, au contraire, à éviter l'autorisation. J.-A. de Bernon.

Le Monde où nous vivons. *Leçons de géographie*, par M. F. Maury. Traduction de l'anglais par Zurcher et Margollé. Paris, Hetzel, 1877, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr.

Excellent résumé, destiné à présenter aux élèves, sous une forme intéressante et simple, les premières notions de géographie. Pour atteindre ce but,

l'auteur les conduit autour du monde, par un double voyage, une fois par mer, une fois par terre. La relation de ces voyages imaginaires forme un récit familier, dans lequel l'élève saisira facilement et progressivement les traits caractéristiques de la surface terrestre et des différents peuples qui l'habitent. Cette instruction élémentaire préparera sans fatigue à une étude plus détaillée. A chaque leçon est jointe une étude de la carte, ayant pour but de familiariser l'élève avec l'usage des cartes, en lui apprenant à les lire et l'accoutumant à les employer avec intelligence. L'ouvrage est orné d'un portrait de l'auteur, et les traducteurs y ont ajouté une notice biographique qui fait bien connaître la vie et les travaux du célèbre commandant Maury.

F. DE ROQUEFEUIL.

L'Or et l'argent, par L. SIMONIN (*Bibl. des merveilles*). Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 294 p., orné de 67 grav. intercalées. — Prix : 2 fr. 25.

Le livre de M. Simonin apprend beaucoup de choses à ses lecteurs; la découverte de l'or et de l'argent de la Californie; les procédés employés pour recueillir les métaux précieux; l'histoire générale des mines d'or et d'argent de toutes les parties du monde, depuis les temps antiques; l'histoire de la monnaie; ajoutons qu'il consacre un certain nombre de pages à exposer ses idées personnelles sur cette grave et peut être insoluble question de l'usage simultané de l'étalon d'or et de l'étalon d'argent. Tout ce vaste programme est traité dans un style attachant par un auteur qui a consulté tous les ouvrages publiés sur la matière et qui est allé voir de ses yeux, ce qu'il décrit. Dans l'histoire de la monnaie, on devine que M. Simonin n'est pas numismatiste : il laisse échapper parfois de petites hérésies ; mais ce sont là des détails peu importants auxquels il lui sera facile de remédier dans une autre édition. Au point de vue des opinions économistes, l'auteur soutient une thèse qui nous semble fondée ; les faits eux-mêmes viennent la justifier; comme l'affirme M. Simonin, les pays qui ont adopté un étalon unique en sont aujourd'hui tous à le regretter.

A. DE B.

Petit Romancero, *choix de vieux chants espagnols*, traduits et annotés par le comte DE PUYMAIGRE, membre correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid et de l'Académie royale des belles-lettres de Barcelone. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 179 p. (*Classiques pour tous.*) — Prix : 50 cent.

Ce volume sera certainement l'un des plus goûtés et des plus recherchés de la collection des *Classiques pour tous*. Notre éminent collaborateur, M. le comte de Puymaigre, dont l'autorité est si bien établie en matière de littérature espagnole, offre ici au public français un choix de ces vieux chants appelés *Romances* qui forment l'un des genres les plus curieux de cette littérature dont ils ne sont pas, sans doute, exclusivement l'apanage, mais où ils ont pris une importance toute particulière. Après en avoir déterminé la nature et les diverses origines, dans un court avant-propos, suivi d'une très-utile bibliographie des recueils cités dans l'ouvrage, M. de Puymaigre donne la traduction de cinquante-huit chants, partagés en trois groupes : *Romances sur l'histoire d'Espagne*, *Romances carlovingiennes*, *Romances chevaleresques détachées*. Parmi les romances sur l'histoire d'Espagne, un certain nombre forment des cycles. Le savant auteur a choisi les cycles relatifs au roi don Rodrigo, à Bernardo del Carpio, aux sept infants de Lara, et enfin au Cid, et, sur chacun de ces sujets, représentés dans son recueil par quelques-uns de

leurs meilleurs chants, M. de Puymaigre a écrit une brève et substantielle notice. Il a traduit, en outre, quelques romances historiques isolées, sur divers sujets. La traduction, simple et accessible à tous, a conservé pourtant le caractère de l'original, et réussit à donner même, çà et là, une légère idée du rhythme. M. de Puymaigre a indiqué dans quelques notes les rapprochements qui s'offraient à sa mémoire, si riche en pareille matière, avec les chants populaires d'autres pays, et renvoyé aux recueils où ces chants sont contenus, de telle sorte que son *Petit Romancero*, tout en demeurant parfaitement propre au public étendu auquel s'adresse la collection des *Classiques pour tous* sera en même temps d'une utilité très-grande pour initier un certain nombre d'esprits, en qui peut-être une vocation sommeille, aux études d'histoire littéraire et de poésie comparée. M. S.

Le Bonheur au foyer. Lettres d'une mère à sa fille, par par Mme Julie Fertiault. Paris Didier, 1877, in-12 de xi-345 p. — Prix : 3 fr.

C'est le secret du *Bonheur au foyer* que Mme Fertiault veut donner aux jeunes femmes. Elle fait parler une mère qui répond aux consultations de sa fille, jeune mariée, par des lettres où elle lui expose dans un style un peu délayé et quelquefois prétentieux, la conduite que doit tenir une bonne maîtresse de maison, pour rendre son intérieur agréable à son mari, d'abord, et ensuite à toutes les personnes avec lesquelles elle est en relations. Une union bien assortie est la base du bonheur du foyer; mais ce n'est qu'une base sur laquelle il faut construire. Elle aborde un peu tous les sujets : le choix et l'ameublement d'un appartement, les domestiques, les réceptions, les fêtes, les devoirs maternels, la toilette, les sciences utiles, les arts qui répandent un si grand charme dans la vie. Sur de tels sujets, il serait difficile de ne pas trouver quelques opinions contestables, d'autant que, dans beaucoup d'occasions, il n'y a pas de règles fixes. Mais, en général, les avis sont très-sages. L'auteur ne paraît point éloigné des idées religieuses, mais on est en droit de s'étonner qu'elle ne semble point compter la religion et ses pratiques parmi les éléments du bonheur du foyer. Dans un petit récit qui termine ce volume, l'auteur a voulu mettre la pratique à côté de la théorie, en montrant, sous le titre de *Famille et patrie,* l'heureuse influence morale que peut exercer une femme exacte à ses devoirs dans la plus large acception du mot. R. S.

Notes sur l'Espagne artistique, par Fernand Petit, docteur en droit. Lyon, N. Scheuring, 1878, in-8 de 138 p., tiré à petit nombre.

Peu de personnes entreprennent le voyage de l'Espagne sans faire paraître, à leur retour, leurs impressions de voyage. M. Petit a cédé au même sentiment; mais son excursion, entreprise dans un but exclusivement artistique, donne à son livre un caractère particulier ; ses *Notes sur l'Espagne artistique* sont surtout un livret des œuvres d'art qui lui ont paru remarquables dans les diverses villes, musées, collections particulières et églises qu'il a visitées. Ses appréciations nous ont, en général, semblé justes et établies sur des comparaisons intéressantes avec les chefs-d'œuvre des maîtres qu'il a eu occasion d'admirer et d'étudier dans les diverses galeries d'Europe. Les amateurs trouveront dans ce livre la trace de mainte œuvre peu connue et cependant digne d'attirer l'attention ; nous avons également remarqué des rapprochements curieux entre diverses toiles analogues (copies ou répliques)

et quelques attributions qui nous semblent certaines. Il serait superflu de louer l'exécution matérielle du volume, on sait assez que tout ce qui sort des presses de Scheuring peut figurer avec honneur dans toutes les bibliothèques. Les *Notes sur l'Espagne artistique* seront un complément indispensable aux guides qu'emporte tout voyageur « entreprenant le pèlerinage artistique du voyage d'Espagne ; » elles seront également consultées avec fruit par quiconque aime les arts et s'occupe de les étudier. J. D. L. R.

Un été en Amérique, par M. Jules Leclercq; ouvrrge enrichi de seize gravures. Paris, Plon, 1877, in-12 de 416 p. — Prix : 4 fr.

Qui n'a fait aujourd'hui une excursion en Amérique. C'est une promenade plus facile et moins longue que ne l'était pour nos pères le voyage de Paris. M. J. Leclercq a voulu faire, lui aussi, comme jadis Maurice Sand, ses six mille lieues à toute vapeur, et il a profité de l'exposition de Philadelphie pour aller passer deux mois aux États-Unis. Il a visité tout l'Est, puis, s'avançant vers l'ouest jusqu'à Chicago, il est remonté sur le nord et a regagné l'Océan par le Canada. Il a admiré ces puissantes métropoles de New York, Philadelphie, Baltimore, Saint-Louis, et cette étonnante reine des lacs qui, brûlée en 1871, s'est relevée de ses ruines plus grande et plus riche. La force d'extension des Américains est véritablement surprenante. Leur hardiesse et leur esprit d'initiative ne le sont pas moins, sans oublier leur talent à organiser le confort dans les chemins de fer. Mais, à côté de ces qualités réelles, que de misères. Et qu'on est loin aujourd'hui de l'enthousiasme de Toqueville pour la démocratie américaine. M. Claudio Jannet, dans son beau livre sur les *États-Unis contemporains*, a porté un rude coup à la légende. M. G. Leclerq, sans faire un livre didactique, mais en racontant simplement ses souvenirs de voyage, partage l'opinion de M. Cl. Jannet. Il signale les mêmes travers et les mêmes vices; il prévoit les mêmes dangers. L'Américain, taciturne et mal élevé, ne lui est pas sympathique, et il ne se sent en pays de connaissance qu'au Canada, où il retrouve les traditions et le langage de la mère-patrie. Ses lecteurs, il peut en être sûr, auront la même impression que lui.

Seize jolies gravures ajoutent encore à l'intérêt très-réel de ce livre. Nous nous permettrons seulement de signaler à l'habile et consciencieux éditeur quelques fautes d'impression qui, nous n'en doutons pas, disparaîtront à la prochaine édition. M. de la R.

L'Afrique centrale, *expédition au lac Victoria Nyanza et au Makraka Niam-Niam, à l'ouest du Nil blanc,* par le colonel Chaillé-Long, de l'état-major égyptien ; traduit de l'anglais par Mme Foussé de Saye; ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, d'après les croquis de l'auteur. Paris, Plon, 1877, in-12 de viii-352 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume contient le récit d'une double expédition au lac Victoria d'abord, chez les Niam-Niam ensuite. Le colonel Chaillé-Long, au service de l'Égypte, avait résolu de savoir si le lac Victoria Nyanza était en communication avec l'Albert Nyanza. Il partit avec quelques hommes seulement, arriva à la cour du roi d'Uganda, le roi M. Tsé, gagna les bonnes grâces du monarque africain, et, avec une escorte fournie par lui, voulut poursuivre sa route. Mais la mauvaise volonté de cette escorte, les difficultés qu'il rencontra, le mauvais temps, les maladies, les embûches qui lui furent dressées par un autre potentat noir, Keba Rega, ne lui permirent pas de pousser son entreprise jusqu'au bout : il découvrit un nouveau lac, le lac Ibrahim; puis, ar-

rivé à Fouiéra, il ne put aller plus loin, et revint à Gradakora. Bientôt après, il repartit pour le pays des Niam-Niam, explora ces tribus encore peu connues, étudia la race des Akkas, et, à la tête d'une colonne égyptienne, à laquelle s'étaient joints les Niam-Niam, infligea une punition exemplaire aux Yanbani, qui avaient cherché à l'arrêter.

Un fait capital ressort des récits du colonel Long : les efforts considérables du Khédive pour assurer son autorité sur les peuplades noires qui habitent le voisinage des lacs; déjà des ports militaires ont été établis sur plusieurs points, et plusieurs tribus sont soumises. Mais quand seront-elles civilisées? Le colonel Long ne semble pas concevoir de grandes espérances à ce sujet; il est peu enthousiaste de la race noire et du climat équatorial, et les détails qu'il donne détruisent bien des légendes répandues par ses prédécesseurs. Est-ce une raison de se décourager? Non ; mais de procéder avec une extrême prudence dans ce climat malsain et avec ces peuples sans loyauté.

M. de la R.

La Domination bourguignonne à Tours et le siége de cette ville (1417-1418), par M. Delaville Le Roulx, élève de l'École des chartes. Paris, Menu, in-8 de 71 p. (Extrait du *Cabinet historique*, t. XIII.)

Ce mémoire, d'une érudition profonde, est le résultat de longues recherches aux archives de la Touraine et dans les collections de la Bibliothèque nationale. M. Delaville Le Roulx relève les erreurs accréditées jusqu'à ce jour relativement à la domination bourguignonne à Tours, sous Charles VI. Il raconte l'entrée dans cette ville des alliés de la reine Isabeau de Bavière; il fixe la date du siége d'Azay-sur-Indre, et il parvient à faire le dénombrement des forces qui vinrent assiéger Tours et rendre cette ville au dauphin Charles. Ce chapitre entièrement inédit de l'histoire de la capitale de la Touraine fait honneur à son auteur, un des plus brillants élèves de l'École des chartes.

Er. B.

La Chartreuse de Valbonne (*chronique*), par M. L. Bruguier-Roure, membre de la Société française d'archéologie, etc. Tours, P. Bouserez, 1877, in-8 de 102 p.

Après avoir donné un aperçu rapide de l'histoire des chartreux depuis la création de l'ordre par saint Bruno, M. Bruguier-Roure raconte la création de la chartreuse de Valbonne par l'évêque d'Uzès, au commencement du treizième siècle. Pauvre et de peu d'importance à son origine, le nouveau monastère ne tarda pas à prendre une extension rapide, grâce à la libéralité des vicomtes d'Uzès et d'autres bienfaiteurs. L'auteur fait le récit des procès des moines avec leurs voisins, les droits féodaux qui leur étaient dus, l'extension de leur juridiction. La guerre de Cent ans arrêta la prospérité de la paisible colonie; sous la Réforme, le couvent fut dévasté et incendié. Il ne fut restauré que pour subir bientôt le contre-coup de la Révolution. Tel est le cadre que développe M. Bruguier-Roure. Cette notice trop courte est ornée de notes nombreuses puisées aux meilleures sources. La chartreuse de Valbonne a été restaurée de nos jours; dépendant autrefois de l'évêché d'Uzès, elle est aujourd'hui comprise dans le diocèse de Nîmes et le département du Gard.

Er. B.

VARIÉTÉS.

LES PUBLICATIONS DE LA CAMDEN SOCIETY

Quatrième article [1].

LXXII. — *The Romance of Blonde of Oxford and Jehan of D* Philippe de Reimes, a Trouvere of the thirteenth century. Edi[illegible] [illegible]ne unique ms. in the imperial library at Paris, by M. Leroux de Lincy. 1858, xxvii-214 pages.

Ce roman d'aventures est tiré d'un volume qui contient également le *Roman de la Manekine,* édité en 1840 par M. Francisque Michel pour le *Bannatyne Club.* M. Leroux de Lincy a donné, dans sa préface, une analyse du poëme, où l'on trouve une intéressante peinture de la société au moyen âge.

LXXIII. — *The Camden Miscellany, volume the fourth,* 1859. — Contient sept articles, dont voici la description sommaire :

1. *A London chronicle during the reigns of Henry the seventh and Henry the eighth.* Edited from the original ms. in the Cottonian library of the British museum, by Clarence Hopper. 21 pages.

Cette chronique n'a guère d'autre mérite que celui de l'inédit. Elle commence en 1500 et se termine en 1545.

2. *The expenses of the judges of assize riding the Western and Oxford circuits, temp. Elizabeth,* 1596-1601. *Edited from the ms. account-book of Thomas Walmysley, one of the justices of the common pleas, by W. Durrant Cooper.* 60 pages. — Ce petit travail est curieux, parce qu'il nous donne une idée des épices que recevaient autrefois les juges des assises en Angleterre. On y voit aussi leur itinéraire et les noms des personnes qui les hébergeaient.

3. *The Skryveners play, the incredulity of saint Thomas, from a ms. in the possession of John Sykes, M. D. of Doncaster.* Edited by J. Payne Collier. 18 pages.

On connaît plusieurs suites de mystères et moralités en langue anglaise. Un des plus importants de ces recueils est une série de cinquante-sept pièces représentées jadis à York le jour de la fête de Corpus-Christi. Malheureusement, ce recueil fait partie aujourd'hui de la bibliothèque de lord Ashburnham, c'est-à-dire qu'il est inaccessible ; il a appartenu successivement à Thoresby, Horace Walpole et M. Heywood Bright. La moralité publiée par la *Camden Society* est une des pièces jouées sous le patronage de la corporation des écrivains (*Skryveners*); le manuscrit qui a servi à la présente édition est, selon toute probabilité, l'exemplaire du *souffleur;* il a fait partie des archives de la ville d'York, et fut publié pour la première fois, avec beaucoup de négligence, en 1797, par M. Croft, dans ses *Excerpta antiqua.*

4. *The Childe of Bristowe, a poem, by John Lydgate.* Edited from the original ms. in the British Museum, by Clarence Hopper. 28 pages. — Ce poëme contient l'histoire supposée d'un jeune homme restituant à diverses personnes de l'argent que son père, usurier infâme, leur avait arraché. M. Orchard Halliwell a déjà publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, une autre version de la même légende. On sait que Lydgate, né en 1380, mort vers 1460, et moine de l'abbaye de Bury, était un des poëtes les plus distingués de l'école de Chaucer.

5. *Sir Edward Lake's account of his interviews with Charles I. On being*

1. Voir tome X, p. 234 ; tome XII, p. 244; et tome XIV, p. 448.

created a baronet, and receiving an augmentation to his arms. Edited by J. P. Langmead, esq. 20 pages. — M. Lake, avocat général en Irlande, ayant été chassé par les rebelles, revint en Angleterre, joignit l'armée royale, et reçut, au service de Charles Ier seize blessures à la bataille d'Edgehill. Le jour du premier anniversaire de cet événement, il eut une entrevue avec le roi à Oxford, et, l'été suivant, il en eut une autre à Worcester. La plaquette où il décrit ces deux conférences est intéressante pour l'histoire de la guerre civile de 1640-41.

6. *The letters of Pope to Atterbury, when in the Tower of London.* Edited by John Gough Nichols. 22 pages. — Les lettres de Pope ne sont pas inédites, mais la copie sur laquelle M. Nichols a publié le texte dont je parle ici contient de curieuses variantes qui leur donnent une certaine importance. On sait qu'Atterbury, chapelain du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et évêque de Rochester en 1713, se déclara pour le Prétendant et fut enfermé dans la Tour de Londres en 1722. Condamné à l'exil par la Chambre des Lords, il se réfugia en France et mourut à Paris en 1732.

7. *Supplementary note to the discovery of the Jesuit's college.* Voyez le n° LV, tome XIV, p. 449.

LXXIV. — *Diary of the marches of the Royal army during the great civil war;* kept by Richard Symonds. Now first published from the original ms. in the British Museum. Edited by Charles Edward Long. 1859, xiv-296 pages.

Richard Symonds était un des officiers de la cour de la chancellerie lorsque la guerre civile éclata. Prenant le contre-pied du fameux adage *cedant arma togæ*, il s'enrôla dans la cavalerie royaliste, et servit sous lord Bernard Stuart, créé plus tard comte de Lichfield. Le journal publié par M. Long forme quatre petits volumes, et, outre des particularités historiques sur la marche des troupes de Charles Ier, on y trouve quantité de notes sur les églises du Leicestershire et du Dorsetshire. Plusieurs de ces *memoranda* avaient déjà vu le jour. Richard Symonds a laissé beaucoup de manuscrits qui mériteraient d'être édités, surtout les recueils faits par lui pendant ses nombreux voyages en France, en Italie et en Angleterre. Ces ouvrages, conservés au *British Museum*, sont analysés par M. Long dans sa préface.

LXXV. — *Original papers illustrative of the life and writings of John Milton, including sixteen letters of State, written by him, now first published from mss. in the State paper office, with an appendix of documents relating to his connection with the Powell family.* Collected and edited, with the permission of the master of the rolls, by W. Douglas Hamilton. 1859, viii-139 pages. — M. David Masson, le docte biographe de Milton, a fait bon usage de ce volume, qui est édité avec le plus grand soin, et qui contient, sur le poëte, de précieux détails. Le nom de sa femme était, on se le rappelle, Mary Powell.

LXXVI. — *Letters of George Lord Carew to sir Thomas Roe, ambassador to the court of the Great Mogul.* 1615-1617. Edited by John Maclean. 1860, xiv-160 pages. — George Lord Carew, nommé, par la suite, comte de Totnes, était grand maître de l'artillerie et chambellan du roi Jacques Ier à l'époque où il écrivit ces lettres. Son ami, sir Thomas Roe, occupait le poste d'ambassadeur près la cour de l'empereur de Mongolie, aux frais de la compagnie des Indes-Orientales ; mais il faut voir là plutôt une simple mission qu'une ambassade proprement dite. De 1621 à 1628, Roe fit un nouveau voyage diplomatique au même pays, et le récit des négociations qui résultèrent de cette seconde mission fut publié, en 1740, par l'historien Carte,

en un volume in-folio. Les lettres dont il est question ici se trouvaient, à l'origine, dans la bibliothèque de Carte, avec le reste des papiers de sir Thomas Roe, et on ne sait comment elles ont enfin été remises aux archives de l'État. Voici la description qu'en donne l'historien : « Journal d'événements qui se sont passés de 1613 à 1617, tant en Angleterre que dans d'autres pays de l'Europe. » Les extraits sont concis, comme le sommaire que Camden nous a laissé du règne de Jacques Ier. En réalité, les lettres de lord Carew peuvent passer pour de véritables gazettes, et c'est là le nom que leur donne, en plusieurs endroits, Carew lui-même (voir pages 54, 80, 139) ; les incidents y sont relatés au fur et à mesure que le chambellan les observait ou qu'ils les apprenait de ses correspondants à l'étranger ; il les laissa ensuite s'amasser et les expédia à son ami l'ambassadeur en quatre livraisons successives, savoir : avril 1615, janvier 1616, janvier 1617 et janvier 1618. Sir Thomas Roe envoya à Carew un journal du même genre et qui, en raison du pays d'où il était daté, devait offrir le plus piquant intérêt.

LXXVII. — *Narratives of the days of the reformation, chiefly from the manuscripts of John Foxe the martyrologist, with two contemporary biographies of archbishop Cranmer.* Edited by John Gough Nichols. 1859, xxvii-366 pages. — Les deux principaux historiens qui ont traité de la réforme en Angleterre sont Foxe et Strype. Le premier, né en 1517 et mort en 1587, embrassa les opinions puritaines, écrivit, sous le nom d'*Actes et monuments*, un recueil qui devint bientôt très-populaire, précisément à cause de la violence avec laquelle le catholicisme y était attaqué, et laissa derrière lui une quantité de manuscrits maintenant conservés au *British Museum* et qu'il ne mit pas tous en œuvre. Le second, né en 1643 et mort en 1737, consacra, à écrire l'histoire de la Réforme, tout le temps que lui laissaient ses devoirs de *clergyman*, et profita, pour ses nombreuses et indigestes compilations, des documents réunis par Foxe. Cependant, il restait encore passablement de textes à publier, soit qu'ils eussent été entièrement négligés, ou imprimés d'une manière défectueuse ; ce sont ces pièces que M. Nichols a annotées pour la *Camden Society ;* en voici le relevé : *a.* Souvenirs de John Louth, archidiacre de Nottingham. — *b.* Autobiographie de Thomas Hancock, ministre de l'église de Poole. — *c.* Défense de Thomas Thackham, ministre de l'église de Reading, contre Julius Palmer. — *d.* Anecdotes d'Édouard Underhill. — *e.* Les Épreuves de Thomas Mowntayne, recteur de la paroisse de Saint-Michel, racontées par lui-même. — *f.* Une chronique s'étendant de 1532 à 1538, écrite par un moine de l'abbaye de Saint-Thomas, à Cantorbéry. — *g.* Sommaire des événements relatifs à l'Église anglicane pendant l'année 1554. Citons aussi un recueil d'anecdotes sur l'archevêque Cranmer, par son secrétaire, Ralph Morice ; elles sont tirées de la bibliothèque du collége de Corpus-Christi, à Cambridge.

LXXVIII. — *Correspondence of King James VI of Scotland with sir Robert Cecil and others in England, during the reign of Queen Elizabeth ; with an appendix containing papers illustrative of transactions between King James and Robert earl of Essex.* Principally published for the first time from mss. of the most the marquis of Salisbury, preserved at Hatfield. Edited by John Bruce, esq. 1861.

En 1766, lord Hailes publia, sous le titre de *Secret correspondence of sir Robert Cecil with James VI, King of Scotland*, un petit volume de lettres écrites par lord Henry Howard ou adressées à lui par ses amis. Ces pièces faisaient partie d'une correspondance beaucoup plus étendue dont M. Bruce

a publié le reste dans le volume édité ici; l'impression a été faite d'après une copie collationnée sur les originaux à Hatfield.

LXXIX. — *Letters written by John Chamberlain during the reign of Queen Elizabeth.* Edited from the original by Sarah Williams. 1861, de XII-188 pages.

On trouvera, dans la préface de ce volume, des détails biographiques relatifs à Chamberlain, fils d'un *alderman* de la ville de Londres. C'était un homme d'un esprit cultivé, écrivant à merveille, curieux de nouvelles, et qui aurait mérité de remplir la place de rédacteur en chef d'une gazette. Comme le journalisme n'existait pas du temps de « Queen Bess, » Chamberlain s'en dédommageait, de même que lord Carew (voyez plus haut, n° LXXVII), en remplissant ses lettres de bavardages sur les événements dont il était le témoin, et, dans ce genre de littérature, il s'est fait, en Angleterre, une réputation justement méritée. Nombre d'extraits de la correspondance de Chamberlain ont été déjà imprimés par des éditeurs de recueils archéologiques; les lettres publiées par miss Williams sont écrites à M. Carleton, plus tard vicomte de Dorchester.

LXXX. — *Proceedings principally in the county of Kent, in connection with the Parliaments called in* 1640, *and especially with the committee of Religion appointed in that year.* Edited by the Rev. Lambert B. Larking from the collections of sir Edward Dering, Bart. 1626-1644. With a preface by John Bruce, 1861; LI-248 pages. — Ce volume est plein de particularités curieuses sur l'histoire de l'Église anglicane et sur l'administration du célèbre Laud, archevêque de Cantorbéry. Voici une liste des principaux documents : 1. Trente-cinq pièces relatives au Parlement de 1648. 2. Recueil de notes prises par sir Édouard Dering pendant qu'il exerçait les fonctions de président du comité d'enquête sur la religion. 3. Pétitions adressées contre le clergé par diverses paroisses du comté de Kent; réponses à ces pétitions et pièces y relatives. La préface de M. Bruce est un tableau intéressant de la vie publique et privée de sir Édouard Dering, bien connu à la fois comme orateur politique et comme antiquaire.

LXXXI. — *Parliamentary debates in* 1610. *Edited from the notes of a member of the house of commons*, by S. R. Gardiner. 1861, XX-184 pages. — On sait l'importance des débats qui eurent lieu au parlement de 1610. C'est là que commença, à propos des impôts, la lutte entre le roi et la Chambre des communes. Les registres de la session d'hiver de cette année n'existent plus, de sorte que les comptes rendus imprimés des séances fourmillent d'inexactitudes. M. Gardiner a réussi à corriger ces erreurs et à combler les lacunes, en grande partie du moins, par des notes prises de divers côtés.

LXXXII. — *Lists of Foreign Protestants and aliens, resident in England*, 1618-1688. *From returns in the State paper office.* Edited by William Durrant Cooper. 1862, XXXII-119 pages. — Ces listes se rapportent en partie au règne de Jacques Ier, et en partie à celui de Charles II. L'éditeur les a commentées par des documents précieux sur l'histoire des réfugiés huguenots, leur installation en Angleterre et les manufactures qu'ils établirent ou développèrent. M. King, héraut d'armes, ajoute plusieurs listes de familles émigrées, extraites des recensements de 1634, 1664 et 1687; enfin des notices biographiques et des pièces justificatives complètent le tout. (Pour la suite du travail publié par la *Camden Society* sur les réfugiés huguenots, voir un article dans le *Herald and genealogist*, vol. I, pp. 159-174.)

(*La fin prochainement.*) Gustave Masson.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'érudition française vient de faire une perte sensible dans la personne de M. Edgard-Paul Boutaric, membre de l'Institut, chef de section aux Archives nationales, professeur à l'École des chartes. Né à Châteaudun (Eure-et-Loir) le 9 septembre 1829, il fut successivement élève de l'École des chartes et de l'École d'administration et entra aux Archives de l'Empire comme archiviste le 6 octobre 1852; nommé sous-chef de section en 1866, il devint chef de la section administrative le 11 février 1873. Membre de la Société des antiquaires de France depuis le 4 janvier 1860, élu président de cette société en 1872; membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes en 1865; chevalier de la Légion d'honneur le 15 août de cette même année, il fut nommé professeur d'institutions politiques, administratives et judiciaires de la France à l'École des chartes, en remplacement de M. F. Bourquelot, le 1er février 1869. Plusieurs fois lauréat de l'Institut (prix à l'Académie des inscriptions en 1858, 1861 et 1863; prix à l'Académie des sciences morales et politiques en 1860; grand prix Gobert à l'Académie des inscriptions en 1871); auteur d'ouvrages très-estimés, archiviste sagace et laborieux, doué d'une mémoire étonnante et d'une merveilleuse aptitude pour la découverte et la mise en lumière des documents, professeur savant et zélé, il était digne de prendre place à l'Institut; mais, au moment même où l'Académie des inscriptions l'appelait dans son sein, le 25 février 1876, à la place de M. Molh, il était frappé de la terrible maladie qui l'a emporté le 17 décembre dernier, à l'âge de 48 ans, et quand on espérait encore de lui de nombreux et excellents travaux.« Pour ce chrétien convaincu, pour cette conscience pure, a dit de lui M. Alfred Maury, directeur des Archives, la mort n'a été que le suprême élan de l'âme vers le mystérieux auteur de toutes choses. » On jugera de ce qu'il a fait et de ce qu'il lui restait encore à faire par la liste sommaire de ses ouvrages : — *La France sous Philippe le Bel*, étude sur les institutions politiques et administratives du moyen âge, d'après un mémoire couronné par l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, H. Plon, 1861, in-8, VIII et 468 p.); — *Notices et extraits de documents inédits relatifs à l'histoire de France sous Philippe le Bel* (extrait du t. XX, 2e partie des *Notices et extraits des Mss.* publiés par l'Académie des inscriptions, Paris, impr. imp. 1861, in-4, 155 p.); — *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*, suivies d'un aperçu des principaux changements survenus jusqu'à nos jours dans la formation de l'armée (Paris, Plon, 1863, in-8, VIII et 499 p., ouvrage récompensé à l'Académie des sciences morales et politiques); — *Actes du Parlement de Paris*, 1re série, t. Ier, 1254-1299, t. II, 1299-1328 (Inventaires et documents publiés par les Archives de l'Empire (Paris, H. Plon, 1863 et 1867); cet inventaire est précédé d'une préface par M. L. de Laborde, accompagné d'une notice sur les Archives du Parlement de Paris, par M. A. Grün, et suivi de le restitution d'un volume des *Olim* perdu depuis le seizième siècle, par M. L. Delisle; — *Correspondance secrète inédite de Louis XV sur la politique étrangère avec le comte de Broglie, Tiercier*, et autres documents relatifs au ministère secret publiés d'après les originaux conservés aux Archives de l'Empire et précédés d'une étude sur le caractère et la politique personnelle de Louis XV (Paris, H. Plon, 1866, in-8, 2 vol. IV-501 et 527 p.);— *Mémoires de Frédéric II, roi de Prusse*, écrits en français par lui-même, publiés conformément aux manuscrits originaux conservés aux Archives du cabinet à

Berlin, avec des notes et des tables (en collaboration avec M. E. Campardon), (Paris, Plon, 1866, in-8, 2 vol. VIII-543 et 513 p.); — *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*, étude sur la réunion des provinces du Midi et de l'Ouest à la couronne et sur les origines de la centralisation administrative, d'après des documents inédits (Paris, Plon, 1870, in-8, 550 p.); ouvrage couronné par l'Institut (prix de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1861) et qui a obtenu le grand prix Gobert à la même Académie en 1871.

Indépendamment de ces ouvrages importants et qui ont révélé des faits et des personnages nouveaux, comme Alfonse de Poitiers, M. Boutaric a fourni à diverses revues des articles variés, intéressants et quelques-uns fort étendus. — A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES : *Compte des dépenses de la chevalerie d'Alfonse, comte de Poitiers* (juin 1241) XIVe année, 1852-1853, p. 22-42 ; — *Organisation judiciaire du Languedoc au moyen âge*, ibidem, XVIe année, 1854-55, p. 201-230 et 532-550; XVIIe ann. 1855-56, p 97-122 (c'est la thèse que M. Boutaric avait soutenue à l'École des chartes pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe); — *Les premiers États généraux* (fragment d'un mémoire couronné par l'Académie des inscriptions), (ibidem, XXIe ann., 1859-60 p. 1-37, tiré à part, Paris, F. Didot frères, 1860, in-8, 37 p.); — *Organisation militaire de la France, sous la troisième race*, avant l'établissement des armées permanentes (ibidem, XXIIe ann. 1860-61, p. 1-30, 481-504); — *La Saint-Barthélemy*, d'après les Archives du Vatican (ibidem, XXIIIe ann., 1861-62, p. 1-27); — *Les Archives de l'Empire*, à propos d'un rapport de M. F. Ravaisson (ibidem,, XXIVe ann., 1862-63, p. 252-264). Enfin de nombreux comptes rendus qu'il a fournis au même recueil pendant plus de vingt ans, de 1853-1875, sur l'histoire générale, les institutions, etc. — AUX ANTIQUAIRES DE FRANCE : nous n'avons relevé qu'un seul mémoire, mais fort important : *Recherches archéologiques sur le palais de justice de Paris*, principalement sur la partie consacrée au Parlement, depuis l'origine jusqu'à la la mort de Charles VI (1422). Ce mémoire a paru dans le XXVIIe volume des Mémoires de la Société imp. des antiquaires de France, et a été tiré à part (Paris, 1862, in-8, 70 p.). On trouve dans le *Bulletin* de la même Société les communications suivantes de M. Boutaric : 1861, p. 67, *Inventaire de plusieurs reliques de saint Louis;* — p. 100, *Plaintes de Fréminet, premier peintre de Louis XIII*, au sujet de dégâts commis aux peintures de la chapelle de Fontainebleau ; — 1862, p. 66 et 79, *Monogrammes et signatures de rois de France ;* — p. 85, *Note sur les portefeuilles de la collection Gaignières transportés à Oxford ;* — 1864, p 51 et 92, *Note sur le tableau de le Grand'chambre du Parlement de Paris*. On remarque encore dans le *Bulletin* de 1873 l'allocution prononcée par M. Boutaric, président sortant, p. 35. — AUX ANNALES DU BIBLIOPHILE, DU BIBLIOTHÉCAIRE ET DE L'ARCHIVISTE pour 1862, publiées en 1863, M. Boutaric a fourni une suite d'articles intitulés : *Les livres condamnés*, relevé général d'après les documents originaux, p. 3, 35, 55, 82 et 172. — A LA REVUE CONTEMPORAINE : *Les idées modernes chez un politique du quatorzième siècle, Pierre Du Bois*, 2e série, tome. XXXVIII, n° du 15 avril 1864, pages 417-447. — A la REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES : *Marguerite de Provence, femme de saint Louis, son caractère, son rôle politique* (1er octobre 1867), tiré à part, in-8, 46 p. 1868; — *Clément V, Philippe le Bel et les Templiers* (1er octobre 1871 et 12 janvier 1872); tiré à part in-8, 78 p. 1872; — *Le Vandalisme révolutionnaire : les archives pendant la Révolution française* (1er octobre 1872); — *Vincent de Beauvais et la connaissance de l'antiquité classique au seizième siècle* (1er janvier 1875); tiré à part, in-8, 55 p.; — *Des origines et de l'établissement du régime féodal et par-*

ticulièrement de l'immunité (1er octobre 1875); tirage à part, in-8, 56 p. Dans les *Mélanges* de la même Revue : *Marie-Thérèse, Joseph II et Madame d'Herzelle* (1er juillet 1868); — *Les États généraux de France,* à propos du livre de M. Georges Picot (1er janvier 1873); — *La Chambre des comptes de Paris* (à propos du livre de M. A. de Boislisle) (1er avril 1874); — *Un mémoire inédit du duc de Saint-Simon* (1er octobre 1874).

M. Boutaric avait pris une part importante à la publication de l'*Inventaire sommaire et tableau méthodique des fonds conservés aux Archives nationales*, 1re partie, régime antérieur à 1789, Paris, impr. nat., 1871. Il avait collaboré à la publication du *Musée des Archives nationales, Documents originaux de l'histoire de France...* publié par la direction générale des Archives nationales, Paris, H. Plon, 1872, in-4, ouvrage auquel il a fourni la notice des Capétiens (987-1328), p. 49 à 184 de ce volume.

On trouve dans les Archives des missions, 2e série, deux rapports de M. Boutaric : *Rapport sur une mission en Belgique,* à l'effet de rechercher les documents inédits relatifs à l'histoire de France, au moyen âge, t. II, p. 231-319; — *Rapport sur une mission ayant pour objet de recueillir dans les Archives du royaume de Belgique, les papiers d'Etat des seizième, dix-septième, et dix-huitième siècles, relatifs à l'histoire de France,* t. VII, p. 1-23.

M. Boutaric avait, en outre, fourni quelques articles au *Journal officiel*, pendant la direction de M. Ernest Daudet. Il avait proposé, vers 1860, au Comité des travaux historiques de publier divers documents relatifs aux négociations entre la France et la Castille. Depuis qu'il faisait partie du Comité, c'est-à-dire depuis l'année 1865, il avait fourni de nombreux rapports sur les publications projetées et les communications des correspondants.

Les nouveaux éditeurs de l'*Histoire générale du Languedoc de D. Vaissète* avaient recherché sa collaboration et le prospectus publié par M. Privat, libraire à Toulouse, annonçait que M. Boutaric traiterait l'histoire du Midi au treizième siècle, et en particulier sous l'administration d'Alphonse de Poitiers, héritier des comtes de Toulouse. M. Boutaric avait encore en préparation : *Le grand miroir de Vincent de Beauvais,* étude sur l'érudition au treizième siècle, ouvrage couronné en 1863, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — *La Correspondance administrative d'Alphonse, comte de Poitiers* (1249-1271) qui devait paraître dans les *Documents inédits*, et quelques travaux de moindre importance.

Nous ne devons pas oublier la collaboration qu'il a donnée au *Polybiblion* dans quelques articles sur des ouvrages historiques signés de ses initiales E. B. A. B.

M. Hippolyte-Jules Demolière, romancier et auteur dramatique, plus connu sous son pseudonyme anagrammatique de Molèri, vient de mourir; il était né à Nantes, le 3 août 1802. Après avoir étudié le droit à Rennes et la médecine à Paris, il débuta dans les lettres vers 1837. Lors de la Révolution de 1848, il fut attaché, comme secrétaire au Gouvernement provisoire, et resta au secrétariat de la Présidence sous le général Cavaignac. Il avait donné au théâtre, en 1843 : *La Famille Renneville*, et *Tôt ou Tard*, et, en 1845 : *Le Gendre d'un millionnaire*, joué au Théâtre-Français; ces trois pièces avec la collaboration de M. Léonce Laurencot. En 1849, il donna *La Famille;* en 1852, *La Tante Ursule;* en 1861, *Le Revers de la médaille.* Ses débuts dans la littérature romanesque furent postérieurs à ses premières œuvres dramatiques; *Iambo* parut en 1848, dans l'*Écho des feuilletons;* le *Marquis de Monclar* est de 1851. Un recueil de ses nouvelles, en deux volumes, *Petits drames bour-*

gcois, suivit, en 1856, puis, en 1858, *Fièvres du jour*, ses deux meilleures œuvres dans ce genre ; enfin, *la Traite des blanches*, en 1863, et *Or et Misère*, en 1864 ; l'*Amour et la Musique*, en 1866 ; *Terre promise*, en 1867. M. Moléri était aussi l'auteur d'un *Dictionnaire*, *Manuel du jardinier amateur* (1866), et des « guides-itinéraires » *De Paris à Strasbourg*, et *De Paris à Corbeil et à Orléans*.

— M. Émile Bères, né à Castelnau-d'Anzac (Gers), en 1801, est mort récemment; c'est en concurrence avec M. Bères que Blanqui obtint en 1832 sa chaire au Conservatoire des arts et métiers. M. Bères, avait déjà publié à cette date un *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830), dont les tentatives d'application pratique furent ruineuses, mais lui valurent cependant d'être nommé, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne. En 1831, la Société agricole de Châlons avait couronné ses *Éléments d'une nouvelle législation de chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer ;* et la Société de Mulhouse, en 1832, ses *Causes du malaise industriel* ; en 1836, l'Institut insérait dans le Recueil des savants étrangers son *Mémoire sur les causes de l'affaiblissement du commerce à Bordeaux ;* mais son ouvrage le plus complet, qui fut couronné par l'académie de Mâcon, par la Société morale chrétienne et par l'Académie française, est celui qu'on connaît sous le titre : *Les Classes ouvrières; moyen d'améliorer leur sort* (1836, in-8). On doit encore à M. Émile Bères : *Les Sociétés commerciales ;* un *Manuel de l'actionnaire*, un *Manuel de l'Emprunteur et du Prêteur aux caisses du Crédit foncier*, un *Compte rendu de l'Exposition de* 1849, etc.; enfin, des notes géographiques et commerciales pour une édition en 7 vol. de l'*Histoire ancienne* de Rollin.

— M. Thomas Wright, antiquaire anglais, l'un des fondateurs de *la Camden Society* et de la *British archæological institution*, et, depuis 1842, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de mourir à l'âge d'environ soixante-sept ans. C'est surtout comme éditeur d'auteurs anglais anciens que M. Th. Wright était connu : le *Critical dictionnary* de Sir Austin Allibone ne cite pas moins de soixante-dix-huit articles de ce genre, sous son nom, parmi lesquels on ne trouve qu'un ouvrage original, écrit d'ailleurs en français, ayant pour titre : *Coup d'œil sur le progrès de la littérature anglo-saxone en Angleterre*, par MM. Th. Wright et Francisque Michel (Paris, 1836, in-8). Les historiens français trouveront d'amples renseignements dans ces précieuses collections de documents. C'est à M. Th. Wright qu'on doit la découverte, en 1856, au *Hunterian Museum* de Glasgow, d'un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles nouvelles* dont il voulut être l'éditeur pour la Bibliothèque elzévirienne (1858). Sa dernière œuvre est intitulée : *Les Femmes en Occident* in-4). (1869,

—Le P. Joseph Dugas, de la Compagnie de Jésus, né à Lyon le 30 septembre 1843, entré dans la compagnie le 11 novembre 1871, vient de mourir à Alger. Docteur en théologie, élève au séminaire français à Rome, il avait été un des secrétaires du concile du Vatican. En 1873, il écrivit dans l'*Univers* des lettres sur les pèlerinages de Paray-le-Monial qui ont été réunies sous ce titre : *le Pèlerinage du Sacré-Cœur en* 1873, *histoire et documents;* il a publié dans les *Études religieuses : La Moricière* (5e série, t. V, p. 838); — *Le Christianisme et les familles patriciennes de Rome aux premiers siècles* (t. VI, p. 716); — *Le Paganisme romain dans ses rapports avec le christianisme aux deux premiers siècles* (t. VII, p. 481); — *L'Association des jeunes ouvrières, dite de Notre-Dame de Fourvière* (t. VIII, p. 561 ; tirage à part : Lyon, imp. Pitrat, 1875, in-8), — *La Kabylie et le peuple kabyle* (t. VIII, p. 693; t. IX, p. 502; t. X, p. 29,

426, 850). Le P. Dugas venait d'achever la publication de ces derniers articles en un volume.

— On annonce encore la mort : de Mme la baronne de Barante, la femme de l'historien des ducs de Bourgogne, et auteur elle-même d'un livre recommandable : *La Présence de Dieu rappelée par les passages des livres saints, à l'usage des écoles et particulièrement des écoles de campagne* (Tours, Mame, 1868, in-32); — de M. le général d'Aurelle de Paladines, né à Malézieux (Lozère), en 1804, l'illustre vainqueur de Coulmiers, ancien membre de l'Assemblée nationale, sénateur inamovible, et dont l'œuvre : *Campagne de 1870-1871*, publiée en janvier 1872 (in-8, avec 3 cartes et 1 fac-simile) arrivait trois mois après à sa 3e édition; — de M. le docteur J.-B. Philippe Barth, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, ancien président de l'Académie de médecine, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, né à Sarreguemines, en 1812, et auteur d'ouvrages estimés sur le *Choléra morbus épidémique;* — la *Dilatation des bronches;* — la *Rupture spontanée du cœur;* et d'un *Traité pratique d'auscultation*, qui en était à sa huitième édition en 1874; — de M. Herson-Macarel, avocat à la Cour d'appel de Paris, qui avait publié, en 1842 : *De l'expropriation pour cause d'utilité publique*, commentaire sur la loi du 3 mai 1841; — de M. Ch. Piel de Troismonts, gérant du *Constitutionnel* depuis 1861, et auteur de publications bonapartiste, entre autres : deux Mémoires sur l'*Hérédité napoléonienne* (1852); — de M. le docteur Jules Roux, premier chirurgien en chef de la marine de Toulon, et membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, que son mémoire : *De l'ostéomyélite et des amputations secondaires*, lu à l'Académie de médecine en 1860, mit au premier rang des illustrations de l'art médical; — de M. Gustave Courbet, le peintre trop connu, né à Ornans en 1819, mort à Genève; membre de la Commune de Paris en 1871, et auteur de *Lettres... à l'armée allemande et aux artistes allemands*, lues à l'Athénée, dans la séance du 29 octobre 1870; — de M. Alfred Deberle, l'un des principaux rédacteurs et plus tard directeur du *Grand Dictionnaire universel* de P. Larousse, conseiller municipal de Paris, et auteur d'un *Théâtre... recueil spécial de pièces pour théâtres d'enfants* (1868), mort à quarante-deux ans; — de M. Adolphe Benoist, mort le 5 décembre à Châlon-sur-Saône, à soixante-quatorze ans, auteur de : *Lettre d'un contribuable à M. le Préfet de Saône-et-Loire, relative au projet d'établissement de deux chemins de fer départementaux* (in-8, Châlon-sur-Saône, 1865), et collaborateur de plusieurs journaux de province : la *Décentralisation*, le *Conservateur*, etc.; — du poëte autrichien Ritter-Adolf Von Tschabuchnigg, mort à Vienne le 2 novembre, à l'âge de soixante-huit ans : il avait occupé des postes éminents dans son pays, entre autres, le ministère de la Justice en 1870; — du romancier hollandais G.-E.-C. Croiset, mort à Amersford le 22 octobre, à l'âge de soixante ans; — du général Charles-Guillaume-Marie-Apollinaire-Antoine Cousin-Montauban, comte de Palikao, ancien sénateur de l'Empire et ancien ministre, mort à Paris le 8 janvier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, auteur d'*Un ministère de la guerre de vingt-quatre jours* (1874).

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a renouvelé son bureau pour le premier trimestre de 1878; il se trouve ainsi composé : M. de Loménie, directeur; M. Mézière, chancelier.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie, dans sa séance du 28 décembre, a élu correspondants : MM. Arcoli, à Naples, et Witney, à New Haven (Connecticut), en remplacement de MM. Conestabile et Herculano de Carvalho, décédés.

— Dans la séance du 4 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se

trouve ainsi composé : M. Édouard Laboulaye, président ; M. de Rozière, vice-président.

Académie des sciences. — Dans la séance du 13 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un correspondant pour la section de minéralogie, en remplacement de M. d'Omalius d'Halloy ; M. Cailletet a été nommé par 33 suffrages, contre 19 donnés à M. James Halès.

— Dans la séance du 3 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. de Baer. M. William Thomson a été élu par 27 voix, contre 25 données à M. Van Beneden.

— Dans la séance du 7 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : M. Fizeau, président ; M. Daubrée, vice-président.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : M. Louis François, président ; M. Muller, vice-président.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 15 décembre, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres dans la section de philosophie et dans la section de législation, en remplacement de MM. Lélut et Cauchy, décédés. Ont été nommés, dans la section de philosophie, M. Louis Peisse, par 22 voix, contre 18 données à M. Charles Waddington ; dans la section de législation, M. Aucoc, par 24 voix, contre 6 données à M. Rodolphe Dareste, et 1 à M. Colmet d'Aage.

— Dans la séance du 29, l'Académie a élu associés étrangers : MM. le baron de Hübner, à Vienne, et Emerson, à Boston, en remplacement de lord Stanhope et de M. Motley, décédés ; — correspondants, dans la section de morale, M. Olivecrona, de Stockolm, en remplacement de M. Charton, nommé académicien libre ; dans la section d'économie politique M. Émile Worms, professeur à la faculté de droit de Rennes, en remplacement de M. Scialoja, décédé.

— Dans la même séance, sur le rapport de M. G. Massé, au nom de la section de législation, l'Académie a remis au concours pour 1880 le sujet proposé pour le prix Bordin en 1877, qui n'a été traité que d'une façon tout à fait insuffiante par les concurrents. Il s'agissait d'exposer les modifications introduites depuis le commencement du siècle dans les lois relatives aux titres négociables.

— Dans la séance du 5 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 ; M. Michel Chevalier, président ; M. Vacherot, vice-président.

Faculté des lettres. — M. Debibour, ancien élève de l'École normale supérieure, a soutenu, le 3 novembre, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Theodora Justiniani Augusti uxore ; — La Fronde angevine.*

— M. Lichtenberger a soutenu, le 4 janvier, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De carminibus Shaksperi ; — Étude sur les poésies lyriques de Gœthe.*

Bureau des Longitudes. — L'administration du bureau des Longitudes vient d'être ainsi constituée pour l'année 1878, par décret du 10 janvier : président, M. Faye ; vice-président, M. Janssen, secrétaire-trésorier, M. de la Roche-Poncié.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 novembre, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur une épitaphe du cloître de Saint-Sauveur à Aix. Il a été donné lecture d'une lettre de M. Ernest David sur un médaillon de bronze conservé au Cabinet

des médailles, portant une inscription bilingue et le nom de Grazia Nassi. — Dans les séances des 2, 9 et 16, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture de son mémoire sur le dieu Satrapès et l'influence des Phéniciens dans le Péloponèse; M. Ernest Desjardins a achevé la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot relatif à l'exploration de la voie romaine de Carthage à Thevesti; M. le docteur Lagneau a lu un mémoire sur l'usage des armes empoisonnées chez les anciens peuples de l'Europe. — Dans la séance du 9, M. Léopold Delisle a communiqué une note sur un manuscrit français des *Grandes chroniques* conservé au British Museum; M. Renan a présenté un mémoire de M. Philippe Berger sur un ex-voto du temple de Tanit à Carthage. — Dans les séances du 16 et du 23, M. Gaston Paris a lu un mémoire sur la date d'une chanson de geste relative au pèlerinage de Charlemagne en Orient. Dans la séance du 30 novembre, M. Maximien Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. — Dans la séance du 14 décembre, M. Edmond Le Blant, a fait sur un sarcophage chrétien d'Arles, une communication qui a provoqué des observations de MM. Ravaisson et le baron de Witte; M. Michel Bréal a présenté des observations sur deux inscriptions en langue osque. — Dans la séance du 21, M. Michel Bréal a fait une communication sur une inscription pélignienne trouvée près de Sulmone ; M. Gaston Paris a communiqué un renseignement fourni par M. Célestin Port au sujet d'un manuscrit de la bibliothèque d'Angers, contenant un fragment de Saxon le Grammairien; M. le Président a donné lecture d'une lettre de M. Ferdinand Delaunay au sujet de la communication faite précédemment par M. le Blant sur un sarcophage d'Arles.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 29 octobre et 17 novembre, M. Bertold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans les séances des 29 octobre, 3, 17 et 23 novembre, M. Ch. Waddington a donné lecture d'un mémoire sur la renaissance des lettres et de la philosophie au quinzième siècle.— Dans les séances des 3 et 10 novembre, M. Félix Rocquain a donné lecure d'un fragment de son ouvrage sur l'esprit révolutionnaire avant la Révolution.—Dans les séances des 1er et 22 décembre, M. Berthold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 8, M. Charles Lévêque a lu une notice sur les *Essais de critique et de littérature* de M. E. Garsonnet ; M. le Secrétaire perpétuel a lu une notice de M. Drouyn de Lhuys sur une maison de refuge en Pensylvanie. — Dans la séance du 15, M. Gaberel de Rossillon a lu un mémoire sur la comdamnatiou de l'*Émile* du « Contrat social » de J.-J. Rousseau, à Paris et à Genève, en 1762. — Dans la séance du 29, M. Félix Rocquain a commencé la lecture d'un nouveau fragment de son ouvrage sur l'esprit révolutionnaire avant la Révolution, consacré au parti des philosophes

Découverte du texte original du Livre de Tobie — On vient de faire, en Angleterre, une découverte importante pour la littérature biblique. M. Neubauer, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, a retrouvé, dans un manuscrit hébreu récemment acquis, le texte chaldéen du livre de Tobie. Saint Jérôme, dans la préface de sa traduction de ce livre, adressée aux évêques Chromatius et Héliodore, leur dit : *Exigitis enim, ut librum! chaldæo sermone conscriptum, ad latinum stylum traham, librum utique Tobiæ.* Il est à croire que le texte découvert par le Dr Neubauer est celui-là même qu'a traduit saint Jérôme, à part quelques différences et peut-être des retouches. Le style du Tobie chaldéen indique que c'est

la l'original du livre. — Le Tobie de la Vulgate diffère de celui des Septante en plusieurs points, mais surtout parce que le Tobie grec parle à la première personne, tandis que le Tobie latin parle à la troisième. Dans le chaldéen, il parle aussi à la troisième personne. Sur d'autres points, le chaldéen se rapproche plus des Septante que de la Vulgate. — Un certain nombre de mots douteux, qui ont embarrassé les critiques dans les versions de Tobie, sont éclaircis dans le chaldéen. Le chien n'est pas mentionné dans le texte de M. Neubauer. La fin du livre, à partir de XI, 20, manque. La conclusion est plus courte et différente. Elle paraît avoir été abrégée. Ce n'est, du reste, que quand le manuscrit aura été publié qu'on pourra l'étudier sérieusement. — (*Univers*).

Corpus inscriptionum græcarum de Boeckn. — Depuis longtemps, l'Académie de Berlin avait décidé que le C. I. G. ne pouvait être continué d'après le plan conçu par Boeckn. Aussi avait-elle ordonné la publication d'un nouveau Corpus. Deux volumes de cette publication ont déjà paru, sous le titre de *Corpus inscriptionum atticarum*. Le premier contient les inscriptions antérieures à l'archontat d'Euclide, et est dû à A. Hirchhoff. Dans le second (II). M. Borhler a réuni les inscriptions qui se rapportent à l'époque comprise entre Euclide et Auguste. Mais, aussi longtemps que ce nouveau Corpus ne sera pas complet, l'œuvre de Boeckn continuera à être d'un usage journalier pour tous les savants qui s'occupent de l'antiquité grecque. Malheureusement, aucune table ne facilitait les recherches dans ces quatre immenses in-folios. Depuis 1859, époque de la publication du dernier fascicule du tome IV, on réclamait en vain des tables analogues à celles qui se trouvent dans chaque volume du C. I. D. M. Herm. Roehl vient enfin de combler cette lacune, et l'on ne peut que le remercier du service qu'il a rendu par là à la science; car, par suite de cette lacune, l'œuvre de Boeckn était jusqu'à ce jour inabordable. (Berlin, Reimer, 1877, in-fol. de 167 p., 15 fr.)

L'Établissement de l'imprimerie dans le Vivarais. — M. Henry Vaschalde, administrateur de l'établissement thermal de Vals, officier d'Académie, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître, en ces dix dernières années, par une vingtaine de publications, presque toutes consacrées au Vivarais. Les plus récentes de ces publications sont : *Croyances et superstitions populaires du Vivarais* (1876); *Histoire des poëtes du Vivarais* (1877); *Une inscription languedocienne du quinzième siècle à Largentière* (1877); enfin *Établissement de l'imprimerie dans le Vivarais, illustré de marques typographiques* (Vienne, 1877, grand in-folio de 33 p.). Toutes les publications de M. Vaschalde sont recommandables à divers titres, mais cette dernière mérite, — surtout dans une revue bibliographique, — une recommandation particulière. C'est un tirage à part très-soigné (à cent exemplaires) de savants articles qui ont paru dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*. M. Vaschalde s'occupe successivement des premiers livres imprimés à Tournon (seizième siècle), à Bourg-Saint-Andéol (dix-septième siècle), à Privas, à Viviers, à Annonay, au Camp de Jalès (dix-huitième siècle), à Largentière et à Aubenas (dix-neuvième siècle). L'auteur a réuni avec beaucoup de zèle et discuté avec beaucoup de sagacité tous les renseignements qu'il a pu se procurer sur les productions des presses du Vivarais. Sa notice, que complète à merveille, comme il nous en avertit avec une aimable modestie (p. 10, note 1), un travail sur l'*Imprimerie à Tournon*, que M. A. de Gallier publie présentement dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, sa notice, dis-je, où les marques typographiques de Thomas Soubron, de Claude Michel, de Guillaume Linocier, de Thomas Bertrand, de Michel

(Estienne), etc., sont admirablement reproduites, doit être mise, dans toute collection de bibliophile, à côté du *Manuel du libraire*, avec ces autres excellents recueils dont on a dit ici tant de bien, les *Origines de l'imprimerie en Guyenne*, par Jules Delpit, et l'*Établissement de l'imprimerie dans la province de Languedoc*, de M. Desbarreaux-Bernard. — T. DE L.

LES ORIGINES LINGUISTIQUES DE L'AQUITAINE. — M. A. Luchaire, ancien élève de l'École normale, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux, avait traité, dans sa thèse latine pour le doctorat ès lettres un sujet aussi difficile qu'intéressant (*De lingua Aquilanica*, Paris, Hachette, 1877, in-8 de IV-65 p.). Il a traduit, en la développant, sa remarquable thèse (Pau, 1877, gr. in-8 de 72 p.). Le travail de M. Luchaire avait été, sous sa première forme, fort apprécié par les professeurs de la Sorbonne, comme par un de nos plus savants archéologues, M. Desjardins, qui présenta la brochure à ses confrères de l'Académie des Inscriptions. Maintenant que ce travail, mis en bon français, a, de plus, été revu, amélioré, augmenté, il trouvera auprès de tous les lecteurs le plus favorable accueil. L'auteur, après avoir exposé, dans son *Avant-propos* la question ibérienne, s'occupe dans quatre chapitres excellents : 1° de la langue des Aquitains, d'après le témoignage des auteurs anciens et les monuments épigraphiques de la région pyrénéenne; 2° de la langue basque et du dialecte gascon; 3° du lexique basque et du lexique gascon; 4° des noms de lieux du pays basque et de ceux de la région pyrénéenne. De la savante et habile discussion de M. Luchaire, il résulte (j'emprunte ceci à sa *Conclusion*, p. 68) que la langue, des Aquitains était, comme l'idiome ibérien de l'Espagne, de la même famille que celle des Basques actuels; que son domaine s'étendait à peu près, du temps de César et de Strabon, sur la même région que celle où l'on parle aujourd'hui le dialecte gascon ; que cet ancien idiome, supplanté par le latin populaire, a laissé des traces de lui-même dans les noms propres que les anciens ont cités, dans le vocabulaire et la constitution phonique du gascon, et dans les noms des lieux de la région pyrénéenne. J'espère bien que M. Luchaire, continuant des travaux si bien commencés et qui font autant d'honneur à sa critique qu'à son érudition, éclaircira, autant qu'elle peut être éclaircie, la question des origines de la partie sud-ouest du continent européen.

TROIS BROCHURES DE M. THOLIN. — De tous les anciens élèves de l'École des chartes, M. Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, est un de ceux qui travaillent le plus et le mieux. Aussi c'est avec une entière confiance que j'appelle l'attention des lecteurs du *Polybiblion* sur les trois brochures que nous donne à la fois le jeune lauréat de l'Institut : *Aperçus généraux sur le régime municipal de la ville d'Agen au seizième siècle* (Agen, 1877, in-8 de 37 p.); *Notes sur les stations, les oppidum, les camps et les refuges du département de Lot-et-Garonne* (Agen, 1877, in-8 de 38 p.); *Notes sur la chasse dans l'Agenais* (Agen, 1877, grand in-8 de 36 p.). Les deux premiers mémoires sont tirés du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen;* le dernier est extrait de la *Revue de l'Agenais*. Tous les trois sont pleins d'intérêt. Dans le premier, apparaît surtout le paléographe, qui a patiemment dépouillé et clairement analysé les documents de l'hôtel de ville d'Agen, documents dont le plus important, un code municipal de 1609, en 52 articles, est reproduit *in extenso* (p. 21-37); dans le second, apparaît surtout l'archéologue, qui a exploré avec un zèle infatigable toutes les communes du département de Lot-et-Garonne et qui a très-habilement décrit les stations, oppidum, camps, refuges dont jusqu'à ce jour aucun antiquaire du pays ne s'était pour ainsi dire occupé ; dans le

troisième mémoire, nous avons devant nous un homme à l'érudition variée, qui met dans sa causerie le même entrain qu'il apporte à la chasse, et qui mêle à d'amusants récits d'instructifs renseignements. — T. DE L.

LE DROIT DU SEIGNEUR. — Un beau et bon recueil qui paraît en Italie, sous ce titre : *Curiosita e ricerche di storia subalpina*, contient, dans sa huitième livraison et sous la rubrique *Tesoretto d'un bibliofilo*, un article dans lequel M. Antonio Manno réfute énergiquement les contes qui ont été débités sur de prétendus droits du seigneur. Dans ce même article M. Manno restitue une pensée, attribuée parfois à Voltaire,— qui savait bien la mettre en pratique, du reste — à son véritable auteur. C'est Bacon qui a dit : *Audacter calumniare, semper aliquid hæret*, et c'est Beaumarchais qui a répété : « Calomnions : il en restera toujours quelque chose. »

L'INVENTAIRE DE LA COLLECTION PAYEN. — M. Léopold Delisle (*La Bibliothèque nationale en* 1876, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, Paris, Champion, 1877) annonçait (p. 12) que le classement des livres et documents rassemblés sur la vie et les ouvrages de Montaigne ayant été achevé, l'inventaire en avait été dressé par M. Richou, bibliothécaire de la Cour de cassation, et que cet inventaire avait été imprimé à Bordeaux par les soins de M. Jules Delpit. Voici le titre complet du volume mentionné par l'administrateur général de la Bibliothèque nationale : *Tablettes des Bibliophiles de Guyenne. Tome II. Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel de Montaigne, réunis par le Dr J.-F. Payen et conservés à la bibliothèque nationale, rédigé et précédé d'une notice par Gabriel Richou*, archiviste-paléographe, conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation (Bordeaux, 1877, in-8 de XVII-396 p.) L'inventaire occupe 279 pages : le reste du volume est rempli par vingt-trois lettres inédites de Françoise de la Lachassagne, veuve de Michel Eyquem de Montaigne, découvertes aux archives départementales de la Gironde par M. Roborel de Climens et publiées par M. Jules Delpit, par une table chronologique des faits contenus dans l'inventaire et dans les lettres, enfin par une table alphabétique des matières. Le Dr Payen n'avait pas seulement rassemblé toutes les éditions des *Essais*, toutes les traductions qui en ont été faites en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, un assez grand nombre d'ouvrages ayant appartenu à Montaigne, portant sa signature ou quelques lignes de sa main, la plupart des ouvrages des parents, amis et contemporains de Montaigne, un nombre encore plus considérable d'ouvrages se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne, à ses parents, à ses amis ; il avait aussi rassemblé près de trois cents portraits de son écrivain favori et, ce qui est particulièrement précieux, une foule d'autographes de personnages célèbres, contemporains de Montaigne, autographes parmi lesquels je me contenterai de citer ceux du duc d'Albe, de saint Charles Borromée, d'Antoine de Bourbon, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, des ducs de Guise, des cardinaux de Lorraine, des princes de Condé, de Catherine et de Marie de Médicis, de Charles-Quint et de Philippe II, des papes Clément VII, Clément VIII, Innocent IX, Grégoire XIII et Grégoire XIV, d'Élisabeth, reine d'Angleterre, etc. Tous ceux qui auront à consulter l'*Inventaire de la collection Payen* loueront le soin extrême avec lequel M. Richou l'a rédigé, et la patriotique générosité avec laquelle M. Jules Delpit l'a fait imprimer. — T. DE L.

BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE DES ŒUVRES DE J.-F. REGNARD. — Sous ce titre vient de paraître (Paris, Rouquette, 1877, in-18, de 61 p., prix : 5 fr.) un

ouvrage qui mérite d'être signalé à nos lecteurs. Les éditions isolées et orignales des diverses pièces de théâtre sorties de la plume de l'auteur du *Joueur* et du *Légataire universel* sont décrites minutieusement et *de visu*; les éditions collectives sont ensuite signalées depuis celle de 1698, jusqu'à celle publiée en 1876 par la Librairie des Bibliophiles; les compositions destinées au théâtre italien, les œuvres diverses et voyages sont, de même, l'objet d'indications scrupuleuses. Un travail de ce genre se refuse à l'analyse; nous noterons seulement, en passant, une supercherie ou un trait d'ignorance de libraires hollandais (coutumiers de faits semblables) qui publiaient hardiment les *Folies amoureuses* et le *Légataire universel* sous le nom de Dancourt. Dix pages du petit volume que nous signalons sont consacrées à l'iconographie de Regnard, à la description de ses portraits, au nombre de treize (tous ceux qui sont sérieux paraissent avoir été faits d'après un tableau de H. Rigaud), à l'énumération des suites de figures d'après Borel, Moreau, Marillier, Desenne et Dévéria. Les bibliophiles ne sauraient manquer de faire le meilleur accueil à l'étude dont nous avons transcrit le titre; elle est annoncée comme devant être suivie de recherches analogues relatives aux grands écrivains qui font l'orgueil de la France : Fénelon, Bossuet, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, La Fontaine, Boileau. On ne saurait trop encourager ces recherches patientes, inspirées par un dévouement sincère et qui rendent modestement de très-utiles services. L'auteur de la *Bibliographie de Regnard* a gardé l'anonyme, mais on nous a confié son nom, et nous ne croyons pas être indiscret en le trascrivant ici : M. Compaignon de Marcheville, maître des requêtes au Conseil d'État.

Un petit-neveu de Chateaubriand. — Sous ce titre, M. Louis Audiat a consacré une spirituelle et attachante notice biographique (Agen, 1877, gr. in-8 de 35 p.) à M. de Blossac (né le 20 août 1789, dans l'arrondissement de Saint-Malo, mort à Saintes, le 29 mai 1877). Michel-Édouard-Marie Locquet de Blossac descendait, du côté maternel, de la famille de Bédée, et ce fut le comte de Bédée, son grand-père, qui bâtit, à peu de distance de Plancouët, le château de Monchoix, dont il est si agréablement parlé dans les *Mémoires d'outre-tombe*. La mère de Châbeaubriand était une Bédée, et c'est ainsi que M. de Blossac se trouvait le petit-neveu du grand écrivain. M. Audiat, mêlant à ses propres souvenirs les souvenirs d'un intime ami de M. de Blossac, M. Hippolyte Violeau, raconte avec autant de fidélité que de talent la vie de cet homme de bien qui, sous la Restauration, fut un administrateur des plus distingués et qui, noblement tombé en 1830, passa le reste de sa vie dans une retraite que charmèrent l'amitié et la poésie. M. Audiat cite bon nombre de vers de M. de Blossac, les uns fort jolis, les autres fort beaux. A côté de ces citations heureusement choisies, on trouve de piquantes anecdotes vivement racontées. — T. de L.

Un nouveau catalogue de vente a prix marqués. — Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots des catalogues de livres rares et précieux, à prix marqués, publiés par la librairie Morgand et Fatout, fort connue dans le monde de la bibliophilie, et nous pourrions ajouter dans celui de la bibliomanie. Ces messieurs viennent de faire paraître un nouveau catalogue, d'une étendue fort respectable, et qui mérite l'attention des amateurs (384 pages, 2705 numéros). Certains articles sont notés à des prix qui attestent la hausse extraordinaire qui s'est manifestée depuis quelques années sur le marché des livres précieux; nous citerons, à peu près au hasard, les *Horæ beatæ*

Virginis, petit volume grec imprimé par Alde Manuce, à Venise en 1497, 3,000 fr. (n° 31); les *Essais* de Montaigne, Paris, 1588, in-4, 4,000 fr. (n° 155); une autre édition des *Essais*, Paris, 1669, 3 vol. in-12 (exempl. du bibliophile Longepierre, fort admiré aujourd'hui), 6,000 fr. (n° 161); *Théâtre* de P. et Th. Corneille (*Hollande*) 1664-1678, 9 vol. pet. in-12, 5,000 fr. (n° 1434); *Œuvres* de Molière, Paris, 1666, 2 vol. in-12, 6,000 fr. (n° 1458) (c'est la première édition des Œuvres collectives avec pagination suivie). Quant aux éditions originales des comédies, l'*Avare* est offert à 1,700 fr.; les *Fourberies de Scapin* à 2,200, ainsi que les *Femmes savantes*. Ce qui, aux yeux du bibliographe sérieux, donne un prix spécial au catalogue dont nous parlons, c'est que certains articles sont accompagnés de notes parfois étendues, et renfermant des détails intéressants et peu connus. C'est ainsi qu'au sujet de l'édition originale de *Sganarelle* (Paris, 1660, n° 1491), dont on ne connaît que huit exemplaires (dont trois à la Bibliothèque nationale), les différences qui, circonstance singulière, existent entre ces divers exemplaires, sont minutieusement relevés.

Indiquons aussi (n° 2446) la note relative à un fort rare et curieux volume : *La Joyeuse et magnifique Entrée de Monseigneur Francoys fils de France, duc de Brabant et d'Anjou, en sa renommée ville d'Anvers* (Anvers, 1582, in-folio); n'oublions pas ce qui concerne un opuscule satirique de 1617 : les *Figures de la Paulette* (n° 2470), et un autre plus récent, daté de 1783 : *Les petits soupers de l'hôtel de Bouillon* (n° 2187). Il serait facile de multiplier ces citations; mais il nous reste à dire un mot de l'avant-propos, lequel renferme des considérations intéressantes sur les variations qu'a éprouvées en France le goût pour les livres. Au siècle dernier (avant les orages révolutionnaires) et jusqu'en 1825 environ, les incunables, les belles éditions des classiques grecs et latins, étaient surtout recherchés. Le moyen âge vient à la mode; on s'attache aux gothiques français, aux éditions de nos vieux rimeurs, aux romans de chevalerie; les éditions originales de nos classiques, longtemps délaissés, deviennent ensuite l'objet d'un engouement dont Charles Nodier et Armand Bertin donnent le signal, et qui a toujours été en se développant. En 1854, la vente de Bure donne aux amateurs un goût très-vif pour les vieilles reliures; l'auteur du *Manuel du Libraire*, J.-Ch. Brunet donne en ce genre l'exemple d'une passion violente; plus tard commence la vogue des ouvrages illustrés du dixième-huitième siècle : Eisen, Marillier, Gravelot, ont donné un prix exorbitant aux volumes (souvent dénués de tout autre mérite) que recommandent les figures, les vignettes gravées d'après leurs dessins. MM. Morgand et Fatout sont donc autorisés à demander 3,000 fr. pour une collection des *Œuvres* de Dorat en 18 volumes, et 1,000 fr. pour le volume des *Fables* de ce fade rimeur.

Encore un mot : c'est une erreur qu'il faut relever; on trouve au n° 216 l'ouvrage de Raoul Spifame : *Dicærchix Henrici regis Progymnasta;* il est en français, quoique le titre soit en latin : c'est un recueil d'édits supposés, révélant des idées neuves et hardies pour l'époque, prophétisant d'utiles réformes qui se sont parfois accomplies, mais, ajoute le catalogue, « il en coûtait cher en ce temps pour avoir trop d'esprit; livres et auteurs furent brûlés en place de Grève en 1557.

Heureusement pour Spifame, il ne fût nullement brûlé; il mourut tranquillement à Melun, en 1563; c'était un avocat dont le cerveau ne fut pas toujours très-lucide.

Il n'est pas inutile de relever cette assertion, car elle a déjà figuré sur d'autres catalogues, notamment sur celui de M. Henri Bordes; elle se re-

produit de confiance et elle peut très-bien être encore copiée bien des fois. Peut-être Raval a-t-il confondu avec son frère Jacques-Paul Spifame qui, devenu évêque de Nevers, abjura le catholicisme, fut condamné par contumace a être pendu (arrêté du Parlement de Paris, 13 février 1562) et qui, condamné à Genève, fut conduit au supplice le 25 mars 1566. (Voir la *Nouvelle Biographie générale*, Paris, Didot, tome XLVI, col. 329.)

— Nous sommes heureux d'annoncer la publication d'une 2e édition des *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* de notre éminent et si regretté collaborateur le R. P. Hyacinthe de Valroger (Paris, Lecoffre). La 1re édition était épuisée depuis longtemps. Nous devons cette réimpression aux soins pieux du frère du défunt, M. Achille de Valroger, prêtre de Saint Sulpice. Le volume est augmenté de divers opuscules et spécialement d'un grand nombre de pensées inédites du savant oratorien.

— M. Adrien Arcelin a publié récemment dans la *Revue des questions scientifiques* une remarquable étude qui se recommande à l'attention de tous les hommes sérieux. Elle a pour titre : *La famille et l'hérédité naturelle.* Il recherche l'influence de la loi de l'hérédité au point de vue physique, moral et social. Il s'adresse pour cela aux hommes de science et aux hommes pratiques. Il montre que l'hérédité sagement appliquée est un élément essentiel du progrès dans la famille et dans la nation ; c'est elle qui a puissamment contribué à la prospérité de l'ancienne société française, et c'est à son abandon systématique, et dans la théorie et dans les faits, qu'il faut attribuer la décadence dont nous sommes les tristes témoins.

— Une nouvelle *revue pédagogique* est annoncée comme devant paraître, chez l'éditeur Delagrave, sous la direction de M. Ch. Hanriot. Nous lisons dans son prospectus, que « c'est de J.-J. Rousseau surtout que dérivent les théories modernes d'éducation. » Cette phrase permet de préjuger dans quel esprit la *revue* sera rédigée et quelles idées elle tendra à propager.

— Nous avons déjà parlé d'un gracieux usage, des publications que provoque en Italie le mariage d'un ami et qui deviennent des cadeaux de noces, en attendant qu'elles soient l'objet des convoitises du bibliophile. Nous avons dit que le mariage de Giuseppe Pitrè, le correspondant italien de la *Revue des questions historiques*, et l'auteur de tant de livres justement estimés sur la littérature populaire sicilienne, avait été le motif de l'impression de plusieurs opuscules tant au-delà des Alpes qu'au-delà des Pyrénées. Un des rédacteurs de la *Renaixensa* a voulu aussi faire son cadeau au jeune et savant écrivain; il lui a adressé de curieuses recherches sur les cérémonies nuptiales au quatorzième siècle en Catalogne. L'auteur, M. Andrea Balaguer y Marino, a fait profiter la revue barcelonaise de cette étude, qui y a paru sous ce titre : *De las costums nupcials catalanas en lo segle XIV*, et qui a été tirée à petit nombre, brochure de 20 pages in-8, imprenta de la *Renaixensa,* 1877.

— Le roi de Suède a mis la dernière main à un drame lyrique de sa composition. Ce sujet est tiré de l'histoire de sa nation ; la scène se passe successivement dans la cathédrale d'Upsal, dans le bosquet d'Odin, et dans le vieux palais d'Upsal. Ce drame, dont la musique est d'Ivar Hallstrom, est actuellement en répétition, et sera prochainement représenté.

— Le Dr de Villiers, qui prépare à Londres la reproduction en fac-simile par la gravure et la photographie de l'édition de la Bible de Gutenberg, en deux volumes in-folio, vient de découvrir la signature du père de l'imprimerie au dos d'une lettre d'indulgences portant la date de 1454.

— *Les Hymnes de l'Église d'Irlande* viennent de paraître en un vol. in-4.

Cette publication intéresse à la fois la liturgie catholique et la musique du moyen âge. Elle est suivie d'un index bibliographique donnant l'historique de chaque pièce et de chaque auteur.

— La Société méckhitariste de Saint-Lazare, à Venise, vient de publier le texte arménien des *Assises d'Antioche*, avec une traduction française. M. Beugnot, en publiant les *Assises de Jérusalem* dans les *Historiens des croisades*, supposait qu'un recueil identique de lois avait du être fait pour Antioche; nous en avons la preuve aujourd'hui dans le texte arménien qui vient de paraître. Le manuscrit des *Assises d'Antioche*, est du quatorzième siècle; il a été trouvé dans une bibliothèque particulière d'un Arménien demeurant à Constantinople. Cette publication est du plus grand intérêt pour l'histoire des croisades.

— M. Ambroise Tardieu vient de publier un ouvrage de luxe et d'érudition tout ensemble, sous ce titre : *Grand Dictionnaire biographique du Puy-de-Dôme avec une galerie da 160 portraits*, Moulins, C. Desrosiers, (gr. in-4), avec frontispice gravé, planche de fac-simile, de signatures des hommes célèbres. — Cet ouvrage est du prix de 25 fr.

— M. Vincenzo di Giovanni, dont le *Polybiblion* a tant de fois entretenu ses lecteurs, a fait paraître deux œuvres intéressantes : *Prelezioni di Filosofiia* (Palerme, 1 vol. in-12 de 333 p., prix 4 fr.), et une étude sur Hartmann et Micelli (Palerme, même adresse, 1877, in-12 de 80 p.). Nous ne faisons qu'annoncer ces deux publications dont sans doute il sera ici même rendu compte avec le soin que méritent tous les travaux du savant professeur.

— La *Revista historica* de Barcelone fait l'éloge d'une vie de Cervantes écrite par Don Ramon Léon Mainer, ouvrage remarquable par sa forme littéraire comme par les nombreux documents qu'il renferme.

— La même revue parle aussi d'un volume intéressant, composé par Don Enrique de Legnina, sur Juan de la Cosa, pilote et compagnon de Christophe Colomb.

Publications nouvelles. — *La sainte Bible : Les prophètes. Isaïe*, par l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Les Enchantements du monde animal dans les temps géologiques, mammifères, tertiaires*, par A. Gaudry (in-8, Savy). — *La Monnaie dans l'antiquité*, par Fr. Lenormant (2 vol. in-8, A. Lévy). — *Histoire de sainte Geneviève, et de son culte*, par un serviteur de Marie (in-8, Plon). — *Un nouveau docteur de l'Église, saint François de Sales*, par un ecclésiastique (in-8, Lyon, Josserand). — *Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*, par R. Chantelauze (2 vol. in-8, Didier). — *Le Roy des ribauds*, par Lud. Pichon (in-8, Claudin). — *La Cour et l'Opéra sous Louis XVI*, par Adolphe Jullien (in-18, Didier). — *Souvenirs et Mélanges*, par le comte d'Haussonville (in-8, C. Lévy). — *La Question de Galilée, les faits et leurs conséquences*, par Henri de l'Épinois (in-12, Palmé). — *Histoire de la persécution religieuse à Genève* (in-12, Lecoffre). — *Le Dissentimemt moderne entre l'Église et l'Italie*, par l'ex-père Curci (in-8, Amyot). — *La Guerre aux Jésuites*, par le R. P. Félix (br. in-12, Roger et Chernoviz). — *Le R.-P. A. de Ponlevoy*, par le R. P. de Gabriac. II, *Opuscules et lettres* (in-12 Roger et Chernoviz). — *Une martyre*, poëme, par l'abbé Buis (in-8, Olmer). — *Des bienséances sociales*, par le R. P. Champeau (in-18, Palmé). — *Les Bas-Bleus*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-18, Palmé). — *Le Maréchal de Montmayer*, par Ch. Buet (in-18 j., Olmer). — *Les Étapes d'une conversion, Pierre Blot*, par Paul Féval (in-12, Palmé). — *Correspondance* de Jules Janin (in-18, lib. des Bibliophiles). Visenot.

CORRESPONDANCE

Bibliographie de Galilée

(SUITE ET FIN).

ANONYME. *Galilée et l'Inquisition romaine, dans l'Église* des 12 et 19 février 1863. — BARTHÉLEMY (Charles). *Erreurs et Mensonges historiques*. Paris, 1863, in-12. — CANTOR (Moritz). *Galileo Galilei*, dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, déc. 1863. — SUELL (Carl). *Ueber Galilei als Begründer der Mechanischen Physik und über die Method ederselben* (Sur Galilée, fondateur de la physique mécanique et sur la méthode de cette Physique). Iéna 1864. — SELMI. *Nel trecentesimo natalizio di Galilei*. Pisa 1864. — ANONYME. Dans *Unita cattolica*, 10 et 17 mars 1864. *Civiltà cattolica*, 5e série, t. IX, p. 722. — CANTOR (Moritz). *Galileo Galilei dans Zeitschrift für Mathematik und Physik* (9 Jahrgang, 3 Heft. Leipzig, 1864). — HEISS, dans *Literarischer Handweiser* 1864, p. 127. — CARUSO (Abbé). *La Verità su Galileo*. Napoli, 1864, in-8. — ARDUINI (Carlo). *La Primogenita di Galileo Galilei rivelata delle sue lettere edite ed inedite*. Firenze, 1864. — CANTOR. *Galileo Galilei* dans *Die Grenzboten*, 1865, t. II, p. 435. — BERTRAND (Joseph), *Galilée et ses travaux*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1864, p. 41-74, et dans *les Fondateurs de l'astronomie moderne*, in-8, Paris, 1865, p. 177-267. — VOSEN (Christ.-Herm). *Galileo Galilei und die romische Berurtheilung des Copernicanischen Systems*, (Galilée et le jugement à Rome du système de Copernic), publié par *Broschürenverein*, no 5. Francfort-sur-le-Mein, 1865. — TROUESSART. *Galilée, sa mission scientifique, sa vie et son procès*. Poitiers, 1865. — WARD. Art. dans *Dublin Review*, sept. et oct. 1865. Traduit par M. Belamy dans les *Archives théologiques*, mai-octobre 1866. — BOUIX (abbé). *La Condamnation de Galilée*, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, février et mars 1866. Tirage à part, in-8 de 64 pages. Arras 1866. — WAGENMANN. Art. dans *Jahrbücher für deutsche Theologie*, 1866. 11 dec. 2 Heft, p. 381. (C'est une critique du docteur Herman Vosen). — MORIN (Frédéric). Sur le procès de Galilée, dans l'*Avenir National* et l'*Observateur* (soi disant) *catholique*, 1er déc. 1866. — PARCHAPPE. *Galilée, sa vie, ses découvertes et ses travaux*, in-12 de 404 p. Paris, 1866. — VALSON (Adolphe), *Galilée*, dans la *Revue d'économie chrétienne*, décembre 1865, janvier et février 1866. — PONSARD. *Galilée*, tragédie. Paris, 1866. — CHALLEMEL-LACOUR. Article dans la *Revue des Deux Mondes*, mars 1867. — CHASLES (Philarète). *Revue des cours littéraires*, 23 mars et 13 avril 1867. — BRAGHIROLLI. *Due lettere Galileo Galilei*. Mantova, 1867, in-8. — GABRIAC (R. P. de). *Galilée devant la science, la religion et la littérature*, dans les *Études religieuses, historiques et littéraires*, avril 1867, p. 528-568. — GAIDOZ (Henri), dans *Revue de l'instruction publique*, 16 et 22 mai 1867. — BLANC (Abbé), dans l'*Opinion du Midi*, du 29 mai au 7 juin 1867. — L'ÉPINOIS (Henride). *Galilée son procès et sa condamnation*, d'après les documents inédits conservés dans les archives du Vatican, dans la *Revue des questions historiques*, 1er juillet 1867 (et tirage à part, Palmé, 1867, in-8). — ALLEMAND. Le *Galilée* de M. Ponsard. Nîmes, 1867. — RALLAYE (L. de la). *Galilée, la science et l'Église*, dans la *Revue du Monde catholique*, 10 juillet 1867. — ANON. Signé (Tau.), dans *The Month*, sep. 1867. — ANON. Dans *Literaturblatt*, 1867, p. 756. — DORET (R. P.). Art. sur *Galilée* dans les *Études religieuses*, juillet 1868. — HEIS. *Das unhistorische des dem Galilei in den Mund gelegten : E pur si muove*. (Parole non historique mise dans la bouche de Galilée). Munster, 1868, in-8. — MARTIN (Th.-H.). *Galilée, les droits de la science et la*

méthode des sciences physiques. Paris, 1868. — L'Épinois (Henri de). *Encore un mot sur Galilée. Revue des questions historiques*, 1er octobre 1868. — Figuier (Louis). *Galilée*, dans les *Vies des savants illustres* du XVIIe siècle. Paris, 1869. — Gilbert. *Le Procès de Galilée*, dans la *Revue catholique de Louvain*, et tirage à part, in-8. Louvain, 1869. — Bondurand. Art. dans l'*Aigle des Cévennes*, 26 juin 1869. — Gherardi. *Il processo di Galileo riveduto sopra documenti di nuova fonte*, dissertation lue à l'Académie des sciences de Cologne, le 20 mai 1869, insérée dans *Rivista Europea*, juin 1870, en brochure, Firenze, 1870, traduit dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, 1871. — Wohlwill (E.). *Der Inquisitions process des Galileo Galilei*. (Du procès de Galilée devant l'Inquisition), in-12. Berlin, 1870. — Carbonnelle (R. P.) dans *Études religieuses*, avril 1870. — Govi (Gilberto). *Intorno a tre lettere di Galileo Galilei pubblicate ed illustrate da Gilberto Govi*. Roma, 1870. Extrait du *Bullettino di bibliographia e di storia delle scienze matematiche fisiche*, t. III, juillet 1870. — Anonyme. *The private life of Galileo*, in-12. London, 1870. — Article dans l'*Athenæum* (anglais) du 15 octobre 1870. — Anonyme. *The pontifical decrees against the motion of the earth considered in their bearing on the theory of advanced ultramontanism*. London, 1870. — Castelnau (abbé). *Galilée*, in-8, de 136 p. Alais, 1870. — Delvigne (Ad.). *Galilée et le Saint-Office*, in-18, Bruxelles, 1871. — Cantor (Moritz). *Recensionen über die* 1870 *erschienenen schriften Wohlwill' and Gherardi's*, dans *Zeitschrift für Mathematik* (16 Jahrgang, 1 Heft) 1 janvier 1871. — Gherardi (Sylv). *Sulla dissertazione der Inquisitions-process des Galileo Galilei del Dr E. Wohlwill*, dans *Rivista Europea*, 1 mars 1872, p. 119. — Olivieri (R. P.). *Di Copernico e di Galileo*. Écrit posthume publié avec notes, par le P. Bonora. In 8, Bologna 1872. — Wohlwill (E.). *Zum Inquisitions-process des Galileo Galilei* (Sur le procès de l'Inquisition de Galilée), dans *Zeitschrift für Mathematik*, 1872, 2 Heft. — L'Epinois (H. de). Dernières publications sur Galilée, dans la *Revue des questions historiques*, 1 juillet 1872. — Friedlein. *Zum Inquisitions-process des Galileo*, dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, 1872, 3 heft, p. 41-45. — Gilbert. *Galilée*, dans *Revue catholique de Louvain*, déc. 1872. — Govi. *Il Sant-Office. Copernico et Galileo* In-8, Torino, 1872. — Riccardi (R.) *Di alcune recenti memorie sul processo e sulla condanna di Galileo*. In-8. Modena, 1873. — Anon. Dans *Litteraturblatt*, 1873. — Wolynski (Arthur). *Relazioni di Galileo Galilei colla Polonia*, dans l'*Archivio storico italiano*, 1872, 5a et 6a disp. 1873, 1a disp., ou t. XVII p. 131 et t. XVIII, p. 3. Réimprimé dans la *Diplomazia toscana e Galileo Galileio* In-8, Firenze, 1874. — Boncompagni (B.). *Intorno ad alcune note di Galilei. Galilei ad un opera di G. B. Morino* dans *Bullettino di bibliographia e di storia delle scienze matematiche*. In-4, 1873, t. VI. — Guasti (C.). *Le Relazioni di Galileo con alcuni Pratesi*, dans *Archivio storico italiano*, 1a disp., 1873, p. 32-75. L'Épinois (Henri de). Une protestation, dans *Revue des questions historiques*, octobre 1873. — Gerstenberg. *Galileo Galilei*. In-4, Rendsburg, 1874. — Buchmann (J.). Dans *Vermischte Aufsütze*. In-8, Breslavia, 1874. — Porena (Filippo). Dans l'*Archivio storico italiano*, 6a disp.a, 1875, p. 500-518. — Govi (Gilbert). *Galileo e i matematici del collegio romano nel* 1611. Roma, 1875. Extrait de *Atti della reale Accademia dei Lincei*, série 2, t. II, p. 8. — Reusch. *Der Galilei' sche Process*, dans *Historische Zeitschrift*, 1875, n° 3, p. 121-143. — J Morel (abbé) dans la *Somme contre le catholicisme libéral*, t. II. — Sante Pieralis (Abbé) *Urbano VIII e Galileo*. In-8, Roma, 1875. — Reitlinger (E). *Galileo Galilei*. Berlin, 1875. — Berti (A). *Copernico e le vicende del sistema copernicano*. In-8, Roma, 1876. — Gebler (Karl von). *Galileo Galilei und die Romische Curie*. In-8, Stuttgart, 1876. — Berti (A.). *Il processo di Galileo*

Galilei. In-8, Roma, 1876. — CANTOR (Moritz). Dans *Allgemeine Zeitung*, 1876, n° 93, et 94. — ANON. Dans *Civiltà cattolica*, 20 mai 1876. — GEBLER (Karl von). *Il processo di Galilei*, dans *Nuova Antologia*, sept. 1876. Tirage à part de 17 pages. — SANTE PIERALISI (Abbé). *Correzioni al libro Urbano VIII, e Galileo Galilei, proposet dall' autore*. In-8, 30 septembre 1876. — MÉZIÈRES (A). *Le Procès de Galilée*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1876, p. 645-663. — G. O. Dans *Archivio storico italiano*, 1876. 5a disp. — COMBES (Louis). *Galilée et l'Inquisition romaine*. Paris, librairie républicaine, 1876, in-32. — REVILLE (Albert). Dans la *Flandre libérale*, 16 octobre 1876. — HEIS, dans *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 2e partie, p. 201. Bruxelles, 1877. — GILBERT. *La Condamnation de Galilée*, dans la *Revue des questions scientifiques*, 1877, avril et juillet. — L'ÉPINOIS (Henri de). *Les Pièces du procès de Galilée*. In-8, Rome et Paris, 1877. — WOLYNSKI (Art.) : *Fr. de Noailles et Galilée*, dans *Rivista Europea*, août 1877. — GEBLER (Karl von) *Die Acten des Galilei'schen Processes*. In-8, Stuttgart, 1877. — DESJARDINS (le P. Eugène). *Encore Galilée*. In-8, Pau, 1877, — Sandret (L.). *Le Manuscrit original du procès de Galilée* dans la *Revue des questions historiques*, octobre, 1877.

H. DE L'ÉPINOIS.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Murat, roi de Naples. — Où trouver des renseignements sur l'histoire des Bourbons de Naples en Sicile, pendant que Murat occupait le trône de Naples? et spécialement sur le projet de nouvelles Vêpres siciliennes, attribué à la reine Caroline et dont les Anglais devaient être victimes ? J. G.

Les Rossett. — Où peut-on trouver des renseignements sur la noblesse du Dauphiné et en particulier sur les *Rossett*, qui ont figuré aux croisades et ont donné un évêque au siége de Grenoble, si je ne me trompe. J. G.

Vie de Louis XVII. — *La Vie de Louis XVII*, par M. de Beauchesne, a-t-elle été traduite en *anglais* et en *allemand ?*

Un livre du P. Coyssard. — Pourrait-on dire s'il existe dans une bibliothèque publique ou privée des exemplaires de cet ouvrage : *Histoire abrégée de Notre-Dame de Vassivières, près du Grand-Mont-Don en Auvergne*, par Le R. P. Michel Coyssard, de la compagnie de Jésus, volume in-12, imprimé à Lyon, en 1615, chez Muguet ? A. T.

Parisiens célèbres. — Quels sont les ouvrages les plus utiles qu'il faut consulter si l'on veut former la suite des *Parisiens célèbres ou dignes de mémoire* (à part les Biographies générales, spécialement celle publiée par Didot en 45 volumes in-8)? Existe-t-il, notamment, une *Biographie théâtrale*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Quelle est la meilleure et *plus complète* publication sur les *acteurs et actrices de Paris ?* Existe-t-il, actuellement, à Paris, des collectionneurs ou des érudits qui ont formé une suite de *portraits gravés* ou lithographiés représentant des *Parisiens ?* A. T.

RÉPONSES

Annales breves ordinis Præmonstratensis (XX, 286, 383). — L'ouvrage ainsi décrit dans le catalogue Secousse, in-8, 1755, n° 1104 : FR. MAURITII DU PRE, *Annales breves ordinis Præmonstratensis*, Ambiani, 1645, in-12, est encore indiqué dans la *Biographie universelle* (de Furne, 1833, t. II, art. 3, DUPRÉ, Maurice), mais il doit être fort rare, car il ne se trouvait pas dans la bibliothèque de l'ancien chef et général de l'Ordre de Prémontré, l'abbé Lécuy, mort à Paris, le 22 avril 1834.

ED. SÉNEMAUD.

Tribunaux de basse Loi (IV, 94). Un de nos confrères, directement intérrogé sur cette question,

nous fait remarquer qu'on ne connaît qu'un Neuville, sans épithète, canton du Quesnoy, arrondissement d'Avesnes. Il veut bien ensuite nous donner les renseignements qui suivent :

« Je ne possède aucun document sur ce tribunal, et je n'ai rien trouvé qui confirme son existence. Mais, dans beaucoup de villes du nord de la France, on trouvait, au moyen âge et même jusqu'au XVIIIe siècle, des tribunaux remplissant un rôle analogue. Les juges étaient des *pacificateurs* dont l'origine remontait à la *Paix de Dieu*. L'abbé Dehaisnes, aujourd'hui archiviste du département du Nord, s'exprime ainsi dans son *Essai sur le Magistrat de Douai* (*Coll. des mémoires* lus à la Sorbonne en 1869) : « Dans les siècles encore voisins de la barbarie, lorsque des haines implacables divisaient souvent les familles de la même cité et de la même contrée, la création des *Paiseurs* ou pacificateurs, avait été une institution éminemment utile et chrétienne. Ces sages magistrats ordonnaient à celui dont on redoutait la haine et la vengeance de comparaître devant leur tribunal établi dans la chapelle même de la halle ; et là, au pied de l'autel, ils lui demandaient si nul habitant de la cité n'avait rien à craindre de lui. En cas de division, ils faisaient promettre une trève, qui était jurée sur l'Évangile ; souvent même ils ménageaient dans le lieu saint une entrevue entre les deux partis, et l'on vit des ennemis irréconciliables se pardonner mutuellement et se donner le baiser de paix en présence de ce tribunal. Des lois sévères avaient été portées contre ceux qui violaient la foi jurée devant les *Paiseurs*. Cette institution devint moins utile lorsque les mœurs s'adoucirent, et nous voyons que, en 1558, très-peu d'affaires furent portées à ce tribunal pacificateur. »

La Dépopulation (XX, 557). — Dans un volume des *Francs propos*, recueil qui parut à Metz, faisant suite aux *Varia*, publiés à Nancy, on peut lire un travail sur la *Dépopulation des campagnes ;* il n'est pas signé, mais nous croyons que son auteur est M. Jules Lejeune. TH. P.

Le poëte N. Fonteny (XX, 463). — A défaut de ses poésies, voici les titres de quatre de ses opuscules se trouvant à la Bibliothèque nationale, 1° A Mgr le Chancelier, sur la continuation de la proposition qui lui a été mise en main... par Nicolas Fonteny. Paris, v^e Jean Regnol, 1614, in-8, pièce (23 pp.) ; — 2° Requête présentée à la Cour, sur l'invacance de tous les offices du royaume, proposée au conseil, et ce pour faire voir l'équité de cette proposition, à comparaison de celle qui a été nouvellement mise en évidence. A Nosseigneurs du Parlement (Signé Fonteny). Paris, v^e H. Velat et P. Mansan (s. d., vers 1620), in-8, pièce. — 3° Discours et continuation apologétique de la proposition faite au roi et à Nosseigneurs de son conseil d'État, par Me Nicolas Fonteny, sur l'invacance perpétuelle et successive de tous les offices casuels du royaume, tant de judicature et finances qu'autres, c'est-à-dire sur le fait de l'abolition de la rigueur des 40 jours auxquels lesdits offices casuels ont été assujettis, depuis le règne de François II jusques à maintenant (1621), in-4, pièce. — Enfin, 4° Proposition d'un septiesme admirable, consacré à Mgr l'éminentissime cardinal duc de Richelieu... Paris, I. Brunet, 1635, in-4 (dernière pièce citée d'après une carte, non *de visu*). SCH.

ERRATA.

Tome XX, p. 524, ligne 20, au lieu de publie, lisez publié ;
— Ligne 34, au lieu de Sahagues, lisez Sahagun.
— Page 554, ligne 24, au lieu de *Revue de philosophie*, lisez *Revue de philologie*.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin, — Imprimerie JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Bibbia Fede e Scienza ossia lezioni bibliche sulla cosmogonia mosaica, del canonico teologo FRANCESCO MIGLIOR, protonotario apostolico, socio academico dell' Arcadia di Roma. Parme, Fiaccadori, 1875-1877, 3 vol. in-8 (t. Ier, 2e édit.) de 232, 317 et 189 p. Prix : 9 fr. pour les souscripteurs ; 15 fr. pour les non-souscripteurs. — *Naturforschung und Bibel in ihrer Stellung zur Schöpfung.* (*Les Sciences naturelles et la Bible dans leurs rapports avec la création*). *Eine empirische Kritik der mosaischen Urgeschichte*, von CARL GÜTTLER, Doctor der Philosophie. Fribourg en Brisgau, 1877, in-8 de VIII-343 p. Prix : 6 fr. 50.— *Comment s'est formé l'univers, exégèse scientifique de l'Hexaméron, suivie de Sic itur ad astra, rêverie scientifique, et de deux notices bibliographiques*, par JEAN-D'ESTIENNE. Paris, Gauthier-Villars, 1878, in-8, de 141, 19 et 16 p. Prix : 2 fr. 50. — *Die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhaltniss zu den Ergebnissen der Naturforschung.* (*L'Histoire biblique de la Création, dans ses rapports avec les sciences naturelles.*) Von Dr FR. HEINRICH REUSCH. Bonn, E. Weber, 1877, in-8 de VI-198 p. — *Zur Authentie und Integrität des Mosesliedes.* (Deut., ch. XXXII.) *De l'authenticité et de l'intégrité du Cantique de Moïse.*) Von dem Religionslehrer Dr Theol. CARL FLÖCKNER (Zehnter Jahresbericht des Städtischen Katholischen Gymnasiums zu Beuthen O.-S. über das Schuljahr 1875-1876.) Beuthen, Goerlich & Coch, 1876, in-4 de 48 et 22 p. Prix : 6 fr. 50. — *La Sainte Bible*, texte de la Vulgate, traduction française en regard, avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains. *Les Juges et Ruth*, introduction critique et commentaires, par M. l'abbé CLAIR, prêtre du diocèse d'Autun, traduction française, par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée, à la faculté de théologie d'Aix. Paris, Lethielleux, 1878, in-8 de 184 p. Prix : 3 fr. 60.— *Die Bücher Esdras, Nehemias und Esther*, aus dem Urtexte übersetzt und erklärt (*Les Livres d'Esdras, de Néhémie et d'Esther*, traduits du texte original et expliqués.) Von Dr B. NETELER. Münster, Theissing, 1877, in-8 de VIII-256 p. — *Das Buch Tobias, übersetzt und erklärt.* (*Le Livre de Tobie traduit et expliqué.*) Von Dr C. GUTBERLET. Mit oberhirtlicher Approbation. Münster, Theissing, 1877, in-8 de VIII-355 p. — *Theologie der Propheten des Alten Testamentes.* (*La Théotogie des prophètes de l'Ancien Testament.*) Bearbeitet von Dr HERMANN ZSCHOKKE, K. K. Hofkaplan und o. ö. Professor der Theologie an der K. K. Universität in Wien. Mit oberhirtlicher Genehmigung. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de XIII-624 p. — *Das heiligen* HIPPOLYTUS von Rom *Commentar zum Buche Daniel.* (*Commentaire du livre de Daniel*, par S. Hippolyte de Rome.) Ein literarischer Versuch von OTTO BARDENHEWER, Doctor der Philosophie und der Theologie, Priester der Erzdiöcese Cöln. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de IV-107 p.— *Einleitung in das Neue Testament.* (*Introduction au Nouveau Testament.*) Von Dr M. V. ABERLE, ord. Professor der katholischen Theologie. Herausgegeben von Dr PAUL SCHANZ, ord. Professor der kath. Theologie an der Universität Tübingen. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de XII-311 p. — *Les Paraboles évangéliques*, instructions et homélies prêchées à Sens (Yonne), par Mgr PICHENOT, archevêque de Chambéry. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-12 de III-483 p. Prix : 3 fr. 50. — *Zur johanneischen Frage.* (*La Question de l'Evangile de saint Jean.*) *Beiträge zur Würdigung des vierten Evangeliums gegenüber den Angriffen der kritischen Schule*, von Dr WILLIBALD BEYSCHLAG. Erweiteter Separat-Abdruck aus den « Theologischen Studien und Kritiken » Gotha, F. A. Perthes, 1876, in-8 de XVI-260 p. — *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ*, par MM. les abbés LÉMANN. Paris, Poussielgue, 1876, in-8 de IV-103 p. Prix : 2 fr. 50. — *Dictionnaire de la Bible, ou explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par E. SPOL, de la Bibliothèque nationale. Paris, Gaume, 1877, in-12 de 228 p. à deux colonnes. Prix : 4 fr. — *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, par F. de SAULCY, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Vieweg, 1877, in-8 de IV-324 p. Prix : 2 fr.

La question de l'accord de la Bible avec les sciences naturelles est une de celles qui attirent aujourd'hui le plus l'attention dans toute

l'Europe. Un chanoine italien, Mgr Francesco Miglior, vient de l'étudier en trois volumes, qui ont reçu dans sa patrie l'accueil le plus favorable. L'auteur est un orateur connu en Italie. C'est sous forme oratoire et dans des discours réellement prononcés qu'il étudie les rapports de la Genèse et de la science. Le texte sacré est le fondement d'où il part. La foi lui sert de guide et il montre que la science, dans celles de ses découvertes qui sont prouvées et certaines, n'est nullement en contradiction avec Moïse. Parmi les savants qui, de nos jours, ont étudié le premier chapitre de la Genèse, les uns n'admettent pas la concordance des détails contenus dans ce chapitre avec les découvertes scientifiques, tout en admettant l'inspiration et la véracité de Moïse ; ils croient que le tableau de la création génésiaque ne raconte pas l'origine complète des choses, conformément à la manière dont elles ont été produites, d'après les savants et les géologues, mais nous les présentent seulement à un moment donné conformément à la manière dont Dieu a jugé à propos de les révéler soit sous forme de vision, soit par tout autre procédé surnaturel, au législateur de son peuple. La plupart des théologiens soutiennent qu'il y a concordance entre le récit sacré et la géologie et que le premier raconte bien la production des êtres dans leur ensemble, telle qu'elle s'est accomplie en effet. Mgr Miglior est de cette dernière opinion. Il s'étend beaucoup plus sur l'exposition du texte biblique que sur l'exposition scientifique ; il imite même volontiers saint Basile et saint Ambroise dans leur Hexaméron ; il consacre aussi plusieurs discours à des sujets purement théologiques. La lecture des volumes de Mgr Miglior est agréable et facile. Son style est naturel, coulant, orné avec sobriété. Voici l'indication sommaire des sujets traités par Mgr Miglior. Dissertation sur la divinité des Écritures. C'est la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue en 1864 à la faculté de théologie de l'Université de Cagliari. Dissertation sur l'ordre surnaturel. C'est le travail qui a valu en 1866 à l'auteur la dignité de chanoine théologal à la cathédrale de Cagliari. Suivent une exposition du psaume 139 et un sermon pour le concours au canonicat théologique. L'auteur entre ensuite directement dans son sujet. Après quatre discours préliminaires, il consacre le cinquième à la Genèse. C'est là le contenu du premier volume. Tout le second volume est consacré à l'exposition de la création. Le troisième volume traite du repos divin, du paradis terrestre, de l'extase d'Adam, du péché originel, de la promesse de la rédemption, de l'exil, de la mort d'Abel et enfin de la mort d'Adam.

— Le Dr Güttler expose d'une part les idées de la science et de l'autre les données de la Bible, pour en montrer l'accord. Il cite volontiers les savants les plus distingués et les plus compétents ; ses citations sont naturellement empruntées à l'Allemagne. Il étudie succes-

sivement, en autant de chapitres, la formation de l'univers, la formation de la terre, les astres, les plantes et les animaux, l'homme, l'histoire primitive de l'homme, le déluge de Noé et enfin la chronologie. Il prouve fort bien la concordance du récit mosaïque avec les données scientifiques, mais il admet certaines restrictions.

L'auteur connaît très-bien toutes les publications qui ont été faites, au moins en Allemagne, sur les questions dont il s'occupe. (Il ne connait point le Dr Molloy ni M. Pozzy ; il cite Mgr Meignan). Un des points les plus intéressants et les plus instructifs de son ouvrage, c'est l'exposé des opinions des divers savants sur chacun des problèmes qu'il étudie. Grâce à cette exposition, son livre peut être considéré comme une bibliothèque de la matière.

Voici comment il résume l'accord de la science et de la Bible : Au commencement était la matière informe dont se forma le Cosmos. (Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.) Le globe terrestre en liquéfaction était privé de vie organique. (La terre était vide.) Elle était enveloppée de vapeurs et tous les éléments de la matière étaient réduits à l'état gazeux. (Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était sur les eaux.) Les vapeurs diminuèrent, et la lumière diffuse des sphères non-terrestres éclaira la terre. (Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut.) L'air respirable se forma d'une partie des éléments gazeux, pendant que l'autre partie se condensait en masses liquides. (Dieu fit le firmament et sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament.) La formation des roches azoïques produisit la distinction entre les continents et la mer. (Dieu dit : que les eaux se rassemblent et que l'aride apparaisse !) Le règne végétal se développa tout d'abord. (Dieu dit : que la terre produise des plantes et des arbres.) Pendant ce temps, la lumière trouva dans le soleil et dans les astres les luminaires qui devaient l'émettre. (Et Dieu fit les deux grands luminaires, un grand pour éclairer le jour et un petit pour éclairer la nuit, et les étoiles.) La végétation et les astres préparèrent les voies à la vie animale qui se développa graduellement, de même que les plantes, animaux aquatiques, poissons et plantes acotylédones ; reptiles, oiseaux et monocotylédones ; mammifères et dicotylédones. (Dieu créa les animaux qui vivent dans la mer ; les reptiles et les oiseaux, les quadrupèdes.) Enfin apparaît l'homme.

M. Güttler a dédié son livre au P. Secchi. Son ouvrage est une œuvre remarquable.

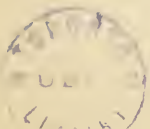
— M. Jean-d'Estienne n'étudie pas toutes les questions qui sont traitées dans le livre du Dr Güttler ; il ne s'occupe que de la cosmogonie proprement dite, mais à peu près dans le même sens et dans le même esprit, en se prononçant cependant plus fortement pour

la concordance complète du récit biblique et de la science. *Comment s'est formé l'univers* est le recueil de trois articles publiés dans l'excellente *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles. Ils ont été remarqués lors de leur publication, et l'auteur a été bien inspiré en les réunissant en brochure. Son travail est à la portée de tous les lecteurs et l'on ne saurait trop le recommander. Il suit pas à pas et, pour ainsi dire, mot pour mot le texte biblique, et il le venge d'une manière victorieuse de toutes les attaques des ennemis de la foi. Des tableaux synoptiques, placés à la fin du travail, le résument très-bien et permettent de s'en rendre compte d'un coup d'œil.

— L'*Histoire de la création biblique* du Dr Reusch est aussi un résumé, comme l'opuscule de M. Jean-d'Estienne, mais ce résumé embrasse un plus grand nombre de questions. Il ne se borne pas à traiter la création proprement dite, en l'envisageant dans son sens le plus large et en s'occupant de la théorie des générations spontanées et du darwinisme; mais il consacre aussi un chapitre à l'unité de l'espèce humaine, à l'état primitif de l'homme, à l'antiquité de l'homme et enfin au déluge. Tous ces points sont traités avec une précision, une netteté remarquables. Il est impossible à un auteur de mieux posséder sa matière. La réputation du savant qui a écrit *Bible et nature*, — le présent opuscule n'est guère qu'un extrait de la quatrième édition, — est d'ailleurs européenne. Son livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et a reçu partout l'accueil le plus favorable. Il est difficile de trouver ailleurs des renseignements plus sûrs, des notions plus exactes sur l'état de la science. Il n'en est que plus regrettable que, surtout depuis qu'il a eu le malheur de se révolter contre le concile du Vatican, le Dr Reusch ait atténué outre mesure l'inspiration des auteurs sacrés et se soit rapproché sur ce point des idées de quelques rationalistes. L'auteur n'admet pas non plus maintenant une véritable concordance entre la Bible et la science de la nature ; il admet la théorie idéale, qui consiste à voir dans le premier chapitre de la Genèse une simple manière de se représenter l'acte de la création, non tel qu'il a eu lieu, en effet, mais tel qu'on peut l'imaginer pour faire une description de notre globe. L'hexaméron n'est pour lui qu'une exposition détaillée d'un important article du *Credo* : *Credo in unum Deum, factorem cœli et terræ.* Le premier chapitre de le Genèse est plus que cela, il est aussi l'histoire de l'origine des choses.

Arrivons maintenant aux commentaires proprement dits.

— Le Dr Flöckner, professeur au gymnase catholique de Beuthen, a publié un excellent travail sur l'authenticité et l'intégrité du Cantique de Moïse que nous lisons au chapitre XXXII du Deutéronome. Un professeur de théologie évangélique de Bonn, A. Kamphausen, a publié en 1862, une monographie sur ce même cantique, *das Lied Mosis erklärt,*



dans laquelle il en attaque l'authenticité. Il prétend qu'il est impossible de le faire remonter plus haut que l'an 700 avant Jésus-Christ, et dit qu'il est « très-vraisemblable » qu'il a été composé dans le royaume d'Israël. C'est principalement Kamphausen que M. Flöckner réfute, et il le fait avec succès. Il établit solidement l'intégrité aussi bien que l'authenticité de l'œuvre de Moïse. Il donne du cantique une excellente traduction, qui en fait bien comprendre le sens en même temps qu'elle en fait bien sentir la valeur poétique. Un seul point de son travail nous paraît contestable, c'est l'opinion d'après laquelle le Cantique de Moïse aurait été inséré dans le Deutéronome par Samuel. Nous ne voyons aucune raison péremptoire qui empêche d'admettre que cette insertion soit l'œuvre de Moïse lui-même. Du moins est-il plus vraisemblable d'en attribuer l'introduction dans le Deutéronome à celui qui a raconté la mort de Moïse à la fin de ce livre, et que tout porte à croire être plus ancien que Samuel.

— Le commentaire de la Bible publié par l'éditeur Lethielleux s'est enrichi d'un nouveau volume. Il renferme le livre des Juges et celui de Ruth, expliqués par M. l'abbé Clair. L'introduction, qui est appelée préface, traite, pour le livre des Juges, du sujet, du but et de la division du livre, de son authenticité, de son intégrité et de sa véracité, des principales difficultés concernant la chronologie, l'histoire de Gédéon, le vœu de Jephté (l'auteur admet l'immolation sanglante de la fille du juge d'Israël) et l'histoire de Samson, enfin des commentaires. Pour le livre de Ruth, M. l'abbé Clair examine le sujet et le but du livre, son authenticité, sa véracité et sa canonicité, et il en énumère les commentateurs catholiques, protestants et juifs. Le commentaire qui accompagne le texte est bon, solide et généralement suffisant. Il manque cependant quelquefois d'ampleur, et l'on désirerait en certains endroits plus de développements, par exemple, dans l'appréciation de l'acte de Jahel, tuant Sisara, etc. Plusieurs difficultés du texte, dans le chapitre IX des Juges, ne sont pas touchées. On serait tenté de reprocher au commentateur de supposer trop d'intelligence et de connaissance à ses lecteurs. Ainsi, pourquoi ne pas expliquer directement, Juges VIII, 2 le *Nonne melior est racemus Ephraim vindemiis Abiezer?*

— Le Dr Neteler est un des exégètes catholiques les plus actifs en Allemagne. Il s'est occupé déjà, depuis 1869, des premiers chapitres de la Genèse et de l'Apocalypse. Nous avons rendu compte de son commentaire sur Isaïe. Il vient de publier maintenant un commentaire sur les livres d'Esdras et d'Esther, à la fin duquel il touche, dans un appendice, à presque tous les livres de l'Ancien Testament. On sent, dans ses écrits, une forte sève de jeunesse. Ses opinions sont parfois hardies, peut-être même un peu légèrement aventureuses, mais sans

s'écarter néanmoins du droit chemin. Tout cela donne à ses travaux exégétiques une saveur et un attrait particuliers.

Dans le commentaire d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, l'auteur nous donne une traduction du texte original avec un court commentaire. Quelques notes grammaticales et philologiques sont rejetées à la fin du livre, comme dans plusieurs autres volumes appartenant à la série de commentaires catholiques publiés par l'éditeur Theissing, de Münster, et dont cet ouvrage fait partie (ainsi que le Tobie du Dr Gutberlet et le commentaire d'Isaïe du même Dr Neteler).

M. Neteler voit dans Assuérus Xercès Ier. Il discute d'une manière tout à fait satisfaisante les questions qui se rattachent aux parties deutéro-canoniques du livre d'Esther. L'appendice traite aussi plusieurs questions très-intéressantes, entre autres celles des soixante-dix semaines de Daniel. Le commencement en est placé en l'an 454 avant Jésus-Christ, l'année où Esdras est retourné dans sa patrie. L'auteur, dans les points qu'il étudie dans son commentaire, ainsi que dans son appendice, sans s'étendre longuement et sans épuiser le sujet, émet plusieurs idées neuves et ingénieuses.

— Le livre de Tobie est un des plus attachants et des plus édifiants de l'Ancien Testament, mais c'est aussi un de ceux dont l'explication offre au critique le plus de difficultés. Nous en possédons aujourd'hui quatre versions anciennes, indépendantes et toutes considérablement différentes les unes des autres : trois grecques, à l'une desquelles se rattache l'ancienne italique, et la Vulgate latine de saint Jérôme. Le commentaire du livre de Tobie du Dr Gutberlet a paru tout récemment. On a annoncé cependant, depuis sa publication, qu'on avait découvert en Angleterre un texte chaldéen du livre de Tobie que l'on suppose être le texte original. M. Gutberlet, qui ignorait son existence, n'a pu s'en servir, mais il a pu utiliser du moins, pour son travail, un texte important dont aucun exégète, si l'on excepte quelques observations du Dr Reusch, n'avait encore fait usage, celui du *Codex Sinaiticus*, découvert au mont Sinaï par Tischendorf. Ce texte est très-important pour la critique du livre, et il offre, de plus, cet intérêt spécial que c'est de celui-là même qu'a été tirée la traduction de l'ancienne italique, employée dans l'Église latine jusqu'à l'époque de la publication de la version de saint Jérôme. Lorsque le Dr Reusch publia en 1857, son commentaire du livre de Tobie, on n'avait trouvé encore que quelques fragments très-courts du *Codex Sinaiticus*. M. Gutberlet donne, sur les versions anciennes de Tobie, des détails intéressants et instructifs. Il commente ensuite le livre lui-même, chapitre par chapitre, en donnant la double traduction de la Vulgate et du *Codex Sinaiticus*. Le commentaire est tout à la fois critique, littéral, historique et théologique. Comme les théologiens, à l'exemple de saint Thomas,

ont fondé principalement sur le livre de Tobie leur enseignement sur la nature et les qualités des anges, M. Gutberlet étudie ces questions avec un soin spécial. Il n'a pas, bien entendu, négligé le côté apologétique, qui est très-important ici. Il a expliqué d'une manière très-heureuse plusieurs des difficultés historiques du texte. C'est ainsi qu'il montre, par exemple, que lorsqu'on lit I, 24, que Sennachérib fut tué par ses propres enfants, « après quarante-cinq jours, » il ne faut pas entendre ces quarante-cinq jours depuis le retour de Sennachérib de Palestine, comme l'avaient fait les commentateurs, mais depuis la confiscation des biens de Tobie. Les commentateurs avaient ignoré jusqu'ici que Sennachérib avait encore vécu dix-huit ans après sa défaite miraculeuse en Judée. Le Dr Gutberlet ne répond cependant pas à toutes les difficultés. Ainsi il en a oublié une importante. Il n'explique pas comment I, 18, Sennachérib est appelé fils de Salmanasar, lorsqu'il est certain qu'il était fils de Sargon. Le *Codex Sinaiticus* lit Enemassar au lieu de Salmanasar, mais c'est Sargon qu'il faut lire dans les deux, comme nous le remarquerons plus loin à propos du *Dictionnaire de la Bible* de M. Spol. M. Gutberlet dit, dans sa préface, qu'il n'a pas voulu s'occuper des rapports de l'histoire de Tobie avec l'histoire assyrienne. C'est une lacune; mais, malgré cette lacune, son commentaire est de beaucoup le meilleur que nous ayons actuellement sur le livre de Tobie.

— Les protestants ont publié, en Allemagne, un grand nombre de travaux sur la théologie de l'Ancien Testament et de ses diverses parties : leurs travaux sont remplis d'erreurs. Les savants catholiques ont pensé à bon droit qu'il serait utile d'étudier, avec les lumières de la foi orthodoxe, les mêmes questions. De là, le *Manuel de théologie de l'Ancien Testament (Handbuch der Theologie des alten Bundes im Lichte des Neuen)* du P. Scholz, Ratisbonne, 1862, et la *Théologie des Psaumes (Theologie der Psalmen)*, de König, Fribourg, 1857. Nous ne possédions pas encore d'ouvrage catholique spécial sur la théologie si importante à connaître des prophètes. Cette lacune vient d'être heureusement comblée par un savant professeur de l'université de Vienne, le Dr Hermann Zschokke. Il a étudié sa matière d'une manière approfondie et il a condensé dans son livre les leçons de plusieurs années. La *Théologie des Prophètes* est divisée en sept parties : Dieu, les créatures, le peuple de Dieu, la religion et la morale, les païens, le Messie, les fins dernières. Il nous est impossible de faire connaître les subdivisions de chaque partie, ce qui nous entraînerait trop loin, mais nous dirons cependant quelques mots de la première, afin de donner au lecteur quelque idée d'un genre de travaux trop peu connu en France. M. Zschokke examine d'abord la question de l'existence de Dieu dans tous les prophètes, puis les noms de Dieu en général et les noms de Dieu en particulier. Il passe de là aux attributs divins, tels qu'ils

ressortent des écrits prophétiques : l'aséité, la toute-puissance, l'immensité, la personnalité de Dieu, sa spiritualité ; il étudie les anthropomorphismes et les anthropopathismes ; l'unité divine et la Trinité ; les rapports de Dieu avec le monde et enfin l'idolâtrie. Sur chacune de ces questions, l'auteur réunit tous les textes épars dans les livres des grands et des petits prophètes, les coordonne et les explique. Il renvoie soigneusement aux chapitres et aux versets. Ses citations sont faites en allemand, ordinairement, d'après le texte hébreu, parce que, dit-il, dans sa préface, le texte original aide encore mieux que la version latine à exposer le dogme dans toute sa force.

On voit, par ce que nous venons de dire, que la *Théologie des Prophètes* n'est ni une théologie proprement dite ni un commentaire ordinaire. Elle n'expose pas toute la doctrine chrétienne, mais seulement les vérités révélées qui sont contenues dans les livres prophétiques ; elle ne commente pas les prophètes chapitre par chapitre, mais seulement les idées théologiques qu'ils contiennent en les groupant méthodiquement ensemble. C'est donc une exposition en partie historique de la révélation. Dieu a révélé un certain nombre de vérités à Moïse, il en a révélé d'autres aux prophètes ; Notre-Seigneur-Jésus-Christ a complété l'œuvre de la révélation. Pour avoir une véritable histoire de la révélation, dans ses développements successifs, il faut l'étudier, non comme un tout, ainsi que le fait la théologie scolastique, mais dans ses diverses phases : M. Zschokke l'a étudiée pendant la période prophétique avec beaucoup d'érudition, de talent et de succès.

— Saint Hippolyte, entre autres écrits exégétiques, avait composé un commentaire du prophète Daniel, malheureusement perdu. M. Otto Bardenhewer vient d'en étudier les rares fragments épars, qui ont échappé aux ravages des siècles. Après une introduction dans laquelle il esquisse la vie et les œuvres de saint Hippolyte, il recueille les témoignages des anciens écrivains sur le commentaire de Daniel ; il examine ensuite les débris qui nous en restent, le fragment de De Magistris, les deux fragments de Combefis, ceux de Mai, etc. L'œuvre de M. Bardenhewer se termine par quelques mots sur le manuscrit de Munich des *Questions et Réponses* d'Anastase le Sinaïte. — L'opuscule du Dr Bardenhewer est court de pages, mais plus rempli que maint gros volume. C'est d'une érudition du meilleur aloi et une contribution importante à l'histoire des auteurs ecclésiastiques et à l'interprétation de la sainte Écriture. Il nous fait connaître en même temps des passages précieux pour le commentaire du quatrième des grands prophètes.

— « L'introduction au Nouveau Testament, dit Aberle, n'appartient pas aux parties les plus attrayantes de la théologie ; mais, dans les temps présents, elle est devenue une des plus importantes. (p. 3.) »

La plupart des rationalistes battent, en effet, en brèche le Nouveau Testament et en attaquent la crédibilité. De là, la nécessité de défendre particulièrement la place assiégée. Le savant professeur de la faculté de théologie catholique de Tubingue, le Dr Aberle, a consacré exclusivement les dix dernières années de sa vie à l'exégèse et à la défense de ces intérêts sacrés. Pendant un professorat d'un quart de siècle, il a publié de nombreux et remarquables travaux sur la sainte Écriture dans le *Tübinger Quartalschrift*, mais il est mort sans avoir publié de travail d'ensemble. Il avait désigné à l'avance pour éditer son *Introduction au Nouveau Testament*, celui qui est devenu son successeur à l'université de Tubingue, le Dr Schanz. Quoique les manuscrits du maître fussent très-incomplets, son élève s'est chargé de les publier. Il a touché au texte le moins possible, mais il l'a enrichi de nombreuses et précieuses notes.

Le Dr Aberle suit, dans son Introduction, la méthode historique. Convaincu que le lecteur des livres saints n'en pourra bien pénétrer le sens et approfondir la doctrine qu'autant qu'il connaîtra exactement l'histoire de leur origine, l'auteur s'efforce d'étudier cette origine d'une manière complète. C'est surtout au point de vue polémique et apologétique qu'il est utile de suivre cette méthode. Cependant comme la méthode ordinaire qui étudie successivement les livres saints selon l'ordre qu'ils occupent dans nos éditions du Nouveau Testament a aussi son utilité, Aberle a essayé de réunir les avantages des deux procédés en les combinant ensemble dans la mesure du possible. C'est ainsi qu'il étudie successivement les écrits de saint Mathieu, ceux de saint Marc, ceux de saint Luc, en groupant ensemble le troisième Évangile et les Actes, ceux de saint Jean, en examinant en quatre chapitres leur caractère général, le quatrième Évangile, ses trois Épîtres et l'Apocalypse; ceux de saint Paul, en mettant, dans le récit de la vie de l'Apôtre, les Épîtres à leur place chronologique; ceux de saint Jacques, de saint Jude et enfin de saint Pierre. La marche suivie par l'auteur est excellente. En plaçant les écrits inspirés dans leur véritable cadre, l'intelligence en devient plus aisée; beaucoup d'obscurités s'évanouissent et nombre d'objections tombent d'elles-mêmes. Il n'existe pas d'Introduction spéciale au Nouveau Testament composée en français par un catholique; ce genre de travaux est rare, même en Allemagne, parmi les théologiens nos coreligionnaires. C'est là ce qui ajoute un nouveau prix, s'il est possible, au travail d'Aberle, publié et complété par le Dr Schanz, travail qui résume tout ce qui a paru de meilleur et de plus solide depuis longues années sur ces questions vitales pour le christianisme. Nous ne pouvons entrer dans l'examen détaillé des opinions de l'auteur. Signalons seulement son explication du chiffre 666 dans l'Apocalypse : il l'applique à l'empereur Trajan (p. 137-138).

— C'est un livre de piété et d'édification qu'a publié Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, sur les Paraboles évangéliques. Rien ne montre mieux que les homélies du pieux prélat quel fonds inépuisable renferme la parole de Dieu. Où peut-on trouver des sujets plus intéressants, plus féconds et plus utiles ? L'ouvrage de Mgr Pichenot contient cinquante-trois instructions sur les diverses paraboles de l'Évangile, plus douze instructions sur la parabole si touchante et si instructive de l'Enfant prodigue que l'éminent prédicateur intitule ingénieusement : l'Enfant prodigue ou un petit Carême dans une parabole.

Les homélies recueillies dans ce volume ont été prêchées à Sens, soit au collége, soit à l'église Saint-Pierre et à la cathédrale dont l'archevêque de Chambéry a été successivement aumônier et curé. Elles s'adressent en même temps aux fidèles, qui y trouvent des enseignements solides et des exhortations précieuses, et aux prêtres qui pourront y apprendre comment il faut présenter la parole de Dieu pour la faire pénétrer dans les âmes et lui faire porter des fruits de salut. Chacune de ces homélies est courte, simple, facile à suivre et semée des plus salutaires réflexions. Elles peuvent servir de sujet de méditation aussi bien que de lecture pieuse, et, tout en faisant admirer nos saints Évangiles elles font du bien à l'âme ; elles portent à mieux servir Dieu et à aimer davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— L'Évangile de saint Jean, parce qu'il est celui des quatre qui embarrasse le plus les ennemis de la religion, est, à l'heure présente, le plus attaqué de tous. Le Dr Willibald Beyschlag, l'un des rédacteurs du *Handwörterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser*, dont nous avons eu déjà occasion de parler, a répondu aux objections soulevées contre le quatrième Évangile dans les *Theologische Studien und Kritiken*. Sa réfutation est solide et décisive. Elle méritait d'être publiée en volume. L'auteur l'a donc fait réimprimer avec quelques additions. Il ne laisse rien debout de tout ce qu'ont accumulé de sophismes et d'arguties tous les rationalistes de son pays. Il les suit pas à pas et lutte corps à corps avec eux. Il s'en prend surtout à Baur, Strauss, MM. Keim et Scholten. Son travail est divisé en deux parties. Dans la première, il s'élève contre le procès de tendance que l'école critique de Tubingue fait à saint Jean et montre que les principes de cette école sont faux et inadmissibles. Dans la seconde, il répond en détail aux difficultés qu'on rencontre ou qu'on prétend rencontrer dans la quatrième Évangile. Nous ne pouvons faire ici un résumé, qui serait forcément trop long, des réponses de l'auteur ; il faut aller les chercher dans le livre lui même. Nous ne pouvons qu'indiquer le fond même de sa réfutation. D'après l'école de Tubingue, l'Évangile dit de saint Jean n'est en réalité qu'un roman historique ou une

fiction poétique, le *Logosroman*, ou roman du Logos, du Verbe. Son but est, non d'exposer des faits, mais de développer des théories spéculatives sur l'idée du Verbe : théories dont le germe ou le noyau se trouve contenu dans les premières lignes du premier chapitre. S'il fallait en croire Baur, l'auteur du quatrième Évangile n'aurait donc pas voulu écrire une histoire, mais habiller ses idées et les revêtir de faits fictifs. M. Beyschlag montre parfaitement que cette manière *a priori* d'envisager l'œuvre de saint Jean est tout à fait l'opposé de la vérité : l'Évangile tout entier, observe-t-il avec raison, fait reposer le christianisme, non sur des idées, mais sur des faits, sur la vie de Notre-Seigneur, il se donne comme une histoire, non comme une spéculation. Il impose les dogmes à notre foi, non pas parce que notre raison doit les accepter, mais parce qu'ils ont été promulgués par la bouche de Jésus-Christ. Ses paroles elles-mêmes nous sont données, pour ainsi dire, comme des faits. Et, comme le disait saint Paul en parlant de la résurrection de Notre-Seigneur, si les faits évangéliques ne sont point vrais, notre foi est vaine, il n'y a pas de christianisme.

— M. Salvador publia, en 1822, un livre intitulé *la Loi de Moïse*, dont il donna une seconde édition en 1828, sous le titre d'*Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*. La troisième édition, que nous avons sous les yeux, porte le même titre et est datée de 1862. Le chapitre III du IVe livre du tome Ier est intitulé *Jugement et Condamnation de Jésus*, et a pour objet d'établir que la condamnation de Jésus fut légale. Notons, en passant, que M. Salvador distingue, parmi les soldats qui exécutèrent les ordres de Pilate, les Gaulois (p. 392). Ce chapitre qui tient dix pages dans la troisième édition, existait comme note dans la première édition de 1822. L'opinion de l'auteur excita, on le conçoit sans peine, un grand scandale. M. Dupin aîné publia, en 1828, une série d'articles, dont la réunion forma l'écrit intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate ou réfutation d'un chapitre de M. Salvador*. La réfutation de M. Dupin est lumineuse et forte, mais il ne révise le procès de Jésus qu'à grands traits et d'une manière rapide, sans entrer dans tous les incidents du procès. Deux Israélites convertis et devenus prêtres catholiques, MM. les abbés Lémann, ont voulu reprendre le procès de Jésus et le réviser dans tous ses détails. De plus, non contents d'approfondir ainsi la question et d'examiner la valeur des *actes* du Sanhédrin qui condamna Jésus-Christ, ils ont entrepris une œuvre qui n'avait jamais encore été tentée par aucun écrivain, juger la valeur des *personnes* qui composaient le tribunal. De là, les deux parties de l'opuscule *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ*. C'est d'abord la valeur des personnes qu'ont examinée les savants auteurs. Ils commencent par nous faire connaître ce qu'était le Sanhédrin et quelle était sa constitution. Ils nous donnent,

sur ce sujet, des notions claires, précises et justes qui ne sont pas généralement bien connues. Après avoir déterminé ensuite quels étaient les pouvoirs du tribunal suprême des Juifs, à l'époque de Notre-Seigneur, ils recherchent quels étaient les membres qui le composaient à cette même époque, à l'aide des données éparses dans l'Évangile, dans l'historien Josèphe et dans le Talmud, et en indiquant exactement leurs sources. Cette partie de leur travail peut, à bon droit, être appelée originale, puisqu'elle n'avait jamais été faite jusqu'ici, et elle est du plus grand prix. Ils ont retrouvé les noms et en partie l'histoire de dix-huit membres de la Chambre des prêtres, de quatorze de la Chambre des scribes et de dix de la Chambre des anciens, par conséquent de plus de la moitié des soixante et onze membres du Sanhédrin. Les renseignements recueillis sur la plupart d'entre eux nous donnent une idée fâcheuse de leur moralité. Leur caractère nous explique donc en quelque sorte à l'avance l'iniquité et l'illégalité de leur jugement. L'étude du procès de Jésus, révisé d'après la loi hébraïque, y révèle vingt-sept irrégularités, toutes graves. Quelle réfutation de M. Salvador ! Les auteurs annoncent une suite à leur travail. Il aura pour titre : le *Sanhédrin avec le peuple juif devant Pilate*. Puissent-ils nous donner beaucoup de productions semblables !

— Chose rare ! Nous pouvons annoncer aujourd'hui deux publications françaises à la fois, en forme de dictionnaire, sur la Bible : le *Dictionnaire de la Bible ou explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par M. Spol, et le *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, par M. de Saulcy. Le titre de ces deux ouvrages nous indique ce qu'ils ont de commun et de différent. Le dictionnaire de M. Spol est tout à la fois historique et géographique, celui de M. de Saulcy est exclusivement géographique. Le premier est très-substantiel et donne, sous une forme très-concise, un grand nombre de renseignements précieux. Il s'étend surtout sur les noms peu connus ou omis dans les dictionnaires antérieurs. Les mots sont classés d'après l'orthographe que la langue française a tirée de la Vulgate. C'est avec raison, parce que cette orthographe est de beaucoup la plus connue. M. de Saulcy a fait de même, mais il a fait aussi entrer dans sa nomenclature la forme hébraïque des noms de lieux, en renvoyant pour le développement géographique à la forme vulgaire. M. de Saulcy fait suivre la forme vulgaire du nom hébreu, imprimé en caractères hébreux. M. Spol fait suivre aussi le nom ordinaire du nom hébreu, mais transcrit en caractères latins. Cette transcription pouvait se faire sans inconvénient. Elle est même avantageuse pour la masse des lecteurs, qui ignorent l'hébreu ; il eut été à désirer néanmoins que la méthode de transcription fût plus

constante et plus uniforme. Ainsi la lettre hébraïque *iod* est transcrite dans la seule page 120 sous trois formes différentes *y*, *i*, *j*. La transcription *y* ou *i*, est admissible, pourvu qu'elle soit uniforme, mais la transcription *j*, acceptable en allemand, ne l'est pas en français. A la forme hébraïque, M. Spol joint la forme grecque des Septante, en caractères grecs. Il indique de plus, avec exactitude, les passages de la Bible où se lisent les noms propres dont il rend compte. M. de Saulcy donne aussi les références, mais d'une façon moins méthodique. En général, la manière dont celui-ci a rédigé son dictionnaire est moins uniforme et moins méthodique que celle de M. Spol, — comparer par exemple, l'article Jourdain dans les deux dictionnaires, — mais le savant membre de l'Institut, qui a fait plusieurs voyages en Palestine, donne souvent, *de visu*, des détails intéressants qui ne se trouvent pas dans M. Spol et ne doivent pas d'ailleurs s'y trouver, étant exclus par son plan.

M. de Saulcy, dans un court avant-propos, raconte que c'est en explorant la Palestine que lui est venue la première fois l'idée de rédiger un petit répertoire portatif de toutes les localités de la Terre-Sainte, mentionnées dans la Bible. L'origine même du livre montre quelle en est l'utilité pratique. On ne saurait trop recommander les dictionnaires de ce genre à tous ceux qui, sans se rendre en Palestine, y vivent néanmoins en esprit, dans la lecture de la Bible. Ceux qui en feront usage ne tarderont pas à en reconnaître l'utilité et en retireront de grands avantages pour l'intelligence de l'histoire sacrée. Terminons en demandant à M. Spol, pour une prochaine édition, l'addition des noms propres qui ne se trouvent que dans les Septante, comme Dabéron, Josué, XIX, 20; de ceux qui ont été traduits par des noms communs dans la Vulgate, mais qui n'en sont pas moins connus, comme Moreh, bocage, Gen., XII, 6, et Moreh, colline, Jud., XII, 7; Akrabbim, Num., XXXIV, 4, omis aussi par M. de Saulcy, etc. Le mot Sephela (I Macch., XII, 38) est omis par M. Spol. Il est traité incomplétement par M. de Saulcy. Le lecteur, en lisant ce dernier, ne se doutera point que Séphéla est le nom de la plaine qu'habitaient les Philistins. M. de Saulcy a signalé exactement au mot Gezer l'identification de cette ville avec Tell-Djezer, identification constatée, il y a six ou sept ans, par M. Clermont-Ganneau. M. Spol n'en parle pas. M. Spol, à l'article Sennachérib, dit très-justement qu'il était fils de Sargon. Pourquoi, à l'article Sargon, lisons-nous : « Certains commentateurs prétendent que Sargon n'est autre que Salmanasar; d'autres disent Sennachérib ou Assarhadon; d'après la version la plus commune, Sargon serait le père de Sennachérib ? » Il est tout à fait certain que Sargon fut le successeur de Salmanasar, et qu'il fut le père de Sennachérib et le grand-père d'Assarhaddon. Pourquoi encore, M. Spol, qui dit à bon droit, à l'article de Sennachérib, que Sennachérib était le fils de Sargon, dit-il, à l'article Sal-

manasar, que ce même Sennachérib était fils de Salmanasar? Il est vrai qu'il s'appuie sur Tobie, I, 18; mais, dans ce passage, Salmanasar est une faute de copiste pour Sargon. Une confusion du même genre se remarque encore à l'article Thartan, où Sargon est confondu avec Sennachérib et où Thartan est donné comme un nom propre, tandis que ce n'est qu'un titre signifiant généralissime. A part ces inexactitudes, qui concernent l'histoire d'un peuple étranger et dont la première responsabilité remonte aux anciens commentateurs ou aux sources consultées par l'auteur, le dictionnaire de M. Spol est d'une grande sûreté de renseignements. Ceux qui savent combien il est difficile, dans un travail aussi long et aussi compliqué que la rédaction d'un livre comprenant de trois à quatre mille articles, d'éviter toute erreur, excuseront facilement le si petit nombre de celles qui sont échappées à l'auteur. Le devoir du critique, c'est de les signaler, mais c'est aussi son devoir de répéter que, malgré ces quelques taches, le dictionnaire de M. Spol peut rendre les plus grands services pour la lecture courante de le Bible et l'intelligence de tous les auteurs chrétiens qui se sont inspirés de la Bible. C. J.

POÉSIE.

Le Presbytère de Plouarzel, histoire bretonne, par Mme C.-E. Puissan. Paris, Plon, 1877. 2 vol. gr. in-8, de 422 et 466 p. ornés d'eaux-fortes. Prix : 15 fr. — *Un Mariage sous la Terreur*, récit par Ch. Yrtal. Paris, Libr. des bibliophiles, 1877, in-12 de 273 p. Prix : 3 fr. — *Une martyre*, poëme, par l'abbé Buis. Paris, Olmer, 1878, in-8 de 177 p. Prix : 2 fr. — *Le Siége de Caderousse*, poëme languedocien de l'abbé Fabre, traduit en vers français, par Placide Cappeau; Le *Château de Roquemaure*, poëme en 20 chants, par le même. Paris, imp. de Jouaust, 1876. 2 vol. in-12 de 400 et de 490 p. Prix : 10 fr. — *Quatre ballades* suivies de notes, par P. Ristelhulber-Genève, Bâle et Lyon, Georg, 1876, in-8 de 44 p — *A Tavers bois, prés et sillons, scènes et esquisses cyngétiques*, par Yger, avec douze dessins, par Ed. Bellecroix. Paris, Didot, 1877, in-12 de 375 p. Prix : 3 fr. 50. — *Notre-Dame de Lourdes*, par M. l'abbé Chambaud. Tours, Catier, 1877, in-32 de 234 p. Prix : 3 fr. — *Pie IX, ses gloires, ses épreuves, ses trois jubilés*, poëmes par l'abbé Hovine. Lille, J. Lefort, in-8 de 243 p. orné d'une gravure. 2 fr. — *Roma, poésies catholiques*, par Victor Chrétien. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 29 p. 2 fr. — *Poésies inédites du comte Lafond*. Paris, Bray & Retaux, 1876, in-8 de 278 p Prix : 5 fr. — *Les deux frères martyrs, ou les Enfants nantais*, drame-mystère en 5 actes et 7 tableaux, par un frère des écoles chrétiennes. Paris, Oudin, 1877, in-12 de 92 p. Prix : 2 fr. 50. — *Nouvelles poésies chrétiennes*, par Francis Goulin. Paris, Haton, 1877, in-12 de 194 p. Prix : 2 fr. *Les Fleurs de Bretagne*, par Ed. Frain. Rennes, Plichon, 1877, in-12, de 148 p. Prix : 3 fr. *Au fil de l'eau*, par Albert Mérat. Paris, Lemerre, 1877, in-12 de 108 p. Prix : 3 fr. — *Les anciens jours*, par H. de Blazac. Paris, Jouaust, 1876, in-8 de 191 p. Prix : 2 fr. 50. — *Les Chants de la montagne*, par Ed. Schuré. Paris, Sandoz, 1877, in-8, de 277 p. 5 fr. — *Poëmes dramatiques*, par A. Mauroy. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 60 p. Prix : 2 fr. 50. — *Premiers vers*, par Henry de Fleurigny. Paris, Jouaust, 1876, in-8 de 60 p. Prix : 2 fr. — *Les Primevères*, par P. Marmottan. Paris, Sandoz, in-18 de 150 p. Prix : 2 fr. — *La Fanfare du cœur*, par L. Solvay. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 84 p. Prix : 2 fr. 50. — *Myrtes et Cyprès*. Paris, Jouaust, 1877, in-12, de 190 p. Prix : 2 fr. 50. — *Printemps et Neige*, par L. Beor. Paris, Chéesé, 1877, in-12 de 118 p. Prix : 2 fr. 50. — *Poésies intimes*, par A. de Larochefoucauld. Paris, Didier, 1877, in-8 de 358 p. Prix : 3 fr. 50 — *Poésies contemporaines*, par Desyr Ravon. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 122 p. Prix : 3 fr. 50. — *Dieu et Patrie; poëmes militaires*, par Marc Bonnefoy. Paris,

Jouaust, 1876, in-12 de 134 p. Prix : 3 fr. — *Rimes de cape et d'epée*, par OGIER D'IVRY. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 228 p. Prix : 3 fr. — *Les Vallonnaises*, par E. VILLARD. Paris, Douniol, 1876, in-12 de 175 p. Prix : 1 fr. 50. — *Ai-je des ailes?* par ANNA ROBERJOT. Paris, Féchoz, 1876, in-12 de 106 p. Prix : 2 fr. — *Antiques et Modernes*, par GERMAIN PICARD. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 72 p. Prix : 1 fr.50 — *Sœur Marthe*, par LE MÊME. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 31 p. Prix : 1 fr. — *Cent fables nouvelles*, composées par un grand-père, par A. F. THÉRY. Amiens, Delattre-Lenoël; Paris, Hachette, 1877, in-18 de 126 p. Prix : 1 fr. 80.— *Le Livre d'un père*, par V. DE LAPRADE. Nouvelle édition. Paris, Hetzel, 1877, gr. in-18 de 247 p. Prix : 3 fr.

Il faut l'avouer, il est plus agréable de faire des vers que d'en lire, à moins qu'ils ne soient tracés par une de ces plumes comme on n'en compte pas beaucoup par siècle. Voilà ce qui explique que de nombreux volumes rimés continuent de paraître et qu'en les parcourant le critique puisse se répéter un vieux quatrain de Gombauld :

> Chacun s'en veut mesler, et, pour moy, je m'estonne
> De voir tant d'escrivains et si peu de lecteurs.
> Je ne sçay quel espoir a bercé mille auteurs
> Tel pense escrire à tous, qui n'escrit à personne.

L'année qui vient de s'écouler et la fin de celle qui l'a précédée n'ont pas été moins fécondes en rimes que des temps plus reposés. On ne peut donc répéter la phrase tant redite : la poésie est morte. Les poëtes du moins ne sont pas morts, et peut-être en aura-t-on trop de preuves tout à l'heure. Il faut convenir, du reste, que si beaucoup de vers fussent, avantageusement pour tout le monde, restés dans les portefeuilles d'auteurs au cœur trop paternel, quelques grandes œuvres ont paru en 1877. On a déjà parlé, dans cette revue, de la *Légende des siècles*, et de *l'Art d'être grand-père*. *Armelle* de M. du Clézieux a aussi été l'objet d'un article spécial et enfin dans l'examen que nous allons commencer, nous aurons à signaler quelques volumes dignes d'être mis en évidence.

De ce nombre, nous paraît l'œuvre d'une femme, Mme Puissan. Grâce aux traditions classiques, pendant longtemps en France, la poésie épique — nous prenons cet adjectif dans sa réelle acception et non dans le sens trop élevé qu'on lui accorde souvent, — la poésie narrative, si on l'aime mieux, ne fut consacrée qu'à de grands hommes ou de grands événements. Nous n'avions pas de poëmes dans le genre d'*Hermann et Dorothée*, par exemple, pas de poëmes racontant des épisodes intimes et mettant en scène des personnages d'une humble condition. *Jocelyn*, autant que je me le rappelle, fut chez nous la première grande œuvre de ce genre, et nous avons contracté si bien l'habitude des vers pompeux que nous avons de la peine à nous faire aux familiarités de l'existence réelle. Malgré les difficultés qu'offre le genre épique appliqué aux peintures et aux accidents de la vie de chaque jour, malgré la facilité trop grande avec laquelle nos vers tombent dans la trivialité en voulant éviter l'enflure et les périphrases, fré-

quemment aujourd'hui on tente d'employer la poésie à des récits familiers. Le *Presbytère de Pouarzel* est une œuvre de cette nature. Deux dates inscrites à la fin du livre : 1860, 1877, nous apprennent que Mme Puissan a mis à la composition de son poëme un peu plus du temps que Tacite considérait comme un long espace de la vie humaine, et il n'y a pas trop à s'étonner de cette persévérante assiduité, quand on songe que le *Presbytère de Plouarzel* contient pour le moins vingt-trois mille vers, vingt-trois mille vers bien faits, bien rimés en général, et qui ont dû nécessiter de fréquentes retouches.

Le défaut de cette œuvre de longue haleine, nous le dirons franchement, est l'absence d'un plan nettement arrêté. Le poëme débute par de touchantes plaintes d'une jeune fille attendant, au bord de la mer, le retour de son fiancé, et l'on ne sait quel est ce fiancé, et l'on n'assiste à son retour qu'à la fin du second volume, qu'après avoir lu environ 800 pages où l'on voit se succéder et se mêler et l'histoire de Reine, jeune Russe qui épouse sans amour Pol, le neveu du curé de Plouarzel, et celle du curé de Plouarzel, et celle de Kerdic, et celle de sa fille Germaine, et celle de Mas et celle de bien d'autres personnages encore, et des traditions, et des légendes, et des tableaux de vieux usages, et des chapitres empruntés à l'histoire même, prenant la Bretagne à l'époque de César, et nous menant par de brillants hors-d'œuvre jusqu'à l'île Sainte-Hélène et à son grand prisonnier. Il semble que Mme Puissan ait voulu donner un cadre à tous ces intéressants et poétiques souvenirs; mais la conception principale manque de clarté, de netteté; l'intérêt s'éparpille sur trop de personnages; il n'y a pas unité d'action, on ne sait à qui accorder ses sympathies parmi toutes ces jeunes filles et tous ces jeunes gens. Enfin au début de l'œuvre, il faut avoir une attention soutenue, il faut relire les mêmes pages — et l'on ne s'en plaint pas trop parce que les vers son beaux — pour tâcher de saisir le fil du récit et le renouer quand il se rompt — ce qui arrive souvent. Or, c'est dans une narration en vers que la clarté est sourtout chose nécessaire. Voltaire disait dans son épître à l'empereur de la Chine :

> Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
> Qui veut que de deux vers côte à côte marchants,
> L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens,
> Si bien que l'on pourrait, en bravant cet usage,
> Supprimer sans regrets la moitié d'un ouvrage ?

Il y a un peu de vérité dans cette plaisanterie, les vers forcément délayent l'idée et donnent au récit une certaine obscurité qu'il faut tâcher de détruire ou de diminuer par la netteté du plan.

Si maintenant nous abordons les détails, nous n'avons guère que

des éloges à donner au poëte; il manie bien le vers épique, si difficile dans notre langue. Si nous descendions à un examen minutieux, nous n'aurions à indiquer qu'un bien petit nombre de rimes insuffisantes, nous n'aurions à blâmer qu'un rare emploi de mots un peu déplacés en poésie, tel que le mot *laideron* qui dépare un alexandrin de la page 25 du premier volume ; nous n'aurions enfin à nous choquer que de quelques périphrases contrastant avec le ton ordinairement simple du récit, *les filles d'Arachnée*, *l'art d'Hippocrate*, *l'art de Gallien*. Il faut prendre la loupe du critique pour voir ces petits et inévitables défauts; ils n'empêcheront pas de lire avec plaisir les épisodes si nombreux, si variés que Mme Puissan a enchâssés dans son œuvre. Il y a dans ces épisodes bien des pages qui suffisent certainement pour assigner à leur auteur une belle place parmi nos poëtes contemporains. Nous voudrions donner un spécimen de ce talent très-réel, mais nous serions trop embarrassé dans notre choix. Le ton varie suivant les sujets, le style d'une page n'est plus celui de l'autre, et il faudrait pouvoir donner des échantillons de tous ces genres différents, de ces belles descriptions du printemps, de l'automne, de ces légendes chevaleresques, de ces pages inspirées par l'histoire. et aussi de toutes ces études de sentiments, dont diverses situations romanesques fournissent le motif au poëte.

Le *Presbytère de Plouarzel* a été publié avec un grand luxe : impression, papier, gravures le recommandent aux bibliophiles, autant que de beaux vers et de généreux sentiments le recommandent à la classe moins nombreuse, hélas! des sincères amis de la poésie.

— Le livre de M. Yrtal est encore un poëme ou plutôt un roman poëme. Dès qu'il s'agit d'un *Mariage sous la Terreur*, il doit être question de l'union d'une aristocrate et d'un républicain. C'est là une situation déjà bien des fois exploitée et assez récemment dans un drame joué aux Français, *Jean d'Ascier;* mais le livre de M. Yrtal a la priorité sur cette pièce autour de laquelle on a voulu faire un certain bruit. Mlle de Saint-Bris épouse Jean Lenoir, fils d'un notaire, son ami d'enfance, du reste, pour sauver son père. Le malheureux vieillard meurt peu après cette mésalliance, tandis que Jean Lenoir va combattre à la frontière. Mlle de Saint-Bris, réduite à la misère, est recueillie par Mme de Grandchamp, dont le portrait est bien esquissé et qui appartient encore quelque peu par la facilité de ses principes à la triste époque de la régence. Son fils, qui a de grandes qualités, n'est que trop digne de sa mère par certains côtés. Il devient amoureux de Louise qui, croyant être certaine de la mort de Jean Lenoir, se décide à épouser le marquis. Jean Lenoir lui-même arrive au moment où le mariage va être célébré. Croyant que sa femme — car il me semble que Louise l'était parfaitement devant Dieu, puisque, page 76, un vieux

prêtre a béni son union — croyant donc que Louise aime le marquis de Grandchamp, le fils du notaire n'hésite pas à se sacrifier et s'éloigne. Après ce départ qu'accompagnent divers épisodes, le poëte nous fait assister à un duel bien conté : un mari outragé tue dans ce combat l'amant de sa femme qui n'est autre que M. de Grandchamp ; Louise, restée veuve, et cette fois tout de bon, finit par épouser ou répouser Jean Lenoir, que l'empereur a fait général et marquis de Saint-Bris.

Il y a de l'intérêt dans ce roman. Il est bien entendu, quoique nous ne l'ayons pas dit, que Jean Lenoir a pour sa femme un profond amour et, comme

Amor a nullo amato amar perdona

il y a chez Louise quelque réciprocité d'un sentiment qu'elle ne veut pas s'avouer d'abord. Nos vers, nous le disions tout à l'heure, sont difficilement maniables, dans le genre épique ; ils vont aisément d'une pompe traditionnelle à une familiarité qui touche à la prose. M. Yrtal n'a pas su toujours éviter ce mélange de tons disparates. On pourrait aussi lui reprocher des phrases écrites trop vite, quelques rimes mauvaises, telles par exemple qu'*oreilles* et *nouvelles* (p. 57). Il ne faut pas oublier après tout qu'*Un mariage sous la Terreur* est plutôt un roman qu'un poëme. Les caractères y sont du reste bien tracés, mais la Bretagne et la Vendée offraient d'autres types que des personnages tels que la marquise de Grandchamp et son fils. Il serait bientôt temps de renoncer à douer le roturier de toutes les vertus et le gentilhomme de tous les vices. Cette antithèse devient un peu vieille. Le bon Berquin la mettait déjà en œuvre dans les petits drames enfantins qu'il écrivait avant la Révolution. Qu'on ne croie pas, d'après cette observation, que M. Yrtal soit un apologiste d'une sanglante époque ; il a, pour la maudire, d'énergiques paroles, et son marquis de Saint-Bris, le père de l'héroïne, est peint très-favorablement. Si M. de Grandchamp ne vaut pas mieux, c'est que, sans doute, c'était nécessaire à l'ordonnance du roman, et j'arrive un peu là comme cet ambassadeur d'Espagne qui, s'opposant à la représentation d'une tragédie sur Don Carlos, s'écriait : mais pourquoi le poëte a-t-il été prendre ce sujet-là ?

— *Une martyre*, de M. l'abbé Buis, nous transporte encore à l'époque révolutionnaire ; mais M. Buis n'a pas pris une héroïne imaginaire. La martyre, c'est la reine. On sent, à la lecture de ce poëme, qui n'a pas moins de quatorze chants, assez courts, du reste, que Marie-Antoinette a inspiré à l'auteur une vive admiration et une profonde pitié. Quand on est ému, on émeut. *Si vis me flere*... il y a des passages touchants dans cette œuvre ; mais, si M. Buis avait eu près de lui cet ami sincère dont Horace a parlé, cet ami aurait pu lui donner quelques bons avis. Peut-être lui eût-il démontré toutes les difficultés qu'il y a

à traiter un sujet moderne où les souvenirs d'une histoire récente viennent à chaque instant empêcher le lecteur d'admettre les fictions du poëte. Un Italien d'un beau talent et d'un vilain caractère, Monti, a. il est vrai, raconté, dans la *Basvilliana*, de sanglants épisodes de la Révolution; il a eu, notamment pour la mort de Louis XVI, des vers et des conceptions dantesques; mais le monde merveilleux des âmes où le poëte se transportait lui donnait des libertés qu'il n'aurait pu avoir en restant dans le monde réel, et il n'avait pas à craindre de se voir contredire par l'histoire. Le censeur recommandé par Horace, une fois le sujet admis, aurait sans doute engagé M. Buis a remanier bon nombre de passages : il lui aurait indiqué bien des pages d'un style traînant, des rimes défectueuses, telles qu'*épée* et *portée*, des vers faux comme celui-ci :

Le dévouement pieux que laissa voir l'ouvrière.

— Puisque nous avons commencé par parler de la poésie épique, ou — si de vieilles habitudes donnent à ce mot une acception trop grandiose — de la poésie narrative, ouvrons les deux gros volumes de M. Placide Cappeau, quelle que soit la différence de ton qu'ils offrent avec les livres précédents. L'un de ces deux gros volumes contient le texte et la traduction d'un poëme languedocien de l'abbé Favre, *le Siége de Caderousse*. Ce poëme, dans lequel est traité d'une façon comique un épisode de l'histoire du Comtat, appartient à ce qu'on pourrait appeler la poésie populaire lettrée. Favre, qui vivait au siècle dernier, se place à côté de Rancher, l'auteur niçois de la *Nemaida*, de Brondex qui a écrit, en patois messin, une œuvre charmante, *Chan Heurlin*. Tous ces poëtes, employant des dialectes, à moins de s'appeler Goudoulin, Jasmin, Despourrins, Roumanille, Mistral, n'ont pas vu leur réputation franchir les limites de leurs provinces. On doit remercier M. Cappeau de nous avoir mis à même de comprendre le poëme assez original de Favre. Il l'a bien traduit, dans le même rhythme; mais, il faut l'avouer, souvent ce qui est joli dans le dialecte languedocien devient vulgaire en passant dans nos petits vers français de huit syllabes, qui tombent si aisément dans la prosaïsme et ne conviennent guère qu'à des œuvres de dimensions restreintes. Ces vers sont encore ceux que nous retrouvons dans le second volume de M. Cappeau, où cette fois le poëte a voulu voler de ses propres ailes. Le *Château de Roquemaure*, qui ne compte pas moins de vingt chants, a pour sujet un chapitre de l'histoire de la Provence. M. Cappeau a lu souvent certain poëme fort en vogue au siècle dernier; cela se reconnaît à sa manière et donne à son œuvre quelque chose d'un peu vieillot : on se fatigue de toutes ces petites lignes qui n'ont fréquemment de la poésie que la rime et la mesure. M. Cappeau a aussi pris à ses modèles des préjugés, des incrédulités et des impiétés que, non content d'avoir mis en vers, il s'est complu à délayer dans de longues notes finales. M. Cappeau nous assure pour-

tant, dans sa préface, qu'il est profondément religieux ; il est vrai qu'il ajoute que c'est à la manière de Lamennais, ce qui explique tout de suite que, dans le même paragraphe, il attaque violemment l'Église. Dans cette même préface, M. Cappeau nous apprend encore qu'il n'est qu'un industriel et que, sans plan, sans étude, il a voulu élever un monument à son pays natal. Avec quelques études de plus, il est certain que M. Cappeau n'eût pas répété contre la religion des attaques surannées et n'eût pas raconté qu'au temps de Louis XIV, *les plus grands talents n'étaient rien sans une estampille de noblesse.* Toutes ces ignorances, tous ces préjugés, toutes ces préventions ne nous empêcheront pas de convenir que M. Cappeau n'ait de la facilité souvent, de la verve quelquefois. C'est dans ses poésies provençales qu'il se montre le plus à son avantage. Ce sont de jolies pièces, harmonieuses et pleines de sentiment, que l'*Ana* et *lou Veni* (le Départ et le Retour). L'épître à Mistral et à Roumanille est spirituelle ; dans *lou Rei de la favo* (le Roi de la fève), où les pauvres rois sont d'ailleurs très-maltraités, il y a de l'énergie et du talent. J'aime moins *lou Papaioun* (le Papillon). Quant à la rose, il ne devrait plus être permis d'en parler après les délicieux vers de Ronsard :

> Mignonne, allons voir si la rose
> Qui, ce matin, avait desclose
> Sa robe empourprée au soleil.....

— M. Ristelhuber est un érudit; il a donné de bonnes éditions de quelques vieux livres ; il a beaucoup lu les anciens poëtes et a retenu de son commerce avec eux une manière de dire, certaines formes de vers qui peuvent quelquefois déconcerter les lecteurs habitués à plus de pompe et d'harmonie. En 1875, l'Institut génevois offrit un prix à la meilleure traduction en vers français de quatre ballades allemandes : *Die Kraniche des Ibycus*, de Schiller ; *Klein Roland*, d'Uhland ; *Der Gerenne Eckart*, de Gœthe, et le *Lied der braven Mann*, de Burger. Ce sont ces quatre belles ballades dont M. Ristelhuber a réuni les traductions dans un joli volume. Elles n'ont pas obtenu le prix proposé, peut-être à cause de cet aspect archaïque dont nous parlions tout à l'heure ; le vers de l'auteur a quelque chose d'un peu rude qui a pu effaroucher des oreilles plus ou moins académiques, mais qui ne messied pas, ce nous semble, dans des sujets empruntés au moyen âge. Dans son *Petit Roland*, notamment, on remarque de bonnes stances, rendant bien l'original et conservant comme l'empreinte un peu abrupte de nos vieux poëmes. Des notes intéressantes terminent ce livre, tiré à petit nombre.

— Pour parler comme on l'eût fait au siècle passé, Apollon et Diane peuvent très-bien marcher de compagnie. De tout temps,

on a vu des chasseurs cultiver la poésie. Le beau Gaston Phébus a laissé de jolis vers en bearnais :

Aqueres mountines
Que ta haüte soun.....

Il a laissé, de plus, tout un poëme sur la chasse. De même a fait le seigneur de Fontaine-Guérin. Le bon Jacques du Fouilloux, dans sa *Venerie*, a donné plusieurs échantillons de sa facilité à versifier, et n'a pas dédaigné de chanter les pastourelles du pays de Gastine en Poitou. Très-longue serait la liste des poëtes chasseurs; elle vient de s'augmenter du nom de M. Charles Yger, qui, dans des vers faits facilement — un peu trop quelquefois — s'est plu à décrire les diverses sortes de chasses, à dépeindre les animaux qui en sont l'objet, et à raconter avec verve divers épisodes cynégétiques. En alexandrins, il nous donne la recette d'un pâté de lièvre, d'une manière si claire, si nette, que tout cordon bleu pourrait sans peine confectionner ce fameux pâté sous sa dictée. J'ai cherché vainement, dans le livre de M. Yger, un chapitre sur la chasse au miroir — qui n'est certe pas à dédaigner, et aussi — allant d'une extrême à l'autre — un chapitre sur le sanglier. Voilà deux lacunes à combler. De très-jolis dessins de M. Eugène Bellecroix, au nombre de douze, accompagnent le texte imprimé chez Didot. Les chasseurs lettrés aimeront à placer cet élégant volume à côté des livres d'Eléazar Blaze.

— Il n'y a pas à chercher une transition entre *A travers bois, prés et sillons* et un poëme sur les miracles de Lourdes. M. l'abbé Chambaud a, dans douze chants, raconté la merveilleuse histoire de Bernadette. Toute intéressante qu'elle soit, elle n'offrait peut-être pas la donnée d'un poëme, et la prose de M. Henri Lasserre est si bonne que je ne sais si les plus beaux vers la pourraient faire oublier. On reconnaît, du reste, que M. l'abbé Chambaud a écrit son livre avec enthousiasme. Cet enthousiasme a même agrandi quelquefois ce qui frappait ses yeux. Je ne reconnais plus le petit fort de Lourdes, sur son petit rocher, dans la *sombre citadelle* comparée à un *nid de vautour*. D'autres descriptions sont mieux réussies, et le poëte a bien peint sa pieuse et modeste héroïne. L'œuvre de M. l'abbé Chambaud est précédée d'une lettre très-flatteuse de Mgr l'évêque d'Angoulême.

— M. l'abbé Hovine a tenté de célébrer le long et glorieux pontificat de Pie IX. Son livre commence par l'avénement du grand pape et suit exactement la marche des événements. Toutefois l'œuvre de M. Hovine n'est pas épique, elle est bien plutôt lyrique. Ces événements que le poëte rappelle, il ne les raconte pas comme le ferait un historien, mais il trouve dans chacun d'eux le motif d'une inspiration

qui tient de l'ode et qui s'exprime dans des rhythmes différents traités d'ailleurs avec habileté. L'auteur, cependant, se permet une licence que je signalerai, sans la lui reprocher. Il n'hésite pas à faire entrer dans son vers le nom de Pie, sans que, comme l'exigent les règles assez absurdes de notre versification, le mot suivant commence par une voyelle ou une *h* muette.

— Avec le livre de M. Hovine nous sommes arrivé à la poésie lyrique, et en nous occupant à présent du volume très-remarquable qui porte le titre de *Roma*, nous nous retrouvons encore dans le même ordre d'idées tout à fait catholiques. M. Victor Chrétien est un poëte énergique ; il rappelle souvent, par la verve, par l'emportement même de ses pensées et aussi par un rhythme ferme, les fameux iambes de M. A. Barbier. La pièce intitulée *Profession de foi* donne, dès le début du livre, une opinion favorable, que ne démentent pas les autres morceaux qui composent le volume. Parmi ceux-ci, nous citerons surtout : *Au roi Galantuomo*, *les Litanies* et *le Festin de Balthazar*. Il y a dans tout ce livre un talent réel, une fougue qui entraîne. Il y a là la promesse, et déjà mieux que la promesse d'un vrai poëte. M. Chrétien ne s'arrêtera pas dans cette bonne voie, et nous espérons bien souvent avoir à parler de lui, car il doit être jeune encore ; aussi ne lui reprocherons-nous pas quelques excès d'indignation : le temps n'atténue que trop tôt ces exhubérances si rares dans notre siècle débile.

— Des parents ont eu la bonne pensée de recueillir les poésies inédites du comte Lafond, ce grand homme de bien, ce catholique si fervent, dont M. Veuillot fait en tête de ce recueil un beau portrait qui doit être très-ressemblant. Pour qu'il occupât une plus grande place dans l'histoire de la littérature contemporaine, il n'a peut-être manqué à M. Lafond que d'en occuper une moins grande dans la société. L'aiguillon de la nécessité lui a manqué comme le dit son biographe. L'humilité chrétienne put aussi empêcher le comte Lafont d'accorder une grande importance à ses plaisirs littéraires. C'était cependant un vrai dilettante en poésie, comme en beaux-arts ; qu'on lise son sonnet *linquenda tellus :*

> Parmi tous les regrets des biens que la Mort prend,
> Horace en oublie un qui n'est pas le moins grand ;
> Le regret en mourant de ne plus lire Horace.

Ce sont de très-jolis vers que ceux que le comte Lafond, au début de son livre, adresse à la Muse, et il y en a bien d'autres encore dans son volume qu'on lira avec plaisir.

Sans doute, si M. Lafond eût publié lui-même ce volume, il y eût fait des corrections et peut-être des suppressions, mais les mains amies qui ont classé ces diverses pièces ne pouvaient se permettre aucun

changement de ce genre. La mort avait fait de ces vers des reliques qu'il fallait respectucusement toucher. Au reste, pour dédommager de quelques stances tombées trop vite d'une plume facile, il y a bien des pensées justes et bien dites, dites vraiment en poëte; il y a aussi de généreux sentiments qui font de ce recueil une saine lecture.

—Bien que *Les deux frères martyrs* soient une œuvre dramatique, il y a certes assez de poésie dans cette œuvre pour que nous puissions et même devions nous en occuper ici. Saint Donatien et saint Rogatien sont les héros de ce drame-mystère qui a obtenu la première mention honorable au Congrès des œuvres catholiques ouvrières, et qui fut représenté par les élèves des Frères avec un succès attesté par une lettre de Mgr Fournier, évêque de Nantes. Ce succès était très-mérité ; le modeste auteur anonyme méritait mieux, selon nous, qu'une mention honorable ; ses vers sont harmonieux, bien frappés, richement rimés, ses dialogues bien coupés, ses caractères tracés et indiqués avec précision. Dans un passage, le poëte ne nous paraît pas avoir donné à l'un de ses personnages le langage de la situation. Quand le gouverneur de Nantes apprend que son second fils vient aussi d'embrasser le christianisme, il n'y a pas assez de stupeur dans les paroles du père païen. Trois ou quatre mots, un cri même, eussent mieux valu que deux vers d'un ton assez faible. Une observation toute de détail : je crois que Rogatien, Donatien, doivent former quatre syllabes. Ce qui frappe dans cette production dramatique, c'est une intelligence des exigences de la scène faite pour donner à penser que l'auteur eût pu obtenir ailleurs de plus éclatants succès. Au début de la tragédie, cela a été une heureuse idée de faire contraster les chants de l'orgie païenne avec les cantiques des chrétiens. Plusieurs autres fois, l'auteur a employé fort à propos la poésie lyrique qu'il sait manier avec habileté.

— Revenons à nos lyriques, et hâtons-nous, car voilà encore bien des volumes qui attendent une mention. Les *Nouvelles poésies chrétiennes*, de M. Francis Goulin, sont pleines d'excellentes intentions que, malheureusement, les vers ne valent pas. Il y a beaucoup de prosaïsme dans ces poésies, et les sujets traités exigeaient souvent des développements que l'auteur ne leur a pas donnés. Mais, après tout, si quinze vers de cinq syllabes ont suffi à M. Goulin pour célébrer la naissance de M. le comte de Chambord, et si cette petite pièce ne rappelle en rien les belles odes de Lamartine et de Victor Hugo, M. Goulin a, sur les deux grands poëtes, l'avantage d'être resté inébranlable dans ses croyances — ce qui est bien quelque chose.

— *Les Fleurs de Bretagne*, de M. Edmond Frain, sont inspirées par de pieuses et bonnes pensées, mais révèlent quelques inexpériences de versification. Ainsi, le poëte n'hésite pas à faire rimer *temps* avec

sang (p. 1), à mettre de suite des rimes féminines d'espèces différentes (p. 5, 41). A côté de ces négligences, on remarque des tirades écrites avec une certaine ampleur.

— Après le Breton, voici le Parisien. M. Albert Mérat trouve que

Le ciel le plus doux est encor
Celui qui brille sur Asnières.

Ce sont les environs de Paris qui lui fournissent ses petits tableaux, tracés souvent avec grâce et vérité, mais qui finissent par sembler un peu monotones. Le poëte ne prend pour tâche que d'esquisser ce qu'il a sous les yeux, *les Trains du dimanche*, par exemple. Plus d'une fois, par la richesse de ses rimes, la facilité de son rhythme, la vérité de ses descriptions, l'originalité de ses images, M. Albert Mérat m'a fait souvenir de Saint-Amand — pour lequel Boileau a été bien injuste. M. Mérat me l'a rappelé non-seulement par les *beaux côtés*, mais aussi par les mauvais; par des comparaisons forcées, par des incorrections.

La flamme embaume le sapin.

M. Mérat a probablement voulu dire que le sapin embaume la flamme. Ce qui manque surtout dans *Au fil de l'eau*, c'est le sentiment, la pensée, l'âme. M. Mérat n'a voulu faire de la plume qu'au crayon.

— Y siempre el pasado
Fue mejor,

dit un vieux et charmant poëte, George Manrique. Ces vers mélancoliques auraient pu servir d'épigraphe aux *Anciens jours*, de M. Henri de Blazac. Ce sont tous ses souvenirs, souvenirs du pays natal, de l'enfance, de la jeunesse, des voyages lointains, que le poëte se plaît à rappeler dans des vers faits facilement, rimés richement.

Je lis Gautier, Hugo, Banville,
Le soir assis au coin du feu....

écrit quelque part M. de Blazac, et on eût deviné sans qu'il nous l'apprît quels sont ses auteurs favoris. Le premier et le dernier semblent surtout avoir eu de l'influence sur lui. C'est à leur école qu'il a appris à manier le rhythme. S'il respecte grandement la rime, il a moins d'égards pour la césure :

La file noire des — chameaux, les cieux d'airain ...

On pourrait citer bien des vers aussi disgracieusement coupés, sans doute par un parti pris plutôt que par négligence.

— M. Arthur Mauroy aime les sujets lugubres. En ouvrant son volume, on trouve une eau-forte représentant une guillotine, et, dès sa première pièce, intitulée *l'Échafaud*, le poëte se complaît dans les détails d'une exécution. M. Mauroy appartient à une école qui pousse trop loin le respect de la rime irréprochable, ce qui fait que le vers l'est quelquefois moins. C'est ce respect de la rime qui a poussé le poëte à qualifier l'amour de *recors* — après tout M. Hugo a bien parlé

d'un *ver chassieux* — et à dire un souvenir *défunt*. M. Mauroy prodigue trop les épithètes et nous semble trop hardi dans ses images, comme lorsqu'il fait d'un nuage un gigantesque éteignoir; trop hardi aussi avec la langue, comme lorsqu'il invente le mot *prostrée*. Nous ne voyons pas pourquoi ce petit volume s'appelle *Poëmes dramatiques*.

— *Les premiers vers* de M. Henry de Fleurigny peuvent faire espérer qu'ils ne seront pas les derniers. Il y a de la facilité et du sentiment dans cet essai. C'est une jolie pièce que celle qui est intitulée *Promenade*, et l'on pourrait emprunter de bons vers à diverses pages de son volume. On pourrait y signaler aussi quelques inexpériences, de mauvaises rimes, telles que *épées* et *trophées*, et quelques fautes de mesure.

— Qu'est-ce que l'auteur des *Primevères?*

> .... C'est un rimeur nouveau,
> Dont la muse au printemps de fleur en fleur voltige,
> Comme un *tendre* oiseau,

La vérité eût voulu ici un papillon — ce qui, du reste, n'eût pas été bien neuf—mais la rime a voulu un oiseau, et la mesure a voulu qu'il fût tendre. La rime, cette servante maîtresse, a encore bien d'autres fois fait faire ses volontés à M. Marmottan. L'auteur des *Primevères* doit être encore très-jeune; qu'il ne se presse pas trop de produire.

— C'est encore un jeune homme évidemment que M. Solvay. La *Fanfare du cœur* n'est guère qu'un recueil de poésies amoureuses qui ne se distingue pas d'autres volumes du même genre. Le vieux Cupidon, relégué dans les madrigaux du siècle dernier, y refait de fréquentes apparitions; mais, au siècle dernier, on n'eût pas dit :

> O marquise, viens-nous-en
> Courir à deux la broussaille,

— *Les Chants de la montagne*, de M. Édouard Schuré, auraient pu aussi bien être appelés chants de la vallée. L'auteur débute par une dédicace où la liberté joue un grand rôle, et dans laquelle elle est invitée à rompre la chaîne séculaire :

> Que les *noirs* oppresseurs redoublent sans *rougir*.

Appartenant aussi aux idées nouvelles — vieilles comme le monde et remontant au meurtre d'Abel. — M. Éd. Schuré rime néanmoins quelques petites ballades moyen âge, avec pages, châtelaines, croisés. On trouve même, dans son livre, quelques pièces écrites sous une influence religieuse — et ce ne sont pas les plus mauvaises — telle est la *Vierge des Alpes*. M. Schuré, dans les morceaux lyriques, ne manque pas d'un certain élan ; son rhythme a de l'harmonie. M. Schuré prend un peu trop ses aises avec la rime et la langue :

> La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

Soit, mais pas au point, si elle est *poupées*, de correspondre avec *fagot-*

tées — mot peu poétique, d'ailleurs — ni au point de devenir *langue charlatane*, parce qu'un vers plus haut, on lit *froide courtisane*.

— M. Georges Eckoud, en publiant *Myrtes et Cyprès*, a voulu savoir le nombre de fidèles que la Muse compte encore, s'assurer par lui-même si le siècle est tout à fait indifférent à la poésie. M. Eckoud s'est-il demandé s'il avait toutes les qualités voulues pour faire une telle expérience ? Vraiment son livre ressemble à trop d'autres volumes pour que le public soit fort coupable de rester insensible à son apparition. Dans *Myrtes et Cyprès*, on peut remarquer les traces de nombreuses influences. Le *Chant du gondolier* est un souvenir des tours de force rhythmique des *Orientales*. *Xaviola* est une sorte de conte inspiré par une lecture de Musset ; mais Musset n'aurait pas écrit ce drôle de vers :

Et dit l'abbé *tout chose*.

Il y a d'étranges expressions dans le livre de M. Eekoud ; il parle quelque part d'un couple *folichon*. On peut aussi signaler des rimes qui ne riment pas : *douter* et *baigner*, par exemple ; des oublis des règles de la versification, des vers faux. Dans une ode à la France, M. Eekoud semble ne s'être pas souvenu que le corps de Napoléon n'est plus à Saint-Hélène et s'être figuré que Nancy a été annexé par la Prusse. — C'est bien assez de Strasbourg et de Metz.

— M. Béor, qui a déjà publié plusieurs volumes, est l'auteur de *Printemps et Neige*. M. Béor traite des sujets très-variés ; il affectionne le sonnet qu'il écrit souvent avec facilité. M. Béor a consacré plusieurs petits monuments de quatorze vers à quelques-uns de nos grands hommes et aussi à la célébration de diverses vertus. Ses inspirations sont généreuses, et il n'est pas un de ces libres-penseurs qui, selon l'expression de Gilbert, voudraient faire le ciel vide. Ce qu'on peut reprocher à M. Béor, c'est quelquefois un peu de prosaïsme. En général, ses rimes sont bonnes. Cependant, dans un sonnet où il salue le soleil républicain, il a eu le tort de pousser l'amour de la liberté jusqu'à vouloir faire rimer *sème* avec *promène* (p. 47).

— M. le comte Aymar de la Rochefoucauld a publié un nombre considérable de vers, sous le titre de *Poésies intimes*. M. de la Rochefoucauld fait évidemment les vers avec beaucoup de facilité, avec une facilité dont il devra se méfier. Il semble que la rime mène son imagination et que le plaisir de faire retentir de sonores consonnances lui fasse oublier la pensée. Ce n'est souvent qu'une sorte de musique de mots. Plusieurs sonnets sont indiqués comme traduits de Pétrarque. Nous aurions cru que, là, guidé par le maître, M. de la Rochefoucauld se serait moins laissé entraîner par son imagination et que ses vers auraient offert quelque chose de plus net. Mais nous ne retrouvons rien

du poëte italien dans les quatrains et les tercets mis sous son patronage. Ainsi le sonnet XLIX :

Per mirar Policleto a prova fiso
Con gli altri chi ebber fama di quel arte,

n'est certainement pas rendu, pas indiqué même, dans le sonnet :

Ses blonds cheveux étaient tout épandus ;
Les doux zéphyrs en faisaient mille tresses.
Ses yeux, qui n'ont que des regards perdus,
Étaient alors scintillants de caresses.

— Les *Poëmes contemporains* étalent à leur première page une de ces lettres hyperboliques dont M. Hugo a le privilége. M. Desyr Ravon est un reflet du maître ; antithèses gigantesques, trivialités, rhythme sonore, il a cherché à copier M. Hugo et n'y a quelquefois pas mal réussi, surtout quand il a voulu imiter les étrangetés du grand poëte. On pourrait croire alors à une parodie. Le front d'une jeune femme :

Rougit exquisement comme un marbre qui saigne.

A M. Hugo lui-même, M. Ravon dit :

Verse-nous largement le vin de l'idéal
Qui *rosoie* en ta coupe et comme un *rubis luit.*

M. Ravon n'eût pas mal fait de terminer son recueil par un glossaire destiné à l'explication des mots de sa création, tels que *rosoier*, *veule*, *ululler*, etc. M. Ravon est trop révolutionnaire en tout pour s'inquiéter des lois de la grammaire et du goût. En politique, il aime Danton et traite les députés de *séniles caboches ;* en fait de croyance, il est athée et espère que ses restes se confondront dans le grand tout, que son sang servira à colorer les fruits, que ses os feront du marbre, que ses chevaux *blondiront* dans l'or des moissons. — Il eût manqué à ce volume quelque chose, si on n'y eût trouvé une ode à Garibaldi, et il eût manqué quelque chose à cette ode, si on n'y eût trouvé une insulte à notre armée.

— M. Marc Bonnefoy, qui n'est pas resté, comme un trop grand nombre de ses confrères, à l'écart des épreuves et des douleurs de ces derniers temps, a écrit *Dieu et Patrie* sous l'inspiration qui a valu à M. Deroulède une si juste et si prompte renommée. Comme M. Deroulède, il a servi sans doute la France de son épée. Ses vers ont moins d'originalité et de verve que ceux de M. Deroulède, ils ont subi l'influence de traditions plus classiques, mais ils expriment aussi les plus nobles pensées de dévouement et d'abnégation. Comme son émule, il a consacré une pièce à Jeanne d'Arc et s'est encore souvenu en beaux vers de la bonne Lorraine, à la fin d'une épître adressée à M. Deroulède lui-même.

— C'est à M. Deroulède que M. d'Ivry a dédié ses *Rimes de cape et d'épée.* Ce titre seule indique la nature du livre. C'est aussi un

poëte soldat à qui nous avons affaire. Il a des inspirations patriotiques et belliqueuses, mais le souvenir de Musset lui en a donné beaucoup d'autres moins graves. M. d'Ivry a la verve et l'esprit gaulois. On lit volontiers ses vers qui ont surtout la jeunesse pour muse; mais, si le volume eût été moins gros, il eût été meilleur. M. d'Ivry est-il bien sûr que certains mot terminés en *ion* aient été comptés par lui à leur mesure exacte ?

— Nous voyons d'après sa préface que M. Villard s'est reconnu poëte tardivement. Si le proverbe n'était pas si vulgaire, nous dirions mieux vaut tard que jamais, quand on a vraiment reçu l'influence secrète dont parle Boileau. Et M. Villard l'a reçue. Il a la pensée, le sentiment, le rhythme. Il a cette chose de plus en plus rare, une certaine originalité. Il y a dans ses vers un mélange d'inspirations très-élevées et de familiarités empruntées à la vie réelle et même à la vie rurale. Il y a là, tout à la fois, des réminiscences de Virgile et des échos de la poésie populaire. M. Villard a donné à son livre le titre de *Vallonnaises*, du lieu même où elles sont nées, d'un coin du département de l'Ardèche. Les paysages méridionaux ont été rendus avec éclat par M. Villard. Comme partie matérielle, le recueil de M. Villard offre quelques points à la critique. Nous y avons remarqué cet hémistiche impossible :

Il s'élance sur le — pavé cabriolant.

Et cet autre :

..... se tenant par la main,
Ils suivirent pares — seusement le chemin.

M. Villard est content de ce vers; nous le voyons par une note, et trouve que l'irrégularité de la césure donne au rhythme une allure conforme à celle qu'on a voulu exprimer. Nous ne saurions être de son avis et remarquons, en outre, que c'est tout au plus si ce malheureux adverbe paresseusement est français. M. Villard a aussi des vers de treize pieds, nombre fatal, surtout dans des vers qui n'en doivent avoir que douze. Si nous nous montrons un peu sévère pour ces petits détails, c'est justement parce que le talent de M. Villard nous inspire une vraie sympathie.

— Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être encore un romancier, critique à ses heures, qui avait nom Marie Aycard. Ce prénom féminin causa toutes sortes de quiproquos. Je m'en suis souvenu en lisant les noms d'Anna Roberjot. Je pensais avoir affaire à une femme; mais les premiers vers du livre semblent pour le moins d'un mari et même d'un mari fort tendre. Ils sont jolis, ces vers, comme beaucoup d'autres du même volume. Il y a là de l'esprit, du sentiment, des images justes et gracieuses. Ce que j'aime le moins de tout le volume, c'est le titre qu'il porte : *Ai-je des ailes ?* A cette

question, du reste, je réponds : Oui, sans hésiter. Je ne dis pas que ce soient des ailes de grande envergure, des ailes à transporter sur les plus hautes cimes, mais elles sont agiles et diaprées, comme celles d'un papillon.

— *Antiques et modernes* est le titre d'un petit volume où sont tour à tour traités des sujets anciens et contemporains. M. Gustave Picard, qui n'en est pas à ses premières armes, a le vers agréable, aisé, et semble surtout destiné à réussir dans des compositions visant au sentiment et à l'esprit. Il aime assez le vers satirique, mais ne fait pas de longues satires, comme au temps passé. Il se contente de quelques portraits bien touchés, tels que le gommeux, la grisette. Ces deux morceaux sont fort jolis. Le second nous montre d'abord la grisette telle, à peu près, que l'a célébrée Béranger, et ensuite la dame du demi-monde. Il y a de bons traits d'observation et une inspiration morale qu'on peut souvent louer dans les pages de M. Picard. Deux fables bien tournées terminent ce volume.

— M. Germain Picard a encore écrit un petit poëme : *Sœur Marthe*. Les sentiments en sont excellents, les vers en sont élégants et faciles, mais cela manque un peu de relief. M. Picard est porté à un peu de causticité, et, là, il n'y avait pas matière à épigramme. Nous croyons que son genre est ailleurs.

— Puisque nous venons de parler de fables, n'oublions pas celles qu'a fait paraître M. A.-F. Théry. L'auteur les a composées pour ses petits-enfants, et ne s'est que difficilement décidé à les communiquer au public. Il eût été dommage de les laisser en portefeuille. Ces petits apologues bien écrits, bien pensés, offrant une morale saine, seront très-appréciés des jeunes lecteurs, ce qui n'empêchera pas des hommes de tout âge de les lire avec plaisir. Que ceux-ci ne se laissent donc pas influencer par l'apparence de livre scolaire que, trop modeste, l'auteur a donnée à son recueil ; il diffère beaucoup, comme aspect, de la plupart des volumes qui nous ont occupé. Presque toutes les autres publications poétiques que nous avons examinées sont éditées avec luxe, par Lemerre, par la Librairie des bibliophiles, par Didot, ornées quelquefois de gravures. Les poëtes ont toujours aimé à parer ainsi les produits de leur génie. Pour qui donc, au dix-septième siècle, a été fait un joli rondeau ? Il y est question d'un livre imprimé par un Jouaust de ce temps-là ; on en vante le papier, le caractère, les vignettes :

> .....Tout en est beau,
> Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
> A La Fontaine.

— Tandis que les nombreux volumes que nous venons de nommer faisaient pour la première fois leur apparition, la Librairie Hetzel a

publié une nouvelle édition du *Livre d'un père*. C'est une bonne fortune pour nous d'avoir à dire quelques mots de cette grande œuvre. L'amour paternel, l'amour de la patrie, les sentiments les plus doux et tour à tour les plus héroïques ont inspiré ces beaux vers, qui seront lus, admirés, appris dans toutes les familles françaises et chrétiennes. Il est impossible de mieux peindre que ne le fait M. de Laprade les affections qu'on trouve au foyer domestique, les petits épisodes de la vie intime. Quelquefois on a un peu la crainte que le père ne devienne trop tendre pour ses enfants, qu'il ne les amollisse par tant d'amour et de soins; mais, comme tout à coup le citoyen se montre! les nobles conseils que donne le poëte, et quels sacrifices il est disposé à faire pour la France humiliée et meurtrie ! Comme tout le ramène à ces pensées de devoir et d'abnégation ! Qu'on lise le *Petit soldat,* où elles sont admirablement exprimées, qu'on lise tout le volume, qui se résume dans ces stances :

Ne soupirons plus mollement,
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment ;
Place à la foi ferme et vivante.

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes.
Nous avons eu trop de rêveurs ;
Soyons des hommes !

On ne trouve pas, dans le livre de M. de Laprade, les mièvreries, les enfantillages, les vers paternes qu'un grand poëte a mêlés à tant de violences et d'indignes personnalités. L'imagination y est moindre, mais combien nous préférons le *Livre d'un père* à *l'Art d'être grand-père !* Ce qui donne au volume de M. de Laprade une si haute portée, ce sont surtout les croyances que M. Hugo a reniées et prises pour objet de ses dérisions. M. de Laprade a fait une œuvre qui honore l'époque où elle s'est produite; il a montré quelle doit être, dans les temps d'épreuves, la mission fortifiante de la poésie. Puisse cet exemple être compris et suivi !

JEAN DE VILLEMAURY.

THÉOLOGIE

Hermæ Pastor græce, addita versione latina recentiore e codice Palatino, recensuerunt et illustraverunt OSCAR DE GEBHARDT, ADOLPHUS HARNACK. (Fait partie des *Patrum apostolicorum opera. Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus.* Editio post Dresselianam alteram tertia. Fasciculus III.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1877, in-8 de LXXXIV et 287 p.

Il y a quelques années à peine, on ne possédait que quelques rares fragments du texte original d'Hermas et une vieille traduction latine.

L'édition des Pères apostoliques de M. l'abbé Migne, en 1857, n'a pu reproduire que l'antique version latine, avec quelques lambeaux grecs tirés des citations des auteurs anciens. Les choses ont bien changé depuis. Les bibliothèques de l'Orient sont comme un trésor inépuisable pour l'ancienne littérature chrétienne et celles de l'Occident contiennent aussi, quoique en moindre nombre, des richesses inexplorées. On ne peut plus répéter aujourd'hui, comme l'a fait M. Migne, les paroles de Galland : *quamvis textus Hermæ græcus interciderit*... Ce texte est là, sous nos yeux, dans la nouvelle édition de MM. Oscar de Gebhardt et Adolphe Harnack et la version latine qui l'accompagne n'est pas l'antique traduction reproduite par M. Migne, mais une autre traduction ancienne, différente, dite Palatine, retrouvée depuis et jugée avec raison préférable. Elle a paru pour la première fois en 1863 dans l'édition de Dressel. Elle est tirée d'un manuscrit du quatorzième siècle qui se trouve actuellement au Vatican. Le manuscrit a une lacune du *Mandatum* XII, 2, 5 à XII, 5, 3. Cette lacune a été comblée dans la présente édition par l'ancienne traduction latine.

La critique possède maintenant deux manuscrits grecs, contenant le texte original du Pasteur d'Hermas, le *Codex Lipsiensis* et le *Codex Sinaiticus*. Le manuscrit de Leipzig se compose de trois feuillets trouvés par le Grec Simonide, au mont Athos, et de la copie du reste de ce manuscrit faite au mont Athos, de la main de Simonide. Ce Simonide était un faussaire habile qui avait fabriqué un faux original d'Hermas, à l'aide de l'ancienne version latine et des citations des Pères grecs Ce faux original fut publié à Leipzig en 1856, *Hermæ Pastor græce. Primum edidit Rudolphus Anger. Præfationem et indicem adjecit Guillelmus Dindorf.* La découverte de cette fraude rendit d'abord très-suspecte l'authenticité de la copie faite par Simonide au mont Athos, mais le *Codex Sinaiticus*, retrouvé plus tard, fit cesser toute inquiétude et prouva l'exactitude de la transcription. Le *Codex Lipsiensis* contient tout le *Pasteur*, à l'exception des sept derniers chapitres seulement, dont nous ne possédons encore que des traductions.

Le *Codex Sinaiticus* est malheureusement plus incomplet encore que le *Codex Lipsiensis*. Il s'arrête à partir du *Mandatum* IV, 3, 6. Outre les manuscrits grecs et les deux traductions latines dont nous venons de parler, les critiques peuvent encore disposer pour l'établissement et l'interprétation du texte d'*Hermas* d'une version éthiopienne. La découverte en est due à un Français, M. Antoine d'Abbadie, qui, pendant qu'il voyageait en Éthiopie, apprit qu'elle existait au couvent de Guindaguinde, et en fit tirer une copie, en 1847. Le texte éthiopien, accompagné d'une version latine, faite par M. Antoine d'Abbadie, a été publié en 1869, à Leipzig. Un Américain, M. G. Schodde, vient de faire paraître, également à Leipzig, en 1876, une étude critique

sur cette version : *Herma Nabi, the Ethiopic version of Pastor examined.* M. d'Abbadie avait cru d'abord que cette version avait été faite directement sur l'arabe. Il est certain et admis de tous maintenant qu'elle a été faite immédiatement sur le grec.

C'est à l'aide de toutes ces ressources et avec l'exactitude scrupuleuse qui les distingue que les nouveaux éditeurs ont publié le *Pasteur*. Il est précédé de Prolégomènes qui donnent au lecteur tous les renseignements désirables sur les sources du texte. Nous avons été surpris seulement de ne pas voir la mention de l'édition de M. l'abbé Migne dans l'énumération des éditions de la version latine ancienne.

M. de Champagny, dans *les Antonins*, a admis deux auteurs du *Pasteur;* il a attribué les visions à Hermas, homme apostolique et les commandements et les similitudes à un autre Hermas, frère du pape Pie Ier. M. Harnack rejette cette opinion comme insoutenable : « *De unitate et integritate Pastoris*, dit-il, *nulla relicta est dubitatio.* » La version éthiopienne attribue à saint Paul la composition du *Pasteur*, en s'appuyant sur *Act.* XIV, 12 ; mais elle ne peut être contestée à Hermas, qu'il y a tout lieu de croire avoir été le frère du pape saint Pie, comme l'affirme le canon de *Muratori*. Il l'écrivit à Rome entre 130 et 140.

L'édition de MM. de Gebhardt et Harnack reproduit, sur la page de gauche, le texte grec et la version latine, sur la page de droite. Au bas du texte sont reproduites les variantes des manuscrits. Des notes abondantes, placées au-dessous des variantes, forment un véritable commentaire perpétuel et ne laissent rien ignorer au lecteur de ce qu'il est utile de savoir. Quelques-unes d'entre elles sont de véritables petits traités, comme par exemple, celle sur les livres sybillins, page 24. Le volume se termine par un index des passages des livres saints cités par Hermas et par un vocabulaire des mots grecs du *Pasteur*. Comme les éditeurs ont toujours fait usage, non de la langue allemande, mais de la langue latine, leur édition est à la portée de tous les hommes instruits. Il faut observer, néanmoins, qu'on ne peut pas toujours accepter toutes leurs réflexions, en particulier leurs considérations théologiques, comme dans le *Mandatum* XI, par exemple. (Ce *Mandatum*, qui est important, est fort abrégé dans la traduction latine publiée par M. Migne.) G. K.

Le Syllabus, base de l'Union catholique, par le R. P. Petitalot, de la Société de Marie. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de XV-266 p. — Prix : 3 fr.

Un des hommes qui ont rendu, en notre temps, les plus éminents services à la science sociale disait que le « *Syllabus* est le code le plus

parfait donné à l'humanité. » Mais ce code, invoqué par les uns comme leur loi fondamentale, attaqué par les autres comme le dernier mot d'une réaction impuissante, n'est connu que d'un très-petit nombre. Nous n'avons point encore, en notre langue, un bon commentaire familier du *Syllabus :* ce serait cependant un des livres les plus utiles que pourrait écrire un défenseur du christianisme et de la société. L'œuvre a déjà été tentée ; nous rendions compte ici même de quelques-uns des derniers essais, nous reconnaissions la bonne volonté et le mérite de l'écrivain; mais nous devions avouer que ce n'était point encore le traité définitif et l'ouvrage parfait.

Le P. Petitalot a compris quel devait être le caractère d'une étude sur le *Syllabus.* Il se propose de faire disparaître les malentendus « devant une explication méthodique, courte, claire, sans autre passion que celle de la vérité, en-dehors de tout parti purement politique et de toute question purement personnelle. » Il a certainement les deux qualités les plus nécessaires pour écrire un tel livre, je veux dire la soumission la plus entière aux doctrines du Saint-Siége et un style clair et facile, qui fait comprendre sans nulle peine les choses les plus abstraites, qui conduit, sans même qu'on le remarque, jusqu'à la fin du livre. La familiarité peut bien dépasser çà et là les limites d'un goût sévère et tomber dans le langage heureusement réservé aux seuls journalistes, mais nous n'en ferons pas une critique trop dure à l'auteur. Des mots qui feraient tache ailleurs passent presque inaperçus dans un écrit populaire. Notre reproche est plus grave. L'écrivain ne s'est pas assez tenu dans ces hauteurs sereines où l'on n'entend plus les bruits d'en bas; il a trop écouté nos mesquines querelles et mis en avant des personnalités bruyantes. Est-ce bien dans le commentaire d'un acte aussi grave que le *Syllabus*, qu'il convient de dire que « M. de Lacretelle poussa une interruption superbement sotte, » ou d'appeler les radicaux « bons amis des Prussiens (p. 142), » ou de nous montrer « le pacte de Bordeaux et le mariage de M. Thiers avec la France, puis le 24 mai 1873 divorce de ce mariage si bien assorti (p. 182); » puis la « République.... menaçant de devenir la Terreur, si le maréchal n'avait enfin, par l'acte énergique et patriotique du 16 mai, muselé le tigre révolutionnaire et délivré la France d'une politique de casse-cou ? » Si nous demandons la suppression de toutes ces choses trop actuelles, nous désirerions que les questions de principes fussent traitées avec plus d'étendue. Il ne suffisait pas d'écrire six pages sur la liberté de la presse et de tonner contre la vénalité des journalistes. L'argument le plus irréfutable, lorsqu'on veut persuader à des lecteurs prévenus que l'Église ne repousse pas la civilisation moderne et accepte même les armes savantes, n'était pas de rappeler que « le pape trouvait bon que le chassepot fît merveille entre

les mains de ses défenseurs de Mentana (p. 252). » Enfin la plus dangereuse erreur condamnée dans le *Syllabus*, le catholicisme libéral, n'a obtenu que sept pages du livre. N'est-ce pas ici surtout qu'il fallait « une explication méthodique, courte, claire, sans autre passion que celle de la vérité, » mais éloquente par cette passion maîtresse ?

E. P.

Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire : espérance et consolation, par M. l'abbé V. Postel, chanoine et vicaire général d'Alger. Paris, Palmé, 1877, in-12 de II-672 p. — Prix : 4 fr.

Écrire « un livre de doctrine et un livre de consolation basée sur la réalité des choses, montrer autant par des faits que par des considérations spéculatives » qu'il ne nous faut point laisser « effrayer aux apparences, là, où Dieu veut surtout qu'on mette en lui une confiance filiale, » tel est le but que s'est proposé M. l'abbé V. Postel en publiant cette nouvelle œuvre. Certe, il y était mieux préparé que personne par une connaissance solide des matières théologiques, par ses vastes lectures et aussi par un talent sérieux d'écrivain. Il a divisé son sujet en trois livres; le premier présente la « consolation dans la douleur; » le second, la « consolation en face de la mort; » le troisième, qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage, est un traité très-complet sur le *Purgatoire :* l'existence et la nature du Purgatoire et la prière pour les morts. Comment ne pas être ému, ne fût-on point sous le coup de quelque cruelle épreuve, lorsqu'après les exemples des âmes qui furent les plus fortes au milieu des souffrances, on lit les plus belles pages inspirées par la foi et l'espérance chrétiennes? Notre auteur a été vraiment heureux dans les citations qu'il a faites. On trouve dans son livre, avec les accents enthousiastes d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Ambroise, les plaintes plus humaines et non moins vibrantes de ceux que nous avons connus et aimés, de Mgr Gerbet (p. 51), du sympathique abbé Perreyve (p. 37).

La mort est la grande douleur, comme elle est la grande terreur durant la vie, c'est donc pour elle surtout qu'il faut des consolations, particulièrement en notre temps où les convictions chrétiennes s'effacent en ceux mêmes qui se disent chrétiens. M. Postel expose avec ampleur les enseignements de la foi et les pensées des saints; il y oppose les désolantes rêveries de la science incroyante ou les sombres folies du spiritisme. Il prouve sans peine et par le seul développement de son sujet, que la mort n'est point terrible pour celui qui espère en Jésus-Christ, qu'elle doit même inspirer à nos cœurs de saints désirs.

Après la mort, la justice de Dieu prononce la sentence. Les âmes pures, mais encore imparfaites, sont condamnées à une expiation tem-

poraire, que la tradition chrétienne appelle purgatoire. Ce dogme, un des premiers que les protestants attaquèrent, est défendu par M. Postel avec une abondance de preuves qui emportent la conviction. L'Écriture est invoquée, les Pères de l'Église apportent leur témoignage non pas en quelques mots, comme il se voit dans les traités élémentaires de théologie, mais par d'éloquents discours; voici la série des conciles qui ont enseigné ce dogme, depuis les assemblées du quatrième siècle jusqu'au concile œcuménique de Trente. La raison même ne nous persuade-t-elle pas qu'il existe après la mort une expiation, pour les âmes qui ont quitté la vie sans avoir satisfait à la justice de Dieu ? Nous ne pouvons suivre notre auteur lorsqu'il expose les diverses opinions des théologiens sur la nature du purgatoire, ou l'efficacité de la prière pour les morts.

Répétons que nous ne connaissons pas en notre langue un traité plus complet sur la douleur chrétienne et, en particulier, sur la mort et le purgatoire. La doctrine du théologien est toujours sûre et puisée aux meilleures sources. Le livre est intéressant et, quelque étendue qu'il ait, il ne paraît point long. Nous sommes tous des enfants, nous aimons les histoires et les traits, M. Postel est intarissable quand il faut conter. Qu'il nous permette une seule observation. Il emprunte sans doute ses exemples aux livres les plus autorisés, le plus souvent aux écrits des Pères ou aux vies des saints; mais parce qu'un fait est écrit dans les dialogues de saint Grégoire ou dans un sermon de saint Jean Damascène, il ne s'ensuit pas qu'il soit toujours utilement cité aux hommes de notre âge. Cette accumulation de prodiges, ces apparitions des âmes qui ont quitté le monde peuvent fausser les imaginations égarées par la douleur. On croirait presque que ce qui n'a jamais été qu'une exception, dans la conduite de la Providence, est un fait commun. Nous croyons que les folies du spiritisme nous commandent plus de réserve, même dans les choses qui seraient bonnes en d'autres temps. EUG. POUSSET.

JURISPRUDENCE.

Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime, *contenant la législation, la jurisprudence, l'opinion des auteurs, les usages du commerce, les droits de timbre et d'enregistrement, enfin des modèles de tous les actes qui peuvent être faits soit par les membres des tribunaux de commerce, soit par les commerçants eux-mêmes*, 3e édition, dans laquelle a été refondu l'ancien ouvrage de MM. GOUJET et MERGER, par J. RUBEN DE COUDER, docteur en droit, rédacteur en chef du *Recueil général des lois et arrêts*, et du *Journal du Palais*. T. Ier A-As. Paris, Marescq aîné, 1877, gr. in-8 de 880 p. — Prix : 10 fr.

Le *Dictionnaire de droit commercial* de MM. Goujet et Merger a paru

pour la première fois en 1845, en quatre volumes in-8 de 600 à 700 pages. Il comblait une véritable lacune, en prenant sa place entre les ouvrages méthodiques de doctrine, et les simples recueils d'arrêts. « Dans la pratique des affaires, » disaient ses éminents auteurs, « il faut voir vite et bien. » Ces paroles indiquaient suffisamment leur but. Leur dictionnaire ne devait pas être une œuvre de critique législative, ni même une œuvre principalement doctrinale ; mais, en résumant avant tout le droit et la jurisprudence actuels, en évitant toute expression obscure ou trop savante, il devait former un instrument utile et facile à manier, mis à la portée de tous ceux qui sont dans les affaires. Dès lors, leur travail ne mérite guère que des éloges. MM. Goujet et Merger ont su grouper, sur chaque mot, avec beaucoup d'art et de clarté, et dans des formules brèves et précises, la loi, les systèmes, les arrêts. Leur œuvre s'adresse aussi bien au juriste et à l'avocat, qu'au commerçant et à l'industriel. Ils ont donc pleinement atteint leur but. La faveur du public n'a pas tardé à le leur prouver.

C'est cet important ouvrage, depuis longtemps épuisé et redemandé, que M. Ruben de Couder a eu l'heureuse idée de nous rendre. Il fallait d'abord le remettre au courant de la législation, de la doctrine, et de la jurisprudence nouvelles ; et en présence des nombreuses innovations faites depuis trente ans, c'était là déjà un grand travail. Mais le savant rédacteur du *Recueil des lois et arrêts* ne devait pas s'en contenter. Par la critique sévère à laquelle il soumet les formules de ses devanciers, les corrige et les complète, et par le développement considérable qu'il donne à leur œuvre, c'est une véritable refonte qu'il a entreprise. En effet, le premier volume de l'édition de 1845 comprenait dans 672 pages les deux lettres A et B tout entières. Celui de M. Couder, par contre, en compte 800, et ne va que de A à As. Il contient, dès sa première page, deux mots (*abatellement* et *abbattoir*) dont l'un très-important, qu'on eût en vain cherchés dans l'édition précédente. Ses principaux articles sont d'ailleurs également l'*acte de commerce* (p. 44 à 91), l'*agent de change* (p. 126 à 217), l'*arbitrage* (p. 273 à 390) et les *assurances* (p. 451 à 744). Ils forment chacun de véritables traités pratiques, qui résument complétement, pour l'homme d'affaires, notre droit et notre jurisprudence actuels.

Nous ne hasarderons guère que deux critiques. Il semble que l'auteur eût pu donner quelque place à la législation et à la jurisprudence étrangères. L'extension du commerce moderne en rend la connaissance pratiquement utile, et, dans plusieurs questions de droit maritime traitées dans ce premier volume, elles intéressent presque autant les gens de mer que les applications du droit national. Espérons que l'auteur tiendra un peu compte de cette observation, quand il traitera du droit de change.

En second lieu, l'on rencontre parfois certaines formules un peu négligées ou trop peu précises, au moins au point de vue de la bonne langue du droit. Les définitions de l'*abonnement* (p. 4 et 5), de l'*abus de blanc seing*, et autres ne nous plaisent qu'à demi. Le passage suivant qui commence la matière de l'arbitrage n'est-il même pas un peu fantaisiste : « L'arbitrage est le premier mode que les hommes réunis en société aient employé pour terminer leurs différends, avant l'établissement d'une justice régulière. » Enfin, pourquoi nous dit-il que certains rapports d'arbitres n'ont qu'une valeur *documentaire?* l'expression est-elle correcte ? et d'ailleurs n'y a-t-il pas des *documents* qui ont autant de valeur que les témoignages?

Mais ce sont là des reproches secondaires, qui ne s'attaquent en rien à l'ensemble de l'œuvre. Nous sommes persuadés que le public lui fera le bon accueil qu'elle mérite. A. DE RIEDMATTEN.

SCIENCES.

Das Gewissen, *mit Einschluss der Gefühle und Sitten in ihrer Beziehung zum Gewissen*, von Prof. J.-J. HOPPE, Dr der Medicin und Philosophie. Ratisbonne, Manz, 1875, gr. in-8 de VIII-356 p. — Prix : 6 fr.

En Allemagne, mieux qu'en France peut-être, les défenseurs du spiritualisme ont compris, dans ces dernières années, la nécessité d'appliquer la méthode expérimentale à l'étude et à l'observation des faits de l'âme, et de battre en brèche les prétentions du matérialisme scientifique, si fort en vogue, en retournant contre lui-même ses propres armes.

M. le professeur Hoppe, de l'Université de Bâle, est l'un de ceux qui ont usé dans une plus large mesure de ce procédé. Après l'avoir employé dans un traité de logique et divers essais sur plusieurs questions physiologico-philosophiques, comme *le Vertige*, *les Hallucinations*, *les Perceptions inconscientes* dans la pensée humaine, les procédés logiques de *l'analogie* et de *l'induction*, la formation de la *notion de temps*, etc., il s'en est servi plus récemment dans une importante monographie de la *Conscience morale* (Paderborn, 1868, in-8 de 803 pages).

Au lieu d'insister, comme les écoles spiritualistes, sur la fondement rationnel, mais sans le nier, ni le méconnaître, M. Hoppe s'attache spécialement à décrire le jeu de la sensibilité et à en faire ressortir le rôle et l'importance dans les manifestations de la conscience.

Avec une grande finesse d'observation, il analyse ce fond intime de la sensibilité générale qui pousse l'âme à chercher la paix et le repos dans la possession de son vrai bien, qui n'est autre, psychologique-

ment parlant, que l'objet propre de ses facultés supérieures. En même temps, il nous montre inclinés à juger nos actes, à constater s'ils sont ou non conformes à ce « vrai bien. » Quand la raison ne se trompe pas dans son appréciation, au point de vue de ce qui est vraiment le bien et la loi de notre activité, l'âme se sent satisfaite dans le repos d'une bonne, vraie et tranquille conscience. Qu'au contraire cette harmonieuse concordance entre le jugement de la raison et l'objet réel des aspirations de la sensibilité n'existe point, que l'intelligence ou la volonté s'égarent dans ce qui n'est pas leur « vrai bien, » ce sera la rupture de l'équilibre de nos facultés, ce seront les reproches et les remords de la conscience.

Cette corrélation psychologique entre la vérité de notre connaissance et l'excitation de notre sensibilité, exprime d'une façon assurément plus complète la nature de cette « voix intérieure » qui parle au plus profond de notre moi.

Il y aurait toutefois une lacune, si l'on se bornait à déterminer ce « bien véritable » exclusivement d'après ce qui, de fait, peut satisfaire les élans et les aspirations de notre sensibilité. Car en réalité ces aspirations ne tendent pas toujours infailliblement vers leur seul objet propre et véritable; elles peuvent être faussées ou dévoyées. Donc, prendre pour le bien en soi ce que nous croyons sentir comme *notre* bien, donnerait à la règle du bien moral, à la loi morale elle-même un caractère purement subjectif; elle deviendrait changeante suivant la façon de sentir des individus. Pour obvier à cet inconvénient, le professeur Hoppe démontre que les dispositions normales de la sensibilité, implantées en nous par le Créateur lui-même, forment une sorte de loi concrète qui s'identifie avec notre activité; par cela même, cette loi concrète et subjective présuppose, comme son fondement absolu et sa norme indépendante, la raison et la volonté créatrices. Or, c'est avant tout à notre intelligence de saisir cette loi suprême de la raison et de la volonté divines, et d'y reconnaître le bien véritable dans lequel seul notre être moral trouvera son repos, selon le mot bien connu de saint Augustin : *Irrequietum est cor meum donec requiescat in te, Deus !* C'est la voix de la raison avant d'être la voix du cœur, ou, suivant la pensée de Lamennais, la raison reconnaît son devoir dans ce qui se fait sentir comme le besoin du cœur.

Il faut particulièrement savoir gré à l'auteur d'avoir rendu justice aux théologiens et aux philosophes du moyen âge. Relativement à la conscience, des citations bien choisies établissent que les scolastiques ont mis en lumière le caractère rationnel de son activité, tout en y reconnaissant l'intervention de la sensibilité.

Un autre de ses mérites, c'est de montrer expérimentalement, en quelque sorte, que le jeu normal de ces sentiments qui inter-

viennent dans l'activité de la conscience, exige, comme sa condition suprême, la présence de l'idée de Dieu dans notre esprit. Cette induction appliquée au domaine des faits psychologiques fournit ainsi un argument spécial de l'existence de Dieu, venant corroborer toutes les preuves qu'elle tire des autres ordres de nos connaissances. Par la même voie, il est aisé de montrer la nécessité psychologique de la religion en général et d'une religion positive en particulier, pour diriger et parfaire en nous l'éducation de tous ces sentiments qui constituent le fond de notre vie intellectuelle et morale. L'auteur l'a fait dans un chapitre qui nous semble la partie la plus remarquable de son travail. C'est là une idée dont la valeur philosophique n'échappera à personne. C'est prouver en quelque sorte, avec les procédés d'une méthode au nom de laquelle l'incrédulité moderne combat de préférence et le spiritualisme et le christianisme, que l'un est la philosophie psychologiquement vraie, et l'autre la religion psychologiquement nécessaire et conforme aux dispositions les plus intimes de notre nature.

En parlant çà et là d'une démonstration nécessaire et rigoureuse de la foi chrétienne par cet ordre de preuves, le professeur Hoppe n'entend pas se faire l'écho des théories de Hermès : pas plus qu'il ne voudrait, à la façon de Günther, présenter ce lien d'intime connexion entre telle vérité surnaturelle et les dispositions de notre âme comme une démonstration directe de la vérité intrinsèque du mystère, ou appuyer, selon la pensée de Baader, tout l'édifice de la vérité métaphysique et religieuse sur une sorte de philosophie du sentiment. Plus d'une fois en effet, dans son traité de la *Conscience*, comme dans ceux de ses opuscules où il touche à cet ordre d'idées, il affirme que le christianisme et l'Église sont des faits qui veulent avant tout être constatés comme tels ; que cette sorte de vérification psychologique laisse aux autres preuves, soit historiques, soit théologiques, toute leur valeur, qu'elle se propose seulement de ramener à l'intelligence des vérités religieuses les esprits dévoyés par la préoccupation exclusive des sciences expérimentales; qu'enfin elle a en vue, principalement, les vérités naturelles dont le christianisme seul nous donne la formule entièrement vraie et complète, tandis que, pour les vérités strictement surnaturelles, l'induction psychologique, comme la déduction métaphysique, ne saurait montrer qu'un lien d'harmonieuse convenance vis-à-vis de la nature humaine, celle-ci s'y prêtant avec une correspondance merveilleuse.

Si le langage de l'auteur paraît manquer parfois d'une certaine précision, il ne faut pas oublier qu'il ne parle ni en théologien ni en métaphysicien. On pourra trouver qu'à des pensées justes et vraies il donne parfois une portée trop exclusive ; on traitera de paradoxales

certaines idées philosophiques, comme lorsqu'il ne veut pas reconnaître une faculté spéciale dans la volonté, ou qu'il veut que, dans le travail d'analyse et d'induction psychologique, l'on fasse abstraction des résultats antérieurs de la science ; l'on sera tenté de trouver quelque peu exagérée la confiance qu'il a dans les résultats pratiques de son système. Mais ces points de détail écartés, il n'en reste pas moins une foule d'aperçus vrais et féconds.

Dans une sorte d'appendice à son traité *de la Conscience*, M. Hoppe étudie, dans le même esprit, la question de la *Responsabilité*, ou comme on dit en Allemagne, de *l'Imputabilité morale*. En France aussi, nous connaissons cette école, qui, issue des doctrines positivistes, essaie de mettre à la mode le *déterminisme*, en niant la liberté et la responsabilité morales. Tous les mouvements de notre moi, à entendre ces auteurs, ne seraient que les résultantes nécessaires et fatales des « déterminations » physiologiques subies par le tissu cellulaire du cerveau, sous l'influence irrésistible des objets extérieurs sur notre organisme, l'impulsion du motif le plus fort l'emportant toujours avec une nécessité en quelque sorte mécanique. Avec toute la compétence du naturaliste, le professeur de Bâle vérifie les faits physiologiques invoqués en faveur du système : quelques-uns même pourront trouver qu'il fait de trop larges concessions relativement au degré auquel souvent, de fait, la responsabilité morale se trouve atténuée, sous le coup des influences physiologiques. Mais s'il admet ces mouvements dans l'ordre purement physiologique, il montre qu'infidèles à leur méthode, ces prétendus adeptes des sciences naturelles négligent toute une série de faits, non moins expérimentalement constatés, dans le domaine psychologique. Il fait voir que ces derniers, logiquement analysés, supposent une force spéciale et autonome, celle du principe pensant, intervenant, en vertu de son activité propre, dans le jeu des simples déterminations physiologiques et la série des phénomènes qui en résultent, pour les déterminer et les modifier à son tour.

On le voit, c'est l'application de la méthode des sciences expérimentales et positives qui fait ainsi justice des prétentions des docteurs du positivisme. Le mérite particulier des écrits philosophiques du professeur Hoppe est de mettre en relief cette importante vérité. C'est ce mérite considérable, dans l'état actuel des controverses philosophiques et scientifiques qui nous a engagé à les signaler, dans les colonnes du *Polybiblion*, à l'attention du public français. J. Guth.

Les Éléments de l'ancienne constitution française, par M. V. Canet. Castres, Abeilhou, 1877, in-8 de 436 p. — Prix : 6 fr.

M. Victor Canet s'est proposé pour but, non de produire des idées

et des documents nouveaux sur les institutions fondamentales de l'ancienne société française, mais de résumer leurs principaux éléments et les enseignements les plus utiles qu'elles nous ont laissés. Il applique à la plupart de nos contemporains ce mot de La Bruyère : « Ils sont semblables à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, et qui battent leur nourrice. » Leur ingratitude n'a d'égale que leur légèreté : de là leur enjouement pour les nouveautés révolutionnaires, dont ils souffrent cependant d'une manière cruelle. Mais une réaction commence à se faire dans les intelligences éclairées et chez les cœurs sincères ; et c'est pour l'aider à la propager que M. V. Canet publie le fruit de ses observations d'histoire.

L'ouvrage est une synthèse dans laquelle est appréciée la part qu'ont eue dans la formation de notre nationalité « l'Église, » « la Royauté, » la « Féodalité, » le « Peuple. » Un chapitre est consacré à la représentation nationale, au rôle des États généraux et des Parlements. Les « forces morales » qui soutenaient les institutions, à tous les degrés, étaient la foi catholique, le respect des lois, l'autorité des magistrats et surtout celle des pères de famille. « Les forces intellectuelles » avaient, dans les universités et les écoles populaires, des centres de vie qui n'ont été surpassés par aucun peuple. Les « forces énergiques » ont toujours eu une puissance incomparable dans un pays dont le sol et la situation sont vraiment privilégiés.

Rien donc n'a manqué à la France. Lorsqu'on l'étudie dans le cours de son histoire, on reconnaît en elle une mission providentielle ; mais aussi la responsabilité pour elle est plus grande, parce qu'elle se mesure aux dons reçus : de là les terribles épreuves qu'elle a subies chaque fois qu'elle a manqué à ses devoirs, et tous les abaissements qui caractérisent sa situation présente. M. V. Canet ne veut pas cependant désespérer de l'avenir ; il a une foi invincible dans la résurrection de la grande nation chrétienne, si les bons citoyens s'unissent pour faire qu'elle redevienne elle-même, en se retrempant dans ses meilleures traditions.

Lorsque beaucoup se découragent, il est consolant de trouver ce généreux appel. L'auteur donnerait aux conclusions de son livre toute leur efficacité, si, non content d'avoir développé sur un sujet très-vaste des considérations nécessairement un peu trop générales, il abordait par la méthode d'observation les moyens pratiques de relever, au cœur même de notre société, les traditions religieuses, domestiques et nationales, en rétablissant la notion exacte et précise des grands principes sociaux.

CHARLES DE RIBBE.

Le Verre, son histoire, sa fabrication, par M. E. Péligot, membre de l'Institut. Paris, Masson, 1876, gr. in-8 de III-495 p. avec fig. — Prix : 14 fr.

Il est particulièrement difficile de rassembler des documents complets sur l'industrie du verre qui vit de traditions, craint la publicité, et sur laquelle aucun travail d'ensemble n'a été mis au jour depuis le commencement du siècle dernier. Aussi, le savant professeur du Conservatoire des arts et métiers et de l'École centrale a-t-il fait une œuvre éminemment utile en coordonnant tous les éléments de son enseignement scientifique sur l'art du verrier. Bien que cet art, si intimement lié au développement de la civilisation, n'emploie que des matières premières partout répandues, il a été l'heureux apanage de quelques contrées qui en gardaient traditionnellement les secrets : Sidon et Alexandrie, dans l'antiquité; Venise, au moyen-âge ; aujourd'hui la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne. Toutefois, la Russie et l'Amérique, l'Espagne et l'Italie, commencent à réaliser dans cette voie d'importants progrès. L'industrie de la verrerie, très-inégalement répartie en France, occupe 182 usines et 26,000 ouvriers qui créent, bon an, mal an, une valeur de 109 millions, dont 63 pour l'exportation. L'importation n'est que de 3 à 4 millions. La production de l'Europe atteint un demi-milliard, et l'Amérique arrive maintenant au chiffre de 100 millions. Suivant les usages auxquels on les destine, les diverses sortes de verres diffèrent entre elles par leur composition chimique et leur mode de fabrication. Le verre à vitres, les glaces, le verre à gobeleterie ordinaire sont formés, en proportions variables, de silice, de chaux et de soude. Le verre de Bohême est un silicate de potasse et de chaux. Le verre à bouteilles, moins pur, contient la silice, la potasse ou la soude associées à la chaux, la magnésie, l'alumine et le fer. Le cristal est un silicate à base de potasse et de plomb ; le flint glass et le strass n'en diffèrent que par les proportions. Enfin les émaux renferment, en outre, de l'oxyde d'étain ou de l'acide arsénieux qui les rendent opaques, et les verres colorés s'obtiennent par l'addition de diverses substances (oxydes métalliques, métaux, charbon, soufre, etc.). Formés de ces éléments variables, les verres sont-ils de simples mélanges ou de véritables combinaisons ? La question est loin d'être résolue : il semble qu'on doive se rapprocher pour chaque type d'une composition moyenne en évitant les proportions qui conduiraient à des silicates définis. A la vérité, les silicates de potasse et de plomb empêchent la cristallisation des silicates terreux; celle-ci n'apparaît que dans certains cas, c'est la *dévitrification* dont M. Péligot a fait une étude spéciale. Tous les verres, mais surtout ceux qui sont riches en soude, en chaux ou en magnésie, se dévitrifient lorsqu'on les expose pendant longtemps à une température élevée : leur composition n'est

pas altérée, mais leur texture devient opaque et cristalline. Cette circonstance oblige à travailler très-rapidement certaines variétés de verres.

Fortement chauffé, puis refroidi brusquement, le verre, mauvais conducteur de la chaleur, éclate au moindre choc. Ce curieux effet de la tension moléculaire est surtout visible dans les *larmes bataviques*, gouttes d'un verre très-liquide projetées dans l'eau froide et qui se brisent avec fracas quand on vient à casser leur pointe. Tous les objets, au sortir des fours, doivent donc être soumis au *recuit*, c'est-à-dire placés dans des étuves où leur température ne s'abaisse que très-lentement. Mais, ainsi que l'a montré M. de la Bastie, le verre peut, comme l'acier, acquérir par la trempe des propriétés nouvelles et précieuses : sa structure intime est modifiée, il devient dur, élastique, presque incassable. La lumière exerce aussi une action sur le verre : elle développe parfois des colorations roses dans lesquelles le manganèse paraît jouer un rôle. L'eau fait *ressuer* certaines glaces trop riches en alcalis, et l'humidité enlève peu à peu aux verres la potasse et la soude à l'état de carbonates ou de silicates; l'addition de la chaux dans la composition empêche, au moins à froid, cette altération qui nous a fait perdre tous les vitraux antérieurs au douzième siècle. Les verres à bases multiples, surtout le verre à bouteille, sont plus attaquables par les acides; les cristaux, plus sensibles aux alcalis. Chacun sait comment on utilise l'attaque par l'acide fluorhydrique pour remplacer la *gravure artistique* à la meule par la *gravure chimique*, qui a permis d'exécuter économiquement, avec une extrême variété dans les procédés de calque et de report, les glaces mousselines de nos escaliers, les plafonds lumineux de nos théâtres et jusqu'aux dessins délicats des verres de Baccarat.

Après avoir exposé les méthodes toujours minutieuses usitées pour l'analyse des verres, l'auteur étudie en détail tous les procédés techniques : fabrication des creusets, construction des fours, fusion et manipulation des verres, etc. Fondus au rouge blanc, les silicates acquièrent une fluidité comparable à celle de l'eau; puis, avant que le refroidissement les ait rendus rigides, ils passent par tous les degrés intermédiaires de mollesse et de malléabilité. Par le soufflage, on en fait des objets de gobeleterie, des ballons, des manchons ou des cylindres que l'on développe pour en tirer des carreaux de vitres; par le laminage, on les transforme en plaques dont le polissage fait des glaces; on les moule pour façonner des bouteilles; on les étire pour obtenir des tubes que l'on peut effiler jusqu'à la ténuité d'un cheveu. Nous ne saurions aborder ici la description d'aucun des ateliers où M. Péligot nous fait pénétrer pour suivre les mille péripéties du travail. Bornons-nous à signaler, parmi les perfectionnements nouveaux, l'emploi des

fours Siemens et Boétius, les ingénieuses machines qui donnent aux glaces le *douci*, le *savonnage* et le polissage, la substitution de l'argenture à l'étamage si insalubre, la fabrication des verres de montre, etc.

Si nous ajoutons que le volume contient un chapitre fort curieux sur l'histoire de la verrerie de luxe, depuis les vases antiques du musée de Naples et du British Museum, les aiguières à émaux ou à filigranes de Murano jusqu'aux immenses glaces de Saint-Gobain, nous aurons indiqué du moins les parties essentielles d'un ensemble de leçons qu'il faut lire en entier pour apprécier dans leur variété infinie les ingénieux procédés de l'art du verrier. A. Delaire.

BELLES-LETTRES

L'Art d'écrire, par M. Antonin Rondelet, lauréat de l'Institut, professeur à l'Université catholique de Paris. Paris, Louis Vivès, 1877, in-8 de xii-431 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre, fruit de longues années d'enseignement, renferme des préceptes trop négligés ou trop peu connus. Parmi les innombrables écrivains dont la presse, nouveau Minotaure, dévore chaque jour les travaux, les plus habiles y trouveront des remarques précieuses, les moins exercés des règles et des conseils d'une pratique éprouvée.

L'ouvrage se divise en quatre parties, où l'on apprend successivement à découvrir ses idées, à les ordonner, à les exprimer avec convenance, et enfin, chose plus rare, à se corriger soi-même. Ce que dit l'auteur de l'*invention improvisée* et de *l'invention réfléchie*, de la *méthode d'analyse et de la méthode de synthèse appliquées à l'ordonnance d'un plan*, des *moyens d'enrichir sa langue*, de la *réflexion intermittente* et de l'*inspiration continue* dans le travail de la rédaction, de la *critique immédiate* et de la *critique à distance*, tout nous montre un esprit supérieur, familiarisé depuis longtemps avec les multiples exigences de l'art d'écrire. Nul ne connaît mieux les obstacles extérieurs et intérieurs qui retardent, chez un si grand nombre, les progrès de la pensée. Aussi recommande-t-il partout la méditation, l'effort, la ferme possession de soi-même : il veut armer l'écrivain contre ces défaillances intellectuelles auxquelles il est si aisé de succomber.

Étant donné un travail écrit à faire, « l'aborder de front, sans hésiter, sans revenir sur soi-même, le conduire jusqu'au bout, le traiter dans la pleine et entière mesure de ses forces » : voilà la récompense que M. Rondelet promet à ses studieux lecteurs. Plusieurs, nous n'en doutons pas, seront jaloux de la mériter. C. H.

Œuvres de Mgr Freppel, *évêque d'Angers.* — 1re série : *Œuvres oratoires, Discours, panégyriques.* Paris, Jouby et Roger, 1876, 3 vol. in-8 de 419, 441 et 422 p. — 2e série : *Œuvres pastorales et oratoires* (vol. IV et V des Œuvres complètes). Paris, Roger et Chernowitz, 1877, 2 vol. in-8 de 496 et 377 p. — Prix des 5 volumes : 28 fr.

Quand Mgr Freppel prit possession du siége épiscopal d'Angers, l'heure était grave, à l'horizon s'amoncelaient des nuages précurseurs de prochaines tempêtes, et le pilote commençant la traversée promettait au peuple dont il avait désormais la conduite d'employer à le soustraire au péril tout son zèle, toute son intelligence, toute son activité et tout son courage. « Tout ce que nous avons pu amasser de lumière et d'expérience sur le chemin de la vie, écrivait-il à ses diocésains, nous devrons l'appliquer à la recherche des moyens les plus propres à augmenter votre bonheur. Nos journées ne seront pleines qu'autant que le souci de votre avenir éternel en aura rempli tous les instants ; et nos années ne compteraient pour rien si, du premier jour jusqu'au dernier, votre progrès dans la sainteté ne restait l'objet constant de nos efforts. L'œil fixé sur la devise que vos ancêtres avaient recueillie de la bouche de saint Martin pour la placer dans leurs armes : *Non recuso laborem*, nous n'aurons le droit de reculer devant aucun sacrifice ; et notre vie elle-même ne nous appartiendrait plus s'il fallait la donner pour le salut de vos âmes. » Du haut de la chaire de sa cathédrale, où il montait pour la première fois, il réitéra la même promesse : « Venez en toute confiance à votre évêque dans vos peines et dans vos souffrances : vous trouverez toujours en lui un cœur ouvert à tous vos besoins, le ferme et ardent désir de vous nêtre utile, de travailler au salut de vos âmes, de vous offrir deso mieux ses conseils, ses encouragements, ses consolations. »

Assurément Mgr Freppel a tenu ses engagements. Qui aurait le courage d'en douter n'aurait qu'à jeter un instant les yeux sur les cinq volumes que nous avons l'agréable tâche de présenter aujourd'hui aux lecteurs de cette revue ; il se convaincrait aisément qu'il n'est pas une œuvre charitable à laquelle l'évêque d'Angers n'ait quelque jour donné l'appui de sa parole féconde, pas une entreprise catholique qu'il n'ait encouragée et soutenue, pas une grande cause qu'il n'ait défendue sans prendre souci des colères et des injures dont on l'a plus d'une fois récompensé.

Suivez les événements qui se sont accomplis depuis sept ans, Mgr Freppel ne récuse aucun des devoirs que les circonstances lui imposent. La guerre est déclarée, il demande à ses diocésains de prier pour le succès des armes françaises dans des mandements patriotiques qu'on ne lira pas sans être ému. Les désastres se précipitent, son zèle et son éloquence redoublent ; il multiplie les appels charitables,

ordonne des quêtes pour les blessés, pour les soldats condamnés à pleurer sur la terre étrangère les désastres de la patrie, pour les pauvres enfants que la guerre a faits orphelins ; il pousse ses séminaristes au combat et stimule le zèle pourtant si chaud des prêtres de l'Anjou ; il écrit à l'empereur d'Allemagne pour lui demander de ne pas séparer la Lorraine et l'Alsace de leur patrie française. Puis, quand tout est fini, il essaye d'adoucir leur sort aux pauvres Alsaciens qui préfèrent l'exil à la domination étrangère. Enfin, quand la route s'ouvre de nouveau vers les aventures, il ne ménage pas ses avertissements; il sait à l'occasion faire entendre de ces fortes leçons qui nous eussent sauvés si on y avait prêté une oreille plus attentive. Ses lettres sur l'*éducation*, sur la *famille*, sur le *dimanche*, sur la *presse irréligieuse*, surtout sur les *devoirs du chrétien dans la vie civile*, contiennent de sérieux enseignements dont gouvernants et gouvernés pourraient également tirer profit. Quand nous aurons signalé les discours sur l'*ordre monastique*, sur l'*utilité du vers latin*, sur les *cercles catholiques*, sur la *mission de l'instituteur*, sur l'*œuvre des tombes*, l'*oraison funèbre de Mgr Fruchaud*, nul ne contestera que les œuvres de Mgr Freppel ne présentent la plus grande variété, et n'offrent pour toutes les situations de la vie d'agréables et utiles leçons.

Nous n'avons pas fini encore, puisque nous n'avons parlé que de l'évêque d'Angers, sans dire un seul mot du professeur de la Sorbonne et de son œuvre si intéressante même en-dehors des grands ouvrages où les plus nobles représentants de l'éloquence chrétienne sont loués dans des pages qu'eux-mêmes ne désavoueraient pas. Deux volumes sont remplis de discours prononcés par Mgr Freppel dans cette période de sa vie si active et si féconde. Les panégyriques de saint Ignace, de sainte Clotilde, de sainte Geneviève, l'éloge de Jeanne d'Arc, de la papauté, s'y rencontrent auprès d'études littéraires éloquentes et de considérations élevées sur l'*harmonie des sciences avec la religion*, sur les *avantages et les périls de la civilisation moderne*, sur les *rapports de la religion et de l'art*. De grands enseignements se dégagent de toutes ces œuvres et ce mérite seul suffirait largement à solliciter très-vivement notre plus sérieuse attention. Mais le lettré peut aussi trouver un plaisir délicat à parcourir ces volumes, où le catholique puisera sûrement d'excellentes leçons. Mgr Freppel est un écrivain de bonne école ; il a enseigné l'éloquence et nous donne aujourd'hui l'exemple à l'appui de ses leçons. Ayant longtemps étudié les grands modèles de l'éloquence chrétienne, il n'a pu fréquenter une aussi bonne compagnie sans lui emprunter quelques-unes de ses qualités les plus brillantes. Ce n'est donc pas seulement l'évêque et l'homme de bien que nous recommandons ici : c'est aussi l'écrivain, l'orateur qui possède de quoi satisfaire les plus difficiles et réjouir les plus délicats.

E. DE LA D.

Les Prophètes du Christ, *étude sur les origines du théâtre au moyen âge*, par Marius Sepet, de la Bibliothèque nationale, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. Paris, Didier, 1878, in-8 de 193 p. — Prix : 3 fr.

Le Drame chrétien au moyen âge, par le même. Paris, Didier, 1878, in-12 de XII-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les deux ouvrages que M. Sepet vient de publier seront accueillis avec empressement par les lecteurs de plus en plus nombreux qui s'intéressent à notre ancienne littérature. L'un, *les Prophètes du Christ*, s'adresse surtout à la partie la plus érudite de ce public; l'autre, *le Drame chrétien au moyen âge*, est plutôt destiné aux gens du monde. Nous nous occuperons d'abord du premier de ces livres.

M. Charles Magnin a montré qu'un lien rattachait les mystères à la liturgie catholique. M. Sepet a voulu préciser davantage et faire voir par des faits certains, à l'aide de documents authentiques, que les premiers mystères ont fait partie des offices mêmes. Un sermon du douzième siècle, découvert par l'auteur dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, a servi à cette curieuse démonstration; ce sermon était attribué, au moyen âge, à saint Augustin. L'évêque d'Hippone y interpelle vivement les juifs incrédules, et invoque, en faveur du Christ, le témoignage des prophètes qui défilent, pour ainsi dire, devant lui. Il y a, dans ce discours, où des questions provoquent des réponses, un caractère dramatique incontestable et l'on comprend que le dialogue ait pu assez facilement se détacher du monologue et former un vrai mystère. Le sermon attribué à saint Augustin était une leçon, une partie de l'office de Noël, il n'était pas prêché mais déclamé sur une certaine mélopée, et se changea, par des gradations que M. Sepet indique à merveille, en un petit drame latin, *les Prophètes du Christ*, représenté dans les églises par des ecclésiastiques et ayant, comme le sermon qui l'avait produit, une place dans la liturgie de Noël. De ce premier essai en naquit un second plus étendu, conservant encore son caractère liturgique, mais à un dégré moindre, et ne faisant plus partie obligatoire de la solennisation de la fête.

M. Sepet nous fait voir comment, par une désagrégation, de ce second mystère sortirent d'autres drames distincts, représentés séparément, inspirés par des personnages que l'on trouve déjà dans le sermon, point de départ de ces compositions nouvelles. A ces personnages primitifs, on en joignit ensuite d'autres fournis également par la Bible, tels qu'Adam et Eve, que Caïn et Abel. Mais les œuvres dans lesquelles on les faisait apparaître provenaient directement ou indirectement d'une même origine, du sermon attribué à saint Augustin, là était le germe de tout ce grand développement dramatique dont M. Sepet nous fait si clairement connaître les diverses phases.

M. Sepet termine ces curieuses recherches, dont nous aurions bien

désiré indiquer la marche avec plus de détails, par l'examen d'un *Mystère du vieux Testament* qui appartient aux extrêmes limites du moyen âge. Il fut encore représenté au milieu du seizième siècle, au moment où Jodele, avec sa *Cléopâtre*, allait entraîner les poëtes dramatiques dans l'imitation des tragédies grecques et latines. M. Sepet remarque, toutefois, que, malgré l'influence exercée par les traditions antiques, les poëtes ne furent pas tous infidèles à l'inspiration des mystères et nous cite de nombreuses œuvres dramatiques nées de sujets religieux et qui le conduisent à Athalie. M. Sepet termine cette savante étude par une réflexion purement littéraire qui nous semble juste; il conclut que la perfection de l'esprit français au théâtre, et plus généralement dans les lettres, doit être cherchée dans l'alliance de la tradition chrétienne, la tradition nationale et la tradition classique.

Nous n'avons pu indiquer que très-imparfaitement le plan de cette intéressante étude. Il est bien des points sur lesquels, pourtant, nous aurions voulu nous arrêter. Ainsi, M. Sepet donne de curieux détails sur les représentations, la mise en scène des mystères, et sur *les trucs* assez compliqués qui y étaient employés. Il recherche aussi si les rôles de femmes étaient joués par des hommes et se prononce pour l'affirmative, contrairement à l'opinion de M. Luzarche. M. Sepet reconnaît, du reste, que, dans les mystères représentés par des laïcs au quinzième et au seizième siècle, il put n'en plus être ainsi; c'est ce que suffirait à prouver un passage des chroniques de Metz, où est raconté comment M. de La Tour s'éprit de la jeune fille qui avait rempli le personnage de sainte Catherine dans le mystère de ce nom.

Les recherches que M. Sepet a réunies dans le volume dont nous venons de parler ont d'abord paru dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, où elles ont été justement remarquées. Les matériaux dont se compose *le Drame chrétien au moyen âge* ont aussi été publiés dans différents recueils ou journaux ; mais l'auteur a raison de penser que son livre offre néanmoins une réelle unité. Il commence par une étude générale sur la tragédie et le drame français, puis vient l'examen des origines liturgiques du cycle de la Passion, de celui de Noël et de celui de Pâques. L'auteur s'occupe ensuite des *Miracles* ou *Vies des saints*, et finit son livre par un morceau fort animé où il nous décrit une représentation dramatique au quinzième siècle, et par un chapitre où il expose le grand parti que la Renaissance aurait pu tirer du drame religieux.

Il eut été possible à M. Sepet de remanier ces divers articles de manière à donner à son livre une unité plus complète; mais il a préféré ne rien modifier à sa première rédaction. Ce parti a pu avoir l'inconvénient de produire quelques répétitions. Ainsi, le premier

chapitre offre des citations du *Mystère de l'Époux* que nous retrouvons plus loin (p. 113), sans nous en plaindre cependant, car, là, M. Sepet a traduit en bons vers ce qu'il nous a d'abord donné en prose. Ce n'est pas la seule fois, du reste, que M. Sepet a employé la poésie, et nous signalerons encore comme fort bien réussi un cantique des bergers s'avançant vers la crèche (p. 69). — Il y a eu, d'un autre côté, des avantages très-réels à ne pas modifier des pages de jeunesse. Des retouches, en pareil cas, sont difficiles à pratiquer, et font souvent disparaître des traits, des pages très-dignes de regret. M. Sepet a donc respecté sa rédaction primitive — et, selon nous, il a bien fait, — mais, en note, il a rectifié certaines assertions qui lui paraissaient trop absolues, certaines appréciations qui lui semblaient exagérées.

Les deux livres de M. Sepet jettent une grande clarté dans l'histoire de l'art dramatique au moyen âge, et viennent s'ajouter aux nombreux et beaux travaux qu'a inspirés de nos jours une époque si intéressante et si longtemps mal connue. TH. DE PUYMAIGRE.

Histoire de deux fables de La Fontaine, leurs origines et leurs pérégrinations, par A. JOLY, doyen de la faculté des lettres de Caen. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

On a souvent cherché à remonter jusqu'à l'origine de quelques-unes des inventions si admirablement développées par La Fontaine, et à les suivre dans leurs multiples transformations. Rien n'est plus piquant, comme le remarque tout d'abord M. Joly (p. 3), que « de voir ainsi un seul et même récit s'en allant à travers les âges, toujours un et toujours divers, se modifiant selon le pays, le temps, le climat, la civilisation, ici perdant quelque chose, là gagnant davantage, changeant de ton, de couleur, souvent même de moralité; que de le retrouver et de le ressaisir sous tous ses déguisements. » Le savant doyen ajoute bien spirituellement qu'il n'est presque pas une des fables de La Fontaine à propos de laquelle on ne puisse ainsi faire, si l'on veut, le tour du monde en quelques heures. Prenant pour exemple les *Animaux malades de la peste* (p. 4-90) et *La laitière et le pot au lait* (p. 91-113), M. Joly prend ces fictions à leur berceau, et, les suivant en toutes leurs migrations, il écrit deux chapitres de littérature comparée, où abonde la plus aimable érudition. De l'Inde, où l'on rencontre le premier germe et la première ébauche des deux fables, l'ingénieux critique nous fait passer en Perse, en Arabie, en Turquie, en Espagne, en Italie, dans presque tout le reste de l'Europe. Il note, plus exactement qu'on ne l'avait jamais fait, les innombrables transformations des deux apologues, groupant les plus curieux rapprochements, et, pour alléger sa marche, renvoyant aux *notes* de la fin (p. 114-154) les textes

empruntés à toutes les littératures, analysés ou traduits dans l'étude même. Cette promenade à travers les récits de l'Asie et de l'Europe est d'autant plus agréable, que le guide que nous suivons a plus de goût et de finesse, et que son langage est meilleur, de même que son savoir. En voyant M. Joly compléter et corriger si bien les travaux de ses devanciers, particulièrement ceux de M. Robert et de M. Saint-Marc-Girardin, on souhaite vivement qu'il se fasse le commentateur de plusieurs autres fables et qu'il nous donne l'occasion de recommencer, à sa suite, ces voyages où chacun de nous, comme l'hirondelle de La Fontaine, pourra se vanter d'avoir « beaucoup appris. »

T. DE L.

Étude sur les œuvres de Jean de Mairet, par GASTON BIZOS, ancien élève de l'École normale supérieure, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 400 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Bizos renferme une vie de Mairet, le résumé de l'histoire de la tragédie française avant ce poëte, l'examen de ses premières œuvres (*Chriséide et Arimant ; Silvie*), de ses théories dramatiques, de la *Silvanire*, des *Galanteries du duc d'Ossonne*, de la *Virginie*, de la *Sophonisbe*, de la *Cléopâtre*, etc., de ses dernières pièces, de ses poésies légères, de ses morceaux de prose, etc. A l'étude même sur la vie et les œuvres de Mairet, dans lequel on remarque un travail spécial sur la langue tragique du poëte bisontin, se joignent d'intéressantes pages sur les œuvres de quelques-uns de ses contemporains comme l'*Amaranthe* de Gombauld et les premières pièces de Rotrou, sur les poëtes dramatiques familiers du cardinal (Boisrobert, l'Estoile, Colletet, Desmarets), sur les émules de Mairet (Scudéry, Du Ryer, Tristan l'Hermite et Rotrou). Pour ne rien omettre, indiquons encore (à l'*Appendice*) la liste par ordre chronologique des œuvres de Mairet jouées et imprimées, neuf de ses petites pièces de vers, les unes inédites, les autres qui n'ont jamais été réunies à ses œuvres, deux de ses lettres, la première adressée au cardinal Mazarin (mars 1654), l'autre au Bisontin Aug. Nicolas, l'auteur de *Europa lugens* (1647), enfin le portrait du poëte. D'après cette énumération, on voit quelles richesses M. Bizos a su réunir dans sa thèse pour le doctorat ès lettres. J'emploie le mot richesses avec intention, car récits, analyses, appréciations, tout, de la première à la dernière page est de haute valeur. M. Bizos a été un excellent chercheur, avant de se montrer excellent critique. Il a trouvé, pour écrire la biographie de Mairet, des ressources précieuses dans un travail lu par Rochet de Frasne, en 1754, à l'Académie de Besançon (bibliothèque de cette ville ; recueil manuscrit des travaux de la Compagnie), et dans divers autres documents, tels que les lettres de noblesse accordées au poëte, par l'em-

pereur Léopold (18 septembre 1668) et conservées aux Archives départementales du Doubs. Signalons aux curieux (p. 279), une lettre inédite du poëte Sarrazin à son ami Mairet (Mémoires manuscrits de l'Académie de Besançon). M. Bizos cite et discute, en ce qui touche les œuvres dramatiques de Mairet et de ses contemporains, les opinions de Voltaire, de M. Guizot, de M. Sainte-Beuve, de M. Saint-Marc-Girardin, de M. de Puibusque, de M. Marty-Laveaux, etc., et on peut dire qu'il a parfaitement connu et parfaitement jugé presque tout ce qui a été écrit sur la matière. J'ai très-peu d'observations à présenter à M. Bizos. Je le trouve bien sévère pour Tallemant des Réaux, quand il l'appelle (p. 26) « cette langue de vipère. » Je lui apprendrai que le rarissime pamphlet qu'il a découvert, dit-il (p. 42. note 2), à la bibliothèque de Besançon : *Apologie pour M. Mairet contre les calomnies du sieur Corneille de Rouen* (1637), est aussi à la bibliothèque Sainte-Geneviève (Y 458 réserve). Il a trop facilement accueilli (p. 26) l'erreur de certains écrivains, d'ordinaire mieux informés, en nous montrant le généreux protecteur de Mairet, le comte de Belin « assassiné le 7 décembre 1642, par le marquis de Bonnivet. » François de Faudoas, le fils de l'ancien gouverneur de Paris, était déjà mort avant la fin de l'année 1638. (Voir l'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XVIII, p. 185; M. H. Chardon, *la Troupe du Roman comique dévoilée*, etc., 1876, in-8, p. 37.) Enfin, j'exprimerai le regret que M. Bizos n'ait pas eu connaissance de la correspondance inédite de Chapelain : il aurait trouvé dans le premier volume de cette correspondance léguée par M. Saint-Beuve à la Bibliothèque nationale, plusieurs lettres fort intéressantes écrites à Mairet par Chapelain, qui fut pour le poëte franc-comtois, comme pour presque tous les poëtes et prosateurs de son temps, un excellent conseiller et un dévoué confrère.

T. DE L.

Tableau de la littérature française, 1800-1815, par GUSTAVE MERLET. Paris, DIDIER, 1877, in-8 de 670 p. — Prix : 8 fr.

La littérature de l'époque impériale, si complétement éclipsée par le grand mouvement romantique de la Restauration, est tombée dans une sorte de dédaigneux oubli d'où ne surgissent guère que les noms de Chateaubriand, de Mme de Staël et du comte de Maistre. M. Merlet a pensé qu'il pouvait y avoir, dans cet oubli, sinon une complète injustice, au moins une négligence fâcheuse, et il nous a donné un volume qu'on lira avec autant de profit que de plaisir. Ce volume n'est, du reste, que le début d'une œuvre à vastes proportions. Ici l'auteur ne s'occupe que du mouvement religieux, philosophique et poétique. Le roman, la critique, l'érudition, l'histoire, l'éloquence et la politique auront leur tour plus tard. On tend de plus en plus à amener sur la

littérature comme des reflets des événements, reflets qui l'éclairent et l'animent. M. Merlet a procédé de cette manière. Dans son introduction, il esquisse avec netteté et impartialité l'histoire de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci : et, dans tout le cours de son ouvrage, il ne perd point de vue l'état de la société dans laquelle se meuvent les écrivains qu'il juge. Peut-être y aurait-il eu au début du livre à effleurer une question curieuse : la forme du gouvernement a-t-elle une action sur les manifestations de l'intelligence ? Ne sont-ce pas des temps de sage liberté, comme l'époque de la Restauration, qui sont favorables à ces manifestations ? Ne sont-ce pas les jours de despotisme qui leur sont le plus nuisibles ; témoins la Terreur et l'Empire ? Mais, contrairement à cette thèse, on pourrait rappeler le siècle éclatant de Louis XIV. Nous croyons cependant qu'il ne serait nullement impossible d'expliquer cette espèce de contradiction, mais, pour tenter de le faire, il faudrait à coup sûr plus de place que nous n'en avons à donner à tout le livre de M. Merlet, auquel nous nous hâtons de revenir. — Les premiers chapitres sont consacrés à M. de Bonald, à M. de Maistre et à la jeunesse de Chateaubriand. Mme de Stael viendra dans un tome suivant. M. Merlet arrive ensuite à la partie la plus ingrate, à la poésie. Il nous montre, toutefois, quelques vers heureux, quelques inspirations où pouvaient se trouver les germes d'inspirations qui devaient s'épanouir plus tard. Il termine son étude par l'examen des œuvres théâtrales et par un vaste appendice où de courtes notices, fort bien faites, rappellent en peu de mots les littérateurs de l'époque traitée et contiennent une appréciation de leurs œuvres, appréciation écrite avec une conscience dont le scrupule qui a provoqué cet appendice suffirait à donner une très-favorable idée. Pour qu'on lût sans fatigue un fort volume dont le sujet n'a pas toujours un grand intérêt intrinsèque, il fallait que ce gros volume attachât par la vérité des aperçus et par l'agrémen du style ; c'est un double mérite qui n'a pas manqué à l'auteur. Peut-être M. Merlet cherche-t-il un peu trop à réveiller l'attention par le chatoiement des images. Souvent il les rencontre bien, quelquefois elles sont un peu trop cherchées ; quelquefois la phrase a des rondeurs trop rhétoriciennes, comme quand M. Merlet compare notre langue « à cet arbre *généreux* dont parlait Horace, et qui renouvelle ses feuilles à chaque retour du printemps. » Outre que la comparaison d'Horace, autant que nous nous en rappelons le texte, n'est pas exactement rendue, l'épithète, *généreux* n'est là qu'une cheville destinée à gonfler la période. On pourrait ainsi croire, dans deux ou trois endroits, à une espèce de contagion du style par trop académique dont M. Merlet fait justice si souvent et avec tant de goût.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Essa sur l'esprit public dans l'histoire, par le vicomte Ph. d'Ussel. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 447 p.— Prix : 5 fr.

Ce livre a dans son titre quelque chose de vague qui ne dit point tout d'abord ce qu'il contient. Nous croyons reproduire exactement la pensée de l'auteur en disant qu'il recherche ce qu'est l'esprit public, l'esprit dirigeant, l'idée dominante d'une époque; comment il se forme et se transforme; comment et par quels agents il exerce son influence. Puis il demande à l'histoire la confirmation de ses théories.

Toute société poursuit un idéal dont le type lui est fourni par les hommes de génie et qui des sommités descend aux dernières couches sociales par l'éducation et les différents modes de transmission de la pensée. L'esprit guerrier et l'esprit religieux y jouent un rôle considérable, dans toutes les nations, suivant des lois que M. d'Ussel s'applique à déterminer.

Chez les Hébreux, c'est l'idéal religieux qui prédomine. L'idéal social est celui que poursuivent les Grecs. Chez les Romains, l'idéal social est celui de la première époque; il atteint sa réalisation par le nivellement social et l'établissement de l'Empire, qui conduit à la décadance. L'esprit religieux chrétien survit seul au milieu de toutes les ruines; il caractérise la tendance générale du moyen âge; il élève l'idéal poursuivi à cette époque de transformation à une sublimité qui la préserve de la chute à laquelle elle aurait été entraînée par tous les défauts et toutes les misères importées par les peuples barbares. Avec les temps modernes, l'idéal se modifie surtout par la manière de concevoir l'état social. Dans les temps actuels, c'est le progrès social qui est le but de tous les efforts, mais progrès dont l'élément principal est l'utile. Il a créé le courant démocratique, contre lequel lutte ce que l'auteur appelle « le parti de l'histoire : » avec lui est venu le goût énervant du bien-être, le règne du mercantilisme et de l'intérêt, le morcellement et l'instabillté de la richesse et du pouvoir qui, avec la loi du nombre, entraîne la médiocrité des gouvernants, l'abaissement de l'idéal pourvuivi. C'est le positivisme « qui pourrait bien abaisser les facultés d'une race au-dessous du degré nécessaire pour lui permettre d'exceller même dans les arts pratiques, » et qui n'a de contre-poids que dans la religion.

Cette étude de philosophie historique dénote un sagace et profond observateur, un esprit méthodique et réfléchi, des convictions vives et raisonnées, de nobles sentiments, de généreux instincts, une inspiration toute chrétienne, le tout traduit en un très-bon style.

Dans cette accumulation de jugements et d'appréciations sur les

faits, ce serait une rare bonne fortune de se trouver toujours en complet accord avec l'auteur, quand bien même on serait généralement en parfaite conformité de sentiments avec lui. Si nous avons à le contredire sur plus d'un point, c'est moins pour le fond que pour la forme qui manque quelquefois de précision et est entraînée à une certaine exagération pour concorder avec la théorie ou la rendre plus saisissante. Ainsi, quand il dit que l'idéal, au dix-huitième siècle, c'est le progrès social, le terme est impropre ; car cela ressort clairement de son exposé, c'est un progès matériel, sans idées morales ni religieuses, un progrès qui conduit à la décadence. N'est-ce pas aussi à tort qu'il dit que l'antagonisme entre la religion et la Révolution ne vient pas d'une opposition substantielle entre les principes (p. 306), après avoir montré qu'un des caractères de la Révolution c'était une opposition au principe de l'autorité. C'est aussi faire trop d'honneur à la Révolution que d'en faire la génératrice de l'idée de patrie. Mais il n'est pas besoin de s'arrêter davantage à des critiques sur des points qui ne pourront échapper à tous les lecteurs, à tous les hommes d'étude sérieux, auxquels ce livre est destiné, et que nous n'hésitons pas à leur recommander.

Nous voudrions leur signaler bien des aperçus neufs, bien des considérations élevées, bien des pages vigoureuses. Comme le protestantisme est bien caractérisé : « Cette religion n'impose à l'homme aucun sacrifice ; elle n'en demande ni à sa raison, ni à son bien-être, ni à ses besoins physiques et moraux... Il transige avec la nature humaine sur les principes eux-mêmes qu'il ramène, en les abaissant, à la portée de chacun (p. 48). » Que dira notre mollesse de cette déclaration sur les bienfaits de la guerre. « Il faut admettre que l'état de guerre... est... nécessaire à la conservation de certaines qualités viriles dont la perte conduirait à la décadence morale. Telles sont, par exemple : le courage, l'esprit d'obéissance, de dévouement et de sacrifice,... dont le développement est naturellement si contraire à nos tendances vers le bien-être et l'égoïsme et qui ne peuvent probablement se soutenir sans s'exercer, et ne trouvent d'exercice que par la guerre (35). » M. d'Ussel appelle « parti de l'histoire » le parti qui lutte contre l'esprit démocratique et ses tendances au bouleversement général pour régner sans contradiction ; son expression prêterait à croire qu'il y a un parti dont l'idéal est la pure restauration du passé. C'est une chimère inventée par ceux dont le courage ne recule pas devant une bataille à la façon de Don Quichotte contre des moulins à vent. Nous en avons la preuve dans ce qu'il dit très-bien : « Combien bien peu d'hommes de notre époque consentiraient à devenir barons féodaux au prix des fatigues, des dangers et des misères qui traversaient la vie de ces seigneurs si puissants et si redoutés ? »

VICTOR MORYAT.

L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles. par E. Banning. Bruxelles, 1877, in-8 de 150 p. et 1 carte. — Prix : 3 fr. 50.

Le 12 septembre 1876, le roi des Belges réunit à Bruxelles une conférence composée des principaux géographes de l'Europe, dans le but de rechercher en commun les moyens les plus propres à civiliser l'Afrique centrale. L'appel fait par Léopold II aux sentiments philanthropiques fut entendu; de tous les points de l'Europe, on envoya des adhésions nombreuses, et des souscriptions considérables affluèrent. Depuis quelques semaines, une première expédition belge, composée de trois membres, est partie pour l'Afrique. A l'occasion de la conférence de Bruxelles, plusieurs publications virent le jour. Celle de M. Banning est la plus importante. L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première, il s'occupe de l'Afrique au point de vue historique, physique et social. La seconde est consacrée aux travaux de la conférence de Bruxelles. Un appendice nous donne plusieurs pièces justificatives. M. Banning commence par initier ses lecteurs aux principales expéditions africaines de ce siècle et aux résultats obtenus jusqu'à ce jour. Ce résumé est clair, méthodique et exact. Un second chapitre nous fait connaître la géographie physique de l'Afrique. Les deux chapitres suivants nous intéressent davantage. L'auteur y parle de l'ethnographie de l'Afrique et de la traite des nègres. Il nous montre fort bien qu'en général la race nègre n'est pas si inférieure aux autres races qu'on se plaît souvent à le dire. Il nous semble cependant que l'auteur aurait bien fait, dans l'intérêt même de son sujet, de nous parler quelque peu des différences que les voyageurs ont constatées entre les malheureuses peuplades qui sont régulièrement visitées par les marchands d'esclaves et celles qui, jusqu'à ce jour, ont moins souffert de la traite. Les ouvrages de Livingstone pouvaient lui donner d'excellents renseignements à cet égard. C'est ainsi que ces dernières peuplades sont bien plus douces, moins féroces, et accueillent d'ordinaire l'étranger avec une grande bienveillance. Les autres, se trouvant continuellement en légitime défense, regardent tout homme blanc comme un ennemi, et souvent le traitent comme tel.

M. Banning, admettant l'opinion émise par Berlioux dans son ouvrage sur la traite orientale, distingue trois grandes régions de l'Afrique où la chasse à l'homme est régulièrement organisée. La première est le Soudan, dont le marché principal est Kouka, dans le Bornou; la seconde, la vallée du Haut-Nil, avec Khartoum comme point central; enfin le plateau central de l'Afrique, avec Kazeh ou Zaboto comme entrepôt général. On estime de 80 à 90,000 le nombre annuel des victimes de cet infâme trafic, destiné à satisfaire aux demandes de chair humaine de l'Arabie, de la Turquie d'Europe et d'Asie, de la Perse et de Madagascar.

Le but que l'on a actuellement en vue est de travailler d'un commun accord à supprimer la traite des nègres ; c'est seulement quand on aura obtenu ce premier résultat que l'on pourra réaliser la pensée de Léopold II, et entreprendre la civilisation de l'Afrique. A cet effet, la conférence de Bruxelles a jugé que les meilleurs moyens à employer étaient l'envoi d'un nombre suffisant de voyageurs isolés — donc pas de grandes expéditions comme celle de Baker, — et l'établissement de stations scientifiques et hospitalières. « Seulement (p. 92) les établissements qu'il s'agit de créer porteront un cachet purement laïque ; le concours de toutes les nations n'en comportant pas d'autre ; ils ne s'imposent aucune mission religieuse, ils ne représentent aucune confession, aucun culte. » Ici est le point faible de toute l'organisation. Civiliser laïquement un peuple est tout aussi impossible que de supprimer l'esclavage et la castration chez les mahométans, aussi longtemps que ceux-ci resteront attachés à l'islamisme. Il semble que la conférence ait eu bien plus en vue l'intérêt scientifique que le but moral de la civilisation africaine, précisément par suite de l'absence de toute idée chrétienne. Nous comprenons que, du moment que des nations protestantes participent à l'œuvre, les missions ne pourraient pas être exclusivement catholiques. Ce mal, du reste, ne serait pas grand. Il y a trop longtemps, en effet, que la stérilité des missions protestantes est connue, pour que nous ayons rien à craindre à cet égard. Livingstone, qui était lui-même missionnaire, aurait certes protesté contre cette laïcité. Si l'on ne tâche pas d'unir les efforts des missionnaires à ceux des savants explorateurs, toutes ces expéditions pourront être riches en résultats scientifiques, mais ne contribueront pas plus à civiliser les nègres que les institutions européennes introduites d'un seul coup au Japon n'ont pu concourir à ramener le peuple japonais à la vraie civilisation. En-dehors du christianisme, toute vraie civilisation est impossible ; et cette vérité ressort avec tant d'évidence des enseignements de l'histoire, que l'on s'étonne de devoir la rappeler. AD. DE CEULENEER.

A travers l'Afrique. *Voyage de Zanzibar à Benguela*, par le commandant V.-L. CAMERON. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par M. H. LOREAU. Avec 130 gravures, 1 carte et 4 fac-simile. Paris, Hachette 1878, gr. in-8 de 559 p. — Prix : 10 fr.

C'est une grande pensée humanitaire qui a conduit le commander Cameron à tenter la traversée de l'Afrique : son premier désir, en effet, était de travailler pour sa part à la suppression de l'odieux commerce des esclaves noirs... Sans doute, comme il est naturel à tout Anglais, la soif des découvertes entrait aussi pour quelque chose dans sa résolution ; mais, il faut le proclamer à son honneur,

ce n'en fut point le premier mobile. — De Bagamoyo, situé sur l'océan Indien, en face de Zanzibar, et qui est le point de départ de toutes les explorations dans le centre de l'Afrique, jusqu'à Benguela baignée par l'Atlantique, son voyage a duré trois ans et cinq mois ; la narration qu'il en offre au public est plutôt un journal de marche, un guide pour les voyageurs qui voudront suivre ses pas, que le récit de ses aventures, de ses chasses, etc... Nous ne devons pas nous en étonner. La description de ces régions laisse encore trop à désirer au point de vue pratique, malgré les admirables découvertes et la précision des détails obtenus depuis un quart de siècle, pour que, de longtemps, on ait le droit de réclamer des épisodes de touristes... Il faudra s'en tenir, pendant quelque temps encore, à de véritables *guides*, mentionnant les particularités de la route, les traits du pays, les mœurs, la langue, les coutumes des habitants, les conditions des relations à ouvrir avec eux, etc... Une partie de la carte parcourue par l'intrépide Cameron commence à être assez connue : c'est la région comprise entre le canal de Zanzibar et les grands lacs. Mais le bassin du Congo et tout le plateau de partage entre ce bassin et celui du Zambèse sont à compléter comme données géographiques, hydrographiques, etc... Nul doute que l'avenir ne réserve à quelque émule des Livingstone, des Stanley, des Cameron, l'honneur d'ajouter aux indications qui figurent jusqu'à présent sur leurs cartes.... Le mérite des premiers explorateurs en recevra un nouveau lustre pour avoir ouvert, au prix de difficultés plus grandes, une voie appelée à devenir de plus en plus féconde. On peut se rendre compte, sur la carte jointe au présent volume, de la route suivie par Cameron : à elle seule, elle permet de supposer les épreuves et les difficultés que ce hardi pionnier a dû traverser, et son très-intéressant récit, montrant comment il les a surmontées, confirmera l'admiration pour sa persévérance et son énergie et légitimera la gloire désormais attachée à son nom. Ce voyage s'ajoute avec honneur aux huit ou dix volumes pleins de faits que l'on doit déjà sur ces régions si longtemps inconnues, aux grands explorateurs américains, anglais et français. Outre la question de l'esclavage, qui est prise sur le fait et traitée là *de visu*, il y a des chapitres fort curieux sur le géographie (orographie et hydrographie) de l'Afrique centrale, sur son système lacustre, sur son avenir, etc... Un vocabulaire et une nomenclature botanique complètent en appendice ce volume où nous n'avons pas lu sans émotion le passage dans lequel Cameron, malade lui-même, ainsi que Murphy et Dillon, presque jusqu'à en mourir, raconte comment il apprit la mort de Livingstone et organisa son convoi funèbre...

F. de Roquefeuil.

Vie de Mme de la Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. Paris et Lyon, Lecoffre, 1877, in-12 de x-345 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

La vie de la duchesse de Doudeauville (1764-1849) offre de singuliers contrastes et de fortifiants exemples. Elevée par une mère sans tendresse et dont l'austère vertu avait toute la raideur et l'aspérité du jansénisme, Augustine de Louvois de Montmirail accepta de sa main, avant d'avoir atteint sa quinzième année, un mari un peu plus jeune qu'elle et qui dut la quitter après la cérémonie nuptiale pour achever son éducation confiée à des mains qui conspiraient contre sa foi profondément implantée dans son cœur par sa nourrice, une simple paysanne. Sa nouvelle famille était imbue des idées philosophiques que son beau-père fit tout pour lui inculquer. Elle fut exposée à tous les dangers du monde par un entourage ami du plaisir, par sa position, par tous les charmes séduisants de sa personne. Néanmoins, prévenue dès sa plus tendre enfance par la grâce de Dieu, elle se montra toujours pleine de déférence, de soumission et d'affection pour sa mère, ne se départit jamais d'aucun de ses devoirs ni dans sa famille ni dans le monde, conquit l'estime de ceux qui ne l'imitaient pas par sa scrupuleuse fidélité, sut faire aimer la vertu par la manière dont elle la pratiquait, et exerça, par sa douce influence, un véritable apostolat au sein de sa famille. La religion lui fournit la force pour traverser, loin de son mari émigré, l'époque sanglante de la Révolution. Bien des têtes qui lui étaient chères tombèrent à ses côtés; elle soutenait tout le monde par son courage; plus d'une fois elle tint tête aux bandits; elle toucha même le cœur du sanguinaire Fouquier-Tinville. Son anonyme biographe décrit les scènes les plus émouvantes. Toute sa vertu, sa sagesse, son expérience paraissent dans les conseils qu'elle donne à sa fille, dans l'éducation de ses enfants et petits-enfants qui l'entourent de respect et de vénération et portent dignement son nom parmi nous, dans l'administration de sa grande fortune, dans ses relations avec toutes les personnes de sa maison, dans son intelligente générosité et dans sa charité envers tous les pauvres et les populations au milieu desquelles elle vivait. Elle fonda, à Montmirail, la Société de Nazareth pour l'éducation des jeunes filles. L'histoire de cette œuvre, qui occupe déjà une large place dans cette biographie, recevra de plus grands développements dans la vie, promise par l'auteur, de la mère Bollat, première supérieure. A côté de tableaux saisissants, des traits piquants, des pages d'un intérêt presque historique, sans parler du caractère édifiant de ce volume, nous devons signaler ce qu'il fournit de détails curieux sur les mœurs de la société française avant la Révolution. Nous aurions aimé que l'auteur présentât toujours les acteurs qu'il met

en scène, et qu'il donnât plus de dates. Le nom de l'abbé d'Etyola ne doit-il pas être corrigé en celui de Thiollaz ? R. DE SAINT-MAURIS.

Le Village sous l'ancien régime, par ALFRED BABEAU. Paris, Didier, 1878, in-8 de 368 p. — Prix : 6 fr.

La Vie de province au dix-huitième siècle. — *Les Femmes, les Mœurs, les Usages*, par ANATOLE DE GALLIER. Paris, Rouquette, 1877, in-8 de 128 p. — Prix : 4 fr.

De savantes études ont été publiées dans ces derniers temps sur l'histoire des classes agricoles, sur les communes, les communaux, les associations et les confréries populaires, le régime scolaire avant la Révolution, etc.

Les recherches ont été très-étendues, les matériaux sont nombreux et curieux; mais il ne s'en était pas encore dégagé une œuvre vraiment vivante, qui rendit tout à fait sensible dans leur ensemble les traits essentiels de l'administration des campagnes sous l'ancienne monarchie, et qui nous permît de la voir en action, surtout à une époque rapprochée de la nôtre.

Cette œuvre, M. Babeau vient de nous la donner. Résumant, sur les communautés rurales, la substance de ce qu'ont écrit les anciens jurisconsultes et de ce que nous apprennent les documents originaux recueillis de nos jours par les érudits, il a complété leurs indications par des observations plus particulières sur les villages de la Champagne et de la Bourgogne; et c'est ainsi qu'il a pu retracer un tableau aussi exact que possible, pour les contrées de la France situées au nord et au nord-est de la Loire.

« Mon but, dit-il, n'a pas été de soutenir une thèse; il a été d'exposer les faits. » La précision des faits ! quoi de plus nécessaire en un pareil sujet ! Il s'agit de juger, comme elle le mérite, une des parties les plus importantes et les moins connues de la vieille France.

Pour cela son organisme est à étudier de près; car, en lui se sont concentrés les intérêts communs et la vie publique de millions de familles, dont les besoins, les mœurs, la manière d'être, ont été et seront toujours très-différentes de ceux des villes. Qu'était autrefois un village ? De quels éléments multiples se composait-il ? et comment sous l'influence des changements intervenus dans l'état des personnes, des classes, de la propriété, du gouvernement local et du pouvoir central, ces éléments d'autonomie étaient-ils arrivés au point où nous les trouvons à la veille de la Révolution ? Tels sont l'objet et le cadre des études de M. Babeau.

Le village n'est pas seulement la commune ; c'est aussi la paroisse ; c'était plus anciennement la seigneurie. Au-dessus de lui, il y avait la province et l'État. De là, autant de divisions du livre.

Nous contemplons d'abord la communauté rurale en elle-même. Nous assistons à ses assemblées agricoles qui réalisent l'idéal des libertés populaires : tous ses membres y prennent part ; sous la tutelle et le contrôle des autorités publiques, ils nomment librement leurs syndics, administrent presque souverainement leurs biens, perçoivent leurs revenus, votent les dépenses, présentent leurs comptes, réparent des églises, des ponts et chemins, entretiennent des écoles, etc... Ce qu'il faut pour leurs intérêts temporels, ils le pratiquent avec non moins d'indépendance, comme marguilliers, pour leurs intérêts religieux. Le château est bien là, avec sa suprématie ; mais cette suprématie, il la perd peu à peu : ses tours disparaissent, ses fossés se comblent. Le temps n'est plus où le seigneur était, pour la population, un protecteur, *un chef*, et où sa résidence dans le pays faisait de lui la première des autorités sociales. Il ne garde de son ancien pouvoir que de stériles honneurs et des droits que l'absence de services rendus transforme aux yeux de ses anciens subordonnés en autant d'abus. Le juge seigneurial le remplace avec ses qualités et aussi, hélas ! avec ses défauts ; et lui-même s'efface devant une puissance supérieure qui ne cesse de grandir, l'Etat. L'administration centrale enveloppe de son réseau la petite communauté rurale ; elle ne la détruit pas ; mais elle se sert d'elle, dans un but trop exclusivement fiscal, pour le recouvrement des tailles, pour des corvées royales et le tirage de la milice.

Nous ne pouvons qu'indiquer en quelques lignes le pensée générale du livre. Quant aux détails, ils échappent à toute analyse. M. Babeau prête un véritable charme aux choses les plus sérieuses ; son érudition, aussi variée que profonde, met chaque fait à sa place et dans un relief saisissant. Grâce à lui, nous connaissons mieux, sur bien des points, la vieille France rurale. Nous la voyons grande et prospère, à l'époque où la monarchie la prit des mains de la féodalité ; nous la suivons à travers les siècles ; et elle nous apparaît, soit en progrès, soit paralysée dans son essor, selon les mœurs bonnes ou mauvaises qui prévalent, mais ne désespérant jamais d'elle-même, et, sous l'égide de la monarchie, préparant ces fortes et vaillantes races de paysans qui donnèrent tant de héros à la Vendée, et parmi lesquelles se recrutèrent les intrépides soldats de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie, qui devaient faire la terreur et l'admiration de l'Europe.

L'auteur montre comment ces paysans avaient appris à devenir des citoyens, en administrant leurs affaires locales, comment ils savaient s'imposer des sacrifices pour leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs institutions les plus utiles. Pourquoi a-t-il négligé de mettre en pleine lumière l'institution fondamentale par excellence ? La famille, plus encore que la commune, forme l'homme et le citoyen ; et c'est en elle

qu'il faut chercher la vitalité, le solide point d'appui des libertés populaires. La stabilité est surtout nécessaire à l'ordre moral.

M. Babeau nous permettra d'exprimer le vœu que son beau livre sur le village dans l'ancien régime soit complété par un autre sur le village actuel, au point de vue des réalités sociales du temps présent. Aucune œuvre ne serait plus opportune. Elle seule fournirait l'explication d'un fait très-grave : malgré tous les progrès matériels dont jouissent les campagnes, nos vieilles races de paysans périssent, et il ne s'en crée pas de nouvelles; malgré toutes les écoles dont elles sont dotées par l'État, nos populations agricoles sont de moins en moins aptes à gérer directement *et en paix* leurs intérêts.

— L'objet propre de l'étude de M. de Gallier sur la *Vie de province au dix-huitième siècle* est une intéressante collection de lettres, dont les auteurs n'ont pas de place dans l'histoire, mais en avaient une très-distinguée, il y a un siècle, dans leur province. Les Aymon, seigneurs de Franquières, habitaient sur la rive droite de l'Isère, en face de la Combe de Lancey, un château d'où ils rayonnaient sur tout le Dauphiné et au-delà de Lyon. Ils avaient les plus belles alliances ; de père en fils, ils étaient conseillers au Parlement de Grenoble. Le dernier avait eu la passion des voyages, et ses récits, conservés et copiés par sa sœur, ne manquent pas d'esprit.

On écrivait beaucoup pour l'intimité, et les Franquières en offrent la preuve. Les femmes surtout savaient tenir la plume avec une originalité pleine de charme ; et c'est aussi sur elles que les documents cité par M. Anatole de Gallier fournissent les renseignements les plus particuliers. On les voit, à des âges bien différents, exprimer leur manière de sentir, on assiste à leur conversation. A la différence de ce qui se passait à Paris, on les trouve encore en province inspirant le respect par leur religion et leur piété. Un fait frappe au plus haut point notre observateur dans cette époque singulière : c'est le contraste qu'offrent les mœurs patriarcales, gardées par beaucoup de familles, fidèles au sol natal, avec la corruption raffinée dont font étalage la plupart de celles qui ont émigré de la province.

Nous ne saurions relater ici toutes les curiosités que M. de Gallier nous décrit avec une érudition consommée, et aussi avec les agréments du style le plus délicat. Il y en a sur tous les sujets : d'abord sur les mœurs privées, ensuite sur le monde proprement dit, sur la poésie, la musique, les salons, les bals, les spectacles, sur les rapports de plus en plus difficiles des classes entre elles, sur l'esprit frondeur qui se répandait partout.

M. de Gallier est de l'école qui cherche le vrai dans l'histoire et qui fait servir le passé à l'instruction du présent. Il ne dissimule en rien les côtés défectueux de la vie de province du dix-huitième siècle ;

mais il met en évidence aussi ce qu'elle avait d'excellent, là où subsis taient les principes chrétiens et les traditions du foyer.

CHARLES DE RIBBE.

Le Fonds des reptiles. *Le Journalisme allemand et la formation de l'opinion publique*, par H. WUTTKE. Trad. de l'allemand par B. POMMEROL. Paris, Dreyfous, 1877, gr. in-18 de XXVI-293 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage du professeur Wuttke n'est pas entièrement inconnu du public français. La *Revue des Deux Mondes* en avait déjà parlé dans son numéro du 1er mai 1875; mais, par l'importance même de cet écrit, une traduction française était de la plus grande utilité. Pendant longtemps la presse allemande a gardé le silence sur cet ouvrage, précisément parce qu'il renfermait la condamnation morale d'un grand nombre de journalistes; et ce silence même était une preuve de la véracité des faits que l'auteur a avancés. Son livre est le résultat d'observations et de lectures nombreuses. On ne se fait pas d'idée de ce qu'il a fallu de temps et de tenacité pour réunir les matériaux nécessaires à une pareille étude. Le nombre des révélations contenues dans cet écrit est vraiment prodigieux; et l'on peut dire qu'après avoir achevé la lecture de la dernière page, il n'y a presque aucun journal quelque peu important de l'Allemagne, de l'Autriche, et même d'autres pays qu'on ne puisse estimer à sa juste valeur. Or, il n'y a pas moins de 5,000 journaux imprimés en langue allemande dans le monde entier. L'auteur a examiné son sujet sous toutes ses faces. Il nous montre d'abord comment la réclame naquit en France vers 1821, et comment elle fut exploitée surtout par M. Ém. de Girardin. Il nous fait assister ensuite au développement rapide qu'elle prit au-delà du Rhin. Et, ici, il ne s'agit pas de l'annonce : le lecteur sait alors à quoi s'en tenir, mais de la réclame proprement dite, faisant de la propagande pour telle institution commerciale ou financière, louant ou dénigrant le talent de tel acteur ou de telle actrice; faisant en d'autres termes mousser une affaire d'après la somme plus ou moins grande qui a été versée. L'auteur entre à ce sujet dans des détails qui nous font estimer à bien peu de chose la moralité du plus grand nombre des journalistes. L'intérêt principal de l'ouvrage consiste dans les révélations ayant trait à la propagande politique. Le bureau central de la presse fut fondé en 1851, par Manteuffel, et son premier chef fut R. Quehl. Ce service se trouve actuellement confié à M. Ægidi. Depuis 1851, l'institution n'a fait que prospérer, et le budget en est monté de 31,000 à 70,000 thalers, sans compter les sommes immenses provenant de la spoliation des biens particuliers du roi de Hanovre et de l'électeur de Hesse. Ce bureau envoie des renseignements poli-

tiques à un grand nombre de journaux allemands et étrangers — M. Wutske assure que des reptiles se sont nichés dans l'*Indépendance belge* (p. 218), — paye largement ceux qui veulent bien les insérer dans leurs journaux, et persécute les journalistes assez honnêtes pour s'y refuser. C'est de cette manière que s'est opéré la prussification de l'Allemagne et que l'on a formé l'opinion publique. En d'autres termes c'est enchaîner le plus grande partie de la presse à l'opinion d'un seul homme, qui n'est autre que le prince de Bismarck; c'est former l'opinion publique en corrompant les journalistes avec l'argent des contribuables. Ces moyens inavouables favorisèrent notablement les succès de la politique prussienne; et, grâce aux renseignements fournis par M. Wuttke, les événements de 1866 et de 1870 se présentent à nous sous un jour tout nouveau. Aussi les historiens futurs auront-ils à tenir grandement compte de ce livre, pour s'éclairer sur la validité des sources historiques dont ils auront à se servir. L'intégrité du caractère de l'auteur est une garantie de sa véracité, qui ressort du reste d'une manière évidente de chacune de ses pages. Rarement j'ai lu un livre qui portât ce cachet de véracité au même point. — L'auteur se déclare lui-même démocrate et du parti de la grande Allemagne. Ses opinions personnelles se font assez souvent jour pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur ce point; mais ses appréciations n'entachent en rien la réalité des faits qu'il avance. Maintes fois, ses appréciations sont des plus acerbes pour ne pas dire des plus justes. Il est permis, quoi qu'en dise M. Wuttke, de voir en M. Ebers autre chose qu'un jeune et insignifiant professeur (p. 61); et de ne pas admettre avec lui que M. Mommsen ait pris dans son *Histoire romaine* le contrepied de la vérité (p. 68). Ses appréciations des écrits de Sybel et de Droysen sont aussi exagérées. A maintes reprises, il n'a pour les catholiques que des paroles dédaigneuses; mais jamais on ne trouve la trace du moindre mensonge, et bien souvent il sait rendre justice à ses adversaires politiques ou religieux. C'est ainsi qu'en parlant de la presse catholique, il dit sans détours (p. 201) : « La presse catholique ou ultramontaine est forte, parce qu'elle est convaincue, fermée à toutes les influences, excepté à celle de l'Église. On ne peut l'accuser d'inconstance ; elle est aujourd'hui ce qu'elle était à l'origine. » Aussi est-il forcé de constater (p. 203), que la *Germania* est le seul journal qui ait parlé de son ouvrage. Ceci se comprend : elle était du nombre des rares journaux que l'or des corrupteurs ne pouvait séduire. D'autres passages sont non moins favorables au parti catholique (p. 227).

Il serait utile de faire, pour d'autres pays, ce que Wuttke a si consciencieusement fait pour l'Allemagne ; de rechercher non-seulement comment certains gouvernement tâchent de façonner l'opinion

publique selon leurs vues; mais d'examiner aussi ce que font certains partis politiques et religieux. Le rôle que jouent les loges n'est pas des moins influents. A certaines époques, les mêmes questions sont traitées dans la presse libérale avec une telle unanimité, que l'existence d'un mot d'ordre est indéniable. Si l'on faisait sérieusement cette étude on serait bien vite convaincu que la majorité de la mauvaise presse n'est pas moins désintéressée et pas moins vénale qu'en Autriche et en Allemagne, et qu'à la presse catholique on pourrait adresser l'éloge que M. Wuttke, un adversaire, a donné aux publicistes catholiques de sa patrie. AD. DE CEULENEER.

Les Ex-Voto du temple de Tanit à Carthage. *Lettre à M. Fr. Lenormant, sur les représentations figurées des stèles puniques de la Bibliothèque nationale,* par M. PHILIPPE BERGER. Paris, Maisonneuve, 1877, petit in-fol. de 31 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre nous est parvenu la veille du jour de l'an, comme un livre d'étrennes, enrichi d'illustrations, de nombreuses gravures explicatives venant illuminer un texte qui, — sans elles, — serait peut-être une lecture ardue pour les profanes. On sait, en effet, que la Bibliothèque a recueilli, pour le département des médailles et antiques, la collection d'inscriptions carthaginoises formée en Tunisie par M. de Sainte-Marie, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, comme M. Léop. Delisle l'a récemment rappelé dans son rapport général sur la gestion de la Bibliothèque nationale : « L'explosion du *Magenta*, à bord duquel les pierres de M. de Sainte-Marie avaient été chargées, avait inspiré les craintes les plus sérieuses sur le sort de ces petits monuments. Les pierres elles-mêmes ne sont pas perdues pour la science; grâce aux mesures prises par l'amiral Roze, la plupart ont été retrouvées au fond de la mer et ont pu être envoyées à la Bibliothèque, où M. Philippe Berger les a reconnues et soumises à un classement qui, pour n'être pas encore complet et définitif, n'en permet pas moins d'apprécier l'intérêt des découvertes de M. de Sainte-Marie. Le rapport de M. Berger, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, a très-clairement déterminé la place que les pierres de Carthage doivent occuper dans l'épigraphie sémitique et la nature des renseignements qu'elles fourniront à l'histoire et à la philologie. »

C'est la première partie de ce rapport que l'auteur a reprise en sous-œuvre, en lui consacrant de plus amples développements au point de vue spécial de l'archéologie et de la mythologie. Il démontre d'abord que les inscriptions sont antérieures à la prise de Carthage par les Romains, en 146, il les compare ensuite avec les monnaies puniques, examine les symboles figurés sur ces petits monuments, enfin la

langue et la forme des caractères qui y sont tracés, Puis il met de côté les textes eux-mêmes, très-monotones du reste, qui appartiennent au *Corpus inscriptionum semiticarum* que publiera l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et il va étudier isolément chacun des objets figurés sur les stèles. La dernière série des représentations étudiées est la plus intéressante à notre avis, parce qu'en faisant connaître le commerce et l'industrie des Carthaginois, elle nous initie, jusqu'à un certain point, aux arts de ce peuple (p. 23) qui, jusque-là (p. 7), était réputé n'en point avoir. C'est un élément des plus importants dans l'histoire de la civilisation, et le plus approprié à nous servir de guide dans l'appréciation du rôle de telle ou telle nationalité, suivant la marche de l'humanité. A quoi bon, — sans cette considération, — nous attarder sur l'examen de telle forme de préférence à telle autre ? Combien l'archéologue est consciencieux de nous dire, par exemple, de l'une des stèles, que, « des côtés de l'un des piliers, on aperçoit de petites figurines qui peuvent être des singes, ou des génies, ou peut-être autre chose encore ! » Que d'observations minutieuses ! quel souci des détails ! L'objet principal de cette thèse est d'indiquer ce qu'était Tanit et son culte. Cette déesse était l'Astarté de Carthage ; elle était aussi leur *Virgo cœlestis*, devant réunir les attributs de Diane et de Vénus. C'est l'une des nombreuses formes de la grande déesse syrienne, qui avait pour attributs, comme sa congénère grecque, le disque et le croissant. Le terme même de Tanis provient du grec Anaïtis, et ce premier élément d'analogie mène à d'autres rapprochements. — Quoi qu'il en soit, on peut dire avec l'auteur : ces représentations nous auront mieux fait connaître le génie singulier de ce peuple commerçant, même en religion, qui a été le maître du monde occidental jusqu'à l'arrivée des Romains.

M^sq^ Schwab.

Tablettes littéraires des bibliophiles de Guyenne. Tome II. *Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel de Montaigne et lettres inédites de Françoise de Lachassagne.* Bordeaux, imp. Curgy, 1877, in-8 de IV-176 p.

Ce volume, tiré à petit nombre, ne saurait laisser indifférents ni les bibliophiles, ni les admirateurs de l'immortel auteur des *Essais* ; quelques mots d'explication à son égard sont nécessaires. Les amis des études littéraires n'ignorent pas qu'un médecin distingué de la faculté de Paris, le Dr J.-F. Payen (né en 1801, mort en 1870) avait, dès sa jeunesse, voué à Montaigne un véritable culte ; il fit de lui, durant plus de quarante années, l'objet des études les plus persévérantes, les plus infatigables ; il n'épargna ni peines, ni temps, ni sacrifices pour réunir tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à la

personne, aux ouvrages, à la famille de l'illustre philosophe. Mécontent, avec raison, de toutes les éditions jusqu'alors mises au jour, il avait conçu le projet d'en donner une nouvelle, vraiment complète, sévèrement critique, et, dans ce but, il avait réuni une foule de matériaux précieux, mais la mort est impitoyable ; le Dr Payen n'eut pas même le temps d'entreprendre la construction du monument qu'il voulait élever à la gloire de son auteur favori; il ne publia, dans le cours d'une vingtaine d'années que quelques opuscules, qu'il distribuait à des amis, fragments d'ailleurs du plus vif intérêt pour quiconque s'occupe de Montaigne.

Il eût été déplorable que la collection spécialement *montaignesque*, formée avec tant de soin et de zèle par le docteur, eût été dispersée après sa mort ; c'est ce que comprit très-bien l'administration de la Bibliothèque nationale ; les livres et les papiers laissés par le plus ardent des admirateurs de Montaigne furent achetés, et ils forment, dans les vastes salles de l'édifice de la rue de Richelieu, un fond particulier.

C'était quelque chose ; ce n'était pas tout ; une collection destinée au public ne saurait se passer d'un bon catalogue ; un intelligent employé de la Bibliothèque, M. Gabriel Richard, a rédigé cet inventaire; un Bordelais, auquel les études historiques doivent beaucoup, et qui, depuis longtemps, s'est fait connaître par d'estimables travaux, M. Jules Delpit, a livré ce catalogue à l'impression ; il y a joint un supplément intéressant.

Une découverte récente a fait trouver, dans un vieux sac de toile noir de poussière et conservé aux archives du département de la Gironde, vingt-trois lettres d'une correspondance entretenue par la veuve de Montaigne, Françoise de Lachassagne, et par sa petite-fille, Marie de Gamache, avec le Père Marc-Antoine de Saint-Bernard, leur cousin, alors un des dignitaires du couvent des Feuillants de Bordeaux; ce sont ces lettres dont l'existence était complétement ignorée que M. Delpit a publiées, et, ainsi qu'il le dit fort bien : « Tous les lecteurs dont les *Essais* ont fait des amis de Montaigne, tous les penseurs qui cherchent à pénétrer dans les replis du cœur des grands écrivains, aimeront à connaître dans son intimité la femme privilégiée dont la vie a été longtemps associée à celle de Montaigne. Quelques passages de cette correspondance semblent encore imprégnés du style et des pensées de l'écrivain que tant de générations n'ont cessé d'admirer. »

Disons maintenant quelques mots du catalogue dont nous signalons la publication ; il est partagé en dix sections. La première comprend les éditions des ouvrages de Montaigne ; nous croyons qu'elles y sont toutes ; M. Payen avait deux exemplaires de l'édition originale des

deux premiers livres (Bourdeaus, 1580), devenue si rare et si chère (elle a été adjugée, dans ces dernières années, 1420, 1650 et 2020 francs, aux ventes Benzon, Potier et Radziwil) ; il possédait trois exemplaires de la seconde édition (1582), tout aussi difficile à rencontrer que la première ; parmi les éditions modernes, il en avait recueilli quelques-unes que recommandaient des annotations autographes de divers écrivains, tels que Jamet, de Pougens, Naigeon, François de Neufchâteau.

Donnons une attention spéciale aux livres qu'a possédés Montaigne. Le philosophe traçait parfois sa signature sur les livres qui lui appartenaient, et cette circonstance ajoute un prix exceptionnel aux volumes de ce genre ; ils sont fort rares ; toutefois, à force de vigilance et de recherches, le docteur était parvenu à rassembler vingt et un volumes avec signatures authentiques (nous laissons de côté une signature douteuse et trois décidément apocryphes : l'audace des faussaires s'exerce sur toutes choses) ; il avait fallu parfois payer cher quelques-uns de ces vieux livres ; M. Payen ne se consola jamais de n'être pas resté possesseur d'un exemplaire de l'édition des *Commentaires* de César imprimée à Anvers, par Chr. Plantin, en 1570 ; Montaigne, indépendamment de sa signature et de nombreuses notes autographes, avait écrit un jugement fort remarquable sur César et Pompée, remplissant deux pages à la fin du livre ; cet exemplaire avait été trouvé sur un quai de Paris, confondu avec un tas de bouquins sans valeur ; il n'échappa point à la perspicacité d'un bibliophile fervent, M. Parison, qui le paya un franc ; en 1856, il passa en vente publique après la mort de son propriétaire, et il fut adjugé à Mgr le duc d'Aumale, à 1,450 francs, plus 5 0/0 de frais. M. Payen eut du moins la satisfaction de pouvoir publier, dans un de ses recueils de *Documents sur Montaigne*, cette appréciation qui a provoqué, de la part de M. Cuvillier-Fleury, deux articles insérés dans le *Journal des Débats* (16 et 23 mars 1856) et reproduits dans le *Bulletin du bibliophile*. La section, consacrée aux ouvrages des parents, amis et contemporains de Montaigne, renferme bien des volumes difficiles à rencontrer ; nous y distinguons les anciennes éditions, devenues fort rares, du *Proumenoir* de Mlle de Gournay, la *fille d'alliance* du moraliste périgourdin ; notons aussi une réunion, à coup sûr unique dans une bibliothèque particulière, des éditions latines, des traductions en diverses langues de cette *Theologia naturalis* de Raymond Sabon, à laquelle Montaigne rendit hommage en la faisant passer dans notre langue ; il lui a consacré un des plus remarquables chapitres des *Essais*. Six éditions successives de cette traduction, mises au jour de 1569 à 1641, attestent l'accueil que lui firent les lecteurs sérieux. M. Payen possédait deux exemplaires de l'édition originale ; l'un d'eux lui était bien cher, car il portait la signature de l'illustre interprète des pensées du théologien espagnol.

Une des sections les plus étendues est celle qui énumère, dans l'ordre alphabétique, les ouvrages se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne, à ses écrits, à ses parents, et à ses amis. Tous les *testimonia* relatifs à l'objet de ses préoccupations constantes étaient réunis avec soin par le docteur ; il coupait et il classait les articles de journaux qui se rapportaient à l'objet qu'il ne perdait jamais de vue.

Il est regrettable que les limites imposées au rédacteur du Catalogue ne lui aient pas permis d'indiquer en quel endroit il est fait mention de Montaigne dans les nombreux ouvrages qu'il énumère ; certains d'entre eux étonnent ici par leur présence, notamment l'*Essai* de M. H. Lot : *Sur l'authenticité et le caractère des Olim* (1863), et, parmi les ouvrages anonymes, une notice *Sur les vins de Bordeaux* (1867, in-12), rédigée à l'occasion de l'Exposition universelle et dans laquelle, nous le croyons du moins, il ne se trouve absolument rien concernant Montaigne.

En fait d'autographes, le docteur possédait une lettre écrite de la main de Montaigne et signée (Orléans, février 1588), lettre qui fut acquise par un bibliophile et dramaturge bien connu, Guibert de Pixérécourt, et dont l'authenticité fut contestée, parce qu'elle contenait le mot passeport.

Une quittance, signée Etienne de La Boétie, offre aussi de l'intérêt. M. Payen s'était plu à fortifier cette partie de sa collection en réunissant un grand nombre de quittances, chartes, lettres autographes ou signées de personnages célèbres contemporains de Montaigne, tels que le duc d'Albe, le poëte Baïf, saint Charles Borromée, Charles IX, Henri III, Henri IV, Philippe II, Charles-Quint, Diane de Poitiers, Coligny, Sully et bien d'autres : on rencontre là une lettre du Tasse adressée au duc d'Urbin ; mais il est sage de faire des réserves à l'égard de l'authenticité de cette pièce.

La section consacrée aux traductions en indique deux en allemand et une en hollandais ; les *Essays*, que divers écrivains ont fait passer dans la langue anglaise, ont été treize fois imprimés à Londres ; nous trouvons en italien, indépendamment d'une version complète (Venise, 1633), un choix des *Discorsi morali, politici et militari del molto illustre sign. Michiel di Montagna*, publié à Ferrare en 1590, peu de temps après la mort du philosophe.

La section qui fait connaître les ouvrages imprimés ou manuscrits du docteur Payen au sujet de Montaigne, est digne d'attention, au point de vue de l'abondance des matériaux dont elle signale la réunion. N'oublions pas un portefeuille contenant 300 portraits environ gravés ou lithographiés de Montaigne, et une cinquantaine d'estampes se rattachant à des événements de sa vie.

L'exécution typographique du volume que nous indiquons est digne de tous éloges ; la correction est très-soignée ; nous n'avons observé

qu'un seul point à relever : M. de Sacy, le sénateur, le membre de l'Académie française, l'auteur des *Variétés littéraires, morales et historiques*, est appelé *Sylvestre de Sacy*, page 135 ; il aurait fallu mettre Silvestre. — N'y a-t-il pas également une erreur dans le nom de *Clergyman* donné, p. 95, comme celui de l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Laconics*, publié en 1826? « *Clergyman* » veut dire : « un membre du clergé, » et, si nous ne nous trompons, l'auteur des *Laconics* était en effet un *révérend* du nom de Cotton. — N'omettons pas de mentionner deux tables fort étendues et très-utiles au point de vue des recherches : l'une des faits énoncés chronologiquement, l'autre des matières par ordre alphabétique. On le voit, rien ne manque à ce volume des *Tablettes des bibliophiles de Guyenne* pour lui assurer l'accueil qu'il ne saurait manquer de rencontrer. G. Brunet.

Lettres d'un bibliographe, *suivies d'un essai sur l'origine de l'imprimerie de Paris* (cinquième série, ornée d'un atlas), par J.-P.-A. Madden, agrégé de l'Université de France, ex-vice-président de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise. Paris, E. Leroux, 1878, gr. in-8 de xi-284 p. — Prix : 15 fr.

M. Madden a bien voulu rappeler (*Avant-propos*, p. vi), l'article qui a été consacré ici (mars 1876, pages 249-250), à la quatrième série de ses *Lettres*, et, après avoir reproduit nos paroles : « Nous appelons de tous nos vœux la continuation des *Lettres d'un bibliographe*, » il dit de son critique, avec beaucoup de bonne grâce : « Puisse-t-il, en recevant notre cinquième série, s'applaudir de les avoir prononcées ! » Oui, certes, je m'en applaudis, et tous ceux qui liront le beau volume qu'accompagne un remarquable atlas, composé de sept planches et de trois tableaux, joindront leurs applaudissements aux miens. Déjà, du reste, cette cinquième série, qui a paru dans un recueil périodique spécial des plus estimés, la *Typologie-Tucker*, a été non moins goûtée à l'étranger que les séries précédentes, lesquelles ont obtenu, à Londres, à New York, à Vienne, les suffrages des juges les plus compétents, tels que MM. Wyman, Th. de Vinne, Joseph Heim. De tels suffrages sont bien faits pour venger M. Madden des attaques de certains journalistes qui ont parlé de ses méritoires travaux avec une révoltante injustice, attaques auxquelles il répond, d'ailleurs, de la façon la plus piquante, soit dans l'*Avant-propos* (p. vi-viii), soit dans une des notes additionnelles dont il a enrichi son recueil (p. 272-273).

Les deux parties dont se compose le présent volume présentent un égal intérêt. Dans les vingt *lettres* de la première partie, abondent les renseignements les plus curieux et les plus variés, tous puisés aux meilleures sources. Citations tirées de livres rares, surtout d'incu-

nables, traductions de documents peu connus (notamment de trois lettres latines de Robert Gaguin, dont une sur la chute du pont Notre-Dame en 1499), rectifications d'erreurs de tout genre, rendent aussi agréable que fructueuse la lecture de toutes ces lettres écrites avec une verve singulière. M. Madden résout presque à chaque page quelque problème bibliographique. Signalons rapidement, parmi les questions si bien traitées par le sagace critique, les questions relatives à l'*anagnoste* (personnage qui dictait aux compositeurs et dont on avait contesté l'existence), au *Compendium de Francorum gestis*, à l'atelier souterrain de Gutenberg à Mayence, aux Tables de logarithmes, à l'établissement de l'imprimerie dans la province de Languedoc, à la maison de Plantin à Anvers, à William Caxton, au dictionnaire latin-français du seizième siècle de Guillaume Lemoine de Villedieu, à une plaquette latine imprimée par Jacques Kerver, en 1563, au centenaire de J.-J.-Rousseau et de Voltaire, à la plus ancienne imprimerie de Versailles, à l'étymologie du mot tramway, etc.

L'*Essai sur l'origine de l'imprimerie à Paris* complète tous les travaux antérieurs que M. Madden commence par passer en revue et qu'il analyse et apprécie avec une parfaite justesse. Après avoir exposé, discuté, corrigé les indications données par Gabriel Naudé, par André Chevillier, par William Parr Greswell, par A. Taillandier, par Aug. Bernard, par Amb. Firmin-Didot, M. Madden raconte, avec des détails nombreux, précis et parfois nouveaux, l'histoire de l'établissement de la typographie parisienne. Quelques-uns trouveront peut-être que le savant bibliographe, dans le chapitre intitulé : *Paris cité favorite de la Providence*, remonte un peu trop haut, car, à la suite des géologues Élie de Beaumont et Dufrénoy, il remonte... au-delà même du déluge. Mais l'originalité des idées exprimées en ces pages ne doit pas empêcher de reconnaître tout ce qu'il y a d'important et de solidement établi dans tout le reste de l'ouvrage. Il est impossible de ne pas donner raison à l'auteur sur à peu près tous les points, et pourtant Dieu sait combien d'érudits il combat, parmi lesquels je nommerai M. Jules Quicherat, l'académicien Bonamy, l'ingénieur Jollois, l'archéologue Dusommerard, le vieux du Boulay (imprudemment suivi par M. Alfred Franklin), H. Géraud, M. H. Legrand, La Serna Santander, Crapelet, Lacaille, Beuchot, Panzer, P. Dupont, Hain, etc. Nulle part encore on n'avait aussi exactement écrit l'histoire de la vie et des travaux des cinq personnages qui furent les fondateurs de l'imprimerie de la Sorbonne, Jean Heynlin, Guillaume Fichet, Martin Krantz, Michel Friburger et Ulric Gering. Sur ce dernier tout particulièrement, et dont le rôle fut prépondérant, fut un rôle d'initiateur, M. Madden a réuni, au prix des plus pénibles recherches, poursuivies jusqu'à Lucerne, des renseignements de la plus haute valeur.

M. Madden nous annonce que la sixième série de ses *Lettres* paraîtra l'automne prochain. Quoi qu'il fasse, il lui sera difficile de rendre le futur volume plus instructif que celui-ci. T. DE L.

Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale. Complément du catalogue publié par VAN PRAET. Paris, Champion, 1877, in-8, de 174 p. — Prix : 6 fr.

Nulle bibliothèque publique (nous le croyons du moins) n'est aussi riche en fait d'impressions sur vélin que la Bibliothèque nationale (jadis royale ou impériale). Elle ne compte pas moins de 2528 volumes ou plaquettes. Son savant et infatigable conservateur, Van Praet, né à Bruges le 27 juillet 1754, mort à Paris le 5 février 1837, avait pour les vélins un culte véritable; il ne laissa jamais échapper l'occasion d'en acquérir; il consacra beaucoup de temps, beaucoup de soins à en dresser un inventaire raisonné, qu'il remania à diverses reprises; il en fit d'abord imprimer un *Essai* en 1805, in-fol.; il le supprima, et il le remplaça par un catalogue des livres avec date depuis 1457 jusqu'à 1472, qu'il livra à l'impression en 1813, mais qu'il ne tarda pas à abandonner, et dont les exemplaires furent détruits, à l'exception de neuf, dont deux sur vélin (voir le *Manuel du Libraire*, 5e édit. t., V, col. 1078). Enfin, reprenant son œuvre, et dressant une liste complète, il fit paraître, de 1822 à 1828 (6 tomes en 5 vol. in-8), le catalogue de tous les vélins conservés rue de Richelieu.

Les descriptions sont très-minutieuses, les renseignements bibliographiques abondent; mais, en raison même de son étendue, cet ouvrage (tiré seulement à 250 exempl.) est d'un usage fort incommode; les livres sont divisés en plusieurs classes; divers suppléments, répartis dans les tomes V et VI, rendent les recherches compliquées; on y trouve des ouvrages qui, amenés à Paris par la conquête, ont été restitués en 1815; quelques inexactitudes se font observer çà et là, et, depuis 1828, des entrées nouvelles (d'une importance médiocre, il est vrai,) ont eu lieu.

Il était donc nécessaire de mettre au jour un catalogue sommaire, donnant d'un coup d'œil une idée juste de ce que possède la Bibliothèque, une énumération alphabétique réduite à sa plus simple expression. C'est ce qui a été tenté, et l'*Inventaire* que nous annonçons nous semble atteindre fort bien le but proposé. L'*Avertissement* préliminaire fournit, au sujet de la méthode qui a été adoptée, les informations les plus satisfaisantes.

On comprend sans peine qu'il ne saurait être question d'offrir une analyse d'un écrit qui n'est qu'une simple énumération de titres, mais cet *Inventaire* nous autorise à dire quelques mots au sujet des impressions sur vélin.

Non content d'avoir dressé le catalogue des livres de ce genre conservés à la bibliothèque nationale, Van Praet entreprit de rédiger la liste de tous ceux dont il connaissait l'existence dans d'autres bibliothèques publiques, et de ceux qui avaient passé en vente publique, à l'occasion de la dispersion de diverses collections particulières. Le travail auquel il se livra à cet égard, ne remplit pas moins de quatre volumes, publiés de 1824 à 1828; ils offrent de très-utiles renseignements, mais ils sont nécessairement bien incomplets, car, depuis un demi-siècle, que de faits nouveaux se sont produits!

Van Praet n'a connu qu'une faible portion des vélins déposés au British Museum; la très-précieuse collection en ce genre, formée par Sir Thomas Grenville et léguée au Muséum, lui a été inconnue; son catalogue n'a été publié qu'en 1842, dans la *Bibliotecha Grenvilliana*, tome Ier, p. XXXII.

La bibliothèque de la Haye, fort riche en livres anciens, possède des imprimés sur vélin, notamment des fragments de cette grammaire latine, à l'usage des écoliers, connue sous le nom de Donatus. Malheureusement, ces vélins ne sont pas l'objet d'une énumération spéciale dans le très-estimable volume publié par M. J.-C. Holtrop : *Catalogus librorum sæculo XV, impressorum quotquot in Bibliotheca regia Hagana asservantur*. Hagæ Comitum, M. Nijhoff, 1856, in-8, de XXIX et 591 p.

Il faudrait dépouiller patiemment les catalogues imprimés (lorsqu'il en existe) des grands dépôts français et étrangers; ce serait un rude labeur, digne de tenter quelque bibliographe laborieux; nous ne l'aborderons point; mais, sans sortir de notre sujet, nous signalerons ce que trois ventes importantes, opérées à Paris, ont offert à cet égard.

A.-A. Renouard, éditeur actif, bibliographe éminent (ses *Annales des Alde*, dont il existe trois éditions, et celles des *Estienne* sont d'excellents travaux en leur genre), était également un bibliophile des plus fervents; il avait formé une bibliothèque fort précieuse, dont il publia le catalogue en 1819 (4 vol. in-8), accompagné de notes intéressantes; après sa mort, survenue en 1852 (il était né en 1765), la collection encore fort importante de livres qu'il laissait fut livrée aux enchères; la vente eut lieu en novembre 1854; le catalogue, rédigé avec beaucoup de soin par M. Potier, comprend 3,700 numéros; on n'y compte pas moins de 224 ouvrages imprimés sur vélin; on distingue, dans cette réunion, les *Gregorii noni Decretales*, Moguntiæ, 1473; les *Orationes* de Cicéron, Venetiis, Valdapfer, 1471 (adjugé à 9,200 fr.). Parmi les impressions modernes, on remarque les *Analecta græca*, le Sophocle, le Virgile et le Térence, édités par Brunck; le somptueux Virgile de Didot, 1791, in-fol.; celui publié à Parme par Bodoni, 1793, 2 vol. in-fol., et quelques autres volumes mis au jour par cet illustre typographe; *la Religion vengée*, par le cardinal de Bernis, 1795, in-fol.;

l'*Aminta*, 1793, in-4; le *Pastor fido*, 1793, in-fol.; les *Seasons*, de Thompson, 1794, in-fol., etc. Citons aussi, mais seulement à cause du nombre des volumes, la collection des *Décrets* sanctionnés par le Roi, 1790-91, 18 vol. in-4. Renouard avait fait tirer des exemplaires sur vélin de nombreux auteurs dont il avait édité les écrits (Hamilton, Gessner, Legouvé, Demoustier, etc.); ces jolies impressions, fort soignées, furent de la part des amateurs, l'objet d'une lutte animée; les *Œuvres* de Gessner, par exemple, 1810, 3 vol., atteignirent le prix de 905 francs.

La vente de la riche bibliothèque de M. le baron J. P*** (Jérôme Pichon), en avril 1869, a offert quelques beaux livres sur vélin : le *Dialogue Monsieur Sainct-Grégoire*, Paris, Vérard, 1509 (adjugé à 1,760 fr.); les *Ruses et cautèles de guerre*, Paris, 1514 (1,600 fr., non indiqué par Van Praet); la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux (3,000 fr., seul exemplaire connu, il n'en est pas fait mention au *Manuel du Libraire*); le *Roman de la Rose*, 1813, 4 vol. in-8, (2,600 fr.); la *Nef des folles*, Paris, 1520, in-4 (6,050 fr.); les *Œuvres poétiques* de Flaminio de Birague, 1585, in-12 (seul exempl. sur vélin, 3,300 fr.), etc.

Un agent de change parisien, M. Armand Cigongne, avait su, chose des plus rares, conserver un amour passionné pour les livres rares et anciens, au milieu du feu des opérations sur les primes et sur les reports, à travers les négociations au comptant et fin courant.

Après sa mort, survenue le 20 mai 1859, sa riche bibliothèque devait être vendue aux enchères; elle fut achetée en bloc pour la somme de 300,000 francs, dit-on ; l'acquéreur fut Mgr le duc d'Aumale, déjà possesseur de tant de trésors. Un catalogue, rédigé avec le plus grand soin, a été publié en 1861 (Paris, Potier, gr. in-8 de XLII-553 p.); on y compte soixante-un ouvrages imprimés sur vélin, presque tous d'impression moderne. Nous mentionnerons le Virgile de Bodoni, 1793, 2 vol. in-fol.; les *Paraboles de maistre Alain*, Paris, Verard, in-fol.; le *Passe-Temps de tout homme*. Paris, Verard (1505) in-4; la *Chasse et le départ d'amour*, par Octavien de Saint-Gelais, 1509, in-fol.; les *Folles entreprises* (par P. Gringore, sans date) in-8; la *Déploration de l'Église militante*, 1512, in-8; le *Mystère de la Passion*. Paris, Verard, 1490, in-fol., et bien d'autres volumes qu'il serait trop long d'énumérer. Toutefois, le *Recueil des histoires troyennes* (par Raoul le Fèvre). Paris, Verard, in-fol., mérite une mention spéciale. Cet exemplaire, orné de 97 miniatures, est un des trois connus sur vélin; les deux autres sont à la Bibliothèque nationale.

Terminons en faisant observer que, tandis que des typographes illustres (les Alde, les Estienne, Bodoni, les Didot) faisaient souvent tirer des exemplaires sur vélin, les Elzevier sont restés étrangers à ce luxe typographique ; on ne connaît d'eux, en ce genre, qu'un seul volume insignifiant, dû à Nicolas Heinsius. G. Brunet.

BULLETIN

Traité élémentaire d'économie politique, par M. Rozy, professeur à la faculté de droit de Toulouse. Paris, Guillaumin, 1877, in-12 de 335 p. — Prix : 3 fr.

Chargé de faire un cours d'économie politique à l'école normale primaire de Toulouse, M. Rozy a résumé son enseignement dans ce petit volume. Il a justement obtenu une récompense au concours ouvert par la Société d'économie politique de Lyon, car il était difficile d'exposer dans une forme plus claire et plus aimable à la masse des lecteurs, les principales démonstrations de la science sur les phénomènes de la production et de la distribution de la richesse.

M. Rozy ne va pas au fond des questions, en ce sens qu'il ne montre pas la liaison que ces phénomènes de production et de distribution de la richesse ont avec les principes fondamentaux de la loi morale et la réaction qu'exercaient sur eux les rapports sociaux existant entre les différentes classes. De là quelques lacunes, quelques *insuffisances* dans ses démonstrations. Notre cadre restreint ne nous permet pas de les discuter ici. Nous nous bornerons à signaler avec grand éloge, sa réfutation très-lucide et très-scientifique des fausses théories sur la population, qui remontent à Malthus. M. Rozy a cru devoir introduire dans ce petit traité son idée favorite sur l'instruction *obligatoire*, mais *non gratuite*. Nos lecteurs pensons-nous ont par devers eux tous les éléments pour apprécier le mérite très-inégal de ces deux idées. Qu'il nous suffise de dire que c'est par l'étude des faits et non par les raisonnements *a priori* qu'il faut les discuter. G.

L'Étincelle électrique, par A. Cazin. Paris, Hachette 1877, in-18 jésus, 315 p. de 76 fig. (*Bibliothèque des Merveilles*). — Prix : 2 fr. 25.

L'un des meilleurs volumes dans une collection qui en renferme d'excellents. L'éminent physicien dont la mort récente est un deuil pour la science, a su retracer, dans un résumé concis et cependant complet, tous les phénomènes, infiniment variés dans leurs causes ou leurs effets, dont l'étincelle électrique est la manifestation. Après avoir nettement défini le rôle de l'hypothèse dans les sciences et avoir rappelé, d'après Newton, que le but de la physique doit être de « faire voir comment les propriétés de tous les corps et les phénomènes découlent de quelques principes généraux de mouvement,... bien que les causes de ces principes restent inconnues, » M. Cazin fait rapidement l'histoire de l'électricité depuis Thalès et l'attraction des corps légers par l'ambre jusqu'aux bobines de Ruhmkorff et aux multiplicateurs de Holz. Il passe en revue les divers appareils qui produisent, soit l'étincelle explosive (machines à frottement et multiplicateurs électro-statiques, appareils d'induction et bobines), soit l'arc voltaïque (piles et machines magnéto-dynamiques). Il étudie ensuite sous ces deux formes la constitution de l'étincelle et donne de curieux détails sur l'analyse spectrale et le méca-

nisme de l'électricité, sur la comparaison de l'arc voltaïque au soleil et la conservation de l'énergie. Enfin il analyse les principales propriétés de l'étincelle et les applications les plus usuelles qui en ont été faites pour les signaux, les amorces et les torpilles, pour l'éclairage et les lampes de sûreté. Il termine en rappelant que l'atmosphère est le siége d'une inépuisable force électrique que l'homme saura, tôt ou tard, non plus seulement conjurer, mais utiliser. A. D.

Le Télégraphe terrestre, sous-marin, pneumatique, par M. Paul Laurencin. Paris, J. Rothschild, 1877, in-18, XII-405 p., 149 fig. et 3 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce manuel pratique s'adresse à la fois aux hommes de métier pour lesquels il est un memento méthodique, et aux gens du monde qu'il initie aux faits généraux comme aux inventions spéciales de cette branche des sciences. En même temps que chacun peut se rendre compte ainsi des premiers essais de signaux à distance, de la naissance et des progrès de la télégraphie électrique, de l'organisation et des règlements du service, tous suivront avec profit l'exposé des phénomènes et des lois physiques dont l'étude a conduit à cette découverte, et la description des appareils les plus usuels qui en ont réalisé les applications. Après les intéressants paragraphes consacrés aux appareils de Bréguet, de Morse et d'Hughes, citons encore les chapitres sur la télégraphie pneumatique, les câbles sous-marins et la télégraphie militaire A. D.

Souvenirs d'un magistrat. Études littéraires, philosophiques et juridiques recueillies par A.-L. Martin. Paris, Thorin, in-8 de 248 p. — Prix : 4 fr.

M. Martin publie une série d'études trouvées dans les papiers d'un ami qu'il ne nomme pas. Ces études traitent des sujets fort différents; ce sont des notes prises par le défunt pendant l'exercice de ses fonctions de juge de paix et à l'occasion de ces mêmes fonctions. L'auteur était évidemment un esprit élevé, éclairé par les lumières de la religion. Parcourant les diverses attributions des juges de paix, il a soin de faire, à propos des situations souvent si délicates où peut se trouver le magistrat populaire, des réflexions morales du plus haut intérêt. Il ne se contente pas, du reste, de formuler des théories, il cite des faits dont il a été témoin dans sa carrière. C'est ainsi qu'il est amené à raconter (p. 78), une touchante histoire. Il est difficile d'analyser un livre qui embrasse tant de sujets différents; citons seulement les chapitres qui ont trait à la filiation naturelle et à l'interdiction; on y trouvera des idées neuves, des aperçus ingénieux, présentés d'une façon attachante. N'oublions pas de mentionner les pages émues où sont flétries, comme elles le méritent, les doctrines de la libre-pensée et de la morale indépendante (p. 120 et suiv.).

L'auteur s'était proposé de faire connaître et apprécier le véritable caractère du magistrat populaire; son travail réussit à en donner une haute idée. Il serait à souhaiter que tous les juges de paix comprissent comme lui leur mission et la grandeur de leurs devoirs. A. C.

Biblioteca della Gioventù. *Le Grazie*, 1 vol. de 230 p. — *Lettere di Parvaia*, 1 vol. de 618 p. *I Capricci del bottaio*, 1 vol. de 262 p. — *Lettere di santa Caterina di Siena.* 1 vol. de 244 p. — *Proze di Michele Colombo*, 1 vol. de 244 p. Turin, Libreria Saleriana; Nice, San Pier d'Arena ; Paris, Lethielleux. — *Saggaio del giovene studioso delle lingua pura*, par P. Beccaria. Ed. IV. Turin, Libreria Saleriana, 1 vol. in-12 de 444 p.

Ne négligeons pas d'entretenir le jeune public, auquel elle s'adresse spécialement, de la *Biblioteca della Gioventù* et de ses nouvelles publications. Au mois de mai cette intéressante collection s'est augmentée du livre de Cesarè : *Le Grazie.* C'est, sous forme de dialogue, un traité très-bon à étudier si l'on veux parler et écrire avec une réelle correction la langue italienne. Un seul volume mais un gros volume, a paru pour juin et juillet : ce sont les *Lettres d'Al. Paravia* à sa mère et à sa sœur. Pour les mois d'août et septembre, les intelligents directeurs de la collection sont revenus, et nous les en félicitons, à l'ancienne littérature; ils avaient publié précédemment la *Circe ;* ils se sont souvenus d'une autre œuvre de Gelli, *I capricci del bottaio*, et l'ont fait suivre des *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, si intéressantes au point de vue linguistique et si édifiantes à la fois. *Le Proze* de Michele Colombo ont fourni la livraison d'octobre. *Le Proze*, comme *le Grazie*, comme *le Perfette poesia*, forment un livre didactique dont la lecture peut être très-profitable aux jeunes gens. C'est à eux que s'adresse aussi une autre publication de la même société : *Saggio del giovene studioso della lingua pura cosi italiana come latina.* Cet ouvrage de M. Pietro Beccaria a reçu en Italie de grands éloges des juges et des journaux les plus compétents. Th. P.

Histoire de la persécution religieuse à Genève. Essai d'un schisme par l'Etat. Paris, Lyon, Lecoffre, 1878, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr.

On trouve réunis dans ce volume tous les faits que la presse nous a déjà fait connaître, en grande partie, sur cette persécution inouïe dirigée avec hypocrise et violence contre le catholicisme sur la terre, autrefois classique, de la liberté. L'auteur anonyme remonte au commencement du siècle, pour faire voir dans son entier la trame suivie par les protestants et les libéraux. Les faits parlent assez haut d'eux-mêmes pour qu'il ait pu se dispenser de considérations et de réflexions qui viendront à l'esprit de tous les lecteurs. Il n'a qu'à les grouper pour former le plus écrasant plaidoyer contre la violation de tous les droits faite au nom de la loi, au nom de l'intérêt public. On voit, avec un peu de bonne volonté, où conduit une liberté sans règle : au despotisme le plus injuste et le plus honteux. Est-il besoin de rappeler toutes les avances faites aux catholiques pour les séduire ; les conventions acceptées dont on n'a plus tenu compte, quand on n'en a plus eu besoin; l'exil, l'emprisonnement, les amendes pour le clergé catholique ; l'expulsion des religieux, même des filles de la Charité, des petites-sœurs des pauvres, des carmélites ; la confiscation des églises bâties par les particuliers ; l'intronisation de prêtres scandaleux, rebuts de tous les pays catholiques, singulier contraste avec la faveur dont jouissent certains criminels. Mais à côté de ces scènes scandaleuses, quels beaux exemples de dévouement, de courage, de fidélité et de constance donnent les catholiques soutenus par le clergé, à la tête duquel nous sommes heureux de saluer Mgr Mermillod. Beaucoup d'hommes de notre temps, encore imbus des faux principes du libéralisme, y trouveront matière à réflexions, et tous y puiseront de salutaires renseignements et d'édifiants exemples. Comme le dit le cardinal de Lyon, il était utile et opportun de faire l'histoire de la persécution religieuse à Ge-

nève, foyer des entreprises méditées contre l'Église catholique, et de montrer que cette ville veut absolument interdire au catholicisme, le droit d'exister dans son sein. V. M.

Curés et Prussiens, par J. Villefranche. Bourg, impr. Villefranche, 1877, in-12 de 47 p.— Prix : 75 c.

Montrer jusqu'où va la crédulité du public, tel est le but que se propose M. Villefranche dans cette brochure, dont le titre est emprunté aux deux sujets qui ont été le plus exploités. Il fait remarquer avec raison que l'échec d'un très-grand nombre de conservateurs dans les élections est dû à à cette bourde habilement et effrontément répandue, dans les campagnes et parmi les ouvriers des villes, que les cléricaux, les prêtres, les nobles ramassent l'argent de la France pour l'envoyer aux Prussiens. Et il raconte des anecdotes surprenantes. Son opuscule, vivement et spirituellement écrit, plein de bon sens et de verve, peut rendre de grands services. C'est à ce titre que nous signalons ce petit écrit du remarquable écrivain à qui nous devons la belle vie de Pie IX, qui obtient un succès si légitime. L. A.

Souvenirs d'Algérie et d'Orient, par Horace Fabiani. Paris, E. Dentu, gr. in-18 de 162 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume est peu intéressant, d'un style lourd et défectueux. Il pèche encore par la mélancolie dont l'auteur semble avoir voulu revêtir toutes ses pensées. M. Fabiani a cru devoir restreindre son sujet à quelques aperçus qu'il aurait pu développer avec une compétence incontestable. En effet, pendant son long séjour en Afrique, il a dû observer, étudier les diverses races de l'Algérie, et il était en parfaite situation pour nous les montrer telles qu'elles sont. Malheureusement, l'auteur a banni de ses descriptions le pittoresque et l'originalité qui conviennent à ce genre de récits. Les *Souvenirs* de M. Fabiani manquent de chaleur et de mouvement, d'ordre et de méthode. Tout y est mêlé, enchevêtré, sans suite, sans dates, sans unité de lieu. Le lecteur, constamment ramené d'Alger à Saïgon, de Saïgon à Alger, ne trouve rien à saisir au milieu d'épisodes à peine tracés et de pensées fugitives qui crèvent comme des bulles de savon. Toutefois, malgré ces défauts où se révèle la complète inexpérience de M. Fabiani, son livre possède un grand fond d'honnêteté et témoigne de sentiments religieux auxquels nous rendons un juste hommage. La publication de ce volume pourrait s'expliquer si l'auteur l'avait destiné à ses seuls parents ou intimes; mais, pour le produire en librairie, il eût fallu ne pas s'écarter des règles de l'art, « règles trop nobles pour être sacrifiées même à l'amitié. » Ce jugement, que nous empruntons au livre de M. Fabiani, nous plaît singulièrement; et, puisqu'il déclare aussi lui-même que « c'est une ruse vulgaire d'accommoder la critique avec l'éloge, » il ne s'étonnera pas de nous voir lui appliquer cette double sentence dont il est le propre auteur. G. des Godins de Souhesmes.

La Panagia du dôme de Strasbourg. Étude artistique, par Gaston Save. Strasbourg, Hubert et Haberer, 1877, in-12 de 75 p., avec une lithographie. — Prix : 2 fr.

La *Panagia* est une sculpture en bas-relief au portail méridional de la cathédrale de Strasbourg : le sujet représente la *mort de la sainte Vierge*. M. Save croit que c'est une œuvre byzantine, conçue et exécutée selon les règles

traditionnelles de l'art grec. Après une étude comparative des diverses *dormitions*, soit en bas-reliefs, soit sur les vitraux peints, l'auteur fait, en très-bon style, la description détaillée de toutes les figures de ce groupe admirable : quatorze en tout, d'attitudes très-variées, d'expression noble et naturelle, drapées à l'antique, et disposées sans confusion sur un espace relativement étroit. M. Save prend occasion de ce travail pour achever de détruire la légende de la statuaire Savine de Steinbach, fille d'Erwin, à laquelle une tradition gracieuse et touchante attribue la décoration sculpturale de la façade du portail sud et du pilier des anges dans l'intérieur du transept. M. Save prouve en outre que les mutilations de la cathédrale ont été l'œuvre, non pas de la rage nivelante de la Convention, mais des fureurs iconoclastes de la réforme et du vandalisme classique. Cette brochure, non moins agréable que solide, est faite pour opérer la conviction dans l'esprit du lecteur.

P. M.

Procès des Templiers, *thèse soutenue à l'Institut théologique de Poitiers*, par l'abbé Léon Neveu, licencié en théologie, curé d'Asnières-sur-Oise. Paris, E. Delalain, 1878, in 8 de 53 p. — Prix : 1 fr. 50.

La thèse soutenue par M. l'abbé L. Neveu a pour but d'établir l'opportunité de la suppression de l'ordre du Temple, dont un certain nombre de membres étaient coupables de désordres scandaleux et d'hérésie; la prudence et la sagesse paternelle dont le souverain pontife fit preuve dans cette occasion, en laissant à Philippe le Bel et à ses conseillers la responsabilité des faits arbitraires et inhumains qui se révélèrent dans cette triste histoire. La commission chargée par le pape de juger le grand maître, le visiteur de France et les commandeurs de Guyenne et de Normandie avait conclu à la prison perpétuelle, le 18 mars 1314; Philippe le Bel, le jour même, fit brûler deux d'entre eux, qui persistaient à protester de leur innocence, après avoir eu à plusieurs reprises la faiblesse de se reconnaître coupables. Disons qu'après avoir lu cette thèse on reste convaincu qu'entre les défenseurs et les accusateurs des Templiers, il reste encore à formuler un avis impartial sur ce grand procès. Après l'appréciation du Pape et des conciles, il reste indubitable que l'abolition de l'ordre était nécessaire; mais il serait important de fixer jusqu'à quel point l'ordre était gangrené, et d'examiner les conséquences de l'acte au point de vue des sociétés secrètes.

A. de B.

Les Lieutenants des maréchaux de France, par le marquis de Belleval. Paris, J.-B. Dumoulin, 1877, in-8 du 56 p. — Prix : 3 fr.

En 1651 un édit établit, que dans chaque baillage, un ou deux gentilshommes seraient chargés de connaître des différends qui s'éléveraient entre les nobles aussi bien qu'entre les militaires; ces gentilshommes, d'abord nommés directement par les maréchaux de France, et plus tard par le roi, sur la présentation des maréchaux, formaient le premier degré d'une juridiction du point d'honneur dont le tribunal suprême était la connétablie. M. le marquis de Belleval, grâce à des documents de famille, a retracé d'une manière complète l'histoire de cette juridiction, et il l'a fait suivre d'une énumération alphabétique de tous les lieutenants des maréchaux dont il a pu réunir les noms. Le travail est intéressant, et parce qu'il fait connaître un rouage administratif peu connu aujourd'hui, et parce qu'il touche à un assez grand nombre de familles. Il est à souhaiter que l'on retrouve les registres de quelques-uns de ces lieutenants; on y trouverait des détails piquants

et des anecdotes curieuses sur la société des seizième et dix-septième siècles. A. DE B.

L'Église de Saint-Pierre de Beaulieu (*diocèse de Tulle*) *et son portail sculpté, notice descriptive*, par l'abbé J.-B. POULBRIÈRE, professeur au petit séminaire de Servières (Corrèze). Limoges, imprimerie Chapoulaud, 1873, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

Promenade à Gimel (Corrèze), par LE MÊME. Ouvrage orné de six planches. Tours, imp. Bouserez, 1875, in 8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Servières et son petit séminaire, notice historique, par LE MÊME. Tulle, imp. Mazeyrie, 1876, in-12 de 180 p.— Prix : 1 fr. 50.

Une page ignorée de l'histoire de Tulle. *Marceline Pauper*, par LE MÊME. Tulle, Mazeyrie, 1876, in-18 de 31 p. — Prix : 2 fr.

Dans ces ouvrages, M. l'abbé Poulbrière étudie l'histoire et les monuments de son diocèse d'origine, et enrichit par des documents inédits ou des rapprochements nouveaux les annales des églises de Tulle. Nous ne pouvons qu'indiquer en quelques mots les traits qui nous ont paru caractériser chacune de ces brochures.

L'*Église de Saint-Pierre de Beaulieu* est surtout une description détaillée et complète de l'un des monuments les plus remarquables de l'époque où régnait le style roman. M. l'abbé Poulbrière explique très-clairement le symbolisme que les artistes de cette date recherchaient avec tant de soin, et qu'ils puisaient toujours aux sources pures de l'Écriture sainte et de la tradition (p. 17 et 18). Il insiste avec raison sur les sculptures si riches, mais malheureusement mutilées, du portail, et il relève avec sagacité les méprises de plusieurs archéologues, qui ont voulu interpréter ces figures d'après leurs propres idées (p. 30, 45, 52). Il fait aussi connaître plusieurs saints personnages qui ont vécu dans l'abbaye de Beaulieu (p. 7, 20, 22).

La *Promenade à Gimel* est consacrée en grande partie à la description du sanctuaire de Saint-Etienne de Braguse. Cette modeste église, autrefois très-fréquentée par des pèlerins venus de toute la province du Limousin, est encore très-intéressante, non-seulement par les souvenirs pieux qu'elle conserve, mais sous le rapport de l'art et de l'archéologie. Elle possède d'ailleurs une châsse du douzième siècle et un buste du quinzième, qui ont successivement frappé l'attention compétente de M. Mérimée, de M. Viollet-le-Duc et du regrettable abbé Texier. M. l'abbé Poulbrière ne se contente pas d'en donner la description, il nous offre six planches très-exactes.

L'histoire d'un petit séminaire, situé dans le fond d'une province, et dont la fondation ne remonte qu'à l'année 1816, ne peut pas présenter une suite d'événements d'une importance considérable. Le livre de M. l'abbé Poulbrière se lit néanmoins avec un vif intérêt, à raison du ton de piété filiale avec laquelle il a recueilli tous les faits se rapportant à cette maison, qui est devenue le berceau de toute la tribu lévitique du diocèse de Tulle. On peut le considérer comme le livre de raison d'un établissement qui a déjà rendu tant de services à l'Église, et qui continue à en rendre toujours de nouveaux. En lisant ces pages, où la piété, la reconnaissance pour les services rendus, l'amour de l'Eglise et de la patrie, la vénération pour la vertu de maîtres dévoués, le zèle pour l'étude et la science brillent dans toutes les parties, il est facile de se former une idée de l'accueil que les anciens élèves du petit séminaire doivent faire à cet ouvrage, qui consacre tant de souvenirs précieux. Là n'est pas tout le mérite de ce livre : il renferme un aperçu sur le prieuré de Servières qui fournit des renseignements inédits et utiles à la grande histoire.

Il suffira d'un mot pour caractériser l'opuscule sur Marceline Pauper, et ce

mot c'est M. Poulbrière qui nous le fournit : son travail est une analyse de la vie de cette admirable vierge, publiée il y a un petit nombre d'années par le docteur Dominique Bouix. La ville de Tulle avait été la cité de prédilection de cette grande servante de Dieu qui y mourut, et c'est une pensée aussi louable que pieuse d'y raviver des souvenirs qui sont à la fois une gloire pour le pays et des gages de bénédiction. DOM PAUL PIOLIN.

La Guida del Galantuomo, di FRANCESCO RAPISARDI. Milano, 1877, in-12 de VIII-163 p. — Prix : 2 fr.

Voici un bon livre et qui ne mérite que nos éloges. Le *Guide de l'honnête homme* est un recueil des meilleures maximes des philosophes et des sentences de l'Écriture disposées dans un ordre lumineux. On y lira en peu de paroles des conseils pour toutes les circonstances de la vie. Une trame légère unit toutes les pensées : c'est un beau livre et c'est une bonne œuvre. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE.—M. Henri-Victor REGNAULT, membre de l'Institut, Académie des sciences, depuis 1840, père du peintre Henri Regnault, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810, est mort à Paris le 19 janvier. Élève, puis professeur de chimie à l'École polytechnique (1840); professeur de physique au Collége de France, l'année suivante, ingénieur en chef des mines en 1847, et directeur de la manufacture de Sèvres depuis 1854, il avait étudié particulièrement les lois sur le volume des gaz dans des travaux qui font autorité. On lui doit aussi une *géométrie pratique* (1842, in-8); — *Études sur l'hygrométrie* (1845, in-8); — *Expériences sur les machines à vapeur* (1847-1862, 2 vol. in-4); — *Cours élémentaire de chimie organique* (1847-1849, 2 vol. in-8) dont une cinquième édition a paru en 1859-1860, en quatre volumes in-12 avec figures, et qui a été reproduit dans plusieurs langues de l'Europe; — *Premiers éléments de la Chimie*, abrégé de l'ouvrage précédent, publié en 1850, et qui a eu une sixième édition (1874, in-12); enfin, un grand nombre d'études publiées dans les *Annales de chimie et de physique*, dont quelques-unes ont été données en extraits dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, et le plus grand nombre réunies dans le vingtième volume des *Mémoires de l'Académie des sciences*, sous le titre de : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le Ministre des travaux publics et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur...* (1 vol. de 748 p.). — M. Regnault avait publié encore, avec la collaboration de M. Reiset, une étude sur *La Respiration des animaux*. Il était correspondant des académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg et autres corps savants.

— Le 18 janvier est mort à Paris M. Antoine-César BECQUEREL. Né à Châtillon-sur-Loing (Loiret), le 7 mars 1788, Il était sorti de l'École polytechnique en 1808, en était devenu inspecteur en 1813, après avoir pris part à la campagne d'Espagne; et, après la campagne de France de 1814, il s'était retiré de la carrière militaire avec le grade de commandant du génie. M. Becquerel avait été attaché au Muséum comme professeur de physique en 1837; il était membre de l'Académie des sciences depuis 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres. L'Académie des sciences lui avait décerné, en 1874, la médaille cinquantenaire, bien qu'il ne fît partie de l'Institut que depuis quarante-cinq ans; il avait obtenu aussi la grande médaille de Capley, que l'Angleterre n'a accordée en France qu'à trois personnes.

En outre d'un grand nombre de mémoires importants, insérés dans les

Comptes rendus de l'Académie des sciences et dans les *Annales de physique et de chimie*, M. Becquerel avait fait paraître : de 1834 à 1840, un *Traité expérimental de l'électricité et du magnétisme* (7 vol. in-8, et atlas); — de 1842 à 1844, un *Traité de physique* (2 vol. in-8 et atlas); — en 1843 : *Éléments d'électro-chimie* (in-8); — puis *Éléments de physique et de météorologie* [avec M. Ed. Becquerel] (in-8 avec pl. 1847); — *Des engrais inorganiques* (1848, in-12); — *Des climats* (1853, in-8); — avec M. Edm. Becquerel encore : *Traité d'électricité et de magnétisme* (1855, 3 vol. in-8 avec pl.); — et avec le même : *Résumé de l'histoire de l'électricité* (1858, in-8). — Voici quelques-uns des titres des travaux insérés dans les recueils que nous avons cités : *Recherches sur la chaleur animale* (1835-36-38); — *Sur la torpille* (1836); — *Recherches sur le dégagement de la chaleur dans les frottements* (1838); — *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); — *Sur les propriétés électro-chimiques des corps simples* (1841); — *Sur la température des animaux à sang froid* (id.); — *De l'action du sel dans les végétaux, et de son emploi en agriculture* (1849); — *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux à l'aide de courants électriques* (1852). Par des *Mémoires* et des *Rapports* au Conseil général du Loiret, M. Becquerel avait concouru, dans une proportion notable, à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations qui ont donné à la culture une grande partie de la Sologne.

— M. François-Vincent Raspail, mort à Arcueil-Cachan, le 7 janvier, était né à Carpentras (Vaucluse), le 29 janvier 1794. Il avait enseigné la philosophie et la théologie à Avignon pendant un an, de 1811 à 1812, et n'avait que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, où il vécut des leçons qu'il donnait, en étudiant les sciences naturelles; décoré après la Révolution de juillet pour la part active qu'il y avait prise, il se vit nommer à une place de conservateur des collections du Muséum créée exprès pour lui; mais des dissentiments avec Cuvier le ramenèrent à la politique et à d'autres études; de cette époque datent ses premiers ouvrages, ayant trait à ses systèmes d'histoire naturelle, à son système médical basé sur le camphre, et dont la popularité le fit nommer, en 1848, membre de la Constituante. Après un long établissement forcé en Belgique, il reparut en France, pour entrer, en 1869, au Corps législatif; il fut aussi nommé député aux élections de 1876 et de 1877. Les plus notables ouvrages que nous devions à M. Raspail, — car la nomenclature complète de ses œuvres publiées représente plus de cent volumes, — sont les suivants : *Sainte Liberté* (1822, in-8); — *Coups de fouet scientifiques* (1830, in-8); — *Cours élémentaire d'agriculture* (1831-1841, 5 vol. in-18); — *Chimie organique*, le plus important de ses travaux, paru en 1833 (3 vol. in-8 et atlas), traduit en allemand, par Wolff (Stuttgard, 1834, gr. in-8), en anglais par Henderson (Londres, 1834, in-8), en italien par Macario (Milan, 1835-1838, 3 vol. in-8); — *Philosophie végétale* (1836, et nouvelle édition à Bruxelles, 1837, gr. in-8); — *Mémoire sur Marie Capelle, veuve Lafarge*, tendant à innocenter celle-ci de l'accusation d'empoisonnement (1840, in-8); — *Histoire naturelle des ammonites* (1842, 2 édit., 1866, in-fol.); — *Histoire naturelle de la santé et de la maladie* (1843, et 3e édit., 1860, 3 vol. in-8 avec fig.); — Son *Manuel annuaire de la santé*, vade-mecum médical populaire, qui forme de 1846 à 1878, 32 vol. in-12; — *Le Fermier vétérinaire*, livre conçu dans la même pensée de vulgariser les éléments de la science médicale à l'usage des agriculteurs (1854 et suiv., en 2 vol. in-18); — M. Raspail avait aussi publié, en 1872, une étude sur les *Réformes sociales* (en 1 vol. in-8). — On trouvera un grand nombre des recherches de M. Raspail sur les sciences

naturelles dans sa *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie domestiques* (du 15 juin 1847 au 15 mai 1849); dans sa *Revue complémentaire des sciences appliquées*, recueil périodique qui a commencé à paraître le 1er août 1854; et sur ses études préliminaires dans les *Annales des sciences naturelles*; les *Mémoires du Muséum*; les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris;* le *Répertoire général d'anatomie;* le *Bulletin des sciences* de Férussac; enfin dans les *Annales des sciences d'observation*, fondées par M. Raspail, avec Saigey, en 1829.

— Le 7 janvier est mort à Nice, dans sa 81e année, M. Paul-Jean-Ange-Henri Monier de la Sizeranne, créé comte par décret impérial du 21 mars 1866, ancien député pour l'arrondissement de Die (Drôme) de 1837 à 1848, et de 1852 à 1857, ancien sénateur depuis 1867; il était né à Tain (Drôme), le 31 janvier 1797. Sous le titre de *Mes premiers et derniers souvenirs* (1854, in-8, Lahure), il avait réuni, dans le courant de sa carrière politique, une suite d'études littéraires et dramatiques parues à des époques antérieures, qui ne sont pas dans le commerce, et dont les titres ont leur place marquée ici; ce sont : *Les Eaux d'Aix en* 1825; — *Un auteur dramatique à la Grande-Chartreuse;* — *L'Amitié des deux âges*, comédie en trois actes en vers (1826); — *Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois;* — *Corinne*, drame en vers (1830); — *Régine, ou Vienne et Paris en* 1815, comédie en cinq actes et en vers, avec épilogue. Plus tard, il écrivit *Marie-Antoinette*, poëme historique, avec portrait (in-1860), dont il a publié avant de mourir une quatrième édition à Nice (1872, in-8). Nous citerons encore de M. Monier de la Sizeranne : *Le Carlin vengé*, apologue danois (1868, in-8, anonyme) et un certain nombre de *Rapports, Éloges et Discours* publiés à part. En même temps qu'officier de la Légion d'honneur, M. Monier de la Sizeranne était commandeur de Medjidié.

— Le 27 novembre 1877, est mort à Cracovie Lucien Siemienski, l'un des plus élégants écrivains contemporains en Pologne. Né en 1809 à Magierow, en Galicie, il fit ses études, d'abord au lycée de Lublin, et puis à Odessa, à l'Institut portant le nom de lycée Richelieu; il prit une part active à l'insurrection de l'année 1830 et fit dans les rangs de l'armée polonaise toute la campagne de 1831 contre la Russie; réfugié en France, il y passa plusieurs années, vouées aux travaux littéraires; en 1846, il se transporta à Posen, et en 1848 il se fixa définitivement à Cracovie, où il épousa une comtesse de Potocka. Gagné aux idées conservatrices, il consacra à leur défense tout son talent et tous ses loisirs; il fut l'un des fondateurs du journal catholique le *Temps* (*Czas*), auquel il coopéra durant 30 ans, sans relâche. Doué d'une grande facilité de travail, il explorait à tour de rôle tout le domaine de la littérature, de la poésie et même de l'histoire; ses traductions poétiques se distinguent par leur fidélité à l'original et l'élégance exquise de la forme; son *Odyssée* d'Homère, traduite en vers, ne le cède en rien aux meilleures traductions classiques de l'Occident; la finesse de ses critiques le faisait surnommer le Sainte-Beuve polonais, mais il le surpassait, surtout dans les dernières années de sa vie, par un profond sentiment religieux et catholique qui animait tous ses écrits; son histoire de Pologne, publiée sous le titre de *Soirées sous les tilleuls*, fut l'un des ouvrages les plus populaires que recherchaient les jeunes générations polonaises pour apprendre l'histoire de leur patrie; elle eut maintes éditions. Membre actif de l'Académie des sciences de Cracovie, il présidait sa section philologique. Il succomba à une courte maladie, emportant les regrets de ses compatriotes, qui attendaient beaucoup encore de son patriotisme et de son activité. —

Outre une série vraiment innombrable d'articles sur différents sujets et de correspondances insérées dans les journaux et revues polonaises, il publia beaucoup d'ouvrages, dont voici les principaux : *Musamerit, nouvelles au clair de la lune*, 2 vol. Paris, 1843 ; — *Minerve, nouvelle sentimentale en vers*, Vilna, 1858 ; — *Causeries littéraires*, Cracovie, 1855 ; — *Chansons de la Bretagne*, trad. en vers, Posen, 1842 ; — *Chansons scandinaves*, Posen, 1843 ; — *Traductions et légendes polonaises, ruthènes et lithuaniennes*, Posen, 1845 ; — *Le Manuscrit de Kœnigratz*, traduit du tchèque en vers, Cracovie, 1836 ; — *Poésies lyriques de Schiller*, Léopol, 1841 ; — *Bichen et Méniché*, épisode du poëme de Firdusi Schah-Nameh, Varsovie, 1855 ; — *Les poésies de Michel-Ange Buonarotti*, traduites en vers, Cracovie, 1861 ; — *Les Odes d'Horace*, traduites en vers, Cracovie, 1869 ; — *L'Odyssée d'Homère*, trad. en vers, Cracovie, 1876 ; — *Poésies*, édition complète, Leipzig, 1863 ; — *Trois prophéties*, Paris, 1841 ; — *Idées sur les harmonies sociales*, Posen, 1845 ; — *Les saints poëtes, poésies de l'amour mystique*, trad. en vers, Léopol, 1877 ; — *Le Camp classique, épisode de l'histoire des idées littéraires du XIXe siècle*, Cracovie, 1866 ; — *Portraits littéraires*, 4 vol., Posen, 1865-1875 ; — *Critiques et revues littéraires*, Posen, 1869 ; — *Esquisses de la littérature et de la société de* 1848 à 1858, Varsovie, 1859, 2 volumes ; — *Étoiles du soir, nouvelles, biographies, voyages*, 3 vol., Vilna, 1853 ; — *Soirées sous les tilleuls ou histoire de le nation polonaise, racontée par Grégoire de Ratzlawitze*, première édition à Posen, 1845, dernière, refondue et augmentée de beaucoup, à Cracovie, 1873 ; — *Mémoires sur Samuel Zborowski recueillis à la bibliothèque de Kornik*, Posen, 1844 ; — *Dernière année de la vie du roi Stanislas-Auguste*. Cracovie, 1861 ; — *Les deux Jules* tombés sur le champ de bataille en 1831 et 1863 (comte Malachowski et comte Tarnowski), Cracovie, 1869 ; — *Biographie et mémoires du comte Stanislas Malachowski*, Cracovie, 1853 ; — *Souvenirs de Sigismond Krasinski*, Cracovie, 1859 ; — *Souvenirs du castellan Wenzyk*. Cracovie, 1865 ; — *Souvenirs d'Adré Kozmian*, Léopol, 1865 ; — *Vincent Pol et ses poésies*, Cracovie, 1873 ; — *Biographie de Thaddée Kesciuszko*, Cracovie, 1866, tome premier ; — *Le Sentiment religieux et le mysticisme dans la vie et les œuvres d'Adam Mickiewicz*, Cracovie, 1871 ; — *Venceslas Rzewuski et ses aventures en Arabie*, Cracovie, 1878 ; — *Saint François d'Assise*, Léopol, 1873 ; — *Légende lyrique sur saint Stanislas, évêque et martyr*, Cracovie, 1870 ; — La librairie de Zupanski à Posen vient d'annoncer deux volumes de différents articles littéraires de Siemieniski, intitulés : *Varia*.

— M. Paul-Henri-Ernest DE ROYER, premier président à la Cour des comptes, ancien procureur général près de la Cour de cassation et ancien ministre de la justice sous l'Empire, est mort à Paris, le 13 décembre. Il était né à Versailles le 29 octobre 1808, fit son droit à Grenoble et à Paris, et entra, en 1832, dans la magistrature, dont il parcourut avec éclat tous les degrés de la hiérarchie. On lui doit un *Commentaire analytique du code civil* livre Ier, titre II, avec M. Léon Delisle ; des discours de rentrée à la Cour de cassation ; des mémoires *Sur la vie et les travaux de Tronchet ; — Sur les origines et l'autorité de la Cour de cassation*, — *Sur les réformes judiciaires et législatives du règne de Louis XIV*, etc.

— M. l'abbé L. Claude PAVY, ancien vicaire général de Constantine et frère de l'ancien évêque d'Alger, vient de mourir à Cannes. Il était né à Roanne en 1812 et suivit son frère en Algérie, lorsque celui-ci succéda à Mgr Dupuch sur le siége épiscopal d'Alger. Il y resta vingt ans, jusqu'à la mort de son frère. Il vivait dans la retraite aux environs de Roanne, occupé de travaux historiques et religieux. Il a publié la vie de son frère, et divers

opuscules : *Conférence contre le livre de M. Renan* (Constantine, 1863) ; — *Affranchissement des esclaves*, par l'abbé Pavy, professeur à la faculté de théologie de Lyon (1838-1846), publié en réponse à MM. Louis Blanc, Germain Casse, Jules Simon, etc., par M. L. C. Pavy, ancien vicaire général (Lyon, 1875) ; — *Les Récluseries* (Lyon, 1875).

— M. Placide Cappeau vient de mourir à Roquemaure. C'était le fils d'un agriculteur. Il a publié dernièrement la traduction en vers d'un poëme languedocien, *le Siége de Caderousse*, et un poëme de sa façon, *le Château de Roquemaure* (2 vol. in-12, imprimé chez Jouaust, 1876). Il en est rendu compte dans ce numéro même du *Polybiblion*. M. Cappeau est aussi l'auteur du *Noël* que la musique d'A. Adam a rendu si populaire. Il était devenu libre-penseur ; mais, à sa dernière heure, il est revenu aux croyances de sa jeunesse.

On annonce encore la mort : de M. Adolphe Desmoulins, publiciste, mort à Nice, correspondant de l'*Étoile belge ;* — de M. le comte Armand-Just-Eugène de La Fare, ancien directeur de la *France centrale*, mort à Onzain, à soixante-sept ans ; — de M. Philippe Montaland, ancien imprimeur et fondateur du *Drapeau tricolore* et du *Courier de Saône-et-Loire*, mort à Châlon-sur-Saône, le 20 janvier, à soixante-sept ans. — de M. Achille Martinet, graveur, membre de l'Institut ; — de M. le Dr Doran, rédacteur en chef de *Notes and Queries*, mort le 25 janvier, à Londres ; — du comte Alexandre Wielopolski, marquis de Gonzaga Myszkowski, ancien gouverneur du royaume de Pologne pour la Russie, auteur de *Lettres d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich*, écrites en 1846.

Faculté des lettres. — M. Maillet, ancien élève de l'École normale, professeur suppléant au lycée Saint-Louis, a soutenu à Paris, le 11 janvier, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De voluntate ac libero arbitrio in moralibus Aristotelis operibus ; — De l'essence des passions.*

— M. J. de Crozals, ancien élève de l'École normale supérieure, a soutenu à Paris, le 26 janvier, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *Conspectus historiæ Ingolstadiensis Academiæ ; — Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique.*

Concours. — L'Académie de législation de Toulouse a proposé pour 1878 le sujet suivant : « Exposition des principes du droit international et des principes du droit civil, concernant les mariages contractés en pays étranger. » Elle met au concours, pour 1879, le sujet suivant : « Étude sur la vie et les travaux de Dupin, avocat, jurisconsulte et magistrat. » Le prix consistera en une médaille d'or de cinq cents francs. Pour le prix du Conseil général du département de la Haute-Garonne (médaille d'or de cinq cents francs). L'Académie a proposé pour 1878 : « Étude historique, juridique et économique, sur le bail à colonage partiaire, envisagé au double point de vue des engagements entre le propriétaire et le colon et des droits qui s'engendrent, à l'occasion de ce contrat, entre les membres de la famille du colon à la suite d'un état d'association. »

L'Académie met au concours, pour 1879, le sujet suivant : « De la législation et de la jurisprudence en matière de travaux publics, sous l'ancienne monarchie française avant 1789. » L'Académie demande aux concurrents une histoire, aussi complète que possible, pour notre pays jusqu'en 1789, des travaux publics, tels que routes, ponts, canaux desséchements de marais. Cette histoire doit embrasser l'étude des modes d'entreprise, de confection et d'entretien de ces travaux, celle des ressources qui leur étaient affectées, et enfin de l'organisation des différents agents qui y coopéraient.

L'Académie verrait avec plaisir qu'après avoir étudié l'histoire générale des travaux publics, les concurrents voulussent bien s'attacher à celle d'un travail public déterminé, suivant la région qu'ils habitent : par exemple, du canal de Crau, connu sous le nom d'*Œuvre de Craponne*, du *Canal du Languedoc*, ou tout autre.

Les mémoires doivent être adressés au secrétaire-archiviste, rue des Renforts, 15 à Toulouse, avant le 30 avril 1878 ou 1879.

Société de Géographie. — La commission centrale (conseil) de la Société de géographie a procédé au renouvellement de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : Président : M. de Quatrefages, membre de l'Institut ; — Vice-présidents : M. Daubrée, membre de l'Institut, et M. Henri Duveyrier ;— Secrétaire général : M. Charles Maunoir ;— Secrétaires adjoints : MM. Jules Girard et Julieu Thoulet.

Société des publications populaires. — La Société des publications populaires a tenu son assemblée générale annuelle le 24 janvier. Dans cette séance, elle a renouvelé son bureau et complété son conseil. M. le comte de Moustier a été appelé à remplacer comme président M. le vicomte de Melun. M. le baron de l'Espée a été nommé vice-président. MM. Alphonse Dosseur et Edouard Lefébure ont été nommés membres du Conseil. M. le comte de Lauriston-Boubers, secrétaire, et M. Ch. Garnier, trésorier, ont fait connaître la situation de la Société. Son action s'est étendue jusqu'aux pays étrangers ; des commandes lui sont venues de Syrie ; sa commission de lecture a examiné, en 1877, 156 ouvrages dont 98 seulement ont été admis à figurer sur ses catalogues. Elle a vendu pour plus de 34,000 francs de livres, destinés soit à des bibliothèques populaires ou pour l'armée, soit à des distributions de prix. M. le secrétaire a payé un juste tribut d'éloge à deux membres décédés, M. le vicomte de Melun, son président et M. le baron Cauchy, membre de l'Institut, qui ont tous deux pris part à la fondation de la Société.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 janvier, M. Garcin de Tassy a présenté sa revue annuelle de la littérature hindoustane.— Dans la séance du 11, M. Ch. Robert a fait une communication sur des monnaies du treizième et du quatorzième siècle, découvertes à Saint-Vith en 1876, et appartenant presque toutes à la Lorraine et au Luxembourg. — Dans la séance du 18, M. le président a communiqué une note de M. Fernique, adressée par le directeur de l'Ecole française de Rome, sur les fouilles de Palestrina. M. Heuzey a présenté des observations sur des bronzes archaïques de la collection de M. Caropanos. — Dans la séance du 25, M. Heuzey a présenté quelques observations sur un vase sacré du sanctuaire de Dodone. M. Max. Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. M. Pavet de Courteille a lu une note de M. Dabry de Thiersant, consul de France en Chine, sur la religion de Tamo. M. E. Revillout a lu la première partie d'une étude sur la loi de « bebaiosis ».

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 janvier, MM. Nourrisson, Ch. Giraud, Hippolyte et Frédéric Passy ont présenté plusieurs ouvrages offerts à l'Académie et dont ils ont fait l'analyse. — Dans les séances du 12 et du 17, M. Félix Rocquain a achevé la lecture de son travail sur le parti des philosophes. — Dans la séance du 12, M. Berthold Zeller a achevé la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 26, M. Paul Janet a analysé un mémoire adressé à l'Académie par M. Boussi-

nesy, professeur à la faculté des sciences de Lille, sur la conciliation du véritable déterminisme physiologique avec la vie et la liberté morale. M. Baudrillart a commencé la lecture d'un rapport sur l'état moral, intellectuel et matériel des populations agricoles (Normandie), résultat d'une enquête dont il avait été chargé par l'Académie, en remplacement de M. Louis Reybaud.

Une fête latine a Montpellier. — Des concours internationaux auront lieu à Montpellier, le mardi de Pâques, à l'occasion d'un grand prix, le *Chant des Latins*, fondé et donné à la *Société des langues romanes* par M. de Quintana, aujourd'hui député aux Cortès et commissaire du gouvernement espagnol à l'Exposition universelle de Paris. Il s'agirait d'un chant de race pouvant, au moyen de traductions sur le même rhythme, devenir commun à tous les peuples qui parlent un idiome dérivé de l'ancienne langue de Rome.

Un Comité, composé de membres de la *Société des langes romanes* et des autres associations qui ont décidé de faire coïncider leurs réunions avec celles du concours du *Chant des Latins*, prépare, sous la présidence de M. de Tourtoulon, le programme des fêtes.

La *Société des langues romanes* décernera des prix aux meilleurs travaux philologiques sur les idiomes néo-latins, ainsi qu'aux meilleures pièces de poésie (poëme, drame, comédie, ode, sonnet, etc.) et de prose (histoire, roman, nouvelle, recueil de contes et de narrations, etc.) en langue d'oc, ancienne ou moderne. Tous les dialectes du midi de la France, sont admis à concourir. Les manuscrits devront être adressés *franco*, avant le 1er avril 1878, terme de rigueur, au Secrétaire de la *Société des langues romanes*, à Montpellier. Les travaux inédits seront seuls admis à concourir; toutefois les prix de la section de philologie pourront être attribués à des ouvrages imprimés du 1er janvier 1875 au 1er avril 1878.

La Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne. — La plupart des monuments de l'art antique, qui nous ont été conservés, ont eu gravement à souffrir des injures du temps et des hommes. Depuis peu, on a pris l'habitude de les laisser tels quels, et les musées commencent à se remplir de fragments de statues, que l'on se contente de nettoyer et de placer dans un bon jour, sans s'inquiéter de remettre les nez, les bras, les jambes qui manquent. Autrefois il n'en était pas ainsi : on restaurait. Il y a telle statue célèbre, que l'on a fabriquée de toutes pièces avec une tête de femme, un buste d'homme et des membres empruntés à tous les personnages imaginables. Le tout, bien gratté, ne manque pas de faire « esbaudir » les dilettanti. Un admirateur sérieux a, dans ces cas-là, pour premier devoir de s'informer de l'authenticité et de l'état de conservation de ce qu'il admire.

Il ne faut pas croire que les auteurs classiques, monuments, eux aussi, de l'art ancien, aient échappé au sort commun. Beaucoup, hélas ! nous ont été enviés par le temps ; ce qui en reste a reçu plus d'un accroc, à travers les longs et rudes sentiers du moyen âge ; en certain cas, le plomb vil s'est glissé sous la même étiquette que l'or pur, comme on voit à Rome des colonnes de faible style porter sur leur socle les noms de Phidias et de Praxitèle. A la renaissance, on en fit un triage sommaire et un nettoyage un peu précipité ; la patrie des Etienne et des Saumaise s'honora dans ces difficiles travaux; mais, depuis longtemps, on s'imagine trop que la besogne est finie et que l'on peut se livrer tranquille aux douces joies de la contemplation littéraire. Les Allemands, secouant ce charme aussi trompeur que délicieux, nous ont laissés à notre dilettantisme et se sont replacés franchement dans la tradition érudite du seizième siècle. D'un autre côté, l'archéologie est

venue, qui a fait revivre sous nos yeux ce monde antique sur lequel les œuvres littéraires ne nous donnaient que des échappées de vue trop incomplètes On a bien vite compris que ce serait s'exposer à mal comprendre et, partant, à mal admirer, à mal aimer Homère, Sophocle, Démosthènes, Plaute, Virgile, Tite-Live, si on persistait à les isoler du monde au milieu duquel ils ont vécu et à ne chercher en eux que les traits par où ils nous ressemblent et ressemblent aux hommes de tous les temps.

L'éducation littéraire du professeur d'abord, de l'élève aussi, bien qu'indirectement, doit donc désormais compter une initiation : 1° *à la critique d'authenticité* qui apprend à distinguer les œuvres sincères des imitations ou suppléments apocryphes ; 2° *à la critique verbale*, c'est-dire aux efforts tentés dans tout le monde savant pour reconstituer à l'aide des manuscrits et de la conjecture les textes qui nous sont parvenus plus ou moins altérés ; 3° *aux procédés généraux du commentaire*, par la comparaison des textes du même auteur ou d'auteurs contemporains, par les rapprochements des monuments épigraphiques ou figurés qui peuvent apporter quelque lumière à l'interprétation.

L'enseignement universitaire avait mis ces études de côté ; elles ont trouvé dans l'École des hautes études de la Sorbonne un sanctuaire où pour le bien général de la science française, on doit souhaiter de voir affluer les adeptes. D'excellents travaux en sont déjà sortis. Plusieurs maîtres de la section de philologie et d'histoire ont fondé cette année la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*. Les noms de MM. Tournier, Graux et L. Havet (ne pas confondre avec M. Ernest Havet, auteur de livres antichrétiens), directeurs de la Revue, ceux de MM. Weil, Foucart, Thurot, Benoist, Desjardins, Quicherat, qui figurent au bas d'importants articles, suffisent à montrer que l'œuvre est entre les mains les plus autorisées. Nous ne pouvons entrer dans le détail des articles que comprend ce premier volume. Le quatrième fascicule (la *Revue* est trimestrielle) comprend à lui seul plus de 300 pages entièrement consacrées à un dépouillement de tous les travaux relatifs à la philologie, à l'histoire ancienne à l'archéologie qui ont paru l'année dernière dans toutes les revues d'Europe. C'est un travail prodigieux, qui n'a rien d'analogue, pas même en Allemagne. Les travailleurs, auxquels de longues et pénibles recherches sont ainsi épargnées, béniront les courageux éditeurs, et particulièrement M. Ch. Graux ; mais qu'ils seront loin de se faire une idée du travail dépensé dans ce gigantesque compte rendu !

Espérons que cette œuvre sérieuse et française sera accueillie parmi nous comme elle mérite de l'être. Le clergé ne s'est pas désintéressé dans la fondation de l'École des hautes études ; encore maintenant plusieurs ecclésiastiques distingués y vont chercher une formation spéciale que ne saurait donner l'enseignement des facultés, soit de l'État, soit de l'Église. La nouvelle *Revue* permettra aux professeurs de nos colléges et séminaires de provinces de profiter, dans une certaine mesure, de l'enseignement de la haute école parisienne ; ils pourront s'assurer par eux-mêmes de l'esprit exclusivement et sévèrement scientifique qui préside à ses travaux.—L. Duchesne.

— Le Bulletin de Correspondance hellénique. — M. Albert Dumont a fondé, en 1876, à l'École française d'Athènes, dont il est le directeur, un institut de correspondance hellénique. S'il est permis de comparer une œuvre qui commence à un grand établissement de cinquante ans de durée, l'association athénienne est le pendant de l'Institut de correspondance archéologique fondé à Rome par les efforts unis de la France

et de la Prusse, au temps de la Restauration. Son but est de recueillir les renseignements archéologiques épars dans les publications périodiques d'Orient, si peu répandues en Europe, de donner un centre et une direction à bien des efforts qui se perdent dans l'activité à demi éclairée des petites sociétés scientifiques du monde grec, et de porter à la connaissance du public français les principaux résultats des fouilles et découvertes qui s'opèrent chaque jour sur ce sol si fertile en antiquités. L'organe de l'institut hellénique est le *Bulletin*, dont la première année, composée de huit fascicules, a paru tout entière (Paris, E. Thorin; Athènes, Perris, in-8, de 416 pages et 14 planches). Quelques articles rédigés en grec, soit ancien, soit moderne, donnent à cette publication un cachet franco-hellénique qui ne manque pas de pittoresque. Les planches, exécutées avec beaucoup de soin, charmeront plus d'un amateur; mais il va sans dire que le fond prime la forme, si soignée qu'elle puisse être, même dans la simple exécution typographique.

Le philologue y trouve des scholies nouvelles sur Eschine et Démosthène, avec plusieurs fragments inédits d'orateurs attiques, de bonnes corrections de textes classiques, même de sages observations sur le grec byzantin. L'archéologue s'intéressera aux fouilles tout récemment exécutées sur l'emplacement des sanctuaires célèbres de Délos et de Dodone, à celles qui se continuent encore sur le versant de l'Acropole d'Athènes; on sait que ces dernières ont rendu un nombre prodigieux d'inscriptions importantes, notamment un traité sommairement indiqué par Thucydide; de dédicaces, une statue consacrée par un des fils de Pisistrate et déchiffrée, il y a vingt-trois siècles, par le grand historien athénien; un petit poëme de Sophocle, absolument inédit. L'épigraphie n'est pas seulement représentée par les inscriptions nouvellement découvertes; les manuscrits de Cyriaque d'Ancône, conservés à Rome et à Florence, en ont rendu un grand nombre que le célèbre voyageur pouvait lire encore dans les dernières années de l'empire byzantin et qui maintenant ont disparu. L'archéologie figurée, la numismatique ne sont pas moins bien représentées; la bibliographie a aussi sa place. Parmi les livres analysés, je remarque la grande collection d'hymnes grecs nouvellement publiée par le cardinal Pitra. Il y a même des récits de voyages, de voyages archéologiques bien entendu.

La science des antiquités religieuses est redevable à ce recueil, d'abord d'une inscription relative au célèbre Héliodore du livre des Machabées, d'une inscription chrétienne d'Égypte, intéressante au plus haut degré à cause de ses formules liturgiques, enfin du recueil des inscriptions chrétiennes de l'Attique, publiées, avec fac-simile et commentaires, par M. Ch. Bayet.

La rédaction de cet utile recueil est naturellement placée sous la direction de M. Dumont. Les noms des membres de l'École française s'y rencontrent avec ceux des savants les plus autorisés du monde hellénique. Des articles signés Egger et Foucart achèvent de donner à cette œuvre une recommandation scientifique qui la classe au premier rang de nos publications savantes. — L. Duchesne.

Cours d'histoire de France a l'Université catholique de Paris. — Au mois de novembre dernier, M. Lecoy de La Marche, archiviste-paléographe, deux fois lauréat de l'Institut pour ses ouvrages sur la *Chaire française au moyen âge* et sur *le Roi René d'Anjou*, a inauguré son cours d'histoire de France à l'Université catholique de Paris. Dans sa leçon d'ouverture, qu'il vient de publier (Paris, Poussielgue, in-8 de 31 p.), le savant professeur a exposé l'origine antique et sacrée du sentiment de l'amour de la patrie; il a montré

avec un rare talent comment le paganisme comprenai l'histoire nationale, et comment le christianisme, en renouvelant la face du monde,a transformé et ennobli l'idée de la patrie. Comparant les historiens de l'antiquité avec les chroniqueurs du moyen age, M. Lecoy de La Marche a passé successivement en revue Eginhard, Suger, Orderic Vital, Villehardouin, Joinville, Froissart, Monstrelet, Commines. Il s'est peu arrêté sur le mouvement intellectuel de la renaissance, qui ne fut pas favorable à l'étude du passé de la France ; mais, arrivant au dix-septième siècle, il a jeté un regard d'ensemble sur les grandes collections des bénédictins, puis il a analysé rapidement les travaux d'érudition qui se sont produits de nos jours sur le moyen âge. Dans la seconde partie de cette leçon, M. Lecoy de La Marche a exposé le plan de son enseignement. Il se propose d'étudier spécialement le règne de saint Louis, la période de splendeur du moyen âge. L'Eglise, la royauté, la noblesse et la chevalerie, la bourgeoisie et les classes populaires sont les acteurs de ce drame ; le professeur exposera leur rôle, surtout au point de vue social, car il bannit avec raison ce qu'on a appelé l'histoire-bataille. Chaque semaine une leçon sera consacrée à l'explication et au commentaire des sources historiques du règne de saint Louis : Joinville, Geoffroi de Beaulieu, Guillaume de Chartres, le confesseur de la reine Marguerite. Ce cours, qui se rapproche ainsi de la méthode d'érudition de l'École des chartes, sera certainement un des plus originaux de l'Université Catholique. C'est par de telles créations que l'enseignement libre sortira de l'ornière universitaire, et, dans ces voies nouvelles et presque inexplorées, l'Université catholique de Paris ne pouvait choisir un meilleur guide que M. Lecoy de La Marche. — Er. B.

La Bibliothèque de l'Université d'Harvard.—Nous recevons des États-Unis le rapport annuel de l'Université d'Harvard, une des principales de ce pays. A ce rapport est annexé un bulletin périodique indiquant les progrès de la bibliothèque à l'usage du personnel de l'université, tant élèves que professeurs. Ce document est curieux en ce qu'il montre les ressources mise, aux États-Unis, à la disposition des professeurs et des étudiants pour leurs travaux et leurs études.

La collection se compose de 230,000 volumes; elle se divise en plusieurs bibliothèques, consacrées, l'une à la jurisprudence l'autre à la médecine, une autre aux sciences, une quatrième à la théologie, une cinquième à la zoologie, une sixième à la botanique, une septième à l'astronomie, etc. En 1825, le fonds pour achat de livres et pour reliures n'était que de 550 dollars (le dollar vaut 5 fr.) par an ; il est aujourd'hui équivalent à la rente produite par un capital de 170,000 dollars (850,000 fr.) et ce capital ne cesse de s'accroître.

Il y a là une bibliothèque centrale composée de 164,000 volumes,à laquelle ressortissent les bibliothèques spéciales dont nous venons de parler. Il est question actuellement de rendre cette organisation plus compacte encore dans l'intérêt des élèves et des professeurs, et d'installer des téléphones de l'établissement central aux extrémités,comme il a déjà été pratiqué à Boston entre la bibliothèque de la ville et ses succursales, et cela par les soins de M. Justin Winsor, dirigeant alors les bibliothèques de Boston et appelé depuis à la direction de l'inportante et riche bibliothèque de l'Université d'Harvard.—(*Journal Officiel*).

Une rectification d'histoire littéraire. Le Portefeuille de M. L.-D. F****. — M. le docteur Desbarreaux-Bernard vient de publier une brochure, tirée à 150 exemplaires numérotés à la presse, imprimée en beaux caractères sur papier fil des Vosges fabriqué à la main, intitulée : *Le Portefeuille de Monsieur L.-D. F****, attribué à Germain de Lafaille, auteur des Annales de Toulouse* (Toulouse, Édouard Privat, 1877, grand in-8 de 49 pages).

Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) a cru devoir, on ne sait pourquoi, donner à l'historien Lafaille (et non La Faille) la paternité d'un bouquin, devenu rare, et qui est le premier livre que l'on ait imprimé à Carpentras : *Le Portefeuille de M. L.-D. F*****, etc. (1694, petit in-12). Les bibliographes, à la suite, comme le remarque le savant docteur, ont juré par le maître, et l'ont tous copié. M. Desbarreaux-Bernard donne du *Portefeuille* une analyse fort détaillée, de laquelle il résulte que le recueil ne renferme pas un seul mot de l'annaliste toulousain. Cette analyse, des plus spirituelles et des plus agréables, ne nous apprend pas seulement qu'il faut renoncer à regarder Lafaille comme l'auteur du *Portefeuille :* le doyen des bibliophiles méridionaux, qui conserve, à quatre-vingts ans, toute la mémoire, comme toute la verve de ses jeunes années, nous donne, chemin faisant, bien des renseignements curieux, notamment (p. 10-17) sur un personnage célèbre du dix-septième siècle qu'ont négligé toutes les biographies, M. Miton ou Mitton, dont il est question dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dans la *Muse historique* de Loret, dans le *Menagiana*, dans les *Lettres* de Bussy-Rabutin, dans les *Pensées* de Pascal, dans les *Œuvres* du chevalier de Meré, dans la *Correspondance* de Mathieu Marais avec le président Bouhier, dans les *Mémoires* du P. Rapin, dans le *Port-Royal* de M. Saint-Beuve, etc. Parmi les choses piquantes qui abondent dans l'analyse du *Portefeuille*, et qui concernent Étienne Pavillon, Chaulieu, Chapelle, Mme Deshoulières, Racine, Boileau, le chevalier de Saint-Gilles, etc., on remarquera (p. 18-19) un portrait satirique de Turenne, tiré, dit-on, du cabinet de Saint-Evremond, mais qui n'a pas été inséré dans ses *Œuvres*, et que, comme M. Desbarreaux-Bernard, je ne crois pas authentique. J'en ai dit assez, je l'espère, pour inspirer aux bibliophiles le désir de posséder une brochure qui, à tous égards, est un si friand morceau. — T. DE L.

UNE FÉE MÉLUSINE AU DAUPHINÉ — Le *Polybiblion* a parlé (t. XX, p. 453) d'une Mélusine normande qu'il compare à la Mélusine du Poitou et des Lusignan. Mais c'est le Dauphiné qui offre la reproduction la plus exacte de cette étrange et mélancolique légende. L'illustre famille dauphinoise des Sassenage prétendait tirer son origine d'une fée, nommée aussi Mélusine, épouse d'un baron de Sassenage auquel elle avait fait promettre, en lui accordant sa main, de la laisser libre de s'enfermer dans son boudoir chaque vendredi et de ne jamais pénétrer auprès d'elle ce jour-là.

L'union fut charmante et féconde; mais, au bout de quelques années, le seigneur de Sassenage s'irrita de ce mystère, et, après avoir vainement prié sa femme de lui révéler ce secret, brisa, un vendredi, la porte du boudoir..... il aperçut Mélusine transformée en sirène, avec une immense queue de serpent, et se livrant à des études de magie. A la vue de son mari, la fée poussa un grand cri, s'enfuit par la fenêtre, et se réfugia dans de vastes grottes, situées en face du château de l'autre côté du torrent du Furon. On ne la revit plus; mais, durant plus de mille ans, quand un Sassenage devait mourir, on entendait le soir les cris de douleur de Mélusine retentir au fond des grottes, annonçant une catastrophe.

C'est en mémoire de cette tradition que le château moderne de Sassenage porte à son fronton deux sirènes à queues de serpent, soutenant les armes de Sassenage et de Bérenger. Au-dessus du bourg de Sassenage, on voit encore, suspendue au-dessus du torrent du Furon, une demeure du seizième siècle, seul reste du château primitif des Sassenage, théâtre de la légende de Mélusine. A l'intérieur, un fragment de mur garde encore une fenêtre ogivale du treizième siècle, marquant, dit-on, les restes de la cham-

bre où vint au monde saint Ismidon, prince de Royans, l'une des gloires de la maison de Sassenage.

En face, sur l'autre bord du torrent, les grottes de Sassenage, l'une des merveilles du Dauphiné, ouvrent encore à l'explorateur leur curieux mais dangereux labyrinthe, d'où le Furon se précipite en mugissant. — A. G.

La Gazette russe de Saint-Pétersbourg. — Au commencement de ce mois, la *Gazette russe de Saint-Pétersbourg* a célébré le 150e anniversaire de son existence. Le journal dont nous parlons est le premier rédigé en russe qui ait paru dans l'empire sous une forme périodique. Dans le numéro qu'a publié à cette occasion le journal actuel, il est dit qu'il existait déjà auparavant en Russie une sorte de journal portant le nom de *Gazette russe* (Russkija Wedemosti). Ce qui est curieux à savoir, c'est que cette feuille avait été fondée en 1703, par Pierre le Grand lui-même, qui, pendant longtemps, en fut le principal rédacteur ; il ne dédaignait pas d'en corriger les épreuves de sa propre main, la plupart du temps.

Le journal dirigé par Pierre le Grand paraissait très-irrégulièrement par numéros de 2 à 7 feuilles, d'un petit format, chaque numéro avec un titre particulier, comme on peut aussi remarquer en d'autres gazettes publiées à cette époque, dans différents pays. En 1703, il parut en tout 39 numéros. L'année suivante, le journal prit un nouveau titre fort allongé.

Cette feuille contenait surtout des nouvelles de l'étranger ; les nouvelles indigènes étaient fort rares. On peut observer le même fait dans l'ancienne *Gazette*, publiée en France au dix-septième siècle par Renaudot. Dans la *Gazette russe* de Pierre le Grand, on trouve un certain nombre d'articles sur la guerre avec les Suédois.

Jusqu'en 1711, la feuille gagna toujours en importance : à partir de cette date, elle parut tantôt à Saint-Pétersbourg, tantôt à Moscou, puis, en 1727, elle cessa de paraître. En 1718, il n'en avait été publié qu'un seul numéro.

Quelques numéros de cette feuille ayant vu le jour sous le nom de *Gazette de Saint-Pétersbourg* (le titre en russe), c'est cette circonstance qui a fait croire à plusieurs personnes que le journal actuel avait été fondé en 1703, de même qu'on a voulu ramener à cette date la fondation de la *Gazette de Moscou* (Mosk-Wedemosti).

Le journal qui vient de célébrer le jubilé de son 150e anniversaire a été fondé, le 2 janvier (ancien style) 1728, par l'Académie des sciences, laquelle, depuis lors, n'a cessé de l'éditer et de le faire imprimer par sa propre imprimerie. — (*Journal Officiel.*)

Erreurs de la Revue des Deux Mondes. — La *Revue* dont il s'agit, indique (on le sait) à la 3e page de la couverture imprimée de chacune de ses livraisons, une liste de quelques ouvrages nouveaux, avec de courtes appréciations. Dans la livraison du 1er décembre, il est dit, à propos de l'édition des *Essais* de Montaigne publiée par le libraire Lemerre, qu'elle a été faite avec le concours de « M. Dereimeris, membre de l'Institut. » Lisez Dezeimeris, qui n'est point membre de l'Institut, mais qui est un Bordelais très au au fait de tout ce qui se rapporte à Montaigne ; il a prouvé par des travaux fort estimés, notamment par le savant commentaire qu'il a joint à une réimpression des œuvres de Pierre de Brach, qu'il connaît à fond la littérature du seizième siècle.

Autre observation, mais portant sur un détail peu important. Dans une notice sur Cervantès (livraison du 15 décembre), production jusqu'ici inédite de Prosper Mérimée, il est question d'un pastiche réussi, du faire de Cervantès, *El Buscapié*, dont l'auteur est *Alphonso* de Castro ; le véritable

prénom est *Adolfo*. Ce littérateur gadetan s'est occupé avec beaucoup de zèle de l'immortel auteur de Don Quichotte ; on lui doit, entre autres publications, un volume fort intéressant : *Cervantès, varias obras inéditas sacadas de codices de la bibliotéca Colombina, con notas*, Cadix, 1875. Ajoutons que la *Bibliotéca Colombina*, conservée à Séville, est une collection fort précieuse, commencée par un fils de Christophe Colomb.

Un Poeme italien sur Lucifer. — Le pays de la *Divine Comédie* et de la *Jérusalem délivrée* vient de produire un poëme effroyable dont Lucifer est le héros. La plupart des revues italiennes s'occupent de cette œuvre monstrueuse, dont l'auteur est M. Mario Rapisardi. La *Revista universale* publie sur *Lucifero* un long et éloquent article de M. Astori. Ce n'est pas seulement la plus téméraire impiété qui règne dans ce livre dépravé, c'est ainsi le dévergondage le plus éhonté. Tout est méprisé dans *Lucifero*, la pudeur, l'histoire, la religion, les traditions. Dans cette conception désordonnée, les dernières épreuves de la France jouent un rôle. La guerre contre la Prusse, la guerre civile y sont racontées; et cette fois, emporté par la vérité, l'auteur semble donner à son héros son véritable rôle : Lucifer s'éloigne de Paris *certissimo del suo trionfo*.

Annaes da bibliotheca nacional de Rio de Janeiro. — Tel est le titre d'une importante revue dont nous avons reçu deux amples livraisons, formant un volume de 390 pages grand in-8. Les rédacteurs de ce beau recueil se sont proposés de faire connaître toutes les recherches littéraires enfouies à la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, tant livres que manuscrits, cartes et estampes : de nombreuses études biographiques et bibliographiques accompagnent ces intéressantes publications. Le volume que nous avons sous les yeux contient, entre autres articles, les morceaux suivants : *Diego Barbosa Machado*, par Ramiz Galvâo ; *Jose de Andeieta* par Teixera de Melo; la *colleccion Carmoneana* par Joâo de Saldanho du Gamo ; *Notice sur les œuvres manuscrites et inédites relatives aux voyages de Ferreira*, par de Valle Cabral ; un *paleotype espagnol*, par Fernandeo d'Oliveiro. Parmi les variétés nous avons remarqué une lettre inédite de la Condamine. Nous engageons les rédacteurs des *Annaes* à surveiller plus attentivement l'impression des documents en langues étrangères; il est évident que cette lettre a été reproduite d'une manière très-inexacte. Nous espérons que ce beau recueil aura continué à paraître, et nous tiendrons nos lecteurs au courant des nouvelles livraisons qui ont dû s'ajouter à celles dont nous venons de dire un mot.

Le Contrat de mariage de Racan. — M. l'abbé Esnault vient de publier sous ce titre : *Contrat de mariage de Honorat de Beuil de Racan*, document inédit (Le Mans, Pellechat, 1877, in-8 de 16 p., extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*), avec une excellente introduction, le contrat de mariage de Racan. Ce n'est pas seulement un document précieux pour l'histoire littéraire; de grands enseignements s'en dégagent au point de vue de l'histoire de la constitution de la famille. Il est intéressant de suivre, au milieu des clauses diverses de cet acte, les précautions prises par le père de famille pour assurer la conservation du patrimoine dans les mains des siens. M. l'abbé Esnault mérite à la fois les remercîments des lettrés et ceux des hommes qui pensent qu'on doit chercher, dans l'étude des traditions domestiques du passé, les éléments d'une réforme des mœurs actuelles.

Une encyclopédie chinoise. — Nous avons déjà parlé d'une vaste encyclopédie chinoise dont, malgré son extrême rareté, un exemplaire s'est trouvé disponible, et dont on espérait que le *British Museum* pourrait faire l'acqui-

sition. Cette espérance vient de se réaliser, et le département auquel préside le professeur Douglas est maintenant en possession de cette œuvre colossale.

Cette encyclopédie de littérature, dont les administrateurs du *British Museum*, par une heureuse chance, viennent d'acquérir un exemplaire de l'*editio princeps*, a pour titre : *Koo Kin too shoo tseih ching*, ce qui veut dire : Collection complète de livres anciens et modernes, avec illustrations.

Pendant le règne de l'empereur Kang-he (1661-1721), ce monarque, à raison des altérations graduelles qui s'introduisaient dans les ouvrages les plus importants, jugea nécessaire d'en faire une réimpression d'après les anciennes éditions. Dans ce but, il nomma une commission chargée de comprendre, dans une immense collection, les réimpressions de tous les ouvrages qui méritaient d'être conservés.

Pour cette entreprise, un assortiment complet de caractères de cuivre fut fondu, et, quand les commissaires eurent terminé leur œuvre, ils purent mettre sous les yeux de l'empereur une preuve palpable de leur diligence sous la forme d'une compilation de 6,109 volumes.

Le contenu est divisé en trente-quatre parties, qui embrassent des ouvrages relatifs à tous les sujets de la littérature nationale. Il n'en fut d'abord tiré qu'un nombre restreint d'exemplaires, et, peu après, le gouvernement, cédant aux nécessités d'une crise monétaire, fit fondre et transformer en monnaie tous les caractères de cuivre. C'est ainsi qu'il n'existe qu'un très-petit nombre d'exemplaires de la première édition. Il est extrêmement rare d'en voir un qui soit en vente ; cela est pourtant arrivé à Pékin pour celui que le *British Museum* vient d'acheter. — (*Journal officiel.*)

— A Londres vient de paraître un catalogue monstre de librairie, lequel catalogue ne pèse pas moins de 7 livres anglaises, et pour lequel il a été employé 15,000 kilogrammes de papier. Ce catalogue, édité par la maison qui fait paraître le *Bookseller*, ou journal de la librairie anglaise, est destiné à servir de vade-mecum pour le commerce. On y a réuni environ 150 catalogues particuliers des éditeurs anglais et américains les plus importants. C'est un total de 40,000 titres de livres. Aucune production de la littérature moderne ne manque dans ce répertoire. Bien que tiré à 4,000 exemplaires, l'ouvrage est déjà presque épuisé.

— D'après une statistique officielle qui vient de paraître, il se publie actuellement, dans le Royaume-Uni, 151 journaux quotidiens; on n'en comptait que 149 en 1876. Ces journaux se répartissent de la manière suivante : Londres, 20; province, 89; pays de Galles, 2; Irlande, 19; Jersey, 1. — 83 paraissent le matin et 68 le soir.

— La séance entière de l'Académie du jeudi 31 janvier, a été consacrée à la lecture, par M. le duc de Broglie, de fragments de ses Mémoires de famille. Cette lecture, qui a vivement intéressé l'assemblée, a été continuée dans la séance suivante.

— L'Union des œuvres ouvrières catholiques avait mis au concours, pour 1877, un catalogue de livres pour la formation des bibliothèques populaires. Le travail qui a obtenu le prix du concours Doudeauville, au congrès du Puy, vient d'être publié, avec les retouches demandées par la commission d'examen. Il a pour titre : *Catalogue de bibliothèques populaires*, — *Paroisses*, — *Cercles*, — *Patronages*, — *Associations*, — *Confréries*, — *Hommes*, — *Jeunes gens*, — *Enfants*, — *Femmes*, — *Jeunes filles* (in-8 de 156 p.), et se trouve au Secrétariat de l'Union des œuvres, 32, rue de Verneuil, et de l'Œuvre de Saint-François de Sales, 11 *bis*, passage Sainte-Marie. Il comprend huit divisions : Religion et morale; — Histoire et bibliographie ; — Vie de saints et person-

nages pieux; — Missions, voyages et géographie; — Romans et nouvelles; — Arts, sciences, industrie, agriculture; — Publications et journaux périodiques; — Opuscules et tracts de propagande; — Manuels et livres de piété. Ce catalogue contient 3,244 numéros pour les livres seulement, avec les indications de titre, format, éditeur, prix, etc., et un signe pour marquer à quelle classe de lecteurs chacun convient plus spécialement.

— Nous recevons de Madrid la *Resena historica del colegio-universitad de San Antonio de Portaceli en Siguenza, con algunas noticias acerca de su fundator D. Juan Lopez de Medina*, por D. José Julio de la Fuente, director y catedratico del instituto de Guadalajara (Madrid, imp. de Alexandro Gomez Fuentenebro, 1877, in-12 de 71 p.). Après une notice biographique sur don Juan Lopez de Medina (xve siècle). M. de la Fuente raconte la fondation du couvent (1436), du collége (1452) et de l'hôpital de Saint-Antoine, fait l'histoire de l'Université de Siguenza, jusqu'à sa suppression en 1807, du collége de Saint-Antoine, supprimé en 1807, rétabli en 1814, puis tombé en 1837. Il donne en appendice plusieurs documents tels que les bulles d'érection.

— M. Saint-Aubin a réuni en brochures d'intéressants articles publiés dans le *Conservateur de Saône-et-Loire*, sur les *Budgets des principales villes du département de Saône-et-Loire, Autun, le Creuzot, Châlon, Mâcon, Tournus* Chalon-sur-Saône, imp. Dejussieu, 1877, in-18 de 124 p.). Ce sont des études d'intérêt local qui révèlent une heureuse tendance bonne à généraliser : celle de s'occuper sérieusement de l'administration de son pays, de la contrôler, et d'y apporter la lumière de l'expérience.

— Voici deux brochures de M. le comte Le Clerc de Bussy, que nous tenons à signaler : l'une (*Notes sur l'histoire d'Abbeville*, 1657-1764, *tirée d'un manuscrit du* XVIIIe *siècle, suivies de quelques autres et de fragments généalogiques*, Amiens, imp. Delattre-Lenoel, in-8 de 31 p.), donne sur Abbeville des notes relevées dans la *Chronologie de MM. les Mayeurs d'Abbeville* de Nicolas-Abraham-Joseph Blancart, qui fut contrôleur des guerres, manuscrit qui appartient à M. le vicome de Louvencourt. Ces notes sont relatives aux événements passés dans la ville, réceptions de personnages, température, cherté des vivres, élections, etc., et à la police des prisons d'Abbeville. On y trouve aussi la chronologie et l'armorial des mayeurs et plusieurs notices généalogiques. — L'autre brochure est consacrée au bourg et petit port de mer d'Ault (Somme). (*Lettre sur Ault et copie d'une charte royale de* 1382 *instituant un marché dans cette ancienne ville*, Paris, Dumoulin, in-8 de 12 p.), et fait connaître divers fondations d'hôpitaux, maladreries et maisons de charité, dues, à deux de ses seigneurs, Marie, comtesse de Dreux, et Marie de Lorraine, ainsi que l'établissement d'un marché par Charles VI.

— M. L. M. Kertbeny vient de publier le premier fascicule de la *Bibliographie de la littérature hongroise nationale et internationale*.

— M. le chanoine Winterer, curé de Mulhouse, vient de publier en français l'histoire de la *Persécution en Alsace pendant la grande Révolution*.

Publications nouvelles. — *La Raison conduisant l'homme à la foi*, par Ant. Guyot (in-8, Bloud et Barral). — *Précis d'un cours complet de philosophie élémentaire; Grands monuments de la philosophie; Précis théorique et dictionnaire*, par A. Pellissier (2 vol. in-18, Durand). — *Mélanges de mythologie et de linguistique*, par Michel Bréal (in-8, Hachette). — *Les Ages de la pierre; instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne*, par John Evans (in-8, Germer-Baillière). — *La Grèce et l'Orient en Provence*, par Ch. Lenthéric (gr. in-18, Plon). — *Décadence du sentiment moral et religieux*, par J. Tissot (in-8, Maresq). — *Histoire nouvelle des arts et des sciences*, par Alphonse Renaud (in-12,

Charpentier). — *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile*, tome, IV (in-8, lib. des Bibliophiles). — *La Mission de Jeanne d'Arc*, par Fréd. Godefroy (gr. in-8. Ph. Reichel). — *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours*, par D. Nisard (gr. in-18, Didot). — *L'Astronomie de la jeunesse*, par H. Plessix (in-12, Plon). — *Dictionnaire des termes techniques*, par Alfred Louviron (in-12, Hetzel). — *Manuel pratique des sociétés coopératives de production*, par Schulze-Delitzch (in-12, Guillemin). — *Plaidoyers de Berryer*, tome IV et dernier (in-8, Didier). — *Correspondance de Sainte-Beuve*. tome Ier (gr. in-18, C. Lévy). — *Les Vikings de la Baltique*, par W. Dasent (gr. in-12, Hachette). — *Une fille laide*, par Cl. de Chandeneux (in-18, Plon.) — *En Poitou*, par Mme Ch. Maryan (in-12, Bray et Retaux). — *Histoire d'une conversion, vie de Madame Niconora Izarié*, par le R. P. Lescœur (in-18 j., Sauton.) — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Victor Du Bled, tome Ier (in-8, Dentu). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

L'Ophir signalé dans l'histoire de Salomon. — Quelle est l'opinion des savants modernes les plus autorisés à l'égard de ce pays vers lequel se dirigeaient les navires du monarque hébreu et ceux du roi de Tyr, Hiram, et d'où ils rapportaient, après une navigation laquelle ne durait pas moins de deux ans, de l'or, des pierres précieuses et des bois? D'Anville a écrit une dissertation à cet égard; Bochart croit qu'Ophir était l'île de Ceylan, d'autres pensent qu'il s'agit d'un port de la côte orientale d'Afrique, et cette opinion paraît la plus vraisemblable. F. A.

Portrait de Charles de Blois. — Il a été signalé des recueils de dessins contenant le portrait de Charles de Blois, duc de Bretagne; jusqu'à ce jour, j'ai cherché inutilement ces recueils. Je serais très-reconnaissant envers la personne qui pourrait m'indiquer où il me serait possible de me procurer le portrait le plus authentique de Charles de Blois, d'après un dessin, une peinture ou une sculpture. A. DE B.

Notre-Dame de Garaison. — Quels sont les livres, histoires et manuscrits publiés depuis le XVIe siècle sur Notre-Dame de Garaison (jadis au diocèse d'Auch, aujourd'hui au diocèse de Tarbes)? P.

RÉPONSES.

Le Tribunal de la Westphalie (XX, 382). — Voyez : *Vitriarius illustratus*, IV, 468. — Seckenberg, *Kaiserliche hochste Gerichtsbarkeit*. — Le même, *Corpus juris germanici*, I, 2e partie. — Wigand, *Das Ferngericht Westphalens*. — Usener, *Die frei und heimlicher Gericht Westphalens*. — Voigt, *Die westphalichen Ferngerichte*. — Difenbach, *De Feimeris*, Lipsiae, 1707. — Walter, *De ocultis judiciis Westphalicis*, Argentorati, 1775. — Eichhorn, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte*, § 418. — Zœpfls, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte*, II, 133. — Philips, *Deutsche Reichs nud Rechtsgeschichte*, § 109. — Ungers, *Die altdeutsche Gerichtsverfassung*, p. 103. — Gaupps, *Von Ferngerichten mit besonderer Rucksicht auf Schlesien*. — Véron-Réville, *Les justices vehmiques en Allemagne au moyenâge*, Colmar, 1859, in-8. RISTELHUBER.

Les Pêches et le duc de Guienne (XX, 382). — La pêche est connue et le pêcher est cultivé dans notre pays depuis un peu plus de vingt siècles. Columelle parle de la pêche gauloise, qu'il assure être la plus grosse de toutes celles de son temps. Pline l'Ancien, livre XV, ch. XII, de son *Histoire naturelle* (t. II, de l'éd. *Variorum*, 1669), décrit les différentes espèces de pêches alors connues. On trouve, dans le *Glossaire* de Du Cange, aux mots *Persica*, *Persicum* et *Persicarius*, t. V de la 2e édition, publié en 1734, qui aurait dû être connu de D. Vaissete, dont le 5e vol. de l'*Histoire du Languedoc*

n'a paru qu'en 1745, des citations qui établissent clairement la culture du pêcher au moyen âge. L'article est reproduit dans le t. V du *Glossaire*, éd. Didot, p. 213, où se trouve également cité le *Capitulaire de Villis*, qui fait mention du pêcher au chap. LXX. (V. Dom Bouquet, t. V, p. 657, de l'éd. de L. Delisle.) On peut voir encore au même t. V du *Glossaire*, p. 224, mot *Pesca*, des extraits de deux titres, l'un latin, de 1272, l'autre en langue vulgaire, de 1409, qui nous fournissent de nouvelles preuves de la connaissance de la pêche et, par conséquent, de le culture du pêcher. J'indiquerai enfin, parmi d'autres livres à consulter : le *Lexique roman* de Raynouard, t. IV, p. 527 (*Pesseguier* et *Presseguier*) ; le *Glossaire occitanien* de Rochegude (*Presega*) ; le *Catholicum parvum* de 1499, éd. de Lyon, aux mots : *Persicum* et *Persicus*, que l'auteur traduit : une manière de *pesches*, et *peschier*, arbre.

Le duc de Guienne est mort, non pas six mois, mais près de huit mois après l'empoisonnement vrai ou prétendu dont il est parlé par certains historiens ou chroniqueurs, ce qui nous reporterait alors au mois d'octobre 1471, et c'est à cette époque, en effet, que la pêche empoisonnée aurait été présentée par le moine de Saint-Jean-d'Angély, à Colette de Chambes-Monsoreau, dans son château de Saint-Sever, près de Pons, qui lui avait été donné par le prince son amant. Et un jour (dit Jean Bouchet), « que le duc de Guyenne « goûtait avec ladite de Monsoreau, « audit lieu de Saint-Sever, ledit abbé « de Saint-Jean-d'Angély para une « pêche qu'il donna à ladite veuve de « Monsoreau pour boire, dont elle « mangea la moitié, et ledit duc de « Guyenne l'autre en mauvaise heure ; « car, bientôt après, ladite de Monso- « reau alla de vie à trépas, et ledit ne « fit depuis son profit, et l'an 1472, le « douzième jour de mai, mourut à « Bourdeaux. » — La maladie dont le duc fut atteint, après avoir mangé de cette pêche, lui fit perdre en peu de jours les dents, les ongles et les cheveux, et ses membres se contractèrent d'une façon horrible. (V. Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine;* d'Argentré, *Histoire de Bretagne;* Guyot-Desfontaines, *Histoire des ducs de Bretagne;* les frères Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la maison de France;* Dreux-Duradier, *Histoire littéraire du Poitou*, art. Colette de Chambes ; D. Devienne, *Histoire de Bordeaux*, 1re partie, in-4, 1771 ; Massiou, *Histoire de la Saintonge et de l'Aunis*, t. III, in-8, 2e éd.).

L'historien Commines (liv. III, ch. IX, de l'éd. Elzévir de 1648) se borne à annoncer la mort du prince, qui fut connue par lettre, arrivée le 15 mai, en ajoutant que l'on parlait de cette mort différemment, ce qui semblerait confirmer le récit des historiens et des chroniqueurs du XVIe siècle, qui assignent généralement à cet événement la date du 12 mai, tandis que les modernes adoptent celle du 28 mai. Cette contradiction, du reste, importe peu. Que le duc soit mort le 12, ou le 14, ou le 24, ou le 28 mai, comme il est mort près de huit mois après l'empoisonnement prétendu, c'est donc bien en octobre au plus tard que la pêche lui aurait été offerte, et non point le 28 novembre, pas même le 24 mai, ainsi que l'affirme l'historien (?) Dulaure, t. III, p. 295, de sa *Description historique* des ci-devant villes, bourgs, monastères, châteaux et provinces du midi de la République française. On récolte des pêches en juillet, en août, en septembre, en octobre (V. le *Dictionnaire* de Trévoux; Le Grand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français*, éd. de 1782, in-8) ; mais on n'en trouve pas encore au 24 mai, et l'on n'en trouve plus le 28 novembre. ED. SÉNEMAUD.

ERRATA.

T. XX, p. 383, 2e col. ligne 15 : L'abbé Lagrange, au lieu de *Lapongié;* — p. 464, 2e col., ligne 15 : de Kirwan, au lieu de *Kerwan*.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ANCIENNE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

I. Société des anciens textes. — *Chansons du quinzième siècle*, publiées par G. Paris. In-8 de xiv-121 p. — *Miracles de Nostre-Dame*, publié par G. Paris et T. Robert. 2 vol. in-8 de 390 et 408 p. — *Deux rédactions du roman des sept sages de Rome*, publié par G. Paris. In-8 de xliii-219 p. — *Brun de la Montagne*, publié par P. Meyer. In-8 de xvi-151 p. — *Guillaume de Palerne*, publié par H. Michelan. In-8 de xxii-180 p. — *Aïol*, publié par J. Normand et G. Renaud. Paris, Didot, 1875-77, in-8 de lxiii-350 p. Prix : 12 fr. le vol.

II. Publications de l'Académie royale de Belgique. — *Les Enfances Ogier*, publié par A. Scheler. 1 vol. de xx-322 p. — *Beuve de Commarchis*, publié par le même. 1 vol. de xvi-186 p. — *Li Roumans de Berte aux grans piés*, publié par le même. 1 vol. de xi-190 p. Prix 3 fr. — *Trouvères belges du douzième au quatorzième siècle*, publié par le même. 1 vol. de xxvii-359 p. Prix : 5 fr. — *Li Bastars de Buillon*, publié par le même. Bruxelles, 1874-1877, M. Closson. 1 vol. de xxxiii-340 p. Prix : 6 fr.

Nos lecteurs savent qu'il s'est fondé à Paris, en 1876, une société ayant pour mission de publier des ouvrages appartenant à notre ancienne littérature. Après des lenteurs fort excusables dans les débuts d'une pareille entreprise, un assez grand nombre de volumes se sont succédé pour que nous pensions devoir tenir nos lecteurs au courant de leur apparition. La Société des anciens textes a mis à la fois à la disposition de ses membres un album grand in-folio donnant la reproduction bien exécutée des plus anciens monuments de la langue française, et un volume de chansons du quinzième siècle. Quoique M. G. Paris semble, dans son introduction, les considérer comme populaires, ces chansons ne méritent pas cette qualification, si l'on accepte la définition de chants faits par le peuple et chantés par lui. La plupart de ces poésies sont évidemment artistiques; plusieurs, en Espagne, recevraient même l'épithète de *cortesanas*. La richesse du manuscrit d'où ces pièces ont été tirées suffirait, du reste, pour leur assigner une origine plus relevée. Ce n'est pas dire que toutes ces poésies soient délicates : s'il en est de gracieuses, il en est d'autres assez grossières et qui prouvent une fois de plus quelle était jadis la liberté du langage. Non-seulement, suivant nous, ces chansons n'étaient pas populaires à l'époque où elles ont été recueillies, mais bien peu d'entre elles ont fourni des éléments à une poésie dont depuis quelque temps on rassemble si soigneusement les vestiges. Indiquons quelques-unes des rares pièces auxquelles des recueils récemment publiés pourraient fournir des analogies. Les chansons LIII, LXXX, CXXX ont le rhythme des rondes ou branles, c'est-à-dire que chaque couplet commence par le ou par les vers qui terminent le couplet précédent. La chanson CIV est à refrain, comme plusieurs pièces

populaires. Certaines pièces, la LXXXI, par exemple, contiennent des invocations au rossignol, au rossignolet sauvage, et en font un messager d'amour, comme dans beaucoup de chansons rustiques. La chanson XXIV, sur les ennuis du mariage, a son parallèle dans quantité de rondes. La pièce CXVII :

Nous étions trois jeunes fillettes,

fait souvenir de bien des débuts pareils. La chanson CXXI contient les plaintes d'une nouvelle mariée, plaintes qu'on retrouve partout, et que partout a pu produire une identité de situation trop fréquente. Dans la pièce XLIV, quelques vers ont de la ressemblance avec les couplets qui commencent ainsi :

Ce sont les filles de la Rochelle
Qui ont armé un bâtiment.

On pourrait sans doute indiquer encore quelques autres similitudes, mais trop vagues pour qu'on reconnaisse dans ces chants ceux qui, aujourd'hui, offrent avec eux de lointains rapports. — Remarquons que la chanson CXXVI rappelle beaucoup une romance castillane : *Caballero de lejas tierras*. On pourrait croire que le couplet final, par lequel la ressemblance serait complète, a dû s'égarer.

Ce volume, comme on devait s'y attendre d'après le nom de son éditeur, a été publié avec soin et enrichi de notes offrant d'utiles observations philologiques. M. Gevaert a complété l'intérêt de ce livre en donnant la musique des chansons qu'il contient.

— Il y a, à la Bibliothèque nationale, un manuscrit dont quelques parties ont déjà été publiées, et que la Société des anciens textes a jugé à propos de donner dans son entier. Il contient les *Miracles de Nostre-Dame, par personnages*, et ne formera pas moins de cinq volumes. Deux ont paru: ils renferment seize mystères, dont la copie avait été préparée par un savant mort bien prématurément, M. Léopold Pannier. C'est par M. Gaston Paris et par M. Ulysse Robert que ces deux tomes ont été publiés. Quand l'ouvrage complet aura paru, il sera suivi d'un sixième volume, qui offrira, outre un glossaire, les remarques de tous genres auxquelles le texte aura pu donner lieu. Plusieurs de ces mystères paraissent avoir été tirés d'une œuvre de Gautier de Coincy. Nous y retrouvons l'histoire fort peu édifiante que celui-ci écrivit sous le titre : *De l'Abbesse que Nostre-Dame deffendi d'angoisse ;* nous y remarquons aussi le quarante-sixième miracle de Gautier, qui lui-même avait mis à contribution Hermann et Hugues Farsit, et dont presque toutes les légendes ont été, au quatorzième siècle, imitées en espagnol par Gonzalo de Berceo.

Au nombre des fictions d'origine orientale qui ont eu une longue vogue dans notre ancienne littérature, il faut citer celle qui fit le succès du *Livre de Siadibad*, sur lequel Comparetti a écrit une si

savante dissertation. (Nous avons donné de ce travail une analyse dans le tome VI de la *Revue de l'Est.*) Faussement accusé par sa belle-mère, un jeune prince est condamné à mort par son père. Les apologues que débitent sept sages, et que, dans certaines versions, la marâtre combat par d'autres récits d'une application différente, font tour à tour passer de la mort à la vie et de la vie à la mort le jeune prince, dont l'innocence finit par être reconnue. Ce cadre offrait une large place à des nouvelles variées qui arrivèrent à nos trouvères, à Boccace et à ses nombreux imitateurs, et dont l'une finit par donner à Molière le sujet d'une des scènes les plus plaisantes de son *Georges Dandin*, celle où Angélique feint de se jeter dans un puits. Tantôt les noms de lieux et de personnes ont été changés, tantôt on n'a pris à l'antique fable que le cadre, et on y a placé de nouveaux épisodes ; d'autres fois encore, on a laissé de côté la fiction principale pour s'emparer seulement de quelques-uns des contes et des apologues qu'elle contenait, et qu'on a renoués par une intrigue nouvelle ou même débités sans chercher à les relier. M. Gaston Paris a publié deux ramifications de cet antique roman ; l'une est intitulée *Les sept sages de Rome* ; l'autre, *l'Ystoire des sept sages*. M. Paris les a fait précéder d'une introduction détaillée, qu'il termine ainsi : « Quel que soit le jugement des critiques sur le résultat de mes recherches, ils me sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux deux nouveaux textes de cette histoire si souvent et si diversement contée. Ces textes offrent d'ailleurs au public une lecture facile, qui ne demande pas d'explications spéciales et qui n'est pas dénuée d'agrément, sans parler de l'intérêt qui s'attache à une œuvre si extraordinairement répandue. »

Les critiques, certes, rendront justice au travail de M. G. Paris, et le public ne manquera pas de trouver que ce roman, au si long succès, devait trouver place dans les publications de la Société des anciens textes.

— Nous n'en dirons pas autant à l'égard de *Brun de la Montagne*, poëme incomplet qui semble déjà bien long. M. Paul Meyer ne s'abuse pas sur les mérites de cette œuvre : « Le romancier inconnu qui l'a composée ne se recommande, dit-il, ni par la puissance de l'imagination, ni par le brillant du style. Les récits, les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages offrent cette prolixité monotone qui est si fréquente dans les compositions du quatorzième siècle. » La langue de *Brun de la Montagne* ne rachète pas ce défaut d'intérêt; comme le remarque M. Meyer, ce qu'il y a de plus saillant dans ce roman d'aventures, c'est la forme, qui est celle des chansons de geste, sauf que, contrairement à ce qui se faisait à cette époque et conformément à ce qui a lieu aujourd'hui, le poëte ne termine pas un hémistiche par une syllabe atone, sans la faire suivre d'un mot commençant par une voyelle.

— *Guillaume de Palerne* n'est pas un chef-d'œuvre non plus, et, en relisant les nombreuses aventures qu'il renferme, il semble qu'on les connaît déjà, tant elles sont peu nouvelles; mais du moins, ainsi que le fait observer M. Michelant, il est écrit dans la bonne langue française qu'on parlait dans les provinces du Nord-Est vers le milieu du douzième siècle ou au commencement du treizième. M. Michelant a fait précéder cette production d'une introduction semée d'aperçus intéressants et fait bien connaître tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à ce vieux poëme.

— *Aïol*, le dernier volume paru, offre une lecture un peu plus attachante que *Brun de la Montagne* et *Guillaume de Palerne*, surtout parce qu'il présente plusieurs rapports avec les romances de Montesinos. Dans leur introduction, les éditeurs veulent bien rappeler un de mes livres et disent : « M. de Puymaigre cite parmi les héros des anciennes romances espagnoles n'appartenant pas à nos chansons de geste Grimaltos et Montesinos; il ajoute plus loin : *Dans quelques chants espagnols, un certain don Tomillas est une copie évidente de Ganelon, et Montesinos offre plusieurs points de ressemblance avec Roland ou Renaud ; les circonstances qui accompagnèrent la naissance de Montesinos sont une imitation de ce que nos romans disent de l'enfance de Roland.* Si M. de Puymaigre eût connu l'*Aiol*, il eût sans doute été du même avis que M. G. Paris, qui, le premier, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 212-3), a reconnu l'identité d'Aïol et de Montesinos, d'Elie et de Grimaltos. » Alors, en effet, je ne connaissais pas le roman d'*Aïol*, je ne connaissais pas non plus le livre de M. G. Paris, puisque le mien lui est antérieur; tout en persistant à trouver une ressemblance entre la mort de don Tomillas et celle de Berthelot tué par Renaud, entre certains détails de l'enfance de Roland et celle de Montesinos, j'hésite d'autant moins à me ranger à l'opinion de M. G. Paris, que j'avais pressenti et dit (*Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 303-4-5), qu'une romance de Montesinos devait être d'origine française. — Peut-être les éditeurs d'*Aïol* auraient-ils lu avec intérêt ce que Milà y Fontanals dit de *Grimaltas et de Montesinos* dans la *Poesia popular castellana*, p. 348 et suiv. — Nous le répéterons, cet excellent livre devrait être connu de tous ceux qui traitent des chansons de geste ; car, érudit comme il l'est, Milà ne s'est pas occupé seulement de l'Espagne.

— Ce que la France commence à faire, grâce à la Société des anciens textes, la Belgique, sous les auspices de l'Académie royale de Belgique, le fait pour ses anciens poëtes, qui, par leur langue, sont nôtres aussi. Ces récentes publications, qui ont été bien exécutées, ont droit à une mention qui terminera tout naturellement cet article.

M. A. Scheler s'est placé au premier rang des romanistes par les

éditions qu'il a données de plusieurs anciens poëmes. On est étonné de la rapidité avec laquelle se succèdent des publications si soigneusement et si savamment exécutées. En 1874 seulement, M. Scheler a fait paraître *Les Enfances Ogier, Berthe aux grans piés* et *Beuves de Commarchis*. Ces trois romans sont dus au même poëte, Adenès ou plutôt Adenet li Rois, car le premier nom est mal orthographié; mais on est tellement habitué à le lire de cette manière, que M. Scheler n'a pas osé s'écarter d'un usage invétéré, tout en remarquant que si l'on voulait écrire les noms de l'ancienne langue sous leur forme de nominatif, il faudrait changer Rutebeuf en Rutebeuus, Moske en Mousket. *Les Enfances Ogier* ne sont pas le meilleur livre d'Adenet, c'est un remaniement; il a néanmoins des qualités poétiques relatives qui le rendaient très-digne d'attirer l'attention de la Commission académique chargée de publier les anciens écrivains belges. *Beuves de Commarchis* était aussi inédit et n'est également qu'un remaniement, mais se recommandait par les mêmes mérites que *Les Enfances Ogier*: il forme la sixième branche du cycle fort important d'Aymeri de Narbonne et de ses enfants. Quant à *Berthe aux grans piés*, c'est peut-être la meilleure production d'Adenet; c'est, à coup sûr, la plus intéressante et la plus connue. Dès le siècle dernier, il en parut une analyse dans la *Bibliothèque des romans*. En 1832, M. P. Paris en donna une édition, réimprimée en 1836. Mais, outre que ces deux éditions sont devenues extrêmement rares, le texte pouvait ne plus satisfaire la critique philologique actuelle : M. Léon Gautier, dans un passage que cite M. Scheler, a parfaitement apprécié la valeur littéraire de ce poëme.

M. Scheler a fait suivre ces trois volumes, — qui comprennent, avec *Cléomadès*, publié antérieurement par M. Van Hasselt, l'œuvre connue d'Adenet, — des trouvères belges du douzième au quatorzième siècle. Les Chansonniers ont une large place dans ce nouveau volume : nous y trouvons Quenes de Béthune (dont le vrai nom serait Conon, par les mêmes raisons que nous avons indiquées d'après M. Scheler, au sujet d'Adenet); Guillaume de Béthune; Henri III, duc de Brabant; Gilbert de Berneville; Mathieu et Pierre de Gand; Renaut de Trie; Jean de Tournay; Jehan de Lafontaine de Tournai, et Jocelyn de Bruges. Viennent ensuite des dits et fabliaux de Jacques de Baizieux et de Gaultier le Long. Un certain nombre de pièces qui forment ce volume avaient déjà été publiées, notamment par M. Dinaux. Nous ne savons, du reste, si tous les poëtes dont M. Scheler nous donne ici les vers appartenaient aux contrées dont s'est formée la Belgique. En tout cas, nous avons des doutes, et M. Scheler les a lui-même, à l'égard de Renaud de Trie (p. 147). La chanson mise sous son nom ne lui est attribuée que sur un couplet d'envoi qu'on lit sur un feuillet

intercalé. En admettant qu'elle ait eu pour auteur Renaud de Trie, quel était ce personnage? M. Scheler repousse avec raison l'assertion de l'*Histoire littéraire de France* et de Dinaux, qui veulent voir en lui Renier de Trith, mentionné par Villehardouin, et songe plutôt à un chevalier qui figure sous le même nom dans les tournois de Chauvency. Nous pensons que le poëte pourrait être ce bon amiral de France que nous voyons apparaître dans le *Victorial* de Guttiere Diaz de Games (ch. XLII du livre II), et auquel nous avons cru pouvoir aussi attribuer une pièce de vers qui figure dans le *Livre des cent ballades* (*Victorial*, notes, p. 370).

Le dernier volume de M. Scheler est le *Bastars de Buillon*, faisant suite à Baudouin de Sebourg, publié par M. Bocca, et qui était resté inédit. On ne connaissait guère ce poëme que par ce qu'en a dit M. Paulin Paris, le seul critique, à la connaissance de M. Scheler, qui en ait traité *de lectu*.

M. Scheler, comme il l'a dit, aime à se renfermer dans son rôle d'éditeur, à donner des textes unissant à la fidélité une correction telle que la critique de nos jours peut l'exiger. Les notices dont il fait précéder chacune de ses publications sont courtes et claires, et il ne cherche pas à y examiner la valeur littéraire des œuvres qu'il met au jour avec des soins dont tous les amis des productions médiévistes lui seront bien reconnaissants. Ce qui donne un très-grand intérêt aux publications de M. Scheler, ce sont les pages que, trop modestement, le savant éditeur rejette à la fin de ses volumes; ce sont des notes, des glossaires remarquables et dont la philologie tirera grand parti. M. Scheler a eu aussi une idée heureuse; cela a été de donner la table onomastique des chansons de geste publiées par lui. Une table de ce genre ne manque qu'à *Berte aux grans piés*, où elle n'était d'ailleurs pas trop nécessaire; en revanche, dans *le Bastars de Buillon*, elle a été complétée par l'indication, non-seulement des personnes, mais encore des lieux, des peuples et des armes.

Ce ne sont pas uniquement les poëtes dont l'Académie de Bruxelles tient à mettre les œuvres au jour; les prosateurs ne sont pas négligés: les *Chroniques de Jehan le Bel* ont été suivies des *Lettres et négociations de Philippe de Commines* et des *Chroniques de Froissart*. C'est à M. le baron Kervyn de Lettenhove qu'on doit ces deux publications. Nous espérons bien ici même parler de la dernière.— C'est encore M. Scheler qui a donné les poésies du chroniqueur par excellence.

La littérature du moyen âge est bien vengée du dédain qu'on affichait pour elle. Maintenant on peut presque appréhender que la réaction ne soit trop forte. Est-ce que les philologues ne poussent pas un peu trop à des publications qui, quelquefois, n'ont que le mérite d'avoir pendant longtemps semblé dignes d'être oubliées?

TH. DE PUYMAIGRE.

MÉTAPHYSIQUE ET COSMOLOGIE.

Philosophie de l'Inconscient, par EDOUARD DE HARTMANN, traduit de l'allemand, et précédé d'une introduction, par D. NOLEN, professeur à la faculté des lettres de Montpellier. Paris, Germer-Baillière, 1877, 2 vol. in-8 de LXXI-592 et 618 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Prix : 20 fr. — *Les Causes finales*, par PAUL JANET, membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres de Paris. Paris, Germer-Baillière, 1876, in-8 de 748 p. (*Biblioth. de philos. contemporaine*). Prix : 10 fr. — *Philosophie de la religion, de Hégel*, traduit pour la première fois et accompagnée de plusieurs introductions et d'un commentaire perpétuel, par A. VERA, prof. à l'Université de Naples, docteur ès lettres de la faculté de Paris. Tome Ier (seul paru). Paris, Germer-Baillière, 1876, in-8 de CLIX-434 p. (*Collection historique des grands philosophes*). Prix : 10 fr. — *Principes de philosophie*, par A. HARTSEN, traduit de l'allemand, avec le concours de l'auteur, par PAUL REGNAUD. Paris, Savy, 1877, in-12 de VIII-160 p. Prix : 3 fr. 50. — *Dieu, l'homme et la société. Première partie : Dieu*, par B. SERNIN-CASTEX. Paris, André Sagnier, 1876, in-18 j., de 250 p. Prix : 3 fr. — *Les Merveilles du cœur, étude religieuse d'anatomie et de physiologie humaines*, par A. RICHE, de la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice. Paris, E. Plon, 1877, in-18 raisin de 272 p. Prix : 2 fr. 50. — FERNAND PAPILLON : *La Nature et la vie, faits et doctrines*. Deuxième édition. Paris, Didier, 1874, in-18 j., de 459 p. Prix : 3 fr. 50. — *Lettre à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent*, par JULES BOITEUX. Paris, E. Plon, 1876, in-18 j., de VIII-516 p. Prix : 4 fr. — *Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet de l'origine des êtres organisés*, discours prononcé à l'assemblée générale des comités catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, tenue à Lille les 16, 17, 18 et 19 novembre 1876, par M. A. BÉCHAMP, doyen désigné de la faculté libre de médecine de l'Université catholique, etc. Lille, L. Quarré, 1877, petit in-8 de 80 p.

M. Nolen, traducteur de cette formidable et déjà fameuse *Philosophie de l'Inconscient*, en a conçu l'idée la plus haute, et il travaille à la communiquer aux lecteurs français dans une longue et remarquable introduction (p. V-LXXI). Nous sommes loin, très-loin, d'en faire la même estime ; mais nous ne trouvons pas qu'il la place trop haut en la déclarant l'œuvre la plus considérable qui ait paru depuis une dizaine d'années dans la littérature philosophique de l'Allemagne. M. Nolen a voulu, sans doute, éviter de placer M. de Hartmann au-dessus de tel écrivain supérieur en science et en critique, par exemple M. Lange, auteur d'une célèbre *Histoire du matérialisme*. Mais, dans l'évolution logique de la pensée réfléchie, au moins sur la voie de l'idéalisme ouverte par Kant et par Fichte, nous sommes prêts à reconnaître que le nouveau philosophe marque une nouvelle étape, la dernière peut-être, par un travail qui restera au moins comme un souvenir précis, une date essentielle de l'histoire de la philosophie contemporaine. Après le *moi* trop étroit de Fichte, l'*absolu* trop mal défini de Schelling, l'*idée* trop vide de Hégel, la *volonté* trop contradictoire de Schopenhauer, M. de Hartmann a bien compris qu'il fallait chercher et trouver une nouvelle conception de l'éternel inconnu. Il a marié l'Idée de Hégel à la Volonté aveugle de Schopenhauer, mais en restant moniste et pessimiste comme ce dernier, quoique avec quelques nuances caractéristiques. Son Dieu s'appelle l'*Inconscient*. Hartmann a transporté dans l'absolu ce que l'observation lui dévoilait dans la nature et dans l'homme, antérieurement à la conscience : cette activité

sourde, et pourtant intelligente à sa manière, qui poursuit et atteint des fins par des moyens proportionnés. L'éternel inconscient est donc à la fois idée et volonté, mais idée et volonté qui saisissent leur objet ou leur terme sans se saisir elles-mêmes. De sorte que l'idéalisme germanique n'a pas fait un pas notable depuis Hégel, si l'on s'en tient à ses conclusions religieuses ; c'est autre chose si l'on considère le travail dialectique auquel il s'est livré et dont les résultats, comme nous tâcherons de le faire comprendre à la fin de notre analyse, sont loin d'être nuls pour la cause de la vraie philosophie.

Quoi qu'il en soit, la *Philosophie de l'Inconscient* ayant produit une grande sensation en Allemagne, même en-dehors du public universitaire, de nombreux disciples s'étant groupés autour de l'auteur, une lutte très-vive s'étant engagée et durant toujours entre ce nouveau parti et les tenants, soit de l'hégélianisme, soit de la philosophie de Schopenhauer, soit du monisme matérialiste, nous aurions le plus grand tort de ne pas prendre au sérieux le gros livre dont M. Nolen nous offre une traduction recommandée aux lecteurs français, avec de justes éloges, par l'auteur allemand lui-même (p. I-IV). Il sera consulté, comme un document essentiel, par ceux au moins qui ont mission d'étudier de près les évolutions de l'erreur en philosophie. La fidélité de la traduction ne peut faire doute pour personne ; elle n'est pas matérielle seulement : l'allure et la couleur très-originales de M. de Hartmann sont passées dans le souple français de M. Nolen, qui a goûté la doctrine et l'expression de son auteur jusqu'à se les approprier dans toute la force du mot. En lui rendant cette justice, nous prétendons énoncer une critique en même temps qu'un éloge. Si nous discutions l'introduction de M. Nolen, nous aurions à plaindre un esprit si distingué d'accepter les pires assertions de M. de Hartmann et de les dépasser quelquefois, en affirmant contre lui ou plus que lui des erreurs destructives de toute saine philosophie : par exemple, que tous les faits même de la conscience, « comportent une explication mécanique, comme ceux de la matière brute (LV) ; » et que l'explication universelle la plus satisfaisante « pour la raison et pour le cœur de l'homme » est celle qui réduit l'absolu à l'idée pure, sans volonté et sans amour (p. LXIV). Mais, sans discuter autrement les opinions personnelles du traducteur, nous lui emprunterons quelques renseignements sur son auteur, avant d'aborder l'exposition des idées de ce dernier.

Une existence douloureuse est d'ordinaire la première explication historique de ces systèmes pessimistes que M. Caro présentait justement naguère comme de vrais cas de maladie intellectuelle : Léopardi et Schopenhauer sont loin de démentir cette vue générale. Ce n'est pas si clair pour Hartmann. S'il a eu à lutter contre la souffrance et

contre quelques difficultés de la vie, il n'en est pas moins arrivé fort jeune à la gloire littéraire et au bonheur domestique. Né à Berlin en 1842, fils unique d'un général d'artillerie, il fit de bonnes études scolaires, où la littérature classique lui agréa d'ailleurs beaucoup moins que les sciences, la musique et le dessin. Dans son volontariat d'un an, à l'École d'artillerie de Berlin, où il passa trois années, et pendant deux ans de carrière militaire, il poursuivit ses études artistiques et philosophiques et publia, dans ce dernier genre, des essais fort remarqués. Il quitta le service en 1864, pour cause de santé ; il était alors premier lieutenant d'artillerie. Depuis cette date jusqu'en 1867, il travailla constamment à l'œuvre capitale qui parut en 1868 sous ce titre : *Philosophie des Unbewusten*, et qui est devenue (ce n'est pas trop dire) populaire en Allemagne. Riche et considéré, il vit à Berlin avec une femme intelligente, un « bel et florissant enfant » et un cercle assidu d'amis choisis, dans une telle joie d'esprit et de cœur qu'on a pu dire de lui et des siens (il nous l'apprend lui-même : « Si l'on veut voir encore des visages satisfaits et joyeux, il faut aller chez les pessimistes. »

Par son sujet et par ses dimensions, son œuvre est effrayante pour un lecteur français. Nous l'avons lue pourtant, non sans fatigue, mais avec des passes de vif intérêt. Avant tout, le livre est aussi clair qu'il peut l'être avec une donnée générale contradictoire et partant incompréhensible, et avec de nombreux détails où l'esprit de système franchit *inconsciemment* de vrais abîmes. Il y a des pages très-animées pleines de finesse et d'esprit ; il y en a même, quoique en bien plus petit nombre, qui offrent de la grandeur et de l'émotion. L'introduction de l'auteur annonce dès l'abord plus de précision et de netteté qu'on n'en rencontrait dans les philosophes allemands des générations précédentes : l'Inconscient (idée et volonté indissolublement unies, malgré leur caractère contradictoire), dont la notion définitive s'est dégagée peu à peu du travail des philosophes antérieurs, va être étudié dans ses phénomènes d'abord, puis dans sa notion intrinsèque ; et il faut procéder à cette étude, d'après la méthode naturelle, en accumulant les faits d'observation, en les analysant et trouvant leur raison dernière par ce procédé de tâtonnement qui a sa formule scientifique dans le calcul des probabilités. De là la division de cette philosophie en deux parties : *Phénoménologie de l'Inconscient*, renfermée dans le premier volume ; *Métaphysique de l'Inconscient*, qui remplit le second.

La phénoménologie de l'Inconscient comprend elle-même deux parties : la manifestation de l'Inconscient dans la vie corporelle, — et dans l'esprit.

Dans le corps, M. de Hartmann montre d'abord la volonté inconsciente dans la vie cérébrale, médullaire, ganglionnaire. Tout

ganglion constitue pour lui un centre volontaire; mais, dans l'organisme humain, le grand sympathique communique aux viscères les mouvements, partis de la moelle épinière. De là, unité de résultat, mais nulle unité substantielle. Ce que nous appelons le moi voulant est une résultante; le libre arbitre est une illusion. Du reste, le mouvement musculaire ne s'explique pas par l'activité seule; il y faut l'idée (chap. II): la volonté ne peut agir sur le muscle qu'elle tend à contracter sans une connaissance inconsciente du nerf moteur, qui lui sert d'intermédiaire. L'instinct des animaux (III) offre un champ encore plus vaste à l'observateur de l'activité intelligente de l'inconscient; M. de Hartmann, malgré trop de propension à accepter des faits douteux, en accumule beaucoup de très-sûrs et de très-démonstratifs pour établir la *finalité* de l'instinct; quant à croire avec lui que l'animal pense et veut la fin qu'il poursuit, tout en l'ignorant (car il faut bien que ce soit là sa pensée), c'est une autre affaire! Sous le bénéfice des mêmes remarques, on peut louer les chapitres suivants, sur les mouvements réflexes (contractions musculaires, dues à un nerf moteur ébranlé par suite de l'action reçue du dehors par un autre nerf et portée par celui-ci à un centre d'innervation), sur la force curative de la nature, sur la force plastique de l'organisme vivant. La finalité se dégage avec certitude, sinon de chaque détail, au moins des lois générales de ces mouvements, que le mécanisme sera toujours impuissant à expliquer : ce n'est que sur sa thèse d'idée non pensée que M. de Hartmann ne gagne pas un pouce de terrain. Il prête encore le flanc à la critique par sa facilité à reconnaître comme naturels des faits, ou douteux, ou faux, ou miraculeux : ainsi, non-seulement les *envies* des femmes grosses, mais le don de *seconde vue*, les extases anesthésiques, les sueurs de sang réglées par un élément intellectuel (il cite Louise Lateau), etc.

Dans l'esprit humain, bien que la conscience, fille de l'Inconscient, ait pris une partie du terrain qui appartenait à son père, ce dernier persiste dans nos instincts, plus nombreux et plus importants que la vanité humaine ne voudrait en convenir : crainte de la mort, pudeur, dégoût (ou plutôt aversion innée) de certains aliments, tendances propres à chaque sexe, sympathie, amour maternel, etc. : tous faits spontanés qui impliquent la finalité, aussi bien que l'amour des sexes, dont M. de Hartmann présente une étude profonde et hardie (p. 245-268). Nous y aurions beaucoup à louer et beaucoup à blâmer, mais nous la recommandons aux ennemis des causes finales, surtout en ce qui concerne ces lois mystérieuses (p. 261) qui soumettent l'attrait sexuel aux conditions mêmes du progrès de l'espèce. Nous goûtons moins le chapitre (III) consacré à la sensibilité, vu la théorie obscure et plus que contestable de l'auteur sur l'essence du plaisir et de la

douleur. Nos difficultés augmentent quand il traite du caractère et de la moralité, réaction de l'Inconscient contre les motifs d'agir ; de la faculté esthétique, réaction du même Inconscient contre les perceptions sensibles (que cela est peu clair et peu explicatif !); de l'origine du langage, œuvre collective d'un instinct humain ; du mysticisme enfin, que l'auteur étudie avec finesse, mais en confondant des espèces absolument différentes et en exagérant beaucoup la part de l'*inconscience* dans certains états exceptionnels de l'âme. Mais ce qu'il y a de plus attristant dans cette psychologie de l'instinct, c'est son application à l'histoire (ch. x). Ici, Hartmann mérite les mêmes reproches d'immoralité que l'école hégélienne. Le progrès s'accomplit fatalement sous l'action incessante de l'Inconscient, par des luttes, soit guerrières soit industrielles, dont l'issue nécessaire et voulue est la destruction des vaincus. A cette théorie, où la liberté, la moralité, la responsabilité, n'obtiennent pas la moindre place, se rattache bien ou mal une sorte de socialisme industriel, par où le grave philosophe devient un rival de M. Louis Blanc.

Passons à la métaphysique et au second volume. Dans les premiers chapitres de cette analyse subtile de l'Inconscient, les hypothèses et les contradictions abondent, et il ne pouvait en être autrement. Comment amener la réflexion sur ce qui lui échappe par son essence même ? Comment prouver que la conscience est la *stupéfaction* de la volonté en face de l'idée, son contraire ? et comment saisir cette singulière conception ? Dès qu'on admet que la conscience est attachée à l'organisme cérébral, comment attribuer à l'Inconscient la préparation de cet organisme ? C'est pourtant tout ce que fait ou tente de faire l'auteur dans ses trois premiers chapitres, en partant de l'unité de la volonté et de l'idée dans l'Inconscient, pour arriver à leur opposition dans le développement de l'activité cérébrale, opposition dont le résultat est la conscience elle-même ! Nous allons ensuite d'étonnement en étonnement. La conscience nous apparaît jusque dans les plantes (chap. iv), et l'auteur ne se prive pas de citer à l'appui l'exemple de la sensitive ; la limite du conscient et de l'inconscient est près de s'effacer, et l'on se demande si un point de vue nouveau ne menace pas ici de présenter l'envers, je veux dire l'inverse, la contradiction du système. Mais en même temps son essence se montre. L'Inconscient seul est un ; il est l'éternelle réalité. Il n'y a ni esprit, ni matière, les forces sont les volontés mêmes de l'Inconscient, dont l'opposition apparente se résout dans l'unité de cet absolu, qui est l'intelligence et la puissance mêmes, dans leur fond éternel. Le darwinisme entre tout entier dans cette conception, en s'adaptant à la notion de l'inconscient, laquelle le soutient et l'éclaire. Après cette cosmologie et cette théodicée, il fallait une morale ou une théorie du

progrès, du processus universel, comme l'auteur aime à parler. C'est l'objet de deux chapitres dont l'un, le plus long, et peut-être le plus curieux de tout l'ouvrage, est l'exposition du pessimisme propre à Hartmann (p. 351-481). Le monde, la vie humaine en particulier sont l'œuvre de la volonté, qui est le contraire de la raison ; de là, déraison et malheur de l'existence. On voit bien le disciple fidèle de Schopenhauer. Il ne s'écarte de son maître qu'en proclamant que le monde, œuvre de l'intelligence absolue, est le meilleur possible ; c'est-à-dire que l'optimisme de Leibniz est concilié avec son extrême opposé : conciliation toute simple pour qui admet que, dans le meilleur des mondes possibles, la somme des maux est nécessairement supérieure à celle du bien. C'est ce que l'auteur s'attache à prouver avec une richesse d'observation digne d'un meilleur emploi. Il y trouve l'occasion d'une synthèse historique assez curieuse : l'enfance du monde, sa jeunesse, sa vieillesse, se caractérisent par leur façon de concevoir le bonheur à réaliser. L'antiquité, en effet, se flatte de le trouver dans les lois mêmes de la vie individuelle, par les plaisirs du corps et de l'âme; le christianisme et le moyen âge le placent dans une vie ultérieure; l'âge moderne dans le progrès social. Hartmann oppose aux illusions contemporaines sur la diffusion du bien-être et de l'art de terribles objections, et l'on voit bien, quand il ne le dirait pas, que sa philosophie « est dure, froide et insensible comme la pierre. » On l'a vu mieux encore quand il éliminait les espérances chrétiennes, « second stade de l'illusion, » par des difficultés cette fois dérisoires. Mais sa longue discussion sur « le premier stade de l'illusion, » ou sur la vanité du bonheur de la vie, est vraiment instructive, malgré son exagération. Il avait été précédé sur ce terrain par un maître éloquent ; mais même après Schopenhauer, qu'il corrige en partie, Hartmannn a porté une incontestable originalité dans cette rigoureuse enquête à laquelle il soumet tous les instincts et toutes les habitudes de l'homme, pour établir partout l'inévitable supériorité de la souffrance sur le plaisir. Que le sophisme se glisse çà et là dans ce formidable réquisitoire, c'est vrai ; mais on y reconnaît assez souvent la profondeur de l'observation et la finesse de l'analyse psychologique ; la délicatesse du goût artistique (ce qui ne gâte rien) y éclate aussi dans plus d'un détail, par exemple, dans ces mentions satiriques des pianos sans âmes et des « barbouillages littéraires du jour. » — La philosophie spiritualiste n'a pas besoin de répudier l'ensemble de ce plaidoyer contre l'illusion des bonheurs de la terre ; cette théorie est le fond même d'une preuve de ces destinées immortelles qu'elle promet aux âmes. Le christianisme, fort mal compris par Hartmann, n'a pas à s'inquiéter beaucoup de l'arrêt porté par cet injuste appréciateur contre les promesses de la vie future. Quant au paradis sur la

terre, rêvé par les progressistes de notre temps, ils peuvent eux-mêmes se consoler des rudes coups portés à cette doctrine par le pessimiste berlinois, en considérant les rêves d'avenir social où il se perd à son tour : évolution progressive, où toute activité, non-seulement individuelle, mais collective, tend à réaliser, d'effacement en effacement, ce but universel, l'anéantissement de toute volonté !

Tout l'ouvrage aboutit à un chapitre intitulé *Derniers principes*, qui achève de dégager le concept panthéiste déjà suffisamment indiqué, en le rapprochant des systèmes antérieurs qui lui ont plus ou moins ouvert la voie. Hartmann trouve son explication plus complète, plus nette, plus *explicative* que toute autre ; il a donné la formule de la Substance universelle, que tout phénomène révèle. Il reconnaît que la raison d'être de cette substance lui échappe : mais c'est là un problème essentiellement insoluble. « La terre repose sur l'éléphant, l'éléphant sur la tortue, mais sur quoi repose la tortue ? Il faut savoir s'arrêter dans un mystérieux effroi devant le problème de la Substance absolue, comme devant la tête de Méduse (p. 565). » Ne dirait-on pas le sérieux et l'ironie mariés ensemble dans l'enseigement du philosophe, comme les deux éléments contradictoires dans sa composition de l'absolu ? Mais au lieu de le combattre, il peut être bon de noter ici les secours qu'il apporte sans le vouloir à la cause de la vraie philosophie. La psychologie, la cosmologie et la zoologie rationnelles profiteront des richesses accumulées dans son premier volume. Il n'a compris ni l'unité de la conscience, ni la portée de la raison, ni les prérogatives de la liberté. Mais la part faite à ces éléments essentiels, il y a lieu de le consulter sur ce qui est instinctif et spontané, non-seulement dans la vie organique, mais dans le jeu obscur de la pensée, dans l'épanouissement de l'activité volontaire, dans l'inspiration artistique. D'ailleurs à des faits harmoniques inconscients, à des faits de finalité, le bon sens donne une cause première consciente : dès lors voilà d'immenses matériaux pour la thèse de la divine Providence ! De plus la métaphysique de Hartmann, dépouillée de ses contradictions, est précisément le retour du mouvement hégélien, entièrement achevé, vers la *philosophia perennis*. L'absolu, c'est l'unité essentielle ; mais cette unité est à la fois intelligence et volonté, et voilà le Dieu vivant, intelligent et libre, qui reprend la place des abstractions fantastiques créées par les sophistes. La question divine résolue, la vie retrouve son vrai sens, le pessimisme est vaincu. Le monisme idéaliste subsistera-t-il ? La conscience finie et partielle, qui appartient à l'homme, lui révèle la distinction des substances créées, soit entre elles, soit vis-à-vis de l'absolu, qui est la cause première, comme il est la première substance. Et c'est ainsi que M. de Hartmann a travaillé pour le triomphe de ce « théisme étroit, » dont il parle avec

tant de dédain dans un des plus faibles chapitres et dans beaucoup de tristes pages de son livre.

— A la *Philosophie de l'Inconscient*, nous sommes heureux d'opposer la plus sérieuse étude de théologie naturelle qui soit sortie de l'école spiritualiste française. Le volume auquel l'éminent professeur de philosophie de la Sorbonne a donné ce titre significatif : *les Causes finales*, est presque effrayant par ses dimensions, peu ordinaires à nos essais de littérature philosophique. Mais on ne dira pas de lui : « Encore plus lourd que grave. » Il est rempli par une discussion consciencieuse, attentive et profonde, où l'éloquence n'usurpe jamais la place du raisonnement. Le livre est gros, mais n'oublions pas que la thèse des causes finales, toujours suspecte à certains savants même orthodoxes, souvent compromis par des défenseurs imprudents et fantaisistes, est aujourd'hui plus que jamais décriée par le positivisme et le naturalisme et interprétée à contre-sens par l'idéalisme athée. Il fallait donc et déblayer le terrain des causes finales de beaucoup d'erreurs, et en reprendre la démonstration sur nouveaux frais, et en déduire le sens et l'interprétation légitime, et renverser tous les systèmes qui nient soit la loi même, soit la portée de cette loi. Dans ce travail, en somme réussi, M. Janet est resté fidèle à son esprit de patiente analyse philosophique et scientifique ; mais il a dépassé de plus en plus, à son grand honneur, les limites que s'imposaient presque toujours, jusqu'à ces derniers temps, les philosophes de son école, trop prodigues de rhétorique, trop sobres de raisonnement et trop étrangers aux sciences naturelles.

Dans un chapitre préliminaire, M. Janet établit la position du problème. Selon lui, l'existence des causes finales est une vérité certaine, mais ce n'est pas un principe de la raison, une vérité première ; c'est une loi de la nature, dominant les autres lois sans doute, mais qu'il faut pourtant démontrer, comme celle-ci, par la méthode inductive. Avant lui, la plupart des maîtres évitaient cette question ; beaucoup la résolvaient dans le sens opposé. M. Janet a raison de rejeter la formule de M. Jouffroy et celle de M. Ravaisson, qui, regardant le principe de finalité comme une vérité nécessaire, ont cru en faire saisir l'évidence immédiate par de vraies équivoques d'expression. Mais il n'en reste pas moins fort douteux que l'habile professeur soit allé au fond de la question. Il nous paraît, quant à nous, que la finalité est vraiment un principe nécessaire ; il ne s'ensuit pas que l'expression abstraite et universelle de ce principe soit pour tous les esprits, à tous les moments, d'une évidence immédiate, et c'est pourquoi le travail de démonstration inductive auquel va se livrer M. Janet n'est pas inutile. Mais, d'autre part, il n'est pas sans inconvénient de nier la nécessité intrinsèque de ce principe, pour en faire une simple loi contingente

de la nature. Une analyse exacte montrerait peut-être, au contraire, que le principe de causalité (que M. Janet proclame nécessaire) implique dans son fonds celui de finalité, et que ce dernier est aussi impliqué dans le fondement même de l'induction, dont vous allez vous servir pour le démontrer!

Quoi qu'il en soit, le premier livre de ce gros traité est consacré à prouver ce principe, ou plutôt (pour garder l'expression et l'idée de l'auteur) cette loi. La notion et le critérium de la finalité sont d'abord nettement déterminés. Le hasard ne peut être la raison de l'ordre. De même que chaque phénomène s'explique nécessairement par une cause, de même toute combinaison de phénomènes s'explique par une fin. Plus il y a de causes diverses qui concourent à un même effet, plus la finalité est incontestable. Une rencontre fortuite peut, sans doute, être acceptée comme explication de tel ou tel cas accidentel et peu compliqué. Mais le nombre des éléments concourant à l'effet, la constance de ce concours, la coordination des groupes divers d'effets, concourant encore eux-mêmes comme causes à des effets ultérieurs, constituent non-seulement un indice probable, mais une démonstration évidente de la finalité. Or, dans la nature, cet accord prédéterminé de causes divergentes se constate par des observations qui ont donné lieu à une foule de travaux célèbres; M. Janet les continue à son tour, non sans bonheur. Il trouve d'ailleurs des auxiliaires parfois inattendus. Je ne veux pas parler de Hartmann lui-même, qui est éminemment *cause-finalier*, mais qui, malgré son éloignement de toute préoccupation religieuse, donne quelquefois lieu à ces reproches d'hypothèse et de subtilité si souvent prodigués aux partisans des causes finales; encore M. Janet emprunte-t-il au philosophe berlinois une remarque utile sur la complication de l'organisme de l'œil. M. Claude Bernard lui fournit l'idée de ce singulier problème : comment l'estomac, qui digère la viande, ne se digère-t-il pas par lui-même? C'est que l'action du suc gastrique sur les parois qui le secrètent est empêchée par une sorte d'enduit ou de vernis dont elles sont revêtues et dont la finalité est difficilement contestable. M. Stuart Mill lui-même, ce positiviste intrépide, quoique trop touché des théories purement mécaniques du darwinisme, est forcé de reconnaître que l'explication de l'harmonie universelle par des intentions est beaucoup plus probable. Pour la rendre évidente, M. Janet étudie surtout la coordination des forces, d'abord dans l'organisme et dans les fonctions des animaux (on remarquera surtout ce qui concerne la division des sexes, que le darwinisme a si peu réussi à expliquer); et, en second lieu, dans les instincts qui conservent et propagent la vie animale. Après ces pages, dignes d'être comptées parmi les meilleures de notre littérature philosophique, l'auteur s'attaque directement au mécanisme et le

réduit à l'impuissance d'expliquer les phénomènes de la vie. Il répond ensuite très-longuement, trop longuement peut-être, aux diverses objections. La plus apparente est celle qui repousse la doctrine des causes finales comme entachée d'anthropomorphisme : l'homme a-t-il le droit, parce qu'il reconnaît ses intentions dans le détail de ses œuvres, d'attribuer des intentions à la cause inconnue des phénomènes naturels? La difficulté est d'autant plus sérieuse aux yeux de l'auteur que lui-même n'a établi son critérium de la finalité que sur cette analogie de l'art humain et de l'art de la nature. Aussi répond-il, sans sortir de l'ordre expérimental, que l'induction est légitime de l'homme à la nature, parce que l'homme fait partie de la nature et qu'il n'y a pas, dans l'analogie incriminée, passage d'un genre à l'autre. Cela est juste, sans doute, mais peut-être trop superficiel; il nous semble qu'en établissant la *nécessité intrinsèque* du principe des causes finales, l'auteur aurait repoussé plus catégoriquement cette objection, vieille comme l'athéisme. Nous n'avons garde d'énumérer les autres objections, qui fournissent à M. Janet l'occasion de parcourir presque toute l'histoire de la philosophie, et d'étudier presque toutes les questions d'anomalies biologiques (monstres, membres inutiles, etc.); nous y admirons la patience d'examen et la lucidité d'expression qui le distinguent toujours, en nous permettant de croire que plus de synthèse et moins de discussions incidentes auraient allégé le poids du livre sans nuire à sa solidité.

Il semble que tout est terminé, quand on a démontré les causes finales. Là où il y a des intentions, il y a une cause intelligente, dit le sens commun. Mais on sait que beaucoup de systèmes modernes en ont décidé autrement, de sorte qu'à son premier livre sur *la loi de finalité*, M. Janet s'est cru obligé d'en ajouter un second sur *la cause première de la finalité*. Dans un premier chapitre, il retrace une histoire fort attachante de cette démonstration populaire de l'existence de Dieu que Kant a nommée l'argument *physico-théologique ;* le philosophe de Kœnigsberg, sans accorder à cet argument une portée absolue, l'admettait encore en somme dans la *Critique de la raison pure ;* mais, dans des écrits postérieurs, il paraît n'accorder au principe théologique qu'une valeur purement subjective. Dans le second chapitre, l'auteur démontre que c'est bien une loi réelle de la nature, qui demande, par conséquent, une cause réelle, et que, même en la concevant comme *immanente* aux choses, on n'en donne pas la raison suffisante, si on ne remonte à une cause absolue supérieure à la nature elle-même; ce qui amène l'importante discussion des deux hypothèses contradictoires : finalité instinctive, inconscience de Hégel, de Schopenhauer et de Hartmann; ou finalité intelligente de la tradition chrétienne et spiritualiste (ch. III). Cette dernière est solidement dé-

fendue comme seule intelligible; et, à cette occasion, non content de dauber sur l'idéalisme d'outre-Rhin, l'auteur fait quelques pointes sur les terres d'une école française qui prétend prendre la succession de la sienne. Cette école, qui abaisse volontiers l'intelligence au profit de la volonté, de l'amour, de la liberté, a fait pour le moins de bien dangereuses concessions à la doctrine de l'Inconscient; car il n'est pas d'ailleurs bien facile de dire avec précision ce qu'elle abandonne et ce qu'elle réserve dans le domaine de la théodicée. Il arrive à M. Janet de déclarer à M. Lachelier qu'il ne l'a pas compris : c'est une mauvaise note pour l'un ou pour l'autre; si je ne craignais d'obéir à un mouvement d'amour-propre (car j'ai eu le même malheur que M. Janet), je déclarerais que c'est la faute de M. Lachelier, et qu'il est obligé de se faire comprendre. Un dernier chapitre clôt la discussion par la reconnaissance d'une cause créatrice intelligente, et l'auteur consacre les 140 pages qui suivent à dix appendices, quelques-uns fort étudiés sur diverses questions de théorie ou (plus souvent) d'histoire de la philosophie relatives à certains points touchés dans l'ouvrage : nous avons remarqué surtout un essai sur *Leibniz et les causes finales* et un autre sur l'*évolutionisme* dans Herbert Spencer.

Nous avons exprimé quelques critiques dans cette analyse, d'ailleurs bien incomplète, du grand travail de M. Janet. Une étude plus détaillée en amènerait d'autres; en général, il faudrait constater, çà et là, l'insuffisance ou la timidité de la métaphysique propre à l'auteur. On peut attribuer cette réserve excessive d'affirmation à des égards de bonne guerre pour les adversaires qui ont abjuré tout principe supérieur; mais, parfois, cette interprétation bénigne est difficile à soutenir, et il semble bien que, sur des points essentiels, la création, par exemple, la doctrine de l'auteur garde une fâcheuse indécision. Mais la cause victorieusement défendue par M. Janet n'en est pas moins celle de la vraie philosophie, et nous serions ingrats de ne pas terminer ce pâle et très-insuffisant compte rendu par de vives félicitations. Les *Causes finales* ont leur place marquée, et une place des plus honorables, parmi les meilleures œuvres du spiritualisme français contemporain.

— C'est à peu près uniquement pour mémoire que nous avons inscrit parmi les livres de métaphysique examinés dans ce travail d'ensemble le premier volume de la *Philosophie de la religion;* cette œuvre de Hégel est assurément, malgré son caractère contradictoire, si profondément antipathique à l'esprit français, une de celles qui marquent dans l'idéalisme allemand et dont l'influence s'est fait sentir dans le domaine de la critique religieuse de ce siècle. De plus, le traducteur, M. Véra, professeur à l'Université de Naples, où il entretient le feu sacré de l'hégélianisme, mort ou expirant partout

ailleurs y compris l'Allemagne, M. Véra, dis-je, a fait précéder ce volume d'une longue et assez curieuse introduction : c'est un document à consulter pour l'histoire des formes diverses que l'antichristianisme a revêtues de nos jours. M. Véra, en vrai optimiste hégélien, représente la forme *sympathique*, bien que d'aucuns la puissent juger antipathique à un très-haut degré. Nous avions déjà pris les notes nécessaires pour un compte rendu de ce premier volume (introduction, texte et commentaires), lorsque nous avons appris que le second volume, dont l'apparition longtemps retardée pouvait sembler un peu problématique, allait être publié assez prochainement. Nous réservons naturellement notre travail pour l'époque où nous pourrons mieux juger l'ouvrage qui sera tout entier entre nos mains.

— Les *Principes de philosophie* de M. Hartsen sont principalement et presque uniquement un manuel de métaphysique; d'autant mieux que l'auteur a donné à part les autres parties de sa philosophie : des *Principes de psychologie*, dont nous avons parlé (*Polybiblion*, t. XII, p. 12); des *Principes de logique*, dans le même esprit et les mêmes dimensions, sans compter un ouvrage non traduit, intitulé : *Principes de sagesse pratique*, cité dans le manuel qui est sous nos yeux. M. Hartsen est de ceux qui représentent, dans le pays de la métaphysique la plus nuageuse, le parti de l'expérience timide et du terre à terre scientifique. Ces modestes dispositions ont du bon et nous les louerions volontiers si elles s'alliaient à une provision suffisante de notions bien solidement et bien clairement établies. Mais rien de plus vide et de plus plat que ces essais sur la théorie de la connaissance (p. 36-73), sur les généralités de la métaphysique, sur l'être, les qualités et les relations. « Il y a peu de chose à dire de l'être, » écrit naïvement M. Hartsen (p. 91), et il aurait pu répéter une pareille formule au début et à la fin de chacun de ses chapitres. Il a pourtant le mérite d'avoir gardé, beaucoup mieux que de plus illustres penseurs de son pays et du nôtre, les données élémentaires du sens commun : il s'étonne qu'on ait pu déclarer que l'idée d'être renferme en elle-même une contradiction; il admet le principe de causalité. Mais il lui arrive de faire observer dans une note (p. 85) que Stuart Mill a contesté l'universalité de ce principe, et il n'a rien à dire pour repousser cette doctrine destructive de la raison. Que pourrait-il y opposer, en effet, lui qui ne sort pas, dans ses définitions et ses analyses les plus subtiles, du cercle des objets étudiés par l'observation? Sa métaphysique, « science des choses les plus générales, » ne s'occupe pas de Dieu. Il est fort scandalisé que les théologiens et beaucoup de philosophes se querellent sur les questions de Dieu, du libre-arbitre, de la spiritualité de l'âme, que lui-même n'a garde de toucher, sans doute parce qu'elles ne correspondent à aucun objet nettement déter-

miné pour son intelligence. Est-ce à dire qu'il soit athée? Non; et parmi les conditions du bonheur, conditions d'ailleurs tout expérimentales, il place avant tout le devoir, parce que l'homme doit faire « ce que la puissance suprême (Dieu) exige de lui. » Comment cette assertion, jetée à la fin du livre, s'accorde avec tout le reste, il n'est pas facile de le voir. Il y a de singuliers hiatus dans la construction scientifique de M. Hartsen, malgré le souci très-louable qu'il affiche, partout pour la clarté des idées et du style. Peut-être la traduction française trahit-elle çà et là les intérêts du texte. L'auteur nous apprend qu'il porte sur lui jour et nuit un carnet dans lequel il prend note sur-le-champ de toutes les bonnes expressions qui lui viennent à l'esprit. « C'est une précaution, ajoute-t-il avec une candeur plus que germanique, dont nous avons retiré de très-grands avantages (p. 35). » Ces avantages brillent peut-être dans le texte allemand; les pages françaises de M. Hartsen n'en offrent pas trace. Il a plus d'une expression louche qui prouve que, même avec l'aide de M. Paul Regnaud, il ne manie pas sans peine l'idiome de la France. Dans une série de règles de méthode assez justes, mais fort communes, qu'il a placées en tête de son livre, il recommande, « conformément au proverbe français, » *de juger les écrits d'après leur date;* c'est une règle de bon sens et non pas un proverbe. Le vers cité à la même page : *La critique est aisée, mais...* n'est pas davantage un vers. M. Hartsen choppe également sur le latin : il a écrit trois fois au moins (p. 6, 10, 15) *celer* pour *celeriter.* Mais qu'on lui pardonnerait volontiers ces peccadilles s'il réalisait son programme : résumer sous une forme claire, courte et complète les résultats démontrés de la science philosophique! J'ai dit assez que ce programme reste tout entier à remplir après lui. Je ne puis guère louer dans ces pages que des conseils pratiques pour l'étude en général, pour l'observation physique en particulier; des remarques parfois assez justes sur l'abus des mots et sur l'absence d'idées nettes et bien déterminées; des règles de conduite d'une sagesse toute bourgeoise, mais qui peuvent avoir leur emploi. Quant à la hauteur de la pensée philosophique de M. Hartsen, nos lecteurs pourront la mesurer eux-mêmes sur un léger échantillon pris à peu près au hasard dans son livre. Il s'agit des moyens d'arriver au bonheur. Après neuf indications également profondes, l'auteur établit, en dixième lieu, que les « auxiliaires les plus importants sont les hommes, et surtout ceux qui ont de la puissance. Le moyen de tirer parti d'eux, c'est-à-dire d'obtenir qu'ils travaillent dans notre intérêt, consiste à leur faire accomplir des mouvements appropriés à ce but. Il faut pour cela exciter en eux des motifs d'agir conformes au but que nous avons en vue ou, en d'autres termes, des désirs en harmonie avec nos intentions, surtout

à l'aide de sentiments agréables ou désagréables, et, par conséquent, provoquer en eux certains sentiments. » Je m'arrête ; ce court passage montre assez bien l'allure naturelle de l'écrivain et donne une assez juste idée de son inspiration, pour que certains lecteurs curieux sentent le besoin de goûter à même et de s'approprier en son entier le *corpus delicti*, et pour que d'autres s'en croient très-légitimement dispensés.

— Ce serait faire beaucoup trop d'honneur à M. B. Sernin-Castex et à son *Dieu* de les réfuter ou de les exposer sérieusement à cette place. Presque tout ce livre est composé de reliefs mal réchauffés de l'impiété superficielle du dernier siècle contre le Jéhovah de l'Ancien Testament et l'Homme-Dieu du Nouveau. Puis s'ouvre la scène fantasmagorique de l'évolution des forces de l'univers, qui aboutit à cette conclusion triomphante : Après les découvertes de la science moderne, le dieu des siècles d'ignorance et de superstition a fait son temps. Mais sa place ne restera pas vacante : le dieu du monisme matérialiste est là pour l'occuper. Et comme cette doctrine est destructive de tout progrès libre, l'ouvrage (qui n'est que le début d'une série d'études sociales) est dédié « aux hommes de l'avenir, c'est-à-dire à leur esprit de progrès, de vérité et de liberté ! »

— Pendant que les ennemis de toute idée d'ordre et de vertu poursuivent leur œuvre infernale, les ouvriers de Dieu, de leur côté, ne cessent de faire briller aux yeux de leurs frères la lumière qui nous vient du ciel et qui nous y appelle. Un des plus goûtés parmi ces pieux apologistes, c'est M. l'abbé Riche, dont le *Polybiblion* a déjà fait connaître un premier essai de théologie naturelle (t. XIX, p. 212). En vue de donner aux arguments de l'existence de Dieu qui se tirent de l'ordre de la nature une force nouvelle par une étude attentive, minutieuse, rigoureusement scientifique et pourtant facile et populaire, de quelques-unes des merveilles de la création, le savant et zélé sulpicien a ouvert une série de charmants volumes revêtus de cette commune épigraphe : « Le maître de toute science, c'est Dieu. » L'idée nous paraît excellente : c'est le goût, le besoin et le devoir de notre génération de se mettre au courant des merveilleux progrès qui ont renouvelé de nos jours les sciences naturelles. Cette idée est d'ailleurs fort bien exécutée par le modeste écrivain. Il parle au nom de la science ; il étudie, il analyse avec une clarté parfaite. Il ne prêche pas avant l'heure du sermon ; mais après sa leçon d'anatomie, n'ayant pas à craindre de voir fuir le lecteur charmé d'être à si bonne école, il fait sa leçon de catéchisme. Et comme les conclusions religieuses s'imposent à toute raison droite, édifiée par la patiente étude des mille détails d'un organe humain ! On sait que l'*œil* a d'abord attiré l'attention de M. Riche, semblable en ce point au père de la philo-

sophie ancienne. Aujourd'hui, il nous développe les *Merveilles du cœur*. C'est d'abord une étude physiologique du sang, accompagnée de quelques réflexions morales, d'où nous aurions exclu le symbolisme du sucre et du fer — mais d'autres esprits pourront le goûter, et sans préjudice de la science ; — puis l'anatomie du cœur et la description minutieuse de la circulation du sang. On sait que l'exposition de cette fonction si étendue et si multiple n'est pas sans difficulté. M. Riche s'en est tiré mieux que nul auteur élémentaire connu de nous : il n'est rien de plus facile que de suivre avec lui, non sans recourir aux excellentes figures intercalées dans son texte, tous les détails de la grande et de la petite circulation. La conclusion divine, sous le titre de *Sursum corda !* est également éloquente et décisive. Aux textes de Bossuet, je regrette pourtant que l'auteur n'ait pas joint une des plus belles pages du P. Gratry (*Conn. de Dieu*, II, p. 125.) L'ouvrage se termine par une étude religieuse sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dévotion dont M. l'abbé Riche montre fort bien la convenance, sans se départir des idées communément reçues dans la science contemporaine, qui n'attribue au cœur aucune initiative dans l'activité connaissante ou affective de l'homme. En somme, petit livre excellent comme science, comme philosophie, comme théologie, comme forme littéraire ; sans compter que M. Plon en a fait un bijou typographique ; mais M. Plon est si habitué a produire de tels bijoux qu'il est à peine besoin de le dire.

— Si ce n'est pas un chrétien qu'on rencontre dans la *Nature et la vie* de Fernand Papillon, c'est au moins une âme sincère, partie de la négation et du doute, mais s'élevant peu à peu jusqu'à une conception vraiment religieuse du monde. Les morceaux réunis dans ce volume ont été classés par l'auteur lui-même dans un ordre méthodique et très-soigneusement revus. Mais ils avaient été hautement remarqués dans la *Revue des Deux Mondes* et dans les autres recueils qui en avaient eu la primeur, et, en effet, la plupart d'entre eux peuvent être cités comme des modèles, dans l'art si difficile d'exposer en beau et clair langage les théories scientifiques les plus abstruses et de réunir dans un tableau saisissant les mille faits d'observation qu'impliquent de nouvelles théories encore inachevées. C'est surtout le talent d'exposition, uni à une richesse d'informations étonnante chez un travailleur si jeune, qui recommande ces belles et curieuses études sur la vie dans ses rapports avec la lumière, la chaleur, l'électricité, les odeurs ; sur les médicaments et les progrès de la thérapeutique ; sur les greffes animales ; sur les fermentations ; sur les signes de la mort ; sur l'hérédité en physiologie, en médecine et en psychologie. La pensée psychologique de Papillon resta incomplète ; il crut à l'âme immortelle pour d'excellentes raisons morales ; mais la notion du principe

pensant ne se dégagea pas assez nettement pour lui de la notion de la vie. Et cette dernière elle-même garda quelque chose du caractère de multiplicité, de dispersion qu'elle avait dans le vitalisme de Bichat, l'une des admirations de Papillon. Il y a même dans ce volume telle page où l'auteur ne se sépare pas encore assez résolûment des doctrines matérialistes d'où il était parti. Ceci s'applique surtout à la dernière des trois études que je n'ai pas indiquées plus haut et qui, placées en tête du volume, sont assurément les plus remarquables de toutes par les vues philosophiques. Dans cette troisième étude, sur la *constitution des êtres vivants*, le jeune écrivain recommandait une réserve absolue, sur la nature du principe de la pensée, sous prétexte que l'esprit humain est « également impuissant à comprendre de quelle manière la vie et la pensée peuvent provenir d'une agrégation d'atomes ou d'une cause surnaturelle (p. 121). » Mais des idées spiritualistes bien plus avancées dominent dans les deux morceaux de première importance qui ouvrent le volume : la *constitution de la matière*, vaste et audacieux système de dynamisme universel; et la *philosophie de la nature dans Leibniz*, origine de ces théories pleines de noblesse, d'une vraie portée religieuse, mais d'un caractère certainement trop exclusif et trop hypothétique. Parti de la matière, Papillon s'était élevé jusqu'à l'esprit; mais, dans l'éblouissement de cette vision radieuse, peu s'en faut qu'il n'ait méconnu et nié le monde des réalités matérielles. Heureux du moins d'avoir adoré à ces hauteurs, avec une *humble piété* (ce sont ses termes), « la mystérieuse Puissance qui a tout établi (p. IV). » Nous devions ces quelques mots à un volume remarquable qui nous est arrivé beaucoup trop tard; mais ils suffiront pour dégager notre promesse, à l'égard d'un ouvrage qui n'est plus nouveau. Du reste nous avons jugé ailleurs (t. XIX, p. 289) F. Papillon; et nous venons de montrer que ce livre même ne peut être recommandé sans réserve à tous les lecteurs.

— Au contraire, c'est avec une sympathie absolue que tous les esprits cultivés doivent accueillir les excellentes *Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent*. Nous ne connaissons pas M. Jules Boiteux, auteur de ce livre; mais nous nous demandons à quoi tient la fortune des œuvres littéraires, supposé que des pages si sensées et si élevées, si savantes et si claires, si philosophiques et si poétiques, si exactement scientifiques et si hautement religieuses, passent inaperçues, ou du moins ne procurent pas au modeste débutant une réputation supérieure à celle de tels et tels vulgarisateurs de notre époque, devenus populaires avec dix fois moins de conscience et de talent. Peut-être reprochera-t-on à M. Jules Boiteux d'être et de se déclarer, non-seulement théiste, mais chrétien, mais catholique. A part ce reproche, je ne vois pas

que les amis, si nombreux aujourd'hui, des progrès dans l'étude de la nature aient lieu d'être hostiles à un homme qui se place toujours sur le terrain de la science, qui est au courant des théories et des expériences les plus nouvelles et qui a le talent de les faire admirablement comprendre même aux personnes étrangères à ces graves questions. — Donnons une courte analyse de cet ouvrage que nous engageons tous nos lecteurs à étudier par eux-mêmes.

Dès la première lettre, on s'aperçoit que M. Boiteux a bien saisi la vague mais formidable opposition que le progrès scientifique crée dans beaucoup d'esprits contre la religion révélée et même contre la religion naturelle. Le monde est créé pour l'homme et l'homme pour Dieu : cette vérité lumineuse subsistera certes à jamais; toutefois elle a souffert dans beaucoup d'âmes de terribles atteintes, par cela même qui aurait dû l'affermir, je veux dire la connaissance plus étendue et plus profonde des lois de l'univers. C'est que l'éternelle vérité s'était revêtue dans ces âmes des fantômes de la science physique, incomplète ou fausse, de l'antiquté. Ces fantômes se sont dissipés, et la science moderne a mis à leur place les vraies lois cosmiques, poursuivies jusque dans l'immensité, et les vraies lois de la vie, surprises jusque dans l'infiniment petit. Qu'est-il arrivé dès lors dans la sphère des idées religieuses? En voyant tomber l'illusion dont ils avaient inconsciemment affublé leur foi, bien des gens n'ont pas su retenir cette foi elle-même. On les rencontre à chaque pas, ces pauvres raisonneurs qui ne croient plus à la Genèse depuis qu'ils croient à Newton et à Laplace; qui supposent que les dogmes du Dieu personnel et de l'âme immortelle n'ont plus de sens parce que la terre tourne autour du soleil, au lieu d'être le centre immobile des mondes. Camille, l'ami auquel écrit M. Jules Boiteux, et qui n'est pas un personnage fictif, à ce que l'auteur nous déclare lui-même, est entré dans cette voie. Il a rejeté toute croyance religieuse depuis qu'il accepte de la science moderne tout ce qu'elle démontre, et même tout ce qu'elle suppose, rêve ou conjecture : matière cosmique répandue à l'infini, forces de la vie inhérentes à la matière, générations spontanées, transformisme, pluralité des mondes habités. Il est peut-être un peu étrange que l'auteur parte de ce dernier point, qui est loin d'être le plus essentiel. Mais la vérité ni l'intérêt n'y perdent rien.

Lisez, dans la deuxième lettre, les conditions requises pour la vie animale; dans les deux lettres suivantes, les conséquences qui en résultent contre l'hypothèse qui placerait des habitants dans le soleil ou dans la lune en son état actuel (car elle a dû avoir, à une époque antérieure, une atmosphère plus ou moins complète, depuis longtemps absorbée). Vous serez gagné par l'exposition savante et facile de l'auteur, et, pour peu que vous acceptiez avec lui et avec son corres-

pondant, comme avec la plupart des astronomes contemporains, l'hypothèse cosmogonique de Laplace, il vous fera convenir que l'existence d'une atmosphère suffisante à la vie animale ne doit pas être un fait permanent autour d'une planète quelconque; que, par conséquent, la présence d'êtres organisés dans chacune des planètes, y compris la terre, est essentiellement temporaire; que la vie ne saurait d'ailleurs commencer et finir qu'à des dates très-diverses dans les divers mondes; que, pour chacun d'eux, avant et après cette période favorable, il faut admettre des périodes sans vie d'une longueur qui dépasse l'imagination. Vous n'oserez le contredire quand il écrit : « Le règne entier de la vie végétative sur la terre ne m'apparaît plus que comme une fraction minime de la durée totale du globe; que dire de l'espace de temps qui correspondra au passage de la vie pensante ou de l'humanité elle-même ?... Je crois pouvoir dire, en ce qui touche spécialement l'espèce humaine, que son règne n'aura pas la longueur de la *dix millième* partie de la durée de notre planète.» Mais de cette théorie, conforme aux données généralement admises, quoique personne peut-être n'en eût encore expressément tiré ces conséquences, voyez ce qui découle relativement à l'habitation des globes célestes : « Supposez qu'on aborde l'un quelconque de ces globes à une époque indéterminée de son existence, il y a *dix mille* à parier *contre un* qu'on n'y rencontrera pas d'êtres raisonnables, soit parce qu'ils n'y auraient point encore fait leur apparition, soit parce qu'ils y auraient déjà fini leur carrière (lettre 6e, p. 104, 105). » Notez que l'auteur n'admet pas même cette chance *d'un* contre *dix mille* comme bien sérieuse, puisque sa troisième partie est employée à soutenir que Dieu a très-bien pu ne placer que sur notre terre des êtres doués de raison.

Séduit par ces curieux détails, j'ai négligé d'analyser fidèlement le contenu des neuf lettres qui constituent la première partie de ce livre. On en voit le résultat en ce qui touche l'habitabilité des astres; pour les recommander encore mieux, je me contenterai d'ajouter qu'elles offrent une très-intéressante exposition de tout le système cosmogonique de Laplace, complété par la démonstration de l'existence d'une cause du monde intelligente et libre. La seconde partie (10e-15e lettres), a une importance encore supérieure, au point de vue scientifique et religieux. L'auteur y étudie les origines de la vie animale, ce qui l'amène à repousser la doctrine des générations spontanées et le darwinisme, particulièrement en ce qui concerne l'espèce humaine, qui forme un règne absolument à part. Ces questions sont traitées avec la même compétence, la même vivacité, la même clarté que les précédentes; elles ont ici le tort d'être un peu diminuées par leur subordination au problème très-différent de la plura-

lité des mondes habités, mais elles n'en reçoivent pas moins leur part suffisante de discussion, et à ce propos encore les lecteurs de M. Boiteux lui sauront gré de l'instruction qu'il leur donne avec tant d'agrément. Je signalerai tout spécialement comme modèle de vulgarisation scientifique, la longue note *sur les générations spontanées* (p. 200-213). — Cette seconde partie se termine, comme la première, par une démonstration de Dieu : la cause première de la vie est *essentiellement libre;* et cette étude de Dieu créateur de la vie et de l'homme ramène la question des mondes habités, au point de vue des êtres doués non-seulement de vie, mais de raison.

En effet, à cette demande : Y a-t-il des êtres raisonnables dans d'autres mondes que celui que nous habitons ? on ne peut essayer de donner une réponse probable qu'en étudiant de près les attributs de Dieu pour y lire les vues de sa Providence. M. Jules Boiteux, dans les cinq premières lettres de cette troisième partie, plaide avec éloquence la cause qui paraît le moins prêter à l'éloquence. Je crois entendre le vénéré P. Gratry développer l'hypothèse de mondes innombrables tous habités par des adorateurs de Dieu. Que dis-je hypothèse ? C'était une certitude pour lui ; et il apportait à l'appui, non-seulement des analogies scientifiques et des convenances religieuses, mais même des textes évangéliques qui sont loin, je l'avoue, d'avoir gardé à mes yeux la force probante qu'y attachait ce maître incomparable. Mais, à l'écouter, on ne résistait pas. Eh bien, je déclare que M. Boiteux m'a bien ébranlé, s'il ne m'a pas converti tout à fait. Il est vrai que ce qui me prévient surtout en sa faveur, c'est qu'il ne décide pas, c'est qu'il reconnaît l'impuissance de notre raison dans le domaine du libre arbitre de Dieu. Après avoir résolu de former « une création intelligente et adoratrice, » Dieu « est resté absolument maître de la disperser dans les diverses régions des cieux, comme aussi de la répartir sur un petit nombre de sphères voisines ou même de la rassembler sur une seule (p. 401). » En faveur de ce dernier cas, l'auteur fait voir que ce magnifique spectacle du monde, pour n'être pas du travail perdu, n'exige rien autre chose qu'un ou plusieurs spectateurs dignes de lui. Et il nous montre bien que cette condition peut se réaliser en-dehors de l'hypothèse des humanités multiples, surtout quand il est prouvé que les terres célestes, habitées ou non, sont la moindre partie de la substance cosmique, représentée surtout par d'énormes soleils en continuelle ignition et par d'innombrables comètes toutes fluides et toutes lumineuses. Les lettres suivantes (21 et 22) combattent le matérialisme et le déisme, principalement au point de vue de l'ordre et de la finalité de l'univers, mais aussi à celui de la moralité et de la destinée humaines. La vingt-troisième fait voir que l'hypothèse d'êtres raisonnables répandus dans tous les

mondes n'a rien qui soit contraire au dogme chrétien ; l'auteur, sans sortir de l'orthodoxie catholique, montre ici autant de hardiesse dans l'indication des hypothèses possibles, qu'il a déployé de ferme raison dans la réfutation de l'erreur. Enfin une dernière lettre, rejetée en appendice, présente non une démonstration chrétienne au complet, mais une sorte de préparation évangélique, pleine de noblesse et d'onction. Il était juste que la religion chrétienne apparût, comme la règle de la vérité, au bout de cette carrière que l'auteur a parcourue à sa clarté, mais en n'empruntant ses preuves qu'à la science et à la philosophie.

Et maintenant, inutile d'insister, soit sur le mérite intrinsèque, soit sur l'intérêt actuel et piquant, soit sur les sérieuses qualités littéraires de cet ouvrage. Nous avons assez dit quel succès nous lui souhaitons ; mais il nous reste à remercier l'auteur du plaisir qu'il a procuré à un pauvre critique, habituellement courbé sur des livres abstraits, presque toujours attristants pour sa raison et pour sa foi. Passer des élucubrations malsaines de l'idéal allemand ou du positivisme français à une œuvre si vivante, si pleine d'espoir et d'immortalité, c'est une jouissance pareille à celle du naufragé qui prend terre ou du voyageur mourant de fatigue et de soif qui rencontre une fraîche oasis au milieu des sables du désert !

— J'ai dû insister un peu sur une œuvre de début et sur un nom encore nouveau ; pour les raisons contraires, je n'ai qu'à signaler le *Discours* de l'éminent doyen de la Faculté de médecine à l'Université catholique de Lille, sur les rapports de la science et de la religion en ce qui concerne l'origine des êtres organisés. M. Béchamp se pose admirablement en face de la science qui s'attribue le monopole du courage et de la liberté : il avoue que la science des chrétiens a peur et qu'elle n'est pas libre : elle a peur de l'erreur et du mensonge ; elle n'est pas libre d'aimer le faux et de haïr le vrai. Et puis, après avoir prouvé que la méthode suivie par les matérialistes est en flagrante opposition avec les règles élémentaires de la vraie méthode scientifique, il montre que les résultats obtenus par cette dernière, sur la question de l'origine de l'organisation et de la vie, se trouvent, dans leurs traits essentiels, écrits au premier chapitre de la Genèse. Dans ce commentaire, respectueux autant que savant, de la parole révélée, on remarquera les traits dirigés contre les doctrines des générations spontanées, de la variabilité de l'espèce, de la pure animalité de l'homme. A un point de vue plus personnel, on recueillera çà et là de précieuses indications sur un des objets que l'éminent doyen a le plus étudiés, je veux dire les *microzymas*, sorte d'excroissances de la cellule animale, lesquelles, survivant indéfiniment à l'organisme qui les a produites, peuvent devenir des infusoires,

gents de ces fermentations où l'hétérogénie a voulu trouver une de es preuves. On notera aussi (p. 74-75), à propos du *principe vital*, si her à l'école de Montpellier, une profession de foi d'une modestie raiment scientifique et vraiment chrétienne.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Novum Testamentum græce. *Ad antiquissimos testes denuo recensuit, delectuque critico ac prolegomenis instruxit* CONSTANT DE TISCHENDORF. — Editio critica minor ex VIII majore desumpta. Lipsiæ, Hinrichs, 1873-1877, petit in-8 de 1056 p. — Prix : 15 fr.

La réputation des éditions critiques du Nouveau Testament de ischendorf est universelle. La première partie de celle-ci, qui comrenait depuis saint Mathieu jusqu'au chapitre XXVI des Actes, avait aru dès 1873. La seconde partie qui embrasse la fin du Nouveau Testament n'a paru que récemment. Quand on voit quelle multitude e manuscrits et de textes imprimés a été collationnée par l'éditeur, n est véritablement stupéfait de la somme de travail qu'a réclamée a publication de ce livre, et l'on ne s'étonne plus qu'il ait fallu lusieurs années pour la mener à terme. Il y manque encore les prolégomènes. On a pu craindre quelque temps, après la mort de Tischenorf, qu'il n'y eût personne d'assez courageux et d'assez au courant es matières si multiples de la critique sacrée pour entreprendre une euvre aussi considérable et aussi difficile. L'infatigable éditeur, I. Hinrichs, a trouvé dans le Dr Caspar-René Gregory, un savant apable de suppléer le Dr Tischendorf, et il a annoncé pour les Pâques prochaines les prolégomènes de l'*editio major* en même temps ue de l'*editio minor*. En attendant, une clef des signes et des abréviaions de l'*apparatus criticus*, placée en tête de la seconde partie, ermet de se servir facilement de la présente édition. Pour gagner e la place, les indications des manuscrits et des textes sont réduites leur plus simple expression, généralement à une seule lettre, et, nalgré cette simplification, les indications occupent, en moyenne, la noitié de la page. Tischendorf a collationné, pour les Évangiles, *inquante-deux* manuscrits à lettres onciales, plus *quatre* évangéliaires, latant tous du quatrième au neuvième siècle, sans compter les nomreuses versions, les textes imprimés et les citations des Pères, dont l fait largement usage. On peut juger par là de la richesse de cette édition.

Nous regrettons que Tischendorf se soit prononcé contre l'auhenticité de la conclusion de saint Marc. Il fait dire à saint Jérôme

(p. 188 b), plus que ce Père ne dit en réalité. Il avance assurément plus qu'il ne peut prouver, quand il écrit (p. 401) : « *Locum de adultera non ab Johanne scriptum esse certissimum est.* » Les critiques catholiques ont d'excellentes raisons à alléguer en faveur de l'authenticité de ce passage. Nous avons une observation analogue à faire sur *Joan.*, v, 7. Certaines leçons adoptées par Tischendorf sont aussi contestables. Enfin plusieurs lecteurs jugeront qu'il eût été préférable de respecter l'ordre universellement adopté dans la diposition des parties du Nouveau Testament et de ne pas placer les Epîtres catholiques avant celles de saint Paul, mais c'est là une chose peu importante. Malgré ces restrictions nécessaires, il n'y a qu'une voix pour reconnaître la valeur critique du travail de Tischendorf.

La division par versets est conservée, mais le texte ne reprend à la ligne qu'au commencement des alinéas, ce qui facilite l'intelligence du sens. Les caractères grecs sont très-beaux et très-nets ; l'impression d'une correction parfaite. Elle offre cette particularité que le *sigma*, à la fin des mots, n'a pas la forme du sigma final, il est le même que dans le corps des mots. Les références sont indiquées en marge. C J.

Patrum Apostolicorum opera. *Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus,* recensuerunt Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnack, Theodorus Zahn. — *Editio minor.* — Leipzig, Hinrichs, 1877, petit in-8 de viii-220 p. Prix : 4 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà fait connaître trois fascicules de l'*editio major* des Pères apostoliques publiés par l'éditeur Hinrichs, et en a apprécié le mérite. Pour que la grande édition soit complète, il ne reste plus à paraître que la seconde partie du second fascicule, qui doit contenir l'Épître de saint Barnabé, les fragments de Papias et l'Épître à Diognète. Mais sans en attendre l'achèvement, les trois savants qui ont revu, collationné et étudié le texte viennent de publier une édition complète de tous les Pères apostoliques, réunis en un seul volume. Ils appellent cette édition *editio minor*, parce qu'elle ne renferme ni les prolégomènes, ni la traduction, ni les variantes, ni les notes qui enrichissent l'édition complète, mais seulement le texte original avec l'indication, au bas des pages, des citations de la sainte Écriture et une table alphabétique des noms propres cités par les Pères apostoliques, à la fin du volume. Elle est principalement destinée aux écoles.

Le texte des Épîtres de saint Clément de Rome est reproduit d'après la grande édition de 1876 ; mais la préface donne quelques nouvelles leçons, tirées des variantes de la traduction syriaque qu'a fait connaître M. Lightfoot et dont le *Polybiblion* a parlé dernièrement. Pour le texte de l'Épître de saint Barnabé, les éditeurs se sont servis de

leçons nouvelles du manuscrit de Constantinople, découvert par le métropolite Bryennios. Elles leur ont été fournies par le Dr Hilgenfeld. Les fragments de Papias sont tous accompagnés des indications nécessaires pour faire connaître leur origine. Ils sont au nombre de dix-huit, quelques-uns en latin. Ils sont suivis de l'Épître à Diognète, qui a été ajoutée à cette édition pour satisfaire à de nombreux désirs, quoique les éditeurs la croient d'une date un peu postérieure à celle des Pères apostoliques. Le volume se termine par les sept lettres de saint Ignace aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniens et à saint Polycarpe ; par la lettre de saint Polycarpe aux Philadelphiens ; par les actes du martyre du même saint Polycarpe et enfin par le Pasteur d'Hermas. Le tout est en grec, sauf les quatre dernières pages du Pasteur dont on ne possède encore qu'une traduction latine. La composition du texte est la même que celle de l'*editio major*. L'impression est très-belle et très-correcte. G. K.

Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und ascetisch erklart. (*Le saint sacrifice de la messe exposé au point de vue dogmatique, liturgique et ascétique.*) Von Dr Nikolaus Gihr, Spiritual am erzbichoflichem Priesterseminar zu St. Peter. Mit Approbation und Empfelhlung des hochvürdisten Herrn Erzbisthumwesers von Friburg. (Fait partie de la *Theologische Bibliothek.*) Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de xii-705 p. — Prix : 13 fr.

L'auteur revient plusieurs fois, dans le cours de son livre, sur l'importance de connaître tout ce qui touche au cœur même de la vie catholique, au saint sacrifice de la messe. Rien n'est plus juste. Prêtres et fidèles ne sauraient être trop instruits sur ce grand sujet. Nous aurons fait un éloge bien mérité de l'œuvre de M. Gihr en disant que celui qui saura tout ce qu'elle peut lui apprendre connaîtra tout ce qu'il est bon et utile de connaître sur cet adorable mystère. Rien n'y manque en effet. M. Gihr joint à une piété persuasive une profonde et vaste érudition. Son livre, tout pénétré du plus pur esprit catholique, est en même temps rempli d'une science de bon aloi, le fruit de l'oraison et de l'étude.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la partie dogmatique (1-207) et la partie liturgique (208-702). Les considérations ascétiques sont entremêlées dans les deux parties. Dans la première, M. Gihr examine d'abord le sacrifice en général, et les sacrifices de l'ancienne loi, puis le sacrifice de la croix et enfin le sacrifice non sanglant de l'autel : il en démontre la réalité et recherche quelle en est l'essence et l'efficacité, ainsi que la place et l'importance qu'il occupe dans l'organisme de l'Église. Dans la théorie du sacrifice de la loi nouvelle, l'auteur suit surtout les idées de Lugo et du cardinal Franzelin.

La seconde partie, la partie liturgique, remplit plus des deux tiers du volume. Une première section s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour la célébration du saint sacrifice : autel, nappes d'autel, calice et ce qui s'y rattache, ornements sacerdotaux, couleurs liturgiques, luminaire, langue liturgique. La seconde section est consacrée à l'étude suivie de toutes les parties de la messe, partagée en quatre subdivisions principales : de l'Introït à l'Offertoire, l'Offertoire, le Canon et la Communion. Le Dr Gihr étudie une à une toutes les prières de l'ordinaire de la messe et donne tous les renseignements généraux désirables sur les fêtes et le propre du temps. Le sens mystique des cérémonies de l'Église n'est pas oublié, mais il est exposé sobrement et en l'appuyant sur une autorité irréfragable, celle de l'Église. L'auteur cite volontiers les auteurs français et dans leur propre langue, dans des notes nombreuses, placées au bas des pages. Les passages liturgiques qu'il explique sont cités en latin dans le texte, avec traduction allemande. Le renvoi de la note de la dernière page est inexact. L'auteur termine par une belle prière qui résume très-bien l'esprit de son livre. G. K.

El arbol de la Vida, *estudios fundamentales sobre el christianismo*, par Abdon de Paz. Madrid, Fourquet, 1877, in-8 de 319 p.

M. de Paz s'est proposé de résoudre brièvement toutes les questions et tous les problèmes religieux qui troublent ou préoccupent les esprits à notre époque et de montrer que la foi chrétienne est l'astre qui nous donne la vie et la paix.

Cette apologie du christianisme est l'œuvre de cinq années de travail. Elle a paru par fragments avant d'être réunie en volume.

Après avoir établi que l'accord doit régner entre la raison et la foi, l'auteur expose ce qu'est la Bible. Il montre ensuite que la cosmogonie de la Genèse n'est pas en contradiction avec les données scientifiques. Le monde n'est pas si ancien que le prétendent certains chronologistes plus qu'aventureux et, « dans l'impossibilité de fixer l'âge du monde d'une manière mathématique, le mieux est de dater les événements en les rapportant à la naissance de Jésus-Christ. » L'origine de l'homme est divine ; l'espèce humaine est une. La chute d'Adam a été consolée par l'espérance de la rédemption. La science ne peut rien opposer au récit du déluge. L'homme a été créé avec le don du langage. M. de Paz étudie ainsi successivement l'Ancien et le Nouveau Testament : Nemrod, Israël, Moïse, le livre de Job, les prophètes, la mère de Dieu, Jésus-Christ, le siècle apostolique et l'Église. Il passe ensuite au protestantisme pour en montrer la fausseté. Il cherche à établir après cela que l'autorité et la liberté, la foi et la

raison, la religion et le progrès bien entendus, loin de se contredire, se prêtent un mutuel appui. Enfin il démontre que les récompenses et les châtiments de la vie future sont une conséquence de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu.

Tels sont les sujets traités dans l'*Arbre de vie*. M. Abdon de Paz développe ses pensées avec tout l'éclat et la sonorité de la belle langue castillane. Le livre est plein de vie, et la lecture en est par là même très-intéressante. L'érudition de l'auteur est un peu touffue et assez confuse ; il la prodigue à temps et à contre-temps. Il semble que les idées irréligieuses de M. Figuier troublent davantage les esprits au-delà qu'en deçà des Pyrénées ; du moins M. de Paz s'en préoccupe-t-il beaucoup plus qu'on ne le fait en France. Mais c'est là un point dont nous ne sommes pas juges. Ce que nous pouvons apprécier, ce que nous aimons et ce que nous louons surtout dans ce livre, ce sont les pensées profondément chrétiennes dont il est rempli, les réflexions sages, sensées dont il abonde, la sève de l'arbre de vie, en un mot, dont il est rempli. L. M.

SCIENCES ET ARTS

Cours de mécanique analytique, par Ph. Gilbert, professeur à la Faculté des sciences de l'Université catholique de Louvain. — *Partie élémentaire.* Louvain, Ch. Peeters, 1877, in-8 de vii-385 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, ainsi que nous en informe l'auteur, est principalement destiné à servir de manuel aux élèves ingénieurs qui suivent le cours de mécanique rationnelle professé par lui à l'Université de Louvain. Pour rester dans les limites que lui imposait cette destination spéciale, sans que l'ouvrage cessât d'être utile aux jeunes gens qui désirent pousser plus loin leurs études et aborder les côtés les plus élevés de la science, l'auteur s'est attaché à maintenir l'exposition des théories fondamentales à la hauteur désirable, tout en réservant pour un autre volume le développement de certaines théories plus élevées, sorte de transition entre la mécanique et la physique mathématique.

On sait, que, dans l'enseignement de la mécanique, il était de tradition, il y a quelques années encore, de traiter d'abord complétement la statique, après quoi seulement on s'occupait des corps en mouvement. A la suite de Poncelet, une autre école s'est formée, qui suit la marche inverse, et qui étudie dès l'abord le mouvement, la dynamique, pour traiter l'équilibre comme un cas particulier, celui dans lequel les vitesses sont nulles.

Ces deux manières de procéder ont leur raison d'être. M. Gilbert, à

l'exemple de Bour, adopte une marche intermédiaire, qui semble réunir les avantages essentiels de l'une et de l'autre : ce qu'il y a de rationnel dans la seconde, avec les avantages pratiques de la première. Dans un premier livre, il étudie le mouvement en lui-même et indépendamment de ses causes ; c'est cette étude dont Ampère a montré qu'il convient de faire une science distincte, que l'on nomme après lui la cinématique. Dans le second livre, empruntant à cette science les notions strictement nécessaires pour arriver rationnellement à la composition des forces, l'auteur établit complétement les lois de l'équilibre. Le troisième livre complète, par la dynamique, les généralités de la science. Dans un quatrième livre, ces généralités sont appliquées à l'équilibre et au mouvement des fluides.

L'esprit philosophique qui a présidé à la conception de l'ensemble se retrouve d'une manière non moins remarquable dans le détail de l'exécution. Les questions sont ramenées à leurs véritables principes, leur enchaînement est mis en évidence ainsi que leurs analogies ; les conventions ou les hypothèses admises dans chaque théorie sont indiquées avec soin, condition indispensable d'un enseignement véritablement fructueux. En même temps, l'exposition est simple, claire et élégante, aussi bien dans le texte que dans les formules. Un grand nombre d'exercices indiqués à la fin des chapitres permettent à l'élève ou au lecteur studieux de se familiariser avec l'application des théories, et souvent lui font connaître des théorèmes intéressants.

La qualification de *partie élémentaire* que l'auteur a donnée à son volume ne doit être prise que dans un sens relatif, et par opposition avec la seconde partie qu'il annonce. Si le volume actuel ne suppose chez le lecteur que la connaissance des principes fondamentaux du calcul infinitésimal, il le conduit assez loin et lui expose la science sous une forme analytique assez complète, pour le préparer parfaitement à la lecture des ouvrages les plus élevés. A ce point de vue, il faut louer M. Gilbert d'avoir adopté comme point de départ dans l'exposition de la statique le principe des vitesses virtuelles. L'élève peut ensuite aborder de plain pied la *Mécanique analytique* de Lagrange, dont la notation même lui est déjà familière.

Que l'éminent professeur de Louvain nous permette maintenant de lui soumettre quelques critiques de détail qui lui prouveront l'importance que nous avons attachée à l'examen minutieux de son ouvrage.

Dans le chapitre IX, il définit la masse d'un point matériel comme le rapport constant de la force à l'accélération. Il en conclut logiquement qu'il n'y a pas lieu d'adopter une unité de masse. Non moins logiquement, il pourrait en conclure qu'il n'est pas possible d'évaluer les masses sans avoir, au préalable, adopté des unités et pour les forces

et pour les accélérations. Or, c'est ce qui est évidemment inexact. Les masses sont des grandeurs d'un ordre distinct qu'on peut comparer entre elles et, par conséquent, mesurer, indépendamment de toute convention relative à d'autres grandeurs. Il suffit pour cela de prendre les rapports des forces nécessaires pour imprimer aux diverses masses une même accélération quelconque : on ne fait pas autre chose lorsqu'on les compare au moyen des poids. En réalité, la définition de M. Gilbert implique la convention universellement admise, mais nullement nécessaire, de prendre pour unité de masse celle à laquelle l'unité de force imprime l'unité d'accélération.

Dans l'hydrostatique, M. Gilbert semble donner la loi de l'égalité de pression en tous sens, qu'on appelle quelquefois le *principe de Pascal*, comme un principe distinct, qu'il faut emprunter directement à l'expérience. On l'a cru longtemps. Mais, en réalité, ce prétendu principe n'est qu'un théorème qui découle de l'absence de toute action tangentielle sur un élément de surface quelconque. On le démontre aisément en cherchant les conditions d'équilibre d'un prisme triangulaire infiniment petit ou d'un tétraèdre. C'est une des applications les plus simples de ce mode de raisonnement si fécond que Cauchy a introduit dans la physique mathématique.

Ces petites critiques que M. Gilbert n'est ni le premier, ni le seul, à avoir encourues, n'enlèvent rien à la valeur considérable de l'ensemble de son ouvrage ; on peut le recommander comme un excellent traité de mécanique rationnelle ; il donne l'idée la plus favorable, soit du second volume, que nous attendrons avec impatience, soit du niveau élevé auquel est tenu l'enseignement scientifique à l'Université de Louvain.

E. Vicaire.

Mes Rêveries, *ouvrage posthume du maréchal* Maurice comte de Saxe. Paris, 1877, Dumaine, in-8 de 144 p. avec 10 planches. Publication du *Journal de la Librairie militaire.* — Prix : 3 fr. 50.

On sait que le *Journal de la librairie militaire*, fondé en 1875 par l'intelligent éditeur du Dépôt de la guerre, comprend dans chacun de ses numéros une feuille de réimpression des meilleurs écrits militaires devenus rares. C'est ainsi que les *Fantaisies militaires*, et les *Préjugés militaires*, du prince de Ligne, et *l'Instruction militaire* du roi Frédéric II à ses généraux ont été mis dans ces dernières années à la portée de tous. Le même mode de publication nous donne aujourd'hui les *Rêveries* du maréchal de Saxe.

On ne peut relire sans intérêt ce curieux ouvrage, fruit d'une imagination si étrange parfois, si originale toujours, et on trouve à cette lecture une nouvelle occasion de constater que si le « métier » a changé, la « partie sublime de l'art » suivant l'expression de Napo-

léon, est restée au-dessus de toutes les modifications des armes et engins de guerre. Les chapitres *De la discipline*, *Du général d'armée*, entre autres, pourraient aussi bien figurer dans *l'Esprit des institutions miltiaires* de Marmont que dans le recueil des pensées de Napoléon.

Mais, assurément, si on se reporte à l'époque à laquelle écrivait le maréchal de Saxe (1732), le page la plus remarquable des *Rêveries* est celle qu'il consacre à *la manière de lever les troupes*. « Les levées qui se font par supercherie, dit-il, sont tout aussi odieuses..... Ne vaudrait-il pas mieux établir par une loi, que *tout homme, de quelque condition qu'il fût, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans?*..... Pour y parvenir, il faudrait n'en excepter aucune condition, être sévère sur ce point, et s'attacher à faire exécuter cette loi de préférence aux nobles et aux riches : personne n'en murmurerait... insensiblement on se ferait un honneur de servir...» Voilà donc le principe du service obligatoire, avec la durée même que nous avons adoptée en 1872, posé par le maréchal de Saxe.

La chapitre *De la discipline* contient une discussion fort intéressante des punitions usitées chez les Allemands et chez les Français, suivant les différences inhérentes au génie des deux nations et au mode de recrutement de leurs troupes. Maurice de Saxe avait de bonnes raisons d'avoir à cœur tout ce qui tenait à la Pologne ; aussi dessine-t-il un *Projet de guerre pour une puissance qui serait dans le cas de la faire à cette république*. Ce projet est un témoignage de plus du sens militaire du maréchal et de sa profonde connaissance du pays ; tous les postes, en effet, dont il signale l'importance et dont il recommande l'occupation, ont joué un rôle dans la campagne de 1807 et sont maintenant des places fortes prussiennes ou russes, Graudenz, Thorn, Brest-Litowski.

Beaucoup des propositions du maréchal sont singulières, bizarres même; l'accoutrement dont il veut affubler fantassins ou cavaliers, les dénominations même de ses formations, la légion, la centurie, les armées à la légère, peuvent paraître puériles. En tout cas, elles n'offrent plus qu'un intérêt purement rétrospectif. Au contraire, est-ce bien en 1732 qu'a été écrit ce passage : « Il faut que la cavalerie soit leste... et surtout qu'elle ne fasse pas son point capital d'avoir des chevaux gras... Il est certain que l'on ne connaît pas la force de la cavalerie, ni les avantages que l'on en peut retirer. D'où vient cela? de l'amour que l'on a pour les chevaux gras? »

En somme, rééditer un ouvrage tel que celui que nous avons sous les yeux, c'est rendre service aux officiers de notre armée.

J. Gouethal.

Les Comptes des bâtiments du Roi (1528-1571), suivis de documents inédits sur les châteaux royaux et les beaux-arts au seizième siècle, recueillis et mis en ordre, par le marquis Léon de Laborde. Paris, J. Baur, 1877, gr. in-8 de LXI-422 p. — Prix : 12 fr. 50.

Tous les amis de l'histoire des arts, tous les hommes d'étude savent quelle est la haute valeur des ouvrages de M. Léon de Laborde; les circonstances qui se rattachent à la publication du volume dont nous venons de transcrire le titre sont remarquables. Ce livre avait été imprimé depuis une vingtaine d'années; M. de Laborde avait, dès 1856, proposé cette publication; l'impression fut, dans le cours des années suivantes, conduite jusqu'aux dernières pages du second volume; il ne restait plus que quelques feuilles à composer et l'introduction à écrire. Ce travail, qui touchait à son achèvement, fut soudain interrompu et pour de longues années; il y a tout lieu de croire que les nouvelles et importantes fonctions auxquelles fut appelé M. de Laborde, nommé en 1857 directeur des archives générales de France, absorbèrent tous ses instants et ne lui laissèrent pas le loisir de mettre la dernière main à un ouvrage, fort avancé sans doute, mais dont la partie la plus délicate, l'introduction, restait à faire. (Nous empruntons ces détails et ceux qui vont suivre à l'*avertissement* placé par M. J.-J. Guiffrey en tête du volume que nous signalons.

La Société de l'histoire de l'art français s'est rendue propriétaire de tous les exemplaires de l'ouvrage inachevé; elle a eu à sa disposition toutes les notes, tous les documents nécessaires pour le compléter. Le premier volume tout entier et la moitié du second, jusqu'à la page 198, sont consacrés à la reproduction intégrale d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale renfermant les comptes des bâtiments royaux depuis 1528 jusqu'en 1570.

Le second volume se termine par des pièces de diverse nature, empruntées à des sources différentes; le dépouillement d'un certain nombre de documents originaux conservés aux Archives nationales a fourni les matériaux d'un chapitre intitulé : *Dépenses secrètes de François Ier*; un autre chapitre : *Compte de la marguillerie du Louvre*, a une origine singulière; les éléments en sont tirés d'un compte sur parchemin, dont les feuilles détachées et incomplètes avaient servi à relier quelques volumes du *Journal des Débats* de l'an 1794 (alors in-8); un hasard heureux les plaça sous les yeux de M. de Laborde dans une des salles du ministère de l'intérieur; il raconte cette découverte dans une lettre fort piquante, adressée le 12 mars 1850 au directeur des *Débats* (voir p. XXV).

Vient ensuite le *Compte des bâtiments du château de Saint-Germain-en-Laye* pour les années 1548 à 1550; ce n'est qu'un extrait, offrant d'ailleurs tous les articles présentant un intérêt quelconque au point de

vue de l'art et ceux qui donnent un renseignement topographique ou le nom de personnages célèbres; la publication intégrale de ce registre eût ajouté bien peu de chose à l'intérêt de ces extraits.

Le compte suivant : *Payement des ouvriers orfèvres logeant et besongnant dans l'hostel de Nesles*, a fourni matière à une analyse très-suffisante, très-complète qui dispense parfaitement du texte original. Des comptes relatifs au palais et au jardin des *Thuileries*, à l'hôtel de Soissons, au château de Saint-Maur, avaient été examinés et analysés par M. de Laborde, mais ils n'avaient point été publiés ; enfin le second volume se termine par le dépouillement des *acquits au comptant* de François Ier, conservés aux Archives nationales (J 960-962). M. de Laborde en avait publié quelques articles, mais il avait dû, faute de temps, s'en tenir à un dépouillement fort incomplet; MM. Cimber et Danjou avaient, de leur côté, dans les *Archives curieuses* exploité ces *acquits*, mais dans une très-faible mesure; le travail a été entièrement repris, et il en résulte la mise au jour, aussi complète que possible, au point de vue de l'art, d'une des séries les plus intéressantes des comptes de François Ier.

Disons maintenant quelques mots des *Comptes des bâtiments* qui occupent le volume dont il est question. C'est un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale (petit in-fol. de 454 p.); il a été rédigé par André Félibien des Avaux (né en 1619, mort en 1695), qui fut, ainsi que son fils, historiographe des bâtiments du roi ; c'est une analyse de comptes aujourd'hui perdus pour la plupart ; la possession de ces copies abrégées est du moins une circonstance dont il faut sincèrement se féliciter. Une partie de ces documents avait été insérée par M. de Laborde dans le premier volume de son ouvrage intitulé : la *Renaissance des arts à la cour de France ;* mais ce livre est devenu fort difficile à rencontrer, et son auteur avait réservé pour des volumes qui n'ont jamais paru ce qui concernait la sculpture et l'architecture.

M. Guiffrey a eu le soin de donner (p. 49 et 12) une liste bibliographique des ouvrages de M. Léon de Laborde ; elle montre suffisamment quelle vive intelligence, quel immense labeur, quelle activité d'esprit ont permis à l'infatigable érudit d'aborder tour à tour les sujets les plus variés, en laissant sur chacun d'eux des travaux d'une incontestable supériorité. Cette énumération, rangée dans l'ordre chronologique, signale soixante-douze productions diverses, mises au jour depuis 1830 jusqu'en 1867 ; quelques-unes ne sont, il est vrai, que des articles insérés dans les divers recueils périodiques (la *Revue archéologique*, la *Revue de Paris*, la *Revue française*, etc.), et dont il a été fait des tirages à part. D'importants ouvrages sur la Syrie et la Palestine accompagnent de savants travaux sur l'histoire de l'art, objet favori des études de M. de Laborde. Faisons mention d'un volume dont il ne

fut imprimé que 25 exemplaires et qui, distribué en presque totalité à des bibliothèques publiques de Paris ou de l'étranger, est d'une rareté exceptionnelle : *Mémoires et dissertations*, Paris, 1852, in-8, VIII et 306 pages; c'est la réunion de dix-sept notices fournies à diverses revues.

BELLES-LETTRES

Supplément au dictionnaire de la langue française, de E. LITTRÉ de l'Académie française, suivi d'un dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale par MARCEL DEVIC. Paris, Hachette, 1878, in-4 de 375 et 84 p. — Prix : 12 fr.

La dernière livraison du *Supplément au dictionnaire* de M. Littré vient de paraître. On voit que l'auteur a eu raison de ne pas se laisser décourager par son grand âge et d'être fidèle à ce principe qu'il faut travailler et entreprendre jusqu'au bout. Non-seulement à soixante et seize ans M. Littré a entrepris une œuvre considérable, mais il l'a menée à bonne fin et a donné à la fois à son grand dictionnaire le plus utile complément. Le titre que porte la dernière partie de ce long travail en indique le but. Ce ne sont pas des corrections, ce sont des additions qui forment ce livre. Au premier rang figurent les néologismes. A leur sujet, l'auteur remarque avec raison que, de tout temps, il y a eu néologie. Des situations, des idées, des découvertes nouvelles appellent forcément des paroles nouvelles. Malgré ses scrupules, le dix-septième siècle en accueillit un certain nombre; au dix-huitième, il y eut une véritable invasion de néologismes; elle continue aujourd'hui et plus menaçante que jamais. Il n'en peut être autrement. Les journaux rédigés souvent par des *déclassés*, qui prennent la plume comme on prend un outil, mais sans réfléchir que, pour manier utilement un outil, il faut un apprentissage; des députés auxquels le suffrage universel n'a pu, malgré son omnipotence, donner la science infuse; la presse et la tribune, répandent incessamment dans la nation un nombre considérable de mots improvisés. A ce point de vue, on éprouve une certaine crainte de l'influence que pourrait avoir le supplément de M. Littré. Nous sommes bien loin du temps où M. de Vaugelas donnait sa parole que tel mot serait français dans un an; nous ne sommes que trop pressés de répéter et d'écrire ces vocables bâtards nés d'hier, et, en les voyant acceuillis par un savant comme M. Littré, ne serons-nous pas tentés de penser que son autorité change en véritable musée une espèce de salon des refusés? Mais, il faut le dire M. Littré n'admet pas légèrement tous les néologismes, il les soumet à la critique, il repousse ceux qui n'ont pas été créés

suivant les lois de la composition. Enfin, pour quelques-uns d'entre eux, il retrouve dans notre ancienne littérature des titres oubliés; il les retrouve aussi quelquefois sous les formes des patois qui les ont conservés après en avoir hérité de notre ancienne langue.

Ce ne sont pas seulement les néologismes et un grand nombre de termes d'art, de science, nouvellement créés par de récents besoins qui forment le supplément de M. Littré. Beaucoup de mots accueillis dans le dictionnaire et ayant tous les droits possibles à y figurer, se représentent ici pour recevoir quelques détails nouvellement découverts sur leur histoire, sur leur généalogie. Le supplément proprement dit occupe neuf livraisons. Le dixième fascicule contient des additions survenues pendant l'impression du supplément et le commencement d'un dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale par M. Marcel Devic, dictionnaire qui se trouve complété dans deux autres livraisons, les dernières de l'ouvrage.

Dût Gros-Jean en remontrer à son curé, une remarque : M. Littré écrit dans sa préface les *douzième et treizième siècles*. Dans mon enfance, cette manière de dire était condamnée, elle l'est même encore dans les grammaires, que je viens de consulter. D'un autre côté, l'Académie française, qui devrait s'y connaître, a couronné cette faute de français — si c'en est une — en couronnant l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française*. Il est donc possible qu'on ait *changé tout cela*.

Il n'est peut-être pas inutile, à cause des opinions religieuses, ou plutôt antireligieuses de l'auteur, de dire que ce supplément a été rédigé avec autant de circonspection que le dictionnaire dont il est le complément; nous n'y avons rien remarqué qui puisse choquer nos croyances.

TH. DE PUYMAIGRE.

Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale, par LÉON DE ROSNY. Paris, Maisonneuve. — Impression commencée le 22 novembre 1875 et tirée à 200 exemplaires numérotés sur fort papier vergé in-fol. *(publié par la Société américaine de France)*. Deux livraisons ont paru, comprenant ensemble 36 pages et 10 planches coloriées. La troisième et dernière livraison est sous presse. — Prix de la livraison : 25 fr.

Il s'agit, dans ce travail, de l'écriture antique des Yucatèques ou Mayas. Après avoir établi que cette écriture se présente sous trois formes distinctes : l'*écriture hiéroglyphique* ou des monuments, l'*écriture hiératique* ou des manuscrits, et l'*écriture démotique* ou vulgaire, l'auteur étudie spécialement l'*écriture hiératique*, en s'aidant de trois manuscrits connus, mais inexpliqués, le Codex de Dresde, que lord Kingsborough a reproduit dans sa magnifique collection, le manuscrit

nº 2 de la Bibliothèque nationale, qui a été photographié en 1864 par ordre du Ministère de l'Instruction publique et que M. de Rosny propose d'appeler *Peresianus*, du nom de Perez, l'un de ses anciens possesseurs, sans doute, et le Codex Troano publié par l'abbé Brasseur de Bourbourg (Imprimerie nationale, 1869-70).

Grâce aux indications contenues dans la *Relacion de los cosas de Yucatan*, par le P. Diego de Landa, les savants sont parvenus à pouvoir affirmer que les trois manuscrits désignés sont écrits dans la langue ancienne des Mayas; mais ces indications fort incomplètes ne se rapportent guère qu'à un dixième environ des signes à connaître. Aussi les interprétations données, d'après Landa, par MM. William Bollaërt, Brasseur de Bourbourg et de Charencey, paraissent à M. de Rosny insuffisantes et sont souvent même peu compréhensibles. L'étude de la paléographie yucatèque est donc à faire, soit pour préciser la signification de chaque signe, soit pour indiquer toutes ses variantes. Lorsque cette nomenclature sera soigneusement établie, la lecture des manuscrits mayas deviendra plus facile et en même temps plus certaine.

M. de Rosny, ayant entrepris cette tâche difficile, expose aujourd'hui les résultats de ses premières recherches en commençant par les signes hiératiques des vingt jours du mois yucatèque. A autant de figures fournies par Landa, Brasseur de Bourbourg avait ajouté dix-neuf identifications tirées du manuscrit Troano. M. de Rosny a élevé ce nombre à cinquante-sept, soit soixante-dix-sept caractères pour vingt mots. C'est un contingent bien considérable et qui s'explique d'autant plus difficilement que les prétendues variantes d'un même signe sont empruntées à un seul manuscrit, le Codex Troano par exemple. Un tel relevé, d'après des textes différents, se comprendrait mieux et rendrait plutôt admissible la possibilité d'identification de plusieurs caractères.

Pour les signes hiératiques des dix-huit mois, celui de l'année et celui du cycle maya de cinquante-deux ans, M. de Rosny se contente de reproduire la liste donnée par Diego de Landa, en faisant remarquer que les signes des mois sont composés de plusieurs signes élémentaires. Au lieu de déterminer ces divers signes et de montrer leur valeur phonétique, l'auteur fait un court exposé de l'année yucatèque et reconnaît bien vite que le calendrier maya présente encore des difficultés très-grandes et presque insurmontables.

Quant au sens dans lequel l'écriture hiératique des Mayas doit être lue, M. de Rosny déclare aussi que, faute de données suffisantes à cet égard, il lui est difficile de formuler aujourd'hui une opinion certaine. D'ailleurs, la connaissance de cet ordre lui paraît être, pour le travail qui l'occupe, d'une importance tout à fait secondaire.

C'est ainsi qu'il passe à l'étude de l'iconographie américaine en général, pour laquelle il fait usage de la méthode de classement adoptée pour les signes de l'écriture hiéroglyphique égyptienne. Il examine successivement les représentations du *ciel*, du *soleil*, de la *lune*, de l'*étoile*, du *feu*, de l'*eau*, de la *terre* et des *animaux*. Là, son cadre s'élargit et embrasse le Yucatan et le Mexique plus particulièrement.

Tel est le résumé rapide de ce qui a paru du livre de Rosny. Lorsqu'il sera entièrement terminé, nous l'examinerons plus à fond et au point de vue critique. A. Siméon.

Œuvres complètes de Gringore, réunies pour la première fois par MM. A. de Montaiglon et J. de Rothschild. — Tome II. *Mystère inédit de saint Louis*. Paris, Paul Daffis, MDCCCLXXVII, in-12 de XXXIX-358 p. (*Bibliothèque elzévirienne.*) — Prix : 6 fr.

Le *Mystère de saint Louis* par Gringore, que vient de publier pour la première fois M. A. de Montaiglon, est un document curieux à plusieurs titres. Il ajoute une preuve à celles qu'on avait déjà de l'influence exercée par les confréries sur le développement du théâtre au moyen âge. Il nous offre, en outre, un exemple de ce genre de transition qui pouvait conduire du drame religieux au drame historique. C'est au théâtre du moyen âge que se rattache la pièce de Gringore, quoique représentée seulement, comme l'établit très-bien M. de Montaiglon, à la fin du règne de Louis XII, c'est-à-dire au XVIe siècle. Mais, pour l'histoire du théâtre, le moyen âge s'étend jusqu'à 1552. Le savant éditeur a établi aussi, avec la sagacité dont il est coutumier en pareille matière, la véritable destination de cette pièce. Elle fut composée à la requête des maîtres et gouverneurs de l'une des seize confréries parisiennes placées sous l'invocation de saint Louis, celle dans laquelle s'étaient réunies les deux communautés, distinctes d'ailleurs, des maçons et des charpentiers, et qui avait son siége dans la chapelle dite de Saint-Blaise et Saint-Louis, rue Galande. C'est dans le chœur de cette chapelle qu'étaient dressés les échafauds pour la représentation du mystère, le jour de la fête patronale. Cette représentation ne se fit pas en une fois, mais en neuf fois, correspondant aux neuf livres qui forment les divisions de la pièce de Gringore. Je ne trouve pas que chacune de ces neuf parties forme un tout aussi net et distinct que le dit M. de Montaiglon. Pour s'expliquer qu'un entr'acte d'une année ait pu avoir lieu entre chacune d'elles, il faut, je crois, admettre que l'histoire de saint Louis était connue des membres de la confrérie, était populaire parmi les maçons et les charpentiers de Paris, comme jadis les légendes d'Œdipe ou d'Agamemnon parmi les auditeurs du théâtre d'Athènes. En tout cas, la façon dont

est composé le drame de Gringore atteste un effort vers des procédés plus savants et plus artistiques, que ceux dont avaient généralement usé les auteurs des mystères, au siècle précédent, et notamment l'auteur d'un mystère de saint Louis publié par M. F. Michel pour le Roxburghe-Club de Londres, à un nombre d'exemplaires tellement restreint, qu'on peut le considérer comme encore inédit. Il ne paraît pas que Gringore ait connu cette pièce, que nous a conservée le manuscrit du fonds français 24331, à la Bibliothèque nationale. Il a composé la sienne d'après les *Chroniques de Saint-Denis :* M. de Montaiglon en donne des preuves convaincantes. Le drame de Gringore ne nous a non plus été conservé que dans un manuscrit, qui porte aujourd'hui le numéro 17511 du fonds français. Le savant éditeur en reproduisant cette copie, fort éloignée d'être parfaite, a corrigé un certain nombre de fautes de sens ou de mesure. Il aurait pu peut-être l'améliorer encore davantage. Le texte, précédé d'une préface riche en faits nouveaux et d'une érudition aussi abondante qu'ingénieuse, est suivi d'une liste des personnages du mystère, d'une autre liste des leçons du manuscrit corrigées par l'éditeur, d'un sommaire analytique et d'une liste des personnages du premier mystère de saint Louis. Le volume se termine par un petit poëme de Gringore, intitulé *l'Obstination des Suisses*, publié d'après l'édition gothique et d'après le manuscrit 1690 du fonds français. M. de Montaiglon aura désormais pour collaborateur, dans la publication des œuvres de Gringore, M. le baron James de Rothschild, qui vient également d'entreprendre la publication, à ses frais, du mystère du *Vieux Testament*. MARIUS SEPET.

Petite bibliothèque de luxe. — *Paul et Virginie*, préface de J. Claretie, eaux-fortes de Regamey, Paris, A. Quantin, 1878, in-8 de 249 p. — Prix : 10 fr. — *Adolphe*, préface de A.-F. Pons, eaux-fortes de Regamey. Paris, même éditeur, 1878, in-8 de 228 p.— Prix : 10 fr. — *L'Amour et Psyché*, gravures d'après Natoire, notice de A. Pons. Même éditeur, 1878, in-32 de 138 p. — Prix : 10 fr.

Il est un certain nombre, un petit nombre d'anciens romans qu'on relit avec un vif plaisir. Je viens de l'éprouver moi-même en recevant deux des délicieux volumes édités par Quantin. Cela a été une heureuse idée de publier les chefs-d'œuvre de ce genre littéraire à un prix relativement modéré et avec un luxe typographique qui leur assure une place d'honneur dans les bibliothèques. *Paul et Virginie* méritait d'ouvrir la marche. Du livre même, je n'ai rien à dire, il est dans toutes les mémoires, et son souvenir se lie aux plus douces émotions de la jeunesse. La nouvelle édition de ce roman au si long succès est précédée d'une étude très-intéressante dans laquelle

M. Claretie nous fait bien connaître Bernardin de Saint-Pierre ; mais le montre, non peut-être tel qu'on aimait à se le représenter, mais tel qu'il est.

Le roman de Bernardin de Saint-Pierre a été suivi d'un livre singulier, dont le succès fut d'abord très-vif, mais qui plus tard a été apprécié comme il méritait de l'être, d'*Adolphe*, de Benjamin Constant. On se rappelle le mot de ce juge qui demandait : Où est la femme ? M. Pons, dans une préface curieuse nous a montré, lui, les trois femmes qui eurent une si grande influence sur la vie de Benjamin Constant, Mme de Charrière, Mme de Stael, Mme Récamier ; on pourrait y ajouter encore la femme divorcée de Talma, cette Julie, dont Benjamin Constant a fait un portrait donné à la fin du volume. C'est surtout Mme de Charrière dont on retrouve des traces dans le roman d'*Adolphe*. On peut aisément la reconnaître dans Elénore. *Adolphe*, comme le dit M. Pons, est une impitoyable dissection du cœur humain, sans incidents romanesques, sans aventures, mais grandement intéressante comme étude psychologique et semée de pensées ingénieuses et même profondes. Ce livre a, certes, du mérite ; il offre une peinture saisissante des suites d'une liaison coupable et peut être régardé comme étant, en France, un des premiers modèles de ces études de sentiments, qui depuis ont été tant de fois exécutées et auxquelles se rattachent les *Confessions d'un enfant du siècle*. Des *fac-simile*, des eaux-fortes de Regamey — l'une d'elle est un peu risquée — ornent ces deux volumes admirablement imprimés. Ils sont les premiers d'une collection où paraîtront la *Princesse de Clèves*, le *Diable amoureux*, *Valérie*, et tant d'autres romans qui seront nouveaux pour bien des lecteurs.

A côté de ces romans français, la même imprimerie commence une autre collection de petits romans anciens et étrangers. Elle a débuté par le plus délicieux petit volume que puisse rêver un bibliophile. Ce petit chef-d'œuvre typographique contient l'*Amour et Psyché*, l'épisode si connu raconté par Apulée. Comme illustrations, on y voit huit charmantes vignettes d'après les tableaux en voussure dont Natoire a orné l'un des plafonds de l'hôtel Rohan-Soubise, aujourd'hui les Archives nationales. Ce volume se termine par des notices bibliographiques et artistiques rédigées avec soin par M. Pons.

TH. P.

Molière et Bourdaloue, par M. LOUIS VEUILLOT. Paris, Victor Palmé, 1877, gr. in-18 de 270 p. — Prix : 3 fr.

Molière et Bossuet, *réponse à M. Louis Veuillot*, par M. HENRI DE LAPOMMERAYE. Paris, Paul Ollendorff, 1877, gr. in-18 de 173 p. — Prix : 2 fr.

Étude sur Bourdaloue, par Frédéric Poulin, licencié ès lettres. Paris, Téqui, 1876, in-8 de 67 p. — Prix : 80 c.

Une étude sur Molière est toujours d'actualité ; il semble même que ce nom classique obtienne en ce moment un regain d'engouement. Le nouveau livre de M. Louis Veuillot est né d'une polémique commencée dans l'*Univers*, à propos d'une représentation du *Tartuffe* à Londres. L'idée même d'établir une comparaison entre Molière et Bourdaloue n'est pas de M. Veuillot : elle lui a été suggérée par certains parallèles audacieux où Bourdaloue se trouve être un plat courtisan et Molière un hardi réformateur des mœurs. Assez enclin aux vertes ripostes, le rédacteur de l'*Univers* a fait un livre de ces articles interrompus par les affaires quotidiennes. Il examine d'abord la vie privée de Molière, qui ne fut pas d'un moraliste, puis, sa vie publique, ouvertement protégée par la faveur royale. Quelle preuve de ce grand courage dont on lui fait une auréole Molière donnait-il quand il gagnait, à railler marquis et dévots, une pension du roi pour lui-même et le parrainage du roi pour son enfant? Quand Louis XIV faisait jouer le *Tartuffe* malgré Parlement et Archevêque? L'auteur, s'attaquant ensuite au théâtre lui-même et particulièrement à la comédie, démontre que celle-ci n'a pas droit à la devise qu'elle arbore : *Castigat ridendo mores.* Il n'a pas de peine à prouver que la comédie raille les ridicules plutôt que les vices, et ne corrige guère ni les uns ni les autres. Elle est plus puissante au mal qu'au bien, et l'usage qu'on en fait est généralement plutôt nuisible qu'utile ; c'est encore fort possible. On en pourrait dire autant de la musique et de la peinture, car le but immédiat de l'art n'est pas la prédication religieuse. Mais de ce que la comédie n'est pas d'une morale aussi sûre que le catéchisme, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être absolument condamnée. Et ici M. Veuillot, emporté par sa légitime indignation contre une mauvaise pièce, semble, par une trop grande généralisation, avoir dépassé la juste mesure. Il oppose l'enseignement du théâtre aux enseignements de la chaire ; en face de Molière, qui obtient et conserve la faveur du roi en flattant ses passions, il montre Bossuet et Bourdaloue qui ne craignent pas d'affronter sa toute-puissance en lui faisant publiquement de dures leçons. La vie du jésuite, sommairement racontée, n'offre pas les détails croustillants de celle du comédien ; c'est la vie d'un humble et saint religieux, qui ne s'est mêlé aux grands de ce monde que pour les entretenir des choses du ciel. Mais fallait-il, pour la glorification de l'orateur, verser tant de fiel sur les misères du poëte, et l'impitoyable satiriste n'oublie-t-il pas un peu trop que, même dans cette mort si triste de Molière, il y eut quelque chose de touchant et presque de chrétien ? Non, M. Veuillot n'éprouve pas un instant d'indulgente faiblesse devant ce pilori où il flagelle une de nos gloires

nationales. Puis vient une critique de *Tartuffe*, comme M. Veuillot sait en faire, pleine d'esprit mordant, de bon sens et de passion. La parole, laissée un instant au pauvre comique pour se défendre, est bientôt donnée à Bourdaloue pour l'accabler. Le *Misanthrope*, pris à partie, n'a pas beaucoup plus que *Tartuffe* à se louer de M. Veuillot, qui, s'obstinant à la recherche d'un type de parfait chrétien, ne le trouve pas plus dans Alceste ou dans Philinte, qu'il ne l'avait trouvé dans Orgon ou dans Cléante. Et pourtant n'est-ce pas se montrer bien exigeant que de condamner un poëte comique parce qu'il ne met pas de vrais saints en scène ? Ce serait encore ici le lieu de rappeler à M. Veuillot le mot de saint Paul : « *Non plus sapere quam oportet sapere ; sed sapere ad sobrietatem.* » Caractères ou situations, but ou moyens, ensemble ou détails, rien ne trouve grâce devant l'ardent critique, rien, si ce n'est le style. Cette langue du grand siècle, sobre, vigoureuse et de si bonne tenue, M. Veuillot est plus à même que personne de l'apprécier : il en a saisi le ton et la manière, il en a surpris les secrets et a su les approprier à son usage. Il semble presque, en le lisant, que dans cette querelle à la fois morale et littéraire, juge et partie appartiennent à la même époque.

— Une attaque si vive provoquait la réplique : une polémique s'est engagée dans les journaux et même dans les revues. Un agréable conférencier, M. de Lapommeraye, a pris la plume pour défendre Molière par une petite brochure qu'il a intitulée : *Molière et Bossuet*. Selon lui — et la thèse n'est pas neuve — *Tartuffe* ne ridiculise que les faux dévots, ce dont une piété bien entendue devrait lui savoir gré. Malheureusement, vrais ou faux dévots sont unanimes à se plaindre de cette comédie, comme M. de Lapommeraye en convient, et M. de Lapommeraye, bien que le baptême l'ait fait enfant de l'Église, s'il faut l'en croire, ne semble pas un juge suffisamment informé des questions religieuses pour casser cet arrêt de sa propre autorité. Le fait brutal est là, plus fort que les apologies et les commentaires : depuis deux cents ans, *Tartuffe* réjouit l'impiété et afflige la dévotion, résultat dont Molière ne pourrait être innocenté que par une accusation d'impardonnable maladresse.

La condamnation du théâtre par M. Veuillot était trop absolue pour n'être pas relevée. Sans discuter, sans opposer à Bossuet un théologien moins sévère, M. de Lapommeraye se contente de citer l'opinion de M. Dumas, de M. de Girardin, de Georges Sand et même celle de M. Vacquerie : « Le théâtre, c'est le Golgotha de l'idée ! » Si le théâtre n'a pas d'autres moyens de défense, le rigorisme de Bossuet ne semblera plus exagéré à personne. Cependant, n'étant sans doute pas pleinement satisfait de sa démonstration, l'auteur y revient plus tard avec ses propres arguments. « Je n'hésite pas à déclarer,

dit-il, que Corneille, Racine et Molière ont plus fait et font plus pour la moralisation que Bossuet, Bourdaloue et Massillon. » La raison qu'il en donne est que ceux-ci sont peu lus, ce qui ne prouve pas l'influence moralisatrice de ceux-là. Bossuet. Bourdaloue et Massillon n'ont même pas converti le dix-septième siècle, ajoute-t-il : « le carnaval impie de la Régence suit les retraites prêchées par tous ces célèbres apôtres. » La Régence a suivi d'aussi près l'œuvre de moralisation accomplie par Corneille, Racine et Molière ; M. de Lapommeraye semble l'oublier. Mais il ne l'oublie pas : le dix-huitième siècle n'est un carnaval impie que par rapport aux prédications infructueuses des orateurs sacrés du siècle précédent, si l'on considère l'influence du théâtre, c'est, au contraire, paraît-il, une époque de moralisation brillante. « La chaire comique a plus d'efficace, et ce que Voltaire eût... affirmé... c'est le bénéfice que la philosophie tira de la prédication dramatique. Avec ses tragédies, mortes aujourd'hui, Voltaire a plus conquis de lecteurs à l'Encyclopédie que tous les prêtres n'ont ramené d'enfants prodigues au pape... » Le degré de moralisation se mesurant au nombre des lecteurs de l'Encyclopédie, voilà une trouvaille. Celle-ci n'est pas moins précieuse : « Molière, Messieurs, a tout simplement sauvé cette chose sainte qui s'appelle : LA FAMILLE... » Si la thèse de M. de Lapommeraye est mauvaise, si ses arguments sont faibles, sa brochure contient pourtant çà et là quelques bonnes pages, réfutations faciles d'exagérations évidentes; il a trouvé là sa meilleure ressource.

— Venant de parler de Bourdaloue, je puis ajouter ici un mot d'une courte étude sur cet orateur, publiée, l'année dernière, par M. Poulin. Dans son avant-propos, l'auteur définit ainsi son objet et annonce ses divisions : « Après un premier chapitre consacré à étudier *Bourdaloue lui-même*, tel que ses œuvres nous le laissent entrevoir, nous essayerons d'indiquer les *caractères généraux de son éloquence*. Puis, dans deux autres chapitres, nous établirons qu'il fut un maître dans l'enseignement *dogmatique*, aussi bien que dans l'enseignement *moral*. Cela nous amènera à constater ce qu'il y a de *pratique* dans le *but* qu'il se propose, et à caractériser la *méthode* qu'il emploie pour atteindre ce but. » Mais ce que l'auteur n'annonce pas, c'est la connaissance intime qu'il a de son sujet et le soin avec lequel son travail est exécuté. Analyses, appréciations, comparaisons, anecdotes, rien ne manque de ce qui peut renseigner le lecteur ou raviver son intérêt: tout est sommairement indiqué. L'auteur se meut à l'aise dans ce cadre si limité. Ce qu'on ne peut que regretter, car peut-être, s'il se fût trouvé plus gêné pour les développements nécessaires à son vaste sujet, aurait-il pensé à se charger de cette édition historique de Bourdaloue que lui-même réclame quelque part. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Nouveaux Samedis, par A. de Pontmartin. Quinzième série. Paris, Calmann, Lévy, 1878, in-18 j. de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Nouveaux Samedis* ne le cèdent à leurs aînés ni en variété attrayante, ni en sûreté de vues critiques, ni en finesse de pensée, ni en élégance de forme. Il y a des pages sur Philarète Chasles qui sont tout une révélation. M. de Pontmartin nous montre ce *déclassé* de première *classe* en flagrant délit de plagiat, enlevant au *Journal des Débats* un article spirituel sans plus de scrupules que n'en mettaient les corsaires des États barbaresques à enlever les femmes de Leucate, d'Agde ou de Maguelonne. Ce qui n'empêche pas M. de Pontmartin de faire ressortir les brillantes qualités littéraires qui distinguaient Philarète Chasles. Il y a aussi, dans ces *Nouveaux Samedis*, des pages ravissantes sur l'auteur de la *Fille d'Eschyle*, Autran, le grand poëte marseillais, un phocéen moderne, fils de Sophocle et de Lamartine. Il y a, pareillement, des pages touchantes sur Marie-Antoinette : les panégyristes de l'infortunée reine de France y sont loués, en excellents termes, de leur dévouement et de leur généreux amour de la vérité; les lâches calomniateurs de la fille de Marie-Thérèse y sont fustigés d'importance. — Signalons, dans un autre ordre d'idées : une étude sur Venise, où revit le pinceau magique de Charles Yriarte; un portrait de Daniel Stern (seconde manière); un très-rigoureux jugement (trop rigoureux peut-être) sur le poëte des *Nuits*, Alfred de Musset; des articles du plus piquant intérêt sur Émile Zola et le réalisme bestial, sur Mario Uchard, Jules Claretie, Gustave Claudin, André Theuriet, Ernest Daudet et les Erckman-Chatrian et les romans soi-disant nationaux qui représentent la littérature d'un parti dont M. Gambetta représente l'éloquence. Mais, à notre sens, les pages les mieux réussies des *Nouveaux Samedis* sont une sorte de récit anecdotique et biographique dans lequel M. de Pontmartin raconte ses relations avec Buloz et la *Revue des Deux Mondes*. C'est écrit à l'emporte-pièce. Mentionnons enfin la mordante critique de l'ennuyeux drame posthume de M. Charles de Rémusat, intitulé : *Abélard*, et une nouvelle étude sur Xavier Doudan, ce « libre-penseur du grand monde » qui n'a eu que la peine de mourir pour devenir célèbre. En résumé, les écrivains qui voudront plus tard écrire l'histoire du mouvement intellectuel français dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle n'auront qu'à se baisser et qu'à prendre. Les *Nouveaux Samedis* leur faciliteront singulièrement la besogne.

Firmin Boissin.

Correspondance de Jules Janin, publiée par M. de la Fizelière, avec le concours de M. Clément Janin. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, gr. in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on a lu les œuvres d'un écrivain éminent, on ressent le désir très-naturel de connaître leur auteur. Rien ne peut mieux aider à la satisfaction de cette curiosité que sa correspondance; c'est là que, sans préoccupation du libraire et du public, il se peint tel qu'il est et bien mieux qu'il ne le ferait dans des mémoires composés avec une certaine prétention littéraire. La correspondance de J. Janin sera donc très-bien accueillie du public intelligent qui, si longtemps, a lu avec empressement les feuilletons de l'aimable critique et qui a conservé le souvenir de quelques-uns de ses livres. Au reste, le style de J. Janin dans ses lettres ne diffère pas sensiblement de son style comme auteur. L'inépuisable feuilletoniste avait un esprit — si l'on peut allier ces mots — naturellement un peu prétentieux. Ses lettres ne seront donc pas citées, peut-être, comme des modèles épistolaires, parce qu'elles ont, ou plutôt, semblent avoir un certain apprêt. Elles ne contiennent point d'anecdotes contemporaines, elles n'offrent guère de reflets des événements politiques, et cependant, on les lit avec un grand plaisir, parce qu'elles mettent en rapport avec un esprit ingénieux et avec un caractère honnête, elles font aimer et estimer celui qui les a écrites. La première de ces lettres est de 1824, la dernière de 1873. Toute la vie littéraire de J. Janin est comprise entre ces deux dates, et entre ces deux dates se groupent une foule de souvenirs, de noms connus à titres divers, qui font revivre le lecteur dans une longue période de ce siècle. Toutefois, nous l'avons déjà laissé entendre, l'histoire n'aura pas à chercher beaucoup de renseignements dans cette correspondance : Janin vivait trop dans sa bibliothèque pour s'enquérir beaucoup de ce qui se passait au dehors. Cependant, il ressentit vivement le contre-coup du Deux-Décembre, tout en comprenant mieux que ne le feraient ses successeurs actuels au *Journal des Débats*, ce qui avait favorisé l'établissement de l'Empire. Dans une lettre à M. de Lacretelle, l'historien, Janin raconte comment il revit, en 1851, Lamartine en présence de qui il ne s'était plus trouvé depuis le 1er mars 1848, où le poëte s'écriait sous un ciel splendide : « Je vous fais quelque chose de plus beau que le soleil. » Lamartine se montra d'abord, à l'égard de Janin, réservé et froid; il semblait lui garder rancune des malheurs dans lesquels il nous avait jetés. Cette lettre de Janin m'en a rappelé une de Lamartine lui-même, lettre bonne à citer et à méditer, où il écrivait : « Nous avons péché par excès de liberté (je dis nous et non pas moi), en 1848. La démagogie, qui se repent aujourd'hui, a amené cet inévitable châtiment, le despotisme. » (*Correspondance*, t. VI, p. 448.)

J. Janin eût voulu, au prix de dix ans de sa vie (p. 117), que Lamartine et M. V. Hugo fussent restés les *témoins affligés de grandes et inutiles émeutes.* » Qu'eût dit J. Janin, s'il eût vécu jusqu'à nos jours? Mais il en vit bien assez, car il vécut jusqu'en 1874, et trembla pour sa chère bibliothèque, menacée par les communards.

Ce recueil de lettres est impossible à analyser; il faudrait, pour en donner une idée, en extraire quantité de jolis passages, et la place me manque ; mais je crois, par ma propre expérience, qu'on lira avec intérêt tout ce charmant volume, où le traducteur d'Horace montre plus d'une fois la douce philosophie de son poëte bien-aimé.

Une remarque bien minutieuse (p. 44) : J. Janin parle d'un *hasard providentiel;* s'il eût corrigé l'épreuve de sa lettre, il n'eût certainement pas laissé accouplés ces deux mots contradictoires. C'est là une manière de dire que l'on emploie un peu trop souvent, mais il ne faudrait pas pouvoir s'autoriser de l'exemple de J. Janin.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Die Zeit des Ignatius und die Chronologie der antiochenischen Bischöfe bis Tyrannus. (*De l'époque de saint Ignace et de la chronologie des évêques d'Antioche jusqu'à Tyrannus.*) Nach Julius Africanicus und den späteren Historikern. Nebst eine Untersuchung über die Verbreitung der Passio S. Polycarpi im Abendlande. Von ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1878, in-12 de IV et 92 p.

La question de la personne et des lettres de saint Ignace d'Antioche passionne une partie du monde savant en Allemagne. Cet illustre martyr, l'un des premiers écrivains ecclésiastiques, nous fournit des témoignages sur quelques-uns des dogmes et des institutions principales de l'Église. De là son importance et les batailles qui se livrent autour de son nom. Parmi les difficultés qu'on soulève contre l'authenticité de ses lettres, il en est qui sont tirées de difficultés chronologiques. Ce sont celles que se propose de résoudre M. Adolphe Harnack, l'un des savants éditeurs des Pères apostoliques.

Aucune objection sérieuse, dit-il, n'a été élevée jusqu'ici contre l'authenticité de la tradition d'après laquelle un évêque d'Antioche, nommé Ignace, fut condamné au deuxième siècle de l'ère chrétienne au supplice des bêtes et dût être conduit à Rome pour y subir la mort. Les difficultés imaginées par Néander d'abord, et depuis par Volkmar ne méritent pas qu'on s'y arrête. Elles sont toutes sans force

contre le fait que les sept lettres qui portent le nom de saint Ignace sont antérieures à l'époque où vivait saint Irénée. L'éditeur des *lettres* de saint Ignace, M. Zahn, a très-bien montré dans son livre *Ignace d'Antioche* (1873), que les lettres elles-mêmes ne contiennent rien qu'on puisse alléguer avec raison contre leur authenticité. Quant à la difficulté chronologique du martyre de saint Ignace, M. Harnack arrive aux conclusions suivantes. Les dates fournies par Eusèbe, dans sa Chronique, sont empruntées à Jules Africain. Celui-ci avait donné les dates par olympiades, manière de compter qui manque de précision, quand on veut les traduire en années ordinaires, sans renseignements suffisants. Mais, ce qui est bien plus grave, d'après M. Harnack, la chronologie de Jules Africain est artificielle et, par conséquent, ne mérite pas confiance. Il résulte de là que les objections tirées de cette chronologie contre l'histoire de saint Ignace sont sans fondement. L'auteur s'efforce d'établir ses conclusions par une foule de considérations et de rapprochements très-ingénieux, qui montrent sa connaissance profonde de l'antiquité chrétienne. G. K.

Le Révérend Père de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. *Sa vie*, par le P. Alexandre de Gabriac, de la même Compagnie, avec un choix d'opuscules et de lettres. Tome II. *Opuscules et lettres*. Paris, Baltenweck, 1878, in-18 j. de x-595 p. — Prix : 4 fr.

Dans le premier volume de son ouvrage (t. XX, p. 418), le P. de Gabriac a raconté la vie du P. de Ponlevoy et nous a fait pénétrer dans le secret de cette grande âme par la publication de nombreux fragments de ses écrits. Ici, l'historien s'efface complètement; il devient simple éditeur d'œuvres laborieusement et pieusement recueillies, disposées dans le meilleur ordre et choisies avec un grand discernement. Ce sont des œuvres ascétiques : des ébauches de méditations, des canevas de sermons et de retraites, des avis spirituels, des pensées jetées sur le papier. Ces fragments sont réunis sous le titre de « Mystères » et ont pour objet général les fêtes que l'Église célèbre de la Toussaint au Carême, le Carême et la Passion, Pâques et la Pentecôte, et différentes dévotions. Viennent ensuite l'abrégé d'une retraite sur le Courage, un sermon sur le Mélange des bons et des méchants, et une réimpression de l'intéressante et édifiante notice sur Mme de Saisseval, femme toute dévouée au bien, l'un des soutiens de la belle œuvre des Enfants délaissés, qui a fourni pendant la Commune un si providentiel secours aux otages. A la fin sont les lettres : la correspondance avec la comtesse Chrapowiska, morte en 1876, avec Mme Whately, protestante convertie, dont il est parlé dans la *Vie;* avec M. Antoine de Latour, le traducteur de Silvio Pellico,

avec sa femme et différentes autres personnes. Ces lettres sont suivies de fragments de correspondances qu'il était impossible ou inutile de reproduire intégralement et qui sont classés suivant leurs sujets : La Paix. Moyens de conserver la paix. — Croix. — Vertus. — Devoirs. — Dévotions.

Il nous est difficile de donner autre chose qu'une table des matières. Cette indication suffira à tous ceux qui connaissent le P. de Ponlevoy par ce qu'ils ont déjà lu de lui et pour lesquels notre appréciation aurait peu de portée. Il est, du reste, assez embarrassant de juger sommairement un ensemble d'œuvres aussi variées et traitées si inégalement. On voit qu'elles émanent d'un penseur ; elles font réfléchir et demandent à être méditées. Tous les mots portent; rien n'est sacrifié à l'agrément; tout est pour l'utile. Le P. de Ponlevoy a uniquement cherché le bien et il a trouvé le reste par surcroît. Il donne là une nourriture substantielle et fortifiante dont nous dirons volontiers : Goûtez et voyez. Quant à sa doctrine, quant à ses conseils, il serait puéril à nous d'en donner notre avis. Que de belles pensées on pourrait citer, exprimées dans une formule simple, nette, vive, concise qui frappe l'esprit et se grave dans la mémoire. « Plus vous donnerez de bonheur, plus vous en aurez; plus vous ferez de bien, plus vous en recevrez (419). » — « Dieu frappe pour toucher, blesse pour guérir, mortifie pour vivifier (138). » — « Il y a des choses que je pense savoir, et que pourtant je ne sais pas ; il y a des choses que je sais et que j'oublie ; il y a des choses que je n'oublie pas, mais que je ne veux pas. Afin d'apprendre ce que je pense savoir sans le savoir, je dois écouter. Afin de retenir ce que j'oublie, après avoir entendu, je dois réfléchir. Afin de vouloir, enfin, je dois prier; la prière est l'auxiliaire de la parole (134). » Dans les lettres, quelle délicatesse de sentiments, quelle finesse d'expression, quelle générosité. Plusieurs contiennent des allusions aux derniers événements. « La justice d'en haut, » dit-il, à propos de la Commune, « n'a qu'à laisser faire, l'iniquité s'exécute elle-même (482). » Après avoir parlé de toutes ses douleurs dans ces tristes jours : « Et cependant, soyons debout, nous avons des martyrs de plus (484) ! »

René de Saint-Mauris.

Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie, par l'abbé J.-J.-L. Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne. Paris, Ernest Leroux, 1878, in-8 de 160 p. accompagné de 8 planches. — Prix : 6 fr.

Après avoir rappelé les colonies fondées par les Phéniciens en Afrique et en Espagne, l'auteur s'arrête successivement à Pyrène ou

Illiberris, Ruscino ou Ruscinus, Narbonne, Heraclea, Nemausus, Heraclea-Caccabaria, Alonis, l'Argentière, Beritini, Portus Herculis Monœci et Portus Herculis. M. l'abbé Bargès décrit chacune de ces villes, donne leur emplacement, explique l'origine de leur nom. C'est à tort qu'on cherche l'étymologie de ces mots dans le grec ou le latin, c'est au phénicien qu'il faut remonter. Ainsi on explique généralement Monaco par μόνος οἶκος, demeure solitaire. Pour arriver à la véritable étymologie, il faut avoir recours à l'hébreu et au phénicien Ménith, *quietem dantem*, qui donne la tranquillité, en remarquant que le C des Latins et le K des Grecs correspond au Heth des alphabets hébreu, chaldaïque, syriaque et phénicien. La partie la plus intéressante de ce mémoire est ce que l'auteur dit de Marseille. S'appuyant sur les nombreux monuments retrouvés dans cette ville, notamment un autel de Baal et la grande inscription phénicienne remise au jour en 1845, M. l'abbé Bargès établit que les Phocéens ne furent pas les premiers habitants de Massalia, ni ses véritables fondateurs, mais qu'il faut reporter la fondation de cette ville à deux siècles auparavant. L'auteur explique le nom de Massalia par un mot d'origine celtique, mas (C. Manere); le nom de cette ville signifie dès lors résidence des Salyens. — L'ouvrage se termine par un chapitre fort intéressant sur le commerce des Phéniciens et des Carthaginois avec les habitants de la Celtoligurie. ARMAND GASQUY.

Histoire de la civilisation hellénique, par M. PAPARRIGOPOULO, professeur à l'Université d'Athènes. Paris, Hachette, 1878. in-8 de 470 p. — Prix: 7 fr. 50.

Ce volume est le produit d'une étude de trente ans et le résumé d'un grand travail qui n'a été publié qu'en grec. L'auteur se propose de montrer l'influence de l'esprit grec sur la civilisation. On croit généralement que l'histoire grecque finit à la bataille de Chéronée. La race grecque n'a jamais cessé de marquer dans l'histoire. Mais jusqu'ici elle n'a pas eu d'historien national; on l'a jugée sévèrement et, pour ainsi dire, par contumace.

Le premier chapitre est consacré aux temps primitifs, aux constitutions d'Athènes et de Sparte. L'auteur donne la supériorité à Athènes sur Sparte. Le génie attique est pour lui la plus haute expression de l'esprit grec. — Supprimez Athènes de l'histoire, dit-il, la splendeur de la Grèce est obscurcie, l'humanité recule. Supprimez Sparte la Dorienne, le nom des Hellènes ne perd rien de son éclat. Les vertus guerrières, ces vertus maîtresses de Lacédémone n'ont pas même été célébrées par les Spartiates; c'est Hérodote, presqu'un Ionien, ce sont les Athéniens Thucydide et Xénophon qui les rappellent au souvenir de la postérité.

La lutte pour l'hégémonie avait livré la Grèce à Philippe; les divisions qui suivirent la mort d'Alexandre préparèrent la domination romaine. Mais, suivant l'expression d'Horace, les vaincus triomphaient de leurs vainqueurs, le génie latin se transforma au contact du génie grec. Le sol de la Grèce fut souvent foulé par les armées étrangères, mais son esprit survit à toutes les ruines et s'empare de tout ce qui cherche à l'étouffer. Le christianisme fit d'abord la guerre aux idées grecques. Dans son discours contre les idoles, qu'il intitule Discours contre les Hellènes, l'évêque d'Alexandrie, Athanase, couvrait leur science de railleries. Clément d'Alexandrie et Justin montraient, au contraire, qu'une alliance était possible entre le monde chrétien et l'hellénisme. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile protestent contre Julien qui veut interdire aux chrétiens les lettres grecques, et font bientôt dans leurs discours revivre l'éloquence antique. Les dogmes de la nouvelle religion se fixent au sein de l'Empire grec, c'est à Constantinople que s'écrit le *Credo*. Si, par leur esprit d'investigation, les Grecs provoquaient les hérésies, ils fournissaient en même temps ceux qui devaient les combattre avec éclat. Justinien essaya vainement de faire revivre à Constantinople le monde romain. Il reconnaissait bientôt lui-même dans ses Novelles que le grec était la langue de la majorité des habitants de l'empire et il cédait lui-même à l'influence grecque. Bâtie par un empereur qui prétendait représenter en Orient le monde romain, Sainte-Sophie devint le principal symbole de l'hellénisme au moyen âge.

Le professeur d'histoire s'attache à faire voir que la période connue sous le nom de Bas-Empire ne mérite pas le mépris où on la tient généralement. Il nous montre l'activité qui règne alors dans l'Orient, il nous fait assister aux disputes religieuses, aux luttes des iconolâtres et des iconoclastes. Au milieu de ces ténèbres, l'esprit grec se dégage et inspire de grands hommes. Démosthènes n'aurait pas renié l'apôtre Paul ou Chrysostome, de même qu'Aristophane aurait trouvé un digne successeur dans Lucien, et Socrate dans Épictète. Peut-être même Agésilas aurait reconnu des émules dans Héraclius et Basile II. M. Paparrigopoulo se montre sévère pour les croisades, entreprises, suivant lui, pour soumettre l'église de Constantinople à celle de Rome. L'empire latin substitué pour quelques années (1204-1261) à l'Empire grec fut une faute politique. Les Turcs allaient se jeter sur Constantinople affaiblie et menacer toute l'Europe.

Sous la domination ottomane, on vit les deux races, celle des oppresseurs et celle des opprimés, rester toujours séparées, ne se mêler en rien : les Grecs, comme les Slaves, n'acceptèrent qu'en frémissant un joug insupportable. Les Turcs furent les seuls vainqueurs que les Grecs ne gagnèrent point à leur civilisation. La guerre de l'indépen-

dance constitua un état insuffisant dans la pensée de l'auteur. De tristes réflexions terminent son ouvrage. Il se plaint de l'Europe qui a permis aux Slaves de s'affranchir peu à peu du joug des Turcs et qui ne favorise pas de même l'émancipation des Grecs.

Le livre de M. Paparrigopoulo se recommande par des vues larges et nouvelles, un style élégant, une conviction éloquente. Si nous pouvons reprocher à l'auteur quelque aveuglement dans son patriotisme enthousiaste, s'il n'a pas la force de reconnaître que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas les véritables héritiers de leurs ancêtres de l'antiquité, sachons du moins gré au professeur de nous avoir montré dans son ensemble le développement de la civilisation hellénique et de nous avoir rappelé qu'Athènes a été l'éducatrice du genre humain suivant le titre que Cicéron se plaisait à donner à cette ville.

ARMAND GASQUY.

Le Livre d'or français. *La Mission de Jeanne d'Arc*, par FRÉDÉRIC GODEFROY, lauréat de l'Académie. Ouvrage illustré d'un portrait inédit de la Pucelle en chromolithographie, de quatorze encadrements sur teinte et quatorze compositions originales imprimées en camaïeu de Claudius Cappori-Puche. Paris, Ph. Reichel, 1878, gr. in-8 de XII-391 p. — Prix : 40 fr.

Pour s'être fait désirer, le volume que nous annonçons, n'en recevra pas moins bon accueil : attendu pour les étrennes, il ne lui manque que le mérite de l'opportunité, trop recherché de nos jours. M. Godefroy ne prétend pas donner une œuvre originale, une étude de première main. « Notre intention, dit-il, n'est pas de refaire dans tous ses détails la vie de Jeanne d'Arc... Nous voulons surtout, en utilisant ce qui a été publié de meilleur sur l'héroïne française, caractériser sa mission religieuse et patriotique et solidement établir qu'elle fut une vraie sainte. » C'est donc un travail de vulgarisation, tendant à faire pénétrer parmi le public lettré, mais non érudit, les véritables notions sur la vie et la mission de Jeanne d'Arc. L'auteur expose cette vie merveilleuse dans un récit intéressant, coupé par des divisions bien claires, embrassant toutes les périodes de sa durée : naissance, vocation, voyages, entrée à Orléans, campagne de la Loire, sacre du roi, siége de Compiègne, captivité, procès, condamnation, réhabilitation, etc., écrit sous l'inspiration du patriotisme le plus ardent et des sentiments religieux les plus accentués. Nous ne le suivrons pas dans sa narration, dont les éléments lui sont fournis par nos meilleurs historiens et par les panégyristes de la Pucelle, aux fêtes du 8 mai à Orléans. Nous devons surtout faire ressortir le cachet particulier de son livre, qui est de montrer la sainteté de la vierge lorraine, caractère que l'Église ne lui a pas encore re-

connu; mais on sait que la cause de sa béatification est introduite devant le Saint-Siége, et M. Godefroy s'en fait l'avocat éloquent et convaincu. Il montre qu'elle a accompli une mission divine, qu'elle a prophétisé, qu'elle a opéré des miracles, qu'elle a subi la mort des martyrs. Ce n'est pas seulement de la sympathie et de l'admiration qu'il nous inspire pour Jeanne d'Arc, ce sont des sentiments de profonde vénération.

Nous ferons suivre nos éloges de quelques critiques. N'y aurait-il pas certains détails qu'on aurait pu atténuer sinon supprimer dans un volume appelé à figurer avec honneur sur la table du salon (p. 42, 196, 369, 384). Nous sommes tout disposé à nous ranger à l'opinion de M. Godefroy sur l'unité de la mission de Jeanne d'Arc et son entier accomplissement,mais nous craignons que les raisons qu'il donne et que la manière dont il les présente ne convainque pas le lecteur un peu récalcitrant. Il énumère, dans un chapitre intitulé « Jeanne d'Arc devant la postérité, » les principaux monuments élevés à l'honneur de la Pucelle par les écrivains et les artistes : nous nous permettons de le trouver trop élogieux pour M. Henri Martin, et de lui reprocher d'avoir donné la tournure affirmative à des faits présentés sous forme dubitative dans un travail de M. de Puymaigre dont il s'est inspiré.

Les éditeurs, compositeurs, artistes et graveurs ont droit à une part d'éloges pour le goût et la beauté des illustrations, l'harmonie et la netteté de la composition qui ajoutent beaucoup au prix de cette œuvre. Notre critique artistique ne serait pas d'un assez grand poids pour qu'il y ait aucun inconvénient à la supprimer; ainsi, sans contester en rien la valeur des compositions originales de M. Cappori, reproduites en tête de chaque chapitre et se rapportant toutes à quelque trait de la vie de Jeanne d'Arc, nous exprimons seulement le regret que l'éditeur se soit écarté de la voie où l'on est si heureusement entré de nos jours et qu'il ait laissé à la fantaisie, si artistique qu'elle soit, l'illustration d'une œuvre qui devrait surtout consister en reproduction de monuments historiques.

René de Saint-Mauris.

Études sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789, par Ad. Vuitry, de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-8 de xii-540 p.— Prix : 10 fr.

Des deux études qui composent ce livre, la première, celle qui traite des anciens impôts romains dans la Gaule, du sixième au dixième siècle, et de leur transformation en redevances féodales, est déjà connue des lecteurs du *Polybiblion*. L'auteur en avait fait l'objet, en 1874, d'une publication spéciale et nous nous étions empressé dès lors

de la signaler à leur attention (t. XI, p. 14). Nous nous bornerons aujourd'hui à rappeler son titre pour nous occuper particulièrement de la seconde. Aussi bien, est-elle à tous égards la plus considérable. Elle est consacrée au régime financier de la monarchie féodale depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe le Bel.

A toutes les époques, l'examen sérieux des institutions financières d'un pays ne peut se séparer de la connaissance de son état social.

Vraie, au point de vue le plus général, cette observation se trouve d'une exactitude plus rigoureuse encore quand on l'applique à l'époque féodale, qui a pour caractères distinctifs la fusion de la souveraineté et de la propriété, l'attribution au propriétaire du sol, sur les habitants de ce sol, de tous ou de presque tous les droits qui ne sont exercés aujourd'hui que par le gouvernement. M. Vuitry a donc jugé, et avec raison, qu'il convenait de commencer par initier au moins sommairement ses lecteurs à ce qu'était la féodalité. *La condition des personnes et la condition des terres*, *le Pouvoir seigneurial*, *le Pouvoir royal* font l'objet des trois premiers chapitres, dont le savant et consciencieux auteur a su puiser les éléments aux sources les plus autorisées. Abordant ensuite son sujet principal, il constate que, aux onzième, douzième et treizième siècles, le revenu des rois provint presque exclusivement de leur domaine, formé tant des terres dont ils avaient la propriété, que des droits féodaux de toute nature appartenant à la couronne. L'étendue du domaine royal, la nature et l'importance de ses recettes ainsi que leur administration constituèrent tout le système financier de l'époque, de même que l'accroissement de ce domaine en fut le fait le plus considérable, le seul à peu près qui mérite d'être signalé. En 987, les territoires dont Hugues Capet avait la possession directe, ne comprenaient que seize prévôtés groupées autour de la capitale ; à la mort de Philippe le Hardi, le nombre des prévôtés s'élevait à deux cent soixante-trois, répandues des rives de la Manche à celles de la Méditerranée, des bords de l'Océan presque au pied des Vosges. M. Vuitry n'a pas reculé devant l'entreprise ardue de rechercher et d'indiquer, règne par règne, les annexions de fiefs et de seigneuries, les extensions de suzeraineté que les conquêtes, les confiscations, les traités, les contrats, les conventions matrimoniales assurèrent à la couronne et qui, sur la fin du treizième siècle, avaient comme reconstitué l'unité territoriale de la France. Cette partie du livre est, à notre sens, la plus neuve en même temps que la plus complète. L'énumération détaillée des redevances, droits, taxes, perceptions de toute espèce, composant les revenus tant ordinaires qu'extraordinaires du trésor royal, forme le sujet du chapitre v. Le chapitre suivant est consacré aux monnaies, à leur fabrication et à leur administration.

Enfin, dans les trois derniers chapitres, l'auteur étudie le budget de la royauté féodale et arrive à cette conclusion que, tandis que de 987 à 1285 tous ses pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, militaire même s'étaient accrus au point qu'elle jouissait à ces divers égards d'une suprématie désormais incontestée, la situation fiscale seule ne s'était pas sensiblement modifiée et qu'il n'existait pas encore de dépenses générales, de grands services publics, non plus que de contributions destinées à y faire face.

M. Vuitry a pris soin de caractériser et de définir lui-même le but qu'il s'est proposé. Dans la période reculée, qu'embrasse son premier volume et qu'il considère comme appartenant à l'archéologie plus encore qu'à l'histoire, il n'a pas eu la pensée de compléter ni de rectifier les travaux de l'érudition moderne ; ce qu'il a voulu, c'est exposer d'après ces travaux les origines, la formation, les développements de notre régime financier, et chercher à dégager des résultats acquis les principes de ce régime. La haute compétence administrative du savant membre de l'Institut, les qualités de son esprit précis à la fois et méthodique le disposaient plus que tout autre à cette œuvre difficile de synthèse, dans laquelle il nous semble avoir pleinement réussi.

Comte de Luçay.

Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne, publiées sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, par l'abbé A. Hanauer. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1876-1878, 2 vol. in-8 de 596 et 616 p. — Prix : 18 fr.

M. l'abbé Hanauer, déjà connu par plusieurs ouvrages considérables sur l'histoire d'Alsace, dont l'un a été couronné en 1865 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de terminer un livre qui offre un grand intérêt aux numismatistes et aux économistes.

Le premier volume est consacré à l'histoire des monnaies ; le second aux denrées et aux salaires ; l'un touche surtout à la numismatique, l'autre à l'économie politique.

Il serait difficile de faire un ouvrage plus complet sur l'histoire de la monnaie en Alsace, principalement sur les pièces émises à Strasbourg et à Bâle. M. l'abbé Hanauer dit quelque part que personne ne tentera de refaire son livre et j'estime qu'il a raison. Il ne manque plus que de voir un numismatiste décrire dans un recueil spécial toutes les monnaies qui se rattachent à l'œuvre du savant et infatigable abbé. Nous croyons savoir que l'auteur de cet ouvrage supplémentaire n'est plus à chercher.

Après avoir exposé dans un premier chapitre les notions théoriques indispensables au lecteur et les procédés usités pour déterminer la valeur des monnaies, l'auteur fait un rapide mais complet résumé his-

torique des ateliers alsaciens et de celui de Bâle ; il consacre ensuite un chapitre au personnel préposé à la fabrication, d'abord les monnayeurs, puis à la cour française des monnaies. Je ne crains pas de dire que ce chapitre est un des plus intéressants dans son genre; il fait connaître clairement l'organisation de cette puissante corporation qui disparaît en fait, en 1437, minée par les magistrats municipaux de Strasbourg. — La production des métaux précieux, qui comprend l'histoire des mines d'Alsace, le change et le commerce de ces métaux; la fabrication et le rendage ; la valeur des monnaies d'Alsace et de celles qui étaient reçues dans la province forment autant de questions traitées chacune dans un chapitre spécial avec un véritable luxe de recherches et d'érudition. Le premier volume est terminé par l'histoire des taux de l'intérêt et des banques sous le titre général de *Capital.*

Le second volume est un vaste recueil économique, une statistique de tout ce qui s'échange contre une somme d'argent : les denrées alimentaires, l'éclairage, les vêtements, le bâtiment, les salaires, etc., surtout à dater du quinzième siècle jusqu'à l'époque moderne. M. l'abbé Hanauer a très-judicieusement commencé son enquête par la réduction, suivant le système métrique, de toutes les anciennes mesures de l'Alsace. Et remarquons que nous ne sommes pas ici en présence d'une série de tableaux, d'une sèche énumération; l'auteur a su rendre lisible cette effrayante collection de textes et de citations en faisant sobrement, mais cependant d'une manière complète, l'histoire de chaque objet.

Nous n'avons pas encore dit quel était le but que se proposait le savant auteur de l'*Histoire des paysans d'Alsace* en se livrant pendant plusieurs années aux recherches pénibles et multiples qui l'ont conduit à publier ces deux beaux volumes. Il a voulu arriver à préciser autant que possible les variations du *pouvoir de l'argent* dans sa province. Il a tenté de fournir les moyens de déterminer la valeur d'une somme donnée d'argent, depuis le quinzième jusqu'au dix-neuvième siècle. Il n'y est parvenu que d'une manière approximative, il a fourni les éléments de serrer de près la solution d'un problème qui, nous le croyons échappera peut-être toujours aux recherches des économistes. On arrive à estimer le pouvoir de l'argent dans une localité, à une certaine date sur laquelle on aura assez de données exactes; mais si on généralise, on risque de s'égarer. Ce qui peut être constaté en Alsace diffère de ce qui touche à la Lorraine, à la Bourgogne, encore plus aux provinces plus éloignées. M. l'abbé Hanauer a eu la chance, pour son pays, de trouver un nombre considérable de renseignements statistiques, mais ailleurs il arrive souvent que l'on en manque. Du reste, il semble que l'auteur, à mesure qu'il a avancé dans son travail, a rencontré des difficultés graves qu'il n'avait peut-être pas prévues au

début. Dans ce livre remarquable, qui restera certainement, qui sera souvent lu et relu, on reste surpris de ne pas trouver des conclusions plus précises, mais simplement un tableau final donnant en chiffres, *même approximatifs*, l'énumération des monnaies alsaciennes, avec l'indication de leur valeur, année par année, en ayant égard au pouvoir de l'argent. J. DE M.

Les Curiosités de l'histoire. — Le Roy des Ribauds, dissertation de du Tillet, Claude Fauchet, de Miraumont, Etienne Pasquier, de la Mare, du Cange, Gouye de Longuemare, l'abbé Lebeuf, de Bonnevie, bibliophile Jacob, etc., recueillies et collationnées sur les textes originaux, par LUDOVIC PICHON. Paris, Claudin, 1878, petit in-8 écu de XV-174 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, imprimé avec élégance, n'a été imprimé qu'à 250 exemplaires numérotés, dont 10 sur papier de Chine. Il aborde une question fort curieuse. Qu'était-ce que ce *roi des Ribauds*, exerçant à la cour des rois de France une charge dont les attributions sont restées peu connues ? Quelle était l'étendue de son autorité ? De quels droits jouissait-il ? Il y a là un problème singulier, et quelques chercheurs se sont efforcés de le résoudre. M. L. Pichon a eu l'heureuse idée de réunir ce qui a été écrit de plus sérieux à cet égard ; il a remis au jour des dissertations éparses dans des livres rarement feuilletés, dans des recueils qu'il n'est pas toujours facile de consulter. Il a sagement laissé de côté ce qu'ont avancé divers auteurs qui, sans aborder des recherches nouvelles, se sont bornés à reproduire ce qu'avaient dit leurs devanciers ; indiquons les témoignages qu'il a reproduits : *Du Prévost de l'hostel du Roy*, extrait de l'ouvrage de Jean du Tillet : *Recueil des roys de France, leurs couronne et maison* (Paris, 1602). — *Du Roy des Ribaux*, emprunté aux *Œuvres* du président Claude Fauchet (Paris, 1610) ; — *Le Prévost de l'Hostel et grand Prevost de France*, par Pierre de Miraumont (Paris, 1615), livre devenu d'une rareté extrême ; — *Le Roy des Ribaux*, extrait des *Recherches de la France*, d'Estienne Pasquier (Paris, 1655) ; — *Le Roy des Ribaux*, extrait du *Traité de la police*, par de la Marre (Paris, 1705-1738, 4 vol. in-fol.) ; — *De Rege Ribaldorum*, extrait du *Glossarium* de du Cange ; — Les *Éclaircissements sur la charge du Roi des Ribauds*, par Gouve de Longuemarre (1748) ; — La *Lettre adressée au Journal de Verdun*, par l'abbé Lebeuf (novembre 1751), sur le Roi des Ribauds ; deux autres lettres dans le même journal, avril 1752. Le recueil dont il s'agit se termine par des travaux plus récents. Vient d'abord la *Brève dissertation* mise par M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) en tête de son roman intitulé : *Le Roi des Ribauds* (publié d'abord en 1831), roman qui raconte l'avénement de François 1er au trône de France ; vient

ensuite le travail bien plus développé dû également à M. Lacroix et inséré dans le volume qu'il a intitulé : *Curiosités de l'Histoire de France* (Paris, 1853).

Après avoir pris connaissance de ces divers écrits, on aura épuisé tout ce qu'il est posible de savoir au sujet de l'étrange monarque qui, pendant plusieurs siècles et à des époques fort éloignées de la civilisation actuelle, exerçait une autorité étrange sur les bas-fonds de la cour de nos rois. B.

BULLETIN

Recherches sur le Dimanche, par M. P. Lescuyer. Saint-Dizier, 1877, in-8 de VIII 253 p. — Prix : 2 fr. 50.

On trouvera dans ce volume la question du repos dominical étudiée sous tous ses aspects. Dans la sphère de l'autorité, la loi divine, les législations humaines, les témoignages des penseurs; dans le domaine de la raison, les besoins du corps et les besoins de l'âme sont tour à tour invoqués. L'auteur demontre combien il est nécessaire à l'homme de secouer parfois le joug du travail servile qui userait ses forces physiques et atrophierait ses forces intellectuelles et morales, pour développer à leur tour les facultés correspondant à ce qu'il y a de noble et d'élevé dans sa double nature.

Après la raison d'être de la loi, viennent les devoirs qu'elle impose et, enfin, des notes et citations nombreuses, défilé des témoins souvent les plus inattendus dont les témoignages font de ce livre non-seulement un chaleureux plaidoyer en faveur du repos du dimanche, mais encore une sorte d'encyclopédie de tout ce qui a été écrit à ce sujet depuis l'antiquité la plus lointaine. G. D'A.

Le Travail d'une âme, par Mme Aug. Craven. Paris, Didier, 1877, gr. in-18 de 135 p. — Prix : 2 fr.

L'histoire que raconte Mme Craven peut se résumer en deux mots : c'est celle d'une jeune fille anglicane, qui fut, comme bien d'autres, touchée de la grâce, en entrant dans une église : craignant de suivre en aveugle ce mouvement du cœur, elle entreprit de raisonner sa foi. Une pensée l'avait frappée : c'est l'absence de l'autorité, dans l'hérésie ; ce fut le point de départ de son travail, qui n'aboutit qu'à une chose, à lui faire voir plus clairement le vide de l'hérésie. Plus d'une fois elle s'arrêta en chemin, attirée par une de ces sectes nouvelles qui se rapprochent du catholicisme, sans oser le reconnaître, puis, frappée de leur insuffisance, elle ne faisait que douter davantage. Il fallut qu'une amie catholique, instruite de son état, la conduisît de nouveau au pied de l'autel. C'est là que Dieu l'attendait. — Les fragments d'écrits de cette jeune fille forment la portion principale du livre, qui doit cependant beaucoup à l'autorité de l'auteur et au mérite de son style. G. P.

L'Amour, par M. le chevalier de Maynard, conseiller de préfecture de la Manche, membre de l'Institut des provinces. Paris, Didier, 1877, in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous ne voudrions faire aucune peine à M. le chevalier de Maynard. Il a évidemment les meilleures intentions du monde. Mais, avec la prédisposition d'esprit qu'il nous paraît avoir à l'excentricité, nous doutons fort que son livre sur l'*Amour* lui ouvre jamais les portes de l'Académie française, quoiqu'il soit déjà membre de l'Institut..... des provinces. M. le chevalier de Maynard, dans son opuscule, considère l'amour sous tous ses aspects : amour physique, amour sensuel, amour interlope, amour illicite, amour permis, amour conjugal, amour paternel, amour filial, amour fraternel, amour du prochain, amour de Dieu. Certes, M. de Maynard s'élève avec force contre les amours illicites ; mais, sous prétexte de blâmer le vice, on pourra trouver qu'il le décrit un peu trop complaisamment. Il entre même dans certains détails d'une crudité naïve qui, tolérables dans un ouvrage de médecine, ne sont pas de mise dans un livre didactique — lequel (autre manque de tact) se termine par une hymne au Sacré-Cœur. En résumé, l'essai sur l'*Amour* de M. le chevalier de Maynard est un mélange d'aperçus vrais, d'idées bizarres, de pensées profondes, de poésies mirlitonesques, de développements raisonnables, de lubies ridicules, d'observations justes et de descriptions presque indécentes. F. B.

Le Trésor des Incas à la Terre-de-Feu (*Aventures et voyages dans l'Amérique du Sud*), par E. Pertuiset. Avec cartes, portrait et pièces justificatives. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pertuiset, le hardi voyageur, inventeur des balles explosibles, a quelques points de ressemblance avec les Argonautes. Comme eux, il s'est mis à la recherche d'une nouvelle Toison d'or. Ce n'est rien moins que le fameux trésor que les Incas auraient enfoui, à l'approche de Fernand Cortez. Devenu la propriété d'un Indien dépositaire des secrets des anciens adorateurs du soleil, le trésor des Incas serait aujourd'hui caché sur la côte de la Terre-de-Feu, au pied du mont Sarmiento, en face de la baie Ville. Inutile de dire que M. Pertuiset n'a pas découvert le mystérieux trésor ; mais, ce qui vaut peut-être mieux, il a très-sagacement exploré un pays curieux, plein de richesses géologiques, où, avant l'Argonaute français, nul voyageur n'avait encore sérieusement mis le pied. De là, le livre que publie aujourd'hui M. Pertuiset : livre intéressant au possible, rempli d'aventures merveilleuses, d'investigations utiles et de renseignements précieux sur la vie, les mœurs, les habitudes des tribus sauvages de l'Amérique méridionale. Évidemment M. Pertuiset a l'imagination ardente d'un Raousset-Boulbon ; il est possédé par l'attrait du merveilleux ; il consulte même sur les trésors cachés la science occulte des somnambules. Mais on lui pardonne aisément ces travers en présence du côté vraiment positif et vraiment profitable de son œuvre. Il ne faut pas oublier qu'au seizième siècle la recherche du fabuleux Eldorado a fourni l'occasion des plus importantes découvertes du Nouveau Monde. F. B.

Forces matérielles de l'empire d'Allemagne d'après les documents officiels, par M. Legoyt. Paris, Dentu, 1877, gr. in-18 de 500 p. — Prix : 5 fr.

Le livre de M. Legoyt approfondit la situation actuelle de l'Empire allemand dans une série d'études dont les titres : *population, — agriculture, —*

industrie, — finances, — forces militaires suffisent pour caractériser le but que s'est proposé l'auteur. Laissant de côté les questions politiques, il donne sur tous les points des éléments très-complets de statistique, et des renseignements de toute nature, suffisants pour bien mettre en lumière le mécanisme des institutions passées en revue : établissements de crédit, chemins de fer, système financier. organisation de l'armée, etc.

Ce livre paraît écrit avec l'idée arrêtée de montrer nettement les choses telles qu'elles sont, sans s'inspirer d'aucune de ces illusions qui, pour avoir souvent leur cause dans un sentiment de patriotisme, n'en sont pas moins dangereuses dans leurs effets. Si les tableaux qui y sont retracés ne satisfont pas entièrement notre amour propre national, ils nous enseigneront, ce qui vaut mieux, ce que nous avons à faire pour ne pas rester, vis-à-vis de voisins redoutables, dans un état de constante infériorité. G. D'A.

L'Évangile interprété selon l'esprit de Jésus-Christ, par G. Domini de Feret. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-12 de 159 p. Prix : 2 fr.

Ce livre est une interprétation symbolique et scientifique de Jésus-Christ. D'après le titre, l'interprétation est faite selon l'esprit de Jésus-Christ; il eût été plus exact de dire selon l'esprit de l'auteur. La pensée de M. de Feret est vague et peu claire ; mais il suffit de rapporter quelques-unes de ses paroles pour dispenser de toute appréciation. Le chapitre premier s'ouvre ainsi : « Livre de la Genèse du Verbe fait homme, du Sauveur et Roi, fils du saint amour, fils de l'Esprit père des peuples.... Voici comme naît le Verbe Sauveur et Roi : L'homme du progrès aime l'Église où réside la science sublime, et il veut, en son âme, la prendre pour fiancée. » La conclusion, c'est encore l'enseignement de la science : « Toute puissance m'est donnée sur le vulgaire et parmi les saints. Allez donc et enseignez toutes les sociétés, les purifiant dans la science de Dieu, Père des Sages! »

C. J.

Allarme pei cattolici, *ossia nella condotta prudente e generosa dei cattolici nella presente lotta della rivoluzione contro la religione* osservazioni di Luigi Nicora. Milano, 1877, in-8 de IV-138 p. — Prix : 1 fr.

Alerte aux catholiques! Ce titre seul dit la pensée de l'auteur. Il discute les prétextes qui conseillent aux catholiques la prudence et l'inaction et les motifs qui doivent leur persuader d'agir. L'argumentation est serrée et fort bien conduite. Il va sans dire que la conclusion finale est qu'il faut agir. L'auteur remarque avec raison que la lutte présente n'est pas locale et politique, mais universelle et sociale. E. P.

Pie IX, sa vie, sa mort, *souvenirs personnels*, par le comte d'Ideville, ancien secrétaire d'ambassade à Rome. Paris, Palmé, 1878, gr. in-18 de 157 p. — Prix : 1 fr.

M. le comte d'Ideville retrace ici, non-seulement la vie et les actes de Pie IX, mais il peint son caractère, il nous montre sa physionomie si pleine de bonté, de grâce, de finesse, à l'aide de souvenirs recueillis par lui, de 1862 à 1866, pendant son séjour à Rome comme second secrétaire d'ambassade. Cet opuscule, écrit d'une plume alerte et expérimentée, sera lu avec

un vif intérêt et on y trouvera plus d'un trait que les historiens du grand et saint Pontife devront recueillir. B.

La Martinique. *Études sur certaines questions coloniales*, par M. Théophile Huc, professeur à la faculté de droit de Toulouse. In-8 de 144 p. Paris, 1877, Cotillon et Challamel. — Prix 4 fr.

M. Huc a deux bonnes intentions : il croit que les colonies comme les Antilles doivent être assimilées à la mère patrie, et il s'indigne contre les tendances séparatistes qu'un écrivain de la *Revue des Deux Mondes* n'a pas craint d'afficher, il y a peu de temps (n° du 1er avril 1877). Son écrit servira-t-il beaucoup la cause des colonies? Nous en doutons, en voyant l'auteur attribuer une influence capitale primant toutes les autres au développement de l'instruction primaire, à la transformation du collége de la colonie en lycée et surtout à la création d'une académie locale. Dans la suite viennent des questions que nous croyons plus importantes, comme celle du travail agricole et du régime des sucres; mais le début enlève singulièrement d'autorité à cet opuscule, qui est fait d'ailleurs exclusivement de seconde main.

Petite anthologie des poëtes de la Drôme, par Jules Saint-Remy. Valence, imprimerie de Chenevier, 1875-1876-1877, 3 fascicules, in-8 de 54, 49 et 45 p.

Il serait à désirer que, dans chaque province de France, on fît un travail analogue à celui que M. Saint-Remy vient d'exécuter pour son pays natal, sous le titre de *Petite anthologie de la Drôme*. M. Saint-Remy a publié trois fascicules intéressants. La premier est consacré aux poëtes qui vécurent du seizième siècle à la Révolution; le second part de la Révolution et va jusqu'à nos jours; le dernier embrasse l'époque contemporaine. Chaque poëte est le sujet d'une notice biographique, critique et bibliographie à la suite de laquelle sont indiqués les ouvrages consultés, viennent ensuite des citations propres à faire bien connaître le genre et le talent du poëte dont il a été parlé. Le premier portrait qu'offre cette galerie est celui d'Antoine le Masson; ni lui ni les autres rimeurs qui se succèdent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ne peuvent exciter grande admiration; mais enfin ils ne devaient pas être omis. La seconde partie commence par ce Lebrun Tossa qui figure si justement dans le *Dictionnaire des girouettes*, et qui s'attira cette épigramme :

C'est un sot que Lebrun Tossa.
Hélas! oui. Mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
Il est donc toujours en colère.

Il ne faudrait pas par ce personnage juger de tous les poëtes qui le suivent; plusieurs d'entre eux ne manquent certes pas de mérite, tel sont Dupré de Loire, auteur d'un poëme sur Charles-Martel; Anne Bignan, à qui une pièce sur l'*Invention de l'imprimerie* valut un accessit de l'Académie française; Antonin de Sigoyet, dont M. Saint-Remy rapporte de fort beaux vers; Mme Genton, s'inspirant un peu trop de gloires impériales; l'abbé de Veyrenc, auteur de jolies fables; Melchior des Essarts, l'un des brillants collaborateurs de la *Revue du Lyonnais*.

La troisième partie commence par une notice sur M. Émile Augier, dont M. Saint-Remy cites de charmantes stances. Après un article sur Charles

Chancel, nous retrouvons le nom de des Essarts qui figure déjà dans le fascicule précédent. Léonce des Essarts, disciple de Théophile Gautier, est le frère de Melchior, mort durant la terrible guerre de 1870. On remarque encore dans cette dernière partie quelques écrivains très-dignes de souvenir: M. Gallet, l'auteur de plusieurs libretti et de divers romans; le comte Monier de la Sizeranne; le commandant Perroussier, souvent couronné aux Jeux floraux; Adèle Souchier, dont Joséphin Soulary remarqua les essais dans la *Revue du Lyonnais*. Le dernier poëte de cette série est M. Morice Viel, dont de jolis vers terminent le travail fort bien fait de M. Saint-Remy.

TH. P.

La Guerre aux jésuites *ou les Jésuites et la persécution,* par le R. P. FÉLIX. Paris, Roger et Chernovitz, 1878, in-18 de 108 p. — Prix 1 fr.

Dans un discours, dont la publication en brochure est très-opportune, l'éminent orateur considère la Compagnie de Jésus sous l'aspect qui la fait ressembler davantage à l'Église et au divin Maître dont les jésuites ont si fièrement arboré le nom. Comme l'Église et avec l'Église, la Compagnie de Jésus est persécutée *toujours*, *partout* et en *tout*. Le développement de cette triple affirmation remplit la première partie. La seconde partie donne l'explication du phénomène constaté dans la première : *Qui* nous persécute? *Comment* on nous persécute? *Pourquoi* on nous persécute? Telles sont les trois questions auxquelles le P. Félix répond, et d'une façon péremptoire.

E. DE LA D.

VARIÉTÉS.

PUBLICATIONS DE LA CLARENDON PRESS

Pendant que l'*Early Text Society* édite, à l'usage des savants, les anciens monuments de la littérature anglaise, les délégués de la *Clerendon Press* à Oxford ont entrepris, pour les écoles secondaires, une série d'ouvrages destinés à répandre le goût des études philologiques et historiques, en en offrant les résultats principaux, sous une forme agréable et sérieuse à la fois. Ce sont ces petits volumes que je voudrais essayer de faire connaître aujourd'hui.

1. *The philology of the english langue, by John Earle.* In-12 de VIII-679 pages.

Cet excellent ouvrage traite en détail de la formation de la langue anglaise ; il explique la part qu'y ont prise le danois, l'anglo-saxon, l'allemand, le français et le latin; étymologie, syntaxe, prosodie, tout est discuté, éclairci, illustré par de nombreux exemples. M. Earle nous donne d'abord un tableau historique de l'origine et de la formation de l'anglais, faisant ressortir avec soin la révolution introduite par la conquête normande dans le vocabulaire, aussi bien que dans l'administration et les institutions politiques. Le résultat de cet événement fut de réduire l'anglo-saxon au rang d'un dialecte, et d'en faire seulement le langage du peuple; aussi advient-il que, si l'on prend 1100 et 1350 comme dates extrêmes, on verra que les auteurs appartenant à cette longue période n'ont, en fait de style, aucune uniformité, chacun se servant de son patois particulier, si je puis m'exprimer de la sorte. Il est très-intéressant de suivre dans le petit volume de M. Earle les changements successifs qui modifièrent la langue anglaise depuis la poésie tant soit peu barbare de Cædmon jusqu'aux contes de Chaucer.

2. *Typical selections from the best English writers, with introductiory notices.* Vol. I. Latimer, 1490. Berkely, 1684. In-12 de XII-448 pages. — Vol. II. Pope, 1688. Macaulay, 1800. In-12 de XI-464 pages.

Cet ouvrage, destiné à servir de livre de lecture, ne nous arrêtera pas longtemps ; on y trouve des extraits tirés de cinquante-neuf écrivains, précédés de notices biographiques et critiques. Les morceaux sont, en général, choisis avec discernement, et les notices ont été rédigées par des auteurs favorablement connus du public, tels que le doyen de Westminster, le professeur de théologie à Oxford, etc.

3. *Specimens of Early English, with introduction, notes, and glossarial index, by the Rev. Richard Morris, and the Rev. Walter W. Skeat.* Part I, from Robert of Gloucester to Gomer, 1298-1393. In-12 de XL-490 pages.

Les extraits d'anciens auteurs que l'on trouve dans les recueils choisis sont nécessairement très-courts, et, par conséquent, on ne saurait y étudier l'histoire de la langue. Il vaut beaucoup mieux renoncer à ces encyclopédies ou anthologies qui étaient à la mode il y a un demi-siècle, et dont les compilations de Noël et Delaplace sont chez nous les plus connues. Consacrer à chaque époque un volume distinct, de manière à avoir ses coudées franches, à rendre les citations moins écourtées, et à en multiplier le nombre, c'est là le procédé le plus satisfaisant, c'est celui qu'ont adopté MM. Brachet et Réaume en France, et MM. Morris et Skeat en Angleterre.

Le petit volume dont il s'agit ici est un modèle du genre ; il est précédé d'une introduction grammaticale, aussi claire que substantielle, qui résume les principales règles de l'ancienne langue anglaise, et qui permet à l'écolier d'aborder immédiatement les textes du quatorzième siècle ; le glossaire imprimé à la fin du livre explique d'ailleurs tous les mots difficiles, et résout les problèmes étymologiques offerts par le texte. Quant aux passages édités, ce sont des narrations assez étendues et faisant un tout complet, des spécimens de traduction de la Bible, des apologues, des réflexions morales, des homélies, des poëmes descriptifs, des satires. L'extrait du roman de William of Palerne ne comprend pas moins de 380 vers, et Wyclif est représenté par les sept premiers chapitres de l'évangile selon saint Marc. Les notes sont très-intéressantes, et donnent quelquefois des particularités curieuses sur la littérature comparee. Ainsi, à propos du roman de William of Palerne que je viens de citer, il est bon de voir combien la version anglaise est supérieure au texte français, au point de vue de l'imagination, du goût et du talent poëtique. Citons un seul passage comme exemple :

Uns vachiers qui vaches gardoit,
Qui en cils forest manoit,
El bois estoit avoec sa proie,
I chien tenoit en sa coroie,
De pasture la nuit repaire ;
Li chiens senti l'enfant et flaire,
Forment abaie, et cil le tue.

Si maintenant on se reporte au volume de MM. Skeat et Morris, on trouvera que cette description assez maigre est développée dans l'anglais de manière à former un petit tableau de trente-trois vers, très-délicatement touché. D'un autre côté, le traducteur, ou plutôt l'imitateur anglais supprime, çà et là certains passages, en abrège d'autres, enfin ne se gêne pas pour traiter à sa guise la légende de Guillaume et du loup-garou.

4. *Specimens of English literature form the Ploughman's Crede to the Shepheardes calender.* 1394-1579, *with introduction, notes and glossarial index, by the Rev. Walter W. Skeat.*

Ce volume fait suite au précédent, et est composé sur un plan exactement semblable. M. Skeat reproche, avec beaucoup de justesse, aux *recueils choisis*, qui étaient naguère si courus, non-seulement de donner des extraits trop insuffisants, mais encore d'habiller les textes des anciens auteurs dans un costume du dix-neuvième siècle. Pourquoi modifier l'orthographe, quand un peu d'habitude suffit à la rendre très-intelligible ? Pourquoi reculer devant deux ou trois lettres, aujourd'hui tombées en désuétude, il est vrai, mais dont on peut apprendre l'usage et la valeur au bout de quelques minutes d'étude? M. Skeat s'attache à prouver qu'il n'y a jamais eu, dans le développement de la langue anglaise, d'interruption brusque, de transformation subite. Le passage de l'idiome du temps d'Alfred à celui de l'époque actuelle s'est fait peu à peu, par l'action naturelle et imperceptible de la civilisation ; aussi les limites assignées à la période dont le présent volume s'occupe sont-elles tout à fait arbitraires. M. Skeat commence par le *Credo* de *Piers the Plougman*, tout simplement parce que le recueil précédent se terminait à une date un peu plus ancienne ; il termine avec l'année 1579, par la raison que l'*Eeuphues* de Lily et le *Calendrier du berger* de Spenser virent le jour à cette date précise, et aussi parce que la littérature anglaise entra alors dans une époque de renaissance véritable. Les ouvrages importants publiés entre 1560 et 1580 ne sont pas nombreux ; de 1580 jusqu'à la fin du seizième siècle, au contraire, on peut signaler en tout genre des compositions hors ligne : — les drames de Marlowe, la traduction du Tasse par Fairfax, les poëmes de Daniel, l'*Arcadie* de sir Philip Sidney, la *Reine des fées* de Spenser et plusieurs chefs-d'œuvre de Shakespeare. Dès lors, l'époque des *specimens* est passée, et les ouvrages qui réclament notre attention ne peuvent plus se faire connaître d'après des échantillons, même d'une certaine étendue.

5. *The Vision of William concerning Piers the Plowman, by William Langley (of Langland) edited by the Rev. Walter W. Skeat.* In-12 de XLVII-211 pages.

En rendant compte des publications de l'*Early English Text Society*, j'ai déjà parlé des admirables travaux de M. Skeat sur le poëme politico-satirique de William Langley ou Langland. Après avoir écrit pour les archéologues, notre *scholar* s'adresse maintenant aux lecteurs moins accoutumés à la langue du quinzième siècle, et qui demandent, en fait de critique, des notions élémentaires. La préface du volume dont je parle ici dit, en quarante-sept pages, tout ce qu'il est absolument nécessaire de savoir sur la biographie de maître Guillaume, les diverses leçons du texte, son importance grammaticale, sa valeur comme monument historique, et les autres sources, soit contemporaines, soit récentes, qui peuvent aider à le faire comprendre. M. Skeat a eu soin de donner l'analyse du poëme, et il a ajouté des notes détaillées et un excellent glossaire. Il est bon de remarquer ici que le titre du livre de Langley a donné lieu à beaucoup de conjectures, aussi fausses les unes que les autres, et provenant de trois erreurs assez graves. 1° On a cru que *Piers the Plowman* était le nom du poëte, tandis qu'il faut y voir le *sujet* de la vision, le héros, pour ainsi dire; 2° on a confondu deux poëmes tout à fait distincts, savoir : la *Vision* de *Piers the Plowman* et le *Credo* (*Crede*) de *Piers the Plowman ;* 3° on a donné, et on donne encore, le nom de *vision* à un ouvrage dont le titre véritable est *Liber de Petro Plowman*, et dont la *vision* forme environ le tiers. Grâce aux explications de M. Skeat, il est impossible maintenant de se tromper sur le plan de la fameuse allégorie, sa portée historique et son mérite littéraire. Malgré le style vieilli de William Langley,

il devrait être aussi populaire que Bunyan et le célèbre *Pèlerinage du chrétien.*

6. *Chaucer : The prologue, the Knighte's, the nonne preste's tale, from the Canterbury tales, a revised text, edited by the Rev. Richard Morris.* In-12 de XLVII-221 pages.

Avec Chaucer, nous sommes sans exagération en pays français; ce n'est pas seulement la langue, le style qui nous rappellent notre terre natale, mais l'imagination, la verve, le choix même des sujets. Aussi ai-je ouvert avec un singulier plaisir le volume de M. Morris, et y ai-je trouvé à la fois plaisir et profit. La notice biographique nous donne, sur l'auteur, tous les détails les plus certains, et l'introduction grammaticale analyse, avec autant de goût que de science, la grammaire du poëte des *Contes de Canterbury.* On peut dire que Chaucer ouvre la période moderne de la littérature anglaise; les ouvrages de ses devanciers n'ont guères d'importance qu'au point de vue philologique; quant à lui, on le goûte aussi facilement que Spenser et Shakespeare. Il offre un petit nombre d'archaïsmes, sa syntaxe ne diffère pas sensiblement de celle en usage aujourd'hui. Les notes de M. Morris expliquent les difficultés grammaticales, les allusions historiques, et contiennent de nombreux rapprochements avec divers écrivains anciens et modernes : signalons enfin le glossaire, riche en particularités sur l'étymologie, les institutions féodales, etc.

6. *Chaucer : The prioreresses tale, sire Thopas, the Monkes tale, the Clerkes tale, the Squieres tale, form the Canterbury tales ; editid by the Rev. Walter W. Skeat.* In-12 de LXXI-302 pages.

La préface de ce volume contient sur Chaucer des détails biographiques dont M. Morris n'avait pas connaissance lorsqu'il édita le choix que je viens d'examiner; on y trouvera aussi un classement chronologique des *Contes de Canterbury,* la description sommaire des sujets traités dans ces petits poëmes, et l'indication des sources auxquelles l'auteur les a empruntés. La partie grammaticale développe certains points que M. Morris n'avait fait qu'effleurer, surtout en ce qui concerne la prosodie qui, chez Chaucer, est essentiellement française; les notes fourmillent d'indications très-intéressantes, qui prouvent que M. Skeat a consulté tous les auteurs qui pouvaient servir à élucider le texte du poëte. Ainsi, à propos du mot *Launcegay* employé, non-seulement par Chaucer, mais par Gower, Camden et sir Walter Raleigh, notre critique y voit une corruption évidente de *Lance-Zagay*, mot d'origine arabe tiré de l'espagnol *Azagaya*. Il cite M. Dozy (*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*); plus loin il s'appuie, pour une question d'étymologie, sur le dictionnaire de M. Pavet de Courteille. Une des notes qui m'ont surtout frappé est celle relative à Olivier de Mauny (*the Monkes tale*, v. 3576). *The Wikked nest was werker of this nede*, dit Chaucer; ou, en français : « le *mau nid* vint à bout de cette tâche. » En effet, Olivier de Mauny est celui qui eut la part principale dans le meurtre de Pierre le Cruel, et M. Skeat peut revendiquer à bon droit l'honneur d'avoir découvert ce jeu de mots *international* que je viens de relever. Chaucer, pour la même raison, donne à Olivier de Mauny le sobriquet de Ganelon, et le compare à l'autre Olivier, le héros de Roncevaux, le paladin ami de Roland.

GUSTAVE MASSON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le deuil de l'Église catholique ne peut laisser indifférent le *Polybiblion*. Il doit un tribut de pieuse vénération et de douloureux regrets au grand et magnanime Pontife dont la perte ne peut être compensée pour l'Église que par la promesse divine de l'assistance perpétuelle de l'Esprit-Saint et par les espérances que donne sa manifeste intervention dans l'élection de son successeur, Léon XIII, qu'il salue comme son nouveau et vénéré Père, comme la lumière qui doit éclairer ses pas : *lumen de cœlo*.

Pie IX a droit à un hommage particulier de notre part. Qui mieux que lui a compris, défini et proclamé les devoirs de la presse ? qui a plus largement encouragé toutes les œuvres se proposant de la préserver des écarts auxquels elle est exposée, et de lui faire produire des fruits de salut et de régénération. Nous en avons un éclatant témoignage dans notre magnifique bref du 17 mai 1877, publié dans nos colonnes (t. XIX, p. 481).

Nos lecteurs ne s'attendent pas à trouver ici ni l'histoire de Pie IX, ni un jugement sur son long et glorieux pontificat, marqué par tant d'événements considérables. Nous nous bornerons à rappeler les dates et les faits principaux, et, pour rentrer dans notre rôle de *revue bibliographique*, nous les ferons suivre d'une liste, aussi complète que le temps nous a permis de le faire, des documents pontificaux sortis de sa plume et des principaux ouvrages qui lui sont consacrés.

Jean-Marie-Jean-Baptiste-Pierre-Pelegrin-Isidore Mastaï naquit le dimanche 13 mai 1792, à Sinigaglia, du comte Jérôme Mastaï-Feretti et de la comtesse Catherine Solazzi. Il fit ses études à Volterra, chez les Pères des écoles pies, et à Rome. Il fut promu au sacerdoce en 1819, et célébra sa première messe le jour de Pâques, dans la chapelle des orphelins de l'hospice de Tata-Giovanni, auxquels il a consacré les sept premières années de son ministère : c'est en évangélisant les pauvres et les malheureux qu'il s'est rendu digne de gouverner le monde. Il fut attaché, en 1823, en qualité d'auditeur, à Mgr Jean Muzy, nonce au Chili. De retour à Rome en 1825, il fut préposé à l'hospice apostolique. Léon XII le préconisa archevêque de Spolète en 1827, puis Grégoire XVI le transféra à l'évêché d'Imola en 1832, et le créa cardinal *in petto* le 23 décembre 1839. Élu pape le 16 juin 1846, il prit le nom de Pie IX. Son élection fut saluée avec enthousiasme par le monde entier, et son règne fut inauguré sous les plus favorables auspices. Mais bientôt la révolution fit sentir son influence : est-il besoin de rappeler l'assassinat de Rossi, la fuite à Gaëte et le retour à Rome sous la protection de l'armée française ; plus tard, en 1859, la guerre d'Italie, qui amena l'envahissement des États-Pontificaux, Castelfidardo et Mentana, l'occupation de Rome et la captivité du Vatican, coïncidant avec le retrait de l'armée française au début de la guerre de 1870 ; le courage avec lequel Pie IX a toujours défendu les droits de l'Église et du Saint-Siége et la liberté apostolique avec laquelle il a reproché aux puissants de la terre leurs usurpations sacrilèges et leurs attentats contre l'Église ?...

Dans l'ordre purement religieux, nous rappellerons la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la sollicitude de Pie IX pour ramener à l'unité les Églises d'Orient, son intervention en faveur des catholiques en Russie, son zèle pour dévoiler, réfuter et condamner toutes les erreurs, la publication du *Syllabus*, le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre et en Irlande, la convocation du concile du Vatican, la procla-

mation du dogme de l'infaillibilité pontificale, la reconnaissance d'un grand nombre d'ordres religieux nouveaux, les encouragements donnés à toutes les œuvres catholiques, onze noms de héros chrétiens inscrits sur la liste des bienheureux et cinquante-deux sur celle des saints, la création de vingt-neuf siéges métropolitains, de cent trente-deux siéges aspostoliques, de trente-trois vicariats apostoliques et de quinze préfectures apostoliques. Seul parmi les papes, il siégea trente et un ans, sept mois, vingt-deux jours sur la chaise de saint Pierre. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 7 février.

Avec Mgr l'archevêque de Toulouse, nous saluons en Pie IX un patriarche, un prophète, un pasteur, un apôtre, un docteur, un confesseur et un martyr, et nous nous plaisons à dire, avec la *Civiltà cattolica*, que celui qui portait le nom du patron de la Société Bibliographique fut Jean de nom et de fait: objet de prédilection de Jésus et de Marie, compagnon inséparable de leurs douleurs et de leur gloire jusqu'au Calvaire. R.

Encycliques, allocutions et autres actes pontificaux émanés de Pie IX.

1846. Première allocution de N. S. P. Pie IX, dans le Consistoire secret du 25 juillet, *Amplissimum concessum ;* — Encyclique de Pie IX à l'occasion de son exaltation (du 9 novembre), *Qui pluribus* (Condamnation de l'interprétation libre des saintes Écritures); — Lettre apostolique pour le jubilé (du 20 novembre) *Arcana Divinæ*.

1847. Bref du 8 janvier, à l'évêque de Troyes; — Bref du 25 octobre, au P. Perrone ; — Instruction donnée aux prédicateurs et aux curés de Rome, le 11 février; — Lettres apostoliques... touchant les ornements sacrés des cardinaux... et des évêques (1er juin); — Allocution dans le consistoire du 11 juin, *Cum veluti probe*; — Lettre encyclique sur les ordres religieux du 17 juin *Ubi primum arcano;* — Organisation de la Municipalité et du Sénat de Rome : *Motu proprio*, du 1er octobre; — Allocution en consistoire du 4 octobre, *Quisque vestrum* (De la vénération due aux lieux saints; de l'obéissance due aux princes); — *Motu proprio* créant un Consulte d'État (4 octobre); — *Motu proprio* (du 29 décembre), créant un Conseil des ministres.

1848. Lettre encyclique du 6 janvier, aux chrétiens d'Orient, *In suprema*; — Proclamation aux Romains (10 février); *Romani! Ai desiderii vostri;* — Bref au Nonce apostolique (18 mars) au sujet des affaires ecclésiastiques de France; — Allocution dans le consistoire secret du 29 avril; — Lettre encyclique (2 juin) aux archevêques et évêques du domaine temporel du Saint-Siége. — *Motu proprio* (3 juin) sur la presse; — Allocution (13 juillet) sur les affaires de Russie, et concordat avec cette puissance, *Probe noscitis.*

1849. Lettre encyclique... (2 février) *Ubi primum nullis* (Hors de l'Église, point de salut); — Allocution (du 20 avril) dans le consistoire secret de Gaëte (Exposé de la révolution de Rome ; — Du pouvoir temporel), *Quibus quantisque;* — Lettres apostoliques... relatives aux chevaliers de première classe de l'ordre de Pie (17 juillet); — Encyclique (8 décembre) aux évêques d'Italie, *Nostis et Nobiscum* (Contre les nouveaux efforts des ennemis de l'Église en Italie).

1850. Allocution du 20 mai 1850, *Si semper antea*, après la rentrée de Pie IX à Rome (remercîments aux armées catholiques); — Allocution du 1er novembre 1850, *In consistoriali*, contre le gouvernement subalpin.

1851. Lettre apostolique du 10 juin 1851... *Multiplices inter;* Condamnation

prohibition d'un ouvrage espagnol : *Defensa... contra las pretenciones de la Curia romana por Fr. de Paulo* (G. Vigil, Lima, 1848); — Lettre apostolique du 22 août 1851, *Ad apostolicæ Sedis*, condamnation et prohibition de deux ouvrages du professeur Nuytz : *Juris ecclesiastici Institutiones* et *In jus ecclesiasticum universum Tractationes;* — Allocution du 5 septembre, *Quibus luctuosissimis* (Convention avec la reine d'Espagne. Concordat avec le grand-duc de Toscane); — Lettre encyclique... annonçant un nouveau jubilé (21 novembre).

1852. Lettre de Pie IX, au roi Victor-Emmanuel du 19 septembre. *La Lettera que M. V.* (Sur le mariage civil et la liberté de la presse); — Allocution du 27 septembre, *Acerbissimum* (Maux de l'Eglise de la Nouvelle-Grenade).

1853. Lettre encyclique aux cardinaux, archevêques et évêques de France (21 mars), *Inter multiplices angustias*, pour les engager à rejeter toutes controverses à l'occasion des écrits publiés contre l'Église; suivie d'une lettre à Mgr Sibour, levant les défenses portées contre le journal l'*Univers*, dans une ordonnance du 17 février 1853.

1854. Bulle *Ineffabilis*, sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu (6 décembre 1854). [Traduction en patois gangas et français de la bulle *Ineffabilis*; Saint-Etienne, 1875, in-4; — id., ibid., en patois lorrain, par M. l'abbé Guillaume, Nancy, 1855, in-8; — id., ibid., en grec ancien, par A. F. Maunoury, Paris, 1869, in-4]; — Allocution du 9 décembre, *Singulari quadam* (Contre les sociétés secrètes, et l'ingérance des princes dans les choses sacrées); — Bref (22 décembre), en faveur de l'Association de Paris pour l'observation du repos du dimanche, étendu aux associations des autres villes de France.

1855. Allocution du 22 janvier, *Probe memineritis* (condamnant la conduite du gouvernement sarde); — Allocution du 26 juillet, *Nemo vestrum* (Empiétements du pouvoir civil; sur la liberté des cultes); — Allocution du 27 juillet, *Cum sæpe*, contre la suppression des ordres religieux par le gouvernement sarde; excommunication).

1856. Encyclique aux évêques d'Autriche (17 mars), *Singulari quidem* (Fausseté de la doctrine de l'*Indifférentisme*); — Allocution du 15 décembre, *Nunquam fore* (Maux de l'Église du Mexique).

1857. Lettre à l'archevêque de Cologne (15 juin), *Eximiam tuum* (Condamnation du rationalisme de Günther, soumission de celui-ci); — Allocution du 25 septembre.

1858. Allocution du 8 février accordant une indulgence plénière en forme de jubilé; — Lettre encyclique du 3 mai, *Amantissimi Redemptoris* (*Parochos diebus festis etiam reductis debere sacrum pro populo celebrare*).

1859. Bref accordant une extension d'indulgence à la Société de Saint-Vincent de Paul (13 septembre).

1860. Lettre encyclique du 19 janvier, *Nullis certe verbis* (Que l'Église doit conserver son domaine temporel); — Lettre apostolique, *Cum catholica Ecclesia* (26 mars), (Congrès de Paris de 1856, excommunication contre le gouvernement sarde); — Lettre à l'évêque de Breslau (30 avril) *Dolere haud mediocri* (Contre l'erreur d'un principe vital distinct de l'âme raisonnable); — Allocution du 28 septembre 1860 *Novus et ante* (Sur l'armée pontificale et contre le principe de non-intervention); — Allocution du 17 décembre, *Multis gravibusque* (contre la doctrine des églises nationales (Livre de M. Cayla); L'Eglise en Chine et en Syrie.

1861. Allocution du 18 mars, *Jamdudum cernimus* (L'Église ne peut

transiger avec les idées modernes); — Allocution du 30 septembre, *Meminit unusquisque* (Maux de l'Église en Italie, au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade).

1862. Allocution du 9 juin *Maxima quidem lætitia* (à l'occasion de la canonisation des martyrs du Japon et de Michel de Sanctis ; contre les prétentions de la raison humaine ; des droits des États, etc.); — Lettre apostolique à l'archevêque de Munich-Frisingue, du 11 décembre, *Gravissimas inter* (Condamnation des écrits du prêtre Frohschamme; Limites de la vraie philosophie).

1863. — Encyclique aux évêques d'Italie, du 18 août, *Quanto conficiamus* (sur les excès des ennemis de l'Église, l'amour abusif des richesses, l'amitié que les fils de l'Église doivent montrer pour ses ennemis); — Encyclique aux évêques de la Nouvelle-Grenade, du 17 septembre, *Incredibili* (condamnation des attentats commis par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, contre la Religion); — Lettre apostolique à l'évêque de Munich-Frisingue, du 21 décembre, *Tuas libenter* (relative au Congrès de Munich).

1864. — Lettre à l'évêque de Fribourg-en-Brisgau, du 14 juillet, *Quam non sine* (sur l'enseignement à donner à la jeunesse); — Lettre à l'évêque de Mondovi, du 29 septembre, *Singularis Nobisque* (pour le remercier de ses écrits en faveur de l'Église et de la dernière assemblée pro-synodale tenue); — Encyclique (du 8 décembre), *Quanta cura, et*; — *Syllabus*, contre les principales erreurs du temps.

1865. — Lettre encyclique pour le *Jubilé de l'année* 1865; — Allocution du du 25 septembre, *Multiplices inter*.

1866. — Allocution du 29 octobre.

1867. — Allocution du 26 février; — Allocution à l'occasion du centenaire de saint Pierre (Juin); — *Pius IX Pope and Patriarch the « Apostolic Letter »..., to all' Protestant and other non catholics*. Nice, 1867.

1868. — Allocution du 20 octobre.

1869. — Programme du Concile œcuménique de l'an de grâce 1869, et Lettre à tous les Pères du Concile pour servir de documents à la direction des débats.

1870. — *Acta Pii IX... necnon Concilii Vaticani primi Canones et Decreta* (1869-70); *Constitutio dogmatica de fide catholica edita in sessione Sti Concilii Vaticani, Pastor Œternus*; — Lettre encyclique du 20 octobre, portant suspension du Concile, en raison des événemeuts; — *Constitutio... qua limitantur censuræ ecclesiasticæ latæ sententiæ*.

1871. — Lettre encyclique du 15 mai ; — Lettre encyclique du 4 juin, renouvelant les protestations du Saint-Siége contre les usurpations ; — Encyclique du 8 août, à l'occasion du 26e anniversaire du Pontificat de Pie IX; — Allocution du 27 octobre sur la situation de l'Église, à l'occasion de la nomination d'un grand nombre d'évêques italiens.

1872. — Pie IX pape, au cardinal Antonelli, sur le projet de spoliation des couvents par le gouvernement de Victor-Emmanuel (16 juin) ; — Allocution du 23 octobre aux cardinaux, sur la situation pénible de l'Église.

1873. — Lettre encyclique au Patriarche de Cilicie (sur l'origine, les progrès, et l'état actuel du schisme arménien (6 janvier); — Allocution (25 juillet) aux cardinaux (condamnant la loi sur les Biens ecclésiastiques); — Lettre encyclique (21 novembre) sur la persécutirn de l'Église en Suisse et l'élection de Jos. Ubert Reinkens.

1874. — Lettre encyclique (7 mars) aux archevêques et évêques du royaume

de Prusse ; — Lettre encyclique (24 octobre) *Gravibus Ecclesiæ et hujus sæculi.*

1875. — Brefs et rescrits à MM. les aumôniers militaires (Paris, 1875).

Pour les Lettres, Réponses, Communications autres que les Actes pontificaux proprement dits, on complétera ces indications par les ouvrages publiés sous les titres suivants : *Recueil des Actes du N. T. S. Père le Pape Pie IX.* (Texte et traduction). 1848-1855, Paris, Lecoffre, 3 vol. in-8 ; — *Pii IX Pontificis Maximi Acta.* Rome, 1855 ; — *Actes et Paroles de Pie IX captif au Vatican,* publiés par Aug. Roussel. Paris, Palmé, 1873, in-8 ; — *Discours de N. S. Père le Pape Pie IX, adressés aux Fidèles de Rome et du monde catholique depuis sa captivité...,* publiés par le R. P. Pasquale de Fransiscis. Paris, Le Clere, 1875-76, 3 vol. in-8. En outre, le *Moniteur universel* et le *Journal officiel* de 1846 à 1878, fournissant de nombreuses *pièces diplomatiques et autres.*

Nous ajouterons, pour la biographie de Pie IX, la nomenclature des historiographes ci-après : Berg (Friedrich). *Die beglückte Christenheit an ihren neuerwällten Oberhirten Papst Pius IX.* Augsbourg, 1846, in-8. — Haltaus (Carl), *Papst Pius IX und seine Reformen im Kirchenstaate.* Leipzig, 1837, in-8. — Hulsen (Carl von). *Commentatio de Pio IX.* Gedan, 1847, in-12 ; — *Histoire populaire et anecdotique de N. S. P. le Pape Pie IX,* traduit de l'italien par M. A. D. Bordeaux, 1847, in-16. — Balleydier (Alph.). *Rome et Pie IX.* Paris, 1847, in-8, portr. Du même : *Histoire de la Révolution de Rome.* Paris, 1851, 2 vol. in-8. — Bretonneau (Henri). *Notice bibliographique sur N. S. P. le Pape Pie IX.* Paris, 1847, in-8. Portr. — Reybert (Antony). *Notice historique sur le pape Pie IX.* Paris, 1847, in-8. Portr. — Boni (Francesco de). *Storia della congiura di Roma contro il papa Pio IX.* Florence? 1847, in-8. — Liancourt (A. C. de Goddes). *Pius IX, or a year in the life of a pope.* Londres, 1847, 2 vol. in-8. — Le Benoist. *Vie de S. S. Pie IX.* Paris, 1848, in-18. Portr. — Clavé (Félix). *Vie et Pontificat de Pie IX.* Paris, 1848, in-8, 5 portr. [Traduit en espagnol, par Luis de Tapia y Sejo. Madrid, 1848, in-8. — Sporschil Johann). *Pius IX und Geschichte aller Vorgänger Seiner Heiligkeit...* Leipzig, 1848, in-8 ; — *Pius IX, or the first year of his pontificate.* Londres, 1848, 2 vol. in-8. — Balmes (Jaime). *Pio IX.* Paris, 1848, in-16. Portr. [Trad. en français. Paris, 1848, in-8]. — Stupp (Hermann Joseph). *Pius IX und die Katholische Kirche in Deutschland.* Solingen, 1848, in-8. — Maldonaldo y Zabraques (José Munoz). *Revolucion de Roma. Historia del poder temporel de Pio IX, desde su elevacion al trono hasta su fuga de Roma.* Madrid, 1849, in-8. — Clerc (Jean-Baptiste). *Pie IX, Rome et l'Italie.* Paris, 1849, in-8. Portr. — *Flucht und Heimkehr des heiligen Vaters Pius IX.* Lucerne, 1850, in-8 ; — *Pie IX, exil et retour.* Lille, 1850, in-32. — Niccolini (Giovanni Battista). *History of the pontificate of Pius IX.* Londres, 1851, in-12. — Spaur (née Giraud [Thérèse von] : *Papst Pius des Neunten Fahrt nach Gaëta* (25 novembre 1848). Schaffhouse, 1852, in-8 ; — *Pie IX. Nouvelle biographie, suivie de la relation du Siége de Rome, en* 1849. Tours, 1852, in-12. — Marchal (Charles). *Histoire de Sa Sainteté Pie IX.* Paris, 1854, 2 vol. in-8. — Saint-Hermel (E. de). *Pie IX.* Paris, 1854, in-12. — Sallior (E.). *Pie IX de* 1792 *à* 1860, in-12 ; — *Pie IX jugé par lui-même... Vie publique et privée du Souverain-Pontife.* Toulouse, 1861, in-16 ; — *Annales ecclésiastiques de* 1860 *à* 1866, par J. Chantrel. Paris, Gaume, 1867, in-8. — Général Kanzler. *La campagna romano del esercito pontificio, nel* 1868. Bologne, 1868, in-16. — Saint-Albin (Alexandre de). *Histoire de Pie IX et de son Pontificat.* Paris, V. Palmé, 1872, 2 vol. gr. in-8. — Mgr Manning. *Histoire du Concile du Vatican.*

Paris, V. Palmé, 1872, in-12 ; — *Histoire de l'invasion des États Pontificaux en septembre* 1870, par le comte DE BEAUFORT. Paris, V. Palmé, 1874, in-8 ; — *Histoire du Concile œcuménique et général du Vatican*, par le R. P. J. SAMBIN. Paris, 1872, Broussais, in-8 ; — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, par J. M. VILLEFRANCHE. Paris, 1878, in-8. Portr. ; — *L'Episcopat de Pie IX à Spolette et à Imola*, par l'abbé MARGOTTI, traduit de l'italien, par l'abbé Brand. Paris, Olmer, in-18, 1877 ; — *Les Vivants et les Morts*, par LORD ONE. Paris, Reichel, in-12, 1877 ; — *Journal d'un diplomate*, par le comte D'IDEVILLE Paris, Hachette, 2 vol. in-12, 1877 ; — *Pie IX, sa vie et les actes de son Pontificat, d'après des documents étrangers*, par M l'abbé GILLET. Paris, Reichel 1877 [en cours de publication] ; — *Histoire de Pie IX et de son pontificat*, par l'abbé A. POUGEOIS. Paris, Pougeois, 1877, in-8 (en cours de publ.) ; *Pie IX, sa vie sa mort. Souvenirs personnels*, par le comte d'IDEVILLE. Palmé, 1878, in-12. — P. ESCARD.

— Le monde de la critique d'art et de l'archéologie vient de faire une grande perte en la personne de M. Charles-Ernest VINET, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, mort à Paris le 10 février. Né dans cette ville le 1er mars 1804, il y fit son droit et débuta dans la magistrature comme juge-auditeur de la cour royale à Pontoise (1826). Nommé substitut du procureur du roi à Mantes en 1830, il ne tarda pas à donner sa démission pour aborder une autre carrière : une vocation irrésistible l'entraînait vers les études de l'antiquité et de l'archéologie d'art, auxquelles il s'était bien préparé par de fortes études linguistiques. Son premier essai fut un *Examen du banquet des savants d'Athénée* (Mémoires de la Société d'agriculture de Valenciennes), tableau aussi fidèle qu'il était possible de le faire à cette époque des mœurs privées des Grecs. L'année suivante, il présenta à la Société royale des Antiquaires de France un essai de traduction du premier livre de l'historien grec Zosime, travail qui a été l'objet d'un rapport très-élogieux. En 1844, il fit insérer dans les Annales de l'Institut archéologique de Rome ses *Recherches et conjectures sur le mythe de Glaucus et de Scylla* (avec planches). Ce mémoire, le premier peut-être où l'on ait essayé d'exposer d'une manière complète de quelle façon la légende et l'art particulièrement s'étaient emparés d'une certaine classe de dieux de la mer, plaça immédiatement M. Vinet parmi les mythographes d'art les plus distingués. Le 9 décembre 1845, l'Institut de correspondance archéologique de Rome l'admit dans son sein en qualité de membre ordinaire, faveur insigne qu'il justifia pleinement. Depuis 1844, il publia de nombreux mémoires d'exégèse mythologique des sujets de peintures de vases, des médailles et des pierres gravées, dans la *Revue archéologique* et la *Revue numismatique*. Doué d'une rare pénétration, M. Vinet eut même la gloire, dans cette spécialité, de prendre quelquefois en défaut la sagacité des plus forts archéologues de l'Allemagne. Nous nous bornerons, à cet égard, à citer ses écrits sur le dieu marin *Aegæon* et sur les *Oiseaux de Diomède*. Attaché au Cabinet des médailles en février 1849, il n'y fit qu'un court séjour. M. Guignaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, s'empressa alors de se l'adjoindre comme collaborateur pour la rédaction des notes et éclaircissements devant servir à compléter la traduction de l'ouvrage célèbre de Fréd. Creuzer sur les *Religions de l'antiquité* (Paris, 1825-51, 4 vol. en 10 part. in-8). Cette collaboration a été très-large et remarquable. En 1855, M. Vinet fut agréé en qualité d'auxiliaire de la commission du *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts*, aux travaux de laquelle il prit part pendant quatre années. A la fin de 1858, il entra au *Journal des Débats* ; c'est là que, pendant près de vingt

ans, il publia de nombreux articles sur des questions d'art, d'archéologie et de littérature, articles de fine critique d'érudition sûre et variée, d'une forme exquise. Son style original, et brillant sans affectation, donnait de la vie aux sujets les plus arides. Ces articles, fort goûtés du public, ont été en grande partie réunis en volume sous ce titre : *l'Art et l'Archéologie* (Paris, 1874, in-8, IV-498 p.), ainsi que d'autres, extraits de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue archéologique*, de la *Revue nationale* et de la *Revue européenne*. On remarque dans ce volume une curieuse étude sur les *Paradis profanes de l'Occident*, des articles sur certains travaux d'archéologues, d'érudits, de littérateurs et d'artistes contemporains les plus distingués, tels que : E. Gerhard, de Saulcy, Egger, A. Maury, Vitet, Renan, G. Perrot, Alb. Dumont, L. Halévy, H. Flandrin, Ch. Garnier, etc., et un charmant portrait du célèbre duc de Luynes. D'autres articles de M. Vinet, sur les peintures d'Eug. Delacroix, d'Ingres, de L. Cogniet, ses amis intimes, sur le salon de 1851, et sur celui de 1861, etc., sont dispersés dans les revues *archéologique*, *contemporaine*, *des Deux Mondes*, *européenne* et *nationale*. Nommé, le 17 octobre 1862, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, dont la bibliothèque n'existait qu'à l'état d'embryon, il parvint, grâce à une persévérance inouïe, à créer, avec un budget dérisoire, une des plus belles bibliothèques de Paris et qui rend des services inappréciables, surtout depuis qu'il en a publié un *Catalogue méthodique* (Paris, 1873, in-8, XV-256 p.). Mais sa sollicitude pour l'enseignement des beaux-arts ne se bornait pas à cela. En mars 1870, il annonça la préparation d'une *Bibliographie méthodique et raisonnée des beaux-arts*, et en fit connaître une classification entièrement nouvelle (Paris, 1870, in-8, 12 p.). Une première livraison de cette bibliographie vraiment critique, indispensable pour l'étude des beaux-arts et qui n'a de précédent dans aucune langue, a paru en 1874 (Paris, Firmin-Didot, in-8); la seconde a vu le jour après le décès de son auteur : elle s'arrête au nº 2362. Deux autres livraisons de cette œuvre si considérable et difficile restent à paraître : elles seront publiées à l'aide des matériaux laissés par M. Vinet. Un des promoteurs de la publication des restaurations des monuments antiques par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, il fut nommé par le gouvernement secrétaire de la commission chargée de diriger cette publication capitale (1872), et, en cette qualité, il mit en tête de la première livraison : (*Restauration de la colonne Trajane*, par Percier; Paris, Firmin-Didot, 1877, gr. in-fol., avec planches) une introduction historique fort intéressante. Il avait en outre publié : *Amphiaraüs, fragment d'une mythologie d'art* (extrait de la *Revue archéologique*; (Paris, 1872, in-8, 12 p. et 4 pl.; tiré à 50 exempl.); *Esquisse d'une histoire de l'architecture classique* (*ibid.*, 1875, in-8, 33 p.); *Un mot sur l'Alde Manuce de M. Ambroise Firmin-Didot* (extrait du *Moniteur universel*, *ibid.*, 1875, in-8, 15 p., tiré à 100 exempl.). Son dernier article, destiné au *Journal des Débats*, et publié après sa mort, a pour sujet l'étude de l'*Ephébie attique*, à propos de l'ouvrage, récent de M. Albert Dumont, directeur de l'École d'Athènes.— M. Vinet a fondé, avec M. Boutmy, l'École libre des sciences politiques (voir *Quelques idées sur la création d'une faculté libre d'enseignement supérieur*; Paris, 1871, in-8, 38 p.; et *Projet d'une faculté libre des sciences politiques. Programme des cours*; ibid., 1871, in-8, 13 p.). — Il était chevalier de la Légion d'honneur (1869), officier d'académie (1874), membre correspondant de l'Académie d'Herculanum (1849), membre résidant, puis associé-correspondant de la Société des antiquaires de France, etc. — GUSTAVE PAWLOWSKI.

— Le Dr Élie Gintrac, directeur honoraire de l'École de médecine de Bordeaux, né à Bordeaux en 1794, le 9 novembre, vient de mourir. Docteur de la faculté de Paris, professeur de clinique interne à l'École secondaire de médecine de Bordeaux, il a été élu, en 1840, correspondant, puis, en 1856, membre associé de l'Académie de médecine de Paris. Parmi les nombreux ouvrages sortis de sa plume nous citerons : *La Cyanose* (1814), thèse réimprimée en 1824, sous le titre d'*Observations et recherches sur la cyanose, ou maladie bleue; — Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1826); — *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830) ; — *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845) ; — *Recherches sur l'oblitération de la veine-porte et sur les rapports de cette lésion avec le volume du foie et la secrétion de la bile* (1856); — *Cours thérapeutique et clinique de pathologie interne et de thérapie médicale* (9 vol., 1853-1872); — *De la méningite rhumatismale* (1865).

— M. Auguste-Paul Poulet-Malassis, ancien libraire-éditeur de la bibliothèque parnassienne de Th. Gautier, Baudelaire, Banville, Leconte de Lisle, etc., et littérateur, né à Alençon (Orne), en 1825, vient de mourir. Il a laissé, entre autres œuvres : *Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque*, avec M. de la Sicotière (Laigle, 1845, gr. in-fol.); — *A propos d'une faïence républicaine à la date de* 1868 (in-12, 1868), sous le pseudonyme de Paul Rouillon ; — *Appendice à la seconde édition de la bibliographie romantique, par Charles Asselineau* (in-8, 1874); — *Les Ex-Libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours*, nouvelle édition (in-8, 1875); — *Monsieur Legros au salon de* 1875, note critique et biographique (in-4, 1875) ; — *Théâtre de Marivaux, Bibliographie des éditions originales et des éditions collectives données par l'auteur* (in-8, 1875) ; — *La Querelle des bouffons, la Bibliothèque de J.-J. Rousseau*, etc., etc. (in-8, 1875). Il a publié les *Papiers secrets et Correspondance du second Empire*, réimpression complète de l'édition de l'imprimerie nationale, annotée et augmentée de nombreuses pièces publiées à l'étranger et recueillie par A. Poulet-Malassis (in-8, 1875), et il venait de faire paraître une *Correspondance inédite de Madame de Pompadour* avec une *Préface* dont il était l'auteur.

— Le Dr Joseph Dietl est mort à Cracovie, le 18 janvier 1878. Né en 1804 en Galicie, de parents pauvres, il fut vraiment le fils de ses œuvres. Ayant commencé ses études à Sambor et à Léopol, il les termina à Vienne, où il fut reçu docteur en médecine. Attaché à l'Université de cette ville, il ne la quitta que pour une chaire de clinique, à l'Université des Jagellons, à Cracovie. Devenu l'un des premiers praticiens du pays, recteur de l'Université, il prit une part active à sa dernière réorganisation; membre du Reichsrath autrichien, et enfin bourgmestre de la ville de Cracovie, il rendit des services éminents à cette ville et à la Galicie autrichienne en général, et jouissait jusqu'aux derniers moments d'une popularité bien méritée. Les eaux thermales de Galicie lui sont redevables de leur organisation actuelle. Ses principaux ouvrages en allemand et en polonais, sont : *Kritische Darstellung europaischer Kranhenhauser* (Vienne, 1853); — *Klinische Vertrage ueber die Cholera* (Vienne, 1855) ; — *Les Sources de Krinitza dans les Carpathes* (Cracovie, 1857); — *Les Eaux de Bartfeld en Hongrie* (Cracovie, 1858). Différents écrits sur les eaux thermales de la Galicie. *La Plique et les manières de la traiter* (Cracovie, 1862) ; — *Les Universités de Varsovie et Cracovie* (1859 et 1862); — *De la réforme des écoles* (Cracovie, 1865 et 1866). Nommé membre de l'Académie des sciences de Cracovie, et président de la

section des sciences exactes, il prit une part active aux travaux de la docte assemblée. Une foule énorme et recueillie le conduisit à sa dernière demeure, avec l'assistance d'un nombreux clergé qu'il édifia par une mort vraiment chrétienne.

— M. Prosper-Jean Levot, conservateur de la bibliothèque de Brest, vient de mourir le 3 février, à l'âge de soixante-dix-sept ans dans cette ville. Il y était né le 14 décembre 1801. Archéologue et biographe spécial de célébrités maritimes, M. Levot avait été professeur particulier, lorsqu'il fut appelé, le 8 septembre 1831, au poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort; il était l'un des fondateurs de la Société académique de Brest qu'il présidait; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait récompensé d'une mention honorable en 1864, pour une histoire de sa ville natale. M. Levot était aussi correspondant du Ministère de l'instruction publique. Modeste et laborieux comme un bénédictin, écrivain et travailleur infatigable, il a dépensé sa vie dans des recherches historiques et archéologiques de tous genres, et l'a couronnée par une mort chrétienne pleine d'édification. On cite de lui : *Catalogue général des bibliothèques du département de la marine* (1838-43, 5 vol. gr. in-8), dressé par ordre du gouvernement et dont le plan, approprié au service commun des onze bibliothèques de la marine de France, a été adopté par le gouvernement belge pour l'usage de ses bibliothèques; — *Catalogue des livres et des tableaux de feu M. le baron le Gentil de Quelern, précédé d'une notice sur sa vie, ses services et ses travaux* (in-8, 1843); — *Notice chronologique et historique des maires de Brest depuis* 1681 (in-8, 1844); — *Précis de la canalisation de la Bretagne* (in-8, 1845); — *Essais de biographie maritime, ou Notices sur des hommes distingués de la marine française* (in-8, 1847); — *Biographie bretonne* (1852-57, Vannes, 2 vol. in-8); — *Notice sur Landévennec et son abbaye. État ancien et moderne* (in-8, 1858); — *La marine française et le port de Brest sous Richelieu et Mazarin* (in-8, 1859); — *Procès d'Alexandre Gordon, espion anglais, décapité à Brest en* 1769 (in-8, 1861); — *Recherches historiques sur la ville de Brest avant* 1789 (in-8, 1861); — *Histoire de la ville et du port de Brest* (1864-76, 5 vol. in-8); — *Gloires maritimes de la France* avec M. Doneaud (1865, in-12); — *Promenade dans le port de Brest et ses dépendances* (in-8, 1865); — *Excursions dans la rade de Brest et ses environs* (in-8, 1866); — *Récits de naufrages, incendies, tempêtes et autres événements de mer* (1867, in-12); — *Notice sur la vie, les services et les travaux de M. le chevalier de Fréminville* (in-8, 1867); — *Descente des Anglais à Camaret* (in-8, 1872); — *Abbaye de Saint-Mathieu-de-Fineterre* (in-8. 1874); — *Daoulas et son abbaye* (in-8, 1875); — *Participation du deuxième arrondissement maritime à la guerre de* 1870-71 (in-8, 1875); — *Projet de l'enseigne de vaisseau Rivoire contre le port de Brest, sous le consulat* (in-8, 1875). — On trouverait dans les recueils de la Société académique de Brest beaucoup d'autres travaux de lui : nous relevons seulement : *La maison de l'espion à Lânnion;* — *Le Pont impérial en* 1861; — *Les Ambassadeurs de Tippou-Saheb en* 1788; — *Le Vaisseau le Véteran à Concarneau;* — *Les Incendies du port de Brest.* — M. Levot s'est fait, en outre, l'éditeur des *Batailles navales de la France*, de O. Troude (1867-1868, 4 vol. in-8), et a souvent donné sa collaboration à l'*Océan* de Brest.

— M. Alphonse Ferrero, marquis de La Marmora, né le 17 novembre 1804, est mort à Florence, le 5 janvier. Ancien ministre de la guerre et de la marine piémontaise en 1854 pendant la guerre de Crimée, et major général de l'armée italienne en 1866, il a publié sur les événements de cette dernière époque plusieurs brochures qui ont eu un grand retentissement. *Quattro*

discorsi ai suoi colleghi della Camera sulle condizioni delle esercito italiano (1872); — *Un peu plus de lumières sur les événements politiques et militaires de l'année* 1866, traduit de l'italien, par MM. Niox et Descoubès (1873); — *Un episodio del risorgimento italiano* (1875); — *I Segreti di Stato del governo costituzionale, les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel*, traduit de l'italien par MM. Marcel et Savari (2e partie, 1877).

— M. Jules-Louis-Joseph Brame, né à Lille le 9 janvier 1808, est mort à Paris le 1er février. Avocat en 1833, il était entré au Conseil d'État en 1836; il se retira en 1848, pour reparaître sur la scène sous l'empire, comme député et ministre de l'instruction publique. Il a fait partie de l'Assemblée nationale en 1871, et était sénateur du département du Nord. Il a écrit *De l'émigration des campagnes* (1856); — *L'Héritage dévoré par le fisc et la procédure* (1867); — *La Vérité sur le régime économique de la France*. Discours prononcé au Corps législatif (1868).

— M. Lucien-Léopold Jotterand, ancien membre du Congrès national, est mort à Bruxelles, le 10 décembre 1877. Il était né en 1803, à Genappe (Brabant). Il a eu un rôle important dans les affaires de son pays. Il appartenait au parti « unioniste », était un adversaire de l'administration hollandaise, avait peu de sympathie pour la France, et rêvait de bonne foi l'union du libéralisme et du catholicisme. Il a écrit dans un grand nombre de journaux : *le Courrier des Pays-Bas*, la *Sentinelle*, l'*Artiste*, le *Patriote belge*, la *Revue démocratique*, la *Belgique judiciaire*, et a publié un certain nombre de brochures ayant presque toutes trait à la politique : *Guillaume Frédéric d'Orange-Nassau avant son avènement au trône des Pays-Bas* (1827); — *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas* (1829); — *Les Rapports politiques et commerciaux de la Belgique et de la France*. En flamand (1840); — *Nos frontières du Nord-Ouest*. En flamand (1843); — *La nouvelle constitution de New-York pour* 1847 (1846); — *Le Suffrage universel* (1848); — *Les Églises d'État devenues cause d'intolérance religieuse* (1849); — *Les Lettres belges à propos de la Société des gens de lettres* (1849); — *Londres au point de vue belge* (1852); — *D'Anvers à Gênes par les pays rhénans* (1854); — *Louis de Potter* (1860); — *Lettres unionistes sur la réforme électorale* (1868); — *Du repos hebdomadaire*, ouvrage qui a obtenu la deuxième récompense par la Société génevoise d'utilité publique (1870); — *Charles Louis Spilthoorn. Événements de* 1848 *en Belgique* (1872); — *Études sur les États-Unis*. (Conférence, 1875).

— M. Albert Patin de La Fizelière, né à Marly (Moselle) en 1819, est mort à Paris, le 11 février, à l'âge de soixante ans. Sa vie entière a été consacrée aux lettres. Il a donné sa collaboration au *Journal de Paris*, à *la Presse*, au *Siècle*, au *Courrier de Paris*, au *Petit-Figaro*, où il a été directeur pendant plusieurs années, au *Bulletin du Bouquiniste*, à l'*Artiste*, au *Paris-Journal*. Il a fondé en 1848, une revue sous le titre de *Notre Histoire*. Il s'occupait de la réimpression des œuvres de Jules Janin. Il a écrit : *Les Inondés de la Loire*, scène dramatique en vers (in-8, 1846), avec M. Servais ; — *Une famille de la rue Mouffetard*, scène dramatique avec M. de la Jonchère ; — *Manuel de l'électeur constituant* (signé Ludovic Marsay) (in-12, 1848); — *Manuel du citoyen* (signé Ludovic Marsay) (in-16) ; — *Biographie des représentants du peuple à l'Assemblée nationale constituante*, par les auteurs de « Notre Histoire » (in-12, 1848), anonyme en collaboration avec M. Louis Giraudeau; — *Biographie de* 750 *représentants du peuple à l'Assemblée nationale législative*, par plusieurs journalistes (in-18, 1849), anonyme en collaboration avec M. Giraudeau ; — *Le Procès des accusés de Strasbourg* (in-8, 1849); — *Salon de* 1850 *à* 1851 (in-8, 1851); — *Félicie*, nouvelle messine (1854); — *Dialogue*

de Thoinettte et d'Alizon, pièce inédite en patois lorrain du dix-septième siècle, publiée avec des notes et un vocabulaire (in-8, 1856); — *Voltaire est-il étranger à la publication des « Mélanges » publiés sous son nom* (in-8, 1858); — *Histoire de la crinoline au temps passé* (in-12, 1859); — *A-Z, ou le salon en miniature* (in-1861); — *Vins à la mode et cabarets au dix-septième siècle* (in-12, 1866); — *Essais de bibliographie contemporaine, I. Charles Baudelaire* (in-12, 1868), avec Georges Decaux; — *Rymaille sur les plus célèbres bibliotières de Paris en 1649, avec des notes et un essai sur les bibliothèques particulières du temps* (in-8, 1869); — *Des émaux cloisonnés et de leur introduction dans la reliure des livres* (in-8, 1870); — *L'Œuvre originale de Vivant Denon, ancien directeur général des musées; collection de 317 eaux-fortes* (2 vol. in-4, 1872-1873); — *Jules Janin et sa bibliothèque ; Notice bibliographique* (in-8, 1874); — *La Vie et l'œuvre de Chintreuil* (in-4, 1874) avec MM. Champfleury et Henriet; — *Théâtre du Paravent, I. Récompense honnête*, saynète (in-8, 1874); — *Memento du salon en* 1875 (in-16, 1875); — *Correspondance de Jules Janin* (1875).

— M. François-Eugène Janin, était né à Passy (Seine), le 9 mars 1815. Licencié en droit, archiviste-paléographe de la promotion de 1841, il fut chargé du classement des archives de Loir-et-Cher, vers 1844, et attaché à la *Collection des monuments inédits de l'Histoire du Tiers-État*. Il fut nommé auxiliaire de l'Institut le 15 janvier 1847 et employé, sous la direction de M. Pardessus, à l'achèvement du *Recueil des ordonnances des Rois de France*. Il a donné sa démission d'auxiliaire de l'Institut en 1869. Il vécut depuis à Passy, où il est mort le 21 décembre dernier, à l'âge de soixante-deux ans. Il a publié dans la Bibliothèque de l'École des chartes : *Lettre adressée à la commune de Saint-Quentin, par Jean de Ribémont, clerc du Parlement* (2e série, t. III, p. 155, 1846); — *Documents relatifs à la peine de banissement aux treizième et quatorzième siècles* (*Ibid.*, p. 419).

— M. Paul-Antoine Cap, né à Mâcon, le 2 avril 1788, est mort dans le courant de novembre. Il était membre associé de l'Académie de médecine de Paris et membre honoraire de l'Académie royale de médecine de Belgique. Il exerçait la pharmacie en même temps qu'il se livrait à des études scientifiques. On lui doit : *De la classification méthodique des médicaments* (1823), couronné par la Société de médecine de Paris; — *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837); — *Recherches sur les Lactates* (1738), avec M. Henry; — *Traité de pharmacie, traité de botanique* (1847), avec MM. Montagne et Martin; — *Histoire de la pharmacie* (1851); — *Le Muséum d'histoire naturelle* (1853-1854); — *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences*. 2 séries (1856-1864); — *La science et les savants au seizième siècle*, tableaux historiques (Tours, 1867). On lui doit des études biographiques sur *Robert Boyle* (1856), *Philibert Commerson* (1861), *Camille Montagne, botaniste, membre de l'Institut* (1868) et les éloges de *Casimir Delavigne* (1846), de *Benjamin Delessert* (1850), de *Mathieu Bonafous* (1854), de *N. L. Lemery*. Il avait publié en 1844, les œuvres complètes de Bernard de Palissy; en 1856, celles de Senecé, avec M. Em. Chasles. Il a traduit les *Aphorismes de physiologie végétale* de J. Lindley (1838), donné plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités* et publié des articles dans un grand nombre de recueils.

— M. le Dr Pierre Berthier, né à Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire), en 1830, vient de mourir à Bicêtre, à l'âge de quarante-sept ans, au mois de décembre. Il avait fait ses études sous la direction de M. Gérard de Cailleux et était devenu médecin en chef de l'hospice de Bicêtre. Il a écrit plusieurs ouvrages sur les maladies mentales et nerveuses : *Médecine mentale. De l'isolement*

Bourg, 1858); — *Des causes* (Paris, 1860); — *De la folie diasthésique* (1859); — *De la dépopulation des campagnes* (Bourg, 1859); — *De l'imitation au point de vue médico-philosophique* (1861); — *Erreurs et préjugés relatifs à la folie* (Bourg, 1863); — *Excursions scientifiques dans les asiles d'aliénés*, 4 séries (1864-1867); — *Des névroses menstruelles* (1873); — *Des névroses diasthésiques* (1875).

— M. Johan-Erik Rydquist, né à Gothembourg, le 20 octobre 1800, est mort le 15 décembre. Il était directeur de la bibliothèque royale de Stockolm. Il s'était livré au commerce avant d'aborder l'étude des langues. L'académie suédoise l'appela dans son sein pour succéder à Berzélius en 1843, à l'époque où il devenait premier bibliothécaire. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de critique et de philosophie. Voici la traduction des titres de quelques-uns : *Les hauts faits littéraires des jours passés* (1828); — *Les plus anciennes poésies de théâtre du Nord* (1836); — *Les Employés civils en Suède* (1838); — *J. Olof Wallin* (1839); — *Voyage en Allemagne, en France et en Italie* (1838); — *Les Lois de la langue suédoise* (1850-1857), son plus important ouvrage; — *Lumières et erreurs dans le monde du langage*. Il a fait diverses traductions du grec et de l'anglais et écrit dans plusieurs revues, notamment dans *Heimdal*, recueil qu'il dirigeait.

— M. J.-C. Mœrikoser, de Frauenfeld, est mort le 17 octobre à Zurick. Il a composé plusieurs ouvrages historiques : *Études sur la littérature suisse au dix-huitième siècle* (1861); — *Biographie de Zwingle* (1867-69); — *Histoire des réfugiés protestants en Suisse* (1856), dont on annonce une traduction française.

— M. François-Auguste Aubry, libraire-éditeur, bien connu des amateurs, directeur et fondateur du *Bulletin du Bouquiniste* (1857), libraire de la « Société des bibliophiles français, » membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, est mort à Paris, le 13 janvier. Il était né à Sanchevil'e (Eure), en 1821, le 21 décembre.

— M. Charles de Liltrow, né à Casan, le 18 juillet 1811, est mort à Venise le 16 novembre. Il était directeur de l'observatoire de Vienne, depuis 1842, poste où il succéda à son père; il a porté ses investigations spécialement sur les comètes, et est l'auteur d'une méthode pour déterminer l'heure et la longitude de la mer.

— M. Ralph Wornum, conservateur de la National Gallery à Londres, auteur d'une *Vie d'Holbein* et d'ouvrages sur les galeries de l'Angleterre et de l'étranger. Il venait de publier une seconde série de dix-huit eaux-fortes d'après les tableaux de la National Gallery.

— M. Thomas-William Marshall, sorti de l'Université de Cambridge, entré dans les ordres anglicans, puis converti au catholicisme, vient de mourir; il était auteur de *Notes sur l'épiscopat catholique*, qui ont préparé sa conversion, et en outre d'un bel ouvrage sur les *Missions chrétiennes*, dont M. L. de Waziers a donné une traduction française en 1865 (2 vol. in-8), et collaborateur de la *Dublin Rewiew* et de plusieurs recueils anglais et américains.

— Nous avons également à annoncer la mort de M. Claude Bernard, du R. P. Secchi et de M. de la Saussaye, auxquels nous consacrerons des notices dans notre prochaine livraison; — de M. Pierre-Noël-Jules Lemire, né à Clairvaux (Jura), le 17 mars 1814, mort à Mirevent, grand industriel, homme de bien, artiste, antiquaire et archéologue, correspondant de l'Académie de Besançon depuis 1872; — de M. Eugène Stourm, ancien rédacteur du *Bon Sens* et de la *Démocratie pacifique*; — de M. Huguet Berthier, collaborateur de la *Revue du Lyonnais*, mort à Nice dans le courant de janvier, à l'âge de trente-sept ans.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Dans sa séance du 8, l'Académie a nommé académicien titulaire, en remplacement de M. Edgar Boutaric, décédé, M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys. Il y a eu deux tours de scrutin. Les suffrages se sont ainsi répartis : premier tour, M. d'Hervey de Saint-Denys, 17 ; M. Paul Foucart, 9 ; M. Weil, 6 ; M. Barbier de Meynard, 5 ; bulletin blanc, 1. — Deuxième tour. M. d'Hervey de Saint-Denys, 24 ; M. Foucart, 8 ; M. Barbier de Meynard, 4 ; M. Weil, 1.

— *Académie des sciences.* — Dans la séance publique de l'Académie, tenue le 28 janvier, les résultats du concours de 1877 ont été proclamés par M. le secrétaire perpétuel.

Mécanique. — *Prix Poncelet.* Décerné à M. Laguerre, commandant d'artillerie, examinateur à l'École polytechnique, pour l'ensemble de ses travaux mathémathiques.

Prix Montyon. Décerné à M. Caspari, ingénieur hydrographe, pour ses « Études sur le mécanisme et la marche des chronomètres. »

Prix Plumey. Décerné à M. de Fréminville, directeur du génie maritime, pour ses études approfondies sur les conditions de distribution des nouvelles machines Woolf employées à bord des navires.

Prix Fourneyron. Décerné à M. Mallet. Le sujet spécial du concours indiqué par l'Académie, conformément aux intentions du fondateur, était cette année : « Machine à vapeur pour tramway. »

Astronomie. — *Prix Lalande.* Accordé à M. Asaph. Hall pour sa découverte des satellites de la planète Mars.

Prix Vaillant. M. Schulhof, pour son beau mémoire sur les planètes perdues.

Prix Valz. MM. Paul et Prosper Henry, de l'Observatoire de Paris pour leurs cartes des diverses régions du ciel, dressées en vue de faciliter la recherche des petites planètes.

Physique. — *Prix Lecaze.* M. A. Cornu, ingénieur des mines, professeur à l'École polytechnique, pour son beau et grand travail relatif à la « Détermination de le vitesse de la lumière, » d'après des expériences exécutées en 1874 entre l'Observatoire et Montlhéry.

Statistique. — *Prix Montyon* : 1° décerné à M. E. Yvernès pour le travail éclairé et les soins persévérants qu'il apporte aux volumes de la *Statistique civile et commerciale de la France* ; 2e le prix réservé de 1876 est donné à M. T. Loua pour la confection des quatre volumes in-folio de la *Nouvelle série de la statistique de France.*

Deux mentions honorables sont en outre accordées : l'une à M. P. Dislère pour la partie statistique de ses mémoires sur la *Marine cuirassée,* in-8, 1873 ; sur les croiseurs, in-8, 1875, et sur la guerre d'escadre 1876 ; l'autre à M. le Dr Puech pour les recherches contenues dans son mémoire sur les « Répétitions des accouchements multiples. »

Chimie. — *Prix Jecker.* M. A. Houzeau, en récompense de ses travaux relatifs à la production de l'ozone ainsi que sur le mode d'action de cette substance à l'égard des matières organiques, obtient un prix de 5,000 fr. sur les fonds de l'année 1877, la seconde moitié du prix annuel ayant été réservée pour parfaire le prix de 10,000 fr. décerné à M. Cloez, en 1876.

Prix Lacaze. Décerné à M. Troost, professeur à la Faculté des sciences de Paris, pour ses très-nombreuses recherches de chimie générale et minérale.

Botanique. — *Prix Barbier.* La commission ne pense pas qu'il y ait lieu de décerner le prix. Elle propose d'accorder, à titre de récompense, une somme de 1,000 fr. à M. Galippe pour ses *Études toxicologiques sur les cantharides ;*

une somme de 1,000 fr. à MM. Lepage et Patrouillard pour leur « Guide pratique pour servir à l'examen des caractères physiques, chimiques et organoleptiques » que doivent présenter les diverses préparations du *Codex*, ainsi qu'à l'essai des médicaments chimiques ; une somme de 500 fr. à M. Manouvriez pour ses *Recherches chimiques sur l'intoxication saturnine locale et directe* et ses « Recherches sur les troubles de la sensibilité dans la contraction diopathique des extrémités. »

Prix Desmazières. La commission accorde sur les fonds de ce prix : 1° un encouragement de 1,000 fr. à M. le docteur Quélet, pour le travail intitulé : *Les Champignons du Jura et des Vosges* ; 2° un encouragement de 600 fr. à M. Bagnis, pour son mémoire intitulé : *La Puccinie*.

Prix Bordin. Le sujet désigné était le suivant : « Étudier comparativement la structure et le développement des organes de la végétation dans les lycopodiacées. Un encouragement de 1,000 fr. est accordé à M. Charles-Eugène Bertrand. La question est retirée du concours.

Prix Bordié. Pour le second prix, le sujet proposé était : « Étudier comparativement la structure des téguments de la graine dans les végétaux angiospermes et gymnospermes. » Décerné à M. Charles-Eugène Bertrand.

Anatomie et Physiologie. — *Prix Thore*. Donné à M. Jousset de Bellesme, pour l'ensemble de ses Recherches sur la physiologie des insectes.

Médecine et Chirurgie. — *Prix Montyon*. L'ensemble des ouvrages, manuscrits et imprimés, qui ont été adressés cette année pour ce prix, ne s'élève pas à moins de cinquante-cinq, sur lesquels un grand nombre étaient dignes d'être remarqués par la commission. Il a fallut néanmoins faire un choix et remettre au concours de l'année prochaine les travaux sur lesquels on ne peut se prononcer définitivement sans plus ample informé.

La commission décerne un prix de 2,500 fr. à M. Hannover, professeur à l'université de Copenhague, pour son livre : *La Rétine de l'homme et des vertébrés*. Un prix de 2,500 fr. à M. Parrot, professeur à la faculté de Paris, pour son beau livre sur l'autopsie Un prix de 2,500 fr. à M. Picot, professeur à l'École de médecine de Tours, pour ses *Leçons de pathologie générale*. *Mentions honorables* de 1,500 fr. à M. Topinard, *ex æquo* MM. Lassègue et Regnauld et MM. Delpech et Hillairet ; MM. Franck et Oré.

M. Topinard, pour son livre sur l'*Anthropologie*. Ses études sur le crâne dans l'homme et les animaux l'ont conduit à cette conclusion que la capacité du crâne adulte et normal est trois fois plus grande dans la race humaine la moins favorisée que dans le genre d'antropoïde la plus favorisé. Et l'ouvrage entier concourt à établir et à confirmer cette proposition que « l'homme se distingue de la brute, essentiellement par le volume de son cerveau et le développement de ses fonctions cérébrales. »

MM. Lassègue et Regnauld pour « la Thérapeutique jugée par les chiffres. » Les mouvements de la thérapeutique sont ainsi indiqués par des chiffres qui sont l'expression certaine non pas seulement des idées doctrinales, mais aussi des conquêtes définitives.

MM. Delpech et Hillairet, pour leur mémoire sur « les accidents auxquels sont soumis les ouvriers employés à la fabrication des chromates. »

M. Franck, pour son étude sur « Les changements de volumes des organes dans leurs rapports avec la circulation. »

M. Oré, pour ses travaux sur la « Médication intraveineuse et l'emploie du choral. »

Citations. La Commission a distingué, en outre, et croit devoir signaler par des citations les auteurs dont les noms suivent : M. Armingaud : « Né-

vrose vasomotrice. » M. Brouardel « l'Urée et le foie. » M. Burq : « La métalloscopie et la métallothérapie ». M. Couty : « Études sur l'entrée de l'air dans les veines. » M. Desprès : « La chirurgie journalière. » M. Lecomte : « Physiologie mécanique : le coude et la rotation de la main. » M. Megnin : « Monographie de la tribut des sarcoptides psoriques. » M. Peyraud : « Études expérimentales sur la régénération des tissus cartilagineux et osseux. » M. Sabathé : « Recherches sur les mouvements du cerveau. » M. Sanné : « Traité de la diphtérie. » M. Testut : « De la symétrie dans les affections de la peau. »

Prix Bréant. Prix de 5,000 fr. décerné à M. Joanny Rendu pour ses « Recherches sur une épidémie de variole à Lyon, étudiée au point de vue de la contagion, » et pour son travail manuscrit « De l'isolement des varioleux à l'étranger et en France, » à propos de l'épidémie de Lyon pendant les années de 1875, 1876 et 1877.

Prix Godard, porté à la somme de 2,000 fr., décerné à M. Calliat, pour les « Études sur les muscles du périnée et sur l'anatomie normale et les tumeurs du sein chez la femme. »

Physiologie. — *Prix Montyon.* Partagé entre M. Ferrier, médecin de l'hôpital du roi à Londres, pour ses « Expériences sur les effets produits par l'électrisation de la surface du cerveau, » et MM. Carville et Duret, jeunes physiologistes de l'école de Paris, pour leurs « Recherches expérimentales sur les fonctions des hémisphères cérébraux. »

Mention honorable. La commission a regretté de ne pouvoir décerner un second prix à MM. Joly et Regnard, pour leurs belles « Études chimiques de la respiration chez les animaux aquatiques. »

Enfin, la commission croit devoir signaler l'auteur d'un mémoire sur la sensibilité, M. le docteur Charles Richet, jeune physiologiste dont la vive intelligence et le jugement droit promettent beaucoup pour l'avenir.

Prix Lecaze. Décerné à M. Dareste pour ses belles « Recherches sur la production artificielle des monstruosités. »

Prix généraux. — *Prix Montyon.* Arts insalubres. Un encouragement de 2,000 fr. est accordé à M. Hétet, professeur de chimie à Brest, à l'occasion des travaux auxquels il s'est livré dans l'intérêt de la marine pour améliorer la qualité des eaux potables fournies par les condenseurs à surface employés dans la construction des machines à vapeur et pour éviter leurs effets corrosifs sur le fer des chaudières.

Prix Trémont. Décerné à M. Sidot, préparateur du cours de chimie au lycée Charlemagne. M. Sidot, ancien aide du laboratoire de chimie de l'École normale, s'est élevé peu à peu de la modeste position qu'il occupait à celle d'un véritable savant exercé par une pratique assidue à la solution des problèmes les plus intéressants. On peut signaler tout particulièrement ses « Recherches sur la reproduction artificielle de quelques minéraux, la production économique de charbons durs et bons conducteurs de l'électricité ; la formation du monosulfure de carbone, des recherches sur le verre de phosphate de chaux, etc. » En décernant le prix Trémont à M. Sidot, l'Académie veut l'encourager à poursuivre ses travaux et lui donner une preuve publique de l'intérêt qu'elle porte à son zèle et à sa persévérance.

Prix Gegner. Maintenu à l'unanimité pour cette année à M. Gaugain.

Prix de Mme la marquise de Laplace. Les cinq volumes de la Mécanique céleste, de l'Exposition du système du monde, et le Traité des probabilités sont remis à M. Dougados, né à Carcassonne (Aude), le 6 octobre 1855, sorti

le premier en 1877 de l'École polytechnique et entré comme élève ingénieur à l'École des mines.

Par une mesure générale prise en 1865, l'Académie a décidé que la clôture des concours, pour les prix qu'elle propose, a lieu invariablement le premier jour de chaque année. Nul n'est autorisé à prendre le titre de « lauréat de l'Académie, » s'il n'a été jugé digne de recevoir *un prix*. Les personnes qui ont obtenu des *récompenses*, des *encouragements* ou des *mentions* n'ont pas droit à ce titre.

— *Académie des beaux-arts*. Dans la séance du 9 février, l'Académie a nommé membre titulaire, en remplacement de M. Martinet, décédé, M. Bertinot, graveur en taille douce, par 18 voix, contre 16 à M. Oudiné, graveur en médailles, et 1 à M. Blanchard.

Congrès. — Le Congrès des orientalistes doit se tenir à Lyon du 24 au 31 août.

— Le Congrès archéologique de France se tiendra cette année au Mans et à Laval. Il s'ouvrira le 20 mai, au Mans, et aura sa séance de clôture le 28, à Laval.

École des chartes. — Le 21 et le 22 janvier dernier, treize élèves de l'École des chartes ont soutenu, en séance publique, les thèses qui devaient leur mériter le diplôme d'archiviste-paléographe. Plusieurs de ces thèses ont été très-remarquées et ont donné lieu à une soutenance brillante. Nous nous bornerons a mentionner les titres des travaux présentés. C'étaient : *Les Bourgeois du roi au moyen âge*, par Ernest Babelon ; — *Notice sur le bailliage et la prévôté de Vitry-le-François*, par Henry Bouchot ; — *Étude sur l'administration municipale à Tours, sous le gouvernement des élus* (1356-1462), par Joseph Delaville le Roulx ; — *Essai sur les Revenus d'Enguerrand de Marigny, suivi de son cartulaire*, par Charles Durier ; — *Bernard VII, comte d'Armagnac, connétable de France* (1367-1418). par Paul Durrieu ; — *Essai sur l'histoire de Senlis au moyen âge*, par Jules Flammermont ; — *Les Baillis de Mâcon, sénéchaux de Lyon* (1239-1790). *Contribution à l'extension de l'autorité royale par le ministère des baillis*, par Henri Furgeot ; — *Le Parlement de Paris* (1418-1436), par Armand d'Herbomez ; — *Essai sur l'histoire des relations de la France avec l'Allemagne sous Charles VII*, par Alfred Leroux ; — *La Marine militaire du Ponant entre* 1364 *et* 1374, par Léon Pajot ; — *Étude sur le dialecte lyonnais et des provinces voisines aux treizième et quatorzième siècles*, par E.-P.-L.-Philipon ; — *Étude sur l'administration et les revenus du trésor royal sous Philippe le Bel, d'après le Journal du Louvre*, par Octave Raguenet ; — *Les Institutions municipales de Narbonne au moyen âge*, par Emile Raunié. On peut apprécier la variété et l'importance des sujets traités ; plusieurs ont fourni des aperçus nouveaux et éclairci des points considérables d'histoire. A la suite de ces examens et par décret du ministre de l'Instruction publique en date 30 janvier dernier, les treize candidats ont été nommés archivistes-paléographes dans l'ordre de mérite suivant : MM. Durrieu, Babelon, Delaville le Roulx, d'Herbomez, Furgeot, Raunié, Leroux, Philipon et Durier ; ont été nommés hors rangs, MM. Raguenet, Flammermont et Pajot. On a remarqué que les cinq premiers étaient membres de la *Conférence d'études historiques* établie au siége de la Société Bibliographique ; c'est un succès dont cette conférence, jeune encore et pleine d'avenir, a lieu de s'applaudir. — Er. B.

Lectures faites a l'Académie des inscriptionset belles-lettres. — Dans la séance du 1er février, M. Jules Desnoyer a fait un rapport sur un ouvrage de

M. E. Cartailhac, concernant l'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires. M. Edmond Le Blant a fait un rapport sur le second volume des persécutions du christianisme primitif de M. B. Aubé. — Dans la séance du 8, M. de Saulcy a communiqué une note de M. Clermont-Ganneau, signalant, à Jérusalem, la découverte de peintures du douzième siècle, munies de légendes dont l'une porte le nom de Betphagé. M. Derembourg a présenté des observations sur cette découverte. — Dans les séances des 8, 15 et 22, M Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. — Dans la séance du 16, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur le texte des actes de sainte Thècle. M. Eugène Revillout a repris la lecture de ses études démotiques. — Dans la séance du 21, M. Geffroy a transmis à l'Académie les résultats des fouilles de Palestrina, par M. Ferniques. M. Michel Bréal a donné lecture d'une lettre de M. B. Mowat sur une inscription chypriote, et M. Siméon Luce a lu un mémoire intitulé « les Juifs sous Charles V et le fonds hébraïque du trésor des chartes, en 1372. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 février, M. Hippolyte Passy a fait un rapport sur le traité théorique et pratique de statistique de M. Maurice Block ; M. Ch. Giraud sur une traduction en vers français du *de Natura* de Lucrèce, par M. le premier président Larombière. M. Jules Simon a fait, sur deux ouvrages de MM. Antony Rouillet et Carnot, traitant de l'École d'administration, un rapport au sujet duquel s'est élevé une discussion à laquelle ont pris part MM. Ch. Giraud, E. de Parieu, Levasseur, Hippolyte Passy et A. Franck. — Dans la séance du 9, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur l'état des populations agricoles en Normandie. MM. H. Passy, Ch. Giraud et Kœnigswarter ont, à ce sujet, présenté des observations. — Dans la séance du 16, M. Ch. Lucas a présenté des considérations sur la transportation, à l'occasion d'une notice adressée par le ministre de la marine et des colonies sur la transportation pénale à la Guyane et à la Nouvelle-Calédonie pendant la période quinquennale 1871-1876. M. Jules Zeller a commencé la lecture d'un mémoire sur le schisme qui suivit la mort d'Honorius II en 1130. — Dans la séance du 23, M. Zeller a continué la lecture de son mémoire sur le schisme produit dans l'Église par la double élection de 1130. et M. Baudrillart a repris la lecture de son mémoire sur les populations agricoles de la Normandie.

Livres a l'Index. — Dans sa dernière session, la Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants : Ellero (Pietro) : *Scritti minori*. Bologna, tip. Fava et Garagnani, 1875. *Scritti politici*. Bologna 1876. *La Questione sociale*. Bologna 1877. — Zeller (Eduard), professeur à l'Université de Berlin : *La Légende de saint Pierre, premier évêque de Rome*, traduit par Alfred Marchand. Paris. 1876. Quocumque idiomate. — Renan (Ernest) : *Les Évangiles*, Paris, 1877. — Reinke (Dr Joseph) : *Ueber Einheit der Katholischen Kirche*. Wüszburg, 1877. Latine vero : *De Unitate Ecclesiæ catholicæ*. Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877. *Ist an Christi Stelle für uns der Papst getreten ?* Latine vero : *Estne pro nobis Romanus Pontifex positus Christi loco ?* Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877. — Friedrich (Dr J.) : *Geschichte des Valicanischen Konzils*. Bonn, 1877. Latine vero : *Historia Concilii Vaticani*. Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877.

Le Mouvement littéraire en Catalogne en 1877. — L'excellente revue

catalane, la *Renaixensa*, publie, dans son numéro du mois de janvier, un intéressant article sur ce sujet. Nous allons tâcher de le résumer en peu de mots. Le nombre d'œuvres catalanes publiées en 1877 s'élève à cent seize, dont soixante-dix-neuf appartiennent au théâtre, ce qui donne une augmentation de vingt-six œuvres sur 1876 et de soixante-deux sur 1875. Parmi ces publications, il en est une qui a fait sensation bien au-delà des limites de la Catalogne; c'est l'*Atlantide*, de Verdaguer, dont le *Polybiblion* a parlé en détail. Il faut citer aussi la *Romancer català* d'Ubach y Vinyeta; le roman de Marti y Folguera, *la Caragirat;* la publication du cinquième tome des *Chansons populaires* de Pelay-Briz ; un livre ancien mais jusqu'ici inédit, *Los colloquès de la insigne Ciutat de Tortosa*, par Derpuig et aussi les *Cortar à la dona*, qui ont paru dans la *Llumanera* de New York, mais qui sont en langue catalane. Le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs des *Tradiciones religiosas* d'Aqua de Valldanio, du *Mon invisible* de Gayeta Vidal, des *Costums nupcials catalanas* de M. Balaguer y Marino. Plusieurs Catalans écrivent aussi en castillan. C'est ainsi que, dans cette langue, M. Balaguer y Marino a réfuté diverses allégations relatives aux historiens espagnols et vengé le catholicisme d'attaques mal fondées; que Don Joaquim Rubio y Ors, a composé son travail, que nous avons déjà indiqué sur la renaissance littéraire dans sa patrie; que M. Antoni de Bofarull publia l'*Historia critica de Catalona*. Nous pourrions encore retrouver, dans des revues françaises, le nom de M. Milà y Fontanals, le savant et respectable professeur de Barcelone, et celui de M. Balaguer y Marino. Il y a vraiment, dans cette province de Catalogne, une remarquable activité intellectuelle... Mais, nous nous sommes un peu éloigné de la statistique donnée par la *Renaixensa*, nous y revenons et lui demanderons l'indication des périodiques écrits en catalan. Ces périodiques sont : *La Renaixensa; L'Art del pager; La Familia cristiana; La Campana de Gracia; Los Jochs florals; Le Nunci; la Papallona*; *En Banycta; L'Entretanement; La Brodera catalana; La Llumanera de New York; L'Aurenato de Buenos Ayres*. A cette liste, il faut ajouter encore une nouvelle revue, *Lo Gay Saber*.

Une Mystification littéraire. — M. Célestin Port, le savant archiviste de Maine-et-Loire, vient de dévoiler dans une brochure écrite avec la plus spirituelle vivacité (*Questions angevines. Thomasseau de Cursay*. Extrait de la *Revue de l'Anjou*. Angers, 1878, tirage à part à 50 exemplaires), « une des mystifications les plus audacieuses et, quoique entreprise sans art, le mieux réussies qu'on puisse citer dans la littérature historique, » et dont « la piste a jusqu'à ce jour échappé aux dénicheurs de supercheries littéraires. » Il s'agit de la glorification faite par Jean-Marie Thomasseau de Cursay (né à Paris le 25 novembre 1705, mort en cette ville en 1781) de plusieurs de ses ancêtres, lesquels, soit comme savants, soit comme héros, n'ont existé que dans les publications de l'intrépide faussaire. Les plus fameux des personnages inventés de pied en cap, par J.-M. Thomasseau de Cursay sont Joseph Thomasseau de Cursay, médecin de Louis XIV, et surtout ce *guerrier sans reproche* dont tous les derniers historiens de l'Anjou ont admiré le *noble caractère*, dont Voltaire lui-même a célébré avec attendrissement la chevaleresque conduite, ce Louis Thomasseau de Cursay qui aurait refusé de faire exécuter à Angers le massacre des huguenots en août 1572. M. Célestin Port a démoli avec autant de verve que d'érudition le roman dont tant de lecteurs ont été les dupes, et sa brochure n'est pas moins amusante que concluante. — T. de L.

Index expurgatorius anglicanus.—Un bibliophile anglais qui ne se borne pas à réunir des livres plus ou moins curieux, mais en sait tirer parti, M.W.-H. Hart, a entrepris une publication intéressante; il fait paraître, sous le titre d'*Index expurgatorius anglicanus*, un catalogue raisonné des ouvrages qui, dans la Grande-Bretagne, ont été l'objet de poursuites judiciaires. Ce travail, dont il n'a paru jusqu'ici que quatre fascicules, ne dépasse pas encore l'année 1683; la plupart des livres qu'il signale se rapportent aux discussions politiques que provoquèrent des époques troublées; les uns attaquent la reine Élisabeth, d'autres sont hostiles au malheureux Charles Ier, un certain nombre, après la chute de ce roi, se prononcent avec vigueur contre la république et contre les républicains qui, maîtres du pouvoir, entendaient s'y maintenir. Ce qui est crime à telle époque devient vertu quelque temps après, ce qui avait mérité des récompenses se trouve digne de châtiment, c'est l'histoire éternelle des révolutions. Parfois, les punitions furent extrêmement sévères; des catholiques furent pendus pour avoir discuté les droits de la reine; en 1633 un écrivain, William Prynne, s'étant avisé de publier *l'Histrio-martrix; Player's Swurge* (*le Fléau des acteurs*) on y vit des injures adressées à la cour, où avaient eu lieu des représentations auxquelles prenaient part des personnes du rang le plus élevé; Prynne, fut condamné à être mis à plusieurs reprises au pilori, à avoir les deux oreilles coupées, à payer une amende énorme (5,000 livres sterling) et à une détention perpétuelle. Il est à désirer que M. Hart mette avant peu au jour le complément des résultats de ses recherches; elles portent sur une branche de la science bibliographique tout à fait inconnue hors de l'Angleterre.

Querelle littéraire en Sicile. — Le *Polybiblion* a parlé d'observations faites, avec beaucoup de mesure, par M. S.S. Marino, sur la dernière édition des chants populaires siciliens recueillis par M. Vigo. Celui-ci a fort mal pris une critique très-convenable, très-courtoise et a répliqué sous le nom de sa belle-fille avec une grande violence. MM. Pitrè et Marino, pris tous deux à parti par l'irascible Vigo, ont riposté dans une brochure dont nous avons déjà dit un mot : *Qui dit ce qu'il veut entendra ce qu'il ne veut pas.* La guerre ne s'est pas arrêtée là, et la signora Giuseppina Vigo-Pennisi, ou plutôt son beau-père a lancé un nouvel opuscule : *Lumière et vérité* qui a provoqué une seconde brochure de MM. Pitrè et Marino, contenant l'histoire de la querelle et de nombreux fragments empruntés à la diatribe de la signora Vigo-Pennisi. Toutes les bornes d'une discussion permise sont franchies dans l'œuvre de cette dame ou de son-beau père. Les personnalités les plus violentes sont adressées aux deux jeunes et érudits écrivains qui ont rendu tant de services à la littérature italienne et ont provoqué partout tant de sympathies. Un numéro du *Giornale di Sicilia* nous prouve que la polémique a pris un caractère de plus en plus véhément. Nous lisons dans ce journal une sorte de protestation signée par un grand nombre d'honorables Siciliens et contenant un blâme énergique à l'égard de M. Vigo et un témoignage d'estime et de profond intérêt pour les deux littérateurs qu'il poursuit avec une telle acrimonie. Espérons que cette querelle finira bientôt et que MM. Pitré et Marino pourront reprendre en paix le cours de leurs travaux si appréciés du public érudit.

Une lettre inédite du chevalier d'Éon. — La *Revue critique* (9 février 1878) publie une lettre inédite du chevalier d'Éon, adressée, le 17 février 1779, à M. du Pavillon, commandant-major de la flotte d'Orvilliers. Cette lettre n'apprend rien de nouveau. M. Gaillardet, dans son *Histoire du chevalier d'Éon*, a raconté que le chevalier, qui avait pris, une première fois, un dégui-

sement féminin en 1774, et une seconde fois en novembre 1777, par ordre de Louis XVI, demanda à plusieurs reprises la permission de reprendre ses habits d'hommes. Cette nouvelle lettre exprime le même désir, mais elle ne donne pas d'éclaircissements sur les causes qui faisaient interdire au chevalier de porter les habits de son sexe.

Le Droit du seigneur. — Nous avons sous les yeux une plaquette intitulée : *Les Droits du seigneur; recherches sur l'origine et la nature des droits connus anciennement sous les noms de : Droits de premières nuits, de markette, d'afforage, marcheta, maritagium et bumede,* par J.-J. Raepsaet (Gand, Lemonnier, 1877, in-8 de 57 p. 2 fr. 50). Nous reconnaissons avec empressement que l'auteur a plaidé avec méthode et lucidité une excellente cause; il établit très-clairement l'absurdité de tout ce qui a été dit et répété sur le droit du seigneur, et donne la signification véritable de termes dont l'ignorance et surtout la mauvaise foi se sont fait des armes contre la vérité et le bon sens. Nous serions tenté de faire cependant un reproche à M. J.-J. Raepsaet, c'est de paraître peu au fait de la bibliographie de son sujet. Comment semble-t-il ignorer les travaux si spirituels et si savants de M. L. Veuillot, dont il ne parle pas plus que du travail publié en juillet 1866 dans la *Revue des Questions historiques?* Sa brochure a été imprimée à Gand; mais, à Gand, on sait facilement ce qui paraît à Paris; tous ses arguments ont déjà été employés; s'il n'a pas lu les ouvrages précités, il s'est donné beaucoup de peine pour trouver ce qui était déjà dans le domaine public. Nous ne voyons qu'un avantage dans sa publication, c'est que la brièveté du texte et l'élégance de ce petit volume lui permettront de se répandre facilement parmi les lecteurs qui aiment à s'instruire en quelques instants.

La Revue l'Instruction publique et les Pensées de Pascal. — A propos de la nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, donnée par M. A. Molinier, l'*Instruction publique* a publié (n° du 1er décembre 1877 au 2 février 1878) une intéressante *Étude critique sur le texte des pensées de Pascal.* L'auteur expose les reproches que l'on peut faire aux éditions des *Pensées*, et développe le système qu'il croit devoir être adopté pour la préparation d'une édition définitive. Altérations involontaires et lacunes voulues, telles sont, d'après lui, les principales fautes qui subsistent dans les textes imprimés des *Pensées*, et il prouve la médiocrité de ces textes en les comparant avec les manuscrits originaux de Pascal. Il pense que, pour une nouvelle publication, l'auteur devrait, non pas, comme ses devanciers, diviser les *Pensées* par articles, sous un certain nombre de chefs, mais suivre purement et simplement l'ordre chronologique. Pour déterminer cet ordre chronologique, il faudrait tenir comte de l'esprit même du fragment, de la qualité du papier, des particularités de l'écriture, de la nature de l'encre. — Cette dissertation a soulevé une polémique, et un *universitaire* y a répondu dans la même revue (n° du 26 janvier 1878 et 2 février 1878). Ce nouveau critique ne veut pas de l'ordre chronologique, qu'il croit, du reste, à peu près impossible à déterminer. De plus, dit-il, si l'ordre chronologique est l'ordre véritable, tous les commentateurs de Pascal se sont trompés, car aucun n'en a tenu compte. Pour que cette méthode eût l'importance qu'on cherche à lui attacher, il faudrait que l'on établît que Pascal écrivait sans plan déterminé; mais alors, les *Pensées* ne constitueraient plus qu'une sorte de journal ou de recueil de maximes détachées, ce qui n'est guère admissible. Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre de ces opinions, cette discussion ne laissera pas que de jeter un certain jour sur la question; et nous souhaitons qu'elle

provoque la publication de l'édition définitive du monument inachevé que Pascal nous a laissé. — Er. B.

La Comedia de Dante en Catalan. — Au quinzième siècle, un Catalan célèbre, Andrea Febret, traduisit la *Divine Comédie* en tercets et avec une très-remarquable exactitude. C'est cette ancienne traduction dont M. Cayetano Vidal y Valenciano a entrepris la publication dans de très-belles conditions typographiques, à en juger par le spécimen que nous avons sous les yeux. Ce spécimen contient le début de l'épisode d'Ugolin ; nous en donnerons le premier tercet qui fera voir combien Febret a été traducteur fidèle :

La boqua suslevà d'aquell fier part
Lo peccador, torquentle osbra aquell
Al pels del cap qu'hevia derrec gart.

Fautes d'impression du manuel du libraire. — J'ai souvent entendu dire que feu F. Ch. Brunet mettait un soin extrême à corriger les épreuves de son précieux *Manuel*. Comment se fait-il qu'il ait laissé passer (t. T. col. 862-864) ces quatre fautes dans trois mots : « *Lassay* (*Amand de Modaillon de Lesperne, marquis de*). Voyez recueil de différentes choses? » Au lieu d'*Amand*, il fallait *Armand*; au lieu de *Modaillon, Madaillan;* au lieu de *Lesperne*, *Lesparre*.

Petit armorial romanais. — M. le Dr Ulysse Chevalier vient de publier sous ce titre (Vienne, Savigné, imprimeur-éditeur) une brochure de 36 pages gr. in-8, extraite de la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*. C'est un travail très-bien fait, comme le sont tous les travaux du savant père de notre collaborateur, M. l'abbé Ulysse Chevalier. L'auteur a mis beaucoup de patience à découvrir et beaucoup d'exactitude à décrire les armoiries des anciennes familles des Romans. Chacun des 300 articles environ de l'armorial comprend une notice biographique très-succincte sur un, deux ou trois personnages les plus anciens ou les plus notables de la famille et la description des armoiries que les familles romanaises ont reçues ou se sont données. L'opuscule fournit de nombreuses additions au beau volume de M. Rivière de la Bâtie : il est précédé de considérations sur l'origine des armoiries qui sont fort judicieuses et fort intéressantes. — T. de L.

L'Éducation de l'avenir. — On nous a adressé le second numéro (février 1878) de l'*École nouvelle*, revue de l'éducation « intégrale,» scientifique, industrielle, artistique et de la réforme pédagogique publiée par une réunion de professeurs, d'instituteurs et de « travailleurs, » dont la publication avait été interrompue par « les événements de l'année 1877. » Son but ne devient réalisable que « sous un gouvernement républicain. » Elle le poursuit avec « l'espoir de fonder une république progressive et durable. » Les rédacteurs de cette nouvelle revue rejettent la vieille formule : obligation, gratuité, laïcité, qui n'est plus en harmonie avec le progrès général : ils lui substituent : assurance contre l'ignorance, crédit à l'enseignement, instruction intégrale, scientifique, industrielle « assimilatrice du passé et créatrice de l'avenir. » « Ils pensent qu'il faut *réviser* toutes les *formules* et toutes les notions qui circulent parmi les républicains au sujet de l'*éducation*. Ils pensent, par exemple, que les *droits de l'enfant*, faible et exploité, doivent être protégés par la société; ils voient bien les *devoirs* du père de famille, ils ne voient pas ses *droits* dont on parle tant (p. 2) ». Cette profession de foi, textuellement extraite du programme, est confirmée par un article sur les *Droits des enfants, les droits des pères* : « Nous reviendrons à loisir sur cet important sujet, mais nous croyons urgent de rappeler que nous voyons bien les *devoirs* du père

envers ses enfants... mais nous ne voyons pas ses *droits*. Et surtout nous ne voyons pas qu'ils doivent primer ceux de l'enfant... Les liens du sang n'autorisent plus les abus de la puissance paternelle admis chez les anciens; il nous reste encore un pas à faire : cette prétendue puissance doit disparaître aussi dans le monde des idées et des croyances. » — L'*École nouvelle* se recommande aux pères de familles !

Publication des registres de la ville de Tours.— La Société archéologique de Touraine vient de prendre sous son patronage une importante publication dont l'initiative appartient à l'un de ses membres les plus distingués, M. J. Delaville Le Roulx, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. Il s'agit des *Registres des comptes municipaux de la ville de Tours de* 1355 *à* 1462. Il est à peine besoin de faire ressortir l'importance de cette publication qui se rapporte à l'une des époques les plus troublées de notre histoire nationale et à une période particulièrement intéressante de l'administration municipale de Tours. « Le séjour presque continuel de la cour en Touraine, dit M. Delaville Le Roulx, le rôle considérable joué par la ville de Tours à cette époque à cause du pèlerinage au tombeau de saint Martin, sa position sur la Loire, au cœur de la monarchie, produisirent à Tours un grand mouvement commercial, intellectuel et artistique, et firent de la ville un centre de réunion où les intérêts de tout genre, politiques, administratifs, diplomatiques furent souvent débattus. » Tous ces faits se trouvent consignés dans les registres municipaux, et recommandent l'œuvre de M. Delaville Le Roulx à tous ceux qui aiment notre histoire et la France d'autrefois. Les *Registres municipaux de Tours* (1re série) comprendront huit volumes environ in-8 raisin, avec notes, éclaircissements et tables. Un volume d'introduction paraîtra au cours de la publication. Le prix de l'ouvrage est de 15 francs par volume, réduit à 12 francs pour les souscripteurs et à 10 francs pour les membres de la Société archéologique de Tours.

— Sous le titre de *Dictons populaires sur le temps* M. Francis de Roucy, de la Société météorologique, vient de publier (Paris, Plon, in-18 de 24 p.) un petit recueil des proverbes météorologiques seulement, et pour la France, qui expriment souvent, comme il le dit très-bien, le résultat de longues et nombreuses observations. A part les pronostics généraux, ils sont classés par mois, au nombre de 127, avec un répertoire alphabétique permettant de les trouver facilement suivant le sujet auquel ils se rapportent.

— M. H. d'Anselme, ancien officier supérieur, continue dans les « Annales de philosophie chrétienne » la publication de ses lettres au R. P. Brucker de la Compagnie de Jésus sur les traditions comparées. Les treizième, quatorzième et quinzième, que nous avons sous les yeux, ont pour titre : *Diti et aditi des Hindous*; — *de Noé sous le nom de Persée*; — *des Adamites sous le nom de Pélages*.

— Il existe en Angleterre une *Société des index*, qui a pour but de publier des tables ou catalogues d'ouvrages relatifs aux diverses branches des connaissances humaines. Elle a donné les index de la littérature, de l'économie politique; elle prépare ceux des portraits qui se trouvent dans la Grande-Bretagne, des titres d'honneur éteints ou encore existants. Elle publiera dans le courant de l'année un index du grand ouvrage de Kemble sur les Saxons en Angleterre. — (*Athenæum.*)

— On va vendre aux enchères à Londres, dans le courant de mars, la première édition du Pentateuque en hébreu, imprimée à Bologne en 1482, dont Van Praet ne connaissait qu'un exemplaire, quoique Brunet assure qu'il en

existe cinq ou six; les grands et les petits prophètes, aussi en hébreu, imprimés en 1485, en deux volumes.

— M. Armitage publie à Londres un recueil de littérature provençale, qui renferme : des sermons en limousin, d'après un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris, dont M. P. Meyer a déjà publié sept; le sermon de Vincent Ferrier et deux autres sermons tirés d'un manuscrit d'Oxford; la prise de Narbonne par Philomena, d'après la bibliothèque de Paris et celle du *British Museum* ; la destruction de Jérusalem, d'après un manuscrit de Paris, décrit par M. P. Meyer, etc. — (*Athenæum.*)

— M. Thomas Chaplin a écrit à l'*Athenæum* (25 février) une lettre dans laquelle il établit, à l'aide d'observations statistiques, que la supputation de l'historien Josèphe, qui évalue à trois millions d'âmes la population juive enfermée à Jérusalem, lors de la prise de cette ville par Titus, doit être admise comme plus près de la vérité qu'on ne l'a souvent supposé.

— Le libraire Gustave Koester, de Heidelberg, annonce la publication d'un *Exempla codicum græcorum*, recueil de fac-simile photographiques de manuscrits grecs en petits caractères. Ce volume fera le pendant de celui qui a déjà paru sous le titre de *Exempla Codicum latinorum*, et qui renferme 50 spécimens, dont 28 ont été dessinés d'après des manuscrits datés. — (*Academy*).

— La *Société des arts et des sciences* de Batavia va célébrer, le 24 avril prochain, le centième anniversaire de sa fondation. C'est la plus ancienne des sociétés qui ont pour objet l'étude des littératures et des antiquités orientales. La *Société asiatique* du Bengale ne date que de 1784.

— La grammaire de l'idiome kiriri, parlé par les Indiens chrétiens de la province de Bahia, au Brésil, vient d'être publiée en portugais, à Rio-Janeiro, aux frais de la bibliothèque nationale. La première édition datait de 1698. — (*Academy.*)

Un travail important pour l'archéologie biblique va paraître prochainement à Londres, sous le titre d'*Études sur les temps d'Abraham*, par H. G. Tomkims. L'auteur a mis à contribution les ouvrages des plus savants assyriologues et égyptologues. Son livre renfermera le tableau le plus exact de la vie sociale et religieuse des populations de la Babylonie 2,000 ans avant Jésus-Christ. — (*Academy.*)

— La décision prise dernièrement par le gouvernement anglais de publier en fac-simile toutes les chartes en anglo-saxon, du *British Museum*, va recevoir son exécution. Le premier fascicule comprend la reproduction photographique des chartes conservées dans la bibliothèque de la Cathédrale de Canterbury, accompagnée de leur copie et de leur traduction. — (*Academy.*)

—Le *Journal officiel* nous apprend qu'une riche collection d'autographes de Gœthe, de Schiller et de Herder vient d'être découverte à Scheubengrobsdorf, par M. Preller, dans des papiers de famille. Les manuscrits de Schiller comprennent le *Rauberbad*, les *Gœtter Griechenlands*, les *Rathsel*; ceux de Gœthe et de Herder renferment des notes très-intéressantes qui offrent quelques variantes des textes primitifs. On remarque aussi dans cette collection plusieurs lettres adressées à Schiller par des amis ou connaissances.

— Le *North China Herald* apprend qu'une bibliothèque d'ouvrages en langue chinoise, comprenant environ 6,000 volumes, vient d'être achetée, par le secrétaire de la légation britannique à Pékin, pour le compte du British Museum. Cette collection, qui doit être expédiée prochainement à Londres, a été préparée sous les auspices de l'empereur Kang-Hi, et imprimée avec des caractères mobiles fabriqués tout exprès, sous la direction

des missionnaires jésuites ; cet immense travail a été terminé en 1875. La table des matières contient à elle seule vingt volumes.

— M. Léon Pagés vient de donner une seconde édition de son intéressante étude sur Valmy, à laquelle il a joint une lettre fort curieuse du cardinal Mathieu sur le rôle de la franc-maçonnerie dans les faits dont il nous donne le récit.

— *Lo Gay Saber* annonce l'apparition d'un volume de traditions et contes publié par M. Artui Masiera y Colomar sous ce titre : *Perlas Catalanas.*

— Le même périodique parle de la publication prochaine d'une bibliothèque d'auteurs mayorquins anciens et modernes.

—On a lu, dans une séance de l'Athénée de Barcelone, un chant inédit de l'*Atlantide.* La salle était comble : le fait est digne de mention.

— *La Defensa de la Sociedad* du 1er janvier annonce la publication du tome IX du *Refranero general espanol,* Ce vaste recueil de proverbes n'est tiré qu'à 400 exemplaires. Ce sera bien vite une rareté.

Publications nouvelles. — *Le Christianisme et les temps présents,* par l'abbé F. Bougaud (t. III, in-8, Poussielgue). — *De la démocratie dans ses rapports avec l'économie politique,* par H.-C. Mailfer (in-8, Guillaumin). — *Études sur le rationalisme contemporain,* par le R. P. H. de Valroger (in-8, Lecoffre). — *Traité pratique de l'éducation maternelle,* par Mgr Pichenot (in-12, Bray et Retaux). — *Précis d'histologie,* par H. Frey (in-12, Savy). — *Les Fonctions du cerveau,* par D. Ferrier (in-8, Germer-Baillière). —*Les Causes des phénomènes glaciaires et torrides,* justifications par J. Peroche (in-8, Germer-Baillière).— *Dictionnaire annuel des progrès, des sciences et institutions médicales,* par P. Garnier, 13e année 1877 (in-18, Germer-Baillière). — *La Grèce et la Turquie,* par A. Gillieron (in-12, Sandoz). — *Exposition de* 1878 *et les inventeurs,* par Ambroise Rendu (in-12, Sagnier). — *Vocations agricoles,* par J.-B. Busseuil (in-8, Plon). — *La Philosophie de l'histoire en France,* par R. Flint (in-8, Germer-Baillière). — *Les premiers convertis au christianisme,* par l'abbé A. Laurent (in-8, Lyon, Vitte et Lutrin).— *Le Conclave et le Pape,* par Mgr X. Barbier de Montault (in-12, Oudin). — *Les Évêques et Archevêques de Paris,* par le vicomte G. d'Avenel (2 vol. in-8, Casterman). — *Vie de saint François d'Assise,* par l'abbé H. Cazalis (in-12, Baltenweck). — *Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau,* par R. Chantelauze (2 vol. in-8, Didier). — *Louis XIV, à Strasbourg,* par A. Legrelle (in-8, Gand, Snoeck-Ducaju).— *L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution,* 1715-1789, par Roquain (in-8, Plon). — *Mémoires sur l'Émigration,* par de Lescure (in-12, Didot). — *Fouquier-Tinville et le Tribunal révolutionnaire,* par Demenget (in-8, Paul Dupont). — *Les Convulsions de Paris,* t. I. *Les Prisons pendant la Commune,* par Maxime du Camp (in-8, Hachette).—*L'Année politique* 1877, par André Daniel (in-18, Charpentier).—*Notre-Dame de Marpingen* (in-12, Casterman).— *Le Miracle du* 16 *septembre* 1877, par H. Lasserre (in-12, Palmé). — *Le Denier du Sacré-Cœur,* par P. Féval (in-12, Palmé). — *Le Chemin de Damas,* par le général Ambert (in-12, Palmé). — *Jules Darbelle,* par J. d'Arsac (in-12, Casterman). — *Où se cache le bonheur,* par H. Roux-Ferrand (in-12, Olmer). — *Vaisseaux brûlés,* par Claire de Chandeneux (in-12, Th. Olmer). — *Notes et documents sur l'instruction primaire en Suisse,* par Henri Maguin (in-8, Delagrave). — *Saint Hubert, sa légende, son histoire,* par Joseph Demarteau (in-12, Liége, imp. Demarteau). — *Vie de M. P.-Fr. Néron, prêtre de la Société des Mission étrangères,* par M. l'abbé Chère (in-12, Lons-le-Saunier, impr. Gauthier). — *La Journée d'une dame romaine sous les Césars. Curiosité historique,* par Fer-

nand Nicolay (in-12, imp. Le Clere). — *Le Recrutement territorial sous l'ancien régime. Étude sur la milice dans la Champagne méridionale,* par Albert Babeau (in-8, Paris, Menu). VISENOT.

CORRESPONDANCE

L'Instruction primaire avant 1789.

(Voir X, 60, 123, 245 ; XI, 182, 247 ; — XII, 195.)

DEVALS. *Les Écoles publiques à Montauban du Xe au XVIe siècle.* Montauban, 1873, in-8. — SÉRURIER *L'Instruction primaire dans la région des Pyrénées Occidentales, spécialement en Béarn* (1385-1789) Pau, 1873, in-8. — BABEAU. *L'Instruction primaire dans les campagnes avant* 1789. Troyes, 1875, in-8. — CAUVIN. *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction du diocèse du Mans.* Le Mans, 1825, in-8. — BELLÉE. *Recherches sur l'instruction primaire dans la Sarthe, avant et pendant la Révolution.* Le Mans, 1875, in-12. — QUANTIN. *Histoire de l'instruction primaire avant* 1789 *dans les pays formant le département de l'Yonne.* Auxerre, 1874, in-8. — FAYET. *Les hautes œuvres de la Révolution en matière d'enseignement.* Langres, s. d. in-8. — LE MÊME. *Les écoles de Bourgogne sous l'ancien régime.* Langres, 1875, in-8. — LE MÊME. *Comment les cléricaux fondent des écoles, comment les autres les détruisent.* Châteauroux, 1874, br. in-8. — A. DE JUSSIEU. *Histoire de l'instruction primaire en Savoie.* Chambéry, 1875, in-8. — G. BOURBON. *La Licence d'enseigner et le rôle de l'écolâtre au moyen âge.* Paris, in-8 (Extr. de la *Revue des questions historiques*, août 1876). — MANGEONJEAN. *Les Écoles primaires avant* 1789 *dans l'arrondissement de Remiremont.* Épinal, s. d. in-8. — CH. CLAIR, S. J. *Que devons-nous à l'Église et à la Révolution en fait d'éducation publique, spécialement dans le Maine et les provinces voisines.* Le Mans, 1876, in-8. — R. D'ESTAINTOT. *L'Instruction primaire avant* 1789, conférence faite au cercle catholique. Rouen, 1876, in-8. — E. ALLAIN. *L'Instruction primaire avant* 1789 *d'après les travaux récents* (*Revue des questions historiques*, janvier 1875). — E. ALLAIN. *L'Instruction primaire avant la Révolution.* Paris, 1876, in-32 (*Bibliothèque à 25 centimes*). — RAMEAU. *L'Instruction primaire à Mâcon avant* 1789 (*Revue de la Société de l'Ain*, juillet, août 1876).— D. P. PIOLIN. *Les petites écoles jansénistes de l'Anjou* (*Revue de l'Anjou*, janvier-juin 1876). — M. DE LA BORDERIE. *Documents inédits sur les écoles de Brest et de Recouvrance* (*Revue de Bretagne et de Vendée*, juin 1874). — *L'Instruction primaire en Languedoc* (*Chroniques du Languedoc*, septembre-novembre 1876. — *Les Précepteurs de la jeunesse de Beauvoisin depuis* 1627. (*Ibid.* 5 août 1874). — CH. LORIQUET. *L'Instruction primaire à Reims.* Note pour servir à l'histoire du progrès de l'instruction primaire en France (*Travaux de l'Académie de Reims*, LIIIe vol. p. 247-264).— *État de l'instruction primaire constaté dans la commune de Châtillon*, de 1668 à 1868, par M. POULLIN, instituteur (*Bulletin de la Société dunoise*, t. I, p. 275 et suiv.) — L'ABBÉ PIÉDERRIÈRE. *Les petites écoles en Bretagne avant la Révolution.* (*Revue de Bretagne et Vendée.* août-septembre 1877). — L'ABBÉ DUBORD. *L'Instruction publique à Gimont.* (*Revue de Gascogne*, mars-juillet, septembre, octobre 1877). — L'ABBÉ DUCRUC. *L'instruction primaire à Caranzon avant* 1790. (*Ibid.* novemb. 1876). —MAGGIOLO. *Pièces d'archives et documents inédits pour servir à l'histoire de*

l'instruction publique en Lorraine (1789-1802). Nancy, s. d. in-8. — Le même. *L'Instruction publique dans le district de Lunéville.* (1798-1802). Nancy, s. d. in-8. — Le même. *Les Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais.* (1560-1808). Nancy, s. d. in-8. — Lucien Merlet. *De l'instruction primaire en Eure-et-Loir avant* 1790. (*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, VI). — *Archives du département de la Manche.* Rapports annuels de l'archiviste. Session de 1853. Saint-Lô, 1854, in-8, p. 13 et suiv.

On peut encore consulter Malgras. *Le B. P. Fourier et le pasteur Oberlin, notice sur les écoles en* 1620 *et les salles d'asile en* 1770 (Mémoires lus à la Sorbonne en 1865). — Hélyot. *Histoire des ordres monastiques.* — *Remonstrances pour l'établissement des escoles chrestiennes pour l'instruction du pauvre peuple* (par Démia). Lyon, 1668, in-4. Ces *Remonstrances* ont été réimprimées à la suite de la vie de M. Démia par M. Faillon. — *Vie de M. Démia* (par M. Faillon). Lyon, 1829, in-12. — *Vie de M. Olier.* Paris, 1873. 3 vol. in-8 (surtout t. II p. 55, 384-85, 408-10; t. III, p. 150-152, 390). — *Vie de M. Bourdoise*, Avignon, 1774. — *La Vie de Messire Félix Vialart de Herse, evesque et comte de Châlons en Champagne et pair de France*, Cologne, 1738, in-12. — *La Vie de la vénérable mère Jeanne de Lestonnac, fondatrice de l'ordre des religieuses de Notre-Dame.* Toulouse, 1743, in-18. — L'abbé Morey. *Vie de la vénérable mère Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, en Franche-Comté.* — Siméon Luce. *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque.* Paris, 1876, in-8, p. 15 et suiv. — *Revue des sociétés savantes*, 1876, t. I, p. 122 : Note sur l'instruction publique dans une commune du département de Vaucluse (Lagues), par M. l'abbé André, (rapport de M. Jourdain) ; — p. 218 et suiv. Rapport de M. Hippeau sur le concours des sociétés savantes, section d'histoire et de philologie. — Lecture de M. Maggiolo sur l'instruction publique dans les Hautes Cévennes, p. 274. — Lecture de M. Choron sur l'instruction primaire dans le Soissonnais, p. 293. (Comptes rendus de M. Hippeau). — *Cabinet historique,* septembre-décembre 1876 : Rapport de Grégoire sur le vandalisme. Départements du N.-E. — *Revue des Langues romanes.* Avril 1874, p. 424-433. Réponse de la Société des amis de la constitution de Carcassonne à une circulaire de Grégoire sur les patois, du 13 septembre 1790. (Il y est question de l'état de l'instruction primaire avant la Révolution. — F. Rocquain. *L'État de la France au* 18 *Brumaire*, d'après les rapports des conseillers d'État chargés d'une enquête sur la situation de la République. Paris, 1874, in-12. On y peut voir la preuve de l'influence désastreuse de la Révolution sur l'instruction primaire.

On peut également recourir aux almanachs publiés en différentes villes avant la Révolution. On y trouve souvent des listes d'instituteurs et de maîtres de pension.

La plupart des histoires locales et des monographies provinciales publiées dans ces dernières années renferment des documents et des faits concernant la question de l'instruction primaire avant 1789. Nous citerons par exemple :

Histoire de la Ferté-Bernard, par M. D. Charles. Le Mans, 1877 in-8. — *La Ligue à Pontoise et dans le Vexin français*, par H. Le Charpentier. Pontoise, s. d., in-8.

On pourrait grossir indéfiniment la liste des livres de ce genre.

E. Allain.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Les Papiers trouvés aux Tuileries en 1848. — Peu de temps après la révolution de février, M. Taschereau (qui depuis fut directeur de la bibliothèque nationale) publia, sous le titre de *Revue rétrospective*, un recueil d'un grand intérêt historique, contenant de nombreuses lettres du roi Louis-Philippe, de ses ministres et députés. Pourrait-on savoir ce que sont devenus ces papiers confidentiels qui, après l'envahissement et le pillage du château, avaient passé dans les mains de M. Taschereau? Sont-ils entrés aux archives nationales, où ils devraient se trouver? N'y avait-il pas (ce qui est probable) bien d'autres documents du même genre, qui ne sont point venus jusqu'à M. Taschereau ou qu'il n'aura pas jugé à propos de livrer à l'impression? F. D.

Un bibliophile du siècle dernier : le baron de Heifs. — Pourrait-on obtenir quelques informations au sujet de cet amateur instruit et délicat? Son nom indique une origine allemande ; son cabinet fut livré aux enchères au mois de mars 1785 ; le catalogue, rédigé par un savant libraire, De Bure aîné, comprend 1065 numéros. Mon exemplaire contient quelques annotations manuscrites, et il est dit à la fin que 67 articles non enregistrés, ont produit 1,030 livres. Une seconde vente, formée de 431 articles, également dirigée par De Bure, eut lieu le 6 juin 1785. Les deux catalogues indiquent le propriétaire sous le nom de M***; le premier et le plus important est suivi d'une table des noms des auteurs.

Il y avait dans cette vente des manuscrits qui furent cédés à des prix qui, aujourd'hui, paraissent dérisoires : une *Bible* latine, sur vélin, commencement du XIVe siècle, divisée en 4 volumes (reliés en maroquin) : initiales, ornements et miniatures peintes en or et en couleur, 80 livres; de fort beaux manuscrits de *Preces pie*, 150 à 180 livres, le *Roman de Troye*, par Benoit de Sainte-Maure, sur vélin, XIVe siècle, 34 livres.

Parmi les imprimés nous nous bornerons à citer les *Œuvres* de Coquillart. Lyon, François Juste, 1535 in-16, 2 livres ; le *Chevalier aux dames*. *Metz*, 1506, in-4, 11 livres; les *Chants royaux* de Cretin, Paris, Galliot du Pré, 1527, in-8, 2 livres ; le *Chasteau de Labou* (par Gringore), Paris, Simon Vostre, 1500, in-8, maroquin, 9 livres; les *Divers rapports contenant plusieurs rondeaux*, etc., Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, 1537, in-8, 11 livres (par Eustory de Beaulieu).

Les romans de chevalerie étaient nombreux et furent adjugés à vil prix; un exemple *sur vélin* de *Diolin de Mayence*, in-fol., 25 miniatures, riche reliure, 325 livres (revendu 1,350 francs en 1823 et acquis par la Bibliothèque nationale).

C'était le bon temps; on pouvait alors, avec bien peu d'argent, former un cabinet d'élite. La bibliothèque du baron d'Heifs, si elle était vendue par MM. Labitte ou Techener, telle qu'elle existait en 1785, dépasserait certainement 150,000 francs. T. B.

La Canso de S. Gili. — Dans le tome II, page 12 de l'*Armorial des Croisades*. (*Galeries de Versailles*, texte in-8, VI, p. 2), sont insérés en note environ vingt vers de la *Canso de S. Gili*, avec cette mention que le texte entier *va être publié* (1844) par M. du Mège, dans les *Additions à l'histoire de Languedoc* de Dom Vaissète, d'après un manuscrit provenant des Cordeliers de Toulouse.

En réalité, dans ces *additions*, du Mège n'a fait que donner la traduction française de deux courts passages de la *Canso*. Il serait très-intéressant de connaître le sort ultérieur du manuscrit, qui n'est pas à la Bibliothèque de Toulouse et paraît égaré. R.

Un sol marqué. — Dans un ouvrage du siècle dernier, que je suis sur le point de rééditer avec notes et éclaircissements, je trouve ceci sur un saint personnage : « Il

avait l'habitude de donner un *sol marqué* à tous ceux qui lui demandaient l'aumône? — Est-ce que le sol marqué était différent du sol non marqué, pour la valeur? J'ai rencontré d'autres exemples de cette expression; il me souvient d'avoir lu sur des livres d'écolier.

Si hunc librum par aventure
Reperias en ton chemin,
Redde mihi la couverture
Quæ facta est de parchemin.....
Tibi dabo un *sou marqué*
Ad bibendum à ma santé.

Pourait-on me donner à ce sujet quelques explications? je n'en ai trouvé dans aucun dictionnaire. X.

Les Martyrs de la Révolution. — Y a-t-il des ouvrages nouveaux sur les martyrs de la Révolution, et, parmi les anciens, quels sont les meilleurs. Je connais les ouvrages de M. l'abbé Guillon, de M. l'abbé Barruel, de dom Piolin, de M. l'abbé Durcet sur les martyrs de Séez, le *Martyrologe français*. Quels sont les ouvrages et documents, en dehors de ceux-ci, que je pourrais consulter utilement, surtout en ce qui concerne l'Eglise de Chartres? S.

L'Histoire de la ville de Calais pendant la domination britannique? — Existe-il quelque ouvrage spécial sur ce sujet? Un journal de Londres signalait récemment cette histoire, comme pouvant offrir un intérêt très-réel, et il ajoutait que les anciens livres anglais de jurisprudence (*law books*) renfermaient bien des particularités à cet égard. J. P.

La Garde Ecossaise des rois de France. — Un de mes amis, en Angleterre, me demande s'il existe une histoire spéciale et détaillée de ce corps qui joua, au quinzième et au seizième siècle, un rôle distingué; les documents relatifs à ce corps d'élite se conservent-ils encore dans quelques dépôts d'archives? A Tours ou à Blois, séjour assez habituel de Louis XI et de ses successeurs, n'y avait-il pas des rôles, des quittances et des pièces officielles offrant les bases d'un travail sérieux? C. V.

Traduction de la Bible. — Quelle est la meilleure traduction de la bible dans la langue française? Quel est celui qui en a donné le meilleur commentaire?

Un Bordelais.

Isabeau et Tallien. — Existe-t-il un ouvrage ou mémoire, ou un travail quelconque concernant le séjour des représentants du Peuple Isabeau et Tallien à la Réole en 1793?

Un Bordelais.

Les Tours de Notre-Dame. — Quel est le premier qui ait proféré ces paroles souvent citées : « Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je m'empresserais de prendre la fuite ?» N'ont-elles pas été attribuées à Montesquieu? L. M.

Le Journal de Dubuisson-Aubenay. — Ce *Journal* inédit est signalé par M. Jules Cousin (aujourd'hui conservateur du musée de la ville de Paris), comme se trouvant parmi les manuscrits appartenant à la bibliothèque Mazarine (Voir *l'Hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine*, Paris, 1864, gr. in-8, p. 8). Il se rapporte à l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche. Où trouver quelques renseignements sur ce Dubuisson-Aubenay? Son manuscrit mériterait-il d'être publié du moins en partie?

A ce propos, observons que l'impression du catalogue des manuscrits conservés dans les grandes bibliothèques de Paris serait un grand service rendu aux travailleurs; il existe déjà une excellente publication de M. Léopold Delisle, relative à la bibliothèque nationale; nous avons lieu de croire que M. Paul Lacroix, l'infatigable conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal a rédigé un catalogue très-détaillé (mal-heureusement encore inédit) de ce que possède ce précieux dépôt, mais la bibliothèque Mazarine, celle de l'Institut celle de Sainte-Geneviève, d'autres encore, attendent encore qu'on s'occupe d'elles. *Lyon*, J. V.

L'histoire n'apprend rien. Quel est le « spirituel écrivain allemand, » cité par le *Journal des Débats* (15 février 1878), qui a dit : *Die Geschichte lehrt, dass Man aus der Geschichte nicht lernt* (l'histoire enseigne que par l'histoire on n'apprend rien)? B.

Vie des Cardinaux. — Quels sont les meilleurs ouvrages, anciens ou modernes, qui donnent la *vie de tous les cardinaux.* X.

Vie des fondateurs d'ordres. — On désire également connaître les meilleures publications donnant la vie des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux. X.

Les Mémoires du baron de Gordes. — Bertrand Raimbaud de Simiane, baron de Gordes, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, un des plus vaillants capitaines du seizième siècle, avait laissé des mémoires dont Nicolas Chorier s'est servi dans son *Histoire du Dauphiné* (1661-1672, 2 vol. in-fol.). Pourrait-on me dire si le précieux manuscrit existe encore? T. DE L.

RÉPONSES.

Où et quand mourut Angelo Catho? (XX, 190.) — Angelo Catho, qui partit pour l'Italie vers la fin de l'an 1494, mourut à Bénévent au commencement de 1497, et fut enterré dans l'église des Frères mineurs observantins de la même ville. Dans son testament, daté du 20 janvier de l'année précédente, il est fait mention de Barthélemy Catho, son frère, de Lactance Catho, de Briseïs Catho et de ses fils. Il y est encore parlé de ses pierres précieuses, dont le prix sera employé à la construction de son tombeau. L'archevêque de Vienne n'oublie pas son église; il lègue à sa fabrique mille florins de petite monnaie. Ce prélat, qui avait été marié, avait eu deux fils Lucrèce et Laurent. (V. Chorieri *Nobiliaire de la province de Dauphiné*, Grenoble, 1697, in-12, t. I, p. 326-327.) ED. SÉNEMAUD.

Portrait de Charles de Blois (XXII, 191). — Il existe trois portraits de Charles de Blois :

1° Un portrait en pied, in-8, dans l'*Histoire de la maison de Chastillon*, par André Duchesne, Paris, Sébastien Cramoisy, 1521, in-fol. p. 203. « Cette figure (dit l'auteur), a été tirée sur deux anciens portraits qui se voyent en l'evesché d'Angers, l'un à main droite de l'autel de la chapelle Saint-Anthoine, fondée en l'église de Saint-Jean-Baptiste d'Angers; l'autre en une chapelle de la paroisse de Bourgen Anjou, nommée la chapelle de Janzé. »

2° Un portrait en pied, in-8, *J. Picart, incidit*, reproduction du précédent, au frontispice du même livre.

3° Un portrait en pied, in-8, dans Montfaucon. ED. SÉNEMAUD.

— Le portrait de Charles de Châtillon, dit de Blois, duc de Bretagne, tué à Auray le 29 septembre 1364, se trouve dans le tome II (page 289, planche 52) des *Monuments de la Monarchie française* par le P. de Montfaucon, savant et curieux ouvrage qu'aucune autre publication du même genre n'a remplacé jusqu'ici. Le P. Le Long cite ce portrait dans le tome IV de sa *Bibliothèque historique de la France* parmi les portraits français. En général, lorsqu'on désire un portrait français, gravé ou lithographié, il faut se rendre aux estampes de la bibliothèque nationale à Paris, et demander communication du nom désiré classé dans l'immense collection de portraits, unique en Europe. Il serait beaucoup à souhaiter qu'une liste de ces portraits fût publiée. Elle rendrait un service considérable aux chercheurs, aux érudits, aux amateurs, aux collectionneurs. La liste de portraits francais du P. Le Long s'arrête, en effet, à l'année 1775. Elle a été continuée, il est vrai, mais non publiée, par un savant modeste qui a passé plus de soixante années de sa vie à rédiger cette précieuse liste; nous voulons parler de M. Soliman Lieutaud, habitant Paris, aujourd'hui plus qu'octogénaire, et l'homme de France et de Navarre qui connaît le mieux la suite des portraits français gravés ou lithographiés. M. de Bure, décédé en 1853, avait commencé à l'âge de 15 ans, une collection de plus de 65.000 portraits qui a été acquise par la Bibliothèque nationale après sa mort.

AMBROISE TARDIEU
de Clermont-Ferrand.

Proverbes (XX, 464, 557). — Indications à joindre à la *Bibliographie parémiologique* de G. Duplessis, 1847. L'ouvrage de M. Quitard (*Proverbes sur les femmes, l'amour et le mariage*) vient d'obtenir, en 1877, une édition nouvelle, revue et augmentée. La très-rare collection espagnole des

Comedias nuevas escogidas de los mejores Ingenios de Espana (on n'en connaît aucun exemplaire complet), Madrid, 1652-1704, 48 vol. in-4, renferme diverses pièces ayant pour titre un proverbe; nous citerons (tome I) : *No siempre lo peor es cierto*, de Calderon; *El trato muda costumbre*, d'Antonio Mendoza; (tome IV) : *No ay mal que por bien no venga*, de Ruiz de Alarcon; (t. VI) : *Cada cual à su negocio*, de G. de Cuellar; (tome VII) : *A su tiempo el desengano*, de Juan de Matos; (tome XI) : *Contra su suerte ninguno*, de C. Malo de Molina; (tome XIII) : *A ignul agravio no ay duelo*, d'A. de Cuença; (tome XVI) : *Cada uno con su igual*, de Blas de Mesa; (tome XVII) : *No ay Cosa como callar*, de Calderon; (tome XIX) : *Zelos aun del ayre matan;* (tome XXVI) : *Todo cabe en lo posible* de F. de Alila; (tome XXXI) : *Pocos bastan si son buenos*, par J. de Matos Fragoso; (tome XXXVII) : *Un Bobo hace ciento*, par A. de Solis; (tome XXXVIII) : *Del mal lo menos;* (tome XLIV) : *Quien habla mas obra menos* de F. de Zarate; (tome XLV) : *Hasta la muerte no ay Dicha.*

Un Proverbe. Besançon, J. Jacquin, 1849, in-8, 4 p. Opuscule, signé C. (Chifflet.) — *Une bataille dans un salon*, proverbe en un acte, en prose, par H. (Alfred Haye, officier tué en 1871, au siége de Paris). Aix, imp. Marius Ibly, 1869, in-16, 16 pages.

Refranes de Luigi Lopez Mendoça (G. Duplessis, n° 472, p. 286). — Salva décrit, dans le *Catalogo de sa biblioteca* (Valencia, 1873, 2 vol.), une édition sans lieu ni date, in-4 de 12 feuillets, qu'il fait remonter au quinzième siècle; il signale, avec de longs détails, celle de Valladolid, *en casa de Francisco Fernandez de Cordova*, 1541, in-4, goth.; la première où se rencontre la *Glosa*. Sanchez en indique une autre, Toledo, Juan *de Ayala*, 1557, in-4; Mayan a réimprimé cet ouvrage dans les *Origines de la langue espagnole*, tome II, mais sans le *Glosa*; il a suivi l'édition de *Séville*, 1508. — *Dictons et proverbes espagnols*, par le baron de Nervo, Paris, Lévy frères, 1874, in-12. — *Une soirée à Fontainebleau*, divertissement (à l'occasion de la naissance du roi de Rome), proverbe et épilogue (par J. J. Valade). Paris, 1812, in-8 de 40 pages. *Le discours* d'Herluison sur *le proverbe* : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, publié à Paris en 1810 (in-8, 32 p., cité dans la *Bibliographie parémiologique*, de G. Duplessis, p. 197, n° 338), a été réimprimé à Orléans en 1868, à petit nombre; il en a été tiré un exemplaire sur peau-vélin. — *Proverbes et bons mots mis en action* (*G. Duplessis*, n° 344, p. 199); il devait y avoir 120 planches, mais la publication n'a pas dépassé la 66e; le texte mis en regard de chacune d'elles, n'est que d'une douzaine de lignes. M. de La Mésangère, dans les *Observations préliminaires*, en tête de la 3e édition de son *Dictionnaire des Proverbes*, p. 23, entre dans quelques considérations au sujet d'une des premières planches représentant un commissionnaire déjeunant à la porte d'un marchand de vin et un ramoneur affamé : *Celui qui s'attend à l'écuelle d'autrui, a souvent mal diné.* — *Proverbes chinois.* M. Lester a publié à cet égard un intéressant article dans le *China Review;* en 1873, M. Scarborough a donné un ample recueil de ces proverbes, plus de cent se retrouvent exactement dans la langue anglaise, et il en est un certain nombre qui ont cours en France : *Les murailles ont des oreilles; la vérité est dans le vin.* (Voir d'autres exemples dans la *Revue politique et littéraire*, n° 25, 21 décembre 1877, p. 586). — *Polyglot of foreign proverbs*, by Henry G. Bohn. London, H. G. Bohn, 1857, petit in-8, 579 pages. Recueil bien fait, comprenant des proverbes français, italiens, allemands, hollandais, espagnols, portugais et danois, rangés, pour chaque nation, par ordre alphabétique, accompagnés d'une traduction en anglais et d'une table générale. — *Choice notes from « Notes and Queries. » Folk Lore.* London, Bell and Daldy, 1859, petit in-8, 304 p. Les pages 275-297 sont consacrées aux *Weather Proverbs*, c'est-à-dire aux proverbes relatifs à la météorologie. B.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imp. J. Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES & NOUVELLES

Un plaidoyer en faveur du vrai roman catholique. Le maréchal de Montmayeur, par CHARLES BUET. Paris, Th. Olmer, 1878, in-18 j. de 322 p. Prix : 3 fr. — *La Circassienne*, par LOUIS ENAULT. Paris, Ch. Blériot, 1878, 2 vol. in-18 j. de 330 et 332 p. Prix : 6 fr. — *La Fée du logis*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. Paris, Palmé, 1878, in-8 j. de 280 p. Prix : 2 fr. — *En Poitou*, par Mme MARYAN. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-18 j. de 250 p. Prix : 2 fr. — *Les deux clochers*, par J. CHANTREL. Paris, Palmé, 1878, in-18 j. de 420 p. Prix : 3 fr. — *Pierre Blot*, par PAUL FÉVAL. Paris, Palmé, in-18 j. de 288 p. Prix : 3 fr. — *Douze femmes*, par LE MÊME. Paris, E. Dentu, 1878, in-18 j. de 444 p. Prix : 3 fr. — *Le Talisman de Marguerite*, par ALFRED SEGUIN. Paris, Didier, 1878, in-12 de 380 p. Prix : 3 fr. — *La Rose d'Antibes*, par EDOUARD DIDIER. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 330 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Secret des Valrège*, par CHARLES D'HÉRICAULT. Paris, Didier, 1878, in-12 de 386 p. Prix : 3 f. 50. — *Dolorita*, par le baron de WOGAN. Paris, Didier, 1878, in-12 de 370 p. Prix : 3 fr. — *La Comtesse Damalanty*, par le prince JOSEPH LUBOMIRSKI. Paris, Didier, 1878, in-12 de 394 p. Prix : 3 fr. — *La Maison Vidalin*, par ALPHONSE DE LAUNAY. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 394 p. Prix : 3 fr. 50. — *La Servante du diable*, par EMMANUEL GONZALÈS. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 384 p. Prix : 3 fr. — *Le plus hardi des gueux*, par ALFRED ASSOLANT. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 363 p. Prix : 3 fr. — GEORGE SAND : *Œuvres posthumes. La coupe. Les contes d'une Grand'mère* (1re et 2e séries). Paris, Calmann-Lévy, 1878, 3 vol. in-18 j. de 290, 370 et 378 p. Prix : 10 fr. 50. — *Nouvelles russes*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 316 p. Prix : 3 fr. 50. — *Trois nouvelles*, par EMILE BOSQUET. Paris, Didier, 1878, in-12 de 348 p. Prix : 3 fr. — *Contes en l'air*, par GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, Dentu, 1878, in-18 de 370 p. Prix : 3 fr.

Qu'est-ce qu'un bon roman, au triple point de vue du mérite littéraire, du procédé de composition, de la valeur morale? Telle est la question que se pose M. Charles Buet dans la remarquable préface qui sert d'introduction à son *Maréchal de Montmayeur*. M. Charles Buet constate que les romans catholiques les plus vantés ont peu de lecteurs dans le public instruit, distingué, délicat qui fait de la lecture sa distraction favorite. A quoi cela tient-il? A ce que l'on se crée du roman une idée que les romans religieux ne réalisent pas. Le public dont parle M. Charles Buet veut que le roman soit l'étude approfondie du cœur humain, le tableau saisissant de l'âme se débattant sous l'étreinte de la passion. Or, dans quels romans catholiques ce programme est-il suivi de près? *Apparent rari nantes*. M. Buet cite comme remplissant les conditions voulues : l'*Honnête femme*, de Louis Veuillot; l'*Enthousiasme*, de Marie Gjertz, et le *Récit d'une sœur*, de Mme Augustus Craven. La nomenclature est trop resserrée. On pourrait l'élargir et y faire entrer sans conteste tous les nouveaux romans de Paul Féval, le vrai romancier catholique; deux romans de Barbey d'Aurevilly, l'*Ensorcelée* et le *Prêtre marié* (pour les lecteurs seulement

de raison et d'expérience): les *Fiancés*. de Manzoni, sans parler d'une foule d'autres et des romans de M. Charles Buet lui-même. Mais il n'en est pas moins vrai que la généralité des romans dits religieux offre à l'imagination désarçonnée trop d'histoires maussades et puériles. trop de sermons filandreux et douceâtres, trop de personnages aux figures effacées. trop de dissertations dévotieuses. Évidemment, de telles œuvres ne peuvent réussir près des lecteurs sérieux, parce qu'elles ne sont pas vraies. Or, il en est de ceci comme d'une certaine imagerie dont M. Léon Gautier s'est impitoyablement moqué dans ses *Lettres à un catholique*. C'est blasphémer les saints que d'en faire des imbéciles. « Écartons, dit très-bien M. Charles « Buet, ces compositions mièvres et sans saveur qui font de la religion, « la plus grande chose qui soit, une chose pauvre, languissante, fémi- « nisée, hérissée de pratiques minutieuses masquant les principes, les « larges vues, les profonds horizons, et transformant enfin une mer « immense et sans bornes en une flaque d'eau parfumée. » On ne saurait mieux dire. Il s'agit maintenant de conclure.

Quelles sont donc les vraies conditions du roman catholique? D'abord, si c'est un roman d'observation et de mœurs, l'auteur ne doit pas redouter l'analyse fouillée et profonde des émotions d'un cœur que le devoir et la passion se disputent. Il ne doit pas craindre de sonder cet abîme. Il ne doit pas hésiter à produire des types réels et vivants — pourvu que les descriptions et les analyses soient retracées avec une plume absolument chaste, ce qui n'exclut ni la vigueur ni la sincérité. Dans le roman historique, les situations dramatiques, les péripéties empoignantes ne doivent jamais être négligées. Il suffit de respecter absolument la vérité, de ne pas dénaturer l'histoire, de flétrir le vice. de glorifier la vertu et de préparer le triomphe du bien sur le mal. Tout écrivain d'ailleurs, catholique par son éducation et par ses croyances, possède un *criterium* à l'aide duquel il peut juger les hommes et leurs actes. S'il s'en écarte, son œuvre dévie par cela même, et. en ce cas, contrairement à l'intention du romancier, elle peut blesser des susceptibilités respectables, éveiller des curiosités inopportunes et émettre des doctrines blâmables. On juge, du coup, de la hardiesse que l'on peut avoir et des limites raisonnables qu'il ne faut point dépasser. Les romans religieux que nous avons aujourd'hui à analyser remplissent-ils bien exactement toutes ces conditions? Oui, mais avec plus ou moins de talent.

— Voici d'abord *le Maréchal de Montmayeur*. C'est la suite et le complément de *Philippe-Monsieur*, dont nous avons rendu compte. Dans cette œuvre nouvelle, la Savoie, ses anciens ducs, sa féodalité jouent le principal rôle. Nous retrouvons l'ambitieuse et criminelle Gilberte de Miolans, le vieux patriote Fesigny qui meurt

assassiné, Philippe de Bresse et Louis XI en lutte perpétuelle, Donatien de Rochechouart, un sbire gentilhomme — et, dominant le tout, la tragique figure de Jacques de Montmayeur, dont la devise : *Unguibus et rostro*, dit si bien les passions cruelles, le caractère félon et l'orgueil implacable. Au dénoûment, les criminels expient leurs forfaits, et la Savoie, délivrée, en même temps, de l'influence cypriote et des appétits du roi de France, vit heureuse et fière sous le sceptre respecté de Charles-le-Guerrier. M. Buet aime la Savoie, son pays d'origine. Il en décrit avec un amour qui n'est point exempt de partialité le passé glorieux. Pourquoi lui en ferions-nous un crime ? Les jugements qu'il porte sur les ennemis de la Savoie ne sont pas ceux de tout le monde. Cela prouve tout simplement que, dans les questions libres, les meilleurs esprits peuvent différer d'opinion. Là n'est pas pour nous le défaut de *Philippe-Monsieur* et du *Maréchal de Montmayeur*. Le défaut de ces deux récits, fort mouvementés du reste, c'est qu'ils accordent trop à l'histoire, pas assez au roman. L'imagination n'y trouve pas suffisamment son compte.

— *La Circassienne*, de M. Louis Enault, pourrait être intitulée : *Une double conversion*. En deux mots, le sujet est celui-ci : Pendant la guerre que firent les Russes à Schamyl, l'Abd-el-Kader du Caucase, un officier moscovite, le prince Imérieff, fut recueilli, blessé et mourant, par un chef de l'armée circassienne. Imérieff mort, la princesse Stella, sa veuve, s'établit, nouvelle Arthémise, dans le Caucase, et c'est le chef circassien Yacoub qui lui donne l'hospitalité. Yacoub a une fille, Rahel, à qui la princesse s'attache comme à son propre enfant. Stella initie Rahel aux beautés du christianisme et la baptise secrètement. Rahel est vendue par son père. On la destine au harem du sultan. Que fait Stella? Elle quitte la maison de Yacoub, et s'attache aux pas de Rahel, bien résolue, quoiqu'il arrive, à veiller sur elle. Ici commence une série d'aventures très-émouvantes, mais dont Rahel se tire avec honneur, intacte et pure. Rachetée enfin à un arabe par sa protectrice, la fille d'Yacoub se fait religieuse dans un couvent de Palestine et la princesse Stella, n'ayant rien qui la rattache au monde, imite l'exemple de la Circassienne. M. Louis Enault a profité des pérégrinations de Rahel pour nous décrire les mœurs orientales. Les paysages et les descriptions dont *la Circassienne* est remplie ajoutent au récit une couleur pittoresque fort attrayante. La dédicace que l'auteur adresse à sa mère dévoile très-bien l'esprit de l'ouvrage : « Depuis vingt « ans, ma chère mère, écrit Louis Enault, j'ai publié beaucoup de « livres, et je n'en ai point composé un seul sans me dire que vous le « liriez et sans souhaiter que l'on y retrouvât la trace de vos leçons. « Aussi, ce sera, je l'espère, la récompense et l'honneur de ma vie « de n'avoir, à l'heure suprême, rien à effacer, rien à regretter dans

« mon œuvre déjà long. Cependant la peinture des passions qui est « l'essence même du roman, vous a semblé parfois trop vive et trop « ardente dans les miens, et vous avez souvent refermé le volume « sans rien dire. J'ai compris qu'il vous avait déplu, et j'en ai souf- « fert, me demandant si je n'avais point mal fait. Les pages que voici « sont plus calmes et plus austères, et je les crois animées de l'esprit « chrétien dont vous avez essayé de remplir mon âme. J'ose donc les « placer sous votre protection. Accueillez avec une indulgente ten- « dresse ma *Circassienne*, cette jeune exilée, perdue dans le vaste « monde, en vous disant qu'elle est la fille de votre fils, qu'elle est « née dans les ténèbres de l'erreur, et que je me suis efforcé de la « conduire par le *chemin royal de la croix*, comme dit le livre que vous « lisez le plus, vers la lumière de la vérité. » Ces quelques lignes sont tout à l'honneur de M. Louis Enault, et nos lecteurs ne nous en voudront pas de les leur avoir fait connaître.

— Ondine, la « fée du logis, » n'est pas une Circassienne; mais elle n'est ni moins belle, ni moins gracieuse, ni moins bonne que Rahel. Qui est-elle? D'où vient-elle? Voici : elle a été pêchée, à la suite d'un naufrage, sur la plage bretonne, par le commandant Bertrand de Penhoer. C'est un vieux loup de mer en retraite que ce Penhoer! Il est bourru, il est fantasque, il est triste. Que voulez-vous? Un homme seul, dans une gentilhommière où toutes les orfraies du canton ont élu domicile. Il y a bien Yvonne, la gouvernante, la femme de la maison (*domestica*, disaient si justement les Romains). Mais Yvonne est, comme son maître et le château de son maître, une vieille ruine. Ne désespérez pas de la Providence, commandant de Penhoer! Car Ondine sera l'ange consolateur du soir de votre vie. Et c'est ce qui arrive. Avec Ondine reparaissent la gaîté, la joie, le bonheur — Si bien que le commandant meurt de la mort du juste, après avoir adopté la fée du logis, à qui il laisse toute sa fortune. Ondine, élevée un peu à la diable, mais d'une instruction supérieure, grâce aux leçons du recteur de la paroisse, se retrouvant orpheline une seconde fois, prend le parti d'aller rejoindre à Paris son oncle Édouard de Penhoer, le frère du commandant. Ici encore, l'influence de la bonne petite fée se manifeste par des miracles. Édouard, un banquier passablement désséché par les chiffres, devient homme, devient chrétien. Le mystère de la naissance d'Ondine se découvre, et elle épouse le comte de Kersagan, seul et unique descendant d'un de ces Trente Léonidas de Ploermel qui, en 1352, commandés par le brave Robert de Beaumanoir, défendirent si héroïquement contre les Anglais l'indépendance de la terre armoricaine. Mme la comtesse Drohojowska (née Symon de Latreiche) a tiré de la vie d'Ondine, si humble et si régulière, le meilleur parti possible.

— On connaît les *Scènes de la vie de province*, de Balzac. C'est prodigieux comme puissance d'observation. Mais quel réalisme parfois, quelles exagérations de détails presque toujours! Mme Maryan a voulu, elle aussi, nous donner des scènes de la vie provinciale. *En Poitou* n'est pas autre chose qu'une photographie très-exacte des mœurs bourgeoises de l'Ouest. Certes, comme talent, il y a loin de Mme Maryan à l'auteur de la *Comédie humaine*. Et cependant nous n'hésitons pas à qualifier de petit chef-d'œuvre le roman qui porte ce titre significatif : *En Poitou*. C'est simple, naturel, vivant, bien vécu, bien décrit. Robert Varcy, Parisien ruiné, est envoyé comme percepteur à Marsay, — une petite ville quelconque de la Vienne ou des Deux-Sèvres. Il se fait de ce « trou » une idée extravagante. Il se figure qu'on y meurt d'ennui. Il est convaincu que tous les habitants sont des grotesques ou des imbéciles. Eh bien, pas du tout. La ville de Marsay est coquette, propre, avenante; les habitants n'ont rien d'iroquois. Ils sont avenants, affables, civilisés, bons enfants. Varcy trouve là son camarade de collége, M. de Kersal, le maire de l'endroit, un honnête homme et un grand chrétien; le colonel en retraite Bausset, un panier percé, une redoutable fourchette, mais un excellent cœur; Mlle de la Morlière, une sainte vieille fille, qui ne rougit pas pour vivre, — elle dont les ancêtres assistaient aux croisades, — de tenir un magasin de mercerie. Il y trouve encore Gabrielle Bausset, la fille du colonel, si fière et si dévouée, qu'elle en devient héroïque. M. Taine a fait des thèses sur l'influence des milieux sur l'homme. Prises dans leur absolu, ces thèses sont fausses, puisqu'elles sacrifient la liberté humaine à je ne sais quel fatalisme. Mais, relativement considérées, elles ont du vrai, beaucoup de vrai. Cette fois, l'influence du milieu est telle que Varcy, débarqué de Paris, incrédule, sceptique, blasé, devient peu à peu l'homme de foi et l'homme de devoir dont M. de Kersal lui offre l'admirable modèle. Je ne jurerais point que l'amour ne soit pour quelque chose dans sa conversion. Peu importe! sa conversion est très-réelle, et la main de la charmante Gabrielle (rien de celle de Henri IV) en est la juste récompense. Tout à côté se place l'épisode comico-tragique d'Andrée la rieuse, la moqueuse, l'évaporée, et que le malheur transforme au point d'en faire une sœur de Saint-Vincent-de-Paul. A ces divers traits, on pourrait croire que le roman de Mme Maryan est un roman prêcheur, sermonneur, ergoteur. Pas du tout. C'est gai, c'est franc, c'est écrit avec une verve de bon aloi. Excellent livre de propagande.

— Nous en disons autant des *Deux clochers*, de M. J. Chantrel. Les *Deux clochers* dont il s'agit ici sont le clocher de l'usine et le clocher de l'église. La cloche de l'un appelle au travail, la cloche de l'autre appelle à la prière. Le travail, la prière ! Deux choses qui doivent har-

moniquement marcher ensemble et que le prétendu « progrès moderne » s'efforce de séparer et de désunir. Tel n'est pas l'avis de M. Chantrel. Il estime, avec raison, que les dissonnances qui existent entre l'église et l'usine ne sont qu'apparentes — et il le prouve en nous racontant l'histoire d'une famille d'ouvriers dont le chef, Joseph, se laisse griser par les faux docteurs du jour, les apôtres de l'insurrection, les tribuns des sociétés secrètes, pour revenir ensuite, éclairé par une triste expérience, au Dieu de sa première communion. Outre qu'avec la bonne conduite, le bien-être arrive, l'intelligence de Joseph s'améliore aussi, son âme se moralise, son esprit s'éclaire et il finit par comprendre que l'usine a tout intérêt (même au point de vue matériel) à ne pas divorcer avec l'église. *Les Deux clochers* de M. J. Chantrel offrent certaines ressemblances avec *le Pionnier*, de Devoille. Mais le premier de ces écrivains pénètre plus avant dans les questions du jour, et il est moins déclamatoire. Le socialisme de M. Chantrel ne s'abreuve jamais de pétrole. C'est le socialisme de l'Évangile, celui que vient de mettre si dramatiquement en action Paul Féval, dans son *Pierre Blot*.

— *Pierre Blot* (second récit de Jean) forme le deuxième volume des *Étapes d'une conversion*. Le livre s'ouvre par une préface-anecdote sur l'église du Sacré-Cœur. Il y a de tout dans cette préface, du rire et des larmes, de l'admiration et de l'indignation, de la prophétie et de l'histoire, des prières et des invectives. Il y a Jean, le grand bohème catholique, qui attire les ouvriers et les petits autour de la Butte consacrée ; il y a un frère des écoles chrétiennes, noble invalide de Buzenval ; il y a des mangeurs de prêtres qui finissent par s'incliner jusqu'à terre devant l'héroïque mutilé ; il y a enfin Paul Féval qui exprime d'abord ses doutes, puis ses espérances. Paul Féval estime que, malgré les obstacles, l'église de la butte Montmartre doit s'achever et qu'elle s'achèvera. « Elle s'achèvera, dit-il, car c'est plus « qu'un poëme, c'est une expiation monumentale. Le vœu de la « France ne fera pas faillite à Dieu. » Vient ensuite le roman de Pierre Blot, roman du désespoir et de la misère, ces fruits de l'inconduite et de l'athéisme. Pierre Blot, abruti par l'absinthe, habite un chenil du Mont-Valérien, avec Adèle sa femme, ou plutôt son associée, et un moutard de quatre ou cinq ans. Jean rencontre cette nichée le dimanche, dans une de ses promenades. Jean, vous ne l'ignorez pas, est le « convertisseur » que Paul Féval a mis si originalement en scène dans ses *Étapes*. En voyant cet homme qui blasphème, cette femme phthisique qui va mourir et cet enfant qui se roule dans la boue de la tanière, Jean, comme le bon Samaritain, se sent pris d'une commisération immense. Pauvre lui-même, il adoucit les derniers moments d'Adèle, il la fait convenablement enterrer à Nanterre, il adopte l'en-

fant de Pierre Blot, et, à force de soins dévoués, de paroles consolantes et de vertus en action, il transforme peu à peu le blasphémateur, le prêtrophobe, le clubiste, le faiseur de barricades. Pierre Blot meurt dans les bras de Jean avec le pardon de Dieu. Les accessoires qui entourent cette histoire peuvent être d'invention ; mais le fond de l'histoire est d'une vérité terrible, écrasante. On le sent à la façon dont Paul Féval parle de Pierre Blot. Pierre Blot n'est pas une création de fantaisie : il a posé devant le peintre, et le peintre en a rendu la physionomie complexe avec un relief des plus saisissants. Çà et là, comme entremets, des pages splendides. Citons spécialement une théorie sur le *Tartuffe*, de Molière, qui, pour se rapprocher de celle de l'abbé Davin prétendant que le grand Comique a voulu seulement ridiculiser et flétrir l'hypocrisie des jansénistes, n'en est pas moins intéressante, très-raisonnable et très-vraisemblable. Paul Féval démontre — et il suffit de lire attentivement le *Tartuffe*, sans idée préconçue, pour partager l'avis du romancier — que Molière, en écrivant cette comédie, n'a nullement eu l'intention de tourner en dérision les hommes et les choses du catholicisme. Il n'a voulu que peindre le faux dévot et jeter l'âme de l'hypocrite en pâture au mépris des honnêtes gens de son époque. Malheureusement, Molière a eu le tort de trop spécialiser son type. Il y avait aussi des hypocrites parmi les protestants, parmi les parangons de haute vertu, parmi les gens du monde. S'il avait généralisé, la libre-pensée moderne n'aurait pu dénaturer ses intentions. Au surplus, le *Tartuffe* a fait des petits. Et ce n'est plus aujourd'hui dans les sacristies qu'on les trouve. Il s'en rencontre dans les chaires publiques, dans les assemblées parlementaires, dans la politique comme dans la littérature — et Paul Féval nous en donne de bien vilains échantillons. Il faut lire aussi les pages indignées que Paul Féval consacre à ces bourgeois voltairiens qui professent pour la calotte et le bonnet rouge une égale peur et qui ne voient Dieu qu'à travers les flonflons de Béranger. Tout cela fait de *Pierre Blot* un livre à part, qui pourra enthousiasmer ou irriter, mais que personne (ami ou ennemi) n'accueillera avec indifférence.

— Les romans que nous venons d'analyser, *le Maréchal de Montmayeur, la Circassienne*, *la Fée du logis*, *En Poitou, les Deux clochers* et *Pierre Blot*, appartiennent à la catégorie des romans religieux proprement dits. Immédiatement à leur suite, il nous semble convenable de placer quatre œuvres, d'une valeur inégale, mais qui, sans procéder spécialement de l'inspiration chrétienne, nous paraissent d'une honnêteté et d'une moralité fort louables. Ce sont : *Douze femmes*, par le même Paul Féval ; le *Talisman de Marguerite*, par Alfred Seguin ; la *Rose d'Antibes*, par Édouard Didier ; le *Secret des Valrège*, par Charles d'Héricault. Les *Douze femmes*, de Paul Féval, se publient sous le pa-

tronage de Mme Jules Sandeau. Dans sa lettre d'envoi, Paul Féval fait à Mme Jules Sandeau cette confession touchante : « Me voilà, chan-« geant de chemin, sur le tard, à l'heure marquée pour le repos, et je « crois que j'irai très-loin sur cette autre route. A la veille d'un grand « voyage, entrepris sans idée de retour, l'habitude est de laisser aux « siens un souvenir. J'ai voulu trier quelques feuillets dans la mon-« tagne des papiers anciennement noircis par moi ; mais il y en a tant et « tant que je m'y serais perdu si la pensée ne m'était venue de faire « un bouquet avec une douzaine de bonnes consciences. » Ces bonnes consciences sont douze femmes : Eve, Gaïte, Fleur-des-Batailles, Francine, Marina, Mariole, Clémentine, Miss Anna, Ernestine, Juliette et Mlle de Presmes. On devine que chacune de ces fleurs du « bouquet » de Paul Féval symbolise une tradition, un conte, une légende ou une histoire. De ces « douzes femmes, » quelle est la plus gracieuse, la plus attrayante ? Est-ce Eve, la blonde Anglaise ? Est-ce Fleur-des-Batailles, ainsi nommée parce qu'elle avait fait le coup de feu contre les bleus dans la guerre des chouans ? Est-ce la brune Marina, le bon génie de Francesco Salviati, un des plus illustres maîtres de l'école florentine ? Est-ce Anna, Claire, Mariole, Juliette, Ernestine, ou Mlle de Presmes, noble incarnation de l'ancien régime ? Nous avouons que le choix, quoique plus moral, est aussi embarrassant que celui du berger Pâris. Néanmoins, tout bien considéré, nous donnerions la pomme de la perfection à Gaïte et à Francine. *Francine*, naïve légende bourguignonne, a des pages exquises où semblent se jouer ces fils d'argent tombés du rouet de la vierge Marie, qui, par les beaux jours d'automne, voltigent dans l'azur du ciel au gré capricieux des brises. Gaïte, la seizième enfant d'un douanier breton, meurt jeune, frappée au cœur. C'est la note mélancolique — note qui deviendrait funèbre sans l'original Kernaor, le poëte rustique de Ploemeur, la grande paroisse. Kernaor, qui a serré la main à Louis-Philippe, se pose des questions de ce genre : « Pourquoi les abeilles « bourdonnent-elles sans cesse ? » Pourquoi ? Kernaor lui-même répond : « C'est parce qu'elles n'ont que des reines et qu'elles demandent un roi ! » Et Kernaor plaint de tout son cœur ces pauvres bestioles. A quoi ce sournois de Paul Féval ajoute, en *à-parte :* « Que ferait-il donc de nous qui n'avons ni l'un ni l'autre ? » Mais je glisse sur des écueils. Je préfère, chers lecteurs, vous parler de Clémentine. Clémentine, la note gaie des *Douze femmes*, est le premier amour de Charles Nodier. L'auteur de la *Fée aux miettes*, affreux collégien en ces temps-là, ose adresser une déclaration à Clémentine, amie de sa mère et respectable notairesse de Besançon. Clémentine répond à Charles par une verte leçon. Cela guérit Nodier radicalement, d'après ce qu'il a raconté lui-même, un soir d'hiver, chez Mme Ré-

camier, en présence de Balzac, de Paul Féval et de Chateaubriand.

— Qu'est-ce que « le talisman » de Marguerite ? C'est une petite médaille, à laquelle se ratachent une bonne et une mauvaise action, un pieux souvenir et un remords. Marguerite la Frileuse a perdu ses parents dans un naufrage. Recueillie par la Bougonne, une vieille mégère qui rappelle trop la fameuse Brocante des *Mohicans de Paris*, d'Alexandre Dumas père, Marguerite est dressée à mendier, à rapiller, à voler. Tous ses bons instincts se révoltent. Hélas ! il faut bien obéir devant le balai de la Bougonne. Un jour, une sœur de charité aperçoit la Frileuse dérobant un pain sur l'étal d'un boulanger. La sainte femme paye le pain volé, prend l'enfant par la main, l'interroge, lui fait promettre de prier Dieu, de ne plus jamais dérober le bien d'autrui et lui donne une médaille bénie en guise de souvenir. De ce jour, la Frileuse ne vole plus. Dieu la récompense. Elle est retirée des mains de la Bougonne par la comtesse de Champbois, qui transforme Marguerite en une demoiselle, accomplie, et qui, après bien des épreuves et bien des vicissitudes, la donne en mariage à son fils. Cela serait passablement excentrique. Mais l'auteur du roman, M. Alfred Seguin, a prévu le cas. Marguerite, l'enfant trouvée, n'est autre que la fille de lord Palmer, un riche armateur anglais dont la femme fut la meilleure amie de la comtesse de Champbois. Le *Talisman de Marguerite* est écrit sans prétentions, sobrement, simplement, quoique non sans grâce ni élégance.

— Il en est de même de la *Rose d'Antibes*. Œuvre charmante, bijou d'artiste, perle fine tombée de la plume d'un homme de cœur et d'esprit. M. Édouard Didier a prodigué dans ce roman l'émotion et la délicatesse— et il a prouvé qu'on peut intéresser sans recourir aux trucs, aux machines et aux invraisemblances d'Émile Gaboriau et de Ponson du Terrail. Rien de moins compliqué que la *Rose d'Antibes*. Le docteur Jean-Baptiste Cochard, élève du célèbre Dupuytren, est venu s'établir à Antibes, ville étrange qui a conservé son ancienne physionomie et qui, placée entre Nice et Cannes, produit de loin l'effet d'une ride, creusée au milieu d'un jeune et frais visage. Curieux type que ce docteur Cochard, le vrai type de ces médecins de campagne, comme il en existait autrefois, avec leurs guêtres légendaires, leur montre à breloques, leur chapeau à larges bords et leur jument Cocotte, — braves praticiens, cachant sous des dehors un peu brusques des trésors de bonté et des amas de vraie science ! Aujourd'hui, ce type a disparu, et, à quelques exceptions près, nos jeunes médecins de village font parade de matérialisme et mettent le bistouri au service du suffrage universel. Tel n'était pas le docteur Cochard. Il avait épousé une de ses clientes qu'il avait guérie de la phthisie pulmonaire. Une enfant, Aurore, était le fruit de ce mariage.

Mme Cochard meurt d'une émotion. Aurore tient de sa mère : un rien peut la tuer — et c'est précisément celui qu'elle aime, le jeune docteur Marius, le disciple favori de Cochard, qui, sans le savoir, sans le vouloir, met à deux doigts du tombeau la Rose d'Antibes. Heureusement, le malentendu qui a tant fait souffrir la pauvre sensitive s'explique au moment psychologique, et Marius devient l'heureux époux de la gentille Aurore. M. Édouard Didier a donné pour cadre à cette naïve histoire les paysages de la Provence que Godeau, évêque de Vence, appelait, dans son pittoresque langage, « une gueuse parfumée. » Il a intercalé dans l'idylle un petit drame, dont une famille patricienne de Venise, les princes Varese, proscrits par l'Autriche, lui a fourni les éléments. Il a profité de l'occasion pour mettre en scène des caractères inoubliables : Leroux, le vieil employé, plus sec que ses paperasses ; Ricard, l'ancien cuisinier, un imbécile, mais une âme héroïque ; Paul Moreau, un Mangin de vantardise et de suffisance ; les Varese, si fiers qu'ils préfèrent mourir de faim que d'accepter de qui que ce soit une obole. Tout cela est très-finement rendu, et si c'est un début, ce début est un coup de maître.

— Trop de personnages dans *le Secret des Valrège*, de M. Charles d'Héricault. Nous avons le gredin G. J. Uppermann (l'homme aux cols en papier), le vicomte Richard de Lestorières, le marquis de Valrège, Lucienne de Lestorières, sa femme, la gentille Mary-An, la cousine Marthe, William ou Guillaume Verdès, le grand Émile Mathieu, le beau Gaston Piedebouc, l'ignoble Arthur Planchon, le brave Baptistin, le communard Larose-Lépine, qui sais-je encore ? On s'y perd. Ruiné en France, le marquis de Valrège est allé en Amérique refaire sa fortune. A son retour, il épouse Lucienne de Lestorières et quelque temps après son mariage, il est frappé à mort par Guillaume Verdès qui l'accuse d'avoir déshonoré sa sœur. Il paraît que l'accusation est fausse, Valrège en mourant laisse une lettre expliquant sa conduite et déclarant que Marthe, la fille de Rose Verdès, n'est pas une bâtarde. La lettre contient le secret des Valrège. Guillaume Verdès a tout intérêt à connaître ce secret. Mais les hommes et les événements s'y opposent. Les évènements sont la guerre de 1871 et la Commune. Les hommes s'appellent le Bavarois Meyercrout et le scélérat Uppermann, bras droit de Delescluze. Verdès est emprisonné à la Roquette. Délivré par les Versaillais, il fait le coup du feu, avec Gaston Piédebouc, Richard de Lestorières, Baptistin et d'autres courageux citoyens, contre les bandes de Raoul Rigault. L'insurrection vaincue, Verdès meurt d'une blessure, réhabilité et pardonné. Mary-An épouse le grand Mathieu ; Marthe, le chevaleresque Richard, — et Gaston obtient la main de la marquise veuve de Valrège. Ce roman, quoique bien écrit, plaira peu. D'abord, nous l'avons dit, il y

a trop de personnages ; il y a aussi trop de complications, trop d'incidents, trop de surprises. On oublie une chose pour l'autre. Ce qui peut faire pardonner à l'auteur ses enchevêtrements d'action, ce sont les bons mots dont il émaille son récit. Il prête à Lucienne de Lestorières cette boutade : « De quel droit vous permettez-vous de parler « d'amour ? Une enfant ! Dix-sept ans ! Le bel âge ! Mais, à dix-sept « ans, je n'avais jamais aimé, moi, que Dickens, M. Escande, qui « signait si souvent à la *Gazette de France*, et mon grand chien Sultan ? » Au lieu de : *Il me tarde*, un Américain, moitié Yankee, moitié peau-rouge, dit : *Il m'outarde*. Ce qui amène naturellement l'interlocuteur à répliquer : « De Dijon ? » M. Charles d'Héricault est un homme de trop d'esprit.

— Les romans dont il nous reste maintenant à rendre compte sont : *Dolorita*, par le baron de Wogan ; *la Comtesse Damalanty*, par le prince Joseph Lubormiski ; *la Maison Vidalin*, par Alphonse de Launay ; *la Servante du diable*, par Emmanuel Gonzalès, et *le Plus hardi des gueux*, par Alfred Assolant. Il en est deux : la *Maison Vidalin* et *la Servante du Diable*, qui sont dangereux et malsains. Les autres ne méritent pas ce reproche, mais cependant leur lecture ne convient pas à toute sorte de personnes. Prenons, par exemple, *Dolorita*, du baron de Wogan. Cela commence par un enlèvement d'amoureux, cela continue par un mariage mixte accompli sans le consentement des parents, et cela se termine par la mort d'une pauvre folle. La folle, c'est Dolorita. Elle s'est soustraite à sa famille pour suivre dans ses pérégrinations celui qu'elle aime — et, quand cet appui lui manque, la raison l'abandonne. M. le baron de Wogan a profité des escapades de ses amoureux pour nous faire voyager avec eux dans l'Amérique méridionale. Un proverbe dit : « A beau mentir qui vient de loin » Dieu nous garde d'appliquer cet adage à l'auteur du *Voyage dans le Far-West !* Mais il n'en faut pas moins avouer que l'histoire de l'ermite des Cordilières est passablement fantaisiste, et que la description de la caverne aux pierres précieuses ressemble terriblement à la grotte de Monte-Cristo. M. le baron de Wogan a voulu s'essayer dans un genre où il lui sera difficile d'égaler Gabriel Ferry de Bellemare, le Cooper français à qui l'on doit le *Coureur des Bois* et *Costal-l'indien*.

— Pourquoi faut-il que M. Alphonse de Launay ait accolé, dans le même volume, la *Maison Vidalin* à cette perle de douce poésie, de chaste mélancolie et d'inspiration chrétienne qui a nom *la Solange ?* Dans *la Solange*, nous n'avons qu'à louer. Les souffrances de cette pauvre Berrichonne séduite et abandonnée par un gommeux de village, épousée par le plus honnête et le plus confiant des hommes, saignée à blanc par l'affreuse Toinette, publiquement réhabilitée par

le curé de la paroisse, arrachent des larmes. C'est frais, pur, rustique — une page de George Sand illuminée par les rayons divins dont le foyer est l'Évangile. Dans *la Maison Vidalin*, au contraire, M. Alphonse de Launay nous fait assister à des scènes de passion adultère qu'il décrit de la façon la plus complaisante. S'il a cru par là rendre intéressants l'épicière Vidalin et son premier garçon Cyprien Muret, il s'est trompé. De pareilles descriptions n'inspirent que le dégoût. Il y aurait, dans, *la Maison Vidalin*, un personnage sympathique Ce n'est pas Vidalin, le bellâtre, l'égoïste parvenu, le mari aveuglé et béat qui se sert des beaux yeux de sa femme pour achalander sa boutique, non. C'est le petit bossu Faraud. Ce Quasimodo, ce Fortunio contrefait, aimé maternellement par Madame Vidalin, rend à celle-ci tendresse pour tendresse. Mais voilà qu'Ariel devient tout à coup un affreux gnôme. S'apercevant que Vidalin est un obstacle aux débordements de sa femme, Faraud ne s'avise-t-il pas d'empoisonner son maître ? Puis, comprenant le mal qu'il vient de faire, il s'empoisonne lui-même. M. Alphonse de Launay nous dira qu'au dénoûment les coupables sont punis, que la « Maison Vidalin » dégringole et que l'épicière va cacher sa honte au fond d'un couvent, cela n'ôte rien à ce qu'il y a de malsain dans le sujet du drame, dans ses scènes passionnées et dans ses situations plus que risquées.

— Il y a trois ans, M. Victorien Sardou fit représenter une comédie intitulée : *Dora*, qui eut un grand succès, car on crut y voir la satire de certaines étrangères, femmes-espions, dont la néfaste influence fut, en 1870-71, si fatale à la France. *La Comtesse Damalanty*, du prince Lubomirsky, est la cousine germaine de *Dora*. Mêlée d'abord à toutes nos intrigues et à tous nos malheurs, elle va ensuite *travailler* à Saint-Pétersbourg pour le compte de M. de Bismarck. Cette pieuvre diplomatique s'appelle alors la comtesse de Mahlberg, — et partout où elle pose le pied, le désastre l'accompagne. A Paris, sa beauté fatale, mise au service de la Prusse, amène des duels, des déshonneurs et des suicides. En Russie, l'espionne détruit le bonheur des familles, arme les fils contre leur père, propage le scepticisme, la corruption et l'injustice. Elle est, là-bas comme ici, la vipère enfiellée, la chouette de mauvais augure ! Aussi, lorsqu'à bout de lâchetés et de turpitudes, l'agente provocatrice de Berlin, devenue assassin et désespérant de se faire estimer de Nicolas Talarine (le seul homme qu'elle ait réellement aimé), se tue d'un coup de pistolet, on éprouve comme une sorte de soulagement. Par malheur, morte la bête, mort n'est point le venin. Il paraît que les Dalamanty pullulent, en Europe, par ces temps hybrides. Le prince Lubomirski a soulevé, en passant, un coin du voile de ces harpies. Mais là n'est pas le but de son livre. Il a voulu surtout montrer à la Russie le double cancer qui la dévore :

le germanisme et le nihilisme, Les nihilistes, dans ce pays-là, sont les alliés de M. de Bismarck, lequel trouve aussi dans la bureaucratie russe peuplée d'Allemands, une armée d'auxiliaires. Pour l'auteur de *la Comtesse Dalamanty*, la nation russe, enserrée par le germanisme et désagrégée par le nihilisme, est une nation dont l'autonomie lui paraît compromise, si elle n'extirpe radicalement et à temps les deux ulcères qui la rongent. Les Russes qui liront cet ouvrage comprendront-ils l'invite? Ceci n'est point notre affaire. Bornons-nous à dire que *la Comtesse Dalamanty* est une œuvre hardie, originale et empoignante, sinon irréprochable. Le premier chapitre du livre : *Le Temple de la paix*, est une mordante photographie de Paris pendant l'Exposition de 1867. Le portrait des Talarine est aussi de toute beauté — surtout la physionomie du chef de la famille, du prince Pierre. C'est le vrai Russe, le Russe qui se souvient de Souvarow et de Rostopchine. Superbe vieillard, homme tout d'une pièce, absolument dévoué aux anciennes traditions, aux anciens usages. Jamais le vieux boyard n'a pu s'habituer à dire « vous. » Il dit « tu » à Dieu, à l'empereur et aux serfs de ses domaines, mais avec des intonations différentes. La façon dont il tutoie Dieu est si profondément respectueuse qu'elle en devient un véritable acte de foi. Ce représentant du passé émet des axiomes d'une justesse profonde. Ceux-ci entre autres : « L'éternel bien a pour « base le devoir. La famille forme le premier échelon de l'échelle cé- « leste ; la patrie vient ensuite ; Dieu est en haut. Les novateurs stupides « qui prêchent la fraternité universelle sont les partisans du plus fé- « roce individualisme. Les tigres et les loups n'ont pas de patrie ; « aussi, s'entre dévorent-ils? La patrie, c'est la famille agrandie. » Sages paroles dont la France actuelle serait bien inspirée de faire son profit!

— De la Russie, passons en Sicile. M. Emmanuel Gonzalès, avec *la Servante du Diable*, nous transporte dans une île volcanique. *La Servante du Diable*, la Stregga (strygge, sorcière), est une certaine Fabiana, mère d'un bâtard dont le marquis de Campo-Forte est le père. Ce marquis de Campo-Forte a deux enfants : Giovanni, le fils naturel, et Diodato, le fils légitime. Il y a haine et lutte entre les deux jeunes gens, et tout l'intérêt du roman gît dans cet antagonisme. L'action se passe au dix-huitième siècle. M. Emmanuel Gonzalès nous représente la Sicile comme un pays opprimé, pressuré, peuplé de sbires et de proscrits, de bandits et de tyrans. Fabiana la Sorcière traverse en vengeresse les temples en ruines et les grottes souterraines. Attentive et farouche, elle veille sur son fils Giovanni, favorise l'amour de ce chef de révoltés pour la juive Judith et l'aide à triompher de son rival Diodato. *La Servante du Diable* est un récit coloré, mouvementé. Les mœurs de ces paysans superstitieux qui ont

conservé une foi robuste aux enchantements et aux opérations magiques dont Théocrite et Virgile redisent la formule dans leurs églogues, sont décrits dans un style véhément, imagé, plein d'allure. La Fabiana a quelque chose d'épique. Mais *la Servante du Diable* n'en est pas moins un mauvais livre. Et voici pourquoi : l'auteur — ce qui est une faute à la fois contre la vérité et contre l'esthétique — n'admet la vertu, le dévouement, le courage, la générosité que dans le peuple. Tous les nobles qu'il met en scène sont de fieffés coquins, des monstres sans nom ou des personnalités orgueilleuses et dures ; tous les prêtres qui traversent le drame sont grotesques ou implacables. Au contraire, Giovanni, le bâtard, Fabiana la Sorcière, Judith la juive, les proscrits, les bandits même, sont des héros, des cœurs sublimes, de grandes âmes. Évidemment — et sans doute contre les intentions de l'auteur — les esprits ignorants peuvent tirer de ces généralités trop absolues des conclusions fâcheuses. M. Alfred Assolant, lui aussi, dans le *Plus hardi des gueux*, a mis en scène le peuple, le clergé et la noblesse du dix-huitième siècle ; mais — quoique son impartialité soit souvent en défaut, — il a su éviter les injustices de M. Emmanuel Gonzalès. A coup sûr, Bernard de Ventadour, duc d'Uzerche, fourbe, cruel, menteur, hypocrite et suborneur de jeunes filles, est un bien triste sire. Ses compagnons de plaisir et les gens qu'il a à sa dévotion sont de vrais chenapans. On crierait à l'impossible, si, comme contraste, comme correctifs, n'apparaissaient les loyales et sympathiques figures du bon curé de Saint-Eustache et de la marquise de Latour-Maubrac, sœur de Bernard de Ventadour, une sorte de fée bienfaisante qui répare les crimes de son frère. Le peuple, dans le livre de M. Assolant, est évidemment trop flatté ; mais il n'y a pas que des saints en sarrau dans le *Plus hardi des gueux*. Il y a aussi des coquins. Sous ce rapport, ce serait faire de la critique pointue que d'insister davantage. Là n'est pas le côté damnable de M. Assolant ; il est dans les réflexions dont il assaisonne les aventures de Rienquivaille. M. Assolant a trop lu Voltaire. Disons pourtant, à la décharge de l'auteur du *Plus hardi des gueux*, que son voltairianisme est un voltairianisme gouailleur. Il n'a rien de haineux, et sa gaîté en atténue le venin. L'intrigue du roman est celle-ci : Ninon, fille du bonhomme Marteau, est aimée de Jean-de-Dieu Rienquivaille. Mais Bernard de Ventadour essaye pareillement de papillonner autour de Ninon. De là des guet-apens, des bousculades, des estocades, des courses au clocher, des escarmouches, des enlèvements, dans lesquels Rienquivaille, « le plus hardi des gueux, » apparaît toujours comme le *deus ex machinâ*. Finalement, c'est « le plus hardi des gueux » qui triomphe. Il y a dans le livre trois physionomies saisissantes : d'abord Rienquivaille, peintre, poëte, musicien, bohème

avec des airs de gentilhomme, leste, bien fait, le cœur sur la main, héroïque, fou, très-sympathique; puis, Ninon, un petit amour de fillette, avec des yeux que Greuze eût voulu peindre, mais d'une vertu à toute épreuve; enfin, Joseph Théodore Marteau, l'épicier trembleur, possédant pignon et boutique sur rue près la Tour Saint-Jacques la Boucherie, bourgeois tranquille, paisible de caractère, exact aux échéances, homme respecté dans son quartier, homme considérable, homme à l'aise, homme qui... homme que.... bref, malgré ses défauts, un bon homme et un excellent père de famille. Marteau a des successeurs. Ce sont les Jérome Paturot de notre société contemporaine.

— Nous aurions encore à dire un mot d'une douzaine de romans qui viennent de paraître. Mais le temps et l'espace nous manquent. Remettons la chose à notre prochaine revue trimestrielle, et, sans transition, abordons les Contes et les Nouvelles. On publie les œuvres posthumes de George Sand, et ces œuvres posthumes sont des Contes, et des Contes de grand'mère encore. Lélia, grand'mère, voyez-vous cela d'ici? Eh bien! oui, George Sand était, dans ces derniers jours, passée à l'état d'aïeule, et c'est pour ses deux petites-filles, Aurore et Gabrielle, qu'elle a écrit *le Chêne parlant*, *le Chien*, *la Fleur sacrée*, *Ce que disent les fleurs*, *le Marteau rouge*, *le Gnôme des huîtres*, *la Fée Poussière*, *la Fée aux gros yeux*, *le Château de Pictordu*, *la Reine Coax*, *les Ailes de courage*, *le Nuage rose*, *le Géant Yeous* et *l'Orgue du Titan*. Quelques-uns de ces contes, tels par exemple que *l'Orgue du Titan*, *la Fée aux gros yeux*, *le Gnôme des huîtres* et *la Fleur sacrée* (le lotus) laissent passer des bouts d'oreilles sur lesquels on lit : panthéisme, boudhisme, métempsycose et migration des âmes. Mais les autres ne méritent que des éloges, et des éloges sans réserves. Le merveilleux de la narration cache toujours une moralité ou une leçon — et les fées évoquées par George Sand enseignent, celle-ci l'amour du travail, celle-là les avantages de la vertu. D'autres révèlent à la petite Aurore et à la petite Gabrielle les merveilles de la minéralogie, de l'entomologie et de la botanique. *Le Chêne parlant*, *le Géant Yeous* et *le Manoir de Pictordu*, où se marient si harmonieusement le réel et l'idéal, sont des démonstrations on ne peut plus ingénieuses de la puissance moralisatrice de la souffrance et de la supériorité de l'homme sur les forces aveugles de la nature. Il y a, dans *le Manoir de Pictordu*, une touchante théorie sur les rapports du monde visible et du monde invisible. Il y est question des mères mortes qui veillent sans cesse sur leurs enfants confiés aux soins des marâtres. Dans *les Ailes de courage*, George Sand nous présente un jeune Pythagore rural qui, comme saint François d'Assise, comprend et explique le langage des oiseaux — avec cette différence cependant que Clopinet ne sait pas,

comme le séraphique François, idéaliser et déifier les créations du bon Dieu. Dans *la Reine Coax*, la reine des grenouilles, qui se pare d'émeraudes, qui joue de l'éventail, qui danse la sarabande, qui passe la moitié du jour à faire la pecque et la mijaurée et qui crève à la peine, la grand'mère a voulu prouver que la vanité était un vilain défaut et qu'une jeune fille doit chercher à plaire uniquement par ses vraies qualités et non pas des qualités d'emprunt. En résumé, il y a dans les *Contes d'une grand'mère* des pages de toute perfection : « Il ne manque que Dieu à George Sand, » disait Raymond Brucker. En effet, si Dieu, le Dieu vivant—et non le Dieu des philosopheurs, un Dieu qui pue l'encre—apparaissait dans ces Contes, ce seraient d'incomparables chefs-d'œuvre. Aux *Contes d'une grand'mère* se rattache un volume de Nouvelles, comprenant *la Coupe*, *Lupo Liverani*, *le Toast* et *la Rêverie à Paris*. On aurait mieux fait de laisser dormir ce volume dans les tiroirs de la châtelaine de Nohant. Il n'ajoute rien à sa gloire. Au contraire ! ce sont, en partie, des conceptions de la George Sand des mauvais jours, des jours d'impiété et de révolte. *La Rêverie à Paris* est un dithyrambe en l'honneur de la ligne droite, de la rue tirée au cordeau, si souvent critiqué par l'école romantique. *Le Toast* est un petit rien, écrit pourtant avec une plume d'or. Restent *la Coupe* et *Lupo Liverani*, sur lesquels portent principalement nos blâmes. *La Coupe* est un poëme féerique en prose, nuageux, obscur, monotone, conçu d'après les idées druidiques des Triades bardiques, de Jean Reynaud, d'Henri Martin et de Michelet-Dumesnil. La « Coupe des fées » donne la beauté, la jeunesse, la puissance, l'immortalité — mais elle ne donne pas le bonheur. Si bien que le dernier mot du poème aboutit au dégoût de la vie. Le prince fabuleux dont la fée Zilla s'est constituée la protectrice en arrive à s'écrier : « La mort, c'est l'espérance. » Belle devise, mais seulement dans une bouche chrétienne. Quant à *Lupo Liverani*, drame en trois actes, imité de Tirso de Molina, nous ne pouvons en louer que le style. La donnée est dirigée contre un des dogmes les plus redoutables du catholicisme. L'œuvre de Gabriel Tellez (Tirso de Molina) est la plus hardie création du théâtre espagnol. Mais c'est un drame sincèrement religieux, un véritable *auto*, fait, selon les croyances du temps où il a été écrit, par un moine à qui Dieu avait départi le génie d'un Shakespeare. Cette œuvre effrayante, audacieuse et puissante, a pour titre : *El Condenado por desconfiado*, le *Damné pour manque de foi*. On peut y voir une sorte de parabole destinée à rendre intelligible au peuple la doctrine catholique de la grâce efficace. George Sand a dénaturé la conception rigoureusement orthodoxe de Gabriel Tellez, conception très-large d'allures, ne comportant rien d'étroit, de mesquin, de ridicule. Au dénoûment d'*El Condenado*, tout de réconciliation et de pardon, le dernier mot reste à

Dieu. Dans *Lupo Liverani*, le dernier mot est à Satan, qui dit au héros principal, à Angelo devenu ermite : « C'est au désert que je règne sur « celui qui n'aime que lui-même. Va ! invente des supplices pour ton « corps, et persiste à croire que le sang est plus agréable à Dieu que « les larmes. Je t'aiderai à dessécher ton cœur et à développer par « de fécondes imaginations le précieux germe de férocité qui fait les « saints exorcistes et les inquisiteurs canonisés. » Ne croirait-on pas lire une page du *Réveil* ou de la *Lanterne*.

— Mme Durand (Henri Gréville) arrive encore de Russie, non avec un roman, cette fois, mais avec un stock de Nouvelles : *Stephane Makarieff*, *Vera*, l'*Examinateur*, le *Meunier* et *Anton Massilof*. Trois de ces Nouvelles : *Vera*, le *Meunier* et *Anton Massilof*, mettant en scène, ici une coquette qu'une plaisanterie de son fiancé mène au tombeau, là un rustre comme il y en a tant, ailleurs un secrétaire d'ambassade dont l'indécision est le péché mignon, sont à peu près insignifiantes. Par contre, dans *Stephane* et l'*Examinateur*, nous avons deux joyaux qu'on dirait sortis de la cassette de Mérimée ou de l'écrin de Tourguéneff. L'*Examinateur* pourrait même entrer, sans conteste, dans le petit nombre des contes non fantastiques d'Hoffmann. Les bonnes et braves figures du professeur Maréguine, de sa gouvernante, de son élève — une pauvre orpheline qu'il épouse presque sans s'en douter, — ont une netteté et un charme singuliers, provoquant tour à tour une larme ou un sourire. *Stephane Makarieff* vaut, esthétiquement parlant, l'*Examinateur* ; mais l'histoire de ce paysan russe qui se marie sans amour, qui vit en adultère avec sa voisine et qui tue sa femme légitime, manque absolument de moralité. Or, dans des courts récits de ce genre, le manque de moralité est chose particulièrement choquante. Et c'est précisément le défaut dans lequel sont partiellement tombés M. Émile Bosquet et M. Georges de Peyrebrune. Il y a pourtant dans le recueil de M. Émile Bosquet une petite perle : *les Oiseaux de Berthe*. C'est court, naturel, simple, délicat, ravissant. Que n'a-t-il montré le même tact dans *Séraphine et Léonie* et surtout dans *Une villégiature*, narration passablement leste où se donnent la réplique une Parisienne, un vieux beau et un viveur ? Tous personnages qui sont loin d'être des prodiges de vertu : il est vrai de dire néanmoins que l'expérience les corrige. Aussi lestes sont certains *Contes en l'air* de M. Georges de Peyrebrune : notamment la *Tante Berthe*. Incontestablement la *Tante Berthe* a une réelle valeur littéraire. Il est fâcheux que le côté poétique, spirituel et original (une jeune tante à la mode de Bretagne qui se déguise en petite vieille pour dégoûter son neveu Daniel et qui ne réussit que mieux à lui inspirer de l'amour), il est fâcheux, dis-je, que les qualités sérieuses du récit soient déparées par une tendance visible à prodiguer les descriptions anacréontiques et

les scènes libres (genre Daphnis et Chloé). La *Tante Berthe* a fourni à M. Georges de Peyrebrune l'occasion de célébrer le Périgord, belle province où ne se trouve pas seulement des dindons truffés et des cèpes à la bordelaise, mais où il pousse aussi des Montaigne, grands dénicheurs de paradoxes, des Fénelon, sublimes pêcheurs d'âmes, des Dumesnil, braves plébéiens qui deviennent des héros en défendant la patrie. Mentionnons seulement pour mémoire, comme faisant partie des *Contes en l'air : Sous les branches*, banalité puérile ; *Une fenêtre dans l'autre monde*, qui fait involontairement penser au chien si intelligemment fidèle d'Aubry de Montdidier (voir la *Morale en action*) ; *Une horrible histoire*, laquelle n'est pas du tout une histoire horrible, puisqu'il ne s'agit que de la noyade simulée d'un affreux king-charles ; enfin, l'*Appollon Pythien*, petit poëme mythologique où sont racontées (trop librement) les défaillances de la prêtresse Pamphila. Et voilà tout! On dit que, sous ce nom vraiment romantique de Georges de Peyrebrune, se cache une femme, et une femme de beaucoup d'esprit. L'esprit y est, très-certainement. Mais l'auteur des *Contes en l'air* fera bien — sans devenir pour cela collet-monté — de déshabiller un peu moins son style. Chez une femme, le style trop décolleté déplaît et jure.

FIRMIN BOISSIN.

JURISPRUDENCE

Traité de droit français privé et public, par A. MOULLART, docteur en droit, professeur de droit et d'économie politique à Amiens. Paris, Guillaumin, 1877, in-8 de XXXII-694 p. Prix : 10 fr. — *Manuel de la législation française à l'usage de tout le monde*, par M. EMILE BENOIT, avocat, juge-suppléant à Avignon. Paris, Larose, 1877, in-12 de VII-416 p. Prix : 4 fr. — *Etudes sur la communauté réduite aux acquêts*, par M. CH. PIOLET, docteur en droit. Paris, Marescq aîné, 1877, in-8 de 201 p. Prix : 4 fr. — *De la séparation de biens sous le régime dotal*, par M. VUÉRAT, docteur en droit, substitut à Etampes. Paris, Cotillon, 1877, in-8 de 191 p. Prix : 3 fr.— *Etude sur le caractère et les conditions constitutives du mariage en droit romain et en droit français*, par M. BÉDROS TH. CHACHIAN, docteur en droit. Paris, Blot, 1875, in-8 de 167 p. Prix : 3 fr. — *De la succession légitime et testamentaire en droit international privé*, par M. CHARLES ANTOINE, docteur en droit. Paris, Marescq aîné, 1876, in-8 de XII-180 p. Prix : 3 fr. — *La Faillite dans le droit international privé*, par M. G. CARLE, professeur à l'Université de Turin, traduit et annoté par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy. Paris, Marescq, 1875, in-8 de XI-163 p. Prix : 4 fr. — *La Législation de l'Algérie*, par M. JEANVROT, substitut à Ajaccio. Paris, Cotillon, 1877, in-8 de 76 p. Prix : 2 fr. — *L'Egypte et sa réforme judiciaire*. Paris, Auguste Ghio, 1875, in-8 de 174 p. Prix : 2 fr. — *Etude sur l'extradition*, par M. E. DE VAZELHES, docteur en droit. Paris, Pichon, 1877, in-8 de 230 p. Prix : 5 fr. — *Précis d'un cours de droit criminel*, par M. E. VILLEY, professeur à la faculté de Caen. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1876 et 1877, 2 vol. comprenant ensemble 551 p. Prix : 4 fr. — *Code-Manuel du juré d'assises*, par C. FENET, avocat. Paris, Cotillon, in-12 de 317 p. Prix : 1 fr. 25. — *Des excuses légales en droit pénal*, par M. A. de SARRAU DE BOYNET, avocat. Paris, Thorin, 1875, in-8 de VIII-531 p. Prix : 10 fr. — *La Séduction*, par M. ALBERT MILLET, avocat. Paris, Cotillon, 1876, in-12 de 223 p. Prix : 2 fr. 50. — *Dictionnaire de droit électoral*, par M. A. BAVELIER, ancien avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Paris, Paul Dupont, 1877, in-8 de 511 p. Prix : 11 fr.— *Code des*

lois de la presse, par M. Rolland de Villargues. Paris, 1876, 3e édition, Marescq aîné, in-8 de 120 p. Prix : 4 fr. — *De la propriété des mines*, par M. E. Chevallier, docteur en droit. Paris, Marescq aîné et Baudry, in-8 de 201 p. Prix : 4 fr. — *Code des théâtres*, par M. Ch. Constant, avocat à Paris. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1876, in-12 de 370 p. Prix : 3 fr. 50 — *Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement*, par M. E. Dubois, professeur à la faculté de Nancy. Paris, Cotillon, 1876, in-8 de 41 p. 2 fr. 50.

L'année dernière, à cette même place, nous entretenions nos lecteurs des résultats du concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques en 1872, et dont le programme était ainsi formulé : « Exposer avec la clarté nécessaire pour être compris par tous, les règles fondamentales du droit français, et montrer les rapports de ce droit avec les principes de la morale et avec l'utilité générale... » Nous rendions compte à cette époque des deux ouvrages qui avaient valu à leurs auteurs, MM. Jourdan et Glasson, le premier et le second prix. Nous avons à parler aujourd'hui du traité de M. Moullart, que les juges du concours ont placé au troisième rang, tout en lui décernant une *mention très-honorable*. Dès les premières lignes de l'introduction, nous sommes heureux de relever cette phrase qui garantit les sentiments de l'auteur, et qui semble indiquer de sa part une parfaite intelligence des difficultés du sujet : « Mon intention n'a pas été de faire un manuel qui pût prendre sa place dans le cabinet de l'homme d'étude, comme dans la mansarde de l'ouvrier et dans la chaumière du paysan. Je ne connais qu'un livre assez court, assez beau, assez indispensable, assez universel, assez bon marché, car il faut tenir compte de ces nécessités économiques, pour pénétrer partout et s'adresser à la fois à l'ignorant et au savant; mais ce livre, l'Évangile, est un code des devoirs, et il a d'autres auteurs et d'autres vulgarisateurs que des professeurs de droit. »

Cela est bien dit autant que bien pensé. Mais pourquoi faut-il qu'en dépit des promesses de ce début, M. Moullart soit précisément tombé dans l'écueil qu'il signalait lui-même? Il s'est laissé entraîner à composer un véritable manuel. Son livre, nous le craignons, est trop scientifique pour ceux qui ne sont pas initiés à la connaissance du droit, trop superficiel pour ceux qui veulent entreprendre des études sérieuses. Préoccupé à l'excès du désir de ne rien omettre, il accorde trop de place à des détails que son cadre ne comportait pas. Les grandes lignes perdent ainsi de leur netteté; les développements présentent souvent la sécheresse inséparable des nomenclatures; les lacunes pourtant y abondent encore, et la critique y fait parfois défaut. Le lecteur est fréquemment déconcerté par la distribution toute nouvelle des matières. Enfin, si les intentions sont louables, la philosophie n'est pas toujours suffisante. En particulier, les démonstrations du droit de propriété (p. 169), et du droit de transmission par dernière volonté (p. 428), sont loin de nous satisfaire.

— *Le Manuel de la législation française à l'usage de tout le monde*, par M. Émile Benoit, est également une œuvre de vulgarisation, mais les visées sont plus modestes. On y trouvera des conseils pratiques, qu'accompagnent des formules et des modèles d'actes usuels.

— Au contraire, M. Piolet, dans sa monographie sur la *Communauté réduite aux acquêts*, s'est placé à un point de vue surtout scientifique. Cette étude est précédée d'une introduction dans laquelle M. D. de Folleville, le professeur bien connu de la faculté de Douai, fait ainsi ressortir l'intérêt du sujet : « La plupart des auteurs n'ont consacré jusqu'ici à ce sujet que des développements fort courts. Aucune monographie spéciale n'a été, à notre connaissance, publiée et mise dans le commerce. Nous dirions volontiers qu'il y a là une véritable ingratitude en présence des services que rend, dans la pratique, la communauté réduite aux acquêts. » Désormais cette lacune est comblée. Le livre de M. Piolet est un exposé très-complet, très-substantiel, très-compétent.

— Cette matière si vaste et si difficile des conventions matrimoniales a également appelé l'étude de M. Vuébat. *De la séparation de biens sous le régime dotal*, tel est le titre de l'ouvrage que vient de publier ce jeune magistrat, dont le nom a déjà été mis en évidence par le concours de 1876, pour les fonctions d'attaché au parquet. Il témoigne, dans ce sujet un peu aride et très-spécial, de connaissances approfondies et d'une vraie puissance de dialectique.

— Nous sommes redevables à M. Bédros-Th. Chachian d'un excellent traité sur le *Caractère et les conditions constitutives du mariage*. C'est un ouvrage que nous aimons à signaler, parce qu'il dénote un travail consciencieux, des recherches intelligentes, et qu'il s'inspire, dans les grandes controverses soulevées autour de la question, d'un esprit vraiment *libéral*, au sens juste et chrétien de ce mot. L'auteur parcourt les législations de l'antiquité ; chemin faisant, il fournit sur les coutumes de l'Arménie des renseignements curieux et nouveaux. Examinant ensuite le droit français moderne, il en fait une exposition très-complète. Non content d'analyser, il apprécie ; et nous ne pouvons que partager son sentiment, qu'il résume ainsi : « La loi civile nous paraît avoir commis une double faute : premièrement, le jour où l'Assemblée législative changea la nature du mariage en ne tenant aucun compte du sacrement ; secondement, le jour où les articles organiques enlevèrent aux catholiques le droit de recevoir la bénédiction de l'Église, avant de se rendre à la cérémonie civile (p. 89). »

— Nous sommes loin de l'époque où le législateur n'avait à se préoccuper que des seuls habitants de sa cité ou de son empire, et où les jurisconsultes romains ne mentionnaient les étrangers que pour leur dénier toute espèce de droits, en les flétrissant sous la qualifica-

tion de *barbares*. Avec le développement toujours croissant des relations internationales, l'étude du droit international privé prend une importance également croissante. C'est là une branche essentiellement moderne de la science juridique. Déjà des travaux remarquables ont été accomplis; mais le champ est vaste et promet encore d'amples moissons à ceux qui tenteront de l'exploiter. Aussi félicitons-nous M. Ch. Antoine d'avoir pris pour sujet de thèse de doctorat l'examen des conflits qui peuvent surgir en matière de successions entre les diverses législations. D'après lui, les règles que la raison commande sont les suivantes : « Le succession d'une personne est réglée par la loi de la nation à laquelle cette personne appartient. — Il en est ainsi quel que soit le pays où se trouvent les biens laissés par le défunt, quelle que soit la nature de ces biens, meubles ou immeubles, et quel que soit enfin le pays où a eu lieu le décès.... » — Mais M. Antoine ne se borne pas à émettre le vœu que ces règles soient désormais consacrées par le commun accord des législations européennes. Il va plus loin, et c'est ici que nous hésitons davantage à le suivre : il soutient que d'ores et déjà, dans l'état actuel de notre code, « ces mêmes principes peuvent et doivent être suivis en France, aucun texte de la loi française ne s'opposant à ce qu'ils le soient. » Cette opinion est fortement appuyée par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy, dans la préface dont il a honoré l'œuvre de son élève.

— De l'ouvrage précédent au volume intitulé : *la Faillite en droit international privé*, la transition est doublement facile : les questions soulevées offrent des analogies, et ici encore nous retrouvons le nom de M. Ernest Dubois. Il est vrai que M. Dubois se présente avec le titre modeste de traducteur du mémoire de M. G. Carle, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques de Naples. Mais l'importance des annotations fait du professeur français un véritable collaborateur de son confrère italien. Ce traité, dont nous regrettons de n'avoir pu parler plus tôt, a déjà eu un grand retentissement dans les facultés et dans le monde judiciaire. La faveur dont il jouit est méritée; car il ouvre, en droit pur, des aperçus trop généralement négligés ; et, au point de vue pratique, il fournit des renseignements précieux tant sur la jurisprudence française que sur la jurisprudence étrangère.

— M. Jeanvrot, substitut à Ajaccio, a entrepris de présenter dans un tableau d'ensemble la législation de l'Algérie, en exposant l'état actuel de l'organisation politique, administrative, communale, départementale, judiciaire, etc. Il lui a fallu, pour concevoir simplement l'idée d'un semblable travail, un véritable courage. Comment ne serait-on pas effrayé, en effet, à la vue de ce dédale de lois, de décrets,

d'ordonnances, qui, tour à tour, se sont abrogés, modifiés ou complétés? On l'a dit avec raison, le pire des systèmes successivement essayés eût été préférable, sous la condition d'être appliqué avec esprit de suite, à cette instabilité perpétuelle. M. Jeanvrot s'est appliqué à rechercher dans ces centaines de textes épars les dispositions présentement en vigueur, et à les résumer en quelques pages concises. Nous pourrions sans doute signaler bien des omissions, notamment dans la partie consacrée à l'organisation administrative; mais comment en aurait-il été autrement? Nous préférons reconnaître ce que l'effort tenté offre de méritoire et d'utile.

— *L'Égypte et sa réforme judiciaire*, tel est le titre d'un mémoire consacré à l'étude d'une question plus politique encore que juridique. L'auteur anonyme, qui fait preuve d'une connaissance approfondie de l'Égypte et de ses mœurs, conclut au maintien des anciennes capitulations; il signale les dangers des innovations proposées par le vice-roi dès 1867, dans un but habilement et perfidement dissimulé. Depuis l'époque de cette publication (décembre 1875), des faits nouveaux se sont produits. Nous ne croyons pas cependant que la question soit définitivement vidée; la discussion reste ouverte; et les lecteurs qui voudront suivre ces débats si graves notamment pour les intérêts français, consulteront avec fruit ce travail et les documents nombreux qui y sont reproduits.

— Avec l'*Étude sur l'extradition*, de M. E. de Vazelhes, nous entrons dans le domaine du droit pénal, quoique la question se rattache encore au droit international, et qu'il convienne de se reporter, pour comprendre son intérêt de plus en plus considérable, aux causes indiquées ci-dessus. Le principe remonte à l'antiquité la plus reculée, et notre auteur cite un véritable traité d'extradition intervenu entre Ramsès II, roi d'Égypte, et le prince de Chéta. Mais c'est à notre époque surtout qu'il devient nécessaire de consacrer à ce droit une place et une attention toutes spéciales. L'échange des malfaiteurs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, suit la marche ascendante des autres échanges de peuple à peuple. M. de Vazelhes aborde ce sujet délicat avec une préparation très-complète, une forme excellente, des principes que nous sommes heureux d'approuver sans réserves. Il critique, non sans raison, ce qu'il y a d'excessif dans la règle de non-extradition pour faits politiques, — cette formule vague couvrant trop souvent de vrais crimes de droit commun. Il étudie la question éminemment actuelle de savoir quelle forme doivent revêtir les traités d'extradition sous l'empire de la constitution qui nous régit, et il démontre que la sanction législative ne s'impose pas comme une condition essentielle de leur validité. — Quels faits peuvent motiver l'extradition, quelles personnes en sont passibles,

quelle est la procédure à suivre, quelles sont les conséquences légales, — ces diverses questions font l'objet de sa part d'un examen sérieux. Un appendice contient le texte d'un certain nombre de conventions choisies parmi les plus récentes. Notons enfin que notre auteur, dans les préliminaires historiques de son travail, fournit des indications et formule des appréciations équitables sur la nature et l'utilité du *droit d'asile* chez les anciens et au moyen âge.

— Dans la préface de son *Précis d'un cours de droit criminel*, M. Villey prie le lecteur « de croire sur sa parole qu'il n'a eu d'autre prétention que de faciliter à la jeunesse des écoles, par un résumé à la fois succinct et complet, l'étude, trop longtemps négligée, de notre législation criminelle. » Toutefois, ce n'est pas aux étudiants plus préoccupés de l'examen à subir que de la science à acquérir, qu'il convient de recommander cet ouvrage. Ils seraient effrayés par ses dimensions ; ils n'y trouveraient pas ce qu'ils demandent aux *manuels* qui peuvent, à la rigueur, préparer des licenciés en droit, mais qui ne formeront jamais des jurisconsultes. Enfin, ils seraient déroutés par l'ordre plus logique que conforme aux programmes dans lequel M. Villey a classé ses matières. — Mais en constatant que l'auteur n'a pas écrit pour ce public malheureusement trop nombreux sur les bancs des facultés, nous avons la conscience de lui rendre un hommage mérité. S'il n'est pas arrivé exactement au but qu'il affirme s'être proposé, c'est qu'il l'a dépassé. Ceux qui désirent se livrer à une étude sérieuse goûteront ce traité, où ils trouveront, exposés dans la forme la mieux appropriée au sujet, des idées saines et des aperçus profonds.

— Le *Code-Manuel du juré d'assises* est un recueil soigneusement élaboré des prescriptions législatives qui organisent le jury criminel, déterminent sa compétence et réglementent la procédure. Nous faisons les plus expresses réserves sur les théories énoncées dans la première partie, où l'auteur décrit l'histoire et les vicissitudes de cette institution.

— Le volume de M. de Sarrau de Boynet : *des Excuses légales en droit pénal*, est nourri de faits et de textes ; il abonde en citations d'arrêts ou d'auteurs, et nous semble destiné à rendre de précieux services, spécialement dans les parquets.

— Sous ce titre : *La Séduction*, M. Albert Millet examine une grave question morale et sociale. Il constate les progrès effrayants de l'immoralité publique, le nombre croissant des naissances illégitimes, des infanticides, des attentats de toute nature qui, chaque année, appellent l'intervention des tribunaux ; et il s'écrie en face de ces *horreurs sociales :* « Il faut une loi contre la séduction ! » C'est qu'en effet la loi est à faire tout entière, et M. Millet a beau jeu à relever l'incon-

séquence ou l'imprévoyance du code pénal : « S'agit-il de sauvegarder quelques intérêts pécuniaires? Oh! alors le code déploie une prudence admirable! Il prend les plus minutieuses précautions ; il met les mineurs en tutelle... Mais quand il s'agit non plus d'une quittance ou d'un billet à ordre, mais de la vertu d'une jeune fille mineure, le législateur ne dit mot et consent à voir commettre impunément un tel abus de confiance... » — Il ne suffit pas de critiquer l'état de choses existant ; il est nécessaire de poser, tout au moins, les bases du droit nouveau que l'on sollicite avec tant de raison. Telle est l'œuvre qu'entreprend notre auteur avec verve et conviction, passant en revue les législations anciennes et étrangères, tantôt leur faisant des emprunts, et tantôt s'inspirant de l'expérience acquise pour prévenir les abus signalés à d'autres époques. Car il importe de ne pas tomber, en voulant supprimer les dangers de l'impunité, dans les dangers qui pouvaient résulter de la *recherche de la paternité* trop facilement autorisée.

Nous nous associons aux vœux de M. Millet. Nous voterions volontiers toutes les modifications qu'il propose d'apporter au texte de la loi. Mais nous croyons fermement que la réforme législative, qui est indispensable, ne sortira son plein effet qu'à la condition d'être précédée ou accompagnée de la réforme morale dont la religion peut seule devenir l'instrument. Voilà la vérité fondamentale que M. Millet ne méconnaît pas, du moins nous l'espérons, mais qu'il a le tort de ne pas proclamer assez haut.

— *Le Dictionnaire de Droit électoral*, de M. Bavelier, n'est pas seulement un ouvrage bien fait et sérieusement travaillé. Cette première condition, assurément nécessaire, n'est pas toujours suffisante pour assurer le succès. Il faut, en outre, qu'un auteur sache arriver à son heure et en temps opportun. Or, le volume dont nous parlons présente essentiellement ce mérite de l'à-propos. Le suffrage universel vient de fonctionner à tous les degrés; partout s'agitent des questions de vérification de pouvoirs ; la Chambre des députés se livre à la besogne des invalidations; les Conseils de préfecture et le Conseil d'État sont tous les jours appelés à statuer sur des élections départementales ou municipales. Dans ces circonstances, la publication d'un recueil qui résume avec clarté et dans un ordre méthodique les dispositions légales et les monuments de la jurisprudence n'offre pas moins d'intérêt pour les juges eux-mêmes que pour les justiciables. Si maintenant nous ajoutons, ou plutôt nous répétons que ce recueil est le fruit de longues recherches et qu'il révèle une science de bon aloi, on reconnaîtra avec nous que l'auteur a rendu au public un véritable service.

— Un honorable magistrat de la Cour de Paris, M. Rolland de

Villargues, a entrepris, il y a quelques années, de *codifier* les lois sur la presse, c'est-à-dire de coordonner, en les éclairant par ce rapprochement et par des relevés de jurisprudence, les textes qui régissent actuellement la matière. La troisième édition, que nous avons sous les yeux, est datée de 1876 et donne, sauf en ce qui concerne le colportage, le dernier état de la législation. Mais on sait que les Chambres sont saisies de propositions modifiant, d'une façon plus ou moins absolue, la loi du 29 décembre 1875. Cette circonstance, qui pourra nécessiter bientôt une édition nouvelle, ne fait qu'augmenter l'intérêt de celle dont nous nous occupons. Quand on veut réaliser des réformes, la condition préalable est de bien connaître ce qu'il s'agit de réformer. C'était justement le point de vue auquel se plaçait la Chambre de 1876 quand elle chargeait une commission de cette même œuvre que notre auteur s'est spontanément imposée. Mais, tandis que le résultat des travaux de la commission est encore à connaître, M. Rolland de Villargue a su mener sa tâche à bien et répandre la clarté sur cette législation de la presse, si mobile et si tourmentée.

— C'est un sujet également à l'ordre du jour des discussions parlementaires que M. E. Chevallier a abordé dans son traité de la *Propriété des mines*. On sait, en effet, que des modifications à la loi de 1810 sont depuis longtemps sollicitées, surtout en ce qui concerne les rapports des concessionnaires et des superficiaires, et que des projets sont mis en ce moment même à l'étude. Ce motif n'est pas étranger, sans doute, au choix que la faculté de Paris a fait de cette question pour le concours de doctorat de 1875. Le prix qu'elle a décerné à M. Chevallier recommande son livre mieux que ne le pourraient faire nos éloges. Pourquoi seulement l'auteur a-t-il pris comme point de départ cette idée, très-répandue il est vrai, que, dans l'esprit du législateur de 1810, la mine non concédée est une *res nullius?* Cette explication, assez commode peut-être pour pallier les incohérences du texte, a le tort de ne rien expliquer du tout. Le trait distinctif des *res nullius* est de donner lieu au droit d'*occupation ;* or, ce droit ne s'applique pas aux mines. Mieux vaut reconnaître franchement que l'on n'a pas suivi en 1810 un système défini, et que les rédacteurs de la loi, divisés entre eux sur la doctrine, ont préféré se mettre d'accord au moyen de concessions partielles, sacrifiant assez volontiers les exigences de la logique pour ne songer qu'aux besoins de la pratique. Telle est la vérité, croyons-nous ; et, somme toute, elle blesse moins le législateur qu'une interprétation qui lui attribue une théorie dont l'énoncé même soulève des contradictions. Surtout faudrait-il se garder de dire « que ce système est le meilleur en raison et en équité (p. 33 et 34). »

— A côté de détails forcément spéciaux et d'un intérêt très-relatif, M. Constant examine, dans son *Code des théâtres*, quelques questions dont l'importance est réelle en droit et en économie. Il retrace notamment l'histoire de l'impôt connu sous le nom de *droit des pauvres ;* il démontre d'une manière péremptoire ses avantages et sa légitimité. Les développements qu'il consacre au droit de propriété littéraire en matière d'ouvrages dramatiques méritent de même d'être signalés et recommandés. Ajoutons que, dans des *annexes* qui occupent près de la moitié du volume, l'auteur a réuni les principaux jugements et arrêts rendus en matière théâtrale, et publié la liste chronologique des lois et décrets concernant les théâtres.

— Nous terminons cette trop rapide revue par la mention d'une brochure de 40 pages, dont l'existence même est un fait important et fécond en conséquences. Elle est intitulée : *Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement*, par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy. — Depuis longtemps, l'absence de cours sur l'enregistrement était signalée comme une lacune des plus regrettables dans l'enseignement des facultés. Les étudiants quittaient ainsi l'école sans être initiés à cette branche du droit, dont la connaissance offre cependant un caractère si incontestable d'utilité, ou plutôt de nécessité. Nulle matière, en effet, ne donne lieu devant les tribunaux à des difficultés plus fréquentes et plus épineuses. D'autre part, le fisc nous enlace tous, à chaque moment et à l'occasion de chacun des incidents de la vie usuelle, dans le réseau serré et parfois presque inextricable de ses droits d'*acte ou de mutation*, *fixes*, *gradués ou proportionnels*. Enfin, nous croyons que l'administration de l'enregistrement doit désirer la première une direction scientifique, telle que peuvent la donner des professeurs distingués, empêchant la pratique de dégénérer en routine, et fixant les principes dans ces questions où la doctrine, au sens le plus élevé du mot, trouve une place incontestable.

L'honneur d'avoir réparé cette omission, jusqu'ici, reprochée aux programmes officiels (car les cours de droit administratif ne pouvaient qu'effleurer à peine le sujet), revient à la faculté de Nancy, dont l'exemple mérite d'être suivi partout, et notamment dans nos Universités catholiques. Le professeur du nouveau cours, M. Ernest Dubois, expose le plan auquel il s'est arrêté et en explique les grandes lignes avec une compétence qui nous porte à souhaiter que son enseignement soit bientôt recueilli et publié tout entier.

A. DE CLAYE.

THÉOLOGIE

Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi; edidit Jo.Car.Th.eques de Otto. *Justini Philosophi et martyris opera.* Tom. I. Opera Justini indubitata, editio tertia, plurimum aucta et emendata, Ienæ, Hermann Dufft; Paris, Klincksieck, 1875-77, in-8 de 866 p. — Prix: 10 fr.

Il fut un temps où la France était le pays classique des travaux d'érudition religieuse. C'est de chez nous que sont sorties les premières éditions des Pères au seizième siècle, puis, dans les deux siècles suivants, les premières *bonnes* éditions des principaux Pères; les Etienne et les Bénédictins ont présidé à ces deux époques des études patrologiques. Dans ce siècle encore, nous avons produit l'immense collection Migne; c'est le clergé français qui a conçu et soutenu cette œuvre si utile malgré ses défauts. Absorbé dans les soins d'un ministère qui s'étend de plus en plus et par la multiplication des œuvres et par la diminution du personnel, il n'a pas eu jusqu'ici le temps de se consacrer aux longues et minutieuses besognes de la philologie et de l'archéologie. Mais voici venir le moment où la science ecclésiastique est appelée à refleurir sous les auspices d'un Pape savant et par le concours des nouvelles fondations universitaires. Il est temps de ne plus se contenter de réimpressions, et de s'initier aux travaux récents qui ont renouvelé à l'étranger les études de littérature chrétienne; sans exagération de modestie, nous avons en ce genre beaucoup à apprendre et de l'Allemagne et de l'Angleterre.

On a rendu compte ici des nouvelles éditions des Pères apostoliques et notamment de celle de MM. Harnack, de Gebhardt et Zahn. M. Otto nous donne aujourd'hui, pour la troisième fois depuis 1842, une édition des apologistes du second siècle; le premier volume, en deux fascicules, contient les œuvres incontestées de saint Justin, savoir les deux *Apologies* et le *Dialogue avec Tryphon*. Disons d'abord que ces volumes ont sur les in-folio des Bénédictins et même sur les in-4° de Migne l'avantage d'être portatifs. Dans ce temps de perpétuelle circulation, c'est un mérite appréciable; un volume de petites dimensions peut défrayer et occuper bien des loisirs forcés. M. Otto n'a cessé depuis 1842 de perfectionner son texte par la collection désormais complète de tous les manuscrits connus de saint Justin. Hélas! ils sont bien peu nombreux. Jusqu'à lui, on n'avait fait que reproduire la première édition de Robert Etienne (1551); dom Maran lui-même, qui avait eu les manuscrits à sa disposition, n'avait pas osé introduire dans le texte les corrections qu'ils présentaient : il se bornait à en tenir compte dans ses notes et dans sa traduction. Ce scrupule exagéré des anciens éditeurs rend très-difficile à lire le côté grec de leurs

pages. En corrigeant le texte lui-même, M. Otto s'est montré très-discret : il est en critique d'une école fortement conservatrice.

Les notes, rédigées en latin, sont abondantes, souvent empruntées aux anciens commentateurs et mises au courant des travaux les plus récents. Mais je dois avouer que les éditions Harnack-Gebhardt m'ont rendu un peu difficile à ce sujet; j'aurais voulu voir séparer les notes critiques des notes exégétiques, et dans les prolègomènes ; il me semble qu'on aurait pu diminuer la place faite à la description des éditions précédentes au profit d'études plus pratiques. Ainsi pourquoi disposer au bas des pages des questions aussi importantes que celle de la date des apologies, des citations de l'Écriture, des emprunts à la littérature chrétienne antécédente, en particulier aux apocryphes? Un point très-intéressant n'a pas été traité, c'est l'influence de Justin sur les auteurs chrétiens qui l'ont suivi. Dans les vieilles éditions, on avait coutume de mettre en tête un recueil de *testimonia*, grâce auquel le lecteur pouvait s'édifier lui-même sur ce point. Il fallait au moins maintenir cet usage si l'on ne se décidait, ce qui eût valu évidemment mieux, à donner une étude complète sur la question. Les lacunes que je signale ici sont cependant, il faut le reconnaître, en partie comblées par les six *indices* qui terminent le volume, *indices* 1° *verborum*, 2° *rerum*, 3° *locorum Script. S. et aliorum*, 4° *scriptorum qui Justini operibus usi sunt*, 5° et 6° *locorum S. S. et aliorum scriptorum qui in commentario editoris allegantur.*

Aussi bien qu'elle soit encore susceptible d'être rendue plus parfaite, cette nouvelle édition de saint Justin marque un grand progrès sur toutes les autres et notamment sur la première de celles que nous devons à M. Otto lui-même (1842). Quarante ans d'études sur un sujet assez circonscrit n'ont pu manquer d'approfondir les recherches d'un savant consciencieux dont le nom restera désormais attaché à ceux des apologistes auxquels il a consacré des efforts aussi persévérants.

L. Duchesne.

Saint Bernard orateur, par l'abbé Vacandard. Rouen, Montargis; Paris, Bloud et Barral, 1877, in-12 de ix-487 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre qui remplit parfaitement ce que promet son titre. C'est une étude consciencieuse, faite d'après les sources et les travaux antérieurs traitant du même sujet, mais plus complète qu'eux et plus approfondie. Si l'orateur y occupe la principale place, on y retrouve aussi la figure attrayante du saint : les principaux traits de la vie de saint Bernard servent d'encadrement à ce qui constitue le fond du livre, dont la lecture devient ainsi fructueuse, non-seulement à ceux qui ont le saint ministère de la parole pour partage, mais à toutes les âmes capables d'aimer les grandes vertus et désireuses de

les imiter. On doit féliciter l'auteur d'avoir si habilement uni l'élément biographique au sujet principal de son étude ; grâce à cette alliance, il a donné à son exposé un caractère plus animé, plus vivant et d'un intérêt continu que les développements purement didactiques de sa thèse ne font que ressortir davantage.

Le livre de l'abbé Vacandard se compose de trois parties, précédées d'une introduction sur quelques principes et caractères de l'éloquence. Dans la première partie, intitulée les *sources*, l'auteur étudie l'éloquence de saint Bernard dans ses germes et ses premières manifestations; il montre comment le futur orateur se révélait déjà dans l'enfant et le jeune homme, comment il se formait par la méditation, l'étude et la prière, dans le monde d'abord, puis dans la solitude du cloître. La seconde partie initie le lecteur à la méthode, aux procédés et aux caractères distinctifs de l'éloquence de saint Bernard. La troisième partie, enfin, montre son éloquence en action; elle résume, en autant de chapitres distincts, les enseignements sur l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, sur les anges et les saints, sur l'Église et l'amitié. Chacun de ces enseignements est rattaché à l'histoire du temps et confirmé par des passages extraits de ses discours ou instructions.

En définitive, l'auteur reconnaît à saint Bernard orateur une physionomie qui lui est propre et n'hésite pas à lui donner la palme de l'éloquence latine. « Il a comme Augustin, dit-il, les lumineuses intuitions du cœur; de saint Ambroise, il reproduit surtout l'onction pathétique et pénétrante ; de saint Grégoire, enfin, il a les vues pratiques et l'accent austère qui semblent plus particulièrement l'apanage de l'orateur formé dans le cloître (p. 455). »

Tous ces grands docteurs lui ont servi de modèles ; mais leurs qualités sont chez lui tellement fondues et réduites à l'unité, qu'il ne semble jamais imiter ses maîtres. On peut en dire autant de son style; sa phrase est tissue des textes et des expressions des livres saints ; et cependant toutes ces citations de la Bible jaillissent spontanément de son âme qui débordait. Ce n'est plus imiter, c'est créer ; c'est faire preuve d'un génie original et parfaitement indépendant.

Toutefois, en plaçant saint Bernard au premier rang des orateurs sacrés, l'abbé Vacandard ne se laisse point égarer par une excessive admiration. Il ne dissimule pas les défauts qui déparent l'éloquence de son héros ; il lui reproche le manque de goût, les vices de sa méthode exégétique, s'attachant trop à l'allégorie, à la signification des mots tirée de leur étymologie, et à ce qu'il appelle fort bien, avec Montaigne, la *piperie des mots*. Aussi, pour lire avec profit les écrits de saint Bernard, le plus mystique parmi les écrivains ascétiques, il faut préparer son âme, en la dégageant d'avance du poids des choses

terrestres. Préparée de la sorte, l'âme se sentira pénétrée davantage de cette suave et douce onction, qui constitue le trait distinctif de l'éloquence du saint abbé de Clairvaux, justement surnommé *doctor mellifluus*. Mais ce sont surtout les prédicateurs qui devraient avoir toujours sous la main, avec les homélies de saintJean-Chrysostome et les sermons de Bossuet, les pieuses, profondes et touchantes instructions de l'humble moine de Clairvaux. Tel est le conseil que donne l'auteur, en terminant son excellente étude, fruit des rares loisirs que lui laissait le saint ministère. Ce conseil est aussi bien motivé qu'impartial, et le livre de M. l'abbé Vacandard a tout ce qu'il faut pour le faire goûter et mettre en pratique, surtout en ce qui concerne saint Bernard. Quant aux fidèles, ils y trouveront aussi leur part : ils apprendront à admirer en lui davantage les vertus du grand saint et le génie du Père de l'Église. J. Martinov.

Le Christianisme et les temps présents, par l'abbé Em. Bougaud, vicaire général d'Orléans. Tome troisième. *Les Dogmes du Credo*. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de VIII-647 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage n'ont pas eu moins de quatre éditions avant l'apparition du troisième. C'est assez dire combien ils ont été appréciés du public. Le nouveau volume qui vient de paraître ne sera pas moins goûté par les nombreux lecteurs de M. l'abbé Bougaud. Il est divisé en deux parties. La première traite du *Credo* en général : genèse historique du *Credo*, nouveauté hardie de chacune de ses douze affirmations, leur mystérieuse incompréhensibilité en harmonie singulière avec ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'âme humaine ; immutabilité granitique du *Credo* au milieu d'une lutte intellectuelle dix-huit fois séculaire ; son développement divin ; le *Credo* des catacombes. L'auteur a, sur ce dernier sujet, une cinquantaine de pages du plus vif intérêt, dans lesquelles il nous fait visiter les catacombes et nous y montre tous les articles de notre *Credo*, professés par les premiers fidèles et peints par les premiers artistes chrétiens.

La deuxième partie traite successivement les divers articles du symbole, rangés sous les chefs suivants : la trinité, la création, le péché originel, l'incarnation et la rédemption. A propos de la création, M. l'abbé Bougaud explique le premier chapitre de la Genèse : il nous montre dans l'œuvre du premier jour la préparation chimique du globe ; dans celle du second, la préparation atmosphérique du globe ; dans celle du troisième, l'apparition des continents et le creusement des mers ; dans celle du quatrième, l'apparition du soleil ; dans celle du cinquième et du sixième, l'apparition de la vie animale sur la terre. Il conclut en exposant la merveilleuse concordance de la

Bible et de la science dans les grandes lignes de l'organisation générale du globe. M. Bougaud admet, comme on le fait généralement aujourd'hui, que le mot jour dans le premier chapitre de la Genèse, désigne une période d'une longueur indéterminée. Il appuie cette interprétation sur l'autorité des Pères, mais ne leur fait-il pas dire plus qu'ils n'ont dit en effet? Il résume dans les termes suivants le sentiment de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Augustin, de saint Jean-Chrysostome, de saint Athanase et d'une foule d'autres : « Les six jours de la création ne sont pas six jours de vingt-quatre heures. Ce sont six époques longues, indéterminées, d'une durée égale ou inégale, peu importe, mais immense. C'est ce que prouvent, disaient-ils, le langage ordinaire de l'Ecriture, les expressions caractéristiques dont se sert Moïse, le mot de jour, de soir, de matin, appliqué aux trois premières époques où le soleil n'existait pas encore et où, par conséquent, il n'y avait ni soir ni matin. » Les passages des anciens auteurs ecclésiastiques qui font observer que les premiers jours génésiaques ne peuvent être des jours réguliers de vingt-quatre heures méritent assurément d'être relevés et ont une véritable importance, mais aucun de ces passages ne dit que les six jours de la création « sont six époques longues, indéterminées, d'une durée immense. » De plus, ils expliquent le récit de la création d'une manière allégorique, tandis que nous l'expliquons dans le sens littéral.

En traitant de l'incarnation, M. l'abbé Bougaud soutient une opinion qui surprendra la plupart des théologiens : c'est que l'âme de Notre-Seigneur n'est entrée que « peu à peu, successivement et par progrès, dans la vision béatifique qui lui était due. »

Le volume se termine par un épilogue de près de cent pages sur le Christ, par qui tout a été fait et pour qui tout a été fait. C'est le digne couronnement d'une exposition remplie de belles pages et de hautes pensées. Que la religion catholique apparaît grande et admirable, ainsi présentée dans tout son éclat et dans toute sa solidité par un penseur et un écrivain d'un talent supérieur ! G. K.

SCIENCES

La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique, par Edouard Zeller, professeur à l'Université de Berlin. Première partie : *La philosophie des Grecs avant Socrate*, traduite de l'allemand par Émile Boutroux, professeur de philosophie à la faculté de Nancy. Tome Ier. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de LXXXVI-478p.

Presque à la même époque, deux chefs d'école d'une trempe d'esprit bien différente, Cousin en France et Hégel en Allemagne, ont remis en honneur l'histoire de la philosophie et les recherches qui s'y rapportent. Chez nous ce mouvement a produit des monographies

extrêmement remarquables sur certaines doctrines et certains philosophes; mais une histoire complète de la philosophie est encore à faire, si l'on entend par là, non pas tel ou tel manuel, d'ailleurs estimable, mais une œuvre vraiment achevée, à la hauteur de l'état actuel de la science. Cette lacune s'explique aisément par l'immensité de la tâche, la multiplicité presque infinie des opinions, et l'obscurité qui plane encore sur certains systèmes même considérables du monde ancien. De l'autre côté du Rhin, au contraire, on n'a, en pareille matière, que l'embarras du choix.

Parmi les œuvres magistrales auxquelles je fais allusion, la critique a depuis longtemps assigné un des premiers rangs à la *Philosophie des Grecs*, de M. Zeller, publication commencée en 1844, terminée en 1852, et notablement augmentée dans chacune des quatre éditions subséquentes. Le monde lettré ne peut que se féliciter d'en voir entreprendre la traduction.

Je ne dis rien de l'*Introduction*, placée en tête de ce premier volume. On se demande pour quel motif M. Boutroux y a soulevé divers problèmes fort ardus de métaphysique ; mais chacun voudra lire, soit les règles relatives au rassemblement, à la classification et à l'explication des textes, soit la marche à suivre pour résoudre la question capitale et trop souvent négligée de leur authenticité.

Quant à l'œuvre elle-même, toutes réserves faites sur les tendances de l'auteur, on ne peut que louer l'exactitude et l'étendue de l'érudition qu'il déploie, et, chose plus rare en Allemagne, l'allure en général ferme et précise de son exposition. Point de commentaires oiseux, point de citations inutiles. La discussion des sources et l'examen des jugements d'autrui trouvent leur place dans des notes savantes, d'une longueur discrète, tandis que le texte demeure réservé au développements des différentes doctrines et à l'indication de leur filiation. Cette disposition laisse peut-être à désirer au point de vue de l'art : mais ici, il fallait viser avant tout à la clarté.

L'histoire de la philosophie doit-elle être étudiée avant ou après la philosophie elle-même? Les opinions sont très-partagées. M. Zeller qui a écrit : « Celui-là seul parvient à la vraie philosophie qui y est conduit par l'intelligence de l'histoire, » n'a pu s'empêcher de porter dans son travail les préoccupations particulières de l'école à laquelle il appartient. Partout il poursuit cette succession de la thèse, de l'antithèse, et de la synthèse si chère aux disciples de Hégel. On sait avec quelle ironie mordante Schopenhauer a raillé cette prétendue fatalité qui s'impose comme loi suprême du monde. Or, quelle est, d'après M. Zeller, la tâche de l'historien de la philosophie ? « Chercher dans les produits contingents de la liberté la trame de la nécessité historique. » Tout en protestant, comme il en a le droit, contre une théorie qui ne veut re-

connaître dans les divers systèmes qu'une série d'efforts individuels sans aucun lien qui les rattache les uns aux autres, le critique doit prendre garde à son tour de faire violence à la réalité pour la conformer à ses idées.

L'esprit allemand a visiblement moins d'antipathie que le nôtre pour le vague et l'abstraction. Il est évident qu'il ne suffit pas des trois épithètes, « physique », « alogique » et « morale » pour caractériser les trois grandes périodes de la philosophie grecque : mais quand, dans un autre passage, on me parle de les résumer par les mots de « dogmatisme physique » (philosophes antérieurs à Socrate), de « philosophie du concept » (Socrate, Platon et Aristote), enfin de « subjectivité abstraite » (stoïciens, épicuriens et néoplatoniciens), j'avoue que j'ai mille peines à comprendre. Plus d'un germanisme de M. Zeller se retrouve ainsi sous la plume de M. Boutroux, qui ne s'est peut-être pas assez souvenu qu'auprès des lecteurs français son auteur avait parfois besoin non-seulement d'un traducteur, mais d'un interprète.

Voici une courte critique, plus grave. M. Zeller a suivi l'impulsion de Baur et de Strauss, les trop célèbres fondateurs de l'école rationaliste de Tubingue. C'est assez dire qu'à l'origine de la race hellénique il n'admet point l'existence « d'une sagesse supérieure et primitive dont les mythes grecs n'étaient que le voile de plus en plus épais et mensonger » : bien plus, sans respect pour le caractère divin et surnaturel du christianisme, il le met au-dessous de l'hellénisme, comme le montre le parallèle développé avec tant de complaisance à la page 123. Disons tout de suite que les allusions aux questions religieuses sont très-rares, ce qui atténue le péril que je viens de signaler.

L'espace me manque pour entrer dans l'examen des détails. Le chapitre consacré au pythagorisme mérite d'être cité comme modèle, bien que M. Zeller, tout en rejetant comme apocryhes les prétendus fragments de Pythagore et d'Archytas, accepte avec trop de confiance ceux de Philolaüs.

Terminons par une réflexion empruntée au traducteur lui-même. « La philosophie, dit M. Boutroux, a cette infériorité singulière d'en être aujourd'hui encore à chercher sa voie et à attendre une vérité de quelque importance qui soit universellement admise. » En dépit de ce « processus intellectuel, » qu'on nous représente comme devant aboutir à l'établissement du règne de la vérité, « jusque chez les philosophes les plus versés dans les sciences positives et les plus soucieux de mettre leur métaphysique en accord avec les faits, nous voyons se produire aujourd'hui des théories qui, dégagées de leur enveloppe scientifique, ne diffèrent guère des théories antiques que par un degré supérieur de méthode et de développement. » Cette observation très-juste est bien faite, je l'accorde, pour nous intéresser à l'étude des

solutions métaphysiques imaginées jadis par un Pythagore, un Platon et un Aristote : mais, en même temps, elle nous apprend à quelles incertitudes, pour ne pas dire à quelles ténèbres se condamne l'intelligence humaine, lorsqu'elle méprise et repousse le bienfait inestimable de la révélation. C. Huit.

Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques; mammifères, tertiaires, par Albert Gaudry, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle. Paris, Savy, 1878, gr. in-8 de 294 p. avec 312 figures. — Prix : 10 fr.

Depuis le milieu du siècle dernier, bien des systèmes se succèdent dans la science pour tenter d'expliquer, soit dans le règne animal, soit dans le monde végétal, l'origine des espèces. Parmi les nombreuses théories qui considèrent les êtres comme dérivés les uns des autres par voie de transformation, il en est qui font appel à des accidents brusques faisant apparaître tout à coup un type différent de ses ancêtres, tandis que les autres supposent des modifications lentes engendrant toutes les formes par des différentiations successives. On peut dire que les premières n'ont jamais été formulées avec la précision d'une doctrine scientifique ; elles négligent trop souvent d'ailleurs ce qui importe le plus ici, à savoir d'expliquer les liens enchaînant les types et l'ordre maintenu dans cet ensemble depuis le commencement de la vie sur le globe. Les secondes, au contraire, apportent au problème du plan de la création des solutions assez plausibles. Malheureusement, si elles concordent avec nombre de faits certains, elles sont en contradiction avec des phénomènes non moins évidents. L'une des difficultés du sujet n'est-elle pas l'incertitude des termes employés et surtout la définition indécise de l'espèce que chacun comprend à sa façon ? N'a-t-on pas, en outre, quelque peu confondu l'idée de la parenté des espèces et de leur évolution avec les théories diverses qui, groupées sous le nom de darwinisme, se sont ingénieusement efforcées de rendre compte de leur origine?

Laissant de côté toute interprétation systématique pour s'attacher seulement à recueillir des faits, M. A. Gaudry étudie les enchaînements du monde animal, et il expose aujourd'hui les résultats de ses patientes recherches sur les mammifères de l'époque tertiaire. Disons tout de suite qu'il a voulu ajouter à la valeur scientifique de son œuvre par les solides qualités d'un style toujours choisi, aussi bien que par une exécution typographique d'une élégance rare. Sans pouvoir le suivre dans l'examen minutieux de formes si riches alors dans leur diversité, cherchons du moins à résumer quelques-unes de ses conclusions. Pour le savant professeur, les espèces sont des modes transitoires de types qui, sous la direction du divin Créateur, poursuivent

leur évolution à travers l'immensité des âges. En voyant ces types mobiles, par exemple les éléphants, les tapirs, les chats, les hyènes, les gazelles... à l'état fossile, présenter avec les espèces actuelles des différences qui ne dépassent guère celles des races de même origine, on est porté à leur reconnaître aussi une réelle parenté. De même entre les genres : si l'hipparion est remplacé par le cheval, le mastodonte par l'éléphant, etc., on ne peut douter de leurs liens étroits, puisque leurs ressemblances l'emportent de beaucoup sur leurs différences. Enfin on est conduit aux mêmes remarques pour les ordres, puisque des ruminants et des solipèdes succèdent à des pachydermes par des modifications continues, sans qu'il soit possible de tracer avec certitude la limite où finissent les uns, où commencent les autres. Ainsi, pour M. Gaudry, à mesure que s'ébranle l'idée de la fixité des espèces, la notion des genres et des ordres prend une réalité plus grande. Ces groupes correspondent à des degrés de parenté et le terme de famille naturelle, au lieu de désigner au figuré des individus qui se ressemblent, peut revêtir son acception propre. Pour bon nombre des paléontologistes des plus éminents, comme pour les réalistes du moyen âge, les genres, les ordres ne sont pas de purs concepts de l'esprit, des noms ; ce sont, au contraire, des unités réelles et objectives. Pour eux, toutes ces unités zoologiques, espèce, genre, ordre, ont leur existence et leur histoire : elles naissent, grandissent et meurent ; et, dans leur évolution, il faut distinguer le commencement où il y a encore union entre les types, et la fin, où il y a divergence et séparation.

Est-ce à dire qu'en retrouvant par des études de détail la trace d'une parenté plus ou moins directe, le savant auteur espère avoir démontré une paternité véritable et avoir reconnu les ancêtres immédiats de telle ou telle espèce? « Dans la plupart des cas, dit-il, nous n'en sommes pas là. Ce que nous savons est peu de chose comparativement à la richesse des formes enfouies dans le sein de notre terre, et ce serait grand hasard qu'ayant encore rassemblé seulement quelques anneaux des chaînes du monde organique, nous ayons justement mis la main sur les anneaux qui se suivent. » Même après avoir ressaisi bien des chaînons pour rattacher des termes trop séparés, il resterait à résoudre la question que M. Gaudry a volontairement laissée à l'écart, celle des procédés que l'auteur du monde a pu employer pour produire les changements dont la paléontologie nous offre le tableau. C'est là surtout la tâche des physiologistes ; mais, en attendant qu'ils puissent nous dévoiler les causes secondes qui ont déterminé la formation des types, n'est-il pas plus satisfaisant de penser que la cause créatrice, quelle que soit son action, pour modeler une espèce nouvelle, s'est servi des formes préexistantes plutôt que de créer de toutes pièces un

type souvent à peine différent de ceux qui l'avaient précédé? Ce que l'on peut du moins affirmer avec M. Gaudry, c'est que la découverte des vestiges enfouis dans l'écorce du globe, mieux encore que l'étude des êtres épars à la surface, montre qu'une constante harmonie a présidé aux transformatios du monde organique et permet d'entrevoir « sous l'apparente diversité de la nature, le plan où l'être infini a mis l'empreinte de son unité. » A. Delaire.

Flore de la Suisse et de la Savoie, par le Dr Louis Bouvier, président de la Société botanique de Genève, membre de l'Institut national génevois. Paris, Alph. Picard, 1878, in-8 de 790 p. — Prix : 10 fr.

Il nous arrive de Genève, avec ce livre, comme un écho éloigné de l'enseignement fait jadis au Muséum de Paris par Adrien de Jussieu, dont M. le Dr Bouvier s'honore d'avoir été l'élève. Le professeur du Jardin des plantes savait inspirer l'amour de la botanique, non pas seulement de cette science un peu pédante qui se restreint, dans le silence du cabinet, au champ du microscope, mais surtout de celle qui se déploie en pleine campagne au milieu du travail de la nature, et qui, de la répartition locale des plantes, passe bientôt à l'étude des lois de leur répartition générale, pour aborder même celles de leur origine.

Le livre de M. Bouvier vient combler une double lacune dans la littérature botanique et dans celle que l'on pourrait nommer la littérature du touriste. Il n'existait aucun ouvrage qui résumât à la fois la flore de la Suisse et celle de la Savoie, et encore était-on réduit, pour le premier de ces deux pays, à la *Flore* déjà ancienne (et latine) de Gaudin; pour le second au *Flora pedemontana* d'Allioni, et aux documents épars dans le *Bulletin de la Société botanique de France*, la *Flore de France* de MM. Grenier et Godron, à l'époque où elle a paru, n'ayant pas dû comprendre ces deux départements savoisiens. Quant aux touristes, ils étaient encore bien plus pauvres, et deviennent d'autant plus riches, car c'est principalement pour eux qu'est écrite la *Flore de la Suisse et de la Savoie*. Ils y trouveront la liste aussi complète et exacte que possible des végétaux phanérogames de ces deux pays, avec des descriptions succinctes, claires et suffisantes pour les reconnaître, et l'indication de beaucoup de localités, plus précises d'ailleurs pour la Savoie et pour la Suisse occidentale que pour les cantons de l'est, notamment pour celui des Grisons. Mais les savants de profession, ceux qui se complaisent dans la distinction méthodique et précise des tribus, des genres et des espèces, ne seront pas satisfaits de l'œuvre du botaniste génevois; ils le prendraient trop souvent en flagrant délit de négligence dans certains détails de technique descriptive. D'autres lui reprocheront, avec plus de justesse peut-être,

de n'avoir pas recherché dans les auteurs à qui il devait attribuer la priorité de la découverte des plantes rares dans les localités nombreuses citées par lui. Il est vrai que, pour tenir à chacun de ses devanciers cette justice, assez généralement rendue aujourd'hui, il eût fallu, pour la Suisse en particulier, se livrer à de bien longues recherches de bibliographie. Somme toute, M. Bouvier aura fait un livre utile : recommandons-lui, à lui-même, de se chercher chicane quand il en préparera la deuxième édition. EUG. FOURNIER.

A travers champs. *Botanique pour tous. Histoire des principales familles végétales*, par Mlle J. LE BRETON. Orné de 588 illustrations. Paris, J. Rothschild, 1878, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr.

Le nombre des livres consacrés à la vulgarisation de la « science aimable » foisonne véritablement. Celui-ci se distinguera dans les autres par le plan comme par le sentiment qui l'anime. L'auteur a suivi le modèle donné par Mme Cora Millet dans sa *Maison rustique*, et met la botanique en action au milieu d'une famille du Dauphiné dont la vie et les promenades suscitent à chaque instant, de la part des parents, les démonstrations les plus instructives. Les principaux faits de la physiologie végétale sont ainsi passés en revue, ainsi que les principales familles dans ce tableau de la nature, où l'auteur fait à chaque instant entrevoir la main du Créateur. Il est regrettable que l'inévitable critique saisisse çà et là, au milieu de tant de marques de bonne volonté, des preuves de l'inexpérience de l'auteur. Il fait sourire quand il affirme (p. 62) que les bourgeons ne possèdent pas de chlorophylle, quand il nous donne dans sa préface la classification d'A.-L. de Jussieu, qu'il adopte comme la plus simple et la plus nouvelle, et quand il nous montre (p. 5) un cèdre croissant par hasard dans les montagnes du Dauphiné. Ces légères taches n'empêcheront pas le livre de servir à l'instruction de la jeunesse, qui en appréciera surtout les illustrations exactes et élégantes. X.

Le Soleil, par le P. A. SECCHI, S. J. 2e édition, 2e partie. Paris Gauthier-Villars, 1875-77. 2 fascicules gr. in-8 de VIII-484 p.— Prix : 18 fr. le vol.

Il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (tome XIV, p. 331) de la 1re partie de cette nouvelle édition du grand ouvrage du P. Secchi, édition tellement augmentée qu'elle constitue, à vrai dire, un ouvrage nouveau. La seconde partie, sous ce rapport, ne le cède en rien à la première. On y remarquera surtout le livre V « Les Protubérances solaires,» qui est presque entièrement nouveau et qui ne comprend pas moins de 223 pages. L'auteur y expose, en grande partie d'après ses propres observations, les résultats obtenus à l'aide de la nouvelle

méthode de MM. Janssen et Lockyer, qui permet d'observer en tout temps ces appendices du contour solaire, qu'on ne pouvait étudier autrefois que pendant les éclipses totales ; il les classe d'après leurs diverses formes et d'après les éléments chimiques qui les constituent, fait connaître leur répartition le long du contour de l'astre et leurs rapports avec les taches et avec les facules.

Tout ce livre est fondamental pour la connaissance de notre astre central. Nous devons faire des réserves cependant au sujet du chapitre VI, dans lequel le P. Secchi cherche à expliquer les taches et les phénomènes connexes.

Nous en aurions de plus complètes encore à faire sur le livre VI, qui traite de la température du soleil; le P. Secchi l'évalue à plusieurs millions de degrés ; nous croyons pouvoir affirmer qu'en France au moins, les savants sont à peu près unanimes à regarder cette évaluation comme tout à fait excessive.

En général, nous devons l'avouer, les vues théoriques de l'illustre auteur nous paraissent grandement discutables; il serait même facile d'y relever des contradictions. Mais le moment serait mal choisi pour la critique : elle doit s'arrêter devant un cercueil à peine fermé. Au reste le P. Secchi est loin de donner ses idées comme définitives, et, en plusieurs endroits, il insiste sur leur caractère hypothétique.

Il y a cependant un point sur lequel nous croyons devoir appuyer, parce qu'il s'agit d'une erreur qui n'est pas particulière au P. Secchi, mais qui est à peu près universellement admise comme une vérité fondamentale et comme une vraie découverte dans la question du soleil; c'est celle qui consiste à expliquer la hautte empérature actuelle de l'astre, par la chaleur développée mécaniquement dans la contraction de la nébuleuse que l'on suppose avoir donné naissance au système planétaire. Que cette contraction ait dû développer une énorme quantité de chaleur, c'est ce qui est certain ; mais ce qui est non moins certain, c'est que cette chaleur, loin de se concentrer dans la masse contractée, pour en augmenter la température, a dû se dépenser au fur et à mesure qu'elle se produisait, et n'a pu avoir d'autre effet que de ralentir le refroidissement, sans même empêcher la déperdition concomitante d'une partie de la chaleur initiale. Quel est, en effet, la cause de cette contraction; c'est précisément le refroidissement; il est impossible d'en trouver une autre; en tout cas, c'est celle que tout le monde admet, depuis Laplace jusqu'au P. Secchi lui-même (p. 481). De sorte que la grande découverte dont il s'agit pourrait se résumer en ces mots : la nébuleuse se refroidit, donc elle s'échauffe. Ceux qui ne goûteraient pas ce raisonnement sont obligés de reconnaître que, dans l'hypothèse cosmogonique dont il s'agit, le soleil doit être *moins chaud* que la nébuleuse primitive, et le rapport des tempé-

ratures pourrait jusqu'à un certain point s'apprécier par celui des diamètres.

L'ouvrage se termine par un tableau très-beau et très-intéressant de l'ensemble du système planétaire et par un résumé des travaux classiques du P. Secchi sur les spectres lumineux des étoiles,

De magnifiques planches en chromolithographie font connaître les diverses figures qu'affectent les protubérances, celles de quelques nébuleuses et plusieurs spectres d'étoiles.

En résumé, cet ouvrage, dont l'exécution matérielle offre probablement, et c'est tout dire, ce qui est sorti de plus beau des presses de M. Gauthier-Villars, est, pour le fond, un exposé complet, animé et éminemment autorisé de nos connaissances sur le soleil. Il est indispensable à quiconque veut avoir une idée des problèmes que nous présente cet astre, source de toute vie à la surface de notre globe. E. V.

BELLES-LETTRES

Œuvres d'Horace, traduites en vers par Charles Chautard, et précédées d'une étude sur Horace, par V. de Laprade, de l'Académie française. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, 2 vol. in-8 de xxxi-501 et 499 p. — Prix : 10 fr.

Odes d'Horace, traduction en vers français, les trois premiers livres par Etienne-Augustin de Wailly ; le quatrième et les épodes par Gabriel-Gustave de Wailly. Paris, Didot, 1878, in-8 de 538 p. — Prix : 5 fr.

Horacio en España par M. Menendez Pelayo. Madrid, Medina, in-12 de xv-479 p. — Prix : 5 pesetas.

« Entre tous les poëtes de l'antiquité, pas un ne jouit en France d'autant de faveur qu'Horace. » C'est par ces mots que M. de Laprade commence l'étude dont est précédée une nouvelle traduction des œuvres du favori de Mécène, traduction qui est une preuve de plus de cette vogue si persistante. C'est Horace tout entier que M. Charles Chautard a voulu nous donner, en vers français. Il a tout traduit, les odes, les satires, les épîtres, l'art poétique, tout, même deux pièces que d'ordinaire on n'ose pas tenter de faire passer dans notre langue ; tout traduit avec une fidélité qui rivalise souvent avec celle que l'on pourrait exiger de la prose. Il a vraiment fallu une admirable persévérance pour mener à fin une telle entreprise, et un vrai talent pour accomplir une tâche pareille d'une manière aussi satisfaisante. Dans la traduction de toutes les odes, et dans celle de plusieurs satires et de plusieurs épîtres, M. Chautard ne dépasse pas le nombre de vers de l'original, et, dans les odes, donne aux siens, par leur coupe, par leur disposition, l'aspect même du texte. Il n'a pas recours à ces épithètes oiseuses si commodes pour allonger un vers boîteux ou pour

fournir une rime. Il nous donne Horace avec sa concision. Nous en voulons offrir un exemple et nous prenons l'ode à Leuconoé, non qu'elle soit une des meilleures, mais parce qu'elle est très-courte :

C'est mal, Leuconoé, de mes jours et des tiens
De rechercher le terme ; aux Babyloniens
Laisse leurs vains calculs ; soumets-toi sans envie !
Que Jupiter te donne encor plusieurs hivers,
Qu'un dernier sur les rocs brise les flots des mers,
Filtre les vins, sois sage ; en cette courte vie,
Renonce aux longs espoirs. Nous parlons, l'heure fuit,
Saisis le temps jaloux, sans croire au jour qui suit.

Voilà les huit vers asclépiades très-exactement traduits. On ne pourrait guère désirer qu'un peu plus d'énergie dans la manière dont est exprimé,

Et spatio brevi.
Spem longam reseces,

surtout si l'on se rappelle le vers de La Fontaine :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Mais demander au poëte qu'il reproduisît toujours l'expression poétique de son modèle, ce serait évidemment vouloir l'impossible. Quelquefois la stance manque un peu d'harmonie, quelquefois la clarté y fait un peu défaut, et l'on peut se souvenir d'un vers d'Horace lui-même, vers bien traduit par M. Chautard qui a rencontré, d'ailleurs, un hémistiche de Boileau :

Je tâche d'être court et je deviens obscur.

Avec le despotisme de notre versification, on ne pouvait éviter des taches de ce genre et l'on aurait certes bien mauvaise grâce de les reprocher à qui tant de fois a complétement réussi dans une œuvre si difficile, à qui, en général, fait si bien mentir le proverbe : *Traduttore, traditore.* — Quoique sortie des presses de Jouaust, cette édition n'est pas complétement exempte de fautes typographiques ; l'une d'elles, assez importante, n'a pas été corrigée dans l'errata : dans l'*Art poétique* (t. II, p. 429, vers 4), au lieu de *à de graves débats*, il faut évidemment lire *à de graves débuts.*

— Nous venions à peine de finir la lecture de l'œuvre de M. Chautard que nous avons reçu une autre traduction d'Horace, des odes seulement. Celle-ci n'est pas nouvelle dans son entier. Les trois premiers livres, traduits par Etienne-Augustin de Wailly, avaient déjà été publiés ; mais M. Gustave de Wailly a tenu à compléter l'œuvre paternelle en y ajoutant le quatrième livre et les épodes. Il a, de même que l'avait fait son père, pris avec le texte plus de libertés que M. Chautard. C'est quelquefois moins une traduction qu'une paraphrase. Qu'on nous permette de citer l'ode que nous avons donnée tout à l'heure ; ce sera le

meilleur moyen de faire juger la différence des procédés des deux traducteurs. Ici, je ne sais pourquoi Leuconoé est appelée Chloé :

Pourquoi vouloir connaître à quel instant les dieux
Briseront de nos jours la chaîne si fragile?
Laisse au devin son art futile,
Fais mieux, et, sans le craindre, attends l'arrêt des cieux.
Oui, soit que Jupiter prolonge nos années,
Soit qu'il borne leur cours à ce dernier hiver,
Où le vain courroux de la mer
Use contre le roc ses vagues mutinées ;
Chloé, mets ta sagesse à bien filtrer ton vin.
Bannis d'un long bonheur l'espoir toujours frivole,
Nous parlons et le temps s'envole,
Cueille les fruits du jour sans croire au lendemain.

Dans la traduction de MM. de Wailly, souvent la strophe latine est délayée en deux strophes françaises ; les vers ont de l'harmonie, mais de trop nombreuses épithètes les rendent un peu mous. — Les épithètes affaiblissent la phrase plus qu'elles ne lui donnent de la fermeté ; dans les douze vers qui terminent l'admirable épisode de Françoise de Rimini, il n'y a *qu'une seule* épithète, et comme celle-là est bien à sa place : il *disiato riso*.

— Ce n'est pas seulement en France qu'Horace jouit de tant de faveur ; en Espagne, il était goûté déjà à une époque où ni notre Villon, ni notre Charles d'Orléans ne pensaient à lui. Dès le xve siècle, le docte marquis de Santillana imitait l'ode *Beatus ille*. Un peu plus tard, Garcilaso de la Vega s'inspirait d'Horace dont Hurtado de Mendoza traduisit plusieurs odes. Luis de Léon fut aussi un des traducteurs du poëte latin. Voilà ce que nous rappelle M. Menendez Pelayo dans une étude fort intéressante qu'il ne considère que comme un passe-temps. Dans *Horacio en España*, l'auteur débute par une jolie épître en vers adressée au poëte, puis il étudie ses traducteurs castillans, ses traducteurs catalans, ses traducteurs galiciens. Il s'occupe ensuite de tous ceux qui, dans la péninsule, sans traduire Horace, s'inspirèrent de ses œuvres, et termine ce travail très-bien fait et écrit avec la verve de la jeunesse et l'érudition de l'âge mûr, par un épilogue plein d'aperçus justes et spirituels. Dans ces dernières pages, M. Menendez plaisante agréablement le pédantisme germanique : la *finalité*, la *subjectivité*, l'*objectivité*. Il ne veut pas que l'Espagne aille chercher ses modèles aux bords du Rhin et du Danube. « Le goût allemand ? Horreur ! Il a autant de rapport avec le nôtre que celui du Congo ou de l'Angora. Rien de Heine, de Ulhand ni de Rückert, tout cela peut être, tout cela est très-bon à sa place, mais loin, très-loin d'ici. Point de rêveries humouristiques, point de nébulosités. *Suum cuique*... Aux Latins, poésie latine, aux Germains germanime. » — Ce n'est pas la première fois qu'il est, dans cette revue, parlé de M. Me-

mendez, et ce ne sera pas la dernière. Un si jeune écrivain, qui écrit de tels *Solaces bibliograficos*, doit certes compter sur un bel avenir littéraire.

TH. DE PUYMAIGRE.

Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre. *Légende en vers du douzième siècle*, publiée d'après le manuscrit du Musée britannique, avec introduction par FRANCISQUE MICHEL. Paris, Claudin, 1878, petit in-8° de XXV-96 pages. — Prix : 6 fr. (Tiré à petit nombre.)

La légende de saint Brandan est une des plus curieuses, une des plus intéressantes que nous ait léguées le moyen âge. La vie de ce moine irlandais figure dans l'ample recueil des *Acta Sanctorum*, publié par les Bollandistes (mai, tome III), mais il va sans dire qu'il n'a jamais accompli les étonnantes pérégrinations que relate le trouvère. Brandan part avec dix-sept de ses religieux afin d'aller chercher l'*Ile de Promission*, séjour des bienheureux ; il s'embarque sans provisions sur une chaloupe faite de cuir, et il en abandonne la direction à la Providence ; il aborde successivement à l'*Ile des Brebis :*

« A chacune blanche teisun
« Tutes crent étant grandes
« Cum sunt li cers par ces landes »

Il parvient dans une autre île :

« Tute assise de blancs oiseux,
« Un chez nul homme ne vit tant beus. »

Ces volatiles, rigoureux observateurs d'une règle monastique, ont le don de s'exprimer en langue humaine; Brandan a l'avantage d'avoir avec eux des entretiens fort instructifs.

Continuant sa route, il voit des monstres marins se livrant des combats acharnés, des dragons de feu, un hermite âgé de cent cinquante ans, un palais splendide, sur lequel est un autel d'émeraude ; des poissons gigantesques dont le dos énorme offre aux voyageurs un asile paisible; des pays enchantés où l'on ne ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, où les lampes s'allument d'elles-mêmes à l'heure du service divin ; des régions affreuses qui sont la bouche de l'enfer. Il rencontre Judas Iscariote attaché sur un rocher et en proie à de cruelles souffrances qui ne lui laissent de répit qu'à certains jours de fête. Enfin, après des années entières passées à la mer, il revient en Irlande, et rentre dans son monastère, émerveillé de tout ce qu'il a vu.

Un critique moderne ne s'est pas trop avancé en rendant justice à cette topographie étrange, « à la fois éblouissante de fiction et par-

lante de réalité, qui fait du poëme de saint Brandan une des plus étonnantes créations de l'esprit humain et l'expression la plus com plète peut-être de l'idéal celtique. »

La légende dont il s'agit avait déjà été l'objet de diverses publications : M. Achille Jubinal, en 1836 ; M. Thomas Wright, en 1842; M. Herman Suchler, dans la *Romania* (1875), s'en étaient occupés ; mais il restait encore à faire connaître exactement le texte du manuscrit conservé à Londres, texte obscur, parfois défiguré par le copiste. M. Francisque Michel a jugé avec raison qu'il fallait le reproduire sans corrections arbitraires, en se bornant à l'éclairer par une ponctuation sévère qui manque dans l'original. Un glossaire eût été inutile, une analyse du poëme (1834 vers) en fait connaître la marche et le développement. C'est donc un nouveau service que l'éditeur vient de rendre à cette littérature française du moyen âge qui, depuis plus de quarante ans, est de sa part l'objet des travaux les plus persévérants. Ajoutons que ce petit volume est imprimé avec une élégance qui lui donne le droit de prendre place parmi les plus gracieuses productious de la typographie actuelle. B.

Premières Poésies, par Achille Millien (1859-1863). *La Moisson. Chants agrestes. Les Poëmes de la nuit. Paulo majora.* Paris, Lemerre, 1878, in-8 de 391 p., orné de 13 eaux-fortes de Laurent, Rajou, Monteignier, Courty, etc. — Prix : 20 fr.

Nouvelles Poésies, par le même (1864-1873). *Musettes et Cairons. Légendes d'aujourd'hui. Lieder et Sonnets. Voix des ruines. Légendes évangéliques. Paysages divers.* Paris, Lemerre, 1875, in-8 de 404 p., orné de treize eaux-fortes. — Prix : 20 fr.

Nous n'avons pas à parler comme d'œuvres nouvelles des vers dont M. Achille Millien vient de publier un magnifique recueil. Il y a longtemps que le nom de M. Millien a été mis en évidence par la couronne dont l'Académie française a honoré le poëte, presque à ses débuts. Les volumes qu'il a publiés ensuite ont été lus avec empressement. M. Millien y montrait un talent frais et original. Il s'y inspirait fort heureusement des horizons du Nivernais et de toutes les scènes de la vie rurale. Il regardait la nature bien en face, et non à travers Virgile, comme on le faisait dans le siècle dernier, où Saint-Lambert écrivit ce poëme des *Saisons* dans lequel le froid de l'hiver règne d'un bout à l'autre. Lamartine transforma, vivifia la poésie descriptive, par l'introduction d'une pensée religieuse et par l'étude de tous les sentiments propres à l'homme. Dans ses premiers chants, M. Millien n'a pas cherché à s'élever si haut; il s'est plu à dépeindre les paysages dont il était entouré et à les peupler de leurs naïfs et in-

cultes habitants, de leurs moissonneurs de leurs charbonniers, de leurs jeunes filles, de leurs élégants de villages même ; il a créé ainsi une foule de petits tableaux pleins de grâce et de vérité et comme illuminés par un rayon de christianisme. C'est sous cette inspiration qu'ont été composés les deux premiers recueils, et elle se révèle encore dans plus d'une page des *Poëmes de la nuit*, des *humouristiques* et de *Paulo majora*, où le poëte toutefois, prend un plus grand essor.

Ce sont ces cinq premiers recueils, mais émondés d'un grand nombre de vers impitoyablement sacrifiés, que M. Millien a réunis sous ce titre : *Premières poésies*. Il était impossible de loger plus superbement une muse, parfois un peu campagnarde — cette épithète ne renferme pas une idée de critique, au contraire.— D'admirables eaux-fortes ornent ce beau volume. M. Millien a, dans d'aimables vers, remercié les artistes éminents qui ont associé leur talent au sien. Dans ces vers, il compare modestement son œuvre à une pauvre cabane : cette cabane, de généreux amis sont venus et en ont fait un palais splendide :

Et mon modeste édifice
Se trouve — amis grand merci
Par votre habile artifice,
Si bien transformé, qu'ici
Dans ma vanité naïve,
Oubliant tout *décorum*,
Peu s'en faut que je n'écrive :
Exegi monumentum.

Mais non, le monument ne peut être achevé, même avec le magnifique volume qui a paru en 1875, et qui, sous le titre de *Nouvelles poésies*, comprend les divers recueils de M. Millien édités de 1864 à 1873. Depuis cette dernière date, M. Millien a certainement écrit bien d'autres vers : nous nous rappelons avoir lu, dans le *Correspondant*, un épisode de la guerre de 1870, et certes ce petit poëme n'a pas dû rester longtemps seul dans le portefeuille de notre auteur. On me dit, il est vrai, qu'il fait des infidélités à la poésie artistique pour la poésie populaire, et qu'il s'apprête à publier une collection de chants du Nivernais. Nul, mieux que M. Millien, du reste, ne peut apprécier la muse rustique : il en avait déjà reconnu les charmes ingénus à une époque où l'on ne s'occupait guère d'elle, et l'on peut apercevoir dans ses vers plus d'une heureuse inspiration émanée de la poésie populaire, restée si fraîche et si jeune.

TH. DE PUYMAIGRE.

Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau, publiées avec divers documents inédits, par M. PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, Aubry, 1877, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

M. Tamizey de Larroque est beaucoup trop modeste. Il intitule *Notes* un travail très-substantiel qui, sous un grand nombre de docu-

ments inédits, nous présente, il est vrai, une foule de notes érudites, mais qui s'ouvre par une étude complète méritant une appellation beaucoup moins humble. C'est la première fois que l'abbé Jean-Jacques Boileau apparaît en public avec la seule parure de ce qui lui appartient en propre. Il est, en effet, fort difficile à ceux qui ne sont pas familiers avec les détails les plus intimes de la biographie du dix-septième siècle de se reconnaître au milieu de tous ces abbés Boileau, qui n'ont de commun que le nom, et qui se sont fait remarquer par leurs contemporains sous des spécialités fort diverses. Il n'est pas de bibliophile qui ne connaisse au moins les titres des curieux ouvrages de l'abbé Jacques, chanoine de la sainte chapelle et frère de Nicolas Despréaux : l'*Histoire des flagellants*, le *Discours sur l'abus des nudités de gorge* lui assurent une place dans la mémoire de tous les amateurs. Ceux qui étudient les annales de l'Académie française connaissent davantage Charles Boileau, abbé de Beaulieu, prédicateur du roi, auteur de *Pensées* fines et délicates, que plus d'un biographe a qualifié à tort de frère du satirique. Enfin les intrépides qui cherchent à débrouiller l'histoire des querelles jansénistes sont plus familiers avec l'abbé Jean-Jacques, chanoine de l'église collégiale de Saint-Honoré, celui auquel M. Tamizey de Larroque consacre aujourd'hui sa plume. Mais on a souvent attribué à l'un ce qui appartenait à l'autre, en sorte que la plus grande confusion règne au sujet de ces trois homonymes. Grâce à M. T. de Larroque, on ne pourra plus les confondre.

Jean-Jacques Boileau naquit en 1649 à Agen, d'un honnête bourgeois de cette ville; il eut un frère, avocat au Parlement de Paris, et un autre lieutenant de vaisseau. D'abord chargé de l'éducation des deux frères cadets du duc de Chevreuse, il fut ensuite curé de Saint-Etienne d'Agen, sous Mascaron; puis il fut appelé à Paris en 1695, par Mgr de Noailles, qui en fit son conseiller intime, en sorte qu'on ne l'appela plus que « Boileau de l'archevêché. » Ce fut lui qui composa en 1696, la fameuse ordonnance et l'instruction pastorale sur le livre de l'*Exposition de la foi :* et ce fut à lui qu'on attribua le nom moins fameux *Problème ecclésiastique,* odieuse satire qui causa un scandale retentissant, et fut brûlée en 1699 par la main du bourreau. M. Tamizey de Larroque se livre pour l'en disculper à une discussion fort savante qui ne laisse aucune place à la réplique : mais l'affaire du *Cas de conscience* décida Mgr de Noailles à se séparer en 1704 de son compromettant conseiller, en le nommant chanoine de Saint-Honoré. L'abbé mourut en 1735 dans son canonicat, avec la réputation d'une piété austère et d'une grande charité, dévoyées malheureusement par le jansénisme. Son principal ouvrage est le recueil de ses *Lettres sur différents sujets de morale et de piété.* C'est là qu'est

racontée pour la première fois l'anecdote de l'abîme sans fond, que Pascal voyait à sa gauche. M. Tamizey de Larroque l'a complété par la publication de vingt-trois lettres inédites et d'une Vie de madame d'Epernon, qui nous font connaître quantité de détails intéressants sur la vie intime du dix-septième siècle. Nous lui demandons maintenant l'histoire du chanoine de la Sainte-Chapelle.

René Kerviler.

Le seizième siècle en France. *Tableau de la littérature et de la langue, suivi de morceaux en prose et en vers, choisis dans les principaux écrivains de cette époque*, par MM. A. Darmesteter et Adolphe Hatzfeld. Paris, Ch. Delagrave, 1878, in-12 de x-301 et 384 p. — Prix : 4 fr.

Le volume de MM. Darmesteter et Hatzfeld est plein de choses, de bonnes choses. Quand on a lu attentivement les 700 pages dont se compose ce volume si consciencieusement et si habilement préparé, on sait tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur la langue et la littérature en France au xvie siècle. L'ouvrage est du reste tel qu'on pouvait l'attendre de l'association de deux travailleurs, dont l'un a fait une étude approfondie de la philologie et l'autre de l'histoire littéraire. Deux spécialistes aussi distingués que MM. Darmesteter et Hatzfeld nous ont donné, en réunissant tous leurs efforts, un manuel qui ne sera pas moins précieux pour les maîtres que pour les élèves. Tout y est clair, judicieux ; tout m'y paraît louable, la méthode comme l'exécution, et les préceptes comme les exemples.

Après avoir rendu ce juste hommage au *Seizième siècle en France*, j'indiquerai les divisions du recueil et je proposerai ensuite, à propos de diverses notices ou notes, un certain nombre de corrections de détail dont nul ne doit s'étonner, car il est à peu près impossible d'éviter toute erreur dans un travail qui touche à tant de sujets.

On trouve dans la première partie de l'ouvrage (p. 1-182) : 1° le tableau de la littérature française au seizième siècle, en trois sections, section des prosateurs, subdivisée en sept chapitres (théologiens, controversistes, prédicateurs ; philosophes, moralistes, libres-penseurs ; écrivains politiques, pamphlétaires; historiens, auteurs de mémoires, chroniques, correspondances, etc.; orateurs judiciaires ; conteurs ; érudits et savants) ; section des poëtes subdivisée en deux chapitres (la fin du théâtre du moyen âge ; l'école de Ronsard); 2° le tableau de la langue française au seizième siècle (p. 183-301) avec une introduction et quatre chapitres (vocabulaire, orthographe et prononciation, formes grammaticales, syntaxe).

La deuxième partie est formée de morceaux choisis des principaux écrivains en prose et en vers du seizième siècle, morceaux précédés de courtes et excellentes notices biographiques, entourés de nombreuses

notes explicatives qui, dans leur heureuse concision, ne laissent rien à désirer aux philologues les plus exercés, et suivis d'une table des matières fort bien dressée.

Le livre de MM. Darmesteter et Hatzfeld devant obtenir un grand et durable succès, il sera bon d'en faire disparaître jusqu'aux taches les plus legères. Voici quelques observations, dont la minutie même, prouvera aux savants auteurs du *Seizième siècle en France* combien je tiens à voir devenir irréprochable un recueil qui, pour les appréciations littéraires, est au niveau des meilleurs et qui, pour les questions philologiques est au-dessus de toute comparaison.

Jacques Davy du Perron n'est pas né à Saint-Lô (p. 8, note 2) : il est né à Berne. La coutume italienne de donner aux évêques le nom de *Monseigneur* s'est introduite en France bien avant le règne de Charles X, (p. 9, note 1) car déjà, dans plusieurs documents du dix-septième siècle, notamment dans les *Lettres* de Balzac, tout évêque reçoit ce titre. — Le P. Gaspar de Seguiran est changé en *Sigairan* (p. 13) et l'évêque Ph. Cospeau (*ibid.*) en *Copian*. — Vanini (p. 15) « fut brûlé vif. » Non, car selon un usage presque constant, il avait été préalablement étranglé. — Raymond Sebond (p. 18) n'était pas espagnol, il était toulousain, comme l'a démontré M. l'abbé Reulet (1875). — Bodin (p. 22) naquit à Angers non « vers 1530, » mais en 1529, selon Niceron, dont M. C. Port adopte l'assertion. — Du Bartas (p. 25) publia son poëme de *Judith* non « vers 1575, » mais en 1573, dans un recueil qu'il intitula *la Muse chrestienne* (Bordeaux, in-4.) — Arnaud d'Ossat vint au monde le 20 juillet 1537 à Larroque, canton de Castelnau-Magnoac, et non (p. 43, note 3) en 1536 à Cassagnabère — Amadis Jamyn est si peu mort en 1585 (p. 130), que j'ai publié une lettre de lui écrite le 11 mars 1587 et que M. d'Arbois de Jubainville (Voir le *Polybiblion* de mai 1868, p. 244) a trouvé, dans les archives départementales de l'Aube, un document qui prouve que ce poëte mourut seulement le 11 janvier 1593. — Lancelot de Carle (p. 130) ne mourut pas « *après* 1570, » mais *avant*, en juillet 1568 (*Vies des poètes bordelais et Périgourdins* par Guill. Colletet, 1873, p. 14 et 15.)

Dans la deuxième partie, deux phrases sont à modifier, la phrase (p. 1-59) sur maître Bernard Palissy, né vers 1510 « à la Chapelle-Broin (*sic*, pour la Capelle-Biron), petit village du Périgord, près d'Agen, » et la phrase (p. 249) sur du Bartas : « Il assista à la bataille d'Ivry et mourut en 1590 des suites de ses blessures. » Palissy est né dans l'Agenais : c'est tout ce que l'on sait de son berceau. Quant à l'auteur de la *Semaine*, rien ne prouve qu'il ait assisté à la bataille d'Ivry.

T. DE L.

Correspondance inédite du comte de Caylus, *avec le P. Paciaudi, théatin* (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même, publiées par Charles Nisard, de l'Institut. Paris, Imp. nationale et lib. Didot, 1877, 2 vol. gr. in-8 de CIII-468 et 495 p — Prix : 20 fr.

Au siècle dernier, une communauté de goût pour l'archéologie fit naître des liaisons plus ou moins intimes entre un érudit italien, le P. Paciaudi, et plusieurs savants français : le comte de Caylus, l'abbé Barthélemy et P. Mariette. Caylus en particulier, qui avait sans cesse besoin de nouvelles pièces pour son *Recueil d'antiquités* et qui ne pouvait s'en rapporter entièrement au zèle et à l'honnêteté des brocanteurs italiens, entretint avec Paciaudi une correspondance active et intéressée. Les lettres de celui-ci ont été depuis longtemps publiées (1802) par les soins de Sérieys ; celles de Caylus, enfouies dans la bibliothèque de Parme, manquaient encore. C'est cette lacune que M. Charles Nisard vient de combler en offrant au public cent quarante-huit lettres de Caylus auxquelles il a joint quarante lettres de Barthélemy et dix-neuf de Mariette. L'ouvrage débute, en forme de préface, par une notice fort développée sur Paciaudi, et le savant théatin est peut-être assez oublié en France, même par les archéologues, pour avoir besoin de cette présentation ; à la suite des lettres de Caylus, viennent celles de Barthélemy et de Mariette, précédées aussi d'avant-propos ; quatre index comprenant ensemble plus de cent pages, permettent de retrouver tous les détails perdus de cette correspondance ; enfin, des notes nombreuses au bas de chaque page forment une sorte de commentaire perpétuel.

Il fallait, pour éclaircir les obscurités de ces lettres écrites à la hâte, pleines d'allusions, d'indications sommaires, répondant souvent à des lettres détruites, une connaissance intime des travaux et des relations de ces érudits, de l'état de la science et de l'époque en général. C'est tout un coin du dix-huitième siècle que M. Nisard a dû reconstruire. Je n'aurai pas la prétention, incompétent comme je le suis en ces matières, de m'établir juge du succès de cette grande entreprise : je ne puis que louer le zèle, le soin, le tact, l'érudition variée et soutenue de l'éditeur. Peut-être, cependant, y a-t-il quelque illusion presque semblable aux illusions d'auteur, dans le fait de M. Nisard, quand il convoque à la lecture de cette correspondance non-seulement « les amateurs de belles antiquités ou de simples bibelots antiques,... les curieux de vieilles faïences, de vieilles verreries, de vieux vases mutilés ou recollés,... les curieux de satires, de médisances,... » mais encore « les littérateurs sans spécialité ; les fidèles à tous les principes, sans en excepter les préjugés des philosophes du dix-huitième siècle ; les hardis penseurs pour qui les jésuites et le clergé sont des loups-garous, etc. Tous trouvent là ce qu'ils aiment,

ajoute M. Nisard, et n'y trouveront rien qui leur soit indifférent. » Il y a certainement bien des sujets effleurés dans ces lettres ; mais elles sont surtout intéressantes pour les archéologues. Si Caylus parle parfois du grand procès des jésuites pour faire plaisir à son ami passionné contre eux, il s'entretient beaucoup plus volontiers de ce qu'il appelle ses *guenilles*, statuettes, médailles, verroterie, pots cassés. M. Nisard est obligé de rectifier à chaque instant les fables que le comte répète sans scrupule au sujet des pauvres religieux, et je dois dire qu'il y met beaucoup d'exactitude et de modération.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE.

Les Ducs de Guise et leur époque. *Étude historique sur le seizième siècle*, par H. FORNERON. Paris, Plon, 1877, 2 vol. gr. in-8 de II-421-449 p. — Prix : 15 fr.

Les documents nouveaux introduits dans cette étude sur les ducs de Guise, dont M. de Bouillé avait donné l'histoire, sont tirés des archives de l'Angleterre, mais ils semblent peu nombreux. Le mérite de cette œuvre est surtout dans la mise en scène et l'auteur y fait preuve d'un véritable talent. Les événements sont bien décrits, les peintures sont vives et ont du relief : seulement le coté faible de l'humanité est surtout présenté, le coté généreux n'apparaît guère. On ne voit qu'une face du seizième siècle, celle où il apparaît galant, batailleur, voluptueux, brutal : on parle beaucoup de femmes violées, de pays rançonnés, de coups d'épée, en un mot des passions qui se donnent libre cours, mais peu des efforts pour sauver le pays de ce débordement sauvage. A force de réalisme, le style, qui a de la couleur, contient parfois de singulières expressions telles que celle-ci : « l'aveu est palpitant de vie, » etc... L'auteur commence son récit à Marignan où Claude de Lorraine se couvre de gloire : il suit les princes de Guise en tous les combats de ce temps où ils furent présents et arrive aux guerres religieuses au milieu desquelles ils occupent le premier rang. Mais le caractère de ces guerres change bientôt, dit M. H. Forneron, il change à partir de 1574, c'est-à-dire à partir du moment où l'évolution des Montmorency donne de la consistance au parti du juste milieu, « prépare la solution et introduit l'habitude de la tolérance dans le parti de la réforme. » Ces affirmations de l'auteur ne sont-elles pas au moins contestables?

La Saint-Barthélemy reste dans l'histoire le point culminant des guerres de religion, comme si ses causes avaient été religieuses. M. Forneron en rejette la responsabilité sur Catherine et le duc de Guise. Il montre très-bien que Catherine, perdue par l'influence prise

par Coligny sur le Roi, a voulu alors se débarrasser de Coligny seul et que le coup ayant en partie manqué et produisant un effet contraire, elle a arraché du Roi l'ordre de tuer les protestants. Cela est vrai, mais dans les détails n'y a-t-il rien à redire? On compte 3 ou 4,000 victimes à Paris, 25 à 30,000 en province : c'est bien exagéré : on dit que Charles IX tira sur les huguenots et on l'affirme sur le témoignage de Brantôme et du duc d'Albe ou plutôt d'Alva comme il est toujours écrit; on écrit qu'Alexandre VI tua dans un festin par un poison foudroyant tous les cardinaux dont il voulait revendre les chapeaux. M. Forneron le croit ainsi assurément, et il veut être impartial et il est persuadé de l'être. « C'est presque de la témérité, dit-il que de trouver de la grandeur dans la Compagnie de Jésus. » Et pourquoi donc? ah! je conçois l'effort fait par l'auteur pour présenter quelqu'éloge, car dit M. Forneron, dans « le savant mécanisme » de cette société, « qui croit aux livres plus qu'aux hommes, » l'homme est devenu un rouage, la religion s'écrase entre les ressorts d'une telle machine et finit par être pétrie, façonnée, dévorée par l'ordre, etc... » Évidemment M. Forneron est ici, comme plus haut, victime de préjugés : il n'a pas étudié cette question, il juge d'après les on-dit et croit aux livres imprimés contre les Jésuites plus qu'aux œuvres de ces hommes. Ce passage, pris entre plusieurs autres, est suffisant pour signaler ce qu'il y a à reprendre dans les deux volumes de M. Forneron. J'ai dit ce qu'il y avait à y louer. H. DE L'É.

Souvenirs du règne de Louis XIV, par le comte DE COSNAC (*Gabriel-Jules*). Tome VI. Paris, Renouard, 1878, in-8 de 476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons, en Gascogne, ce dicton renouvelé des Grecs : *Qui respoun pagou*; celui qui se fait caution est dupe. Je n'ai pourtant pas à regretter d'avoir assuré ici (t. XVII. p. 51) que le tome VI des *Souvenirs du règne de Louis XIV* serait, tant par l'agrément de la forme que par la solidité du fonds, digne de ses aînés. M. de Cosnac raconte aujourd'hui l'histoire des quatre premiers mois de l'année 1653 en s'aidant de tous les mémoires du temps et de la *Gazette*, « source de renseignements dont on fait trop peu d'usage, » selon la remarque de M. Léon de Laborde (le *Palais Mazarin*, notes, p. 281), en s'aidant surtout des manuscrits de nos grands dépôts publics. Fidèle à une habitude qui lui a valu les félicitations des meilleurs juges, l'auteur a eu soin d'encadrer dans ses récits, les plus importants des documents inédits qui lui ont été fournis par la Bibliothèque nationale, les Archives nationales, les Archives de la guerre et des affaires étrangères, documents signés Lenet, Louis XIV, Viole, maréchal de camp de Baas, duc de la Rochefoucauld, Gourville, mar-

quis de Chouppes, baron de Vatteville, don Louis de Haro, Abraham Fabert, prince de Condé, duc de Candalle, duc de Saint-Simon, Servien, Olivier Cromwell, etc. Appuyé sur de telles autorités, M. de Cosnac marche en toute assurance au milieu des événements de Bordeaux, de Bourg, de Saintes, d'Agen, de Blaye, du Limousin, du Périgord, de la Gascogne, etc. Son lumineux travail permettra d'améliorer beaucoup les prochaines éditions des mémoires de Balthazar, du P. Berthod, du marquis de Chouppes, de Lenet, etc., ainsi que toutes nos histoires de France, grandes ou petites. L'auteur signale bon nombre de faits nouveaux et rectifie bon nombre d'erreurs consacrées, parmi lesquelles j'indiquerai (p. 215 et 218) deux erreurs commises par M. Guizot dans son *Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell.* Toutes les pages du livre sont très-intéressantes, mais les plus intéressantes sont celles qui roulent sur un des épisodes les plus célèbres de la vie du maréchal Fabert, son généreux refus (en 1653 et non en 1652, comme l'ont dit tous les biographes) du collier de l'ordre du Saint-Esprit (p. 102-107), celles qui roulent sur le combat de Saint-Robert, livré le 13 février 1653 sur un terrain que M. de Cosnac a le premier retrouvé après de longues explorations qu'il décrit avec une heureuse verve (p. 213-229), enfin celles qui roulent sur l'ambassade de M. de Bordeaux en Angleterre, où ce diplomate acheta, pour le cardinal Mazarin, divers objets d'art qui avaient appartenu à Charles Ier, l'amateur et le collectionneur le plus distingué de l'Europe (p. 239-298). Ces dernières pages, où sont tantôt analysées et tantôt reproduites les dépêches que M. de Bordeaux adressait au cardinal Mazarin, sont conservées aux Archives des affaires étrangères; elles abondent en particularités curieuses, non-seulement sur les tableaux, les marbres, les tapisseries qui, après avoir orné les palais du malheureux roi d'Angleterre, vinrent orner l'ancien hôtel — restauré, agrandi par Mansard — du président Tubeuf, mais encore sur les chevaux et les chiens anglais qui furent procurés par l'ambassadeur au premier ministre de Louis XIV. Si j'ajoute que les notes renferment d'excellentes indications (surtout au point de vue généalogique) sur les principaux personnages mentionnés par M. de Cosnac et que l'appendice (p. 415-463) est formé de divers documents qui seront un régal pour les lecteurs, je n'aurai pas encore dit tout le bien qu'il faut dire d'un volume que je voudrais voir suivi de vingt autres volumes de même valeur et de même intérêt.

T. de L.

Les Origines de la France moderne, par H. Taine. *La Révolution*, tome Ier. Paris, Hachette, 1878, in-8 de IV-468 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Taine vient de publier la seconde partie, ou plutôt le premier

volume de la seconde partie de la grande trilogie qu'il a entreprise, sous ce nom : *les Origines de la France moderne ;* il avait traité d'abord l'*Ancien régime ;* il aborde aujourd'hui la *Révolution.* Après la cause, les effets. Et quels effets ! partout le chaos et la confusion. M. Taine a divisé ce volume en trois livres : *l'Anarchie spontanée, l'Assemblée constituante et son œuvre, la Constitution appliquée.* A vrai dire, ces trois livres pourraient se réduire à un seul, sous ce titre : l'*Anarchie,* non pas l'anarchie spontanée, car nous ne croyons pas plus à l'anarchie spontanée qu'à la génération spontanée, mais l'anarchie tout court, dont le dix-huitième siècle tout entier n'a été que la longue préparation, dont les dernières années du règne de Louis XVI ont été comme le prélude.

On a tout battu en brèche, les croyances, les institutions, le gouvernement ; on a fini par tout détruire, et alors le peuple, sans croyances, sans institutions, sans gouvernement, est revenu à l'état de nature, à l'état sauvage, et l'on a pu voir ce que valait cet état de nature si préconisé par Rousseau. « A regarder les trois départements du Gard, des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, dit M. Taine, on se croirait en pleine guerre barbare. » La Constituante, où il y a « trop de talents moyens et trop peu de talents supérieurs, » traite l'homme comme un être abstrait, tel qu'il a été conçu dans les livres des philosophes, la France comme un pays neuf où tout serait à créer. Pour tout créer, elle commence par tout détruire, et il faut convenir que, sur ce point, elle a admirablement réussi ; il n'y a plus ni autorité, ni lien des extrémités avec le centre. Sous prétexte de despotisme, on a supprimé le gouvernement. Et alors rien n'étant plus retenu, tout va à l'aventure. Il n'y a plus d'autre règle que la Déclaration des Droits, et la déclaration des droits, M. Taine le remarque, contient en principe toutes les anarchies. « Toutes les lois de la Convention, dit-il encore, sont en germe dans la Constituante. » Chose remarquable, ceux qui jugent le plus sévèrement l'œuvre des législateurs de 1791, ce ne sont pas les députés du côté droit, ce ne sont pas les partisans de l'ancien régime, ce sont les citoyens des pays libres, habitués de vieille date à une solide et sérieuse liberté, des républicains comme Gouverneur Morris, Mallet du Pan, Et. Dumont, des parlementaires comme Burke.

Et comme la populace, quand elle n'est plus maintenue, trouve toujours l'occasion et le prétexte de faire des désordres, à cette foule ainsi abandonnée sans guides les motifs de soulèvement ne manquent pas. D'abord, c'est le plus palpable de tous, c'est la faim. L'hiver de 1791 a été rude, la récolte mauvaise ; le grain manque. De là des souffrances réelles, habilement exploitées par les meneurs : on voit, ou plutôt l'on fait voir des accapareurs partout, partout des brigands envoyés par les réactionnaires pour ravager les moissons et affamer

le peuple ; on court sus à ces ennemis imaginaires, et l'on met en pièces tous ceux que la malveillance désigne à l'indignation, tous ceux plus rares qui cherchent à s'opposer aux attentats contre la vie ou la propriété. Puis, comme les réformes ne donnent pas immédiatement le bien-être qu'on en attend, on suppose qu'il y a des conspirateurs qui entravent la bonne volonté des réformateurs, et ces conspirateurs ne peuvent être que les nobles dont on a détruit les priviléges, que les prêtres qui ont refusé le serment à la Constitution civile du clergé, que les moines dont on a supprimé les couvents ; les gazettes l'impriment chaque jour, et la tribune de l'Assemblée retentit de ces accusations. On traque aussitôt ces malheureux, on les massacre, on brûle les châteaux, on pille les monastères, quels que soient d'ailleurs les services rendus par les nobles, les prêtres et les moines. C'est une véritable jacquerie, ou plutôt c'est une succession de jacqueries. M. Taine en compte jusqu'à six, de 1789 à 1792.

Tout ce premier volume n'est qu'un vaste et saisissant tableau des excès commis dans les villes et dans les campagnes, dans la capitale et dans les provinces. Et ce n'est pas un tableau fantaisiste, chargé de couleurs fausses par l'imagination assombrie d'un historien prévenu. Non, M. Taine n'a aucun préjugé contre la Révolution ; mais il dit ce qu'il a vu, ce que ses patientes et laborieuses recherches lui ont fait découvrir dans les archives. Pas un trait de ce tableau qui ne soit emprunté aux documents les plus authenthiques : correspondances des intendants ou des commandants militaires, lettres des municipalités, rapports des commissaires envoyés par le pouvoir exécutif ou par l'Assemblée pour faire une enquête sur ces attentats qui se multiplient sur toute la surface du royaume. Ce que l'auteur établit de la façon la plus irréfutable, contre la croyance généralement reçue, c'est que ni les nobles ni les prêtres ne furent provocateurs. Partout ils ont déployé, en face des persécutions dont ils étaient l'objet, la plus inaltérable douceur, la plus patiente longanimité. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se sont décidés, non pas à résister (car ils ne l'ont fait nulle part pendant cette période, sauf dans le Gard, et le promoteur de cette résistance était un bourgeois), mais à émigrer, lorsqu'ils n'ont plus trouvé de sécurité pour eux ni dans les campagnes où on les égorgeait, ni dans les villes où on les jetait en prison sans motif, souvent pour les livrer aux massacreurs.

On comprend que nous n'entrions pas dans le détail ; un tel livre, si nourri, si plein de faits, ne peut s'analyser. Sur quelques points, nous ne serions pas d'accord avec l'auteur, par exemple lorsqu'il pense que les réformes ecclésiastiques doivent se faire sous la direction de l'État. L'Église seule a autorité pour se réformer, pour supprimer, s'il le faut, des couvents devenus inutiles ou modifier des circonscriptions

de diocèses devenues trop étroites. Mais, ces réserves faites, nous ne saurions trop reconnaître le soin scrupuleux que met M. Taine à poursuivre la vérité sans parti pris, et le courage avec lequel il la proclame, quand il l'a découverte, au risque de contredire les opinions reçues et de froisser des préjugés puissants. Jamais l'histoire intime de la France pendant les trois premières années de la Révolution n'a été écrite avec ce luxe de recherches et cette abondance de détails; jamais, il faut bien le dire, réquisitoire plus précis, plus serré, plus complet n'a été dressé contre la Constituante et son œuvre. Ce livre soulèvera bien des colères ; en revanche, il aura pour lui tous ceux qui ne font pas de l'histoire une œuvre de parti, mais une œuvre de bonne foi. Quant au style, nous n'en dirons rien : on connaît depuis longtemps l'éclat séduisant du style de M. Taine, cet éclat qui est une de ses qualités, qui parfois est peut-être aussi un de ses défauts.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la Confédération suisse, par L. VULLIEMIN. Lausanne, Bridel, 1875-77, 2 vol. in-12 de 379 et 403 p. — Prix : 7 fr.

Cette histoire va *des plus anciens âges aux temps de la Réforme :* sujet vaste et complexe qui demandait à être traité avec une sévère méthode. L'auteur y a parfaitement réussi : son livre se lit sans fatigue et même avec plaisir, grâce à l'ordre lumineux qu'il a su mettre dans ses récits. Le style est parfois concis jusqu'à l'obscurité ou élégant jusqu'à la recherche ; en somme, il est correct, naturel et coulant. Quelques expressions, quelques tournures paraîtront, il est vrai, peu françaises; mais on parle sans doute ainsi dans le pays de Vaud. « Légions romaines *disloquées* sur les bords du Rhin... (p. 31); on fit du *gast*... faisant *gast* et butin (p. 91 et 172);... ils laissèrent à leurs prêtres le choix de leur *servir la messe* ou de quitter le pays (p. 112);... un *capitulat* (p. 280)... *à tour* (p. 348)... legs *pies* (p. 291)... etc., etc. Un souffle de patriotisme éclairé traverse tout l'ouvrage. On se plaît à relire les pages consacrées à l'abbaye de Saint-Gall (p. 66), à la reine Berthe, *l'humble filandière* (p. 69), au bienheureux Nicolas de Flue (p. 226), à la *légende* de Guillaume Tell (p. 367). Plusieurs erreurs de fait ou de date n'empêchent pas de reconnaître la science de M. Vulliemin, dans ce qui regarde au moins l'histoire politique et littéraire de sa nation ; mais on a peine à comprendre qu'arrivé à soixante-dix-sept ans (avant-propos) il s'exprime comme il fait sur la Papauté et l'Église. Sans sortir de la Suisse, les travaux historiques des vingt dernières années auraient dû apprendre à l'auteur plus de justice et d'impartialité. Je n'ai pas l'honneur de le connaître ; j'ignore s'il est catholique ou protestant ; mais s'il est catholique, comment a-t-il pu laisser échapper de sa plume des phrases comme celle-ci : « L'empire de l'Église reposait (au seizième

siècle) sur l'ignorance des peuples, les rigueurs de l'inquisition et l'active habileté de milices obéissantes (p. 216) ? » Après qu'on a dit en ricanant qu'il « suffit aux Suisses de confesser leurs péchés pour en obtenir l'absolution, » que signifient ces mots : « De l'argent qu'ils venaient de donner pour le rachat de leurs péchés, Sixte IV leur versa des subsides (p. 280)? » Et puis : « Rome avait fini par prendre *à sa solde* les ordres mendiants, et ils étaient devenus les vendeurs privilégiés de ses grâces spirituelles (p. 371). » Une fois que l'auteur a parlé de *vente d'indulgences*, il ne sort plus de là : « les indulgences *de la religion*, dit-il assez singulièrement, étaient vénales... Rome en avait fait une marchandise... Léon X ouvrit un vaste marché d'indulgences... (p. 374). » Ne parlons pas de « l'adoration de Marie et des saints (p. 373), » ni de « l'hostie sur laquelle le prêtre avait invoqué la présence du Christ ; » M. Vulliemin sait même que le capucin Samson « proclama tous les Bernois... délivrés à jamais (par l'achat des indulgences) de *l'enfer* et du purgatoire (p. 375) etc., etc. » — Il est évident que la lecture d'un tel livre ne peut être conseillée à la jeunesse catholique.

Cette appréciation générale de l'ouvrage M. Vulliemin ne s'est pas modifiée à la lecture du tome II, qui vient de paraître. Il comprend l'histoire moderne, depuis la naissance de la Réforme jusqu'à la Constitution fédérale de 1848, et se divise en trois parties, nettement caractérisées par ces titres : *L'Age de la Réforme* (1517-1648), *Domination de l'aristocratie* (1648-1798), *La Démocratie moderne* (1799-1848). La première partie se subdivise en *Réforme protestante* et *Réaction catholique :* histoire très-incomplète et très-partiale, comme on devait s'y attendre. Calvin est présenté dans un jour absolument faux. L'auteur connaît le nom des Galiffe (p. 346) : comment donc a-t-il pu appeler le réformateur de Genève un *héros* et le comparer tantôt à Grégoire VII (p. 90), tantôt à Borromée (p. 107) ? Et quelle haine contre les catholiques suppose cette réflexion à propos du supplice de Michel Servet : « L'Église romaine *envie* à Calvin L'HONNEUR d'avoir purgé la terre d'un monstre ? » Toute cette partie, qui forme presque la moitié du volume, fourmille d'erreurs déjà vingt fois réfutées. Saint Charles Borromée n'a pu « faire revivre le respect pour les objets d'une antique *adoration* (p. 108) ; » car, dans l'Église catholique, on n'a jamais *adoré* que Dieu, et on n'avait pas cessé de l'y adorer. A la Saint-Barthélemy, « les rues de Paris n'ont pas été *jonchées* de MILLIERS de cadavres, » et « le souverain pontife n'a pas couvert de son approbation ce massacre (p. 129). » Jamais « les jésuites n'ont fait du régicide une œuvre sainte (p. 131). » Les huguenots « réfugiés en Suisse » à la suite de la révocation de l'édit de Nantes (p. 205) n'ont pas été 60,000 : c'est un chiffre dix fois exagéré, comme bien d'autres assertions, comme ce « système qui fait du pape un roi des rois, des

évêques ses ministres, des moines ses milices, et qui leur assigne pour but la conquête de la terre (p. 336). » Le lecteur ne devinerait jamais que ce système était *représenté* par l'humble nonciature de Lucerne.— Tout cela n'est plus de l'histoire, mais pure obstination dans le mensonge et la calomnie.

Quant au style, nous aurions à relever *largition* pour largesse (p. 72), *collature* pour collation (p. 109), *ressortait* pour ressortissait (p. 337), etc., etc.; mais, après les graves erreurs que nous avons signalées, ce serait s'arrêter à des vétilles. Il est regrettable que ces taches déparent un livre qui, du reste, « aurait pu répondre aux sévères exigences de la science (p. 399). » P. M.

Vienne et la vie viennoise, par Victor Tissot. Paris, Dentu, 1878, gr. in-18 de III-476 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Tissot est le cinquième volume de cette série de voyages et d'études commencée à Berlin, et qui, dans la pensée de l'auteur, doit se continuer à travers la Hongrie, la Transylvanie et la Bohême. Ce livre est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur fait une description rapide des contrées qu'il trouve sur sa route de Venise à Vienne. Il montre d'abord Trieste avec son port tranquille semblable à un canal s'insinuant dans la ville, et où les navires immobiles et rangés face à face « appliquent sur le ciel bleu la broderie capricieuse de leurs cordages et de leurs mâts. » Puis vient Miramar, qui fait tristement souvenir du drame de Quéretaro ; puis Goritz qui « s'épanouit comme une île verdoyante au milieu d'une mer pétrifiée. » Tous près, au couvent de Castanovizza, est enterré le roi Charles X. C'est à Goritz, on le sait, qu'il passa ses années d'exil, et M. Tissot raconte que, lorsqu'à son arrivée dans cette ville, il se rendit pour la première fois à l'église, il trouva en sortant toute la population en habits de fête, faisant respectueusement la haie sur son passage. Devant cette manifestation spontanée, le vieux roi ne put cacher ses larmes. C'est près de là que se trouve le château habité par Mgr le comte de Chambord. M. Tissot eut l'honneur d'être reçu par le prince, et le récit qu'il fait de cette visite, par sa simplicité émue, est une des meilleures pages du livre.

L'auteur, poursuivant sa route, s'arrête à Pola, *cette Toulon autrichienne*, port militaire sur l'Adriatique, jardin délicieux et embaumé par les orangers toujours en fleurs. De là, il nous fait assister au combat de Lissa. M. Tissot se plaît à rompre ainsi l'uniformité d'un récit de voyages par des tableaux mouvementés, citations d'histoire, légendes ou anecdotes : il mêle, comme le voulait le poëte latin, le plaisant au sévère. On a fait, à cette occasion, une légère critique que

notre sympathie pour l'auteur nous permet de répéter; il y a peut-être un peu trop de symétrie, d'arrangement préconçu dans le mélange des sujets tristes et des sujets gais. Ainsi, après la bataille de Lissa, vient l'aventure un peu risquée du capitaine et les histoires du comédien polonais, auxquelles succède, comme tableau final, le supplice des conjurés hongrois. On a vu là trop de méthode.

La seconde partie, de beaucoup la plus considérable et la plus attachante, est consacrée à Vienne, ou mieux à la vie viennoise. Nous ne l'analyserons pas, car il faut lire le livre pour connaître cette nation composée de tant d'éléments divers. Là, M. Tissot est un penseur qui étudie un peuple dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans ses mouvements et dans son histoire ; il le suit d'un œil observateur à l'église, à la promenade, à la bourse, à la brasserie. Il cherche quelle peut être dans l'avenir sa destinée au milieu des dangers qui le menacent. Il nous le montre dans le passé, et nous recommandons le chapitre consacré à Marie-Thérèse, cette femme héroïque, près de laquelle tant d'hommes, qui se sont crus politiques, auraient dû prendre des leçons; il nous le montre aussi dans le présent, serré de près par l'empire d'Allemagne.

S'il nous fallait faire un classement entre les différents ouvrages de M. Tissot, nous serions fort embarrassé; pourtant, nous dirons, en terminant, qu'il nous a semblé que, dans *Vienne et la vie viennoise*, l'homme sérieux se montrait plus complet, et que, si la manière de l'auteur s'était modifiée sous le rapport de l'ironie, elle avait gagné sensiblement au point de vue des jugements portés sur les hommes et sur les événements.

A. DE BESANCENET.

La Grèce telle qu'elle est, par PIERRE MORAÏTINIS, ancien consul de Grèce, précédé d'une lettre de M. de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Didot; Athènes, Karl Wilberg, 1877, gr. in-8 de XII et 588 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume a été écrit sous l'impression de la crise qui a commencé en Orient l'année dernière et dans la pensée de faire connaître le rôle que doit y jouer la Grèce. L'auteur, fils d'un des hommes d'État les plus recommandables du temps des luttes de l'indépendance et lui-même écrivain distingué, fait sentir avec discrétion l'intérêt que les puissances occidentales ont à assurer à l'élément hellénique un développement parallèle à celui de l'élément slave dans la reconstitution, qui doit suivre la dislocation de l'Empire ottoman.

Le petit royaume de Grèce avec ses 1,500.000 habitants est digne de servir de noyau au groupement national des six millions d'Hellènes, répandus dans les îles et dans les pays au-dessous des Balkans et qui déjà gravitent vers lui avec un patriotisme intelligent, avec une générosité qui honorent à la fois la race et le gouvernement qui en est l'objet.

Cette thèse est démontrée, ce nous semble, d'une façon complète, par M. Moraïtinis et avec d'autant plus d'autorité que l'émotion du patriote n'obscurcit jamais chez lui le ferme jugement du savant.

La Grèce a fait, en effet, des progrès merveilleux depuis les quarante ans qu'elle est sortie des ruines amoncelées par la domination turque et par la guerre. Sa population a presque triplé, son agriculture et ses industries minérales ont grandi rapidement, sa marine et son commerce ont pris une importance européenne; enfin le niveau général de tout ce qu'on peut comprendre sous le nom d'institutions privées s'est considérablement élevé.

L'œuvre de M. Moraïtinis dépasse de beaucoup les proportions d'une publication de circonstance. Par l'abondance des informations statistiques, des notions économiques qu'elle contient, surtout par le ton sérieux qui y règne d'un bout à l'autre, elle restera pendant longtemps l'ouvrage le plus utile à consulter pour l'économiste ou l'homme politique qui aura à étudier la Grèce.

C'est dire que M. Moraïtinis, tout en *expliquant* les défauts des institutions et ceux du caractère de ses compatriotes, les reconnaît franchement. La vie politique a pris en Grèce un développement absolument hors de proportion avec les vraies forces sociales du pays. En lisant ce livre, on se convainct de tout le mal que fait le gouvernement parlementaire aux peuples qui en subissent l'expérience. Mais les Grecs sont-ils bien coupables et ne sont-ce pas les fausses idées de l'Occident qui leur ont inoculé ce terrible *morbus comitialis?*

M. Moraïtinis tourne à bon droit les yeux vers la France comme l'amie la plus sûre et la plus désintéressée de son pays. Il devrait les tourner vers Rome aussi. Il donne sur le clergé grec, sur la situation religieuse de son pays, des détails de fait à l'authenticité desquels on peut d'autant plus croire que l'auteur ne s'identifie pas assez lui-même avec cette situation. Si les six millions d'Hellènes veulent maintenir en Orient leur nationalité, leur identité morale, au milieu de la submersion slave, il est bien évident qu'il leur faut, avec une foi religieuse vivace, un clergé supérieur sur tous les points à celui de la Russie, et cette force, cette vie, où les trouveront-ils s'ils ne vont la redemander à la chaire de Pierre ?

C. J.

BULLETIN

Essai sur les réformes des institutions politiques de la France, par Joseph Ebor. Paris, Guillaumin, 1877, in-8, de 69 p. —

Depuis près d'un siècle, nous avons eu dix-huit constitutions, sans que nous ayons pu en conserver aucune : il est donc probable que toutes ont un vice commun, et c'est à ce vice qu'il faudrait remédier. Nos institutions

politiques sont constituées en vue du gouvernement tyrannique, dit M. Ebor; il faut les établir en vue d'un gouvernement libéral; comme « voies et moyens, » l'auteur demande que l'on conserve aux maires les fonctions administratives, mais qu'on leur enlève leurs fonctions exécutives et judiciaires; qu'on retire aux préfets, dont on peut se passer et dont les fonctions seraient gratuites, comme celles des juges de paix, des procureurs et avocats généraux, les fonctions législatives, judiciaires et administratives, pour faire exercer ces dernières par les conseils généraux; que l'on supprime le budget des cultes, afin que le clergé soit affranchi de la tutelle de l'État, que l'on rende non rééligibles les membres des conseils municipaux sortants à l'expiration de leurs mandats, qui devraient être courts, etc... Je m'arrête car je n'ai pas à copier la brochure de M. Ebor. Qu'il y ait des idées justes, assurément; mais que toutes doivent être approuvées, c'est autre chose.

H. DE L'É.

La Teoria del Progesso legislativo, saggio dell' avvocato NUNZOI NASI VIRGILIO. Trappani-Rizzi, 1875, in-12 de 203 p. — Prix : 2 fr.

Une école, dont l'illustre M. Le Play est le chef, affirme que la vraie science sociale a pour base l'étude des coutumes des peuples prospères, et que, pour arriver à la paix sociale, il faut reprendre les pratiques enseignées par l'expérience. M. l'avocat Nasi enseigne une doctrine contraire. Il s'appuie sur les vérités abstraites et sur les modernes théories de la philosophie et du droit. Il résume toute sa dissertation en ces quelques mots : « Le progrès législatif consiste dans le développement nécessaire et graduel des principes absolus de la justice ; de là se forme le système positif et organisé du droit et de l'État. » Nous n'avons point à discuter les doctrines de ce livre : nous regrettons que l'auteur ait fait servir une science véritable et un talent distingué à défendre les rêves creux de la philosophie incrédule.

Vocations agricoles, *réflexions sur la situation économique et morale des campagnes,* par J.-B. BUSSEUIL, avocat (à Issoire). Paris, E. Plon et Cie, 1878, in-8 de v-98 p. — Prix : 1 fr.

M. Busseuil a intitulé *Vocations agricoles* un opuscule dans lequel, prenant pour point de départ les définitions que le « Vocabulaire social » de M. Le Play donne des mots classe supérieure, classe dirigeante, classe inférieure, il s'est donné pour tâche de rappeler à une portion importante de la classe dirigeante française, aux propriétaires terriers, quelle prépondérance il leur convient légitimement de prendre sur les populations rurales en revenant vivre auprès d'elles, et d'avoir, par elles, sur la suite des destinées de leur patrie. « La question sociale ne restera pas toujours cantonnée dans l'usine et l'atelier. » Le paysan a vu trop de gens « mettre en question ce que les anciens avaient utilement mis en fait, » pour ne pas être prêt bientôt, lui aussi, à courber la tête sous le souffle de l'esprit révolutionnaire, s'il n'est pas aidé à se redresser par les conseils directs et par l'exemple de ses patrons naturels, depuis trop longtemps portés à préférer les loisirs de la ville aux devoirs des champs. — Sur ces données, on lira avec fruit, nous l'espérons, mais aussi avec attrait assurément le passage consacré par l'auteur à la multiplication dangereuse des marchés et des

« foires-fêtes, » et le chapitre piquant dans lequel est étudié l'état « où en sont bien des jeunes filles de la classe agricole. » Bien comprises et écoutées, ces pages, qui sont écrites avec talent et avec une chaleur d'âme vraiment chrétienne, auraient promptement un bienfaisant succès qu'on ne saurait trop leur souhaiter. F. Escard.

Le Monde sidéral. *Description des phénomènes célestes d'après les récentes découvertes de l'astronomie*, par MM. Zurcher et Margollé, Paris, J. Rothschild, 1878, in-18 de vii-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume est un résumé intéressant des principaux faits de l'astronomie physique, et en particulier des importantes découvertes qui ont été faites dans ce domaine depuis quelques années. Nous reprocherons aux auteurs d'accepter trop facilement certains lieux communs dont la banalité ne garantit pas la solidité ou les théories aventureuses d'écrivains qui prennent la haute fantaisie pour de la haute philosophie. Ainsi, nous voyons, à la page 20, le croquemitaine de l'enseignement universitaire, la scolastique, battue en brèche par les alchimistes, précurseurs de la science expérimentale, et ceux-ci représentés par qui? par Albert le Grand et par Saint Thomas d'Aquin! Ailleurs (p. 129), c'est une dissertation un peu emphatique sur la pluralité des mondes habités. Mais ces taches sont en petit nombre et, au total, de peu d'importance. Elles sont même une preuve de l'ordre d'idées élevé et philosophique dans lequel les auteurs ont voulu se placer, et dans lequel il n'est pas facile d'éviter absolument tout abus, alors surtout qu'on rencontre tant de mauvais guides. Il faut les louer grandement de n'avoir pas, comme tant d'autres, évité de nommer le divin auteur de ce qu'ils décrivent, et de lui avoir, en plus d'un endroit, rendu un hommage explicite et même formellement chrétien.

Ajoutons que de nombreuses vignettes, une bonne impression, un format et un cartonnage élégants et commodes, achèvent de faire de ce petit volume un compagnon de voyage aussi agréable qu'instructif. E. V.

Le Spiritisme, par l'abbé Durand, professeur à l'Université catholique de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Victor Palmé, 1778, in-18 de 72 p. — Prix : 50 cent.

Le spiritisme n'est pas mort, comme on pourrait le croire. Il paraît qu'il compte en ce moment à Paris de trop nombreux adhérents, et qu'il fait même des prosélytes parmi des âmes naturellement croyantes, mais faibles d'imagination, d'une foi vacillante et peu éclairée. C'est pour prémunir contre les illusions du spiritisme, dont Allan-Kardec a voulu faire une religion, — que M. l'abbé Durand, professeur à l'Université catholique de Paris, a pris la plume. Son opuscule sur le spiritisme traite de la naturedes esprits célestes, des mauvais esprits, des âmes séparées du corps et de leurs manifestations, de la doctrine spirite renouvelée du paganisme, du côté diabolique de cette doctrine, de ses funestes résultats pour le corps et pour l'âme et de sa morale occulte. En quelques pages, M. l'abbé Durand a résumé, avec une grande sûreté de vues, tout ce qu'il est utile à un chrétien de connaître sur la matière. Son opuscule est une excellente brochure de propagande. F. B.

Spiritual Letters of Archbishop Fenelon. *Letters to men. Letters to women.* London, Rivingtons, 1877, 2 vol. in-12 de 352-394 p.

Le savant biographe de Bossuet et de Fénelon dont nous avons plusieurs fois apprécié ici même les travaux, a traduit en anglais les plus belles et les plus caractéristiques parmi les *lettres spirituelles* de l'archevêque de Cambrai, et nous en offre aujourd'hui deux recueils distincts, qu'il a formés en réunissant dans l'un celles qui s'adressent aux hommes, et dans l'autre celles qui s'adressent aux femmes. C'est une idée fort heureuse et dont tous les lecteurs des trois Royaumes doivent lui être particulièrement reconnaissants, car nous n'avons pas à faire, pour des Français, l'éloge de ces précieuses épîtres qui sont connues de toutes les âmes désireuses de la perfection chrétienne. Le choix de ces lettres est très-judicieux et comprend toutes les situations de la vie. La traduction est exacte en même temps qu'élégante, et nous ne saurions indiquer de meilleur livre à ceux qui, voulant se perfectionner dans l'étude de l'anglais, cherchent des ouvrages réunissant l'utile et l'agréable. RENÉ KERVILER.

Œuvres choisies de F. Ozanam. Paris. Lecoffre, 1877, in-12 de 350 p. — Prix : 2 fr.

Nous pensons recommander suffisamment ce livre en citant quelques-uns des morceaux qu'il renferme : *Le Pèlerinage au pays du Cid, le Tableau d'une histoire de la civilisation aux temps barbares, la France chrétienne au cinquième siècle, le Bienheureux Jacopone de Todi*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, peuvent compter parmi les plus belles pages qu'ait laissées Ozanam. Un recueil ainsi composé ne saurait manquer d'avoir de nombreux lecteurs. G.-P.

Les Bas-Bleus, par BARBEY D'AUREVILLY. Paris, Palmé, 1878, in-18 j. de 346 p. — Prix : 4 fr.

Pour M. Barbey d'Aurevilly, le « bas-bleu, » c'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. Telle est, du moins, la définition qu'il en donne dans la préface de son livre. A ce point de vue, le livre manque de fidélité à la définition. En effet, M. Barbey d'Aurevilly range parmi les bas-bleus Mme la comtesse d'Haussonville, Mme la marquise de Blocqueville, Eugénie de Guérin, Mme Swetchine et la sœur Emmerich. Évidemment, on ne fera jamais croire à personne que les noms illustres que nous venons de citer représentent des « marchandes de littérature. » De plus, M. Barbey d'Aurevilly n'est pas toujours juste. Trois ou quatre femmes seulement trouvent grâce devant sa critique ardente et passionnée. Ce sont Eugénie de Guérin, la sœur Emmerich (déjà citées), Mme de Stael et Mme de Gasparin. Pour les autres, il est moins que tendre ; il est féroce. Et il faut dire que certains bas-bleus, tels qu'André Léo, Louise Colet, Olga de Janina, Mme de Samon, Mme Edgar Quinet et *tutti quanti* ne méritent que trop la volée de bois vert que le redoutable écrivain leur administre. Tout serait pour le mieux (et les *Bas-Bleus* n'en auraient que plus de valeur), si M. Barbey d'Aurevilly s'était montré un peu plus équitable envers ces plumes délicates et distinguées, qui ont écrit : celle-ci, le *Récit d'une sœur* ; celle-là *Robert Emmet* ; cet autre, les *Soirées de la villa des jasmins*. Dépasser le but n'est pas toujours une preuve de force. Ces réserves faites, nous devons louer sans restriction les pages consacrées à la défense des vérités catholiques attaquées par les mégères du bas-bleuisme, l'étude magistrale sur Mme de Stael, les réflexions profondes sur le mysticisme qui terminent le portrait de la

sœur Emmerich, l'introduction et la conclusion de l'ouvrage, qui sont deux morceaux remarquables. Quant au talent de l'écrivain, il serait oiseux d'en parler. M. Barbey d'Aurevilly est un maître, et son style chaud, fier, coloré, vivant, se passe depuis longtemps des banalités de l'éloge. F. B.

Une visite à Khiva. *Aventures de voyage dans l'Asie centrale*, par Fred. Burnaby, capitaine aux Royal Horse Guards. Traduit de l'anglais par Hephell. Ouvrage enrichi de 3 cartes. Paris, Plon, 1877, in-12 de 464 p. — Prix : 4 fr.

En regardant un jour couler le Nil blanc à Khartoum, l'auteur apprend, par le journal, que les Russes interdisent l'entrée de l'Asie centrale aux Anglais... Il n'en faut pas davantage pour que M. Burnaby, en vrai fils d'Albion, prenne bientôt son parti. Il quitte l'Égypte, retourne en Angleterre pour y faire toutes ses dispositions, et s'embarque le 1er décembre pour... Khiva, résolu à braver l'interdiction moscovite; et, pour mieux étudier la question anglo-russe-asiatique, il commence son voyage par la Russie même et par la Sibérie occidentale qu'il traverse en plein hiver. Après mille péripéties, il entre à Khiva dans les premiers jours de mars. — Son récit est bien celui qu'on pouvait attendre d'un tel touriste; rempli d'énergie et d'humour, bourré d'anecdotes, tout scintillant de couleur locale, mais parfois un peu superficiel et vraiment trop rapide. L'auteur a vu comme il a voyagé, au pas de course ; il semble qu'il n'ait qu'une idée : gagner son pari d'aller à Khiva malgré les Russes, et le gagner en moins de temps possible. Néanmoins, il y a là des détails, des aperçus, des notions que nous ne possédons aujourd'hui que grâce à lui. Quant à ses réflexions politiques, elles sont aussi, évidemment, ce qu'on pouvait les attendre d'un capitaine de Horse Guards circulant dans ce milieu, dans ces conditions et avec les dispositions d'esprit traditionnelles aux Anglais vis-à-vis des Russes. Le volume, contrairement aux autres de la collection, ne renferme aucune gravure; mais il est accompagné de trois bonnes cartes, dont la plus petite n'est pas la moins curieuse : elle montre, en effet, d'une manière fort nette les progrès de la Russie dans l'Asie centrale, en donnant les tracés des frontières en 1836, 1863 et 1875. On comprend bien, à cette vue, l'émotion de l'Angleterre et l'entreprise du généreux Burnaby... R.

Ma vie nomade aux montagnes Rocheuses, par le baron A. de Woelmont. Paris, Firmin-Didot, 1878, in-12 de 366 p. — Prix : 3 fr.

Ce récit, fort amusant du reste par son ton alerte et les aventures dont il est parsemé, devrait être dédié aux chasseurs : c'est eux qu'il intéresserait tout particulièrement, et ceci n'est pas une critique de ma part. Je constate. L'auteur, qui doit être d'aimable et facile humeur, a voulu « connaître la vie que l'on mène dans l'extrême ouest des États-Unis, » et il livre au public les feuilles telles quelles du *journal* de sa vie nomade. C'est pris sur le vif, c'est *vécu* pour employer le dialecte moderne; et nous ne doutons pas du plaisir que tout lecteur éprouvera au tableau de cette vie au grand'air, si pleine de contraste et d'imprévu, où le revolver joue un rôle si important, qu'il s'agisse soit de protéger sa vie contre son semblable, soit de la soutenir par des hécatombes de gibier, kanguros, ours, cerfs, etc... Une carte des pérégrinations de l'auteur accompagne le volume, ainsi qu'une gravure, détestable, dit le texte page 99, mais précieuse comme souvenir. Moins sévère que l'auteur nous regrettons qu'il n'y en ait pas d'autres pour compléter les tableaux de mœurs d'un récit déjà plein de traits. R.

La Question d'Orient, par M. Émile Collas. Paris, Challamel, 1878, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr. 50.

La question d'Orient a des causes profondes qui ont dominé jusqu'à ce jour son développement historique et dont l'étude permet de préciser, sinon les diverses phases qu'elle doit traverser encore, du moins, le résultat suprême des événements qui ont, à tant de reprises, ensanglanté la presqu'île des Balkans. Indiquer ces causes d'une part, montrer leurs conséquences légitimes et nécessaires de l'autre, tel est le double but que s'est proposé M. Collas. L'arbitraire et la violence disposant non-seulement de la fortune héréditaire des familles et des biens acquis par le travail, mais encore de la liberté et de la dignité humaines, voilà, selon M. Collas, les causes qui détruisent et anéantissent toute prospérité dans les régions que gouvernent les Turcs ; voilà où il faut chercher les causes des représailles terribles par lesquelles les Chrétiens libérés vengent parfois sur les musulmans quatre siècles d'oppression. Ne soyons donc pas étonnés si les chrétiens de l'empire ottoman veulent se délivrer de la domination des Turcs et reconquérir leur indépendance nationale ? Mais dans ce duel, quelles sont les forces des chrétiens, quelles sont les forces des Turcs ? Les chrétiens, plus nombreux que les Turcs dans la péninsule danubienne, leur sont supérieurs au point de vue moral et intellectuel, dit M. Collas; ils ont plus d'énergie, plus d'activité. Les musulmans, eux, n'ont su que jeter à tous les vents du ciel la fortune présente et à venir du vaste empire dont ils avaient l'administration : donc le résultat de la lutte ne saurait être douteux. Mais, dira-t-on, c'est voner à l'exil ou à l'extermination la population musulmane de la Turquie ? Si les chrétiens arrivent à la liberté, répond M. Collas, les Turcs qui accepteront le régime nouveau pourront continuer à résider dans les contrées affranchies de leur domination. La chute de l'Empire ottoman, objectera-t-on encore, ne servira que les ambitions de la Russie; erreur, s'écrie M. Collas, l'Europe ne permettra jamais à la Russie de s'établir à demeure dans la péninsule des Balkans. L'auteur semble avoir, du reste, dans la sagesse de l'empereur Alexandre une confiance absolue. Puissent les événements ne pas donner dans un avenir prochain un démenti formel aux illusions généreuses de l'*ami* du czar de Russie !

A. Albrier.

VARIÉTÉS.

I

LES PUBLICATIONS DE LA CAMDEN SOCIETY

(5e et dernier article) (1).

LXXXIII. — *Wills from Doctors' commons, a selection of the wills of eminent persons, proved in the prerogative court of Canterbury*, 1495-1695. Edited by John Gough Nichols and John Bruce. 1863, VIII-175 pages. — Il y a quelques années, les bureaux de *Doctors' commons*, près la cathédrale de Saint-Paul, où sont conservés tous les testaments et *actes de la dernière volonté* des sujets de S. M. Britannique, ces bureaux, dis-je, étaient inaccessibles. On n'y pouvait rien étudier, rien copier, et cependant que de noms historiques et de pièces curieuses y dormaient dans la poussière! Aujourd'hui, tout est changé; les portes du dépôt s'ouvrent sans difficulté aux travailleurs, et on y transcrit librement ce que l'on veut jusqu'à l'an-

(1) Voir tome X, p. 234; tome XII, p. 244 ; tome XIV, p. 118, et tome XXII, p. 75.

née 1700 inclusivement. Ajoutons que, si ce résultat si désirable a été obtenu, c'est grâce à la persistance des membres de la *Camden Society*; aussi ces messieurs, avec un sentiment de légitime orgueil, eurent-ils l'excellente idée de perpétuer le souvenir de leur succès en publiant un volume exclusivement consacré à la reproduction de testaments de personnages distingués dans les annales du Royaume-Uni; la seule condition était qu'ils fussent inédits. Les voici donc; il y en a trente-deux, savoir : *Quatre* provenant de membres de familles royales d'Angleterre : Cecily, duchesse d'York et mère d'Édouard IV; Elisabeth, reine de Bohême et fille de Jacques Ier; le prince Rupert; Marie, princesse d'Orange. — *Trois* de dames illustres : Maude Parr, mère de Catherine Parr, une des femmes de Henri VIII; Elisabeth, duchesse de Norfolk et mère du poëte Surrey; Françoise, duchesse de Suffolk et mère de lady Jane Grey. — *Trois* de prélats célèbres : l'archevêque Wareham; le cardinal Pole; l'évêque Gardiner. — *Quatre* de théologiens bien connus : Casaubon, Brévint, Vossius, Baxter. — *Deux* de courtisans fameux : Charles Brandon, duc de Suffolk; George Villiers, duc de Buckingham. — *Un* homme d'État du règne d'Elisabeth : sir Thomas Walsingham. — *Trois* : de notabilités du temps de la République Hampden, Lenthal, Prynne. — *Quatre* de poëtes : Davies d'Hereford; sir John Denham; le comte de Roscommon; le comte de Rochester. — *Deux* d'artistes : sir Peter Lely; Isaac Oliver. — *Un* de musicien : Purcell. — *Un* d'astrologue : Lilly. — *Quatre* d'individus remarquables à divers titres : sir Thomas Gresham; sir Francis Drake; sir Hugh Middleton; l'évêque Cartwright. On se rappelle que le journal de ce dernier prélat a été publié par la *Camden Society* (voir n° XXII, tome. X, p. 238).

LXXXIV. — *Trevelyan papers*, part. II, *A. D.* 1446-1643. Edited by J. Payne (Collier). 1863, VIII-136 pages. Voir plus haut, n° LXVII, tome. XIV, p. 452. Documents précieux sur la famille Trevelyan et sur l'histoire des comtés de l'ouest de l'Angleterre.

LXXXV. — *The life of Marmaduke Rawdon of York, or Marmaduke Rawdon the second of that name.* Now first printed from the original ms. in the possession of Robert Cook. Edited by Robert Davies. 1863, XIII-204 pages. — Ce volume est un des plus amusants de toute la série, et il est enrichi de notes fort intéressantes. Marmaduke Rawdon avait la passion des voyages, et il nous raconte ici ses pérégrinations, non-seulement en Amérique et sur le continent d'Europe, mais en Angleterre; on ne saurait s'imaginer rien d'aussi attrayant que les détails qu'il nous donne sur la manière dont on entendait, au dix-septième siècle, l'art de la locomotion de l'autre côté du Pas-de-Calais. Il semblerait que sa biographie fut rédigée par une personne de sa famille, ou un de ses intimes amis, sur des mémoires et des journaux qu'il laissa derrière lui; elle embrasse sa vie entière depuis 1610 jusqu'en 1669.

LXXXVI — *Letters of Queen Margaret of Anjou and Bishop Beckington and others. Written in the reigns of Henry V and Henry VI.* From a ms. foundat Emral in Flintshire. Edited by Cecil Monro, 1863, XXI-177 pages. — Ce qui fait l'intérêt de ces lettres n'est pas tant le style, qui est officiel et sec, que leur date et la variété des sujets dont elles traitent.

LXXXVII. — *The Camden miscellany*, volume the fifth — Voici le sommaire des articles recueillis dans ce volume :

1. *Five letters of King Charles II*, 16 pages. — Écrites pendant le séjour du roi en Flandre. La première lettre est adressée à la reine Henriette-Marie, veuve de Charles Ier; les autres à lord Jermyn, créé plus tard comte de Saint-Alban.

2. *Letters of the council to sir Thomas Lake relating to the proceedings of ir Edward Coke at Oaklands*, 4 pages.

3. *Documents relating to sir Walter Raleigh's last voyage*, 7 pages. Ces deux locuments, surtout le dernier, sont intéressants pour l'histoire des premières nnées du dix-septième siècle.

4. *A catalogue of early English miscellanies formerly in the Harleian library*, 4 pages. — Liste alphabétique d'ouvrages, maintenant *rarissimes* pour la lupart, et relatifs à la poésie et à la littérature dramatique de l'Angleterre.

5. *Letters selected from the collection of autographs in the possession of William Tite. esq.* 27 pages. — Lettres autographes de Charles Ier, Cromwell, Robert Blake, George Monk, Charles II et Nell Grwnne.

6. *Sir Francis Drake's memorable service done against the Spaniards in* 1587. *Written by Robert Leng, gentleman, one of his co-adventurers and fellow soldiers.* Now first edited from the ms. in the British Museum, together with an appendix of illustrative papers, by Clarence Hopper, 54 pages. — Description idèle et intéressante, par un des compagnons de Drake; M. Hopper y a ajouté des pièces justificatives tirées de diverses sources. Les exploits de sir Francis Drake, pendant son voyage de 1587, tiennent du merveilleux. C'était l'époque où se préparait l'*Invincible Armada*, et l'Espagne semblait a maîtresse du monde. Il est extraordinaire que les détails de la campagne de l'amiral anglais soient encore si peu connus, surtout quand on songe qu'elle amena la création de la Compagnie des Indes, et, par suite, l'établissement de l'empire britannique sur les bords du Gange.

7. *Inquiry into the genuineness of a letter dated February* 3d 1613, *and signed « Mary Magdaline Davers, »* 30 pages. — Cette pièce n'a d'intérêt que parce qu'on y voit la manière habile dont M. Bruce, le savant archéologue, découvrit, il y a douze ans, un faux presque aussi grossier que les fameuses lettres de Marie-Antoinette et de Louis XVI).

LXXXVIII. — *Letters from sir Robert Cecil to sir George Carew.* Edited by John Maclean, 1864, VII-167 pages.

Pièces extrêmement intéressantes, écrites pendant les années 1600, 1601, 1602, et éclairant du jour le plus vif la politique de l'Angleterre envers l'Irlande à la fin du règne d'Élisabeth.

LXXXIX. — *Promptorium Parvulorum* (voir nos XXV et LIV).

Cette livraison contient la préface de l'ouvrage. L'éditeur y discute les questions suivantes :

1. Biographie de l'auteur du *Promptorium*, Galfridus Grammaticus, né dans le comté de Norfolk, et membre du monastère de Lynn; — ce que l'on sait de son histoire et de ses travaux littéraires.

2. Sources auxquelles Galfridus a emprunté les éléments du *Promptorium*.

3. Description des manuscrits et des éditions imprimées qui ont servi au présent travail.

M. Way a ajouté une analyse de près de quarante ouvrages, anciens et modernes, sur la lexicographie de la langue anglaise. Le volume se termine par un index orthographique du *Promptorium*, et par une liste alphabétique des principaux sujets traités dans les notes.

XC. — *Letters and other documents illustrating the relations between England and Germany at the commencement of the Thirty Years' war. From the outbreak of the Revolution in Bohemia, to the election of the Emperor Ferdinand II.* Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1865, XL-212 pages.

Très-intéressant recueil de quatre-vingt-quinze lettres, écrites en 1618 et 1619, et révélant avec détail la politique étrangère de Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne. L'introduction de M. Gardiner est un excellent morceau d'histoire.

XCI. — *Registrum sive Liber irrotularius et consuetudinarius Prioratus Beatæ Mariæ Wigorniensis;* with an introduction, notes and illustrations, by William Hale Hale, Archdeacon of London, 1865, CXXVIII-208 pages.

La plus grande partie de ce volume se compose d'un recensement des biens-fonds de l'église de Worcester vers le milieu du treizième siècle. C'est une pièce curieuse éditée par feu l'archidiacre Hale, comme appendice au travail dont j'ai déjà parlé sous le n° LXIX. On trouvera ici, en outre, nombre de documents précieux, chartes, titres, actes législatifs, précédents, etc.

XCII. — *Pope Alexander the seventh and the college of Cardinals, By John Bargrave, D. D. canon of Canterbury* (1662-1680), *with a catalogue of Dr Bargrave's museum.* Edited by James Craigie Robertson, canon of Canterbury, 1867, XXVIII-164 pages.

Il paraît que le docteur Bargrave avait réuni, pour son usage particulier, une collection de portraits représentant le pape Alexandre VII et les membres du sacré-collége. Au-dessous de chaque gravure, il ajouta des remarques extraites de plusieurs ouvrages italiens. tels que *la Giusta statera di Porporati* (1650), *il nepotismo di Roma* (1667) et *il Cardinalismo di Santa Chiesa* (1668, outre des observations de son propre fonds. Le musée du docteur Bargrave appartient aujourd'hui à la bibliothèque de Christ-Church, Cantorbéry. Comme frontispice à ce volume, on voit la photographie d'un dessin du chanoine, reproduisant le portrait de la reine Christine faisant un pèlerinage à Rome en 1655.

XCIII. — *Accounts and papers relatives to Mary queen of Scots.* Edited by Allan J. Crosby and John Bruce, 1867, XXIII-134 pages.

Ce volume se compose de deux parties; la première, éditée par M. Crosby, se compose des pièces suivantes :

1. Frais d'entretien de Marie pendant son séjour à Tutbury, Chartley et Fotheringay;
2. Dépenses pour les funérailles de la reine d'Écosse à Peterborourgh;
3. Ordre de la cérémonie des funérailles;
4. Frais de nourriture des personnes présentes à l'enterrement.

La seconde partie, dont nous sommes redevables à M. Bruce, est intitulée : *A justification of Queen Elizabeth in relation to the affairs of Mary Queen of Scots.* C'est, comme on le voit, un des innombrables factums publiés par ordre du gouvernement anglais pour justifier la conduite d'Élisabeth vis-à-vis de la malheureuse reine d'Écosse. M. Bruce a ajouté la liste de divers autres pamphlets du même genre. La pièce imprimée ici est tirée de la bibliothèque de sir Thomas Winnington, et collationnée sur deux copies conservées au *British museum.* On a ajouté au volume le fac-simile de l'étendard, des bannières, etc., qui figurèrent à la cérémonie des funérailles de Marie Stuart.

XCIV et XCVII. — *History from marble. Compiled in the reign of Charles II by Thomas Dingley, gent. Printed in photolithography by Vincent Brooks, from the original in the possession of sir Thomas E. Winnington,* with an introduction and descriptive table of contents by John Gough Nichols, vol. 1, 1867; vol. 2, 1868, CCCCXVII-196 pages.

Ces deux volumes renferment non pas seulement des copies d'épitaphes, ainsi que le titre le donnerait à supposer, mais des curiosités de toute

espèce : gravures de sceaux et de médailles, armoiries, vues d'églises, de châteaux, de palais, pièces de vers, etc., etc. Les villes de Bath et d'Oxford, les comtés du Wiltshire et d'Hereford ont défrayé la majeure partie de ces miscellanées d'antiquaire. M. Dingley avait beaucoup écrit, beaucoup annoté. Le journal de son voyage en Irlande a été publié par la Société archéologique irlandaise : et sa *Notitia Cambro-Britannica* (journal d'un voyage dans le pays de Galles) a trouvé, dans le duc de Beaufort, un éditeur aussi judicieux que savant.

XCVI. *Journal of a voyage in to the Mediterranean, by sir Kenelm Digby,* A. D. 1628. Edited, from the original autograph manuscript in the possession of William Watkin E. Wynne, esq. by John Bruce, 1868, XXVIII-106 pages.

M. Bruce consacre sa préface à un récit très-intéressant de la vie de Sir Kenelm Dighy, jusqu'à l'expédition de 1628. « Ce journal, » dit-il, « aidera à corriger bien des erreurs qui existent encore au sujet du voyage dont nous avons ici la narration authentique ».

XCVIII. — *Letters and other documents*, etc. (Voyez, plus haut, le n° XC.) *Second series, from the election of the Emperor Ferdinand II, to the close of the conferences at Mühlhausen.* Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1868, XI-194 pages.

Les cent-deux lettres imprimées ici ont pour date les années 1619 et 1620. — Les originaux sont aux Archives et au British Museum.

XCIX. — *Diary of John Manningham, of the middle Temple, and of Bradbourne, Kent, barrister-at-law*, 1602-1603. Edited from the original manuscript, by John Bruce, 1868, XX-188 pages.

Ce journal, conservé au British Museum (fonds Harleien), n'est pas entièrement inédit, car M. Payne Collier en avait donné des extraits dans son *History of the Stage*, et M. Hunter dans ses *Illustrations of Shakespeare.* Également passionné pour le théâtre et pour les *Sermons*, Manningtam est utile à consulter sur les littératures *dramatique* et *homélitique* de son temps. Outre des détails curieux relatifs à la mort d'Élisabeth et à l'avénement de Jacques Ier, il nous fait connaître, par de substantielles notices, bon nombre de personnes illustres, plus particulièrement de célébrités appartenant au barreau et à la magistrature.

C. — *Notes of the Treaty carried on at Ripon between king Charles I and the covenanters of Scotland, A. D.* 1640, *taken by sir John Borough, Garter King at arms.* Edited from the original ms., by John Bruce, 1869, XLI-82 pages.

Document très-intéressant, et que l'éditeur a fait précéder d'une remarquable dissertation historique.

CI. — *El hecho de los Tratados del matrimonio pretendido por el Principe de Gales con la serenissima Infante de Espana Maria, tomadodes de sus principios para maior demonstracion de la verdad, y ajustado con los papeles originales desde consta por el maestro J. Francisco de Jesus, predicador del Rey naestro senor.* Narrative of the Spanish marriage Treaty, edited and translated by Samuel Rawson Gardiner, 1869, X-349 pages.

Ce pamphlet se trouve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques espagnoles ; il est traduit ici d'après un exemplaire appartenant au Bristish museum. Il comprend le récit des événements depuis 1604 jusqu'en 1624, L'étude minutieuse qu'en a faite M. Gardiner établit suffisamment la valeur historique, l'exactitude et la bonne foi du P. François de Jésus, qui juge les incidents du mariage projeté comme le ferait naturellement tout catholique.

CII. — *Churchwardens' accounts of the town of Ludlow, in Shropshire, from*

1540 *to the end of the reign of Elisabeth.* Edited from the original ms. by Thomas Wright, 1869, VII-184 pages.

Ces comptes des marguillers de la ville de Ludlow abondent en détails curieux, non-seulement au point de vue local, mais aussi pour l'histoire de la société anglaise pendant la dernière moitié du seizième siècle.

CIII. — *Notes of the debates in the House of Lords, officially taken by Henry Elsing, clerk of the Parliaments. A. D.* 1621. Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1870, IX-158 pages.

Cette publication est la première qui ait été faite des anciens débats dans la chambre des Lords. Les journaux de la Chambre des communes contiennent tous les discours prononcés par les membres ; on ne savait pas jusqu'ici qu'il existât un travail semblable pour l'autre branche de la législature. Recueillis fidèlement par le secrétaire, ces *speeches* nous donnent, sur la situation des divers partis et le caractère des principaux personnages politiques, des détails que nous ignorions encore. Deux des *carnets* de la session de 1621 sont égarés, et ceux que M. Gardiner a édités sont le second et le quatrième; il a ajouté des notes et des documents empruntés aux manuscrits de la chambre des Lords.

CIV. — *The Camden miscellany.* Volume VI, 1871.

Sommaire des articles :

1. *Life of M. William Whittingham, Dean of Durham, from a manuscript in Anthony Word's collection. Bodleian library.* With an appendix of original documents from the Record office. Edited by Mary Anne Everett Green, 1870, IV-48 pages.

Whittingham, puritain renforcé, était doyen de la cathédrale de Durham pendant le règne d'Élisabeth. Le manuscrit ici publié est l'autographe du fameux antiquaire et historien Anthony Wood, mais ce n'est que la copie d'une notice biographique plus ancienne, écrite, peu de temps après l'avénement de Jacques Ier par quelque sous-secrétaire d'État ou autre personnage à même de consulter des documents officiels.

2. *The earl of Bristol's defence of his negociations in Spain.* Edited, from Mss. in the Bodleian library and the public Record office, by Samuel Rawson Gardiner, 1871, XXXIX-56 pages.

Dans sa réponse au septième interrogatoire imprimé par Hardwicke (*State Papers*, I, 494), le comte de Bristol cite un *papier séparé* contenant *toute la suite de l'affaire depuis* 1611 *jusqu'à présent.* C'est ce papier que nous avons ici, et auquel M. Gardiner a ajouté d'autres pièces, tirées des archives de la Grande-Bretagne et de la bibliothèque de M. Digby à Shirborne. Le but de cette publication est de montrer comment lord Bristol fut reçu par Charles Ier et par le duc de Buckingham à son retour d'Espagne.

3. *Journal of sir Francis Walsingham from Dec.* 1570, *to April* 1583. Edited, from the original ms., by Charles J. Martin, 1870, IV-104 pages.

Notes très-succinctes, tant des mouvements de sir F. Walsingham, que de diverses circonstances importantes pendant l'espace de treize ans.

CV. — *Trevelyan papers.* Part III. Edited by sir Walter and sir Charles Trevelyan, 1871, LV-342 pages.

Les lettres qui composent ce volume appartiennent à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle; elles sont analysées avec soin dans la préface. Voir plus haut, n° LXXXIV et n° LXVII, tome XIV, page 452.

Avec ce cent-cinquième volume se termine la première série des publications de la *Camden Society;* on voit qu'elle ne manque ni de variété ni

d'intérêt. On pourrait répartir ces documents sous sept chefs principaux, dans l'ordre chronologique suivant :

Traités politiques. Volumes L, LV (n° 3), LXI (n° 3), XLV.

Chroniques générales et histoires. Volumes XXXVI, XXXIV, XXVIII, XLVII, XXXIX (n° 1), XV, LXIV, XXXIX (n° 2), X, I, XXIX, LXXIII (n° 1), XXXV, LIII, XLII, XLVIII, VII, LXXXVII (n° 6), XXXIX (n° 4), CI, CIV (n° 2), XXXIX (n° 5), C, LXXIV, XIV (n°s 1 et 2).

Histoire ecclésiastique. Vol. LVII, VIII (n°s 1, 2), XIII, LXIX, XCI, XV (n° 2), XXIV, LXV, XXXVIII, XX, XXVI, LXVII, LV (n° 4), XCII.

Documents historiques. Vol. LXXXIII, XLIX, LX, XXXIX (n° 3), XXI, LXVII, LXXXIV, CV, XII, XCIII, LXXXVII (n°s 3, 4), LXXXI, CIII, LXXX, XXXI, CLXI, (n° 1), LV (n° 4), LXXXII, LII.

Liste de dépenses et inventaires. Vol. LIX, LXII, LV, n° 1), LXI (n° 4), LV (n° 2), LXI, (n° 4), LV (n° 2), CII, LXXIII (n° 2).

Mémoires et journaux. Vol. XL, CIV (n° 1). XIX, CIV (n° 3), LXX, XCIX, XLI, LXVI, XCVI, LXXXV, XXXII, LXXIII (n° 5), XXXIX (n° 6), LV, (n° 6), XXII, LXVII.

Lettres. Vol. IV, LXXXVI, LXI (n° 4), XXIII, XXVII, XLVI, LXXVIII, LXXIX, LXXXVIII, LXXXVII (n° 7), XC, XCVIII, LXXVI, LVI, LXIII, LVIII, LXXV, LXXXVII (n° 5), LXXXVII (n° 1), LXXI, XXXIII, LXXIII (n° 6.)

Voyages et topographie. Vol. XXXVII, LI, XVII, IX.

Généalogie, blason, antiquités. Vol. XLIII, LXXIV, XCIV, XCVII, XLIV.

Poésie et littérature. Vol. XVI, VI, XXVIII, III, LXXII, XXX, XVIII, LXXIII (n° 4), LXXIII (n° 3), II, LXI (n° 2), XI, V, LXXXVII (n° 4).

Philologie. Vol. XXV, LIV, LXXXIX, XCV.

GUSTAVE MASSON.

II

A PROPOS D'AMÉRICANISME

Il a paru dans le dernier numéro du *Polybiblion* de la revue bibliographique, un article sur lequel nous demandons à faire quelques observations. En effet, il nous semble de nature à donner au public certaines idées d'une justesse contestable sur divers points d'archéologie américaine. Nous voulons parler du compte rendu relatif à l'*Essai de déchiffrement* de M. L. de Rosny. Ce dernier aurait, dit-on, constaté l'existence de trois systèmes différents d'écriture chez les anciens Jucatèques, l'une *hiéroglyphique* ou des monuments, l'autre *hiératique* ou des manuscrits, enfin la troisième *démotique* ou vulgaire. L'existence des deux premières semble, sinon prouvée, du moins extrêmement probable ; quant à celle de la troisième, nous persistons à la regarder comme passablement douteuse. On ne concevrait guère une écriture démotique chez un peuple, où, d'après Landa, l'art graphique était considéré en quelque sorte comme sacré et connu presque exclusivement du sacerdoce. Les travaux antérieurs de déchiffrement et des écritures de l'Amérique centrale semblent à M. de Rosny, nous dit-on, insuffisants et même peu compréhensibles. Nous persistons à croire plusieurs des explications de caractères du bas-relief de la croix et du Codex de Troano, données par M. de Charencey, parfaitement claires et satisfaisantes, notamment en ce qui concerne les noms du Dieu *Hunab-ku* et de *Cukulcan*. Nous nous trouvons d'accord sur ce point avec plusieurs savants étrangers parfaitement impartiaux, sans doute, et n'ayant aucun parti pris dans la question. M. le docteur Brinton, dans son opuscule sur l'ancien système graphique du Yucatan,

traite le premier travail de M. de Charencey à ce sujet de *remarcable investigation*. On pourra consulter, du reste, les mémoires insérés par M. de C... dans le 1er vol. des *Actes de la société philologique* et dans la *Revue d'ethnographie et de philologie*.

Il nous serait impossible de regarder comme un véritable déchiffrement l'identification de plusieurs des signes des jours du mois d'après le Codex Troano, avec ceux que donne Landa. Les signes du manuscrit ne sont, en définitive, le plus souvent, que des variantes assez légères de ceux de Landa. D'ailleurs M. de C... avait fourni, dans son Mémoire sur le rangement symbolique des signes du manuscrit, un moyen très-expéditif de les identifier tous.

L'auteur de l'*Essai de déchiffrement* nous semble trop timide en déclarant qu'il juge difficile de déterminer dans quel sens se devaient lire les caractères. Un coup d'œil jeté sur le bas-relief de la croix nous les représente dirigés de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la position du personnage auquel ils appartiennent ; cela n'offre, en définitive, rien que de très-facile à comprendre. Dans ces données générales, l'écriture des Jucatèques rappelait assez celle de l'ancienne Egypte. Or, nous savons que les scribes des rives du Nil pouvaient tracer leurs caractères de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas ou *vice-versâ*.

Il est un fait enfin sur lequel nous devons attirer l'attention du public. M. de Rosuy se donne positivement comme ayant découvert le système de numération des Mayas. (Voy. spéc. *Congrès de Nancy*, vol. II.) Cependant l'exposé de ce système se trouve tout au long relaté par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg dans son édition du manuscrit Troano.

On se demandera comment il se fait que deux personnes aient, à plusieurs années d'intervalle, fait *le premier* la même découverte. Nous ajouterons que ce déchiffrement nous semble la seule chose acceptable parmi tous ceux qu'a publié le savant abbé.

Beaucoup d'autres observations resteraient encore à faire relativement à l'*Essai de déchiffrement* en question, mais nous craindrions d'abuser de la patience du lecteur. En dépit de la complaisance que pourront rencontrer, même dans une partie du monde savant, certaines prétentions évidemment peu soutenables, ce que nous venons de dire permettra de juger de la valeur réelle du dernier travail de M. de Rosny, et semble propre à inspirer au public une prudence salutaire. CHARLES BAUMFELD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — « Claude BERNARD était placé par son rare génie et par ses brillantes découvertes à cette hauteur où l'on cesse d'appartenir exclusivement à une compagnie, et même à une nation, pour prendre rang dans le concert de la science universelle ; vivant, sa gloire avait franchi l'espace, elle était acclamée dans le monde entier ; mort, elle bravera le temps et ses outrages. Après Lavoisier, Laplace, Bichat, Magendie, qui lui avaient ouvert la route, Claude Bernard a épuisé ses forces à son tour à l'étude du grand mystère de la vie, sans prétendre à pénétrer toutefois son origine et son essence. L'astronome ignore la cause de l'attraction universelle et n'en calcule pas moins avec certitude la marche des astres qu'elle soutient dans l'espace et dont elle dirige le cours. Claude Bernard avait jugé qu'il est permis de même au physiologiste d'expliquer les phénomènes de la vie au moyen de la physique et de la chimie qui exécutent, quoique la vie et la pensée, qui dirigent, demeurent hors de sa portée. » Ainsi s'est exprimé M. Dumas sur la tombe de l'illustre savant que la mort frappait le 10 février. M. Claude

Bernard était né à Saint-Julien (Rhône), le 12 juillet 1813; il vint à Paris en 1834, arrivait à l'internat des hôpitaux en 1839, et obtenait le grade de docteur en 1843 et le doctorat ès sciences en 1853; il était, à cette dernière date, préparateur depuis 1841; en 1855, il succédait à Magendie dans la chaire du Collége de France dont il avait commencé à être le suppléant en 1847; professeur à la Sorbonne, au Muséum en 1867, conseiller de l'Instruction publique, membre des Académies des sciences (1854), de médecine (1861), et de l'Académie française (1868), il avait obtenu trois fois le grand prix de physiologie (1849, 1851, 1853), avant tous ses grades; il a été nommé sénateur en 1869. Enfant de chœur dans son enfance, il n'a jamais renié ses premières convictions; on le retrouve dans les dernières années de sa vie contribuant à la fondation du cercle catholique d'ouvriers de Villefranche, et, à son lit de mort, il fit appeler M. le curé de Saint-Séverin, sa paroisse, pour se préparer au passage de l'éternité. On a cherché vainement à altérer la vérité sur ce fait. Les positivistes auraient voulu s'approprier la gloire de sa science et de ses découvertes. C'est sur leur initiative que l'État a fait les frais de ses obsèques. Mais Claude Bernard appartient incontestablement à la science spiritualiste et catholique.

Nul mieux que le Père Didon ne l'a compris et apprécié. « Dans Claude Bernard, » dit-il dans un article publié par la *Revue de France*, « le génie des découvertes était accompagné de la naïveté de l'esprit et de l'honnêteté de la pensée, mais il a fait plus que faire des découvertes, il a tracé la voie et préparé les conquêtes de l'avenir. — Il est l'organisateur définitif de la physiologie, il en a posé nettement les bornes. Le savant est resté dans les limites précises de sa méthode expérimentale, sans jamais nier ce qui la dépassait, sans jamais affirmer en son nom ce qu'elle ne pouvait saisir. Claude Bernard n'était, comme on l'en a accusé, ni positiviste, ni matérialiste. Cette haute personnification du génie de la physiologie et de la science expérimentale a cru à la matière objet de ses études et à ses lois. Mais il a cru en même temps à l'âme, principe immatériel, et à Dieu, cause première. Il a recherché, étudié, défini expérimentalement les lois et les conditions matérielles des phénomènes de la vie. C'était l'objet de sa science. Lorsqu'il arrive à rencontrer les causes premières immatérielles, la vie, l'âme, Dieu, il ne les nie pas, il les reconnaît; il en constate l'existence, mais il s'arrête là et ne les étudie pas, il laisse cette étude à la philosophie et à la théologie, non par dédain, mais parce qu'elle sort du cadre précis qu'il s'est tracé et du domaine de la physiologie expérimentale. « Jamais, dans ses cours, je n'ai surpris sur ses lèvres la moindre parole qui put blesser ou même seulement inquiéter la foi d'un croyant. »

Qu'il soit permis à l'auteur de ces lignes, qui longtemps a suivi les cours de Claude Bernard et a joui de la faveur d'être admis dans l'intimité de son laboratoire, de joindre sa voix à celle du R. P. Didon, pour rendre à cet excellent et illustre maître le même témoignage.

Ses œuvres, toutes spéciales à la science qu'il a illustrée, se composent presque exclusivement d'études sur la physiologie; les voici dans leur ordre de publication : *Recherches sur le grand sympathique* (1854, in-8); — *Précis de médecine opératoire* (avec Ch. Huette, 1854-57, in-12, avec pl.); — *Leçons de physiologie expérimentale* (1855-56, nouv. édit., 1874, 2 vol. in-8, fig.); — *Mémoire sur le fancéas* (1856, in-4, avec pl.); — *Effets des substances toxiques* (1857, in-8); — *Physiologie et pathologie du système nerveux* (1858, 2 vol. in-8, fig.); — *Propriétés et altérations des liquides de l'organisme* (1859; nouv. éd., 1873, 2 vol. in-8); — *Expériences sur la nutrition* (1864, in-8,

fig.); — *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, propriétés des tissus vivants* (1865, 2 vol. in-8); — *Principes de médecine expérimentale* 1866, 2 vol. in-8, fig.); — *Rapport sur les progrès de la marche de la physiologie générale en France* (1867, in-8), dans le recueil des Rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, réédité en 1872 sous le titre de *De la physiologie générale* (in-8); — *Discours de réception de M. Claude Bernard et réponse de M. Patin, directeur de l'Académie* (1869, in-8); — *Leçons de pathologie expérimentale* (in-8, 1872), cours professé au collége de France en 1859-1860 et recueilli par le docteur Benjamin Ball qui le publia d'abord en anglais dans le *Medical Times and Gazette;* — *Leçons sur la chaleur animale, sur les effets de la chaleur et sur la fièvre* (in-8, 1875); — *Leçons sur les anesthésiques et sur l'asphyxie* (in-8, 1876). On a aussi publié de lui : *Traité complet de l'anatomie de l'homme. Anatomie chirurgicale et médecine opératoire*, par Bourgery, Claude Bernard, Ludovic Herschefeld et Jacob. (8 vol. in-fol., 1re édition de 1832, 1834; 2e édition, 1867-1871). On a publié sur Cl. Bernard : *Travaux de Claude Bernard* (1850-52, 2 vol. in-4).

PAUL DE LORGERIL.

— Le R. P. Ange SECCHI, l'une des gloires de la science catholique, est mort à Rome, le 26 février, d'un squirrhe à l'estomac. Né à Reggio, le 29 juin 1818, il avait été reçu dans la Compagnie de Jésus, le 3 novembre 1833. Professeur de grammaire au collége Romain, il y apprit la physique, qu'il enseigna plus tard à Lorette et à Londres. C'est de là qu'il fut envoyé à l'observatoire de Georges Town d'où il revint en Italie pour être placé à la tête de l'observatoire de Rome. A partir de l'année 1849, où il entra dans la publicité scientifique par un travail inséré, chose assez remarquable, dans le journal américain de Silliman, il donna le spectacle de l'une des carrières scientifiques les mieux remplies qui se puissent rencontrer. Chargé vers cette époque, au collége Romain, de l'enseignement de l'astronomie et de la direction de l'Observatoire, il se livra avec ardeur à l'étude de toutes les questions d'astronomie physique, et l'on peut dire qu'il n'en est aucune sur laquelle il n'ait fait des observations importantes et répandu des lumières nouvelles. Rappelons notamment ses recherches sur la constitution physique du soleil, sur la distribution de la chaleur à la surface de cet astre, sur les étoiles doubles, sur les spectres des étoiles, des comètes, des nébuleuses, sur les étoiles filantes. Le premier, en 1860, il eut recours à la photographie pour enregistrer les diverses phases d'une éclipse de soleil. Il fut aussi l'un des plus prompts à utiliser la belle découverte de MM. Janssen et Lokyer et à étudier assidûment les protubérances que, grâce à elle, on peut observer en tout temps sur le contour du soleil. En 1871, il prit part très-activement à la fondation de la Société des spectroscopistes italiens, qui a pour but de suivre et d'enregistrer jour par jour ces grands phénomènes. Plusieurs années auparavant, il avait émis à Rome, à peu près en même temps que M. Faye en France, l'idée aujourd'hui fort accréditée, quoique discutable, d'après laquelle le soleil serait un corps gazeux dont les éléments sont maintenus à l'état de dissociation par une température énorme. Il a résumé l'ensemble de nos connaissances sur cet astre, dont une bonne partie lui est due, dans un ouvrage important intitulé : *Le Soleil.* (Paris, Gauthier-Villars, 1870, in-8, XVI-422 p.; traduit en allemand pas Schellen, 2e édit. française, 1875 et 1877, 2 vol. gr. in-8, XX-428 p. avec 6 pl. et VIII-484 p. avec 13 pl.)

Physicien savant, habile à disposer les expériences et ingénieux à combiner des appareils qu'il savait faire construire sous ses yeux, sans avoir les ressources qu'offrent les ateliers des grandes capitales, le P. Secchi donna

autour de lui une vive impulsion aux études météorologiques comme en font foi les vingt-cinq volumes du *Bullettino meteorologico dell osservatorio del collegio Romano*, publiés depuis 1851. Ses travaux dans cette direction furent en quelque sorte résumés dans le *Météorographe*, appareil qui intéressa vivement le public français à l'Exposition universelle de 1867, et dans lequel s'inscrivaient automatiquement les variations de la pression barométrique, de la température, de l'état hygrométrique, de la direction et de la force du vent. Après avoir reçu, tant pour cet appareil que pour l'ensemble de ses travaux météorologiques, la grande médaille d'honneur de l'Exposition, le P. Secchi fut nommé officier de la Légion d'honneur.

Depuis longtemps il était membre de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei*, de la Société italienne des sciences, correspondant de l'Académie des sciences de Paris; associé étranger de la Société royale et de la Société astronomique de Londres, membre de la plupart des académies d'Europe et d'Amérique.

Indépendamment d'un nombre considérable de mémoires insérés dans les publications de ces diverses sociétés et dans les journaux scientifiques, le P. Secchi a publié divers ouvrages dont les principaux sont : *Memorie dell' osservatorio del collegio Romano.* (Rome, 1851 à 1863, 5 vol. in-4); — *Descrizione del nuovo osservatorio.* (Rome, 1856, in-4) ; — *Mesure de la base trigonométrique établie sur la voie appienne*, en italien (Rome, 1858); — *Quadro fisico del sistema solare* (Rome, 1859); — *L'Unità delle forze fisiche* (1864, Rome), 1 vol. in-8, XII-511 p., 2 éditions françaises de cet ouvrage, traduit par le docteur Deleschamps ont paru chez Savy; la 1re en 1869, gr. in-18, 699 p.; la 2me en 1874); — *Catalogo delle stelle fisse di cui si è determinate lo spettro* (Paris, Gauthier-Villars, 1867, in-8, 32 p. et 3 pl.); — *Le Stelle*, Milan, 1878, in-8, 432 p. et 9 pl. (une trad. française se publie en ce moment). Nous sommes obligés, faute d'espace, de renvoyer à la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, pour tous les ouvrages du P. Secchi antérieurs à 1873. La liste en occupe près de deux pages gr. in-4. — E. V.

— Mgr Godefroy Brossais Saint-Marc, cardinal-archevêque de Rennes, est mort dans sa ville archiépiscopale le 26 février. Né à Rennes le 5 février 1805, il fit ses études au lycée de cette ville, puis alla à Nantes pour entrer dans le commerce; il ne fit que passer dans cette carrière se sentant appelé par Dieu et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1831, il revint en Bretagne, d'où il ne devait pas sortir. En 1841, il succéda à Mgr de Lesquen, démissionnaire, sur le siége épiscopal de Rennes qui fut érigé en archevêché en 1859. Il fut revêtu de la pourpre romaine en 1875. Les instructions et lettres pastorales sorties de sa plume durant son long ministère sont nombreuses : Voici le titre de quelques-unes qui montreront qu'il savait bien aborder les sujets les plus utiles aux chrétiens de notre époque : *Nature et droit du ministère évangélique* (1842); — *La foi* (1843); — *Les mauvaises lectures* (1845); — *L'Éducation chrétienne* (1846); — *La Primauté de Saint-Pierre* (1847); — *Causes des désordres dans la société* (1849); — *Respect et amour pour les pasteurs* (1856); — *Dangers des richesses par rapport au salut* (1857); — *Devoirs des fidèles à l'égard du Pape* (1860); — *La Papauté et ses ennemis* (1861); — *Abaissement des caractères* (1863); — *Danger des cabarets* (1864); — *Dangers que présente la lecture des mauvais journaux* (1867); — *Sur l'ivrognerie* (1868); — *Sur le prochain concile œcuménique* (1869); — *Devoirs des fidèles envers leurs pasteurs* (1871); — *L'affaiblissement du sens moral* (1875); — *Les Cléricaux* (1876); — *Les Anti-cléricaux* (1877); — *Les Destinées de l'Église* (1878).

— Mgr Joseph-Armand Gignoux, évêque de Beauvais, est mort dans sa ville épiscopale, le 1er mars. Né à Bordeaux, le 22 juillet 1799, il entra dès 1823 dans le diocèse qu'il devait administrer. Il y arriva comme professeur de théologie au grand séminaire, dont il devint supérieur l'année suivante. Créé successivement vicaire général et chanoine titulaire, sans quitter le grand séminaire, il fut sacré évêque de Beauvais, le 20 mars 1842, et pendant les trente-cinq ans de son épiscopat, il n'a cessé de justifier la belle devise qu'il avait prise en s'asseyant sur le siége de saint Lucien : *Impendam et superimpendar ipse.* On n'a guère de lui que des mandements et des lettres pastorales. Une partie a été publiée sous le titre de : *Principaux discours et mandements* dans le tome XVI, 2e série, des *Orateurs sacrés*, publiés par l'abbé Migne, et dans ses *Œuvres choisies* (Paris, Sarlit, in-8, t. I-IV, 1869-1875).

— M. François-Augustin Théry, est né le 15 octobre 1796, à Paris, où il est mort, le 14 mars 1878. Il fut élevé au lycée de Versailles, entra en 1816 le premier à l'École normale et, à vingt-quatre ans, il était docteur ès lettres et docteur en droit. Il remplit successivement les fonctions de professeur, proviseur, inspecteur d'académie ; en 1844, il fut nommé recteur à Caen, et, quelques années plus tard, inspecteur général de l'Université. Il prit sa retraite en 1868. Il était président de la Société des études historiques et membre de plusieurs autres sociétés savantes. Il a débuté par deux morceaux qui lui ont valu des lauriers académiques : le *Génie poétique*, qui a obtenu le prix d'éloquence en 1821 ; — la *Renaissance*, en vers, qui a eu l'accessit de poésie en 1822. Il a laissé des œuvres nombreuses : *Conseils aux mères sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles* (1838), a obtenu un prix Monthyon ; — *Conseils aux jeunes personnes sur les moyens de compléter leur éducation* (1842, in-8) ; — *Tableau des littératures anciennes et modernes*, ou *Histoire des opinions littéraires chez les anciens et les modernes* (1844, 2 vol.) ; — *Notions de philosophie* (1844, in-8) ; — *Exercices de mémoire et de lecture*, avec M. Dezobry (1844) ; — *Cours de littérature générale* (1847, 2 vol. in-8) ; — *Cours abrégé de littérature* (1850, 2 vol. in-8) ; — *Exercices littéraires* (1851, 2 vol. in-12) ; — *Morceaux choisis des meilleurs prosateurs français du second ordre aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles* (1852, 2 vol. in-12) ; — *Modèles de discours et allocutions pour les distributions de prix dans les pensionnats de demoiselles* (1852, in-12) ; — *Lettres sur la profession d'instituteur* (1853, in-12) ; — *Histoire de l'éducation en France depuis le cinquième siècle* (1858, 2 vol. in-12) ; — *Le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin* (1861, in-8) ; — *Lettres sur la profession d'institutrice* (1869, in-12) ; — *Projet d'une réforme dans l'enseignement des langues anciennes* (1872, in-8) ; — *Cent fables* (1877, in-16) dont il a été rendu compte dans la livraison de février. Ajoutons à cette nomenclature : *Précis d'histoire d'Angleterre* ; — *Choix d'oraisons funèbres* ; — *Conciones français*, et une traduction en vers des satires de Perse.

— M. Jean-François de Paul Louis de la Saussaye, né à Blois le 1er mars 1801, est mort à Troussay (Loir-et-Cher), le 25 février. Il s'adonna de bonne heure à l'archéologie, et débuta par un mémoire manuscrit sur l'*Histoire de la Sologne blaisoise*, qui lui valut, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales. Fondateur, en 1836, de la *Revue numismatique française* qu'il dirigea avec M. E. Cartier jusqu'en 1848, il donna dans ce recueil de nombreux articles sur la numismatique gauloise et du moyen âge. On peut affirmer que cet excellent recueil, auquel travaillèrent tous les numismatistes français et beaucoup d'étrangers, a rendu à l'archéologie les plus grands services. Ses travaux lui ouvrirent les portes

de l'Institut en 1845; dès l'année 1838, il était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1855, il fut nommé recteur de l'académie de Poitiers et plus tard recteur de l'académie de Lyon. Il a publié : *Histoire du château de Chambord* (1837, in-4); — *Histoire du château de Blois* (1840, in-4); — *La Numismatique de la Gaule Narbonnaise* (1842, in-8); — *Mémoires sur les antiquités de la Sologne* (1845, in-4); — *Histoire de la ville de Blois* (in-12, 1846); — *Guide historique dans le Blésois*, anonyme (1855), réédité sous le titre de *Blois et ses environs*. — *La vie et les ouvrages de Denis Papin*, avec M. A. Pean (1869, in-8). — *Les six premiers siècles littéraires de la ville de Lyon* (1876).

— Mgr Jean-Pierre-Jules Dours, né à Alzonne (Aude), le 4 février 1809, est mort à Bagnères-de-Bigorre le 12 décembre. Professeur de théologie à Aire en 1834, puis à Dax, il fut ensuite principal au collége de Saint-Sever, proviseur de celui de Laval, recteur de l'académie de Clermont et inspecteur de l'Académie de Paris C'est de ce poste qu'il passa, en 1863, sur le siége épiscopal de Soissons où il succéda à Mgr Christophe. Sa santé était tellement altérée qu'il donna sa démission, qui fut acceptée par le Saint-Siége le 20 février 1876, et le 20 avril suivant, il fut nommé chanoine de Saint-Denis. Il a publié durant son épiscopat 109 lettres pastorales ou circulaires. Voici le sujet de quelques-unes : *Connaissance de Jésus-Christ* (1864-1865); — *Indifférence religieuse* (1867); — *Culte de la sainte Vierge* (1868); — *l'Eglise dans sa nature, son but, sa constitution divine et son action sur le monde* (1870); — *Promulgation des constitutions du concile du Vatican*.

— M. l'abbé Pierre-Paul Chéruel, né en 1809 dans le département de l'Eure, est mort le 5 mars 1878, curé de Saint-Germain des Prés, à Paris. Il avait fait ses études à Paris, au collége Henri IV, avait ensuite suivi les cours de l'École de droit, puis en faisant plusieurs éducations avait séjourné assez longtemps en Angleterre et en Russie. Il possédait parfaitement la langue parlée de ces deux pays, et apprit bientôt l'italien, lorsque se sentant appelé au ministère ecclésiastique, il alla à Rome faire ses études théologiques. Il y rencontra l'abbé Gerbet qui, plus tard, évêque de Perpignan, se l'attacha comme grand vicaire. Il y fut ordonné prêtre en 1843. Pendant ses séjours à Rome, il a été correspondant du journal l'*Univers*. Il a édité un ouvrage d'Abelly : *De l'obéissance et soumission qui est due à N. S. P. le Pape en ce qui concerne les choses de la foi* (1870, in-18).

— M. le baron François Asper de Boaça est décédé à Toulouse le 10 mars dans sa soixante-dixième année. Philologue, poëté et romancier, M. de Boaça, quelques jours avant sa mort, mettait la dernière main à un grand ouvrage historique, critique et philologique sur les *Bohémiens* et les *Tsiganes*. On doit à ce modeste et très-méritant écrivain un excellent roman intitulé : *Calby ou les Massacres de septembre*, dont le *Polybiblion* a rendu compte. On lui doit aussi un *Recueil de poésies religieuses* très-estimé. M. de Boaça était originaire de Perpignan, et il collabora longtemps aux journaux conservateurs de la région. Les polémiques ardentes et spirituelles qu'il soutint avec M. Pierre Lefranc, dans l'*Étoile du Roussillon*, sur les questions sociales et religieuses, ont fait sensation.

— M. le Dr Doran, fondateur et rédacteur en chef de la revue critique anglaise : *Notes and Queries*, est mort le 25 janvier, dans sa soixante et onzième année. La première éducation lui avait été donnée en France, puis en Allemagne. Doué d'une facilité prodigieuse, dès l'âge de vingt ans, il était à même de diriger le *Literary chronicle*, et, depuis un quart de siècle, il ne s'est pas écoulé de saison, disent ses collaborateurs, qui ne vît paraître

un ouvrage de sa main. La liste en serait trop longue à reproduire ici; nous devons cependant citer, parmi ses principales œuvres : *Habitudes humaines; — Les Jours de ta chevaterie; — Reines d'Angleterre de la maison de Hanovre; — Les Monarques retirés des affaires; — Les Comédiens de sa Majesté; — Histoire des fous des rois. — Histoire du théâtre anglais. — Le prince de Galle. — London in the Jacobite times* (1877) sans doute son dernier ouvrage.

— M. le comte Hortensius Rousselin Corbeau de Saint-Albin, né à Lyon, le 20 décembre 1805 et fils du fondateur du *Constitutionnel*, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, ancien député et ancien conseiller général de la Sarthe, vient de mourir. Il était l'auteur de divers ouvrages de droit et de littérature, et avait débuté par un *Éloge funèbre de Barras*, son parent. On cite de lui : *Logique judiciaire ou traité des arguments légaux* (1841, in-18, dont la 2e édition, suivie de *la Logique de la conscience*, est de 1844, in-12, Joubert); — une *Histoire de Sulkouski;* — des *Poésies lyriques;* deux *Odes* sur Lafayette ; enfin : *Tablettes d'un rimeur. Contes apologues et anecdotes; Épitres; Imitations et fugitives; Premiers essais; Romances, chansons* (1862 ; 3e édition, suivie de plusieurs lettres à l'auteur, 1869).

— M. Camille de la Berge, attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, est mort, à l'âge de quarante ans, au mois de mars. C'était un des collaborateurs de la *Revue historique* et de la *Revue critique*. On lui doit un *Mémoire sur la flotte romaine*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il préparait la soutenance de ses thèses pour le doctorat ès lettres, déjà imprimées, et qui avaient pour objet : *Byzance avant Constantin* pour la thèse latine, et *Essai sur le règne de Trajan* pour la thèse française.

— M. Alexandre Donné, ancien recteur de l'Académie des sciences de Montpellier, inspecteur général honoraire de l'École de médecine, vient de mourir. Petit-gendre de l'illustre orientaliste Sylvestre de Sacy, et neveu de M. de Sacy, de l'Académie française, M. Donné se rattachait aussi par lui-même aux lettres et aux sciences : il avait été le premier secrétaire de la Commission des « Documents inédits de l'Histoire de France,» fondée par M. Guizot et Villemain, et était l'auteur d'une *Hygiène des gens du monde*, dont il vulgarisa pendant de longues années, dans le *Journal des Débats*, les principales applications.

— M. Auguste Lamy, professeur de chimie industrielle à l'École centrale des arts et manufactures, ancien professeur de physique à la faculté des sciences de Lille, est mort le 20 mars ; il était né à Nevy (Jura) en 1821. — De M. Lamy ont été publiées des *Leçons de chimie* professées en 1863, à la Société chimique de Paris (1864, Hachette, in-18.) On lui doit la découverte du tallium.

— M. Georges Cruikshank, dessinateur-caricaturiste et peintre anglais, collaborateur du *Punch*, et du *Comic Almanach*, est mort au commencement de février dernier. Il était né à Londres vers 1792, et avait été d'abord marin, puis acteur. On connaît généralement ses grandes séries humouristiques : *La Vie à Londres et à Paris, les Anglais peints par eux-mêmes* (1837), *le Dimanche à Londres, le Palais du Gin* et *la Bouteille*; mais, citer l'innombrable quantité d'albums, de livres d'étrennes, de revues, de journaux où il a semé ses compositions amusantes est presque impossible. De 1815 à 1878, il n'a cessé d'amuser ses compatriotes et l'Europe entière par les mille et une charges morales et politiques, anecdotes, esquisses de mœurs grotesques, légendes comiques, qu'il a prodiguées à tout propos. Citons au moins, de l'époque de ses débuts : *La Maison du marin* ; *l'Homme*

de la lune; le Cordonnier politique; l'Echelle du Mariage; puis, dans un genre plus élevé, et avec non moins de succès : *Légendes allemandes; Contes d'Italie, Types irlandais;* enfin, plus tard encore : *L'Humouriste,* complété par *les Pointes d'Esprit; Tom Pouce;* le conte de *John Gilpin,* qu'a reproduit le *Magasin pittoresque* (Tome X); *Mon portefeuille, la Phrénologie en action* et les *Vieux marins;* n'oublions pas les illustrations de *Robinson Crusoé,* et celles des premiers *Romans* de Ch. Dickens. G. Cruikshank avait exposé pendant quelques années, à l'Académie royale de peinture de Londres, des toiles où son talent de caricaturiste, avait continué de se donner carrière, sous ces titres : *Le Trouble-fête; Une situation imprévue; Costumes à la Mode; Cendrillon,* et, pour la dernière fois : *Un coup de sonnette* (1855). On pourra consulter sur cet esprit original, mais au fond bienveillant : *Genius of G. Cruikshank* (1840, in-8, Londres).

— Le comte Frédéric Scolpis de Salerano, né en 1798, est mort à Turin, le 8 mars, sans laisser de postérité. Docteur en droit à l'âge de vingt ans, il eut un rapide avancement dans la magistrature. Balbo, qui avait deviné sa haute capacité, l'attacha à son cabinet, et le roi Charles-Albert lui confia les postes les plus importants. On le trouve président du Sénat, garde des sceaux, président du congrès réuni à Genève pour la question de l'*Alabama.* Il eut une grande part à toutes les réformes entreprises par le roi, et particulièrement à la rédaction du Code civil sarde. Modéré par caractère et par goût, dévoué à la maison de Savoie, il ne prit point part aux révolutions de 1821 et de 1827, et son attachement à la religion catholique lui fit désapprouver bien des actes du gouvernement italien : depuis l'occupation de Rome, en 1870, il ne parut plus au Sénat. Il a tenu, du reste, à désavouer sur son lit de mort tous ceux de ses actes qui avaient pu porter préjudice à l'Église. Voici la déclaration que l'*Unità cattolica* met dans sa bouche : « En ce « qui concerne les droits de l'Église, bien que je n'aie jamais agi par un esprit « qui lui fût hostile, je voudrais pouvoir effacer et réparer tout ce que j'ai « fait à son détriment; mais cela m'étant impossible, j'en demande publi- « quement pardon à Dieu, voulant mourir dans le sein de cette religion à « laquelle je suis fier d'avoir toujours appartenu. » Homme politique, le comte Scolpis était aussi écrivain et orateur. L'Académie des sciences morales et politiques le comptait parmi ses correspondants depuis 1847, et se l'attacha comme associé étranger en 1869. Il était membre de l'Institut international de droit, fondé en 1873. On lui doit un grand nombre d'ouvrages historiques et juridiques. On peut citer comme son chef-d'œuvre : *La Storia della legislazione antica piemontese* (1833), suivie de *la Storia della legislazione italiana* (1840-1857), traduite en français par M. Charles Scolpis (1861, 2 vol. in-8); — *Essai sur les États généraux et autres institutions politiques du Piémont et de la Savoie* (1851); — *Recherches historiques sur les rapports politiques entre la dynastie de Savoie et le gouvernement britannique* (1853); — *La Domination française en Italie* (1800-1814), (in-8, 1861). — *Le Cardinal Jean Morone. Étude historique* (in-8, 1869); — *Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne* (in-8, 1867-1869). — *Considerazioni storiche intorno alle antiche Assemblee rappresentative del Piemonte e della Savoia,* publiées dans les *Monumenta historiæ patriæ* (in-8, Torino, Bocca, 1878); — *Le Régime politique des anciennes vallées des Alpes* (1878). — Parmi ses rapports à l'Académie des sciences morales et politiques, nous en trouvons un en 1876 sur l'*Histoire de la charité napolitaine de la duchesse Thérèse Filangeri Rœvaschieri Fieschi.* Il était un des collaborateurs de la *Revue de législation.*

— M. Joseph-Emmanuel-Gislain Roulez, né à Nivelles (Brabant), le 6 février 1806, est mort le 16 mars 1878. Il fut professeur au collége de Mons, en 1825; professeur de littérature grecque à l'Athénée de Gand en 1832; professeur d'archéologie et de droit romain à l'Université de Gand, de 1831 à 1873; recteur de la même Université, 1846-1847, 1857-1864; administrateur-inspecteur de 1863 à 1873. Il fut nommé membre de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, le 13 décembre 1837; correspondant de l'Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1850. Il était, en outre, correspondant d'un grand nombre d'académies. Il a publié, en 1834, à Leipzig, une édition de *Ptolémée Hepharition*, mythographe grec, dédiée à son maître et ami, le professeur Georges-Joseph Bekker, avec une préface du célèbre Creuzer (in-8); — *Cours d'antiquité romaine* (1849, Bruxelles); — *Choix de vases peints du musée d'antiquités de Leyde* (1854, Gand, in-folio avec planches en couleur). Il a traduit les *Manuels de l'histoire de la littérature grecque* et *de la littérature latine*, de Schoell (le premier, 1837, à Bruxelles, le second en 1838, à Louvain). Il a donné, en outre, un grand nombre d'articles sur l'archéologie, la géographie ancienne, l'épigraphie dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique et dans ses *Bulletins*, dans les annales et les bulletins de l'Institut archéologique de Rome.

— La *Renaixenza* nous apprend la mort, à Séville, d'un des littérateurs les plus distingués de l'Espagne, don José Amador de los Rios. Il était doyen de la faculté de philosophie de Madrid et membre de l'Académie royale. De los Rios a laissé, entre autres ouvrages : *Études politiques, historiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne*. (Madrid, Diaz et Ce, 1848, un vol. in-8) et l'*Histoire critique de la littérature espagnole*. Ce livre, écrit d'un style un peu ampoulé, mais très-érudit et plein de recherches fort intéressantes, n'est malheureusement pas terminé. Tel qu'il est, il forme sept gros volumes grand in-8, dont le premier a paru en 1861 (Madrid, imprenta de Jose Rodrigués) et dont le dernier porte la date de 1865 (Madrid, Joaquin Munoz). L'ouvrage s'arrête au règne d'Isabelle la Catholique. De los Rios a aussi écrit dans le *Jahrbüch*. Les *Études sur les Juifs* ont été traduites en français par M. Magnabal; l'*Histoire de la littérature espagnole* ne l'a pas été, mais a fourni le sujet d'un article détaillé dans le *Contemporain* (juillet 1874).

— M. Adolphe Viollet-Leduc, paysagiste distingué et critique d'art au *Journal des Débats*, vient de mourir. Il était l'auteur d'une *Notice sur François Gérard*, publiée en tête de la *Correspondance* de cet artiste.

—M. Marie-Amédée, vicomte de Ginestous, baron de la Liquisse, est mort à Montpellier le 25 janvier 1878, à l'âge de 63 ans. Président du comité catholique, président de la société de secours aux blessés des armées de terre et de mer, il a mérité de son évêque, Mgr de Cabrières, ce magnifique éloge : « Rien ne s'est fait ici pour le bien, aucune entreprise n'a été tentée « dans l'intérêt de la religion sans que M. de Ginestous ne s'y soit associé, « également attentif et à donner aux œuvres son concours le plus dévoué, et « à se cacher derrière les voiles de l'humilité la plus discrète. » Nous ne saurions dire s'il a beaucoup écrit. Ses œuvres littéraires consistent surtout, croyons-nous, en rapports sur les œuvres dont il s'occupait. Nous signalerons à ce titre ceux qu'il a lus aux congrès des Comités catholiques à Paris: en 1875, *Sur le Congrès régional de Montpellier;* en 1876, *Sur le colportage*.

On annonce encore la mort de M. Henri de Seré, ancien représentant à l'Assemblée législative de 1849, collaborateur de la *Gazette de Bretagne*, fondateur et directeur, en 1845, avec M. de Falloux, de l'*Union de l'Ouest*, dans

laquelle il soutint vigoureusement les droits de la liberté d'enseignement catholique ; — de M. Luciano Scarabelli, mort le 5 janvier à Plaisance, sa patrie, auteur d'une histoire de Plaisance et l'un des collaborateurs de l'*Archivio storico;* — de M. Carlo Minutoli, vice-président de la *R. deputazione, di storia patria*, auteur de divers livres érudits, mort le 6 février ; — de M. Scipion Bichi-Borghiari, de Sienne, qui s'adonna aux recherches historiques ; — de M. Ch.-P. Daubigny, le célèbre paysagiste, et l'un des plus anciens collaborateurs de l'*Illustration* et de l'*Artiste;* — du graveur-géographe Ehrard ; — de l'auteur du livre : *l'Administration prussienne en Alsace-Lorraine*, Dr Gustave Rasch, publiciste allemand, décédé à Schœneberg, près de Berlin; — de M. Filippo Scrugli, ancien directeur de la *Gazette officielle* du royaume de Naples, mort à l'âge de 97 ans, à Naples ; — de M. Eugène Yvert, mort à Amiens, membre de l'Académie de la Somme, journaliste qui a vaillamment défendu les principes conservateurs, auteur de plusieurs ouvrages de poésie; — de M. Leitzmann, qui, depuis 1834, dirigeait le *Journal numismatique* de Weissensee, qu'il avait fondé et n'abandonna qu'en 1870, auteur de nombreuses publications, mort le 23 octobre à l'âge de 80 ans; — de M. Ildefonse Rousset, mort le 31 mars à Alfort (Seine), à l'âge de 61 ans, ancien rédacteur du *Spectateur républicain* et du *Conservateur* en 1848, fondateur de la *Revue comique*, rédacteur financier du *Siècle* de 1849 à 1867, rédacteur en chef du *National* depuis sa fondation (1869) ; — de Mme C. Ruelens, qui a écrit, dans l'*Étoile belge* et la *Revue de Belgique*, sous le pseudonyme de Caroline Gravière, morte à Bruxelles le 20 mars; — du docteur Robert de Mayer, savant allemand, mort à Heilbronn, le 21 mars.

— Une erreur s'est glissée dans la livraison de février du *Polybiblion* (p. 177). Il y est dit que M. Raspail « avait *enseigné* la philosophie et la théologie, à Avignon, pendant un an. M. Raspail n'a jamais appartenu au corps enseignant du grand séminaire d'Avignon; il y a *étudié* pendant quelque temps et c'est tout. Les dates rapportées par le *Polybiblion* rendent d'ailleurs la chose assez claire, puisque le personnage en question n'eût eu alors que dix-sept ou dix-huit ans.

H. Charier,
directeur au grand séminaire.

Institut. — *Académie française*. — L'Académie française décernera pour la première fois, en 1880, les deux prix suivants : Prix Botta : 20,000 francs au meilleur ouvrage publié en français, dans les cinq années précédentes, sur la condition des femmes. Prix Jules Janin : 3,000 francs, décerné à la meilleure traduction d'un ouvrage en latin.

— L'Académie a décerné le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Buffon*, à M. Narcisse Michaut, licencié en droit, docteur ès lettres, récemment mort à Nancy, et à M. Félix Hemon, professeur de seconde au lycée de Rennes.

— L'Académie a renouvelé son bureau pour le second semestre. M. J.-B. Dumas a été nommé directeur, et M. Camile Rousset, chancelier.

Academie des Sciences. — Dans la séance du 18 mars, l'Académie a nommé à la place vacante dans la section d'astronomie par suite du décès de M. Leverrier, M. Tisserand, directeur de l'Observatoire de Toulouse, par trente-quatre voix, contre dix-neuf à M. Wolf, et deux à M. Tissandier.

— Dans sa séance du 25 mars, l'Académie a nommé M. Duval-Jouve correspondant dans la section de Botanique, en remplacement de M. Holmeister, décédé.

— Dans sa séance du 11 mars, l'Académie a élu correspondant M. Cialdi pour la place vacante dans la section de géographie et de navigation, par suite de la nomination de don Pedro comme associé étranger.

— L'Académie des sciences a reçu d'un anonyme une somme de

6,000 francs, destinée à récompenser la personne qui saura tirer des travaux de M. Pasteur l'application la plus utile à l'art de guérir. Ce prix sera décerné en 1880.

Faculté des Lettres. — M. Person, professeur au lycée Charlemagne, à Paris, a soutenu, à Paris, le 21 février, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De P. Cornelio Scipione Æmiliano ; —Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République.*

— M. Collignon, ancien élève de l'École normale, ancien membre de l'École française d'Athènes, a soutenu, à Paris, le 13 mars, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De collegiis epheborum; — Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché.*

— M. Lionel Dauriac, ancien élève de l'École normale, a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres, à Paris, le 22 mars. Les sujets étaient : *De Heraclito Ephesio*; — *Des notions de matière et de force dans les sciences de la nature.*

École des chartes. — M. Roy a été nommé professeur d'institutions politiques, administratives et judiciaires de France, en remplacement de M. Boutaric, décédé; M. Giry secrétaire-professeur suppléant, en remplacement de M. Roy.

Congrès. — La réunion des sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne, les 24, 25 et 26 avril.

— Le congrès international des orientalistes se tiendra cette année du 12 au 18 septembre, à Florence.

— Le comité de la Société des gens de lettres a pris l'initiative d'un congrès littéraire international qui se tiendra à Paris pendant l'Exposition universelle. Le programme annonce cinq séances publiques aux dates des 6, 8, 9, 11 et 15 juin, dans lesquelles serontdébattues les questions suivantes : Du droit de propriété littéraire. — Des conditions de ce droit. — De sa durée. — La propriété littéraire doit-elle être asssimilée aux autres propriétés, ou doit-elle être régie par une loi particulière ? De la reproduction. — De la traduction. — De l'adaptation. — Du droit de propriété littéraire. — De l'insuffisance des conventions diplomatiques au point de vue de la protection de ce droit. — Des difficultés qui résultent notamment des formalités d'enregistrement, de dépôt, etc., etc., inscrites dans les conventions actuellement existantes. — Recherche d'une formule précise destinée à être introduite désormais dans les traités de commerce, pour y remplacer les anciennes formules. Proposition d'une formule à accepter par les membres qui prendront part aux travaux du congrès. — Projet de convention littéraire internationale en vertu de laquelle tout écrivain étranger serait assimilé aux écrivains nationaux dans l'exercice de ses droits sur son œuvre. De la condition des écrivains à notre époque. — Des associations littéraires. — Exposé de diverses institutions tendant à amliorer le sort des gens de lettres dans les divers pays.—Vœux à formuler pour l'avenir.— Lecture des propositions adoptées par le congrès. — Clôture des travaux.

— Les médecins vétérinaires de France se réuniront en congrès, à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1878. Le programme des questions qui seront étudiées dans cette réunion scientifique a été établi dernièrement, à Paris, par l'assemblée générale des délégués présidée par M. Henry Bouley, inspecteur général des écoles vétérinaires et membre de l'Institut. Les vétérinaires des diverses régions de la France avaient désigné un des leurs pour les représenter à cette réunion.

— La Société Bibliographique se propose de tenir un congrès, d'une durée de trois jours, pendant l'Exposition universelle. Nous publierons dans notre prochaine livraison le programme de ce congrès.

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des lettres et des sciences morales et politiques, met au concours pour 1879 les questions suivantes : — 1° Les encyclopédistes français essayèrent, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, de faire de la principauté de Liège le foyer principal de leur propagande. Faire connaître les moyens qu'ils employèrent et les résultats de leurs tentatives, au point de vue de l'influence qu'ils exercèrent sur la presse périodique et sur le mouvement littéraire en général. (Les concurrents trouveront d'utiles documents sur ce sujet dans la bibliothèque d'Ulysse Capitaine, léguée à la ville de Liège.) Le prix est de 600 francs. — 2° Ecrire l'histoire de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et dame de Frise. Le prix est de 600 francs. — 3° Faire l'histoire des finances publiques de la Belgique, depuis 1830, en appréciant, dans leurs principes et dans leurs résultats, les diverses parties de la législation, et les principales mesures administratives qui s'y rapportent. Le travail s'étendra d'une manière sommaire aux finances des provinces et des communes. Le prix est de mille francs. — 4° Faire connaître l'influence de la poésie néerlandaise (flamande et hollandaise) sur la poésie allemande, et réciproquement, de la poésie allemande sur la poésie néerlandaise au moyen âge. Le prix est de 600 francs. — 5° Faire l'histoire de l'échevinage dans les anciennes provinces belgiques et la principauté de Liège. Rappeler à grands traits ses origines, ses caractères, son organisation, son influence, ses transformations jusqu'à la chute de l'ancien régime. Le prix est de mille francs. — Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 1er février 1879, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies (ancien Palais Ducal).

L'Académie proroge jusqu'au 1er février 1880 les deux concours de Stassart et de Saint-Genois, savoir : — Grand prix de Stassart. Apprécier l'influence exercée au seizième siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortélius. Donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avénement des archiducs Albert et Isabelle. On s'attachera, à la fois, à signaler les œuvres, les voyages, les tentatives de toute espèce par lesquels les Belges ont augmenté la somme de nos connaissances géographiques, et à rappeler les publications spéciales, de quelque nature qu'elles soient, qui ont fait connaître nos provinces à leurs propres habitants et à l'étranger. Le prix est de trois mille francs. — Prix de Saint-Genois, pour le meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante : De betrekkingen aanduiden, die in verschillende tijdperken hebben bestaan tusschen de vlaamsche poëzie en de ontwikkeling van het vaderlandsch en nationaal gevoel, en den invloed bepalen dien zij onder dit opzicht heeft gehad. Indiquer les rapports qui, à diverses époques, ont existé entre la poésie flamande et le développement du sentiment patriotique et national, et déterminer l'influence qu'elle a exercée dans cet ordre d'idées. Le prix est de quatre cent cinquante francs. Les manuscrits devront être envoyés avant le 1er février 1880.

L'Académie propose, pour le concours quinquennal du prix Teirlinck, la question suivante : Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de

Sainte-Aldegonde. Le prix sera de mille francs. Les manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être remis avant le 1er février 1882.

Elle décernera, pour la première fois, en 1887, le prix décennal Antoon Bergmann. Un prix de deux mille deux cent cinquante francs à l'auteur de la meilleure histoire ou monographie, qui aura été publiée en flamand, du 1er février 1877 au 1er février 1887, au sujet d'une ville ou d'une commune comptant 5,000 habitants au moins, et appartenant à la province d'Anvers.

La classe des beaux-arts met au concours pour 1879 les questions suivantes : — 1° Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du dix-septième siècle et du commencement du seizième, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, siéges de corporations, de justice, etc. Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période. Le prix est de 1,000 francs. — 2° Faire une étude critique sur la vie et les œuvres de Grétry, étude fondée, autant que possible, sur des documents de première main; donner l'analyse musicale de ses ouvrages, tant publiés que restés en manuscrit; enfin, déterminer le rôle qui revient à Grétry dans l'histoire de l'art au dix-huitième siècle. Le prix est de 800 francs. — 3° Déterminer, en s'appuyant sur des documents authentiques, quel a été, depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, tant sous le rapport de l'apprentissage que sous celui de l'exercice de l'art, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique. Examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et au progrès de l'art. Le prix est de 600 francs. — 4° On demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la liste et la description de ses principales œuvres, ainsi que l'appréciation de l'influence que cet éminent artiste a pu exercer sur les graveurs de son époque. Le prix est de 600 francs. Les mémoires, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être adressés avant le 1er 1879.

— Le conseil de la Société des arts de Londres décernera un prix de 2,500 francs et une médaille au meilleur mémoire historique sur l'art de l'orfèvre dans le présent et le passé, et les moyens pratiques de le développer et perfectionner. Il faut signaler les chefs-d'œuvre produits dans les différentes contrées, et exposer les obstacles qui ont concouru à retarder les progrès de l'art en Angleterre. Les mémoires devront être adressés au secrétaire de la Société des arts, John street, Adelphi, à Londres.

— Le comité des concours de poésie et de composition musicale vient d'arrêter, de concert avec les fondateurs de prix, le nombre définitif des médailles à décerner en 1878. Pour la poésie : une médaille de 3,000 fr.; une de 2,000 fr.; deux de 1,000 fr.; trois de 500 fr.; quinze de 100 francs. Même nombre et même chiffre pour la musique. Les quatre prix principaux sont attribués à : *l'ode-symphonie, le drame lyrique, le ballet* et *l'oratorio*. Des prix supplémentaires pourront être distribués.

— La Société française d'hygiène met au concours la question suivante : Faire connaître d'une manière succincte, et dans les limites d'une brochure in-12, de 32 pages, les meilleures conditions de l'éducation de la première enfance : 1o Au point de vue de la nourriture, depuis le jour de la naissance, jusqu'au moment où l'enfant peut faire usage d'aliments usuels. Insister

particulièrement sur l'allaitement maternel; démontrer que l'allaitement artificiel ne peut suppléer le premier que dans les cas de nécessité absolue. 2° Au point de vue du vêtement (signaler les pratiques mauvaises et celles qui réalisent les meilleures conditions ; indiquer tous les soins corporels que nécessite le premier âge). 3° Au point de vue de l'habitation (faire connaître les avantages de l'exposition, de l'aération et de la propreté). Dans le développement des différents points du programme, on tiendra compte des conditions actuelles des personnes auxquelles on s'adresse, et l'on évitera surtout les théories purement idéales applicables aux classes privilégiées. Les récompenses consisteront en une médaille d'or et en deux médailles d'argent. — Les mémoires, écrits en français, devront être parvenus au secrétariat de la Société française d'hygiène, 71, rue des Saints-Pères, le 1er juin 1878.

— L'Académie de Mâcon met au concours une pièce de vers sur Lamartine, à l'occasion de l'inauguration de sa statue. Les poëmes ne devront pas contenir plus de deux cents vers. Ils devront être adressés avant le 25 juillet à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 2 et 16 mars, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur l'état des populations agricoles en Normandie, au sujet duquel M. H. Passy a présenté des observations. Dans la séance du 2 mars, M. le Secrétaire perpétuel a donné lecture d'une notice sur Laromiguière, par M. G. Compayré. — Dans les séances des 9, 16, 23 et 30, M. Rosseuw-Saint-Hilaire a donné la lecture d'un fragment inédit de son histoire d'Espagne, relatif au drame de l'Escurial (1806). — Dans la séance du 23, M. E. Levasseur a présenté, au sujet d'un ouvrage de M. Himly, sur la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale, des considérations sur les causes qui ont amené les changements successifs dans la carte politique de l'Europe. — Dans la séance du 30, M. L. Aucoc a commencé la lecture d'un mémoire sur les recours pour excès de pouvoirs devant le Conseil d'Etat.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 13 mars, M. Ferdinand de Lasteyrie a fait une communication sur les objets d'orfévrerie trouvés dans un tombeau antique à Ravenne. M. le Président a communiqué une note de M. E. Fernique sur les fouilles faites sous sa direction à Préneste, et une autre note de M. Maurice Albert sur la découverte d'une statue dans le sol de la Piazza di Pietra à Rome. M. Siméon Luce a lu un mémoire sur les juifs sous Charles V et le fonds hébraïque du trésor des chartes en 1372. — Dans les séances du 1er et du 15, M. E. Revillout a continué la lecture de son mémoire sur les études démotiques. — Dans les séances du 8 et du 22, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur le tombeau du Prophète. Dans la séance du 8, M. Léon Renier a communiqué une lettre de M. Cherbonneau relative à une inscription provenant des ruines de Hadjar-er-Roum et remontant au règne de Trasamond, roi des Vandales. — Dans les séances du 1er et du 8, M. Max-Deloche a achevé la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. — Dans la séance du 15, M. Dumont, directeur de l'École française d'Athènes, a fait connaître par lettre les résultats de fouilles entreprises à l'Acropole. M. Ernest Renan a fait des observations au sujet d'une inscription en grec et en phénicien, découverte à Délos, par M. Homolle. M. Léopold Delisle a fait une communication au sujet d'une chronique parisienne du temps de saint Louis, qu'il a découverte dans un manuscrit du *British Museum*. — Dans la séance du 22,

M. de Rozière a communiqué la première partie d'un mémoire relatif aux statuts anciens de la ville de Rome. M. le marquis d'Hervey-Saint-Denis fait une communication sur un cachet chinois en jade, qu'il a reçu de M. Léopold Delisle. — Dans la séance du 29, M. Charles Jourdain a commencé la lecture d'un mémoire sur l'Université de Paris au temps d'Etienne Marcel.

La Commission royale d'histoire de Belgique. — La Commission royale d'histoire Belgique, qui a pour président M. Kervyn de Lettenhove, et pour secrétaire M. Gachard, a fait paraître, en 1877, trois volumes in-4. — I. *La Bibliothèque nationale de Paris. Notices et extraits des manuscrits qui concernent l'histoire de Belgique*, tome II, par M. Gachard. Ce volume, de VI et 612 pages, contient l'analyse de quatre-vingt-six manuscrits, rangés sous trois sections : Conférences diplomatiques, Traités, Dépêches des ambassadeurs. La dernière forme la plus grande partie du volume. Elle comprend les correspondances de trois ambassadeurs de France envoyés à Charles-Quint, de cinq ambassadeurs qui représentèrent le même pays à la cour de Philippe II, et de trois diplomates que Charles IX entretint à Bruxelles auprès du duc d'Albe. — II. *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique*, tome V, par M. Alphonse Wauters. Ce tome n'a pas moins de X et 817 pages; il s'étend de l'année 1251 à l'année 1279. L'époque qu'il embrasse est celle de la guerre des d'Avesnes et des Dampierre ; celle qui vit mourir le roi des Romains, Guillaume de Hollande, le principal protecteur des d'Avesnes, et saint Louis, le médiateur entre ceux-ci et les Dampierre; qui vit commencer et finir l'interrègne dans l'empire d'Allemagne et se terminer, par l'expédition de Tunis, la période des Croisades. Après Marguerite de Constantinople, que l'âge condamne enfin au repos; après le duc Henri III de Brabant, le protecteur des lettres ; après l'évêque de Liège Henri de Gueldre, dont l'influence fut longtemps prépondérante dans la Basse-Lotharingie, apparaissent Guy de Dampierre, son neveu Jean d'Avesnes et Jean Ier, dont la personnalité s'affirme plus que celle des autres princes de son temps. Le tome V de la *Table* contient les analyses d'un nombre énorme de documents qui se rapportent, soit aux personnages dont nous venons de parler, soit aux seigneurs, aux ecclésiastiques, aux lettrés ayant été en relation avec eux, soit aux populations et aux communautés de tout genre sur lesquelles s'étendait leur autorité. Des tables très-détaillées des noms des personnes et des lieux y rendent les recherches faciles. Dans l'introduction. M. Wauters, s'appuyant des faits qui ressortent de tous les documents dont il donne l'énumération, montre de quelle importance est le secours que la diplomatique peut apporter à l'histoire. — III. *Chronique de Liège de Jean de Preis, dit d'Outremeuse*, t. IV, éditeur M. Stanislas Bormans. Ce volume de 824 pages comprend : Le complément du livre II de la chronique commençant à l'année 873 et finissant à la prise de Jérusalem par l'empereur Baudouin 1207; La Geste de Liège correspondante à ce complément; Un glossaire où l'éditeur explique les mots de l'ancien langage wallon qui ne figurent pas dans les lexiques connus. Une table chronologique des matières.

Le tome Ier de la *Correspondance du cardinal de Granvelle* sera prochainement livré au public. M. Edmond Poullet, à qui a été confiée l'édition de ce recueil, n'a rien négligé pour le rendre aussi complet que possible. Le tome qui va voir le jour commence au 20 novembre 1565 (c'est la date à laquelle s'arrêtent les *Papiers d'État du cardinal*, publiés dans la collection de documents inédits sur l'histoire de France); il va jusqu'au 29 septembre 1566.

Cinq volumes sont en cours d'impression : — *Les grandes chroniques de Flandre*, éditeur M. le baron Kervyn de Lettenhove ; — un corps de chroniques des Pays-Bas et du Brabant en particulier, écrites en langue flamande, éditeur M. Charles Piot ; — le tome VI de la *Table chronologique des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique*, par M. Alphonse Wauters ; le tome III des *Voyages des souverains des Pays-Bas*, éditeur M. Gachard. — *Les grandes chroniques de Flandre* formeront deux volumes.

La Commission a proposé de confier la traduction et la publication d'une histoire inédite des troubles des Pays-Bas, écrite en espagnol, et dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris, à M. Alfred Morel-Fatio, attaché à cet établissement, et la publication d'un cartulaire de l'abbaye d'Orval préparée à Arlon par les soins du P. Goffinet, de la compagnie de Jésus. Elle a discuté le projet, qui lui a été soumis par M. Piot, de former et de mettre en lumière un recueil de chartes, keures et règlements des corps de métiers depuis leur origine jusqu'à leur suppression lors de la réunion de la Belgique à la France. Avant de prendre une résolution définitive, la commission a cru devoir prier l'auteur de la proposition de dresser des listes préparatoires des documents qui, selon lui, entreraient dans le recueil dont il a conçu l'idée.

Mandements pour le Carême. — Aire : Les attaques dont le clergé est l'objet. — Aix : Les épreuves et le triomphe de l'Église. — Alby : La nécessité sociale de la religion. — Amiens : L'observation du dimanche. — Angers : La papauté, à propos de l'élection de N. S.-P. le Pape Léon XIII. — Angoulême : L'insuffisance de l'honnêteté naturelle pour le salut. — Annecy : L'enseignement de l'Église. — Arras : Ces paroles de saint Paul : « Vous êtes le temple de Dieu. » — Auch : Le décret pontifical qui décerne à saint François de Sales le titre de docteur de l'Église. — Autun : La tempérance. Avignon : Notre Saint-Père le Pape Pie IX. — Bayonne : L'élection du souverain pontife Léon XIII. — Beauvais : Vicaires capitulaires ; les derniers avertissements de Mgr Gignoux. — Besançon : Le miracle de Faverney. — Blois : L'oubli de Dieu. — Bordeaux : L'élection de S. S. le Pape Léon XIII. — Bourges : Le millénaire de sainte Solange, patronne du Berry. — Cambrai : Les préventions qu'on inspire aux classes populaires contre la religion et ses ministres. — Carcassonne : Le devoir pascal. — Chalons : La charge épiscopale ; Pie IX considéré comme pasteur. — Constantine : L'élection de notre Saint-Père le Pape Léon XIII. — Coutances : Saint Michel, sa nature, ses grandeurs et la place qu'il tient dans le plan divin. — Évreux : Les offices du dimanche. — Gap : L'oubli de la vie future. — Grenoble : Notre-Seigneur Jésus-Christ considéré comme juge souverain. — Langres : La primauté du Siége apostolique. — Laval : L'action de la Providence dans le monde et dans l'Église. — Limoges : Le zèle religieux des laïques. — Luçon : L'autorité paternelle et l'éducation. — Lyon : La prédication et l'observation de la parole sainte. — Le Mans : La mauvaise presse. — Marseille : La conscience. — Montauban : Nos devoirs envers la Papauté. — Montpellier : La vie et la mort de Pie IX. — Nevers : La nécessité de la pénitence. — Nice : La prise de possession de son diocèse. — Nimes : La restauration du dimanche. — Oran : L'ignorance en matière religieuse. — Orléans : Nécessité de la prière. — Paris : La guerre faite à l'Église. — Périgueux : Le mariage au point de vue moral et pratique. — Perpignan : La charité chrétienne. — Poitiers : La papauté, à propos de l'élection du Pape Léon XIII. — Le Puy : La crise morale de l'époque, sa vraie cause et son

remède. — Quimper : L'éducation chrétienne. — Reims : L'Eucharistie considérée comme sacrifice. — Rennes : Les destinées de l'Église. — Rochelle (la) : Les petites sœurs des pauvres. — Rodez : Des progrès de l'impiété contemporaine, et des devoirs des fidèles en face de cette situation. — Rouen : Le culte des morts. — Saint-Claude : Les avantages de la sanctification du dimanche. — Saint-Flour : Le salut. — Toulouse : L'ignorance de la religion. — Tours : La foi. — Valence : Les devoirs des catholiques envers la papauté. — Vannes : L'ignorance en matière de religion. — Versailles : L'amour de l'Église. — Viviers : Du danger des mauvaises lectures.

Le Vivarais et le Dauphiné aux jeux floraux de Toulouse. — Sous ce titre, M. Firmin Boissin nous donne une brochure gr. in-8 de 110 pages (Vienne, Savigné, 1878), qui a très-bonne mine et qui est fort intéressante. L'auteur, dont tous ici connaissent le style si agréable, le goût si pur et le savoir si étendu, a mis ses meilleures qualités dans les notices qu'il consacre aux poëtes et écrivains du Dauphiné et du Vivarais qui ont obtenu des prix devant l'Académie des Jeux floraux : Bernard de Saint-Martin — qui n'est autre que le fameux Gentil-Bernard, comme le démontre M. Boissin, dont la découverte est fort curieuse; — le Père Théodore Lombard, Louis-Etienne Rouchon, Brabant, la marquise de la Gorce, Pierre Espic, Victorin Fabre, Mme Félicie d'Ayzac, Bonnefous de Verdalle, Ernest Perrossier, Léonce Fabre des Essarts, M. Bouvagnet et M. L. Marie. Ces notices, entrecoupées de citations heureusement choisies, sont aussi exactes quant à la biographie que judicieuses quant à l'appréciation littéraire; elles sont suivies de spirituelles *digressions académiques* et d'une éloquente conclusion adressée aux jeunes poëtes, qui y trouveront les plus nobles conseils, et précédées d'un *Coup d'œil historique sur l'Académie des jeux floraux* qui mériterait une approbation sans réserve, si M. Boissin — pour fournir sans doute à ses critiques l'occasion de rompre, par un léger reproche, la monotonie d'un éloge continu — n'avait (note de la p. 3) pris la défense d'une cause insoutenable, celle de l'existence de Clémence Isaure et de Clotilde de Surville, lesquelles ne sont que de gracieux fantômes, comme j'ai cherché à le montrer, pour l'une, dans les *Vies des poëtes gascons* (1866, p. 43-46), et pour l'autre dans la *Revue des questions historiques* (octobre 1873, p. 587-608). — T. de L.

Statuts de l'Université d'Angers. — M. Cél. Port, qui ne se repose des fatigues de la publication des trois gros volumes de son *Dictionnaire de Maine-et-Loire* qu'en nous donnant d'autres excellents travaux, a fait imprimer (Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878, petit in-8 de vi-75 p. sur papier vergé, tiré à 200 exemplaires) les Statuts des quatre facultés de l'Université d'Angers (*Statuta Universitatis Andegavensis*, 1464-1494). Ces documents, précédés d'une notice qui dit en peu de mots tout ce qu'il y avait à dire sur leur origine et leur importance, sont accompagnés de courtes et claires notes où se reflète le net et vif esprit de l'auteur. L'opuscule, orné d'une reproduction du sceau du recteur de l'Université d'Angers au quinzième siècle, est d'autant plus digne d'attention que nous possédons moins de statuts universitaires aussi anciens et aussi complets. Les érudits le rechercheront et accueilleront avec joie l'espérance que nous donne en ces termes (p. v.) le savant éditeur : « Mon petit recueil, tel quel, s'il est bien venu, pourra former facilement le début d'une collection de *Variétés angevines*. » — T. de L.

Le Duc de Saint-Simon et le cardinal Gualterio. — M. Armand Baschet a donné au *Cabinet historique* (livraison de janvier 1878) un important mémoire sur la recherche de la correspondance du duc de Saint-Simon et du cardinal Gualterio (1706-1728). Le tirage à part forme une brochure de 39 pages (Paris, Alphonse Picard) que je ne saurais trop recommander aux curieux. M. Baschet raconte en un style charmant tout ce qu'il a fait, en France, en Italie et en Angleterre, pour se procurer les *mille et quelques lettres* que le duc de Saint-Simon dut écrire, pendant vingt années, à son ami messire Philippe-Antoine Gualterio. L'ardent chercheur n'a malheureusement rien retrouvé d'une correspondance qui serait si précieuse tant pour l'histoire que pour la littérature, et il a acquis la triste conviction que ce trésor est à jamais perdu; mais nous avons, du moins, gagné à ses infructueuses recherches un opuscule des plus intéressants, où l'on remarquera surtout une savante, lumineuse et complète notice sur le correspondant de Saint-Simon (p. 8-20). Après avoir tracé de l'habile diplomate un portrait en pied qui est d'une ressemblance frappante, M. Baschet nous donne d'abondants détails sur la collection des papiers Gualterio conservés au British Museum. M. Baschet a retrouvé, dans cette collection, 45 lettres inédites de Saint-Simon à l'abbé Gualterio, neveu du cardinal. Il en reproduit une (p. 26), du 30 septembre 1728, qui est des plus curieuses, car elle renferme des renseignements, qui n'existent nulle autre part, sur la destruction de la correspondance de vingt ans, et il laisse le soin de publier les autres à M. de Boislisle, duquel il parle, à propos de l'édition définitive des *Mémoires*, avec une confiance égale à celle que j'exprimais ici l'autre jour. — T. de L.

Un exemplaire unique des fables de La Fontaine. — M. Feuillet de Conches, jadis maître des cérémonies du palais impérial et introducteur des ambassadeurs, est bien connu par son goût éclairé pour les autographes et les raretés; ses *Causeries d'un curieux* (4 vol. in-8, 1864-67) ont obtenu un légitime succès. Il a récemment publié un volume des plus attachants : *Souvenirs de première jeunesse d'un curieux septuagénaire* (in-8, xxi et 423 p.). Cent exemplaires seulement ont été tirés « pour distribution privée, » à ce que nous annonce le frontispice. Il ne sera donc permis qu'à un bien petit nombre de privilégiés de posséder ce livre, abondant en informations piquantes sur les savants, sur les littérateurs des vingt-cinq premières années du siècle. Nous nous bornerons, aujourd'hui du moins, à lui emprunter quelques détails sur un exemplaire des *Fables* orné de dessins effectués dans tous les pays, projet audacieux qui ne pouvait être mené à bonne fin que grâce à la persévérance enthousiaste de M. Feuillet de Conches et aux ressources que lui procuraient ses relations diplomatiques. Le grand papier de l'édition des classiques de Lefebvre fut pris pour base; un autre format que l'in-8 eût rendu le projet d'une exécution à peu près impossible. Des feuillets furent envoyés dans les principales capitales de l'Europe, d'autres à la Chine, au Japon, au Caire; des artistes de Patna et de Cachemire fournirent des dessins en couleur, où les ciels sont d'or et les eaux d'argent, de vrais chefs-d'œuvre; il vint de la Chine de nombreux dessins admirablement réussis et où les mœurs des habitants du Céleste-Empire se développent à plaisir, tout en rendant à merveille la pensée du fabuliste. Le Japon se distingua; ses dessins sont exquis et d'un goût charmant. Les plus étranges de ces illustrations furent celles que l'infatiguable Curieux alla demander à l'Abyssinie; elles sont d'une sauvagerie qui va jusqu'au grotesque.

Indiquons les sujets qu'ont abordés de célèbres artistes européens ayant répondu à l'invitation de M. Feuillet de Conches : Ingres, *Philémon et Baucis;* Descamps, *la Tortue et les deux Canards*, et *le Dragon à plusieurs têtes;* Orsel, *le Vieillard et ses deux Enfants;* Horace Vernet, *le Lion et le Chasseur;* Mlle Rosa Bonheur, *le Loup et le Chien;* Sigalon, *Démocrite chez les Abdéritains;* Eugène Delacroix a traité avec une fierté, une colère de plume inexprimable, *le Lion malade et le Renard, le Lion et la Mouche;* Charlet, Granville, les Johannot, Deveria, et bien d'autres.

Parmi les artistes étrangers, nommons Daniel Wilkie, *le Satyre et le Passant;* Edwin Landseer, *le Lion malade entouré de sa cour;* G. Cruikshank, *Un fou et un sage;* Newton Fielding, *les Oreilles du lièvre* (chef-d'œuvre d'une plume jeune et légère.) N'omettons pas le célèbre dessinateur Retzsch, de Dresde, qui, chargé du sujet si connu du *Coup de pied de l'Ane*, trouva que l'Aliboron était trop peu noble : il y substitua un cheval.

Nous en avons dit assez pour montrer quelle est la richesse du monument unique en son genre que le Curieux (c'est toujours ainsi qu'il se désigne) a élevé à la mémoire de l'homme de génie que, dans une lettre, inédite jusqu'ici, Chateaubriand appelle sa divinité favorite : « Je ne puis finir quand « je parle de Jean. Sa réputation, certes, est immense et populaire; eh « bien! je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et bien peu d'hommes « savent ce qu'il vaut. »

Le Droit du seigneur. — Dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 278), à propos d'une brochure sur le *Droit du seigneur*, nous avons laissé passer, par suite d'une regrettable distraction, quelques lignes qui nécessitent une rectification, et même un acte d'amende honorable. Sans remarquer que la brochure récemment publiée à Rouen, — et non à Gand comme on l'a imprimé, — était la *réimpression* d'une brochure éditée à Gand en 1817, on a fait un injuste reproche à l'auteur d'avoir négligé des travaux qui, par le fait, n'ont paru que plusieurs années après sa mort. Il reste donc acquis que l'étude de J.-J. Raepsaet, telle qu'elle a paru il y a soixante ans, démontrait déjà victorieusement l'absurdité de l'opinion qui soutient l'existence légale du *droit du seigneur;* que les arguments du savant belge sont en partie les meilleurs qui ont été invoqués après lui; que c'est un regrettable oubli, de la part des érudits français, d'avoir omis de citer leur devancier, en s'appuyant sur son autorité. — A. de B.

Vente de la Bibliothèque de M. Robert S. Turner. — Le thermomètre de la bibliomanie monte, monte sans cesse ; il a atteint une hauteur que personne n'aurait osé prévoir; c'est avec une ardeur sans exemple que d'opulents amateurs se disputent des livres d'une extrême rareté, des volumes ayant appartenu à des personnages célèbres, d'anciennes et somptueuses reliures ; cette faveur ne se porte d'ailleurs que sur ce qui est d'une rareté exceptionnelle, d'une beauté parfaite; les livres ordinaires, en condition médiocre, n'y ont aucune part.

Un riche Anglais, M. Robert Turner, s'était proposé de réunir les monuments les plus précieux, les pièces les plus rares des diverses littératures d'Europe ; il s'est trouvé en face de l'encombrement, et il a pris le parti de livrer aux enchères parisiennes ce qu'il possédait de mieux en livres français, en y joignant quelques ouvrages latins.

La vente a eu lieu le 12 mars et les quatre jours suivants. Le catalogue a été rédigé par un libraire fort instruit, M. Adolphe Labitte, en possession de procéder à ces ventes; ce catalogue comprend 774 numéros; et il ren-

ferme quelques notes offrant sur certains ouvrages rares des détails nouveaux et intéressants (voir n° 361, 439, 611, etc,). Plus de 60 articles ont dépassé le prix de 1,000 fr. Nous allons indiquer les plus remarquables de ces adjudications, en mentionnant parfois les prix auxquels ces mêmes exemplaires avaient été cédés dans des ventes précédentes : rien n'atteste mieux la hausse énorme qui s'est produite sur les livres précieux.

Biblia sacra. Parisiis, 1666, in-4, riche reliure ancienne, 5,600 fr. — *Psautier de David.* Paris, 1586, in-4. Exemplaire, richement relié, d'un de ces livres que Henri III faisait imprimer pour sa chapelle et pour l'usage de sa cour, 6,000 fr. — *Le Nouveau Testament.* Mons, 1667, 2 vol. in-8 (impression elzévirienne), 1,430 fr. — *Historiarum veteris instrumenti icones.* Lugduni, 1538, in-4 (volume recherché à cause des 92 gravures d'Holbein), 3,000 fr. — *Annotationes Jacobi Lopidis contra Erasmum.* 1519, in-fol. Exempl. de Grolier, le plus célèbre des bibliophiles du seizième siècle, 3,000 fr. — *Response au livre publié par l'évesque d'Evreux.* Saumur, 1602, in-4. Exempl. de l'auteur Duplessis-Mornay, avec huit vers autographes, 2,000 fr. — *Dialogues de Bernardin Ochin touchant le purgatoire* (Genève), 1559, in-8, 1,500 fr. Exempl. adjugé à 16 fr., vente Mac Carthy, en 1816, et 142 fr. Solar, en 1861. — *Essais de Montaigne.* Bourdeaux, 1580. Édition originale, 1,500 fr. — *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte,* par Bossuet. Paris, 1709, in-4. Très-bel exempl. aux armes du duc du Maine, 2,300 fr. — *De gli habiti antichi et moderni...* fatti da Cesare Vecellio. Venetia, 1590, in-8. 2,480 fr. — *Suite d'estampes pour servir à l'histoire des mœurs et des costumes des Français.* Paris, 1776-1789, in-fol. (38 estampes : 12 par Frendenberg, 26 par Moreau), 3,300 fr. — *Horatius.* Londini, 1733-1737, 2 vol. in-8. Très-belle reliure de Derome, 5,000 fr. — *Le Roman de la Rose s. l. ni d.* (Lyon, vers 1485). In-fol., 2,800 fr. Exempl. d'Heber, 8 l. st. en 1836, mais relié depuis; un exempl. de cette édition n'avait pas dépassé 7 fr. 20 en 1784; un autre, relié en mar., 170 fr., vente Cailhava. — *Le Roman de la Rose.* Paris, 1529, pet. in-8, 1,000 fr. Exempl. Giraud, 299 fr., et Solar, 355 fr. — *Œuvres de Guillaume Coquillart.* Paris, 1529, pet. in-8, 5,450 fr.; ce même exempl., 18 fr., La Vallière, en 1784, et 510 fr., Renouard, en 1853, prix qui avait alors paru fort élevé. — *Le Champion des dames* (par Martin Franc), *s. l. ni d.* (Lyon, vers 1485), in-fol.. 2,900 fr. (Poëme fort ennuyeux à la louange des femmes.) — *Le Temple Jehan Boccace,* de la ruine d'aulcuns nobles malheureux. Paris, 1517, in-folio, 4,000. — *Les premières œuvres de Philippe des Portes.* Paris, 1600, in-8, très-belle reliure. Exempl. de l'auteur et à son chiffre, 3,505 fr. — *Fables de la Fontaine.* Paris, 1677-1694, 5 vol. in-12 (la seule édition complète publiée par l'immortel fabuliste). Fort bel exempl., 11,950 fr. (*Onze mille neuf cent cinquante!*) — *Recueil des plus beaux airs,* accompagnés de chansons à danser. *Caen,* 1615, pet. in-12, 3,000 fr. Le *Manuel du Libraire* cite deux adjudications de ce recueil complet, 70 et 201 fr. — *Orlando furioso.* Birmingham, 1773, 4 vol. in-4, 2,700 fr. — *Oronte gigante.* Vinegia, 1531, in-4. Édition unique de cette épopée chevaleresque. Exempl. de Henri II et de Diane de Poitiers, 4,400 fr. — *Plautus.* Lugd. Batav., 1664, 2 vol. in-8. Exempl. avec la Toison d'or, emblème adopté par Longepierre, auteur d'une tragédie de Médée, fort oubliée de nos jours, 2,500 fr. — *Le Mystère des Actes des Apostres.* Paris, 1537, in-fol., 3,000 fr. — *Œuvres de Molière.* Paris, 1739. 8 vol. in-12, 5,000 fr. Une jolie reliure de Derome, en maroquin vert, est le motif de ce prix énorme. Ce même exempl. avait été adjugé 181 fr., vente Duriez, en 1826, et 169 fr., Pixerécourt, en

1839.— *Daphnis et Chloé*. 1718, pet. in-8, 2,150 fr. — *Méliadus de Leonnoys*. Paris, 1539, in-fol., 2,000 fr. (payé 600 fr. à la vente Giraud). — *Faits et prouesses du noble chevalier Jason* (sans lieu, ni date), in-fol., 7,600 fr. (On ne connaît que trois autres exempl. de ce volume. Voir la note n° 339 du catalogue.) — *Œuvres de Rabelais*. Paris, 1553, in-16 (la première édition qui comprend les quatre livres), 3,000 fr. Le *Manuel* n'indique aucune adjudication. — *Nouvelles récréations de Bonaventure Despériers*. Paris, 1558, pet. in-4, 3,000 fr. Un exempl. relié en maroquin avait été payé 260 fr., Solar, en 1861. — *Ciceronis Opera*. Amstelodami, apud Elzevirios, 1661, 2 vol. in-4. Très-bel exempl., 3,900 fr. (à cause de la reliure). — *Le Livre appelé Mandeville*. Lyon, 1480, in-fol., 6,250 fr. (Voir la note du catalogue, n° 611.) Cet exempl. avait été adjugé à 36 fr. à la vente du duc de La Vallière, en 1783, mais il avait reçu depuis une riche reliure. — *La Mer des histoires*. Paris, 1588, in-fol., 2,800 fr. — *Discours sur l'Histoire naturelle*, par Bossuet, 1680, in-4. Édition originale; très-bel exempl. aux armes du chancelier Le Tellier, 6,400 fr. — *Histoire des variations*, par Bossuet, 1688, 2 vol. in-4. 1,850 fr. — *Chroniques de Monstrelet*. Paris, *s. d.*, 2 vol. in-fol., 3,250 fr. Cet exempl. avait deux fois été adjugé à Londres, 8 l. st.; 12, Roxburghe en 1812; 22 l. st. 10, Heber en 1836. — *La Chronique du roy Louis unziesme*. Paris, 1558, in-8, 2,650 fr. (Exempl. du président de Thou.) — *Recueil des portraits et éloges*, par Mlle de Montpensier. Paris, 1659. Exempl. aux armes de Mademoiselle; ancienne reliure, 14,000 fr. (*Quatorze mille francs!*)

M. Taine et la Revue politique et littéraire. — Dans son nouveau volume sur les *Origines de la France contemporaine*, M. Taine a prouvé par les faits l'enchaînement logique qui lie 89 à 93 : la Révolution, toujours identique à elle-même, sous prétexte de réformer la société, en a dissout tous les liens. M. Gazier est choqué de ce résultat : aux faits, il prétend opposer les faits, qu'il va chercher dans des rapports officiels adressés à l'évêque constitutionnel Grégoire. On ne pouvait être plus heureux : le goût bien connu de M. Gazier pour le *caractère apostolique* du prélat régicide lui a fait publier un document irrécusable sur l'*enthousiasme évident* qu'inspirait aux paysans le nouvel ordre de choses. On trouvera cette pièce jusqu'ici inédite dans la *Revue politique et littéraire* du 30 mars 1878. — J.-A. B.

L'Annuaire de l'économie sociale. — Organe de l'école qui s'inspire de la méthode et des travaux de l'éminent auteur de la réforme sociale, M. Le Play, l'*Annuaire* de l'économie sociale (qui paraît tous les trois mois, Paris, Dentu, 5 francs par an) continue, sous une forme agrandie, ceux de 1875 et de 1876. Nous en parlerons prochainement avec plus de détails, quand la suite aura paru. Bornons-nous à signaler aujourd'hui un travail sur les livres de raison des familles florentines au treizième siècle, dû à notre sympathique collaborateur M. de Ribbe; d'intéressants documents sur la crise des chemins de fer en Amérique, communiqués par M. Jacqmin, directeur de la Compagnie de l'Est ; de curieux détails fournis par M. A. Delor sur une corporation du moyen âge, celle des bouchers, qui subsiste encore à Limoges; etc.

La Science politique. — Sous ce titre, M. Émile Accollas vient de faire paraître, le 1er avril 1878, une nouvelle revue : le nom de l'éditeur en indique assez les tendances. Ce recueil, suivant nous, vient à son heure : il ne faut pas s'en effrayer. On y verra une fois de plus les conséquences du principe libéral : plus logique et peut-être plus franc que les libéraux, M. Accollas pousse ces conséquences jusqu'au radicalisme. On ne peut mieux faire voir

la fausseté du point de départ. Nous accueillons en adversaires, mais sans animosité, une publication qui déclare « avoir à cœur de ne jamais quitter les régions de la science, d'en parler toujours le langage, d'en observer toujours la dignité. » — J.-A-B.

— La *Revue de Champagne et de Brie* a donné, sur une question toute d'actualité, un intéressant et savant travail de M. Albert Babeau : *Le Recrutement de l'armée territoriale sous l'ancien régime, étude sur la milice dans la Champagne méridionale* (Paris, Menu, 1877, in-8 de 47 p.), dont il a été fait un tirage à part. S'appuyant presque toujours sur des pièces tirées des archives de l'Aube, l'auteur traite successivement de l'institution des milices, du recensement, des exemptions, du tirage au sort, des réformés, des fuyards et des substitués, du service et de sa durée, des uniformes et des armes, des régiments de milice de Champagne et de la suppression des milices. Il donne l'état des tirages de 1778 à 1787 et beaucoup de renseignements curieux et précieux sur l'ancienne organisation militaire.

— La Société géologique de Normandie se propose de publier un grand ouvrage donnant la description de la belle collection réunie l'année dernière par ses soins à l'occasion du Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, qui s'est tenu au Havre. Elle s'est assurée de la collaboration de MM. de Saporta, Cotteau, Hamy, Gaudry, de Fromentel, Gaston de Tromelin, etc.

— A partir du mois de janvier 1878, la *Revue de l'art chrétien*, dirigée depuis vingt et un ans par M. le chanoine J. Corblet, est devenue l'organe de la Société de Saint-Jean pour l'encouragement dans l'art chrétien. Le premier numéro de cette nouvelle série compte parmi ses rédacteurs : MM. Félix Clément, l'abbé Davin, l'abbé Giraud, l'abbé J. Corblet, le Père Germer Durand, Ch. de Linas, Mgr Barbier de Montault, le comte E. de Barthélemy, l'abbé R. Charles, le duc de Brissac, le R. P. Martinov, etc., etc.

— M. Frédéric Mistral entreprend la publication de *Lou tresor dou Felibrige ou Dictionnaire provençal-français*, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc et contenant tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs; — Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes; — Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies; — La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens; — Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes; — Les paradigmes des verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable; — Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers; — Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique; — La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes; — Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité ; — Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux; — La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes, locutions et formules populaires; — Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales; — Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi. Ce dictionnaire formera 2 grands volumes in-4. Il

est publié par souscription, à 2 fr. la livraison de 5 feuilles imprimées sur trois colonnes. Le nombre de livraisons s'élèvera de 40 à 45 environ. Les souscriptions doivent être adressées à l'auteur, à Maillane, par Graveson (Bouches-du-Rhône).

— *La France ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce* 1878, vient de paraître (Paris, Plon, in-18 de 800 p. 4 fr.), c'est sa vingt-huitième année. Elle donne comme toujours l'état du ministère de la justice, de la cour romaine (c'est encore Pie IX) et du clergé français par ordre de diocèse avec l'indication de toutes les communautés religieuses qui y ont des établissements et des notices nécrologiques sur les quatorze prélats français morts dans le courant de l'année. On n'y trouve rien sur les aumôniers militaires, malgré l'annonce de la couverture.

— M. Zotenberg, de la Bibliothèque nationale, vient de terminer le catalogue des manuscrits éthiopiens, faisant partie du catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Ce fonds comprend aujourd'hui 170 volumes; le catalogue de 1739 n'en comptait que sept. Il n'existe que deux collections plus considérables; celle du *British Museum*, riche de 420 volumes, et celle de M. d'Abbadie, qui en comprend 234.

— M. Ulysse Robert vient de publier l'inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux archives nationales.

— Le Congrès des États-Unis fait dresser en ce moment la table de sa collection de *State papers*, qui sera imprimée dès qu'elle sera achevée. La Bibliothèque du Congrès, qui est la Bibliothèque nationale, comptait, en 1877, 331,118 volumes, dont 39,796 de jurisprudence et 110,000 brochures.

— Il paraît à Madrid un livre intéressant; c'est le glossaire des mots ibériques et latins usités par les Mozarabes, précédé d'une étude sur le dialecte hispano-mozarabe, par Don Francisco-Xavier Simonet. Cet ouvrage a été couronné au concours de la Royale Académie espagnole aux frais de laquelle il est publié.

— Le *Petit romancero*, traduit par le comte de Puymaigre et publié par la Société Bibliographique, si bien accueilli en France, a été, en Espagne, le sujet de deux articles très-flatteurs, l'un du savant Milà y Fontanals, dans la *Revista historica*, n° XLI, l'autre de M. Balaguer y Merino dans la revue catalane la *Renaixensa* (15 février). En Italie, M. S. Marino a également fait le meilleur accueil à ce livre dans les *Nuove effemeridi siciliane*.

— La *Revista historica* parle d'un livre qui doit être intéressant; il a pour titre *Costumes et armes des Espagnols depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, et pour auteur Francisco Danvila y Cellado.

— D. Aureliano Fernandez Guerra y Orbe a publié un opuscule intitulé : *Don Rodrigo et la Cava* où il démontre, ce dont on se doutait, du reste, la fausseté de la légende relative aux fatales amours du dernier roi goth.

— L'éditeur bien connu d'Orléans, M. Herluison, annonce une nouvelle édition du *Roman de la rose*. Ce qui la distinguera des précédentes, c'est qu'elle offrira une traduction en vers français octosyllabiques du vieux poëme. Cette publication sera de plus précédée d'une introduction de notices et suivie d'un glossaire, le tout par M. Pierre Marteau. L'ouvrage formera 4 à 5 volumes in-12.

— Il a été plusieurs fois question de *Mélusine* dans le *Polybiblion* soit dans les *Questions et réponses*, soit dans la *Chronique*. Cette légende existe aussi à Hellering, dans l'ancien département de la Moselle. Un jeune archéologue, M. Raymond Dupriez en a fait le sujet d'une brochure récemment publiée

(*Légendes des princesses Mélusine et Mazurine*, Metz, 1877, imprimerie Thomas, in-12 de 10 pages).

—Sous le titre : *Eminencias contemporaneas*, M. Marti Falguera a publié un volume contenant les biographies de Victor Hugo, Fortuny, Rosales et Verdi.

— Nous avions vu disparaître avec regret un excellent recueil italien spécialement destiné aux langues romanes la *Rivista di Filologia romanza*. Nous saluons avec joie le *Giornale di Filologia romanza* qui lui succède sous la même direction, celle de M. Monaci. Le numéro de janvier contient d'intéressants articles, entre autres, des extraits d'un recueil de fables, donné par P. Rajna. Le fascicule est terminé par une revue bibliographique détaillée.

— La *Ciencia cristiana* de Madrid (n° du 29 mars) continue l'étude de la question de Galilée, en s'aidant surtout du travail de notre collaborateur M. de l'Épinois.

— Signalons, dans le n° de février de la *Revue des langues romanes*, les poésies inédites anciennes dues à des poëtes catalans publiées par M. Milà y Fontanals. Le numéro précédent contient, entre autres articles, dans sa partie bibliographique, un examen du *Bréviaire d'amour* et un article sur la *Poésie provençale en Castille*, de Victor Balaguer.

— M. Robert Reboul va publier *les Anonymes, pseudomynes et supercheries littéraires de la Provence ancienne et moderne.*

— Nons venons de recevoir les deux premiers numéros d'une nouvelle revue mensuelle : l'*Ami du soldat*, organe de l'œuvre de Notre-Dame-des-Soldats, qui se publie à Paris, sous la direction de M. Stéphane Dubois, 39, avenue de Ségur.

— Il vient de paraître à la librairie Claudin, un volume d'un vif intérêt, et dont le *Polybiblion* parlera bientôt plus en détail. Ce beau livre est intitulé : *La Famille de Jeanne d'Arc*, documents inédits, généalogie, lettres de J. Hordal et de A. du Lys à Ch. du Lys, publiées pour la première fois par E. de Bouteiller et G. de Braux (in-8 de 295 p.). La publication de ce volume coïncide avec un mouvement très-remarquable qui se produit aux environs de Vaucouleurs. Il se fonde une société pour mettre en honneur, sur une vaste échelle, tous les souvenirs de Jeanne d'Arc. On a commencé par acheter la maison que le sire de Baudricourt habitait à Vaucouleurs. Des projets de même genre s'étendent à tous les lieux où Jeanne d'Arc a laissé trace de son passage. On compte enfin créer un musée-bibliothèque, où seront réunies toutes les œuvres inspirées par la glorieuse Pucelle. On s'occupe en ce moment de recueillir des souscriptions de fondateur à cent francs. Nous reparlerons de cette association.

— La Députation vénitienne pour les études de l'histoire de la patrie, vient de voter la réimpression du *Journal de Marino Sanudo*, si important pour l'histoire de l'Europe au seizième siècle. Il comprend 58 volumes in-folio, et va de 1496 à 1533. Cette réimpression mérite l'attention et l'appui de tous ceux qui s'intéressent aux études historiques.

— Le quatrième volume des disconrs de Pie IX, recueillis par le R. P. de Franciscis, va paraître ce mois-ci en italien.

— M. Charles Jourdain vient de publier une notice sur la taxe des logements dans les Universités de Paris.

— La publication de l'Annuaire du bureau des longitudes, depuis la mort de M. Mathieu, est dirigée par M. Lœwy, de l'Académie des sciences. Le volume de 1878 est augmenté d'une partie géographique et statistique de près de 200 pages, due à M. Levasseur.

— Les mémoires du prince de Metternich vont être publiés simultanément en français, en anglais et en allemand.

— Le tome V du *Corpus inscriptinaum latinarum*, écrit sous les auspices de l'Académie de Prusse, a été complété par les *Inscriptiones Galliæ-Cisalpinæ* publication qui renferme les inscriptions de la IX$_e$ et de la XIe régions, correspondant au Piémont et à la Lombardie.

— Un savant celtophile, M. J. Molloy, va publier à Dublin la 1re partie d'un dictionnaire des mots importants de l'idiome irlandais recueillis dans sa *Grammaire celtique*. Il fait appel aux amateurs de ce genre d'études dans toute l'Europe pour l'aider, par leurs souscriptions, à poursuivre une publication si importante pour la reconstruction de cette langue disparue.

— M. Thomas Arnold va publier à Londres un catalogue de sa riche collection d'ouvrages sur le Tabac, son usage, sa culture, sa préparation, etc. Ce catalogue comprendra plus de 500 numéros.

Publications nouvelles. — *Les Psaumes*, par l'abbé Doublet (t. III, in-8, Berche et Tralin). — *Manuale pastorum*, par l'abbé Postel (in-32, Lethielleux). — *Éléments de droit civil russe*, par E. Lehr (in-8, Plon). — *Leçons de législation usuelle*, par H. Viel-Lamare (in-12, Dejey). — *De l'essence des passions*, par Eug. Maillet (in-8, Hachette). — *Le bon sens dans les doctrines morales et politiques*, par A. Clément (2 vol. in-8, Guillaumin). — *Introduction à l'étude de l'économie politique*, par H. Dameth (in-8, Guillaumin). — *Botanique pour tous*, par Mme J. Le Breton (in-8, Rothschild). — *Le Lait, la crême et le beurre*, par C. Husson (in-12, P. Asselin). — *Du vin, ses propriétés, sa composition, sa préparation*, par C. Husson, (in-12, P. Asselin). — *La Vie, études et problèmes de biologie générale*, par E. Chauffard (in-8, J.-B. Baillière). — *Notions pratiques d'hygiène populaire*, par le Dr L. Picqué (in-12, Dejey). — *La Sculpture au salon de* 1877, par Henri Jouin (in-8, Plon). — *Mémoires de Ch. Perrault*, par Paul Lacroix (in-12, librairie des Bibliophiles). — *Le Vieux-Neuf*, par Ed. Fournier (3 vol. in-18, Dentu). — *L'Année scientifique et industrielle*, par Louis Figuier (in-18, Hachette). — *L'Année géographique* 1876, par C. Maunoir et C. Duveyrier (in-18, Hachette). — *Dictionnaire de l'Académie française*, Institut de France, nouv. édit. (2 vol. in-4, Didot). *Le Roland de l'Arioste*, par Marc Monnier (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *L'Art de lire et d'écouter*, par Léon Bénard (2 vol. in-12, Picard). — *Œuvres poétiques*, par Louis Veuillot (in-12, Palmé). — *Le Filleul d'un marquis*, par André Theuriet (in-18, Charpentier). — *La Ferme du majorat*, par H. Audeval (in-12, Lecoffre). — *Du grave au doux*, par Paul Collin (in-12, Hachette). — *Les premiers et les derniers*, par Mme Bourdon (in-12, Allard). — *Lettres de la marquise du Châtelet*, par Eugène Asse (in-18, Charpentier). — *Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres*, par Louis Vian (in-8, Didier). — *Vie et mort du genie grec*, par Edg. Quinet (in-8, Dentu). — *Le Sénat de la République romaine*, t. Ier *La Composition du Sénat*, par P. Willems (in-8, Louvain, Peeters; Paris, Durand). — *L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, par E. Cartailhac (in-8, C. Reinwald). — *Nouveaux éloges historiques*, par Mignet (in-12, Didier). — *Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes*, par l'abbé A. Legoupil (in-12, Tours, Cattier; Paris, Larcher). — *Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique*, par J. de Crozals (in-8, Sandoz-Fischbacher). — *Le Pénitent breton Pierre de Kériolet*, par Hipp. Le Gouvello (in-12, Bray et Retaux). — *La Chapelle Saint-Julien des Ménestriers et les ménestrels à Paris*, par A. Vidal (in-4, Quantin). — *Jean de Vienne, amiral de France*, par le marquis de Loray (in-8, librairie de la Soc. Bibl.). — *Histoire de la Révolution*, tome III, par Emmanuel de Saint-Albin

(*Bibl à 25 cent.*). — *Louis XVII*, par Maxime de la Rocheterie (*Bibl. à 25 cent.*) — *Essai sur l'Église anglicane*, par l'abbé F. Ségondy (in-8, A. Roger et Chernovicz). — *La Vie de province en Grèce*, par le baron d'Estouville de Constant (in-18, Hachette). — *Victor-Emmanuel, sa vie, sa mort*, par le comte d'Ideville (in-12, Palmé). — *La Captivita de Pie IX*, par Alexandre de Saint-Albin (in 8, Palmé). — *L'Église et la civilisation*, par son Em. le cardinal Pecci (in-8, Palmé). — *Le Pape Léon XIII*, par l'abbé Ant. Ricard (in-12. Palmé). — *Le Pape Léon XIII*, notice biographique (in-32, Lyon Josserand). — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, 6e édition revue et complétée jusques et y compris la mort de Pie IX, par Villefranche (in-8, Lyon, Josserand). — *La Franc-Maçonnerie*, par Mgr Besson (in-18, Bray). — *Notice historique sur l'association des Dames de la Miséricorde de Châlon-sur-Saône 1638-1877, avec documents inédits sur l'assistance publique à Châlon depuis 1466*, par Henri Batault (in-8, Châlon-sur-Saône, Mulcey). — *Documents relatifs à la fondation du monastère des bénédictines de la Paix-Notre-Dame à Namur*, par J. Barbier, curé de Liernu (in-8, de 64 p., Louvain, typ. Ch. Peeters). — *L'Enseignement des grands séminaires. Examen du rapport de M. Guichard sur le budget des cultes* (in-8, Paris, Palmé). — *L'Ami Pierre*, par Mme Edouard de Lalaing (in-8, Lefort). — *Le Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs de Shakespeare*, par Jules Jusserand (in-8, Hachette). — *Tout le monde croit aux miracles*, par le comte de Champagny (br. in-18, Bray et Retaux). — *Les Bienfaits du dimanche* par F.-J. d'Ezerville (in-18, Paris, Haton). — *Les Désordres du lundi*, par F.-J. d'Ezerville (in-18, Paris, Haton). — *Notes et documents sur l'état de l'instruction en Suisse*, par Henri Maguin, (in-8, Paris, Delagrave). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Notice sur Antoine de Govéa. — M. Exupère Caillemer, dans son *Etude sur Antoine de Govéa* (1505-1566), publiée en 1864 (Paris et Caen, brochure in-8 de 46 p.), disait (p. 7, note 3) : « Aucun travail spécial n'a été consacré à notre jurisconsulte par son pays natal. Mais nous sommes heureux d'annoncer, et nous croyons pouvoir le faire sans indiscrétion, que M. Jordao prépare pour l'Académie des sciences de Lisbonne une notice destinée à combler cette lacune. » Je voudrais bien savoir si M. le commandeur Levy-Maria Jordao, « membre du Conseil du roi très-fidèle et avocat général à la Cour de cassation de Portugal, » a publié le travail qu'il préparait déjà il y plus de treize ans, et où et quand il l'a publié. M. J. Quicherat n'a pas cité ce travail dans les pages de son *Histoire de Sainte-Barbe*, où il parle si bien d'Antoine de Govéa, qu'il appelle Gouvéa (t. Ier, 1860, p. 131-134). T. DE L.

Feu M. P. Clément et Ondedeï. — On lit dans la note 6 de la page 287 du tome Ier des *Œuvres* du cardinal de Retz (édition Hachette, 1862) : « Joseph Zongo Ondedeï, l'un des confidents et des auxiliaires les plus actifs de Mazarin pendant la Fronde. Il fut nommé, en 1654, évêque de Fréjus, et mourut en 1674. M. L. Clément va prochainement nous faire bien connaître cet agent de la politique du cardinal-ministre, dans un volume intitulé : *Zongo Ondedeï.* » M. Clément étant mort sans avoir publié un volume qui aurait été des plus curieux, je demande si du moins le manuscrit

existe, et si nous pouvons avoir quelque espérance de le voir, un jour, imprimé par quelque parent ou ami du savant académicien. T. DE L.

Les Mémoires du baron de Gordes. — Bertrand-Raimbaud de Simiane, baron de Gordes, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, un des plus vaillants capitaines du seizième siècle, avait laissé des mémoires dont Nicolas Chorier s'est servi dans son *Histoire du Dauphiné* (1661-1672, 2 vol. in-fol.). Pourrait-on me dire si le précieux manuscrit existe encore?

Campagnes du Piémont. — Pourrait-on me renseigner sur un ouvrage qui porte ce titre : *Campagnes du Piémont* (1744-1745). *Notes, récit et chansons du temps*, par Gille Badin, dit Condé, soldat du régiment de Conti ?

Rome, 8 mars.

FRANCESCO SABATINI.

Le Pays d'Andorre. — Quelles publications à consulter sur le Pays d'Andorre, son gouvernement et ses institutions? G. B.

Sur le mot brillanté. — M. Chésurolles attribue au cardinal de Bernis (*Biographie universelle*, dernière édit., t. IV, 1854, p. 87, note 1) l'introduction dans la langue du mot *brillanté*, auquel l'Académie a accordé droit de bourgeoisie en 1835. M. Littré ne dit rien d'une semblable origine, ne citant que Mirabeau au sujet de ce néologisme. Que doit-on croire ? T. DE L.

Dictionnaire des synonymes. — On demande quel est le meilleur dictionnaire des synonymes français, pouvant servir le plus utilement dans la traduction d'un ouvrage allemand d'un style très-relevé.

DOM GÉRARD VAN C., O. S. B.

RÉPONSES.

Traduction de la Bible (XXII, 286). — On tient, je crois, en médiocre estime la publication de M. de Genoude (1821-24, 23 vol. in-8); la version de l'abbé Delaunay (1856, 5 vol. in-8) s'annonce comme faite d'après le latin; celle de M. l'abbé Jager ne remonte pas assez aux sources. Un travail sérieux, celui de M. Cohen (20 vol. in-8), serre le texte de plus près; il présente une version française en regard du texte hébreu.

Quant à un commentaire sur la Bible profitant des immenses travaux accomplis à l'étranger, il n'existe pas, et ce serait une œuvre gigantesque et des plus difficiles. Il faudrait consulter, mais avec circonspection, les grands travaux des Allemands, notamment le grand ouvrage de Rosenmueller (*Lipsiæ*, 1788-1835, 23 vol. in-8), véritable trésor d'érudition, dont l'existence est à peine soupçonnée en France. B. C

Un Sol marqué (XXII, 286). — Un sol marqué était une très-petite monnaie de billon, où un peu d'argent était mêlé au cuivre; sa valeur était de 30 deniers, ou deux sous et demi. Le sou valait 12 deniers. Cette monnaie, au lieu d'être plate comme les autres, était tordue avec une pince et relevée d'un côté; elle ne pouvait pas se tenir en pile. J'en ai vu circuler dans mon enfance; je me rappelle surtout d'en avoir vu employer à détacher les œufs de vers à soie des étoffes de laine où ils étaient pondus, étant très-minces, sans être tranchants, et grâce au côté relevé qui donnait prise cela passait pour le meilleur râcloir. Il doit se trouver beaucoup de ces petites monnaies chez les collectionneurs de vieux sous.

Un livre du P. Coyssard. (XXII, 95).— L'ouvrage en question ne se trouve pas à la Bibl. nationale. Je m'en suis assuré. On y trouve un autre ouvrage sur Vassivière : *Récit véritable de quelques miracles de N.-D. de Vassivière, envoyés de divers endroits à Lyon au P. Michel Coyssard... l'an* 1616 et 1617, (s. l. n. d.) in-8.

A. F.,
employé à la Bibl. nationale.

La *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ne mentionne que l'ouvrage signalé par M. A. F.

R.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ

La Vie chrétienne : lectures pour les familles et instructions pour les paroisses, par l'abbé Berseaux, ancien professeur de théologie. Paris (Bibliothèque ecclésiastique, avenue d'Orléans, 32), 1877, 2 vol. in-12 de 400, 428 p. Prix : 5 fr. — *Vie et Œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique le B. Père S. Jean-de-la-Croix, premier carme déchaussé et coopérateur de la séraphique Mère sainte Thérèse de Jésus dans la fondation de la réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel* : traduction nouvelle, faite sur l'édition de Séville de 1702 et publiée par les soins des Carmélites de Paris ; introduction par le R. P. Chocarne; édition ornée de trois gravures sur acier. Paris, Douniol, 1877, 1 vol. in-12 de xxxii-520 p. Prix : 4 fr. — *La Vie de Notre-Seigneur*, par G.-J. Hurdebise, curé de Louveigné, ancien professeur au collège Marie-Thérèse. 4e édition. Bruxelles, Goemare; Paris, Bray et Retaux (sans millésime), in-12 de xii-352 p. Prix : 2 fr. — *Les premiers convertis au christianisme*, par M. l'abbé A. Laurent, docteur en théologie. Lyon, Vitte et Lutrin ; Paris. Bloud et Barral, 1877, in-8 de 334 p. Prix : 3 fr. — *Le Missionnaire du jour de la première communion*, renfermant 69 instructions ou allocutions nouvelles, applicables à toutes les circonstances de ce grand jour, par M. l'abbé Hébert, chanoine honoraire de Montpellier. Paris, Martin neveu et Audier, 1877. gr. in-8 de 268 p, Prix : 3 fr. 50. — *Les Gloires du Sacré-Cœur*, par S. Em. le cardinal H.-E. Manning, archevêque de Westminster, traduit de l'anglais par l'abbé A. Goemaere, avec l'autorisation de l'auteur. Bruxelles, Goemaere; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de 314 p. Prix : 2 fr. 50. — *Esther ou quelques mots sur le mystère de la B. Vierge Marie, pouvant servir de méditations pour le Mois de Marie*, par l'abbé Picus, missionnaire apostolique, ancien professeur de théologie. Rome, imprimerie de la Propagande, 1875, in-12 de 10-656 p. Prix : 3 fr. (au profit du Denier de saint Pierre).— *Heures de tristesse et d'espérance*, *Entretiens sur la vie et sur la douleur*, par M. l'abbé de Bellune, secrétaire de Mgr l'archevêque de Tours. Seconde édition. Tours, Cattier; Paris, Larcher, 1877, in-18 oblong de 364 p. Prix : 3 fr. — *Tratado de la tribulacion*, compuesto por il P. Pedro de Ribadeneira. Madrid, imprenta y fundicion de M. Tello, 1877, in-12 de 432 p. Prix : 4 fr. 50, franc de port. — *Les Anges dans la tradition catholique*, par le P. Bertin Hermans, de l'ordre des Fr. Mineurs-Récollets. Bruxelles, Goemaere ; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de 244 p. Prix : 1 fr. 75.— *Le Livre unique des fidèles*, par l'abbé Peyre. Seconde édition. Paris. Allard (sans millésime), in-18 de 868 p. Prix : 5 fr. — *Les Excellences du saint Cœur de Marie*, par le P. Pinamonti, de la Compagnie de Jésus. Bruxelles, Alfred Vromant, 1877, in-18 de 200 p. Prix : 1 fr. — *Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence*, par le R. P. Antoine Touron, de l'ordre de Saint-Dominique. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 128 p. Prix : 1 fr. — *Les secrets desseins de la Providence*, par le R. P. Antoine Touron. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 111 p. Prix : 75 cent. — *Pratique de la dévotion au sacré Cœur de Jésus*, extraite de divers auteurs. Bruxelles, Alfred Vromant, 1877, in-18 de 136 p. Prix : 75 cent. — *De la paix intérieure ou le sentier du paradis*, par le P. Laurent Scupoli. Bruxelles, Vromant, 1877, in-18 de 56 p. Prix : 40 cent. — *Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire*, par le P. Jacques Mumford. Bruxelles, même maison, 1876 ; in-18 de 84 p. Prix : 50 cent. — *Légende de sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre*. Bruxelles, Vromant, 1877, in-12 de 80 p. Prix : 50 cent.— *Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV*. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 75 p. Prix : 50 cent. — *Il Maggio in campagna, ossia la vita di Maria esposta al popolo da un buon prete alla buona*. Turin, librairie Salésienne (Don Bosco); Nice, patronage de Saint-Pierre, 1878, in-24 de 395 p. Prix : 75 cent. — *La SS. Communione*, par Mgr de Ségur. 7a edizione. Mêmes maisons, 1877, in-24 de 67 p. Prix : 25 cent. — *Uffizio*

della settimana-santa, con l'aggiunta delle dichiarazioni in lingua volgare. 4a edizione. Mêmes maisons, 1878; in-32 de 388 p. Prix : 1 fr. — *La Figlia cristiana provveduta per la pratica de' suoi doveri negli esercizi di cristiana pietà*, pel sacerdote Giovanni Bosco. Mêmes maisons, 1878, in-32 de 488 pages. Prix : 60 cent. — *Explications sommaires du catéchisme*, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique, par l'abbé F. Loizellier, inspecteur honoraire de l'Université, avec une *Table questionnaire* formant opuscule à part. Paris, Fouraut. in-18 de 162-40 pages, 1878. Prix : 75 cent. — *Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance*, par M. l'abbé R. Turcan, chanoine honoraire de Seez, directeur du grand-séminaire. 3 vol. in-18 j. de xvii-454-421-467 p. Paris, Bray et Retaux, 1878. Prix : 9 fr.

M. l'abbé Berseaux a fait, dans *la Vie chrétienne*, un ouvrage fort recommandable, non-seulement auprès de ceux qui, ayant la foi, tiennent à mettre leurs actions d'accord avec elle, mais pour ceux mêmes qui ne croient pas encore et que déjà la Providence incline vers les pensées religieuses. Tout homme à son entrée dans la vie, nous dit-il, trouve ouverts devant lui deux chemins : l'un qui est large, l'autre qui est étroit; l'un suivi par la multitude, l'autre fréquenté par un petit nombre d'âmes d'élite; l'un qui paraît uni et bordé de fleurs, l'autre escarpé, hérissé d'épines, raboteux; l'un, finalement, conduisant à l'enfer, à Satan, l'autre au ciel et à Dieu. Or, continue l'auteur, il est de toute évidence que, si l'une de ces routes mène à Dieu, qui est le souverain bien, celle qui éloigne de Dieu conduit au souverain mal. La privation du bien infini, pour lequel il est fait, entraîne fatalement l'homme vers le mal infini, et le malheur des réprouvés sera d'autant plus épouvantable qu'ils étaient appelés à une béatitude plus grande. Bien qu'il s'adresse à toutes classes de lecteurs, M. l'abbé Berseaux envisage plus particulièrement les âmes égarées. Il voudrait les déterminer à rentrer en elles-mêmes, à revenir sur leurs pas, à quitter une bonne fois le sentier de la mort pour retrouver celui qu'elles n'auraient dû jamais quitter, celui où Dieu, en les créant, a placé leur bonheur et leur fin. C'est pourquoi l'estimable écrivain, apôtre des égarés, présente ici la loi divine sous trois points de vue correspondant aux trois classes d'esprits qu'il se propose d'atteindre. D'abord, les *libres-penseurs*, tribu nombreuse, pour qui n'existe aucune obligation d'ordre surnaturel, et qui volontiers diraient que les commandements amoindrissent l'homme; à ceux-là, il faut démontrer rigoureusement que les préceptes chrétiens viennent du Maître souverain, qu'à personne il n'est permis de les écarter, et que d'ailleurs l'expérience nous fait voir toute morale purement humaine bronchant au moindre combat, s'affaissant devant tout obstacle. Puis, les *chrétiens distraits*, qui reconnaissent, il est vrai, dans l'Évangile une loi venue de Dieu, mais qui se dispensent de l'accomplir dans toutes ses prescriptions, soit à cause de l'entraînement des plaisirs, soit par préoccupation d'affaires : à ceux-là il faut inspirer la réflexion, le retour sur eux-mêmes, l'examen de la conscience, où ils pourront s'assurer des dangers de leur état et

prendre de décisives mesures pour en sortir. Enfin, il y a les *chrétiens sans volonté*, mous, inconséquents, toujours en quête de faux prétextes pour s'exonérer du fardeau : il est nécessaire de les secouer dans leur paresse, et de les amener à tendre au port malgré vents et marée, et cela en détruisant les mauvaises raisons qu'ils se donnent à eux-mêmes. Bref, établir la morale quant aux principes, afin de créer des convictions sérieuses; étudier la loi morale relativement aux mœurs du siècle, afin de faire rentrer l'homme en lui-même ; venger la loi morale contre les objections, afin que l'homme ne se laisse arrêter par aucun obstacle : tel est le triple aspect sous lequel M. Berseaux envisage chaque précepte du christianisme, dans ces lectures qui n'ont pas pour objet direct le côté dogmatique de la religion. On y distingue du reste, avec grand soin, ce qui est de rigueur, ce qui n'est que de conseil.—La manière de l'auteur est simple, claire, persuasive. Il renferme son sujet en quarante-huit chapitres, sans autre division, et l'ordre y est fidèlement gardé. Après d'utiles considérations sur la conversion à la vie chrétienne, nous examinons bien en face les obstacles ordinaires qui empêchent d'arriver sincèrement à cette vie, et dont le premier est le plus communément le respect humain. Il en est d'autres dont on aurait pu parler, assez nombreux même, et qui ont été omis. On nous fait voir ensuite certaines négations pratiques de la vie chrétienne, et aussi les œuvres propres de cette même vie, telles que l'aumône, l'amour du prochain, la sanctification scrupuleuse du dimanche. Signalons deux bons chapitres sur les mauvais livres, considérés comme écueils de la vie chrétienne. Voici le luxe, naufrage de la vie chrétienne ; la luxure, tombeau de la vie chrétienne ; les plaisirs, négation de la vie chrétienne; les conversations, pierre de touche de la vie chrétienne, etc. ; puis la justice, la douceur, les autres vertus; et enfin le sacrifice de la messe, foyer de la vie chrétienne, le jeûne et l'abstinence qui en sont la thérapeutique. Assurément, ce plan pouvait s'élargir, les entretiens et méditations s'étendre beaucoup plus loin ; mais, tel qu'il est, l'ouvrage de M. l'abbé Berseaux répond d'une excellente manière au but cherché, et il sera précieux aux âmes qui en feront usage.

— *La Vie et les Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix* avaient été déjà publiées, il y a quelques années, par les Carmélites de Meaux, et ce travail fut accueilli avec faveur par les communautés et par les âmes appelées dans la voie de la perfection intérieure. L'édition nouvelle que voici, ou plutôt la publication nouvelle, dont nous n'avons encore que ce premier volume, offre quelques avantages. Nous ne noterons pas celui de voir le nom de sainte *Thérèse* respecté dans son orthographe légitime, ce que n'avait point fait l'édition de Meaux.

Ce qui importe, c'est que le texte de la Vie de saint Jean de la Croix qu'on nous donne ici paraît pour la première fois dans notre langue. Elle est du P. Jérôme de Saint-Joseph, carme déchaussé, qui l'écrivit en 1618, vingt-sept ans seulement après la mort du saint. Or, de toutes les histoires et biographies de Jean de la Croix, si elle est la première en date, elle est certainement l'une des meilleures, et sans comparaison la plus exacte : ce qui lui valut, nous apprend l'éditeur, d'être insérée en tête des œuvres du bienheureux Père dans la grande édition de Séville parue en 1702. Ce choix est à lui seul une recommandation de la part d'hommes qui apportèrent une attention extrême à expurger les écrits de leur illustre réformateur de tout ce qu'il s'y était glissé de fautes, d'additions et de lacunes, au siècle précédent. En outre, celui qui l'a tracée fut contemporain de son héros, et il n'a pu apprendre les faits qu'il rapporte et les détails intimes qu'il révèle, que de la bouche de ceux qui l'ont connu, ont vécu avec lui dans les mêmes monastères, et avaient pu contrôler et réfuter tout récit inexact. On sait également que la vie des saints n'est jamais mieux racontée que par ceux qui partagèrent leur genre d'existence et respirèrent dans le même milieu. Ces histoires-là ne s'écrivent pas comme toutes les autres. Un point relatif à saint Jean de la Croix est expliqué par le P. Jérôme de Saint-Joseph mieux que dans les autres biographies : nous voulons dire les faits inouïs de persécution dont il fut victime de la part de ceux que troublait son œuvre de réforme dans le Carmel. « Nous n'avons pas cru, disent les traducteurs, devoir rien taire de ce que le P. Saint-Jérôme raconte de ces incroyables sévérités, d'abord parce que c'est de l'histoire, et que ce qui se disait et s'imprimait le lendemain de la mort du saint, en Espagne, du vivant même des persécuteurs, doit pouvoir se redire aujourd'hui en France après plus de trois siècles ; et aussi parce que chez nous, où la réforme du Carmel a seule survécu, les descendants de ceux qui ont maltraité saint Jean de la Croix n'existent plus, et que, là où ils existent encore, ils seront les premiers, nous n'en saurions douter, à désavouer leurs ancêtres espagnols du seizième siècle. » Cette Vie se recommande, en outre, par le mouvement, la couleur locale, la physionomie parlante. Notre époque n'admet plus les biographies froides, décolorées et sèches, où le merveilleux, même prouvé par des témoignages indéniables, n'est présenté qu'avec une série de points d'interrogation. On aime à retrouver l'homme sous le saint, mais non pas qu'on efface le saint pour ne laisser voir que l'homme. La manière de l'historien dont nous parlons est simple, claire, intéressante : une vraie œuvre de religieux, voué lui-même à la retraite et aux vertus qu'il décrit. La traduction nous a paru élégante et facile. Quant aux Œuvres, traduites aussi à nouveau, elles sont un répertoire de la vie mystique

qui complète celles de sainte Thérèse. Ce volume ne renferme que les lettres, rapprochées bien à propos de la vie, qu'elles commentent et expliquent mieux que toutes autres pièces justificatives. Il y en a sur tous les sujets, bien qu'elles ne soient qu'au nombre de dix-huit. On les a fait suivre des *Instructions, maximes et avis spirituels*, et de quelques poésies qu'on eût mieux fait, puisqu'on ne les rendait point en vers, d'écrire tout bonnement en prose, à longueur de ligne. La poésie était cultivée des ascètes espagnols, comme on le voit par sainte Thérèse et Louis de Léon, entre autres. — Aux deux volumes suivants on a réservé le traité intitulé *la Montée du Carmel*, celui de *la Nuit obscure*, *le Cantique spirituel* et *la Vive flamme d'amour*. L'introduction dont il est question au titre, par le P. Chocarne prieur des Dominicains, ouvrira le tome second.

— Il ne suffit pas d'étudier la doctrine de Jésus-Christ; ses disciples doivent connaître aussi sa vie, qui en est le divin commentaire. Les pages détachées de l'Évangile lues chaque dimanche à l'église ne donnent point cette vue d'ensemble qui importe tant pour la bonne intelligence des choses ; il faut une histoire en règle, avec une claire disposition des faits, la description des lieux, le tableau des usages, l'interprétation des idiotismes, des notices suffisantes sur les personnages. Tel est le programme que s'est tracé M. l'abbé Hurdebise dans sa *Vie de Notre-Seigneur*, dont le succès a montré qu'elle répondait à un besoin : car cette édition est la quatrième. La carte placée au commencement est bien grossière, bien imparfaite, non-seulement de dessin, mais d'exactitude : comment l'éditeur n'a-t-il pas songé à faire mieux? Quant à la rédaction du livre, elle répond à ce que peut désirer le commun des lecteurs : récit suivi; notes explicatives partout où elles sont utiles, sur la topographie, les distances, les monnaies, etc.; indication des parties de l'Évangile où l'on puise ; chapitres assez courts, chacun consacré à un seul fait; seulement, nous y remarquons que l'auteur s'attache peu au texte sacré pour le rendre à la lettre, surtout dans les dialogues. La suite des événements, sur laquelle les auteurs varient beaucoup, ne répond pas toujours à ce qui se présente ordinairement dans les livres du même genre, et particulièrement dans l'*Histoire de Notre-Seigneur* du docteur Sepp, qui jouit sur la matière d'un crédit mérité. Ainsi, la veuve de Naïm, Madeleine aux pieds de Jésus, l'élection des apôtres, la prédication à Nazareth, l'entretien avec la Samaritaine, les marchands juifs jetés hors du temple, ne nous paraissent point avoir été placés en leur véritable endroit. Le livre s'arrête aussitôt après l'Ascension, sans conclusion générale, sans résumé, sans un mot de la Pentecôte, d'où va dater la conversion du monde. Nous eussions voulu un chapitre final sur la sainte Vierge et un autre pour les douze apôtres, qui, unis à Jésus

pendant sa carrière apostolique, ne doivent point être séparés de lui dans son histoire. M. l'abbé Hurdebise s'attache volontiers à la traduction de M. Foisset, et nous l'en félicitons. « Nous avons indiqué nos sources évangéliques, dit-il, et fréquemment invoqué d'autres témoignages. Si quelques lecteurs désiraient trouver ceux-ci en plus grand nombre, nous les prierions de considérer que cette Vie du divin Sauveur n'est pas un livre de controverse, et nous ajouterions avec M. Veuillot : J'aurais craint, sur un pareil sujet, de parler de moi-même, et de produire mes idées quand j'avais celles de tant de saints et de grands hommes ; mais je n'ai point voulu charger de notes ces pages, que la bonne foi adresse à la bonne foi (p. VIII). » Du moins l'auteur ne manque-t-il pas d'indiquer, dans un avant-propos assez court, l'histoire des Hérode, si confuse dans l'esprit de la plupart des lecteurs. — La division générale se rattache à ces points successifs : Naissance et enfance de Jésus-Christ ; — Commencements de sa vie publique ; — Première pâque ; — Seconde pâque ; — Troisième pâque, et puis quatrième, qui embrasse la dernière semaine, la passion et la mort. Le dernier chapitre, glorification de Jésus, où l'on expose la résurrection, les apparitions et l'ascension, est un peu abrégé.—Au résumé, on ne peut que recommander l'ouvrage pour les familles et les écoles.

— Les apôtres donc, sur l'ordre de leur Maître, se répandent dans le monde, annonçant partout l'Évangile de la rédemption. Les convertis devinrent foule dès le premier jour, et l'Église catholique était fondée. Quels furent ces premiers adhérents ? à quelle classe appartenaient-ils pour la plupart ? leur témoignage est-il assez éclairé pour faire loi dans une investigation historique aussi grave ? En ce qui touche les Juifs, bien qu'un bon nombre des disciples appartinssent aux conditions inférieures, il n'en est pas moins certain que des esprits distingués se trouvaient parmi eux, des docteurs de la loi, des patriciens, des prêtres même. Pour le paganisme, la Grèce et Rome en particulier, en fut-il de même ? C'est ce qu'étudie M. l'abbé Laurent dans son très-intéressant volume intitulé *Les premiers convertis au christianisme*. Cet écrivain s'est déjà fait connaître et estimer du public par un certain nombre de travaux historiques, descriptifs et apologétiques. On voit qu'il aime à creuser ses sujets. Il nous prouve que ni l'ignorance, ni une transition naturelle, ni des intérêts vulgaires, n'ont amené à l'Évangile les premiers chrétiens. Les meneurs de la conspiration organisée de notre temps contre le christianisme, en-deçà et au-delà du Rhin, s'épuisent à présenter comme acquises les faussetés suivantes : — La religion chrétienne n'a été d'abord qu'une société secrète, composée de gens de la plus basse extraction et dépourvus d'intelligence ; — elle s'est acquis d'obscurs partisans par le seul attrait

de l'inconnu ou de la nouveauté, sans étendre de longtemps ses conquêtes parmi les lettrés et les honnêtes gens ; — confinée dans ses souterrains, réduite à exercer son influence sur un petit nombre d'adeptes, elle s'est développée avec une extrême lenteur jusqu'au jour où le patronage puissant de Constantin lui donna place au soleil; — bref, si la prédication apostolique eut quelque réussite, elle le dut évidemment à l'ignorance, à la grossièreté et à l'esprit superstitieux des couches sociales les plus infimes, auxquelles elle s'adressa d'une manière exclusive et dans les ténèbres. — De telles assertions sont insoutenables; et, fussent-elles vraies, elles ne feraient que corroborer le surnaturel du christianisme, parce qu'il est absurde que l'immense révolution religieuse qui a transformé le monde, englobé les plus beaux génies, résumé la civilisation, ait une telle cause. Ce sont les âmes qui ont été changées, renouvelées, et non pas seulement les institutions sociales. Un fait de cette nature ne s'est vu qu'une seule fois, et par le seul christianisme. L'objection, l'hypothèse, l'assertion étrange, tombe donc d'elle-même, devant tout esprit correct : il n'en est pas moins très-bon de la serrer dans l'étau de la logique, et de manifester combien, à titre de fait, elle est peu résistante. M. l'abbé Laurent y réussit sans trop de peine. Son travail est ferme, savant, bien écrit, plein de chaleur. Peut-être, en certains endroits, donne-t-il à la pure légende plus d'autorité qu'elle n'en comporte. Nous l'aimons mieux dans les notions qu'il va chercher aux Catacombes, ce grand et authentique registre des premiers siècles, ouvert en ce moment par la science. Il y a des chapitres extraordinairement attachants : tels le troisième, sur le christianisme d'après les païens, et les suivants sur les chrétiens de Rome, où apparaissent tout de suite des sénateurs ; sur les conversions à la cour de Néron et à celle de Domitien, et surtout sur les rapports de Sénèque avec saint Paul. M. l'abbé Laurent cite partout les sources : soin dont il faut le féliciter. Les premières églises de France ont aussi leur chapitre. Au fond, c'est une histoire raisonnée de l'apostolat catholique durant les premiers siècles.

— Parmi nous, aujourd'hui, cet apostolat a pris une extension et des formes nouvelles. L'affaiblissement de la foi, l'ignorance générale du catéchisme, les diversions opérées dans la pensée publique par le mouvement fébrile du temps, ont fait de la prédication pastorale une nécessité plus puissante. De là tant de sermons, exhortations, conférences, et tant de livres destinés au clergé pour lui faciliter cette tâche. La librairie Josse réimprimait dernièrement les dix-huit volumes grand in-8 de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry, monument incomparable de plans, renseignements, citations, conseils, etc. En même temps, M. l'abbé C. Martin publiait une collection non moins précieuse, en vingt-quatre ou vingt-cinq volumes com-

pactes, sur toutes les branches de la prédication catholique et pour tous les temps de l'année chrétienne. *Le Missionnaire du jour de la première communion* fait partie de cette collection. La première communion elle-même a pris dans nos paroisses une importance supérieure, elle est devenue comme le rempart de la religion. La famille, en d'autres temps, instruisait les jeunes âmes ; c'était sur les genoux de sa mère qu'un petit enfant apprenait les principes de la religion et les formules de la piété ; la besogne du pasteur était facile. Bien différents sont maintenant les besoins : ce n'est qu'à l'église, et avec mille difficultés, que la jeunesse entend parler de Dieu, de la vie future, du devoir, des mystères chrétiens; chacun devra vivre jusqu'à la fin, dans la plupart des cas, sur cette provision de deux ou trois années de catéchisme. Combien importe donc ce catéchisme, combien cette première communion ! M. l'abbé Hébert, auteur du *Missionnaire* dont nous parlons, avait déjà composé un livre sur la retraite préparatoire; il complète l'œuvre par ce second volume. — Le jour de la première communion, nous dit-il, est d'une si capitale importance pour une paroisse, que le pasteur soucieux du soin des âmes aime à se dépenser pendant toute cette merveilleuse journée. Il multiplie la sainte parole, sans crainte comme sans réserve, et son auditoire, sous les plus douces impressions qu'on ressente jamais ici-bas, se prête toujours avec empressement aux efforts de son zèle. Les enfants disposés et saintement avides, les parents, dont un grand nombre, les pères surtout, ont désappris la parole de vérité, écoutent avec émotion les exhortations du prêtre, ses invitations pressantes, dictées par la sollicitude et les angoisses d'un avenir incertain, que l'expérience apprend à redouter pour tous. Il faut au pasteur la fécondité de l'apôtre, la charité du père, l'ardeur et l'entrain du missionnaire. Mais tous ces devoirs se pressent à la fois en un même jour, et ce jour est précédé des longues fatigues de la retraite préparatoire et des séances prolongées qu'exige, au saint tribunal, la confession des enfants. M. l'abbé Hébert s'est proposé de simplifier pour lui les labeurs d'une telle journée, et de rassembler, à son usage, un livre réunissant des instructions variées pour cette solennité. Ce livre a deux parties. Dans la première se trouve un nombre de discours suffisant pour chacune des circonstances particulières de cette sainte journée, de façon à offrir au pasteur la facilité du choix, suivant son goût ou suivant les besoins de l'auditoire. Dans la seconde, on a rassemblé d'autres instructions sur les mêmes matières ou sur des sujets spéciaux se rattachant à la première communion. De cette façon, observe à bon droit l'auteur, on évite l'inconvénient de présenter à la suite les uns des autres une trop longue série de discours sur un seul point, tout en laissant au prêtre la possibilité de trouver la va-

riété, qui importe beaucoup. — Ces discours sont d'une longueur raisonnable, heureusement divisés, écrits en une langue facile. Ils ont pour sujets : l'importance de la première communion, les dispositions à y apporter, les fruits immédiats à en retirer, les devoirs des enfants et ceux des parents, le renouvellement des vœux du baptême, la grandeur du titre de chrétien, etc., etc. Ajoutons-y quantité d'allocutions avant et après la communion, sur les actes, l'action de grâces, et autres semblables.

— Le développement qu'a pris dans ce siècle la dévotion au Sacré-Cœur tient certainement du prodige. Les livres se sont multipliés aussi; il n'est guère d'année qui n'en voie paraître plusieurs. Son Eminence le cardinal Manning nous offre à son tour *les Gloires du Sacré-Cœur*, et l'on pressent à quelle hauteur s'élève l'illustre prince de l'Église. C'est d'ailleurs un sujet difficile, soit parce qu'il se tient essentiellement dans les régions du pur mysticisme, soit parce qu'on y peut rattacher tous les mystères de la religion, ce qui étendrait son domaine à la théologie entière. C'est la remarque de Mgr Manning. Le culte du Sacré-Cœur, observe-t-il, a deux aspects différents : le premier nous le montre comme le centre de tout le dogme, l'autre comme la source de la plus fervente dévotion. « Je me suis renfermé à dessein dans la partie dogmatique de cette dévotion; et cela pour les raisons suivantes. Je suis fermement convaincu que la vérité divine, lorsqu'elle est pleinement et convenablement admise, engendre d'elle-même la dévotion; qu'une cause du peu de persévérance dans la vie spirituelle est la connaissance superficielle du dogme de l'Incarnation, et que le but divin de l'institution et de la propagation de ce culte, en ces derniers temps, est de réveiller dans l'esprit des hommes la conscience de leur relation personnelle avec le divin Maître (p. IX). » Ceci est donc un livre de doctrine plutôt que de piété proprement dite; ce sont les principes qui illuminent, pour échauffer ensuite. Mgr Manning envisage son sujet et le traite dans l'ordre suivant: — la gloire divine du Sacré-Cœur, comprenant la déification de la sainte humanité, l'adoration de l'humanité déifiée, et l'adoration du Cœur sacré spécialement; le Sacré-Cœur est la voie divine de l'amour; — la science du Sacré-Cœur; — la dernière volonté du Sacré-Cœur, — sa gloire temporelle, — sa gloire éternelle; — le pouvoir qu'il exerce sur les cœurs pour les transformer; — le moyen assuré de lui ressembler, et les signes de cette ressemblance. C'est prendre les choses au plus profond de leur essence, et pour la simple spéculation et pour la pratique. Le livre est plein de citations et d'autorités, Écriture, Pères, théologiens, ascètes. Il peut être lu avec fruit par les simples fidèles, par les religieux, par les ecclésiastiques, par les jeunes gens. Les mères, par exemple, y trouveront

d'engageantes leçons sur leurs devoirs envers les enfants (p. 232). Tout le monde, au chapitre de la ressemblance avec le Sacré-Cœur, verra tracées les règles de la vie chrétienne en général, puisque cette ressemblance n'est autre chose que le travail graduel de la transformation de l'âme, où Dieu et l'homme apportent simultanément leur concours; et tout cela aboutit à la parole de saint Paul : *Ne vous conformez point au siècle présent, mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit*. C'est-à-dire : Quittez le monde, ne suivez point ses maximes : car ceux qui aiment le monde sont en inimitié avec Dieu; soyez transformés, refaits, créés de nouveau; devenez d'autres créatures. Quant à la traduction de M. l'abbé Goemaere, il nous semble qu'elle eût pu être un peu moins lourde.

— Le livre d'*Esther* a été composé par M. l'abbé Picus pour toutes les solennités de la sainte Vierge, mais plus particulièrement pour le mois de Marie; pour cela, il se compose de trente et un chapitres. Les sujets de prédication ou de méditation pendant ces quatre ou cinq semaines ne sont rien moins que faciles à trouver. Tantôt on parcourra les invocations des litanies durant toute la station, tantôt on s'attachera à la vie de Marie, ou bien aux diverses prières anciennes, hymnes, invocations, louanges que lui adresse l'Église. Ce sont, évidemment, choses excellentes et louables. M. l'abbé Picus, s'écartant de ces données communes, a conçu un plan neuf, singulier, fécond, et il l'a rempli d'une manière très-remarquable. On y verra, sans doute, des inégalités, des négligences de style, des passages moins travaillés; mais aussi que de pensées vraiment sublimes; quel abondant usage de l'Écriture et des saints Pères! quelle puissance d'images! quels ingénieux rapprochements! quelles excursions dans l'immense champ des desseins du Ciel! M. l'abbé Picus n'est point du tout un penseur ordinaire. Nous nous étonnons qu'un livre comme le sien soit encore aussi peu connu. Il faut choisir dans ces pages inégales, et ce que l'on y recueille peut défrayer de longues journées de méditations, et pour un prêtre de nombreuses et substantielles instructions. Le fond du livre, disons mieux, de ces discours, est de comtempler Marie dans Esther, de rapporter sur cette première histoire la seconde, la réalité sur la prophétie. On voit le commencement de toutes choses dans le festin du grand Roi, image du festin de Dieu. Le festin de Dieu! c'est là, en effet, que commence le monde. Là aussi se divise le monde; là naissent les deux cités. L'une, la cité céleste, se forme autour du Verbe incarné; l'autre, la cité maudite, se groupe autour de Satan. Jésus, l'adversaire : voilà les deux dragons qui se mesurent du regard et se disposent au combat. Pendant quatre mille ans l'enfer paraît triompher. — Voici Mardochée, image du Sauveur, refusant l'adoration sacrilège. L'ennemi le condamne à mort. C'est

parce que l'humanité, soutenue par le Christ, n'a jamais fait une génuflexion complète devant Lucifer que celui-ci a juré la mort du Christ et de l'humanité. Or, pendant que Satan se gonfle ainsi d'orgueil et de vengeance, une petite fontaine apparaît, sortant du sol; bientôt elle est fleuve, elle répand sur toute la terre ses ondes, eau tout à la fois et lumière : c'est Marie! Marie immaculée, vierge comme la petite fontaine qui sort des flancs de la montagne, et qui reçoit ses flots par les mystérieux chemins que l'Océan s'est faits dans le sein de la terre ; Marie dont l'origine est dans le cœur de Dieu ; « Marie qui vient à travers les siècles et les générations, qui monte et jaillit enfin à la surface de l'humanité au jour fixé par la Providence. Oui, c'est elle, la petite fontaine, qui va changer la face du monde en changeant la face du grand combat. Le divin Mardochée ; le Fils de Dieu, a enfin un aide, le secours sans lequel il n'a pas voulu triompher. Comme Esther l'illustre orpheline, Marie demeure longtemps cachée au milieu des captifs : on la cherche, on la trouve; elle est présentée au roi, elle entre dans le palais, elle monte sur le trône et se met en devoir de sauver son peuple. La fontaine grandit; elle devient bientôt un fleuve immense qui arrosera toute la terre d'Israël. Les flots de Marie, c'est la sainte doctrine...; etc. (p. 7). » Comme Esther, Marie sert deux festins au monarque éternel. Dans le premier, elle traite magnifiquement la bonté et l'amour : c'est l'incarnation. Dans le second, elle dresse avec une égale munificence la table de la justice : c'est le Calvaire.

— *Heures de tristesse et d'espérance!* « Vous qui avez vécu, s'écrie » M. l'abbé de Bellune, à quoi a ressemblé votre vie, la vie intime et » secrète de votre âme? Est-ce à un jour de printemps, radieux, pur, » calme, embaumé? Est-ce à un jour d'automne, mélancolique et » froid? Hélas! vos jours de printemps, vos jours de soleil, comptez-» les! Comptez non pas même vos jours, mais vos heures, et dites-» nous combien de fois le bonheur, mais un bonheur vrai, s'est levé » à l'horizon de vos années, et combien de temps il vous a souri, à » travers l'uniforme tristesse de votre ciel ouvert! Qui de nous ne » connaît cette couleur grise de la vie, qui lasse et qui désenchante? » Qui de nous n'avait rêvé autre chose? Et qui de nous ne s'est dit, » en voyant tomber les feuilles sèches : Voilà comme sont tombés » mes premiers rêves, et comme le vent les a emportés! (p. 7). » Telle est la plainte universelle; il faut souffrir : c'est la loi de cette vie, à laquelle nul ne se peut soustraire. Où trouver des consolations, où puiser la force de supporter l'épreuve? c'est ce qu'indique M. l'abbé de Bellune dans ce volume, écrit avec beaucoup de goût, dicté par la foi, inspiré par de puissantes convictions, rédigé sous une forme agréable dans sa variété, monologues, tableaux, considérations, dialogues entre

l'ange et l'homme, etc. Cette variété, qui ôte à l'ouvrage tout plan régulier, lui communique un charme de lecture particulier. La première partie, composée de neuf chapitres, est intitulée *Heures où la coupe est pleine*, et appelle successivement l'esprit sur la loi, le mystère, l'épreuve de la vie, l'apprentissage, le voyage, le roman, le désert, le combat de la vie, le poëme de la vie. Il faudrait tout citer. *Heures où les larmes sauvent :* c'est la seconde partie, qui vise encore plus directement l'âme. C'est la mourante rappelée à la foi sur son lit d'agonie, repassant avec une amère tristesse sur cette vie qu'elle ne sut pas employer au bien, et pleurant assez maintenant pour que son ange puisse lui dire : « Va, chrétienne : Dieu t'attend ! » C'est l'incrédule entré dans une église de campagne, où il se trouve seul, alors que l'office vient de finir, et repassant, lui aussi, son existence fanée, stérile, coupable : « J'ai perdu le goût du bonheur ! » Et l'ange de la vieille église se fait entendre : « Ta plus grande faute n'est point d'avoir douté ; ta plus grande faute est de n'avoir pas prié. Si tu avais prié, jamais ton cœur et ta raison ne fussent tombés si bas ; jamais ils ne fussent restés si longtemps dans l'abîme où je les vois se débattre encore (p. 221). » — Ce sont les larmes de Madeleine la pécheresse, qui vient de voir passer sous ses fenêtres le Saint-Sacrement. « J'éprouve un dégoût que je ne puis exprimer, une horreur mortelle pour cette boue dans laquelle j'ai roulé mon âme ; et en même temps, en vous regardant sur votre croix, en contemplant vos mains qui m'ont autrefois bénie, vos pieds que je crains de baiser, votre front qui avait mis, en un autre temps, sur le mien quelque chose de sa douceur et de sa pureté, je sens s'allumer en moi un amour dont, en mes meilleurs jours, je n'avais jamais ressenti si irrésistiblement les ardeurs. Seigneur, vous savez tout : vous savez donc que je vous aime (p. 233). » Et l'ange de Béthanie lui apporte du ciel la consolation qui purifie. — Ce sont, ensuite, les larmes de l'enfant prodigue, le chœur des anges qui l'accueillent. Ce sont les pauvres dans les tentations de la misère ; les pauvres dont Mme Swetchine a dit si justement : « C'est par pitié pour les riches qu'il y a des pauvres. » Ce sont des scènes *avant l'orage*, *après la foudre*, en face des *filets vides*. Ce sont les larmes du prêtre à la vue de tant de malheureux qui se condamnent eux-mêmes au sort le plus cruel. — Le livre de M. l'abbé de Bellune est un livre précieux pour la douleur ; on devient non-seulement plus calme mais meilleur après l'avoir lu. Écrit avec le cœur, il atteint le cœur et lui parle son vrai langage. Ajoutons qu'il est magnifiquement imprimé, avec caractères et papier de choix, filets, format agréable, lettres ornées, têtes et fins de chapitres illustrées. Une telle édition fait grand honneur aux presses de M. Rouillé-Ladevèze, à Tours.

— Belle édition aussi que celle du *Tratado de la Tribulacion* du P. Ribadeneira, non *Rivadeneira,* comme l'imprime l'éditeur de Madrid. C'est ainsi que signait le célèbre religieux. Ribadeneira appartient au seizième siècle. Il publia ce livre en 1589, au milieu des calamités de toutes sortes auxquelles était en butte l'Espagne, et il l'écrivit de ce grand style du temps, celui des Thérèse et des Louis de Léon, qui est resté classique. Le nouvel éditeur nous apprend qu'il a été porté à réimprimer un si noble ouvrage en considérant les maux de l'époque présente, plus intenses et plus graves que ceux dont fut ému l'éminent jésuite. Et parmi ces maux il place à juste titre les ravages de la mauvaise presse. « Lorsque, dit-il, l'imprimerie propage » une infinité de livres dont le luxe de publication contraste avec » l'extrême pauvreté du fond, nous, qui avons pour le P. Ribadeneira » une admiration religieuse (et il la mérite comme l'un des maitres » de la belle langue castillane), nous avons jugé utile de remettre en » lumière le *Traité des Douleurs de la vie*, cet écrit si estimé, et de lui » ménager les soins typographiques qui plaisent à notre époque. » Et en effet, l'édition, nous l'avons remarqué, est fort élégante, avec un beau portrait de l'auteur et des ornements en tête des chapitres. Pour le texte, on a reproduit l'édition donnée par Sanchez en 1605, édition plus exacte que celles de Valence en 1830 et 1831, et de Palma en 1846. — Le genre de l'auteur est, naturellement, celui de son temps : une marche paisible, beaucoup de piété affective, toutes les considérations subordonnées à la foi, un appel incessant au cœur, la sainte écriture citée à chaque ligne, pour ainsi dire ; rien de tourmenté comme dans la littérature de notre temps. C'est un fleuve paisible dans son cours, un rayon de soleil que rien ne brise. — Souffrances particulières et personnelles, épreuves générales et publiques : telles sont les deux parties qui divisent le traité. Chacune comprend une vingtaine de chapitres. Partant de ce fait que la vie de ce monde n'est qu'une suite de tribulations et de tristesses, le P. Ribadeneira constate que Dieu l'a ainsi réglé dans des vues souverainement sages, toutes pour l'intérêt de sa créature, qui en recueille, si elle est en grâce avec lui, ces trois trésors : la purification du passé, la lumière de l'âme, la perfection de la vertu... Quant aux pécheurs, quelle est leur conduite en pareil cas? que font-ils pour se consoler? Nous, chrétiens fidèles, nous avons la résignation, l'espérance, l'amour du Père qui frappe, même dans les sécheresses et abandonnements intérieurs. Nous savons pourquoi le Ciel ne refuse pas aux méchants les prospérités temporelles. — Pour ce qui regarde les fléaux publics, ils sont un châtiment de Dieu. Le Seigneur permet que le péché soit souvent puni par le péché. L'hérésie peut être rangée au premier rang de ces calamités. — Un chapitre bien consolant est le douzième de la seconde

partie, où il est question des miséricordes du Seigneur à l'égard de ceux qui meurent dans ces circonstances où éclate la justice. Dieu permet encore que des personnes pieuses, et tenues pour saintes, tombent dans l'erreur et y induisent les autres : et c'est pourquoi chacun doit veiller pour n'être point séduit. Et l'auteur termine en conjurant son lecteur de se rappeler que pas un cheveu ne tombe de notre tête, pas une feuille des arbres, pas une goutte d'eau, que la Providence ne le sache et ne l'ait ainsi réglé : Jésus lui-même nous l'affirme. Comment donc perdre courage ? comment plutôt ne pas bénir toujours un Dieu attentif au bien de sa créature ?

— Le traité du P. Hermans sur *les Anges de la tradition catholique* éclaire un point de doctrine dont s'occupent trop peu les fidèles. Les Anges ! dit l'auteur : ce seul nom élève nos âmes et les attendrit ; il réveille les plus aimables souvenirs de notre piété d'enfance. Quand il nous est donné de nous trouver en relation avec un être orné de toutes ces qualités qui captivent l'esprit, commandent le respect et arrachent l'amour, nous ne trouvons pas de terme plus propre à réprimer nos sentiments que de l'appeler *un ange*. Or, en un temps où beaucoup d'hommes affectent de ne plus priser que la matière et les intérêts de la vie présente, il convient que le chrétien élève d'autant plus les yeux vers les hauteurs célestes. Il y a là pour le peuple fidèle matière aux meilleures réflexions, pour les pasteurs à des instructions utiles et de circonstance. — Ce n'est point, d'ailleurs, un traité théologique proprement dit qu'a entrepris le pieux écrivain, mais plutôt de fournir un aliment aux sentiments de la ferveur. Dans une matière qui renferme peu de points dogmatiques définis, il est nécessaire de recourir fréquemment aux Pères de l'Église et aux ouvrages des saints. Combien de ces saints qui ont pu jouir familièrement de la présence de leur ange gardien ! — L'ordre du volume est celui-ci : on traite d'abord des anges en général, de leur existence et de leur nature. Comme cette nature est spirituelle, il faut étudier leur intelligence, leur vouloir, leur opération ; puis leur histoire, autant que Dieu en a soulevé le voile pour nous. Cette histotre c'est, avant tout, l'épreuve qu'ils eurent à subir avant d'être confirmés dans leur félicité. Les uns succombent : ils sont condamnés sans espoir de réhabilation, et dès ce moment une féroce jalousie les pousse à persécuter l'homme pour l'attirer dans la même déchéance. Les autres, restés fidèles, sont à jamais couronnés, et, au milieu de leur bonheur, feront auprès des fils d'Adam une œuvre directement contraire à celle des démons. L'étude que l'on fait de ces esprits sublimes met en présence de leur bonheur, de la hiérarchie qui les partage, de leurs rapports généraux avec nous, des bienfaits que nous recevons d'eux, du culte qui leur revient, des vertus qui leur sont chères. — A qui l'auteur destine-t-il l'ouvrage ? il nous apprend qu'il a en vue

les prêtres chargés d'être les anges de la famille chrétienne, aux personnes religieuses de qui la vie doit être angélique, à tous ceux qui s'occupent d'élever l'enfance et de la conduire vers Dieu, aux affligés, à quiconque souffre et gémit, et aussi aux pécheurs puisqu'il n'y a rien que de consolant et d'émouvant dans cette doctrine qui nous assure en haut de si aimables et si puissants protecteurs. — L'enseignement du P. Hermans est substantiel, savant, clair, orné de traits historiques qui soutiennent l'attention et rendent cette lecture fort agréable. Le style, il faut en convenir, est un peu lourd.

— Le *Livre unique des Fidèles* procurera à la fois d'innombrables formules de prières et des instructions religieuses de tout genre. Livre « unique », c'est beaucoup dire, et les choses ne vont point jusque-là ; mettons plutôt livre pratique, manuel, recueil. C'est d'ailleurs un volume fort considérable, de près de 900 pages compactes, où l'on a pu faire entrer beaucoup de matière. La pensée qui l'a dicté est celle-ci : « Le grand moyen de salut, la voie la plus sûre et la plus facile pour arriver au ciel, c'est la sanctification de nos actions ordinaires. » C'est pourquoi cet ouvrage se divise en cinq parties : sanctification de la journée, sanctification de la semaine, du mois, de l'année, de la vie, de la mort. On y a rassemblé les plus belles prières pour toutes les circonstances, des instructions sur les solennités de l'année ecclésiastique, les vies des principaux saints à leur date dans le calendrier, la doctrine sur les sacrements, les offices de l'église, et même, ce qui est une excellente pensée, les cérémonies et oraisons du Baptême, de la Confirmation, de l'Extrême-Onction, afin que le chrétien en puisse profiter lorsqu'il est appelé à y assister. Tout cela est fort sagement rédigé, méthodiquement distribué, et un pareil livre est appelé à rendre au peuple un service précieux.

— Quant aux *Excellences du saint cœur de Marie*, l'opuscule est traduit du P. Pinamonti, auteur ascétique connu et estimé, en Italie surtout, et de qui plusieurs traités ont eu des versions dans toutes les langues de l'Europe. Celle-ci a été faite avec assez d'intelligence. Quelquefois on ajoute un mot pour rendre la pensée avec plus de clarté ; ailleurs, on n'hésite point à retrancher quelques phrases plus conformes au génie exubérant de la langue italienne qu'aux procédés ordinaires de la langue française. Pinamonti, né à Pistoia en 1632, entrait à quinze ans chez les jésuites de Rome, où il devint pendant vingt-six ans le compagnon des travaux apostoliques du célèbre prédicateur Paul Ségneri ; travaux qu'il continua encore douze ans après la mort du saint religieux. Il mourut lui-même en 1705, âgé de soixante et onze ans. Ses œuvres spirituelles ont été plusieurs fois réimprimées, notamment à Venise, 1751, en un gros in-4. — Le sujet est partagé ici en considérations, subdivisées elles-mêmes en articles. A la fin de chaque

considération, l'auteur a pour habitude de suggérer une pratique de dévotion ; et, pour en mieux recommander l'usage, il l'accompagne d'un exemple, ordinairement choisi de nature à exciter une vive impression. En général, le P. Pinamonti est simple, méthodique, onctueux; il est aimé des âmes intérieures, accessible à toutes les autres. Ayant à traiter du cœur de la sainte Vierge, il suit cet ordre : — Le cœur de Marie est un miroir sans tache, le siège d'une pureté souveraine, en tant qu'elle est la fille du Père éternel, la mère du Fils de Dieu, l'épouse du Saint-Esprit; c'est un cœur digne de la Mère de Dieu ; — c'est un abîme de grâces, une copie fidèle du cœur de Jésus; — c'est le foyer du saint amour, et en même temps l'océan des douleurs ; — enfin, c'est un paradis de délices pour le cœur de Dieu.

— Une collection de bons livres, publiée par livraisons, sous la direction du P. Vanderspeeten, de la Compagnie de Jésus, est intitulée *Bibliothèque chrétienne*. Nombre de ces petits livres, bien imprimés, dans un format commode, ont déjà été donnés au public religieux. Tel *la Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence* (en deux livraisons), par le P. dominicain Antoine Touron, mort en 1775. En 1752, il avait publié un *Traité historique, dogmatique et moral de la Providence*, divisé en trois parties, dont l'une est cet opuscule. Le mérite, vraiment, n'en est point dans le style ; mais ce défaut se trouve racheté par une parfaite clarté d'exposition, une vigoureuse énergie de foi, une logique frappante de bon sens dans la déduction des idées : d'où résulte pour le cœur un aliment fortifiant, c'est-à-dire une reconnaissance très-vive pour les bienfaits du Créateur ; une filiale confiance en la divine bonté, au milieu des épreuves et des périls ; une conformité de plus en plus parfaite à la volonté du Ciel. C'est donc une lecture à recommander, aussi bien que celle des *Secrets desseins de la Providence*, du même auteur et de la même collection. La prospérité des impies n'est point un argument contre la Providence, qui a des desseins arrêtés dans la distribution des biens et des maux de cette vie, desseins que nous comprendrons un jour, et qui nous porteront à louer davantage la divine sagesse. Telle est la thèse du P. Touron, et il l'établit de manière à porter dans l'âme une sainte et douce conviction.

— De la même collection encore, la *Pratique de la dévotion au sacré cœur de Jésus*, extrait de divers auteurs, et principalement du P. de Gallifet. C'est un petit traité assez complet dans sa brièveté, où se rencontrent à la fois des méditations et des prières, et aussi des renseignements utiles sur les différentes associations en l'honneur du Sacré-Cœur. Bon manuel à conseiller aux personnes qui n'ont pas le temps de faire de longues lectures.

— Le P. Vanderspeeten nous présente enfin, dans sa *Bibliothèque chrétienne*, les *Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire,*

et le *Sentier du paradis*. Le premier de ces opuscules est l'œuvre du P. Jacques Munford, jésuite, une des glorieuses victimes des persécutions protestantes en Angleterre, au dix-septième siècle. On n'a pris, au surplus, qu'une partie du volume, celle qui peut le mieux convenir à la généralité des lecteurs ; on y ajoute quelques pratiques et prières en faveur des défunts, ce qui rentre naturellement dans la partie conservée, celle de l'intercession pour les morts. Quant au *Sentier du paradis* ou *Paix intérieure*, l'auteur en est le P. Scupoli, de l'ordre des théatins, à qui nous devons aussi *le Combat spirituel*. C'est en italien qu'avait été composé *le Sentier*, et ceci en est une traduction nouvelle. Elle en fait presque, dit l'éditeur, un livre tout autre, tant la version généralement reçue aujourd'hui est peu conforme au texte original. Pour apprécier le mérite du P. Scupoli, il est bon de se rappeler que le *Combat spirituel* a eu près de quatre cents éditions. En étudiant le sujet de la paix intérieure, le vénérable religieux s'attache à voir quelle est la nature du cœur humain, et comment il veut être gouverné. Or, ce qu'il cherche et poursuit de toutes ses forces, c'est la tranquillité, la calme possession de lui-même. Cet édifice de la paix ne s'élève pas sans quelque soin, sans quelque lutte et quelque peine. C'est ainsi que, s'appuyant exclusivement sur Dieu, l'âme se dégagera volontairement de toute satisfaction purement terrestre, parce qu'ainsi l'exige la véritable humilité et pauvreté d'esprit qui aide à acquérir cette paix. Elle ne se trouve non plus que dans la solitude de l'esprit, qui appelle la présence de Dieu. Les explications de l'auteur sont des plus claires, ses conseils des plus sages et des plus précis. Au fond, c'est toute la perfection intérieure.

— C'est une histoire d'un tout autre genre que la *Légende de sainte Catherine d'Alexandrie* (toujours de la *Bibliothèque chrétienne*). *Légende* est le mot nécessaire, les vrais actes de l'illustre martyre n'étant pas parvenus jusqu'à nous. Le Martyrologe romain fait de Catherine une assez longue mention au 25 novembre, et il est vraisemblable qu'on peut appliquer à cette grande sainte un passage d'Eusèbe de Césarée racontant une partie de ses souffrances sans la nommer. Cette question, et plusieurs autres semblables, sont discutées par l'auteur de l'opuscule avec science et logique ; puis il passe au récit, qu'il fait avec beaucoup d'intérêt en onze petits chapitres. On sait combien est dramatique le tableau de ce martyre, précédé de la lutte victorieuse d'une simple jeune fille contre les plus célèbres docteurs d'Alexandrie.

— L'histoire du *Pape saint Grégoire VII et de l'empereur Henri IV* est un tableau que l'auteur anonyme a jugé utile de faire au moment où l'un des ennemis de l'Église disait avec fierté : « Nous n'irons point à Canossa ! » Il faut lui souhaiter, pour lui et pour le monde, d'avoir été mauvais prophète. L'imprudent ministre a cru, ou fait semblant

de croire, que l'humiliation de Canossa ne fut qu'une victoire remportée sur le César d'alors par l'arrogance pontificale. Il y avait là plus et mieux : les faits, tels que l'historien sérieux les doit savoir, donnent la mesure de ce grand acte. La scène de l'empereur aux pieds du pape est le cauchemar de ceux surtout qui détestent le plus les empereurs. Il y a eu huit cents ans, le 28 janvier 1877, qu'un prince cruel et trompeur, après avoir déshonoré tout ce qui méritait le respect, vint humblement, les pieds nus, en habit de pénitent, implorer le pardon d'un pape qui n'eût jamais demandé mieux que de rester son père et son constant ami. Ces exemples, ces coups de Providence, sont bons à rappeler dans les temps où nous vivons, encore que le Ciel ait plusieurs manières de répondre à ses ennemis.

— Quant au *Maggio in campagna*, ou *Mois de Marie à la campagne*, c'est un très-recommandable ouvrage, rédigé sous forme d'action familière, où l'on raconte en vingt-quatre chapitres toute la vie de la sainte Vierge, avec des pages assez étendues sur son culte. Ce petit livre a été très-goûté en Italie ; on a dû le réimprimer plusieurs fois. Bien qu'il ne porte pas de nom d'auteur, nous croyons y reconnaître la main de don Bosco lui-même ; en tout cas, cette main, quelle qu'elle soit, fut dirigée par un esprit riche de pensées, et encore plus par un cœur plein de la plus touchante piété.

— De la *Santissima communione*, 235e volume imprimé à Turin par les orphelins de don Bosco, le Vincent de Paul de notre temps, nous n'avons rien à dire, puisque c'est la simple traduction de l'opuscule de Mgr de Ségur qui est entre toutes les mains. L'*Uffizio della settimana-santa* n'a pas non plus besoin de compte rendu. Comme il est en latin et dans un format de poche extrêmement commode, il pourrait servir dans tous les pays, n'était cette perpétuelle confusion italienne de l'*i* et du *j*, inconnue des anciens Romains et qui exaspère le lecteur français.

— De don Bosco aussi est le manuel de piété, à l'usage des jeunes filles, qu'il a intitulé *la Figlia cristiana provveduta*. On y trouve instructions, prières, offices de l'Église, cantiques nombreux dont il eût été bon de donner les airs notés. La pratique de cet ouvrage, tout en nourrissant l'âme solidement, habituerait parmi nous les petites pensionnaires à l'usage de la langue italienne.

— Enfin, dans ces ateliers des Orphelinats Salésiens, à Turin, Gênes, Nice, on imprime une série d'opuscules de propagande, à 10 centimes l'un, que nous devons aussi recommander : ainsi le *Pratiche ed orazioni per sanctificare;* le *Quaresima;* le *Culto perpetuo del glorioso patrono della chiesa cattolica San Giuseppe; Un' arma di difesa ai giovani colti;* le *Diario Mariano;* le *Rosario divotamente recitato;* le *Ricordo della prima communione*, etc.

— Terminons par deux ouvrages d'instruction catéchistique. Le premier, *Explications sommaires du catéchisme*, est dû à un membre de la commission d'examen du département de la Seine, M. l'abbé Loizellier. Le respectable auteur est dans la meilleure des conditions pour un travail de ce genre : celle d'une très-longue expérience dans l'enseignement de la jeunesse. Il ne procède point par interrogations, mais par une exposition méthodique. C'est plutôt un livre de lecture pour les familles et pour les classes, mais rédigé de telle sorte qu'il n'y a pas une ligne de trop, pas une expression obscure, pas une chose utile omise. La disposition typographique même facilite beaucoup l'étude de cet excellent résumé, qui, suivi pas à pas, et développé oratoirement, fournirait à tous les catéchistes un plan parfait et tous les matériaux pour un cours complet d'instructions. M. l'abbbé Loizellier a d'ailleurs rejeté dans un autre petit volume, la *Table questionnaire*, la forme interrogative, qui repasse toute la matière et servira aux examens oraux.

— Bien plus étendu est le *Directeur des catéchismes*, par M. l'abbé Turcan. Ici nous avons tout à la fois la méthode pour le pasteur, la substance pour ses leçons, la forme pour cette substance. Ordre, clarté, précision; telles sont les qualités de l'auteur en cet ouvrage considérable, fruit d'un exercice prolongé du ministère pastoral et de l'enseignement de la théologie dans un séminaire. On a pu faire aussi bien que M. l'abbé Turcan, sous une forme ou sous une autre, mais assurément on n'a pas fait mieux. Il procède surtout par interrogations. Chaque chapitre se clôt par une indication de nombreuses histoires à raconter aux enfants, histoires tirées de l'Écriture et des Vies des saints; sans les dire lui-même, ce qui formerait un volume de plus, l'auteur renvoie à l'endroit précis où tout prêtre les trouvera dans sa bibliothèque. Nous signalerons encore les récapitulations fréquentes et les résumés. — Honneur à ces ouvriers zélés de l'heure présente, qui ont compris l'urgente nécessité de multiplier les ressources d'instruction religieuse, alors que la dépravation tient école ouverte, et que l'ignorance des vérités chrétiennes cause autant de ravages que le vice lui-même, dont elle est, d'ailleurs, la fidèle alliée.

V. Postel.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

L'Hôtel Woronzoff, par Mlle Marie Maréchal. Paris, Firmin-Didot, in-12, de 417 p. Prix : 3 fr. — *De Rio-de-Janeiro à San Paulo*, par M. F. Houssay. Paris, Gauthier-Villars, 1878, in-8 de 90 p. Prix : 2 fr. — *Mélanie Gerbier*, par la comtesse de La Rochère. Paris, Dillet, 1878, gr. in-18 de 255 p. Prix : 2 fr. — *Le Monde des jeunes filles*, par Victor Henrion. Paris, Eugène Belin, 1878, gr. in-18, 212 p. Prix : 2 fr. — *Fauvette*, par Mme de Stolz. Paris, Perisse frères, 1878, gr. in-18 de 276 p. Prix : 2 fr. 50. — *Paul, souvenir d'Australie*, par Mlle Marie de Besneray. Paris, 1878, in-18 de 139 p. Prix : 1 fr. — *Le Lion de Coëtavel*, par Mlle Gabrielle d'Ethampes. Paris, Putois-Cretté, 1878, in-18 de 330 p. Prix : 3 fr. — *La Fille du Kabyle*, par Mlle Guerrier de Haupt. Tours, Mame, 1878 in-18, de 105 p. Prix : 85 c. — *La Dette du Bon Dieu*, par Mlle Guerrier de Haupt, Tours. Mame, 1878, in-18 de 105 p. Prix : 85 c. — *Où se cache le bonheur*, par M. Roux-Ferrand. Paris, Olivier, 1878, in-18 de 151 p. Prix : 1 fr. 50. — *Les Merveilles du bon Dieu*, par Mme Barbier. Ouvrage orné de 38 gravures. Paris, Plon, 1878, in-18 de 376 p. Prix : 3 fr.

Mlle Marie Maréchal a vite conquis les sympathies d'un public de jeunes filles. Son succès est dû à la facilité élégante de son style, à la grâce de la plupart de ses portraits. Les événements sont rares dans la plupart des livres de l'auteur; mais Mlle Maréchal trouve, à propos des choses familières de la vie, des scènes charmantes et des tableaux d'une grande fraîcheur. Son roman *l'Hôtel Woronzoff*, car il s'agit d'un véritable roman, varie légèrement le cadre habituel des œuvres de l'auteur. Il ne s'agit pas cette fois d'une institutrice admise dans une riche famille, dont elle épouse l'héritier à la dernière page, mais d'une fille pauvre, Bérangère de Pontmore, arrivant à Paris, afin de confier sa jeune sœur malade aux soins d'un prince de la science. Le digne docteur Roland se prend tout de suite d'intérêt pour sa cliente. Ne pouvant parvenir à lui procurer des leçons, il trouve pour elle, chez un de ses amis, une situation suffisamment rétribuée : quatre mille francs par an, en échange de quelques heures de travail quotidien. Bérangère accepte avec joie et reconnaissance. C'est alors que se dessine une situation plus que difficile. Bérangère est belle et jeune, le prince Woronzoff, dont elle devient secrétaire intime est jeune; beau, et séparé de sa femme. L'amour naît lentement dans ces deux cœurs, et le péril deviendrait imminent, si la princesse Woronzoff ne mourait à point pour permettre à Bérangère d'épouser l'homme qu'elle aime. Si la forme de ce livre est très-pure, Mlle Maréchal, avec la plus grande candeur du monde, a écrit un livre dangereux. Il n'est pas sain de laisser croire aux jeunes filles pauvres qu'elles peuvent devenir les secrétaires d'un jeune prince qui les comble de prévenances et de présents, et conserver néanmoins une réputation intacte. Les filles pauvres se marient rarement; quelques-unes trouvent pour maris des hommes vaillants et honnêtes. Quant à celles qui se font lectrices de princes millionnaires séparés de leurs femmes, la société les met à son ban. La femme doit redouter certains périls que le livre de

Mlle Maréchal enseigne à braver. Mais, ce défaut à part, jamais l'auteur n'a fait une œuvre plus soignée dans la forme et plus agréable à lire.

— Les souvenirs de voyage de M. F. Houssay, que l'auteur promet de compléter dans de plus longs récits ont, sur la plupart des romans promenant le lecteur sur les bords étrangers, le mérite d'être d'une vérité absolue. L'auteur, artiste d'un grand talent, décrit avec la plume avec autant de vérité que s'il reproduisait ses sites préférés à l'aide de son crayon. La phrase, d'une singulière énergie, donne du relief aux moindres détails. Ce livre ne se borne pas à de froides nomenclatures, il touche à la science, à l'histoire. Chaque page instruit et charme. Tout y est réel, et enlevé avec une vigueur mêlée de grâce. Il ne nous reste qu'à souhaiter que M. Houssay termine bientôt les grands travaux qu'il vient d'entreprendre sur le Brésil, où il a passé plusieurs années.

— *Mélanie Gerbier,* orpheline et pauvre, réduite à faire l'éducation de jeunes enfants, passe par toutes les phases de la jalousie et de la rancune à l'égard des familles opulentes au milieu desquelles elle vit. Cherchant sans repos le moyen de corriger les erreurs de la fortune, elle commence par essayer de rendre amoureux d'elle, le fils de Mme de Rebours. Ce mariage lui donnerait soixante mille livres de rente ! Mais les coquetteries de Mélanie dépassent le but, et, de la maison de Mme de Rebours, elle se réfugie chez une parente, dont la situation modeste est loin de satisfaire ses vœux. Repoussée par M. de Rebours, Mélanie accepterait d'être la femme de son cousin Maurice ; avant le départ de celui-ci pour son vaisseau, elle lui engage presque sa parole, se réservant de prévenir plus tard la famille qui la traite avec une affection confiante. Peut-être Mélanie se résignerait-elle à trouver la vie supportable, si la visite de la marquise d'Arbauville ne venait de nouveau changer ses plans. Plaire à la sœur de M. Gerbier, se faire amener par elle à Paris, sous le titre de dame de compagnie, tout cela se réalise rapidement pour l'ambitieuse fille. L'hypocrisie, l'ambition, l'avarice, la mèneront bientôt jusqu'au crime. Mme d'Arbauville tombe malade, écrit à son frère, M. Gerbier, pour le supplier de la venir voir, et ne recevant point de réponse, se croyant abandonnée, elle fait, dans un moment de dépit, un testament par lequel elle institue Mélanie Gerbier sa légataire universelle. Cependant la mort s'approche ; un remords traverse l'âme de Mme d'Arbauville : elle annule son premier testament par un second qui rend sa fortune à ses neveux et laisse 80,000 francs à sa dame de compagnie. Mélanie est en possession des deux testaments confiés à sa loyauté ; Mme d'Arbauville morte, elle brûle le second testament et présente le premier, celui qui la met en possession de quatre milions. A Paris, où elle s'installe, Mélanie mène une vie de plaisirs, à laquelle l'arrache le retour

de son cousin. Celui-ci a perdu son père, et vient demander à la légataire de Mme d'Arbauville ce que sa tante laisse aux orphelins. La tendresse se réveille dans l'âme de Mélanie; elle reprend ses premiers projets; son mariage avec Maurice effacera une partie de son crime. Mais révélation de ce crime est faite au jeune homme; le mépris remplace l'amour, et Mélanie, désespérée, s'empoisonne. Sauvée, mais non guérie, elle languit et meurt en léguant les quatre millions de Mme d'Arbauville à ceux qu'elle avait dépouillés. On voit que l'intérêt ne fait pas défaut au volume de la comtesse de la Rochère. Écrit d'une façon rapide, il se fait lire avec un grand plaisir.

— Beaucoup de science dans un petit livre ; de la science facile, en ce sens qu'expliquée clairement elle se grave sans peine dans l'esprit : voilà ce qu'on trouve dans *le Monde des jeunes filles*, de M. Victor Henrion. La forme dialoguée donnée à ces leçons les rend aimables ; sans trouver dans ces pages la sécheresse d'un questionnaire, on y rencontre des enseignements précis sur lesquels la note gaie tranche parfois sans détonner. *Le Monde des jeunes filles* est celui de tous : c'est le monde des phénomènes, des grandeurs, des merveilles de l'univers. Après s'être fixés sur les astres, les regards des élèves descendent sur la terre. Le professeur, qui vient de mettre à leur portée les différents systèmes planétaires, leur explique ensuite la nature des vents, la formation du corail, les drames des avalanches et des tempêtes. La légende met sa grâce au milieu de ces leçons substantielles. On doit apprendre le livre comme une leçon sérieuse, et on en garde le souvenir comme d'un brillant panorama. L'approbation du cardinal Donnet, accordée à cet ouvrage, prouve suffisamment à quel point l'auteur y respecte les idées religieuses, qui font la base de la science.

— *Fauvette*, de Mme de Stolz, est plutôt une suite de scènes et une série de portraits qu'un ouvrage rêvé, cherché, trouvé. On s'aperçoit que, sans avoir tracé de plan, Mme de Stolz a laissé courir sa plume. L'intérêt de ce genre d'écrits s'affaiblit de tout ce qui lui manque en solidité : trop de personnages s'y agitent. Ce sont des ombres qui passent, et non des caractères qui se dessinent. Au premier plan se trouve Thérèse, la *Fauvette*. Son esprit est vif, son cœur dévoué. Elle peut, grâce à sa foi, supporter avec patience, d'abord une longue maladie, ensuite la cécité, enfin la mort. Mais cette Fauvette a beau être souriante et bonne, elle reste peinte en grisaille : la vie vraie lui fait défaut. On dirait une créature privée de vie tangible ou matérielle. L'auteur eût évité ce défaut dans son livre, s'il avait davantage vécu avec ses personnages, afin de les douer d'une vitalité typique. Les pages les mieux réussies de ce volume sont une imitation en vers du *Lépreux* de Xavier de Maistre. Mme de Stolz a suivi pas à pas la

pensée de l'admirable écrivain; mais à quoi bon refaire un chef-d'œuvre? On comprend qu'un prosateur français traduise un prosateur étranger; mais il est plus singulier qu'heureux de refaire en langue rimée une des plus belles compositions de l'auteur du *Voyage autour de ma chambre.*

— Tandis que nous reprochons à certains auteurs la monotonie de leurs récits, nous conseillerons à Mlle de Besneray une plus grande simplicité dans la forme et plus de solidité dans le plan. On devine que l'auteur, pris d'une grande admiration pour les Natchez et pour certaines pages de Bernardin de Saint-Pierre, a tenté d'imiter l'inimitable. Il en est résulté une enflure pénible. Dans *Paul, souvenirs d'Australie*, les choses les plus ordinaires sont exprimées avec pompe, et les sentiments vrais se perdent dans l'exagération avec laquelle ils se traduisent. Ce défaut, que nous signalons à Mlle de Besneray, disparaîtra, nous l'espérons, à son second volume, et nous nous ferons alors un véritable plaisir de l'encourager.

— Le volume de Mlle Gabrielle d'Éthampes, *le Lion de Coëtavel*, marque un véritable progrès dans le talent de l'auteur. La forme est moins molle; on trouve à la fois plus d'intérêt dans le fond et plus de grâce dans la forme. Le lion de Coëtavel est une jeune et charmante fille, à l'imagination ardente, qui a grandi sans mère dans les landes bretonnes, qu'elle aime à traverser seule et à cheval. Yvonne ne prie pas, ne franchit jamais le seuil de l'église, et son indomptable orgueil, doublé d'une rudesse presque cruelle, la rend peu sympathique aux habitants du pays. Une seule personne, nouvellement installée au manoir de Kervillec, voisin du château de Coëtavel, se sent prise de pitié pour cette enfant sans amis et sans guide, et dont l'aïeul pousse plus loin qu'elle encore l'oubli de Dieu et le mépris de la prière. Lors d'une des premières rencontres de Louise de Kervillec avec Yvonne, celle-ci blesse dangereusement un enfant du village et l'abandonne sur la route à la charité de Louise. De cet accident découle tout un drame. Le petit blessé est soigné à la fois par Louise, par son frère Roger et par sœur Marie des Anges, sœur aînée d'Yvonne, dont celle-ci se souvient à peine, et qui entre en religion contre la volonté de son père. Avec une patience et un esprit de charité auxquels rien ne résiste, Louise apprivoise le lion de Coëtavel; mais il faut avouer que le sentiment de naissant amour que Roger éprouve pour Yvonne aide encore plus à cette conversion que le dévouement de sa sœur. Grâce à la double influence du frère et de la sœur, Yvonne, redevenue chrétienne, réconcilie avec Dieu son père agonisant, et sœur Marie des Anges peut s'agenouiller près de sa dépouille. Tel est ce livre, très-sympathique, pour lequel l'auteur ne recueillera que des éloges.

Les petites nouvelles que Mlle Guerrier de Haupt écrit pour les enfants sont, en général, fort simples d'invention. *La Fille du Kabyle* renferme pour toute aventure le mariage d'un jeune officier français avec une jeune fille kabyle dont il sauva jadis la vie, et qui, en mainte occasion, lui rendit en dévouement ce qu'elle devait à sa générosité. Convaincue que la religion de l'homme vers lequel elle ce sent entraînée est la seule véritable, la jeune Kabyle se fait chrétienne près du lit de mort de son père qui abjure le mahométisme. Dans son second volume, la *Dette du bon Dieu*, l'auteur cherche à prouver que nous contractons tous envers le bon Dieu des dettes que nous restons impuissants à payer, et nous invite à ne pas trop laisser grossir le chiffre de ces dettes. Fernande Sylvère, enfant charmante qui prétend faire du bon Dieu son débiteur, à force de donner l'aumône et de répandre le bien, supplie sa mère de garder près d'elle une petite vagabonde que nul ne peut discipliner, et qu'elle espère amener au travail et à la prière. Le bon Dieu ne tarde pas à payer au centuple le bien fait à « l'un de ces petits » dont il parle dans l'Évangile. La plus jeune des sœurs de Fernande, la petite Angèle enlevée par des saltimbanques est retrouvée par Thérèse, qu'à partir de ce moment la famille Sylvère adopte d'une façon absolue. Il est à souhaiter que les lecteurs de cette brochure soient entraînés à prêter beaucoup au bon Dieu, dans la personne de ses pauvres. Cette nouvelle n'est point la seule de ce recueil. La *Canne de Fernand* résume les défauts d'un grand nombre de collégiens oublieux de leur âge et de leur condition, et qui s'efforcent d'agir en petits hommes, de s'habiller à l'avenant, et de singer les *gommeux* à la mode. M. Maurin a comblé les vœux de son fils en lui donnant une canne. Cette canne devient l'occasion d'une série de contrariétés pour le jeune garçon; elle blesse un soldat, brise la glace d'une devanture de boutique, et le collégien, honteux de ses sottises, menacé de payer une amende et d'aller en prison, rentre chez son père corrigé de la manie d'essayer à copier les hommes. *Thérèse la fermière* et la *Main de la Providence* terminent cette honnête plaquette. Les sujets traités par Mlle Guerrier de Haupt ne sont pas élevés, et le style manque d'éclat mais ses livres conviennent parfaitement aux enfants à qui ils sont destinés.

— M. Roux-Ferrand est un aimable moraliste qui, grâce à des convictions alliées à un charmant esprit, parvient à prouver que l'unique moyen de parvenir au bonheur est de se montrer dévoué, charitable, pieux et bon. Le livre intitulé : *Où se cache le bonheur*, qui vient d'obtenir de la Société d'*Éducation populaire*, une médaille d'honneur, est un de ceux que l'on peut mettre dans toutes les mains. N'est-il pas consolant, pour celui qui n'a jamais voyagé, de se dire que les

hommes revenant de faire le tour du monde s'estiment pour satisfaits le jour où ils reprennent leur place au coin du foyer; que les possesseurs de grandes fortunes sont convaincus que leur félicité dépend du nombre de bienfaits qu'ils répandent? Le style de l'auteur est simple et facile, et l'on regrette seulement en fermant le volume de le trouver si court.

— Un excellent volume de Mlle Barbier, les *Merveilles du bon Dieu*, met à la portée des enfants des notions scientifiques appropriées à leur âge. Grâce à l'auteur, ils posséderont, sur les éléments, les sphères célestes, les saisons, les cinq sens, le corps humain, la respiration, la digestion, la circulation du sang, des notions succinctes, mais très-suffisantes. La fin de ce volume, consacré à des études sur l'esprit, l'intelligence, l'âme et la charité, forme un excellent complément à l'analyse rapide des *Merveilles du bon Dieu*. Trente-huit gravures, faites avec soin et destinées à mieux faire comprendre le texte aux lecteurs, rendent visible ce qu'avait démontré la plume élégante et facile de l'auteur. Il n'est pas une famille, pas une école qui ne puisse trouver dans ce livre d'utiles enseignements. RAOUL DE NAVERY.

THÉOLOGIE

Clementis Schrader, S. J., de theologico testium fonte deque edito fidei testimonio seu traditione commentarius. Opus posthumum. Paris, Lethielleux, 1878, in-12 de 369 p., avec manchettes. — Prix : 6 fr.

Les plus illustres maîtres de la théologie ont particulièrement étudié, en ces dernières années, les traités que l'on appelle les *Lieux théologiques* et qui sont le fondement même de la science sacrée. Le cardinal Franzelin, qui fut et restera une des gloires du Collège Romain, enseignait, il y a douze ans, son beau traité de *Scriptura et traditione*. Il montrait non-seulement l'invincible force de la *Tradition* et de l'*Écriture*, leurs rapports, leur étendue, mais aussi il exposait la théorie catholique sur la raison humaine, la foi, l'acte de foi divine. Le P. Schrader, trop tôt enlevé à la naissante école théologique de Poitiers, a pris un sujet plus restreint, la *Tradition*. L'œuvre est divisée en deux parties : *de Testibus fidei*, — *de Testimonio sive traditione*. Le maître établit d'abord que la foi chrétienne, qui est avant tout un fait, peut être prouvée par des témoins; il démontre ensuite que Dieu a institué des témoins pour affirmer et conserver la foi. Dans la seconde partie, il considère la force et l'essence de la tradition, les moyens par lesquels elle se manifeste infailliblement, les règles à

l'aide desquelles on peut distinguer les traditions vraiment divines, les organes particuliers de la tradition. Une table des matières fort étendue résume tout le traité et en fait voir l'admirable enchaînement.

Nous n'avons point à louer le livre du P. Schrader. Mgr l'évêque de Poitiers l'a fait, avec l'incontestable autorité que lui donnent son caractère de juge de la foi et sa vaste science théologique. Il exhorte tous ceux qui aiment les sciences sacrées « à relire, approfondir et méditer ces pages très-doctes et très-utiles : » *doctissimas utilissimasque paginas.* Ils y trouveront « la solidité de la doctrine, l'ampleur de la science, la pénétration de l'intelligence, l'abondance des développements. » Peut-être que le cardinal Franzelin a plus de profondeur, une connaissance plus variée des Pères et des théologiens, une allure plus hardie, mais il nous semble que le P. Schrader a du moins égalé son ancien collègue au Collége Romain par la concision, la logique la plus rigoureuse dans la marche du traité, la parfaite précision des termes. L'un et l'autre ont travaillé à remettre en honneur l'enseignement scolastique trop oublié dans nos séminaires français. Non, on ne peut faire parler à la théologie le langage vulgaire des sciences humaines. On veut, dit-on, rendre clair ce qui est obscur, se faire comprendre de tous. Notre langue, ou même la langue latine, n'a-t-elle pas assez de mots pour exprimer ces choses, le temps n'est-il pas venu de se débarrasser pour jamais d'un vain appareil et d'un outillage usé ? Nous connaissons toutes ces raisons, nous les avons entendu répéter cent fois : mais plus nous pouvons étudier les œuvres des grands théologiens, plus aussi nous disons que, faire de la haute théologie sans les termes et les procédés scolastiques, c'est vouloir résoudre les plus difficiles problèmes de l'algèbre par les méthodes de l'arithmétique élémentaire.

EUG. POUSSET.

L'Église et la Civilisation, par Son Ém. le cardinal PECCI, archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui S.-S. le Pape Léon XIII heureusement régnant; traduit de l'italien, par PAUL LAPEYRE, rédacteur de l'*Univers.* Paris, Palmé 1878, in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr.

Le Pape Léon XIII, *sa vie, son élection, son couronnement, suivi de l'Église et la Civilisation,* pastorales adressées en 1877 et 1878 par le cardinal PECCI à ses diocésains de Pérouse, traduites de l'italien par le chanoine ANT. RICARD, directeur de la *Semaine religieuse de Marseille.* Paris, Palmé, 1878, in-12 de 118 p. — Prix : 1 fr.

L'Eglise et la Civilisation, *lettres pastorales adressées au clergé et au peuple de Pérouse pour le carême de* 1877 *et celui de* 1878, par Son Ém. le cardinal PECCI, aujourd'hui Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-12 de 76 p. — Prix : 50 c., et 5 fr. la douzaine.

On voit tout de suite, par les énonciations ci-dessus, en quoi cha-

cune de ces trois publications se distingue des autres et se recommande elle-même au lecteur catholique.

La première, qui est aussi la plus chère, est en quelque sorte une édition de luxe, qui reproduit la traduction donnée par l'*Univers* des deux mandements du cardinal-archevêque de Pérouse pour les carêmes de 1877 et de 1878 ; elle ne donne que cela.

La seconde est moins coûteuse et plus complète ; elle donne en plus des pastorales, de courts mais suffisants renseignements sur la vie, les œuvres, l'élection de l'éminent auteur. La traduction est originale et n'a rien de commun avec celle parfois un peu libre de M. P. Lapeyre.

Quant à la troisième, si elle n'a pas comme la seconde le mérite de nous faire connaître, au moins brièvement, ce qu'a été Sa Sainteté Léon XIII avant son élévation au pontificat suprême, elle se recommande par d'autres qualités : d'abord son bas prix, qui en fait réellement une brochure de propagande, puis la fidélité de la traduction qui nous a paru serrer de plus près le texte italien que les précédentes. C'est donc cet opuscule qui nous semble plus spécialement destiné à être répandu à grand nombre dans le clergé, dans les bibliothèques populaires, dans les cercles, etc.

Parlerons-nous du texte en lui-même et de la doctrine de ces pastorales ? Dieu nous garde de porter un jugement sur la parole du Docteur des docteurs ! Qu'il nous soit permis néanmoins d'exprimer ici le sentiment que nous a inspiré cette lecture. Depuis le conclave qui a mis la tiare sur le tête de l'Éminence Pecci, un certain parti, comme obéissant à un mot d'ordre donné dans l'ombre et sous le manteau de la cheminée, mais non moins fidèlement observé, s'est appliqué à insinuer par tous les moyens possibles que Léon XIII serait un pape modéré, conciliateur — on sait le sens qu'une certaine école attache à ces mots — *libéral*, enfin... un pape libéral ! Voilà certes, pour tout *catholique*, des mots qui hurlent de se trouver accolés !... Quoi qu'il en soit, il faut en rabattre, et quiconque aura lu attentivement les deux mandements sur l'*Église et la Civilisation* sera fixé amplement sur la valeur de cette opinion et comprendra avec quel soin Dieu a préparé pour son Église le chef vigilant et ferme dont elle a surtout besoin dans les temps difficiles qu'elle traverse. La doctrine la plus pure s'y allie à la plus douce charité, la vigueur la plus inébranlable à la prudence la moins compromettante, et si l'on sent que le temps des concessions à la Révolution n'est pas encore venu, on éprouve aussi la joyeuse espérance de ceux qui, dans la tempête, aperçoivent la lumière du phare qui indique le port du salut.... En ajoutant à ces deux pastorales, celle de 1860, sur le *Pouvoir temporel* et l'*Encyclique Pontificale* récemment promulguée, que la *Société*

Bibliographique va publier prochainement dans le même format, pour faire suite à cette collection précieuse de *Documents pontificaux et épiscopaux*, dont la série s'ouvre par le *Césarisme et ultramontanisme* du cardinal Manning, on aura la preuve complète et certaine que Léon XIII continuera Pie IX sans plus céder de ses droits, ni biaiser sur les principes que son immortel prédécesseur.

F. DE ROQUEFEUIL.

SCIENCES ET ARTS

De l'essence des Passions. *Étude psychologique et morale*, par EUGÈNE MAILLET, agrégé des lettres et de philosophie, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. Paris, Hachette, 1878, in-8 de XI-440 p. — Prix : 7 fr. 50.

« En philosophie, plus qu'en toute autre chose, il n'y a de fécondité que par l'union. Donner quelque chose de soi et recevoir largement des autres, telle est la loi de la vie intellectuelle en général, du développement philosophique en particulier. » Ces paroles, extraites de la préface (p. IV), indiquent dans quel esprit l'auteur a conçu son ouvrage. C'est dans le sens d'une large conciliation, dans le désir de faire ressortir la vérité partout où elle est que M. Maillet a écrit son livre sur les Passions. Aussi ne craint-il pas d'éclairer les enseignements de la philosophie ancienne par les lumières de la science contemporaine, de chercher à rapprocher du spiritualisme l'idée de l'*Évolution* et celle de l'*Association*, de faire voir que, dans les différentes écoles et chez les divers philosophes, il y a une part de vrai qu'il faut mettre en relief. Il y a, dans ce livre, à la fois beaucoup de science et beaucoup d'art : les ouvrages de nos médecins les plus illustres y sont mis souvent à contribution, les détails techniques abondent, et, malgré cela, on sent dans tout le livre une émotion secrète qui gagne le lecteur et le charme. L'amour du vrai, du beau, du bien, le culte de l'idéal soutient l'écrivain et nous élève avec lui.

Après avoir présenté des considérations pleines d'intérêt sur la maladie, le sommeil et les rêves, l'illusion et l'hallucination, la folie et ses formes, enfin sur les rapports de la passion avec l'instinct, l'auteur établit que la passion se rapproche de ces différents phénomènes, sans se confondre avec aucun d'eux. Ce trouble profond de notre être se distingue de la maladie, dont les désordres se produisent presque complétement en-dehors de la sphère de la conscience et de la volonté, il se distingue aussi de la folie dont les désordres atteignent, au contraire, et détruisent quelquefois la volonté et la conscience. La passion semble avoir un caractère individuel ; elle n'en est pas moins un élément subordonné qui ne compromet en rien l'unité du moi.

Objet des méditations des plus anciennes écoles de la Grèce, de Platon, d'Aristote, des philosophes d'Alexandrie, la passion a été observée par Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibnitz, par tous les grands penseurs des temps modernes.

L'analyse découvre trois éléments essentiels dans nos mouvements passionnés : un élément métaphysique, un élément physiologique, un élément psychologique. L'élément métaphysique consiste dans la manière dont se développe la passion. On retrouve là ce mouvement rhythmique, *ce mouvement d'alternance continue et mesurée* suivant lequel a lieu le développement de toutes choses. Cette théorie, qui ne contredit pas entièrement les théories du *Devenir* et du *Progrès*, a pour auteur Herbert Spencer; mais on pourrait en apercevoir la première idée chez les Héraclite et les Anaxagore. L'histoire de la philosophie suivant Victor Cousin, nous fournit un exemple de cette harmonie éternelle qui préside aussi bien au monde intellectuel qu'au monde physique. On sait, en effet, que les quatre grands systèmes philosophiques se reproduisent successivement, comme si la pensée humaine était enfermée dans un cercle d'où elle ne peut sortir. Dans le développement de la passion, il faut tenir compte de tous les accidents qui la précipitent ou la modèrent, il faut faire la part du tempérament, du caractère, de l'hérédité et surtout de l'innéité.

L'élément physiologique de la passion est l'ébranlement nerveux que cette violente émotion produit dans notre organisme. Qu'on étudie la colère, sous ses deux formes, la colère expansive et la colère spasmodique, et l'on comprendra aisément combien tout notre être est agité par la passion. Les cartésiens n'ont pas fait une part assez grande au système nerveux. — Mais, quelle que soit l'importance de ces deux éléments, ce n'est pas en eux que se trouve l'essence dernière de la passion. S'il en était ainsi, la passion serait fatale. Elle envahirait l'âme et s'en retirerait, comme le flot envahit le rivage et s'en retire à l'heure du flux et du reflux. Il faut, en effet, qu'à ce premier mouvement, à cette *sollicitation*, à cette *tentation* s'ajoute le consentement actif de l'homme qui s'associe avec toutes les forces de sa nature à l'impulsion éprouvée d'abord d'une manière nécessaire. Il y a pour ainsi dire deux phases : le déchirement intérieur et la chute.

Si la passion nous aveugle, elle nous soutient aussi; c'est elle qui nous donne des ailes pour nous élever au-dessus de notre condition. Elle est partout : dans la nature, dont il nous semble sentir parfois tressaillir l'âme, dans l'histoire, dans chacun de nous. Il faut donc savoir diriger les passions, pouvoir les opposer les unes aux autres, employer ces forces vives pour la vertu : c'est, en effet, un art que d'être homme de bien.

L'ouvrage se termine par une classification générale et une descrip-

tion des principales passions. Il y a là une étude très-fine des passions politiques. Enfin l'auteur remarque qu'il se fait dans le monde une création continue de passions nouvelles et insiste, non sans raison, sur les passions factices.

Tel est, d'après un aperçu très-sommaire, ce livre qu'il faut lire en entier. Il se recommande aux personnes qui veulent connaître de quel puissant secours les sciences médicales peuvent être dans l'étude des questions philosophiques, aux penseurs à qui il plaît de pénétrer par une analyse délicate dans les secrets de notre nature, à tous ceux enfin qui, tout en restant fortement attachés aux doctrines spiritualistes, aiment la vérité alors même qu'on la leur montre dans des théories qui paraissaient au premier abord opposées au spiritualisme.

ARMAND GASQUY.

Introduction à l'étude de l'économie politique, cours public professé à Lyon, pendant l'hiver 1864-1865, par H. DAMETH, professeur à l'Université de Genève, membre correspondant de l'Institut. 2e édition, revue et augmentée, avec un appendice sur le *Socialisme de la chaire*. Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de XVI-512 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage répond parfaitement à son titre. Il donne une idée générale des phénomènes se rapportant à la production et à la distribution de la richesse, et il expose nettement ce que tout le monde, selon l'auteur, devrait savoir au sortir des écoles.

De très-remarquables qualités d'exposition l'élèvent de beaucoup au-dessus des *manuels* et des *traités élémentaires*, dont les librairies sont encombrées et qui vont encore se multiplier avec l'enseignement obligatoire de l'économie politique dans les facultés de droit.

Quant au fond des idées, M. Dameth se borne à reproduire les théories d'Adam Smith, de J.-B. Say, de Rossi, de Bastiat. « Produire et consommer, voilà l'*alpha* et *l'oméga*, le but et le moyen de toutes les opérations et transactions dont le monde industriel est le théâtre » (p. 12) ; leur étude exclusive constitue « une *science autonome.* » — Cette conception de la science économique, nous n'hésitons pas à le dire, est beaucoup trop étroite ; elle méconnaît à la fois l'action des causes morales et sociales qui déterminent la productivité du travail, l'importance de l'usage qui est fait de la richesse produite, et enfin les phénomènes généraux de progrès ou de décadence qui se produisent dans les sociétés.

Ce caractère tronqué de la science économique, dite *orthodoxe*, est la vraie cause du succès qu'a eu la nouvelle école appelée *Socialisme de la chaire*, qui cherche à combiner les théories évolutionnistes, la méthode historique, la foi en l'*État moderne*, avec les principales démonstrations de l'économie politique, pensée de conciliation qui la

distingue en pratique, sinon en théorie, du socialisme proprement dit.

M. Dameth combat avec une grande force de dialectique cette dangereuse conception de la fausse science germanique, dont d'ailleurs il ne se dissimule pas le succès grandissant. Il établit péremptoirement contre elle l'existence de lois sociales naturelles permanentes qui existent dans tous les états économiques et qui vont en se développant avec une amplitude proportionnée au développement même des sociétés. Il est peut-être moins heureux quand il combat la théorie de l'*État moderne* formulée par l'école novatrice. Le *principe de liberté* que lui oppose M. Dameth est évidemment insuffisant à maintenir l'harmonie dans le monde social. L'activité des forces mises en mouvement par l'intérêt personnel doit être subordonnée à une notion supérieure de *justice* qui a sa source dans la *loi de Dieu,* qui pénètre toutes les relations sociales, et qui doit même, dans bien des cas, aller jusqu'à la *charité.* L'idée de l'*État moderne* n'est pas autre chose que la contrefaçon de cet *empire suprême de la loi divine*, nettement définie et fermement gardée par une autorité infaillible et toujours présente, qui est le premier besoin de l'humanité. Les économistes *libéraux*, auxquels se réfère exclusivement notre auteur, ont peut-être contribué pour leur part à l'en priver. C'est ainsi, par exemple, que l'*argument économique*, exclusivement employé par M. Dameth, démontre l'utilité, la nécessité, même dans les populations denses, de la propriété individuelle du sol, mais ne suffit nullement à établir sa légitimité. Il faut remonter pour cela à un ordre de considérations qu'il a le grave tort de repousser au nom du principe fort discutable de l'*autonomie de la science.*

L'insuffisance du point de vue de l'école à laquelle appartient l'auteur se montre également dans maintes appréciations historiques, comme celle-ci : « Dans l'ancienne organisation de l'industrie en corporations, maîtrises et jurandes, l'ouvrier demeurait éternellement soumis aux caprices et à l'exploitation de ses supérieurs... Il gagnait extrêmement peu et vivait fort mal ; mais cela semblait si naturel et si nécessaire qu'on n'aurait osé en faire un thème d'accusation contre l'ordre social (p. 409). »

Comme on le voit, si le livre de M. Dameth a des mérites remarquables, il a aussi de graves lacunes et comporte de notables rectifications.

C. J.

Le Vieux-Neuf, *histoire ancienne des inventions et découvertes modernes,* par Édouard Fournier. Deuxième édition, refondue et considérablement augmentée. Paris, E. Dentu, 3 vol. in-18 de 414-799. — Prix : 15 fr.

La première édition du *Vieux-Neuf* a été très-goûtée. Cette nouvelle édition, d'une étendue double au moins, sera encore plus goûtée, et,

pour ma part, je connais peu d'ouvrages dont la lecture soit à la fois aussi agréable et aussi instructive. M. Éd. Fournier a beaucoup vu et beaucoup retenu, mais ce n'est pas seulement un érudit fort distingué, c'est aussi un très-aimable écrivain, dont le style a toute la clarté, toute la vivacité, toute la souplesse que l'on peut désirer en un travail de vulgarisation. Comment avec d'aussi heureuses qualités et traitant un sujet des plus intéressants, M. Fournier n'aurait-il pas confiance dans le succès? Et qui pourrait le blâmer d'avoir dit de son livre avec une noble fierté, en terminant l'épître dédicatoire à M. Édouard Dentu : « Il est, je pense, de ceux qu'on peut, sans trop de crainte, présenter à ses amis; j'ajouterais : à ses ennemis, si l'on pouvait en avoir lorsqu'on a consciencieusement travaillé ? »

Un des plus grands charmes du recueil, c'est son extrême variété. M. Fournier touche d'une main légère, délicate, à des milliers de questions. Que l'on jette seulement un regard sur l'*index* mis à la fin de l'ouvrage (p. 729-794) et qui est l'œuvre de M. Gabriel Dentu, le frère de l'éditeur ! On sera étonné du nombre en quelque sorte infini de matières traitées par l'infatigable chercheur. On trouve tout dans les 1,200 pages du recueil, des détails sur l'*acajou* comme sur le *zinc*, sur l'*aconit* comme sur la *vigne*, le *vin* et le *vinaigre*, sur l'*acupuncture* comme sur les *voitures* de tout genre, y compris celle de l'empereur Commode, laquelle marquait les distances et les heures bien des siècles avant que la Compagnie des voitures de Paris eût imaginé son compteur mécanique. Veut-on savoir l'histoire des *aérostats*, des *affiches*, des *agences d'affaires*, des *allumettes chimiques*, de l'*aluminium*, de l'*artillerie*, de l'*ascenseur*, des *assurances*, des *bateaux à vapeur*, des *batteries flottantes*, des *bornes-fontaines*, des *bougies*, de la *boussole*, de la *brouette*, des *cabinets de lecture*, des *cachemires*, du *cadastre*, des *cadenas à combinaison de lettres*, des *calorifères*, des *canaux*, des *charrues*, du *chocolat*, de la *claque au théâtre*, des *cloches à plongeurs*, des *comices agricoles*, (croirait-on qu'ils avaient été recommandés par Xénophon ?) des *conserves alimentaires*, des *crèches*, du *crédit foncier*, du *daguerréotype*, des *dépôts de mendicité*, du *drainage* (connu des moines de Clairvaux et même des Gaulois, de l'*éclairage des rues*, de *l'électricité*, de l'*enseignement mutuel*, des *espositions de l'industrie*, de la *faïence*, des *feux d'artifice*, des *fourneaux économiques* (déjà décrits par Sénèque), des *fusées*, du *gaz d'éclairage*, de l'*hélice*, de l'*homœopathie*, des *horloges*, de la *houille*, de l'*hydrothérapie*, des *impôts*, de l'*imprimerie*, de l'*inoculation*, des *irrigations*, de la décoration des *jardins*, des *journaux*, du *kaléidoscope*, du *libre-échange*, de la *lithographie*, des *literies*, des *lunettes*, du *macadam*, du *magnétisme*, des *montres*, des *moxas*, du *papier*, des *paratonnerres*, du *pétrole*, des *phares*, de la *photographie*, de la *phrénologie*, de la *poste aux lettres*,

de la *poudre à canon*, des *prisons cellulaires*, des *puits artésiens*, de la *rhinoplastie*, du *suffrage universel*, des *télégraphes*, des *télescopes*, de la *vaccine*, des *vaisseaux cuirassés*, etc., l'encyclopédie de M. Fournier renseignera parfaitement sur tout cela et sur bien d'autres choses encore.

Quelques-uns pourraient être tentés de croire que le spirituel écrivain a cherché à rendre son livre plus attrayant, en soutenant çà et là quelques thèses paradoxales. Sans doute, je ne voudrais pas garantir que certaines assertions ne sont pas plus ingénieuses qu'exactes, que certains rapprochements ne sont pas plus piquants que légitimes. Mais le recueil, en son ensemble, est très-sérieusement fait et M. Fournier n'a pas manqué de mettre au bas de chaque page soit des citations justificatives, soit des références dont la précision ne laisse rien à désirer. Dans ses notes comme dans son texte, M. Fournier nous a donné avec mesure, avec bon goût, la quintessence de ses innombrables lectures : livres anciens, livres nouveaux, livres rares, livres étrangers, articles de revues, articles de journaux, documents inédits, autographes, etc., l'intrépide curieux n'a rien laissé échapper de ce qui pouvait l'aider à reconstituer l'histoire du *Vieux-Neuf*, et il a pris beaucoup de peine pour nous donner beaucoup de plaisir. Car, répétons-le, l'ouvrage est charmant d'un bout à l'autre, et c'est en souriant que tous les lecteurs, même ceux que le président Hénault, dans un vers si bien frappé qu'on le lui a pris pour le donner à Horace, appelait *periti*, y feront d'abondantes provisions de savoir.

Mes observations, qui seront assez nombreuses, ne seront pas bien graves. Je ne pense pas que notre mot *ridelle* vienne (t. I, p. 50) de *redha*, « sorte de voiture gauloise fort à la mode chez les Bretons. » Voir le *Dictionnaire de la langue française* par M. Littré. — M. Fournier, déclarant (*ibid.*, p. 975) que « le *Dictionnaire de l'Académie* n'a admis *gaz* qu'en 1802, » invoque là une édition qui n'est connue d'aucun bibliographe. Il a voulu sans doute parler de la 5me édition, qui est de l'an VII (1798). — Dans le passage où il s'écrie si plaisamment (*ibid.*, p. 155) : « Quand nous rendra-t-on ce bailli de Dijon qui, en 1386, fit mettre en prison, avec une amende de cinquante livres d'or, un médecin qui n'avait pas guéri ses malades ? » il aurait pu rappeler, d'après l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, de Grégoire de Tours (liv. V, ch. XXXVI), que le roi Guntchzamm appliqua la peine du talion aux deux mauvais médecins accusés d'avoir causé la mort de la reine Austrechilde. — Le mot *hygiène* (*ibid.*, p. 155) n'est pas seulement dans une des lettres de Guy Patin (9 février 1666) ; il avait déjà été employé, près d'un siècle plus tôt, par Ambroise Paré (*Œuvres complètes*, édition de 1575, in-fol., *Introduction*). — On regrette que, pour écrire le chapitre XXIV, sur l'art d'attirer la foudre chez les

Étrusques et les Celtes, M. Fournier n'ait pas utilisé les révélations d'un livre aussi savant que curieux (qu'il cite pourtant en une autre occasion), *la Foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens* (1866, in-18), par Th.-H. Martin (de l'Institut). M. Fournier aurait encore consulté avec profit, en quelques autres obscures questions, l'*Histoire des sciences physiques dans l'antiquité,* du même érudit (2 vol. in-8, 1849). — Les *Récréations mathématiques* du P. Leurechon (*ibid.*, p. 192), publiées à Pont-à-Mousson en 1626, avaient été précédées d'une édition intitulée *Récréation mathématique* (1629, in-8). Mais les auteurs de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ne connaissent pas (t. II, col. 731-733) l'édition latine qui aurait paru, en cette même année 1629, sous le titre de *Hilaria mathematica.* — Les renseignements fournis sur Blasco de Garay, par M. Garay de Monglave au congrès historique de 1838 sont absolument dépourvus de valeur (*ibid.*, p. 216). Ce littérateur, par trop gascon, avait surtout interrogé son imagination pour retracer la biographie de l'inventeur des bateaux à vapeur, comme pour reconstituer les antiques chants basques qu'il a mis en circulation. Étant donné le personnage, il est probable que l'*autographe* du capitaine Blasco de Garay qui paraît si suspect à M. Fournier (p. 219), a été rédigé par l'auteur de *Mon parrain Nicolas.* — J'ai été surpris de voir l'auteur du *Vieux-Neuf,* lui qui rectifie tant d'erreurs en ce qui regarde les découvertes, attribuer à Guillotin (*ibid.*, p. 319) la machine qui porte son nom — aussi injustement que l'Amérique porte le nom de l'indigne rival de Christophe Colomb. Qu'il me soit permis de renvoyer M. Fournier à un article de la *Correspondance littéraire* du 25 septembre 1863, intitulé *M. Legouvé et le docteur Guillotin,* où j'ai rappelé que ce médecin fut le très-involontaire parrain, mais non le père de la terrible machine. Plus récemment, M. le docteur Achille Chéreau a publié une brochure qui ne laisse plus rien à dire sur la non-participation de Guillotin à la construction de l'instrument de mort. — Le livre de M. Perrens sur *Etienne Marcel*, que M. Fournier trouve *remarquable* (*ibid.*, p. 372), n'est guère remarquable que par des erreurs, lesquelles ont été relevées dans la *Bibliothèque de l'Écoles des chartes*, dans *Revue des questions historiques*, etc. — Ce n'est pas de l'excellent copiste Ange Vergèce (t. II, p. 11) que vint l'expression *écrire comme un ange.* J'opposerai à M. Fournier cette note mise dans la *Revue critique* du 9 mars 1872, sous *un document inédit relatif au calligraphe Ange Vergèce* (p. 159) : « Presque tous les étymologistes ont adopté l'opinion de Ménage, qui est une subtilité sans fondement. » Au sujet de la *brouette*, dont la découverte a été abusivement attribuée à Pascal, M. Fournier a oublié (*ibid.*, p. 45) de citer un texte célèbre de Bernard Palissy. — Pour ce qui regarde la poste (*ibid.*, p. 115 et suiv.), comment l'auteur du

Vieux-Neuf a-t-il négligé un livre spécial tel que l'*Histoire de la poste aux lettres depuis les origines les plus anciennes jusqu'à nos jours*, par Arthur de Rothschild? (Paris, Hachette, 1873, in-12, 2e édition.) — L'étymologie du mot paletot (de *pallium*) n'est pas la bonne (*ibid.*, p. 224): suivant M. Littré, la vraie étymologie est le hollandais *paltstrok*, robe, habit de gros drap, formé de *palster*, pèlerin, et *rok*, robe, habit. — On ne croit plus depuis longtemps aux gants empoisonnés (*ibid.*, p. 257) que René Bianque (au pont Saint-Michel) vendit, d'après Pierre de l'Estoile, à la reine de Navarre, Jeanne d'Albret. M. Lud. Lalanne dit, sur ce point (*Dictionnaire historique de la France*, 2e édition, 1877, p. 1039) : « C'est là une allégation qui, à tous les points de vue, ne mérite aucune créance. » — M. Fournier (p. 473) déclare que la Provence dut, vers 1632, la tubéreuse à Peiresc, qui en avait eu des graines par le P. Minuti, à son retour de Perse. Peiresc n'importa pas seulement chez nous la tubéreuse, mais encore, comme l'a indiqué, d'après les plus sûres autorités, feu M. E.-J.-B. Rathery (*Nouvelle biographie générale*, t. XXXIV, col. 465) : « il acclimata en France le chat d'Angora, le papyrus d'Égypte, le laurier rose, diverses espèces de jasmins, de lilas et de vignes, etc. » M. Fournier aurait trouvé plus d'une addition pour son gracieux chapitre sur les fleurs, dans un discours prononcé, le 10 février 1860, par M. Drouyn de Lhuys, vice-président de la Société d'acclimatation, et où sont condensés en quelques lignes (voir le *Moniteur universel*) bien des renseignements sur les jardins anglais en Chine au onzième siècle, sur la serre d'Albert le Grand à Cologne, sur l'origine des végétaux empruntés par la France aux régions étrangères, etc. — Enfin, il est difficile d'admettre (p. 489) que « Rubens, le grand peintre, fit une machine qu'il crut propre à résoudre le problème du *mouvement perpétuel*, » car M. Charles Ruelens, conservateur des manuscrits à la bibliothèque royale de Bruxelles, me paraît avoir prouvé (*Pierre Paul Rubens, documents et lettres*, 1877, in-8, p. 33-36) que l'illustre artiste ne s'occupa jamais « de cette chimère qui consiste à vouloir trouver le moteur constant, inépuisable ; » mais que le *perpetuum mobile* dont il est question dans sa correspondance n'était qu'un instrument destiné à constater les perturbations atmosphériques, courants, pressions, hygrométrie, etc., c'est-à-dire le mouvement perpétuel qui se produit dans le milieu où nous vivons. » T. DE L.

Causeries sur l'art et la curiosité, par EDMOND BONNAFFÉ. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 257 p. et 1 pl. — Prix : 7 fr. 50.

M. Edm. Bonaffé vient de réunir, sous ce titre, en un élégant volume, les intéressants articles qu'il a insérés, dans la *Gazette des beaux-*

arts et dans l'*Art*, sur différents sujets d'art et de curiosité. Voici les titres de ces articles : *Cornélius Saturnius*. — *Maître Pihourt et ses hétéroclites*. — *Les Propos de maître Salebrin*. — *Le Commerce de la curiosité*. — *Le Confort*. — *Suburbanum*. — *Dialogue des morts entre Ducerceau et Dumanet*. — *Les Guenons*. — *La Contrefaçon*. — *Un musée qui ne coûtera rien*. — *Le Pour et le Contre*. Pour les nombreux lecteurs auxquels l'humour et la verve du spirituel écrivain sont depuis long temps sympathiques, c'est une bonne fortune de posséder réunis, dans un format commode, tous ces jolis tableaux, toutes ces vives boutades, tous ces petits morceaux de critique fine et piquante, toutes ces dissertations d'une érudition toujours aimable et coquette. Je n'ose pas trop insister sur la valeur des informations, ni sur le fort et solide canevas de recherches auquel ont été appliquées ces gracieuses broderies. L'auteur me pardonnerait-il de priser le fond de son livre à l'égal de la forme ? En tout cas, je ne veux pas le dénoncer à la méfiance des gens du monde en révélant la haute dose de savoir qu'il a si habilement dissimulée sous de savoureuses apparences littéraires. La lecture des livres de M. Bonnaffé est un enseignement qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui ont besoin d'apprendre leur métier de curieux. Pas d'excuses pour les ignorants, puisque cet enseignement est un plaisir. L. C.

BELLES-LETTRES

Précis de l'histoire de la littérature française, depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours par M. D. Nisard, de l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Didot, 1878, in-18 jésus de VIII-415 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre a été publié pour la première fois en 1838 dans le *Dictionnaire de la conversation* et réimprimé en 1841, en un volume ; mais il n'est plus tout à fait tel qu'il s'était présenté dans cette rédaction primitive. M. Nisard a remanié son œuvre sans se cacher les difficultés d'un travail de ce genre. Il y a nécessairement, à la suite d'une pareille refonte, des contrastes de tons et même des espèces de contradictions. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir, dans son introduction (p. 5), déclaré qu'il laissera de côté les épopées du cycle carlovingien, M. Nisard (p. 33 et suiv.) consacre tout un chapitre à la *Chanson de Roland*. M. Nisard n'a été amené que fort tard à un sentiment de justice à l'égard des plus anciens monuments poétiques de notre littérature : « Je n'ai pas peur, dit-il, de montrer une estime médiocre pour les travaux qu'on a faits sur les époques obscures de notre poésie et pour la sagacité patiente des savants qui s'y livrent. Mais ne puis-je pas dire innocemment que le besoin qu'ont tous les érudits d'égaler

à la grandeur de leurs efforts l'importance de leurs découvertes les expose à des erreurs d'appréciation sur les ouvrages? Est-il impossible que leur curiosité ait émoussé leur goût et qu'ayant eu à percer tant d'obscurités, ils se voient enclins à admirer tout ce qui leur a été si difficile de comprendre (p. 93). » Il y a, du reste, un peu de vérité peut-être dans cette phrase épigrammatique. De plus elle précise parfaitement l'esprit dans lequel le livre a été écrit lors du premier jet. M. Nisard, comme on le faisait jadis, avait de la peine à regarder au-delà de Rabelais, de Marot, de Montaigne. Avant le seizième siècle, dans sa première édition, il ne s'occupait avec quelque sympathie que du *Roman de la Rose* et de Villon. M. Nisard a cherché depuis à être plus complet, mais il y a encore bien des omissions dans son volume. Est-ce qu'Alain Chartier n'eût pas mérité quelques pages? Ce livre est moins un précis de l'histoire de la littérature française qu'une série de portraits dont beaucoup sont d'ailleurs peints avec finesse, et que M. Nisard a entrepris moins séduit, quelquefois, par l'importance de ses modèles qu'attiré par une physionomie originale ou peu ou mal reproduite.

On lit avec grand plaisir ces pages si spirituelles et souvent remplies d'observations fort judicieuses. La cinquième partie, consacrée au dix-neuvième siècle, partie toute nouvelle, est particulièrement remarquable; en peu de lignes sont examinés et appréciés les écrivains les plus en vue de notre temps. Mais, là encore, il y aurait à signaler des oublis, dont quelques-uns sont étranges. Comment M. Nisard n'a-t-il pas un seul mot pour le théâtre de son nouveau confrère M. Sardou? pas un mot non plus pour M. de Pontmartin, qui serait, et depuis longtemps, digne de compléter le nombre des quarante?

Une inadvertance assez bizarre a survécu dans cette nouvelle édition. D'Octavien de Saint-Gelais, né vers 1466, et de Mellin de Saint-Gelais, né en 1491, M. Nisard a fait un seul poëte (p. 158). Autant que nous nous le rappelons, cette erreur existe aussi dans l'*Histoire de la littérature française*, du même auteur. TH. P.

Vie et mort du génie grec, par M. EDGAR QUINET, avec des notes de Mme EDGAR QUINET. Paris, Dentu, 1878, in-8 de 226 p. — Prix : 5 fr.

Ce n'est pas ici un livre au sens ordinaire du mot, mais une suite de réflexions sur la Grèce antique et sur les grands hommes qui l'ont immortalisée. Cette publication posthume n'ajoutera pas beaucoup, il faut le croire, à la renommée de l'auteur du *Génie des religions*. Non-seulement le titre promet ce que l'ouvrage ne tient pas, mais la pensée fondamentale est des plus contestables. « L'art grec, dit M. Quinet, est né de la victoire, lorsque l'Hellade a triomphé du

barbare. » Même en accordant que « le ton d'héroïsme auquel était montée l'âme des combattants est resté le ton dominant et comme la région morale des écrivains des grands siècles, » on se dit que, longtemps avant les guerres médiques, au temps d'Homère et d'Hésiode, la poésie grecque faisait déjà assez bonne figure ; que la perfection artistique de la Grèce s'explique par la merveilleuse harmonie qui existe dans cette contrée privilégiée entre la nature et l'art; enfin que le tempérament politique et moral de la race hellénique nous éclaire également sur son développement progressif et sur sa rapide décadence.

M. Quinet compte au nombre des fanatiques de l'antiquité : à le lire, il semble que, depuis deux mille ans, l'histoire du monde ne vaille pas la peine d'être connue. Son aversion pour le présent (je parle de la période antérieure à nos désastres) l'égare et l'entraîne fréquemment à des assertions historiques inexactes et à des rapprochements forcés. Ces réserves faites, il ne m'en coûte pas de reconnaître que l'ouvrage contient sur les plus grands génies de la Grèce, poëtes, artistes et historiens, des réflexions originales et pleines de justesse. « Le calme sourire de Léonidas ou d'Aristide, au matin de la bataille, je le retrouve dans les dialogues de Platon, comme dans les figures du Parthénon. Une grande œuvre d'art à accomplir est aussi une bataille à livrer : les plus belles sont celles où l'homme a été le plus maître de lui. L'héroïsme dans la vie et dans l'art, voilà la Grèce : » et Mme Quinet ajoute dans ses notes : « Tel est aussi l'avenir de la France républicaine. » Beau rêve ! mais quand le verra-t-on se réaliser ?

C. Huit.

Le Théâtre en Angleterre, *depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare*, par Jules Jusserand, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jadis délaissées, les questions d'origine en matière d'histoire littéraire ont éveillé dans notre siècle un intérêt tout particulier. Et c'est justice : l'enfant et le jeune homme n'annoncent-ils pas ce que sera l'homme mûr ?

En ce qui concerne le théâtre anglais, nous possédons déjà d'excellents travaux sur Shakespeare, sur ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains : mais toute la période antérieure était fort peu connue. M. Jusserand a eu l'heureuse idée de combler cette lacune : pendant un récent séjour en Angleterre, il a feuilleté, dans les bibliothèques de Londres et d'Oxford, les manuscrits souvent uniques où se sont conservés les essais dramatiques du moyen âge. Les analyses et les citations fort curieuses qu'il en donne constituent

le premier, mais non le seul attrait de son livre. L'Introduction, où l'auteur tend la main avec une égale bienveillance aux classiques et aux romantiques, la comparaison qu'il établit (p. 139) entre les personnages de Molière et ceux de Shakespeare, en qui il salue « l'Aristote des temps modernes, » tout atteste un esprit dont la largeur n'exclut pas la finesse. Aussi bien l'éclectisme lui paraît-il le seul mot d'ordre désormais acceptables dans nos sociétés cosmopolites.

La première chose qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est le peu de rapport de notre théâtre avec le théâtre anglais. En dépit d'une certaine liberté d'allures, notre esprit est fait à l'image de celui des Grecs et des Romains, à l'école desquels il se met volontiers : il se complaît dans la sphère élevée des idées générales et n'admet pas aisément de certaines témérités. L'Anglais, au contraire, ennemi, au moins au théâtre, des théories et des règles, prête ses idées, ses habitudes, même aux héros étrangers : chez lui, la littérature demeure populaire, malgré les tentatives savantes de la renaissance : d'ailleurs, il aime le détail par instinct, et, comme toutes les classes de la société lui paraissent intéressantes, dans ses productions, la fantaisie multiplie les contrastes.

Du simple exposé des faits ressort une autre conclusion non moins remarquable. Parler du moyen âge, c'est évoquer infailliblement chez certains esprits l'idée de siècles d'ignorance et de terreur. Or, nous voyons que les fêtes, et même les fêtes de l'esprit y étaient fréquentes. « Tous les événements heureux de la vie des souverains, couronnements, victoires, mariages, étaient, pour le peuple, des occasions de réjouissances ; » costumes, lances et bannières rivalisaient d'éclat pour rehausser ces processions triomphales, ces brillantes mascarades et ces gracieux tournois. Dans la cour ombreuse des monastères, les mystères mis en action instruisaient la foule et déridaient un instant le front grave des religieux : dans les salles gothiques des donjons, d'autres pièces d'un tour plus profane aidaient le seigneur à repousser les atteintes de l'ennui. Partout, pour piquer et délasser les imaginations, « à côté de l'idée sublime, prenait place la parodie burlesque. »

Plus tard, au quinzième et au seizième siècles, les *moralités* nous révèlent ce que la sagesse des temps passés inspirait à nos pères ; enfin, la *farce*, qui des deux côtés de la Manche fut si longtemps en honneur, montre combien ils aimaient ce rire franc et joyeux qui éclate tout à coup sans que l'on songe à s'en défendre. Sans doute aujourd'hui, certains détails nous paraissent d'une hardiesse intolérable et notre fausse vertu est prompte à s'en effaroucher : mais, sous la rouille, brille le métal pur, et la vie circule à pleins bords dans

cette littérature primesautière, dont M. Jusserand nous fait les honneurs en un style d'un tour alerte et tout juvénile.

Nous ne serions nullement surpris que son livre, chose rare, fût le bienvenu à la fois sur la table de l'homme du monde et dans la bibliothèque de l'érudit. C. Huit.

HISTOIRE.

L'Année géographique. *Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques.* Deuxième série, par E. Maunoir et H. Duveyrier. Tome Ier, 1876. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 614 p. — Prix : 3 fr. 50.

La première série de cette publication si utile comprend quatorze années. Elle a été entièrement rédigée par M. Vivien de Saint-Martin, et nous en avons rendu compte ici au fur et à mesure de la publication de chacun des volumes annuels. En donnant celui de 1875, l'auteur prenait congé de ses lecteurs, absorbé qu'il était par le travail considérable de la révision, de la correction des épreuves et de la surveillance de l'impression de son grand *Dictionnaire de géographie moderne.* L'espoir qu'il exprimait alors de voir sa tâche continuée est actuellement réalisé au gré de ses désirs et à la satisfaction de ceux qu'intéressent à juste titre des études qui ont pris de nos jours un si grand développement : la 2e série, après deux années d'intervalle, paraît, en effet, sous la haute direction de MM. C. Maunoir et H. Duveyrier, et dans les mêmes conditions que la première comme format, prix, disposition par région, bibliographie, etc. Le changement dans la rédaction a été cause d'un retard dans la publication : mais les lecteurs n'y perdront rien : les deux années 1876 et 1877 formeront deux volumes, dont nous annonçons le premier, et dont le second est promis pour le mois de juin prochain. Il contiendra les chapitres relatifs à l'*Europe* et aux *Généralités*, tandis que celui qui paraît aujourd'hui contient l'*Afrique* (320 p. et 476 nos de bibliographie), l'*Asie* (190 p. et 471 nos), l'*Océanie* (20 p. et 85 nos), les *Deux Amériques* (20 p. et 113 nos) et les *Régions polaires boréales.* Nous ne croyons plus nécessaire d'insister sur l'importance et le mérite d'une publication remplie de documents aussi précieux à tous les points de vue; disons seulement que M. Vivien de Saint-Martin a trouvé dans les nouveaux rédacteurs d'excellents et dignes continuateurs de ses travaux, et des hommes dont la compétence et le zèle sont bien faits pour assurer à son œuvre la valeur scientifique et de vulgarisation qui l'a classée depuis quinze ans au nombre des recueils les plus estimés. R.

Littérature de géographie, de statistique et d'ethnographie russe pour les années 1874 et 1875, par Vl. Méjov. Saint-Pétersbourg, 1877, t. VI, in-8 de XIII et 279, 7 et 276 p. à deux colonnes. — Prix : 10 fr.

De toutes les sciences qu'on cultive en Russie, il n'est aucune peut-être qui ait fait, de nos jours, autant de progrès que la géographie, en prenant ce mot dans son sens le plus large et en y comprenant la statistique et l'ethnographie. La dernière exposition géographique en a révélé à l'Occident étonné l'éloquente réalité, et le suffrage universel a volontiers décerné la palme aux exposants venus de l'Empire russe. Encore n'avait-on alors devant les yeux que des pièces de choix, les articles les plus importants ; les détails échappaient et cependant ces détails étaient indispensables pour donner une idée plus adéquate des véritables progrès que les études géographiques ont faits en Russie. M. Méjov vient d'en réunir une partie dans le volume cité plus haut ; on y compte 10,299 articles, bien que le livre n'embrasse que l'intervalle de deux années.

Au moment où celui-ci paraissait, la Russie occupait 393,000 lieues carrées, dont 18,000, presque les trois quarts du sol occupé par la France, ont été acquises depuis le dernier quart de siècle.

On peut juger ce que ces immenses territoires doivent contenir de variétés ethnographiques et quelle mine inépuisable ils offrent au géographe et au statisticien. Aussi quelle fécondité et quelle richesse dans cette branche de littérature ! Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement le volume de M. Méjov. La section d'ethnographie, par exemple, offre une variété si étonnante, un caractère d'originalité tel qu'il serait difficile de trouver ailleurs quelque chose de pareil.

Si l'espace le permettait, j'aurais pu offrir aux lecteurs de la *Revue* des données très-intéressantes, que fournit chacune des trois sections dont se compose le livre, notamment les biographies des membres de la Société géographique, qui en a dans l'univers entier, la statistique des couvents et des églises, des sectes et des confessions étrangères, celle de l'instruction et de la bienfaisance publique, la littérature populaire, comprenant les croyances et les superstitions, les mœurs et les coutumes, etc., etc. Je me borne à les indiquer. Deux index abondants complètent le livre et en doublent la valeur. M. Méjov me permettra cependant quelques observations.

Je ne vois pas pourquoi la géographie mathématique vient se placer entre la statistique et l'ethnographie, et non après la géographie physique, ou pourquoi Meyerberg figure sous la rubrique : *Finlande* (n° 565). Il me semble aussi qu'Antoine, archevêque de

Novgorod, n'a jamais visité l'Asie (n° 788). Son voyage à Constantinople (avant 1200) n'en fait aucune mention.

L'utilité et l'importance de cette publication sautent aux yeux. Si elle témoigne des progrès incontestables de la science géographique en Russie, ainsi que de la savante société qui s'y voue avec tant de zèle et d'intelligence, elle fait aussi honneur au laborieux et zélé bibliographe qui en suit avec attention les moindres mouvements et compte, pour ainsi dire, tous les pas. J. M.

La Grèce et l'Orient en Provence, par M. Lentheric. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 493 p. — Prix : 5 fr.

M. Lentheric, dans son nouveau livre *la Grèce et l'Orient en Provence,* poursuit ses études archéologiques et topographiques sur le midi de la France et les rives de la Méditerranée ; dans ce volume, qui fait suite à ses *Villes mortes du golfe de Lyon*, il s'occupe plus spécialement d'Arles, de Marseille et du Delta du Rhône. Le principal intérêt du livre est dans les études de l'auteur sur la ville d'Arles et ses environs; elles remplissent les deux tiers du volume, et l'on ne songe pas à s'en plaindre; en effet, si Arles fut inférieure à Marseille au point de vue de l'influeuce commerciale et économique, elle a une tout autre importance que sa rivale phocéenne au point de vue des études archéologiques et artistiques.

On remarque dans le livre de M. Lentheric deux courants d'études parallèlles et d'un ordre très-différent ; l'un est le résultat du travail de l'ingénieur, l'autre de celui de l'historien. Nous avouons notre incompétence en ce qui concerne les études topographiques et nous ne saurions nous prononcer sur le mérite de celles dont M. Lentheric a parsemé son ouvrage ; nous devons dire seulement qu'elles ont excité à un haut degré notre intérêt. Le recul successif de la mer devant les alluvions du Rhône ; la formation par des déluges entraînant les rochers des Alpes des immenses plaines improductives et désolées de la Crau ; la contrée autrefois couverte d'étangs navigables peu à peu colmatés par la vase fertilisante du fleuve qui donnait naissance à un sol nouveau d'une richesse extrême ; toutes ces questions sont traitées avec une grande autorité et d'une façon toute nouvelle. Suivant l'auteur, la création des digues du Rhône a été une véritable erreur; tandis que le fleuve faisait jusque-là, dans une certaine mesure, l'office du Nil et fertilisait, en l'inondant, le sol de son vaste delta, aujourd'hui il jette chaque année à la mer dix-sept millions de mètres cubes de riches alluvions, qui non-seulement sont perdues pour l'agriculture, mais encombrent ses ouvertures et rendent la navigation impossible. Ces digues, du reste, ne résistent pas aux crues extraor-

dinaires, et alors leur rupture occasionne des désastres effroyables. M. Lentheric croit que cette première erreur est maintenant à peu près irréparable et la navigation régulière du Rhône lui paraît, quoi qu'on fasse, très-compromise dans l'avenir.

L'époque de la fondation de la ville d'Arles est inconnue ; d'abord *Emporium* ou marche celtique, elle devint ensuite colonie phénicienne, puis fut occupée par les Grecs. Sa race a gardé l'empreinte manifeste de son origine grecque ; la beauté de sa population féminine est proverbiale ; seulement ce type si remarquable, que M. Lentheric paraît vouloir restreindre à la seule ville d'Arles, appartient à toute une contrée assez étendue. Les femmes de Tarascon, Beaucaire, etc.., ont le profil aussi pur que l'Arlésienne ; leur origine est certainement la même.

L'influence grecque s'accuse encore d'une façon positive, au dire de M. Lentheric, dans les monuments antiques si nombreux et si intéressants à Arles et surtout dans le théâtre et les statues qui y ont été découvertes. L'art y est plus fin, plus délicat qu'à Nîmes et à Orange, colonies purement romaines. Peut-être l'auteur se laisse-t-il entraîner par son sujet et se prononce-t-il d'une manière un peu trop absolue à cet égard : il est difficile, en présence du petit nombre de monuments antiques qui subsistent, de se rendre compte d'une façon complète de ce qu'étaient ces villes au moment de leur splendeur. Il nous paraît dangereux, quant à nous, de vouloir comparer, comme le tente l'auteur, la Vénus d'Arles à la Venus de Milo, dont elle est bien éloignée sous tous les rapports.

L'influence d'Arles au point de vue commercial fut considérable ; la Gaule y venait échanger ses produits que les marins grecs transportaient sur tout le littoral de la Méditerranée. Des flottes de grandes barques à fond plat soulevées par des outres gonflées sillonnaient les étangs peu profonds qui environnaient la ville, sans craindre les bancs de sable et les hautes eaux ; de nombreux navires se rangeaient le long de ses quais ; enfin un grand nombre de vaisseaux étaient chaque année construits sur ses chantiers, et ses ouvriers jouissaient d'une réputation méritée. Lorsque César voulut assiéger Marseille par terre et par mer, il put faire sortir du port d'Arles en trente jours douze navires, d'autres disent vingt-deux, tout armés avec lesquels il bloqua le port de la cité phocéenne.

C'est pourtant de cette époque que date la décadence si rapide d'Arles. Tandis que Marseille, malgré se rébellion, conservait ses institutions autonomes et étendait de plus en plus le cercle de ses opérations commerciales, Arles voyait la navigation du Rhône devenir de plus en plus difficile, elle tombait au rang de simple colonie et recevait les vétérans de la 6e légion. Peu à peu, l'ensablement du

Rhône, le colmatage des étangs rendent la navigation plus pénible aux mains des marins arlésiens : Marseille ne cesse de grandir, tandis que son ancienne rivale voit chaque jour le commerce se frayer une autre route et la délaisser.

Marseille est une ville d'un tout autre aspect qu'Arles; elle ne fut jamais qu'un centre commercial. Les temps antiques y ont à peine laissé leur empreinte; de théâtres, d'arènes, de temples, peu ou point de traces; c'est à peine si quelques grossières sculptures y sont venues rappeler la colonisation du pays par les Phocéens. Si la pauvreté artistique de Marseille surprend, l'étonnement redouble en face de sa prodigieuse prospérité commerciale; on voit que la race qui l'habitait fut plus entreprenante et surtout plus favorisée par les lieux et les circonstances que la population arlésienne. Placée au bord même de la mer sur une côte rocheuse et inaltérable, possédant un port d'une sûreté extrême, elle était faite pour être la reine de la Méditerranée. Aussi voyons-nous ses colonies s'établir sur toute l'étendue des côtes entre l'Espagne et l'Italie, et ses navires devenir le trait d'union entre le Nord et l'Orient.

La numismatique, à défaut d'autre démonstration, nous fournit la preuve de la richesse et de la puissance de Marseille : non-seulement elle a répandu à profusion ses monnaies dans l'ancien monde, non-seulement ses types ont été imités depuis les hauteurs du Briançonnais jusqu'en Espagne, mais ses ateliers monétaires émettaient, comme l'a démontré le trésor d'Auriol, des monnaies au type de la plupart des villes grecques pour faciliter les moyens de transaction à ses négociants, qui transportaient leurs marchandises en Asie-Mineure et dans les îles.

Enfin Marseille n'a cessé de prospérer; de nouveaux ports y ont été créés à grands frais, et le cercle de ses relations commerciales s'agrandit tous les jours : elle doit ce privilège exceptionnel à sa position merveilleuse à l'esprit d'initiative de ses habitants et surtout aux franchises municipales dont elle a toujours joui, aussi bien à l'époque romaine qu'au moyen âge.

Cette analyse sommaire du nouveau livre de M. Lentheric suffira pour démontrer que cet ouvrage est intéressant et mérite d'être lu ; les gens du monde y trouveront beaucoup à apprendre ; les savants, plus exigeants, demanderaient peut-être des études plus complètes sur les divers sujets traités et des dissertations plus étendues; néanmoins la lecture ne leur en sera pas inutile, car l'œuvre est intéressante, nouvelle et pleine d'idées justes et vraies. G. R.

L'Égypte à petites journées, *Études et souvenirs*, par Arthur Rhoné. Paris, E. Leroux, 1877, in-8 de 431 p., avec plans, gravures et bois intercalés dans le texte. — Prix : 15 fr.

Au moment où, grâce à l'Exposition universelle, les curieux pourront admirer les objets précieux envoyés par le vice-roi d'Égypte et classés par M. Mariette-bey, nous croyons devoir signaler un volume qui nous paraît indispensable de bien connaître afin de pouvoir apprécier la valeur artistique et archéologique du *Musée* dont l'illustre égyptologue prépare lui-même l'arrangement.

M. Arthur Rhoné a entrepris, il y a quelques années, avec des amis, un voyage en Égypte ; il recueillit alors des notes qui, d'abord, ne devaient former qu'un simple volume destiné à fixer les souvenirs de ses compagnons et à être distribué dans une intimité très-limitée. Plus tard, l'auteur reçut des reproches de quelques-uns de ses lecteurs privilégiés. On lui fit observer que ses recherches sérieuses, ses observations aussi remarquables par leur finesse que par leur exactitude, ne devaient pas être réservées, par sa trop grande modestie, à un public très-restreint. M. Rhoné céda, et nous lui devons ainsi un livre très-goûté par les savants, et destiné à vulgariser, auprès des gens du monde, un sujet peu connu.

Le résumé clair et agréable à lire de l'histoire de l'art et de l'histoire politique de l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1877 est, convenons-en, un livre précieux. Pour beaucoup de lecteurs, l'Égypte, avec ses nombreuses dynasties de souverains, avec ses monuments gigantesques couverts de dessins divers empruntés aux trois règnes de la nature, aux métiers, aux arts, etc., exprimant les uns des idées, les autres des sons, l'Égypte, dis-je, est entourée d'un rayonnement mystérieux qui ne laisse pas que de frapper l'imagination ; on admire de loin ; on craint d'avoir trop à apprendre pour arriver à savoir un peu de ce qu'il faut pour se guider dans ce monde antique. Le livre de M. Rhoné est fait pour dissiper ces appréhensions ; lorsqu'on le possède, on est étonné de voir si clair dans un sujet resté longtemps aussi peu accessible au commun des mortels.

Il y a deux ordres d'idées distinctes dans l'*Égypte à petites journées :* la période antique, sur laquelle j'insisterai surtout ; la période moderne, qui est bien faite pour satisfaire les curieux les plus exigeants. Dans celle-ci, M. Rhoné décrit sous une forme vive les usages et les mœurs actuelles de l'Égypte ; on parcourt avec lui les mosquées ; on assiste aux cérémonies des derviches tourneurs ; on est dans les bazars, à la curieuse foire de Tantah ; on circule dans les rues et les ruelles. Tous ces détails, et bien d'autres que je ne puis énumérer ici, sont décrits avec une sûreté d'observation, avec une humour qui n'exclut pas une simplicité de bon goût assez peu com-

mune ; l'auteur, en effet, évite avec soin de se mettre personnellement en avant. Il ne *pose* pas, faiblesse que les voyageurs évitent rarement.

Dans la partie du livre qui touche à l'histoire et à l'art de l'ancienne Égypte, nous trouvons, en maintes pages, le reflet des lumineuses théories de M. Mariette-bey, dont l'amicale bienveillance a permis à l'auteur de profiter largement ; c'est dire que, dans l'étude du Musée de Boulaq, dans l'excursion aux ruines de Memphis, dans le récit de la découverte et de l'exploration du Sérapéum, le lecteur suivra sans cesse un fil qui ne lui permettra pas de s'égarer. Notons que M. Rhoné a donné un certain développement aux circonstances qui précédèrent et accompagnèrent les fouilles du Sérapéum et les résultats inattendus de cette découverte qui fait le plus grand honneur à la science française ; la campagne de M. Mariette-bey présenta des incidents diplomatiques et presque tragiques qui mettent singulièrement en relief la ténacité, la finesse, le courage et la perspicacité de l'illustre archéologue.

Il reste encore bien des mystères à éclaircir dans l'histoire de l'Égypte ; aujourd'hui on admet que la première des trente-quatre dynasties commence cinq mille ans avant l'ère chrétienne environ ; je dis *environ*, parce que, s'il n'y a pas de divergences d'opinions sérieuses au sujet des périodes historiques, on en est encore réduit aux conjectures en ce qui touche la chronologie ; antérieurement au sixième siècle avant l'ère chrétienne, les dates sont approximatives. Admettons donc que la première dynastie remonte à l'an 5000 ; nous voyons des monuments qui sont de cette date reculée, mais qu'y avait-il auparavant ? D'où venait la race qui peuplait alors l'Égypte et qui, cinquante siècles avant l'ère chrétienne, était déjà dans un état de civilisation avancée ? — M. Mariette-bey se préoccupe de chercher le point chronologique où l'Égypte cessa d'être sauvage pour entrer dans l'état civilisé (page 263) ; je crois que, posée ainsi, la question ne peut pas avoir de solution. Un peuple sauvage ne devient pas civilisé de lui-même : c'est le contraire qui a lieu dans certaines circonstances. La véritable question est peut-être celle-ci : D'où est venue la civilisation apportée en Égypte antérieurement à l'an 5000 ?

Dans un appendice de près de cent pages, M. Rhoné a donné un résumé chronologique des annales égyptiennes ; il en a fait déjà un tirage à part, revu, augmenté et accompagné de cartes. Ce fascicule, que l'on pourra se procurer, est un véritable manuel que nous désirons voir répandu le plus possible ; il est à souhaiter que tous, et surtout les jeunes gens et les professeurs, lisent ce court résumé qui permet de mettre de l'ordre dans le cahos qui a longtemps passé pour représenter l'histoire d'Égypte. A. DE B.

The Voyage of the Challenger. *The Atlantic :* A preliminary account of the general results of the exploring Voyage of H. M. S. Challenger during the yaer 1873 and the early part of the yaer 1876, by Sir C. Wyville Thomson. London, Macmillan and C°, 1878, 2 vol. in-8 de xxx-424 et xiv-396 p. — Prix : 36 fr.

Voici deux charmants volumes, qui se recommandent également aux naturalistes et aux simples amateurs de voyages; ils intéresseront les uns par de nombreux détails d'expériences scientifiques et d'observations de toute espèce ; ils amuseront les autres par la description de pays étrangers et les tableaux de mœurs qu'ils renferment.

L'expédition que sir Wyville Thomson nous raconte ici avait dû son origine à deux causes diverses; le gouvernement anglais et celui des États-Unis sentaient depuis longtemps la nécessité d'établir entre l'ancien et le nouveau monde une communication télégraphique régulière, et, d'un autre côté, beaucoup de savants anglais désiraient savoir à quoi s'en tenir sur la faune et la flore sous-marines. Quelques observateurs prétendaient qu'à une certaine distance, la vie diminuait graduellement pour disparaître ensuite tout à fait ; il ne manquait pas de naturalistes pour soutenir le contraire ; il était utile de savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, et les membres les plus influents de la Société royale de Londres résolurent d'adresser au gouvernement anglais un rapport circonstancié qui ferait ressortir la nécessité d'une expédition scientifique destinée à la fois à poser la ligne télégraphique en question et à étudier l'histoire naturelle de l'Océan.

Les conclusions du Dr Carpenter, qui représentait la Société royale, furent accueillies de la manière la plus favorable, et la corvette *Challenger* partit de Sheerness, dans la Tamise, le 7 décembre 1872, pour son voyage d'exploration ; elle était commandée par le capitaine Nares, richement fournie de tout l'outillage nécessaire, et avait à bord une commission scientifique dont le président était Sir Wyville Thomson, professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Édimbourg ; c'est à ce *gentlemen* que nous sommes redevables de l'ouvrage analysé ici. Le voyage dura environ quatre ans, et, dans cet intervalle, le navire parcourut 68,890 mille nautiques, de Sheerness à Portsmouth, de Portsmouth à Ténériffe, de Ténériffe à l'île Saint-Thomas, de là aux Bermudes, puis à Madère, au Brésil et au Cap de Bonne-Espérance ; trois cent soixante-deux postes d'observation furent établis dans les localités les plus importantes, et, quand le *Challenger* entra en rade de Spithead, le 24 mai 1876, il rapportait une masse de notes, de faits et d'échantillons qui prouvèrent surabondamment l'utilité d'un voyage de longue durée terminé sans qu'il y eût un seul accident sérieux à déplorer.

On ne s'attend pas à ce que je reproduise les détails techniques dont les deux volumes de Sir Wyville Thomson sont pleins et qui en font,

pour les gens du métier, le principale mérite; je me bornerai à deux ou trois remarques portant sur la question de la flore et de la faune. 1. La vie animale existe au fond de l'océan à toutes les profondeurs. 2. La vie animale n'est pas à beaucoup près aussi abondante aux limites extrêmes que dans l'intervalle qui sépare ces limites, et cette différence tient probablement à certaines causes chimiques affectant la composition soit de l'eau soit des dépôts à de grandes profondeurs. 3. Il y a tout lieu de croire qu'à de grandes profondeurs la faune n'existe que dans deux zones, l'une près de le surface, l'autre près du fond; dans la zone intermédiaire, on ne trouve aucune ou presque aucune des grandes espèces animales, vertébrées ou sans vertèbres. 4. Quoique les principales espèces d'animaux marins sans vertèbres soient toutes représentées dans ce que l'on peut appeler la faune *abysmale*, la proportion relative de ces espèces est assez curieuse; ainsi les mollusques de toutes les classes sont comparativement rares, tandis que les échinodermes et les porifères prédominent. 5. Les faunes les plus caractéristiques et celles qui se rapportent le plus aux espèces disparues se trouvent principalement dans la mer du Sud, et, en étudiant d'une manière comparative les faunes de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique, on arrive à la conclusion que le déplacement des espèces a eu lieu dans la direction du nord.

Le premier chapitre du premier volume contient les particularités sur les préparatifs de l'expédition, et il est illustré de gravures sur bois représentant l'aménagement du navire, le laboratoire de chimie et les principaux instruments employés par Sir Wyville Thomson et ses collaborateurs. Je n'ai pas besoin de dire que, dans un livre de la nature de celui-ci, la science a la part du lion, et que le lecteur en quête d'*impressions de voyage* fera bien de passer outre; mais il serait injuste de supposer que le savant professeur néglige les considérations politiques ou ethonographiques, les descriptions de paysages ou les détails de mœurs; ainsi le premier volume contient une excellente notice sur les îles Bermudes accompagnée de cartes et de gravures, tandis que le second s'ouvre par un intéressant chapitre qui traite des Açores. Le style de Sir Wyville Thomson mérite un mot d'éloge; sobre sans être sec, pittoresque à l'occasion, et empreint de ce cachet de modestie tel qu'on devait s'attendre à le rencontrer chez un homme vraiment distingué dans sa spécialité. Cent soixante-seize gravures sur acier et sur bois et cinquante-six cartes ou diagrammes reproduisent, pour la meilleure intelligence de l'ouvrage, les observations météorologiques et hydrographiques, le parcours du *Challenger*, les échantillons les plus remarquables de plantes et d'animaux, les points de vue exceptionnellement pittoresques. Bref, ces deux volumes font beaucoup d'honneur à tous ceux qui en ont procuré la publication.

GUSTAVE MASSON.

Die bildlichen Darstellungen in den rœmischen Katakomben als Zeugen für die Wahrheit der christ-katholischen Lehre. (*Les Représentations figurées des catacombes romaines témoignage de la vérité de la doctrine catholique.*) Von Dr Alexander Grillwitzer, Stiftsprior in Rein. Mit 78 Abbildungen. Grœz, Vereins-Buchdruckerei, 1876, in-4 de iv-69 p.

L'une des preuves les plus frappantes de la vérité de la doctrine catholique, c'est la perpétuité de ses croyances, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les représentations figurées des catacombes nous fournissent une démonstration sensible et irrécusable de cette perpétuité, en nous mettant sous les yeux les monuments mêmes dans lesquels les premiers fidèles ont exprimé leur foi. Le P. Grillwitzer a recueilli celles de ces représentations qui sont les plus propres à établir que la foi des premiers chrétiens était la même que la nôtre. Au moyen de soixante-dix-huit d'entre elles, qu'il reproduit en bonnes gravures sur bois, il nous montre successivement, après une description des catacombes, les scènes principales de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'Église fondée sur les apôtres et sur leur enseignement, le bon pasteur, la sainte Trinité, les sept sacrements et surtout la sainte Eucharistie considérée comme sacrement et comme sacrifice, les opérations de la grâce en l'homme, les vertus chrétiennes, la résurrection des corps, etc. Le texte de l'auteur explique les représentations figurées et en justifie l'interprétation. Il fait connaître en quelques mots le lieu où a été découverte la peinture qu'il étudie et en donne le sens d'une manière simple, claire et précise. On apprend ainsi tout à la fois à connaître ce que nous offrent de plus intéressant les catacombes et les enseignements précieux qu'elles fournissent au chrétien, en même temps qu'au théologien et à l'historien du dogme. Du reste, les fresques des catacombes ont inspiré au P. Grillwitzer, non-seulement des pages instructives, mais aussi des lignes charmantes. Combien son langage est gracieux, lorsqu'il parle des fleurs symboliques, images des vertus des martyrs, qu'on voit sur leurs tombeaux? Avec quel à propos il cite le beau passage de Minucius Félix, protestant contre le mépris des fleurs que les païens attribuaient aux fidèles et déclarant qu'au contraire ils admirent leurs couleurs et aiment leurs parfums, mais qu'ils préfèrent encore être embaumés intérieurement par les vertus, les plus belles des fleurs ! On peut juger par là de l'intérêt et de l'utilité du travail sur les représentations figurées des catacombes : *miscuit utile dulci.*

N. O.

Der Brief des Julius Africanus an Aristides, *kritisch untersucht und hergestellt*, von Friedrich Spitta. Halle, Buchhandlung des Waisenshauses, 1877, in-8 de viii-122 p.

Jules Africain, né à Nicopolis, en Palestine, florissait au troisième

siècle. Il composa une chronique qui renfermait l'histoire universelle depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Mais à part quelques fragments, appartenant la plupart à cette chronique, il ne nous reste de lui qu'une lettre à Origène sur l'histoire de Suzanne qu'il regardait comme apocryphe et une lettre à Aristide, sur la généalogie de Notre-Seigneur, dans laquelle il se propose de concilier la double généalogie rapportée par saint Matthieu, d'une part, et par saint Luc de l'autre. C'est cette lettre à Aristide que M. Spitta vient d'étudier et de publier avec beaucoup de soin et d'érudition.

La tâche de M. Spitta était délicate et difficile. Le fragment principal de la lettre de Jules Africain à Aristide nous a été conservé en grec par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* I, 7. Il existe de ce fragment trois traductions anciennes, la traduction latine de Rufin, et deux traductions syriaques, qu'on lit, l'une dans la traduction syriaque de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe d'un manuscrit de Saint-Pétersbourg, de l'an 462, et l'autre dans une seconde version syriaque conservée à Londres dans un manuscrit du sixième siècle. Un érudit anglais, Routh, a tiré de divers manuscrits quelques autres fragments qu'il a publiés dans le second volume de ses *Reliquiæ sacræ*. Enfin le cardinal Mai a également recueilli quelques débris de la lettre à Aristide.

M. Spitta a étudié, collationné et comparé tous ces fragments dans les textes imprimés et manuscrits; il a cherché à retrouver leur véritable place dans le corps de la lettre et l'a ainsi reconstituée dans la mesure du possible. Il n'a pu réussir à combler toutes les lacunes; cependant, grâce à lui, elle est maintenant à peu près complète. Son œuvre de reconstruction est nécessairement en partie conjecturale ; mais ses conjectures sont du moins très-plausibles et tout à fait acceptables. Le commencement et la fin de la lettre n'ont pas été retrouvés. Elle est aussi incomplète à la seconde page (p. 108) ; néanmoins nous possédons sûrement désormais les parties essentielles de l'écrit d'Africain, cet écrit intéressant par son sujet et son contenu, malgré sa brièveté, qui nous montre avec quel soin on s'est occupé, dès les premiers siècles, de la concorde et de l'harmonie des récits évangéliques. Par cette œuvre de patience autant que d'érudition et de sagacité, M. Spitta a rendu service aux études patrologiques.

G. K.

Five Lectures on the city of ancient Rome, *and her Empire over the Nations, the divinely-sent Pioneer of the way for the catholic Church.* A supplement to the Student's usual course of study in Roman History. By the Rev. Henry Formby. London, Burns and Oates (sans date), in-8 de viii et 88 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ces pages soutient une thèse générale qui obtiendra

sans peine l'assentiment de tous les catholiques, savoir que la Providence avait prédestiné Rome à devenir le centre de la véritable Église et avait, en conséquence, tout disposé à cet effet. Mais il soutient de plus une thèse particulière qui ne rencontrera pas autant d'approbateurs. C'est que Numa Pompilius, le second roi de Rome, le législateur religieux de son peuple, connaissait le vrai Dieu et la loi de Moïse et qu'il avait enseigné la vraie religion ; peut être avait-il laissé aux Romains des extraits du Pentateuque. La principale autorité alléguée par le P. Formby, en faveur de sa thèse, est celle de Clément d'Alexandrie (qualifié à tort de saint); mais elle est très-contestable pour beaucoup de raisons, en particulier à cause de l'anachronisme que contient le passage cité et que l'auteur reconnaît; de plus, Clément est loin d'affirmer tout ce qu'affirme le P. Formby. Le savant religieux anglais a, du reste, le mérite d'attirer l'attention sur un point historique beaucoup trop négligé de nos jours et de présenter sur la mission providentielle de Rome des considérations propres, dans leur ensemble, sinon dans tous les détails, à frapper l'esprit et à exciter la foi. Nos livres d'histoire sont presque toujours terre-à-terre ; ils ne s'inquiètent pas de faire ressortir le rôle de Dieu, intervenant au milieu de l'agitation des passions humaines et faisant tout tourner à l'accomplissement définitif de ses desseins. C'est là une lacune fâcheuse et entièrement regrettable, comme le dit avec raison le P. Formby. Cette absence de la Providence dans les écrits qui devraient nous montrer partout son action produit un funeste résultat : les lecteurs s'habituent de la sorte à ne point songer à Dieu et il sort de leur vie s'il sort de leurs pensées. Ceux donc qui nous font voir la main de la Providence dans les grands événements de ce monde accomplissent une œuvre salutaire : c'est une bonne action en même temps que la vraie philosophie de l'histoire.

L. M.

Jean de Vienne, *amiral de France* (1341-1396). *Étude historique, suivie de documents inédits, pour servir à l'histoire de la marine française au quatorzième siècle*, par le marquis Terrier de Loray. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-8 de 276-ccxx p. — Prix : 6 fr.

Moins célèbre que Du Guesclin, Jean de Vienne a tenu pourtant, auprès des premiers Valois, une place presque égale à celle du grand connétable. Dans ses deux patries, la Franche-Comté et la France, en Flandre et en Normandie, en Hongrie et en Afrique, en Castille et en Écosse, sur terre et sur mer, on le vit successivement, simple chevalier, chef d'armée, amiral, ambassadeur, faire de sa vie une longue croisade au profit de la chrétienté et du royaume très-chrétien. Les chroniqueurs ont souvent parlé de lui, et néanmoins sa renommée

n'est point égale à ses services ; elle était demeurée comme enfouie dans les documents nombreux et variés dont M. de Loray vient de nous livrer à la fois la transcription et le commentaire. Ces documents consistent en près de deux cents pièces (mandements, montres, quittances, etc.), extraites de la Bibliothèque et des Archives nationales, du dépôt de la marine et de diverses archives départementales ; leurs titres suffiraient à démontrer la prodigieuse activité militaire, les talents et les occupations multiples de Jean de Vienne.

Dans l'étude historique qui les précède, et qui remplit les deux tiers du volume, M. de Loray a comparé les pièces recueillies par lui aux assertions des chroniques et aux documents déjà connus ; il en a ainsi fixé le sens et déterminé l'importance. Faut-il dire tout d'abord, pour faire la part de la critique, que dans les preuves immédiates de son travail, c'est-à-dire dans les notes qui accompagnent le récit, l'auteur a laissé passer quelques noms propres d'une orthographe incorrecte, *Arsonville* pour *Arronville* (p. 1), *Luo* pour *Luce* (p. 18, 26), *De Morice* pour *D. Morice* (p. 122), Drouet d'Arcq pour Doüet d'Arcq (p. 263). Çà et là, l'historien de Jean de Vienne a un peu trop compté sur l'érudition de ses lecteurs, il ne leur a pas donné suffisamment les moyens de vérifier ou de contrôler ses assertions ; ses indications de sources, ses renvois pèchent quelquefois par une concision excessive. Ainsi les *Monum. patr.* de la page 215 ne me semblent pas désigner clairement la grande collection parue à Turin sous ce titre : *Monumenta historiæ patriæ*. Ailleurs, quand M. de Loray cite Froissart, il se borne à nous donner le chiffre de la page consultée par lui, et l'on aimerait à savoir s'il s'agit des anciennes éditions, de l'édition Buchon ou de l'édition Luce. Je vois mentionnée, page 89, la *Revue archéologique de la Manche*, et je demande en vain quelle année, quelle livraison.

Ajoutons qu'on oublie vite ces négligences de détail en suivant dans le récit de M. de Loray la discussion des faits mémorables qui ont rempli la vie de Jean de Vienne. Dès les premières pages, on peut signaler un heureux essai de réhabilitation historique. Il s'agit du Jean de Vienne qui défendit Calais contre Édouard III, et que plus d'un écrivain a confondu avec l'amiral son neveu. M. de Loray, en s'aidant des chroniqueurs anglais, a montré que le gouverneur de Calais a au moins autant de droits à la renommée et à la reconnaissance nationale que les six bourgeois dont Froissart a célébré, avec une complaisance un peu exclusive, le généreux dévouement. Un peu plus loin (chap. II), c'est un épisode inconnu de l'histoire des croisades qui est remis au jour. Jean de Vienne fit, en effet, partie en 1366 d'une expédition commandée par le comte Amédée de Savoie au profit de l'empereur grec de Constantinople ; il aurait ainsi commencé sa car-

rière militaire dans cet Orient où il devait si glorieusement la terminer sur le champ de bataille de Nicopolis. Les chroniques italiennes ont fourni ici et ailleurs (voir p. 252-253), à M. de Loray des renseignements qui avaient échappé jusqu'ici à tous les historiens français.

De retour en France, Jean de Vienne devient un des intrépides champions de la guerre de revanche contre les Anglais, entreprise par Charles V. Il est de ceux qui reprennent château par château les provinces perdues. Toutefois, il fût resté au second rang, si la charge d'amiral, qu'il reçut en 1373, n'en eût fait sur mer l'auxilaire et l'émule de Du Guesclin. Les chapitres III, V, VI contiennent, sur la flotte française naissante, sur nos arsenaux et nos constructions maritimes au quatorzième siècle, sur les travaux de défense du littoral normand, sur les campagnes navales conduites de l'une à l'autre rive de la Manche, une foule de détails qui éclairent un côté très-peu connu de la guerre de Cent ans. La marine des Valois régna un moment sans conteste sur ces eaux qui devaient voir le désastre de la Hogue, et qui furent, même pour Napoléon Ier, une invincible barrière. Il est curieux de voir ici, dès le règne de Charles V, et grâce à Jean de Vienne, la ruine de la marine et du commerce suivre pour l'Angleterre la perte des conquêtes continentales, et les Normands victorieux commencer, sous la même impulsion, leurs voyages à la côte d'Afrique. L'Écluse est vengé comme Crécy. Il y a des années où Jean de Vienne, selon l'heureuse expression de son biographe, n'a guerre pris terre que sur le sol ennemi.

Sous Charles VI, une invasion aventureuse en Écosse montre son audace toujours croissante (ch. XI), et les armements maritimes auxquels il présida en 1836 et 1387 (ch. X) témoignent de l'ardeur avec laquelle il continuait, de concert avec Clisson, l'œuvre de Du Guesclin. Les divisions des princes, la chute des Marmousets empêchèrent ses efforts patriotiques d'aboutir. Il dut voir avant sa mort la marine délaissée, et les bâtiments de cette flotte qui était son œuvre, qui avait fait trembler l'Angleterre, vendus et convertis en navires de commerce. Au surplus, son dévouement aussi intelligent qu'infatigable le mettait à même de remplir les missions les plus diverses. Sa carrière diplomatique, si peu connue, ne fut pas marquée par de moins utiles triomphes que sa carrière militaire et maritime. Tantôt chargé de soutenir près de l'Université de Paris les droits du pape d'Avignon, tantôt négociant au nom du roi ou du duc de Bourgogne avec les Flamands et les Anglais, tantôt envoyé en Castille ou en Italie pour y travailler au maintien de l'alliance française, il n'en était pas moins présent partout où il y avait une brèche à ouvrir, un coup d'épée à donner. Les deux campagnes d'Afrique et de Hongrie,

qui couronnent cette vie si bien remplie, furent pour lui une distraction, presque une consolation, et restent pour nous le suprême témoignage de sa foi belliqueuse et de son ardeur chevaleresque.

M. de Loray a peu insisté et non sans raison sur ces derniers épisodes. C'est surtout l'homme de mer qu'il voulait faire connaître, et, après avoir lu son attachante étude, nous souscrivons volontiers à ces paroles qui terminent son introduction : « Notre temps ne doit pas oublier que ce vaillant capitaine qui adopta la France, lorsque sa patrie première en était encore séparée, paya son adoption par les plus signalés services, et devint non-seulement le créateur de la marine française, mais qu'il en fut encore, par son caractère, l'honneur et le modèle.»

L. Pingaud.

Lettres d'Antoine de Bourbon et à Jehanne d'Albret, publiées pour la Société de l'histoire de France par le marquis de Rochambeau. Paris, libr. Renouard, 1877, gr. in-8 de xl-418 p. — Prix : 9 fr.

Voici un recueil ajouté à beaucoup d'autres et capable de fournir de nouveaux éléments à notre histoire si riche déjà, du seizième siècle. Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret sont bien connus ; mais leur caractère s'éclaire encore à la lumière de ces lettres intimes que M. de Rochambeau a été chercher, avec le plus grand soin, dans nos grands dépôts publics de Paris, dans les archives départementales, dans les collections particulières, et jusque dans les bibliothèques étrangères.

Cette correspondance comprend trois parties, ou plutôt trois catégories de documents : les lettres d'Antoine à Jehanne dans les premières années de leur mariage, qui sont empreintes des sentiments les plus tendres et nous montrent, dans le roi de Navarre, un époux modèle, un père plein de sollicitude, un prince vertueux dont la vertu, malheureusement, ne durera pas toujours; viennent ensuite les lettres politiques, adressées aux principaux personnages de l'époque, et se rapportant, soit aux guerres avec Charles-Quint, soit aux luttes religieuses; enfin, le volume se termine par la correspondance de Jehanne d'Albret après la mort de son mari, alors qu'elle est le chef véritable des protestants de France, et que tous les partis portent les yeux vers elle. Le contraste est complet entre le caractère du prince brave, mais aussi léger qu'inconstant, et celui de sa femme, âme supérieure et capable de tenir tête aux plus vaillants capitaines et de dompter la plus mauvaise fortune.

Des notes intéressantes, des tables très-complètes et, enfin, un inventaire sommaire des lettres et pièces qui n'ont pas pu être imprimées font de ce volume une publication digne, en tous points, de la Société

qui l'a pris sous son patronage et de l'érudit qui s'est chargé d'en diriger la composition et l'impression.

G. B. DE P.

Louis XIV et Strasbourg, *d'après les documents officiels et inédits,* par A. LEGRELLE. Gand, Snoeck-Ducaju, 1877, in-8 de 252 p. — Prix : 4 fr.

Les historiens et les publicistes allemands de nos jours, voulant justifier l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine à l'Empire d'outre-Rhin, essayent de démontrer que nos deux anciennes provinces sont allemandes par leurs traditions et leur histoire. La conquête pacifique de Louis XIV est souvent qualifiée de *vol*, de *brigandage*, et nos rancuneux voisins cherchent à refaire l'histoire, comme un criminel s'efforce de faire disparaître les traces de son acte coupable. Dans le livre plein de recherches qu'il offre aujourd'hui au public, M. A. Legrelle démontre, pièces en main, la fausseté des assertions des Allemands. Après avoir établi, en quelques pages, l'origine gauloise de Strasbourg, et fait ressortir les rapports des populations alsaciennes avec la France du moyen âge, l'auteur retrace les principales péripéties du débat diplomatique et militaire qui précéda et accompagna la conquête de Louis XIV.

Pendant la guerre de Trente ans, la ville de Strasbourg, pour conserver son independance menacée par les Impériaux, se tourna vers la France et réclama l'appui de Louis XIII. Plus tard, elle prit part à la lutte que la France, la Suède et une partie de l'Allemagne soutinrent contre l'Empire. Il faut avouer que la protection que la France accordait à Strasbourg était bien un peu intéressée, et qu'elle se changea rapidement en une sorte de convoitise : Richelieu écrivait en 1629 « qu'il fallait penser à se fortifier à Metz et s'avancer jusqu'à Strasbourg, s'il était possible, pour acquérir une entrée dans l'Allemagne ; ce qu'il fallait faire avec beaucoup de temps, grande discrétion et une douce et couverte conduite. » Louis XIV devait exécuter ce projet qu'avait conçu le grand ministre de Louis XIII. Strasbourg ne pouvait rester neutre entre l'Empire et la France, deux rivaux trop intéressés à s'en disputer la possession. Trop faible pour se protéger elle-même, cette ville devait devenir tout à fait française ou tout à fait allemande : elle fut la proie du plus fort.

M. Legrelle met hors de doute qu'avant 1681, date de l'annexion, il existait dans Strasbourg un parti français très-puissant, « qui préparait peu à peu les meilleurs esprits de la ville et les plus soucieux de son bien à en ouvrir les portes aux armées d'un prince qui, étant décidément le plus puissant en Alsace, comme en Europe, tenait dorénavant entre ses mains la neutralité, c'est-à-dire le repos, et de

plus le commerce, la propérité de Strasbourg. » Les événements préparaient de longue date, comme on le voit, l'annexion de Strasbourg à la France ; si cette conquête fut peu régulière, elle était justifiée par la mauvaise foi des Allemands dans l'interprétation des traités de Munster et de Nimègue. La thèse que soutient M. Legrelle, c'est que Louis XIV, « s'il n'avait pas incontestablement le droit pour lui, avait du moins des droits ; et le seul point où l'on puisse justement incriminer sa conduite ne touche qu'à la manière préférée par Louvois pour faire valoir des titres sérieux..... Non-seulement la monarchie française, en 1681, ne faisait que reprendre ce qui lui avait été abandonné diplomatiquement dès 1646, mais surtout elle reprenait ce qui n'appartenait plus en réalité à personne outre-Rhin. Elle supprimait simplement une république plus unie de fait à la Suisse qu'au Saint-Empire. »

Ainsi, l'Allemagne n'avait aucuns droits à revendiquer sur Strasbourg, et le reproche de perfidie que ses historiens ont voulu infliger à Louis XIV ne peut soutenir la discussion. Voilà ce qui ressort scientifiquement du livre de M. Legrelle. On désirerait peut-être plus de clarté, un style plus correct et une meilleure disposition dans l'ensemble de l'ouvrage. Les nombreux documents inédits que l'auteur a utilisés font la valeur de cette étude. Sans doute, l'incendie des Archives de Strasbourg pendant la guerre de 1870 a privé M. Legrelle d'une source importante d'information ; mais les archives du ministère des affaires étrangères et celles du dépôt de la guerre, où il a puisé à pleines mains, l'ont amplement dédommagé et lui ont permis de faire la révision du procès intenté à la mémoire de Louis XIV.

ERNEST BABELON.

L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution, 1715-1789, par FÉLIX ROCQUAIN. Paris, Plon, 1878, in-8, cav. de XII-544 p.—Prix : 8 fr.

La Révolution française date-t-elle de 1789 ? A quelle époque faut-il la faire remonter? L'esprit révolutionnaire a-t-il précédé la Révolution? Quand a-t-il pris naissance? Quelles en ont été les vraies causes? Graves questions qui divisent aujourd'hui encore les esprits et que M. F. Rocquain vient d'aborder à son tour. A ses yeux l'esprit révolutionnaire, comprimé par le despotisme de Louis XIV, a commencé à paraître dès le lendemain de la mort du grand roi ; il s'est développé pendant le dix-huitième siècle, pour éclater foudroyant à la fin du règne de Louis XVI. Déjà, sous ce règne et sous le ministère du duc de Bourbon, il y a des germes puissants d'opposition, à ce point qu'il est un moment question d'un projet d'enlèvement du jeune roi. Les querelles dont la bulle *Unigenitus* est l'occasion, les lettres des jésuites et des jansénistes, des évêques et des parlements alimentent

les troubles. La philosophie s'en empare et les entretient. On ne parle plus seulement de réformes, on parle de *révolution*. Ce mot, qu'on croit éclos à la veille de 1789, a été prononcé pendant toute la seconde moitié du dix-huitième siècle. Dès 1743, d'Argenson écrit : « La *Révolution* est certaine dans cet État-ci. » Il se forme un parti de républicains. Les désordres de Louis XV, en fournissant au mécontentement populaire de nouveaux griefs, rendent le mouvement irrésistible. Un instant, il s'arrête, à l'avénement de Louis XVI. Mais, quand on voit les réformes abandonnées presque aussitôt après avoir été tentées, les ministres se succédant sans relâche surtout aux finances, le jeune monarque incertain dans sa voie, le déficit grandissant, l'irritation s'accroît de plus en plus. La convocation des notables ne sert qu'à jeter de l'huile sur le feu; Brienne tombe après Calonne; le Parlement, le clergé, le cri public, réclament les États généraux : la Révolution, qui n'était qu'un mot, devient un fait.

Telle est, si nous ne nous trompons, la thèse soutenue par M. Rocquain dans ce nouveau volume, thèse qu'il établit à l'aide de nombreuses recherches et d'un grand, nous dirons volontiers, d'un trop grand luxe de citations ; le texte en devient parfois difficile à lire. Cette thèse, nous sommes très-disposés à l'admettre ; nous croyons, comme M. Rocquain, que la Révolution n'a été ni spontanée, ni simple; c'est une explosion, préparée de longue date et due à des causes complexes. Mais, sur ces causes, nous différons avec l'auteur. Il nous paraît faire la part trop petite à l'esprit philosophique ; en revanche, il la fait beaucoup trop large... à qui? — on le devinerait difficilement — au clergé et aux jésuites. Ce sont eux, suivant lui, qui auraient la plus grande responsabilité du divorce consommé entre la nation d'une part, l'Église et la royauté de l'autre. Que les querelles du jansénisme aient nui à l'esprit religieux, que l'incroyable intervention du Parlement dans le domaine ecclésiastique ait continué à répandre dans le public la haine et le dédain du catholicisme, cela nous semble incontestable; mais, que dans ces querelles, les torts ou presque tous les torts soient du côté des évêques, voilà ce contre quoi l'histoire proteste, et ce que M. Rocquain n'eût vraisemblablement pas écrit, s'il avait consulté des auteurs moins partiaux dans cette question que des parlementaires, Marais et Barbier, des philosophes, d'Argenson et Voltaire. M. Rocquain nous permettra aussi de lui dire qu'il est bien sévère pour Fleury, auquel il refuse toute capacité, pour Marie-Antoinette, contre laquelle il reproduit toutes les critiques sans jamais faire la part des circonstances et donner place aux témoignages favorables, et en revanche, bien indulgent pour Voltaire, chez lequel la « noblesse du but » lui semble presque racheter la violence et, en bien des occasions, la lâcheté des attaques.

La vieille monarchie a eu ses abus, nous n'avons jamais cherché à le nier; mais la Révolution n'a-t-elle pas eu les siens préparés, puis réalisés par cet esprit révolutionnaire dont l'auteur constate la lente genèse à travers le dix-huitième siècle? M. Taine vient tout récemment de dire ce que ces excès ont été, au début, dans les années que la légende regarde comme heureuses, de 1789 à 1792, et M. Rocquain, lui, nous a jadis montré, dans un livre irréfutable et irréfuté, ce qu'ils étaient devenus à la fin, dans les années terribles, après la Convention et le Directoire.

M. DE LA ROCHETERIE.

Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire, par M. DOMENGET, docteur en droit, juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bergerac. Paris, Paul Dupont, 1878, in-8 de x-413 p. — Prix : 5 fr.

Après M. Campardon et comme lui, M. Domenget a voulu retracer l'histoire du Tribunal révolutionnaire; il l'a fait en magistrat soucieux de montrer par un simple rapprochement ce que vaut notre magistrature moderne, tant attaquée par les radicaux, et ce que valait la magistrature révolutionnaire, tant prônée par eux. Ce tribunal, dont il semble que des esprits dévoyés souhaitent le retour, il a, en dix-huit mois et à Paris seulement, fait trois mille victimes, non pas seulement des classes privilégiées, mais de toutes les classes. Dans cette « épouvantable boucherie, » « les artisans et les ouvriers, cultivateurs ou autres, figurent pour les deux tiers, et les nobles et les prêtres, pour un dixième seulement; la bourgeoisie, pour le surplus. » L'auteur embrasse toute cette sombre période depuis le 10 mars 1793, date de la création du Tribunal révolutionnaire, jusqu'à la condamnation de son principal pourvoyeur, Fouquier-Tinville. Il passe successivement en revue tous les procès célèbres, Custine, Charlotte Corday, les Orléanais accusés de tentative d'assassinat contre Léonard Bourdon, Marie-Antoinette, les Girondins, Barnave, Hébert, Danton, Madame Elisabeth, Dillon, la prétendue conspiration du Luxembourg, André Chénier, et, après le 9 thermidor, quand le Tribunal révolutionnaire est réorganisé, le procès des monstres, Carrier et Fouquier-Tinville. Il ne disserte pas; il expose, d'après les documents les plus authentiques, les pièces même des procès. Rien n'est plus éloquent qu'une pareille exposition, claire, lumineuse, impartiale, dégagée de toute controverse. Nous ne savons pas de plus péremptoire réponse aux misérables esprits qui tentent aujourd'hui la réhabilitation des Marat et des Robespierre, pas de leçon plus convaincante pour les âmes honnêtes et naïves qui seraient tentées de se laisser prendre à ces sophismes et de se figurer que de pareils temps n'ont existé que dans

l'imagination des écrivains réactionnaires, que « de telles atrocités n'ont jamais été organisées en système. »

L'auteur, qui s'est borné aujourd'hui à peindre le régime de la Terreur à Paris, laisse entendre qu'il pourra bien quelque jour faire une étude analogue sur la Terreur en province : nous espérous qu'il ne tardera pas trop à mettre ce projet à exécution ; dans ce temps d'opinions flottantes et de doctrines incertaines, des livres comme celui-là ne sont pas seulement des œuvres de bonne foi, ce sont des œuvres moralisatrices et d'utile enseignement.

M. de La Rocheterie.

Histoire de la monarchie de juillet, de 1830 à 1848, *avec une Introduction sur le droit constitutionnel aux États-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Belgique*, par Victor du Bled, docteur en droit, ancien sous-préfet. Tome Ier. Paris, Dentu, 1877, in-8 de ci-429 p. — Prix : 8 fr.

« L'étude de l'histoire et de la philosophie politique nous enseigne qu'un peuple a pu remonter souvent de la République à la royauté, se retremper dans cette dernière, puiser dans cette métempsycose de longs siècles de grandeur et de prospérité, mais que jamais un État de quelque étendue n'a été de la royauté à la République sans que cette évolution ne fût le signal de la perte de son prestige, de sa décadence et de sa ruine. » Ainsi débute l'introduction de ce livre, et du premier coup se révèlent la fermeté de style et la franchise de l'auteur. La thèse ainsi posée, il la démontre par l'exemple des États-Unis, dont il juge la situation présente avec une large et juste compréhension des conditions particulières d'existence de ce grand peuple, — et par celui de la Suisse, dont, contrairement aux préjugés courants, il fait voir la rapide décadence morale et politique. Elle date précisément du jour où la constitution de 1848 y a, sur les ruines des antiques institutions cantonales, fait de la République une réalité ; depuis lors toutes les libertés périssent une à une.

A ces deux contrées M. du Bled oppose le spectacle de la liberté sagement réglée qui règne en Angleterre et en Belgique. Résumer en vingt pages la constitution anglaise, après tant de maîtres que ce grand sujet a attirés, était une lourde tâche : notre jeune auteur s'en tire à son honneur ; mais où il nous paraît surtout heureux, c'est dans son analyse sur la constitution belge. Le modèle moins vaste, moins difficile à saisir, est présenté d'une façon exacte et neuve ; il a fait une excellente étude de droit constitutionnel.

Excellent aussi est le chapitre consacré aux écrivains qui ont laissé des mémoires sur le Gouvernement de Juillet : Guizot, Salvandy, Dupin, Cormenin, Louis Blanc, Alphonse Karr y sont l'objet d'appréciations fines et judicieuses. Le style animé, le goût sûr, la har-

diesse heureuse d'expression, la passion politique même qui caractérisent M. du Bled le font exceller dans ce genre de portraits politico-littéraires.

Voilà plus de la moitié du volume parcouru et nous n'avons pas eu encore à signaler nos points de divergence. Ils existent cependant. Aussi bien ce livre n'est-il pas une histoire à proprement parler. *Scribitur ad probandum* pourrait être son épigraphe. Au milieu de toutes les difficultés qui assiégeaient la Restauration dans sa lourde tâche de rapprocher les deux sociétés que vingt-cinq ans de crimes et de despotisme avaient séparées, seuls les doctrinaires avaient raison. 1830 a sans doute été une faute, une erreur ; mais seuls encore ils voient juste dans les formidables conflits sociaux qui se préparent. Un gouvernement parlementaire, modèle belge, est la vraie panacée qui guérirait la France et l'Europe des maux profonds qui les minent. Dans cette société moderne, où la *Revue des Deux Mondes* paraît à l'auteur tenir aujourd'hui encore, comme sous le Gouvernement de Juillet, « le sceptre de la politique et de la littérature, » il n'y a qu'à demander aux fils de reprendre les exercices d'équilibre jadis si brillamment exécutés par le duc Decazes et le duc de Broglie.

Tel est au fond tout le livre, et c'est pour dire cela que ses six cents pages ont été écrites.

Nous ne discuterons pas cette thèse avec M. du Bled. Nous serons toujours à temps à y revenir, quand le deuxième volume qui doit compléter son ouvrage aura paru. D'ailleurs le cours inévitable des événements ramenera à la vraie tradition nationale, comprise dans son ampleur historique et dans toute son étendue sociale, un esprit aussi distingué et aussi sincère. En ce temps où les convoitises usurpatrices de toute sorte prennent des masques républicains et démocratiques, c'est un vrai mérite que d'attaquer si nettement les erreurs dominantes, que de battre en brèche les idoles du jour et de dire si franchement où l'on veut aller. Encore une fois, nous sommes sûrs de nous retrouver un jour avec M. du Bled, cette fois complétement unis sur le terrain de la vraie constitution française et de la défense sociale. Nous souhaitons que d'ici là il ait fait beaucoup de conversions parmi ses amis. C. J.

Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, *rédigée vers la fin du treizième siècle par Geoffroy de Courlon*. Texte et traduction publiés pour la première fois au nom de la Société archéologique de Sens, par M. G. Julliot. Sens, Ch. Duchemin, 1876, in-8 de XIV-600 p.

Geoffroi de Courlon ou Collon, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, vivait au treizième siècle et était con-

temporain de saint Louis; il mourut en 1281. On connait peu de détails sur sa vie, car il a négligé de parler de lui-même et de sa famille dans la chronique dont il est l'auteur. Le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, l'un des plus célèbres en France au moyen âge, a fourni plusieurs compilations historiques qu'on a déjà publiées en partie. Les plus importantes sont la chronique d'Odorannus qui ne dépasse pas la première moitié du onzième siècle, et la chronique de Clarius et de ses continuateurs qui s'arrête en 1267. Celle de Geoffroi de Courlon à laquelle M. J. V. Le Clerc avait consacré une notice dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire,* est aujourd'hui publiée pour la première fois. Le manuscrit que M. G. Julliot a utilisé pour l'établissement de son texte appartient à la Bibliothèque communale de Sens ; c'est un volume in-4 sur parchemin, de 163 feuillets à deux colonnes de vingt-cinq lignes, écrit en beaux caractères de la fin du treizième siècle, et relié en veau. Dans la suscription, plusieurs mots ont été grattés; quelques restes de lettres donnent lieu de penser que c'était le nom de l'auteur.

Mais ce manuscrit de la bibliothèque de Sens est loin d'être le seul. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, le P. Lelong et d'autres savants, ont signalé, à Paris même, un texte de Geoffroi de Courlon; malheureusement, depuis cette époque, ce manuscrit s'est égaré. M. J. V. Le Clerc, en 1844, n'a pu le retrouver, et M. Julliot n'a pas fait de nouvelles recherches. Un autre manuscrit aurait fait partie, jusqu'à l'année dernière, de la riche collection de M. Ambroise Firmin-Didot; l'éditeur de notre chronique s'est abstenu de vérifier ce fait. Une troisième copie de l'œuvre de Geoffroi de Courlon a été vendue en 1849 à M. de Salis, alors député de la Moselle; enfin, sous les n°s 455 et 480, la Bibliothèque du Vatican conserve deux manuscrits du treizième siècle provenant du fonds de la reine Christine de Suède, ouvrages décrits par La Curne Sainte-Palaye, et qui sont la copie de la chronique éditée aujourd'hui. M. G. Julliot a eu le tort de ne consulter que le manuscrit de la Bibliothèque communale de Sens, d'autant plus que l'on sait que les différentes copies présentent des variantes assez nombreuses.

Geoffroi de Courlon, comme un grand nombre d'autres chroniqueurs, a la prétention de raconter les événements qui se sont passés depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 1295. » Son livre est une compilation écrite en fort mauvais latin, remplie de fort intéressants détails, sans doute, mais tellement mélangés d'anachronismes et de fables, qu'il est difficile d'y distinguer la vérité de l'erreur. » Les notes critiques étaient d'autant plus nécessaires qu'il est plus difficile de démêler la légende d'avec l'histoire ; or, M. Julliot a publié son texte sans aucune note ; c'est, croyons-nous, une lacune regrettable.

Pour toute la période dont il n'est pas contemporain, Geoffroi de Courlon ne fait que résumer d'autres ouvrages ou d'autres chroniques qu'il enchaîne d'une manière plus ou moins habile. Il puise abondamment dans le Nouveau Testament, l'évangile de Nicodème, la chronique de saint Isidore de Séville, les Gestes des Francs, les chroniques d'Odorannus et de Clarius, etc.

Le livre de Geoffroi de Courlon s'ouvre par une liste chronologique assez exacte des archevêques de Sens, des rois de France, des papes, des abbés de Saint-Pierre-le-Vif, enfin, des empereurs depuis Auguste jusqu'à Frédéric II. Puis, en historien scrupuleux, notre chroniqueur cite les sources qui lui ont servi à composer son ouvrage : on peut dire que c'est un résumé des sciences historiques enseignées dans les monastères au moyen âge. Après avoir raconté les origines du christianisme, Geoffroi de Courlon s'étend assez longuement sur la mission de saint Savinien et de saint Potentin, envoyés, selon lui, par saint Pierre pour évangéliser la Gaule. Arrivé au cinquième siècle, il devient tout à coup très-sobre d'épisodes et se borne presque à la nomenclature des archevêques de Sens ; il nous annonce lui-même que c'est par scrupule historique : « A cette époque, dit il, les chroniques ne concordent pas, et, comme les écrits en désaccord engendrent l'ignorance, j'aime mieux passer outre que de m'exposer à mentir. » Le récit de l'honnête religieux reste sec et stérile jusqu'au treizième siècle ; il ne s'étend que sur les translations de reliques et sur les événements de l'histoire ecclésiastique de Sens. Dans les chapitres qu'on aurait lieu de s'attendre à trouver plus détaillés, puisque l'auteur raconte les événements dont-il est lui-même le témoin, on retrouve cependant encore presque la même aridité, et il n'y a pas de récit suivi. Pour cette dernière période, néanmoins, Geoffroi de Courlon nous fournit quelques faits intéressants et ignorés jusqu'à ce jour. Il s'arrête quelque temps sur la vie du pape Urbain IV né à Troyes et qui était presque son compatriote ; il donne aussi de précieux renseignements sur le pape champenois Martin IV ; il mentionne avec une sorte d'orgueil la visite du roi de Naples, Charles II, au monastère de Saint-Pierre-le-Vif.

En résumé, la chronique de Geoffroi de Courlon est surtout importante pour l'histoire ecclésiastique de la province de Sens. Nous ne parlerons pas du style qui est rude, barbare et incolore ; la traduction de M. G. Julliot n'est pas élégante, mais elle est correcte et exacte.

Ernest Babelon.

Les Comtes et le comté de Soissons, par Édouard de Barthélemy, membre titulaire du Comité des travaux historiques. Paris, Menu, 1877, gr. in-8 de 146 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouveau livre de M. É. de Barthélemy a obtenu, en 1876, le premier prix avec médaille d'or du concours d'histoire locale ouvert par la Société académique de Saint-Quentin. Cette distinction méritée témoigne de sa valeur. En l'écrivant, le savant écrivain s'est principalement proposé de présenter au lecteur les biographies de tous les personnages qui portèrent dans l'histoire le titre de comtes de Soissons. Ils ont été nombreux et la plupart illustres.

L'ancien *pagus Suessionensis* confinait, à l'est, à l'évêché-comté de Laon et à la seigneurie de Coucy ; au nord, au Laonnois encore, aux comtés de Braine, d'Oulchy et de Valois ; à l'ouest, au Noyonnais, et au midi au Rémois. Il constituait un fief des plus considérables, en possession de l'ensemble des droits régaliens, même de celui de battre monnaie, mais qui néanmoins soumettait son titulaire à l'obligation de l'hommage entre les mains de l'évêque. Le nom du premier comte héréditaire de Soissons est entouré d'une certaine obscurité. M. de Barthélemy, s'appuyant particulièrement sur la chronique de Richer, croit pouvoir établir qu'il s'appelait Guy et était fils d'Héribert de Vermandois. Petite-fille et héritière de Guy, Alaïs de Soissons épousa, en 1058, Guillaume Busac, de la maison ducale de Normandie. A cette maison, une nouvelle alliance fit succéder, en 1146, celle de Nesle, qui donna huit comtes au Soissonnais et s'éteignit au commencement du quatorzième siècle dans la personne de Marguerite, femme de Jean de Hainaut. Les longs désastres de la guerre de Cent ans, les empiétements progressifs du pouvoir royal, qui se traduisirent, en 1325, par l'établissement à Soissons, d'une prévôté ressortissant directement au bailliage de Vermandois, devaient, à partir de cette époque, rendre désormais plus nominale qu'effective l autorité des comtes dans leurs domaines. Ils n'en ont pas moins fourni à M. de Barthélemy la matière d'intéressantes études. Nous signalerons, entre autres, les pages consacrées à Charles de Bourbon et à Louis son fils, qui périt au combat de la Marfiée (6 juillet 1641), et surtout la biographie vraiment complète dont a été l'objet Olympe Mancini. Rédigée sur des documents importants récemment publiés, cette biographie présente sous un jour parfois nouveau la vie aventureuse de la célèbre comtesse de Soissons, et les détails précis qu'elle révèle nous semblent laisser bien peu de place et de crédit à la thèse indulgente soutenue, il y a quelques années, par M. Amédée René.

A côté de l'histoire des comtes, M. de Barthélemy a placé celle du comté. Une transaction de l'année 1412 l'avait partagé par moitié, avec port simultané du titre comtal, entre les héritiers de Louis duc

d'Orléans et Robert de Bar, petit-fils du célèbre Enguerrand VII de Coucy, auquel Guy de Châtillon, héritier de Jeanne de Hainaut, avait vendu, en 1367, son domaine de Soissons. La moitié attribuée aux Orléans-Valois, après avoir fait retour sous François Ier à la couronne, devint, au dix-septième siècle, l'objet d'un engagement dont se rendit cessionnaire le mari d'Olympe Mancini, Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, déjà propriétaire d'un quart du comté de Soissons du chef de sa mère, sœur de Louis de Bourbon, représentant médiat de la maison de Bar. Le dernier quart appartenait à sa cousine germaine, Marie d'Orléans-Longueville, duchesse de Nemours, à la mort de laquelle il échut à Philippe, duc d'Orléans (1706). Louis, duc d'Orléans, son fils, s'étant rendu acquéreur des droits de la princesse de Saxe-Hilbourghausen, héritière de la branche française de Carignan, réunit ainsi entre ses mains la totalité du comté et en obtint l'érection en apanage. Un arrêt du Conseil, du 5 février 1751 régla cette transformation, qui devait être la dernière jusqu'à la nuit du 4 août 1789, où l'apanage, le comté et la mouvance de Soissons disparurent avec l'ensemble de l'ancien régime.

Comte de Luçay.

Storia degli Italiani, per Cesare Cantu. Tomes XIV et XV. Torino, Unione tipografico-editrice, 1877, 2 vol. in-12 de 421 et 386 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Les tomes XIV et XV sont les deux derniers de cette édition populaire de la *Storia degli Italiani*. Le tome XIV comprend l'histoire de 1830 à 1870; le tome XV comprend neuf appendices sur les dialectes italiens, sur l'année et le calendrier, sur l'incertitude de l'histoire primitive de Rome, sur les sibylles, sur les noms et familles de l'ancienne Rome, sur les monnaies et mesures, sur les fables touchant Virgile, sur Dante hérétique. Des documents satistiques, une chronologie des princes et seigneurs des États italiens, quelques corrections et une table alphabétique des matières contenues dans tout l'ouvrage terminent le volume. Le récit des faits contemporains est des plus animés : on sent qu'on entre sur un terrain où l'auteur rencontre les compagnons de ses luttes : Cantù, on le voit, aime son Italie, sa Lombardie surtout; il a ressenti vivement la douleur de voir l'étranger dominer sur son pays natal, et, dans toutes ces pages, circule un souffle vraiment patriotique. Il dit comment naquirent et se développèrent les aspirations nationales, puis les complots, les insurrections nées de ces aspirations qui vinrent se confondre et se perdre dans les aspirations vers le Piémont. Évidemment il condamne les crimes, mais il est indulgent, mais volontiers dans un jury il admettrait bien facilement les circonstances atténuantes; n'est-on pas couvert par un désir d'être

une nation, et de donner une vie, une existence historique à l'expression géographique de l'Italie? Aussi plus d'un catholique trouvera que l'auteur ne blâme pas assez les révolutionnaires qui, peu délicats sur les moyens, compromettent tout en des aventures détestables; on trouvera qu'il ne discerne pas assez, sous le voile de sentiments patriotiques destinés à entraîner la foule, l'odieux des doctrines anticatholiques, ennemies de la société et de la religion. Et cependant M. Cantù doit bien connaître quel est le but constant des efforts de la secte perverse dont le génie a été d'aveugler les honnêtes gens sur leurs visées suprêmes. Mais M. Cantù reste calme en racontant l'invasion des Romagnes et de l'Ombrie qui, en 1860, souleva dans tous les cœurs catholiques d'au-delà des Alpes tant d'indignation. « C'est ainsi, nous dit-il, que les Marches et l'Ombrie furent amenées à faire partie de la famille italienne. » On peut donc croire que, tout en regrettant les moyens employés, M. Cantù est assez satisfait que l'unité territorale se soit formée. Cette étrange modération de langage du célèbre écrivain catholique devrait au moins donner à ses jugements en faveur de l'Église et à ses démonstrations de son rôle social si bienfaisant une autorité qu'aucun Italien ne devrait récuser. Si l'on trouve parfois à critiquer, dans l'ouvrage, on reconnaît qu'une pensée élevée conduit toujours la plume du savant publiciste qui, dans ses conseils aux Italiens, leur répète en terminant, ce qu'ils ne devraient jamais oublier, que la liberté est le droit limité par le devoir. H. DE L'É.

L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires, par M. ÉMILE CARTAILHAC. Paris, C. Reinwald et Cᵉ, 1878, gr. in-8 de 102 p. avec 68 grav. 2 pl. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un fait fort curieux que cette superstition, si ancienne et si généralement répandue, qui attribuait et donne encore un pouvoir protecteur contre les effets du tonnerre à certaines pierres dites céraunies, d'aspect particulier, telles que les haches en pierre polie. Leur vertu magique ne se borna pas à préserver de la foudre, elle s'étendit à bien d'autres cas; de même, elle ne fut pas la propriété exclusive des haches polies, elle fut reconnue aux pointes de flèches en silex. Quelques musées possèdent des spécimens de ces armes montées en bijoux ou servant de pendants à de riches colliers, qui ne pouvaient être que des amulettes.

M. Émile Cartailhac, dans un intéressant travail, s'est livré à de savantes et laborieuses recherches pour remonter à l'origine de ces croyances, en constater la généralité, retrouver les formes variées qu'elles revêtaient et les cas nombreux auxquels elles s'appliquaient. Il voit dans ces superstitions, comme l'indique le titre de son livre, un souvenir de l'âge de la pierre, tout en faisant remarquer fort logi-

quement que la connaissance de la fabrication et de l'appropriation des instruments en pierre avait dû se perdre complétement pour que l'ignorance les aient ainsi détournés de leur usage primitif.

Il semble, en effet, que les attributions surnaturelles des céraunies découlent d'une tout autre idée : du phénomène de la chute des aérolithes. Aussi bien, est-il permis de douter que les pierres brutes, sous la forme desquelles certains mythes du paganisme étaient personnifiés, aient une connexité nécessaire avec l'âge de la pierre, — cet âge, qui est la préoccupation constante de M. Émile Cartailhac, qu'il affirme ou défend alors qu'en principe il n'est plus, que nous sachions, guère contesté.

Sauf ces quelques réserves, nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de M. Émile Cartailhac est un travail d'érudition dans lequel les citations de textes nombreux s'unissent à la production de faits intéressants et peu connus. H.-A. MAGARD.

Lectures on the manuscript materials of ancient irish history, par EUGÈNE O'CURRY, professeur d'histoire et d'archéologie à l'université catholique d'Irlande. Nouveau tirage. Dublin, Hinch et Traynor, 1878, in-8 de XXVIII-722 p. — Prix : 8 fr. 50.

Nous sommes heureux d'annoncer cette réimpression d'un ouvrage qui devrait être plus connu en France. Les savants, qui ont jusqu'ici cherché dans les textes néo-celtiques l'explication des documents si peu nombreux que l'antiquité nous a laissés sur les Gaulois, se sont égarés dans l'étude des lois du pays de Galles, de la poésie galloise et de celle de la Bretagne française. La conquête romaine a détruit, en Grande-Bretagne et en Gaule les institutions celtiques. L'Irlande a échappé à cette conquête, elle a conservé les institutions celtiques intactes jusqu'à la conquête anglaise au douzième siècle de notre ère, et chez elle la littérature celtique survit dans des manuscrits nombreux dont quelques-uns remontent jusqu'aux huitième et neuvième siècles, et dont des gloses de tout âge, encore incomplétement publiées, expliquent les termes inusités aujourd'hui. La connaissance de ces manuscrits est d'une nécessité fondamentale; répandre cette connaissance est l'objet du livre d'O'Curry. O'Curry est un de deux savants que le gouvernement d'Irlande chargea, en 1852, de préparer l'édition des lois anciennes d'Irlande, dont trois volumes ont paru depuis : il était mort avant la publication du premier volume, en 1865, mais ses copies et ses traductions, comme les copies et les traductions d'O'Donovan, son collaborateur et son émule, ont servi de base à l'édition officielle. Ses *Leçons sur les matériaux manuscrits de l'histoire d'Irlande* ont été données à l'Université catholique d'Irlande en 1855 et en 1856 : elles ont paru pour la première fois en 1860. Depuis l'é-

poque à laquelle elles remontent, l'étude de la langue irlandaise a fait quelques progrès, la publication de glossaires restés manuscrits et d'un certain nombre de gloses inédites, les travaux grammaticaux de MM. Stokes, Ebel et Windisch permettent, sur quelques points de détail, d'atteindre le sens des textes avec plus de rigueur et de précision qu'il y a vingt ans. Ajoutons que, lorsqu'il existera un dictionnaire de l'ancien irlandais, on pourra encore aller plus loin dans la voie de l'exactitude. Quoi qu'il en soit, le livre d'O'Curry est classiqué parmi les savants qui s'occupent de littérature irlandaise, et mériterait d'être lu attentivement par tous ceux qui, d'une façon quelconque en France, se sont occupés de Mac Pherson, ou qui, après s'être laissés induire en erreur par les *Triades* galloises, désirent enfin trouver, dans le monde néo-celtique, un terrain littéraire solide.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Catalogue systématique des livres russes pour les années 1875 et 1876, par VLAD. MÉJOV. Saint-Pétersbourg, in-8 de XX-584 et LXXX p. — Prix : 10 fr.

M. Méjov s'est voué exclusivement aux recherches bibliographiques. S'il n'est pas le seul en Russie à s'y livrer tout entier, il surpasse les autres par une fécondité qui ne se démentit pas. En effet, il ne se passe guère d'année qu'il n'offre au public quelque nouveau fruit de ses labeurs, dont on ne saurait méconnaître l'utilité et le mérite. Il n'exclut aucune branche des connaissances humaines. A côté des travaux consacrés spécialement à la géographie, à la littérature, à l'histoire de l'instruction publique, aux sociétés de secours mutuels et aux corporations ouvrières, à la question israélite, etc., il dresse, année par année et d'après un plan uniforme, de volumineux inventaires de livres publiés en Russie sur toute sorte de matières.

Le nouveau *Catalogue systématique* que nous annonçons est la continuation du travail commencé par M. Méjov, il y a dix ans environ. Il fait connaître tout ce qui a paru dans la presse russe, durant les années 1875 et 1876, et se trouve chez Jacques Isakov, dont la maison compte déjà un demi-siècle d'existence. En même temps il sert de 7e et 8e supplément à ses catalogues des années précédentes. On comprend qu'il est impossible d'entrer ici dans des détails. Je ne parlerai pas non plus des défauts que des juges compétents ont fait remarquer dans la classification des matières, défauts que l'auteur est le premier à avouer, mais qu'il est souvent impossible d'éviter, vu la variété des sujets que peut contenir un même livre. Il y a aussi tel défaut qu'on lui reproche et qui pourtant n'en est pas un. Ainsi, M. Méjov a raison, selon nous, de tenir compte de la *forme*, et de mettre, par exemple, les poésies religieuses dans la section de littérature, plutôt que de

théologie ascétique ou d'histoire, d'autant que rien n'empêche de les y subdiviser d'après le *contenu*. Mais ce qu'on ne saurait assez approuver dans ses travaux bibliographiques, ce qui les rend particulièrement utiles, c'est la loi qu'il s'est faite d'indiquer à la suite des ouvrages, les articles de revues et de journaux qui en font la critique. Sous ce rapport, les catalogues systématiques de M. Méjov sont, on peut dire, *uniques*, et n'ont rien de comparable, non-seulement en Russie, mais encore en France et ailleurs.

J. Martinov.

BULLETIN

Aperçu sur la société moderne. *Sa maladie, sa guérison. Prochain et complet triomphe du catholicisme*, par Jules de Cacheleu. Amiens, typ. Yvert, 1877, in-12 de 371 p. — Prix : 2 fr.

M. Jules de Cacheleu est animé des meilleures intentions : nous sommes d'autant mieux disposé à lui rendre justice sur ce point que c'est là, croyons-nous, le seul compliment que nous puissions faire à son livre. Réunir dans un pêle-mêle sans nom, à travers lequel il nous a été impossible de découvrir la moindre velléité du plan, même le moins précis et le plus imparfait, réunir, dis-je, soixante-quinze articles de journaux où il est tour à tour question de la gendarmerie et de la Pologne, de la Sorbonne et du duc de Magenta, de philosophisme, de physiologie, de psychologie, de théologie et de cent autres choses fort diverses, c'est faire une œuvre qui n'a d'utilité pour personne, — ni pour son auteur, ni pour la cause qu'il veut défendre. Que M. de Cacheleu, qui a de la chaleur et de la vie dans son style, nous donne un bon livre, nous applaudirons des deux mains. Mais s'il avait l'intention de publier un nouvel ouvrage dans le genre de celui dont il vient d'être question, nous lui conseillerions franchement de ne pas recommencer. Nous avons besoin d'autre chose.

E. de la D.

Procédure des débats parlementaires, par Alfred Bonsergent, attaché à la présidence du Sénat. Paris, Cotillon, 1878, in-18 de 29 p. — Prix : 50 cent.

Le titre de cet opuscule en précise l'objet. Ce n'est pas un manuel complet, mais un exposé succinct de la législation sur la matière, que l'auteur s'est proposé de présenter à ceux qui s'intéressent aux choses de la politique, et on sait que le nombre s'en accroît chaque jour en France. Le mécanisme relativement compliqué de la constitution du 25 février 1875, des lois organiques et des règlements spéciaux qui régissent les rapports des Chambres entre elles avec le pouvoir exécutif, nous semble donner à son travail une opportunité et une utilité réelles.

H. de L.

L'Embryotomie *au point de vue théologique et moral, ou examen de la question s'il est permis de tuer l'enfant pour sauver la mère*, par le P. A. Eschbach, supérieur du séminaire français de Rome. Paris, Palmé, 1878, in-8 de 69 p. — Prix : 1 fr. 50.

Savante et curieuse étude sur une question fort débattue de nos jours, qui, à la fois, soulève les plus hautes responsabilités morales et entraîne les plus graves conséquences sociales. La pratique, venue d'Amérique et d'Angleterre, qui de plus en plus veut la résoudre par l'affirmative, ne s'arrêtera-t-elle pas elle-même indécise devant les abus qu'elle semblerait encourager? Même réduite à ses termes les plus étroits, aux cas le plus strictement définis, la question est tranchée par le respectable auteur, conformément à la tradition de l'Église, dans le sens de la non-licéité de l'acte. On lira avec intérêt l'exposé des opinions contradictoires émises sur ce grave sujet par les théologiens et les médecins. A. D.

Qu'appelle-t-on équivalent chimique? *Critique de la chimie actuelle*, par F.-A. Hartsen. Paris, Savy, 1877, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr. 25.

Pour les chimistes, les équivalents des corps sont les proportions en poids suivant lesquelles ils se substituent les uns aux autres dans leurs combinaisons avec un même poids d'un corps pris comme base de comparaison. Cette notion fort simple n'a pas tardé à être compliquée et obscurcie par la variété et la profusion des faits. La faute en est aux trop rapides progrès d'une science née d'hier, qui a grandi tout à coup et dont le langage, expression synthétique des phénomènes, ne peut se modifier aussi vite que les faits s'accumulent. Aussi, bien que l'auteur ait émis quelques justes critiques, nous ne voyons pas qu'il ait vraiment éclairé le sujet, et l'heure ne nous semble pas venue de renverser l'édifice des Lavoisier, des Berzélius et des Dumas, pour y substituer une philosophie nouvelle dont M. Hartsen croit avoir posé les bases. A. D.

L'Astronomie de la jeunesse, par H. Plessix, capitaine d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage, destiné à des enfants, l'auteur nous paraît avoir bien saisi le genre qui convient à ce jeune public. Ne pas chercher à tout dire, ne pas se perdre dans les détails, mais s'attacher aux questions fondamentales, et les traiter avec tous les développements nécessaires pour éviter l'aridité et pour épargner au lecteur toute contension d'esprit. L'exposition est claire et les démonstrations généralement présentées sous une forme bien saisissante.

Quant au choix des questions, je reprocherai à M. Plessix de s'être trop exclusivement arrêté à ce qu'on pourrait appeler le squelette géométrique de l'astronomie, c'est-à-dire à tout ce qui se rattache aux mouvements de la terre et de la lune. De là, quelque chose de froid et de terne dans un sujet cependant si plein de grandeur et de poésie. Quelques détails physiques sur les planètes, les comètes, les étoiles, les nébuleuses, remplaceraient avec avantage certains développements plus qu'hypothétiques sur la cosmogonie de Laplace.

Chose plus fâcheuse : pourquoi M. Plessix, qui ne paraît cependant pas hostile aux idées religieuses, consacre-t-il six pages à développer la fable

surannée de Galilée et de son *E pur si muove*, en gratifiant d'ailleurs trop généreusement l'illustre Italien des découvertes de Copernic. Ne pouvait-il aussi présenter à son jeune auditoire un martyr plus intéressant que Giordano Bruno? V.

Le Multiplicateur à trois cents carrés *ou Table de multiplication de 1 à 300*, ouvrage utile aux commerçants, acheteurs, peintres, etc., par M. Maxime Cordier, professeur de comptabilité. 1 vol. in-8, cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est le barême de la multiplication; son titre suffit pour indiquer le profit que, dans beaucoup de cas, on en peut tirer. Il n'est pas une profession dans laquelle on n'ait à faire des calculs; ce volume peut les simplifier et faire réaliser ainsi une grande économie de temps. S.

Les Changes et les arbitrages, *rendus faciles et corrects*, par Hippolyte Vannier, directeur de l'École supérieure du Havre; extrait du cours de Bureau commercial, professé par l'auteur. Paris, Delagrave, 1877, in-18 de 280 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est un excellent petit traité sur toutes les matières relatives au commerce de banque. L'auteur commence par exposer et étudier à fond ce qui concerne le change, c'est-à-dire le calcul des effets sur l'étranger, des matières métalliques et des fonds publics; puis il passe à l'étude pratique des arbitrages, opérations plus délicates et plus compliquées, où la spéculation se trouve sans cesse à côté des opérations sérieuses. On peut rendre à ce livre cette justice qu'il expose avec précision et clarté tous les problèmes abordés, et qu'il indique les calculs à effectuer pour les principales places de l'Europe. S.

Notions pratiques d'hygiène populaire, par le Dr Picqué. Paris, Dejey, 1878, in-12 de 98 p. — Prix : 1 fr.
Leçons de législation usuelle, par Henri Viel-Lamare. Paris, Dejey, 1878, in-12 de xv-258 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux volumes, résultat de leçons données aux cours de l'Association polytechnique, se recommandent, comme ouvrages populaires, par l'ordre, la clarté, la méthode : le cadre en est bien tracé et bien rempli. Prenons-les pour modèles, mais gardons-nous de les envoyer à nos bibliothèques ouvrières : l'esprit en est équivoque et dangereux, sinon mauvais. On lit, à la première page du volume d'hygiène : « L'homme est un être complexe : il a une âme et des organes. Par son âme, qui le rend capable de *civilisation*, il est soumis à l'*hygiène* morale. » Certes, un spiritualiste de l'Université de France n'en demandera pas davantage; un catholique a le droit d'être plus exigeant. Les *Leçons de législation usuelle* ont des tendances plus accentuées : les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes sont exagérées (p. 19), les bienfaits de la Révolution pour la classe ouvrière trop vantés (p. 73, 74). — Ces critiques nous sont pénibles à faire, car ces deux ouvrages ont un mérite réel, et quelques retouches les rendraient irréprochables.

J.-A. de Bernon.

La Scriptolégie, *méthode accompagnée d'exercices gradués pour apprendre aux enfants à écrire et à lire l'écriture avant le livre imprimé, dans laquelle on applique le système de l'intuition des sons,* par J. Gheur, directeur de l'École des orphelins à Liège. Liège, H. Dessain, 1877, in-12 de VII-107 p. avec deux planches. — Prix : 1 fr.

Il est inutile d'insister sur les avantages qu'il y a d'apprendre aux enfants à lire en écrivant. Mais les instituteurs manquaient de guide pour appliquer cette nouvelle méthode avec fruit. Ils pourront d'autant plus se fier à celui-ci qu'il est à la fois le produit de l'étude consciencieuse des traités allemands les plus renommés et de l'expérience personnelle de l'auteur. M. Gheur y expose des procédés d'un caractère tout nouveau, qu'il a pratiqués lui-même pendant longtemps, et par lesquels il a obtenu les plus heureux résultats. L'auteur, pour faire connaître les principes de sa méthode, a suivi non la voie des préceptes, mais celle de l'exemple. Dans des dialogues animés, il nous montre l'instituteur à l'œuvre, conduisant ses élèves, par des moyens rapides, à l'art de représenter les sons et les bruits de la voix humaine et ne négligeant pas d'enrichir en même temps leur esprit d'une quantité de notions utiles. Les leçons sont accompagnées de notes philologiques fort intéressantes et d'utiles remarques sur la prononciation. X.

Notice historique sur les terres et seigneuries de la Borde et de Montdidier (1489-1780), par la baronne A. de Girard-Vezenobre. Paris, Auguste Ghio, 1877, in-8 de 24 p. — Prix : 1 fr.

Ces terres et seigneuries étaient situées sur les deux rives de la Seine, près de Saint-Germain-en-Laye. La notice historique dont elles sont l'objet est le résumé d'une série de titres provenant de la succession du célèbre fabuliste Florian, dont Madame la baronne de Girard-Vezenobre est la seule héritière. Cette trop brève étude, qui n'est, à tout prendre, qu'un inventaire exact et consciencieux des familles qui ont possédé la Borde et Montdidier, peut offrir quelque intérêt à ceux qui étudient l'histoire des environs de Paris.

Er. B.

De la protection accordée aux œuvres d'art, *aux photographies, aux dessins et modèles industriels et aux brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne,* par André Morillot. Paris, Cotillon; Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, 1878, in-8 de VII-164 p. — Prix : 2 fr.

Les droits désignés, à tort ou à raison, dans la langue de la doctrine et dans celle de la pratique, sous le nom de propriété artistique, littéraire, industrielle, ne sont pas encore complétement déterminés en théorie; et leur réglementation dans le droit positif trahit cette lacune de la science. La législation de l'empire allemand sur cette matière, formulée dans les lois des 11 juin 1870, 9, 10, 11 janvier 1876, 25 mai 1877, est un progrès considérable sur « notre législation disparate et incomplète, dont les innombrables lacunes n'ont pu être qu'imparfaitement comblées par une jurisprudence industrieuse, et que des retouches successives ont rendue tout à fait incohérente. » Ainsi s'exprime M. Morillot; c'est dire d'avance l'utilité de son travail, consacré : 1° à l'exposé historique et exégétique des lois allemandes de 1876 et 1877; 2° à la nature du droit d'auteur en lui-même. On y trouvera de précieux renseignements pour la réforme législative à réclamer en France; et si l'on ne partage pas en tout les vues de l'auteur, notamment sur ce qu'il dit de la perpétuité, on reconnaîtra du moins le service qu'il a rendu.

J.-A. de Bernon.

Vingt nouveaux portraits, par Léon Gautier. Paris, Palmé, 1878, in-12 de II-405 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume continue la série des études littéraires de M. Léon Gautier dont la plupart ont déjà paru dans le journal *le Monde*. C'est une galerie où paraissent les figures les plus diverses, mais se rattachant toutes, soit à la littérature, soit à l'histoire et à l'érudition, soit à la théologie, soit aux beaux-arts : elles attestent l'étendue des connaissances de l'auteur, la variété de ses aptitudes et la facilité avec laquelle il s'assimile tous les sujets et exprime ses impressions toujours vives, ses sentiments toujours nobles, généreux et chrétiens. La liste des portraits suffira à faire ressortir les contrastes : Guizot, dom Guéranger, Michelet, Guillaume de Schlegel, André Chénier, Jean-Sébastien Bach, le compositeur; Gœthe, J.-F. Rio, Raymond Brucker, Villemain, Jules Quicherat, Alexandre Bida, l'artiste; le R. P. Victor de Buch, Victor Hugo, Gaston Boissier, Jules Sandeau, Léopold Delisle, le R. P. Faber, Armand Ravelet et Louis Veuillot. Beaucoup ont déjà posé devant le public, et la critique sûre, savante et d'une inspiration toujours si profondément catholique de M. Gautier, servira à rectifier bien des jugements portés sur les personnages dont nous venons de citer les noms. Mais d'autres figures sont presque nouvelles, ainsi celle de M. Armand Ravelet, dont le *Polybiblion* a reproduit les traits principaux; celle si originale de Raymond Brucker, qui semble s'être fait oublier des hommes, du jour où il ne les a plus divertis et où il a cherché à les ramener à Dieu; celle du R. P. de Buch, un des Bollandistes; et surtout celles de M. Léopold Delisle, le directeur général de la Bibliothèque nationale, et de M. Jules Quicherat, le savant directeur de l'École des chartes, qui seront de véritables révélations pour la plupart des lecteurs. Dans une si grande variété de sujets, il serait difficile qu'on s'accordât toujours sur les appréciations; mais ce que nous nous permettrons de regretter, ce sont des inégalités dans le style, qui n'est point toujours au niveau des idées.

R. S.

Chez nous et chez nos voisins, par Xavier Aubryet. Paris, E. Dentu 1878, in-18 j. de 336 p. — Prix : 3 fr.

Il y a des titres qui sont des trompe-l'œil. Ils promettent monts et merveilles — et finalement ne donnent rien qui vaille. Celui-ci est trompeur également, mais en bien. Il tient plus qu'il ne promet. Nos *voisins*, c'est-à-dire les Anglais, sont représentés par trois chapitres: *Byron et le byronisme*, *Charles Dickens*, et *Comme quoi l'Angleterre se suffit à elle-même*. Nous, au contraire, les Français, nous pouvons revendiquer ces charmantes études qui ont pour titre : *Théophile Gautier spiritualiste*, *Rivarol*, *les Éclaireurs intellectuels*, *Saintine*, *André Chénier*, *les Femmes de la Révolution*, *Madame de Lamballe*, *la Nature*, *la Race*, *l'Esprit public*, *les Mythologies*, *le Théâtre de nos pères*. M. Xavier Aubryet se laisse parfois entraîner dans le paradoxe; mais il ne tombe jamais dans le sophisme. C'est un Chamfort chrétien. Il a le trait, l'énergie, le pittoresque et l'originalité. Rien en lui de banal ni de vulgaire. Tout n'est pas à approuver dans son livre, mais il n'y a rien à maudire et il y beaucoup à louer — par exemple, l'étude consacrée aux *Femmes de la Révolution* et à *Mme de Lamballe*. Il est difficile de pousser plus loin l'émotion littéraire et l'indignation morale. Par contre, M. Xavier Aubryet dépasse la mesure quand il fait de lord Byron un modèle de bonté et de tendresse (lui le poëte du désespoir), et de Théophile Gautier un spiritualiste,

alors que l'auteur d'*Émaux et camées* ne vit jamais en tout et pour tout que le côté plastique des choses. Mais il a raison de placer Rivarol parmi les éclaireurs intellectuels, et de réduire à néant, dans les *Faux chefs-d'œuvre*, la littérature dramatique du dix-huitième siècle. Le livre de M. Aubryet s'ouvre par une lettre au comte d'Osmond, qui est une des plus belles pages que l'on puisse lire sur la résignation chrétienne. On sait que l'auteur de *Chez nous et chez nos voisins* est cloué depuis longtemps par la maladie sur un lit de douleur. F. B.

La Conquête du pôle Nord, par M. Wilfrid de Fonvielle. Paris, Plon, 1877, in-12 de 353 p., orné de cartes et de gravures. — Prix : 4 fr.

Le dernier ouvrage de M. de Fonvielle est à peu près exclusivement consacré, malgré son titre, aux expéditions polaires de la mer de Grœnland; il nous en donne l'historique complet, à partir de la fin du quinzième siècle. Pendant longtemps, elles eurent pour but principal la découverte du passage Nord-Ouest. Celle du capitaine Phips, en 1743, mérite d'être signalée, comme la première qui ait été faite, non plus dans l'intérêt exclusif du commerce, mais dans celui de la science. Nous appellerons l'attention du lecteur sur le récit émouvant des aventures de l'infortuné J. Franklin et sur les tentatives faites par sa veuve pour retrouver son époux, soit mort, soit vivant.

Ce qui, à notre avis, fait le principal charme de l'ouvrage en question, ce sont les renseignements donnés sur la plus récente des expéditions polaires, celle du capitaine Nares, lequel dépassa, comme l'on sait, le 83° L. N. L'expédition de Parry s'était arrêtée, on se le rappelle, cinquante lieues plus au sud. Les découvertes de Nares ont eu ce résultat important de faire justice des théories allemandes sur la mer libre du pôle.

Quelques jugements de M. de Fonvielle sur le rôle et l'esprit du clergé nous semblent légèrement déplacés; mais nous devons lui savoir un gré véritable des efforts par lui faits pour inculquer aux Français le goût des expéditions polaires. Nous en avons laissé le monopole aux Russes, Anglais, Américains, etc., et notre pays n'a guère été réprésenté, dans la mer du Grœnland, que par M. de Blosseville et l'héroïque Bellot.

H. de Charencey.

Grèce et Turquie, *notes de voyage,* par Alfred Gilliéron : *l'Épire, Janina, Ithaque, Delphes, le Parnasse, Athènes, Grecs et Turcs;* avec illustrations. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-12 de xv-308 p. — Prix : 3 fr.

Le philhellénisme n'est plus guère de mode de nos jours. Le temps n'est plus où les hommes d'État et les poëtes de l'Europe occidentale s'enthousiasmaient et se croisaient pour l'indépendance de la Grèce. Aujourd'hui, dans le pays de Platon et de Thémistocle, on s'en tient aux romans de M. Edmond About. M. Gilliéron proteste contre cette opinion trop peu favorable à la Grèce. En parcourant cette contrée riche de tant de souvenirs, et toujours belle, quoique mélancolique, sous un ciel bleu, il n'admire pas seulement les paysages et ne se borne pas à la contemplation des mines et à la constatation des résultats des fouilles; il s'efforce d'étudier le peuple, de se rendre compte de ses qualités et de ses défauts, de deviner son avenir. Suivant lui, on est injuste pour les Grecs modernes; on voudrait qu'après quatre siècles d'esclavage, ils eussent, dès le premier jour, été

parfaits; on leur demande de marcher de pair avec les peuples qui ont toujours été libres, et, en leur donnant la vie, on leur a refusé les moyens de vivre. La Grèce, pour être un État complet, aurait besoin de posséder au moins l'Épire, la Thessalie et la Crète. Elle a fait déjà beaucoup depuis qu'elle existe; ses progrès sont très-réels et très-sérieux, et les vertus domestiques de ses familles sont très-remarquables. Qui sait même, si ce n'est pas de ce côté qu'il faudra chercher la vraie solution de la question d'Orient?

Telle est, si nous ne nous trompons, la thèse soutenue par M. Gilliéron. Nous ne savons ce qu'en penseront les diplomates; mais nous devons regretter qu'il ait mêlé à un récit intéressant et instructif des préjugés vraiment surannés contre l'Église romaine, qu'il accuse de « broyer la conscience humaine sous les roues de fer de son organisme. » M. Gilliéron estime qu'il faut infuser une vie nouvelle à l'Église byzantine, « mondanisée et fossilisée. » Qui peut lui rendre cette vie, si ce n'est le catholicisme?

M. DE LA ROCHETERIE.

La première communion, par Mme LÉON GAUTIER, précédé d'une lettre de Mgr MERMILLOD. Paris, Palmé, 1878, in-32 de XIX-472 p., avec vignettes, encadrements et culs-de-lampe. — Prix : 4 fr.

Ce petit volume, charmant pour le fond comme pour la forme, paraît sous le patronage d'un des noms les plus sympathiques à nos lecteurs et aux amis des lettres chrétiennes et avec la recommandation de l'éminent successeur de saint François de Sales. Que faut-il de plus pour qu'il devienne le cadeau préféré des parents à leurs enfants qui se disposent au grand acte de la première communion? La doctrine en est solide, les enseignements sérieux et pratiques; le style est simple et gracieux, et met bien à la portée des jeunes intelligences les considérations les plus élevées. Ce n'est point l'œuvre d'un écrivain, mais celui d'une mère, qui, suivant l'expression de Mgr Mermillod, « fait monter l'enfant de clarté en clarté, sans jamais surexciter chez lui l'imagination et la sensibilité. » La première partie contient des entretiens d'une mère avec ses enfants sur les actes principaux de la journée — le catéchisme, la prière, la méditation, le travail, les récréations, les repas; — sur les sacrements et la préparation immédiate à la première communion. La seconde partie est un recueil de fort belles prières pour tout le jour de la première communion, la plupart anciennes, et nous le supposons, sans croire faire un jugement téméraire, tirées des *Choix de prières d'après les manuscrits du moyen âge*, publié par M. Léon Gautier. Chaque page est encadrée de gracieuses vignettes dues au crayon de MM. Giacomelli et Ciappori, et représentant surtout des fleurs et des oiseaux.

R. S.

La Médaille miraculeuse. *Origine, histoire, diffusion, résultats*, par M. ALADEL, prêtre de la Mission. Edit. revue et augm. Paris, imprimé par Pillet et Dumoulin 1878, gr. in-18 de V-416 p., avec de très-nombr. illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre contient d'abord la biographie de Catherine Labouré, la sainte fille de saint Vincent de Paul morte le 31 décembre 1876, et qui, en 1836, avait été choisie par la sainte Vierge pour propager la médaille miraculeuse et préparer le mouvement qui devait aboutir, en 1854, à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Mais c'est, à vrai dire, le culte de Marie dans notre siècle qui fait l'objet du livre et qui lui donne une réelle importance. Le pieux auteur passe en revue les appa-

ritions de la sainte Vierge en 1830, les grâces extraordinaires obtenues par la médaille miraculeuse, la conversion de M. Ratisbonne en 1842, une multitude de traits recueillis de toutes parts; enfin il examine brièvement les manifestations récentes de la sainte Vierge à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, etc.

Le principal attrait du présent volume consiste dans les illustrations ; une partie des faits était connue par les éditions antérieures du livre, — bien moins complètes, il est vrai. Mais il appartenait à M. D. Dumoulin, poursuivant l'œuvre entreprise par lui il y a quelques années, quand il prépara pour la maison Didot les éditions de Joinville et de Villehardouin, la *Jeanne d'Arc* et la *Vie de Jésus-Christ*, de faire d'un ouvrage d'édification, comme celui-ci, une œuvre artistique de la plus haute valeur, donnant, d'une part, l'histoire du culte de la sainte Vierge et en particulier de l'Immaculée Conception, et, de l'autre offrant comme un poëme sur la sainte Vierge, dû au pinceau de Victor Orsel et offrant un des plus remarquables spécimens de l'art chrétien au dix-neuvième siècle. G. DE B.

Tout le monde croit aux miracles, par le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-32 de 15 p. — Prix : 5 cent.

Vive et spirituelle réplique de l'éminent académicien à tous ceux qui prétendent ne pas croire aux miracles, et ne témoignent, par les difficultés qu'ils présentent sur les faits qu'on leur cite, que de la peur qu'ils ont de rencontrer un miracle auquel ils ne voudraient pas croire, et auquel cependant ils seraient forcés d'ajouter foi. S.

La Question religieuse et la solution protestante, par EUG. RÉVEILLAUD. Paris, Grassart, 1878, in-12 de 142 p.— Prix : 2 fr.

Cette petite brochure, pleine de haine, de fiel et de venin contre le christianisme, et surtout contre le catholicisme, ne mériterait guère d'être signalée dans le *Polybiblion*, dont les lecteurs ne sont point, Dieu merci, animés de l'esprit irréligieux si à la mode de nos jours. M. Réveillaud s'avoue libre-penseur. Il ne croit pas au christianisme, mais il n'en fait pas moins appel aux protestants contre les cléricaux et les catholiques, qu'il représente comme les ennemis de la société.

On devine aisément dans quel style est rédigée cette venimeuse brochure. Les jésuites y sont appelés « les janissaires de l'ultramontanisme, » les frères des écoles chrétiennes, traités d' « ignorantins qui prolongent les jésuites » et le clergé qualifié d' « engeance dangeureuse. » P. M.

L'Année politique, 1877, par ANDRÉ DANIEL. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 450 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette publication, commencée il y a quatre ans, est continuée cette année avec le même soin que précédemment. On y trouve, non-seulement les faits historiques de l'année, mais encore la physionomie de la presse, et par conséquent le reflet des diverses nuances de l'opinion publique, ou peut-être plus exactement le moule où elle s'est faite. On n'y lira pas sans émotion les patriotiques protestations de M. Bezanson, au Reichstag allemand (p. 18). L'acte du 16 mai est sévèrement apprécié. D'ailleurs, M. Daniel paraît prendre un soin scrupuleux à dissimuler sa pensée personnelle : son livre n'en est que plus agréable à consulter. J.-A. DE BERNON.

VARIÉTÉS.

LES BIBLIOTHÈQUES DES ÉTATS-UNIS (1).

Il semble vraiment que les Américains du Nord veuillent en tout regagner sur notre Europe le temps pendant lequel elle s'est permis de vivre sans eux. Qui eût jamais pu penser que, de leur pays, nous viendrait le premier répertoire de ces richesses intellectuelles que le temps semble seul capable d'accumuler? Qui eût pu penser qu'après un siècle d'existence un peuple arrivât à en posséder autant qu'en fait connaître le rapport que nous analysons? Il est vrai qu'il ne faut pas y chercher ces manuscrits précieux autant par leur vieillesse que par l'art qui les a décorés, ces éditions rares, qui font l'orgueil de nos grandes bibliothèques européennes; il est vrai aussi que la qualité, sinon la quantité des livres, accuse la jeunesse du public qui les lit. La plus grande partie appartient à ce qu'on pourrait appeler la littérature populaire : romans, fiction, poésies légères entrent pour les trois quarts dans la composition de ces bibliothèques; mais, il faut bien le dire, la lutte pour l'existence, qui est jusqu'à présent la condition commune de la majeure partie de la population américaine absorbe beaucoup de son temps et de ses forces; quand elle vient lire, c'est pour se délasser; et il est déjà beau qu'elle ne cherche que ce délassement. Elle n'est pas capable d'apprécier pleinement la valeur de la science et de la haute littérature, mais cela viendra, du moins les auteurs du rapport osent l'espérer; le temps n'est pas loin, il commence déjà, suivant eux, où l'aristocratie d'argent créée par l'industrie et le commerce, consacrera aux lettres et aux arts les loisirs que lui aura faits la fortune. D'ailleurs n'est-ce pas, en quelque sorte, un examen de conscience intellectuel que s'imposent les Américains. S'ils récapitulent avec fierté tout ce qu'ils ont fait, s'ils sont heureux de montrer tout ce qu'ils possèdent, ne consentent-ils pas en même temps à reconnaître ce qu'il leur manque? On ne peut donc qu'applaudir à la patriotique pensée des bibliophiles et des bibliothécaires américains. Ils ont voulu montrer au vieux monde convoqué à Philadelphie, à côté des produits de leur sol si riche et de leur puissante industrie, l'intérêt que prend leur pays aux choses de l'esprit; ce qu'il lit et ce qu'il écrit à côté de ce qu'il fabrique; ils ont voulu détruire ce doute qui peut exister même aujourd'hui et après cette épreuve, si une société démocratique est susceptible d'une haute éducation intellectuelle. Sans doute tout n'est pas à louer dans l'organisation de leurs bibliothèques; nous aurons à signaler en temps et lieu les erreurs, les illusions qu'ils se font sur le rôle attribué à la lecture. Ils n'en ont pas moins fait une grande chose; et ils l'ont faite à eux seuls, sans le concours de ce pouvoir central qui serait indispensable en Europe au succès d'une pareille entreprise, et qui n'y suffirait peut-être pas. Et ils ne se bornent pas à vouloir donner à l'étranger une idée favorable de la culture intellectuelle de leurs concitoyens; le système pratiqué par eux dans l'administration des dépôts qui leur sont confiés est des plus propres à produire ces heureux résultats qu'ils sont fiers de publier à l'honneur de leur pays. L'instruction, pour le plus grand nombre, s'y arrête

(1) *Public libraries in the United States of America, their history, condition and management. Special report Departement of the Interior, Bureau of Education.* Washington, Government printury office, 1876. 2 vol. in-8 de xxxv-1187 et 89 p.

forcément à ces connaissances usuelles indispensables dans la pratique quotidienne de la vie. C'est affaire à ceux qui veulent compléter ce bagage scientifique par trop réduit d'y pourvoir par eux-mêmes. Le bibliothécaire devient dans cette tâche leur principal collaborateur; il se fait véritablement professeur : *professeur de livres*, comme dit le rapport. Il doit, en cette qualité, connaître le caractère de ses lecteurs, diriger leur choix dans le sens où paraissent les porter leurs aptitudes, corriger le goût de ceux qui auraient pour les livres d'imagination un penchant trop exclusif. C'est donc une haute mission que la leur, et c'est à cause de son importance même que les femmes sont appelées à y prendre part. Chargées en grand nombre de donner aux enfants la première instruction, elles le sont aussi de diriger leurs lectures, quand ils ont grandi; elles les suivent de l'école à la bibliothèque; et, en effet, l'un des rapporteurs demande que cet établissement leur soit ouvert aussitôt que possible; « dans les âmes bien nées (c'est sa pensée sinon son expression), le génie n'attend pas le nombre des années, » et les précautions ordinaires ne sont pas de mise avec le génie; l'auteur admet pourtant la surveillance paternelle comme unique moyen de contrôle sur les lectures de ces enfants prodiges; même avec cette surveillance, la liberté nous paraît excessive; et puisque l'on sort l'enfant du foyer domestique, où son âge lui marque sa place, pour l'envoyer à la bibliothèque, sa mère fera bien de l'y suivre, et nous trouvons, en effet, la femme au milieu des livres, et du reste y rendant des services qu'elle pourrait rendre également dans nos bibliothèques européennes.

Telle est, sous son aspect le plus général, l'organisation que le régime social des États-Unis a imposée à leurs bibliothèques. Nous allons maintenant les suivre depuis leur naissance jusqu'à l'heure actuelle, les voir grandir et se développer, étudier leurs modes d'administration, d'accroissement, de quelle manière et dans quelle mesure le public peut y avoir recours. Tout ces faits, le rapport nous les raconte par le menu, et plus longuement même qu'il n'était nécessaire. Il prend les bibliothèques américaines à leur berceau, berceau bien humble en vérité, à en juger par les paroles de Franklin qui contribua tant à les faire naître. On aurait vite compté les livres qu'il pouvait trouver chez son père; sept ou huit volumes composaient alors toute sa bibliothèque; et quand il eut quitté son toit pour le séjour des grandes villes, il n'y trouva d'abord guère plus de ressources : « A la date où je me fixai à Philadelphie, écrit-il, il n'y avait pas, au sud de Boston, une seule bonne librairie; à New York, à Philadelphie, les imprimeurs étaient papetiers, et comme tels vendaient du papier, des chansons, des almanachs et quelques livres scolaires des plus usuels. Ceux qui aimaient la lecture devaient faire venir leurs livres d'Angleterre. Chacun des membres de la junte (une association qu'il avait essayé de fonder) en possédait quelques-uns. Nous nous étions rencontrés au cabaret, nous le quittâmes pour une petite chambre que nous avions louée à frais communs; je proposai que chacun de nous y apportât des livres; de cette façon tous pourraient les y consulter sur place, et même emporter ceux qui leur conviendraient. Ainsi fut fait, et, pour le moment, tout le monde fut content; mais le nombre de tous nos livres réunis était moindre que nous ne l'avions espéré, et, malgré l'avantage de leur mise en commun, le défaut de soin amena, au bout d'un an environ, chacun de nous à reprendre ce qui lui appartenait. Je mis alors en avant mon premier projet de souscription publique, j'esquissai un règlement dont un habile notaire, M. Charles Brockden, rédigea les articles. Chaque souscripteur s'engagea d'abord à payer une certaine somme pour le premier achat

de livres, et à faire ensuite un versement annuel pour en accroître le nombre. Il y avait alors si peu de lecteurs à Philadelphie et la plupart d'entre eux étaient si pauvres, que je pus réunir au plus cinquante personnes presque tous petits boutiquiers qui consentaient à payer d'abord 40 shillings chacun, plus 10 shillings par an; c'est avec ce petit fonds que nous commençâmes. Les livres arrivèrent; la bibliothèque fut ouverte un jour par semaine pour les prêter aux souscripteurs, qui s'engagèrent à les payer le double de leur valeur, s'ils ne les rendaient pas. L'institution eut bientôt fait ses preuves, et fut imitée dans d'autres provinces et dans d'autres villes; les bibliothèques s'accrurent par des donations; la lecture devint à la mode, et notre peuple, n'ayant pas d'amusement public pour le détourner de l'étude, prit goût aux livres, et devint, au bout de quelques années, de l'aveu même des voyageurs étrangers, plus instruit et plus éclairé, que les gens de la même classe ne le sont généralement dans les autres nations. »

Telle fut l'origine des bibliothèques américaines; l'initiative privée en fait, comme on le voit, tous les frais; pendant longtemps encore, il en devait être ainsi; *les social librairies* que l'on rencontre aux États-Unis ont conservé cette tradition qui est bien vraiment américaine. Toutefois, l'avenir ne semble pas être pour ces bibliothèques fondées par association.

Nous rencontrerons sans doute dans le rapport de nombreuses sociétés possédant de riches bibliothèques, mais elles ne sont pas comme ici l'objet principal de l'association, elles n'en sont qu'un annexe; la société à sa bibliothèque parce qu'elle a ses études spéciales, dont elle pourrait difficilement trouver les éléments ailleurs; ses membres ont leur bibliothèque personnelle et ne viennent chercher dans celle de la société que les ouvrages tout à fait spéciaux, les collections trop considérables pour prendre place dans leur cabinet. Les jeunes gens des associations que nous étudions en ce moment n'ont pas de livres à eux; c'est pour s'en procurer qu'ils réunissent leurs minces ressources. Chaque membre étant tenu d'apporter à ces bibliothèques son obole, si mince soit-elle, son administration demandant à chacun son concours, à chacun une part de son temps et de ses efforts, elles devaient naturellement offrir moins d'attraits que celles où l'on ne demande au lecteur que sa présence et son respect pour les livres; elles avaient aussi moins de ressources; le renouvellement annuel par voie d'élection d'un comité trop jeune, en général, pour inspirer confiance aux donateurs, et que ses mutations fréquentes empêchaient d'acquérir l'expérience nécessaire encourageait assez peu la générosité privée. Aussi trouve-t-on aujourd'hui relativement peu d'associations de ce genre, et leur nombre ne tend guère à s'accroître. On en peut citer pourtant comme spécimens les *Bibliothèques commerciales de jeunes gens*, *Young men mercantile libraries*. Une association du même genre paraît seule avoir bien réussi, c'est celle que le rapport mentionne sous ce titre d'*Association chrétienne de jeunes gens*. Composée de commis et d'ouvriers, elle a surtout un but de préservation et pourrait être comparée assez exactement à l'œuvre de nos cercles catholiques d'ouvriers; depuis un quart de siècle, elle a pris un développement considérable, et notamment depuis 1865; elle couvre d'un véritable réseau le sol entier des États-Unis, chaque groupe étant en relation avec ceux qui existent dans les autres villes; les bibliothèques sont un des éléments essentiels de l'institution, et celle que possède l'association de Washington possède jusqu'à 15,000 volumes; la première place y est faite aux ouvrages religieux, puis viennent l'histoire et les sciences exactes.

Les véritables bibliothèques publiques, celles qui vivent d'un revenu que

leur constituent les taxes levées chaque année sur les citoyens, où tous, par conséquent, ont le droit d'être admis gratuitement, affectent aux États-Unis deux formes différentes qui n'ont pas eu l'une et l'autre un égal succès: la *Free school library* et la *Free town library;* les bibliothèques de la première catégorie ont été fondées pour la première fois dans l'État de New York en 1827, sous les auspices du gouverneur Witt Clinton et avec le concours de généreux donateurs; sur leur sol natal, elles ont prospéré; au bout de quinze années d'existence elles réunissaient un total de plus de 160,000 volumes pour tout l'État; ces livres étaient mis à la disposition des jeunes gens, qui, après avoir fréquenté les écoles et en être sortis, étaient à la recherche des ressources littéraires ou scientifiques qui manquaient sous le toit paternel; les taxes destinées à l'entretien de la bibliothèque sont levées dans le district ou la commune qui possède l'école avec l'autorisation de la législature de l'État. Malheureusement l'exemple donné par l'État de New York n'a été que tardivement et très-mal suivi par les États voisins. Le rapport y attribue à deux causes la langueur dans laquelle y restent les *Free school libraries*, l'absence d'un contrôle sur l'emploi des fonds, votés soit par l'État, soit par le district, et sur le choix des livres; et la négligence des bibliothécaires sur lesquels ne pèse pas une assez lourde responsabilité: les *Free school libraries* sont surtout des bibliothèques rurales.

(*A suivre.*) J. Vaesen.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Eugène Belgrand, membre de l'Institut, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur des eaux et égouts de la ville de Paris, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, le 8 avril dernier, après une courte maladie. Né à Champigny (Côte-d'Or), le 23 avril 1810, il entra à l'École polytechnique en 1829 et en sortit dans le service des ponts et chaussées. Dès le début de sa carrière, il sut éclairer les unes par les autres les études pratiques de l'ingénieur et les recherches théoriques du savant. Dans un premier travail sur l'arrondissement d'Avallon, M. Belgrand mit en évidence les rapports qui unissent la nature géologique du sol et sa constitution plus ou moins perméable avec le régime des cours d'eau et le développement de l'agriculture. Chargé plus tard (1856), comme ingénieur en chef, des travaux relatifs à la dérivation de la Dhuys, puis de la Vanne, il put étendre ses observations à l'ensemble du bassin de la Seine. Appliquant alors à la géologie le résultat de ses recherches, il fut conduit à attribuer le relief du bassin parisien au déplacement violent d'une grande masse d'eau, rasant les plateaux et creusant les vallées; tandis que les dépôts quaternaires où se rencontrent les silex taillés et les ossements d'espèces perdues lui apparaissaient, à des degrés divers, comme les alluvions et les limons des grands fleuves de l'âge de pierre remaniant leurs lits trop larges que les sables et la tourbe venaient combler. Par l'étude minutieuse des cours d'eau et de leur régime violent ou tranquille suivant que les versants sont imperméables ou perméables, M. Belgrand parvint à préciser la loi des crues et organisa avec un jeune ingénieur, M. G. Lemoine, le service hydrométrique: grâce aux observations faites en des stations bien choisies du haut bassin, on peut prévoir, quelques jours d'avance, l'arrivée des hautes eaux, leur élévation probable et la durée de leur passage. Enfin ayant été appelé à présider pendant de longues années aux magnifiques

travaux souterrains (eaux et égouts) exécutés par la ville de Paris, M. Belgrand avait pris à tâche de décrire ce que les Romains avaient fait en ce genre, ce qui existait dans le vieux Paris et ce qui avait été fait sous sa direction. Malheureusement la plus grande partie des documents réunis pendant une vie entière consacrée aux mêmes études ont été détruits en 1871 dans l'incendie de l'hôtel de ville. Il avait fallu suppléer par de nouvelles recherches à la perte de ces précieuses archives. Ce retard a empêché le savant ingénieur d'achever la publication de l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'un de ses collaborateurs zélés pourra sans doute terminer.

Un très-grand nombre de notes et de mémoires de M. Belgrand ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans les *Annales des ponts et chaussées*, dans les *Bulletins de la Société géologique* et de la *Société météorologique*, etc...; mais la plapart de ses travaux sont résumés dans les ouvrages suivants. — *Carte agronomique et géologique de l'arrondissement d'Avallon* (*Annuaire de l'Yonne*, 1851); — *Hydrologie du bassin de l'Yonne* (ibid.); — *Le Bassin parisien aux âges antéhistoriques* (Paris, imprimerie impériale, 1869, 3 vol. gr. in-4, cartes, coupes, planches et héliogravures (*Histoire générale de Paris*); — *Les Travaux souterrains de Paris :* I. *La Seine; régime de la pluie, des sources, des eaux courantes; applications à l'agriculture* (Paris, Dunod, 1872; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 73 pl.); — II. *Les eaux; les aqueducs romains* (Paris, Dunod, 1875; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 12 pl.); — III. *Les anciennes eaux de Paris* (Paris, Dunod, 1878; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 29 pl.) On lui doit aussi une *Notice sur l'aqueduc romain de Sens*, avec M. Julliot (1875). Il faisait encore à l'Académie des sciences, où il avait succédé en 1871 à M. Duméril, une communication sur les tourbillons des cours d'eau, dans la séance du 1er avril. — A. D.

—M. Jean-Baptiste Huzard, membre du Conseil de salubrité de la Seine, des Sociétés d'agriculture et d'horticulture et de l'Académie de médecine depuis 1841, est mort le 7 avril à Paris, où il était né le 3 janvier 1793. Il était fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires, et fut son élève à Alfort. Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'il publia son premier ouvrage : *Nosographie vétérinaire* (1818; 2e éd. 1820, in-8). — On cite encore de lui : *De la garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques*, avec Adrien Harel (1825, in-12); — *Des haras domestiques en France* (1829, in-8, 2e éd , 1841, augmentée d'une étude sur les *Haras de l'État*); — *Multiplication des sangsues* (1841 et 1854, in-8); — *Formation des races chevalines* (1864, in-8). Son dernier ouvrage paru a pour titre : *Manuel du petit éleveur de poulains dans le Perche...* (1869, in-12). — M. Huzard avait collaboré assidûment aux « Annales de l'agriculture française, » et au « Dictionnaire d'histoire naturelle, » en 26 vol. in-8.

— M. Charles-Louis-Gaston, marquis d'Audiffret, né à Paris le 10 octobre 1787, ancien chef de bureau (1812) et de division (1814) aux Finances; auditeur, maître des requêtes (1817), conseiller d'État (1828); président de la Cour des comptes (1829); pair de France (1837-1848) et sénateur (1852); membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1855); président de la Société de crédit commercial et industriel (1859), a fini sa longue et féconde carrière le 19 avril. Grand économiste, c'est surtout à l'étude des finances qu'il avait consacré son aptitude naturelle pour les affaires. Nous devons citer de lui : *Examen des revenus publics* (1839, in-8); et surtout : *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8, 3e éd., 1863-1870, 6 vol. in-8). On a encore du marquis d'Audriffet : *Le Budget-*

(1841, in-8); — *Libération de la propriété* (1844, in-8); — *La Crise financière* (1848, in-8); — *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8); — *Progrès du crédit public* (1861, in-8); — *Service de trésorerie* (1870, in-8). C'est au marquis d'Audiffret que notre pays doit la plus grande partie des perfectionnements, réalisés depuis 1814, dans l'organisation de la comptabilité publique; on lira avec profit ses rapports, instructions, arrêtés et ordonnances recueillies comme *Œuvres choisies* dans la « Collection des nouveaux économistes, » (1844, 5 vol. in-8). Il a été président de la Société des livres utiles.

— M. Louis-Léonard DE LOMÉNIE, membre de l'Académie française (1871), né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), en 1818, vient de mourir à Menton, le 2 avril. D'Avignon, où il avait fait ses études, il vint à Paris, et fut accueilli par le groupe de Mme Récamier. Il avait à peu près vingt-deux ans, lorsqu'il entreprit sa *Galerie des contemporains illustres par un Homme de rien* (1840-1847, 10 vol. in-12 avec portr.), suivie plus tard de la publication, dans divers journaux, des biographies intitulées les *Hommes de* 1789. Collaborateur de *la Patrie* et de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Loménie avait publié, dans ce dernier recueil, les recherches qu'il a fait paraître ensuite sous le titre de : *Beaumarchais et son temps* (1852-1854, 2 vol. in-8) et des *Études sur la littérature romanesque en France* (1857-1862). M. de Loménie, qui s'était vu appelé à suppléer J. J. Ampère dans la chaire de littérature du Collège de France, en 1845, avait été nommé professeur de littérature à l'École polytechnique en 1862. — On a encore de M. de Loménie : *La Comtesse de Rochefort et ses amis* dans la *Revue des Deux Mondes* (1870, in-8); — *Châteaubriant et la critique* (1861); — *Châteaubriant et l'Académie française* (1862) et *Les Mirabeau* (1870-1873), 1 vol. in-8), publié d'abord dans le *Correspondant*; — *Discours* pour la réception de M. Jules Sandeau à l'Académie française (1874, in-8), et des *Notices*, des *Mémoires*, etc. Il avait traduit de l'allemand de Gans, en 1845 : *Histoire du droit de succession en France au moyen âge* (in-12, Moquet).

— M. Roch-François-Marie-Nolasque, baron DE GUILHERMY, mort à Paris, le 27 avril, était né à Londres, le 18 septembre 1808, d'une famille d'ancienne noblesse française. Son père, victime des excès de la première Révolution, s'était réfugié en Angleterre, où il avait trouvé l'accueil dû à sa position sociale et à ses rares vertus. Revenu en France avec sa famille, lorsque les orages politiques se furent calmés, le baron de Guilhermy fit d'excellentes études au collège Henri IV. Admis au ministère des finances, en 1829, il fut appelé, en décembre 1846, aux fonctions de conseiller référendaire de 2e classe à la Cour des comptes, qu'il a remplies jusqu'à sa mort. Occupant noblement ses loisirs, il s'est livré à des travaux iconographiques et archéologiques d'un haut intérêt, parmi lesquels on doit placer en première ligne ceux qui concernent l'église de Saint-Denis. Dès 1845, il fut nommé, à Toulouse, correspondant du ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques, et, quelque temps après, membre du Comité historique des arts et monuments, reconstitué par MM. Fortoul et Rouland. En 1860, le baron de Guilhermy fut également nommé, par décret, membre de la Commission des monuments historiques près le ministère d'État. Il a été chargé, en outre, par le ministre de l'instruction publique, de recueillir et de commenter les monuments épigraphiques de la France, pour faire suite à la publication des inscriptions antiques des Gaules, confiée à M. Léon Renier. Trois volumes ont été publiés depuis; le quatrième est très-avancé. L'auteur en corrigeait les dernières épreuves quand la mort

est venue le frapper. On lui doit : *Monographie de l'église de Saint-Denis*, avec planches et plans (1847); — *Itinéraire archéologique de Paris*, avec planches, par Fichot (1855); — *Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris* (1856); — *la Sainte-Chapelle de Paris* (1857, in-folio), et de nombreux articles dans les *Annales archéologiques*, de Didron, dans la *Revue des sociétés savantes*, la *Revue d'architecture*, le *Bulletin du Comité des Monuments historiques* et autres recueils spéciaux.

— M. l'abbé Joseph-Louis-Auguste Lacurie, chanoine honoraire de La Rochelle, est mort à Saintes le 31 mars. Il était né à Pons en 1799. Il fit ses études au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély et fut ordonné prêtre en 1822. Après plusieurs années passées dans l'exercice du ministère paroissial, il fut appelé au grand séminaire de la Rochelle pour professer la philosophie. C'est à cette époque qu'il étudia la langue hébraïque et composa même une grammaire de cet idiome. Deux années plus tard, il était attaché au collège de Saintes comme aumônier, puis, comme professeur de philosophie; à l'enseignement, il joignait les œuvres de zèle pour le salut des âmes : on lui doit la fondation d'une conférence de Saint-Vincent de Paul dans le collége, et de conférences pour les gens de service. Bienfaiteur des œuvres catholiques en Orient, il fut nommé archiprêtre honoraire de Cilicie, chorévêque du patriarcat de Chaldée et chanoine honoraire de Smyrne. Ami des arts, de l'archéologie et de l'histoire, il a contribué à en répandre le goût dans le diocèse de la Rochelle; c'est à lui que revient l'honneur de la restauration de la crypte de Saint-Eutrope et une grande part dans la découverte des reliques de ce saint. Il fut un des fondateurs de la Société archéologique de Saintes; il était un des dignitaires de la Société française pour la conservation des monuments, membre de l'Institut des provinces, inspecteur divisionnaire des monuments historiques de la Charente-Inférieure et de la Vendée, président honoraire de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure et correspondant de l'Institut archéologique d'Angleterre et d'Irlande. Il a été secrétaire du congrès archéologique qui s'est tenu à Saintes. La plupart de ses travaux touchent à l'histoire de la Saintonge et à l'archéologie. Cependant on peut citer de lui une lettre, publiée en 1831, où il réfute les doctrines de Lamennais, un abrégé du catéchisme, une notice sur la *Sancta casa* et même des poésies. Il a publié : *Tableaux synoptiques de l'Histoire de France* (1828, Saint-Jean-d'Angély, in-folio); — *Manuel du jeune archéologue* (1842, Saint-Jean-d'Angély, in-8); — *Dissertation sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got* (1849, Saintes, Rose Scheffler, in-8); — *Histoire de l'abbaye de Maillezais, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, suivie de pièces justificatives, la plupart inédites* (1852, in-8, Fontenay-le-Comte); — *Excursion archéologique de Saintes à Luçon* (1853, in-8); — *Conseil pour l'entretien, la décoration et l'ameublement des églises* (1865, la Rochelle, in-8); — *Notice sur le pays des Santons*; — *Mémoire sur l'amphithéâtre de Saintes*; — *Monographie de Saintes*; — *Statistique monumentale de l'arrondissement de Saintes et de l'arrondissement de la Rochelle*; — *Journal de Legrix*. — Plusieurs discours et notes publiés dans le *Recueil des actes de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure*, etc. Il a aussi donné des articles dans le *Bulletin monumental* et les *Affiches de Saint-Jean-d'Angély*.

— M. Faustin Malagutti, successivement professeur de chimie, doyen et recteur de la faculté de Rennes, est mort au mois d'avril. Il était né le 15 février 1802, à Bologne, où il fit ses études; son père était pharmacien dans cette ville; ayant obtenu le diplôme de cette profession, dès

seize ans, il dirigea l'établissement de sa famille. Ce furent les événements politiques de 1831 qui lui firent prendre la France pour seconde patrie. Gay-Lussac l'admit dans son laboratoire et, après qu'il eût suivi les cours de l'École polytechnique, le fit attacher comme chimiste, à la manufacture de Sèvres. Reçu docteur ès sciences, il obtint, à la suite d'un concours, en 1850, la chaire de chimie de Rennes. Il avait été élu correspondant de l'Institut en 1855; il était depuis longtemps membre de l'Académie des sciences de Turin. — Entre autres ouvrages remarquables, on cite de M. Malagutti : *Leçons de chimie agricole* (1848-1856, in-12); — *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques* (avec M. Durocher); — *Leçons élémentaires de chimie* (1853, 2e éd., in-12, 3e éd., 1864, 4 vol. in-12); — *Chimie appliquée à l'agriculture* (1853-1855, nouv. éd. 1863, 3 vol. in-12); — *Analyse annuelle des cours de chimie agricole professés à Rennes en* 1852-1855 (4 broch. réunies en 1 vol. in-12); — *Notions de chimie* (avec J.-H. Fabre), (1867-1868-1869, 3 vol. in-12); — *Chimie organique* (avec J.-H. Fabre), (1870, in-18). Les « Comptes rendus de l'Académie des sciences » et les « Annales de chimie et de physique » contiennent un grand nombre de *Mémoires* importants de M. Malagutti.

— M. le comte Wolf-Henri-Frédéric-Charles Baudissin, qui vient de mourir, était né le 30 janvier 1789, à Rantzau; il est un des littérateurs allemands qui ont le plus contribué à faire connaître dans sa patrie la littérature anglaise. Après une carrière diplomatique brillante au service du Danemarck, à laquelle il renonça cependant en 1814, il s'était fixé à Dresde, lorsqu'en 1827, il s'y lia avec le poëte Tieck, alors occupé, avec sa fille Dorothée et A. Guillaume Scheleg, de la traduction en allemand des œuvres de Shakespeare. M. de Baudissin avait déjà publié, en 1819, une traduction de *Henri VIII;* il fournit à ses amis, pour leur œuvre, douze pièces dont : *Antoine et Cléopâtre, Beaucoup de bruit pour rien, les Joyeuses commères de Windsor, les Méprises, Othello, Peines d'amour perdues, le Roi Lear, Titus et Andronicus, Tout est bien qui finit bien,* etc. — Il avait traduit, depuis, de vieux drames anglais que l'on trouve dans son ouvrage : *Ben Johnson et son école,* avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise (Leipzig, 2 vol. in-8, 1836); et, une dizaine d'années plus tard, en allemand moderne, entre autres les deux anciennes épopées germaniques : *Iwein avec le lion,* de Hartmann von der Aue (Berlin, 1845), et *Wigalois,* de Wirat de Gravenberg (Leipzig, 1848).

— M. Gabriel-Gustave de Wailly, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, puis inspecteur général de la liste civile du roi Louis-Philippe, connu aussi comme auteur dramatique, vient de mourir à Paris, au mois d'avril, à l'âge de soixante ans. On a de lui : *Le Mort dans l'embarras,* comédie en trois actes (1825); — *Amour et intrigue* (1826), drame en cinq actes, en vers, imité de Schiller; — *La Folle ou le Testament d'une Anglaise,* comédie en trois actes (1827); — de la même année, *L'Oncle Philibert;* — puis : *Ma place et ma femme* (1830); — *L'Attente* (1838), drame en un acte, en vers, paru sous le pseudonyme de « Mme Marie Sénan; » — *Elzéar Chalamel ou une Assurance sur la vie* (1849), comédie-vaudeville en trois actes; — *Monck ou le Sauveur de l'Angleterre* (1850), comédie en cinq actes; — *Les premières armes de Blaveau* (1852), comédie-vaudeville, en un acte, etc., etc.

— M. Guillory aîné, mort à Angers, le 16 janvier 1878, à l'âge de quatre-vingt-un ans, a beaucoup contribué aux progrès de l'agriculture et de la viticulture en Anjou, par ses publications et par la fondation, en 1830, de la *Société industrielle et agricole de Maine-et-Loire,* qu'il présida sans inter-

ruption de 1830 à 1865, et dont il était président honoraire au moment de sa mort. Outre un grand nombre de travaux insérés dans le *Bulletin* de cette société et dont il réunit les principaux en 1875 sous le titre de *Mélanges d'agriculture, industrie, sciences et arts* (Angers, in-8), il a publié : *Notice sur le marquis de Turbilly, agronome angevin du dix-huitième siècle* (Angers, in-8, 1849; 2e édition, augmentée d'appréciations historiques et critiques, par MM. Chevreul et P. Clément, 1868); — *Les Vignes rouges et les vins rouges en Maine-et-Loire* (in-8, 1861); — *Les Vins alimentaires considérés au point de vue hygiénique* (in-12, 1869); — *Les Vins blancs d'Anjou et de Maine-et-Loire* (in-12, 1874); — *Sur la viticulture du département de Maine-et-Loire, d'après le docteur J. Guyot* (in-8); — *Le Calendrier du vigneron* (in-12); — *Opuscules relatifs à la viticulture et à la fabrication des vins;* — *Essai historique sur le canal de Monsieur, en Anjou* (in-8); — *Le Congrès des Vignerons français* (in-8), recueil de rapports sur plusieurs sessions de ce congrès dont il était fondateur.

— Le P. Joseph Romano, mort à la fin de mars, était né à Termini Imerese, en Sicile, le 3 janvier 1810. Il fut reçu dans la Compagnie de Jésus, le 1er février 1824 : antiquaire distingué, il fut membre de plusieurs académies et secrétaire de celle de Palerme. En 1860, après la révolution italienne, il se retira en Espagne et professa la théologie à Salamanque. En 1865, il alla à Constantinople, y fonda le collège des Pères-Jésuites italiens et en fut le premier recteur. Voici, d'après la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, la liste de ses publications. — *Philosophicorum selecta capita quæ in Collegio Maximo Societatis Jesu Joseph Romano ejusdem societatis publicæ disceptationi proponebat* (Panormi, typ. Solti, 1831 in-8); — *Theologicorum dogmatum conclusiones* LXXX *ad disputandum propositæ* (Panormi, 1835, in-8); — *La scienza dell' uomo interiore e delle sue relazioni con la natura e con Dio* (Palermo, 1840-1844, 4 vol. in-12); — *Un dubbio sulta esistenza delle verita filosofiche sciolto dal P. Fr. Antonio Maugere M. O. Messino*; dans la *Scienza e la fede* (1846); — *Introduzione alla conoscenza del moppamondo e della geographia di Sicilia ad uso de' fanciulli della prima classe nelle scuole della Compagnia di Gesù* (Palermo, 1839, Virzy, in-12); — *Elogio funebre del sacerdote Giuseppe Gondolfo* (1849, Palermo, in-8); — *Meditazione sopra i misteri de N. Signori VIII e della SSma Vergine*, dans les *Patriche cristiane...* (1851, Palermo, in-18); — *Elementi di filosofia* (1853, Pelermo, in-8); — *Sopra un antica imagine che esiste nel Duomo di Monreale per Dom. Bened. Gravina Cassinente, revista di D. G. Romano,* dans la *Revista* (1854); — *Antiche monete Dionisio Ier*, dans la *Revista* (1855); — *Dei pesi e delle monete stati in uso anticamente in Sicilia*, dans la *Revista* (1834); — *La Creazione, quadro filosofico del professore Carlo Gemellaro*, dans le *Poligrafo* (1856); — *Elogio funebre del P. Francesco Palumbe, provinziale del terzo ordine di S. Francesco* (Palerma 1858); — *Monete romano sicule del municipio di Alesa...* dans les *Atti dell' Academia di scienze e belle littere di Palermo* (1853); — *Iconographia numismatica dei tiranni di Siracuza.* Memoria letto all' Academia di scienza (1858); — *Sopra alcune monete scoverte in Sicilia* (1862 Paris, Plon, in-8). — Il a traduit les éléments d'arithmétique et d'algèbre de Bezout.

— Nous apprenons, par la *Revue historique archéologique du Maine*, la mort de M. Louis-François Pommerais, curé de Pincé, décédé le 22 janvier, auteur de : *Notice sur les vitraux de Notre-Dame de Sablé* (1850. Sablé); — *Le Pèlerinage de Notre-Dame du Chêne au diocèse du Mans* (1853, 2e éd., Sablé); — *Vie de sainte Hyacinthe Mariscotti* (1852, Sablé). (Il a aussi donné des articles

dans plusieurs journaux et revues et laissé en manuscrit quelques œuvres poétiques et de nombreuses notes.

— On annonce encore la mort de M. Jean-Baptiste-Ernest Caylus, ancien élève de l'École polytechnique, et ancien correspondant et administrateur du *National;* il est auteur de : *Politique extérieure des États-Unis. Doctrine Monroë* (1865, in-8); — de M. Léon Gaillard, archiviste et lecteur de la Comédie-Française depuis 1855, né à Montpellier le 11 avril 1816, et auteur de plusieurs œuvres dramatiques jouées à l'Odéon, au Théâtre-Français, au Vaudeville et au Gymnase; — de M. Riban, ancien administrateur de la *Patrie*, de l'*Opinion nationale*, et en dernier lieu du *Constitutionnel*; — de M. Eugène Gautier, compositeur lyrique, suppléant plus d'une fois de Roqueplan dans ses feuilletons musicaux, auteur lui-même de souvenirs, *Un musicien en vacances* (1873, in-8) ; mort prématurément le 3 avril, alors qu'il travaillait au 2e volume d'une *Histoire générale de la musique ;* — de M. Eugène de Ligondès, collaborateur pour la science météorologique du *Moniteur universel*, de la *Petite Presse* et de plusieurs autres journaux; — de M. le Dr Bouchard, membre de l'Académie de Mâcon, mort dans cette ville le 8 avril à l'âge de soixante-seize ans, praticien aussi modeste qu'instruit en même temps que poëte aimable. Les *Annales* de l'Académie de Mâcon, ainsi que le *Journal de Saône-et-Loire* ont publié plusieurs de ses compositions; — de M. Auguste Rougevin, ancien architecte de l'hôtel des Invalides, fondateur du prix Rougevin à l'Ecole des beaux-arts; — de M. Amand Vignal, mort à Paris le 22 avril, né à Aubenas (Ardèche) en 1824 : il cultivait la poésie, se livrait à l'enseignement et se faisait remarquer par ses idées démocratiques et irréligieuses. Il a donné plusieurs recueils de poésie; — de M. Adolphe Joly, secrétaire de la rédaction de l'*Orchestre*, homme de lettres, auteur dramatique, professeur de langues étrangères ; — de M. Anders Eidvinson Vang, né en 1795; casseur de pierres, puis maître d'école, il fut poussé par son goût vers la littérature et a recueilli les légendes et les chants populaires de la Norwège, dont il a publié plusieurs collections; il a écrit aussi son autobiographie en 1870; — de M. le Dr Hoffman, décédé à Leyde; il est l'auteur d'un dictionnaire japonais et d'une grammaire japonaise à l'usage des Anglais et des Hollandais ; associé à la publication des archives de Nippon et interprète du gouvernement hollandais pour les langues japonaise et chinoise; — de M. Teuffel, professeur à l'Université de Tubingue, philologue allemand, auteur d'une *Histoire de la littérature romaine*, d'articles dans l'*Encyclopédie* de Pauly, de monographies sur des sujets de littérature moderne; il préparait une histoire de la littérature grecque qui est restée inachevée ; — de M. A. Forbiger, auteur du *Handbuch der alten geographie ;* — de M. Wilson, directeur du *Chicago Evening Journal*, — de M. C.-W. Goodwin, juge à Shanghaï, égypotologue distingué, auteur d'ouvrages et d'articles publiés dans les revues scientifiques; — du colonel T.-G. Montgomerie, célèbre par ses explorations scientifiques dans l'Inde et l'Asie centrale ; — de M. Nicole-Alexander Dolzell, ancien conservateur des forêts à Bombay, auteur de la *Flore de Bombay* (1861), mort à Édimbourg; — de Brisk-Allah Hassoun, d'Alep, savant et poëte arabe ; — de M. Ernest Grossebach, professeur de philosophie et de littérature allemande, à Lucerne ; auteur d'un cours sur l'esthétique et l'histoire littéraire qui n'a pas été publié.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie française vient de statuer définitivement sur quatre de ses principaux concours pour l'année 1878. Le grand prix Gobert a été décerné à M. R. Chantelauze, pour un ouvrage sur *le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau.* Le second prix Gobert a été attri-

bué à un travail de M. L. Pingaud, intitulé : *les Saulx-Tavannes et Correspondance de Saulx-Tavannes au seizième siècle.* — Concours Thérouanne : Une moitié de ce prix a été décernée à M. H. Forneron pour son ouvrage sur *les Ducs de Guise et leur époque.* L'autre moitié a été partagée par portions égales entre les deux livres suivants : *Alain le Grand,* par M. A. Luchaire, et *la Fronde angevine*, par M. A. Debidour. — Concours Bordin : Un prix de deux mille francs a été décerné à M. Gustave Merlet, pour un ouvrage intitulé : *Tableau de la littérature française,* 1800 *à* 1815. — Un autre prix de mille francs a été attribué à M. le comte de Gobineau, pour son livre sur *la Renaissance.* — Concours Marcelin Guérin : Un prix de deux mille francs a été décerné à M. Alfred Rambaud pour une *Histoire de la Russie, depuis ses origines jusqu'à l'année* 1877. — Trois autres prix de mille francs chaque ont été accordés : A M. Hippeau, pour un mémoire sur l'*Instruction publique dans les États du nord.* A M. H. Jouin, pour une étude sur *David d'Angers.* Et à M. Rambosson pour un traité scientifique sur *les Harmonies du son et les instruments de musique.*

Académie des sciences morales et politiques. — La séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques a eu lieu à l'Institut, sous la présidence de M. Vuitry, le 6 avril. Après le discours de M. le président annonçant les prix décernés et les sujets de prix proposés, M. Ch. Giraud, membre de l'Académie, doyen de la section de législation, a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Bérenger, membre de l'Académie. Le prix Bordin a été décerné à MM. Desdouits et Liard (voir t. XX, p. 173). Pour le prix du budget, l'Académie avait proposé, pour le 31 mars 1876 et prorogé au 31 mars 1878, le sujet suivant : *De la philosophie de l'École de Padoue.* Ce prix est de la valeur de 1,500 fr.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé, pour l'année 1879, le sujet suivant :

« Exposer et discuter les doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le moi lui-même.

« Rétablir les lois, les principes et les existences que les doctrines en question tendent à dénaturer ou à supprimer. »

Faculté des lettres. — M. l'abbé Variot, directeur de l'École Bossuet, a soutenu, le 13 avril, à Lyon, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Plinio Juniore et imperatore Trajano apud christianos, et de christianis apud Plinium Juniorem et imperatorem Trajanum.* — *L'Histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Évangiles apocryphes.*

Réunion des sociétés savantes a la Sorbonne. — La réunion des délégués des sociétés savantes des départements s'est ouverte à la Sorbonne le 24 avril par un discours de M. Milne-Edwards, président de la section des sciences. Voici la liste des principales lectures qui y ont été faites :

Dans la section d'histoire et de philologie : *La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion,* par M. l'abbé Arbellot ; — *La Législation des petites écoles*, par M. Maggiolo de l'Académie de Stanislas ; — *La Mort de François Ier et l'avénement de Henri II d'après les dépêches secrètes de l'ambassadeur impérial Jean de Saint-Mauris*, par M. Castan, secrétaire de la Société d'émulation du Doubs ; — *Le Guet et la milice bourgeoise à Troyes,* par M. Albert Babeau ; — *L'Espagne a-t-elle exercé une influence artistique dans les Pays-Bas*, par M. l'abbé Dehaisnes ; — *Le Commerce de la boulangerie à Amiens au quinzième siècle, fragment d'une étude sur l'alimentation d'une grande cité*, par M. le baron de Calonne ; — *La Guerre de Cent ans et le comte de Richemont*, par M. Guyot-Jo-

mard; —*Le Chevalier de Méré, seigneur de Plassac en Saintonge*, par M. Jouan; — *Lieu de naissance de Charles de Saint-Maure, duc de Montausier*, par M. Pelisson; — *Deux lettres inédites de la princessse Palatine, mère du régent*, par M. Gasté; — *Notes biographiques sur le vicomte Guillaume de Joyeuse, lieutenant au gouvernement du Languedoc*, par M. Fédié, de Carcassonne; — *Le Bouclier d'état et de justice du baron de Lisola*, par M. Reynald, professeur à la faculté des lettres d'Aix; — *Le Capitaine de la ville et les abbés de jeunesse dans les communes de la haute Provence*, par M. de Berluc-Perrussis; — *Un bibliophile au quinzième siècle, étude sur les lettres de Philelphe*, par M Fierville, de Saint-Brieuc; — *Jean Bologne, sa vie, d'après des documents inédits*, par M. Abel Desjardins, doyen de la faculté de Douai; — *Hugues de Lionne, d'après des publications récentes*, par M. Macé de Lépinoy, doyen de la faculté de Grenoble; — *Lettres inédites de Victor-Amédée II, duc de Savoie et de la duchesse de Bourgogne, sa fille*, par M. Combes, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux; — *La Polyptique de Vuadalde, étudiée au point de vue de la condition des personnes, aux huitième et neuvième siècles*, par M. Blancard, de Marseille; — *L'Armée anglaise au siège d'Orléans en 1429, d'après les documents anglo-normands, inédits*, par M. Boucher de Molandon; — *Du droit d'emmortgagement ou vente à titre de mortgage, usité autrefois dans le pays de Saint-Amand, en Flandre*, par M. Thellier de Poncheville.

Dans la section d'archéologie, nous citerons les communications de M. Adolphe de Dion sur quelques châteaux des environs de Paris, antérieurs au règne de Philippe-Auguste; — de M. Borel, sur la découverte des ruines d'un édifice romain et de celle d'une église des premiers temps du christianisme sur l'intérieur de l'église de Saint-Martin, à Aime (Savoie), — de M. G. George, sur les habitations grecques dans les temps héroïques et dans les temps historiques; — de M. l'abbé Renet, sur les fouilles exécutées par M. l'abbé Hamard, à Hermes (Oise); — de M. Bulliot sur les loges des frondeurs nomades à la foire de Bibracte; — de M. Quintard, sur le cimetière franc du Champ-des-Tombes à Pompey (Meurthe-et-Moselle); — de M. Charles Robert, de l'Institut, sur une fibule mentionnée par M. Quintard dans le mémoire précédent; — de M. Morel, sur le cimetière gaulois de Somme-Bionne; — de M. Lémarié sur le puits du pilori à Saint-Jean-d'Angély; — de M. le Dr Mougin, sur le cimetière gaulois de Charvais, commune d'Heiltz-l'Évêque (Marne); — de M. Reboux, sur l'ambre préhistorique; — de M. Édouard Fleury sur les cinq grandes sépultures mixtes de Verly, Caranda, Chassemy, Sablonières et Arcy-Sainte-Restitue (Aisne); — de M. le baron de Wismes, sur un coffret de bois revêtu de cuir de sa collection; — de M. Auguste Nicaise, sur le tumulus de Hamant (Marne); — de M. Ed. Fourdrignier sur la peinture des vases et l'ornementation à enroulements chez les Gaulois de la Marne; — de M. Voulot, conservateur du musée d'Épinal, sur une roche qui paraît avoir servi de pierre à sacrifice; — de M. Clément Simon, procureur général à Aix, sur une statue mitriaque, découverte dans le département du Gers; — de M. l'abbé Richard, sur la découverte d'une excavation à Tesson (Charente-Inférieure); — de M. Godard-Faultrier, sur les croix en forme d'X de divers cercueils de plomb au quatrième siècle; — de M. Gratien-Charvet sur les découvertes faites en 1876 et 1877 dans la source antique des Fumades; — de M. Hayaux du Tilly, sur les vases trouvés à Vicarello près de Rome.

Dans la section des beaux-arts, nous citerons les communications de M. Charvet, sur les *Origines de l'enseignement public des arts du dessin*, à Lyon; — de M. Noël, d'Orléans, sur les *Arts industriels au moyen âge et à*

l'époque moderne; — de M. de Berlue-Perussis, sur les *Travaux de l'Académie d'Aix relatifs aux beaux-arts de* 1808 *à* 1878; — de M. E. Jolibois, sur l'*Inventaire des richesses de l'art dans le Tarn;* — de M. Véron, directeur de l'école des beaux-arts de Poitiers, sur le *Peintre sculpteur et le Sculpteur peintre;* — sur *Le grand art et sa mission;* — sur le *Musée de Poitiers;* — de M. l'abbé Julien Laferrière, sur l'art en Saintonge et en Aunis; — de M. Brocard, sur les origines de la Société archéologique de Langres; — de M. Parrot, sur les richesses artistiques de Notre-Dame de Behuard, en Anjou; — de M. l'abbé Cheyssac, sur une peinture murale de l'église de Cumont (Dordogne); — de M. le chanoine Deshaines, sur l'inventaire des richesses d'art dans le département du Nord; — de M. Marionneau, de Nantes, sur l'architecte Louis; — sur les lettres inédites du Frère André, dominicain, peintre du dix-huitième siècle; — de M. George, de Lyon, sur l'*Habitation dans l'Assyrie et le Babylonie antique;* — de M. Braquelaye, sur la fondation de l'Ecole académique de peinture et de sculpture de Bordeaux; — de M. de Saporta, sur les travaux de l'Académie d'Aix, au point de vue de l'inventaire des richesses d'art; — de M. l'abbé Juteau, sur l'église des Minimes à Tours; — de M. Sicard, sur les origines de la Société de statistique de Marseille; — de M. Vidal, de Marseille, sur les dernières applications de la photographie à la reproduction des œuvres d'art; — de M. de Parroul, sur l'importance des artistes provençaux dans l'antiquité; — de M. Bulliot, sur les origines de la Société éduenne; — de M. A. Durieu, sur la section des beaux-arts de la Société d'émulation de Cambrai.

Dans la section des sciences, nous relevons les communications de M. le Dr Lemoine, de Reims, sur des pièces osseuses recueillies dans les terrains tertiaires inférieurs des environs de Reims; — de M. Lichtenstein, de Montpellier, sur la génération des pucerons; — de M. Lechartrier, professeur à la faculté des sciences de Rennes, sur la condition des eaux de sources et de rivières dans le département d'Ille-et-Vilaine; — de M. Rolland-Banès, du Havre, sur les moyens de prévenir les explosions de grisou dans les mines de houille; — de M. Morière, sur les fossiles du grès armoricain de Bagnoles (Orne); — de M. Pierre Faivre, de Chalon-sur-Saône, sur la préparation du miel et de la cire; — de M. Dieulafait, de Marseille, sur les métaux rares dans les mers modernes et dans les mers anciennes; — de M. A. Sicard, sur un semis d'éponges recueillies à Bengazi; — de MM. E. Filhol et Garrigou, sur les analyses d'eaux minérales; — de M. Gosselet, de la faculté des sciences de Lille, sur les changements orographiques survenus dans le nord de la France depuis l'invasion romaine; — de M. Hebert, de Moulins, sur les grands mouvements de l'atmosphère; — de M. Scheneider, de la faculté des sciences de Poitiers, sur les Rhizopôdes terricoles; — de M. Alluard, de la faculté de Clermont, sur un nouvel hygromètre à condensation; — de M. Duclaux, de Clermont-Ferrand, sur le développement des œufs de ver à soie; — de MM. Olivier et Alluard, sur le téléphone; — de M. l'abbé Vassart, de Roubaix, sur l'unification de l'heure des horloges publiques; — de M. Lory, de Grenoble, sur les massifs centraux des Alpes; — de M. Leymerie, sur la géologie et la paléontologie des Pyrénées de la Haute-Garonne; — de M. Sirodot, sur les recherches pour fixer l'âge géologique du gisement préhistorique de Mont-Dol; — de M. Rey-Lescure, sur les terrains jurassiques et leur dislocation dans le Quercy; — de M. le Dr Paul Fabre, de Gannat, sur les conditions hygiéniques des houillères; — de M. E. Marchand, de Fécamp, sur les procédés employés pour faire l'examen chimique du lait; — de M. Cotteau, sur les échinides du calcaire grossier de Mons (Belgique).

Dans la section des mathématiques, on a entendu des lectures de M. Gruey de la faculté de Clermont, sur la *Distribution par groupes géométriques des accélérations d'un solide en mouvement;* — de M. Delègues, sur deux formules nouvelles pour la résolution très-approchée des équations numériques du troisième degré, dans le cas irréductible; — de M. Mathieu, de Rennes, sur le refroidissement d'un corps indéfini terminé par un plan ou par une sphère; — de M. Sawicki, sur les marées.

Congrès. — Le Congrès Bibliographique international, organisé sous la direction de la Société Bibliographique se tiendra à Paris, du 1er au 4 juillet, dans le local de la Société d'horticulture, 82, rue de Grenelle. Ce congrès a pour objet l'étude de tout ce qui se rattache : 1° au mouvement scientifique et littéraire depuis dix ans; 2° aux publications populaires; 3° à la bibliographie proprement dite; 4° aux sociétés et relations internationales.

Société de l'Histoire de France. — L'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France a eu lieu, le mardi 7 mai, sous la présidence de M. le marquis de Chantérac, président. Après le discours de M. le président et le rapport de M. Jules Desnoyers, secrétaire, sur les travaux de la Société depuis la dernière assemblée générale, on a entendu une intéressante lecture de M. Siméon Luce sur *le Maine sous la domination anglaise en* 1433 *et* 1434. Ont été réélus membres du Conseil : MM. Desnoyers, E. Dupont, Lacabane, Laloy, de Luçay, de Mas-Latrie, Mignet, Picot, membres sortants; MM. Léon Gautier, le duc de la Trémoille et J.-E. de Rothschild ont été élus en remplacement de MM. Thiers, Boutaric et de Godefroy-Ménilglaise, décédés.

Association pour l'enseignement des études grecques. — L'Association pour l'encouragement des études grecques en France a tenu sa séance publique annuelle au palais des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Chassang, inspecteur général de l'Université, président sortant. Après un discours de M. Chassang, M. Alfred Croiset, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de la Société et proclamé les prix décernés pour les concours de 1877-1878. Le prix de 1,000 francs, fondé par M. Cristaki-Zographos, a été obtenu par le *Bulletin de correspondance hellénique,* recueil franco-grec fondé sous les auspices de notre école française d'Athènes, par l'initiative de son nouveau directeur, M. Albert Dumont; un prix de 500 fr. (fondation de Mme veuve Deville), au discours véritable de Celsus, reconstitué sous la forme d'une traduction française, par M. Aubé, professeur de philosophie au lycée Fontanes; — le prix ordinaire de 500 fr. à M. Victor Pron, ingénieur civil, pour son travail de restitution de la Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie. L'Assemblée a entendu ensuite la lecture d'un intéressant mémoire de M. Lallier, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, sur les traditions judiciaires athéniennes conservées dans le Phormion de Tréno. Le bureau de l'association a été reconstitué comme suit : président honoraire, M. Egger; président annuel, M. Foucart; vice-présidents, MM. Gidel et Dareste; secrétaire, M. A. Croisit; secrétaire adjoint, M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire; trésorier, M. Pépin Lehalleur; trésorier adjoint, M. Em. Legrand.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 avril, M. Edmond Le Blant a communiqué une note de M. Prost sur la découverte de fragments d'un monument antique à Merten (Alsace-Lorraine). M. Léon Heuzey a donné lecture d'une note de M. Dumont, directeur de l'École d'Athènes, sur une sculpture ancienne découverte à Tanagre, en Béotie. M. Pavet de Courteille a communiqué une note de

M. Dabry de Thiersant, sur Chen-Chen, ville du Turkestan-Oriental. — Dans les séances des 5 et 12 avril, M. Benlœw, professeur de l'Université, a communiqué un mémoire sur la langue albanaise. — Dans les séances des 12 et 17, M. J. Halévy a lu un travail sur l'inscription phénicienne de la stèle de Byblos. — Dans la même séance, M. Léopold Delisle a communiqué une note sur une bible appartenant au trésor de la cathédrale du Puy; M. Dubois, professeur à la faculté de droit de Nancy, a communiqué un travail sur les rapports entre les Sénones gaulois et les Ananes, les Agaunes et autres peuples. — Dans la même séance, M. Fr. Lenormant a donné lecture d'un mémoire sur les magistrats monétaires de l'antiquité. — Dans la séance du 26, M. Casati a donné communication d'une étude sur les principaux musées archéologiques et historiques de l'Europe; M. Miller a signalé la découverte qu'il vient de faire d'une pièce du treizième siècle, relative à la susception, par saint Louis, des saintes reliques de le Passion; M. Paulin Paris a fait une communication sur un beau manuscrit du neuvième siècle, envoyé par la ville d'Épernay à l'Exposition; M. Ernest Renan a fait une communication sur une inscription latine trouvée à Rome.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 13 avril, M. Aucoc a achevé la lecture de son mémoire sur les recours pour abus de pouvoir devant le Conseil d'Etat. — Dans les séances du 13 et du 27, M. Baudrillart a lu un nouveau fragment de son rapport sur la condition des populations agricoles en Normandie. — Dans la séance du 27, il a été donné lecture d'une note de M. Drouyn de Lhuys sur la Société des prisons à Philadelphie.

Bibliographie des beaux-arts. — Le deuxième fascicule de la *Bibliographie des beaux-arts*, entreprise par M. Ernest Vinet, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, a récemment vu le jour (*Paris, Firmin-Didot et Cie*, in-8, VIII et pag. 186-328); la mort est venue inopinément frapper M. Vinet (le 10 février) au moment où il s'occupait avec ardeur d'achever, le grand travail auquel il consacrait les soins les plus attentifs, mais il laisse de précieux matériaux, et grâce au dévouement de zélés continuateurs, l'œuvre sera menée à bonne fin. L'histoire générale de l'art, l'archéologie classique (monuments de divers genres, vases peints, pierres gravées, etc.), l'archéologie du moyen âge (œuvres d'art, orfévrerie, costumes, etc.), telles sont les divisions qu'embrasse le fascicule placé sous nos yeux: les titres des ouvrages, transcrits avec une minutieuse exactitude, sont accompagnés de renseignements bibliographiques et presque toujours de notes qui indiquent le plus ou moins de mérite de ces publications.

La *Bibliographie des beaux-arts* est imprimée avec tout le soin qui caractérise les publications de la maison Didot; nous n'affirmerons pas qu'elle est exempte de toute faute d'impression, mais nous pouvons dire du moins que, dans le cours de notre lecture, nous n'en avons pas rencontré une seule. Exprimons toutefois le regret qu'on ait choisi pour l'impression des notes un caractère minuscule, bien peu ami de l'œil. — B.

Les Livres anglais en 1877. — Le *Publisher's Circular* contient quelques chiffres intéressants sur le commerce des livres dans le Royaume-Uni en 1877. Malgré l'atonie presque générale des affaires, on remarque une légère augmentation sur les années précédentes dans le nombre des livres publiés l'année dernière en Angleterre. 1875 avait fourni un total de 4,854; 1876, de 4,888; on trouve, en 1877, 5,095 livres inscrits au *Row* ou *Stationer's Hall Court* de Londres. Les ouvrages de théologie figurent pour 485; ceux d'éducation, de philologie pour 539, contre 470 en 1876. Les livres destinés à la jeunesse

sont portés pour 522. Les ouvrages de fiction ont atteint le chiffre de 854 ; ceux de jurisprudence, celui de 118. L'économie politique comprend un total de 189 publications nouvelles ; les beaux-arts, les sciences et les livres illustrés donnent le même chiffre de 189 ; l'histoire, la biographie, celui de 373 ; les voyages, la géographie, 209 ; la poésie, le drame, 572 ; la médecine, 215 ; les monographies, brochures, essais, 588.

La Presse catholique. — Une revue de la presse périodique catholique est publiée à Wurzbourg depuis deux années. En 1878, elle embrasse un champ plus large, s'étendant non-seulement à l'Europe, mais encore à toutes les contrées de l'univers. L'auteur joint à son catalogue des observations critiques, et, toutes les fois que cela est possible, le chiffre du tirage pour chaque publication. On peut juger ainsi quelle est l'activité des amis de l'Eglise. Pour l'Allemagne, c'est en Bavière que la presse catholique est la plus florissante : elle y compte 76 organes et près de 4 millions d'abonnés. Il est à remarquer que le nombre des champions du catholicisme croît, dans un pays, en proportion des efforts du culturkampf. Par exemple, le million de Suisses catholiques compte 50 journaux et un tirage considérable, tandis que l'Autriche-Hongrie, avec trente fois plus de catholiques, ne possède que 90 journaux. La Belgique, avec ses 117 journaux et revues, l'emporte sur tous les autres Etats, tandis que dans la catholique Espagne, la presse religieuse meurt de faim, et même en France fait souvent triste mine. Des 1,400,000 feuilles que la presse produit journellement à Paris, 56 000 seulement sont, d'après l'auteur de la revue, excellentes, et 344,000 passables ; le reste est détestable. En Italie, la situation est encore pire. A peine un quart des rares journaux catholiques peut se soutenir par ses propres ressources. Ils ont besoin de l'appui d'un riche patronage. La plupart ne tirent qu'à quatre ou cinq cents. (*Academy.*)

Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. — On annonce la prochaine publication (Montauban, Forestié) de deux volumes in-8, imprimés en caractères elzéviriens sur papier vergé, qui contiendront d'importants documents historiques sur le Tarn-et-Garonne (abbayes, chapitres, commanderies, églises, seigneuries, etc.), publiés sous les auspices du Conseil général et de la Société archéologique du département de Tarn-et-Garonne, par M. François Moulenq, secrétaire général de ladite société. L'ouvrage paraîtra d'autant plus précieux aux érudits, que rien encore en ce genre n'avait été publié dans le Tarn-et-Garonne, et que M. Moulenq est un de ces consciencieux et savants travailleurs qui méritent d'inspirer toute confiance. — T. de L.

Une bibliothèque provençale. — Nous avons sous les yeux le *Catalogue des livres anciens et modernes, composant la bibliothèque de* M. L.-N. Meilleur (Marseille, Lebon, 1878, in-8). — Ce catalogue (943 n°), destiné à une vente publique, mérite d'être signalé ; il offre l'inventaire d'une bibliothèque spéciale provençale et nous avons pu nous convaincre qu'il signale un certain nombre d'anonymes et de pseudonymes qu'on chercherait en vain dans les dernières éditions du *Dictionnaire* de Barbier et des *Supercheries littéraires* de Quérard. Circonstance remarquable et touchante ; cette bibliothèque est celle d'un ouvrier, tous ces livres parmi lesquels il en est de précieux, ces milliers de brochures (beaucoup sont devenues introuvables) furent réunis au prix de bien des sacrifices par la main d'un homme de travail ; il avait pourtant à élever, à soutenir une nombreuse famille, mais pour l'homme doué d'une énergique et patiente volonté, rien n'est impossible. Collection sérieuse où ne figure aucun roman.

Ajoutons que Meilleur, chrétien et royaliste, professa toujours hautement des sentiments qui furent l'honneur de sa vie, des croyances qui firent la consolation de ses derniers moments.

— L'imprimerie de la Propagande a publié l'année dernière une nouvelle édition d'un ouvrage qui se recommande à l'attention des personnes qui cherchent des guides assurés pour leurs lectures et surtout de celles qui sont consultées sur les livres auxquels on peut avoir confiance. On n'y trouvera que des renseignements *négatifs*, si l'expression est permise, c'est-à-dire sur les ouvrages condamnés, car nous voulons parler du catalogue des livres mis à l'index : *Index librorum prohibitorum sanctissini Domini Nostri Pii IX Pont. Max. jussu editus. Editio novissima in qua libri omnes ab Apostolica Sede usque ab annum* 1877 *proscripti suis locis recensentur*. Roma, ex typographia Polyglotta S. C. de Propaganda fide, 1877, in-8 de LI-352 p. Les livres sont classés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et des titres pour les anonymes. Le volume s'ouvre par le bref de Benoît XIV du 23 décembre 1757, par une préface de Fr. Hieronymus Pius Saccheri, ordinis predicatorum sacræ congregationis Indicis, et par des documents relatifs à la congrégation de l'Index.

— M. Henri Batault vient de publier un intéressant travail qui touche à la grande question de l'histoire de la charité. C'est une *Notice historique sur l'Association des Dames de la Miséricorde de Chalon-sur-Saône* (1638-1877), avec documents inédits sur l'assistance publique dans la même ville depuis 1466. (Chalon, imp. Dejussieu, 1878, in-8 de VIII-328 p.), dont l'origine est due à saint Vincent de Paul. Elle lui fournit l'occasion de rappeler d'autres œuvres de charité qui s'y rattachent et de faire, en quelque sorte, l'histoire de la charité dans sa ville natale d'après les documents qu'il a trouvés, soit dans les archives municipales, soit dans les archives de l'hôpital, soit dans les protocoles des notaires de Chalon.

— M. Henri Jadart vient de publier un travail intéressant pour l'histoire de la charité : *les Traditions de charité dans le Rethelois, recueil de documents inédits sur les fondations, les hôpitaux, les écoles et les bienfaiteurs du pays* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, 1878, in-8 de 64 p.). On y trouve (p. 36) une lettre de saint Vincent de Paul dont l'original avec signature autographe est conservé aux archives de Rethel.

— M. L. Petit de Julleville vient de publier (Paris, Lemerre) une nouvelle traduction de la *Chanson de Roland*. Ce qui la distingue des précédentes c'est qu'elle a conservé, non-seulement le rhythme de l'original, comme celle de notre collaborateur M. le baron d'Avril, mais qu'elle a cherché à conserver, autant que possible, les assonnances.

— On parle de la prochaine publication des mémoires de Barras, dont le manuscrit est entre les mains des héritiers de M. Hortensius de Saint-Albin.

— La publication, entreprise, par M. Louis Paris, de l'*Impôt du sang ou la Noblesse de France sur les champs de bataille*, se poursuit et paraît maintenant à la librairie H. Champion, à Paris. Cette œuvre inédite de J. François d'Hozier en est au tome III, dont nous avons sous les yeux la première partie (198 p.), qui comprend les lettres N, O, P, Q. Le *Polybiblion* a rendu compte des précédents volumes.

— Il a paru récemment, comme extrait de *la Revue des questions historiques*, un article publié dans le *Bulletin bibliographique* de ce recueil, (n° de janvier 1878), sous la signature de M. W. Derrien. Cet article, qui ne porte pas de nom d'imprimeur, n'est pas un tirage à part, mais une reproduction

faite en vertu d'une initiative privée. Nous sommes autorisés par la direction de la *Revue* à déclarer qu'elle est complétement étrangère à cette publication, qu'on n'avait pas le droit de faire, en présence de l'avis qui interdit la reproduction des articles.

— Notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque vient de publier deux nouveaux opuscules, la *Vie de Jean Pierre de Mesmes*, par Guillaume Colletet, et *Un cantique inédit de Charles Sévin, chanoine d'Agen*.

— Les *Conversations de Senior* (M. W. Nassau) avec M. Thiers, M. Guizot, et autres personnages de distinction, dont une partie a paru dans des revues et journaux, vont être publiées à Londres en corps d'ouvrage.

— La Société paléographique anglaise continue sa publication de fac-simile. La 8e livraison contient 24 planches, dont les principales sont l'inscription grecque de Rosette, des spécimens des plus fameux manuscrits grecs de la Bible et de l'ancien manuscrit de Virgile du Vatican; deux chartes mérovingiennes, etc.

— La Société des anciens textes anglais va reproduire intégralement, par la photolithographie, l'unique manuscrit du plus ancien poëme anglo-saxon *Beowulf*. L'éditeur y joindra une traduction, un glossaire, des notes, qui rendront accessible à la généralité des lecteurs ce vieux monument de la langue anglo-saxonne.

— *The Academy* du 20 avril contient un catalogue, par ordre alphabétique, des auteurs des 667 lettres adressées à Michel-Ange par les personnages les plus importants de son époque. La collection de ces lettres est conservée dans les archives de la maison Buonarotti, à Florence. Il est question de la publier.

— Le comte Ercolano Gaddi-Hercolani, professeur à Rome, s'occupe depuis des années d'un travail qui sera incontestablement l'explication scientifique la plus complète de la *Divine Comédie*. Vient de paraître le *Vocabolario enciclopedico Dantesco* (Rome, Société typographique).

— Le premier volume du *Corpus poetarum hungaricorum* vient de paraître sous les auspices de l'Académie des sciences hongroise. Il est annoté par M. Aron Szilady et contient des œuvres antérieures au seizième siècle.

— *The Athenæum* annonce que le gouvernement français a offert d'acheter la riche bibliothèque de feu sir Thomas Phillipps, mais qu'elle ne peut être vendue que dans plusieurs années, conformément aux dispositions de son testament.

— D'après la *Correspondance de Leipzig*, il se publie aux États-Unis, 8,119 journaux, dont 749 sont quotidiens.

Publications nouvelles. — *Le Sacerdoce*, par Mgr Isoard (2 vol. in-12, Palmé). — *Le Cléricalisme et l'esprit moderne*, par l'abbé Chapot (in-8, Palmé). — *Pie IX*, par Louis Veuillot (in-12, Palmé). — *Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III*, par l'abbé Marty (in-8, Douniol). — *Histoire d'un conclave*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Palmé). — *Instruction pastorale et mandement de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais, sur la Franc-Maçonnerie* (6e édit. in-18, librairie de la Société Bibliographique). — *Nouvelles études sur la littérature grecque moderne*, par Ch. Sidel (t. III, in-8, Maisonneuve). — *L'Iliade d'Homère*, par F. Daburon (in-18, Ph. Reichel). — *La Cité divine, poëme de la religion*, par l'abbé A. Fayet (in-12, Allard). — *La Niania*, par H. Gréville (in-18, Plon). — *Barnabas Twites*, par Mme Édouard de Lalaing (in-12, Téqui). — *La Princesse de Clèves*, par Mme de Lafayette (in-8, Quantin). — *La Suisse*, par Jules Gourdault (paraît en livraisons de 16 p., 1re livr., Hachette). — *Aux Antilles*, par Victor Meignan (in-12, Plon). — *Essai sur l'administration des*

provinces romaines, sous la république, par E. Person (in-8 Thorin). — *Nestorius et Eutychès*, par Amédée Thierry (in-8, Didier). — *Hamlet le Danois*, par A. Büchner (in-8, Hachette). — *Histoire des Capucins de Flandre, écrite au dix-huitième siècle*, par une religieuse de cet ordre (t. Ier, in-8, Poussielgue). — *La Jeunesse d'Élisabeth d'Angleterre* (1533-1558) par Louis Wiesener (in-8, Hachette). — *Histoire de la Russie*, par Alf. Rambaud (in-18, Hachette). — *La Princesse d'Eboli*, par Gaspar Muro, trad. d'Alf. Weil (in-8, Charpentier). *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, par H. d'Ideville (in-12, Charpentier). — *Voltaire*, par Stoffels de Varsberg (in-32, librairie de la Société Bibliographique). — *Lettre encyclique de notre très-saint Père le Pape Léon XIII* (in-18, j., librairie de la Société Bibliographique). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

La fin du Vengeur. — On lit, dans une note de l'*Histoire de la Révolution* (t. III, p. 103), que M. Emmanuel de Saint-Albin a donné pour la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes* : « La fin du *Vengeur*, fort embellie par le récit de Barère, est devenue légende. Ce serait, d'après Carlyle, « la plus grande, la plus enthou- « siasmante *blague* forgée depuis « des siècles par un homme ou par « une nation. »

J'avais vécu jusqu'à présent dans une patriotique illusion sur ce fait légendaire. Dans quels ouvrages ou documents trouverait-on la lumière?

R. S.

Sur un mot du cardinal Maury. — On lit dans un article de M. Hermile Reynald sur le *cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*, par M. R. Chantelauze (*Le Temps*, n° du 17 avril 1878) : « Il nous est donc permis de dire de notre temps ce que le cardinal Maury répondait à un grand seigneur qui lui demandait combien il s'estimait : *Peu quand je m'examine, beaucoup quand je me compare.* » J'ai souvent entendu attribuer à Rivarol ce mot si piquant. Je demande s'il faut décidément le rendre au cardinal Maury.

T. DE L.

D'une anecdote napoléonienne. — M. Rapetti (*La défection de Marmont*, 1852, in-8, p. 276) a raconté l'anecdote que voici : « Napoléon voguait pour Sainte-Hélène sur le *Northumberland*, et était déjà loin des côtes d'Europe. On vit apparaître à l'horizon un nuage qui semblait courir sur l'eau. Bientôt on distingua un navire dont la marche était surprenante : il filait rapidement, il n'avait point de voiles, il laissait derrière lui des tourbillons de fumée. Tous les passagers étaient sur le pont, suivant des yeux cette merveille. On sut le nom de ce navire ; c'était le *Fulton*, le premier bateau à vapeur qui ait navigué sur la haute mer. « Fulton ! » s'écria l'empereur tout à coup reporté par ce nom à ses souvenirs de 1804 ; puis il ajouta, dit-on, tout soucieux : « O les savants ! les savants ! » Je demande où M. Rapetti a trouvé cette historiette, dont j'avoue que je doute très-fort. Est-ce dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* où abondent les récits suspects ? Est-ce dans un de ces livres où M. Emile Marc-Hilaire, plus connu sous le nom de *Marco Saint-Hilaire*, a de son mieux embelli les légendes napoléoniennes ?

UN CURIEUX DE PROVINCE.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. — Quel est l'auteur du diction célèbre : « Mentez, mentez, » (selon les uns), ou « Calomniez, calomniez, » (selon les autres), « il en restera toujours quelque chose ? »

Les uns l'attribuent à Beaumarchais qui l'aurait placé dans la bouche de Bazile, soit dans le *Barbier de Séville*, soit dans le *Mariage de Figaro*. — Les autres l'attribuent à

Voltaire. Dans ce dernier cas, dans lequel des écrits de Voltaire se trouve-t-il, et quelle est la vraie version ?

Carcel. — On désire avoir la date de naissance et celle de décès de *Carcel*, horloger, inventeur du système de lampes, dites *Lampes-Carcel*. Ces dates doivent être données dans quelque dictionnaire biographique ? On voudrait savoir également où se trouve le portrait dudit *Carcel* qui a été publié et n'est pas conservé dans la collection de la Bibliothèque nationale, à Paris. T.

Trois portraits à retrouver. — Pourrait-on dire où l'on peut trouver les portraits suivants : *Parent du Châtelet*, docteur-médecin (mort 1836); *Gault de Saint-Germain*, peintre (mort 1842); *Parseval-Deschênes*, amiral (mort en 1860), qui ont été gravés ou lithographiés ; mais que la collection de la bibliothèque ne possède pas. Soit dit en passant, comment se fait-il que ces portraits manquent dans la collection ci-dessus mentionnée? N'y a-t-il pas une loi qui oblige les éditeurs de portraits à déposer un exemplaire de chaque à la Bibliothèque nationale? T.

Une épigramme dirigée contre Napoléon Ier. — Une publication périodique des plus sérieuses et des plus instructives, mais qui ne sort guère d'un cercle restreint de graves lecteurs, le *Journal des Savants*, contient dans son cahier de 1878 un article de M. E. Caro sur un ouvrage récent de M. E. Merlet (*Tableau de la littérature française*, 1800-1815). Nous y lisons ceci, page 107 : « L'épigramme, voilà le seul genre « qui ne fût pas en décadence. Les « traits volaient dans l'air. Un jour, « César même ne fut pas épargné; « c'est dans un dialogue en vers « caché dans un numéro du *Mercure*, « échappé, on ne sait comment, à la « vigilance de la censure :

« Sire, dit Bertrand à l'Empereur,
« Sire, il ne reste plus un seul homme [les nôtres.
« — Ami, fais-toi tuer; je vais en [chercher d'autres. »

Le trait est vif, il porte juste ; mais il paraît bien extraordinaire qu'il ait pu être inséré dans *le Mercure* avant la chute de Napoléon. Ne serait-ce pas après l'abdication de Fontainebleau qu'il aurait vu le jour, à une époque où l'on pouvait très-impunément attaquer le lion tombé? Il y a là un petit problème littéraire qui mériterait d'être éclairci. A. V.

Lettres de M. Sylvain, bourgeois de Paris. — Qu'était-ce que M. Sylvain? De quoi traitait cet ouvrage? Où peut-on le trouver? Il fit beaucoup de bruit pendant la Révolution de 93. M.

RÉPONSES.

Les Martyrs de la Révolution (XXII, 286). — Aux ouvrages cités par M. S... nous ajouterons l'intéressant travail de M. l'abbé Péala, intitulé : *Résultat d'une conférence ecclésiastique du diocèse du Puy, tenue en l'année 1844, sur les martyrs du diocèse du Puy, pendant la Révolution française*. Au Puy, Gaudelet, 1845, in-8. — *Les Tribunaux criminels et la Justice révolutionnaire en Auvergne* (Les exécutés), par M. Marcellin Boudet. Paris, Auguste Aubry, 1873, in-8. — Nous signalerons aussi à M. S... une correspondance inédite d'un chanoine du chapitre cathédral de Chartres, Jean-Bruno Ranchoup, que possède notre ami M. Paul Le Blanc, de Brioude. Elle renferme de précieux renseignements sur l'Eglise de Chartres pendant cette période. Nous citerons notamment deux ou trois lettres relatives au célèbre Sieyès et à M. du Fournel, curé de Coltainville. — Je suis convaincu que M. Paul Le Blanc s'empresserait de communiquer ces documents à tout travailleur sérieux qui les lui demanderait. A. V.

— Voici quels sont, à notre connaissance, les ouvrages publiés sur *les Martyrs de la Révolution :*

Martyrologe du clergé français. pendant la Révolution ou Liste alphabétique des ecclésiastiques et des religieuses qui sont morts pour la religion pendant la tourmente révolutionnaire, Paris, *Journal des villes et des campagnes*, 1840, in-18 (sans nom d'auteur). — *Histoire du clergé de France*

pendant la Révolution, par M. R. (Régnier-Destourbet), Paris, Edouard Bricon, 1828, in-18, 3 vol. in-12. — *Martyrs et Bourreaux de 1793, ou Histoire des atrocités révolutionnaires depuis les Etats généraux jusqu'au Concordat de 1801*, par l'abbé Cordier, de Tours, 3 vol. in-12. — *Les Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane à la fin du dix-huitième siècle*, par Carron. Paris, 1820, 4 vol. in-12. — *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et sept. 1792*, par M. M... de la Varenne, jurisconsulte, l'*une des victimes échappées à la Saint-Barthélemy de 1792*. A Paris, chez Perisse et Compère, 1806. in-8. — A. Barbat de Bignicourt : *Les Massacres à Reims en 1792, d'après des documents authentiques*. Reims, chez tous les libraires, 1872, in-8 de 48 p. — *Jugement du Tribunal criminel du département de la Marne, séant à Chalons, du 26 messidor, an III*. Imprimé à Châlons, chez Mercier, s. d., 50 p. in-4. (La brochure de M. Barbet est en grande partie la reproduction de ce jugement). — *La Vie de M. Massart, curé des Paroisses de Somme-Vesle et Poix, diocèse de Châlons-sur-Marne, guillotiné à Reims en haine de la religion catholique*, par M. J. N. Loriquet, prêtre. Reims, imp. de Delaunois, 1823, in-8, de 96 p. — *Mémoires ecclésiastiques concernant la ville de Laval et les environs, pendant la Révolution*, par un Prêtre de Laval. Laval, imp. de Guerley-Portier, 1841, 2 parties in-8. (Cet ouvrage n'est pas dans le commerce). — *Ballon, Saint-Mards et Saint-Ouen, ou Histoire religieuse de ces trois paroisses, contenant près de cinquante notices biographiques de prêtres existant au commencement de la Révolution*, par l'abbé Aubry, aumônier de l'hôpital de Ballon. Le Mans, Gallienne, 1853, in-8. — *Vie des Saints du diocèse de Langres, avec une notice sur des personnages vénérables, morts en odeur de sainteté*, par l'abbé Caillet, curé de Rosoy. Langres, Crapelet, 1873, in-8. — *Etude historique sur l'abbaye de Remiremont*, par M. A. Guinot, curé de Contrexéville. Paris, Douniol, 1859, in-8. — *Déportation et naufrage de J.-J. Aymé, ex-législateur; suivis du tableau de vie et de mort des déportés, à son départ de la Guyane*. Paris, Maradan, in-8, s. d. (On trouve, à la fin de cet ouvrage, la liste alphabétique des déportés, avec l'indication de leur âge, qualités, domiciles, et celles de leurs morts ou évasions.) B. de F.

— On a oublié de citer, parmi les ouvrages se rattachant à cette question : *La Persécution révolutionnaire dans le département du Doubs*, par M. Jules Sauzay (Besançon, Turbergue, 10 vol. in-12, 1861-1873), et l'ouvrage que j'ai publié moi-même : *Histoire de la Persécution religieuse en Alsace, pendant la grande Révolution*, 1878, in-8. L. Winterer, curé de Mulhouse.

— Citons encore : *Un Martyr bordelais sous la Terreur. Vie et mort du R. P. Pannetier, grand-carme du couvent de Bordeaux*, par Charles Chauliac. Bordeaux, Feret, 1877, in-12 de 334 p. — *La seconde Terreur, ou histoire d'un prêtre déporté à la Guyane, en 1879*, par M. l'abbé Chambard. Paris, Lefort, 1876, in-8 de 239 p. (C'est la relation de M. l'abbé Bétant, du diocèse de Lyon.) — *Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur de Marseille (1732-1831) communément appelés prêtres du Bon Pasteur*. Paris, Sarlit; Marseille, Œuvre du Bon Pasteur, in-8 de II-VI-507 p. (Livre III : Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur pendant la Révolution). — *Tableau historique du diocèse de Lyon pendant la persécution religieuse de la grande Révolution française, d'après des documents authentiques déposés dans les archives de l'archevêché*, par M. l'abbé J. Durieux. Lyon, Briday, 1869, in-8. R. S.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS SUR VOLTAIRE

A L'OCCASION DU CENTENAIRE.

Premières lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris, sur le Centenaire de Voltaire, par M. l'Evêque d'Orléans. Paris, librairie de la Société Bibliographique. 1878, in-12 de 54 p. — *Nouvelles lettres*, etc., par le même, in-12 de 51 p. — *Dernières lettres*, etc., par le même, in-12 de 66 p. Prix de chaque brochure : 25 c. — *Voltaire*, par Adrien Maggiolo. Paris, Victor Palmé, in-12 de 128 p. Prix : 1 fr. — *Le Centenaire du grand Voltaire*, par Rusticus. Paris, 30 mai 1878, in-32 de 64 p. Prix : 15 c. — *Rêve d'un conseiller municipal à propos du centenaire de Voltaire*. Paris, Bray & Retaux, 1878, in-32 de 13 p. Prix 10 c. — *Véritable portrait de Voltaire peint par lui-même, ou tableau des vices et des vertus du patriarche de Ferney, d'après sa correspondance*, par l'abbé Tassy. Paris, Olmer, 1878, in-32 de 72 p, Prix : 30 c. — *Epître du Diable à M. de Voltaire*. Paris, 1878, in-8 de 28 p. — Prix : 50 c. — *Voltaire*, par Stoffels de Varsberg. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-32 de 31 p. Prix : 5 c. — *Voltaire. Ricerche e conclusioni, esporte al popoio* dal Prof. D. L P. Padova a cura della *Biblioteca cattolica per il popolo*, in-12 de 239 p. Prix : 1 lira. — *Voltaire! son centenaire*. Troyes imp. Bertrand-Hu, 1878, in-12 de 27 p. Prix : 5 c.

Frédéric II et Voltaire, dédié à la commission du centenaire, par l'abbé V. Bénard. Paris, Ch. Douniol, 1878, in-12 de xxiii-550 p. Prix : 3 fr. 50.

Centenaire de Voltaire. Appel au bon sens, à l'honneur et au patriotisme des hommes de tous les partis. Nîmes, typ. Dubois, 5 c. l'exemplaire ; 1 fr. les 25 ; 4 fr. le 100. — *Souvenir du centenaire*, avec portrait de Voltaire. 2 fr. le 100. — *L'Homme du centenaire*, avec les titres particuliers suivants : 1. *Le Patriote ;* — 2. *l'Ami du peuple ;* — 3. *Son désintéressement ;* — 4. *Sa sincérité ;* — 5. *Sa mort ;* — 6. *L'Homme du centenaire jugé par J.-J. Rousseau, Marat, Louis Blanc et Victor Hugo ;* — 7. *Le Cœur français de Voltaire. Tracts* de la Société Bibliographique. Prix : 1 fr. le cent variés, *franco*.

Voltaire. *Œuvres choisies*. Edition du centenaire. 30 mai 1878. Paris, aux Bureaux du Comité central, in-12 de 1000 p. Prix : 2 fr. 50.

Les fêtes du Centenaire sont passées. Le rôle des combattants est fini. Celui des bibliographes commence. Que d'autres s'appliquent à tirer du récit de ces tapageuses solennités des leçons dont l'avenir pourra tirer profit : plus modeste, notre rôle doit se borner à retracer brièvement l'histoire bibliographique du Centenaire. Indiquer les livres qu'il faut lire, et surtout faire lire, pour combattre les funestes effets de la propagande impie qui s'est faite et se fera sous le patronage de Voltaire, tel est notre but. Il faut que la lumière se fasse, et que la France, désabusée, comprenne enfin qu'il y va de son honneur, de son avenir peut-être, de reléguer aux gémonies cette mémoire maudite. Alors le Centenaire aura du moins produit un bon résultat et l'on se souviendra du 30 mai 1878 comme d'un jour où les cloches, à joyeuses volées, fêtaient l'Ascension du Sauveur et tintaient en même temps le glas funèbre d'une gloire à jamais éteinte.

Entre tous les polémistes qui se sont si vaillamment mis en campagne pour détrôner *le Roi Voltaire* et le jeter à bas de son piédestal usurpé, c'est Mgr l'Évêque d'Orléans que nous devons signaler avant

tous à la reconnaissance des honnêtes gens. Quand il s'agit de combattre, il est toujours le premier. Ni l'âge, ni les fatigues d'un épiscopat long et laborieux n'ont pu affaiblir son ardeur, et nous venons de le voir, avec son intrépidité toute française des anciens jours, tempérée pourtant d'un peu de tristesse, livrer sous nos yeux un nouveau combat, et, nous pouvons le dire aussi, remporter une nouvelle victoire. Quand même le caractère sacré de l'auteur et le souvenir de ses services passés ne nous commanderaient pas de lui donner ici la première place, la vigueur et l'éloquence de ses *Lettres* au Conseil municpal de Paris nous feraient un devoir de le mentionner au premier rang. On a fait de plus gros livres sur Voltaire, on n'en fera pas de plus décisif ni qui doive peser plus lourdement sur cette mémoire à jamais flétrie. Je ne serais pas étonné qu'en les lisant les organisateurs du Centenaire eussent senti s'éveiller en eux au moins quelques velléités de remords. L'œuvre de Mgr Dupanloup forme trois brochures, que leur dimension et leur prix rendent très-commodes pour la propagande : elle comprend en tout dix lettres, de forme vive, d'allure fière, et toutes vibrantes de ces chauds accents qui sonnent comme le clairon parmi les ardeurs de la mêlée et raniment les courages prêts à faiblir.

Dans sa première lettre, où se trouvent expliqués les motifs qui font que, pour un jour, les conseillers municipaux de Paris sont involontairement devenus les correspondants d'un évêque, Mgr d'Orléans met à nu la véritable pensée des organisateurs du Centenaire. Il n'a pas de peine à démontrer, par la citation d'aveux absolument dépouillés d'artifices, que la littérature, le patriotisme et l'humanité n'ont rien à voir dans cette fête. C'est l'adversaire du christianisme que l'on prétend glorifier; c'est aux héritiers de sa haine, non de son esprit, que l'on veut rendre courage, pour raviver la guerre contre cette Église catholique que Voltaire appelait l'*infâme*, appliquant à la plus auguste et à la plus bienfaisante des institutions une qualification que nul ne mérita jamais mieux que lui.

Dans la seconde lettre, l'éloquent prélat fait un piquant rapprochement entre Voltaire et Rousseau, deux noms que les organisateurs du Centenaire eurent un moment l'idée d'associer dans une commune apothéose. Il cite quelques-unes des aménités échangées entre ces deux hommes qui se connaissaient trop bien pour se calomnier l'un l'autre. Pour Rousseau, Voltaire est un *fanfaron d'impiété*, une *âme basse et vile*, un *cœur dépravé*, un *polichinelle*, un *lâche et un fourbe* dont la France devrait *détester et maudire la mémoire*. Pour Voltaire, Rousseau est un *écervelé*, *un magot ambulant*, *un ignoble babouin*, *un fou et un plat monstre d'orgueil*, *un brouillon*, *un délateur*, *un calomniateur*, *une âme pétrie de boue et de fiel*, *un judas*, *un singe*, *un Dio-*

gène, descendant direct et descendant enragé du chien de Diogène et de la chienne d'Érostrate. J'en passe et des meilleures. Ces deux hommes méritaient bien d'être chantés le même jour et par les mêmes voix. Mais quel supplice pour leurs deux ombres.

Il est certain qu'en tenant ce langage, ni Voltaire ni Rousseau n'a menti. Toutefois comme le témoignage d'un ennemi paraît toujours quelque peu suspect, Mgr Dupanloup ne s'en tient pas là : il fait comparaître tour à tour à sa barre ceux qu'il appelle à bon droit les *juges irrécusables* et il se trouve que Marat et Mirabeau, Brissot et La Harpe, Béranger et le *Journal des Débats* (l'ancien), M. Renan et M. Taine, M. Henri Martin et M. Sainte-Beuve, M. Louis Blanc et Lamartine, M. Victor Hugo lui-même (je parle de celui qui est mort, pour emprunter le mot charmant d'un ami) sont d'accord pour flétrir Voltaire et les multiples prostitutions de son génie.

Mais un serviteur ardent de la vérité, comme l'est l'évêque d'Orléans, ne saurait s'en tenir là : après avoir pris acte de cette condamnation sévère, prononcée avec une unanimité vraiment touchante, il entreprend de refaire lui-même le procès, et de voir si l'étude attentive de la longue existence de Voltaire n'est pas de nature, sinon à faire lever la condamnation, du moins à mériter au condamné le bénéfice des circonstances atténuantes. C'est à cet examen que les sept dernières lettres sont consacrées. Les vices de Voltaire ont désormais chacun leur histoire, courte, mais pleine de leçons.

Quelle est la conclusion qui ressort de chacune de ces lettres? On la divine aisément, pourvu que l'on ne soit pas tout à fait étranger aux écrits et aux aventures du héros. Pour tout homme de bonne foi, il reste désormais établi de façon à défier toute contradiction que Voltaire méprisa le peuple, ce *troupeau de bœufs, cette canaille, cette populace faite pour être guidée mais tout à fait indigne d'être instruite;* que Voltaire fut toute sa vie le plat adulateur des ennemis de la France, aussi bien que des créatures les plus infâmes, et *qu'à ce métier de courtisan,* pour emprunter le langage de M. Louis Blanc, *il perdit tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes viriles;* qu'il a detesté la France, qu'il a bafouée jusque dans ses malheurs; qu'il a célébré son vainqueur dans des vers que ni la pudeur ni le patriotisme ne nous permettent de reproduire. Tel est le résumé de la quatrième, de la cinquième et de la sixième lettre.

Nous arrivons à la septième. C'est la plus éloquente et la plus belle peut-être. Il y est question de l'immoralité de Voltaire et de ses insultes à Jeanne d'Arc : il appartenait à l'évêque d'Orléans de venger cette grande mémoire outragée par un ami de la Prusse. Grâce à lui, l'étranger saura que la France n'est pas morte et que l'insulteur de Jeanne d'Arc n'y rencontre plus d'échos.

Voltaire menteur, *Voltaire intolérant*, *Voltaire insulteur du christianisme :* ces quelques mots résument les trois dernières lettres. Nous signalons tout particulièrement l'avant-dernière à l'attention du lecteur : il y verra ce qu'il faut penser de cette humanité de Voltaire tant célébrée, pure comédie dont l'évêque d'Orléans nous raconte avec vigueur les édifiants intermèdes. Félicitons et remercions du fond du cœur l'éloquent écrivain d'avoir « élevé à l'encontre d'un grand scandale, la protestation de sa conscience, et poussé contre les audaces ennemies le cri de l'honneur épiscopal, de l'honneur chrétien, et de l'honneur français. »

Nous avons longuement insisté sur ces lettres, parce qu'elles sont le monument capital qui doit rester de cette lutte : lisons-les, faisons-les lire et relire, que la France en soit inondée, il y va de notre foi de chrétien et de notre patriotisme de Français.

Les ouvrages suivants ne nous arrêteront pas longtemps : les faits étudiés étant les mêmes, les conclusions sont identiques, par conséquent, nous n'y reviendrons pas, nous contentant d'indiquer la marche suivie par chaque auteur et la tactique qu'il a choisie.

— Le *Voltaire* de M. Adrien Maggiolo est écrit d'une plume alerte et vive. Dans une première partie, l'auteur raconte brièvement la *Vie de Voltaire :* dans la seconde, il étudie ses *vertus :* son *patriotisme*, son *courage*, son *désintéressement*, sa *sincérité*, sa *tolérance*, son *humanité*. Il faut lire surtout les deux chapitres curieux où il est question du *courage* et du *désintéressement* de Voltaire, deux points que, si nous ne nous trompons, l'évêque d'Orléans n'a pas touchés. La brochure est fort bien imprimée et de gracieuse apparence, mais peu à la portée des petites bourses. Nous reprocherons à l'auteur de mettre parfois tant de brièveté dans ses récits que le sens et la portée de plusieurs incidents doivent nécessairement échapper au lecteur qui n'est pas familiarisé avec la vie de Voltaire.

— *Le Centenaire du grand Voltaire*, par Rusticus, est une brochure tout à fait populaire, intéressante et bien remplie, mais peut-être un peu triviale de ton. Un brave homme, M. Lafleur, entreprend de prouver à son ami, M. Fripart, qu'il a grand tort de vouloir aller à Paris fêter le centenaire de Voltaire : car Voltaire est un gredin qui ne mérite pas tant d'honneur. Le débat s'engage devant un bon docteur de village entre l'avocat Tapajot et le clérical *Corcorus*. Comme la cause est très-mauvaise, l'avocat est battu mais content : il prend la résolution de ne plus recevoir son mauvais journal et le Père Frippart enverra pour la canonisation de Jeanne d'Arc l'argent qu'il destinait au centenaire. Cette brochure est faite avec esprit : sa forme dialoguée contribuera à la faire lire.

— *Le Rêve d'un conseiller municipal* est charmant et d'une forme

très-originale. Un conseiller municipal, tout fier d'avoir décidé ses collègues à célébrer le centenaire de Voltaire, s'endort sur ses lauriers, et rêve qu'il va rendre visite aux enfers à la grande ombre de Voltaire pour lui faire part des fêtes qu'on lui prépare. Naturellement Voltaire se moque de lui, réédite pour son édification quelques-unes des insolences qui lui étaient familières et des injures qu'il aimait à jeter au peuple et à la France : le conseiller municipal est très-attrapé, et, de retour sur la terre, il est heureux d'apprendre que, de par la volonté du gouvernement, le centenaire de Voltaire devra se faire à huis-clos. Brochure excellente ! Seulement je crains qu'en nous donnant cet heureux dénoûment l'auteur lui-même n'ait fait un vain rêve.

— *Le véritable portrait de Voltaire* mérite parfaitement son titre : il est très-ressemblant, c'est dire qu'il est hideux. Une longue série d'anecdotes et de citations bien choisies, mais que l'auteur aurait mieux fait de grouper autour de quelques chefs principaux pour épargner au lecteur la fatigue de divisions vraiment beaucoup trop nombreuses, nous montre la façon peu charitable dont Voltaire s'est toujours conduit envers le prochain, et nous expose les vices de toute espèce qui constituent avec son esprit de démon le seul agrément de cette peu sympathique personnalité. Dans un dernier chapitre, qui sert de conclusion, l'auteur montre en quelques mots que ni les amis du peuple, ni les amis de la France, ni les amis de la vérité, ni les amis de la vertu ne doivent aucun hommage à Voltaire, et que l'intérêt du personnage aussi bien que l'honneur de la France exigeraient plutôt qu'on jetât un voile sur les infamies de sa vie.

— *L'Épître du Diable à Voltaire* est une très-spirituelle satire en vers, que Voltaire reçut un beau jour de Franche-Comté et qui lui fit passer de mauvais moments. Le docteur Girod en était l'auteur. Voltaire fut d'abord peu satisfait de mériter les compliments du diable : il sembla même, pendant quelques jours, vouloir venir à resipiscence et se réconcilier avec le bon Dieu. Cette bonne disposition ne dura guère, et les leçons du bon docteur furent oubliées. Souhaitons qu'en relisant cette *épître* à cent années de distance, les disciples de Voltaire l'apprécient comme leur maître et que leur conversion soit plus durable que la sienne.

— Nous nous bornerons à recommander spécialement pour la propagande populaire, le *Voltaire* de M. Stoffels de Varsberg. Cette brochure a le triple mérite d'être très-bien faite, d'être courte et de ne coûter qu'un sou. Voltaire et le peuple, Voltaire patriote, Voltaire hypocrite, Voltaire précurseur de la Révolution, tel est le quadruple aspect sous lequel le personnage est présenté aux lecteurs. Aucun n'est de nature à lui conquérir beaucoup d'amis. C'est

juste. Le *dernier des hommes par le cœur,* — c'est la nièce de Voltaire qui le définit ainsi! — ne mérite pas qu'on l'aime.

— La brochure italienne du professeur D. L. P... est intéressante. Le poëte et le littérateur, l'historien et le philosophe, l'homme et le citoyen sont tour à tour étudiés dans Voltaire : c'est la première partie qui a pour titre général les *Écrits et le caractère de Voltaire.* Dans une seconde partie, nous trouvons le récit détaillé de la mort de Voltaire et des circonstances qui l'ont accompagnée et suivie. Tout cela est fait avec soin et laisse deviner un esprit déjà mûr, servi par une sérieuse érudition. Mais n'est-ce pas un peu trop savant pour une brochure populaire! Nos plus vifs remercîments à notre confrère d'Italie.

— La brochure sur Voltaire publiée à Troyes sans nom d'auteur se recommande par son bon marché. Sa forme vive, claire, précise en fait un excellent opuscule de propagande. La matière est bien divisée et chacune des parties se termine, en manière de conclusion, par une phrase qui la résume et doit, en raison même de sa concision, vivement frapper l'esprit du lecteur. Nous recommandons le procédé qui paraît de bonne guerre, et permet au lecteur de condenser en quinze ou vingt phrases courtes et nettes l'histoire de la vie et des exploits du héros.

— Les auteurs dont nous venons de parler n'ont fait que des brochures de circonstances destinées à alimenter la propagande : M. l'abbé Bénard a fait mieux. Prenant un des côtés les plus intéressants de la vie de Voltaire, ses rapports avec le roi de Prusse, il en a fait la matière d'un livre qui restera, alors même que nous n'entendrons plus que les lointains échos de la bataille qui vient de se livrer autour de cette renommée quelque peu compromise. Ce n'est pas que le livre de M. l'abbé Benard soit parfait : le style n'en est pas toujours correct, ni toujours clair. Mais, en dépit de ces défauts, on le lit sans fatigue, et l'intérêt ne languit pas un instant. Nous voudrions qu'il fût beaucoup lu. Car, si quelque chose peut contribuer à faire maudire en France la mémoire de Voltaire, c'est le spectacle des servilités de ce Français qui passe sa vie à encourager dans ses usurpations le plus redoutable et le plus perfide ennemi de la France. On y verra qu'une fois au moins en sa vie, Voltaire n'a pas menti, c'est le jour où il écrivait à Frédéric de Prusse que : « *son cœur était à Berlin et pour jamais érigé en autel sur lequel il sacrifierait tout pour la gloire de son Jéhovah.* » Laissons donc ce cœur à la Prusse, puisque c'est à elle qu'il s'est donné.

— La brochure et le livre ne sont pas le seul mode de propagande : il y a encore le *tract,* la feuille qui se distribue, passe de main en main, et n'exige ni beaucoup d'effort ni beaucoup de loisir pour être

lue. La propagande catholique ne pouvait négliger ce moyen. Nos amis de Nîmes ont résumé en quatre pages d'une vivacité toute méridionale la vie si peu édifiante de Voltaire. A Paris, la Société Bibliographique a publié sept *tracts* excellents dont nous avons donné les titres en tête de cet article. C'est court, net, précis et tout à fait de nature à jeter dans les esprits et le cœur du peuple la bonne semence de la vérité. Citons enfin un tract charmant, orné à sa première page d'un portrait de Voltaire, élégamment encadré. Il a pour titre *Souvenir du Centenaire*, et, à l'aide de citations bien choisies, fait connaître Voltaire mieux que toutes les déclamations et tous les discours.

— Nous ne voulons pas prendre congé de nos lecteurs sans leur signaler un mauvais livre dont ils ne devront s'occuper que pour empêcher qu'il ne soit lu. Les organisateurs du Centenaire ont extrait, en mille pages compactes, la quintessence du poison que Voltaire a répandu à pleines mains dans ses œuvres. Poésie, roman, histoire, philosophie, théâtre, ils ont tout fouillé pour former cet arsenal où le vulgaire pourra trouver des armes aux blessures desquelles nos adversaires croient bien sincèrement que la religion ne pourra longtemps survivre. Nous les avertissons que le livre est bien gros pour devenir populaire; qu'il contient une multitude de théories surannées qui donneront une piètre idée de la science de leur héros; enfin qu'il n'est pas complet, car nous ne trouvons là aucune des lettres de Voltaire au roi de Prusse et les aménités qu'il écrivait sur le peuple sont absolument passées sous silence. Tel qu'il est, le livre fera du mal aux ignorants qui auront l'imprudence de le lire. Mais il y a dans les petits livres dont nous avons parlé plus haut, assez de contre-poison pour combattre les funestes effets de ce détestable recueil. Aussi sommes-nous rassurés pour l'avenir. Le *Catéchisme ne sera pas détrôné, les églises ne se videront pas*, et la religion catholique n'est pas près de mourir; elle a survécu à Julien l'Apostat et à Néron, elle enterrera les héritiers de la Terreur et les médiocres successeurs de Voltaire. P. Talon.

THÉOLOGIE

Enciclopedia dell' Ecclesiastico, opera dell' abb. Vincenzio d'Avino, terminata del P. Antonio Pellicani. Edizione terza, riveduta, aumentata ed in parte rèfusa. Fascicolo I. Torino, Marietti, 1878, in-4 de 160 p. à deux colonnes. — Prix du fascicule : 2 fr. 50. L'ouvrage complet formera vingt-cinq fascicules environ. Un fascicule par mois.

Nous avons entre les mains la première livraison de la troisième édition de l'*Encyclopédie de l'Ecclésiastique*, qui jouit en Italie d'une

réputation méritée. L'auteur, M. l'abbé d'Avino, avait commencé, avant sa mort, qui a eu lieu en 1868, à préparer cette troisième édition. Son œuvre de correction et de remaniement est continuée par le P. Pellicani. Le fonds de ce travail est tiré de l'Encyclopédie allemande de Wetzer et Welte, mais il est moins développé que l'ouvrage auquel il a emprunté.

Aujourd'hui, plus que jamais, tout le monde sent le besoin d'avoir sous la main un livre qui lui fournisse, en un clin d'œil, les renseignements courants sur une question donnée. Le domaine des sciences s'est tellement étendu qu'il est impossible d'étudier tout par soi-même et qu'il est impossible aussi de consulter des traités complets et approfondis sur chaque branche de la science. De là l'utilité, la nécessité même de ces dictionnaires qui se multiplient tous les jours pour tous les genres d'étude et pour chaque classe de personnes. Leur succès est la meilleure preuve de leur opportunité. L'ecclésiastique doit avoir son Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, comme le médecin son Dictionnaire de médecine. Celui d'Avino, pour qui peut comprendre l'italien, est un des plus commodes, des plus accessibles et des plus sûrs. On peut juger de la troisième édition par la seconde et par ce premier fascicule : l'esprit en est parfaitement catholique, la rédaction en est claire, précise, sans longueurs. On y trouve une foule de renseignements précieux qu'on chercherait vainement ailleurs, sur l'état actuel des Églises, par exemple, comme celui de l'Église d'Afrique au moment présent, p. 46-47. Cette Encyclopédie contient d'ailleurs tout ce qu'il est utile à un prêtre de savoir : l'herméneutique, la critique sacrée, la géographie biblique, la philologie de l'Ancien et du Nouveau Testament ; l'apologétique, la théologie dogmatique et morale, la prédication, la liturgie, l'art chrétien, le droit canon ; l'histoire de l'Église, la patrologie, l'histoire de la littérature théologique, les conciles, les hérésies, les schismes, et des notions sur toutes les principales religions et leur culte. L. M.

Patrologie, par le docteur Alzog, professeur de théologie à l'Université de Fribourg. (Forme le tome 1er de la *Bibliothèque théologique du dix-neuvième siècle*, rédigée par les principaux docteurs des Universités catholiques. Encyclopédie, apologétique, introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, archéologie biblique, histoire de l'Église, patrologie, dogme, histoire des dogmes, droit canon, liturgie, pastorale, morale, pédagogie, catéchétique et homilétique, histoire de la littérature théologique.) Traduction de l'abbé P. Belet. Paris, Victor Palmé, 1877, in-8 de 740 pages. — Prix : 7 fr. 50.

La Société générale de librairie catholique a entrepris de publier une traduction française de la *Bibliothèque théologique*, due à la célèbre librairie de Herder, à Fribourg-en-Brisgau. Elle n'est pas

encore terminée dans l'original allemand, mais les parties déjà parues sont remarquables et le *Polybiblion* a eu l'occasion de faire l'éloge de quelques-unes d'entre elles. L'un des meilleurs volumes de cette collection est incontestablement la *Patrologie* d'Alzog et elle ouvre dignement cette excellente série.

Jean Alzog, né en 1818, est mort le 28 février 1878 à Fribourg-en-Brisgau. Il a professé l'histoire ecclésiastique dans cette ville, depuis 1853 jusqu'à sa mort. Pendant cet enseignement de vingt-cinq ans, il a étudié à fond l'histoire de l'Église. Aussi, ses leçons publiées dans son *Histoire de l'Église*, ont-elles eu un immense succès, non-seulement dans toute l'Allemagne, mais aussi en France, où la traduction de cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Le docteur Alzog a étudié les Pères en même temps que l'histoire des premiers siècles, et la première édition de sa *Patrologie* a été traduite en français. La nouvelle traduction, faite sur une nouvelle édition, est naturellement plus complète.

L'auteur possède parfaitement sa matière, et, en le lisant, on s'abandonne à sa conduite avec confiance, parce que l'on sent qu'on a un guide éclairé, ferme et sûr. Son livre s'ouvre par une introduction sobre, mais pleine et fort instructive, à l'histoire de la littérature chrétienne pendant la période des Pères. Il nous fait étudier ensuite successivement les Pères apstoliques, depuis les origines de la littérature chrétienne jusqu'à l'an 150, puis les Pères et écrivains apologistes et polémistes, grecs et latins, de 150 à 325, jusqu'au concile de Nicée. La troisième période comprend l'apogée de la littérature patristique, et s'étend de l'an 325 à la mort de saint Léon le Grand, en 461. Un premier chapitre fait connaître les écrivains orientaux, et un second les écrivains latins. La quatrième et dernière période, celle de la décadence de la littérature patristique, va de saint Léon le Grand jusqu'à Alcuin et Charlemagne. Un premier chapitre étudie les prosateurs grecs, un second les prosateurs latins, un troisième les poëtes chrétiens de toutes les époques. Ce chapitre se termine par une étude sur les origines de la poésie chez les Francs et les Germains. A la fin du volume est placée une table chronologique des anciens auteurs ecclésiastiques.

Le docteur Alzog place ordinairement en tête de chaque article de sa *Patrologie* la bibliographie du sujet. Il fait ensuite la biographie de l'auteur dont il parle, il donne une analyse critique de ses œuvres, souvent entremêlée de la traduction de passages bien choisis, pour donner une idée du genre et de la manière de l'écrivain ; il fait enfin connaître les points principaux de sa doctrine, avec des citations plus ou moins nombreuses. Le tout se termine en général par l'indication des principales éditions de l'auteur qu'il vient d'étudier. Dans le der-

nier chapitre, sur les poëtes chrétiens, les morceaux cités sont reproduits dans la langue originale, le grec ou le latin. Le texte grec est presque toujours accompagné d'une traduction, quelquefois française, généralement latine.

La *Patrologie* du docteur Alzog est une véritable mine de renseignements précieux et d'une doctrine sûre. La connaissance des Pères est d'une grande importance pour tous les chrétiens instruits : elle est utile à tout le monde, non-seulement pour connaître la littérature catholique dans ses origines, mais aussi pour fortifier la foi en remontant à ses sources vivifiantes et fécondes. Il y a, dans ces extraits des Pères, choisis par leur historien, une sève, une fraîcheur de jeunesse et de vie qui fait du bien à l'âme et la nourrit en même temps qu'elle l'éclaire. Ce livre est un véritable trésor pour l'intelligence comme pour le cœur.

Quant à la traduction, elle est bonne et pleine de mérite. Il n'est pas toujours aisé d'éviter la lourdeur et même l'obscurité en faisant passer un écrit allemand dans notre langue. Le traducteur a réussi à nous procurer une lecture aisée et facile. Il a ajouté quelques notes et nous l'en félicitons. Nous n'aurons garde de lui reprocher de n'en avoir pas ajouté davantage, car il serait injuste d'exiger d'un traducteur qu'il perfectionne son auteur ; nous nous permettons cependant, dans l'intérêt de ses lecteurs et aussi d'une prochaine édition, qui ne se fera pas sans doute longtemps attendre, de faire quelques observations.

Le docteur Alzog a tenu très-consciencieusement son livre au courant de tous les travaux patristiques, mais en ce temps d'études et de recherches, chaque année apporte son contingent de découvertes à la patrologie, comme aux autres branches du domaine scientifique. Depuis que le livre du professeur de Fribourg a paru, on a découvert et publié le texte complet de la première Épître de saint Clément Romain aux Corinthiens, et de ce qu'on appelle sa seconde Épître aux Corinthiens. Les fragments retrouvés de la première Épître contiennent des passages fort importants sur la liturgie primitive et sur l'autorité de l'Église romaine, lesquels méritent d'être signalés. Le docteur Alzog dit sur la seconde Épître : « Cette lettre ne commence et ne finit point avec les formules accoutumées du genre épistolaire et ne roule point sur un sujet précis, ce qui a fait supposer que c'était un fragment d'homélie ecclésiastique. » Il est certain que c'est une homélie, depuis qu'on possède le texte entier de cet écrit. On ne pourra plus guère désormais non plus l'attribuer à saint Clément Romain, et il faudra le placer, non plus parmi les ouvrages douteux de ce pape, page 34, mais parmi les ouvrages qui ne sont pas de lui.

Les indications bibliographiques données par le docteur Alzog sont

précieuses, mais surtout pour les Allemands, puisqu'elles ont presque toujours pour objet des livres allemands. Ne serait-il pas à propos de joindre aux indications allemandes les indications des ouvrages publiés en français sur les Pères, dans ces dernières années, par exemple, A. Guilloud, S. J., *Saint Irénée et son temps;* Cruice, *Essai critique sur l'Hexaméron;* l'abbé Benoît, *Saint Grégoire de Nazianze, sa vie, ses œuvres;* l'abbé Delacroix, *Saint Cyrille de Jérusalem, sa vie et ses œuvres;* l'abbé Martin (d'Agde), *Saint Jean-Chrysostome, ses œuvres et son siècle,* etc. Plusieurs des travaux si remarquables de Mgr Freppel sur les Pères sont indiqués, mais ils ne le sont pas tous.

G. K.

Cours complet et détaillé de catéchèses pour l'instruction des enfants de la classe inférieure des écoles, traduit de l'allemand, de G. Mey, par l'abbé J. Gapp. Lyon, Vitte et Lutrin; Paris, Jules Vic, 1877, 2 vol. in-12 de xi-300 et 312 p. — Prix : 5 fr.

La plupart des méthodes de catéchisme et des cours d'instruction religieuse sont composés pour les enfants que l'on prépare immédiatement à la première communion, ou même pour ceux que l'on appelle persévérants et qui complètent leur éducation chrétienne. Ce livre est destiné aux petits enfants de huit à dix ans. Il contient non-seulement des conseils ou des plans d'instruction, mais les catéchèses développées, telles qu'elles ont été prononcées par l'auteur. Partout nous avons remarqué une connaissance profonde du caractère, des défauts et des qualités, des habitudes d'esprit, de l'imagination des enfants. Le style est précis et clair, familier, sans être jamais vulgaire. La phrase est courte, rapide : c'est bien ainsi qu'il faut parler à ces intelligences si mobiles et faire entrer dans ces âmes, à l'aide des comparaisons et des récits, les idées les plus abstraites. Mais surtout le cœur du prêtre, qui aime tendrement ses petits auditeurs, qui les veut former aux vertus et à la piété chrétiennes, se montre à chaque page. Quoi de plus touchant que les conseils donnés par l'auteur pour la confession des petits enfants! (Tome II, p. 308.) Avec quel bonheur sont expliquées les paroles de l'Évangile : *Jésus croissait en sagesse et en grâce!* Le commentaire en est cependant difficile même aux plus hauts théologiens (tome II, p. 75). De nombreuses observations, rejetées à la fin de chaque volume, exposent la méthode de l'auteur, et contiennent les plus utiles remarques.

Si nous avons loué sans réserve cet excellent ouvrage, nous devons aussi rendre justice au traducteur, M. l'abbé Gapp, qui a su rester fidèle au texte, et garder les allures vives de notre langue.

E. Pousset.

La Foi. *Conférences de Saint-Joseph de Marseille*, par le R. P. Vincent de Pascal, des frères prêcheurs. 2e édition, revue et corrigée. Poitiers et Paris, Oudin, 1877, in-8 de 109 p. — Prix : 3 fr.

Le R. P. de Pascal ne pouvait aborder dans la chaire un sujet plus essentiel, ni qui exigeât, chez celui qui voulait le traiter, plus d'exactitude, de précision et de clarté. Quelle est la nature de la foi? L'acte qu'elle produit est-il raisonnable et libre, ou bien, comme le prétendent nos adversaires, faut-il n'y voir que le fruit de l'ignorance, du caprice, de l'obstination? La révélation divine à laquelle la foi adhère, est-elle pourvue de titres qui l'accréditent auprès du genre humain; et, si ces titres existent, en a-t-elle jamais refusé la communication à l'esprit sincère qui la lui a demandée? L'enseignement catholique affirme que la foi et la raison découlent de la même source, quoique par des canaux divers; que l'une et l'autre, quoique radicalement distinctes, émanent du même Dieu : s'il en est ainsi, se peut-il qu'elles soient condamnées à se contredire et à se combattre? L'harmonie n'est-elle pas plutôt la loi de leurs mutuels rapports; et le devoir de l'apologiste et du théologien n'est-il pas de mettre en lumière cette harmonie, de la rendre visible, et s'il se peut, éclatante au regard de l'homme, comme elle l'est éternellement au regard de Dieu? Enfin, quels sont les devoirs privés et publics qu'impose la foi à ceux qui en ont reçu le bienfait? Le R. P. de Pascal a répondu à toutes ces questions en s'inspirant de la première Constitution dogmatique du concile du Vatican, et de ces pages si fortes et si pleines où saint Thomas a posé et a résolu, avec un merveilleux bon sens et une admirable sûreté, tous les problèmes qui concernent la nature de la foi. C'est surtout après avoir relu ces pages, que l'on comprend toute la justesse du conseil donné par le R. P. de Pascal à ses auditeurs. « Sous prétexte de fuir la routine, » leur disait-il, « ne rejetons pas la tradition, et... ne délaissons pas les bons vieux arguments de nos pères, solides, vigoureux, éprouvés en cent batailles intellectuelles. Rajeunissez-les, appropriez-les à la situation présente, donnez-leur un tour plus moderne, et fortifiez-les par les résultats acquis de la science contemporaine, à la bonne heure; mais, de grâce, ne les considérez pas comme d'antiques armures bonnes à orner les musées de la théologie. »

Ce conseil, le R. P. de Pascal avait commencé par le suivre; lui aussi, il a su approprier aux besoins présents, aux préoccupations actuelles des âmes, de vieux arguments qui sont plus particulièrement pour lui un bien de famille. J'ajouterai qu'une flamme oratoire, allumée dans son cœur et nourrie par le zèle, échauffe ces conférences, auxquelles NN. SS. les évêques de Marseille et de Poitiers ont décerné les plus honorables éloges. A. Largent.

Parole de Dieu, *Réflexions sur quelques textes sacrés*, par Ernest Hello. Paris, Palmé, 1878, in-8 de xx-307 p. — Prix : 4 fr.

M. Hello ne prétendait pas faire, il n'a pas fait un commentaire suivi de la Bible. Il en a détaché quelques textes dont la mystérieuse beauté l'attirait davantage, il les a médités, et ses réflexions, à mesure qu'il les écrivait, sont devenues un livre. Livre étrange, où ne manquent ni les aperçus profonds, ni les vues ingénieuses, ni les bonheurs d'expression, ni les vigoureux coups d'aile ! Pourquoi donc la hauteur s'y guinde-t-elle parfois ; pourquoi la profondeur y ressemble-t-elle trop souvent a la subtilité ; pourquoi le style de cet ouvrage est-il si proche parent de la prose de M. V. Hugo ? Il se peut, comme l'avance M. Hello, que notre langue soit de toutes les langues *la plus accidentelle et la moins essentielle;* elle est aussi celle où les raffinements, où les bizarreries de pensée et d'expression se dissimulent et se supportent le moins. Je voudrais enfin dans ce livre une exégèse mieux fondée et des étymologies moins fantaisistes. L'ouvrage de M. Hello lance des éclairs et fait entendre le grondement de la foudre ; les éclairs ont leur prix, et le tonnerre a sa grandeur ; cependant, à l'orage je préfère la lumineuse sérénité d'une belle journée, aux éclairs je préfère les rayons. H. A.

Méditations sur la vie de la sainte Vierge, pour tous les jours du mois de mai, par le P. Augustin Largent, de l'Oratoire, docteur en théologie, avec approbations de Mgr l'évêque de Cahors et de Mgr l'évêque d'Autun. Paris, Sauton, 1878, in-16 elzévirien de 332 p. — Prix : 3 fr.

Les bons écrivains écrivent peu, dit Joubert, parce qu'il leur faut du temps pour réduire en beauté leur abondance ou leur richesse. Le P. Largent n'a pas mis moins de deux années à composer ce livre, qui sera le charme des âmes chrétiennes et des lettrés. Il a voulu faire servir à la piété les trésors d'érudition théologique dont ses vastes lectures et ses fortes études l'ont enrichi. C'est dire que l'ouvrage du savant oratorien, nourri de la substance des Pères, « de cet esprit primitif qui sort naturellement de leur plénitude, » (Bossuet) n'a rien de commun avec cette *littérature pieuse*, sans doctrine, sans amour, et trop souvent sans grammaire, qui malheureusement abonde de nos jours en productions frivoles, sinon malsaines. Des juges autorisés ont d'ailleurs déclaré qu'il n'y a pas un mot dans ces *Méditations* que puissent reprendre les censeurs les plus austères. Remercions donc le digne fils du cardinal de Bérulle et du P. de Condren d'avoir versé à flots pour nous aux pieds de la très-sainte Vierge tous les parfums de sa science et de sa tendre piété, parfums qui s'épanchent, pour emprunter au Père lui-même un mot charmant, « de l'albâtre d'une doctrine sans tache. »

N'est-il pas superflu d'ajouter que les recherches du savant ne nuisent en rien aux qualités de l'écrivain? Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que l'on rencontre dans cet ouvrage, mais le beau que prisait tant Fénelon, *le beau simple, aimable et commode*, une lucidité admirable dans l'ordonnance des idées, la plus rigoureuse précision dans le choix des mots, et cet éclat doux et paisible qu'un penseur exquis appelle *la splendeur*.

Enfin, ce qui nous plaît par-dessus tout, c'est que ce livre est *humain*. Ne craignons pas de le dire: « à l'invulnérable doctrine d'Athanase,» s'allient dans ces pages consolantes et fortifiantes « l'expansive charité de Chrysostome et la tendresse d'Augustin. » *Homo sum*. Rien n'est beau que ce qui sort de l'âme. J. Vaudon.

JURISPRUDENCE

Explication méthodique des Institutes de Justinien. T. Ier. Paris, Durand et Pedone, 1878, in-8 de 875 p. — Prix: 9 fr.

Le titre de cet ouvrage ne porte pas de nom d'auteur: l'avertissemnt en donne le motif. Les matériaux ont été réunis par M. Lariche, que la mort a surpris; M. Georges Bonjean, qui les a mis en œuvre, ne sachant quel nom mettre, n'en a mis aucun. On ne partagera pas son scrupule. En cette matière, ce qui est personnel à l'auteur, c'est l'arrangement, et l'arrangement lui appartient. Déjà connu par d'excellents *Tableaux synoptiques de droit romain* (Paris, Durand et Pedone, 1876, 1 vol. in-8, — prix: 15 fr.), il a suivi, dans l'explication, la même méthode simple et claire d'exposition: le présent livre a toutes les qualités d'un ouvrage d'enseignement. — On y verra des développements fort utiles sur certaines théories que les manuels de ce côté-ci du Rhin sont trop portés à négliger: le colonat, le domaine bonitaire. Sur le premier sujet, M. Bonjean cite avec raison le travail de M. Ch. Revillout, publié dans l'ancienne *Revue historique*, t. III; il fallait également, sous peine d'être incomplet, parler de l'étude de M. Terrat, professeur à l'Université catholique de Paris. Sur l'acquisition des fruits par le possesseur de bonne foi, je ne trouve cité que le système vraiment divinatoire de M. Pellat. Ne fallait-il pas tout au moins indiquer un système plus judicieux, fondé principalement sur deux passages des Institutes, et dont l'honneur, si mes souvenirs d'étudiant sont exacts (1872-1873), revient à M. Paul Gide? J.-A. de Bernon.

Explication élémentaire du code civil, par J.-J. Delsol, 3e éd., avec la collaboration de Ch. Lescœur. T. Ier. Paris, Cotillon, 1878, in-8 de VII-583 p. — Prix : 10 fr.

Le public des écoles de droit apprendra avec plaisir la réimpression de cet ouvrage, mis au courant des lois récentes, et joignant au mérite des autres éditions celui d'offrir aux étudiants les derniers renseignements sur la partie mobile de la législation : confection et publication des lois, etc. Ce qui recommande le livre de M. Delsol, c'est moins l'abondance que l'heureuse distribution des matières : il s'adresse aux esprits peu familiers encore avec la science juridique. C'est un guide sûr, un merveilleux simplificateur, un initiateur habile et séduisant. Le premier volume comprend les matières du premier examen (Code Napoléon, art. 1 à 710). Nous serons heureux d'avoir à constater le succès des suivants. — M. Delsol s'est adjoint, dans le remaniement de son ouvrage, un professeur de l'Université catholique de Paris, M. Ch. Lescœur, déjà honorablement connu par une étude sur la dot mobilière et par un mémoire sur la législation des sociétés de commerce.

J.-A. de Bernon.

Eléments de droit civil russe. (*Russie, Pologne, Provinces Baltiques*); *droit des personnes et droit de famille; droits réels; successions ab intestat*; par Ernest Lehr, professeur de législation comparée à l'Académie de Lausanne Paris, Plon, 1877, in-8 de 496 p. — Prix : 10 fr.

C'est une entreprise longue et difficile, presque ingrate, et cependant hautement utile, que d'écrire un traité théorique sur le droit privé d'un pays étranger parlant une autre langue. Aussi le droit civil de l'Allemagne, et celui de l'Angleterre elle-même, nous sont-ils plutôt connus par des traductions ou des monographies, que par des ouvrages originaux et complets. Que dire lorsqu'il s'agit du droit privé d'un pays aussi éloigné de nous que la Russie, par la situation, la civilisation, le droit et la langue; surtout quand l'on songe que ce vaste État renferme, aujourd'hui encore, au moins quatre législations principales : 1° la législation russe proprement dite, applicable dans tout l'empire à moins d'exception formelle; 2° la législation polonaise; 3° celle des provinces baltiques; 4° celle du grand-duché de Finlande.

C'est là cependant l'œuvre laborieuse et méritoire que vient de réaliser le jeune et intelligent professeur de Lausanne, dans ses *Éléments de droit civil russe*. Pour ceux qui connaissent ses travaux sur le droit privé de la Suisse et de l'Allemagne, il n'est pas besoin de dire qu'il a travaillé, ici comme toujours, sur les sources, et qu'il a su en faire le meilleur emploi. Aucune de ses allégations qui ne soit appuyée par les textes; sa méthode est bonne ; et son œuvre embrasse presque toutes les matières importantes du droit civil : mariage, pa-

ternité et filiation, tutelle ; distinction des choses, possession, propriété, servitudes, hypothèques; successions, leur ordre, leur ouverture, les droits et devoirs qui en résultent. Le droit des *obligations* et les successions *testamentaires* n'y manquent, qu'en raison des lois nouvelles que la Russie prépare sur ces matières. Le droit de la *Finlande* est réservé à une étude ultérieure.

Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est peut-être moins l'originalité du droit russe actuel, que ses traits de ressemblance avec nos législations occidentales, et sa tendance à les imiter de plus en plus. On peut affirmer que le droit anglais diffère bien davantage du droit français; et que c'est en Angleterre, ce pays ennemi des codifications, que les particularités du droit privé semblent s'être le mieux conservées, et devoir persister le plus longtemps. La Pologne a, depuis 1808, le code civil français un peu modifié. Le *Svod*, qui est le vaste digeste du droit russe, a été rédigé en 1838, et son dixième volume, véritable code civil russe, a largement subi les influences de l'Occident. Il en est de même pour le code des Provinces Baltiques, qui date de 1864.

Cependant des différences nombreuses subsistent; et peut-être est-ce un tort de M. Lehr de ne les avoir pas suffisamment mises en relief. Le ton de son livre est un peu uniforme. Il lui manque une introduction d'ensemble qui eût dégagé les grandes lignes, présenté une vue générale, et soutenu l'esprit dans l'étude des détails. On est trop forcé de se demander quelle est la véritable place du droit russe entre les législations des pays chrétiens. Il y avait à relever bien des points: questions de validité du mariage soumises au juge ecclésiastique; esprit de prosélytisme qui impose, dans les mariages mixtes, un engagement écrit d'élever tous les enfants dans le culte grec-russe; indépendance de la femme mariée quant à la disposition de ses biens: législation remarquable des provinces baltiques en matière de séduction ; division de la minorité en trois périodes, amenant graduellement le mineur à savoir gérer son patrimoine ; maintien de l'ancienne distinction des biens par l'origine ; exploitation indivise du sol ; publicité de tous les droits immobiliers ; biens interdits (majorats), etc. Mais, si ces traits importants n'ont pas été mis en lumière dans une introduction générale, il faut s'empresser de dire qu'ils se trouvent parfaitement décrits à leur place dans le cours de l'ouvrage.

M. Lehr a donc rendu un véritable service à la science ; son œuvre peut même avoir de l'utilité pour la pratique ; et elle contribuera certainement à nous acheminer vers la codification générale des lois de l'Europe, qui est la grande préparation juridique de la seconde moitié de notre siècle, et que le vingtième siècle réalisera.

A. DE RIEDMATTEN.

SCIENCES ET ARTS

Notes et documents sur l'état de l'instruction populaire en Suisse, par Henri Maguin, membre des académies de Metz et de Stanislas. Paris, Ch. Delagrave, 1878, in-8 de xvii-190 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume n'est qu'un recueil de notes et de documents accompagnés de peu d'observations et de critiques. Nous en ferions des reproches à l'auteur, si la mort n'était venue arrêter ses travaux, tandis que nous n'avons qu'à remercier l'ami, M. E. Villard, qui nous a donné l'ébauche du travail de M. Maguin. L'ancien président de l'Académie de Metz avait commencé, en 1875, un voyage en Suisse, pour remplir une mission dont l'avait chargé le gouvernement français au sujet de l'instruction populaire en Suisse ; il revint après avoir exploré les cantons de Neufchatel, de Vaud et de Genève. La mort le surprit en 1876, au moment où il allait reprendre ses courses. Nous avons, dans quelques notes, sa pensée sur l'instruction et l'éducation populaires. Esprit libéral, français et chrétien, il a. sur la gratuité et la laïcité, des idées que nous approuvons pleinement ; mais nous sommes moins favorables que lui à l'obligation, et notre divergence d'opinions vient plutôt de confusion, que de différence de principes. Il donne, sur les trois cantons qu'il a visités, l'analyse des documents législatifs, la description physique et morale des principaux établissements scolaires, les rapports des inspecteurs, sur leur fonctionnement et leurs méthodes, le résultat de ses propres inspections et beaucoup de renseignements statistiques. Comme dans cet ouvrage, à cause de son origine même, il y a peu d'appréciations, nous aurons peu à en donner, ne pouvant refaire ici l'œuvre dont la mort n'a pas permis la réalisation à M. Maguin. Disons seulement que ces documents et ces notes offrent le plus grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent à l'instruction publique : il y a de bons exemples à imiter en Suisse. Nous avons été particulièrement frappé, pour ne toucher qu'à un point, des raisons et des faits allégués en faveur de l'instruction non laïque (p. 78, 79, 85, etc.). Nous ne ferons qu'une critique ; c'est au sujet de la statistique du pénitencier de Neufchatel (p. 60) ; loin de nous la pensée de contester l'heureuse influence de l'instruction ; mais on ne peut rien conclure de ce que le nombre des illettrés y est plus grand que celui des lettrés ; ce qu'il faudrait établir, ce serait le rapport entre les lettrés non criminels et les lettrés criminels.

R. de Saint-Mauris.

Théorie du crédit. *Étude économique*, par Clément Favarel. Paris, Guillaumin, 1876, 2 vol. in-18 de xvi-431-424 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Favarel est dédié à M. Le Play. Cette dédicace à l'éminent économiste est une recommandation; malheureusement, si M. Favarel reconnaît en M. Le Play un maître de la science économique, il s'écarte complétement de la sage méthode tracée par l'auteur de la *Réforme sociale*. Partout dans son livre, à l'observation des faits il substitue des théories personnelles plus ou moins heureuses.

Le titre, du reste, ne donne qu'une idée assez inexacte de l'ouvrage. M. Favarel attribue au mot *crédit* un sens bien plus étendu que celui fourni par l'étymologie et admis de tout temps par tous les publicistes et économistes. Pour lui, le crédit est beaucoup plus que la confiance qu'une personne accorde à une autre (*alienam fidem secuti credere dicimur*, disait le Digeste); « le crédit est la production et la conservation des valeurs ou capital (p. 1). » Partant de cette notion, l'auteur est amené à exposer un programme complet d'économie politique. Il se rend compte d'ailleurs de l'immensité du champ qu'il a à parcourir : « J'ai dû, dit-il dans sa préface, *poser le problème social;* » et il a confiance que les solutions qu'il indique mettront fin à toutes les divisions, rétabliront l'harmonie entre tous les intérêts, « comme Archimède, comme Galilée, je puis annoncer joyeusement une grande découverte, comme Jésus je puis dire que j'annonce au monde, une bonne nouvelle (p. 8). »

M. Favarel a-t-il réussi dans la proportion qu'il pense? — Non assurément; mais son livre contient des réflexions ingénieuses, des aperçus nouveaux, des renseignements historiques et statistiques qu'on lira avec fruit. On ne saurait partager les nombreuses illusions de l'auteur, ni admettre ses théories sur certains points, mais on doit rendre justice à sa bonne foi et à ses bonnes intentions.

A. C.

Étude sur l'exploitation des chemins de fer par l'État, par M. F. Jacqmin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Paris, impr. J. Claye, 1878, gr. in-8 de 104 p.

Au moment où tant de questions s'agitent au sujet de plusieurs compagnies de chemins de fer en souffrance, et où l'on préconise le rachat de ces compagnies par l'État, il est bon que des renseignements techniques, exacts et précis apportent la lumière au milieu de complications qu'on pourrait croire embrouillées à plaisir. Beaucoup parlent des chemins de fer; beaucoup présentent des solutions et des spécifiques ; mais bien peu osent envisager le problème d'un esprit désintéressé ou de sang-froid : bien peu surtout connaissent à fond

leur sujet, et l'ont étudié sous toutes ses faces les plus diverses. La question du rachat des compagnies par l'État n'est pas la plus difficile, malgré les problèmes financiers qui la compliquent ; celle de l'exploitation après le rachat est encore plus importante, et nul, mieux que l'ancien professeur à l'École des ponts et chaussées, n'était capable de la traiter dans ses plus minutieux détails. On a dit à la tribune de la Chambre des députés, et l'on répète souvent dans les journaux que, chez toutes les nations étrangères, il n'y avait plus d'hésitation, que l'exploitation des chemins de fer par l'État était désormais la solution certaine, indiscutée, indiscutable. Or, il y a aujourd'hui, dans le monde entier, environ 300,000 kilomètres de chemins de fer. Près de la moitié existe en Amérique, et la plupart des États de l'Amérique du Nord ont inscrit dans leurs lois fondamentales la prohibition absolue pour l'État de construire ou d'exploiter des chemins de fer. Il n'y a de chemins de fer exploités par l'État qu'en Europe, et sur les 140,000 kilomètres qui la sillonnent, les cinq sixièmes sont exploités par des compagnies. M. Jacqmin examine à fond la situation des portions de réseaux exploitées par l'État en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Autriche, dans tous les pays où l'on a tenté d'entrer dans cette voie, et il prouve de la façon la plus péremptoire que des raisons politiques ou stratégiques peuvent seules motiver l'application de ce système. Au point de vue économique général, il est de toutes façons déplorable ; et l'expérience que la France en a faite partiellement, de 1849 à 1852, est fort peu encourageante pour une nouvelle épreuve. Tout cela est démontré par des chiffres empruntés aux sources les plus authentiques ; et, pour conclure, M. Jacqmin n'hésite pas à déclarer que la théorie de l'État entrepreneur général des transports, désastreuse au point de vue financier général, n'est qu'un acheminement à l'État souverain dispensateur de toutes choses, c'est-à-dire au communisme. Si l'État doit remplacer les compagnies de chemins de fer et se charger de transporter hommes et choses sur tout le territoire français, pourquoi ne pas lui attribuer, comme accessoires de son entreprise, les omnibus, les fiacres, les camions, les tramways, les bateaux, en un mot tous les moyens de locomotion ?

René Kerviler.

La Maison Plantin à Anvers. *Monographie complète de cette imprimerie célèbre aux seizième et dix-sepième siècles.* Seconde édition, augmentée d'une liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin, à Anvers, de 1555 à 1589, par Léon Degeorge. Bruxelles, Gay, 1878, in-8 de III-6, et 125 p. (Tiré à 500 exempl. numérotés.)

Christophe Plantin est un de ces noms glorieux dont s'honore la typographie au seizième siècle ; aussi actif qu'intelligent, il donna

à l'imprimerie, dans les Pays-Bas, une impulsion des plus vives ; il méritait bien qu'une monographie lui fût consacrée ; quelques travaux avaient déjà été faits, mais ils étaient fort incomplets; un fervent ami des livres, M. L. Degeorge, a eu l'heureuse idée de décrire cette *Maison Plantin,* dont l'accès avait été longtemps interdit au public ; il s'est trouvé en mesure de donner le premier une description détaillée de ce musée célèbre. En 1875, la ville d'Anvers fit l'acquisition de la *Maison Plantin;* quelques changements ont été opérés.

Rappelons que Plantin, né en 1514, près de Tours, mourut le 1er juillet 1589, à Anvers, où il avait fondé, en 1550, un établissement typographique, qui devint un des premiers de l'Europe ; l'historien Guichardin le signale comme une des merveilles de l'époque. Fidèle à la ville qu'il avait adoptée, Plantin refusa le titre et la place d'imprimeur du roi, que lui offrit Henri II, en l'engageant à se transporter à Paris ; la devise qu'il avait adoptée : *Constantia et labore,* est bien l'image de son noble caractère ; il lui fallut, en effet, de la constance pour rester imperturbablement laborieux au milieu des troubles qui désolaient la Belgique et en dépit des guerres sanglantes qui tourmentaient l'Europe ; après sa mort, l'établissement passa aux mains de son gendre Jean Moretus (Moorentorlff), mais il ne tarda pas à tomber en décadence, et ce fut en Hollande, chez les Elzevier et chez quelques-uns de leurs émules, que la typographie prit un essor nouveau.

Le catalogue des impressions plantiniennes comprend une multitude d'ouvrages en hébreu, en grec, en français, en flamand; tous livres d'un genre sérieux ; au seizième siècle, les lectures frivoles étaient bien loin d'avoir le développement qu'elles ont acquis depuis ; la plus importante de ces publications est la *Biblia polyglotta*, en cinq langues (hébreu, chaldaïque, syriaque, grec et latin), 8 vol. in-fol., 1573-1578; quarante ouvriers y travaillèrent consécutivement pendant quatre ans ; c'est, en son genre et au point de vue de la difficulté de la composition, un des travaux les plus remarquables qui aient été exécutés ; la correction, hérissée d'obstacles, ne laisse rien à désirer ; cette Bible fut l'événement à la fois important et glorieux de la vie du grand typographe.

Le volume que nous signalons est d'une exécution très-soignée ; il renferme, entre autres illustrations, un portait, d'après Wierix, de Plantin, déjà vieux, figure peu agréable, mais empreinte de fermeté et de résolution ; diverses gravures nous montrent les détails de construction de cette *Maison* célèbre, dont la façade est si délicatement ciselée, si finement ornée.

Un des principaux ornements de cette antique demeure, c'est une bibliothèque des plus riches. Indépendamment de la collection à peu

près complète des ouvrages sortis des presses de l'illustre typographe, on y trouve une très-remarquable réunion de manuscrits, d'incunables, d'ouvrages rares ou de luxe, provenant d'imprimeries célèbres. Les manuscrits sont au nombre de 200 environ ; on y distingue un Sedulius du neuvième siècle, une Bible latine de 1402, les *Chroniques* de Froissart (3 gros volumes) ; beaucoup de ces *codices*, la plupart sur vélin, sont ornés de miniatures. Parmi les imprimés au quinzième siècle, les *Dictz des philosophes*, par C. de Tignoville, volume d'une excessive rareté, imprimé à Bruges, vers 1475, par Colard Mansion. En tout 8,000 à 9,000 volumes, parmi lesquels de nombreuses et importantes éditions de l'Écriture sainte, de livres liturgiques, de classiques grecs et latins. Dans la classe de l'histoire de la Belgique, on rencontre un nombre considérable de ces *Joyeuses entrées*, de ces *Pompes funèbres*, qu'on recherche très-vivement et dont la rareté ne constitue pas le seul mérite. Quelques grandes publications, telles que les *Acta Sanctorum*, publiés par les Bollandistes (54 vol. in-fol.), et la *Collectio regia conciliorum* (37 vol. in-fol.).

La *Maison Plantin* est un livre digne de l'homme célèbre qui fut une des gloires de la ville d'Anvers; sous tous les rapports, il offre à tous les amis des études bibliographiques un intérêt très-vif. B.

BELLES-LETTRES

Mélanges de mythologie et de linguistique, par Michel Bréal, membre de l'Institut, professeur de grammaire comparée au Collège de France. Paris, Hachette, 1878, in-8 de VII-416 p.

M. Bréal a groupé dans ce volume douze morceaux publiés par lui séparément, de 1863 à 1873, et qu'il était difficile de réunir. Nous sommes heureux de signaler à l'attention des lecteurs du *Polybiblion* cette publication d'un maître à la sage direction et aux savants conseils duquel nous devons ce qui peut avoir quelque valeur dans les travaux du même ordre que nous avons entrepris. Nous déclarons toutefois que nous n'acceptons pas sur tous points, les résultats auxquels M. Bréal est arrivé. Ainsi, dans ses deux mémoires sur *Hercule et Cacus* et sur la *géographie de l'Avesta*, il nous semble exagérer beaucoup l'influence de la littérature iranienne aux premiers âges de l'histoire. A partir des conquêtes de Cyrus, cette influence est incontestable. M. Bréal fait observer avec raison que le démon Asmodée du livre de *Tobie*, III, 8, porte un nom iranien. Mais il est inadmissible que, dans les chapitres II et III de la Genèse, le serpent, l'Eden, l'arbre de vie, l'arbre de la science soient d'origine iranienne. Cette doctrine est inconciliable avec ce que nous savons de l'histoire

la plus ancienne du bassin de l'Euphrate, où la race sémitique a si longtemps dominé à l'exclusion des Iraniens. Dix siècles au moins avant Cyrus, les Chaldéens y connaissaient le serpent et l'arbre mystérieux du bosquet des dieux. Un cylindre babylonien, publié dans la *Genèse chaldaïque* de George Smith (p. 84 de la traduction allemande), nous montre cet arbre surmonté d'une fleur et de sept fruits; sur un autre cylindre babylonien (p. 87), cet arbre porte sept branches, et les sept fruits du premier cylindre apparaissent derrière Bel, combattant le dragon dans un cylindre assyrien où l'on reconnaît aussi le type primitif de l'Atlas grec (p. 93). Il est donc inutile de chercher comme M. Bréal, dans les livres III et V, l'origine de l'importance du nombre sept dans la littérature judaïque et dans d'autres littératures antiques. Le nombre sept est encore désigné chez nous, par un des mots si rares qui sont demeurés communs à la fois et aux langues sémitiques, et aux langues indo-européennes. L'ensemble des idées cosmographiques qui se groupent autour de ce mot découle en grande partie d'un fonds commun, antérieur à la séparation des deux grandes races qui ont joué un rôle si considérable dans l'histoire de l'humanité. C'est comme un fleuve dont la terre iranienne a subi l'influence, mais dont la source est placée bien plus haut, au berceau même du genre humain. Il est facile de voir que M. Bréal a fait, des livres sacrés de la Perse, une étude toute spéciale, et qu'il n'a pu échapper à la loi fatale qui nous fait toujours sur quelque point exagérer l'importance des questions dont notre esprit s'est principalement occupé. Malgré ce dissentiment et quelques autres, qu'il est inutile de mentionner, je considère les *Mélanges de mythologie et de linguistique* comme un des livres les plus instructifs que puissent lire ceux qui s'intéressent aux questions les plus élevées que touche la grammaire comparée. Je signalerai, par exemple, le discours de l'auteur sur les *idées latentes du langage*. Il est difficile d'allier avec plus de talent la profondeur des aperçus psychologiques, la clarté des idées et l'élégance de l'expression. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

L'Iliade d'Homère, *mise à la portée de tout le monde, suivie du deuxième livre de l'Enéide de Virgile*, par F. DABURON. Paris, Reichel, 1878, in-12 de 500 p.

Voici enfin une Iliade, sans ce cortège parfois interminable de discussions soulevées par l'érudition moderne autour du grand nom d'Homère. Pas un mot d'Aristarque ni de Wolf : pas une allusion à la rédaction de Pisistrate ni aux scholies de Venise : rien que les chants du vieux poëte, objet de l'admiration des siècles.

Ce n'est pas que la traduction de M. Daburon se pique d'une exac-

titude rigoureuse. Tantôt elle saute à pieds joints sur des vers et même sur des passages entiers jugés sans doute inutiles : tantôt, au contraire, elle développe complaisamment la pensée de l'original. Que M. Daburon ait supprimé le plus souvent les épithètes traditionnelles des héros de l'Iliade, épithètes qui les suivent partout comme l'ombre suit le corps, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; et cependant n'a-t-il pas dit lui-même, à propos de certaines digressions tout à fait inattendues : « Homère ne rencontre point de veine un peu féconde qu'il ne l'exploite. Je ne sais si un goût sévère peut le lui reprocher : mais on ne consentirait point à voir retrancher ces réflexions. » Voici qui est plus grave. Ouvrez le volume au premier chant. Ces vers si connus : « Chante, ô Muse, la colère d'Achille, colère funeste, cause de tant de maux pour les Grecs, etc., » sont remplacés par un exposé sommaire des événements dont la connaissance importe à l'intelligence du poëme. Puis, tout à coup, et sans que le lecteur en soit averti, on se retrouve en plein texte homérique. L'innovation est au moins bizarre.

Parfois la traduction tourne à la paraphrase. Je prends pour exemple les deux vers du premier chant d'où est née l'expression proverbiale : « un rire homérique. » Voici comment ils sont rendus par l'auteur : « Comme les dieux voient Vulcain s'agiter et courir de tous côtés dans le palais, avec une gaucherie pleine de grâce et de charme, un rire inextinguible fait retentir la voûte fortunée. » Ailleurs la pensée est plus ou moins modifiée, sous prétexte de lui donner plus de délicatesse : ainsi, au sixième chant, à propos du célèbre *troc de Glaucus :* « J'ai mis, dit le traducteur lui-même, plus de désintéressement de part et d'autre dans l'échange des armes que ne l'a fait Homère. Pope m'en a donné l'exemple. Je l'ai suivi et même dépassé, espérant que, vu la bonne intention, on me le pardonnera (p. 104). » Assurément nous serons indulgents, d'autant plus indulgents que M. Daburon destine son Iliade aux gens du monde, lesquels, on le sait ignorent ces scrupules qui affligent les érudits.

Chaque chant est suivi de notes explicatives rédigées avec une sobriété trop rare en pareil cas. La plupart portent l'empreinte d'une douce et pieuse philosophie. M. Daburon a raison d'affirmer que ces vieilles épopées contiennent tout un code de morale. Il a voulu montrer en quelle estime Homère tenait le sentiment religieux, et à quelle hauteur s'était élevée sur certains points la sagesse païenne. En même temps, il nous fait voir le christianisme substituant à l'impitoyable destin une Providence miséricordieuse, à la vengeance le pardon des injures, et apportant à l'humanité malheureuse d'immortelles espérances. C'est par là, il me semble, que se distingue de toutes les précédentes cette nouvelle traduction d'Homère : c'est pour ce motif

surtout qu'elle sera la bienvenue auprès des maîtres et des élèves de nos établissements religieux. C. Huit.

Del trionfo della libertà, *poema inedito di* Alessandro Manzoni *con lettere dello stesso e note precedute de uno studio* di C. Romussi. P. Carrara, 1878, in-8 de 285 p. — Prix : 5 fr.

Les revues italiennes ont parlé d'un poëme appartenant à la jeunesse de Manzoni et portant ce titre *Il trionfo della libertà*. Ce poëme, que nous venons de lirea, été publié comme œuvre inédite ; mais, d'après un article de l'*Univers* (numéro du 13 avril 1878), il fut imprimé dès 1806. Suivant le même journal, Manzoni rétracta plusieurs fois les opinions qu'il avait émises dans cette œuvre juvénile, sur laquelle, en 1847 encore, il s'exprimait avec dédain, dans une lettre adressée à Don Francesco Calandri, recteur du collège de Saint-André de Lugano. Ce poëme, écrit par un écolier de seize ans, révèle certainement de grandes aptitudes littéraires, mais fût-il inédit, le publier n'eût pas été une manière d'honorer la grande mémoire de son auteur. Toutes les autres œuvres de Manzoni sont la condamnation des doctrines qui ont inspiré ce coup d'essai.

Il trionfo della libertà est précédé d'une étude de M. C. Romussi, étude intéressante à bien des égards, mais composée sous l'influence d'opinions qui ne sont pas les nôtres. Il y a, dans ce travail, des particularités curieuses, des lettres inédites de Manzoni, des renseignements que ne négligeront certainement pas les biographes du célèbre écrivain. Suivant M. Romussi, l'anecdote qui fait dater la conversion de Manzoni d'un jour où, par hasard, il entra dans l'église Saint-Roch est fort peu probable. Manzoni avait épousé une protestante, qui, convertie au catholicisme y ramena son mari, égaré, mais non devenu athée comme on l'a prétendu. Cette étude de M. Romussi contient aussi des détails sur la situation littéraire de l'Italie au commencement de ce siècle et sur les œuvres de l'homme qui devait faire si grand honneur à sa patrie. Th. P.

La Fille du Pharaon, *roman historique*, traduit de l'allemand de de M. Georges Ebers. Liège, Grandmont-Donders ; Bruxelles, Lebègue ; Paris, Sandoz et Fischbacher, 3 vol. petit in-8 de 287, 313, 300 p.

La *Fille des Pharaons*, l'un des meilleurs ouvrages que M. Ebers ait consacrés à l'ancienne Égypte, est le dernier mot de cette science infatigable et persévérante, dont nos voisins prétendent, sans trop de raison, avoir le privilège. Il a fallu un prodige de travail et d'érudition pour recueillir dans les livres des égyptologues modernes tous les traits d'une peinture fraîche comme si elle datait d'hier, exacte par-

fois jusqu'à la minutie et qui nous rend dans toute sa réalité l'Egypte d'il y a vingt-quatre siècles. Depuis les pompes des fêtes religieuses et des solennités royales jusqu'aux détails familiers de la vie domestique, tout revit à nos yeux; et, en plus d'un point, l'auteur déchire le voile qui couvre à notre curiosité les mœurs, les habitudes, les traditions religieuses, l'existence politique des peuples de l'antiquité. Mais la *Fille du Pharaon* n'est pas seulement un livre de science; c'est aussi un roman. On se récriera peut-être; on se rappellera tant de tentatives malheureuses pour unir l'utile à l'agréable, le plaisant au sévère, qui ne se sont pas assez défiées du genre ennuyeux. Cette prévention se dissipera dès les premières pages de l'œuvre de M. Ebers : elle ne se compose pas d'une suite de descriptions et de dissertations péniblement reliées entre elles. Les préoccupations scientifiques n'ont pas réduit à de simples accessoires la peinture des caractères et le développement des passions; et, sous ce dernier rapport, l'amour, la jalousie, l'ambition humaines d'il y a deux mille cinq cents ans ne diffèrent pas assez, que je sache, de nos passions d'aujourd'hui, pour n'avoir pas le don d'exciter notre intérêt.

A l'époque où M. Ebers se reporte, l'Égypte était gouvernée par le roi Amasis. Grâce à la protection dont il les entourait, un grand nombre de Grecs s'étaient fixés dans le pays, et ce n'est pas l'un des côtés les moins attachants de l'ouvrage que la peinture de ces Grecs plus civilisés que leurs hôtes, regardant d'un œil méprisant leurs traditions surannées, conservant, loin du sol natal, non-seulement l'amour de la patrie, mais leurs caractères propres, l'Ionien sa vivacité, le Spartiate sa rudesse, l'Athénien cet ensemble de qualités raffinées qui est l'atticisme. Les prêtres détestent en eux des obstacles à leur domination; le fils du roi, Psamtic, est entre leurs mains un instrument qu'ils dirigent contre les odieux étrangers et contre Amasis lui-même, coupable de s'être affranchi de leur empire. Le caractère faible, défiant et ombrageux de Psamtic, est tracé avec une vérité admirable; mais l'héroïne du roman, c'est Nicetis, la fille du Pharaon, fiancée au roi des Perses, Cambyse. Le fils de Cyrus a une âme fière, indomptable; la jalousie le dévore : des intrigues de palais s'ourdissent contre la jeune reine et parviennent à rendre sa vertu suspecte à Cambyse. L'innocente victime succombe à la douleur de se savoir soupçonnée. Cet épisode est traité avec une grande habileté; l'âme farouche du roi des Perses, qui s'adoucit un instant au contact de l'âme pure et tendre de Nicetis, est merveilleusement dépeinte. La conquête de l'Égypte par Cambyse et la chute de Psamtic que sa tyrannie et sa soumission aux ordres des prêtres ont fait détester, terminent le roman.

La *Fille du Pharaon* avait déjà été traduite en danois, en anglais,

en hollandais, etc., et toutes ces traductions avaient obtenu plusieurs éditions. Ce succès a encouragé M. Grandmont à transporter dans notre langue l'ouvrage de M. Ebers. L'entreprise n'était pas sans difficultés; les lecteurs français ont, en fait de style et de clarté, d'autres exigences que les lecteurs allemands. M. Grandmont l'a parfaitement compris, et nous osons présager à sa traduction une bonne fortune égale à celle de ses devancières. Les liseurs et les amateurs de l'antiquité y trouveront chacun leur compte; nous recommandons à ces derniers d'une manière toute spéciale les nombreuses et intéressantes notes qui terminent chaque volume. Elles ajoutent d'utiles développements aux points que le romancier n'a pu qu'effleurer dans son récit et contiennent l'indication des sources où M. Ebers a puisé.

HENRI FRANCOTTE.

Corneille, *la critique idéale et catholique*, par AUGUSTE CHARAUX, professeur de littérature à l'Université catholique de Lille, avec une introduction par le R. P. MARQUIGNY. Lille, Ch. de Muyssart, 1878, in-12 de XXII-352 p.

Il y eut un temps — pas bien éloigné de nous — où le respect humain arrêtait les catholiques dans la démonstration de leur foi. Alors, c'était déjà beaucoup d'exprimer de vagues sentiments religieux. Nous n'en sommes plus là, et voici un jeune et brillant professeur qui, dès le début de son cours, se pose nettement comme catholique et démontre que le vrai beau émane de la foi dont il se fait l'éloquent défenseur. Comme on pourrait le croire d'après le titre de son livre, ce n'est pas uniquement de Corneille que M. Charaux a entretenu ses auditeurs. Avant d'arriver au grand tragique, il a entrepris une étude sur les lettres contemporaines. M. Charaux a le style énergiqne, la pensée élevée; en général. le jugement impartial, et l'on comprend tout le succès qui s'est fait autour de sa chaire. Dans le volume que nous avons sous les yeux, le *Cid* et *Nicomède* sont les seules pièces de Corneille dont M. Charaux se soit occupé. Le premier a été pour lui le sujet d'un examen approfondi, et le professeur nous a parlé du héros castillan, qui devait devenir un héros si français, en homme à qui ni les anciens poëmes espagnols, ni le drame de Guillen de Castro ne sont étrangers. Peut être serions-nous plus indulgents que M. Charaux pour quelques écrivains contemporains et un peu moins pour quelques auteurs anciens; ainsi, après avoir parlé de nos vieilles épopées, et notamment de celles de la Table ronde, le professeur ajoute : « Ce fut longtemps le récit tourmenté d'exploits merveilleux, de longs combats, d'efforts sublimes où l'esprit pouvait s'ennuyer, mais où le cœur ne pouvait se corrompre (p. 61). » Certes, bon nombre de nos an-

ciens romans sont loin d'être édifiants et les amours de la reine Genièvre et de Lancelot, de Tristan et d'Iseult peuvent très-bien comme au temps de Dente :

Noi leggeramo un giornio...

avoir encore aujourd'hui une influence corruptrice.

Le cours de M. Charaux est précédé d'une introduction qui avait antérieurement paru dans les *Études religieuses de la Compagnie de Jésus*, et dans laquelle le R. P. Marquigny met bien en relief les qualités du professeur, qualités qui lui assignent une place à part, car la critique telle qu'il l'exerce est neuve, et il la définit en la nommant très-bien « la critique idéale et catholique. » TH. P.

La Poesia popolare italiana, *studj di* ALESSANDRO D'ANCONA. Livourne, V. Vigo, 1878, in-12 de XII-476 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons parlé, il y a peu de temps, d'une histoire de la poésie populaire italienne de M. Rubieri. Elle a été suivie de très-près par l'ouvrage de M. d'Ancona. Les deux écrivains, à l'insu l'un de l'autre, avaient entrepris, non une tâche tout à fait semblable, mais une besogne dont nécessairement bien des points étaient identiques. M. d'Ancona a, du reste, procédé d'une autre manière que M. Rubieri : il a moins voulu écrire une histoire complète et méthodique qu'une étude dont, on pourrait le croire, le plan n'a pas été tout d'abord très-nettement arrêté. Tel qu'il est, du reste, nous préférons le livre de M. d'Ancona, tout en reconnaissant qu'il pèche peut-être un peu au point de vue de la composition. On ne se rend — selon nous — pas assez vite compte du dessein de l'auteur; son système ne s'expose que tardivement, que par pages isolées et qu'il faut relier pour bien comprendre la pensée dominante de l'œuvre. Nous essayerons d'abord de résumer très-brièvement l'opinion dont M. d'Ancona a trop éparpillé le développement. Il existe entre les poésies populaires lyriques de l'Italie une étrange ressemblance, ou, pour mieux dire, la lyrique populaire y est partout la même. La grande source a été la Sicile dont Dante et Pétrarque reconnaissaient déjà les vieux poëtes comme les plus anciens et les meilleurs de l'Italie. Mais de la Sicile et du dialecte qu'on y parle, les chants passèrent à la Toscane et à sa langue plus pure (p. 287, 293, 295), et se répandirent ensuite dans toute la péninsule. Dans des pages finales, M. d'Ancona revient à cette opinion et la complète par quelques considérations nouvelles. Il distingue, dans la poésie italienne, une forme spontanée plus plébéienne, quoique non exempte de quelques visées artistiques, et une forme plus artificielle, plus littéraire; l'une antique, remontant aux premiers temps de la langue, l'autre ne datant que de trois ou quatre

siècles. La source de toutes deux, il le répète, est la Sicile. Souvent ces deux poésies, marchant de conserve, s'envoyèrent de réciproques influences et, en réalité, elles ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le supposer. Une bonne partie du volume est consacrée à la démonstration de cette thèse, en faveur de laquelle l'auteur prodigue des citations en général assez bien choisies pour faire oublier au lecteur la longueur du chemin. Des découvertes curieuses, des observations intéressantes parsèment le livre de M. d'Ancona. On lira avec profit ses recherches sur les traces que d'anciennes chansons ont laissées dans les récits des vieux conteurs italiens (p. 99); sa discussion, toute courtoise, avec Pitrè (p. 117); M. d'Ancona ne pense pas que la présence d'un nom historique dans un chant populaire puisse autoriser à croire ce chant contemporain du personnage cité. Il a bien raison. A ce compte, notre chanson du roi Dagobert remonterait au septième siècle. L'auteur nous montre très-bien (p. 124), comment le peuple, sous l'influence d'événements contemporains, transforme des chants plus anciens. — En parlant d'une célèbre légende sicilienne, *la Baronessa di Carini*, publiée par Salomone Salvatore Marino, M. d'Ancona émet une opinion que nous-même nous avons jadis timidement exprimée (*Revue critique* du 14 juin 1873) et à laquelle nous tenons bien davantage maintenant. Il pense, comme nous, que la rencontre de Vincenzo Vernagallo et de sa maîtresse damnée doit être une interpolation. A propos de cette situation, M. d'Ancona cite un chant du Pays messin (*Chants populaires du Pays messin*, p. 71), mais il se trompe en représentant l'entrevue qui en fait le sujet comme ayant lieu en enfer, et oublie un chant breton qui a plus de rapport avec la pièce sicilienne (*Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, p. 45). En général l'auteur a beaucoup négligé les parallèles pris en-dehors de l'Italie ; il ne compare guère que quatre ou cinq poésies populaires françaises à des chants italiens, et ne s'occupe pas des rapprochements que pouvait lui offrir l'Espagne. Que M. d'Ancona ouvre les *Cuentos y poesias populares andaluces*. Il y trouvera de nombreuses analogies que je ne puis rappeler ici, mais que j'ai signalées jadis à Giuseppe Pitrè (*Rivista sicula. Della letteratura popolare dell' Andaluzia*, vol. VI, 1871).

Malgré ce peu de souci des rapprochements, le livre de M. d'Ancona nous semble ce que nous possédons de plus complet sur la lyrique populaire italienne. Malheureusement le savant critique a négligé la poésie épique, il l'a négligée à tel point qu'on peut espérer de lui un nouvel ouvrage sur ce sujet. En effet, dans le présent volume, il n'est question qu'épisodiquement (p. 124, 146, 177) de cette branche très-féconde de la littérature populaire de l'Italie du nord.

Th. de Puymaigre.

HISTOIRE

Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares, par V. Duruy. Nouvelle édition, revue, augmentée et enrichie de plus de 2,000 gravures et de 100 cartes ou plans. Hachette, 1878. — Une livraison gr. in-8 par semaine, 50 c.

Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage important à mesure que paraissait l'un des six volumes qui forment la première édition; nous avons rendu hommage à l'érudition et au talent d'écrivain de l'auteur; nous avons dit et répété que cette *Histoire des Romains* était la meilleure qui eût été composée, la seule qui fût au courant de la science; nous avons posé quelques réserves, principalement à l'occasion de certaines appréciations religieuses; nous les maintenons. Il appartient à l'auteur de voir si, dans une édition nouvelle, *refondue*, et destinée à être très-répandue, il ne sera pas opportun de modifier certaines pages où ses opinions personnelles priment l'impartialité de l'historien et peuvent mettre en défiance toute une catégorie nombreuse de lecteurs.

La maison Hachette a eu une heureuse idée en vulgarisant l'*Histoire des Romains* par une édition enrichie de nombreuses gravures (il n'y en a jamais trop) et paraissant par livraisons. En notre temps, les gros volumes effrayent les lecteurs pour qui les journaux politiques ne sont jamais assez bavards et les in-octavos toujours trop épais. Il faut instruire le vulgaire à son insu par de nombreuses et bonnes images, et à petite dose. Nous sommes convaincu que, grâce à la nouvelle édition, dans deux ans, il y aura un certain nombre de Français sachant l'histoire romaine beaucoup mieux que la plupart des bacheliers sortant de l'examen.

Les illustrations, ici, jouent un rôle très-important; nous ne saurions trop recommander aux éditeurs d'apporter un soin scrupuleux dans leur choix. Dès à présent, je les engage à s'assurer que le vase panathénaïque de Chiusi, est bien authentique. Je les engage aussi à renoncer au mode de gravure employé pour la monnaie représentée page 11; cela est très-mauvais et rappelle ces clichés banaux qui traînent partout; je leur signale enfin le mot *médaille* employé pour *monnaie*, très-improprement. Nous reviendrons sur cette belle publication dès que le premier volume aura paru.

A. de B.

Pierre Olivaint, prêtre de la Compagnie de Jésus, par le P. Clair, de la même Compagnie. Paris, Palmé; Bruxelles, J. Albanel, in-12 de III-490 p. avec portrait gravé. — Prix : 3 fr. 50.

Témoin de nos luttes, auxquelles il a pris part, et de nos défail-

lances, de nos victoires et de nos défaites, le P. Olivaint semble revenir parmi nous pour nous jeter son cri favori « courage et confiance ! » C'était comme la théorie de sa direction, c'est la conclusion de sa vie que le P. Clair vient de retracer sous des couleurs si vraies, avec tant d'amour et d'émotion et dans un récit si attachant. On voit qu'il n'écrit pas seulement d'après les documents les plus précieux, mais qu'il connaît son sujet à fond et *de visu*.

On ne saura jamais assez avec quelle perfection le P. Olivaint a accompli ses devoirs de religieux, quelle douceur et quelle force il avait dans sa direction, inspirée par ces deux mots : courage et confiance, quel attrait il exerçait sur la jeunesse, comme le professeur et le maître savaient se faire aimer, quelle action il eut par ses conseils sur les personnes et les œuvres de son temps, quelles larges et grandes idées il avait sur les questions agitées autour de lui—indiquons seulement ici l'enseignement de l'histoire (p. 263), — quelle mort glorieuse est venue couronner sa vie. Il semble que le récit qu'en fait le Père Clair est neuf, tant on y découvre de choses admirables. On apprend encore beaucoup, quoique la plupart de ces choses fussent connues au moins dans leur ensemble.

Mais Pierre Olivaint, avant sa conversion, avant son entrée dans la Compagnie de Jésus, est un homme nouveau pour le plus grand nombre. On assiste à tout le travail qui se fait dans cette âme d'abord éloignée du Dieu auquel elle devait se donner tout entière, travail intéressant à suivre au point de vue psychologique. d'abord, puis au point de vue historique, car il montre bien l'état des esprits à cette époque, comme la seconde partie de cette vie fournit de fort belles pages à l'histoire de la liberté d'enseignement. Né dans un intérieur où Dieu était absent, élevé dans des établissements universitaires, disciple et admirateur de Michelet, si son esprit fut le jouet de l'erreur, son cœur paraît s'être conservé pur : c'est pour cela qu'il fut toujours si tendre, si dévoué pour sa mère qu'il eut le bonheur de conquérir à Dieu : « Tout pour elle et rien pour moi, » disait-il ; qu'il eut ces fortes et vigoureuses amitiés qui se sont mutuellement soutenues jusqu'à l'arrivée au port; qu'il sentit toujours des aspirations au dévouement et au martyre : « Je voudrais, si par impossible j'étais prêtre, devenir missionnaire et si j'étais missionnaire être martyr. » Aussi sa conversion fut plus facile que celle de beaucoup d'autres et, quand une fois il fut dans la bonne voie, il put se comparer à « un wagon qui a trouvé les rails et que rien n'arrête plus. » Son zèle toujours prudent n'a pas de bornes ; il l'exerce sur ses amis, sur tous ceux qui l'entourent et acquiert sur tous ses camarades, par sa droiture et sa générosité, un ascendant qu'ont subi tous ceux qui l'ont approché. A l'École normale, il sut conquérir l'estime pour la « bande des niais, » autre-

ment dit des catholiques, dont il était l'honneur, et plus tard, lorsqu'il concourut pour l'agrégation, le président du jury, M. Saint-Marc Girardin, le félicitant de la manière dont il avait défendu la cause de Grégoire VII, lui adressa cet éloge : « Nous venons d'entendre la vertu plaider la cause de la vertu. » On trouve le P. Lacordaire et le P. de Ravignan dans le grande œuvre de son retour à Dieu ; et lui, on le rencontre dans toutes les bonnes œuvres : il fut un des plus zélés propagateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul. Les circonstances de son entrée dans la Compagnie de Jésus ont un caractère providentiel bien marqué et sont bien de nature à piquer la curiosité. Nous devons nous borner à les signaler, comme beaucoup d'autres choses. Mais nous avons la conviction que tous ceux qui liront *Pierre Olivaint* nous sauront gré de leur avoir indiqué un si bon livre.

René de Saint-Mauris.

La Famille de Jeanne d'Arc, *documents inédits, généalogie, lettres de G. Hordal et de Cl. du Lys à Ch. du Lys*, publiées pour la première fois par E. de Bouteiller et G. de Braux. Paris. Claudin, 1878, pet. in-8 de vi-293 p. — Prix 12 fr. 50. Tiré à petit nombre.

« S'occuper de la famille de la Pucelle, c'est encore s'occuper d'elle en rappelant son souvenir. Aussi est-ce sous le patronage de ce souvenir sacré que nous plaçons nos modestes études. » Ces lignes terminent la préface du beau volume que viennent de publier MM. E. de Bouteiller et G. de Braux, et elles font pressentir tout l'intérêt qu'il inspirera. — Au dix-huitième siècle, Charles du Lys, descendant d'un des frères de Jeanne, fit paraître trois éditions, successivement améliorées, d'un ouvrage sur la famille de la Pucelle. Ce travail était devenu fort rare, lorsque M. Vallet de Viriville le comprit dans sa collection, publiée par Aubry. L'obligeance de M. le comte de Maleissye, arrière-petit-fils de Charles du Lys et possesseur de ses manuscrits, a permis à nos deux Lorrains de consulter tous les documents employés par le généalogiste, et d'infatigables recherches personnelles les ont mis à même de rétablir des branches dont l'existence était ignorée, et de continuer les filiations jusqu'à nos jours. Le nombre de familles se rattachant à la bonne Lorraine est très-considérable. Dix pages de table suffisent à peine à en contenir l'indication. On rencontre là le nom d'un de nos poëtes les plus lus, mais je ne pardonne pas à Alfred de Musset d'avoir, dans un de ses poëmes moqueurs, plaisanté avec le souvenir de Jeanne d'Arc, d'avoir dit en se peignant dans Mardoche :

> Bornez-vous à savoir qu'il avait la Pucelle
> D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle. .

Les familles qui rencontrent dans leur arbre généalogique cette grande illustration de Jeanne d'Arc — c'est un honneur que peut revendiquer l'un de nos deux auteurs, M. de Braux — liront avec empressement l'ouvrage que nous annonçons. Mais, abstraction faite de ce motif, ce livre se recommande encore vivement par ses mérites intrinsèques à des lecteurs plus désintéressés.

Il commence par des lettres inédites de Jean Hordal et de Claude du Lys, lettres relatives aux recherches de ce dernier. Elles sont suivies d'éclaircissements pleins de curieuses recherches. N'oublions pas de mentionner une note (p. 83) sur l'orthographe du nom de Jeanne. Vient, après cela, la généalogie dont nous parlions tout à l'heure, et que complètent des preuves, où MM. de Bouteiller et de Braux ont réuni patiemment beaucoup de faits peu connus, de documents inédits pour la plupart. Nous avons trouvé là (p. 185), sur la fortune des parents de la Pucelle, des détails qui ont leur prix. Les biens que possédaient son père et sa mère, se composaient d'environ vingt hectares, douze en terre, quatre en prés et quatre en bois, desquels faisait partie ce fameux bois Chenu, dont il a été tant parlé ; ils avaient de plus leur maison et, en réserve, une certaine somme destinée aux dépenses d'une fuite en cas d'invasion. Tout cela pouvait constituer une fortune qui équivaudrait aujourd'hui à 80,000 francs.

Sur la maison dont il vient d'être question, MM. de Bouteiller et de Braux ont publié une pièce inédite jusqu'à eux, c'est l'acte d'acquisition de cette maison, acquisition faite en 1586 par Mme Louyse de Stainville. Lorsque cette vente eut lieu, il y avait cinq à six ans, que l'illustre masure avait été visitée par Montaigne. Comme on lit beaucoup plus les *Essais* que *Le Voyage en Italie*, on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici, les quelques lignes peu connues, je le crois, où Montaigne parle de Domremy : « Domremy sur Meuse, à trois lieues dudit Vaucouleurs. D'où estoit natifve, cette fameuse pucelle d'Orléans qui se nommoit Jane Day ou Dallis. Ses descendants furent anoblis par faveur du roi, et nous monstrarent les armes que le roi leur donna, qui sont d'azur à un' espée droite couronnée et poignée d'or et deux fleurs de lis d'or au côté de ladite espée ; de quoy un receveur de Vaucouleurs donna un escusson peint à M. de Caselis (un des compagnons de voyage de Montaigne). Le devant de la maisonnette où elle naquit est toute peinte (*sic*) de ses gestes ; mais l'aage en a fort corrompu la peinture. Il y a aussi un abre (*sic*) le long d'une vigne qu'on nomme l'*abre de la Pucelle*, qui n'a nulle autre chose à remarquer. » (T. Ier, p. 16, éd. de 1774).

Mais revenons à l'ouvrage de MM. de Bouteiller et de Braux. Un beau frontispice, d'après le livre de Hordal, et de nombreux blasons

ornent ce volume, dont l'excellente exécution ravira les bibliophiles, et à la composition duquel les deux auteurs ont mis tant de soin. Malgré leurs recherches si actives, ils n'espèrent pas avoir donné toutes les descendances des frères de Jeanne, et accueilleront avec empressement des détails sur les branches ignorées. Dès à présent, du reste, ils nous promettent une autre publication : trois documents d'une grande importance, qui font partie des archives de M. de Maleissye, et qui n'avaient pas trouvé place dans les *Preuves*, formeront ce nouvel ouvrage. Nous ne manquerons pas d'en signaler l'apparition.

TH. P.

La Renaissance, *scènes historiques*, par le comte DE GOBINEAU. Paris, Plon, 1878, in-8 de 539 p. — Prix : 6 fr.

M. le comte de Gobineau a voulu donner une forme dramatique à quelques épisodes de l'histoire de la renaissance. Les personnages qui ont posé devant lui sont Savonarole, César Borgia, Jules II, Léon X et Michel-Ange. On se rappelle le succès qu'obtint la trilogie de M. Vitet, mais les événements dont il s'inspira offraient, il faut en convenir, une sorte d'unité et un intérêt dramatique qui n'existent pas au même degré dans les sujets traités par M. de Gobineau. La mort d'Henri III terminait aussi bien le second volume de cette trilogie que celle du duc de Guise le dernier. Il faut remarquer encore que le lecteur français avait, sur cette période de notre histoire, des notions qui sont moins nettes à l'égard d'événements passés au-delà des Alpes et qui rendaient la tâche de l'auteur plus facile. Ajoutons qu'alors cette forme dialoguée était protégée par une sorte de mode littéraire. On reconnaît d'ailleurs que M. de Gobineau connaît bien l'Italie et l'époque où il s'est transporté, mais a-t-il pu assez s'isoler de son temps pour faire toujours parler ses personnages en hommes du seizième siècle? mais le diplomate de la France de nos jours n'a-t-il pas quelquefois soufflé les politiques qu'il a ranimés? Nous ne savons si nous n'aurions pas préféré voir M. de Gobineau employer son talent d'écrivain et son érudition à écrire une véritable histoire de l'époque qu'il a tenté de dramatiser.

J. V.

Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile, édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux originaux, etc. Tome IVe. *Les belles figures et drolleries de la Ligue*, 1589-1600. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1878, gr. in-8 de VIII-416 p.— Prix : 15 fr.

Avant de passer du Journal de Henri III à celui de Henri IV, les savants éditeurs de l'Estoile ont eu la bonne pensée d'intercaler, dans leur édition définitive, un volume entier du même chroniqueur, celui-là

tout à fait inédit et bien connu des érudits qui en réclamaient depuis longtemps la publication. C'est, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle un *recueil;* l'Estoile l'avait composé pendant la Ligue, en ramassant tous les jours les libelles, placards diffamatoires, écrits séditieux, « jusques à plus de trois cents, » qui se criaient et se vendaient dans les rues de Paris. Malgré l'édit sévère de 1594, le « curieux. » qui aimait passionnément sa collection, n'avait pu se résoudre à la détruire entièrement ; et il en est resté un gros volume in-folio qui, de l'abbaye de Saint-Acheul, est passé à la Bibliothèque nationale.

Le plus souvent, le texte imprimé est accompagné de *figures* bizarres, parfois des plus intéressantes; mais les éditeurs n'ont pas cru pouvoir les reproduire ; ils se sont contentés de donner une description « iconographique » des estampes et dessins. Il sera toujours loisible de recourir au recueil de la Bibliothèque, d'autant plus aisément qu'on possède maintenant l'indication précise des pièces qui s'y trouvent.

Le présent volume a donc tout l'intérêt de la nouveauté; il pourrait, à la rigueur, être détaché de la belle collection qui se poursuit avec tant de soin et de goût. En tous cas, il fera prendre patience à ceux qui trouvent que les œuvres complètes de Pierre de l'Estoile n'avancent pas au gré de leur plaisir et de leur curiosité.

G. B. DE P.

Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau. *Étude historique suivie des correspondances inédites de Retz, de Mazarin*, etc..., par R. CHANTELAUZE. Paris, Didier, 1878, 2 vol. in-8 de XVI-492-494, p., avec portrait et fac-simile d'autographe. — Prix : 16 fr.

Il y a, dans l'histoire des peuples, des périodes de trouble et de confusion pendant lesquelles tout ce qu'il y avait de passions néfastes accumulées dans le cœur des hommes à l'état latent éclate au grand jour et s'étale sans vergogne. Ce sont les périodes honteuses des sociétés et ces accidents périodiques semblent leur rendre le service des soupapes de sûreté dans les machines à vapeur. Quand la pression développée dans le calme par les pires appétits de l'âme en ébullition est devenue trop forte, une détente est nécessaire, et si elle ne se produit pas trop brusquement, la machine conserve assez de ressort pour retrouver ensuite son équilibre. Il arrive aussi presque toujours que quelques hommes dominent pendant ces périodes de trouble et représentent assez exactement par leur tempérament, par leur esprit et par leurs passions effrénées l'état moyen de la maladie sociale : ils en sont comme le prototype; et leur étude, malgré la boue qu'elle remue, est

singulièrement instructive. Les quatre années de la Fronde marquèrent une de ces périodes pour la France, et Paul de Gondi, à qui les circonstances et les nécessités politiques préparèrent malheureusement les voies vers le chapeau de cardinal, nous paraît avoir résumé dans sa personne tous les appétits et toutes les hontes de cette période. Quoique, d'après son propre aveu, il eût l'esprit aussi peu ecclésiastique qu'il fût possible de l'imaginer, il s'était proposé pour buts, dès sa première jeunesse et au milieu des écarts du plus indiscipliné des caractères, l'archevêché de Paris et le cardinalat. Rien n'est impossible à ces sortes d'hommes, et Retz parvint à ses deux buts : mais Dieu sait au prix de quelles bassesses et de quelles intrigues.

M. Chantelauze a consacré deux volumes, dont l'Académie française vient de reconnaître le mérite en leur décernant le grand prix Gobert, à retracer toutes les intrigues spéciales et toutes les péripéties de l'*affaire du chapeau*. C'est l'histoire de la lutte redoutable engagée pendant trois ans entre Retz et Mazarin, lutte pendant laquelle le premier faillit succomber, mais dont il sortit enfin victorieux. La découverte assez inattendue de la correspondance secrète de Retz avec l'abbé Charrier, son agent à Rome, et d'autres précieux documents inédits ont permis à M. Chantelauze de jeter sur cette affaire embrouillée une lumière nouvelle : lumière, hélas! qui ne fait que mettre en relief plus accusé bien des hontes et des turpitudes. L'auteur nous montre le chef de la Fronde méditant, peu après la mort tragique de Charles Ier et à l'exemple de Cromwell, l'abolition de la royauté en France, et allant même jusqu'à rêver l'établissement d'une république oligarchique à la tête de laquelle aurait été appelé soit le duc d'Orléans, soit le grand Condé, et dont lui, Paul de Gondi, aurait été le premier ministre. Aussi peu scrupuleux qu'un Italien du quinzième siècle, aussi violent que les chefs de la Ligue, sans avoir l'intérêt religieux pour excuse, il ne lui aurait manqué pour tenter un si grand changement que de rencontrer un homme de la trempe de Henri de Guise.

Cette étude n'est que le premier chapitre d'une série de travaux dans lesquels M. Chantelauze a l'intention de refaire l'histoire complète du cardinal de Retz, de la lutte acharnée qu'il soutint pendant sept ans contre Mazarin, après la Fronde et à partir de sa sortie de prison, de sa transformation politique après la mort du premier ministre, de ses missions à Rome et du rôle qu'il joua dans les conclaves où furent élus les papes Clément IX, Clément X et Innocent XI : vaste projet qui demande, en raison des questions fort délicates qu'il soulève, une pénétration et une impartialité d'esprit toutes particulières.

Dans cette affaire du chapeau, que M. Chantelauze appelle, à l'italienne, *commedia in commedia*, il y a beaucoup de boue remuée : et peut-être en quelques passages est-elle trop complaisamment remuée. Quand l'auteur, appelant Mazarin, avec Retz, *ignorantissime* sur toutes les matières d'administration et de finances, n'accorde au premier ministre que le génie de la politique extérieure, et borne son seul mérite au dedans à l'heureuse fortune d'avoir compris la valeur de Colbert et de l'avoir légué à la France ; quand il consacre plus de trente pages à la peinture de la corruption qu'entretenait depuis trois siècles à la cour de Rome le népotisme de certains papes; ou quand il insiste sur l'influence de Dona Olympia et de la princesse de Rossano dans les décisions d'Innocent X, il y a un fonds de vérité incontestable dans ces diverses situations : mais les déductions générales découlent trop vite de quelques faits particuliers, et l'auteur nous paraît avoir une pente naturelle à exagérer le mauvais côté des choses. Retz étant capable de tout, ce que nous accordons volontiers, M. Chantelauze élèverait volontiers ses adversaires à sa hauteur d'audace criminelle : il y a là une sorte d'influence de contact qui doit être signalée. On se salit à remuer le fumier. C'est ainsi que presque tous les ministres d'Anne d'Autriche sont formellement et successivement accusés de projets d'assassinats. Mazarin fait à Chateauneuf, « âme féroce et capable de se porter aux dernières extrémités, » des insinuations mystérieuses qui cachent un sens terrible (I,128) : et l'on dit catégoriquement d'Abel Servien que « c'était un homme capable de se porter, en politique, aux dernières violences, et qui ne se fit jamais faute de les conseiller. Il était de l'école de Machiavel et n'eut pas reculé devant un assassinat... » (II, 139.) Ce sont là des accusations qui auraient besoin de preuves authentiques et très-nettes : et pour Servien en particulier, la récente étude que nous venons de publier sur ce ministre, signataire des traités de Westphalie (Le Mans, Pellechat, in-8), nous met en situation de pouvoir protester contre de pareilles imputations. En semblables circonstances, il ne faut pas écouter seulement les ennemis ou les pamphlets : Servien fut dévoué à l'autorité royale et il n'hésita pas à proposer des *arrestations*, voilà ce qui n'est pas contestable. D'arrêter à empoisonner il y a loin, et nous demandons des preuves formelles avant de croire à tant de lâcheté.

Ces critiques n'enlèvent pas à l'œuvre de M. Chantelauze sa valeur réelle : son livre est très-étudié, très-fouillé, riche en documents nouveaux et en aperçus historiques d'importance sérieuse : c'est ainsi qu'il nous apprend, à n'en pouvoir douter, que la reine eut, au moins d'août 1651, la pensée de nommer le coadjuteur premier ministre, et que ce fut Mazarin qui la détourna de ce projet : mais le plaisir qu'on

éprouve à voir débrouiller ces problèmes est bien amorti par la tristesse qui saisit l'âme devant tant de fange morale. Cette tristesse est instructive. Fasse le ciel que la France soit à jamais délivrée d'ambitieux et d'intrigants comme Paul de Gondi !

René Kerviler.

La Fronde angevine. *Tableau de la vie municipale au dix-septième siècle*, par A. Debidour, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 427 p. — Prix : 6 fr.

De grands éloges ont été déjà donnés, soit en Sorbonne, soit dans la presse, au travail de M. Debidour. A mes yeux, c'est un des meilleurs qui aient depuis longtemps paru sous la forme d'une de ces thèses pour le doctorat dont l'ensemble fait vraiment honneur à l'érudition française. M. Debidour, en étudiant avec la plus clairvoyante attention l'histoire de la Fronde angevine, a étudié l'histoire même de la France provinciale au dix-septième siècle, et nous avons ainsi dans son livre, à côté d'un sujet spécial traité d'une remarquable façon, un sujet d'un intérêt général traité d'une non moins remarquable façon. C'est après avoir lu, relu, discuté d'innombrables documents imprimés et manuscrits, que l'auteur, guidé par un esprit juste et droit, s'occupe tour à tour de l'origine et des premières transformations de la mairie d'Angers, de l'état des partis dans cette ville au commencement du dix-septième siècle, du gouvernement du maréchal de Brézé (1636-1648), des atteintes portées aux privilèges des Angevins, des impôts nouveaux qui pesèrent sur eux, des causes de la fronde parisienne, du contre-coup des mouvements de Paris en province, du soulèvement du peuple à Angers, de la noble conduite de l'évêque Henri-Arnauld préservant, à force de dévouement, cette ville du pillage dont la menaçait l'armée du maréchal de Brézé, des incidents si divers qui suivirent la réconciliation du farouche maréchal avec les Angevins, incidents auxquels furent mêlés Rohan-Chabot, La Meilleraye, surtout l'évêque Arnauld, dont on admirera les généreux efforts (1651-1652), pour épargner à l'Anjou les horreurs d'une nouvelle guerre civile, M. Debidour raconte en une très-bonne langue l'orageuse histoire de la ville d'Angers jusqu'à l'époque (mai 1657), de la suppression définitive des libertés municipales de la capitale de l'Anjou. Je doute qu'on puisse lui reprocher une seule grave erreur, une seule grave omission, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit, d'abord au bas des pages, puis à la *Table bibliographique* (p. 405-423), l'indication des sources auxquelles a puisé le consciencieux historien. Cette *Table* mérite une mention particulière à cause de l'abondance

et de la précision des renseignements qu'elle fournit pour la bibliographie de l'Anjou. Parmi les autres pages importantes des *Eclaircissements et pièces justificatives* (p. 329-404), j'indiquerai, en-dehors des documents inédits (lettres patentes de Louis XI, de Charles VIII, etc.), les notices bibliographiques sur le maréchal de Brézé, sur Henri-Arnauld avant son épiscopat, sur Rohan-Chabot. En résumé, la *Fronde angevine* me paraît digne à tous égards d'être rapprochée de la *Réforme et la ligue en Anjou*, de M. Ernest Mourin (1856), livre que M. Debidour (p. 2), appelle avec raison un « beau livre. »

T. DE L.

Lettres de la marquise du Châtelet, réunies pour la première fois, revues sur les autographes et les éditions originales, augmentées de 38 lettres entièrement inédites, de nombreuses notes et d'un index, et précédées d'une notice biographique, par EUGÈNE ASSE. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de XLIV-496 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Eugène Asse, qui a déjà édité les lettres de Mlle Aïssé et de Mlle de Lespinasse, vient de rassembler en un volume les lettres de la marquise du Châtelet, jusqu'ici éparses dans des publications diverses; il les a augmentées de trente-huit lettres inédites, enrichies de notes nombreuses et d'une très-curieuse et très-intéressante notice. Malheureusement la correspondance de Voltaire et de Mme du Châtelet a été anéantie. Mais, telles quelles sont, les lettres publiées par M. Asse sont encore le portrait le plus fidèle de la *belle Émilie* pendant les quinze dernières années de sa vie. Étrange figure que celle de cette femme à la fois passionnée et positive, sentimentale et géomètre, aimant la parure et la science, cultivant les mathématiques et la poésie, dédaigneuse de ses devoirs, ou pour mieux dire ne paraissant pas se douter qu'elle eût des devoirs, et ne connaissant d'autre fidélité que celle de sa passion du moment. Correspondante de Maupertuis et ayant en somme des titres scientifiques sérieux, Mme du Châtelet a dû cependant à peu près uniquement sa célébrité à sa longue liaison avec Voltaire. « C'est à lui, écrivait Mme du Deffand, qui ne l'aimait pas, qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent. » La note n'est pas tout à fait juste : si Mme du Châtelet doit beaucoup à Voltaire, Voltaire, de son côté, doit beaucoup à Mme du Châtelet. Elle le cacha à Cirey, lorsqu'il était menacé d'être arrêté pour ses *Lettres sur les Anglais*, et plus tard pour la publication du *Mondain;* elle le dirigea parfois dans ses travaux, contint sa bile, et, ceci est une bonne note pour elle; retint sous clef, tant qu'elle vécut, le manuscrit de la *Pucelle*. Elle s'ingénia à entourer son ami de tout le luxe, de tout le bien-être qu'il aimait, et

le tableau de ces recherches de confortable auxquelles tenait le poëte et qu'on lui ménageait à Cirey, de ces glaces, de ces statues, de ces appartements vert céladon et or n'est pas un des moins piquants de cette existence brillante et coupable. La passion, pendant près de quinze ans, fut réciproque, et elle fut même plus persévérante chez Voltaire que chez la marquise. Tout le monde connaît cette anecdote de M. du Châtelet ouvrant, après la mort subite de sa femme, le châton d'une bague qu'elle portait habituellement et y trouvant, à sa grande stupéfaction et à celle de Voltaire qui était présent, le portrait, non pas de celui-ci, mais de Saint-Lambert : dernier caprice d'une femme pour laquelle, au fond, il est difficile d'éprouver une grande sympathie; car elle n'a même pas dans ses passions ce trouble et cette faiblesse qui peuvent rendre les fautes touchantes, en faisant croire à un commencement de repentir; et elle porte jusque dans ses sentiments de famille une sécheresse et une prudence mathématiques qui font mal; elle écrit, après la perte d'un fils : « J'en ai été plus fâchée que je ne l'aurais cru et j'ai senti que les sentiments de la nature existaient en nous, sans que nous nous en doutassions. » Nous n'en remercions pas moins M. Asse d'avoir réuni et publié cette correspondance, qui jette un jour si triste mais si instructif sur ce dix-huitième siècle où il y avait tant de ménages comme celui du marquis et de la marquise du Châtelet.

M. DE LA R.

Répertoire politique, historique et littéraire, par M. CH. VALFRAMBERT, docteur en droit. Années 1876 et 1877. Paris, Larose, 2 vol. in-8 de 591 p. chacun. — Prix : 12 fr.

J'en demande pardon à M. Valframbert, mais il m'est difficile de parler avec sang-froid de son *Répertoire*. Voilà une publication essentiellement utile, dont il a su concevoir le premier la pensée; un monument de travail et de patience, un chef-d'œuvre de méthode... ; et il faut que tous ces mérites soient compromis par la passion politique, d'autant plus répréhensible ici que rien ne l'excuse et que tout devait l'exclure !

Résumer en un volume, au commencement de chaque année, l'histoire de l'année qui vient de finir, c'est là une idée vraiment ingénieuse, et qui, tout au moins dans le sens où elle a été comprise et réalisée par notre auteur, est absolument neuve. Son recueil, élaboré au prix de recherches incessantes, évitera la fatigue des mêmes recherches à tous ceux qui ont besoin, par devoir ou par goût, de suivre la marche des événements comme le mouvement des esprits.

Veut-on se tenir au courant des travaux parlementaires et législatifs ? M. Valframbert fait passer rapidement sous nos yeux, avec

renvois aux documents officiels, les interpellations qui se sont produites, les incidents qui ont eu lieu, les lois qui ont été discutées et votées, les projets qui sont en cours de préparation.... Il relate, arrondissement par arrondissement, les résultats électoraux et indique les journaux où l'on retrouvera les circulaires des candidats, les comptes rendus des réunions publiques, etc. Les débats budgétaires sont groupés dans un chapitre spécial. Il rapproche ensuite et coordonne les actes et documents divers qui intéressent chaque département ministériel. Les beaux-arts, les théâtres, la littérature trouvent leur place dans cette encyclopédie annuelle. Tous les faits de l'ordre politique et intellectuel sont saisis au fur et à mesure de leur apparition : c'est une photographie qui reproduit en réduction le tableau de l'année.

On aperçoit par là quels services le *Répertoire* est susceptible de rendre ; mais, d'autre part, on comprendra que nous nous sentions autorisé, pour ne pas dire obligé, à ménager d'autant moins les critiques, que nous sommes plus convaincu de l'utilité de l'œuvre et plus désireux de la voir se perfectionner. La passion politique, que tout à l'heure nous reprochions à M. Valframbert, ne lui a pas seulement dicté des appréciations souvent fausses et presque toujours contestables : elle l'a conduit, et ceci est plus grave, à fournir des renseignements inexacts..... Prenons un exemple. A la fin du chapitre consacré aux *Cultes*, nous trouvons mentionnés, sous le rubrique *Variétés*, quelques travaux relatifs à des questions religieuses. Quels sont ces travaux ? Les conférences de M. Loyson, un article du *XIX*e *Siècle* sur les jésuites, un rapport de la conférence Molé-Tocqueville sur le même sujet et dans le même sens, un article de la *Revue de France*, et... c'est tout. En vérité, Monsieur Valframbert, vous aviez d'autres écrits à signaler ! En ignoriez-vous l'existence ? Mais alors vous avez manqué à la mission que vous vous êtes attribuée. Les avez-vous dédaignés ? Mais, outre que ce dédain ne ferait de tort qu'à vous-même, vous n'avez plus le droit de le professer, du moment qu'il s'agit de renseigner tout le monde, amis et ennemis.

Nous souhaitons que M. Valframbert comprenne la portée de nos critiques et qu'il y fasse droit dans la suite : nous lui affirmons qu'elles s'inspirent de l'intérêt même de la publication qu'il a entreprise.

A. de Claye.

La Palestine et le Sinaï, par B. Hitrovo. Saint-Pétersbourg, 1876, in-18 de 151 p. — Prix : 4 fr.

Une semaine en Palestine (*Nediela v Palestinié*), par B. Hitrovo. Saint-Pétersbourg, 1876, in-8 de 91 p., avec 36 photographies.

Jérusalem et la Palestine dans la littérature, la science, la peinture et dans les traductions russes, par S. Ponomarev. Appendice au tome XXX des *Mémoires de l'Académie des sciences*. Saint-Pétersbourg, 1877, in-8 de xx-128 p. — Prix : 5 fr.

Sinaj i Palestina (*Sinaï et Palestine*), par D. Smychlaiev. Perm, 1877, in-8 de xvii-241 p. — Prix : 8 fr.

Le pèlerinage à Jérusalem semble avoir produit sur M. Hitrovo une impression profonde et durable. On peut en juger par la publication intitulée : *la Palestine et le Sinaï*. C'est un inventaire raisonné de tous les écrits sur la Palestine et le Sinaï faits par des Russes, y compris les articles de revues et de journaux. Il se distingue des autres travaux du même genre en ce qu'il ne se contente pas de donner les simples titres des ouvrages, mais il indique aussi les routes que les voyageurs ont suivies, les principaux monuments qu'ils ont vus, et il y ajoute une appréciation sommaire des livres. Vu la pénurie de pareils recueils en Russie, celui de M. Hitrovo sera fort apprécié du public ; il est fait avec soin, et, bien que l'auteur n'ait pu trouver plus de deux cents écrits, les lecteurs le trouveront suffisamment complet.

L'ouvrage comprend les pèlerins-écrivains, russes ou non, et ceux qui ont écrit sans avoir visité les lieux saints. Il peut servir de supplément à la *Bibliographia geografica Palæstinæ*, du regretté Tobler, qui lui a servi de modèle. Toutefois, il en a élargi le cadre, en faisant entrer dans son plan le Sinaï, inséparable de la Palestine. Le volume que nous avons sous les yeux n'est que l'avant-courreur de plusieurs autres, que l'auteur annonce dans sa préface. Le second volume contiendra la bibliographie des cartes, plans et dessins de la Palestine ; les dix-huit suivants seront consacrés à la description de la Terre-Sainte, au triple point de vue de la géographie, de la topographie et de l'archéologie, et ornés de plans et de gravures qui aideront l'intelligence du texte. Un travail qui renfermerait le dernier mot de la science occidentale serait un véritable trésor pour la Russie, encore peu au courant de ces richesses littéraires ; celles qu'elle possède déjà et qu'elle a puisées dans son propre fonds pourraient, à leur tour, servir aux savants d'Occident. Tel est le double but que se propose M. Hitrovo, en mettant la main à la publication dont il s'agit. Nous ne pouvons qu'y applaudir ; seulement, nous nous demandons comment l'Occident pourra profiter d'un ouvrage écrit dans une langue qui lui est étrangère ?

— Le petit volume : *Une semaine en Palestine*, est un vrai bijou et une rareté bibliographique ; il a été tiré avec beaucoup de soin à vingt exemplaires. L'auteur partait pour la Chine; arrivé à Alexandrie, il n'a pas voulu passer si près de Jérusalem sans aller y vénérer les souvenirs de notre rédemption. Le récit est simple, aimable ; les descriptions sont exactes, les sentiments sont chrétiens. Naturellement, en huit jours, notre pèlerin n'a approfondi aucune question. Ce qu'il dit de la situation des Russes à Jérusalem témoigne de sa sincérité. Il indique très-nettement le peu d'accord qui existe entre le clergé russe et le clergé grec, entre le consul de Russie et la mission ecclésiastique. On y lit d'intéressants détails sur les principaux représentants de celle-ci : l'évêque Cyrille, les archimandrites Porphyre et Antonin. En passant en revue les divers consuls, l'auteur a omis, probablement par oubli, le nom de Sokolov, qui a succédé à M. Dorogoboujinov, et précédé M. Kartsev; Sokolov est mort à Jérusalem peu de temps après son arrivée (1861). Il dit quelques mots de la propagande catholique et trouve qu'elle est bien moins dangereuse pour l'Église grecque que celle des protestants, qui, depuis quelques années surtout, déploient une grande activité. — Cela ne fait que ranimer ses espérances. « Nous sommes, écrit-il, des héritiers naturels des Grecs, partout où existe l'orthodoxie ; on peut battre les Turcs, non-seulement sur le Danube, mais encore sur l'Euphrate et sur les rivages de la Méditerranée, en s'appuyant sur la population orthodoxe, arabe. Par la Géorgie et l'Arménie, nous touchons presque à la Palestine et rognons l'Asie-Mineure, qui ne pourra certainement pas rester seule à la Turquie ou former l'Empire turc. Ce n'est ni sur le Hindoukousch ni sur les Himalayas, c'est dans les vallées de l'Euphrate et les défilés du Liban que la lutte pour la prédominance en Asie aura lieu (p. 68). » Les espérances exprimées dans ce passage, sont partagées par bien des Russes. — Les photographies sont très-agréables à voir et donnent une idée fort exacte des monuments. On est bien en droit de mettre parmi ces derniers les édifices imposants de la mission russe. Si M. Hitrovo se décidait à réimprimer son livre pour le public, il donnerait aux pèlerins et aux voyageurs russes qui se rendent à Jérusalem, un petit volume qu'ils aimeraient à emporter avec eux et qui, au retour, rendrait plus présents leurs souvenirs.

— L'ouvrage de M. Ponomarev : *Jérusalem et la Palestine*, a paru aussitôt après celui de M. Hitrovo : *la Palestine et le Sinaï*, dont il a encore le temps de profiter, tout en restant complétement indépendant. L'auteur a séjourné à Jérusalem plus d'un an (1873-1874), et c'est même dans la ville sainte qu'il a commencé à faire son indicateur

bibliographique de la Palestine, le plus complet qui existe jusqu'à présent en langue russe. On y compte plus de neuf cents articles, tandis que le recueil de M. Hitrovo n'en contient que deux cents. L'écart est considérable; il vient en grande partie du plan adopté par les deux auteurs et du cadre qu'ils ont donné à leurs ouvrages. Quoi qu'il en soit, la presque simultanéité de ces publications montre l'intérêt qu'excite aujourd'hui la Terre-Sainte dans le monde russe, et qui, du reste, n'y a jamais été méconnu, ainsi que nous l'apprend M. Ponomarev dans son intéressant avant-propos.

Le livre se partage en quinze sections, parmi lesquelles la huitième, sur la mission ecclésiastique et les constructions russes à Jérusalem, attire le plus l'attention du lecteur. En y ajoutant ce que l'auteur en dit dans l'avant-propos, on aura une idée assez nette des travaux littéraires et scientifiques des chefs de cette mission, les archimandrites Porphyre, Léonide, Antonin. L'histoire de la ville sainte et celle de l'Église de Jérusalem occupent deux sections. Les quatre dernières sont consacrées à la géographie, l'archéologie, la poésie et la peinture. Il y aurait de quoi former un charmant volume rien qu'en réunissant les pièces de poésie, inspirées par les lieux saints. Celles de l'auteur lui-même, que nous avons eu la satisfaction de lire ailleurs, y figureraient avec avantage. Parmi les peintres, Vorobiev, Granovski et Tchernetsov paraissent au premier rang. Trois index des noms, des choses et des périodiques cités dans le texte facilitent l'usage de cet excellent manuel.

Nous n'y avons relevé que quelques inexactitudes, peu importantes d'ailleurs; M. E. Boré n'a jamais été *jésuite* (n° 533); il faisait partie de la congrégation des lazaristes, dont il était supérieur général. L'auteur de *Visits to monasteries in the Levant* s'appelle Robert Curzon, et non Rob-Curzon (n°s 525 et 631). En citant l'ouvrage de Sepp, il eût été mieux de renvoyer le lecteur à la deuxième édition, de 1873 et 1876, bien plus complète que la première. De même, les articles supplémentaires (n°s 908-914), empruntés à l'ouvrage de M. Hitrovo, auraient dû être accompagnés de leurs numéros correspondants. Ces remarques, nous les faisons, tant pour répondre à l'invitation de l'auteur lui-même (p. VII), que pour témoigner de l'attention avec laquelle nous avons lu son ouvrage, dont une des meilleures recommandations est d'avoir paru sous les auspices de l'Académie des sciences.

— En 1865, M. Smychlaïev eut occasion de visiter les Lieux-Saints de la Palestine. Il voulut que son pèlerinage fût complet, et il poussa jusqu'au mont Sinaï, malgré les difficultés que présentait cette excursion et qu'elle présente encore. De retour dans le pays, il com-

muniqua ses *Notes de voyage*, comme il les intitule modestement, à une feuille quotidienne de Saint-Pétersbourg, le *Bulletin de Bourse*, où elles parurent par parties, dans des numéros supplémentaires, et à grands intervalles les unes des autres (1866 et 1867). Ce journal n'était pas fait pour donner à ces récits la publicité qu'ils méritaient; aussi passèrent-ils presque inaperçus du public et les spécialistes eux-mêmes en ignorèrent longtemps jusqu'à l'existence.

Ce fut donc une bonne pensée que de réunir les articles détachés en un volume et de les rendre accessibles à la masse des lecteurs, si avides, en Russie, de tout ce qui les initie à la connaissance des Lieux-Saints.

L'ouvrage se compose de deux parties bien distinctes, dont la première contient la description du mont Sinaï; la seconde, partagée en six chapitres, traite de la Palestine. En voici les titres, qui indiquent en même temps la marche suivie par le voyageur : 1° Jaffa et Jérusalem; 2° Jérusalem; 3° Hébron et Bethléem; 4° Jourdain et la mer Morte; 5° de Jérusalem à Nazareth; 6° Nazareth, Tibériade et Kaïphe.

L'ouvrage se lit avec intérêt; le style en est simple et coulant. La description des Lieux-Saints est faite avec soin, et témoigne chez l'auteur de la connaissance de la littérature occidentale relative à son sujet. Malgré son peu d'étendue, le livre de M. Smychlaïev est un des meilleurs que la Russie possède sur la Palestine — le nombre en est assez restreint, — et il pourra être consulté avec profit par quiconque s'intéresse aux études sur la Terre-Sainte, dont les Russes apprécient plus que jamais l'importance et l'opportunité. J. Martinov, S. J.

Enciclopedia araldico-cavalleresca. *Prontuario Nobiliare*, par Gofredo di Crollanza. Pise, 1877-78, in-4, avec planches (en cours de publication).

Gli emblemi dei Guelfi e Ghibellini, par le même auteur. Pise, 1878, à la direction du *Giornale araldico*, in-12 de 164 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, arrivé à la lettre S, est assez près d'être terminé pour que nous puissions en parler. Le plan de M. de Crollanza a été de faciliter l'étude des sciences héraldiques, en faisant de tout ce qui les concerne une encyclopédie. Sous la forme si commode de dictionnaire, on trouve dans son œuvre les détails techniques, historiques, archéologiques qui appartiennent à ce vaste sujet, et à la fois les armoiries d'un grand nombre de familles d'Europe, spécialement de celles, qui, par leur composition peuvent servir d'exemples. On a donc entre les mains et en un seul volume, un dictionnaire, une grammaire, un traité et, dans une certaine mesure, un armorial. On ne considérerait cette œuvre

qu'au point de vue historique, qu'elle serait déjà d'une grande importance; en effet, elle peut, pour l'étranger, éclaircir bien des points des chroniqueurs italiens. M. de Crollanza n'a d'ailleurs pas négligé les éléments que lui présentait la France. Les ordres de chevalerie de tous les pays ont été aussi l'objet de notices étendues, et l'auteur, se préoccupant de tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'ensemble de ses études, n'a oublié ni les joutes, ni les tournois, ni les pas-d'armes. A ce dernier mot, disons-le cependant, nous pensions trouver plus de détails. N'y aurait-il pas eu lieu de rappeler le pas d'armes de Charlemagne donné par le sire de Beauffremont, et tant d'autres entreprises semblables. Le très-curieux livre espagnol qui porte ce titre *El Paso honroso* aurait pu aussi être mis à contribution et fournir des renseignements sur une foule de singuliers usages chevaleresques. Peut-être M. de Crollanza ne s'est-il pas suffisamment enquis des matériaux que l'Espagne lui aurait offerts si largement. Une remarque encore, l'auteur nomme certaines familles en indiquant le lieu où elles se sont trouvées dans ces derniers temps, n'eût-il pas été bon de rappeler surtout le lieu de l'origine ?... Ainsi les Bassompierre sont désignés comme appartenant à l'Ile-de-France. Les armes que leur attribue M. de Crollanza ne sont pas, du reste, celles du célèbre maréchal, qui portait d'argent à trois chevrons de gueules. Y a-t-il eu erreur ou s'agit-il d'une autre famille ? L'*Enciclopedia araldica*, publiée dans de bonnes conditions typographiques, est ornée de blasons soigneusement exécutés.

— Ne quittons pas M. de Crollanza sans dire un mot d'un savant et curieux petit volume publié à 200 exemplaires seulement et ayant pour sujet les emblèmes des Guelfes et des Gibelins. Ce livre qui fera honneur à l'érudition de l'auteur, a été couronné par l'Académie héraldique italienne. Il est terminé par un armorial des principales familles qui se sont le plus distinguées dans les deux célèbres factions.

TH. P.

BULLETIN

Annuaire de l'enseignement libre pour 1878. Paris, Gaume, 1878, in-18 de 278 p. — Prix : 2 fr.

C'est, croyons-nous, la seconde année de cet annuaire, augmenté, cette fois, d'un calendrier et d'une carte de la France par provinces ecclésiastiques et donnant l'état de la cour de Rome et du clergé de France (évêques et secrétaires d'évêchés, grands séminaires); — l'organisation de l'administration des cultes au ministère; — renseignements sur les bibliothèques publiques de Paris, sur l'Institut, sur les écoles spéciales; — lois et décrets relatifs à l'enseignement secondaire libre, au volontariat d'un

an; — notices sur les établissements d'enseignement libre, par diocèse; — programme et personnel des universités catholiques; — personnel de quelques grands séminaires. Cette simple énumération suffit pour marquer l'intérêt et l'utilité de cette publication, ce qui est préférable à des éloges. L'annuaire, devant avoir une nouvelle édition chaque année, nous signalerons quelques améliorations à introduire, quelques corrections à faire. Nous voudrions à l'Institut le nom de ses membres; la mention de l'Académie de médecine sous la rubrique de l'Institut, dont elle ne fait pas partie — on le dit bien, — ne peut occasionner que des erreurs. Les notices sur la Bibliothèque nationale et sur l'École des chartes ne sont pas exactes. Il ne serait pas difficile de se procurer des renseignements sur différentes bibliothèques fort importantes dont on ne donne que le nom et l'adresse, sur les archives nationales, pour les formalités relatives aux communications de pièces. Les notices sur les établissements d'instruction secondaire ne concernent que les établissements pour les garçons; elles sont très-inégales, incomplètes et parfois erronées. Ainsi, pour le diocèse d'Autun, nous ne voyons pas figurer l'important établissement des prêtres de Saint-Bertin et personne ne pourrait soupçonner que « l'Institution diocésaine et municipale » est le collège de Paray-le-Monial. R.

Le Denier du Sacré-Cœur, extrait de *Pierre Blot. Second épisode des Étapes d'une conversion*, par Paul Féval. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 83 p. — Prix : 1 fr.

C'est ici un appel aux « deniers » du riche et du pauvre, en faveur du Sacré-Cœur, c'est-à-dire du Vœu national, de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. M. Paul Féval raconte comment il a été « converti » à l'œuvre du Vœu national, qu'il avait envisagée en artiste avant de l'apprécier comme chrétien. Il mêle le récit dramatique, le dialogue mouvementé aux considérations ascétiques, aux réflexions piquantes et originales dans ce style vif, coupé et brillant qui caractérise les œuvres du célèbre romancier. Ce sera un éloquent quêteur partout où il pourra s'introduire. S.

Le Miracle du 16 septembre 1877, par Henri Lasserre. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 126 p. — Prix : 1 fr.

Le miracle raconté dans cette brochure est celui de la guérison de Mme Guerrier, née Biver, dont le mari est juge de paix à Beaune. Quand nous disons « miracle,» c'est comme l'auteur pour employer le terme usuel, sans vouloir préjuger la décision de l'Église. Ce récit, plein de vie, d'originalité et d'esprit, comme tout ce qu'a écrit M. Lasserre, animé par un profond esprit de piété et de confiance, est donné avec tous les détails, avec toutes les preuves, et relevé par des considérations intéressantes et touchantes, même pour ceux qui ne croient pas. Il ne fera qu'augmenter chez les croyants leur vénération et leur confiance en Notre-Dame de Lourdes. C'est un chapitre détaché d'un nouveau volume que prépare l'historien de Lourdes et qui aura certainement le même succès que le premier. R.

Voyage au pays du bien, par Fulbert Dumonteil. *Première série.* Paris, Palmé, 1878, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume est un recueil de causeries « parisiennes » qui ont dû paraître dans la *Revue du monde catholique*. Elles roulent sur les innombrables

œuvres de charité, qui fleurissent sur le sol si fertile en tout genre de la grande cité parisienne. Ce sont des considérations à propos de ces œuvres et des détails sur leur but et leur fonctionnement capables d'éclairer la charité et de l'exciter. Le récit de beaux traits et les sociétés purement philanthropiques ont leur place dans cette revue : le frère Philippe, la sœur Pellegrin ont, avec les aéronautes du siège de Paris, l'instituteur et l'institutrice, place à côté de l'Infirmerie Marie-Thérèse, des Orphelins de la guerre, de l'Œuvre de la miséricorde, de l'Œuvre des Loyers, etc., etc. Ce sont des pages qui se lisent avec plaisir, reposent l'esprit et laissent une bonne impression. Ecrites avec facilité et esprit, d'un style coulant, sous l'inspiration d'une excellente pensée, elles ne paraissent pas avoir la prétention d'être autre chose que des causeries et s'adressant plus spécialement aux personnes du monde. C'est une série qui se continue dans la *Revue du monde catholique*. V. M.

La Fin de l'anarchie, par Charles Bigot. Paris, Charpentier, 1878, in-18 de 468 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est exclusivement politique; il est dédié à M. Thiers et à M. Gambetta. C'est un long plaidoyer dans lequel on sent à chaque ligne le parti pris de tout arranger même l'histoire pour les besoins de la cause. Ne pouvant pas le combattre, nous renonçons à l'analyser. Du reste, la citation seule des sommaires suffira pour donner l'idée du but et de l'esprit de l'ouvrage : les voici : « Les deux problèmes : question sociale en 1789, question politique en 1792. — L'odyssée de la France. — La république nécessaire. — Les obstacles à la république, et nous enregistrons parmi ces obstacles, d'après l'auteur, les *préjugés sociaux* et les *préjugés religieux*. — Enfin le programme de la république. »

Si l'on arrive à la fin de la dernière page, l'impression du lecteur sera souvent celle-ci : le titre du livre se modifierait très-bien ainsi : Continuation de l'anarchie. L. T.

La Franc-Maçonnerie, *Instruction pastorale et mandement pour le Carême de* 1878, par Mgr Besson, évêque de Nîmes. 7e édition. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, gr. in-18 de 46 p. — Prix : 30 c.

Mgr l'évêque de Nîmes a publié, sur la franc-maçonnerie, un mandement qui est une page d'histoire d'une grande valeur. Ce résumé rapide et saisissant de faits établis par des preuves irrécusables montre le rôle de la secte dans les plus graves événements du monde moderne. Le prélat plaint les personnes; il ne flétrit que les actes et les doctrines. Quoiqu'il se montre d'une grande réserve lorsqu'il aborbe les faits contemporains, son récit, dont l'intérêt ne se ralentit pas un instant, aboutit avec une logique invincible à cette conclusion : « La Franc-Maçonnerie règne, et c'est par elle, ce semble, et par elle seulement, qu'il est permis de régner encore. On peut dire d'elle ce que Montesquieu a dit de l'ancienne Rome : « Elle mit d'abord les rois dans le silence et les rendit comme stupides. » H.

De la création d'un cours de droit international, par M. P. Larroque. Paris, Henri Bellaire, 1875, in-12 de 183 p. — Prix : 2 fr.

M. Larroque nous apprend, dans ce livre, que les guerres sont désas-

treuses au point de vue des intérêts matériels : nous sommes assez de son avis. Il soutient qu'elles ne sont pas moins funestes au point de vue moral : sous ce rapport, et au risque de chagriner son cœur sensible et son âme pacifique, nous aurions des réserves à exprimer. Il rend les institutions monarchiques responsables de ce fléau, dont la République doit nous préserver : nous le renvoyons à l'histoire. Il conclut à la création d'un *Code international* et à l'institution d'un *Tribunal suprême* chargé de vider les différends entre nations. Bien entendu, la suppression des armées permanentes devrait suivre et compléter les autres mesures. Toutes ces théories nous semblent manquer du mérite de l'à-propos; nous ne croyons pas qu'elles rentrent dans le cadre des grandes controverses européennes qui sont à l'ordre du jour. A. DE CLAYE.

Entretiens familiers sur la Cosmographie, par M. AUDOYNAUD, officier d'Académie. Paris, J. Hetzel et Cie, in-8 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce un éloge, est-ce une critique ? C'est au moins un fait que chacun pourra apprécier suivant ses goûts et ses tendances : l'ouvrage de M. Audoynaud, que publie la librairie Hetzel, n'a aucune ressemblance avec les fantaisies pseudo-scientifiques de M. Jules Verne auxquelles cette même librairie a donné le jour. C'est un véritable traité de cosmographie où l'auteur n'a pas craint d'appuyer ses explications de figures géométriques et d'employer les termes scientifiques, avec sobriété toutefois et sans vain étalage d'érudition. Seulement la forme dialoguée lui permet de donner à son exposition une allure un peu plus libre, d'y introduire des comparaisons familières et d'y supposer de petites expériences souvent fort utiles pour la clarté, enfin d'entrer dans quelques digressions historiques ou scientifiques qui, dans un traité proprement dit, pourraient paraître hors de leur place.

L'esprit général est très-satisfaisant, et, sur la question de Galilée, qui est une bonne pierre de touche à cet égard, bien que M. Audoynaud en parle d'après des auteurs un peu suspects, il est fort modéré et presque irréprochable.

Il prend pour interlocuteur un jeune homme « âgé de seize ans, qui venait d'achever sa seconde..... un peu d'arithmétique et un peu de géométrie, tel était tout son petit bagage scientifique. » Il nous donne ainsi la mesure du public auquel il s'adresse. Le « petit bagage scientifique » nécessaire pour le suivre est vraiment si peu de chose que, parmi les personnes qui s'intéressent assez aux questions scientifiques pour n'avoir pas besoin de les avaler sous forme de romans, il y en a bien peu, croyons-nous, qui ne puissent comprendre son ouvrage et y trouver agrément et profit. E. Z.

Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives de production, dans leurs diverses formes, par SCHULZE-DELITZSCH, avec la collaboration du docteur SCHNEIDER. 2e partie. *Agriculture, précédée d'une lettre aux cultivateurs français*, par BENJAMIN RAMPAL. Paris, Guillaumin, 1878, in-12 de 176 p. — Prix : 2 fr.

Parmi les écoles socialistes qui se partagent l'Allemagne, celle de Schulze-Delitzsch, et celle de Lassale, cette dernière plus radicale que l'autre, se réunissent dans une guerre commune contre l'esprit religieux. Ce point de

ressemblance est assez significatif. M. Rampal, partisan déclaré des doctrines de Schulze, veut les faire connaître et les propager en France. Déjà, il y a deux ans, il a publié un cours d'économie politique composé par le réformateur allemand « à l'usage des ouvriers et des artisans. » On y trouvait le texte des formules « relatives aux combinaisons industrielles. » Aujourd'hui paraît la seconde partie consacrée « aux combinaisons agricoles. »

L'éditeur s'adresse donc spécialemement aux petits cultivateurs, qu'il voudrait voir réunis en association et développer ces « combinaisons principales qui ont été proposées par Schulze et ses amis pour faire participer la petite et la moyenne culture aux avantages attachés à la grande. »

Le but sans doute est louable ; mais sera-t-il atteint par les moyens préconisés? Il est permis d'en douter. Car, sans parler de ce qu'il peut y avoir d'utopique dans de semblables conceptions et la pensée que les sociétés coopératives de production seront un remède infaillible, l'auteur paraît en réalité poursuivre beaucoup plus un but politique qu'une réforme économique. Celle-ci n'est pour lui qu'un prétexte; il faut arriver au règne de ses doctrines. La Révolution a tout fait pour le peuple, qui n'était rien avant elle, et est, sous elle, plus heureux que jamais. Depuis 89, aucun régime ne s'est vraiment préoccupé de lui, l'Empire l'a étouffé, la Restauration n'a rien fait, à peine quelque espoir de liberté en 1830, puis régime oppressif; la République de 1848 elle-même « n'a été qu'une tentative avortée; » l'Empire, « le règne de l'équivoque. » Aujourd'hui seulement s'ouvre une ère féconde dont l'exposé amène la conclusion de la longue préface de M. Rampal : « Aimez la Révolution qui vous a faits ce que vous êtes, et défendez la République, qui en est la fidèle et vivante expression. » Quoi qu'il en soit et à titre de document, ce volume méritera d'être consulté par ceux qui veulent se tenir au courant du mouvement coopératif. G. S.

Victor-Emmanuel, *sa vie, sa mort, souvenirs personnels*, par le comte D'IDEVILLE. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 100 p. — Prix : 1 fr.

M. le comte d'Ideville a été attaché d'ambassade à Turin, en 1859-1862; cette situation l'a mis à même de savoir bien des choses; grâce à elle, il connaît les Piémontais : aussi ne les aime-t-il pas, et ce sentiment paraît assez justifié dans les volumes déjà publiés par lui et dans celui-ci, simple plaquette, dont quarante pages sur cent, sont tirées d'un précédent ouvrage. Hâtons-nous de dire, que ce ne sont pas les moins intéressantes, et qu'on y trouve, sur l'éducation, la vie privée, le caractère de l'ex-roi de Piémont des détails curieux et bien présentés. Toutefois nous avons en vain cherché dans ce récit les anecdotes que le titre semblait promettre, et c'est là une lacune regrettable, surtout en ce qui touche aux derniers moments du roi *galantuomo*. Les circonstances de la visite du chanoine Anzino au Quirinal sont encore si mal connues que nous étions fort désireux de savoir ce que M. d'Ideville pourrait nous en apprendre; mais il a ici poussé la discrétion jusqu'à ses dernières limites, et nous sommes forcés d'attendre un autre historien pour être pleinement renseigné. Par ailleurs, du reste, je le répète, les souvenirs personnels ne manquent pas de charme et ils font connaître comme il doit l'être un souverain qui fut, en somme, plus heureux qu'il ne l'a mérité. R.

Le Conclave et le Pape, par Mgr X. Barbier de Montault, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Oudin, 1878, in-12 de 175 p. — Prix : 2 fr.

Livre d'actualité s'il en fût, et d'autant plus précieux pour les catholiques qu'il répond avec la plus entière compétence à une foule de questions, et donne les détails les plus exacts sur les cérémonies, et ce qu'on pourrait appeler le *rituel* de l'élection des souverains pontifes. Sans doute, vu les circonstances, certaines prescriptions canoniques n'auront pu être observées dans le Conclave qui vient d'avoir lieu, et certaines formalités, notamment de la prise de possession par le pape élu, n'auront pu être accomplies : mais il n'en est pas moins d'un intérêt tout particulier de bien connaître, sur tous les points, les règles et la tradition de l'Église, afin de mieux se rendre compte de ce que le malheur des temps et la présence des Italiens à Rome aura enlevé de liberté et de prestige *extérieur* à la papauté. Je dis *extérieur* à dessein; car, après tout, la pompe d'un cérémonial n'est pas la souveraineté, ne fait pas le droit, et son amoindrissement momentané n'enlève rien à la grandeur, à la majesté de la papauté, ni à la confiance pleine d'allégresse des catholiques, saluant dans Léon XIII le successeur infaillible de Pierre et le continuateur légitime de Pie IX. R.

Histoire d'une vocation. Mme Nicanora Izarié, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. Paris, Sauton, 1878, in-18 j., de 234 p. — Prix : 3 fr.

Le dernier ouvrage du R. P. Lescœur est simple et édifiant comme la vie qu'il retrace. Mme Izarié était une femme d'une grande vertu que la douleur acheva de sanctifier. Après la mort prématurée de son mari, elle conçut le projet de se donner à Dieu, mais elle fut bientôt emportée à son tour et ne revêtit que dans le cercueil l'habit qu'elle avait demandé au Carmel. Les personnes pieuses, que les vies extraordinaires étonnent quelquefois, ne trouveront ici rien qu'elles ne puissent imiter; elles voudront connaître cette servante de Dieu qui a vécu de leur vie, et qui est morte de la mort des justes. G. P.

Le Guide du pèlerin aux Églises de Rome et au palais du Vatican, par Mgr Barbier de Montault. Arras, Rousseau-Leroy, sans date, in-12, de XI-496 p. — Prix : 3 fr.

On a écrit beaucoup de pages sur Rome et on en écrira beaucoup encore, car le sujet est inépuisable. Toutefois un archéologue, un érudit, un prêtre comme Mgr Barbier de Montault n'omet rien de ce qui peut intéresser le pèlerin et le savant. Tout est minutieusement étudié et a été contrôlé sur place : c'est précis, exact. Même lorsque l'on croit avoir vu, on apprend là beaucoup de choses encore. La note sur le musée chrétien du Latran est cependant confuse et, pour les inscriptions notamment, laisse à désirer : elle ne donne pas l'idée de leur sujet et de leur importance. Format commode, cartonnage à l'anglaise, ordre alphabétique pour l'inventaire, tels sont les avantages matériels d'un livre que l'on trouvera profit à étudier pendant un voyage et que l'on aimera à feuilleter après le retour. H. de l'E.

La Vie de province en Grèce, par le baron d'Estournelle de Constant. Paris, Hachette, 1878, in-18 jésus de 304 p. — Prix : 3 f. 50.

Les personnes qui aiment les voyages au coin de leur feu ou sur le banc

de leur jardin ne liront pas sans plaisir le volume de M. d'Estournelle de Constant. Il y a là, sur la vie intime en Grèce, de curieux détails qu'à notre connaissance, on n'avait pas jusqu'ici pensé à recueillir. Mais on perdra quelques illusions : ainsi les femmes semblent, en Grèce, avoir laissé aux hommes le privilège de la perfection physique. On voit, d'après cet aveu, que M. d'Estournelle doit être un voyageur sincère et véridique. Il a cherché à s'initier à la vie provinciale et ses nombreuses excursions, notamment sa visite à l'ancienne Locride, sont narrées d'une manière agréable. Le volume se termine par trois contes populaires dont l'auteur étudie avec soin les singulières ramifications et dont l'origine est fort lointaine. M. d'Estournelle promet un livre complet sur ces antiques fictions. C'est une nouvelle qui sera accueillie avec joie par les très-nombreux amis de la littérature populaire.

Th. P.

Havai. *Histoire de l'établissement du catholicisme dans cet archipel*, par P. Tournafond. Paris, Lethielleux, 1877, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr.

Depuis quelques années, le nombre des publications relatives à l'archipel Havaien s'est assez multiplié. Toutefois, il nous manquait une histoire un peu détaillée de l'établissement et des progrès de la religion catholique dans ce pays. Le public français était obligé de feuilleter les annales de la propagation de la foi pour rencontrer des renseignements souvent assez incomplets à cet égard ; telle est précisément la lacune que M. Tournafond a entrepris de combler.

Ce n'est toutefois que dans les deux dernières parties de son ouvrage que l'auteur entre résolûment en matière. Les trois premières sont consacrées à nous donner des détails sur l'histoire ancienne de l'archipel. Ainsi que M. de Varigny, M. Tournafond se prononce en faveur de Don Gaétano, navigateur espagnol, comme ayant visité le premier l'archipel d'Havai. Force serait donc de supprimer ces îles de la liste des terres découvertes par Cook. Nous n'approuverions qu'à moitié l'espèce de roman imaginé par l'auteur pour nous raconter l'histoire des temps anciens d'Havai, depuis ses premières relations avec les Européens. Il nous rappelle tour à tour la mort tragique de Cook et les conquêtes de Kamea-Mea, le *Napoléon de la Polynésie*. Mais ces détails sont déjà connus. La portion la plus intéressante de l'ouvrage est bien certainement celle qui nous expose l'établissement des missions protestantes, puis celui des missions catholiques. H. de C.

Cachemire et Petit-Thibet, *d'après les relations de M. F. Drew*, par le baron Ernouf ; ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de onze gravures. Paris, Plon, 1877, in-12 de vi-336 p. — Prix : 4 fr.

M. Drew, ingénieur des mines distingué, a été pendant dix ans au service de Ranbîr-Singh, maharaja de Cachemire. Occupé d'abord de recherches géologiques et minéralogiques, puis chargé de l'administration des forêts, enfin gouverneur du Petit-Thibet, il a, à ces divers titres, et dans les meilleures conditions, parcouru toutes les parties du royaume de Cachemire. Il a donc vu beaucoup et bien, et le récit de ses voyages n'est pas la narration d'un touriste ordinaire, mais celle d'un homme qui étudie les ressources du pays avec une sollicitude éclairée pour l'honneur du prince auquel il est attaché, l'amélioration de son gouvernement et le bien-être de ses sujets. Grande et

noble mission que M. Drew a remplie avec persévérance et succès. Son livre contient de très-curieux et peu connus détails sur l'avénement de la dynastie qui règne aujourd'hui dans les États de Jummoo, c'est le nom officiel du Cachemire, sur le climat et la nature d'une contrée qui, pour tous les voyageurs, est une sorte d'Eden, enfin sur les mœurs et les paysages grandioses du Dartistan, du Baltisvan et du Ladakh. Cette partie de son récit en est la plus nouvelle; elle est en même temps le complément naturel du bel ouvrage de M. Rousseler sur l'Inde des rajahs.

M. le baron Ernouf a traduit et livré au public français cette très-remarquable relation de cet ingénieur anglais; il l'a abrégée et résumée sur quelques points; mais il l'a surtout complétée par de nombreux emprunts faits à une vieille relation qui remonte au dix-septième siècle, mais qui est toujours vraie, celle d'un voyageur de notre race, Bernier, qui le premier visita ces pays rigoureusement fermés aux Européens. Une bonne carte et onze gravures ajoutent encore à l'intérêt de ce livre et à la reconnaissance que tous les amateurs de voyages doivent à son savant traducteur.

M. DE LA R.

Voyages hors de ma chambre. *En Danemark, une excursion en Suède, de Paris à l'Exposition de Vienne; la Hollande artistique*, par VICTOR FOURNEL. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de IV-384 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Fournel n'est pas seulement un des plus spirituels chroniqueurs et un des plus savants érudits de ce temps : c'est aussi un intrépide voyageur. Après les *Vacances d'un journaliste* et les *Promenades d'un touriste*, voici les *Voyages hors de ma chambre*, en attendant les *Voyages au pays du soleil*. Cette fois ce sont plutôt les pays du Nord que l'infatigable écrivain a parcourus. En Hollande, il étudie l'art national dans les œuvres de ses principaux représentants : Rembrandt, Van der Helst, Jean Steen; Rembrandt, qui peint la Hollande lumineuse; Van der Helst, qui peint la Hollande flegmatique; Jean Steen, qui peint la Hollande déridée.

De Hollande en Danemark, et c'est peut-être la partie la plus importante du volume, M. Fournel a visité avec intérêt, disons mieux, avec amour, ce vaillant petit peuple sur lequel sa défaite même a jeté un si vrai et si héroïque éclat. Il l'admire dans son courage, il l'admire dans sa poésie et il se plaît à citer des échantillons de cette poésie populaire d'un si vif et si mélancolique attrait. Copenhague lui apparaît avec un cachet d'honnêteté bien rare dans les grandes villes. La Suède lui plaît aussi, mais moins peut-être, malgré sa dynastie d'origine française et les longs et intimes liens qui ont uni jadis ce pays à la France. Et comment aller à Stokholm sans invoquer les noms de Gustave III, de Stedingk et de Fersen ?

Un mois et cent pages suffisent à notre touriste pour visiter et décrire l'exposition de Vienne. Encore a-t-il pris le chemin des écoliers. Mais on a vu déjà tant d'expositions et elles se ressemblent tellement toutes qu'on finit par être blasé. Pourtant on aimerait à les parcourir toujours avec d'aussi agréables compagnons de voyage que M. Fournel, il critique avec tant de verve il peint avec tant d'humour. En quelques pages, il vous initie si complétement aux mœurs de l'Autriche, à l'aspect de Vienne, aux merveilles de l'exposition. Vienne en 1873, Paris en 1878, que de rapprochements entre les deux pays et les deux peuples. Même entrain, même vie de plaisirs, même insouciance et aussi, hélas ! mêmes redoutables problèmes de l'avenir. L'auteur résume tout ce qu'il a vu à Vienne en ce mot profond et triste :

« La décomposition morale d'un empire dans sa prospérité même.» Ne serait-ce pas là, moins la prospérité peut-être, le spectacle que nous offrirons aux visiteurs de notre Exposition de 1878 ? M. DE LA R.

Inde et Himalaya, *souvenirs de voyage*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de dix dessins par Henry de Montaut. Paris, Plon, 1877, in-12 de 392 p. — Prix : 4 fr.

On a déjà tant écrit sur l'Inde qu'il semble vraiment superflu de consacrer un nouveau volume à ce pays du soleil. M. le comte Goblet d'Alviella l'a essayé cependant, séduit par les facilités exceptionnelles que lui donnait le voyage de l'héritier de la couronne d'Angleterre dans le grand empire asiatique. Sans cette présence du prince de Galles, en effet, il eût été impossible d'assister à des spectacles aussi extraordinaires que l'assemblée des rajahs à Bombay, la procession de la Dent sacrée à Ceylan, l'illumination du Gange à Bénarès. Mais, en même temps, l'auteur s'enfonçait dans les parties éloignées de l'itinéraire officiel et pouvait ainsi saisir la vie hindoue dans son développement naturel. Il a visité successivement Bombay, Ceylan, le Nizam, Calcutta, la vallée du Gange, le royaume de Cachemire. Mais la partie la plus curieuse de son voyage est certainement son excursion dans le Sikhim et à l'Himalaya. De tout cela, M. le comte Goblet a composé un récit qui, sans avoir rien de très-neuf, offre pourtant son intérêt. Malheureusement, ce récit est déparé, en bien des points, par les préjugés et les passions anti-catholiques qui, tout récemment encore, faisaient au nom de l'auteur, en Belgique, une si fâcheuse notoriété. M. DE LA R.

VARIÉTÉS.

I

LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS

(Suite.)

Les villes en ont formé sur le même modèle, les *Free town libraries*, qui ont eu beaucoup plus de succès; quelques-unes n'ont rien à envier sous le rapport de l'organisation aux plus grandes bibliothèques de l'Europe, et nous décrirons plus loin celle de la bibliothèque de Boston qui peut en être considérée comme le type le plus parfait. Ce sont là les bibliothèques populaires et publiques par excellence.

Les bibliothèques, nous venons de le voir, sont considérées par les Américains surtout comme un moyen d'éducation et d'enseignement populaires; ce doit être aussi, pensent-ils un moyen d'amélioration pour ceux qui n'ont pas su d'abord puiser à cette école des leçons de vertu. Il ne semble pas, en effet, qu'en Amérique plus qu'ailleurs l'instruction ait contribué à élever la moralité. « La majorité des détenus dans les prisons du Nord et de l'Ouest, dit le rapport, savent lire, une forte proportion sait lire et écrire, et beaucoup avant leur emprisonnement, ont reçu un enseignement supérieur à celui des écoles populaires. » La proportion des détenus illettrés varie, d'après un rapport de 1867, d'un vingtième dans l'État de Vermont à un tiers dans celui de New York et dans le Wisconsin; dans le Sud, elle est plus considérable;

seize détenus seulement sur cent savent lire, au pénitencier de la Caroline du Nord. Les bibliothèques des prisons ont pour but de compléter leur instruction, et surtout leur éducation morale. Créées d'abord exclusivement par l'initiative privée, elles ont bientôt, par leurs heureux résultats, attiré l'attention et le concours de l'autorité publique. Ce bienfait a même été en certains endroits assez apprécié de ceux qui en étaient l'objet pour qu'ils aient voulu y faire participer d'autres détenus qui en étaient privés. Ainsi la bibliothèque de la prison d'Alton (Illinois) a été fondée par les dons des détenus de Charlestown (Massachussetts). Les rapports reçus par le Bureau d'éducation attestent l'existence de quarante bibliothèques de prison contenant ensemble 61,095 volumes. La plus riche se trouve au pénitencier de Philadelphie; elle compte 9,000 volumes, non compris un millier d'ouvrages scolaires. Un contrôle sur les lectures est nécessaire, on le conçoit, dans les prisons plus qu'ailleurs; dans l'Illinois et le Wisconsin, il va jusqu'à enlever aux détenus la liberté de choisir leurs livres; partout ailleurs, on les laisse libres de prendre ce qu'ils veulent, la composition de la bibliothèque étant d'ailleurs rigoureusement surveillée. Les modes de distribution diffèrent beaucoup, suivant les prisons; tantôt le détenu, grâce à un catalogue mis à sa disposition, peut inscrire sur une fiche plusieurs des livres qu'il désire, parmi lesquels le bibliothécaire choisira celui qu'il jugera le plus convenable. Lorsque le volume rentre sur les rayons, le titre disparaît de la fiche de l'emprunteur; tel est le système usité au pénitencier de l'Est, en Pensylvanie; tantôt, comme dans les prisons de Sing Sing et de Clinton, à New York, les prisonniers se rendent eux-mêmes à la bibliothèque, soit pour prendre les livres, soit pour les rendre. Ce sont des livres de religion, de morale, d'histoire, de voyages, de science, des magazines, même des romans, à l'exception de ceux qui pourraient surexciter trop vivement l'imagination. Ainsi choisies, ces lectures font du bien aux détenus, et ils les goûtent; le rapport en constatent les heureux effets, tout en déplorant que, pendant les longues nuits d'hiver, ces ressources d'instruction et de distraction manquent aux prisonniers, faute de lumière, dont l'usage est interdit par les règlements.

Toutes les bibliothèques que nous venons d'énumérer s'adressent plus spécialement au public populaire ; mais il n'est guère de grand corps dans l'État, de service public, d'école, d'association revêtue d'un caractère officiel qui n'ait sa bibliothèque. Chacune a ses lecteurs spéciaux, et notamment les anciens élèves de l'école à laquelle elle est attachée, qui ne l'oublient pas dans leur testament, après avoir eu recours à elle de leur vivant ; et, d'autre part, l'institution, communiquant à sa bibliothèque le caractère de stabilité et de permanence dont elle jouit elle-même, lui attire plus aisément cette générosité privée que nous avons vue s'éloigner des bibliothèques fondées par association. Ainsi l'Université d'Harward possède une bibliothèque générale, riche, en 1875, de 154,000 volumes, sans compter les brochures, et de 227,650 volumes en y joignant les bibliothèques spéciales et celles des sociétés scientifiques qui dépendent de l'Université. Le collège d'Yale, à la même date, avait dans sa bibliothèque 18,000 volumes et 25,000 brochures; l'accroissement annuel est de plusieurs milliers de volumes.

La théologie et les ouvrages religieux trouvent, aux États-Unis, d'assez nombreux lecteurs ; toutefois, il est peu de bibliothèques publiques qui en soient exclusivement composées ; celle de Boston, fondée en 1860, et qui compte aujourd'hui 12,000 volumes, en fournit un rare exemple. La théologie a sa place soit dans les bibliothèques des séminaires, soit dans celles des

facultés de cette science ; quand la bibliothèque n'est pas attachée à une faculté, elle ne se borne pas aux seuls ouvrages de théologie, mais elle comprend aussi tous ceux qui sont nécessaires à une éducation ecclésiastique complète. La plus ancienne, la bibliothèque catholique du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, fondée par les Sulpiciens, en 1791, compte aujourd'hui 15,000 volumes; après elle, par ordre d'ancienneté, vient la bibliothèque fondée par John Anderson, nommé en 1794, professeur à l'*Association sacerdolale* (*Presbilery associate*) de Pansylvanie. Les progrès de ces bibliothèques commencent à s'accuser depuis vingt-cinq ans. Presque toutes les communions représentées aux États-Unis y ont des séminaires, et chacun d'eux a sa bibliothèque. Il y a aujourd'hui, aux États-Unis, 120 à 180 séminaires; les mieux fournis en livres, en 1838, possédaient 3,000 volumes; aujourd'hui, deux d'entre eux en ont jusqu'à 30,000, trois dépassent le chiffre de 20,000, huit celui de 15,000. En 1838, tous les séminaires réunis atteignaient le chiffre de 100,000 volumes; aujourd'hui, il est de 5 ou 600,000. Avant leur fondation, l'éducation cléricale, se faisant dans les collèges, imposait à ces derniers l'obligation de faire une place à la théologie dans leurs bibliothèques ; elle l'a gardée encore maintenant que les séminaires existent, et cette place est même assez large, ce qui n'empêche pas les travailleurs de se plaindre de l'insuffisance des instruments mis à leur disposition. De riches collections, acquises à l'étranger et notamment en Allemagne, sont venues atténuer ces regrets. Entre toutes les bibliothèques de théologie, le rapport distingue particulièrement celles des catholiques, elles se signalent par un choix plus grand des ouvrages consacrés à l'explication du dogme et de la morale, à la littérature ecclésiastique, principalement à l'histoire et à la biographie religieuses; toute science d'ailleurs est la bien venue sur leurs rayons, on y trouve même les œuvres des adversaires. pour peu qu'ils aient une valeur scientifique; l'histoire universelle, inséparable de celle de l'Église, les monuments de la littérature que ses moines nous ont conservés, les découvertes de la science si importantes par les armes que la foi peut et que l'incrédulité prétend leur emprunter ; tout lecteur, catholique ou non, est également bien accueilli dans leur enceinte. Aussi jouissent-elles, au-delà de l'Atlantique, d'une popularité dont le rapport s'est fait justement l'écho.

Les autres sciences et les autres écoles ont aussi leurs bibliothèques spéciales; l'étude du droit a fait surgir des sociétés dont chacune a sa bibliothèque où le chiffre des volumes varie de quelques centaines à 20,000. Elle a ses écoles au nombre de 38, sur lesquelles 21 ont leur bibliothèque, où le minimum est de 300 volumes et le maximum de 20,000. La plus importante est celle de la faculté de droit d'Harward, qui possède, proportionnellement, d'après le rapport, plus de documents juridiques et législatifs anglais que les bibliothèques anglaises n'en possèdent d'américains. Et pourtant, quelques-unes des bibliothèques d'Angleterre datent de plusieurs siècles : celle de Lincoln s' Inn à Londres, entre autres, remonte à 1497. Trois catégories de documents, exclus par leur excessive abondance des bibliothèques privées, affluent dans les bibliothèques publiques de droit, les lois municipales, celles de l'État ou de l'Union, qui s'impriment toutes ; les commentaires de ces lois, et les rapports judiciaires.

La médecine a réuni, depuis un siècle, dans les écoles et les hôpitaux, 2 ou 300,000 volumes. Il y en a peu qui aient une valeur sérieuse, mais il y a à prendre dans tous. Le rapport ne mentionne que les bibliothèques médicales d'une certaine importance, celle de Boston, de Philadelphie, de New York,

de Cincinnati et de Washington. Les journaux de médecine et les thèses doctorales y occupent la plus grande place.

Les sciences mathématiques et les sciences physiques et naturelles sont assez mal représentées dans les bibliothèques américaines : parmi celles qui essayent de combler cette lacune, il faut citer la bibliothèque du Congrès à Washington, la bibliothèque de Boston, la bibliothèque Astor à New York et l'Institut Peabody à Baltimore ; à leur défaut, il faut recourir aux bibliothèques des sociétés scientifiques, très-peu nombreuses encore, qui existent aux États-Unis.

L'histoire locale a provoqué les études de 160 sociétés nées depuis 1780 sur le sol américain ; leurs bibliothèques, d'après les rapports reçus au Bureau d'Éducation, réunissent aujourd'hui 482.000 volumes et 568.000 brochures. La *Société historique de Massachussetts*, fondée la première, en 1791, a rassemblé un millier de manuscrits ; la *Société historique de New York* en compte 15.000 ; le chiffre de ceux de toutes les sociétés réunies s'élève à 90,132 : elles ont été longtemps les seules à en posséder avant l'organisation des bibliothèques d'État. Elles se recrutent, en général, comme nos sociétés françaises, c'est-à-dire par l'élection de membres payant une cotisation ; les fonds ainsi obtenus servent à publier des mémoires consacrés à l'histoire locale. Le rapport leur assigne un rôle social important : développer aux États-Unis le goût des études généalogiques tout à fait propres à entretenir le sentiment républicain en rattachant à une tige unique et primitive les plus grandes et les plus humbles familles d'un même pays, exciter le patriotisme en réveillant ces souvenirs locaux qui font aimer au citoyen le sol natal, ramener vers le passé les regards du peuple américain toujours trop porté à regarder l'avenir, oublieux du culte des ancêtres et de la tradition qui, seule, assure la grandeur d'un pays. Seules, ces sociétés ou ceux de leurs membres qui ont puisé chez elles la curiosité de l'érudit sont capables d'accumuler ces reliques du passé pour la recherche et la découverte desquelles il faut compter bien plutôt sur l'amour-propre scientifique que sur le dévouement aux intérêts publics, quoique ceux-ci finissent toujours par en profiter.

Au-dessus de toutes ces bibliothèques se trouvent celles des corps électifs et des hautes administrations de l'État : la plupart sont exclusivement ouvertes au personnel du corps dont elles dépendent : chaque Etat a la sienne, qui présente à peu près et en petit les caractères que nous retrouverons tout à l'heure dans la bibliothèque du Congrès. Celle du département d'État, dont la création date d'une résolution du Congrès du 23 septembre 1789, est avant tout une bibliothèque diplomatique, elle renferme surtout des collections de lois étrangères, d'histoire étrangère et diplomatique, des traités de science politique ; elle compte aujourd'hui, autant qu'on en peut juger en l'absence du catalogue actuellement en cours d'exécution, environ 23,000 volumes ; citons aussi celles de la *Trésorerie*, qui ne remonte en fait qu'à 1867 et qui compte déjà 8,450 volumes dont beaucoup de géographie et d'histoire, celles du *Bureau de statistique*, du *First auditor Office*.

Une bibliothèque qui domine toutes les précédentes et qui s'en distingue surtout depuis que la législature des Etats-Unis en a fait leur Bibliothèque nationale, c'est celle du Congrès établie comme lui d'abord à Philadelphie, puis à Washington. Grâce à deux votes du Congrès, l'un de 72.500 dollars, l'autre de 75,000 dollars, sa bibliothèque, devenue la Bibliothèque nationale des États-Unis, a pu se relever du terrible incendie qui, en 1855, la réduisit de 55,000 à 20,000 volumes, et maintenant elle est à l'épreuve du feu : elle est

construite entièrement en fer à l'intérieur ; elle a pu regarnir ses rayons dévastés. Depuis lors, elle s'est encore accrue de la bibliothèque Smithsonienne, l'une des plus riches qu'il y ait au monde en sciences naturelles et en sciences exactes ; de la bibliothèque Force, comprenant plus de 60,000 ouvrages et documents tous relatifs à la colonisation et à l'histoire des États-Unis. Dotée d'une allocation annuelle de 10,000 dollars, augmentée de jour en jour et sans frais par le dépôt légal, cette bibliothèque compte aujourd'hui 300,000 volumes et 60,000 brochures. Les dépenses y sont contrôlées par un comité composé de trois sénateurs et de trois représentants, qui ont le droit de faire tous les règlements nécessaires. Le prêt des livres, restreint à l'origine aux seuls membres du Sénat et de la Chambre des représentants, au président et au vice-président des États-Unis, a depuis été étendu à tous les hauts fonctionnaires de l'État. Rien dans le rapport n'indique que depuis ces limites aient été dépassées. Il est regrettable pourtant que dans un pays comme les États-Unis, qui se pique d'être la patrie de toutes les libertés et où il n'y a pas de place pour les privilèges, les gouvernants se soient réservé celui-là, bien moins justifiable que ceux qui les choquent chez d'autres nations.

La lecture est considérée aux États-Unis comme le supplément indispensable d'un enseignement forcément écourté, et si elle n'est pas devenue obligatoire, comme l'instruction elle-même l'est aujourd'hui dans bon nombre d'États, du moins particuliers et pouvoirs publics n'ont rien épargné pour la rendre attrayante, et en faire, pour ainsi dire, une obligation morale à chaque citoyen par la facilité qu'il a de s'y livrer. Mieux vaut, pour l'amélioration d'un peuple, et même au seul point de vue économique, construire des bibliothèques que des prisons et des maisons de correction. Telles sont les idées qui ont fait surgir ces bibliothèques ouvrières, dues tantôt à la générosité d'un patron intelligent, tantôt à l'association des travailleurs, et surtout les bibliothèques vraiment publiques, les *Free towns libraries*, soutenues par des taxes locales et par des donations privées, regardées comme une branche de l'administration, et où tout citoyen participant aux charges de la ville a le droit de venir lire et emprunter des livres. Ce ne sont pas là, en effet, des bibliothèques ouvertes exclusivement aux gens d'étude, aux hommes des carrières libérales, mais à toute la population municipale. Toutefois à côté ou au-dessous de la salle d'étude, il y a la salle de lecture : là se rencontrent l'ouvrier des usines, le journalier, la couturière, les employés de commerce, tous ceux qui veulent lire quels qu'ils soient. Tout est mis en œuvre pour leur rendre le local agréable, tapis, fleurs et autres ornements, chauffage et éclairage qui ne coûtent rien ; tel est le coup d'œil que présente chaque soir la salle de lecture de Newburyport (Massachussetts).

De toutes les bibliothèques des États-Unis, celles de ce ce genre sont peut-être les plus intéressantes à étudier ; parce qu'elles sont une institution populaire spéciale au pays et à la société au sein de laquelle elles fonctionnent, et dont elles accusent le mieux le caractère et les goûts ; il n'en est peut-être pas dont l'organisation soit plus compliquée, en raison des besoins si nombreux et si variés qu'elles sont appelées à satisfaire. C'est donc sur elles que portera notre étude et principalement sur celle qui peut en être considérée comme le type le plus parfait jusqu'à ce jour, la bibliothèque publique de Boston. Nous nous réservons seulement de signaler en leur lieu les détails qui, chez d'autres, méritent l'attention, et les organes spéciaux dont elle peut se passer, mais qui sont nécessaires ailleurs.

Pour les Américains, le journal, la revue, le *magazine* ont une importance énorme; dans cette démocratie si occupée à faire fortune, on n'a pas le temps de lire le livre, des hommes fort intelligents, des hommes d'affaires surtout ne lisent pas un volume par an, mais ils trouvent une heure par jour pour lire un journal. Le journal aura de plus pour eux cet avantage, qu'il pourra reprendre le lendemain la discussion commencée la veille et y revenir jusqu'à entière conviction du lecteur ; il rend compte, à mesure qu'ils se produisent, des événements et des découvertes de la science. Le journal, la revue, c'est là le principal attrait de la *Free town library*. Tel de ces établissements, la Cooper Union de New York, par exemple, en reçoit jusqu'à 318, presque tous en lecture chaque soir ; la bibliothèque est donc fondée plus que tout autre établissement à demander avant tout à une taxe municipale ses moyens d'existence, c'est là le véritable mode d'entretien d'une institution d'intérêt aussi général. Aussi l'autorisation de l'État nécessaire pour la levée de cette taxe ne souffre-telle aucune difficulté. Un bureau de directeurs est chargé de la surveillance du personnel, mais non du maniement des fonds; la gestion en appartient soit au *bureau d'éducation* de l'État, comme dans l'Ohio et l'Indiana, soit à un bureau spécial, comme dans l'Illinois, chargé en même temps d'exercer un contrôle sur les directeurs. La bibliothèque, outre le revenu fixe provenant de la taxe locale trouve souvent un moyen d'accroissement dans les bibliothèques des sociétés savantes de la ville, qui viennent s'abriter sous son toit.

Une fois en possession d'un local et de revenus fixes, il faut à la *Free town library* une clientèle ; elle cherche les lecteurs et les emprunteurs, comme les marchands cherchent l'acheteur; et fait très-peu de difficulté pour les admettre. A Boston, il suffit de la simple signature d'une personne déclarant qu'elle connaît l'emprunteur, pour qu'un inconnu puisse emporter les livres de la bibliothèque ; en Angleterre, à Manchester, on exige, dans ce cas, une somme égale à la valeur du livre emporté. Cette facilité est un encouragement puissant à la lecture ; à Boston, 90,000 personnes sont inscrites sur les registres de la bibliothèque, et les deux tiers des inscrits y ont effectivement recours ; et il ne semble pas que la bibliothèque ait à souffrir d'un excès de confiance ; les volumes empruntés reviennent pour la plupart, le vol est chose rare et les pertes, quand il y en a, proviennent surtout de la négligence. Sur une circulation annuelle de 6,475,346 volumes dans les bibliothèques qui ont founni un rapport, il se gâte 9,089 volumes, il s'en perd 3,068, soit une perte totale de 12,157 volumes ou 0,2 0/0. Le danger le plus sérieux de pertes provient des déplacements fréquents auxquels est sujette la population ouvrière, bien que, d'après le rapport, les habitudes d'ordre et de régularité que lui fait contracter l'organisation des usines tendent à l'atténuer. Toutefois, pour parer à ces inconvénients, la surveillance la plus active est nécessaire. Le procédé employé à Boston consiste à inscrire les sorties sur les fiches séparées et renfermées dans un casier où chaque jour du mois a son compartiment. Chaque lecteur présente avec le livre qu'il rapporte le double de la fiche du casier, ce qui permet de la retrouver immédiatement et d'y effacer le volume rendu, et tous les jours, un coup d'œil jeté sur la case renfermant les fiches des volumes pour lesquelles la date de rentrée est arrivée permet d'envoyer une lettre d'avis aux retardataires. Les habitués, sous peine de perdre leurs droits, sont tenus de prévenir la bibliothèque d'un changement de domicile. Une revue mensuelle des rayons permet, en outre, de se rendre compte de ce qui est à la reliure ou en circulation,

et d'apercevoir ainsi les volumes dont l'absence ne serait pas justifiée.

Les périodiques qu'on ne peut laisser sur la table à la disposition du public sont placés dans un casier derrière le bureau de l'employé, de façon que le public puisse en voir les titres. A la place de chaque périodique, demandé, l'employé met une fiche portant son titre et le nom de l'emprunteur, cette fiche ne disparaît que quand la livraison revient.

Une mesure utile, sinon toujours efficace, pour assurer le respect des livres, soit à l'intérieur des bibliothèques, soit au dehors, consiste à y insérer des signets de couleur portant promesse d'une récompense aux dénonciateurs de toutes personnes qui gâtent les livres, en y écrivant, en déchirant ou en maculant les feuillets, et l'indication de la peine dont est passible quiconque se rend coupable d'un acte de cette nature. Cette peine, dans l'État de Massachussetts, consiste en une amende de cinq dollars au minimum et de dix au maximum, et d'un emprisonnement qui peut durer jusqu'à six mois.

Ces rigueurs sont justifiées par les facilités que les bibliothèques procurent à leurs lecteurs; il n'y en a peut-être pas au monde qui en soient plus prodigues, on y va, pour ainsi dire, au-devant des désirs respectables du public. Elles mettent à la disposition du lecteur, sur la table où il travaille, des bulletins imprimés où il peut formuler les demandes de livres qui manqueraient à la bibliothèque, ou dont elle ne posséderait qu'une édition; ce bulletin renferme une notice sommaire indiquant combien de temps il faut à l'ouvrage demandé pour arriver à la bibliothèque et être mis en lecture; la bibliothèque de Boston aime mieux, en effet, s'adresser au lieu même de provenance que de recourir à des libraires américains, dont le bénéfice se ferait à ses dépens; les lois de l'Union facilitent ce procédé en affranchissant de droits d'entrée les livres à destination des bibliothèques publiques. La bibliothèque fait faire ses achats par ses correspondants de Londres, de Paris, de Berlin; ces correspondants se tiennent au courant de ce qui paraît dans leurs pays, du prix des livres, des ventes publiques; la bibliothèque leur laisse une certaine marge sur les prix d'achat, mais elle a soin de les faire surveiller. Quand le livre demandé est arrivé, elle en fait prévenir l'intéressé. Chaque travailleur a sa table, et, sur cette table, des rayons, où les livres restent à sa disposition autant de jours qu'il en a besoin, s'il ne préfère les emporter chez lui, ou si quelque motif s'oppose à leur déplacement. Il faut dire toutefois que les bibliothécaires américains, si complaisants qu'ils soient pour le public, ne font de pareils frais que pour le véritable travailleur.

Ce n'est pas à dire que les intérêts du commun des lecteurs soient oubliés; le principe qui domine toute l'organisation des bibliothèques publiques, c'est qu'elles doivent être ouvertes à tous les citoyens. Mais, dans une grande ville comme Boston, bien des gens ne liraient jamais un livre s'il fallait perdre trop de temps à l'aller chercher. Aussi la bibliothèque centrale a-t-elle des succursales, des *branches*, dans chaque quartier de la ville, elle en compte dix à ce jour, avec lesquelles elle est en relations continues, pour leur envoyer des livres ou recevoir ceux qui en reviennent.

A chaque envoi de livres, le bibliothécaire vérifie s'il contient bien ceux qu'il a demandés, et rien que ceux-là, puis les volumes reçoivent l'estam-

pille de la bibliothèque à la première page et dans un autre endroit dont on a soin de prendre note, une étiquette est mise au dos, puis on l'inscrit sur la liste du contenu de chaque case et de chaque rayon. Ces listes, une fois dressées, constituent de véritables répertoires, *finding list*, dont la bibliothèque de Chicago, reconstituée en 1874, après l'incendie de la ville, nous offre les spécimens. Pour obtenir l'impression gratuite et en assurer l'écoulement, la bibliothèque a autorisé l'imprimeur à insérer des annonces en tête et à la fin du volume.

Dans les grandes bibliothèques, chaque opération que comportent le triage et la mise en place des nouvelles acquisitions est confiée à un employé spécial dont le bureau est en communication directe avec la salle où sont déposés les livres à leur arrivée.

Ce premier travail suffit pour permettre de communiquer sans trop grand danger de perte les volumes au public. Toutefois, quand ils sont de nature à être très-demandés, la bibliothèque commence par les faire relier avant de les mettre en circulation. Tous les bibliothécaires se prononcent en faveur du cuir comme matière première, les reliures en carton ou en toile n'ont jamais que quelques jours à vivre, dans les conditions qui leur sont faites aux États-Unis; parmi les cuirs, le maroquin d'Orient est de beaucoup meilleur, la peau de veau est trop sujette à se fendre sur les joints; le cuir de Russie a le même inconvénient que ne compense pas l'avantage indûment prétendu d'écarter les vers par son odeur. Quant à la couleur, le rouge est préférable, les autres ont le défaut de prendre à la longue une teinte sale. Le rapport ne serait pourtant pas éloigné de conseiller la différence des couleurs dans la reliure comme un moyen facile de classification. C'est un usage qui peut se recommander de l'autorité du British Museum où la reliure rouge est réservée à l'histoire, le bleu à la théologie, le jaune à la poésie, le vert à l'histoire naturelle. Les Américains, du reste, n'ont pas réussi à égaler sous ce rapport les ouvriers européens, et c'est encore en Europe, et surtout à Paris qu'ils envoient relier leurs livres. Dans leurs bibliothèques, fréquentées surtout le soir, on a remarqué aussi que l'action du gaz était nuisible aux reliures, ce qui conduira certainement toutes les bibliothèques à n'admettre dans leur salle de lecture que les livres indispensables, c'est-à-dire les livres de renseignements, et à prendre les moyens de ventilation les plus efficaces, pour combattre ce danger.

Nous venons de voir à quoi s'en tenaient, en fait de catalogue, les bibliothèques qui, comme celle à peine renaissante de Chicago, sont forcées de courir au plus pressé; elle comptait déjà, en 1876, au lendemain de l'incendie qui l'avait détruite, 49,000 volumes : chacun a sa fiche; elles sont réparties dans de grandes divisions : histoire, biographies, voyages, avec des subdivisions où les titres se suivent par ordre alphabétique.

Mais ce système, aussi simple que possible, ne peut suffire aux grandes bibliothèques; celles-ci doivent faire imprimer leur catalogue et le tenir sans cesse au courant à l'aide de suppléments qui, à certains intervalles, viennent se fondre dans le corps de l'ouvrage. Un catalogue bien fait doit pouvoir répondre à une foule de questions. Avez-vous tel ouvrage de tel auteur? Lequel de ses ouvrages avez-vous? Avez-vous tel livre sur tel sujet? Quels livres avez-vous sur ce sujet? Quels livres avez-vous dans tel genre ou dans tel langue? Le catalogue qui répondra à toutes les questions possibles ou au plus grand nombre sera le meilleur. Mais cet idéal est encore à

trouver, et les Américains n'y ont pas réussi mieux que d'autres, bien qu'ils aient peut-être fait plus d'efforts. A toutes les questions que nous venons de poser, à toutes celles qu'il est possible de poser, ils ne se flattent pas d'avoir pu donner la meilleure et la dernière réponse ; ils se contentent seulement d'indiquer comment, en fait, elles ont été résolues dans les bibliothèques les mieux organisées de leur pays.

Le catalogue par ordre de matières semble, au premier abord, le plus simple; il a l'avantage d'indiquer, pour un seul sujet, tous les auteurs qui l'ont traité et que possède une bibliothèque, et de présenter ainsi au lecteur la question qu'il étudie sous des faces qui auront pu lui échapper. Mais, d'autre part, ces catalogues exigent de ceux qui les consultent des connaissances bibliographiques plus grandes que celles du commun des lecteurs ; chaque personne, même instruite, et peut-être surtout la plus instruite, s'est fait à l'avance sa classification, qui ne correspond pas toujours avec celle de la bibliothèque, et qui l'empêche de chercher le livre qu'elle désire là où il se trouve. Pourtant ce système a ses partisans qui cherchent à en atténuer les inconvénients, c'est celui qu'a suivi M. William Harris pour la *School Library* de Saint-Louis. Il y applique, en les modifiant, les règles de la classification des sciences données par Bacon. Le catalogue d'*Amherst College*, qui repose aussi sur l'ordre des matières, le combine avec le système décimal, qui établit une correspondance entre la place des livres sur les rayons et leur place dans le catalogue. Ce système consiste à réunir par groupes de dix, sous un titre général de pays ou de science, les noms des branches de cette science ou des provinces de ce pays, ou des régions et des sciences les plus voisines, quand le titre choisi comme chef de dizaine ne peut réunir autour de lui un nombre suffisant de divisions; chaque chef de dizaine porte un numéro décimal, les numéros intermédiaires sont affectés à ses différentes branches.

La bibliothèque publique de Boston et la *Mercantile Library* de Brooklyn ont adopté pour leurs catalogues la forme du dictionnaire, c'est-à-dire que l'ordre alphabétique y sert de point de départ à la classification; mais l'index qui termine l'ouvrage vient corriger ce que cette classification a d'artificiel. Toutefois, tandis qu'à Boston les ouvrages sont rangés par ordre alphabétique de noms d'auteurs, sans distinction de sujets, que l'index seul est appelé à établir à la fin du catalogue, à Brooklyn le catalogue comprend un certain nombre de divisions : *Biographies*, *Contrées*, *Fictions*, *Pièces de théâtre*, où les ouvrages sont disposés par ordre alphabétique.

Quant aux périodiques, un catalogue leur est plus nécessaire peut-être encore qu'aux livres : sans lui, des articles très-bien faits, où des spécialistes ont concentré les résultats de longues années d'études, seront perdus pour le lecteur, qui ne saura où les trouver; la revue est du reste, nous l'avons dit, beaucoup plus lue que le livre aux États-Unis. M. Robinson, bibliothécaire de l'Université de Rochester, a trouvé le moyen de dresser, pour le fonds confié à ses soins, un catalogue de 15,000 articles, c'est-à-dire plus que la bibliothèque ne contient de volumes. Ce catalogue consiste en un casier dont chaque compartiment est destiné à telle lettre de l'inventaire. Pour une lettre il peut y avoir un ou plusieurs volumes, suivant le chiffre des articles catalogués; dans ces volumes, les feuilles, dont chacune est consacrée à un ou plusieurs articles, au lieu d'être reliées, sont attachées seulement au dos avec du fil de relieur; chaque feuillet a une dimension de 8 pouces de hauteur sur 5 1/2 de large ; on en ajoute au fur et à mesure

que le dépouillement des périodiques grossit le chiffre des articles inventoriés.

Il est un genre de documents qu'il importe de recueillir et, par suite, de cataloguer, mais dont on ne peut imposer la charge aux petites bibliothèques : ce sont les placards, affiches, annonces, qu'il appartient aux principales bibliothèques d'une région de réunir : à celle de Boston pour la Nouvelle-Angleterre, à celles d'Albany ou du Congrès, ou à la *Library Company* de Philadelphie pour le Centre; à celle de Cincinnati ou de Chicago pour l'Ouest; à la *Mercantile Library* de San Francisco pour la côte du Pacifique. La part des petites bibliothèques locales, dans ce travail important, doit être de servir d'intermédiaire entre le dépôt central de la région et les personnalités ou autorités locales dont émanent les documents. Il est bien peu de ces brochures, journaux, placards imprimés ou manuscrits, photographies, caricatures, chansons, d'un intérêt si mince aujourd'hui, auxquels un laps de quelques années ne puisse donner une valeur historique.

Une source d'ennuis sans fin pour le bibliothécaire qui prétend adopter l'ordre des matières dans son catalogue, ou pour le lecteur qui cherche un volume sur tel sujet, c'est la bizarrerie des titres adoptés par les auteurs. Qui soupçonnerait, par exemple, une série d'esquisses biographiques sous ce titre : *Étoile du matin du Nouveau-Monde?* (*Morning Star of the New World.*) Quelqu'un prépare sept essais religieux, il les réunit sous le titre de *Sept Dimanches orageux* (*Seven stormy Sundays*). Un éditeur, dans ses moments de loisir, et par complaisance pour ses amis, s'abandonne à son goût pour la poésie; au lieu de faire imprimer ce passe-temps sous le titre de *Poésies diverses*, il lui donnera le titre suivant, également incompréhensible en anglais et en français : *Asleep* (sommeil) *in sanctum*. Quelquefois l'éditeur ne se contente pas à moins de deux énigmes, aussi trouve-t-on, à la suite d'un titre tel que *la Grande Roue de fer*, un sous-titre ainsi conçu : *Républicanisme en arrière et Christianisme à rebours*, par J.-R. Graves. L'étrangeté du titre est une réclame de plus, dans ce pays qui en est la terre classique ; elle jure parfois tellement avec les sujets eux-mêmes, qu'elle en devient grotesque : un recueil de maximes des Pères s'intitule *la Pharmacie spirituelle, Mèches allumées au feu divin, Six pennys d'esprit divin, Quelques beaux biscuits, cuits dans le four de la charité, soigneusement conservés pour les poussins de l'Église.* Voilà des titres d'ouvrages assez ridicules. Et c'est quelquefois ce qui fait leur succès ; les lecteurs les achètent, s'attendant à y trouver tout autre chose que ce qu'ils renferment. Ruskim a trouvé, parmi les bergers du Maryland, beaucoup d'acheteurs pour son traité de doctrine et de discipline ecclésiastique intitulé *Notes sur la construction d'une bergerie.* Ces braves gens espéraient bonnement y trouver des conseils sur la manière d'abriter leur bétail. On comprend après cela que M. Disraëli ait pu dire : « Si vous demandez à un auteur quelle partie de son livre lui a coûté le plus de peine, il répondra que c'est le titre. »

Le zèle des bibliothécaires américains ne s'arrête pas aux frontières de leur pays, c'est chez eux qu'est née l'idée d'un catalogue international, et c'est à M. Justin Winsor, de la bibliothèque publique de Boston, qu'il faut en faire honneur. Il réclamait, dans *la Semaine des éditeurs*, l'envoi, par chacun d'eux, de pluseiurs exemplaires d'une fiche imprimée, contenant l'indication de chaque livre publié par eux, avec une courte notice, et destinée à figurer au catalogue. Cette idée fut accueillie avec faveur, et, le

20 mai 1876, le même journal proposait d'imprimer ces fiches en nombre suffisant pour qu'on en pût envoyer aux bibliothèques qui en demanderaient. Le 18 mai 1876, un correspondant de l'Académie royale de Londres se faisait, dans le *Times*, l'écho inconscient de cette idée : « Quand j'étais bibliothécaire, écrivait-il, je me suis toujours étonné de l'énorme perte de temps que causait le catalogue. Tout en écrivant ma fiche, suivant les règles usitées en Angleterre, je me disais que, probablement à la même heure, des centaines d'individus, dans le monde entier, étaient occupés au même travail que moi, qu'il serait beaucoup plus simple, une fois ma fiche rédigée, de la faire imprimer et de l'envoyer à toutes les bibliothèques de l'Europe, et bien facile à toutes ces bibliothèques elles-mêmes de se charger de faire ainsi, sur fiches imprimées, le catalogue de toutes les publications de leur pays, à la Bibliothèque nationale de Paris celui des ouvrages français ; à la Bibliothèque royale de Berlin, à celle de Saint-Pétersbourg le catalogue des ouvrages allemands et celui des ouvrages russes, et de se les envoyer les uns aux autres; la dépense serait insignifiante et permettrait de publier trois ou quatre catalogues : un catalogue alphabétique par noms d'auteurs, un catalogue par matières, un catalogue par pays, un catalogue chronologique à l'usage de toutes les nations comprises dans cette union bibliographique. Les bibliothèques trop pauvres pour acheter les livres auront toujours avantage à en connaître l'existence ; l'économie réalisée sera considérable, car cette mesure amènerait une réduction notable de l'état-major des bibliothécaires et des frais de confection des catalogues. » D'autres moyens pourraient d'ailleurs produire les mêmes résultats, à la condition, toutefois, d'une entente préalable entre les bibliothécaires des différents pays. On pourrait demander à l'auteur lui-même de rédiger la fiche de son ouvrage, et en exiger l'envoi par l'éditeur en même temps que celui du volume; ce serait un moyen de diminuer et le travail et les frais à la bibliothèque même.

J. Vaesen.

(A suivre.)

II

UNE LETTRE INÉDITE DE VOLTAIRE

On sait que Voltaire, si riche en invectives contre ceux qui se permettaient de le contredire et de le combattre, ne marchandait jamais les éloges quand il s'agissait d'un *frère*, d'un *cacouac*, comme il appelait les adeptes enrôlés sous les bannières de l'*Encyclopédie*. Le nom valait bien la chose. Ce n'était pas seulement aux réputations établies qu'il prodiguait les éloges ou les compliments. Il n'est pas de rapsodie en prose ou en vers, pas de débutant de province ou de l'étranger qui n'ait reçu de lui quelque apologie ou quelque épître flatteuse, pourvu qu'il reconnût ou entrevît le cachet de l'esprit *philosophique*.

Que de brevets de génie délivrés par le *maître* et qui n'ont pas été confirmés ou acceptés par la postérité! Nous en citerons un exemple sur mille, puisqu'il nous fournira l'occasion de donner aux lecteurs du *Polybiblion* une lettre *inédite* de Voltaire.

M. d'Alissac, de Valréas, chef-lieu de canton du département de Vaucluse, se proposait d'écrire l'*Histoire des papes*. On devine quel pouvait être l'esprit de cette composition. L'auteur en soumit la préface à Voltaire, qui s'empressa de lui répondre par la lettre suivante :

Vous avez orné, Monsieur, le tombeau d'un vieillard octogénaire qui se meurt. Vous lui avez envoyé de trop belles choses et vous lui en dites de trop flatteuses pour qu'il lui soit facile de vous exprimer toute sa sensibilité. J'ai lu deux fois la préface de l'*Histoire des Papes :* elle est écrite avec autant de force que de vérité, et je n'y a trouvé d'autre défaut que les éloges que vous voulez bien m'y donner. Votre entreprise est grande et utile. Je voudrais être à portée de vous en faciliter l'exécution. J'y trouverais ma gloire dans ce monde et mon salut dans l'autre; mais il siérait tout au plus à un vieux pécheur tel que moi d'être l'historien de la papesse Jeanne, et après avoir tant parlé des souverains pontifes, il ne me reste rien à démêler avec eux que le soin de recourir à leur indulgence et à leur... (*un mot illisible*). C'est à vous, Monsieur, sujet des successeurs de saint Pierre et leur historien, à m'obtenir cette double faveur. Je vous en demande pour gage un exemplaire de la première édition de votre ouvrage et vous prie de me croire, etc., etc.

VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi,

à Fernei, 2 auguste 1777.

L'original de cette lettre est collé au verso de la couverture du premier volume in-folio de l'*Histoire des papes*, qui n'a jamais été achevée. J'ai eu longtemps ce manuscrit entre les mains et, franchement, j'avoue que le monde savant n'y a rien perdu. L'ouvrage porte pour épigraphe : « *Omnis pontifex ex hominibus assumptus circumdatus est infirmitate*. Paul, epist. ad Hebr., v, 1 et 2. » Tout le procédé philosophique de l'époque est là. Les véritables paroles de saint Paul sont celles-ci : « *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis; qui condolere possit iis, qui ignorant et errant, quoniam et ipsa circumdatus est infirmitate.* » On comprend quelle différence il y a entre les deux textes. Le premier devait être du goût de Voltaire, dont les compliments étaient du reste provoqués par les éloges de la préface. JULES COURTET.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Eugène BORÉ, né à Angers le 15 août 1809, est mort à Paris le 3 mai 1878. Il était, depuis le 8 septembre 1874, supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. Après s'être de bonne heure fait connaître à Paris, d'abord comme lauréat du grand concours général, étant élève du collège Stanislas, et ensuite comme professeur suppléant de langue arménienne, M. E. Boré partit, au mois de juillet 1837, chargé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il devint correspondant, d'une mission scientifique spéciale en Orient. Il y a passé une trentaine d'années consacrées aux études linguistiques, aux recherches historiques et archéologiques, ainsi qu'aux œuvres de charité chrétienne. Porté depuis longtemps par sa vive piété vers le sacerdoce, il fut ordonné prêtre à Constantinople le 15 août 1850, par conséquent dans la maturité de l'âge et du talent. Ce grand acte accompli, M. E. Boré s'empressa de revenir

à Paris s'enfermer au noviciat des disciples de saint Vincent de Paul, avec lesquels, dans le cours de ses voyages, il avait toujours entretenu d'étroites relations. L'épreuve décisive terminée, M. Etienne le fit immédiatement retourner à Constantinople, où il succéda, dans l'important emploi de supérieur du collège de Bébeck, à M. Leleu, fondateur de cet établissement, qui, plus qu'aucun autre, a répandu, dans de vastes contrées soumises à la domination musulmane, les bienfaits de la vraie civilisation française, appuyée sur les innombrables œuvres de la propagande catholique. C'est là que, durant une quinzaine d'années consécutives, il fit sentir l'influence des éminentes qualités de son esprit, de son cœur et de son caractère, soutenues et développées par le dévouement sacerdotal. En effet, en 1866, rappelé par M. Etienne, qui lui confia la tâche de secrétaire général, notre voyageur se vit désormais fixé à la maison-mère de la rue de Sèvres, 95, où la mort vient de le frapper dans la soixante-huitième année de son âge, et dans la quatrième de son généralat. Voici la liste des publications de M. Boré.

Analyse de l'ouvrage de Bar-Hebræus, intitulé le Flambeau des saints (extrait du nouveau *Journal asiatique*, décembre 1834). — *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, par Eug. Boré, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1840, Paris, Olivier Fulgence, 2 vol. in-8); — *Saint Lazare, ou Histoire de la Société religieuse arménienne de Méchitar*, par E. Boré, membre de la Société asiatique de Paris (1835, Venise, impr. Saint-Lazare) : il est dit, p. 96, note : « L'auteur... prépare en ce moment la traduction de l'*Histoire arménienne*, de Jean VI, patriarche, surnommé l'Historien ; » — *Croyances primitives des Arméniens et histoire de leur conversion au christianisme* (1836, *Annales de Philos. chr.*, juillet 1836): en tête de l'ouvrage, M. Bonnetty fait quelques réflexions où on lit ces mots : Ce fragment sur l'état primitif de la religion en Arménie est extrait d'une *Introduction à la Vie de saint Grégoire, l'Illuminateur*, que se propose de publier prochainement M. E. Boré (*Annales de Philos. chr.*, juillet 1836); — *Jugement sur la traduction nouvelle de la Bible, avec l'hébreu en regard, par J. Cahen* (1836, *Annales de Philos. chr.*, août); — *De la Vie religieuse chez les Chaldéens et histoire du couvent de Rahban-Ormuzd* (1843, *Annales de Philos. chr.*, déc. 1842, janv., mars, avril, juillet, août 1843; publié à part à Paris, en 1843, in-8); — *Lettres sur l'Arménie* (1843, *Annales de Philos. chr.*, novembre); — *Nouvelle description des ruines de Persépolis et de ses environs, par MM. Flandrin et Coste*, par E. Boré, membre correspondant de l'Institut (1847, *Annales de Philos. chr.*, février, mars); — *Tableau général des races, des cultes et de la population de l'empire ottoman* (1850, *Annales de Philos. chr.*, juillet, août, novemb.); — *Question des Lieux-Saints*, par E. Boré (1850, Paris, Lecoffre); — *Description statistique de l'Arménie*, publiée dans *l'Univers pittoresque*, de Didot; — *Vie, vertus et mort de M. Jean-Marie Aladel*, prêtre de la congrégation de la Mission (l'auteur de la *Médaille miraculeuse*) (1873, Paris, J. Le Clere, in-12 VI-301 p.). Les 3e, 4e, 5e de ces ouvrages ont été réunis par M. Léon Boré en un seul volume, sous ce titre : *Le Couvent de Saint-Lazare à Venise*, ou histoire succincte de l'ordre des Méchitaristes arméniens, etc.

— M. Jean-Baptiste Alzog, était né le 29 juin 1808, à Ohlau (en Silésie prussienne), d'une famille de la bourgeoisie ; il a fait ses études au collège « gymnasium » de Brieg et aux universités de Breslau et de Bonn, et, de 1830 à

1833, il fut percepteur dans une famille à Aix-la-Chapelle. Il fut ordonné prêtre en 1834, à Cologne, se fit recevoir docteur en théologie à l'académie de Münster (en Wesphalie, en 1835). Aussitôt après, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique et d'exégèse au grand séminaire de Posen. Mgr Martin de Dunin, archevêque de Gnesen-Posen, le fit entrer dans son conseil ; il lui fut particulièrement utile dans son affaire avec le gouvernement prussien au sujet des mariages mixtes. On sait que Mgr de Dunin, à cause de cette affaire, fut emprisonné à Kolberg, forteresse sur la mer Baltique. En 1845, M. Alzog fut nommé professeur et directeur du grand séminaire de Hildesheim (en Hanovre), et chanoine de l'église métropolitaine (Dom-capitular) de cette ville. Il accompagna l'évêque de Hildesheim à l'assemblée des archevêques et des évêques allemands à Würzburg, en 1848, et participa aux discussions de cette célèbre assemblée qui a été de la plus importante influence sur la nouvelle organisation ou plutôt sur la délivrance de l'Église catholique en Allemagne du joug des gouvernements séculiers. En 1853, il fut nommé conseiller spirituel (Geisteicher-Rath), et professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Fribourg (en Bade), et plus tard, en 1869, il fut appelé à Rome aux travaux préparatoires du concile du Vatican, pour la section dogmatique. Il est mort le 1er mars 1878, à Fribourg, vers quatre heures de l'après-midi.

Son œuvre capitale est son *Compendium de l'histoire universelle de l'Église chrétienne.* (« *Lehrbuch der Universalgeschichte der christlichen Kirche* »), dont la première édition parut en 1840 (Mayence, Florian Kupferberg).

De plus en plus augmenté, ce livre, dans la *huitième* édition (1867), changea son titre de « *Compendium* » (« *Lehrbuch* ») en celui de *Manuel* « *Handbuch* » *de l'histoire universelle*, etc., et parut en deux volumes. La *neuvième* édition parut en 1872-73 en deux forts volumes. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues principales de l'Europe : en français, anglais, italien, espagnol, portugais, bohémien, polonais ; même dans l'ancien arménien (édition des PP. Méchitaristes). En français, il y a deux traductions, l'une de MM. Goschler et Audley (1845-46, 4 vol. in-12) dont la quatrième édition (1874-75) a été donnée sur la septième édition allemande, continuée par l'abbé A. Sabatier; l'autre traduction française est de M. le professeur Loiseaux, à Tournai (Belgique). En Belgique, Hollande et Amérique, on s'est longtemps servi d'un extrait *latin* de l'*Histoire universelle de l'Église chrétienne*, par M. Alzog. En Amérique, cet extrait fut remplacé par une version anglaise du livre complet, en trois volumes, faite par MM. F.-J. Pabisch et Th.-S. Byrne, professeurs au séminaire provincial de Mount St. Mary's of the West à Cincinnati (Ohio). Cette version est signalée comme modèle d'une excellente et parfaite traduction et comme chef-d'œuvre de stéréotypie.

En 1866 a paru : *Grundriss der Patrologie oder der aelteren christlichen Literaturgeschichte* (Compendium de la patrologie ou de l'ancienne histoire littéraire chrétienne, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1866), dont la *troisième* édition porte le titre de *Handbuch* [manuel] *der Patrologie oder der aelteren christlichen Literaturgeschichte* (Fribourg, Herder, 1875); sous cette nouvelle forme, il compose le septième volume de la *Theologische Bibliothek* (Bibliothèque théologique) qui s'édite chez Herder ; l'éditeur Palmé en publie la traduction.

De la première édition de la *Patrologie*, il existe une traduction française donnée par M. l'abbé P. Belet (1867). M. Alzog est l'auteur de plusieurs travaux moins étendus. Notice historique sur *Johann Nicolaus Weislinger*, dans le Freiburger Diocesan archiv (*Archives du diocèse de Fribourg*, feuille pério-

dique de la Société historico-ecclésiastique pour l'histoire, archéologie et l'art chrétiens du diocèse de Fribourg], tome I"; — *Itinerarium oder Raisbüchlein des Cisterzienserpaters Conrad Burger* [Itinéraire ou petit livre de voyage de Conrad Burger, P. Cisterc.], du temps de la guerre de trente ans; dans les tomes V et VI de la même revue; — *Beschreibung der Plenarien oder postillen zu Ende des* 15 *und Anfang des* 16 *Jahrhunderts* [Description des Plénaires ou Pastilles à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle], dans le tome VIII. Il a fourni plusieurs articles dans le *Kirchen lexikon* [Dictionnaire ecclésiastique] de *Aschbach*, et à celui de *Wetzer et Welte*. C'est lui aussi qui a donné l'édition de l'*Histoire de la domination de Ebingen* [appartenant au couvent de S. Galles en Suisse], par Ildephonse de Arx, Père du monastère de S. Galles, quoiqu'il ait eu la courtoisie de nommer sur le titre, comme éditeur de ce livre, *M. Booz, curé de Ebingen*. — G. P.

— M. Sigismond Ropartz, avocat au barreau de Rennes, est mort le 18 avril dernier, à Iffendie (Ille-et-Vilaine), au château de la Chasse, chez M. le comte d'Andigné. Appartenant à une honorable famille de la ville de Guingamp, qu'il a longtemps habitée et où il a laissé les meilleurs souvenirs, il débuta dans la carrière du barreau à Saint-Brieuc et vint, en 1860, habiter Rennes, où sa science du droit, sa sagacité dans la discussion des affaires, son élocution aisée, claire et brillante, son affabilité et son heureux caractère lui assurèrent bientôt l'une des premières places au barreau de la cour. Membre de la plupart des sociétés savantes de Bretagne, il était dernièrement président de la *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*. Il fut un des membres les plus actifs de l'ancienne *Association bretonne*, et il contribua beaucoup à sa résurrection en 1873 : il était, depuis cette époque, président de la section historique et archéologique de l'association. Il était enfin vice-président de la *Société de l'enseignement libre du département d'Ille-et-Vilaine*, qui rend tant de services à la diffusion de l'enseignement chrétien du peuple. C'est dire qu'il devait à une éducation fortement religieuse la fermeté de principes et la foi agissante dont sa vie tout entière a été un exercice ininterrompu. On a de lui un grand nombre de publications dont voici les principales : *Œuvres choisies du B. Thomas à Kempis*, traduites par S. Ropartz et F. Baudry (Paris, Waille, 1844-1845, 5 vol. in-8) : les volumes nos 1, 3 et 5 sont de M. Ropartz, les volumes nos 2 et 4 sont de M. Baudry; — *Guingamp et le pèlerinage de Notre-Dame-de-Bon-Secours* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1850, in-18); — *Annales briochines*, par M. l'abbé Ruffelet, nouvelle édition précédée d'une notice par M. S. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1851, in-8 et in-12); — *Histoire de saint Yves, patron des gens de justice* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1855, in-8) : cet ouvrage a valu à l'auteur un bref du Souverain-Pontife, Pie IX; — *Portraits bretons des dix-septième et dix-huitième siècles*, d'après des documents inédits (Saint-Brieuc, 1857, in-12); — *Récits bretons* (Saint-Brieuc, 1858, in-12); — *Guingamp, études pour servir à l'histoire du tiers état en Bretagne* (Saint-Brieuc, 1859, 2 vol. in-8, deuxième édition complétement refondue avec carte, blasons et sceaux, *ibid*, 1875, 2 vol. in-8); — *Notice sur la ville de Ploërmel* (br. in-8); — *Pierre Morell, bourgeois de Guingamp et évêque de Tréguier au quatorzième siècle* (br. in-8); — *Paraboles évangéliques*, traduites littéralement en vers français (in-8); — *Scènes de la vie rurale en Bretagne*, avec 12 dessins de H. Lalaissé (album in-folio, Charpentier); — *Compte rendu de l'exposition artistique et archéologique ouverte à l'hôtel de ville de Rennes, en septembre* 1872 (Rennes, 1872, in-8); — *Poëmes de Marbode*, évêque de Rennes au onzième siècle, traduits en vers français (Rennes, 1873,

in-8); — *La Vie et les œuvres de M. Jean-Marie de Lamennais, prêtre fondateur de l'Institut des frères de l'instruction chrétienne* (Paris, Lecoffre, 1874, in-8 et in-18, portrait); — *La Vie, les miracles et les éminentes vertus de saint Brieuc et de saint Guillaume, évêques de Saint-Brieuc*, par L. G. de la Devison, avec notices par M. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1875, 2 vol. in-18); — *L'Exil du Parlement de Bretagne à Vannes, à la fin du dix-septième siècle* (Rennes, 1875, in 8); — *La Famille Descartes en Bretagne* (1586-1692) (Rennes, 1877, in-8); — *La Journée des barricades et la ligue à Rennes* (mars et avril 1589), d'après les documents contemporains inédits (Rennes, Plihon, 1877, in-8). Nous devons ajouter que, depuis vingt ans, M. Ropartz était un collaborateur assidu de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, dans les livraisons de laquelle on trouve de lui une foule de notices littéraires ou archéologiques, de comptes rendus, de nouvelles et même de poésies. Citons en particulier les articles suivants : *Les Offices municipaux de la création royale sous Louis XIV et sous Louis XV; — Pèlerinage archéologique au tombeau de sainte Onenne; — Le Collier de l'Ordre*, comédie en un acte; — *Les Frères nantais*, mystère en un acte; — *Le Bœuf de Malestroit*, légende bretonne; — *Une société de secours mutuels au quinzième siècle; — Un livre de controverse contre les calvinistes; — François Auffray Pluduno, chanoine de Saint-Brieuc*, etc., etc.; et, tout récemment, une importante série d'études sur la bibliographie bretonne. — R. K.

— M. Louis Asseline est mort subitement à Paris, le 6 avril à l'âge de quarante-neuf ans. Il était né à Versailles en 1829; il avait fait ses études au lycée Charlemagne, avait obtenu le diplôme de licencié en droit, et s'était fait inscrire au barreau de Paris. « Dès qu'il eut l'âge d'homme, dit un de ses panégyristes, il déclara la guerre à l'idée théocratique et autoritaire.» Disciple de Diderot, il fonda en 1866 la *Revue encyclopédique* qui fut arrêtée au second numéro, puis la *Libre-Pensée*, ressuscitée sous le titre *Pensées nouvelles*, continuées dans l'*Encyclopédie générale*. Il était rédacteur du *Rappel* et directeur d'une correspondance départementale. Il avait dû à ses opinions avancées d'entrer au Conseil municipal de Paris. Il a travaillé à l'édition de Diderot, donnée par M. Assézat; il préparait un choix de morceaux de cet auteur, et a fait bon nombre de conférences. Celle qu'il fit en 1865, dans la salle de la rue de le Paix, a été publiée sous le titre de : *Diderot et le dix-neuvième siècle*, conférence (1866, in-8). On lui doit encore *Les Nouveaux saints. I, Marie Alacoque et le Sacré-Cœur* (1873, in-12). — *Histoire de l'Autriche depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours* (1878, in-18 j., dans la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*). Il a donné sa collaboration à la *Revue de Paris*, à la *Tribune universelle*, à la *Gironde*. Il était de la Société d'autopsie mutuelle.

Institut. — *Académie française*. — Le jeudi 23 mai, l'Académie a procédé à la réception de M. Victorien Sardou, élu en remplacement de M. Autran, décédé. C'est M. Charles Blanc qui a répondu au nouvel académicien.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 10 mai, l'Académie a nommé membre titulaire, en remplacement de M. de la Saussaye, décédé, M. Mariette, le savant égyptologue, devant la candidature duquel tous les concurrents s'étaient retirés.

L'Académie a entendu, dans sa séance du 31 mai, les rapports de ses commissions; du prix Stanislas Julien, décerné pour 1878 à M. le docteur Bretschneider, médecin de la légation russe à Pékin, pour ses ouvrages relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Asie centrale au moyen âge; — du

prix Volney, décerné, le premier, à M. Joseph Halévy, pour son travail sur la description du Safa, et le second à M. Lucien Adam, pour trois ouvrages relatifs aux idiomes de l'Amérique; — du prix Bordin, dont le sujet était de rechercher à quelle époque et sous quelle influence ont été composées les grandes chroniques de France, décerné à M. Élie Berger, ancien élève de l'École des chartes, membre de l'École française de Rome.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 6 mai, l'Académie a élu M. Chauveau, de Lyon, correspondant, pour remplir la place vacante dans la section de médecine et de chirurgie, par suite du décès de M. Gintrac, de Bordeaux, par 30 voix contre 8 accordées à M. Desgranges, 6 à M. Stolz, 2 à M. Rouget, 1 à M. Courty.

Muséum d'histoire naturelle. — Par décret du 22 mai, M. Alexandre-Edmond Becquerel, docteur ès sciences, membre de l'Institut, a été nommé professeur titulaire de la chaire de physique appliquée à l'histoire naturelle, en remplacement de M. Antoine Becquerel, décédé.

Faculté des lettres. — M. J. Parmentier, agrégé d'histoire, a soutenu à Paris, le 15 mai, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De patris Josephi capucini publica vita* ; — *Étude sur un supplément inédit des mémoires de Richelieu.*

Congrès archéologique de France. — Le Congrès archéologique de France a tenu, du 20 au 28 mai, sa session de 1878, au Mans et à Laval. Le Mans avait déjà été, en 1837, le siège d'une des premières réunions de cette association, arrivée aujourd'hui à sa quarante-cinquième année d'existence, mais à bien peu des membres de cette session il était possible aujourd'hui de répondre au nouvel appel qui leur était adressé, et seul peut-être, avec M. Hucher, M. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, pouvait, en prenant part à une des excursions du Congrès, s'aider comme d'un guide, du compte rendu rédigé par lui, il y avait plus de quarante ans.

Dès la première séance, présidée par Mgr d'Outremont, évêque du Mans, on voyait, groupés autour de M. Palustre, un assez grand nombre d'archéologues des diverses provinces de France, et même quelques étrangers, qui, avec plus d'ardeur en quelque sorte que les habitants du Mans, avaient répondu à l'appel de leur directeur.

L'archéologie préhistorique a fait le sujet des premières discussions. On a entendu successivement M. Moreau, qui a présenté une carte préhistorique de la Mayenne; M. l'abbé Haymard, qui a combattu le système de classification de M. de Mortillet et M. l'abbé Maillard, qui a fait connaître le résultat des fouilles exécutées par M. le duc de Chaulnes et M. Chapelain-Duparc, et par Mlle de Boxberg, Mme de la Rochelambert et lui dans les grottes de la vallée de l'Erve. MM. Moulin et le Fizelier ont cherché ensuite à faire connaître la situation géographique des *Ambivarii* et des *Arvii*, en même temps que M. l'abbé Maillard recherchait la date du *castellum* de Thorigné en Charnie, et que le commandant Mowat interprétait, avec une rare sagacité, les inscriptions romaines de la Sarthe et de la Mayenne.

Une communication pleine d'intérêt a été faite par le R. P. de la Croix sur les fouilles entreprises par lui dans la ville de Poitiers, et qui ont déjà amené la découverte de thermes et de restes romains importants; une étude sur les thermes de Sceaux a été lue aussi au nom de M. l'abbé Charles, par M. de Laurière.

La question de l'évangélisation des Cénomans et de la date de l'apostolat de saint Julien a été l'objet d'une discussion des plus sérieuses entre les abbés de Meissas, Albin et Pottier.

L'archéologie du moyen âge a donné lieu à des études et communications sur la date de la construction de la cathédrale du Mans, sur les auteurs et le style des groupes dits les saints de Solesmes, sur l'abbaye de Clermont, sur l'église de la Cascine, dues à MM. Palustre, de Dion, Hucher, Grandmaison, le comte de Marsy, l'abbé Pointeau, Chardon, le comte Lair, Garnier de Laurière et le Fizelier. Citons encore un mémoire de M. d'Espinay, sur l'église de la Couture, une très-intéressante lecture de M. Chardon, sur les artistes du Mans au moyen âge, un curieux travail de M. Bellée sur la langue française, dans le Maine et des communications numismatiques et épigraphiques de MM. Bertrand, de Farcy et de Marsy.

Les dernières séances du Congrès ont été tenues à Laval, où le Congrès s'est rendu en visitant l'église d'Evron, le donjon de Sainte-Suzanne et les grottes de Thorigné et de Saulges. D'autres excursions, organisées par M. Bertrand, ont été faites à l'abbaye de Solesmes, à l'église de la Ferté-Bernard, à celles de Prisces et d'Avenières et à l'abbaye de Clairmont.

Sociétés savantes. — La Société des études historiques, dans sa séance du 12 mai, a décerné ses récompenses pour l'histoire du portrait en France, qu'elle avait mis au concours. Une médaille de 500 francs a été accordée à M. Raphaël Pinset, instituteur primaire à Paris; une de 300 francs à M. Jules d'Auriac; une mention très-honorable à M. Marquet, de Vasselot, statuaire.

— La Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de la Bretagne a tenu une séance, le 5 avril, sous la présidence de M. Arthur de la Borderie, son président. On y a admis 35 nouveaux membres, portant à 201 le chiffre total des adhésions recueillies depuis la fondation de la Société, et à 197 le nombre actuel des sociétaires. Nous empruntons à la *Revue de Bretagne et Vendée* les détails suivants sur les publications en cours d'exécution. L'ouvrage intitulé *la Conquête de la Bretagne par Charlemagne sur le roi Aquin* pourra être distribué vers la fin de mai. Sont en préparation : le premier volume des *Mélanges bibliographiques, historiques et littéraires*. Ce volume, qui sera composé d'études et de documents très-variés dus à MM. A. de la Borderie, A. de Barthélemy, S. Ropartz, Kerviler, etc., sera distribué vers le mois d'octobre 1878. Sont en projet de publication : 1° par M. H. Lemeignen, réimpression des *Grandes cronicques de Bretaigne*, d'Alain Bouchard; 2° par M. de la Nicollière-Teijeiro, *La joyeulse advenue et nouvelle entrée des Roy et Royne, Duc et Duchesse de ce pays et duché de Bretaigne, nos souverains seigneur et dame en ceste ville de Nantes en l'an* 1518, d'après des documents inédits du manuscrit Juchault, d'un manuscrit de la collection La Jarriette, complétés à l'aide des registres de la chancellerie ducale et des archives municipales de Nantes; cette publication, qui sera suivie d'une notice biographique sur la reine Claude, formerait environ 150 pages; 3° par M. Joseph Rousse, *Anthologie des poëtes bretons*; 4° par M. A. de la Borderie, *Poëme du combat des Trente*, nouvelle version, d'après un manuscrit inédit du quatorzième siècle de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. M. Pol de Courcy veut bien se charger du travail historique avec notre collaborateur M. Pawlowski.

— La Société historique et littéraire polonaise, à Paris, a tenu, le 3 mai, sa séance publique annuelle dans le local de la Bibliothèque polonaise qui

lui appartient, quai d'Orléans, 6. La séance fut présidée par le prince Ladislas Czartoryski, président à vie de la Société. M. Bronislas Zaleski y a donné lecture d'un travail sur *le Ministère des affaires étrangères du prince Adam Czartoryski en Russie.* Le sujet pour le concours biennal de la Société est : *Le Règne du roi Miecislas le Vieux, d'après les nouvelles sources et documents historiques.*

Académie des Jeux Floraux. — Le 3 mai, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse a célébré, avec la solennité traditionnelle, la fête des Fleurs, c'est le nom que l'on donne à la distribution des prix de poésie et de prose décernés, chaque année, par l'Académie. M. le marquis d'Aragon, mainteneur, occupait le fauteuil de la présidence. A côté de lui se trouvaient les mainteneurs présents à Toulouse : MM. F. de Rességuier, Gustave d'Hugues, Delavigne, Hamel, l'abbé Duilhé de Saint-Projet, de Toulouse-Lautrec, de Cambolas, de Lordat, de Villeneuve-Arifat, d'Ayguevives, d'Adhémar, l'abbé Lézat, de Marion-Brésilhac, Marchal, de Sambucy-Luzançon, le Père Caussette, Dubédat, et Gatien-Arnoult. Cette fête poétique avait attiré, dans la salle des Illustres, au Capitole, l'élite de la population toulousaine.

La séance a été ouverte par l'éloge de Clémence Isaure. Cette tâche incombait, pour l'année 1878, à M. de Marion-Brésilhac. Le mainteneur a eu l'heureuse inspiration de chanter en vers les louanges de dame Clémence. Cette innovation a été fort goûtée. Ensuite, M. le comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel de l'Académie, a lu le rapport sur le concours de l'année. Dans ce style impeccable et distingué dont il a le secret, M. de Rességuier a analysé les poésies qui ont obtenu les fleurs d'Isaure ou qui ont été distinguées par l'Académie. Puis, abordant les œuvres en prose, M. de Rességuier a constaté avec regret la faiblesse de ce concours. Là où elle pouvait espérer des œuvres savantes et fortes, l'Académie n'a trouvé que des essais timides. Et pourtant, quel sujet plus fertile en ressources que le sujet du discours proposé par le programme : *l'Éloge de Montalembert?* Mais ce que les concurrents n'ont pas su ou voulu faire, M. le comte de Rességuier l'a fait avec un rare bonheur d'idées et d'expressions. Les pages du rapport consacrées à Montalembert sont un des meilleurs éloges que l'on connaisse de l'éminent auteur des *Moines d'Occident* et de *Sainte Élisabeth de Hongrie.* M. de Rességuier a loué, dans Montalembert, le grand chrétien, l'orateur éloquent, l'écrivain supérieur, le défenseur des nobles causes opprimées et le champion valeureux de la liberté d'enseignement.

La séance s'est terminée par la distribution des prix. Voici la liste des ouvrages couronnés : *Roncevaux*, ode, par M. Emmanuel Besson (une violette); *André Chénier*, ode, par M. Pierre Mieusset (un souci); *Le Mal du pays*, poëme, par M. Léon Advier (une églantine); *Sœur Simplice*, poëme, par Mme Raoul de Navery, de Paris, dont le nom est bien connu des lecteurs du *Polybiblion* (un souci réservé); *Voyage aux Grandes-Indes*, par M. Tronche, chef de bureau au ministère de la guerre (une violette réservée); *Le vieux Faune*, sonnet, par M. A. Rocoffort, membre de la Société Bibliographique (un lis d'argent). Après la distribution des prix, M. de Rességuier a annoncé la fondation d'une nouvelle fleur de 1,000 francs, le jasmin, destinée à récompenser le meilleur travail de philosophie spiritualiste proposé par l'Académie. La généreuse et trop modeste fondatrice de ce nouveau prix désire garder l'anonyme.

A propos des Jeux Floraux, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'une médaille d'argent à l'effigie de Clémence Isaure a été dé-

cernée, par l'Académie, à notre collaborateur, M. Firmin Boissin, pour son ouvrage *Le Vivarais et le Dauphiné aux Jeux Floraux de Toulouse.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 mai, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur les conditions des populations agricoles en Normandie. — Dans la séance du 9, il a été donné communication d'une note de M. Drouyn de Lhuys sur un ouvrage de M. Dabry de Thiersant consacré au mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental. — Dans la séance du 18, M. Hippolyte Passy a présenté des observations au sujet d'un tableau de diagrammes dressé par M. A. de Malarce, et résumant l'histoire des caisses d'épargne en France. M. le docteur Marjolin a lu un mémoire sur la nécessité du rétablissement des tours. — Dans la séance du 25, MM. Frédéric et Hippolyte Passy ont présenté des observations contre le rétablissement des tours.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 mai, M. Th.-H. Martin a communiqué un mémoire sur la doctrine astronomique de Parménide. — Dans les séances des 4, 10, 17 et 24 mai, M. François Lenormant a continué la lecture de son mémoire sur les magistrats monétaires dans l'antiquité. — Dans la séance du 10 mai, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur une stèle à inscriptions portant le nom de saint Ménat. M. Th.-H. Martin a adressé à l'Académie une lettre où il discute l'interprétation donnée par M. Renan, dans une séance précédente, à une inscription funéraire. M. J. Halévy a lu une étude philologique et archéologique sur la stèle de Byblos. — Dans la séance du 17, M. E. Miller a fait une communication sur une lampe en terre cuite qu'il a rapportée d'Éléphantine. — Dans la séance du 24, M. Benlœw a fait une communication au sujet de l'occupation de la Grèce par les Pélasges antérieurement aux Hellènes. M. de Rozières a donné lecture d'une seconde étude de M. Finot, archiviste de la Haute-Saône, sur le royaume de Bourgogne. — Dans la séance du 31, M. Ferdinand de Lasteyrie, a communiqué une note sur le véritable sens d'*Anacleus*. — M. le baron de Wite a communiqué une note sur un nouveau mémoire grec décoré de figures au trait. M. Max. Deloche a commencé la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

Le British Museum. — L'état des recettes et dépenses du *British Museum* pour l'année commençant le 1er avril 1877 et finissant le 31 mars 1878, donne des détails sur le nombre des visiteurs de cet établissement et sur les accroissements et modifications de ses diverses collections. Le nombre des visiteurs, dans les divers départements, s'accroît d'année en année. En 1872, il s'élevait à 548,494 personnes; durant l'année dernière, il monte à 699,511. Le nombre des lecteurs pendant la même période a été de 118,594, au lieu de 105,006 en 1872. Les acquisitions ont été très-importantes. Nous indiquerons seulement dans les imprimés environ cent ouvrages publiés au quinzième siècle; dans la collection de musique, un bon nombre d'œuvres rares, provenant en grande partie de la bibliothèque de M. de Coussemaker; dans les cartes géographiques, un portulan de 1470; dans les manuscrits, plus de 700 numéros, dont 174 en manuscrits orientaux; dans les monnaies et médailles de nombreux exemplaires des types anciens d'Orient, de Rome, de Grèce, et des plus rares médailles des temps modernes.

Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — La bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot jouit en Europe d'une juste célé-

brité ; les livres les plus précieux et les plus rares y abondent, les premiers monuments de la typographie, les romans de chevalerie, les ouvrages illustrés de gravures sur bois y sont réunis en grand nombre; ils attestent les études spéciales que leur savant et laborieux propriétaire avait consacrées à ces importantes portions de la science des livres. La mort de M. Didot amène la dispersion de ces richesses; elles iront se placer dans quelques grands dépôts publics, dans les cabinets de bibliophiles opulents. Le catalogue que nous avons sous les yeux (grand in-8, XIV-24 pages) est précédé d'une intéressante notice due à M. Paulin Paris, membre de l'Institut; il comprend 705 numéros; les 70 premiers font connaître des manuscrits de divers genres, tous d'une grande beauté ; le surplus énumère des ouvrages de littérature et d'histoire ; les autres classes viendront plus tard; cet inventaire ne présente d'ailleurs qu'une faible portion de ce que possédait M. Didot.

Rédigé avec le plus grand soin, par notre collaborateur, M. Pawlowski, le catalogue dont il s'agit se recommande à l'attention toute spéciale des bibliographes, par les notes nombreuses qu'il renferme; elles présentent bien des détails nouveaux; nous allons essayer de tracer une esquisse rapide de ce qu'offre de plus remarquable cette vente destinée à faire époque, et qui doit avoir lieu du 6 au 15 juin.

Nous signalons deux volumes aux emblèmes de François Ier, trois, ayant appartenu à Henri II, deux à Diane de Poitiers, un à Henri III. D'illustres bibliophiles, Canevari, Laurin, Maioli, le président de Thou, le comte d'Huyne sont dignement représentés; n'omettons pas le plus fameux des amateurs du seizième siècle, Grolier; nous rencontrons trois volumes décorés de ses insignes; l'un deux, le *Florilegium diversorum epigrammatum* (Venetiis, Aldus, 1503) est resté inconnu à M. Le Roux de Lincy, qui a publié au sujet de Grolier une très-bonne monographie spéciale.

Les éditions originales de nos auteurs classiques, si recherchées aujourd'hui, sont en grand nombre. Voici (no 450 et suiv.) cinq des éditions primitives du théâtre de Corneille et dix-huit pièces séparées en éditions originales; voici (no 478 et suiv.) trois des éditions primitives de Molière et les éditions originales de dix-huit comédies; nous trouvons, pour Racine, trois des éditions primitives et les éditions originales des onze pièces; Boileau et La Fontaine tiennent également un rang fort honorable ; nous remarquons (no 636) la première édition (Paris, 1699) de *Télémaque*, non achevée et arrêtée par la police du temps. Six éditions anciennes de diverses parties de l'épopée satirique de Rabelais (no 625 à 630), mises au jour de 1537 à 1574, sont des livres de la plus insigne rareté.

Un assez grand nombre de volumes sont marqués comme *uniques ;* on n'en connaît du moins, aucun autre exemplaire ; nous indiquerons entre autres le *Codicille* de Jean de Meung (no 136) ; les *Folles entreprises*, par Gringore, Paris, 1507 (no 180); *Malvian, histoyre des faitz et contes des quatre fils Aymon*. Paris, Galliot du Pré, s. d., mais en 1525 (no 563); *Pierre de Provence*, s. l. n. d. (unique exemplaire complet, no 611), etc.

On place avec raison parmi les raretés les plus dignes d'attention, les anciens volumes imprimés sur peau-vélin ; le cabinet de M. Didot renferme en ce genre de véritables trésors; nous y trouvons (no 127) le *Roman de la Rose* (Paris, Vérard, s. d., mais vers 1496); volume dont on ne connaît que deux autres exemplaires sur vélin conservés à la Bibliothèque nationale (no 177); les *Folles entreprises*, par Gringore. Paris (no 179); *le Droit* (185);

les *Heures de Nostre-Dame*, par le même auteur. Paris, Jehan Petit, s. d., édition dont on ne connaît que cet exemplaire, et sur papier qu'un seul autre sur vélin, conservé dans la belle bibliothèque de M. James de Rothschild (nº 402); *le Cose volgari di F. Petrarca*, Aldo, 1501. Donnons une mention spéciale au livre de *Cleriadus et Meliadice* (nº 578), Paris, Verard, 1495, exemplaire unique sur vélin; on n'en connaît aucun sur papier. A la vente Yemeniz, en 1867, ce volume fut adjugé à M. Didot pour la somme de *dix mille* francs.

On sait avec quelle attention scrupuleuse et persévérante, le savant auteur du *Manuel du libraire* s'attacha, en perfectionnant cinq éditions successives, à y faire figurer tous les livres rares publiés en français; il explora toutes les grandes collections publiques ou particulières. Il consulta tous les ouvrages de bibliographie et tous les catalogues. Rencontrer une édition ancienne non mentionnée au *Manuel*, c'est démontrer combien elle est précieuse. Le catalogue de M. Didot révèle une foule de ces surprises; on y trouve, par exemple, en fait de romans de chevalerie : *Milles et Amys* (Lyon, Olivier Arnouller, 1553); *Les quatre filz Aymon* (Lyon, Claude Nourry, 1506); *Artus de Bretagne* (Paris, Alain Lotrian, sans date), *Ceiglon* (Paris, N. Chrestien, s. d.); *Flores de Grèce* (Paris, P. Ruelle, 1573); *Robert le Diable* (J. Canterel, 1545); *Melusina* (Aug. purgs. J. Bamber, 1480); *Le Livre des trois filz de Roy* (Paris, A. Lotrian, s. d.); *Florent et Lyon* (Paris, sans date). Nous regardons comme inutile d'ajouter que tous les livres de M. Didot sont revêtus de riches reliures exécutées, pour la plupart, par des artistes contemporains tels que MM. Durie ou Frantz Bauzonnet.

Il resterait encore bien des choses à dire; nous voudrions signaler six volumes, dont trois avec des notes autographes de La Fontaine, trois annotés par Jean Racine, mais il faut savoir s'arrêter; nous ajouterons seulement qu'il sera publié une édition illustrée du catalogue, format in-4 avec gravures sur bois; chromolitographie et photographies; elle sera vendue 30 francs au profit des pauvres. — B.

Bibliothèque sur Pascal. — Le *Catalogue des livres de M. H. Basse* (Paris, L. Téchener, 1878, 210 numéros) mérite d'être signalé; il offre une importance réelle au point de vue de la bibliographie, et à l'égard d'un des génies les plus éclatants dont la France a le droit d'être fière; il s'agit de Blaise Pascal, Pascal, que M. d'Israéli (devenu lord Beaconsfield) appelle *the greatest of Frenchmen*. M. Basse avait voulu former une *Bibliothèque pascalienne*, émule de cette importante collection *montaignesque* à laquelle feu le Dr J. F. Payen avait consacré quarante ans de recherches, et dont la Bibliothèque nationale a fait l'acquisition.

Le catalogue Basse décrit minutieusement cent trente-sept éditions ou traductions des *Provinciales*, depuis 1656 jusqu'à 1867; il fait connaître pour la première fois vingt recueils différents des éditions originales des fameuses *Lettres* publiées successivement (depuis le 23 janvier 1656 jusqu'au 24 mars 1657), imprimées simultanément en divers lieux et quelquefois accompagnées de pièces relatives aux disputes du temps. — Les éditions des *Pensées* sont au nombre de onze, les autres articles se composent d'ouvrages relatifs à Pascal ou à Port-Royal; de nombreuses notes contiennent des détails qui sont des matériaux nouveaux et importants pour une bibliographie complète des écrits d'un des plus éminents des classiques français. Observons en passant que diverses traductions anglaises des écrits de Pascal manquaient

dans la collection de M. Basse; on en trouvera l'indication dans le *Bibliographer's Manual* de Lowndes, 1861, p. 1795.

Les Ventes récentes. — Des collections de livres d'élite ont passé aux enchères, et les prix obtenus donnent lieu de croire qu'en dépit des préoccupations de la politique, l'enthousiasme des bibliophiles ne s'est nullement refroidi. Citons quelques exemples :

*Vente de M. P**** (de Portalis). *Œuvres de Rabelais*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4, grand pap. maroquin citron, 5,900 fr. (exempl. du prince Radziwill, 1,610 fr., et de Benzon, 5,500 fr.).— *Biblia, Lutetiæ, R. Stephanus*, 1545, in-8 exempl. de Diane de Poitiers avec les D et les croissants enlacés, 1,805 fr. (payé 24 livr. st., 10 sh., vente Perkins, à Londres, en 1874).— *Oraison funèbre de la princesse Anne de Conzague*, par Bossuet, 1685, in-4; exempl. en grand papier, aux armes de la princesse Palatine, 1,600 fr.— *Essais de Montaigne*, 1588, in-4, 1,100 fr. — *Marguerites de la Marguerite* (la reine de Navarre), Lyon, 1547, in-8, 1,400 fr.

Dans une autre vente d'une collection peu nombreuse, mais très-soigneusement formée, nous pouvons noter : *Essais de Montaigne*, 1595, in-fol., 1,020 fr.—*Le Temple de Gnide*, 1772, gr. in-8, mar. rouge, texte gravé, figures d'Essen, 1,110 fr. (prix certainement fort exagéré, mais ce volume prend place parmi les livres à la mode en ce moment). — Marmontel, *Contes moraux*, 1765, 3 vol. in-8, 1,880 fr., exempl. en papier de Hollande, belle reliure aux armes du comte de Maurepas, premières épreuves des figures de Gravelot, telles sont les circonstances qui ont fait payer aussi cher un ouvrage qui a perdu toute la vogue qui fut son partage il y a plus d'un siècle.

Une méprise de M. Spuller. — M. Spuller, qui, le 31 mai, a tant et tant parlé de Voltaire, dans la salle du théâtre de la Gaîté, ne l'aurait-il jamais lu, par hasard? Ce qui me le ferait facilement croire, c'est qu'il s'est exprimé ainsi : « Je m'arrête, Mesdames et Messieurs, je n'oublie pas que c'est Voltaire qui a dit avec autant de raison que de grâce :

« Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Mais non, Voltaire n'a jamais dit cela, et M. Spuller n'a pas même lu le volume de poésies de son héros. C'est Roy, comme tout le monde le sait, surtout depuis que M. Édouard Fournier l'a rappelé dans son populaire *Esprit des autres* (9me édition, p. 107), qui a fait de ce joli vers le mot de la fin d'un quatrain sur les patineurs. Le poëte Roy fut bâtonné comme le fut Voltaire, mais ce n'est pas une raison — même à la Gaîté — pour confondre l'un avec l'autre. — T. de L.

— Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, a offert à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, deux exemplaires de la carte topographique de l'emplacement des ruines de Carthage exécutée par M. Caillat, aux frais et par les soins des Pères de la chapelle Saint-Louis établis en ce lieu. Il doit envoyer aussi l'estampage de toutes les inscriptions qui seront découvertes.

— M. Jules Finot, architecte du département de la Haute-Saône, vient de publier une étude sur la géographie historique de la Saône et le rôle qu'elle a joué comme frontière dans l'antiquité et au moyen âge. Il s'est particulièrement appliqué à résoudre la question agitée par nos voisins de la Saône considérée comme frontière entre la France et l'Allemagne.

— Les journaux allemands annoncent qu'on a découvert dans le bailliage

de Mosbach plusieurs manuscrits du fameux Goetz de Berlichingen, le chevalier « à la main de fer, » manuscrits écrits les uns avec la main droite, les autres avec la main gauche, quand la droite lui eut été enlevée. C'est dans le voisinage que se trouve le château de Hornberg, sur le Neckar, résidence de l'ancien chevalier. Ces écrits vont être transportés aux archives générales de Wurtemberg.

— Les bibliothécaires du Congrès des États-Unis ont publié leur rapport pour 1877. On y voit que la bibliothèque possède 331,118 volumes, et environ 110,000 brochures. Le dépôt légal a produit durant l'année, 4,476 volumes, sans compter un plus grand nombre de publications périodiques. On a commencé l'impression du catalogue.

— Le Dr Awid Ahufelt, de Stockholm, vient de publier un mémoire sur la vie de Linné, où se trouvent beaucoup de faits restés jusqu'ici inconnus. Un des plus curieux chapitres est celui où il est traité de l'amitié passionnée du grand naturaliste pour Abraham Back, l'*Oreste* de ses lettres, « sans lequel, dit-il souvent, le monde n'aurait été pour moi que ténèbres. » — (*Academy*).

— On annonce, à Londres, la publication, par souscription, d'une traduction en vers anglais des œuvres de François Villon, faite par M. J. Payne. Le prix de souscription est d'une guinée.

— La Société des *Index*, de Londres, ne se contente pas de publier les catalogues de bibliothèques, de collections, etc. Elle va étendre ses travaux aux personnes. Ainsi il est question de donner la liste des noms de tous les Anglais, Écossais et Irlandais qui ont étudié à l'Université de Leyde. On publiera aussi la liste des souscripteurs pour l'œuvre de la défense nationale, lors de l'expédition de l'*Armada* espagnole, sous Philippe II.

— La commission allemande des *Monumenta Germaniæ historica* a publié dans le cours de 1877, les ouvrages suivants : Le premier volume de la série des *Auctores antiquissimi*, contenant Salvien et la vie de Severinus; un volume des *Scriptores rerum Longobardicarum et Italicarum*; l'*Historia Longobardorum* de Paulus, in-8. Sont en préparation deux volumes in-8 : Les *Historiæ* de Richer, les *Annales hildeisheimenses*, publiées d'après le manuscrit original de Paris.

Publications nouvelles. — *Le Directeur des catéchismes*, par l'abbé R. Turcan (3 vol. in-12, Bray et Retaux). — *Leçons de philosophie chrétienne et de droit naturel*, par l'abbé Champenois (2 vol. in-12, Vivès). — *Le Préhistorique rajeuni par l'histoire et la géologie*, par A. de Chambrun de Rosemont (in-8, Nice, imp.-lib. Cauvin-Empereur). — *Théâtre de P. Corneille*, préface par V. Fournel (t. III, in-16, lib. des Bibliophiles). — *Précis du cours d'économie politique*, par Paul Cauiwès, (t. 1er, 1re partie, in-8, Larose). — *Une question d'Orient au moyen âge*, par E. Vanden Bussche (in-8, Bruges, imp. Daveluy). — *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique*, par G. Boissière (in-8, Hachette). — *Les Dominicains en Amérique*, par le R. P. Marie-Augustin Roza (in-12, Poussielgue). — *Dix-huit mois dans l'Amérique du sud*, par le comte Eug. de Robiano (in-18, Plon). — *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et en Orient*, par L. A. Burgault-Ducoudray (in-8, Hachette). — *Maret, duc de Bassano*, par le baron Ernouf (in-8, Charpentier). — *La Terreur blanche*, par E. Daudet (in-8, Quantin). — *Hauteluce et Blanchelaine*, par Charles Buet (in-12, Th. Olmer). — *La grande ville*, par H. Audeval (in-12, Th. Olmer).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Les Sociétés de bibliophiles en France. — Existe-t-il un travail spécial sur les publications, sur les travaux des Sociétés savantes en France (je ne parle point des académies, soit de Paris, soit de province; à l'égard de ces dernières, l'infatigable Querard avait entrepris des recherches dont le commencement seul a paru dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et polyonimes* reste à la page 240 du tome Ier. Je possède un livre anglais curieux et bien fait : *Learned Societies and Printing clubs of the United Kingdom*, by the rev. A. Hume (London, Willis, 1853, in-8, xxxii, 274 et 72 pages). Tous les bibliophiles, tous les amis des études sérieuses feraient sans doute bon accueil à un livre semblable qui exposerait en détail les services rendus par la Société des Bibliophiles français, par celle des Bibliophiles lyonnais, par celle des Bibliophiles de Guyenne, par celle des Bibliophiles de Normandie, et par bien d'autres qui méritent d'être mieux connues qu'elles ne le sont.

T. B.

La Collection des manuscrits de M. de Cambis. — Le marquis de Cambis-Velleron, né à Avignon, en 1706, mort dans la même ville en 1772, était dévoué aux études littéraires et historiques; il a laissé divers ouvrages imprimés ou manuscrits (parmi ces derniers, cinq volumes in-folio intitulés : *Annales du comté d'Avignon*); il avait consacré beaucoup de temps et d'argent à former une importante collection de manuscrits et il fit imprimer, en 1770, à très-petit nombre un catalogue des principaux d'entre eux; ce volume ne se composait d'abord que de 519 pages; des additions ultérieures le portèrent à 766. Sait-on ce qu'est devenu ce riche cabinet? Existe-t-il encore? A-t-il été dispersé? Je n'ai pas réussi à rencontrer encore des renseignements à cet égard. C. D.

Seize cents Juifs ont-ils été brûlés à Vienne en un an? — M. Victor Tissot a publié dans le *Correspondant* une série d'articles intitulés : *A travers l'Autriche*; nous y lisons (livraison du 25 décembre 1877, page 1079) les lignes suivantes : « Sous le règne d'Albert II et de Frédéric III, héritiers de la dynastie luxembourgeoise, Vienne se hérissa de bûchers; en 1620, seize cents Juifs furent brûlés vivants. » Il est de toute évidence qu'il y a là une exagération gigantesque et très-vraisemblablement une fausseté complète. Il est fort probable qu'en 1620 on ne *brûla* personne à Vienne. Que du moins M. Tissot fasse connaître d'après quelles autorités il avance, comme chose toute simple, un fait aussi monstrueux. B. C.

La mort de Louis XVI fut-elle votée par la majorité de la Convention? — Il y a assez longtemps qu'en parcourant un catalogue de livres, je rencontrai un livre qui frappa mon attention : *Vie politique de tous les députés à la Convention nationale*, par M. R. Paris, 1814, in-8 (et en note : « Ouvrage dans lequel on trouve la preuve que, dans le procès de Louis XVI, la peine de mort fut rejetée à une majorité de six voix. ») J'ai fait d'inutiles tentatives pour me procurer cet ouvrage; il serait intéressant de connaître sur quels arguments s'appuie la thèse qu'il soutient; les meneurs de la Convention, les montagnards qui organisèrent le règne de l'échafaud, étaient d'ailleurs parfaitement capables d'une fraude aussi exécrable. J. S.

A-t-il été publié à l'époque du premier Empire, des éditions d'auteurs classiques, mutilées par la censure. — Chateaubriand, dans sa célèbre brochure : *Bonaparte et les Bourbons*,

avance, p. 14 : « Dans les nouvelles « éditions des anciens auteurs, la « censure faisait retrancher tout ce « qui se trouvait contre les conqué- « rants, la censure et la tyrannie. » Un autre pamphlet de la même époque transcrit un long passage de Massillon, comme supprimé par ordre dans une édition du Petit-Carême. (*Tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime*, etc.). Est-il vrai qu'il existe en effet des éditions ainsi mutilées et expurgées? Pourrait-on les indiquer d'une façon précise ? A. M.

M. Victor Hugo et un coup d'État qui n'a pas eu lieu. — Dans le tome second de l'*Histoire d'un crime*, Victor Hugo raconte un fait étrange qui a certainement frappé tous ses lecteurs. Pendant la nuit du 16 novembre 1851, un prince de la famille Bonaparte vient dans l'ombre (seul et masqué sans doute, mais non muet); il engage le poëte à devancer le coup d'Etat qui se prépare, il le presse de s'emparer du président de sa propre autorité, de le jeter en prison. — Le prince postiche d'ailleurs très-bien le style de l'auteur des *Misérables*; mêmes antithèses, mêmes phrases courtes, incisives. « Je sens et je vois ma « conscience. Elle m'approuve. J'ai « l'air de trahir Louis, eh bien, non, « je le sers. Le sauver d'un crime, « c'est le sauver. En venant vous « voir, je conspire à la fois contre « lui et pour lui. »

Victor Hugo refuse la périlleuse proposition qui lui est faite, ce qui d'ailleurs aurait pu tourner à son détriment. Morny, Persigny, Saint-Arnaud et autres intimes de l'Élysée ne se seraient point sans doute résignés à cette arrestation subite qui changeait de fond en comble les destinées du pays. « J'aime mieux subir le crime que le commettre, » répond le poëte.

Personne n'a ajouté grand'foi à cette dramatique confidence; les lecteurs qui ont admis la sincérité du grand Victor, admettent qu'il est de bonne foi l'objet d'une de ces hallucinations dont des traces assez nombreuses se retrouvent dans ses écrits. Le prince n'est pas nommé, mais il s'agit sans doute de celui qu'on appelait en 1850, le prince de la Montagne, qu'on a depuis qualifié de « César déclassé » et qui tout récemment s'est fait inscrire, d'une façon bruyante, parmi les rédacteurs de la *Revue des deux Mondes*. Quoi qu'il en soit, il serait à propos que les historiens futurs eussent sur cet épisode étrange quelques notions plus explicites que celles que leur fournit l'*Histoire d'un crime*. J. A.

Montaigne a-t-il déserté son poste à l'heure du danger ? — On lit dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve, récemment publiée, une lettre à M. Chantelauze dans laquelle il demande (t. II, p. 205) s'il est vrai que Rabelais, médecin à Lyon, quitta la ville dans une épidémie et s'en alla à Tournon ou ailleurs, ce qui le fit rayer de la Faculté. Le célèbre critique ajoute : « Ceci ferait le pendant de Mon- « taigne, quittant Bordeaux où il « était maire, et n'y revenant pas à « cause de la peste. » — Est-il vrai que Montaigne ait agi de la sorte ? Qu'en disent ses biographes et notamment M. Grun, auteur d'un travail fort étendu sur la vie publique de l'auteur des *Essais*, livre que je n'ai pas sous la main ?

(Toulouse.) V. A.

Un Privilège de librairie mis en musique. — On raconte que le fermier général Benjamin de la Bercle, grand amateur des arts de tout genre, mit un jour, par suite d'un défi, en musique un privilège de librairie; ce morceau singulier fut gravé. M. le baron Roger de Portalis a reproduit cette anecdote (*Les Dessinateurs d'illustrations au dix-huitième siècle*, p. 427). Pourrait-on avoir quelques détails sur cette production originale; a-t-elle été insérée dans quelque recueil.

J. M.

Le peintre Alluys. — Né en Auvergne, Alluys fut attaché aux ateliers de restauration du Louvre, fit de la peinture de portrait au Chili en 1846 et 1847, revint en France en 1848, et publia dans l'*Illus-*

tration des notes et dessins sur ses voyages. Pourrait-on nous dire ce qu'il est devenu depuis? A. V.

L'abbé de Montépin. — Où pourrait-on trouver les deux ouvrages suivants, le premier de l'abbé de Montépin, ancien jésuite, l'autre édité par lui : *Epistolæ Turselini*, 1743, in-12; — *Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris, par Léon de Saint-Jean*, 1753, in-12. M.

Lombard des Evers. — J'ai rencontré fréquemment un portrait in-folio gravé portant le titre suivant : Antonius Lombard des Evers Presbyter Florapolis, natus 11 nov. 1721, obiit 4 ap. 1780. (Bauvais delineavit.— Ch. Duflos sculpsit.) — Je serais reconnaissant à celui qui pourrait me renseigner sur la naissance, la vie, les travaux et la mort de cet ecclésiastique. A. V.

Croisade de 1239. — Quels sont les documents originaux et les historiens spéciaux à consulter en-dehors de l'*Historia diplomatica Frederici secundi* de M. Huillard-Bréholles?

Cte DE GALAMETZ.

—

RÉPONSES

Mélusine (XX, 191). — Les fées comme Mélusine se retrouvent dans l'histoire légendaire de chaque pays. Elles sont toutes, — à mon avis — de la famille des classiques sirènes et de cette fabuleuse *Echidna*, dont parle Hérodote (*liv. IV*, § 9), moitié jeune fille et moitié serpent, rencontrée par Hercule dans les déserts de la Scythie.

— Il serait intéressant de rechercher le sens primitif d'une aussi antique légende, qui semble se rattacher au souvenir défiguré d'Ève et du serpent. A. B. A.

Dictionnaire des synonymes (XXII, 384). — Le meilleur ouvrage pour le but énoncé dans la question me paraît être le *Dictionnaire complet des langues française et allemande*, par Mozin et Peschier, avec le concours de M. Guizot pour les synonymes (4e édition, Stuttgart, J.-G. Cotta, 1863). J.-A. DE BERNON.

Vie des Cardinaux (XXII, 287). — Œttinger, dans sa *Bibliographie biographique* (*Bruxelles*, 1854), indique, p. 2006, trois ouvrages latins relatifs à l'histoire générale des cardinaux; deux ont été publiés au dix-septième siècle; le plus récent, intitulé *Purpura docta*, a paru à Munich en 1716; il forme 4 volumes in-folio, y compris 1 volume de supplément. Une biographie spéciale et complète des membres du sacré Collège, à partir de l'époque de sa création jusqu'à nos jours, est encore à faire. J'ajouterai que l'ouvrage d'Œttinger sera également consulté avec profit à l'égard de la vie des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux. B. C.

Les Rossett (XXII, 95). — On peut trouver des renseignements sur la noblesse du Dauphiné dans le *Nobiliaire du Dauphiné, par Nicolas Chorier*. (Bibl. nationale, Lm², 48, in-12); dans le *Nobiliaire du Dauphiné, par Guy Allard*, 4 vol. in-12. (Bibl. nationale, Lm², 43), et dans l'*Armorial du Dauphiné par Rivoire de la Bâtie* (Lm, 185, in-4). On trouvera certainement aussi des renseignements dans les nobiliaires généraux de la France.— Quant aux Rossett, on ne les trouve pas, du moins avec cette orthographe, dans les ouvrages spéciaux que j'ai cités plus haut. — On y trouve une famille Rosset ou Rousset, seigneurs de La Martellière, Riors, Laval, qui a pour armes : d'azur à trois trèlles d'or. — La Chesnaye des Bois (*Dict. de la noblesse*) donne aussi cette famille *Rosset, anciennement Rousset*. Est-ce la même que les Rossett?

A. F.,
employé à la Bibl. nationale.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Généralités. Enciclopedia dell' Ecclesiastico (*abb. Vicenzio d'Avino* term. *P. Ant. Pellicani*). 487

Écriture sainte. Biblia Fede e Scienza ossia lezioni bibliche sulla cosmogonia mosaica (*Fr. Miglior.*). 97
Naturforschung und Bibel in ihrer Stellung zur Schopfung (*Carl Güttler*). 98
Die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhaltniss zu den Ergebnissen der Naturforschung (*le Dr. Fr. H. Reusch*). . . . 100
Comment s'est formé l'univers (*Jean d'Estienne*). 99
Zur Authentic und Integrität des Mosesliedes (*le Dr. Carl Flockner*). 100
La Sainte Bible : Les Juges et Ruth (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*). 101
Die Bücher Esdras, Nehemias und Esther (*le Dr. B. Neteler*) . . 101
Das Buch Tobias (*le Dr. C. Gutberlet*). 102
Theologie der Propheten des Alten Testamentes (*le Dr. Hermann Zschokke*). 103
Des Heiligen Hippolytus von Rom Commentar zum Buche Daniel (*Otto Bardenhewer*). 104
Einleitung in das Neue Testament (*le Dr. Ch. V. Aberle* und *Dr. Paul Schanz*). 105
Zur Johanneischen Frage (*le Dr. Willibald Beyschlag*). 106
Dictionnaire de la Bible (*E. Spol*). 108
Die biblischen Darstellungen in den roemischen Katakomben als Zeugen für dei Wahrheit der Christ-Katholischen Lehre (*le Dr. Alex. Grillwitzer*). 433
Novum Testamentum græce (*Constant de Tischendorf*) 219

Saints-Pères. Patrologie. T. Ier (*le Dr Alzog*). 488
Corpus apologetarum Christianorum sæculi secundi. T. Ier (*J. C. Th. de Otto*). 315
Hermæ Pastor græce, addita versione latina recentiore e codice Palatino (*Oscar de Gebhardt* et *Ad. Harnack*). 126
Patrum Apostolicorum opera (*Oscar de Gebhardt, A. Harnack, Th. Zahn*). 220
S. Clement of Rome (*J. B. Lightfoot*). 46
S. Isaaci Antiocheni, doctoris Syrorum, opera omnia (*le Dr. Gustave Bickell*). 47
Saint Bernard, orateur (*l'abbé Vacandard*). 316

Théologie dogmatique. Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und ascetisch erklart (*le Dr. Nikolaus Gihr*). 221
Clementis Schrader, S. J., de theologico testium fonte deque edito fidei testimonio seu traditione commentarius. 409
Le Christianisme et les temps présents. T. III (*l'abbé Em. Bougaud*). 318
Œuvres de Mgr Freppel. 141
La Foi (*le R. P. Vincent de Pascat*). 492
Le Syllabus, base de l'Union catholique (*le R. P. Petitalot*). . . . 128
L'Eglise et la Civilisation (*Son. Em. le cardinal Pecci*, trad. de *Paul Lapeyre*). 410
L'Eglise et la Civilisation (*Son. Em. le cardinal Pecci*). 410
Cours complet et détaillé de catéchèses pour l'instruction des enfants de la classe inférieure des écoles (*G. Mey*, trad. de *J. Gapp*). 491
Explications sommaires du catéchisme (*l'abbé F. Loizellier*). . . . 403

Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance (*l'abbé R. Turcan*) 403
L'Evangile interprété selon l'esprit de Jésus-Christ (*G. Domini de Feret*). 253
Les Paraboles évangéliques (*Mgr Pichenot*). 106
Théologie ascétique. Méditations sur la vie de la sainte Vierge (*le R. P. Largent*) 493
La Première Communion (*Mme Léon Gautier*, précéd. d'une lettre de *Mgr Mermillod*) 458
La Vie chrétienne : lectures pour les familles et instructions pour les familles et instructions pour les paroisses (*l'abbé Berseaux*). . 386
Vie et Œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique, le B. Père saint Jean-de-la-Croix, introduction du (*R. P. Chocarne*). 387
Spiritual Letters of Archbishop Fenelon. 349
La Vie de Notre-Seigneur (*l'abbé G. J. Hurdebise*). 389
Le Missionnaire du jour de la première communion (*l'abbé Hébert*). 391
Les Gloires du Sacré-Cœur (*Son. Em. le cardinal H. E. Manning*, trad. de *l'abbé A. Goemaere*). 393
Les Anges dans la tradition catholique (*le P. Bertin Hermans*) . . 398
Pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. 400
Esther ou quelques mots sur le mystère de la B. vierge Marie (*l'abbé Pius*) 394
Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire : espérance et consolation (*l'abbé V. Postel*) 130
Heures de tristesse et d'espérance (*l'abbé de Bellune*). 395
Tratado de la tribulacion (*P. Pedro de Ribadeneira*) 397
Le Livre unique des fidèles (*l'abbé Peyre*). 399
Les Excellences du saint cœur de Marie (*le P. Pinamonti*). . . . 399
La Médaille miraculeuse (*Aladel*). 458
Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence (*le R. P. Antoine Touron*). 400
Les Secrets desseins de la Providence (*le R. P. Ant. Touron*). . . 400
De la paix intérieure ou le sentier du paradis (*le P. Laurent Scupoli*). 401
Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire (*le P. Jacques Mumford*). 401
La Figlia cristiana provveduta (*sac. Bosco*). 402
Uffizio della settimana santa. 402
La SS. Communione (*Mgr de Ségur*).. 402
Il Maggio in Campagna. 402
Le Denier du Sacré-Cœur (*Paul Féval*). 526
Le Miracle du 6 septembre 1878 (*Henri Lasserre*). 526
Mélanges. Paroles de Dieu (*Hello*). 493
El arbor de la Vida (*Abdon de Paz*). 222
L'Embryotomie (*le P. A. Eschbach*). 453
Religion des peuples orientaux. Prières des Falashas ou juifs d'Abyssinie (*J. Halévy*). 49
Sociétés secrètes, etc. La Franc-Maçonnerie, révélation d'un rose-croix 69
La Franc-Maçonnerie (*Mgr Besson*). 527
Le Spiritisme (*l'abbé Durand*). 348

JURISPRUDENCE

Droit romain. Explication méthodique des Institutes de Justinien. T. Ier. 494
Droit civil. Leçons de législation usuelle (*H. Viel-Lamare*). . . . 454
Etudes sur la communauté réduite aux acquêts (*Ch. Piolet*) . . . 308
De la séparation de biens sous le régime dotal (*Vuérat*). 308
Etude sur le caractère et les conditions constitutives du mariage

en droit romain et en droit français (*Bedros Th. Chachian*). . . 308
De la succession légitime et testamentaire en droit international privé (*Charles Antoine*). 308
De la propriété des mines (*E. Chevallier*). 313
Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement (*E. Dubois*). 314
Explication élémentaire du code civil (*J. J. Delsol*, avec collab. de *Ch. Lescœur*). 495
Eléments de droit civil russe (*Ernest Lehr*). 495
Droit pénal et criminel. Des excuses légales en droit pénal (*A. de Sarrau de Boynet*). 311
Code-Manuel du juré d'assises (*C. Fenet*). 311
Précis d'un cours de droit criminel (*E. Villey*). 311
Droit commercial. Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime (*Goujet et Merger de J. Rouben de Couder*). 131
La Faillite dans le droit international privé (*G. Carle*, trad. de *E. Dubois*). 309
Les Changes et les arbitrages (*Hipp. Vannier*). 454
Droit administratif. Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales (*G. Calmette*). 70
La Législation de l'Algérie (*Jeanvrot*). 309
Code des lois de la Presse (*Rolland de Villargues*). 312
Dictionnaire de droit électoral (*A. Bavelier*. 312
Code des théâtres (*Ch. Constant*). 314
Droit public. Procédure des débats parlementaires (*Alfred Bonsergent*). 452
Etude sur l'extradition (*E de Vazelhes*). 310
De la protection accordée aux œuvres d'art (*André Morillot*). . . . 455
De la création d'un cours de droit international (*P. Larroque*) . . 527
Mélanges. Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ (*les abbés Lémann*). 107
Traité de droit français privé et public (*A. Moullart*). 307
Manuel de législation française à l'usage de tout le monde (*Emile Benoit*). 308
L'Egypte et sa réforme judiciaire. 310
La Séduction (*A. Millet*). 311

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Das Gewissen (*Prof. J. J. Hoppe*). 133
La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique. T. I. (*Ed. Zeller*, trad. de *E. Boutroux*) 319
Philosophie de l'inconscient (*Ed. de Hartmann*, trad. de *D. Nolen*). 199
Les Causes finales (*Paul Janet*). 206
Philosophie de la religion de Hégel (trad. de *A. Véra*) 209
Principes de philosophie (*A. Hartsen*, trad. de *Paul Regnaud*) . . 210
Dieu, l'homme et la société. Première partie : Dieu (*B. Sermin-Castex*). 212
La Nature et la vie, faits et doctrines (*Fernand Papillon*) 213
Les Merveilles du cœur (*A. Riche*). 212
De l'Essence des passions (*Eug. Maillet*). 412
Recherches sur le dimanche (*P. Lescuyer*) 251
La Guida del Galantuomo (*Francesco Rapisardi*) 176
Le Bonheur au foyer. Lettres d'une mère à sa fille (*Mme Julie Fertiault*) 72
Education et Enseignement. De l'éducation intellectuelle, morale et physique (*Herbert-Spencer*) 49
Notes et documents sur l'état de l'instruction populaire en Suisse (*Henri Maguin*) 497

La Lecture ou le choix des livres (*l'abbé J. Verniolles*) 69
L'Art d'écrire (*Antonin Rondelet*) 140
Annuaire de l'enseignement libre pour 1878 525
La Scriptolégie (*J. Gheur*) 455
Politique. Théorie générale de l'Etat (*Bluntschli*, trad. de *Armand de Riedmatten*) 50
Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793 (*Emile Accolas*) 325
La Teoria del Progesso legislativo (*Nunzoi Nasi Virgilio*) 347
Economie politique. Introduction à l'étude de l'économie politique (*H. Dameth*) 414
Traité élémentaire d'économie politique (*Rozy*) 170
Théorie du Crédit (*Clément Tavarel*) 498
L'Or et l'argent (*L. Simonin*) 71
Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives de production (*Schulze-Delitzsch* et le *Dr. Schneider*, précédé d'une lettre de *Benjamin Rampal*) 528
Etude sur le travail (*S. Mony*) 53
Statistique. Forces matérielles de l'empire d'Allemagne (*Legoyt*). . 252
Industrie. Etude sur l'exploitation des chemins de fer par l'Etat (*F. Jacqmin*) 498
Physique et chimie. Le Télégraphe terrestre, sous-marin, pneumatique (*Paul Laurencin*) 171
L'Etincelle électrique (*A Cazin*) 170
Qu'appelle-t-on équivalent chimique? (*F.-A. Hartsen*). 453
Géologie. Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet de l'origine des êtres organisés (*A. Béchamp*) . . . 218
Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques : mammifères tertiaires (*Alb. Gaudry*) 322
Le Monde où nous vivons (*F. Maury*, trad. de *Zurcher* et *Margollé*). 70
Botanique. Flore de la Suisse et de la Savoie (le *Dr Louis Bouvier*). 324
A travers champs, botanique pour tous (*Mme J. Le Breton*) 325
Agriculture. Vocations agricoles (*J. B. Busseuil*). 347
Hygiène. Notions pratiques d'hygiène populaire (*le Dr Picqué*) . . . 454
Mathémathiques. Le Multiplicateur à trois cents carrés (*Max. Cordier*) 454
Cosmographie et Astronomie. Entretiens familiers sur la Cosmographie (*Audoynaud*) 528
L'Astronomie de la jeunesse (*H. Plessix*) 453
Le Monde sidéral (*Zurcher et Margollé*) 348
Le Soleil, 2e part. (*le P. A Secchi*) 325
Lettre à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent (*Jules Boiteux*) 214
Cours de mécanique analytique (*Ph. Gilbert*). 223
Art militaire Mes Rêveries (*Maréchal Maurice comte de Saxe*) . . . 225
Beaux-Arts. Causeries sur l'art et la curiosité (*Edm. Bonnaffé*) . . 419
Notes sur l'Espagne artistique (*Fernand Petit*) 72
La Maison Plantin à Anvers (*Léon Degeorge*). 499
Le Verre, son histoire, sa fabrication (*E. Péligot*). 138
La Cour et l'Opéra sous XVI ; Marie-Antoinette et Sacchini, Saliéri, Favart et Gluck (*Adolphe Jullien*) 54

BELLES-LETTRES

Philologie. Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale (*Léon de Rosny*) 230
Supplément au dictionnaire de la langue française (*E. Littré*) suivi d'un diction. étymologique (*Marcel Devic*) 229
Poésie ancienne. Œuvres d'Horace (*Ch. Chautard*, précédée d'une étude de *V. de Laprade*) 327

Odes d'Horace (*Et.-Aug. de Wailly et G.-G. de Wailly*) 327
Poésie du moyen âge. Beuve de Commarchis (*A. Scheler*). . . . 197
Deux rédactions du roman des sept sages de Rome (*G. Paris*) . . . 194
Mélanges de mythologie et de linguistique (*Michel Bréal*) 501
L'Iliade d'Homère (*F. Daburon*) 502
Brun de la Montagne (*P. Meyer*). 195
Guillaume de Palerme (*H. Michelan*). 196
Aïol (*J. Normand et G. Renaud*) 196
Les Enfances Ogier (*A. Scheler*) 196
Li Roumans de Berte aux grans piés (*A. Scheler*) 197
Trouvères belges du douzième au quatorzième siècle (*A. Scheler*) . 197
Li Bastars de Buillon (*A. Scheler*) 198
Miracles de Notre-Dame (*G. Paris et T. Robert*) 194
Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre (*Fr. Michel*) 330
Recueil général des fabliaux des treizième et quatorzième siècles (*Anatole de Montaiglon*) 55
Chansons du quinzième siècle (*G. Paris*) 193
Œuvres complètes de Gringore, T. II. (*A. de Montaiglon et J. de Rothschild*). 232
Petit Romancero (*le comte de Puymaigre*) 71
Poésie moderne. Premières poésies (*Achille Millien*) 331
Nouvelles poésies (*Achille Millien*) 331
Le Presbytère de Plouarzel (*Mme C. E. Puissan*) 111
Un mariage sous la Terreur (*Ch. Yrtal*) 113
Une martyre (*l'abbé Buis*) 114
Le Siège de Caderousse (*l'abbé Favre*, trad. de *Placide Cappeau*) . . 115
Le Château de Roquemaure (*l'abbé Favre*, trad. de *Placide Cappeau*). 115
Quatre ballades (*P. Ristelhuber*) 116
A travers bois, près et sillons (*Yger*) 116
Notre-Dame de Lourdes (*l'abbé Chambaud*). 117
Pie IX, ses gloires, ses épreuves, ses trois jubilés (*l'abbé Hovine*). . 117
Roma, poésies catholiques (*Victor Chrétien*) 118
Poésies inédites du *comte Lafond* 118
Les Deux frères martyrs 119
Nouvelles poésies chrétiennes (*Fr. Goulin*). 119
Les Fleurs de Bretagne (*Edm. Frain*) 119
Au fil de l'eau (*Albert Mérat*) 120
Les anciens jours (*H. de Blazac*) 120
Poëmes dramatiques (*A. Mauroy*). 120
Les Chants de la montagne (*A. Schuré*). 121
Premiers vers (*Henry de Fleurigny*) 121
Les Primevères (*P. Marmottan*). 121
La Fanfare du cœur (*L. Solvay*) 121
Myrtes et Cyprès (*Georges Eckoud*) 122
Printemps et Neiges (*L. Béor*) 122
Poésies intimes (*A. de Larochefoucauld*) 122
Poésies contemporaines (*Desyr Ravon*) 123
Dieu et Patrie (*Marc-Bonnefoy*) 123
Rime de cape et d'épée (*Ogier d'Ivry*) 123
Les Vallonnaises (*E. Villard*) 124
Ai-je des ailes? (*Anna Roberjot*) 124
Antiques et modernes (*Germain Picard*) 125
Sœur Marthe (*Germain Picard*). 125
Cent fables nouvelles (*A. F. Théry*) 125
Le Livre d'un père (*V. de Laprade*). 125
Petite anthologie des poëtes de la Drôme (*Jules Saint-Remy*). . . 254
Del trionfo della liberta poema inedito (*Alless Manzoni Ed. Romussi*) 504
Romans contes et nouvelles. L'Amour et Psyché (*Apulée*, no-

tice de *A. Pons*) 233
Paul et Virginie (*Bernardin de Saint-Pierre*, préface de *J. Claretie*). 233
Adolphe (*Benjamin Constant*, préface de *A. F. Pons*). 233
Etapes d'une conversion, (*Paul Féval*) 6
Les Contes de Bretagne (*Paul Féval*). 8
La Belle-Etoile (*Paul Féval*) 9
La Fée des grèves (*Paul Féval*). 10
L'Homme de fer (*Paul Féval*) 10
Châteaupauvre (*Paul Féval*). 10
Frère Tranquille (*Paul Féval*) 11
Le dernier chevalier (*Paul Féval*). 11
La Reine des épées (*Paul Féval*) 12
La Première tache de sang (*A. Labutte*). 13
Les Causes sacrées, le Roi (*Raoul de Navery*) 13
L'Affiquet de la marquise (*A. de Barthélemy*). 13
Marcie (*Charles du Boishamon*) 13
Le Secret du château de Rocnoir (*J. Gondry du Jardinet*). . . . 13
Pour la Patrie (*Etienne Marcel*). 13
La Foi jurée (*Raoul de Navery*). 15
Les Héritiers de Judas (*Raoul de Navery*) 16
L'Honneur du nom (*Charles Buet*). 16
Corbin et Aubecourt (*Louis Veuillot*) 17
Les Ronces du chemin (*Claire de Chandeneux*). 18
Sabine de Rivas (*Marie Maréchal*) 18
Jacques Bernard (*Mme Guerrier de Haupt*) 19
Première et dernière dette (*Gabrielle d'Arvor*). 20
Les Neiges d'Antan (*Mme Julie Lavergne*). 20
Les Soirées du Château de Kerilis (*J. de Launay-Overney*) 20
Marguerites en fleur (*Jean Lander*). 20
Nouvelles et récits villageois (*Jean Lander*) 20
Le Supplice d'une mère (*J. Gondry du Jardinet*). 20
Les Amours de Philippe (*Octave Feuillet*) 21
Samuel Brohl et Cie (*Victor Cherbuliez*) 23
Daniel de Kerfons (*Ernest Daudet*). 28
Le Nabad (*Alph. Daudet*) 25
Oblomoff (*Ivan Gontcharoff* trad. de *Charles Deulin*) 29
Dosia (*Henry Gréville*). 30
L'Expiation de Savoli (*Henry Gréville*) 30
La Princesse Ogheroff (*Henry Gréville*) 30
A Travers Champs (*Henry Gréville*. 30
Les Koumiassine (*Henry Gréville*) 30
Sonia (*Henry Gréville*) 30
La Maison de Maurèze (*Henry Gréville*) 30
Suzanne Normis (*Henry Gréville*) . . : 30
Flora Bellasys (*G. A. Laurence*, trad. *de Ch. Bernard-Derosne*) . . 32
Sans issue (*Elisabeth Stuart Phelps*) 32
Le Baiser de la comtesse Savina (*A. Caccianiga*, trad. de *Léon Dieu*). 32
Sous le grand hêtre (*A. Snieders* 32
Jean Dagoury (*Charles Canivet*). 34
La Veuve (*Louis Enault*) 35
Un Amour de grande dame (*Alfred de Besancenet*) 35
Le Mari de la vieille (*Gabriel Prévot*) 35
Une femme à bord (*René de Maricourt*) 35
La Grande falaise (*Albert Sorel*) 35
La Bâtarde (*X. de Montépin*). 37
Près du gouffre (*Saint-Patrice*) 37
Le Numéro 11 de la rue Marlot (*René de Pont-Jest*) 37
Kousouma (*Marie Bogor*). 37
Dona Maria (*L. Cambier*). 38

Les Diables de Loudun (*Jean de Poitiers*) 39
Elisée (*Eugène Pelletan*) 39
Le Degrossi (*Victor Le Febvre*) 40
Maître Guillaume (*Charles Deslys*). 41
Pauvres et mendiants (*G. de La Landelle*) 41
Deux croisières (*G. de La Landelle*) 41
Hector Servadac (*Jules Verne*) 42
L'Ame de Beethoven (*Pierre Cœur*). 42
Une rivale de Marguerite (*Le baron de Fauconnet*). 43
Un mélange diabolique (*Le baron de Fauconnet*) 43
Contes triste (*Louis Haumont*) 43
Trois contes (*Gustave Flaubert*) 44
Un plaidoyer en faveur du vrai roman catholique. Le Maréchal de Montmayeur (*Ch. Buet*) 290
La Circassienne (*Louis Enault*) 291
La Fée du logis. (Mme la comtesse *Drohojowska*) 292
En Poiton (Mme *Maryan*) 293
Les deux clochers (*J. Chantrel*). 293
Pierre Plot (*Paul Féval*) 294
Douze femmes (*Paul Féval*) 295
Le Talisman de Marguerite (*Alfred Seguin*) 297
La Rose d'Antibes (*Edouard Didier*) 297
Le Secret de Valrège (*Ch. d'Héricault*) 298
Dolorita (le baron *de Wogan*) 299
La Comtesse Damalanty (*le Prince J. Lubomirski*) 300
La Maison Vidalin (*Alphonse de Launay*) 299
La Servante du diable (*Emmanuel Gonzalès*) 301
Le Plus hardi des gueux (*Alfred Assolant*) 302
Œuvres posthumes : La Coupe. Les Contes d'une grand'mère (*Georges Sand*) 303
Nouvelles russes (*Henry Gréville*) 305
Trois nouvelles (*Emile Bosquet*). 305
Contes en l'air (*Georges de Peyrebrune*) 306
La Fille de Pharaon (*Goerges Ebers*) 504

Ouvrages pour la jeunesse. L'Hôtel Woronzoff (*Mlle Marie Maréchal*) 404
De Rio Janeiro à San Paulo (*F. Houssay*). 405
Mélanie Gerbier (*la comtesse de la Rochère*). 405
Le Monde des jeunes filles (*Victor Henrion*). 406
Fauvette (*Mme de Stolz*). 406
Paul, souvenirs d'Australie (*Mlle Marie de Besneray*). 407
Le Lion de Coëtavel (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*). 407
La Fille du Kabyle (*Mlle Guerrier de Haupt*). 408
La Dette au bon Dieu (*Mlle Guerrier de Haupt*). 408
Où se cache le bonheur (*Roux-Ferrand*). 408
Les Merveilles du bon Dieu (*Mlle Barbier*). 409
Biblioteca della Gioventu. 172

Histoire et critique littéraire. Vie et mort du génie grec 421
(*Edg. Quinet*) 421
Horacio en Espana (*Menendez Pelayo*). 327
Les Prophètes du Christ (*Marius Sepet*) 143
Le Drame chrétien au moyen âge (*Marius Sepet*). 143
Storia della poesia popolare italiana. (*Erm Rubieri*). 57
La Poesia popolare italiana (*Aless. d'Ancona*) 529
Précis de l'histoire de la littérature française (*D. Nisard*) 420
Tableau de la littérature française, 1800-1815 (*Gustave Merlet*). . . 147
Etude sur les œuvres de Jean de Mairet (*Gaston Bizos*) 146
Corneille, la critique idéale et catholique (*Aug. Charaux*, avec introd. du *R. P. Marquigny*). 501

Histoire de deux fables de La Fontaine, leurs origines et leurs pérégrinations (*A. Joly*). 145
Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau (*Ph. Tamizey de Larroque*). 332
Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc (*l'abbé L. Bertrand*) 58
Molière et Bourdaloue (*Louis Veuillot*). 234
Molière et Bossuet (*Henri de la Pommeraye*). 234
Etude sur Bourdaloue (*Frédéric Poulin*) 235
Nouveaux samedis, 15e série (*A. de Pontmartin*) 238
Vingt nouveaux portraits (*Léon Gautier*). 456
Les Bas-Bleus (*J. Barbey d'Aurevilly*). 349
Le Théâtre en Angleterre (*Jules Jusserand*) 422
Polygraphes. Œuvres choisies de F. Ozanam. 349
Epistolaires. Correspondance de Jules Janin (*de la Fizelière* et *Clément Janin*). 239
Correspondance inédite du comte de Caylus (*Ch. Nisard*) 336
Mélanges. L'Amour (*le chevalier de Maynard*) 252
Le Vieux-Neuf (*Edouard Fournier*). 415
Voyages hors de ma chambre (*V. Fournel*) 532
Cheznous et chez nos voisins (*Xavier Aubryet*) 456

HISTOIRE

Généralités. Essai sur l'esprit public dans l'histoire (*le vicomte Ph. d'Ussel*). 149
Géographie. L'Année géographique (*E. Maunoir* et *H. Duveyrier*). 424
Littérature de géographie de statistique et d'ethnographie russe pour les années 1874-1875 (*V Méjov*). 425
Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte (*F. de Saulcy*) 108
Voyages. Le Guide du pèlerin aux églises de Rome et au palais du Vatican (*Mgr Barbier de Montault*) 530
Grèce et Turquie (*Alfred Gilliéron*). 457
L'Egypte à petites journées (*Arthur Rhoné*). 422
L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles (*E. Banning*). 151
A travers l'Afrique (*le commandant V. L. Cameron*, trad de *H. Loreau*). 152
Souvenirs de l'Algérie et d'Orient (*Horace Fabiani*). 173
L'Afrique centrale (*le colonel Chaillé-Long*, trad. de *Mme Fossé de Saye*) 73
The Voyage of the Challenger (*Sir C. Wyville Thomson*). 431
Le Trésor des Incas à la Terre-de-Feu (*E. Pertuiset*). 252
Ma vie nomade aux montagnes Rocheuses (*le baron A. de Woelmont*) 350
Une visite à Khiva (*Fred. Burnaby*, trad. de *Hephell*) 350
Un été en Amérique (*Jules Leclercq*) 73
Inde et Himalaya (*le comte Goblet d'Alviella*). 533
Cachemire et Petit Thibet (*le baron Ernouf*). 531
Havaï (*P. Tournafond*) 531
La Conquête du Pôle Nord (*Wilfrid de Fonvielle*). 457
Histoire biblique. Ancient History from the Monuments. The History of Babylonia (*George Smith*, edit. *Rev. A. Sayce*). . . . 60
Histoire ecclésiastique. Les Premiers convertis au christianisme (*l'abbé A. Laurent*). 390
Les Eglises du monde romain (*R. P. Dom François Chamard*). . . 61
Der Brief des Julius Africanus an Aristides (*Fried. Spitta*) . . . 433
Die Zeit des Ignatius und die Chronologie der Antiochenischen Bischofe bis Tyrannus (*A. Harnack*). 240
Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV. . 401
Pie IX; sa vie, sa mort (*le comte d'Ideville*). 253
Le Pape Léon XIII, sa vie, son élection (trad. de *l'abbé Ant. Ricard*) 410

Hagiologie. Légende de sainte Catherine d'Alexandrie. 401
Ordres religieux. Le Révérend Père de Ponlevoy, de la compagnie de Jésus. T. II (*le P. Alex. de Gabriac*). 241
Pierre Olivaint prêtre de la Compagnie de Jésus (*R. P. Clair*) . . 509
Vie de Mme de la Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. 154
Hérésies. Histoire de la persécution religieuse à Genève. Essai d'un schisme par l'Etat. 172
Histoire romaine. Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares (*V. Duruy*). . . . 509
Five Lectures on the city of ancient Rome (*Rev. H. Formby*). . . 434
Histoire moderne. La Renaissance, *études historiques* (*le comte de Gobineau*). 513
Histoire contemporaine. L'Année politique, 1877 (*André Daniel*). 459
Répertoire politique, historique et littéraire (*Ch. Valframbert*). . .
Questions contemporaines. Aperçu sur la société moderne (*Jules de Cacheleu*). 452
Voyage au pays du bien (*Falbert Dumonteil*) . . . . . .
Allarme pei cattolici (*Luigi Nicora*). 253
Le Conclave et le Pape (*Mgr X. Barbier de Montault*). 530
La Fin de l'anarchie (*Ch. Bigot*). . . . . .
Tout le monde croit aux miracles (*le comte de Champagny*) . . . 459
La Question religieuse et la solution protestante (*Eug. Réveilland*). 459
La Guerre aux jésuites (*le R. P. Félix*). 255
Curés et Prussiens (*J. Villefranche*).. 173
Le Fonds des reptiles (*H. Wuttke*, trad. de *B. Pommerol*). . . . 158
La Question d'Orient (*Emile Collas*). 351
Premières lettres à MM. les membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Nouvelles lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Dernières lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Voltaire (*Adrien Maggiolo*). 484
Le Centenaire du grand Voltaire (*Rusticus*). 484
Rêve d'un conseiller municipal à propos du centenaire de Voltaire. 484
Véritable portrait de Voltaire peint par lui-même (*l'abbé Tassy*). . 485
Epître du diable à M. de Voltaire. 485
Voltaire (*Stoffels de Varsberg*). 485
Voltaire! son centenaire. 486
Frédéric II et Voltaire, dédié à la Commission du centenaire (*l'abbé V. Benard*). 486
Centenaire de Voltaire. Appel au bon sens, à l'honneur et au patriotisme des hommes de tous les partis. 486
Souvenir du centenaire, avec portrait de Voltaire. 487
L'Homme du centenaire : le Patriote, l'Ami du peuple, son désintéressement, sa sincérité, sa mort, l'homme du centenaire, jugé par J.-J. Rousseau, Marat, Louis Blanc et Victor Hugo. Le cœur français de Voltaire. 486
Voltaire. Œuvres choisies, édition du centenaire. 487
Histoire de France. Procès des Templiers (*l'abbé Léon Neveu*). . 174
Jean de Vienne (*le marquis Terrier de Loray*) 435
La Domination bourguignonne à Tours et le siège de cette ville (*Delaville L. Roulx*) 74
Le Livre d'or français : la Mission de Jeanne d'Arc (*Frédéric Godefroy*) 245
La Famille de Jeanne d'Arc (*E. de Bouteiller* et *G. de Braux*). . . 511
Le Seizième siècle en France (*A. Darmesteter* et *Adolphe Hatzfeld*). 334

Les Ducs de Guise et leur époque (*H. Forneron*). 337
Lettres d'Antoine de Bourbon et à Jehanne d'Albret (*le marquis de Rochambeau*) 438
Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile. T. IV. 513
La Fronde angevine (*A. Debidour*). 517
Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau (*R. Chantelauze*). . . 514
Souvenirs du règne de Louis IV. T. VI (*le comte de Cosnac*) . . . 338
Louis XIV et Strasbourg (*A. Legrelle*). 439
La Diplomatie française au dix-septième siècle. Hugues de Lionne (*J. Valfrey*). 62
Mémoires du duc de Saint-Simon. T. XX (*Chéruel* et *Ad. Regnier fils*). 64
L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution (*Félix Rocquain*). . . 440
Lettres de la marquise du Châtelet (Éd. *Eug. Asse*), ... 518
Les Origines de la France : la Révolution. T. Ier (*H. Taine*). . . 339
Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire (*Domenget*). . . 442
Le Portefeuille d'un général de la République (*Alfred de Besancenet*) 65
Le Procès des ministres, 1830 (*Ernest Daudet*). 66
Histoire de la monarchie de juillet, de 1830 à 1848. T. Ier (*Victor du Bled*). 443
Histoire civile et politique. Les Éléments de l'ancienne constitution française (*V. Canet*). 136
Essai sur les réformes des institutions politiques de la France (*Joseph Ebor*). 346
Etudes sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789 (*Ad. Vuitry*) 246
La Vie de province au dix-huitième siècle (*Anatole de Gallier*) . . 155
Le Village sous l'ancien régime (*A. Babeau*) 155
Les Lieutenants des maréchaux de France (*marquis de Belleval*). . 174
Histoire des provinces. Les Comtes et le comté de Soissons (*Ed. de Barthélemy*) 447
Notice historique sur les terres et seigneuries de la Borde et de Montdidier (*la baronne A. de Girard-Vezenobre*). 455
Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre le Vif de Sens (*G. Julliot*) . 444
La Chartreuse de Valbonne (*L. Bruguier-Roure*) 74
Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et mederne (*l'abbé A. Hanauer*) 248
La Grèce et l'Orient en Provence (*Lenthéric*). 426
Servières et son petit séminaire (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). . . . 175
Une page ignorée de l'histoire de Tulle (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). 175
Histoire des colonies. La Martinique (*Théophile Huc*). 254
Histoire étrangère. Storia degli Italiani. T. XIV-XV (*Cesare Cantù*) 448
Victor-Emmanuel (*le comte d'Ideville*). 529
Histoire de la Confédération suisse (*L. Vulliemin*). 342
Vienne et la vie viennoise (*Victor Tissot*) 344
Histoire de la civilisation hellénique (*Paparrigopoulo*). 243
La Grèce telle qu'elle est (*Pierre Moraïtinis*) 345
La Vie de province en Grèce (*le baron d'Estournelle de Constant*). . 530
La Palestine et le Sinaï (*V. Hitrovo*). 521
Une semaine en Palestine (*V. Hitrovo*). 521
Jérusalem et la Palestine dans la littérature, la science, la peinture russes et dans les traductions (*S. Ponomavei*) 521
Sinaï et Palestine (*D. Smychtaiev*). 521
Archéologie. L'Age de la pierre dans les souvenirs et superstitions populaires (*Emile Carthailhac*) 449
Recherches archéologiques sur les colonies phénicienmes établies sur le littoral de la Celtoligurie (*J.-J.-L. Bargès*) 242

Les Ex-Voto du temple de Tanit à Carthage (*Philippe Berger*). . 160
La France archéologique (*Bélisaire Ledain*). 67
Monographie de la cathédrale de Quimper (*R. F. Le Men*) . . . 68
L'Eglise de Saint-Pierre de Beaulieu (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). . . 175
Promenade à Gimel (Corrèze) (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). 175
La Panagia du dôme de Strasbourg (*Gaston Save*). 173
Histoire nobiliaire. Enciclopedia araldico-cavalleresca (*Gofredo di Crollenza*). 524
Gli emblemi dei Guelfi e Ghibellini (*Gofredo di Crollanza*). . . . 524
Mélanges Les Curiosités de l'histoire : le Roy des Ribauds (*Ludovic Pichon*) 250
Les Comptes des bâtiments du Roi (*le marquis Léon de Laborde*). . 227
Biographie. Souvenirs d'un magistrat (*A.-L. Martin*). 171
Le Travail d'une âme (*Mme Aug. Craven*) 251
Histoire d'une vocation. Mme Nicanora Izarié (*le R. P. Lescœur*). . 530
Bibliographie. Lectures on the manuscript Materials of ancient irish history (*Eug. O'Curry*). 450
Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale (*Van Praet*) 167
Lettres d'un bibliophile (15e série) (*J.-P.-A. Madden*). 165
Tablettes littéraires des bibliophiles de Guyenne. T. II. . . . 161
Catalogue systématique des livres russes pour les années 1875 et 1876 (*V. Méjov*) 451

TABLE DES AUTEURS

Aberle (le Dr M. V.). 105
Accolas (Emile.). 325
Aladet. 458
Alzog (le Dr) 488
Ancona (Aless. d'). 507
Antoine (Charles). 308
Apulée. 213
Assolant (Alfred) 302
Aubryet (Xavier). 456
Audoynaud 528
Avino (abb. V. d') 487
Avor (Gabrielle d'). 20
Babeau (A.) 155
Banning (E.). 151
Barbey d'Aurevilly (J.). . . . 349
Barbier (Mlle) 409
Barbier de Montault (Mgr) . . 530
Bardenhewer (Otto). 104
Bargès (l'abbé J. J. L.). . . . 242
Barthélemy (A. de). 13
Barthélemy (Ed. de) 447
Bavelier (A.) 312
Bayle (l'abbé) 101
Béchamp (A.) 218
Belleval (le marquis de) . . . 174
Bellune (l'abbé de) 395
Benard (l'abbé V.). 486
Benoit (Emile). 308
Béor (L.) 122
Berger (Philippe). 160
Bernard-Derosne (Ch.) 32
Bernardin de Saint-Pierre. . . 233
Berseaux (l'abbé). 486
Bertrand (l'abbé L.) 58
Besancenet (Alfred de) . . 35 65
Besneray (Mlle Marie de) . . . 407
Besson (Mgr) 000
Bickell (le Dr Gustave) 47
Bigot (Ch.) 000
Bizos (Gaston). 146
Balzac (H. de) 120
Bled (Victor du) 443
Bluntschli. 50
Bogor (Marie) 37
Boishamon (Charles du) 13
Boiteux (Jules). 214
Bonnaffé (Edm.). 419
Bonnefoy (Marc) 123
Bonsergent (Alfred). 452
Bosco (Sac.) 402
Bosquet (Emile) 305
Bougaud (l'abbé Em.). 318
Bouteiller (E. de) 511
Boutroux (E.) 319
Bouvier (le Dr Louis) 324
Braux (G. de) 511
Bréal (Michel). 501
Brugnier-Roure (L.) 74
Buet (Charles) 16 290
Buis (l'abbé). 114
Burnaby (Fred.) 350
Busseuil (J. B.) 347
Caccianiga (A.). 32
Cacheleu (Jules de). 452

Calmette (G.) 70
Cambier (L.) 38
Cameron (le commandant V. L.) 152
Canet (V.). 136
Canivet (Charles). 34
Cantu (César) 448
Cappeau (Placide). 115
Carle (G.). 309
Carthailhac (Emile). 449
Cazin (A.). 170
Chachian (Bedros-Th.). 308
Chaillé-Long (le colonel) . . . 73
Chamard (le R. P. Dom. François). 514
Chambaud (l'abbé). 61
Champagny (le comte de). . . . 117
Chandeneux (Claire de) 459
Chantelauze (R.) 18
Chantrel (J.) 514
Charaux (Aug.). 293
Chautard (Ch.) 000
Cherbuliez (Victor) 327
Chéruel. 23
Chevallier (E.) 64
Chocarne (le R. P.) 313
Chrétien (Victor). 387
Clair (l'abbé) 118
Clair (le R. P. Ch.). 101
Claretie (J.). 509
Coeur (Pierre) 233
Collas (Emile) 42
Constant (Benjamin). 351
Constant (Ch.). 233
Cordier (Max) 314
Cosnac (le comte de) 454
Craven (Mme Aug.). 338
Crollanza (Gofredo de) 251
Daburon (F.). 524
Dameth (H.) 502
Daniel (André). 414
Darmesteter (A.) 419
Daudet (Alphonse) 334
Daudet (Ernest). 28 25 66
Debidour (A.) 517
Degeorge (Léon) 499
Delaville le Roulx. 74
Delsol (J. J.) 495
Deslys (Charles) 41
Deulin (Charles) 29
Devic (Marcel) 229
Didier (Edouard) 297
Dieu (Léon) 32
Domenget 442
Domini de Feret (G.). 253
Drohojowska (Mme la comtesse) 292
Dubois (E.) 309 314
Dumonteil (Fulbert). 526
Dupanloup (Mgr) 481
Durand (l'abbé) 348
Duruy (V.) 509
Duveyrier (H.). 424
Ebers (Georges) 504
Ebor (Joseph) 346
Eckoud (Georges) 122
Enault (Louis). 25 291
Eschbach (le P. A.) 453
Ernouf (le baron). 531
Estienne (Jean d'). 99
Estournelle de Constant (le baron d') 530
Ethampes (Mlle Gabrielle) . . . 407
Fabiani (Horace) 173
Fauconnet (le baron de). . . . 43
Favre (l'abbé) 115
Félix (le R. P.) 255
Fenet (C.). 311
Fertiault (Mme Julie). 72
Feuillet (Octave). 21
Féval (Paul). 6 et suiv. 294 295 526
Flaubert (Gustave) 44
Fleurigny (H. de) 121
Flockner (le Dr Carl) 100
Fonvielle (Wilfrid de) 457
Formby (Rev. H.). 434
Formeron (H.) 337
Fournel (V.). 632
Fournier (Edouard). 415
Foussé de Sage (Mme) 73
Fraie (Edm.) 110
Freppel (Mgr) 141
Gabriac (le R. P. A. de). . . . 241
Gallier (A. de) 155
Gapp (J.). 491
Gaudry (Alb.) 322
Gautier (Léon). 456
Gautier (Mme Léon) 458
Gebhardt (Oscar) 162
Gebhandt (Oscar de) 220
Gheur (J.) 145
Gihr (le Dr Nikolaus) 221
Gilbert (Ph.). 223
Gilliéron (Alfred). 457
Girard-Vezenobre (la Bne A. de) 455
Gobineau (le comte de). 513
Goblet d'Alviella (le comte). . 533
Godefroy (Frédéric) 245
Goemaere (l'abbé A.) 393
Gondry du Jardinet (J.). . 13 20
Gontcharoff (Ivan) 29
Gonzalès (Emmanuel). 301
Gonjet. 131
Goulin (Fr.) 119
Gréville (Henry) 30 305
Grilliwitzer (le Dr Alex.) . . . 433
Guerrier de Haupt (Mlle) . 19 408
Gutberlet (le Dr C.) 102
Guttler (Carl) 98
Halévy (J.) 49
Hanauer (l'abbé A.). 248

Harnack (A.). 126, 220 240
Hartmann (Éd. de) 199
Hartsen (A.). 210
Hartsen (F.-A.). 453
Hatzfeld (Adolphe). 334
Haumont (Louis) 43
Hébert (l'abbé). 391
Hello (E.) 493
Henrion (Victor) 406
Hephell. 350
Herbert-Spencer. 49
Héricault (Ch d'). 298
Hermans (le P. Bertin) 398
Hippolyte (Saint) 104
Hitrovo (V.). 521
Hoppe (J.-J.). 133
Houssay (F.). 405
Hovine (l'abbé). 117
Huc (Théophile). 254
Hurdebise (l'abbé G.-J.) 389
Ideville (le comte d'). . . 253 529
Jacqmin (F.) 498
Janet (Paul) 206
Janin (Clément) 239
Jeanvrot 309
Joly (A.) 145
Julien (Adolphe). 54
Julliot (G.) 444
Jusserand (Jules) 422
Laborde (le marquis Léon de) . 227
Labutte (A.). 13
La Fizelière (de). 239
Lafond (le comte) 118
La Landelle (G. de). 41
Lander (Jean) 20
Lapeyre (Paul). 410
Lapommeraye (Henri de). . . . 234
Laprade (V. de) 125 327
Largent (le R. P.). 493
Larochefoucauld (A. de) . . . 122
La Rochère (Mme la comt' de). . 405
Larroque (P.) 527
Lasserre (Henri) 526
Launay (alphonse de). 299
Launay-Overney (J. de) 20
Laurence (G.-A.). 32
Laurencin (Paul). 171
Laurent (l'abbé A.). 390
Lavergne (Mme Julie) 20
Le Breton (Mme J.). 325
Leclercq (Jules). 73
Ledain (Bélisaire) 67
Le Febvre (Victor) 40
Legoyt. 252
Legrelle (A.). 439
Lehr (Ernest) 495
Léman (Abbés). 107
Le Men (R.-F.). 68
Lenthéric. 426
Lescœur (le R.-P) 530
Lescœur (Ch.) 495
Lescuyer (P.) 251
Lightfoot (J.-B) 46
Littré (E.). 229
Loizellier (l'abbé F.) 403
Loreau (H.) 152
Lubomirski (le Prince J.). . . . 300
Madden (J.-P.-A.). 165
Maggiolo (Adrien). 484
Maguin (Henri) 497
Maillet (Eug.) 412
Manning (S. E. le Cardinal. H. E.) 393
Manzoni (Al.). 504
Marcel (Etienne) 13
Maréchal (Mlle Marie) . . . 18 404
Margollé 70 348
Maricourt (René de) 35
Marmottan (P.) 121
Marquigny (R.-P.). 506
Martin (A.-L.). 171
Maryan (Mme). 293
Maunoir (E.) 424
Mauroy (A.) 120
Maury (F.). 70
Maynard (le chevalier de) . . . 252
Méjov (Vl.). 425 451
Menendez Pelayo. 327
Mérat (Albert) 120
Merger. 131
Merlet (Gustave) 147
Mermillod (Mgr) 458
Mey (G.). 491
Meyer (P.). 195
Michel (Fr.) 330
Michelan (H.). 196
Miglior (Fr.) 97
Millet (A.). 311
Millien (Achille) 331
Montaiglon (Anatole de) . . 55 232
Montépin (X. de) 37
Mony (S.) 53
Moraïtinis (Pierre) 345
Mobillot (André). 455
Moullart (A.) 307
Mumford (le P. Jacques). . . . 401
Navery (Raoul de). . . 13, 15 16
Neteler (le Dr B,) 101
Neveu (l'abbé Léon). 174
Nicora (Luigi) 253
Nisard (Ch.). 336
Nisard (D.) 420
Nolen (D.). 199
Normand (J.). 196
Nunzoi Nasi Virgilio 347
O'Curry (Eug.). 450
Ogier d'Ivry 123
Otto (J.-C. Th. de). 315
Ozanam (F.) 349
Paparrigopoulo. 243
Papillon (Fernand). 213

Paris (C.) 193 194
Pascal (le R. P. Vincent de) . . 492
Paz (Abdon de). 222
Pecci (Son Em. le Cardinal) . . 410
Péligot (E.) 138
Pelletan (Eugène) 39
Pellicani (P. Ant.) 487
Pertuiset (E.) 252
Petit (Fernand) 72
Petitalot (le R. P.). 128
Peyre (l'abbé) 399
Peyebrune (Georges de) . . . 306
Picard (Germain). 125
Pichenot (Mgr) 610
Pichon (Ludovic) 250
Picqué (le Dr) 454
Picus (l'abbé) 394
Pinamonti (le P.) 399
Piolet (Ch.) 308
Plessix (H.) 453
Poitiers (Jean de). 39
Pommerol (B.) 153
Ponomarev (S.). 521
Pons (A.) 233
Pont-Jest (René de) 37
Pontmartin (A. de). 238
Postel (l'abbé V.) 130
Poulbrière (l'abbé J.-B.). . . . 175
Poulin (Frédéric). 235
Prévot (Gabriel) 35
Puissan (Mme C.-E.) 111
Puymaigre (le comte de). . . . 71
Quinet (Egd.) 421
Rampal (Benjamin). 528
Rapisardi (Francesco). 176
Ravon (Desyr) 123
Regnier fils (Ad.). 64
Renaud (G.) 196
Reusch (le Dr Fr. H.). 100
Réveillaud (Eugène) 459
Reynaud (Paul) 210
Rhoné (Arthur). 429
Ribadeneira (P. Pedro de). . . 397
Ricard (l'abbé Ant.) 410
Riche (A.). 212
Reidmatten (Arm. de). 50
Ristelhuber (P.) 116
Roberjot (Anna). 124
Robert (T.) 194
Rochambeau (le marquis de) . . 438
Rocquain (Félix) 440
Rolland de Villargues. . . . 312
Romussi (C.). 504
Rondelet (Antonin). 140
Rosny (Léon de) 230
Rothschild (J. de). 232
Rouben de Couder (J.) 131
Roux-Ferrand 408
Rozy 170
Rubiéri (Ern.) 57
Rusticus. 484
Saint-Patrice 37
Saint-Remy (Jules) 254
Sand (George) 303
Sarrau de Boynet (A. de). . . 311
Saulcy (F. de). 108
Save (Gaston) 173
Saxe (Maréchal Maurice comte de) 225
Sayce (Rev. A.) 60
Schanz (le Dr Paul). 105
Scheler (A.) 196, 197, 198
Schneider (le Dr). 528
Schrader (le P. Cl.) 409
Schulze-Delitzsch 528
Schuré (Ed.). 121
Scupoli (le P. Laurent) 401
Secchi (le P. A.). 325
Seguin (Alfred). 297
Ségur (Mgr de). 402
Sepet (Marius) 143
Sernin-Castex (B.). 212
Simonin (L.) 71
Smychlaiev (D.). 521
Snieders (A.) 32
Solvay (L.) 121
Sorel (Albert). 35
Spitta (Fried.). 433
Spol (E.) 108
Stoffels de Varsberg. 485
Stolz (Mme de). 406
Stuart-Phelps (Elisabeth). . . 32
Taine (H.). 339
Tamizey de Larroque (Ph.). . . 332
Tassy (l'abbé) 485
Tavarel (Clément) 498
Terrier de Loray (le Marquis). 435
Théry (A.-F.) 125
Tischendorf (Constant de). . . 219
Tissot (Victor) 344
Tournafond (P.) 531
Touron (le R. P. Ant.) 400
Turcan (l'abbé R.). 403
Ussel (le Vicomte Ph. d'). . . 149
Vacandard (l'abbé) 316
Valframbert (Ch.). 519
Valfrey (J.). 62
Vannier (Hipp.). 454
Van Praet. 167
Vazelhes (E. de) 310
Véra (A.) 209
Verne (Jules). 42
Verniolle (l'abbé J.) 69
Veuillot (Louis). 17 234
Viel-Lamare (H.) 454
Villard (E.) 124
Villefranche (J.). 173
Villey (E.). 311
Vuérat 308
Vuitry (Ad.). 246
Vulliemin (L.). 342

Wailly (Et. Aug. de). 327
Wailly G.-G. de) 327
Willibald-Beyxhlag (le Dr). . 106
Woelmont (le baron A. de) . . 350
Wogan (le baron de) 299
Wuttke (H.). 158
Wyville Thomson (Sir C.) . . . 431
Yger 116
Yrtal (Ch.). 113
Zahn (Th.). 220
Zeller (Ed.). 319
Zschokke (le Dr Hermann). . . 103
Zurcher 70 348

TABLE DES VARIÉTÉS

Les publications de la Camden Society, par M. Gustave Masson, 75, 351. — Publications de la Clarendon press, par M. Gustave Masson, 255. — A propos d'américanisme, par M. Baumfeld, 357. — Les Bibliothèques des Etats-Unis, par M. J. Vaesen, 460, 533. — Une lettre inédite de Voltaire, par M. Jules Courtet, 543.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Alzog (J. B.), 545. — Asper de Boaça (le baron François), 363. — Asseline (Louis), 548. — Aubry (François-Auguste), 270. — Audiffret (Ch. L. G. marquis d'), 464. — Aurelle de Paladines (le général d'), 83. — Barante (Mme la baronne de), 83. — Barth (le Dr J. B. Ph.), 83. — Baudissin (le comte Wolf-Henri Fr. Charles), 467. — Becquerel (Ant. César), 176. — Belgrand (Eugène), 463. — Benoist (Adolphe), 83. — Bères (Emile), 82. — Berge (Camille de la), 364. — Bernard (Claude), 270, 358. — Berthier (Huguet), 270. — Berthier (le Dr Pierre), 269. — Bichi-Borghiari (Scipion), 367. — Boré (Eugène), 544. — Bouchard (le Dr), 469. — Boutaric (Edgard-Paul), 79. — Brame (Jules Louis Joseph), 268. — Brossais Saint-Marc (Mgr Godefroy), 361. — Cap (Paul Antoine), 269. — Cappeau (Placide), 180. — Caylus (J. B. E.), 469. — Chéruel (l'abbé P. Paul), 363. — Courbet (Gustave). 83. — Cousin-Montauban, comte de Palikao (le général Ch.), 83. — Croiset (G. E. C.), 83. — Cruikshank (Georges), 364. — Daubigny (Ch. P.), 367. — Deberle (Alfred), 83. — Demolière (Hippolyte-Jules), 81. — Desmoulin (Adolphe), 180. — Dietl (le Dr Joseph), 266. — Dolzell (N. A.), 469. — Donné (Alexandre), 364. — Doran (le Dr), 180, 363. — Dours (Mgr J. P. J.), 363. — Dugas (le P. Joseph), 82. — Ehrard, 367. — Ferrero, marquis de La Marmora (Alphonse), 267. — Forbiger (A.), 469. — Gaillard (Léon), 469. — Gautier (Eugène), 469. — Gignoux (Mgr Joseph Armand), 362. — Ginestous (M. A. vicomte de), 366. — Gintrac (le Dr Elie), 266. — Goodwin (C. W.), 469. — Grossebach (Ernest), 469. — Guilhermy (R. Fr. M. N. baron de), 465. — Guillory, 467. — Hassoun (Brisk-Allah), 469. — Hoffman (le Dr), 469. — Huzard (J. B.), 464. — Janin (François Eugène), 269. — Joly (Adolphe), 469. — Jotterand (Lucien Léopold), 268. — Lacurie (l'abbé J. L. A.), 466. — La Fare (le comte A. J. E. de), 180. — Lamy (Auguste), 364. — La Saussaye (de), 270. — La Saussaye (J. Fr. de Paul Louis de) 362. — Leitzmann, 367. — Lemire (P. N. Jules), 270. — Levot (Prosper-Jean), 267. — Ligondès (Eugène de), 469. — Liltrow (Charles de), 270. — Loménie (L. L. de), 465. — Malagutti (Faustin), 466. — Marshall (Thomas-William), 270. — Martinet (Achille), 180. — Mayer (Robert de), 367. — Minutoli (Carlo), 367. — Moerikoser (J. B.), 270. — Monier de la Sizeranne (P. J. A. H.,) 178. — Montaland (Philippe), 180. — Montgomerie (le colonel T. G.), 469. — Patin de La Fizelière (Albert), 268. — Pavy (l'abbé L. Cl.), 179. — Pie IX, Mastaï (J. M. J. B. P. P. J. Sa Sainteté), 259. — Piel de

Troismonts (Ch.), 83. — Pommerais (Louis François), 468. — Poulet-Malassis (Aug. P.), 266. — Rasch (le Dr Gustave), 367. — Raspail (François-Vincent), 177, 367. — Regnault (Henri Victor), 176. — Riban, 469. — Rios (J. A. de los), 366. — Romano (le P. Joseph), 468. — Ropartz (Sigismond), 547. — Rougevin (Auguste), 469. — Roulez (J. E. G.), 366. — Rousselin Corbeau de Saint-Albin (comte Hortensius), 364. — Rousset (Ildefonse), 367. — Roux (le Dr Jules), 83. — Royer (P. H. E. de), 179. — Ruelens (Mme C.), 367. — Rydquist (Johan-Erik), 270. — Scarabelli (Luciant), 367. — Scolpis de Salerano (le comte Frédéric), 365. — Scrugli (Filippo), 367. — Secchi (le R. P. Ange), 270, 360. — Seré (Henri de), 366. — Semienski (Lucien), 178. — Stourm (Eugène), 270. — Teuffel, 469. — Théry (Fr. Aug.), 362. — Tschabuchnigg (Ritter-Adolfe von). 83. — Vang (Anders Eidvinson), 469. — Vignal (Amand), 469. — Vinet (Ch. E.), 264. — Viollet-Leduc (Adolphe), 366. — Wailly (Gabriel-Gustave de), 467. — Wilson, 469. — Wornum (Ralph), 270. — Wright (Thomas), 82. — Yvert (Eugène), 367.

Institut, 83, 271, 367, 469, 548.

Faculté des lettres, 84, 180, 368, 470. 549.

Bureau des longitudes, 84.

Muséum d'histoire naturelle, 549.

Ecole des Chartes, 274, 368.

Concours, 180, 369.

Congrès, 368, 473, 549.

Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, 470.

Association pour l'enseignement des études grecques, 473.

La Commission royale d'histoire de Belgique, 372.

Le British Museum, 552.

Société de géographie, 181.

Académie des Jeux floraux, 551.

Société de l'Histoire de France, 473.

Société des publications populaires, 181.

Sociétés savantes, 558.

Lectures faites aux Académies, 84, 181, 274, 371, 473, 552.

Mélanges scientifiques : L'annuaire de l'économie sociale, 378. — La Science politique, 378. — L'éducation de l'avenir, 279.

Mélanges philologiques et littéraires : Les origines linguistiques de l'Aquitaine, 87. — Une encyclopédie chinoise, 188. — Une fée Mélusine au Dauphiné, 186. — Un exemplaire unique des fables de La Fontaine, 375. — La Revue l'Instruction publique et les Pensées de Pascal, 278. — Le Mouvement littéraire en Catalogne en 1877, 275. — La Comedia de Dante, en Catalan, 279. — Un poëme italien sur Lucifer, 188. — Une rectification d'histoire littéraire : Le portefeuille de M. L.-D. F. ***, 185. — Querelle littéraire en Sicile, 277. — Une mystification littéraire, 276. — Une fête latine à Montpellier, 182.

Mélanges historiques : Statuts de l'Université d'Augers, 374. — Découverte du texte original du Livre de Tobie, 85. — Corpus inscriptionum græcarum de Bœckh, 86. — Le Droit du seigneur, 88, 278, 376. Cours d'histoire de France à l'Université catholique de Paris, 184. — Publication des registres de la ville de Tours, 280. — Documents historiques sur le Tarn et Garonne, 475. — Le contrat de mariage de Racan, 188. — Le duc de Saint-Simon et le cardinal de Gualteria, 375. — Une lettre inédite du chevalier d'Eon, 277. — Un petit-neveu de Chateaubriand, 89. — M. Taine et la Revue politique et littéraire, 378.

Mélanges bibliographiques : L'établissement de l'imprimerie dans le Vivarais, 86. — Bibliographie et iconographie des œuvres de J.-F. Regnard, 88. — Bibliothèque sur Pascal, 554. — Une bibliothèque provençale, 475. — La bibliothèque de l'Université d'Harward, 185. — Vente de la bibliothèque de M. Robert S. Turner, 376. — Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, 552. — L'inventaire de la collection Payen, 88. — Fautes d'impression du Manuel du libraire, 279. — Bibliographie des beaux-arts, 474. — La Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, 182. — Le Bulletin de correspondance hellénique, 183. — La Gazette russe de Saint-Pétersbourg, 187. — Annales da Bibliotheca nacional de Rio de Janeiro, 188. — La Presse catholique, 475.

Renseignements divers : Index expurgatorius anglicanus, 277. — Livres à l'index, 275. — Mandements pour le carême, 373.
Notes diverses : Petit armorial romanais, 279. — Le Vivarais et le Dauphiné aux Jeux floraux de Toulouse, 374. — Erreurs de la Revue des Deux-Mondes, 187. — Une méprise de M. Spuller, 555.
Revues, livres et journaux, 91, 189, 280, 376, 476, 555.
Publications nouvelles, 92, 190, 282, 382, 477, 556.

TABLE DE LA CORRESPONDANCE, DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Alluys (le peintre), 558. — Andorre (le pays d'), 384. — Anecdote napoléonienne (d'une), 478 — Angelo Catho (où et quand mourut), 287. — Annales breves ordinis Præmonstratensis, 95. — Bible (traduction de la), 286, 384. — Bibliographie de Galilée, par M. H. de l'Epinois, 93. — Blois (portrait de Charles de), 191, 287. — Calais pendant l'occupation britannique (l'histoire de la ville de), 286. — Cambis (la collection des manuscrits de M. de), 557. — Carcel, 479. — Cardinaux (vie des), 287, 559. — Canso de S. Gili (la), 285. — Clément (feu M. P.) et Ondedeï, 383. — Coyssard (un livre du P.), 95, 384. — Croisade (la) de 1239, 559. — Dépopulation (la), 96. — Dictionnaire des synonymes, 384, 559. — Dubuisson-Aubenay (le Journal de), 286 — Editions d'auteurs classiques mutilées par la censure (a-t-il été publié, à l'époque du premier Empire, des), 557. — Fonteny (le poëte N.), 96. — Garde écossaise des rois de France (la), 286. — Gordes (les Mémoires du baron de), 287, 384. — Heifs (un bibliophile du siècle dernier : le baron de), 285. — Histoire n'apprend rien (l'), 286. — Hugo (M. Victor) et un coup d'Etat qui n'a pas eu lieu, 558. — Isabeau et Tallien, 286. — Instruction primaire avant 1789 (l'), par M. E. Allain, 283. — Juifs : Seize cents juifs ont-ils été brûlés à Vienne en un an? 557. — Lombard des Evers, 559. — Louis XVI, sa mort fut-elle votée par la majorité de la Convention? 557. — Louis XVII (Vie de), 95 — Martyrs de la Révolution (les), 286, 479. — Maury (sur un mot du cardinal), 478. — Mélusine, 559. — Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose, 478. — Montaigne a-t-il déserté son poste à l'heure du danger? 558. — Montépin (l'abbé de), 559. — Murat, roi de Naples, 95. — Napoléon Ier (une épigramme dirigée contre), 479. — Notice sur Antoine de Govéa, 383. — Notre-Dame de Garaison, 191. — Ophir signalé dans l'histoire de Salomon (l'), 191. — Ordres (vie des fondateurs d'), 287. — Papiers trouvés aux Tuileries en 1848 (les), 285. — Parisiens célèbres (les), 95. — Pêches et le duc de Guienne (les), 191. — Piémont (campagnes du), 384. — Privilège de librairie mis en musique (un), 558. — Proverbes, 287. — Rossett (les), 95, 559. — Sociétés de bibliophiles en France, 557. — Sol marqué (un), 285, 384. Sur le mot brillanté, 384. — Sylvain, bourgeois de Paris (lettres de M.), 479, — Tours de Notre-Dame (les), 286, — Tribunaux de basse loi, 95. — Trois portraits à retrouver, 479. — Vengeur (la fin du), 478. — Westphalie (le tribunal de), 191.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1878. T. XXIII, 1.

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME HUITIÈME

(VINGT-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Œuvres de PAUL FÉVAL, soigneusement revues et corrigées : *la Louve; Valentine de Rohan; le Château de velours; la Fille du Juif-Errant.* Paris, Palmé, 1878, 4 vol. in-18 j. de 360, 380, 348 et 372 p. Prix : 3 fr. le volume. — *Le Baron d'Aché,* par Mme la comtesse DE MIRABEAU. Paris, Didier, 1878, in-12 de 278 p. Prix : 3 fr. — *La Rose-Fleurie ou le Dernier des Garden,* par PAUL FORESTIER. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 248 p. Prix : 3 fr. — *Le Drame des Champs-Elysées,* par HIPPOLYTE AUDEVAL (5e édition). Paris, Ch. Blériot, 1878, in-18 j. de 241 p. Prix : 2 fr. — *Le Filet et l'Hameçon,* par Mme DOROTHÉE DE BODEN. Paris, C. Dillet, 1878, in-12 j. de 314 p. Prix : 3 fr. — *Fleur-des-Glaces (légende danoise),* par ISABELLE FRANCE. Paris, Didier, 1878, in-12 de 315 p. Prix : 3 fr. — *Les Wikings de la Baltique,* par S. W. DASENT, traduit de l'anglais par EMILE MONTÉGUT. Paris, Hachette, 1878, 2 vol. in-18 j. de 296 et 265 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Filleul d'un marquis,* par ANDRÉ THEURIET. Paris, G. Charpentier, 1878, in-12 de 332 p. Prix : 3 fr. 50. — *Une Page d'amour,* par EMILE ZOLA. Paris, G. Charpentier, 1878, in-12 de 406 p. Prix : 3 fr.50. — *Jacques de Trévannes,* par JACQUES VINCENT. Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18 j. de 285 p. Prix : 3 fr. 50. — *Laide,* par JULIETTE LAMBER. Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18 j. de 310 p. Prix : 3 fr. 50. — *Une Fille laide,* par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 306 p. Prix : 3 fr. — *Vaisseaux brûlés,* par LA MÊME. Paris, Th. Olmer, 1878, in-18 j. de 356 p. Prix : 3 fr. — *La Maison vide,* par JULES CLARETIE. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 425 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Roman d'une princesse,* par PAUL BONNAUD. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 358 p. Prix : 3 fr. — *Le Roman d'une créole,* par ANDRÉ SURVILLE. Paris, Auguste Ghio, 1878, in-12 de 290 p. Prix : 3 fr. — *Cara,* par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 418 p. Prix : 3 fr. 50. — *Les Mariages dangereux,* par Mme ANAÏS SÉGALAS. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 350 p. Prix : 3 fr. 50 (1).

Il y a des gens bien difficiles ; rien ne les satisfait, rien ne les contente. Un roman, à leurs yeux, n'est irréprochable qu'à la condition que le mot *amour* n'y sera pas prononcé et qu'il pourra servir de livre de méditation dans les maisons religieuses. Ce rigorisme frise le ridicule. Pas de roman du tout, ou, si vous admettez ce genre de littérature, il faut — sous peine d'en faire un repoussoir et une source d'insurmontable ennui — lui laisser une certaine latitude. Nos observations s'adressent à quelques « bonnes âmes charitables » qui n'ont pas trouvé suffisante l'épuration faite par Paul Féval dans l'édition catholique de ses œuvres. « C'est honnête, sans doute, disent-elles avec componction ; mais la lecture n'en convient pas aux jeunes filles. » Un ennemi de Paul Féval, dans sa haine de libre-penseur, ne dirait pas mieux. Et il n'est pas de jugement qui puisse nuire davantage au loyal et sincère auteur des *Étapes d'une conversion.* D'autant que ce jugement est aussi faux que téméraire. Paul Féval, depuis sa conversion, a revisé les romans suivants : *Châteaupauvre,* la *Fée des Grèves,* l'*Homme de fer,* les *Contes de Bretagne,* *Frère*

(1) Le manque d'espace et de temps nous oblige à renvoyer au *Polybiblion* d'octobre l'analyse des romans parus dans le courant du mois de juin. Nous les joindrons aux nouveautés des mois de juillet et d'août.

Tranquille, la *Louve*, *Valentine de Rohan*, le *Château de Velours* et la *Fille du Juif-Errant*. Nous avons lu attentivement ces diverses productions. Eh bien, en conscience, nous les déclarons (sous le point de vue particulier qui nous occupe) à l'abri de tout reproche. La mère peut parfaitement en permettre la lecture à sa fille — si cette dernière est destinée à rester dans le monde. La pensée de Dieu, l'amour du bien, le sentiment des grandes et nobles choses y éclatent à chaque page. Il est vrai que Paul Féval a une manière à lui de raconter qui n'est pas celle de tout le monde : il sème l'esprit en enfant prodigue ; il a la note gaie, et sa gaîté de bon aloi est communicative. C'est franc, salubre et très-moral — ce qu'on ne peut pas dire de certains romans dits religieux qui, bien examinés de près, devraient être rangés dans la catégorie des mauvais livres. Que le maître du roman chrétien ne se laisse donc pas arrêter par des critiques trop excessives pour être justes ; qu'il poursuive vaillamment son œuvre, sous le souffle vivifiant qui l'inspire, et, quand la révision de ses productions sera complète, il aura élevé un splendide monument aux Lettres françaises, — on lui rendra souveraine justice, et la postérité dira de lui : Paul Féval converti a fait la « divine et humaine comédie » du roman contemporain ; c'est le Balzac du catholicisme.

— Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de *Châteaupauvre*, de la *Fée des Grèves*, de l'*Homme de Fer*, des *Contes de Bretagne* et de *Frère Tranquille*. Nous avons à parler aujourd'hui de la *Fille du Juif-Errant*, du *Château de Velours*, de la *Louve* et de *Valentine de Rohan*. La « Louve » et Valentine, c'est tout un. Vous connaissez la devise de la grande et antique maison de Rohan, fondée par Pierre de Bretagne : « Prince ne daigne, Roi ne puis, Rohan suis. » Vers la fin du dix-septième siècle, Guy de Rohan Polduc habite, boudeur et triste, son vieux manoir breton. Il aime ardemment César, son fils, et Valentine, sa fille ; mais il hait la France plus ardemment encore. Si bien que Valentine, ayant épousé un Français, et César, s'étant allié à une Française, sont maudits et chassés par leur père — lequel veut mourir Breton bretonnant, et ne reconnaît pas les droits du roi sur la terre des Chênes. La malédiction du vieillard tue César, et Valentine ne vit que pour veiller sur sa fille Marie et sur Raoul, le fils de son frère. Le vieux Rohan devient fou — et ses domaines tombent entre les mains d'un cousin à lui, Alain Polduc, fieffé coquin, qui cherche à se faire donner légalement l'héritage des Rohan, par le parlement de Rennes. Mais Valentine est là, sentinelle vigilante. Elle fait des miracles de dévouement et d'héroïsme ; elle se métamorphose ; elle a le don d'ubiquité ; ici, elle est la Sainte-Elme ; là, la Sorcière ; ailleurs, la comtesse Isaure ; plus loin, la Louve — c'est-à-dire la tête mystérieuse et puissante de cette association de paysans et de

gentilshommes, qui, sous Louis XIV et la Régence, s'insurgèrent, sous le nom de « Loups, » sinon contre le pouvoir royal, du moins contre ses représentants en Bretagne. L'influence que la Louve exerce sur les agitateurs tient du surnaturel. On croit à un but politique : non. La politique, pour Valentine de Rohan, n'est qu'un moyen. Son but, c'est que l'héritage des Rohan ne soit pas injustement enlevé à ses héritiers naturels. Ce but, elle l'atteint. Le parlement est assemblé ; les magistrats sont favorables à Alain Polduc ; le président va prononcer la sentence ; encore une minute, l'iniquité sera consommée. Mais cette minute n'arrive pas. On voit apparaître dans la grande salle un cadavre ambulant soutenu par un jeune homme et une jeune fille et précédé par une femme d'une imposante beauté. C'est Valentine ; elle a arraché son père à la tombe et l'a forcé de venir témoigner en faveur de la vérité. Le moribond témoigne, en effet, et, serrant ses petits-enfants entre ses bras décharnés, il dit très-distinctement : « Raoul est le fils de mon fils César et Marie est la fille de ma fille Valentine ; ce sont les vrais, les seuls Rohan. » Puis, il retombe inanimé sur les dalles. Cette scène est des plus grandioses et des plus dramatiques — et ce n'est pas la seule : elles abondent dans la *Louve* et *Valentine de Rohan*. Nous voyons passer, sous nos yeux, avec ses mœurs étranges et primitives, la Bretagne du dix-septième siècle, une Bretagne encore toute féodale. Que de types curieux, bons ou méchants, mis en lumière par Paul Féval ! Un des plus accentués est le frère de lait de Valentine, ce Josselin Guitan, une sorte de terre-neuve d'intelligente abnégation, si bon, si brave, si dévoué, que dame Michon, tous les jours que Dieu donne, « dit un *ave* à sainte Marie pour la remercier de l'avoir fait sa mère. »

— C'est en Bretagne aussi, en plein dix-huitième siècle, que se déroule l'action du *Château de Velours*. Le marquis de Noyal, député aux États de la province, a deux filles charmantes. L'une d'elles, Marielle, jeune personne accomplie, mais beaucoup trop fière de sa beauté, épouse Henri de Lacuzan, colonel des dragons de Conti. Sur les entrefaites, un mal terrible sévit dans les environs de Rennes. On appelle cela le « mal d'enfer. » Ceux qui en sont atteints meurent ou restent horriblement défigurés. Un soir, se promenant sur la lisière d'une forêt, la comtesse de Lacuzan fut accostée et mordue par une sorte de fou du nom de Malbrouck, ancien danseur de corde, qui croyait avoir à se venger du comte. Ce sauvage avait le mal d'enfer. Sa morsure en communique le germe à la comtesse. Désespoir du comte de Lacuzan. Il sait que sa femme mourra de perdre sa beauté. Alors il imagine toutes sortes de combinaisons. Il oblige sa femme à porter continuellement un masque ; il la séquestre dans son château du Grail ; il enlève de ce château toutes les glaces, tous les miroirs,

et fait tapisser de velours les appartements de la comtesse. Que signifient de pareils mystères ? Les bruits se propagent, grossissent, — et, aux yeux des commères de la contrée, Henri de Lacuzan devient un second Barbe-Bleue. On lui prête les plus noirs attentats — tant et tant que la justice s'en émeut et que la maréchaussée vient assiéger le château du Grail. O sottise humaine ! Henri de Lacuzan n'est qu'un Barbe-Bleue de tendresse conjugale. Grâce d'ailleurs aux bons soins de Pichenet, l'ancien enfant de la balle, lequel est devenu le docteur Adrien Chaumel, la comtesse de Lacuzan recouvre son ancienne beauté sans même se douter qu'elle ait jamais été laide. Il y a, dans ce roman, des détails ravissants, principalement ceux qui ont trait à l'enfance souffreteuse et tourmentée d'Adrien Chaumel. Il y a aussi un type de jeune fille auquel devraient ressembler toutes les demoiselles : c'est celui de Blanche de Noyal. Il y a enfin des portraits, excessivement amusants, des grotesques de la ville de Rennes. Comme modèles du genre, citons Guillemette Barbedor, Saturnin Mormichel, les sœurs Trecoché et surtout l'inénarrable chevalier de Badabreux qui, le premier mois de son mariage, déclama devant sa femme ahurie vingt-deux millions de vers tragiques. C'est fort réjouissant. Le *Château de Velours* est dédié à la mère de Paul Féval. Quant à la dédicace de la *Fille du Juif-Errant*, elle est à l'adresse d'Edmond Biré, fin lettré, critique délicat, aimable érudit, un des meilleurs écrivains de province. Qu'est-ce que la Fille du Juif-Errant ? Ces romanciers, parole d'honneur ! ne doutent de rien. Non-seulement, Paul Féval donne une fille au Juif-Errant ; mais il y a, selon lui, trois Juifs-Errants dans le monde. Oser, Cataphilus et Laquedem. Cataphilus reste coi et n'aime pas à faire parler de lui. Laquedem, vous le connaissez, c'est celui de la complainte :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?

Laquedem a du bon ; il accepte son châtiment avec résignation. Oser, au contraire, est le génie du mal. C'est le Juif-Errant du crime. Et il en commet d'épouvantables. Heureusement que Laquedem, le bon Juif-Errant, est là, avec Ruthaël, sa fille. Oser s'acharne sur la noble famille de Savray. Ses menées ténébreuses, ses opérations infernales jettent un voile de deuil sur l'existence de Paul de Savray et de la comtesse sa mère. Mais, au dénoûment, Oser est vaincu et Laquedem triomphe. — J'avoue que, dans ce roman, le fantastique domine. Il y a des choses de ce monde-ci et des choses de l'autre monde. Mais, derrière ces imaginations appuyées des graves autorités de Schiavone,

d'Édrisi, du docteur Lunat et de l'abbé Romorantin, on aperçoit l'ange du pardon et de l'éternelle miséricorde. Tout, d'ailleurs, n'est pas fantastique. La Révolution de 1830, à laquelle le Juif-Errant se mêle, n'est que trop réelle. En résumé, la *Louve*, *Valentine de Rohan*, le *Château de Velours* et la *Fille du Juif-Errant* joignent à l'attrait du roman moral le charme de la bonne étude de mœurs, l'émotion du drame historique et la grâce du style.

— En fait de drame historique, ou plutôt de dramatique histoire, il faut signaler le *Baron d'Aché*, de Mme la comtesse de Mirabeau. Les aventures de l'intrépide baron rappellent, par certains côtés, celles du chevalier de Maison-Rouge, si bien racontées par Alexandre Dumas père. Le baron d'Aché arrive de Normandie à Paris pour sauver Marie-Antoinette. Une touchante entrevue a lieu, dans la prison du Temple, entre le baron et la reine de France. Le projet échoue. D'Aché trouve un refuge au château de Tancarville. Traqué plus tard par la police de Fouché, l'aventureux baron est sauvé par la fille de son hôte. Mais il est vendu par une horrible femme, Mme de Vaubadon, à qui il avait eu le tort de faire la cour. Le baron d'Aché fusillé, Marie de Tancarville devient sœur de Charité et assiste, à l'heure de la mort, le Judas féminin qui avait vendu son fiancé. Ce roman se lit avec plaisir. Le caractère du baron d'Aché est plein de relief. C'est une âme chevaleresque, courageuse, passionnée, tempérant l'ardeur par la gravité, possédant à la fois l'audace qui entraîne ou fascine et le calme qui, dans les moments suprêmes, décide du succès ; à la tête d'une armée, il fût devenu une des gloires de son siècle. Les pages consacrées à Marie-Antoinette nous montrent l'infortunée reine, splendide de majesté sous sa modeste robe de laine grise et transformant par le seul prestige de sa présence le misérable escabeau sur lequel elle était assise en un trône plus radieux que celui qu'elle occupait naguère aux Tuileries. Le *Baron d'Aché* est suivi de deux Nouvelles qui ont aussi pour objet la Révolution. L'une est le récit de la mort de la famille de Faudoas sur l'échafaud ; l'autre nous fait assister à l'horrible assassinat du major de Belzunce, écharpé dans les rues de Caen par la populace. Une mégère, la femme Soisson, lui arracha le cœur avec un couteau, le fit cuire au fourneau d'un rôtisseur et le mangea. Mme la comtesse de Mirabeau a connu cette furie, — hideuse vieille qui faisait peur aux enfants et qui mourut en se tordant dans d'horribles convulsions, mêlées d'épouvantables blasphèmes !

— Passons à de plus riants tableaux. Nous les trouvons dans la *Rose-Fleurie* de M. Paul Forestier. Flamminia, la dernière descendante des Garden de Meadowfield, thanes d'Écosse du temps du roi Malcom, a découvert, dans des papiers de famille, une cu-

rieuse prophétie. Les Garden formeront un jour deux branches ; la branche aînée abandonnera la foi catholique ; puis, au bout de plusieurs siècles, les deux branches se réuniront, n'en feront qu'une seule et la branche hérétique redeviendra catholique. Seule héritière de la branche aînée, Flamminia s'enthousiasme de cette prophétie. C'est une étrange enfant, élevée un peu à la diable, très-volontaire, très-espiègle, mais sans haine ni préjugés contre le catholicisme. La voilà en quête de la branche cadette des Garden. Elle voyage, se fixe en Italie, à Borgho-Marino, et le hasard veut qu'elle sauve deux ou trois fois la vie à un jeune peintre français établi pour ses études chez le brave Pepe Rastelli, hôtelier de la *locanda de la Rosa-Fiorita.* Entre nous, la Rose-Fleurie était plutôt dans la maison que sur l'enseigne. Mais n'anticipons pas. Il se rencontre que le jeune peintre est un Garden, Henri de Garden d'Héronvilliers, de haute et ancienne noblesse normande. Tout préoccupé d'art, Henri de Garden ignore un peu sa généalogie ; mais son frère, l'abbé Marc d'Héronvilliers, la sait pour lui. Le généalogie connue, Flamminia n'a rien de plus pressé que de réunir les deux branches. Ici, impédiments sur impédiments. Henri, partagé entre deux affections : celle de Flamminia et celle de Rosa Rastelli, la vraie Rose-Fleurie. Ce n'est qu'une plébéienne ; mais que de grâce, que de vertus ! Flamminia a sauvé la vie d'Henri de Garden ; mais Rosa Rastelli a fait plus ; elle a sauvé son âme. Lui, jadis païen, accompagne maintenant tous les dimanches la famille Rastelli à l'église de Notre-Dame de Bon-Secours. Entre les deux, le cœur du jeune peintre balance et, pour se tirer d'affaire, le scélérat prend sans mot dire, la poudre d'escampette. La pauvre Rosa devine qu'elle est un obstacle au bonheur d'Henri de Garden, et, dévouée sublime, elle entre chez les Oblates de Borgho-Marino. D'autre part, Flamminia embrasse la foi catholique. Dès lors, plus de difficultés. La prophétie écossaise s'accomplit. Les Garden ne forment qu'une branche et « oncques ne fut plus heureux mariage » — quoique le sceptre des Garden eût Flamminia pour maître. Elle était Victoria, son mari se contentant du rôle de Prince-Régent. — L'œuvre de M. Paul Forestier a fait peu de bruit ; cela n'ôte rien à son mérite. Œuvre originale, un peu jeune, un peu fruste, mais très-attachante, très-chrétienne. L'auteur a beau s'en défendre, *Rose-Fleurie* est un roman chrétien. On y fait aimer le catholicisme, tout naïvement, tout naturellement, sans recourir aux sermons — toujours déplacés dans les récits romanesques. Çà et là, des pensées fines et délicates dans le genre de celle-ci, émise par Rosa au moment de prendre le voile : « Faut-il donc que j'ai gagné son âme (l'âme de Henri de Garden) pour me voir prendre son cœur. » C'est le dernier soupir de l'amour humain. Nos félicita-

tions à M. Paul Forestier. Si ce livre est son début, il est tout à son honneur.

— Celui qui fut autrefois le Père Hyacinthe disait un jour, du haut de la chaire de Notre-Dame : « Pour être père, il faut en être digne. » M. Hippolyte Audeval semble s'être inspiré de ces paroles dans le *Drame des Champs-Élysées*. Il met, en effet, en scène un père indigne qui se ruine, s'adonne à la boisson, abandonne sa femme et son enfant, tombe dans tous les abîmes, se fait mendiant et voleur, s'associe avec des bandits de la pire espèce et irait mourir au bagne s'il n'était sauvé à temps par son fils, Julien Rambaud. Celui-ci, après la mort de sa mère, a eu le bonheur d'être recueilli et élevé par un honnête homme. Il devient un homme à son tour et ramène l'auteur de ses jours à de meilleurs sentiments, à de meilleures idées, en un mot à une vie irréprochable. Mais ce n'est ni sans combat, ni sans douleur, ni sans peine. On pourrait intituler le roman de M. Hippolyte Audeval : *la Rédemption d'un père par son fils*. — L'œuvre de Mme Dorothée de Boden : *le Filet et l'Hameçon*, pourrait aussi changer de titre et s'appeler : *le Roman de la convertisseuse*. Qu'on en juge : Marie-Angélique Samartin a épousé Gaston de la Marnière, non parce qu'elle l'aime, mais parce que, celui-ci n'ayant pas ses opinions religieuses, elle s'est mise en tête de le convertir. Projet louable ! Le tout est de savoir s'y prendre. Or, tel n'est pas le cas de Marie-Angélique. Très-raisonnable et très-suffisante personne, Marie-Angélique a une confiance présomptueuse en elle-même. Certes, elle est pieuse, on ne saurait le nier. Mais c'est une piété chagrine, morose, s'attachant outre mesure à des minuties que la religion ne prescrit pas. Son incrédule de mari est pour Mme de la Marnière une sorte de tête de Turc ou plutôt une cible à tir continu. Elle ne lui passe aucune plaisanterie, attache de la gravité aux choses les plus insignifiantes, le prend de haut, fait la raisonneuse, cherchant moins à persuader qu'à convaincre. Jamais la moindre concession. Toujours des airs hautains ou renfrognés. En un mot, elle manœuvre de telle sorte qu'elle dégoûte son mari non-seulement de la religion, mais de la famille et d'elle-même. M. de la Marnière, sans cesse blessé par la sainteté épineuse et peu endurante de sa femme, déserte, à chaque instant, le toit conjugal. Toute sympathie entre les deux époux est éteinte, et une séparation devient indispensable. Mme de la Marnière se retire chez sa mère. La réconciliation a lieu plus tard — mais ce n'est pas l'étrange dévotion de Mme de la Marnière qui la provoque. Elle est due aux bons conseils du père Michel, un excellent religieux qui, à l'aide d'une ingénieuse parabole sur le « filet et l'hameçon, » démontre à Mme de la Marnière qu'elle a absolument fait fausse route, et qu'on ne prend jamais des mouches avec du vinaigre. Elle est due surtout aux délicates et affec-

tueuses sollicitations de la sœur de M. de la Marnière, Mme Lucie d'Ervieu — la femme vraiment et intelligemment pieuse, laissant à Dieu le soin de choisir ses heures, prêchant d'exemple sans fausse modestie ni ostentation, douce, aimable, patiente, une chrétienne accomplie. Tel est, en deux mots, le *Roman de la convertisseuse*, livre utile et opportun. Nous en conseillons la lecture aux petites orgueilleuses qui seraient tentées d'imiter, après leur mariage, Mme de la Marnière. Elles y verront qu'il faut présenter la piété dans son vrai caractère, sacrifier quelquefois ses goûts à la volonté d'autrui, bien comprendre ses devoirs d'état — et les pratiquer au nom même de la religion qui n'admet ni la raideur excessive, ni l'obstination à accomplir judaïquement à la lettre, sans en saisir l'esprit, les préceptes évangéliques. C'était, du reste, ainsi que pensait saint François de Sales. Il n'y a qu'à ouvrir l'*Introduction à la vie dévote* pour s'en convaincre.

— Mlle Isabelle France cultive le roman-poëme, genre un peu démodé qu'elle a su rajeunir : *Fleur-des-Glaces* est appelée à un véritable succès. Qui ne connaît le légendaire chant de mort du grand roi de mer Ragnard Lodbrog ? Mlle Isabelle France a bâti sur ce thème un récit poétique fort mouvementé et d'une franche saveur scandinave. On voit que l'auteur a lu l'*Histoire de Danemarck*, de Mallet, les chants des Scaldes, l'Edda et les poëmes d'Ossian. C'est à merveille.

Macte animo, generosa puer, sic itur ad astra.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que *Fleur-des-Glaces* soit un pastiche. Non, l'œuvre est très-originale. Fleur-des-Glaces, ou plutôt la fille de Lodbrog, n'aime que son père, sa patrie et la gloire. Païenne, elle a dans le cœur des sentiments qui procèdent du christianisme. Aussi est-elle disposée à écouter les paroles d'un vieux missionnaire venu de la terre française pour évangéliser le Nord. Mais le moment de la conversion n'est pas encore arrivé. Lodbrog a ramené d'une de ses expéditions une trentaine de guerriers francs. Ils sont destinés à être immolés en holocauste aux dieux qu'adorent les rois de mer. Parmi ces prisonniers, il s'en trouve un, Raynold, beau et brave, doux et fier, que Fleur-des-Glaces a résolu de sauver. Elle le sauve, en effet, mais pour se faire un ennemi implacable d'Osvio, le Danois qui convoite sa main. Celui-ci, furieux de l'amour de Fleur-des-Glaces pour Raynold, entraîne Lodbrog dans une guerre contre le Northumberland et livre aux Saxons le vaillant chef qui périt dans un horrible supplice. Fleur-des-Glaces, folle de désespoir, finit par retrouver le calme et meurt chrétienne. Raynold se fait moine. Le portrait de Raynold le Franc a été soigné par l'auteur d'une façon toute

particulière. On ne se nomme pas *France* pour rien. Mlle Isabelle France sait faire vigoureusement résonner la fibre religieuse et la fibre patriotique. C'est même là une des notes dominantes de son roman-poëme. Fleur-des-Glaces, cette Velléda danoise, blonde et blanche comme les flocons de neige du Jutland, est une sœur de notre Jeanne d'Arc. Elle chérit d'un enthousiaste amour le Readan des rois de mer, comme Jeanne d'Arc chérissait l'Oriflamme. Hurrah pour Fleur-des-Glaces! — Nous devons rattacher au roman-poëme de Mlle France les *Wikings de la Baltique*, qui sont aussi une légende danoise du dixième siècle. Il est seulement à regretter que le romancier anglais, W. Dasent, l'auteur des *Wikings*, ait presque noyé sa fable dans des amoncellements de détails. On s'y perd. Néanmoins, certains chapitres ont du souffle et de l'ampleur — et l'évocation d'Harold le Superbe, d'Harold à la dent bleue, de Torkell le Gigantesque, de Rapp le Saccageur de temples, est d'un effet grandiose. Involontairement, on se remémore les dieux d'Odin, se passant les coupes d'hydromel dans les salles du Wahlalla, chantant leurs faits d'armes et s'excitant à de nouvelles aventures; ou bien, l'on se transporte par l'imagination au temps où les bardes norvégiens célébraient les exploits d'Éric à la Hache sanglante. Mais nul, encore, n'a mieux rendu que l'auteur des *Poëmes barbares*, les sauvages splendeurs de ces âges héroïques. Elles lui ont inspiré la *Vision de Snor*, la *Mort de Sigura*, la *Légende des Nornes*, le *Jugement de Komor* et un petit chef-d'œuvre qui commence ainsi :

Dans Upsal où les Jarls boivent la bonne bière.

— Sauf le *Baron d'Aché*, dont quelques pages nécessitent des réserves, et les *Wikings de la Baltique*, trop anglais dans les développements, les romans que nous venons d'analyser peuvent être mis entre toutes les mains. Il n'en est pas de même (à deux ou trois exceptions près) de ceux dont nous allons parler. Ce sont : *Une page d'amour*, le *Filleul d'un marquis*, *Jacques de Trévannes*, *Laide*, *Une fille laide*, *Vaisseaux brûlés*, la *Maison vide*, le *Roman d'une princesse*, le *Roman d'une créole*, *Cara* et les *Mariages dangereux*. Commençons par *Une page d'amour*. Émile Zola *fecit*. Cette fois, M. Zola nous déroute absolument. Il y a bien, dans *Une page d'amour*, deux ou trois chapitres, consacrés à la peinture d'une passion adultère et coupable, à la marche de cette passion et à la triste chute qui en est la conséquence, où apparaît le Zola de *Thérèse Raquin*, du *Ventre de Paris* et de *Son Excellence Eugène Rougon*. Mais pourtant, que nous sommes loin des brutalités grossières, des orgies tumultueuses et des crudités révoltantes de l'*Assommoir*. Le livre sort de la gamme ordinaire du romancier réaliste ; il n'y a pas de thèse proprement immorale ; le naturalisme bestial en est banni ; l'auteur ne s'y livre à aucune attaque contre les hommes et les choses

du catholicisme ; son abbé Jouve, qui tient dans l'œuvre une très-grande et très-utile place, est traité avec respect et sympathie ; en-dehors de la mère Fétu, une mendiante éhontée qui mêle les patenôtres au proxénétisme, aucun des personnages n'inspire de l'antipathie ; certaines figures, telles que celle du brave Rambaud, rayonnent de bonté, d'abnégation, de dévouement ; bref, *Une page d'amour* montre ce que M. Zola pourrait faire, s'il voulait, une fois pour toutes, tremper sa palette dans d'autres couleurs. Il est à supposer qu'en écrivant la *Page d'amour*, le romancier n'a pas été fâché d'offrir à la critique la contre-partie de l'*Assommoir*. Nous devons cependant constater que, si le peintre a changé de paysages et de perspectives, sa manière ne s'est nullement transformée. M. Zola est toujours le descriptif exubérant que l'on connaît. « Il appuie partout avec une sorte de dureté égale et uniforme. » Mais ne nous occupons pas du côté littéraire de l'œuvre. M. Zola a des défauts — comme tous ceux de l'école dont Balzac a été le grand-maître, comme Gustave Flaubert, comme les Goncourt, comme Alphonse Daudet ; — mais son talent d'écrivain est indéniable. Quoi qu'il en soit, par coquetterie ou par remords d'artiste, M. Zola a voulu, cette fois, sortir des bourbes du matérialisme. Il y a réussi, relativement, étant données les précédentes monstruosités de sa plume. L'action d'une *Page d'amour* se réduit à peu de chose. Une jeune veuve, Hélène Grandjean, vit retirée avec son unique enfant, Jeanne, sur les hauteurs de Passy. Jeanne a dix ou onze ans. Elle est frêle, délicate, nerveuse, sujette à des convulsions. On dirait qu'il n'y a point de vie dans ce petit corps névrotique ; mais l'intelligence et la sensibilité en sont accrues d'autant. Le hasard met la veuve Grandjean en relations avec un médecin à la mode, le docteur Deberle. Jeanne va mourir ; le médecin la guérit. Reconnaissance de la mère. Bientôt la reconnaissance fait place à un autre sentiment. — Et, cette veuve qui naguère se glorifiait de ses trente ans de vertu et qui, dans sa beauté placide, semblait une statue de la Minerve antique, succombe comme la plus frivole et la plus coquette des mortelles. M. Zola a la précaution de nous avertir que Mme Grandjean était « peu dévote de son naturel. » La précaution était inutile. Il est bien évident qu'une femme vraiment pieuse ne déshonorerait pas ainsi son veuvage. Au surplus, l'expiation ne se fait pas attendre. L'amour coupable d'Hélène Grandjean pour le docteur Deberle tue sa fille. Le jour où l'enfant, dans sa tendresse maladive et dans son instinctive conscience, s'aperçoit qu'elle n'occupe plus uniquement la pensée de sa mère, elle meurt — et la mort de Jeanne réveille la veuve adultère. Hélène Grandjean est à tout jamais guérie d'imaginations malsaines. C'est la seule moralité du livre. L'amitié dévouée de M. Rambaud, le frère puîné de l'abbé Jouve, rend à l'âme de cette Madeleine le calme que les pas-

sions en avaient banni. Hélène Grandjean devient Mme Rambaud. Le caractère le plus énergiquement mis en lumière, dans *Une page d'amour*, c'est celui de la petite Jeanne. De cette jalousie d'enfant à l'égard de sa mère, jalousie naïve, innocente, irraisonnée, indéterminée, mais très-réelle, permanente et fixe, M. Zola a tiré des effets d'une grande puissance, d'une véritable originalité. Citons également, comme tout particulièrement réussies, la page par laquelle débute le livre et que l'on a appelée la symphonie du sommeil, tant le romancier a su rendre palpable « l'harmonie voilée qui se dégage du silence et de l'aspect de la chambre d'une personne endormie. » Citons encore la description de Paris, vu des hauteurs du Trocadéro, dans les brumes vaporeuses du matin, un bal d'enfants, le jeu de l'escarpolette et la mort de la petite Jeanne. Quant aux exercices du mois de Marie, ils sont peints non sous un jour haineux, la haine et la politique étant heureusement absentes d'*Une page d'amour*, mais sous un jour faux. Les fêtes catholiques n'ont rien d'énervant. Ce qui est énervant et malsain, ce sont les théories physiologiques de M. Zola ; ce sont surtout les détails repoussants dont il entoure la chute d'Hélène. Ces détails nous gâtent tout le livre — un livre où nous avons eu beaucoup à louer. Et c'était justice, la critique devant toujours faire la part du bien, même dans les œuvres où la part du mal n'est que trop considérable.

— A l'école de M. Zola se rattache, par certains côtés, M. André Theuriet. Celui-ci est toutefois moins brutal et d'une conscience plus délicate — procédant un peu, sous ce rapport, d'Octave Feuillet. Mais il est, comme M. Zola, un descriptif : chose du reste, qui, renfermée dans des limites raisonnables, est loin d'être un défaut et peut fort bien s'allier avec l'émotion, la note humaine et le sentiment de l'idéal. Jamais M. Theuriet n'avait autant accentué ses tendances naturalistes que dans sa dernière œuvre, *le Filleul d'un marquis*. Filleul est ici un euphémisme et veut dire tout simplement fils naturel. Laurent Husson, en effet, n'est autre chose que le fils naturel du marquis de Rosières. Celle qu'il appelle Tante Sophie et qui empêche qu'on le roue de coups est sa mère. Après une enfance morose et tourmentée, Laurent, grâce aux libéralités de son... parrain, peut aller à Paris étudier la médecine. Il en revient beau garçon et excellent médecin. Le marquis de Rosières l'installe dans son château. Mais voilà le docteur Laurent qui se met à faire la cour à Berthe Fontenille, la fille d'un riche propriétaire de Juvigny-en-Barrois. Il demande Berthe en mariage. Refus absolu des parents. Pourquoi? Parce que Laurent n'est pas le fils du boulanger Husson, mais bien le fils naturel du marquis de Rosières. A cette révélation inattendue, la rage et le désespoir s'emparent du docteur Laurent. Il quitte le château et va exercer la médecine

dans un village voisin. Berthe Fontenille se marie. Pour se venger d'elle, Laurent essaye de la faire manquer à ses devoirs d'épouse. Puis, il se plonge dans la débauche. Rien ne le satisfait. Il songe alors à épouser Valentine Maurin, une ancienne amie d'enfance. Mais toujours le vice d'origine est là. Laurent se voit aussi refuser la main de Valentine. Alors, il tombe gravement malade. Ce que voyant, le marquis de Rosières qui aime au fond l'enfant prodigue, légitime la naissance de Laurent en épousant sa mère, Tante Sophie. Il aurait bien dû commencer par là, cet insouciant marquis ! Il est vrai qu'en ce cas le roman était inutile. Le dénoûment du *Filleul d'un marquis* est touchant et moral. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas rendre le même témoignage à toutes les parties de l'intrigue ? Nous blâmerons aussi M. Theuriet d'avoir fait du mari de Berthe Fontenille, M. Sainte-Marie de Brieules, un abonné de l'*Univers* et un bigot ridicule qui déteste le monde, méprise le mariage, a horreur des femmes et néglige la sienne pour dom Calmet. On voit d'ici la tendance. M. Theuriet s'est cru obligé de pousser, tout comme le premier cabotin de lettres venu, sa petite pointe voltairienne. Il a eu tort. Outre que ces inepties-là ne sont nullement une preuve d'esprit, elles déparent une œuvre pleine de saveur, de fraîcheur, de talent et, à tant d'égards, digne d'éloges. Le *Filleul d'un marquis* est effectivement l'antipode d'une œuvre ordinaire. Il y a, dans cette œuvre, des paysages lorrains d'une vérité exquise. On sent que cela a été vu. La récitation du *Selectæ* au collège, la procession de la Fête-Dieu et la promenade en bateau au clair de lune, sont des tableaux de maître. M. Theuriet est poëte à ses heures, et la *Revue des Deux Mondes* donne souvent à ses poésies une lucrative hospitalité. Sa prose rhythmée dénote cette aptitude ; elle charme, elle berce, elle enchante — sans nuire à la réalité et à l'esprit d'observation. Cet esprit, M. Theuriet le manifeste principalement dans les types qu'il met en scène. Outre le marquis de Rosières, gentilhomme campagnard, vigoureusement dessiné, outre la douce Sophie Husson dont la figure résignée rappelle certaines miniatures de Greuze, il y a, dans le *Filleul d'un marquis*, un personnage qui est, à lui seul, une vraie création. Ce personnage — le mot n'a rien d'exagéré — est, pour vous servir, Mademoiselle Bastienne de Fierbois, propriétaire de la verrerie des Petites-Islettes, forte femme de cinquante-cinq ans, bâtie comme un homme avec une voix mâle, de gros traits, d'épais sourcils et une légère moustache grisonnante sur la lèvre supérieure. Elle ne s'était pas mariée, la brave demoiselle, pour servir de mère à une nichée de neveux et de nièces que la mort avait rendus orphelins. Mlle de Fierbois dirigeait seule sa verrerie et faisait marcher ses ouvriers au doigt et à l'œil. Levée dès la pointe du jour, elle surveillait ses chargements de bois dans

les coupes — et rien n'était plus drôlement admirable que ce grand corps taillé à la serpe, vêtu d'une robe de laine, un bâton de houx à la main, les cheveux arrangés à la diable, les jupes troussées jusqu'aux jarrets et les pieds chaussés de fortes bottes de chasse. Toute petite, Bastienne de Fierbois avait tenu le marquis de Rosières sur les fonts baptismaux et lui avait voué une affection de sœur aînée que celui-ci lui rendait respectueusement. Le soir, ils jouaient ensemble au trictrac — et cette maîtresse femme, qui était la gaîté et la franchise personnifiées, riait à tire-larigot quand elle pouvait faire son scélérat de filleul bredouille. Voilà le portrait. Que vous en semble ?

— MM. Theuriet et Zola sont des disciples de Balzac. Mme Jacques Vincent et Mme Juliette Lamber sont des disciples de George Sand. La première procède de la George Sand qui a fait la *Petite Fadette*, *Mauprat* et le *Marquis de Villemer*. La seconde s'inspire de la George Sand raisonneuse, prêcheuse et humanitaire, à qui nous devons *Indiana*, *Valentine*, *Évenor et Leucippe*, *Spiridion* et les *Sept cordes de la lyre*. Pas n'est besoin d'ajouter que nous préférons de beaucoup Mme Jacques Vincent, c'est-à-dire Mme Angèle Dussaud, à Mme Juliette Lamber, c'est-à-dire Mme Edmond Adam. Au moins, Mme Dussaud, dans *Jacques de Trévannes*, nous fait grâce de la politique, tandis que, dans *Laide*, Mme Edmond Adam nous en sature. *Jacques de Trévannes* est une étude de psychologie et de mœurs — à laquelle se mêle, non par des dissertations, mais par la fatalité de l'action elle-même, la grave question du divorce. Tout d'abord, on croirait que l'auteur prend parti contre l'indissolubilité du mariage. Mais le dénoûment fait mentir la thèse. Jacques de Trévannes a épousé une femme indigne qui lui reproche sa pauvreté. Comme il est Génevois d'origine, il demande le divorce d'après les lois suisses, voulant profiter de sa liberté pour épouser une jeune veuve bretonne, Aurore de Ploeven. Dans l'intervalle, Geneviève de Trévannes est devenue mère, et la maternité la métamorphose ; elle revient à de meilleurs sentiments et désire de tout son cœur se raccommoder avec son mari. Celui-ci, emporté par sa passion pour Aurore, ne veut rien entendre. Il faut que Geneviève s'abaisse jusqu'à aller implorer le pardon de sa rivale. Aurore demeure insensible; mais, un jour, ayant entendu le père de Jacques de Trévannes parler d'elle comme d'une femme perdue, l'altière veuve comprend son abaissement et sa chute. Elle se retire aux Ursulines de Nantes où elle meurt. Jacques, désillusionné par cette mort imprévue, réintingre la maison paternelle, et, le cœur apaisé, reprend sa femme légitime. Il y a, dans *Jacques de Trévannes*, des situations risquées et des idées souvent téméraires. Cependant, nous devons dire, à la louange de l'auteur, qu'elle croit très-sincèrement à l'influence de la religion sur les passions humaines et que,

chez elle, le souffle chrétien corrige maintes fois les caprices d'une imagination aventureuse. Dans tous les cas, écrit dans une langue élégante et sobre, *Jacques de Trévannes* est une œuvre mouvementée, vivante, naturelle — caractères qui, dans le roman de Mme Juliette Lamber, se trouvent étouffés par d'interminables discussions sur l'esthétique païenne, sur la beauté grecque, sur le panthéisme de la renaissance et sur l'art contemporain. C'est impeccable, comme style, mais cela manque de cœur ; c'est olympien, mais d'une réalité problématique. L'impassible Gœthe se fût épris pour la « Laide » de Mme Juliette Lamber. La « Laide » ne l'a pas toujours été ; elle l'est devenue, étant enfant, à la suite d'une douloureuse maladie. Son père, le sculpteur Martial, qui ne voit dans sa fille qu'un modèle à statue, la chasse uniquement parce qu'elle a perdu sa beauté. Et l'auteur nous représente ce Martial comme un être supérieur, comme un génie. Mais c'est tout simplement un monstre. Heureusement que la petite abandonnée a, du chef de sa mère, 300,000 livres de rente (pourquoi pas trois millions?) Grâce à sa fortune, Hélène Martial peut contenter tous ses goûts, tous ses caprices — et elle n'y manque pas. Ce sont seulement des caprices extraordinaires. Se croyant au-dessus du vulgaire, elle pose en prêtresse de l'art, elle donne des fêtes, organise des conférences, ouvre des concours de peinture ou de sculpture et fait parler beaucoup de sa marmoréenne individualité. Cela lui ramène le cœur de son père. Il paraît que les sentiments se conduisent ainsi dans la République athénienne dont Mme Juliette Lamber prédit le définitif triomphe. Mais les déesses ont bien aussi leurs petites défaillances. Hélène Martial épouse Guy Romain, le fils d'un peintre célèbre. Ce Guy a de drôles d'idées en fait de morale. Il avoue crûment qu'il a voulu sa femme affreuse, « afin qu'elle ne pût lui inspirer d'amour, » et il s'en va courir la prétentaine avec nous ne savons quelle Italienne. En son absence, Hélène Martial tombe malade, et la maladie qui l'avait faite laide lui rend sa beauté — une beauté resplendissante. Le mari arrive et sollicite le pardon de sa femme. Quant à l'odieux Martial, il se contente de trouver sa fille « plus statuaire. » En vérité, il y a du marbre dans tous ces cœurs. Au demeurant, l'action ici n'est que l'accessoire : l'essentiel réside dans les théories, dans les thèses, dans les détails artistiques. L'action se passe à Paris, mais dans un monde factice qui nous transporte en pleine Grèce, en plein paganisme. Certes, *Une fille laide*, de Mme Claire de Chandeneux, n'est pas, pour la forme, comparable à la *Laide* de Mme Juliette Lamber ; mais combien elle est supérieure par la vraisemblance des détails, par la vérité des situations et surtout par les idées morales ! La « Fille laide, » de Mme de Chandeneux, est préférée par l'homme même qui devait naturellement la délaisser pour sa sœur,

la belle Paula de Béringe. Eh bien, non, Maxime de Saint-Ebre choisit Étiennette pour femme, malgré sa laideur. C'est que, si le corps dans Étiennette de Béringe est difforme, l'âme resplendit et rayonne. Pourtant, ce n'est ni sans luttes, ni sans souffrances que la pauvre Étiennette conquiert le bonheur. Mais la souffrance n'est-elle pas le lot ordinaire de la vie? Dans son remarquable livre de la *Douleur*, Blanc-Saint-Bonnet a prouvé que la souffrance a son rôle dans le plan divin et qu'elle est la chaudière d'Éson ou se retrempent les esprits, les cœurs et les caractères. Mme Claire de Chandeneux a placé dans le Jura les principales scènes d'*Une fille laide*. Les touristes y retrouvent, parfaitement décrits, les sites les plus visités de cette contrée pittoresque. — Nous aimons moins *Vaisseaux brûlés* du même auteur. Ce roman est plus négligé de forme, et, vers la fin, tombe dans le mélodrame. Voici l'histoire : Le baron de Monchenetz, un vieux célibataire égoïste, s'est laissé enjôler par une certaine veuve Turquet, qui a résolu de mettre sur son front roturier un tortil de baronne. Mais Odette, l'unique nièce de Montchenetz, se dresse devant la Turquet comme un obstacle. Vite, baron, mariez votre nièce ! Pauvre Odette de Montchenetz, on la marie, en effet, on la marie au premier épouseur venu, et le malheur veut que ce soit le plus odieux gredin qui ait jamais germé sur le pavé de Paris. Odette de Montchenetz devient Mme Firmerol. Le mari dissipe au jeu la dot de sa femme, abandonne le foyer conjugal, déshonore son vieux père, laisse mourir ses parents dans la misère et la honte, et meurt lui-même écrasé par une locomotive. Dans toutes ces épreuves, Odette n'a pas faibli un instant. Elle a été admirable de vertu et d'héroïsme. Aussi est-elle récompensée en épousant Gontran Clavel, celui que son cœur avait secrètement choisi avant qu'on ne la livrât à l'abominable Firmerol. Quant au baron de Montchenetz, la Turquet, devenue maîtresse, lui fit une vie insupportable. Il l'avait bien voulu.

— *La Maison vide!* Quel excellent titre, et qui en dit long ! Il y avait autrefois dans cette maison une femme belle, jeune, avenante, qui en était la joie, l'animation, l'ornement et l'orgueil. Allons les douces causeries de l'intimité, les lectures à deux, la musique et les rires ! Hélas ! Bonheur éphémère ! Blanche de Reynière est coquette, légère. Cédant à une minute d'entraînement, elle écoute les paroles fascinantes de Robert de Salviac, et le mari outragé tue sa femme. Blanche morte, adieu la paix pour le contre-amiral de Reynière ! Le deuil irréparable entre dans la maison vide ; la tristesse et la solitude en sont les hôtes ; Reynière est bourrelé de remords et il en arrive à chercher partout le fantôme de celle qui n'est plus. Le même phénomène se produit chez Robert de Salviac. Il s'accuse d'être la cause de tous ces malheurs ; il se repent et Reynière lui rend son amitié.

Cependant, un nouveau motif de rivalité surgit. Le hasard met sur la route de ces deux hommes une jeune fille, Valentine Trézel, qui, trait pour trait, ressemble à l'assassinée. Le cœur humain est une inexplicable énigme. Tous deux, Reynière et Salviac, aspirent à la main de Valentine Trézel. Lequel choisira-t-elle ? Valentine choisit Salviac. Alors, dans un accès de générosité qui n'excuse pas son acte, Reynière se donne la mort. Le suicide équivaut à un crime, M. Claretie. Pour le cœur doublement brisé du contre-amiral de Reynière, vous aviez le cloître, la Trappe ou la Chartreuse. Il est vrai que ce serait trop demander à un libre-penseur. La littérature contemporaine se rit de ces dénoûments où la religion et la morale trouvent leur compte. — Les personnages de la *Maison vide* sont tous Parisiens, Parisiens du boulevard. On s'en aperçoit à leur mœurs faciles. Toutefois, si les détails méritent à certains égards les sévérités de la critique, l'œuvre en elle-même est honnête. — Elle se concentre dans un drame intime qui touche, d'un côté, aux choses sérieuses de la vie et, de l'autre, à celle des vices mondains habillés à la mode du jour, mais qui conclut à la déification du devoir. M. Jules Claretie a dédié son livre à sa femme : « A ma chère femme, dit-il, je dédie ce livre dont la conclusion est le foyer paisible et le consolant amour de la famille, et la maison emplie du rire de l'enfant ! » Il aurait pu cependant arriver, par d'autres voies, à cette conclusion consolante. La *Maison vide* est aussi une réponse aux fameux *Tue-là*, d'Alexandre Dumas fils. Et la politique ? Oh ! la politique s'est encore faufilée dans la *Maison vide*. Un des personnages du roman est un certain Monteclair qui joue les plus vilains rôles. Eh bien, M. Claretie n'a pu résister au facile plaisir de faire de ce Monteclair un conservateur. Adulation grossière et de mauvais goût aux 363 ! Il serait bien temps que les romanciers laissassent la politique à l'Académie française.

— Malheureusement, la vogue est là. Voici un nouveau venu dans la carrière, M. Paul Bonnaud. Il a du talent, du style, l'esprit d'observation. Par quoi débute-t-il ? Par un roman politique, *le Roman de la princesse*. Cette princesse est une riche héritière bourgeoise qui épouse le fils du prince de Candé ? L'auteur estime que son prince est formé de morceaux divers et qu'il est la résultante de plusieurs individualités. C'est possible. Mais il y a dans ce type, dominant toute l'œuvre, des traits méconnaissables — et, si nous voulions mettre un nom au bout de notre plume, nous mettrions naturellement le nom d'un homme d'État célèbre, un vaincu d'aujourd'hui. Cependant, il y a cette circonstance atténuante : le prince de Candé mis en scène par M. Paul Bonnaud est un personnage odieux, malhonnête, antipathique, véreux, taré, sceptique, sans conscience. Or, l'homme d'État auquel nous faisons allusion est tout le contraire : si ses actes d'homme public

peuvent être critiqués, sa vie d'homme privé est la vie d'un homme de principes, digne et irréprochable. Si donc l'auteur du *Roman de la princesse* avait voulu faire ainsi la caricature d'une honorable personnalité, ce serait une mauvaise action dont nous ne croyons pas M. Paul Bonnaud capable. — Il y a deux parties dans le *Roman d'une princesse*, le princesse avant et après la lettre. Autant la seconde partie nous déplaît et nous répugne, autant la première partie nous ravit et nous charme. Rien de plus sympathique que cette petite Thérèse Devert, bourgeoise de naissance, mais noble de goûts, d'instincts et de tendances : une vraie châtelaine. Il est vrai de dire qu'elle habite avec son père le vieux manoir des seigneurs de Bissy. Dans une tour de ce manoir, elle s'est construit un nid d'aristocrate. Armures antiques, panoplies des croisades, archives nobiliaires, bouquins poudreux (Moréri, d'Hozier et autres auteurs héraldiques). Là, tous les jours, elle compulse, elle étudie l'histoire de la vieille famille seigneuriale et se croit à certains moments la fille d'un Bissy. Et de fait, elle en a la fierté, la distinction, les signes de race. Quelle brave figure aussi que celle du bonhomme Devert ! Eh bien, dans la seconde partie du roman, le bonhomme Devert, devenu le député Devert, se conduit comme un véritable arsouille, et sa fille, désormais princesse de Candé traîne sa couronne de princesse dans les fanges de l'adultère. C'est gâter à plaisir un tableau fort heureusement commencé. On ne peut guère louer, dans la deuxième partie du *Roman de la princesse*, que certains portraits de journalistes, de bohèmes et de financiers marrons saisis sur le vif. Tout ce monde-là se réunit dans les bureaux de l'*Actualité*. Ratés du théâtre, éclopés du barreau, fruits secs des écoles, ayant sept à huit fois changé de carrière, tour à tour auteurs, impresaris, poëtes, mathématiciens, professeurs de musique, ils sont venus échouer dans le journalisme. Mais cela ne leur a pas donné des convictions. Aujourd'hui, ils se battent pour la droite, demain pour la gauche. Évidemment, la presse parisienne possède de pareils drôles. Leur modèle est le sieur Ricau dont les opinions se mesurent à la pièce de cent sous. Ne se voyant pas récompenser selon ses prétendus mérites, il dit : « Je n'en veux plus, je retourne à mon vomisse-« ment, j'ai été démocrate autrefois. Vive la République ! » Jolie recrue !

— Il y a moins de politique dans le *Roman d'une créole ;* mais il n'en vaut pas mieux pour cela. La créole est la terreur des villes d'eaux. Elle a nom Mme d'Algorre ; mais on la surnomme la Femme-Serpent, la fée Mélusine. Dites plutôt Messaline. Établie à Arcachon, elle provoque l'assassinat d'une femme par son mari, épouse un ingénieur, le quitte, se livre à tous les débordements et s'empoisonne. Ce mauvais roman, sans talent et sans esprit d'ailleurs, à l'excep-

tion d'une page sur les vieilles familles commerçantes et du portrait d'une Russe excentrique qui va, le matin, dans les champs « boire les larmes de l'aurore, » ce mauvais roman devrait finir au suicide de la créole. Non ! l'auteur le prolonge inutilement pour avoir le plaisir de faire une apologie de la Commune. Espère-t-il détourner ainsi l'attention de sa répugnante créole ? Le moyen est étrange. Il paraîtrait que cette créole n'est pas un mythe et qu'elle aurait vécu à Paris vers la fin du second Empire. Réelle ou d'invention, elle n'en est pas moins un monstre, comme la *Cara* de M. Hector Malot Cara n'est qu'un diminutif de Caravansérail. — Ce qui en dit long sur les mœurs de la créature. Étant donnée la pieuvre, il n'est pas étonnant qu'elle ruine Léon Haupois, fils de M. Haupois d'Aiguillon, chevalier de la Légion d'honneur, orfèvre-fournisseur des cours d'Angleterre, d'Espagne, de Grèce et de Belgique, breveté de toutes les Expositions européennes. Cara fait plus que ruiner ce fils de famille ; elle l'épouse en Amérique devant un prêtre catholique. Mais la bonne foi du prêtre a été surprise, le mariage n'est pas valable ; Mme Haupois en obtient de Rome même l'invalidation, et permet à son fils d'épouser sa cousine Madeleine — qui lui avait été refusée dans le principe sous prétexte qu'elle était pauvre. En résumé, *Cara* n'est un chef-d'œuvre, ni pour le fonds ni pour la forme. Mais, à l'instar de certains romans du même auteur, ce n'est pas non plus un pamphlet à l'adresse des idées et des principes dont la Révolution fait aujourd'hui sa cible quotidienne.

— *Les Mariages dangereux*, de Mme Anaïs Ségalas, ne constituent pas un roman proprement dit. C'est la réunion de quatre récits dont la chasse à la fiancée et la vie conjugale font tous les frais. Les deux dernières de ces *Nouvelles* sont fort peu intéressantes. Il n'en est pas de même des deux premières : *Les deux mariages du beau Gontran*, *Les trois femmes d'Henri Smirt*. Elles sont curieuses et originales et l'une d'elles serait parfaite, si elle était moins libre. Le beau Gontran d'Ablin épouse, lui, homme de trente ans, une femme de cinquante-deux ans, pour ses richesses. Trente ans après, veuf de soixante ans, il épouse une jeune fille de dix-huit ans. Il a fait souffrir la femme vieille ; la femme jeune la venge en faisant souffrir Gontran. Telle est la ritournelle. Quant à Henri Smirt, c'est un affreux scélérat qui se marie avec des jeunes filles poitrinaires et se fait donner par testament leur fortune. Il spécule sur la santé de ses femmes. Il y a dans les *Nouvelles* de Mme Anaïs Ségalas quelques traits fort justes. L'auteur parle en ces termes de la coquetterie : « Il ne faut pas croire que la frivolité et le désir de plaire soient les privilèges exclusifs des femmes. A côté de la coquette, il y a le coquet, qui semble vouloir déplacer les rôles et qui attend les

adorations. On blâme Mme Célimène. Mais que dira-t-on de M. Célimène ? » Pour conclure, toute la morale des quatre récits de Mme Anaïs Ségalas peut se résumer dans ces vers d'une chanson populaire :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

La Sainte Bible, Ancien et Nouveau Testament, Récit et Commentaire, par l'abbé F. R. SALMON, du diocèse de Paris, chanoine honoraire de Châlons. Ouvrage illustré de 240 gravures, par SCHNORR. Paris, Firmin-Didot, 1878, in-4 de XIV-615 p. Prix : 20 fr.

Voilà un livre digne de la maison Didot par la beauté des gravures et la perfection de l'exécution matérielle. « L'illustration, écrit justement Mgr Mermillod, reproduit les gravures si appréciées de Schnorr; ces dessins si religieux, si beaux, portant le caractère de la foi et de l'art, complètent le récit sacré. » Le récit, dû à la plume de M. l'abbé Salmon, mérite les ornements splendides qui l'accompagnent. Le plus souvent, ce n'est pas sa parole que l'auteur nous donne, c'est la parole même de Dieu. Il entremêle seulement, au texte sacré qu'il traduit, quelques explications courtes et lumineuses, et il donne ainsi un commentaire simple et clair qui, loin d'entraver la marche du lecteur, la lui rend facile et agréable. Il sait d'ailleurs s'adresser à bonne source pour nous faire comprendre la Bible, et, dès la première page, Bossuet, de sa grande voix, nous parle de la création avec la majesté et la magnificence qui conviennent au sujet.

M. l'abbé Salmon résout aussi, chemin faisant, toutes les difficultés, scientifiques et autres, qu'il rencontre sur ses pas. C'est ainsi qu'il montre avec beaucoup de lucidité l'accord de la cosmogonie mosaïque avec les sciences naturelles, et qu'il répond à toutes les objections qu'on peut faire contre le déluge et le miracle de Josué.

Non content de nous faire connaître l'histoire proprement dite de l'Ancien Testament, il nous fait connaître encore les passages les plus remarquables des livres sapentiaux et des grands prophètes. Dans la seconde partie, le Nouveau Testament, il nous donne une excellente vie de Notre-Seigneur et un bon résumé des Actes des Apôtres, où il parle, à leur place chronologique, des Épîtres de saint Paul. Il termine son œuvre par l'analyse de l'Apocalypse.

M. l'abbé Salmon ne s'occupe pas, et avec raison, dans son ouvrage, des inepties des rationalistes contre la Bible. Il a jugé à propos de dire quelques mots des difficultés scientifiques que peut suggérer la lecture des saintes Écritures, parce qu'il est utile, en effet, d'éclairer

les esprits sur ces questions importantes; mais, comme son but n'était pas de composer une œuvre apologétique, il n'avait qu'à passer sous silence les attaques de la critique négative. Le style de l'auteur est élégant et correct; tout au plus pourrait-on lui reprocher de manquer un peu çà et là de simplicité ; mais la plupart des lecteurs le lui pardonneront volontiers. Le texte est donc digne de la splendeur de l'exécution, et nous ne pouvons mieux faire, en terminant, que de répéter ce que Mgr l'évêque de Châlons écrivait à l'auteur : « Je souhaite que votre livre se répande beaucoup. Il substituera aux connaissances superficielles ou partielles de la Bible des notions beaucoup plus justes et beaucoup plus étendues ; il dissipera plus d'un préjugé. »

Essai sur l'Église anglicane, par F. Segondy. Paris, Roger et Chernovicz ; Montpellier, Séguin, 1878, in-8 de xvii et 599 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage que nous annonçons est divisé en trois parties. Dans la première, composée de trois chapitres, l'auteur traite de l'origine de la réforme, en général, de l'origine de l'Église anglicane en particulier, de la réformation et de la conversion de l'Angleterre comparées. Dans la seconde partie, intitulée *Caractères de l'Église anglicane*, l'auteur assigne d'abord à cette Église, les caractères qu'elle présente au point de vue théologique, à savoir d'être schismatique, hérétique, protestante, autoritaire et protestante, institution hybride et faite de compromis, isolée du monde chrétien. Dans un second chapitre, l'auteur montre que l'Église anglicane est esclave de l'État et sans influence sur les masses. Dans le troisième, il examine les résultats qu'elle a produits dans son sein par la multiplication des sectes et par le nationalisme, et au dehors, par ses missions.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à ce que M. Segondy appelle les *admirateurs de l'Église anglicane*, à savoir les partisans de la haute Église, les puséistes, les politiques, les économistes. Ajoutons à cela l'épilogue et les appendices contenant surtout de longues notes que l'auteur n'a pas pu placer dans son volume et nous aurons nos six cents pages.

L'énoncé de ce plan, formulé dans les termes employés par l'auteur lui-même, suffit pour montrer que nous avons devant nous le contraire de ce qu'on nous avait promis dans la préface, à savoir, un volume de controverse. Et il n'était peut-être pas facile, en effet, à l'auteur de faire autre chose, car l'Église anglicane, comme toutes les choses anglaises, présente un système si compliqué qu'il n'est pas toujours aisé de bien la saisir et de bien la dépeindre.

Ce volume s'annonce comme une introduction. A ce compte, il faudrait en attendre cinq ou six autres et, en effet, dans la préface,

on nous fait connaître cinq ou six sujets qu'on se propose de traiter. A notre avis, cinq ou six volumes, c'est beaucoup à propos d'un système qui se meurt.

Nous ne voulons pas entrer dans la critique des détails : cela nous mènerait loin ; au lieu d'un volume de controverse, nous aurions préféré un livre d'exposition qui aurait fait passer sous nos yeux comme un tableau vivant de l'Église anglicane. Mais, pour peindre une société, il faut la connaître à fond, vivre en rapports suivis avec elle, et il nous semble que l'auteur de l'*Essai sur l'Église anglicane* connaît la société anglaise surtout par les livres. Nous ajouterons même, sans craindre de beaucoup nous tromper, que sa bibliothèque est un peu vieillie et beaucoup trop restreinte.

Nous pensons cependant que ce livre pourra rendre des services et qu'il contribuera à mettre un peu plus à l'ordre du jour l'étude des questions religieuses anglaises, qui sont, sans contredit, des plus intéressantes que puissent étudier nos contemporains.

M. Segondy ne ferait-il que rendre ce service à la religion, par le volume qu'il vient de publier, qu'il n'aurait nullement lieu de regretter la peine qu'il s'est donnée pour l'écrire. Nous espérons néanmoins que ce ne sera pas le seul : et son *Essai,* sans faire exactement connaître l'Église anglicane telle qu'elle existe en 1878, en donne cependant une idée suffisamment juste pour le commun des lecteurs français. P. M.

SCIENCES.

Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793, par le professeur Emile Accolas. Paris, Mareseq aîné, 1877, in-8 de VII-524 p.

Il y a deux choses dans l'ouvrage de M. Accolas : avant tout une négation absolue de Dieu, un matérialisme brutal, une haine violente des institutions religieuses et particulièrement de la doctrine catholique dont il travestit les données à un point difficilement explicable chez un écrivain dont les lectures ont été considérables, en quelques pages tranchantes, banales, et renvoyant pour la démonstration à des ouvrages aventureux et fort discutés ; puis une critique vive et pénétrante de tous les systèmes scientifiques et sociaux élaborés de nos jours, et qu'on a prétendu substituer au grand et compréhensif enseignement du christianisme. Dans cette tâche, M. Accolas déploie de remarquables qualités intellectuelles, une grande précision de style, une assurance de pensée qui dédaigne toute atténuation et déchire audacieusement tous les voiles du langage. A quelque motif qu'il faille attribuer les *exécutions* qu'il fait des socialistes, de Comte, de

Renan, de Littré, de Jules Simon, d'Herbert Spencer, en un mot de tous les contemporains révolutionnaires tant soit peu marquants, ce n'en sont pas moins de terribles coups de boutoir, et les outres pleines de vent sur lesquelles ils portent sont dégonflées pour toujours.

Parmi les doctrines que M. Accolas combat avec le plus de verve, est le faux dogme de la souveraineté du peuple et de la loi des majorités. Rarement le vice radical de cette idée avait été mieux montré. Il démontre également tout ce qu'a de faux la conception, si répandue parmi les écrivains contemporains que l'État, la commune, l'humanité sont des *organismes*, que *la métaphore* ne peut jamais prendre la place d'une réalité.

Le professeur radical ne se contente pas de renverser et de piétiner les œuvres de ses prédécesseurs révolutionnaires : il veut élever le monument de la *science politique*. Il lui donne pour base l'autonomie de la personne humaine, et va en chercher un modèle approximatif dans la déclaration des droits de l'homme de 1793 et cette constitution de l'an II que la Convention vota, mais ne put jamais mettre en vigueur, et qui reposait sur la législation directe par le peuple réuni en assemblées primaires.

Nous ne discuterons pas ici la thèse de M. Accolas; aussi bien, la partie critique de son œuvre est la seule qui ait de la valeur. Il prétend conserver les idées de morale, de droit, d'amour fraternel même, les principes de la propriété et de la rémunération du capital, tout en ne voyant dans l'homme qu'un agrégat d'atomes, soumis exclusivement aux lois de circulation de la matière. Sur ce point-là, il n'a évidemment pas l'avantage de la logique vis-à-vis de Büchner et d'Herbert-Spencer.

En résumé, l'œuvre de M. Accolas a beaucoup d'analogies avec celle de Proudhon, le seul des contemporains qu'il ménage au milieu de ses acerbes critiques.

Précis du cours d'économie politique, *professé à la faculté de droit de Paris*, par Paul Cauwès, agrégé. Tome Ier, première partie. Paris, Larose, 1878, in-8 de viii-428 p. — Prix : 5 fr.

M. Cauwès comprend la science économique d'une manière large, élevée et toute spiritualiste, qui lui fait honneur. Nous le féliciterons tout spécialement d'avoir combattu la funeste doctrine des économistes anglais, qui consiste à réduire toute l'économie politique à *la science des richesses*, d'avoir affirmé que « des intérêts humains de justice et de morale planent au-dessus de toute question relative aux choses matérielles, » et que « multiplier les produits n'est pas le but suprême. » L'économie politique, selon lui, a pour objet les lois sociales de l'industrie, des richesses et des services, d'où cette triple

division de son traité en *Organisation industrielle*, *Économie des richesses* et *Économie publique*.

Le volume que nous avons entre les mains, et qui n'est que la première partie du tome Ier, contient l'*Organisation industrielle* et les deux premiers livres de l'*Économie des richesses* qui traitent de la production et consommation et de la population. Avec beaucoup d'excellentes choses, nous y trouvons quelques erreurs noyées, dans un déluge de phrases et de digressions incidentes. M. Cauwès manque de méthode dans la conception de son plan, d'ordre dans la disposition des différentes parties de son œuvre, et de suite même dans le développement de ses idées. Ainsi, à propos de l'organisation industrielle et du régime du travail, M. Cauwès vient nous exposer ses théories sur la famille, les sociétés politiques et les services privés et publics, tout en renvoyant avec une facilité déplorable son lecteur, pour la solution d'un grand nombre de questions intéressantes, à la seconde partie de son livre, encore dans ses cartons.

Il faut déplorer également que M. Cauwès ait cru devoir s'attacher aux doctrines d'un économiste américain, qui n'a pas fait un seul disciple dans son propre pays, et que « Carey soit, entre tous, celui dont il se plaise à reconnaître l'inspiration scientifique. » C'est que, en effet, il est tombé, à la suite de son maître, dans des exagérations regrettables qu'un examen plus sérieux des faits lui eût permis d'éviter. Lorsque M. Cauwès, par exemple, examine, dans la section quatrième du premier livre de l'économie des richesses, la fameuse théorie de Ricardo connue sous le nom de *Rente* du sol, il ne se borne pas à la réfuter, mais il tombe dans l'excès contraire en niant absolument l'existence de ce phénomène. De même, après avoir combattu la fatale doctrine de Malthus et de Stuart Mill sur la population, il va encore trop loin en refusant d'admettre, pour aucun pays, la possibilité d'une crise de saturation de population, puisque des faits contemporains nous démontrent le contraire.

Regrettons enfin que M. Cauwès se soit fait l'écho des vieilles et odieuses calomnies, tant de fois rééditées, contre les admirables établissements fondés au dix-septième siècle par les jésuites en Amérique et connus sous le nom de *Réductions du Paraguay*.

En resumé, ce livre, trop détaillé et trop volumineux pour être jamais à la portée des étudiants, contient des études fort approfondies sur quelques points, des aperçus nouveaux et surtout des annotations précieuses ; mais tout cela se suit sans ordre et sans cohésion, et trahit chez l'auteur, avec une certaine inexpérience, une grande précipitation dans la préparation de cet ouvrage qui ne peut s'expliquer que par la crainte d'être prévenu par quelque confrère plus diligent.

Maintenant que M. Cauwès a pris possession du terrain, qu'il nous permette de lui conseiller de revoir sérieusement le volume qu'il a lancé un peu à la légère dans la circulation, d'en coordonner et d'en reserrer les parties éparses, de le pourvoir d'une table des matières, et, alors, nous n'en doutons pas, son précis devra prendre place dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent sérieusement d'économie politique. H. DE G.

Arts et Manufactures. *Exposition sommaire des études et procédés de l'industrie contemporaine,* par M. MAIGNE. Paris, E. Belin, 3 vol. in-12 de VIII-439, 448 et 480 p. — Prix : 9 fr.

En écrivant ce nouvel ouvrage, M. Maigne s'est proposé de rendre classiques les divers procédés industriels actuellement en usage dans nos ateliers et dont l'enseignement était resté jusqu'ici le monopole des écoles spéciales d'arts et manufactures. Certes, le sujet est vaste, et il y a lieu de féliciter l'auteur d'avoir réussi, en aussi peu d'espace, à traiter d'une façon très-suffisamment détaillée, vu les lecteurs auxquels il s'adresse, un ensemble aussi considérable. Ces trois volumes présentent un intérêt tout particulier, en ce moment où l'Exposition attire l'attention générale sur l'intérieur de nos usines, et il nous semble difficile de trouver un guide plus instructif pour en parcourir les galeries. On y trouvera toujours données, dans un style clair et précis, des explications, intelligibles pour chacun, si négligée qu'ait été jusque là son éducation scientifique.

C'est en vain que nous avons cherché dans cet ouvrage une notice suffisamment détaillée sur les moteurs d'ateliers. Peut-être trouvera-t-elle sa place dans un quatrième volume, nécessaire du reste, pour fournir au complet ce que promet, un peu témérairement, le titre de l'ouvrage. On peut également reprocher à l'auteur de n'avoir pas assez indiqué les perfectionnements les plus récents apportés aux diverses industries ; mais ce défaut, peu important pour un livre aussi élémentaire, ne doit pas empêcher d'en conseiller l'introduction dans toutes les bibliothèques scolaires, dont les lecteurs sont trop souvent, comme le fait remarquer très-justement M. Maigne, complétement dépourvus de toute connaissance pratique. F. DE C.

BELLES-LETTRES

Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des Æthiopischen, *aus den Quellen geschopft, comparativ und physiologisch erlautert.* (*Études nouvelles sur l'écriture, la prononciation et les formes générales des mots en éthiopien, expliqués comparativement et physiologiquement d'après les sources.*) Von Dr Eduard Kœnig, Oberlehrer an Gymnasium St.-Thomæ zu Leipzig. Leipzig, Hinrichs, 1877, in-8 de XII-164 p. — Prix : 18 fr.

Les *Études* de M. Kœnig sont un ouvrage de haute science philologique. Il ne saurait intéresser, il est vrai, le commun des lecteurs, mais il se recommande à l'attention de tous les philologues, en général, et des orientalistes, en particulier. On a déjà fait beaucoup pour la grammaire comparée des langues indo-européennes; on a fait encore fort peu, presque rien, pour la grammaire comparée des langues sémitiques dans leurs rapports avec les langues indo-européennes. Pour que ce dernier travail soit possible, il faut que des savants compétents publient des travaux comme celui de M. Kœnig sur l'éthiopien.

L'auteur des *Nouvelles Études* les a dédiées à M. Franz Delitzsch, le célèbre professeur d'exégèse de Leipzig, parce que c'est un discours de ce dernier : *Sur l'importance de la physiologie et de la musique pour l'étude de la grammaire et en particulier de la grammaire hébraïque*, qui lui a suggéré l'idée de faire les recherches dont il nous communique aujourd'hui les résultats. C'est dire assez qu'il fait souvent appel à la physiologie pour rendre compte de plusieurs phénomènes de la prononciation éthiopienne. Les *Nouvelles Leçons sur la science du langage*, de M. Max Müller, ont suffisamment démontré l'utilité de cette méthode en linguistique, et il est inutile d'insister ici sur les ressources qu'elle offre à un habile philologue.

M. Kœnig se propose de plus de résoudre certains points difficiles et spéciaux de la grammaire éthiopienne. Quand M. Dillmann a publié, en 1857, sa *Grammatik der æthiopischen Sprache*, il reconnut qu'il était loin de regarder son travail comme définitif. Notre auteur comble quelques-unes de ses lacunes, et explique plusieurs obscurités de la langue. Il pense aussi, et avec raison, qu'on n'estime pas à leur juste valeur les travaux de Ludolf, le fondateur des études éthiopiennes en Europe. Il veut enfin établir, contre Ewald et M. Schrader, que l'arabe, non l'hébreu, est le plus ancien type des langues sémitiques. Il va bien loin à ce sujet. L'arabe est, sans doute, le type des langues sémitiques sous plusieurs rapports, mais nous pensons que c'est surtout dans la langue qu'on parlait à Ur et à Babylone, du temps d'Abraham et de ses pères, qu'il faut chercher le type le mieux conservé de l'idiome

des enfants de Sem. Nous ne pouvons examiner en détail les opinions de M. Kœnig, mais nous en avons assez dit pour montrer que son livre est indispensable à tous ceux qui s'occupent d'études orientales et comparées. C. J.

Cn. Naevius. *Essai sur les commencements de la poésie à Rome*, par D. de Moor. Tournai, 1877, in-8 de VII-176 p.

Ce fut incontestablement un puissant talent et un esprit plein d'originalité que Cn. Naevius, qui, pauvre, isolé, sans appui, entreprit de créer une littérature nationale à Rome, à une époque où la langue latine elle-même était encore dans les langes, et où les séductions de l'hellénisme envahissant offraient un tout autre but à l'activité intellectuelle des Romains. Entre le parti des conservateurs obstinés qui, comme Caton ou Fabius Maximus, repoussaient systématiquement les lettres grecques, tout en se voyant forcés à la fin de les apprendre eux-mêmes, et celui des novateurs lettrés et élégants qui prétendaient, en toute chose, mettre Rome à l'école de la Grèce, Naevius se traça dès le commencement une ligne de conduite à laquelle il resta fidèle pendant toute sa carrière. S'il étudia la littérature grecque ; si, dans presque toutes ses productions, il montra le parti qu'il savait en tirer, d'autre part il avait cette conviction que le génie national de Rome était assez mûr, assez robuste pour trouver dans l'art son expression propre, pour avoir une littérature à lui, une littérature vraiment romaine, c'est-à-dire reflétant fidèlement les mœurs et le génie de la patrie. Telle fut l'idée mère qui inspira toute l'activité littéraire de Naevius : poëte national et romain par excellence, par cette pensée à la fois hardie et patriotique, il nous apparaît bien différent de tous ces littérateurs qui, à la suite d'Ennius, empruntèrent à la Grèce, non-seulement ses forces, mais encore ses idées et sa tournure d'esprit, et créèrent à Rome une littérature dont le vice principal resta toujours le manque d'originalité et de nationalité.

Je n'ai pu qu'indiquer, dans ces quelques lignes, les considérations que M. De Moor développe largement dans son mémoire. Il l'a fait avec une sûreté de jugement, une solidité d'érudition, une élégance de style qui assurent à ce travail un rang distingué parmi les productions consacrées à l'antiquité classique, et qui lui ont valu, devant la faculté de philosophie et lettres à l'Université de Liège, le titre de docteur spécial en sciences philologiques. C'est une étude complète sur Naevius et son rôle dans les lettres romaines que nous avons sous les yeux. Le mémoire se divise en deux parties. La première est consacrée à la biographie du poëte, à l'étude des fragments qui restent de ses œuvres, et à l'appréciation de sa carrière dans les différents domaines qu'il a

abordés. La seconde, plus technique, intéressera surtout les philologues de profession, par un examen approfondi de la langue et de la versification de Naevius : ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur de l'avoir rendue attrayante même pour le lecteur ordinaire, grâce à la clarté et à l'élégance soutenues de son exposition.

M. De Moor fait bon marché de l'opinion, presque universellement adoptée, qui fait de Naevius un Campanien, à cause d'un passage où Aulu-Gelle lui reproche une certaine *superbia campana :* l'emploi de cette expression proverbiale par un archéologue qui vivait plusieurs siècles après notre poëte, ne suffit pas, pense M. De Moor, pour infirmer les conjectures qui font de lui un citoyen romain : et quelle que soit, en pareille matière l'autorité des noms de Bernhardy, Bergk, Tuffel Welcker, Niebuhr et Mommsen, la démonstration me paraît concluante (p. 4 à 6). L'auteur n'est pas moins heureux dans l'étude des fragments littéraires de son héros ; la manière dont, au moyen de quelques vers, de quelques hémistiches, il reconstruit des tragédies entières et parvient parfois à caractériser des scènes, fait honneur à la délicatesse de son goût, à la souplesse de son imagination, et rappelle le procédé de Cuvier reconstruisant une espèce à l'aide de quelques ossements. Dans le chapitre consacré à la comédie, M. De Moor, appliquant avec le même talent la méthode qui a si bien réussi à M. G. Guizot dans son Étude sur Ménandre, parvient à nous rendre la physionomie générale et même plus d'un trait particulier de ce théâtre naissant. Enfin le chapitre qui traite de l'épopée nous montre Naevius supérieur, par la manière dont il conçoit son sujet et dont il le traite, à son successeur et rival Ennius, au point que Virgile lui-même a emprunté à notre poëte plus qu'on ne pense, et que l'idée principale de l'Énéide, qui consiste à rattacher directement la grandeur romaine à Énée et aux prédictions des dieux, se retrouve déjà dans le poëme vieilli et oublié de Naevius (p. 100 et suiv.).

C'est ainsi que Naevius peut être vraiment appelé le père de la poésie latine, et qu'il a été l'initiateur de son peuple dans les trois genres littéraires : la tragédie, la comédie et l'épopée. Mais là ne s'arrête pas la tâche que M. De Moor s'est imposée. Serrant maintenant son sujet de plus près, il étudie, dans la seconde partie, la langue et la versification de Naevius : c'est là qu'il trouve l'occasion de déployer toutes les richesses d'une érudition à la fois sobre et solide, entièrement familiarisée avec son sujet et mettant le lecteur au courant des plus récentes découvertes qui ont été faites dans le domaine de la philologie latine. Parmi les choses les plus instructives qu'on rencontre dans cette seconde partie, je signalerai notamment une curieuse liste des archaïsmes et des mots vieillis qu'on rencontre encore dans Naevius : il en est plus d'un qui aurait pu être conservé au plus grand

profit de la langue : tels sont par exemple *billo* (faire *glouglou*), *vitulari* (bondir de joie) *prospicus* et *despicus*, qui sont d'une composition si simple et si expressive, *lustio*, expression heureuse qui a en français son équivalent et sa traduction litérale dans *coureur ; pauxillus*, diminutif si gracieux de l'obsolète *paucus*, etc. Une autre liste contient les expressions qui ont, dans Naevius, une acception autre que chez les classiques; une troisième, enfin, ceux qui présentent dans leurs flexions des formes rares, incertaines et inusitées pendant le siècle d'Auguste.

Quand à la versification de Naevius, elle fait l'objet d'une étude fort consciencieuse, où sont indiqués et expliqués les divers mètres employés par le père des lettres latines; j'y signalerai surtout une étude approfondie sur le *saturnin*, mètre original, conforme à la langue, incomplet encore, il est vrai, mais capable de se perfectionner, et qui aurait dû être amélioré plutôt que supprimé par les poëtes classiques. M. De Moor, après avoir amplement prouvé que le saturnin est inférieur à la réputation que lui ont faite les hellénistes, nous montre comment il a été remplacé peu à peu par l'hexamètre grec, incontestablement plus riche et plus harmonieux, mais dont on peut se demander s'il convenait véritablement à la langue latine. L'auteur n'en paraît pas bien convaincu : une des pages des plus intéressantes et les plus originales de son livre c'est, à coup sûr, celle où il nous montre à quelles conditions l'hexamètre put s'introduire dans la langue latine. Il fallut renoncer aux mots les plus usuels ou les plus beaux de la langue (p. ex., *filius*, *militem*, *origines*, *artifex*), il fallut remplacer l'expression propre par des synonymes qui étaient le plus souvent vagues et inexacts (*palmæ* pour *victoriæ*, *nati* pour *filii*), changer la terminaison naturelle et logique des mots (c'est ainsi que *pestilentia* devient *pestilitas*), ou bien encore recourir à la périphrase, substituer à *Socrates*, impossible en vers, un *angli reus*, à *Hercules* un *Tirynthius heros*, etc. Le grand art de la poésie devint ainsi, trop souvent, une distraction d'oisif ou un ingénieux jeu d'esprit (*difficiles nugæ*); il se plaça en-dehors de la vie nationale et populaire, et éleva une barrière infranchissable entre lui et le peuple : *Odi profanum vulgus et arceo*, a dit plus tard un de ces *dilettanti* dédaigneux.

J'aurais encore à signaler plus d'une vue neuve, plus d'un aperçu aussi intéressant qu'instructif; l'espace restreint dont je dispose ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me contenterai d'indiquer les considérations de M. De Moor sur la tragédie romaine. Contrairement à l'opinion presque unamine des critiques, il convient que les Romains ne manquaient nullement d'aptitude pour la tragédie, et qu'on leur fait tort en les jugeant, sous ce rapport,

uniquement d'après l'œuvre informe de Sénèque. Cette opinion, que M. De Moor expose avec chaleur et conviction, n'est pas neuve dans le monde des érudits : Lange l'avait développée en 1822 dans un mémoire intitulé *Vindiciæ tragœdiæ romanæ*, mais c'est, je crois, la première fois qu'on la formule en français, et le lecteur ne sera pas fâché d'entendre au moins une fois défendre une cause si peu populaire.

Il est quelques points sur lesquels j'ai des réserves à faire. Quand M. De Moor (p. 43), parlant du fils de famille de la comédie antique, nous le montre se jetant tête baissée dans tous les désordres, vivant dans les excès les plus dégradants, et qu'il prétend ensuite qu'au fond ce jeune homme reste bon et aimable et *mérite toutes nos sympathies*, il n'y a là, sans doute, qu'une distraction, qu'un écart de plume : aussi me garderai-je d'insister. D'un autre côté, je ne puis pas accorder à l'auteur que Caton se soit moqué des vieilles annales de sa patrie (p. 77), et qu'il ne les ait regardées que comme des espèces de calendriers, lui qui les avait tant lues et tant consultées, et qui leur devait tant; il faut forcer le sens du passage d'Aulu-Gelle, II, 28, 6, pour arriver à cette conclusion ; ce qui est certain, c'est que le vieux Caton n'a jamais péché par excès de dédain pour les choses nationales, surtout quand il pouvait s'en faire des armes pour les opposer à l'influence étrangère. Je ne saurais pas davantage admettre que la pièce de Naevius qui contient le célèbre fragment satirique sur Scipion ait été écrite pendant que ce héros était encore en Espagne, et les preuves que M. De Moor apporte à l'appui de son opinion ne m'ont aucunement convaincu.

Etiam qui res magnas manus sæpe gessit gloriose.
Cujus facta viva nunc vigent, qui apud gentes solus præstat.

Ces vers, le plus magnifique éloge qu'on ait peut-être jamais fait d'un adversaire politique, n'ont pu être écrits qu'après Zama ; il me serait facile de le prouver pas des arguments tout techniques à ceux que ne convaincrait par l'évidence morale.

Quoi qu'il en soit de ces observations, je crois avoir suffisamment mis en relief la valeur scientifique et littéraire de cette monographie. C'est le brillant début d'un érudit consommé, qui est à la fois une fin critique et un élégant écrivain. GODEFROID KURTH.

HISTOIRE

Rome et ses monuments, *guide du voyageur catholique dans la capitale du monde chrétien*, par le chanoine DE BLESER. Troisième édition, revue, corrigée et notablement améliorée, enrichie de 68 plans annotés. Louvain, Fonteyn; Paris, Hachette, 1878, in-12 de 544 p. — Prix : 10 fr.

Le livre de M. de Bleser est devenu classique ; c'est le manuel des pèlerins romains et de beaucoup de simples touristes. C'est d'ailleurs à peu près le seul que l'on puisse recommander à des voyageurs catholiques. Aussi se sent-on porté à lui souhaiter la perfection la plus entière. Si, dans le compte rendu que je vais en faire, je ne m'abandonne pas à l'élan du panégyrique, on m'en excusera à cause de la considération que j'attache à cet ouvrage. Il est peu de livres, je ne dirai pas seulement aussi instructifs, mais aussi *enseignants* que les guides du voyageur. On les lit devant les monuments ; leurs moindres phrases s'entrelacent avec les souvenirs les plus puissants et les plus aimés ; leurs jugements portent coup et constituent la meilleure part de l'éducation qui résulte du voyage. Il importe donc qu'ils soient bien faits, complets autant que possible, mais surtout exacts et véridiques.

Je n'ai rien à redire au plan, sinon qu'il y a trop de plans surtout de plans d'églises; quelques-uns de ceux-ci, qui se ressemblent trop pour être indispensables, auraient pu être remplacés par une bonne carte de la campagne romaine ou une série de plans détaillés des régions les plus intéressantes de la ville. Mais passons. Dans la partie consacrée aux antiquités classiques, il y aurait beaucoup d'améliorations à introduire : par exemple, on ne peut pas affirmer que le temple de Jupiter Capitolin s'élevait sur l'emplacement occupé maintenant par l'église d'Araceli ; pour le Palatin, on aurait pu s'aider de l'excellent guide de M. C. Visconti, qui rectifie fort heureusement plusieurs opinions du sénateur Rosa ; la topographie du Forum est désormais fixée avec plus de certitude que ne le croyait il y a cinquante ans le cardinal Wiseman, auquel se réfère encore M. de Bleser.

Les églises, les musées, les établissements charitables sont traités avec plus de soin et de compétence. En ce qui concerne les églises, il y aurait lieu de profiter des monographies publiées par M. de Rossi soit dans son *Bulletin*, soit dans ses *Mosaïques chrétiennes*. Pour les mosaïques, je constate avec plaisir qu'on a mis à contribution les études de M. Vitet. Mais, quand M. de Rossi a parlé sur une question quelconque relative à la topographie ou à l'histoire de la Rome chrétienne, n'être pas au courant, *chè peccato !* M. de Bleser a eu l'excellente idée

de mettre en tête de la description de chaque sanctuaire un abrégé de la vie du saint auquel il est dédié ; mais je voudrais qu'il eût séparé plus nettement la légende de l'histoire. La légende ne doit pas être omise, d'abord parce qu'elle est vénérable, ensuite parce que c'est d'elle que s'inspire la décoration du monument ; mais il ne faut pas la donner comme l'expression exacte de la vérité. *Culpa est mentiri*, dit le rudiment ; une des formes du mensonge, c'est de donner comme incontesté ce qui est douteux. Le réviseur de cette nouvelle édition l'a bien senti, et, à l'article du baptême de Constantin, il a placé une note dont je le félicite sincèrement. Il pourra, dans les éditions futures, en mettre d'analogues aux chapitres de saint Alexis, de sainte Pudentienne, de saint Laurent, et ailleurs encore.

Le chapitre consacré aux Catacombes m'a étonné ; l'auteur, c'est-à-dire le réviseur, déclare s'inspirer des articles de M. Boissier dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les découvertes de M. de Rossi. C'est une excellente idée, car la pensée de M. de Rossi a trouvé bien peu d'interprètes aussi intelligents et aussi clairs que M. Boissier. Mais rien n'est tel que de recourir aux originaux : d'ailleurs, la lecture que l'on a faite de M. Boissier est un peu rapide. La découverte de la basilique de Sainte-Pétronille, qui a eu tant de retentissement n'est pas même mentionnée ; une prière (p. 484), tirée d'un vieux missel, est donnée comme une inscription des catacombes. Pour suppléer à la rapidité de cette étude, l'auteur a eu une idée ingénieuse, mais qui ne sera pas du goût de M. de Rossi : c'est de donner son adresse aux lecteurs, en insinuant qu'on peut aller sonner sans crainte à la porte de l'illustre savant, qui se mettra très-volontiers à la disposition des voyageurs pour visiter les catacombes. C'est ce qu'on appelle une trahison, et des plus noires.

Mais, trêve à ces critiques qui, d'ailleurs, n'atteignent pas le fond de l'ouvrage. Cette troisième édition marque un progrès très-sensible sur les précédentes. Le réviseur appartient à la Compagnie de Jésus et travaille dans le pays des Bollandistes ; le livre dont il a maintenant la responsabilité est de ceux qui peuvent le plus influer sur l'éducation de ses frères dans la foi ; autant de raisons pour lui de le perfectionner de plus en plus, de le rendre digne de Rome, ce grand sanctuaire, et de la piété du voyageur chrétien, cette chose respectable entre toutes.

L. Duchesne.

Le Papyrus funéraire de Soutimès, *d'après un exemplaire hiéroglyphique du Livre des morts,* par MM. Guieysse et E. Lefébure. Paris, Ernest Leroux, 1877, gr. in-fol. de 21 p., avec 23 planches.—Prix : 50 fr.

Les travaux archéologiques de M. Lefébure sont bien connus, et c'est avec un véritable intérêt qu'on apprendra la nouvelle publi-

cation faite par cet auteur, en collaboration d'un autre savant égyptologue, M. Guieysse. Ces auteurs ont pris pour objet de la présente étude l'un des points les plus importants de l'ancienne mythologie égyptienne; à savoir, l'étude du fameux *Livre des morts*. Cet ouvrage, qui nous donne de si précieux renseignements, on le sait, sur les croyances égyptiennes relatives à la vie future et à l'immortalité de l'âme, présente un assez grand nombre de versions différentes, et ce n'est guère qu'au temps de la vingt-cinquième dynastie qu'il reçut sa forme définitive. Les variantes que nous présentent les manuscrits antérieurs, lorsqu'ils auront été suffisamment expliqués, nous permettront, on peut l'espérer, de reconstituer l'histoire du dogme égyptien et des différentes écoles philosophiques qui se succédèrent dans la vallée du Nil; quoi qu'il en soit, le manuscrit publié aujourd'hui par nos auteurs, et qui semble remonter à l'époque de la vingtième dynastie (seizième siècle avant Jésus-Christ), ne renferme qu'une partie de l'édition complète.

Les longues litanies dont il est rempli, et dont une grande obscurité semble constituer le principal mérite, n'offrent sans doute d'intérêt qu'aux égyptologues de profession; aussi nous abstiendrons-nous de faire passer le moindre spécimen sous les yeux du lecteur. Qu'il nous soit permis seulement de le faire remarquer, elles attestent l'esprit profondément religieux des anciens Égyptiens et la sollicitude que leur inspirait les destinées d'outre-tombe.

La morale dont elles s'inspirent se signale d'ordinaire par son élévation et une pureté bien remarquable chez un peuple païen.

Peut-être quelques savants jugeront-ils à propos de faire des réserves en ce qui concerne le panthéisme dont M. Lefébure semble faire la base exclusive de la religion des riverains du Nil; sans doute, la croyance à l'unité de Dieu ne pouvait se manifester chez eux avec la même rigueur que dans les livres sacrés des Hébreux; mais, ne l'oublions pas cependant, M. de Rougé avait signalé dans le culte égyptien une tendance monothéiste d'autant plus accusée qu'on remonte plus haut dans l'antiquité. Le panthéisme, dans ce cas, nous apparaîtrait surtout comme une corruption de la donnée primitive.

Quoi qu'il en soit de cette question, que nous n'entreprendrons pas de vider ici, il convient de rendre une justice méritée à la profonde érudition de nos deux auteurs. Nous les voyons continuer dignement les traditions des Champollion et des Rougé; et la lecture de leur ouvrage nous prouve les progrès immenses accomplis dans le domaine égyptologique depuis trois quarts de siècle.

H. de Charencey.

Essai sur l'éphébie attique, par Albert Dumont. Paris, Firmin-Didot, 1875-1876, 2 vol. in-8, de 336 et 461 p. — Prix : 35 fr.

Si l'on n'avait, pour connaître l'éphébie d'Athènes, que les souvenirs conservés par les auteurs, on n'en pourrait se faire qu'une idée très-vague ; comme un certain nombre d'usages ou d'institutions qui faisaient partie de la vie commune à toute heure, il est arrivé aux anciens de ne pas penser à donner de détails sur ce que chaque contemporain connaissait parfaitement. Heureusement que l'épigraphie est venue suppléer le laconisme des textes grecs et latins ; cette mine féconde et non encore épuisée, puisqu'il nous est encore permis d'espérer des découvertes, expliquée par un savant tel que M. Dumont, a fourni les moyens de restituer d'une manière presque complète l'histoire de cette importante institution. A notre époque, où l'on s'occupe tant de l'instruction publique, où l'on est porté à monopoliser en faveur de l'État l'éducation des jeunes générations, il est très-curieux de dire comment les Athéniens, peuple si politique et démocratique, avaient compris les questions de l'instruction publique, obligatoire mais non laïque, associant étroitement l'idée de la patrie avec l'idée de la divinité. Ils avaient sans doute raison, ces démocrates, car, en parcourant l'histoire, on n'a pas de peine à reconnaître que l'absence de la religion éteint le patriotisme.

L'*éphébie* était une institution qui préparait les jeunes Athéniens à devenir des citoyens ; on était inscrit au registre des éphèbes à l'âge de dix-huit ans, on y restait jusqu'à vingt ; l'inscription au nombre des éphèbes donnait la qualité de citoyen ; on prêtait serment, on jouissait de tous les droits civils auxquels cet âge laissait accès. Les éphèbes avaient des devoirs envers l'État ; c'était le service militaire à l'intérieur ; il y avait une surveillance sévère pour leur faire fréquenter assidûment les gymnases où ils se livraient aux exercices qui assouplissent et fortifient le corps ; pour les faire profiter des leçons des écoles et des philosophes, pour leur donner des connaissances solides dans la littérature et les beaux-arts. Ils avaient à accomplir des devoirs religieux multipliés, car la piété, à Athènes, était une vertu civique ; M. Dumont, à ce sujet, consacre quelques pages très-curieuses, à l'esprit religieux des Athéniens et de la race grecque.

L'éphébie existait certainement antérieurement à 292 avant Jésus-Christ, date des monuments les plus anciens qui en parlent ; elle durait encore au milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne ; mais, sous la domination romaine, elle avait subi de grandes modifications ; ce n'était plus guère qu'un collège religieux et gymnastique, dans lequel les exercices militaires n'occupaient plus qu'une place très-secondaire.

A la tête de l'éphébie était un nombreux personnel de professeurs et de fonctionnaires, sous la direction du cosmète, magistrat d'un ordre

élevé ; parmi les éphèbes, il y avait toute une hiérarchie calquée sur celle de la cité elle-même. Grâce aux textes épigraphiques, M. Dumont donne sur cette organisation les détails les plus précis.

Le second volume forme un véritable *corpus* des inscriptions relatives à l'éphébie attique ; aux textes déjà publiés, M. Dumont en ajoute un certain nombre qui sont édités ici pour la première fois. Ce volume commence par une longue étude sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la cent vingt-deuxième olympiade, parmi lesquels on en remarque plus de cent, connus par les inscriptions éphébiques et qui ne figuraient pas jusque-là dans les listes. Huit tableaux résument le travail général en donnant la chronologie comparée des archontes et des magistrats et dignitaires de l'éphébie. On voit que cet ouvrage considérable contient une ample collection de documents sur l'histoire intérieure d'Athènes, et sur les familles de la république ; il offre aussi un intérêt particulier pour les pays étrangers à l'Attique, mais faisant partie du monde hellénique, dont les jeunes gens étaient admis dans l'éphébie sous le titre d'*étrangers*, et pouvaient arriver à quelques-unes des dignités éphébiques.

A. DE B.

Dodone et ses ruines, par CONSTANTIN CARAPANOS. Paris, Hachette, 1878. 1 vol. de texte, in-4 de 242 p. et un vol. de 63 pl. gravées. — Prix : 75 fr.

L'une des découvertes importantes de notre époque est celle de l'emplacement de Dodone, le temple le plus ancien de la Grèce, où, dès les temps héroïques, on venait consulter l'oracle de Zeus Maïos et de Dioné. Homère, Eschyle, Sophocle, Pausanias, Euripide, presque tous les anciens poëtes et prosateurs nous ont laissé de nombreux témoignages de la vénération attachée à l'oracle de Dodone dès les temps pélagiques, et ensuite aux temps historiques. Ruiné plusieurs fois, au troisième siècle avant l'ère chrétienne, par les Étoliens, au deuxième, par les Romains, au premier par les Thraces, l'oracle de Dodone resta abandonné jusqu'au second siècle après Jésus-Christ, époque à laquelle Pausanias en parle de manière à faire connaître que les fidèles venaient de nouveau le consulter : au commencement du quatrième siècle, Dodone était le siège d'un évêché chrétien. Au milieu de tous ces bouleversements, l'emplacement même de Dodone était devenu un problème auquel les archéologues attribuaient les solutions les plus conjecturales. A la suite des fouilles pratiquées avec méthode sur une grande échelle, M. C. Carapanos a fini par faire cesser toute incertitude, et à placer Dodone dans la vallée de Tcharacovista, à 10 kilomètres au sud-ouest de Janina, au milieu de ruines

qui avaient déjà attiré un moment l'attention de MM. Hahn et de Claubry.

Les fouilles ont permis de reconnaître l'enceinte d'une ville, un théâtre et une vaste enceinte sacrée. — C'est dans cette enceinte que M. Carapanos a recueilli une riche collection de statuettes, de plaques en bronze couvertes d'inscriptions, d'ex-voto, enfin une multitude de fragments de vases, d'armes, d'objets usuels en bronze et en fer qui ont un intérêt tout particulier, puisqu'ils donnent une idée exacte de l'art grec dès le septième siècle avant l'ère chrétienne. Cette collection est une des plus curieuses que l'on puisse étudier à l'Exposition universelle de 1878.

Parmi les inscriptions, nous signalerons la plaque en bronze mentionnant l'offrande à *Jupiter de Dodone* d'Agathen rappelant ses ancêtres depuis trente générations à partir de la guerre de Troie, ce qui permet de la dater de l'an 370 environ avant notre ère; des actes d'achat d'esclaves; des actes d'affranchissement; des questions posées à l'oracle par des villes ou par des particuliers. Parmi ces dernières, nous remarquons la confiance avec laquelle on consulte sur des résolutions à prendre, sur le sacrifice à faire pour guérir des maladies; l'un demande si ses couvertures et oreillers disparus ont été volés ou égarés; un autre, si l'enfant qui va naître est bien de lui, etc. En parcourant ces plaques, on se trouve transporté en pleine foi païenne, avec la curiosité naïve des dévots et les réponses ambiguës de l'oracle.

Les fouilles entreprises par M. Carapanos ont un résultat important; ce sont elles qui ont, pour la première fois, fourni une collection de très-nombreux objets fabriqués par des Grecs, depuis les temps voisins des origines de l'art jusqu'à l'époque macédonienne; les planches nombreuses et parfaitement exécutées donnent une idée exacte des trépieds, des bassins, vases et patères, des anses de vases, des fragments de couronnes et d'ornements de cuirasses; de mille objets usuels, tels que bracelets, bagues, boucles d'oreilles, aiguilles à cheveux, éperons, mors de chevaux, serrures, etc. — Il y a là des observations curieuses à faire, par exemple, la prédominance des armes en fer; celles de bronze y sont presque exceptionnelles; la variété de forme des vases. — L'ouvrage est terminé par trois commentaires dus à M. le baron de Witte, Egger et Heuzey, qui ont ainsi complété les descriptions et les explications données par M. Carapanos, au triple point de vue mythologique, épigraphique et archéologique.

N'oublions pas, à propos de cette magnifique publication, que l'oracle de Dodone n'est pas étranger à l'histoire antique des populations occidentales. Lorsque les Hyperboréens venaient apporter leurs

offrandes à Délos, ils offraient d'abord à Dodone une partie des objets qu'ils envoyaient enveloppés de paille de froment.

La Monnaie dans l'antiquité, leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale, en 1875-1877, par François Lenormant. Tomes Ier et II. Paris, A. Lévy et Maisonneuve, 1878, in-8 de 280 et 446 p — Prix : 7 fr. 50 le vol.

M. Fr. Lenormant a eu la bonne pensée de publier les leçons professées par lui à la Bibliothèque nationale; c'est un service rendu aux nombreux archéologues qui n'ont pu aller l'écouter et à qui il sera facile, désormais, de profiter de cet indispensable enseignement. C'est la première fois que la numismatique antique fait le sujet d'un cours public et officiel ; faisons des vœux pour qu'un jour on songe à en agir de même pour la numismatique du moyen âge. Nous sommes arrivés à une époque où les nombreux travaux éparpillés des numismatistes, doivent servir à former un *corpus* mis à la disposition des historiens, ainsi que des économistes ; n'oublions pas que la numismatique peut fournir des matériaux aussi sûrs et aussi multipliés que l'épigraphie ; j'ajouterai qu'au point de vue de la variété et de l'art, l'étude des monnaies antiques est peut-être plus attrayante que celle des inscriptions.

L'ouvrage est divisé en huit livres dont les trois premiers forment seuls les deux premiers volumes qui sont publiés en ce moment. Ceux-ci comprennent : des prolégomènes consacrés aux monuments numismatiques qui n'étaient pas des monnaies officielles; des chapitres sur les noms génériques de la monnaie antique, sur l'origine et la propagation de celle-ci; sur la matière et les procédés de fabrication. Le livre III, sous le titre de *la Loi dans les monnaies antiques*, traitera du droit et des unions monétaires de peuple à peuple, des magistrats préposés au monnayage et de l'organisation des ateliers. Le premier seul de ces trois chapitres occupe le tome II.

Il y a trois quarts de siècle, Eckhel, dans son *Doctrina nummorum veterum*, avait établi les bases de la numismatique antique ; il l'avait si bien fait que, malgré plusieurs tentatives rêvées, on a reconnu l'impossibilité de donner une nouvelle édition mise au courant des découvertes postérieures. C'est que Eckhel a inauguré une méthode parfaite, que l'on doit suivre exactement et qu'il n'est pas possible d'améliorer. Les additions à faire au *Doctrina*, sans toucher à son système de classification, nécessiteraient un travail qui doublerait au moins le livre original ; mieux vaut le laisser tel qu'il est, et le faire suivre d'un autre ouvrage distinct qui, sans répéter tout ce que Eckhel a dit de bon, fait connaître les progrès de la science, les conquêtes dues à des découvertes nouvelles, les précieuses indications dues aux prove-

nances, aux pesées, à l'étude critique des types, tous éléments d'études auxquels on ne pouvait penser lorsque l'on cherchait presque exclusivement à emprunter aux textes tout ce qui était de nature à éclairer la science des monnaies. C'est ce qu'a compris M. Lenormant; après s'être pénétré du *Doctrina* d'Eckhel, il faut lire le livre dont nous nous occupons en ce moment; il n'est pas permis à un érudit ou à un simple collectionneur de négliger cette étude préparatoire.

Les *Prolégomènes* sont d'une lecture très-intéressante; le premier chapitre sur les médaillons, les pièces d'offrandes religieuses, les bijoux monétiformes, les toniers, les *jetons*, forment une étude aussi nouvelle qu'originale. Je souligne ce mot jeton, parce que, jusqu'ici, on s'était peu douté que, dans le monde antique, il y ait eu des pièces qui étaient parfaitement analogues à nos jetons et à nos méreaux du moyen âge. — Dans le troisième chapitre, l'auteur aborde la question de l'origine de la monnaie, après avoir consacré plusieurs pages très-savantes et très-concluantes sur le système d'échange, par lingots métalliques, employé chez tous les peuples avant l'établissement de la monnaie proprement dite; disons en passant qu'à ce moment, M. Lenormant constate en Égypte l'existence de petits monuments en terre cuite dont les inscriptions sont de véritables obligations, représentations fiduciaires de valeurs métalliques. Quant aux inventeurs de la monnaie, il se déclare sans réserve pour les Lydiens d'Asie Mineure, au septième siècle avant notre ère; de Lydie, l'usage de la monnaie se répandit promptement dans le monde grec, par Égine.

Les bornes d'un simple compte rendu ne nous permettent pas d'aborder toutes les questions importantes dont ces deux volumes sont bourrés; nous ne pouvons guère que nous borner au rôle un peu ingrat d'énumérateur. A tous ceux qui s'occupent infatigablement de la question du double étalon, nous recommandons de lire ce que M. Lenormant expose si clairement et si abondamment sur les rapports de valeur de l'or, de l'argent et du cuivre, sur le choix du métal étalon aux diverses époques, sur l'alliage des métaux. L'expérience des anciens permet, je crois, de se faire une opinion, et, parmi nos économistes modernes, il en est certainement qui, dans les études de numismatistes tels que M. Lenormant, trouveraient de précieuses données. — La monnaie fiduciaire, sans valeur intrinsèque, dans l'antiquité, est aussi un sujet nouveau; l'altération des pièces officielles sous la République romaine, comme sous l'Empire, à Athènes, à Milet, fait croire que, dans les temps antiques, la mauvaise foi des gouvernants, sénat, empereur, tyran ou archontes, avait de bien plus graves conséquences que les malversations des agents de Philippe le Bel, par exemple, dont on a tant médit. A aucune époque, en France, on n'a vu émettre des pièces d'orformées d'un flan de plomb

recouvert d'une pellicule d'or. — Parmi les monnaies fiduciaires, M. Lenormant étudie des pièces de bronze frappées sous les Antonins, qu'il croit, très-judicieusement, avoir été destinées à courir dans des exploitations minières entre le Danube et l'Adriatique; ceci est une opinion nouvelle et qui fait penser à certaines monnaies carolingiennes qui, à l'instar des bronzes romains, portent le mot METALLVM.

Le tome second, comme nous l'avons dit, ne contient que le premier chapitre du livre III. Dans un premier paragraphe, qui tient le quart du volume, M. Lenormant étudie avec grands détails le droit de monnayage grec et asiatique jusqu'à la conquête romaine; le reste du volume est consacré au monnayage romain, République et Empire.

Il nous apprend avec une grande lucidité le système établi dans la monarchie persane, les modifications apportées par Alexandre le Grand; les concessions faites aux satrapes en certaines circonstances, aux villes; les unions monétaires et les monnaies fédérales chez les Grecs.

Dans le monde romain, il commence par les provinces sous la République, puis sous l'Empire, presque exclusivement en Orient; celui des colonies. C'est la transition pour arriver à la monnaie d'État de la République, à celle des généraux d'armée en campagne, puis enfin à celle des empereurs qui nous conduit jusqu'aux rois barbares.

J. DE M.

Numismatique antique. — *Les Médaillons de l'Empire romain depuis le règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale,* par W. FRŒHNER, ancien conservateur du Louvre. Paris, J. Rothschild, 1878, in-4 de 396 p., avec 1,310 gravures intercalées. — Prix : 40 fr.

Il est difficile de trouver un livre plus instructif et plus intéressant que celui que M. Frœhner vient de publier sur les médaillons romains; les gravures qui accompagnent le texte sont exécutées avec une grande fidélité et donnent une idée exacte de ces types remarquables au point de vue de l'art. M. Frœhner a donné là un ouvrage qui est de nature à intéresser les personnes les moins convaincues de l'utilité de la numismatique ; ses interprétations ne laissent rien à désirer ; elles sont riches en aperçus nouveaux, en rapprochements heureux ; l'érudition ne nuit pas à la lecture ; c'est un ensemble de documents nombreux sur l'histoire et l'art des Romains. J'ajouterai que la grande rareté de ces monuments fait que peu de personnes sont en mesure d'en voir un certain nombre. Les 1,310 types reproduits dans ce livre vulgarisent toute cette série numismatique.

Un détail singulier, c'est que l'on ne connaît pas de textes rappelant l'usage des médaillons, pas plus que le nom qu'ils portaient dans l'antiquité, principalement ceux de bronze. Lampride nous laisse deviner

que les pièces de ce genre, frappées en or et en argent, étaient destinées aux libéralités du souverain ; ce fait est confirmé par Grégoire de Tours. Mais, au sujet des médaillons de bronze, il y a un silence complet. Lebeau et l'abbé Barthélemy supposent qu'il y en avait un certain nombre qui, encartés, étaient destinés à être suspendus aux enseignes militaires ; Eckhel pense que les médaillons étaient frappés par l'ordre du Sénat, lorsqu'il émettait des vœux pour l'empereur. M. Frœhner, qui a si bien étudié la colonne Trajanne, n'admet pas la conjecture des deux premiers savants ; en acceptant l'interprétation donnée par Eckhel pour certaines pièces qui parlent elles-mêmes, il conclut très-prudemment que, pour le plus grand nombre, « nous ignorons absolument par qui ils ont été frappés et distribués. »

Il ressort des types donnés dans le beau livre que nous avons sous les yeux que les médaillons représentent les produits les plus parfaits de l'art du monnayage chez les Romains ; sous Hadrien et Antonin, M. Frœhner donne deux médaillons offerts à ces princes par le Sénat, à l'occasion du renouvellement de l'année, pour leur souhaiter *annum novum faustum felicem*. N'y aurait-il pas lieu de donner une certaine extension à cette idée et de considérer ceux des médaillons qui ne paraissent pas avoir une destination officielle comme ayant été employés aux *strenæ kalendariæ* que chacun se faisait pour célébrer le nouvel an ? L'auteur rappelle lui-même qu'à cette époque le cadeau le mieux vu était un de ces grands as coulés du temps des Décemvirs, ou une monnaie qui n'avait plus cours. A dater de Domitien, et surtout sous Hadrien, règne sous lequel la fabrication des médaillons prend un grand développement, les riches Romains se seraient offert en étrennes, de même que le Sénat à l'empereur, ces magnifiques pièces qui rappelaient l'histoire antique, les croyances et les fêtes religieuses, ainsi que les saisons. Il ne faut pas oublier que l'histoire contemporaine était retracée sur la monnaie courante. — Les médaillons auraient joué un rôle analogue à celui de nos modestes jetons d'argent que jadis on offrait, à titre d'étrennes, renfermés dans une bourse.

Une table alphabétique forme un catalogue analytique et descriptif de toutes les pièces décrites et expliquées par M. Frœhner ; l'auteur y a intercalé un certain nombre de types qui n'auraient pas trouvé place dans le corps de l'ouvrage. Une seconde table, mentionnant les sujets historiques et mythologiques, permet de recourir à chaque page du livre. — Nous espérons que cette rapide appréciation donnera à tous les hommes de goût le désir de lire cet excellent ouvrage qui, pour notre part, nous a singulièrement intéressé en nous apprenant beaucoup de choses.

A. DE B.

Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère, *chanoine de l'église du Mans,* publiés et annotés par l'abbé Gustave Esnault. Tome II (1781-1807). Le Mans, Pellechat, 1878, in-8 de 436 p. — Prix : 6 fr. — (Publication de la Société historique et archéologique du Maine.)

Le *Polyblion* a rendu compte (t. XIX, p. 158) du premier volume de cette intéressante publication. Tout ce que nous disions de la première partie de ces mémoires peut s'appliquer à la seconde. — L'abbé de la Manouillère, ayant à parler de la Révolution, s'attache bien plus à raconter les faits qu'à les expliquer; les faits les plus importants, ceux qui ont un intérêt général ne sont pas toujours ceux qui le frappent le plus et dont il prend note. — Cependant la lecture de son récit et de ses observations est attachante et pleine d'enseignements.

Le digne chanoine juge les hommes et les choses de la Révolution avec une rectitude qui étonne de la part d'une intelligence aussi simple. Il résiste aux entraînements de cette époque et à la réelle séduction des idées nouvelles, il reste fermement attaché à la vérité, alors que tant d'esprits supérieurs hésitaient où la trouver. Remarquable exemple de la force des principes et des lumières que donne la foi !

Dans les dernières pages consacrées aux années qui ont suivi la Révolution, on trouvera des observations vraiment curieuses. Elles permettent de se rendre compte des impressions ressenties par un homme de l'ancien régime à la vue des modifications profondes que les institutions et les mœurs ont eu à subir. « Ce n'est plus comme autrefois, » s'écrie souvent le chanoine; et on sent dans cette exclamation une certaine amertume, assez bien justifiée parfois. En effet, combien de traditions respectables, combien de vieux usages locaux, combien de grands souvenirs l'ordre de choses nouveau a fait disparaître pour toujours !

Comme dans le premier volume, les notes sont nombreuses et font le plus grand honneur au savoir et au tact de M. l'abbé Esnault; particulièrement en ce qui concerne l'histoire généalogique, elles complètent très-heureusement le texte des mémoires.

Lorsqu'une table alphabétique soigneusement faite (on en annonce une) sera venue s'ajouter à cet ouvrage, les anciennes familles qui tiennent par un lien quelconque au Maine auront sous la main un véritable répertoire généalogique, très-commode à consulter, rempli de renseignements utiles et curieux. A ce point de vue, la publication de M. l'abbé Esnault est appelée, croyons-nous, à rendre les plus grands services. A. M. J.

Les Convulsions de Paris, par Maxime du Camp. Tome Ier. *Les Prisons pendant la Terreur*. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de IV-545 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous venons bien tard parler de cet ouvrage à nos lecteurs, et nous les prions, ainsi que l'auteur, de vouloir bien nous excuser, dans l'espoir que la diffusion d'un livre de cette valeur n'aura point souffert de l'époque tardive où nous le signalons. Il est, en effet, pouvons-nous dire, de ces volumes qui font leur chemin tout seuls dans le monde et qui ont, moins que tout autre, besoin de recommandation. Il suffit que l'on sache qu'ils ont vu le jour et quel en est l'auteur. M. Maxime du Camp complète aujourd'hui ses six volumes si remplis sur *Paris, ses organes et sa vie dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle*. L'on retrouve, dans les *Convulsions de Paris*, les mêmes recherches profondes, les mêmes études sérieuses, la même critique impartiale, qui ont fait le succès du précédent ouvrage. Seulement, celui-ci est, par rapport à celui-là, comme le revers terrible d'une belle médaille. Après s'être fait l'historien du Paris, grand, riche, actif, admirablement organisé, il se fait celui du Paris révolutionnaire et révolutionné, du Paris barbare et sanglant... Le tableau, tout triste et humiliant qu'il soit, est traité de main de maître. C'est une œuvre qui restera avec la marque — d'une supériorité incontestable — d'un grand talent d'écrivain, d'une grande patience de recherches, d'une honnêteté sincère. M. Maxime du Camp, et ce sera son honneur, n'a pas cru, en effet, qu'on avait tout dit et tout expliqué en traitant la Commune comme un cas particulier de je ne sais quelle maladie épidémique, telle que la folie furieuse ou quelque autre accès pathologique. Il n'est pas l'homme des conclusions matérialistes, et, loin d'atténuer, par la considération des bosses ou des appétits naturels plus ou moins violents, surexcités et inassouvis, les crimes atroces commis contre Dieu, la société, la propriété, il les flétrit énergiquement au nom de la morale et du droit. De tout son livre ressort, comme conclusion, la vérité du mot connu : « la Révolution est satanique.» Il est vrai que le peuple en masse a encore, cette fois, été plus trompé que coupable, plus entraîné que volontairement scélérat. Mais je ne parle ici que de la masse : car, pour les chefs, pour les héros de ces sinistres saturnales, l'odieux est sans excuses, la culpabilité absolument complète et la flétrissure à peine égale au crime. A côté des actes sanglants que tout le monde connaît, et que l'auteur retrace en tableaux si frappants de vérité et d'indignation, les victimes, les martyrs apparaissent dans toute la grandeur de leur vertu et de leur héroïsme. Assurément, l'auteur n'a pu tout dire sur les bourreaux, ni sur les otages, et nous savons que le respect de ses lecteurs l'a condamné à garder maints documents dans ses portefeuilles ; mais tel qu'il

est, son livre est complet néanmoins, et suffit pour peindre cette époque douloureuse, avec les fureurs des uns et le courage des autres. Il aura ainsi servi à la fois la vérité historique et la vérité politique, comme la vérité religieuse, et tout homme de bien l'en remerciera comme d'un témoignage d'un prix et d'un poids inestimables.

F. DE ROQUEFEUIL.

Le Comté de Clermont en Beauvaisis, par le comte DE LUÇAY. Paris, DUMOULIN, 1876, gr. in-8, avec carte, de 331 p. Prix : 6 fr.

Voici une excellente monographie provinciale, qui fait complétement connaître une partie intéressante du Beauvaisis, et fournit, en même temps, les détails les plus curieux sur l'organisation féodale au quatorzième siècle.

M. le comte de Luçay s'occupe tout d'abord des origines du comté de Clermont, en regrettant de ne pouvoir fournir à ce sujet d'éclaircissements décisifs, ce comté ne semblant pas, en effet, avoir, comme d'autres grands fiefs voisins, correspondu à une division naturelle ou politique antérieure ; du moins rassemble-t-il tous les documents qui peuvent apporter quelque lumière sur cette question. Puis, il fait connaître l'histoire du comté, depuis Gildoin de Breteuil, qui paraît le premier, au onzième siècle. En 1218, Philippe-Auguste, à l'extinction de la descendance mâle de ces puissants feudataires, acheta le comté, et nous suivons dès lors, avec M. de Luçay, la succession des comtes apanagistes jusqu'à la mort de Louis II de Bourbon, au mois d'août 1410.

La seconde partie de ce travail comprend le « Livre des hommages du comté de Clermont, en 1379. » C'est un document inédit et véritablement d'une grande importance. M. de Luçay le reproduit, à l'aide d'une analyse très-détaillée et très-complète, donnant le nom de chaque fief avec celui du possesseur et la description de ses armes, et le titre des arrière-fiefs. Des notes très-considérables commentent et éclaircissent ces textes. Quelques documents inédits et des tables très-détaillées complètent ce volume en rendant les recherches très-faciles. N'oublions pas une bonne carte, reproduction de celle de Guillaume de Lisle.

Nous félicitons sans réserve M. le comte de Luçay, et nous ne croyons rien exagérer en affirmant que son travail est un des meilleurs qui aient, depuis longtemps, été consacrés à l'histoire provinciale. M. de Luçay y fait preuve d'une sérieuse érudition, d'une grande sagacité et d'une connaissance approfondie du pays dont il s'est constitué l'historien.

E. DE BARTHÉLEMY.

Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes. Tome II, *Cartulaires de l'abbaye du Paraclet.* — Tome III, *Cartulaires de l'abbaye de Basse-Fontaine; Chartes de Beauvoir, chef-lieu de l'ordre Teutonique en France*, par M. l'abbé Lalore, ancien professeur de théologie. Paris, Thorin, 1878, 2 vol. in-8 de xxxviii-364 et 41-289. — Prix : 9 fr.

M. l'abbé Lalore poursuit avec un zèle infatigable la publication des cartulaires du diocèse de Troyes; nos lecteurs n'ont pas oublié celui de Saint-Loup de Troyes, édité en 1875, qui forme le premier volume de la collection. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir cet érudit ecclésiastique consacrer sa fortune et son temps à nous fournir, à lui seul, une aussi riche moisson de textes si utiles à l'histoire de la province, ainsi qu'à l'étude du moyen âge. Chaque volume contient une introduction dans laquelle M. Lalore retrace succinctement l'histoire de l'abbaye, et fait connaître les sources auxquelles il a puisé; nous nous étonnons qu'il n'ait pas cru devoir donner une liste chronologique des abbés et abbesses, et reproduire les obituaires, quand il avait la bonne fortune de les rencontrer. Du reste, il nous annonce son intention, lorsque la collection sera complète, de faire un travail d'ensemble sur tout ce que les pièces publiées par lui peuvent fournir à l'histoire provinciale et à l'histoire générale.

Après l'introduction, viennent les textes transcrits avec soin, autant que nous avons pu en juger, et deux tables, l'une des noms de lieux, l'autre des noms de personnes. Ces tables paraissent complètes ; nous aurions peut-être préféré qu'elles fussent rédigées en français; on aurait ainsi évité quelques petites imperfections, par exemple, de se servir des mots *civitas Provini* (t. II, p. 364) pour indiquer la ville de Provins. Mais, dans un pareil labeur, exécuté avec tant de soin par une seule personne, nous ne chercherons pas les fautes légères, les quelques incorrections typographiques. Quel est celui d'entre nous, même parmi les plus méticuleux, qui ne laisserait pas prise à un critique cherchant à la loupe ?

Le cartulaire du Paraclet, de l'ordre de Saint-Benoît, donne 80 actes du douzième siècle, 122 du treizième, 34 du quatorzième; un grand nombre d'entre eux se rapportent à la célèbre Héloyse, d'abord prieure, puis abbesse du Paraclet. — L'abbaye de Basse-Fontaine, de l'ordre des Prémontrés, fondation des comtes de Brienne, fournit 42 chartes du douzième siècle et 77 du treizième. — Quant à la commanderie de Beauvoir, les archives de l'Aube ont fourni à M. l'abbé Lalore 167 actes compris entre les années 1143 et 1503.

Nous signalerons ce recueil de chartes qui touche à un point peu connu de l'histoire des ordres religieux et militaires en France ; il appartenait à M. l'abbé Lalore de le mettre en évidence, puisque la commanderie de Beauvoir, chef-lieu des autres membres des Teuto-

niques en France, Saint-Michel de l'Hermitage (Eure-et-Loir), Orbec (Nièvre), Vaudeville (Meuse), et peut-être Saint-Thomas de Montpellier, était situé dans le diocèse de Troyes. Dans l'introduction, le savant éditeur résume clairement l'histoire de nos commanderies teutoniques depuis l'origine, due presque exclusivement à la reconnaissance de chevaliers croisés, jusqu'à la vente de Beauvoir faite à l'abbaye de Clairvaux, moyennant 16,100 florins du Rhin ; cette commanderie, du reste, depuis 1491, était en pleine décadence : à cette date, le commandeur était un laïque marié qui, ainsi que sa femme Jeannette, avait donné tous ses biens à l'ordre, et s'y était fait admettre.

M. l'abbé Lalore a encore trois cartulaires sous presse, ou prêts à être imprimés; nous les attendons avec curiosité, ainsi que l'histoire du diocèse de Troyes, que nul mieux que lui ne peut entreprendre.

A DE. B.

History of the English people, by JOHN RICHARD GREEN. Tomes Ier et II. London, Macmillan and Co, 2 vol. in-8 de IX-576 et 500 p. — Prix : 30 fr.

La nouvelle édition du livre de M. Green nous donne le prétexte de revenir sur son ouvrage, qui a été un des grands succès de l'année dernière. Le premier volume, illustré de huit cartes, nous conduit jusqu'à la fin de la guerre des Roses et à l'avénement de la maison d'York. Ce qui fait le charme de cette histoire d'Angleterre, c'est, à coup sûr, le style et le talent avec lequel les matériaux sont mis en œuvre. M. Green ne prétend pas nous donner rien de bien neuf; il n'a ni théories préconçues à soutenir ni cause politique à défendre; au frontispice de son monument, il a gravé les noms d'Édouard Freeman et de William Stubbs, — c'est-à-dire la science approfondie et consciencieuse, la patience bénédictine et l'exactitude poussée jusqu'au scrupule. Il importait de faire honneur à de tels parrains, et c'est ce que M. Green n'a pas oublié, s'estimant obligé, en même temps, de ne pas négliger le côté littéraire. Chaque livre est précédé d'un résumé très-exact et suffisamment complet des sources, et notre auteur, en indiquant les travaux à consulter pour l'histoire des temps primitifs, ne manque pas de faire ressortir le peu de renseignements sérieux que nous avons jusqu'ici pour ce qui concerne l'Irlande et le pays de Galles. Le recueil de lois qui régissaient la principauté, publié par le gouvernement anglais, est une compilation de la plus grande importance ; mais, pour en tirer tout le parti désirable, il faut attendre que le code de l'ancienne législation irlandaise (*Brehon laws*) soit entièrement édité, afin d'étudier comparativement deux monuments dont la rédaction primitive remonte à une antiquité très-reculée.

Le second livre, intitulé *l'Angleterre sous les rois étrangers*, nous inté-

resse particulièrement; les rois Normands la dynastie angevine appartiennent à la France tout autant qu'à la Grande-Bretagne, et, parmi les sources à consulter, se trouvent quelques-uns des monuments les plus remarquables de notre ancienne littérature. Ici, on peut se former une idée des services rendus par le garde des archives en ordonnant la publication des chroniques nationales de nos voisins; la série des annalistes de saint Albans est, pour cette époque, une mine intarissable, et, pour le tableau de la société féodale aussi bien que pour l'histoire politique proprement dite, il n'existe pas de pièces justificatives plus dignes d'être prises en considération.

La grande charte forme le sujet du livre troisième. M. Green s'arrête un instant, au milieu de son récit des événements, pour nous décrire la société anglaise telle que la conquête normande l'avait reconstituée : relations entre le roi et les barons, entre la noblesse et les vilains; commerce, industrie, questions ecclésiastiques, mouvement littéraire et philosophique. Ce tableau est tracé avec précision et les points les plus importants sont soigneusement indiqués. La partie relative à l'Église et aux rapports qui unissaient l'Angleterre au Saint-Siège donne prise, on se l'imagine sans peine, à la critique; mais M. Green est, en somme, très-dépourvu de préjugés, et il fait son possible pour conserver la plus stricte impartialité. Le second et le troisième chapitres de ce livre contiennent quelques-uns des morceaux les plus remarquables de l'ouvrage, ainsi le portrait de Roger Bacon, celui de Mathieu Paris, et l'appréciation de la philosophie scolastique. Les historiens de l'ancienne école protestante ont écrit, sur ce dernier sujet, tant de sottises, et vulgarisé tant de faussetés, qu'il était temps qu'un savant de la trempe de M. Green vînt replacer les choses dans leur véritable jour; c'est ce qu'il a fait, notamment en ce qui concerne la scolastique. Pour l'étude des détails sur le commerce et l'industrie, il a consulté les *Ordonnances des Guildes anglaises*, ouvrage dont j'ai parlé en rendant compte des publications de l'*Early english text Society*.

Les règnes d'Édouard II et de Richard II, les premiers symptômes de la révolution religieuse, les Lollards et les tentatives d'insurrection politique et sociale défrayent le quatrième livre. Il est passablement surprenant de voir Froissart dénoncé comme *écrivain de peu de valeur historique;* la liste des sources à consulter est fort incomplète, et M. Green ne fait aucune mention des travaux si remarquables de M. Wallon, qu'il eût fallu au moins nommer, encore qu'on ne partageât pas ses vues sur Richard II et Jeanne d'Arc.

Le second volume de l'*History of the English people* ne contient que deux livres, le cinquième et le sixième; celui-là traite du gouvernement de la maison d'York; celui-ci nous raconte le règne d'Élisabeth.

M. Green est un admirateur décidé de la *brillante étoile de l'Occident;* il nous la représente comme essentiellement Anglaise, et il attribue la loyauté de ses sujets, l'enthousiasme qu'elle leur inspirait, à la circonstance qu'elle savait, d'une manière vraiment merveilleuse, toucher la fibre nationale. Le passage suivant, qui a trait à la question religieuse, mérite d'être cité. « La majorité des Anglais restèrent fidèles à l'ancienne foi, tout en se conformant au nouveau culte ; il leur répugnait de se mettre en opposition ouverte au gouvernement ; il leur répugnait de rallumer les haines religieuses, de provoquer le retour des scènes de Smithfield. Ils voyaient, au point de vue de la doctrine, peu de différence entre les prières anciennes et les nouvelles. Ils espéraient surtout que la patience viendrait à leur aide. Ils avaient vu trop de révolutions religieuses pour penser que celle-ci serait durable ; ils croyaient que les innovations disparaîtraient comme elles avaient disparu jadis ; Élisabeth, se disaient-ils, avait eu la main forcée, et ses véritables sentiments étaient en faveur du catholicisme ; ils comptaient sur l'influence de Philippe, sur un mariage autrichien, sur la répugnance qu'éprouvait la reine à se brouiller avec la cour de Rome, sur la pression qu'exerçait Marie Stuart. Cependant, les années s'écoulaient, les souvenirs du passé devenaient de plus en plus vagues, l'habitude exerçait une autorité toujours croissante, enfin une nouvelle génération s'éleva qui n'avait jamais connu la puissance magique du catholicisme, et l'Angleterre, emportée loin des anciennes traditions, devint protestante à son corps défendant. » Je ne pousserai pas plus loin ce compte rendu ; le dernier chapitre du second volume, traitant du mouvement littéraire, est très-intéressant, et M. Green y explique fort bien, entre autres choses, le caractère essentiellement national du drame anglais. Les pièces de Marlowe, de Beaumont et Fletcher, de Green, de Shakespeare, ne s'adressaient pas seulement aux hommes de goût, aux esprits cultivés ; c'étaient des ouvrages populaires dans toute la force du terme ; le théâtre pouvait passer pour une manifestation de la vie du pays, et conséquemment le succès lui était assuré.

Il faut espérer que le troisième volume du livre dont je viens de parler ne se fera pas longtemps attendre. A mesure que nous avancerons, nous verrons les changements se multiplier et les développements prendre de plus amples proportions, parce que, dans l'édition originale, la partie moderne est précisément celle que M. Green avait négligée.

GUSTAVE MASSON.

La Princesse d'Eboli, par Gaspar Muro. Précédée d'une lettre-préface de M. Canovas del Castillo. Traduit de l'espagnol par Alfred Weil. Paris, Charpentier, 1878, in-8 de L-296 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est peu de questions historiques de second ordre aussi controversées que celle du rôle joué par Philippe II vis-à-vis de la princesse d'Eboli. Que l'austère fils de Charles-Quint, malgré les quatre femmes légitimes qu'il épousa successivement, ait mené toute sa vie la conduite morale la moins scrupuleuse ; et que, d'autre part, la belle Anne de Mendoza se soit rendue coupable de plus d'une légèreté, particulièrement avec le célèbre Antonio Perez, ce sont là des faits complétement acquis à l'histoire, et confirmés par les plus véridiques témoignages.

Mais Philippe II fut-il mu par un vil sentiment de jalousie, dans les cruelles condamnations qu'il infligea à la princesse et à son amant ? C'est ce que M. Gaspar Muro s'est appliqué à infirmer par une démonstration très-complète et très-intéressante, dans le volume entier qu'il vient de consacrer à une cause qui ne paraissait pas tout d'abord susceptible d'aussi longs développements.

L'argumentation du savant auteur est-elle absolument sans réplique ? M. Canovas del Castillo, le grand ministre espagnol, ne l'a pas pensé, puisque, dans la préface remarquable qu'il a placée en tête du livre de son ami, il expose encore ses doutes, lesquels se résument dans un adage aussi espagnol que français : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Au fond, la plaidoierie est plus curieuse que la cause elle-même. Elle fournit une occasion d'éclairer d'un jour nouveau la figure, toujours obscure en quelques points, du sombre monarque de l'Escurial. On rencontre, en effet, dans cette consciencieuse étude, des documents inédits assez importants, des détails dignes de remarque, de fines observations sur la cour, la société, le gouvernement au temps de Philippe II. C'est un ouvrage qu'il faudra désormais joindre aux nombreuses publications qui ont paru, depuis quelques années, en France, en Espagne et en Belgique, sur les émouvants épisodes de cette partie du seizième siècle. G. Baguenault de Puchesse.

Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877, par Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Nancy, membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 727 p. avec 4 cartes. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Rambaud a déjà recueilli les suffrages les plus flatteurs, et nous croyons que ces suffrages sont mérités. Il n'était guère possible de mettre plus de talent à résumer, avec un juste sentiment des proportions, ce que contiennent les travaux de plus longue haleine; et, à toute personne qui veut avoir une idée de l'histoire de Russie, on ne peut conseiller un meilleur ouvrage.

Il faut cependant ajouter que cette histoire a été écrite jusqu'ici, par les écrivains russes, sous l'empire de préjugés nationaux et religieux et de doctrines politiques qui ont singulièrement faussé les jugements et ont altéré bien des faits. Un vaste champ est ouvert à la critique. Ce travail ne peut tarder à se faire. D'un côté, les écrivains russes, avec un zèle qui leur fait honneur, publient une masse de documents et de témoignages qui jusqu'ici n'avaient pas vu le jour. D'un autre côté, si l'on est encore loin de s'être affranchi de tous les préjugés, il y a cependant une tendance, qu'il ne faut pas méconnaître, à juger les événements et les hommes avec une plus grande impartialité. On peut donc espérer que le jour est proche où la critique soumettra à son contrôle sévère toute l'histoire de Russie et modifiera bien des appréciations.

Quand ce travail sera fait, le livre de M. Rambaud ne répondra plus aux justes exigences du public ; mais, dans l'état actuel des choses, nous pensons qu'il n'était guère possible de mieux faire. Il faut même ajouter que, si le professeur de la faculté des lettres de Nancy évite avec soin de froisser les opinions courantes, il montre en plus d'un endroit qu'il ne les partage pas, et qu'il garde par devers lui la liberté de ses jugements. J. G.

Numismatique de l'Orient latin, par Gustave Schlumberger. Paris, E. Leroux, 1878, in-4 de 300 p. et 10 planches gravées. — Prix : 75 fr.

Ce livre, fait pour les numismatistes, se recommande aussi aux personnes qui, sans s'occuper spécialement de monnaies, s'intéressent à tout ce qui touche à l'histoire des Francs en Orient. L'auteur, voulant réunir tout ce qui peut aider les érudits et les collectionneurs à étudier et à classer les monnaies franques, a donné un résumé historique de chaque grande baronnie, de chaque fief, résumé qui est d'une utilité évidente. Il y a une foule de faits et de dates qui se trouvent là, et que l'on aurait dû, jadis, si on en avait eu besoin, chercher dans une multitude de livres, peu répandus, et rédigés en allemand ou en grec. M. Schlumberger a si bien réussi à résumer l'histoire des latins en Orient, que j'ai entendu certaines personnes lui reprocher d'avoir donné, dans son livre, une part trop large à l'histoire.

Au point de vue numismatique, le livre de M. Schlumberger est aussi complet que possible : il a cherché, dans toutes les grandes collections de la France et de l'étranger, les éléments de son travail ; il a voyagé en Orient, en Italie, en Allemagne pour étudier et dessiner les monnaies ; il a lu tout ce qui avait été publié jusqu'à ce jour sur cette matière. L'auteur s'est si bien approprié son sujet, que personne,

de longtemps, ne pourra l'aborder, et que lui seul sera à même de le compléter plus tard par les suppléments que des trouvailles nécessiteront. J. DE M.

Histoire du Brésil français au seizième siècle, par M. P. GAFFAREL, professeur à la faculté de Dijon. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 512 p., avec 2 planches. — Prix : 8 fr.

L'histoire de la colonisation française dans le Nouveau Monde est, depuis plusieurs années, le sujet spécial des investigations de M. Gaffarel. Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent l'intéressant ouvrage par lui consacré au récit des tentatives faites par les réformés français pour s'établir dans la Floride. Le présent livre n'est, à coup sûr, inférieur en rien au précédent; nous pourrions même dire qu'il offre le mérite de soulever une des questions les plus intéressantes au point de vue de notre amour-propre national.

Voici plusieurs années déjà que certains indices ont été relevés, tendant à établir que la découverte du Nouveau Monde serait réellement due à des Français.

Un Dieppois, du nom de Jean Cousin, se serait, plusieurs années avant les voyages de Colomb, trouvé jeté dans une terre inconnue, peut-être bien identique au Brésil, et près de l'embouchure d'un fleuve immense dans lequel on semblerait fondé à reconnaître l'Amazone.

C'est son lieutenant, Vincent Pinçon, qui, ayant par la suite passé au service du navigateur génois, lui aurait indiqué le chemin de l'Amérique. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ne saurait nier que, de très-bonne heure, nos marins normands n'aient visité la côte brésilienne. Chaque jour les documents déterrés dans nos bibliothèques viennent en fournir de nouvelles preuves. Au nombre de ces hardis explorateurs, il convient de citer le seigneur de Gonneville. Ayant amené en France Esomeric, fils d'un prince indigène, que, malgré sa promesse, il ne pût rapatrier, Gonneville l'éleva comme son propre enfant et le maria à sa fille Suzanne.

L'auteur nous trace un tableau fort pathétique des aventures des frères Ango. Les richesses immenses qu'ils avaient acquises, par leur commerce dans l'Amérique du Sud, leur permirent d'arriver à une haute position politique. Après avoir été l'ami particulier de François Ier, qui l'anoblit et le nomma commandant de la ville de Dieppe, Jean Ango vit l'infortune s'appesantir sur lui; il mourut presque dans la misère, misère due en grande partie à ses folles prodigalités et à ses habitudes de faste.

Nous ne pouvons nous étendre sur les faits et gestes des autres explorateurs. Aussi bien, l'histoire du Brésil français et de sa colonisation se résume-t-elle, pour ainsi dire, dans le nom de Villegaignon.

Ce vaillant homme de guerre, qui fut également un intrépide controversiste, avait conçu le projet d'arracher au Portugal l'empire des mers et de fonder une nouvelle France sur les rives du Brésil.

Fort du consentement de Henri II, roi de France, et surtout de l'amiral de Coligny, Villegaignon s'occupe d'organiser son expédition. Non-seulement les catholiques, mais même les huguenots, sont appelés à en faire partie. Bien qu'il s'en soit fort défendu par la suite, et se soit montré un ennemi irréconciliable des protestants, il serait difficile de ne pas admettre que Villegaignon ait, à cette époque, incliné vers les doctrines de la réforme. Enfin, il met à la voile, le 12 juillet 1555. Après avoir commis, en route, plusieurs actes de piraterie, autorisés par les mœurs du temps, les colons arrivent dans la baie de Ganabara (Rio Janerio), le 19 novembre. Nos colons furent favorablement reçus des Indiens, profondément irrités de la cruauté des Portugais. Le fort de Coligny est fondé, et tout semble présager un très-heureux succès pour la colonisation.

Néanmoins, l'ardeur des premiers jours ne tarde pas à s'affaiblir, et Villegaignon indispose son monde par un excès de sévérité. Après avoir poussé la condescendance jusqu'au point incroyable d'assister à l'office et à la cène des réformés, Villegaignon se réveille pour ainsi dire de sa torpeur, et sent s'allumer dans son cœur un zèle plus ardent qu'éclairé pour les intérêts du catholicisme. Il débute tout d'abord par d'aigres discussions théologiques avec les pasteurs d'origine génoise, puis en arrive à jouer le rôle de persécuteur ; il punit de mort, en qualité d'hérétiques, plusieurs réformés, qu'il n'avait cependant attirés au Brésil qu'en leur promettant le libre exercice de leur culte.

Cependant les colons, découragés par les privations qu'ils ont à subir et las d'obéir à un chef doué plutôt des qualités d'un homme de guerre que de celles d'un administrateur, ne forment plus qu'un vœu, celui de retourner en Europe. Villegaignon lui-même, dégoûté de l'exercice d'un pouvoir dont il n'a su user ni avec assez de prudence ni avec assez de modération, se décide à quitter la colonie. Cet acte porte un coup irrémédiable aux tentatives d'établissements français sur la côte du Brésil.

Les Portugais trouvent un puissant appui dans les néophytes indiens, élèves des jésuites portugais. Ces derniers, en effet, voyant dans nos compatriotes autant d'ennemis de leur pays et de leur religion, puisqu'un certain nombre des colons étaient huguenots, ne demandent pas mieux que de lancer contre nos établissements les sauvages qu'ils avaient convertis. Aussi, malgré des prodiges de bravoure, les Français voient leurs établissements tomber aux mains de l'ennemi. Villegaignon, de son côté, tout occupé aux guerres de religion, ne songe

guère ni à les secourir, ni à les venger. Le gouvernement français a trop à faire chez lui pour prendre en main les intérêts d'aussi lointaines colonies; et la couronne de Portugal domine sans rivale dans ces régions où nos compatriotes avaient rêvé l'établissement d'une nouvelle France.

Nous ne dirons que peu de mots des dernières années de Villegaignon. A peine de retour dans sa patrie, il commence par faire une guerre de pamphlets aux réformés, qui, du reste, ne le ménagent guère, ni dans leurs discours, ni dans leurs écrits, en attendant qu'il ait à les combattre les armes à la main.

Enfin, épuisé par les fatigues d'une vie aventureuse, Villegaignon meurt de maladie, pendant le cours de ces luttes religieuses auxquelles il prenait une part active. Quelle que soit la justesse de certains des reproches adressés par les écrivains protestants à Villegaignon, on ne saurait s'empêcher de reconnaître en lui un homme éminent à bien des égards. S'il se montre parfois violent, injuste, administrateur médiocre, pendant son séjour au Brésil, nous devons rendre hommage à ses talents de capitaine, à son érudition profonde et variée, et surtout à son parfait désintéressement.

On voit, par ce rapide compte rendu, tout l'intérêt qu'offre la lecture du nouveau livre de M. Gaffarel. Aucun de ceux qui s'occupent de l'histoire extérieure de notre pays ne songera sans doute à nous contredire.

H. DE CHARENCEY.

Une colonie féodale en Amérique. *L'Acadie*, 1604-1710, par M. RAMEAU. Paris, Didier, 1877, in-12 de LIV-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur s'est occupé, depuis plusieurs années, de nos colonies françaises. Après avoir fait paraître, en 1859, *la France aux colonies*, il nous donne aujourd'hui une étude fort intéressante sur l'Acadie, où il prend patriotiquement en main la cause de la vérité et de la justice, pour combattre des idées généralement reçues sur les causes réelles du succès final des Anglo-Américains. Une longue nomenclature des sources qui ont servi à cet ouvrage prouve qu'il est le fruit de recherches aussi consciencieuses que persévérantes. L'introduction est un résumé très-substantiel du caractère de cette colonisation, qui fixe aussi actuellement l'attention de plusieurs hommes d'État éminents en Amérique. Les faits étant exposés dans leur ordre chronologique, il eût été préférable, pour éviter quelques longueurs dans la dernière partie, de reporter à la fin le chapitre des considérations politiques, économiques et sociales.

Rechercher quels furent les idées, le but, la manière d'être de ce premier flot d'émigrants qui, pendant le dix-septième siècle, quittèrent leur patrie pour aller se fixer dans les régions sauvages de

l'Amérique du Nord, tel est le point de départ de ce travail; et ce qui lui donne, pour nous Français, un prix particulier, c'est que nous avons été dans cette œuvre les premiers en date, et que nous avons rempli autrefois un rôle prépondérant dans le Nouveau Monde. En fondant ces colonies, nos compatriotes voulaient assurer des fiefs et une fortune à ceux qui ne pouvaient espérer autant de la mère patrie; leur but était de propager la foi catholique, de fonder et de continuer une nouvelle France par-delà les mers. Ils s'exportaient avec l'organisation féodale telle qu'elle existait alors, et ils maintinrent longtemps ce régime parmi eux, sans modifications notables. Ces colons, que nous avons délaissés, ne se sont point abandonnés eux-mêmes : après deux siècles d'un labeur obscur et patient, ils nous font savoir, par le dénombrement de 1870, qu'il y a maintenant 1,600,000 Français groupés dans le bassin inférieur du fleuve Saint-Laurent et sur les côtes du golfe de ce nom. M. Rameau nous prouve péremptoirement que, contrairement à l'opinion commune, leurs ancêtres étaient plus vigoureux de corps, plus énergiques d'esprit, plus ingénieux et plus intelligents que les Anglo-Américains, et que leur société était plus virile. Il fallut, en effet, à la suite de cent cinquante années de luttes continuelles, que les Anglais devinssent vingt fois plus nombreux que leurs adversaires pour les vaincre. Français, nous nous séparerons encore de Voltaire, pour regretter la perte de cette colonie que notre patrie abandonna sous l'empire de préoccupations trop exclusivement européennes. E. L. M.

China. A history of the laws, manners and customs of the people, by John Henry Gray, LL. D. archdeacon of Hong-Kong. London, Macmillan, 1878, 2 vol. in-8. — Prix : 20 fr.

Nous ne pouvons échapper à la question d'Orient; mais il y a fagots et fagots, comme on sait, et l'Orient est heureusement assez vaste pour comprendre d'autres pays que les Indes, la Perse et l'Asie-Mineure; passons jusqu'en Chine. La littérature anglaise fourmille d'ouvrages sur l'Empire du Milieu; les deux plus remarquables étaient ceux de sir John Davis (*Chine*) et du Dr William (*the Middle Empire*); en voici un troisième, également digne de l'attention du public, et qui complète à merveille ses prédécesseurs. Voulez-vous savoir ce qui concerne la littérature, la philosophie et la religion chinoises? Voulez-vous des renseignements exacts sur l'histoire de la Chine et ses anciennes institutions? Lisez sir John Davis. Préférez-vous, au contraire, connaître la Chine d'aujourd'hui et vous rendre compte de la civilisa-

tion mandarine au dix-neuvième siècle ? étudiez les deux volumes de M. l'archidiacre Gray. Établi à Hong-Kong depuis près de vingt-cinq ans, l'auteur est familiarisé avec les mœurs et les coutumes des Chinois ; il a visité leurs temples, assisté à leurs cérémonies funèbres et à leurs repas de noces ; bref, il serait impossible de citer un voyageur plus au fait de ce qu'il se propose de nous raconter. Ajoutons que le tableau n'est pas flatteur, il s'en faut de beaucoup.

L'administration de la justice, au dire du docteur Gray, est exécrable, et il ne lui est jamais arrivé de rencontrer qu'un honnête mandarin ; aussi, les malheureux Chinois sont-ils sans cesse exposés à tous les abus d'un pouvoir despotique, et, ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que le spectacle constant d'iniquités commises ou du moins sanctionnées par les agents de l'autorité, encourage dans la population un mépris systématique pour les notions les plus élémentaires du juste et de l'injuste. Les prêtres bouddhistes ne semblent pas meilleurs que les mandarins, et les préceptes de la vie religieuse sont violés à chaque instant par ceux mêmes qui devraient donner l'exemple du respect pour les institutions de Sakyamouni.

Je recommande avec beaucoup de plaisir l'ouvrage de M. l'archidiacre Gray aux lecteurs qui désirent faire connaître ce qui se passe à l'extrême Orient. Ils y trouveront non-seulement un tableau très-intéressant de la société chinoise, mais des détails curieux sur les anciennes légendes et les récits mythologiques du pays. Ces traditions méritent d'être étudiées sérieusement, parce qu'elles remontent à une époque fort reculée, et la Chine est, sans contredit, la nation où les cérémonies populaires se sont conservées avec le plus de fidélité. En recueillant ces matériaux, notre auteur a rendu un service signalé à la science des religions. GUSTAVE MASSON.

Memoirs of the Right Honourable William, second viscount Melbourne, by W. M. TORRENS, M. P. London, Macmillan and C°, 1878, 2 vol. in-8, ens. de 880 p. — Prix : 30 fr.

La biographie de lord Melbourne n'avait pas encore été racontée comme elle méritait de l'être, et il faut remercier M. M'Cullagh Torrens des deux excellents volumes, si intéressants, qu'il vient de publier sur cet homme d'État. Il y a, dans la carrière du noble lord, deux côtés essentiellement distincts l'un de l'autre ; si ses actes politiques appartiennent à la nation et invitent l'examen, personne n'a le droit d'exiger que l'on soulève le voile derrière lequel se cachait sa vie privée. C'est pourtant là ce que bien des gens ne comprennent pas ; aussi les amateurs d'histoires scandaleuses ont-ils été désappointés

de trouver dans l'ouvrage de M. Torrens fort peu de détails sur l'épisode de Mistriss Norton et sur d'autres incidents semblables.

On sait que lord Melbourne fut un des membres les plus éminents du parti whig, et qu'il joua un grand rôle dans le gouvernement de l'Angleterre à la fin du règne de Guillaume IV, et pendant les premières années du règne actuel. Nonchalant par caractère et ayant les goûts d'un épicurien, il était disposé à faire tous les sacrifices imaginables plutôt que de subir les ennuis d'une dispute, même si la victoire semblait évidemment de son côté. Obligé à travailler avec des collègues dont l'humeur n'était pas toujours très-facile, et qui souvent ne s'entendaient pas les uns les autres, il ne manquait jamais à son rôle de pacificateur, et il se faisait un point d'honneur, comme le dit spirituellement son biographe, de construire souvent avec les matériaux les plus fragiles des voies de communication entre deux amitiés devenues très-problématiques. Les affaires étrangères, confiées à lord Palmerston, lui donnaient particulièrement de l'embarras; en effet, fier de ses éclatants succès, Pelmerston le prenait souvent, au conseil des ministres, de fort haut avec les autres membres du cabinet, et les représentants des puissances étrangères se plaignaient à juste titre de ses manières rogues et peu conciliantes. Ce qu'il y avait de plus pénible, c'est que les doléances arrivaient toujours à lord Melbourne, en sa qualité de premier ministre, et, comme tel, il était forcé de ramener la paix entre les intransigeants qui se croyaient mortellement offensés. Autre complication : Palmerston avait presque toujours raison, et malheureusement il n'en était que d'autant plus difficile à manier; lui arracher un mot d'excuse, une politesse banale, une réparation, une explication même, passait pour un problème insoluble, et c'était lord Melbourne qui avait à subir la responsabilité de toutes ces entremangeries diplomatiques. En 1840, dit M. Torrens, le ministère fut sur le point de se dissoudre, à propos de la question d'Orient, et il est probable que si le président du conseil n'avait pas été lord Melbourne, le traité de paix aurait fait naufrage presque en vue du port. Grâce à la sagacité et à la résolution du premier ministre, ni Palmerston, ni Holland ne se retirèrent du cabinet, et, lorsque la crise fut passée, Holland reconnut très-généreusement que les torts étaient de son côté.

L'ouvrage de M. M'Cullagh Torrens est fait avec beaucoup de soin, et peut être considéré comme un excellent modèle de ce que devraient être toutes les biographies. Il est évident que, pour qu'un travail de ce genre soit satisfaisant, il faut que l'auteur ait vécu dans l'intimité de son personnage, qu'il ait étudié sa vie sous tous ses points de vue, et qu'il connaisse à fond ses sympathies politiques. On dira que l'impartialité alors est bien difficile, soit; mais quand il s'agit d'un homme aussi connu que lord Melbourne, d'un homme dont les moindres

actions ont été contradictoirement discutées par tous les journaux, le biographe le plus enthousiaste ne se risquerait pas à émettre des paradoxes qui seraient relevés sur-le-champ. Je terminerai cette notice en indiquant que le premier volume de la vie de lord Melbourne nous conduit jusqu'en 1834; c'est dans le second que l'on trouvera les très-courts passages où il est fait allusion à la France et à la politique de Louis-Philippe; il s'agit de l'échec essuyé par le cabinet de M. Thiers. lorsque le traité du 14 juillet, signé presque sous les yeux de M. Guizot, alors ambassadeur à Londres, humilia pour un moment notre pays vis-à-vis des autres puissances européennes. GUSTAVE MASSON.

Le Pénitent breton, Pierre de Keriolet, par HIPPOLYTE LE GOUVELLO. Paris, Bray et Retaux, 1878, gr. in-18 de 410 p. — Prix: 3 fr. 50.

La première moitié du dix-septième siècle a été féconde en figures originales et très-accentuées; c'est une époque de transformation générale en France; et, dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre politique, elle nous offre des physionomies accidentées qu'on rencontre plus rarement pendant les périodes calmes et affermies. Le Breton Pierre Le Gouvello de Keriolet fut un de ces hommes étranges dont la vie présente tous les contrastes imaginables, vie de dérèglement et de scandale d'abord, de mortification et d'austère pénitence ensuite. Son nom est très-populaire en Bretagne; les autres parties de la France doivent au moins le connaître, car il a été l'objet, depuis deux siècles, de nombreuses biographies. Dès l'année 1663, le Père carme Dominique en publiait une qui eut un succès considérable, sous ce titre un peu trop long : *Le grand pécheur converti, représenté dans les deux états de la vie de M. de Quériolet, prêtre, conseiller au Parlement de Bretagne.* Il n'est pas de vieille famille bretonne qui n'en possède une édition dans sa bibliothèque, et qui n'ait bercé ses jeunes générations au récit merveilleux des aventures du grand pécheur. Les apostrophes du diable à Keriolet, pendant une séance d'exorcisme, à laquelle il venait assister en curieux, sont gravées dans nos souvenirs d'enfance les plus anciens et les plus profonds. M. Hippolyte Le Gouvello, le sympathique auteur de l'histoire de la paroisse de Sévérac, vient de les raviver en reprenant à fond la biographie du serviteur de Dieu, dont sa famille se montre le plus justement fier, et en puisant dans ses propres archives des documents nouveaux que n'avaient pas connus ses devanciers. Son livre est précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Vannes, dont nous citerons ce passage : « Après vous avoir encouragé, Monsieur, dans votre louable entreprise, je peux, dès aujourd'hui, vous féliciter de l'avoir si bien conduite. Vos recherches ont été fructueuses. Les sources auxquelles vous avez puisé sont pures et abondantes. Vous n'avez pas la prétention de dire le

dernier mot sur le personnage en question. Vous aurez, du moins, contribué largement à mettre en lumière cette figure originale et très-attachante. Le récit de ses chutes et de sa régénération, des terribles assauts qu'il eut à soutenir, après son retour à Dieu, contre le démon, de ses moyens de résistance et de persévérance, vos réflexions personnelles et les conclusions que vous en tirez, tout, dans ces pages, dont la forme est aussi attrayante que le fond, tient en haleine et instruit le lecteur. Le surnaturel divin et le surnaturel diabolique y jouent tour à tour un rôle saisissant. Que nos libres-penseurs s'ingénient à expliquer d'après leurs courtes vues les péripéties extraordinaires de cette existence tourmentée, qui nous montre le bien et le mal aux prises et se portant mutuellement des coups mortels ! Ne serait-ce point le cas de chanter avec l'Église

Mors et vita duello
Conflixere mirando !

Finalement, la victoire reste à la vérité et à la justice... »

Un sujet délicat à traiter était celui de la possession des religieuses de Loudun, qui occasionna la conversion éclatante de Keriolet. M. Le Gouvello s'est arrêté un peu complaisamment à l'histoire complète des victimes de l'infâme Urbain Grandier : la digression est longue, mais elle est intéressante et consciencieuse ; et nous devons féliciter l'auteur d'avoir suivi comme guide l'étude fort bien faite de M. l'abbé Leriche. On a beaucoup écrit depuis vingt ans sur cette page mystérieuse du règne de Louis XIII : matérialistes et catholiques se sont donné carrière dans les deux sens, et la question nous paraît bien catégoriquement résolue par M. l'abbé Leriche, contre l'auteur du traité sur le célibat des prêtres : mais nous regrettons qu'on n'ait pas fait plus d'usage d'un livre fort curieux publié sur cette affaire délicate par un contemporain, le Loudunais Jules Pillet de la Mesnardière, qui fut médecin de Mme de Sablé et membre de l'Académie française : c'est l'ouvrage d'un spécialiste, témoin oculaire ; et ses conclusions sont formelles pour la constatation de phénomènes que la médecine est impuissante à expliquer. Si M. Le Gouvello veut approfondir ce sujet au point de vue de la science du temps, il trouvera l'un des rares exemplaires du traité de Pillet à la Bibliothèque de l'Arsenal.

De nombreuses pièces justificatives complètent le volume. Nous pourrions, avec M. l'abbé Chauffier, censeur du livre, faire quelques réserves au sujet de quelques faits prodigieux rapportés par l'auteur ; mais nous préférons déclarer, sans les accentuer davantage, que, par la facilité du style, la variété des épisodes, le contraste des situations et l'excellence des sentiments, la vie de Pierre de Keriolet offre une lecture attachante, réunissant le double mérite d'allier l'intérêt le plus vif aux leçons les plus directes et les plus chrétiennes.

René Kerviler.

Transactions and proceedings of the conference of Librarians, *held in London, october* 1877, edited by the secretaries of the conference, Edward B. Nicholson and Henry R. Tedder. London, Printed at the Chiswick press, by Charles Whittingham, 1878, in-8 de 276 p.

Les secrétaires de la Conférence des bibliothécaires, tenue à Londres, pendant l'automne dernier, et dont nous avons parlé à diverses reprises, viennent de publier, en un beau volume, imprimé en caractères elzéviriens, le compte rendu des travaux de cette réunion.

Cet ouvrage, divisé en deux parties, comprend d'abord les mémoires lus au Congrès et les procès-verbaux de ses séances; un appendice réunit ensuite une série de modèles, de catalogues et d'inventaires, ainsi qu'une notice sommaire sur toutes les bibliothèques de Londres visitées par la conférence.

Les renseignements déjà donnés précédemment dans le *Polybiblion* sur la Conférence des bibliothécaires nous dispensent de nous étendre plus longuement sur ce volume, qui sera consulté avec fruit, mais nous ne le quitterons pas cependant sans citer les reproductions photographiques de titres de livres qui accompagnent le projet de *Photobibliographie* proposé par M. Henry Stevens.

Ajoutons que M. l'abbé Mondino, sous-bibliothécaire de Palerme, a publié, en une brochure in-8, un intéressant rapport sur cette réunion. (Palerme 1878.) Cte de M.

Manuel du libraire et de l'amateur de livres; *supplément au dictionnaire bibliographique de M. J.-Ch. Brunet, avec table raisonnée des articles, au nombre d'environ* 10,000, *décrits dans le présent supplément,* par P. Deschamps et G. Brunet. Tome Ier, A.-M. Paris, Firmin-Didot et Ce, gr. in-8 de xv p. et 1138 col. — Prix : 20 fr., et en grand papier, 40 fr.

Le *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet jouit d'une célébrité universelle; cinq éditions successives, toutes refondues et fort augmentées, en attestent le succès; mais, depuis l'apparition de la dernière (1860-1865), la science des livres s'est transformée; les recherches persévérantes de bibliographie, de plus en plus nombreuses, ont révélé l'existence de bien des volumes qui étaient restés inconnus. Tandis que la valeur des livres vraiment rares et curieux augmentait dans une proportion véritablement extraordinaire, surtout pour certains genres d'ouvrages que la mode a pris sous sa protection toute puissante (les éditions originales de nos classiques et les livres illustrés par d'éminents artistes du dix-huitième siècle, tels qu'Eisen et Moreau), le *Manuel* était devenu forcément arriéré; il ne répondait plus à la situation des choses; un supplément était indispensable; il a été entrepris, et son premier volume vient de paraître. Nous nous bornerons aujourd'hui à le signaler; il doit être nécessai-

rement consulté sans cesse par quiconque veut ou acheter des livres ou en vendre.

Parmi les articles qui ont exigé de bien patientes, de bien tenaces investigations, on peut signaler ceux de Corneille (col. 301-316) et de Molière (col. 1046-1085). Comme exemple des prix insensés (il faut bien les qualifier ainsi), nous mentionnerons *Le Temple de Gnide*, de Montesquieu, 1772, huitième édition médiocre, mais que recommandent aux amateurs dix figures d'après Eisen; un exemplaire, ancienne reliure, a été adjugé à 7,900 francs en 1877; un autre, avec les dessins originaux, a été, dans ces derniers temps, cédé à l'amiable au prix de 10,000 francs; l'un et l'autre avaient des figures dans un état exceptionnel. X.

BULLETIN

La Condizione risolutiva sottintesa nei contratti bilaterali. (*La Condition résolutoire sous-entendue dans les contrats bilatéraux*), par l'avocat Luigi Gallavresi. Milan, Lombarda, 1878, in-8 de 128 p. — Prix : 2 fr.

S'il est dans la science du droit une partie qui paraisse devoir rester immuable, c'est à coup sûr la théorie des contrats. Tandis que l'organisation de la famille et de la propriété, l'ordre des successions, la forme des actes, subissent en raison des milieux de nombreuses modifications, dans les contrats toutes les règles se déduisent de principes invariables de logique et d'équité. Toutefois, même dans cette théorie, certains éléments ont changé : la condition résolutoire, sous-entendue dans les contrats bilatéraux par les art. 1184 du Code Napoléon, et 1165 du Code civil italien, n'est pas moins qu'un principe nouveau, triomphe de l'équité sur l'inflexible rigueur du droit romain primitif. Il est curieux d'étudier les étapes de ce progrès, et de voir, dans une législation voisine de la nôtre, les applications de la jurisprudence. C'est à ce double intérêt que répond le travail de l'avocat Gallavresi : peu étendu, mais substantiel, il a paru d'abord dans le *Monitore dei tribunali*, et à peine avions-nous eu le temps d'examiner la première édition, que la seconde nous parvenait. Il est regrettable que le cadre du *Polybiblion* soit trop général pour permettre de donner sur un sujet aussi spécial de plus longs développements. J.-A. de Bernon.

L'OEuvre de l'exposition et de l'adoration nocturne du très-saint Sacrement en France et à l'étranger. Paris, Poussielgue, 1877 (*sic*), in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr.

Il y a dans ce livre de l'histoire et de la piété, de l'intérêt et de l'édification. La partie historique, étroitement unie à l'autre, consiste dans des recherches historiques sur l'adoration du Saint-Sacrement pendant la nuit, dans le récit de la fondation et des développements d'une œuvre spéciale, née à Paris en 1848, dans un moment critique pour la France et pour l'Église, à l'heure même où Pie IX était forcé de quitter Rome; dans l'exposé de sa marche pendant les tristes jours du siège de Paris et de la Commune, et du

mouvement progressif de la dévotion envers le Saint-Sacrement, tant en France qu'à l'étranger, mouvement marqué par la création d'un grand nombre d'œuvres d'adoration. Il y a là des pages dont un Français et un chrétien peuvent être légitimement fiers. A la partie pieuse se rattachent le but du livre, qui est de propager la dévotion au Saint-Sacrement, de faire connaître l'œuvre de l'adoration nocturne et de donner toutes les indications pratiques pour l'organiser; les considérations qui accompagnent les faits, la nécrologie des membres de l'œuvre, qui renferme des traits admirables; l'explication détaillée du règlement, l'instruction pour l'établissement de l'œuvre et les formules en usage dans l'œuvre de Paris, qui lui donnent le caractère d'un manuel. Cette courte analyse suffit pour faire apprécier l'utilité de cet ouvrage. Il paraît sous le patronage de Mgr de la Bouillerie, qui est une garantie de son mérite au point de vue ascétique et doctrinal. Il laissera la plus salutaire impression à tous ceux qui le liront. V. M.

Résurrection merveilleuse, en 1877, de Michel de Notre-Dame, mort en 1566. Ouvrage dédié à tous les savants de France et de Navarre, à tous les amis du surnaturel. Nantes, libraire catholique de Libaros, 1877, in-8 de 140 p.

Voici un nouveau commentateur de Nostradamus. Après M. Anatole Le Pelletier, après M. Torné-Chavigny (pour ne parler que des commentateurs de notre époque), on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à découvrir dans les *Centuries* du prophète de Salon. M. Monnier, l'auteur de l'opuscule dont nous venons de donner le titre, nous prouve le contraire. Il trouve dans les *Centuries* les choses les plus extraordinaires du monde : les secrets du ciel et de la terre, les mystères de la cabale et de la philosophie hermétique, la science des nombres et la science des étymologies, le sacré et le profane, le grand pape et le grand roi, le régénérateur de la France et de l'Église, par l'intermédiaire de Henri V, soleil-lune, la pierre philosophale, l'élixir des sages, la fin de la Révolution, etc., etc. Mais la chose la plus extraordinaire trouvée par M. Monnier dans les *Centuries*, c'est qu'il n'est, lui, Monnier de Notre-Dame du Frêne, de Montrelais-les-Ingrandes, sur les rives de la Loire, que le continuateur, l'*alter ego*, l'identification de Michel de Notre-Dame de Salon. On comprend qu'en ces sortes de matières, il n'y ait pas à critiquer. Il suffit de constater les faits. Le lecteur en pense ce qu'il veut. Pour ce qui nous concerne, nous estimons que les commentaires de M. Monnier sont fort curieux, fort étranges, quelquefois fort savants ; mais qu'ils ne tirent pas autrement à conséquence. L'ouvrage, d'ailleurs, doit avoir cinq fascicules. Le premier seul a paru. Pour mieux juger le livre, attendons les autres. F. B.

Les Massacres de Septembre, par Georges de Cadoudal. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, gr. in-18 de 35 p. (*Brochures sur la Révolution française*). — Prix : 20 c.

Les suites du 10 août, les préliminaires des massacres, l'Abbaye, les Carmes, la Conciergerie et la Force, la princesse de Lamballe, les massacres

en province, les responsabilités, telles sont les principales divisions de cet écrit populaire, consacré à rappeler un des plus sanglants souvenirs de la Révolution, qui inscrit sur son drapeau : égalité, fraternité. Les épisodes comme ceux de Mlle de Sombreuil et de Mlle Cazotte, les détails sur les supplices infligés à la princesse de Lamballe et à Mgr du Lau, archevêque d'Arles, tirent les larmes. Tous les faits sont présentés vivement et avec émotion par M. de Cadoudal, qui n'aura pas peu contribué à faire apprécier, comme ils le méritent, les tristes héros de ces massacres. V.

Lettres d'un rural, par le vicomte DE SARCUS. Dijon, imprimerie Darantière, in-12 de 142 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de M. le vicomte de Sarcus contient vingt-cinq chapitres, qui tous portent la date du jour où ils ont été écrits, sous l'inspiration des événements politiques du moment. Le premier est du 29 janvier 1877, le dernier du 22 décembre; c'est donc l'année 1877 tout entière qui se trouve ainsi mise en lumière, par un homme qui voit les dangers de ce qu'il nomme la *maladie politique dont nous mourons*. M. de Sarcus n'admet les compromis ni avec les intérêts, ni avec les ambitions. Voici les titres des principaux chapitres : *la Racine du mal*. Elle est, d'après l'auteur, dans l'oubli des grandes lois morales. — *Nous nous lavons les mains*. Beaucoup de gens, par pusillanimité ou par apathie, ne s'opposent pas au mal, et, quand il est arrivé, rejettent sur les autres les conséquences de leurs propres fautes. — *Ils émargent*. Ici M. de Sarcus rappelle les paroles de M. de Bismarck à M. d'Arnim : « Il faut à l'Allemagne une France faible, et la France ne saurait être plus faible que sous le régime républicain. » Il les commente ensuite. Puis, après avoir traité de la *liberté radicale* et de la *guerre sociale*, l'auteur se trouve à la date du 16 mai, et, sous ces divers titres : *la Trêve des partis*, *le Journal des démentis*, *Toute la nation*, il cite tout ce que la presse radicale répéta à cette époque : ruine du commerce, guerre extérieure et le reste... Dans le chapitre intitulé : *Politique rurale*, il donne d'excellents conseils. Le mois d'octobre arrive; il juge les élections. Vertige! s'écrie-t-il dans le XXIVe chapitre. Et, jetant un regard vers Paris, M. de Sarcus termine par des paroles qui sont la triste peinture de notre temps et le cri indigné du moraliste. A. DE BESANCENET.

La Kabylie et le peuple kabyle, par le R. P. JOSEPH DUGAS, de la Compagnie de Jésus. Paris, Lecoffre, 1877, in-12 de 266 p. avec gravures. — Prix : 3 fr.

Le R. P. Dugas, dont la perte récente a été un deuil pour tous ceux qui l'ont connu, avait été envoyé par ses supérieurs en Algérie, dans l'espoir que la douceur du climat serait un remède efficace au mal qui l'avait frappé. Les heures de cette espèce de *villégiature* furent mises à profit par le savant et pieux religieux, et le présent volume restera un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés sur les Kabyles et leur intéressant pays. Ces montagnards, si longtemps rebelles à la domination française et qui diffèrent si profondément des tribus arabes environnantes, méritaient de trouver enfin un historien aussi consciencieux, aussi bien informé, aussi

dégagé de ce fatal et mesquin préjugé qui a empêché tant d'écrivains ou d'hommes politiques de donner à la question religieuse sa part légitime dans leurs études ou leur moyen de gouvernement. Rien de plus intéressant que les chapitres où l'auteur, après s'être demandé si les Kabyles ont jamais été chrétiens, et exposé l'histoire de leur apostasie, étudie les vestiges de christianisme qu'on retrouve chez eux à l'état de vagues superstitions. La constitution politique, l'état social, la vie domestique des Kabyles, les réformes introduites chez eux par la France ont aussi donné matière à des pages empreintes d'un vif patriotisme, éclairées par la lumière catholique et s'appuyant sur les sources d'information les plus nombreuses et les plus exactes. Citons enfin les détails qu'un séjour personnel parmi ces peuplades a permis au P. Dugas de donner, en pleine connaissance de cause, sur les missions et les écoles françaises, établies au milieu d'elles, et nous aurons, sinon rendu compte de ce livre d'une manière proportionnée à son mérite et à son charme, au moins, croyons-nous, inspiré le désir de le parcourir à quiconque prétend ne point rester étranger aux effets de l'influence catholique et de l'influence française dans la plus belle de nos colonies. R.

Étude sur la loi du 25 mai 1877, relative aux Brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne, par Lyon-Caen, professeur agrégé à la faculté de Droit de Paris. Paris, Cotillon, 1878, gr. in-8 de 31 p. (Extrait du Bull. de la Soc. de Lég. comp.)

Cette intéressante brochure contient un court historique de la législation allemande avant la nouvelle loi. Elle montre les efforts des partisans de la suppression des brevets; l'appui très-remarquable qu'ils trouvaient dans le Gouvernement lui-même (celui-ci n'a proposé un régime de protection que parce que l'Allemagne ne pouvait, sans dommage, rester isolée au milieu des grandes nations qui protègent les brevets); le système de protection très-mitigée qui en a été la conséquence, et qui se distingue spécialement par l'institution de *l'office des brevets; l'examen préalable* qu'il fait des demandes de brevets; la *procédure provocatoire* qui met les tiers à même de s'opposer à leur délivrance; la taxe *progressive* et élevée à payer à l'État, le système des *licences obligatoires* qui force le breveté à consentir, dans certains cas, l'exploitation de son brevet par des tiers, contre une rémunération suffisante. Enfin, l'auteur a su par de judicieuses comparaisons avec la loi française, mettre en lumière les avantages et les inconvénients de la nouvelle loi allemande, qu'il considère, en somme, comme une des meilleures qui aient été faites sur la matière. A.-R.

Vieilles maisons et jeunes souvenirs, par Henry d'Ideville, Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est écrit sans prétention et c'est là surtout ce qui fait son charme. L'auteur, honorablement connu déjà par plusieurs volumes de souvenirs, a voulu revenir en arrière et parcourir encore une fois les trois principales étapes de sa jeunesse, le collège, l'école de droit, le ministère des affaires étrangères. La troisième est incontestablement la plus intéressante, celle à laquelle le lecteur s'arrêtera le plus volontiers. Les grandes personnalités de la diplomatie française sous le second Empire ont chacune leur portrait dans ses pages purement écrites, et l'on aime à faire la connaissance plus intime de ces personnages divers qui ont tour à tour exercé une influence heureuse ou malheureuse sur les destinées de notre pays. Les souvenirs de collège sont

pleins de délicatesse et de charme. Quant à ceux de l'École de droit, je trouve que M. d'Ideville y brûle vraiment beaucoup trop d'encens en l'honneur de tous ses amis, dont quelques-uns ne méritent à aucun point de vue d'être tant vantés. Un auteur de *mémoires* doit, surtout arrivé à un âge où les illusions de la jeunesse se sont dissipées, se garder de prodiguer à tort et à travers des louanges sans mesure : autrement, on finirait par ne plus le croire, et vraiment ce n'est pas M. d'Ideville, qui, soit par son esprit, soit par son caractère, pourra mériter jamais un pareil affront. E. DE LA D.

Histoire des uns et des autres, par M. ÉLIE BERTHET. Paris, Dentu, 1878, in-12 de 348 p. — Prix : 3 fr.

Il s'agit, dans ces *Histoires des uns et des autres*, des souvenirs personnels de l'auteur et d'anecdotes inédites et piquantes sur les choses et les hommes de ce siècle. C'est un kaléidoscope littéraire, dans lequel nous voyons passer successivement Méry et Léon Gozlan, Merle et Mme Dorval, les habitués de l'hôtel Aguado, les rédacteurs de la *Quotidienne* et du *Siècle*, M. Thiers, M. Chambolle, M. de Riancey, le général Cavaignac, Henri Monnier et Balzac, le baron Taylor, Louis-Philippe, M. Sauzet et Lamartine, Ponson du Terrail et Jules Janin. Le tout est suivi d'une demi-douzaine de Nouvelles qui ont pour sujet quelques historiettes se rattachant à la littérature contemporaine. C'est finement et spirituellement raconté, et cela intéresse d'autant plus que les personnages évoqués par M. Élie Berthet, ayant vécu sous la Restauration ou le Gouvernement de Juillet, ont déjà fait place à une génération dont les préoccupations sont tout autres. La plupart des *Histoires* et *Souvenirs* de M. Élie Berthet avant d'être publiées en volumes, avaient paru dans la *Revue de France*. M. Élie Berthet a écrit une foule de romans qui, comme fond et comme forme, ne valent pas ces piquants *Souvenirs*.

F. B.

Joseph de Cissey, né le 15 juin 1852, mort le 15 mai 1874. Lyon, typ. et lithographie J. Gallet, 1878, in-8 de 123 p. (N'est pas dans le commerce.)

Pieux et paternel hommage rendu à un jeune homme, dont le *Polybiblion* a regretté la perte (XI, 342) : nature d'élite, intelligence supérieure, cœur ardent qui donnait aux catholiques les plus grandes espérances. Les notes biographiques réunies dans ce volume font connaître son caractère, sa volonté d'être utile, son travail, son énergie et sa persévérance : elles le présentent comme un modèle et un encouragement à la jeunesse de notre époque. Quelques-unes de ses lettres sont fort belles. On y a joint la reproduction d'une brochure qu'il avait publiée en 1871 sous le titre de *Ce qu'il faut à la France*, et quelques-uns de ces meilleurs articles dans la *Décentralisation*, où il avait fait ses premières armes avec un grand succès. R.

VARIÉTÉS.

I.

LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS

(Fin.)

Outre le catalogue indispensable aux lecteurs pour avoir une idée à peu près exacte de ce que contient une bibliothèque, le rapport réclame pour

eux un *manuel de bibliothèque* qui traiterait des plus importants sujets de recherches et des principales branches du savoir humain. sans discussion et par simple exposé de principes avec renvoi aux documents et d ns des articles rangés par ordre alphabétique, comme ceux d'un dictionnaire. Ces articles seraient rédigés par des spécialistes groupés sous la direction d'un éditeur, et seraient destinés surtout au commun des lecteurs; les hommes d'étude ont en général leur bibliographie toute prête pour le sujet propre de leur recherches.

Mais, malgré les immenses services que peut rendre un catalogue bien fait, un contact immédiat avec les livres, quand il est possible. est toujours plus profitable au lecteur. Tel est le cas notamment pour les bibliothèques existant dans les établissements d'instruction. Ce te facilité laissée aux élèves de faire eux-mêmes leurs recherches sur les rayons peut seule, de l'avis du rapporteur, leur inspirer le désir de lire les bons ouvrages, au lieu de s'en rapporter à un compte rendu, ou aux seules appréc ations de leurs maîtres : c'est le meilleur moyen pour eux de se faire une opinion personnelle et un style original. Le rapport demande qu'à certains jours et à certaines heures le professeur conduise ses élèves à la bibliothèque, et qu'on leur fasse considérer cette admission comme une faveur dont ils peuvent être privés le jour ou ils cessent d'en être dignes. Dans la plupart des écoles, malheureusement, les élèves ne sont en communication avec les livres que par le catalogue et un ouverture aussi étroite que celle d'un guichet de chemin de fer. Aussi arrive-t-il que la lecture la plus recherchée est celle du journal. c'est-à-dire celle qui convient le moins à de jeunes intelligences et que l'on s'étonne un peu de voir figurer dans une bib iothèque scolaire. Mais cette liberté, que le rapport réclame pour la jeunesse studieuse. a pour corollaire indispensable, le cho x le plus sévère des livres. Sans parler des livres contre la morale qui doivent être absolument écartés, le professeur ne doit admettre sur les rayons, que les ouvrages véritablement capables de contribuer aux progrès de ses élèves, car c'est lui qui est ici tout désigné pour en faire le choix; la division des cours doit, autant que possible servir de base à celle de la bibliothèque, chaque professeur connaîtra mieux ainsi ce qu'il lui faut acheter. La bibliothèque devant satisfaire à des besoins très-variés, elle ne doit renfermer pour chaque science que les meilleurs ouvrages; dix bons nouveaux livres qui en résument les progrès actuels feront plus que des centaines de volumes qui ne sont plus au courant. Les brochures sont désignées aussi à l'attention des professeurs, quand elles sont le résumé substantiel de longues années d'études.

Un catalogue aussi important que celui des livres, c'est celui des lectures Pour arriver à se rendre compte le mieux possible de ce qu'elles sont, la bibliothèque de Boston a recours à petit appareil, qui consiste en une boîte de fer blanc longue de 16 pouces de large et haute de 3, divisée en 8 compartiments dont 7 sont recouverts chacun par une espèce d'entonnoir, le huitième est ouvert et contient de petites boules; chacun des compartiments fermés correspond à l'issue des divisions de la bibliothèque et en porte le titre : fictions et ouvrages pour la jeunesse, histoire et biographie, voyages, sciences et arts, poëmes et drames, littérature française, littérature allemande, mélanges. A chaque demande de livre, on laisse tomber une petite boule dans la case correspondante; les compartiments sont ouverts à la fin de la journée, on fait le total de chacun d'eux, le résultat est consigné sur des registres. Nous avons dit déjà que la tendance du public est plutôt pour les ouvrages d'imagination; mais, sans vouloir proscrire les romans de peur de

détourner de la bibliothèque des lecteurs qui ne voudront d'abord y chercher que cela, il faut chercher à en détourner le goût du public, ne pas surtout les désigner spécialement à son attention par des catalogues composés de telle façon que le lecteur les trouve tous à un seul endroit sans qu'il soit forcé d'arrêter son regard sur des ouvrages plus sérieux, c'est là vraiment cette tâche de *professor of brooks* que doit se proposer le bibliothécaire.

Un annexe des plus utiles pour la bibliothèque, c'est le musée; il offre à l'industrie nationale et aux ouvriers qui s'y livrent les modèles dont ils ont besoin pour se perfectionner, et certaines industries, certains arts en Amérique, l'architecture entre autres, ne peuvent se passer de ce secours. « Quand les constructions de nos architectes ne tombent pas sur nos têtes, a la franchise d'écrire M. Fraze, elles choquent trop souvent nos regards par leur aspect disgracieux. Le remède à cette infériorité est dans une bonne éducation artistique, dans l'habitude donnée au peuple de voir de belles choses et de les apprécier, et les musées sont à ce point de vue de la plus grande utilité; ils rendront plus difficile un public qui n'exige rien aujourd'hui de ses architectes, faute de rien entendre à leur art. On consacre de grosses sommes à la création de jardins où l'on vise surtout à flatter le regard par des paysages gracieux, mais la population en est privée pendant toute la mauvaise saison, les musées sont une ressource à ce moment. Comme moyen de réaliser cette idée, l'auteur du rapport, à défaut des œuvres originales des grands maîtres, dont l'Amérique ne possède qu'un très-petit nombre, demande la création de musées de copies, comme la France et l'Allemagne n'ont pas dédaigné d'en former. Une légère augmentation de la taxe scolaire suffirait pour une création de ce genre, qui attirerait bien vite à elle les legs et les libéralités privées. Au besoin mêmes des associations pourraient fonder des musées de ce genre. Ainsi serait comblée une lacune, qui rend pour les voyageurs les villes américaines bien moins intéressantes que beaucoup de villes de l'Europe.

Nous ne pouvons terminer sans dire quelques mots de deux institutions qui fonctionnent auprès de deux grandes bibliothèques du gouvernement, celle du Congrès et celle du Ministère de l'Intérieur, le dépôt légal et celui des brevets d'invention. Le dépôt légal qui remonte aux États-Unis à l'année 1790, et dont la bibliothèque du Congrès a le privilège, n'est pas comme chez nous une mesure destinée simplement à enrichir la *Bibliothèque nationale* et trop souvent dépourvue de sanction; c'est une condition indispensable à remplir pour quiconque veut s'assurer les droits de la propriété littéraire; aussi certains ouvrages, pour lesquels cette propriété est sans valeur, ne sont-ils jamais déposés. La bibliothèque du Congrès reçoit le livre et de plus touche un droit d'un dollar par volume; c'est là pour elle un moyen d'accroissements et une source de revenus très-sensibles. Cette recette s'élevait, en 1877, à 13.076 dollars ou 656,380 fr., soit 526 dollars de plus qu'en 1876. Grâce au dépôt, grâce aux riches annexions qui y ont été faites, (celle de la bibliothèque de l'Institut Smithsonien lui a apporté, en 1866, 40,000 volumes de sciences sans bourse délier;) elle a acquis au prix de 100,000 dollars les 60,000 articles de la bibliothèque Peter Force, tous consacrés à l'histoire américaine. La bibliothèque du Congrès occupe dignement le rang suprême auquel elle a été placée. Son accroissement est des plus rapides; du chiffre de 311,097 volumes et 60,000 brochures qu'elle comptait au 1er janvier 1877, elle s'est élevée à la fin de cette même année à celui de 331,118 volumes et de 110,000 brochures.

On peut rapprocher du dépôt légal qui assure la propriété littéraire,

celui qui assure la propriété industrielle, celui des brevets d'invention; il a donné naissance au *Patent Office*, bureau constitué par acte du Congrès du 3 mars 1839, qui compte aujourd'hui 23,000 volumes. Un autre acte de 1871 décida que 150 exemplaires de la description des brevets d'invention avec dessins seraient désormais adressés à chaque État pour être mis à la disposition du public, au Capitole de cet État, et de plus qu'un exemplaire serait fourni gratuitement à toute bibliothèque qui consentirait à se charger des frais de transport et de reliure. Enfin huit exemplaires de la *Gazette officielle* où se publie, si nous ne nous trompons, la liste des brevets nouveaux pris au *Patent Office*, sont donnés à chaque représentant, avec faculté de répartir ces exemplaires entre les bibliothèques qu'ils veulent favoriser.

Tel est, au bout de cent ans d'existence, le bilan des efforts faits par les Américains pour le développement intellectuel de leur pays. Les résultats sont grands et ils ont été obtenus dans des conditions qui font honneur aux ouvriers de cette grande œuvre. Pour elle, en effet, comme pour le rapport qui lui est consacré, tout a été fait par l'initiative privée; dans le plus humble village, comme dans la plus grande ville de l'Union, une bibliothèque n'est née que le jour où des citoyens, désireux de s'instruire, ont pensé que la chose valait bien la peine de faire quelques sacrifices pécuniaires; le rôle de l'État a été tout passif; il n'a fait qu'autoriser des levées de taxes qu'il ne payait pas; les libéralités des riches ont achevé ce que l'impôt avait commencé, elles y ont suppléé parfois, les bibliothèques existent partout aujourd'hui, elles sont riches, bien dotées, souvent beaucoup mieux logées que dans nos États européens, et dans des bâtiments faits pour elles; et chaque jour, à mesure que la population s'avance vers l'Ouest, il s'en fonde de nouvelles; tous y sont admis, et si l'on peut reprocher sous ce rapport quelque chose aux Américains, ce n'est pas de fermer la porte aux lecteurs, c'est plutôt de l'ouvrir trop large. Que cette liberté presque illimitée de lecture produise de meilleurs résultats que la liberté politique absolue dont on jouit aux États-Unis et dont elle est la conséquence naturelle, c'est ce qu'il est permis de mettre en doute. Je compterais plus pour améliorer l'esprit de la population américaine sur ces bibliothèques de sociétés scientifiques ouvertes seulement à un public sérieux et désireux de s'instruire, sur celles des écoles soumises à un choix sévère et à une surveillance, que sur ces bibliothèques par trop publiques et ouvertes à tout venant. Le rapport vante, et avec raison, les services rendus par les bibliothèques des prisons; il constate, autant qu'il est possible, les résultats probables ou déjà obtenus dans les bibliothèques ayant à quelque degré un caractère privé. Il fait connaître dans leurs moindres détails les grandes bibliothèques publiques, leur organisation, leur confortable, tout ce qui peut y attirer et y retenir les lecteurs, il nous dit comment un certain nombre d'entre eux, le plus grand nombre, nous voulons l'espérer, apprennent à goûter peu à peu les lectures sérieuses; reste encore à savoir quelle influence morale peut exercer sur un peuple la lecture prise à si fortes doses. C'est de la solution de cette question, que le rapport n'a pu trouver encore, que dépend, en somme, l'avenir des bibliothèques publiques aux États-Unis et dans tous les pays qui leur emprunteraient cette organisation.

J. Vaesen.

II

M. BERTRAND ET L'ASSOCIATION SCIENTIFIQUE DE FRANCE

A l'occasion du concours des sociétés savantes des départements, l'Association scientifique de France avait remis au jeudi 25 avril dernier

sa séance annuelle; offrant ainsi aux délégués de la province l'occasion d'assister à la conférence que devait donner à la Sorbonne M. Alexandre Bertrand. Devant ce public d'élite, le succès du savant conservateur du musée de Saint-Germain a été complet. Ses auditeurs ont été vivement impressionnés par la nouveauté des aperçus, la largeur de vues, l'élévation d'idée qui ont présidé aux développements dans lesquels il est entré sur *les populations primitives de l'Europe centrale et occidentale aux environs du quatrième siècle avant notre ère.*

Ce sujet, objet de ses études favorites, M. A. Bertrand l'avait déjà traité dans son dernier livre qui a obtenu un si légitime succès, mais il ne l'avait pas encore résumé avec autant d'autorité et de précision.

Remontant par l'archéologie à l'histoire, comblant par les découvertes les lacunes profondes que présentent les textes, l'orateur a démontré qu'il était possible, par d'ingénieuses inductions tirées des antiquités exhumées des sépultures, de suppléer dans une certaine mesure à l'ignorance où, de leur aveu même, les auteurs anciens étaient restés, jusqu'à César sur l'état intérieur de la Gaule et de la Germanie. Cette thèse peut soulever dans ses détails quelques critiques ; mais, dans son ensemble, elle repose sur des faits observés et comparés scientifiquement.

Le tableau tracé par M. A. Bertrand, avec le secours de l'archéologie, de la Gaule, avant la conquête, paraît donc devoir être acquis à l'histoire.

Le conférencier avait ajouté à l'intérêt de sa parole l'attrait des représentations, par projections lumineuses, d'abord d'une carte archéologique, puis d'un grand dolmen, d'un tumulus et de différentes antiquités.

M. A. Bertrand divise, on le sait, sa carte de l'Europe occidentale et centrale en deux zones, dont une ligne partant de la Méditerranée vers Marseille, pour s'élever, en les contournant, jusque dans les pays du Nord, indique la séparation. A l'ouest et au nord la région des dolmens, à l'est et au sud la région des tumulus.

Les constructions mégalithiques de l'ouest caractérisent la plus ancienne civilisation de la Gaule; nous pouvons dire la première, en ce qu'ils témoignent éloquemment d'une organisation sociale dont aucun monument antérieur ne peut laisser soupçonner l'existence. Sur cette civilisation, l'antiquité garde la silence, aussi M. A. Bertrand en fait-il honneur à *des peuples innomés.* Si pendant une période plus ou moins longue, cette civilisation n'a disposé que d'instruments en pierre polie, elle a vu l'introduction des métaux, elle en a développé les applications, surtout par l'emploi presque exclusif du bronze. A ces populations en possession de cette première civilisation, on peut, à notre avis, donner un nom, le nom le plus ancien que nous aient transmis les textes, celui de *Celtes.* Dénomination ethnique et géographique qui existait en ore au temps de Céser, et qui s'accorde en plus avec les données anthropologiques.

Il y a donc eu en Gaule une première époque celtique.

Plus tard, l'archéologie fait apparaître une autre civilisation, dont les tumulus, répandus sur la carte à l'est de la ligne de démarcation, affirment l'existence; elle constitue une seconde phase, l'époque proprement dite gauloise. Les éléments de cette civilisation, apportés selon toute vraisemblance par une conquête, ont plutôt pénétré l'élément celtique qu'ils ne l'ont absorbé.

Les tumulus s'échelonnent en France et en Allemagne sur les deux rives du Rhin, sur les bords du Danube, surtout au sud; leur direction est de l'est à l'ouest, la route des courants civilisateurs partis de l'Orient. Une projec-

tion montre, en effet, aux auditeurs un vase sorti d'un tumulus, dont le style absolument archaïque trahit une influence asiatique.

L'analogie des antiquités qu'ont livrées les tumulus des deux contrées est complète; en Allemagne même, on leur reconnaît si peu un caractère germanique, que M. A. Bertrand a constaté que, dans les musées d'outre-Rhin qu'il a visités avec tant de soin, elles sont désignées sous le nom d'antiquités celtiques ou gauloises.

Si, au point de vue de la chronologie générale, nous pensons que l'époque celtique rentre dans l'évolution historique, avec l'époque gauloise, caractérisée par les tumulus, nous sommes, sans contredit, en pleine histoire, en présence des Gaulois ou Galates des grandes invasions, affirme M. A. Bertrand, des bandes guerrières qui descendirent en Italie, en Grèce, prirent Rome, pillèrent Delphes. Avec la grande épée en fer, à pointe mousse, qui ne frappait que de taille, mentionnée plusieurs fois dans les textes, que trouve-t-on dans certains tumulus? Les fruits du butin, des vases en bronze de travail étrusque, des vases peints dont les archéologues compétents peuvent fixer la date.

Dans la région de l'Est, il convient d'associer aux tumulus les nombreux cimetières gaulois de la Champagne, d'une époque postérieure, que l'archéologie peut encore fixer approximativement. Les dépôts funéraires, d'une signification toute guerrière, nous montrent aussi des trophées de victoires; mais à la place de la grande épée de Halstatt, une arme plus courte à pointe aigue, l'épée ibérique, adoptée, nous apprend encore l'histoire, par les Gaulois pendant les guerres puniques.

Fidèle à notre système d'assimilation historique, nous attribuons ces sépultures aux Rèmes et aux Suessions, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient nécessairement contemporaines de César. Quelle que soit leur date, M. A. Bertrand est le premier, que nous sachions, qui ait tiré de l'étude de ces cimetières des présomptions nouvelles et très-vraisemblables sur l'état des envahisseurs galates, lorsqu'il l'a comparé à l'établissement des Francs, bien des siècles plus tard. Tribus guerrières, conservant leur homogénéité, leurs rites funéraires; nous les voyons d'abord cantonnées militairement dans certaines parties de la Gaule. Mais leur domination ne s'en étendait pas moins sur tout le pays, ainsi que de récentes découvertes sur les côtes de l'Océan tendent à le prouver; elles avaient même substitué, lors de l'arrivée des Romains, l'influence des Equites à celle de la caste sacerdotale des Druides.

Il fut un temps où l'on ignorait qu'avant ces époques, que nous appelons celtique et gauloise, la Gaule était habitée. Pressé par l'heure, M. A. Bertrand n'a pu s'étendre autant qu'il aurait désiré sur l'âge de la pierre. Il est loin d'en méconnaître l'importance; de même qu'il s'était appuyé sur les découvertes et les travaux du Dr Keller, il aurait voulu faire ressortir avec plus d'éclat ceux de Boucher de Perthes, de Lartet et de tant d'hommes distingués qui ont étendu le domaine de la science et reculé le point de départ de l'archéologie nationale.

Si, dans son opinion, le temps où l'homme des cavernes vivait au milieu des rennes est peut-être moins éloigné de nous que ne le pensent les paléoethnologues, il a fait une large part à l'antiquité de l'homme contemporain des grandes espèces animales disparues.

Pour l'étude de cet âge perdu dans une obscurité si lointaine, la géologie, la paléontologie, l'anthropologie sont nos seuls guides. Ces sciences nous montrent la Gaule parcourue par des nomades, dont la condition, les mœurs,

les instincts étaient ceux des sauvages actuels, et qui, par conséquent, ne doivent pas tenir plus de place dans la marche de notre civilisation que ces derniers n'en occupent dans le développement humanitaire général. Aussi, est-ce aux applaudissements de l'assemblée que le conservateur du Musée de Saint-Germain a terminé sa belle conférence par cette affirmation : « Que les études préhistoriques ne changent rien aux conditions de l'histoire, telles que les ont comprises un Polybe, un Tacite, un Montesquieu. »

H.-A. Mazard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Claude-Denis-Auguste Valette, qui est mort le 11 mai 1878, à Paris, était né à Salins (Jura), le 15 mars 1805. Ce ne fut pas sa vocation de jurisconsulte qui se manifesta la première ; à neuf ans, il était reçu élève du Conservatoire, et se montrait doué d'une faculté de musicien qu'il continua d'ailleurs de cultiver. Il fit ses études au lycée de Versailles, son droit à Paris, y obtint la licence en 1827 et le diplôme de docteur en 1830. En 1831, M. Valette publiait un factum assez rude contre la pairie héréditaire, en y indiquant un mode nouveau de nomination d'une seconde Chambre. Suppléant d'une chaire en 1833, titulaire de la chaire de droit civil dès 1837, il l'a occupée pendant quarante années ; en 1845, il devint l'un des directeurs, comme il était l'un des plus actifs collaborateurs, de la *Revue de droit français et étranger*. Les électeurs du Jura l'envoyèrent, après 1848, aux deux Assemblées nationales. Il y fut chargé de faire les *Rapports* tendant à repousser l'abolition immédiate des majorats ; à s'opposer à la suppression de la quotité disponible, à demander la publicité des contrats de mariage et la suppression légale du travail les dimanches. Il y fut chargé aussi des *Rapports* sur les journées de juin, sur les coalitions, sur le duel, sur la contrainte par corps, sur la révision des procès criminels, sur la réhabilitation. M. Valette prit surtout une part prépondérante à la réforme hypothécaire, à laquelle il travaillait depuis 1845, comme membre attaché à la commission, par décision ministérielle, et comme délégué de la faculté de droit de Paris. Après 1852, il reprit ses fonctions de professeur qu'il n'a plus quittées jusqu'à la fin. On lui doit des ouvrages théoriques de premier ordre : en voici la liste chronologique : *Notes au Traité de l'état des personnes de Proudhon* (1842-43, 2 vol. in-8) ; — *De l'effet ordinaire de l'inscription en matière de privilège sur les immeubles* (1842-43, in-8) ; — *Jurisprudence en matière d'enregistrement* (1843, in-8) ; — *Traité des hypothèques* (1846, in-8, vol. I) ; — *Explication du Livre I du Code Napoléon* (1859, in-8) ; — *Cours de code civil* (1872, in-12, vol. I). M. Valette avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politique, le 8 juin 1869, en remplacement de M. Troplong. Il était président de la Société protectrice des animaux.

— M. Pierre-Noël Martin-Doisy, mort à Paris le 19 mai, était né à Pithiviers (Loiret), en 1794. Avoué près la Cour d'appel d'Orléans, il vint s'établir à Paris comme avocat, en 1834, et là s'occupa de littérature, de politique, et surtout d'économie sociale. Il appartenait à ce groupe d'intelligences actives qui joignaient la pratique à la théorie et aux études des questions qui touchent à l'amélioration morale et matérielle de la situation des classes ouvrières. Il fut un des fondateurs de la Société d'économie charitable, avec son président, M. le vicomte Armand de Melun. Il prit

une part active à tous ses travaux. Il était membre du Conseil de la Société des publications populaires dont il s'est retiré cette année à cause de son grand âge. On était sûr de le rencontrer dans toutes les réunions de bonnes œuvres. Il fut nommé, en 1841, inspecteur général des établissements de bienfaisance du royaume, et occupa ces fonctions jusqu'en 1870. Parmi ces ouvrages, nous citerons : *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot* (1836, in-12); — *Manuscrit de Louis XVIII, précédé d'un coup d'œil sur sa vie publique* (1839, in-8); — *Origines et fondements de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes, ou histoire de la charité pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, pour servir d'introduction à l'histoire des secours publics dans les sociétés modernes* (1848, in-8); — *Travaux du comité d'extinction de la mendicité à la première Assemblée constituante* (1849); — *Assistance comparée dans l'ère chrétienne et l'ère païenne* (1853); — *Dictionnaire d'économie charitable* (1855-1857, 4 vol. in-8, t. V-VIII de la troisième et dernière encyclopédie théologique, publiée par M. l'abbé Migne); — *L'Italie après la guerre*, par M. Jean Fabrizi, traduit de l'italien, et précédé d'une introduction et d'un mot de réponse à M. About (1859, in-8); — *L'Italie, l'Allemagne et le Congrès* (1860, broch. in-8); — *Solution de la Question romaine* (1867, broch. in-8); — *Appel à un concile œcuménique : Appel au Gouvernement de la Défense nationale* (1870); — *La Turquie à l'heure présente* (1877). — Il a écrit dans plusieurs journaux et revues; dans le *Garde national du Loiret*, des articles de politique et littérature (1830-34); dans la *Presse*, lors de sa fondation par M. Émile de Girardin, des articles divers. Il est l'auteur d'une correspondance politique adressée au journal belge *l'Émancipation*, années 1848-51, articles signés P. N. Il a écrit dans la *Revue du dix-neuvième siècle* (1835-37), des articles de politique, de littérature et de géographie; dans la *Revue de Paris* (1868-69) des articles de voyage; il a fondé avec M. Rossi la *Revue française* qui n'a eu qu'une existence éphémère. A diverses époques, il a collaboré aux *Annales de la charité* et il a donné, dans le *Contemporain, revue d'économie chrétienne : La Charité à Athènes* (t. VIII, 150); *La Charité en Algérie* (IX, 502); *La Bretagne* (X, 413, 702); *Un dépôt de mendicité modèle à Montreuil-sous-Laon* (XIII, 548). Il laisse en manuscrit, prêts à être publié : une traduction en vers de l'Arioste; une traduction en vers de diverses pièces de Shakespeare; des voyages, des romans et une *Histoire du journalisme*, interrompue par la mort.

— Le R. P. Eugène Desjardins, né le 12 décembre 1820, à Toulouse, reçu le 21 octobre 1842 dans la Compagnie de Jésus, est mort le 6 juin. Nous empruntons aux PP. de Backer et Sommervogel la liste considérable de ses publications : — *Le Cœur de Jésus, ascétisme et littérature* (1855), Paris, Julien Lanier, in-8 de VI-596 : cet ouvrage contient l'iconographie et la bibliographie française du Sacré-Cœur. — *A Notre-Dame du Mont-Roland;* bouquet spirituel offert par les enfants de Marie à leur tendre mère (1858,) Limoges, Barbou, in-32, 64 p.); — *Le Cœur de Jésus*, principe et modèle de la perfection chrétienne, (deuxième édition, *Mois du Sacré-Cœur*, 1859, Paris, Lecoffre, in-18 de XXIV-266 p.; troisième édition, *Mois du Sacré-Cœur*, 1869, Paris, Palmé, de XXIV-300 p.; — *Bouquet spirituel* offert par les âmes pieuses au Sacré-Cœur de Jésus (1856, 1re édition, sans date ni lieu; 2e édition, 1857. Limoges, Barbou, in-32, 64 p.; 14e édition, Bruxelles, Goemaere, 1856. a été traduit en allemand par P. E. Dosembach, en anglais et en flamand). — *Bouquet spirituel* offert par les enfants de Marie à leur tendre mère, 1860. (Limoges, Barbou, in-32 de 64 p., 1re édition, 1856, 14e édition, 1866, Bruxelles, Goemaere); —*Les douze mois de l'enfant de Marie*, ou chaque mois

de l'année sanctifié par une dévotion spéciale (1861, Limoges, Barbou, in-32 de 64 p., sixième édition, 1866, Bruxelles, H. Goemaere); — *La Semaine sanctifiée* par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, A. M. D. G. (41e édition, 1866, Bruxelles, H. Goemaere, est arrivée aujourd'hui à sa soixantième édition; a été traduit en quinze langues, en chinois, par le P. Brueyre); — *Les Images du Sacré-Cœur de Jésus* dans le *Messager du Sacré-Cœur* (1864, t. V. p. 71, 195, 301; 1865, t. VI, p. 102); — *Un chapitre de la vie de Mgr Rendu*, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (1867, p. 364-373); — *L'Épiscopat et les lois confessionnelles en Autriche* (1869, p. 229-244); — *Compte rendu de la vie de saint Stanislas*, par le P. Pouget, dans l'*Ami de la Religion* (t. CLXXII, p. 733-736); — *Du beau, étude métaphysique*, dans les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* (1860, p. 372-402); — *Le Christianisme et le philosophisme païen* (1861, p. 177-208); — *L'École d'Alexandrie et sa lutte contre le christianisme* (1861, p. 537-575); — *L'Église et les écoles ou étude historique sur une restauration des écoles au moyen âge* (t. Ier, p. 364-404); — *De l'unité italienne* (p. 801-829, t. II., p. 70-80); — *France et Turquie*, 1877, dans la *Revue du Monde catholique*, t. XXX, page 5-22; — *Encore Galilée! Polémique, Histoire, Philosophie*, (1877, Pau, in-8 de 104 p. (anonyme), 2e édition signée, 1877, Paris, Gaume, in-32 de 178 p.).

— M. Édouard Tricotel est mort à Paris le 3 décembre dernier; il y était né le 20 décembre 1828. Avant d'avoir quitté les bancs de l'institution Verdot, il s'essayait à des traductions de poésies latines, et publiait bientôt après de petits poëmes de sa façon. Il suivit ensuite les cours de l'école de droit, dont sa passion pour les livres le détourna quelquefois. Ce n'est qu'en 1856 qu'il obtint le diplôme de licencié en droit, et, l'année suivante, il achetait une charge d'avoué dont il se démit, dix ans plus tard, pour se donner tout entier à la littérature. On lui doit quelques volumes de poésie, de nombreux recueils manuscrits, fruits de ses lectures, des éditions nouvelles d'ouvrages rares et en vers, et une foule d'articles dans divers recueils. Voici l'énumération aussi exacte que possible de ses publications, qui dénotent l'amateur à la recherche de la curiosité plus que de la science saine et utile. *Tableau* et *Georges*, poëmes publiés dans *le Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas (21 et 24 décembre 1854); — *Les Heures de poésie* (1857); — *Mariage de Colombine*, poésie (1868). Il a édité *Sandrin* (Bruxelles, Gay, 1863); — la traduction du *livre de Matheolus* (1864); — les *Satires de Dulorens* (1868). Il a collaboré à la publication des trois premiers volumes des *Mémoires de l'Estoile*, de la satire du *Tigre*, donnée par M. Ch. Read (Paris, Jouaust). Il a donné le premier volume d'une nouvelle édition de la *Satire Ményppée* (1877, Paris, Lemerre), et achevait, au moment de sa mort, les notes sur les œuvres de Cholières, destinées à la collection des conteurs de L. Jouaust. Il était le principal collaborateur de la *Bibliothèque des pièces rares, curiosités et singularités historiques et littéraires, principalement des seizième et dix-septième siècles*, que doit publier l'éditeur A. Claudin et pour laquelle il avait préparé plusieurs pièces. Les recueils périodiques auxquels il a collaboré sont : le *Bulletin du bibliophile*, l'*Amateur d'autographes*, l'*Ami des livres*, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, le *Chasseur bibliographique*, les *Archives du bibliophile*, la *Gazette bibliographique*, le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme*. Une partie de ses articles a été réunie en un volume : *Variétés bibliographiques* (1863, Paris, Gay). Ses recueils manuscrits contiennent des *Notes et études sur les poëtes français, depuis les premiers temps, jusque et y compris le dix-neuvième siècle* (4 vol.). On y trouve la liste des poëtes français dont Colletet avait écrit la vie dans le manuscrit de la bibliothèque incendiée du Louvre. — *Manus-*

crits de la Bibliothèque nationale. Poésies, inventaire et dépouillement des pièces de poésies contenues dans les recueils manuscrits des divers fonds de la Bibliothèque nationale. — *Recueil de poésies historiques et satiriques*, principalement des quinzième, seizième et dix-septième siècles, copiées par M. Tricotel sur les manuscrits et imprimés rares des collections publiques et particulières, 22 vol. in-4, contenant près de cinq mille pièces, tirées des recueils des bibliothèques de l'Arsenal, Mazarine et Nationale. — *Notes sur les poëtes français des seizième et dix-septième siècles;* notes classées par ordre alphabétique et par personnages, avec l'indication des sources à consulter, une anthologie des poëtes français des seizième et dix-septième siècles, le dépouillement des poésies indiquées dans la Bibliothèque française de la Croix de Maine et du Verdier, la liste des vies écrites par Colletet et la copie de quelques-unes. — *Études sur les poëtes du temps de Louis XIII*, travail inachevé. — *Mélanges* (7 vol. in-4), analyses, extraits de copies de pièces rares, et notamment de plusieurs *Vies des poëtes français* de Colletet. — *Notes et études sur les prosateurs français et les écrivains étrangers* (2 vol. in-4). — Une *bibliographie* des livres relatifs à la galanterie. — Une *bibliographie curieuse* (14 vol. in-4), relative à plus de 20,000 ouvrages. Tous ces recueils ont été adjugés aux enchères, dans la vente de ses livres qui a eu lieu les 20-24 mai, à des amateurs qui sauront les conserver et même en tirer parti pour la science.

— M. Frédéric André Arnaud (de l'Ariège), né à Saint-Girons (Ariège), le 8 avril 1819, est mort à Versailles le 30 mai 1878. Avocat à Paris, au moment de la Révolution de février, il entra à cette époque dans la carrière politique et fit partie de la Constituante et de l'Assemblée législative. Rentré dans la vie privée après le coup d'État, il reparut sur la scène quand l'Empire eut disparu, et fut membre de l'Assemblée nationale et du Sénat. Il était un des rares représentants de ce qu'on pourrait appeler la démocratie catholique. a écrit : *Programme politique. A ses concitoyens de l'Ariège* (1849, in-8); — *L'Indépendance du Pape et les droits des peuples* (1860, in 8) ; — *La Papauté temporelle et la nationalité italienne* (1860, broch. in-8); — *L'Italie* (1864, 2 vol. in-8); — *La Révolution et l'Église* (1869, 2 vol. in-8); — *La Révolution de 1869* (1869, broch. in-12). — Il a traduit de l'italien les *Mémoires sur l'Italie*, de Joseph Montanelli. Il avait collaboré à l'*Ère nouvelle* de Lamennais.

— M. Henri Cantel est mort à Saint-Ouen (Seine), dans le mois de juin, à l'âge de cinquante-trois ans. Il était né à Paris en 1825. Il avait donné, dans la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs poésies : *Stances à M. Alfred de Musset* (1er août 1854); — *L'Amour et la Mort* (1er juin 1860); — *La Nuit des Morts* (15 décembre 1861); — *Nuits d'Orient* (1er octobre 1862); et deux nouvelles : *Le Prince Domenti, scènes de la vie géorgienne* (1er août 1862), — et *Héraclé* (15 juillet 1863). — Dans le *Correspondant : Émeraude, scènes de la vie géorgienne*, nouvelle (25 février 1867). — Il a aussi collaboré au *Moniteur universel*. On lui doit, en outre : *Impressions et visions*, poésies (1859, in-12); — *Son Mouchoir*, poëme galant (1868), et *les Poëmes du souvenir* (1876).

— M. Gustave Drouineau, né à la Rochelle en 1800, vient de mourir au mois d'avril dans une maison de santé de la Charente-Inférieure, où il était enfermé depuis quarante-trois ans, ce qui explique que certains dictionnaires biographiques l'aient fait mourir depuis 1835. Il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement; il a été professeur au collège de Civray (Vienne). Puis il vint à Paris où l'attirait son goût pour la littérature; il fut entraîné dans le mouvement politique, et prit une part active à la Révolution de 1830. C'est de cette époque que datent les premiers symptômes d'aliénation mentale qui inquiétèrent ses amis. Il se crut

appelé à régénérer le monde et fonda une secte qui n'eut qu'une courte existence. Le coup fatal lui fut porté par l'insuccès de son *Don Juan d'Autriche* à la Comédie-Française (1834). Il avait débuté par une *Épître à Casimir Delavigne* (1823); — *Épîtres à quelques poëtes panégyristes* (1824); — *Trois nuits de Napoléon* (1826); — *Rianzy*, tragédie (1826); — *L'Écrivain public*, drame (1828); — *L'Espion*, drame (1829); — *Ernest*, roman (1829); — *Le Soleil de la liberté*, stances (1830); — *Françoise de Rimini*, drame (1830); — *Le Manuscrit vert*, roman (1831); — *Résignée*, roman (1833); — *Les Ombrages*, contes (1833); — *L'Ironie* (1833); — *Confessions poétiques* (1833).

— M. l'abbé F.-J.-F. Fortin, archiprêtre de la cathédrale d'Auxerre, est mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il était l'auteur d'*Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année* (1852, 2 vol. in-12); — *Sermons de paroisse pour les différents temps de l'année* (1855, 2 vol. in-12); — *Souvenirs* (1865, in-12); — *Souvenirs*, 2e partie (1867).

— M. Pierre-Marie-Philippe-Aristide Denfert-Rochereau, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 11 avril 1823, est mort à Versailles le 11 mai. Ancien élève de l'École polytechnique, colonel du génie, membre de l'Assemblée nationale en 1871, puis député, il doit sa renommée à la défense de Belfort pendant la guerre. C'est sous son contrôle que l'histoire en a été écrite en 1871, par MM. Ed. Thiers et S. de La Laurentie : *Histoire de la défense de Belfort, écrite sous le contrôle du colonel Denfert-Rochereau*, avec cartes et plans (1871, in-8. Le Chevalier). Il a publié, dans la *Revue d'architecture*, un *Mémoire sur les voûtes en berceaux* (1859). Il a donné à la *Revue politique et littéraire* : *Droits politiques des militaires* (13 déc. 1873); — *La Liberté d'écrire dans l'armée* (2 mai 1874).

— M. Jacques Maissiat, né à Nantua le 25 mars 1805, est mort dans sa ville natale, au mois de mars. Il était conservateur des collections de la faculté de médecine de Paris, et avait représenté le département de l'Ain à la Constituante et à la Législative. Élève du collège de Nantua et des écoles de Lyon, Montpellier et Paris, il fut reçu docteur en médecine en 1838, et fut appelé à la faculté de médecine de Paris par Orfila, en 1847, comme conservateur adjoint des cabinets de la faculté : il obtint, en 1852, le titre de conservateur en chef. On a de lui : *Études de physique animale*, (1843); — *Lois générales de l'optique* (1843); — *Notions statistiques sur la Bresse et la Dombe* (1851); — *Recherches historiques sur les guerres des Gaulois contre les Romains* : tome Ier *Annibal en Gaule*; t. II et suivant, *Jules-César en Gaule* (1866-1878, 4 volumes in-8).

— Lord John Russel, célèbre homme d'État anglais, est mort à Londres le 28 mai. Il était né le 18 avril 1792, et était le troisième fils du duc de Bedford. Il fit ses études au collège de Sunbury et à l'Université d'Édimbourg, où il eut pour maître Dugald-Stewart. Aussitot après, il voyagea sur le continent et revint en Angleterre à sa majorité pour siéger au parlement en 1813. En 1835, il eut un portefeuille de ministre, et depuis il a été souvent appelé à une part active dans la direction de la politique anglaise. Son nom restera attaché à la réforme électorale Reform bill, voté en 1832 et au traité de commerce avec la France en 1860. Il ne nous appartient pas ici d'apprécier son rôle. Nous avons à signaler de lui : *La Nonne d'Arronca*, roman; — *Don Carlos*, drame représenté en 1822; — *Lofe of Williams, lord Russel* (*Vie de William Russel*) (London, 1815); — *Sketches*, by a gentelman (*Esquisses*); — *Essay on the british constitution* traduit en français par Charles Bernard-Derosne (1865, Dentu, in-8); — *Memoirs on the affairs of Europe from the peace of Utrech* (1824-1825); — *Establishment of the Turks in*

Europe (1827); — *The causes of the french Revolution* (1832); — *Selections from the correspondence of John Duke of Bedford* (1843-1846); — *Memorials and correspondence of Charles Fox* (1853); — *The life and times of Charles James Fox* 3 vol. (1859-1866); — *Memoires, journal and correspondence of the Th. Moore*, 8 vol. (1854). — Il a écrit aussi des *Esquisses de mœurs; Lettres écrites pour la poste et non pour la presse*, correspondance politique fictive datée de 1820. Il a publié beaucoup de volumes de circonstance dans les dernières années de sa vie, et réuni en deux volumes un choix de ses discours. Il a fait paraître, en 1875, *les Souvenirs de* 1813 à 1873, dont la préface est datée de 1874 : *Recollections and suggestions*, traduites en français, en 1876, par M. Bernard-Derosne (in-8, Dentu).

— Le comte Julien-Xavier Strutynski, mort à Saint-Pétersbourg, le 23 avril, a eu une existence agitée, comme beaucoup de Polonais de sa génération. Appartenant par sa naissance aux premières familles du pays (sa mère était née princesse Lubomirska), ses parents le destinaient à une carrière diplomatique, mais par goût il embrassa de bonne heure l'état militaire, et fit la guerre au Caucase comme aide-de-camp du général Naihardt. Après des années, il se trouva attaché comme aide-de-camp au gouverneur général de Kieff, le comte Bibikov. C'est alors qu'il publia un volume de poésies, intitulé : *les Nuages de l'avenir* (Vilna, 1838) et quelques essais en français, comme : *Lydin, les Destins et les inspiralions spiritualistes*, etc. Vinrent ensuite : *Winltopelle, prince de Poméranie*, roman (Pétersbourg, 1840), et *Études historiques et géologiques sur le Caucase* (Berlin, 1857). Les événements de 1863 le forcèrent d'émigrer, ses biens furent confisqués, il se réfugia en Galicie, et finit par se fixer à Cracovie. — C'est là qu'il se fit connaître, sous le nom de *Berlicz Sas*, comme écrivain de beaucoup de verve et de talent original. Il appartient à l'école du comte Henri Rzewnski, dont les écrits, très-populaires en Pologne, tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre le roman historique et le mémoire. Ses principaux ouvrages sont : *La Castillane de Froki, Moscou, Causeries, Les deux grand'mamans, le Caucase, la Volhynie, l'Ukraine* et *la Podolie; Scènes de la vie d'un chasseur, le Caléidoscope, Une page de souvenirs, Deux évêques, Messire Jéremie* (manuscrit), etc., etc. Ayant obtenu la permission de se rendre en Russie, pour y revendiquer une succession, il succomba à un mal de cœur qui le rongeait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-huit ans. La dernière pièce de poésie qu'il envoya à ses amis contenait cette pensée que, chez lui, l'âme a brisé le corps, la lame a usé le fourreau.

— M. le pasteur Napoléon Roussel, qui joua un rôle dans l'histoire des récentes variations des Églises protestantes françaises, il y a quelques années, vient de mourir à Genève. Il était né à Sauve (Gard), en 1805, et fut successivement pasteur à l'église calviniste de Saint-Etienne, à Marseille, en Algérie, à Lyon, et antérieurement à cette résidence, à Paris, où il rédigea pendant deux ans le journal *l'Espérance*. Controversiste fécond et de tempérament ardent, il avait parcouru et « apostolisé » le Limousin, et fondé, dans la Haute-Vienne, douze églises protestantes et autant d'écoles qui lui ont d'ailleurs survécu. Il est rentré dans la vie privée en 1868, après avoir exercé alternativement sa prédication à Cannes et de nouveau à Paris. — Nous citerons, de la très-longue liste de ses publications, les ouvrages suivants : *Prédications chrétiennes* (1835, in-8); — *Scènes évangeliques* (1840, in-8); — *Mémoires d'un écolier* (1841, in-18, avec vign.); — *A mes enfants* (1840-1844, 3 vol. in-16); — *Le Culte domestique* (1843, 3 vol. in-16); — *Mon tour du lac Léman* (1843, in-12); — *Élans de*

l'âme vers Dieu (1852, gr. in-8); — *Trois mois en Irlande* (1853, in-18); — *Les Nations catholiques et les nations protestantes comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité* (1854, 2 vol. in-8); — *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1825, 2 vol. in-8); — *Le Culte du dimanche* (1855, 2 vol. gr. in-8); — *Les Animaux* (1862, in-8): — *L'Arc en ciel, récits et gravures de toutes les couleurs* (1862, in-8, avec 5 pl.); — *Plus de surnaturel, donc plus de Dieu* (1864, in-32); — *A l'école des fourmis* (1864, in-12); — *Les deux Jésus, celui de M. Renan et celui de l'Évangile* (1864, in-32); — *Aux libres penseurs* (1865, in-32); — *L'autre monde* (1866, in-32); — *Dieu dans l'univers. Les Abeilles* (1867, in-12); — *A mes grands-enfants. A mes petits-enfants* (1869, 2 vol. in-12); — *Mémoires intimes d'une jeune fille* (1869, in-18); — *Petit théâtre de l'enfance ou leçons de morale en action* (1869, 3 vol. in-18); — *Dieu, Conscience, Avenir* (1872, in-18).

— Le poëte américain William-Cullen Bryant vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à Roslyn, près de New York, où il demeurait. Bryant était né dans le Massachusetts, en 1794, et sa précocité poétique fut telle qu'à moins de quatorze ans, en 1808, il avait fait imprimer *L'Em Targo*, et la *Révolution espagnole*, deux poëmes, dont le premier, une satire, eut une deuxième édition. Il étudia le droit, en sortant du collége, et, vers 1815, il se fit inscrire au barreau; pendant dix ans, il plaida, à Plainfield et à Great Barrington. Il n'en donnait pas moins, en 1816, dans la « North American Review, » un poëme en vers blancs, dont on a loué l'élégance et l'harmonie, *Thanatopsis*, suivi, en 1821, de celui de *Phi, Beta, Kappa*, et d'une allégorie des *Siècles*, célébrant l'alliance de la liberté et de la civilisation. — Le poëte était allé s'établir, en 1825, à New York, et y fonder un *Magazine*, réuni presque aussitôt, au bout d'une année, à l'*United States Review and litterary Gazette;* là parurent ses meilleures pièces : *la Mort des fleurs, le Guerrier déterré*, etc. Il fut depuis successivement rédacteur de la *Monthly Review*, et du journal quotidien l'*Evening Post*, qu'il dirigea seul de 1836 à 1850, et à laquelle il n'avait pas cessé de collaborer, en même temps qu'à d'autres recueils périodiques; trois années durant, il avait publié, en outre, un annuaire littéraire, *le Talisman*, avec Sands (1827-1829, 3 vol.). — Ses poésies ont été recueillies en volumes en une première fois en 1829; en un deuxième volume en 1832; un troisième parut en 1843; enfin une édition complète de ses travaux poétiques en 1858, New York, in-8. Plus récemment, Bryant traduisait l'*Iliade*. — Bryant avait visité l'Angleterre (1834), la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Terre-Sainte (1853); il avait conservé et fait paraître les notes de ses excursions sous le titre de : *Lettres d'un voyageur en Europe et en Amérique*.

— On annonce encore la mort, à Constantinople, du célèbre voyageur Mac Gahan, l'émule de Stanley, comme lui longtemps correspondant du *New York Herald*, qui fit toute la campagne russo-turque comme correspondant du *Daily-News* ; — de M. Eugène Rolland, rédacteur en chef du *Messager de Paris*, mort le 13 juin; — de M. de Monforand, rédacteur en chef de *L'Appel au peuple*, journal du Gers; — de Mlle Fanny Thibault de la Guichardière, auteur des *Essais d'une lyre bretonne* et de *Fleurs d'Armorique*, à Dinan, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans le mois de juin; — de M. le général Chareton, ancien député de la Drôme à l'Assemblée nationale, sénateur inamovible et président du comité des fortifications, né à Montélimar, le 8 juillet en 1813, mort à Paris le 15 juin, auteur d'un *Projet motivé de réorganisation de l'état militaire de la France* (1871, in-12, Plon), écrit pendant son internement à Wiesbaden; — de M. Paul Bucaille, avocat, rédac-

teur de la *Démocratie francomtoise*, mort à Besançon; — de M. Paul Duplan, ancien représentant du peuple, né à Bourges en 1807, qui avait publié, en 1862, *Défense générale de la France, Établissements militaires à Bourges;* — de M. le baron Malouet, conseiller à la Cour des comptes, mort à Paris au mois de mai, qui a publié les mémoires de son grand-père : *Mémoires de Malouet publiés par son petit-fils le baron Malouet* (1868, 2 vol. in-8).

Institut. — *Académie française.* — Dans sa séance du 13 juin, l'Académie française a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de M. Thiers et de M. Claude Bernard, décédés. M. Henri Martin a été élu par 18 voix, contre 15 accordées à M. Taine et 1 à M. Wallon, pour le fauteuil de M. Thiers. M. Ernest Renan a été élu par 19 voix, contre 15 accordées à M. Wallon, pour le fauteuil de M. Claude Bernard.

— Dans sa séance du 27 juin, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour le troisième trimestre : M. Victor Hugo, directeur; M. Victorien Sardou, chancelier.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 10 juin, l'Académie a élu correspondant dans la section de chimie, M. Lecoq de Boisbaudran, en remplacement de M. Malaguti, décédé.

Dans sa séance du 3 juin, l'Académie a nommé membre, dans la section de physique, en remplacement de M. Antoine Becquerel, décédé, M. Cornut, professeur de physique à l'École polytechnique, par 37 voix, contre 11 données à M. Mascart, 6 à M. Leroux et 2 à M. Quet.

L'Académie des sciences, dans sa séance du lundi 1er juillet, a élu M. Friedel, ingénieur des mines, membre de la section de chimie, à la place de M. Regnault, décédé. Au premier tour de scrutin, les suffrages ont été ainsi répartis : M. Friedel, 25; M. Cloëz, 18; M. Troost, 14. Au second, M. Friedel, 30; M. Troost, 14; M. Cloëz, 13.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 27 avril, a décerné le prix d'architecture Duc à M. François Boitte, auteur du tombeau du général de Lamoricière.

Observatoire de Paris. — Par décret du 27 juin, M. le commandant Mouchez, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, a été nommé pour cinq ans directeur de l'Observatoire en remplacement de M. Le Verrier, décédé.

M. Lœwy, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes a été nommé sous-directeur.

Faculté des lettres. — M. Ernest Denis, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, a soutenu, le 7 juin, devant la faculté des lettres de Paris, ses deux thèses pour le doctorat. Les sujets étaient : *Antonio Marini;* — *Huss et la guerre des Hussites.*

— M. Raymond Dumas, ancien élève de l'École normale, a soutenu à Paris le 22 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *Scipio Moffeius;* — *Marini, sa vie, son temps.*

— M. l'abbé Montaut, ancien élève de l'École des Carmes, professeur au petit séminaire de Paris, a soutenu, le 3 juillet, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De ratione qua christiani theologi linguam græcorum philosophorum suæ philosophiæ accommodarint;* — *Revue critique de quelques questions historiques se rapportant à saint Grégoire de Nazianze et à son siècle.*

Congrès. — L'Assemblée générale de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers s'est tenue à Paris, les 5-9 juin. De nombreux membres de l'œuvre étaient venus de tous les points de la France apporter leur part de rensei-

gnements, demander des avis, exposer ce qu'ils ont fait, et ranimer leur zèle au contact de celui de leurs confrères. Les questions qui ont le plus occupé l'assemblée sont celles qui touchent directement aux cercles, leur création, leur extension, aux commentaires des règlements. D'autres questions plus générales ont été l'objet de discussions intéressantes, notamment celle des associations professionnelles devant tenir dans notre société moderne la place de l'ancienne corporation. Nous pouvons ajouter qu'une part a été donnée à la Société Bibliographique et à ses publications. Un admirable discours de M. le comte Albert de Mun, très-net et très-ferme dans ses déclarations, a terminé la réunion.

— L'Assemblée des catholiques s'est tenue la semaine suivante 11-15 juin, sous la présidence de M. Chesnelong. Ses travaux ont été répartis comme de coutume entre un certain nombre de commissions : Œuvres de prières, Œuvres pontificales, Enseignement, Œuvres en général, Économie sociale, Presse, Art chrétien, etc. Le compte rendu devant être publié, nous n'analyserons pas ses travaux. Nous citerons seulement quelques-uns des rapports qui ont été produits en séance publique : de M. Baudon, sur les universités catholiques; de M. Maurice Aubry, sur les écoles professionnelles ; de M. de Ribbe, sur les livres de raison ; de M. Carron, sur l'aumônerie militaire ; de M. le comte Yvert, sur le denier de saint Pierre ; de M. L. Gossin, sur l'enseignement agricole. La Commission de la presse, présidée par M. de Beaucourt, a appelé l'attention des catholiques sur des ouvrages importants par leur influence ; M. l'abbé Duchesne a fait un rapport sur le troisième volume de la *Roma sotteranea cristiana* de M. de Rossi ; M. l'abbé Variot, sur la *Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie*, par M. l'abbé Vigourou ; M. Max. de la Rocheterie, sur le deuxième volume de M. Taine, des *Origines de la France moderne* ; M. le baron de Chamborant sur les *Convulsions de Paris*, de M. Maxime Du Camp. Signalons aussi des discussions sur les questions suivantes : des journaux, des almanachs, d'une agence télégraphique catholique ; des rapports sur la nécessité de s'inspirer des enseignements pontificaux tant dans la vie sociale, que dans les écrits que l'on publie, sur l'importance pour les catholiques de posséder soit pour eux, soit pour répandre et faire connaître autour d'eux, les ouvrages doctrinaux émanant tant du Saint-Siège que de nos seigneurs les évêques, documents que l'on parcourt dans les journaux, mais qu'on lit peu et qu'on ne retrouve pas quand on en a besoin.

— Le Congrès Bibliographique international, organisé sous les auspices de la Société Bibliographique, a tenu ses séances du 1er au 4 juillet. Ouvert par son président, M. le comte de Champagny, le lundi matin 1er, il a terminé ses travaux le jeudi 4 au soir, par une séance solennelle où, après une allocution de l'éminent académicien, d'éloquents discours ont été prononcés par MM. de Lapparent, professeur à l'Université catholique, et Léon Gautier. Dans l'impossibilité où nous sommes de passer en revue tous les travaux du Congrès, lesquels seront réunis en un volume, nous donnons ici l'indication des travaux communiqués aux première et troisième sections.

Première section, — *Mouvement scientifique et littéraire*. — Droit : M. B. Terrat, professeur à l'Université catholique de Paris. — Philosophie et morale : le R. P. Tondini, barnabite, et M. Antonin Rondelet, professeur à l'Université catholique de Paris. — Science sociale : M. Claudio Jannet, professeur à l'Université catholique de Paris. — Géologie : M. de Lapparent, professeur à l'Université catholique de Paris. — Anthropologie et études préhistoriques : M. Adrien Arcelin, archiviste-paléographe. — Linguistique et philologie : M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut. —

Littérature ancienne : M. Charles Huit, professeur à l'Université catholique de Paris. — Littérature française du moyen âge en général : M. Marius Sepet. — Littérature épique du moyen âge : M. Léon Gautier.— Littératures du Midi : M. le comte de Puymaigre. — Littératures scandinaves : M. Beauvois. — Littératures slaves : le R. P. Martinov, de la Compagnie de Jésus.— Littérature franco-canadienne : M. Rameau. — Géographie et voyages : M. Alexis Delaire, ancien élève de l'École polytechnique. — Antiquités chrétiennes des premiers siècles : M. l'abbé Duchesne, professeur à l'Université catholique de Paris.— Sources de l'Histoire de France : M. J. Vaesen, archiviste-paléographe. — Histoire de la Révolution française : M. Maxime de la Rocheterie. — Histoire de l'instruction primaire en France : M. l'abbé Allain. — Épigraphie : le R. P. Thevenat, de l'Oratoire.— Histoire des congrès : M. le comte de Marsy.

Périodiques français et des pays de langue française : M. J. de Bernon. — Périodiques anglais : M. Gustave Masson. — Périodiques italiens et espagnols : M. le comte de Puymaigre. — Périodiques russes : le R. P. Martinov. — Périodiques polonais : M. Bronislas Zaleski. — La Presse en Angleterre : M. de Bernhardt. — La Presse en Allemagne : M. Reichembach.

Troisième section. — *Bibliographie proprement dite.* — Bibliologie, Systèmes de classement, Bibliographies générales collectives : M. F. Escard. — Bibliographies périodiques nationales contemporaines : M. G. Pawlowski. — Bibliographies nationales collectives : M. l'abbé U. Chevalier. — Bibliographies générales ou nationales par spécialités. (Bibliographie des Beaux-Arts, Bibliographie de la Gaule, Répertoire de l'abbé Chevalier, etc.) : M. G. Pawlowski. — Revues critiques de bibliographie : M. Ch. Dejace. — *L'Indicateur de la Presse* en Russie : M. Léouzon le Duc. — Monographies bibliographiques individuelles. (Bibl. moliéresque, cornélienne, dantesque, etc.) : M. G. Pawlowski.— Mouvement de la production depuis dix ans dans les différents pays : M. E. Babelon.— La conférence des bibliothécaires de Londres, en 1177 : M. le comte de Marsy.

Concours. — L'Académie de législation de Toulouse, dans sa séance du 26 mai, a décerné à M. Antony Roulliet, avocat, à Paris, lauréat de l'Institut, ancien conseiller de préfecture, une médaille de 100 francs, prise sur le prix de 500 francs donné par la ville; le sujet mis au concours était : Étude sur la vie et les travaux de M. Ortolan, criminaliste français; — Elle a partagé le prix du conseil général entre MM. Pérouze, avocat, à Lyon et Léon Smith, de Paris. Le sujet était : une étude théorique et pratique sur le principe et le fonctionnement des juridictions administratives. — Le prix de l'Académie pour le concours spécial des lauréats universitaires a été décerné à M. Darbon, docteur en droit, avocat du barreau de Toulouse, récemment décédé, pour son mémoire sur les dernières années du Parlement de Toulouse. — Le prix fondé par le ministre de l'Instruction publique (300 fr.) a été décerné à M. Fournier, lauréat de la faculté de droit de Paris, pour l'année 1876, pour son mémoire sur les droit des auteurs, de leurs héritiers ou ayants-cause.

— La Société Bibliograghique, dans son assemblée générale du 27 mai, a décerné à M. Hippolyte Blanc le prix de 1,500 francs pour le concours qu'elle avait ouvert en 1876 sur cette question : « Établir la bibliographie complète, le catalogue raisonné de tous les documents, livres ou pièces d'archives, relatifs à l'histoire des corporations ou confréries ouvrières depuis leur origine jusqu'à 1789. »

— *La Societa Reale di Napoli* (Académie des sciences morales et politiques) a mis au concours un prix de 700 francs, qui sera décerné à l'auteur du

meilleur mémoire sur le sujet suivant : « Le mouvement de l'esprit philosophique napolitain dans ses principes et ses applications, du seizième au dix-neuvième siècle, depuis Tolesio, Bruno et Campanella, jusqu'à la publication de la *Scienza nuova*. » Le concours est ouvert aux écrivains de toutes nations; les mémoires devront être rédigés en italien, en latin ou en français.

Société Bibliographique. — La Société Bibliographique a tenu son assemblée générale annuelle, le 27 mai, sous la présidence de Mgr Isoard, auditeur de Rote, membre de la Société. La séance a été occupée par un rapport de M. de Beaucourt sur les travaux de la Société et ses développements, par un rapport financier de M. Nœtinger, par un rapport de M. Léon Gautier sur le concours ouvert en 1876, et par une allocution du président. M. de Beaucourt a constaté que la Société, commencée avec 27 membres titulaires et 53 associés-correspondants, compte aujourd'hui trois mille deux cents sociétaires. Il a fait connaître les différentes publications qui sont venues augmenter ses collections et surtout le développement pris par les tracts à l'occasion du centenaire de Voltaire. Dans son allocution, Mgr Isoard a fait ressortir l'importance de la presse à notre époque et les services qu'elle peut rendre à la cause de la vérité et de la religion.

Société de l'Orient latin. — La Société de l'Orient latin a tenu, le 22 mai, sa quatrième séance générale, sous la présidence de M. Eugène de Rozière. Après avoir entendu le rapport annuel de M. le comte Riant, elle a décidé que, cette année, seraient distribués les volumes suivants : *Itinera latina I. II. V Belli sacri scriptores minores I*, et que quatre nouveaux volumes seraient mis sous presse dans le courant de l'année : *Itinera latina III*, éd. M. le Dr Thomas; *Itinéraires français I sacri scriptores*, 1187-1291, éd. M. Michelant; *V Belli sacri scriptores minores II*, éd. le Dr R. Rohricht; *Récit versifié de la 1re croisade d'après Baudry de Dsl.*, éd. M. Paul Meyer.— Elle a procédé ensuite au renouvellement de son Comité de direction et réélu M. le marquis de Vogüé, président; M. Ch. Schefer, vice-président; M. le comte Riant, secrétaire; M. le comte de Marsy, secrétaire adjoint; MM. de Barthélemy, Egger, comte de Mas Latrie et Eugène de Rozière, commissaires.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 7 juin, M. E. Renan a fait une communication sur les papyrus araméens provenant d'Égypte, que possède la Bibliothèque nationale. M. Léopold Delisle a communiqué une note sur les monuments wisigothiques de la Bibliothèque nationale. — Dans la séance du 14, M. de Wailly a lu une note à l'occasion de la découverte par M. Miller d'un texte du treizième siècle relatif à diverses susceptions des reliques de la Passion. M. Wallon a donné lecture d'un mémoire de M. Th.-H. Martin sur le système astronomique de Ptolemée. M. François Lenormant a continué la lecture de son mémoire sur les magistrats monétaires chez les Grecs. — Dans la séance du 21, M. Léon Renier a fait une communication au sujet d'une inscription trouvée à Philippeville et dont M. Cherbonneau avait envoyé l'estampage. M. Renan a présenté une note de M. Clermont-Ganneau sur une inscription de Bosra. M. de Rozière a lu un nouveau mémoire de M. Finot sur la Bourgogne cis-juranne. — Dans la séance du 28, M. Edmond Le Blant a fait une communication sur une coupe en bronze étamé encore inédite. M. Léopold Delisle a fait connaître que la Bibliothèque nationale venait de s'enrichir d'un exemplaire complet de la collection chinoise des livres canoniques boudhiques composée de 1,612 volumes et de plusieurs acquisitions faites à la vente Firmin-Didot. M. Ernest Desjardins a lu, au nom de M. Tissot, ministre de France à Athènes, un mémoire

relatif à une inscription militaire, découverte en Tunisie par M. Duveyrier en 1860.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance 1er juin, M. Levasseur a présenté des observations sur le rétablissement des tours. — M. Hippolyte Passy a lu, dans les séances des 1er, 22 et 29, un mémoire sur l'histoire dans ses rapports avec les sciences sociales et politiques. — Dans la séance du 8, M. Henri Martin, M. Nourisson et M. Levasseur ont présenté des observations au sujet du rétablissement des tours. — Dans la séance du 15, M. Victor Bonnet a lu un travail sur les impôts sur les actes, — Dans la séance du 29, M. Drouyn de Lhuis a communiqué une note complémentaire à celle qu'il avait donnée sur la Maison de refuge et la Société des prisons de Philadelphie.

Le Musée des archives départementales. — Le Ministère de l'Intérieur va publier, chez Alphonse Picard, rue Bonaparte, 82, en vue de l'Exposition universelle, sous le titre de *Musée des Archives départementales*, un recueil de *fac-simile* des documents les plus intéressants antérieurs à 1790, choisis dans les dépôts des préfectures, des mairies et des hospices. Cet ouvrage, destiné à donner une idée des richesses historiques de la France provinciale, comprendra un album in-folio d'environ cinquante planches, de format grand soleil, exécutées d'après les procédés de l'héliogravure, et un volume petit in-folio de texte imprimé sur papier vergé à l'imprimerie nationale, contenant un rapport au Ministre sur l'ensemble du service des archives et la transcription des spécimens reproduits.

On trouvera dans ce recueil des titres de tous les genres et de toutes les époques, du VIIe au XVIIIe siècle : bulles de papes, diplômes de souverains, chartes d'évêques, d'abbés, de seigneurs; — traités de paix, d'alliance et de commerce; — procès-verbaux de délibérations municipales, minutes de notaires, comptes, contrats de nolisation, actes de l'état civil les plus anciens; — premiers titres en langue vulguaire, connus dans chaque province; — curieux documents relatifs aux universités et à l'instruction primaire; — inventaires de trésors de cathédrale et d'abbayes; — marchés passés avec des architectes et des orfèvres, plans à l'appui; — rouleaux de morts; — cartulaires; — tablettes de cire; — autographes de personnages célèbres, etc. Les textes seront publiés de manière à servir de modèles pour l'étude de la paléographie Le choix des pièces a été fait par l'administration, sur l'avis de la commission des archives départementales, communales et hospitalières, qui a délégué, pour concourir à ce travail, une sous-commission, composée de MM. Natalis de Wailly, Léopold Delisle et Jules Quicherat.

Bibliothèques, musées, etc., en Grèce. — La Bibliothèque nationale, réunie avec celle de l'Université, comprend environ 120,000 volumes, correspondant à 47,000 ouvrages. Son budget annuel est d'environ 34,000 drachmes (près de 34,000 francs). La Bibliothèque de l'Assemblée nationale comprend de 23,000 à 24,000 volumes. On y conserve les archives de la guerre de l'indépendance. La Bibliothèque de l'école Rizari possède 4,000 volumes; celle de l'Académie de Corfou, 35,000; celle d'Audritzené, 6,000; celle de Demitzané, 2,500. Les gymnases ont aussi des bibliothèques; la plus importante, celle du gymnase de Syra, comprend 5,000 volumes.

Les musées sont : le musée archéologique, situé sur l'Acropole ; celui du lycée Varvakeion, appartenant à la Société archéologique ; celui des antiquités de Mycènes, et à Spata, au Polytechneion, le musée privé dit Bernardakeion, et la section archéologique du ministère de l'instruction. En pro-

vince, les musée du Pirée, de Thèbes, de Tanagre, de Mycon, de Sparte et d'Olympie ; le cabinet des médailles, à la bibliothèque nationale, comprenant aussi la collection appartenant à l'Université et contenant les monnaies des îles Ioniennes, ancienne collection de M. P. Lambros ; le musée physiographique comprenant des collections paléontologiques, géologiques et zoologiques. Le jardin botanique renferme une collection très-complète de la flore grecque ; on y a fait entrer la très-riche collection de M. Th. Orphanidès, vendue par M. M. Rodocanaki, le musée anatomique, le musée pathologique, le cabinet d'histoire naturelle et tous les établissements parfaitement installés dans l'Université et dans ses annexes.

On compte en Grèce 104 imprimeries, 50 librairies. Il a été publié, en 1877, 57 journaux, 17 recueils périodiques. De 1868 à 1872, on a fait paraître 675 ouvrages, et de 1873 à 1877, environ 804. (Extrait du livre intitulé : *La Grèce à l'Exposition universelle de* 1878, par M. A. Mansolas.)

La Bibliothèque de Voltaire. — On s'est beaucoup occupé de Voltaire, cette année ; nous nous bornerons, en ce moment à parler de sa bibliothèque ; achetée en bloc par l'impératrice Catherine, elle est conservée au palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg ; elle a été l'objet d'une intéressante notice de M. Léouzon Leduc, insérée dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires* (in-8, *Imp. nationale*, 1850, t. I, p. 39-54) ; mais ce recueil important pour les travailleurs, est sans doute fort peu connu du gros du public ; quelques détails auront ainsi le mérite de la nouveauté.

La bibliothèque de Voltaire se compose d'environ 7,500 volumes ; elle n'offre par elle-même d'autre intérêt spécial que celui d'avoir été la propriété d'un homme célèbre. Plusieurs volumes portent des notes marginales autographes, mais la plupart d'entre elles sont trop insignifiantes ou trop indignes de leur auteur pour qu'on les retire de l'oubli. Les manuscrits offrent bien plus d'intérêt ; ils se divisent en deux catégories ; la première, cinq portefeuilles concernant l'histoire de Russie sous Pierre le Grand ; la seconde, treize portefeuilles, papiers sur des objets de tout genre ; on y trouve de nombreux documents historiques, les premiers essais, couverts de corrections et de ratures, de diverses tragédies, des lettres, une foule de poésies ; madriguax, odes, épîtres, chansons ; tout cela en grande partie inédit.

Parmi ces manuscrits, il en est un grand nombre « dont la licence dépasse toute imagination. » Ainsi s'exprime M. Léouzon-Leduc, et cela ne surprendra nullement les personnes qui savent fort bien que, si Voltaire, tout comme Béranger, a recueilli tant d'hommages, s'il conserve tant d'admirateurs fanatiques, c'est que, flattant les plus détestables, les plus vils penchants de la nature humaine, il a spéculé à outrance sur l'impiété et sur l'obscénité. Du reste, en vertu d'un ordre suprême, ces vers infâmes, où se révèle si bien la pensée intime de leur auteur, sont condamnés à ne jamais sortir des ténèbres qui les recouvrent.

Une heureuse trouvaille. — Un de nos plus habiles chercheurs, M. J. Dukas, a rencontré dernièrement, dans un *lot* de cinq volumes qu'il a achetés à une des ventes du soir de la salle Silvestre, pour un prix fort modique, un livre des plus précieux. C'est un recueil d'opuscules grecs, imprimés chez Frédéric Morel, en 1583 et 1584, qui porte sur la première page la signature «*Cl. Christiani. Q. Sept. Flor. f.* » et qui, par conséquent, a appartenu à Claude Chrestien, fils du poëte érudit bien connu dont Henri IV fut l'élève. A la fin du volume, Morel a réimprimé une pièce d'environ 400 vers héroïques intitulée : *Pro felici inauguratione Henrici III regis christianiss. Vota. Remis Idib. Feb. MDLXXII (sic).* Ce morceau, sous un titre un peu différent, et

aussi avec une erreur dans la date, est attribué, par le P. Lelong (N° 18310) à Jacques Amyot; mais les biographes de cet illustre prélat, et notamment Arth. de Blignières, n'ont pas su qu'elle existe. Elle figure cependant au *Catalogue de l'histoire de France* de la Bibliothèque nationale, sous la cote Lb 34, 109 ; ce n'est pas non plus l'édition originale de cette pièce rare. M. Dukas compte en donner prochainement l'analyse que M. Egger voudrait faire insérer, à défaut du poëme entier, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*. Mais le plus beau bijou de l'écrin est ailleurs.

Entre le second opuscule la traduction latine de Turnèbe, à la suite du texte *de Lapidibus* de Théophraste) et le dernier (les Exhortations de l'empereur Basile le Macédonien à son fils Léon le Philosophe, édition princeps en grec et en latin), se trouvent quatorze feuillets imprimés à Venise, en 1544, chez Barthélemy le Calligraphe. C'est la traduction en grec vulgaire du traité de Plutarque sur l'éducation des enfants, par Nicolas Sophianos.

Or, en 1874, M. Emile Legrand,— le même dont le rapport sur sa mission littéraire en Grèce vient d'être publié — a édité chez Maisonneuve, d'après un ms. de la Nationale, un second tirage à 100 exemplaires d'une grammaire romaïque de Sophianos, et il y a joint une réimpression du Παιδαγωγός. Cette réimpression a été l'objet de soins tout exceptionnels, le prince Démétrius Rodocanachis ayant envoyé à l'éditeur des photographies, page pour page, de l'exemplaire unique qui se trouve à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

Aujourd'hui, cet exemplaire n'est plus le seul : il en existe un second, et c'est M. Dukas qui en est l'heureux possesseur. — T. de L.

Les Œuvres poétiques de Marie de Romieu. — M. Prosper Blanchemain vient de publier, dans le *Cabinet du bibliophile* (Paris, Jouaust), un délicieux petit volume (tiré à 350 exemplaires) renfermant les œuvres poétiques de Marie de Romieu avec une préface et des notes. Nous devons de doubles remercîments à M. Blanchemain, d'abord parce que les œuvres de la sœur du poëte Jacques de Romieu sont devenues d'une excessive rareté, ensuite parce que ces œuvres ont paru à un juge tel que feu Viollet-le-Duc, *remplies d'esprit, de grâce et de naturel*, à un juge tel que feu Léon Feugère, remarquables par le *mouvement et la verve*. Tout le monde voudra se délecter à lire ce volume, auquel rien ne manque de ce qui, aux yeux des bibliophiles les plus exigeants, constitue, selon le mot consacré, un véritable *bijou*. — T. de L.

L'Acte de décès de La Grange-Chancel. — On a réimprimé, dans les *Éphémérides de Périgueux* de mai-juin 1878 (p. 99), le document suivant, qui avait été publié déjà dans le *Bulletin de la Semaine*, de la même ville, le 29 novembre 1863, mais qui ne paraît pas avoir été remarqué : « Le 29 décembre 1758, est décédé, au château d'Antoniat, messire François-Joseph de Sansel (*sic*), âgé de 87 ans ou environ, et a été inhumé dans l'église de Razac. » Cet extrait des registres mortuaires de la paroisse de Razac, déposés aux archives du greffe du tribunal civil de Périgueux, permet de rectifier l'erreur de la plupart des biographes, y compris les biographes périgourdins, tels que M. de Lescure, *Mémoires historiques et littéraires sur La Grange-Chancel* (en tête des *Philippiques*, Paris, 1858, p. 186), lesquels font mourir le virulent pamphlétaire trois jours trop tôt, le 26 *décembre*. Mais le rédacteur de l'acte de décès s'est trompé en faisant mourir son paroissien à 87 ans ou environ : La Grange-Chancel, né le 1er janvier 1677 dans ce même château d'Antoniat, où il devait rendre le dernier soupir, avait seulement quatre-vingt-un ans quand le bon curé de Razac lui en attribuait quatre-vingt-sept. — T. de L.

La Revue historique et la Société Bibliographique. — Les succès croissants obtenus par la Société Bibliographique semblent émouvoir la *Revue historique*. Dans sa dernière livraison, après avoir annoncé la publication du deuxième fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, de notre éminent collaborateur M. l'abbé Chevalier, elle ajoute : « Cette même *Société Bibliographique*, qui a le tort de consacrer la plus grande partie de ses ressources à des écrits de *propagande* et de *polémique* DONT LE CARACTÈRE PASSIONNÉ ET VIOLENT JETTE DU DISCRÉDIT SUR SES PUBLICATIONS SÉRIEUSES, vient de faire paraître une œuvre d'histoire intéressante, etc.» (il s'agit du livre de M. le marquis de Loray sur *Jean de Vienne*). Que veut dire la *Revue historique?* En quoi la publication de la *Bibliothèque à 25 centimes*, des *Brochures sur la Révolution* (d'un caractère si sévèrement historique), et même des *Lettres* de Mgr l'évêque d'Orléans sur le Centenaire (tirées à quatre-vingt mille exemplaires), ou des *tracts* sur Voltaire (tirés à huit cent mille exemplaires), peut-elle « jeter du discrédit » sur le *Répertoire* de l'abbé Chevalier et le *Jean de Vienne* de M. de Loray? Nous voudrions le savoir. Et si notre curiosité n'est pas indiscrète, nous lui demanderons, parmi les publications de la Société Bibliographique, de citer celles qui, d'après elle, ont un « caractère *passionné et violent*. » Dans une revue qui prétend à « l'impartialité scientifique, » et qui a déclaré hautement, à ses débuts (t. Ier, p. 2), que « chaque affirmation serait accompagnée de preuves, » il est assez étrange de trouver de telles attaques et de telles insinuations.

Le Catalogue de la Bibliothèque de Troyes. — Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur les services que rend à la bibliographie la publication des catalogues des bibliothèques publiques ; celui que nous avons sous les yeux donne une idée fort satisfaisante de ce que possède la ville de Troyes ; les deux volumes que nous venons d'examiner (XI-547, 516 pages) ne concernent qu'une partie de la section historique : chronologie, géographie, voyages, histoire ancienne, histoire religieuse, histoire de France) en s'arrêtant à l'an 1635; ils enregistrent 3,667 articles divers, auxquels il faut joindre une multitude d'opuscules formant des recueils factices dont le contenu est enregistré en détail; du reste, pas une seule note.

La bibliothèque de Troyes possède de nombreux et bons ouvrages des siècles passés, mais elle est bien pauvre en fait de livres modernes; il en est ainsi de toutes les villes de province, le chapitre du crédit que leur allouent les divers conseils municipaux est d'une modicité affligeante.

Parmi les livres rares, parmi les éditions du quinzième siècle, nous pouvons indiquer l'*Historia Alexandri Magni, de preliis*, Argentine, 1486, in-fol. (Histoire fabuleuse des conquêtes du roi de Macédoine); Sallustius, *De bello Jugurthe, de Catiline conjuratione*, Parisiis per Udabricum Gering, s. d. (vers 1474, in-4, un des plus anciens produits de la typographie parisienne); *Suetonius*, Venetiis, per Simonem Bevilaqua, 1496, in-fol.; Boccacius, *Genealogia deorum*, Venetiis, 1492 et (*sine loco*) 1481. — En fait d'anciens livres français, les Chroniques de Froissart, Paris, A. Verard (s. d., mais après 1500), in-fol. (un bel exempl. de cette édition fort rare a été adjugé à 4,500 fr. à la vente des livres de M. Léopold Double); *Monstrelet*, A. Verard (s. d., après 1500), in-fol.; — Un exemplaire sur peau vélin des *Grandes Chroniques des rois de France*, composées par Pierre Gaguin (Paris, Poncet le Preux, 1554, in-fol.), mériterait d'être mis au rang des livres précieux ; malheureusement, il y manque 37 feuillets.

Nous pouvons signaler encore, comme ouvrages d'une haute valeur, un exemplaire de l'une des éditions du curieux voyage du Bolonais Ludovico

Varthema en Orient (publié pour la première fois à Rome en 151) et le *Premier* (le seul) *volume contenant* 40 *tableaux en histoires diverses qui sont mémorables touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France* (1559-1570), par J. Perripssin et J. Tortorel, recueil des plus intéressants sous le triple rapport de l'histoire, de l'art et du costume; il a été l'objet d'intéressantes études de la part des monographes les mieux autorisés.

Il est impossible que, dans un catalogue considérable, quelques erreurs de classement ne viennent pas à se produire, car il n'y a pas moyen de tout lire, et parfois on s'en rapporte à un titre qui prête à l'équivoque. Indiquons deux méprises de ce genre, que nous avons observées : le *Voyage de Jacques Sadeur autour du monde* (n° 414) est un voyage imaginaire, une fiction satirique et allégorique, dans le genre des *Voyages* de Gulliver; le *Violier des histoires romaines* (n° 3866) est un recueil de légendes, de contes, de réflexions morales où il n'y a absolument rien d'historique; il n'a de romain que les noms des personnages; il doit être placé dans la classe des fictions.

La Librairie américaine. — Le catalogue que la Commission des éditeurs américains vient de publier à l'occasion de l'Exposition universelle nous donne de curieux renseignements sur l'industrie du livre de l'autre côté de l'Atlantique ; notons-en ici quelques-uns sur la production croissante des ouvrages indigènes, sur le nombre et les catégories des éditeurs eux-mêmes, sur les prix faits aux auteurs, sur les bibliothèques, sur la reliure, et sur un procédé de vente à l'encan des livres nouveaux qui est bien la caractéristique de ces populations pour qui les affaires sont la chose capitale.

En ce qui regarde la production des livres d'origine américaine, la proportion n'a cessé de croître considérablement jusqu'à nos jours, depuis la fondation de la plus vieille maison de librairie connue d'Amérique, celle de Sower, Potts et C°, dont le premier titulaire, Christophe Sauer, établi près de Philadelphie en 1740 (à Germantown), éditait des almanachs et des Bibles en langue allemnade : en 1820, sur une vente de 2,500,000 dollars, la part des ouvrages originaux américains était de 30 pour cent ; en 1830, elle s'élevait à une proportion de 40 pour cent, sur 3,000,000 de dollars de vente ; 12,000,000 de volumes. en 1840, fournissaient une proportion de 85 pour cent américains ; en 1856, elle était de 80 pour cent, sur 16,000,000 de volumes. D'après l'encyclopédie d'Appleton. il a été publié, en 1871, pour 40,000,000 de dollars de livres, aux États-Unis. Le nombre des ouvrages originaux, en 1877, a été de 4,476.

C'est pourtant entre une cinquantaine d'éditeurs seulement que se trouvent partagés les 9/10 des ouvrages qui se publient en Amérique; la librairie proprement dite comprend environ 3,000 marchands dont 800 sont considérés comme éditeurs intermittents; une dizaine de mille négociants adjoignent à d'autres spécialités la vente des livres, revues et journaux ; en-dehors de la vente par entremise des libraires, les éditeurs d'ouvrages par souscription en font le placement exclusivement par colporteurs, envoyés dans des régions déterminées pour solliciter les ordres de maison en maison; en outre, un type tout à fait particulier le « Jobber, » commissionne à un éditeur de grandes quantités d'un ouvrage, parfois 1,000 exemplaires à la fois, à ses risques et périls, puis les place comme il peut chez les petits détaillants de tout le pays.

A l'écoulement du stock de librairie annuelle par des canaux si divers, vient s'ajouter la vente à l'encan, de New York : deux fois par an, au printemps et à l'automme, les éditeurs y envoient leurs nouveaux ouvrages, et leurs livres de fonds; de tous les États de l'Union accourent les libraires,

et la cession leur en est faite au plus offrant et dernier enchérisseur. — Endehors de cette vente en bloc. les « Dollar Stores, » magasins à prix fixe où l'on vend de tout au taux unique d'un dollar, offrent à leur clientèle des ouvrages pour ce prix.

Cependant, les formats adoptés aux États-Unis, l'in-12 pour romans et poésies, l'in-8 pour les ouvrages scientifiques, par exemple, sont côtés plus haut ordinairement : le premier format se paye 1 dol. 50, le second 2 d. 50. Il est vrai de dire aussi, que deux formats nouveaux plus petits, l'in-24 carré, très-en vogue sous le nom de « The Little Classic, » et le « Vest-Pocket Size, » tout récent, sont d'un prix moins élevé.

Les éditeurs américains emploient le papier teinté de préférence au papier blanc; la plupart de leurs ouvrages sont mis en vente dans un style uniforme de cartonnage toile, plus ou moins ornementé de dorures; enfin, par application d'une récente invention, ils brochent leurs livres par une couture de fil de laiton qu'un mécanisme rapide vient river sur les parties assemblées.

La partie matérielle du livre ainsi réglée, les auteurs reçoivent un droit de 10 pour cent sur toutes les ventes; s'ils ont écrit leurs ouvrages sur la demande des éditeurs, ceux-ci leur allouent une somme en sus de cette convention d'usage; elle est moindre, au contraire, 5 pour cent, s'il s'agit d'ouvrages par souscription, ceux-ci produisant des ventes plus élevées.

Les prix sont calculés, en Amérique, de façon à pouvoir allouer de 25 à 40 pour cent d'escompte aux libraires; les « Jobbers » reçoivent généralement 5 pour cent en plus (45 pour cent); l'escompte atteint quelquefois 50 pour cent pour les livres d'enfants.

On voit quel développement a déjà la librairie au-delà de l'Atlantique; combien on y recherche la lecture généralement. — Terminons ces relevés par quelques indications relatives à l'une des principales bibliothèques des États-Unis, dont tous les habitants ont le droit d'utiliser les collections en emportant les livres chez eux, sous certains conditions. — La « Boston Public Library » contient, en deux parties distinctes, 350,000 vol. d'une part, 250,000 de l'autre. Elle a huit succursales dans la ville et aux environs, et, en outre, des agences chargées de la distribution des livres; la salle de lecture en est ouverte toute l'année de 9 heures du matin à 10 heures du soir; l'année dernière, le chiffre de la circulation a été de 140,572 volumes, dont 129 seulement ont été perdus. Ainsi, les Américains aiment les livres, comme une affaire, comme un délassement; puissent-ils bientôt, grâce à une vulgarisation de plus en plus considérable, les aimer aussi, plus généralement, comme un besoin élevé du cœur et de l'esprit. — F. Escard.

La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — Cette vente qui a eu lieu du 6 au 15 juin, restera célèbre dans les fastes de la bibliophilie; c'est la plus importante qu'on ait jamais vue en France; elle a produit pour 715 articles, la somme énorme de 857,204 fr., allant ainsi au-delà du double de ce qu'à des époques déjà éloignées avaient rendu deux collections célèbres; celle du duc de la Vallière, en 1784 (404,677 fr.), et celle du comte de Mac Carthy, en 1816 (404,746 fr.).

C'est avec une véritable frénésie que les amateurs se sont disputé ces beaux livres, si rares et somptueusement reliés, ces exemplaires uniques que M. A.F.-Didot avait eu le bonheur de rencontrer dans le cours de sa longue carrière; indiquons les prix auxquels sont arrivés les articles les plus dignes d'attention, et pour quelques-uns d'entre eux nous mentionnerons ce qu'ils avaient été payés dans des ventes précédentes; c'est une constatation éclatante de la hausse qui, depuis vingt-cinq ou trente ans,

s'est déclarée sur certains genres de livres. — JANUA (Joh. de) *Catolicon* (volume imprimé à Mayence, daté de 1460 et attribué aux presses de Gutemberg), 7,900 fr. — BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre*, 1669 — de la duchesse d'Orléans, 1670, in-4, 5,000 fr.—Oraison funèbre du prince de Condé, 1687, 3,100 fr. (exemplaire avec envoi autographe). BION ET MOSCHUS, *Idylles*, 1686, in-8, 10,900 fr. Prix énorme venant de ce que ce volume (qui, en condition ordinaire, ne vaudrait que quelques francs) était revêtu d'une fort belle reliure aux insignes du traducteur de Longepierre; payé 1,500 fr. à la vente de M. le baron J. Pichon.

Sannazarii Opera, 1535, in-8, exempl. Grolier, 5,800 fr. (volume successivement adjugé 13 l. st., à Londres, en 1827, et 2,050 fr., à Paris, en mars 1863). —Le roman de la Rose (première édition, Lyon, vers 1485), in-fol. 5,500 fr. — Une autre édition du même ouvrage (Paris, vers 1496), exempl. sur vélin, 8,000 fr. — FRANC (Martin). *L'Estrif de fortune* (volume sans lieu ni date, imprimé à Bruges par Colard Mansion, vers 1477), 21,500 fr. (On ne connaît que deux exempl.; l'un est à la bibliothèque Sainte-Geneviève, celui-ci fut adjugé 7,000 fr. à la vente Yemeniz en 1867. — VILLON, *Œuvres*, Paris, 1533, pet. in-8, 2,000 fr.—*Gringore, Heures de Nostre-Dame*, Paris. s. d. (vers 1530) 2,200 fr. — Le *Chevalier aux dames* (en vers) Metz, 1516 in 4, 11,100 fr. Payé 2,075 fr. vente Yemeniz.—MAROT, l'*Adolescence clémentine*, Lyon, 3,200 fr. (1,800 fr., Yemeniz). —VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, diverses poésies, Caen, 1612, 1,200 fr.— LA FONTAINE, *Fables*, 1755, fig. d'Oudry, 4 vol. in-fol. 3,550 —*Airs de cour*, Paris, 1612-1628, 10 parties en un volume in-8 oblong (exempl. de dédicace à Louis XIII) 2,550 fr. — LA BORDE, *Choix de chansons*, 1773, 4 vol. in-8, 2,550 fr. (vers très-médiocres, mais de jolies estampes d'après les dessins de Moreau et autres, donnent une grande valeur à ce recueil). — MILLET, *La Destruction de Troyes*, 1498, in-fol., 1,400 fr. (Payé 290 fr., vente Soleime en 1844.)

Mystère de la passion iouée à Paris et Angier (Paris avant, 1490) in-fol., 1,600 fr. — GRESBAN, *le Triomphant mystère des actes des apostres*, Paris 1537, in-fol. 4,000 fr. — *Maistre Pierre Pathelin* (Paris, vers 1500), in-4 5,100 fr. — CORNEILLE, *Œuvres* 1644-1652, 3 vol. in-12, 5,050 fr. (première édition collective très-rare, le premier volume surtout qui contient les huit pièces antérieures au Cid. Quel que soit l'empressement fort légitime avec lequel les éditions originales de nos classiques, longtemps dédaignées, sont recherchées aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de regarder ce prix comme fort élevé.

CORNEILLE, *Théâtre*, et THOMAS CORNEILLE, *Œuvres dramatiques*, 1664-1666, 6 vol. in-8, 14,400 fr. (ex. payé 140 fr. vente Bertin, et 487 fr., Solar, en 1860). *Molière*, Œuvres, Paris 1666, 2 vol. in-12 (première édition avec une pagination suivie) 1,950 fr.—Autre édition, 1674-75, 6 vol. in-12, 2.000 fr.— Les éditions originales du Misanthrope, Paris 1667 et Tartuffe, Paris 1669, 1300 et 1,850 fr., les Plaisirs de l'Ile enchantée, 1664, in-fol. (comprenant la première édition de la Princesse d'Élide), exempl. de Colbert. 4,500 fr. — RACINE, *Œuvres*, Paris, 1676, 3 vol. in-12, 2,040 fr. (édition originale collective des neuf pièces représentées jusqu'à cette date). — Esther et Athalie, in-4, 1689 et 1691; éditions originales de cette date, 1,600 fr.

Passons à ces vieux romans de chevalerie dont les anciennes éditions sont devenues si rares et dont les exemplaires se couvrent de pièces d'or, M. Didot avait, en ce genre, réuni des volumes du plus grand prix ; nous mentionnerons :

Fier-à-bras, Lyon, 1486, 3,000 fr. (payé 855 fr., vente Bourdillon en 1836,

et 1,700 fr. en 1867), *Ogier le Danois*, 1525, 2,800 fr. Les *Quatre fils Aymon* 1506, 2,960 fr.; *Mabrian*, 1525, 2,900 fr.; le *Saint greccal*, 1523 (exempl. aux armes de Louis XII, 2,600 payé 4,950 fr., vente Techener, en 1865. *Lancelot du lac*, 1464, 6,800 fr. (4,400 fr., vente Yemeniz); *Perceval, le Galloys*, 2,800 fr.; *Cleriadus*, 1495, exempl. sur velin, le seul connu, 19,100 fr. (payé 10,000 fr. par M. Didot à la vente Yemeniz); *Olivier de Castille* (*s. l. n. d.*, mais imprimé à Genève, vers 1492), seul exempl. connu, 20,600 fr.; les *Sept Sages de Rome*, Genève, 1494 (un des deux exempl. connus, l'autre est à la bibliothèque de l'Arsenal), 3,350 fr.; les *Neuf preux*, Abbeville, 1487, 3,960 fr.; *Robert le diable*, Lyon, 1545, 2,610 fr.; *Mélusine* (en allemand), Augsbourg 1480, 2,300 fr.); *Beaudouin de Flandre*, Lyon, 1478, 6,000 fr.; Guerin Mesquin, Lyon 1530, 4,000 fr.; l'*Histoire du petit Jehan de Saintré*, Paris, 1517, 3,500 fr.

Une édition des deux premiers livres de Rabelais, Lyon, 1542, 2,600 fr. (exempl. payé 605 fr., vente Solar, et 1,108 fr., L. Double). En fait de livres espagnols, n'oublions pas un roman de chevalerie d'une extrême rareté : *Historia de l'inuencible cavallero don Polindo*, Tolédo, 1526, in-4, 2,990 fr.; Un exempl. de Don Quixote, 1608-1615, 2e édition de la première partie et édition originale de la seconde) 2,500 fr. Un exempl. d'un Plutarque latin ayant appartenu à la reine Marguerite, 2,100 fr.

Dans la classe de l'histoire nous rencontrons, les *Chroniques de Saint-Denis*, 1517, 4 vol. in-fol., 3,000 fr.; Paulus Jovius, *Vita Leonis decimi*, 1549, exempl., Grolier, 3,850 fr.; *Xenophontis Opera*, græce, 1581, in-fol. exemple de dédicace au roi d'Angleterre Jacques Ier, 6,000 fr. (à cause d'une fort belle reliure du temps; ce volume en condition ordinaire, a fort peu de valeur); Procopius *de Bello persico*, 1509, in-4, 6,000 fr. (à cause d'une belle reliure aux insignes de Thomas Maioli, bibliophile italien); Froissart (sans date, 3 vol. in-fol. première édition), 5,500 fr.; Monstrelet (vers 1510, 2 vol. in-fol., exempl. sur peau vélin avec 6 grandes et 159 petites miniatures) très-riche reliure 30,500 fr. (M. Didot avait, en 1862, acheté cet exempl. 18,000 fr. au libraire Techener); Valerius Maximus, Mayence, 1471, 2,950 fr. exempl. sur vélin.

Indépendamment de ces livres imprimés, le catalogue que nous parcourons énumère 70 manuscrits qui ont obtenu de leur côté des prix fort élevés; les *Chroniques de Normandie*, xve siècle, 15 grandes et belles miniatures, 51,000 fr., les *Chroniques de Bourgogne*, fin du xve siècle, 15 miniatures seulement, 20,500 fr.

La vente qui vient de se termieer ne contient d'ailleurs qu'une portion des trésors réunis par M Didot; tous les ouvrages relatifs à la théologie, à la jurisprudence, aux sciences et arts ont été réservés; leur tour viendra plus tard; on trouvera là, parmi les ouvrages liturgiques et parmi les livres ornés de figures sur bois (un des objets spéciaux des études de M. Didot), des raretés qui exciteront bien des convoitises.

La Bibliothèque du comte Dzialynski. — Un journal allemand, consacré à l'érudition, le *Philologus*, publié à Gœttingue, nous apprend que cette bibliothèque est conservée dans la petite ville de Kurnik (grand-duché de Posen); elle est fort digne d'attention. On y trouve une réunion importante d'ouvrages relatifs à la Pologne et à son histoire, ainsi qu'une collection des classiques grecs et latins sortis des presses polonaises; il y a aussi des manuscrits, entre autres, un de Juvénal, transcrit à Florence en 1441 et offrant parfois des leçons différentes de celles des textes imprimés. Fort peu explorée, ce nous semble, jusqu'à ce jour, la bibliothèque

Dzialynski mériterait de devenir l'objet d'un examen attentif de la part de quelque érudit de Berlin ou de Varsovie.

La Presse parisienne. — On estime à 110 en moyenne le nombre des journaux qui naissent annuellement à Paris, et à un chiffre légèrement inférieur celui des morts. La première feuille quotidienne a été le *Journal de Paris*, fondé en 1777. De 1789 à 1799, il en surgit à Paris plus de 600. Napoléon Ier réduisit le nombre des journaux politiques à 13; Napoléon III en tolérait 14, en 1853. (Il n'est question ici que de la presse parisienne.) En 1877, Paris possédait 836 journaux et revues, ainsi distribués : 51 journaux et 14 revues politiques; 49 journaux ou revues ayant un caractère religieux et d'histoire; 74 consacrés aux belles-lettres; 20 de pédagogie; 66 de droit; 85 d'économie politique; 20 de géographie; 52 de littérature; 15 d'art; 3 de photographie; 9 d'architecture; 4 d'archéologie; 8 de musique; 7 de théâtre; 68 de modes; 77 de technologie; 74 de médecine et de pharmacie; 43 de science; 22 sur l'armée et l'art militaire; 31 d'agriculture; 16 sur les chevaux et 17 divers.

Les journaux politiques se divisent, quant à la couleur, ainsi qu'il suit : 22 républicains; 7 bonapartistes; 6 légitimistes; 5 orléanistes; le reste officiel ou indécis. Les journaux républicains ont 1,100,000 abonnés; les orléanistes 230,000; les bonapartistes 90,000; les légitimistes 24,000; les incolores 180,000. Aux deux extrémités de l'échelle des prix, sont placés l'*Art*, qui coûte 120 fr. par an, et la *Bonne pensée*, journal d'édification qui demande à ses abonnés la modeste somme de 60 cent. par an. (*Revue politique et littéraire.*)

— Notre collaborateur, M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, vient de publier, à la librairie Maisonneuve, le tome second de sa traduction du *Talmud de Jérusalem*. Ce second volume comprend les traités *Péa*, *Demaï*, *Kilaïm* et *Schebiith*.

— M. Milà y Fontanals a donné, dans la belle revue de Madrid, *la Academia*, un article fort détaillé et très-favorable sur la nouvelle édition des *Épopées françaises* de M. Léon Gautier.

— L'intéressante revue catalane, *le Gay Saber*, a publié, dans son dernier numéro, un examen du *Petit romancero* du comte de Puymaigre. Dans cet article très-bienveillant, on regrette que le traducteur n'ait pas donné le texte des chants catalans dont on reconnaît d'ailleurs que la traduction est très-fidèle. Les conditions dans lesquelles a été publié le *Petit romancero* ne permettaient pas cette augmentation de texte. Nous croyons savoir, du reste, que notre collaborateur se propose de donner tout un volume de *romances* catalans traduits avec le texte en regard.

— Le catalogue de la bibliothèque espagnole de don José Miro (vente 17-20 juin, A. Lecat, successeur de Bachelin-Deflorenne, in-8, de xvi-180 p.), imprimé avec soin, est très-digne de l'attention des bibliographes; il se compose exclusivement de livres en langue espagnole, publiés aux quinzième, seizième et dix-septième siècles; tous sont plus ou moins rares, et, parmi les 651 articles énumérés, il en est beaucoup qui étaient restés inconnus jusqu'ici aux bibliographes. Nous citerons, entre autres, l'édition donnée à Burgos, en 1562, par Phelippe de Junta, d'un de ces romans de chevalerie que dévorait Don Quichotte : *la Historia del muy valiente y esforcado cavallero Clamcules, hijo de Marcuditas, rey de Castilla* (n° 355); nous signalerons aussi l'étrange production d'Alvaro Guttierez de Torres : *El Sumario delas maravillosas y espantubles cosas que en el mundo han acontescidos*, Toledo, Remon de Petras, 1524, in-4 (n° 451).

—La presse socialiste en Allemagne ne compte pas moins de soixante-quinze publications diverses, journaux ou revues, avec un chiffre total d'abonnés de 135,000. L'année dernière, le nombre de ces publications n'était que de cinquante-sept.

— Voici un nouvel ouvrage a ajouter à toutes les publications de M. le comte Riant, sur l'Orient et les croisades. Ce sont les *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, recueil de deux volumes de tous les renseignements qui se rattachent aux reliques dont les croisés s'emparèrent après la prise de Constantinople (1204) et qui furent ensuite transportés en Occident.

— Encore un catalogue qui mérite d'être conservé; c'est le *Catalogue de la bibliothèque de feu le marquis de Morante* (Paris, ancienne librairie Bachelin-Deflorenne, 1878, in-8 de VI-447, 3,594 numéros); il ne signale point quelques-unes de ces raretés qu'on paye au poids de l'or; on y chercherait inutilement ces Dorat, ces *Chansons* de Laborde et autres livres du même genre qu'un caprice de la mode vient de porter à des prix insensés. Non, M. de Morante, savant laborieux et sévère, n'admettait dans sa vaste collection que des livres d'étude; les auteurs grecs et latins, la philologie, l'histoire étaient l'objet de ses prédilections, mais, en ce genre, il recherchait avec passion les bons livres peu communs, et il voulait les posséder en conditions irréprochables. Pareils bibliophiles sont rares aujourd'hui; en vérité, c'est dommage.

Le catalogue dont il s'agit s'écarte de la méthode habituellement suivie en France, il abandonne la classification par ordre de matière; les livres sont rangés dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs ou des titres lorsqu'il s'agit d'anonymes; ce système ne semble pas le meilleur. Supposé qu'un travailleur veuille connaître quels sont les ouvrages relatifs, par exemple, à l'histoire de France, qu'on va mettre en vente; pour se renseigner exactement à cet égard, il faudra qu'il parcoure en entier le catalogue; ce sera long et fatigant.

— La *Rivista di letteretura popolare*, publiée à Rome sous la direction de MM. G. Pitrè et Sabatini, a fait paraître sa seconde livraison. Elle débute par des contes que M. de Gubernatis a appris d'une jeune paysanne de Santo Stefano di Celcinaia. Ils sont suivis de chants populaires romains rassemblés par M. Sabatini, d'un travail de Pitrè sur la fête du mois d'août en Sicile, de chants populaires que le pays messin a fournis à M. de Puymaigre, d'un article de M. Braga sur les contes populaires portugais, d'un essai sur les jeux enfantins des Marches et de nombreux mélanges. Ce numéro nous semble devoir être indiqué aux amis de la littérature populaire, comme très-intéressant et comme donnant bonne opinion de l'avenir de cette publication.

— On annonce la publication du premier fascicule d'une *Iconographie Voltairienne, histoire et description de tout ce qui a été publié sur Voltaire par l'art contemporain*, par M. Gustave Desnoiresterres; il y aura en tout quatre fascicules.

— Une société vient de ce former aux États-Unis pour combattre les progrès du catholicisme.

— Il vient de se fonder à Paris une société du *Sou des écoles laïques*, pour faire concurrence aux œuvres cléricales.

Publications nouvelles. — *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduit de Michel de Marillac (in-8, Quantin). — *Conférences sur l'Église prêchées à Sainte-Croix de Nantes*, par le P. V. Guibé (in-12, Angers, Lachèse-Dolbeau). — *Le Socialisme devant la Société*, par le R. P. Félix, S. J. (in-8, Roger et

Chernoviz). — *Coup d'œil historique sur la géologie et sur les travaux d'Élie de Beaumont*, par Sainte-Claire Deville (in-8, Masson). — *Leçons sur la protection des animaux. Les Quadrupèdes*, par N. Claudon (in-12, Paul Dupont). — *Droit familier. Nos petits procès*, par A. Carré (in-18, Bibliothèque du Magasin des Demoiselles). — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine*, par C.-J. Beautemps-Beaupré (1re partie, t. II, in-8, Durand). — *Assemblées du diocèse de Castres*, par E. A. Rossignol (in-8, Toulouse, A. Chauvin). — *Le bon sens dans les doctrines morales et politiques*, par Ambroise Clément (2 vol.; Guillaumin). — *Actualités ou réponses aux objections de la science antichrétienne*, par l'abbé Victor Aubin (in-18, Palmé). — *L'Année liturgique : Temps après la Pentecôte* (t. I, in-12, Oudin). — *Somme ascétique de saint François de Sales*, par l'abbé N. Albert (in-12, Oudin). — *Révélations de sainte Gertrude* (2 vol. in-12, Oudin). — *Manuel de l'art chrétien*, par le comte Grimouard de Saint-Laurent (in-8, Oudin). — *La Tunisie chrétienne*, par E. de Sainte-Marie (in-8, Bureaux des Missions catholiques). — *La Hollande pittoresque, le Cœur du pays*, par Henry Havard (in-18, Plon). — *Rome et Démétrius*, par le P. Pierling, S. J. (in-8, Leroux). — *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par H. Baudrillart (t. I, in 8, Hachette). — *Le Comte de Fersen et la cour de France*, par le baron R. M. de Klinckowstrom (2 vol. in-8, Didot). — *La Philosophie de l'histoire en Allemagne*, par R. Flint (in-8, Germer-Baillière). — *La Découverte du livre de la loi et de la théorie du coup d'État*, par l'abbé A. Deschamps (in-8, Palmé). — *Histoire de sainte Solange, vierge et martyre patronne du Berry*, par l'abbé J. Bernard (in-12, Palmé). — *Barnave*, par Jules Janin (2 vol. in-18, librairie des Bibliophiles). — *Dictionnaire historique d'argot*, par Lorédan Larchey (in-18, Dentu). — *Catalogue de l'exposition du Ministère de l'Instruction publique de Russie* (in-8, Hachette). — *Madame Élisabeth devant le tribunal révolutionnaire*, par Maxime de la Rocheterie (in-18, librairie de la Société Bibliographique). Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Quel est le plus fécond de tous les poëtes ? — Ce titre appartiendrait de droit, ce semble, à Zoroastre, du moins s'il faut s'en rapporter à Pline le Naturaliste, qui nous apprend dans son *Histoire naturelle* (liv. XXX, ch. II) qu'Hermippe, de Smyrne (250 ans avant l'ère chrétienne), avait commenté les deux millions de vers laissés par Zoroastre, et qu'il avait fait des tables aux ouvrages de cet immense recueil, afin de faciliter de bien pénibles recherches. Ce chiffre de deux millions est une de ces exagérations que l'absence de critique chez les écrivains de l'antiquité faisait admettre sans examen. Observons en passant qu'on ne sait pas au juste ni le nom véritable de Zoroastre (mentionné pour la première fois dans le *Grand Alcibiade* de Platon), ni l'époque où il a vécu (5,000 ans avant la guerre de Troie, selon Diogène Laerce : chiffre fabuleux); et dans les ouvrages qui lui sont attribués, il y a bien des interpolations et des remaniements plus modernes. Disons aussi que M. C. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, a publié, en 1875-76 (Liège, 2 vol. gr. in-8), une traduction de l'*Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre*, travail important auquel M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de consacrer deux articles dans le *Journal des Savants* (janvier, février 1878). Ecartons Zoroastre, et, sans prétendre déterminer du premier coup quel est l'écrivain qui a tracé le plus grand nombre de vers, mentionnons, comme

ayant quelques droits à cet honneur, Lope de Vega, dont les compositions dramatiques atteignirent, au dire de son ami Montalvan, le chiffre de deux mille deux cents (1,800 comedias et 400 autos); il n'a été imprimé que cinq cents de ces pièces : c'est déjà quelque chose; et il faut y joindre des poëmes, des pastorales. des satires, etc. A. P.

Collections sur la Révolution française. — Que sont devenues les importantes collections de journaux, pièces et documents (imprimés ou manuscrits) de Deschiens et de La Bédoyère, sur la Révolution française? Ces collections ont-elles été dispersées dans les ventes publiques, ou se trouvent-elles dans quelqu'une de nos Bibliothèques nationales? F. B.

Congrégation du Très-Saint Sacrement. — Il existait, au siècle dernier, un ordre enseignant, connu sous le nom de Congrégation du Très-Saint Sacrement, de Sacramentaires, qui dirigeaient un certain nombre de colléges, notamment ceux de Thiers et de Brioude, en Auvergne, de Chabeuil, en Dauphiné, etc.... Où pourrait-on trouver des renseignements sur cet ordre qui semble être une réforme de celui des Prêtres de la Doctrine. A. V.

Sur l'article Faydit de la Biographie universelle. — Dans la livraison d'avril de la *Revue des questions historiques*, j'ai cité (*De l'emprisonnement de l'abbé Faydit. Notes et documents inédits*, p. 581, note 2), en l'attribuant à Charles Nodier, l'article *Faydit* de la *Biographie universelle*. Un savant bibliographe, que nous avons la joie de compter parmi nos collaborateurs, m'a écrit pour me faire observer que Nodier n'a pas écrit cet article. Je ne demande pas mieux que de m'incliner devant l'autorité de ceux qui sont mes maîtres, mais pourtant, avant de répéter le *Magister dixit* du bon vieux temps, je désirerais connaître la véritable traduction des lettres *N-R*, imprimées sous l'article *Faydit*. Je le désire d'autant plus que les éditeurs mêmes du recueil m'apprennent (*signatures des auteurs du treizième volume*, à la fin dudit volume), que *N-R* doit se lire *Charles Nodier*, et que, entre ces éditeurs qui sont, il faut le supposer, des gens bien informés et le très-considérable érudit qui me conseille de n'en rien croire, je suis dans la situation de l'âne célèbre qu'avait si ingénieusement imaginé Buridan. T. DE L.

Sur le prieuré de Cassan. — Tallemant des Réaux (*Historiettes*, 3e édition, tome VII, 1858, p. 158) nous apprend que « Hullon avoit un bon prieuré de huict mille livres de rente, en Languedoc, nommé Cassan. » En quelle partie du Languedoc faut-il chercher ce prieuré? L'éditeur, dans une note marginale, l'établit *à deux heures d'Agen*, mais les plus doctes Agenais ne connaissent pas du tout un prieuré qui aurait été si voisin d'eux. Aucune localité du nom de Cassan n'est indiquée dans le Dictionnaire Joanne. A Messieurs les Languedociens à m'éclairer!

UN CURIEUX DE PROVINCE.

Les Laqueuille députés aux Etats généraux de 1789. — Deux membres de la famille de Laqueuille furent députés aux Etats généraux. Le premier des sénéchaussées de Tulle, Brives et Uzerches, le second de la sénéchaussée de Riom. Quels étaient, au juste, les rapports de parenté de ces deux personnages? Dans un curieux mémoire sur l'émigration, le marquis de Marcillac parle souvent de son oncle le marquis de Laqueuille. C'est très-certainement du député de la sénéchaussée de Riom dont il est question. Une de ses sœurs avait dû épouser le père du marquis de Marcillac. Pourrait-on avoir les noms et prénoms et la date du mariage de cette dame? Pourrait-on également dire quels liens de parenté existaient entre les Laqueuille et M. de la Rouzière, lui aussi député de la sénéchaussée d'Auvergne aux mêmes Etats généraux. A. V.

—

RÉPONSES.

La Collection des manuscrits du marquis de Cambis (XXII, 557). — M. Paul Meyer a établi que cette collection forme en grande partie le fonds du cabinet des ma-

nuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid.

Croisade de 1229 (XXII, 559). — Les documents sur cette croisade sont extrêmement nombreux. Le principal est l'*Eracles* (*Hist. occid. des Croisades*, t. II); les textes des chroniqueurs sont presque tous dans le *Recueil des Historiens de la France*. M. de G. fera bien de consulter ensuite: Mas Latrie, *Histoire de Chypre;* d'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, et l'*Index* des écrivains du dix-huitième siècle, dans l'*Histoire littéraire de la France* au mot *Croisades;* et aussi de dépouiller, — bien qu'avec précaution, — les trois premiers volumes de la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud. R.

La mort de Louis XVI fut-elle votée par la majorité de la Convention (XXII, 557). — Le livre de M. R. est de M. J.-B. Magloire Robert. Le titre exact, avec une note concernant le fait de la condamnation de Louis XVI, se trouve dans Œttinger, *Bibliographie biographique* (Bruxelles, 1854), p. 2039. On peut aussi consulter la note de Quérard, *France littéraire*, VIII, 73. Le livre n'est pas rare et vaut au plus 10 à 12 fr. S. Calvary (de Berlin).

La fin du Vengeur (XXII, 578). — M. R. S. trouvera d'excellents éclaircissements sur cette question dans un article du *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, de M. A. Jal, ancien historiographe et archiviste de la marine, article intitulé *Le Vengeur du peuple* (p. 1243-1250 de la 1re édition, Paris, 1867).

T. de L.

Trois portraits à retrouver (XXII, 499). — Le portrait de Gault de Saint-Germain a été lithographié vers 1840 par Alluys, peintre auvergnat, d'après une peinture faite par Gault lui-même, devant un miroir. A. V.

Un sol marqué (XXII, 285, 384). — En répondant à une question sur le *sou marqué*, l'un des correspondants du *Polybiblion* a commis plusieurs erreurs. Cette petite monnaie valait, non pas *deux sous et demi* (ce qu'on appelait alors *six blancs*), mais un *sou et demi*, ou dix-huit deniers. Plate comme une feuille de papier, elle n'était point « tordue avec une pince et relevée d'un côté, » et pouvait parfaitement se « tenir en pile; » c'est même pour cela, afin d'alléger le poids de la monnaie, renfermée dans les bourses de cuir des marchands, qu'elle avait été inventée. On en faisait un très-grand usage dans tout l'Ouest de la France. Si l'on en a vu des spécimens tordus et employés comme râcloirs, c'était le fait de quelques industriels pour leur usage propre; mais le sou marqué était absolument plat et régulier. On s'en servait encore en 1840.

V. P.

Martyrs de la Révolution (XXII, 286, 479). — *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages*. Ouvrage orné de gravures; contenant le tableau général des déportés, etc., par L.-A. Pitou, déporté à Cayenne en 1797. Paris, chez L.-A. Pitou, 1807, 2 vol. in-8. (A la fin du deuxième volume, on trouve la liste des morts à Cayenne et dans les cantons; la liste des évadés et des rappelés; celle des déportés établis à Cayenne; de ceux revenus en France par la Martinique, et enfin de ceux pris par les Anglais en revenant par le Canada.)

Dans les indications fournies précédemment par moi et insérées pages 479 et 480 du tome XXII, on a imprimé : page 480, ligne 28, *Barbet* au lieu de *Barbat*, et ligne 30, *Massart* au lieu de *Mussart*. B. de F.

Les Sociétés de bibliophiles en France (XXII, 557). — Un travail spécial sur les publications de ces sociétés serait, à coup sûr, chose utile et intéressante; en attendant qu'il s'effectue, nous tenterons du moins de fournir quelques indications. La *Société des bibliophiles* de Guyenne a mis au jour des ouvrages fort dignes d'attention. *La Relation de la Floride*, par Dominique de Courgues (édition revue par M. Tamizey de Larroque et bien supérieure à toutes les précédentes); les *Remarques et corrections* d'Etienne de la Boetie sur Plutarque publiées par R. Dezeymeris), les *Mémoires* inédits de J.

de Fubas (publiés par H. Barckhausen), etc. N'oublions pas deux publications importantes : les *Essais* de Montaigne, texte original de 1580, avec les variantes des éditions de 1582 et de 1588 (publiés par R. Dezeymeris et H. Barckhausen), et la *Chronique bordelaise* de J. de Gaufreteau (mise au jour par J. Delpit), importante pour l'histoire de la Guyenne pendant le seizième siècle. — Parmi les travaux de la *Société des bibliophiles normands*, on remarque la réimpression (avec une introduction par M. André Potier) de la *Friquassée crotestyllonée des antiques modernes chansons* (1864, in-8, XVI, 82 p.), livre dont l'impression originale, 1612, était devenue introuvable, et qui, au point de vue du langage et des usages rouennais à cette époque, présente un intérêt très-vif. — La *Société des bibliophiles de Touraine* a fait preuve d'un zèle actif et éclairé; nous mentionnerons seulement : *la Vie de Monseigneur Saint-Martin de Tours* (en vers), par Péan Gatineau, poëte du treizième siècle, publiée d'après un manuscrit par M. l'abbé J.-J. Bourassé, *Tours*, 1860, pet. in-4 à 180 exempl. La *Société des bibliophiles lyonnais*, due à l'initiative zélée de M. J.-B. Monfalcon, a donné des réimpressions d'ouvrages devenus fort rare; nous croyons qu'elle a cessé de donner signe de vie. La *Société des bibliophiles bretons*, dont l'origine est récente, vient de donner une très-bonne édition des *Œuvres françaises* d'Olivier Maillard, sermons et poésies, d'après les manuscrits et les éditions originales, avec introduction et notes par M. Arthur de la Borderie; elle fournit les éléments d'une appréciation exacte de ce prédicateur célèbre jugé avec beaucoup trop de légèreté par des écrivains superficiels. É. T.

Notre-Dame de Garaison (XXII, 191).—Voici les titres des publications que nous connaissons à ce sujet : 1° Les *Conjurations faites à un démon possédant le corps d'une grande dame*. Ensemble, les étranges réponses par lui faites aux saints exorcismes en la chapelle de Notre-Dame de la Guaraison, au diocèse d'Auche, le 19 novembre 1618. Paris, I. Mesnier, in-8 pièce. — 2° *Le Lis du Val de Guaraison*, où il est traité en général de tous les points qui concernent la dévotion des chapelles votives de la Vierge, en particulier de l'origine et des miracles de la chapelle de Guaraison, par E. Molinier. Toulouse, R. Colomiez, 1630, in-12; 2e éd. Auch, in-8 s. d., (1646); 3e éd. ib., 1700; 4e éd., Garaison, 1847, in-16. — 3° *Les Merveilles de Guaraison*, par Mme Alabert. Toulouse, s. d. (1694), in-12. — 4° *Histoire de la chapelle de Garaison*, par M. Suberville et M. Duchein. Toulouse, 1836, in-18. — 5° *Histoire abrégée de la chapelle de Garaison* (anonyme). Lyon, 1839, in-18. — 6° Une notice de 8 p. dans le grand ouvrage du curé de Saint-Sulpice : *Notre-Dame de France*, t. IV, p. 450-57. — Sch.

Lorsqu'il subsiste des traces de la langue des Indiens, qui disparaît tous les jours, il importe de les consigner bien vite, de crainte de les voir s'échapper. A ce propos, notons le titre d'un livre bien rare que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale : « Lecciones espirituales para las tan« das de ejercicios de S. Ignacio, da« das a los Indios en el idioma « mexicano. Compuesta por un sa« cerdote del Obispado de la Puebla « de los Angeles. Puebla, imprenta « antigua, 1841. » Malgré cette date, cette version d'une œuvre de saint Ignace remonte à 1835, selon la date que portent la dédicace et l'autorisation ecclésiastique d'imprimer, rédigées en espagnol. Grâce au travail de ce prêtre anonyme, on a des ressources suffisantes pour reconstituer un vocabulaire respectable de la langue quichua, en prenant le texte original de saint Ignace que l'on confronterait avec la traduction placée sous nos yeux. — Sch.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Dictionnaire des sciences philosophiques, par une Société de professeurs et de savants. sous la direction de M. Ad. Franck, membre de l'Institut. 2e édition. Paris, Hachette, gr. in-8 de XII-1806 p. à 2 col. Prix : 30 fr. — *Etudes historiques et critiques sur le rationalisme contemporain*, par Hyac. de Valroger, prêtre de l'Oratoire. 2e édition, augmentée de divers opuscules du P. H. de V. et publiée par P. de Valroger, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1878, in-8 de XXIV-466 p. Prix : 6 fr. — *Histoire de la philosophie*, par Joseph Fabre. Première partie : *Antiquité et moyen âge*. Paris, Germer-Baillière, 1878. in-8 de VII-474 p. Prix : 3 fr. 50. — *Sancti Thomæ de Origine idearum, doctrina, qualis quum ab ipso proposita tum a Liberatore defensa fuit, breviter recensetur et dijudicatur* [a] D. Delaunay. Lutetiæ Paris., Ern. Thorin, 1876, in-8 de 103 p. — *S. Thomas d'Aquin et l'idéologie*. Discours lu dans une séance de l'Académie de la Religion catholique à Rome. le 18 août 1870, par Mgr Pierre-Marie Ferré, évêque de Casale-Monferrato. 2e édition, suivie de documents relatifs aux œuvres de Rosmini. Paris, Douniol. 1877, gr. in-8 de 53 p. — *Documents inédits sur Gassendi*, par Ph. Tamizey de Larroque. Paris, V. Palmé. 1877, gr. in-8 de 36 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*.) — *Dieu, l'homme et la béatitude*, par Spinoza, traduit pour la première fois en français et précédé d'une introduction par Paul Janet. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de LII-136 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50. — *Kantii theologia ex lege morali ducta expenditur*, a Ferd. Duquesnoy, presb. Paris, C. Delagrave, *s. d.*, in-8 de 111 p. Prix : 2 fr. 50. — *Etude sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle. Le Socialisme, le naturalisme et le positivisme*, par M. Ferraz, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon. 2e édition. Paris, Didier, 1877, in-18 de XXXI-482 p. Prix : 4 fr. — *Saint-Simon et le saint-simonisme*, par Paul Janet. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de 171 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50. — *Notice sur Laromiguière*, par M Gabriel Compayré. Toulouse, imp. Douladoure, in-8 de 19 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*.)— *Les Logiciens anglais contemporains*, par Louis Liard, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de 179 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50.

Le *Polybiblion* est bien en retard avec l'une des plus importantes publications de la librairie Hachette, la nouvelle édition (succédant après un quart de siècle à la première) du *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Aux six volumes achevés de publier en 1852, on a substitué un seul gros volume, d'une masse énorme et d'une impression fort compacte, mais qui, par là même, paraîtra peut-être d'un usage plus commode à certains travailleurs, et, en tout cas, assortira mieux la collection de répertoires alphabétiques où ce précieux recueil vient prendre une des meilleures places. A ce changement matériel devait coïncider un remaniement plus difficile et plus important dans le fond même de l'ouvrage. Il fallait mettre au courant, soit de l'histoire de la philosophie, qui a fait dans les années écoulées tant d'acquisitions et de pertes considérables, soit des doctrines elles-mêmes, si renouvelées sur plusieurs points, ce monument

élevé par une société de philosophes de la même école, à une époque où l'enseignement officiel en France avait son programme et ses mots d'ordre, que cette école respectait très-sincèrement sans doute, mais avec une singulière unanimité. L'impression générale a été la nôtre : quoique les besoins aient singulièrement changé, on nous offre, à très-peu près, en 1876, la même denrée qu'en 1850; et c'est pourquoi, sans vouloir nuire au succès parfaitement légitime d'un recueil indispensable aux professeurs, nous ne sentions pas la nécessité de le juger à nouveau. N'avait-il pas été jugé suffisamment à tous les points de vue par des critiques compétents dès sa première apparition ? Nous citerons, en particulier, en ce qui touche l'esprit religieux de cette vaste entreprise, les articles du regretté P. de Valroger dans le *Correspondant* de décembre 1844.

Toutefois, les parties modifiées ou tout à fait nouvelles de cette seconde édition forment une masse considérable. Nous l'avons reconnu par un usage fréquent et par une comparaison soigneuse. De plus, nous avons été frappé de ces paroles du nouvel avertissement de M. Ad. Franck : « Nous avons fait ce qui était en notre pouvoir pour ne rien omettre d'important et ne rien laisser subsister de trop défectueux. La partie ancienne aussi bien que la partie nouvelle de ce *Dictionnaire*, a été soumise à un contrôle attentif ; mais, bien loin de nous croire à l'abri des observations de la critique, nous les attendons et même nous les sollicitons. Quelque sévères qu'elles puissent être, pourvu qu'elles soient justes, elles peuvent compter sur notre reconnaissance. » C'est donc un devoir pour nous, dette de reconnaissance et service à rendre à la vérité, d'offrir au savant éditeur de ce *Dictionnaire* quelques-unes de nos remarques sur la révision qu'il lui a fait subir. Commençons par la partie historique, de beaucoup la plus remarquable et la plus considérable, et à laquelle est réellement surbordonnée ici, comme dans la plupart des meilleurs travaux inspirés par l'éclectisme français, la partie doctrinale.

L'histoire de la philosophie n'a pas été bien sérieusement revue ; on l'a mise à jour, soit en complétant la bibliographie annexée à quelques articles (encore ce point laisse-t-il beaucoup à désiser), soit en ajoutant ou en retranchant quelques alinéas dans d'anciens articles, soit surtout en composant des notices sur quelques auteurs autrefois omis ou morts depuis la première publication ; mais la révision minutieuse des articles même peu importants, d'après les sources authentiques, ne paraît pas avoir été tentée. En voici une preuve frappante. Dès la première livraison, on lit à l'art. *Achillini* (p. 9) : «... Il mourut en 1512, sans avoir laissé aucun écrit qui soit parvenu jusqu'à nous. » Exactement ce qu'on lisait dans la première édition. Or, tous les hommes studieux pouvaient dès lors corriger cette erreur, en consultant le dictionnaire

historique où la liste des ouvrages et des éditions d'Achillini tient une assez large place, et, de plus, cette erreur avait été signalée comme *surprenante* dans un livre qui n'aurait pas dû échapper à l'attention de M. Franck ; je veux parler de l'*Averroès* de M. Renan. (Voyez la 2e édit., 1861, p. 362.)

Les philosophies orientales n'ont pas subi de changement ou d'addition notable ; seule, la philosophie juive a exigé un article nouveau, grâce aux recherches qui ont fini par résoudre une des énigmes de l'histoire des ancêtres de la scolastique ; nous voulons parler de l'auteur du *Fons vitæ*, Avicebron, auquel un des hommes qui ont le plus et le mieux contribué à l'enrichissement de cette édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, M. Em. Charles, a consacré un article remarquable (p. 127-131). — Dans la philosophie grecque et latine, l'amélioration la plus importante concerne l'aristotélisme. M. B. Saint-Hilaire a complété son article *Aristote*, où la partie doctrinale était restée notablement imparfaite, et par surcroît M. Ch. Levêque a fourni une bonne étude sur le *péripatétisme*. Il y a de petits articles neufs sur *Hippocrate*, *Eschine d'Athènes* (il faut supprimer comme faisant double emploi l'art. *Eschine*, p. 12), *Apollophane*, *Eudoxe*, *Eurytus*, *Socrate le Jeune*, et des retouches à *Phérécyde*, aux divers *Ammonius*... Mais n'y avait-il pas quelques modifications plus importantes à introduire dans d'autres morceaux, pour les mettre au courant de la critique philosophique ? Ne serait-il pas bon qu'on trouvât ici quelque chose des points de vue nouveaux qu'elle a ouverts, par exemple sur la doctrine de la liberté dans Épicure et dans Platon ? — Un singulier oubli (car c'est un pur oubli, sans doute, puisque le nom se trouve à la *Table synthétique* qui termine l'ouvrage), c'est celui du grand poëte de l'épicurisme, Lucrèce.

La philosophie chrétienne des Pères et des scolastiques pouvait être bien améliorée, soit quant à l'esprit, soit quant au nombre et à l'exposition des faits : mais il n'a été presque rien fait dans ce sens ; et il faut bien se dire qu'on ne nous offre toujours que des fragments, en marge desquels il conviendrait très-souvent d'écrire le *caute lege* des anciens censeurs de livres. La plupart des maîtres du moyen âge, en particulier, ont été interprétés par des hommes trop étrangers à leur foi et même à leur science. Que dire (pour ne citer qu'un exemple) d'un article sur *Durand*, où l'on n'apprend rien de sa double négation capitale, à divers points de vue, de l'intellect agent et du concours divin ? N'était l'article très-fouillé de M. Em. Charles sur Roger *Bacon*, substitué à une esquisse insuffisante de M. Ch. Jourdain, le *Dictionnaire* ferait croire que l'étude de la philosophie du moyen âge n'a pas fait un pas en France depuis 1850 et qu'à cette époque elle y était à peine ébauchée.

La philosophie moderne était bien plus exactement exposée dans ce recueil; aussi n'a-t-on jugé à propos d'y faire aucun changement important, aucune addition bien frappante, sauf un article de premier ordre qui vient combler une lacune des plus caractéristiques. Le nom de *Galilée* manquait dans la première édition ! Nul ne se plaindra de la longueur exceptionnelle (une trentaine de colonnes) du travail consacré par M. Th.-Henri Martin au véritable père de la philosophie naturelle dans les temps modernes, et M. Franck pouvait se dispenser, dans son *avertissement*, de chercher des motifs ou des excuses pour laisser au savant doyen de Rennes « l'espace et la liberté dont il avait besoin » pour cette étude capitale. Des lacunes moins graves, mais encore fâcheuses, auraient dû être comblées aussi : Martinez à un article ; pourquoi son disciple plus célèbre que lui, Saint-Martin, n'en a-t-il aucun ? On a peut-être trop parlé dans ses derniers temps de la philosophie de Gœthe ; était-ce une raison de ne pas lui accorder ici au moins une ou deux colonnes ?

C'est dans le domaine de la philosophie contemporaine que la mort, mettant les rédacteurs en possession d'une foule de noms plus ou moins illustres, a fait la plus consibérable part de la nouveauté dans ce gros volume. Indiquons les principaux articles, en commençant par la France. — *Ampère* (André-Marie), longue et importante étude de M. Th.-Henri Martin. — *Cousin*, article de M. Franck, vraiment par trop officieux ; dans cette apologie, qui roule principalement sur la théorie de la raison impersonnelle et sur la classification générale des systèmes philosophiques, fallait-il oublier la philosophie de l'histoire et l'apothéose du succès ? — *Bautain*, article fort sévère du même auteur ; j'ai cru y reconnaître une pure et simple réduction d'une vieille critique publiée dans la *Revue de l'instruction publique* de 1842 ; mais il n'aurait été que juste d'accorder une mention aux travaux postérieurs de l'abbé Bautain, qui ne gardent guère plus trace des excentricités de ses débuts. — *Gratry*, étude sympathique, assez étendue, de M. Em. Charles. — *Pierre Leroux*, *Jean Reynaud*, notices fermes et compétentes de M. Franck. — *Bordas-Demoulin*, *Buchez*, *Lamennais*, articles consciencieux, mais peut-être insuffisants quant à la critique, par M. Em. Charles. — C'est encore ce même écrivain élégant et judicieux, qui a très-convenablement enseveli ces maîtres de son école, *Ad. Garnier* et *Em. Saisset*. Nous pourrions signaler ici les articles consacrés à un certain nombre de professeurs français de moindre valeur et qui auraient pu, quelques-uns du moins, être omis sans inconvénient. Mais fallait-il omettre Proudhon, et, à un degré inférieur, M. Fréd. Morin ? — Parmi les noms appartenant à la philosophie étrangère, citons : *Balmès*, article favorable, mais gâté par le rationalisme de M. Em. Beaussire (*Donoso Cortès* est promis dans

l'*Avertissement*, mais oublié dans le livre). — M. Beaussire est encore l'auteur de deux bons articles sur *Galluppi* et *Miceli;* ce dernier appartient au dix-huitième siècle, mais il a été, pour ainsi dire, révélé de nos jours par M. di Giovanni. — Les notices de M. Em. Charles sur *Gioberti* et sur *Rosmini* sont rédigées avec conscience et talent : mais elles n'ont paru aux critiques italiens, même les plus étrangers aux deux systèmes rivaux, ni complètes ni parfaitement équitables.— *Hamilton*, *Stuart Mill*, *Schopenhauer*, trois morceaux très-estimables du même critique.

Quant à la doctrine, la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques* vaut à peu près exactement l'ancienne, vu le parti pris de ne rien changer au fond, vu surtout le peu d'importance de la plupart des modifications et des additions, parmi lesquelles il y en a de trop insignifiantes, comme les noms techniques des modes de syllogisme, mis à leur ordre alphabétique, y compris un mode *Barbari*, dont j'ignore l'état civil. Il faut cependant saluer quelques bonnes contributions à la psychologie expérimentale, par feu M. Alb. Lemoine, et surtout son article *Instinct*. Il faut remarquer aussi l'article *Devoir* de M. P. Janet, incomparablement supérieur à celui de Charma qu'il a remplacé. Notons en passant que tous les autres articles de ce pauvre Charma ont également disparu ; sans les regretter, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont un peu porté la peine de la dernière évolution morale et politique de l'auteur ? La nouvelle édition vaut donc juste l'ancienne au point de vue doctrinal. Peut-être cependant quelques-uns, parmi les critiques religieux, lui feront-ils meilleur visage : le déisme correct de l'école de Cousin et son respect officiel pour l'Église, justement suspects à la génération précédente, pourront paraître de bon exemple en face d'une hostilité aujourd'hui plus profonde et moins tempérée par le sentiment des convenances et des nécessités sociales. A un autre point de vue, on pourrait, au contraire, se plaindre que la nouvelle édition ne soit pas, comme l'ancienne l'était à son heure, suffisamment munie contre les hérésies philosophiques du moment. Il aurait été possible à M. Franck et à ses collaborateurs, restés étrangers, nous aimons à le reconnaître, aux graves erreurs de notre temps dans le domaine de la pure philosophie et de la religion naturelle, de battre en brèche des systèmes qui, outre le charme de la nouveauté, ont l'avantage de tenir aujourd'hui la plus grande place dans la presse, et même, ou peu s'en faut, dans l'enseignement. Sans doute ils n'avaient pas à rédiger des articles *Vacherot*, *Renan*, *Renouvier*, *Taine*, *Fouillée*, etc. Mais en augmentant de quelques considérations nouvelles d'anciens articles dont le fond subsiste, en ajoutant quelques articles nouveaux, ils pouvaient atteindre les

principales formes nouvelles de l'erreur, sans s'attaquer *directement* aux personnes vivantes.

Quoi qu'il en soit, l'inspiration constante d'un spiritualisme éclairé, l'abondance des renseignements, le mérite habituel de la rédaction, la commodité de la forme, recommandent assez ce répertoire indispensable à un grand nombre de travailleurs. Il faut d'autant plus regretter que le rationalisme discret et poli, mais d'autant plus dangereux, en gâte, non pas (bien s'en faut) tous les articles, mais un grand nombre, surtout de ceux qui touchent à l'histoire et aux défenseurs de l'Église catholique. On s'est même étonné que le seul progrès des études critiques n'eût pas amené quelques modifications sur ces points. Il n'y a rien littérairement de plus agréable, mais en même temps de plus contestable historiquement, et moralement de plus suspect, que la leçon de M. Cousin sur le *Mysticisme*. Et on la laisse tout entière à son rang alphabétique, par un privilège qui était déjà étrange il y a vingt-cinq ans, comme si elle représentait le dernier mot de la science? On oublie qu'un juge, que personne n'accusera ni d'incompétence en philosophie, ni de fanatisme en religion, M. Ravaisson, a porté cet arrêt (*La Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, p. 19): Le mysticisme exposé et combattu par Cousin embrasse « évidemment toute la théologie chrétienne. »

— Parmi les travaux opposés par l'apologétique chrétienne à ce rationalisme qui subsiste trop dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, il n'y en a pas eu de plus solide, de plus modéré, de plus complet, sous de modestes proportions, qu'un livre du vénérable P. de Valroger publié dès 1846, épuisé bientôt après, et dont nous réclamions depuis longtemps une édition nouvelle. Cette édition, à la fois diminuée et augmentée, un prêtre de Saint-Sulpice, frère du regrettable oratorien, nous l'offre aujourd'hui, et tous les lecteurs chrétiens lui doivent un accueil empressé. Ne fussent-elles qu'un travail instructif sur une école de philosophie dont la grande vogue est passée, mais dont les œuvres et l'influence ne périrent pas si tôt, les *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* ont leur place marquée dans toute bibliothèque philosophique et religieuse. Mais elles renferment, sous une forme remarquable de précision et de netteté, une forte somme de considérations et d'arguments qui seront toujours utiles à l'apologétique historique, objet constant des efforts de l'éminent auteur. Le livre est dégagé aujourd'hui de tout ce qui paraissait tenir principalement aux préoccupations particulières des années qui précédèrent la révolution de 1848; il reste, dans la première partie, une critique, à mon avis trop peu complète, mais, certes très-décisive, du syncrétisme de M. Cousin, au double point de vue de la philosophie et de la religion; et, dans la seconde partie, qui

l'emporte de beaucoup en variété et en étendue, un examen non moins judicieux de son histoire de la philosophie et de sa philosophie de l'histoire, surtout en ce qui concerne le christianisme et les fausses religions. Les idées de M. Cousin et de Jouffroy, sur les origines, l'influence et l'avenir de la religion chrétienne, ces idées dominantes encore parmi beaucoup d'esprits qui se regardent comme impartiaux, respectueux et conservateurs, n'ont jamais été soumises à une critique plus calme et plus concluante. Au reste, un des tenants de l'école si bien combattue par l'abbé de Valroger, M. Em. Saisset, ne put s'empêcher de saluer en lui, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 sept. 1847), « un prêtre éclairé, un adversaire très-habile et très-courtois, un homme parfaitement renseigné sur tous les écrits de la philosophie contemporaine, et qui connaît les hommes et les choses. »

Parmi les additions qui occupent plus du tiers de cet élégant volume et qui n'ajoutent pas peu à sa valeur déjà si considérable, nous citerons : la préface du nouvel éditeur, qui fait l'histoire du livre et justifie les modifications qu'il lui a fait subir, sans jamais altérer le texte de l'auteur; une excellente notice sur ce dernier, par le P. Largent, de l'Oratoire, notice déjà remarquée dans la *Revue des questions historiques*; des *Notes inédites* du P. de Valroger sur M. Cousin, qui continuent et achèvent l'appréciation du maître commencée dans l'ouvrage; l'importante étude sur *Spinoza et la jeune école éclectique*, publiée dans le *Correspondant* de 1845; une *Leçon au collège de France en* 2547, spirituelle et judicieuse critique du mythisme de Strauss, ajoutée en 1847 à la fin d'une traduction de Tholuck, mais que tous les lecteurs des présentes *Études* seront ravis de lire et de relire à cette place; enfin et surtout un *Choix de pensées philosophiques et religieuses inédites*, qui pourraient, selon la pensée du pieux éditeur qui les a recueillies et coordonnées avec tant de soin et de succès, être intitulées : « Le P. de Valroger peint par lui-même. » Elles offrent, d'ailleurs, sur les rapports de l'enseignement philosophique et de la foi, du rationalisme et de la religion, soit naturelle, soit révélée, de la science, des sciences et de la philosophie, et sur la nécessité et les conditions de l'accord entre la science sacrée et les sciences profanes, beaucoup de données précises, solides, fécondes, également fermes et modérées. Je n'en détache qu'une, qui en montre bien l'esprit général, aussi scientifique que religieux : « A mesure qu'on cesse de croire à la révélation chrétienne, les révélateurs et les prophètes deviennent plus nombreux. Le doute méthodique et l'ironie socratique sont chaque jour plus nécessaires pour défendre la raison et la foi contre cette invasion d'illuminés hautains et fougueux. »

— M. Joseph Fabre a bien raison de dire, dans la courte préface de son *Histoire de la philosophie*, que son livre n'est pas un manuel, quoi-

qu'il en ait la brièveté. Il y manque la proportion et la méthode. Je comprends que l'auteur se soit promis, comme pour compléter l'enseignement scolaire, d'être succinct sur les points très-connus et d'accorder « une large place aux périodes de transition et d'enfantement. » Mais il ne me paraît pas qu'il ait sérieusement rempli ce programme difficile, quoiqu'il ait fait un livre où ne manquent ni l'intérêt ni le talent. Ce qui frappe le plus dans la lecture, très-attrayante (je l'avoue) de ce volume sur la philosophie de l'antiquité et du moyen âge, ce sont les préoccupations morales, politiques et sociales de l'auteur. Il raconte en courant, avec un très-mince souci du fait historique et des textes précis. Mais, à tout propos, ses prédilections lui font quitter les voies battues, et surtout l'engagent en des prédications passionnées, honnêtes d'intention sans doute, mais presque toujours sentant plus ou moins le fagot.

Dès les premières pages, par exemple, nous lisons une diatribe fougueuse contre ceux qui confondent l'histoire universelle avec un petit coin d'histoire particulière, allusion trop évidente à ce pauvre Bossuet qui n'avait lu ni Confucius ni les Védas. Mais qui donc, ô trop bouillant discoureur, qui donc a mis hors de l'histoire ces peuples longtemps inconnus qui vous tiennent au cœur? Qui a seulement insinué qu'ils fussent étrangers à la lumière morale qui éclaire tout homme venant en ce monde? Excessive et déplacée, cette tirade a d'ailleurs l'inconvénient de faire attendre une histoire approfondie, et nous n'avons ici, sur les Égyptiens, les Hébreux, les Perses, que des aperçus très-fugitifs et qui sont loin de suppléer à l'étendue par la précision et la sûreté. Les Indiens sont un peu mieux étudiés dans ces trois évolutions de leur pensée religieuse : les Védas, Brahma, le bouddhisme. M. Fabre n'est pas loin d'adorer Çakia-Mouni; quant à la philosophie proprement dite de l'Inde, avec ses diverses écoles révélées par Colebrooke, il n'en dit pas un mot! Évidemment le titre du livre est fautif. Nous avons une histoire, ou plutôt un tableau éloquent des idées morales et religieuses de l'humanité, et non pas une histoire de la philosophie. En Chine, Confucius et Mencius, ayant une tendance exclusivement pratique, ont obtenu l'attention et les sympathies de l'auteur; mais en Grèce, la philosophie antisocratique est traitée à vol d'oiseau; Socrate lui-même est à peine indiqué; Platon et Aristote ont trois ou quatre pages chacun. M. Fabre dira qu'il s'agit « de systèmes très-connus. » Mais, hélas! c'est tout le contraire; et, parmi ses lecteurs, y compris ses anciens auditeurs de la faculté des lettres de Bordeaux et ses anciens élèves de divers collèges et lycées, et en dernier lieu du lycée de Louis-le-Grand, on peut parier que la plupart seraient beaucoup plus empêchés d'exposer la dialectique platonicienne ou la métaphysique du Lycée que la morale du Portique,

à laquelle M. Fabre ne craint pas d'accorder de si longues pages. Encore une fois, ces disproportions sont inconciliables avec l'ordre et l'unité de l'œuvre; mais elles s'expliquent toujours par des tendances et des idées personnelles. Pour l'auteur, « le stoïcisme représente le plus noble effort de la philosophie ancienne pour le gouvernement des âmes, » et il l'annonce d'avance comme devant reparaître avec Kant au point de vue culminant de la philosophie moderne (p. 251).

Le morceau le plus considérable, après l'étude sur le stoïcisme romain, c'est, non pas la philosophie alexandrine, qui est d'ailleurs exposée nettement dans son rôle actif plutôt que dans ses spéculations, mais le chapitre sur la philosophie chrétienne. Il y a là de chaudes effusions de sympathie pour l'Évangile et son divin héros, pour les grandes idées religieuses de l'Église primitive et de ses docteurs. Mais on y trouverait, dans des assertions ou des insinuations rapides qui échappent à toute discussion, quelques-uns des préjugés rationalistes sur l'origine du christianisme et sur les prétendues lacunes de la morale chrétienne. Platonisme originel de l'Église, absolutisme politique et ascétisme exagéré favorisés par les Pères, telles sont les taches principales de ce tableau, dont plusieurs traits sont d'ailleurs moins répréhensibles que beaucoup de détails jetés à tort et à travers, en façon d'allusion, dans les pages consacrées à l'antiquité païenne.

Dans la philosophie du moyen âge, malgré les allures peu scientifiques de la rédaction, M. Fabre a plus d'exactitude que tel auteur, moins suspect de fantaisie, M. Fouillée, par exemple. Beaucoup de parties sont bien senties et bien rendues, et, à travers maintes notes fausses ou suspectes, le ton général reste assez favorable aux scolastiques, aux grands mystiques du moyen âge, jusqu'à la conclusion exclusivement. Là se trouvent amassés, en deux pages, tous les préjugés, tous les malentendus, toutes les calomnies contre le gouvernement moral de l'Église à cette grande époque. L'or est rare et le fumier épais... La science est une espèce de sacrilège... La nature est maudite... La grâce d'en haut appelle l'arbitraire d'en bas... L'oppression, la misère et l'ignorance sont d'institution divine... Pour appuyer des sottises on commet des atrocités... La raison peut à peine lever la tête sous une pluie de sang et d'anathèmes. — On a une idée à peine de cette invective à fond contre l'inspiration religieuse du moyen âge. Au reste, ces préjugés percent en mille endroits du livre, même à propos de Bouddha ou de Confucius. D'autant mieux que l'auteur n'a pas de règle sûre pour gouverner sa pensée et que toute place à peu près lui paraît bonne pour décharger son cœur. En vérité, plus de méthode et moins de sentiment vaudraient mieux, même au seul point de vue de la composition et de l'ordre. C'est un

hors-d'œuvre risible, à propos des sophistes d'Athènes, qu'une longue sortie (122-124) contre les sophistes de toute couleur d'autres pays et en particulier du nôtre. A propos des impostures attribuées à Pythagore, il y a une tirade contre le mensonge bien intentionné (p. 108), qui n'existerait pas sans une réflexion saugrenue d'un manuel fort oublié de M. Charma. Ailleurs l'apostrophe du nom de Jeanne d'Arc est éliminée d'autorité, parce que l'héroïne était plébéienne, ce qui est une pure niaiserie, comme le savent tous les paléographes. Mais cette erreur est en-dehors de la philosophie. Sur son domaine propre, nous croyons M. Fabre plus solide, quoique la rapidité de sa rédaction et le peu de sévérité de sa méthode l'exposent à faire mal juger de sa science, réelle au fond. Ce qui ne peut guère être corrigé dans son livre, c'est cet esprit de libéralisme radical qui paraît à l'auteur l'essence même de la morale et qui, à nos yeux, en est très-réellement la négation absolue quoique inconsciente. — Au reste, si, contre notre habitude, nous avons beaucoup plus jugé qu'exposé dans cet examen, c'est un tort dont l'auteur est le premier responsable; nous lui avons emprunté, sans le vouloir, une partie de sa méthode. Mais nous espérons réparer ce défaut dans l'examen du volume qu'il doit publier très-prochainement pour compléter celui-ci, et qui traîtera de la renaissance et de l'époque moderne.

— La scolastique n'est plus seulement objet de recherches curieuses et d'appréciations purement historiques; elle renaît. Que dis-je? elle a pris en quelques années un vaste développement, et, comme toute philosophie vivante, elle donne lieu (nous le verrons dans une prochaine étude) à des discussions, soit intérieures, soit extérieures. Ces dernières sont pourtant assez peu communes. Beaucoup d'écrivains paraissent ignorer, méconnaître, mépriser la nouvelle scolastique, bien qu'un peu d'attention suffise pour constater qu'elle a déjà en Espagne, en Italie, en Allemagne des représentants d'une haute valeur personnelle. Mais peu l'attaquent de front. Nous produirons cependant bientôt un adversaire déclaré de la théorie thomiste, de la connaissance sensible, M. l'abbé Duquesnoy. Voici un précurseur de ce maître, qui s'attaque, dans une thèse latine dont les intentions graves, conservatrices, religieuses, ne méritent que le respect, à la *doctrine de saint Thomas sur l'origine des idées*. D'après le titre même de son travail, M. Delaunay combat cette théorie, en la prenant soit dans le saint docteur lui-même, soit dans le plus connu de ses vulgarisateurs contemporains, le P. Liberatore. Mais, à la lecture, on ne retrouve guère plus que des citations de saint Thomas. La vérité est que le critique est remonté de son mieux à la source, mais qu'il a pourtant suivi en tout comme guide le respectable auteur du traité de la connaissance intellectuelle. C'est déjà fâcheux; car, enfin, quelque con-

fiance que mérite ce savant interprète de saint Thomas, certains thomistes contemporains d'un grand mérite lui reprochent d'avoir altéré la théorie scolastique de l'origine des idées sur tel point essentiel. Quoi qu'il en soit, M. Delaunay lui-même ne satisfera, je crois, ni dans son exposition les vrais connaisseurs en scolastique, ni dans sa discussion les esprits vraiment larges et impartiaux. La plus grande partie de sa thèse attaque les préliminaires métaphysiques de la théorie : pourquoi, dit-il, partir de données ontologiques dans une question de science expérimentale ? Ici, M. Delaunay peut abonder dans son sens; la scolastique ne perdra pas pour cela la partie. C'est affaire de substituer l'analyse à la synthèse. L'aristotélisme ne passe pas pour tellement opposé à l'expérience qu'il doive redouter cette épreuve; et beaucoup de thomistes de ma connaissance partiront, juste comme M. Delaunay, de la conscience et des faits intérieurs pour arriver à cette ontologie qui lui répugne. Mais ce sont surtout ses paragraphes, les seuls essentiels, sur les opérations intellectuelles et sur la formation des universaux (10, 11, 12), qui sont loin de représenter complétement les théories de saint Thomas. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'auteur, rejetant l'ontologisme et sans doute les idées actuelles innées, ne peut guère enseigner, quoi qu'il pense, qu'une théorie de la connaissance à peu près identique au fond à celle des scolastiques. Pour peu même qu'il admette, avec le commun des professeurs de ce temps, que l'expérience est la loi de la raison, voilà cette doctrine des idées rationnelles obtenues par l'abstraction, doctrine qui lui paraît si peu logique dans saint Thomas, la voilà devenue la sienne. Car il dira, sans doute, que la raison dégage l'élément rationnel des données expérimentales dans lesquelles il est primitivement enveloppé; et un thomiste dira que l'intellect agent dégage l'universel des fantômes ou des éléments sensibles et par cette abstraction le rend intelligible. Il est vrai qu'on pourra demander au thomiste en quoi consiste précisément cette force propre à l'intellect agent d'*illuminer les fantômes*, de faire du sensible l'intelligible, et je ne garantis pas que sa réponse soit parfaitement claire. Mais, ô psychologues de routine, rhabilleurs de manuels universitaires, ne voyez-vous pas que cette question se pose aussi devant vous et que vous n'y répondez rien ?

— Si M. Delaunay est un adversaire de l'idéologie transmise, Mgr Ferré en est l'admirateur le plus prononcé. De plus, tandis que le professeur français s'en tient trop aux surfaces, le prélat piémontais va au fond, complète même par des rapprochements ingénieux et des raisonnements subsidiaires, les parties flottantes ou douteuses de la doctrine. Mais c'est ici que l'ami de saint Thomas a mécontenté, plus qu'un adversaire déclaré n'aurait pu le faire, les partisans de la

théorie thomiste. Tranchons le mot, Mgr Ferré leur a paru défigurer gravement cette théorie, ou plutôt y substituer une théorie absolument différente, en aggravant ses torts par des finesses de commentateur qui font souvent dire à saint Thomas le contraire de sa pensée. Mgr Ferré, en effet, est rosminien pur. Sa théorie de la connaissance consiste à professer avec le philosophe de Rovereto qu'une seule idée innée, celle de l'être possible, s'unissant à l'expérience, suffit à expliquer l'origine de toutes nos connaissances. Il est certain que ce n'est pas là la théorie scolastique. Mgr Ferré ne peut guère avoir de doute sur ce point; mais il peut croire avec son maître que cette théorie sauve toutes les parties constitutives de l'idéologie thomiste en la complétant sur le point le plus central. Voici comme parle sur cette question un des meilleurs thomistes de notre siècle : « Rosmini enseigne que l'*illumination des images sensibles*, admise par saint Thomas, consiste en ce que l'intellect agent applique et accommode l'idée de l'être possible, qui lui est innée, à ces représentations de l'imagination, et les rend ainsi universelles et actuellement intelligibles. Cette explication est *ingénieuse assurément*, mais elle est gratuite, s'appuyant sur l'hypothèse, *rejetée par saint Thomas*, de l'idée innée de l'être possible. » Ce dernier point nous paraît incontestsble. Mgr Ferré pouvait plaider pour Rosmini, modifiant et complétant la théorie thomiste. Il a préféré faire dire de force à saint Thomas ce que dit Rosmini lui-même, sans nommer seulement ce dernier. Le procédé n'était ni légitime ni prudent. Un critique anonyme très-compétent (Mgr Sauvé?) a relevé, dans la *Revue des sciences, ecclésiastiques* de février 1877 de nombreuses altérations de la pensée de saint Thomas dans l'exposition du savant évêque de Casale-Monferrato ; il est difficile de ne pas lui donner raison sur la plupart des points. Mais on pourra le trouver un peu trop rigoureux pour l'illustre Rosmini, dont les ouvrages philosophiques restent à l'abri de toute censure doctrinale, comme le rappellent, à l'encontre d'attaques injustes et injurieuses, diverses pièces romaines officielles qui ont été annexées au travail
sai Mgr Ferré, dans cette traduction française inspirée par le supé-
maître, les Pères rosminiens de Londres.
conservatre Gassendi fut appelé de son temps le plus savant des phi-
*de saint Tho*le plus philosophe des savants. La postérité ne lui a con-
travail, M. D plus que la première moitié de cette qualification trop
saint docteur s c'est assez, avec le rôle important qu'a joué le doyen
contemporains, le mouvement littéraire et scientifique de son époque,
guère plus que de us les esprits curieux aux événements de sa vie. On
critique est remon e cette vie était surabondamment connue par les
suivi en tout comme consacrées autrefois et de nos jours encore à l'au-
naissance intellectue *losophiæ epicureæ*, et surtout par l'ouvrage assez

considérable du P. Bougerel (*Vie de Pierre Gassendi*. Paris, 1737). Mais voici des documents très-neufs et très-instructifs qui ajoutent par eux-mêmes à ce qu'on savait du philosophe provençal, et qui sont encore enrichis d'un commentaire plus long que le texte, sans renfermer pourtant rien d'utile, par le plus infatigable et le plus érudit des chercheurs contemporains ; nous avons nommé notre excellent collaborateur M. Tamizey de Larroque. Il a raison de croire et d'affirmer que M. Cousin, s'il avait eu la bonne fortune de mettre la main sur ce recueil, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, « aurait été ravi de la longue et curieuse lettre autographe adressée (par Gassendi) aux consuls de Digne, le 29 mars 1650, et surtout des notes sur la vie de l'éminent critique rédigées, sous la forme d'un journal, par quelqu'un qui l'avait parfaitement connu, puisque c'était un de ses meilleurs amis, son secrétaire Antoine de la Poterie, dont le travail, transcrit et sur certains points retouché par un neveu de Gassendi, acquiert ainsi toute l'autorité d'un mémorial de famille. » Ce journal, en effet, dont on ne séparera pas les notes plantureuses de l'éditeur, nous fait parcourir, avec des détails familiers et naïfs, mais d'autant plus précieux, toute la carrière de Gassendi ; et, dans ses dernières pages sur sa « piété, sa façon d'étudier, sa façon d'observer, particularités diverses, » il restitue et remet dans son vrai jour cette bonne et vénérable figure du savant, qui fut malheureusement pur sensualiste en philosophie, ce que l'éditeur de ces documents paraît à tort mettre en doute (p. 4), mais en même temps homme admirable dans tout le cours de sa vie par sa foi et ses vertus chrétiennes et sacerdotales. M. Th.-Henri Martin l'a bien jugé en deux lignes : « Philosophe médiocre, mais honnête et calomnié, chrétien sincère, excellent prêtre et savant distingué (*Galilée*, p. 249). » M. Tamizey de Larroque, par cette publication érudite et curieuse, aura apporté une excellente contribution, non à la philosophie gassendiste, mais à la biographie de Gassendi.

— C'est, au contraire, au seul point de vue de l'histoire des idées de Spinoza que l'on consultera le petit livre publié par M. Paul Janet avec cet avant-titre : *Supplément aux œuvres de Spinoza*. Assurément la métaphysique et la morale n'ont rien à gagner à ces pages sur *Dieu, l'homme et sa béatitude*, dont le plus clair est passé dans l'*Éthique* avec plus de clarté et de précision et avec des développements nouveaux. Mais il est curieux, pour ceux qui s'occupent de l'histoire des systèmes et particulièrement du travail d'élaboration qui en précède l'éclosion définitive, d'étudier le spinozisme dans sa première forme. Or, c'est précisément cette forme que nous offre l'opuscule traduit en français pour la première fois.

L'édition princeps du texte hollandais, avec une médiocre traduction latine, a paru à Amsterdam (Fr. Mueller), en 1862, et une

édition plus correcte, d'après un autre manuscrit, dans la même ville en 1869. Depuis, l'ouvrage a donné lieu à beaucoup de discussions critiques dont il résulte : 1° qu'il est bien de Spinoza lui-même, qui l'a composé en latin et dont le texte est perdu ; 2° que les notes qui l'accomgnent peuvent être, quelques-unes du moins, d'une autre main, et d'une main chrétienne ; 3° que cette ébauche du système métaphysique de Spinoza n'est pas postérieure, et probablement est antérieure à l'année 1661.

Pour l'analyse de ce traité, nous renvoyons à l'introduction très-soignée et très-judicieuse du traducteur français. Il suffira de remarquer ici : que, dans cette première conception de son système, Spinoza ne part pas de la définition cartésienne de la substance, mais des preuves de l'existence de Dieu et, avant tout, de l'argument *a priori* de saint Anselme ;

Qu'en établissant déjà sa distinction célèbre entre la nature naturante et la nature naturée, le philosophe sauve encore un peu mieux que dans l'*Éthique* l'intelligence divine accompagnée de conscience, puisqu'il en fait le moyen d'une félicité parfaite ;

Qu'enfin, la théorie des passions est ici empruntée à Descartes, et part de l'*admiration*, tandis que plus tard Spinoza se fit, comme on sait, une théorie différente dont le *désir* est le premier élément.

Le traducteur ne s'est pas occupé de réfuter le spinozisme ; toutefois, il a marqué très-judicieusement le caractère purement hypothétique des propositions sur l'essence de Dieu, qui sont le fondement de la doctrine de Spinoza sous sa première forme (p. XIV). Ses rares annotations sont purement exégétiques. Il a, du reste, rendu très-lisible le traité parfois assez informe du juif d'Amsterdam, où l'on passe, un peu brusquement, de démonstrations subtiles à des pages plus littéraires, par exemple à deux dialogues, l'un entre des êtres de raison, l'autre entre des personnages fictifs sur les principes de la théodicée (p. 19-28). La conclusion (p. 125) montre que cet écrit avait un caractère confidentiel et ésotérique, la prudence obligeant l'auteur de prendre pour lui-même et à recommander à ses disciples de grandes précautions dans la manifestation de ces idées subversives de toute religion. Au seul point de vue de l'intérêt littéraire, rien n'empêche d'adopter le jugement final de M. Janet sur le *De Deo et homine* : « ... L'ouvrage est intéressant, puisqu'il nous montre le premier degré d'où Spinoza est parti pour s'élever jusqu'à l'*Éthique*. Le fond de la pensée est le même ; mais le développement n'est encore qu'ébauché. On y trouve à la fois richesse et diffusion : ce sont les premières lignes d'un grand tableau. Ce travail ne nous apprendra rien de nouveau sur la philosophie de Spinoza ; mais il nous instruira utilement sur l'histoire

de son génie. » A ce titre, il prendra sa place, avec l'excellente introduction de M. Janet, à côté de l'édition française des œuvres de Spinoza avec l'excellente introduction de M. Em. Saisset, dans ces bibliothèques philosophiques où doivent se trouver non-seulement les trésors de la vraie sagesse recommandés à tous les esprits studieux, mais encore les mélanges suspects et les poisons mortels, utiles à ceux qu'une vocation spéciale oblige à étudier les lois et l'histoire de l'erreur.

— M. l'abbé Duquesnoy, dont j'ai eu l'occasion de signaler tout à l'heure la thèse française contre la théorie thomiste de la connaissance sensible, a publié en même temps une thèse latine d'un intérêt moins actuel, mais d'un mérite sérieux, sur la *Théodicée de Kant déduite de la loi morale.* Ce travail se fait remarquer d'abord par un style latin d'une pureté *relative* et d'une clarté *absolue*, également rares dans les publications de ce genre. Le latin manié par l'auteur a gardé sa saveur propre, son allure synthétique, et cependant il a toute la netteté, toute la précision du français de Condillac ou de La Romiguière. C'est dire que la composition de M. Duquesnoy brille elle-même par la méthode et par l'ordre le plus lumineux. L'objet de cette thèse est de bien définir et de juger la théodicée kantienne. Tout le monde sait que le philosophe de Kœnigsberg a voulu relever dans la *Critique de la raison pratique*, la théologie naturelle abattue dans la *Critique de la raison pure.* Mais le scepticisme de l'une est-il éliminé par le dogmatisme de l'autre ? C'est ce que l'on n'ose communément décider. Après l'enquête minutieuse à laquelle se livre M. Duquesnoy, il paraît évident que Kant pouvait dire, à la fin comme au début de sa carrière, la phrase de Protagoras : *De Diis neque ut sint neque ut non sint habeo dicere.* La pensée de Kant est poursuivie dans les évolutions de ses écrits successifs, et la portée *purement pratique* du seul argument qu'il admette pour démontrer l'existence et les attributs de Dieu ne suffit, ni dans la vérité des choses, ni dans l'intention même de l'auteur à exclure l'inguérissable scepticisme religieux de sa première critique, toujours maintenue par le philosophe prussien. Il est difficile de ne pas donner raison dans cette polémique à M. Duquesnoy, d'autant mieux que le criticisme actuel paraît avoir interprété dans ce sens la pensée de son maître. Ce n'est pas que sur quelques points de détail on ne pût défendre Kant ; par exemple, quand il donne surtout une valeur *personnelle* à l'argument moral, il a saisi, en grand moraliste qu'il était, l'importance de la préparation vertueuse, la part de la volonté dans le procédé de la raison s'élevant à Dieu. Sur la doctrine que M. Duquesnoy a jugé à propos de mêler à la discussion, nous aurions d'autres réserves à faire. Qu'il rejette tel et tel argument métaphysique de l'existence de Dieu, c'est son droit et nous sommes

heureux de nous rencontrer avec lui. Mais qu'il réduise toute démonstration divine à trois propositions essentielles dont la seconde a bien l'air de ne s'appuyer que sur une prétendue tendance naturelle de l'esprit constatée par M. Ad. Garnier (le plus faible métaphysicien de son école, et pour lequel l'auteur professe une admiration très-exagérée), c'est ce qui nous paraît faire tache dans un si estimable travail.

— L'étude de M. Ferraz *Sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle* est loin d'embrasser toute l'étendue de ce grand sujet. Le sous-titre le réduit à trois systèmes : *le socialisme, le naturalisme et le positivisme*, dont l'ensemble constituerait à peine le tiers d'une histoire de la philosophie française contemporaine, comme l'auteur lui-même la comprend. En effet, dans son introduction, à côté de cette école matérialiste qui poursuit la réhabilitation de la chair, et qui, par ses tendances, se rattache si bien au dix-huitième siècle dont elle veut pourtant se détacher, M. Ferraz montre deux autres grandes écoles : le traditionalisme, représenté à divers degrés par J. de Maistre, Bonald et La Mennais ; le rationalisme, qui remplace par des analyses plus sévères et plus profondes l'analyse empirique de Condillac et des idéologues, et qui, parti de Maine de Biran et de Cousin, se poursuit jusqu'aux travaux, également remarquables avec des « tendances différentes, » de MM. Ravaisson, Janet et Vacherot. « Nous voudrions, dit M. Ferraz, pouvoir écrire en détail l'histoire de ces trois écoles... Mais comme nous ne savons pas si nous réaliserons jamais une aussi grande entreprise, nous offrons, en attendant, au public, un essai sur l'école socialiste qui peut se lire à part et qui constitue une œuvre indépendante (p. XVII). » Nous l'avons lue, en effet, avec intérêt, et nous croyons que les amis de la philosophie et de l'histoire littéraire remercieront, comme nous, le savant professeur de Lyon de cette contribution à l'étude des écoles qui ont exercé tour à tour leur influence sur les esprits et sur les faits, à notre époque, dans notre patrie. Nous le félicitons aussi d'avoir établi un lien sérieux, une certaine unité entre les études qui remplissent ce volume. Toutefois, il y avait peut-être quelque chose de mieux à faire à cet égard. Le saint-simonisme a des liens étroits avec le sensualisme, mais il s'en distingue aussi pourtant, et Gall et Broussais appartiennent à une tout autre province du domaine philosophique. Pour faire une œuvre vraiment une et bien liée, il nous semble que M. Ferraz devait ou s'en tenir aux systèmes socialistes, ou embrasser en son entier l'école sensiste du dix-neuvième siècle, depuis Volney et Tracy jusqu'à M. Littré.

Quoi qu'il en soit de cette critique, relative à la disposition de l'œuvre et non à son fond, M. Ferraz étudie dans ce volume sept écoles plus ou moins importantes, dans autant de chapitres, divisés au

besoin en sections et paragraphes munis de sommaires qui ne sont pas à dédaigner dans la lecture de pages si sérieuses. Sur chacune de ces écoles, il fournit, avec assez de détails, les notions historiques, biographiques, bibliographiques utiles, ce qui ajoute toujours à l'intérêt, tout en éclairant plus d'une fois l'exposition. Il analyse soigneusement les doctrines et les critiques, avec une extrême modération, mais sans se refuser les développements utiles pour la défense de ce qui lui paraît la vérité. Il juge aussi les hommes, mais avec une facilité constante à trouver quelque sujet de louange dans ces maîtres d'erreur qui l'ont seuls occupé dans ce long travail. Maîtres d'erreur, en effet, que Saint-Simon et les saints-simoniens (ch. I) ; Ch. Fourier avec son *attraction passionnelle* (ch. II) ; Cabet et son *communisme icarien* (III) ; Pierre Leroux et Jean Reynaud, que M. Ferraz unit sous le titre de *semi-saint-simonisme* (IV) ; Gall et Broussais, qui sont rangés sous le nom, peut-être mal choisi, de *naturalisme* (V) ; Auguste Comte ou le positivisme (VI) ; enfin Proudhon ou le socialisme semi-rationaliste (VII) : dénomination, pour le dire en passant, assez malheureuse ; car M. Ferraz a voulu dire sans doute que Proudhon avait au moins un principe rationnel qu'il établit fort incomplétement, celui du respect de la liberté, mais c'est ce que le mot *semi-rationaliste* ne fait guère entendre.

Nous ne dirons rien des études sur Saint-Simon, Fourier, Cabet, Pierre Leroux, qui nous ont fait revenir avec agrément et utilité sur des sujets si bien vulgarisés, il y a tantôt trente ans, par M. Louis Reybaud et d'autres écrivains, préoccupés de politique, il est vrai, plus que de philosophie. A propos de Jean Reynaud, il est permis de regretter qu'en rejetant les arguments trop poétiques de l'auteur de *Terre et Ciel*, le savant professeur ne soit pas toujours assez explicite sur le fond même de la doctrine, par exemple, sur la prétendue infinité de l'univers dans le temps et dans l'espace, et aussi qu'il ait l'air de reprocher une excessive sévérité à l'éminent adversaire de Jean Reynaud, M. Th.-Henri Martin, de Rennes (p. 236). En se plaçant « au point de vue de la stricte orthodoxie, » ce dernier était d'autant plus dans son droit et dans son devoir, que Jean Reynaud (M. Ferraz l'a-t-il oublié ?) se prétendait l'interprète fidèle de la doctrine chrétienne. Cette réserve essentielle peut bien modifier le jugement final d'un lecteur sérieux et l'empêcher de souscrire à ces phrases indulgentes de M. Ferraz sur l'œuvre étrange de Jean Reynaud : « Si son livre nous arrivait en droite ligne de l'Inde ou de la Grèce, ou même simplement de l'Allemagne, nous n'hésiterions pas à lui faire bon accueil et à rendre justice aux idées ingénieuses, ainsi qu'aux généreux sentiments qu'il contient. Nous ne devons pas, à ce qu'il me semble, être plus sévère pour lui parce qu'il est né à notre époque et

dans notre pays. » — Sur le docteur Gall, M. Ferraz, sans repousser absolument l'opinion de beaucoup de phrénologistes et même de spiritualistes non suspects, comme M. Janet, qui ne le croient ni matérialiste, ni fataliste, montre que l'auteur des *Fonctions du cerveau* a surabondamment prêté le flanc à ce double reproche. Quant à Broussais, son matérialisme formel et raisonné donne lieu au critique de rappeler, avec une insistance dont nous le remercions, les arguments pour la spiritualité de l'âme empruntés à l'identité, à l'unité, à la causalité consciente du moi (p. 295-304).— L'étude sur Comte et le positivisme est peut-être la plus nette et la plus intéressante du volume. Des remarques judicieuses, démêlant une part de vérité à travers l'exagération et l'absurde, aident à juger la théorie des trois états (empruntée à Saint-Simon et à Turgot), la classification des sciences, la physiologie cérébrale, la sociologie de Comte. Un examen non moins attentif et qui fait admirer l'imperturbable sang-froid du critique en face de vraies folies, est consacré au *positivisme mystique*, où M. Littré n'a pas voulu suivre Aug. Comte, mais qui est toujours la *foi* d'un groupe assez nombreux en Angleterre et en France. — Nous pouvons également recommander, particulièrement aux personnes qui regrettent l'absence de l'article *Proudhon* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, le dernier chapitre du livre de M. Ferraz, où l'économie antinomique, l'anarchie, l'antithéisme, la morale indépendante sont l'objet de bonnes réflexions. Partout, en un mot, fidélité louable aux doctrines spiritualistes, mais parfois défaut de fermeté et de décision, qui se reflète jusque sur la forme un peu lâche du style.

— Au contraire, rien n'est écrit avec plus de vigueur, de précision et de netteté que le petit livre où M. Paul Janet a, pour ainsi dire, refait le premier chapitre de l'ouvrage que nous venons d'examiner. Rencontre fortuite d'ailleurs : chacun des auteurs a travaillé de son côté, presque en même temps, et M. Ferraz n'a pu que citer en note le premier article publié sur Saint-Simon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril, par son éminent collègue de la Sorbonne. De la *Revue* il était naturel que le travail de M. Janet passât chez le libraire, sous forme de volume. *Saint-Simon et le saint-simonisme* reproduit, ou peu s'en faut, dans le même ordre, les principales divisions du chapitre correspondant de M. Ferraz. Avant d'être un article et un livre, l'exposition du professeur de Paris, comme celle du professeur de Lyon, a été un cours, mais non un cours de faculté : il a été professé à l'École des sciences politiques, fondée, en 1871, par M. Em. Boutmy. M. Janet, appelé à y faire « un cours sur les grandes théories sociales de notre époque, en d'autres termes sur l'histoire du socialisme (p. 6), » consacra trois années (1872-1874) à cet enseignement, qui lui agréait fort. Car, dit-il lui-même, « nous étions, sinon préparé, du moins na-

turellement amené à ce sujet, d'une part, par nos études antérieures sur l'histoire des théories politiques, de l'autre, par l'enquête que nous nous étions proposé de faire sur toutes les grandes écoles contemporaines. (Nouvelle rencontre avec M. Ferraz !) Enfin, ayant vu par nous-même, en 1848, le naufrage de ces célèbres utopies, nous étions bien aise de nous en faire une idée fidèle : ce qui, disons-le, n'est pas toujours le fait de ceux qui en parlent. » C'est pour cela, sans doute, sans compter d'autres motifs, que peu de professeurs savent intéresser l'auditeur ou le lecteur à leurs expositions aussi bien que M. Janet a su le faire dans ce livre, qui ne représente qu'une année d'enseignement sur trois. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, d'espérer la publication des deux autres fractions de cette histoire complète du socialisme, à laquelle M. Janet voudra sans doute attacher son nom.

Ce travail, quoique fort court, embrasse deux livres : un sur Saint-Simon lui-même, si oublié, si effacé par ses disciples et surtout par Enfantin ; un autre sur l'école saint-simonienne. Dans le premier, qui aurait été bien difficile à faire sans la publication récente des œuvres volumineuses de l'inventeur du socialisme industriel, M. Janet étudie avec une finesse judicieuse l'esprit général du socialisme de Saint-Simon, analyse ses trois plans successifs d'organisation sociale, poursuit avec une patience et une clarté constante les variations de son industrialisme et de sa religion, et termine par un portrait dont voici les dernières lignes : « Utopiste et positif à la fois, un pied dans la réalité, l'autre dans la chimère, comptant sur Louis XVIII et M. Laffitte pour en faire les apôtres d'un nouveau christianisme ; homme d'esprit, d'ailleurs, quand il lui plaisait, ce qui donne à penser qu'il a pu quelquefois se moquer du monde ; médiocre écrivain, pauvre philosophe, savant frelaté, apprenti économiste, historien par cette occasion, amateur en tout, et avec cela ayant entraîné l'espèce humaine dans une voie nouvelle ; type étrange, supérieur même dans sa bassesse, et qui ne pourrait être peint dans toute sa vérité que par un autre Saint-Simon (p. 72). »

Le second livre n'a garde de faire double emploi avec le premier. L'école saint-simonienne est loin d'avoir exactement reproduit les idées de son fondateur ; elle l'a dépassé de beaucoup sur trois points qui sont, dit très-bien, M. Janet, les bases essentielles de toute société : la propriété, la religion, la famille. Dans autant de chapitres, toujours brillants d'ordre et de clarté, l'auteur nous montre cette secte aventureuse cherchant la destruction du prolétariat dans un vaste système communiste, la rénovation religieuse dans une sorte de panthéisme stoïcien et dans la morale de la réhabilitation de la chair, enfin la solution du problème de l'amour dans les plus honteuses et les plus ridicules utopies. Aussi, après avoir exposé à peu près cons-

tamment sans critiquer *ex professo*, M. Janet n'a-t-il pas à craindre de trouver dans un seul lecteur sérieux la moindre opposition à ce jugement sommaire touchant les saint-simoniens, qui termine son livre : « Il est à regretter que, de leur système, il soit resté si peu d'idées pratiques, quoi qu'il fussent personnellement doués à un haut degré de facultés pratiques. Il faut regretter qu'ils aient poussé l'opinion démocratique dans un sens où elle n'avait que trop de penchant, à savoir l'absorption de l'individu par l'État. Ils ont eu par là leur part de responsabilité dans l'établissement de l'Empire avec lequel ils ont, en général, trop complaisamment sympathisé, mais surtout on reprochera à cette école, et en particulier à son dernier chef, qu'elle appelait le Père, de s'être laissé glisser sur la pente dangereuse d'une des doctrines les plus énervantes et les plus honteuses, le mysticisme sensuel et voluptueux (p. 151). »

Le rationalisme de l'éloquent professeur se laisse soupçonner çà et là dans quelques mots suspects touchant l'Église ou ses institutions; mais il n'y a pas d'attaque directe, et, somme toute, nous pouvons louer et recommander cette lumineuse exposition du premier système socialiste de notre siècle. On a vu qu'à la différence de M. Ferraz, M. Janet ne discute, ne réfute pas; mais il a su presque toujours souffler aux faits qu'il laisse parler le langage le plus propre à les faire bien juger. Il raconte aussi beaucoup moins que M. Ferraz; mais cette lacune est en partie comblée par le premier des deux appendices qui complètent ce petit volume : *Notice biographique sur Saint-Simon* (p. 155-164). Le second est une *Notice bibliographique* fort utile pour les nombreux lecteurs qui n'aborderont jamais les quarante volumes des *Œuvres* (incomplètes) *de Saint-Simon et d'Enfantin*, publiées par feu Laurent de l'Ardèche.

— Il a paru, l'an dernier, un cours de philosophie en quatre volumes, œuvre posthume d'un prêtre d'Albi, curieuse par ce singulier anachromisme d'une réfutation minutieuse de Cousin et d'une pure et simple réédition de l'empirisme de La Romiguière en 1877. Or, l'auteur de cet ouvrage, à plusieurs égards estimable, avait été en correspondance avec le célèbre professeur que je viens de nommer. Son éditeur et exécuteur testamentaire a communiqué à M. Compayré, professeur à la faculté de Toulouse, les quelques lettres de La Romiguière à l'abbé Roques; et M. Compayré les a étudiées avec d'autant plus d'intérêt que le recueil des manuscrits et de la correspondance de ce philosophe, longtemps promis aux nombreux admirateurs de son talent d'analyste et d'écrivain, est destiné, par la volonté suprême du dernier possesseur, à être brûlé. Il ne faut pas exagérer pour cela l'importance des révélations qu'ont apportées les lettres de La Romiguière. Traits de caractère, qui font aimer l'homme modeste, affec-

tueux, complaisant; mêmes détails de discussion, qui portent habituellement sur des points secondaires plutôt que sur les hautes parties de la doctrine (on remarquera pourtant l'opposition absolue du maître à ce qu'on a nommé depuis *morale indépendante* (p. 13) : c'est ce que M. Compayré expose agréablement, sans la moindre illusion d'éditeur, dans ses deux premiers paragraphes. Un troisième, bon à consulter pour quelques points de la biographie et surtout de la bibliographie de La Romiguière, roule sur la correspondance épistolaire qui dura de longues années entre ce bon abbé Roques et un autre admirateur du maître, feu M. Chabrier, le même qui, pour des raisons restées inconnues, a voué au feu le trésor si longtemps choyé des œuvres inédites de son idole, ce n'est pas trop dire : car si le culte de l'abbé Roques pour La Romiguière fut excessif, celui de Chabrier dépassa toutes les limites. En rapporteur sympathique et respectueux, M. Compayré se contente de sourire discrètement de ces exagérations d'un sentiment louable dans de si zélés serviteurs de la science. Son petit mémoire intéresse même, surtout par cette singularité d'un excellent prêtre s'adressant avec une confiance absolue à un homme qui paraissait bien avoir oublié qu'il avait lui-même dit la messe, — une seule fois, il est vrai, au collège de l'Esquille, et un témoin oculaire atteste « qu'il eut toutes les peines du monde de s'en tirer. » — C'est au *prêtre* que La Romiguière citait un texte de saint Paul, un peu défiguré dans ce mémoire où le nom d'*Appelle* a été substitué à celui d'*Apollon* (p. 10, cf. I Cor., I, 12). M. Compayré n'a pas jugé à propos de toucher à cette particularité délicate; sa notice n'en est pas moins un excellent complément de tout ce que nous avons déjà sur La Romiguière : petits discours de Cousin, notices d'A. Marrast et de Daunou, mémoires de Saphary et de Mallet, surtout étude très-curieuse de M. Paul Janet dans la *Liberté de penser* de 1848, et fragments épistolaires publiés, il y a quelques années, si j'ai bonne mémoire, par M. Gatien-Arnoult dans la *Revue de Toulouse*.

— Un livre important, dont M. Compayré a publié une excellente traduction française, nous a déjà fourni l'occasion d'indiquer les travaux considérables par lesquels l'école anglaise contemporaine a prétendu enrichir et renouveler la logique. Dans un résumé substantiel et rapide, un autre professeur de faculté, M. L. Liard, nous présente sous le même coup d'œil ces travaux dont on ne peut nier l'intérêt et la nouveauté. — Les deux premiers chapitres des *Logiciens anglais contemporains* sont consacrés aux études qui ont eu pour objet la logique inductive, soit en elle-même, soit comparée au syllogisme. Le nom de Stuart Mill domine ici sans contestation. Herschell, plutôt savant que dialecticien, avait déjà déterminé, avec une remarquable précision analytique, les conditions normales des groupes requis

pour l'application du raisonnement inductif; Whewell avait défini et analysé l'induction elle-même et décrit les diverses méthodes qui permettent souvent de lui donner une expression numérique. Mais Stuart Mill, creusant plus profondément le même sujet, a dressé une vaste législation inductive, qu'on peut apprécier favorablement sans accepter l'empirisme exclusif qui gâte toute la logique et en particulier l'idée du syllogisme dans cet auteur, ainsi que dans son continuateur, à ce point de vue, M. Herbert Spencer. — Le reste de ce petit volume est rempli par les travaux des logiciens anglais relatifs à la logique formelle ou déductive. C'est ici que les maîtres trop sévères ou trop indulgents, qui supprimaient si volontiers le syllogisme, ou du moins ses modes et ses figures, sont loin de leur compte. Loin d'être un système trop vaste et trop lourd pour l'esprit humain, il va se trouver que l'*Organon* d'Aristote requiert des suppléments fort considérables; et, après les cercles d'Euler et la rose syllogistique du P. Gratry, nous aurons les équations de Boole et les claviers mécaniques de Stanley Jevons. Il est inutile d'énumérer ici tout cela : les hommes spéciaux consulteront l'exposition très-compétente de M. Liard. On nous permettra seulement une remarque en passant. Le premier révolutionnaire du syllogisme est Hamilton, qui a plus que triplé le nombre des modes admis. On a trouvé un antécédent à sa théorie dans une page de Bentham. Mais, au fond, il faut aller plus loin : la quantité de l'attribut avait été considérée avant ces philosophes, et l'on savait bien que dans toute proposition affirmative où l'attribut est exclusivement propre au sujet, cet attribut est un terme universel, de sorte que certains modes rejetés comme inutiles par eux-mêmes deviennent utiles dans ces cas particuliers. Hamilton s'est donné la peine d'étudier ces cas en détail, et il a eu le mérite d'en tirer un supplément, plus curieux qu'utile, mais certes digne d'attention, à la logique d'Aristote. Il faut en dire autant des recherches simplificatives du mathématicien Morgan sur le mécanisme de la proposition et du syllogisme. Quant à l'algèbre logique de Boole, qui a au moins le défaut de briser le moule naturel et ordinaire du raisonnement déductif; quant à la machine logique de M. Stanley Jevons, qui a au moins le mérite d'une invention ingénieuse, il ne peut s'agir ici ni de les juger, ni seulement de les exposer. M. Liard s'est acquitté fort bien de ce dernier soin, non sans le secours de M. Jevons lui-même, à qui est dédié son travail; mais il n'a pas voulu mettre de critique dans ce petit livre, qui mérite de prendre place, dans les collections d'histoire de la philosophie, à côté du travail de M. de Rémusat sur la philosophie anglaise et du livre spécial de M. Th. Ribot sur la psychologie anglaise contemporaine.

Léonce Couture.

THÉOLOGIE

La sainte Bible, *texte de la Vulgate, traduction française et commentaires. — Les Juges et Ruth,* introduction critique et commentaires, par M. l'abbé Clair, traduction française par M. l'abbé Bayle. Paris, Lethielleux, 1878, 182 p. — Prix : 3 fr. 60.

L'éditeur Lethielleux poursuit avec persévérance la difficile tâche commencée, il y a quelques années, d'une manière si brillante par M. l'abbé Drach. Un nouveau commentaire biblique s'ajoute à ceux qui ont déjà été publiés. Il est dû au savant abbé Clair qui, après avoir interprété le livre de Josué, étudie celui des Juges et le livre de Ruth.

Le livre des Juges raconte l'histoire des Israélites depuis la mort de Josué jusqu'au prophète Samuel. Il en est peu qui aient exercé davantage la sagacité des exégètes. Il embrasse une période de 300 années environ, durant lesquelles le peuple hébreu continue la lutte contre les Chananéens, et tantôt remporte la victoire, tantôt essuie de grandes défaites, selon qu'il est fidèle ou infidèle à la loi de Dieu. M. Clair expose d'abord le but et le sujet du livre ; il en défend ensuite l'authenticité, l'intégrité et la véracité; il résout enfin les principales difficultés proposées par les incrédules. On trouvera, dans ces pages, le résumé consciencieux des travaux modernes, sur la chronologie des Israélites durant cette longue période. Peut-être n'adoptera-t-on aucun des systèmes qui y sont énumérés : du moins on restera convaincu que les objections des rationalistes sur ce sujet ne subsistent pas devant une étude approfondie. M. Clair a écrit quelques excellentes pages sur l'histoire de Gédéon, celle de Jephté et celle de Samson. Ces trois épisodes forment une partie considérable du livre des Juges; le merveilleux s'y trouve tellement mêlé aux faits humains, que plusieurs s'en étonnent et que les Allemands prétendent voir, en ces récits historiques, des mythes évidents. Notre auteur est loin de nier l'élément divin et l'intervention surnaturelle; cependant, toutes les fois que cela est possible, il explique les faits d'une manière naturelle.

Le livre de Ruth est un des plus courts de la Bible. Il a cependant une importance capitale, puisqu'il donne les origines de la maison de David. Rien de plus gracieux, de plus vivant, de plus chaste que cette histoire de Ruth la Moabite, qui, en épousant Booz, devient l'une des ancêtres du Messie. Il semble qu'un tel livre défie les attaques de la critique rationaliste : n'a-t-il pas les caractères les plus évidents de vérité? Est-ce ainsi que l'on invente? Quelques-uns cependant y ont vu un roman moral. M. Clair fait justice de ces doctes rêveries : il relève sans peine les traits inimitables de vérité que l'on trouve presqu'à chaque ligne dans ce charmant récit.

La traduction de M. l'abbé Bayle est facile, exacte et serre de près la Vulgate. Nous avons cependant regretté que le commentaire et la traduction ne fussent pas du même auteur. Il arrive çà et là que l'un rende d'une façon le texte latin, lorsque l'autre déclare qu'il faut exprimer d'une autre manière la phrase de la Vulgate. E. Pousset.

Étude sur l'histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Évangiles apocryphes, par M. l'abbé Joseph Variot, ancien élève de l'École des Carmes. Paris, Berche et Tralin, 1878, in-8 de XIII-500 p. — Prix : 6 fr.

Il y a plus de trois siècles que les savants étudient les *Apocryphes* et recherchent l'origine de ces écrits étranges qui ont prétendu vivre à côté des livres inspirés et obtenir parmi le peuple chrétien une autorité égale à celle des Évangiles et des Épîtres. L'exégèse rationaliste a longtemps voulu trouver dans ces documents une arme puissante contre les livres canoniques : l'invention humaine, la légende populaire, le mythe en un mot paraissaient d'une manière si évidente dans les Apocryphes ; on y voyait si bien, à côté des plus sublimes enseignements du dogme et de la morale, les fictions naïves de l'imagination, qu'il suffisait, au dire des critiques, de comparer les Évangiles aux Apocryphes pour reconnaître l'entière similitude des uns et des autres et établir la théorie du mythe. Mais ici encore le résultat définitif a été contraire à tout ce qui avait été annoncé : cette comparaison, poursuivie pendant trois cents ans par les hommes les plus doctes et les moins favorables à la révélation évangélique, a démontré qu'entre les Évangiles et les livres dont nous parlons, il y a la différence absolue qui sépare les œuvres humaines des œuvres divines.

M. l'abbé Variot publie sur les Évangiles apocryphes une étude magistrale qui lui a mérité les honneurs du doctorat ès lettres. Non-seulement il résume avec un rare bonheur tout ce qu'ont dit les nébuleux savants d'Allemagne, non-seulement il montre le vide de tous leurs systèmes et les incohérences de leurs théories créées de toutes pièces, mais il tire des Apocryphes un argument invincible en faveur de nos Évangiles. Il fait d'abord l'histoire littéraire des Évangiles apocryphes, et, par un savant travail d'élimination, il dégage quatre rédactions principales, qui ont servi de point de départ à toutes les autres compositions; ce sont : le *Protévangile de Jacques*, les *Récits de Thomas l'Israélite*, les *Actes de Pilate*, la *Descente de Jésus-Christ aux enfers*. Mais quelle est la forme primitive de ces Évangiles? Comment et pourquoi ont-ils été composés? On se plaisait, au dix-septième et au dix-huitième siècles, à voir en eux une sorte de contrefaçon malhabile que les hérétiques opposaient aux livres canoniques; M. Variot, sans nier que la main des hérétiques n'ait travaillé à la

composition de plusieurs de ces documents, aime mieux y voir une tentative du peuple chrétien s'efforçant de peindre et de se représenter à lui-même la figure de Jésus-Christ, brodant sur la trame des Évangiles canoniques une image dont tous les contours fussent accusés, une histoire qui ne laissât aucune lacune, un Christ enfin Dieu et homme, tel que se le représentait l'âme ardente des chrétiens. M. Variot examine tour à tour les quatre principales compositions qu'il a choisies entre toutes les autres. Une dernière partie expose la *propagation* et le *développement* des Évangiles apocryphes. Une place considérable est donnée à l'*Évangile des Hébreux*, qui eut une autorité si considérable auprès de plusieurs des anciens Pères, et qu'ils regardèrent même comme le texte original de l'Évangile de saint Matthieu. Notre auteur démontre d'une façon victorieuse que ce document est, au contraire, dans la forme actuelle, postérieur au premier des Évangiles. Si les deux textes sont identiques pour le fond des choses, celui qui porte le nom d'Évangile des Hébreux contient des interpolations et des additions qui ont défiguré l'œuvre primitive de saint Matthieu et ont mérité à cette composition d'être rangée parmi les Apocryphes.

Félicitons M. l'abbé Variot de son docte et intéressant travail. S'il a bien mérité des lettres, il a mieux mérité encore de l'apologétique chrétienne et de l'exégèse évangélique. Son livre est digne de prendre place parmi les bons travaux de notre temps. E. Pousset.

Patrum apostolicorum Opera. *Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus recensuerunt, commentario exegetico et historico illustraverunt, apparatio critico, versione latina passim correcta, prolegomenis, indicibus instruxerunt* Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnach, Theodorus Zahn. Editio post Dresselianam alteram tertia. Fasciculi primi partis secundæ editio altera. — **Barnabæ** *Epistula græce et latine recensuerunt et illustraverunt, Papiæ quæ supersunt, presbyterorum reliquias ab Irenæo servatos, vetus Ecclesiæ romanæ Symbolum, Epistulam ad Diognetum* adjecerunt Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnach. Lipsiæ, Hinrichs, 1878, in-8 de lxxix-172 p.

La librairie Hinrichs, de Leipzig, vient de compléter, par la publication de la seconde partie du premier fascicule, sa nouvelle édition des Pères apostoliques. Les éditeurs avaient déjà publié, en 1875, l'Épître de saint Barnabé. Ils n'ont pas hésité à la publier de nouveau pour mettre à profit les leçons fournies par le manuscrit de Constantinople, de Bryennios, et par trois autres manuscrits grecs, jusqu'ici non collationnés, de la bibliothèque Bourbonnienne de Naples, de la bibliothèque Nationale de Paris, et de la bibliothèque de l'Université de Liège. Le texte de cette édition est d'ailleurs le même que celui de l'*editio minor* dont nous avons rendu compte précédemment.

Le *Codex Sinaiticus*, découvert par Tischendorf, et le *Codex Constantinopolitanus*, découvert par le métropolite de Sères, Bryennios, contiennent le texte grec complet de l'Épître de saint Barnabé. Tous les autres manuscrits grecs sont tronqués et n'ont pas le commencement de la lettre, de sorte qu'avant que Volkmar eût publié l'épître en 1864, d'après le *Codex Sinaiticus*, on n'en connaissait les cinq premiers chapitres que par une traduction latine. M. Hilgenfeld, qui a publié la lettre de saint Barnabé, d'après les deux manuscrits grecs, préfère celui de Constantinople à celui du Sinaï; M. de Gebhardt fait avec raison le contraire, et il justifie invinciblement sa préférence dans les *Prolégomènes*, dans son étude critique du texte, de la version latine et des diverses éditions. Dans les mêmes *Prolégomènes*, M. Harnack établit l'intégrité de l'Épître de saint Barnabé ; il pense qu'elle ne peut pas avoir été composée après 120-125. Quant à l'auteur, dans l'impossibilité où est la critique de le découvrir, il n'examine même pas la question; il se borne à émettre l'avis que c'était un païen converti. Le texte grec et la traduction latine de l'Épître sont reproduits ensuite d'une manière très-correcte, avec les variantes et des notes critiques, comme dans les autres parties de cette savante édition des Pères apostoliques. Un appendice renferme les Fragments de Papias, les *Presbyterorum reliquiæ*, le Symbole de l'Église romaine et l'Épître à Diognète, le tout sans traduction. Le texte du Symbole de l'Église romaine (ou des Apôtres) est accompagné d'un travail important, celui de la collection de tous les textes des premiers auteurs ecclésiastiques qui confirment ce symbole. On regrette seulement d'y lire, page 138, que les paroles de saint Luc, XXIV, 51, *addimenta sunt*. L'Épître à Diognète est reproduite seulement en grec. Il n'en existait qu'un manuscrit ancien qui a péri en 1870 dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg. Les nouveaux éditeurs ont pris pour base ce manuscrit, tel qu'il avait été collationné par Cunitz. Ils nient que l'épître soit de saint Justin et se déclarent incapables de fixer le lieu et la date de sa composition, se bornant à dire qu'elle a été écrite entre 170-300. G. K.

Remedio alle dispute de' cattolici in Francia, proposto nel MDCXII, da S. Francesco di Sales, e commentato dal sacerdote Sante Pieralisi, bibliothecario della Barberiniana, aggiunte tre lettere del medesimo santo. Roma, topografia della Propaganda, in-fol. de 47 p.

La bibliothèque Barberini, depuis des siècles propriété d'une des plus illustres familles de la noblesse romaine, a pour conservateur le R. don Sante Pieralisi, chanoine de la basilique de Sainte-Marie-in-Trastevere, qui vient d'y découvrir l'original d'une lettre de saint

François de Sales, reproduite, mais bien imparfaitement, dans les éditions de Migne et de Vivès. Elle fait partie d'un dossier se rapportant à cette année 1612 qui vit les premières luttes de ceux que l'on a appelés plus tard gallicans et ultramontains, et qui vit la condamnation d'Edmond Richer.

Ce téméraire théologien avait soutenu, on le sait, que l'Église a reçu immédiatement les clefs, en sorte que le pape et les évêques ne sont que ses ministres, et doivent subir, comme l'on dit de nos jours, la loi du suffrage universel. C'était la négation virtuelle de l'infaillibilité pontificale.

Ce fut au plus fort des vives disputes excitées en France et en Italie par ces questions ardues, que saint François de Sales écrivit une longue lettre italienne au pape Paul V, par l'intermédiaire de l'archevêque de Tarentaise, Mgr Germonio. Il proposait, pour de graves raisons, déduites très-longuement, d'imposer silence aux deux partis. C'est cette lettre que le chanoine Pieralisi reproduit en un beau *fac-simile*, sous le titre significatif, que lui donna Mgr Germonio, de *Remède aux disputes des catholiques en France, l'an* 1612. On y verra que le saint évêque de Genève savait allier la plus sage prudence à la fermeté des vues et à une très-rare perspicacité.

Le long et savant commentaire dont le bibliothécaire de la Barberini a entouré cette lettre, les détails qu'il fournit sur tous les personnages engagés dans les polémiques dangereuses du moment, les pièces nouvelles qu'il apporte dans le débat, et qui viennent toutes du dépôt confié à sa garde, donnent à cette œuvre, imprimée avec un luxe de papier et de caractères vraiment princier, une grande valeur et une place à part dans les publications théologiques de cette année.

Les éditeurs des œuvres du nouveau docteur de l'Église, comme ses futurs biographes, consulteront avec fruit cette dissertation savante, aussi bien que ceux qui étudient l'histoire du dix-septième siècle. Le chanoine Pieralisi y a joint, en appendice, trois lettres peu connues du même saint sur le chapitre général des moines feuillants d'Italie, qu'il fut chargé de présider en 1622.

D. Théophile Bérengier.

Ananie *ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu*, par le R. P. Caussette, vicaire général de Toulouse.— Paris, Palmé, 1878, 2 vol. in-18 j. de vi-380-485 p. — Prix : 6 fr.

Saint Paul, se relevant sur le chemin de Damas, trouva dans Ananie le guide appelé à faire de l'aveugle un sublime voyant : le P. Caussette, en écrivant *Ananie*, s'est proposé de donner un guide aux égarés. « Dans ce but, dit-il, nous offrons aux sceptiques et aux indifférents un livre de religion qu'ils pourront accepter sans respect

humain, lire sans répugnance, et peut-être relire avec utilité. » Et il explique que les grands traités religieux ne sont plus à la mesure de l'attention et du loisir des lecteurs contemporains. Il faut un ouvrage portatif, facile à manier comme à comprendre, tenant le milieu entre le livre de lecture et le manuel de prière : ce livre s'attachera à réduire à néant les préjugés de l'incroyance, à mettre devant ses yeux les divines clartés, et de partir de cette illumination pour réformer la vie troublée et faussée. Le vénérable auteur s'appuie sur trois idées fondamentales : 1° les motifs de croire envisagés principalement dans leurs rapports avec la situation, les besoins et les obstacles actuels; 2° les raisons d'agir désormais d'une manière conforme à cette croyance; 3° les devoirs essentiels dans lesquels vient se réduire une existence ainsi reconstituée. En d'autres termes, les bases de la foi, l'action qu'elle commande, les pratiques qui en sont l'expression légitime et nécessaire : telle est la substance de ce beau, éloquent et intéressant travail. Et par là, observe le P. Caussette, les trois tendances les moins religieuses de notre nature se redressent dans un sens contraire à leur pente, par des correctifs appropriés : les scepticismes sans cesse renaissants de l'esprit disparaissent devant les preuves de la foi; les découragements de la volonté se corrigent par la vertu fortifiante qu'exhalent tant de motifs de ne point rester chrétien inconséquent, croyant platonique, en face de dangers si graves et d'ennemis toujours éveillés; enfin, les incertitudes pratiques cessent par la claire détermination des actes qui constituent le devoir chrétien.

Voilà certainement un très-magnifique cadre, où rien ne manque quant à l'objet poursuivi. L'auteur a du mouvement, du style, une logique serrée, il sait aborder tour à tour le cœur et l'intelligence, faire agir les meilleurs sentiments, écarter de la main les autres, et réhabiliter à ses propres yeux le lecteur que l'expérience d'hier fait souvent douter de lui-même. Nous pensons que plus d'une conversion est en germe dans ces deux volumes; nous sommes sûr, en tout cas, que bien des fidèles y puiseront une nouvelle ardeur pour la vérité qu'ils possèdent, un nouveau zèle pour la vertu qu'ils aiment.

Dans la première partie, *Motifs de croire*, après avoir montré l'importance de la question, l'auteur s'étend sur ces idées : que la religion est le caractère essentiel de notre espèce, l'irréligion son amoindrissement; que l'objet de la religion n'est point du tout imaginaire; qu'il est absurde, du reste, de vouloir se composer à soi-même sa religion, comme si on était le seul facteur en un tel problème; que la religion, dans sa notion première, est essentiellement surnaturelle, c'est-à-dire doit venir du ciel puisqu'elle enseigne à nous relever de ce côté; que ce surnaturel ne peut exister sans des faits du même

ordre, et que, au résumé, ces faits se rencontrent dans le seul christianisme : d'où il suit que le christianisme est certainement divin, et par conséquent absolument vrai en lui-même. Les objections de détail disparaissent d'elles-mêmes devant une thèse ainsi construite. — La seconde partie, *Motifs de pratiquer*, est traitée avec le même succès. Il y a du neuf quant à l'ordre des arguments puisés dans le devoir et l'intérêt de la société, de la famille et de l'individu, et dans l'inanité des prétextes pour s'en dispenser. — En troisième lieu, *Ce qu'il faut pratiquer* amène à parler des sacrements, et spécialement de la Pénitence et de l'Eucharistie, au point de vue philosophique, théologique, social, etc. Et puis viennent les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église, présentés dans leurs grandes lignes, sous leur jour pratique. C'est donc quelque chose de bien complet.

V. Postel.

Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance, par M. l'abbé Turcan, chanoine honoraire directeur au grand séminaire de Séez. Paris, Bray et Retaux, 1878, 3 vol. in-12 de xvii-454, 421, 467 p. — Prix : 12 fr.

La plupart des méthodes de catéchisme exposent les vérités chrétiennes et n'enseignent point assez les vertus et la piété ; elles parlent beaucoup à l'esprit et peu au cœur. M. Turcan, dans le remarquable livre qu'il publie, mêle heureusement aux instructions dogmatiques les paroles de l'exhortation morale : il embrasse donc toute la formation religieuse des enfants. Chacune des leçons est divisée en six parties de longueur et d'importance fort diverses. L'auteur commence par des avis pratiques qu'il adresse au catéchiste ; il indique ce qu'il y a de principal dans le chapitre ; il suggère les dispositions dans lesquelles doit entrer le prêtre pour parler aux enfants, le but supérieur qu'il faut se proposer. Le bon-point, — fort connu de ceux qui ont fait leurs études théologiques au séminaire Saint-Sulpice, — consiste en une discussion animée entre le chef du catéchisme et quelques enfants, sur l'instruction qui a été faite huit jours auparavant : un bon-point récompense celui qui a répondu d'une façon satisfaisante. Le mérite de cette conversation est en la vivacité de l'interrogation, en l'à-propos des remarques ; il faut présenter la même vérité sous plusieurs formes, profiter des réponses, piquer la curiosité, ramener sans cesse à la question les esprits prompts à s'échapper. Notre auteur indique les idées principales, la marche à suivre dans cet utile exercice ; c'est au catéchiste de trouver la mise en œuvre.

La troisième partie est l'instruction. M. Turcan y procède par demandes et par réponses. Nous croyons avec lui qu'un discours de longue haleine ne peut captiver l'attention d'un auditoire enfantin ;

cependant nous pensons que des questions trop répétées ont le tort de ne pas laisser voir avec assez d'évidence l'enchaînement des pensées. L'expérience que donnent les catéchismes de Paris nous a laissé la persuasion que l'instruction ne doit pas être trop morcelée; que s'il faut la varier par des questions et tenir toujours en alerte l'esprit des enfants, il est utile de développer, d'exposer avec étendue, en un mot de parler plus encore qu'on ne fait parler l'auditoire. Le catéchisme de M. Turcan est enrichi d'un nombre très-considérable d'histoires empruntées à l'Écriture sainte ou à la vie des saints. Le fait est seulement rappelé en quelques lignes. C'est au catéchiste qu'il appartient de choisir le trait historique, de donner les développements et la mise en scène qui sont indispensables s'il veut intéresser les enfants.

Les deux dernières parties sont les pratiques et les prières. A la fin de chaque chapitre, l'auteur propose quelques résolutions en rapport avec le sujet qui vient d'être traité; il conseille avec raison de demander aux enfants, durant la réunion suivante, s'ils ont fidèlelement observé la pratique qu'on leur avait indiquée. « Pourvu, » dit-il, « que vous fassiez cette question à deux ou trois, vous pouvez être sûr que la plupart feront ce que vous leur aurez dit. » Avec les pratiques, les prières forment l'âme à la vie et aux habitudes chrétiennes. Ce sont de rapides élévations du cœur vers Dieu à faire durant le catéchisme. Nous voulons citer les paroles si touchantes et si sacerdotales de l'auteur : « Après avoir exposé une vérité saisissante, on dit aux enfants : « Maintenant, chers petits, vous allez « demander à Dieu telle grâce. Soyez bien attentifs. Je vais vous « suggérer tout haut ce que vous devez dire tout bas au fond de votre « cœur. » Puis on se recueille profondément, et l'on fait la petite prière. Les enfants ne manquent jamais de vous imiter. Rien n'est beau comme ce petit exercice. Les résultats en sont admirables... J'en ai fait l'expérience bien des fois : c'était pour moi le moment le plus doux de ces douces réunions. »

Tel est, en résumé, cet excellent livre, un des meilleurs assurément et des plus complets qui aient été publiés sur ce sujet. Il contribuera à relever encore l'enseignement du catéchisme, déjà fort en honneur dans notre pays : utile à tous, il deviendra le manuel nécessaire des jeunes prêtres, des parents chrétiens, des maîtres et maîtresses d'école qui, dociles à la voix de l'Église, ne séparent point l'instruction religieuse de l'instruction profane. E. Pousset.

Manuel pour le choix d'un état de vie. Ouvrage destiné au clergé, à la jeunesse, aux parents chrétiens, aux maîtres et aux maîtresses de pension, par le P. Auguste Damanet, S. J. Tournai et Paris, Casterman, in-12 de 378 p. — Prix : 2 fr.

Un homme de grande expérience, habile dans la direction des âmes, le R. P. Damanet, de la Compagnie de Jésus, a publié, en 1862, un ouvrage dont nous recommandons aujourd'hui la seconde édition. Cet ouvrage, comme le portait dès lors l'approbation de l'évêché de Tournai, *se recommande par la pureté de doctrine, la sagesse, la clarté et la méthode des conseils*, et par là *a paru particulièrement utile aux directeurs des consciences et à la jeunesse chrétienne qui veut faire choix d'un état de vie.*

L'auteur procède avec un ordre et une logique sévères, puisant ses principes aux sources les plus pures, dans les ouvrages des Pères de l'Église, des princes de la théologie et des meilleurs ascètes, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, sainte Thérèse, saint François de Sales, le vénérable Louis Dupont, Suarez, Lessius, Bossuet, Bourdaloue, etc., etc. Il élucide leur doctrine par des exemples choisis et des applications heureuses, toujours empreintes d'une rare modération, menant pas à pas, à la double lumière de la théorie et de l'expérience, l'âme indécise jusqu'à une parfaite et claire décision. La méthode aussi ne laisse rien à désirer : l'auteur fait d'abord comprendre à l'âme la nécessité d'examiner sa vocation et de choisir l'état de vie marqué par la Providence divine : il la met ensuite en présence des vérités fondamentales de la fin de l'homme et des créatures; il insiste sur le devoir d'arrêter son choix sous l'œil de Dieu et aux seules lumières de la raison et de la foi. Les différentes carrières, l'état de mariage et de célibat, l'état ecclésiastique et l'état religieux sont tour à tour étudiés avec profondeur, justesse et précision dans leur nature, leurs devoirs, leurs avantages. L'homme a réfléchi, il a prié, il est appelé à faire son *élection*, le choix d'un de ces états; ici l'auteur indique la marche à suivre dans cette grave détermination, empruntée au livre des exercices de saint Ignace et qui doit emporter le suffrage de tout homme raisonnable. Ensuite, après avoir développé magistralement les enseignements de l'Église et des Pères sur les conseils évangéliques, le savant auteur donne les motifs et les caractères distinctifs d'une vocation religieuse véritable et des règles sages et prudentes pour le choix d'un ordre religieux en particulier; enfin l'auteur aborde la question des difficultés qui surgissent à l'occasion d'une vocation religieuse, et traite d'une manière sûre, sage, prudente, mais ferme, la conduite à garder en présence de l'opposition des parents ou des prétextes allégués pour arrêter ou retarder l'entrée en religion.

Ce résumé succinct fait comprendre l'importance des matières traitées dans cet ouvrage. Le style de l'auteur, simple, grave, tel qu'il convient à ce sujet, toujours clair, correct et châtié, rend la lecture de ce livre aussi attrayante qu'utile.

Depuis sa première apparition, l'ouvrage du P. Damanet a été traduit en allemand, en italien, en anglais, etc., et nous ne doutons pas que cette seconde édition, soigneusement revue et augmentée, ne soit reçue avec plus de sympathie et d'empressement encore que la première. X.

JURISPRUDENCE.

Des Actes inexistants et des effets de l'erreur, par Fernand Thiry. Liège, Léon de Thier, 1878, in-8 de 221 p.

La loi, la jurisprudence et la doctrine confondaient à tout instant la *nullité* avec l'*annulabilité*, lorsque Zachariæ publia, en 1837, son remarquable ouvrage, dans lequel il distinguait nettement entre les deux nullités. Nous ne connaissons personne, qui ait plus approfondi après lui cette délicate question que M. Laurent, dans son travail sur les principes du droit civil.

Mais cette distinction est-elle fondée en droit et en raison? — M. Thiry s'efforce de le prouver dans la première partie de son étude, et il expose successivement les systèmes du droit romain, du droit coutumier et du droit civil. L'exposition du droit coutumier mérite particulièrement notre attention; elle est originale, neuve et intéressante. Mais elle est loin d'avoir dissipé tous nos doutes, et nous ne comprenons pas comment des coutumes qui admettent l'inexistence peuvent parler, quelques lignes plus loin, de la *ratification* de semblables nullités (Bruges, p. 20, n. 1) ou de leur validité dans certaines circonstances déterminées (Ostende, p. 20).

Domat ne nous paraît pas non plus avoir saisi la distinction moderne, puisqu'il appelle nulles dès l'origine des conventions que nous considérons, les unes comme absolument nulles, les autres comme annulables, et qu'il accorde, dans tous les cas, une véritable action en annulation, quoi qu'en dise M. Thiry, ainsi qu'il ressort du texte de la loi 1, C. 4-44, cité en note, et du renvoi à deux sections où il s'agit évidemment de l'annulabilité. Quant à Pothier, la question est plus que douteuse, et la comparaison du passage donné comme décisif à la page 39, avec celui qui est cité à la page 35, enlève absolument toute force à l'argument tiré du premier.

Quelle que que soit l'opinion admise sur nos anciens auteurs, on ne peut refuser au travail de M. Thiry le mérite d'une grande érudition et d'une profonde sincérité dans la recherche de la vérité. Mais nous

aurions désiré de l'auteur une étude historique sur la fameuse distinction de Cujas et de Pothier en *choses qui sont de l'essence du contrat*, et *choses qui lui sont accidentelles*. Peut-être aurait-il pu trouver dans cette voie quelques renseignements nouveaux qui auraient jeté une vive lumière sur la question de l'inexistence.

Dans la seconde partie de son livre, l'auteur applique ses principes à la théorie de l'erreur. Il ne reconnaît dans cette matière qu'une règle fondamentale. « L'erreur laisse-t-elle subsister le consentement? la convention est parfaitement véritable; l'erreur anéantit-elle le consentement la convention n'existe pas. » Que l'erreur porte sur l'objet, sur la substance, sur la personne, sur les motifs, rien n'y fait, le principe est toujours le même. Et cette règle n'est pas seulement vraie dans les conventions, elle l'est aussi dans le mariage. Assurément, les controverses de nos législateurs sur l'article 146 furent longues, diffuses, pleines d'équivoques et de malentendus, mais ne s'est-on pas rallié enfin, suivant toute probabilité, à l'opinion du président Tronchet? Le résumé le plus net de ce long débat nous est donné par Bouteville, disant au Corps législatif : « Le plus grand acte du législateur est de s'en remettre à la justice des tribunaux. » Aussi le code se contente de poser le principe dans l'article 146. « L'article 180 n'est que le développement et la conséquence de cette opinion. » Notre législation ne procède donc pas en cette matière, de l'enseignement étroit de Pothier, mais des vues saines et rationnelles du droit canonique, dont on ne peut nier l'immense influence sous l'ancien régime.

Dans les effets de l'erreur, M. Thiry n'admet pas non plus de distinction. A la différence du dol ou de la violence, l'erreur ne peut qu'anéantir ou laisser subsister la convention, suivant, qu'elle est essentielle ou non. C'était là l'opinion de Pothier, et notre code a eu le tort de déroger à ces sages principes. Puis vient une longue controverse (p. 70-81) dans laquelle l'auteur soutient, contrairement à M. Laurent, que Pothier n'a jamais reconnu de contrats annulables pour erreur, qu'il les regardait comme n'existant pas ou comme valables. Nous ne pouvons nous rallier à ce système, et nous en appelons à Pothier lui-même, dans un passage qui a échappé, nous ne savons comment, à la perspicacité de M. Thiry, et qui nous paraît formel : « A l'égard de l'erreur sur la cause, dit le grand jurisconsulte d'Orléans, elle détruit la convention, non pas de plein droit, mais elle donne lieu à la rescision de l'engagement.... L'erreur sur la qualité des choses peut aussi donner lieu à la rescision. » (*Procédure civ.*, p. 4, ch. II, sect. 13, art. 3, § 4.)

J. VANDENHEUVEL.

SCIENCES ET ARTS

Le Socialisme devant la société. *Conférences prononcées à Notre-Dame de Grenoble dans le carême de* 1878, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Roger et Chernovicz, 1878, in-8 de XII-315 p. — — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume continue et complète, d'une façon très-appropriée aux besoins de l'heure présente, l'enseignement religieux et social que l'éminent orateur donnait il y a quelques années dans la chaire de Notre-Dame, avec tant d'autorité doctrinale et de précision scientifique.

En vain l'*opportunisme* prétend-il nier le péril social; le *socialisme* affirme tous les jours, avec plus de netteté et plus de confiance, son existence et ses revendications. Minorité encore aujourd'hui, si l'on veut, il a tous les caractères qui, en temps de révolution, assurent à une minorité audacieuse un prochain triomphe. Aussi est-ce avec une haute perspicacité que le R. P. Félix a voulu, à la veille d'une nouvelle explosion, signaler l'*idée-mère* du socialisme, — les caractères de passion populaire et de conspiration universelle qu'il revêt de notre temps, — son erreur fondamentale sur le siège du mal qu'il fait reposer dans la *société* au lieu de le chercher dans l'*homme déchu*, son hallucination d'un paradis sur la terre, et enfin son origine dans les concupiscences humaines, sa généalogie contemporaine dans la triple révolte contre l'autorité de l'Église, contre le gouvernement des choses humaines par Dieu et contre la légitimité politique. Voilà bien le socialisme tout entier, et ces larges aperçus contiennent toute sa genèse, tous ses developpements. Le P. Félix s'est à dessein abstenu de pénétrer dans le détail des écoles socialistes, aussi nombreuses et aussi contradictoires entre elles que le sont en toutes choses les manifestations de l'erreur. C'est là un travail qui appartient aux économistes, et ils ont beau jeu à faire à leur tour la critique de tous ces plans de transformation de la société. Mais cette critique elle-même est insuffisante, et il appartient aux représentants de cette science sociale qui fait partie de l'enseignement moral de l'Église de ramener les luttes scientifiques des économistes et des socialistes au point de vue vraiment dominant, à celui de la vérité complète et totale.

La notion de la vie future, la pratique des préceptes de la religion, l'amour de Dieu commun à tous les hommes, quelle que soit leur condition sociale, tels sont les fondements essentiels de la réfutatiun du socialisme. Combattre Proudhon ou Karl Marx, en se plaçant uniquement à leur point de vue d'une fin terrestre pour l'humanité, c'est sinon leur donner d'avance raison, au moins perdre la plupart des

avantages de sa position et, en tout cas, s'enlever tous moyens de persuasion efficaces sur le grand nombre des hommes souffrants et déshérités. Voilà ce que les écrivains qui veulent réfuter les erreurs sociales modernes perdent trop souvent de vue. L'œuvre magistrale du P. Félix contribuera puissamment à replacer le débat sur son véritable terrain. Qu'on nous permette de signaler particulièrement les admirables développements qu'il donne aux notions de l'*harmonie sociale*, dont le vrai fondement est l'union des hommes dans l'amour du même Dieu et de la *paix sociale*, dont la seule base est le combat de chaque homme contre ses passions intérieures.

On retrouve, dans cette nouvelle série de conférences, la puissance de raisonnement, la précision philosophique, la large érudition historique et surtout ce sens si juste des vérités sociales qui assurent une place à part au P. Félix parmi les orateurs chrétiens contemporains et font de ses volumes des *livres* dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire des œuvres destinées à être étudiées et méditées avec le plus grand fruit. CLAUDIO JANNET.

La Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel, par VICTOR GUICHARD, député. Deuxième édition. Paris, Germer Baillière, 1878, in-12, de VI-560 p. — Prix : 3 fr. 50

Trop volumineux pour s'appeler un pamphlet, trop passionné pour être un livre d'histoire, ce volume rentre dans la catégorie des ouvrages qu'on lit pour se divertir aux dépens de l'auteur. M. Guichard a voulu écrire l'histoire du pouvoir spirituel : on va juger de sa sûreté de critique.

Pour lui, les croisés ne sont que « d'exécrables brigands (p. 128) » qui voulaient enlever aux musulmans la *liberté de penser ;* aussi, « les croisades qui se succédèrent pendant près de deux siècles, de 1090 à 1270, n'offrent-elles qu'une succession non interrompue d'atrocités (p. 129). » Pendant tout le moyen âge, pour étouffer la liberté de penser, l'Église a recours à l'emprisonnement et au meurtre, et, « les hérétiques vivants n'offrant plus une proie suffisante, le pouvoir spirituel déterre les morts, promène les cadavres et dispute aux vers leur affreuse pâture (p. 200). » — « Au treizième siècle, comme plus tard aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, la royauté, protectrice du peuple, *selon ses historiographes*, livra ses sujets à la fureur exterminatrice de l'Église romaine (p. 201). » Décidément, il est bien vrai que les rois et les papes étaient anthropophages au moyen âge. « Les cruels persécuteurs faisaient écorcher les Vaudois; après quoi on les attachait à des poteaux dans des lieux remplis de frlons, de guêpes et d'abeilles, qui les tourmentaient nuit et jour,

jusqu'à ce qu'ils expirassent (p. 350). » Voici encore un point de vue nouveau, et que les historiens protestants eux-mêmes n'avaient pas soupçonné : « La Saint-Barthélemy et toutes ses horreurs n'ont été que l'exécution des décrets rendus par les conciles contre les hérétiques, exécution sollicitée, exigée par le pape Pie V. Aussi Pie V a-t-il été mis au nombre des saints par l'Église (p. 429). » — « La terreur révolutionnaire a duré quatorze mois, la terreur de l'Église romaine quinze siècles, etc., etc. (p. 545). »

M. Guichard a pourtant l'âme tendre et généreuse. Il me semble même bien indulgent pour ceux qui ordonnaient et exécutaient toutes les atrocités qu'il révèle : « La réunion des biens du clergé au domaine de l'État, dit-il, parfaitement légitime (la propriété, c'est le vol), n'en faisait pas moins aux ecclésiastiques une position *tout à fait digne d'intérêt* (p. 498). » Mais ce n'est pas tout : « Si nous fouillons dans le passé, dit-il encore, ce n'est pas pour en exhumer des souvenirs de haine ; c'est pour y puiser des motifs de concorde (p. 233). » Je m'en étais douté, et il faut voir avec quelle éloquence indignée M. Guichard repousse l'accusation d'outrage à la religion catholique (p. 235).

Enfin, voici la conclusion du volume : « Aujourd'hui, dit l'auteur, le pouvoir spirituel ne renie aucun de ses décrets, aucun de ses actes d'extermination. Sans doute le temps des bûchers et des massacres religieux est passé ; mais le pouvoir spirituel est là, qui veille incessamment, pour envenimer toutes les questions qui agitent notre époque. Il agite les nations contre les nations, les gouvernements arriérés contre les progrès des peuples, les peuples ignorants contre les gouvernements éclairés ; il divise les familles, il enseigne à la jeunesse à mépriser ses pères, les lois, les institutions, la gloire de la patrie ; il empoisonne à sa source la vie morale des générations futures ; ne pouvant ressusciter le passé, il s'efforce de tuer le présent et l'avenir ; la société se remettra sous son joug ou périra. Voilà son plan, œuvre d'orgueil et d'anarchie. »

Affamé de liberté de penser, l'esprit de M. Guichard en a étrangement abusé ; il a produit un livre qui ne relève certainement pas de la critique. E. B.

Le Mal et le Bien. — II. *Les Siècles chrétiens*, par Eugène Loudun. Paris, Société générale de librairie catholique, 1878, in-8 de xvi-340 p. — Prix : 7 fr.

M. Loudun poursuit courageusement la grande œuvre qu'il a entreprise. Après l'antiquité, ses gloires apparentes, ses misères secrètes et sa publique dégradation, voici les siècles chrétiens avec leur féconde et incessante floraison de vertus. Tout n'y est point parfait

sans doute, mais si l'on y voit des chutes lamentables, on y assiste à des relèvements superbes. Le savoir de l'auteur s'allie à la plus louable modestie. « On ne prétend pas, écrit-il dans son *Introduction*, présenter ici le tableau complet de la société chrétienne, la vie d'un homme n'y suffirait pas : ce travail a d'ailleurs été fait en grande partie par les écrivains les plus éminents. Ce qu'on se propose, c'est de montrer le principe qui animait cette société et quelques-unes de ses plus importantes applications. » Nul n'ignore les efforts désespérés tentés de divers côtés par l'incrédulité moderne pour révoquer en doute les origines divines du christianisme. Tout esprit sincère qui, sur les pas de M. Loudun, consentira à approfondir l'histoire, sera involontairement amené à s'écrier : « Oui, le doigt de Dieu est là. »

Le moyen âge a été témoin d'un admirable épanouissement de la pensée chrétienne : c'en était assez pour lui attirer l'enthousiasme parfois excessif des uns, et surtout les calomnies passionnées des autres. Certes on ne fera pas à M. Loudun le reproche de nous présenter un moyen âge de convention. S'il n'a aucun penchant à flatter l'humanité en général, il se montre bien sévère pour les barbares qui n'avaient, dit-il, que des ruines et des vices à mettre en commun avec les débris du vieux monde vaincu. En racontant mainte scène d'alors, il nous fait assister « aux soubresauts gigantesques de la barbarie encore indomptée. » Il va même jusqu'à emprunter à saint Bernard et à sainte Catherine de Sienne leurs apostrophes éloquentes contre les scandales de leur temps. Pourquoi cette rigueur inexorable? Afin de mettre dans tout son jour et de faire mieux comprendre l'action civilisatrice de l'Église, aux prises avec des éléments aussi rebelles. » Pour que le christianisme changeât le monde, il fallait qu'il eût des moyens énergiques, d'immenses ressources, une force puissante. » Et quelle était cette force? D'une part, l'amour de Dieu, avec les merveilles de grandeur et d'inspiration dont il est l'âme, de l'autre, l'amour du prochain, et plus particulièrement des faibles et des déshérités, avec les prodiges de tendresse et de dévouement dont il contient le secret.

« Un peuple est toujours en révolution, quand il n'est pas conduit. » La même maxime s'applique au gouvernement moral de chacun de nous. Aussi le christianisme n'a-t-il rien négligé pour abattre l'orgueil de l'homme et le convaincre de sa faiblesse; il a édifié ou raffermi l'autorité dans les croyances, dans la morale, dans l'État et dans la famille. D'une extrémité à l'autre, la hiérarchie sociale tout entière a été régénérée par la justice et par la charité.

Le plan de l'ouvrage pourrait-il être plus méthodique, l'enchaînement plus serré? Les anecdotes et les événements cités par l'auteur avec une érudition inépuisable vont-ils toujours droit au but? Cer-

taines conclusions ne sont-elles pas de nature à soulever des objections ou tout au moins à éveiller des susceptibilités? Je laisse la réponse au lecteur : ce qui est certain, c'est que, sous la plume de M. Loudun, la philosophie ne cesse pas d'élever l'histoire, et l'histoire, d'animer et de soutenir la philosophie. Lorsque, par exemple, il entreprend sur les pas de Pascal, d'analyser la profonde inquiétude innée au cœur de l'homme, il est digne de son modèle et marque sa place parmi nos premiers moralistes.

Le style, parfois étrange à force d'originalité, poétique par l'abondance des métaphores et des images, contribue pour sa part au charme du livre. M. Loudun n'est pas un écrivain ordinaire, et il faut lui souhaiter d'achever bientôt le monument qu'il construit à l'honneur et pour la défense de la foi catholique. C. Huit.

La Femme romaine, étude de la vie antique, par Mlle Clarisse Bader. Paris, Didier, 1878, in-8 de xv-502 p. — Prix : 7 fr.

Mlle Bader, qui a entrepris et qui continue si vaillamment l'histoire complète de son sexe, n'est point une inconnue pour les lecteurs du *Polybiblion*. La *Femme romaine*, à laquelle succédera bientôt, nous l'espérons, la *Femme chrétienne*, vient se ranger dignement à côté de ses aînées, la *Femme biblique*, la *Femme dans l'Inde antique*, et la *Femme grecque*.

Au point de vue moral, les annales de la Rome païenne se divisent en deux périodes, séparées par la chute de Carthage : l'une où brillent les robustes vertus et les vieilles traditions ; l'autre, où s'étale, à la suite d'une fastueuse décadence, la plus effrayante des corruptions. Nous ne dirons rien de cette dernière : la transition y est trop rapide des peintures licencieuses d'Ovide aux hideux tableaux de Juvénal. Sous le règne des Néron et des Domitien, la superstition et la cruauté se joignent aux vices les plus impurs pour flétrir la matrone romaine, dont le nom était jadis synonyme de noblesse et d'honneur.

A l'origine, au contraire, la famille romaine se présente à nous avec le même caractère de grandeur que Rome elle-même. La femme, associée aux fonctions religieuses du chef de famille, est vraiment la gardienne du foyer. Le patriotisme, dont elle donne à ses fils tout à la fois le précepte et l'exemple, n'étouffe pas ses affections domestiques, et par l'institution des vestales, elle touche au côté le plus profond et le plus mystérieux du culte national.

Sans doute les lois romaines se montraient sévères pour la femme : mais les mœurs tempéraient l'âpreté des lois : on en a la preuve dans les pages consacrées par Mlle Bader à quelques-unes des Romaines les plus célèbres dans l'histoire des lettres ou de la politique. L'érudit y

trouvera des renseignements curieux, le moraliste une source inépuisable d'observations.

A considérer l'ouvrage dans son ensemble, on peut y regretter certaines longueurs, et, au point de vue juridique, certaines inexactitudes. Mais ces légers défauts sont rachetés par un incontestable talent d'écrivain; c'est ainsi qu'est raconté en traits émouvants le supplice des Vestales infidèles, « la plus épouvantable torture que puisse rêver une imagination en délire.» Il est vrai que, pour plaire à ses lecteurs, l'auteur n'avait qu'à suivre pas à pas les narrations si dramatiques de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse; qui voudrait lui reprocher d'avoir répété avec trop de confiance ces antiques légendes dont la portée morale est rehaussée par le tour gracieux du récit; ou même d'avoir commenté avec tant d'esprit les coutumes allégoriques et les cérémonies traditionnelles en usage dans le mariage et les funérailles ?

Ajoutons que la pensée chrétienne répand ici partout sa douce lumière : et, tandis que la Romaine des premiers âges fait songer à des vertus encore plus hautes, la Romaine de la décadence montre ce que serait la femme, si le christianisme ne l'avait relevée de sa lamentable déchéance. C. Huit.

Les Enfants assistés, par M. Omer Sarraut. (Cet ouvrage a obtenu le prix unique de 2,000 fr. dans le Concours ouvert par le Conseil général du Rhône en 1874.) Lyon, 1877, in-8 de xxviii-383 p.

Cet ouvrage, après quelques considérations en forme d'introduction, renferme l histoire de la condition des enfants trouvés depuis les Romains, — le tableau de leur situation à l'étranger, notamment en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Chine, — l'organisation actuelle et administrative de ce service; là se placent les questions de la mortalité des enfants, du *tour*, du placement des enfants, des orphelinats agricoles, et les conclusions de l'auteur, avec diverses réflexions sur la population, la condition et le travail des femmes, le divorce, etc. L'objet principal de l'auteur paraît avoir été de prouver que la religion catholique a toujours fait le malheur de l'humanité ; — on y voit que le servage, remplaçant l'esclavage, n'a été qu'une aggravation de misère — que, depuis les Pères de l'Église, *énergumènes atteints du delirium tremens*, jusqu'à saint Vincent de Paul, *intrigant et homme de parti*, l'histoire, dans les *officines jésuitiques*, a été systématiquement falsifiée, au profit du rôle *prétendu civilisateur* dû au christianisme, — qu'encore aujourd'hui, le cléricalisme nous rend nos orphelins *complétement pervertis*, etc. — Nous ne dirons pas qu'on ne trouve dans ce livre des renseignements intéressants sur divers points de législation et de statistique, mais sa principale utilité sera certainement de provoquer

quelque esprit de bonne volonté, soucieux de la vérité historique et de la vérité sociale, à réfuter les innombrables erreurs dont ce travail est rempli. R. DE L. S.

Éléments de géologie, par A. LEYMERIE, membre de l'Institut. 3e édition, illustrée. Toulouse, Privat, 1878. in-8 — Prix : 7 fr.

Éléments de minéralogie et de lithologie, par LE MÊME. Toulouse, Paul Privat, 1878, 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr.

Pour condenser les notions complexes et parfois assez abstraites de la géologie, et les présenter au lecteur sans le rebuter, il est nécessaire de posséder à fond les diverses branches du sujet et d'avoir acquis une longue expérience de l'enseignement public. Nul mieux que M. Leymerie, l'éminent professeur de la faculté de Toulouse, ne pouvait remplir dans toute leur étendue ces conditions. Aussi ses *Éléments de minéralogie et de géologie* sont-ils un des bons ouvrages dont on puisse conseiller la lecture à un homme du monde voulant connaître les grandes lignes de la science. Il y trouvera, réuni en moins de neuf cents pages, tout un monde de faits, de principes et de théories exposés avec une grande clarté de méthode et de style. Il y constatera avec plaisir l'absence de ces discussions aujourd'hui de mode, où la science est absolument incompétente. Il y remarquera le sage éclectisme adopté par l'auteur au milieu de la multiplicité des systèmes en lutte.

L'ouvrage que nous signalons est certainement trop connu pour qu'il soit utile d'en donner l'analyse. Disons seulement que l'édition nouvelle diffère assez notablement de celles qui l'ont précédée. Les *Éléments de géologie*, séparés aujourd'hui des *Éléments de minéralogie*, ont reçu diverses additions importantes, notamment en ce qui touche la description des terrains crétacés du Midi de la France et l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler les temps préhistoriques. Le nombre des illustrations, choisies avec un sens pratique qu'on ne saurait trop louer, s'est accru de plusieurs gravures de fossiles et de deux planches hors texte.

On peut regretter que M. Leymerie n'ait pas développé, dans cette nouvelle édition, la partie trop brève consacrée à l'analyse chimique des minéraux, aujourd'hui en si grand honneur. Il eût été bon de donner aussi des aperçus moins succincts sur les caractères des faunes et des flores qui se sont succédé à la surface du globe. G. M.

La Reliure ancienne et moderne, recueil de 116 planches, reliures artistiques des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles ayant appartenu à Grolier, Henri II, François Ire, Diane de Poitiers, Marguerite de Valois, Louis XIII, Mazarin, etc., et exécutées par Le Gascon, Clovis et Nicolas Eve, Hardy-Mennil, Bauzonnet, Nelz-

Niedrée, etc. Introduction par Gustave Brunet, accompagnée d'une table explicative avec notice descriptive de 30 reliures des plus remarquables. Paris, Paul Daffis, 1878, in-4 de viii p., 106 planches en couleur et 8 p. — Prix : 50 fr., et 3 fr. avec les cartons (27 fr. le petit format).

Les belles reliures anciennes ont toujours été l'objet des désirs des bibliophiles; mais, depuis quelques années surtout, ce goût est devenu une passion ; on ne recule devant aucun sacrifice pour se procurer des volumes ayant appartenu aux amateurs célèbres du seizième siècle, tels que Grolier, Maioli, le président de Thou ; les livres que décorent les emblèmes de François Ier ou de Diane de Poitiers sont hors de prix; on s'arrache les in-octavo qu'ont habillés, au siècle dernier, Boyet, De Seuil, Padeloup et Derome ; on se dispute à coups de billets de 1,000 fr. des volumes qui n'ont d'autre mérite que celui de porter le blason de quelque amateur, objet de la vénération profonde des bibliophiles.

C'est ainsi que la Toison d'Or, insigne adopté par Longepierre, auteur d'une tragédie fort oubliée de *Médée*, a récemment fait monter à dix mille neuf cents francs, à la vente A. F.-Didot, un vo-volume qui, sans cette circonstance, n'aurait obtenu qu'un prix des plus modestes.

Nous n'osons pas blâmer avec vicacité cet engouement, où se mêle sans doute l'exagération; nous constatons un fait, et nous en tirons une conséquence fort naturelle, c'est qu'à moins d'appartenir aux sommités de la finance ou de la propriété territoriale, il est impossible de devenir possesseur de ces joyaux si convoités ; il n'est pas facile d'avoir du moins la satisfaction de les contempler, car ils sont déposés dans des cabinets souvent inaccessibles.

Réunir des reproductions fidèles des chefs-d'œuvre de la reliure ancienne et moderne, les offrir aux amateurs à des conditions fort modérées, telle est l'idée heureuse qui s'est offerte à un éditeur intelligent et qu'il a exécutée avec succès. Des spécimens de reliure, au nombre de 106, avaient successivement vu le jour dans une publication périodique qui a cessé d'exister ; les dégager des éléments divers dans lesquels ils étaient plongés, les faire paraître séparément, en former un album disposé avec élégance, tel a été le but que s'est proposé M. Daffis ; nous aimons à croire que tous les amis des livres lui en sauront gré.

La plupart des reliures dont nous avons la reproduction sous les yeux, appartiennent à la bibliothèque Mazarine ou à la riche collection de M. Ambroise Firmin-Didot, dont nous avons déjà parlé. C'est de là que sort ce volume isolé de Vincent de Beauvais, qu'une reliure aux armes, chiffre et devise (*Force m'est trop*) du comte de Mansfeld, a porté au prix de 1,400 fr.

Henri II et Diane de Poitiers figurent onze fois dans l'*Album* dont nous parlons; Grolier s'y montre quatre fois; plusieurs planches donnent des échantillons du faire de Le Gascon qui travaillait à l'époque de Louis XIII; on remarquera la planche 7; c'est un in-4 habillé par cet artiste, qui a eu des rivaux dignes de lui, mais qui n'a pas trouvé de vainqueurs. La tranche est dorée avec des fleurs peintes en rouge et en vert; le fond est en maroquin rouge, relevé par des médaillons en maroquin de couleurs différentes, vert, citron et brun. « Le Gascon atteignit la perfection absolue de la dorure, et jamais son secret ne fut retrouvé. C'est une netteté, une finesse qui découragent les mains des plus illustres et des plus habiles. » (Ainsi s'exprimait M. Feydeau, dans la *Presse*.)

L'ouvrage que nous signalons est, en quelque sorte, l'histoire de la reliure par la reliure elle-même; il complète le volume fort intéressant, mais trop peu étendu, que M. Fournier a fait paraître en 1864, volume dont le savant auteur devrait bien donner une édition nouvelle et considérablement augmentée.

Bien des amateurs penseront sans doute que la publication dont il s'agit réclamerait une continuation; on aimerait à voir reproduire les insignes de quelques bibliophiles célèbres du siècle dernier, le comte d'Hoym et Girardot de Préfond, entre autres; on serait heureux de posséder des reproductions des travaux de De Seuil, de Boyet, de Derome (notamment ces deux volumes de La Fontaine qui, grâce à une reliure en maroquin fauve, avec compartiments rouges et verts, ont atteint, à la chaleur des enchères, les prix énormes de 7,000 fr. d'abord, de 11,000 ensuite); des spécimens du faire de M. Trautz-Bauzonnet, le plus illustre des relieurs contemporains, seraient accueillis avec plaisir. Nous recommandons à M. Daffis l'idée de cette série nouvelle. X.

Las Bibliotecas europeas y algunas de la America latina, por Vicente G. Quesada. Tome Ier. Buenos Ayres, 1877, in-4 de 650 p.

M. Vicente Quesada a entrepris une grande œuvre sur les bibliothèques de l'Europe et quelques-unes de l'Amérique latine. Le premier volume de cet important travail est sous nos yeux; il comprend la bibliothèque nationale de Paris, la bibliothèque du Musée britannique, la bibliothèque royale de Munich; celles de Berlin. Dresde, Vienne, Bruxelles, Madrid, Milan, Turin, Florence, Bologne, Rome arrêtent ensuite l'auteur dans leurs plus importantes collections de livres. Les détails réunis par M. Quesada nous ont paru en général exacts. Nous lui signalerons toutefois une erreur de nom : Morel Tatio au lieu de Morel Fatio (p. 109). M. Quesada, qui s'est, en pre-

mière ligne, occupé de Paris, ne cache pas les sympathies que lui inspire cette ville : « On ne réside point, dit-il, pendant quelque temps dans cette capitale sans se la rappeler toujours. C'est avec une juste raison qu'on l'appelle la capitale du monde entier... A Paris, le temps manque, les heures volent, la vie errante du voyageur ne peut suffire pour les patientes recherches... » Peu d'établissements ont inspiré à M. Quesada autant d'intérêt que notre bibliothèque tour à tour royale, impériale et nationale (p. 74). Aussi lui consacre-t-il une longue étude. Ses travaux comprennent ce qu'il appelle la bibliothéconomie et la bibliothécographie. Il a examiné l'installation, l'organisation de ces établissements dans la vue d'apporter d'utiles enseignements au projet de réorganisation de la bibliothèque de Buenos Ayres, et nous croyons que les détails rassemblés par lui auront pour son pays d'heureux résultats. X.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire de l'Académie française. Septième édition, dans laquelle on a reproduit pour la première fois les préfaces des six éditions précédentes. Paris, Firmin-Didot, 1878, 2 vol. in-4 de LXI-903 et 967 p. — Prix : 36 fr.

Entrer dans un examen détaillé de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, ce serait entreprendre une étude philologique qui demanderait trop de temps et trop d'espace. Il suffira de dire brièvement en quoi cette édition diffère de la précédente, publiée en 1835.

L'Académie y a introduit deux mille deux cents mots nouveaux, les uns appartenant à l'usage ordinaire, les autres qui sont des termes de philosophie, d'archéologie, de philologie, ou des expressions empruntées à l'économie politique, à l'industrie, à l'agriculture. La politique en a fourni un bon nombre, ainsi que les sciences proprement dites et les inventions nouvelles : chemins de fer, navigation à vapeur, télégraphie électrique, etc. Des articles ont été remaniés, ceux, par exemple, qui ont trait aux prépositions *à* et *de* ; des définitions améliorées, notamment celles des mots de science. Trois cents mots environ ont été supprimés, comme décidément vieillis.

Pour l'orthographe, les changements sont en petit nombre. L'accent grave a été substitué à l'accent aigu dans les mots comme *piège*, *siège*, *collège*. Quelques lettres doubles ont été supprimées : *consonnance*, par exemple, est écrit *consonance*. Dans certains mots tirés du grec, une des lettres étymologiques a été enlevée : *phtisie*, *rythme* au lieu de *phthisie*, *rhythme*. L'accent grave a pris la place du tréma dans

poème, poète, etc. Le trait d'union a disparu de beaucoup de mots composés.

L'Académie a eu l'heureuse idée de réunir, dans cette nouvelle édition, toutes les préfaces des éditions précédentes. On y pourra utilement étudier les changements de l'art d'écrire. La préface de l'édition de 1835 était de M. Villemain. Celle de l'édition de 1877 est due à la plume de M. S. de Sacy, qui, à la vérité, heureusement pour elle, ne représente guère le style ordinaire de nos jours. Nous y avons noté avec peine (p. IV, l. 22) l'expression *sous ce rapport*.

VISENOT.

Dictionnaire historique d'argot, par LORÉDAN LARCHEY. Septième édition. Paris, Dentu, 1878, in-18 de XLII-377 p. — Prix : 5 fr.

Au-dessous de la langue littéraire, il y a la langue populaire ; c'est même de la langue populaire latine qu'est né, en grande partie, notre idiome. Ainsi, tandis que les lettrés disaient *iter, os, ignis, equus, pugna*, le peuple disait *viaticum, bucca, focus, caballus, battalia*, dont nos aïeux ont fait : voyage, bouche, feu, cheval, bataille... Nous citons ces exemples d'emprunts et de transformations — ils pourraient être multipliés — pour que ceux de nos lecteurs auxquels notre langue populaire actuelle inspire trop de dédain, veuillent bien comprendre qu'elle a son importance, et que le livre de M. Larchey offre un réel intérêt. Le public, du reste, en a jugé ainsi, puisque le *Dictionnaire historique d'argot* est, en peu de temps, arrivé à sa septième édition. Ce titre est-il d'ailleurs parfaitement exact? Il y a plus et mieux que de l'argot dans l'ouvrage de M. Larchey ; il y a un idiome auquel tous, plus ou moins, nous empruntons des expressions que n'a pas encore accueillies le *Dictionnaire de l'Académie*, mais dont quelques-unes peut-être ont déjà trouvé place dans le supplément de M. Littré. — Bien des termes admis par M. Larchey n'appartiennent pas en effet à l'argot : *Highlife, intransigeant;* beaucoup d'autres mots sont de la langue des journalistes, — argot spécial : — l'*homme malade*, dont parlait un ministre anglais à propos de la Turquie, l'adage tant de fois répété *alea jacta est* — mis à la mode par un discours de Lamartine, — toutes ces manières de dire, rigoureusement, n'auraient pas dû figurer dans le dictionnaire de M. Larchey ; mais il faut se rappeler que ce dictionnaire s'est appelé d'abord *les Excentricités du langage*. C'est l'argot après tout qui a été le point de départ du livre, et M. Larchey, dans une introduction très-bien faite où il a mis autant de soin à déguiser une vraie érudition que d'autres en mettent à en afficher une douteuse, a parfaitement indiqué quels ont été les divers éléments de la langue vivace, imagée, dont il a fait une longue étude. Les termes anciens

y ont une bonne part, et, à leur sujet, l'auteur a cité avec beaucoup d'à-propos un livre de Caillères, *les Mots à la mode*. Que M. Larchey me permette de lui rappeler que Boursault a, sous le même titre, écrit une comédie qui pourrait, pour une nouvelle édition, lui offrir quelques révélations, et qui, en tous cas, l'amusera certainement.

Pour composer son volume, M. Larchey a dû lire énormément d'ouvrages, de journaux, de documents de toute espèce. — A propos du mot célèbre attribué à Cambronne, il a toutefois oublié un passage de l'*Esprit dans l'histoire*, de M. Ed. Fournier. — *Le Dictionnaire de l'argot*, on le voit, n'est pas du tout un livre futile, comme quelques personnes le supposent peut-être, ce n'est pas certainement une œuvre que les jeunes filles consulteraient avec fruit ; mais, au train dont va notre langue, ce sera bientôt, malheureusement, un glossaire indispensable, une bonne partie du *Dictionnaire de l'Académie* de l'avenir.

TH. DE PUYMAIGRE.

Nouvelles études sur la littérature grecque moderne, par M. CH. GIDEL, professeur de rhétorique au lycée de Fontanes. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 613 p. — Prix : 10 fr.

En 1866, M. Gidel publia un volume sur la littérature grecque moderne. Il y recherchait quelles traces avaient pu laisser dans cette littérature nos anciens poëmes français et en retrouvait d'assez nombreuses; ce qui n'a rien de surprenant, car, à Athènes et dans la Morée, on parlait, suivant Raymon Muntaner, un aussi bon français qu'à Paris : « *E parlaven axi bell fraces com dins en Paris.* » M. Gidel continue aujourd'hui l'œuvre commencée, et, après nous avoir montré l'influence que nos vieux écrivains exercèrent en Grèce, il nous prouve que la langue de ce pays ne fut jamais aussi abandonnée en France et chez les peuples voisins qu'on a pu le supposer. La première et la plus importante partie de son livre est consacrée à cette démonstration assez curieuse. Il y examine quelles furent les études grecques en Europe depuis le quatrième siècle jusqu'en 1453. Il constate que l'Europe n'ignora jamais complétement le grec, et qu'en France il jouit d'une véritable faveur, à trois époques surtout : l'établissement du monastère de Lérins, le règne de Charlemagne et le treizième siècle. M. Gidel fait voir que rien n'est plus faux que l'assertion exprimée dans une phrase trop répétée par d'ignorants écrivains : *Græcum est, non legitur*. C'est ainsi que, chaque jour et de tous côtés, arrivent des lumières nouvelles sur cette époque du moyen âge, si longtemps mal étudiée et mal connue. Toute cette partie du travail de M. Gidel offre des renseignements souvent nouveaux. En effet, on s'était, jusqu'ici, très-peu occupé de l'action exercée par les lettres grecques; cette action, on ne l'avait guère entrevue qu'avec

la renaissance, et nous ne savons même si, avant le livre de Villori, on avait soupçonné tous les emprunts faits par Machiavel aux écrivains grecs.

La suite du livre de M. Gidel est composée de travaux isolés sur diverses productions grecques, auxquelles il a souvent l'occasion de rechercher des analogies dans notre ancienne littérature. Il s'occupe longuement de la légende d'Aristote, mais peut-être en laissant trop de côté ce que les Arabes ont dit du philosophe, devenu quelquefois pour eux le sage Kender, et de son glorieux élève. Parmi les poëmes examinés par M. Gidel, un des plus intéressants est la dramatique *Chanson d'Arodaphnousa*. Le *Physiologus*, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec nos vieux *Bestiaires* et *volucraires*, nous donne sur la tourterelle un détail que nous voyons assez singulièrement apparaître dans certaines poésies populaires : « Si elle perd son tourtereau, elle ne s'unit plus à aucun autre ; elle le pleure sans retour ; elle ne boit plus sans troubler l'eau qu'elle doit boire. » Ce dernier trait, qui figure aussi dans un chant populaire grec recueilli par Tommaseo, mais où une biche remplace la tourterelle, a été reproduit dans la jolie romance castillane, *Fonte frida*, où le rôle principal est rendu au tendre oiseau :

> Que si el agua hallo clara,
> Turbia la bebia yo.

D'autres petits rapprochements de ce genre ont pu échapper à M. Gidel. Quant au *Physiologus*, dont il croyait avoir découvert les manuscrits à la Bibliothèque nationale, il avait été précédé, comme il le reconnaît lui-même dans une note (p. 442), par le P. Cahier. Le style n'est pas toujours, dans ces nouvelles études, aussi pur qu'on est en droit de l'exiger d'un professeur de rhétorique au lycée Fontanes. Il y a de l'amphibologie dans une phrase de la page 362, où l'on ne sait d'abord s'il est parlé de Virgile ou de Comparetti, l'auteur du beau livre *Virgilio nel medio evo*. Ailleurs (p. 410), nous voyons plusieurs mots au singulier précédés d'un adjectif au pluriel. C'est une manière de dire très-fréquente aujourd'hui, mais que les grammaires les plus élémentaires condamnent.

Ce sont là de très-petites chicanes ; elles n'empêcheront pas l'ouvrage de M. Gidel d'être accueilli avec intérêt par les lecteurs qui s'occupent un peu sérieusement de l'étude du moyen âge.

TH. P.

La Princesse de Clèves, par Mme DE LA FAYETTE, préface de H. TAINE. Eaux-fortes de Masson. Paris, Quantin 1878, pet. in-8, de 302 p. — Prix : 10 fr.

Il est quelques anciens et beaux romans que l'on s'est un peu, et bien à tort, déshabitué de lire. Tel est le délicieux livre de Mme de La

Fayette, la *Princesse de Clèves*. Ce volume a fait une révolution dans notre littérature. Son succès a été la condamnation et la fin des interminables fictions de Mlle de Scudéry et de la Calprenède ; il a été une peinture de la vie réelle substituée aux fatigantes intrigues que les romanciers se plaisaient à enchevêtrer. En recevant le beau volume que la librairie Quantin vient d'éditer, et qui suit *Paul et Virginie* et *Adolphe*, charmé de retrouver une fiction qui jadis m'avait tant intéressé et ému, je me proposais d'entrer dans quelques considérations sur le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette. C'est une pensée audacieuse à laquelle j'ai bien vite renoncé, en lisant la notice de M. Taine dont on a fait précéder la nouvelle édition. Il est impossible d'exprimer plus brillamment des aperçus plus justes ! M. Taine fait admirablement comprendre ce qu'était cette société du dix-septième siècle, si différente de la nôtre. Cette notice, je l'ai lue et relue, et j'en ai recueilli bien des passages dans mes notes. Le roman de Mme de La Fayette ne pouvait être précédé d'une étude mieux écrite, mieux pensée; il ne pouvait non plus être publié avec plus de soin et d'élégance : il est orné d'un beau portrait de l'amie de Mme de Sévigné, d'eaux-fortes de Masson et d'un fac-simile de l'écriture de l'auteur. A la fin du volume, se trouvent les variantes et une bibliographie de la *Princesse de Clèves*. — M. Quantin, en entreprenant cette splendide collection de nos meilleurs romans, a mérité toute la reconnaissance des lettrés et des bibliophiles. En 1878, la *Princesse de Clèves* retrouvera le succès qui l'accueillit, il y a juste deux cents ans, en 1678; voilà de bons centenaires ! TH. P.

HISTOIRE

Les Ages de la pierre; *instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne*, par JOHN EVANS. Traduit de l'anglais par E. BARBIER. Paris, Germer Baillière, 1878, gr. in-8 de 693 p. et 476 fig. s. pl. — Prix : 12 fr.

Poursuivant une tâche utile aux études préhistoriques, M. E. Barbier, auquel on doit déjà la traduction de deux ouvrages de John Lubbock, a donné cette année une édition française du livre de M. John Evans : *The ancient stone; implements, weapons, and ornaments of Great Britain*, paru en 1872, édition revue et corrigée par l'auteur.

Ce livre volumineux, malgré un titre qui semblerait restreindre sa spécialité à l'Angleterre, est, par le fait, un traité complet sur l'industrie des âges de la pierre. M. J. Evans ne s'est pas contenté d'y décrire avec un soin minutieux, trop minutieux même, les nombreux instruments trouvés dans son pays, mais il les a rapprochés de tous ceux des autres contrées, pour faire ressortir la ressemblance ou la dissemblance des types.

Sans manquer à la déférence qu'impose l'autorité scientifique de l'auteur, nous nous permettrons d'abord une critique d'ensemble sur la profusion de descriptions qui surchargent son remarquable travail. Cette méthode, empruntée aux sciences naturelles, auxquelles elle est nécessaire, et dont on prétendrait étendre l'application à l'archéologie, entraîne à des répétitions constantes, fatigantes même, à des distinctions subtiles, pour aboutir à des classements ingénieux, mais dont la valeur et l'utilité sont contestables.

Il faut le reconnaître : l'archéologie préhistorique, qu'il n'est pas indispensable de confondre avec l'anthropologie — le livre que nous avons sous les yeux le prouve — est bornée par son défaut de variété, surtout aux époques de la pierre, les seules, qu'à vrai dire, elle soit en droit de revendiquer. L'intérêt qu'elle a soulevé a été grand; mais, en somme, les antiquités dont elle traite se réduisent à un nombre de types très-restreint, qui ne présentent plus, dans chaque classe d'instruments, que des différences insignifiantes.

M. J. Evans divise ainsi son traité en deux parties, répondant à deux phases successives de l'industrie de la pierre : l'époque paléolithique ou de la pierre simplement taillée; l'époque néolithique, ou de la pierre taillée et polie. Les spécimens de la seconde époque étant de beaucoup les plus nombreux en Angleterre, c'est par elle, après une courte introduction, que commence le livre. Nous eussions passé sur cette introduction où l'auteur se montre partisan de la succession, dans l'Europe occidentale, des trois âges de la pierre, du bronze et du fer, s'il n'y affirmait, avec raison, et à plusieurs reprises, que cette théorie, étendue aux divers pays, n'impliquait aucun synchronisme, ni que la connaissance d'une matière supérieure sous forme de métal ait fait disparaître l'emploi de la pierre.

Après des détails curieux sur les anciens puits d'extraction des silex, de la craie, la fabrication des instruments, les ateliers, M. J. Evans passe en revue, en les décrivant avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les différents types d'outils et d'armes, en usage à l'époque néolithique. Haches ou celts, lames, grattoirs, pointes de flèches et de lances, etc., jusqu'aux simples éclats, pièces obtenues par le choc et terminées par la retaille, et qui, dans leur ensemble, présentent peu de différence avec le travail de l'époque antérieure.

Le progrès réalisé consiste dans la pratique d'un mode de fabrication nouveau, le polissage, permettant d'utiliser les roches qui ne se clivent pas ou se clivent mal.

Jusqu'à quel point le polissage des instruments, la présence de celts en jadeïte, matière dont le gisement est encore inconnu en

Occident, viennent-ils, en corélation avec d'autres faits, appuyer la présomption d'une origine extra-européenne de la civilisation néolithique? C'est ce que nous n'examinerons pas ici. En tout cas, la mise en œuvre de roches non utilisées jusqu'alors augmente notablement l'outillage et répond à des besoins plus nombreux, amenés, sans nul doute, par le développement des populations.

La partie du livre consacrée aux instruments en pierre polie est très-étendue; tous les spécimens trouvés dans la Grande-Bretagne y figurent; aucun détail de forme, de dimension, de matière, de provenance n'est négligé. D'ingénieuses comparaisons avec les instruments en usage chez les sauvages actuels en font comprendre l'utilisation.

De nombreuses planches dans le texte font une diversion nécessaire au côté par trop technique de ces descriptions. Privée de leur secours, une énumération même succincte, serait beaucoup trop aride, et, d'autre part, nous ne pouvons suivre le savant archéologue dans ses développements sur les haches avec ou sans perforation, les pics, les ciseaux, les gouges, les couteaux, les pointes de flèches, etc., etc.

La seconde partie de l'ouvrage traite de l'industrie paléolithique; de celle qui, par son association avec les restes d'une faune disparue, révèle, dans les terrains quaternaires, les traces les plus anciennes de la présence de l'homme dans nos contrées.

M. J. Evans ne remonte pas plus loin dans les temps primitifs; en ce qui concerne l'être humain; il déclare absolument insuffisantes les preuves qu'on a prétendu donner de son existence dans des couches plus profondes. Nous ajouterons que ces preuves perdent chaque jour de leur crédit.

Dans ses derniers chapitres, l'auteur, plus sobre de définitions techniques, entre dans des considérations géologiques sur la formation des cavernes, leur remplissage et sur les dépôts du gravier des rivières. L'horizon s'élargit, et ces pages présentent, à notre avis, un intérêt plus élevé que celles où l'abus des détails descriptifs rend parfois bien laborieuse la lecture d'un traité remarquable à tant de titres.

L'Angleterre possède peu de cavernes; toutes sont dans le sud, et les instruments qu'on y a rencontrés rappellent ceux du type du Moustier en France. Quant aux instruments recueillis un peu partout, dans les graviers des rivières, principalement dans le bassin de la Tamise et de ses affluents, ils appartiennent en général au type de Saint-Acheul. La haute antiquité de certains d'entre eux ressort des restes de l'*éléphas antiquus* et de l'*hippopotamus major* que contenaient les dépôts fluviatiles où ils ont été trouvés.

Ce compte rendu du livre de M. J. Evans resterait incomplet, si

nous ne terminions comme nous avons commencé, en rendant justice au traducteur, M. E. Barbier qui, unissant la lucidité à la correction, a très-heureusement triomphé des obscurités qui pouvaient naître de la technologie de cette sorte d'ouvrages. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir, par une traduction exacte, dénotant un auteur très-versé dans les connaissances préhistoriques, mis à la portée des lecteurs peu familiers avec la langue anglaise un traité indispensable à tous ceux qui étudient spécialement cette préface de l'archéologie générale : l'âge de la pierre. H. A. MAZARD.

Des lieux consacrés à l'administration du baptême (cours d'eau, baptistères, églises baptismales, fonts baptismaux, lieux exceptionnels), par l'abbé J. CORBLET. Paris, Baur, 1878, grand in-8 de 151 p. — Prix : 5 fr. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien.*)

Ce travail de M. l'abbé Corblet mérite d'être signalé aux théologiens, aux archéologues et aux membres du clergé paroissial. Il y a ici de l'archéologie, du symbolisme, de la liturgie, du droit canonique, de l'histoire de l'art. Au point de vue de la science spéculative, je signalerai deux longs catalogues : l'un de tous les baptistères, l'autre de toutes les cuves baptismales antiques ou du moyen âge, dont l'auteur a pu recueillir ou tracer lui-même la description. Je ne dis pas qu'un aussi vaste dépouillement ait été partout également précis et minutieux ; une archéologie d'un champ si vaste et de tendances aussi pratiques ne saurait être toujours d'une rigueur absolue. Ainsi, les baptistères du mont Athos pourraient être effacés du catalogue. Des baptistères au mont Athos ! et pour qui, grand Dieu ? M. Corblet, ou plutôt M. Didron, qu'il paraît avoir suivi sur ce point, a-t-il donc oublié que, dans la sainte montagne, nul ne naît que les oiseaux des bois? On a pris les fontaines claustrales pour des baptistères.

Au point de vue pratique, on trouvera dans cette dissertation de très-intéressants renseignements sur le rite baptismal primitif, et sur ses modifications à travers les siècles et suivant les pays.

L'auteur traite aussi, avec la compétence que le monde savant lui connaît depuis longtemps, du mobilier des baptistères, des prescriptions liturgiques relatives aux fonts, des conditions requises pour qu'une église soit canoniquement en droit d'en posséder, de l'administration du baptême dans les missions, dans les maisons particulières, etc., en un mot de toute la législation ecclésiastique relative au premier de nos sacrements. Je pourrais citer mille détails curieux et instructifs; j'aime mieux me borner à transcrire une phrase où le prêtre, plus encore que l'archéologue, a déposé un regret trop légi-

time : « Nous devons regretter la vulgarité de certaines chapelles (baptismales), où rien ne rappelle leur sublime destination et l'incurie qui les métamorphose parfois en magasins de débarras, comme aussi l'ignorance et la négligence de certains architectes modernes qui ne songent point, dans leurs plans, à ménager une place honorable pour les fonts, et qui les accolent après coup contre un mur ou contre un pilier, comme un simple bénitier (p. 103). » Hélas ! il n'est que trop vrai, et le cœur saigne quand on voit, dans certaines paroisses de campagne, la cuve baptismale remplacée par une soupière, et la chapelle des fonts transformée en magasin à balais. Le livre de M. Corblet, en faisant passer sous nos yeux les témoignages du respect de nos pères envers les édifices et les objets qui servaient à ces mystères augustes, ne peut manquer de contribuer à la correction d'abus véritablement condamnables, et pour lesquels la pauvreté même n'est qu'une excuse insuffisante.

L. Duchesne.

Topographie des voies romaines de la Belgique. *Statistique archéologique et bibliographie*, par Camille Van Dessel, membre correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique. Avec une carte. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-8, xi-258 p. — Prix : 8 fr.

L'archéologie romaine, étudiée principalement sur le sol même, au moyen de fouilles et de recherches locales, a toujours eu le privilége de passionner un bon nombre d'esprits en Belgique. Il n'est pas de province qui n'ait une ou plusieurs sociétés dont l'activité est en grande partie dirigée de ce côté, et l'on pourrait citer dans chaque ville un peu importante au moins un érudit qui s'est acquis un nom des plus estimables dans ces intéressantes études. Mais les résultats de ces nombreuses recherches, disséminés dans une multitude de revues et de publications peu répandues, ont souvent besoin d'être recueillis et résumés à l'usage des travailleurs, qui, autrement, pourraient bien des fois en ignorer l'existence. Il y a déjà longtemps qu'un érudit belge, M. Schayes, avait pourvu à ce besoin par un grand travail d'ensemble, où il avait tracé le tableau de la civilisation romaine en Belgique, et dressé la statistique de toutes les découvertes faites dans nos provinces. C'est en 1838 qu'il publia son important ouvrage intitulé : *La Belgique avant et pendant la domination romaine*, dont il donna, en 1858, une seconde édition considérablement augmentée. Surpris par la mort, Schayes ne put achever son travail, dont le troisième volume parut en 1859, sous les auspices de M. Charles Piot. Ce livre, riche en renseignements et à peu près complet de son temps, avait subi la destinée commune à tous les ouvrages de cette espèce : grâce

aux nombreux progrès de la science archéologique depuis une vingtaine d'années, il avait cessé de pouvoir être utile à ceux qui désirent se tenir au courant de cette étude essentiellement mobile et changeante, puisque chaque jour vient augmenter le nombre des matériaux. M. Van Dessel a donc été heureusement inspiré en publiant son travail, dont, avec beaucoup de modestie, il n'a voulu faire qu'une continuation de celui de Schayes, un quatrième volume de l'œuvre de son prédécesseur. Un des meilleurs connaisseurs de l'antiquité romaine en Belgique, M. le conseiller Schuermans, a enrichi le livre d'une excellente introduction, à laquelle je ne reprocherai que d'être trop courte : ce patronage et le nom même du jeune érudit, déjà fort avantageusement connu dans le monde scientifique par ses recherches personnelles, sont faits pour gagner d'avance la confiance du lecteur.

Les trente premières pages sont consacrées à la *Topographie des voies romaines en Belgique*. C'est un relevé aussi complet que possible des nombreux chemins qui, dans les premiers siècles de notre ère, sillonnaient en tous sens le territoire belge, et dont on a retrouvé des traces plus ou moins considérables. M. Van Dessel avait été précédé ici par un remarquable mémoire de M. Van der Rit, publié en 1852 dans le *Journal de l'architecture*, et trop peu apprécié dans notre pays, comme M. Van Dessel en convient lui-même. Il va sans dire que M. Van Dessel est beaucoup plus complet et plus exact : on peut regretter seulement qu'il ait jugé convenable d'être si succinct dans l'exposition du tracé de chaque voie : il ne donne guère que les points de départ et d'aboutissement avec les localités actuelles qu'elles traversent : je ne connais qu'une exception pour la route militaire de Reims à Cologne, que l'auteur, avec tous les érudits belges, fait partir à Carignan (*Epoissus*) de la voie qui allait de Reims à Trèves, tandis que les archéologues français admettent deux voies qui se bifurquent à partir de Reims même.

La deuxième partie, beaucoup plus considérable que la première, forme à elle seule en quelque sorte le corps de l'ouvrage. Comme le fait deviner son titre de *Statistique archéologique*, c'est la liste par ordre alphabétique de tous les endroits dans lesquels on a retrouvé des antiquités, avec l'indication de la nature et de l'importance de ces découvertes et des ouvrages où elles sont signalées. Ce travail avait déjà été fait par Schayes, mais il constituait précisément la partie de son livre qui avait le plus vieilli, et le lecteur aura une idée de l'importance de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, quand il saura que M. Van Dessel a triplé la liste de son prédécesseur.

La troisième partie contient une riche et abondante bibliographie. Enfin, ce qui donne au livre sa principale valeur, c'est la carte qui y

est annexée, et qui met sous les yeux, avec le tracé des voies, toutes les localités où on a fait des découvertes; des signes particuliers en indiquent l'espèce, selon que ce sont des substructions, des autels, des tumulus, des débris de poteries, des monnaies, etc. Il est inutile d'ajouter que les antiquités barbares de cette période rentrent dans le cadre de ce travail, et qu'elles y sont indiquées avec la même précision.

Cette carte, si je puis m'exprimer ainsi, est une carte parlante. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se rendre compte de l'état actuel de nos connaissances relativement à l'époque romaine de notre histoire. De vastes parties y sont laissées en blanc; d'autres, au contraire, y paraissent à peu près aussi remplies qu'une carte du pays actuel pourrait l'être. C'est ainsi qu'entre Bavay et Maestricht, de même qu'entre Arlon et Tongres, on voit se presser et se multiplier les traces de l'antiquité romaine, tandis que la partie septentrionale de notre pays semble presque entièrement inexplorée, et qu'on ne signale pas une seule voie romaine dans toute la Campine. L'état de la science n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse tirer une conclusion de ces faits : il suffit de les constater, et, grâce à la carte de M. Van Dessel, les antiquaires se trouveront à même de choisir le terrain qui leur promet les découvertes les plus abondantes.

Naturellement, un travail comme celui-ci peut moins que tout autre avoir la prétention d'être complet. Celui de Schayes ne l'a pas été tout à fait de son temps; celui de M. Van Dessel ne l'est pas davantage aujourd'hui. Cela est d'ailleurs impossible. Pendant que le travailleur s'arrête pour mesurer le chemin parcouru, la science à la suite de laquelle il se trouve, continue sa marche lente mais incessante, et le livre a déjà vieilli sous certains rapports avant d'être imprimé. Pour ne parler ici que d'une province que je connais particulièrement, M. Van Dessel aurait pu ajouter à sa statistique les indications suivantes, dont je puise les éléments dans le *Luciliburgum Romanum* du Père Wiltheim, dans les Publications de l'Institut d'Arlon, et en partie dans des observations personnelles :

Bleid. Vastes substructions, poteries, sépulture; nombreux indices d'antiquités encore inexplorées au champ des Sarrazins. — *Durbuy,* Statuette romaine de Constantin. — *Ethe.* Bas-relief romain au cimetière. — A Hamavé, sépultures barbares. — A Delmont, urne et patelles. — *Flamizoul.* Substructions. — *Forrières.* Les *pierres du diable* (dolmens).—*Freylange.* Monnaies, tombes, poteries.—*Habay-la-Vieille,* Substructions, hypocauste, monnaies. — *Marche.* Monnaies, tombes romaines. — *Melreux.* Belles poteries, tombes romaines et franques. — *Petit Han.* Tombe romaine. — *Poncel.* Urnes, poteries grossières. — *Salm-Château.* Tombes romaines, pierres meulières. — *Sprimont*

près Amberloux. Tombes barbares. — *Sterpenich*. Nombreuses monnaies de Vespasien à Gallien et à Posthumus.

Il serait facile, sans doute, de grossir cette liste pour les autres provinces; mais le livre de M. Van Dessel est de ceux qui doivent être complétés au jour le jour par les érudits auxquels il est destiné. Les observations qui précèdent n'enlèveront donc rien à la valeur du travail, qui est excellent, et digne de tous les éloges. On ne peut que féliciter l'auteur de s'être soumis à une tâche pénible et ingrate, dont tout le profit est pour le lecteur, et l'on peut espérer qu'armé d'une érudition aussi solide, il ne tardera pas à justifier par des travaux originaux la confiance du public savant. GODEFROID KURTH.

Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux, avec pièces justificatives et fac-simile, par le P. PIERLING, S. J. Paris, Leroux, 1878, gr. in-8 de XXVI-224 p. — Prix : 7 fr. 50

Il s'agit du mystérieux personnage plus connu dans l'histoire sous le nom de *Faux Démétrius* — nom consacré par la tradition de plus de deux siècles et demi, — et que toutes les investigations de la critique moderne ne parviennent pas à modifier, tant est profond le mystère qui enveloppe les origines de l'étrange individu! tant il est difficile d'apporter une solution définitive aux questions qui s'y rattachent ! Était-il le vrai fils d'Ivan IV et a-t-il réellement échappé à la main des meutriers? Qui fut l'auteur du meurtre accompli à Ouglitch? Est-ce Boris Godounov? est-ce son parti agissant à l'insu du maître? Le tsar éphémère qui régna en 1605 sous le nom de Démétrius est-il identique avec le moine défroqué Grichka Otrépiev? Si non, était-il de bonne foi, pouvait-il l'être? Faut-il voir en lui l'instrument du roi de Pologne, du pape ou des jésuites, méditant la conquête politique et religieuse de la Moscovie? Autant de questions, autant d'opinions, dont chacune a ses défenseurs et ses contradicteurs, et qui, presque toutes, restent encore ouvertes.

Le travail que nous annonçons se borne à l'examen de la dernière de ces questions, c'est-à-dire de la part que le Saint-Siège et les jésuites ont prise dans l'affaire de Démétrius, des rapports qu'ils ont eus avec ce prétendant au trône des Rurik. La question n'est point oiseuse; bien des auteurs tombent, en la traitant, dans des erreurs plus ou moins graves, qui passent de livre en livre et acquièrent ainsi le droit de cité. — Tout récemment encore, M. Rambaud les a reproduites dans son *Histoire de la Russie*, en donnant pour certain ce qui est controversé, quand ce n'est pas entièrement dénué du vrai. (V. p. 280 et suiv.). A son exemple, d'autres vont répéter les mêmes erreurs, sans avoir l'excuse de celui qu'ils copieront, et qui aura pu ignorer le travail sur *Rome et Démétrius*.

Le livre du R. P. Pierling ne manque donc pas d'opportunité, et c'est un de ses moindres mérites. Le mérite principal de son ouvrage, celui qui le fera rechercher par quiconque s'intéresse à la question, ce sont les nombreux documents qui y sont produits pour la première fois, et dont on ne saurait nier l'importance historique. C'est appuyé sur ces irréfragables preuves que l'auteur retrace les rapports de Démétrius avec Rome, le nonce Rangoni, les jésuites, et répond aux historiens qui les accusent d'avoir soudoyé un vil usurpateur en vue de subjuguer la Russie. D'autres, avant lui, ont répondu dans le même sens; personne cependant ne l'a fait avec autant de force, ni traité le sujet d'une manière plus complète, plus approfondie que lui.

Dans l'introduction, le lecteur est mis au courant de l'état de la question, de la catastrophe d'Ouglitch (1591), et des diverses opinions sur le *Faux Démétrius*, résumées à grands traits. Le tableau chronologique de la correspondance de Démétrius avec Rome et les jésuites donne un aperçu sommaire du principal sujet du livre. Les documents mentionnés dans ce tableau, et encore inédits, figurent à la fin du volume, parmi les pièces justificatives; pour la plupart ils proviennent des archives du prince Borghèse. Les conclusions auxquelles l'auteur est arrivé, à la lumière de ces précieux documents, et qui résument son travail, peuvent être formulées ainsi : L'opinion d'après laquelle Démétrius aurait été soudoyé, soit par le pape, soit par son nonce en Pologne, soit par les jésuites, n'a aucun fondement historique sérieux. Le Saint-Siège et les jésuites ne sont entrés en rapport avec Démétrius qu'en 1604, au mois de mars, lorsqu'il passait déjà à la cour de Pologne pour le vrai fils de Jean IV et était entouré de ses compatriotes. Ils ont fait ce qui dépendait d'eux pour découvrir la vérité touchant la personne du prétendant, et en le secondant discrètement dans son entreprise, ils ont agi de bonne foi, d'autant plus que Démétrius a réellement abjuré le schisme grec, embrassé la foi catholique entre les mains du nonce, et promis d'en favoriser la propagation parmi ses futurs sujets. L'auteur croit que cette conversion fut sincère, quoiqu'elle ait été démentie ensuite par la conduite désordonnée de Démétrius, qui ne tint aucune de ses promesses (p. 148).

Ces conclusions, déduites avec une stricte impartialité, sont développées dans le corps de l'ouvrage avec beauconp de clarté et de méthode. En général, le livre se lit avec intérêt, et les preuves de l'auteur portent la conviction dans l'esprit du lecteur. Ce qui ressort avec évidence de cette étude, c'est l'injustice de ceux qui accusent le Siège apostolique et ses ministres dévoués d'avoir manqué de bonne foi en se servant, pour l'accomplissement d'une sainte cause, d'un personnage dont la fausseté n'était alors rien moins que démontrée,

et sur le caractère historique duquel les auteurs ne parviennent pas à tomber d'accord, après des débats de deux siècles.

Ces mêmes historiens assurent cependant que, par exemple, le métropolitain de Kiev, Job Boretski, a agi de bonne foi en accordant toute sa confiance à l'aventurier Ahia ou Alexandre Ottomanus qui se donnait pour fils légitime de Mahomet III, en le prenant sous sa protection et en le recommandant chaudement au tsar Michel Romanov (1626). Eh bien, s'ils veulent être conséquents, ils devraient appliquer la même règle à la conduite du Saint-Siége et des jésuites à l'égard de Démétrius. Le travail du R. P. Pierling est de nature à concilier les esprits les plus prévenus. A la lueur des documents réunis dans ce beau volume, tout esprit impartial pourra apprécier la sagesse du Saint-Siége, et réduire à néant les calomnies élevées contre lui. Désormais la part que les papes ont prise dans l'affaire de Démétrius cessera d'être un grief historique contre Rome.

J. M.

Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, dominicain du treizième siècle, publiés pour la Société de l'Histoire de France, par A. Lecoy de La Marche. Paris, Renouard (Henri Loones, successeur), 1877, gr. in-8 de xlviii-466 p. — Prix : 9 fr.

La Société de l'Histoire de France a publié peu de chroniques aussi intéressantes que le recueil dont nous allons donner un aperçu sommaire. Les anecdotes d'Etienne de Bourbon nous font pénétrer dans la vie intime du treizième siècle, et elles nous révèlent tout un côté de la société du moyen âge que, jusqu'à présent, l'érudition moderne n'avait pas suffisamment mis en lumière. M. Lecoy de La Marche était préparé mieux que tout autre à éditer un texte semblable : son étude si remarquable sur la *Chaire française au moyen âge* et ses longues recherches sur la vie privée au treizième siècle l'avaient désigné d'avance pour cette publication.

Etienne de Bourbon, dominicain, mort vers l'an 1261, était peu connu jusqu'à ce jour; M. Lecoy de La Marche essaye de tracer sa biographie, puis il critique son œuvre. Prédicateur avant tout, Etienne de Bourbon, en composant son recueil d'anecdotes, n'a eu d'autre but que d'être utile aux prédicateurs en leur offrant des *exemples* à l'appui de tous les sermons qu'ils pourraient avoir à prononcer. Il a donc rassemblé tous les traits historiques ou légendaires, tous les récits moraux qu'il a pu rencontrer, et, suivant le mot de son savant éditeur, « son livre est, pour ainsi dire, une morale en action. » Nous pouvons ajouter que le recueil d'Etienne de Bourbon est, jusqu'à un certain point, le complément de Joinville, car il nous montre la société sous

un aspect différent ; il est seulement à regretter qu'Etienne de Bourbon ait préféré écrire dans un mauvais latin plutôt qu'employer la langue naïve du bon sénéchal. Pour composer son œuvre, il a puisé à deux sources principales. En premier lieu, les auteurs sacrés ou profanes, les traditions populaires, les vies de saints, etc. ; en second lieu, les événements contemporains, les faits qui se passaient sous ses yeux. Afin de donner un aperçu de la science d'Etienne de Bourbon, M. Lecoy de La Marche a dressé la liste des ouvrages utilisés par le dominicain : on voit, par là, que l'antiquité sacrée et l'antiquité profane étaient largement représentées dans l'enseignement des monastères au moyen âge. Quant aux anecdotes empruntées aux événements contemporains, elles sont importantes pour l'histoire, bien qu'une grande part doive être faite à la légende par la critique moderne. Les traits se rapportant à Philippe-Auguste, aux Albigeois, à saint Louis, à l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne sont particulièrement intéressants ; nous signalerons encore de curieux détails sur les danses, les sorciers, le luxe des femmes, etc.

Etienne de Bourbon a suivi, pour la distribution de ses anecdotes, un plan bizarre, mais qui ne surprendra point ceux qui s'adonnent à l'étude du moyen âge. Il a réparti sa collection entre les sept dons du Saint-Esprit ; chacune de ces sept parties est divisée elle-même en *tituli*, subdivisés, à leur tour, en chapitres. Mais cet ordre n'était pas très-clair pour l'auteur lui-même, car il lui arrive quelquefois de raconter la même anecdote à trois ou quatre reprises. De plus, Etienne de Bourbon n'a pas achevé son travail, et nous n'avons que ce qui regarde les dons de Crainte, de Piété, de Science, de Force et de Conseil ; manquent les dons d'Intelligence et de Sagesse.

M. Lecoy de La Marche a respecté la division d'Etienne de Bourbon; mais il n'a pas donné le texte intégral de tout le volumineux manuscrit du dominicain; il s'est contenté de recueillir tout ce qui pouvait intéresser l'histoire, laissant de côté les réflexions morales, les passages de la sainte Écriture, les commentaires théologiques. Enfin, pour rendre plus clair et plus facile à consulter le livre d'Étienne de Bourbon, il a placé en tête un sommaire détaillé des cinq parties de l'ouvrage, où chaque anecdote est brièvement analysée. Il eût été difficile d'établir ce texte avec plus de soin et plus d'érudition.

Ernest Babelon.

Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières, publiés sur les manuscrits originaux, par le comte Douglas et J. Roman. Tome Ier. Paris, Alph. Picard et J.-B. Dumoulin, 1878, in-4 de lxxi et 596 p. — Prix : 20 fr.

La correspondance de Lesdiguières est, sans contredit, l'une des

sources les plus abondantes de renseignements sur l'histoire de France et sur l'histoire du protestantisme pendant la seconde moitié du seizième et la première moitié du dix-septième siècles. A plusieurs reprises déjà, l'intérêt incontestable de ces documents avait attiré l'attention des curieux, mais il semble que l'abandance même des matériaux avait effrayé les plus patients. MM. Douglas et Roman, plus intrépides, ont enfin entrepris ce rude labeur. Ils ont cherché et récolté partout; dans les dépôts publics comme dans les archives particulières, en France et à l'étranger. Le premier volume, qui vient de paraître, — l'ouvrage doit en avoir trois — comprend 486 pièces, allant de l'année 1575 à l'année 1610.

Dans une introduction écrite avec impartialité et sobriété, les éditeurs ont résumé la vie du connétable; ils font connaître ses grandes qualités et ses défauts; ils apprécient avec calme et équité le caractère de cet homme éminent qui, parti d'une position modeste, arriva au plus haut degré de la hiérarchie, sans charger sa conscience de méfaits aussi graves et aussi nombreux que la plupart de ses contemporains. Autoritaire, ambitieux et fidèle à son souverain, sans défaillances, Lesdiguières est un type complet du politique, aussi expérimenté à la guerre que bon administrateur, qui aspirait à monter aussi haut que possible sans cesser d'être sujet du roi de France, sans oublier un moment les intérêts de sa province où il était presque souverain.

Trois *indices* complètent ce premier volume. L'un énumère les destinataires des documents publiés; le second les dépôts où MM. Douglas et Roman ont puisé; enfin le troisième donne les noms d'hommes et de lieux mentionnés. Dans le premier index, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de consacrer à chaque personnage quelques lignes indispensables pour les faire connaître. — En terminant cet article, nous croyons devoir insister sur un point. C'est que la publication de MM. Douglas et Roman, indiquée modestement comme recueil de *Documents inédits pour servir à l'histoire du Dauphiné*, a, par le fait, un intérêt général. Un ouvrage de ce genre, par la valeur des pièces publiées, par le soin apporté à la transcription et à l'annotation, eût été digne de figurer parmi les *Documents inédits*, édités par le Ministère de l'Instruction publique, pour servir à l'histoire de France.

A. DE B.

Histoire de l'enseignement primaire avant 1789 dans les communes qui ont formé le département du Nord, par le comte DE FONTAINE DE RESBECQ, membre de la commission historique du Nord. Lille, Quarré; Paris, H. Champion, 1878, in-8 de IV-426 p. — Prix: 6 fr.

Voici un nouvel, et nous pouvons ajouter tout de suite, un excellent ouvrage à ajouter à tous ceux qu'a provoqués l'enquête entreprise

sur l'instruction populaire avant 1789. C'est une étude très-claire, reposant sur des documents sérieux et locaux, dégagée par un choix fort intelligent de l'accumulation souvent fatiguante des preuves et des faits que l'on trouve en détail dans les documents statistiques et les pièces justificatives.

M. de Resbecq consacre son travail à l'histoire de l'instruction primaire, au régime des écoles, aux maîtres, à l'enseignement et à l'état de l'instruction primaire en 1789. Il établit la lutte persistante de l'Église et du clergé contre l'ignorance, l'élan donné à l'instruction du peuple par le mouvement communal et par la réforme. L'établissement des communes produisit une heureuse émulation entre le clergé qui voulait maintenir ses droits et sa réputation et les pouvoirs municipaux qui veulent justifier leur ambition. Grâce à elle, Gand jouit de la liberté d'enseignement de 1192 à 1235, et, à Ypres, il est reconnu au treizième siècle que le droit d'enseigner est libre pour les écoles inférieures, et certainement plus d'un laïque en a usé. L'apparition de la réforme fit sentir plus vivement aux catholiques la nécessité de prémunir les âmes par l'instruction contre les séductions de l'erreur. De là une vive impulsion qui releva l'instruction et fit multiplier les écoles. Les provinces du Nord ont vu naître le premier ordre, sans doute, créé pour tenir des écoles élémentaires, celui des jéromites, fondé au quatorzième siècle par Gérard van Groot, et approuvé, en 1376, par Grégoire XI. On peut aussi leur attribuer la première organisation régulière des écoles dominicales.

Pour les écoles, il est facile de constater leur nombre considérable dû au zèle de l'épiscopat, excité par les souverains-pontifes et les conciles, et soutenu par l'autorité civile. Malgré leur caractère et leur but essentiellement religieux, elles ne sont point de simples catéchismes. On trouve, au contraire, sur le temps consacré à l'enseignement religieux, comme sur la séparation des sexes, sur les écoles d'adultes, sur les heures de classes, les prières de la fin et du commencement, l'hygiène et la propreté, la surveillance et l'inspection, beaucoup de prescriptions que nos règlements nouveaux n'ont eu qu'à renouveler. Pour les punitions et les récompenses, nos ancêtres montraient à la fois plus de sévérité et de largeur. D'intéressants et curieux renseignements sont fournis sur la nomination des « magisters, » « recordeurs, » dont le nom d' « instituteurs » ne remonte qu'à 1792, sur les conditions exigées d'eux, sur leur traitement, sur les fonctions qu'ils pouvaient cumuler, sur leur costume, leurs associations et leurs conférences. Dès la fin du seizième siècle, on voit poindre l'idée d'école normale pour préparer à l'enseignement.

La gratuité, générale d'abord, fut réduite aux pauvres ; l'obligation était reconnue par les conciles et les synodes et par les ordonnances

municipales. Lille et Valenciennes avaient des sergents chargés de rechercher les enfants qui n'allaient pas à l'école. On apprenait, avec la religion, la lecture et l'écriture, souvent le grammaire, l'histoire sainte et l'arithmétique. L'enseignement professionnel existait; ainsi, à Cambrai, en 1633, les jeunes filles apprenaient à « coudre, soit en drap ou en linge ; à filer, faire dentelles et semblables ouvrages..... les ouvrages qui sont à faire dans un ménage, comme laver, faire le pain, cuisiner. » L'horticulture était également enseignée. Signalons aussi quelques renseignements sur les méthodes et les livres en usage, et un très-remarquable règlement de Mgr de Bruyères-Chalabre, évêque de Saint-Omer (1781).

Dans le chapitre sur la « situation de l'enseignement primaire en 1789, » nous relevons une demande d'enquête faite par Chaptal en l'an IX et qui ne parait pas avoir abouti, les vœux des trois ordres demandant que l'instruction soit confiée aux ordres religieux, puis la décadence constatée par tous les documents officiels.

Dans ses notes sur l'organisation scolaire dans les communes avant 1789, M. de Resbecq a relevé, par arrondissements et par communes, tous les renseignements qu'il a pu recueillir : noms des maîtres, contrats passés par eux, fondations, etc. Il ajoute la statistique des conjoints et conjointes signant leur acte de mariage de 1750 à 1790 et en 1789. Les pièces justificatives, au nombre de cinquante-neuf donnent des règlements, des instructions et des contrats qui seront consultés avec intérêt. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Précis d'histoire nationale de Mgr A.-J. Namèche, recteur de l'Université catholique de Louvain, disposé pour l'enseignement moyen, par J.-J. D. SWOLFS, professenr d'histoire au petit séminaire de Malines. 2e édition, revue avec soin, ornée de deux cartes coloriées et augmentée d'un tableau synchronique pour les temps féodaux. Louvain, Charles Fonteyn, 1878, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr.

Le légitime succès de cet ouvrage, tiré à 3,000 exemplaires et épuisé en moins de trois ans, ne fera pas défaut à la seconde édition. Le *Cours d'histoire nationale* de Mgr Namèche, publié en huit volumes in-8 demandait à être restreint aux proportions d'un livre classique, propre à servir de base à l'enseignement des collèges en Belgique. Ce travail, quelque peu ingrat, a été entrepris avec bonheur par M. Swolfs : son manuel est méthodique, précis, complet.

La clarté de l'exposition, la disposition de l'ensemble s'y rencontrent peut-être à un moindre degré; mais était-il possible à l'auteur de faire mieux? Comment, à travers l'inextricable dédale de la première époque féodale, retrouver ce qui se rattache uniquement aux provinces qui constituent la Belgique actuelle? Et, dans l'histoire

municipale du treizième siècle et des siècles suivants, quand chaque ville a son autonomie propre, sa vie individuelle, lorsque chaque cité, chaque bourg forme à lui seul un État, comment retrouver le fil conducteur qui doit mener à la formation du petit royaume moderne? Il résulte nécessairement de toutes ces difficultés une complication extrême, qui est l'argument le plus solide de M. Swolfs contre ceux qui lui reprocheraient l'absence de synthèse et de généralisation. Si son livre n'est pas un drame, mais une série de tableaux, ce n'est pas tout à fait sa faute. Il a fait son possible pour composer son histoire nationale de la Belgique avec l'histoire des Francs sous les deux premières races, l'histoire du comté de Flandre, de la Lotharingie, du Hainaut, du comté de Namur, des duchés du Luxembourg, de Lunebourg, de Brabant, de la principauté de Liège, pays tantôt vassaux de la France, tantôt rattachés à l'Empire d'Allemagne. Pour les temps plus rapprochés de nous, M. Swolfs a été obligé de passer en revue la domination bourguignonne dans les Pays-Bas (1384-1482), la domination austro-espagnole, jusqu'à la révolution brabançonne et à la soumission de la Belgique à la France (1791-1794). Ce n'est qu'en 1830, comme on le sait, que commence véritablement, pour la Belgique, la période de l'indépendance nationale, et que son histoire devient d'une synthèse facile.

Il n'y avait pour M. Swolfs qu'un moyen de lutter contre cet éparpillement de l'histoire des pays qui forment la Belgique : c'était la précision des faits et surtout des dates ; il s'en est généralement bien acquitté. En même temps qu'il a rectifié quelques erreurs chronologiques qui lui ont été signalées dans la première édition, il a ajouté en appendice à son ouvrage, un tableau synchronique pour les temps féodaux; de plus, il ne cite par un fait sans l'accompagner de sa date. Grâce à cette excellente méthode, son livre sera mis non-seulement entre les mains des élèves des collèges de Belgique, mais qu'il sera aussi consulté avec fruit par les érudits qui, à l'appui de leurs travaux, cherchent une date, un personnage, un point de repère souvent difficile à retrouver dans les histoires longues et détaillées.

Ernest Babelon.

Histoire de la charité à Rome, par Léon Lallemand. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de vii-584 p. — Prix : 7 fr.

L'introduction de ce livre nous présente l'organisation des œuvres charitables de la ville de Rome avant 1870, et les profonds changements qu'y a apportés le nouveau gouvernement. Il passe ensuite en revue les œuvres en faveur des pauvres — des malades — de l'enfance et de la jeunesse — des prisonniers. Il fait connaître la condition économique du peuple romain, la situation des indigents, les diverses

institutions pour leur procurer des secours à domicile, du travail, un asile, le mont-de-piété, les caisses d'épargnes ; — l'histoire, l'origine et l'organisation des hôpitaux romains ; — les hospices et asiles pour les enfants, et notamment l'Hospice « Tata Giovanni » qui a eu Pie IX pour aumônier, les œuvres pour les orphelins, pour la dotation des jeunes filles, pour les aveugles et les sourds-muets, pour l'instruction du peuple ; — la législation du système pénitencier, le régime adopté à Rome, les confréries pour la visite des prisonniers, les maisons de refuge et les établissements de correction. Il termine par des pièces justificatives et un index bibliographique des ouvrages consultés, qui n'occupe pas moins de onze pages.

Le tableau des institutions charitables d'une grande ville est toujours un intéressant sujet d'études ; mais la portée du livre de M. Lallemand est plus haute : il nous fait connaître, par des faits, par des chiffres, par des statistiques, par des renseignements précis, ce qu'étaient et ce gouvernement tant de fois calomnié, et cette nation à qui on a si souvent témoigné une hypocrite compassion. On apprend dans ce tableau, sérieusement et complétement tracé par un homme compétent, en raison de ses fonctions et de ses longs séjours à Rome, ce qu'il faut penser de la prétendue ignorance et indigence de ce peuple que plusieurs se représenteraient volontiers comme une nation de mendiants : qu'on lise, par exemple, les chapitres consacrés aux écoles pontificales et aux écoles révolutionnaires, — à l'hygiène dans les hôpitaux romains, — aux asiles d'aliénés, — aux prisons avant et après 1870. Pour chacune des branches d'assistance qu'il passe en revue, l'auteur en retrace l'histoire ; il nous fait pénétrer dans les détails d'organisation, dans la vie intérieure des œuvres ; puis il indique ce que l'école révolutionnaire, à Rome comme ailleurs, par ses procédés constants, et, hélas ! trop connus, a fait de tant d'antiques institutions, de tant de fondations utiles et respectables. Nous ne dirons pas seulement que ce livre fait honneur à son auteur, mais encore qu'il fait honneur à la ville de Rome et rend service à la cause de l'Église.

R. DE L. S.

BULLETIN

Manuale pastorum, *in quo omnigenæ pietatis et ecclesiasticæ perfectionis elucescunt monita*, accurante V. POSTEL. Paris Lethielleux, 1878, in-32 de 480 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit volume, M. l'abbé Postel a réuni et mis en ordre les meilleures pages des Pères et des écrivains ascétiques sur la sainteté sacerdotale. Nous avions déjà le *Paradisus animæ christianæ*, le *Cœleste palmetum*, le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, et, avant tous les autres livres, le *Pastoral* de saint Grégoire le Grand. Mais on pouvait reprocher à ces délicieux écrits

quelques longueurs, des répétitions fréquentes ; on pouvait désirer un ordre meilleur : M. Postel a corrigé ces défauts. Son livre est l'un de ceux que l'on doit conseiller aux nouveaux prêtres. Ils y trouveront, condensés en peu de paroles, les meilleurs enseignements ; ils pourront, après une journée de fatigue, durant laquelle ils auront à peine eu le temps nécessaire pour réciter l'office divin et accomplir les devoirs essentiels de la piété, ouvrir ce petit livre et y rencontrer, comme dans l'*Imitation*, les paroles qui parlent à l'âme, qui l'élèvent et la reposent. EUG. POUSSET.

Courtes méditations à l'usage de l'enfance suivies de quelques visites au Saint-Sacrement, par le P. H.-C. FOURNEL, de la Congrégation de Notre-Sauveur. Benoîte-Vaux, par Souilly (Meuse), chez les religieux du B. Pierre Fourier, 1878, in-32 de 334 p. — Prix : 1 fr.

Le petit livre du R. P. Fournel est revêtu de l'*imprimatur* de Mgr l'évêque de Verdun : on peut donc le mettre de confiance entre les mains des jeunes enfants; il ne leur fera que du bien. La manière dont il est conçu, la simplicité du style, la disposition des matières nous semblent le rendre très-propre à atteindre le but modeste et pourtant difficile que l'auteur a visé. Les méditations se divisent en quatre séries bien distinctes, qui forment les quatre parties de ce petit livre : d'abord les *Méditations préparatoires*, où sont exposées brièvement et simplement les vérités et les pratiques fondamentales de la religion; les méditations pour le jeudi et le dimanche de chaque semaine, ainsi que pour les principales fêtes des saints; les méditations sur le *Fruit de vie*, où se trouvent indiqués le caractère et les effets de la mission du Rédempteur, avec deux méditations préparatoires à la première communion; enfin les *visites au Saint-Sacrement*, au nombre de douze, qui peuvent servir d'aliment à la piété des enfants dans leurs visites à l'église. Nous recommandons spécialement ce petit livre aux directeurs d'œuvres et aux ecclésiastiques chargés plus particulièrement des catéchismes : il leur appartient d'expérimenter par une pratique quotidienne si cet opuscule mérite vraiment le bien que nous en avons dit. F. DE LA D.

Biblioteca della Gioventù italiana. Torino, typografia e libreria Salesiana, 1878 ; Paris Lethielleux. — *Prose* di MICHEL COLOMBO. 3 vol. de 247, 139 et 188 p. — *Rime Scelte* di BERNI. 1 vol. de 272 p. — *L'Uomo di lettere*, del Padre BARTOLI. 1 vol. de 332 p. — *Lettere* di G. PERGAMINO. 1 vol. de 359 p. — *Saggio di alcune voci Toscane.* 1 vol. de 136 p. — *Prose letterarie* di CESA I. 1 vol. de 269 p. — *Novelle di* FRANCESCO SOAVE. 1 vol. de 302 p. — *La Gerusalemme liberata.* 2e edit., 1 vol. de 578 p.

Il y a quelque temps que nous n'avons parlé de la collection si estimable qui paraît sous ce titre : *Biblioteca della Gioventù italiana.* Mettons-nous au courant. Les livraisons d'octobre, novembre et décembre 1877 ont été fournies par les *Prose* de Michel Colombo, que nous connaissons trop peu en France, qui renferment d'excellents préceptes de style et de goût, et qui offrent une lecture très-variée. Francesco Berni, le créateur d'un genre, le poëte qui refit *l'Orlando innamorato*, a laissé des poésies fort originales ; un bon choix en a été fait par M. Celestin Durando, car toutes n'étaient pas à mettre sous les yeux des jeunes lecteurs. Un livre didactique d'un écrivain du dernier siècle, *l'Homme de lettres* du P. Bartoli, a ensuite été publié; puis sont venues les *Lettere de Giacomo Pergamino*, le *Saggio di alcune voci toscane* de Bresciani, un bon volume tiré des œuvres de Cesari, et les

classiques nouvelles de Soave. Le succès obtenu par la *Biblioteca della Gioventù* a nécessité la réimpression de certains ouvrages publiés dans cette collection et vite épuisés ; c'est ainsi qu'on s'est vu obligé de donner une nouvelle édition de la *Jérusalem*. On se rappelle ce que Boileau a dit du Tasse :

Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Les éditeurs ont été moins indulgents que Despréaux, et on fait disparaître quelques octaves qui se ressentent un peu trop de l'esprit de la renaissance. Grâce à ces suppressions, d'ailleurs en petit nombre, la *Jérusalem* peut être mise sous les yeux les plus timorés. Quand on réimprimera cette édition, on devra corriger, dans la vie du Tasse, page 5, un lapsus qui a substitué Charles III à Charles IX. P.

Des principes qui président à l'exercice du droit de punir, par J. Thiry. Liège, Léon de Thier, 1878, in-8 de 28 p.

Esquisser rapidement les divers principes qui ont servi de base aux anciennes législations pénales, exposer et critiquer les théories de Beccaria et de Bentham, de Kant et de Rossi, puis formuler comme conclusion le véritable fondement du droit de punir, tel est le plan de cette petite brochure. Mais nous regrettons que l'auteur ait insisté sur la partie historique au détriment de la partie moderne, qu'il se soit borné à citer la théorie de la correction ou de l'amélioration du coupable, la théorie en vogue du dix-neuvième siècle, sans discuter aucun de ces arguments, et qu'il n'ait point parlé du système dialectique de Hegel ou de la *tutela giuridica* du savant Carrara. Nous ne pouvons enfin adopter son opinion et admettre la nécessité comme base de notre droit pénal, car l'utilité, à n'importe quel degré on la considère, ne peut jamais donner naissance à un droit et surtout au droit pénal, droit *sui generis*, qui prive l'homme de sa liberté. D'ailleurs la conséquence forcée de cette doctrine, c'est la théorie d'intimidation, telle que la formulait logiquement Feuerbach, et M. Thiry lui-même repousse de toutes ses forces un système aussi odieux et aussi immoral (p. 15). J. Vandenheuvel.

Histoire nouvelle des arts et des sciences, par Alphonse Renaud. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de IV-491 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est meilleur dans son but que dans son exécution. « J'ai cherché, nous dit l'auteur, à présenter l'histoire sous une forme nouvelle, comme la louange de la divinité. Il sera facile assurément de trouver, dans cette série de tableaux, des inexactitudes et des omissions ; mais il sera facile aussi de corriger ces défauts. Puis, qu'importent les noms et les chiffres? On changera des mots, on en ajoutera, on en retranchera : mais l'idée restera-t-elle ? »

M. Renaud fait, dans quatre chapitres, l'histoire des « arts utiles » (alimentation, chauffage mécanique, médecine, éclairage) ; — des « beaux-arts » (art culinaire, parfumerie, arts décoratifs, musique, divertissements); — des « sciences spéculatives » (sciences naturelles, géographiques, astronomiques, historiques, philosophiques); — et des « sciences politiques » (morale, justice, commerce, charité, unité). Sous ces divers titres et beaucoup

d'autres qui en dérivent, il accumule les faits, les citations et les renvois aux auteurs qu'il a consultés. Une table alphabétique permet heureusement de trouver sans trop de difficulté les renseignements que l'on peut désirer. C'est une compilation qui n'est point suffisamment digérée, où il y a beaucoup de superfluités et de lacunes qui sont des fautes.

Les divisions et subdivisions peuvent exercer la critique. On se demandera ce que c'est que l' « histoire de l'Unité. » L'unité, pour M. Renaud, est un des fondements de l'union des hommes; sous ce titre, il range l'histoire du langage, de l'écriture, des insignes et des unités. Nous espérions trouver dans l'histoire de la charité quelques notes sur des œuvres de bienfaisance, tandis qu'il ne s'agit que de l'organisation de la famille et des institutions sociales. L'auteur fait vivre les premiers hommes sans société (nº 241) et attribue l'institution du mariage à des Chinois, à des Égyptiens, à des Grecs, sans parler des Hébreux, et tout en disant une ligne plus bas que l' « amour conjugal fut le premier amour terrestre » (nº 242). « Les premiers hommes n'avaient aucune idée de religion » (nº 112). « Pour nous, la vérité n'est que la résultante des opinions » (nº 110). Il n'est pas besoin d'un grand luxe de citations pour établir que les hommes étaient primitivement nus (nº 10); comment auraient-ils été autrement? Si les hommes ont commencé par se couvrir de feuilles et qu'Adam, réalisant un progrès, se soit couvert de peaux, en résulterait-il qu'il ne soit pas le premier homme?

R. S. M.

Escenas de la vida pagesa, per Joaquim Riera y Bertran. Barcelone, les principales librairies, 1878, in-12 de 205 p.— Prix : 2 réaux.

Sous le titre de *Scènes de la vie rustique,* M. Joaquim Riera y Bertran a publié, en langue catalane, un volume qui contient vingt petites nouvelles, dont plusieurs sont des contes populaires. Fernan Caballero a donné l'exemple d'œuvres de ce genre, dans ses jolis *Cuadros de costumbres*, et l'on ne peut qu'encourager M. Riera y Bertran à suivre les traces de l'illustre romancière; il raconte bien, met ses personnages en scène avec vérité, et prouve, après beaucoup d'autres, que l'idiome dans lequel il écrit, et qu'on a parfois traité de dialecte, est une langue en même temps énergique et souple, fort propre à exprimer toutes choses et tous sentiments. L'auteur n'en est pas à ses débuts, du reste, et la couverture des *Escenas de la vida pagesa* nous donne les titres des ouvrages nombreux dont il les a fait précéder. Th. P.

Une gerbe : Fleurs cueillies dans les œuvres de M. Louis Veuillot. Paris, Société générale de librairie catholique, in-8 de VII-232 p. — Prix : 2 fr.

La *Gerbe* est l'œuvre d'un disciple de J.-B. de la Salle, qui nous cache modestement son nom, mais au goût duquel nous nous faisons un devoir de rendre hommage. L'introduction, formée de quelques pages charmantes, que les lecteurs de *Rome et Lorette* n'ont pas oubliée, est tout entière exquise : c'est l'histoire d'un humble enfant du peuple qui, des bas-fonds de l'ignorance et des préjugés, s'élève, avec la grâce de Dieu, jusqu'aux radieux sommets de la foi et de l'espérance chrétiennes. Les extraits sont ensuite groupés autour de sept chefs : *Religion; l'Église, Rome et le Pape; Clergé et religion; Descriptions et voyages; Histoires, légendes et contes; Histoire, philosophie, sciences et arts; Saints personnages et célébrités contemporaines; Conclusion.* Ces détails sommaires laissent deviner l'intérêt et le charme que la lecture d'un tel livre doit faire éprouver. Il offre au suprême degré deux

qualités qu'il est, hélas! trop rare de trouver réunies : éminemment populaire de ton, il est tout entier écrit d'un style qui doit satisfaire le plus difficiles et contenter les plus délicats. A lire ce livre, on trouvera donc un double avantage, celui de s'édifier et d'apprendre en même temps à parler français. E. DE LA D.

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, les Pampas, et Voyage au Chili, par la Cordillère des Andes, par le comte EUGÈNE DE ROBIANO. Paris, Plon, 2878, in-12 de 372 p. — Prix : 4 fr.

C'est un pays généralement peu connu que l'Amérique du Sud : la grande chaleur qui y règne, la fièvre jaune qui la désole, et les révolutions périoques, non moins meurtrières que la fièvre jaune, font reculer la plupart les voyageurs. Elles n'ont point effrayé cependant le comte Eugène de Robiano. Parti avec un ami, secrétaire de l'ambassade belge au Brésil, il a exploré l'Amérique du Sud de part en part, de l'Atlantique au Pacifique. Il a visité successivement le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, pour gagner le Chili à travers les Pampas et la Cordillère des Andes. Il a vu beaucoup et il a bien vu. Il a habité les *fazendas* du Brésil et les *estancias* de l'Uruguay ; il a accepté la large hospitalité des fazenderos, et vécu de la vie des gauchos, à cheval, le fusil à la main, parcourant les plantations de café des environs de Rio Janeiro, les forêts vierges de l'intérieur, les prairies à perte de vue des Pampas, chassant les singes hurleurs, les autruches et les *carpinchos*. C'était la vie libre, au grand air, sous un ciel brûlant, mais admirable, avec des horizons sans bornes, des émotions et des surprises sans cesse renouvelées. Il semble que cette existence des champs ait plus séduit le comte de Robiano que celle des villes; au moins la décrit-il avec plus de complaisance. Ses descriptions sont neuves, colorées, intéressantes; il aime la nature et la peint bien. Ce n'est pas qu'il soit indifférent aux entreprises utiles et aux merveilles de l'industrie ; les détails qu'il donne sur la grande usine Liebig sont des plus curieux. Mais, sauf au Brésil, où l'initiative habile du souverain donne au progrès une vive impulsion, les merveilles de l'industrie sont rares dans l'Amérique du Sud : la nature y est plus riche et plus généreuse que les hommes ; la race espagnole, transportée dans ce climat torride, y a perdu sa vigueur, et la race indienne, reléguée à l'intérieur, est retombée à l'état sauvage d'où les jésuites l'avaient tirée pendant deux siècles au Paraguay. Le sentiment religieux lui-même a en grande partie disparu, ou a dégénéré en superstition : tout pour les yeux, peu pour l'âme et le cœur. Le Chili est-il, sous tous ces rapports, dans une voie meilleure que les républiques de l'Est? C'est ce que M. de Robiano nous apprendra dans un second volume, dont nous souhaitons vivement la prochaine publication. M. DE LA R.

Une question d'Orient au moyen âge. *Documents inédits et notes pour servir à l'histoire du commerce de la Flandre avec le Levant,* par EMILE VANDEN BUSSCHE. Bruges. Daveluy, 1878, gr. in-8 de 48 p.

Sous ce titre piquant, l'auteur a réuni en brochure quelques articles publiés dans la revue *la Flandre*, et ayant pour objet l'histoire du commerce entre Bruges et le Levant. Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Bruges ont signalé les importantes relations commerciales de la « Venise du Nord » avec les pays du midi de l'Europe et de l'Orient, mais

fort peu nous disent en quoi ce trafic consistait, et quelles étaient les cités avec lesquelles Bruges se trouvait en rapports suivis avant le seizième siècle. M. Vanden Bussche publie aujourd'hui certaines pièces inédites, destinées à jeter quelque lumière sur ce point obscur. De l'ensemble de ces pièces, il résulte qu'au début du quatorzième siècle, les Flamands, quant au commerce avec le Levant, étaient tributaires des Orientaux; ceux-ci se procuraient les produits levantins par l'entremise des Génois et des Vénitiens qui les tiraient de Trébizonde. Plus tard, les traficants orientaux organisèrent des comptoirs à Bruges même, et furent bientôt imités par les Brugeois, qui établirent à leur tour des bureaux de négoce dans les pays les plus éloignés. Ne jouissant point toutefois de privilèges suffisants dans ces pays, les Flamands renoncèrent à leurs établissements et se contentèrent d'opérer les échanges sur la place même de Bruges. De leur côté, les Levantins, devenus mahométans à la suite de la prise de Constantinople, furent dès lors honnis en raison de leurs opinions religieuses ; troublés par les projets de croisade de Philippe le Bon contre les Turcs, ils partirent vers le commencement du seizième siècle pour des parages plus hospitaliers, et l'on en revint aux anciens usages du commerce par l'intermédiaire des Génois et des Vénitiens.

Ch. D.

Le Pays. — Polignan et Comminges, leur passé, leur présent, par D. Dufor, ancien missionnaire et professeur d'humanités. Toulouse, Edouard Privat; Paris, Victor Palmé, 1878, in-12 de XII-379 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre porte un titre dont les promesses ne sont pas suffisamment tenues. Ce n'est pas une histoire locale, pleine d'érudition et de recherches, que nous offre M. Dufor, et l'histoire générale ne saurait tirer un grand profit des trente courtes pages qu'il consacre aux origines de Polignan, depuis l'époque des Barbares jusqu'en l'an de grâce 1822. Qu'il change donc son titre, ou qu'il s'applique à le rendre exact et nous n'aurons plus à lui faire que des compliments. Ses souvenirs de collège sont, en effet, charmants, et c'est ainsi, croyons-nous, que ce genre de livres doit être compris. L'auteur ne s'attarde pas aux enfantillages de la vie de collège : exposer les méthodes pédagogiques, entre lesquelles il en est plusieurs qui mériteraient d'être signalées, retracer la physionomie des directeurs et des professeurs les plus marquants, rappeler par quels moyens des maîtres ingénieux et dévoués peuvent faire aimer le collège et rendre fécondes et joyeuses les longues années que l'on passe sur ses bancs : tel est le but de M. Dufor, et nous ne serons pas flatteurs en disant qu'il l'a pleinement atteint. Ses portraits sont vivants et tous ses récits pleins d'entrain. Polignan peut être fier de son élève d'autrefois et de son professeur d'aujourd'hui, et rien ne justifie mieux le choix qu'on a fait de M. Dufor pour professer la littérature au petit seminaire de Polignac, que les pages aimables et brillantes qu'il lui a consacrées.

E. de la D.

Les Désordres du lundi, par l'abbé F. J. d'Ézerville. Paris, René Haton, 1878, in-32 de 59 p. — Prix : 15 cent.

Les Bienfaits du dimanche, par le même, in-32 de 85 p. — Prix : 20 cent.

Deux excellentes brochures de propagande qui traitent à nouveau la question du travail du dimanche. L'auteur ne se place pas au point de vue

exclusivement religieux. Il s'adresse à la fibre sensible, celle de l'intérêt. Il montre que le chômage du lundi fait perdre plus de temps que la cessation du travail le dimanche ; qu'il n'est pas le repos, mais l'oisiveté, d'où naissent tous les vices, et qui a pour compagne inséparable l'ivrognerie. Dans la question du dimanche, il établit que le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne; que l'observation du précepte n'a jamais appauvri personne, qu'il est indispensable à la santé de l'ouvrier, favorable à son instruction, sauvegarde de la famille. Ce sont là de grandes et pratiques vérités qu'on ne saurait trop répéter. V. M.

Les Opérations maritimes commerciales et industrielles de Marseille. Comparaisons statistiques. Résultat économique, par S. Jouham. Paris, Amyot; Marseille, Bérard, 1878, in-12 de 342 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage est le second des trois qui se sont partagés, pour le concours de 1877, le prix de 25,000 fr. établi par le baron Félix de Bonjour pour des ouvrages relatifs au commerce de Marseille. Par sa spécialité même, il se refuse à l'analyse dans cette *Revue* et se recommande en même temps aux hommes qui se consacrent à l'étude des questions commerciales et industrielles. C'est l'histoire par la statistique des quinze dernières années du mouvement de notre grand port de Marseille, avec des considérations souvent très-justes et bien exprimées, et l'indication des mesures à prendre pour donner plus d'essor au commerce. La première partie est consacrée à la navigation. Nous recommandons particulièrement le chapitre sur les « relations maritimes avec l'Algérie, » dont l'auteur fait ressortir l'importance pour la prospérité de la colonie, qui se rattache si directement à la prospérité de Marseille. Dans la seconde sont étudiés, article par article, les différents objets du commerce et de l'industrie (voyageurs, blé, sucre, vins, café, etc.). Le troisième traite de questions diverses, et spécialement de réformes à introduire : notons ce qui concerne la marine, les tarifs des chemins de fer et les « formalités administratives, » ainsi que les encouragements à donner aux établissements d'instruction. « Tout ce qui favorisera la littérature et les arts rejaillira utilement sur le commerce. »

M. Jouham constate une diminution considérable dans le nombre des voyageurs (111,595 en 1875, au lieu de 189,861 en 1870), attribuée à la concurrence des chemins de fer italiens et espagnols. Il redoute aussi la concurrence des navires italiens pour les relations avec Tunis, du moment où ils auront une marche supérieure aux nôtres. Le résultat serait le même, ajoute-t-il, « notre influence politique venant à baisser dans l'administration du bey et du territoire de la Régence. Nous voudrions voir aussi les maisons françaises s'y établir en plus grand nombre. La colonie française de Tunis tend à y être absorbée par la population italienne, et les relations directes du gouvernement du bey avec celui de Victor-Emmanuel se multiplient ; il y a là, croyons-nous un sujet sérieux de préoccupation. » Ces réflexions, qui datent sans doute de 1876, sont à citer au lendemain du congrès de Berlin.

R.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. l'abbé Louis Bourgeois, né en 1819, à Artins (Loir-et-Cher), est mort le 20 juin à l'École de Pontlevoy, dont il était directeur. Il a poursuivi avec un égal succès deux nobles carrières : celle de l'enseignement et celle de la science. C'est dans un modeste presbytère qu'il commença ses études, achevées au petit séminaire de Blois. Dès l'âge de vingt et un ans, il fut capable d'enseigner la philosophie au grand séminaire. Il n'abandonna sa chaire que quatorze ans plus tard, lorsque cet établissement ne fut plus dirigé par les prêtres du diocèse. Le petit séminaire Saint-François de Sales en profita : il y fut professeur d'histoire. En 1851, il entra à Pontlevoy comme professeur d'histoire naturelle et chargé des conférences religieuses pour la division supérieure; il revint à l'enseignement de la philosophie de 1854 à 1868, et, en 1867, il fut appelé à la direction de l'École. Il était membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Ses travaux scientifiques ont eu plus de relief et lui ont valu une plus grande renommée. Les questions spéculatives qui passionnèrent son esprit ne purent point diminuer l'attrait qu'il éprouvait pour l'étude de la nature. Dès 1840, nous le voyons consacrer les loisirs que lui laisse l'enseignement à explorer la vallée du Loir et les coteaux du Cher, recueillant des matériaux, collectionnant des fossilles : c'est ainsi qu'il put prêter un utile concours à Alcide d'Orbigny pour son *Histoire naturelle* et pour fixer la constitution géologique du département. Vers 1862, il est entraîné sur le terrain brûlant de l'archéologie préhistorique à la suite de M. Boucher de Perthes, qui vient de découvrir la mâchoire du Moulin-Quignon, et, en compagnie de son voisin, le marquis de Vibraye, il poursuivit ses recherches dans les grottes de la Charente, plus riches incomparablement en silex que Pontlevoy et ses environs. Ses connaissances géologiques lui servaient à contrôler des découvertes qui soulevaient beaucoup d'objections et de contradictions, comme toutes les nouveautés. La Sorbonne, le Muséum, l'École des mines s'élevèrent contre lui; on l'accusa de contredire le récit de l'Écriture sainte, de prêter des armes à la libre pensée, de reculer à des milliards d'années la création de l'homme. Et, loin de s'étonner qu'on pût craindre de voir la parole de Dieu entamée par un fait : « Ce sont les théories géologiques qui changent, » disait-il. Il est un fait trop à son honneur de savant pour que nous ne le citions pas : la simplicité charmante avec laquelle il reconnut, au congrès scientifique de Bruxelles, dans une séance solennelle, une erreur qu'il avait commise. Quoiqu'il ait peu écrit, il a tracé un profond sillon : « Son esprit sérieux, dit un de ses collaborateurs, M. l'abbé Delaunay, ne voulait dire quelque chose qu'avec la certitude de le bien dire, persuadé qu'il ferait tort au vrai, s'il n'en était pas l'interprète accompli. » Le R. P. Carbonnelle s'empressa de rechercher sa collaboration, lorsqu'il fonda la *Revue des questions scientifiques*. Mais si l'abbé Bourgeois laisse peu d'écrits, il laisse des idées, des découvertes, des disciples et un admirable monument dans sa remarquable collection, classée avec le plus grand soin et fruit de quarante années de recherches. Nous ne savons quel sort est réservé à cette collection, ni quelles seront pour elle les conséquences de la mort de son auteur. Mais nous faisons des vœux pour qu'elle ne sorte pas de France, et qu'un généreux ami des sciences en enrichisse quelqu'une de nos universités catholiques, si elle ne doit pas rester à Pontlevoy.

Voici la liste aussi complète que possible des divers mémoires dus à la plume

de M. l'abbé Bourgeois : *Distribution des espèces dans les terrains crétacés du Loir-et-Cher*, Bulletin de la Société géologique de France, t. XIX, mars 1862; — *Essai de détermination des caractères propres à distinguer les instruments en silex des diverses époques; — Notice sur l'âge des instruments de pierre du Grand-Pressigny; — Note sur des silex travaillés, trouvés dans une brèche osseuse à Vallière (Loir-et-Cher)*, extraits du Bulletin de la Société géologique de France, t. XX, 1863; — *Note sur le Diluvium de Vendôme*, extrait du Bulletin de la Société archéologique du Vendômois (1865); — *Étude sur les silex travaillés*, extrait des comptes rendus du Congrès international, 1867; — *Nouvelle affirmation de l'homme tertiaire*, Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme, mai-juin, 1869; — *Sur les silex considérés comme portant les marques d'un travail humain découverts dans le terrain miocène de Thenoy*, extrait du compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, 1872, Bruxelles; — *Note sur l'Amphimoschus Pont-Leviensis*, extrait du journal de zoologie Gervais, t. II, 1873; — *Grotte de la Roche-Berthier (Charente)*, avec M. G. Delaunay, Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme, avril, 1875; — *Une sépulture de l'âge de bronze dans le département de Loir-et-Cher*, extrait de la Revue archéologique, 1875; — *La Question de l'homme tertiaire*, extrait de la Revue des questions scientifiques, 1877, Louvain. On lui doit aussi : *Grotte sépulcrale de Vilhonneur (Charente)*, dans les Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme. Il laisse également des travaux inédits : un cours de philosophie, des conférences religieuses, des sermons, des notes sur la géologie et sur le magnétisme. Ils sont entre les mains de son ami et collaborateur, M. l'abbé G. Delaunay, qui est plus que tout autre capable d'en tirer ce qui peut servir à la cause de la vérité et de la science.

— M. Guillaume-Marie-Paul-Louis Hurault, marquis de Vibraye, né le 28 juillet 1809, est mort à Paris, le 14 juillet 1878. On l'a parfaitement caractérisé lorsqu'on a dit de lui qu'il était « un homme de bien, un chrétien fervent, un grand seigneur qui ne regardait jamais à sa peine pour cultiver tout ce qu'il y avait de beau, de vrai et d'utile. » Devoirs de famille, devoirs de société, devoirs de grand propriétaire, dont il s'acquittait scrupuleusement, ne l'empêchèrent pas de devenir un savant distingué. Joignant la pratique à la théorie, il a transformé la belle terre de Cheverny (Loir-et-Cher), héritage paternel, et il y a réuni, parmi beaucoup d'autres richesses, une des plus considérables et des plus précieuses collections géologiques, minéralogiques et d'objets préhistoriques; on en peut admirer un magnifique échantillon l'exposition rétrospective du Trocadéro, et l'Université catholique de Paris en a plusieurs fois bénéficié. M. de Vibraye peut être considéré comme un des promoteurs des recherches préhistoriques. Il a particulièrement exploré les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) et les stations de l'Augeris (Dordogne), et ne fut point étranger à la vocation de M. l'abbé Bourgeois, qui l'a précédé de quelques semaines dans la tombe. On peut bien citer ici, comme un de ses meilleurs titres, l'initiative qu'il prit, avec le prince de Chalais, pour sauver l'École de Pontlevoy, en s'en rendant propriétaire, pour la remettre, restaurée, entre les mains de Mgr l'évêque de Blois. M. le marquis de Vibraye était correspondant de l'Institut. Il fut élu, le 23 février 1863, en renplacement de Bracy-Clark, dans la section d'économie rurale. Le 17 avril 1867, il avait été appelé à remplacer le duc Decazes, comme associé ordinaire de la Société centrale d'agriculture de France, dans la section de grande culture. Voici la liste de ses publications :

Quelques notes sur la découverte d'une nouvelle fontaine et sur les chances,

de trouver de l'eau jaillissante dans le département de Loir-et-Cher, mémoire lu à la séance publique de la Société royale d'agriculture du département de Loir-et-Cher, 1834; — *Communication sur la géologie du département de Loir-et-Cher*, faite au Congrès scientifique de France tenu à Blois en septembre 1836; — *Études géologiques*, mémoire lu à l'Institut catholique dans la séance générale du 2 février 1843; — *Rapport sur les travaux agronomiques et sylvicoles de la terre de Cheverny*, extr. du Bulletin de la Société d'agriculture de Loir-et-Cher (1844); — *Rapport au Congrès central d'agriculture sur le reboisement des montagnes et des terrains en pentes*, 1re session (1845); 2e session (1846); — *Observations sur la pisciculture*, extr. du Bulletin de la Société d'acclimatation, 8 octobre 1854; — *Sur la découverte d'un nouveau gisement de vertébrés à Chitenay (Loir-et-Cher)*, extr. du Bulletin de la Société géologique de France, séance du 5 mars 1860; — *Note sur les ossements fossiles accompagnés d'une mâchoire humaine trouvés dans les grottes d'Arey-sur-Cure*, extr. du Bulletin de la Société géologique de France, séance du 16 avril 1860; — *Quelques observations sur un article de la « Sentinelle du Jura, »* le *Monde*, 27 novembre 1861; — *Note en réponse à un article de M. Hoefer attribuant aux castors la construction des habitations lacustres de la Suisse*, le *Monde*, 1er octobre 1863; — *Travaux agricoles étrangers à la sylviculture exécutés par le marquis de Vibraye* (1863); — *Les Silex ouvrés dans le Diluvium de Loir-et-Cher*, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 30 mars 1863. — *Note sur de nouvelles preuves de l'existence de l'homme dans le centre de la France à une époque où s'y trouvaient aussi divers animaux qui, de nos jours, n'habitent pas cette contrée*, extr. des comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 29 février 1864; — *Sur la reproduction en bois de renne d'une tête* (présumée) *de mammouth et sur quelques morceaux d'ivoire travaillé provenant plus particulièrement des stations du Périgord*, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 4 septembre 1865; — *La Terre de Cheverny (Loir-et-Cher). Ses améliorations de* 1829 *à* 1866, concours pour la prime d'honneur à décerner dans le département de Loir-et-Cher en 1867; — *Notice historique et biographique sur Achille Valenciennes*, extr. de la Société impériale et centrale d'agriculture (1868); — *Notice historique sur M. Valenciennes*, extr. du « Journal de l'Agriculture » (1868); — *La Prime d'honneur du Loiret* (1868); — *Rapport de M. le marquis de Vibraye sur le transport de la marne, de la chaux et de la pierre à chaux*, extr. des Annales du Comité central de Sologne, n° 18 (1870); — *Sur l'apparition spontanée en France de plantes fourragères exotiques à la suite du séjour des armées belligérantes en* 1870 *et* 1871, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 27 mai 1872. — Il faut ajouter à cette liste les discours prononcés par M. le marquis de Vibraye aux comices agricoles de l'arrondissement de Blois, depuis 1859, et qui constituent un véritable cours d'agriculture, spécialement applicable à la Sologne et à la Beauce.

— M. Eugène-François-Joseph Taillard est mort le 6 juillet à Douai, où il avait vu le jour le 7 avril 1803. C'est là qu'il fit ses études, complétées à l'École de droit de Paris, d'où il revint avocat en 1824. En 1827, il entra dans la magistrature, qu'il ne quitta qu'à l'heure de la retraite comme président à la Cour de Douai. Il jouissait parmi ces concitoyens de cette estime universelle qui accompagne les hommes à la fois modestes et éminents dont les vertus et les talents ne peuvent être contestés par personne. Chrétien fervent, il était aussi un savant distingué. Dès 1826, il entrait dans la Société d'agriculture, sciences et arts, à laquelle il fut peu d'années

sans donner quelques travaux considérables. Il a abordé, en histoire, les questions les plus importantes, comme celles des origines communales et de l'apostolicité des Églises de France, et c'est toujours aux sources qu'il allait chercher les documents. Voici une liste, malheureusement incomplète, de ses productions : *L'Affranchissement des communes dans le nord de la France* (1837); — *Recueil d'actes des onzième et treizième siècles en langue romano-wallone du nord de la France avec une introduction et des notes* (1849, in-8); — *Essai sur l'histoire des institutions du nord de la France : ère celtique* (1852, 2e édition, 1861, in-8); — *Le Livre des usaiges et anciennes coustumes de la comté de Guysnes, avec une introduction et des notes* (1856, in-8); — *Origine des communes du nord de la France* (1858, in-8); — *Essais sur l'histoire des institutions* (1859, in-8); — *Notice sur l'origine et la formation des villages du nord de la France* (1863, in-8); — *Les Lois de Dieu dans l'histoire, ou essai sur les lois providentielles qui régissent les nations et le genre humain* (1867, grand in-8); — *Essais sur les origines et les développements du christianisme dans les Gaules* (1868, in-8); — *Apostolat de saint Denys dans les Gaules en* 250 (1869, in-8); — *Études sur les institutions dans leurs rapports avec les monuments. Deuxième étude. Domination romaine, période antérieure à l'avénement de Dioclétien en* 284 (1869, in-8); — *La Féodalité en Picardie, fragment d'un cartulaire de Philippe-Auguste* (1869, in-8); — *Fragment d'une étude sur les Gaulois au temps de Jules-César* (1871, in-8); — *Défense du territoire des Gaules au cinquième siècle, villes de guerre et places fortes* (1875, in-8); — *Chroniques de Douai, recueillies et mises en ordre par M. le président Taillard* (1875-1877, 3 vol. in-8).

— M. le Dr Achille-Louis de Foville, mort à Toulouse, le 22 juillet 1878, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, était Rouennais d'origine, mais né à Pontoise, le 6 août 1799. Il fit à Paris ses études médicales, et se distingua dès lors par des recherches originales sur l'aliénation mentale et sur l'anatomie tant normale que pathologique du système nerveux. En 1825, sur la recommandation d'Esquirol, il fut nommé médecin en chef de l'asile de Saint-Yvon, qu'on ouvrait à cette époque, au faubourg Saint-Sever de Rouen. Il occupa cette place jusqu'en 1834, et fut aussi professeur de physiologie à l'École de médecine de la même ville. L'altération de sa santé l'obligeant à rechercher le climat du Midi, il séjourna de 1834 à 1837, tantôt à Toulouse et tantôt dans les Pyrénées; mais il ne se rétablit complétement que dans un voyage de long cours (1837-38), où il accompagna, comme naturaliste, le prince de Joinville, en Afrique, au Brésil et aux États-Unis. Fixé à Paris depuis son retour, il succéda à son maître Esquirol comme médecin en chef de la maison de Charenton. Destitué en 1848, il ne vécut que pour sa clientèle et pour sa famille. C'est au sein de celle-ci qu'il vint prendre à Toulouse, à partir de 1869, une retraite encore active, comme médecin d'une importante maison de santé, fondée depuis quarante ans, au faubourg Saint-Cyprien, par son ancien collègue et ami le Dr Delaye. C'est à cette maison que le Dr Foville a consacré les six dernières années de sa vie médicale. Les travaux qu'il a laissés sont : Un mémoire fait en commun avec son collègue Delaye, *Sur les causes et le siège des maladies mentales* (1820). Ce mémoire, qui obtint le prix du concours Esquirol, ne fut pas imprimé. Mais la substance en est reproduite dans le *Traité du ramollissement du cerveau* de Rostan et dans l'article *Folie* de Georget, inséré dans le *Dictionnaire de médecine* rédigé par MM. Adelon, Béclard. — En collaboration avec son collègue Paul Granchamp, il écrivit un mémoire relatif aux *Fonctions des couches optiques, des corps striés et du cervelet* (1822); — *Observations cliniques propres à éclairer certaines*

questions relatives à l'aliénation mentale. Thèse de doctorat (1824); — *L'Anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux cérébro-spinal*, mémoire couronné par l'Académie de médecine (1825); — *Mémoire sur l'encéphale* (1826), adressé à l'Académie des sciences, où il fut l'objet d'un rapport de M. de Blainville; — Plusieurs articles spéciaux du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique* (1828); — *La Déformation du crâne par l'usage de certaines coiffures employées pour les nouveaux-nés* (brochure, 1833); — *Mémoire sur le système cérébro-spinal et spécialement sur les connexions de la moelle avec le cerveau et sur les rapports entre le cerveau et le crâne* (1839). L'Académie des sciences et l'Académie de médecine ordonnèrent l'impression de ce mémoire dans leurs recueils, sur les rapports de M. de Blainville et du Dr Blandin. — Trois autres mémoires adressés à l'Académie de médecine (1841-1842); — *L'Anatomie du système nerveux cérébro-spinal* (1844), avec un atlas. Ce volume devait être suivi de deux autres sur la physiologie et la pathologie du même système. Les manuscrits en sont restés inachevés et ont péri dans l'inondation de Toulouse en 1875. Parmi les idées neuves contenues dans ces divers ouvrages, l'une des plus importantes et des mieux confirmées par les progrès ultérieurs de la science est celle qui fait regarder la substance corticale du cerveau comme l'organe des manifestations intellectuelles.

Un spiritualisme élevé préside à tous les travaux du Dr Foville sur les fonctions du système nerveux. Ce savant était d'ailleurs un chrétien pratique, et est mort entouré de tous les secours de la religion.

— M. François-Emmanuel-Joseph Bazin, membre de l'Institut, est mort subitement à Paris le 2 juillet, enseveli en quelque sorte dans le triomphe qu'il venait de remporter au concert des orphéons dirigé par lui. Il était né à Marseille le 4 septembre 1816. En 1840, il obtint le prix de Rome pour sa cantate Loyse de Montfort. Il était professeur au Conservatoire, et avait succédé à M. Gounod comme directeur de l'Orphéon municipal de Paris. En 1872, il entra à l'Institut, en remplacement de Carafa. Parmi ses œuvres musicales, nous citerons *le Trompette de M. le Prince* (1846); — *Le Voyage en Chine* (1866); — *L'Ours et le Pacha* (1869). Il a publié il y a vingt ans, un traité d'harmonie.

— M. Jules-Romain Barni, ancien membre de l'Assemblée nationale (1871) et ancien député (1876), est mort à Mers (Somme), le 4 juillet. Il était né à Lille, le 1er juin 1818. Il entra à l'École normale en 1837, obtint le diplôme de docteur, et enseigna la philosophie à Reims, à Paris, puis à Rouen, où il était au moment du Coup d'État. Il donna alors sa démission, se retira à Genève, où il continua son enseignement philosophique dans une chaire d'histoire de la philosophie à l'Académie de cette ville. Ce n'est qu'après le 4 septembre 1870 qu'il rentra en France, pour bénéficier de la situation que lui avait faite son opposition au gouvernement tombé. Après avoir travaillé à vulgariser par des traductions et des commentaires la funeste doctrine de Kant, il se voua à la propagation des idées républicaines, dans ce qu'elles ont de plus contraire à la religion. Il fonda la Société d'instruction républicaine, et donna son patronage à toutes les sociétés inspirées de la même pensée. Il fut nommé à la députation en 1871 et en 1876. Voici la liste de ses ouvrages : *Critique du jugement, suivie des observations sur le sentiment du beau et du sublime*, traduction de l'allemand (Paris, 1846, 2 vol. in-8); — *Critique de la raison pratique, précédée des fondements de la métaphysique des mœurs*, traduction de l'allemand (1848, in-8); — *Philosophie de Kant, examen de la critique du jugement* (1850, in-8); — *Philosophie de Kant*,

examen des fondements de la métaphysique des mœurs et de la critique de la raison pratique (1851, in-8) ; — *Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle, d'un traité de pédagogie et de divers opuscules relatifs au droit naturel et à la morale*, trad. de l'allemand de Kant (1853-1855) ; — *Les Martyrs de la libre pensée*, cours professé à Genève (1862, in-12) ; — *Napoléon et son historien M. Thiers* (1865, in-12) ; — *Histoire des idées morales et politiques* (1865-1866, 2 vol. in-12); — *La Morale dans la démocratie* (1868, in-8) ; — *Critique de la raison pure*, traduit de l'allemand (1869, 2 vol. in-8) ; — *Napoléon Ier* (1870, in-12) ; — *Manuel républicain* (1872, in-12) ; — *Les Principes et les mœurs de la République* (1873, broch. in-18) ; — *Les Moralistes français au dix-huitième siècle* (1874, in-12). — De 1847 à 1851, M. Barni avait collaboré à la *Liberté de penser* jusqu'en 1855 ; à l'*Avenir*, à la *Revue de Paris*, entre les dates 1854-1857, et à d'autres recueils philosophiques, politiques ou littéraires. Il avait été, en 1841, secrétaire de M. Cousin, et inspecteur général de l'instruction publique.

— La Belgique vient de perdre, en M. Barthélemy-Charles Dumortier, un citoyen éminent et dévoué, un vaillant champion de sa liberté et de son indépendance, et le catholicisme un énergique et infatigable défenseur. Né à Tournai, le 3 avril 1797, il est mort dans sa ville natale, le 9 juillet dernier. C'est à Tournai également qu'il fit ses études, qu'il vint compléter à Paris. Dès 1828, il est à la tête du mouvement politique dans son pays, et organise un vaste pétitionnement contre les abus du gouvernement hollandais. En 1830, il est des premiers sur la brèche, les armes à la main. Aussi fut-il nommé député suppléant au Congrès national, et, en 1831, il entra au Parlement et fut plus tard ministre d'État. Il a joui d'une popularité immense. Nous ne le suivrons, dans sa carrière politique, que pour rappeler ses discours, parmi ses titres littéraires ; ses rapports, notamment le rapport sur l'organisation communale ; des écrits politiques comme *la Belgique et les vingt-quatre articles*, et le maintien, dû à ses efforts, de la bibliothèque de Bourgogne, de l'Académie et de l'Observatoire, que la section centrale de la Chambre voulait supprimer en 1830. En même temps qu'un homme politique, M. Dumortier était un amateur passionné des arts, un littérateur distingué et un botaniste instruit. Il fut le correspondant du *Journal des beaux-arts et de la littérature de Belgique;* il prit part à la discussion sur la naissance de Rubens, qu'il plaçait à Anvers. Il était membre de l'Académie royale des sciences des lettres et des arts, et président des sociétés royales de botanique de Belgique et d'horticulture de Tournai. Voici la liste de quelques-unes de ses publications scientifiques : *Analyse des familles des plantes, avec l'indication des principaux genres qui s'y rattachent* (1842, in-8, Tournai, Casterman) ; — *Bryozoaires fluviatiles. Histoire naturelle des polypes composés d'eau douce* (1850, in-4 avec 6 pl. coloriées, Tournai, Casterman) ; — *Pomone tournaisienne* (1870, in-8, Tournai, Casterman) ; — *Opuscules de botanique :* 1862-73 1873, in-8. F. Savy).

— M. le Dr Louis Laussedat, né à Moulins (Allier), le 30 juillet 1809, vient de mourir dans cette ville le 27 juillet dernier. Il a fait, par intermittence, de la médecine et de la politique. Comme homme politique, il rédigea le *Patriote* de Moulins, fit de l'opposition sous la monarchie de Juillet, fut nommé représentant du peuple en 1848, exilé après le coup d'État, puis, à son retour de Belgique, en 1870, devint député de l'Allier. Comme médecin, on lui doit *Une cure au Mont-d'Or, La Bourboule et Saint-Nectaire* (1868, Bruxelles et Paris) ; — *Les Villes d'eaux et l'hydrologie médicale de la Belgique;* — *La Suisse, études médicales et spéciales ;* — *Les Stations sanitaires de la Suisse.* Il a

fondé et dirigé l'*Art médical*, en Belgique. Il était membre honoraire de l'Académie de médecine de Belgique et, depuis peu, correspondant de l'Académie de médecine.

— M. Henri-François Gaultier de Claubry est mort à Paris le 4 juillet. Il était né à Paris en 1792. La position de son père, médecin du comte d'Artois, lui fit quitter dans son enfance la capitale où sa famille était menacée; mais il y rentra bientôt pour y faire ses études et y passer toute sa carrière. Il alla de l'étude de la pharmacie à celle de la chimie, enseigna les sciences, dès l'âge de dix-huit ans, à la Société des Bonnes Études et au Collège Stanislas, fut préparateur du baron Thénard, répétiteur de chimie à l'École polytechnique, professeur de chimie et de toxicologie à l'École de pharmacie (1825) et membre de l'Académie de médecine (1848). Il s'est signalé par son dévouement dans l'épidémie du choléra en 1849 et dans les ambulances de 1870; à ses occupations scientifiques et professionnelles, il joignit toujours la pratique des bonnes œuvres : les œuvres de la propagation de la foi, des pèlerinages en Terre-Sainte et de Saint-François-Xavier ont eu une grande part dans son existence.

M. Gaultier de Claubry a traduit, en 1812, les *Éléments de chimie expérimentale* de H. Willam et publié le *Cours de chimie*, de Gay-Lussac, en 1828, dont il avait recueilli les leçons; le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), avec MM. Charles Martin et F.-L. Hoffmann. — On lui doit : un rapport sur la *Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8); — *Des nouveaux perfectionnements apportés à la vidange des fosses d'aisance et des résultats qui en sont la conséquence* (1851, in-8); — *Du système d'égout de l'Angleterre et en particulier de la ville de Londres, et des modifications qu'il convient de lui faire subir* (1857, in-8). — Il a revu la septième édition du *Manuel complet de médecine légale* des docteurs Briand et Chaudé, et l'a augmentée d'un *Traité de chimie légale* (1863, in-8). Il a traduit l'*Étude chimique sur l'air atmosphérique de Madrid*, de don Ramon de Lunay, et a collaboré aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, et à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

— M. Henri Léo, historien allemand, est mort au mois de mai dernier; il était né le 19 mars 1799, à Rudolstadt, où il commença ses études, qu'il acheva à l'université de Breslau. Il se destinait à la médecine, qu'il abandonna, pour se livrer à la carrière de l'enseignement; il s'y prépara à Iéna, où il fut reçu docteur en 1820; à Gœttingue, à Berlin, où il suivit les cours de Hegel, et en Italie, où il recueillit des matériaux importants pour ses études. Vers 1824, il fut nommé professeur adjoint; en 1826, employé à la bibliothèque de Berlin; de 1825 à 1830, où il fut nommé professeur d'histoire à Halle, il occupa divers positions dans l'enseignement. Il avait été nommé, en 1863, membre à vie de la Chambre des seigneurs. Disciple fervent d'Hegel au début de sa carrière, il revint aux idées conservatrices et orthodoxes; tandis que sa chute lui eût obtenu des applaudissements et une plus grande renommée, sa conversion fit faire autour de lui un silence qu'il ne méritait pas. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *Sur la constitution des villes lombardes* (1820); — *Sur le culte d'Odin en Allemagne* (1822); — *Développement de la constitution des villes lombardes* (1824); — *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (1828-1840, 4 vol); — *Les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (1829); — *Histoire des États italiens* (1829-1830, 5 vol.); — *Manuel de l'histoire du moyen âge* (1830); — *Rectitudines singularum personnarum* (1831); — *Douze livres de*

l'histoire des Pays-Bas (1832-1835, 2 vol.); — *M. le docteur Diesterweg et les universités allemandes* (1836); — *Lettres à Goerres* (1838); — *Les Hégeliens* (1838); — *Études et esquisses sur l'histoire naturelle du gouvernement* (1839); — *Beowülf*, poëme en dialecte anglo-saxon (1849); — *Leçons sur l'histoire du peuple et de l'Empire allemand* (1854-1856). Son *Histoire des États italiens* a été traduite en français par M. Dochez (1838-1840, 3 vol. gr. in-8).

— Mme Marie Pape Carpentier, inspectrice générale des salles d'asile, vient de mourir à Paris, le 1er août. Elle était née à la Flèche, le 10 septembre 1815. Le travail des mains, nécessaire au début de sa carrière pour pourvoir aux premiers besoins de la vie, ne l'empêchait pas de tourner son esprit vers la poésie. Elle lui donna plus tard une direction plus pratique : appelée, avec sa mère, à organiser à la Flèche la première salle d'asile, elle compléta son instruction et prit goût aux questions pédagogiques. En 1848, elle fut mise à la tête de l'École normale maternelle, et, depuis, elle a été nommée inspectrice générale des salles d'asile. Elle est auteur d'un grand nombre d'ouvrages pédagogiques, souvent réédités, en général excellents, mais où la pensée religieuse ne se dégage pas assez nettement. Elle a beaucoup contribué à l'importation allemande de ce procédé qu'on appelle « Leçons des choses. » Voici la liste de ses principales publications : *Préludes*, poésies, avec préface de Mme Amab'e Tastu (1841, in-12); — *Conseils sur la direction des salles d'asile*, couronné par l'Académie française (1847, in-18); — *Histoire des leçons et des choses pour les enfants* (1858, in-12); — *Enseignement pratique dans les salles d'asile, ou premières leçons à donner aux petits enfants*, suivies de *Chansons et de jeux pour les récréations de l'enfance*, couronné par l'Académie française (1859); — *Jeux gymnastiques pour les enfants avec chants notés* (1863, in-8); — *Petites lectures variées, avec commentaires, à l'usage des enfants* (1863, in-18); — *Le Secret des grains de sable, et géométrie de la nature*, suivi d'un appendice pour la théorie et l'exécution des figures géométriques (1863, in-12); — *Conférences sur l'introduction de la méthode des salles d'asile dans l'enseignement primaire*, faites aux instituteurs réunis à la Sorbonne à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 (1868, in-12); — *Cours d'éducation et d'instruction primaire* (1869-1875); — *Enseignement par les yeux. Nouvelles images en chromolithographie à l'usage des salles d'asile et des écoles primaires, accompagné d'histoire et lectures explicatives* (1869-1875); — *Les Animaux sauvages*, illustré de 12 planches en chromolithographie (1870, in-4); — *Les Animaux domestiques* (1872, in-4); — *Histoire du blé* (1873, in-18); — *Lecture et travail pour les enfants et les mères* (1873, in-12); — *Manuel des maîtres*, comprenant le développement des principes pédagogiques et le guide pratique de la période élémentaire (1876, in-12); — *Notice sur l'éducation des sens et quelques instruments pédagogiques* (1878, broch. in-12).

— M. Pierre-Marie-Alfred Desvignes de Surigny est mort à Prissé (Saône-et-Loire), le 26 juin. Né à Mâcon, le 19 février 1805, il fit ses études à Cluny et à Saint-Acheul. Il puisa, dans ses traditions de famille et l'éducation qu'il reçut, les principes qui ont fait l'honneur de sa vie. Chrétien fervent, royaliste convaincu, il cultivait les lettres, l'archéologie et les arts avec amour et succès. Les nombreuses sociétés savantes dont il était membre ont inséré ses communications dans leurs *Mémoires;* il a exécuté de belles peintures murales dans son église de Prissé, et a fait quantité de dessins pour la restauration des églises de son pays, dessins qu'il accompagnait de conseils éclairés. Il était, depuis 1833, membre de l'Académie de Mâcon, qu'il présida en 1855, de l'Institut des provinces de M. de Caumont, correspondant

de la Société archéologique de Chalon-sur-Saône, de la Société éduenne, de la Société d'Arundel. Il a publié, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon : Analyse raisonnée à propos d'une* « Histoire de Notre-Dame de Belleville » par Chambeyron (1841); — *Compte rendu* de « l'Analyse critique du *fouriérisme,* » par Gaspard Belin (1843); — *Rapport* sur la question mise au concours pour l'année 1850 : « Rechercher quel fut, au onzième siècle, l'influence de l'abbaye de Cluny sur le mouvement de ce siècle, sous le triple rapport religieux, intellectuel et politique. » (Le 1er prix fut décerné à l'abbé Cucherat, et une mention d'honneur à Th. Chavot) (1850); — *Note relative au grand candélabre de l'abbaye de Cluny,* au sujet de l'ouvrage fait par M. Cucherat (*Bibliotheca Cluniacensis*); — *Rapport* sur un ouvrage intitulé « des Libertés de la Bourgogne, » par Rossignol; — *Réponse* au discours de réception de M. Campeaux, professeur de rhétorique au lycée de Mâcon; — *Réponse* au discours de l'abbé Martigny; — *Communication* concernant le « Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon, » publié par l'Académie en 1856; — *Rapport* sur la question mise au concours pour l'année 1858, « Greuze et Prudhon; » — *Rapport* sur la « Numismatique bourbonnaise » de M. Georges de Soultrait (1859). — *Huit jours à Aix-la-Chapelle. Lettre à M. de Caumont* (1869). — Dans les *Annales archéologiques* de Didron : *Le Tabernacle et la Vierge par Orcagna, dans l'église d'Or-San-Michele à Florence, décrit par Alfred de Surigny* (1869, in-8, vol. XXVI).— Dans les *Mémoires de la Société d'archéologie de Chalon-sur-Saône,* entre autres : *Notice sur deux peintures murales de Saint-Vincent de Mâcon* (avec gravures); — *Deux mots sur le tombeau de Pierre le Vénérable* (1862). Il laisse de nombreuses notes sur les mosaïques chrétiennes, sur les manuscrits grecs de la Bibliothèque Vaticane à Rome, des études sur l'art chrétien, etc.

— M. Alexandre Moreau de Jonnès, fils du célèbre statisticien français qui dirigea la *Statistique générale de la France,* entreprise par le gouvernement de la Restauration, est mort à la fin de juillet. Il était né en 1808 à la Martinique. Chef de bureau au ministère des Finances, puis chef de cabinet du même ministère, sous la présidence de Louis-Napoléon, il avait débuté par la traduction d'un ouvrage allemand : *La Prusse, son progrès politique et social,* suivi d'un *Exposé économique statistique des réformes opérées depuis* 1806 *jusqu'à l'époque actuelle* (1848, in-8). Continuant ses études sur les peuples, il avait fait paraître, en 1861, une *Ethnogénie caucasienne, recherches sur la formation et le lieu d'origine des peuples éthiopiens, chaldéens, syriens, hindous, perses, hébreux, grecs, celtes, arabes,* etc. (in-8, Cherbuliez), dont semble sorti son ouvrage le plus connu : *L'Océan des anciens et les peuples préhistoriques* (1873, in-12), sorte d'hypothèse érudite qui tend à faire commencer aux bords de la mer Noire l'histoire de tous les grands peuples de l'antiquité.

— M. Joseph-Adrien-Félix Lavallé, né à Paris, le 8 août 1801, est mort récemment dans le département de l'Allier. Il fut le fondateur du *Journal des Chasseurs*; licencié en droit, a écrit dans la *Gazette des Tribunaux,* ainsi que dans une foule de revues et *magazines* sur les questions cynégétiques. On lui doit aussi des livres d'histoire et des traductions. La cécité dont il était atteint l'avait condamné au repos. Il a publié *l'Espagne,* dans *l'Univers pittoresque,* édité par Didot, collaboration avec Adolphe Guéroult (1844-1847, 2 vol). — *La Chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix, envoyée par lui à messire Philippe de France, duc de Bourgogne,* collationnée sur un manuscrit ayant appartenu à Jean Ier de Foix avec des notes et la vie de Gaston Phœbus (1854, in-8); — *La Chasse à tir en France* (1854, in-16; 2e édition, 1860); — *La Chasse à courre en*

France (1856, in-12); — *Les Récits d'un vieux chasseur* (1858); — *Zurga le Chasseur* (1860). — Il a traduit un conte espagnol : *Le Mari qui se fait garçon*, et a travaillé avec M. L. Bertrand au *Code des chasseurs* (1841).

— M. Henri Guys, ancien consul de France en Orient, vient de mourir à Marseille, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Pendant sa longue carrière, il ne cessa d'être en Orient le défenseur de nos intérêts religieux, et il y conquit d'illustres amitiés, comme celle de Lamartine. Les dernières années de sa vie ont été données aux bonnes œuvres. Il a écrit : *Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban, précédé d'une lettre de M. Poujoulat* (1847, 2 vol. in-8); — *Un derviche algérien en Syrie. Peinture des mœurs musulmanes chrétiennes et israélites, confirmée par un séjour de trente-six années dans cette partie de l'Asie* (1853, in-8); — *Voyage en Syrie;* — *Statistique du pachalic d'Alep* (1855, in-8); — *Esquisse de l'état politique et commercial de la Syrie* (1862, in-16); — *Théogonie des Druses, ou abrégé de leur système religieux*, traduit de l'arabe (1863, in-8); — *La Nation druse, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique* (1864, in-8); — *De la condition des femmes en Turquie* (1865, in-18); — *Étude sur les mœurs des Arabes et sur les moyens d'amener ceux de l'Algérie à la civilisation* (1865, in-8); — *Recherches sur la destruction du christianisme dans l'Afrique septentrionale et sur les causes qui ont retardé la colonisation française en Algérie* (1865, br. in-8).

— M. René-Louis Gobillon, né à Montgaudri (Orne), le 23 octobre 1828, est mort à Chartres le 27 avril dernier. Élevé à l'école primaire de son village, c'est par son travail persévérant qu'il arriva à se faire une position. A vingt ans, clerc de notaire, il subit la loi du sort, qui l'appelait sous les drapeaux, où il resta jusqu'en 1863. Il fut ensuite greffier de la justice de paix de Tiron-Gardais (Eure-et-Loir), conseiller d'arrondisssement de ce canton, puis directeur d'une compagnie d'assurances, à Chartres. Il aimait et cultivait les lettres. On lui doit un bon livre populaire : *Mémoires du troupier Chapusot; scènes de la vie militaire* (1869, in-12, Daupley, à Mortagne), et, pendant treize ans, il a rédigé l'*Ami du foyer, almanach du Perche et du Saonnois*, conçu dans un bon esprit et sur un bon plan, où l'on remarquait des récits pleins de verve en patois de la Beauce. Plusieurs journaux de Paris ont publié des articles de lui, ainsi que le *Courrier d'Eure-et-Loir*.

— M. Maurice Joly, né à Neublans (Jura), en 1837, vient de mettre misérablement fin à ses jours, à Paris, le 16 juillet. Avocat depuis 1859, il fut tenté par l'ambition, voulut arriver vite à une situation, jouer un rôle politique, et ne trouva guère que des déceptions, auxquelles il crut mettre fin par un suicide. Il fit du bruit sous l'Empire, par des brochures d'opposition violente ; il chercha à marquer sous la Commune ; il essaya plus tard de suivre une voie moins scabreuse, et écrivit, en 1873, des lettres signées « Junius, » dans *Paris-Journal*. Mais le succès qu'il recherchait ne lui vint pas. On lui attribue des *Recherches sur l'art de parvenir*, qui remonteraient à 1868, et un roman, *les Déclassés*, qui aurait été sa dernière œuvre et son propre portrait. Mais ce que nous pouvons lui attribuer, ce sont les ouvrages suivants : *Sur l'adresse du Corps législatif* (1861, in-8, Dumineray) ; — *La Question brûlante*, par J***, anonyme (1861, in-8, Dumineray); — *Le Barreau de Paris, études politiques et littéraires* (1863, in-12) ; — *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, ou la politique de Machiavel au dix-neuvième siècle, par un contemporain* (1864, in-12, Bruxelles, Mertens), qui valut à l'auteur une condamnation ; — *César* (1865, br. in-32) ; — *Les Principes de 89* (1865, br.

in-8); — *Maurice Joly, son passé, son programme, par lui-même* (1870, in-8, Lacroix); — *Les Affamés, études de mœurs contemporaines* (1876, in-18).

— M. Aleardo Aleardi est mort à Vérone, le 18 juillet, à soixante-huit ans. Poëte comme Manzoni, dont il était le disciple, il chercha surtout à faire vibrer la fibre patriotique. Ses opinions républicaines, qui le firent expulser de Venise par les Autrichiens, en 1849, et plus tard, lorsqu'il revint de France, jeter dans les cachots de la forteresse de Josephstadt, en Bohême, lui valurent, dans ses dernières années, un siège au sénat italien. On lui doit : *Ugo, le Mariage, Arnoldi di Rocca, le Citta italiane, Un' ora de giovinezza, i sette soldati littere, — Maria, Raffaele e la Fornarina, Monte Circello.*

Institut. — *Académie française.* — Le jeudi 1er août a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française, sous la présidence de M. J.-B. Dumas, directeur. Elle a été remplie par le rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année, — par des lectures de fragments des discours couronnés, faites par M. Legouvé, — et par le discours de M. Dumas sur les prix de vertu. Voici les listes des prix décernés :

Prix d'éloquence. — L'Académie avait proposé pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1878 : *Éloge de Buffon*. Deux prix égaux, de deux mille francs chacun, sont décernés à feu M. Narcisse Michaut, licencié en droit, docteur ès lettres, mort à Nancy, à l'âge de trente-deux ans, et à M. Félix Hémon, agrégé des lettres, professeur de seconde au lycée de Rennes.

Prix Montyon destiné aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné trois prix de deux mille francs : A M. le marquis Costa de Beauregard, auteur d'un ouvrage intitulé : *Un homme d'autrefois*, 1 vol. in-8; — A M. Ch. de Bonnechose, auteur d'un ouvrage intitulé : *Montcalm et le Canada français*, 1 vol. in-12; — A Mme Henry Gréville, auteur d'un ouvrage intitulé : *Dosia*, 1 vol. in-12. — Cinq prix de quinze cents francs : A M. Octave Noël, auteur d'un ouvrage intitulé : *Autour du foyer*, 1 vol. in-12; — A M. Gustave Levavasseur, auteur d'un ouvrage intitulé : *Dans les herbages*, 1 vol. in-12; — A M. Prosper Blanchemain, auteur d'un ouvrage intitulé : *Poëmes et poésies*, 1 vol. in-12; — A M Émile Gossot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Mademoiselle Servan*, 1 vol. in-12; — A M. Charles Durier, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Mont-Blanc*, 1 vol. in-8; — Trois prix de mille francs : A M. Arthur Rhoné, auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Égypte à petites journées*, 1 vol. in-8; — A M. Lucien Dubois, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Pôle et l'Équateur*, 2 vol. in-12; — A M. A. Bougot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la critique d'art*, 1 vol. in-8.

Prix fondé par M. le baron Gobert. — L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. Chantelauze, pour son ouvrage intitulé : le *Cardinal de Retz et l'Affaire du chapeau*, 2 vol. in-8, et le second prix de la même fondation à M. L. Pingaud, pour ses deux volumes intitulés : l'un, *les Saulx-Tavannes*, 1 vol. in-8; l'autre, *Correspondance des Saulx-Tavannes au seizième siècle*, 1 vol. in-8.

Prix Maillé Latour-Landry. — Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, a été partagé également entre M. Gustave Toudouze et Emile Andrieu.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M Lambert serait attribuée à M. Xavier Aubryet.

Prix Bordin. — Le prix de trois mille francs a été ainsi réparti : 1° Un prix de deux mille francs, à M. Gustave Merlet, pour son ouvrage intitulé : *Tableau de la littérature française, de 1800 à 1815*, 1 vol. in-8; — 2° Un prix de mille francs, à M. le comte de Gobineau pour son livre intitulé : *la Renaissance*, 1 vol. in-12.

Prix de traduction, fondé par feu M. Langlois.— Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. Henri Bellanger, pour sa traduction de l'ouvrage anglais intitulé : *la Russie, le pays, les institutions, les mœurs*, par M. Mackensie-Wallace, 2 vol. in-8.

Prix Halphen. — Ce prix a été décerné à M. le général comte Pajol, pour deux ouvrages intitulés : *Pajol*, 1772 *à* 1796, 3 vol. in-8, avec atlas ; *Kléber, sa vie, sa correspondance*, 1 vol. in-8.

Prix Thérouanne. — L'Académie a décidé que le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques serait ainsi réparti : 1° Un prix de mille francs à M. H. Forneron, pour son ouvrage intitulé : *les Ducs de Guise et leur époque*, 2 vol. in-8.— 2° Deux prix de mille francs chacun : à M. Debidour pour son ouvrage intitulé : *la Fronde angevine*, 1 vol. in-8, et à M. A. Luchaire, pour son ouvrage intitulé : *Alain le Grand*, 1 vol in-8.

Prix Guizot. — Le prix triennal de trois mille francs, fondé par M. Guizot, est décerné à M. Louis Vian, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de Montesquieu*, 1 vol. in-8.

Prix Marcelin Guérin. — Sur cette fondation, l'Académie a accordé : Un prix de deux mille francs à M. Alfred Rambaud, pour son ouvrage intitulé : *la Russie*, 1 vol. in-12. — Trois prix de mille francs chacun: A M. Hippeau, pour son ouvrage intitulé : *l'Instruction publique dans les États du Nord*, 1 vol. in-12. — A M. H. Jouin, pour son ouvrage intitulé : *David d'Angers*, 2 vol. gr. in-8; — A M. Rambosson, pour son ouvrage intitulé : *les Harmonies du son et les instruments de musique*, 1 vol. gr. in-8.

Prix fondé en 1873 par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres. — L'Académie a partagé également ce prix, de la valeur de cinq mille sept cent cinquante francs, entre M. Édouard Grenier et M. Joséphin Soulary.

Prix Archon-Despérouses. — Ce prix annuel, de la valeur de quatre mille francs, affecté à la philologie française et à des ouvrages ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge, a été ainsi décerné: Un prix de deux mille cinq cents francs, à M. Charles Marty-Laveaux. — Un prix de quinze cents francs, à M. Arsène Darmesteter.

Prix à décerner :

Prix de poésie à décerner en 1879. — L'Académie propose pour sujet du prix de poésie à décerner en 1879 : *La poésie de la science.* La limite de trois cents vers ne peut pas être dépassée par les concurrents.

Prix d'éloquence à décerner en 1880. — L'Académie propose pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1880 : *Éloge de Marivaux.* Nous nous contentons d'énumérer les autres prix :

Prix Gobert, pour les ouvrages nouveaux sur l'histoire de France, qui auront paru depuis le 1er janvier 1878. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 31 décembre 1878.

Prix Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1880, « à un jeune écrivain dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres. »

Prix Bordin.

Prix Lambert.

Prix Langlois. — Ce prix sera, d'après les termes du testament, décerné en 1879, à l'auteur de la meilleure traduction en vers ou en prose d'un ouvrage grec, latin ou étranger publiée dans le cours des années 1877 et 1878.

Prix Halphen sera décerné à l'auteur de l'ouvrage que « l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral. »

Prix Thiers, sera décerné en 1880 (de trois mille francs), à l'ouvrage d'histoire, publié dans les trois années antérieures au 1er janvier 1880, que l'Académie jugerait le plus digne de cette distinction.

Prix Thérouanne.

Prix Guizot, sera décerné en 1881 (3,000 francs) au meilleur ouvrage, publié dans les trois années précédentes, « soit sur l'une des grandes époques de la littérature française depuis sa naissance jusqu'à nos jours, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français, prosateurs ou poëtes, philosophes, historiens, orateurs ou critiques érudits. »

Prix Marcelin-Guérin (5,000 francs).

Prix de Jouy, de la valeur de quinze cents francs, sera décerné en 1879, à l'ouvrage publié dans le cours des années 1877 et 1878.

Prix fondé en 1873 par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres.

Prix Archon-Despérouses.

Prix Botta, sera décerné pour la première fois, en 1881, au meilleur ouvrage publié en français dans les cinq années précédentes « sur la condition des femmes. »

Prix Monbinne (3,000 francs).

Prix de M. Jules Janin (3,000 francs), sera décerné à la meilleure traduction d'un ouvrage latin.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a lu, le 19 juillet, un rapport sur l'état des publications de l'Académie. Le texte du tome XXIV du *Recueil des historiens de France* est prêt pour l'impression ; les annotations seules sont à terminer; on ne peut les espérer avant la fin de l'année. La transcription des matériaux qui doivent composer la seconde partie est faite, et les annotations sont commencées. Pour le *Recueil des historiens des croisades*, le tome IV des *Historiens occidentaux* est en partie tiré et toute la copie remise à l'imprimeur. Les *Historiens grecs* (t. II) et les *Historiens arabes* (t. III), avancent lentement. Le recueil des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France antérieurs à Philippe-Auguste est toujours en préparation. Le tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France* est à la veille d'être mis sous presse. L'impression du *Corpus inscriptionum semiticarum*, entravée par les retards apportés au budget de 1878, commencera dès que l'Académie aura prononcé sur les moyens d'exécution qui lui seront soumis.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts vient de juger, le 20 juillet, le concours du prix Bordin pour l'année 1878. Le sujet était « Rechercher les différences théoriques et pratiques qui existent entre les corps des ingénieurs et celui des architectes. Se rendre compte des avantages et des inconvénients de la division entre les deux professions, et déduire de cette étude ce qui devrait être fait dans l'intérêt de l'art, soit une division absolument marquée, soit, au contraire, une fusion complète. » Sept mémoires ont été adressés à l'Académie, M. Davioud, architecte au Trocadéro, a obtenu le prix, à l'unanimité.

— L'Académie des beaux-arts, qui vient d'être mise en possession de la rente de 6,000 francs léguée par Rossini, a, conformément au vœu du testateur, pris la décision suivante : un concours entre les artistes français est ouvert pour

la production d'une œuvre poétique destinée à être mise en musique et dans les conditions indiquées par le testateur. L'auteur de la composition de musique lyrique et religieuse devra s'attacher principalement à la mélodie. L'auteur des paroles sur lesquelles devra s'appliquer la musique, et y être parfaitement appropriée, devra observer les lois de la morale.

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 30 novembre 1878. Le jugement sera rendu le 31 décembre suivant. L'auteur de l'œuvre poétique jugée la meilleure et la plus conforme aux conditions du concours, recevra un prix de 3,000 francs.

— L'Académie, dans sa séance du samedi 20 juillet, a nommé correspondant, M. Scholonder, architecte du roi, à Stockholm.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 6 juillet, l'Académie a élu membre de la section d'histoire générale et de philosophie, en remplacement de M. Thiers, décédé, M. Georges Picot, juge au tribunal de la Seine, par 21 suffrages, contre 8 à M. F. T. Perrens; — Membre de la section d'économie politique, en remplacement de M. d'Audiffret, décédé, M. Paul Leroy-Beaulieu, par 20 voix contre 9 à M. Maurice Block; — Membre de la section de législation et de jurisprudence, en remplacement de M. Valette, décédé, M. Rodolphe Dareste de la Chavanne, avocat au Conseil d'État, par 20 voix contre 10 à M. Larombière et 1 à M. Gide.

— L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 27 juillet, a rendu son jugement dans le concours Morogues, relatif au paupérisme et au moyen d'y remédier. L'Académie n'a pas décerné de prix, mais elle a accordé deux mentions honorables de la valeur de 1,000 francs chacune, l'une à M. Jules Siegfried, pour son ouvrage intitulé : *la Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes;* l'autre à M. de La Landelle, pour son ouvrage ayant pour titre : *Pauvres et mendiants, roman des questions sociales.*

Concours. — La Société des études historiques met les sujets suivants au concours pour le prix de la fondation Raymond. Concours de 1879 : un prix de mille francs à l'auteur du meilleur mémoire sur l'histoire des provinces danubiennes, depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar Skelessi. — Concours de 1880 : Histoire des origines de la langue française et de son développement jusqu'à la fin du dix-septième siècle, un prix de 1,000 francs. — Concours de 1881 : Histoire des institutions de prévoyance en France. — Un premier prix de 1,500 fr.; un deuxième prix de 500 fr. — Les mémoires manuscrits devront être adressés à l'administrateur, M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, 40, à Paris, avant le 1er janvier de l'année du concours. Ils devront être inédits et n'avoir pas été présentés à d'autres concours.

— La Société académique de Saint-Quentin met au concours pour 1879 :

1° *Poésie.* Le sujet est laissé au choix des concurrents;

2° *Littérature.* Étude sur le théâtre contemporain en France;

3° Raconter la vie et apprécier les travaux d'un personnage célèbre du département de l'Aisne.

Les travaux des concurrents devront être envoyés avant le 1er mars 1879 au président de la Société académique, à Saint-Quentin.

Société des anciens textes français. — La Société des anciens textes français, fondée en 1875 pour publier les monuments de notre ancienne langue et de notre ancienne littérature, a donné en 1877 : *Aiol*, chanson de geste, publié par MM. J. Normand et G. Raynaud, et *Les Miracles de Nostre Dame, par personnages*, publiés par MM. G. Paris et U. Robert, t. II. Elle a sous

presse : *Le Débat des hérauts de France et d'Angleterre*, suivi de *The Debate between the Heraldes of Englande and Fraunce, compiled by Johne Coke*, édition commencée par L. Pannier, et achevée par M. P. Meyer. — *La Vie de saint Gilles*, en vers, par Guill. de Berneville, publiée par MM. A. Bos et G. Paris. — *Les Œuvres d'Eustache Deschamps*, publiées par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — *L'Evangile de Nicodème*, trois versions en vers, publiées par MM. G. Paris et A. Bos. — *Le Voyage à Jérusalem* du seigneur d'Anglure, publié par MM. F. Bonnardot et A. Longnon. — Un de ses membres, M. le baron James E. de Rothschild, fait actuellement imprimer à ses frais une nouvelle édition du *Mystère du vieil Testament*, avec commentaires et glossaire. Cette édition, qui ne formera pas moins de six ou sept volumes in 8, sera distribuée gratuitement aux membres de la Société.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 juillet, M. Miller a communiqué une note sur un *Glossarium greco-latinum*, manuscrit de la bibliothèque de Laon. M. Ernest Desjardins a communiqué une lettre de M. Robert Mowat au sujet d'une inscription de sarcophage découvert par M. l'abbé Hamard, à Hermes (Oise). M. Schliemann a communiqué des observations sur les antiquités qu'il a recueillies à Mycènes. — Dans la séance du 12, M. Ernest Desjardins a achevé la lecture du mémoire de M. Tissot, ministre de France en Grèce, sur une inscription militaire découverte en Tunisie par M. Duveyrier en 1860. — Dans la séance du 19, M. Carapanos a communiqué le texte d'une inscription inédite provenant de ses fouilles de Dodone. M. Albert Dumont a fait connaître, dans une lettre, le résultat des fouilles entreprise, à Délos par un membre de l'École française de Rome ; elles permettront de restituer l'architecture intérieure du temple d'Apollon. — Dans la séance du 26, M. Michel Bréal a fait une communication sur une inscription de l'île de Crète, conservée au Louvre et rapportée en 1857 par M. l'abbé Thenon. M. Paillard a lu une étude sur le voyage de Charles-Quint en France, en 1539 et 1540.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 juillet, M. Hippolyte Passy a achevé la lecture de son mémoire sur l'histoire dans ses rapports avec les sciences politiques et sociales. — Dans la séance du 13, M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu un mémoire sur la composition de la *Métaphysique* d'Aristote. — Dans les séances du 20 et du 27, M. O. Gréard a commencé la lecture d'un mémoire sur les résultats de l'enseignement primaire à Paris, de 1867 à 1878, au sujet duquel MM. Frédéric Passy et Jules Simon ont présenté des observations.

Exposition de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Nous empruntons au *Journal Officiel* les détails suivants sur l'exposition qui vient de s'ouvrir à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On sait que le ministre de l'Instruction publique ayant décidé que les richesses des différentes bibliothèques ne sortiraient pas de ces établissements, chaque bibliothèque fera son exposition particulière, laquelle sera comme une annexe de l'exposition rétrospective au Trocadéro.

La bibliothèque Sainte-Geneviève continue celle qui avait été formée dans l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève. Des bustes décoraient les galeries de la bibliothèque du célèbre couvent ; on les retrouve disséminés dans les salles actuelles.

D'après un inventaire de 1790, ces bustes étaient au nombre de 106; il n'en reste plus que 94 Quelques-uns sont fort beaux ; ils sont de Girardon, Coysevox, Coustou, Caffieri, etc. Nous signalerons entre autres ceux de Michel Le Tellier, chancelier de France, de Jules Hardouin, Mansart, de Robert de

Cotte, d'Antoine Arnauld ou le grand Arnauld, le célèbre janséniste, etc. Le buste, en marbre, de ce dernier est un des plus vivants qui soient sortis des mains de Girardon.

N'oublions pas non plus ceux du cardinal François de la Rochefoucaud, et de Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims. Ces deux personnages ont été les bienfaiteurs de la bibliothèque de la communauté. Le premier en est le fondateur, le second lui légua une collection de 16,000 volumes, la plupart reliés en maroquin rouge, à ses armes.

Une autre collection intéressante est celle des portraits des rois de France, pastels dont on ignore l'auteur et qui furent exécutés de 1680 à 1682. Mais un détail qu'on ne connaissait pas et qui vient seulement d'être révélé lors du nettoyage des cadres, c'est la provenance de ces vingt-deux portraits comprenant la série des rois de France depuis Louis IX jusqu'à Louis XIV. Une note que nous recommandons aux amateurs indique aujourd'hui cette provenance. Ainsi, l'effigie de saint Louis — pour ne parler que de celle-là — a été faite d'après l'original en ronde-bosse qui ornait le portail de l'ancienne église des Cordeliers, à Paris. D'autres ont été reproduites d'après les tombeaux de Saint-Denis.

A côté, il faut admirer des épreuves de choix, supérieurement conservées, de gravures d'Edelinck, de Van Schuppen, de Drevet, de Vermeulen, etc.

L'exposition a lieu dans les salles du rez-de-chaussée, au milieu du département de la *Réserve*, là où sont renfermés, dans des armoires vitrées, la collection entière des manuscrits, ainsi qu'un choix des livres les plus précieux et les plus rares que possède la bibliothèque. La section dont il s'agit est arrangée avec un goût parfait, et cette installation fait honneur à l'administration ainsi qu'au personnel de l'établissement. On est étonné d'apprendre que le nombre des ouvrages qui y sont contenus, incunables, éditions princeps, livres à gravures, à reliure de luxe, etc., dépasse 15,000, sans compter les 3,000 manuscrits.

Ce qui frappe, dans une promenade à travers ces galeries, c'est que la bibliothèque Sainte-Geneviève vous apparaît sous un jour tout autre et avec un caractère bien différent de celui qu'on est habitué à lui accorder. Cette bibliothèque, à l'usage surtout des collégiens et des étudiants, est, il faut bien le reconnaître une bibliothèque de curiosités et de raretés.

Un coup d'œil jeté sur les vitrines de l'exposition de la bibliothèque prouvera la vérité de ce que nous avançons. Voici un trésor : *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, manuscrit de la fin du quatorzième siècle; quelles plus belles miniatures peut-on voir que celles dont il est orné? Plus loin, un Tite-Live, du quatorzième siècle, traduit pour le roi Jean le Bon, ayant appartenu au duc de Bedford, qui le donna en 1527, à son beau-frère, le duc de Glocester. Bien d'autres manuscrits d'écrivains classiques, manuscrits provenant de la bibliothèque du pape Pie VI, auraient pu également être exposés; car la bibliothèque en possède, croyons-nous, un bon nombre. Citons encore un Évangéliaire du neuvième siècle; une Bible anglo-normande, du treizième siècle, en trois volumes; des Heures, des Chroniques de Saint-Denis, où l'on voit dans une des majuscules un portrait de saint Denis, qu'on dit authentique, etc.

Plus loin, sous d'autres vitrines, consacrées aux livres imprimés : l'*Estrif de fortune*, dont on ne connaît que trois exemplaires (l'un d'eux vient d'être adjugé 21,000 fr. à la vente Didot); un choix de reliures, à partir du quinzième siècle, reliures françaises et italiennes, des Grolier, des Majoli, etc.

Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles. — La librairie Paul Daffis vient de mettre au jour un nouveau volume de la *Bibliothèque elzévirienne*, entrepris il y a vingt ans environ, par un laborieux et intelligent éditeur (qui était en même temps doué d'une rare instruction), P. Jannet, mort au mois de novembre 1870. Cette *Bibliothèque*, qui a remis en circulation bien des ouvrages curieux et devenus fort rares, a reçu l'accueil dont elle était digne; elle s'enrichit aujourd'hui du treizième volume annoncé comme le dernier du *Recueil des poésies françaises des quinzième et seizième siècles, recueillies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild*, in-18, 432 pages (prix : 5 fr.). Vingt-six pièces forment le volume en question, ce qui porte à 306 la totalité de celles dont se composent les treize volumes du *Recueil;* toutes sont extrêmement rares, on ne connaît de la plupart d'entre elles qu'un seul exemplaire; un opuscule du docteur Adonville : le *Bannissement de malheur, en donnant à Bon Temps faveur* (Paris, vers 1500) était resté inconnu à tous les bibliographes; son titre même n'avait jamais été cité; cette plaquette s'est rencontrée dans la bibliothèque Méjanès, riche collection léguée à la ville d'Aix par un fervent bibliophile qui, vers les dernières années du règne de Louis XVI, avait fait, aux ventes parisiennes (notamment à celle du duc de la Vallière), d'importantes et heureuses acquisitions en obtenant à 5 ou 10 francs ce qu'on payerait aujourd'hui de 300 à 500 francs. — La bibliothèque municipale de Versailles a, de son côté, fourni quelques pièces qu'on ne trouve pas ailleurs : la *Complainte du temps passé par le commun du temps présent* (écho des souffrances du peuple pendant les guerres incessantes qui désolèrent le règne de François Ier; le *Credo du commun peuple selon le temps qui court* (fin du quinzième siècle), était resté inconnu à tous les bibliographes; un exemplaire, qu'on peut regarder comme unique, fait partie de la riche collection de feu M. Ambroise Firmin-Didot. On ne connaît également qu'un seul exemplaire (il appartient à M. de Lignerolles) des *Erreurs du peuple commun qui pronostiquent la famine* (pièce écrite à l'occasion de la disette qui frappa la France en 1521). Il existe diverses éditions du *Giroufflier aulx Dames*, mais elles sont introuvables, et ce poëme est curieux à plus d'un titre; le giroflier dans notre ancienne langue, désignait une sorte d'œillet; *Raison* s'en élance afin de défendre le beau sexe contre les traits malins que décoche sans cesse le célèbre *Roman de la Rose*. Nous n'énumérerons pas les autres pièces reproduites dans le treizième volume; toutes sont dignes d'attention au point de vue de l'histoire et à celui de l'étude des mœurs de nos ancêtres; nous dirons seulement que, loin de se borner à un système de réimpression, les savants éditeurs ont multiplié des notes fort instructives, attestant de vastes et judicieuses lectures; nous mentionnerons seulement, au hasard, celles relatives au fou Triboulet, page 2; au *Sec arbre* (ou *Arbre sech*), dont une rue de Paris a conservé le nom depuis plusieurs siècles, page 157; aux livres sibyllins, pages 242.

N'oublions pas le sixième volume du Brantôme publié tout récemment et faisant partie de la *Bibliothèque elzévirienne* (312 pages); il contient la suite des *Vies des grands capitaines;* le texte augmenté de fragments inédits et de nombreuses variantes, est accompagné de notes nombreuses de Prosper Mérimée et de M. Louis Lacour; il serait inutile d'insister sur l'intérêt qu'elles présentent.

Un opuscule de Charles de Neufchaises. — M. L. Pingaud, dans son ouvrage sur les Saulx-Tavannes, signale l'excessive rareté (*Introduction à la correspondance*, p. vi) de l'opuscule que M. Henri Chevreul vient de faire

réimprimer à 205 exemplaires sous ce titre : *Instruction et devis d'un vray chef de guerre ou general d'armée; Recuilly des Mémoires de feu messire Gaspard de Saulx, sieur de Tavannes, et mareschal de France, par Charles* DE NEUFCHAISES, *sieur des Francs et neveu dudict sieur de Tavannes, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy et escuyer d'escurie de Monseigneur le Duc, frère de Sa Majesté*, nouvelle édition, précédée d'une introduction (Paris, Aubry, 1878, in-8 de XIV-128 p.). L'*Instruction* parut en 1574 chez Jean Hulpeau et de la Noue, à Paris, une année après la mort de Gaspard de Saulx-Tavannes, vingt-six ans avant les *Mémoires* qu'on lui attribue. C'est cette *Instruction* qui, selon le savant éditeur, a servi de point de départ à Jean de Tavannes pour la rédaction de ces mémoires apocryphes, le maréchal n'ayant laissé qu'une correspondance et quelques avis adressés au roi ou à Catherine de Médicis, dont six figurent dans l'œuvre de Jean et quatre dans les *Mémoires* de Guillaume, son frère. M. A. Chevreul a eu raison de penser « qu'à une époque où l'on s'occupe avec tant de zèle de notre histoire militaire, il y aurait quelque intérêt à remettre au jour les opinions d'un maréchal de France qui fut un des plus grands hommes de guerre de son temps. » Ajoutons qu'il a été admirablement secondé par l'habile imprimeur de Dijon, M. Darantière, et que rien vraiment n'a meilleure mine que leur édition en si nets caractères et en si beau papier, du curieux travail de Charles de Neufchaises. — T. DE L.

LA BIBLIOGRAPHIE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE FRANCE. — M. Ulysse Robert a été chargé par le Comité des travaux historiques de coordonner tous les renseignements transmis au ministère de l'Instruction publique par les présidents de nos diverses sociétés savantes, au sujet d'un relevé général des morceaux contenus dans les recueils de ces sociétés. Le travail était immense. Ces milliers de renseignements, venus de tous les points de l'horizon; il a fallu les vérifier, parfois les compléter. M. Robert a tant et si bien fouillé les collections de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque des Sociétés savantes, que bien peu de lacunes pourront être remarquées dans la *Bibliographie des Sociétés savantes de la France. Première partie. Départements* (Paris, Imprimerie nationale, 1878, gr. in-8 de 83 p.). Toutes nos Sociétés sont là, rangées par ordre alphabétique, d'*Agen* à *Vesoul*, avec l'indication précise de l'année de leur fondation, de la date et du nombre des volumes qu'elles ont mis au jour. Cet inventaire, aussi clairement qu'exactement dressé, est de l'usage le plus facile, et il rendra à tous les travailleurs des services sans nombre, en attendant le jour où nous aurons la liste complète et détaillée des mémoires contenus dans chacun des volumes qu'il a fallu, cette fois, se contenter d'énumérer. — T. DE L.

DEUX RÉSURRECTIONS LITTÉRAIRES : *Claude Mermet* et *René Macé*. — J'aime à rapprocher, comme les lecteurs sans doute aimeront à le faire aussi, les deux attrayantes et excellentes notices qui viennent d'être publiées en même temps, sous les titres que voici : *Un poëte oublié. Claude Mermet de Saint-Rambert en Bugey*, notice lue à la Société nationale d'éducation, le 8 novembre 1877, par Aimé VINGTRINIER (Lyon, Glairon-Mondet, 1878, gr. in-8 de 32 p.); — *Notice sur René Macé et ses œuvres*, par Gaston RAYNAUD (Paris, Alphonse Picard, 1878, in-8 de 15 p.). La brochure de l'ancien président de la Société littéraire de Lyon ne nous fait pas seulement très bien connaître la vie et les livres de Claude Mermet, mais encore tous les hommes, plus ou moins célèbres, nés à Saint-Rambert en Bugey, dont la charmante description occupe les deux premières pages de la notice, laquelle est, de plus,

ornée d'une eau-forte représentant la pittoresque petite ville où l'auteur de la *Pratique de l'orthographe française* et du *Temps passé* exerça si longtemps et si paisiblement les fonctions de notaire ducal. — La brochure de M. Gaston Raynaud, extraite du *Cabinet historique,* n'a été tirée qu'à 43 exemplaires. Il n'était pas besoin de cela pour donner un grand prix à un travail excessivement bien fait. Tout ce que l'on pouvait trouver de nouveau à dire sur René Macé, « un des poëtes les plus oubliés du seizième siècle, » le jeune érudit l'a dit. Il nous apprend notamment que l'historiographe de François Ier obtint un prieuré bénédictin, le prieuré de Beaurain, dépendant de la grande abbaye de Marmoutiers. L'habile élève de l'École des chartes signale tous les manuscrits latins ou français que l'on possède du chroniqueur surnommé *le Petit-Moine*, et il n'oublie même pas le poëme en l'honneur de la ville d'Angers, dédié à Louise de Savoie, qui est conservé dans la bibliothèque de Gotha. M. Raynaud nous annonce qu'il publiera prochainement le meilleur de tous les ouvrages de R. Macé, *le Voyage de Charles-Quint par la France.* C'est une heureuse nouvelle, car le poëme renferme d'abondants détails sur la plupart des personnages historiques du temps. Notre joie serait complète si, de son côté, M. Vingtrinier nous donnait un choix des plus jolis vers de Claude Mermet. — T. de L.

La Chronique bordelaise. — *La Chronique bordelaise*, par Jean de Gaufreteau, ci-devant conseiller au parlement de Bordeaux, commissaire des requêtes au palais, dont le manuscrit se trouve aux Archives du château de la Brède, où naquit l'illustre Montesquieu, vient d'être publiée pour la première fois par les soins de la *Société des Bibliophiles de la Guyenne* (Bordeaux, Société des Bibliophiles de Guyenne, 1878, 2 vol. in-8). Commencée vers la fin du seizième siècle, elle donne de curieux renseignements sur de nombreux faits qui se sont passés dans un pays des plus importants du royaume de France. Le mérite historique de cette chronique ne saurait être contesté. Ce qui concerne l'histoire locale y tient une grande place; pourtant elle offre par les faits qu'elle révèle, un sérieux intérêt pour celui qui désire étudier les usages de nos anciennes provinces. Jean de Gaufreteau, nous fait connaître ce qui se passait du temps des guerres civiles. Or, comme on l'a dit, à chaque instant les assemblées du parlement « faisaient de l'histoire. » On y trouve aussi de nombreuses anecdotes qui circulaient en ville et au palais; elles donnent du piquant et de l'attrait à cette chronique, écrite dans un style original. — A. de Brezetz.

Chorographie de Provence. — Les secondes additions de Bouche à sa *Chorographie ou description de Provence* manquent dans presque tous les exemplaires. Brunet note cette circonstance, mais il en a ignoré le motif. Mazaugues, président au parlement de Provence, nous en donne la raison dans une lettre adressée au président Bouhier, le 6 juillet 1828. (Ms. de la Bibliothèque nationale, Fr. n° 24416). « Les secondes additions de Bouche sont presque introuvables. Mon père ne les avoit point. J'ai esté à les chercher jusques à l'année passée. Je fus mesme obligé, pour les avoir, d'achetter une histoire de Bouche en entier. On compte ici les exemplaires où elles se trouvent. La cause de cette grande rareté vient de ce que le fils du libraire qui a imprimé cette histoire vendit à des épissiers ces 2des additions, croyant que c'estoient la mesme chose que les premieres dont il estoit desjà assez fourny. » Comme on le voit, les épiciers jouent un certain rôle dans la littérature; une des victimes de Boileau en savait, paraît-il, quelque chose. — J. Bauquier.

Livres saisis par la police, dans les Hautes-Pyrénées de 1809 a 1820. — On trouve, dans les archives des Hautes-Pyrénées un dossier de lettres du directeur général de la police au préfet des Hautes-Pyrénées, ordonnant la saisie de différents livres et brochures dont voici la liste :

Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France, in-8 de 87 pages. (Lettre du 15 septembre 1809.) — *Réfutation des calomnies contre le général Charette, commandant en chef des armées catholiques et royales dans la Vendée.* (18 décembre 1809.) — *Doléances des peuples du continent de l'Europe au sujet de l'interruption de leur commerce, adressées à tous les princes de cette partie du monde.* (7 février 1810.) — *Procès des Bourbons* (probablement imprimé à Hambourg). (19 mars 1810.) — *La Campagne du Portugal de* 1810 *et* 1811. (24 juillet 1811.) — *Attention !* (Imp. de la dame Jeunehomme.) (22 mai 1820.) — *Encore une brochure!* (Même imp. (27 mai 1820.) — *Examen impartial d'un article extrait de la brochure intitulée : Apperçus historiques.* Imp. de Lanoé.) (8 juin 1820.) — *Avis aux citoyens* (Imp. de la veuve Jeunehomme. (13 juin 1820.) — *Lisez !* (Même imp.) (15 juin 1820.) — *Histoire de la première quinzaine de juin* 1820, *par M. Raymondin de Cex.* (21 juin 1820.) — *Lettre adressée aux membres du club Lorencini, à Madrid.* (9 juillet 1820.)— *Biographie pittoresque des députés* (18 juillet 1820). — *Bon à savoir.* (Imp. de Lanoé Abel.) (2 août 1820.)— *Prenez-y garde.* (Même imp.) (2 août 1820.) — *Les deux cloches ou les accusateurs en regard.* (Même imp.) (2 août 1820.) C. D.

Bibliothèque médicale de Washington. — Aux États-Unis, un projet est actuellement soumis au Congrès, projet qui intéresse la science médicale.

A Washington, il existe une bibliothèque médicale fort complète, laquelle dépend du bureau du chirurgien en chef de l'armée (Surgeon's general office). Cette bibliothèque est naturellement à l'usage presque exclusif des médecins qui y trouvent tous les ouvrages dont ils ont besoin, relatifs à la médecine et aux sciences qui s'y rattachent.

Les directeurs de l'établissement ont fait la remarque que ce dont les médecins qui viennent travailler là ont surtout besoin, c'est la statistique aussi complète que possible d'une maladie, d'une opération ou d'un remède donnés. Or, les éléments de cette statistique sont, pour la plus grande partie, contenus dans les journaux de médecine et dans les mémoires ou transactions des sociétés médicales. Pour rendre ces renseignements accessibles au public spécial qui a besoin de les consulter, il a été dressé un catalogue, sur cartes, de tous les mémoires importants publiés dans les journaux et transactions.

Pendant les quatre dernières années surtout, les achats de l'établissement se sont portés principalement sur les périodiques de médecine, et la bibliothèque en possède aujourd'hui la collection la plus considérable, composée de 8 à 9,000 volumes, ou plus de 75 p. 100 de tous les recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour. Tout journal médical un peu important actuellement en cours de publication sur le globe est acheté par la bibliothèque dont nous parlons, et les mémoires originaux contenus dans chaque livraison de ces recueils sont relevés et catalogués, dans l'espace des trois jours qui suivent leur réception à la bibliothèque. Les relevés des livres, brochures et articles périodiques relatifs à la médecine, se montent actuellement à 400,000 titres.

Le chirurgien en chef à soumis au congrès une proposition tendant à ce que l'impression de cet immense répertoire se fasse aux frais de l'État. On calcule que ce catalogue formera 7 volumes d'un format grand in-octavo,

de 1,000 pages chaque. En y joignant le catalogue-alphabétique par noms d'auteurs, ce seront 3 volumes de plus, total : 10.

L'impression de l'ouvrage, à 3,000 exemplaires, en y comprenant la reliure, coûterait, d'après les évaluations du projet, 12,500 dollars par volume (le dollar vaut 5 fr.); il serait publié, dit le *Library parnal*, 2 volumes par an.

Nouvelle interprétation d'un fragment d'Ulpien. — M. le professeur Serafini publie, dans l'*Archivio guiridico*, des études exégétiques sur les Pandectes; nous les avons signalées plusieurs fois déjà à l'attention des romanistes français. Il vient de donner dans ce recueil (*Archivio*, XX, 403-426) une nouvelle interprétation du célèbre fragment d'Ulpien (Loi 25 § 17, *De hered. petit.* D. V., 3), où les mots *Nisi emptores regressum ad bonæ fidei possessorem habent* ont fait le désespoir des commentateurs. Rejetant les explications et les corrections proposées jusqu'à ce jour, il admet le texte tel qu'il existe dans tous les manuscrits et dans la version grecque des *Basiliques* (εἰ μὴ ἄρα ὁ ἀγωραστής τούτου γινομένου δύναται ἐνάγειν τῷ πράτῃ, XLII, 1, 25), mais il donne à *nisi* le sens de *sed, sed tamen, verumtamen*, qu'il prouve par de nombreux exemples: Plaute, Térence, Cicéron (*Ad Atticum* XI, 23, etc.; *Pro Roscio Amer.*, XXXV, 99) César, Salluste, Aulu-Gelle, Apulée, Suétone. On conçoit l'importance juridique et philologique d'un tel travail. Deux observations toutefois nous paraissent nécessaires : d'une part, pour que la démonstration fût complète, il faudrait prouver qu'en grec εἰ μὴ est synonyme de ἀλλά; d'autre part l'interprétation n'a-t-elle pas été déjà donnée en France? C'est un problème bibliographique que nous n'avons pas actuellement le loisir de résoudre.— J.-A. B.

Une erreur de M. Littré. — Le *Dictionnaire de la langue française*, publié par M. Littré, est un très-savant, très-utile travail; toutefois, il ne serait pas difficile d'y relever quelques erreurs, inévitables d'ailleurs dans une œuvre aussi considérable; en voici une que nous avons remarquée. Au mot *macaronique*, le laborieux lexicographe s'exprime ainsi : « Le latin macoronique fut inventé, dit-on, par Merlin Couaic (pseudonyme de Théophile Folengo), pour se venger des dominicains. »

Assez longtemps avant la première édition (Venise, Alexandre Paganini, 1517) du *Merlini Coccaii macaronices*, plusieurs Italiens s'étaient exercés dans le même genre; un peu avant l'année 1490, Tifi Odassi (en latin Typhus Odaxius) avait mis au jour un *Macharonea* in-4 (10 f.) qui a été plusieurs fois réimprimé (voir le *Manuel du libraire*, 5e édition, t. IV, 156). D'autres productions macaroniques devancèrent le poëme de Jolengo. Voir les ouvrages spéciaux de MM. F.-W. Genthe, *Geschichte der macaronischen Poesie*, Halle, 1829, in-8 (livre curieux auquel M. Raynouard a consacré un article dans le *Journal des savants*, décembre 1831), et Oct. Delepierre : *Macaroncena*, Paris, 1852, in-8. — B.

Collection lyonnaise. — La *Revue du Lyonnais* nous annonce la publication, faite par la librairie Mongin-Rusand, à Lyon, d'une *Collection lyonnaise*, dans le format in-18, entreprise sous la direction de M. Guigue, le savant archiviste de la préfecture. Le n° 1 reproduit, d'après un témoin oculaire, une relation du *Supplice de Cinq-Mars et de Thou*, décapités à Lyon sur la place des Terreaux, le 12 septembre 1642. Le n° 2, qui vient de paraître, est intitulé : *Destruction de l'église de Saint-Just, du cloître et d'une partie du faubourg, par les protestants en 1562. Enquête et procès-verbaux.* Le troisième, qui paraîtra bientôt, nous donnera l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Pierre.* « Ces charmantes petites plaquettes, tirées à petit nombre, dit la

Revue du Lyonnais, sont dignes de figurer à côté des œuvres rarissimes publiées il y a quelques années, par la Société des Bibliophiles lyonnais. »

Bibliographie de la Chanson de Roland. — M. Joseph Bauquier a publié (Heilbronns, Henninger frères; F. Vieweg, 1877, in-8 de 24 p.), une *Bibliographie de la Chanson de Roland* que nous venons de recevoir. Cet utile travail est ainsi divisé : I. Manuscrits. II. Éditions et traductions III. Dissertations et notes diverses. IV. Index alphabétique. M. Bauquier a compris — et nous l'en remercions — parmi les travaux classés dans la quatrième division, la dissertation sur le *Drapeau de la France* insérée dans la *Revue des questions historiques* et où il est, en effet, question de la *Chanson de Roland* (1871, t. X, p. 156-63), mais c'est surtout dans une seconde dissertation sur le même sujet, publiée dans le même recueil (1875, p. 506 et suivantes), que diverses observations ont été faites, dont on pourrait peut-être tirer parti dans l'étude critique de notre ancien poëme. — M. S.

Literarische Rundschau. — Fondé à Paderborn (Westphalie), par des catholiques, ce recueil est à la fois critique et littéraire. Grâce à la collaboration des savants les plus distingués de l'Allemagne catholique, il gagne de jour en jour du terrain et tient dignement sa place dans la presse orthodoxe. — J. A. B.

La Gœrresgesellschaft. — A l'occasion du centenaire de Gœrres, il s'est fondé en Allemagne une société destinée à favoriser le développement de la science dans l'Allemagne catholique. Cette société est intitulée : *Gœrresgesellschaft zür Pflege der Wissenschaft im Katholischen Deutschland.* Elle doit sa naissance à M. le baron von Hertling, qui, aujourd'hui encore, se trouve à la tête du conseil d'administration. Elle compte quatre sections : philosophie, sciences naturelles, histoire et droit. Afin d'encourager l'activité de ses membres, la société organise de sérieux concours et accorde des bourses de voyage aux jeunes gens catholiques, pour les mettre à même de poursuivre leurs travaux avec plus de succès. A la fin de l'année 1877, la société comptait mille quatre vingt-onze membres (10 marks par an, ou 200 marks en une fois), quatre cent quatre-vingt neuf correspondants (3 marks par an) et douze membres honoraires. Elle a entrepris la publication d'un répertoire catholique de la science politique.

Revue universelle de la presse catholique. — Cet annuaire, publié par Léo Wœrl à Wurzbourg, est déjà connu de nos lecteurs. Les renseignements statistiques et les appréciations critiques qu'il renferme se distinguent par l'exactitude, la précision et la clarté. C'est avec plaisir que nous apprenons le développement qu'il prendra l'année prochaine : il parlera non-seulement des périodiques catholiques, mais des périodiques neutres ou hostiles. — J. A. B.

Journaux en indien. — C'est en 1819 que parurent à Calcutta les premiers journaux rédigés en indien. En 1867, ils étaient au nombre de 140. Depuis 1873, ils se sont multipliés très-rapidement; on en comptait 373 en 1875, et, deux ans après, l'Inde possédait 644 feuilles imprimées en langue nationale.

Bibliographie hongroise. — L'Académie des sciences hongroise s'est chargée d'éditer l'ouvrage du professeur Karl Szabo sur la bibliographie de l'ancienne Hongrie, ouvrage abondant en renseignements inédits. On y voit que le premier en date des livres imprimés en langue magyare est du quinzième siècle; il sortit, en 1484, d'une presse de Nuremberg, et il existait encore des exemplaires de l'édition princeps à la fin du dix-huitième siècle Le premier

livre qui ait été imprimé en Hongrie même est de 1531 ; c'est le *Puerilium colloquiorum formulæ*, de Sebaldus Heyden, avec texte latin, allemand, polonais et magyare. Il fut suivi, dans le courant du même siècle, de 369 autres ouvrages en langue magyare, dont 48 ne nous sont connus que par leurs titres et dont un certain nombre ne sont plus représentés que par un seul exemplaire. Sur ces 370 ouvrages, 325 ont été écrits par des protestants, 35 par des catholiques, 9 par des unitaires; le dernier sortait de la plume d'un anabaptiste; 141 étaient en vers ; un grand nombre consistaient en traductions du latin (Cicéron, Quinte-Curce, Ovide, Salluste, Pline), du grec (Ésope, Josèphe, Plutarque, Sophocle, Xénophon), de l'italien (Boccace), de l'espagnol, du polonais, de l'allemand, de l'hébreu. Il y avait 16 traductions de la Bible, tant catholiques que protestantes, 4 pièces de théâtre, 37 chroniques en vers sur des sujets tirés de l'histoire de Hongrie, 59 sur l'histoire des pays étrangers et 46 sur l'histoire biblique. Enfin, les imprimeurs magyares étaient au nombre de 31 (*Revue politique et littéraire.*)

La Stampa in Ancona. — Sous ce titre, M. Ottino a publié, avec un grand luxe typographique, une toute petite brochure, tirée seulement à 60 exemplaires. C'est une rectification de ce qui a été dit par les bibliographes sur le premier ouvrage imprimé à Ancône. Ce livre, intitulé *Il perchè*, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Libro del Perchè* ouvrage très-libre de l'Arétin, a pour auteur Girolemo Manfredi, et date de 1512, et non de 1514. La rectification n'a pas une importance capitale, mais le *Polybiblion* ne devait pas la négliger.

— Voici deux nouveaux ouvrages intéressant l'histoire de la profession médicale; l'un est du docteur René Brian, bibliothécaire de l'Académie de médecine et auteur d'un grand nombre de travaux historiques sur le même sujet: il a pour titre l'*Archiatrie romaine ou médecins officiels dans l'Empire romain.* (Paris, Masson, br. in-8); l'autre est une thèse de droit romain pour le doctorat, soutenue par M. Jules Jaquey, devant la faculté de droit de Nancy : tion juridique des médecins privés et de médecins officiels ou archiatres. *Condition juridique des médecins privés et des médecins officiels ou archiatres.*

— M. Marchegay vient de publier le *Cartulaire du Bas-Poitou*, comprenant des chartes du onzième, du douzième et du treizième siècles, dont les plus importantes sont tirées des archives de Saint-Florent, de Saumur, de Marmoutier et de Bois-Grolland.

— La bibliothèque du roi Victor-Emmanuel possédait un certain nombre de livres rares, parmi lesquels vingt-sept incunables inconnus des bibliographes. M. Castellani les décrit dans sa *Notizia di alcune edizioni del secolo XV°, non conosciute dei bibliographi.*

—M. le comte de Villafranca a réuni une très-remarquable collection d'anciens livres liturgiques. La partie la plus curieuse et la plus ancienne de son trésor est révélée au public par les *Descriptions des livres de liturgie* imprimés aux quinzième et seizième siècles, faisant partie de la bibliothèque du comte de Villafranca, que M. Anatole Alès a été chargé par lui de rédiger. Les notices décrivent avec exactitude beaucoup d'ouvrages inconnus ou non encore décrits et donnent un relevé complet des gravures des livres d'heures.

— M. Em. Picot, qui fait depuis longtemps des recherches sur les origines du théâtre français, a réuni un très-grand nombre de documents. Il s'est particulièrement occupé des sotties, qui sont pour lui l'occasion d'un premier ouvrage : *La Sottie en France. Fragment d'un répertoire historiques et bibliographique de l'ancien théâtre français.* Les pièces qu'il a pu recueillir sont rangées dans un ordre méthodique, chronologique autant que possible, et se rapportent aux quinzième et seizième siècles (1440-1550).

— M. François Drujon vient de publier une nouvelle édition, considérablement augmentée et suivie de la table des noms d'auteurs et d'éditeurs, et accompagnée de notes bibliographiques et analytiques, de son *Catalogue des ouvrages écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés*, depuis le 21 octobre 1874 jusqu'au 31 juillet 1877. Ce catalogue formera un beau et fort volume, gr. in-8, de plus de 450 pages et sera publié en cinq livraisons.

— Le *Bulletin de la commission archéologique et littéraire* de l'arrondissement de Narbonne pour l'année 1876-1877, qui a paru récemment, renferme un certain nombre de dissertations importantes. Nous citerons particulièrement une étude de M. E. Cauvet sur le *Mariage des serfs* au moyen âge. L'auteur commente deux traités de parcours passés, l'un entre le vicomte de Narbonne et ses feudataires, l'autre entre le chapitre de Saint-Just et le chapitre de Saint-Paul de Narbonne. Nous trouvons ensuite le texte complet du *Cartulaire de la seigneurie de Fontjoncouse*, publié par M. Mougnès, archiviste de l'Aude; les documents renfermés dans ce cartulaire remontent jusqu'aux temps carolingiens et ne s'arrêtent qu'au dix-septième siècle. Enfin, M. Cauvet a encore publié, dans le même recueil, une *Étude historique sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie* aux huitième et neuvième siècles, et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean, au huitième siècle. Ces trois longs mémoires contribueront, dans une large mesure, à éclairer l'histoire du diocèse de Narbonne au moyen âge.

Publications nouvelles. — *Les Prophéties contenues dans les deux premiers livres des Rois*, par Mgr Meignan (in-8, Palmé). — *La sainte Bible : Évangiles selon saint Mathieu*, par l'abbé Cl. Fillion, trad. de l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Catéchisme de la famille chrétienne*, par Mgr Martin (in-18, Lyon, Vitte et Lutrin). — *Le Guide des délégués cantonaux*, par E. d'Ollendon (in-12, Ch. Delagrave). — *Cours élémentaire de droit criminel*, par E. Trébutien. T. I. Droit pénal (in-8, Lahure). — *Essai sur le droit de chasse*, par Auguste Menche de Loisne (in-8, Marescq). — *Du rôle social des idées chrétiennes*, par Paul Ribot. T. I (in 8, Plon). — *L'Église et l'État ou les deux puissances*, par le chanoine J. Moulart (in-8, Louvain, Peeters). — *Dictionnaire général d'administration*, publié sous la direction d'Alf. Blanche (1er fasc., in-8, P. Dupont). — *La Question sociale*, par E. Fauconnier (in-18, Germer Baillière). — *La Pratique de l'éducation chrétienne*, par le P. A. Monfat (in-18, Bray et Retaux). — *La Méthode graphique dans les sciences expérimentales*, par E. J. Marey (in 8, G. Masson). — *Cinq chapitres d'une philosophie pour tous; essais sur le gouvernement de la vie* (in-32, Poitiers, Oudin). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du dix-neuvième siècle*, par le lieutenant-colonel Pierron (2 vol. in-18, Dumaine). — *Les Récits et les élégies*, par François Coppée (in-18, Lemerre). — *Les Sonnets* de Maurice Du Mazel (in-8, Dentu). — *Le Livre final de l'épopée des âges*, par le chevalier de Maynard (in-12, Haton). — *Feuilles volantes*, par Ch. Louvet (in-8, Didier). — *Contes et Légendes de l'Inde ancienne*, par Mary Summer (in-12, Leroux). — *Le Secret du pôle*, par A. de Lamothe (in-18, Blériot). — *Le Cap aux ours*, par A. de Lamothe (in-18, Blériot). — *Les Errantes*, par Alex. Hepp (in-12, Sandoz et Fischbacher). — *Kermadiou*, par Léon Noble (in-12, Téqui). — *Les Fiancés de Danemark*, par Marie-Anne Catherine (in-12, Téqui). — *Primavera*, par Maryan (in-12, Bray et Retaux). — *Le grand vaincu*, par H. Cauvain (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Les Récits du capitaine Paul*, par Lucien Thonin (in-12, Téqui). — *Géographie militaire : France*, (1er et 2e fasc., in-12, Dumaine). — *Le Pôle et l'équateur*, par L. Dubois (2 vol. in-12, Lecoffre).

— *Fontainebleau*, par Ad. Joanne (in-18, Hachette). — *Pékin et l'intérieur de la Chine*, par le comte J. de Rochechouart (in-18, Plon). — *Les Opérations maritimes, commerciales et industrielles à Marseille. Comparaisons statistiques, résultats économiques*, par Jouham (in-12, Paris Amyot). — *Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade*, par l'abbé Hébrand (in-18, Poussielgue). — *La Vie admirable du bienheureux mendiant et pélerin Benoit Joseph Labre*, par Léon Aubineau. 4e édition (in-12, Palmé). — *M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice. Notice biographique par un prêtre de Saint-Sulpice* (in-12, Vic). — *La Papesse Jeanne*, réponse à M. Emmanuel Rhoïdès, par Ch. Buet (in-12, Palmé). — *Les Albigeois devant l'histoire*, par Mathieu Witche (in-12, libr. de la *France illustrée*). — *Revue critique de quelques questions historiques*, par l'abbé Louis Montaut (in-8, Thorin). — *Actes et Correspondance du connétable de Lesdiguières*, par le comte Douglas et J. Roman (t. I, in-4, Picard). — *Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, par le comte V. de Seilhac (in-8, Libr. générale). — *Danton*, par G. Lennox (in-12, Sandoz et Fischbacher). — *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*, par Moriz Thausing (in-4, Didot). — *Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine* (*Belgique*) (in-32, Lyon, Josserand). — *Notice biographique sur N. S. P. le P. Léon XIII* (in-18, Poitiers, Dupré). — *Histoires d'enfants*, par G. Théodore (in-18, Hachette). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Les Catalogues des bibliothèques des villes de province. — Il serait intéressant à connaître quelles sont, hors de Paris, les villes en France qui ont publié les catalogues des livres qu'elles possèdent.

En fait d'imprimés, nous pouvons nommer Amiens, Bordeaux, Boulogne-sur-Mer, Clermont-Ferrand, Grenoble, la Rochelle, Libourne, Lille, Limoges, Lyon (rédigé par Delandine, in-4 et in-8, et bien arriéré aujourd'hui; il existe aussi un inventaire en 2 vol., rédigé avec beaucoup de soin, de la bibliothèque spécialement lyonnaise de M. Coste, acquise par la ville), Marseille (en cours de publication), Montpellier, Nantes, (5 gros volumes, travail des plus remarquables), Napoléon-Vendée, Reims, Rouen (Belles-lettres, 1830, in-8 ; le catalogue de la bibliothèque Leber, acquise par la ville de Rouen a été publié par le propriétaire), Strasbourg (détruit par l'incendie), Vesoul.

Il en existe sans doute d'autres, mais je ne crois pas qu'il ait rien été mis au jour à l'égard de villes importantes, telles que Toulouse, Pau, etc. C'est une lacune qu'il serait bien désirable de voir combler.

Les catalogues des manuscrits sont encore plus dignes d'attention que ceux des imprimés, et leur rédaction réclame des connaissances étendues.

On possède en ce genre ce qui concerne les dépôts d'Angers, de Bourges, de Carpentras, de Lyon (rédigé par Delandine, 1812, 3 vol. in-8), d'Orléans (1820, in-8), de Rennes, de Valenciennes.

Le catalogue des manuscrits appartenant à la ville de Bordeaux, dont l'impression est commencée depuis assez longtemps, n'est pas encore achevé.

Une publication entreprise en 1857, par ordre du gouvernement et à laquelle ont pris part divers érudits (MM. J. V. Le Clerc, Libri et Ravaisson, entre autres), concerne les manuscrits de diverses bibliothèques éparses dans les départements (Laon, Montpellier, Alby, Troyes); elle ne se borne pas à donner un inventaire, même fort détaillé ; elle entre, à l'égard de certains manuscrits dans des développements très-étendus, accompagnés de longs extraits. Un catalogue entrepris d'après

ce système réclamerait, s'il s'étendait à la France entière, une centaine de volumes, tout au moins.

B. C.

La Bibliothèque du sultan à Constantinople. — A-t-il été donné à quelque savant de l'examiner d'une façon sérieuse, de se rendre un compte exact des richesses qu'elle peut contenir? Un document à cet égard (et bien peu de personnes en France en connaissent l'existence) se trouve dans une publication allemande : *Philologus, Zeitschrift für das Klassische Alterthum*, Goettingen, 1854, t. IX, p. 582-584. C'est une liste dressée par M. Mordtmann ; elle énumère 46 manuscrits: 22 en grec. (Homère avec les scholies d'Eusathe, Diogène Laerce, Hésiode, Pindare); 19 manuscrits latins (Cicéron, Jules-César), un très-curieux traité de chirurgie avec de nombreuses figures, un recueil d'hymnes ; il offrirait peut-être un utile complément au *Thesaurus hymnologicus* de H. E. Daniel, *Halis*, 1841-1856, 5 vol. in-8. Deux manuscrits slaves (les quatre Evangiles, les légendes des saints); en italien, Dante avec des figures; en langue catalane, un traité sur la navigation de la Méditerranée, une description des îles de l'Archipel, signalée comme *sehr merkwürdig* (très-remarquable).

Le sultan a, pour le moment, à s'occuper de tout autre chose que de sa bibliothèque, et il ne serait peut-être pas difficile à un érudit appuyé par quelque diplomate, de savoir à quoi s'en tenir sur le mérite des manuscrits qu'indique M. Mordtmann.

B. C.

Portraits rares. — Quelqu'un pourrait-il dire si le portrait gravé de *Baudelot de Dairval*, fameux antiquaire, qui ne se trouve pas dans la collection de la Bibliothèque nationale, mais qui est mentionné dans la liste du Père Le Long, existe ailleurs ? On pense que ce portrait n'existe pas. Voici, de plus, une liste de portraits rares signalés aux iconophiles et iconographes. Prière d'indiquer, dans la réponse, si ces portraits figurent dans certains ouvrages ou recueils : *Carcel*, horloger, mort en 1812 ; *Carmontelle*, graveur (lithographie) ; *Devéria* (*Achille*), célèbre dessinateur, mort en 1857 ; *Christophe Justel*, généalogiste, mort en 1649 ; le *marquis de Jaucourt*, ministre, mort en 1852 ; dom *Marrier*, bénédictin, mort en 1644, par Moncornet; *Jacques II de Sanlecque*, imprimeur, mort en 1660 ; *Vestris* fils, danseur, par Prudhon. Soit dit en passant, la Bibliothèque nationale possède (section des estampes) la plus importante collection de portraits gravés ou lithographiés qui existe en Europe. Cette collection comprend 120,000 portraits, classés alphabétiquement dans 14,000 volumes. Il est, toutefois, regrettable qu'un grand nombre de portraits d'hommes célèbres ne figurent pas dans cette collection. Un travail des plus nécessaires serait le catalogue imprimé des 120,000 portraits de la Bibliothèque. Il rendrait un service réel aux chercheurs, aux érudits. Espérons qu'il paraîtra un jour. X.

RÉPONSES

Les Martyrs de la Révolution (XXII, 286, 479). — *Journal de la déportation des ecclésiastiques du département de la Meurthe dans la rade de l'île d'Aix, près Rochefort, en 1794 et 1795*, par un de ces déportés, sans date, ni nom d'imprimeur, mais à Bruyères, chez la veuve Vivot, 1796, in-8. La seconde édition de cet ouvrage a paru à Nancy en 1840, 1 vol. in-12. L'auteur est feu M. le chanoine Michel, curé de la cathédrale de Nancy. — *La Semaine religieuse, historique et littéraire de la Lorraine* (Nancy, in-8, 1867, livraisons du 14 avril au 16 juin) : *Le martyrologe lorrain, ou noms des prêtres lorrains qui, pendant les troubles de la Révolution, ont généreusement confessé la foi dans les prisons, dans l'exil ou sur l'échafaud*, par M. le chanoine Guillaume. — *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun avec le Pouillé*...par M. Roussel. Edition revue et annotée. Verdun, 1863, in-4, t. II, p. 102-109 : *Nécrologe des prêtres du département de la Meuse qui sont morts pour la foi pendant la Révolution française.* — On trouvera des renseignements très-intéressants pour le Val d'Orbey, dans la *Vie de l'abbé Moye, fondateur des sœurs de la Providence en Lorraine*, par M. l'abbé Marchal. Paris, Bray et Retaux, 1872, in-8. A. B.

Le Martirologe ou l'histoire des Martyrs de la Révolution. A. Coblentz, et se trouve à Paris, chez Artaud, 1792, in-8. Volume attribué par Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) à J. G. Peltier, auteur des *Actes des apôtres*. Livre utile à consulter sur la persécution contre la religion et ses ministres, au début de la Révolution ; il est orné de trois curieuses gravures, finement gravées et représentant : la France éplorée à la vue des meurtres et des incendies, la nuit du 5 au 6 octobre 1789 et les ténèbres constitutionnelles. — *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur exécutés dans le couvent des Carmes et à l'abbaye de Saint-Germain le 2 et 4 septembre* 1792 ; suivi d'une histoire par ordre alphabétique des députés qui ont voté pour le jugement de Louis XVI, par Jean-Gabriel Peltier. Lyon, 1797, in-12. — *Les Héros chrétiens ou les martyrs du sacerdoce*, par feu l'abbé Dubois avec les noms et les qualités de la majeure partie de ces respectables victimes. Paris, Germain-Mathiot, 1822, 1 vol. in-8, orné d'un frontispice représentant la mort de l'archevêque d'Arles aux Carmes de la rue de Vaugirard. — *Histoire de la Déportation à Cayenne*, de M. l'abbé Aubert, curé de Fromentières, suivie de la liste de tous les prêtres déportés à Cayenne, éditée par l'abbé Boitel, chanoine à Châlons-sur-Marne. Châlons-sur-Marne, Le Roy, 1868, in-8 de 136 p. B. DE F.

— *Souvenirs de la persécution soufferte par le clergé du diocèse de Maurienne pendant la période révolutionnaire de* 1792 *à* 1802. Fragments extraits d'un mémoire écrit pendant cette période, par l'abbé Molain. Chambéry, in-8, 1069. R.

— *Résultat d'une conférence ecclésiastique du diocèse du Puy, tenue en l'année* 1844, *sur les Martyrs du diocèse du Puy, pendant la Révolution française*, imprimé par ordre de Mgr J Darcimoles, évêque du Puy. Le Puy, 1845. La 1re partie seule a paru par les soins de M. A. Péala, supérieur du grand séminaire. (Tableau du diocèse du Puy pendant les différentes phases de la Révolution.) La 2e partie devait se composer de la biographie des prêtres et fidèles immolés à cette époque.

G. ARSAC.

Un Livre du P. Coyssard (XXII, 95, 384). — Une demande a eu lieu au sujet d'un rarissime ouvrage du célèbre jésuite auvergnat Michel Coyssard, né à Besse, près du Mont-Dore. Nous donnons quelques nouveaux détails et supplément à la réponse qui a été adressée. Le précieux volume en question porte ce titre : *Abrégé de l'histoire et miracles très-bien averez de Notre-Dame de Vassivières, près du grand Mont-Dore, en Auvergne, à une lieue de Besse*, le tout fidèlement tiré des *Mémoires authentiques* de M. Jean Cladiere, notaire juré en l'officialité de Clermont, envoyez à Lyon au R. P. Michel Coyssard, jésuite ; à Lyon, chez Louis Muguet, 1615, petit in-12 de 92 pages. Le premier feuillet porte, au-dessous du titre de l'ouvrage, une curieuse gravure sur cuivre, représentant Notre-Dame de Vassivières, placée dans une niche et sur un autel en style renaissance. Derrière l'autel, l'ensemble des montagnes du Mont-Dore; la ville de Besse, entourée d'un mur d'enceinte; la chapelle de Vassivières, un chemin escarpé à travers duquel passe une procession se dirigeant, croix en tête, à sa chapelle ; des pèlerins à cheval ; plus loin, des chiens de chasse qui poursuivent un sanglier. Au-dessous de la statue de la Vierge, on lit ce quatrain :

Mère de nostre redempteur,
Qui d'habiter ne te desdaignes,
D'Auvergne aux plus haultes montaignes,
Avec ton fils, loge en mon cœur.

Un de nos collègues, bibliophile et iconophile, possède l'*unique* exemplaire de ce très-précieux ouvrage, que l'on ne trouve ni à la Bibliothèque nationale, ni à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, et que l'on ne rencontre dans aucune collection privée. Cet exemplaire a, certainement, une grande valeur dans un temps où ces livres rares sont cotés des prix très-élevés, ainsi que le constatent les ventes publiques. X.

Trois portraits à trouver. Le peintre Alluys (XXII. 479, 558, XXIII, 95). Le portrait lithogra-

phié du peintre Gault de Saint-Germain (né à Paris en 1754, mort en 1842) n'est pas commun. Nous en avons vu un exemplaire chez un iconophile d'Auvergne, E. François Boyer. Le peintre Alluys, qui a dessiné ce portrait, était Auvergnat, d'après notre collègue A. V. Cela est possible : Gault de Saint-Germain a exercé les fonctions de professeur à l'école centrale de Clermont-Ferrand, à la fin du dix-huitième siècle. Il a publié, avec Rabany Beauregard, un volume in-8 des plus intéressants avec planches, concernant les antiquités de l'Auvergne. Toutefois, nous n'avons jamais rencontré le nom d'Alluys en Auvergne. TARDIEU.

La Fin du Vengeur (XXII, 478). — La *Biographie moderne* (Paris, 1816) rapporte que les opérations militaires sont toujours dénaturées dans les rapports de Barrère, au point que Saint-Just lui-même lui dit un jour : « Tu fais trop mousser nos victoires. » C'est aussi de là que ses rapports ont été appelés *Carmagnoles*. Eugène Lepoitevin envoya, en 1836, à l'Exposition de peinture, une toile représentant la « *Glorieuse fin du vaisseau le Vengeur* » (n° 1226). Le livret donne 27 lignes de texte, sans citer aucune source. Le *Magasin pittoresque* (même année, p. 81), reproduit un épisode du tableau, accompagné du rapport de Barrère, de l'ode de Lebrun et du décret de la Convention. Mais ce ne sont pas là des preuves. On peut lire, dans la *France militaire* (Paris, 1837, t. I, p. 257), un récit très-impartial de l'héroïque combat du 13 prairial. Abel Hugo s'étonne que les peintres et les sculpteurs n'aient pas encore mis le *Vengeur* sous la consécration de leurs talents. Il cite l'ode de Lebrun et une strophe du *Chant des victoires* de Chénier. Bien entendu que le rapport de Villaret ne figure pas dans la *France militaire;* encore moins dans l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers : « Le vaisseau le *Vengeur*, démâté, à moitié détruit, refusa d'amener son pavillon, aimant mieux s'abîmer sous les eaux que de se rendre. Les Anglais se retirèrent, étonnés de notre résistance... L'amiral Jean-Bon-Saint-André, s'opposant à un nouveau combat, ils purent regagner tranquillement leurs ports... » Jean-Bon-Saint-André était pasteur réformé et conventionnel en mission et non amiral. Les marins eurent de cette affaire une bien plus triste opinion de lui. L'historien anglais, Ch. Coote, qui continua Goldsmith, s'exprime ainsi : « Un vaisseau de ligne, appartenant aux Français, coula à fond, après avoir été pris, et 300 hommes de l'équipage furent noyés ; il en aurait péri un plus grand nombre, si les vainqueurs n'avaient exercé en cette circonstance leur humanité ordinaire (?), en sauvant l'ennemi du péril qui le menaçait (*Hist. d'Angleterre, traduction de Mme Alexandrine Aragon*, Paris, 1837, t. III, p. 233). Le *Vengeur* succomba donc glorieusement devant l'ennemi; mais où se trouve le rapport de l'amiral Villaret? A. B.

Traductions de la Bible (XXII, 286, 384). — M. B. C., après avoir cité la traduction Genoude, plus brillante qu'exacte, celle de M. l'abbé Delmnay, etc., regrette qu'un commentaire n'existe pas pour mettre à profit les immenses travaux accomplis à l'étranger. Il me semble que ce commentaire magistral nous l'avons, ou plus exactement nous en avons le commencement. La maison Lethielleux, de Paris, ne donne-t-elle pas depuis plusieurs années, avec une louable exactitude, une traduction enrichie d'un commentaire de nature à satisfaire les plus difficiles ? Le digne héritier de la science du célèbre chevalier Drach, M. l'abbé Drach, curé de Sceaux, groupe autour de lui une réunion de savants ecclésiastiques. Le traducteur a été M. l'abbé Bayle, de la faculté d'Aix, dont on regrette la perte. Josué, les juges, Ruth ont eu pour commentateur M. l'abbé Clair, du diocèse d'Autun; l'Ecclésiaste, M. l'abbé Motais, du diocèse de Rennes; Isaïe, M. l'abbé Trochon, du diocèse de Coutances; enfin Saint Paul, les Épîtres catholiques, l'Apocalypse, M. l'abbé Drach. L'orthodoxie est garantie par l'*imprimatur* du vénéré archevêque de Paris et par un bref de Pie IX, de sainte mémoire. A. T.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

Le Pape, par VICTOR HUGO. Paris, Calman, 1878, gr. in-18 de 140 p. Prix : 1 fr. — *Les Récits et les élégies*, par F. COPPÉE. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 198 p. Prix : 3 fr. — *Edel*, par P. BOURGET. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 166 p. Prix 3 fr. — *La Justice, poème*, par SULLY-PRUDHOMME. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 216 p. Prix : 3 fr. — *La Cité divine, poème de la religion*, par A. FAYET, chanoine honoraire du diocèse de Moulins. Paris, H. Allard, gr. in-18 de VI-461 p. Prix : 3 fr. — *Œuvres poétiques de* LOUIS VEUILLOT. Paris, Palmé, 1878, gr. in-8 de 443 p. Prix : 4 fr. — *Le Roland de l'Arioste, raconté en vers français*, par MARC-MONNIER. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1878, gr. in-18 de III-242 p. Prix : 3 fr. — *La Patrie en danger*, par ALBÉRIC D'ANTULLY. Paris, Dentu, 1878, gr. in-18 de 224 p. Prix 3 fr. — *Prométhée, drame antique*, par CH. GRANDMONGIN. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 64 p. Prix : 2 fr. — *Les Noces d'or de Jupiter*, par JEAN LOYSEAU. Paris, Blériot, 1878, gr. in-18 de 96 p. Prix : 1 fr. — *Les Errantes*, par AL. HEPP. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 138 p. Prix : 3 fr. — *Ebauches et reflets*, par PAUL RÉVOIL. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 104 p. Prix : 2 fr. — *Les Ephémères*, par HENRY CHAUTARD. Paris, Librairie des bibliophiles, gr. in-18 de 159 p. Prix : 3 fr. — *Les Gallo-Franques*, par J. LARCHET. Paris, Librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de 80 p. Prix : 2 fr. — *Deux ans de jeunesse*, par LÉON BONADIER. Paris, A. Ghio, 1878, in-18 de 152 p. Prix 2 fr. 50. — *Premières ébauches*, par E. VION. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 118 p. Prix 2 fr. — *France et Lorraine*, par A. CHARRAUX. Mont-de-Marsan, Leclercq, 1876, in-18 de 101 p. Paris, 2 fr. — *Strophes et sonnets*, par F. PILATE. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 107 p. Prix : 1 fr. — *Les Sonnets de* MAURICE DU MONCEL, illustrés à l'eau-forte par G. DU REGY. Paris, Dentu, 1878, in-8 de 67 p. Prix : 5 fr. — *Les Vibrations*, par L. VÉBÉ. Paris, Librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de 164 p. Prix : 3 fr. 50. — *Du grave au doux*, par P. COLLIN. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 198 p. Prix : 3 fr. — *Les Aspirations au travail; études politiques et critiques sur les antithèses sociales*, par E. JOUHAM. Paris, Amyot, 1878, gr. in-18 de 228 p. Prix : 2 fr. — *Libres et pures*, par E. GAUTHIER. Paris, Lemerre, 1878, in-8 de 147 p. Prix : 3 fr. — *De Bruxelles à Tervueren*, par J. BAILLY. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 16 p. — *Au jardin d'acclimatation*, par LE MÊME. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 11 p. — *L'Egide*, par AL. CHETEAU. Paris, Ghio, 1878, gr. in-18 de 23 p. Prix : 1 fr. — *Poésies posthumes* de PHILOTHÉE O'NEDDY. Paris, Charpentier, 1878, gr. in-18 de 494 p. Prix : 3 fr. 50.

Il ne s'est pas fait autant de bruit que de coutume autour du dernier ouvrage de M. V. Hugo. La conception de ce poème, qui a pu sembler obscur à certains lecteurs, a dû aider à cette indifférence. Il se peut même fort bien que, parmi les nouveaux amis de M. Hugo, il s'en soit trouvé qui n'aient point parfaitement compris l'idée satirique du livre et qui se soient scandalisés de voir un pape parler souvent un trop noble langage. Un hémistiche à la première page, une fin de vers à la dernière, donnent seuls à ce langage le sens que M. Hugo a voulu lui prêter. Cet hémistiche de la première page est plus que bizarre. Le Pape est représenté au Vatican, dans sa chambre, dans son lit, et il s'écrie :

> Ah ! je m'endors enfin.

Ce qui serait un excellent moyen de chasser le sommeil sur le

point d'arriver et ce qu'on trouverait fort ridicule ailleurs que dans un livre de M. Hugo. Tout ce qui suit n'est qu'un songe où le personnage mis en scène par le poète est un pape idéal, dont la conduite, les propos sont destinés à faire le procès du pape réel. Mais, en dépit des intentions du poète, son pape modèle, dans ce qu'il a de grand, de bon, de juste, n'est souvent pas aussi dissemblable de plusieurs des souverains-pontifes véritables que le poète l'eût bien voulu. Il a souvent de belles paroles de charité, de mansuétude, d'abnégation, d'équité, mais il a aussi des discours étrangement impies (p. 57). Il fallait bien que, de temps en temps, le poète se donnât la satisfaction d'apparaître lui-même. Dans une succession de rapides chapitres, le pape du rêve est mis en rapport avec les rois, avec les peuples, avec les combattants, avec les insurgés, — M. Hugo a un faible pour eux, — avec une nourrice, avec un archevêque bâtissant une église, etc., etc. Le pape tient, dans toutes ces circonstances, des discours qui, je le répète, sont fréquemment beaux et chrétiens; mais, *in cauda venenum*, le vrai pape se réveille, le rôle qu'il a joué dans le songe lui semble horrible et il s'écrie :

Quel rêve affreux je viens de faire!

C'est indiquer l'antithèse entre le pape tel qu'il devrait être et tel qu'il est suivant M. Hugo, c'est la pointe de cette longue épigramme. Une autre cause du succès médiocre de ce poème, c'est que l'on se fatigue d'un style qui est toujours le même, de ce mélange de belles pensées et d'incohérences, de vers merveilleusement frappés et de vers grotesques, d'images colossales et de vulgarités, de ce cliquetis d'antithèses. On retrouve là ce qu'on a trouvé dans toutes les dernières œuvres du poète. Ce sont toujours les mêmes procédés, le même style; c'était trop de publier coup sur coup les deux derniers volumes de la *Légende des siècles*, l'*Art d'être grand-père* et le *Pape*, il fallait laisser un peu d'espace entre tous ces livres, il fallait laisser au lecteur fatigué le temps d'oublier un peu. M. Hugo a, jadis, appelé l'un de ses meilleurs volumes *les Rayons et les Ombres*. Ce titre caractérise parfaitement tout ce qu'il fait; seulement les rayons diminuent et les ombres grandissent : on sent bien qu'on est au soir et près de la nuit.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

— M. Hugo, dans plusieurs de ses livres, dans la *Légende des siècles*, notamment, a manié, avec un admirable talent, le vers narratif qui semblait d'un usage si difficile dans notre langue. Il l'a dégagé des épithètes oiseuses qui aidaient à le façonner, il lui a donné une fermeté de bas-relief. M. Coppée se rattache à son école, il a aussi l'art de bien faire le vers épique, mais sa manière diffère toutefois en divers points de celle de M. Hugo. Il a moins d'ampleur, moins

d'images, plus de précision. Ceux qui ne sont pas quelque peu du métier ne comprendront pas aisément toutes les difficultés de cette poésie qui a par moment la simplicité de la prose, mais qui a aussi une vigueur, une netteté que la prose ne saurait posséder. Qu'on lise avec attention les récits de M. Coppée, on sera frappé du très-petit nombre d'épithètes qu'ils renferment, et ce sont les épithètes, si commodes pour allonger un alexandrin trop court ou pour fournir une rime, qui affadissent le style. Dante était très-économe d'épithètes : dans les douze vers qui terminent l'épisode de Françoise de Rimini, on n'en trouve qu'une et celle-là admirablement placée.

M. Coppée, dans *les Récits et les Élégies*, s'est plu à raconter, avec les éminentes qualités que nous venons d'indiquer, divers épisodes, les uns ayant un fond réel, les autres d'invention. Tous les pays, tous les temps, ont fourni des scènes au poète. Son premier tableau plein de grâce et de couleur, *les Yeux de la femme*, nous transporte dans l'Eden, à la création d'Eve. Nous voudrions avoir l'espace suffisant pour parler de plusieurs de ces beaux petits poèmes : du *Jugement de l'Épée*, du *Liseron*, de la *Tête de la sultane* où, tour à tour, nous apparaissent les hommes du moyen âge et de l'Orient. Le récit intitulé *l'Un ou l'Autre*, emprunté à l'*Époque révolutionnaire*, est fort dramatique; le poème : *la Veillée*, inspiré par notre dernière guerre, offre une situation poignante, et, dans quelques pages, l'émotion arrive à son comble. Il y a une grande variété dans ces narrations, et c'est avec un empressement que les volumes de poésies ont rarement le don de provoquer, que l'on passe d'un récit à l'autre. Tous ces petits poèmes n'ont pas cependant la même valeur : la donnée de quelques-uns n'est pas suffisamment intéressante, l'espèce de légende intitulée *la Honte* aurait pu rester dans les cartons de l'auteur. Si *la Moisson d'Épées*, où Jeanne d'Arc a un rôle, n'est, comme je le crois, empruntée à aucune chronique, à aucune tradition, on peut regretter que M. Coppée n'ait pas cherché un épisode réel dans la vie de la Pucelle pour le redire avec cette simplicité et à la fois cette énergie qui donnent à son talent un caractère original.

Les *Récits épiques* sont suivis, sous ce titre *l'Exilée*, de pièces de rhytmes différents, dont quelques-unes fort gracieuses, de morceaux de courte haleine sur les douze mois, et, sous l'intitulé : *Jeunes Filles*, de six compositions : dont les sujets sont empruntés à notre époque, et qui pâlissent un peu quand on les compare aux *Récits épiques*.

— *Edel*, de M. Paul Bourget, dont le nom apparaît en tête de l'une des poésies de M. Coppée, appartient à l'école de ce dernier. C'est l'écolier auprès du maître. M. Bourget, dans sa préface, entrevoit pourtant un genre nouveau. Entre la poésie historique représentée par M. Leconte de Lisle et la poésie romantique de M. Hugo et de ses disciples, il

croit comprendre ce qu'il faudrait pour que cette poésie fût créée, et il ajoute cette pensée, aussi peu neuve que peu consolante : « Hélas ! il me suffit de relire *Edel* pour constater une fois de plus que, dans la littérature comme dans la vie, l'homme réalise malaisément ses rêves. »

En effet, *Edel* n'est pas appelé à faire une révolution dans la république des lettres. C'est une histoire d'amour, se passant de nos jours à Paris, et, pour raconter les détails de la petite vie intime, l'auteur s'efforce — et n'y réussit que trop — de donner à la poésie toutes les allures de la prose. Mais ce n'est pas là le style net et ferme de M. Coppée. La langue, dans ce poème, n'est pas toujours très-respectée. On y lit, par exemple :

> Ce fut l'étincelle
> Qui fit sauter la mine et mon bonheur *avec*.

Les néologismes abondent ; et parfois, sans doute, parce qu'il écrit trop vite, le poète ne voit pas qu'il se contredit ; c'est ainsi qu'il parle de cheveux bruns qui blondissent autour d'un front. Il pense faire grand éloge de beaux yeux en les qualifiant de *noyés*, ce qui, du reste, ne les empêche pas d'avoir une flamme intense. Trop de vers à la césure dédaignée manquent complétement d'harmonie. A côté de cela, à côté de pensées vulgaires comme celle-ci :

> Le temps qui guérit tout, le temps que rien n'arrête...

il y a, dans *Edel*, quelques pages assez brillamment écrites, des descriptions réussies, des analyses de sentiments bien faites. Les morceaux lyriques, qui coupent de temps en temps la trame des alexandrins, sont très-faibles. M. V. Bourget est privé d'une source féconde d'inspiration : il est sceptique, et met le plus grand soin à le répéter.

— Depuis longtemps, M. Sully-Prudhomme occupe une place glorieuse parmi nos poètes contemporains. Son nouveau livre, *la Justice*, est une œuvre grave, pleine de hautes pensées, mais ne s'adresse pas à ceux qui croient que la poésie est faite seulement pour charmer et distraire. *La Justice* s'adresse plutôt à des esprits anxieux et préoccupés de grands problèmes qu'il semblerait que la prose soit plus que la poésie apte à résoudre. Les catastrophes dont nous avons récemment été témoins et victimes ont profondément ému et troublé le poète ; il en est venu à se demander ce qu'est la Justice, et à ne plus y croire. Puis, à ce découragement, ont succédé la recherche, et enfin l'apaisement. Le poème renferme dix chants, ou veilles ; les sept premiers se composent de l'expression des doutes du chercheur — concentrés dans le cadre du sonnet si habilement manié par M. Sully-Prudhomme — et par la réponse d'une voix mystérieuse, réponse qui provoque une observation sceptique du chercheur. Cette invariable

forme de discussion, il faut bien le reconnaître, a de la monotonie, et la riposte ironique par laquelle se termine chaque veillée, riposte de deux vers seulement, a quelque chose de sec et quelquefois de singulièrement prosaïque. C'est sans doute un contraste cherché, mais il n'est pas toujours d'un effet heureux.

Dans la huitième veille, le poète résume les phases de la crise qu'il a traversée. Repoussé par le monde extérieur, qu'il a vainement interrogé sur la *Justice*, il en revient au témoignage de sa conscience. Je copie exactement l'argument de la neuvième veille : « Une série d'êtres, successivement apparus sous des formes de plus en plus complexes, animés d'une vie de plus en plus riche et consciente, rattache l'atome dans la nébuleuse à l'homme sur la terre. Les révélations de la conscience humaine semblent concorder avec cette loi d'évolution, et il en peut sortir une définition de la dignité et de la justice. »

L'idée du dernier chant n'est pas moins abstraite : « Il n'y a pas de justice hors de la sympathie, et c'est la conscience et la science qui développent la sympathie. Le progrès de la justice est lié à celui des connaissances et s'opère à travers toutes les vicissitudes politiques. »

Voilà quel est le sujet du poème de M. Sully-Prudhomme, sujet tout métaphysique, et que l'auteur a du aborder en songeant à Dante. Mais Dante trouvait, dans la manière dont il avait compris son œuvre, des ressources que n'a pas eues M. Sully-Prudhomme. Quelque étrange que soit le monde où Dante nous transporte, il y a, dans ses créations, une vraisemblance relative, nécessaire à toutes les productions, même à celles où l'imagination se développe avec le plus de liberté. Il y a, dans la *Divine comédie*, une unité due à la présence du poète, constamment en scène ; il y a un mouvement produit par tous les personnages qui sans cesse s'y succèdent, par les épisodes qu'invente le poète ; les dissertations y sont subtiles ou profondes, mais sont amenées d'une manière pour ainsi dire dramatique. Il faut le reconnaître, il n'en est pas ainsi dans *la Justice;* cependant M. Sully-Prudhomme y est resté poète en devenant philosophe, et poète il faut qu'il soit à un degré éminent pour conserver ses lecteurs jusqu'au bout d'une œuvre si sévère. Une langue harmonieuse, l'éclat des images, font oublier l'austère obscurité de la donnée générale. Charmé par la douce musique des vers, souvent on s'y tient à peu près et sans chercher à sonder bien profondément les pensées qui peuvent se trouver au delà. M. Sully-Prudhomme a fait une tentative hardie, dont la difficulté ne l'a pas vaincu, mais il serait fâcheux qu'il eût des imitateurs, et dangereux peut-être pour lui-même qu'il persévérât dans cette voie nouvelle.

— C'est une grande entreprise qu'a tentée M. Fayet en écrivant la *Cité divine*. Le sujet de son poème est, comme il le reconnaît, aussi vaste que l'univers. C'est l'histoire de la religion depuis la création

jusqu'à des époques qui pour nous sont l'avenir, que nous ne connaissons que par les prophéties, jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la résurrection, jusqu'au jugement dernier. Que de siècles, d'événements, de transformations, de révolutions, le poète passe en revue dans cette longue œuvre à travers les âges! Il traverse l'Ancien et le Nouveau Testament, les temps barbares, le moyen âge, la renaissance, les temps modernes, peignant tour à tour les hommes qui exercèrent le plus d'action sur leur époque, d'abord les personnages de la Bible, puis ceux de l'histoire. M. Fayet ne voulait rien inventer; son imagination se trouvait nécessairement contenue dans des limites infranchissables; mais s'il ne lui était pas permis de l'employer à créer des épisodes, il ne lui était pas défendu de lui demander le coloris qui donne de l'intérêt, de l'éclat à une œuvre de poète. C'est ce que M. Fayet a fait trop de fois pour que je les puisse indiquer. Plusieurs des nombreux portraits qu'il a été amené à tracer sont habilement peints. Après avoir nommé Clovis, M. Fayet a un beau mouvement, dans lequel il retrace les grandeurs futures de la France.

Quelquefois en voulant trop grouper les événements et les hommes, M. Fayet produit un peu de confusion, comme dans ce passage, qui termine son beau tableau des arts au moyen âge :

> Ainsi que l'art bientôt, tout renaît tout grandit,
> La langue par degré s'épure et s'enhardit.
> Comme les gais oiseaux, dans la Provence en fêtes
> Sous les orangers d'or gazouillent les poètes.
> Colomb vers l'Occident a lancé ses vaisseaux :
> Cimabue déjà prépare ses pinceaux
> Pétrarque va chanter, et, de son aile ardente,
> La Muse avait touché le front sombre de Dante.

Inutile de rappeler que Cimabue est antérieur à Colomb, qui semble là le contemporain des troubadours et que l'on paraît vouloir faire vivre avec Pétrarque. Ces vers, du reste, peuvent donner une idée du style de l'auteur, style un peu classique, un peu ralenti par les épithètes, mais pur et harmonieux. Si nous disions à l'auteur que la critique n'aurait rien à reprocher à son livre, qu'elle ne pourrait lui signaler quelques défauts de proportions, quelques vers négligés ou prosaïques, quelques défaillances, si nous ajoutions qu'ayant à refaire des tableaux exécutés déjà dans le *Paradis perdu* et la *Messiade*, il n'a rien eu à craindre de la concurrence de Milton et de Klopstock, certes le poète ne nous croirait pas; mais enfin il a fait une œuvre qu'il est glorieux d'avoir entreprise et que Dante lui-même n'aurait sans doute pas complétement réussie, tant le sujet est immense.

— M. Veuillot, il y a quelques années, a fait paraître ses premiers vers. Voici toutes ses poésies réunies en un volume, qui suffirait cer-

tainement à faire la réputation d'un poète, mais qui souffre peut-être de la réputation plus grande du prosateur. M. Veuillot a toutefois conservé, dans cette transformation, beaucoup des éminentes qualités qui l'ont placé si haut et ne semble aucunement gêné par les entraves du rhytme, il manie tous les genres, de la satire au sonnet, de l'ode à l'épigramme avec une remarquable facilité. Cette diversité de ton donne un grand attrait à la lecture de son livre, dont l'ensemble offre un aspect tout à fait à part. La verve n'y languit pas, dans ce livre, et la satire y a une large place. Il y a du Boileau, du Regnier, du Juvénal dans beaucoup de ses pages : qu'on lise *Rimes et Raisons*, *Lanterne*, *l'Art poétique*, *le Crevé*. Certains sonnets sont excellents, tel est celui qui a déjà paru dans les *Odeurs de Paris*, et qui est intitulé *Nos païens*. Le trait qui le termine est tout gaulois. Bien des pièces de M. Veuillot pourraient sembler écrites par nos meilleurs épigrammatistes du dix-huitième siècle. Quelquefois elles les rappellent même un peu trop par la crudité de la pensée et de l'expression, comme dans *Une mort subite* (p. 250), *Un réformateur* (p. 255), *De ceux qu'on laisse passer* (p. 259). Peut-être, dans la partie satirique du livre, sera-t-on tenté de trouver M. Veuillot peu charitable à l'égard de ses adversaires et de regretter de les voir désignés si clairement ou même souvent nommés en toutes lettres. Mais ces adversaires personnifiant, aux yeux de M. Veuillot, l'erreur, les mauvaises doctrines, le poète croit accomplir un devoir en leur portant de rudes coups ; d'ailleurs ces adversaires eux-mêmes l'ont attaqué souvent avec des armes du même genre — mais moins bonnes — et il peut se croire dans le cas de légitime défense.

A côté de ces vers mordants, parfois — pourquoi n'en pas convenir? — d'une expression un peu triviale, M. Veuillot se livre aux inspirations les plus élevées, comme, par exemple, quand il traduit des passages des livres saints. La fin du volume est remplie par des vers écrits pendant ou depuis nos désastres. *Le Rêve d'un assiégé*, composé de stances de trois vers à rimes masculines et ayant pour refrain *Alleluia*, *les Rapports de l'espion*, *la Chanson pour les enfants*, qui semblent avoir emprunté quelque chose à la poésie populaire, nous paraissent devoir être loués tout particulièrement. Obligé de quitter ce recueil, nous nous reprochons de ne pas en avoir donné une idée suffisante. Ceux de nos lecteurs qui aiment les poètes voudront le lire d'un bout à l'autre ; ils pourront penser que plus mince le volume eût été meilleur, et cependant ils ne le trouveront pas trop long. Ils en retiendront bien des traits excellents. M. Veuillot a dit qu'il aime :

> Un vers que la raison impose à la mémoire,

et, des vers de ce genre, il y en a beaucoup dans ses *Œuvres poétiques*.

— Traduire *Roland furieux* en vers est une entreprise difficile, qui a

tenté plus d'un audacieux. Dès 1555, Jean Fournier en faisait paraître les quinze premiers chants *en rime françoise*. En 1580, Jean de Boessières recommençait le même travail, mais le limitait à douze chants. De nombreux fragments furent ensuite imités par plusieurs de nos vieux poètes en renom. De nos jours, M. de Frenilly et M. Daran de Chavagne ont, chacun de son côté, composé en vers une traduction complète de l'*Orlando*. Plus récemment, M. Ragon en a donné une traduction partielle dans de longs fragments reliés par une analyse rapide en prose. Voici enfin M. Marc-Monnier qui entre en lice. Il n'a pas voulu nous donner tout le *Roland*. Il s'est borné à recueillir dans le poème italien ce qui concerne ce personnage et n'a traduit littéralement que les passages où le paladin est en scène. Mais, on le sait, ses aventures s'enchevêtrent avec d'autres ; une foule de chevaliers, de damoiselles, qui se rattachent plus ou moins à l'histoire de Roland, qui, par conséquent, ne pouvaient entièrement être laissés de côté, apparaissent ici dans de si rapides analyses que l'intérêt n'a pas le temps de naître pour ces créations épisodiques et qu'une certaine confusion se produit. On se prend à regretter alors les détails du poème italien, toutes les aventures que l'Arioste mêlait si habilement, les charmants débuts de ses chants. Cette critique exprimée, il ne reste qu'à féliciter M. Marc-Monnier de la manière dont il a rendu les vers de l'original. Il n'a pu en calquer exactement le rhytme, — l'octave avec ses six premiers vers sur deux rimes croisées, serait impraticable dans une production française de longue haleine; mais le traducteur a combiné une stance qui reproduit, autant que possible, l'harmonie et l'aspect de l'octave italienne. Sa stance commence par deux rimes plates, puis le troisième vers rime avec le cinquième, le quatrième avec le sixième, et enfin les deux derniers, comme dans l'octave, ont la même consonnance. M. Marc-Monnier a choisi le vers dissyllabique, qui répond bien à l'*indecassillabo*, en plaçant la césure après le quatrième pied et quelquefois après le sixième. Cette dernière combinaison, employée dans quelques vers de nos vieux poèmes, dans le roman d'*Aiol*, par exemple, est d'ailleurs peu harmonieuse. Je le répète, la stance de M. Marc-Monnier donne bien une idée du texte ; le style de l'Arioste a été aussi soigneusement étudié et souvent heureusement imité. Il me serait facile d'en donner de nombreuses preuves, et je n'aurais garde d'oublier la traduction de l'octave XLII et de l'octave XLIII du premier chant, des vers si jolis et si connus :

La Virginella e simile alla rosa.....

Le traducteur les a fait très-habilement passer dans notre langue et, en le voyant se tirer si bien d'affaire, on est tenté de regretter qu'il n'ait pas voulu aborder la traduction complète de *Roland*. Tel qu'il

est, du reste, son livre forme un petit poème presque régulier, il intéressera et amusera, et, il faut bien en convenir, trouvera plus facilement des lecteurs que s'il eût offert une traduction des quarante-six chants, des cinquante mille vers environ de l'*Orlando furioso*.

— Dans *la Patrie en danger*, M. Albéric d'Antully — est-ce un pseudonyme ? — a reproduit deux phases de nos désastres : les horreurs de l'invasion et celles de la Commune. M. d'Antully a le talent du vers dramatique, ses tirades sont, en général, fermement écrites, son dialogue est énergique et bien coupé. Il pourra aborder le théâtre quand il aura trouvé un sujet propre à la scène. Dans les deux œuvres qu'a réunies ce volume, outre certaines inexpériences, les données sont trop rapprochées de nous pour qu'on ose les risquer sur un théâtre. Il y a, dans les deux drames, une grande ressemblance de situation ; le dénoûment du premier *l'Ennemi*, est à peu près le même que celui du second, *le Peuple*. — Pourquoi aussi avoir donné le nom gascon de Goyac à un propriétaire des environs de Mézières et le nom par trop romantique de Sylvane à sa fille ? Les plus petits détails ont leur importance, dans une œuvre dramatique surtout, où tout doit concourir à une ressemblance relative... Mais nous tenons à le répéter, ces deux essais ne sont pas dépourvus de talent; ils offrent de belles scènes, de beaux passages. La tirade du communard Jean, dans le dernier, est d'une sauvage énergie. M. d'Antully ne s'en tiendra pas à ce volume, son coup d'essai, nous le croyons, il a évidemment le style dramatique.

— *Prométhée*, de M. Grandmongin, est la glorification de la révolte de l'homme contre le ciel et de l'anéantissement de la divinité. Un chant, qui suit la délivrance de Prométhée, étale sans réticence la néfaste pensée du poète :

Rien ne reste de nous dans les cieux dépeuplés.....
Ne cherchons plus là haut de maîtres inutiles.
Et, marchant librement dans les pleines fertiles,
Vers un même idéal, unissons nos efforts,
Adorons la splendeur des êtres et des choses,
La grâce de la femme et le parfum des roses,
Hommes, vivons enfin, puisque les dieux sont morts.

M. Grandmongin a du talent, et il est triste de le lui voir employer à exprimer des idées d'athéisme qui. lors de la première révolution, envoyaient Anacharsis Clootz à l'échafaud et que combattait Robespierre. — Que de progrès nous avons faits !

— Voici encore un poème mythologique, mais d'un tout autre genre ; c'est de la mythologie burlesque, à la façon de celle d'*Orphée aux enfers*, sauf toutefois toutes les questions de convenance observées par l'auteur. Nous n'aimons pas beaucoup cette espèce de comique

produit par des anachronismes, et qui consiste à transporter dans l'Olympe les idées, les mœurs et les usages de la vie parisienne, à faire de Jupin un bon bourgeois ; ce sont des plaisanteries dont on se lasse vite et d'un accès facile. Une fois le genre admis, il faut reconnaître que Jean Loyseau a spirituellement écrit son petit poème, et que les vers n'ont nullement gêné cet esprit à la fois juste et piquant. Jupiter, après avoir célébré ses noces d'or avec Junon, a juré par le Styx de ne rien refuser de ce qu'on viendrait lui demander dans ce grand jour. Il se voit, par son serment, obligé d'exaucer les vœux d'une députation qui le prie de marier le jour et la nuit. De cette union funeste naissent une foule de maux et tous les désordres imaginables... On voit d'ici l'idée allégorique de l'œuvre ; le poète, d'ailleurs, l'expose dans un épilogue, où l'on remarque des vers bien frappés, celui-ci entre autres :

Où tout est respecté rien n'est plus respectable.

Le poète ne veut pas qu'on cherche à unir des choses incompatibles :

Le faux avec le vrai, le saint avec l'immonde...
Le Christ et Bélial, et le jour et la nuit.

La langue de Jean Loyseau est bonne ; nous signalerons cependant, page 92, l'adverbe *de suite* employé au lieu de *tout de suite*, dont le sens est fort différent.

— Si, dans quelques années, M. Al. Hesp continue à faire des vers, comme cela est probable, car son volume semble indiquer une vocation réelle, et s'il relit *les Errantes*, il trouvera sans doute qu'il s'est trop pressé de le publier. A côté de pièces assez réussies, il en est d'autres faibles, et sur lesquelles les reflets de Musset sont visibles. Quand l'âge plus mûr sera venu, l'auteur pourra trouver encore qu'il a fait au public bien des confidences d'un médiocre intérêt ; enfin, devenu plus sévère sur la langue, il se reprochera d'avoir parlé d'un aigle *fixant* le soleil (p. 6), et d'avoir, par besoin d'une rime, inoculé le mot *gazouillis* (p. 18). Mais reconnaissons-le aussi, il est beaucoup de vers bien frappés, harmonieux, faciles, rimés richement, qui provoqueront un très-légitime sourire de satisfaction sur les lèvres devenues plus sérieuses du poète.

— *Ébauches et reflets :* En appelant ainsi son volume, M. Paul Revoil l'a bien caractérisé. Ses vers sont, en effet, des esquisses, des essais, et les reflets n'y manquent pas. Le livre se termine par une sorte de petit conte : *le Plateau*, que l'auteur aurait pu, sans risque, laisser au fond de son tiroir. A l'exemple de deux ou trois vieux poètes espagnols, imités par Orante, M. Revoil fait assez bizarrement désespérer l'espérance (page 39).

— Nous espérons ne pas être indiscret en nous arrêtant un instant devant un volume qui n'a pas été mis en vente, *les Éphémères*. Nous nous arrêtons devant ce volume avec les mêmes sentiments que devant une tombe. M. Henri Chautard est mort le 19 janvier 1876, à trente-un ans. Des mains pieuses ont recueilli les vers assez nombreux qu'il a laissés, et qui inspirent de si vives sympathies pour leur jeune auteur. M. Henri Chautard était à bonne école ; on doit à son père une très-remarquable traduction en vers des œuvres d'Horace. Il en a été parlé dans cette *Revue*.

— Il y a une certaine verve, mais aussi un peu de décousu dans les *Gallo-Franques* de M. Jean Larchet. Le livre débute par des stances où l'imitation de Musset est visible. La pièce intitulée *Blanche*, dont la fin ne me plaît pas beaucoup, offre un touchant portrait d'une jeune fille mourante. Des fragments d'un poème sur lord Byron sont peut-être la meilleure partie du volume. Je n'aime pas l'Empire, mais je n'aime pas non plus une sorte d'ode d'un style étrange, adressée à Napoléon IV. Innocent des fautes de sa race, exilé, le prince a droit à des égards trop oubliés par le poète.

— M. Léon Bonardier a chanté *Deux ans de jeunesse*. Comme on peut le penser, l'amour a un grand rôle dans ce livre, ainsi que les découragements qu'à cet âge il est un peu trop de mode d'afficher. En résumé, vers assez faciles, sans rien de saillant.

— M. Ernest Vion, dans ses *Premières ébauches*, ne manque ni de verve, ni d'originalité. Il a souvent l'image imprévue et vraie, mais le goût, le tact, font fréquemment défaut dans ces essais, et l'auteur tombe aisément dans l'étrangeté. M. Vion dédie son livre à Mistral, mais il est républicain, et a soin d'écrire le Roi avec un *y;* il est de plus impie, ce qu'il proclame dans une épître à M. Veuillot, épître où, malgré ses opinions, il avoue son admiration pour le grand prosateur. M. Vion n'est pourtant pas du côté de la république aimable ; il nous promet du sang (p. 8) :

> Le sang nous rougira comme une sorbe mûre,
> Quand nous nous prendrons corps à corps.

Belle perspective ! On peut se demander si, au fond des opinions de M. Vion, il n'y a pas quelque chose de ce sentiment qui fait dire au personnage d'une comédie : « Soyons tous grands seigneurs, c'est comme cela que j'ai toujours compris l'égalité ! » — Dans une pièce à Mistral, le poète s'écrie que :

> Si comme l'argent cela pouvait se prendre,

il n'hésiterait pas, plein d'une *convoitise folle* et le *poignard à la main*, à voler le génie de celui à qui il s'adresse, et à devenir assassin.

L'aimable homme ! et que l'illustre félibre doit être flatté de ce compliment singulier. Je l'ai dit, et on le voit, M. Vion a des idées bizarres ; il voudrait avoir pour encrier le *creux de la main d'une femme*. Alors, il en est certain, il ne tracerait plus que des vers admirables. Souhaitons-lui cette gracieuse écritoire.

— M. Franck Pilate est républicain aussi, et, de plus, fort irréligieux ; il attaque ce que je vénère, il écrit en italien un mauvais sonnet sur le B. Labre ; cela ne doit pas m'empêcher de reconnaître qu'il y a dans son livre des vers bien faits. Son petit poème sur Geoffroy Rudel n'est pas mal narré ; seulement Geoffroy Rudel, troubadour, n'était nullement un ménestrel des comtes de Bretagne. Le *Fils de Ganelon*, inspiré par un drame célèbre et écrit la *Légende des siècles* sous les yeux, a de bonnes stances ; mais M. Pilate a eu tort de mêler des créations des poètes italiens, Marphise, Bradamante, aux guerriers chantés par les trouvères.

— Les sonnets de M. Maurice du Moncel ne manquent pas d'originalité. L'auteur a son franc parler sur la politique — il aime peu celle qui se fait aujourd'hui — et sur les grands personnages du jour, dont il n'est pas du tout le courtisan. Les peintures réalistes n'effrayent pas — pas assez peut-être — M. du Moncel. Il n'est pas, lui, un poète langoureux, et ne craint pas de célébrer, à l'exemple de nos pères, les crûs de Champagne et de Bourgogne. Il crayonne aussi des impressions de voyage ; les voyages, il les aime, surtout pour avoir le plaisir de revenir à Paris.

— La moue de lord Byron a fait grimacer bien des innocents visages, disait A. de Vigny. On peut maintenant remplacer dans cette phrase Byron par Musset. Voici un livre de plus qui le prouve ; mais ce n'est pas du tout être original que d'imiter l'originalité d'un autre et *les Vibrations* sont surtout des réverbérations. Nous avons peu de chose à dire de ce volume, orné d'une préface cavalière qui prévient peu en sa faveur, parsemée d'expressions vulgaires, *gavé* par exemple, et émaillé de stances dans le goût de celle-ci :

> Te souviens-tu de ma voix rauque
> Quand je t'ai dit : Madame, et puis,
> Après un long soupir baroque
> « Il fait bien chaud ! » Ah ! ah ! j'en ris.

Le livre de M. Vébé n'est tiré qu'à cent exemplaires ; c'est, au point de vue typographique, un charmant volume.

— C'est en 1876 que M. A. Charraux a publié *France et Lorraine ;* par sa date, ce livre n'a plus droit à figurer dans cette revue. Nous croyons que l'on nous permettra de faire une exception en sa faveur. Nous aurions un vif regret de ne pouvoir signaler des vers où les plus nobles sentiments de foi, de patriotisme, de dévouement sont exprimés

avec un talent réel. M. Charraux est Lorrain; il a cruellement souffert du triste sort réservé à son pays; mais aux douleurs se mêle l'espérance. Ce qui domine dans tout ce livre, c'est une inspiration vraie; le poète ne s'est pas mis en quête de sentiments à rimer; il a fait des vers pour rendre ce qu'il éprouvait. Nous voudrions voir une nouvelle édition de *France et Lorraine* un peu plus soignée typographiquement, émondée de quelques pièces inférieures, et corrigée de quelques négligences.

— Plusieurs des poésies qui composent le volume de M. Paul Collin : *Du grave au doux*, ont paru dans diverses revues parisiennes. Elles ont reçu du public un accueil qui est de favorable augure pour le volume où elles se présentent de nouveau. L'inspiration sous laquelle il a été composé ne cesse d'être élevée et pure. Ce sont de nobles et bons sentiments que M. Collin se plaît à exprimer, et qu'il exprime parfaitement, que ses productions soient graves ou douces. M. Collin a plusieurs fois repris la forme du *rondel*, non du rondeau dont Voiture définissait les règles :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau...

Mais du rondel primitif, antérieur à Marot, tel que l'écrivait Charles d'Orléans. Pourquoi ne citerions-nous pas un des rondels de M. Collin, pris au hasard, car ils sont tous jolis.

Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne
Le vent effeuille la couronne
Du doux printemps, du bel été,
Et devient l'hiver redouté;
Bientôt aussi fuira l'automne
Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne.
Avec même rapidité
Le plaisir qu'un matin nous donne
Dès avant le soir abandonne
Notre pauvre cœur attristé,
Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne.

M. Collin affectionne aussi le sonnet, et d'ordinaire le réussit bien... Peut-être quelquefois le poète ne respecte-t-il pas assez la césure? Il n'est cependant point partisan de récentes innovations, et a même spirituellement protesté contre elles dans le morceau intitulé *Nouvelle école*. Nous nous attarderions volontiers devant ce bon et joli volume, et ne nous consolons de le quitter sitôt que par la pensée que nous avons inspiré à nos lecteurs le désir de le connaître dans son entier.

— *Les Aspirations du travail, études politiques et critiques sur les antithèses sociales :* le lecteur va certainement croire que ce titre s'est fourvoyé au milieu de mon article, qu'il s'agit d'un livre dont l'examen doit appartenir à une autre partie de cette *Revue*. Non, il n'y a pas d'erreur, ce titre est celui d'un recueil de vers, et il abrite peut-être plus de poésie vraie que beaucoup de sémillantes couvertures roses que nous avons eu à soulever. Il abrite, en tout cas, de généreux sentiments : la religion, la résignation, l'amour du travail ont bien inspiré M. Jouham ; ses vers, qui semblent surtout destinés aux classes laborieuses, offrent une lecture saine, fortifiante, consolante. Tous ne sont pas excellents, mais toutes les pensées qu'ils expriment sont bonnes, et très-souvent elles sont rendues avec originalité, avec verve, avec gaîté même, comme dans la pièce intitulée *le Luxe*, où chaque stance amène ce refrain :

> ... Que de choses
> Dont je n'aurai besoin jamais.

Nous croyons qu'il y aurait à extraire de ce volume un choix de poésies qui recevrait un bon accueil des ouvriers honnêtes.

— Rien de très-nouveau ni de très-original dans *Libres et pures* de M. E. Gauthier. Quelques paysages assez bien réussis, des souvenirs, des espérances, de l'amour, un peu de politique, pas trop pourtant, mais assez pour que le poète coiffe un archange du bonnet phrygien (p. 51), rien qui puisse faire promettre au poète un avenir éclatant, rien non plus qui autorise à l'engager à renoncer aux vers, tels sont les souvenirs que laisse la lecture de ce volume.

— Si la plupart des poètes modernes se plaisent à réunir leurs œuvres en charmants volumes, d'autres n'ont pas la patience d'attendre que le volume puisse être complet, et nous donnent leurs vers au fur et à mesure qu'ils les composent; c'est ainsi que M. Jules Bailly a publié la relation d'un voyage de *Bruxelles à Tervueren*, relation facile et souvent harmonieusement écrite; c'est ainsi encore qu'il fait paraître un petit poème sur le *Jardin d'acclimation*.

— *L'Égide* de M. Albert Chanteau est aussi une brochure, et cette brochure est un proverbe. Est-ce que M. Émile Augier, il y a une trentaine d'années, en écrivant *Gabrielle*, n'aurait pas pris à M. Chanteau l'idée de sa petite pièce ?

— Un mot pour finir sur un poète qui a eu son rôle il y a une quarantaine d'années, et que l'on tire de l'oubli. Ceux de nos lecteurs qui vivaient déjà au temps des enthousiasmes romantiques se rappelleront sans doute le nom de Philothée O'Neddy, anagrame qui cachait le nom plus vulgaire de Théophile Dondey. Dondey n'a point passé inaperçu au milieu de cette grande effervescence littéraire. Son livre

Feu et Flamme, offre des qualités poétiques qui frappèrent Chateaubriand, Béranger et M. V. Hugo, alors moins prodigue qu'aujourd'hui de brevets de génie. Les œuvres posthumes de Dondey ont été récemment publiées; elles méritaient de l'être, tant,— malgré bien des exagérations et des défauts de goût, — à cause d'un talent dont elles révélaient quelques traces, que parce qu'elles caractérisent bien une période de notre histoire littéraire. Ces œuvres posthumes sont précédées d'une étude détaillée de M. Ernest Havet. Une petite remarque : malgré son républicanisme, M. Dondey semble avoir eu un faible pour les noms à apparence aristocratique; non content de son pseudonyme de Philothée O'Neddy, il y avait ajouté, sur le manuscrit publié aujourd'hui, le titre de vidame de Thyannes; en tête d'une nouvelle parue en 1842, il avait déjà fait suivre son nom véritable de celui de Santeny. Nous n'avons pas, dans cet article, destiné à des œuvres contemporaines, à examiner avec détail des poésies remontant à de lointaines années; mais nous tenons à constater leur apparition; elles doivent avoir leur place sur le rayon que, dans toute bibliothèque un peu complète, on réserve aux romantiques.

JEAN DE VILLEMAURY.

THÉOLOGIE

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction de MICHEL DE MARILLAC, garde des sceaux de France. Compositions par J.-P. Laurens, gravées à l'eau-forte par Léopold Flameng. Paris, A. Quantin, 1878, in-8 de XIX-407 p. — Prix : 25 fr.

Ceci est plutôt un livre d'amateur qu'un livre de dévot. La traduction de Michel de Marillac a été réimprimée plusieurs fois de nos jours, et en particulier en un joli volume faisant partie de la *Bibliothèque spirituelle* de M. S. de Sacy (Paris, Techener, 1853). Cette nouvelle édition se distingue par le luxe de l'impression, exécutée, avec le soin qui caractérise les publications de M. A. Quantin, sur papier Turkey-Mill, et encadrée de filets rouges, et par dix compositions de J.-P. Laurens, un peu fantaisistes, mais fort bien gravées à l'eau-forte par Léopold Flameng, qui constituent l'originalité du livre. Mais pourquoi n'avoir pas mis au courant de la science la préface, signée du nom de M. A.-J. Pons? Est-il permis de ne parler que de MM. J. J. Ampère et Michelet, comme partisans « du moine allemand *A. Kempis* (*sic*), et de M. Ernest Renan, « expert, lui aussi, en ces matières, » comme partisan de « l'abbé de Gersen? » Il nous semble que la controverse a été assez prolongée et assez retentissante pour qu'on n'en soit pas encore à ce qu'on appelle « des autorités si

imposantes. » En vain veut-on introduire dans le débat un nouvel auteur, Thomas de Gerson, neveu du célèbre chancelier de l'Université de Paris, et faire sortir le *De imitatione Christi* « d'une plume excommuniée. » Il y aurait bien d'autres choses à reprendre dans ces dix-neuf pages de *préface*, qui accusent une plume peu exercée en pareille matière et en tout cas fort peu orthodoxe. A tant faire que de nous donner une édition nouvelle de la remarquable traduction de Michel de Marillac, au moins fallait-il apporter plus de circonspection et d'érudition dans le commentaire qu'on lui donne, et qui n'est digne ni du sujet, ni de la critique contemporaine. Nous le répétons donc : c'est aux curieux et aux *mondains* que s'adresse cette jolie publication, dont le mérite est purement *artistique*. E. D'A.

Le Koran analysé, par Jules La Beaume. Paris, Maisonneuve, 1878; in-4 de 793 p. — Prix : 20 fr.

Le Koran a six mille cent soixante-six versets, qui sont répartis de la manière suivante par les docteurs musulmans : mille versets renferment des commandements; mille, des défenses ; mille, des promesses de félicité ; mille, des menaces terribles ; mille, des préceptes de pratiques religieuses ; mille, des récits et histoires ; cinq cents, les principes du bien et du mal; cent, des invocations et la glorification du nom et des attributs de Dieu ; soixante-six, des décrets annulant d'autres décrets antérieurs à la constitution de la loi, et qui ont dû être abrogés par de nouvelles dispositions. On divise le Koran, pour l'usage ordinaire des lectures en public, soit dans la mosquée, soit dans les écoles, en trente sections. Chacune de ces parties est divisée en deux *hazb*, et chaque *hazb* se partage en quatre coupures. Nous empruntons ce renseignement à la traduction du *Précis de Sidi-Khelyl* par le docteur Perron.

Mais cette manière de scinder la substance du livre ne se rapporte en aucune façon à nos habitudes de travail. Ce qu'il nous faut, en effet, pour connaître un ouvrage et le consulter avec fruit, c'est une table raisonnée, où les matières soient rangées par ordre, et détaillées, avec l'indication des chapitres, des pages, des alinéas ; en un mot, un index méthodique servant à faire trouver facilement les phrases et les mots qui y sont contenus. Or, la rédaction du Koran se présente à nous avec des caractères tout à fait particuliers et dont on ne rencontre l'analogue dans aucune littérature. Ce n'est, dit l'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques*, ni le livre écrit avec suite, ni le texte vague et indéterminé arrivant peu à peu à une leçon définitive, ni la mise en œuvre des enseignements du maître d'après les souvenirs de ses disciples ; c'est le recueil des prédications, des avertissements, des ordres

du jour de Mohammed, portant encore la date du lieu où ils parurent et la trace de la circonstance qui les provoqua. Chacune de ces pièces était écrite, après la récitation du Prophète, sur des peaux, sur des omoplates de mouton, des pierres lisses, des branches de palmier. Quelques parties même du Koran n'avaient point été fixées par l'écriture, et n'existaient que dans la mémoire des principaux disciples, que l'on appelait « porteurs du Koran. » La perte de ces pieux compagnons du Prophète, tués à la journée d'Acrabâ, fit sentir au khalife Abou-Bekr la nécessité de réunir les *Récitations sacrées* en un corps d'ouvrage, afin que le dépôt de la loi musulmane, laissé par Mohammed à ses contemporains, pût être transmis dans son intégrité aux générations suivantes. Une commission composée des disciples survivants et des sectateurs les plus instruits, fut chargée de mettre bout à bout les fragments épars et souvent contradictoires des discours de l'apôtre de Dieu. On en fit une compilation, on en forma un ensemble, et l'exemplaire type, à la rédaction duquel avait présidé Zeyd-ben-Thabet fut confié à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mohammed.

Mais il convient de remarquer qu'aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté ; on se borna à mettre en tête les plus longs morceaux ; on réunit à la fin les plus courtes *sourates*, en sorte que le Mémorial, descendu du ciel, se prête difficilement à l'analyse, dans l'état de désordre où les idées s'y amalgament, avec les contradictions flagrantes qui l'obscurcissent. Que nous importe cette élégance inimitable du style, ce langage pénétrant, qui ne peut toucher que les Arabes? Les recherches des érudits ne s'arrêtent point à la magie des paroles. Aujourd'hui, l'on se préoccupe de l'e sprit du Koran; on veut pouvoir apprécier sainement la pensée de Mahomet, ce réformateur dont l'imagination était trop vive pour être réglée.

C'est pour satisfaire un besoin de cette nature que J. La Beaume a consacré ses méditations à l'étude du Koran, et qu'il a entrepris de dégager les différents éléments qui entrent dans cet alliage dogmatico-législatif. On lui saura d'autant plus gré de l'effort réalisé, que les orientalistes eux-mêmes ne l'avaient point tenté. Mais on reconnaît que le système adopté par lui n'a pas été combiné du premier coup. La couleur de prédication, répandue également sur toute l'œuvre de Mahomet, et qui en pénètre les moindres parties, rendait la tâche ardue, en empêchant de distinguer l'idée principale qu'il s'agit de mettre en relief. Ainsi, pour ne citer qu'un passage pris au hasard, nous sommes forcé de nous séparer de l'opinion de J. La Beaume, lorsqu'il écrit dans l'Introduction, p. 13 : « Il a été tenu compte de ce que le Koran contient de promesses et de conditions quant au progrès. » Ne pouvant pas traiter ici longuement une thèse qui a sou-

levé tant de discussions, nous opposerons aux paroles de J. Le Beaume, la déclaration formelle d'un arabisant justement renommé, le docteur Perron. En voici les termes : « Mahomet n'a pas reconnu la loi du progrès incessant, ou bien il a cru pouvoir clouer sur place l'humanité ; il a fait de l'islamisme un cercle de fer, au lieu d'en faire une voie droite, vivante, prolongeable ; et il a dit au monde : « Tu n'iras pas plus loin ! » (*L'islamisme, son institution*, etc., p. 5. Paris, 1877.)

A part cette appréciation et quelques autres du même genre, qui ne laisseront pas de provoquer la critique, le *Koran analysé* doit être considéré comme un livre très-utile, en ce sens qu'il rend les recherches plus commodes, par suite de la disposition logique de la plupart des matières. L'index placé à la fin du volume range sous nos yeux toute la substance du Guide sacré des Arabes, des Turcs et des Persans, le Guide des vrais voyants.

Une biographie de Mahomet, jugé au point de vue politique (p.6-26), précède le catalogue raisonné de ses prédications, et en forme, pour ainsi parler, le préliminaire indispensable. C'est une notice très-substantielle, qui aide, à la fois, à comprendre la portée du prédicateur, et à étudier la matière qu'il avait à remuer. On y embrasse, comme dans un tableau synoptique, les troubles considérables qui régnaient dans le monde, au sixième siècle de l'ère chrétienne. Et, ce début, qui n'est ni une réfutation amère, ni une apologie emphatique, se rapproche effectivement de la vérité, par une tendance visible à l'impartialité. Mahomet se détache de la légende et se peint dans ces quelques pages, avec ses aspirations, son enthousiasme et ses luttes. Les efforts qu'il fait, pendant dix ans, pour imposer le culte du Dieu unique à un peuple plongé dans l'idolâtrie et désuni, sortent de la pénombre, sont motivés, et reçoivent là leur légitimation. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est supérieur, sous le rapport de la morale, à tous ceux qui l'entouraient. Le trait qui nous charme, dans cette nature énergique, c'est la recommandation adressée aux jeunes garçons en des termes dont la tendresse égale la simplicité : « Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère (p. 601). »

Nous ne saurions donner une meilleure idée de l'utilité qui ressort du répertoire analytique de J. La Baume, qu'en examinant, par exemple, la série de versets relatifs à l'état social de la femme chez les musulmans. C'est là qu'on voit combien il a fallu de pénétration pour saisir la plausibilité du sens, à travers les teintes vagues et les données fuyantes du langage prophétique. Les soixante-quinze versets, qui ont été rapprochés dans le chapitre des *Femmes* (p. 573-603), sont tirés d'une quarantaine de sourates ; en sorte que l'on en vient à se demander, comment un écrivain qui veut disserter sur le sujet, s'astreindrait à chercher lui-même les éléments, si disséminés, et si éloignés les

uns des autres par le hasard de la prédication. La patience lui manquerait assurément, parce que la lecture du Koran, tel qu'il se présente. est insoutenable. Bien des gens en ont fait l'expérience, sans pouvoir atteindre à la dixième page. Quel est l'orientaliste qui n'a pas eu besoin, cent fois, de feuilleter le compendium de l'idée mohammedienne pour y puiser un argument, une déclaration, se rapportant à l'objet de ses études ? Est-ce qu'en Algérie, il n'arrive pas, chaque jour, à un magistrat de recourir au Koran, en vue de s'éclairer sur le statut personnel ? Eh bien ! qu'il entreprenne seulement de découvrir la recommandation adressée aux polygames ! Si son astre, en naissant, ne l'a doué d'une persévérance à toute épreuve, il lui semblera bien fastidieux de se voir réduit à lire scrupuleusement toutes les pages et tous les alinéas, au moins cinquante feuillets, depuis le commencement de la traduction française, jusqu'à tel ou tel passage de la sourate IV, où figurent les versets 3 et 123, ainsi conçus :

« Si vous craignez de ne pas être équitables envers les orphelins, n'épousez, parmi les femmes qui vous plaisent, que deux, trois ou quatre. Si vous craignez encore d'être injustes, n'en épousez qu'une seule ou bornez-vous à une esclave... »

« Vous ne pouvez jamais traiter également toutes vos épouses, quand même vous le désireriez ardemment. Gardez-vous de suivre entièrement la pente, et d'en laisser une comme en suspens... »

Le temps consacré aux recherches dans de pareilles conditions est une valeur perdue. Tandis que, si l'on prend le *Koran analysé*, on trouve immédiatement et sans peine les versets sus-mentionnés, dans le chapitre qui concerne les femmes (p. 599). C'est donc ce classement philosophique qui devait porter remède à la situation, et nous mettre en main le fil conducteur. Explorons nous-mêmes le Koran, et lançons-nous à la poursuite des 265 articles qui prescrivent la « guerre sainte. » La question en vaut la peine, ayant failli nous séparer des musulmans. Mais quel espace à parcourir, bon Dieu ! Les 265 articles vont de la sourate II à la sourate LXI, c'est-à-dire d'une extrémité du livre à l'autre extrémité. Lecteur, avez vous une journée à perdre? Vous sentez-vous le courage d'étudier, la plume à la main, quatre cents pages ? Il y a lieu d'en douter. Vous seriez rebuté, avant d'avoir fini votre enquête dans les premières sourates, et, de guerre lasse, vous aimeriez encore mieux rester sous l'impression des préjugés qui courent ; en d'autres termes, vous continueriez à croire que le Koran contient un appel aux armes, officiel, sanctionné par l'inspiration divine, ainsi que le supposent la plupart des Européens. Prenons de nouveau le *Koran analysé*, et consultons le § 37, intitulé : Appel aux armes. Tous les versets concernant la guerre sont venus s'y ranger, comme pour permettre d'envelopper d'un seul coup d'œil les fragments

épars de la perpétuelle proclamation de Mahomet contre ses ennemis, les ennemis de sa doctrine naissante. Plus d'équivoque, plus de fausse interprétation. Les textes entrent en pleine lumière et parlent avec précision. Ainsi le verset 13 de la sourate IX (voir la p. 650, l. 20), nous initie à la politique du Prophète arabe : « Ne combattez-vous pas contre un peuple qui a violé ses serments, qui s'efforce de chasser votre prophète ? Ce sont eux qui ont été les agresseurs. Les craindrez-vous ? Dieu mérite bien plus que vous le craigniez, si vous êtes croyants. » Quant aux principes militaires de Mahomet, ils sont expliqués par le verset 186 de la sourate II, que l'on trouve à la page 645 : « Combattez dans la voie de Dieu, contre ceux qui vous feront la guerre ; mais ne commettez point d'injustice en les attaquant les premiers, car Dieu n'aime pas les hommes injustes. »

Le lecteur voit qu'en un instant, à l'aide du répertoire logique du Koran, dont nous devons la publication posthume à une tendre affection, il devient facile de comparer et d'apprécier les idées, décousues en apparence, de la guerre sainte. On acquiert en même temps cette notion positive que, dans le principe, l'islamisme n'eut pas d'autre tactique que de vaincre par le tranchant du sabre des peuplades acharnées contre ses débuts.

A elle seule, la conception de ce travail scabreux, où les Arabes seront bien surpris de rencontrer un chapitre consacré à la démocratie, fait honneur à J. La Beaume, et demeurera comme un témoignage durable de son dévouement à la science.

AUGUSTE CHERBONNEAU.

JURISPRUDENCE.

Encyclopädie der Rechtswissenschaft, hrg. v. Fr. von HOLTZENDORFF. — Erster systematischer Theil, 3e Aufl. Leipzig, Duncker, 1877, in-8 de 1240 p. — Prix : 25 fr. — Zweiter Theil : *Rechtslexikon*, 2e Aufl. Leipzig, Duncker, 1875-76, 2 vol. in-8 de 846 et de 1012 p. — Prix : 35 fr.

L'Allemagne possède depuis longtemps d'excellents dictionnaires de droit. Ce ne sont pas des recueils pratiques où les hommes d'affaires viennent chercher à la hâte la solution de la jurisprudence ou le résumé de la doctrine, mais plutôt des ouvrages de théorie, composés dans un but purement scientifique et où l'histoire du droit occupe, comme partout en Allemagne, une des places les plus importantes.

Le volumineux *Rechts-Lexikon* de Weiske, Arndts et Gans, publié de 1842 à 1862, et qui ne comprend pas moins de quinze volumes de texte et d'un volume de tables, quoique très-utile encore aujourd'hui,

n'offrait cependant plus un tableau exact de la législation et de la doctrine. On désirait une œuvre moins vaste et au courant des progrès de la science.

L'infatigable professeur de Munich, M. von Holtzendorff, a cru répondre à ce désir en publiant une nouvelle *Encyclopédie* en trois volumes grand in-octavo. Il s'est écarté du plan généralement suivi par ses devanciers, et il a divisé son travail en deux parties, l'une systématique, l'autre alphabétique. De sorte que le possesseur de cette encyclopédie trouve une savante synthèse dans le premier volume et un dictionnaire de droit dans les deux autres.

L'exécution de ce grand ouvrage a été confiée à des professeurs éminents qui ont traité chacun leur partie spéciale. Ainsi, nous avons, dans la partie systématique, un résumé de droit naturel écrit et revu par Ahrens peu de jours avant sa mort, une histoire et un exposé du droit romain par Bruns, une histoire et un précis de droit canonique par Hinschius, une histoire du droit allemand et des sources du droit français et anglais par Brunner, quelques notions sur le droit privé allemand par Behrend, sur le droit commercial par Endemann, sur le droit français par Rivier (de Bruxelles.) — La procédure civile et pénale, le droit criminel, constitutionnel, administratif, international, ont chacun leur petit traité de quatre-vingts à cent pages, dû à la plume des von Holtzendorff, Geyer, John, Meyer. Le premier volume se termine par un aperçu des plus intéressants sur les différences du droit privé allemand dans les divers pays de l'empire, en Mecklembourg, en Bavière, en Prusse, etc.

La partie la plus remarquable de cette *Encyclopédie* me paraît être le travail de Bruns, le savant professeur de l'université de Berlin. Les deux cents pages dans lesquelles il expose le droit romain sont écrites avec une clarté, une profondeur et une érudition dignes des plus grands éloges. Je voudrais vivement les voir traduites en français ; elles formeraient un excellent précis de droit romain, dans lequel l'élève trouverait un guide sûr et éclairé et qui pourrait servir de base au professeur pour une exposition plus détaillée. L'esquisse historique de Brunner est un autre modèle de concision et de netteté, dans lequel les derniers résultats des patientes investigations de l'école de Savigny et de Eichhorn sont exposées avec la plus minutieuse précision.

Le droit français n'a trouvé place, dans le recueil de M. von Holtzendorff, que d'une manière tout à fait accessoire, parce qu'il était encore en vigueur dans certains pays de l'Allemagne et que son histoire était indispensable à l'intelligence du droit germanique. C'est ce qui explique pourquoi les deux travaux qui lui sont consacrés ne sont que des ouvrages de seconde main. Le précis des sources du

droit français est un résumé du premier volume de Warnkoenig et la trop courte synthèse de M. Rivier un abrégé du cours belge de M. Arntz.

La seconde partie de l'*Encyclopédie* forme un dictionnaire de droit qui comprend environ deux mille articles. Son auteur rencontra tout d'abord un obstacle très-sérieux dans le plan même qu'il avait adopté pour l'ensemble de son ouvrage. Le premier volume, qui embrassait toute la science du droit dans une synthèse générale, n'examinait-il pas les mêmes questions, les mêmes difficultés que celles d'un dictionnaire? Comment éviter les redites, les contradictions? M. von Holtzendorff, crut échapper à cet inconvénient en ne traitant dans sa partie alphabétique que les détails et les applications de la loi positive, dont les dispositions générales, les principes seraient exposés dans le premier volume. Qu'il soit parvenu, grâce à ce moyen, à atténuer considérablement les périls et les défauts de sa division principale, nous ne le nions pas, mais nous sommes obligé de constater qu'il n'y a point réussi d'une manière complète, notamment dans les matières traitées par des professeurs différents pour la première et pour la seconde partie, ainsi, par exemple, dans le droit romain et dans le droit commercial. Nous trouvons aussi étrange que, le droit naturel ait été absolument écarté du dictionnaire, et que, dans un ouvrage de cette valeur, on ne trouve pas la moindre ligne sur les mots les plus importants du langage juridique, ainsi les mots : droit, loi, chose, liberté, fortune, etc.

Les articles les plus remarquables de cette seconde partie sont ceux de Gneist (*Armengesetzgebung*, *Verwaltungsjustiz*, etc.), de Glaser, le savant ministre autrichien (les articles sur la procédure criminelle), de Gierke, l'historien si connu des anciennes corporations (*Gemeinde*, *juristische Persoun*, *Corporation*, etc.), puis ceux de Schütze, de Wahlberg, de Brunner et de Lewis.

M. Teichmann, professeur de droit pénal à l'université de Bâle, s'est chargé de tous les articles biographiques. C'était une besogne pénible et aride, dont il s'est parfaitement acquitté. Nous nous permettrons cependant de relever un détail et de lui reprocher de ne pas avoir indiqué, à propos de chaque auteur, le nombre de volumes que comprennent leurs ouvrages. Nous avons aussi regretté l'absence de plusieurs noms illustres, parmi lesquels nous citerons entre autres : Delvincourt, Duranton, Guizot, Laferrière, Proudhon, Raepsaet, Rosmini.

Nous avons, en France, de bons dictionnaires de philosophie, d'économie politique, d'administration, mais nous n'avons aucun bon dictionnaire de droit. Il est à souhaiter que cette lacune soit bientôt comblée et que nous puissions comme nos voisins d'Outre-Rhin, mon-

trer une encyclopédie où se trouvent réunis tous les grands principes de la science juridique, exposés avec clarté et précision, et où l'on trouve, dans une riche bibliographie, l'indication des sources qui sont nécessaires à des études sérieuses et approfondies. Qu'un esprit de sagesse et de modération chrétienne préside à cette œuvre et qu'on n'y rencontre aucune assertion contraire au catholicisme, telles qu'on en trouve malheureusement quelques-unes dans l'encyclopédie d'Holtzendorff, notamment dans les articles d'Hinschius (*Ehe Episcopat*). Notre législation est bien moins compliquée que la législation de l'empire allemand, grand avantage dont nous devrions profiter, afin d'être encore plus nets et plus concis. Pourquoi les professeurs d'une université catholique ne se chargeraient-ils pas d'une pareille entreprise? Ce serait un immense service rendu à la science et à la jeunesse, et, dans ces temps malheureux où l'on veut nous effacer, une preuve manifeste d'érudition et d'activité, à laquelle les plus malveillants seraient obligés de rendre hommage. J. Van den Heuvel

---

SCIENCES ET ARTS

Encyclopédie populaire, par Pierrè Conil. Paris, Poussielgue frères, 1877-78, gr. in-8 j. (En cours de publication.)

Cette encyclopédie contient, comme nous l'annonce le sous-titre du recueil: *Dictionnaire français* avec tous les mots nouveaux créés depuis quelques années par l'industrie, la science, la politique. — *Biographie* ancienne et contemporaine jusqu'à l'heure présente. — *Histoire* jusqu'à l'événement de la veille. — *Géographie* physique et commerciale (cette partie du livre contient un très-grand nombre de noms nouveaux dus aux relations des grands voyageurs français, anglais, allemands, russes, italiens, portugais, etc.). — *Mythologie.* — *Antiquités.* — *Description* des grandes œuvres de la peinture et de la sculpture. — *Architecture.* — *Technologie*, dont les procédés récents sont longuement développés, afin de donner satisfaction aux ingénieurs comme aux ouvriers. — *Inventions.* — *Physique.* — *Chimie.* — *Mécanique.* — *Astronomie.* — *Topographie* (lecture des cartes). — *Cosmographie.* — *Arithmétique.* — *Algèbre.* — *Hygiène.* — *Médecine* usuelle. — *Zoologie.* — *Botanique.* — *Agriculture.* — *Économie politique.* — *Jurisprudence usuelle.* — *Droit administratif* usuel. — *Dictionnaire militaire et maritime* très-complet. — *Histoire* (inédite) des vaisseaux célèbres. — Dictionnaires spéciaux de la *Presse*, de la *Musique*, du *Sport*. *Résumé* de toutes les œuvres littéraires demandées pour le baccalauréat ès lettres, etc.

L'*Encyclopédie populaire* formera un volume de 1600 pages environ.

J'en ai sous les yeux les 480 premières pages (A-CONSTANTIN X). Le recueil est généralement bien fait, et l'on doit beaucoup d'éloges à M. Pierre Conil et à ses collaborateurs, parmi lesquels on remarque des spécialistes justement renommés. Le style est sobre et net; les idées sont excellentes; les renseignements souvent nouveaux, notamment dans les articles géographiques et tout particulièrement dans l'article *Afrique*, sont presque toujours exacts. Amélioré dans de successives éditions, le recueil deviendra digne d'être mis entre toutes les mains, et tiendra lieu de toute une bibliothèque.

Je vais rapidement indiquer quelques-uns des articles qui gagneraient à être modifiés. — *Aagesen* nous est présenté comme *le premier des historiens danois*. C'est une erreur que l'on a eu la maladresse d'emprunter à la *Nouvelle biographie générale*. Aagesen est si peu le premier en date des historiens du Danemark, que son livre (*Compendiosa historia regum Daniæ*) n'est autre chose qu'un court et sec abrégé du grand ouvrage de Saxo Grammaticus, le véritable père, celui-là, de l'histoire danoise. — *Aaron*, le frère de Moïse, était âgé de cent vingt-trois ans, quand il mourut, et non de cent-vingt-deux, chiffre que l'on a encore eu le tort d'aller prendre, les yeux fermés, dans la *Nouvelle biographie générale*. — *Aaron d'Alexandrie* n'a pas écrit vers 1530 (faute d'impression pour 630), un *ouvrage sur la petite vérole*, mais bien un ouvrage dans lequel il décrit la petite vérole, maladie déjà mentionnée, au siècle précédent, dans la chronique de Marius, évêque d'Avenches. — Je voudrais que l'on supprimât (article *Abailard*) la singulière petite phrase sur les *amours mystiques* avec Héloïse. Notons, de plus, qu'Abailard n'est pas né à *Palais*, mais *au Palais* ou *Palet*. — Peut-être n'était-ce pas bien le cas de parler (article *Abdication*) de l'abdication de M. Thiers (1873). Le mot *démission* suffisait, ce me semble. — Pourquoi prendre la peine de citer, sous le mot *Abatage*, l'opinion de deux lexicographes tels que Landais et Bescherelle ? Leurs compilations ont été trop dépassées par le *Dictionnaire* de M. Littré, pour que l'on puisse continuer à s'en servir. Leur fort contestable autorité d'autrefois n'est à peu près plus rien aujourd'hui. — Trop d'importance a été donnée à M. Edmond *About*, lequel a obtenu un article de 18 lignes, alors que sept ou huit lignes à peine ont été accordées à des hommes comme d'*Aguesseau*, *Ampère* et *Du Cange*. J'en dirai autant de l'article consacré à M. Jules *Amigues* : on souffre de voir la disproportion qui règne entre les notices sur ces petites et éphémères célébrités du journalisme, et les notices sur nos plus grandes et nos plus durables illustrations. Il y a là une question de mesure sur laquelle je crois devoir appeler l'attention des éditeurs de l'*Encyclopédie populaire*. — S'il est vrai que Bernard *Palissy* est contesté à la ville même d'Agen, il n'est pas moins vrai que le grand

artiste est né, d'après les témoignages de deux de ses contemporains dans le diocèse d'Agen. — *Agnès Sorel* ne contribua pas *puissamment* à pousser Charles VII à guerroyer contre les Anglais et à reconquérir son royaume : M. de Beaucourt a parfaitement prouvé que c'est là une légende du seizième siècle qui a trop longtemps été admise dans nos livres les plus sérieux. — Gabriel d'*Aramon* était seigneur de *Luetz*, non de *Suets*. Ceci doit être une faute d'impression, comme le nom de *Hiré* (pour *Liré*), donné au berceau de Joachim du *Bellay*.—Les séances de l'*Aréopage* ne se tenaient pas pendant la nuit : c'est Lucien qui a imaginé cette particularité, comme c'est le Gascon Bernard du Haillan qui a imaginé de transformer Agnès Sorel en une héroïque conseillère de Charles VII. — *Arnauld de Villeneuve* n'a jamais été « médecin languedocien ; » il faut l'appeler médecin espagnol, car il nous apprend lui-même, dans un *Traité de géométrie pratique* dont j'ai vu tout récemment le manuscrit à la bibliothèque de Carpentras (n° 323), qu'il est né en Catalogne. — *Balzac* (J.-L. Guez de) n'est pas né en 1588, car, comme le prouve un document irrécusable, il fut baptisé le 1er juin 1597. — *Barreaux* (J. Vallée des) n'est pas un enfant de Paris : il vit le jour à Châteauneuf-sur-Loire (Loiret), d'après les registres de la paroisse de Saint-Martial de Châteauneuf. Ces mêmes registres nous apprennent qu'il est venu au monde en novembre 1599 et non en 1602. — En revanche, il faut restituer à la ville de Paris, Savinien Cyrano de Bergerac, lequel n'a jamais été un Périgourdin, comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler plus d'une fois, en m'appuyant sur des témoignages de la plus haute valeur. — Remercions, en passant, les éditeurs de l'*Encyclopédie populaire* d'avoir bien voulu (p. 252) déclarer que le *Polybiblion* est un des *meilleurs journaux de bibliographie*, mais reprochons-leur, sans nous laisser attendrir par leurs compliments, d'avoir donné tout juste autant de lignes à la notice sur M. Aristide Boucicaut, le fondateur de la maison du *Bon Marché*, qu'à la notice sur le grand homme de guerre que l'on appelle le maréchal de Boucicaut. — A l'article *Caballero* (Fernan), on a oublié de mentionner la mort du charmant écrivain. — Il n'est pas prouvé que *Cambronne*, « sommé de se rendre, répondit le mot cité par Victor Hugo dans les *Misérables*, et traduit ordinairement par la phrase célèbre : *la garde meurt et ne se rend pas.* » Voir diverses notes à ce sujet publiées dans nos *Questions et Réponses*. — Le maréchal Canrobert, cet autre Cambronne, appartient-il par sa naissance au département du *Gers ?* J'avoue que j'ai toujours cru et que je crois encore qu'il est originaire du département du *Lot*. — La ville de *Caumont* (Vaucluse), a été confondue avec la ville de *Caumont* (Lot-et-Garonne) dans cette phrase : « berceau de la famille de ce nom ; ancienne place forte prise par les huguenots

J' en 1629 [ce fut en 1621], et reprise par Mayenne. » — On a mis un G
r devant le nom de *Chapelain :* l'auteur de la *Pucelle* portait le prénom de *Jean*. — Alain Chartier est né à Bayeux, non en 1386, mais vers 1395, comme M. de Beaucourt l'a établi dans ses *Recherches sur Guillaume, Alain et Jean Chartier* (1869, in-4). Quant au fameux baiser que les rédacteurs de l'*Encyclopédie populaire* font donner au poëte par Marguerite d'Écosse, M. de Beaucourt (*ibid.*, p. 35) a signalé les *doutes sérieux* exprimés jadis à ce sujet par moi, doutes dans lesquels je persiste plus que jamais. Je suis persuadé que l'historiette du *baiser* de la Dauphine a la même authenticité que l'historiette de l'aspic par lequel, selon l'auteur de l'article *Cléopâtre*, cette reine d'Égypte « se fit *piquer*, » expression malheureuse qui semble attribuer un aiguillon au serpent. J'aurais encore d'autres observations à soumettre aux éditeurs de l'*Encyclopédie populaire* (sur *Clémence Isaure*, sur l'étymologie de *Cocagne*, sur le *Colosse de Rhodes*, etc.), mais mon article est déjà bien long, et je ne veux pas que mes lecteurs, en frémissant à son aspect, s'écrient, comme dans l'épigramme : « rendons le court en ne le lisant point. »

T. DE L.

Le bon sens dans les doctrines morales et politiques, *ou application de la méthode expérimentale à la philosophie, à la morale, à l'économie politique et à la politique*, par AMBROISE CLÉMENT, correspondant de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1878, 2 vol. in-8 de XIX-550 et 630 p. — Prix : 16 fr.

« L'étude de la conduite humaine ne doit constituer qu'une même science générale... Si, sans nous écarter du domaine incontestable de l'économie politique, nous avons pu saisir un grand nombre de vérités principales se rattachant à la morale ou à la politique, n'est-ce point parce que toutes les parties de notre conduite sont inévitablement liées entre elles? Souvent elles le sont si intimement que, nonobstant la convenance d'appliquer autant que possible à leur étude la division du travail scientifique, on ne saurait manquer de s'égarer en persistant dans la pensée que l'on peut avec fruit les examiner séparément sans tenir nul compte de leurs relations et dépendances mutuelles. C'est ce qui nous a déterminé à comprendre dans un même ouvrage les quatre divisions principales qui formeront un jour la science de la conduite humaine : — Philosophie, — économie politique, — morale, — politique. » — Nous avons voulu citer en entier cette page, parce qu'elle est la seule de ces deux volumes compactes qui ait une valeur réelle. En effet, si M. Ambroise Clément se fait une idée juste de l'ensemble de la science sociale et proteste à bon droit contre l'*autonomie, l'indépendance* que certains écrivains revendiquent pour l'économie politique, son insuffisance au point de vue philoso-

phique et les préjugés dans lesquels il est cristallisé lui ont fait très-mal remplir le cadre qu'il s'est tracé.

La partie consacrée à la philosophie est employée à combattre le spiritualisme et à exalter l'école sensualiste de Locke et de Condillac. M. Ambroise Clément, tout en repoussant le témoignage de la conscience à l'égal de la révélation, déduit de sa méthode expérimentale l'existence de Dieu et d'une autre vie. Quant à la morale, il lui donne pour critérium *le perfectionnement de nos facultés physiques, intellectuelles et morales généralisé le plus possible dans toutes les classes de la population et caractérisé lui-même par l'accroissement de la puissance utile ou bienfaisante de ces facultés.* C'est à peu près celui des positivistes et des socialistes contemporains; nous ne voyons pas comment notre représentant du *bon sens* se tirerait d'une discussion à fond avec eux, étant données ces bases philosophiques. La majeure partie de ces deux volumes est remplie de déclamations contre le *socialisme sacerdotal romain* et le 16 *mai!!!* N'était cette date, on croirait vraiment que l'auteur en est resté à la lecture du journal *le Siècle* en 1856. La supposition serait d'autant plus vraisemblable qu'en fait de socialisme révolutionnaire, il cite seulement l'ouvrage de M. Vacherot sur *la Démocratie*, publié en 1860, et paraît ignorer complétement les travaux des écoles collectivistes, mutuellistes et communistes actuelles.

La partie consacrée à l'économie politique est la plus considérable et la meilleure. Là M. Ambroise Clément est sur son terrain. Quoi qu'il se borne à reproduire les idées du livre de M. Dunoyer sur la *Liberté du travail*, il a cependant quelques chapitres intéressants pour les personnes qui s'occupent spécialement de cette science, tels sont les définitions des termes usités en économie politique, le chapitre critique sur les nouveaux principes affirmés par Bastiat, le chapitre sur les industries commerciales, celui sur les mines. L. A.

La Genèse du septicisme érudit chez Bayle, par A Deschamps. Liège, Vaillant-Carmanne, 1878, in-8 de 235 p.

S'occupant depuis plusieurs années de l'étude de tout ce qui touche à la vie et aux doctrines de Bayle, M. A. Deschamps à choisi, pour sa thèse du doctorat spécial en sciences philosophiques, l'une des nombreuses questions qu'il a rencontrées dans ses recherches: *comment Bayle est-il devenu sceptique.* M. Deschamps consacre deux chapitres à retracer le mouvement sceptique depuis la Renaissance et à établir les rapports généraux du dix-septième siècle avec l'auteur du *Dictionnaire historique et critique :* c'étaient là des questions

[illegible] qu'il n'est pas possible d'[illegible], elles ont été abordées avec la prudence [illegible] et le silence de critique qu'on peut exiger dans l'enseignement d'une vérité aussi délicate : relire un homme à ce qu'en pensait le passé immédiat, et le bien faire dans le cadre où il a vécu, voilà ce qui [illegible]. La doute est chez lui une véritable maladie de l'esprit. Tout M. Deschamps s'efforce de marquer ses symptômes et de suivre tous les développements : il n'est que le suivre et l'aider de l'excellence. La curiosité universelle de l'esprit, le vu et vient des idées qui affleurent tous les sujets sans en creuser aucun, ne [illegible] Gallie pour le paradoxe, voilà tout le scepticisme de Bayle. Je ne dis qu'indiquer les idées principales que M. Deschamps développe avec un luxe de détails bien digne de sujet, et dans un style qui révèle un remarquable talent d'écrivain. Je signalerai encore, parmi les pièces justificatives, une bibliographie baylisto et une liste très-complète des ouvrages de Bayle.

A mon tour, je me permettrai d'être un peu sceptique : M. Deschamps revendique énergiquement pour Bayle une place importante dans l'histoire de la philosophie. Ces prétentions sont elles légitimes ? Je pourrais répondre par le livre même que j'ai sous les yeux : dans cette analyse si minutieuse des idées de Bayle, je ne trouve guère de philosophie. Sur des points particuliers, je vois fréquemment l'esprit de Bayle creuser un sujet : mais je cherche en vain, ce qui est tout le moins qu'on puisse exiger d'un sceptique, un système ou un sentiment de système sur la certitude que nous avons des moyens de connaître une opinion arrêtée sur la nature. M. Cousin ne voyait en Bayle qu'un esprit paradoxal, et M. Deschamps l'approuve en louvoyant. Cette appréciation n'est-elle pas exacte ? M. Deschamps la rejette, et, comme il veut faire de Bayle un sceptique, il énumère la liste de scepticisme [illegible] ; mais, de la manière dont il définit ce mot, ne [illegible] ? « Celui-ci dit-il, n'est une perpétuelle [illegible], une protestation contre la raison, parce qu'il [illegible] qu'en dénonce rigoureusement l'impuissance (p. 14). »

A quoi servirait-il de citer si longtemps dans la société de Bayle, si son exemple n'enseignait l'homme des préjugés et des jugements [illegible] ? Sous ce rapport, peut-être, pourrait-on dire que l'auteur de [illegible] a pas tout de ses [illegible] sur le profit possible. Lorsque on lit des passages comme celui-ci : « L'irrémédiable crise ne pouvait assurer son salut qu'en [illegible] la raison en silence et en [illegible] d'une une soumission absolue et possible (p. 18). »

A un autre endroit (p. [illegible]), je vois qu'une [illegible] importante de l'Église » est [illegible] idée au scepticisme théologique de Lamennais. Bayle lui-même, qui [illegible] si aisément les arguments à l'appui des

[illegible] [illegible] [illegible] [

a résumé les coutumes des familles et des ateliers prospères reposent elles-mêmes sur la pratique de la vérité religieuse : c'est donc l'Église qui possède seule le secret de la réforme et de la reconstitution réclamée par la société contemporaine en détresse. Nous avons une vraie satisfaction à signaler particulièrement les pages dans lesquelles M. Ribot apprécie les tentatives de réorganisation économique faites dans ces derniers temps par les œuvres catholiques, notamment par les cercles d'ouvriers ; elles abondent en observations judicieuses qui témoignent d'un esprit très-éclairé.

Quelques phrases relatives à l'ordre politique nous ont paru, au milieu d'une affirmation très-nette des principes généraux, susceptibles d'une interprétation qui, sans doute, rendrait mal la pensée de l'auteur. Nous ne doutons pas que le second volume ne dissipe cette impression, et ce nous est une raison de plus pour souhaiter sa prompte publication. C. J.

La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral. *Études de droit naturel,* par Émile Beaussire, ancien député, professeur honoraire de faculté. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2me édition, revue et corrigée. Paris, Didier 1878, in-12 de xlviii-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

En refaisant cet ouvrage, publié pour la première fois en 1866, l'ancien député a concentré ses efforts sur quatre libertés particulières, qui sont plus ou moins l'objet de conflits législatifs : la *liberté d'enseignement*, — la *liberté de conscience*, — la *liberté de la presse*, — la *liberté d'association*.

Dans une introduction fort élégamment écrite, il a exposé quelques vues historiques ingénieuses sur les causes qui ont assuré la liberté de la vie privée chez les modernes, tandis que le développement de la vie publique l'étouffait presque complétement chez les anciens. Mais nulle part M. Beaussire ne précise nettement le *principe générateur* de la liberté. D'où vient l'homme ? — Quelle est sa fin et celle de la société ? — Dieu a-t-il donné aux hommes le moyen assuré de connaître la vérité et leur en a-t-il constitué une règle infaillible ? — Ce sont tout autant de questions *préjudicielles* dont le professeur de faculté ne s'est pas préoccupé, ou qu'au moins il a résolues *in petto*, soit par une négation, soit par doute absolu. La *liberté* de l'individu lui paraît à la fois le commencement et la fin de tout l'ordre des choses. Cette donnée première supposée, il en tire les conséquences avec une logique qui parut jadis au spirituel rapporteur de l'Académie, M. Villemain, de la *candeur*. Ainsi il réclame avec persévérance la liberté absolue de propager des écrits obscènes et d'enseigner des théories immorales dans les écoles. L'État et les tribunaux lui semblent radi-

calement incompétents pour réprimer ces faits, et il compte sur l'influence contraire des gens vertueux pour en neutraliser les mauvaises conséquences.

Voilà, certes, un auteur conséquent avec lui-même. Nous relevons ce point pour bien faire juger le système; mais nous avons hâte d'ajouter qu'à en juger par le ton du livre, M. Beaussire paraît être un fort honnête homme, bon père, bon époux, etc. Il revendique, d'ailleurs, avec une fermeté honorable, même pour l'Église catholique le droit de vivre de sa vie propre, à enseigner, à exercer librement sa discipline vis-à-vis de ses membres. Ce sont là pour lui des droits imprescriptibles de l'individu, qu'il peut faire valoir par l'association et qu'aucune majorité ne peut supprimer.

Même en admettant son point de départ, ce qui manque à cet ouvrage, c'est le sens pratique et historique. Ainsi, en traitant de la liberté d'association, il passe à peu près complétement sous silence la question de la liberté des fondations et celle de la propriété corporative. Cependant toute la fécondité du droit d'association dépend de ces deux *libertés* pratiques : sans elles on n'a que des clubs ou des sociétés secrètes.

La même remarque s'appliquerait au chapitre sur la liberté de l'enseignement. M. Beaussire la défend avec beaucoup de zèle, mais il veut réserver à l'État le monopole absolu de la collation des grades, et ces grades sont, dans son système, nécessaires pour la grande majorité des carrières libérales. Il n'a pas aperçu la contradiction qu'il y a à proclamer la liberté d'enseignement, alors que l'État entretient des institutions d'enseignement avec les fonds du budget et transforme ses professeurs en examinateurs. Les économistes, que M. Beaussire traite si dédaigneusement dans son introduction, lui auraient appris ce qu'est une liberté dans de pareilles conditions.

Malgré la fausseté du système et le côté légèrement chimérique de certaines de ces solutions, ce livre contient en grand nombre des aperçus intéressants et des pages très-littéraires. Le mouvement des faits se produit de plus en plus dans un sens absolument opposé à la thèse libérale de l'auteur; mais cette thèse exerce encore, dans certaines régions de l'opinion, une influence incontestable, quoiqu'intermittente et traversée par bien des inconséquences. Il peut donc y avoir de l'intérêt à en trouver un exposé aussi franc, aussi sincère, aussi candide, si l'on veut. C. J.

Précis de l'histoire des beaux-arts, par Lubke, traduit de l'allemand, par E. Molle. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12 de 271 p., avec 100 gravures. — Prix : 5 fr.

Si l'on possède, dans la *Grammaire des arts du dessin* de M. Ch.

Blanc, un excellent travail théorique, il n'existe aucune histoire simple et claire où l'on puisse, dans un court aperçu, étudier les grandes phases de la peinture, de l'architecture et de la sculpture. Depuis nombre d'années, cette lacune est remplie en Allemagne. On y trouve dans toutes les bibliothèques les beaux ouvrages de Kugler et de Lübke. M. Molle nous donne, dans son précis, un rapide résumé du travail de Lübke. L'idée de l'auteur est très-bonne. Mais pourquoi faire un livre pour les écoles (*Leitfaden*), alors que les jeunes gens, les hommes faits ne savent où puiser un enseignement exact et méthodique sur l'histoire de l'art? Pourquoi ne pas traduire le grand ouvrage en deux volumes du professeur de Stuttgard, en s'attachant à développer particulièrement la partie française de l'ouvrage. Ç'eût été une œuvre d'autant plus utile qu'on eût pu l'accompagner sans grande difficulté d'une publication française des grands monuments de l'art, *Denkmæler der Kunst*, dont on vient de commencer la troisième édition en Allemagne. Quoi qu'il en soit, nous remercions M. Molle de son livre, et nous formons le vœu de le voir entreprendre bientôt une publication plus étendue, plus intéressante, et qui obtiendra, nous n'en doutons pas, le plus légitime succès.

J. Van den Heuvel.

Les Éditions illustrées de Racine, par A.-J. Pons. Deux portraits à l'eau-forte. Paris, Quentin, 1878, in-8 de 85 p. — Prix : 10 fr. *(Bibliothèque de l'art et de la curiosité.)*

On attribue à Mme de Sévigné un mot sur Racine que je n'ai jamais pu découvrir dans ses lettres. On peut donc croire qu'elle ne l'a pas dit. En tout cas, la prophétie aurait était complétement fausse ; c'est ce que prouverait à lui seul le beau volume de M. A-J. Pons. Racine n'a jamais été oublié. Quelle longue liste des éditions illustrées du poète ! Et cela à partir de son vivant, à partir de l'édition donnée en 1675, avec les figures de Chauveau et de Sébastien Le Clerc, d'après Le Brun, jusqu'aux deux admirables volumes édités par M. Mame en 1876-1877. Deux siècles se sont écoulés entre ces deux publications, et ils ont été remplis par de fréquentes réimpressions des œuvres de Racine, réimpressions auxquelles d'éminents artistes n'ont cessé de prêter leur concours. Les recherches de M. A.-J. Pons sur ce sujet sont curieuses et bien faites. Le volume commence par une bonne étude sur Racine et sur Le Brun ; vient ensuite la nomenclature des éditions illustrées par ce peintre ou d'après lui. Après un chapitre plein de judicieux aperçus sur les dessinateurs du dix-huitième siècle, notamment sur le contraste fâcheux qui existait entre leurs mignardises hors de propos et les conceptions du poète, on arrive à la description de l'édition de 1743 et à une révélation sur l'exemplaire de Nodier qui figure aujour-

d'hui dans le catalogue de M. A. Fontaine, où il est coté 350 francs ; puis la nomenclature reprend, et se termine par l'indication des œuvres de Racine imprimées chez Didot en 1796. Des remarques sur l'école de David précèdent la série des éditions appartenant à notre siècle. Celles qui ne contiennent qu'un portrait ont ensuite leur tour. M. A.-J. Pons donne encore des détails sur diverses éditions remarquables, mais non illustrées, les titres des traductions du poète faites en différentes langues, et, enfin, des renseignements sur les tableaux et dessins où figure Racine, et sur les bustes et statues que l'on connaît de lui. Ce beau volume est orné de deux magnifiques eaux-fortes : l'une nous offre le portrait dont l'original appartient au musée de Langres; l'autre un tableau de R. Tournières, *Chapelle et Racine*, qu'on voit au musée de Caen. Le portrait emprunté au musée de Langres est accompagné d'une notice due à M. Jullien de La Boulloye, archiviste de cette ville. Cette notice contient une généalogie, où nous voyons que la postérité du poète subsiste encore dans la Haute-Marne. Le volume de M. A.-J. Pons, si splendidement édité par Quantin, n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires numérotés. Combien de bibliophiles seront désolés de ne pouvoir le placer à côté de leur plus beau Racine ! TH. P.

BELLES-LETTRES

Roman et patois, par LOUIS DE COMBETTES-LABOURELIE, officier d'Académie. Gaillac, P. Ducourg, 1878, in-8 de XVII-149 p.

M. de Combettes-Labourelie a composé son livre de deux parties : la première contient le texte et la traduction en vers d'un assez grand nombre de pièces dues aux troubadours les plus en renom, à dater du comte de Poitiers, le plus ancien d'entre eux. La seconde est formée d'une série de proverbes en patois provençal, qui est l'héritier du roman ou langue d'oc, dont l'auteur a précédemment donné de nombreux échantillons; et ainsi se trouve expliqué le titre de ce volume. Reproduire dans notre langue les rhytmes, souvent fort compliqués, des troubadours, et dans lesquels les mêmes rimes se répondent avec une fréquence possible seulement dans les idiomes méridionaux, était une œuvre impraticable et que l'auteur n'a pas tentée. Mais, sans essayer un calque inexécutable, par la disposition, la coupe de ses vers, il a parfois reproduit quelque chose de l'aspect des chants originaux, notamment dans une aubade (p. 105) et dans une ballade (p. 110). Peut-être M. de Combettes-Labourelie aurait-il dû s'efforcer de rendre de même d'autres morceaux, où les alexandrins ne remplacent pas avantageusement les allures lyriques du texte.

Les proverbes réunis par M. de Combettes-Labourelie me semblent,

pour la plupart, beaucoup plus originaux que ne le sont d'ordinaire les adages de ce genre. En effet, j'ai eu l'occasion de remarquer, à propos des proverbes siciliens recueillis par MM. di Giovanni et Pitrè, que, de même que les contes et les poésies populaires, les proverbes sont très-fréquemment semblables dans des pays fort éloignés les uns des autres, et je constate que les dictons provençaux ont, bien plus souvent que ceux des autres contrées, un caractère particulier.

Une étude, qui a été lue en partie au congrès archéologique tenu à Toulouse en 1874, sert d'introduction au livre de M. de Combettes-Labourelie. J'y remarque une petite erreur : page XIII, l'auteur place le Catalan Jordi parmi les poètes italiens. Un autre passage de cette introduction me semble peut-être en contradiction avec ce qui a été généralement admis sur la langue des troubadours ; celle-ci, la *dreita parladura*, était, on le prétend, une langue de choix, une langue littéraire qui n'appartenait en propre à aucune province, et M. de Combettes-Labourelie dit (p. VIII) que le patois est l'idiome que parlèrent les troubadours. Par son origine, par ses études, l'auteur a sur ce sujet une compétence que je ne puis posséder ; aussi n'ai-je nullement l'intention de donner à ma simple remarque le caractère d'une critique. TH. P.

Das Steinbuch. *Ein altdeutsches gedicht von Volmar*, mit einleitung, anmerkungen und einem Anhange, herausgegeben von HANS LAMBEL. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1877, in-12 de XXXIII-173 p.

Ce poème de haut-allemand, que M. Hans Lambel intitule *Le Lapidaire ou livre des pierres*, d'après le titre de l'un des plus anciens manuscrits qui le renferme, est une sorte de définition et de commentaire en vers des pierres précieuses connues au moyen âge. Les manuscrits que l'éditeur a dû consulter pour l'établissement du texte sont au nombre de dix, répartis entre les grandes bibliothèques de l'Europe : Vienne, Hambourg, Dresde, Saint-Gall, Londres, etc. Le poème, qui contient un peu plus de mille vers, a déjà été publié une fois, en 1498, mais d'après un seul des manuscrits que nous venons d'indiquer.

A chacune des pierres précieuses est consacrée une *laisse* ou couplet, dans lequel Volmar en célèbre la couleur et l'éclat. Son œuvre aurait un intérêt historique et artistique réel, si le poète avait décrit quelques-uns des beaux camées ou des intailles de l'antiquité, que le moyen âge conservait dans ses reliquaires en les transformant en objets de piété, ou bien qu'il faisait servir à la décoration des châsses renfermant les corps saints. Mais Volmar ne cite pas un seul de ces bijoux qui font aujourd'hui l'ornement de nos musées ; il se contente d'un dithyrambe philosophique, d'un goût souvent risqué, en

l'honneur d'une améthyste, d'un rubis ou d'une topaze. Aussi, son œuvre n'offre-t-elle qu'un intérêt purement philologique, et c'est à ce point de vue que l'a envisagée M. Hans Lambel.

L'érudit allemand a étudié avec le plus grand soin les sources signalées plus haut. Il a consacré son introduction au classement des manuscrits par ordre d'ancienneté et par familles; il a aussi fait de nombreuses remarques philologiques et littéraires sur la langue de Volmar. Le poème, d'après M. Hans Lambel, a été composé vers le milieu du treizième siècle, mais on ne sait rien, ou plutôt, l'éditeur ne nous apprend rien sur la vie de Volmar. Il a fait suivre sa publication d'un appendice considérable, qui renferme un autre *lapidaire* tiré d'un manuscrit de Saint-Florien de Linz; ce nouveau poème, qui a beaucoup d'analogie avec l'œuvre de Volmar, ne remonte pas au-delà du quinzième siècle. La publication de M. Hans Lambel est importante pour l'étude du haut allemand du moyen âge. Er. B.

Œuvres poétiques complètes de Nicolas Defrecheux. Liège, Gothier, décembre 1877, in-12 de 287 p.

L'existence de la petite principauté de Liège, maintenant de longs siècles son indépendance au milieu d'un pays presque toujours soumis à la domination étrangère, constitue l'un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire de Belgique. Si depuis la révolution française, Liège a perdu son autonomie et suivi le sort des autres provinces belges, ce grave événement politique n'a pu ni changer les mœurs de sa population, ni briser la chaîne des traditions locales, ni arrêter dans son essor le développement de la littérature *nationale*. L'emploi de ce terme ambitieux, « littérature nationale, » amènera sans doute un sourire sur les lèvres de plus d'un des lecteurs de cette *Revue* qui ignorent l'existence et la vitalité de l'idiome liégeois ; et cependant ce terme, je le crois exact, et le poète dont je désirerais faire connaître l'œuvre est un poète dans toute la grande et noble acception du mot.

Le peuple liégeois a à sa disposition deux langues ; l'une, le français, d'importation étrangère; l'autre, le wallon, idiome naïf et original, antique forme du roman ou vieux français. Cet idiome, qui joint à une précision et à une clarté toute gauloises la richesse des images et une énergie pittoresque, est celui dont s'est servi Defrecheux, le dernier venu parmi les poètes populaires dont s'honore la vieille cité de saint Lambert et de Notger. Liège avait eu avant lui son Molière, dans la personne du tréfoncier de Harlez, l'auteur du théâtre liégeois ; les improvisateurs de la « place du Marché » cultivaient avec succès, depuis nombre d'années, le genre épigrammatique. *Li Cóparèie*

(le coup pareil) de Simonon et *Li K'tapé manège* (le ménage en désordre) de Forir avaient révélé chez l'un un génie lyrique de premier ordre, chez l'autre un véritable talent d'observation. Dans les temps plus rapprochés, la Société liégeoise de littérature wallonne donna une impulsion plus vive encore au mouvement, et les palmes qu'elle décerna provoquèrent l'émulation des littérateurs les plus distingués du pays.

Avec Defrecheux, la muse wallonne trouva son poète élégiaque ; ce n'est point que la plume de notre poète ne se soit exercée avec succès dans des genres différents. Sa lyre a tour à tour chanté les grands faits de la patrie, célébré ce vieux nom liégeois *qui vât tit' di nôblesse* (qui vaut titre de noblesse), remémoré les poétiques légendes du pays ou même abordé la satire et les scènes de mœurs ; mais son talent se manifeste avec bien plus de charme et de grâce dans la peinture des sentiments les plus délicats et les plus tendres du cœur humain. Chaque fois qu'il s'agit, soit d'évoquer des souvenirs d'enfance comme dans la poésie *Li r'tour â pays*, soit de peindre les joies, du foyer, comme dans cette berceuse adorable, *Tot hossant* (en berçant), ou de remuer les fibres de la mélancolie et de la pitié, Defrecheux trouva des accents d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises.

Que de grâce naïve, que d'émotion dans cette ravissante idylle : *L'avez-ve veyou passer!* Chaque année, elle obtient un nouveau succès d'enthousiasme dans les fameux *crâmignons* ou rondes populaires des fêtes paroissiales de Liège.

Quels accents touchants, quelle sensibilité profonde dans cette autre pièce : *Leyiz- m' plorer!* (laissez-moi pleurer), ou bien dans les *Orphilins*.

Il faudrait tout citer dans ce charmant recueil, et nous regrettons de devoir nous borner et surtout de ne pouvoir, par quelques extraits, mettre le lecteur à même d'apprécier la saveur de l'idiome liégeois, et le mérite d'un de ses plus grands et de ses plus doux poètes.

« Si quelque jour, répéterons-nous avec l'un des critiques les plus éminents en cette matière (Alph. Le Roy, *Patria Belgica*, t. III, p. 555), on a l'heureuse idée de publier une anthologie wallonne, Defrecheux y figurera au premier rang. » CH. D.

Libre d'Or de la poesia moderna catelana. — *La Reneixensa*, 1878, in-8 de 306 p.

Il paraît que les Castillans ont quelque peine à admettre que la langue catalane, qui, pendant, si longtemps, a marché de pair avec la leur, qui a produit tant de poètes, soit autre chose qu'un dialecte. De

nombreuses revues, des œuvres de genres divers, le beau poème de l'*Atlantide* devraient suffire pour prouver que l'idiome d'Auzias March de Jordi et de Febrer est apte à peindre tous les sentiments et à traiter tous les sujets. De cette faculté, voici une preuve nouvelle, c'est un recueil de vers publiée par la rédaction de la *Renaixensa*. Il ne contient pas moins de soixante-sept pièces toutes d'auteurs différents, chaque poète n'a dû y figurer qu'une fois. De cette variété de collaboration est née tout naturellement une variété non moins grande dans la manière dont le livre est composé. Les ballades, les odes, les élégies, les idées, les rhytmes les plus différents s'y succèdent. Nous trouvons là les noms d'Antoni de Bofarull, de Manuel Milà y Fontanals, de Pelay Briz, de Joaquim Rubio y Ors, de Jacinto Verdaguer. Évidemment toutes les pages qui composent ce livre n'ont pas une valeur égale, mais cette collection présente un ensemble fort remarquable, et qui indique un complet réveil de la littérature catalane.

TH. P.

Un poète latin du onzième siècle. Baudri, abbé de Bourgueil, archevêque de Dol, (1046-1130), d'après des documents inédits, par l'abbé HENRI PASQUIER, chanoine honoraire, directeur de l'école Saint-Aubin d'Angers, docteur ès lettres. Paris, Ernest Thorin ; Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878, in-8 de 295 p. — Prix : 5 fr.

Le onzième siècle, qu'on a appelé l'âge de fer du moyen âge, est encore assez mal connu aujourd'hui, malgré d'excellents travaux publiés sur cette époque par les érudits contemporains. On constate cependant qu'il fut témoin d'une véritable renaissance dans les lettres et dans les arts. L'architecture se dégage de la barbarie dans laquelle vint sombrer l'empire carolingien ; elle se développe et prend son essor, non point par une servile imitation des monuments romains qui couvraient encore la Gaule, mais elle devient originale, elle invente la voûte. De cet élément primordial, lourd, massif, sortiront un peu plus tard les arcs d'ogive et l'élégante silhouette des cathédrales gothiques. Dans les belles-lettres, il en est de même : la littérature populaire s'affranchit de l'étreinte du latin ; les langues romanes se forment, et déjà apparaissent les premiers poèmes épiques français, les chansons de geste. La littérature latine essaye aussi de renaître. Elle a des poètes comme Baudri de Bourgueil, qui lui donnent quelque temps une vie factice; mais, pour employer une expression de M. l'abbé Pasquier, « ce ne fut qu'une floraison tardive d'un arbre qui a donné ses meilleurs fruits. » La poésie latine était une plante exotique transportée chez des peuples pour qui elle n'était pas faite : elle dut faire place à la poésie romane.

Quoi qu'il en soit, les poètes latins furent nombreux à la fin du

onzième siècle : chaque école épiscopale ou monastique avait les siens et la littérature latine de cette époque ne fut pas sans gloire. Baudri de Bourgueil en est peut-être le plus illustre représentant. Élève de l'école de Meung-sur-Loire, fondée à la demande de Charlemagne par l'évêque Théodulfe, il eut pour maître Hubert, peut-être disciple de Fulbert de Chartres. Il y apprit la grammaire et passa ensuite à l'école d'Angers, alors célèbre par le bruit qui se faisait autour de l'hérésiarque Bérenger, et où il fut condisciple de Hildebert du Mans, de Geoffroy de Vendôme, de Marbeuf de Rennes : avec ses illustres amis, Baudri s'initia aux éléments de la versification latine.

Emporté par cet irrésistible élan religieux qui caractérisa le onzième siècle et qui vit naître presque tous les ordres monastiques, Baudri se fit moine à Saint-Pierre de Bourgueil, sur les confins de l'Anjou et de la Touraine : le 25 décembre 1089, il fut élu abbé du monastère. Ce fut alors qu'il s'adonna à son goût pour les vers latins. Il les répand à profusion, à tout propos ; il n'écrit qu'en vers à ses amis. « Baudri, dit son savant biographe, abusait de cette facilité à revêtir sa pensée de la forme du vers latin. Il l'emploie pour faire part de ses joies ou de ses tristesses, pour inviter à venir le voir, à partager son dîner. A-t-il été frappé d'une chose extraordinaire ? il la décrit en vers latins... Il n'est pas jusqu'à ses cauchemars qu'il ne raconte en vers.» Poète didactique à ses heures, Baudri entreprit d'exposer, dans un long traité, tout le cycle des études monastiques ; il ébaucha aussi un poème épique sur la conquête de l'Angleterre, dans lequel il prodigue surtout les leçons d'astrologie et de géographie. Enfin, poète élégiaque, parmi les nombreuses pièces de vers inscrites sur les Rouleaux des morts, il n'en est pas de plus remarquables que celles de Baudri. M. l'abbé Pasquier étudie avec érudition la grammaire et la versification du poète ; il passe en revue les principales particularités du vocabulaire et de la syntaxe de la langue ecclésiastique au onzième siècle ; les jeux poétiques fort en honneur au temps de Baudri sont aussi l'objet de judicieuses remarques. Cette manie des jeux poétiques qu'on retrouve à toutes les époques de barbarie littéraire, fut le fléau de la poésie latine au siècle qui nous occupe. Cependant, selon M. l'abbé Pasquier, « Baudri mérite que nous le placions parmi ces hommes d'un jugement plus droit, qui ne sacrifient à l'engouement de leur époque que bien rarement, en se jouant et comme pour s'en moquer. »

Jusqu'en 1872, on ne connaissait des œuvres de Baudri de Bourgueil que ses ouvrages en prose, comme l'*Historia Hierosolymitana*, et ses poésies pouvant offrir quelque intérêt historique. C'est M. Léopold Delisle qui, à cette époque, publia dans la *Romania* une description détaillée d'un manuscrit du Vatican qui contient les autres œuvres du poète angevin. D'après les données imparfaites qu'ils possédaient, les

bénédictins avaient jugé Baudri assez sévèrement. Ils l'accusèrent d'avoir eu peu de zèle pour la discipline ecclésiastique et lui reprochèrent d'être mauvais poète. L'abbé Le Bœuf, de son côté, écrivit que les œuvres de Baudri étaient singulièrement gâtées par l'exagération et l'emphase. « Baudri, dit son nouvel historien, était mal connu. On avait eu la pensée de le juger sur ses poésies historiques, sur des vers faits pour la publicité. Or, Baudri est un causeur aimable qui, dans une conversation en vers aussi rapprochée que possible de la prose, s'épanche librement avec ses amis. On l'avait donc jugé sans le connaître, puisqu'on avait fait sa vie sans avoir sous les yeux les documents où elle est le plus fidèlement racontée. » Grâce à l'érudition de M. l'abbé Pasquier, Baudri de Bourgueil prendra désormais le rang auquel il a droit dans la renaissance littéraire du onzième siècle. Néanmoins, on pourrait craindre peut-être que cette réhabilitation n'eût le caractère d'un panégyrique. Mabillon, l'abbé Le Bœuf, et les auteurs de l'*Histoire littéraire* se sont montrés trop sévères pour Baudri ; M. l'abbé Pasquier n'est-il point à son tour trop enthousiaste pour son héros? Les bénédictins, ces géants de l'érudition, se sont trompés quelquefois, mais rarement, et sur des points de détail. Baudri de Bourgueil fût-il le plus grand poète latin du onzième siècle, restera toujours, croyons-nous, un médiocre poète.

Ernest Babelon.

Hamlet le Danois, par Alexandre Buchner, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Hachette, 1878, in-8 de x-220 p. — Prix : 3 fr. 50.

Partant de cette idée qu'il y a dans l'examen de toute œuvre dramatique deux parts à faire, celle du talent de l'auteur et celle des circonstances où s'est exercé ce talent ainsi que de la matière qui a reçu son empreinte, M. Büchner s'est proposé de rechercher les causes historiques des anomalies que l'on remarque dans l'*Hamlet* de Shakespeare. Il a pensé qu'il serait plus aisé de les expliquer ainsi que par les considérations de psychologie transcendante auxquelles de nombreux interprètes se sont trop facilement abandonnés, en prêtant au poète leurs propres quintessences. Il a passé en revue les sources présumées de l'*Hamlet :* la chronique de Saxo Grammaticus, la version de Belleforest, la traduction anglaise de cette version et la chronique rimée danoise, où se trouve un abrégé de la même histoire, d'après Saxo. Il a recueilli les mentions d'où l'on peut conclure qu'il a existé sur le théâtre anglais un *Hamlet* antérieur à celui de Shakespeare, noté les ressemblances que diverses autres pièces de ce vieux théâtre, et notamment la *Tragédie espagnole* de Thomas Kyd, offrent avec le célèbre drame, et rappelé les conventions auxquelles les auteurs des

tragédies d'alors ne pouvaient pas se soustraire. Il a ensuite rapporté la plupart des systèmes soutenus, notamment en Allemagne, pour expliquer l'*Hamlet* et examiné les pièces sur le même sujet, écrites depuis Shakespeare. Il a enfin conclu que les anomalies du drame s'expliquent par ce fait que le grand poète, remaniant un drame antérieur dont il n'a pas pu ou dont il n'a pas voulu entièrement changer la structure et les caractères, a mélangé dans la personne de son Hamlet deux types contradictoires : le type traditionnel et celui que son génie avait conçu. Cette conclusion est ingénieuse et l'idée générale du livre de M. Büchner, dirigé surtout contre les admirateurs exagérés de Shakespeare, qui en veulent faire un poète infaillible et trouver des raisons profondes à toutes ses étrangetés, dont beaucoup sont purement accidentelles, cette idée nous paraît fort juste et elle serait d'une application féconde. Mais nous reprocherons à l'auteur des défauts, tenant peut-être aux circonstances de son travail, qui a l'air d'une thèse de doctorat : un peu de diffusion dans le développement de sa pensée, un déploiement exagéré d'érudition qui ne va pas toujours au but, la tendance à prouver longuement ce que tout le monde sait : par exemple, que Shakespeare a donné à son Hamlet les mœurs du seizième siècle; des rapprochements d'une critique douteuse : par exemple, cette assertion que le passage de Virgile relatif au premier époux de Didon a donné l'idée du fameux spectre ; enfin nous lui reprocherons la réflexion enfantine de la page 22, à propos du combat singulier des princes Collerus et Horwendillus. « Pourquoi, dit en note M. Büchner, les princes de nos jours n'en font-ils pas autant ? » Parce que cela ne servirait à rien. MARIUS SEPET.

Della vita e delle opera di Antonio Urceo dette Codro. *Studi e ricerche* di CARLO MALAGOLA; Bologne, Fava et Garagnani, 1878, in-8 de XX-397 p.

L'Italie rompit moins qu'aucun autre peuple avec les souvenirs de l'antiquité, et produisit, dès le moyen âge, et au quinzième siècle surtout, une grande quantité d'hommes profondément érudits. L'un des plus remarquables de ces savants fut Antonio Urceo, plus connu sous le nom de Codro, né en 1446 et mort en 1500. Ce docte personnage a semblé à M. Malagola digne d'une étude détaillée, et a inspiré un gros volume où se reproduit une période fort intéressante de l'histoire littéraire de l'Italie. L'auteur débute par un chapitre sur l'étude des lettres grecques et latines au quinzième siècle, et par un chapitre sur l'hellénisme à Bologne jusqu'à la moitié du seizième siècle. Ce n'est qu'après ces préliminaires, qui occupent plus de cent pages, que M. Malagola nous parle de la famille, de la naissance et de l'éducation

d'Urceo. Quelques feuillets, une trentaine, suffisent ensuite pour raconter la vie peu accidentée du savant, qui mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, d'une manière plus édifiante, parait-il, qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme qui, tant de fois, avait affecté le septicisme. M. Malagola déclare pourtant n'avoir pas la certitude que le testament attribué à Urceo par son disciple et son premier biographe, Bianchini, soit d'une incontestable authenticité (p. 188 et 502). Malgré son incrédulité, Urceo avait les plus ridicules superstitions, et c'est une faiblesse que ne dissimule pas son historien. La vie d'un savant est ordinairement plus dans ses travaux et dans ses relations que dans des événements exceptionnels; aussi M. Malagola est-il entré dans beaucoup de détails sur ces points, dont il s'occupe après avoir raconté la mort d'Urceo. De nombreux appendices complétent ce volume. TH. P.

Feuilles volantes, par CH. LOUVET. Paris, Didier, 1877, in-8 de 298 p. — Prix : 3 fr.

Ayant toujours eu l'habitude de consigner par écrit les pensées qui lui étaient suggérées soit par ses lectures, soit par les conversations auxquelles il assistait, soit par les événements qui se produisaient autour de lui, M. Louvet n'a eu qu'à choisir pour former un volume auquel nous sommes heureux d'accorder des louanges qu'aucune réserve n'affaiblira. La vie de famille, ses tristesses et ses joies, les douceurs de l'amitié, les fluctuations de la politique, les spectacles variés d'un monde qui change à chaque instant sans cesser de se ressembler toujours, les grandes vérités morales et religieuses, ont servi tour à tour de thème à ces pensées, souvent charmantes et toujours justes. L'ensemble du livre respire d'ailleurs une foi profonde, et laisse deviner un homme qui, par sa situation, a acquis le droit de juger les autres, et conserve à l'endroit des faiblesses et des contradictions dont il a été le témoin, une pitié sincère, tempérée par beaucoup d'indulgence. Le lecteur se sent tout de suite en face d'un vieillard que son âge préserve des illusions et que ses vertus empêchent d'être grondeur et morose. Entre tous les livres de ce genre, celui de M. Louvet est certainement l'un des meilleurs que nous ayons jamais lus. Point de paradoxe, mais du bon sens, une observation fine, un style juste, une inspiration constamment chrétienne, ce sont là des qualités trop sérieuses pour que les *Feuilles volantes* de M. Louvet aient besoin d'être recommandées davantage. Elles bénéficieront, d'ailleurs, de la mémoire du vénéré Mgr Fruchard et de l'illustre Dom Guéranger, sous le patronage desquels l'auteur les a modestement placées. Ces deux noms amèneront bien des gens à ouvrir ce livre : le charme qui s'en exhale suffira pour les engager à ne pas le fermer sans l'avoir lu.

E. DE LA D.

HISTOIRE

Le Pôle et l'Equateur, *Études sur les dernières explorations du globe,* par Lucien Dubois, des sociétés géographiques de Paris et de Berlin. — Nouvelle édition mise au courant des plus récentes découvertes. Paris, J. Lecoffre, 1877, 2 vol. in-12 de xi-306 et 328 p. — Prix : 4 fr.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1863, elle ne formait qu'un volume de 478 pages, avec une seule carte. — L'auteur a eu à cœur de tenir son œuvre au courant des plus récentes découvertes, et pour dire tout d'abord combien il y a réussi, nous rappellerons que la Société libre d'instruction et d'éducation, et la Société nationale d'encouragement au bien, lui ont décerné chacune une médaille d'honneur, et que l'Institut, dans sa séance solennelle du 1er août dernier, lui a accordé le second des trois prix Monthyon de 1,000 francs. Ces distinctions nous dispensent d'un plus long éloge, et sont par elles-mêmes une recommandation parfaitement justifiée, tant de la part des sociétés savantes que de celle de l'auteur qui en est l'objet.

Cet ouvrage de *vulgarisation* scientifique, en ce qui concerne les découvertes géographiques et l'ethnographie, est un de ceux qui remplissent le mieux leur but. D'une exposition parfaitement méthodique et claire, son premier volume est consacré à l'*extrême froid*, et comprend deux parties d'égale importance : un résumé succinct des expéditions à la recherche du *passage du Nord Ouest* et de la mer libre depuis l'infortuné Franklin, et une exposition remarquable dans sa simplicité de la *météorologie* des régions polaires (courants de l'atmosphère et courants de l'Océan). Un appendice relatif aux expéditions américaine et suédoise, aux voyages du *Tegethoff* et du *Challenger*, montre que l'auteur a poussé ses études jusqu'à ces derniers temps. Tandis que la première partie n'offre dans cette nouvelle édition qu'un chapitre de plus que dans la première, la seconde partie a été plus que doublée : l'étude des courants, si importante à tant de points de vue, a fourni, en effet, depuis quelques années, une masse considérable de données nouvelles présentant le plus vif intérêt, même pour les profanes qui n'auront peut-être jamais à en poursuivre l'application pratique.

Le second volume, conduisant le lecteur aux régions de l'*extrême chaleur*, a une portée plus haute encore que le premier, en raison des questions ethnographiques qui s'y trouvent traitées après un résumé des explorations de l'Afrique centrale dans leurs grandes lignes. Nous recommandons surtout aux hommes de bonne foi les trois derniers chapitres où l'auteur a tracé une esquisse rapide des principales races africaines au double point de vue de l'anthropologie et de la linguistique, et fait ressortir leur parenté originelle avec les autres branches

du règne humain ; sans être l'objet d'une étude *ex professo*, le chapitre des *langues* est particulièrement intéressant.

Au mérite scientifique et populaire, l'œuvre de M. Dubois ajoute celui, trop rare aujourd'hui, d'avoir non-seulement respecté, mais justifié les traditions et l'enseignement catholique, au lieu de s'être mis à la remorque des théories spécieuses et décevantes du matérialisme et du darwinisme. De Roquefeuil.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, par le docteur Emile Isambert, professeur agrégé à l'École de médecine de Paris, membre de la Société de géographie. Deuxième partie : *Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï.* — Deuxième édition, avec 6 cartes, 19 plans et 4 gravures. Paris, Hachette, 1878, in-8 de 771 p. — Prix : 55 fr.

Ce nouveau guide, fruit de longues et de consciencieuses recherches, résume, sur les divers pays qui y sont décrits, des renseignements très-précis et une foule de données puisées aux meilleures sources et embrassant à la fois l'état passé et la situation présente de ces régions célèbres. L'auteur a été malheureusement arrêté par la mort, avant d'avoir eu le temps d'achever son ouvrage ; mais de savants collaborateurs, voyageurs eux-mêmes, ont corrigé et complété son travail ; en outre, il avait, de son vivant, recouru aux lumières de tous ceux qui pouvaient l'éclairer sur les contrées à travers lesquelles il conduit son lecteur. Ce qui concerne l'Égypte notamment est traité avec beaucoup de netteté et de méthode, et nous possédons là, sur les principaux monuments, soit en partie renversés, soit encore debout, qui parsèment le Delta et la vallée du Nil, des indications très-précieuses, empruntées aux égyptologues les plus compétents, parmi lesquelles il convient de signaler en première ligne M. Mariette-bey, auteur de tant d'importantes découvertes qui ont justement honoré son nom.

Le paragraphe des divinités égyptiennes, remanié d'après les travaux récents de M. Maspéro, a été illustré des figures des dieux qui composent le panthéon égyptien. Des paragraphes nouveaux ont été consacrés à la civilisation et aux mœurs des anciens habitants de l'Égypte. L'architecture arabe a été l'objet d'une section spéciale ; des plans insérés dans le texte ont permis de mettre sous les yeux des lecteurs les types les plus remarquables des mosquées, étudiés et expliqués d'après les travaux de Pascal Coste, de Bourgeois et de M. Charles Blanc.

Les routes de la Haute-Nubie jusqu'à Khartoum ont été décrites sommairement, au moyen des renseignements fournis par Caillaud et par Lepsius.

Le Soudan et les contrées du Haut-Nil forment un chapitre nouveau et le lecteur peut ainsi remonter ce grand fleuve qui fait la vie de l'Égypte jusqu'aux régions lointaines, encore imparfaitement connues, d'où il descend.

L'Abyssinie a fourni une partie spéciale, et, sur ce point, comme ailleurs, nous avons une excellente analyse des ouvrages les plus sérieux qui aient été composés sur cette contrée.

Enfin, comme le voyage du Sinaï est, pour un certain nombre de touristes, le complément de celui de l'Égypte, un appendice court, mais substantiel, est consacré à la description de la route qui conduit à cette montagne fameuse. V. G.

Mémoires de Charles Perrault, précédés d'une notice, par Paul Lacroix. Paris, librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de xxxii-152 p. — Prix : 4 fr.

M. Paul Lacroix a fait précéder ces *Mémoires* d'une notice écrite avec soin et pleine de compétence, mais qui peut leur faire supposer plus d'importance qu'ils n'en ont en effet. Nous ne voulons pas dire, de reste, qu'ils soient sans valeur, ni qu'ils n'aident pas à éclairer certaines parties du règne de Louis XIV, ni qu'en dépit de longueurs à propos des jansénistes et des questions relatives à l'architecture, ils n'offrent pas une lecture agréable. Le Perrault qui les a écrits, était un littérateur éminent, un érudit ; mais c'est un recueil de contes de fées, que nous avons tous lus dans notre enfance, qui lui a donné la célébrité ; quant à ses *Mémoires*, il ne les destinait, paraît-il, qu'à sa famille : aussi ne se gêne-t-il pas pour parler avec une satisfaction naïve de tout ce qu'il fait, vers ou prose. Cette satisfaction s'affiche dès le début du volume, à propos d'une parodie du vi^e livre de l'*Énéide*, parodie entreprise avec son frère. C'est là que se trouvent deux vers vraiment plaisants, dont on ne manque pas de faire toujours honneur à Scarron. C'est là qu'il est parlé de l'ombre d'un cocher

> Qui tenant l'ombre d'une brosse
> Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Il serait facile de citer plus d'une jolie page, dans ces *Mémoires* de Perrault ; il ne faudrait pas oublier celle où il raconte comment il alla à Orléans, prendre, à dix heures du soir, ses licences, en compagnie de deux de ses amis. Les bons docteurs, avec leurs bonnets de nuit, sous leurs bonnets carrés, sont peints d'une manière très-amusante. Fort en faveur près de Colbert, Perrault parle beaucoup de ce ministre et de l'Académie française. Elle lui doit plusieurs pratiques encore en usage aujourd'hui, notamment l'invention des jetons de présence. On a

dans ces *Mémoires* un complet récit du séjour en France du fameux cavalier Bernier, dont Perrault fut loin d'être l'admirateur; on y rencontre aussi des détails sur d'autres personnages remarquables de l'époque, sur Louis XIV lui-même, et tout cela est dit dans cette belle langue du dix-septième siècle que Perrault maniait avec beaucoup d'élégance, quoique, nous le répétons, M. Lacroix ait peut-être exagéré le mérite du livre qu'il publiait. Ce livre qui, depuis 1759, n'avait été imprimé que trois fois, était fort digne d'être remis sous presse par M. Jouaust, qui nous en a donné une charmante édition.

Th. P.

Les Évêques et archevêques de Paris, par le vicomte G. d'Avenel. Paris, Casterman, 1878, 2 vol. gr. in-8, de 439 et 429 p. — Prix : 12 fr.

Nous arrivons un peu tard pour parler de cet ouvrage, publié déjà depuis quelques mois, et jugé diversement par la presse. Les uns ne lui épargnent pas les éloges, les autres le traitent avec rudesse; d'un côté comme de l'autre, il y a de l'exagération. M. d'Avenel est un catholique convaincu, qui s'est efforcé de remettre sous les yeux des Parisiens de nos jours, oublieux et peu religieux, les gloires et les services rendus à leur cité par les évêques et archevêques de Paris. Il a apporté à son travail une ardeur qui respire dans toutes les pages. Mais cette piété filiale n'absout pas les défauts de l'écrivain. L'imagination de l'auteur est peu réglée; elle l'emporte parfois à travers des tableaux, des descriptions, des épisodes, des hors-d'œuvre, des discussions théologiques. Le style est léger, diffus, romanesque, parfois emphatique, cherchant puérilement l'effet, obscurément sentencieux, en un mot éloigné de la gravité, de la dignité et de l'élévation qu'un pareil sujet impose. Ajoutons qu'aux incorrections grammaticales dont le livre est parsemé çà et là, se joignent quelques inexactitudes historiques. Citons comme exemple que « les chrétiens, à l'instigation de Sainte-Geneviève, élevèrent la magnifique église de Saint-Denis, *que l'on admire encore aujourd'hui* (p. 57); » que « saint Mellon, successeur de saint Denis, venait de Rouen. (p. 59) : » saint Mellon n'a jamais quitté son diocèse, où il mourut en 314; que « *Genovefa*, Geneviève, signifie fille du ciel en celtique ; » que « Jean du Bellay n'a pas pris assez de part à la défense de l'unité religieuse au seizième siècle : » c'est le contraire qui est vrai, et si le rôle diplomatique de l'évêque de Paris eût été mieux connu de l'auteur, il aurait plus justement apprécié les efforts vaillants de ce champion de l'unité religieuse, surtout dans l'affaire du schisme d'Angleterre, etc.

Nous ne prolongerons pas nos citations. Un auteur catholique ne

peut trop se garder de ces *lapsus*, dont les ennemis de la religion font leur profit.

Le lecteur, une fois accoutumé à la manière de l'auteur, lit avec intérêt ces pages où l'anecdote foisonne, où la curiosité des citations fait pardonner leur longueur, où le piquant des récits amuse. Il faut un peu oublier le titre sérieux du livre, et l'on suit l'auteur avec agrément dans sa promenade à travers cette galerie de portraits, plus ou moins ressemblants, mais étincelants de couleur. Le second volume surtout, commençant au dix-huitième siècle, renferme des notices détaillées, des anecdotes peu connues, des documents inédits, depuis Mgr de Vintimille (1729) jusqu'à Mgr Darboy (1871), qui permettent à l'ouvrage, malgré son imperfection, d'espérer une place à côté des sources de l'histoire de l'Église de Paris. L. SANDRET.

Histoire des corporations françaises d'arts et métiers, *avec préface historique et conclusion pratique*, par J.-P. MAZAROZ. 2e édition, Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de 485 p. — Prix : 5 fr.

M. Mazaroz est un partisan déclaré de la forme corporative ; il estime que les anciennes corporations ont rendu à la société d'inappréciables services, qu'elles devaient être réformées, non détruites, et que Turgot n'a tué le mal qu'en tuant aussi le malade ; il pense que le principe des corporations est appelé à revivre, et que ce sont les chambres syndicales qui lui donneront la forme appropriée à notre époque. Du reste, le livre est moins une histoire des corporations qu'un recueil des documents relatifs à cette histoire, depuis la préface du « Livre des Métiers » d'Etienne Boileau, jusqu'au réquisitoire de l'avocat général Séguier en 1776, et aux débats de l'Assemblée constituante en 1791. On y trouve aussi plusieurs ordonnances relatives au rôle des corporations dans nos guerres civiles de diverses époques. Malheureusement, l'ouvrage est précédé d'une préface et terminé par une conclusion, deux morceaux fort nébuleux, pour ne pas dire davantage, où il est parlé, entre autres choses, de la lutte incessante du droit romain et du droit celto-gaulois ; on y voit que si l'auteur ne croit pas en un *Dieu individu*, en revanche il déteste Voltaire, Socrate, les lois de 1791, et surtout le droit romain, source de tous nos maux. Nous doutons que ces considérations ajoutent beaucoup à l'intérêt des documents historiques reproduits dans cet ouvrage.

R. L. S.

Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au treizième et au quatorzième siècles, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Vieweg, 1877, in-8 de 426 p. — Prix : 12 fr.

Voici un livre composé avec le luxe de recherches et la critique

dont l'enseignement de l'École des chartes apprend à faire usage. Ce n'est pas la première fois que l'École pratique des hautes études a la bonne chance de prendre sous son patronage et de publier des ouvrages élaborés par d'anciens élèves de l'École des chartes. MM. Giry, Robert de Lasteyrie ont trouvé à la Sorbonne, comme M. Fagniez, de généreux éditeurs des travaux qu'ils avaient faits comme paléographes, quelquefois même à titre de thèses pour obtenir le diplôme d'archiviste.

Le volume que nous signalons en ce moment à l'attention de nos lecteurs est divisé en deux livres. Dans le premier, l'auteur étudie l'organisation civile, religieuse et économique de la classe industrielle ; on y trouve tout ce que l'on peut dire sur l'histoire des apprentis, des ouvriers, des maîtres et des chefs d'industrie, sur les gardes jurés et la juridiction industrielle. Dans le second livre, M. Fagniez fait la monographie des principales industries : les meuniers et les boulangers, les bouchers, les maçons et charpentiers, les industries textiles, la teinturerie, la confection des vêtements tissés, les orfèvres. Dans un appendice, on trouve soixante et un documents inédits qui viennent à l'appui de tout ce qui est exposé par l'auteur et de ses conclusions ; des tables détaillées permettent de trouver facilement les mille détails intéressants qu'il serait parfois très-long de chercher, page à page, dans un volume bourré de citations et de faits.

Le livre de M. Fagniez est très-important, parce qu'il ne satisfait pas seulement la curiosité de ceux qui recherchent tout ce qui touche à la vie du moyen âge ; il donne en outre une idée exacte de l'histoire du commerce et de l'industrie à Paris ; il fait connaître ce que l'on doit penser des corporations de métiers, dont les uns disent tant de mal, dont les autres disent tant de bien qu'ils seraient presque tentés d'en souhaiter le retour. M. Fagniez établit parfaitement que l'organisation de l'industrie, aux treizième et quatorzième siècles, garantissait aussi solidement que possible le sérieux, la perfection et la sincérité du travail, en même temps qu'elle établissait entre les artisans, maîtres et ouvriers, une solidarité salutaire au double point de vue de la moralité et des intérêts de chacun. Mais il reconnaît, très-judicieusement, que cette organisation, admirablement conçue pour la société à laquelle elle était adaptée, serait, aujourd'hui, parfaitement inapplicable. Les institutions humaines sont faites pour certaines époques et certains milieux ; les rapports sociaux changent, les institutions antérieures deviennent incomplètes, quelquefois même dangereuses. Ce ne sont pas les corporations qui, de nos jours, porteraient remède aux imperfections calculées du commerce moderne, à ses falsifications, à son charlatanisme, et aux exigences des ouvriers, à celles des patrons. Là, il y a quelque chose qui est encore à trouver.

Les *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris* consti-

tuent un livre qui restera et qui ne vieillira pas ; il appartient à ce genre de recherches dont M. L. Delisle a donné un excellent modèle dans ses *Études sur la condition de la classe agricole en Normandie.*

A. DE B.

Les Ducs de Savoie aux quinzième et seizième siècles, par CHARLES BUET. Tours, Alfred Mame et fils, 1878, gr. in-8, de 360 p. — Prix : 3 fr. 25.

En inscrivant au frontispice de sa préface cet axiome de Pascal: « Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé : autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau, » M. Charles Buet nous fait connaître le caractère de son livre : nous ne devons pas y chercher l'érudition. L'auteur nous apprend encore, quelques pages plus loin, que son ouvrage « n'est pas une œuvre absolument personnelle. Nous avons, dit-il, puisé largement dans tous les auteurs que nous avons consultés; mais, au lieu d'indiquer par des guillemets les emprunts que nous avons faits, nous nous sommes borné à indiquer en note les ouvrages, qui sont presque toujours ou textuellement cités, ou interprétés, ou résumés, selon les besoins de notre cadre. C'est donc une mosaïque que nous avons composée, ne nous réservant que le choix des matériaux, leur agencement, leur mélange. » Je ne sais si un livre fait avec un pareil procédé de compilation rentre dans le domaine de la critique. On n'est pas en présence de l'œuvre de M. Charles Buet, puisqu'il nous dit lui-même que son livre peut être renfermé entre deux guillemets. Ces réserves faites, je n'éprouve aucune difficulté d'ajouter que, contrairement à toutes les compilations, celle de M. Charles Buet est d'une lecture facile et agréable. C'est ce qu'on était en droit d'exiger d'un romancier de renom. Au reste, le rôle que les ducs de Savoie ont rempli au quinzième et au seizième siècle est si intéressant par lui-même ! C'est Amédée IX et ses rapports avec l'astucieux Louis XI ; ce sont les intrigues et les mœurs bizarres de la duchesse Yolande qui, sous plus d'un rapport, ressemblait à son frère le roi de France. Viennent ensuite le duc Charles Ier qui reçut Bayard à sa cour, et plus tard, Charles III qui dut réprimer les troubles de Genève et les premières tentatives de révolte des calvinistes. Il y a là des épisodes dignes de la plume d'un romancier et même d'un poète. Le livre de M. Charles Buet pourra servir de prix dans les écoles primaires, récréer et instruire de jeunes oisifs pendant leurs vacances.

ER. B.

Cronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur, *la vie et les gestes des seigneurs, contes et marquis d'iceluy, par Paul de Croonendael, greffier des finances du roy,* publiée inté-

gralement pour la première fois et annotée par le comte de LIMMINGHE. Première partie, comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212). Bruxelles, J. Olivier, 1878, in-4 de XVI-365 p., cartonné.

Les annales du comté de Namur n'intéressent pas seulement la Belgique et les pays qui formaient le comté de Flandre au moyen âge. Par sa position topographique, la ville de Namur, placée entre les duchés de Liège, de Brabant et de Luxembourg, non loin des frontières de la France et de l'Allemagne, servit souvent de champ de bataille aux armées des pays voisins, et les plus grands drames historiques se déroulèrent sous ses murs. N'est-ce pas, en effet, près de Namur que César dompta les dernières tribus insoumises des *Belgii ;* que les Francs livrèrent leurs premiers combats aux légions romaines? A partir du quatorzième siècle, Namur vit les luttes des rois de France contre les Flamands ou contre les empereurs d'Allemagne; et pour nous rapprocher davantage des temps modernes, n'est-ce pas dans les plaines de Namur que Louis XIV remporta ses plus grandes victoires, qu'il essuya ses plus sanglants revers? Malgré l'importance de ses souvenirs historiques, le comté de Namur n'avait pas d'histoire, et l'on n'avait pas encore publié une longue chronique qui en contînt les annales. Écrite au seizième siècle par Paul de Croonendael, gentilhomme commis des finances du roi, cette chronique avait été signalée par les savants dès le dix-septième siècle, en raison de son importance, mais on avait toujours reculé devant les difficultés de la publication. Aujourd'hui, le comté de Namur se trouve dédommagé. M. le comte de Limminghe, dans l'édition qu'il livre au public, a fait preuve non-seulement d'une grande érudition dans l'établissement du texte et dans les notes qui l'accompagnent, mais il a témoigné aussi d'un goût exquis et d'une générosité rare : son édition, tant par la beauté du papier et des caractères que par le luxe des gravures, des blasons et des sceaux, peut passer pour une belle œuvre de typographie.

Au point de vue historique, la *Chronique du pays et comté de Namur* comble donc une lacune, puisqu'on ne connaissait l'histoire de Namur que par des fragments de chroniques étrangères au pays namurois. Quelle en est donc la valeur? Voici comment l'apprécie M. le comte de Limminghe : « Nous devons l'avouer, dit-il, et les notes que nous ajoutons au texte en sont l'indice, le chroniqueur recourt parfois à des sources historiques peu dignes de foi (ainsi : de Rosières, R. de Wassebourg). Cependant ses recherches ont dû être immenses; nous qui l'avons relu, nous devons dire que rien n'approche de ce travail accompli avec une persévérance que, de nos jours, l'on ne rencontre guère. Depuis Jean d'Outremeuse jusqu'au poème flamand sur la guerre de Grimberghe, depuis Lambert d'Aschaffenbourg jusqu'au continua-

teur de Sigebert de Gembloux, rien n'avait échappé à P. de Croonendael... Le treizième siècle passé, notre chroniqueur, bien que s'inspirant de Froissart, de Monstrelet et des autres écrivains de l'époque, prend sa place comme historien. Le premier, il nous révèle les comptes de la ville de Namur : c'est là que nous reconnaissons son allure plus libre ; il a sous les yeux tous les documents, son œuvre à lui commence, et il nous mène à travers les faits, les narrant simplement, jusqu'au jour où Jean III signait l'acte de vente du comté de Namur, dont il se dépossédait en faveur de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. »

Nous ne pouvons apprécier cette dernière partie de l'œuvre de Paul de Croonendael et qui semble la plus originale, puisque le premier volume de M. le comte de Limminghe, que nous avons seul sous les yeux, s'arrête en 1212. Mais, pour tout ce qui précède cette date, on peut dire que le chroniqueur fait généralement preuve d'une critique mieux inspirée que les auteurs du moyen âge et même que les historiens du seizième siècle. Ainsi, par exemple, il re jette les légendes qui avaient cours à son époque sur l'origine et l'antiquité de Namur : « Nous ne pouvons avec raisons, dit-il, rechercher aucune chose du pays et conté de Namur devant que Cœsar vînt en la Gaule-Belgique ; tout ce que on dict du pays devant, ne sont que fables monstrueuses ou comptes faicts à plaisir. » A plusieurs reprises, il repousse ainsi des traditions universellement accréditées de son temps. Mais il a aussi donné droit de cité à un grand nombre d'erreurs. Parlant des villes closes du comté de Namur, il attribue la fondation du château de Sam son, « à Albericq, second fils de Clodion le Chevelu, régnant ès lisières de la Gaule-Belgique vers l'an 451, et par lui appelé *Temple de Mercure.* » De même, il copie servilement d'anciennes chroniques où il est écrit qu'un fils de Charles Martel appelé Grifon fut archevêque de Reims. Ses tableaux généalogiques des comtes de Namur, bien que fournissant des renseignements utiles, sont souvent invraisemblables. Enfin, pour le douzième siècle, Paul de Croonendael n'a guère fait que copier les chroniqueurs contemporains, tels que Rigord, Guillaume le Breton et la chronique de Gislebert.

Malgré ces critiques, l'œuvre du compilateur namurois est importante. On y rencontre fréquemment des textes de chartes d'une authenticité incontestable et qui révèlent des faits nouveaux. Pour ne pas trop scinder le récit, le savant éditeur les a réunies, en les annotant, à la fin de sa publication, sous le titre de *Codex diplomaticus.* Enfin dans le récit historique des faits, depuis la conquête de César jusqu'en 1212, il en est un grand nombre que Paul de Croonendael nous a conservés seul, et qu'il a recueillis dans des chroniques qui semblent aujourd'hui perdues. Nous reviendrons sur cette grande publication

lorsque M. le comte de Limminghe nous aura livré la seconde partie de son œuvre : il nous sera alors permis de mieux apprécier dans son ensemble la chronique de Paul de Croonendael et le mérite de son savant éditeur. ERNEST BABELON.

Cartas de Indias, publicadas por la primera vez por el Ministerio de Fomento. Madrid, imp. de Manuel G. Hernandez, 1877, in-folio de XVI-877 p., avec fac-simile, planches et cartes.

Le gouvernement espagnol vient de publier, en un magnifique volume in-folio, un choix de lettres inédites (au nombre de 108), écrites des Indes occidentales ou relatives aux Indes occidentales, pendant le seizième siècle. Les auteurs de ces lettres portent les noms illustres de Christophe Colomb, d'Améric Vespuce, de Barthélemy de las Casas, de Bernal Diaz del Castillo, de Pierre de la Gasca, de Martinez de Irala, etc. Elles racontent les faits les plus remarquables de la découverte, de l'histoire, de l'administration première des provinces de la Nouvelle-Espagne ou Mexique, de l'Amérique centrale, du Pérou et de la Plata. Ce simple énoncé indique suffisamment la haute valeur de ces documents. Le gouvernement espagnol a rendu, par cette publication, un service inappréciable à l'histoire de l'Amérique, en même temps qu'il met en lumière des pièces authentiques pouvant servir à présenter, sous un jour plus favorable à l'Espagne, les actes des premiers explorateurs du Nouveau Monde, des vainqueurs et des gouverneurs de ces contrées.

La commission, nommée par le ministre pour préparer et diriger cette édition, n'y a admis que des lettres autographes, dont elle a reproduit en fac-simile les principales, se contentant, pour les pièces et les auteurs d'une moindre importance, du fac-simile des signatures. Le recueil est suivi de notes historiques servant d'éclaircissement aux lettres, d'un vocabulaire géographique, de notices biographiques très-complètes touchant les personnages auteurs des lettres ou cités dans les lettres, d'un glossaire des vieux mots de la langue tombés aujourd'hui en désuétude. Viennent ensuite de nombreuses planches de fac-simile et les cartes de plusieurs contrées du Nouveau Monde, dressées au seizième siècle par des navigateurs espagnols.

Espérons que le gouvernement de ce pays, et en particulier M. le comte de Toreno, le ministre éclairé sous l'impulsion duquel a été entreprise cette remarquable publication, ne s'arrêteront pas dans cette voie, et qu'ils continueront à faire part au monde savant des trésors de leurs archives nationales, si riches en documents pour l'histoire des deux mondes.

Ajoutons que cette édition est splendide : papier, impression, gra-

vure, tout est espagnol, et n'en est pas moins digne d'être présenté comme un modèle aux éditeurs de grandes publications.

L. Sandret.

Étude sur Nicolas de Grouchy et son fils Timothée de Grouchy, Sr de la Rivière, par le vicomte de Grouchy et Émile Travers. Paris, H. Champion; Caen, Le Blanc-Hardel, 1878, in-8 de 230 p. — Prix : 5 fr.

M. le vicomte de Grouchy, secrétaire d'ambassade, voulant faire connaître un personnage de sa famille qui a le droit de ne pas être oublié, s'est adjoint un ancien élève de l'École des chartes, son ami, pour publier le joli volume dont je viens de transcrire le titre. Nicolas de Grouchy, en sa qualité de puîné, dut chercher à se faire une carrière ; ses goûts le portèrent vers le professorat, et il commença par occuper une chaire à Sainte-Barbe; puis il vint professer à Bordeaux, au collège de Guyenne, à Coïmbre, en Portugal; il mourut au moment où il était appelé au collège protestant de la Rochelle. Il édita plusieurs ouvrages qui lui donnèrent une grande réputation de savant parmi ses contemporains. Bien différent fut son fils, catholique ardent, homme de guerre, qui, lorsqu'il laissa reposer son épée, s'escrima de la plume et fut un zélé adversaire des réformés du pays de Caux. Autant le père avait été un huguenot calme, autant le fils se montra catholique militant. Cette étude, consciencieusement faite et agréablement écrite, offre un véritable intérêt; les recherches biographiques et bibliographiques sont très-complètes; les pages relatives au collège de Guyenne et à la tentative malheureuse d'établir des professeurs étrangers en Portugal fournissent des détails inédits ou peu connus sur l'histoire du haut enseignement au seizième siècle. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur ce livre, dans lequel ils trouveront autre chose que la simple biographie d'un savant.

A. de B.

Nouveaux éloges historiques, par M. Mignet, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. 2me édition. Paris, Didier, 1878, in-8 de 353 p. — Prix: 6 fr.

Cette nouvelle série d'éloges comprend les biographies de MM. de Savigny, Alexis de Tocqueville, Victor Cousin, lord Brougham, Charles Dunoyer, Victor de Broglie et Amédée Thierry. Ils ont été prononcés en séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, et M. Mignet a eu surtout pour but « d'honorer les vies généreuses de savants amis du bien, et de célébrer les mémorables travaux d'utiles serviteurs de l'esprit humain. » M. Mignet est un maître dans l'art de bien dire, et nous ne nous attarderons pas ici à faire l'éloge de son style académique ; mais dit-il toujours d'excel-

lentes choses ? La mission qu'il s'est imposée de retracer la vie et d'apprécier les œuvres des savants que nous avons cités plus haut, était délicate. Ces philosophes, ces moralistes, ces jurisconsultes, ces économistes, ces historiens ont été mêlés au mouvement intellectuel et politique de notre siècle ; plusieurs d'entre eux ont même joué un rôle considérable dans la marche des idées et des événements, et dès lors, il devenait difficile de juger d'une manière impartiale leurs travaux et leurs actes. Aussi, on peut dire que le jugement que porte sur eux M. Mignet ne sera pas toujours ratifié par l'histoire : il a prononcé devant l'Académie des panégyriques. Et puis, l'esprit révolutionnaire de l'auteur se laisse entrevoir en maints endroits. Dans l'éloge du grand jurisconsulte allemand, M. de Savigny, par exemple, nous ne voyons pas bien les raisons qui font que M. Mignet appelle la révolution « un grand jurisconsulte (p. 57). » Jetant un regard sur les destinées du droit et de la science juridique en Allemagne et en France, il trouve la cause de l'infériorité prétendue de nos voisins d'Outre-Rhin dans leur respect des traditions nationales, tandis que la France, au contraire, est le pays du progrès. Ces lignes étaient écrites en 1864 ; les événements survenus depuis cette époque ont dû modifier sur ce point les idées de M. Mignet. Nous pourrions faire des réserves analogues sur l'appréciation de la philosophie de Victor Cousin et des théories libérales de Charles Dunoyer. Il nous suffit de les signaler, en regrettant que les sophismes révolutionnaires trouvent ainsi leur place dans un recueil qui intéresse à un haut degré l'histoire contemporaine. Er. B.

Bibliothèque liturgique. *Description des livres de liturgie imprimés aux quinzième et seizième siècles, faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. Monseigneur Charles-Louis de Bourbon* (comte de Villafranca), par Anatole Alès. Paris, typographie A. Hennuyer, 1878, gr. in-8, vi-558 p. (Non destiné au commerce.)

M. le comte de Villafranca a réuni une collection unique d'anciens livres liturgiques; M. Anatole Alès en fait connaître les richesses les plus remarquables dans un magnifique catalogue, tiré à cent cinquante exemplaires, tous sur papier de Hollande.

Il décrit, avec une minutieuse exactitude, trois cent trente-huit volumes liturgiques à l'usage de trente-huit couvents et d'une centaine de diocèses, parmi lesquels plusieurs n'existent plus (tels que ceux d'Agde, d'Apt, de Die, de Lisieux, de Mâcon, de Saint-Malo, etc.).

Les livres d'*Heures* publiés à Paris, vers la fin du quinzième siècle, par Vérard, par Simon Vostre, par Hardouyn, par Kerver (l'introducteur en France du caractère italique, inventé par le Vénitien Alde Manuce), sont d'autant plus recherchés qu'ils sont ornés d'un

grand nombre de figures sur bois, où se révèle souvent un talent très-réel.

Ces illustrations sont fréquemment les mêmes dans les productions des divers libraires ; M. Alès a dressé un tableau offrant, pour soixante-dix livres d'*Heures* différents, le nombre, le sujet et la distribution des planches dont ils sont ornés ; c'est la première fois que la lumière est portée dans cette portion de l'iconographie.

Parmi les ouvrages qu'a décrits M. Alès, il s'en trouve qui ont échappé aux recherches de l'auteur du *Manuel du Libraire*, et c'est là un témoignage éclatant de leur rareté. Nous indiquerons en ce genre les *Heures à lusaige de Lengres*, 1542 (n° 70) ; les *Heures à lusaige de Paris*, Jehan de Brie, 1509 (n° 112) ; les *Hore beate Marie virginis*, Thielman Kerver, 1502, sur vélin (n° 180), etc.

M. Alès ne s'est pas contenté de dresser une nomenclature forcément quelque peu aride ; il a eu le soin d'y faire entrer certains détails qui ont de l'intérêt. Les vieux livres d'*Heures* renferment souvent des compositions poétiques plus ou moins étendues ; il en a cité des extraits : voir page 151 des quatrains sur chacun des douze mois de l'année ; page 185 diverses oraisons ; page 321, un spécimen d'une traduction des vers sibyllins ; un extrait du dialogue des *Trois morts* et des *Trois vifs*, sujet fort goûté à cette époque, se trouve page 474.

La belle collection dont M. Alès nous donne le catalogue, n'est d'ailleurs qu'une portion (la plus précieuse, il est vrai), de la bibliothèque formée par M. le comte de Villafranca, laquelle, résultat de quarante années de recherches, comprend cinq mille cinq cents ouvrages (18,000 volumes environ), dont les deux tiers relatifs à la liturgie et à l'histoire religieuse. Il convient d'y joindre cinquante manuscrits. Une note (page 116-119), donne la liste d'une réunion presque complète des missels et des bréviaires gallicans (au nombre de 81), imprimés pendant le siècle dernier, et concernant quarante-sept diocèses.

Les livres catalogués par M. Alès sont revêtus de fort belles reliures, sorties des habiles mains de M. Lortic ; il n'y a d'autres exceptions que celles qui résultent du respect dû à d'anciennes couvertures bien conservées.

Des tables, rédigées avec beaucoup de soin (diocèses et ordres religieux, imprimeurs et libraires), rendent les recherches très-faciles. A tous les points de vue, rien ne manque pour faire du catalogue rédigé par M. Alès, un volume des plus remarquables et complétement digne de la riche collection dont il fait connaître les trésors ; ajoutons que son rédacteur avait déjà donné une preuve de l'étendue de ses connaissances bibliographiques dans une intéressante étude sur les *Moines imprimeurs* (Paris, Techener, 1872). B.

BULLETIN

Conférences sur l'Église, prêchées à Sainte-Croix de Nantes, pendant le carême de 1878, par le R. P. Guibé, de la Compagnie de Jésus, offertes aux œuvres catholiques. Angers, imprimerie Lachèse et Dolebau, 1878, in-18 de II-155 p. — Prix : 50 cent.

L'Église, copie fidèle de Jésus-Christ, ou vue d'ensemble sur l'Église, l'unité de foi dans l'Église catholique et le dogme de l'infaillibilité pontificale, l'Église et la science, l'Église et l'intolérance, tels sont les sujets traités par le R. P. Guibé dans les quatre conférences prêchées à Sainte-Croix de Nantes, et réunies aujourd'hui en un petit volume destiné à devenir un excellent opuscule de propagande. Le format est en effet commode, le prix peu élevé, le sujet éminemment actuel et le ton tout à fait populaire. Montrer que l'Église est la copie vivante de Jésus-Christ dans sa constitution, dans sa mission, dans sa vie, dans ses luttes, dans ses triomphes, et déduire de ces considérations les devoirs que nous sommes tenus de remplir envers elle ; prouver la permanence de l'unité de foi dans l'Église, sans que cette unité soit exclusive de la proclamation de dogmes nouveaux ; démontrer, par les raisonnements et par les faits, que l'Église complète, conserve, suscite et propage la science ; établir que l'intolérance de l'Église est purement doctrinale, et qu'en fait jamais autorité ne fut plus douce et plus bénigne que la sienne, c'est ce que fait très-bien le P. Guibé. Sans doute, ces questions si graves pourraient être approfondies davantage ; mais un livre plus sérieux sur ces matières effrayerait peut-être plus d'un lecteur. Telles qu'elles sont, les *Conférences* que nous annonçons produiront un très-grand bien et dissiperont bien des préjugés. E. de la D.

La Question sociale. *Rente, intérêt, société de l'avenir*, par E. Fauconnier, docteur en droit. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-12 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des quatre chapitres que comprend ce petit volume, les deux premiers répètent tous les lieux communs socialistes contre la propriété foncière et la productivité du capital, le troisième esquisse le plan d'une société telle que la rêve M. Fauconnier, où la terre serait la propriété collective des communes, comme en Russie, et où l'État, devenu le grand directeur de l'industrie, ferait vivre ou mourir à son gré les entreprises, en leur donnant ou en leur refusant le crédit gratuit dont il serait le souverain dispensateur. Le quatrième et dernier chapitre, consacré *aux voies et moyens*, place au premier rang la guerre aux congrégations religieuses et particulièrement aux jésuites, contre lesquels toutes les vieilles calomnies du *Constitutionnel* de la Restauration sont rééditées. Dans ces trois cents pages, on ne trouve pas un seul élément nouveau de discussion. En revanche, les citations de l'antiquité classique et des écrivains modernes y abondent ; c'est une sorte de *Recueil de morceaux choisis*, à l'usage des socialistes, et, comme dans toutes les compilations de ce genre, ces morceaux sont tronqués à plaisir. Telles sont, notamment, les citations de quelques Pères de l'Église qui, replacées dans l'ensemble des œuvres dont elles sont extraites, ont un tout autre sens : mais c'est là un procédé connu depuis longtemps.

L'auteur nous apprend, sur la couverture, qu'il est docteur en droit. Il est

nécessairement bachelier ès lettres, et son mince volume pourrait, s'il était besoin, servir de nouvelle *illustration* au spirituel pamphlet de Bastiat : *Baccalauréat et socialisme.* C. J.

Droit familier. Nos petits procès, par A. Carré, juge de paix du Ier arrondissement de Paris. Paris, Bibliothèque du *Magasin des demoiselles,* 1878, in-12 de VI-446 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Carré est l'auteur de plusieurs ouvrages sérieux : *Code annoté des juges de paix, compétence judiciaire des juges de paix en matière civile et pénale, Manuel encyclopédique d'Alain.* Son nouveau livre fait partie d'une collection à l'usage des jeunes filles, et prend rang entre le *Magasin des demoiselles,* l'*Histoire de la mode* et la *Lecture en famille ;* il est dédié à la famille de l'auteur. Dédier un livre de droit à une jeune fille, avoue M. Carré, est une de ces idées étranges qu'un père seul peut avoir. Pas un mot de l'*antichrèse,* de *l'anatocisme,* de la *réintégrande,* des hypothèques, des *chirographaires,* de la *paraphernalité.* Mais on y trouve, après quelques détails sur l'organisation judiciaire, des règles, entremêlées d'anecdotes, sur les rapports entre maîtres et domestiques, propriétaires et locataires, assureurs et assurés, hôteliers, voituriers et voyageurs, cafetiers, restaurateurs et consommateurs, marchands et acheteurs, fournisseurs et clients. Ce n'est pas un traité, ce sont des notes, « griffonnées au coin du feu, dit l'auteur à sa petite Lily, pendant que ton crayon moqueur me croquait irrévérencieusement de profil et de trois quarts. » On voit quel ton d'enjouement règne partout dans ces pages : mais, en même temps, les renseignements qu'elles donnent sont exacts et précis. C'est beaucoup dans un tel genre : aussi suis-je prêt à penser, comme M. Carré, que son travail pourra servir à d'autres qu'aux jeunes filles.

J.-A. de Bernon.

Le Droit et les hommes de loi dans les œuvres de Molière. Discours de rentrée prononcé à l'ouverture des conférences des avocats de Bordeaux, le 7 janvier 1878, par Louis Barde, avocat. Bordeaux, in-8 de 60 p.

Le discours de M. Barde est une œuvre ingénieuse et patiente, où sont relevés avec soin les passages des comédies de Molière relatifs au droit et aux hommes de loi. Cette étude fait le plus grand honneur à l'auteur et révèle chez lui une connaissance approfondie de notre ancienne législation. Toutes ces formalités de procédure civile ou criminelle si minutieusement décrites par le grand comique, tous ces détails précis donnés sur les testaments et les contrats de mariage et autres points de droit fort délicats semblent des raisons suffisantes à M. Barde pour l'amener à conclure que Molière a fait son droit. Je n'y contredis pas. J'avouerai cependant que je ne suis pas convaincu, et j'attends, pour me prononcer sur cette question, assez indifférente en somme, à mon avis (il est vrai que je ne suis pas avocat), que l'on puisse s'autoriser de données moins incertaines et de documents plus précis. *Adhuc sub judice lis est.* E. de la D.

Petites lectures du foyer chrétien. *La vérité sur Voltaire,* par H. G. (de l'*Espérance du Peuple*). Nantes, Libaros, 1878, in-32 de 90 p.

Le Centenaire de Voltaire. (Extrait de la *Sentinelle du Midi*). Toulouse, imprimerie Castel, 1878, in-32 de 31 p.

Nous dirons peu de choses du premier de ces deux opuscules : la raison

en est qu'ayant analysé ici même un petit livre sur *Voltaire*, signé *Armel de Kervan*, nous n'apprendrions rien au lecteur en résumant un opuscule qui n'est que la reproduction textuelle de quatre-vingt dix pages coupées çà et là dans ce livre, et rattachées avec un fil qui, malheureusement, ne dissimule pas les coutures. Le ciseau seul a travaillé : c'est donc à lui que nous renvoyons tous nos compliments. Il nous semble, d'ailleurs, avoir été tenu par une main assez adroite pour qu'à l'occasion la propagande puisse tirer profit de cette compilation.

Le second opuscule, plus court que le premier, s'attache surtout à mettre en relief, par une série de citations bien choisies, les vices hideux de Voltaire. Il n'est pas difficile à l'auteur de montrer que Voltaire est le dernier homme à qui le peuple de France devrait décerner les honneurs d'une apothéose : car il détesta son pays, méprisa le peuple, insulta Jeanne d'Arc, flatta toutes les puissances, même les plus méprisables et les plus viles, et fit étalage de tant de vices, que les apologies, même les plus habiles, même les plus impudentes, ne parviendront pas à redorer cette gloire à jamais ternie. Voltaire restera, quoi qu'on fasse, *le dernier des hommes par le cœur*.

E. DE LA D.

Voltaire à l'Exposition universelle. *Dialogues entre Candide et Philalète.* Montpellier, imprimerie Grollier, mai 1878, in-32 de 82 p.

Encore une nouvelle brochure contre Voltaire! L'intention de l'auteur est trop bonne pour que je dise du mal de lui; mais enfin mon humble avis est qu'il vaudrait beaucoup mieux répandre et faire lire les excellents opuscules de propagande écrits sur le même sujet, que d'en faire d'autres qui ne les valent pas, à beaucoup près. Les dialogues de M. C. R... ne font guère que répéter, sous une forme moins claire, moins vive, moins populaire, par conséquent, les diverses appréciations sur Voltaire que nous avons lues ailleurs. Irai-je jusqu'à dire que c'est ennuyeux, mal écrit? non ! Seulement tous ces dialogues fictifs, entre personnages auxquels le lecteur ne s'intéresse guère, me paraissent peu favorables à la propagande. Sortons un peu de la *convention* pour rentrer dans *le naturel et la vérité :* à ce prix seul on se fera lire. Et puis, que vient faire ici l'Exposition universelle? Je cherche et je ne trouve pas : puisse le lecteur être plus heureux !

E. DE LA D.

Petits portraits, par THÉOPHILE D'ANTIMORRE. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr.

Rendons justice à M. d'Antimorre : il y a du savoir faire, de la verve, de l'esprit dans ses portraits. Mais, en général, il faut bien le dire, les personnages sont peints en laid, et l'artiste ne se montre pas toujours observateur suffisamment exact. C'est un premier défaut. Il y en a d'autres : les portraits sont, en général, beaucoup trop longs, trop prodigues de ces petits détails qui n'ajoutent absolument rien à une physionomie et empêchent plutôt d'en discerner le vrai caractère. Que l'auteur s'attache à mieux observer, qu'il s'étudie à devenir plus naturel et plus concis et ses portraits, déjà pleins d'humour, seront excellents. D'ailleurs, tel qu'il est, le livre de M. d'Antimorre est un bon livre. Le vice y est flagellé, le ridicule persifflé; la charité, d'ailleurs, n'en est pas un moment absente; elle adoucit la critique et faci-

lite à ceux qui se reconnaîtront dans ces portraits l'accès des vérités qui les rendront meilleurs. E. DE LA D.

Lectures extraites de divers auteurs, *à l'usage de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et utiles à tous les fidèles*, par F.-B. GALLON, officier supérieur des services de la Marine en retraite, ancien vice-président du Conseil des conférences de Marseille. Paris, Victor Sarlit, 1877, in-8 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Cédant aux conseils d'hommes autorisés, M. Gallon vient de publier un choix de lectures qui, après avoir alimenté la piété des membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Toulon et de Marseille, va maintenant édifier les fidèles et leur fournir, suivant la parole de Mgr de Mazenod, *les moyens d'avancer dans la perfection*. Ces lectures, au nombre de cinquante, ont été très-judicieusement choisies dans les auteurs les plus éminents et me semblent parfaitement appropriées aux diverses nécessités de la vie chrétienne. La charité, l'aumône, la prière, l'espérance, le péché, la sainteté, l'humilité, la pauvreté, tels sont, pris au hasard, quelques-uns des sujets traités dans ces pages : les auteurs se nomment Bourdaloue, Massillon, de la Luzerne, Balmès, cardinal Giraud, Lacordaire, Ravignan, Félix, Louis Veuillot, Auguste Nicolas, Ozanam, tous noms familiers aux amis de la grande littérature religieuse. C'est donc aux sources les plus pures que M. Gallon a puisé. Nous ne lui ferons qu'un seul reproche, celui de n'avoir pas indiqué exactement les livres auxquels il a emprunté ses extraits. En réparant cette lacune, il nous fournira le moyen de recourir aux sources et de nous édifier en lisant dans leur entier certains passages qui doivent avoir été nécessairement écourtés. C'est le seul *desideratum* que nous ayons relevé dans ce livre modeste, appelé, croyons-nous, à faire peu de bruit mais beaucoup de bien. E. DE LA D.

Méthode nouvelle pour apprendre la langue allemande, par MM. R. et W. WEIL. Paris, Ghio, 3 vol. in-8 de VIII-165, VIII-194 et VIII-222 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne peut apprécier une méthode d'instruction, surtout pour les langues, quand on ne l'a pas vue fonctionner. Aussi me bornerai-je, pour l'ouvrage de MM. Weil, à en faire connaître le mécanisme, sans recommandation spéciale. Leur méthode part de deux principes pédagogiques fort en honneur de l'autre côté du Rhin : l'*enseignement* par l'aspect, la concentration de l'étude des langues et des sciences. On montre à l'élève chacun des objets dont il est question; on lui donne, dans la langue qu'il doit apprendre, les notions relatives aux autres parties de l'enseignement. Ceux qui n'ont pas vu pratiquer ce système seront tentés de le trouver un peu transcendantal, ce qui est un défaut. La méthode Ollendorff, à laquelle MM. Weil reprochent de s'en tenir au langage usuel et de négliger le langage élevé, a du moins l'avantage d'une simplicité plus grande. Ceux qui auront eu la patience de la suivre pendant six mois, conformément au programme, pourront ensuite passer à la méthode Weil : ils apprendront, sans le secours de la traduction mise en regard, l'histoire sainte, la gymnastique, l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire, réduites à quelques centaines de pages et accompagnées de dialogues, de fables, de contes et de poésie.

J.-A. DE BERNON.

Nouvelle bibliothèque classique. Théâtre de Corneille, publié en cinq volumes et précédé d'une préface, par V. Fournel. Paris, librairie des Bibliophiles, 1878, trois vol. in-18 de LIII-2613-37-388 p. — Prix du vol. : 3 fr.

Œuvres choisies de D. Diderot, publiées en quatre volumes et précédées d'une introduction, par Paul Albert. Même librairie, 1878, t. I et II, 2 vol. in-18 de XXXI-281 et 374 p. — Prix du vol. : 3 fr.

Quoique le Corneille publié par la librairie des Bibliophiles ne soit pas terminé, nous ne voulons pas tarder davantage à en parler aux amis des bons et des beaux livres. Cette nouvelle édition ne se recommande pas seulement par son élégance typographique; elle offre un recueil plus complet que d'habitude des œuvres du grand poète. On a été trop accoutumé à ne lire que quelques pièces de Corneille; on en a trop oublié ou méprisé d'autres dans lesquelles, comme le remarque M. Fournel, Corneille apparaît encore ça et là, « en un acte, en une scène, en une tirade que lui seul pouvait faire. » Aux douze pièces qui, d'ordinaire, composent les œuvres choisies du père de notre théâtre, M. Fournel en a ajouté cinq autres : *Médée, l'Illusion perdue, Andromède, Œdipe* et *Pulchérie*. Peut-être aurait-on bien fait, pour montrer le point de départ, d'y joindre encore *Mélite* et même *Clitandre*. L'introduction de M. Fournel est intéressante ; il semblait pourtant difficile de parler de nouveau d'un poète qui déjà, tant de fois, a été examiné et commenté. M. Fournel a fait ressortir la hardiesse avec laquelle, sur bien des points, le poète a dénoncé les théories modernes; mais il regrette qu'il n'ait pas vu tout ce que pouvait lui donner l'histoire de notre pays. Remarquons-le, chose étrange et désolante, au dix-septième siècle, ce furent nos mauvais poètes, La Mesnardière, Scudéry, Chapelain, le Père Le Moyne, qui comprirent seuls quel intérêt et que de ressources pouvaient présenter des faits nationaux. Les autres poètes, les grands, en furent empêchés par des préjugés classiques. Et avant eux, cependant, au siècle précédent, on avait deviné déjà le parti qu'il y avait à tirer de certaines phases de notre histoire. Le Père Duduc avait fait sa tragédie de la Pucelle, Nicolas Crétien, — de Rouen comme Corneille, — avait mis Jeanne d'Arc en scène dans une œuvre étrange où apparaissaient aussi Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon et saint Louis. — M. Fournel le dit très-bien, il n'a manqué à Corneille « que de puiser dans les entrailles de notre histoire, de transporter sur la scène les grands épisodes de nos vieilles annales religieuses et patriotiques, alors trop peu connues ou dédaignées, pour revêtir cette physionomie presque sacerdotale qu'Eschyle a conservée dans l'histoire du théâtre grec. »

Ce n'était pas trop d'avoir, dans la *Nouvelle bibliothèque classique*, donné cinq volumes à Corneille. Était-il nécessaire d'en accorder quatre à Diderot? Attendons, pour en juger, que ses *Œuvres choisies*, dont il n'a paru jusqu'ici que deux tomes, soient complétement publiées. Th. P.

La Hollande pittoresque, le Cœur du pays. Voyage dans la Hollande méridionale, la Zélande et le Brabant, par H. Havard. Paris, Plon, 1878, in-12 de 435 p., avec 1 carte et 8 gravures. — Prix : 4 fr.

Dernière partie d'une trilogie qui présente, avec un charme et un intérêt toujours croissant, l'histoire artistique, héroïque, populaire d'un pays trop peu connu. M. H. Havard a réalisé, à notre sens, le *guide* le plus complet du voyageur en Hollande; les renseignements techniques s'y trouvent, mais

dépouillés de la sécheresse et de la minutie ordinaires, et animés du souffle littéraire et historique qui rendent vivantes pour le lecteur les villes et les campagnes, les musées et les monuments. Les vieilles chroniques sont mises à contribution et rajeunies, et les descriptions d'œuvres d'art révèlent un artiste véritable, non moins que celles de la campagne, de la mer, des canaux, des ruines. Joanne est dépassé, soit dit sans lui faire tort, et tout en reconnaissant d'ailleurs son mérite et sa nécessité... pour les heures des trains et les prix des hôtels. Que de souvenirs évoqués! Dordrecht, Berg-op-Zoom, Veere, Flessingue, Middlebourg, Breda, etc.... Ce volume est-il donc sans tache? Hélas! non, et nous sommes obligé d'y relever çà et là quelques indices de tendances *libres-penseuses*, un peu trop accusées pour les lecteurs catholiques. Ils ont droit, eux aussi, de bénéficier du fameux principe de la *liberté de conscience*, et de réclamer le respect et la justice pour leurs croyances et leurs traditions. Une fois faite cette réserve nécessaire, nous n'éprouvons aucun embarras à accorder un juste éloge à ce troisième volume, complétant fort heureusement, par ailleurs, les *Villes mortes* et les *Frontières menacées*. ROQUEFEUIL.

Le Livre final de l'épopée des âges *ou la Démocratie socialiste et le dernier des despotes*, par le chevalier DE MAYNARD, ex-conseiller de préfecture, membre de l'Institut des provinces. Paris, René Haton, 1878, in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet opuscule a trait à la « fin du monde. » C'est le résumé de deux publications faites sur cette question par M. de Maynard, en 1857 et en 1873. L'auteur passe d'abord en revue les croyances et les traditions des divers peuples sur la grande catastrophe de la fin des âges. Il examine ensuite les diverses théories émises par des écrivains de nos jours sur le cataclysme final. Puis, il pose ses conclusions. M. de Maynard, avec tous les catholiques, est d'avis que nul ne peut pénétrer l'époque précise de ce cataclysme. Mais il estime qu'en étudiant avec attention certains signes précurseurs, on peut en pressentir l'approche plus ou moins éloignée. Nous ne suivrons pas M. de Maynard dans ses conjectures. Elles sont très ingénieuses, fort intéressantes. Toutefois, ce ne sont que des conjectures, et, en pareille matière, d'ailleurs, on ne saurait arriver à autre chose. Par exemple, là où M. de Maynard est aussi éloquent qu'irréfutable, c'est dans la peinture qu'il trace de l'invasion et des effrayants progrès des idées socialistes, nihilistes et démagogiques. Il nous donne l'Internationale comme le précurseur direct de l'Antechrist. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Internationale est l'antichristianisme dans toute sa laideur, l'athéisme organisé. Toute cette partie de l'opuscule de M. de Maynard est à lire et elle peut donner lieu à de sérieuses et utiles réflexions. F. B.

VARIÉTÉS

I

L'ÉTAT ACTUEL DE LA PRESSE ANGLAISE (1)

Il est écrit, quelque part dans les *Lettres de Junius*, que « la liberté de la presse est le palladium de l'indépendance des États. » Cet aphorisme a

(1) Ce travail a été communiqué au Congrès Bibliographique international, et paraîtra dans le recueil des travaux du Congrès.

tellement fait son chemin dans toutes les parties de l'empire Britannique qu'un journal microscopique, qui se publie dans l'île de Saint-Christophe, une des petites Antilles, l'imprime fièrement dans chaque numéro en tête de ses colonnes, — lesquelles, du reste, sont exclusivement consacrées à annoncer les pilules de Holloway, la Revalescière Du Barry et autres panacées analogues. Mais il s'en faut de beaucoup que les autres journaux de l'empire Britannique, surtout ceux qui s'impriment dans le Royaume-Uni, revendiquent la liberté de la presse pour en faire ensuite un usage aussi modeste. Ils s'en sont servis comme d'une arme redoutable pour livrer des combats sérieux, vifs, incessants, et c'est ainsi qu'ils ont conquis pour le journalisme le titre pompeux, mais justifié, de « quatrième pouvoir de l'État. » Les trois autres sont la Reine, les Lords et les Communes.

Hâtons-nous de le déclarer, la presse anglaise se montre généralement digne de la haute position qu'elle occupe. Si elle est jalouse de sa liberté, elle ne donne jamais dans la licence ; si elle est universellement respectée, c'est qu'elle a commencé par se respecter elle-même. Des accusations de vénalité se sont rarement élevées contre elle et ont été justifiées plus rarement encore. Le ton de sa polémique est d'ordinaire convenable ; elle évite les personnalités et ne donne jamais dans ce travers des feuilles du continent, — les querelles de journal à journal, lesquelles sont aussi stériles que peu édifiantes. Grâce à sa richesse, elle peut rémunérer largement ses écrivains, et elle s'assure ainsi la collaboration d'hommes doués d'un vrai mérite littéraire : les articles de fond de certains journaux sont de véritables essais dont la pensée et le style sont également dignes d'admiration. Nous nous hâtons d'écrire tout ceci, dans la crainte que ce qui était vrai hier ne cesse de l'être demain : certains indices donnent à croire que, sous le rapport de la dignité du moins, les journalistes anglais commencent à se lasser de l'ordre de choses actuel. Peut-être ne sont-ce que des défaillances; c'est dans l'espoir qu'il en est ainsi, que nous ne voulons pas nous appesantir sur ce point. En même temps il y a beaucoup de réserves à faire sur ces correspondances, — non de l'étranger, mais de l'intérieur, — que les journaux d'Outre-Manche publient avec une facilité regrettable. Le barbier d'un fameux souverain de la Phrygie ayant observé que son auguste client avait été contraint d'adopter un genre de coiffure... insolite, ne put garder son secret pour lui et alla le confier aux roseaux qui, agités par le vent, apprirent à tout venant que « Midas, le roi Midas avait des oreilles d'âne. » Les journaux anglais remplacent avec avantage les roseaux de la Phrygie. Tout citoyen britannique dont le beefsteack était trop cuit ou pas suffisamment cuit, qui a manqué le train ou qui n'a pas obtenu l'impossible d'un employé du gouvernement, s'empresse aussitôt d'écrire à son journal. Celui-ci accueille dans ses colonnes la lettre du plaignant, et livre à l'exécration publique le restaurateur, le chef de gare ou le commis, — sans se préoccuper de savoir si la plainte était fondée ou non.

Sous le rapport de l'administration, les journaux anglais diffèrent de ceux du continent et, en particulier, de ceux de France, en ce sens qu'ils n'ont pas de feuilles d'abonnements. Chacun achète soi-même son journal. Les personnes qui veulent s'épargner cette légère fatigue traitent à forfait avec l'un des innombrables marchands de journaux, libraires, papetiers, débitants de tabac, à la porte desquels on voit s'étaler de larges affiches contenant en termes affriolants le menu du jour, les nouvelles à sensation et le dernier scandale. Du reste, à Londres, la difficulté consiste moins à se procurer un journal qu'à se soustraire à l'importunité de cette nuée d'in-

dustriels qui viennent offrir les feuilles publiques à tous les coins de rue et escaladent les marchepieds des omnibus. L'administration des journaux accorde, en général, une remise de 25 0/0 à tous les vendeurs.

Le nombre des journaux qui se publient dans le Royaume-Uni est de 1,040, sur lesquels 342 paraissent à Londres. Parmi ces derniers, 19 seulement sont quotidiens, à savoir quatorze du matin et cinq du soir.

Notre intention, dans cette courte note, est, de nous occuper exclusivement de la presse politique. Nous laisserons donc de côté les feuilles purement commerciales comme le *Daily Index*, moniteur des commissaires-priseurs ; le *Daily Recorder of Commerce*, représentant de tous les intérêts mercantiles, maritimes et industriels du royaume; le *Financier*, dont le nom indique suffisamment l'objet ; le *Public Ledger*, organe de tous ceux qui ont à vendre ou à acheter. Nous ne nous occuperons pas davantage de la feuille intitulée *Lloyd's List*, fondée en 1726, qui fournit chaque matin de précieux renseignements sur l'état de la navigation dans toutes les parties du globe ; ni du *Sportsman*, consacré à toutes les phases de cette chose intraduisible qu'on appelle le « Sport » et qui comprend tous les exercices imaginables, depuis la chasse au tigre jusqu'à la pêche à la ligne, en passant par les vélocipèdes.

A tout seigneur tout honneur : commençons par le *Times* notre rapide revue des journaux politiques du matin. Cette feuille, fondée en 1788, est aujourd'hui la propriété de M. Walter, membre du Parlement : son rédacteur en chef est M. Chinnery. Elle se publie dans Printing-House Square, dans la cité de Londres, et son tirage quotidien est d'environ 30,000 numéros. En cas de nouvelles extraordinaires, elle publie une seconde édition, et parfois même une troisième. Les annonces forment une propriété indépendante du reste du journal, et la colonne des naissances, mariages et décès appartient à deux vieilles demoiselles à qui elle rapporte une véritable fortune. Une autre particularité, c'est la seconde colonne de ce journal, dite *Agony column*, dans laquelle les amants séparés par un sort cruel correspondent en chiffres connus ou en signes hiéroglyphiques, tandis que les Arianes abandonnées réclament leurs Thésées, — et réciproquement. Sous le rapport religieux, le *Times* défend les doctrines de l'Église d'Angleterre (plus aisées, soit dit en passant, à défendre qu'à définir) ; — en matière commerciale, il soutient le libre échange. Quant aux principes politiques, il est à peu près impossible de dire quels sont ceux du *Times*. Fidèle à son titre, il change selon « les temps. » Ce prétendu guide de l'opinion publique a pu prendre à son compte en plus d'une circonstance le mot fameux de Ledru-Rollin : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef. » Il a fatigué le mépris public par ses palinodies. Le dernier exemple qu'il a donné de ces contradictions avec lui-même est tout récent. Il avait embrassé le parti de la Russie dans la question d'Orient avec une chaleur telle que certaines gens ont pensé que son zèle n'était pas désintéressé. Il attaquait le ministère et Lord Beaconsfield avec autant de violence que le *Golos* lui-même ; et un jour les agents de change de Londres, irrités de cette attitude antipatriotique, brûlèrent publiquement un de ses numéros en pleine Bourse. Le *Times* se serait facilement consolé de cet affront; mais, son tirage diminuant rapidement, il jugea que le moment était venu d'effectuer un changement de front. Il le fit complétement. Aujourd'hui il s'incline devant lord Beaconsfield aussi bas que le *Daily Telegraph*. Malgré ces défaillances, tout le monde lit le *Times*. Ses correspondants lui ont conquis une renommée européenne. Non-seulement il entretient dans les principales capitales

des rédacteurs qui le tiennent au courant de tout ce qui se passe d'intéressant, par des lettres *quotidiennes*, aujourd'hui transmises par voie télégraphique, — mais, sur quelque point du globe que survienne un événement important, que s'organise une expédition, le *Times* y dépêche un correspondant. On se rappelle la sensation profonde causée en Angleterre par les lettres de Crimée du Dr Russell. Le *Times* ne recule devant aucune dépense pour se procurer des informations : il est vrai que, lorsqu'il peut les avoir sans bourse délier, il ne se laisse pas arrêter par les scrupules d'une délicatesse exagérée. Du reste, même sous le rapport des correspondances, le *Times* vit aujourd'hui de sa réputation passée. La révolution cosmopolite a poussé en Angleterre, depuis vingt-cinq ans, un grand nombre d'hommes intelligents qui ont vite appris la langue anglaise, si facile à écrire. Ces individus, parfaitement au courant des choses du continent, entreprennent volontiers les fonctions de correspondants : c'est ainsi que MM. Gallenga, Arrivabene, de Blowitz, Karl Blind, et beaucoup d'autres, ont offert leurs services au *Times*, qui les a acceptés. Il en est résulté pour le journal une véritable détérioration sous le triple rapport des sentiments conservateurs, du patriotisme et du style. Ceci s'applique à la plupart des autres feuilles de Londres, chez lesquelles l'élément étranger (pas toujours très-recommandable sous le rapport de la qualité) tend chaque jour à se développer davantage.

Le prix du numéro du *Times* est de 3 pences (30 c.). Depuis le mois de janvier 1877, le *Times* publie tous les vendredis une édition hebdomadaire qui contient les articles de fond de la semaine, avec la plupart des correspondances étrangères et les articles les plus intéressants.

Le *Times* ne donne pas dans ses colonnes une grande place à la littérature, aux théâtres, ni aux arts; mais les articles de critique qu'il contient se recommandent par le style, sinon par une impartialité et un goût parfaits. En matière de finances, il fait autorité.

Le *Morning Post* est peut-être le plus ancien des journaux politiques de Londres, puisqu'il date de 1772. Il se vend à raison de 3 pences (30 centimes le numéro). Quant à son tirage, il est difficile d'en donner le chiffre, mais il ne doit pas dépasser 10,000, si tant est qu'il s'élève jusque là. En religion, il est du parti de la Haute-Église ; en politique, il était naguère whig; mais, comme beaucoup de gens appartenant à ce parti, effrayé des tendances et de la prépondérance croissante des radicaux, il s'est rapproché des conservateurs. Le propriétaire et le directeur du journal est M. Borthwick, qui aime beaucoup la France, à telles enseignes qu'il vint s'enfermer avec sa femme dans Paris pendant le siège. Organe naguère de Lord Palmerston, qui ne dédaignait pas d'y prendre la plume, le *Morning Post* est resté fidèle à sa mémoire, et semble encore inspiré par l'ombre de l'illustre homme d'État. Dans la question d'Orient, il n'a cessé de défendre la politique traditionnelle de l'Angleterre et a vigoureusement appuyé Lord Beaconsfield. Le *Morning Post* rachète le nombre comparativement faible de ses abonnés par la qualité de ses lecteurs: c'est le journal de l'aristocratie et le chroniqueur du beau monde. Il ne se passe aucun événement dans les hautes régions de la société qui ne soit rapporté dans ses colonnes: c'est le Dangeau de la cour anglaise. Le *Morning Post* ne s'est pas laissé envahir par l'élément étranger; il est Anglais pour la forme comme pour le fond. Il a de nombreux correspondants, surtout dans les colonies ; et ces derniers paraissent toujours admirablement renseignés. Ses articles de critique en matière de littérature, de science et d'art, sont hautement estimés. Nous avons dit que le *Morning*

Post se faisait l'avocat des principes de la Haute-Église en tant que ceux-ci se distinguent des tendances calvinistes du « parti évangélique, » autrement appelé Basse-Église ; mais il n'est pas favorable aux Ritualistes. On assure que la nymphe Égérie, sous les traits de M. Montagu Coray, l'aimable secrétaire de Lord Beaconsfield, apparaît parfois au Numa du *Morning Post*.

Le *Daily Telegraph*, fondé le 29 juin 1855, prix : un penny (10 centimes). Voilà bien la Briarée de la presse anglaise, seulement il a plus de cent bras, il tire chaque jour à 170,000 exemplaires et revendique le privilège d'avoir « la plus grande circulation du monde. » Le *Daily Telegraph* est la propriété d'un israélite, M. Lévy, qui, avec l'instinct commercial de sa race, a compris l'avenir auquel était appelée, dans un pays comme l'Angleterre, la presse à bon marché. Il a fondé le premier journal à un penny et le succès a dépassé ses espérances. Écrit pour le peuple, le *Daily Telegraph* est, en général, rédigé dans un style ampoulé et de mauvais goût ; son patriotisme est du chauvinisme, et tous ses sentiments sont également faux et exagérés. En même temps il vise à « faire grand » et à rivaliser d'entreprise avec le journalisme américain : témoin l'expédition de M. Stanley en Afrique, faite à compte et demi avec le *New York Herald*, et celle de M. George Smith que l'administration du *Daily Telegraph* avait préalablement envoyé explorer les ruines de l'Assyrie. On ne saurait nier que ces deux entreprises aient rendu service à la science, et que le journal déploie un grand zèle pour tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui arrive d'intéressant sur la surface du globe. Quant à ses principes politiques et autres, il n'affecte pas à cet égard un rigorisme exagéré. Fondé ostensiblement pour soutenir les doctrines libérales, il a jugé depuis qu'il valait mieux soutenir le gouvernement, quel qu'il fût, et, à l'instar du Meunier ? de Sans-Souci,

De quelque côté vînt à souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Après avoir naguère adulé M. Gladstone, qu'il avait surnommé « le William du peuple, » il a brûlé son idole avec une désinvolture charmante, et il encense à tour de bras le comte de Beaconsfield. Il gagne à ce petit manège des communications précieuses, et puisque ses lecteurs en profitent, ils auraient tort de se plaindre. Du reste, son attitude dans la question d'Orient a été fort correcte, les intérêts anglais s'étant trouvés, fort heureusement pour eux, du même côté que les intérêts du *Daily Telegraph*. En matière religieuse, ce journal affecte également une grande latitude. Toutefois, quand les libres-penseurs parisiens se réunirent dans un ignoble banquet pour manger de la charcuterie le jour du Vendredi-Saint, le *Daily Telegraph* protesta contre ces saturnales dans un article indigné. Les ancêtres de M. Lévy ont pu s'oublier au point de danser autour du veau d'or ; mais, quant à lui, il ne veut pas qu'on adore le cochon. Et il a raison.

Le *Standard* est l'heureux rival du *Daily Telegraph*. Ce dernier se vantait « d'avoir la plus grande circulation du monde ; » le *Standard* a voulu se glorifier « d'avoir le plus grand format, » — et il y a réussi. Du reste, sa publicité égale aujourd'hui celle de son émule. Créé en 1827 pour soutenir les doctrines du parti conservateur, le *Standard* était d'abord une édition du soir du *Morning Herald*, mais il a fini par se substituer entièrement à ce journal. Il est rédigé dans un style plus sobre, plus sérieux et surtout plus digne que le *Daily Telegraph ;* on y rencontre souvent des articles très-remarquables. Quoiqu'il soit l'organe attitré des conservateurs, le *Standard* conserve, à l'égard des chefs de son parti, une grande indépendance, et leur dit parfois des vérités un peu dures. Sous le rapport

religieux, il s'efforce de concilier entre elles les trois sections de l'Église anglicane, — la Haute-Église, la Basse-Église et l'Église Large ; — nous reconnaissons volontiers que la tâche n'est pas facile. Pendant la guerre désastreuse de 1870-71, seul à peu près parmi les journaux anglais, le *Standard* prit généreusement parti pour la France, dont il soutint la cause avec un talent et un enthousiasme extraordinaires. Il fut récompensé de cette noble attitude par une vente inouïe : la majorité de la nation anglaise sympathisant avec la France, tout le monde achetait le *Standard*, dont plusieurs éditions étaient rapidement enlevées chaque matin. De cette façon, les principes conservateurs dont ce journal était l'organe se répandaient partout, — comme le pollen des fleurs porté sur l'aile des vents. Bientôt une connaissance plus approfondie de la doctrine des tories, jointe au mépris qu'inspirait l'attitude du gouvernement de M. Gladstone vis-à-vis de la France, et sa politique étrangère complétement effacée, amenèrent la réaction de 1873.

Le *Standard* est le seul journal qui ait une édition du soir.

Le *Daily News* a été fondé le 21 janvier 1846, si nous ne nous trompons, sous l'inspiration et par l'influence du comte Russell, — alors Lord John Russell. Aujourd'hui, il est la propriété de M. Labouchère, et il a pris rang dans la presse à un penny. Les doctrines qu'il défend sont celles du libéralisme avancé. Bien que rédigé avec un talent incontestable, ce journal végète aujourd'hui, et peut-être avant peu finira-t-il par disparaître. C'est qu'il a fait deux fois fausse route. Pendant la guerre franco-allemande, il a pris parti avec acharnement contre la France, et, malgré le talent de ses correspondants particuliers, notamment MM. Forbes et Reay, le public anglais lui a prouvé qu'il avait peu de goût pour la cause qu'il soutenait. En 1873, à l'époque de la grève des laboureurs du Staffordshire, le *Daily News* eut un regain de popularité, grâce au même M. Forbes, qui explora en personne les districts habités par les grévistes et fit connaître au peuple anglais, qui ne la soupçonnait pas, la misère affreuse des travailleurs des campagnes. Les lettres de M. Forbes, écrites d'un style à la fois sobre et imagé, et avec une émotion sincère, obtinrent un vif succès. Malheureusement pour le *Daily News*, la question d'Orient surgit. Ce journal prit fait et cause pour les Russes, avec autant de passion qu'il l'avait fait naguère pour les Allemands, et le résultat de cette campagne, c'est qu'on voit aujourd'hui le *Daily News* s'empiler sur le comptoir des marchands de journaux ou pendre mélancoliquement sous le bras des industriels qui vendent les feuilles publiques dans les rues : personne ne l'achète plus. Il est juste d'ajouter que, depuis 1873, les idées libérales avancées ne sont plus en faveur en Angleterre.

Le *Morning Advertiser* remonte à l'année 1794, et se vend 3 pences. Néanmoins nous avons cru devoir ne parler de lui qu'après les journaux qui précèdent, parce qu'il leur cède de beaucoup en influence et en publicité. D'après son programme, cette feuille serait libérale, indépendante et constitutionnelle; mais elle est l'organe reconnu des cabaretiers, ce qui revient à dire qu'elle attaque ou défend le gouvernement, selon que les cabarets sont ou ne sont pas contents de lui. Elle se distingue aussi par son animosité contre le catholicisme, ce qui s'explique parfaitement, attendu que la doctrine catholique ne pousse pas précisément les gens à fréquenter les tavernes. Du reste, le *Morning Advertiser* a mérité récemment un bon point; il a refusé de publier le projet de mémorandum que le copiste Charles Marvin offrait de lui livrer.

Nous ne citerons que pour mémoire le *Daily Chronicle*, fondé en 1855, et dont le coût est un penny, car ce champion du libéralisme ne jouit pas d'une

grande influence ; — et les *Coming Events*, datant de 1877, dont la clientèle et le succès sont relégués dans l'avenir comme les événements dont s'occupe ce journal. Nous arrivons maintenant aux journaux du soir qui, à Londres, sont au nombre de cinq. Laissant de côté la *Shipping and Mercantile Gazette*, qui s'occupe exclusivement des intérêts du commerce et de la navigation, nous parlerons d'abord du principal journal du soir, qui tend à devenir l'un des plus importants du Royaume-Uni, — la *Pall Mall Gazette*. Cette feuille offre un grand avantage qui la recommande tout d'abord aux lecteurs : elle a un format commode; elle se compose d'un fascicule d'environ 16 pages in-octavo. Mais ce n'est là que le moindre de ses mérites : elle est rédigée avec un rare talent, et évidemment destinée à la partie cultivée de la population. On pourrait lui reprocher un léger pédantisme en politique comme en littérature. Du reste, elle est d'une indépendance parfaite et pourrait prendre pour épigraphe ce vers d'Horace :

Nullius addictus jurare in verba magistri,

Dans le fait, ce sont les libéraux qui reçoivent la meilleure part des coups de boutoir que cet organe du libéralisme distribue avec impartialité à droite et à gauche. En religion, la *Pall Mall Gazette* affecte de soutenir l'Eglise établie d'Angleterre ; mais elle rappelle en cela « l'ombre du cocher frottant l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. » Son christianisme est des plus nébuleux et ressemble à celui de M. Renan. La *Pall Mall Gazette*, comme on le voit, est le *Journal des Débats* de Londres : elle se rapproche également de cette feuille, qu'elle semble avoir pris pour modèle, par la large place qu'elle donne aux sujets littéraires. Ceci s'explique par le fait que la *Pall Mall Gazette* est la propriété de MM. Smith, Elder et C°, qui sont à la tête d'une des principales maisons de librairie de Londres. Ces négociants sont aussi en relations d'affaires avec l'Inde. C'est pour cette raison que leur journal s'occupe beaucoup des intérêts indiens, et soutient, en Orient, la politique traditionnelle de l'Angleterre. La *Pall Mall Gazette* publie, en général, trois éditions, et se vend 2 pences (20 centimes). A l'instar du *Times*, elle donne tous les samedis, sous le titre de *Pall Mall Budget*, une compilation de ses principaux articles de la semaine.

La *Pall Mall Gazette* s'est constituée le zoïle du *Times*, et semble avoir pour programme de prendre, sur chaque question, le contre-pied du journal de la Cité.

L'*Evening Standard* appartient à la même administration que le journal du matin du même nom : il professe donc en tout les mêmes doctrines.

Le *Globe*, qui date de 1803, soutient la cause du parti constitutionnel et conservateur. Il est la propriété de M. Cubitt, membre du Parlement. Ce journal a toujours demandé l'extension de suffrage et l'application de toutes les réformes constitutionnelles. L'administration fait preuve d'une grande énergie pour se procurer les dernières nouvelles, — trop grande peut-être, car elle a accueilli les offres de Marvin au sujet du mémorandum anglo-russe, après que le *Morning Advertiser* les avait rejetées. L'opinion publique a été également étonnée de ce double fait. Le prix du *Globe* est de 1 penny, son format est celui de la *Pall Mall Gazette*, et il s'imprime sur un papier teinté de rose.

L'*Echo*, fondé en 1865, est le plus petit des journaux de Londres ; c'est aussi le moins cher puisqu'il ne coûte qu'un demi-penny, un sou. Il donne toutes les nouvelles du jour et aussi un résumé des principaux articles des journaux du matin. Du reste, cette petite feuille est fort terne : elle appelle cela être indépendante. Mais, si nous en croyons certains bruits, l'administration ne fait pas de brillantes affaires.

Parmi les autres journaux de Londres, quatre paraissent trois fois par semaine, et onze deux fois. Au nombre de ces derniers, il faut compter la *London Gazette*, qui est à l'Angleterre ce que le *Journal officiel* est à la France. Trente-sept autres publications sont mensuelles ou bi-mensuelles. Tout le reste se compose des journaux hebdomadaires, dont l'immense majorité sont des feuilles locales, ou vouées aux intérêts particuliers d'une secte, d'une science, d'un commerce ou d'une industrie. Tous les métiers, l'épicerie, la boulangerie, la cordonnerie, ont chacun leur organe spécial ; quelques-uns en ont deux. Cependant plusieurs des journaux hebdomadaires sont aussi politiques, et parmi ceux-là on en distingue quatre dont nous croyons devoir dire quelques mots.

L'*Examiner*, fondé en 1808, et qui paraît le samedi, au prix de 6 pences (60 centimes), est consacré à la défense des doctrines radicales. Cependant, il est rédigé avec un talent et surtout avec un sentiment d'équité qu'on n'est pas habitué à associer, sur le continent, avec l'idée du radicalisme.

L'*Observer*, établi en 1794, offre cette particularité qu'il est le seul journal qui publie le dimanche matin les dernières nouvelles de l'intérieur ou de l'étranger. C'est dans ses colonnes qu'on cherche invariablement la dernière rumeur politique, le dernier « on dit. » Ajoutons qu'il est souvent favorisé de communications officieuses, sinon officielles. Pendant la guerre de 1870-71, il publiait chaque dimanche plusieurs éditions, qu'on s'arrachait dans les rues. Ses critiques théâtrales jouissent d'une grande autorité. Le prix est de 4 pences (40 c.).

La *Saturday Review* n'est pas un journal proprement dit. Elle ne donne pas de nouvelles, elle commente celles de la semaine. Dès son apparition, en 1855, cette publication attira l'attention par le caractère acerbe de ses critiques et par le mystère légèrement théâtral dans lequel ses rédacteurs cherchaient à s'envelopper. On a pu les comparer à une troupe d'écoliers mutins se cachant derrière un mur pour arroser les passants d'eau sale.

Le *Spectator* (qui date de 1828) publie, en tête de ses colonnes, un résumé des nouvelles de la semaine, rédigé dans un style fort original, avec une pointe de ce que les Anglais appellent « Dry humour. » laquelle est à l'esprit ce que le champagne sec est au vin mousseux. On peut ne pas partager les idées du *Spectator*, on ne saurait trouver à redire à la manière dont il les expose. C'est un journal essentiellement littéraire et artistique, dont les jugements s'éloignent également d'une louange fastidieuse et d'un dénigrement systématique. Comme la *Saturday Review*, le *Spectator* coûte 6 pences (60 c.).

Un journal hebdomadaire financier, *The Economist*, fondé en 1843, publie aussi des articles politiques, lesquels étaient fort remarqués quand le célèbre M. Bagehot dirigeait cette publication, qui est aujourd'hui un peu déchue de son ancienne splendeur. Une nouvelle feuille financière, *The Statist*, s'élève en ce moment à côté d'elle, et le premier résultat de cette concurrence sera probablement de faire baisser le prix de l'*Economist*, lequel est de 8 pences (80 c.).

Nous hésitons à mentionner ici un nouveau journal hebdomadaire, qui s'est fondé en 1874, sous ce titre : *The Englishman*. On regrette les quatre sous qu'on donne pour cette feuille, véritable Père Duchêne britannique, — moins la verve du vieux jacobin. Le bon sens et l'honnêteté du peuple anglais font bonne justice de cette publication, qui est en train de mourir d'inanition. Encore quelques jours, et elle aura vécu.

C'est dans la presse hebdomadaire qu'il faut chercher en Angleterre

les organes du catholicisme. Certes dans un pays comme celui-ci, où la presse quotidienne joue un rôle si important; où chaque matin l'Anglais déploie, entre sa tasse de thé et sa tartine beurrée, son journal qui fait partie intégrante de son déjeuner, il eût été à souhaiter que les catholiques possédassent une feuille à eux, jouissant d'une influence égale à leur nombre et à leur importance politique. Un publiscite éminent, M. Kent, l'avait compris; et quand, par suite de la retraite de son beau père, le *Sun* passa entre ses mains, — il s'efforça d'en faire un journal catholique. Malheureusement, il fut faiblement soutenu par l'épiscopat, et point du tout par les laïques, — de telle sorte que le *Sun* ne tarda pas à disparaître.

M. Capel ne voulut pas que les talents de M. Kent, qui est non-seulement un journaliste éminent, mais un poète distingué, fussent perdus pour la cause catholique, et, quand il fonda le *Weekly Register*, — sorte de phénix, né des cendres du *Catholic Standard*, avec lequel il se confond aujourd'hui, — il mit ce publiciste à la tête de son œuvre. Sous cette habile direction, le *Weekly Register* ne tarda pas à devenir une publication importante, qui ne coûte que 4 pences. Il forme un gros fascicule d'environ vingt-quatre pages de texte, dans lequel on trouve, non-seulement toutes les nouvelles importantes politiques et religieuses, mais une foule de détails intéressants, d'anecdotes piquantes et des revues littéraires et artistiques d'un vrai mérite. Le style du *Weekly Register* rappelle celui du *Spectator*. Ce qui fait le charme de ce journal, c'est qu'il est animé d'un véritable esprit catholique et que, sans rien sacrifier de son patriotisme, il tend la main à toutes les nations qui partagent sa foi, et qu'il professe en particulier, pour la fille aînée de l'Église, une sympathie qui va jusqu'à l'admiration.

Le *Tablet*, qui est le second journal catholique, se distingue par un esprit opposé. Il semblerait qu'il ait pris à tâche de renverser le mot célèbre du comte de Denbigh, et qu'il dise : « Je suis Anglais d'abord et catholique ensuite, si vous le voulez bien. » Hâtons-nous de dire que nous ne voulons nullement porter atteinte à la parfaite orthodoxie de ce journal qui, sous le rapport du dogme et de la morale, est en communion complète avec l'Église. Nous voulons seulement dire qu'il ne manifeste pas, à l'égard des autres nations catholiques, ces sentiments de fraternité, ces effusions de charité qui semblent dans l'essence de notre foi. De là une certaine raideur de style, une certaine sécheresse de rédaction, qui rendent la lecture du *Tablet* moins attrayante qu'elle pourrait l'être. Mais nous devons rendre hommage à la persévérance consciencieuse avec laquelle ce journal défend tous les intérêts et tous les droits des catholiques anglais. Le *Tablet* se vend 5 pences.

La *Westminster Gazette*, qui paraît le vendredi (prix 4 pence), a été fondée en 1866, sous l'influence, dit-on, de S. Em. le cardinal Manning. C'est un journal sérieux, bien rédigé.

L'*Universe* coûte 1 penny. C'est le journal des Irlandais de Londres. Sous le rapport de l'orthodoxie religieuse, il est irréprochable ; mais, au point de vue politique, nous le soupçonnons d'être entaché de féninisme.

On parle d'un nouveau journal catholique, qui paraîtrait le mercredi, et qui serait destiné à défendre la cause libérale, — car les autres feuilles catholiques (à l'exception de l'*Universe*) sont conservatrices. Nous avons vu le premier numéro de ce journal, mais nous ne savons s'il en a eu un second : en tout cas, étant donnée sans opinion, il est probable qu'il n'aura pas une longue existence.

F. DE BERNHARDT.

II

PETIT SUPPLÉMENT A LA BIBLIOGRAPHIE MOLIÉRESQUE DE M. PAUL LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB).

Molière est de plus en plus à la mode, et il ne se passe guère de mois que l'on ne publie ou réédite quelque ouvrage relatif à notre grand poète comique. Nous avons donc pensé que les lecteurs du *Polybiblion* accueilleraient avec intérêt un supplément à la *Bibliographie molièresque* de M. P. Lacroix. Nous laissons de côté les productions de la librairie française postérieures à 1875.

Notre supplément se compose principalement de dissertations et d'éditions étrangères : quelques-unes sont postérieures à la publication du travail de M. P. Lacroix, mais il n'y a nul inconvénient à les admettre ici, puisque les Français ignorent trop généralement, et la littérature nationale des étrangers et ce que les étrangers disent de nous.

I°. Dissertations.

Alexandre : *Molière et les Médecins.*

M. Lacroix, no 1472, n'indique pas que cet ouvrage est extrait des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. IX, p. 503.

F.-M. Baudouin : *Les Femmes dans Molière.*

Il fallait indiquer, no 1488, que cet ouvrage est extrait de la *Revue de Normandie*, t. V, 1865, p. 721-38.

Brindel : *Zur Geschichte der dramatischen Werke Molière's.* Hamm, 1875, in-4, 13 p. (Programme.)

Brouchoud : *Notice sur les origines du théâtre de Lyon, mystères, farces et tragédies, troupes ambulantes. — Molière.* (*Mémoires lus à la Sorbonne*, 1865. *Histoire, philologie et sciences morales*, p. 249-54.)

M. Lacroix, no 1103, n'indique pas cette première édition.

C. Burgtorf : *Étude critique, esthétique sur le Festin de Pierre* (ou *Don Juan*), *comédie de Molière.* Gœttingue, 1874, in-8, 40 p. (Dissertation présentée à l'Université de Rostock.)

Das Urteil des Hernn von Schack über Molière's. Femmes savantes. (Arch. de Herrig, t. XXIII, 1858, p. 63-99.)

H. Fritsche : *Molière-Studien.*

M. Lacroix n'indique pas les comptes rendus de Brandstäter, dans les *Archives* de Herrig, t. XLIII, 1868, p. 205-12, et de Karl Bartsch dans le *Centralblatt* de 1868, no 21.

H. Fritsche : *Zusætze und Verbesserungen zu den Molière-Studien.* (*Arch.* de Herrig, t. LIII, 1874, p. 381-8.)

E. Gosselin :

Il fallait indiquer, no 1065, que l'acte authentique constatant la présence de Molière à Rouen en 1643, avait déjà été publié avec un fac-simile dans la *Revue de Normandie* du 30 avril 1870, p. 239-40.

Groon : *Comparaison entre l'Avare de Molière et l'Aululaire de Plaute.* Verden, 1875, in-4, 32 p.

B. van Hollebeke : *Étude sur Molière. Molière et ses contemporains dans le Misanthrope.* Bruxelles, Decq, 1862, in-8, 12 p.

B. van Hollebeke : *Molière et ses contemporains dans le Misanthrope.* 2e édition. Louvain, Fonteyn, 1864, in-8, 32 p.

A. Hoppe : *Die Sprache Moliere's.* (*Archiv* de Herrig, t. XXXVI, 1864, p. 159-74.)

C. Humbert : *Moliere's Avare und Plaulus' Aulularia.* (*Archiv* de Herrig, t. XVIII, 1855, p. 376-410.)

C. Humbert : *Moliere und seine Gegner in Deutschland.* (*Archiv* de Herrig, t. XX, p. 83-100.)

C. Humbert : *Moliere und der conventionelle Standpunkt seiner Zeit.* (*Archiv* de Herrig, t. XXIII, 1858, p. 100-40.)

Cfr. Adolf Laun, *Archiv* de Herrig, t. XXIV, 1858, p. 221-2.

C. Humbert : *Le Phormion de Térence et les Fourberies de Scapin de Molière.* Programm der Realschule zu Elberfeld, 1859.

C. Humbert : *Moliere in England.* Bielefeld, 1874, in-4, 22 p. (Programme.)

Josupeit : *Charaktere aus Moliere* (*Archiv.* de Herrig, t. LIV, 1875, p. 331 6.)

W. Klingelhœffer : *Plaute imité par Molière et Shakespeare.* Berlin, Calvary, 1874.

Machart père : *Du rire et, incidemment, du comique dans Molière.* (*Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. IX, p. 305.)

R. Mahrenholtz : *Moliere und die rœmische Komœdie* (*Archiv* de Herrig, t. LVI, 1876, p. 241-64.)

Karl Vitus Meurer : *Larivey's Les Esprits als Quelle zu Molière's Avare, unter Berücksichtigung der Aulularia des Plautus.* Coblenz, 1873, in 8, 35 p. (Dissertation présentée à l'Université d'Iéna.)

Ch. Monselet : *Les Souliers de Sterne.* Paris, Michel Lévy, 1874.

Contient, p. 145-8. un chapitre relatif aux voyages de Molière à Bordeaux.

M.-V. : *Dictionnaire de morale et de littérature par Molière.* (*Revue du Nord*, 2e série, t. II, 1837, p. 289-97.)

A. Reissig : *Jean-Baptiste Moliere's Leben und Schriften und sein Don Juan.* Leipzig, Siegismund und Volkening, 1876, in-8, 88 p.

Reynaud : *Les Médecins au temps de Molière.*

Il fallait indiquer, no 1474, que l'analyse de ce livre par Alexandre est extraite des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, 2e série, t. IV, p. 259.

Casimir Richter : *Sur le Tartuffe de Molière.* Recklinghausen, 1874, in-4, 24 p. (Programme.)

Robolsky : *Molière's Sprache.* (*Archiv* de Herrig, t. XXIV, 1858, p. 385-400.)

Engelbert Saegelken : *De Mollerii fabula Avari nomine inscripta. Disputatio.* Bremæ, Geisler, 1856, in-4, 24 p.

G. Tiburtius : *Moliere und das Precieusenthum.* Jena, Deistung, 1875 in-8, 42 p. (Dissertation présentée à l'Université de d'Iéna.)

X. Z. *Révélation de relations amicales entre Molière et Rotrou* (*Revue de la Normandie*, t. VII, 1867, p. 437-9.)

2° ÉDITIONS ET TRADUCTIONS.

K. Brunnemann : *Moliere's ausgewælte Lustspiele.* Berlin, Weidmann, 1877-1878, in-8. — *Le Misanthrope.* — *Le Tartuffe*, xvi-88 p. — *L'Avare*, xxiv-95 p. — *Le Bourgeois gentilhomme*, xvi-105 p. — *Les Précieuses ridicules*, 58 p. — *Les Femmes savantes*, 106 p. — *Les Fâcheux. Erklært von H. Fritsche*, 70 p.

Oreste Bruni : *Il Misantropo, commedia in 5 atti di Moliere, tradotta in versi martelliani con prologo originale.* Parma, Adorni, Tyh., 1878, in-8.

Jules Bue : *Molière. Le Tartuffe, comédie,* with grammatical and explanatory Notes. London, Hachette, 1874, in-12.

H. J. V. de Candole : *Molière. Les Fourberies de Scapin,* with grammatical and explanatory Notes. London, Hachette, 1874, in-12, 72 p.

Chefs-d'œuvre *des classiques français avec un choix des meilleurs commentaires français et des remarques,* par O. Fiebing et Leportier..... *Dresden,* Ehlermann ; — N° 16. *L'Étourdi ou les Contre-Temps,* comédie par Molière. 1868, vi-130 p.; — N° 19. *Les Fourberies de Scapin,* comédie par Molière. 1873, 64 p.; — N° 20. *Les Femmes savantes,* comédie de Molière 1873, 88 p.; — N° 11. *L'Avare,* comédie de Molière. 2e édition. 1870, 139 p.

Collection *d'auteurs français. Sammlung franzœsischer Schriftsteller...* Von Dr G. van Muyden und Oberlehr. Ludwig Rudolph. Altenburg, Pierer, in-8. — 1re série, n° 2. *Le Misanthrope,* comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin de Molière. 1867, 104 p. — 3e série, nos 1, 2. *L'Avare,* comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin de Molière. 1864, 148 p.

Alexandre Dupuis : *Les Précieuses ridicules, comédie en un acte. With biographical memoir, and grammatical and explanatory notes.* London, Hachette, 1876, in-12.

Gombert's *French Drama.* New édition. London, Bell, in-18 : *Le Tartuffe ou l'Imposteur. With arguments in English at te head of each scene, and notes critical and explanatory.* Carefully revised, with additional notes by, F. E. A. Gasc. and Rev. W. Holmes. 1875, 104 p.

Gombert's *Le Misanthrope, With arguments in English, and notes,* etc. Revised by F. E. A. Gasc and Rev. W. Holmes. 1875, 90 p.— *Le Bourgeois gentilhomme.* With arguments, etc. 1875, 106 p. — *Le Médecin malgré lui.* With, etc. Revised by F. E. A. Gasc. 1875, 56 p.— *L'École des femmes,* etc. 1876, 98 p.— *L'École des Maris,* etc. 1876, 64 p.— *Le Malade imaginaire,* etc. 1876. — *Les Précieuses ridicules,* etc. 1876. — *Les Femmes savantes,* etc. 1876. — *Les Fourberies de Scapin,* etc. 1876.

Edward S. Joynes : *Le Misanthrope. A comedy, edited with explanatory Notes for the use of students.* New York, Holt et Williams, 1872, in-12, 130 p.

B. Arnesen Kall : *Molieres Lystspil oversatte.* Kjöbenhavn, Höst, 1870-1871, in-8.

A. Korell : *Le Bourgeois gentilhomme, comédie de Molière. Texte revu et accompagné de nombreuses remarques en français, en allemand et en anglais.* Leipzig, Teubner, 1877, in-8.

V. Koutouzof : *Molière. Les Femmes savantes, comédie. Vedenie i primietchanial* Leipzig, Haessel, 1872, in-8, iv-156 p.

H. Lallemand : *Molière. Le Médecin malgré lui, comédie. With grammatica and explanatory Notes.* London, Hachette, 1874, in-12, 60 p.

Adolf Laun :

M. Lacroix, n° 493. a mal lu l'abréviation du prénom de M. Laun : il écrit *Eldf.* au lieu de *Adf.;* il n'indique pas les comptes rendus publiés dans la *Revue critique,* par MM. Ch. Joret et H. Schuchardt. Cette édition est encore en cours de publication.

Henri van Laun : *Moliere's dramatic Works rendered into English. With a prefatory memoir, introductory notices, appendices and notes.* Edinburgh, Paterson, Simpkin, in-8.

En cours de publication depuis 1874.

Le Médecin *malgré lui, comédie en trois actes, réduite à l'usage de la jeunesse.* Como, Franchi, imprimeur, 1875, in-16, 48 p.

C. Th. Lion : *Les Femmes savantes, comédie, mit einer Einleitung und erklärenden Anmerkungen.* Leipzig, Teubner, 1871, in-8, iv-144 p. Cfr. Lacroix, n° 1625. — *Le Tartuffe,* etc. 1872, iv-182 p.

Le Misanthrope, etc., 1877, 144 p.

A. Malmström : *Molieres Lustspiel i svensk æfversættning af sigge Sparre med teckningar.* Christianstad, Möller, 1870.

Gustave Masson : *Molière, L'Avare, comédie. With grammatical and explanatory Notes.* London, Hachette, in-12, vi-90 p.

E. Perréaz : *Les Précieuses ridicules.* 2e édition revue avec soin. Schaffhouse, C. Baader, 1873, in-8, xx-145 p. Cfr. Lacroix, n° 81.

Ant. Roche : *Molière. Les Femmes savantes. With grammatical and explanatory Notes.* London, Hachette, 1871, in-12, iv-94 p.

Chr. Sick : *Les Précieuses ridicules. Komedie i een Act med Anmaerkninger.* Kjöbenhavn, Höst et Sön, 1874, in-8, 68 p.

Chr. Sick : *Le Misanthrope. Komedie, par Vers i fem Acter, med Anmaerkninger.* Kjöbenhavn, Höst et Sön, 1875, in-8, 108 p.

Taco : *De ingebeelde zieke. Blijspel in drie bedrijven. Vertaling naar het Fransch.* Zutphen, Plantenga, 1872, in-8, 75 p.

Francis Tarver : *Molière. Le Bourgeois gentilhomme. With grammatical notes, and a French and English vocabulary.* London, Hachette, 1871, in-8, iv-108 p.

Théatre *français publié* par C. Schütz, Bielefeld, Velhagen et Klassing, in-16. — xviiie série, 8e livr. *L'École des maris,* comédie en trois actes et en vers par Molière 1874, 63 p.

Charles Héron Wall : *Moliere's dramatic Works translated into english prose, with short introductions and explanatory notes.* London, Bell et Sons, 1876-1877, 3 vol. in-12.

W. J. van Zeggeen : *Turtuuf (le Tartuffe). Blijspel in vijf bedrijven. Naar het Fransch.* Haarlem, Kruseman en Tjeenk Willink, 1875, in-8, viii-98 p.

Nota. Ce supplément est composé depuis assez longtemps déjà, et nous n'avons pu y faire entrer sur épreuves tous les ouvrages dont nous avons eu connaissance ces derniers mois. J. Bauquier.

III

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN ESPAGNE

(1874-1878)

Il est intéressant de se rendre compte de l'influence que notre littérature exerce dans les pays étrangers. Quels sont les ouvrages français qui sont surtout recherchés au-delà de nos frontières? Ce sont évidemment ceux qui ont l'honneur d'être traduits en langues étrangères. Nous avons étudié cette question pour l'Espagne, au moyen du *Boletin de la libreria Obras antiguas y modernas,* qui paraît depuis cinq ans à Madrid, à la librairie Murillo. Cette *Bibliographie* espagnole est-elle aussi complète que notre *Journal de la librairie?* Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, elle l'est assez pour nous permettre de constater le goût du pays relativement à notre littérature.

Le lecteur sera frappé, comme nous l'avons été, de ce fait : on traduit en

espagnol surtout les romans — et les moins bons — et les ouvrages de médecine. Cependant nous avons remarqué que, dans ces derniers mois, quelques livres religieux ont été traduits ; ce qui semble indiquer un réveil bien désirable en ce sens. Certes, ce n'est pas la littérature légère, — et les romans de Paul et Henri de Kock en particulier, — qui peut donner, de l'autre côté des Pyrénées, une idée bien juste de nos productions littéraires.

Ajoutons que souvent les titres des ouvrages français sont, dans les traductions, modifiés assez sensiblement pour qu'il soit difficile de les retrouver dans la bibliographie de tel ou tel écrivain. Cette observation s'applique principalement aux nouvelles et romans.

About (Edmond). *Rome contemporaine.* Trad. par Juan Belza. 1875, in-8.

Aimard (Gustave). *Carmela.* 3e *partie des Trappeurs de l'Arkansas.* Trad. par J. V. y Caravantes. Édition illustrée, 1874, in-fol. à 2 col. — *Le Destructeur blanc.* 4e partie. Ibid, 1874, in-fol. à 2 col. — *Balle franche.* Trad. par Juan Sala. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Explorateur.* Trad. par M. F. Cuesta. 1875, in-fol. à 2 col. — *Les deux rivaux. Épisode de la révolution du Mexique en* 1860. Trad. par Franc. Nacente. 1875, in-fol. à 2 col. — *Les Flibustiers.* Ibid., 1875, in-fol. à 2 col. — *Les Outlaws du Missouri.* Trad. par Juan Sala. 1876, in-4 à 2 col. — *Le Fils du soleil.* Trad. par N. F. Cuesta. 1876, in-4 à 2 col. — *Les Côtes de Maracaïbo.* Trad. par M. T. del Real. 1876, in-4 à 2 col.

Archambault. *Leçons sur les maladies des enfants*, trad. de l'anglais de C. West et annotées. Trad. par J. G. Hidalgo. 1876, 2 vol. in-4.

Assolant (Alfred). *Aventures du capitaine Corcoran.* Trad. par Franc. Nacente. 1875, in-fol. à 2 col.

At (le R. P.). *Le Vrai et le faux en matière d'autorité et de liberté.* Trad. par J. S. y G., modifié et annoté par le censeur ecclésiastique D. Salvador Casañas. 1878, 2 vol. in-8.

Auber (Édouard). *Physiologie de la médecine.* Trad. par Gaudencio Arés. 1877, in-8.

Balzac (Honoré). *Le Contrat de mariage et la Bourse.* Trad. par Victoriano Victoria. 1875, in-8. — *Une fille d'Eve.* 1875, in-8. — *La Peau de chagrin.* Trad. par Ramon Ortega y Frias. 1876, in-8. — *Le Centenaire.* Trad. par E. Roger Bofarull. 1876, 2 vol. in-8. — *La Femme de trente ans.* Trad. par Angel Romeral. 1876, in-8. — *Le Lys dans la vallée.* Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1876, 2 vol. in-8. — *Contes fantastiques.* 1877, in-8. — *Le Cœur d'un père.* Trad. par Ramon Ortega y Frias. 1877, in-8. — *Les Rivalités. Le Célibataire.* Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *La Femme abandonnée. Le Bal de Sceaux. La Bourse.* Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *Honorine. Maître Cornélius.* Trad. par Juan Gimeno. 1877, in-8. — *Écueils de la vie.* Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8.

Barni (J.). *Critique du jugement*, par Kant, avec une introduction. Trad. par Alejo Garcia Moreno et Juan Ruvira. 1875, 2 vol. in-8.

Baudrillart (Henri). *Manuel d'économie politique* Trad. par B. Estasen y C. 1877, in-8.

Beaugrand (E.). *La Médecine et la pharmacie domestiques.* 1877, in-8.

Beaunis (H.) et Bouchard (A.). *Manuel d'anatomie et de dissection.* Trad. par Gerardo F. Jeremias y Devesa. 1877, in-8.

Belhomme (L.) et Martin (Aimé). *Traité pratique et élémentaire de pathologie syphilitique.* Trad. par Enrique Simancas y Larsé. 2e édit., 1875, in-4.

Belot (Adolphe) et Daudet (Ernest). *La Vénus de Gordes.* Trad. par A de Oteiza y Barinaga, 1874, in-4.

Belot (Adolphe). *La Femme de feu*. Trad. par José Bustillo. 1874, in-8. — Trad. libre, par Amancio Perantoner, 1876, in-8.

Biart (Lucien). *La Terre chaude. Scènes de mœurs mexicaines*. 1876, in-8.

Billaudel (Ernest). *Les Scrupules de Christine*. Trad. par José Maria Almató. 1877, in-8.

Blanc (Charles). *Grammaire des arts*. Trad. par Justo Zapater y Jareño, 1876, in-4.

Blot (le P.). *Au ciel on se reconnaît*. Trad. par Trinidad. 1877, in-8.

Bouchut (E.). *Traité des maladies nerveuses*. Trad. par Augustin Talens. 1877, in-4.

Bougaud (l'abbé). *Histoire de sainte Monique*. Trad. par *** et revue par l'abbé G. V. 1878, in-8.

Bourgeois (X.). *Les Passions au point de vue de la santé et des maladies*. Trad. par J. Saenz y Criado. 3e édit. 1878, in-8.

Butler (Joséphine). *Morale publique. Une voix dans le désert*. 1877, in-4.

Capefigue (M.). *Les Déesses de la liberté. Les Femmes de la Convention et du Directoire*. Trad. par Eduardo Blasco. 1876, in-8.

Caro (E.). *Le Pessimisme au dix-neuvième siècle. — Un précurseur de Schopenhauer, Leopardi*. Trad. par Armando Palacio Valdès. 1878, in-8.

Caussette (le R. P.). *Le bon sens de la foi*. Trad. par Cayetano Vidal y de Valenciano. Avec prologue de l'abbé Buenaventura Privas y Quintana. 1878, in-4.

Chevalier (Émile). *Drames du nouveau monde. Le Dompteur de buffles*. Trad. et arrangé par Telesforo Corada. 1877, in-8. — *Peaux rouges et peaux blanches*, par le même. 1878, in-8.

Conscience (Henri), Belge. *Le Chemin de la fortune*. Trad. par J. A. P., 1874, in-8. — *Le Conscrit*. 1875, in-8. — *Le Martyre d'une mère*. Trad. par E. H. y F. 1876, in-8. — *Les deux ouvriers*. Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *La Tombe de fer*. Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8.

Coppée (François). *L'Amour qui passe. Idylle en deux scènes*. Trad. en vers, par Fr. Luis de Retes et Franc. Perez Echevarria. 1875, in-4.

Corlieu (A.). *Mémorandum de médecine*. Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-4.

Cormenin. *Livre des orateurs*, par Timon. Trad. par S. Saenz de Romero. 1876, 2 vol. in-8.

Craven (Mme). *Fleurange*. Trad. par Telesforo Corada. 1875, in-fol. à 2 colonnes.

Debay (A.). *Les Mystères du sommeil et du magnétisme*. Trad. sur la 7e édit., par Manuel Aranda y Sanjuan. 1874, in-8. — *Hygiène, physiologie et philosophie du mariage*. Trad. par A. Blanco. Nouv. édit. 1874, in-8. — *Histoire naturelle de l'homme et de la femme*. 1874, in-8; — 2e édit., 1877, in-8. — *La Vénus féconde et callipédique*. Trad. par R. B. Moraton. 1875, in-8. — *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine*. Trad. par Manuel Aranda y San Juan. 1875, in-8. — *Description physiologique des trente beautés de la femme*. Trad. par Marino Blanch. 1875, in-4.

Depping (Guill.). *La Force et l'adresse de l'homme*, d'après les œuvres de Depping. Trad. par G. R. y M. 1877, in-8.

Descartes. *Œuvres philosophiques*. Trad. par Manuel de la Revilla. 1878. 2 vol. in-4.

Descuret (F.-B.). *La Médecine des passions*. Trad. par Pedro Felipe Monlau. 4e édit., 1874, in-8.

Deslys (Charles). *La Vendeuse de plaisirs*. Trad. par Eusebio A. Escobar. 1877, in-8.

Domet de Vorges (A.). *Le Royaume humain*. Trad. par R. de M. 1878, in-8.

Dozy (R.). *Histoire des musulmans d'Espagne*. Trad. et annoté par F. de Castro. 1877, 3 vol. in-8; — 2e édit., 1878.

Dubarry (Armand). *La Belle-Sœur d'un pape. Vie de Doña Olympia*. Trad. par J. Ortega y Garcia. 1878, in-8.

Du Bois (J.). *La Comtesse de Monte Cristo*. Trad. par José de Palma y Rico. 2e édit., 1875, 2 vol. in-8.

Dubrueil (A.). *Éléments de médecine opérative*. Trad. et augmenté par P. Ossorio y Bernaldo et M. Gomez Pamo. 1875, in-4.

Dumas (Alexandre) fils. *La Dame aux camélias*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1877, in-8.

Dupanloup (Mgr). *Étude sur la franc-maçonnerie*. 1875, in-8. — *Femmes sages et femmes studieuses*. Trad. par Maria de la Peña. 1876, in-8. — *Le Mariage chrétien*. Trad. par Mme del Castillo. 1876, in-8. — *Où allons-nous ?* 1877, in-8. — *Le Centenaire de Voltaire. Lettres aux conseillers municipaux de Paris*. 1878, in-8.

Duval (Mathias) et Lereboullet (Léon). *Manuel du microscope et ses applications au diagnostic et à la clinique*. Trad. par Marcelino Gesta y Leceta. 1875, in-4. — Voir *Küss*.

Enault (Etienne). *Le dernier amour*. Trad. par M. M. A. 1876, in-8.

Erckmann-Chatrian. *Hugues le loup*. 1876, in-12. — *Fritz le garde-forestier*. 1876, in-8. — *Histoire d'un conscrit de* 1813. Trad. par Manuel de La Cerda. 1877, in-4 à 2 col. — *L'Ami Fritz*. Trad. par Emilio Godinez, 1878, in-4 à 2 col. — *Histoire de la Révolution française racontée par un villageois*. Trad. par Manuel de La Cerda. 1878, in-4 à 2 col.

Espanet (Alexis). *La Pratique de l'homéopathie simplifiée*. Trad. par Salvio Almató. 1875, in-8.

Espine (A. d') et Picot (C.), suisses. *Manuel pratique des maladies de l'enfance*. Trad. par J. G. Hidalgo. 1878, in-8.

Félix (le R. P.), S. J. *La Carmélite*. 1877, in-8.

Feuillet (Octave). *Julia de Trécœur*. 1876, in-8. — *Un mariage dans le grand monde*. 1876, in-8.

Féval (Paul). *Jésuites !* Trad. par E. et J. B. de Hinojosa. 1878, in-8.

Figuier (L.). *Les grandes découvertes faites dans les sciences, l'industrie et les arts dans les temps modernes*. 1874, in-8.

Flammarion (Camille). *Histoire du ciel*. Trad. par C. de Ochoa. 1874, in-8. — *Récits de l'infini : Lumen. Histoire d'une comète*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1874, in-8. — *L'Atmosphère*. Traduit par Luis Barinaga y Corradi. 1875, 2 vol. in-8. — *Voyage à travers l'espace*. 1876, in-8. — *Les Terres du ciel*. Trad. par José Segundo Florez. 1877, in-8.

Fleury. *Catéchisme historique*. Trad. en vers par D. Antonio Pirala. 12e édition stéréotypée. 1874, in-8.

Franciosi (le P. F. Xavier de), S. J. *Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. 1876, in-8.

Franck (Adolphe). *Philosophie du droit pénal*. Trad. avec un discours préliminaire et des notes, par Manuel Gil Mestre. 1878, in-8.

Fustel de Coulanges. *La Cité antique*. Trad. par Pablo de Santiago y Perminon. 1876, in-8.

Ganot (A.). *Traité élémentaire de physique expérimentale*. Trad. par A. Sanchez de Bustamante. 2e traduction, 1877, in-4.

Gasparin (la comtesse de). *A travers les Espagnes*. 1876, in-4.

Gaume (Mgr). *Petit catéchisme du Syllabus*. 1876, in-8. — *Traité du Saint-Esprit*. Trad. par Monsignor Joaquin Torres Asensio. 1877, 2 vol. in-4.

Gay (Mgr Charles). *De la vie et des vertus religieuses*. Trad. par Gabino Tejado. 1878, 2 vol. in-8.

Gautier (Théophile). *Nouvelles et contes*. 1875, in-12. — *Les Amours d'un torcador*. 1875, in-8. — *Mlle de Maupin*. Trad. par Amancio Peratoner. 1875, in-4. — *Le Capitaine Fracasse*. Trad. par Luis Calvo. 1877, in-8.

Gérard (Jules). *La Chasse au lion, à la panthère, à la hyène, au chacal et au sanglier*. Trad. par Ginès Espramonte. 1878, in-4.

Girard (le P.). *De l'enseignement régulier de la langue naturelle dans les écoles et dans la famille*. Trad. par Prudencio Solis y Miguel. 1876, in-8.

Goncourt (Edmond de). *La Fille Elisa*. Trad. et arrangé avec une étude sur les systèmes pénitentiaires, par F. Orfila. 1878, in-4.

Grégoire (Louis). *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie*. Trad. par une société d'écrivains espagnols et américains. 1875, 2 vol. in-4.

Guibout (E.). *Leçons cliniques sur les maladies de la peau*. Trad. par José Ramon de Torres Martinez et José M. Ruez Barroso, avec prologue de José Eugenio Olavide. 1878, in-4.

Guillemin ((Aimé). *Le Soleil*. Trad. par J. P. de la R. 1875, in-8.

Guillemin (J. F.). *Les Bandages et les topiques pour les fractures*. Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-8.

Guizot. *L'Amour conjugal*. Étude historique. 1876, in-8.

Haulleville (le baron de), Belge. *L'Avenir des peuples catholiques*. Trad. par Teodoro Creus Corominas. 1877, in-8.

Héraud (A.). *Nouveau dictionnaire des plantes médicinales*. Trad. et annoté par J. G. Hidalgo. 1876, in-4.

Houssaye (Arsène). *Les mille et une nuits parisiennes*. Trad. par J.-B. Enseñat. 1876, 4 vol. in-8.

Hugo (Victor). *Quatre-vingt-treize*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 2e édit., 1874, 3 vol. in-4. — *Mes fils*. 1875, in-8. — *Pour un soldat*. 1875, in-8. — *Les Misérables*. Trad. et abrégé par le vicomte de San Javier. 1875, in-8. — *Le dernier jour d'un condamné*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *Hommes célèbres*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *Le Droit et la loi*. 1875, in-8; — *Notre-Dame de Paris*. Nouv. trad. par José Aguado y Menendez. 1876, 2 vol. in-8. — *Ruy-Blas*. 1876, in-8. — *L'Année terrible*. Trad. par Mariano Blanch. 1876, in-8. — *Bug Jargal*. Trad. par Mariano Blanch. 1877, in-8.

Jaccoud (S.). *Leçons de clinique médicale*. Trad par D. Enrique Simancas y Larsé. 1874, 2 vol. in-4. — *Discours d'ouverture du cours de pathologie*, prononcé à la faculté de Paris. Trad. par Manuel de Tolosa y Angel de Larra. 1877, in-4.

Jacolliot (Louis). *Le Catholicisme avant le Christ*. Extrait de Jacolliot et d'autres orientalistes. Trad. par le vicomte de Torres-Solanot. 3e édit., 1876, in-8. — *Les Mœurs et les femmes de l'extrême Orient*. Trad. par Javier Galvete. 1876, in-8. — *Voyage au pays des Bayadères*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1877, in-8. — *Voyage au pays de la liberté*. Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1878, in-8. — *Voyage au pays des perles*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1878, in 8.

Janet (Paul). *Le Matérialisme contemporain*. Trad. par Mariano Arés. 1877,

in-8. Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8. — *Le Cerveau et la pensée.* Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8.

Janin (Jules). *L'Ane mort et la femme guillotinée.* Trad. par le vicomte de San Javier. 1878, in-8.

Jeanel (J.). *Formulaire officinal et magistral international.* Trad. et augmenté par M. Gomez Pamo et J. R. Gomez Pamo. 2e édit. 1876, in-8.

Joulin (M.). *Traité complet de l'art des accouchements.* Trad. par J. Saez y Velazquez et A. Rodriguez Rubi. 1873-1874, 3 vol. in-4.

Kock (Henri de). Douze romans, de 1875 à 1878.

Kock (Paul de). Soixante-deux romans de 1875 à 1878. En 1878 on a publié en espagnol : *Fleur et crême de Paul de Kock.* Collection de scènes piquantes et de portraits comiques tirés de ses meilleurs ouvrages, par Lustono. In-8.

Kuss. *Cours de physiologie d'après les leçons du Dr Küss,* par Mathias Duval. Trad. par Jaime Mitjavila y Rivas. 1877, in-8.

Laboulaye (Édouard). *Paris en Amérique.* Trad. par Hermenegildo Giner. (Nouveau tirage). 1877, in-8. — *Abdallat ou le trèfle à quatre feuilles.* Trad. par F. de T. 1877, in-4.

Lacassagne (A.). *Résumé d'hygiène privée et sociale.* Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-8.

La Guéronnière (Le vicomte de). *Le Droit public et l'Europe moderne.* Trad. par le comte de Fabraquer, vicomte de San Javier. 1877, in-8.

Lamartine (Alph. de). *Voyage en Orient.* Nouvelle trad. par Mariano Carreras y Gonzalez. 1874, 2 vol. in-8. — *Graziella.* 1875, in-4 à 2 colon ; — Trad. par M. de Cardenas. 1878, in-4. — *Cicéron.* Trad. par Torcuato Tarrago. 1876, in-8. — *Histoire des Girondins.* Traduit par F. Madina-Veytia, nouvelle édit. 1877, in-4. — *Raphaël.* Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1878, in-4 à 2 col.

Lancereaux (E.) *Traité historique de la siphilis.* Trad. par Pedro M. Brun. 1875, in-4.

Langlebert (Edmond). *Aphorismes sur les maladies vénériennes.* Trad. par J. de Antelo y Sanchez. 1878, in-4.

Lasserre (Henri). *Le Miracle du 16 septembre* 1877. Trad. par l'ab. F. de P. R. y S. 1878, in-8. — (Le traducteur est l'abbé Franç. de Paulo Rivas y Servet.)

Laugel (Auguste). *Les Problèmes de la nature.* Trad. par J. Pla y Mas. 1877, in-8.

Laurencin (P.) *La Pluie et le beau temps. Météorologie populaire.* Trad. par Eduardo Sanchez Pardo. 1876, in-8.

Laurent (F.), Belge. *Études sur l'histoire de l'humanité.* Trad. par Gavino Lizàrraga. 1875, 10 vol. in-4.

Laveleye (Émile de), Belge. *L'Avenir des peuples catholiques.* Trad. par V. S. 1876, in-4; — 2e édit., 1877.

Lefebvre (le R. P. Al.), S. J. *Questions de vie et de mort.* Trad. par l'ab. Fr. de P. de Rivas y Servet. 1878, in-8.

Lefebvre (Casimir). *Guide du peintre coloriste.* Trad. par Telesfero Corada. 1878, in-8.

Lefebvre (F.) *Louise Lateau du Bois d'Haine.* Trad. par Carlos Castelain. 1876, in-8.

Le Roy. *La Médecine curative.* 1875, in-8.

Letourneau (Ch.) *Physiologie des passions.* Trad. par A. Abella. 1876, in-8.

Lévy (Michel). *Traité d'hygiène publique et privée.* Trad. par José Nunez Crespo. 1877, 2 vol. in-4.

Lorain. *Jenner et la Vaccine.* Conférence historique. Trad. et augmentée d'un appendice par A. Sierra y Carbo. 1877, in-4.

Luton (A.) *Traité des injections sous-cutanées.* Trad. par E. Liriaga. 1875, in-4.

Luys (J.) *Le Cerveau et ses fonctions.* Trad. par J. Ortega y Garcia. 1878, in-4.

Macé (Jean). *Histoire d'une bouchée de pain.* Trad. par Diodoro de Tejada. 2e édit. 1877, in-8.

Maistre (Joseph de). *Lettres familières.* Trad. avec une introduction par Ceferino Suarez Bravo. 1878, in-8.

Maistre (Xavier de). *Voyage autour de ma chambre.* — *Excursion nocturne autour de ma chambre.* 1874, in-12. — *Les Prisonniers du Caucase.* 1875, in-8.

Marcel (Étienne). *Pile ou Face.* Trad. et arrangé par Ant. Castilla y Guttierez, 1875, in-fol. à 2 col. — *La petite corbeille de noces.* Trad. par S. M. 1876, in-8.

Marchal (le R. P.) *Espérances de ceux qui pleurent.* 1877, in-8.

Méry. *Les Nuits espagnoles.* Trad. par Ricardo Palanta y Lita. 1877, in-8.

Meunier (Victor). *Les grandes chasses.* Trad. par G. R. y M. 1875, in-8. — *Les Ancêtres d'Adam.* Trad. par A. Garcia Moreno. 1876, in-8. — *Les grandes pêches.* Trad. par F. J. 1876, in-8.

Meyer (E.). *Traité pratique des maladies des yeux.* Trad. par Pedro M. Brun. 1875, in-4.

Mialhe. *Traité de chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique.* Trad. par Félix Borrell y Font. 5e édit. 1876, in-4.

Michelet (J.). *La Mer.* Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-4. — *L'Insecte.* Id. 1875, in-4. — *La Bible de l'humanité.* Trad. par Gerardo Blanco. 1875, in-8. — *La Femme.* Trad. par Gerardo Blanco. 2e édit. 1876, in-8. — *La Montagne.* Trad. par Mariano Blanch. 1876, in-8. — *Le Prêtre, la Femme et la Famille.* Trad. par A. Abelia. 1877, in-8. — *Les Femmes de la Révolution.* Trad. par Franc. Canamaque. 1877, in-8. — *Le Peuple.* Trad. par Mariano Blanch. 1877, in-8. — *L'Amour.* Trad. par Jacinto Laballa, 1878, in-8.

Montépin (Xavier de). *Le Bigame.* Trad. par J. Martos J. 1877, in-4.

Moustier (le comte A. de). *Un voyage en Orient. De Constantinople à Éphèse.* Trad. par E. H. y F. 1875, 2 vol. in-8.

Moynac. *Éléments de pathologie et de clinique chirurgicales.* Trad. par M. Gomez Pamo. 1876, 2 vol. in-4.

Musset (Alfred de). *Rolla.* Trad. en vers par Angel R. Chaves. 1876, in-8.

Naquet (A.). *Compendium de chimie légale.* Trad. par Vicente Martin Argenta. 1875, in-4.

Naville (Ernest). *La Théorie de la vision.* 1877, in-8.

Nélaton (A.). *Éléments de pathologie chirurgicale.* Trad. par Ramon Serret Comin et Manuel M. Carreras Sanchis 2e édit. 1877, 3 vol. in-4.

Nicolas (Auguste). *Jésus-Christ, introduction à l'Évangile.* Trad. par José Vicente. Caravantes 1875, in-4.

Ortolan. *Explication historique des Institutes de Justinien.* Trad. par Franc. Perez de Anaya et Melquiades Perez Rivaz. 1877, 3 vol. in-4.— *Traité de droit pénal.* Trad. par Melquiades Perez Rivaz. 1878, 2 vol. in-4.

Parville (Henri de). *L'Année scientifique et industrielle* (1876). Trad. par M. J. Bender. 1877, in 8.

Paulet (V.). *Traité élémentaire d'anatomie.* Trad. et annoté par Salvino Sierra y Val. 1876. in-8.

Paulier, *Manuel de thérapeutique pharmacologique*. Trad. par Bernardo Rodriguez. 1878, in-4.

Pelletan (Eugène). *La Profession de foi du dix-neuvième siècle*. 1874, in-4. — *La Mère*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *La Naissance d'un peuple*. Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1877, in-8.

Perrault (Charles). *Les Contes de fées*. Trad. par José Coll y Vehi. 1877, in-8.

Pigault-Lebrun. — *M. de Kinglin*. — *Les Mœurs*. — *Une parole sur Paris*. — *Metusko*. 1875, in-8. — *Les Barons de Felsheim*. 1876, in-8. — *La Folie française*. Trad. libre par Amancio Perantoner. 1877, in-8.

Pioger (L. M.). *La Vie après la mort ou la vie future d'après le christianisme*. Trad. par V. F. y V. 1875, in-8.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Augustin-Charles Renouard, sénateur et membre de l'Institut, né à Paris le 22 octobre 1794, est mort dans son château de Stors, près de Paris, le 17 août. Fils d'un libraire, il entra à l'École normale en 1817, fut répétiteur de la conférence de philosophie, puis aborda le barreau, et eut une carrière brillante dans l'administration, la magistrature et la politique. Il fut conseiller d'État en 1830, secrétaire général du ministère de la justice, député, conseiller à la Cour de cassation, pair de France, et, malgré son grand âge, il accepta, en 1871, les fonctions de procureur général près la Cour de cassation, et en 1877, le mandat de sénateur inamovible. Il était depuis 1861 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il remplaça Laferrière, et l'un des présidents de la Société d'économie politique. Il laisse un grand nombre d'ouvrages : *Sur le style des prophètes hébreux* et *De identitate personali* (1814); — *Projet de quelques améliorations dans l'éducation publique* (1815, in 8); — *Éléments de la morale* (1818); — *Considérations sur les lacunes de l'éducation secondaire en France* (1824, in-8); — *Mélanges de morale, d'économie et de politique*, extraits des ouvrages de B. Franklin (1824, 2 vol. in-8); — *Traité des brevets d'invention* (1825); — *Examen du projet de loi contre la presse; Aide-toi le ciel t'aidera; Il faut semer pour recueillir* (1827, brochures in-8); — *L'Éducation doit-elle être libre?* (1828); — *Mémoire sur la statistique de la justice civile en France* (1834); — *Traité des droits des auteurs dans la littérature, les sciences et les beaux-arts* (1838-1839, 2 vol. in 8); — *Traité des faillites et banqueroutes* (1842, 2 vol. in-8, 3e édit., 1857, 2 vol. in-8); — *Du droit industriel dans ses rapports avec les principes du droit civil sur les personnes et sur les choses* (1860, in-8); — *Tableaux de la composition personnelle de la Cour de cassation depuis son origine jusqu'à la Constitution de l'an VIII* (1861, in-8). — M. Renouard a écrit, en outre, beaucoup de *lettres*, *notices* et *rapports* sur des questions politiques et littéraires, et a collaboré au *Dictionnaire d'économie politique* (1819-1859), à la *Thémis*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, à la *Revue de Législation*, au *Journal des économistes*, où il a donné sur le travail du dimanche un article qui ne faisait pas pressentir le sénateur de la gauche.

— M. Joseph Naudet est mort à Paris le 16 août; il y était né le 8 décembre 1786. Il remporta deux prix d'honneur au Lycée Napoléon, où il fit ses études et où il occupa ensuite des chaires de professeur. En 1816, il était maître de conférences à l'École normale, et en 1817 l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui ouvrit ses portes pour remplacer M. Garran de Coulon. A partir de cette époque, il suppléa M. de Pastoret au Collège de France, comme professeur de droit naturel, et, en 1821, il occupa la chaire

de poésie latine après M. Tissot. En 1822, il entra à l'Académie des sciences morales et politiques, lors de sa reconstitution, et, de 1850 à 1862, il fut secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était président de la commission des travaux littéraires, et il a fait encore cette année une lecture sur l'administration romaine. Il a été inspecteur général des études de 1830 à 1840, et de 1840 à 1848 directeur de la Bibliothèque royale. En faisant son éloge funèbre, M. Vacherot l'a ainsi apprécié : « Joseph Naudet fut un brillant élève, un professeur élégant, aussi goûté qu'aimé de la jeunesse, dont il fut plutôt l'ami que le maître, un érudit plein de finesse, de goût et d'esprit. Il ne le céda à personne pour l'érudition et le goût ; il n'eut de supérieur, en esprit et en talent, que les écrivains qui ont illustré ce siècle ; mais on peut dire que nul n'a réuni dans une aussi parfaite proportion tout ce que d'autres ont pu posséder dans une plus éclatante mesure. Histoire ancienne et moderne, littérature, rhétorique, politique, législation, administration dans toutes ses parties, le droit civil, la police, l'armée, les finances, etc., il a touché à tout, en laissant sur tout objet de son étude la marque d'une érudition choisie, d'une critique judicieuse, d'un goût exquis. »

M. Naudet était auteur des ouvrages suivants : *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains*, traduit de Scrofoni (1807, in-8) ; — *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* (1811, in-8), couronné par l'Institut ; — *Essai de rhétorique* (1813) ; — *Conjuration d'Etienne Marcel contre l'autorité royale* (1815, in-8) ; — *Histoire des changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire Romain depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817, 2 vol. in-8), couronné par l'Institut ; — *Dans la bibliothèque Lemaire, traduction de Tacite* (1821), de *Catulle* (1825) ; — *Dans la Bibliothèque Panckoucke, traduction des Odes d'Horace* (1831-1838, 2 vol. in-8) et de *Plaute* (1836) ; — *Rapport sur la situation du catalogue des imprimés* (1847) ; — *Lettre à M. Libri* (1849) ; — *De l'administration des postes chez les Romains* (1863, in-4) ; — *De la noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains* (1863, in-8) ; — *Tableau historique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (1863, in-4) ; — *Notices sur le baron Walckenaër* (1852) ; sur *Burnouf*, père et fils (1854) ; sur *Pardessus* (1855) ; sur *Guérard* (1857) ; sur *Boissonade* (1858). — Nous citerons encore ses travaux sur l'*État des personnes en France sous les rois de la première race*, sur *les Secours publics chez les Romains*, sur l'*Instruction publique chez les anciens*, sur la *Police chez les Romains*, et d'autres encore qui ont paru dans les recueils de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de l'Académie des sciences morales et politiques, ainsi que dans le *Journal des savants*, la *Revue encyclopédique*, etc. — M. Naudet a donné, en outre, des articles à la *Biographie universelle de Michaud* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

— M. l'abbé Robert-Auguste Latouche, né à Avranches le 12 avril 1783, est mort à Paris, le 8 août, dans sa quatre-vingt-seizième année. Ordonné prêtre en 1808, il professa la rhétorique au collège d'Avranches et prit une part active aux missions données sous la Restauration dans les diocèses de Coutances et d'Avranches. Son zèle, auquel se joignait un talent remarquable, obtint de très-grands succès. Il devint ensuite aumônier du collège royal de Strasbourg, puis principal du collège de Colmar. Il y resta peu de temps, et quitta l'Université pour se consacrer à la prédication et à l'étude de l'hébreu. On lui doit : *Psaumes de David*, traduction fidèle d'après le texte hébreu (Liège, 1849, in-12, et Rennes, 1845, in-12) ; — *Philosophie des langues et introduction par l'hébreu à la connaissance élémentaire des racines et des formes de*

toutes les langues (Rennes, 1865, gr. in-8); — *Dictionnaire hébreu raisonné, initiant à la connaissance de toutes les langues* (Rennes, 1845, in-8); — *Chrestomathie hébraïque raisonnée et comparée, renfermant la Création, le Meurtre d'Abel, le Déluge, la Tour de Babel*, avec des réflexions scientifiques pour la justification des livres sacrés (Paris, 1849, in-8); — *Controverse amicale entre un ministre protestant et un ministre catholique sur le culte de Marie* (1849, in-18); — *Dictionnaire idéo-étymologique hébreu et dictionnaire grec-hébreu* (1855, in-8); — *Racines grecques, ramenées aux langues orientales et occidentales, raisonnées et réduites à un petit nombre, apprises facilement et retenues pour toujours* (1856, in-12); — *Conciliation de la cosmogonie mosaïque avec les données des sciences naturelles* (1858, in-12).

— M. Jean-Pierre Charpentier, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, est mort à Chantilly en août 1878. Ancien élève du Lycée Louis-le-Grand, il y professa la rhétorique. Après avoir obtenu le titre d'agrégé de la Faculté de Paris, il suppléa Ch.-J.-V. Leclerc à la Sorbonne, dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'académie de Paris; il a rempli ces fonctions pendant dix ans. Voici ses principaux ouvrages : *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable* (1828, in-8), mémoire couronné par l'Institut; — *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829, in-8); — *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833, in-8); — *Tableau historique de la littérature française aux quinzième et seizième siècles* (1835, in-8); — *Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne* (1836-1838); — *Abrégé de l'histoire de la littérature grecque* (1837, in-12); — *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au quinzième siècle* (1843, 2 vol. in-8); — *Tertullien et Apulée* (1839, in 8); — *Études sur les Pères de l'Église*, 2 vol. in-8, tome I, Église latine; tome II, Église grecque (1853); — *Les Écrivains latins de l'Empire* (1858, in-12); — *La Littérature française au quatorzième siècle* (1875, in-12).

— M. Dallet, prêtre des Missions étrangères, est mort récemment au Tong-King. Il était né à Langres, en 1829, et après avoir fait ses études au petit séminaire de cette ville, il était rentré au séminaire des Missions étrangères où il reçut les ordres sacrés en même temps que deux de ses amis, le P. Théophane Vénard et Mgr Theuzel, évêque d'Acanthe. Désigné pour le Tong-King, le P. Dallet, qui avait appris la profession de compositeur d'imprimerie dans la maison Didot, fonda à Bangalore une imprimerie pour la mission catholique de cette contrée, et publia *A controversist catechism or short answers to the objections of protestants against the true religion*, dont il donna, en 1864, une nouvelle édition considérablement augmentée, et dont a on imprimé une édition française. Il a publié également : 1° *Vie et correspondance de Théophane Vénard, prêtre de la société des missions étrangères, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février* 1861, avec portrait et fac-simile de son écriture (Poitiers, 1865, in-18); — 2° *Histoire de l'église de Corée, précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs et coutumes coréennes*, avec cartes et planches (1868, 2 vol. in-8); — 3° *Cantique pour l'anniversaire des martyrs* (*Missions étrangères*), musique de Ch. Gounod. Il a fait en outre graver, en 1863, par M. Bertrand Lœuillet, des caractères *télégous et canaras*, des caractères *tamouls* qui se trouvent à l'imprimerie nationale. M. Dallet emporta aux Indes une police de ces deux types, et fit imprimer un dictionnaire tamoul et un dictionnaire canara. C'est également M. Dallet

qui a édité *Les sauvages Ba-Hnars (Cochinchine orientale) souvenirs d'un missionnaire*, par M. l'abbé O. Dourisboure (Paris, 1873, in-12).

Rentré en France, en raison de son état de santé, il adressa, le 30 décembre 1876, une lettre circulaire à *Messeigneurs les vicaires apostoliques et MM. les missionnaires de la Société des missions étrangères* (48 p., gr. in-8). Il se proposait d'écrire l'histoire des missions, et avait, en conséquence, dressé un questionnaire concernant les missions et missionnaires : 1° géographie, ethnographie, histoire, état actuel de la mission, constitutions, schismatiques et hérétiques; 2° les croyances, le culte, les pratiques, l'organisation, les juifs et mahométans; 3° l'*état social* : constitution, classes du peuple, propriété, famille, mœurs et coutumes, arts et métiers, beaux-arts, belles-lettres, sciences, commerce, voies de communication ; 4° enfin les *Institutions* : gouvernement, administration, justice, finances, armée. Un appendice concerne les légendes. On doit aussi à M. Dallet la traduction de l'anglais, commencée par M. l'abbé Godard, et achevée par lui, de l'ouvrage du Père Dalgairns sur *la Communion* (Paris, Bray). — J. Carnandet.

On annonce encore la mort de M. Jean-Marie Gutierrez, professeur et recteur de l'Université de la République Argentine, auteur de travaux sur les origines de l'art de l'imprimerie dans l'Amérique espagnole, de poèmes, de biographies des hommes de son pays ; — de M. Hart, membre de l'Université de Rio Janeiro, auteur de travaux géologiques et de mémoires sur les langues et les races de l'Amérique du Sud; — de sir Thomas Duffus-Hardy, garde adjoint des archives, à Londres ; — de M. O'Quin, ancien député, trésorier-payeur général des Hautes-Pyrénées, ancien rédacteur du *Mémorial des Pyrénées* ; — de M. Martin-Daussigny, directeur des musées de Lyon ; — de M. Degouve-Denuncques, journaliste, ancien préfet, mort à Compiègne, âgé de soixante-huit ans, le 5 mai ; — de M. Hermann, de Strasbourg, correspondant de l'Académie dans la section de médecine, ancien doyen de la faculté de Strasbourg ; — de M. Grouhel, directeur du *Journal du Morbihan*, mort le 1er août ; — de M. Octave Gastineau, ancien rédacteur au Corps législatif; — de M. Maxime de Ferry, mort à Paris, le 14 juillet, collaborateur de la *Gazette de Nîmes*, dont il a été le correspondant à Rome ; — de M. Ch. Rokitanski, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Vienne; — de M. Barthelémy Pocquet, rédacteur du *Journal de Rennes* ; — de M. Raoul-Henri Lelièvre, rédacteur de l'*Estafette*, mort à Bagnères-de-Luchon, à dix-neuf ans ; — de M. V. de Saint-Albin, mort à Paris, le 29 août, à soixante-douze ans, ancien directeur du *Journal des Haras*, de la *Patrie*, et propriétaire du *Sport*.

Institut. — *Académie française*. — L'Académie française vient d'être autorisée à accepter le legs de 40,000 francs laissé par M. Lelevain, pour être employé à la fondation d'un prix annuel de sagesse, de vertu et de probité.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 12 juillet, a décerné le premier prix Gobert à notre collaborateur, M. Auguste Longnon, pour sa *Géographie de la Gaule au onzième siècle* ; le second à M. Giry, pour son *Histoire municipale de Saint-Omer*.

Le prix annuel de numismatique, destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, a été décerné à M. Gustave Schlumberger.

Dans sa séance du 26 juillet, l'Académie a rendu son jugement dans le concours relatif à l'*Histoire du Sénat romain*. Elle a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais seulement un encouragement de 1,500 fr. à M. Mispoulet.

La commission chargée de juger les ouvrages adressés au concours des antiquités nationales a réparti ainsi les récompenses :

Quatre médailles ont été décernées: 1° à M. Fagniez, pour ses *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris aux treizième et quatorzième siècles*; 2° à M. Corroyer, pour sa *Description de l'abbaye du mont Saint-Michel;* 3° à M. Julien Havet, pour son ouvrage sur *les Cours royales des îles normandes* (1200-1677), et ses recherches relatives à la *Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes* (1198-1661) ; 4° à M. l'abbé Hanauer, pour ses *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne.* — Six mentions honorables ont été, en outre, accordées à : M. Marius Sepet pour les *Prophètes du Christ* et *le Drame chrétien au moyen âge ;* à M. Aurès, pour sa *Monographie des bornes militaires du département du Gard ;* à M. Le Men, pour sa *Monographie de la cathédrale de Quimper;* à M. l'abbé Dacheux, pour *Un réformateur catholique à la fin du quinzième siècle, Geiler de Kaysersberg ;* à M. Guibert, pour son *Histoire de la destruction de l'ordre de Grandmont ;* à M. Luchaire, pour *les Origines linguistiques de l'Aquitaine.*

Académie des sciences. — Dans sa séance du 29 juillet, l'Académie a élu M. Azah Gray, correspondant, pour remplir la place vacante dans la section de botanique, par suite du décès de M. Braun, de Berlin, par 32 voix, contre 5 à M. Ch. Darwin, 2 à M. Henri, et 1 à M. Gœppert.

Dans sa séance du 5 août, l'Académie a élu M. Darwin correspondant pour remplir la place vacante dans la section de botanique, par suite du décès de M. Weddal, de Poitiers, par 26 voix, contre 4 à M. de Bari, 2 à M. Nœgeli, 1 à M. Herr, 1 à M. Gœppert, et 5 bulletins blancs.

L'Académie vient d'être autorisée à accepter le legs de 20,000 fr. que lui a fait le dernier des commandeurs, Da Gama Machado.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 20 juillet, a nommé correspondant M. Schohonder, architecte du roi à Stockholm.

Dans sa séance du 27, l'Académie des beaux-arts a élu correspondant libre sir Richard Wallace.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 27 juillet, a rendu son jugement dans le concours Morogue, relatif au paupérisme.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient d'être autorisée à accepter le legs de M. Wolowski, pour la fondation d'un prix triennal de 3,000 fr., qui prendra le nom de prix Wolowski.

Collège de France. — Par décret du 3 août, M. Charles-Edmond Brown-Sequard a été nommé professeur titulaire de la chaire de médecine au Collège de France, en remplacement de M. Claude Bernard, décédé.

Faculté des lettres. — M. Raoul Baret, licencié de la faculté des lettres de Paris, a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De jure apud Terentium.* — *Essai historique sur la prononciation du grec.*

M. L. Massebieau, maître de conférences à la faculté de théologie protestante de Paris, a soutenu le 17 juin ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Ravisii Textoris comœdiis seu de comœdiis collegiorum in Gallia, præsertim ineunte sexto decimo seculo.* — *Les Colloques scolaires du seizième siècle et leurs auteurs.* (1470-1570).

Bureau des Longitudes.—M. d'Abbadie, membre de l'Institut, a été nommé,

par décret du 9 août, membre titulaire du Bureau des longitudes, dans la section de Géographie.

M. Armand-Hippolyte-Louis Fizeau, membre de l'Institut, a été nommé, par décret du 31 août, membre titulaire du Bureau des longitudes, dans la section d'Astronomie, en remplacement de M. Le Verrier, décédé.

École de Droit — Le 2 août, a eu lieu, à l'École de droit de Paris, sous la présidence de M. de Valroger, la distribution des prix pour le concours établi entre les docteurs et entre les licenciés. Le sujet, pour les docteurs, était de rechercher les actes de l'administration qui peuvent être attaqués par la voie contentieuse. Les lauréats ont été M. Paul-Louis Lucas, de Reims (médaille d'or), et M. Georges Jules-Antoine Piganiol, de Figeac (mention honorable).

Concours. — La Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut met au concours les questions suivantes :

Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut. — Établir, au moyen de preuves, la chronologie des comtes de Hainaut. — Écrire l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut, excepté Soignies, Péruwelz, Saint-Ghislain, Enghien, Beaumont et Fontaine-l'Évêque. — Faire l'histoire de l'art typographique dans le Hainaut. Les mémoires doivent être adressés, avant le 31 décembre 1878, à M. le président de la Société, rue des Compagnons 11, à Mons.

La Société de géographie de Paris, dans sa séance du 29 juin, a décerné, une grande médaille d'or à l'illustre voyageur Henri Stanley, une seconde médaille à M. Vivien de Saint-Martin pour ses travaux géographiques; et le prix Logerot, donné pour la première fois, à M. le Dr J. Harmand, médecin de la marine pour ses voyages à travers le Cambodge et le Laos.

Le prix annuel de 25,000 fr., institué par le roi des Belges, vient d'être décerné pour le concours de 1878, à M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, pour son ouvrage sur *les Libertés communales, essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin* (2 vol. in-8).

Congrès. — L'Association bretonne a tenu son congrès annuel à Auray, du 26 août au 1er septembre dernier. M. le sénateur Audren de Kerdrel a été élu président général du congrès et président de la section d'agriculture ; M. de la Borderie, président de la section d'archéologie. Les lectures et mémoires les plus remarqués ont été les suivants : 1° dans la section d'agriculture : *Étude d'économie rurale*, par M. Simon ; *Des engrais chimiques*, par M. Georges Ville ; *De l'ostréiculture*, par M. Gressy ; *De l'udométrie depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours*, par M. de la Rochemacé ; *Des maladies contagieuses*, par M. Abadie ; *Des reboisements en Bretagne*, par M. de Quénétain, etc. — 2° dans la section d'archéologie : *Guidel et ses antiquités*, par M. l'abbé Euzenot; *Une conspiration en Bretagne à la fin du quinzième siècle*, documents inédits par M. A. de la Borderie ; *La Hache celtique emmanchée, de Saint-Nazaire*, par M. René Kerviler; *De l'usage des celtæ en pierre polie*, par MM. Lallemant, de la Villemarqué, Kerviler et Euzenot; sur la *Chorégraphie bretonne*, par M. Du Laurens de la Barre ; *Origines de l'imprimerie en Bretagne*, par M. de la Borderie ; *Du patronage de Saint-Corneille sur les vaches et les bœufs*, par M. Lallemant ; *Légendes de la sainte Vierge chez les Bretons aux premiers siècles*, par M. de la Villemarqué ; *Quelle part peut-on*

attribuer aux Bretons dans la civilisation en France et dans la constitution de la nationalité française, par M. de Kerdrel.

Le vendredi 30 août, une excursion a eu lieu aux monuments mégalithiques de Carnac. On pense que la prochaine session se tiendra à Saint-Brieuc. — R. K.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 août, M. Paillard a communiqué un mémoire concernant ses recherches sur les négociations relatives au voyage de Charles-Quint en France (1539). — Dans la séance du 9, il a été communiqué une note de M. Dumont sur les fouilles exécutées à Délos par M. Homolle. M. Clermont-Ganneau a lu un mémoire sur l'interprétation des scènes figurées de la coupe découverte en 1876 sur l'emplacement de Préneste. — Dans les séances des 23 et 30 août, M. Victor Duruy a lu un chapitre inédit de son Histoire romaine sur l'Empire au milieu du troisième siècle.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 août, M. E. Caro a lu une notice sur Montesquieu, d'après l'histoire de Montesquieu que vient de publier M. Vian. — Dans la séance du 10 août, M. Caro a lu un travail de M. Guyau, professeur de philosophie, sur la doctrine morale d'Épicure. M. Charles Vergé a lu un mémoire de M. du Châtellier sur l'Église pendant la Révolution. — Dans les séances des 24 et 31 août, M. Guillaume Depping, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a donné lecture d'un mémoire sur Barthélemy Herwart, contrôleur général des finances sous Louis XIV. — Dans la séance du 31 août, M. Giraud a commencé la lecture d'un mémoire, de M. J.-J. Thonissen, correspondant de l'Académie, sur le Droit de vengeance dans la législation mérovingienne.

Manuscrits de la bibliothèque de Salins. — La petite ville de Salins (Jura) possède une bibliothèque riche d'ouvrages manuscrits et imprimés sur la Franche-Comté. Le catalogue n'en est point encore rédigé, mais on y travaille. En attendant qu'il soit mis à la disposition des hommes d'étude, M. Bernard Prost donne un inventaire sommaire des manuscrits les plus intéressants. (*Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Salins.* Paris, Picard, 1878, in-8 de 35 p. extrait du *Cabinet historique.*) Il indique la provenance des manuscrits, donne une place spéciale à ceux qui concernent l'histoire de la Franche-Comté, et termine par une table des noms d'auteurs. Nous remarquons plusieurs manuscrits du treizième, du quatorzième et du quinzième siècles sur la théologie. Dans l'un d'eux, se trouvent intercalées plusieurs recettes dont l'une mérite d'être citée. « Pour faire venir les cheveulx en la teste, prenez miel crud et huille roset, et faictes oignement, puis en frotez la teste, et ses cheveulx lui reviendront. *Probatum est.* » — Des fragments de comptes en latin et en provençal du quatorzième siècle; — Un dictionnaire latin-français et des éléments de grammaire latine et française du treizième siècle; — Des recueils de recettes médicales; — Des recueils de lettres des dix-septième et dix-huitième siècles où l'on pourra peut-être trouver des pièces inédites; — et, sur la Franche-Comté, de nombreux documents sur le parlement de la Franche-Comté, recueils d'arrêts, de délibérations, sur les états de la province, des armoriaux, des nobiliaires, des copies de pièces introuvables et des mémoires du président Boquet de Combouzon, de dom Grappin, de dom Sornet, de dom Berthod, etc. M. Prost en inventorie 174.

Assemblées du diocèse de Castres. — Sous ce titre, M. Elie-A. Rossignol a

publié (Toulouse, Chauvin, 1878) un travail excellent et nouveau en grande partie, travail dont les principaux éléments ont été puisés dans les archives départementales du Tarn. On trouvera là les détails les plus précis sur le rôle joué, pendant plus de ceux cents ans, par les assemblées du diocèse de Castres, et sur l'histoire des guerres civiles et religieuses des seizième et dix-septième siècles, d'après les procès-verbaux de ces assemblées. Le livre de M. Rossignol sera utilement consulté, dans ses premières pages, par ceux qui s'occupent surtout d'économie politique, et, dans ses dernières pages, par ceux qui s'occupent surtout d'histoire provinciale. — T. DE L.

DISCOURS VÉRITABLE DU SIÈGE DE MONTBARD. — Nous annoncions ici tout récemment la réimpression, par les soins de M. Henri Chevreul, d'un opuscule rarissime. Le même bibliophile nous donne aujourd'hui une nouvelle édition (tirée à cent exemplaires, sur papier de Hollande, le 25 juillet 1878, par Darantière, à Dijon) d'un livret imprimé à Paris (chez Denis Binet), en 1590 et que l'on ne trouve presque dans aucune des plus riches collections : *Discours véritable du siège mis devant la ville de Montbard en Bourgongne par le sieur de Tavane associé des Reistres du Biarnois, avec la résistance et deffaicte des dicts Reistres, par les habitans de la dicte ville* (15 p., in-16). M. Chevreul nous apprend que, si cette publication a quelque succès, il la fera suivre d'une série de pièces intéressantes et rares sur la ligue en Bourgogne. Comme la réimpression du *Discours véritable du siège de Montbard* ne peut qu'être parfaitement accueillie, nous saluons d'avance avec joie la série de curieuses brochures qui nous est conditionnellement promise par le plus zélé de tous les bibliophiles bourguignons. — T. DE L.

LES LIVRES CARTONNÉS. — Un bibliographe du plus grand mérite, qui est un de nos plus actifs collaborateurs, a fait paraître, ces jours derniers, un recueil excessivement curieux dont voici le titre : *les Livres cartonnés, essais bibliographiques, par Philomneste Junior* (Bruxelles, Gay et Doucé, 1878, in-8, de 101 p.). On trouve des milliers de piquants renseignements dans ce recueil où sont mentionnés les ouvrages les plus variés : le *De incertitudine et vanitate scientiarum* d'Agrippa, à côté de l'*Historia de vitis romanorum pontificum* d'Anastase le Bibliothécaire; l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, à côté de l'*Apologie des femmes;* les *Œuvres* de Bacon, à côté de celles de Bayle ; le *Décameron* de Boccace, à côté du *Don Juan* de Lord Byron ; la *Sagesse* de Charron, à côté du *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier; le *Choix des Mazarinades* de M. Moreau, à côté de la *Cymiade* de G. Colletet, etc. Ce n'est pas seulement dans le texte, c'est encore dans les notes que Philomneste Junior répand à pleines mains son inépuisable érudition, et je recommande aux friands lecteurs les notes sur la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, sur le *Catalogue des livres* de M. Cigongne, sur le remarquable archéologue Edelestand du Méril, sur les éditions diverses du célèbre traité de Charron, sur le chevalier de Jant, sur le *Catalogue Leber*, etc. Le précieux petit volume est complété par un chapitre sur les *Livres à retranchements* (p. 84-98), et par des indications diverses, parvenues pendant l'impression, la plupart communiquées par un bibliographe dont la réputation est aussi étendue que méritée, M. le baron Jérôme Pichon. — T. DE L.

L'AUTEUR DU COMBAT SPIRITUEL. — Le *Combat spirituel* est un des livres de piété les plus répandus et les plus goûtés : on porte jusqu'à quatre cents le nombre des éditions qui en ont été faites. Souvent il a été publié sous le nom du P. Scupoli, de l'ordre des théatins.

Nous croyons voir ici une erreur, ou du moins une confusion. La *Lucha o combate espiritual del alma con sus afectos desordenados* (Lutte ou combat spiri-

tuel de l'âme avec ses affections désordonnées), qui est le titre primitif de l'ouvrage, a été écrit en espagnol par le savant et saint bénédictin espagnol du Monastère de Oña dans la Vieille-Castille, le vénérable Père Juan de Castañiza, prédicateur du roi Philippe II, mort à Salamanque le 18 octobre 1599. L'illustre théatin italien, le P. Scupoli, la traduisit dans cette langue sans nom d'auteur, et, en vue du succès qu'elle obtint, il la publia encore, additionnée et augmentée, de sorte qu'il vint à former comme un nouveau livre qui, depuis lors, a été toujours intitulé *Combat spirituel*, dont on a fait, dont on continue à faire de nombreuses éditions dans toutes les langues, et auxquelles on ajoute d'ordinaire le traité du même auteur, la *Paix intérieure*. Voici d'où vient l'opinion, généralement reçue et soutenue, qui attribue cet ouvrage au P. Scupoli, opinion contre laquelle on peut citer et consulter la *Bibliotheca hispana* de M. Nicolas Antonio, Mabillon dans ses *Annales*, et Moréri dans son *Dictionnaire*. Le livre du père Castañiza, traduit en flamand par le R. P. jésuite Zoes, fut publié en l'année 1618, à Malines : il le fut aussi à Paris, mis en latin par Lorichius, en 1644. Dans cette même ville, le libraire Berthier en publia en 1675, la traduction française, pour laquelle il se servit d'une copie très-soigneusement prise sur le manuscrit original de Oña. On l'avait d'ailleurs publié en Espagne, sous le titre de *Perfeccion de la vida cristiana* (Perfection de la vie chrétienne), au lieu de *Lucha, Batalla* (on lui donne aussi ce nom) ou *Combat spirituel*.

Les citations que saint François de Sales fait de cet ouvrage, qu'il porta dans sa poche, dit on, plus de trente ans, se rapportent sans aucun doute à ce petit livre et non au livre augmenté par le P. Scupoli (qui, dans presque toutes les éditions espagnoles, est de deux volumes in-8). On peut remarquer la correspondance exacte dans les renvois qu'il y fait lorsqu'il conseille la lecture des chapitres XV, XVI et XVII, dans sa lettre LIV à l'abbesse du Puits-d'Orbe.

L'édition primitive n'ayant pas été réimprimée en Espagne depuis le dix-septième siècle, c'est ce qui a fait oublier l'auteur de ce livre; car, depuis lors, nous ne sachons qu'on ait fait aucune réimpression jusqu'à 1857. Cette année-là, on publia à Burgos une « nouvelle édition, considérablement corrigée et augmentée, avec la biographie de l'auteur, par C. R. R., docteur en théologie, » que nous croyons être le digne évêque d'Orense, Mgr Cesareo Rodrigo. La « Librairie religieuse » en fit une reproduction en 1865, dans un volume in-16 qui se vend à un prix minime.

Vers la moitié du siècle dernier, un *Rapport historique* sur l'origine du *Combat spirituel* a été publié sous le nom imaginaire de D. Jaime Elpidio (Cayetano de Thienne); mais nous n'avons pu le trouver, à notre grand regret, car il aurait pu nous fournir d'intéressants renseignements pour éclairer ce point de critique bibliographique.

Le vénérable bénédictin espagnol publia aussi la *Vie de saint Benoît*, qui est une traduction de celle de saint Grégoire le Grand, en y ajoutant celles de saint Maur et de saint Placide. Il publia aussi l'*Approbation et Règles de saint Benoît*, avec le catalogue des princes, docteurs et saints qui ont illustré l'ordre de Saint-Benoît. Toutes deux ont été imprimées à Salamanque, en 1523. Il écrivit enfin l'*Histoire de saint Romuald le Camaldule*, imprimée à Madrid, en 1597; la *Déclaration du Pater noster*, des sermons et d'autres ouvrages. — M. Silvas, de Madrid.

— Henri Marchand et le globe terrestre de la bibliothèque de Lyon. — Sous ce titre, M. Aimé Vingtrinier publie une très-intéressante, mais trop courte biographie d'un illustre Lyonnais, dont la gloire était jusqu'ici restée trop longtemps dans l'ombre. Henri Marchand (né en 1674), en religion le

P. Grégoire, est l'auteur d'un magnifique globe terrestre où l'on a été tout étonné de voir retracées avec une remarquable exactitude, ces régions centrales de l'Afrique, ces mers intérieures de l'Asie, ces chaînes de montagnes, ces îles, ces lacs, que les Grant, les Baker, les Speke, les Livingstone, les Stanley croyaient sincèrement avoir découverts. Remercions M. Vingtrinier de s'être fait le promoteur d'une justice un peu tardive et d'avoir sauvé un nom illustre de l'oubli. Sa note est toute à la gloire de l'Église catholique. Car elle montre que les franciscains, les dominicains, les jésuites ont précédé nos savants modernes dans la voie du progrès. Notre société, si fière d'elle-même, peut pousser l'injustice jusqu'à méconnaître les vertus de ces saints religieux, mais il ne lui est pas permis d'être ingrate au point d'oublier que c'est d'eux qu'elle a reçu ce splendide héritage scientifique dont elle a su d'ailleurs si bien tirer profit. — E. de la D.

Plaquettes gontaudaises. — Notre érudit et infatigable collaborateur, M. Tamizey de Larroque, vient de commencer une série nouvelle de publications, sous le titre de *Plaquettes gontaudaises*. Il y traite de particularités peu connues de notre histoire littéraire. Nous avons sous les yeux les nos 1 et 2.

Dans le no 1 (petit in-8 de 49 p.), il est question d'un poète presque ignoré aujourd'hui, Eustorg de Beaulieu, dont la vie ne fut pas plus édifiante que ne le sont ses poésies. Après avoir reproduit sa *vie* par Guillaume Colletet, le savant éditeur se livre à une foule de remarques philologiques et littéraires fort intéressantes, et donne, en appendice, un aperçu de deux des productions d'Eustorg de Beaulieu : les *Divers rapports* et la *Chrestienne resjouyssance*.

Dans le no 2 : *Quelques lettres inédites d'Isaac de La Peyrère à Bouilliau*, publiées avec une notice, des notes et un appendice (petit in-8 de 50 p.), M. Tamizey de Larroque étudie Isaac La Peyrère, écrivain paradoxal, né à Bordeaux en 1594, mort en 1678, qui, en 1655, fit paraître un gros volume latin : *Præadamitæ*, dans lequel il s'efforçait d'établir qu'il avait existé des hommes avant Adam. M. T. de L., a découvert trois lettres que cet excentrique personnage adressait à Ismael Bouilliau, savant distingué que les rédacteurs du *Moréri* de 1759 proclament « l'un des génies les plus universels de son temps, » mais qui est oublié aujourd'hui, faute d'une étude sérieuse dont il devrait être le sujet et qui manque encore; ces trois lettres sont accompagnées de notes fort érudites ; elles épuisent ce que Guy Patin, Richard Simon, le *Menagiana*, et les écrits de l'époque renferment au sujet de La Peyrère qui, se plaisant toujours à traiter de questions singulières, mit au jour, en 1657, un livre intitulé : *Du rappel des Juifs*, volume qui fit moins de bruit que les *Præadamitæ;* quoique frappé d'une condamnation, il n'attira les regards de personne. Abordant des questions moins sujettes à controverse, La Peyrère profita d'un voyage en Scandinavie pour écrire une *Relation du Groenland*, 1644, et une *Relation de l'Islande* qui ne parut qu'en 1663 ; il accompagna le prince de Condé dans quelques-unes de ses campagnes, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire un récit de la bataille de Lens ; trois éditions se succédèrent rapidement ; une seule porte le nom de l'auteur ; la dédicace, adressée à la reine Christine, méritait l'honneur d'une reproduction ; elle l'a obtenue.

Les *Plaquettes gontaudaises* sont tirées à cent exemplaires et publiées à Paris, chez H. Champion, et à Bordeaux, chez Ch. Lefebvre.

Les Bibliothèques publiques a Londres. — Il est question de fonder à Londres tout un groupe de bibliothèques métropolitaines, du genre de celles

qu'on appellerait en France communales ou municipales, et qui font tout à fait défaut dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Londres.

Londres compte plus de trois millions d'habitants, et la principale bibliothèque, celle qui ressemble le plus à la bibliothèque nationale de Paris, le British Museum, n'admet les lecteurs qu'à l'âge de vingt et un ans ; en outre, elle ferme ses portes à quatre, cinq ou six heures du soir, suivant les saisons, et elle ne prête point ses livres au dehors. Les autres bibliothèques de Londres ne peuvent soutenir la comparaison avec cet établissement, connu dans le monde entier, et pour le développement duquel les Anglais font les plus grands sacrifices.

Il s'agirait donc de créer dans la métropole des bibliothèques plus à la portée de la masse de la population, et cela sous le bénéfice de la loi de 1850. Il est assez singulier que Londres n'ait pas tiré jusqu'à présent un meilleur parti de cette loi sur les bibliothèques publiques, dont les villes de province se sont emparées avec empressement, et qui a produit de merveilleux résultats.

Ce qui le prouve, c'est le succès des bibliothèques municipales, fondées depuis cette époque à Birmingham, à Leeds, à Liverpool, à Manchester, à Rochdale, à Westminster, et ailleurs. Les chiffres qui viennent d'être publiés par le comité pour l'organisation des bibliothèques de même genre à Londres sont vraiment remarquables.

A Leeds, par exemple, la bibliothèque municipale, fondée en 1871 seulement, contient déjà 72,177 volumes, et elle n'a pas moins de quatorze succursales en ville. Et pourtant, Leeds a treize fois moins d'habitants que la capitale. La circulation des volumes, dans cette bibliothèque municipale est de 449,965 par an. On peut observer les mêmes faits dans les bibliothèques municipales de Birmingham, de Liverpool, de Manchester et autres.

L'organisation de ces bibliothèques municipales anglaises est assez curieuse : il y a d'abord un établissement central composé de trois sections : 1° une collection fixe, dont les livres ne sont point prêtés en dehors ; 2° une bibliothèque de prêt, Lending department ; 3° une salle pour la lecture des publications périodiques et même des journaux.

L'établissement principal, situé autant que possible au centre de la ville, établit ensuite, dans les différents quartiers, au fur et à mesure des besoins, des succursales, organisées sur le même modèle, mais dont le but principal est de prêter des livres moraux, utiles et instructifs aux classes peu aisées.

Des statistiques, jointes au document publié par le comité dont nous avons parlé, prouvent combien les petits artisans et les ouvriers des deux sexes usent de la facilité qui leur est offerte. Il en sera sans doute de même à Londres, quand la ville présentera les mêmes avantages.

La Presse périodique dans la Grande-Bretagne. — Il paraît actuellement, dans la Grande-Bretagne, 1,855 journaux et 818 recueils périodiques. Ajoutez-y 56 recueils servant d'organes à des sociétés savantes et autres, et vous aurez le chiffre exact de la presse totale, dans la Grande-Bretagne, soit 2,759 feuilles.

Dans ce nombre, Londres figure pour un contingent de 486 *Newspapers* ou journaux, et 598 revues ou recueils périodiques, *Periodicals*.

Les feuilles de la catégorie des journaux s'occupent, pour la plupart, de matières politiques : 542 sont libérales, 331 conservatrices, 71 conservatrices-libérales ; 941 sont neutres.

Parmi les revues, 398 ne traitent que les questions religieuses.

Un fait qui ressort de cette statistique, c'est le nombre toujours croissant des journaux illustrés; on en compte présentement 287, dont 33 avec illustrations coloriées.

Les questions ouvrières sont traitées par 14 journaux, sans compter 104 feuilles qui sont les organes de sociétés de métiers. — (*Journal officiel.*)

— La librairie Ducher met en souscription le *Journal d'un bourgeois de Gisors*, relation historique concernant les événements accomplis à Paris et dans les environs, et notamment dans et entre les villes de Rouen, Amiens, Beauvais, Pontoise (1588-1617), publié pour la première fois, et en entier, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par MM. H. Le Charpentier, archiviste-bibliothécaire de la Société historique de Pontoise, et Alfred Fitan, membre de la Société historique et archéologique du Vexin. — Cet ouvrage, précédé d'une introduction, d'une étude sur le manuscrit, accompagné de nombreuses notes et d'un index alphabétique, sera orné d'un magnifique portrait du duc de Longueville, gouverneur de Normandie et de Picardie, d'une carte géographique gravée, in-4, montée sur onglet, et de plusieurs fac-simile; il formera un beau volume in-8 raisin, imprimé en caractères elzéviriens, tiré sur papier vergé de choix, titre rouge et noir, du prix de 8 francs.

L'auteur du *Journal d'un bourgeois de Gisors*, contemporain, et très-souvent témoin oculaire des événements si variés et si dramatiques qu'il relate, nous a transmis les plus curieux détails sur l'intéressante période des guerres de la Ligue et sur l'état de nos provinces pendant cette fin si troublée du seizième siècle; son récit embrasse même le commencement du règne de Louis XIII. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, d'après lequel on a transcrit *en entier* cette chronique, ne comprend pas moins de 518 pages (259 feuillets); l'édition à laquelle MM. Le Charpentier et Fitan ont apporté leurs soins est encore augmentée de notices, de très-nombreuses notes, de commentaires historiques, d'un *index* contenant près de 700 noms de personnes et de lieux; elle comprend aussi des extraits de divers autres documents de l'époque, inédits ou non réimprimés.

— L'imprimerie Émilienne de Venise fait appel aux souscripteurs pour pouvoir éditer la table générale du grand *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, ouvrage du chevalier G. Caïetan Moroni, travail considérable, véritable encyclopédie catholique, où les recherches n'étaient pas sans difficulté en l'absence d'une table analytique. Cette table comprendra six volumes de 512 pages, du même format que le *Dictionnaire*, qui paraîtront de quatre mois en quatre mois, au prix de 8 fr.40 pour l'Italie et de 9 francs pour les autres pays de l'Europe. Le premier volume est publié.

— On annonce, à Assise, l'apparition du premier numéro d'une revue périodique pour le 26 de chaque mois : *Il settimo centenario della nascita di S. Francesco d'Assisi*, periodico publicato per cura del comitato promotore. Assisi, tipografia Sensi, à l'occasion du septième anniversaire du centenaire de la naissance de saint François d'Assise, qui aura lieu en 1882.

Ce premier numéro, de 24 pages, renferme, entre autres articles, la première *vie de saint François*, par Celano; *S. François et le Dante*; *Dopo Gesù Cristo e la Madonna, il santo piu caro a Dante fu S. Francesco*. Abonnement ordinaire, 4 francs, illustré 8 francs. Pour l'étranger, le port en sus.

— Le quatrième volume italien des discours de Pie IX a paru chez Paravia, à Rome, suivi d'un volume comme supplément.

— Don Bernardino Negroni a publié, à Bologne (tipografia dei compositori), un ouvrage en 6 volumes in-12, intitulé : *Storia passata, presente e futura*

della setta anticristiana ed antisociale, ora Massoneria, où il étudie le développement du « Mystère de l'iniquité » depuis le commencement jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire au règne de l'Antechrist.

— M. Ad. Delvigne, curé de Notre-Dame au Sablon, publie pour la Société des bibliophiles de Belgique une intéressante étude littéraire et bibliographique, ayant pour titre : *l'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au seizième siècle.* On y trouve l'analyse et les passages les plus remarquables des oraisons funèbres prononcées sur Ferdinand le Catholique, par Michel Davye ; sur Marguerite d'Autriche, par Jean Fabri ; sur Charles-Quint, Marie de Hongrie et la reine Marie d'Angleterre, par François Richardot ; sur Philippe II, par Jean Boucher et Jacques Blasacus.

— L'Université de Tübingue a compté, pour le semestre courant d'été, 1,144 étudiants, chiffre qui n'avait jamais été atteint. Celle de Berne n'est pas aussi prospère. Elle a perdu un certain nombre d'étudiants. La plus grande diminution s'est fait sentir dans la partie féminine de l'Université, qui ne compte plus que seize représentantes, dont quinze pour la médecine et une pour la philosophie.

— *The Academy* annonce que la troisième partie du *Lapidarium Walliæ*, publié par le professeur Westwood pour la Société cambrienne d'archéologie, va paraître. Elle est consacrée aux pierres couvertes d'inscriptions et de sculptures du pays de Galles, antérieures à la période gothique. L'auteur y donne la description et le dessin d'une centaine de ces anciens monuments, dont un grand nombre présente des inscriptions bilingues tracées en caractères romains et celtiques.

— La seconde édition du savant ouvrage du regretté Ad. Pictet, *les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, vient de paraître. Elle avait été revue par l'auteur avant sa mort, et enrichie par lui d'une préface nouvelle et de nombreuses notes. Cette édition forme trois volumes.

— Par un décret en date du 29 juillet 1878, la S. Congrégation de l'*Index* a interdit la lecture des ouvrages suivants :

Jesualdus (P.) a Bronte Ord. Cappucinorum. *Consecrator christiani matrimonii in verum et proprium Sacramentum Novæ Legis.* Secunda editio. Catanæ, 1876. *Decr. S. Off. Fer. IV die* 17 *julii* 1878. *Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.* — Lazzaretti (David). Opuscula omnia quocumque idiomate edita, *id est : Rescritti profetici, o il Risveglio dei popoli, preghiere, profezie, sentenze e discorsi morali e famigliari*, dedicati ai miei fratelli italiani. Arcidosso, 1870. *Decr. S. Off. Feria IV die* 24 *julii* 1878 ; — *Regole del Pio Instituto degli eremiti penitenzieri e penitenti.* Montefiascone, tip. del Seminario, 1871. *Eod. Decr.* — *Avvisi e predizioni di un incognito profeta.* Prato, 1871. *Eod. Decr.* — *Lettera diretta ai parrochi.* Arcidosso, tip. Gorgoni, 1873. *Eod. Decr.* — *Lettera anonima di profetici avvenimenti diretta a tutti i miei fratelli in Cristo.* Arcidosso, 1873. *Eod. Decr.* — *Lettere profetiche di San Francesco di Paola, relative al gran Monarca ed all' Ordine dei Santi Crociferi di Gesu Christo, lettere ai Romani e popoli d'Italia, avvisi alle Nazioni e Monarchi di Europa.* Napoli, 1873. *Eod. Decr.* — *Sogni e visioni.* Prato. *Eod. Decr.* — *Cristo duce e giudice. Completa redenzione degli uomini. La mia lotta con Dio, ossia libro de sette sigilli, descrizione e natura delle sette città eternali.* Bourg. tip. Villefranche. *Eod. Decr.* — *Le livre des fleurs célestes.* Lyon, Pitrat. *Eod. Decr.* — *Manifeste aux peuples et aux princes chrétiens, suivi d'opuscules inédits du même auteur, et de quelques documents justificatifs relatifs à son procès.* Lyon, Pitrat. *Eod. Decr.*

— L'*Athenæum* nous apprend que la Société paléographique de Londres

va faire paraître la troisième partie de la série orientale de fac-simile. Cette livraison contiendra une remarquable collection de textes en sanscrit, arabe, syriaque, hébreu et copte : trois planches pour le sanscrit; cinq pour l'arabe; une pour le syriaque; deux pour l'hébreu et une pour le copte. L'activité que la Société paléographique apporte à ses travaux, lui permet d'affirmer que les publications qu'elle a entreprises seront achevées dans cinq ans au plus.

— La Société génevoise des Bibliothèques populaires, issue elle-même de la Société génevoise d'utillité publique, a chargé un comité spécial de publier, à partir du 1er avril de cette année, un bulletin bibliographique mensuel, sous le titre de *la Lecture*. Ce bulletin est destiné à venir en aide aux directeurs de bibliothèques, aux pasteurs, aux instituteurs et aux parents dans le choix des livres qu'ils sont appelés à fournir à une classe nombreuse de lecteurs.

— L'ouvrage *la Vie et les vertus de saint Louis*, publié par M. de L'Espinasse, et faisant partie de la collection de Petits mémoires sur l'histoire de France publiée par la Société Bibliographique, a été adopté par la commission des Bibliothèques scolaires, dans sa séance du 27 juin.

— On sait de quel intérêt peuvent être pour la connaissance du passé les anciens inventaires. C'est un document de ce genre que M. A. Menno a publié, avec beaucoup de soin, en le faisant précéder d'une introduction détaillée et suivre d'un glossaire : *Arredi ed Anni* de Sinibaldo Fieschi (Gênes, imprimerie de l'Institut des Sourds-Muets, gr. in-8 de 68 pages). Grâce à ce document fort curieux, nous pouvons nous faire une idée de la richesse et du luxe qui régnaient chez les Génois du seizième siècle. Ces inventaires nous font connaître quels étaient les meubles, les effets, les armes de Sinibaldo Fieschi, et aussi les objets appartenant à sa femme.

— *Le Journal des beaux-arts et de la littérature de Bruxelles* propose une étude de littérature comparée, qui aurait le plus grand intérêt, à propos des oraisons funèbres qui ont été prononcées sur Pie IX dans le monde entier. Pour parfaire ce travail, il faudrait la réunion de plusieurs littérateurs, les uns résumant les panégyriques de l'Orient, les autres analysant ceux de l'Europe et des deux Amériques, et, sur l'un comme sur l'autre des deux hémisphères, on trouverait d'admirables sentiments et des pensées véritablement sublimes, émanant toujours d'un seul et unique sujet. Rarement l'histoire des littératures comparées aurait offert un plus curieux sujet de réflexions.

— Les traditions helvétiques ont trouvé un nouveau défenseur dans M. le colonel Charles-Léon Muller, d'Altalorf qui, à l'âge de plus de quatre-vingt-deux ans, vient de publier un mémoire intitulé : *Critique et preuves de l'authenticité d'un document de* 1387 *prouvant l'existence historique de Guillaume Tell conformément à la tradition* (50 p.). Ce document est une décision de la Langdesgemeinde.

— Voici un ouvrage nouveau à signaler sur l'histoire de la période révolutionnaire ; c'est *la Terreur dans la Manche, les habitants de la Manche devant le Tribunal révolutionnaire de Paris*, par E. Sarot.

— M. Sigismond Ropartz, savant distingué et laborieux, dont notre dernière livraison a enregistré la perte, se proposait de réunir, sous le titre de *Musa Britanno-Armoricana*, toutes les pièces de poésie (antiennes, répons, hymnes, légendes), composées pendant le moyen âge à la louange des saints de la Bretagne. Il devait accompagner une partie des textes latins d'une traduction en vers français de sa composition et même y

joindre la notation ancienne du chant au moins pour les principales. Nous espérons que ce projet, dont l'exécution reste inachevée, sera poursuivi par quelque savant breton.

— On annonce la publication d'un savant travail du R. P. J. Brucker, qui établit que les voyageurs anciens, depuis des siècles, connaissaient la source du Zaïre, du Zambèze et du Nil; il porte ce titre : *Découvreurs et Missionnaires dans l'Afrique centrale* (Lyon, Pitrat, in-8).

Publications nouvelles. — *Lettres de Mgr Czacki et le Thomisme, réponse à un récent opuscule, et les Constitutions de la Compagnie de Jésus et le Thomisme*, par R. P. Paul Bottalla (in-8, Oudin). — *Méditations sur le Pater Noster et l'Ave Maria*, par Adam Franz Lenniq, trad. de l'abbé Mabire (in-16, Caen Chénel). — *Demonstratio catholica sive tractatus de Ecclesia vera Christi et de romano pontifici*, auctore R. P. Raphaele Cercia, S. J. (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Antico e Nuovo Testamento*, par Mgr de Nardis (in-18, Torino, P. Marietti). — *S. Aurelii Augustini Confessionum*, cum notis, R. P. H. Waugneruk, S. J (in-12, Torino P. Marietti). — *Meditationes brevissimæ*, del A. P. Michaele Cuvelhier (in-12, Torino, P. Marietti). — *Ave Maria*, del Sac. Severino Ferreri (in-12, Torino P. Marietti). — *Ragionamenti sacri*, del P. Antonis da Torino (in-12, Torino, P. Marietti). — *Mélanges philosophiques*, par Dupont White (in-8, Guillaumin). — *Le Congrès en miniature*, par un diplomate (in-8, Ollendorff). — *L'Union des peuples* (in-8, Plon). — *Le Travail humain*, par Méliton-Martin (in-18, Guillaumin). — *Bastiat et le libre-échange*, par A. Bouchié de Belle (in-8, Guillaumin). — *Histoire des corporations françaises d'arts et métiers avec préface historique et conclusion pratique*, par J. P. Mazaroz (in-8, Germer-Baillière). — *Législation et Jurisprudence concernant les instituteurs communaux*, par Auzias (in-8, Oudin). — *L'Enfant né hors le mariage*, par E. Acollas (in-12, Marescq). — *Des Sociétés commerciales françaises et étrangères*, par R. Rousseau (2 vol. in-8, Marescq aîné). — *Traité de droit commercial maritime*, par A. Desjardins (t. Ier, in-8, Durand). — *Les Éditions illustrées de Racine*, par Pons (in-8, Quentin). — *Recueil de morceaux choisis en vieux français*, par Eugène Ritter (in-12, Genève, H. Georg). — *Une douzaine de sonnets*, par A. Weil (in-16, lib. des Bibliophiles). — *Fleurs aimées*, poésies, par Ernest Ameline (in-18, lib. des Bibliophiles). — *Las Mocedades del Cid* de D. Guillem de Castro (in-16, Bonn, Ed. Weber). — *Éloge de Buffon*, par N. Michaut (in-18, Hachette). — *Œuvres de Synésius*, par H. Druon (in-8, Hachette). — *Essai historique sur la cathédrale et le chapitre de Séez*, par H. Marais et H. Beaudouin (in-8, Alençon, Ch. Thomas). — *Les grands ports de commerce de la France*, par L. Simonin (in-18, Hachette). — *Histoire de l'instrumentation*, par H. Lavoix fils (in-8, Didot). — *Le Patriotisme en France*, par Ed. Goepp et G. Ducoudray (in-12, Hachette). — *Vie intime et édifiante de Pie IX le bien-aimé*, par le R. P. Huguet (in-8, Casterman). — *Saint Blaise, son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé L. Gauthey (in-12, Paray-le-Monial, V. Lamberot). — *Vie de saint Anthelme*, par l'abbé A. Marchal (in-8, Lecoffre). — *Philibert Simon, missionnaire en Mandchourie*, par l'abbé E. Briand (in-12, Oudin). — *Pascarel*, par Ouida (in-18, Hachette). — *L'Impôt du sang* de J. François d'Hozier, publié par M. Louis Paris. T. III, 1re partie (in 8, H. Champion). — *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*, par M. Baudoin. Introduction (in-8, Vosgien et Thomes, Auxerre). — *Enfermé dans Paris. Journal du siège*, par M. Sheppard; trad. par M. C. B. (in-12, Dentu). Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Sur Madame de Flamyn. — Que pourra-t-on m'apprendre sur la dame de Flamyn dont il est question dans le document suivant, que je crois inédit, et que je tire d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (F. F. 6618, f° 20)?

Lettre à la reine Catherine de Médicis.

« Madame, je receuz cejourd'hier à une heure de relevée voz lettres du XXVI de ce moys lesquelles receues à l'instant me transporté au lieu où estoient les coffres et bahutz de la feue dame de Flamyn, lesquelz ay veuz et visitez et en iceulx trouvé les lettres et memoires que je vous envoye avecq nostre proces verbal sur ce faict par ce present porteur greffier du Chastelet de Paris, et proceddant par nous à la recherche des pappiers, les Escossois serviteurs de la feue dame de Flamyn nous apporterent une lettre du Roy pour leur faire delivrance des biens delaissés par le trespas de la dicte dame, lesquelz nous importunent de quart d'heure en quart d'heure de ce fere, disans que ne voullons satisffere à ce qu'il a pleu au Roy me commander, ce que differeray toutesfois le plus qu'il me sera possible ainsi que par vos dictes lettres m'avès mandé et jusques à ce que sur ce aye sceu plus amplement vostre volonté.

« Madame, nous prierons le Seigneur Dieu qu'il vous donne en sa grace et paix heureuse et longue vie.

« A Paris, ce XXVII novembre 1561.

« Vostre tres humble et tres obéissant serviteur le lieutenant civil de la prevosté et vicomté de Paris.

« HUILLIER. »

On a rédigé pour ce document un sommaire ainsi conçu : « Lettre fort curieuse, écrite le 27 novembre 1561 par le lieutenant civil de la prévôté de Paris à la Reyne mère, touchant l'ouverture de la succession de la feue dame de Flamyn. Signé *Morvillier.* » Au sommet de la page, on a écrit *Zuillier.* Morvillier et Zuillier sont d'évidentes fautes de lecture que condamnent à la fois l'histoire et la paléographie. T. DE L.

Pouvoir temporel des Papes. — Quels sont les ouvrages imprimés et les recueils manuscrits qui ont traité des origines et des vicissitudes du pouvoir temporel des Papes d'après les documents originaux ?

Quelles sont les histoires spéciales publiées sur ce sujet, en France et à l'étranger ? V. DE ST-G.

Traduction de Tennyson. — Quels sont les ouvrages d'*Alfred Tennyson* qui ont été traduits en français ? G. K.

Notre-Dame de la Guillotine. — M. Achille Chereau, docteur en médecine, nous apprend qu'en 1793, un libraire facétieux de la rue Saint-Jacques, choisit, pour attirer les chalands, cette magnifique enseigne :

A NOTRE-DAME DE LA GUILLOTINE

(*Guillotin et la Guillotine* Paris, 1870, in-8, p. 42). Cette facétie dispense de tout commentaire; elle donne une idée exacte de cette époque.

Je m'occupe de réunir les matériaux d'une histoire de la librairie parisienne, et je désirerais bien connaître, s'il était possible, le nom du libraire de la *rue Jacques* dont il s'agit. E. M.

Les Asturies. — Quels ouvrages consulter sur l'histoire, la géographie, le commerce et l'industrie, etc., des Asturies G. S.

Antoine de Fénelon de Salignac. — Existait-il un lien de parenté entre J.-B. de Fénelon de Salignac, fondateur de l'œuvre des Petits-Savoyards, et Antoine de Fénelon de Salignac, chanoine, comte du chapitre de Brioude? Serait-il possible d'avoir quelques détails sur la vie de ce dernier personnage?
M. P.

La reine Edith, veuve d'Edouard le Confesseur. — Comment l'histoire explique-t-elle le séjour et la reine Edith, veuve d'Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, à la Chaise-Dieu? Se fondant sur le témoignage d'Augustin Thierry (dans son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*), mais dont les preuves sont battues en brèche par d'autres témoignages contemporains, tous les auteurs qui ont écrit sur cette abbaye auvergnate disent qu'elle y mourut en exil. Cependant, Guillaume le Conquérant dut traiter avec tous les égards la sœur de son injuste compétiteur, Harold, devenue la sainte compagne du roi, qui, en mourant, le désigna pour son successeur au trône d'Angleterre. G. B.

Lettres de Voltaire sur le chevalier d'Assas. — A-t-on connaissance de trois lettres de Voltaire ayant trait à l'acte héroïque de d'Assas dont le récit avait été fait inexactement dans le siècle de Louis XIV, ce qui valut à son auteur une lettre du chevalier de Lorry alors lieutenant-colonel des gardes-françaises? Comte DE L.

Heures de Metz, 1478. — Quelque bibliophile aurait-il rencontré un volume richement relié des Heures de Metz, 1478. Il a disparu de ma bibliothèque lors du passage des Prussiens, en 1870. Ce volume a dû être relié chez Engelman, et la date était au dos, chagrin vert avec cuivre. Comte DE L.

Culte de saint Verniel. — Existe-t-il des documents sur le culte de saint Verniel ou Verny, en Auvergne, en Bourgogne, à Auxerre?
Abbé B. Y.

Enfance de sainte Clotilde? — Quels sont les documents à consulter sur l'enfance de sainte Clotilde, épouse de Clovis, et sur son séjour à la cour de Gondebaud, en dehors de l'histoire de Dom Plancher? Abbé B. Y.

Sixte IV et les Pazzi. — Quels sont les documents à consulter sur les rapports du pape Sixte IV avec les Pazzi? X.

Collections sur la Révolution française. — Que sont devenues les importantes collections de journaux, pièces et documents (imprimés ou manuscrits) de Deschiens et de La Bédoyère, sur la Révolution française? Ces collections ont-elles été dispersées dans des ventes publiques, ou se trouvent-elles dans quelqu'une de nos Bibliothèques nationales? D. B.

Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — Il existait, au siècle dernier, un ordre enseignant, connu sous le nom de Congrégation du Très-Saint-Sacrement, de Sacramentaires, qui dirigeaient un certain nombre de collèges, notamment ceux de Thiers et de Brioude en Auvergne, de Chabeuil en Dauphiné, etc.... Où pourrait-on trouver des renseignements sur cet ordre qui semble être une réforme de celui des Prêtres de la Doctrine. A. V.

Le Livre des Etats, empires et principautés du monde. — Un des lecteurs du *Polybiblion* pourrait-il donner des renseignements sur un ouvrage intitulé : *Le Livre des Etats, empires et principautés du monde?* Ce livre a été cité au siècle dernier, par l'abbé Travers, dans son *Histoire de la ville et comté de Nantes*, à propos d'un évêque de Nantes, nommé Salvius. X.

Ouvrages relatifs à l'île de Chypre. — Cette île, à peu près oubliée depuis longtemps, attire les regards de l'Europe entière depuis qu'elle a passé sous la domination de la Grande-Bretagne. Existe-t-il quelques ouvrages spéciaux la concernant ? Je connais déjà le

Voyage en Chypre (Paris, 1791, 2 vol. in-8; Neuwied, 1791, 2 vol. pet. in-8) traduit de l'italien, de l'abbé Mariti, et je possède le très-estimable travail de M. de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous la domination des musulmans*, 1854-62, 3 vol, in-8.

S. D.

Un ouvrage peu connu du théosophe Saint-Martin. — Louis-Claude de Saint-Martin, le *philosophe inconnu* (nom qu'il avait adopté), est l'auteur d'un livre presque ignoré, je crois, et que je n'ai jamais pu réussir à me procurer : le *Crocodile, ou la guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épiquo-magique en 102 chants. Œuvre posthume d'un amateur des choses cachées. *Paris, impr. du Cercle social*, an VII, 2 vol. in-8.

Ce titre bizarre a piqué ma curiosité; *cent deux chants !* C'est effrayant; mais il faut qu'ils n'aient chacun que 4 à 5 pages, puisque le volume ne dépasse pas 460 pages. Observons d'ailleurs que Saint-Martin étant mort au mois d'octobre 1803, les mots ouvrage posthume constituent une innocente supercherie.

Quelques informations sur le *Crocodile* seront reçues avec reconnaissance.

T. G.

RÉPONSES.

Mélusine (XX, 191). — Ce n'est pas dans l'histoire du paradis terrestre qu'il faut chercher la clef de la légende de *Mélusine*, qui est loin d'être unique en son genre. Ce fait et ceux analogues n'ont-ils aucun fondement? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer. A mon avis, les *femmes changées en dragons* de l'antiquité et du moyen âge, comme aussi les *Faunes*, les *Syrènes*, les *Ægypans*, les *Sylvains*, etc., appartiennent à la catégorie des apparitions d'origine satanique spectres, revenants, fées, dames blanches, chasseurs noirs, etc.) ou encore à celle des métamorphoses ayant la même origine et qui forment une des branches des sciences occultes. — On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Bézouard : *Des rapports de l'homme avec le démon* (t. II, page 90 et t. Ier, page 157); celui de M. Gougenot des Mousseaux; *La magie au dix-neuvième siècle*; M. Albert de Résie, *Traité des sciences occultes*, etc.

A ce propos, je me permettrai de faire observer que beaucoup d'écrivains, même sincèrement religieux, tournent en ridicule les faits de ce genre, quand ils se rencontrent sous leur plume; en quoi ils ont doublement tort; d'abord parce que, *en général*, ces faits sont réels, aussi réels que n'importe quels faits historiques; en second lieu, parce qu'ils ébranlent par là la croyance due aux faits surnaturels divins. En tournant en dérision les uns, ils enseignent à mépriser les autres. Je ne parle, bien entendu, que de ceux qui sont solidement étayés par des témoignages et des preuves irrécusables, — et il y en a beaucoup.

ERRATA. — La note sur le *Recueil de poésies françaises* qui se trouve à la p. 181, ayant été insérée par l'imprimerie sans les corrections d'auteur, contient quelques erreurs qui doivent être rectifiées : à la ligne 3, il faut lire *entreprise* et non *entrepris ;* à la ligne 13, il s'agit du *poète Dadonville* et non du *docteur Adonville;* à la ligne 35, on a imprimé *émumérerons* pour *énumérerons!* — Page 79, ligne 40, *Parini*, au lieu de *Marini*.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Le Journal d'une femme, par M. Octave Feuillet, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 343 p. 3 fr. — *Un scandale en province; un Mari*, par Pierre L'Estoile. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 368 p. 3 fr. 50. — *Ariadne*, par Henry Gréville. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 315 p. 3 fr. 50. — *La Bague d'opale*, par Edouard Didier. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 302 p. 3 fr. 50. — *Les deux berceaux*, par Emile Richebourg. Paris, Dentu, 1878, 2 vol. in-18 j. de 382 p. 6 fr. — *Les deux amies*, par Xavier de Montépin. Paris, E. Dentu, 1878, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — *Jean Canada*, par Raoul de Navery. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 328 p. 3 fr. — *Le Juif Ephraïm*, par Raoul de Navery. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 338 p. 3 fr. — *Le double louis d'or*, par Auguste de Barthélemy. Paris, librairie Fénelon, 1878, in-18 de 262 p. 2 fr. 50. — *Jules Darbelle*, par J. d'Arsac. Paris et Tournai, veuve Casterman, 1878, in-12 de 246 p. 2 fr. — *La Pupille d'Hilarion*, par Mlle Marie Maréchal. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 302 p. 3 fr. — *Histoire d'une corbeille de noces*, par Etienne Marcel. Paris, Didier, 1878, in-12 de 318 p. 3 fr. — *Le Chemin de Damas*, par le général Ambert. Paris, V. Palmé, 1878, in-12 de 457 p. 4 fr. — *Les Contes d'Auteuil; les Lis rouges*, par Charles Dubois. Paris-Auteuil, librairie de la *France illustrée*, 2 vol. in-12 de 181 et 195 p. 2 fr.

Le *Journal d'une femme* n'ajoutera rien à la gloire littéraire de M. Octave Feuillet. L'action de ce roman n'égale pas, en effet, l'intérêt du *Roman d'un jeune homme pauvre*, et *Julia de Trécœur* lui est supérieur par le style. Il n'en vaudra pas moins à celui qu'on a ridiculement surnommé le « Musset des familles » les sympathies des femmes du monde, qui aiment, dans les œuvres d'imagination, la réserve et l'élégance, la distinction et l'honnêteté, le décorum et le savoir-vivre. M. Octave Feuillet met en scène les passions multiples qui tourmentent le cœur humain. Mais, en-dehors de deux ou trois expressions assez risquées, nous devons reconnaître que jamais l'auteur de *Monsieur de Camors* n'avait peint les passions d'une plume plus sobre et plus décente. Par exemple, nous ne jurerions pas que la peinture y gagne en force et en vérité; mais là n'est pas la question. La question est celle-ci : étant donnée une jeune fille très-romanesque et très-passionnée, en faire une femme qui ne manque jamais à son devoir, et dont la vie soit une perpétuelle série de sacrifices. Charlotte d'Erra résoud ce difficile problème. Elle aime « passionnément » le commandant d'Éblis, et elle sacrifie son amour à l'amitié, favorisant, autant qu'il est en son pouvoir, le mariage du commandant avec Cécile de Stèle. Parmi les soupirants qui font la cour à Charlotte, se trouve un tronçon d'homme, un mutilé, Roger de Louvercy, à qui, dans la dernière guerre, un obus a enlevé la jambe droite et cassé le bras gauche :

c'est Roger que Charlotte épouse, se constituant volontairement et « passionnément » sa sœur de charité, son ange gardien. L'influence salutaire de ce dévouement ramène à Dieu Roger de Louvercy. Le pauvre mutilé meurt avec regret, mais sans désespoir. Charlotte est libre ; le prince Vivane lui adresse ses hommages, hommages de libertin et d'hypocrite ; il est repoussé dans ses avances, sur un tel ton, qu'il n'a plus envie de recommencer le jeu ; Charlotte préfère le veuvage à un mariage de ce genre, quelque brillante que fût la fortune du prince. Cependant l'union du commandant d'Éblis avec Cécile de Stèle n'est pas heureuse ; le commandant aime le travail, le foyer, la famille ; Cécile n'a du goût que pour les bals, les fêtes, les distractions, les dissipations : dans une heure d'affolement, ce cœur dévoyé devient infidèle, et, comme Cécile n'a jamais eu la notion vraie du devoir, elle va ensevelir sa honte et son remords en s'enterrant elle-même toute vivante dans la neige. Le commandant d'Éblis est libre, lui aussi. Cette fois, Charlotte pourrait parler. — Un mot, et elle serait la femme du commandant, et ce serait pour elle le bonheur. Mais les péripéties du roman mettent Charlotte dans cette cruelle nécessité qu'en déclarant son amour, il faudrait dévoiler au commandant la cause du suicide de Cécile. L'infamie pour la mémoire de la morte ! Jamais ! Charlotte préfère se taire et souffrir. Le commandant d'Éblis part pour la Russie en qualité d'attaché d'ambassade. Que reste-t-il à la « romanesque et passionnée » Charlotte ? Il lui reste une compensation inappréciable. Dieu lui a donné, de son mariage avec Roger de Louvercy, une charmante petite fille, qui sera (car une mère qui a de tels principes ne peut que les inculquer à ses enfants) la joie de sa maturité et l'orgueil et l'honneur de sa vieillesse. Il y a beaucoup de femmes dans le roman de M. Octave Feuillet. A vrai dire, comme type, un seul caractère est réellement accusé, celui de Charlotte : les autres défilent, vagues et faiblement dessinés, mais néanmoins fort sympathiques. Du côté des hommes : mêmes défauts et mêmes qualités. Le *Journal d'une femme* serait, paraît-il, une autobiographie, et nous n'aurions en M. Octave Feuillet qu'un éditeur. Il le déclare du moins dans une préface de quelques lignes. Mais il ne faudrait pas prendre ceci trop au pied de la lettre. Coquetterie d'artiste ! voilà tout. Qu'importe d'ailleurs, si l'œuvre est intéressante, et elle l'est ! Nous ne reprocherons à l'auteur que deux choses : avoir poétisé le suicide et avoir méconnu le dévouement de la religieuse qui se consacre à l'instruction des enfants. M. Octave Feuillet, à propos du mariage de Roger de Louvrecy avec Charlotte d'Erra, met dans la bouche de la jeune fiancée ces regrettables paroles : « Dévouement pour dévouement, celui dont l'occasion se présente à moi n'a-t-il pas un caractère *plus élevé, plus pieux, plus attachant, moins égoïste* enfin que le simple

renoncement au monde et l'abnégation *un peu banale* de l'institutrice ? » Nullement, mademoiselle : votre dévouement est admirable, sublime, surhumain, tout ce que vous voudrez; mais il n'est ni plus élevé, ni plus pieux, ni moins égoïste, ni plus attachant que le dévouement de l'institutrice. Ce sont deux dévouements d'un genre différent, et vous avez tort de les mettre en parallèle et de déprécier celui que vous n'êtes pas dans les conditions de pratiquer. Par exemple, nous sommes tout à fait d'accord avec M. Octave Feuillet quand il blâme les esprits étroits qui opposent sans cesse la passion au devoir, comme si l'un était nécessairement le contraire de l'autre. On peut très-bien mettre de la passion dans le devoir — qui alors devient l'héroïsme. Certes, la génération présente ne périt pas par l'enthousiasme; elle périt par la platitude. Aussi n'en voulons-nous pas trop à la grand'mère de Charlotte de ce conseil : « Mesdames et mesdemoiselles, tâchez d'avoir un grain de poésie dans la tête; vous en serez plus facilement honnêtes et plus sûrement heureuses. Le sentiment poétique, au foyer d'une femme, c'est la musique et l'encens dans une église, c'est le charme dans le bien.» En résumé, M. Octave Feuillet tend à se séparer de plus en plus de l'école malsaine à laquelle, dans ces dernières années, il avait malheureusement donné quelques gages.

— Voici un nom nouveau, Pierre l'Estoile, qui pourrait bien, sous peu de temps, devenir un nom célèbre. Nous dévoilerons plus loin le secret de ce pseudonyme. Disons, en attendant, que le début de Pierre l'Estoile est d'un maître. Pierre l'Estoile procède à la fois de Balzac et de Mérimée : il procède de Mérimée par le style vigoureux et sobre; de Balzac par l'esprit d'analyse et l'observation pénétrante. *Un scandale en province* et *Un mari* sont deux romans psychologiques. Le thème du premier de ces romans est vieux, usé, rebattu. Il s'agit d'une histoire d'adultère, l'éternelle histoire du mari trompé et de la femme coupable. Mais les détails sont nouveaux, les scènes sont vivantes, les types sont vrais, — et le dénoûment est aussi imprévu que terrible. Le mari trompé, le vieux et brave général Labassère, a fait la folie, en prenant sa retraite, d'épouser la trop jeune et très-frivole Régine de Reigny. Il arriva ce qui arrive souvent quand des principes sérieux de religion font défaut : le beau capitaine Guy de Mauzac, fils adoptif et commensal du confiant général, induisit en tentation la comtesse Régine, et la comtesse Régine eut l'impardonnable faiblesse d'écouter Guy de Mauzac. Vous le voyez, outre que l'histoire en elle-même n'a aucune des qualités requises pour figurer dans la *Morale en action*, c'est, comme invention et comme sujet, peu intéressant. Où donc est l'intérêt? Il est dans les intrigues véritablement infernales qui s'agitent entre des méchants, des envieux, des

orgueilleux, des imbéciles et des grotesques, pour éclairer, non par sympathie pour lui, mais pour des motifs inavouables, le général Labassère, sur l'infidélité de sa femme. Ici, dans la peinture des caractères et des personnages, dans les vils mobiles qui les poussent, dans leurs combinaisons méphistophéliques, le talent de Pierre l'Estoile s'affirme. Il pose franchement ses types : Laruelle le percepteur, c'est la platitude haineuse ; les dames Robin et Desrivières incarnent l'envie vulgaire, à l'œil fauve et louche; dans Herminie de Labassère, nous avons l'orgueil de famille poussé jusqu'à la sottise, et dans les vieilles filles qui fréquentent la sœur du général, l'esprit de commérage à la plus haute puissance ; quant aux deux *gommeux* de Péronne, Fauconpret et Bruneau, ce sont deux imbéciles. Mais tout ce monde-là forme un tout et a un lien commun, ce qu'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la lâcheté, de la jalousie et de la haine. Le résultat de ces multiples passions est celui-ci : le général meurt de la faute de sa femme; Guy de Mauzac, ne pouvant survivre à la honte d'avoir trompé la confiance de son père adoptif, se suicide, et la comtesse Régine se condamne à expier, toute sa vie durant, dans un couvent de règle austère, son ingratitude et son coupable amour. Dénoûment cruel! Mais peut-être était-il nécessaire à la moralité de l'œuvre, — quoique, à notre avis et au point de vue chrétien, le suicide soit toujours blâmable et ne puisse jamais être une expiation. Aussi, préférons-nous *Un mari*. Nous trouvons cette seconde production plus morale, au fond, sinon dans les détails, que la première. Qu'on en juge : M. Rabutel, un médecin qui jouit à Amiens d'une belle clientèle et qui est tout à sa profession, s'aperçoit, un jour, de certains changements dans le caractère et les habitudes de sa femme. Hélène Rabutel n'est pas une personne vicieuse ; elle a d'excellentes qualités; mais elle est fille d'Eve; elle se sent entraînée vers le mal par la curiosité, par le vague de l'âme, par l'inquiétude de l'esprit (ici encore, absence de ces sentiments religieux que, chez la femme surtout, rien ne remplace). Dès lors, il n'est pas de prévenance, d'indulgence et de bonté que le docteur Rabutel n'emploie pour retenir dans le devoir son inconséquente moitié. Néanmoins, Hélène Rabutel glisse peu à peu sur la pente de la chute morale, aussi rapide que celle du radicalisme, et elle tomberait infailliblement dans le précipice si, par un trait de courage, de bon sens et d'esprit qui est en même temps un trait de génie, son honnête homme de mari ne la sauvait une dernière fois et ne lui rendait enfin pour toujours, avec le calme d'une conscience tranquille, l'amour pur et sincère du ménage. Mais, avant de rentrer dans le droit chemin, Dieu du ciel! que de heurts, que de secousses, que d'hésitations, que de luttes, que de fluctuations, que de volontés contraires dans cette imagination éner-

vée! Ces fluctuations, ces ballottements et ces angoisses sont décrits par Pierre l'Estoile d'une main sûre et d'une plume habile. Les scènes d'*Un mari* et d'*Un scandale* nous initient d'ailleurs, complétement et à fond, aux mœurs d'une certaine bourgeoisie de province. Ce n'est point la province rurale, primitive, presque sauvage; c'est une province spéciale, tenant le milieu entre le hameau et la capitale, province moitié civile, moitié militaire, que l'on retrouve dans tous les chefs-lieux d'arrondissement pourvus d'une garnison. Pierre l'Estoile met en présence des officiers et des bourgeois. Sauf le docteur Rabutel, qui est un maître homme, ses bourgeois sont généralement vulgaires; ses officiers, au contraire, sauf Gontran de Villenoy qui est un fat, ont les plus aimables qualités. Évidemment, Pierre l'Estoile a un faible pour les officiers. Nous ne lui en faisons pas un crime. Maintenant, qui est Pierre l'Estoile? Notre ami Dancourt, dans un de ses spirituels et substantiels *Courriers parisiens* de la *Gazette de France*, va nous le dire. Sous Pierre l'Estoile se cachent deux jeunes écrivains du meilleur monde, poussés vers la carrière des lettres par une vocation irrésistible. Le fait est qu'*Un scandale en province* et *Un mari* se distinguent par ces traits saillants : une connaissance vraie des usages de la vie aristocratique, un langage de bonne compagnie. Les romanciers en collaboration ne rejettent pas les situations scabreuses; mais il est juste de dire qu'ils n'imitent en rien les Goncourt : ils traitent ces situations avec honnêteté, tact et réserve. Il est néanmoins essentiel d'ajouter que Pierre l'Estoile n'écrit pas pour les jeunes filles.

— Mme Henry Gréville continue la série de ses romans russes. On dit qu'en France tout passe, tout casse, tout lasse. Dans l'espèce, le proverbe est en défaut. L'étude des mœurs de la société slave est encore chez nous un élément de succès et forme même une branche relativement importante de notre littérature. Cette fois, Mme Henry Gréville consacre la majeure partie de son nouveau roman à la peinture des instituts dans lesquels on élève les jeunes filles riches de Saint-Pétersbourg. Une orpheline pauvre, Ariadne, grâce à de puissantes protections, est recueillie dans un de ces instituts. Ariadne a reçu du ciel l' « influence secrète » dont parle notre classique Boileau. Elle est poète, elle est musicienne, elle est artiste. Elle chante malgré elle comme le rossignol, parce qu'il est dans sa nature de chanter. Expulsée de l'institut pour une faute qu'elle n'avait point commise, Ariadne embrasse la carrière théâtrale. Elle obtient dans le *Prophète* un triomphe inespéré. Les dilettantes saluent en elle une nouvelle étoile — quand Ariadne disparaît tout à coup. C'est une étoile filante. Qu'est-elle devenue? On ne l'apprend que par les journaux français : Ariadne, par désespoir d'amour, s'est noyée sur la plage d'Etrétat. La

critique superficielle a fait les plus grands éloges de la dernière production de Mme Henry Gréville. On nous permettra de ne pas partager de tels engouements. Ce froufrou, ce remuement, ce papillotage de pensionnaires recevant dans l'intérieur d'un institut russe de petits jeunes gens qui viennent avec elles manger des confitures et nouer des intrigues dont l'enfantillage ne détruit pas le danger; ce romantisme faux qui consiste à vouloir nous intéresser à une cantatrice assez mijaurée pour sacrifier l'art à des prétentions irréalisables; ces berquinades sentimentales enfin qui enferment l'esprit dans les boudoirs capitonnés de la vie factice et dans les serres chaudes des vagues rêveries, tout cela a quelque chose d'énervant, d'agaçant et de malsain. Comme caractères réellement observés, il n'y a guère à noter que ceux de la Grubinof (une sous-maîtresse), du brave professeur Morini et de la supérieure de l'institut. Mais que nous sommes loin de l'*Expiation de Saveli!* C'était là véritablement une œuvre, originale, colorée, bien rendue, la seule peut-être qui restera des innombrables productions de Mme Henry Gréville.

— Naguère, avec la *Rose d'Antibes*, M. Édouard Didier nous prouvait qu'il excelle dans l'analyse et l'observation du cœur humain. A ces qualités, il unit dans la *Bague d'opale* un intérêt dramatique des plus saisissants. Pour un motif des plus futiles, Charles Lecomte, jeune ingénieur français, se bat en duel avec Wilkie Robertson, le plus excentrique indigène de l'excentrique Angleterre. Ce duel fait de Lecomte et de Robertson deux amis inséparables. Ils ne se quittent plus et partent ensemble pour la Louisiane où l'ingénieur français est appelé par un planteur irlandais, possesseur de riches minières. Mac Dowel, tel est son nom. C'est encore un excentrique des mieux réussis, et les trois font plus que la paire. Mac Dowel s'est mis dans la tête de donner sa fille Nancy en mariage à l'ingénieur Lecomte — non parce qu'il est ingénieur, mais parce que le bonhomme croit voir dans Lecomte un descendant des Rohan ou des Montmorency. Il ne se trompe pas autant que l'on pourrait le croire. Tant il y a que mademoiselle Nancy se prend de belle amitié pour le prince charmant déguisé et lui donne, en guise de souvenir, une bague d'opale d'un grand prix qu'un joaillier de New York dit être l'Iris des anciens Hellènes. Hélas! la bague d'opale s'égare et mille obstacles surgissent pour empêcher le mariage. Nous ne suivrons pas M. Édouard Didier dans le dédale de péripéties, d'événements et d'aventures où il promène ses héros. Qu'il nous suffise de dire que tous — même la bague — se retrouvent au bon moment, que Charles Lecomte qui a pris part à la guerre de la sécession réapparaît avec les épaulettes de général de division, et que Nancy devient madame la générale comtesse de Renneville. Il y a, dans la *Bague*

d'opale, des descriptions fort pittoresques des pittoresques contrées de la Louisiane.

— M. Édouard Didier suit les traditions de Fenimore Cooper; M. Émile Richebourg, lui, s'inspire d'Eugène Suë, non certes de l'Eugène Suë libre penseur et socialiste, mais du peintre à l'eau-forte de la « pègre parisienne. » Les *Deux Berceaux* nous transportent dans un monde, où les « chourineurs » et les « escarpes » font la loi. Il y a là un certain Ramoneau qui, pour le cynisme du vice et le sang-froid, est bien le frère cadet du fameux Maître d'École des *Mystères de Paris*. Mais il n'y a pas que des criminels et des bandits dans le roman de M. Émile Richebourg; il s'y trouve aussi de bien braves gens : le comte et la comtesse de Lucerolle, Louise Verdier, l'ouvrier Pierre Ricard, la famille Blanchard. En deux mots, le sujet est celui-ci : Louise Verdier, une honnête Lorraine, de la patrie de Jeanne d'Arc, a épousé un mauvais ouvrier, brutal, ivrogne et libertin. Abandonnée par Ricard (c'est le nom de son mari), Louise Verdier, un enfant sur les bras, se retire dans son village. Là, par l'intervention du docteur Gervais, elle trouve à nourrir le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle. Entre deux berceaux, l'épouse délaissée bénit encore la Providence. Mais voilà qu'un soir Ricard, ivre, arrive de Paris, s'introduit furtivement dans la chaumière de Louise, et, entendant pleurer un enfant, s'en empare, croyant emporter son fils. Il s'était trompé de berceau et avait ravi Léon de Lucerolle. Réveillée par le bruit de l'effraction, Louise s'aperçoit (trop tard) du rapt et de la méprise. Qu'avait-elle à faire? Tout déclarer à la comtesse de Lucerolle. La pauvre femme n'en eut pas le courage. Il en résulta que le fils de l'ouvrier Ricard fut élevé comme le fils du comte de Lucerolle et que le vrai Léon de Lucerolle devint serrurier sous le nom de Pierre Ricard. Or, et nous félicitons à ce propos M. Richebourg de n'avoir pas méconnu cette grande loi de l'hérédité qui — généralement parlant, car il y a des exceptions — se rattache au dogme de la chute originelle, le faux Léon de Lucerolle a absolument tous les vices de son triste père, le crapuleux Ricard. Il est débauché, il est grossier, il est insolent, il a tous les mauvais instincts — et l'éducation soignée qu'on lui donne sert tout simplement de dorure à ses ignobles penchants. Le faux Pierre Ricard, le vrai Lucerolle, au contraire, enfant perdu, laissé sur la voie publique par celui qu'il croit être son père, élevé par d'humbles concierges, est un ouvrier comme il en faudrait beaucoup ; il a des goûts distingués; il aime à la fois le travail manuel et le travail intellectuel ; il a la passion du bien; il ne va jamais au cabaret ; il consacre la moitié de ses épargnes au soulagement de ses camarades dans le besoin ou dans la misère ; on le cite dans l'atelier comme le travailleur modèle, si bien que les ou-

vriers fainéants, ceux qui font du socialisme au lieu de faire des serrures, ceux qu'un des leurs a si pittoresquement appelés « les Sublimes, » se liguent contre Pierre, le calomnient, l'insultent et trempent dans le plus odieux complot contre sa personne. Le chef de ce complot n'est autre que le faux Léon de Lucerolle. Bourrelée de remords et s'apercevant que l'inconduite de son fils abrège la vie du comte et de la comtesse de Lucerolle, ses bienfaiteurs, Louise Verdier n'y tient plus : elle dévoile à ce jeune sacripant le mystère de sa naissance, la substitution qui s'est opérée en sa faveur, le nom maudit de l'auteur de ses jours, et l'existence du véritable héritier d'un titre dont il n'est lui, l'enfant substitué, que l'usurpateur. A cette révélation, le faux Léon de Lucerolle forme un projet : celui de faire disparaître l'ouvrier Pierre Ricard. Pour ce, il s'affilie à des bandits de la pire espèce dont le chef, Ramoneau, n'est autre que son vrai père. Les méfaits de Ricard père l'ont mené au bagne, et, à l'expiration de sa peine, il s'est payé tout naturellement le luxe d'un pseudonyme. Un guet-apens s'organise donc contre le jeune ouvrier Pierre Ricard, et il est exécuté avec une infernale habileté. Mais Louise Verdier, à qui ses remords ont rendu le sentiment du devoir, veille. Elle sauve à la fois Pierre Ricard de l'assassinat et de l'échafaud ; elle fait plus : elle dévoile à la justice les crimes odieux de Ramoneau, qui couronne sa vie d'horreurs par le meurtre de son propre fils, le faux Léon de Lucerolle. Le vrai Lucerolle, l'ouvrier Pierre Ricard, est amené par Louise Verdier elle-même en présence de son père et de sa mère. L'ancienne nourrice raconte alors en détail la scène de la substitution. Tout s'explique, et une grande iniquité se répare. C'est un peu compliqué, mais c'est très-émouvant et très-pathétique. On nous dit que le roman de M. Richebourg a paru en feuilleton dans un journal républicain : c'est possible. Dans tous les cas, sauf quelques détails de mœurs trop libres, on ne trouve, dans les *Deux Berceaux*, pas la moindre déclamation contre les riches, pas la moindre tirade contre les prêtres et pas la moindre flatterie à l'adresse des « nouvelles couches. » Le plus beau rôle est, sans doute, donné à un ouvrier, Pierre Ricard ; mais cet ouvrier a du sang aristocratique dans les veines ; il est issu d'une des plus anciennes et des plus respectables familles de l'est de la France. Il apporte logiquement dans sa modeste condition les qualités natives de sa race — et le roman de M. Richebourg donne raison au vieux proverbe : « Bon sang ne peut mentir. » Évidemment, le directeur du journal républicain qui a accueilli cette œuvre a été victime d'une singulière distraction.

— Les principales scènes des *Deux Berceaux* se passent dans le monde des coquins. Toute l'action des *Deux Amies*, de M. Xavier de Montépin, se concentre dans le monde des coquines. Les deux amies

en question, filles d'anciens officiers sans fortune, ont été élevées à Saint-Denis. Elles se destinent au théâtre et toutes les deux tournent mal, mais avec des nuances. Blanche Courtenay devient une drôlesse fieffée. Elle accapare un vieux célibataire à qui elle essaye d'enlever sa fortune par les moyens les plus criminels. Miranda Sidney est une Madeleine, une vierge-folle ; elle se livre à toutes les excentricités, sans jamais cependant se rendre coupable de ce que les gens dont le seul code est l'honneur appellent une indélicatesse. Eu égard à la démoralisation profonde qui règne en souveraine absolue dans le personnel des théâtres, Miranda Sidney pouvait passer pour relativement honnête, en ce sens qu'elle était serviable, charitable, dévouée, pleine d'excellentes intentions, en résumé, pour nous servir d'un terme de l'argot des comédiens, une bonne fille. A l'exception de Lionel de Cadignan et de sa sainte mère, les *Deux Amies* ne nous font faire connaissance qu'avec des gandins et des actrices. Lionel, lui-même, n'est vertueux que dans la pauvreté ; quand il devient riche, il écoute, comme les autres, la voix des charmeuses et des sirènes. Voici le portrait du gandin; il est curieux et pris sur le vif : « Au physique, chapeau de forme anglaise trop petit pour la tête et placé sur une chevelure séparée en deux parties égales par une raie allant du front à la nuque ; moustaches en crocs; favoris en tire-bouchons ; beaucoup de poudre de riz sur le visage ; monocle dans l'arcade sourcilière ou pince-nez; col de chemise empesé à trois empois; ruban noir ou bleu au lieu de cravate; gilet fantastique; paletot prodigieux à manches à gigot ; pantalon également à gigot et se rétrécissant sur le cou-du pied ; bottines de femme ; gants de peau de chien à la capucine ; stick à la main; aux courses, voile vert sur le chapeau et lorgnette-jumelle en bandoulière. Quant au moral — le moral du gandin, grand Dieu, qu'allais-je dire ? Le gandin est forcément idiot; s'il n'était pas idiot, il ne serait pas gandin. » Lecteur, que vous en semble ? C'est bien cela.

— Les romans que nous venons d'analyser, le dernier surtout, ne sont pas, moralement parlant, irréprochables. Il en va différemment des romans et des nouvelles dont il nous reste à rendre compte, et dont voici les titres : *Jean Canada*, par Raoul de Navery ; le *Juif Ephraïm*, par le même auteur; le *Double louis d'or*, par Auguste de Barthélemy ; *Jules Darbelle*, par J. d'Arsac ; la *Pupille d'Hilarion*, par Mlle Marie Maréchal ; *Histoire d'une corbeille de noces*, par Etienne Marcel ; le *Chemin de Damas*, par le général Ambert ; les *Contes d'Auteuil* et les *Lis rouges*, par Charles Dubois. Ceux-ci n'ont pas tous une égale valeur littéraire; mais tous peuvent enrichir les bibliothèques paroissiales, et la mère en peut permettre

..... la lecture à ses filles.

— Commençons par *Jean Canada*. Ce roman forme la suite de *Patira* et du *Trésor de l'abbaye*, dont nous avons, en leur temps, donné l'analyse. Les péripéties de Jean Canada se déroulent dans cette belle colonie que le vaillant Montcalm avait si bravement essayé de conserver à la France et qui est devenue la proie de l'Angleterre sans cesser d'être française de cœur, de mœurs et de langage. Après l'incendie du château de Coetquem par les révolutionnaires, le marquis de Tanguy, son fils Hervé, son beau-père Halgan et Patira, leur sauveur à tous, se réfugient en Amérique. Ils aident Jean Canada, l'un des derniers survivants indigènes des compagnons de Montcalm, à secouer le joug étranger. Mais la trahison rend impuissante leur tentative. Si les Abénakis sont pour la France, les Hurons sont pour l'Angleterre. Jean Canada, un type homérique, arbore vainement le drapeau de l'indépendance. Il meurt dans sa foi et dans sa gloire — comme aussi dans le regret de voir sa patrie retomber sous la domination anglaise. Tanguy, Hervé, Halgan et Patira retournent en Bretagne. Le Premier Consul a fait rentrer les jacobins sous terre ; — quelques-uns, les églises étant réouvertes, vont même à la messe. Les proscrits pardonnent à leurs féroces persécuteurs. Ils retrouvent aussi à Coetquem, Claudie, la femme souffre-douleur de l'horrible Jean Lenclume, et Jeanne la Fileuse, qui prophétise toujours. Patira a ramené en France une jeune Canadienne, la Non-Pareille. Il la prend, devant Dieu et devant la loi, d'autant plus volontiers pour femme que cette fille des Abénakis a sauvé Hervé de la mort; ils seront ainsi deux à aimer l'enfant de Blanche Halgan, la martyre du devoir conjugal et de l'amour maternel. En apercevant le marquis Tanguy, Jeanne la Fileuse, qui est comme la sybille des vieilles traditions, s'écrie à la barbe de tous les enrichis de la Révolution : « Sois le bienvenu, Tanguy de Coetquem, dans cette terre qui est la tienne. » Hélas ! de cette terre, autrefois si puissante, il ne reste que quelques arpents de guérets et de fougères — et l'antique château n'est qu'un amas de décombres. Mais (ce qui vaut peut-être mieux) il reste aux derniers des Coetquem l'amour de tous les braves gens en qui les « idées nouvelles » n'ont pas éteint la mémoire du cœur ni étouffé les sentiments de reconnaissance. Telle est la fin de cette trilogie : *Patira*, *le Trésor de l'abbaye*, *Jean Canada*. Quant au *Juif Éphraïm*, il appartient à un tout autre ordre d'idées : c'est également une suite, la suite des *Héritiers de Judas*. Nous y retrouvons Jude Malœuvre qui s'acharne toujours après les héritiers de M. de Pontjoubert ; Marie-Ange, sauvée par le bon nègre Pampy ; Cyrille que Malœuvre fait enfermer comme fou; le chien Morse, un chien au cou duquel le ruban de la Légion d'honneur serait mieux placé que sur la poitrine de certains hommes; l'honnête Parasol; Lucien Lavergne, l'ancien

précepteur ; enfin, le juif Éphraïm. Celui-ci est parti pour la Terre-Sainte, avec la mission sacrilège de faire mentir le Christ et de rebâtir le Temple. Mais si les fils d'Israël proposent, Dieu dispose. Grâce aux admirables exhortations de Lucien Lavergne, et sans doute sous l'influence des Lieux-Saints, Éphraïm voit se renouveler en sa personne le miracle de saint Paul. De persécuteur qu'il était parti pour la Palestine, Éphraïm revient catholique et franciscain. Ce roman, au point de vue dramatique, n'a pas d'intérêt. Mais il vaut par le cadre — et l'on aime à parcourir, avec l'auteur, ces terres d'Orient d'où nous vient la lumière physique et d'où nous vient la lumière morale : d'abord, l'Égypte, le pays où des sphinx mystérieux gardent le seuil des temples ; les lieux amers de la captivité ; le Nil, qui vit surnager le berceau de Moïse arraché au courant des eaux par les papyrus du rivage ; la masse imposante des orgueilleuses pyramides ; puis, la Syrie, la Palmyrène, le Mont-Liban ; enfin, le sol sacré — la vallée des Térébinthes ; Ramatha, patrie de Samuel, ce prophète qui sacrait rois les bergers ; Jérusalem, la ville déicide ; les restes du palais de David ; la fontaine de Siloé, le torrent de Cédron, le Jardin des Oliviers, le champ du sang, Gethsémani, la Voie douloureuse, et, couronnant le tout, ce mont Golgotha où fut prononcé et réalisé le *Consummatum est* qui a racheté le monde. Mme Raoul de Navery n'oublie rien. On voit qu'elle n'a pas lu en étourdie l'*Itinéraire* de Châteaubriand.

— Revenons à Paris. M. Auguste de Barthélemy, sans crier gare, nous mène dans la rue de Nevers, une des rues les plus étroites et les plus infectes de la ville que M. Prudhomme nomme avec conviction — et il n'a pas tout à fait tort — la Babylone moderne. Rue de Nevers, habite, ou plutôt perche Ledray, un avare qui en remontrerait à Harpagon et au père d'Eugénie Grandet. Si Ledray n'était qu'avare ! Mais c'est un affreux gredin qui s'est trouvé mêlé aux Massacres de Septembre et a ruiné de fond en comble la famille d'Oberval. Le locataire de Ledray est un charmant garçon, Raoul de Bizanceuil, qui n'a pour toute fortune que de bons sentiments, une solide instruction, des jarrets d'acier et un double louis d'or. « Tiens, lui dit sa mère en lui donnant ce double louis le soir de son départ pour la capitale ; tu sais d'où il nous vient, il te portera bonheur. » Le double louis d'or avait fait partie du *douzain* donné à la grand' mère de Raoul, le jour du mariage de la vénérable aïeule, et il devint effectivement un talisman pour le petit-fils. S'il tenait à son double louis, Raoul de Bizanceuil, je vous le laisse à penser. Et cependant, voilà qu'un dimanche, au sortir de la messe de Saint-Sulpice, il offre gaîment et délicatement l'amulette tant caressée à une jeune femme de ses voisines dont il connaissait le dénûment et la misère. Or, cette

jeune femme, cela se devine, n'est autre qu'une d'Orbeval. Dès lors, le dénoûment est indiqué de lui-même. Mme d'Orbeval devient Mme de Bizanceuil, et Raoul fait rendre gorge à l'ancien coupe-tête. *Le Double louis d'or* est une œuvre bien écrite. Elle ne vaut pas *Pierre le Peillarot*, mais elle est, à notre avis, de beaucoup supérieure à *l'Affiquet de la marquise*.

— Dans *Jules Darbelle*, M. d'Arsac nous raconte l'émouvante et édifiante histoire du fils d'un professeur au lycée Saint-Louis. Élevé à la fois très-chrétiennement et très-solidement, Jules Darbelle remporte les plus brillants succès universitaires. Il sort le premier de l'École des chartes, il est nommé archiviste à Orléans, lorsque la guerre de 1870 éclate. Jules Darbelle n'hésite pas : il se range sous le drapeau de Charrette, et y trouve la mort, une mort glorieuse, héroïque, sainte, enviable. Cela donne occasion à M. d'Arsac de raconter la résistance héroïque de Loigny et la charge désormais légendaire de Patay. C'est un sujet qui ne vieillira jamais et qu'on relira toujours avec émotion. Ça et là, M. d'Arsac entremêle son récit de réflexions fort judicieuses sur l'éducation (il doit être, comme on dit, du métier). Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire les lignes suivantes : « L'externat est le type parfait ; ce système honore la famille en lui faisant accomplir par elle-même la partie la plus importante de l'œuvre de l'éducation, et il ennoblit la jeunesse en lui accordant plus de confiance, plus de tendresse, plus de liberté, plus d'inititiave personnelle. L'apprentissage de la vie est doux, le devoir est facile pour l'enfant qu'abrite l'ombre protectrice de la famille. Malheur à la nation assez insensée pour méconnaître la salutaire influence de la famille sur l'éducation ! En poursuivant une chimère, elle se briserait contre un écueil, car la famille, c'est la force, c'est l'union, c'est le sanctuaire où se conservent et se transmettent les traditions de l'ordre moral, principe vital, héritage sacré que de vains paradoxes osent parfois attaquer pendant les jours d'orage ! » M. d'Arsac n'a que trop raison. Malheureusement, en la plupart des cas, son système, qui est le meilleur, est impraticable. Dans cette conjoncture, qu'ont à faire les parents ? Confier leurs enfants à des maîtres dont ils soient sûrs et qui les éléveront dans les principes de religion et de respect qu'ils auraient inculqués eux-mêmes à ces jeunes et malléables intelligences. Bien choisir, tout est là.

— Avez-vous lu la description du château de la Misère dans le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier ? C'est ce qu'on appelle décrire. *Ut pictura poesis*. La plume même a cette fois surpassé le pinceau. Elle ressuscite, elle évoque, elle réalise, elle fait tout voir, tout comprendre. Incontestablement, c'est le dernier mot de la des-

cription — et le tableau que nous donne Mlle Marie Maréchal du château d'Apremont n'est à comparer en rien avec celui que nous a donné Théophile Gautier de la gentilhommière délabrée du baron de Sigognac. Et cependant, quand il s'agit de la nature, voyez ce que c'est de ne pas s'en tenir au poncif, au convenu, au factice, et de faire vivre les choses. Ce château d'Apremont, perché sur un volcan d'Auvergne, est esquissé en quelques lignes ; les étranges personnages qui l'habitent sont présentés à la diable ; les accessoires sont à peine indiqués. N'importe ! Tout cela forme un ensemble saisissant qui force l'attention et se grave dans la mémoire. Pourquoi ? Parce que l'auteur de la *Pupille d'Hilarion* s'est attachée à être vraie. Très-certainement, Mlle Marie Maréchal a vu, sinon habité, un château d'Apremont quelconque. Par exemple, un type qui doit être de son invention, c'est cette incomparable Corisandre Polymnie de Barbentane, chanoinesse de Munich, héritière d'une race guerrière qui remonte à l'invasion des Barbares. Il y a bien un autre rejeton, mais pas mâle. Est arrivée d'Amérique une amour de fillette, née d'un Barbentane et d'une Yankee : on l'a baptisée la Frileuse. Quant la mort frappe la terrible chanoinesse, la Frileuse représente seule ce grand nom de Barbentane qui faisait fuir Alaric. Pauvre petite ! Qu'elle est à plaindre dans ce manoir aux salles froides, aux corridors sombres, aux tourelles silencieuses, entre le grave intendant Hilarion et sa non moins grave sœur, dame Vénérande ! C'est la vie à coté de la mort, l'imprévu à côté de l'étiquette, la pétulance à côté du glacial décorum. Comme elle s'ennuie, la Frileuse ! Ma foi, il ne faut pas trop lui en vouloir. A sa place, nous ne serions pas plus joyeux. Remémorez-vous les premières pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Heureusement, il y a la Chataigneraye. La Chataigneraye, malgré sa première syllabe, est loin d'être un château. C'est une maisonnette, humble, modeste, discrète comme la violette. Mais comme elle est riante, vivante, animée ! Comme les vertes pelouses qui l'entourent sont attrayantes ! Comme ses volets verts ont des charmes ! Là habitent les bons amis de Frileuse, M. Salvage, un ancien notaire peu fortuné, Jacques, son fils aîné, Francine sa fille, et Mauve, une orpheline qu'on a recueillie et qui s'improvise institutrice volontaire de Mlle Frileuse de Barbentane. L'institutrice se fait tellement aimer de son élève que celle-ci, montée sur Brown, un poney passablement ardent, descend à grand galop, au risque d'être vingt fois désarçonnée, le chemin capricant et rapide qui sépare son nid d'aigle, Apremont, de son nid de fauvette, la Chataigneraye ! Hilarion a beau adresser à sa pupille de très-respectueuses remontrances, la pupille n'en a cure. Fantasque, bizarre, folâtre, un vrai moineau franc, Frileuse n'agit qu'à sa tête. Heureu-

sement, elle a un cœur d'or. Hilarion ne s'en doute pas. Aussi, perd-il son patois à vouloir corriger Mlle de Barbentane. Il en est tout autrement à la Chataigneraye. On connaît Frileuse et on manœuvre en conséquence. Mauve la conseille et l'instruit; Jacques lui donne des leçons de savoir-vivre, mortifie sa jeune vanité, détruit ses mauvais penchants. Mauve lui enseigne la musique; Jacques l'initie aux beautés littéraires de Corneille, de Schiller et de Shakespeare. Et tout cela, en riant, en se jouant, sans prétentions et sans pédantisme! Frileuse prend si bien goût aux enseignements des Mentors de la Chataigneraye qu'on ne la voit plus à Apremont. Ce qui scandalise fort dame Vénérande! Préférer une bicoque à un château qui « compte quarante chambres de maîtres et est inscrit sur les registres des contributions pour quatre cents portes ou fenêtres, » seriez-vous une petite jacobine, mademoiselle de Barbentane? Tout doux, dame Vénérande. C'est parce qu'il y a, à Apremont, trop de chambres et pas assez d'habitants, trop de portes et pas assez de liberté, trop de fenêtres et pas assez de vie, que Frileuse préfère la bicoque. Elle a vraiment raison. Vous l'élevez là haut en serre-chaude, vous lui parlez comme à une sainte dans sa niche, vous lui faites un crime de la moindre infraction à l'étiquette — l'étiquette, cet affreux boulet de plomb qui a abrégé les jours de tant de reines d'Espagne, belles, gracieuses, spirituelles, aimables. Là-bas, au contraire, on la corrige, mais on l'aime; on l'instruit, mais on lui pardonne ses frasques enfantines, ses vivacités juvéniles; on la redresse, mais on la laisse vivre. Et le procédé ne doit pas être mauvais, car, dans quelques années, Frileuse de Barbentane, amendée, modifiée, bonne et douce à tous, instruite, bien élevée, sérieuse, demande en mariage celui qui a fait d'elle la femme forte dont parlent les Proverbes.

Hilarion et Vénérande jettent d'abord les hauts cris : les Barbentane s'allier avec les Salvage, mais c'est la fin du monde! Leur mauvaise humeur ne tarde pas à s'apaiser. L'héritière des Barbentane ne veut que des heureux auprès d'elle. Ce roman commence et se termine comme un conte de fées. Une leçon très-utile s'en dégage pourtant: c'est qu'il y a divers systèmes d'éducation, et que ce n'est point (nous recommandons ceci à certains pédagogues) en roulant des yeux sévères, en interdisant toute distraction, en ne pardonnant pas la moindre espiéglerie, en rendant l'étude antipathique et repoussante, que l'on a raison des caractères amoureux de l'indépendance, pour ne pas dire de l'indiscipline. On désirerait, dans la *Pupille d'Hilarion*, une forme plus châtiée, un style moins négligé, un récit moins diffus. Le début et le dénoûment sont parfaits. Mais, dans les détails, que d'inutilités, que de longueurs!

— Ces reproches ne s'adressent pas à Mme Étienne Marcel. Son

Histoire d'une corbeille de noces est un modèle de sobre élégance. Emmeline Duval sort du couvent, et ses parents vont la marier à un jeune homme des mieux doués. Raymond Lagrange,

selon l'usage antique et solennel,

offre à sa fiancée une corbeille de noces de vingt mille francs. On consulte Emmeline sur ses goûts : diamants, dentelles, cachemires, que désire Mademoiselle ? Horreur! Mademoiselle désire que l'on convertisse les vingt mille francs en actions de chemins de fer et qu'on les lui donne. Stupéfaction générale. Quoi ! cette enfant rieuse, poète, artiste, aime l'argent... Fi ! Pour un peu, le mariage va se rompre. Pas si vite, jeune homme. Vous méconnaissez Emmeline. Emmeline n'est ni avare, ni thésauriseuse ; Emmeline est adorablement charitable. Savez-vous ce qu'elle veut faire de vos vingt mille francs? Elle veut en constituer une dot pour son amie de pension, Emma Verner, dont le père, autrefois riche à millions, vient de tomber dans la misère. Cela n'empêcha pas les envieuses et les mauvaises langues de dire, en chuchotant, le jour des noces d'Emmeline : « Vous voyez cette belle mariée, eh bien, elle a un chiffre à la place du cœur ! » Mais ceux qu'elle aime, son père, sa mère, son mari, Emma Verner et le bon Dieu savent le contraire. Cela suffit à Emmeline. — L'*Histoire d'une corbeille de noces* est suivie de deux autres Nouvelles : *Entre voisins*, et *le Roman de deux jeunes filles*. Ces deux récits n'offrent pas le même intérêt que la *Corbeille de noces*. Ils sont littérairement insignifiants, et — malgré leur valeur morale — font tache au premier tableau. Que ne publiait-on seule la *Corbeille de noces ?*

— Par exemple, un recueil de Nouvelles dont il ne faut absolument rien retrancher, c'est celui que nous devons au général Ambert, sous ce titre : *le Chemin de Damas*. Il y a là une vingtaine de récits dont chacun, fond et forme, constitue un petit chef-d'œuvre. Le général Ambert manie aussi bien la plume qu'il a autrefois bien manié l'épée. La plume du général Ambert est avant tout chrétienne et française. Dans *le Capitaine de la garde royale*, *la Croix de Saint-Louis*, *l'Histoire d'un soldat*, *l'Aumônier militaire*, l'auteur se plaît à relater les traits d'héroïsme et de dévouement dont nos armées ont été si souvent prodigues. Aujourd'hui, la Révolution dit : « La religion n'est pas nécessaire au soldat ; » le général Ambert répond, et il le prouve : « Le christianisme donne le vrai courage ; les soldats qui se battent le mieux, qui font le mieux leur devoir, sont les soldats qui croient, qui ont la foi, non une foi de routine, mais une foi sérieuse et qui en font les œuvres. » Citons encore : *Rois et Commis*, où Louis XIV est mis en scène avec ses grands ministres ; *le Tambour Mathieu*, qui, de simple paysan, devient, sans quitter le régiment,

bachelier ès lettres et bachelier ès sciences; *Pour Dieu*, naïve histoire d'un pioupiou de la Dordogne qui se croit tenu à venir une fois par semaine, monter une faction volontaire d'une heure dans la cathédrale de la ville où il est en garnison; *le Factionnaire de Pompéï*, martyr de la consigne et de la discipline ; enfin *le Père et le Fils*, tout un drame. C'est évidemment la meilleure page du livre — une page que Paul de Molènes eût signée avec bonheur. Connaissez-vous ce type militaire qu'on appelle l'*entraîneur?* C'est celui qui allume le régiment pour l'escarmouche ou pour la bataille. N'est pas entraîneur qui veut. Le courage n'y suffit pas. Il faut autre chose ; il faut s'emparer par un mot, par un geste, par un regard, par ce *nescio quid* que César trouvait seulement dans la légion qu'il avait formée de recrues gauloises et qu'il avait surnommée *Alauda:* l'Alouette. L'entraîneur est un poète en action. Tel était le capitaine Roumajoux — un dur à cuire, n'aimant guère « la calotte » comme le Robert de *l'Aumônier du régiment*, mais bon au fond et susceptible de mieux. Il finit par se marier. Sa femme meurt en lui laissant un fils. Ce fils, plus tard, devient un brillant officier et un officier chrétien ; il convertit son père. Roumajoux est heureux. Dieu soumet sa foi à la plus terrible des épreuves. Son fils est tué dans une expédition contre les Arabes — et le vieux capitaine, qui eût blasphémé naguère à faire trembler le ciel s'incline en pleurant, comme le patriarche de la terre de Hus, devant les volontés de la Providence. — Il est facile de s'apercevoir que, dans *le Chemin de Damas*, tout est portrait. Le général Ambert n'a point inventé les figures : elles ont posé devant lui, et il les a mises dans le cadre le plus attrayant, en pleine lumière. Excellent livre qu'on ne saurait trop propager, surtout dans les bibliothèques militaires.

— Pareillement, ce sont deux recueils d'utile et catholique propagande que *les Contes d'Auteuil* et *les Lis rouges* de M. Charles Dubois. Le conteur n'en est pas à son coup d'essai : il a déjà publié *Sophie*, *Madame Agnès*, *les Récits d'un Alsacien*, *Paul et Cécile*, *Maître Olivier*, *la Vierge de la Creuse*, toutes œuvres qui placent M. Charles Dubois parmi nos meilleurs conteurs religieux. *Les Lis rouges* et *les Contes d'Auteuil* ne le feront pas déchoir d'un rang qu'il occupe avec talent et distinction : au contraire! Ces deux opuscules sortent des presses de l'admirable Orphelinat de l'abbé Roussel, dont le *Figaro* a su parler avec tant d'éloquence et de conviction qu'il en est résulté la plus belle souscription charitable qu'ait jamais enregistrée la presse française. *Les Lis rouges* et *les Contes d'Auteuil* se vendent, croyons-nous, au profit de la même œuvre. Ils ne produiront certes pas 400,000 francs. Mais la modeste obole qu'ils représentent est d'autant moins à dédaigner que, pour cette obole, le lecteur fait provision

d'histoires édifiantes, de pensées utiles et de réflexions chrétiennes. Ce stock-là en vaut bien un autre. Dans *les Lis rouges*, M. Charles Dubois nous transporte en Alsace, sa chère Alsace, à l'époque où le protestantisme luthérien — l'opportunisme de ces temps-là — se sentit débordé par les anabaptistes de Munster. C'est un roman historique. On y voit aux prises la féodalité favorable à Luther et la féodalité fidèle à l'Église. Celle-ci est représentée par Thierry, comte de Kœnigsheim, qui n'hésite pas à donner sa vie pour sa foi. Une légende se forma sur sa tombe : les lis blancs qui entouraient la tête ensanglantée du héros devinrent rouges et ne se fanèrent plus. Le roman intéresse ; mais il eût gagné à être moins concis. — Sauf une légende qui se rapporte aux luttes que soutinrent, au seizième siècle, les bourgeois de Strasbourg pour leurs franchises municipales, les *Contes d'Auteuil* sont tous empruntés à la vie moderne. Deux d'entre eux : *la Fille d'un millionnaire* et *Pauvre enfant, pauvre mère*, ont pour but de nous intéresser plus spécialement aux orphelins. *Sauvés par l'épreuve* est une poignante histoire, d'où il résulte que la religion reste encore et restera toujours, dans les plus terribles souffrances, la grande Consolatrice. *Marie-Edmée* est un résumé fort bien fait de l'autobiographie de Marie-Edmée Pau, cette admirable jeune fille qui mourut, il y a quelques années à peine, des douleurs de la patrie, qui fut à la fois une âme d'élite et un esprit supérieur, et qui nous a laissé ce touchant récit : *Vie de notre petite sœur Jeanne d'Arc*. M. Charles Dubois fait revivre, en quelques lignes émues, cette sympathique figure.

FIRMIN BOISSIN.

HAGIOLOGIE ET BIOGRAPHIE RELIGIEUSE

SURIUS. *Historiæ seu vitæ sanctorum*, juxta optimam Coloniensem editionem nunc vero ex recentioribus et probatiss. monumentis numero auctæ, mendis expurgatæ et notis exornatæ, quibus accedit romanum Martyrologium breviter illustratum. Taurin. presbytero e congr. Clerr. Regg. S. Pauli curante. Vol. VIII. Augustus. Augustæ Taurinorum, ex tip. Eq. Petri Marietti, MDCCCLXXVIII, in-8, de 783 et 687*-784* p. Prix : 10 fr. 50. — *Saint Blaise. Son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé L. GAUTHEY, chapelain de la même basilique. Paray-le-Monial, Ve Lambordot, 1878, in-18 de 142 p. avec 1 photogr. Prix : 1 fr. — *Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes*, par l'abbé ADOLPHE LEGOUPILS, œuvre posthume publiée par l'abbé EUGÈNE SOYER. Tours, Cattier; Paris, Larcher, in-12 de 262 p. Prix : 1 fr. 50. — *Saint Patient, évêque de Lyon et l'Eglise de Lyon à la fin de la domination romaine dans la province Lyonnaise*, par l'abbé L. S. TATU. Lyon, Briday, 1877, in-8 de VII-132 p. Prix : 2 fr. — *Histoire de sainte Geneviève, vierge et patronne de Paris et de son culte*, précédée d'une introduction sur l'apostolat des vierges chrétiennes dans l'Eglise catholique, par un serviteur de Marie. Paris, Plon, 1878, in-8 de 535 p. Prix : 7 fr. — *Sainte Radegonde à Saix, pays d'histoire locale*, suivies d'une neuvaine de prières préparatoires à la fête de sainte Radegonde pour la paroisse de Saix, par l'abbé D. LEROUX. Poitiers, Oudin, 1877, in-12 de IV-211 p. avec un cantique annoté 6 p. Prix : 2 fr. — *Saint Hubert, sa légende, son histoire*, par JOSEPH DEMARTEAU. Liège, impr. Demarteau, 1877, in-12 de 64 p. avec 1 pl. Prix : 1 fr. — *Histoire de sainte Solange*, vierge et martyre, patronne du Berry, par l'abbé

JOSEPH BERNARD, de Montmélian. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XIII-383 p. Prix : 3 fr. — *Vie intime de saint Anselme-au-Bec, ou Etude historique et psychologique sur saint Anselme, considéré comme le représentant le plus accompli de la vie intime du cloître, au onzième siècle*, par le R. P. RAGEY, mariste, professeur de théologie au grand séminaire d'Agen. Paris, Téqui, 1877, in-12 de VII-XXI-259 p. Prix : 2 fr. — *Reliques des trois tombeaux de saint Bernard, de saint Malachie, de saint Eutrope et autres martyrs, reconnues et transférées solennellement à Ville-sous-la-Ferté (Aube)*, par M. l'abbé CHARLES LALORE, ancien professeur de théologie au grand séminaire de Troyes. Troyes, impr. Brunard, 1877, in-8 de 80-LXXX p. Prix : 2 fr. — *Vie de saint Anthelme, septième prieur de la Grande-Chartreuse, premier général de l'ordre, évêque de Belley*, par M. l'abbé A. MARCHAL, vicaire général de Belley. Paris et Lyon, Lecoffre, in-8 de XVI-322 p avec 1 portr. Prix : 5 fr. — *Vie de saint François d'Assise* (1182-1226), par l'abbé H. CAZALIS, curé d'Auzon. Paris, Baltenweck, 1877, in-12 de XVII-463 p. Prix : 3 fr. — *Saint Vincent Ferrier à Lyon, étude historique et biographique*, par l'abbé M. BERNARD. Lyon, P. Pitrat, 1877, in-8 de 27 p. Prix : 50 cent. — *Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade*, précédée d'une introduction sur la vie religieuse, par M. l'abbé HÉBRARD, chanoine de la cathédrale d'Agen. Paris, Poussielgue, 1878, in-12 de 475 p. Prix : 4 fr. — *Les Dominicains en Amérique, ou aperçu historique sur la fondation des diverses provinces de l'ordre des frères prêcheurs dans le Nouveau Monde*, par le R. P. MARIE-AUGUSTIN ROZE, du même ordre. Paris, Poussielgue, 1878, in-12 de XI-492 p. Prix : 4 fr. — *Un nouveau docteur de l'Eglise. Saint François de Sales, évêque et prince de Genève*, par un ecclésiastique, membre de plusieurs sociétés savantes. Lyon, Josserand; Paris, Jules Vic, 1878, in-8 de XXIV-490 p., avec 1 grav. Prix : 7 fr. — *La Philothée de saint François de Sales. Vie de Madame de Charmoisy*, par JULES VUY. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XVIII-392 p. Prix : 3 fr. — *Histoire des capucines de Flandre*, écrite au dix-huitième siècle, par un religieux de cet ordre. Tome Ier. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de XV-559 p avec 1 portr. Prix : 10 fr. — *Vie du vénérable Gérard-Marie Majella, frère servant de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur*, par un Père rédemptoriste. Paris, Leipzig et Tournai, Casterman, 1878, in-12 de XVI-526 p. Prix : 4 fr. 50. — *La Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre*, par LÉON AUBINEAU. 4e édition. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XII-552 p. Prix : 3 fr. 50. — *Notice sur M. l'abbé Charles Jouguet*, vicaire de Chênes, martyrisé à Cluses, le 14 août 1794, par M. FLEURY, vicaire général. Genève, Grosset et Trembley, 1877, in-12 de VIII-75 p. Prix : 80 cent. — *Histoire de Madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*, par M. l'abbé BAUNARD. 3e édition. Paris, Poussielgue, 1878, 2 vol. in-8, de XXIV-568 et 668 p. Prix : 10 fr. 50. — *Histoire de Madame Duchesne, religieuse de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, et fondatrice des premières maisons de cette société en Amérique*, par LE MÊME. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de XXXII-563 p. Prix : 6 fr. 25. — *Vie de M. P. Fr. Néron, prêtre de la Société des missions étrangères, né à Bornay, au diocèse de Saint-Claude*, décapité pour la foi au Tonkin, le 3 novembre 1860, par M. l'abbé CHÈRE, directeur au séminaire diocésain de Saint-Claude. Lons-le-Saunier, Gauthier, 1877, in-12 de XII-351 p. avec portr., fac-simile et carte. Prix : 2 fr. — *Vie de M. Pierre Aumaître, prêtre du diocèse d'Angoulême, de la Société des missions étrangères*, mort pour la foi en Corée, le 30 mars 1866, par M. LÉANDRE POITOU, curé-doyen de la Rochefoucauld. La Rochefoucauld, chez l'auteur, 1877, in-12 de XIII-339 p. Prix : 3 fr. — *Philibert Simon, missionnaire en Mantchourie, mort le 13 décembre 1874, sa vie, sa correspondance, ses œuvres*, par l'abbé EMILE BRIAND, curé de Saint-Benoît-de-Quinçay. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-12 de XIX-334 p. Prix : 2 fr. 75. — *M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice. Notice biographique*, par un prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Jules Vic, 1878, in-12 de XI-316 p. Prix : 2 fr. 50.

Nous continuons à grouper sous ce titre tous les ouvrages qui n'ont pas eu ou qui ne pourraient avoir un compte rendu spécial et qui retracent soit desvies de saints, soit des vies de pieux personnages. Les uns visent surtout l'édification, les autres donnent, sans négliger ce but, une large part à la critique historique et apportent, soit des faits, soit des documents nouveaux. C'est encore par Surius que nous débuterons : nous n'en avons qu'un nouveau volume, le huitième, consacré au mois d'août. C'est le mois de saint Alphonse de Liguori, de saint Dominique, de saint Gaétan, fondateur des théatins, de saint Lau-

rent, de sainte Claire, de sainte Radegonde, de saint Bernard, de sainte Françoise de Chantal, de saint Ouen, de saint Louis, de saint Yriex, de saint Césaire, de saint Joseph Calasanz, de saint Augustin, de sainte Rose de Lima, pour ne parler que des plus connus, que de ceux qui occupent une place plus considérable dans le volume et présentent le plus d'intérêt. La vie de saint Dominique est de Théodoric d'Appoldia; celle de saint Laurent est tirée de saint Ambroise; Fortunat et l'abbesse Bandomine ont été mis à contribution pour sainte Radegonde; pour saint Bernard, il en est donné trois vies différentes (436-557); la vie de saint Ouen est de Frédégod, diacre de saint Odon; celle de saint Louis, de Geoffroy de Beaulieu, son confesseur; celles de saint Césaire, de Cyprien, son disciple; celle de saint Augustin, de Possidius. Parmi les vies nouvelles, nous n'en voyons qu'une qui soit originale, celle de saint Alphonse de Liguori, écrite pour cette nouvelle édition par un Père rédemptoriste anonyme; les bulles de canonisation sont le fond des notices sur sainte Françoise de Chantal, saint Gaétan, saint Joseph Calasanz et sainte Rose de Lima. L'éditeur est toujours sobre de notes; il les consacre en grande partie à des éclaircissements géographiques. Cherchant l'utilité du commun des lecteurs qui possèdent le latin et ne faisant point œuvre d'érudition à l'usage des savants, il a eu une heureuse pensée en traduisant souvent dans la langue du pays, — soit dans des notes, soit entre parenthèses, — certains noms propres de personnes et de lieux qui s'éloignent beaucoup du latin. Il rend service à une infinité de lecteurs en leur apprenant que *Odoenus* est Ouen en français; *Aredius*. Yriex; *Cabilio*, Châlon-sur-Saône; *Centumcellum*, en italien, Civita Vecchia. C'est en vue du même public que nous voudrions une indication bien nette, dans le corps de l'ouvrage et dans la table, pour les additions au texte primitif. La date de la vie des saints et des documents publiés sur eux peut suffire pour les travailleurs; mais, outre qu'on peut avoir à insérer des textes omis par Surius, par conséquent antérieurs à lui, combien peu de lecteurs savent exactement la date essentielle, celle de la publication de Surius et pourront être entraînés à des recherches que le moindre signe de convention eût évitées. Nous devons signaler dans la table une place particulière pour les instructions sur les fêtes de l'Église, comme la Transfiguration, l'Assomption, la Décollation de saint Jean-Baptiste. La partie du *Martyrologium romanum illustratum* annexée à ce volume ne concerne que le mois d'août. Nous n'avons qu'à louer l'éditeur de sa persévérance et à faire des vœux pour le prompt achèvement de l'œuvre utile qu'il a entreprise.

— A propos des fêtes de la translation de la relique de saint Blaise, évêque de Sébaste et martyr, à Paray-le-Monial, fêtes qui ont eu lieu

le 29 juillet sous la présidence de NN. SS. les évêques d'Autun et de Nevers, M. l'abbé Gauthey a publié sur ce saint une notice capable d'éclairer la dévotion que les fidèles ont pour lui et d'augmenter leur piété, en leur faisant connaître sa vie sainte, sa mort glorieuse, et sa puissante intercession attestée par des miracles. Il entre en matière par un coup d'œil historique sur l'histoire de l'Église à la fin du troisième siècle ; il fixe la date du martyre du saint à l'an 320, contre l'opinion des Bollandistes et de Baronius qui la rapportent à l'an 316, et cela pour ce motif qu'à cette époque il n'y avait pas de persécution ; il raconte la vie de saint Blaise d'après les actes donnés par les Bollandistes au 3 février, les commentant et les amplifiant avec un poème composé en son honneur par Baptiste de Mantoue, carme du seizième siècle, dont un exemplaire, imprimé à Lyon, en 1516, se trouve à la bibliothèque du grand séminaire d'Autun. Il termine par des détails sur le culte de saint Blaise, les églises qui lui sont consacrées, ses reliques, ses panégyriques, les prières en son honneur, et spécialement à Rome et dans les diocèses d'Autun, de Moulins et de Dijon où il est particulièrement invoqué pour les enfants et pour les maux de gorge. Le dernier chapitre est consacré à la relique de Paray, qui vient de l'ancienne abbaye des bénédictins. Nous relèverons à la page 48 un *lapsus* de l'auteur, qui renvoie au volume du 13 décembre des Bollandistes, volume dont bien peu d'entre nous verront la publication.

— La *Sainte Monique* de M. l'abbé Adolphe Legoupils n'est pas, à proprement parler, une vie de saint. La narration des faits cède le pas aux considérations et aux instructions adressées aux mères chrétiennes. Il fait passer sous nos yeux Monique dans toutes les phases de la vie, et la présente comme modèle : jeune fille, maîtresse de maison, épouse, mère et veuve ; il fait ressortir, de ses défauts mêmes, d'utiles leçons. Ce qui ne l'empêche pas de donner les détails essentiels sur sa vie et de faire quelques excursions intéressantes dans le domaine de l'histoire sur l'éducation au quatrième siècle, sur la discipline de l'Église relativement à l'administration du baptême, sur la condition des esclaves. Jeune fille, Monique reçoit une éducation chrétienne, subit l'heureuse influence d'une bonne domestique qui la corrige de quelques défauts, et se soumet à ses parents pour son mariage. Maîtresse de maison, elle sait diriger, surveiller ceux qui lui sont soumis, gagner l'affection de sa belle-mère et se faire aimer, par sa douceur, de tous ceux avec qui elle est en rapports. Obéissante et respectueuse envers son mari, elle supporte tout patiemment, et obtient sa conversion au christianisme. Dans la manière dont est exposé son rôle de mère, on voit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut

éviter dans l'éducation des enfants ; veuve, son exemple servira à beaucoup de mères cruellement éprouvées par la conduite de leurs enfants. C'est un bon livre, qui aurait mérité une forme plus soignée.

— Nous avons une véritable étude historique dans le travail de M. l'abbé Tatu sur saint Patient, travail qui lui a valu le grade de docteur en théologie à la faculté de Lyon. Évêque de Lyon au cinquième siècle, saint Patient a joué un grand rôle dans son temps ; mais les traces en sont peu considérables ; comme œuvres littéraires, il laisse deux homélies dont l'authenticité, pour l'une au moins, n'est pas absolument incontestable ; comme création, la fondation des basiliques de saint Juste et de saint Irénée ; peu de chose dans les historiens. Aussi, si M. Tatu n'a pu le faire revivre tel qu'il a vécu, en l'absence de documents suffisants, du moins il a pu faire revivre la société que le saint a édifiée de ses vertus, dirigée par ses exemples et ses instructions. L'auteur nous montre ce qu'était Lyon au cinquième siècle, sa population, l'état de la religion ; il nous initie aux règles et aux cérémonies pour l'élection des évêques, la consécration des églises. Nous voyons saint Patient au milieu des Burgondes, infestés de l'arianisme et contre lesquels il défend la foi et la discipline de l'Église. Les écoles de Lyon sont le sujet d'une étude dont nous regrettons la brièveté et pour laquelle l'auteur aurait pu consulter les travaux modernes. Un appendice donne le texte des deux homélies attribuées au saint évêque.

— C'est une œuvre de foi, de science et de charité qu'un écrivain, caché sous le titre modeste d' « un serviteur de Marie, » vient de produire en l'honneur de l'humble bergère, patronne de la grande cité parisienne. Sa foi paraît dans l'inspiration et dans l'introduction sur l'apostolat des vierges chrétiennes dans l'Église catholique : il les montre perpétuant le type rédempteur de Jésus-Christ, qui nous a rachetés et qui a relevé l'homme de la dégradation où le paganisme l'avait entraîné ; faites à la ressemblance du Sauveur, vierges, apôtres et victimes ; à la ressemblance de Marie par leur pureté, leur humilité et leur amour de Dieu et des hommes. La science a réuni et mis en œuvre tous les matériaux dont se compose ce volume ; la charité consacre une partie du prix de la vente au soulagement des prêtres suisses persécutés. Nous venons de dire de l'introduction (1-80) un mot qui suffit à la caractériser. Une seconde partie donne la vie de la sainte (81-221) ; une troisième l'histoire du culte et de l'abbaye (221-493). Enfin, dans un appendice, se trouvent un extrait du poème du moine Héric, relatif à sainte Geneviève et écrit au neuvième siècle ; le poème d'Érasme, en action de grâces de sa guérison en 1496, et différentes pièces liturgiques. Le biographe anonyme n'apprend rien de nouveau

sur la sainte ; mais il raconte bien et il discute les faits. Nous voudrions voir ses indications de sources plus fréquentes et plus précises, et nous aurions aimé qu'un travail aussi considérable fût précédé d'une étude sur la valeur des textes les plus importants, comme les vies de la sainte. Tout le monde connaît les lignes principales de cette existence; on la trouvera ici dans tous ses détails les plus circonstanciés, et bien faits pour inspirer confiance et dévotion envers le faible instrument dont Dieu se servit, à une époque plus troublée encore que la nôtre, pour sauver Paris. Ce n'est plus seulement une petite bergère, une jeune fille contemplative; c'est une héroïne agissant pour le salut du peuple, allant lui chercher des vivres pendant la famine, distribuant elle-même les aumônes qu'elle a recueillies, et souffrant persécution. La critique aurait peut-être à faire quelques réserves : ainsi nous ne sommes point convaincu par ce que dit notre auteur sur la fondation attribuée à sainte Geneviève de la basilique de Saint-Denis.

Son culte prit naissance sur son tombeau, placé à côté de ceux de sainte Clotilde et de Clovis, dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dont les fondements furent jetés par notre premier roi chrétien. On vint se placer sous sa protection : il y eut bientôt autour de la basilique une agglomération de population qui fit sortir Paris de l'enceinte de la Cité et où l'université vint s'établir ; une abbaye fut construite pour le service de la basilique ; une nouvelle église s'éleva sur le mont au treizième siècle, puis Louis XV fit construire l'édifice grec que la Révolution a appelé du nom de Panthéon et dont elle expulse la patronne de Paris toutes les fois qu'elle vient à triompher. Il n'y a pas un grand événement, pas une calamité qui n'ait son écho au pied du tombeau de sainte Geneviève ; la Providence encourage cette confiance en son humble servante par de nombreux miracles. Malgré les révolutions, malgré les tentatives de l'impiété, la confiance persiste, comme l'atteste l'immense concours de pèlerins à l'époque de la neuvaine. Ce sont tous ces faits qui occupent la troisième partie, la plus neuve peut-être et la plus intéressante. Elle fait également connaître les alternatives de gloire et de décadence de l'abbaye, dont le souvenir se perpétue dans la bibliothèque Sainte-Geneviève qui conserve une partie de ses trésors. Nous n'avons pas été surpris d'y trouver à une place d'honneur, dans l'exposition de ses richesses, ce bel ouvrage rehaussé d'une remarquable reliure.

— Quand Clotaire répudia Radegonde, il lui donna comme résidence sa villa de Saix (*Suædas*) en Poitou. C'est ce souvenir que M. Leroux, curé de Saix, a voulu rappeler aux habitants de sa paroisse pour ranimer leur foi, en racontant la vie de la sainte reine qui a sanctifié ces lieux par son séjour, et en donnant des formules de prières pour implorer son intercession. Le récit de la vie de sainte Radegonde est animé, intéres-

sant; on y trouve des considérations pieuses, et il est terminé par un historique du village de Saix, de sa belle église du onzième siècle, élevée sur l'emplacement de celle où la sainte reine venait s'agenouiller, des relations avec le monastère de Sainte-Croix de Poitiers et l'abbaye de Fontevrault. Tout respire la piété dans ce livre où l'on voit une esclave devenir reine, puis se consacrer au service des pauvres et mériter d'être proposée comme modèle à tous les chretiens; il est en même temps une page instructive de notre histoire sous la dynastie des Mérovingiens.

— Il y a beaucoup à louer dans l'étude de M. Joseph Demarteau sur saint Hubert. Ce n'est qu'une conférence faite au Cercle catholique de l'Est, à Liège; elle a l'élégance de la forme qui convient à ce genre de composition; on n'y voit aucune des aspérités de l'érudition, et cependant il y a au fond beaucoup de critique et beaucoup de science; il en fallait pour un pareil sujet. Saint Hubert, fondateur de Liège, patron des chasseurs, successeur de saint Lambert sur le siège de Tongres au commencement du neuvième siècle, providentiel instrument d'un miracle de guérison qui se perpétue à Liège, a eu, en raison même du culte populaire dont il est l'objet, une biographie semée de légendes ajoutées par chacun de ses historiens. Comment démêler la vérité? M. Demarteau a pris la bonne méthode en appréciant la valeur des témoignages d'après le caractère du personnage et l'époque plus ou moins rapprochée du saint où ils ont été produits. On voit, par la bibliographie mise en tête de sa brochure, qu'il a puisé aux bonnes sources, notamment à la vie de saint Hubert, écrite par un des disciples du saint et revue par Jonas, évêque d'Orléans au neuvième siècle, dont le texte primitif, retrouvé à Valenciennes, en 1874, et plus récemment à Namur, vient d'être publié. Nous devons dire que l'histoire si connue de l'apparition du cerf ne trouve pas grâce devant M. Demarteau.

— Il n'existe point d'actes contemporains de sainte Solange. Les deux vies données au 10 mai par les Bollandistes sont tirées des leçons de l'office, qui ne font que se conformer à la tradition. C'est sur ces documents qu'ont été écrites toutes les biographies de la sainte, dont la plupart ne font que les commenter et les amplifier, sans chercher à en contrôler les assertions par la critique. M. l'abbé Bernard n'a pas négligé le côté historique; il a beaucoup vu et consulté; mais il n'a pu trouver ce qui n'existait pas. Aussi, pour composer un volume respectable, ne s'est-il pas borné au simple récit de la vie de la patronne du Berry, humble bergère comme sainte Geneviève; il l'a gracieusement encadré dans des descriptions du pays qu'elle a édifié et du temps au milieu duquel elle a vécu. Puis, il raconte les miracles obtenus par son intercession, le concours des fidèles à son tombeau,

le pèlerinage annuel du lundi de la Pentecôte, et il ne peut que faire pressentir les solennités du millénaire qui ont été célébrées cette année. Solange était née de parents pauvres et se livrait aux travaux des champs; pieuse et pleine de vertus, elle avait consacré son cœur à Dieu. La beauté de son âme se réflétait sur son visage, qui séduisit un jeune seigneur; celui-ci, entraîné par sa passion, lui demanda de l'épouser; comme elle résista à toutes ces instances, il lui trancha la tête. Tel est, en deux mots, l'histoire de la sainte si populaire du Berry. Les moindres faits recueillis par la tradition sont consciencieusement rapportés par le nouvel historien, qui y joint beaucoup d'édifiantes réflexions pour en faire ressortir la valeur. Il y a deux intéressants tableaux, celui du neuvième siècle et celui de la cour des comtes de Bourges, une dissertation pour établir quel fut le meurtrier, et quelques pièces justificatives. Mais l'accessoire n'absorbe-t-il pas un peu le principal? et, puisque nous nous permettons de critiquer, ne peut-on pas reprocher à l'auteur de grossir outre mesure la liste des sources à consulter en citant des ouvrages dont il a pu tirer parti pour l'ensemble de son travail, mais tout à fait étrangers à sainte Solange ?

— Le nom de saint Anselme évoque naturellement la pensée d'un savant illustre, d'un grand philosophe, qui fut, pour son siècle et les siècles suivants, une lumière dont l'origine monastique n'a point affaibli l'éclat. Mais présentez sa biographie à un homme du monde, vous recevrez la plupart du temps cette réponse : c'est beaucoup trop savant pour moi. En effet, la plupart des travaux consacrés à saint Anselme, — nous en trouvons une assez longue nomenclature au commencement de cet ouvrage, — négligent presque complétement le saint, l'homme. Le P. Ragey, qui l'a beaucoup étudié par profession, a découvert en lui autre chose que le père de la scolastique; il nous le fait aimer autant qu'admirer en nous introduisant dans son intimité, au milieu de sa famille et dans le cloître. C'est le but de cet ouvrage, qui s'arrête à l'élévation du saint à la dignité d'abbé du Bec (1078), et fait présager une vie complète. Il justifie cette parole de M. de Montalembert : « L'histoire des peuples est une grande chose... Mais combien l'histoire des âmes n'est-elle pas plus rare et plus féconde encore. » Les documents ne manquent pas, et ils sont aussi authentiques que nombreux : outre quatre vies écrites par des contemporains, il en est une, écrite par le secrétaire du saint, le moine Eadmer, dont les nombreux extraits forment, par leur touchante simplicité et leur naïveté, les pages les plus attachantes de cette histoire. Né au milieu du onzième siècle, dans le pittoresque pays d'Aoste, en Savoie, Anselme fut élevé par sa mère Ermenberge, qui peut être appelée une nouvelle Monique. C'est à elle qu'il doit les principes qui survivent à une jeunesse orageuse; ce sont

sans doute ses prières et celles de sa fille Richera qui l'ont conduit du monde, dont les plaisirs l'enivrèrent, à la célèbre école du Bec, où le goût de l'étude le retint jusqu'à ce que l'amour de Dieu revînt dans son cœur et lui fit embrasser la vie monastique. Sa précoce piété, qu'éteignit un instant l'orage des passions, sa tendresse pour tous les siens, le constant intérêt qu'il porta à ceux qui lui tenaient par les liens du sang, les touchantes amitiés qu'il noua dans le cloître, sa douceur et sa charité, le charmant épisode du jeune moine rebelle, Osbern, gagné par la douceur, font oublier l'auteur du *Monologium* pour ne montrer que le saint auquel on s'attache et que l'on voudrait imiter. Avec lui, on apprend à connaître la société au milieu de laquelle il vécut, les institutions de cette époque si décriée de nos jours, le cloître où les aveugles s'obstinent à ne voir qu'une prison et un foyer d'ignorance. On lira avec un particulier intérêt le tableau du mouvement intellectuel du onzième siècle, les détails donnés sur les écoles dont celle du Bec était la plus renommée, les aperçus sur la vie monastique telle qu'elle était alors, et sur l'institution des oblats, renouvelée de nos jours dans les petits noviciats que fondent un grand nombre de congrégations religieuses. Quant à ceux qui recherchent avant tout les douces émotions, ils trouveront satisfaction dans les deux chapitres sur l'amitié dans le cloître.

— Il suffira aux lecteurs du *Polybiblion* de voir le nom de M. l'abbé Lalore pour être assurés qu'il s'agit ici d'une œuvre scientifique où la critique et l'érudition ont une égale part. En effet, nous avons sous les yeux un mémoire, rédigé à la demande de Mgr de Troyes, sur l'authenticité des reliques des trois tombeaux de l'abbaye de Clairvaux, dont l'un était celui de saint Bernard. Ces tombeaux furent ouverts en 1793, et les ossements furent transportés à Ville-sous-la-Ferté. C'est là qu'ils se trouvaient encore en 1872, dans la sacristie de l'église, dans un triste et déplorable abandon ; qu'ils furent solennellement reconnus en 1874 après une étude dont ce travail donne la substance, et placés dans une châsse le 12 juin 1875. L'inhumation des saints dans leurs tombeaux, le culte dont ils ont été l'objet jusqu'à la Révolution, l'ouverture des tombeaux en 1793, le transfert des ossements à Ville, ce qu'ils sont devenus jusqu'en 1872, époque où ont commencé les études qui devaient amener leur reconnaissance, la translation des reliques, telles sont les principales divisions de ce mémoire, auquel sont jointes treize pièces justificatives, documents liturgiques sur saint Bernard, procès-verbal d'examen, arrêté du Directoire, catalogue des reliques détachées du corps de saint Bernard, etc.

— La ville et le diocèse de Belley, ont célébré cette année le sept centième anniversaire de la mort d'un de leurs plus grands évêques, saint Anthelme. Cette circonstance n'a pas été sans influence sur la composi-

tion de la nouvelle vie du saint, par M. l'abbé Marchal, vicaire général de Belley. C'était une excellente occasion de rappeler les titres de ce grand saint à la vénération des fidèles. M. Marchal l'a heureusement saisie, et a très-habilement conduit l'exécution de son dessein. La vie de saint Anthelme par un de ses contemporains est le principal élément de son travail; mais il y a ajouté beaucoup de recherches pour faire connaître la famille et l'enfance du saint qui était d'illustre race, pour ressusciter les personnages et la société au milieu de laquelle s'écoula sa vie; et on lui saura tout particulièrement gré d'avoir un instant supprimé la sévère clôture de la Chartreuse pour nous faire pénétrer dans l'intérieur du couvent et nous faire vivre de la vie intime des austères moines. Du reste, par elle-même, la vie de saint Anthelme ne manque pas d'intérêt, et cet intérêt redouble quand elle est bien racontée comme dans ce livre. Le saint a joué un rôle important au douzième siècle. Ses premières années chez ses parents, au château de Chignin, en Savoie, ses premiers pas dans la cléricature à Belley, son entrée à la chartreuse de Portes, son séjour à la grande Chartreuse, où il remplit les charges de procureur et de prieur, sa nomination comme premier général de l'ordre, son retour à Portes comme prieur, et son élévation au siège épiscopal de Belley ne sont qu'un côté de sa vie extérieure; il faut le voir encore à l'œuvre dans son administration, soutenant le pape Alexandre III contre le cardinal Octavien, proclamé par Frédéric Barberousse, et contribuant puissamment à préserver la France du schisme, servant d'arbitre dans les querelles des rois, sévère mainteneur de la discipline, vigilant défenseur des droits de l'Église. Deux chapitres sont consacrés aux miracles opérés par son intercession et à son culte, et quelques pièces et notes justificatives terminent ce volume, dont nous n'aurons point à nous repentir d'avoir recommandé la lecture.

— Quand on a des loisirs, il n'y a pas de plus douce jouissance pour un homme sérieux que de les consacrer au travail. C'est le légitime plaisir que vient de se procurer à notre profit un curé d'une petite paroisse des Cévennes, en écrivant une nouvelle vie de saint François d'Assise. Ce saint admirable, le plus étonnant peut-être que l'Église propose à notre vénération, est trop connu pour qu'il y ait la moindre utilité à rappeler ici les principaux événements de sa vie. Il n'y a rien de nouveau à apprendre sur lui. M. l'abbé Cazalis ne s'est point aventuré dans des recherches qui n'eussent pas abouti; il a étudié le saint dans ses œuvres et d'après ses biographes contemporains et dignes de foi. Il a réussi à faire un livre où l'intérêt et l'exactitude se concilient avec l'édification des âmes. On se demande vraiment comment on pourrait écrire une vie de saint François, si sèche qu'elle soit, sans édifier le lecteur. L'auteur suit

généralement l'ordre chronologique ; il a cru devoir cependant, et nous ne saurions l'en blâmer, réunir tous les faits relatifs aux stigmates, et il interrompt le récit pour s'arrêter, au livre IV, à la contemplation des vertus du saint. Nous signalerons un point particulièrement intéressant, celui de l'indulgence de la Portioncule, que gagnent beaucoup de fidèles sans en connaître l'origine.

— C'est une page d'histoire lyonnaise que nous donne M. l'abbé Bernard, en reproduisant, sous forme de brochure, des articles publiés dans la *Semaine catholique* de Lyon sur saint Vincent Ferrier. Ayant découvert, dans les *Actes consulaires* de la ville, quelques renseignements sur les différents passages du grand thaumaturge dans cette ville, il les a groupés et les a commentés, à l'aide surtout de la vie du saint par M. l'abbé Bayle, et n'y a trouvé que la confirmation de ce que rapportent les historiens sur la méthode de l'infatigable missionnaire. Ses prédications ont laissé des traces dont M. Bernard trouve un témoignage dans les nombreuses éditions de ses œuvres faites à Lyon : cette curieuse étude bibliographique n'est faite que pour le quinzième siècle.

— L'ordre de l'Annonciade et la vie religieuse occupent plus de place dans l'ouvrage de M. l'abbé Hebrard que la vie de la sainte fille de Louis XI. Son but était de rappeler à l'amour et à l'admiration des fidèles cet ordre si florissant autrefois dans le Nord, la Belgique et la Franche-Comté, et qui ne possède plus, depuis la Révolution, que trois maisons ; celle qui a pu seule conserver, dans sa pureté et son intégrité, l'esprit et la règle de Jeanne de Valois, est à Villeneuve-sur Lot, dans le diocèse auquel l'auteur appartient. De là une glorification de la vie religieuse, étudiée d'après l'Évangile, et de longs développements sur la règle. Nous n'avons pas à apprécier cette première partie, œuvre de théologie mystique presque exclusivement composée de textes et de commentaires de l'Écriture sainte, et nous n'avons qu'à nous abriter sous l'autorité de Mgr d'Agen qui nous garantit la solidité de la doctrine. La vie de la sainte fondatrice n'occupe guère que cinquante pages, et est, en grande partie, tirée de son histoire par Louis Dony d'Attichy, évêque de Riez, et de la chronique manuscrite de l'Annonciade, conservée aux archives de Bourges. Avec toutes les épreuves que Jeanne eut à subir de la part de son père, Louis XI, on voit sa constante piété, sa vie retirée à Bourges, après le prononcé du jugement qui déclarait nul son mariage avec le duc d'Orléans, les faveurs divines dont elle fut honorée, les révélations qu'elle reçut de la sainte Vierge et la laborieuse fondation d'un ordre en l'honneur de la Vierge, et du mystère de l'Annonciation. Son confesseur, qui eut une si grande part dans cette œuvre, le Père Gilbert Nicolas, de l'ordre de Saint-François, — auquel

Léon X donna le nom de Gabriel-Maria, nom sous lequel il est connu et qui répondait bien aux sentiments de son cœur, — a aussi une grande part dans ce livre, moins pour les détails de sa vie que pour sa coopération à la fondation de l'ordre, dont il rédigea les règles et dont il fut le premier supérieur général. L'auteur fait connaître l'esprit et le but de l'ordre, les trois ordres dont il fut composé, les nombreux privilèges dont il fut enrichi par les souverains-pontifes, et trace son histoire jusqu'à notre époque en passant par la période révolutionnaire où il fut supprimé comme tous les autres. Ce n'est que sous la Restauration que l'Annonciade put reprendre vie : une communauté se fonda à Tirlemont, en Belgique, qui, en 1823, poussait un rejeton à Gheel; une autre à Boulogne-sur-Mer, en 1828; toutes deux se vouent à l'enseignement, accommodant ainsi la règle aux nécessités du temps; une troisième, celle de Villeneuve-sur-Lot, est uniquement adonnée à l'oraison. Si l'auteur a eu en vue les gens du monde, nous croyons que le ton général de son livre est trop mystique.

— Tandis que l'impiété s'allie à l'ignorance et à la mauvaise foi pour nier les services qu'ont rendus et que rendent tous les jours les ordres religieux à la cause de l'instruction, de la civilisation et dui progrès, voici qu'un fils de saint Dominique, le R. P. Roze, pensant sans doute que ceux qui nient ce qu'ils voient accepteront plus volontiers ce qui leur vient des pays lointains, entreprend de nous raconter les travaux de ses frères dans le Nouveau Monde. Fera-t-il ouvrir les yeux à ceux qui ne veulent point voir? nous n'en pouvons répondre; mais il intéressera certainement tous les lecteurs qui cherchent à s'instruire, et si nous parlons ici de son livre, c'est que la vie des dominicains en Amérique est une vie d'apôtres et quelquefois de martyrs. Sur les questions d'histoire, de mœurs et coutumes, de géographie, on trouve beaucoup de pages curieuses. Si l'auteur avait cherché surtout les suffrages du grand public, nous lui aurions reproché de trop s'arrêter à des détails techniques sur les questions d'organisation et de création de nouvelles provinces, importantes, pour l'ordre et ses membres, mais qui toucheront peu la masse des lecteurs. Il est inutile d'insister; autant vaudrait comdamner les intentions de l'auteur, qui écrit surtout pour ses frères en saint Dominique, et espère même que l'ébauche qu'il donne aujourd'hui, sur des renseignements rapportés de ses voyages en Amérique, donnera à quelques-uns la pensée de retracer les annales de leur maison. Il ne faudrait pas s'attendre à trouver là l'histoire complète des missions dominicaines en Amérique ; ce n'est qu'un essai, mais bien suffisant pour exciter l'admiration en faveur de ces fils de l'Église catholique, marchant derrière les conquérants pour corriger les excès de la victoire, en apportant les lumières de la foi et en prêchant les règles

de la morale. Sans cesse les dominicains se sont montrés les intrépides défenseurs des Indiens contre la rapacité et la cruauté des conquérants, auxquels la soif de l'or fit trop souvent perdre tous sentiments de justice et d'humanité. Ils ne reculent devant aucune démarche, aucun voyage en Espagne, à Rome, pour obtenir que les Indiens soient traités comme des créatures de Dieu ; ils ne craignent pas d'affronter la colère des cupides colons, et plusieurs sont victimes de leur dévouement. Ils élèvent des hôpitaux, construisent des écoles, impriment des ouvrages, fondent des universités à Hispanola, Mexico, Lima, Quito, Santiago ; partout ils sont à la suite des conquérants et des explorateurs, l'Évangile et la Croix à la main, et, parmi eux, nous voyons Pierre de Cordoue, l'immortel Barthélemy de Las Cases, le bienheureux Martin de Porrez, Jérôme de Loaysa, Réginald de Lizarraga, et nous les suivons à Saint-Domingue, au Mexique, au Pérou, au Chili et à la Plata. Nous devons ajouter à ces noms celui du P. Diego de Deza, professeur à l'Université de Salamanque, précepteur d'un des enfants de la famille royale, ami de Christophe Colomb, qui contribua plus que tout autre à dissiper les préventions du roi e tà lui faire patronner son entreprise.

— Par un décret du 7 juillet 1877, Pie IX a décerné à saint François de Sales le titre de docteur de l'Église : c'était le dix-neuvième saint auquel un tel honneur était accordé. La ville de Lyon, à laquelle le nouveau docteur tenait par tant de liens, a été la première à témoigner sa joie par des solennités religieuses, célébrées les 26-28 décembre. Un prêtre de Lyon a voulu s'associer à ces pieuses manifestations, et comme les justifier, en faisant imprimer dans cette même ville, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage destiné à faire ressortir les titres de l'évêque de Genève au suprême doctorat. Nous sommes obligé de constater que c'est une œuvre de circonstance, rédigée à la hâte, point suffisamment mûrie, allourdie par de nombreuses digressions et n'apprenant rien de nouveau sur le saint. Parmi ses autorités, l'auteur cite l'abbé Migne, faisant allusion sans doute aux ouvrages qu'il a édités mais non écrits, et madame de Menton (*sic*). Le contingent fourni par les sources nouvelles n'est pas considérable ; il faut relever quelques rectifications aux travaux des précédents biographes, et quelques lettres inédites. Parmi les pièces justificatives, ou plutôt les documents, au nombre de 26, nous mentionnerons un extrait du procès du doctorat et le texte du décret du Saint-Siège : ce sera pour nous l'occasion de louer l'éditeur d'avoir donné le tableau de toutes les pièces.

Malgré les critiques que nous venons de formuler, ce livre aura une place utile. Écrit avec facilité, se lisant avec plaisir, il communiquera aux lecteurs l'admiration de l'auteur pour saint Fran-

çois de Sales, et le désir de mettre en pratique les leçons que donne sa vie. Il expliquera, en outre, comment celui qu'on a souvent appelé le plus aimable des saints, mérite aussi d'être appelé docteur. Une première partie est consacrée à saint François de Sales apôtre ; c'est la plus intéressante par le récit, mais aussi la moins neuve : on trouve dans toutes les biographies le détail des travaux de saint François pour la conversion du Chablais ; la seconde considère saint François comme docteur. Ses ouvrages sont classés sous quatre chefs : controverse, ascétisme, dogme, polémique. Sous le premier titre, nous trouvons une étude du livre des *Controverses* et le récit des entrevues avec Bèze. L'ascétisme est représenté par l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu* et la direction où excellait l'évêque de Genève. Comme dogmatiste, nous le voyons préparer les décisions relatives aux dogme de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité du Pape, et l'expansion de la dévotion au Sacré-Cœur. Quant aux deux chapitres sur le polémiste, ils servent de prétexte à de très-solides et de très-justes observations sur les ravages faits par la presse impie et la nécessité pour les catholiques de s'unir et lutter sous le patronage du nouveau docteur de l'Église. Nous serions ingrats si nous ne remerciions pas l'auteur d'avoir constaté les efforts faits en ce sens par quelques-uns de ceux qui dirigent ce recueil.

— Il n'est pas possible de séparer saint François de Sales de sa *Philothée*, dont il se proposait d'écrire lui-même la vie. Son projet n'a pas été réalisé, et c'est M. Jules Vuy qui entreprend aujourd'hui de le suppléer, et qui, après nous avoir montré que Philothée était un personnage réel, nous donne la vie de Mme de Charmoisy, avec la promesse de publier un second volume composé de documents la plupart inédits : on y trouvera certainement une partie de la correspondance qui est entre ses mains, et qui a servi de base à son travail. Nous avons ici une œuvre originale, un sujet neuf. On savait généralement que c'était à Mme de Charmoisy qu'avaient été adressées ces instructions qui, soigneusement gardées et même, paraît-il, mises en ordre par elle, sont devenues l'incomparable *Introduction à la vie dévote*. C'était tout, et encore était-ce la part des lettrés ; tandis qu'aujourd'hui nous apprenons que Mme de Charmoisy appartenait à cette race de grandes et nobles chrétiennes qui ont eu une si bonne influence sur la société du grand siècle, dont elles étaient l'ornement, et qu'elle n'était point indigne des conseils que lui donnait saint François de Sales ; on retrouve le saint à chaque page, et ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre. Nous voyons là un côté peu connu de sa vie, qui ne pouvait servir qu'à le faire aimer davantage.

Une large place n'en est pas moins réservée à M. et Mme de

Charmoisy, dont tout le mérite n'est pas d'avoir été connus et aimés du saint évêque de Genève. M. de Charmoisy nous introduit dans la société de la Savoie, dans la petite cour du duc de Nemours, qui, pas plus que les grandes, n'était exempte d'orages. Il en ressentit les effets ; tombé en disgrâce, il fut iniquement arrêté. Il mourut jeune encore, au moment où la faveur revenait à lui. Mme de Charmoisy appartenait à une famille de Normandie; c'est à la cour de France qu'elle connut son mari, dont la famille était unie à celle des Sales. Son rôle est plus modeste, mais non moins glorieux; c'est l'épouse fidèle qui soutient son mari dans l'adversité et renonce à tout pour lui ; c'est la mère dévouée, à laquelle rien ne coûte quand il s'agit de ses enfants, et qui se donne tout entière à leur éducation ; veuve, elle administre leurs biens comme si c'eût été sa vocation, elle les établit, et supporte avec une courageuse résignation tous les chagrins que lui cause son fils aîné. Nous aimons à voir, dans cet intérieur, une de ces bonnes et attachantes figures de vieux et dévoués serviteurs ; nous nous plaisons aussi à signaler, pour montrer que les choses en apparence insignifiantes ont bien souvent leur importance, que c'est par le livre de comptes du fermier que nous connaissons la date de la mort de Mme de Charmoisy. Dans sa société, nous trouvons fréquemment le président Favre, qui se fait connaître tout à son avantage ; Mme de Chantal, qui entretenait avec Philothée une correspondance suivie, laquelle n'est peut-être point perdue et serait fort intéressante à connaître. Si nous n'avions lu ce livre que pour nous, nous ne nous serions sans doute pas aperçu de quelques défauts qu'il est de notre devoir de signaler. Nous aurions voulu plus d'ordre; M. Vuy s'égare quelquefois dans des citations inutiles, dans des digressions oiseuses et des considérations qui allourdissent le récit : ainsi on a peine à se rendre compte de la mort de M. de Charmoisy; puis est-il bien nécessaire de prévenir qu'on est obligé d'abréger, de passer rapidement? Le lecteur demande tout ce qui peut l'intéresser; pour le reste, il ne s'en soucie guère.

— L'éditeur de l'*Histoire des capucines de Flandre* est si modeste qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne demeurât ignoré. Cependant le nom du Frère Apollinaire de Valence se trouve au bas d'une note qui termine la préface. Mais, pour faire la part de la critique, nous exprimerons le regret qu'il se soit contenté de nous renseigner sur le manuscrit qu'il publie, en mettant sur la couverture : « écrit au dix-huitième siècle, » et en reproduisant les quelques détails fournis par l'auteur anonyme dans sa préface. L'éditeur y a ajouté des notes sur des personnages cités dans ce premier volume et un travail assez considérable sur l'établissement des capucins en Belgique et dans les provinces du Nord. La religieuse à qui nous devons cette histoire a écrit en vue de

cette obéissance « qui est le caractère et la règle des âmes religieuses, » assurée que « n'ayant point recherché ce commandement, elle serait aidée du divin secours. » Cette humilité et cette simplicité prédisposent en sa faveur, et nous pourrions dire que c'était superflu, car ces mêmes qualités se reproduisent dans son style. Ce volume donne la vie de Françoise de Saint-Omer, dont le nom dans le monde était Taffin, et qui établit le premier couvent de la réforme de l'ordre de Saint-François à Bourbourg; raconte sa naissance, son éducation, sa vie pieuse et les nombreuses fondations qui suivirent, au dix-septième siècle, celles de Bourbourg : Bergues, Saint-Omer, Aire, Liège, Lille, Courtrai, Douai et Saint-Trond ; on peut ajouter à cette liste les couvents de Cologne, de Paderborn et de Bonn, qui s'unirent à ceux de la réforme. Aux détails de ses travaux, est joint le tableau des vertus qui brillaient en elle dans le cloître. Déjà elle avait édifié le monde avant de se consacrer à Dieu. Elle avait été une épouse modèle, et Dieu la récompensa en faisant de ses filles des auxiliaires dévouées. Dans ce récit, les faits parlent d'eux-mêmes; mais l'auteur édifie aussi par sa naïve candeur, qui contraste avec le genre de son siècle.

— Gérard-Marie Majella, déclaré vénérable en 1847 par Pie IX, qui, par un décret promulgué le 8 juin 1877, a proclamé l'héroïcité de ses vertus, n'est guère connu en France. Nous devons savoir gré au Père rédemptoriste qui vient de nous donner sa vie, toute remplie de surnaturel, et écrite sur les documents les plus authentiques. Né dans le royaume de Naples en 1726, mort en 1755, entouré de la vénération publique, Majella se rapproche, par plus d'un côté, de ces saints que nous connaissons par les naïves légendes du moyen âge, de saint François d'Assise et même du curé d'Ars. Ses luttes avec le démon, ses saintes extravagances, son zèle pour le salut des âmes, son dévouement au milieu des épidémies, sa charité sans bornes qui lui valut le nom de père des pauvres, les faveurs célestes dont il fut honoré, les guérisons qu'il opéra, les miracles dont il fut l'instrument sont une manifestation perpétuelle de la puissance divine, une louange incessante en son honneur, et réveillent la confiance en Dieu en montrant comment elle est récompensée. L'auteur n'a rien caché des merveilles qui éclatent partout, et son œuvre est destinée, comme le dit Mgr Mermillod, « à donner aux âmes une leçon et un exemple fortifiant. »

— Nous n'accorderons qu'une mention à la quatrième édition de la vie du bienheureux Labre, par M. Aubineau. Cet ouvrage a déjà été signalé plusieurs fois (t. X, p. 143; t. XIV, p. 103) par le *Polybiblion*. Nous n'avons qu'à nous applaudir d'un succès qui témoigne que le goût des bonnes et saines lectures n'est pas perdu. Quelle vie plus en opposition avec nos mœurs raffinées que celle de ce mendiant, blessant notre délicatesse par le mépris que lui impose l'amour de

Dieu, pour son corps et pour tous ces soins dont nous serions tentés de nous faire des devoirs d'obligation! La bienvenue à cette nouvelle édition, qui d'ailleurs ne nous paraît être que la reproduction de la précédente.

— La courte notice de M. l'abbé Fleury sur un de ses prédécesseurs, M. l'abbé Joguet, vicaire de Chênes, est du plus émouvant intérêt. Ce saint prêtre avait d'abord fui la persécution, avec son curé, en allant demander asile à l'Italie. Mais, pris d'un ardent amour des âmes, il demanda à son évêque la permission de venir reprendre les charges de son ministère au milieu de tous les périls qui menaçaient les prêtres fidèles. Sa présence, révélée par un dénonciateur avide de recevoir la prime promise par le gouvernement, amena son arrestation. Les agents révolutionnaires vont commettre un sacrilège en profanant les hosties consacrées; il se jette à leurs pieds pour leur demander d'éviter un si grand crime. « Chacun a ses opinions, répond le chef de la bande; laissons-lui ce qu'il demande. » Et il put consommer les saintes espèces qui lui servirent de viatique. Traduit devant le conseil de guerre, il ne voulut pas se sauver par un mensonge, et mourut fusillé. Son corps fut retrouvé intact au bout de dix-sept ans, préservé de la corruption par une grâce particulière de Dieu: il a été transféré solennellement dans l'église de Cluses en 1857. Tous ces faits sont rapportés d'après la narration d'un ami, et tirés en grande partie d'un mémoire présenté par l'auteur à la Société florimontane d'Annecy sur l'histoire du diocèse de Genève durant la période révolutionnaire, de 1792 à 1800: nous attendons avec impatience la publication de ce mémoire.

— En parlant aujourd'hui de l'*Histoire de Madame Barat*, nous n'avons plus qu'à constater le mérite et l'intérêt de cet ouvrage, dont l'étendue et le caractère sérieux n'ont pas été, par exception, un obstacle à une prompte et large diffusion. Il a rapidement atteint sa troisième édition; ce succès ne nous étonne pas: l'auteur le méritait, et le sujet plus encore. Il nous donne le portrait d'une belle âme et d'un grand caractère; il fournit une page pleine d'intérêt à l'histoire de notre temps et traite, par son côté pratique, un des sujets actuels, objet de nos plus vives et légitimes préoccupations: l'éducation et l'instruction religieuse de la jeunesse. Nous venons trop tard pour avoir à donner utilement un aperçu de la vie féconde et active de la fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, qui occupe aujourd'hui un rang si élevé parmi les congrégations vouées à l'enseignement, pour raconter ses incessantes pérégrinations en France et en Italie pour établir des maisons nouvelles, nous arrêter à l'étude des constitutions, apprécier le bien qu'elle a produit, faire revivre tous les personnages qui l'ont secondée dans ses œuvres et dont nous

ne citerons qu'un seul, le P. Varin. Nous craindrions, en insistant, de nous attirer de la part de nos lecteurs le reproche de parler de choses qu'ils connaissent déjà et mieux que nous.

— Aussi ne chercherons-nous pas de transition pour passer à l'*Histoire de Madame Duchesne*, parue cette année, et qui n'est dans l'esprit de l'auteur, que « le complément de celle de Mme Barat. » Ce que celle-ci fait en Europe, l'autre l'a réalisé en Amérique ; elle est morte laissant comme semence dans le Nouveau Monde trente et un établissements, mille deux cents religieuses, trois mille pensionnaires et quatre mille cinq cents enfants dans les écoles gratuites. Déjà nous avions fait connaissance avec Mme Duchesne dans la vie de Mme Barat ; c'est avec elle qu'elle fonda la seconde maison à Grenoble ; c'est d'elle que le P. Varin écrivait : « Vous trouverez là des compagnes qui vous seconderont, mais une surtout ! N'y eût-il que celle-là, il faudrait aller la chercher au bout du monde. »

Née en 1769, morte en 1852, Philippine Duchesne tenait de près à deux familles qui ont marqué, par quelques-uns de leurs membres du moins, d'une façon toute différente. Sa mère était une Périer, sa grand'mère une Enfantin. Chrétiennement élevée dans sa famille et chez les visitandines de Sainte-Marie d'en-Haut, elle se sentit, dès l'âge de huit ans, un attrait pour les missions auquel elle ne put céder que beaucoup plus tard. Sortie du couvent à cause de la Révolution, en 1791, elle s'occupa pendant cette douloureuse époque de procurer des secours aux confesseurs de la foi, et d'instruire les pauvres. Elle racheta Saint-Marie d'en-Haut, avec l'intention d'y rappeler ses anciennes maîtresses, sans prévoir qu'elle avait préparé un asile à la société naissante dont elle devait être une des plus fécondes ouvrières. Dans un voyage à Paris, elle fut mise en relations avec Mgr Dubourg, évêque de la Louisiane. Il fut question d'une fondation en Amérique ; promesse fut donnée, et, en 1818, Mme Duchesne s'embarquait pour l'accomplir. On connaît son succès ; on lira avec le plus vif intérêt les travaux et les sacrifices qu'il coûta. Ce n'était point assez pour l'ardeur de son zèle : elle voulait évangéliser les sauvages ; pendant un an, elle vécut au milieu des Potowatomies, les prêchant par ses exemples et par ses prières. Nous retrouvons ici bien des personnages que nous avions déjà rencontrés avec Mme Barat ; mais M. Baunard sait les présenter de façon à ce que le lecteur soit charmé de les revoir ; il y a une variété de situations, d'œuvres, de travaux, de caractères et de milieux qui préservent de la monotonie. Nous reprocherions volontiers à l'auteur un peu de recherche et d'apprêt, et nous croyons que les faits parlent assez d'eux-même pour rendre superflues beaucoup de citations, de textes et de considérations dont le lecteur pourrait se fatiguer. Une carte aurait été utilement placée dans ce vo-

lume, où l'on regrette de ne pas trouver le portrait de Mme Duchesne.

— Singulier nom pour un martyr de la foi que celui de Néron! Le missionnaire dont M. l'abbé Chère raconte la vie avait été son condisciple au petit séminaire de Vaux, dans le diocèse de Saint-Claude. Né en 1818, dans les rangs les plus infimes de la société, il n'entra qu'à dix-neuf ans au séminaire pour faire ses études littéraires. Le travail est divisé en quatre parties : la vocation, la préparation, (les études et le séjour au presbytère, au petit et au grand séminaires et au séminaire des Missions étrangères) ; la vie apostolique (les voyages et les travaux des missionnaires au Tonkin); la consommation par le martyr (relation émouvante rédigée par Mgr Theurel, coadjuteur de Mgr Retord, sur le récit du diacre Nhat, témoin oculaire). Il serait difficile d'analyser cette vie ; mais nous aimons à indiquer, en-dehors de l'étude du saint prêtre, des détails très-intéressants sur le séminaire des Missions étrangères, sur la religion dans l'empire d'Annam, et sur les missions du Tonkin. La correspondance de M. Néron sera aussi un des souvenirs que l'on gardera de ce livre. Sur la terre qu'il arrosa de ses sueurs en attendant qu'il l'arrose de son sang, il n'oublie point sa patrie et sa famille. On y trouve sans cesse cette pensée qu'il exprima ainsi une fois à ses parents : « Mettez-moi tous les petits détails de famille ; rien ne m'intéresse et ne me fait plaisir autant que ces détails. Tout ce qui a rapport au pays est pour moi comme un mets délicieux. — Se figurent-ils donc, écrit-il une autre fois, que parce que j'ai quitté le pays pour venir chercher les âmes dans ces contrées lointaines, je suis insensible à tout ce qui part d'un cœur humain, d'un cœur de compatriote et d'ami? »

— Pierre Aumaître, qui fut martyr en Corée, était né à Aizecy, dans le département de la Charente, de parents pauvres et bons chrétiens. Il entra au séminaire de Richemont, et commença au grand séminaire d'Angoulême ses études théologiques, qu'il vint terminer à Paris au séminaire des Missions étrangères. Il cédait à l'attrait d'une vocation qu'il avait ressentie dès son bas âge, et dont sa mère avait eu comme une révélation avant sa naissance. Ordonné prêtre en juin 1862, il s'embarqua en août, à Marseille, pour la Corée. Au milieu de la persécution qui sévit en 1866 contre les chrétiens, Pierre Aumaître fut décapité, le 30 mars, avec Mgr Daveluy, Mgr Berneux et cinq autres missionnaires. C'est cette courte existence, terminée par une mort cruelle et sublime, qu'a racontée M. Léandre Poitou, curé-doyen de la Rochefoucauld et membre de la Société archéologique de la Charente. Condisciple et ami de Pierre Aumaître au petit et au grand séminaires, il était mieux placé que personne pour faire connaître le jeune missionnaire. Il a recueilli la correspondance de son ami avec ses parents, ses condisciples, Mme de Saluces, Mme Dexier de Chenon. Il transcrit

un grand nombre de ses lettres. Quelle foi! quelle ardeur! Comment ce paysan charentais a-t-il pu aspirer ainsi au martyre? où a-t-il puisé cette soif de souffrances, cet amour du Christ, et cette élévation de pensées? Il faut lire ces pages, dont quelques-unes sont vraiment remarquables. M. Poitou a bien fait de les insérer dans le récit. Elles sont un des attraits de son livre. On trouvera aussi dans ce volume des détails intéressants sur la Corée, ses mœurs, ses habitants, et aussi une description émouvante des supplices du martyre. Tout cela est écrit avec beaucoup de simplicité et de charme. Ce sont les faits qui louent. M. Poitou s'est contenté de laisser parler et agir son héros. Il a fait ainsi un livre excellent.

— M. Philibert Simon est aussi un missionnaire; celui-là n'a pas eu le bonheur d'obtenir la couronne du martyre, mais a eu du moins l'honneur de mourir au service de Dieu, enlevé par la fièvre chaude, à l'âge de trente-deux ans, dans le pays qu'il évangélisait. Ami de M. Simon, Poitevin comme lui, M. l'abbé Briand connaissait bien son héros. Il s'applique à nous le faire connaître plus encore que ses œuvres, peu nombreuses naturellement, puisqu'il est mort si jeune. L'auteur a un style noble, élégant et vif; son admiration pour son saint ami lui communique de la chaleur, et il a trouvé une précieuse ressource, pour colorer et animer le récit, dans la correspondance du missionnaire. M. Simon avait l'âme aussi poétique que le cœur généreux; son esprit fin brillait dans ses lettres, à côté de ses sentiments délicats et de la sublimité de ses aspirations, avec un laisser-aller et un abandon qui rendent la lecture de cette correspondance pleine de charmes. Sa première conquête est celle d'un vieillard : « Un premier-né de soixante-quinze ans, » écrit-il, « ne trouvez-vous pas que c'est un joli début? » Quand il apprend qu'il est envoyé en Mandchourie : « Mgr Berneux a évangélisé, dit-on, la Mandchourie avant d'aller cueillir en Corée la palme du martyre : Jésus pourrait bien me réserver la même faveur! » Il entre dans d'intéressants détails sur les lieux, sur les personnes, sur les usages. A ce point de vue, sa vie peut être considérée comme un piquant et curieux récit de voyage en Mandchourie; son biographe l'a complétée sur plusieurs points, en recourant au livre de M. l'abbé Durand sur les missions catholiques. Nous voyons apparaître des figures attachantes, comme celles des carmélites de Poitiers — parmi lesquelles Xavérine de Maistre, la Mère Marie-Thérèse de Jésus, sœur du brave général de Sonis. Avec quel intérêt M. Simon, suit de loin toutes les périodes de la guerre, pensant à son pays, à son frère qui porte les armes et va trouver la mort sur le champ de bataille, à sa bonne mère qui meurt seule, mais avec une foi digne de lui. Bien des pages font couler les larmes et toutes produisent une douce émotion qui réchauffe et fortifie le cœur.

— Si modeste pour ses membres vivants, la communauté de Saint-Sulpice ne craint pas de présenter au public ceux de ses prêtres défunts dont la vie peut servir à l'édification des fidèles. Après les biographies récentes de M. Mollevaut, de M. Faillon et de M. Hamon, voici celle d'un jeune prêtre, portant un nom bien connu dans le monde scientifique, écrite par un ami sans doute, peut-être un condisciple qui n'aura pas voulu laisser ignorés les trésors qu'il avait pu découvrir dans cette âme d'élite. Nous n'avons pas ici un récit complet : dans cette vie d'à peine trente ans, les faits sont peu nombreux; l'étude de l'âme occupe la plus grande place. M. Léon Hubert-Valleroux, fils du docteur de ce nom, se livra d'abord à l'étude de la médecine, concourut pour l'internat, brigua et obtint le grade de docteur, bien que depuis longtemps il entendît la voix secrète qui l'appelait au sacerdoce. Mais il attendait avec confiance le moment de répondre à l'appel divin, travaillant comme un homme qui remplit un devoir, édifiant ses camarades d'étude, dont il était aussi aimé que respecté, et apportant la gaîté et la joie au sein de sa famille. Il gardait pour lui le secret de sa vocation qui surprit tout le monde, et pratiquait déjà la mortification à un degré qui provoque l'admiration malgré tout ce qu'on peut y trouver d'excessif. C'est un point que l'auteur étudie en directeur et en théologien, et sur lequel nous appelons l'attention. Nous ne pouvons raconter la vie du saint jeune homme au séminaire, mettre en relief toutes les vertus qu'il pratiqua, les qualités par lesquelles il se distingua, ni relever les pages remarquables dues à son ami anonyme. Nous nous bornons à transcrire les titres des chapitres : *le Séminaire d'Issy*, *le Séminaire de Saint-Sulpice*, *la Solitude*, *le Séminaire à Dijon*, où il fut trois mois comme directeur, *Dernier hiver à Paris*, *Dernière maladie à Bellevue*. Nous ne pouvons mieux prendre congé de nos lecteurs qu'avec cette touchante biographie, qui contient de si précieux enseignements.

VICTOR MORYAT.

THÉOLOGIE

Commentarius in Evangelium S. Joannis, quem in usum prolectionum scripsit P. JOSEPHUS CORLUY, S. J., in collegio theologico Societatis Jesu Lovaniensi, Sacræ Scripturæ professor. Gandavi, excudebat C. Poelman, 1878, in-8 de 457 p.

Ce commentaire, un des plus remarquables, sans contredit, qui ait paru de nos jours, est l'œuvre d'un savant professeur de Louvain, le P. Corluy. Le dessein de l'auteur a été de déterminer le sens littéral de saint Jean. Quelques mots précis et lumineux lui suffisent habituellement pour expliquer la parole sainte, marquer l'ordre des faits et la suite des idées. Il n'en est pas de même des passages difficiles et con-

troversés : le P. Corluy fait de chacun d'eux une étude approfondie, expose les opinions des exégètes, et prononce entre eux avec une sûreté de jugement qui ne se dément jamais. Quand nulle interprétation ne le satisfait, il le déclare avec la loyauté qui est le propre des vrais savants, et laisse à d'autres le soin de porter dans le texte sacré une lumière définitive. On sent le prix d'une pareille méthode, et comment le lecteur, rapidement guidé dans les parties du récit qui s'entendent d'elles-mêmes, s'arrête volontiers aux endroits difficiles, et, les trouvant mis en relief, apporte une attention plus soutenue à les comprendre.

Si concise que soit l'interprétation du P. Corluy, elle n'échappe pas au désavantage de tout commentaire, à savoir que l'esprit, appliqué aux détails, perd bientôt de vue l'ensemble. Pour parer à cet inconvénient, l'habile professeur fait suivre chaque chapitre d'une paraphrase, où le lecteur retrouve, avec la suite des faits, les solutions données aux principales difficultés. Par une innovation non moins heureuse, il résume, dans des scolies dogmatiques, les nombreuses conclusions que la théologie a tirées de l'évangile de saint Jean. Rien ne fait mieux voir que toute la substance du dogme se trouve comme ramassée dans ces pages saintes, et qu'il y a là, selon la parole de Bossuet, des profondeurs à faire trembler.

Nous ne pouvons nous étendre sur chacune des dissertations insérées dans ce commentaire : plusieurs d'entre elles, publiées dans les *Études religieuses*, sont connues déjà et justement appréciées. Nous nous contenterons de distinguer entre toutes la savante discussion où le P. Corluy établit que la pécheresse de saint Luc (VII, 37), Madeleine, et Marie, sœur de Lazare, ne sont qu'une même femme. On sait avec quel dédain les critiques du dix-septième siècle rejetèrent cette tradition ; leur opinion prit une telle autorité que les bréviaires gallicans modifièrent la légende du bréviaire romain. L'antique sentiment de l'Église, cependant, garda toujours d'illustres défenseurs (Baronius, les Bollandistes, Maldonat, Lightfoot, et, de nos jours, Schegg, Sepp, Pusey, Farrar, dans sa belle *Vie de Jésus*). Le P. Corluy résume et complète les travaux de ses devanciers. C'est avec bonheur que nous voyons la science la plus exacte rendre à la piété et à l'art chrétien, l'unique Madeleine dont tant de chefs-d'œuvre ont immortalisé la touchante histoire.

Le seul regret que nous nous permettrons d'exprimer, c'est que le savant commentateur ait peut-être trop sacrifié au désir d'être concis. Une étude, dans les prolégomènes, sur le style de saint Jean, une comparaison entre sa manière de narrer et celle des synoptiques, quelques détails archéologiques sur la fête des Tabernacles et de la Dédicace, une peinture rapide des lieux que parcourut le Sau-

veur ajouteraient certainement à l'intérêt déjà si vif de ce commentaire.

Tel qu'il est, du reste, l'ouvrage nous semble bien près de sa perfection, et nous ne pouvons trop le recommander aux facultés de théologie et aux séminaires. Il ne sera pas moins utile à tous les esprits sérieux qui aiment à méditer les paroles de la vie éternelle. Les nombreux lecteurs qu'effrayent les in-folio de Maldonat, de Jansénius, de Cornélius, trouveront, dans le P. Corluy, la science profonde de ces interprètes, dégagée de toute longueur et présentée sous une forme vive et élégante.

Il ne nous reste qu'un vœu à exprimer, c'est que le savant jésuite joigne au commentaire de saint Jean celui des trois synoptiques, et achève ainsi l'œuvre qu'il a si heureusement entreprise.

C. Fouard.

Der hl. Cyprian. *Sein Leben und seine Lehre (Saint Cyprien, sa vie et ses travaux).* Dargestellt von Lic. Bernhard Fechtrup, Docent an der Academie zur Münster. I. *Cyprians Leben.* Münster, Theissing, 1878, in-8 de viii et 264 p.

Les études patrologiques attirent de plus en plus les savants catholiques, et l'on ne saurait trop s'en applaudir, car rien n'est plus propre à nous faire connaître et à nous faire aimer le christianisme que de le considérer à sa source et dans ses origines. Saint Cyprien en particulier exerce, sur qui le connaît, un attrait irrésistible. Quels enseignements dans la vie de ce païen converti à la vraie religion par la pureté de sa morale et la beauté de sa doctrine, écrivant, sur le siège épiscopal de Carthage, de si admirables pages et scellant sa foi par son sang! M. Fechtrup a très-bien raconté cette vie dans le premier volume de son *Saint Cyprien*, en attendant qu'il étudie ses écrits dans un second, et en fasse connaître l'importance dogmatique. Cette division de son travail ne sera peut-être pas du goût de tous les lecteurs. Quelques-uns trouveront sans doute qu'il eût été plus naturel de ne pas séparer dans l'exposition ce qui avait été uni dans la réalité, et qu'il eût mieux valu, par conséquent, étudier les écrits du saint docteur au fur et à mesure de leur publication, à leur date chronologique. Cependant le plan adopté par l'auteur, quoiqu'il paraisse en soi moins logique, est préférable au point de vue scientifique. Quoi qu'il en soit, le volume que nous avons sous les yeux est très intéressant et la lecture en est édifiante en même temps qu'instructive. La narration est simple, sobre, claire; la critique sage et modérée. M. Fechtrup rejette, cela va sans dire, l'opinion de Tizzani, qui a nié la réalité de la célèbre contestation entre le pape saint Etienne et l'évêque de Carthage, et il reconnaît l'erreur de saint Cyprien en cette circons-

tance, tout en en expliquant les causes. Puisse l'érudit professeur de l'Académie de Münster nous donner bientôt la seconde partie de son travail! G. K.

Le Sacerdoce, *conférences prêchées à l'Oratoire,* par Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France. Paris, Victor Palmé, 1878, 2 vol. in-12 de 479 et 501 p. — Prix : 7 fr.

Mgr Isoard a réuni, dans ces deux volumes, les conférences qu'il a prêchées à Paris durant trois années consécutives. Ces conférences s'adressent surtout aux laïques; c'est à eux que l'éminent orateur a voulu faire connaître les divers ordres qui composent la hiérarchie catholique, les fonctions, les droits, les devoirs de ces ordres, les relations que tout chrétien sérieux doit avoir avec ceux qui, à quelque titre que ce soit, font partie du clergé. Nul ne transige moins avec la loi, nul n'accepte moins les relâchements et les adoucissements, les compromis et les dissimulations. L'auteur établit fortement et répète presqu'à chaque page le principe fondamental que le prêtre est l'intermédiaire institué par Jésus-Christ entre Dieu et les hommes ; il veut que le prêtre agisse toujours comme le demande une telle dignité ; il entend bien que les chrétiens se souviennent sans cesse de cette dignité et aident le prêtre à la montrer dans un éclat divin. Le lecteur trouvera peut-être que telle remarque de détail est quelque peu sévère, que telle condamnation l'atteint directement et frappe bien fort l'humaine faiblesse; mais il ne fermera pas le livre sans avoir une très-grande idée du sacerdoce catholique et des actes que le prêtre doit accomplir parmi les fidèles. Le style est incisif, admirable d'entrain et de vie : rien ne ressemble moins à ce que l'on appelle un sermon que ces conférences animées, dans lesquelles l'orateur présente une suite de tableaux, montre à l'œuvre, avec leurs défauts, les chrétiens de tout rang et de tout âge, et leur rappelle impitoyablement la loi et la pratique des siècles de foi. E. Pousset.

Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, *traduit du texte zend,* par E. de Harlez. Tome III. Paris, Maisonneuve; Liège, Grandmont-Donders, 1877, in-4 de vi et 137 p. — Prix : 5 fr.

M. de Harlez a mené à bonne fin la difficile entreprise de la traduction de l'Avesta. Avec ce troisième volume se terminent l'Avesta et tout ce qui nous est resté des monuments de la littérature zende. Il contient les onze derniers Yeshts, diverses prières du rituel mazdéen, afrîns, nyâyishs, gahs, sîrozah, et divers fragments. On y trouve, entre autres, la Vistaçp Yesht, dont personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre la traduction.

Le volume, après quelques mots de préface, s'ouvre par des notions sur les antiquités éraniennes, notions nécessaires pour l'intelligence des Yeshts. Comme dans les deux volumes précédents, des notes courantes, au bas des pages, expliquent le texte ou les difficultés de détail et justifient, en certains cas, le sens adopté par le traducteur. L'ouvrage doit être complété par des tables, rédigées par M. le docteur Charles Michel ; elles n'ont pas encore paru.

En terminant cette œuvre si laborieuse et si difficile de la traduction d'un livre rempli d'allusions obscures, écrit dans un courant d'idées tout à fait différentes des nôtres et en une langue bien peu connue, M. de Harlez pourrait bien dire : *Exegi monumentum*. Toute l'Europe savante a été unanime à reconnaître le mérite et la valeur de son travail, pris dans son ensemble. A une époque où l'étude comparée des religions tend à se faire une place de plus en plus large, on ne saurait trop remercier le savant professeur de Louvain d'avoir mis à la portée de tous le livre sacré de Zoroastre, traduit, non pas d'après les faux principes d'une critique aventureuse qui met ses propres pensées dans les œuvres des temps primitifs, mais d'après la méthode exacte et irréprochable d'Eugène Burnouf et de Spiegel. Tous ceux qui voudront s'occuper désormais parmi nous du zoroastrisme ne devront plus se fier à la version trop imparfaite de l'Avesta par Anquetil-Duperron, et, s'ils peuvent consulter encore celle de Spiegel, ils devront du moins prendre, pour base fondamentale de leurs études, celle de M. le chanoine de Harlez. J. K.

La Dogmatique, par le Dr M. J. Scheeben, professeur au séminaire archiépiscopal de Cologne. T. Ier. Paris, Victor Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-8 de 728 p. — Prix : 7 fr. 50, et 6 fr. pour les souscripteurs aux 25 volumes. (*Bibliothèque théologique du dix-neuvième siècle*, rédigée par les principaux docteurs des universités catholiques. Tome II. Traduction de l'abbé P. Belet.)

M. le docteur Scheeben, professeur au grand séminaire de Cologne, a commencé à publier, en 1873, dans la *Bibliothèque théologique* éditée par M. Herder, à Fribourg-en-Brisgau, une théologie dogmatique fort remarquable. La librairie catholique de M. Palmé qui, comme le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de l'annoncer, a entrepris de nous donner la traduction de cette *Bibliothèque théologique*, vient de mettre en vente le premier volume de l'œuvre de M. Scheeben. Il contient le livre premier, qui expose la *Théorie de la connaissance théologique*. Le premier volume de l'édition allemande contient en plus le livre second, mais il est d'une grosseur démesurée, et les éditeurs français ont été bien inspirés en le divisant.

Le livre premier est partagé en deux parties : Principes objectifs

de la connaissance théologique, et la connaissance théologique considérée en elle-même. L'auteur étudie successivement la révélation, l'Écriture sainte, la tradition et l'autorité enseignante de l'Église dans la première partie. Après avoir ainsi exposé les principes de la science théologique, il s'occupe, dans la seconde partie, de la foi considérée sous tous ses divers aspects.

Ce premier volume se termine par une histoire abrégée de la théologie, qui n'est pas la partie la moins importante de ce travail : elle mérite d'être tout spécialement recommandée aux théologiens. C'est une œuvre neuve et presque sans antécédents, qui est le fruit de recherches personnelles (p. 648). Elle s'étend depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours (p. 648-720).

Du reste, toute cette théologie dogmatique est une production digne des plus grands éloges. Elle n'est point, comme un grand nombre d'autres ouvrages de ce genre, une compilation plus ou moins heureuse des manuels antérieurs, c'est une exposition nouvelle de la doctrine catholique qui joint au mérite de la sûreté de la doctrine et de la solidité des preuves, celui d'une grande érudition et de la réfutation péremptoire des erreurs contemporaines. M. Scheeben est familiarisé avec les écrits des théologiens de tous les siècles, et l'on trouve dans sa *Dogmatique* des passages importants de leurs œuvres qui, jusqu'ici, étaient demeurés à peu près inconnus. Nous ne possédons pas en France de théologie composée sur ce plan. On ne saurait donc trop en recommander la lecture ou plutôt l'étude parmi nous. La manière de penser et d'exposer de l'auteur n'est pas, il est vrai, tout à fait conforme à nos habitudes, mais il est facile de s'accoutumer à sa méthode et à ses procédés, et l'on sera, en peu de temps, amplement dédommagé de la peine qu'on aura prise d'abord pour le comprendre.

L. M.

JURISPRUDENCE.

Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger, par C. Lescœur, docteur en droit, professeur à l'Université catholique de Paris. Mémoire couronné par la faculté de droit de Paris. (Concours de 1873-74. Médaille d'or.) Paris, Marescq, 1878, in-8 de 350 p. — Prix : 6 fr.

On ne peut reprocher aux universités catholiques d'avoir un personnel enseignant au-dessous de la tâche qui leur est imposée. En tous cas, il serait mal venu à l'université de l'État de formuler cette critique, car c'est devant elle que les docteurs pouvant enseigner ont jusqu'ici pu prendre leurs grades; plusieurs ont même reçu ses suffrages. Dans un concours ouvert devant la faculté

de l'État à Paris, on proclamait, en 1874, le lauréat qui avait la première médaille d'or : c'était l'auteur du présent mémoire sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger. Depuis M. Lescœur occupe une chaire à la faculté catholique.

Au point de vue juridique, la valeur de l'ouvrage est surabondamment attestée par les juges du concours qui lui ont conféré la distinction qu'il a obtenue. C'est, disent les rapporteurs, « une œuvre de très-grand mérite, une œuvre tout à fait hors ligne. » Il est donc inutile de revenir sur ce point qui serait plutôt affaibli par tout ce que nous pourrions dire. Nous devons seulement faire connaître l'ensemble de l'ouvrage et les matières qui y sont développées.

Le but indiqué par le programme était d'exposer les réformes opérées dans la législation des sociétés commerciales depuis le Code de commerce de 1807, et d'en apprécier les résultats. Les soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis lors ont laissé peu de chose de la loi de cette époque.

Pour bien asseoir le terrain, il était nécessaire de constater d'abord l'état des mœurs et des habitudes commerciales à l'époque du premier Empire. On a d'ailleurs alors moins innové en beaucoup de choses qu'on ne le suppose, et le tableau de la législation antérieure n'est pas inutile à ce point de vue. C'est donc l'objet d'un chapitre plein de détails. Mais, depuis, les progrès industriels ont modifié les conditions économiques et, par conséquent, nécessité bien des changements dans les habitudes et les usages commerciaux. Peu de sujets sont, en effet, aussi sensibles que celui dont il s'agit aux besoins et aux nécessités des affaires. Les temps modernes en sont une preuve, et les époques qui ont suivi la confection du Code de commerce, jusqu'à nos jours, témoignent des oscillations, en sens souvent divers, d'une législation dont les idées courantes réclament la révision.

On n'attend pas de ce compte rendu qu'il les expose, ou même les résume. Il suffira de dire qu'à mesure que les réformes s'opèrent, l'auteur les suit et les commente. Il en fait l'historique et la critique judicieuse en même temps, montrant impartialement à quelle nécessité on a voulu répondre, quels avantages on pensait retirer, comme aussi quels inconvénients ont pu se présenter et se présentent encore aujourd'hui dans l'état actuel de la législation.

Chemin faisant, une excursion est faite à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne, dans d'autres pays encore, pour faire connaître les lois qui régissent la même matière. Ici les détails sont moins nombreux; c'est moins une discussion qu'un résumé sobre et concis.

Enfin l'ouvrage se termine, en manière de conclusion, par un chapitre consacré à la législation française à l'époque actuelle. M. Lescœur en expose l'état un peu précaire ; il prédit des modifications nouvelles,

qui, depuis la composition de son mémoire, ont déjà reçu un commencement d'exécution. G. S.

SCIENCES ET ARTS

Histoire des philosophes et des théologiens musulmans, par Gustave Dugat. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 385 p.—Prix : 7 fr. 50.

Dans une introduction, pleine d'aperçus intéressants, M. G. Dugat annonce qu'après le concours de 1874, demeuré sans résultat, il s'est décidé à publier en volume le Mémoire qui contient le fruit de ses recherches sur les questions posées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dont voici le texte :

« I. Faire l'histoire de la lutte entre les écoles philosophiques et les écoles théologiques sous les Abassides ; montrer cette lutte commençant dès les premiers temps de l'islamisme avec les motazélites, se continuant entre les acharites et les philosophes, et se terminant par la victoire complète de la théologie musulmane. — II. Exposer les méthodes dont se servaient les deux écoles, et la manière dont les théologiens ont emprunté les procédés de leurs adversaires. — III. Montrer l'influence que le soufisme a exercée à plusieurs reprises sur ces luttes. — IV. Mettre en lumière les circonstances principales qui ont pu contribuer à la ruine de la philosophie dans le khalifat d'Orient. »

Si l'on ne veut pas voir clairement, dans ce programme, l'histoire de la pensée arabe depuis ses débuts, il faut au moins comprendre que l'Académie désirait l'exposé des luttes qui, sous les Abassides, ont été livrées aux stationnaires par les hommes de progrès, en d'autres termes le développement des efforts de l'esprit d'amélioration et de perfectionnement contre le rigorisme de l'orthodoxie. Et d'abord, il serait plus juste de dire *pensée musulmane*, car, à l'exception de quelques philosophes, tels que El-Kendi, la plupart, à cette époque, étaient d'origine persane, turque ou espagnole. El-Farabi était Syrien, et Ibn-Sinâ (Avicenne) naquit près de Bokhara. D'un autre côté, on sait que tout ce que l'Orient sémitique eut de philosophie, il le tenait de la Grèce.

Voilà donc le sujet que M. G. Dugat avait à traiter. A-t-il adopté la méthode naturelle tracée par le programme ? Son érudition, dont le fonds est aussi riche que varié, lui a-t-elle fourni les éléments nécessaires pour un développement logique où il soit facile de suivre les différentes phases de cette tentative de réforme qui passionna un monde où la pensée était le plus comprimée ? Enfin, le livre que nous avons sous les yeux contient-il la réponse aux questions posées par l'Académie ? M. G. Dugat déclare, avec une réserve qui lui fait

honneur, que, s'il a publié son ébauche, c'est parce qu'il attache un grand prix à la décision future du problème ; il espère cependant que, malgré ses imperfections, son travail attirera l'attention des jeunes orientalistes (pourquoi plutôt les jeunes ?) sur ces sujets difficiles. Nos études sur la philosophie et la théologie des musulmans ne lui paraissent pas assez avancées pour permettre de présenter une solution satisfaisante. A cela nous nous hâtons de répondre qu'il est douteux que les bibliothèques de l'Asie et de l'Afrique nous réservent de grandes surprises, tant la dévotion mahométane a mis de zèle à anéantir les ouvrages propres à la scandaliser. Il n'y a plus rien à apprendre de ce côté, dût la ville de Fez offrir à nos investigations les mystérieuses richesses de ses manuscrits. Pourquoi alors ouvrir devant nos yeux de pareilles perspectives, en disant, au sujet des livres d'Ibn-Sinâ, qu'en-dehors de ceux que nous avons lus, d'autres se trouvent dispersés un peu partout en Europe et en Orient (p. 205) ?

Si l'on prend la peine de remonter à l'origine des controverses qui ont bouleversé la société constituée par le prophète Mahomet, on reconnaîtra que la première impulsion émane des motazélites, gens d'affaires et de travail, auxquels il fallait des horizons plus larges. Ils avaient étudié les traités grecs, et c'est là qu'ils avaient puisé leur doctrine négative des attributs de Dieu. Ce fut l'un d'eux, El-Mozdar ou El-Mozar, qui osa établir le dogme de la création du Koran, premier brandon de discorde. Au sein de leurs sectes nombreuses, brillaient des hommes aux conceptions hardies, tels que Wâcil, El-Allaf, Bichr, En-Radhâm et El-Djahid. Mais aucun de ces énergiques penseurs ne s'est dégagé complétement de la religion officielle. Toutefois, la lutte devint encore plus intéressante, lorsque les acharites firent disparaître de l'arène les champions du motazélisme. El-Achari, fondateur du système qui porte son nom, florissait vers la fin du neuvième siècle, et mourut au milieu du dixième. Il proclama, dans la grande mosquée de Basra, sa croyance à la préexistence du Koran, aux attributs de Dieu et à la prédestination des actions humaines. Avec ce docteur, commence le second âge de la théologie scolastique. Ses adhérents furent nombreux ; on compte, parmi les propagateurs de ses principes, El-Bakillani, que les Arabes mettent au rang de leurs saints ; Aboul-Maali, auteur du *Kitab El-irchâd*, et Chahrastani, qui fut l'historien des doctrines religieuses et philosophiques de l'islamisme.

Le troisième âge de la scolastique arabe est représenté par le célèbre Ghazzali, qui appartenait à l'école acharite. A l'exemple des autres *motekallemin*, il supprima toute causalité autre que la volonté divine ; il combattit le système des atomes et du vide ; il rejeta le principe admis par El-Bakillani, à savoir que la nullité de la preuve

impliquait celle de la chose qu'on croyait avoir prouvée. Ce système, d'où émergent tant de points de différence avec l'ancien, fut désigné sous le nom de système des modernes.

Le quatrième âge de la scolastique comprend les théologiens, tels que El-Beidhawi et Er-Razi, qui, confondant les problèmes de la dogmatique avec ceux de la philosophie, virent échouer leurs pénibles recherches sur les substances, les accidents et leurs lois. Le motif qui décide M. G. Dugat à ne pas s'étendre sur la notice des *motekallemin*, c'est que tous les éclaircissements relatifs, soit à leurs idées, soit aux preuves qu'ils donnent de la nouveauté du monde, de l'unité et de l'immatérialité de Dieu, sont consignés dans le *Guide des égarés* de Maimonide.

Entre les années 970 et 980 de Jésus-Christ, on vit s'établir à Basra, foyer des lumières, une société philosophique, sous le nom de Frères de la pureté « *ikhouân* es-safa. » Les membres de cette association composèrent une encyclopédie, dont il existe une traduction hébraïque, faite par le rabbin Kalonymos. Cet ouvrage, demeuré anonyme, contient cinquante traités didactiques sur les sciences mathématiques, la philosophie naturelle, et la vie spirituelle. Mais, selon le sentiment de Munk, il n'eut pas grand accueil auprès des véritables philosophes, moins à cause du mélange des opinions qui s'y rencontrent, que parce qu'on n'y voit point de système arrêté. En ce temps-là, naquit Ibn-Sinâ. On peut dire que le dernier effort de la pensée libre dans l'Orient musulman date de ce docteur, auquel la Providence avait accordé une vaste intelligence, avec le talent de la faire rayonner sur son époque. Ibn-Sinâ a beaucoup écrit; on lui attribue cent sept ouvrages, grands, moyens ou petits, sans compter diverses compositions qui ne peuvent être rigoureusement classées. Mais ce que ses œuvres gagnent en étendue, elles le perdent en profondeur. Séduit par les idées péripatéticiennes, il parcourut le cercle du savoir humain; il étudia avec succès la *Métaphysique*, les *Analytiques* et l'*Histoire naturelle* d'Aristote, dont la traduction arabe avait été introduite dans ses États par le khalife El-Mamoun; il en fit un commentaire, où l'originalité de ses conceptions a beaucoup de peine à se faire jour à travers les idées grecques. Nous ne voyons pas qu'il y ait la moindre imprudence (p. 208) à porter actuellement un jugement sur ce philosophe, puisqu'il est constant que la partie essentielle de ses travaux a été examinée et reproduite. Si Ibn-Sinâ avait ajouté une seule pierre à l'édifice du Stagirite, si son esprit avait enfanté une seule pensée de valeur positive, en matière de métaphysique, la postérité ne l'aurait point illustré seulement comme médecin. C'est qu'il n'y a rien dans ses travaux qui ne soit le reflet de son modèle. L'influence qu'il a exercée sur ses contemporains légitime donc

jusqu'à un certain point l'enthousiasme un peu exagéré de M. G. Dugat; c'est même cette considération qui l'empêche de confesser qu'Ibn-Sinâ fit souvent des concessions aux théologiens, en raison de son attachement à la religion officielle. Mais M. G. Dugat hésite encore, puisqu'il dit (p. 207) : « Notre philosophe ne vivait pas dans un temps de libre examen. »

Quoi qu'il en soit, c'est ici qu'aurait dû se placer une dissertation solide sur les controverses soutenues par lui contre ses adversaires acharnés, sur les efforts inutiles qu'il a déployés incessamment pour purifier et perfectionner l'islamisme, dont il comprenait si bien les défauts. Il convenait de prendre texte de l'insuccès d'Ibn-Sinâ, pour nous expliquer que l'avortement de la philosophie provient de l'imperfection même de ces nouvelles doctrines, qui n'étaient pas acceptables pour les peuples musulmans, au moment de leur manifestation. Nous aurions voulu, d'un autre côté, que le plan fût suivi tel qu'il a été marqué ; que l'histoire des khalifes servît de cadre pour le développement successif de ces grandes disputes ; que les progrès et les échecs alternatifs de la philosophie, dans ce milieu réfractaire, fussent indiqués d'une façon large, en un style grave et soutenu, sans trop d'anecdotes, afin que l'œil ne perdît pas un instant les évolutions du sujet. Les faits n'ont d'importance qu'en raison des résultats qu'ils amènent. Les ennemis les plus redoutables du philosophisme musulman ne furent pas, comme on le suppose, les khalifes piétistes, ce furent, au contraire, les docteurs Abou-Hanifa, Mâlek, Ech-Chaféi et Ibn-Hanbal, qui ont fondé les quatre écoles de théologie pratique. M. G. Dugat ne s'y est pas trompé, et, en nous les montrant sous un jour nouveau, il a fait preuve de sagacité. Il a vu, dans cet appareil doctrinal, la ruine de l'esprit nouveau. Là où siégeaient les quatre docteurs, le combat a été conduit avec une ténacité qui égalait l'habileté de la tactique. Chacun d'eux, comme une âme qui se répand sur les organes de la nation, a opéré une réaction lente, mais efficace, en vue de vivifier la soumission passive au Koran et à la Sonna. Qu'on ne cherche donc pas ailleurs la cause de la défaite des motazélites et de leurs successeurs. L'islamisme a pour rempart un cercle de fer, que le progrès essayerait en vain de briser.

Est-ce à dire que l'ensemble de cette ébauche (l'expression appartient à l'auteur) soit invulnérable à la critique? Non : car celle-ci a prise sur les défauts d'une composition, où l'on voudrait trouver plus d'unité, plus d'uniformité, un enchaînement plus naturel de causes et d'effets, enfin une dissertation à peu près affranchie des pompes de l'érudition. Entraîné par une facilité naturelle, trop prompt aussi à se dépenser en étincelles, M. G. Dugat semble préférer le procédé de l'analyse à celui de la synthèse. Au lieu d'observer strictement la

continuité d'un récit complexe, il s'est borné à faire une sorte de galerie de tableaux. On se demande, par exemple, dans quel but il a divisé sa matière par groupes distincts de faits homogènes, décrivant d'abord tous les règnes des khalifes, puis la notice des philosophes, puis l'histoire des théologiens, puis les méthodes dont se servaient les deux écoles, puis l'influence du soufisme sur ces luttes, et en dernier lieu les circonstances qui ont contribué à la ruine de la philosophie sous le khalifat d'Orient. Une ordonnance plus méthodique exigeait que M. G. Dugat distribuât selon l'ordre chronologique les documents qui se rapportent à sa thèse, et en fit sortir le commentaire du milieu où ils auraient été replacés. Nous ayons encore un reproche à adresser à l'auteur. Qu'il se mette en garde contre les hypothèses séduisantes ! Celle qui tend à faire admettre que le poète Ibn-er-Roumi aurait exercé une certaine action sur la direction métaphysique d'Ibn-Sinâ (p. 133) est d'autant moins plausible, que le goût de ce dernier pour les écrits d'Aristote fut en réalité le prélude de sa vocation scientifique. Venons maintenant aux censures décochées contre plusieurs de nos orientalistes émérites. Ont-elles la portée que leur suppose M. G. Dugat? Nous sommes loin de le croire. La traduction écrite par M. Barbier de Meynard (p. 80, n.) répond parfaitement à celle que propose son contradicteur : proclamer l'absence ou l'existence des attributs en Dieu, c'est la même chose que maintenir la négation et l'affirmation d'attributs en Dieu. Les subtilités de ce genre ne prouvent rien. Dans un même ordre d'idées, nous aurions souhaité ne pas lire ici, dans un livre soumis à l'appréciation de l'Académie, cette remarque blessante pour la mémoire d'un de ses membres les plus regrettés : « Tout en louant la manière large et libérale avec laquelle M. Mohl traitait les questions philosophiques et religieuses, qu'il me soit permis de dire qu'il a parlé quelquefois des doctrines musulmanes avec bien peu de maturité (p. 161). »

Une réflexion avant de finir. Si les sectateurs de Mahomet, moins préoccupés des jouissances du paradis et des peines de l'enfer, s'étaient efforcés de comprendre l'immortalité de l'âme, seule sanction possible d'une religion pure, ils auraient échappé à l'abrutissement systématique où nous les voyons végéter en face de la civilisation moderne.

Je dois reconnaître, en terminant, que la matière qu'avait à traiter M. G. Dugat était d'une difficulté extrême, et qu'aucun orientaliste n'avait osé l'aborder. Cette tentative honore M. G. Dugat. Depuis l'*Introduction à l'exposé de la religion des Druses*, par S. de Sacy, aucun livre n'a jeté autant de lumières que le sien sur les sectes musulmanes.

AUG. CHERBONNEAU.

Mélanges philosophiques, par M. Dupont-White, Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de XXIII-406 p. — Prix : 6 fr.

Ce volume est formé par quatre séries d'articles, qui ont paru, de 1865 à 1877, dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de France*. Dans la première qui a pour titre : *Impuissance politique de la religion et de la philosophie*, M. Dupont-White prétend que les religions, et particulièrement le christianisme, ne peuvent plus inspirer la vie sociale, maintenant que l'humanité est parvenue à une époque de critique et de souveraineté. Cette mission appartient à la philosophie; malheureusement les philosophes jusqu'ici n'ont pas su ou n'ont pas voulu s'en charger. Cent vingt-deux pages sont employées à réfuter leurs scrupules ou leurs objections; mais M. Dupont-White s'arrête là, sans nous dire quelle direction la philosophie, dans l'avenir, devra donner à la société.

Il faudrait pour cela, qu'il fût lui-même plus assuré de sa philosophie. Or, les essais suivants sur le *positivisme*, le *matérialisme* et le *spiritualisme*, nous montrent à combien peu se réduisent les données dont notre auteur se croit certain. Il y a un Dieu et une substance spirituelle dans l'homme. L'instinct universel est une preuve que cette substance survit à la destruction du corps ; mais survit-elle indéfiniment, quelle est sa destinée? *Umbrarum hic locus est*, répète mélancoliquement M. Dupont-White. Cette citation, à laquelle il revient à plusieurs reprises, pourrait servir d'épigraphe à son livre, et au moins personne ne serait tenté d'aller lui demander la lumière.

La meilleure partie de ce volume est un essai sur l'état actuel de la philosophie anglaise, où sont analysées quelques-unes des œuvres de Buckle et d'Herbert Spencer. X.

Bastiat et le libre-échange, par A. Bouché de Belle, avocat à la Cour d'appel de Paris. Ouvrage couronné par la Chambre de commerce de Bordeaux. Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de 329 p. — Prix : 5 fr.

L'œuvre de Bastiat, dans sa lutte pour le libre-échange contre le système protectionniste, dans sa vive polémique avec Proudhon, et enfin dans sa tentative pour rectifier certaines notions de la science économique, est très-bien analysée dans le mémoire de M. Bouché de Belle. Il formera une introduction d'autant plus utile à l'étude des œuvres du grand économiste, que sa doctrine sur certains points se trouve disséminée dans de nombreux opuscules, qu'une mort précoce ne lui a pas permis de condenser. M. Bouché de Belle termine son mémoire par une étude sur les résultats du nouveau régime inauguré en France en 1860, et qui est venu réaliser en partie la thèse de Bastiat.

Cette étude est puisée aux documents les plus sûrs et nous paraît fort judicieuse, sauf le chapitre consacré à la marine marchande, qui nous semble entaché d'un optimisme par trop confiant. En se consolant de la diminution de notre marine à voile par le développement de notre navigation à vapeur, M. Bouché de Belle oublie que cette dernière est en grande partie subventionnée par l'État. C'est une raison de plus pour accorder à la navigation libre ces dix millions de primes par an que réclament si impérieusement des intérêts nationaux supérieurs, et que, depuis deux ans, la majorité de la Chambre des députés lui refuse.

Le mémoire couronné au concours est précédé d'un rapport dû à M. Marc Maurel, membre de la Chambre de commerce de Bordeaux, qui ne comprend pas moins de 76 pages de petit texte. L'historique de ce rapport a bien son prix, et nous fait voir la Chambre de commerce de Bordeaux confiant l'examen du concours ouvert par elle à des légistes officiels, puis bientôt amenée à le leur retirer, par suite de dissidences d'opinions à peine indiquées dans le rapport, mais fort curieuses, ce nous semble.

En tout cas, le public est loin d'y avoir perdu; car le travail de M. Marc Maurel est l'œuvre d'un véritable économiste. Il met en lumière d'une façon fort remarquable les quelques notions scientifiques que Bastiat a cherché à rectifier (celles de la *valeur*, de *l'utilité gratuite de la vente*, *de la population* notamment). — Quoique la tentative de Bastiat ne nous paraisse pas avoir eu d'autre résultat qu'une amélioration dans la terminologie, nous rendons volontiers hommage à des disciples aussi habiles et aussi convaincus. D'ailleurs, il y a dans le rapport de M. Marc Maurel des passages qui ont un mérite propre, par exemple, celui où il traite d'une façon originale, et avec toute la compétence d'une longue pratique des affaires, la question de savoir si le régime protecteur est vraiment nécessaire aux pays neufs, comme on l'a prétendu. En finissant, il signale l'infériorité que crée à la France le régime du partage forcé des successions. C. J.

Les grands ports de commerce de la France, par L. Simonin. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de IV-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marseille, le Havre, Bordeaux, Nantes et son annexe de Saint-Nazaire, forment ce qu'on peut appeler le quadrilatère maritime, les quatre grands ports de commerce de la France. C'est à l'étude de leur situation topographique, économique et commerciale, que M. Simonin consacre aujourd'hui ce volume, dédié à M. Krantz, et composé de notices publiées dans la *Revue des Deux Mondes*. Ses précédents ouvrages sur la constitution terrestre et sur le développement industriel du continent américain, l'avaient depuis longtemps préparé à cet

examen de nos industries maritimes, dont l'actualité offre un intérêt tout spécial, au moment où tant de gémissements s'élèvent sur le dépérissement de notre marine marchande, où de grands travaux s'achèvent dans un grand nombre de nos ports, et où de gigantesques projets s'élaborent pour leur donner un puissant outillage, en harmonie avec l'augmentation continue du mouvement commercial.

M. Simonin a su augmenter encore cet intérêt pour les gens du monde, en écartant de son livre tout ce qui aurait pu paraître trop didactique. Les chiffres cités sont amenés si naturellement qu'on n'y sent point la recherche, et que jamais ils ne fatiguent. Qui ne serait pas attiré, du reste, par les importantes questions de toutes sortes que soulève l'étude de chacun de nos grands ports? Marseille, c'est le point où viennent nécessairement aboutir toutes nos relations avec la Méditerranée, l'Inde et l'extrême Orient. Le Havre, c'est notre principal port d'attache avec l'Amérique septentrionale et les diverses places du nord de l'Europe. Bordeaux et Nantes, disposés comme en façade sur l'Atlantique, sont une des clefs de nos communications avec l'Amérique du Sud, l'Océan Indien, l'Afrique occidentale, les places de la mer du Nord et de la Baltique, sans toutefois qu'elles ravissent à Marseille ou au Havre la prépondérance sur la plupart de ces divers marchés. Comme fret de sortie, Bordeaux a ses vins qu'elle expédie sur tout le globe ; enfin, par les fleuves sur lesquels elles sont assises assez loin de l'embouchure, Bordeaux et Nantes pourraient distribuer jusqu'au cœur du pays les denrées exotiques plus facilement et plus économiquement que Marseille et le Havre.

Il nous est impossible de nous arrêter ici sur tous les problèmes d'économie commerciale ou d'aménagement de régime des fleuves, discutés et souvent heureusement résolus dans ce livre. M. Simonin combat toutes les routines : ayant visité les merveilleux appareils de chargement et de déchargement en usage en Angleterre et aux États-Unis, il voudrait en voir doter tous nos ports, et il réclame une énergique intervention du gouvernement, pour leur donner une longueur de quais ou de bassins en rapport avec le tonnage déchargé et avec les améliorations des ports étrangers : dans cet ordre d'idées, tout stationnement devient un recul ; car les autres marchent pendant qu'on s'arrête; et il suffit souvent d'un outil qui manque dans un port, pour occasionner un déplacement de mouvement commercial à son détriment. M. Simonin s'oppose aussi aux entraves à la circulation générale par les impôts de transport et par la douane : il a raison sous bien des points de vue ; mais il ne nous dit pas suffisamment par quels autres impôts on pourrait remplacer ceux dont il demande la suppression : il faut des recettes quelconques pour combler le gouffre des dépenses, et bien difficile est le problème à résoudre pour trouver

l'impôt qui serait le moins onéreux pour l'économie générale. La question des canaux le préoccupe aussi à très-juste titre : que de matières pourraient être transportées à 0 fr. 05 par tonne et par kilomètre, quand on dépense pour elles 0 fr. 25 en véhicule terrestre et 0 fr. 10 en chemin de fer ! Mais ne va-t-il pas un peu loin en demandant de doubler certaines de nos lignes ferrées? La France, dit-il, est comme un isthme à l'occident de l'Europe. Sur la Méditerranée, Marseille occupe la tête de cet isthme : sur la Manche, c'est Calais, Boulogne, le Havre. L'isthme français évite aux voyageurs et aux marchandises qui se rendent dans la Grande-Bretagne, ce centre commercial vers lequel tout converge et duquel tout part, le détour par Gibraltar ou par l'Europe orientale ou centrale, par le Danube ou par les Alpes helvétiques. Il faut donc percer en quelque sorte notre isthme par la voie la plus courte, la plus accélérée, la moins coûteuse, par un chemin de fer direct de Marseille à Calais... On sait la résistance que pareil projet a éprouvée en 1872 de la part des grandes compagnies. Sans adopter la mesure radicale de la construction d'une ligne complète isolée, nous pensons qu'il y aurait cependant quelque chose à faire pour les dégagements directs de Marseille.

Le mouvement total de marchandises importées et exportées par l'intermédiaire de nos ports de commerce a été, en 1877, de plus de 14 millions de tonnes sur 23 millions, chiffre total du mouvement qui comprend les frontières. Sur ces 14 millions, Marseille en absorbe deux et demi, le Havre et Bordeaux chacun un et demi : viennent ensuite Dunkerque et le groupe de Nantes et Saint-Nazaire, avec près d'un million pour chacun. A ce dernier propos, nous ferons une observation au sujet de quelques-uns des chiffres cités par M. Simonin. Il remarque dans une note que le mouvement de tonnage des navires entrés et sortis pour le port du Havre, est plus élevé dans les statistiques de l'ingénieur du port que dans le tableau général du commerce de la France. Nous citerons quelque chose d'analogue pour Saint-Nazaire. Le mouvement commercial des ports de la Loire maritime, Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire, a été, en 1876, dit M. Simonin, d'un peu moins de 1,200,000 tonneaux de navires entrés ou sortis : or, nous relevons à peu près ce chiffre, pour le seul Saint-Nazaire, dans les registres du port. Les causes de cette divergence nous échappent.

Quoi qu'il en soit, nous recommandons le livre de M. Simonin à tous ceux qui s'intéressent au développement de notre commerce extérieur.

René Kerviler.

BELLES-LETTRES

Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie, *leur emploi par certains auteurs, leur origine, leur étymologie*, par M. Gustave Levavasseur. Caen, Leblanc-Hardel, 1878, in-8 de 106 p.

Malgré ses modestes dimensions, ce petit ouvrage ne manquera pas, nous en sommes certain, de piquer vivement la curiosité du littérateur de profession, et de tous ceux qui s'intéressent à l'étude de notre vieil idiome français. Il ne pouvait, du reste, être entrepris par un maître plus compétent. M. G. Levavasseur, dont les titres littéraires sont déjà bien connus des lecteurs de ce recueil, a fait une étude toute spéciale du dialecte de son pays, du patois normand. Son but, en écrivant ce livre, a été non-seulement de satisfaire la curiosité des érudits, mais encore d'appeler l'attention sur un certain nombre d'expressions patoises sans équivalents dans la langue littéraire, et que celle-ci aurait tout intérêt à reprendre. On sait, en effet, quel heureux parti Georges Sand a su, dans plusieurs de ses romans, tirer de termes spéciaux au parler des paysans berrichons. Quoi de plus gracieux, de plus expressif, que les vocables normands *amainbonir* (gérer en bon père de famille, tenir en bonne main); *alosé* (loué, célébré); *ahanner* (être essouflé par le travail), etc. Pour en rendre la force et le sens, notre français académique est obligé de se servir de longues périphrases qui ne peuvent, pour ainsi dire, que fatiguer et allonger le discours. La perte des deux mots *amont* et *aval* nous semble, comme à l'auteur, tout particulièrement regrettable. *Anuy*, *annuit* n'est-il pas dix fois plus vif, plus joli que son synonyme *aujourd'hui*, et n'a-t-il pas, de plus, le mérite de nous rappeler les croyances de nos anciens aïeux les Gaulois? César nous apprend qu'ils comptaient par nuits, non par jour, en l'honneur de leur père Pluton (sans doute Teutatès), dieu des ténèbres infernales. On ne voit pas trop pourquoi nous avons remplacé *bliaud*, *blaude* (sans doute d'origine gauloise) par *blouse*, qui signifiait à l'origine, soit la pochette du billard où tombent les billes, soit une terre emblavée. *Bigne* n'est-il pas autrement alerte que son équivalent littéraire *bosse au front?* Le terme *anglais* dans le sens de créancier a quelque chose de réellement plaisant; c'est un souvenir des vieilles luttes que nos pères eurent à soutenir contre les hommes d'outre-Manche. Le mot *manichéen*, employé par les étudiants allemands, avec une valeur identique, semble moins gracieux et sent trop son origine théologique.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini; mais il faut savoir

se borner. Nous n'oserions, sans crainte de nous montrer injuste, reprocher à M. Levavasseur l'omission de quelques expressions normandes encore usitées dans nos campagnes, mais qui peut-être n'ont jamais été en crédit auprès des écrivains. De *halbis*, cidre moitié pommé, moitié poiré, il eût pu rapprocher *boubic*, employé, dans l'arrondissement de Mortagne, avec le même sens, et qui semble avoir une étymologie à peu près identique. L'anglais *travel* existe encore aux environs d'Alençon, sous la forme *traveler*, c'est-à-dire voyager. Le paysan percheron dira *rucher* pour « lancer, » *oulle* et *oue* pour « elle, » un *bestial* pour « une tête de bétail. » En raison de son habitude de transformer le *oi* français en *e*, il prononce *dret* pour « droit, » *j'cré* pour « je crois; » d'autres fois, cette même diphthongue deviendra *oué*, et l'on aura *roué* pour « roi, » *ouésiau* pour « oiseau. » L'*r* final tombe d'ordinaire en patois percheron, et *four* y devient *fou*, « quelque part » se change en *queuque pa*. C'est par une corruption, soit dans la forme du mot, soit dans la signification, que le Rouennais prononce *déchiffrer* pour « défricher, » qu'une maison en ruines est dite par lui « en démence, » etc., etc.

Somme toute, nous sommes bien loin du purisme dédaigneux des académiciens du dix-septième siècle, auxquels La Bruyère reprochait leur manie d'exclusivisme à l'égard de bon nombre de mots du vocabulaire, et qui, suivant l'expression de Mlle de Scudéry, tendaient à faire de la langue française « un bouillon d'eau claire, sans impureté, mais sans saveur. » Les tendances démocratiques de la société actuelle, si elles menacent de produire certaines conséquences fâcheuses au point de vue de la perfection littéraire, ont eu, du moins, ce bon résultat de remettre en honneur plusieurs formes du langage populaire. Il nous semble même que maints écrivains sont allés trop loin en voulant réhabiliter jusqu'à l'argot. Tenons-nous dans un sage milieu; prenons, dans le parler de nos paysans, ce qu'il peut y avoir de sain, de gracieux, de naïf; mais ne donnons pas dans le trivial et l'ignoble. A coup sûr, si l'ouvrage de M. Levavasseur contribue à pousser notre public dans cette voie, il aura, comme disaient nos grands-pères, assez mérité des muses, et l'auteur se trouvera dignement récompensé de sa peine.

H. DE CHARENCEY.

Éloge de Buffon, par NARCISSE MICHAUT. Ouvrage couronné par l'Académie française, précédé d'une notice par M. ÉMILE GEBHART, professeur à la faculté des lettres de Nancy. Paris, Hachette, gr. in-18 de XXXII-236 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque l'Académie française, nous apprend M. Gebhart, entreprit de décerner le prix du dernier concours d'éloquence, dont le sujet était l'éloge de Buffon, deux mémoires parurent se distinguer de tous

les autres par des qualités si rares, que l'illustre compagnie du prendre une résolution extraordinaire : elle décida que le prix serait, non point partagé, mais attribué également tout entier à chacun des deux ouvrages. L'un d'eux, qui s'était fait particulièrement remarquer par la sûreté des connaissances scientifiques et par la gravité du langage, portait une double devise : *Majestati naturæ par ingenium*, et : *Pendent opera interrupta*. La première de ces maximes répondait bien à l'idée noble que l'auteur s'était faite de Buffon; l'autre pouvait sembler d'abord comme un aveu de ce qui manquait encore au complet achèvement de l'œuvre. En réalité, ce mot de Virgile cachait une révélation douloureuse. Le bulletin fut ouvert, et l'Académie y lut avec émotion cette note : « Narcisse Michaut, docteur ès lettres, mort à Nancy le 11 juin 1877. » Né dans la Meuse, à Robert-Espagne, le 5 mai 1846, professeur au collège de Vitry-le-Français, puis cloué à Nancy par une maladie mortelle contre laquelle il lutta six années, Narcisse Michaut avait écrit au crayon les pages de son livre sur le lit d'agonie de son dernier hiver. Quand les forces manquèrent à sa main défaillante, il s'était arrêté. Après sa mort, sa mère recueillit pieusement et recopia elle-même ces feuillets épars, auxquels l'Académie a décerné, sans le savoir, une couronne posthume.

Il est assurément regrettable qu'une mort prématurée ait arrêté la plume de Narcisse Michaut, car il nous a donné, dans ce fragment d'éloge, une remarquable étude sur le génie philosophique des travaux de Buffon, étude qui, sur certains points, eût encore gagné plus de relief dans la dernière révision, et qui malheureusement n'est pas complétée par l'étude de l'écrivain : nous ne voyons ici que le savant et le philosophe, échappant aux préjugés de son siècle et s'attachant à découvrir de solides méthodes de synthèse pour élever un impérissable monument à l'histoire naturelle. De la biographie même de Buffon, de son style, de son caractère intime, il est peu question : mais, en revanche, nous possédons la plus complète analyse qui ait encore été faite de son génie scientifique, et de la philosophie de son œuvre gigantesque.

Un grand nombre de réflexions judicieuses et d'aperçus pleins de finesse accompagnent les remarques sur les théories et les procédés du grand naturaliste. Il est aisé de dédaigner les offenses, dit par exemple M. Michaut, lorsqu'elles n'altèrent pas la bonne opinion que nous avons conçue de nous-mêmes : « Prenons-y garde, en effet; la colère que les critiques nous inspirent vient d'une crainte secrète qu'elles ne soient fondées, d'une sorte de complicité involontaire qui nous met du parti de nos agresseurs. » Et ailleurs : « Nulle vérité ne saurait en contredire une autre, et si les savants se querellent souvent, les sciences sont toujours d'accord. » Il y aurait bien quelques réserves

à faire sur le caractère de la morale épicurienne adoptée par Buffon dans son étude sur l'homme : en particulier au sujet de son attitude à l'égard du grand problème de la mort. Si l'on trouve ces consolations insuffisantes, dit M. Michaut, il faut songer que ce sont les seules qu'il soit permis de demander à la philosophie que Buffon avait adoptée : « Elles ne sont point d'un ordre très-élevé, mais peut-être, par là même, conviennent-elles mieux au commun des hommes, qui resterait insensible aux nobles consolations qu'une doctrine plus profonde et plus religieuse saurait sans doute lui offrir. En tout cas, il était difficile d'en trouver qui fussent mieux appropriées à l'esprit du dix-huitième siècle ; car le plus sage est de faire oublier la mort, lorsqu'on n'ose rien promettre au delà. » Cette observation finit mal un chapitre et l'auteur nous avait paru mieux inspiré lorsqu'il avait dit un peu plus haut : « Ceux-là seuls échappent à ce découragement, qui n'ont pas fait du bonheur le but de leur existence, ou qui ont placé assez haut leurs espérances pour que l'expérience de la vie ne puisse les atteindre : mais Buffon ne s'élève pas jusqu'à ce suprême degré de sagesse. » A la bonne heure ; voilà de la critique fortifiante : mais nous n'avons pas le courage de pousser plus loin nos regrets dans certaine coordination de cette puissante étude. La mort a empêché l'auteur de lui donner le dernier poli. Nous n'avons qu'une ébauche ; mais comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui captivent l'attention et vous rendent songeur, bien que l'artiste n'ait pu les mettre au point, l'éloge de Buffon par M. Michaut restera, tout incomplet qu'il est, comme l'un des plus beaux monuments élevés à la mémoire du grand écrivain. RENÉ KERVILER.

Histoire de Montesquieu, *sa vie et ses œuvres* d'après des documents nouveaux et inédits, par LOUIS VIAN, avocat à la Cour de Paris, précédée d'une préface par Ed. Laboulaye, de l'Institut. Paris, Didier, 1878, in-8 de xx-412 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une propension naturelle nous porte à étudier de près la vie intime des grands hommes, à rechercher s'ils sont réellement au-dessus des conditions ordinaires de l'existence humaine, à découvrir les secrets motifs qui ont dicté leurs actions, à scruter leurs faiblesses et à les surprendre dans le déshabillé des simples mortels. Il semble qu'en les examinant ainsi, dépouillés de l'auréole lumineuse qui cache leurs défauts et dont les a décorés la légende, nous cherchions à nous élever nous-mêmes de toute la hauteur dont nous les faisons descendre de leur piédestal : on est presque heureux de parvenir à découvrir en eux des taches jusqu'alors inconnues, et de reconnaître enfin que ce ne sont pas des sortes de demi-dieux, mais des hommes. C'est sans doute cette espèce de jalousie instinctive à l'égard des

grands noms de tout ordre, qui, depuis la renaissance des travaux historiques, a mis en faveur auprès du public les biographies si nombreuses et si variées, dont notre période littéraire gardera l'empreinte caractéristique. Une vogue incontestable s'attache à ce genre de travaux, et nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque depuis plusieurs années nous nous attachons nous-même à la suivre en restituant la physionomie des vieux académiciens du dix-septième siècle : il y a lieu cependant de se demander à qui revient le profit de ces études : au lecteur, sans doute; qui trouve en les savourant des éléments d'instruction et de plaisir ; ensuite aux personnages exhumés, si la postérité n'a consenti à leur accorder jusqu'ici qu'un faible souvenir, mais nous doutons que la mémoire des réputations de premier ordre y trouve un grand avantage, et nous avons fait cette réflexion amère en achevant la lecture de l'histoire impartiale et complète consacrée par M. Louis Vian à Montesquieu, que bien petit est le nombre des hommes vraiment grands dont le puissant génie peut tenir en bride les misérables passions attachées à notre pauvre nature. Ceux qui ne prennent pas Dieu pour guide, seront toujours des génies incomplets.

Plus on étudie les écrits de Montesquieu, dit M. Laboulaye, plus on est frappé de la profondeur et de la justesse de ses vues. Je ne crois pas, ajoute-t-il, que depuis Aristote le monde ait connu un politique de cette trempe. En revanche, il ignora complétement les charmes de la vie de famille : et s'il se maria, ce fut en vrai sceptique, avec une protestante et *pour la généalogie*. Voyageur, grand propriétaire, vigneron fanatique, ami du grand monde et des salons, sorte de lord, instruit, libéral et non moins curieux d'étudier les hommes que les livres, prêt à obliger tous ceux qui avaient besoin de lui, il fut bon pour tout le monde, excepté.... pour sa femme. C'est une lacune que nous ne pouvons consentir à lui pardonner. Il y en eut d'autres encore dans cette existence assez épicurienne, mais nous voulons laisser aux lecteurs de M. Vian le plaisir de la surprise; et ceux qui n'ont pas déjà parcouru les principaux chapitres de cette intéressante monographie dans le *Correspondant*, en rencontreront beaucoup dans leur pérégrination à la suite de l'éditeur de tant d'œuvres anonymes et piquantes. On sait, en effet, que Montesquieu n'a jamais mis son nom au bas de ses ouvrages, tous publiés hors de France : or, les *Lettres Persanes* eurent pour prote un abbé, la *Grandeur des Romains*, un jésuite, et l'*Esprit des lois*, un pasteur protestant!

M. Vian a travaillé pendant quinze années consécutives à cette biographie, rassemblant toutes les éditions primitives des œuvres de Montesquieu, visitant toutes ses demeures, recueillant tous ses

portraits et suivant ses moindres traces sur tous les points de l'Europe. Quand on a cette persévérance, on est certain de faire çà et là de véritables découvertes ; et M. Vian a eu la main fort heureuse : quantité de lettres et de documents inédits lui ont permis d'éclaircir une foule de points obscurs de la vie de son héros, et donnent à son récit un intérêt de premier ordre. On remarquera surtout l'acte de mariage, jusqu'ici inconnu, de Montesquieu et ses conséquences, l'histoire de ses candidatures académiques, celle des éditions de ses ouvrages et de leurs procès en Sorbonne et à Rome, sa biographie par son petit-fils, et la bibliographie complète non-seulement de son œuvre mais de tout ce qui la concerne. L'Académie française, en décernant à l'*Histoire de Montesquieu* l'un de ses prix les plus importants, vient, du reste, de montrer publiquement à quel taux elle a jugé le livre et l'écrivain. Nous ne quitterons cependant pas M. Vian sans lui adresser quelques critiques. Il reproche plusieurs fois à Montesquieu d'avoir trop prodigué les divisions dans l'*Esprit des Lois :* nous ne dirons pas qu'il l'a trop imité sur ce point, mais il n'a pas mis assez de variété dans les transitions qui lui servent à relier ses nombreux chapitres ; cela refroidit un peu un récit, du reste très-animé. Qu'il évite aussi quelques rares trivialités de style : il y en a une, entre autres, sur les gasconismes de Montesquieu, qu'il a cru pouvoir autoriser, sans doute, par les libertés de langage du rival de Montaigne, mais qu'il fera bien de faire disparaître dans une nouvelle édition. Ce livre est de ceux auxquels on a le droit de demander d'être parfaits.

M. Vian a bien apprécié l'œuvre de Montesquieu, en montrant que si, dans ses plus grands écarts, il n'a jamais médit du christianisme directement, il a donné l'indifférence en religion pour base commune aux lois de tous les peuples, négligé les idées chrétiennes sur l'origine et la mission du pouvoir, et fait dériver l'ordre social de l'influence des climats. Aussi l'infériorité de ses écrits vient-elle de ce qu'ils ne procèdent que de l'intelligence et ne s'adressent qu'à elle, sans passionner notre cœur ni enthousiasmer notre âme sensible aux grandes choses. Le souffle divin est absent. René Kerviler.

Jours de solitude, par Octave Pirmez. 3e édit. Paris, Jouaust ; Genève, Sandoz, in-8 de 311 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre dont le *Polybiblion* a laissé passer les deux premières éditions sans compte rendu ; réparons aujourd'hui cette omission. Il est vrai qu'il ne porte point de date ni au titre ni dans le texte, et que le sujet bien indéfini qu'il traite n'a rien à voir avec l'actualité. Ce n'est pas une relation de voyage, ce n'est pas un recueil de méditations, mais c'est quelque chose qui tient de l'un et de l'autre : des

feuilles volantes, écrites un peu partout, au jour le jour, pleines des impressions, des pensées et des souvenirs les plus intimes de l'auteur. On part avec lui de Vaucluse, sans savoir pour quelle cause, ni pour quel objet; il vous promène au hasard à travers l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Il ne semble pas s'attacher à l'étude des monuments, des productions ni des mœurs; il a déjà vu tout cela, il le revoit, il rêve et voilà tout : « Mes journées, dit-il, s'écoulent à contempler. » De ces contemplations, il est resté des tableaux tour à tour gracieux et sauvages, des réflexions sérieuses, élevées et souvent mélancoliques. Les pages animées d'un grand souffle de poésie, d'éloquence ou de haute philosophie, abondent. La forme est soignée avec un goût amoureux ; jamais de défaillance ni la moindre vulgarité : un sourire discret, à de rares intervalles, est la plus grande licence que se permette l'auteur. Mais cette extrême recherche, cette élégance immaculée, cette exquise délicatesse n'effleurent-elles pas parfois la préciosité? Que de détours, que de périphrases pour éviter un mot malsonnant! M. Pirmez ne dira pas qu'il a rencontré à Marseille des décrotteurs auvergnats. Fi donc ! « De pauvres enfants, venus des montagnes de l'Auvergne, se pressaient sur les pas des promeneurs pour essuyer la poussière de leurs pieds. » Il appellera le nord, *Septentrion*, et l'Allemagne, *Germanie*. Il oublie si complétement qu'il ne parle pas en vers que sa prose s'émaille d'épithètes étrangement placées. « J'ai longé les murs d'enceinte... m'arrêtant volontiers aux inscriptions *profondes*. Je me suis aventuré hors la ville, à la chanson d'un oiseau qui chantait un air *bref* dans les jardins abandonnés. Des collégiens, vêtus de robes *longues*, marchaient sur les chemins *verts*... » Mais souvent aussi cette belle mélopée, artistement cadencée, tient le lecteur sous le charme ; elle produit même à la longue une sorte d'enchantement que je ne saurais mieux comparer qu'aux effets de la musique. Tandis que l'artiste exécute ses fantaisies les plus éblouissantes, ses modulations les plus suaves, le lecteur se prend à rêver de son côté, au bruit de ces phrases mélodieuses dont il perd le sens strict, et tout bas s'éveille en lui le chœur confus des plus lointains et des plus intimes souvenirs, des rêves autrefois caressés, des visions jadis entrevues, des émotions depuis longtemps oubliées. Tout cela chante en sourdine, comme une résonnance naturelle, et l'on est tout étonné de se retrouver tout à coup au milieu d'un paysage napolitain ou d'une méditation sur les misères de l'humanité.

Je me permettrai cependant une critique grave : ces méditations ou contemplations sont fortement imprégnées d'effluves de *far niente*. On y reconnaît sans peine le jeune homme riche, qui promène au hasard son inactivité de bon ton, ses langueurs et ses ennuis poétiques, son dégoût élégant de la vie. M. Pirmez le remarque lui-même à chaque

instant et le déplore : « J'oublie la perte irréparable de mes jours... « Aurais-je atteint ma vingt-sixième année pour ne produire que de l'ombre ?... Je ne me rassure qu'en me disant que mes sentiments se sont formulés par la seule force de ma vie, qu'ils sont en consonance avec les phénomènes extérieurs qui éveillèrent mon imagination... Celui qui eût voulu sommeiller dans les songes, par-dessus une terre muette qui ne le réveillât jamais, doit un jour se tourner vers les luttes de la vie... Il va ainsi de la fleur à la plaie, et de la plaie à la fleur, hésitant entre la contemplation de la beauté et la compassion des infortunes. » Les efforts qu'il fait pour secouer cette indolence morose ne sont pas, on le voit, bien énergiques. Parfois il en prend son parti : « Vivons, profondément sereins, laborieux au fond de notre âme. » D'autres fois, après s'être excité à sortir de sa torpeur, il finit par maudire « tous les malfaiteurs et tous les sinistres ouvriers du néant. » Et il s'en tient là. Ce qui lui manque pour être parfaitement heureux — et sa philosophie aurait déjà dû le lui faire découvrir — est une chose essentielle à la vie de l'homme sur cette terre, du riche comme du pauvre, l'obligation du travail. *In sudore vultus tui vesceris pane.*

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Géographie militaire. *France* 1er *et* 2e *fascicules.* Paris, Dumaine, 1878, 2 volumes in-12 de 109 et de 264 p. — Prix de chaque fascicule : 2 fr. 50.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux ne porte pas de nom d'auteur; mais il n'est pas téméraire, croyons-nous, d'en attribuer la paternité à l'infatigable auteur de travaux historiques et géographiques déjà fort remarqués, M. le capitaine d'état-major Niox, professeur de géographie à l'École supérieure de guerre. Déjà, en 1876 ou 1877, M. le capitaine Nioxa publié, sous le titre : *Géographie militaire,* — première partie, *Notions de géologie* — un volume qui semble l'introduction naturelle de ceux dont nous nous occupons aujourd'hui. D'ailleurs, dans le texte de ces nouveaux fascicules, on renvoie fréquemment à ces *Notions de géologie.*

Ceux qui ont lu ce dernier opuscule ne seront pas surpris de voir l'auteur commencer sa *Géographie militaire* de la France par une étude géologique de notre pays. « Avant de commencer la description des accidents superficiels d'un pays, il est utile de faire connaître quelle est la nature du sol qui le constitue. Avant d'entrer dans les détails de construction d'un édifice, ne commence-t-on pas par indiquer s'il est en marbre, en pierre ou en briques, et cette indication ne

donne-t-elle pas tout d'abord une première notion approximative des proportions de l'architecture et parfois de la destination même du monument ? Ainsi doit-on procéder dans toute description géographique. » Suivant cette méthode, le capitaine Niox divise la France, d'après l'examen de la carte géologique, en un petit nombre de grandes régions bien caractérisées :

1° Deux massifs de terrains cristallisés : le *Plateau central* et *la Bretagne;* 2° Trois grands bassins géologiques : *le Bassin parisien* ou *du Nord*, le *Bassin de la Garonne* ou *du sud-ouest*, le *Bassin du Rhône* ou *du sud-est*, qui se subdivise en étage supérieur et étage inférieur ; 3° Cinq pays de soulèvements, formant la ceinture de la région gauloise : les *Pyrénées*, les *Alpes*, le *Jura*, les *Vosges* et le massif *Hunsrück-Ardennes*.

Si notre auteur faisait de la géographie agricole ou climatologique, peut-être se conformerait-il jusqu'au bout à ces divisions géologiques, mais il s'agit de géographie militaire, et « si l'on veut comparer la France à une vaste forteresse hexagonale.... » on trouve « six théâtres d'opérations bien distincts, quoique n'ayant pas de limites absolument définies, correspondant à peu près à chacun des fronts de l'hexagone, et une septième région, celle-ci surtout montagneuse, et pouvant offrir un dernier refuge aux débris des armées obligées d'abandonner les grandes vallées. — Ce sont :

1° Le front Nord ou de la frontière belge, compris entre l'Oise, la Seine et la mer ;

2° Le front Nord-Est ou de la frontière allemande, le plus important de tous ;

3° Le front de l'Est ou de la frontière du Jura ;

4° Le front Sud-Est ou des Alpes et de la Méditerranée ;

5° La Bretagne;

6° Le front Sud-Ouest ou de la frontière des Pyrénées et du golfe de Gascogne ;

7° La région du Plateau central.

On le voit, il n'est plus ici question des « matériaux qui entrent dans la construction de l'édifice, » mais bien des différentes expositions des façades et pignons du dit édifice, — ce qui présente bien aussi, ce semble, quelque intérêt au point de vue de l'habitation. Le changement de méthode est donc complet ; c'est qu'en effet la géologie est pour la géographie militaire un auxiliaire incontestablement utile ; elle ne saurait, seule, lui servir de guide.

Ce sont donc les six « fronts » de la France que le capitaine Niox étudie successivement, en s'attachant surtout aux grandes lignes et aux traits généraux des régions qu'il examine, et en élucidant, par des exemples tirés des guerres anciennes et de la campagne 1870-71, le

rôle que sont susceptibles de jouer les obstacles naturels, aussi bien que les fortifications récemment élevées et les lignes ferrées existantes ou en construction. — Disons avec regret qu'au point de vue de la facilité des concentrations par chemins de fer, nous paraissons être encore vis-à-vis des Allemands dans un état réel d'infériorité. — On reconnaît bientôt, à la lecture de la description de la France, qu'on a affaire non-seulement à un géographe, mais encore à un professeur, en ce sens que, divisant sa tâche autant qu'il convient, l'auteur partage ses différents *fronts* en régions on en massfs dont il décrit tour à tour l'hydrographie, l'orographie, les propriétés militaires. Le procédé n'est pas exempt de sécheresse ; mais il aide singulièrement la mémoire.

Les dénominations géographiques, l'orthographe des noms de lieux, de rivières, de chaînes de montagnes, sont généralement celles des meilleurs auteurs, en particulier celles de Stieler. Toutefois nous ne savons pourquoi le capitaine Niox écrit *Conzarbrück* pour *Conz-Saarbrück*, et surtout le *Spirebach* pour le *Speyerbach* ou le *ruisseau de Spire*. Nous disons bien *Spire*, *Mayence*, *Cologne*, etc, pour *Speyer*, *Mainz*, *Köln*, mais on ne peut franciser un mot à moitié. Ce procédé appliqué aux mots tels que *Oberland*, *Schwarzwald* aurait des conséquences bizarres. On voit de combien peu d'importance sont les plus graves critiques que nous ayons à adresser à l'auteur.

Avec le deuxième fascicule se termine l'étude du quatrième front (frontière sud-est); la suite de l'ouvrage, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. J. Gouethal,

---

Géographie de l'Algérie, par O. Niel. Bône, Legendre, 1876, 2 vol. in 12 de 333 et 542 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur, professeur d'histoire et de géographie au collège de Bône, a pu recueillir sur place une quantité de renseignements qu'on chercherait vainement dans les autres ouvrages de ce genre ; en outre, une connaissance approfondie du pays qu'il décrit le met à même de rectifier bien des erreurs commises par ses devanciers. Le premier volume est consacré à la géographie physique, agricole, industrielle et commerciale. Rien n'est plus intéressant à lire. Au milieu de ses descriptions de montagnes, de rivières ou de côtes, il a su faire entrer avec art mille détails attachants : ici une anecdote, là une légende, plus loin un renseignement historique. Tout, dans son livre, repose le lecteur et excite en même temps sa curiosité. Les gens qui s'imaginent que l'Aurès est près d'Alger, que les montagnes de sel n'existent que dans l'imagination des romanciers, ou que le Sahara est une contrée maudite, sans végétation, sans eau, où l'on peut

tomber sous la dent féroce d'un lion (comme on l'écrit encore dans certaines revues sérieuses). seront heureux de trouver, dans l'ouvrage de M. Niel, un supplément d'informations auxquelles ils peuvent ajouter une entière confiance. Les ressources de l'Algérie y sont exposées d'une facon précise, nette et claire. Sans parler des productions naturelles de ce sol merveilleusement fertile, il est bon de constater les résultats donnés par certaines cultures nouvelles, au nombre desquelles on peut bien faire entrer la vigne, si peu en honneur avant la conquête, ou l'*eucalyptus* récemment acclimaté, et qui est appelé à jouer le plus grand rôle dans le reboisement de notre grande colonie, à cause du revenu certain et élevé qu'il donne si rapidement.

Dans un autre ordre d'idées, une des richesses de l'Algérie est, sans contredit, l'industrie minière, qui y a pris un développement toujours croissant. M. Niel lui a consacré un excellent chapitre, dans lequel on trouvera la liste de tous les gisements minéralogiques connus. Qui pourrait dire combien sont encore ignorés ? Tous cependant ne sont pas en exploitation, mais le temps approche où le développement des chemins de fer et des routes permettra de créer de nouveaux centres et facilitera aux concessionnaires la jouissance de ces capitaux qui dorment depuis tant de siècles ! — Le second volume comprend la géographie politique. Il est divisé en trois parties correspondant à chacune des provinces de l'Algérie. C'est un véritable itinéraire indispensable à tous les voyageurs qui veulent visiter le nord de l'Afrique : ils y trouveront, avec les cartes des étapes, mille renseignements agréables et utiles, non-seulement au point de vue du commerce et de l'industrie, mais encore sous le rapport de l'histoire de chaque localité, depuis l'époque de la domination romaine jusqu'à nos jours. Aussi la publication de cet ouvrage mérite-t-elle d'être vivement encouragée.

L'auteur est de ceux qui aiment l'Algérie et qui la connaissent. Il se considérerait comme largement payé de ses peines, si la lecture de son livre faisait naître dans le cœur de quelques bons Français, les mêmes sentiments qui agitent le sien. Il est si facile aujourd'hui de passer en Afrique et d'y séjourner un mois ou deux, qu'on ne s'explique pas l'indifférence de nos compatriotes. Tous ceux qui ont vu l'Algérie y retournent avec passion et s'intéressent à son avenir. Pourquoi faut-il constater que, parmi les touristes intelligents qui parcourent ce merveilleux pays, les Anglais, les Russes, les Autrichiens ou les Allemands sont plus nombreux que les Français ? Souhaitons que le livre de M. O. Niel, en faisant mieux connaître notre belle colonie, détermine chez nous un mouvement sérieux en sa faveur.

ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

De la constitution et des magistratures romaines sous la République, par Albert Dupond, docteur ès lettres. Paris, Lahure, 1877, in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr.

Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République, par E. Person, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1878, in-8 de 388 p. — Prix : 8 fr.

Le Sénat de la République romaine, par P. Willems, professeur à l'université de Louvain. T. Ier. *La Composition du Sénat.* Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1878, in-8 de 638 p. — Prix : 16 fr.

Le livre de M. Dupond est un manuel destiné à faciliter l'intelligence de l'histoire romaine en faisant connaître rapidement les rouages de la constitution ; je dis *rapidement*, car on comprend qu'il faut savoir se tenir dans des limites assez étroites pour traiter un aussi vaste sujet en 250 pages. Les travaux de MM. Duruy et Mommsen, les magnifiques recueils épigraphiques publiés depuis quelques années n'ont pas peu contribué à mettre en faveur les recherches sur la constitution politique de Rome et sur le mécanisme de son administration. L'archéologie est venue en aide à l'histoire et, à elle seule, a fourni une inépuisable collection de documents, nouvellement mis en lumière, qui complètent le laconisme des auteurs.

Après avoir rappelé la constitution primitive de Rome, essentiellement aristocratique, maintenue jusqu'à la réforme de Servius Tullius, qui substitua le privilège de la fortune au privilège de la naissance, M. Dupond parle du droit de cité ; ensuite des comices, du sénat, des magistratures ordinaires (consulat, prêtrise, censure, questure); des magistratures extraordinaires (dictature, maîtrise de la cavalerie, décemvirat, tribunat consulaire, interroyauté, préfecture de la ville) ; des magistratures plébéiennes (tribunat, édilité). Un appendice contient trois chapitres relatifs aux chevaliers, aux affranchis et aux fastes consulaires. Le résumé de M. Dupond est utile à consulter, *amant meminisse periti;* ceux qui abordent ces questions pour la première fois ne doivent le lire qu'avec une certaine prudence; l'auteur, en effet, avance, sans restriction, certaines opinions qui sont encore contestées. Par exemple, il voit dans les plébéiens les habitants des villes voisines de Rome assujetties à sa domination, ainsi que les clients laissés sans patron par suite de l'extinction des familles qui les avaient sous leur patronage ; il semble très-probable que ces derniers seuls formèrent la plèbe. Ailleurs, dans la dénomination de *Patres conscripti* donnée aux sénateurs, M. Dupond, comprenant *Patres et conscripti*, y voit la différence des sénateurs patriciens et des sénateurs plébéiens; cette interprétation, admise par plusieurs auteurs sérieux, peut être combattue, et la formule traduite littéralement peut simplement signifier « les Pères inscrits sur la liste (du Sénat). » Cette distinction, peu importante au premier abord, mérite cependant

de fixer l'attention, puisque, suivant que l'on adopte l'une ou l'autre opinion, on est amené à affirmer ou à nier l'admission des plébéiens au Sénat dès les premiers temps de la République, voire dès l'époque des rois.

— Si M. Dupond s'occupe de Rome même, M. Person n'a d'autre but que de rechercher ce que l'on sait de l'administration des provinces. Tous deux s'accordent à juger les Romains avec une sévérité justifiée. Celui-ci avoue que le peuple romain fut nécessairement amené à se livrer à Auguste, qui lui assurait la sécurité et l'ordre. Le premier de ces auteurs dit quelque part que les Romains finirent par avoir le seul gouvernement que leurs fautes et leurs crimes avaient rendu possible : l'*imperium* d'un seul. C'est la plus amère critique que l'on puisse faire d'une grande nation livrée à une aristocratie dégénérée et à une démocratie avide et corrompue.

Le livre de M. Person traite de la formation chronologique des provinces et de leur organisation ; des différents types provinciaux (colonies, villes latines, municipes, etc.) ; des charges et tributs qui devaient être payés à Rome et des modes de perception ; des gouverneurs, sans omettre le personnel qui les accompagnait, la prise de possession et la transmission des pouvoirs ; de leur juridiction administrative, militaire et judiciaire ; de leur reddition de comptes et de leurs émoluments. — J'estime que, tout en rendant justice au génie d'organisation administrative des Romains, M. Person a un peu assombri son tableau. Loin de moi la prétention de contester l'égoïsme âpre du peuple romain, les concussions des proconsuls, l'impunité de ceux qui s'enrichissaient scandaleusement aux dépens des provinces. Cependant il faut reconnaître que celles-ci, à en juger par la docilité avec laquelle elles arrivaient toutes à se laisser absorber, devaient y trouver quelques avantages. Jetons seulement un coup d'œil sur la Gaule, et remarquons avec quel empressement cette grande fédération de peuples divers se romanisa.

— L'ouvrage de M. Willems, intitulé : *Le Sénat romain sous la République*, est un véritable traité sur la matière ; il est composé avec une érudition et une critique dignes du nom de l'auteur. Ce livre est conçu de telle façon qu'en le lisant, on oublie complétement certaines tournures de style qui laissent deviner que l'auteur est étranger. Ces incorrections mêmes ne laissent pas que d'avoir une certaine originalité. M. Willems passe successivement en revue la composition du sénat pendant la période royale ; ensuite depuis le commencement de la République jusqu'à l'admission des plébéiens, à la fin du cinquième siècle, lorsque le tribunat consulaire fut accessible à la plèbe ; puis il passe à la constitution du sénat modifiée par la loi Ovinia, vers 318 ou 312 avant l'ère chrétienne, qui conféra aux censeurs la com-

position quinquennale de ce corps jusque là confiée aux consuls; il examine ensuite ces *lectiones senatus* jusqu'à l'an 50, donnant, sur les radiations et les nouvelles promotions, mille détails curieux. Il termine par un coup d'œil sur le recrutement et la composition du sénat depuis la dictature de César jusqu'au principat d'Auguste. A ce moment, le sénat était devenu, selon le témoignage de Suétone, *deformis et incondita turba*. Les triumvirs avaient multiplié sans contrôle les fonctions qui donnaient accès au sénat, dont les membres étaient au nombre de plus de mille; des esclaves même s'y étaient glissés.

On est étonné de l'érudition patiente avec laquelle M. Willems met ses lecteurs au courant de la société romaine; il a colligé tous les textes, il a consulté toutes les inscriptions antiques récemment publiées, de manière à connaître les familles patriciennes et les familles plébéiennes; un certain nombre ont le même *gentilice*, il fait distinguer clairement les membres de chacune qui appartenaient au patriciat ou à la plèbe. — Nous signalerons particulièrement les chapitres XI et XV qui ont dû coûter à l'auteur un travail de nature à décourager les plus zélés chercheurs. Dans le premier, M. Willems reconstitue le sénat de l'an 179, dans le second, le sénat de l'an 55. Des tableaux détaillés énumèrent les noms de chacun des sénateurs dont le souvenir s'est conservé, avec une courte notice sur leur carrière, appuyée sur l'indication consciencieuse des sources.

Lorsque la dictature perpétuelle eût été conférée à César, celui-ci profita de ses pleins pouvoirs pour reviser et compléter le sénat, qui n'avait plus alors ni crédit ni autorité; la majorité était composée d'avocats, de politiciens et de légistes (p. 556), chez lesquels la soif des richesses et du pouvoir éteignait le patriotisme. Comme M. Dupond, comme M. Person, M. Willems laisse voir que la République romaine était arrivée à un tel état de désorganisation, que l'arrivée d'Auguste au pouvoir fut le salut de la ville éternelle et des provinces.

A. DE B.

D'un siècle à l'autre, *correspondances inédites entre gens connus et inconnus du dix-huitième et du dix-neuvième siècle,* par J.-B.-G. GALIFFE, membre honoraire ou ordinaire des principales sociétés historiques et archéologiques suisses, etc. Deuxième partie (de 1798 jusqu'après la Restauration). *Genève pendant sa réunion à la France, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. Restauration de la République et son incorporation à la Suisse.* Genève, Paris et Neufchâtel, Sandoz, 1878, in-8 de VI-500 p. — Prix : 8 fr. 50

L'année dernière, je rendais compte, ici même, du premier volume de l'ouvrage de M. Galiffe. Je pourrais aujourd'hui, à propos du second volume qui vient d'être publié, répéter ma critique d'alors : le cadet reproduit fidèlement les traits caractéristiques de son aîné. L'accueil fait à celui-ci par le public a, paraît-il, tellement surpassé

l'attente de son auteur, que, dans un court avant-propos, M. Galiffe s'engage auprès de ses admirateurs à leur donner un troisième volume. Je le félicite de ce succès que je ne prévoyais pas plus que lui.

En attendant, ce second volume comprend l'histoire de Genève à l'époque de sa réunion à la France, pendant le Directoire, le Consulat et l'Empire. Signé d'un Génevois et publié à Genève, ce livre s'adresse plus particulièrement aux lecteurs génevois, mais l'histoire de Genève pendant cette période se trouve tellement dépendante de l'histoire de l'Europe entière, alors bouleversée par Napoléon, que les incidents purement génevois y disparaissent dans le grand drame européen. Les archives de la famille Galiffe fournissent les principaux documents. Peu de lettres cependant sont datées de Genève. Tandis que le père et la mère restaient au pays, une fille se mariait en Savoie; l'un des fils, au service de l'Angleterre, faisait la campagne d'Espagne; un autre était l'homme de confiance du banquier de la cour de Russie; un troisième, d'abord officier dans l'armée prussienne, se voyait obligé de demander à la France de nouvelles épaulettes. La campagne de Prusse, en 1806, la guerre d'Espagne, la campagne de Russie, les succès de la coalition, en 1814 et 1815, se trouvent ainsi racontés par des témoins oculaires; les bruits qui couraient partout sont soigneusement recueillis; les mouvements de crainte ou d'espoir qui passionnaient l'opinion publique se montrent dans toute leur vivacité. A cette correspondance de famille viennent se mêler des lettres inédites de Mme de Staël, de lord Brougham, de Pictet de Rochemont, nommé par la coalition « secrétaire général pour l'administration des provinces conquises ou à conquérir, » et d'autres de personnages plus ou moins connus. Il y en a en anglais, et la correction du texte laisse parfois à désirer; il y en a deux ou trois en allemand. L'auteur reproduit aussi un certain nombre de documents officiels, proclamations, décrets, arrêtés ou circulaires ministérielles, etc., et, parmi eux, il en est de curieux. Ainsi l'administration municipale de Genève supprime, faute de ressources, l'éclairage, les patrouilles nocturnes, les réparations aux pavés, aux fontaines, à la maison communale, et informe l'administration centrale du département qu'elle n'a pu payer aux commissaires de police, aux appariteurs et aux employés leur traitement mensuel (avril 1799). Et le même dénuement persiste jusqu'à la fin de l'Empire : pendant tout cet heureux temps, il n'est question d'éclairage public que pour les illuminations forcées en l'honneur des fêtes impériales.

Il faut louer M. Galiffe du commentaire érudit qui accompagne ses textes, de la modération dont il fait preuve dans ses jugements, de sa précision et de son exactitude. Je regrette seulement, comme je l'ai déjà fait pour le premier volume, que la langue dont il se sert ait

une teinte par trop génevoise et que le choix des lettres ne soit pas plus sévère : beaucoup d'entre elles auraient pu, je crois, sans que le public eût à les regretter, rester dans les archives de la famille Galiffe. EMM. DE SAINT-ALBIN.

BULLETIN

Choix de prières, d'après les manuscrits du neuvième au dix-septième siècle, par LÉON GAUTIER. Edition populaire. Paris, Palmé, 1878, in-32 de XVI-574 p. — Prix : 2 fr.

Nous n'avons qu'à annoncer cette nouvelle édition, à plus bas prix, d'un ouvrage que la plupart de nos lecteurs ont depuis longtemps entre les mains. Fruit de l'alliance de la piété dans le choix, et de la science dans les recherches, il contraste avec beaucoup d'ouvrages du même genre. Nous avons ici comme la quintessence des prières dont nos pères réchauffaient leurs âmes aux siècles de foi. La solidité de la doctrine, l'inspiration surnaturelle, la naïveté et la grâce du style, un suave parfum de piété en sont les caractères essentiels. L'esprit s'y repose; le cœur s'y nourrit et s'y console. Ce recueil embrasse toutes les situations et toutes les circonstances de la vie; il donne des prières pour tous les actes de la journée chrétienne, pour tous les jours de la semaine, pour les fêtes de l'année, et pour tous les besoins de la vie chrétienne. Il est terminé par les textes liturgiques pour la messe et les vêpres. L'indication de l'origine est presque toujours donnée. R. S.

Les Bienséances sociales, *ou traité de politesse,* par le R. P. CHAMPEAU, supérieur de Notre-Dame de Sainte-Croix. 4e édition. Paris, Palmé, 1877, in-12 de VII-244 p. — Prix : 3 fr.

La politesse n'est, en réalité, que l'application des préceptes évangéliques dans les relations avec le monde : elle a pour base le respect et la charité. Une partie des règles qu'elle impose est générale et fixe; l'autre dépend des usages. Dans cette quatrième édition d'un ouvrage qui remonte au moins à 1858, le R. P. Champeau aborde en même temps les deux aspects de la question; son livre a d'autant plus d'importance et d'attrait qu'il a, tout ensemble, le mérite d'un ouvrage de morale, d'une étude de mœurs et l'utilité pratique d'un code de civilité. Il y a beaucoup de finesse et d'observation dans le tableau des défauts à éviter, des devoirs à pratiquer envers Dieu, les supérieurs, les amis, les étrangers, enfin envers soi-même et envers le monde. C'est avec intérêt et profit qu'on lira cet ouvrage. V. M.

La parole est à Jeanne d'Arc, *inspirée, secondée, condamnée, glorifiée, canonisée.* Paris, Féchoz, 1878, in-12 de 50 p. — Prix : 50 cent., par la poste, 60 cent.; la douzaine, 4 fr.; par la poste, 4 fr. 50.

Voici une vraie brochure de propagande, vive, alerte, pleine de feu et d'entrain. L'auteur, dont malheureusement il ne nous est pas permis de citer le nom, a voulu, si nous osons nous servir de cette expression, tirer, à tous les points de vue, la moralité de Jeanne d'Arc, mais il s'est attaché surtout au point de vue du droit national. Il nous montre l'héroïne lorraine directement chargée par Dieu de sauver le pays en le ramenant au respect de la véritable tradition française. Impossible de parcourir les éloquentes pages de cette brochure sans se sentir plus d'espérance au cœur, plus de confiance dans les destinées de la France. H. DE CHARENCEY.

La Tarentaise historique, *monumentale, pittoresque, géologique, orographique, avec la flore, la station des plantes, le mois où elles se récoltent*, par l'abbé Pont, chanoine. Nouvelle édition. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de 139 p. — Prix : 2 fr.

Le titre si développé de ce petit livre dit à peu près ce qu'il contient. C'est un guide pour les touristes qui s'engagent dans cette partie si pittoresque et si peu fréquentée de la Savoie qu'on appelle la Tarentaise. Il est fait par un écrivain qui connaît et aime son pays, et veut le faire connaître et aimer. Il donne, sur chaque centre de population, les détails historiques que lui ont fourni les auteurs, et sur leur situation actuelle, ce qu'il a pu en apprendre par lui-même. Il y a de tout : à côté des indications pratiques pour le voyageur, des renseignements historiques, statistiques, archéologiques, scientifiques, commerciaux, etc., etc. Une note sur l'origine du gâteau de Savoie à côté d'une page sur le passage des Alpes par Annibal. En-dehors des notices consacrées à chaque localité, il y a des chapitres spéciaux pour l'orographie, la géologie et la flore. V. M.

Madame Élisabeth devant le Tribunal révolutionnaire (10 mars 1794), par Maxime de la Rocheterie. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 36 p. — Prix : 20 cent. (N° 18 des *Brochures sur la Révolution française.*)

Parmi les victimes illustres de la Révolution française, nous ne croyons pas qu'il en est une sur laquelle la fureur sanguinaire eut moins de raison de s'assouvir que sur Madame Élisabeth. L' « Ange de la famille royale, » comme on l'appelait, n'avait contre elle que sa vertu et sa qualité de sœur de l'infortuné Louis XVI. C'est un crime sans excuse. Pour montrer tout ce qu'il a d'odieux, M. de la Rocheterie n'a eu qu'à emprunter aux documents historiques; — les frais de mise en scène seraient ici superflus, — quelques traits sur le caractère de la vertueuse princesse, sur sa comparution devant le Tribunal révolutionnaire, son interrogatoire, son jugement, sa condamnation et les scènes émouvantes de son exécution. Voilà des pages qu'il faut lire et faire lire. R. S.

Fouquier-Tinville, par Louis Teste. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 36 p. — Prix : 20 cent. (N° 17 des *Brochures sur la Révolution française.*)

Après la sainte victime, voici le hideux bourreau. Ce n'est point une biographie du « pourvoyeur de la guillotine » que nous donne M. Teste : c'est un portrait d'après nature, dont tous les traits sont empruntés à l'histoire. Quel personnage que ce fils de cultivateur, devenu procureur, s'affublant d'une particule, tournant des vers à l'honneur du roi, finissant comme accusateur public du Tribunal criminel révolutionnaire, jusqu'à ce que la Révolution le sacrifie comme les autres. Il n'est pas d'imagination assez féconde pour charger un homme d'autant de crimes que ceux dont il s'est rendu coupable pendant les dix-sept mois qu'il exerça ses fonctions. Il plaisante avec les accusés, que disons-nous, les condamnés, car, pour lui, c'est tout un. Il ne respecte ni l'innocence, ni l'amitié ; il accepte de l'argent et fait condamner ceux dont il l'a accepté. Des têtes, des têtes, il ne demande que

cela. L'indignation, la colère vous saisissent en lisant ces pages. Comment, en pleine civilisation, de tels actes de barbarie ont-ils pu se commettre, comment la France et Paris ont-ils pu subir si longtemps le joug honteux? Voilà où l'ambition conduit les hommes, quand la religion n'est pas là pour mettre un frein à leurs passions! Voilà ce que deviennent la magistrature et la justice soumises aux caprices du premier venu! R. S.

Aux Antilles, par Victor Meignan. Ouvrage enrichi de huit gravures, par Breton, d'après des photographies et des croquis de l'auteur. Paris, Plon, 1878, in-12 de xvi-344 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas seulement en simple touriste que voyage M. Victor Meignan, c'est en observateur et en philosophe. Il admire sans doute les splendeurs de la nature, et il décrit avec enthousiasme, dans un style attrayant, les richesses des forêts vierges et les féeries des nuits tropicales ; mais il tient avant tout à étudier les mœurs du pays et à en analyser l'état social. De ce travail résultent des conclusions bien tristes pour nos deux îles de la Martinique et de la Guadeloupe, ces deux derniers débris de notre riche couronne coloniale. Les réformes irréfléchies de la première et de la seconde république ont porté un coup mortel à la prospérité de ces belles contrées, si richement douées par la nature. La Convention, en supprimant le *code noir*, cette sage et humaine réglementation de l'esclavage par nos rois, a amené des abus qui ont conduit les législateurs de 1848 à abolir brusquement l'esclavage; et cette abolition subite, mal étudiée et nullement préparée, a été la ruine de nos colonies. Aujourd'hui, l'ancienne organisation du travail a été remplacée par les engagements volontaires, qui ne sont qu'un esclavage déguisé, esclavage même sans les garanties et les compensations qu'assurait le *code noir*. La population blanche a émigré; la population noire reste inactive; tout est abandonné à la population de couleur, race sans moralité et sans principes, la pire ennemie de la France dont elle ne rêve que de secouer la domination, dit M. Meignan. C'est à cette race que le suffrage universel a livré l'avenir de nos colonies; les blancs, se sentant les plus faibles, s'abstiennent; les noirs ne votent pas, par insouciance; les mulâtres seuls prennent part au vote, et l'on a vu des élections faites par *sept* voix. Or, ce que devient la population de couleur livrée à elle-même, on le sait : elle retourne forcément au noir; ce qu'elle est capable de faire au point de vue politique, on le sait aussi par ce qui se passe à notre ancienne colonie de Saint-Domingue. Florissante sous le gouvernement de la France, la malheureuse île est devenue, depuis que les noirs et les mulâtres y sont maîtres, le type effrayant de l'anarchie et de la décadence. Il faut lire le récit de ces misères dans le livre de M. Meignan : — ce fort dont la porte vermoulue est renversée d'un coup de pied, cette armée de dix-neuf mille hommes qui ne compte pas moins de *onze mille* généraux, ces rues qui sont des cloaques, etc. Y a-t-il pour nos colonies un moyen d'éviter de pareils désastres? Oui, dit M. Meignan ; il faut réduire la race de couleur à l'état d'infériorité pour lequel elle est née et dont elle n'eût jamais dû sortir, et appliquer le régime colonial anglais. Ces réformes, les opérera-t-on, et la troisième république cherchera-t-elle à réparer aux Antilles le mal fait par les deux premières? Hélas! qui oserait l'espérer? M. de la Rocheterie.

Enfermé dans Paris. Journal du siège, du 2 septembre 1870 au 28 janvier 1871, par M. N. Sheppard. Dijon, imprimerie Darantière; Paris, Dentu, 1877, in-12 de 411 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre viendrait bien tard s'il paraissait avec la prétention de fournir des détails nouveaux sur le siège de Paris : que de témoins oculaires ont écrit leur récit ! Son mérite est de venir d'un étranger, citoyen de la grande république américaine, et de donner, avec une franchise un peu rude quelquefois, ses appréciations sur nous autres Français et néo-républicains : ses concitoyens et lui nous ont témoigné assez de sympathies, par leur générosité à cette triste et douloureuse époque du siège, pour que la liberté de son langage mérite notre indulgence. Ce sont, à tout prendre, de fort bonnes leçons données sous la forme attrayante d'un journal écrit au jour le jour. Publié en anglais, l'ouvrage a été traduit par une étrangère qui manie bien notre langue, et s'abrite sous les trois lettres M. C. B. — C'est assez dire qu'il ne faut y chercher que des appréciations ; il y a bien quelques faits : M. Gambetta ayant une frayeur horrible du voyage en ballon (99) ; M. Laboulaye faisant partie d'un cortège de Victor Hugo (40) ; des traits piquants sur tous les grands hommes du temps, des anecdotes, des détails de mœurs, des documents comme ceux qui font connaître le prix des denrées, le cours de la Bourse semaine par semaine, etc. Mais, ce qui fait l'intérêt principal du livre, ce sont les jugements sur la France et ses institutions. S. M.

Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, *esquisse biographique*, par Mgr Tolra de Bordas, prélat de la Maison de Sa Sainteté Léon XIII, suivie du résumé des conférences centrales de Nevers sur le libéralisme catholique. Paris, Tolra, 1878, in-8 de 187 p. — Prix : 3 fr.

Ami intime du regretté évêque de Nevers, Mgr Tolra de Bordas a pu, mieux que tout autre, faire ressortir ses hautes vertus, son humilité, sa charité, sa fermeté, son zèle pastoral, son amour de la vérité. Il nous raconte les premières années de son enfance ; ses débuts dans le sacerdoce, son passage à Amiens, où il est appelé, dès l'âge de trente-deux ans, à remplir les fonctions de vicaire général ; sa retraite ensuite ; ses travaux dans la solitude ; son rôle au concile ; son avénement au trône épiscopal de Nevers. L'auteur s'arrête surtout sur le rôle que joua Mgr de Ladoue depuis 1873 jusqu'à sa mort. La biographie si intéressante du prélat est accompagnée d'un appendice contenant le résumé des conférences centrales du diocèse de Nevers sur le libéralisme catholique. Eugène Menu.

VARIÉTÉS

L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Parmi les expositions spéciales organisées à l'occasion de l'Exposition universelle, l'une des plus curieuses et en même temps des plus instructives est assurément celle de la Bibliothèque nationale. Elle se partage, au point de vue des locaux qui y ont été affectés, en trois grandes sections. L'exposition géographique, disposée dans l'ancienne salle dite *des Globes* et les salles avoisinantes, existe depuis le Congrès international de géographie tenu il y

a deux ans. L'exposition du département des estampes est, depuis plus longtemps encore, établie d'une façon permanente dans la salle d'entrée et la galerie de travail de ce département. L'exposition du département des imprimés a été réunie à juste titre à celle du département des manuscrits, les plus anciens imprimés, qui sont les objets dont surtout elle se compose, n'étant que la reproduction, aussi exacte que possible, des manuscrits de la même époque. L'éminent directeur de la Bibliothèque, M. Léopold Delisle, a donné personnellement tous ses soins à cette double exposition, assisté de MM. Michelant et Wescher, et de M. Thierry-Poux. Elle est établie dans la galerie appelée *Galerie Mazarine*, le plus important morceau qui subsiste du palais du cardinal Mazarin. Les peintures mythologiques de la voûte sont l'œuvre de Romanelli.

Le centre de cette galerie est occupé par le Parnasse français, monument en bronze de l'année 1718, qu'Évrard Titon du Tillet fit exécuter par le sculpteur Louis Garnier, pour honorer la mémoire de Louis XIV et des illustres poètes et musiciens français.

Les objets dont se compose l'exposition du département des manuscrits peuvent se rattacher à onze groupes :

1° Origine de la Bibliothèque. Débris des collections qu'avaient formées, au quatorzième et au quinzième siècle, le roi Jean et les princes de sa famille : Charles V, Jean, duc de Berry, les ducs d'Orléans, les comtes d'Angoulême et les ducs de Bourgogne (Armoire X);

2° Manuscrits et xylographes orientaux et américains (Armoire XV) ;

3° Manuscrits grecs (Armoire XVII) ;

4° Paléographie latine, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque carlovingienne (Armoire XIII) ;

5° Paléographie de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du moyen âge (Armoire XII) ;

6° Paléographie de la France, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du moyen âge (Armoire XI) ;

7° Peintures des manuscrits (Armoire XIX);

8° Manuscrits des rois et des reines de France (Armoire XX) ;

9° Reliure des manuscrits, principalement formées d'ivoires, de plaques d'orfévrerie, etc. (Vitrines XXX et XXXI) ;

10° Documents divers et pièces autographes (Vitrines XVI, XVIII et XXXII);

11° Documents diplomatiques et pièces diverses sur papyrus et sur parchemin. Cadres accrochés au mur méridional de la galerie annexe.

Dans la galerie Mazarine, les armoires et les vitrines numérotées X-XIII, XV-XX et XXI-XXXII sont consacrées à l'exposition des manuscrits ; le complément de cette exposition se trouve dans la galerie de bois, dite *Galerie des Chartes*, qui unit les anciens bâtiments du palais Mazarin aux nouvelles constructions donnant sur la rue Richelieu.

Parmi les objets exposés dans les diverses armoires ou vitrines, nous signalerons particulièrement les suivants :

Portrait du roi Jean. Peinture sur bois du quatorzième siècle, donnée à la Bibliothèque par Roger de Gaignières.

Rouleau contenant le plus ancien catalogue de la librairie du Louvre. Il est intitulé : « Cy après en ces roullez sunt escrips les livres de très-souverain et très-excellent prince Charles le quint de son nom, par la grace de Dieu roy de France, lesquielx estoient en son chastel du Louvre, en trois chambres, l'une sus l'autre, l'an de grace mil CCC soissante et treze, enregistrés de son commandement par moy Gilet Malet. » (Chartes de Baluze, n° 703.) —

Un estampage de la dalle tumulaire de Gilles Malet, premier garde de la librairie du Louvre, mort en janvier 1411, se voit appendu au mur de la salle qui précède la galerie Mazerine.

Rational des divins offices, dont le frontispice nous offre les portraits de Charles V, de Jeanne de Bourbon et de leurs enfants.— Au bas du fol. 403, note autographe du roi Charles V, ainsi conçue : « Cest livre nommé Rasional des divins offises, est à nous Charles le Ve de notre nom, et le fimes tranlater, escrire et tout parfere, l'an MCCCLXXIIII. » Porté en Angleterre après la mort de Charles VI, ce manuscrit fut acheté à Londres en 1441 par Jean, comte d'Angoulême. (Français 437.)

Divers traités de dévotion. Manuscrit du quatorzième siècle, à la fin duquel les deux frères Charles, duc d'Orléans, et Jean le Bon, comte d'Angoulême (1407-1467), ont mis leurs signatures. (Français 1802.)

La belle Bible historiée de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Ce volume, que le mariage d'Agnès de Bourgogne fit passer de la librairie de Bruges dans celle de Moulins, renferme plus de 5,000 tableaux, qui paraissent avoir été commencés en 1401 par les enlumineurs Polequin Manuel et Janequin Manuel. (Français 167.)

Les Comédies de Térence, avec dessins imités de l'antique. Ce manuscrit, du neuvième ou du dixième siècle, qui fut longtemps conservé dans l'abbaye de Saint-Denis, est relié aux armes et au chiffre de Charles IX. (Latin 7899.)

Commentaire de saint Jérôme sur les Psaumes. Manuscrit de l'année 1488, exécuté pour Mathias Corvin, roi de Hongrie. L'écriture est de la main de « Antonius Sinibaldus Florentinus ; » les peintures sont signées par Attavante. (Latin 16839. De la bibliothèque du duc de La Vallière.)

Pontifical de l'église de Scherbourne, connu sous le nom de Pontifical de saint Dunstan. Manuscrit de la fin du dixième siècle, contenant quelques morceaux en anglo-saxon et orné de dessins au trait. (Latin 943. De la bibliothèque d'Antoine Faure.)

Pontifical d'Egbert, archevêque d'York. Écriture saxonne du dixième ou du onzième siècle. Il y a, entre les feuillets 157 et 158, une formule d'absolution en anglo-saxon. (Latin 10575. De la bibliothèque du chapitre d'Évreux.)

Polyptyque de l'abbé Irminon, contenant l'état des biens de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au commencement du neuvième siècle. Document auquel les travaux de Benjamin Guérard ont donné une grande célébrité. (Latin 12832.)

Lois des Wisigoths. Écriture wisigothique, du huitième ou du neuvième siècle. (Latin 4667.)

Procès des Templiers en 1309. Manuscrit original sur papier, qui avait été déposé au trésor de Notre-Dame de Paris, et qui, dans les temps modernes, a successivement appartenu au président Brisson, à l'avocat général Servin et au président de Harlay. (Latin 11796.)

Psautier en lettres semi-onciales, de la fin du huitième siècle. Les invocations qui suivent le psautier contiennent la mention du pape Léon III et de Charles, roi des Francs et des Lombards et patrice des Romains, ce qui correspond à la période comprise entre les années 795 et 800. (Latin 13159. De la bibliothèque de Harlay.)

Procès de condamnation et procès de justification de Jeanne d'Arc. Exemplaire du quinzième et du seizième siècle, ayant fait partie de la bibliothèque de Claude d'Urfé. (Latin 8838.)

Emblèmes bibliques. Manuscrit exécuté en France, au treizième siècle, et

dont chaque page est ornée de huit médaillons renfermant des peintures. (Latin 11560. De la bibliothèque du chancelier Séguier.)

Vie de saint Louis, par le confesseur de la reine Marguerite. Volume écrit au quatorzième siècle, orné de beaucoup de peintures et ayant fait partie de la librairie de Charles V. (Français 5716.)

La Passion et Résurrection de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, ainsi qu'elle fut jouée en Valenciennes, en l'an 1547. Manuscrit orné de peintures exécutées par Hubert Cailleau. (Français 12536. Acquis en 1855.)

Psautier avec peintures, de la fin du douzième siècle, paraissant avoir été fait dans la province de Cologne. (Latin 17961. De la bibliothèque de l'Oratoire.)

Evangéliaire de Charlemagne, écrit sur parchemin pourpré, en lettres onciales d'or. Il a été exécuté, en l'année 781, par Godescalc. Conservé jusqu'à la Révolution dans l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse ; donné par la ville de Toulouse à Napoléon Ier ; déposé successivement à la bibliothèque du Louvre et au Musée des Souverains; attribué en 1872 à la Bibliothèque Nationale. (Nouv. acq. lat. 1993.)

Bible latine, offerte à Charles le Chauve par Vivien, abbé de Saint-Martin de Tours, et qui, après avoir été longtemps conservée au trésor de la cathédrale de Metz, fut offerte à Colbert, en 1675, par le chapitre de cette église. Les bénédictins ont supposé que cette bible a pu être faite à Saint-Martin de Tours, par les soins d'Alcuin, pour Charlemagne, et que, la présentation à Charlemagne n'ayant pas eu lieu, le livre fut offert à Charles le Chauve par l'abbé Vivien. La ressemblance de cette Bible avec le manuscrit du Musée britannique, attribué à Alcuin, donne beaucoup de vraisemblance à la conjecture des bénédictins. (Latin 1.)

Bible de Blanche de Castille, reine de France, qui la donna à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Manuscrit de la première moitié du treizième siècle. (Latin 14397.)

Psautier de saint Louis, copié et peint après le retour de la première croisade. En tête (fol. A v°), on lit cette note : « Cest Psaultier fu saint Loys, et le donna la royne Jehanne d'Evreux au roy Charles filz du roy Jehan, l'an de Nostre Seigneur mil troys cens soissante et nuef, et le roi Charles present filz du dit roy Charles le donna à madame Marie de France, sa fille, religieuse à Poyssi, le jour Saint-Michel, l'an mil IIII^c. » (Latin 10525.)

Commémoration et avertissement de la mort de la reine Anne de Bretagne, par le hérault Bretaigne. Exemplaire exécuté pour Louise de Savoie. (Français 5094.)

Les Campagnes de Louis XIV. Volume se rapportant à l'année 1676. (Français 7892.)

Heures de Louis le Grand faites dans l'hôtel royal des Invalides. 1693. (Latin 9477.)

Le Livre des quatre Évangiles, copié en lettres d'or au commencement du onzième siècle, probablement entre les années 1002 et 1014, dans une église soumise à l'Empire. Ce beau volume, que Charles V donna à la Sainte-Chapelle en 1379, y était connu sous le nom de l'*Apocalice*. L'un des plats, exécuté à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle, représente Jésus en croix, et a conservé une partie des perles et des pierres dont il était orné et dont nous avons les détails dans un inventaire de l'année 1480. L'autre plat offre l'image de saint Jean, gravée d'après celle qui est peinte à l'intérieur du volume, au folio 115 v°. L'exécution du second plat date du règne de Charles V; la donation du roi y est rappelée par une

inscription ainsi conçue : « Ce livre bailla à la Sainte-Chapele du palais Charles le Ve de ce nom, roi de France, qui fu filz du roi Jehan, l'an mil troiz cens LXXIX. » (Latin 8851.)

Missel de l'abbaye de Saint-Denis, avec notation musicale en neumes. Écriture du onzième siècle. Le premier plat de la reliure était orné d'une représentation du crucifiement, dont il ne reste plus que les petites statuettes de la sainte Vierge et de saint Jean, en ivoire; tout autour, sur des bandes de métal repoussé, se voient les bustes de plusieurs patriarches et prophètes, les symboles des évangélistes et deux grands séraphins; la plupart des figures sont accompagnées d'inscriptions; les bandes de métal sont bordées de perles et de pierres. L'ensemble de cette décoration doit remonter au onzième ou douzième siècle. L'autre plat, refait à une époque moderne, est recouvert d'une plaque de cuivre du quinzième siècle, sur laquelle est gravée l'image d'un martyr, en pied. (Latin 9436.)

Diptyque consulaire de l'année 517. Les deux feuilles de ce dyptique, sur lesquelles sont représentés les jeux du cirque, ont été, au moyen âge, employées à couvrir le catalogue des archevêques de Bourges. Sur le revers des plaques d'ivoires, plusieurs mains du douzième et du treizième siècle ont aussi inscrit les noms des archevêques, avec la durée du pontificat de chacun d'eux. (Latin 9861.)

Les quatre Évangiles, en lettres onciales d'argent, sur parchemin pourpré, du onzième siècle. Les plats du volume sont formés de plaques d'ivoire très-anciennes, peut-être du cinquième siècle, sur lesquelles sont sculptées des scènes de l'Évangile. Ce manuscrit vient de l'église de Saint-Lupicin (Jura, arrondissement et canton de Saint-Claude), où il était connu sous le titre de l'Apocalypse de Saint-Lupicin. Le conseil municipal de Laucone l'envoya à la Bibliothèque le 21 août 1794. (Latin 9384.)

Les quatre Évangiles, à l'usage de l'église de Metz. Écriture du onzième siècle. Ivoire carlovingien, sur lequel sont sculptées à jour trois scènes du Nouveau Testament. (Latin 9393. Envoyé de Metz à la Bibliothèque en 1802.)

Lettre de Jean, sire de Joinville, au roi Louis X, en 1315. Sur papier.

Lettre du roi Jean, datée de Londres, le 19 juillet 1357 ou 1358, avec la signature autographe du roi.

Lettre du roi Charles V, pour Henri de Colombières, chevalier normand. 4 décembre 1364. Signature et post-scriptum autographe du roi.

Quittance de Bertran du Guesclin, datée de Pontorson, le 23 novembre 1374, avec signature autographe.

Quittance d'Agnès Sorel, du 18 avril 1448, avec signature autographe.

Lettre de Marie Stuart, datée de Lislebourc, le 26 octobre.

Lettre de saint François de Sales, du 17 mai 1611.

Quittance de saint Vincent de Paul, du 12 octobre 1654.

Lettre de Henri IV au duc de Sully. (Français 4047. — Don de l'abbé de Louvois.)

Lettre de Malherbe à Peiresc. (Français 9535.)

Les deux premiers actes de la tragédie d'Achille ; manuscrit autographe de La Fontaine. (Français 12794. Volume donné en 1740 par l'abbé d'Olivet.)

Les Pensées de Pascal, manuscrit original. (Français 9202.)

Premier volume des Mémoires du Cardinal de Retz. (Français 10325.)

Sermons de Bossuet, manuscrit autographe. (Français 12821.)

Les Aventures de Télémaque, manuscrit autographe de Fénelon. (Français 14944.)

Premier volume des Mémoires de Louis XIV, écrit de la main du Roi. (Français 10329.)

Lettre de Pierre Corneille à M. d'Argenson.

Lettre de Thomas Corneille.

Quittance de Molière, du 26 juin 1668.

Lettre de Boileau à Racine.

Lettre de Racine à Boileau.

Lettre de Turenne à la marquise d'Uzès.

Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

Lettre de Mme de Maintenon au roi d'Espagne.

Lettre de La Bruyère à Phelypeaux, du 16 juillet 1695.

Partie d'un exemplaire du Livre des morts, en caractères hiéroglyphiques, au nom de l'Osiris Amen-em-ua. (Papyrus égyptien 33.)

Fragment de compte relatif à un deuil de Mnévis, l'an 159 avant Jésus-Christ. (Supplément grec 596; n° 55 *bis* du recueil de Letronne.)

Notes de dépenses. (Supplément grec 595; n° 66 *bis* du recueil de Letronne.)

Actes d'ouverture de testaments devant le magistrat de Ravenne. Le rouleau de papyrus dont ces actes ont fait partie a été écrit en 552. (Latin 8842. Acquis en 1750.)

Diplôme du roi Childebert III pour le monastère d'Argenteuil, 3 avril 696. (Latin 9007).

Instructions données par Charlemagne aux députés qu'il envoyait en Italie. 785. (Latin 9008.)

Traité conclu à Arras, le 21 septembre 1435, entre Charles VII et Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Exemplaire original, signé et scellé par les ambassadeurs du roi Charles VII, savoir : Charles, duc de Bourbonnais; le connétable Artur, comte de Richemont; Louis de Bourbon, comte de Vendôme; le chancelier Renaud de Chartres, archevêque de Reims; Christophe de Harcourt; le maréchal Gilbert de La Fayette; Adam de Cambrai, premier président du Parlement; Jean Tudert, doyen de Paris; Guillaume Charretier; Etienne Moreau; Jean Chastenier et Robert Mallière. (Chartes de Colbert, n° 203.)

Original du traité de Cambrai, conclu entre les ambassadeurs de François Ier et ceux de l'empereur Maximilien et de Charles, roi d'Espagne. Août 1516. Signatures et sceaux des ambassadeurs. (Chartes de Colbert, n° 295.)

Bulle sur papyrus, du pape Silvestre II, pour Théotard, évêque du Puy. 23 novembre 999. Au bas est une signature en notes tironiennes, qui paraît devoir être lue : « Silvester qui et Gerbertus papa. » (Nouv. acq. lat. 2507. Acquis en 1875.)

Bulle du pape Léon IX pour l'abbaye de Brauveiler, au diocèse de Cologne. 7 mai 1052. Avec la bulle du pape. (Collection de Lorraine, vol. 981.)

Lettre d'Innocent III relative au mariage de Baudouin d'Avesnes et de Marguerite de Flandre. 20 février 1215. Bulle du pape. (Chartes de Colbert, n° 406.)

Constitutions promulguées par Grégoire X au concile de Lyon. 1er novembre 1274. Bulle du pape. (Chartes de Colbert.)

Donation faite par Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, à l'abbaye de Cluni. d'un monastère situé en Castille. 22 mai 1077. (Chartes de Cluni, n° 134.)

Donation de l'église de Saint-Pancrace en Angleterre, faite à l'abbaye de

Cluni par Guillaume de Varenne. Au bas de l'acte sont les signes de Guillaume le Conquérant, de la reine Mathilde et de Guillaume leur fils. Vers l'année 1080. (Chartes de Cluni, n° 121.)

Lettre adressée par le doge de Venise à l'ambassadeur de la République près de Charles le Téméraire, au sujet des affaires de l'Orient. 19 juillet 1473. Bulle du doge en plomb. (Chartes de Colbert, n° 695.)

Pouvoirs donnés à des procureurs par Christiern, élu roi de Danemark, pour traiter de son mariage avec Isabelle, nièce de l'empereur Maximilien. 1er janvier 1514. Sceau de Christiern. (Chartes de Colbert, n° 747.)

L'exposition de la Bibliothèque a donné lieu à la rédaction de plusieurs *notices*, dont deux sont sous nos yeux. La *Notice des objets exposés* du département des Estampes est l'œuvre de M. le vicomte Henri Delaborde (Paris, Champion, 1878, in-8 de 38 pages); la *Notice des objets exposés* du département des Manuscrits est due à M. Léopold Delisle (*Ibid.*, in-8 de 78 pages). M. S.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. William Mac Guckin, baron de Slane, membre de l'Institut, est mort à Paris le 4 août. Il était né en Irlande, à Belfast, le 12 août 1801, et avait obtenu, en France, des lettres de grande naturalisation. Il y vint vers 1830, et suivit à Paris le cours d'arabe de Sylvestre de Sacy, dont il devint un des plus habiles élèves. Il possédait parfaitement l'arabe et le turc : le *Mobacher* l'a compté parmi ses collaborateurs. Il a été interprète à l'armée d'Afrique, après une mission en Algérie et à Constantinople, dont il s'acquitta en 1843-1845. Il était professeur de langue arabe à l'École des langues orientales vivantes, et fut chargé, en 1849, du cours de turc à la même école ; il succéda à M. Charles Magnin à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1862. Chargé du catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, il n'a cessé de donner des preuves de son vaste savoir, et l'on peut dire qu'il a été un de nos premiers arabisants. Outre de nombreux articles au *Journal asiatique*, on lui doit : *Notice sur Cadama et ses écrits* (Paris, 1862, in-8, pièce); — *Divan d'Amrolkaïs*, texte, traduction et notes (Paris, 1837, in-4); — *Description de l'Afrique septentrionale par El-Berri*, texte et traduction par M. de S. (Paris, 1857-59, 2 vol. in-8); — *Ibn-Batuta*, texte arabe de l'*Histoire des Berbères* (2 vol. in-4, Alger, 1847-51); — *Voyages dans le Soudan*, traduits sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale (1843, in-8); — *Ibn-Khaldoun, Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (Alger, 1852-56, 4 vol. in-8), (par ordre du ministre de la guerre); — *Les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun*, traduits en français et commentés par M. de S., publiés dans : *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque* (2 parties in-4, Paris, 1863-65) ; le texte arabe, publié par Quatremère, a été soumis à de nombreuses corrections par M. de S.; ouvrage hérissé de difficultés. — *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe et traduction par Reinaud et de Slane (1840-42,

in-4). — C'est sous sa direction encore qu'ont paru : la traduction d'*Ibn-Beïthar*, par le Dr Leclercq; Wöpke, *Trois Traités sur le compas parfait* (*Not. et Extr.*, t. XXII et XXIII) ; *Ibn-Khallican, Kitab Wafayat al-Aiyan* (*Vie des hommes illustres de l'islamisme*), en arabe, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque; la traduction a paru à Paris, 1842-71, en 4 vol. in-4, pour la société *Oriental translation fund*, en anglais). — Enfin, il a publié, pour l'Académie, le *Recueil des historiens des croisades*, section des historiens orientaux, t. Ier (Paris, 1872, in-fol., texte, et trad.; t. II, 2e partie; t. III, dont plus de la moitié est tirée); cette publication remonte, pour les premiers soins, à Dom Berthereau; elle a été continuée par Reinaud, mais entièrement reprise par M. de Slane.

— M. Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu Garcin de Tassy, né à Marseille le 20 janvier 1794, est mort à Paris le 2 septembre. Au retour d'une mission diplomatique, il vint à Paris, en 1817, pour s'y livrer à l'étude des langues orientales sous la direction de Sylvestre de Sacy; à si bonne école, il acquit une connaissance parfaite de l'Orient, qui a été l'objet de tous ses travaux. Il était très-recherché de tous ceux qui s'occupent de l'Orient. « Dans l'Inde même, on attachait un grand prix à ses jugements, dit M. Laboulaye; aussi son nom était-il plus populaire là-bas qu'en France. Les journaux indiens reproduisaient son portrait, et chantaient en prose et en vers le célèbre critique d'Occident. Chrétien sincère et pratiquant, tout dévoué à la religion de ses pères, il est mort avec autant de résignation que de fermeté. » Il était, depuis 1836, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il avait succédé à M. de Talleyrand ; il était en outre professeur d'hindoustani à l'École des langues orientales vivantes, fondateur et président de la Société asiatique de Paris, membre de la Société asiatique de Londres, membre du conseil de la Société académique indo-chinoise, etc.

Il a écrit : *Les Oiseaux et les fleurs*, texte arabe et trad. (Paris, 1821, in-8); — *Notice sur l'Akhlak-i-Muhsini* (Paris, 1837, in-8); — *Grammaire persane*, traduite de Jones (1845, in-12); — *Les Auteurs hindoustanis et leurs ouvr ages* (Paris, 1855, in-8); — *Cours d'hindoustani. Discours d'ouverture* (Revues annuelles de cette littérature, dont l'une, en janvier 1871, a paru à Caen ; ces revues annuelles sont le répertoire le plus précieux et le plus complet de l'Inde moderne ; la première a paru en 1853) ; — *Les Femmes poètes dans l'Inde* (Paris, 1854, in-8); — *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (Paris, 1831, in-8); — *Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans* (Paris, 1854, in-8) ; — *Notice des biographies originales des auteurs qui ont écrit en langue indienne ou hindoustanie* (Paris, 1856, in-8). — Il a traduit : *Abbas Khan surwâni Ahmâdi : Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane* (Paris, 1865); — *Miskin mir Abdullah, Elegia* (Paris, 1845, in-8) ; — *Mohâmmed ben Pir Ali El-Berkevi, Exposition de la foi musulmane* (Paris, 1822, suivi du *Pend-Nameh*, de Saadi; — *Les Animaux*, extrait du *Tuhfat Ikhwan Ussafa* (*Cadeau des frères de la pureté*), traduit d'après la version hindoustanie (Paris, 1864, in-8, extrait de la *Revue de l'Orient, des colonies et de l'Algérie*) ; — *Chrestomathie kindie et hindouie*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes (Paris, 1849, in-8); — *Description des monuments de Delhi* en 1852, d'après le texte hindoustani de Sagid Ahmed Khan (Paris, 1861, in-8); — *Doctrines et devoirs de la religion musulmane*, tirés du Coran, suivis de l'*Eucologe musulman*, traduit de l'arabe (Paris, 1827, in-8; 2e éd., 1840); — *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie* (Paris, 1839-47, 2 vol. in-8; t. Ier. *Biographie et bibliographie;* t. II. *Extraits et analyses;* 2e éd., 3 vol. in-8, 1871); — *La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, d'après le

Mantic uttair, ou le langage des oiseaux de Farid-Uddin, Attar et pour servir d'introduction à cet ouvrage (Paris, 1856, in-8; 4e éd. 1864, gr. in-8); le texte persan publié par lui (Paris, 1857, in-8); — *Rudiments de la langue hindouie* (Paris, 1847, in-8); — *Mémoire sur le système métrique des Arabes appliqué à l'hindoustani* (Paris, 1832, in-8); — *Chrest. hindoustanie* (Paris, 1847, in-8); — *Manuel de l'auditeur du cours d'hindoustani* (Paris, 1836, in-8; — *Les Œuvres de Wali*, texte hindoustani et trad. (Paris, 1834-36, in-8); — *Rudiment de la langue hindoustanie*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales (Paris, 1re édit., 1829, in-4; 2e édit. adaptée aux dialectes urdu et dakhni, Paris, 1863, in-8); — *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales (Paris, 1848, in-8; 2e éd. 1873, in-8); — *Science des religions. L'Islamisme d'après le Coran, l'enseignement doctrinal et la pratique* (3e éd., Paris, 1874, in-8); — *La Doctrine de l'amour, ou Taj ul-Muluk et Bakawali* (Paris, 1858, in-8); — *Les Aventures de Kamrup*, texte hindoustani et trad. (Paris, 1835-36, in-8); — *Bag-o-bahar (le Jardin et le printemps)*, roman hindoust., traduit en français (Paris, 1878, in-8).

— Mgr Michel Horwath, évêque *in partibus* de Trébigne, en Bosnie, est mort à Carlsbad, le 19 août, à l'âge de soixante-neuf ans. Mgr Horwath était né le 30 octobre 1809 à Szentes. En 1841, le gouvernement autrichien lui avait confié la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse, à Vienne; il était évêque de Czanad et membre de la Chambre haute, après avoir rempli les fonctions d'aumônier d'un corps des troupes impériales, lorsque la révolution de 1848 vint le porter au ministère des cultes. Après la guerre de 1866, l'empire autrichien, réorganisé, se rouvrit devant lui; il fut ministre de la justice pour la Hongrie; l'unanimité des suffrages l'avait élu au Parlement hongrois de 1869. — Mgr Horwath avait écrit, en allemand, une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (1840, Ofen); — une *Histoire de la Hongrie*, en hongrois Papa, 1842-1846, (4 vol.), traduite en allemand en 1850-1852, et publiée à Pesth; — *Monumenta Hungariæ historica* (1857 et suiv., 4 vol. Pesth); — *Vingt-cinq ans de l'histoire de Hongrie*, en hongrois (1863, Genève, 2 vol.), puis en allemand (1866, Leipzig); — une *Histoire de l'indépendance de la Hongrie en* 1848-1849, publiée en 1865 (Genève, 3 vol.). Mgr Horwath a été le collaborateur de M. Le Play pour l'intéressante monographie consacrée aux *Iobajjy ou Paysans à corvées des plaines de la Theiss*, dans les *Ouvriers européens*.

— M. l'abbé Guthlin, chanoine et vicaire général d'Orléans, a été enlevé subitement, le 20 août, au château de Lacombe, près de Grenoble. Avant que Mgr Dupanloup l'attirât dans son diocèse, il professait la philosophie au collège de Colmar. Au moment où il a été frappé, il réunissait des documents pour écrire la vie de M. Hestch, ancien supérieur du petit séminaire de la Chapelle, et préparait un ouvrage important. Il avait déjà publié : *La Pologne et la diplomatie* (in-18, 1863, Strasbourg); — *La Réponse du prince Gortschakoff* (in-18, 1863, Strasbourg); — *Le Réveil de la Pologne* (in-18, 1863, Paris); — *Les Doctrines positivistes en France, étude sur les œuvres philosophiques de MM. Littré, Renan, Taine, About* (in-8, 1865, Paris), ouvrage qui a eu de nouvelles éditions en 1873.

— Le R. P. Gabriel Palatre, né à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), le 2 juillet 1830, entré dans la Compagnie de Jésus le 27 septembre 1853, parti pour la Chine en 1863, y est mort, à Chang-Hai, le 13 août 1878. Il a écrit des lettres dans les *Annales de la propagation de la foi*, t. XLV,

p. 400-428; — dans les *Annales de la sainte-enfance*, 1865, p. 92-100 et 1867, p. 31-35; dans les *Missions catholiques*, 1869, p. 386, 395 et 405, et 1875, p. 14-19. Il a publié : *Le Pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice à Zô-sè, dans le vicariat apostolique de Nankin* (Chang-Hai, imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de Tou-sai-vai, 1875, in-8, XII-147 p.); — *Relation de la mission de Nankin confiée aux religieux de la Compagnie de Jésus.* I (1873-1874) (Anonyme). Chang-Hai, imprimerie de la Mission catholique à l'orphelinat de Tou-sai-vai, 1875, in-8, X-153 p. — II. (1874-1875). *Ibid.*, 1876, in-8, 260 p.

— Le R. P. Félix Poirré, né à Paris, le 8 juillet 1837, est mort à Lille, le 20 août 1878. Il était entré dans la Compagnie de Jésus le 1er octobre 1863, et avait professé les belles-lettres et la rhétorique. Il a écrit *Sainte Cécile*, dans les *Études religieuses*, IVe série, t. II, p. 620-641. — *Les deux orphelins.* Scène contemporaine en un acte et en vers, représentée à l'école libre Saint-François-Xavier (Vannes), le 31 janvier 1869 (Vannes, imp. Lamarzelle) (Anonyme), 1869, in-12, 29 p.); — insérée dans le *Messager du Sacré-Cœur*, 1869, t. XVI, p. 9-25; — *Saint Pierre chez Néron.* Drame en 3 actes, en vers (Vannes, imp. Galles, 1870, in-8, 15 p.); — *Saint Pierre aux liens.* Drame en un acte; — dans le *Messager du Sacré Cœur*, 1874, t. XXVI, p. 19-43; — *La Frivolité.* Discours prononcé le 2 août 1875 à la distribution des prix du collège Saint-Joseph de Poitiers (Poitiers, Oudin, 1875, in-8, 15 p.); — *Le Concile* et *Virgini parituræ*, insérés dans le *Messager du Sacré Cœur* (1869, p. 359, 363 et 1872, t. XXII, p. 172, 173).

— Le R. P. Régis Terret, né à Lyon, le 28 juin 1824, est mort à Marseille, le 21 août 1878. Il entra dans la Compagnie de Jésus, le 13 mars 1844, et passa toute sa vie dans les collèges. Il a écrit : *Mes élèves en Suisse*, Vacances de 1862 (Villefranche, imprimerie de Léon Pinet, in-8, 569. p., lithographié); — *Derniers jours du R. P. Charles Rion, mort à Mongré, le 9 juin* 1874. (Anonyme, Trévoux, typogr. Jeannin, 1874, in-8, 23 p.).

— M. Henri Lot, archiviste aux Archives nationales, est mort le 30 avril dernier. Il était né à Paris, en mai 1834. Ses humanités terminées au lycée Saint-Louis, il avait simultanément suivi les cours de droit et ceux de l'École des chartes. Une place d'auxiliaire lui fut donnée aux Archives nationales, au mois de mai 1860, et il s'y vit attaché à la section judiciaire, qu'il n'a plus quittée, et où l'appelait naturellement sa thèse soutenue à l'École des chartes sur l'*Histoire et l'organisation du greffe du Parlement de Paris*, dont un fragment a été publié en 1863 : *Essai sur l'authenticité et le caractère officiel des Olim* (in-12, Gay); — une étude biographique consacrée à son grand-oncle, *le Président Berthereau* (in-8, 1865), suivit de près, et, deux ans plus tard, une brochure sur la *Liberté de la presse* (anonyme avec M. J. Guiffrey); signalons aussi, pour cette période, une série d'articles sur « l'enseignement populaire » publiée dans le journal *l'École* pendant le ministère de M. Duruy. — *Guillaume Dubreuil. Les Frais de Justice au quatorzième siècle*, et *le Style du Parlement*, publié peu avant sa mort, forment, pour l'ancien droit français, une série d'œuvres qu'il sera longtemps profitable de consulter. La *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue historique* et la *Revue critique* ont reçu les meilleurs de ses travaux historiques, sous forme d'articles séparés de critique. M. Henri Lot préparait une *Correspondance de Dumouriez*, et un recueil de *Testaments du quatorzième siècle.*

— M. le Dr Herman Lebert, né à Breslaw, le 9 juin 1813, vient de mourir dans cette ville à l'âge de soixante ans. Il avait fait à Berlin ses études classiques; il fut reçu docteur en médecine à Zurich, en 1834, et y prit pour

sujet de thèse les *Gentianes de la Suisse;* il avait suivi ensuite les cliniques des hôpitaux de Paris. En 1836, il était médecin à Bex, canton de Vaud (Suisse), et en 1838, médecin des bains de Lavey. Il avait passé tous ses hivers à Paris, depuis 1842, en coopération d'étude avec les praticiens les plus éminents. Il fut chargé par Orfila d'aller, avec M. Ch. Robin, recueillir en Normandie et en Bretagne les objets d'histoire naturelle qui font aujourd'hui partie du Musée d'anatomie comparée de la faculté de médecine de Paris; il obtint l'autorisation de se fixer et d'exercer à Paris; il accepta cependant, en 1853, les places de professeur de cliniqne médicale de l'Université de Zurich et de médecin de l'hôpital cantonal; enfin, il fut appelé, en 1859, aux mêmes titres, à Breslaw, sa ville natale. — M. Lebert a publié presque tous ses travaux dans notre langue. Nous devons citer : *Mémoires sur les eaux minérales de Lavey* (1839-1842); — *Mémoire sur la formation des organes, de la circulation et du sang* (avec M. Prevost, de Genève); — *Physiologie pathologique ou recherches cliniques expérimentales sur l'inflammation, la tuberculisation* (Paris, 1845, 2 vol. in-8 avec 22 pl.); — *Mémoires sur les maladies des os que l'on observe chez les scrofuleux* (couronné par l'Académie de médecine); — *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8); — *Traité pratique des maladies cancéreuses* (1851, in-8); — *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale* (1855-1860, 4 vol. in-4, dont 2 vol de pl. coloriées); — *Mémoires sur les maladies des vers à soie* (1859, Zurich, in-8 avec planches); — *Traitement de l'angine couenneuse par la glace, suivi d'un appendice sur le meilleur moyen de se procurer cette substance en toute saison* (1875, in-8, Delahaye). — Les deux ouvrages suivants ont été publiés en allemand : *Mémoires de chirurgie et de physiologie* (Berlin, 1848, in-8); — *Manuel de médecine pratique* (Tubingue, 2 vol in-8). M. Lebert, qui était membre correspondant de l'Académie des sciences, des sociétés anatomique, de biologie, de chirurgie médicale, a publié, en-dehors de leurs recueils, de nombreuses études dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Archives de physiologie* de J. Muller, dans les *Archives générales de médecine* et dans le *Bulletin de la Société anatomique.*

— M. André-Alexandre Jacob, connu sous le nom d'Erdant, vient de mourir à Frascati (Italie), le 25 septembre. Correspondant des journaux *le Temps* et *le Siècle,* il était ancien séminariste et a retrouvé à ses derniers moments les lumières de la foi avec les consolations de la religion. Né à Angles (Vienne), il avait fait ses humanités à Poitiers, passé par le petit séminaire de Montmorillon et le séminaire de Saint-Sulpice, d'où il sortit en 1848. Il entra aussitôt dans le journalisme, écrivit dans le *Temps*, l'*Événement* dont il fut gérant (1850), le *Courrier du Dimanche,* la *Presse,* qu'il quitta avec M. Neftzer, lorsque celui-ci fonda le *Temps*, et où ses correspondances italiennes étaient remarquées par la sûreté de leurs informations, leur modération et l'impartialité de leurs jugements. Après une condamnation que lui valut un ouvrage contraire à la religion, il passa en Belgique d'où il se fit expulser, en Suisse et en Italie, où il est mort. Il a écrit : *Petites lettres d'un républicain rose* (1849); — les *Révolutionnaires de l'A B C* (1854); — *Lettres concernant Hoéné Wronski* (1854); — *La France mystique, ou tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1852), pour lequel il fut condamné, et dont la première édition fut imprimée avec une application partielle de son système d'orthographe, la « fonographie, » — écriture où les mots sont écrits comme ils sont prononcés.

— Le colonel Guillaume Rustow, écrivain militaire allemand, jadis attaché avec le titre de chef d'état-major général à l'expédition de Garibaldi en

Sicile et en Italie, s'est donné volontairement la mort. Il était né dans le Brandebourg, le 25 mai 1821. Soldat à dix-sept ans, officier du génie en 1850, il avait été poursuivi, à cette dernière date, pour un écrit publié dans sa langue sur *l'Organisation militaire allemande avant et pendant la Révolution* (1850, Zurich). Il se réfugia en Suisse, y professa la science militaire, et reçut dans la petite ville de Bauma, près de Zurich, le droit de cité; là, il fut nommé major dans l'état-major du génie. Après avoir participé à l'expédition contre le royaume de Naples, en 1861, il rentra en Suisse et s'occupa de ses travaux d'écrivain. — Il a publié : *Histoire de la guerre chez les Grecs* (1852, Aarau); — *L'Armée et les expéditions de César* (1852, Gotha); — *Commentaire de l'histoire de César de Napoléon III* (1867, Stuttgart); — une collection des *Écrivains militaires grecs*, avec M. Kœckly (1854-55, 2 vol. Zurich); — *La Guerre de* 1805, *en Allemagne et en Italie* (1854, Frauenfeld); — *Première campagne de Bonaparte en Italie et en Allemagne* (1867, Zurich); — puis une série de relations des guerres contemporaines en Russie, en Italie, en Hongrie, en Danemark, en Allemagne; — *Le Commandement militaire au quatorzième siècle* (1857, Zurich); — *Histoire de l'infanterie* (1857-1858, 2 vol.); — *Tactique générale* (1858, Zurich); — *La nouvelle guerre de places* (1860, 2 vol. in-4, Leipzig); — *La Guerre italienne* (1871, 2 vol. gr. in-8, Zurich), traduite en français, par Vivien (1861, in-8, Genève); — *L'Enseignement de la petite guerre* (1864, gr. in-8, Zurich); — *La Guerre de* 1866 (1867, gr. in-8, Zurich); — *La Guerre du Rhin de* 1870 (1871, gr. in-8, Zurich), traduite en français par Savin de Lasclause (1873, in-8); — des biographies militaires, et un *Dictionnaire de l'art militaire* (1859, in-8, 2 vol).

— M. de Tounens, ancien avoué à Périgueux, connu sous le nom d'Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, né vers 1820 à Thourgnac (Dordogne), est mort au mois de septembre, à Tourtoirac (Dordogne), sinon avec la grandeur d'un roi, au moins avec la foi et la confiance d'un chrétien. Voyageur en Amérique, il acquit une grande influence sur les Araucans qui le nommèrent roi. Il les organisait déjà à l'européenne, lorsqu'il fut renversé de son trône, jeté en prison, puis libéré par l'intervention française. Il a raconté ses aventures et exposé ses droits dans un grand nombre de brochures et de conférences : *Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, son avénement au trône et sa captivité au Chili, relation écrite par lui-même* (1863, in-8), et dans *Historique; appel à la nation française*, par Orllie-Antoine Ier (1863, in-8); — *Manifeste d'Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie* (1864, in-8); — *Une page d'histoire; Pétition adressée au Sénat français* (1867, in-8); — *Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Pata, gonie. Lettre à MM. les députés français par M. le prince de Tounens* (1868, in-8); — *Au peuple français. Retour en France du roi d'Araucanie et de Patagonie ou Nouvelle-France. Invention de neutralisation des projectiles lancés par des armes à feu, par le prince O.-A. de Tounens, roi d'Araucanie et de Patagonie* (1871, in-8, Marseille), et, enfin, *Le Royaume d'Araucanie et le Chili. Memorandum de S. M. Orllie-Antoine Ier, sous forme de lettre, en réponse aux attaques du consul général du Chili à Paris* (1873, in-12, Paris, Lachaud).

— M. Dabas, ancien professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Bordeaux, ancien recteur de l'Académie de cette ville, a été enlevé par une mort subite, le 19 septembre, à Bordeaux. Chrétien fervent, savant des plus distingués, il était l'objet des sympathies universelles et de l'estime la mieux justifiée. Il est à regretter que sa modestie l'ait empêché de publier les résultats de ses profondes études sur la littérature classique; il a inséré

plusieurs mémoires dans le recueil des Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

— M. Joseph Yves Pageot, né au Cap, à Saint-Domingue, en 1803, qui eut une brillante carrière dans la diplomatie, jusqu'à ce que la Révolution de février 1848 lui fit donner sa démission d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Washington, est mort à Paris le 1er août. Il a écrit, durant les dernières années de sa vie plusieurs articles fort remarqués dans plusieurs journaux, notamment dans l'*Union*. Il laisse une correspondance diplomatique que l'on dit intéressante et où l'on pourra trouver des documents sur les événements et les négociations auxquels il a été mêlé en Espagne, où il était premier secrétaire d'ambassade sous M. de Salvandy.

— M. Clément Laurier, né à Sainte-Radegonde (Indre-et-Loire), le 3 février 1832, est mort subitement à Marseille le 20 septembre. Avocat, ancien secrétaire de M. Crémieux, il s'était fait sous l'Empire une réputation dans les procès politiques de Vermorel, Baudin, Victor Noir et de l'Internationale. Ce n'est qu'au 4 septembre qu'il trouva sa place dans la vie politique ; il fut directeur du ministère de l'intérieur à la délégation de Tours, député du Var, puis de l'Indre, et de radical il devint conservateur. On lui doit un ouvrage intitulé : *De la liberté de l'argent* (1858).

Institut. *Académie française.* — L'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour le dernier trimestre de 1878 : M. John Lemoine, directeur ; M. Saint-René Taillandier, chancelier.

Le Congrès géologique international.—Pour la première fois, les représentants les plus autorisés de la science de la terre se réunissaient pour résoudre en commun quelques questions générales qui intéressent au plus haut degré le progrès de leurs études. Le congrès a surtout porté son attention sur la nécessité d'établir, en tous pays, une uniformité méthodique dans le figuré des cartes géologiques et dans la nomenclature des terrains. Dans une courte session (29 août - 4 septembre), des problèmes aussi délicats peuvent seulement être préparés : c'est déjà beaucoup de les avoir bien posés et d'avoir ébauché la tâche des commissions internationales qui en poursuivront la solution. Le Congrès, sur la proposition d'un éminent géologue italien, M. Capellini, s'est ajourné à Bologne en 1881, et a chaleureusement acclamé, pour président d'honneur de sa future session, M. Sella, ancien ministre des travaux publics à Rome. Le gouvernement italien et la municipalité de Bologne ont immédiatement transmis, par télégrammes, les promesses les plus bienveillantes de patronage et de concours. Tout semble donc présager que l'œuvre commencée à Paris en 1858 aura d'heureuses conséquences pour le progrès de la science.

Le Congrès provincial des orientalistes a Lyon. — Les Congrès sont si nombreux cette année, que les pages du *Polybiblion* ne suffiraient pas à donner une analyse, même sommaire, de chacun d'eux. Partout dans Paris, au Trocadéro, aux Tuileries, à la Société d'Encouragement, les personnes qui s'occupent des mêmes études profitent de l'Exposition pour se réunir et traiter en commun les questions qui les intéressent. Nous accorderons quelques lignes à un congrès qui vient d'avoir lieu en province, à Lyon.

Tous les archéologues et les artistes ont pu voir, dans les galeries du Trocadéro, les merveilles rapportées par M. Émile Guimet, du voyage scientifique qu'il a entrepris il y a deux ans, sous les auspices du gouvernement français, et dans lequel il a particulièrement étudié, au point de vue de leurs doctrines religieuses et de leurs usages, les Indes, la Chine et le Japon. Mais, ce que

nous trouvons au Trocadéro n'est qu'une faible partie des collections que M. Guimet s'est proposé de réunir dans un musée spécial qu'il a fait construire à Lyon, près du parc de la *Tête-d'Or*. Pensant que le meilleur moyen d'inaugurer cette fondation, qui doit être en même temps le centre d'une école orientale pratique, pour laquelle il a appelé à Lyon des jeunes gens venus de diverses contrées de l'Extrême-Orient, M. Guimet a accepté d'organiser dans sa ville natale le troisième congrès provincial des orientalistes, et, malgré les nombreuses difficultés que présentait ce projet, nous devons déclarer qu'il y a très-heureusement réussi. Afin de rendre plus fructueux les résultats de cette réunion, les questions posées étaient peu nombreuses et se rapportaient presque toutes à l'étude des doctrines religieuses de l'Orient. Quelques questions pratiques, commerciales et industrielles, avaient été jointes au programme, afin de permettre aux habitants de Lyon d'apporter au congrès un concours efficace, et, de ce coté aussi, le succès a été réel. Un assez grand nombre de négociants lyonnais, ayant parcouru la Chine et le Japon, ou y possédant des comptoirs, ont pris, en même temps qu'un délégué du gouvernement chinois, M. Cordier, une part active à ces discussions. Et puis, hâtons-nous de le reconnaître avec M. Guimet, en Orient, tout se rattache aux idées religieuses, et lorsque l'ont voit les Chinois laisser les parasites dévorer les larves de vers-à-soie, il faut se rappeler qu'en agissant autrement, ils craindraient d'enfreindre les lois religieuses qui leur défendent d'ôter la vie à un être animé.

Les séances, tenues dans la grande salle de l'hôtel de ville de Lyon, ont été successivement consacrées à l'étude des dogmes religieux des Égyptiens, des Arabes, des Perses, des Assyriens, des Indous, des Japonais et des Chinois. Une grande question, qui s'est reproduite sous des formes diverses et a toujours occupé la place la plus importante dans toutes les discussions, est celle de savoir quelles ont été à différentes époques et quelles sont encore aujourd'hui les croyances des Orientaux relativement à l'immortalité de l'âme, ou, pour parler plus exactement, au sort réservé à l'homme après sa mort.

MM. Maspéro et Naville, Guimet et le baron Textor de Ravisi; M. Caillemer, doyen de la faculté de droit; M. l'abbé Guinand, doyen de la faculté de théologie; M. le grand-rabbin Weinberg; MM. Cordier, Hignard, le duc Lancia de Brolo, R. Cust, l'abbé de Meissas, du Mazet, le Rév. Long, le comte de Marcy, MM. Brossard, Berhend, Pélagaud, l'abbé Favre, et beaucoup d'autres, dont le manque d'espace ne nous permet pas de citer les noms, ont pris, ainsi que MM. Picquet et Chantre, secrétaires du Congrès, une part active à ces discussions. En même temps, les jeunes Japonais Imaidzoumi, Tomii et Haurada, et les Singhalais da Silva et Panditilèke ont présenté des traductions de textes japonais et indiens et des résumés originaux, qui laissent entrevoir dès aujourd'hui les résultats que donnera dans peu d'années l'utile fondation de M Guimet.

Rien n'avait été négligé pour rendre aussi attrayant que possible, pour les étrangers, le séjour de la ville de Lyon. Dès le premier jour, M. Guimet réunissait dans un banquet, à sa propriété de Neuville, sur les bords de la Saône, tous les membres du Congrès, et, les jours suivants, les soirées étaient occupées par des conférences accompagnées de projections, des concerts de musique orientale, et aussi par ces conférences en dessin improvisées par M. Régamey, l'artiste de talent, compagnon de voyage de M. Guimet, qui s'est acquis dans ce genre original une célébrité bien justifiée. Des visites aux musées de Lyon ont achevé d'employer le temps, et MM. Maspéro et Naville

ont su notamment donner un attrait tout particulier à la matinée consacrée à la visite de la collection égyptienne du Palais-des-Arts.

Dans deux ans, le quatrième congrès se réunira à Nancy, et, en attendant cette réunion, la plupart des membres du Congrès ont pris la route de Florence, pour assister au congrès international des orientalistes, organisé dans la ville des Médicis, sous la présidence du sénateur Amari.

Assemblée générale de la Gœrres-Gesellschaft. — La Gœrres Gesellschaft, société destinée à réveiller et à répandre la vie scientifique dans l'Allemagne catholique, a tenu cette année sa troisième assemblée générale à Cologne, les 27, 28 et 29 août. Cette société, jeune encore, et s'inspirant des mêmes principes que la Société Bibliographique, compte aujourd'hui au-delà de 2,000 membres. Elle a à sa tête le baron von Hertling, député catholique au Reichstag. Des quatre sections que doit compter la société, deux sont constituées depuis le début, celle de philosophie et celle de droit et d'économie sociale. La section historique a été organisée dans la session actuelle, et possédera bientôt comme organe une revue trimestrielle. Quant à la quatrième section, celle des sciences naturelles, tout fait espérer que l'on aura réuni sous peu les éléments nécessaires à sa création. Une messe solennelle, célébrée au Dôme, a précédé les travaux de l'assemblée. Immédiatement après la cérémonie, les membres se sont rendus au Pius-Bau, à l'effet d'entendre la lecture des différents rapports de la commission administrative, ainsi que des travaux des sections.

Ces rapports constatent l'état prospère de la société et l'extension qu'elle prend : ils mentionnent spécialement les relations qui se sont engagées avec la Société Bibliographique, à l'occasion du Congrès international du 1er juillet.

Les travaux de la section philosophique ont été particulièrement actifs; plusieurs discours ont été prononcés, entre autres par le baron von Hertling, sur le problème de la matière; cette question ardue a été traitée d'une façon magistrale par le savant philosophe.

La section des études juridiques et sociales a discuté le plan d'un dictionnaire complet des sciences politiques et juridiques; ce dictionnaire, s'inspirant des principes catholiques, se composerait de trois volumes, comprenant chacun huit cents pages environ de texte, et serait publié sous les auspices de la société.

Nous avons déjà dit que la section historique avait été constituée dans cette assemblée; elle a appelé à la présidence le Dr Janssen, de Francfort.

Outre les séances de sections, la Gœrres-Gesellschaft a tenu deux séances plénières. Dans l'une, elle a entendu un travail fort instructif du Dr Heuffer sur les principaux édifices religieux de Cologne, et un discours du Dr Mosler sur la littérature dramatique aux débuts de l'ère moderne; dans l'autre, M. Hoffner, membre du chapitre métropolitain de Mayence, a esquissé, dans une brillante causerie, la vie et les doctrines du philosophe de l'identité, Schelling. Dans cette même séance, le président a annoncé que la société mettait au concours pour l'année 1881 une nouvelle question : « L'histoire critique de l'école de Manchester en Allemagne. » Le 1er prix sera de 1,500 marks, le second de 800. — Ch. D.

Concours. — *L'Académie royale des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts de Belgique* met au concours pour 1880 les questions suivantes : Esquisser à grands traits l'histoire littéraire de l'ancien comté de Hainaut. Prix : 600 francs. — Une étude sur l'organisation des institutions chari-

tables en Belgique au moyen âge, jusqu'au commencement du quatorzième siècle. On adoptera, comme point de départ, les modifications introduites dans la société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au douzième et au treizième siècle. Les auteurs des mémoires feront précéder leur travail d'une introduction traitant sommairement de l'organisation de la charité dans les temps antérieurs. Prix : 600 francs. — Faire connaître les règles de la poétique et de la versification suivies par les *Rederykers*, au quinzième et au seizième siècle. Prix : 1,000 francs. — Écrire l'histoire de la réunion aux Pays-Bas des provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue. Prix : 1,000 francs. — Faire l'histoire des classes rurales de la Belgique jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Étudier leur manière de vivre et déterminer quelle était dans les campagnes, la constitution de la famille et de la propriété. Prix : 1,000 francs.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 6 et 13 septembre, M. Victor Duruy a continué la lecture de son travail sur l'empire romain au milieu du troisième siècle.—Dans la séance du 6, M. Egger a fait une communication au sujet d'un volume tissé avec des fils de soie et que M. Henry, de Lyon, a présenté à l'Exposition. M. Deloche, fait une communication au sujet d'un sou royal de Dagobert, découvert à Merton, en Angleterre.—Dans la séance du 13, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture de la suite du mémoire de M. Th. H. Martin sur l'hypothèse astronomique de Platon; M. de Longpérier a lu une note sur le méreau de saint Paul, à Saint-Denis en France. — Dans la séance du 20, M. Curtius a soumis à l'Académie des photographies de sculptures trouvées dans les fouilles d'Olympie; M. Geffroy a fait une communication au sujet du recueil des inscriptions doliaires latines entrepris par M. Charles Descemet, archiviste bibliothécaire de l'École française de Rome. M. Germain a lu une notice sur Arnould de Verdale, évêque de Maguelone, destinée à servir d'introduction à l'édition qu'il prépare de la chronique de cet auteur.—Dans la séance du 27, M. Derenbourg a lu une note sur un cachet en cristal trouvé en Mésopotamie; M. de Saulcy a lu une note sur une sterce monétaire; M. Halévy a commencé la lecture d'un mémoire sur l'hiérographie assyrienne.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 7 septembre, M. Giraud a achevé la lecture du mémoire de M. Thonissen sur le droit de vengeance dans la législation mérovingienne; M. le baron de Czœrnig, correspondant, a lu une note sur l'emplacement d'une ville gauloise mentionnée par Tite-Live, dans le Frioul. — Dans les séances des 7 et 21, M. Ch. Vergé a lu la suite du mémoire de M. du Châtellier sur l'Église pendant la Révolution. — Dans la séance du 14, M. Ch. Giraud a lu une notice sur un ouvrage de M. Alex. Eyssète, consacré à la jurisprudence de Pondichéry en matière de droit indou et de droit musulman; M Martha a lu une notice de M. d'Olivecrona sur la colonie d'essai de Val d'Yèvre et la théorie de l'amendement de l'enfant par la terre et de la terre par l'enfant; M. Vacherot a commencé la lecture d'un mémoire de M. Magy sur les pouvoirs. — Dans la séance du 21, M. R. Dareste a lu un mémoire sur la législation et la procédure en matière criminelle à Athènes. — Dans la séance du 28, M. Geffroy a lu une note bibliographique sur le *Corpus juris Sueo-Gotorum antiqui*. en treize volumes que possède la bibliothèque de l'Institut; M. Ch. Giraud a commencé la lecture d'un mémoire sur les évolutions du droit civil dans la Bretagne armoricaine; M. Worms a lu un travail sur l'économie politique devant les congrès de la paix.

— Le Maréchal de Bellefonds et le Père Le Valois. — Le R. P. Sommervogel a naguère raconté la noble vie du maréchal de Bellefonds, dans un livre des plus intéressants consacré à deux héros (*Comme on servait autrefois : le Marquis de Montcalm; le Maréchal de Bellefonds*, Paris, 1872, in-18). Mais bien des détails lui avaient échappé, « qui auraient, sans doute, contribué à faire mieux ressortir la haute vertu de ce courtisan chrétien. » Par exemple, au nombre des plus belles qualités de Charles-Bernardin de Bellefonds, le R. P. Sommervogel avait, faute de documents, négligé de signaler sa bienfaisance. Il a heureusement mis la main sur de rares plaquettes qui lui ont permis de montrer combien fut grande la charité de l'ami de Bossuet envers les malheureux. Et il nous donne, dans un opuscule extrait des *Études religieuses* (gr. in-8 de 25 p.), des détails fort curieux, tant sur les générosités particulières du maréchal, que sur les secours donnés aux pauvres, en France, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a retrouvé aussi une lettre autographe du Père Louis Le Valois à son pénitent, du 18 mai 1686, laquelle fait bien saisir la nature des relations qui existèrent entre le maréchal et le religieux. Autour de ce document inédit, le R. P. Sommervogel a réuni, soit dans le texte, soit dans les notes de la brochure, un grand nombre de renseignements aussi variés qu'instructifs. Il est piquant de voir (p. 23, note 1), un membre de la Compagnie de Jésus faire cadeau à la *France protestante* du nom d'un ministre (M. Sion), qui manque même à la liste des pasteurs du Dauphiné donnée par M. le pasteur Arnaud dans le tome XXII de son *Histoire des protestants du Dauphiné*. Relevons cette observation de la page 11 (note 6) : « A propos de cet évêché de Saint-Pons de Tomières, on peut, une fois de plus, constater les inexactitudes des dictionnaires historiques les plus répandus. L'abbé Glaire ne le cite pas dans son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* Bouillet et Dezobry disent que cet évêché a été supprimé en 1611, tandis qu'il ne l'a été qu'en 1760. » La notice du R. P. Sommervogel serait irréprochable si, trompé par notre mauvaise écriture, il n'avait mal lu quelques lignes que nous-même avons eu l'honneur de lui communiquer, et n'avait placé (p. 21, note 2), dans les Basses-Pyrénées et sur une petite rivière qui se jette dans le Gave de Pau, la ville de Trie, qui appartient aux Hautes-Pyrénées, et qu'arrose une rivière qui se jette dans la Garonne, et qui porte le même nom que son humble rivale. — Quant au mot de Mme de Sévigné sur Pellisson (p. 8, note 3) : « Il est bien laid, mais qu'on le dédouble, et l'on trouvera une belle âme, » nous ne croyons pas, malgré l'autorité de la *Nouvelle biographie générale*, que la spirituelle marquise l'ait jamais écrit, et nous nous demandons même si elle l'a jamais dit. Ce qui est plus sûr, c'est qu'elle a répété l'épigramme de Guilleragnes : *Pellisson abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids.* — T. de L.

Poésies inédites de l'auteur des Philippiques. — M. Jules Delpit possède, parmi les inappréciables trésors de sa bibliothèque, un recueil excessivement curieux, qu'il vient de publier sous ce titre : *Poésies inédites de F. J. de Chancel-Lagrange* (Paris, Ed. Rouveire; Sauveterre, Chollet, 1878, in-8 de 79 p.). Le volume, tiré sur fort papier à 474 exemplaires, et très-soigneusement imprimé, est orné d'un beau portrait à l'eau-forte du poète périgourdin, œuvre de P. Teyssonnières. Le savant et habile éditeur a eu raison de dire (*Introduction*, p. 1 et 2) que la verve de l'auteur des *Philippiques*, devenu septuagénaire, n'était pas refroidie, et que sa muse distillait dans sa vieillesse contre ses ennemis personnels le même genre de fiel qu'elle avait distillé dans sa jeunesse contre le Régent. François-Joseph de Chancel, seigneur de Lagrange, avait soixante-neuf ans, en 1746, quand il composa ces poésies iné-

dites contre son fils Charles-François-Victor de Chancel, seigneur de Nizor, contre la femme de son fils (Marie Martin, de Nantiac, près de Limoges), et enfin contre les magistrats qui avaient refusé d'invalider le contrat de mariage signé malgré l'autorité paternelle. On lira avec un grand intérêt les spirituelles pages tracées d'une plume aussi facile qu'acérée par le seigneur de Lagrange, Antoniat et autres lieux. Si quelques-unes de ces pages (*Mémoires, requêtes, placets, etc., publiés en vers dans le procès en nullité de contrat de mariage intenté devant le Parlement de Bordeaux*) avaient été déjà imprimées, personne ne connaissait la longue pièce intitulée : *La Lémovicade ou le mariage de l'amour et de la pauvreté, poème héroïque en IV chants*, avec cette épigraphe : *Facit indignatio versum.* M. Delpit, à la suite de ce poème où pétillent les plus vives saillies, où flamboient les plus terribles épigrammes, a reproduit, d'après un recueil factice de la bibliothèque publique de Bordeaux qui lui a été indiqué par un bibliophile dont l'obligeance, dit-il, égale le savoir, M. l'abbé Louis Bertrand, une pièce de vers adressée à M. de Tourny, l'illustre intendant de Guyenne; et, d'après les autographes conservés aux Archives départementales de la Gironde, des lettres en prose et des placets en vers adressés au ministre des finances, et au Roi lui-même (ce dernier morceau est particulièrement remarquable), pour obtenir le dégrèvement de quelques impôts. Tout cela, animé par une verve endiablée, assaisonné de notes excellentes, est digne de l'attention de tous les bibliophiles.

Du reste, Lagrange-Chancel (je demande à M. Delpit la permission de continuer à donner au poète le nom qu'il prenait lui-même dans sa signature, le nom sous lequel tout le monde le connaît et le désigne) a du bonheur en ce momemt. M. A. Dujarric-Descombes, quelques semaines seulement avant l'apparition des *Poésies inédites*, a donné une édition meilleure qu'aucune autre des *Philippiques*, d'après le manuscrit et les annotations de l'auteur, avec une attachante préface (Périgueux, Dupont, in-18), et il promet de publier incessamment, d'après des documents inédits et autographes, une étude historique et littéraire sur *Lagange-Chancel, sa vie, ses œuvres et son temps*, ouvrage auquel il a, dit-il, consacré de longues et laborieuses recherches. D'un autre côté, un écrivain de beaucoup de goût et de beaucoup de talent, M. Gustave Mouravit, l'heureux auteur du *Livre*, prépare une publication qui ne laissera plus rien à dire sur ce poète, lequel restera une des physionomies les plus originales du dix-huitième siècle.— T. DE L.

PRIX PAYÉS A DES AUTEURS POUR LEURS OUVRAGES. — Aux informations qu'on trouve disséminées en divers endroits, sur ce point curieux de l'histoire littéraire, nous ajouterons quelques faits que nous fournit le catalogue de la belle collection d'autographes de M. B. Fillon livrée récemment aux enchères (juillet 1878). Un catalogue d'autographes reste fort inconnu du gros du public; il ne circule que dans un cercle d'amateurs ; les détails que nous relevons auront ainsi le mérite d'une nouveauté presque complète. Par un acte en date du 10 juillet 1811, Delille céda à l'éditeur Michaud le droit de donner une première édition du poème de la *Conversation*, et une seconde édition de la traduction de *l'Énéide* et du poème de l'*Imagination*, moyennant la somme de douze mille francs. Un traité passé avec l'éditeur Maradon (5 mai 1802) constate que Mme de Staël céda le roman de *Delphine* au prix de 3,000 francs. En 1825, le libraire Wurtz, voulant donner une édition des *Œuvres* de Duplessis-Mornay, s'adressa à M. Guizot, afin d'avoir une notice biographique sur cet homme d'État. Le futur ministre des affaires étrangères répondit que, si cette notice ne dépassait pas six feuilles, elle devrait lui être payée 1,000 fr., et 1,500 fr., si elle arrivait à huit feuilles.

Observons d'ailleurs que le catalogue de la vente Fillon est très-digne d'être recherché ; il contient des fac-simile nombreux de signatures ou de passages autographes ; il reproduit tout au long diverses lettres fort intéressantes ; il donne des extraits de bien d'autres.

Indiquons à quels prix ont été adjugées quelques pièces d'un mérite spécial, objet de luttes acharnées : une lettre d'Améric Vespuce en latin, Florence, 18 octobre 1476 (peut-être unique dans les collections particulières), 2,600 fr. Une lettre d'André Chénier, Londres, 24 novembre 1789 (elles sont d'une rareté excessive) signée : Chenier de Saint-André, 700 fr. Rabelais : lettre à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Rome, 28 janvier 1536, 1.000 fr. (publiée, mais d'une façon peu exacte). Une lettre de Newton 500 fr. Une lettre du Tasse écrite de Ferrare à son ami G. Vinelli et toute relative à la *Jérusalem délivrée*, 600 fr. Trois lignes avec la signature de Cervantes, 600 fr. Une préface de Lope de Véga pour une de ses comédies, 399 fr.

On remarque dans le catalogue Fillon, n° 1424, une lettre de la princesse Christine de Belgiojoso (12 août 1848) qui, se fâchant tout rouge contre des journaux français, revendique très-hautement pour les meilleurs patriotes milanais d'avoir mis le feu à quelques palais de Milan. Le projet de brûler la ville était arrêté depuis longtemps ; mais il ne put être effectué complétement, lorsque les Piémontais battus à Goito, évacuèrent la capitale de la Lombardie ; quelques jours après, ils devaient éprouver de nouvelles défaites à Novarre. S'il reste de Milan autre chose qu'un tas de cendres, ce n'est la faute ni de la princesse Belgiojoso, ni de ses amis. On n'avait pas besoin de l'assertion de cette dame (aujourd'hui plus que septuagénaire) pour savoir que l'incendie est le procédé favori du parti révolutionnaire ; l'usage l'autorise : Paris en sait quelque chose. — E. D.

Histoire de la Bibliothèque nationale. — M. E. Mortreuil, secrétaire de la Bibliothèque nationale, vient de publier, à la librairie Champion, une *Notice historique* intitulée : *La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours* (in-8 de 174 p.). Cette notice, comme le déclare l'auteur dans son *Avertissement*, s'appuie principalement sur l'*Essai* publié en 1782, par Le Prince, et dont une seconde édition avait été donnée, en 1856, par M. Louis Paris. M. Mortreuil a pu enrichir sa notice de larges emprunts faits à la récente publication de M. le vicomte Delaborde sur le département des Estampes, et surtout au savant ouvrage de M. Léopold Delisle, intitulé : *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Il a aussi utilisé les documents conservés dans les archives de la Bibliothèque. La *Notice* se termine par une liste des *Gardes, directeurs et conservateurs de la Bibliothèque, depuis son origine jusqu'à nos jours*.

— M. Paul de Fleury, archiviste de la Charente, prépare une publication, mise en souscription, qui serait certainement bien accueillie de tous les travailleurs. C'est une table du *Gallia Christiana*, donnant, par ordre alphabétique, les noms des abbayes, avec la congrégation et le diocèse auxquels elles appartenaient, l'indication du volume et la page. Il y aura deux éditions : une in-folio (5 fr.), et une in-8 (3 fr.).

— M. P. M. Baudoin, d'Avallon, prépare une *Histoire du Protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*. Elle paraîtra en 2 volumes in-8, terminés par des pièces justificatives et des tables de noms et de lieux. L'introduction vient de paraître (Auxerre, Vosgien et Thomas, 1878, in-8 de LXXXIV p.) : elle donne un résumé de l'histoire de l'établissement du protestantisme.

— M. l'abbé Charles Bellet, de Tain, commence la publication d'une

Histoire religieuse du Dauphiné depuis les temps les plus reculés jusqu'au Concordat de 1801. Cet ouvrage aura 2 vol. in-8 : le premier doit paraître sous peu.

— Parmi les discours de distributions de prix, il nous en est parvenu un qui mérite d'être signalé, même à l'époque de la rentrée, parce qu'il restera comme un travail d'histoire. C'est celui qu'a prononcé M. l'abbé Poquelle de Follenay, à la distribution des prix de la maîtrise métropolitaine de Paris : *Notice historique sur l'École épiscopale de Notre-Dame de Paris* (Paris, de Soye, 1878, in-8 de 56 p.). Après un historique rapide de l'École de Notre-Dame, d'où sont sorties toutes les écoles de Paris, on y trouve d'intéressantes études sur son emplacement, son nom, ses constitutions, ses usages liturgiques, les études, le costume, les maîtres et élèves célèbres.

— La publication de l'*Impôt du sang, ou la noblesse de France sur le champ de bataille*, se poursuit sous la direction de M. Louis Paris. Le changement d'éditeur a amené un retard dont l'activité de M. H. Champion (le nouvel éditeur, 15, quai Malaquais) dédommagera certainement les souscripteurs. Il n'a encore donné que la première partie du t. III (in-8 de 198 p.) qui comprend les lettres de N à Q, où l'on trouve, parmi les noms connus, les Noailles, les d'Orléans, les Polignac, les Quatrebarbes, les Quelen, les du Quesne. M. Louis Paris n'a rien ajouté au manuscrit de d'Hozier : nous signalons, à la page 182, un nom que nous croyons mal écrit : Puech de Coneiros, qui est, croyons-nous. Puech de Comeiros.

— M. B. de Fouchères achetait, il y a peu de temps, à vil prix, chez un brocanteur, une liasse de vieux papiers. Il ne fut pas peu surpris d'y trouver la correspondance intime de Mgr de Prilly, mort en 1860, évêque de Châlons-sur-Marne, avec une famille amie. Il en détache aujourd'hui six lettres (*Six lettres de Mgr M. J. F. V. Monyer de Prilly, évêque de Châlons-sur-Marne*, tirées d'un cabinet champenois 1823-1849. Paris, Jules Martin, successeur d'Aug. Aubry; Châlons-sur-Marne, imp. T. Martin, 1878, in-18 de 27 p.), dont il a fait disparaître tout ce qui pourrait donner prétexte à une indiscrétion : elles font le plus grand honneur au caractère, à l'esprit, au cœur et au jugement du vénérable prélat.

— La librairie Didier annonce comme étant sous presse les publications suivantes : *Lettres intimes de Mlle de Condé à M. de la Gervaisais*, publiées avec une introduction et des notes, — *Camoens et les Lusiades*, par M. Clovis Lamarre. — *La Duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal Richelieu*, par M. Bonneau Avenant; — *Réminiscences : Souvenirs d'Angleterre*, par Mme Craven.

Publications nouvelles. — *Manuel pour le choix d'un état de vie*, par le P. Auguste Damanet (in-18, Casterman). — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes*, par l'abbé Ginestet (t. I, in-18, Palmé) — *Le Travail, sa dignité et ses droits*, par J. A. de Conny (in-12, Poussielgue). — *Le Téléphone, le microphone et le phonographe*, par le comte du Moncel (in-18, Hachette). — *Lettres de Mademoiselle Aïssé à Madame Calandrini*, avec préface, par A. Piedagnel (in-12, Libr. des Bibliophiles). — *Valérie*, par Mme de Krüdener (in-8, Quantin). — *L'Idée de Jean Téterol*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *Monde et solitude*, par Mlle Jenny Maria (in-18, Reichel). — *Fables complètes*, par le marquis de Ségur (in-18, Bray et Retaux). — *Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par Van den Berg (in-12, Hachette). — *Saint Julien et les origines de l'Église du Mans*, par l'abbé de Meissas (in-8, Sauton). — *Histoire de la guerre de Trente ans*, par E. Charveriat (2 vol. in-8, Plon). — *Lord Palmerston*, par Aug. Craven (in-8, Didier). — *Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges, leur vie et leur règne*, par Th. Juste (in-8, Bruxelles, C. Muquardt). — *Constantinople*, par Ed. de Amicis (in-18, Hachette).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bévues historiques. — A l'époque des premiers troubles de l'Ouest, l'émotion fut grande à Angers, et, parmi les innombrables imprimés de circonstance, parut la relation d'une prétendue assemblée des femmes angevines, tenue le 6 février 1789 dans la grande salle de l'hôtel *Libertas;* le vote de cette assemblée se résume en cette phrase sonore : « Nous préférons plutôt que d'abandonner nos amants nos époux, nos fils et nos frères, préférant la gloire de partager leurs dangers à la sécurité d'une honteuse inaction. »

Il suffit de lire les noms des *oratrices* pour savoir à quoi s'en tenir sur le sérieux de ce opuscule; c'est Mme *Respublica* qui, la première, prend la parole ; Mlle *Præcipitatio* répond ; maîtresse *Proverbia* réplique ; *Prudentia*, la vieille *Timor* et Mme *Fama* s'élancent tour à tour à la tribune.

Cette facétie est citée par de graves écrivains comme relatant un fait réel, comme un témoignage authentique du patriotisme des femmes angevines.

Elle est pompeusement mentionnée par F. Huau-Grandville dans son *Introduction* au *Moniteur universel* (édit. in-fol., p. 207; in-4, t. I. p. 541); M. Amédée Renée, le continuateur de l'*Histoire des Français* de Sismondi, mentionne cet *arrêté fameux* (t. XXX, p. 441); ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Bourdier-Langlois, auteur d'*Angers sous le régime révolutionnaire*, la regarde comme un document positif, un pacte sacré. Redite par de prétendus historiens qui copient leurs devanciers, cette fable s'est imposée comme article de foi ; personne n'a pris la peine de remonter au texte original, dont la bouffonnerie saute aux yeux. Voir, entre autres, la kyrielle de proverbes que débite Mlle *Proverbia :* « Il ne faut pas dormir les uns sans les autres ; le meilleur moyen de ne pas se quitter est d'aller ensemble; réfléchir chez les femmes est le moyen de mal agir; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron » etc.

M. F. Grille, bibliothécaire de la ville d'Angers, écrivain fécond et original, a signalé cette étrange bévue dans une lettre adressée au bibliographe Quérard, et imprimée à Angers en 1845, chez Cosnier et Lachaise (in-8, 14 pages).

N'y a-t-il pas nombre de sottises pareilles dans les écrits des historiens qui ont célébré les gloires de la Révolution ? Ne serait-il pas curieux d'en relever quelques unes ? A. M.

Camille Selden. — Un pseudonyme à découvrir. — Il existe divers ouvrages publiés dans les dernières années du second Empire avec la signature : *Camille Selden (Esprit des femmes de notre temps; Portraits de femmes*, etc.). C'est sans doute un pseudonyme; il ne figure pas dans la seconde édition des *Supercheries littéraires* de Quérard, publiée par MM. P. Jannet et G. Brunet, ouvrage fort utile et fort intéressant, mais qui présente de nombreuses lacunes. Quelqu'un pourrait-il nous faire connaître le véritable nom de Camille Selden ? F. B.

Frédéric Auguste Ier, petit-fils de Louis XIV. — On lit dans les *Souvenirs et Mélanges* de M. le comte d'Haussonville (p. 209), que Frédéric-Auguste Ier, roi de Saxe, était, comme Louis XVIII, petit-fils de Louis XIV, et que, par ce motif, il trouva dans le représentant de la France au congrès de Vienne un défenseur de ses intérêts ? Comment établir sa descendance du grand Roi.

Comte DE LA S.

La Ciguë employée comme instrument de supplice. — A quelle époque l'usage de la ciguë pour donner la mort aux condamnés s'introduisit il à Athènes ? Quand est-ce que l'emploi de ce poison fut abandonné ? Connaît-on quelque autre personnage que Socrate, qui ait péri de cette manière ? La ciguë était-elle également en usage dans d'autres cités grecques ? V. D.

Jeudy-Dugour. — Homme de lettres et libraire à Paris. Jeudy-Dugour, né en Auvergne, fit ses études à Riom chez les oratoriens et devint professeur de belles-lettres au collège des doctrinaires de la Flèche. Lors de la mise en jugement de Louis XVI, Jeudy prit la défense de ce malheureux roi, dans un *Mémoire en réponse à l'acte d'accusation qui lui avait été lu le 11 décembre 1792* (Paris, 1793, in-8.) Après le 9 Thermidor, il publia une *Histoire de Cromwell* où il démontrait l'inconséquence des communes d'Angleterre qui, au moment où elles pouvaient établir leur indépendance, se laissèrent asservir en substituant au despotisme de la royauté celui du protectorat. Enfin, lors de la création des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire près de l'école du département du Puy-de-Dôme ; mais, ayant acquis vers la même époque le fonds du libraire Cuchet, il n'accepta pas cette chaire et alla se fixer à Paris, où il publia comme éditeur un grand nombre d'ouvrages, entre autres le tome X du *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rozier (1800, in-4).

Pourrait-on me donner des renseignements biographiques sur cet écrivain et m'indiquer surtout les lieux et les dates de sa naissance et de sa mort? A. V.

L'Ingénieur Génuyt — Ne serait-il pas possible de savoir de quelle province était originaire Génuyt, ingénieur du roi, qui construisit, vers 1641, plusieurs ponts dans la province d'Auvergne? Appartenait-il à la famille Sinet de Génuyt? N'était-il pas Champenois? Existe-t-il encore en France des familles de ce nom? DOCTROVÉE.

Un livre de Jules Vallès. Le catalogue des livres et des autographes formant la bibliothèque de M. Poulet-Malassis indique une lettre de Jules Vallès, dans laquelle il annonce qu'il travaille à une *Histoire des journées de juin :* « J'y travaille avec passion, et j'espère venger les vaincus. » Cet ouvrage a-t-il paru? S. C.

RÉPONSES

Le Pays d'Andorre (XXII, 384). — Voir sur le pays d'Andorre : *La Vallée d'Ariège et la république d'Andorre*, par MICHEL CHEVALIER (dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1837). — *Notice sur l'Andorre*, par ROUSSILLON, ancien viguier d'Andorre. — *De l'Andorre.* (Anonyme, 1828 in-8). — *Lettre d'un voyageur écossais sur l'histoire d'Andorre* (Anonyme, *Gazette littéraire*, 2 octobre 1830, t. II, p. 11-29). — *Ariège, Andorre et Catalogne, guide historique, pittoresque et descriptif aux bains d'Ussat et d'Ax*, par L. BOUCOIRAN (Paris, Giraud, 1854, in-8). F. E.

— On peut aussi consulter un manuscrit mis à la disposition du public à l'Exposition universelle, section de la République d'Andorre, et faisant connaître le mode d'administration du pays. B.

Sur le prieuré de Cassan (XXIII, 94). — Le prieuré de Cassan, dont parle Tallemant des Réaux, était un bénéfice simple, dépendant de l'église de Béziers. Il est question du prieuré royal de Notre-Dame de Cassan (*Beata Maria de Cassiano, de Carsano de Cazano, de Caisano*) dans le *Gallia christiana*, t. VI, inst., c. 151, 417. Le nécrologe de ce prieuré, manuscrit du treizième siècle, est conservé aux archives de Roujan; c'est de cette commune (arrondissement de Pézénas) que dépend aujourd'hui Cassan. J. C.

Une épigramme dirigée contre Napoléon (XXII, 470). — L'*Acanthologie* par Fayolle (Paris, 1817) cite l'épigramme sans donner le nom de l'auteur. On trouve, dans ce petit livre, dix-huit épigrammes contre « Buonaparte.» Quatre sont signées par Lebrun, une par Guichard, et une par Parceval Deschênes. A. B.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose (XXII, 478). — On demande où et sous quelle forme Voltaire a dit quelque chose qui puisse passer pour l'original du mot traditionnel : « Mentez, mentez; il en restera toujours quelque chose. »

Le voici, je crois; et quoique ce ne doive plus être une nouveauté à l'heure qu'il est, à cause de tout ce qui a été cité de Voltaire dans ces derniers temps, je vous l'envoie *ad abundantiam juris*. C'est dans sa lettre du 21 octobre 1736, à Thériot, à propos de la mauvaise comédie de *l'Enfant prodigue*, qu'il tenait absolument à faire démentir, comme on le voit par plusieurs autres lettres du même volume (t. LII de l'édition Beuchot; celle-ci s'y trouve p. 426).

« Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. » Suivent des recommandations spéciales pour chacun de ses amis : le tout ainsi conclu : « Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion. » L. B.

Un ouvrage peu connu du théosophe Saint-Martin (XXIII, 288). — Le poème du *Crocodile* se trouve dans les bibliothèques bien montées. M. T. G. le trouvera facilement à Paris, où on pourra le mettre à sa disposition, sans donner ici des informations qui intéresseraient peu. M.

Pouvoir temporel des Papes (XXIII, 286). — On peut consulter : *De la puissance temporelle des Papes*, par J. Gainet, avocat. Paris, Béchet, mars 1818, in-8. — *Les vrais principes de l'Église catholique touchant l'autorité du Pape*, par F. J. Cadart, chanoine de Châlons-sur-Marne. Châlons-sur-Marne, Bouiez-Lambert, 1834, in-8.

Collections sur la Révolution française (XXIII, 287). — La bibliothèque La Bédoyère, contenant les bibliothèques Deschiens, Maurice, et une foule d'autres richesses, a été achetée, à la mort de M. de la Bédoyère, par la bibliothèque nationale. L. DE P.

Sixte IV et les Pazzi (XXIII 287).—Dans les *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, publiées en 1859 par MM. Canestrini et Desjardins (*Collect. des documents inédits sur l'histoire de France*), il y a, p. 169 et suivantes, un certain nombre de pièces importantes qui se rattachent à la conjuration des Pazzi. — J'ai vu à Rome les dépêches de la légation d'Alamanno Rinuccini (1475-1476) qui sont insérées dans *Memorie di casa Rinuccini*, publiés à Florence en 1844; il s'y trouve des renseignements sur la conspiration. — Fabroni, à la suite de sa *Vita Laurentii de Medicis*, a donné des *Monumenta* parmi lesquels plusieurs se rapportent à cet épisode.— En 1856, on a publié à Florence un petit volume in-12 : *Congiura de' Pazzi* da Agnolo Poliziano. On a traduit en italien le texte latin de Poliziano. Mais il y a des *notes* de Bonucci qui contiennent plusieurs documents importants, dont un est à rapprocher d'une bulle de Sixte IV qui est dans le t. IV du *Codex Italiæ diplomaticus* de Lunig.— Le texte latin de Poliziano est dans l'ouvrage d'Ademari, qu'il faut voir. — La *Civiltà cattolica* du 20 juin 1868 a un article sur Sixte IV, où il y a des détails intéressants sur ses neveux ; enfin les *Archives théologiques* (avril 1857) ont un article (mais faible) de l'abbé Laubeau sur Sixte IV et les Pazzi, en réponse à un article des *Archives ecclésiastiques*. H. DE L'E.

Les Asturies (XXIII, 286). — Il existe, je crois, peu d'ouvrages spéciaux relatifs à l'histoire de cette province de l'Espagne : citons, du moins, un in-folio publié à Madrid en 1695 : *Antiguedades y cosas memorables del principado de Asturies*, par L. Alph. de Carvalho. A. F.

A-t-il été publié à l'époque du premier Empire des éditions d'auteurs classiques mutilées par la censure (XXII, 557.) — En 1810, un libraire intelligent et actif, bibliophile très-zélé, bibliographe distingué, A. A. Renouard, publia une belle et bonne édition de Massillon en 13 vol. in-8 ; on dit, on écrivit, on imprima que cette édition était mutilée, que la censure impériale y avait fait de nombreux changements, de scandaleuses altérations. Renouard démentit formellement cette allégation, même sous le régime impérial ; elle reparu

toutefois en 1817 dans le *Journal de Paris*, qui signala l'édition de Massillon *comme diminuée à l'usage des sujets des conquérants*. Renouard répliqua en publiant qu'il offrait dix louis, non-seulement pour tout passage, mais encore pour toute expression supprimée, changée, altérée, *adoucie*, et non conforme à l'édition de 1745, qu'on pourrait lui représenter dans son Massillon. (Voir le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819, 4 vol. in-8, t. I, p. 89.) Nulle réclamation ne se produisit.

T. B.

Le Peintre Alluys (XXII, 479, 558 ; XXIII, 95, 191). — Nous pensons que M. Tarbieu apprendra avec plaisir la date de la naissance d'Alluys. Ce peintre est né à Brioude, en Auvergne, le 6 germinal an XI, époque à laquelle sa famille comptait encore dans cette ville plusieurs représentants.

Lorsque nous donnons un renseignement au *Polybiblion*, nous tenons à honneur qu'il soit de la plus entière exactitude. Le même amour de la vérité nous engage à faire remarquer à notre confrère, pour la seconde édition de son grand *Dictionnaire biographique*, que Rabany-Beauregard n'est pas né à Guéret, mais qu'il a vu le jour le 25 mars 1765 à Brioude, où il est décédé le 22 octobre 1843. Il existe de lui un portrait lithographié par Delorieux.

A. V.

L'Ophir signalé dans l'histoire de Salomon (XXII, 191). — L'Ophir est placé par les uns dans l'Inde, par les autres dans l'Arabie. Pour l'Inde se sont déclarés Vitringa (*Geogr. s.* p., 114), Varerius (*De Ophira in Criticis sacris* VI, 459), Lipenius (*Diss. de Ophir in fasc. diss.*, 1678, n° 3), Reland (*Diss. miscellan.*, I, 4). Ces auteurs s'appuient sur des autorités considérables et sur des raisons tirées de la nature des choses. L'autorité la plus ancienne est fournie par la Bible des Septante, où l'on trouve les transcriptions Σουφείρ, Σουφείρ, Σωφίρ, Σωφαρά, Σωφηρά. Or, d'après les lexicographes coptes, Sophir est le nom copte de l'Inde, (voy. Kircheri, *Lex. copt.*, p. 210; Champollion, *L'Egypte sous les Pharaons*, I, 68). Les Septante ont été suivis par Josèphe (*Archæol.*, VIII, 6, 54).

Les raisons intrinsèques qui confirment cette opinion sont : 1° que tous les produits venant d'Ophir appartiennent à l'Inde, alors que l'ébène et le bois de sandal ne se rencontrent pas en Arabie; de plus, certains de ces produits portent en hébreu des noms indiens : le singe, en hébreu *koph*, s'appelle en sanscrit et en malabar *kapi*, en réalité l'*agile*, d'où vient le grec Κῆπος, Κῆβος, qui s'applique principalement aux singes à queue. Le paon s'appelle en sanscrit *sikhi*, le bois de sandal *mocha*. 2° La durée de la navigation (trois ans) suppose un but plus lointain qu'un port arabique, où les produits de l'Inde ne seraient arrivés que par le commerce d'entrepôt 3° Dans l'Inde, sur la côte de Malabar, se trouve un ancien port au nom indigène duquel se rattache facilement le nom hébreu d'*Ophir*, de même que le nom grec de Sophir; nous voulons parler du Σουπάρα de Ptolémée, de l'Ὀππαρα d'Arrien, du *Sofâla* d'Aboul-Féda, aujourd'hui Sefer, dans le voisinage de Goa.

Voici le passage d'Aboul-Féda : « L'Inde a un Sofâla comme la Nigritie. D'après Edrisi, Sufâra est une ville riche en maisons et en habitants, avec des marchés et des canaux. Elle a un port sur la mer Indienne, avec pêcheries de poissons et de perles. Entre elle et Sindan, il y a cinq jours de marche. » La vraie forme est Sofâra, la forme Sofâla est antique.

Les savants qui tiennent pour l'Arabie sont : Michaelis (*Spicileg.*, II, 184); Vincent, sur Néarque (II, 237); Brerewow (*Hist. Untersuchungen*, II, 253); Tychsen (*Comment. Soc. Gott.*, XVI, 150 ; Seetzen (*Uber Ophir*, dans Zach, *Correspondenz* (XIX, 331); Volney (*Ruines*, notes).

Leurs raisons principales sont : 1° dans Moïse (I, 10, 29), Ophir est placé parmi des peuples et des provinces des Ioktanites, qui tous sont situés dans l'Arabie du sud, et, en particulier, entre deux pays aurifères, Seba et Chavila, dont le premier est certainement à chercher en Arabie. 2° Des produits cités plus

haut, il n'y a d'affectables à l'Arabie que les pierres précieuses et les singes; l'Arabie n'offre actuellement point d'or. Mais l'Ancien Testament n'est pas seul à attribuer l'or à certaines peuplades arabiques (Moïse, 4, 31; Juges, 8. 24). Diodore (II, 50; III, 44); Agatharchide, dans Photius (Cod. 250; Artémidore, dans Strabon (XVI, 4, 522); Pline (VI, 28, 32), mentionnent dans le voisinage de Saba la présence de l'or sous forme de masses grandes comme des châtaignes. 3° L'Arabie offre aussi des noms qui se rapprochent de celui d'Ophir. Dans un fragment d'Eupolemus chez Eusèbe (*Prep. évang.*, IX, 30), on lit : « David (il paraît mis à la place de Salomon) envoya des mineurs dans l'île d'*Urphe* (Οὐρφῆ), île riche en mines d'or, située dans la mer Rouge, d'où ils portèrent l'or en Judée. » Seetzen a signalé un lieu *El Ophir* dans le pays d'Oman, quatre lieues sud de la ville de Sohar. — Gesenius a résumé ces diverses opinions sans prendre parti : nous avons fait comme lui

RISTELHUBER.

Ouvrages relatifs à l'île de Chypre (XXII, 287). — LUSIGNAN (le P. Estienne de), de la maison royale de Chypre. *Chorograffia e breve historia universale dell' isola di Cipro*, principiando al tempo di Noe, insino al 1572, per il R. P. Steffano Lusignano di Cipro. Bologna, Al. Benaccio, 1573, in-4; traduite en français sous ce titre : *Description de toute l'isle de Cypre et des roys, princes et seigneurs qui ont commandé en icelle*, jusqu'en l'an 1572, composée premièrement en italien et imprimée à Bologne-la-Grasse, et maintenant augmentée et traduite en françois. Paris, Guillaume Chaudière, 1580, in-4.

DU MÊME. *Histoire contenant une sommaire description des généalogies, alliances et gestes de tous les princes et grans seigneurs dont la pluspart estoient François, qui ont jadis commandé ès royaumes de Hierusalem, Cypre, Armenie et lieux circonvoisins.* Paris, Chaudière, 1579, in-4.

GIBLET. *Histoire des rois de Chypre de la maison de Lusignan, et des différentes guerres qu'ils ont eues*, traduite de l'italien du chevalier Henri Giblet, cypriot. Paris, Cailleau, 1732, 2 vol. in-12. (Voir sur ce livre : *Mercure de France* février 1732.)

JAUNA. *Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, etc*, comprenant les croisades (par D. Jauna). Leide et Francker, 1785, 2 vol. in-4, fig.

MAS LATRIE (comte Louis de). *Histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan.* Paris, Imp. imp., 3 vol. in-8.

DU MÊME. *Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 1re livraison, Paris, Baur, 1873. (Ext. de la *Bibl. de l'Ecole des chartes*, t. XXXIII et XXXIV). — *Carte de l'île de Chypre* (à 1/250,000) et notice sur la construction de la carte, Paris, 1862 (*Id.*; t. XXV). — *Mémoire sur les relations politiques et commerciales de l'Asie-Mineure avec l'île de Chypre au moyen âge.* 1844 (*id.*; t. II). — *Notes d'un voyage archéologique en Orient; Inscriptions du moyen âge à Chypre* (*Id.*; t. II, et *Magasin pittoresque*). — *Notice sur l'état actuel de l'île de Chypre*, 1847, in-8. — *Description des églises et des châteaux de construction française dans l'île de Chypre*, 1850, in-8. (Arch. des Miss. scientif., t. I, 1re série). — *Nicosie, ses souvenirs historiques et sa situation présente*, 1846, in-8. — *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre de la maison de Lusignan.* (*Bibl. de l'Ecole des chartes*; t. V.)

ROZIÈRE (Eug. de) *Monnaies des rois de Chypre* (à la suite de la *Numismatique des croisades*, de M. de Saulcy. in-4).

SCHLUMBERGER (G.). *Numismatique de l'Orient latin.* Paris, Leroux, 1878, in-4.

DU CANGE. *Les Familles d'Outre-Mer*, de Du Cange, publiées par M. E. G. Rey. Paris, Imp. imp., 1869, in-4. (*Les Rois de Chypre*, p. 49-103; *les grands officiers*, 663-693; *les Archevêques et évêques* 843-868).

MACHAUT : *La Prise d'Alexandrie, ou chronique du roi Pierre Ier de Lusignan*, par Guillaume de Machaut, publiée pour la Société de l'Orient latin, par L. de Mas Latrie Genève, 1877, in-8. — L'excellente préface du

comte de M. L. nous dispense de renvoyer aux travaux antérieurs dont cet ouvrage avait été l'objet et notamment à la dissertation de Caylus. (*Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XX.)

Sathas. *Bibliotheca græca medii ævi*. Paris, Maisonneuve, 1872, in-8, 3 vol. Le deuxième volume de cette collection est composé de pièces et de récits relatifs pour la plupart au royaume de Chypre.

Sereno (Barth.). *Commentari della guerra di Cipro e della lega dei principi cristiani contro il turco*, di Bartolomeo Sereno, ora per la prima volta pubblicati da ms. autografo, con note e documenti, per cura de Monaci della Badia Cassinese. Tip. de Monte Cassino. 1845, in-8.

Pie II. *De Bello Cyprio* (Historiæ rerum ubique gestarum in Asia, C. 97).

Calepien (Ange). *Discours sur la prinse de Nicosie et sur la prinse de Famagouste* (à la suite de l'*Histoire* du P. de Lusignan).

Vogüé (marquis Melchior de). *Coup d'œil sur les monuments de Chypre et de Rhodes* (*Les Eglises de la Terre-Sainte*. Paris, Didron, 1860, in-4, fig., p. 376-389.) — Depuis, M. de Vogüé a relevé avec M. Duthoit les plans et dessins de l'abbaye de Lapaïs et de la cathédrale de Nicosie. (Exp. géograph., 1875.)

Rey (Guillaume). *Châteaux de Chypre*. (*Études sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*. (Paris, Imp. Nat., 1871, in-4, p. 229-252.)

Gaudry (Albert). *L'Ile de Chypre, souvenirs d'une mission scientifique*. (*Revue des Deux Mondes*. 1er novembre 1861.) M. Gaudry a entrepris la publication d'un grand travail géologique et paléontologique sur l'île de Chypre.

Louis Salvator d'Autriche (S. A. l'archiduc). *Leukosia, die Hauptstadt von Cypren*. Prag, Heinr. Mercy, 1873, in-4, fig.

Orget (G. d') : *Chypre. Une des guérites de l'isthme de Suez*. (*Revue britannique*, sept. 1877 et supplément du *Soleil*, 9 octobre 1877.)

A ces indications historiques ou géographiques, il faut ajouter la mention des historiens des croisades, et pour la période postérieure celle des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Venise.

Quant aux voyageurs, presque tous les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient en Terre-Sainte, au moyen âge et jusqu'à nos jours, s'arrêtaient à Chypre. Il serait trop long de citer tous leurs noms, et le mieux est de renvoyer à la *Bibliographia geographica Palestinæ* de Tobler (Leipzig, 1867) et aux ouvrages de Boucher de la Richarderie et de Ternaux-Compans. Cependant, on peut indiquer particulièrement. B. de Breydenbach (1483), Villamont (1588), Henri de Beauvau (1604), Sandys (1610), Le Brun (1681), Pococke (1738), Mariti (1767) (voici le titre de l'édition italienne : *Viaggi per l'isole di Cipro e per la Soria e Palestina fatti da Giov. Mariti Fiorentino, dell' anno* 1760 *al* 1768, Lucca e Firenze, 1769-76, 9 vol. in-8); Henry Light (1814), Wilde (1838), et le marquis de Vogüé (1853-61)

Le numéro d'août du *Geographical Magazine* renferme une notice sur Chypre, accompagnée d'une carte.

Il existe aussi sur les antiquités de l'île de Chypre un certain nombre de travaux de M. Colonna-Ceccaldi, du général Cesnola, etc., mais il ne m'est pas possible d'en donner l'indication précise. (Voir *Revue archéologique*, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, etc.) Comte de Marsy.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PSYCHOLOGIE (1)

La Vie, études et problèmes de biologie générale, par E. CHAUFFARD, professeur à la Faculté de médecine de Paris, etc. Paris, J.-B. Baillière, 1878, in-8 de 525 p. Prix : 7 fr. 50. — *La Vie dans l'esprit et dans la matière*, par E. MÉRIC, professeur à la Faculté de théologie en Sorbonne. 3e édition. Paris, E. Baltenweck, 1877, gr. in-18 de 524 p. Prix : 3 fr. 50. — *Essai sur la transmission de l'âme*, par le baron DE LAMBERT. Paris, Douniol, 1877, gr. in-18 de 185 p. Prix : 1 fr. 50. — *Le Lendemain de la mort, ou la vie future selon la science*, par L. FIGUIER. 7e édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 472 p. Prix : 3 fr. 50. — *Psychologie comparée. L'Homme et l'animal*, par H. JOLY, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris. Hachette, 1877, in-8 de 436 p. Prix : 7 fr. 50. — *Essai de psychologie. La Bête et l'homme*, par le Dr ED. FOURNIÉ, médecin à l'Institution nationale des sourds-muets. Paris, Didier, 1877, in-8 de XVI-566 p. Prix : 7 fr. 50. — *La Raison et l'âme, principes du spiritualisme*, par F. MAGY, agrégé de philosophie. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de III-423 p. Prix : 7 fr. 50. — *Psychologie de Hume. Traité de la nature humaine* (*livre premier ou de l'entendement*). traduit pour la première fois par MM. CH. RENOUVIER et F. PILLON, et *Essais philosophiques sur l'entendement*, traduction de Mérian, corrigée, avec une introduction par M. F. PILLON. Paris, Leroux, gr. in-18 de XXI-581 p. Prix : 6 fr. — *La Perception des sens, opération exclusive de l'âme*, par l'abbé F. DUQUESNOY, docteur ès lettres. Paris, Delagrave, 1877, 2 vol. petit in-8 de 404 et 280 p. Prix : 5 fr. 50. — *L'Imagination, étude psychologique*, par H. JOLY, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 264 p. (*Bibliothèque des merveilles*). Prix : 2 fr. 25. — *Du plaisir et de la douleur*, par FR. BOUILLIER, membre de l'Institut. 2e édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de XII-365 p. Prix : 3 fr. 50.

Les études réunies sous ce titre : *la Vie*, par l'éminent professeur de pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, sont avant tout physiologiques ; mais elles touchent aussi à la psychologie et, comme l'auteur le déclare lui-même (p. 7), à toutes les questions philosophiques : elles « s'y mêlent, les pénètrent et leur communiquent ainsi un caractère substantiel que l'abstraction métaphysique ne fournit pas toujours suffisamment. » Elles constituent, d'ailleurs, malgré

(1) Je dois prévenir ici que, dans mon dernier article d'ensemble (*Histoire de la philosophie*, p. 97 du présent tome), il est resté bon nombre de fautes, dont quelques-unes altèrent ou détruisent le sens. Ainsi, les derniers mots de la p. 98 et le premier de la p. 99 doivent être lus : *les dictionnaires historiques*. — P. 105, l. 7, au lieu de *point de vue culminant*, lisez *point culminant*. — P. 107, première ligne de l'alinéa, au lieu de *l'idéologie transmise*, lisez *l'idéologie thomiste*. — P. 109, l. 5, au lieu de *rien d'utile*, lisez *rien d'inutile*. — P. 113, l. 6, *les doctrines et les critiques, avec une extrême modération*; lisez : *les doctrines, et les critique avec...* — P. 117, 1re ligne : *mêmes détails*, lisez *menus détails*. — De plus, les compositeurs ayant négligé des additions essentielles placées en marge ou en interligne, je dois noter quelques omissions importantes. Page 100, premier alinéa, je signalais, l'art. *Lamarck* de M. A. Lemoine; et p. 101, l. 18, son art. *Animisme*, et, à la dernière ligne de la même page, après ces mots *articles nouveaux*, l'art. *Positivisme* de M. Em. Charles. P. 117, fin du premier alinéa, je n'avais pas manqué de citer, parmi les travaux consacrés à Laromiguière, la notice de M. Mignet. — Revenant sur ce que j'ai dit, p. 101, l. 15, du mode *Barbari*, je m'empresse de reconnaître qu'il vient de Port-Royal.

leur état fragmentaire, un traité presque complet de biologie, d'autant plus précieux que M. le Dr Chauffard, attaché aux meilleures traditions philosophiques et religieuses, est en même temps attentif et dévoué aux progrès de la science contemporaine. Il connaît, il déplore les contradictions, les confusions, les témérités affirmatives et négatives de beaucoup de ses collègues, et non des moins fameux; mais il ne s'en émeut pas plus que de l'impopularité qui semble éteindre et annuler son enseignement, courageusement conforme aux saines doctrines. « On est écouté, quoique contredit, écrit-il lui-même; quelques paroles recueillies demeurent et germent au fond des esprits; elles accomplissent leur travail mystérieux; et, quand la fougue des années bruyantes et vouées à la vaine acclamation des systèmes est passée, ces paroles se font entendre de nouveau et retrouvent peu à peu l'autorité qu'on leur avait déniée (p. 17). »

Il suffira d'indiquer ici (car une analyse exacte irait beaucoup trop loin) l'idée principale des quatre grands morceaux placés vers le milieu de ce volume et qui constituent cette sorte de traité que nous indiquions tout à l'heure. — I. *Le moi et l'unité vivante.* Malgré les explications monistes de M. Taine, que l'auteur qualifie, avec une juste sévérité, d'*absolu non-sens*, la vie n'est pas un amas de faits, mais une force vraiment une, dont il ne faut pas chercher à proprement parler le siège, puisqu'elle domine et informe tous les éléments organiques. Unité vraie, elle n'exclut pas la multiplicité, mais la contient et la domine, devenant ainsi une hiérarchie. A cette vue, justifiée par l'observation directe, par l'histoire des systèmes, par les aveux forcés de l'organicisme qui prétend éliminer l'unité vitale, M. Chauffard ajoute une pénétrante discussion des difficultés accumulées à l'encontre : on remarquera surtout la réponse faite à l'objection tirée des segmentations par lesquelles d'un seul animal on fait deux ou trois animaux. Ce fait est ramené avec raison à la scissiparité : diviser, dans ce cas, c'est engendrer. — II. *La spontanéité vivante et le mouvement.* Après avoir nié l'unité vitale, la fausse science veut exclure aussi l'autonomie de la vie par la théorie mécaniste des mouvements réflexes. Cette théorie est profondément discutée par l'auteur, qui, en acceptant la doctrine de la conservation et de la transformation des forces physiques, démontre en même temps que l'impression extérieure est absolument irréductible aux actes vitaux, ainsi qu'aux sensations, aux pensées et aux volitions. — III. *De la finalité dans les êtres vivants et de la doctrine de l'évolution.* Excellent développement de ce mot de Cl. Bernard : « La vie est une idée directrice, » que l'auteur traduit encore plus énergiquement en disant « une idée *finale.* » Étudiant d'abord le *germe* où réside, quoique parfaitement inaccessible à l'observation, la vie propre et spécifique,

parcourant ensuite la période de croissance où elle élabore l'organisme (cet organisme dont une science myope l'a crue le résultat), aboutissant avec elle au moment du déclin et de la mort, M. le Dr Chauffard n'a pas de peine à juger de haut certaines doctrines fort acclamées aujourd'hui. L'évolution, sainement comprise, peut garder sa valeur, mais en s'adaptant à ces deux évidences niées par l'athéisme scientifique : comme point de départ, l'acte créateur; comme terme, le but final assigné par une cause intelligente. — IV. *De la puissance génératrice dans l'âme et dans la vie.* C'est le fond même de la doctrine de l'éminent professeur, et l'on y admirera plus qu'ailleurs sa puissance d'intuition, tout en réclamant peut-être un surcroît d'explications et de preuves en matière si difficile. Aux yeux de M. Chauffard, l'activité génératrice est le caractère essentiel de la force unique qui est à la fois principe de vie et principe pensant.

Avant ces quatre morceaux (p. 167-449), l'auteur a placé une *introduction* dont nous avons donné quelque idée au début de cet article; plus trois études critiques : la première sur *l'Ame et la vie*, à propos de l'animisme renaissant dans les travaux universitaires de MM. Tissot et Bouillier; la seconde, *De l'idée de vie dans la physiologie contemporaine*, sur la réfutation du matérialisme par MM. Caro et Janet, et du darwinisme par M. E. Faivre, de la faculté des sciences de Lyon (*Considérations sur la variabilité de l'espèce et sur ses limites*, 1864); la troisième, après une discussion des théories vitalistes de Virchow et de Cl. Bernard, tend surtout à établir l'unité substantielle de l'âme et de la vie, brisée par le spiritualisme cartésien. — A la fin du volume, on lira avec un vif intérêt un morceau remarquable sur le patriotisme et la science allemande, écrit en 1872, avec post-scriptum de 1877, ainsi qu'une leçon sur les vérités traditionnelles en médecine, où la tradition se présente comme la base et l'un des facteurs essentiels du progrès scientifique.

A cette rapide esquisse, nous n'avons pu mêler aucune critique doctrinale. Acceptant d'ailleurs le fond des principes que M. Chauffard défend avec tant de talent et d'autorité, nous n'en avons aucune à exposer ici. Tout au plus, à titre de doute sur des points qui nous ont paru obscurs ou contestables dans son livre, lui adresserions-nous deux questions : La vie animale se multiplie par la génération; mais l'âme spirituelle ? — Nier la spontanéité de la vie végétative, est-ce vraiment et nécessairement « nier la spontanéité pleine et achevée de l'homme, nier sa liberté et par suite sa responsabilité morale (p. 314) ? »

— La vie physiologique, si profondément étudiée par M. le Dr Chauffard, n'est l'objet que de la seconde partie, la moins étendue (p. 355-518), du livre de M. l'abbé Elie Méric, dont nous ne pouvons

parler qu'en courant, puisque la troisième édition, qui est sous nos yeux, ne diffère pas de la première, analysée ici en 1873 par M. G. Baguenault de Puchesse (t. IX, p. 105). Cette exposition *biologique* est remarquable par la largeur des idées et par l'accent d'une âme naturellement élevée, qui rencontre, sans la chercher, la véritable éloquence. Mais on pourra trouver que les problèmes relatifs à la vie non-seulement restent encore discutables, ce que le modeste auteur déclare lui-même, mais sur quelques points ne sont pas posés avec toute la netteté désirable en si délicate matière. L'animisme stahlien est-il le « complément » du système aristotélicien et scolastique? Peut-on condamner la duplicité des principes dans l'homme, sans toucher au vitalisme de Montpellier? Faut-il même demander si la matière du corps est *animée* (p. 304) avant l'infusion de l'âme? Mais peut-être quelques négligences de rédaction sont-elles la seule cause de nos scrupules; au fond, la théorie biologique de l'auteur nous paraît analogue à celle de M. Henri Martin (de Rennes) et au scotisme complété par la physiologie moderne, et par là même, nous croyons que, sans répondre à toutes les difficultés, elle échappe à tout reproche doctrinal.

Mais nous mettons au-dessus de ce second livre, pour la valeur comme pour l'importance de la discussion, le premier, qui est consacré à prouver et à défendre l'immatérialité du principe pensant. Au début, l'auteur trace un tableau frappant de la décadence philosophique de ce temps et insiste avec une mâle éloquence sur la nécessité de relever l'enseignement spiritualiste; on pourra lui reprocher de s'appuyer trop exclusivement sur la tradition platonicienne, y compris Malebranche, « le plus grand des métaphysiciens (?). » Mais comme ailleurs il exprime sa haute admiration pour saint Thomas, nous croyons qu'il n'y a là qu'une certaine exagération de langage à corriger. C'est sans réserve aucune que nous recommandons l'exposition et la réfutation de Moleschott et de Büchner et du positivisme français, en ce qui touche soit l'éternité de la matière, soit l'explication matérialiste de la vie, de la liberté et de la pensée. L'argumentation contre ces vieilles erreurs, rajeunies par un certain appareil scientifique, est menée avec vigueur; elle repose, aussi bien que les preuves directes fournies par M. Méric en faveur du spiritualisme, sur un fond doctrinal souvent exploité, mais elle n'est pas moins solide pour cela, et l'auteur y a mis du sien l'intérêt d'une analyse pénétrante et la chaleur d'une vive conviction. Son livre a vraiment le *double mérite* que lui reconnaît, dans une lettre placée en tête, l'évêque d'Orléans : d'abord celui d'une exposition nette et claire. « Ce point, remarque Mgr Dupanloup, est d'une importance capitale; car exposer et mettre à nu de telles erreurs, c'est déjà les avoir refutées.

— A ce préambule nécessaire, poursuit l'éminent prélat, vous avez fait succéder une argumentation forte et lumineuse, dans laquelle, vous plaçant sur le terrain même de vos adversaires, empruntant leur langage, vous appuyant de leurs assertions et de leurs aveux, vous faites toucher au doigt les contradictions où ils tombent et l'inanité de leurs prétendues démonstrations. »

— Dans son *Essai sur la transmission de l'âme*, M. le baron de Lambert aborde un problème psychologique insoluble peut-être à la science humaine. Présenté par l'auteur avec une grande défiance de lui-même (p. 28), un zèle prononcé pour la saine philosophie et pour la vraie religion, et de plus avec une connaissance assez étendue des derniers travaux biologiques, ce petit volume n'en est pas moins dépourvu (nous le disons à regret) de toute valeur sérieuse. M. de Lambert soutient un système bien connu et qui n'a pu garder sa place dans l'enseignement orthodoxe, le *générationisme;* et, dans ce plaidoyer tardif, ce système ne s'appuie que sur de vagues et contestables probabilités, et donne lieu à plus d'un reproche d'incohérence et de contradiction. Franc spiritualiste, l'auteur admet pourtant que l'âme est *divisible*. D'après lui, l'âme passe de la mère seule à l'enfant, avant la fécondation, de sorte que des milliards d'âmes sont mises à chaque instant en-dehors des conditions de leur développement. L'âme de l'enfant ne se distingue pourtant et ne se sépare de celle de la mère qu'assez tard, peut-être seulement au moment de la naissance. L'âme se transmet, mais ne s'engendre pas : elle a aujourd'hui, en chacun de nous, quelque six mille ans, etc., etc. — A la faiblesse du raisonnement et à l'inconsistance de la doctrine, s'ajoutent, pour faire rejeter cet essai, malgré les excellentes intentions de l'auteur, des inexactitudes théologiques assez graves et une rédaction presque partout trop négligée.

— Nous n'avons ni à rétracter ni à modifier le jugement que nous portions en 1874 (p. XII, t. 13) sur le *Lendemain de la mort*, de M. Figuier. Les menus changements faits à la septième édition, que nous venons de comparer à la troisième, ne nous obligent pas à de nouvelles explications. Ce ne sont que des retouches ou des additions fort accessoires, par exemple (à la p. 424) ce mot de Luther à propos des habitants d'un cimetière : *Beati sunt quia requiescunt*, cité avec deux grosses fautes d'impression ; car la charité nous porte à imputer ces erreurs aux seuls typographes. Mais c'est toujours, dans l'ensemble de ce travail, la même nullité scientifique. Partant d'un duodynamisme aujourd'hui abandonné partout, l'auteur n'élève son système de psychologie solaire que sur un lourd échafaudage d'hypothèses physiques et cosmologiques, dont le moindre défaut est d'être absolument invérifiables. Pourtant un détail nous touche dans ce mémoire, qui

n'a rien à démêler avec la philosophie ni avec la science : « Pendant la plus grande partie de sa vie, l'auteur avait cru, comme tout le monde (?!), que le problème de la vie future est hors de notre portée et qu'il était sage de ne point en embarrasser notre esprit. Mais un jour, jour funeste, un coup de tonnerre l'a frappé. Il a perdu le fils adoré en qui se résumaient tout l'espoir et toutes les ambitions de sa vie. Alors et dans l'amertume de sa douleur, il a longuement réfléchi... (p. 3). » Mais quoi! chrétien, ne connaissait-il pas Celui qui a les paroles de la vie éternelle? savant, n'avait-il pas ouï parler de tel savant de premier ordre qui a écrit précisément de la vie future suivant la foi et suivant la raison? et ne voyait-il pas que la méthode scientifique et le simple bon sens lui défendaient de confondre la psychologie avec la physique ou l'astronomie, et de mettre partout l'imagination à la place du raisonnement?

— M. Henri Joly, vainqueur au concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur la grave question de la psychologie comparée de l'homme et de l'animal, mérite d'obtenir auprès du public philosophique tout entier un succès pareil. Son mémoire est un livre remarquable par le talent de l'écrivain comme par la sagacité du psychologue. L'introduction venge la nécessaire, l'éternelle méthode psychologique, l'observation par la conscience, des reproches contradictoires de certains positivistes; en ce qui concerne la psychologie *comparée*, le psychologue doit encore observer, étudier les manifestations extérieures, les effets de nos facultés, en les comparant aux faits analogues des bêtes, de façon à constituer une synthèse de l'animal qu'une vérification assidue peut rendre pleinement scientifique. Cette méthode, dictée par le bon sens, est très-bien suivie dans l'ouvrage entier de M. Joly, dont voici le plan, qui est des plus heureux, unissant la simplicité à la largeur : éléments essentiels de la vie animale; — déterminations, activité extérieure de cette vie, ou instinct; — évolution psychologique de l'homme; — principe de la vie et de la pensée. Une cinquième partie est purement historique et critique.

Les deux premières parties constituent une psychologie animale complète. La vie de l'animal se réduit à ces éléments coordonnés : activité organique, sensation, image (qui est le renouvellement spontané de la sensation), désir, action. De là, une étude de l'instinct, où M. Joly, ne changeant rien à la théorie qu'il a développée dans son beau livre sur ce sujet, a su l'exposer avec une rigueur et une lucidité encore plus remarquables, en un cadre plus resserré, non sans l'appuyer sur des observations nouvelles : nous avons noté spécialement un emprunt fait aux recherches sur *la Bête* du P. de Bonniot. — Quant à la psychologie humaine, objet de la troisième partie de

l'ouvrage, elle tend, par une analyse rigoureusement exacte, à marquer dans l'intelligence un caractère absolument irréductible à l'activité animale étudiée précédemment. Le langage fournit à l'auteur un excellent point de départ : il dérive, en effet, d'une association d'idées qui n'est pas une pure accumulation de sensations ou d'images, mais qui implique la raison; celle-ci à son tour suppose la conscience, non pas purement passive, mais réfléchie, laquelle nous donne l'activité simple, le moi! — La quatrième partie satisfera probablement un peu moins que la précédente, parce qu'il n'y règne ni la même netteté de doctrine, ni la même sévérité d'exposition. Il est vrai que la question du principe de la vie et de la pensée, confinant à la métaphysique, n'offre pas la même prise à un esprit que distinguent surtout la sagacité de l'observation et la finesse de l'analyse. La théorie de l'auteur est désignée par lui-même du nom assez mal fait de *polyvitalisme*, nom plus adouci, relativement à la multiplicité vitale, que celui de *polyzoïsme*, employé par M. Durand de Gros; cette théorie consiste surtout à expliquer l'unité de l'animal, qui domine la multiplicité des éléments vivants et réalise ainsi l'*idée directrice* de Cl. Bernard, par une monade centrale. Ainsi la vie est multiple, bien que l'âme soit simple et une, même dans l'animal. On ne peut s'empêcher, après avoir lu les pages ingénieuses où se développe cette doctrine, de se rappeler celle de M. le Dr Chauffard que nous résumions tout à l'heure. A notre humble avis, M. Joly montre bien ce que l'éminent professeur de la Faculté de médecine de Paris étudiait moins spécialement : l'unité profonde et incommunicable du moi conscient et personnel; mais il explique moins bien, et, pour parler franchement, il détruit sans le vouloir l'unité de la vie animale, que sa piquante comparaison du chef d'orchestre dirigeant une troupe de chanteurs est loin d'atteindre dans sa réalité. Au reste, nous recommandons aux vrais juges l'examen de cette quatrième partie, ou seulement de la lettre de M. Naudin, membre de l'Institut, à M. Joly, et de la réponse de celui-ci. Ces deux morceaux fort curieux, qui ont établi une entente à peu près complète entre la science quasi matérialiste de M. Naudin et le spiritualisme prononcé de M. Joly, forment un appendice instructif (p. 322 et ss.) de la partie la plus délicate et la plus contestable du travail de ce dernier.

Les dernières pages du livre, consacrées à la critique des systèmes antérieurs, ne seront pas lues avec moins d'intérêt. L'auteur a su distinguer dans la masse des faits ceux qui comptent sérieusement pour le progrès de la vraie doctrine sur l'animal. Aristote en offre déjà un essai incomplet, mais profond; en distinguant l'homme par le caractère universel de son intelligence, il a fixé le point essentiel que trop de savants ont méconnu depuis. La scolastique a perfectionné

encore la psychologie animale : l'auteur ne lui fait guère d'autre reproche que de n'avoir pas su rattacher à la sensation la faculté *estimative*, par laquelle les docteurs du moyen âge expliquent les faits les plus frappants de l'instinct de la brute. Il reprend Bossuet, admirable dans sa partie réfutative, pour sa faiblesse à l'égard de l'automatisme cartésien qu'il accepte au fond, tout en l'associant à la doctrine de la sensibilité animale. Au dix-huitième siècle, Buffon professe encore plus expressément cette doctrine, mais il sacrifie aussi à l'automatisme, qui trouve son expression la plus absolue dans La Mettrie; tandis qu'un autre matérialiste français, Lamarck, pose les fondements de la théorie de l'évolution, développée par le darwinisme contemporain. Ce dernier système obtient ici les honneurs, non d'une réfutation en règle, mais d'une exposition discrètement hostile, qui suffit et au-delà pour quiconque aura su lire les meilleures pages de ce remarquable travail sur l'autonomie de la vie animale, d'une part, et de la raison humaine de l'autre.

— M. le Dr Ed. Fournié, dans *la Bête et l'homme*, a traité le même sujet que M. H. Joly dans *l'Homme et l'animal*, et il l'a traité avec le même attachement au spiritualisme; il a même, semble-t-il, plus d'aversion que lui pour les doctrines évolutionnistes, et cependant il satisfera beaucoup moins les amis de la philosophie traditionnelle. On ne saurait pourtant lui refuser une certaine attention, précisément parce que, dans des questions où la physiologie et la psychologie sont intéressées à la fois et qui n'ont guère été traitées que par des psychologues exclusifs, il représente plutôt, par ses études précédentes, l'anthropologie physique. Il est d'ailleurs préservé, par ses préoccupations spéciales et par ses ouvrages sérieux sur les sourds-muets, du danger qui menace les physiologistes purs sur le terrain de l'étude de l'homme moral; il a observé, étudié, surpris, dans les plus piquants détails de leur activité intellectuelle, les âmes de ses jeunes clients. Mais il n'a pourtant pas su échapper à tout péril de ce côté, comme le démontrent, dès l'ouverture de son livre, les quelques pages intitulées *Vocabulaire psychologique* (p. VII-XVI). Il a été frappé de ce grave défaut de notre littérature philosophique contemporaine : « il est rare que de nos jours deux intelligences emploient le même mot dans un sens identique. » Quel moyen d'y remédier? « Ramener chacune des expressions psychologiques à son phénomène physiologique correspondant. » Tout psychologue éclairé répondra : 1° que cela est plus d'une fois absolument impossible; 2° que c'est toujours dangereux. Au reste le Dr Fournié a été conduit par ce système à exagérer autant que possible le rôle de l'organisme dans la vie psychique : à moins que cette persuasion préexistante ne l'ait amené précisément à ce système abusif de langage. On comprend d'ailleurs les difficultés

que prépare à tout lecteur de son livre cette effrayante néologie.

Il offre d'abord une nouvelle division des facultés de l'âme, division que l'on pourrait laisser passer après tant d'autres, sauf le double tort qu'elle a de condamner les précédentes et d'être incomplète : 1° Perception, soit sensible, soit intellectuelle ; 2° pouvoir moteur; 3° conservation des connaissances ou *acquisitions cérébrales*. Ce qu'on a nommé facultés, en-dehors de ces trois, constitue simplement des modes d'activité : ainsi la conscience est le sentiment de l'activité cérébrale, etc. — Ce n'est pas à dire qu'on puisse révoquer en doute le spiritualisme du respectable auteur. Quelque défectueux à cet égard que nous paraissent les divers chapitres de sa première partie, relative aux *phénomènes de perception qui proviennent de la vie organique et fonctionnelle*, ils n'ont pas un sens matérialiste; et dans la seconde, sur l'*activité fondamentale de l'âme*, M. Fournié fait la part du principe actif de la vie et de la pensée, là où tant d'autre physiologistes de nos jours ne veulent voir que des mouvements réflexes. Un schème détaillé (p. 217-219) met, de plus, en face les uns des autres les caractères spéciaux de la vie sensible et ceux de la vie intellectuelle. Tout en y reprenant les termes inexacts d'*examen*, de *motif*, de *jugement*, appliqués à la psychologie animale, on y reconnaîtra l'idée rationnelle attribuée exclusivement à l'homme dans les divers degrés de son activité : notion, souvenir, raisonnement, libre direction du mouvement, habitudes actives. Dans le développement de cette phase de la psychologie humaine, le Dr Fournié est d'ailleurs loin de nous satisfaire entièrement. Ainsi sa théorie du langage, qui se rapproche par la base de celle de M. Garnier, admettant comme irréductible la *faculté du signe ou de l'interprétation*, s'égare dans d'évidentes exagérations lorsque, non content d'enseigner que l'intelligence ne peut se développer sans le secours du langage, soit mimique, soit phonétique, il reproche comme une erreur à M. H. Joly d'avoir dit que « l'animal ne parle pas parce qu'il ne pense pas. » Était-il d'ailleurs utile de répéter ici une théorie sur l'instruction des sourds-muets, que l'auteur pouvait laisser dans l'étude spéciale qu'il a publiée en 1866? — Dans la troisième partie, *Modes supérieurs de l'activité*, conscience, volonté, raison, unité du moi, il n'arrive jamais à dégager suffisamment de l'organisme le principe psychique dont il défend les droits; nous croyons, par exemple, qu'en affirmant la liberté, il en donne une explication qui la supprime ou qui ne l'atteint pas. A côté de cette exagération du rôle de l'organisme, se place d'ordinaire, dans ses pages, l'exagération de la nécessité du langage. Le tout se résume assez bien dans cette double formule (p. 440) : « 1° La matière fonctionnelle cérébro-motrice fournit à la pensée son aliment; 2° la fonction-langage lui fournit le mouvement indispensable à ses opéra-

tions. » — Le même esprit systématique gâte le résumé, d'ailleurs savant et curieux, qui constitue le premier chapitre de la quatrième partie, *l'Ame au point de vue historique et critique*, où Bichat tient plus de place que saint Thomas, d'ailleurs sérieusement analysé et fort admiré par l'auteur. Quant à l'autre chapitre, *Constitution de l'âme*, il n'aboutit qu'à remettre en relief la seule idée assez bien démêlée dans ce gros volume si incomplet, savoir la distinction essentielle de la notion sensible et de la notion intelligente.

— *La Raison et l'âme* de M. F. Magy, travail achevé par le fond et par la forme, termine l'exposition de sa métaphysique, commencée dans un livre publié en 1865 sous ce titre : *De la science et de la nature, essai de philosophie première*. M. Magy n'a pas fait grand bruit dans le monde des journaux et des cercles littéraires; son influence n'a même pas été bien sensible dans l'Université ni dans la presse savante. Il n'en est pas moins, aux yeux de plus d'un juge compétent, le plus profond métaphysicien que la France ait produit depuis Bordas-Demoulin. M. Ravaisson l'a rattaché, non sans motif, à ce dernier, mais en marquant la différence essentielle qui les distingue et qui, d'après lui, assurerait une haute supériorité au dernier sur le premier : Bordas étant physicien en métaphysique parce qu'il juge l'étendue inséparable de la force, et Magy seul vrai métaphysicien, parce qu'il professe l'indépendance du principe supérieur. Ce jugement ne serait pas le nôtre, pour plusieurs raisons, mais surtout à cause du dynamisme absolu de M. Magy, qui ne nous paraît pas nettement démontré par ce profond dialecticien. Mais, sans entrer ici dans la discussion, donnons une idée de chacune des deux parties qui forment les *Principes du spiritualisme* exposés par l'éminent philosophe.

Il offre d'abord une *Théorie de la raison humaine*, puis un *Essai sur la nature de l'âme humaine*. La théorie de la raison traite, en deux chapitres, de sa *loi fondamentale* et de *son essence*. — La loi fondamentale de la raison se déduit de l'analyse exacte de ses fonctions. Or, ces fonctions, faciles à démêler quand on a bien distingué la raison des autres facultés intellectuelles dont elle accompagne l'exercice et qui sont la conscience, la perception sensible, l'imagination (faculté d'invention) et la mémoire, — ces fonctions, dis-je, sont au nombre de six, que M. Magy établit et définit très-scientifiquement l'une après l'autre, en les vengeant au besoin des interprétations purement empiriques des positivistes et surtout de Stuart-Mill. Voici un résumé de ces fonctions fourni par l'auteur lui-même (p. 95) : « La raison (1) assigne et spécifie les divers objets de la science; elle distingue et met en évidence telle ou telle détermination, telle ou telle propriété qu'elle isole et définit, pour l'étudier en soi et dans ses rapports avec les autres déterminations ou propriétés, soit analogues,

soit différentes; (2) elle affirme *à priori*, que toutes ces relations sont régies par des lois générales; (3) elle suscite et impose à toutes les sciences les axiomes qui les dirigent; (4) elle contraint l'esprit humain, quel que soit l'objet qu'il étudie et à quelque point de vue qu'il l'envisage, à s'enquérir des principes et des causes; (5) elle conçoit au-dessus du monde sensible un monde idéal dont le premier n'est que la dérivation et l'image; (6) elle aspire sans cesse non-seulement à l'inconditionné relatif, qui rend raison de telle ou telle classe d'êtres ou de phénomènes, mais encore à l'inconditionné absolu, raison suffisante et universelle de tout ce que l'intelligence constate ou imagine. » Or, ces diverses fonctions, soigneusement analysées et comparées, suggèrent cette formule de la loi de la raison : « Tout objet de la pensée est conçu par la raison comme une pluralité d'éléments homogènes et harmoniques, ou comme la raison suffisante d'un système qui lui-même satisfait à ces trois conditions de pluralité, d'homogénéité et d'harmonie. » — Notons en passant dans ce terme, cher à l'auteur, l'*homogénéité*, un des points où ses adversaires viseront le plus volontiers : l'*homogénéité* pouvant s'étendre jusqu'au panthéisme, que M. Magy réprouve avec tant de vigueur, et la *distinction* qu'il admet pouvant s'étendre jusqu'à l'existence objective et simultanée du simple et de l'étendu, qu'il rejette. — Nous ne dirons rien de l'épreuve que fait l'auteur de sa formule en l'appliquant aux principales sciences où la raison s'exerce; il est difficile de trouver des pages d'une méthode plus ferme et d'une pensée plus fortement nourrie.

Passons au chapitre de *l'Essence de la raison*. Cette essence se dégage des caractères essentiels suivants que l'analyse assigne à la faculté rationnelle : elle unifie; — elle juge synthétiquement *a priori* (au sens de Kant); — elle prononce que l'ordre est nécessaire, non pas d'une nécessité fatale, mais d'une nécessité de convenance, qui suppose l'intelligence de la cause première : ici, longue digression (car, à notre sens, c'est une digression et non une dépendance essentielle de la thèse) contre le mécanisme; le P. Secchi est accusé d'inconséquence, et les belles expériences de Müller sur les impressions des sens sont données comme une démonstration de la pure subjectivité de l'étendue matérielle; — les lois affirmées par la raison sont vérifiées dans l'expérience (passage remarquable sur l'antinomie morale de l'homme porté au mal); — elles sont universelles; — elles ont la portée de vrais axiomes; — elles ne peuvent être conçues et pratiquées que par un être simple (examen du spiritualisme de Descartes et de Maine de Biran). — Ces caractères étant donnés, voyons si les hypothèses émises jusqu'ici sur l'essence de l'âme peuvent s'y adapter. A cette épreuve ne saurait résister : 1° ni l'empirisme de Stuart-Mill, amené à déclarer qu'il peut y avoir des effets sans cause, que la pro-

position $2 + 2 = 5$ est possible, que de deux propositions particulières on peut tirer une conclusion légitime ; 2° ni l'instinct rationnel de Reid ou l'apriorisme subjectif de Kant ; ce dernier supprimant la connaissance rationnelle « par des subtilités inadmissibles dont il a, pour ainsi dire, jonché le sol de la philosophie, » et prêtant à la raison de prétendues antinomies, « qui ne sont que des conséquences de son hypothèse et de vains artifices pour la confirmer ; » 3° le matérialisme, auquel l'auteur fait la part aussi belle que possible en montrant, ce que ses partisans n'ont guère vu, qu'il n'exclut point l'innéité de la loi fondamentale de la raison, mais qui n'en est pas moins dans l'impossibilité absolue, avouée par ses meilleurs défenseurs, d'expliquer soit la conscience, soit la pensée dans sa portée générale ; 4° ni le panthéisme, qui, dans ses diverses formes, dans Hegel comme dans Spinoza, contredit l'expérience des sens et de la conscience en affirmant l'unité de substance, et par là même, contredit aussi l'entendement, qui ne saisit et n'affirme l'ordre qu'en admettant la pluralité des êtres. — Reste l'hypothèse spiritualiste dynamique exposée, comme satisfaisant seule aux conditions du problème, dans des pages que nous n'analyserons pas.

Nous nous contentons encore, pour abréger, d'une simple indication touchant les deux chapitres de la seconde partie : *Essai sur la nature de l'âme humaine.* — I. « L'âme est une force simple et hyperorganique. » C'est au point de vue dynamiste pur que l'auteur démontre cette proposition ; et ses preuves très-vigoureuses s'appuient sur ces deux faits généraux : que l'âme est *en lutte* avec l'objet de son action, et qu'elle est soumise à une règle. Il répond ensuite aux objections fondées sur l'hétérogénéité des deux substances unies dans la nature humaine, sur la corrélation constante du physique et du moral, sur la génération, sur le principe de l'invariabilité de la force vive. — II. *Caractères spécifiques de l'âme humaine.* Ces caractères sont savamment déduits des deux lois de la lutte et de la règle, ainsi que de l'existence d'une cause créatrice. En définitive, notre âme diffère profondément : 1° de la matière, parce que les éléments dynamiques qui forment celle-ci ignorent et leur propre loi et l'ordre universel dont ils font partie ; 2° de l'âme des bêtes, à laquelle M. Magy accorde beaucoup trop à notre avis, mais qui ne saurait s'élever à la conception de la loi générale de l'ordre. Elle peut se définir « une force libre sous la souveraineté de Dieu. » Citons, pour finir, quelques lignes de M. Magy : « Pascal a dit de l'homme que quand l'univers l'écraserait, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et que l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Mais il est un sort plus beau que de mourir écrasé par l'univers, même avec la conscience de la douleur et de la mort. C'est de vivre libre

sous la loi de l'être absolument parfait; et cette condition est précisément la nôtre, la condition naturelle et propre de l'âme humaine (p. 403). »

Plus d'un point amènerait quelque objection dans ce savant traité, outre l'idée systématique déjà signalée; mais ce n'est pas ici le lieu d'un tel examen. Les vrais juges doivent étudier par eux-mêmes et de près ce beau volume qui, avec le précédent publié par le même auteur, a sa place marquée dans la collection des principales œuvres philosophiques du dix-neuvième siècle.

— C'est une œuvre psychologique assez importante du siècle passé que nous offrent MM. Renouvier et Pillon, en traduisant pour la première fois en français le *Traité de la nature humaine* de Hume. On peut s'étonner que ce livre n'ait pas trouvé plus tôt un interprète parmi nous, d'autant plus que l'auteur a obtenu de bonne heure en France une renommée et une influence considérables. Mais, d'abord, le système psychologique de Hume se trouve aussi bien, et même avec un agrément de forme supérieur qui compense passablement l'absence de rigueur méthodique, dans ses *Essais philosophiques sur l'entendement*, traduits dès le dernier siècle par Mérian, dont les nouveaux éditeurs nous rendent le travail soigneusement revu, dans le dernier tiers de ce volume. De plus, le succès avait manqué, même en Angleterre, au premier livre de Hume : « Jamais, dit-il lui-même, il n'y eut d'entreprise littéraire plus malheureuse que mon *Traité de la nature humaine;* il mourut en naissant... » Nous croyons cependant, avec M. Pillon, que la lecture de ce traité est loin d'être inutile à qui veut étudier à même l'évolution philosophique de Hume, et qu'il forme le point de départ des systèmes encore vivants qui portent les noms d'associationisme et de criticisme. M. Pillon rend d'ailleurs pleine justice à l'exposition, sinon à la critique, de ce *Traité*, faites en 1873 par M. Compayré dans un travail dont nous avons parlé avec de justes éloges. L'étude qu'en donne à son tour le fidèle disciple de M. Renouvier, dans l'*Introduction* de ce volume, est entièrement conçue au point de vue des doctrines particulières de la *Critique philosophique*. Elle a du moins le mérite de souligner avec intelligence les points les plus caractéristiques du *Traité*, par exemple, l'explication, « si admirablement ingénieuse, » de la façon dont l'esprit, ayant passé du fait de l'association aux liaisons causales, en vient à affirmer le monde extérieur; cette explication, qui ne se trouve pas dans les *Essais*, est d'ailleurs loin, d'après M. Pillon lui-même, d'être aussi solide qu'ingénieuse. Mais, à son jugement, la gloire de Hume est d'avoir fait une critique de l'entendement plus profonde à quelques égards que celle de Kant; et le progrès essentiel de la philosophie, accompli dans ce siècle par M. Renouvier, a été d'unir le phénoménisme de Hume à l'apriorisme

de Kant. Les dernières pages de cette *Introduction* sont un frappant exemple d'idolâtrie philosophique. Mais la traduction du livre de Hume nous a paru très-réussie. Ce livre, qui constitue tout un système de phénoménologie empirique et sceptique de l'esprit, traite, en quatre parties que nous n'analyserons point : des idées en général, des idées d'espace et de temps, de la connaissance et de la probabilité, du système sceptique et des autres systèmes de philosophie. — Quant aux *Essais*, qui approfondissent moins les mêmes théories et touchent à d'autres applications, ils sont au nombre de douze, et voici les titres de quelques-uns : sur l'origine des idées, sur l'association des idées, de l'idée de connexion nécessaire, de la liberté et de la nécessité, des miracles, d'une providence particulière et d'un état à venir, etc. Il n'est pas besoin de prévenir les lecteurs des visées impies, sous la forme respectueuse d'une foi non fondée sur la raison, qui caractérisent ces derniers essais.

— La perception des sens, point de départ du scepticisme de Hume, a été naturellement reprise et étudiée à nouveau par les philosophes qui ont essayé depuis d'établir la connaissance du monde extérieur sur un fondement solide. Reid ni Cousin n'ont complétement réussi a bien appuyer l'objectivité de la perception soit sur un instinct spécial, soit sur le principe abstrait de causalité. M. l'abbé Duquesnoy, observateur exact, dialecticien rigide, sévère et lucide écrivain, a très-bien fait de s'appliquer à son tour à l'étude psychologique des sens. Il est peut-être fâcheux qu'il ait commencé cette étude par le côté métaphysique, en montrant que la perception sensible est un fait de l'âme et non du corps. Nous sommes persuadés que sa *Perception des sens, opération exclusive de l'âme,* aurait gagné beaucoup à être précédée d'un ouvrage qu'il a en préparation et dont certaine page trop courte du présent livre (I, 242) permet de concevoir une idée avantageuse : la *Description de la perception des sens.*

Le but de son travail actuel est donc de montrer que le sujet qui perçoit par les sens le monde physique (ou plutôt quelques objets physiques) est non le corps, ou tel ou tel organe corporel, ni non plus le *composé* qui résulte de l'union de l'âme et du corps, mais l'âme seule. Par le premier point, il réfute le matérialisme ; par le second point, le système scolastique le plus répandu et qui est commun aux thomistes et aux scotistes, mais qui a été rejeté par quelques maîtres, soit anciens, comme Grégoire de Rimini, soit modernes, comme Arriaga. — Voici maintenant l'économie générale de son travail : *Première partie, démonstration.* Après un chapitre d'exposition, où la psychologie intellectuelle de l'auteur nous paraît, comme celle de M. Garnier, son maître de prédilection, plus soucieuse de précision que de profondeur, un second chapitre démontre, par le témoignage irrécusable de

la conscience et par divers raisonnements qui le supposent, l'immatérialité du principe percevant, de ce *moi*, qui est d'ailleurs connu directement et non objet de démonstration ou de pure croyance. Un troisième chapitre, qui aurait dû être renvoyé à la deuxième partie, reproche à la doctrine scolastique qui attribue la connaissance sensible au composé, de compromettre la démonstration de la spiritualité de l'âme et d'établir dans l'âme une dualité. Le quatrième chapitre, un des plus intéressants, roule sur le rôle des organes sensoriels dans le fait de la perception, dont ils ne sont, d'après l'auteur, ni des instruments, ni des intermédiaires, mais les principaux objets et les excitateurs. Les deux chapitres suivants, démontrant que l'âme humaine est présente dans les diverses parties du corps et qu'elle est, dans le fait de la perception ainsi que dans la plupart de ses manifestations, à la fois active et passive, obtiendront probablement, au moins dans leurs principaux détails, même le suffrage des néo-scolastiques, si peu agréablement traités dans la plupart des pages de M. l'abbé Duquesnoy. — *Deuxième partie, réfutation.* C'est d'abord contre le matérialisme que l'habile dialecticien dirige son argumentation; il poursuit l'explication physiologique de la perception sous ces trois formules, à peine saisissables ou distinctes : le rapport de l'impression à la sensation est incompréhensible ; la perception est un mouvement; la perception est une transformation des centres nerveux. Nous ne connaissons rien de plus patiemment et de plus logiquement démêlé que cette discussion, où MM. Vogt, Moleschott, G. Pouchet et Luys sont mis avec une irréprochable équité hors de la philosophie (II, 5-74). Les chapitres suivants sont dirigés contre la théorie scolastique étudiée dans le P. Liberatore; nous regrettons fort que l'auteur s'en soit tenu à ce défenseur très-estimable, mais sur certains points assez *controversé*, des théories de saint Thomas. M. Duquesnoy repousse d'abord ses preuves de raison, puis ses autorités : ce qui l'amène à faire une histoire critique fort intéressante de la théorie de la perception sensible dans les Pères, les docteurs et les philosophes chrétiens. Le volume se termine par la réimpression d'une *Question* tirée du Commentaire de Grégoire de Rimini sur Pierre Lombard (II, 235-267). M. Duquesnoy a copié ce texte curieux dans une édition de 1494, et l'a revu sur deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque nationale, l'autre de l'Arsenal; son travail, attentif et intelligent, est un vrai service rendu aux études, aujourd'hui en faveur, de philosophie scolastique.

Les partisans de ces études, ou du moins ceux qui adhèrent avec une rigueur absolue aux théories psychologiques de saint Thomas, auront d'ailleurs bien des pages à combattre dans le livre de l'ancien professeur au lycée de Rodez. Nous n'entrons pas dans cette discussion. Nous ferons remarquer seulement : 1° Qu'on ne saurait guère contester

la justesse de certains reproches faits au P. Liberatore, soit sur quelques points de critique, comme l'opinion de Descartes sur la perception (II, 211), soit sur des formules doctrinales aussi malheureuses que celle-ci (I, 151) : « Si le corps tient de l'âme la faculté de sentir, il faut dire que le corps sent bien qu'il tient cette faculté de l'âme ; » 2° Qu'on peut trouver des raisons plausibles pour défendre contre les attaques de M. Duquesnoy soit la distinction des facultés d'avec la substance de l'âme, soit la doctrine sainement entendue qui attribue la sensation (y compris la connaissance *purement sensible et animale*), au composé et non exclusivement à l'âme ; 3° Que, du reste, sa doctrine sur ce point ne s'éloigne pas autant qu'il paraît le croire lui-même de celle des scolastiques, puisqu'il admet la localisation de la perception dans l'organe et l'inséparabilité de l'excitation active (organique) et de l'excitation passive (psychologique) qu'il ne distingue pas de la perception ; 4° Que les scolastiques reprendront encore plus facilement l'avantage en ce qui concerne le dualité qu'il leur reproche. Ils ont bien raison de distinguer profondément l'intellect actif (perception rationnelle) de toute faculté dépendant de l'organisme; et la théorie de la raison dans M. Duquesnoy nous paraît, au contraire, la partie faible de sa psychologie : c'est au point qu'en affirmant notre supériorité « énorme » sur l'animal, il ne connaît pas la ligne de démarcation de la connaissance animale et de la connaissance intellectuelle (X, 223) ; comme si la perception de l'universel, privilège de l'homme, si bien indiqué par les scolastiques, n'y suffisait pas !

— Cette dualité incontestable de la connaissance, en partie subordonnée aux sens, en partie les dominant, se déploie dans le judicieux et agréable livre de M. Joly sur l'*Imagination*. Par ses deux premiers chapitres sur la notion de l'imagination instinctive et habituelle, dérivant de la sensation, ce livre se rattache au traité de psychologie comparée du même auteur, que nous analysions plus haut. Les pages suivantes sur le somnambulisme, l'extase et les autres états où l'imagination suspend les fonctions de la vie intellectuelle normale ; sur l'hallucination, l'idée fixe et autres phénomènes qui renversent l'ordre des facultés sans les suspendre ; sur le rêve, diminutif des états précédents ; enfin sur des désordres plus légers imputables à l'imagination, comme imitation irréfléchie, crédulité, rêverie habituelle, etc. ; ces pages, également philosophiques et littéraires, constituent un petit traité spécial bien lié, bien déduit, où se pressent d'ailleurs des faits curieux, qui en rendent la lecture fort attrayante. Ce traité se complète par un chapitre synthétique (VII) où M. Joly a essayé de ramener à des lois précises la double action des sens sur les images et des images sur les sens. Les sens déterminent, il le montre fort bien,

1° la quantité ; 2° la qualité ; 3° la nature spéciale de beaucoup d'images. Mais, à leur tour, les images : 1° produisent une tendance à exécuter le mouvement qu'elles représentent ; 2° peuvent faire éprouver la sensation qu'elles rappellent ; 3° communiquent les sentiments, par l'intermédiaire de tout mouvement expressif, et 4° les produisent même dans le sujet par la seule idée de ce mouvement ; 5° la seule imagination d'un acte incline à l'exécution de cet acte ; 6° la vue ou l'audition d'actes qui s'imposent à l'imagination poussent à l'exécution de ces mêmes actes. Ces lois ne nous paraissent pas irréductibles, et il y a quelque chose à faire sur ce point après le travail de M. Joly. Mais ce travail est en somme fort louable, et sera consulté avec fruit par tous les psychologues. Il y a autant de charme littéraire et de saine philosophie dans les derniers chapitres (VIII-XI) sur l'imagination gouvernée par l'intelligence, ou plus précisément sur l'imagination esthétique, ou sur l'expression dans la nature et dans l'art avec ses diverses branches, ainsi que sur l'influence de l'imagination poétique dans la science et dans la vie. Mais cette esquisse ingénieuse est évidemment très-incomplète et, par là, inférieure à la première partie de l'ouvrage.

Ce n'est pas que cette première partie elle-même soit exempte de tout reproche. M. Joly a bien vu que son sujet (somnambulisme, extase, hallucination) côtoyait à tout instant ce que les théologiens appellent le surnaturel. Il a voulu l'exclure de son cadre, il le déclare à plusieurs reprises. C'était son droit. A ce titre, il aurait très-bien fait de demander à ses éditeurs d'arracher de son volume une horrible représentation de sainte Thérèse en extase, d'autant plus que cette fâcheuse eau-forte contredit le témoignage de la sainte, cité par M. Joly lui-même, sur le caractère purement intellectuel de ses visions. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'il suggère çà et là des explications naturalistes de faits miraculeux, et fournit plus souvent encore de vagues données qui inclineront les lecteurs peu réfléchis à un naturalisme absolu en pareille matière. A propos des stigmatisés, nous le renverrons à la discussion médicale très-approfondie et très-compétente du Dr Lefebvre sur Louise Lateau ; à propos de l'extase et des phénomènes analogues, aux recherches psychologiques publiées dernièrement dans les *Études religieuses* par un observateur qu'il tient justement en grande estime, le R. P. de Bonniot.

— Avec le livre de M. Francisque Bouillier, *Du plaisir et de la douleur*, nous arrivons, pour finir cet article d'ensemble, qui a touché aux plus hautes parties de la psychologie intellectuelle et métaphysique, à la plus humble question de la psychologie expérimentale, celle de la sensation. Sur ce point, l'esquisse publiée en 1865 par l'éminent académicien semble avoir fait loi dans l'enseignement commun de la

philosophie ; et, sous la forme plus complète et plus soignée qu'il lui donne aujourd'hui, amis et adversaires peuvent consulter ce traité comme l'expression d'une théorie psychologique à peu près reçue dans l'Université, à cette heure de doctrines très-variées et très-peu arrêtées. — En voici les points principaux, auxquels nous ne nous refuserons pas le plaisir d'ajouter, au besoin, quelque critique ou quelque doute.

Les deux premiers chapitres déterminent et caractérisent l'objet du livre. Admettant comme un progrès nécessaire, quoique tardif, des études psychologiques, la division trichotomique des facultés (sensibilité, connaissance, volonté), M. Bouillier appelle la première la faculté de souffrir et de jouir : ce qui paraîtra trop étroit à quiconque reconnaît des faits purement subjectifs et immanents qui n'ont le caractère ni du plaisir ni de la peine. De plus, en défendant l'autonomie des faits affectifs contre le système de L. Dumont, qui ne leur reconnaissait qu'un caractère relatif, il affaiblit peut-être d'avance sa propre théorie du plaisir, pure efflorescence de l'activité. — Le troisième chapitre, le plus important de tous, a pour titre : *De la cause du plaisir ;* il expose la théorie créée par Aristote (*Mor. à Nicom.*, X, III, IV) et pleinement développée par W. Hamilton (*Lectures on Métaph.*, II), qui attribue le plaisir au développement libre et régulier de l'activité ; ce qui se vérifie *a contrario* dans le chapitre IV (qui est plus d'un littérateur moraliste que d'un psychologue rigoureux) : *De la crainte de la mort*, et plus directement dans le Ve : *Des diverses sortes de plaisir* et dans le VIe : *Point de plaisirs passifs.* Tout cela est juste au fond, et ici comme sur bien d'autres points, le psychologisme étroit de notre siècle a bien fait de revenir aux formules d'Aristote. Mais il faut prendre garde à l'exagération en sens contraire. Dès que tout fait de l'âme implique l'activité, la formule en renom sur la cause du plaisir n'a pas une portée si profonde qu'on croirait de prime abord. Les réponses de M. Bouillier aux difficultés que Stuart Mill opposait à Hamilton sont parfois contestables. Dans les plaisirs de l'ordre moral surtout, la notion d'activité perd infiniment de son importance, et celle de finalité la domine de beaucoup. M. Bouillier insiste sur le plaisir du rire, en adoptant sur la cause de ce phénomène la théorie de L. Dumont (double impulsion donnée rapidement à l'esprit par deux jugements contradictoires), qui favorise sa thèse générale, et qui est d'ailleurs assez plausible ; mais il passe rapidement sur le plaisir esthétique, où le *mouvement* est moins facile à constater. Nous signalerons le même embarras dans les chapitres ingénieux *du plaisir dans la douleur* (VII) et *de la sympathie* (VIII). Parmi les explications psychologiques recueillies dans vingt auteurs par M. Bouillier, et d'ordinaire jugées avec une grande largeur d'esprit, combien y en a-t-il qui ont leur justesse au moins partielle, et qui ne sont pas facilement réductibles à l'unique loi de l'activité libre et régu-

lière ! — Tel est le défaut général de cette première moitié du traité, où d'ailleurs cent passages offriraient matière à de justes éloges et quelques-uns à des critiques de détail. Citons un de ces derniers. En rapportant le mot de Lessing : « Si la Providence me montrait enfermée dans une main la vérité absolue ne laissant plus aucune place au doute et à la recherche, et, dans l'autre, la vérité incomplète et imparfaite qui provoque les recherches et les efforts, je dirais : Garde celle-là, donne-moi celle-ci, » M. Bouillier aurait dû y montrer l'empreinte du spinozisme et le rejeter au nom de la vraie notion du bonheur soit en Dieu, soit dans l'âme humaine. Mais sa formule l'a trop préoccupé !

Les autres chapitres donnent peut-être moins de prise à la critique, tandis qu'ils appellent à tout instant la reconnaissance du lecteur pour une masse énorme d'excellents matériaux, tantôt empruntés à toute la littérature philosophique et même extra-philosophique, tantôt plus ou moins propres à l'auteur, soigneusement agencés et exprimés avec une grâce sévère et une sagesse pleine de bonhomie. Signalons le chapitre XI : *Continuité de la sensibilité*, que nous n'admettrions qu'en étendant la notion de sensibilité à des états affectifs indifférents ; le XIIe, *Antériorité du plaisir sur la douleur*, fondé sur l'existence d'inclinations antérieures aux faits de sensibilité ; le XIIIe et le XIVe, apologie ingénieuse et sensée de la douleur au point de vue physique et moral, où manque l'idée religieuse de la souffrance garantie de l'immortalité. Les derniers chapitres renferment une classification descriptive, judicieuse, mais peu originale, des peines et des plaisirs. — En somme, comme plus d'un autre livre du même auteur, le traité *du plaisir et de la douleur* est plein d'excellents détails et mérite d'être consulté par tous les amateurs de psychologie ; mais c'est une œuvre de bonne littérature philosophique plutôt qu'une œuvre de philosophie profonde et nettement arrêtée. LÉONCE COUTURE.

INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET PIÉTÉ

1. *Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Benoît*, traduites sur la nouvelle édition latine des Pères Bénédictins de Solesmes. Paris et Poitiers, Oudin, 1878, 2 vol. in-12 de LV-364-395 p. Prix : 5 fr.— 2. *Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, ou Explication familière de la doctrine chrétienne*. Paris et Tournai, Casterman, 1878, in-12 de XII-359 p. Prix : 2 fr.— 3. *De la venue glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son règne avant le jugement dernier*, par M. l'abbé GABRIEL GRAS, curé de Beaulieu (diocèse de Nice). Nice, Cauvin, 1878, in-18 jésus de 270 p. Prix : 1 fr. 75. — 4. *Cinq chapitres d'une philosophie pour tous : Essai sur le gouvernement de la vie*. Poitiers, Oudin, 1878, in-32 de 64 p. Prix : 50 cent. — 5. *Du don de soi-même à Dieu*, par le R. P. GROU. Paris, Vic, 1878, in-32 de 64 p. Prix : 30 cent. — 6. *Méditations sur le Pater noster et l'Ave Maria*, traduites de l'allemand, de FRANZ LENNIG, vicaire général de Mayence, par l'abbé MABIRE, vicaire général de Bayeux. Caen, Chénel ; Paris, Reichel, 1878, in-18 carré de XIII-194 p. Prix : 2 fr. — 7. *La Religion comprise et aimée des petits*

enfants, par M. l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Sarlit, 1878, in-24 de 107 p. Seconde édition, ornée de gravures. Prix : 40 cent. — 8. *Une heure en paradis*, par L. DE PLASMAN. Paris, Olmer, 1878, in-12 de 213 p. Prix : 2 fr.— 9. *Le Psautier du pèlerin*, par dom LUIGI TOSTI, abbé du Mont-Cassin; traduit, avec la permission de l'auteur, sur la 10e édition italienne, par ISID. BOUCHET, ancien notaire. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-24 de IV-307 p. Prix : 1 fr. 25.— 10. *Catéchisme de la famille chrétienne*, par Mgnor MARTIN, protonotaire apostolique. Lyon, Vitte et Lutrin, 1878, in-12 de VIII-373 p. Prix : 3 fr. 50. — 11. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par LOUIS VEUILLOT (neuvième édition). Paris, V. Palmé; Bruxelles, Albanel, 1878, in-12 de 525 p. Prix : 3 fr. 50. — 12. *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes, et leurs harmonies avec les besoins de notre époque*, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. Paris et Bruxelles, V. Palmé, 1878, tome I, in-12 de 428 p. Prix : 3 fr. 50.— 13. *Somme ascétique de saint François de Sales, ou la Vie chrétienne étudiée à l'école du Docteur de la piété*, par l'abbé N. ALBERT, aumônier des Sœurs de Saint-Joseph à Annecy. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-12 de XXIX-543 p. Prix : 4 fr.— 14. *La Parure spirituelle des Enfants de Marie*, par le R. P. BAYLOT, de la Société de Marie. Paris, Vic, 1878, in-18 oblong de IX-370 p. Prix : 3 fr. — 15. *Dieu et son amour pour ses créatures : Élévations philosophiques et religieuses* par M. l'abbé DE BELLUNE, secrétaire de Mgr l'archevêque de Tours. Tours, Cattier; Paris, Larcher, 1878, in-18 carré de 352 p. Prix : 3 fr.— 16. *Les Pleurs de David*. Manuel de pénitence composé des psaumes traduits et médités, par M. l'abbé A***, curé au diocèse de Lyon. Lyon, Vitte et Lutrin, 1878, in-32 de XX-306 p. Prix : 1 fr. 25.— 17. *Meditationes brevissimæ, in usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum, iter agentium*, et in totum annum distributæ, auctore P. MICHAELE CUVELHIER, Societatis Jesu. Turin, Marietti, 1878, in-18 de 352 p. Prix : 2 fr. — 18. *Direction chrétienne*, par FÉNELON, avec une préface de Mgr DUPANLOUP. Paris et Bruxelles, V. Palmé, 1877, in-18 oblong de XII-405 p. Prix : 3 fr.— 19. *Directions spirituelles de saint François de Sales*, recueillies et mises en ordre par M. l'abbé CHAUMONT. Paris et Bruxelles, Palmé, 1877, volumes in-18 carré. Prix : 3 fr.— 20. *Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, XVII-409 p. Prix : 3 fr. — 21. *Des Tentations*, XIX-316 p. Prix : 3 fr. — 22. *De la sainte espérance et de la Simplicité*, XXII-393 p. Prix : 3 fr.— 23. *Du retour de l'âme à Dieu*, XXX-445 p. Prix : 3 fr. (Bibliothèque de piété des gens du monde.) — 24. *La Morale chrétienne*, par BOURDALOUE, avec une préface du R. P. FÉLIX. Mêmes librairies, 1877. Même format, XXI-568 p. Prix : 3 fr.— 25. *Le Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence*, par M. l'abbé TURCAN, in-24 de 32 p. Séez, Montauzé, 1878. Prix : 25 cent.— 26. *Le Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti* (nella spiegazione del *Credo*) *e la moderna incredulità confusa dalle scienze moderne*, par Mgnor ANTONIO-MARIA BELASIO, missionario apostolico, camariere d'onore di Sua Santità. Turin, librairie salésienne, 1878, in-12 de XVI-392 p. Prix : 2 fr. 50. — 27. *La Missione interiore dello Spirito-Santo*, di Mgr MANNING, volta in italiano, sulla 2a edizione inglese, dal sacerdote ANDREA FANTOLI, parroco di Agrate. Turin, Marietti, 1878, in-12 de VIII-322 p. Prix : 2 fr. 50. — 28. *La Missione temporale dello Spirito-Santo, ovvero la ragione e la revelazione*, per Mgr MANNING; versione dall'inglese par Fr. PANFILO DA MAGLIANO, 3a edizione, in-12 de XI-283 p. Turin, Marietti. Prix : 2 fr. 50. — 29. *Omelie* di Mgnor ANICETO FERRANTE, vescovo di Gallipoli. Turin, P. Marietti, 1878, in-12 de VII-292 p. Prix : 2 fr. 50.— 30. *Raccolta di orazioni sacre inedite* di Mgnor VITO CORALLO, vicario generale di Siracusa. Turin, Marietti, 1878, in-12 de 266 p. Prix : 2 fr.— 31. *Fatti di maggior rilievo dell' Antico e Nuovo Testamento*, illustrati con 120 incisioni ed analoghe moralità, per Mgnor PASQUALE DE NARDIS. Turin, Marietti, 1878, in-12 de 243 p. sur papier épais. Prix : 3 fr. 50.— 32. *Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine Sanctissima, e cenni storico-morali su alcuni suoi sanctuari*, del P. ANTONINO DA TORINO, mission. apost., cappuccino. Turin, P. Marietti. 1878, in-12 de VIII-436 p. Prix : 2 fr. 50. — 32. *Ave Maria : Trattato popolare sulla divozione à Maria ss.*, del sacerdote SEVERINO FERRERI, da Torino. Turin, Marietti, 1878, in-12 de XIII-310 p. Prix : 1 fr. 50.

1. La lecture des *Révélations de sainte Gertrude* ne convient, évidemment, qu'à une âme profondément chrétienne, habituée à la vie intérieure et ne s'effrayant point des évolutions et des grandes choses de la mystique divine. Ce livre a toujours été en grande estime dans l'Église catholique, où l'on admet volontiers la réalité des communications célestes rapportées par la sainte. Elle-même raconte, en terminant sa rédaction, que le Sauveur se fit voir à elle et lui adressa

ces paroles : « Je presse ton livre contre ma poitrine, afin d'en pénétrer toutes les lettres de la douceur de ma divinité, ainsi qu'un suave hydromel imprègne une bouchée de pain frais de pure farine de froment, afin que celui qui pour ma gloire lira ces pages avec une humble dévotion en perçoive un fruit de salut éternel (t. II, p. 385). » Alors, continue Gertrude, je priai le Seigneur de vouloir bien préserver le livre de toute erreur. Jésus, étendant sa main adorable, fit sur le volume le signe de la croix en disant : « Ainsi qu'à la messe j'opère la transsubstantiation du pain et du vin pour le salut de tous, je sanctifie en ce moment, par ma céleste bénédiction, tout ce qui est écrit en ce livre, pour le salut de tous ceux qui voudront y lire avec une humble dévotion. » C'est dans cet esprit, en effet, qu'il faut aborder de tels écrits, ou ils sont illisibles. Mais aussi, pour le sincère croyant, ils renferment de précieuses délices. — La présente traduction est publiée avec un soin que nous devons louer : biographie de la sainte, appréciation de son œuvre, table analytique, style aisé et précis, rien ne nous paraît y manquer. Le nouveau traducteur anonyme a parfaitement résumé le livre : tantôt remarque-t-il, le Cœur divin apparaît à Gertrude comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, au son de laquelle se réjouissent la très-sainte Trinité et la cour céleste. Puis c'est une source abondante, dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du purgatoire, les grâces fortifiantes aux chrétiens vivant encore sur la terre. C'est un encensoir d'or, d'où s'élèvent autant de parfums différents qu'il y a de races diverses d'hommes pour qui Notre-Seigneur a souffert. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes, les saints du ciel leurs hommages, les anges leurs respects, et où le prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre le ciel et la terre, une coupe où s'abreuvent les élus. — On voit ce qu'est un tel livre, le charme religieux qu'il renferme, et à qui il s'adresse spécialement.

— 2. Le *Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation* est une œuvre du dix-septième siècle, due aussi à une éminente religieuse, Marie de l'Incarnation, qui est la seconde gloire de l'ordre célèbre des Ursulines. C'est elle qui créa le monastère de Québec, maintenu jusqu'à nos jours; et elle est, à juste titre, honorée comme l'une des plus actives coopératrices à la colonisation française du Canada. L'éditeur actuel, M. l'abbé Richaudeau, aumônier des ursulines de Blois, a déjà publié sa Vie. Imprimé pour la première fois en 1684, par les soins de dom Claude, ce catéchisme a été jugé, par le P. Charlevoix et par Moréri, l'un des meilleurs que l'on possédât de leur temps. On a fait sans doute, depuis, des traités du même genre autrement éten-

dus, développés, variés et instructifs, mais celui-ci demeurera parmi les plus utiles. A la clarté de l'exposition, à l'ordre parfait de la marche, à la douce piété qui en orne toutes les pages, aux citations nombreuses de la sainte Écriture, il joint cet avantage non médiocre d'avoir été écrit par une sainte. La bonne ursuline emploie peu le raisonnement subtil et froid. Elle expose chaque point de doctrine, de manière à ne laisser dans l'esprit aucune obscurité, et se contente de cette exposition, en y ajoutant néanmoins, pour le cœur, le commentaire pieux qui est comme la moelle de toute instruction religieuse. En un mot, c'est bien, ainsi que le dit le sous-titre, une « explication familière de la doctrine chrétienne. » — On n'y procède point par demandes et par réponses. Le plan se compose de quatre parties, après un chapitre préliminaire sur le Signe de la croix, Dieu, la Trinité, l'Incarnation. Dans la première, comprenant vingt-trois instructions, on explique, article par article, le Symbole des Apôtres. La seconde, de quinze instructions, embrasse la morale ou les commandements de Dieu. La troisième traite de nos relations directes et volontaires avec Dieu par la prière, et commente l'Oraison dominicale. A la quatrième a été réservé ce qui concerne les sacrements.— Composé pour les religieuses et leurs jeunes pensionnaires, l'ouvrage, qui ne suffirait pas pour un grand catéchisme de persévérance, atteint très-heureusement son but, et mérite d'être signalé à qui de droit.

— 3. L'enseignement que nous présente M. l'abbé Gabriel Gras, dans son ouvrage *De la venue glorieuse de Notre-Seigneur*, relève exclusivement de la haute théologie. C'est un travail digne de la plus sérieuse attention, et qui accuse une rare pratique des saints Livres et des Pères de l'Église. Écartons ce qui regarde la langue : on sent dans ces pages l'écrivain italien, peu familiarisé avec notre idiome et dominé souvent par la terminologie du sien. C'est là, en pareil sujet, un inconvénient de second ordre. Il s'agit de l'une des questions les plus débattues autrefois, les moins connues aujourd'hui, et au sujet desquelles circulent le plus d'idées fausses parmi ceux qui s'occupent des matières religieuses : le *millénarisme*. Chose remarquable : à peu près oublié pendant de longs siècles, il retrouve faveur auprès de bon nombre d'esprits graves, pour qui il paraît démontré que Jésus-Christ reviendra sur la terre régner visiblement pendant mille ans avant la résurrection universelle. Il faut se hâter de dire que cette opinion, prise dans sa vraie expression, ne fut jamais condamnée par l'Église. C'est ce que notre savant et logique auteur s'attache à établir avant tout : car, dit-il, il est prêt à déchirer son livre si le Saint-Siège y surprend une syllabe offensive du dogme catholique. Nous ne l'y avons pas découverte, pour notre part. M. l'abbé Gras a le précieux talent de poser très-précisément sa thèse, de l'appuyer sur des autorités sé-

rieuses, de discuter clairement les nuances, les termes, les objections, et de n'avancer qu'après avoir montré la solidité du terrain où il s'engage. Il est, en outre, dans tout cet exposé, d'une piété qui parle au cœur. Quoi qu'on pense de la thèse en elle-même, on est obligé de convenir qu'elle ne pouvait être discutée avec plus de conviction personnelle, plus de modération et de discrétion dans la forme, plus de science et de clarté dans le raisonnement. Pour M. l'abbé Gras, donc, la venue de Jésus-Christ pour un règne triomphant sur la terre avant la fin des temps a été la croyance consolante de milliers de chrétiens depuis l'époque des Apôtres; elle est le principal objet de l'Apocalypse de saint Jean, et l'adoption de cette croyance par plusieurs saints Pères la rend au moins *probable :* il ne va plus loin, et c'est pourquoi nous avons parlé de sa discrétion. Le Seigneur, écrit-il, revenant ici-bas, glorieux et triomphant, exterminera l'Antechrist et son armée; il rappellera à la vie plusieurs saints, principalement les martyrs, qui, ressuscités et jouissant de la vision béatifique, habiteront avec lui la Jérusalem descendue du ciel et transportée sur la terre, comme la maison de la très-sainte Vierge, où le Verbe fait chair habita, a été transportée de la Galilée à Lorette. En même temps Lucifer sera enchaîné ; les guerres seront partout supprimées, et Notre-Seigneur gouvernera lui-même, religieusement et politiquement, tous les hommes. Ce sera un commencement de réparation des outrages faits à son saint nom par les méchants qui l'ont combattu et qui ont refusé de le connaître. Les Israélites, devenus chrétiens, rassemblés de nouveau en Palestine et dans Jérusalem rebâtie, seront unis avec tous les peuples de la terre, convertis aussi, et formeront avec eux un seul bercail régi par le divin pasteur, et cela pendant bien des siècles; après lesquels aura lieu une grande tiédeur qui occasionnera le déchaînement de Satan et une immense révolte d'un grand nombre de Gentils, révolte qui sera suivie du feu du ciel, de la résurrection générale, du jugement dernier et de la sentence finale. Nous ne nous permettrons certes pas de prononcer nous-même, en telle matière; mais deux choses frappent dans le volume de M. l'abbé Gras : le sens presque obvie des textes sacrés qu'il commente, et la quantité de personnages éminents dans l'Église qui ont été millénaristes en ce sens. Il nous suffit de provoquer à la lecture de ce livre particulièrement intéressant, malgré les défectuosités de la forme littéraire. L'auteur annonce, d'ailleurs, qu'il donnera une continuation à son travail et le complétera, s'il est bien accueilli parmi nous. Il va sans dire que la grosse question de la succession des âges et de la fin du monde est abordée par M. l'abbé G. Gras.

— 4. Après avoir rédigé, à l'usage de son fils, une série de conseils pour le gouvernement de sa vie, ce jeune homme étant venu à mourir,

M. Duchesne de Saint-Léger a pensé que le travail serait utile à d'autres, et il se décide à le publier sous le titre de *Philosophie pour tous*. De cet ouvrage il a extrait *cinq chapitres*, qu'il donne dans une brochure à part, comme prospectus et spécimen précurseur. « Un recueil de ces règles et de ces principes existe-t-il? Mes recherches ne m'en ont fait découvrir aucun qui soit suffisamment complet et appréciable à notre époque (p. 4). » Si l'on en juge par les extraits dont nous parlons, la *Philosophie pour tous* répondra bien à son titre. L'auteur écrit avec distinction; ses citations fréquentes des classiques font voir en lui le lettré; l'esprit chrétien forme le fond de sa doctrine. Non qu'il ait entendu prendre le ton du prédicateur; il est simple, pratique, homme du monde s'adressant à des personnes qui vivent dans le monde; c'est l'honnête homme qu'il veut former, plutôt que ces âmes héroïques qu'on appelle des *saints*. Son chapitre sur « la vie » est tout à fait remarquable.

— 5. Petit livre de propagande pour les catéchismes et les communautés, que le *Don de soi-même à Dieu*, du R. P. Grou, réédité par la librairie Vic. L'éditeur le destine spécialement à ces « étrennes pieuses » qui se distribuent entre chrétiens. Pensée louable, vraiment, et qui a présidé à la collection plus étendue dont le *Don de soi-même* fait partie. Le P. Grou est du siècle dernier. Chassé de France par la Révolution spoliatrice et persécutrice, il séjourna plusieurs années à Londres, et il y fit imprimer, en 1796, ses *Méditations sur l'amour de Dieu*, si connues des fidèles, et le *Don de soi-même*. Ce dernier opuscule occupe peu de place dans cette petite brochure, mais il est encore assez développé, l'édition en étant fort compacte. L'écrit se termine par des maximes ou pensées résumant en peu de lignes les principes de la vie selon l'esprit de l'Évangile. Le P. Grou possède la grâce de parler avec suavité; il est très-solide, et en même temps on ne se lasse pas de l'écouter, pour l'incomparable douceur de son langage.

— 6. Les deux principales prières du chrétien sont le *Pater* et *l'Ave Maria;* elles renferment, pour qui sait les y voir, tous les principes de l'enseignement catholique et de l'union à Dieu. L'une est l'œuvre même de Notre-Seigneur, l'autre est venue en partie du ciel et a été complétée par l'Église. Il n'y a donc point de sujet de méditation plus riche, plus adapté à nos besoins, plus fécond pour le bon maintien du cœur. Aussi les commentaires ne manquent-ils pas, depuis celui de saint Cyprien et des Pères des premiers siècles jusqu'aux nombreux ouvrages publiés de nos jours. Celui que vient de traduire de l'allemand M. l'abbé Mabire, vicaire général de Bayeux, se distingue par des qualités fort louables, et sera pour les fidèles une ressource. L'auteur, M. l'abbé Franz Lennig, camérier du Pape et vicaire général de Mayence,

l'avait présenté, sous forme de simples allocutions, à un nombre restreint d'auditeurs ; plus tard, il l'écrivit à la manière des méditations, après avoir constaté combien les fidèles aiment ce genre d'instructions pratiques. C'est son neveu, le chanoine docteur Moufang, qui l'a fait imprimer après la mort du vénérable auteur. Les *Méditations* sont au nombre de quatorze, et suivent l'ordre des demandes. Les premières pages ont été consacrées à l'auteur de l'oraison dominicale et à l'ensemble de ce qu'elle contient : examen général et préliminaire, où nous observons la dignité de cette prière révélée, la vertu qui y est attachée, les grandes choses qu'en ont dites les saints, le cas et le perpétuel usage qu'en fait l'Église dans sa liturgie. Tertullien l'appelle « un abrégé de l'Évangile, *breviarium Evangelii.* » Chacune des sept demandes contient le remède, et est en quelque sorte l'antidote d'un des sept péchés capitaux ; chacune va directement à détruire l'une de ces racines maudites, ainsi que le démontre en détail M. l'abbé Lennig. Pensée neuve et très-juste. Le traité tout entier, du reste, en est rempli. C'est une nourriture solide, un trésor de doctrine, dont on peut tirer les meilleurs sujets de lecture spirituelle, et d'abondants matériaux pour la prédication, surtout pour l'homélie. Le livre eût été cependant, à notre sens, plus intéressant et plus complet si l'on y avait inséré des exemples tirés des vies des saints : ce qui semble venir tout seul en maint endroit. Nous n'omettrons pas de dire aussi que ces méditations respirent une piété tendre et communicative qui en rend la lecture tout à fait édifiante.

— 7. *La Religion comprise et aimée des petits enfants* n'est qu'un catéchisme abrégé, par demandes et par réponses, avec quelques images : l'enfant aime toujours les images, et retient mieux le texte qu'elles accompagnent. Ce texte est ici très-bien distribué, très-clair, et fait voir dans l'auteur un homme habitué à parler à l'enfance et à se faire comprendre d'elle. Cette édition est la seconde : ce qui indique le succès de la première. « Votre ouvrage, écrit à l'auteur Mgr le cardinal Donnet, appartient à la famille de ces petits livres que le zèle multiplie aujourd'hui en faveur de l'enfance, et dont chacun mérite l'épigraphe : *Aureolus liber, et ad litteram ediscendus.* Le vôtre, Monsieur le Curé, justifie le titre que vous lui donnez. S'il est bien appris, vous atteindrez le but que vous poursuivez : la religion sera bien comprise et, par suite, aimée des petits enfants, pour ne rien dire de plus. »

— 8. *Une heure en paradis.* N'allez pas croire que M. de Plasman ait eu l'intention de se donner pour plus fort que saint Paul, et nous ait décrit les joies du ciel au point de vue théologique et mystique. Il se livre simplement à une fiction. Il voit en songe Socrate arriver

dans un nuage ; le philosophe l'appelle auprès de lui, l'enlève dans les régions supérieures, et le rend témoin des merveilles de l'autre monde. C'est assez bien écrit, riche d'imagination, mais trop peuplé de païens. Mettre à peu près sur le même pied Socrate et saint Pierre, Platon, Cicéron, Virgile et saint Vincent de Paul, saint Augustin et le juif Halévy, n'est-ce pas se lancer dans un éclectisme par trop léger ? Les récompenses éternelles, si elles ont été accordées à Descartes, Leibnitz, Corneille, Lesueur, Chérubini, Haydn, Rossini, également couronnés par M. de Plasman, ne reposent sûrement ni sur leurs tableaux, ni sur leurs dissertations, ni sur l'harmonie de leurs compositions musicales, mais bien sur leurs seules vertus et sur ce qui les a unis à Dieu. En outre, bien des points sont d'une doctrine très-contestable. Au surplus, cette boutade, qui fournit son titre au livre, n'en forme qu'une minime partie. Nous avons ensuite, en vers et prose mêlés, l'*Histoire romanesque d'un oiseau spirite*. Cet oiseau, qui fut un corsaire, un mousquetaire, un cardinal, un cheval (il fallait la rime), est chargé de parcourir ce monde et d'aller en donner au bon Dien des nouvelles fraîches. Il parle donc, à tort et à travers, de ce qu'il a vu, et dans une versification où la cheville fait rage, où la suite des idées se perd en lacunes, et où M. de Plasman assure qu'il habita autrefois lui-même la planète de Vénus : ce qui amène une excursion capricieuse au domaine de l'astronomie, d'où l'on retombe sur le chapitre des femmes et des mœurs échevelées d'un certain monde. Est-il besoin de dire que tout cela manque d'unité et de valeur ? Le livre est une macédoine : car voici un troisième morceau, plus grave, datant de 1869, intitulé : *D'où vient l'âme, et comment se transmet-elle?* Question ardue, qui préoccupa grandement saint Augustin et que l'Église n'a point définie, pas plus que la philosophie simplement rationnelle n'en a découvert la solution. M. de Plasman examine, l'un après l'autre, les systèmes divers qui se sont produits, les repousse, et expose le sien. Il voudrait (p. 128) que ce sujet fût discuté dans un concile. — Le volume ne se termine pas encore là-dessus : il contient des réflexions sur la musique d'église, réflexions justes et fondées, et enfin une exhortation à la charité, sur l'exemple d'Ozanam.

— 9. Il est peu de réputations littéraires, en Italie, supérieures à celle de Dom Louis Tosti, abbé du Mont-Cassin ; et cette réputation a depuis longtemps franchi les monts pour venir jusqu'à nous. Historien, antiquaire, critique, poète, théologien, le P. Tosti a produit des œuvres multipliées et considérables, plusieurs fois réimprimées. Le *Psautier du pèlerin* nous montre en lui le poète chrétien, déjà connu pour son *Méalech*, délicieux poème d'un incomparable parfum d'antiquité biblique. Personne ne peint mieux, personne n'abonde davan-

tage en comparaisons et images fraîches et gracieuses, personne ne sait plus sûrement le chemin et les secrets du cœur. La traduction de M. Bouchet nous a paru aisée, élégante, agréable. De sorte que ce *Psautier* forme un livre de piété d'un genre à part, et qui sera goûté des âmes, sensibles au mérite littéraire et à l'éclat de l'imagination, se délectant en Dieu. Les psaumes sont au nombre de cinquante. La place nous manque pour pouvoir, par des citations, donner au lecteur une idée de ces gracieuses compositions.

— 10. *Le Catéchisme de la famille chrétienne,* par M. l'abbé Martin, mérite une mention à part dans cette galerie. Nous le regardons comme le trésor des mères. Ce sont elles, au surplus, qui y dialoguent et dissertent doucement avec leurs petits enfants. Procédé toujours excellent, et pour l'instruction directe, et pour porter ces jeunes esprits à lire avec plaisir des leçons dont ils s'imaginent composer eux-mêmes la bonne moitié : M. l'abbé Martin s'est fait connaître déjà, et grandement estimer par plusieurs ouvrages qui accusent en lui une science peu commune et un réel talent d'écrivain. C'est à la mère surtout, observe-t-il à bon droit, qu'incombe le devoir de former à la religion ces chères créatures que Dieu lui a confiées, et qui l'entourent affectueusement, attendant tout d'elle, pain du corps et pain de l'âme. Or, la mère commencera dès le premier éveil de la raison à leur parler des destinées supérieures de l'homme et des devoirs de la vie. « Prenez et lisez, dit l'auteur. Une lecture de cinq minutes suffira pour allaiter pendant huit jours l'âme de vos enfants. Pour cette œuvre de première éducation chrétienne, qui prend l'enfant au berceau, j'ai dû bégayer le langage de l'enfance. Ce n'est pas vous qui me reprocherez d'être trop simple et d'être descendu à des détails trop familiers. » Mgr Martin, en effet, n'omet pas une notion utile, si élémentaire qu'elle soit; en homme habitué à l'éducation, il ne souffrira pas un nuage, un à peu près, dans l'esprit de son petit disciple. Ce disciple est, de par son âge, mobile, distrait, avide, curieux, impressionnable à l'extrême : c'est sagesse et habileté de le prendre par ses instincts, autant que possible, sans violenter la nature. La méthode ici adoptée fait du catéchisme un enseignement qui se mêle et s'associe à tous les événements et à toutes les impressions de l'enfant; une suite de légendes et d'histoires qui satisfont sa curiosité et retiennent son attention. Il faut citer ces belles lignes de dédicace : — « Mères chrétiennes, l'avenir et le salut de la France sont entre vos mains. Le berceau de Moïse sur les eaux du Nil portait la délivrance du peuple de Dieu. Les anges ont chanté sur le berceau de Bethléem : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! L'adorable Trinité dans le ciel et la sainte famille sur la terre, voilà l'idéal que je mets sous vos yeux. Ne

dites pas qu'il est trop élevé! l'Évangile vous répond : Soyez parfaits comme notre Père céleste est parfait.» — Le plan comprend les premiers principes de piété, puis l'histoire de la création, la promesse et la venue du Messie, les commandements de Dieu, la vie de Notre-Seigneur et l'explication des principales fêtes. Il y a également, à chaque chapitre, un avis pour la mère elle-même.

— 11. L'ouvrage de M. Louis Veuillot sur la *Vie de Jésus-Christ* est connu de tout le monde ; il est superflu d'en parler. Nous avons sous les yeux la neuvième édition. On se rappelle que l'auteur n'a pas eu pour but de faire de la polémique et de la démonstration, mais une exposition simple et suivie qui parle assez d'elle-même. « Il ne faut pas courir tant de pays, ramasser tant de langues mortes, tant d'histoire, tant de physique et de philosophie, pour connaître avec certitude Celui qui a voulu la foi et l'amour des petits et des ignorants. Le pain de vie est facile à trouver, comme le pain matériel, aux mêmes conditions (p. 7). » Du reste, ainsi que l'observe aussi l'auteur, l'Évangile est toujours jeune, et beaucoup de lecteurs le trouvent encore très-nouveau : car chez les incrédules l'ignorance de l'Évangile est ordinairement complète et totale, et, chez bon nombre de chrétiens, qui se croient instruits, elle confond! On sait le texte sacré par cœur quelquefois, et on ne le connaît pas dans son vrai sens; on ne l'a pas lu avec suite, on ne coordonne dans son esprit ni les faits ni les paroles. Un livre tel que celui-ci, consulté sérieusement, comble une pareille lacune, ouvre les saines et vraies perspectives.

— 12. Nous n'avons entre les mains que le premier volume des *Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* (*leurs harmonies avec les besoins de l'époque*), par M. le curé Ginestet. L'auteur a pour but de développer les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites, dans une suite de conférences, des paroles de la sainte Vierge à Bernadette. C'est là une pensée très-bonne. L'orateur relie son sujet à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, dont les apparitions de Lourdes ont été le point de départ providentiel. N'avions-nous pas des besoins nouveaux et pressants, dans cet orage si grave qui allait être déchaîné contre l'Église, en Italie, en Allemagne, en France, en Suisse, on pourrait même dire en Belgique? La Reine du ciel intervient de sa personne pour raffermir les courages, amener les âmes au repentir, et, en guérissant les corps mêmes, rendre manifeste la vérité des croyances catholiques, ainsi justifiées comme elles le furent au temps des Apôtres. Cette histoire est peinte à grands traits par M. Ginestet, dès l'abord de son livre. Le style est plein de mouvement et de dignité, et les idées se pressent. Çà et là pourtant, des fautes qu'on ne comprend guère sous une telle plume. N'en alléguons qu'une (p. 4) : « A ce monde livré sans me-

sure aux plus ignobles instincts, à ce monde voué aux plaisirs énervants, etc., il fallait *lui* offrir un tableau,... etc. » Un peu plus loin, c'est le Vatican *devenu* pour le Pape *une servitude*. N'insistons pas sur ces négligences, faciles à effacer, et assez fréquentes pour qu'on pense à le faire. — Nous avons, naturellement, l'historique des apparitions dans un autre chapitre préliminaire, afin que le terrain soit bien fixé pour ces discours ; l'authenticité des apparitions, et tout ce qui rentre dans cet ordre d'avant-propos. — La première leçon qui ressort du miracle de Lourdes, c'est le souvenir du ciel, d'où descend Marie et auquel nous sommes appelés à notre tour. Quel est-il, ce ciel ? que faut-il faire pour l'obtenir ? Il y a là tout un tableau de la vie chrétienne et des conditions du salut. Mais, par sa présence en pareil cas, Marie montre encore à quel point elle mérite ce nom de *Refuge des pécheurs* que nous aimons à lui donner : elle peut les secourir, et elle le veut. A la vue des iniquités de la terre, la Vierge divine s'abandonne à la tristesse ; elle crie à tous : Pénitence ! Pénitence ! Ceci nous amène au dogme de l'expiation, à cette loi fondamentale devenue étrangère, ou à peu près, à notre siècle, mou, avide de jouissances et de lucre, qui ne fait rien pour conjurer efficacement la céleste colère. Et quelle misère en lui de ne songer qu'aux avantages temporels ! Quels sont-ils ces avantages ? Méritent-ils une telle poursuite et de tels oublis ? Non : c'est à Jésus-Christ qu'il faut s'attacher. M. l'abbé Ginestet nous entretiendra donc du Sauveur, et il le fera amplement, en remontant aux prophéties et à l'Ancien Testament. C'est la vingt-sixième conférence, et le volume se ferme sur elle. — On conçoit qu'avec un tel procédé, que plusieurs estimeront un peu forcé, mais qui part d'une idée heureuse, on peut amener successivement, et sans exception, tous les points de l'enseignement chrétien. Cet ouvrage ne s'adresse pas aux seuls pasteurs comme répertoire pour la prédication ; il peut servir à tout fidèle pour ses lectures pieuses.

— 13. M. l'abbé N. Albert, aumônier de Saint-Joseph à Annecy, placé sur les lieux mêmes où vécut saint François de Sales, s'est occupé de donner aux fidèles un recueil extrêmement précieux, qu'il intitule *Somme ascétique de saint François de Sales, docteur de l'Église*, ou « la vie chrétienne étudiée à l'école du docteur de la piété. » Il suffit de peser les termes de ce sous-titre pour savoir ce qu'est le livre. Le grand évêque de Genève avait eu de tout temps le privilège d'attirer à lui les âmes pieuses, de les former à une piété plus solide encore, et de faire autorité dans l'Église ; mais, depuis le 16 novembre 1877, où Pie IX proclamait *docteur* saint François, cette autorité s'est fortifiée de toute la puissance d'un décret apostolique, décret tout à fait explicite. Saint François de Sales fut un savant controversiste, un prédi-

cateur éminent, un théologien profond, mais il fut plus encore un directeur des âmes. Il avait reçu d'en-haut la triple mission d'opposer une digue aux dévastations du calvinisme, de briller comme un phare à la veille des ténébreuses manœuvres du jansénisme, et de préparer contre les erreurs modernes un arsenal où l'on pût toujours puiser. Il en eut une quatrième : réduire à leurs plus belles expressions pratiques les règles de la vie intérieure, de l'ascétisme. « Placé, nous dit M. l'abbé Albert, dans la théologie pratique, à un degré au-dessous du mysticisme, mais dans une sphère supérieure à la (simple) morale, l'ascétisme a pour rôle de conduire les âmes de vertu en vertu, des confins de la (stricte) morale à ceux du mysticisme, des ornières d'une vie déjà marquée au sceau d'une certaine régularité, mais encore imparfaite, aux cimes de la sainteté (p. XXIII). » C'est, au demeurant, l'art des arts. Il avait été de tout temps cultivé par d'illustres maîtres, sainte Thérèse, saint Ignace de Loyola, sainte Gertrude; mais il n'était pas encore précisément représenté dans l'aréopage des docteurs de l'Église. Les *Mémoires de Trévoux* disaient, en juillet 1736 : « Dieu a choisi le saint évêque de Genève pour être et l'apôtre des calvinistes et le docteur de la dévotion. » — Pénétré de ces pensées, notre auteur s'est résolu à parcourir attentivement toutes les œuvres de saint François, pour en extraire l'ensemble des principes de la vie chrétienne et parfaite, de la vie que l'homme puise dans son union avec le Sauveur. Ici donc, dans les pages de ce volume, sous la plume du saint docteur, nous voyons cette vie se présenter sous toutes ses faces : dans son *but*, la fin de l'homme et le ciel; dans ses *devoirs* et *conditions*, vertus communes du chrétien et obligations respectives de chacun des trois états (séculier, religieux, sacerdotal) qui se partagent le monde ; dans ses *obstacles*, le péché, la tentation, la tristesse; dans ses *secours* et *moyens*, Jésus-Christ et l'Esprit-Saint, vivant et agissant dans l'homme par la grâce ; dans ses *sources*, dans ses *exercices*, la prière, la messe, les sacrements, la parole de Dieu, les retraites, la sanctification des fêtes. Dans ces riches et amples frontières, nous avons partout avec nous l'admirable docteur ; tous nos pas se font en sa compagnie. — C'est pourquoi nous avons dit que c'est là un ouvrage très-recommandable, dont les âmes aimeront à faire leur manuel, leur conseil, leur recours aux heures de la récollection. — M. Albert ajoute parfois, comme commentaire vivant des principes, les exemples de saint François de Sales lui-même, d'après son *Histoire* par M. l'abbé Hamon. Pour le style, on a eu le bon goût de le conserver dans sa forme naïve, avec l'orthographe actuelle.

— 14. C'est encore de la vie spirituelle que traite le P. Baylot, mariste, dans la *Parure spirituelle des enfants de Marie*, volume qui plaît

au premier regard par la beauté de l'exécution typographique. Tout le monde sait à quel point la jeune fille tient à sa toilette. Fénelon l'avait observé. « Elles naissent, dit-il, avec un désir violent de plaire : de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, qu'elles sont si passionnées pour les ajustements. » « Voilà qui est bien, ajoute le P. Baylot ; je viens vous engager, mes enfants, à suivre ce goût, à en faire l'objet incessant de vos préoccupations : seulement, nous stipulerons ensemble les conditions et la forme de vos ajustements. Ainsi que le veut saint Paul, *Revêtez-vous des armes spirituelles;* nous changerons la vanité en vertu, la personnalité en charité, nous tournerons vers Dieu, seul digne d'attirer et de fixer les yeux de sa créature, ce « violent désir « de plaire. » Et le bon Père exhibe aussitôt sa corbeille. Qu'y trouvons-nous? abondance de fines parures, ornements de premier goût. Examinez, s'il vous plaît : c'est la robe de la grâce sanctifiante blanchie dans le sang de l'Agneau qui purifie toute chose ; — la ceinture de l'innocence, qui fait le cœur joyeux, et protège contre toute atteinte la perle du Baptême ; — les rubans de la mortification, destinés à affermir, en l'embellissant, cette ceinture précieuse ; — ce seront la montre du bon emploi du temps, l'anneau de la fidélité aux bonnes résolutions et aux principes de la vie fermement chrétienne, les bracelets de la soumission, le collier de la patience, le bouquet de la ferveur, la chaussure de l'imitation du Seigneur, qui porte aux sentiers de la vertu, etc., etc. Reprenant successivement tous ces chapitres, sur cette fiction qui fait penser au genre de saint François de Sales, notre auteur explique à ses lectrices l'art divin de faire de la vie, sans illusions, ce qu'elle est pour l'homme : le lieu du combat, le marchepied du séjour véritable. Ouvrage écrit avec le cœur, digne de celles à qui il est destiné, et qui leur fera du bien.

— 15. Encore un livre splendidement imprimé, chef-d'œuvre typographique, que *Dieu et son amour pour ses créatures*, par M. l'abbé de Bellune. M. l'abbé de Bellune nous a déjà donné de bien touchantes pages sur la souffrance ; il sait écrire, il pense, il sent profondément. En ce nouveau travail, le lecteur attentif, dit Mgr de Tours dans son approbation, « apprendra à réfléchir sur lui-même, sur le monde visible et le monde invisible, sur les grandes choses qui l'environnent ici-bas ou l'attendent par-delà le tombeau. Les conséquences de cette lecture seront de mieux connaître Dieu, et de sentir plus vivement à quel point il mérite notre admiration, nos adorations et notre amour. » Ce sont, ainsi qu'il est marqué au titre, des méditations philosophiques et religieuses sur l'homme dans ses rapports avec Dieu ; autrement Dieu cherché par la raison, Dieu connu par la foi. — Il est impossible qu'aucun homme ne se demande parfois d'où il vient, où il

va, quel est le mot de sa destinée; les plus grossiers, les plus ignorants, ont une heure pour ce retour. C'est, au fond, la première question de la raison qui s'éveille; et nous nous écrions, comme Gœthe et Michelet mourants : « De la lumière! de la lumière! » Mais, au lieu d'en attendre l'apparition, on se jette les uns sur une vie évaporée, les autres sur les affaires, ceux-ci sur les sciences ou sur l'ambition, ceux-là sur les plaisirs, sur la poésie, sur tout ce qui manque de consistance et de fond. Tous ont une âme, et bien peu y songent; une âme pleine d'énergies latentes, pleine de trésors qui pour le grand nombre n'en sortiront pas. S'ils en sortaient, le monde serait restauré, purifié. Et cet oubli arrachait à Pascal les plaintes éloquentes qui sont dans toutes les mémoires. Or, comme au printemps se renouvelle la nature, mon âme a senti affluer en elle la vie; elle s'est tournée vers le ciel, elle y a vu le Créateur, et il s'est trouvé que le Créateur était pour elle surtout un ami, le maître de la maison, le bienfaiteur de l'hôte qu'il y a placé. Il n'est rien dans la nature qui ne me parle de lui et de son amour. « Il y a, disait Virgile, des larmes dans les choses; » et moi je me dis : « Il y a de l'amour dans les choses, » l'amour si tendre de Dieu, qui se révèle par les harmonies de la création avec tout mon être. Étudions donc l'âme, qui voit cela, qui en jouit, qui doit l'adorer, qui doit s'y harmoniser. Étudions-la dans la raison seule, étudions-la dans les clartés de la révélation. — Telle est la marche de M. l'abbé de Bellune; mais combien de suavité, de doux recueillement, de réflexions élevées, de sainte conviction, dans ces nobles pages! La lecture en est fortifiante; on la sent chargée d'effluves qui poussent au bien et à Dieu.

—16. *Les Pleurs de David* forment un manuel de piété d'une nature différente : c'est la prière, mais la prière sous une rédaction heureuse, car elle est toute tirée de la sainte Écriture. Le Roi-Prophète peut aussi justement être appelé le Roi-Pénitent. C'est par son repentir qu'il a mérité de devenir, dans ses psaumes inspirés, l'instrument de l'Esprit divin et l'interprète de tout ce qui pleure ses fautes sous le regard du Dieu prêt à pardonner. Ces sentiments de regret et d'amour du Seigneur étant mélangés et confondus dans les nombreux psaumes, l'auteur de ce petit et excellent livre les a recueillis, rangés par groupes semblables, coordonnés et disposés pour des prières suivies. Du moins, ayant trouvé ce travail fait anciennement par un religieux, il l'a traduit du latin, retouché, et orné de réflexions destinées à en étendre et augmenter le fruit. On a joint au volume les prières usuelles du matin et du soir, de la messe et des vêpres, de la confession, de la communion et pour les indulgences. Ces quatre-vingt-un psaumes, ainsi rédigés, sont divisés en trois livres; dans l'ordre de la vie purgative, de la vie illuminative, de la vie unitive. M. l'abbé A... les présente

avec une modestie craintive qui lui fait honneur. Il peut se rassurer; car très-certainement ce manuel sera chéri des âmes intérieures, qu'il édifiera.

— 17. Nous devons, depuis quelque temps, de nombreuses publications religieuses à la librairie Pierre Marietti de Turin. C'est elle qui nous donne encore les *Meditationes brevissimæ* pour toute l'année. La langue dans laquelle elles sont écrites marque assez à qui les avait destinées le P. Cuvelhier, jésuite. Cette édition est la troisième. Nous avons, précédemment, fait remarquer combien l'impression italienne des textes latins est fatigante pour nous, soit par suite d'une ponctuation absolument illogique, soit pour les *a e* qu'on ne sait point contracter en *æ*, soit surtout à cause de la confusion perpétuelle de l'*i* avec le *j*, et encore par la suppression inintelligente des accents d'ablatifs et d'adverbes. L'édition des *Meditationes* est purgée d'une partie de ces négligences. Nous y avons trouvé, le plus ordinairement, le *j* à sa place, et une ponctuation moins étrangère à la construction des phrases. Restent les *a e*, qu'il serait aisé d'amener à bien; en quoi M. Marietti aurait rendu service à la typographie de son pays, que nous ne calomnions pas en assurant qu'elle en a grand besoin. — Les *Meditationes* elles-mêmes sont courtes, claires, pratiques, et conviennent aux ecclésiastiques et aux religieux à qui elles sont destinées. Leur petit volume les rend d'un usage commode en voyage. Il y en a, notamment, une pour chaque retraite du mois. Les autres, suivant les trois voies indiquées ci-dessus, parcourent tous les mystères de la religion, les fêtes, les vertus fondamentales, les fins dernières.

— 18. Que pouvons-nous dire de la *Direction chrétienne*, extraite des œuvres de Fénelon? Le nom de l'auteur suffit à recommander le recueil. Il se recommande aussi par la préface qui l'accompagne, et qui est de l'illustre et si regretté évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Fénelon fut le François de Sales du dix-septième siècle. A l'un comme à l'autre il appartient de donner aux âmes des règles sûres de direction. Ce volume-ci fait partie de la *Bibliothèque de piété des gens du monde*, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs, et qui est riche déjà. C'est aussi ce qu'on a fait de mieux comme format et comme luxe d'impression : détail qui n'est jamais indifférent au vrai bibliophile. — La distribution du livre est la suivante : — Pensées de Fénelon sur la direction des âmes; — Lettre au duc de Bourgogne; — Lettre de direction à Mme de Maintenon; — Direction chrétienne pour les personnes de la cour; — Sujets de méditation pour chaque jour du mois. C'est Fénelon seul qui parle : quel plus bel éloge attendre d'un tel ouvrage?

— 19. Et voici, à son tour, dans le même format, si ce n'est dans la même collection, les *Directions spirituelles de saint François de Sales*,

d'où M. l'abbé H. Chaumont a tiré un *Mois du Sacré Cœur de Jésus*. Combien le pieux compilateur a raison de le dire ! « Il est si difficile de parler comme les saints, que le moyen le plus sûr de faire le bien comme eux consiste à les laisser parler. » On est, Dieu merci, revenu à ces fortes lectures, où rien n'est de surface, où tout est lumière, charité, doctrine, profondeur. Honneur aux hommes dévoués qui favorisent ce retour par leurs publications! Un point manque pourtant : l'indication des lieux d'où a été extrait chaque morceau, dans la collection complète des œuvres du saint docteur.

— 20. Le volume des *Tentations* rentre dans les mêmes *Directions* de saint François de Sales, et a pour auteur encore M. l'abbé H. Chaumont. Une des plus cruelles, mais la plus inévitable des épreuves de la vie, c'est cet entraînement au mal qui combat notre volonté du bien, et qui surgit en nous ou de la nature seule, ou de ce qui nous entoure, ou des esprits malfaisants et maudits attachés à notre perte. Saint François nous expliquera l'origine et la formation de la tentation en nous; il nous fera sentir la différence qu'il y a entre la subir et l'accepter; il nous enseignera les détails de la conduite à tenir envers elle quand elle se produit, les remèdes communs à toutes les grandes tentations, puis en particulier ceux qui regardent les tentations de tristesse et d'inquiétude, si amères pour l'âme et parfois si décourageantes. Ces diverses matières, qui réellement n'en font qu'une, sont étudiées et présentées avec la sagesse, la clairvoyance, la douceur, qui font de saint François de Sales un guide incomparable.

— 21. Guide aussi aimable à entendre sur *la sainte Espérance* et sur *la Simplicité*. La sainte espérance, dont il nous dira la nature, le fondement, la pratique habituelle et les fruits ; et aussi les vertus qu'elle fait éclore et entretient dans le cœur : confiance, abandon filial, parfaite indifférence de la volonté propre; et encore les épreuves que, comme toute vertu, elle doit subir, pour être un jour récompensée. La simplicité, qui se résout en intention sans mélange de plaire à Dieu, et qui est une vertu bien purement chrétienne, la simplicité est la porte du ciel, on peut l'affirmer; sans elle nul ne saurait prier comme il faut; en manquer, c'est se rendre victime d'une foule de troubles. Dieu aime à la rencontrer dans une âme : car elle donne l'intelligence pratique des choses de l'Évangile, et elle peut devenir la perfection de toutes les perfections. L'aimable docteur nous en montre de frappants exemples dans Notre-Seigneur, la sainte Vierge, saint Joseph, les bergers de Bethléem, saint François d'Assise, et une jeune novice dont il raconte un trait charmant : et en quel délicat et délicieux langage ! Qui donc se lassera de lire saint François de Sales?

— 22. Nous le retrouvons au volume du *Retour de l'âme à Dieu*.

même collection : livre du converti, soit qu'il revienne des extrémités de l'égarement, soit qu'il se résolve à une fidélité plus complète et plus généreuse. Or, qui jamais a su le chemin du cœur comme l'évêque de Genève? Bien peu de pécheurs, à notre avis, résisteraient à la suavité, au parfum céleste de ces exhortations paternelles, à la claire exposition de ces principes du service de Dieu. Dans le recueil présent, on traite d'abord du retour de l'esprit par la foi : ce qui amène une exposition de cette vertu même de la foi, de sa nécessité, de ses fondements, de ses huit règles, de son objet précis, de ses qualités et de ses rapports avec les autres vertus. En second lieu, c'est la conversion du cœur par le changement de vie. Notre cœur est évidemment fait pour Dieu : or, le péché arrache notre cœur à Dieu, et nous avons pour suprême devoir d'arracher nous-mêmes de notre cœur le péché, désordre souverain. Du reste, à quelque degré de l'abîme que l'on soit tombé, quelles que soient les plaies reçues, les blessures mortelles, les conséquences désastreuses déjà acquises, le retour à Dieu est toujours possible tant qu'on est sur cette terre : telle est la promesse divine, tel l'enseignement de l'expérience. Et maintenant, admirons et bénissons cette longanimité de Dieu, en prenant garde d'en abuser. Ce qui retient, c'est la paralysie spirituelle, le respect humain, les inclinations mauvaises ; mais que de moyens surnaturels pour venir à bout de ces obstacles ! On nous les marquera, et saint François de Sales y joindra le détail des conditions pour le retour sincère. — Nous venons d'analyser cet excellent volume, couronné par de belles prières du même saint.

— 23. Nous pouvons lui associer la *Morale chrétienne extraite de Bourdaloue*, autre volume de la « Bibliothèque de piété des gens du monde. » A quoi bon nous étendre sur le mérite d'un écrivain, d'un docteur, d'un orateur, d'un convertisseur pareil ? Il n'est personne, dans les choses de la religion, au-dessus de Bourdaloue. Exactitude de la doctrine, précision et justesse dans l'expression, mouvement, sentiment, pratique achevée du cœur humain, tout le recommande aux âmes chrétiennes. « Sa parole, écrit le P. Félix (dans la Préface), sera toujours pour les âmes un aliment salutaire; la lecture en est essentiellement substantielle et nutritive. Elle est pour l'âme à peu près ce que le pain est pour le corps. On se dégoûte vite de certains auteurs qui offrent un aliment de prime abord plus appétissant : on ne se dégoûte guère de Bourdaloue, quand une fois on a pu le goûter. » Nous dirons même que cette lecture est de nos jours plus particulièrement de circonstance : à nos faiblesses inimaginables il faut la force d'un Bourdaloue; en lui les fadeurs littéraires du jour, que nous subissons tous à des degrés divers, trouvent leur correctif, et l'ignorance religieuse que nous voyons autour de

nous a besoin de cette instruction fondamentale et rocheuse (qu'on nous pardonne le mot) dont Bourdaloue est le docteur si remarquable. — Les extraits qu'on lui emprunte sont disposés, dans ce livre, en lectures pour les temps distincts de l'année chrétienne : Avent, Noël, Carême, fêtes de Pâques, etc. C'est un plan simple, mais très-bon. L'éditeur eût bien fait d'indiquer en note les sources. On aimera quelquefois à faire la lecture complète du sujet dans les œuvres générales de Bourdaloue.

— Nous nous bornerons à indiquer aux ecclésiastiques, pour la confession des enfants, un parfait petit manuel qui vient de paraître à Seès, le *Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence*, par M. l'abbé Turcan. C'est court, complet, clair, intéressant même à cause de la forme nouvelle.

— Une défense plus vivante des vérités chrétiennes a surgi des malheurs du temps. Là même où naguère on vivait dans la tranquille possession des titres sacrés, on se voit obligé de s'armer, de monter sur la brèche, et de tenir tête à d'incessantes attaques, plus passionnés et plus odieuses communément qu'appuyées sur un savoir quelconque. On fait grand bruit de la science ; les crieurs la mettent en avant avec aplomb, et les plus ignorants ne sont pas les moins tapageurs. La vraie science agit d'autre sorte, et se connaît trop bien pour se livrer à de telles campagnes. En réalité, tout ce feu est nourri de paille ; c'est un éblouissement que l'on veut produire, un épouvantail destiné à la multitude, et que ses auteurs, au fond, estiment tout juste comme nous. L'apologétique catholique n'en doit pas moins parer aux coups, et suivre l'ennemi sur tous les terrains où il lui plaît de se cantonner. C'est ce qu'a voulu faire pour l'Italie M. l'abbé Antoine Belasio, missionnaire apostolique, dans ses *Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti*. C'est une série de discours sur le *Credo*, adressés du haut de la chaire, et se terminant invariablement par l'exhortation pratique. Il est bon que le peuple entier soit ainsi prémuni contre les sophismes et les notoires faussetés qu'une presse honteuse s'ingénie à lui inculquer, et qui sont devenus pour les multitudes comme une partie de l'air respirable. L'abbé Belasio n'en est point à son coup d'essai ; déjà même il avait publié des *Conférences pour les besoins des peuples des temps présents* qui témoignaient de sa connaissance de la matière, de son talent d'exposition et de l'éloquence de sa parole. L'orateur n'a pas peur de la prétendue science : il va droit à elle, l'entend dérouler ses affirmations, les scrute, les pèse, les divise selon le mal ou le bien que l'on en tire, et surtout selon leur base solide ou fragile, et montre que le *Deus scientiarum* est glorifié par le vrai savoir comme par la nature entière. Du reste, il fuit l'étalage de la phrase. « Nous devons, dit-il (p. IX), dans les instructions sur la

doctrine chrétienne, faire comme si nous étions, avec la dignité d'un bon père, assis à la table de famille, parlant au nom de ce Rédempteur qui se fit connaître, à Emmaüs, dans la fraction du pain. Nous parlerons le langage maternel de la sainte Église, cette tendre mère qui distribue à ses petits enfants les aliments nécessaires. » Les approbations épiscopales insistent sur ce qu'un pareil traité oratoire aurait d'utilité dans les séminaires, pour mettre le jeune clergé au courant des nécessités du moment.— Obligés de nous restreindre, limitons-nous à un simple aperçu. En suivant les articles du symbole des apôtres, il établit l'enseignement chrétien sur chaque point, et immédiatement après s'occupe des erreurs contraires. La création l'amène à réfuter les athées, les déistes, les darwinistes, les inventeurs d'antiquités imaginaires, les géologues de surface; il a même tout un traité de géologie élémentaire, où, prenant l'œuvre des six jours, il fait voir la frappante conformité du texte biblique avec les découvertes modernes et contemporaines. Les aveux des adversaires n'y manquent pas plus que les fermes démonstrations. Espérons que le savant auteur achèvera ce travail, qui ici ne dépasse pas les premières lignes du symbole. Une telle œuvre ne doit pas en rester là.

— 26, 27. Nous réunissons ces deux ouvrages : *La Missione temporale* et *La Missione interiore dello Spirito-Santo*, qui ne sont que des traductions du cardinal Manning, l'une sur la seconde édition anglaise. Il y a environ onze ans que le savant prélat publia la *Mission temporelle*, la dédiant aux religieux oblats de Saint-Charles du diocèse de Westminster. Il avait eu d'abord la pensée d'en faire des sermons, projet qu'il abandonna ensuite à cause de la difficulté de soumettre aux conditions oratoires une matière aussi élevée, aussi subtile, aussi profonde. Il y est question des relations de l'Esprit de vérité avec l'Église, avec la raison humaine, avec les Écritures et avec les dogmes de la foi. « Il m'a semblé aussi impossible de concevoir les rapports de la raison et de la révélation sans y renfermer la personne et l'action de l'Esprit de vérité, que de concevoir un cercle dépourvu du centre d'où sortent les rayons. » Le but du livre est donc d'établir que la raison de l'homme n'a d'autre alternative, en ce monde, que de se ranger simplement et humblement à ce qui a été révélé de Dieu, ou d'oser s'établir juge de Dieu lui-même. L'état normal de la raison est celui d'un disciple, illuminé, guidé, porté à la vertu et à la perfection, par l'action du Maître divin. Toute autre attitude envers Dieu est illégitime et désordonnée ; c'est un faux rationalisme, où ce qui est sacrifié est précisément l'acte authentique et vivant de la raison même. Car la raison, par cela seul qu'elle est intelligence et pensée, doit de toute nécessité se tourner vers son auteur, et agir selon la

volonté de celui qui l'a faite; autrement, elle est pervertie. C'est pourquoi Mgr Manning montrera : 1° que croire la révélation est l'acte le plus élevé de la raison; 2° que croire à la révélation tout entière, sans distinctions ni réserve, est la perfection de la raison; 3° que se soumettre à la voix de l'Esprit-Saint dans l'Église est la condition absolue pour arriver à la parfaite connaissance de la révélation; 4° que le témoignage divin de l'Esprit-Saint dans l'Église renverse les prétentions de la seule raison et la domine absolument ici. — Ce sont, on le voit, de grandes thèses, et magistralement présentées. — L'idée mère du second volume, *La Missione interiore*, est que, si la présence de l'Esprit-Saint dans l'Église est la source de son infaillibilité, cette même présence dans l'âme est également la source de la sanctification : car la sainteté n'est que la préservation de l'erreur en tout genre. Or, ces deux opérations du divin Esprit sont entre elles dans une entière harmonie. L'auteur, en conséquence, parcourt les vertus qui sanctifient le chrétien dans leur rapport nécessaire avec l'Esprit-Saint, et ensuite les dons propres de cet adorable Esprit. C'est de la pure et très-sublime doctrine. Nous n'en dirons pas davantage, l'ouvrage anglais étant déjà connu de beaucoup de nos lecteurs.

— 28. Voici les *Omelie* de Mgr Anicet Ferrante, évêque de Gallipoli, dont le recueil est dédié à la mémoire du pieux archevêque que Naples perdait naguère, le cardinal Riario-Sforza. Ces homélies ne forment point une suite d'instructions sur un sujet choisi; elles sont de circonstance pour la plupart, et assurément fort pieuses, bien nourries d'Écriture sainte et d'excellentes pensées. Un détail intéresserait le lecteur, et il a été omis partout, à l'exception de l'Éloge funèbre de Pie IX prononcé par l'orateur dans l'église collégiale d'Alvito, du panégyrique de sainte Thérèse, et d'un discours sur le Sacré-Cœur : nous voulons dire la date de ces discours. Le premier que l'on rencontre a été donné dans l'église de Saint-François de Paule, restaurée et nouvellement rendue au culte : quand? où? S'agit-il de la belle rotonde de Naples, en face du Palais-Royal, fermée et confisquée par MM. les Piémontais à la suite de leurs brillants exploits garibaldiens? Si cela est, on se sentirait doublement heureux en lisant ces pages substantielles; de grand cœur, on s'associerait à la joie des Napolitains voyant cesser une des iniquités dont leur pays a souffert. Ainsi de l'autre homélie pour la réouverture de la chapelle des Ames-du-Purgatoire : encore une fois, où et quand? — Il y a de la sorte quatre exhortations pour des réouvertures d'églises. Les autres sujets sont des fêtes patronales : sainte Thérèse, sainte Claire, sainte Christine, saint Joseph; puis des solennités universelles : la Pentecôte, Noël, l'Épiphanie, la Purification; puis encore les quatre dimanches

du Carême, des fins d'années, la dévotion à la sainte Vierge, etc. La prédication des Italiens est assez différente de la nôtre, ainsi que l'a si justement remarqué le cardinal Maury, qui l'avait longtemps fréquentée ; cependant, les discours et homélies de Mgr Ferrante pourraient être, avec grand fruit, prêchés parmi nous tels qu'ils sont.

— 29. Nous avons parcouru avec la même satisfaction la *Raccolta di orazioni sacre inedite* de M. l'abbé Vito Corallo, vicaire général de Syracuse, mort tout récemment. Ce n'est pas lui qui a publié le volume, ce sont ses amis après qu'il eut disparu de ce monde. Le recueil se compose de vingt-deux discours, tous panégyriques, et plusieurs sur le même saint ; il y en a quatre pour le martyr saint Vite, trois pour saint Jean-Baptiste, deux sur saint Joseph. Qu'on y reconnaît bien la prédication italienne ! Foi ardente, vivante piété, des apostrophes, des dialogues, des tableaux, le culte de l'hyperbole, une étrangeté de langage qui confond nos habitudes du Nord. C'est cette originalité surtout qui plaît, mais elle se recommanderait peu chez nous. Le goût français n'est pas plus heureux auprès des Italiens, si j'en juge par le discours que me tint un jour un prédicateur de renom de l'autre côté des Alpes : « Vous n'avez point d'orateurs sacrés chez vous, me dit-il avec quelque fierté : on m'avait conseillé le plus célèbre, Bourdaloue : je l'ai étudié, mais qu'est-ce qu'il y a là dedans ? Ni doctrine, ni élégance, ni vie ; rien... » Il est sûr qu'entre le genre de M. l'abbé Corallo et celui de Bourdaloue, longue est la route dissemblables des mérites. Une des péroraisons du premier (p. 72) est charmante de naïveté : « Heureux de terminer avec vos acclamations le cours de mes élucubrations laborieuses, je finis en m'écriant : Vive saint Jean-Baptiste ! » — La vieille mode de rabaisser quelque peu les autres saints en faveur de celui dont on célèbre actuellement la fête n'a point péri aux chaudes régions de l'Etna. « Que sont donc les autres saints à côté de saint Joseph (p. 25) ? » Suit un léger dénigrement de saint Pierre et de saint Paul, ce qui n'empêchera pas (p. 95) de placer carrément sainte Agathe au-dessus de n'importe quel élu : « O Agathe, où chercherais-je ici-bas qui que ce soit qui te puisse être comparé ? » Mais ailleurs saint Blaise, saint Gaétan, sainte Rosalie, sainte Lucie, saint Jacques, reprennent tous leurs avantages. — En fait d'exordes, nous marquerons celui de saint Vite : « Donc, pour annihiler toutes les forces de l'Enfer, » etc. ; un autre, de saint Gaétan : « Comment ! il n'y a pas de Providence ! N'allez pas dire cela, car tout le monde vous démentirait (p. 220)... » Ce sont, à la lettre, les premiers mots de ces discours, attachants néanmoins, nous le répétons. La belle ordonnance de nos sermonnaires endormirait les fidèles de Girgenti, de Catane, de Syracuse, de Messine et de Palerme, à l'heure où elle ne les scandaliserait pas.

— Les *Fatti di maggior rilievo dell'Antico e Nuovo Testamento, illustrati con* 120 *incisioni*, par Pascal de Nardis, forment un gros et beau volume, parfaitement imprimé, où il faut distinguer texte et gravures. Le texte se résume dans ces mots de la préface : « Unissant l'utile à l'agréable, l'auteur a voulu attirer la jeunesse, et aussi l'âge adulte, à l'étude des faits principaux de l'Ancien et du Nouveau Testament. » C'est donc une série de lectures, chacune de deux pages, sur les grands événements rapportés par la Bible, depuis la création jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Chaque chapitre se termine par une réflexion morale, pour le profit de la vie. Certaines parties de l'histoire sainte ont été omises : ainsi la captivité de Babylone, les Machabées, Esther, Tobie. Ailleurs, c'est la chronologie en défaut : par exemple, Elie placé avant David. Quant aux gravures, exécutées à Rome, en forme de médaillons, on en trouve une par lecture, avec les versets latins de l'Écriture qui énoncent le sujet. C'est donc une sorte de Bible de Royaumont, qui chez nous deviendrait un manuel parfait pour initier les enfants à la langue italienne, tout en leur enseignant l'histoire sainte.

— Le Père capucin Antonin de Turin nous offre un *Mois de Marie* dans ses *Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine santissima*, placées, comme les volumes précédents, dans la collection Marietti. Ici ce sont des sujets suivis, une suite de discours formant un tout, et donnant la vie entière de la sainte Vierge, de sa naissance à son assomption ; ce qui conduit au 9 mai; après quoi nous avons l'histoire d'un certain nombre de sanctuaires élevés à Marie, et des considérations sur la dévotion des chrétiens pour elle. Ces sermons nous ont paru vraiment bons et intéressants.

— Enfin, le *Trattato popolare sulla divozione a Maria Santissima*, intitulé aussi *Ave Maria*, renferme d'excellentes leçons. On y a joint un recueil d'indulgences. La première partie roule sur les grandeurs de Marie, la seconde sur sa tendresse, la troisième sur le culte qui lui est rendu. L'auteur mêle le récit et la légende à ses considérations. A la page 195, il cite et regarde comme authentique la fameuse lettre de la sainte Vierge aux Messinais, l'an 42 de l'ère chrétienne : rien pourtant n'est, aux yeux de la critique, même très-bienveillante, moins démontré que les titres d'une telle pièce, inconnue, paraît-il, avant le quinzième siècle, et que sa rédaction seule condamne. — Pourquoi sommes-nous obligé d'ajouter que le malheureux auteur du *Trattato popolare*, connu en Italie pour plusieurs bons ouvrages précédents, vient de contrister l'Église par son apostasie ? Puisse-t-il bientôt rentrer dans les régions de la lumière qu'il n'eût dû jamais quitter !

V. Postel.

THÉOLOGIE

L'Année liturgique, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Premier volume de la continuation: *Le temps après la Pentecôte.* Tome Ier. Poitiers Oudin, 1878, in-12 de VII-516 p. — Prix 3 fr. 75.

Dom Guéranger, l'illustre abbé de Solesmes, est mort, laissant inachevé son principal ouvrage, *l'Année liturgique*. Un des disciples du docte bénédictin reprend le travail interrompu, et publie un volume sur le temps après la Pentecôte. Nous avouons que ce n'est pas sans quelque appréhension que nous avons ouvert le nouveau livre ; comment continuer, nous disions-nous, une œuvre de cette valeur? ne valait-il pas mieux laisser le monument inachevé? Nos craintes se sont bientôt dissipées. Celui que l'obéissance monastique a appelé à la lourde tâche de mettre fin à *l'Année liturgique* était digne de ce noble labeur. Il a la science de la sainte liturgie, non-seulement de celle qui est maintenant en usage dans l'Église romaine, mais aussi de celles qui l'ont précédée en Orient comme en Occident. Il sait merveilleusement interpréter et rehausser, par de doctes citations, les prières que nous lisons dans le missel et le bréviaire. Il emprunte à l'Écriture, aux saints Pères, leur parole imagée pour exposer le dogme ou la mystique de nos fêtes.

L'auteur parle d'abord en général du temps après la Pentecôte, il en fait l'histoire, il dit quel est le travail divin que l'Esprit-Saint poursuit, durant ces longues semaines, dans les âmes chrétiennes; il indique les formes de prières qui conviennent surtout à ce temps. Une courte étude est consacrée à la fête de la très-sainte Trinité; instituée en Belgique dès le commencement du dixième siècle, elle se répand peu à peu dans toute l'Église et est reconnue par le Saint-Siège au quatorzième siècle.

La Fête-Dieu réclamait une étude plus développée, car le culte du très-saint Sacrement, sous ses diverses formes, le sacrifice, la communion, les processions, est le sommet de toute la liturgie. Aussi la plus grande partie du volume est consacrée à cette fête. Le sublime office composé par saint Thomas d'Aquin est là tout entier, admirablement commenté en peu de paroles; là aussi, on rencontre la théologie eucharistique, non point exposée avec la sécheresse d'un traité, mais dite en un langage enflammé et vibrant qui part du cœur et pénètre jusqu'au cœur. La fête du Sacré-Cœur termine le volume, comme elle est, selon la volonté même de Jésus-Christ, le couronnement de l'octave du très-saint Sacrement.

Ce beau livre, nous n'en doutons pas, aura le même succès et fera le même bien que ceux de Dom Guéranger. Les fidèles connaîtront chaque jour davantage les cérémonies catholiques, si pleines d'ensei-

gnements, et qui malheureusement sont pour un grand nombre vides de sens. Ils aimeront à y assister, à en relever l'éclat par leurs offrandes, par le chant sacré; ils ne préféreront plus, comme ils le font quelquefois, les exercices d'une confrérie ou une messe solitaire aux pompes de la grand'messe et au chant de l'office du soir. C'est à bon droit que notre auteur proteste contre cet abus. *L'Année liturgique* est un des meilleurs livres de piété que nos chrétiens puissent choisir ; ils y trouvent, sous une forme vivante, le dogme qui se développe dans les divers mystères, la morale qui toujours, dans la vie de Jésus-Christ et des saints, est la conséquence du dogme, le plus haut et le plus suave mysticisme.

Nous aimerions que l'auteur n'employât pas, çà et là, quelques mots non usités ; il dirait : pratique de l'ascétisme et non *ascèse*, religieuse et non *moniale*, sans que son livre perdît rien de son prix et de son charme.

E. Pousset.

Exposition du dogme catholique. *Existence et personne de Jésus-Christ*, par le T.-R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. *Carême de* 1878. Deuxième édition. Paris, Ed. Baltenweck, 1878, in-12 de 378 p.—Prix : 3 fr.

Dans ses conférences de 1877, le R. P. Monsabré avait traité de la préparation de l'Incarnation ; il lui restait, en 1878, à établir l'indéniable et indestructible réalité de ce mystère, à ruiner les objections qui en combattent la possibilité ; à montrer enfin que, pour qui rejette l'affirmation chrétienne, l'histoire demeure inexplicable, et que les *faux Christs*, inventés par le rationalisme, sont impuissants à occuper la place du Christ véritable, à combler le vide immense que sa disparition laisserait dans les âmes et dans le monde. Tel est le sujet que l'éminent dominicain a abordé dans ses conférences de cette année. Sur le terrain des faits, en présence des adversaires qui essayent d'obscurcir l'histoire de nos origines, d'en renvoyer le récit au monde des légendes, d'infirmer le témoignage que ce récit rend à la divinité de Jésus-Christ, l'argumentation du P. Monsabré est, certes, solide et vigoureuse ; je le dirai cependant, c'est surtout dans la sphère purement métaphysique et théologique qu'elle déploie toutes ses merveilleuses ressources. La trente-quatrième conférence (*la possibilité de l'Incarnation*), et la trente-cinquième (*l'Union hypostatique*) sont, à mes yeux, celles où l'éloquent disciple de saint Thomas révèle le mieux la puissante originalité de son talent. Elles réfutent, avec une clarté qui ne coûte rien à la profondeur, les erreurs diverses dont le dogme de l'Incarnation a été l'objet ; j'espère qu'elles préciseront, qu'elles rectifieront, s'il le faut, dans plus d'un esprit sérieux la notion de ce mystère.

Le R. P. Monsabré excelle à nous conduire sur les sommets de la théologie, et de là à nous découvrir un horizon sans égal. Pourquoi

donc nous arrache-t-il lui-même de temps en temps à ce spectacle, par l'emploi d'expressions et d'images qui nous ramènent sur la terre, qui nous replongent dans les réalités infimes? Ces familiarités de langage que je rencontre parfois dans les conférences du P. Monsabré, et aussi dans l'index dogmatique et historique qui les suit, m'apparaissent comme des taches dans un manteau de pourpre, et la splendeur de cette pourpre me fait regretter les taches qui la déparent.

A. Largent.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, publié sous la direction de F. Buisson, agrégé de l'Université, ancien inspecteur de l'enseignement primaire, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 à 2 col. Première série, première partie, 168 p. Prix : 2 fr. 50; Seconde partie, 160 p. Prix : 2 fr. 50.

Rien n'est commode comme un dictionnaire, mais aussi rien n'est moins scientifique. Utile à ceux qui savent pour leur rappeler ce qu'ils ont oublié ou leur mettre sous les yeux des renseignements précis dont ils ont besoin, le dictionnaire est un instrument détestable pour apprendre à ceux qui ignorent, et son emploi de plus en plus fréquent n'est pas sans influence sur l'abaissement du niveau intellectuel ; il entretient la paresse aussi bien que l'orgueil de l'esprit et contribue à répandre des notions erronées, parce qu'elles sont incomplètes et sans liaisons les unes avec les autres.

Cette critique générale peut s'appliquer particulièrement au nonveau ou plutôt aux nouveaux dictionnaires entrepris par la maison Hachette, — qui s'est fait une spécialité dans ce genre, — sous la direction de M. Buisson, spécialiste fort compétent en cette matière. Nous avons dit « les » dictionnaires, bien qu'il n'y en ait qu'un, parce que deux parties différentes, deux séries alphabétiques forment bien en réalité deux dictionnaires : c'est un défaut dont nous ne voyons pas l'excuse : il exige des renvois de l'un à l'autre, des pertes de temps, une plus grande division des matières. La première partie, partie générale ou théorique, comprend la doctrine, la législation et l'histoire de l'enseignement. La deuxième partie, partie spéciale ou pratique, fait l'application de ces principes à toutes les branches de l'enseignement primaire. Cette division, logique dans un traité, n'est ici qu'une anomalie et une complication.

Nous n'avons sous les yeux que la première série des deux parties, qui ne comprend pas toute la lettre A. Dans la première partie, nous relevons les titres de quelques articles : *abaque, abécédaire, abréviation, absentéisme, abstraction* (son rôle pédagogique), *académie, accentua-*

tion, *accident*, *acclimatation* (*jardin et société d'*), *actes de l'état civil*, *actes sous-seing privé*, etc., etc., sans compter des notices biographiques et bibliographiques sur tous les personnages qui se sont occupés de pédagogie, des notices sur les revues et ouvrages pédagogiques, sur les œuvres et sociétés s'occupant de l'enseignement primaire; à chaque département, une notice historique et statistique sur l'enseignement primaire, puis toutes les questions de législation, étudiées au double point de vue de l'histoire et de la situation actuelle en France et dans les pays étrangers. Ainsi, pour *adultes* (instruction primaire des), nous avons l'état de la législation en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, aux États-Unis, et puis, en ce qui concerne la France, une notice plus développée, où se trouve l'historique, la législation et l'organisation pédagogique. Dans la seconde partie, nous trouvons *abdication* (l'histoire des principales abdications de souverains); *abeille* (un traité d'apiculture); *abréviations* (nomenclature des abréviations usuelles); *absorption* (en physique, en chimie et en histoire naturelle); *abstraction* (définition et exemples); *académie française*; *accentuation* (ses règles et des exercices; *accidents* (soins à donner), etc., etc.

Ces exemples nous paraissent suffisants pour donner une idée des notions et des renseignements intéressants et variés que fournit ce dictionnaire. La rédaction en est confiée à beaucoup d'écrivains connus; nous citerons : M. Gervais, de l'Institut, pour l'histoire naturelle; M. G. Meissas, pour la géographie; M. Sonnet, pour les mathématiques; M. Maggiolo, pour l'histoire de l'instruction primaire; M. Compayré, pour la philosophie; M. Barral, pour l'agriculture; MM. de Fontaine de Resbecq et Armagnac pour les questions d'administration et de législation, qui sont étudiées avec un soin particulier; M. Michel Bréal; M. Viollet-le-Duc, pour l'architecture. C'est dire qu'il serait difficile de choisir des collaborateurs plus au courant des questions. Nous n'avons donc pas besoin de louer la rédaction des notices, généralement nettes, claires, substantielles. Mais le nom du directeur, M. Buisson, autour duquel assez de bruit s'est fait il y a quelques années, indique l'esprit de la direction. Il n'a rien d'agressif, mais il est tout ce qu'il y a de moins favorable au catholicisme : aucune occasion n'est perdue de lui décocher un trait, d'autant plus dangereux qu'on semble s'abriter sous le couvert de l'impartialité scientifique, et en même temps de faire l'éloge de ses adversaires. Vous n'avez qu'à lire l'article *Albigeois*; le petit article sur le P. Aquaviva, à supposer qu'il soit exact, indique la même tendance; elle est très-accusée dans l'article *Allemagne*, où M. Michel Bréal assigne la Réforme comme une des causes de la supérioritié de nos voisins d'outre-Rhin en fait d'instruction; d'où la conséquence que l'infériorité de la France doit être attribuée à sa fidélité au catholi-

cisme. A l'article *Anecdote*, l'auteur, dans ses applications de l'usage qu'on peut en faire, a recours à l'histoire ancienne et à l'histoire étrangère plus qu'à l'histoire de France, et n'indique pas la mine si féconde de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église. M. Buisson paraît goûter le système anglais, qui laisse le plus d'action possible à l'initiative individuelle (1re partie, p. 81), tandis que M. Brouard (p. 20) ne trouve rien de meilleur, en France, que la centralisation administrative, et ne tient aucun compte, pas plus que la plupart de ses collaborateurs, de la part due, dans le progrès de l'instruction, aux institutions libres, aux individus dont les efforts sont sans cesse entravés par l'État. Voilà ce qu'on appelle être libéral et partisan de l'égalité ! Ne devrait-on pas, du moins, en tenir un compte plus sérieux dans les notices historiques des départements ? Relevons, en passant, des fautes d'impression regrettables : *Hagé-le-Chatel*, pour *Bagé-le-Chatel* (1re partie, p. 39) ; *Sauvigny* pour *Souvigny*, la fameuse abbaye de l'Allier (*ibid.*, p. 54). René de Saint-Mauris.

Les Arts à la cour des papes pendant le quinzième et le seizième siècles. *Recueil des documents inédits tirés des Archives et bibliothèques romaines*, par M. Eugène Muntz. Première partie : 1417-1464. Paris, E. Thorin, 1878, in-8 de 363 p. — Prix : 10 fr.

L'école française de Rome, fondée il y a quelques années à peine, a déjà témoigné de son utilité et de son importance, et, en marchant sur les traces de son aînée, l'école d'Athènes, a conquis des droits sérieux à la reconnaissance des savants. Jusqu'à ce jour, les questions relatives aux beaux-arts avaient paru assez peu préoccuper les jeunes érudits qui avaient été admis à profiter de cette institution profondément libérale. Aucun travail sur les arts, pendant la renaissance proprement dite, n'avait été publié dans la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome ;* aussi sommes-nous particulièrement heureux de signaler le volume de M. Muntz sur l'*Art à la cour des papes*. C'est un livre essentiellement utile et véritablement neuf. Ce qu'il a nécessité de recherches patientes, de lectures difficiles et de veilles est incalculable. Les documents sans nombre publiés pour la première fois par M. Muntz sont commentés avec une sûreté de jugement qui accuse une connaissance approfondie de l'histoire générale de l'Italie. Non content de transcrire les extraits des registres officiels qu'il a dépouillés avec une persévérance que rien ne rebutait, M. Muntz a voulu se rendre compte de tout, fouiller à fond les questions les plus compliquées, élucider les côtés les plus obscurs de l'histoire de l'art, et il est parvenu à mettre au jour un livre dont ne pourront plus se passer aucun des historiens qui entreprendront d'écrire l'histoire des artistes italiens. Souhaitons qu'une table alphabétique

de tous les noms cités vienne, lorsque les trois volumes qui doivent former cet ouvrage auront paru, permettre aux travailleurs de profiter amplement et facilement de ce beau et utile travail, qui fait le plus grand honneur à celui qui a osé l'entreprendre. G. D.

Albert Dürer, sa vie et ses œuvres, par Moriz Thausing. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Gustave Gruyer. Paris, Didot, 1878, gr. in-8 de x-563 p., fig. — Prix : 40 fr.

Depuis quelques années, les travaux sur Albert Dürer se multiplient ; les œuvres du grand maître allemand ont, dans tous les pays à la fois, été étudiées à nouveau, et, à cet examen plus approfondi, Dürer a plutôt gagné qu'il n'a perdu. Il en sera toujours ainsi pour les artistes de race. Le livre de M. Thausing, que M. Gustave Gruyer vient de traduire avec une conscience au-dessus de tout éloge, résume les travaux antérieurs et apporte un grand nombre de faits nouveaux ; l'historien a fouillé toutes les archives, interrogé tous les dépôts publics, profité amplement des recherches de ses devanciers, et, à l'aide de ces documents puisés aux bonnes sources, il a composé un livre qui lui fait grand honneur. Sur certains points, on peut différer d'opinion avec M. Thausing, qui se garde bien toutefois d'avancer un fait sans produire ses preuves ; sur certaines questions de détail, on serait quelquefois tenté de réfuter les opinions de l'auteur : il n'est que juste de reconnaître cependant que la biographie d'Albert Dürer n'est plus à faire, et que, pour connaître l'artiste à fond, il faut avoir lu le volume que nous signalons.

La tâche du traducteur était très-difficile. Un grand nombre de termes techniques, employés par l'historien, exigeaient une connaissance approfondie de la langue allemande ; des citations empruntées aux contemporains de Dürer nécessitaient, pour être traduites fidèlement, de longues et pénibles recherches. M. Gustave Gruyer n'a reculé devant aucune peine pour rendre la traduction digne du travail qu'il entendait faire connaître à ses compatriotes, et, bien qu'il ait cru devoir, dans sa préface, remercier publiquement les collaborateurs qu'il s'était donnés, sa modestie nous pardonnera de dire que les emprunts faits à autrui sont insignifiants à côté de la peine qu'il se donna lui-même pour transmettre fidèlement aux lecteurs français le texte de l'auteur allemand. De nombreuses planches (soixante-quinze) accompagnent ce beau et bon volume, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques où les ouvrages véritablement sérieux sont seuls admis. Georges Duplessis.

BELLES-LETTRES.

La Fontaine's Fabeln, *mit Einleitung und deutschen Commentar (Fables de La Fontaine, avec introduction et commentaire allemand)*, von Dr Adolf Laun, professor. Heilbronn, Henninger; Paris, Vieweg, 1877-78, 2 vol. in-8 de IV-235 et 271 p. — Prix : 6 fr. 70.

Moliere's Werke, *mit deutschem Commentar, Einleitungen und Excursen (Œuvres de Molière, avec commentaire allemand, etc.).* Herausgeg. von Dr Adolf Laun, professor. XI. *George Dandin, Monsieur de Pourceaugnac.* Leipzig, Oskar Leiner; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-8 de 152 p.

M. le Dr Laun publie une édition des *Fables* de La Fontaine, avec une introduction qui contient une vie de La Fontaine, et des annotations; tout, sauf les fables, est en allemand. Cet érudit éditeur de nos classiques a déjà donné, sous la même forme, les œuvres de Racine; il poursuit aussi, depuis des années, la publication des œuvres de Molière. J'en ai annoncé ici même les premières livraisons. M. le Dr Laun fait remarquer, dans une courte préface, que son nouvel ouvrage est la première édition savante de notre grand fabuliste qu'on publie en Allemagne. Il a compulsé les meilleurs commentaires et les meilleurs éditions : il ne s'est pourtant pas cru obligé de rapporter toutes les variantes, et s'est contenté de celles qui modifiaient le sens. Ses annotations ont surtout pour but l'explication littérale des mots vieillis et des locutions tombées en désuétude. Elles sont fort exactes, en général. Je n'ai relevé, en les parcourant, qu'une opinion inadmissible. Au lieu de : « un plus savant le fasse, » le commentateur prétend que l'usage actuel voudrait qu'on fît précéder cette phrase exclamative de *que*, ou qu'on la modifiât ainsi : « fasse-le un plus savant. »

M. le Dr Laun élucide les expressions dont le sens lui semble offrir quelque difficulté, par des rapprochements avec les vieux auteurs français, avec les contemporains de La Fontaine, avec les classiques latins; il donne des indications biographiques ou géographiques à propos des noms propres, et, « sans imiter les Français dans leurs continuelles exclamations d'admiration, » fait à l'occasion quelques remarques littéraires. Les sources et les migrations de ces fables sont soigneusement consignées. Enfin, quoique « La Fontaine soit plutôt intraduisible qu'inimitable, » il s'est essayé à traduire cinq ou six fables en vers allemands, et il en a fort bien reproduit le caractère.

Je m'en voudrais de terminer ce court aperçu sans profiter de l'occasion pour consoler M. le Dr Laun sur un point qui l'afflige. Il se plaint que la fable soit morte en Allemagne, tandis qu'elle produit encore des fleurs magnifiques en France, et il cite Lachambaudie et

Viennet. Pauvre Lachambaudie! infortuné Viennet! ils ont bien besoin d'admirateurs convaincus : on ne parle guère de leurs fables que pour donner un exemple de poésies qui ne se lisent pas. Et je crains bien, sans en être aussi certain, que le sort, envié aussi, des jolies fables espagnoles de Hartzenbusch, parfois un peu naïves, parfois un peu longues, ne soit pas mieux fait pour inspirer des réflexions mélancoliques ni de patriotiques regrets à M. le Dr Laun.

— Mais La Fontaine ne fait pas oublier Molière à notre commentateur Il vient d'ajouter à son édition *George Dandin* et *Monsieur de Pourceaugnac*. Cette édition est un travail tout nouveau pour l'Allemagne, et ce n'est sans doute pas trop s'avancer que de prédire qu'elle sera définitive. M. le Dr Laun, par sa connaissance approfondie de notre langue et de notre littérature, par ses travaux sur Molière, ses traductions des comédies sur Molière, était plus capable que personne de commencer cette grande entreprise et de la mener à bien.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE.

Reise nach der grossen Oase El Khargeh in der libyschen Wüste, *Beschreibung ihrer Denkmäler und wissenschaftlichen Untersuchungen über das Vorkommen der Oasen in den altaegyptischen Inschriften auf Stein und Papyrus.* (*Voyage à la grande Oasis El Khargeh, dans le désert de Libye*, etc). Von HEINRICH BRUGSCH-BEY. Leipzig, Hinrichs, 1878, in-4 de VI et 93 p. — Prix, sans les planches, 15 fr.; avec 27 planches lithographiées : 72 fr.

M. Brugsch, le savant égyptologue allemand, fut chargé, au commencement de janvier 1875, par le khédive Ismaël-Pacha de servir de guide au prince Auguste d'Oldenbourg, dans un voyage de la Haute-Égypte et de la Nubie. C'est ainsi qu'il put réaliser l'entreprise difficile, et même inexécutable pour un voyageur ordinaire, d'arriver à la grande Oasis El Khargeh, du désert de Libye. M. Brugsch décrit le désert entre le Nil et l'oasis, l'oasis El Khargeh elle-même et les ruines environnantes. Il étudie ensuite le temple de Hib, l'ancienne capitale de la grande oasis, et donne la traduction de chants de louanges inédits, composés en l'honneur de Darius II, et importants pour la connaissance de la religion égyptienne. Cette traduction a paru déjà en 1877 dans les *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, mais elle est améliorée dans le présent volume. La description du temple de Hib se termine par l'exposé du mystère d'Osiris, tel qu'il y est représenté. On y remarque en particulier, parmi les listes d'offrande, une curieuse énumération des vins

sacrés réputés les meilleurs par les Égyptiens. Le vin de l'oasis figure en tête de cette liste.

M. Brugsch nous apprend dans ce livre bien des choses utiles et intéressantes, soit au point de vue scientifique, religieux et égyptologique, soit au point de vue géographique et ethnologique. Il est le premier à faire ressortir toute l'importance historique du temple de Hib, fondé par Darius Ier, achevé par Darius II, et restauré par Nectanèbes Ier. Ce temple a 44 mètres de long sur 19 de large. Il est construit en grès rouge, transportés, à travers le désert, des carrières de la Basse-Nubie. La divinité principale qu'on y adorait était Ammon.

Quant à l'oasis elle-même, elle n'a de charme que par contraste avec le désert qui l'entoure. Elle servait de lieu de bannissement dans l'antiquité. Les habitants actuels sont au nombre d'environ six mille. Ils prétendent descendre des Égyptiens, mais M. Brugsch croit qu'ils sont un mélange de sang égyptien, libyen, éthiopien, phénicien. Ils parlent arabe et sont la plupart musulmans. Autrefois il y a eu des chrétiens dans la grande oasis : le savant égyptologue allemand a trouvé à Nadurah un vieux cimetière chrétien. L. M.

Carthage and the Carthaginians, by R. Bosworth Smith, M. A. assistant master in Harrow School. London, Longman, 1878, in-8 de xxvii-440 p. — Prix : 12 fr. 50.

M. Bosworth Smith, un des professeurs les plus distingués du collège de Harrow, s'était déjà fait connaître par une histoire de Mahomet et du mahométisme (V. t. XIII, p. 34) ; aujourd'hui, il aborde une autre époque : il s'attache à décrire les destinées de Carthage, et, dans un tableau fort animé, il nous raconte la lutte terrible qui se termina par la ruine complète de la grande puissance maritime si longtemps la rivale de Rome. M. Smith n'avait pas, pour ce nouveau travail, la richesse de matériaux qui lui rendait si facile la rédaction de son premier volume. Que nous reste-t-il, en effet, de la littérature phénicienne? Deux ou trois inscriptions, un tarif des prix fixés pour les victimes offertes au dieu Baal, un petit nombre de statues, quelques textes dont l'interprétation est encore douteuse. « Les documents historiques, » dit notre auteur, « qui auraient pu jeter sur Carthage un jour véritable, ont disparu pour jamais. Le Grec Philinus, natif d'Agrigente, avait écrit sur la première guerre punique une histoire carthaginoise ou quasi-carthaginoise; nous ne le connaissons que par quelques passages de Polybe. Sosilus et Silanus, Grecs comme Philinus, et historiens ainsi que lui, auraient pu nous donner un journal des conversations d'Annibal aussi complet que le fameux ouvrage de Boswell sur le Dr Johnson ; ils n'ont

rien laissé derrière eux; les richesses des bibliothèques carthaginoises, abandonnées négligemment par les Romains aux chefs numides, — richesses que Salluste, un siècle plus tard, doit avoir eues entre les mains, — ont subi une destruction aussi entière que celle qui fit disparaître la bibliothèque d'Alexandrie elle-même. »

M. Bosworth Smith remonte toujours aux sources; il a consulté avec le soin le plus scrupuleux tous les détails que les écrivains grecs et latins nous donnent sur la grande colonie phénicienne, et c'est d'après ces textes qu'il s'est formé une opinion, au lieu d'emprunter, comme trop de ses confrères, des appréciations toutes faites aux travaux d'Arnold ou de Niebuhr. Non pas qu'il néglige la lecture attentive des grand monuments de la critique moderne, mais c'est seulement quand il s'agit de questions douteuses et de points encore mal éclaircis ; c'est alors que l'opinion d'un Gesenius, d'un Mövers, d'un Mommsen doit être prise en sérieuse considération, et vérifiée d'après l'étude approfondie des documents originaux.

Il était impossible, dans un volume de quatre cent quarante pages, de ménager une place aux discussions minutieuses, sur des détails que l'état actuel de la science ne nous permet pas encore de fixer. Ainsi, M. Bosworth Smith s'est fait un devoir de lire tout ce qu'on a publié sur le passage des Alpes par Annibal, sur le champ de bataille de la Trébie et sur la topographie de Carthage; mais on ne saurait, en bonne justice, lui demander que le résultat de ses investigations condensé en cinq ou six lignes, et non vingt ou trente pages d'arguments pour et contre.

Les deux premiers chapitres du volume contiennent un tableau général de la civilisation carthaginoise, de son influence et de ses traits distinctifs : politique, relations commerciales, vie domestique, littérature, religion ; tels sont les points que notre auteur examine successivement, et sur lesquels il a réuni, avec une patience dont on ne peut lui savoir trop de gré, toutes les particularités disséminées dans les ouvrages d'Appien, de Salluste, d'Hérodien, de Diodore de Sicile et des autres historiens de l'antiquité classique. Doit-on regretter, en définitive, que les Carthaginois n'aient pas eu l'empire du monde, et que le rôle joué d'une manière si brillante par la cité aux sept collines n'ait pas échu à la race phénicienne? Non, sans doute, dit M. Bosworth Smith, parce que Carthage n'avait pas le don de s'assimiler les peuplades qui l'entouraient, de détruire les antipathies nationales et de fondre dans une puissante unité les éléments divers avec lesquels elle se trouvait en contact. Un empire carthaginois ne nous aurait jamais donné une langue et une littérature communes à toute l'Europe ; il n'aurait pas frayé la route à une civilisation plus avancée, à une religion infiniment plus pure ; il aurait encore moins fondé ce majes-

tueux système de législation qui sert aujourd'hui de base aux codes des États de l'Amérique et de l'Europe.

Les chapitres IV-IX traitent de la première guerre punique ; c'est un sujet que la plupart des historiens, le Dr Arnold par exemple, sacrifient avec un peu trop de sans façon, sous prétexte qu'il n'offre aucun intérêt. M. Bosworth Smith se place à un point de vue diamétralement opposé ; il prétend, et selon nous avec beaucoup de raison, que si l'on veut se rendre un compte exact de l'énergie et des ressources des Carthaginois, c'est l'histoire de la première guerre punique qu'on doit surtout étudier ; la personnalité d'Annibal remplit la seconde. D'ailleurs nous pouvons marcher d'un pas sûr, guidés par Polybe, qui, lui-même, avait pour autorité deux écrivains au moins à peu près contemporains des événements qu'ils nous racontent. Il faut remarquer, de plus, que le génie d'Annibal a singulièrement fait tort à la réputation d'Amilcar Barca ; M. Bosworth Smith s'est imposé la tâche de réhabiliter ce grand homme ; et il nous trace de son héros favori un portrait écrit d'enthousiasme, et qui rejette un peu au second plan le vainqueur de Cannes.

Le temps me manque pour suivre de chapitre en chapitre l'intéressant récit de M. Bosworth Smith; mais il faut que je dise quelques mots des deux derniers, parce qu'ils traitent de la destruction de Carthage et de l'état actuel des ruines de cette cité jadis si puissante. Les autorités pour l'histoire de la troisième guerre punique sont Appien et Polybe : ou plutôt Polybe seul, s'il est vrai que cet écrivain célèbre ait fourni à Appien les matériaux d'après lesquels est composé le récit de la catastrophe finale. Polybe n'a jamais été mieux jugé que par notre auteur ; l'ami et le commensal des Scipions mérite sans doute la place que lui assigne M. Smith à côté de Thucydide, et quoiqu'il ait été jusqu'à un certain point influencé par son illustre entourage, il a toujours su se garder de la tentation si dangereuse et si naturelle à la fois de fausser la vérité et de se mettre au service de rancunes ou de sympathies personnelles. Le dernier chapitre est, à proprement parler, une *impression de voyage;* on y trouvera le récit d'une excursion faite pendant le mois d'avril 1877 sur la côte septentrionale de l'Afrique ; les détails d'archéologie abondent, et on s'aperçoit sans peine que M. Smith a étudié avec le plus grand soin la topographie de Carthage.

J'ajouterai, avant de terminer, que le volume dont je viens d'entretenir mes lecteurs, comme celui que l'auteur a consacré à l'islamisme, avait déjà reçu une certaine publicité sous forme de conférences, et qu'il est accompagné de onze vignettes, cartes et plans.

GUSTAVE MASSON.

Histoire de France, *depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, d'après les sources et les travaux récents, par Edmond Demolins. Tomes I et II Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1879, 2 vol. in-12 de xv-410 et 490 p. — Prix : 3 fr. le volume.

L'Histoire de France en quatre volumes, dont M. E. Demolins publie aujourd'hui les deux premiers, est conçue d'une façon tout à fait nouvelle. L'auteur, qui s'adresse à la fois aux hommes du monde et à la jeunesse, a réuni dans le plan qu'il s'est tracé les avantages de la méthode philosophique et de la méthode narrative. « Éliminant les faits qui, malgré leur importance relative, sont restés sans résultat sur la marche de la société, nous nous sommes attaché, dit-il, à ceux dont l'influence a été décisive sur le développement social. Après avoir ainsi séparé les faits généraux des faits particuliers, nous avons cherché le lien qui unit les premiers, nous les avons classés, moins d'après leur date que d'après l'ordre logique de leur enchaînement. Devant nous s'est alors développée une chaîne continue qui, partant des origines de la société française, s'est prolongée à travers les âges jusqu'à notre époque... Les faits, une fois coordonnés dans leur ordre logique, d'après la méthode philosophique, nous avons appliqué aux détails de l'exécution, à l'exposé du récit, la méthode de l'école narrative. Grâce à l'élimination des faits secondaires, il nous a été possible de donner aux événements que nous racontons plus de détails que dans les histoires d'une étendue considérable. L'action n'est plus arrêtée à chaque instant par une nomenclature aride de noms, de faits et de dates. L'intérêt se concentre sur les faits et sur les personnages principaux qui peuvent être présentés avec toutes les circonstances propre à leur donner du relief, de la couleur, de l'originalité. Ce ne sont plus des personnages de théâtre qui passent et repassent sous les yeux du spectateur, sans se donner la peine de changer de costume ; ce sont les hommes du passé eux-mêmes, avec leurs idées, leurs passions, leurs faiblesses, qui viennent jouer devant nous, dans tous ses détails nécessaires, le rôle qu'ils ont joué autrefois sur la scène du monde. En outre, par le groupement méthodique des faits, nous obtenons de véritables tableaux ; par leur enchaînement logique, un récit continu. Nous transportons dans l'histoire ce qui fait l'intérêt et le charme du roman ou du drame, non-seulement sans affaibir la vérité historique, mais, au contraire, en restituant au passés on véritable caractère. »

Les deux volumes publiés conduisent le récit jusqu'à la mort de Charles VII. En voici les divisions, qui montreront, non plus seulement en théorie, mais en effet, les qualités du plan de M. Demolins. Livre premier : *Les Origines de la société française*. (Chapitre I. La Société romaine. II. La Société chrétienne. III. La Société germa-

nique.) — Livre deuxième : *Lutte entre la société romaine et la société germanique. Les Mérovingiens.* Établissement des Francs dans la Gaule. Clovis et ses fils. II. Rivalité de l'Austrasie et de la Neustrie. Brunehaut et Frédégonde. III. Prépondérance de l'Austrasie. Les Maires du palais.) — Livre troisième : *Triomphe de la société germanique. Les Carolingiens.* (I. L'Empire chrétien et germanique. Charlemagne. II. Démembrement de l'empire de Charlemagne. Louis le Débonnaire et ses fils. III. Naissance de la féodalité. Les Ducs de France.) — Livre quatrième : *L'Église et la féodalité. La Chrétienté.* (I. Les Guerres féodales. Les premiers Capétiens. II. La Réforme ecclésiastique et sociale. Les Moines et la Papauté. III. La Monarchie de l'Église. Saint Grégoire VII.) — Livre cinquième : *La Royauté et la féodalité. Louis le Gros. Philippe-Auguste.* 1108-1223. (I. Répression des guerres féodales. Louis VI le Gros. Les communes. II. Affermissement de l'autorité royale. Suger. Saint Bernard. 1139-1180. III. Suprématie de la royauté sur la féodalité. Philippe-Auguste. 1180-1223.) — Livre sixième : *Apogée de la monarchie féodale. Saint Louis* 1223-1285. (I. Soumission des grands seigneurs féodaux. Blanche de Castille. Saint Louis. 1223-1243. II. Le Gouvernement royal. Saint Louis. 1244-1267. III. Suprématie intellectuelle et morale de la royauté. Saint Louis, 1229-1285.) — Livre septième : *Transformation de la royauté. Philippe le Bel et ses fils.* 1285-1328. (I. Décadence de la féodalité judiciaire. Les Légistes. 1285-1314. II. Décadence de la monarchie de l'Église. Boniface VIII. Clément V. 1294-1314. III. Réaction féodale et légiste. Louis X. Philippe V. 1314-1328. — Livre huitième. *Décadence de la féodalité militaire. Guerre de Cent ans.* 1328-1461. (I. Période de revers. Philippe V. Jean le Bon. 1328-1364. II. Période de succès. Charles V et Du Guesclin. 1364-1380. III. Période de désastres. Les Armagnacs et les Bourguignons. 1380-1422. IV. Période de triomphe. Charles VII et Jeanne d'Arc. 1422-1461.)

Mêlant avec raison à la trame des récits de nombreux emprunts aux chroniques et autres documents originaux, ou s'appuyant pour chaque période sur les travaux les plus récents, M. Demolins a rempli le cadre qu'il s'était tracé avec le talent qui lui est habituel et la sûreté de doctrine que l'on devait attendre d'un ouvrage publié par la Société Bibliographique. M. S.

Vie de saint Lambert, *écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand, et documents du dixième siècle,* par Joseph Demarteau. Liège, Demarteau, 1878, in-8 de 138 p.

L'histoire de saint Lambert a toujours été une des plus discutées par les historiens et les hagiographes, et elle se rattache intimement à celle de la dynastie carolingienne elle-même. Le Saint a-t-il péri

victime des pillards qui dévastaient les biens de son église, et qui voulaient venger quelques-uns de leurs compagnons tués par ses parents? C'est ce qu'affirme son plus ancien biographe, qui fut son contemporain, et c'est aussi ce que soutiennent, avec un vrai luxe d'arguments, les maîtres de la critique historique, les Bollandistes et les Bénédictins, Henschenius et Mabillon à leur tête. Ou bien sa mort doit-elle être attribuée au ressentiment de la concubine Alpaïde, irritée du courage apostolique avec lequel il avait reproché à Pepin d'Herstal ses relations adultères? C'est ce que prétendent, dès le commencement du dixième siècle, tous les autres biographes de saint Lambert et tous les chroniqueurs liégeois, en s'appuyant sur une tradition immémoriale dont, dès le milieu du neuvième siècle, on retrouve des témoignages écrits. Cette discussion, plusieurs fois séculaire, semblait avoir été tranchée définitivement dans le sens le plus défavorable à la tradition liégeoise, lorsque, tout récemment, celle-ci a rencontré plusieurs champions nouveaux et déterminés. Celui qui écrit ces lignes a publié en 1877, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, une *Étude critique sur saint Lambert et sur son premier biographe*, où les sources de l'histoire de notre Saint sont examinées en détail, et la haute antiquité de la tradition liégeoise mise en lumière. Peu après, le R. P. Desmedt, qui prépare pour le recueil des Bollandistes la vie de saint Hubert (3 nov.), était amené par son travail à rechercher la date de la mort de saint Lambert, et, contrairement aux conclusions de ses confrères du dix-huitième siècle, qui paraissaient inattaquables, il établissait d'une manière péremptoire qu'il était impossible de faire descendre cette date plus bas que 706. Il renversait ainsi l'argument principal invoqué par les adversaires de la tradition, en écartant les impossibilités chronologiques invoquées jusqu'à présent contre elle, Enfin, voici M. Demarteau qui descend à son tour dans l'arène, pour défendre les chers et glorieux souvenirs de la patrie liégeoise contre les négations d'une critique abritée sous les plus grands noms de la science.

M. Demarteau possède une connaissance approfondie de l'histoire de son pays natal, et, dans la *Gazette de Liège*, dont il est le rédacteur en chef, il a publié à diverses reprises des travaux remarquables, dont plusieurs ont été ensuite édités à part. Tout récemment encore, la *Revue générale* (novembre 1877) donnait un article signé de lui, où l'histoire de saint Hubert était l'objet d'une étude dont l'érudition n'excluait pas l'élégance de la forme. Le travail dont je dois entretenir aujourd'hui le lecteur a paru d'abord dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*.

Les Bollandistes avaient publié, dans le tome V de septembre, des fragments d'une biographie en vers de saint Lambert, écrite sous les

auspices de l'évêque Etienne de Liége, dans les premières années du dixième siècle. Ce qui donnait à cet écrit sa principale valeur, c'est qu'il mentionnait déjà, comme une tradition fort répandue de son temps, la version liégeoise sur les causes de la mort du Saint : circonstance d'autant plus remarquable qu'Etienne lui-même, à qui l'œuvre était dédiée, avait remanié la première biographie sans y parler aucunement de cette tradition populaire Mais le manuscrit dont s'étaient servis les Bollandistes présentait un grand nombre de lacunes, et ils durent se contenter de disséminer les fragments du poème dans leur *Commentarius Prævius*. M. Demarteau, en ayant retrouvé dans la bibliothèque vaticane un manuscrit complet, a pensé qu'il valait la peine d'être publié intégralement. C'est ce qui lui a donné l'occasion de discuter plusieurs points très-intéressants, notamment ces deux-ci : Quel est l'auteur vrai de ce poème anonyme? Que faut-il croire de la tradition sur les causes de la mort de saint Lambert, telle qu'elle y est rapportée?

C'est à Hucbald de Saint-Amand que M. Demarteau croit pouvoir attribuer la paternité du poème, et les raisons qu'il invoque à l'appui de cette conjecture sont si nombreuses, si concluantes, qu'il est difficile de ne pas se rendre à sa démonstration. L'auteur y montre, avec une parfaite connaissance des procédés littéraires du dixième siècle, beaucoup de finesse et de perspicacité dans la critique : cette partie de son travail, entièrement neuve et originale, peut être considérée comme une vraie découverte. (p. 40 à 72).

Dans la discussion du second point, qui remplit le reste de l'ouvrage, M. Demarteau reprend et développe, en les appuyant çà et là de considérations nouvelles, les arguments présentés par les anciens défenseurs de la tradition liégeoise. Ici, tout en partageant sa manière de voir sur le fond de la question, je ne voudrais pas être aussi affirmatif que lui, et je maintiendrais prudemment le point de vue où je me suis placé dans mon *Étude critique*. Ce n'est pas le lieu de discuter ces divergences, inévitables d'ailleurs, dans toutes les recherches scientifiques ; je me contenterai de signaler les points sur lesquels je crois pouvoir, antérieurement à toute discussion contradictoire, me séparer de lui. Il admet encore l'origine aquitanique et même mérovingienne de saint Hubert de Liège : pour ma part, je crois qu'après les travaux de MM. Rabanis, en France, et Bonnell, en Allemagne, il n'est plus possible de soutenir cette thèse un seul instant. Il voudrait, pour concilier son point de vue avec les exigences de la chronologie, placer en 695 la date de la naissance de Charles Martel : cette supposition me paraît tout à fait inadmissible ; on ne saurait faire descendre cette date plus bas que 691. C'est sans doute aussi par suite d'un simple malentendu que M. Demarteau prend la peine de

combattre plusieurs opinions qu'il m'attribue, quoique je ne les aie pas formulées dans mon *Étude critique*. Selon lui, j'aurais prétendu que la première biographie de notre Saint venait de Stavelot : j'ai simplement supposé que la tradition liégeoise, dont cette biographie ne parle pas, pouvait avoir été conservée et même consignée par écrit à Stavelot, d'où elle se serait répandue plus tard dans les écrits d'Adon et des autres. Je n'ai pas prétendu non plus que cette tradition n'a été écrite qu'au neuvième siècle : il est évident, au contraire, qu'elle doit l'avoir été avant la fin du huitième ; mais, comme je n'en ai aucune preuve positive, je me contente de la montrer, *dès le neuvième*, dans le martyrologe d'Adon, qui l'aura empruntée à une chronique monastique du pays de Liège.

M. Demarteau a ajouté à son travail quelques autres documents du dixième siècle, relatifs à l'histoire de saint Lambert ; plusieurs parties de l'office, composé par Etienne, et des relations de miracles qui eurent lieu vers l'époque des Normands. Rien de ce qui concerne le patron du diocèse de Liège ne saurait manquer d'intérêt pour les chercheurs qui poursuivent avec un soin pieux les moindres traces de sa glorieuse mémoire.

GODEFROID KURTH.

Histoire de la guerre de Trente ans, 1618-1648, par E. CHARVÉRIAT. Paris, E. Plon, 1878, 2 vol. in-8 de VIII-584 et 732 p. — Prix : 16 fr.

Nous regrettons de ne pouvoir rendre compte avec tout le développement qu'il comporterait de l'important ouvrage publié récemment sur la guerre de Trente ans. C'est un travail d'ensemble considérable, pour lequel l'auteur est constamment remonté aux sources, non pas originales, — la vie d'un homme n'y aurait pas suffi, — mais aux récits et aux témoignages imprimés dans diverses langues, dont aucun, presque, n'était à notre portée. Une telle œuvre manquait en France, où l'histoire de la guerre de Trente ans a souvent passé pour une époque embrouillée et confuse, que nous laissions volontiers démêler aux cerveaux allemands.

M. Charvériat divise naturellement son sujet en quatre périodes : les périodes palatine, danoise, suédoise et française. Son récit remonte même un peu plus haut, et va de la paix d'Augsbourg au traité de Westphalie. Les causes multiples d'une lutte gigantesque, qui a ruiné l'Allemagne en voulant l'émanciper, sont exposées avec beaucoup de clarté et de méthode. Le style est constamment simple et précis, bien que l'auteur ne s'interdise point les tableaux et les portraits, très-propres à distraire un peu le lecteur, auquel on demande une si longue attention. Les grandes figures de Tilly, Wallenstein, Mercy, Gustave-Adolphe, Torstenson, Weimar sont éclairées d'une lumière nouvelle et appréciées en général à leur juste valeur. A côté

des guerriers, les diplomates ont aussi leur place, et nous retrouvons aux premiers rangs Richelieu, Mazarin, d'Avaux, Oxenstierna.

L'ordre le plus parfait règne dans la disposition de l'ouvrage : des sommaires détaillés précèdent chaque chapitre et sont reproduits dans la table des matières avec une pagination spéciale. Une table générale analytique, très-détaillée, permet en un instant de se reporter à un fait, à une date, à la circonstance particulière de la vie du moindre personnage. Après le travail de la composition, cette mise en œuvre doublait presque la tâche. On ne peut que féliciter M. Charvériat d'avoir mené à si bonne fin une œuvre devant laquelle beaucoup de travailleurs opiniâtres auraient reculé. Son livre restera donc, et fera autorité pour l'époque de l'histoire moderne qu'il a su si bien étudier.

G. B. DE P.

Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin, par le comte V. DE SEILHAC. Paris, librairie générale, 1878, in-8 de 719 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est à désirer que la période révolutionnaire soit dans chaque département l'objet d'une étude semblable à celle que M. le comte de Seilhac vient de faire paraître sur les commencements de la Révolution et sur la Terreur dans le département de la Corrèze. Il importe de faire connaître au public que l'esprit révolutionnaire a partout produit les mêmes maux. On serait tenté de croire que, dans une contrée éloignée de Paris, n'ayant aucun centre naturel d'agitation, et qui ne fut le théâtre d'aucune insurrection, la Révolution n'a dû faire que fort peu de ravages. Le travail si consciencieux de M. de Seilhac ne permet point de conserver une pareille illusion. Dans le Bas-Limousin, comme dans le reste de la France, un petit groupe d'intrigants et d'hommes pervers a soulevé les plus détestables passions et opprimé la majorité. Après le 14 juillet, des paysans, affolés par les contes les plus absurdes, ont pillé et les châteaux et les maisons des bourgeois ; les révolutionnaires modérés ont invoqué en leur faveur des excuses aussi ridicules qu'odieuses, et entravé l'action des autorités. L'assassinat de M. de Masset, commis à Tulle, le 10 mai 1791, mérite, à cause de sa froide préméditation, d'être cité parmi les crimes les plus atroces de la Révolution.

M. de Seilhac, s'appuyant sur les documents les plus authentiques, montre les populations du Bas-Limousin réduites à la misère la plus affreuse par les lois de la Révolution sur les subsistances. Toute plainte, tout murmure leur était interdits ; et leurs despotes, pour mieux terrifier, cherchaient systématiquement des victimes dans toutes les classes de la société : 1,500 suspects, parmi lesquels on ne comptait que 250 nobles, furent emprisonnés. Le tribunal criminel, jugeant révo-

lutionnairement, promena plusieurs fois la guillotine dans le département de la Corrèze. Il vint d'abord à Uzerche, pour faire tomber la tête d'un vieux mendiant de soixante-cinq ans, coupable seulement d'avoir trouvé les temps bien durs, et qui fut condamné à mort pour propos contre-révolutionnaires. Quelque temps après, à Meymac, il faisait guillotiner un notaire et quatre paysans; ces derniers coupables d'avoir, le jour de la Raison, battu un cheval auquel on faisait traîner dans l'église les ornements sacerdotaux. A Brives et à Tulle, il fit aussi plusieurs victimes.

L'auteur a donné des détails très-curieux sur les conventionnels et les tyrans subalternes de la Corrèze; sur Brival qui, procureur du roi, au début de la Révolution, courut après la popularité, en prenant le parti des pillards et des insurgés, et en dénonçant et outrageant les juges; sur les girondins Chambon et Lidon, leur odyssée après le 31 mai, et leur fin tragique. Il est seulement à regretter que le livre si intéressant de M. de Seilhac ne contienne pas un chapitre complémentaire sur le Directoire et les effets du 18 Fructidor dans le département de la Corrèze. LUDOVIC SCIOUT.

Histoire d'Oudenbourg, *accompagnée de pièces justificatives comprenant le cartulaire de la ville et de nombreux extraits des comptes communaux*, par E. FEYS et D. VAN DE CASTEELE. Bruges, De Zuttere, 1873-78, 2 vol. in-4 de 724 et 548 p. (Publié par la Société d'émulation de Bruges). — Prix : 60 fr.

Y a-t-il, de par le monde, beaucoup de grandes villes qui puissent se vanter d'avoir la bonne fortune de ce petit bourg de 1,600 âmes, dans la Flandre-Occidentale? Je n'en connais guère, pour ma part, qui aient inspiré un travail historique aussi vaste, aussi soigné, aussi complet sous tous les rapports, dans lequel le passé tout entier semble revivre jour par jour, sans la moindre solution de continuité. Il est vrai que les destinées d'Oudenbourg ont été plus brillantes autrefois qu'aujourd'hui. Quoique, à l'époque de sa plus grande splendeur, la ville n'ait jamais compté plus de 4 à 5,000 habitants, c'était, si je puis ainsi parler, un petit monde féodal complet et se suffisant à lui-même, quelque chose comme une miniature de la société d'alors, et permettant, grâce à ses petites proportions, d'étudier celle-ci de près, de la voir fonctionner avec tous ses rouages. Oudenbourg, en effet, a contenu dans l'étroite enceinte de ses murailles les trois éléments essentiels de la vie sociale au moyen âge : une commune libre, un château avec une seigneurie, et une abbaye. Le rôle modeste mais actif qu'Oudenbourg a joué, et les nombreux matériaux que les auteurs ont pu mettre en œuvre pour le raconter, permettent au lecteur de suivre de près, à l'occasion de cette monographie, l'histoire de la Flandre elle-même dans cette partie de ses annales qui échappe

le plus aux travaux d'ensemble : j'entends le fonctionnement des institutions, le développement de la vie religieuse et surtout cette riche efflorescence de coutumes et de traditions, si vivace aujourd'hui encore sur le noble sol de la Flandre.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première, qui sert d'introduction, s'étend de l'époque romaine à la fin du onzième siècle, et comprend toute la partie fabuleuse ou obscure de l'histoire de la localité, jusqu'au moment où saint Arnould, l'apôtre de la Flandre, vient y bâtir un monastère qui deviendra le noyau de l'agglomération habitée. Et qu'on ne s'étonne pas de la date relativement récente où commence pour Oudenbourg l'époque historique. Dans cette Flandre-Occidentale, aujourd'hui si riche si populeuse, si chrétienne, le paganisme et la barbarie ont eu la vie dure, et déjà les seigneurs des bords de la Lys et de l'Escaut partaient pour les croisades, quand les côtes de la mer du Nord étaient encore occupés par une population farouche et brutale. Là vivaient, comme de vrais sauvages, des hommes d'origine saxonne qui, sous le nom de Karls, se montrèrent dans tous les troubles intérieurs de la Flandre au moyen âge, et dont les descendants écrasèrent sous leurs pesantes massues toute la chevalerie française dans les plaines de Courtrai. Au onzième siècle, quand saint Arnould évangélisait leurs rivages, il y rencontra des hommes qui se promenaient tout nus dans les champs, et qui, aux observations qu'il leur faisait, répondaient crûment: « Mêlez-vous de vos affaires. » Cependant Oudenbourg émerge peu à peu, et, dès le douzième siècle, nous le trouvons constitué complétement. Les auteurs racontent séparément l'histoire de la seigneurie, de l'abbaye et de la commune, et leur narration, sous forme de chronique locale, est d'une précision, d'une minutie telle qu'on la croirait écrite au jour le jour par des contemporains. On n'en sera pas étonné, quand on saura l'emploi judicieux et vraiment original qu'ils ont su faire des comptes communaux de la ville, dont ils ont eu entre les mains une longue et volumineuse série. Tous les mille faits petits et grands qui étaient consignés dans ces comptes ont été fondus dans leur récit, qui est devenu de la sorte une vraie photographie du passé. Sous ce rapport, leur livre est un exemple fort curieux de l'usage qu'un historien peut faire de ce genre de documents.

C'est, sans contredit, la cinquième partie qui est la plus intéressante pour la majorité des lecteurs. Sous le titre de : *Administration*, *Us et Coutumes*, les auteurs ont groupé une multitude de détails, bien des fois ignorés ou imparfaitement connus, sur tout l'ensemble de la vie publique et privée dans l'ancienne Flandre flamingante ; aussi je la recommande d'une manière spéciale à l'attention du public. Chaque connaisseur trouvera quelque chose de nouveau à glaner dans les

chapitres désignés par les rubriques suivantes : *Administration générale — Justice — Finances — Travaux publics. — Guerre — Hygiène et assistance publique. — Instruction — Ghildes. — Fêtes — Réceptions et courtoisies — Industrie et commerce. — Église paroissiale.*

Tout le tome Ier, est consacré aux pièces justificatives. Il se termine par une copieuse table onomastique, contenant à elle seule 55 pages in-4, à deux colonnes. Plusieurs belles gravures, entre autres, un plan de l'ancien Oudenbourg, sont jointes au texte. L'exécution matérielle est irréprochable. Cet ouvrage, auquel les deux auteurs ont travaillé pendant dix ans avec un zèle et un désintéressement patriotiques, est digne du roi protecteur des lettres auquel il est dédié, et fait honneur à la *Société d'émulation* de Bruges, sous les auspices de laquelle il a vu le jour.

GODEFROID KURTH.

Listes des évêques et des supérieurs de couvents de l'Église russe (*Spiski ïérarkhov i nastoïatéleï monastyreï Rossïiskoï tserkvi*), faites d'après des documents, par PAUL STROÏEV. Édition de la Commission archéographique. Saint-Pétersbourg, 1877, gr. in-8 de x.-1055 et 68 p. à deux col. — Prix : 15 fr.

Dans son ouvrage intitulé *Nestor ou Annales russes en langue slavonne*, Schlözer faisait des vœux pour que quelqu'un, parmi les Russes savants, écrivît une histoire ecclésiastique de son pays. « Pour commencer, ajoutait-il, on pourrait se contenter d'indiquer exactement les dates d'érection de chaque évêché et les noms des évêques, ainsi que l'ordre dans lequel ils se sont suivis : même de simples registres auraient été non sans importance pour le commentateur des chroniques, obligé si souvent de chercher les *dates;* ils l'auraient dispensé d'une rude besogne et préservé de nombreuses fautes. » Le *desideratum* du célèbre historien, émis il y a trois quarts de siècle environ, ne fut pas oublié.

L'Église trouva plus d'un historien; la hiérarchie russe fut étudiée à son tour et inspira au savant évêque Ambroise son important ouvrage, auquel les travaux postérieurs relatifs au même sujet n'ont point ôté sa valeur. Mais l'*Histoire de la hiérarchie russe* ne tarda pas à devenir fort rare, et surtout incomplète, depuis la publication de tant de documents demeurés jusque là inconnus au public. — Paul Stroïev sentait mieux que tout autre l'urgence de combler une si importante lacune; aussi, pendant quarante ans, il ne cessa de recueillir des matériaux destinés à entrer dans ses *listes* chronologiques, non-seulement des évêques, mais encore de tous les supérieurs de couvents, depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours. — On peut lire, dans le beau travail de M. Barsoukov sur la *Vie et les travaux de Paul Stroïev*, la

genèse et les destinées de cette publication posthume qui a coûté à son infatigable auteur tant de labeurs, et par laquelle il a si dignement couronné sa longue et studieuse existence. Le nombre des documents qu'il a dû consulter se compte par plusieurs dizaines de milliers; et il n'a cessé d'en rechercher de nouveaux que lorsque les forces lui firent complétement défaut.

En publiant les *Listes des hiérarques et des supérieurs de couvents*, la Commission archéographique a voulu respecter l'œuvre de leur auteur; elle les donne telles qu'il les a laissées dans ses papiers, sans y mêler rien du sien, sans ajouter des notes critiques qui auraient demandé beaucoup de temps et de place. La seule addition qu'elle y fit, c'est l'index alphabétique de tous les monastères dont il est fait mention dans le texte. On le doit aux soins de M. Semevski, rédacteur de l'excellente revue historique intitulée *Antiquité russe*, à qui fut confiée l'édition du volume.

Le texte original contient parfois des appréciations critiques qui peignent bien leur auteur. Ainsi, à propos du couvent de Simonov, on lit à la page 154 : « Tout ce que Karamzine et autres ont écrit à ce sujet est du pur *galimatias.* » Et ailleurs : « Les savants qui parlent de ce monastère (il s'agit du couvent de Saint-Nicolas l'Ancien, à Moscou) sont *ridicules;* au lieu d'inventer, ils auraient dû lire les *documents* (p. 189). » Peut-être, Stroïev aurait-il retranché les additions de ce genre, si le volume avait été imprimé de son vivant; comme aussi, il n'aurait pas manqué d'indiquer partout les sources où il a puisé ses dates, quoique son exactitude soit reconnue de tous. Cela eût été d'autant plus à désirer, que ses indications ne s'accordent pas toujours avec celles des autres écrivains : qu'on compare, par exemple, sa liste des métropolitains de Kiev avec une liste pareille que donne l'archimandrite Serge, à la fin de son grand *Calendrier oriental.*

La Commission archéographique a sagement fait de conserver à l'œuvre de Stroïev sa physionomie propre, et de ne pas en différer davantage la publication, attendue depuis si longtemps, et devenue vraiment indispensable.

Il est curieux d'étudier la statistique des couvents, dont le chiffre total s'élève à 2,868. Dans ce nombre, plus de 600 sont placés sous la protection de la Mère de Dieu, dont 177 sous le vocable de l'Assomption. Notre-Seigneur Jésus-Christ en a 478, dont 127 sous le vocable du Sauveur, et 122 sous celui de la Transfiguration. En troisième lieu vient la très-sainte Trinité (228 couvents); puis Saint-Nicolas (214). Le reste suit l'échelle descendante suivante : Saint-Jean-Baptiste (57, sans compter les 15 couvents dédiés à Saint-Jean, tout court); Saint-Esprit (31), Saint-Élie (31), Saint-Jean l'Évangé-

liste (30), SS. Boris et Gleb (29), Sainte-Parascève (24), Saint-Georges (24), Saint-Pierre et Saint-Paul (21), Saint-Démétrius (16), Saint-Pierre seul (13). — Tout couvent possède une église, et souvent plus d'une. On voit combien est grande la dévotion des Russes envers la sainte Vierge et saint Nicolas, mais on est surpris de ne voir aucun monastère qui porte les noms des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves. J. MARTINOV, S. J.

The metallic History of the United States of America, 1776-1876, by J. F. LOUBAT. With 170 etchings by JULES JACQUEMART. New York, published by the Author, 1878, 2 vol. in-4.

Un de nos graveurs les plus distingués, M. Jules Jacquemart, vient de terminer un ouvrage auquel il travaillait depuis de longues années. M. Loubat, voulant écrire une histoire métallique des États-Unis d'Amérique, eut l'heureuse pensée de faire graver les médailles qu'il entendait commenter et décrire; il s'adressa à notre compatriote et fit en cela preuve de bon goût; les cent soixante-dix eaux-fortes qui accompagnent le beau livre que nous annonçons sont exécutées avec cette précision et ce savoir qui ont valu à M. Jacquemart une renommée européenne. Plusieurs des modèles qui étaient soumis au graveur ne présentaient pas une valeur d'art égale à la valeur qu'ils présentaient au point de vue de l'histoire, et souvent l'artiste a dû se faire violence pour respecter les incorrections qu'il avait le devoir de transporter sur le métal; lorsque des médailles exécutées, au contraire, par des maîtres de l'art lui étaient offertes, se retrouvant sur son terrain, il savait les rendre avec cette adresse que donne seul un savoir réel, et nous ne voudrions pas jurer que certaines planches de M. Jacquemart ne soient mieux dessinées que les originaux qu'elles multiplient. Dans l'œuvre de l'artiste français, l'*Histoire métallique des États-Unis d'Amérique* occupera une place fort honorable, et quiconque voudra désormais savoir comment il faut traduire par la gravure en taille douce des médailles devra étudier ce recueil et s'efforcer d'imiter M. Jacquemart; il apprendra que l'exactitude n'exclut pas l'art proprement dit et que la reproduction ne perd rien de sa fidélité à être traitée par un artiste rompu à toutes les difficultés de son métier. G. D.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Toulouse, rédigé par le Dr DESBARREAUX-BERNARD. Imprimé aux frais de la ville. Toulouse, Paul Privat, 1878, gr. in-8 de LXXIII-266 p.

Le travail de M. le Dr Desbarreaux-Bernard est un des plus importants de tous ceux qui ont été consacrés à la science des livres. On y admire tous les trésors d'une expérience qui, chez le vaillant

octogénaire, est accompagnée de toute la finesse d'un esprit resté des plus jeunes et des plus vifs. Personne peut-être en notre pays n'était mieux préparé que M. Desbarreaux-Bernard à rédiger magistralement un catalogue d'incunables. Dès sa jeunesse, il a aimé les livres, surtout les vieux livres, avec la plus noble ardeur; il ne cesse, depuis plus de soixante ans, de les étudier, de les comparer, de les décrire. Bibliographe aussi savant qu'enthousiaste bibliophile, il a consacré, pour ainsi dire, sa vie entière à résoudre les problèmes qui avaient lassé la patience et trahi la sagacité des plus célèbres historiens de l'imprimerie. Aussi ne sera-t-on pas surpris de trouver dans le *Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Toulouse* les plus curieuses observations et même parfois les plus précieuses révélations.

Indiquer le titre des divers chapitres qui constituent l'*Avant-propos*, ce sera donner, ce me semble, la meilleure idée des richesses qui y sont réunies dans un ordre parfait. Disons donc qu'après avoir répété le cri d'alarme poussé par M. Madden, qu'il appelle l'*éminent bibliographe :* « Les incunables s'en vont, » le Dr Desbarreaux-Bernard s'occupe successivement du signalement de ces épaves typographiques : des papiers et filigranes, des caractères, des cahiers, du registre, de la préface et des notes marginales, des réclames, des chiffres, des signatures, de la ponctuation, des guillemets, des majuscules, des traits d'union, de la parenthèse, des formats, des dates curieuses, bizarres ou énigmatiques de quelques incunables, des marques et monogrammes d'imprimeur, des errata, des approbations, privilèges et permissions d'imprimer, enfin de la reliure. L'*Avant-propos* de M. Desbarreaux-Bernard est un traité complet et destiné à faire loi désormais en la matière. Tout y est remarquable, mais si l'on me demandait quelles pages y sont remarquables entre toutes, j'indiquerais celles qui sont relatives aux papiers et filigranes, aux signatures et réclames, et aux livres imprimés sur des papiers de différents formats.

La même rigoureuse méthode, le même profond savoir, le même net et excellent style qui recommandent l'*Avant-propos*, nous les retrouvons dans le *Catalogue*. Ce catalogue comprend 285 articles, où les descriptions sont si précises, si minutieuses, qu'elles ne laissent rien à désirer. Quelques-uns des incunables que nous fait si bien connaître M. Desbarreaux-Bernard sont d'une excessive rareté, tels sont : le n° 85, probablement unique, et, dans tous les cas, non cité par les bibliographes; le n° 141, resté mystérieux pour tous les chercheurs; les nos 148, 149, 150, 151, plaquettes à peu près introuvables, etc. Aux descriptions s'ajoutent des notes fort intéressantes. Je mentionnerai particulièrement celles où sont relevées les erreurs et les lacunes du *Manuel du Libraire* (p. 5, 6, 10, 12, 21, 22, 26, 27, 29, 34, 35, 39, 45, 46, 47, 48, 50, 58, 71, 80, 83, 87, 89, 99, 131, 136, 138, 156, 181, 184,

187, 196, 198, 205, 206, 207, 216, 217). Dans quelques autres notes sont discutées et redressées diverses assertions de Gabriel Peignot, de La Serna Santander, de C. Leber, de A. Péricaud, surtout de M. P. Deschamps. Au bas de la p. 171, indiquons un document inédit, tiré des archives départementales de la Haute-Garonne, et relatif à l'entrée d'Étienne Baluze au collège de Saint-Martial de Toulouse.

A la suite du *Catalogue*, viennent : 1° Appendice et notes diverses; 2° Table des noms de villes; 3° Table des noms d'imprimeurs; 4° Table des auteurs; 5° Table des ouvrages sans nom d'auteur; 6° Table des filigranes; 7° 25 planches où sont très-exactement représentés les filigranes déjà décrits dans le texte; 8° Diverses autres planches qui nous montrent la première lettre capitale du psautier, imprimé à Mayence, en 1457, et de la même grandeur, un assez grand nombre de types, de marques d'imprimeurs et de figures. Toute cette partie du volume est supérieurement exécutée, et tous les connaisseurs la jugeront digne de servir de complément et d'éclaircissement à un texte qui ne saurait être trop loué. T. DE L.

Bibliotheca Americana. *Histoire, géographie, voyages, archéologie et linguistique des deux Amériques et des îles Philippines,* rédigée par M. CH. LECLERC. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de XX-737 p. — Prix : 15 fr.

Ce livre, imprimé avec luxe, n'est pas, comme son titre pourrait peut-être le faire croire, une bibliographie générale du nouveau continent. C'est le catalogue d'une collection d'ouvrages anciens et modernes qui depuis longues années sont la spécialité très-connue de la librairie Maisonneuve. L'auteur, M. Charles Leclerc, n'en est pas à son début dans ce genre de travail; déjà, en 1867, il avait dressé, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, un catalogue de vente de la même librairie, dans lequel l'esprit de recherches se faisait particulièrement remarquer. Le nouveau catalogue, beaucoup plus considérable, se signale en même temps par plus de méthode, d'exactitude et de critique. Il forme deux grandes divisions, dont l'une embrasse l'histoire, la géographie, les voyages, l'archéologie, etc., et renferme six parties : *Amérique en général, îles de l'Atlantique, Amérique septentrionale, Antilles, Amérique méridionale et îles Philippines.* Ces parties ont elles-mêmes des subdivisions qui correspondent aux grandes régions géographiques.

La seconde division se rapporte exclusivement aux travaux de linguistique. Elle groupe d'abord cinquante-cinq recueils qui sont relatifs aux langues américaines en général, puis classe alphabétiquement par langue et par noms d'auteurs un assez grand nombre d'ouvrages qui ne concernent pas moins de quatre-vingt-sept idiomes. Parmi les

langues comptant le plus d'ouvrages, il faut citer le caraïbe, l'esquimau ou groenlandais, le maya, le *nahuatl* ou mexicain, qui offre à lui seul quarante-trois publications, et enfin le quichua usité parmi les Indiens du Pérou. Cette partie du livre de M. Leclerc est extrêmement intéressante et doit avoir exigé de sa part plus particulièrement des soins et des recherches.

Un supplément de cent quatre-vingts articles renferme l'analyse de ce qui avait pu, dans une longue élaboration, échapper à l'attention de l'auteur, ainsi que l'indication des ouvrages acquis pendant l'impression. C'est un total de 2,638 articles.

Enfin, un index général des noms d'auteurs, sur deux colonnes, termine le volume et renvoie aux numéros d'ordre qui se suivent sans interruption. Cette table est infiniment commode pour les recherches.

Telle est la *Bibliotheca Americana*. Remarquable par la précision et la multiplicité des renseignements très-utiles que ce livre renferme, il laisse peu de place à la critique. Néanmoins, il y aurait peut-être lieu de signaler quelques répétitions; mais elles ne sont nullement embarrassantes surtout dans un semblable travail; certaines notices aussi, rendues un peu courtes, manqueraient de clarté; ainsi, pour citer un exemple, nous croyons qu'au n° 2325, le lecteur, s'il ne connaît pas déjà le vocabulaire mexicain de Fray Alonso de Molina, aura de la peine à découvrir que cet ouvrage renferme deux parties : le dictionnaire espagnol-mexicain et le dictionnaire mexicain espagnol. On reconnaîtra, du reste, que ces taches sont légères; si nous les indiquons c'est pour remplir exactement et trop scrupuleusement peut-être notre devoir d'appréciateur.

Nous aurions bien voulu mentionner ici les raretés les plus remarquables portées sur ce catalogue; mais le travail a été fait par M. Leclerc lui-même dans son avant-propos, et nous y renvoyons le lecteur, malgré l'étendue que l'auteur s'est plu à donner à cette partie. Un signe particulier, tel qu'un astérisque, placé en regard de chaque numéro important eût peut-être suffisamment rempli l'objet de ce classement. Nous eussions préféré trouver une classification générale et succincte des ouvrages par siècles, qui, tout en servant de résumé, aurait guidé les travailleurs s'occupant plus spécialement de certaines époques.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Leclerc est bon, fait avec soin et vraiment digne de fixer l'attention des bibliophiles et des érudits. Ils y puiseront des indications précises qu'il leur serait quelquefois difficile de se procurer pour certains ouvrages, tellement ils sont rares et peu connus.

R. S.

BULLETIN

S. Aurelii Augustini Confessionum libri XIII, cum notis H. Wangnerech, S. J. Turin, Marietti, 1878, in-18 de xvi-565 p. — Prix : 2 fr.

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de l'édition des *Confessions* de saint Augustin, publiée à Cologne en 1630, par le jésuite Wangnerech : des notes nombreuses et substantielles, des titres clairs et concis, des réflexions pratiques ont valu à cette édition sa juste renommée. C'est cette excellente édition que reproduit l'éditeur de Turin, M. Pierre Marietti, en comblant une lacune que l'on regrettait à bon droit dans le travail du P. Wangnerech. Celui-ci, en effet, s'était arrêté au dixième livre des *Confessions*, laissant de côté les trois derniers, qui contiennent un commentaire du premier chapitre de la Genèse, ainsi que des dissertations fort abstraites sur les matières les plus difficiles de la théologie. Le texte de la nouvelle édition est clair ; les notes et pratiques, imprimées en petit caractère, sont bien venues ; deux tables très-complètes terminent le volume : c'est donc à la fois, comme la plupart des publications de M. Marietti, un livre à très-bas prix et un livre bien exécuté.

E. Pousset.

Breve esame dell' opuscolo del sac. Curci : Il moderno dissidio tra la Chiesa e l'Italia, Rome, imprimerie de la Propagande, in-8 de 93 p.

Le silence s'est fait autour du livre publié par l'abbé Curci sur le *Démêlé moderne entre l'Église et l'Italie.* Les catholiques ont appris avec joie que celui qui avait été un des hommes les plus en vue de la Compagnie de Jésus, et qui avait le plus vaillamment défendu, durant de longues années, les droits du Saint-Siège, reconnaissait son erreur, et se soumettait pleinement à la sentence qui frappait son livre. Cependant la brochure dont nous rendons compte, si elle a perdu quelque peu de son actualité, conserve un grand intérêt pour tous ceux qui ont connu, au moins par les journaux catholiques, le livre du P. Curci. Il suffit de remarquer que c'est une réponse officielle, car elle est signée par *un Padre della Compagnia di Gesù ;* elle est publiée à Rome même, avec toutes les permissions, et à l'imprimerie de la sacrée Congrégation de la Propagande. L'auteur divise son travail en deux parties à peu près égales ; dans la première, il expose et réfute les idées de l'abbé Curci ; dans la seconde, il raconte toute la suite des faits qui ont amené la sortie du religieux de la Compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait déjà depuis cinquante et un ans.

Puisse le retour du P. Curci être imité par tous ceux qui se sont laissé égarer par les décevantes théories du libéralisme contemporain, et qui visent encore à une conciliation impossible entre l'erreur et la vérité !

E. Pousset.

La Pratique de l'éducation chrétienne, *d'après les vrais principes.* Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, par le P. A. Monfat. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de xv-524 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage du P. Monfat fait suite à celui qu'il a publié en 1875 sous ce titre : *Les vrais principes de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles,* et dont il a été rendu compte dans ce recueil (t. XIV, p. 543).

Après avoir donné les principes, l'auteur expose la pratique, en homme du métier guidé par la raison et par la foi, et nous pouvons ajouter par l'amour de la jeunesse et l'amour des âmes. L'introduction est consacrée à la distinction de l'éducation proprement dite, qui forme le cœur, et de l'enseignement qui développe l'esprit, distinction essentielle, nécessaire, parce qu'elle repose sur la nature même des choses, que l'on violente trop souvent, mais jamais impunément. L'éducation n'est guère qu'un mot aujourd'hui ; elle est absorbée par l'instruction, au point de vue utilitaire, non pas celle qui forme l'esprit, parallèlement au cœur, mais celle qui mène aux succès dans les examens, à l'entrée dans une carrière, sans souci de la volonté chargée de mettre à profit les connaissances acquises. Cette distinction solidement établie, appuyée sur de sages considérations et sur les témoignages les plus autorisés, conduit à la division du sujet en deux parties. Le P. Monfat réserve la pratique de l'enseignement pour un autre volume ; celui-ci est tout entier consacré à l'éducation. Il place à la base une bonne discipline, qui, dans son sens propre, règle les rapports entre les maîtres et les disciples. Il la définit et en détermine le but; c'est la condition de l'ordre. Il montre sa nécessité, avant tout, pour les maîtres qui doivent concourir ensemble à la formation des âmes, travailler à assouplir les volontés en leur faisant accepter, par l'amour qu'ils témoignent, un joug salutaire, et rendre le devoir aimable en prouvant qu'ils l'aiment, autrement dit en pratiquant la vertu. Il leur faut le désintéressement qui ici est caractérisé par le don de son temps, l'égalité d'humeur, la condescendance à assouplir la règle aux exigences raisonnables. Tout un chapitre est consacré à l'émulation, au mobile de l'honneur qu'elle fait mouvoir, aux récompenses qui en sont les conséquences. Vient ensuite la surveillance et la question si délicate, de notre temps surtout, de la répression. Le P. Monfat insiste pour qu'on punisse au moment favorable, sans passion, et en laissant toujours espérer le pardon.

Dans une seconde partie, l'auteur étudie les principaux chefs de devoirs dont il faut donner l'habitude aux élèves, ce qui est le but de l'éducation : devoirs envers Dieu, envers les parents, envers les maîtres, envers les élèves, et ces devoirs généraux qui se résument dans la politesse. C'est assez dire qu'on y trouve traité tout ce qui touche à l'instruction religieuse, aux pratiques de piété, aux relations avec la famille, à l'obéissance vis-à-vis des maîtres, à la charité et à la pureté qui doivent régler les rapports entre condisciples, et au respect humain qui en est l'écueil. En un mot, c'est un traité complet, méthodique, clair, où tout est bien déduit et bien pensé. Il sera bien utile aux maîtres ; mais les parents, qui doivent seconder ceux-ci, ne le liront pas avec moins de profit. R. DE ST-M.

Traité pratique de l'éducation maternelle, précédé d'instructions préliminaires sur l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, par Mgr PICHENOT, archevêque de Chambéry. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une seconde partie. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de 447 p. — Prix : 3 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage a été signalée en 1869 (t. IV, p. 72). M. Pichenot était alors vicaire général de Sens. La question qu'il traite, avec autorité est de celles dont l'importance ne fait que s'accroître. Il s'agit de l'éducation religieuse. C'est la mère qui est la première éducatrice; c'est elle que Mgr Pichenot veut diriger dans l'accomplissement de sa difficile mission. Il s'adresse aux mères chrétiennes ; il les engage à s'associer pour le soutenir et l'encourager, et il leur donne d'abord des instructions sur les

principales fêtes en honneur dans l'Archiconfrérie des mères chrétiennes. Abordant ensuite directement son sujet, il leur expose leurs devoirs, traite de la première éducation, du baptême, des parrains, des noms, de l'allaitement qui a, au point de vue moral, une non moins grande importance qu'au point de vue physique. Mgr Pichenot passe à la seconde éducation, alors que l'enfant commence à parler; il montre comment il lui faut inculquer l'amour de Dieu, développer en lui la piété, l'instruire de la religion, combattre ses défauts, lui faire aimer et pratiquer la vertu. Puis vient le catéchisme, la confession et la première communion, qui conduisent à la jeunesse. C'est le terme de l'éducation maternelle : la première édition n'allait pas plus loin. Mais l'influence de la mère ne doit pas cesser de se faire sentir : aussi Mgr Pichenot a-t-il ajouté, en rééditant son ouvrage, des instructions sur les questions principales où la mère doit intervenir : la vocation, le mariage, où, même dans les familles chrétiennes, les considérations mondaines ont trop souvent le plus de poids, les rapports entre parents, la perte des enfants, le veuvage, etc. On ne pouvait aborder une plus grave question, ni la traiter avec plus d'autorité et de sens pratique. R.

L'Éducation cléricale en France, par un ancien missionnaire. Paris, Ghio, 1877, in-12 de 51 p. — Prix : 50 cent.

L'ancien missionnaire qui a porté cette brochure chez un éditeur dont les publications ne se distinguent pas généralement par leur caractère religieux, a eu la pudeur de ne point signer de son nom. C'est la seule chose dont nous ayons à le louer. On sent un mécontent, peut-être un malheureux, blessé dans son orgueil, qui ne sait s'en prendre qu'aux autres de ses insuccès, de ses déboires, — devons-nous dire de ses fautes? Il est ridicule dans ses critiques sur l'éducation dans les grands séminaires, et surtout sur la Société de Saint-Sulpice, et il est d'une insigne maladresse quand, dans ses observations sur le droit canonique, il s'appuie de l'autorité de M. Émile Ollivier, « un homme éminent dont le cœur déborde de la lave incandescente d'une vraie liberté. » R. S. M.

L'Union des peuples. Paris, Plon, juin 1878, in-8 de 25 p.

L'auteur anonyme de cette brochure propose l'établissement d'un *conseil non politique des nations civilisées* formé par les représentants des différents gouvernements, et qui aurait pour mission de promouvoir les entreprises intéressant la civilisation tout entière, telles que les grandes voies de communication entre les continents, l'union postale, monétaire et commerciale, la suppression de la traite et les mesures hygiéniques contre les fléaux, comme le choléra, etc. Ce conseil devrait s'occuper aussi de la rédaction du code du droit des gens, et pourrait avec le temps servir à l'arbitrage des différends entre les nations. Notre génération verra-t-elle se réaliser un pareil projet? nous n'avons pas à l'examiner. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur fait une profession très-nette de foi catholique, et que rien dans sa brochure ne rappelle les projets destructeurs de toutes les nationalités qui se cachent dans la plupart des *congrès et ligues de la paix.* X.

Le Travail humain, son analyse, son évolution, par Méliton Martin, ingénieur civil, membre du jury de l'Exposition universelle de 1878. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-18 de xxvii-368 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est une nouvelle manifestation du besoin de rattacher la science sociale à la science générale de l'homme et de l'ensemble des choses, qui travaille à l'heure présente tous les esprits ayant une certaine originalité. M. Méliton Martin est du nombre ; il est l'auteur, comme nous l'apprend sa préface, d'un ouvrage en quatre volumes publié en 1863, à Madrid, sous le titre de *Ponos*. Le volume que nous avons entre les mains en est heureusement un résumé très-abrégé.

L'idée fondamentale de M. Martin est que l'homme étant *un*, il ne faut jamais séparer en lui les jouissances matérielles des besoins intellectuels et affectifs : en conséquence, il veut refaire l'économie politique pour y donner, à la satisfaction des sentiments et des besoins intellectuels, une place que les économistes ne lui ont pas faite. Il y a du vrai dans sa critique; mais elle est exagérée et surtout trop générale, car M. Méliton Martin est bien oublieux en écrivant, s'il ne l'a pas été dans ses lectures, en ne mentionnant point les doctrines sociales qui font partie intégrante de la tradition chrétienne, et qui répondent précisément aux *desiderata* relevés par lui dans l'économie politique contemporaine.

Mais l'auteur du *Ponos*, absorbé par l'effort intellectuel considérable qu'il à fait individuellement, est tout entier à l'enthousiasme de son *eureka*. Le travail, dit-il, est la grande loi de l'humanité; elle domine l'être collectif, aussi fatalement que les lois du monde physique, mais en laissant à l'individu une élasticité d'action qui constitue la liberté. Le travail amène le progrès, et le progrès, à son tour, engendre une morale qui porte l'homme à dompter ses sentiments par la vue de son intérêt bien entendu : le culte du devoir se réalise finalement dans les expositions universelles. Nous ne suivrons pas M. Méliton Martin dans les développements qu'il donne à cette idée et qui remplissent près d'un quart de son volume. On y trouve heureusement autre chose, notamment une analyse fort judicieuse des conditions économiques actuelles, des rapports des travailleurs et du capital, de l'utilité sociale de la richesse. L'homme pratique s'y révèle, et ce n'est pas sans profit qu'on lira quelques-uns de ses chapitres. X.

Leçons sur la protection des animaux. — *Les Quadrupèdes, animaux domestiques, bêtes de somme, animaux carnassiers, animaux nuisibles, petits carnassiers et rongeurs*, par N. Claudon, instituteur à Vic-sur-Leille (Lorraine). Paris, P. Dupont, 1878, in-12 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage a été approuvé par la Société protectrice des animaux; il méritait de l'être. Dans les cent pages dont il se compose, l'auteur, passant en revue tous les quadrupèdes, d'une façon aussi attrayante qu'instructive, s'attache à combattre de vieux préjugés, universellement répandus, sur bon nombre d'entre eux, préjugés qui ont pour résultat de faire disparaître peu à peu beaucoup d'espèces d'animaux fort utiles. Ce petit traité d'histoire naturelle s'adresse aux enfants. Il est fait sous forme de leçons, dans un style parfaitement approprié au jeune âge. C'est une idée excellente de s'adresser ainsi à l'enfance. Les fausses notions datent presque toujours de cette époque de la vie. Il importe donc de dire de bonne heure aux enfants la vérité sur toutes choses, et de les prémunir contre des erreurs qu'ils entendront formuler journellement. — Ajoutons que M. Claudon ne manque jamais, en faisant remarquer les merveilles que l'on découvre dans l'étude de la nature, de rendre hommage à leur suprême auteur. L. de B.

Raccolta di testi latini, *tratti da autori classici christiani.* Turin, Marietti, 1876 et 1877. — Prix : 60 cent. le volume. — Thomæ Vallauri *Opera.* I. *Epitome historiæ græcæ.* 7e édition. Prix : 1 fr. II. *Epitome historiæ romanæ.* 6e édition. Prix: 1 fr. 50. Augustæ Taurinorum, ex officina Salesiana, 1878.

A des titres divers, ces opuscules sont un heureux indice de la sollicitude avec laquelle en Italie, à l'heure présente, les esprits sérieux s'occupent des questions d'enseignement. Tous ceux qui se rappellent la polémique ardente soulevée, il y a quelque trente ans, par l'emploi des classiques, savent avec quelle sagesse l'Église, par la bouche du regretté Pie IX, a tranché ce grand débat : sans enlever aux auteurs de l'antiquité la place qui leur était assignée depuis plusieurs siècles dans l'éducation de la jeunesse, il fallait leur associer les Pères de l'Église, fréquents modèles d'élégance littéraire, et en tout cas, sources inépuisables de fortes et religieuses inspirations. L'Italie catholique n'a pas voulu demeurer sourde à cet appel : de là une série d'éditions, d'un format commode, d'une impression en général irréprochable, et cependant d'un bon marché surprenant, destinées à répandre tout à la fois la connaissance des lettres latines et le goût de la piété chrétienne.

Les quatre spécimens que j'ai en ce moment sous les yeux se recommandent et par l'habile choix des textes et par d'intelligentes annotations. C'est tout d'abord une série de récits empruntés aux *Actes des martyrs*, avec une assez longue préface sur l'origine, aussi authentique que vénérable, de ce livre d'or du christianisme naissant; puis des extraits de saint Jérôme, tirés des *Vies* de saint Paul, premier ermite, de saint Hilarion, de saint Népotien et du traité sur *les Écrivains ecclésiastiques :* ensuite un recueil de morceaux de saint Cyprien, pris dans ses plus célèbres ouvrages; enfin, pour montrer que la religion peut admirablement inspirer la Muse, Juvencus, Lactance, Victorinus, saint Hilaire, Ausone et saint Paulin ont fourni les éléments d'un charmant volume de poésies. Il y a là un modèle et un exemple pour ceux de nos établissements libres qui ne sont point encore entrés dans cette voie.

Destinées aux classes élémentaires, les deux compilations de M. Vallauri ont l'avantage d'offrir aux jeunes élèves un résumé méthodique et complet de l'histoire grecque et romaine. C'est par ce côté qu'elles l'emportent peut-être sur deux ouvrages depuis longtemps populaires, le second surtout : je veux parler de l'*Epitome* de Siret et du *De viris illustribus* de Lhomond. Mais pourquoi l'auteur a-t-il complétement négligé l'histoire des lettres, au moins aussi digne d'attention au collège que celle de la politique ?

C. Huit.

Histoire du moyen âge, par le R. P. Paul Mury, S. J. Bruges, imprimerie classique de Saint-Augustin, 1878, in-16 de III-379 p.

Tout le monde convient qu'il n'y a rien de plus difficile à faire que de bons livres classiques. Parmi ces livres, les plus malaisés sont les précis d'histoire, et, plus que tous les autres, de l'histoire du moyen âge. Comme on ne peut mettre entre les mains des élèves de gros manuels, aujourd'hui surtout que leur mémoire est surmenée par les exigences des programmes universitaires, on est dans la nécessité de se renfermer dans un cadre étroit, où manquent plus ou moins la clarté, l'ordre et l'intérêt. Or, telles sont précisément les qualités qui distinguent le livre que nous annonçons. En 380 pages d'un modeste format, l'auteur a su exposer, dans un récit simple et lumineux, plein de vie et de mouvement, l'histoire de onze siècles, « accom-

pagnant les faits, comme il en prend l'engagement (préface, p. 2), d'un épisode, d'un trait, d'une parole, et nous ajouterons, d'une citation de grand écrivain, qui servent à les graver dans la mémoire des jeunes gens. » Cette histoire, où rien d'important n'a été omis, est partagée en quatre périodes, allant de la dissolution de l'Empire (391), à travers Charlemagne et les croisades, jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Nous aurions mieux aimé que la dernière période fût poussée jusqu'à la Réforme : car là est réellement la fin du moyen âge. La part de la France, durant toutes ces périodes, est ce qu'elle doit être dans un ouvrage particulièrement destiné à la jeunesse française. De nombreux tableaux (p. 361-376) donnent la suite chronologique des faits et la succession des souverains en Orient et en Occident, d'abord des papes dont l'autorité domine le moyen âge. Il va sans dire que le livre, étant sorti de la plume d'un fils de saint Ignace, « a été conçu dans l'esprit catholique, » et c'est un mérite de plus ajouté à tous les autres. Aussi les collèges catholiques s'empresseront-ils d'adopter un ouvrage si propre à faire aimer l'Église et ses institutions : nous ne connaissons pas de meilleure histoire classique du moyen âge. X.

VARIÉTÉS

I

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN ESPAGNE (*fin*).

(1874-1878)

Ponsin (J. N.). *Cours complet de prestidigitation.* Trad. libre par Ricardo Palenca y Lita. 1874, in-8.

Ponson du Terrail. *La Vengeance d'une femme ou le pacte de sang.* 1876, in-4. — *Un fou de Bedlam.* Trad. par Pedro Muñoz de Quiroga. 1878, 2 vol. in-8.

Prévost (l'abbé). *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux.* Trad. par Angel Romeral. 1876, in-8.

Ramière (le P. Henri), S. J. *L'Apostolat de la prière.* Trad. par le chanoine José Morgades y Gili. 3e édit. 1876, in-8.

Rapet (J. J.). *Manuel populaire de morale et d'économie politique.* Trad. par A. P. Valencia. 1876, in-4.

Raspail (F. V.). *Manuel de la santé.* 5e édit. 1876, in-8. — *Bibliothèque de Raspail ou publication de toutes ses œuvres médicales et scientifiques.* Trad. sous la direction de Joaquin Puigferrer. 1877, in-4.

Ratisbonne (Louis). *La Comédie enfantine.* Trad. par F. Miguel et C. Barallat. 4e édit. 1877, in-8.

Raymond (Mme Emeline). *Une disgrâce à temps.* Trad. et arrangée par Ant. Castilla y Guttierez. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Héritage de l'oncle.* Trad. et arrangée par le même. 1875, in-fol. à 2 col. — *Une femme élégante.* Id., 1875, in-fol. à 2 col.

Renan (Ernest). *Dialogues philosophiques.* Trad. par A. R. Chaves. 1876, in-8. — *Fragments philosophiques.* Trad. par Chaves y Orgaz. 1877, in-8.

Revoil (B. E.). *Drames du nouveau monde.* — *L'Ange des prairies.* Trad. et arrangé par Telesforo Corada. 1878, in-8.

Riant (A.). *Leçons d'hygiène privée et publique.* 2e édit. 1876, in-4.

Ribot (Th.). *La Psychologie anglaise contemporaine.* Trad. avec appendice par Mariano Arés. 1877, 2 vol. in-8.

Richard. *Le Magicien des salons ou le diable couleur de rose.* Trad. libre par Juan Traver de Baviñy. 1875, in-8.

Richet (C.). *Les Poisons de l'intelligence.* Trad. par Manuel de Tolosa y Latour. 1878, in-8.

Roger (A.). *Voyage sous-marin. Aventures extraordinaires du docteur Trinitus.* Trad, par F. N. Nouvelle édit. 1878, in-8.

Roux-Ferrand (Hippolyte). *Ni plus, ni moins.* Trad. par Telesforo Corada. 1876, in-8.

Rulhière (M.). *Histoire de la révolution de Russie en* 1762. Trad. par Juderias Bender. 1878, in-8.

Saint-Pierre (Camille). *Des remèdes incompatibles au point de vue de l'art des ordonnances.* Trad. par Marcelino Gesta y Leceta. 1875, in-4.

Saint-Vel (O.) *Hygiène des Européens dans les climats tropicaux.* Trad. par J. Jauregui et J. Saenz Criado. 1877, in-8.

Saint-Vincent (A. C. de). *Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne.* Trad. par José Saenz y Criado. 1877, in-8.

Sand (George). *Le Secrétaire intime.* Trad. par le vicomte de San Javier. 1876, in-4. — *La Coupe.* 1877, in-8.

Scherer. *Histoire du commerce de toutes les nations.* 1874, 2 vol. in-4.

Scribe (Eugène). *Maurice.* Trad. libre par Natalio R. Padilla. 1877, in-8. — *Le Prix de la vie.* 1877, in-8.

Ségur (Mgr de). *Les Merveilles de Lourdes.* Trad. par José Sarda. 1874, in-8. — *La grande question du jour. La Liberté.* Trad. par A. G. F. 2e édit. 1874. in-8. — *L'Enfer.* Trad. par Antonio de Valbuena. 1877, in-8. — *La foi devant la science moderne.* Trad. par F. L. Obiols. 2e édit. 1878, in-8.

Simonin (L.). *Le Monde souterrain, d'après L. Simonin.* Trad. par Florencio Janér, avec des notes sur l'Espagne. 1874, in-8.

Sonrel (L.). *Le Fond de l'Océan,* d'après L. Sonrel. Trad. par G. R. y N. 1875, in-8.

Soubeiran (J. L.). *Nouveau dictionnaire des falsifications et altérations des aliments.* Trad., augm. et annotée par J. R. Gomez Pamo. 1876, in-4.

Souvestre (Émile). *Le Monde tel qu'il sera en l'an* 3000. Trad. par F. N. 1876, in-8.

Tiberghien (Guillaume), belge. *L'Enseignement obligatoire.* Trad. par Herménégilde Ginér. 1874, in-8. — *Introduction à la philosophie.* Trad. par Vicente Piño y Vilanova, précédé d'un prologue par Facundo de los Rios y Portilla. 1875, in-4. — *Les Commandements de l'humanité ou la vie morale.* Trad. par Alejo Garcia Moreno. 1875, in-8.— *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines.* Trad. par A. Garcia Moreno. 1875, 4 vol. in-8. — *Études sur la philosophie.* Trad. par A. Garcia Moreno, 1875, in-8.

Tissot (J.). *Logique de Kant.* Trad. par Alejo Garcia Moreno. 1875, in-8. — *Métaphysique de Kant.* Trad. par Juan Uña. 1876, in-8.

Tissot (Simon-André). *L'Onanisme.* Trad. avec notes par Manuel M. Carreras Sanchis. 1877, in-4.

Torné-Chavigny (l'ab.). *Prophéties de Nostradamus selon les commentaires de H. Thorné-Chavigny.* Trad. par Victor Rossello. 1878, in-8.

Tourtoulon (Ch. de). *Don Jaime Ier le Conquérant.* 2e édit. 1874, 2 v. in-4.

Ulbach (Louis). *Les Fils de l'adultère.* Trad. par E. H. y F. 1875, in-8.

VENETTE (M.). *Peinture de l'amour conjugal*. Trad. de la 87e édition par Demetrio San Martin. 1875, in-8.

VERNE (Jules). *Le Docteur Ox*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-4. — *Les Excursions aérostatiques*. Trad. par Felipe de Burgos. 1875, in-fol. — *Le Tour du monde en huit jours*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-4. — *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*. 1875, in-8. — *Un hivernage au milieu des glaces*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-fol. — *Maître Zacharias*. — *Un drame dans les airs*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-fol. à 2 col. — *Le Chancellor*. Trad. par Manuel Etranda y Sanjuan. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Ile mystérieuse*. Trad. par F. N. 1875, 2 vol. in-8. — *Michel Strogoff*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1876. in-8. — *Le Pays des cuirs*. Trad. par Vicente Guimerá. 1876, in-4 à 2 col. — *Un drame de l'indépendance du Mexique*. 1876, in-8. — *Les Indes noires*. Trad. par F. Picatoste. 1877, in-fol. à 2 col. — *Hector Servadac*. Trad. par N. F. Cuesta. 1877, in-4. à 2 col.

VÉRON (Pierre). *Le nouvel art d'aimer*. Trad. par Telesforo Corada. 1877, in-8.

VIAL (J.). *Histoire abrégée des campagnes modernes. Guerres de Bohème et d'Italie en* 1866. 1877, in-8. — *Guerre franco-allemande de* 1870-71. Trad. avec prologue et notes par Arturo Cotarelo. 1878, in-8.

VILLEFRANCHE (J. M.). *Pie IX, sa vie et son siècle*. Trad. par Juan Ant. Almela et José Tora. 1877, in-4.

VILLENEUVE (E.). *Épagathus ou les martyrs de Lyon*. Trad. par J. J. U. 1877, in-8.

VINCENT (CH.) et DAVID (R. G.). *Le Chasseur de bandits*. Trad. par E. H. y F. 1875, in-8.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Histoire de la géographie*. Trad. et annotée par Manuel Sales y Ferré. 1878, 2 vol. in-8.

WALLUT (C.). *Grandeur et décadence d'un oasis*. Trad. par Fr. Macente. 1 875, in-fol. à 2 col.

X.

II

BIBLIOGRAPHIE DES NOELS (1).

L'infatigable Quérard, mort en 1865, a laissé, on le sait, de vastes travaux consacrés à la science des livres; la *France littéraire* (1827-1842, 10 vol.; tomes XI et XII, 1854-1862); les *Supercheries littéraires dévoilées*, 1845-53, 5 vol. in-8 (2), d'autres publications non achevées, attestent un dévouement qui ne se démentit jamais; il avait entrepris une œuvre gigantesque, l'*Encyclopédie du bibliothécaire;* il n'a pu en faire paraître que le prospectus. Conçu sur un plan trop vaste, cet immense répertoire ne saurait être publié en entier; d'ailleurs, par la force des choses, il devient de plus en plus incomplet. L'auteur en avait détaché quelques articles (*La Roumanie*, *Marat*, *Marie-Antoinette*) qu'il a insérés dans un journal auquel il avait donné son nom, mais dont il n'a paru que deux volumes (1855-1856).

Acquéreur des papiers inédits de Quérard, nous n'avons pas voulu laisser

(1) Ce travail est extrait de l'*Encyclopédie* (inédite) *du Bibliothécaire*, par M. J. M. Quérard.

(2) Une seconde édition, fort augmentée, de ce curieux travail, revu par MM. P. Jannet et G. Brunet, a paru à la librairie Daffis. 1869-1871, 3 vol. in-8.

perdre en entier les résultats de ses longues recherches; les notes que nous avons trouvées sur les *livres perdus* et sur les *livres à clef* nous ont fourni la base de deux publications qui ont vu le jour en 1873.

Profitant de l'hospitalité que veut bien nous accorder le *Polybiblion*, nous reproduirons les notes que Quérard avait recueillies sur les *Noëls*, en les complétant sur quelques points; ce travail ne saurait prétendre à être complet; nous espérons cependant qu'il offrira quelque intérêt; c'est la première fois, ce nous semble, que ce sujet est abordé.

Nous sortirions des limites que nous devons nous prescrire si nous voulions envisager le noël au point de vue littéraire : disons seulement que, sans prétendre au mérite poétique, il offre souvent une naïveté pleine de charme.

Il s'exprime maintes fois en dialecte vulgaire, puisqu'il est surtout répandu parmi les populations rurales et illettrées; à ce point de vue, il offre de précieux éléments pour l'étude des patois qui disparaissent de plus en plus et qui offrent tant de ressources à des recherches sérieuses de linguistique.

Il n'est pas rare de trouver le noël formé du mélange de deux idiomes différents; empruntons, à cet égard, quelques lignes à un article de M. Ferdinand Denis, inséré dans la *Revue de Paris* :

« Quelquefois, quand le noël était chanté au fond de quelque province reculée, c'était le patois populaire qui servait à l'expression du langage de la terre, des pensées des pauvres bergers, tandis que le français des villes se trouvait être un langage intermédiaire que les anges parlaient aux hommes. En voici un exemple plein de naïveté, en patois franc-comtois :

L'ANGE.

Pauvres pasteurs, quittez vos bergeries,
Et venez voir votre Dieu, votre roi;
Tous vos moutons paîtront dans ces prairies,
En sûreté, partez et suivez-moi.
Malgré l'envie,
La jalousie,
De Lucifer, il nous appelle à lui.

LES PASTEURS.

Nous ne sçant pas ce que vous nous veut dire,
Les pouvre gens ne vont pas chez leu roi,
Messieurs, messieurs, de nous vous veulez rire,
Et d'y entra nous n'ont pas le pouvoi.
Et nous guenilles
Et nous mandrilles,
Ne peuvent pas lougié desous son toit.

On devine aisément ce que répond l'ange, et avec quel sentiment de religieuse béatitude les pauvres bergers pénètrent dans l'étable qu'illumine de sa splendeur le Dieu enfant.

Dès le onzième siècle, on trouve des noëls; d'antiques manuscrits en contiennent, et les compositions latines qui rentrent dans ce genre de compositions ne sont pas rares au moyen âge.

Les recueils de noëls étant destinés à un public qui a peu de soin des livres qu'il achète, il s'ensuit que toutes les éditions anciennes sont devenues très rares et d'un grand prix; parmi les impressions du siècle dernier, il en est qu'on aurait beaucoup de peine à se procurer.

Quérard se proposait de signaler, indépendamment des recueils de noëls, les auteurs qui ont abordé ce sujet; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son

intention. Bornons-nous à mentionner le *Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, publié par Larousse (tome XI, 1047; un noël est transcrit avec la musique notée), et l'*Intermédiaire, journal des curieux* (t. IV, col. 189 et 221).

Il y a quelque temps, Mgr Pelletier, chapelain de S. S. et chanoine de l'Église d'Orléans, a publié une série d'articles sur la ou les *Bibles des noëls*. Ces articles ont paru dans la *Semaine du Clergé*, recueil publié par l'éditeur Louis Vivès.

Alsenois (le comte d'). *Cantiques du premier advenement de Jesus-Christ.* Paris, veuve Maurice La Porte, 1553, petit in-8, avec les airs notés. L'auteur est Nicolas Denisot qui, tout comme Rabelais, Tabourot, Noël du Fail, Guillaume des Autelz et bien d'autres, eut recours à l'anagramme, afin de dissimuler son nom. Il y a treize cantiques dans ce petit volume, fort rare et recherché; de beaux exemplaires ont été payés 72 fr., vente Nodier; 6 liv. st. 6 sh., Libri en 1862; et jusqu'à 200 fr., vente Decq. Une jolie réimpression, due aux soins de M. de Clinchamps, et tirée à 50 exemplaires seulement, a été imprimée au Mans en 1847, petit in-8. — Ces noëls, parfois obscurs, présentent çà et là quelques traits heureux, quelques touches fortes ou naïves. Les airs sont ceux de chansons profanes de l'époque :

Noël sur le chant : Nous irons tousiours,
Coucher sans chandelle, sans lanterne.
Noël sur le chant : Commère il m'y fault,
Ung servant, qui sache bien tout faire.

Andichon (Henri d'), ci-devant curé d'Aucanville. *Noëls choisis, corrigés, augmentés et nouvellement composés sur les airs les plus agréables.* Pau, G. Dagné, s. d., in-12, 1 ft et 65 pages.

Aneau (Barthélemy). *Chant natal contenant sept noelz, ung chant pastoural et ung chant royal auec ung mystere de la nativité par personnages.* Lugduni, S. Gryphius, in-4, 1539, 16 fts. — Livret très-rare et fort précieux. Un bel exemplaire, qui avait été payé 286 francs à la vente Yéméniz en 1869, a été adjugé à 735 francs à celle de M. L. de M., en 1876.

Avril (J. F.). *La Lyre de Judée, ou recueil de nouveaux noëls provençaux et français.* Nyons, L. Gros, 1860, pet. in-8.

Belamy (F.). *Recueil de noëls anciens en patois de Besançon*, nouvelle édition, corrigée et augmentée de notes explicatives et historiques. Besançon, Bintot, 1849, in-12. Recueil bien fait, contenant les noëls du Père Christin Prost, capucin, mort en 1696, et ceux de François Gauthier.

Buchon (Max.). *Salins-les-Bains, ses eaux minérales et ses environs.* Lons-le-Saulnier, Gauthier, 1862, in-12. Un noël en patois de Salins, p. 10-13.

Cantiques de l'âme dévote. Marseille, 1708, in-12. Il y a divers noëls dans ce recueil, très-souvent réimprimé à Marseille et dans le midi de la France, et qui est l'œuvre d'un prêtre du diocèse de Toulon, Laurent Durand, lequel vivait au seizième siècle. Les éditions modernes ont en partie défiguré le texte original, maladroitement retouché; celle donnée en 1856 (*Perisse frères*), ne conserve nullement la physionomie primitive.

Cantiques de noelz anciens les mieux faicts et les plus requis du commun peuple. Le Mans, Gervais Olivier, s. d. (fin du seizième siècle), pet. in-8, goth., 50 p. Un bel exemplaire, 150 fr., vente de M. le baron J. Pichon, en 1869.

Cantiques sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lyon, 1757, in-12.

Chancons joyeuses de Noël tres doulces et recreatives. S. l. n. d. pet. in-8, goth., 8 fts. 260 fr., vente de M. le baron J. Pichon.

Chantzons sainctes pour vous esbattre,
Elegantement exposées.
Par ung prisonnier composées
Cest an mil cinq cent vingt et quatre.

J. D. (Jean Daniel), organiste. S'ensuyvent plusieurs (six) Noélz nouveaulx. S. l. n. d. (vers 1500), pet. in-8, 8 f^ts^; 260 fr., même vente.

Chansons spirituelles et autres poesies dediees à la naissance de Jésus-Christ et à sa gloire par le plus indigne de ses serviteurs. Lyon, Ant. Molin, M.DC.LIII, in-8.

Chants de cantiques et noëls avec la musique notée. Paris, Ballard, 1705, in-8.

Choix de noëls anciens et nouveaux françois et gascons. Bayonne, veuve Lamaignères, s. d., in-12. Réimpression du recueil publié en 1845 sous le titre de *Fleur des noëls* (voir ce mot).

Dictionnaire des noëls et des cantiques, Paris, Migne, 1867, grand in-8, VII et 1439 colonnes. Ce volume forme le tome LXIII de la troisième *Encyclopédie théologique*; sa rédaction est due à M. Perennès.

Etcheverry (Jean d'), prêtre. *Noëls en langue basque.* Voir un article de J. Vinson, *Bulletin du bouquiniste* (Paris, Aubry), 15 août 1877. Etcheverry vivait au commencement du dix-septième siècle; la première édition de ces noëls n'a pas été retrouvée; il en existe plusieurs, imprimées à Bayonne sans date. La plus ancienne qui soit bien connue est celle de 1645, imprimée à Bordeaux (*Bordelen, Guillen Milanges*), petit in-8, 251 pag.; *Noelai etaberie canta espiritual*, etc. Autres éditions : *Bayonan, Maffre*, 1669, in-8, 240 pag.; *Bayonan, Fauvet, s. d.* in-8, 250 p.; *Ibid. Id.* s. d. 240 p.; *ibid. id.* 230 pages. M. Vinson ajoute que le British Museum est la seule bibliothèque qui possède des exemplaires de ce recueil fort rare; sur les six éditions connues, le Museum en conserve trois. La riche collection du prince Louis-Lucien Bonaparte renferme aussi des exemplaires des *Noelai.*

Fleur (la) des noëls nouveaux (*s. l. ni d.*), in-12 (Cat. de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste).

Grande (la) Bible des noëls vieux et nouveaux. Nancy, F. Messin, s. d., in-12, 80 et 84 pages.

Grande Bible des noëls. Tours, veuve Poinsot, 1673, in-12.

Grande (la) Bible des noëls de la nativité de Jésus-Christ, augmentée de plusieurs beaux noëls nouveaux. Tours, Mame, s. d., in-12, 179 pages.

Grande (la) Bible des noëls angevins. Angers, 1808, in-12.

Grande Bible renouvelée des noëls nouveaux. Troyes, s. d., 2 tomes in-12.

Grande (la) Bible des noëls tant anciens que nouveaux composés en l'honneur de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge Marie, Angers, 1602, in-8, caractères gothiques.

Grands (les) Noelz nouveaulx, composez sur plusieurs chansons tant vieilles que nouvelles, en françoys, en poytsevin et en escossois. (A la fin : *On les vend a Paris... Jaque Nyverd, s. d.*, petit in-8, goth. de 24 f^ts^. 320 francs; vente Pihon, 661.

Grosjean (P.), organiste de la cathédrale de Saint-Dié. *Airs des noëls lorrains*, recueillis et publiés par —. Saint-Dié, 1863, in-8.

Hoffmann (Francis), *A Christmas Carol on Peko-Tea.* London, 1720, in-8, 16 p. L'auteur de cet opuscule, dédié à la reine Caroline, exprime la pensée que ces vers auront toute la bonté du thé le plus parfait et qu'ils seront toujours en faveur, d'un jour de noël à l'autre. L'idée est bizarre.

Jouve (L.) *Noëls patois anciens et nouveaux, chantés dans la Meurthe et dans les Vosges*, recueillis, publiés et annotés par —. Paris, Firmin-Didot, 1869, in-12.

Lambert (Babat), curat de Sant-Gervasi. *Bétélen. Pouèmo en nouvè prouvençau.* Obro postumo (avec une introduction par le P. G. Bouffier et traducduction littérale). Avignon, Aubanel, 1872, in-8, xi-643 p.

La Monnoye (Bernard de). *Noei tô novea, ai Dijon chi Jan Resayre*, 1701, in-12, 90 pages. C'est l'édition originale de ces célèbres noëls en patois bourguignon, souvent réimprimés. Nous n'avons pas à nous en occuper puisqu'ils sortent du cadre des noëls religieux, les seuls que nous envisageons ici; on trouvera d'ailleurs d'amples renseignements à leur égard dans le *Manuel du Libraire* de J. Ch. Brunet, 5e édit., au mot La Monnoye, et dans l'*Histoire de l'idiome bourguignon*, par M. Mignard. Voir aussi Nodier, *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, 1828, p. 152 et suiv.

Langardière (de). *La Bible des noëls*, 1863, in-12. Recueil intéressant.

Le Houx (J.). *Noëls virois*, publiés pour la première fois avec une introduction et des notes par Armand Gasté, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Caen. Caen, 1861, in-8, xviii et 73 p.

Le Moigne. *S'en suivent plusieurs chansons de noëls. Nouelz nouveaulx*, Paris, 1520, pet. in-8, goth., 63 fts. L'auteur était curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, en Poitou. Ce volume, où se montre une grande naïveté, est d'une rareté extrême; un exemplaire fait partie de la belle bibliothèque de M. Cigongne, achetée en bloc par Mgr le duc d'Aumale (catalogue, n° 1284). La Société des bibliophiles français en a donné une édition nouvelle (Paris, Lahure, 1860, in-16, xvi et 172 p.); elle n'a été tirée qu'à 36 exemplaires; on y a joint les noëls composés (vers 1524), par les prisonniers de la Conciergerie et deux autres tirés du Recueil des noëls du plat d'argent.

Leroy (Toussaint), chanoine du Mans. *Cantiques de noels nouveaux*. Au Mans, F. Olivier, 1579, pet. in-8; 1605, pet. in-8. Ces deux éditions sont devenues d'une extrême rareté.

Lucifar prijn au baytan, par J.-B.-F.-D. L. C. (Foulon de la Chartre, chanoine de Saint-Etienne de Dijon, mort en 1665). Ses noëls, imprimés en 1666 (*Dijon, J. Grangies*), sont devenus extrêmement rares. M. Fertiault en a reproduit dans son édition des noëls de La Monnoye, p. 232.

Macée (Claude). *Pastorale sur la naissance de Jésus-Christ*. Saint-Malo, 1805-1819, in-12. On trouve vingt noëls à la fin de ce volume.

Martin (Nicolas), musicien à Saint-Jean de Maurienne, en Savoie. *Noelz et chansons nouvellement composez tant en vulgaire françoys que savoisien dict patois*. Lyon, Macé-Bonhomme, 1556, pet. in-8, 104 p. Ce petit volume, d'une rareté extrême, contient la musique notée. Un exemplaire se trouva dans une vente faite à Paris en 1836, de livres ayant appartenu à un célèbre bibliophile anglais, Richard Heber (voir le *Manuel du Libraire*); il fut adjugé à 120 fr.; c'est probablement le même que celui qui figure au n° 17251 de la *Bibliothèque lyonnaise* de M. Coste, acquise par la ville de Lyon. Le catalogue de cette très-importante collection, rédigé avec le plus grand soin par M. Vingtrinier, forme un volume grand in-8 de vii et 769 p. à deux colonnes; il contient 18,641 articles. Ne serait-il pas bien désirable qu'il existât dans le même genre des bibliothèques marseillaise, bordelaise, toulousaine ?...

Matthieu, choriste dans la Confrérie des pénitents blancs. *Nouveau recueil de noëls*. Avignon, Seguin (vers 1816), in-12.

(*A suivre*). Gustave Brunet.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Félix-Antoine-Philippe Dupanloup, évêque d'Orléans, membre du Sénat et de l'Académie française, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie, est mort le 11 octobre, au château de la Combe de Lancey (Isère). Il fit ses études littéraires et théologiques à Paris, aux séminaires de Saint-Nicolas et de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché à la paroisse de l'Assomption. Il y fit des catéchismes où brillèrent les premières lueurs d'un talent destiné à jeter un si vif éclat. Les dons particuliers qu'il avait reçus pour l'enseignement se déployèrent ensuite au petit séminaire de Paris, à la tête duquel il fut placé à deux reprises, comme préfet des études (1834), et comme supérieur (1837). Ses qualités oratoires se révélaient à la même époque dans la chaire de Notre-Dame (1834), et dans la chaire de Saint-Roch (1836 et 1837). Ce fut lui qui, au mois de mai 1838, fut appelé au lit de mort de M. de Talleyrand. Grand vicaire, puis chanoine titulaire de l'Église de Paris, il occupa aussi un moment la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne (1841). Il prit part aux grandes luttes pour la liberté de l'enseignement, qu'il contribua singulièrement à faire triompher; pour l'instruction secondaire, après les événements de 1848, comme membre de la commission instituée au ministère de l'instruction publique et par qui fut esquissée la loi du 15 mars 1857. Nommé évêque d'Orléans le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 28 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Cette situation nouvelle ne l'enleva point aux luttes d'intérêt général, qui sont plus que jamais, en ce siècle troublé, la vie de l'Église et l'honneur de ses enfants. Parmi les nombreuses polémiques auxquelles il prit part avec un zèle infatigable et un talent d'écrivain, dont ses adversaires sentirent rudement l'énergie, il faut citer surtout les combats qu'il livra, sous le second Empire, pour la défense du pouvoir temporel du Saint-Siège, et contre l'invasion du matérialisme et de l'athéisme doctrinal, ce fléau des esprits de notre temps. Durant la guerre de 1870, il tint dans Orléans une conduite vraiment épiscopale et vraiment française. Envoyé à l'Assemblée nationale par les électeurs du Loiret, il y livra et y soutint, en 1875, la bataille à jamais mémorable, par laquelle, complétant le succès de 1850, il conquit la liberté de l'enseignement supérieur, qu'il défendit ensuite contre le retour offensif des adversaires de cette liberté, dans la discussion qui eut lieu en 1877 au Sénat, dont il était devenu membre inamovible. Membre de l'Académie française depuis le mois de mai 1854, il donna, lors de l'élection de M. Littré, sa démission, que la compagnie n'accepta point. Sa dernière bataille, livrée à l'occasion du centenaire de Voltaire, fut la dernière victoire, et non la moins éclatante, d'une vie si orageuse et si féconde. Ses principales préoccupations, en-dehors des combats que nous venons de rappeler, furent les questions théoriques et pratiques d'enseignement secondaire et supérieur, pour lesquelles il semblait avoir retrouvé le génie de Fénelon; et le culte qu'il avait voué à la mémoire de Jeanne d'Arc, dont il a fait à deux reprises l'éloquent panégyrique, et dont il avait entrepris de faire proclamer la sainteté. Mais rien de ce qui touchait aux choses de l'esprit, surtout dans leur rapport avec la religion et la société menacées, ne lui était étranger. Personne n'a compris mieux que lui l'importance des œuvres de préservation, de propagande, de charité intellectuelle. Aussi fut-il l'un des premiers et des plus chaleureux patrons, l'un des amis les plus efficaces de la Société Bibliographique, qui avait l'honneur de le

compter parmi ses membres titulaires. Écrivain, orateur, avant tout polémiste, capitaine et soldat au service de Jésus-Christ et de son Église, ayant cet élan des âmes guerrières, qui parfois entraîne à des erreurs, mais qui est si puissant pour enlever d'assaut le bien, en une époque tourmentée, Mgr Dupanloup n'était pas sans ressemblance avec quelqu'un de ces grands évêques du quatrième et du cinquième siècle, qui maintinrent, debou au milieu des ruines, comme le signe d'un prochain et meilleur avenir, la Croix, à l'ombre de laquelle allaient se ranger de nouveaux et nombreux enfants.

Voici la nomenclature, aussi complète que possible, des œuvres de Mgr l'évêque d'Orléans, que nous avons classées en quatre séries : Livres, Lettres, Discours, Mandements.

— Livres : *La Chapelle Saint-Hyacinthe, Souvenirs des catéchismes de la Madeleine*, recueillis par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, 1825-1835. *Instructions, Homélies, Sermons*, etc. (1872, 2 vol. in-18); — *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18); — *Manuel des catéchismes* (1832, in-12; 30e édition en 1858); — *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1832, 2 vol. in-18), composée d'extraits de Fénelon (nouv. édit on, 1870, in-8); — *Evangiles des dimanches et fêtes de l'année* (1835, in-18); — *La Journée du chrétien*, conseils choisis d'après Bossuet (1838, in-18); — *La vraie et solide vie sacerdotale*, recueillie des ouvrages de Fénelon (1838, in-8); — *Méthode générale de catéchisme*, recueillie des ouvrages des Pères et des Docteurs de l'Église,... depuis saint Augustin jusqu'à nos jours... (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1861, 3 vol. in-12); — *Éléments de rhétorique sacrée*, d'après Fénelon (1841, in-12); — *Manuel des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne* (1843, in-18; 13e édition, 1876); — *Le Christianisme présenté aux hommes du monde*, d'après Fénelon (1844, 6 vol. in-8, 8 éditions); — *De la pacification religieuse*, etc. (1845, in-8, 2 éditions); — *Du nouveau projet de loi sur la liberté de l'enseignement*, etc. (1847, in-12); — *De la liberté d'enseignement, état de la question* (1847, in-12); — *De la souveraineté temporelle du Pape* (1849, in-8 et in-12); — *De l'éducation* (1850-1857-1862, 3 vol. in-8 et in-12. T. Ier, De l'éducation; tome II, De l'autorité et du respect dans l'éducation; tome III, Les hommes d'éducation; — *De la haute éducation intellectuelle* (1855-1857, 3 vol. in-8 et in-12. Tome Ier, Les Humanités; tome II, L'Histoire, la Philosophie et les Sciences; tome III, Lettres aux hommes du monde sur les études qui leur conviennent); — *Programme pour les études du clergé* (1856, in-8); — *Instruction et règlements sur les études ecclésiastiques* (1856, in-12); — *La Souveraineté pontificale, selon le droit catholique et le droit européen* (1860, in-8); — *La Brochure, le Pape et le Congrès. Lettre à un catholique* (1860, in-8); — *Défense de la liberté de l'Église* (1861, 2 vol. in-8) — *Les Sociétés de charité, les Francs-Maçons et la circulaire du 16 octobre* 1861 (1861, in-8); — *Souvenirs de Rome*, offerts au clergé de son diocèse (1862, in-8); — *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion* (1863, in-8); — *La Charité chrétienne et ses œuvres* (1863, in-8); — *Réponse à la prière adressée par M. E. Quinet au clergé catholique en faveur de la Pologne* (1863, in-8); — *Le Catéchisme chrétien, ou Exposé de la doctrine de Jésus-Christ offert aux hommes du monde* (1865, in-8); — *La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre* (1865, in-8); — *Quelques conseils à un jeune militaire* (1865, in-8); — *Entretiens sur la prédication populaire* (1866, in-8); — *L'Athéisme et le Péril social* (1866, in-8); — *Femmes savantes et femmes studieuses* (1867, in-8); —

Les Alarmes de l'épiscopat justifiées par les faits... (1868, in-8); — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (1868, in-8); — *L'Œuvre par excellence ou Entretiens sur le catéchisme* (1869, in-8); — *Histoire de N.-S. Jésus-Christ* (1869, in-4, et 1871, in-8); — *L'Enfant* (1869, in-16; 2e édition, 1874); — *Le Mariage chrétien* (1869, in-8; 4e édition, 1875); — *La Femme studieuse* (1869, in-16; 3e édition 1874); — *Conseils aux jeunes gens sur l'étude de l'histoire*; — Idem *sur l'étude de la philosophie* (1872, in-12); — *L'Election de M. Littré à l'Académie française, suivi d'une réponse au Journal des Débats* (1872, in-8); — *Quelques mots sur l'instruction primaire en Prusse* (1872, in-8); — *Du dimanche* (1873, in-12); — *Étude sur la franc-maçonnerie* (1875, in-8). — *Où allons-nous?* (1876, in-8 et in-18); — *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde*, auxquelles il mettait la dernière main quand la mort est venue le frapper. (T. I, in-8; t. II, sous presse); — *Pensées de Leibniz*; — *Pensées de Bacon, Kepler*, etc., avec une introduction (1870, in-8).

Lettres : *Lettres à M. le duc de Broglie,* rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique (1844, in-8); *Seconde lettre à M. le duc de Broglie* (1844, in-8); —*Lettres sur l'éducation particulière* (1851, in-8); — *Lettre sur l'emploi des auteurs profanes, grecs et latins, dans l'enseignement classique*; mandement au sujet des attaques dirigées contre les instructions relatives au choix des auteurs pour l'enseignement classique dans les séminaires (1852, in-18); — *Lettre à un catholique sur le démembrement dont les États pontificaux sont menacés* (1860, in-8); — *Lettre à M. Grandguillot, rédacteur en chef du Constitutionnel* (1860, in-8); — *Lettre à M. le baron Molroguier* (1860, in-8); — *Lettre à M. le vicomte de la Guéronnière,* en réponse à la brochure : la France, Rome et l'Italie (1861, in-8); — *Lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse, sur l'esclavage* (1862, in-8); — *Lettre demandant une quête générale en faveur des pauvres ouvriers rouennais,* (1863, in-8); — *Lettre à un membre de l'Académie de Sainte-Croix sur les études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde* (1863, in-8; — *Lettre sur l'étude du droit* (1865, in-8); — *Lettre pastorale sur les malheurs et les signes du temps* (1866, in-8); — *Lettres sur l'étude de la religion* (1866, in-8); — *Lettre à M. Ratazzi,* président du conseil des ministres du roi d'Italie, *sur les entreprises de Garibaldi* (1867, in-8); — *M. Duruy et l'éducation des filles,* lettre à un de ses collègues (1867, in-8); — *Seconde lettre sur M. Duruy et sur l'éducation des filles* (1867, in-8); — *Lettres* au clergé et aux fidèles de son diocèse, *à l'occasion des fêtes de Rome et pour leur annoncer le futur concile œcuménique* (1867, in-8); — *La Femme chrétienne et française.* Dernière réponse à M. Duruy, et à ses défenseurs (1868, in-8); — *Lettre sur le futur concile œcuménique* (1868, in-8); — *Lettre au clergé de son diocèse relativement à la définition de l'infaillibilité au prochain concile* (1869, in-8); — *Lettre aux prêtres de son diocèse pour leur donner communication de son avertissement à M. Louis Veuillot* (1869, in-8); — *Réponse à Mgr Manning,* archevêque de Westminster (1869, in-8); — *Réponse à Mgr Deschamps,* archevêque de Malines (1870, in-8); — *Réponse à Mgr Spalding* (1870, in-8); — *Lettre à un homme politique, à propos de la guerre actuelle* (1870, in-8); — *Lettre sur les prochaines élections.* Du devoir des honnêtes gens dans les élections (1871, in-8); — *Lettre à M. Gambetta* (1872, in-8); —*Lettre* au clergé de son diocèse *relative à la souscription nationale pour la libération du territoire* (1872, in-8); — *Lettre* à son clergé *relative à la collation des grades théologiques dans le diocèse d'Orléans* (1872, in-8); — *Lettre* (seconde), aux professeurs et supérieurs des petits séminaires *sur*

la circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, relative à l'enseignement secondaire (1873, in-8); — *Lettre* à M. Minghetti, ministre des finances du roi Victor-Emmanuel, *sur la spoliation de l'Église à Rome et en Italie* (1874, in-8); — *Lettres à un père de famille sur le volontariat d'un an* (1874, in-8); — *Lettre sur les élections* (1877, in-8); — Le journal *le Monde* avait reçu et publié, depuis plusieurs années, des *Lettres* de l'infatigable évêque, où l'on retrouvera l'écho de toutes nos agitations contemporaines; il en indique les sujets en ces termes : *Le Péril actuel du Saint-Siège* (1867); — *Sur la mort du cardinal Altieri* (1867); — *Sur les écoles secondaires de filles qu'on se propose d'établir* (1867); — *Sur une ligue dite de l'enseignement* (1869); — *Sur le ministère pastoral à l'égard des hommes* (1869); — *Sur la vie commune dans le clergé séculier*, à l'occasion des établissements de l'Oratoire diocésain (1869); — *La gravité des mœurs ecclésiastiques* (1869); — *Sur les projets de l'unitarisme politique en Suisse* (1872); — *Réponse à la lettre de M. le pasteur Pressensé* (1873); — *Sur les prophéties publiées dans ces derniers temps* (1874); — *Lettre à l'occasion de l'élection de S. S. Léon XIII* (1878).

Nous devons ajouter à cette nomenclature : les *Lettres à Messieurs les membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire*, qui forment quatre fascicules in-8 dans l'édition originale, non mise en vente, et que la Société Bibliographique a eu l'honneur de publier, d'abord en trois brochures gr. in-18, puis en une seule, de 175 pages avec la *lettre à M. Victor Hugo*, publiée aussi séparément (in-8 et in-12); — le chaleureux *Appel à la France*, pour la restauration du monument expiatoire élevé à Jeanne d'Arc, à Orléans, détruit pendant la Révolution; — et la *Lettre sur le Denier de Saint-Pierre*, qui porte le n° 21 du dernier volume, le dixième, des *Lettres, Circulaires et Mandements* de Mgr Dupanloup.

Discours : *Discours...* à la distribution des prix du petit séminaire de Paris 1843, in-8); — *Id.* (1845, in-8); — *Discours sur l'enseignement des lettres*, prononcé à la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Mesmin (1854, in-8); — *Discours de réception de Mgr l'évêque d'Orléans à l'Académie française*, le 9 novembre 1854. Réponse à M. le comte de Salvandy, directeur... (1854, in-8); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé le 2 mai 1855 (1855, in-8, nouv. édition, 1869); — *Discours sur l'utilité des bonnes études littéraires*, prononcé à la distribution des prix du petit séminaire (1856, in-8); — *Paroles prononcées aux obsèques du R. P. de Ravignan* (1858, in-8); — *Discours sur l'enseignement de l'histoire* (1858, in-8); — *Oraison funèbre des volontaires catholiques* de l'armée pontificale morts pour la défense du Saint-Siège, prononcée le 9 octobre 1860 (1860, in-8); — *Discours sur l'Agriculture*, prononcé dans la cathédrale de Sainte-Croix, le 9 mai 1861 (1861, in-8); — *Discours... en faveur des Pauvres catholiques d'Irlande,...* dans l'église Saint-Roch, le 25 mars 1861 (1861, in-8); — *Éloge funèbre de Mgr Menjaud* (1861, in-8); — *Panégyrique de saint Martin...* prononcé à Tours, le 16 novembre 1862 (1862, in-8); — *Discours* prononcé au Congrès de Malines, le 31 août 1864, *sur l'enseignement populaire* (1864, in-8); — *Oraison funèbre du général de La Moricière*, prononcée dans la cathédrale de Nantes, le 19 octobre 1865 (1865, in-8); — *Discours prononcé au Congrès de Malines en 1867, sur la Lutte chrétienne* (1868, in-8); — *Paroles prononcées aux funérailles de Berryer*, 7 décembre 1868 (1868, in-8); — *Panégyrique* (second) *de Jeanne d'Arc* (1869, in-8); — *Discours* prononcé à l'Assemblée nationale, *sur l'Indépendance nécessaire du Saint-Siège et les calomnies répandues dans ces derniers temps contre le clergé* (1871, in-12); — *Discours* prononcé à l'Assemblée nationale, dans la séance du 29 mai 1872, *sur la loi militaire* (1872, in-8); — *Discours* (deuxième et

troisième), prononcés à l'Assemblée nationale, dans les séances des 21 et 22 juin 1872, *sur la loi militaire* (1872, in 8); — *Discours* prononcés à l'ouverture des cours de l'école libre des hautes études, précédés de la conférence faite au cercle catholique du Luxembourg, le 22 janvier 1874, *sur la haute éducation de la jeunesse* (1874, in-8); — *Allocution prononcée à l'assemblée générale de la Société bibliographique* (1875, in-8;) — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale *sur l'Organisation de l'aumônerie militaire* (séance du 20 mai 1874) (1874, in-8); — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale dans les séances des 4 et 5 décembre 1874, pour appuyer le projet de loi présenté par M. le comte Jaubert *sur la liberté de l'enseignement supérieur* (1874, in-8); — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale, dans les séances des 15 mars, 18 mai, 7, 12, 14 et 16 juin 1875, pour appuyer le projet de loi *sur la liberté de l'enseignement supérieur* (1875, in-8); — *Discours prononcés au Sénat, les 21 22 et 23 décembre 1874, dans la discussion du budget* (1876, in-8); — *Discours sur la liberté de l'enseignement supérieur*, prononcé au Sénat dans la séance du 19 juillet 1876 (1876, in-8), dont le texte a été publié par la Société Bibliographique dans ses *Questions politiques, religieuses et sociales*, n° 5. *L'enseignement supérieur (Sénat)*, (1876, in-18); — Discours prononcé au Sénat dans la séance du 21 mai 1878 pour interpeller le gouvernement sur la conduite qu'il se propose de tenir vis-à-vis des fêtes du Centenaire de Voltaire.

Mandements : Il ne nous reste plus qu'à donner la liste des mandements de carême de Mgr l'évêque d'Orléans, pendant une période ininterrompue de vingt-neuf ans; les titres en sont les suivants : *Sur la Loi* (1850): — *Le Jubilé* (1851); — *Nécessité de se convertir* (1852 et 1853); — *Sur la visite du diocèse* (1854); — *L'Immaculée Conception* (1855); *Les grands devoirs de la vie chrétienne* (1856); — *La Pénitence* (1857); — *La Pensée de la mort* (1858); — *Le Respect humain* (1859); — *Encyclique de S. S. Pie IX* (1860); — *Reconnaissance que l'Europe doit au christianisme* (1861); — *La Charité* (1862); — *Saint Vincent de Paul et ses œuvres* (1863); — *Entretien paternel avec ses diocésains* (1864); — *Le Jubilé* (1865); — *La Charité, à l'occasion des victimes de la Guadeloupe* (1866); — *La Providence* (1867); — *L'Encyclique* (1868); — *Sur le Dimanche* (1869); — *Quelques avis pour le Carême* (1870); — *Les Evénements présents et la réception des Sacrements* (1871); — *Nécessité de la Prière* (1872); — *Les Sociétés ouvrières chrétiennes et les autres œuvres d'hommes et de jeunes gens d'Orléans* (1873); — *Épreuves de l'Église; nos Devoirs envers elle* (1874); — *Le Jubilé, son origine; moyen de conversion et de salut* (1875); — *Le Voyage de Rome* (1876); — *Le Retour à Dieu*, (1877;) édition publiée par la Société Bibliographique in-18); — *La Prière et les Sacrements* (1878).

Une grande partie des œuvres Mgr Dupanloup a été recueillie sous les titres généraux de : *Œuvres choisies* (1861, 4 vol. in-8, avec portrait. Paris, Perisse frères); — *Nouvelles œuvres choisies*. Tome Ier à VII (1873-1875. Plon, 7 vol. in 8); — Tome Ier. *Œuvres oratoires*, dans lesquelles on trouve l'*Oraison funèbre du P. de Ravignan*; — Tome II. Défense de la religion. — Tome III. Controverse sur l'éducation des filles. — Tome IV. Défense de Rome et du Saint-Siège. — Tome V, VI, VII. Œuvres pastorales.

Mgr Dupanloup avait encore publié : *Le véritable esprit du Jubilé expliqué par Bossuet, Fénelon* (1847, in-18); — *Histoire de la B. Marie de l'Incarnation, par l'abbé Boucher* (1854, 2 vol. in-12); — *La vraie et solide piété* (1846, 4 vol. in-18); — *Lettre de piété;* — *Manuel pratique de piété de Fénelon*; — *Lettre de Fénelon sur la fréquente communion* (1855, in-12); — *Direction chrétienne de Fénelon*, avec une préface (1869).

On pourra consulter, pour connaître en détail la vie et l'œuvre de l'illustre prélat : *Mgr Dupanloup*, par E. de Lavedan (1849, in-8); — La *Biographie* que lui a consacrée M. Hippolyte Castille, dans ses « Portraits historiques et politiques du dix-neuvième siècle, » in-32, avec portr.; — *Mgr Dupanloup*, par Pierre et Paul (1860, in-32, Havard, avec portrait et autographe); — *M. Dupanloup devant l'opinion publique* (1867, in-8, Dentu); — *Deux mots relatifs à Mgr Dupanloup et à M. Littré*, par Ervas (1872, in-12); — *Mgr Dupanloup, biographie et souvenirs*, par J. Hairdet (1878, in-8).

P.-S. — Nous recevons, au dernier moment, une *Liste bibliographique des écrits de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans*, publiée par M. H. Herluison (Orléans, H. Herluison, 1878, in-8 de 31 p.) qui doit être suivie de la *Liste des mandements et lettres pastorales*. Cette bibliographie, sans être absolument complète, servira de contrôle et de complément à celle que nous donnons.

— M. Gabriel Delafosse, membre de l'Institut (Académie des sciences), est mort le 13 octobre dernier. Il était né en 1796, à Saint-Quentin (Aisne). Élève de l'École normale en 1813, il y était devenu professeur de minéralogie; il continua ensuite son enseignement à la Sorbonne et au Muséum d'histoire naturelle; et, à la suite de travaux importants sur la cristallographie, il remplaça M. Elie de Beaumont à l'Institut, en 1857. Ses études, recueillies en partie dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, ont été le point de départ d'observations fécondes. — M. Delafosse avait publié aussi plusieurs ouvrages élémentaires, sur l'ensemble de l'histoire naturelle, et dont voici la liste, avec celle des études auxquelles il s'était plus particulièrement attaché : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (1831, in-12 avec planches; 10e édition en 1872); — *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (1840, 3 vol. in-18 avec planches; nouvelle édition en 1856, 3 vol. in-12); — *Leçons d'histoire naturelle*, dans le « Cours complet d'éducation pour les filles » (1856, gr. in-8; nouvelle édition, 1863); — *Nouveau cours de minéralogie* (1858-1862, 3 vol. in-8 avec atlas); — *Rapport sur les progrès de la minéralogie* (1867-1868, in-8); — enfin des *Mémoires* insérés dans le recueil de la section de l'Institut à laquelle il appartenait; nous devons citer, entre autres : *Recherches sur la cristallisation considérée dans les rapports physiques et mathématiques* (1840); — *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (1848 et 1851); — *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (1851). Il a été publié une « Étude sur les travaux scientifiques de Delafosse » (1851, in-4).

— M. Hippolyte Babou, né en 1824, à Peyrac (Aude), est mort à Paris, le 18 octobre dernier. Entré de bonne heure dans le journalisme, il avait collaboré au *Corsaire*, au *Charivari*, à l'*Illustration*, à la *Patrie*, à la *Revue de Paris*, sous le pseudonyme de Camille Lorrain; à l'*Athenæum*, à la *Revue française*. On lui doit la seconde édition des *Mémoires de Mme de La Guette*, publiée dans la Bibliothèque elzévirienne (1856, in-16); — *Les Païens innocents. Nouvelles :* récits et impressions du Minervois, son pays natal (1858, in-18); — *Lettres d'Italie*, du président de Brosses (1858, 2 vol. in-12); — *Lettres satiriques et excentriques*, avec un défi au lecteur (1860, in-12); — *Les Amoureux de Mme de Sévigné; les femmes vertueuses du grand siècle*, son œuvre la plus importante (1862, in-8); — *Vive le luxe! La comédie de M. Dupignac, réponse à M. Dupin; par une grande dame et une petite dame* (anonyme) (1863, in-8); — *Montpensier, roi d'Espagne* (anonyme) (1868, in-8); — *L'homme à la lanterne*, sous le pseudonyme de Jean Sans-Peur (1868, in-18);

— *Les Relations d'un juré, vingt figures contemporaines* (1875, in-12). — Un de ses articles de la *Revue française* avait été publié à part sous ce titre : *La Vérité sur le cas de M. Champfleury* (1857, in-8).

— M. Arthur Forgeais, fondateur et président de la Société sphragistique, né à Paris en 1822, est mort le 22 juillet dernier. Il avait débuté, dans ses publications sur la science spéciale à laquelle il avait appliqué son intelligence, par une *Notice sur les plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par Arthur Forgeais* (1858, in-8, avec figures); — une nouvelle publication sur le même sujet fut couronnée par l'Institut : *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, ouvrage orné de 800 gravures sur bois; série I à IV [1re série : Méreaux des corporations de métiers; 2e série : Enseignes de pèlerinages; 3e série : Variétés numismatiques; 4e série : Imagerie religieuse] (1862-1865); il fut bientôt suivi de son complément : *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, 5e série : Numismatique populaire (1866, in-8). Dans ces dernières années, M. Forgeais avait renouvelé ces travaux en un travail définitif, sous ce titre : *Numismatique des corporations parisiennes, métiers, etc., d'après les plombs historiés trouvés dans la Seine* (1874, in-8); en 1877, il avait publié le tome VI de ses études sphragistiques sous le titre de : *Blasons des chevaliers du moyen âge* (1 vol. in-8.)

— La presse russe annonce la mort de M. Etienne Gédéonov, conseiller privé, décédé, après une longue maladie, le 27 septembre 1878. Pendant plusieurs années, il avait été simultanément directeur de l'Ermitage impérial et des théâtres. Son nom est également connu aux savants et aux artistes. L'histoire lui doit un important ouvrage, en 2 volumes, sur les *Varégo-Russes*, qui a valu à l'auteur le prix Ouvarov, et a été, en grande partie, publié dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Trente ans auparavant, Gédéonov avait commencé, avec le concours de Pouchkarev, à publier : *La Description de la Russie au point de vue historique, géographique et statistique*, qui resta inachevée. En 1872, il écrivit une brochure intitulée : *L'Enfant porté par un dauphin*, et imprimée à un très-petit nombre d'exemplaires. C'est la description du fameux groupe de marbre qu'on attribue à Raphaël et qu'on peut voir à l'Ermitage. Parmi les pièces de théâtre composées par lui, *la Mort de Lapounov* est celle qui a eu le plus de vogue. Cette tragédie, écrite il y a trente ans, eut plusieurs représentations. Gédéonov a collaboré aussi au drame connu d'Ostrovski, intitulé : *Vassilissa Mélentievna.*

— On annonce encore la mort : à Bône, de M. Marius Nicolas, secrétaire de la Société scientifique d'Hippone, et ancien maître-imprimeur, à qui fut décernée la médaille d'or au premier congrès des orientalistes tenu à Paris il y a cinq ans; — de Mme Petel, née Marie-Alexandre Dumas, morte religieuse à Paris, à l'âge d'environ cinquante ans, après avoir obtenu des succès au salon et composé plusieurs ouvrages, entre autres *Un lit de mort;* — de MM. Larivière, rédacteur de l'*Union de la Sarthe*, mort à Almenèche (Orne), à l'âge de vingt-cinq ans; — de M. Constantin Descat, ancien député à l'Assemblée nationale, ancien maire de Roubaix et conseiller général, mort à Roubaix, le 14 octobre; — de M. Ménissier, mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, auteur dramatique et collaborateur de M. de Saint-Georges, dans l'*Éclair*, de Scribe, dans les *Malheurs d'un amant peureux*, etc. — de M. James Johnstone, à Londres, propriétaire du *Standard* et de l'*Evening Standard;* — de M. Cheverondier, membre du Conseil général de la Loire, président de la Chambre de commerce de Roanne, auteur d'un *Traité sur la culture de la vigne*, mort à Roanne; — de M. Jules de Lamarque,

fondateur de la Société du patronage pour les libérés adultes, mort à Paris le 28 octobre; — de M. Albert Albrier, dont nos lecteurs ont pu voir quelquefois le nom dans nos colonnes, mort à Fleury (Côte-d'Or), le 29 octobre, à l'âge de trente-un ans.

Institut. — La séance publique annuelle des cinq académies a eu lieu le 25 octobre, sous la présidence de M. Laboulaye. La séance a été remplie par un discours du président, un rapport de M. Wallon sur le concours de 1878 pour le prix Volney et la proclamation du prix, et les lectures suivantes : *Un directeur des musées* (M. de Cailleux), par M. Perrin; *les Enfants et les domestiques*, par M. Legouvé; *l'Empereur Barberousse et le siège de Milan*, par M. Zeller; *Progrès de la géographie et de la navigation*, par M. Ferdinand de Lesseps.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie, dans sa séance du 23 octobre, a choisi pour sujet des concours de 1880 les questions suivantes : — Prix ordinaire : Étude grammaticale et lexicologique sur la latinité de saint Jérôme. — Prix Bordin : Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurances pratiquées chez nous par des commerçants français ou résidant en France avant le quinzième siècle.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts a tenu sa séance publique annuelle le 19 octobre, sous la présidence de M. Hébert. La séance a été remplie par l'exécution de deux scènes lyriques qui ont valu les grands prix à leurs auteurs, M. Clément-Jules Broutin et M. Samuel-Alexandre Rousseau ; le discours du président, la proclamation et la distribution des prix, et la lecture d'une notice sur la vie et les ouvrages de M. Henri Labrouste, membre de l'Académie, par le vicomte Henri Delaborde.

Collège de France. — Par décret du 15 octobre, M. Paul Albert, docteur ès lettres, maître de conférences à l'École normale supérieure, a été nommé professeur titulaire de la chaire de langue et de littérature française moderne, en remplacement de M. de Loménie, décédé.

Association des bibliothécaires anglais a Oxford. — L'Association des Bibliothécaires anglais, fondée à la suite du Congrès tenu à Londres l'an dernier, a eu sa première réunion à Oxford, du 1er au 3 octobre, sous la présidence du R. Dr Coxe, bibliothécaire de la Bodléienne. Les séances ont été remplies par de nombreuses et intéressantes communications, dont nous donnerons le résumé dans un de nos prochains numéros. Les membres de la conférence ont été, en outre, mis à même de visiter en détail les riches et nombreuses bibliothèques d'Oxford, la Bodléienne, la Radcliffe et son annexe du New Museum, la Codrington, etc. L'acceuil le plus cordial a été fait aux savants réunis dans cette circonstance par MM. le Dr Coxe, les professeurs Akland, Max Muller, Rolleston, Jeweth, etc, ainsi que par les secrétaires et trésoriers de l'association, MM. Tedder, Thomas et Harrisson. Plusieurs bibliographes étrangers, membres honoraires de l'association, ont pris part aux travaux de cette session. Le gouvernement français y était officiellement représenté par deux délégués, M. le baron de Watteville, directeur des Lettres et Sciences, et M. le comte de Marsy.

La seconde réunion de l'Association aura lieu l'an prochain, à Manchester, sous la direction du bureau, dont les pouvoirs ont été renouvelés à l'unanimité. — En outre, l'Association des Bibliothécaires américains a fait connaître son intention de se réunir, en juin 1879, à New York, et a invité les membres de l'Association anglaise à assister à ce nouveau congrès de bibliothécaires.

Société des vieux textes russes. — Il existe en Russie, depuis 1877, une société ayant pour but de publier les vieux manuscrits écrits en langues slavonne ou russe, ou bien de reproduire en fac-simile des anciens livres imprimés devenus extrêmement rares. — La jeune société s'annonce favorablement. et les publications qu'elle a déjà mises au jour permettent de lui prédire un grand succès. Elles se partagent en plusieurs catégories, dont chacune a déjà fourni des spécimens. Nous avons sous les yeux le compte rendu qui vient de paraître sous le titre : *Rapport de la Société des vieux textes pour* 1877 (Ottchot Obstchestva lubiteleï drevneï pisinennosti), avec xvi appendices et 5 fac-simile lithographiés. (Saint-Pétersbourg, 1878, in-8, de 20, 88 et 4 pages).

Après un court exposé du programme de la Société, de l'état financier et un tribut payé à la mémoire de Georges Tolstoï, un de ses membres récemment décédé, le rapport passe en revue les seize publications exécutées durant l'année 1877, en y ajoutant autant d'appendices qui en donnent une analyse plus détaillée.

Voici la liste de ces publications : 1° Description de douze monastères du Mont-Athos, fac-simile de l'édition rarissime faite en 1839 à Thessalonique; 2° Recueil d'anciennes images gravées de la sainte Vierge ; elles sont au nombre de neuf, et forment la première série, qui sera continuée; 3° La requête du Vspolokhov, présentée au tzar Alexis ; 4° Vie du métropolite Alexis, mort en 1378, remarquable par les dessins dont le texte est orné ; 5° *Gesta Romanorum* ou le *Violier des histoires romaines*, édité par le prince Paul Viazemski, qui l'a fait précéder d'une étude fort intéressante et non moins érudite ; 6° *Quatrième Sagesse ou musique*, un des nombreux manuscrits contenant des neumes, qu'on connaît si peu, mais dont l'étude est pourtant indispensable ; 7° Représentation allégorique de la prise de Kizi-Kirmen, fac-simile d'un manuscrit dédié au feld-maréchal comte Boris Chérémétev ; 8° Alphabet civil, corrigé de la main de Pierre Ier, avec échantillons de cette nouvelle écriture, imprimée pour la première fois ; 9° Invention du chef de saint Jean-Baptiste; 10° Homélie de Jean-Chrysostome sur la décollation de saint Jean-Baptiste, où il s'agit aussi de bonnes et de méchantes femmes; 11° Trois anciens offices du même saint précurseur; 12° Homélie de Jean Damascène sur l'Annonciation, avec le dialogue entre l'Archange et la Mère de Dieu; 13° L'obituaire du monastère de Dédovsk à Totma, espèce d'*ars moriendi* ; 14° L'alphabet slavon ou *boukvitsa*, chef-d'œuvre de calligraphie exécuté à la plume sur un rouleau long de douze aunes; 15° *Super flumina Babylonis*, onze fragments détachés d'un psautier illustré ; enfin 16° La célèbre légende de Stephanite et d'Ikhnilate, commentée par M. Boulgakov, secrétaire de la Société et rédacteur du rapport.

La seule énumération des morceaux publiés, montre assez l'intérêt qu'ils offrent à tous ceux qui cultivent la littérature et les arts du moyen âge, sans parler de ce qu'en pourraient tirer les amis de l'histoire et des lettres russes. Un de leurs mérites vient de ce qu'ils apportent à la science occidentale de nouveaux éléments, et, sous ce rapport, il faut espérer que la Société saura rendre ses belles et riches publications accessibles à ceux qui ignorent la langue du pays.

Plus d'une d'entre elles mériterait les honneurs d'une traduction française; de ce nombre sont, par exemple, l'étude du prince Paul Viazemski sur les *Histoires romaines*, et celle de M. Boulgakov sur Stéphanite et Ikhnilate. Toutefois, ce n'est là qu'une minime partie des travaux de la Société. Parmi ceux qu'elle prépare, il y aura de vrais trésors. Nous en indiquerons seule-

ment deux : la *Vie de saint Nicolas*, munuscrit de 400 pages avec autant de dessins, du seizième siècle, et le *Recueil* (Izbornik) de Sviatoslav, de 1073, orné également de miniatures, mais surtout précieux comme monument littéraire. — Nous aurons l'occasion de revenir sur les splendides éditions de la Société, car elles méritent une étude spéciale ; le peu que nous en avons dit suffira pour attirer sur elles l'attention du public français, qui certainement sera bien aise de les connaître plus en détail.

J. Martinov, S. J.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 octobre, M. Egger a communiqué des renseignements sur l'exploration de M. Schilemann dans l'île d'Ithaque ; M. Casati a lu des notes complémentaires de sa précédente communication sur le musée du château de Rosenbourg ; M. Menant a fait une communication sur les cachets assyriens, imprimés sur des tablettes acquises par le *British Museum;* M. de Saulcy a lu une note sur un sesterce ; M. Joseph Derenbourg a fait une communication sur un cachet en cristal de roche trouvé en Mésopotamie. — Dans les séances des 11 et 18, M. Victor Duruy a continué la lecture d'un chapitre inédit de son *Histoire romaine*. — Dans la séance du 11, M. Halévy a lu un mémoire sur la prétendue existence d'une langue accadienne ou sumérienne. — Dans la séance du 23, M. Renan a fait une communication au sujet d'une inscription latine conservée à Rome et dont il a déjà entretenu l'Académie, M. Léopold Delisle a fait une communication au sujet d'un manuscrit de la bibliothèque de Lyon qui contient une partie de l'Écriture sainte en latin et remonte au sixième siècle. M. B. Haureau a achevé la lecture de sa biographie d'Arnaud de Villeneuve.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 octobre, M. Jules Zeller a lu un fragment inédit de son *Histoire d'Allemagne*, relatif à la lutte des cités de la Haute-Italie contre Frédéric Barberousse ; M. Aucoc a analysé un travail de M. Charles Tranchant sur les réformes à introduire dans l'enseignement politique et administratif ; M. Geffroy a analysé une dissertation de M. Frédéric Schiem, de l'Université de Copenhague, sur l'origne de quelques traditions ottomanes et particulièrement sur l'emblème du croissant. — Dans les séances du 12 et du 26, M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu une préface de la métaphysique d'Aristote.

Cours d'apologétique a l'Université catholique de Toulouse. — Dès la première formation de la faculté catholique de droit à Toulouse, les organisateurs de cette institution eurent soin d'y adjoindre, non-seulement les deux cours si essentiels de droit naturel et de droit canonique, confiés à deux religieux de la Compagnie de Jésus, mais encore deux cours d'apologétique, l'un scientifique, l'autre historique. Ces deux cours sont suivis avec le plus constant empressement, et produisent les plus heureux fruits. Dès ce moment, on peut se faire une idée de l'un d'eux par deux brochures publiées à Toulouse (chez Paul Privat), sous la rubrique commune : *Université catholique de Toulouse : Apologie scientifique du christianisme*, et sous ces deux titres particuliers : *Discours d'ouverture,* décembre 1877 (39 p. in-12), et *Résumé de l'enseignement du premier semestre*, mai 1878 (35 p. in-8). M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet y a déterminé avec une netteté parfaite le terrain de l'apologétique contemporaine : il s'agit pour elle de faire cesser l'antagonisme partout proclamé entre la science et la foi, en démêlant d'abord les vraies difficultés qu'oppose à nos croyances l'esprit prétendu

scientifique de ce temps, ce qu'on a nommé la « foi nouvelle; » en détruisant ensuite toutes ces difficultés, sans léser aucun droit, sans diminuer aucune conquête de la science. — Ce beau programme, l'éloquent professeur l'a déjà réalisé en partie; il a montré l'accord de la vraie science avec la vraie philosophie, et de celle-ci avec la vraie religion, sur les grands problèmes de l'origine du monde, de la vie, de l'âme raisonnable; il a victorieusement défendu les dogmes de l'existence de Dieu, de la création, de la Providence, de la dignité et de la destinée humaines, contre les vaines et avilissantes théories du monisme et du transformisme matérialistes. L'ordre, la solidité, l'élocution brillante, qui caractérisent les deux leçons publiées, inspireront à tous les lecteurs le même désir : que le cours tout entier, sous sa forme oratoire ou autrement, soit mis à la disposition de toutes les âmes qu'attirent les funestes mirages de la fausse science. Si l'auteur écoute ce vœu, il aura rendu à la science et à la foi un service signalé, et enrichi notre littérature philosophique et religieuse d'une œuvre aussi belle qu'utile. — L. C.

Les catalogues des bibliothèques des départements. — Le catalogue de l'Exposition du ministère de l'instruction publique fournit les indications suivantes sur les catalogues des villes de province, en réponse à la question posée dernièrement (t. XXIII, p. 189). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*. Paris, imprimerie nationale, 1849-1872. 4 volumes in-4°. Tome I : Séminaire d'Autun. Ville de Laon. École de médecine de Montpellier. Ville d'Albi. — Tome II : Ville de Troyes. — Tome III : Villes de Saint-Omer, Épinal, Saint-Dié, Saint-Mihiel, Schelestadt. — Tome IV : Arras, Avranches, Boulogne-sur-Mer. — *Angers*. Catalogue des imprimés de la bibliothèque de la ville (Sciences, arts, belles-lettres et histoire), par Albert Lemarchand. Angers, Lachèze, 1871-1875, 4 volumes in-4. — Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Lemarchand, conservateur. Angers, Cosnier, 1863, in-8. — *Arras*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Caron, bibliothécaire. Arras, Courtin, 1860, in-8. — *Aubenas* (Ardèche). Catalogue des livres contenus dans la bibliothèque de la ville. Aubenas, Cheynet, 1873, in-8. — *Autun*. Catalogue des manuscrits contenus dans la bibliothèque du séminaire, par Libri. Paris, imprimerie royale, 1846, in-4. — *Auxerre*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville (s. n. d. l. n. d.) in-8. — *Besançon*. Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de la ville (histoire, sciences, lettres). Besançon, imprimerie de Sainte-Agathe, 1842-1846-1875, 4 vol. in-4 — *Béthune*. Catalogue des ouvrages composant la bibliothèque communale. Béthune, Reybourbon, 1863, in-8. — *Bourges*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, avec dessins. Autographié. Paris, Didier, 1859, in-4 (par le baron de Girardot). — *Brest*. Catalogue méthodique de la bibliothèque communale (théologie, jurisprudence), par E. Fleury; Brest, Gadreau, 1877, in-4. — *Cannes* et *Grasse*. Catalogue de la bibliothèque de la société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts. Cannes, Vidal, 1875, in-8. — *Carpentras*. Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par C.-C.-A. Lambert. Carpentras, Rolland, 1862, 3 vol. in-8. — *Chambéry*. Catalogue de la bibliothèque publique de la ville, rédigé par B.-A. Bouchet. Chambéry, Puthod, 1846, in-8. — *Chartres*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville. Chartres, Garnier, 1840, in-8. — *Clermont-Ferrand*. Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Ed. Vimont. Clermont-Ferrand, Mont-Louis,

1878, in-8. — *Dieppe.* Catalogue de la bibliothèque de la ville, par A. Morin, bibliothécaire. Dieppe, Levasseur, 1857, in-8. — *Dôle.* Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de la ville, par Jean-Joseph Pallu. Dôle, Prudont, 1848, 2 in-8. — *Douai.* Catalogue méthodique des imprimés de la bibliothèque publique. (Théologie, droit). Douai, Dechristé, 1869-1874, 2 vol. in-8. — Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par H.-R. Duthillœul. Douai, Carpentier, 1848, 3 vol. in-8. — Notice sur la bibliothèque publique de la ville, par l'abbé Dehaisnes, bibliothécaire adjoint. Douai, Dechristé, 1866, in-8. — *Grenoble.* Catalogue des livres que renferme la bibliothèque publique de la ville, classés méthodiquement, par Pierre-Antoine-Amédée Ducoin. Grenoble, Baratier, 1831, 2 vol. in-8. — *Laval.* Catalogue des livres de la bibliothèque de la ville. Laval, Feillé-Grandpré, 1839, in-8. — *Limoges.* Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville (sciences et arts, belles-lettres, histoire), par Ruben, bibliothécaire. Limoges, Chapoulaud, 1858-1863, 3 vol. in-8. — *Louviers.* Catalogue de la bibliothèque de la ville, par L. Bréauté. Rouen, Alf. Péron, 1843, in-8. — *Lyon.* Manuscrits de la bibliothèque de la ville, ou notice sur leur ancienneté, leurs auteurs, par A.-F. Delandine. Paris, Renouard, 1812, 3 vol. in-8. — Bibliothèque de la ville. Catalogue des livres (belles-lettres, théâtre, histoire), par A.-F. Delandine. Paris et Lyon, Renouard, 5 vol. in-8. — Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, par Aimé Vingtrinier. Lyon, Perrin, 1853, in-8. — *Mâcon.* Catalogue de la bibliothèque de la ville (s. l. n. d.), in-8. — *Marseille.* Catalogue de la bibliothèque de la ville. (Ouvrages relatifs à la Provence.) — Essai d'introduction et de classement méthodique, par Lieutaud. Marseille, Gravière, 1877, in-4. — *Montbrison.* Catalogue de la bibliothèque de la ville. Montbrison, Courot, 1860, in-8. — *Montpellier.* Catalogue de la bibliothèque de la ville, dite du musée Fabre. Montpellier, Grollier, 1875-1876, 2 vol. in-8. — *Nantes.* Catalogue méthodique de la bibliothèque de la ville, par M. Pehant. Nantes, Forest, 1861-1874, 6 vol. in-8. — *Narbonne.* Catalogue de la bibliothèque publique de la ville, par E. Roussel. Narbonne, Caillaux, 1867, in-8. — *Niort.* Catalogue de la bibliothèque de la ville. Niort, Mercier, 1861-1863, 5 vol. in-8. — *Orléans.* Manuscrits de la bibliothèque de la ville, ou notice sur leur ancienneté, leurs auteurs, etc., par A. Septier. Orléans, Rouzeau, 1820. (Additions et corrections autographiées, par J. Loiseleur, bibliothécaire, 1856-1877.) — *Perpignan.* Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville, dressé par A. Fourquet. Perpignan, Alzine, 1866, in-8. — *Pontivy.* Catalogue de la bibliothèque communale, s. n. d. l. n. d., in-8. — *Rennes.* Catalogue des livres de la bibliothèque de la ville, par Maillet. Rennes, Jausions, 1823-1828, 4 vol. in-8. — Description, notice et extraits des manuscrits de la ville. Rennes, Mollin, 1837, in-8. — *Sens.* Bibliothèque pédagogique fondée par les instituteurs de l'arrondissement. Catalogue, 1877, in-8. — *Torigni-sur-Vire.* Catalogue des ouvrages composant la bibliothèque de la ville. Saint-Lô, Delamare, 1856, in-4. — *Troyes.* Catalogue de la bibliothèque de la ville, par E. Socard. Troyes, Bertrand, 1875-1878, 4 vol. in-8. — Liste des dons faits à la bibliothèque de la ville de Troyes, avec les noms des donateurs. Troyes, Dufour, 1864-1876, in-8. — Règlement de la bibliothèque publique de la ville. Troyes, Brunard, 1862, in-8. — Catalogue d'ouvrages et pièces concernant Troyes, la Champagne méridionale et le département de l'Aube, provenant du cabinet du docteur Fr. Carteron et appartenant à la bibliothèque de la ville, par L. Pigeotte. Troyes, Bertrand-Hû, 1875, in-8. — *Valenciennes.* Catalogue des-

criptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de la ville, par Mangeart. Paris, Techener, 1860, in-8. — *Versailles*. Catalogue de livres de la bibliothèque relatifs à l'histoire de la ville. Versailles, Aubert, 1875, in-8.— Catalogue des sciences médicales. Versailles, Aubert, 1865, in-4. — *Vesoul*. Catalogue des manuscrits et livres imprimés de la bibliothèque de la ville. Vesoul, Sunchaux, 1863, in-8.— Règlement de la bibliothèque publique de la ville. Vesoul, Suchaux, 1875, in-8.—*Vienne*. Catalogue des livres de la bibliothèque publique de la ville. Vienne, Timon, 1876, in-8.

Nous devons ajouter à cette liste le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Salins, par M. Bernard Prost, archiviste du Jura. Paris, Picard, 1878, in-8 de 40 p. (Extrait du *Cabinet historique*, tome XIV.)

Travaux sur la Réforme et la Ligue.— Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication d'une *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*, par M. Baudouin. L'Introduction a déjà paru à Auxerre, en un petit fascicule de 80 pages, et l'ouvrage entier formera, paraît-il, deux volumes. Ce sera donc une étude complète, qui viendra se placer auprès des travaux similaires qui ont été faits, depuis une vingtaine d'années, sur beaucoup de nos provinces.

Sans faire une énumération générale, nous pouvons rappeler : *La Ligue à Abbeville*, par Prarond; *Les Guerres de religion dans les Hautes-Alpes*, par Charbonnet; *Le Protestantisme en Alsace*, par le vicomte de Bussière; *L'Histoire de la Réforme et de la Ligue à Autun*, par Abord ; *L'Histoire des Guerres du Calvinisme dans l'Auxerrois*, par A. Challe; *La Ligue à Beauvais*, par M. Dupont-White ; *Les Guerres de religion en Bourbonnais*, par Bouchard ; *La Ligue en Bretagne*, par L. Grégoire ; *Le Protestantisme en Champagne ; La Réforme et la Ligue à Reims*, par E. Henri ; *La Réforme et les guerres de religion en Dauphiné ; Langres pendant la Ligue ; Mémoire sur la Ligue dans le Laonnois*, par A. Richart ; *Le Protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse; La Ligue en Normandie*, par le vicomte d'Estaintot ; *L'Histoire du Protestantisme en Normandie*, par G. Le Hardy ; *L'Histoire des Protestants en Picardie*, par L. Rossier ; *La Ligue en Provence*, par Legré ; *L'Histoire des guerres de religion dans le Velay ; La Ligue à Pontoise*, par M. Le Charpentier, etc.

Comme on le voit, les exemples ne manquent pas. Espérons que M. Baudoin aura pris la bonne méthode, celle de l'impartialité la plus rigoureuse, jointe à l'abondance des documents de première main. Son Introduction a le tort d'être un peu vague et de présenter un tableau inutile de l'origine de toutes les hérésies modernes. Il nous tarde de le voir entrer dans le vif du sujet, et nous aurons plaisir à profiter des renseignements, fort intéressants pour l'histoire générale du seizième siècle, qu'il ne manquera pas de nous donner. — G. B. de P.

La Bibliomanie en 1878.—L'infatigable bibliographe dont nous vantions ici, tout récemment, le travail sur *les livres cartonnés*, vient de publier un recueil non moins intéressant intitulé : *La Bibliomanie en* 1878. *Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages* par Philomneste Junior (Bruxelles, Gay et Doucé, 1878, petit in-8 de 100 p.).

On y trouve les détails les plus précis sur la *vente Turner*, la *vente Didot*, la *vente Perkins*. Soit dans les trois chapitres consacrés à chacune de ces ventes, qui resteront à jamais célèbres, soit dans le chapitre qui sert d'introduction au recueil, le digne émule de Gabriel Peignot (le Philomneste aîné) ne se contente pas de nous donner les plus abondantes énumérations; il a soin

d'ajouter aux listes des livres précieux vendus en la présente année toutes sortes de renseignements instructifs et curieux. On voit figurer, dans le très-agréable petit volume imprimé sur beau papier et en beaux caractères, les notes les plus variées sur les livres relatifs à l'histoire de la bibliophilie, sur les livres à figures et le *guide* spécial que l'on doit à M. Henri Cohen, sur les éditions originales de nos grands écrivains, sur les *Contes* de Perrault, sur le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, sur les relieurs d'autrefois et d'aujourd'hui, sur la bibliothèque de J.-A. de Thou, sur celle du cardinal Dubois, sur celle du comte d'Hoym, sur celle du duc de la Vallière, du comte de Mac Carthy, sur les gravures d'Holbein (avec citation d'un piquant passage d'une lettre de M. Léon de Laborde), sur Grolier, le prince des bibliophiles du seizième siècle, dont M. Gustave Brunet s'était occupé dans ses *Fantaisies bibliographiques* (1864), avant que M. Le Roux de Lincy s'en fût occupé dans un travail spécial (1866); sur Calvin et Servet, sur Olivier de Magny, sur M. Armand Cigongne, sur nos anciens romans de chevalerie, notamment *Ogier*, les *Quatre fils Aymon*, le *Saint-Greaal*, *Merlin*, etc. Afin de montrer quelle est la richesse des indications bibliographiques fournies par le savant auteur de la *Bibliomanie en* 1878, citons ces lignes de la page 85 : « Voir sur la légende de Robert le Diable, l'*Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 879-887, une notice de M. Edelestand du Méril (extrait de la *Revue contemporaine*, 15 juin 1854), la *Nouvelle Bibliothèque bleue*, Paris, 1842, p. XVIII-XXV. M. Florentin Richomme a inséré un article sur cette légende dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. II, p. 149. L'ancienne rédaction anglaise : *Life of Robert the Devyll* est insérée dans le curieux recueil publié par M. J. Thoms : *Early prose romances* London, 1832, 3 vol. in-16). » — T. DE L.

L'Exposition du département des imprimés de la Bibliothèque nationale. — La *Notice des objets exposés du département des imprimés* a vu le jour depuis notre dernière livraison. (Champion, in-8 de 130 pages. Prix : 2 fr.). Cette notice est l'œuvre de M.Thierry-Poux. Elle contient la description de 669 volumes, répartis en quatorze sections formant les cadres de l'exposition des imprimés, à savoir : 1° Des impressions xylographiques; 2° Les premières impressions de Mayence et quelques spécimens des impressions attribuées aux Pays-Bas avant 1473 ; 3° Des livres imprimés par Pfister à Bamberg; 4° Des livres imprimés à Mayence par Fust et Schœffer; 5° Des livres imprimés à Strasbourg; 6° Des livres imprimés en Italie; 7° Des livres imprimés en Espagne; 8° Des livres imprimés en Allemagne, en Bohême et en Hollande; 9° Des livres imprimés en Belgique, en Angleterre, en Suisse et en Danemark; 10° Des livres imprimés à Paris; 11° Des livres imprimés en différentes villes de France ; 12° Des livres à figures; 13° Des livres relatifs à la découverte de l'Amérique, des livres annotés par des personnages célèbres et quelques monuments de la collection musicale ; 14° Des spécimens des plus remarquables genres de reliure, du quinzième au dix-huitième siècle. — M. S.

Découverte d'un écrit contre Bérenger. — L'abbé Uccelli,qui avait déjà mis au jour plus d'un écrit inédit de saint Thomas, vient de découvrir un intéressant opuscule, *de Veritate corporis Christi*, qu'il attribue au B. Grégoire Barbarigo, cardinal et évêque de Bergame d'abord (1133-1146), puis de Padoue. L'opuscule fait partie du recueil publié par l'abbé Uccelli sous ce titre : *Scritti inediti del B. Gregorio Barbarigo*, etc. Parma, 1877. Parmi ceux qui ont pris la défense du dogme catholique contre l'hérésie de Bérenger, il en est peu qui l'aient fait avec autant de clarté et de netteté que

le docte et pieux cardinal. Il est aussi un de ceux qui parlent formellement du nombre septennaire des sacrements institués par Notre-Seigneur.

L'Inventeur de la photographie. — Dans la séance publique annuelle des cinq académies qui s'est tenue le 25 octobre, M. Émile Perrin, de l'Académie des beaux-arts, a lu une notice sur M. de Cailleux, intitulée : *Un directeur de musée*. Il débute par une description du tableau de Heim, connu sous le nom de distribution des récompenses aux artistes, après le Salon de 1824. Parmi les figures reproduites par l'artiste, est celle de Daguerre, « qui, dit-il, en étudiant les effets de la lumière, devait arracher un secret de plus à la nature et doter l'humanité d'une des plus surprenantes découvertes de la science. » Devrait-on ignorer, à l'Institut, le corps le plus savant de la France, que l'inventeur de la photographie est Nicéphore Niépce, auquel Chalon-sur-Saône, sa ville natale, élève présentement une statue.

Publications dans l'Inde. — On sait qu'une loi passée par le gouvernement des Indes en 1867 a décidé qu'il serait conservé un certain nombre d'exemplaires de tous les livres publiés dans les Indes britanniques et qu'il en serait formé un catalogue. Pendant l'année 1876, — la dernière année dont on possède la statistique complète, — le nombre des livres réunis et enregistrés aux Indes britanniques était de 4,865, soit un ouvrage par 40,000 habitants. Près de la moitié de ce nombre consistait en nouvelles éditions et réimpressions. En examinant ces diverses publications par rapport à leur sujet, on en trouve 1,216 s'occupant de religion, c'est-à-dire exactement 25 p. 100. La poésie vient après, avec 801 ouvrages; œuvres d'imagination, 191, et 131 drames; 518 consacrés à l'étude des langues, 194 au droit, 149 à la médecine, 147 aux mathématiques et à la mécanique, 133 aux sciences naturelles et autres, 81 ouvrages d'histoire, 64 de philosophie, 30 de biographie, 11 de voyages sur terre et sur mer et 4 seulement sur la politique. Les 1,195 autres ouvrages sont rangés sous le nom de « mélanges. »

Toutes les publications peuvent être aussi classées en 1,180 ouvrages d'éducation et 3,685 étrangers à l'éducation. Quant aux langues dans lesquelles ces livres ont été écrits, on en compte 565 en anglais ou autres langues européennes, 3,325 en idiomes du pays, 563 en indien classique et 412 en plusieurs langues. De ces livres, le Bengale avait fourni 1,512; le Punjab, 892; Bombay, 831; Madras, 823 ; les provinces du nord-ouest, 387; Oude, 243 ; le Burmah britannique, 69; Mysore, 68; Assam, 38 ; Berar et le centre de la péninsule, seulement 1 chacun. En remarquant que la population des provinces centrales dépasse 8 millions d'âmes et est égale à environ la moitié de celle du Punjab, l'énorme différence entre les productions littéraires de ces deux divisions territoriales de l'Inde britannique est tout à fait surprenante; aussi peut-on soupçonner que les prescriptions de la loi de 1867 n'ont pas été observées fidèlement dans les provinces centrales. — (*Pall Mall Gazette.*)

— A l'exemple de l'Angleterre, de l'Autriche et d'autres pays, la Prusse va commencer la publication des documents historiques contenus dans ses archives d'État. La collection comprendra 60 volumes et paraîtra sous le titre de : Documents tirés des archives royales de l'Etat prussien.

En même temps la Prusse va faire publier, sous les auspices de l'Académie des sciences de Berlin, la correspondance politique de Frédéric II.

Cette correspondance remplira une trentaine de volumes. Les journaux allemands annoncent que les deux premiers volumes de cette collection doivent paraître avant la fin de l'année courante. Ils embrassent la correspon-

dance du roi de Prusse jusqu'à l'an 1743, inclusivement. Déjà, on le sait, le gouvernement avait fait publier les œuvres de Frédéric II, dans une édition qui ne comprend pas également moins de trente volumes in-quarto.

— Un compte rendu publié en Italie fait connaître le nombre des lecteurs dans les trente-deux bibliothèques publiques du royaume. Le total, en 1877, est de 806,388 lecteurs. La bibliothèque de Turin est la plus fréquentée; viennent après celles de Naples et de Rome. Palerme compte environ 50,000 lecteurs, et Modène seulement 1,292. Les dons et le dépôt des livres ont procuré, dans le cours de la même année, aux bibliothèques d'Italie, 32,014 ouvrages.

— Le Dr Walter Parow, de Berlin, va publier, pour la Société des anciens textes anglais, la traduction des poésies de Charles, duc d'Orléans, d'après le manuscrit unique du British Museum. On croit que l'auteur avait lui-même traduit en anglais ses poésies durant sa longue captivité en Angleterre au commencement du quinzième siècle. (*Academy.*)

— La librairie Longmans, de Londres, vient de publier la seconde partie des *Fac-simile des manuscrits nationaux de l'Irlande.* Elle contient les spécimens en couleur des principaux manuscrits relatifs à cette contrée, de 1100 à 1299: entre autres d'un missel irlandais, de poèmes gaéliques, d'une description topographique illustrée de l'Irlande, de la vie de saint Patrice par Jocelin, de chartes, lettres, rôles, comptes, cartulaires, etc. La première partie de cette belle publication est déjà épuisée.

— Les changements survenus en Orient en ont amené un dans l'écriture de quelques nations. Le gouvernement austro-hongrois a prescrit, pour le dialecte croato-slave, parlé en Bosnie et en Herzégovine, l'emploi des caractères romains, au lieu des caractères cyrilliques employés par le gouvernement ottoman. L'occupation de la Dobrutja par les Roumains y établira l'usage des lettres romaines; mais, par compensation, la Bessarabie, en devenant russe, prendra probablement l'alphabet de ses nouveaux maîtres.

— Une commission, composée d'Espagnols, s'est formée à New York, pour ouvrir une souscription destinée à élever, dans cette ville, une statue en l'honneur de Cervantès. Le modèle a été exécuté par D. Fernando Miranda. La statue est placée sur un piédestal de granit. Cervantès tient de la main droite une plume, et porte sous le bras gauche son immortel roman. Quatre médaillons de bronze ornent les quatre faces du piédestal : le premier représente Don Quichotte monté sur Rossinante, et Sancho sur son grison, trottant à côté de son maître; le second renferme une chaise, une table, quelques livres, une écritoire et des plumes, un manteau, un chapeau, une épée et des chaînes, emblèmes de la carrière si accidentée de l'illustre écrivain; sur le troisième médaillon se voit la bataille de Lépante; le quatrième, placé sur la face antérieure du monument, porte le nom et les armes de Cervantès et, au-dessous, cette inscription : « Au génie immortel de Miguel Cervantès Saavedra, les Espagnols et Hispano-Américains du Nouveau Monde. » (*Athenæum.*)

Publications nouvelles. — *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié sous la direction de F. Buisson. Première série. Première et deuxième parties. Feuilles 1 à 10 (in-8, Hachette). — *Le saint homme de Tours*, par Léon Aubineau (in-12, Palmé). — *Le Fils de l'ouvrier*, par Henri Baju (in-12, Limoges, Barbier). — *Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux*, par M. Auzias (in-8, Oudin). — *Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles*, par G. Théodore (in-12, Hachette). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique* pour 1878, par Garnier,

et Maurice Bloch (in-12, Guillaumin). — *Jeanne d'Arc*, poème, par Paul Blier (in-12, Plon). — *La Mare aux chasseurs*, par Mme de Stoltz (in-12, Dillet). — *Le Pierrot de cire*, par Simon Boubée (in-18, Plon). — *Jacqueline Bonhomme*, par Édouard Grenier (in-18, Hachette). — *Le Protectorat de Cromwell. Armand de Riamboy et la ferme de Cardonnell*, par José de Campos (in-12, Martinon). — *Le petit marquis de Carabas*, par Mme de Pitray (in-12, Didot). — *Histoire du mont Blanc et de la vallée de Chamonix*, par Stéphen d'Arve (in-12, Delagrave). — *Vie et voyages du docteur David Livingstone*, par A. Gavard et A. Périer (in-12, Delagrave). — *Sainte Marie-Magdeleine et la France*, par l'abbé Martial Sicard (in-12, Lille, Lefort). — *La Vénérable Anna-Maria Taïgi*, par le R. P. Marie-Antonin (in-12, Tours, Mame). — *Le Siège de Maestricht*, par E. Hardy (in-8, Dumaine). — *La Question d'Orient au dix-huitième siècle*, par Albert Sorel (in-8, Plon). — *Le Secret du roi : Correspondance secrète de Louis XV*, etc., par M. le duc de Broglie (2 vol. in-8, Calmann Lévy). — *Mémoires et lettres du cardinal de Bernis*, publiés par M. Fréd. Masson (2 vol. in-8, Didot). — *Le Pape Léon XIII*, par l'abbé Vidieu (in-12, Plon). — *Monseigneur Dupanloup, biographie et souvenirs*, par J. Hairdet (in-8, Bray et Retaux). — *Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, par le R. P. Chauveau (in-8, Tours, Mame). — *Les Soldats français*, par le général Ambert (2 vol. in-12, Tours, Mame). — *Les Frères des écoles chrétiennes*, par le général Ambert (in-12, Palmé). — *Le Palais du Trocadéro* (in-12, Morel).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Ouvrages sur l'Antechrist. — Quels sont les ouvrages relatifs à l'Antechrist, sur lequel tant d'opinions se sont produites ? C. M.

Travaux de M. Turquety sur les anciens poètes français. — M. Turquety avait formé une collection fort intéressante des œuvres des poètes français, notamment de ceux du seizième siècle; elle fut livrée aux enchères en 1868; à cette occasion, une publication périodique qui vécut peu de temps, la *Gazette bibliographique*, éditée par M. Lemerre, annonça que M. Turquety avait laissé, sur l'objet favori de ses études, des notes nombreuses, qui étaient aux mains d'un libraire fort connu, M. Claudin, lequel avait l'intention de les publier. Je n'ai trouvé nulle trace de cette publication projetée; si elle n'a pas eu lieu (ce qui est fort probable), faut-il renoncer à tout espoir? Il serait bien à désirer que M. Claudin fournît à cet égard quelques explications aux amis de l'histoire littéraire de la France? E. V.

RÉPONSES.

Le Pays d'Andorre (XXII, 384; XIII, 380). — On peut ajouter aux indications données dans le numéro d'octobre : *Histoire d'Ax et de la vallée d'Andorre*, par H. CASTILLON (Toulouse, 1851, in-8). — *Histoire d'un peuple qui n'a pas d'histoire*, par Alfred de BOUGY (*Revue de Paris*, 5 février 1865, p. 499 à 522). — *La République d'Andorre, ses mœurs, ses lois et ses coutumes*, par Léon JAYBERT (Paris, Durandin, 1865, in-8, 30 p.; réimprimé dans : *Les trois petites républiques. Saint-Marin — Andorre*

— *Moresnet*, par L. Jaybert. Paris, Durandin, 1873, in-8, 75 p.). — Le mémoire anonyme : *De l'Andorre*, 1828, est aussi de M. Roussillou, auquel, par erreur, ajoute Bougy, les bibliographes s'obstinent à donner le nom de Roussillon.

Comte de Marsy.

Ouvrages sur l'île de Chypre (XXIII, 287, 383). — En passant à Londres, cette semaine, j'y trouve les publications suivantes, parues depuis deux mois environ : *Cyprus, its place in Bible History*, by R. J. Thain-Davidson (London, in-12, 1 sch.). — *Cyprus, its value and importance to England*, avec carte (6 den.). — *Cyprus and Asiatic Turkey*. — *Cyprus, our new conquest* (in-12). — *Cyprus, historical and descriptive adapted from the german of Franz, von Löher*, with much additional matter, by Mrs. A. Batson Joyner (London, W. Allen).

Comte de Marsy.

Madame de Flamyn (XXIII, 286). — J'ai formé, il y a bien longtemps, le projet de publier *la Vie et les poésies de Henri d'Angoulême*, et j'ai déjà réuni un grand nombre de documents, inédits pour la plupart, sur ce frère naturel des quatre fils de Henri II. J'ai même commencé à mettre ces matériaux en œuvre, mais j'ai été interrompu; il m'est absolument impossible de prévoir quand il me sera donné de reprendre un travail fort attrayant, mais aussi très-difficile, puisque chaque jour une découverte peut modifier l'opinion que je m'étais formée de telle ou telle circonstance de la vie du prince, qui fut grand-prieur de la langue de France dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et qui mourut à Aix, en 1586, à l'âge de 35 ans, de la façon tragique que l'on sait.

La question posée dans le numéro de septembre du *Polybiblion*, par un correspondant sous les initiales duquel j'ai facilement reconnu une signature amie, vient me prouver que j'ai raison de temporiser ; car la lettre à l'occasion de laquelle on demande : Qui est Mme Flamyn? m'apporte une très-précieuse information. Je montrerai plus tard tout le prix qu'elle aura eue pour moi. Je veux simplement aujourd'hui satisfaire la curiosité du très-aimable questionneur et des lecteurs, qui prennent certainement autant que moi le plus vif intérêt à toutes ses communications.

La dame Flamyn qui mourut en novembre 1561 est justement celle dont parle Brantôme (*Dames gal.*, vie discours; tome II, p. 410 de l'éd. en 2 vol. in-8, Paris. R. Sabe, 1848). Son véritable nom était Jonet ou Jochanna Stewart. Elle était fille naturelle du roi Jacques IV d'Ecosse et d'Agnès de Buchan, comtesse de Bothwell. En 1525, elle épousa Malcolm, troisième lord Fleming, comte de Wigton, et de ce mariage naquirent deux fils et quatre filles. L'une de ces dernières est du nombre des « Quatre Marie » que M. Mignet a rendues célèbres. Lord Fleming fut tué le 10 septembre 1547, à la bataille de Pinkie (voir les éditions du *Peerage of Scotland* de Robert Douglas et de Wood). Sa veuve accompagna en France, l'année d'après, Marie Stuart dont elle était la tante et aussi la gouvernante désignée par le Conseil de Régence. En 1551, le 18 avril, sir John Mason, l'ambassadeur anglais, mande au Conseil privé que « Lady Fleming a quitté Amboise ayant un enfant du roi de France. » (*Calendar of State Papers*, 1547-1553). Cet enfant reçut à son baptême le nom de son père. A seize ans, il fut admis dans l'Ordre de Malte, ce qui rend raison du nom de *chevalier d'Angoulême* sous lequel il est désigné par quelques historiens, dans leurs récits de la Saint-Barthélemy. Il fut élu grand-prieur l'année suivante, étant alors commandeur de Saint-Jean de Latran, en remplacement de Pierre de La Chapelle. Quand les *Lettres de Catherine de Médicis* seront publiées, on y pourra lire, à la page 39 (dont la feuille d'épreuve m'a été autrefois très-obligeamment communiquée), qu'à la même date, 18 avril 1551, la reine écrit à la duchesse de Guise : « La Contese (de Wigton) prynt avent yer congé de moy més ay n'a lésé, pour sella de venir ar souyr coucher en sete vylle san se montrer au moyns à Madame de Valantynois ny a moy...» Lady Fleming se retira en Ecosse, et je crois qu'il faut renoncer à apprendre quelle fut sa vie pen-

dant les neuf années qui suivirent. Au bout de ce temps, elle revint en France avec son fils. J'ai la copie, prise au *Public Record Office* de Londres, des pièces authentiques relatives à ce voyage, que M. Thorpe, dans le *Calendar of State Papers* (Scottish Series, 1509-1589, tome I, 1858, page 160), a seulement analysées. La demande officielle de sauf-conduit adressée au nom de la reine d'Ecosse par les lords du conseil privé à Elisabeth, est libellée en faveur « de notre cousin lord Harye de Valoys, fils naturel de... notre très-cher père le roi très-chrétien de digne mémoire et Jane lady Fleming sa mère, avec vingt-quatre personnes qui les accompagnent et autant de chevaux. » (...*Our cowsinge lord Harye de Valoys sone naturalh to... oure derrest fader the maist cristin king of worthie memorie and Jane lady Fleming his moder with* xxiiij *personne with theme in companye and as many horses*). Elle est datée d'Edinbourg, 25 août 1560. En admettant que le passeport ait été accordé sans délai et que le voyage ait eu lieu avec une extrême promptitude, il ne dût guère s'écouler qu'un peu moins d'une année entre le retour de lady Fleming et sa mort.

Ce qui précède explique tout naturellement quel intérêt avait la reine-mère à prescrire à Huillier, lieutenant civil, de minutieuses recherches dans les papiers de « Madame Flamyn. » Mais les sévérités de Catherine de Médicis ne s'étendirent pas jusqu'au fils de celle qui avait été sa rivale. Tout au contraire, c'est à elle qu'Henri d'Angoulême dut en grande partie, d'abord l'éducation, puis les honneurs et la fortune qu'il reçut très-libéralement en partage. Il s'en montra d'ailleurs reconnaissant. Ses lettres à la reine, écrites durant son gouvernement de Provence, sont le témoignage d'une déférence sur laquelle nous en sommes malheureusement réduits aux suppositions, puisque cette correspondance est à Saint-Pétersbourg. J. D.

Le Gérant : L. Sandret.

SAINT-QUENTIN. — IMP. JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Théâtre choisi de Molière. Tome II. Tours, Alfred Mame, 1879, gr. in-8 de 583 p., orné de 24 eaux-fortes, par V. Foulquier. Prix : 35 fr. ; avec riche demi-reliure, 41 fr. — *Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares,* par Victor Duruy. Nouvelle édition. Tome Ier. *Des origines à la troisième guerre punique.* Paris, Hachette, 1879, gr. in-8 jésus de cxxxi-675 p., avec 518 grav., 9 cartes, 1 plan et 7 chromolith. Prix : 25 fr.; avec riche reliure, 32 fr. — *Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848, racontée à mes petits-enfants,* par M. Guizot. Leçons recueillies par Mme de Witt, née Guizot. Tome Ier. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 jésus de 751 p., avec 104 grav. dessinées sur bois. Prix : 23 fr.; avec riche reliure, 30 fr. — *Le Journal de la jeunesse,* nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1878. Paris, Hachette, 2 vol. gr. in-8 de 418 p. chacun. Prix : 20 fr.; relié en percaline rouge, 26 fr. — *Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen,* imitées de l'allemand, par J. Levoisin, illustrées de 18 planches en chromolithographie, par E. Bichard. Paris, Hachette, 1879, in-4 de 92 p., cartonné en percaline gaufrée et doré sur tranches. Prix : 12 fr. — *Cent récits d'histoire naturelle,* par Ch. Delon. Paris, Hachette, 1879, pet. in-4 de xvi-200 p., cartonné en percaline et doré sur tranches. Prix : 6 fr. — *Nos gloires nationales. Grands hommes et grandes journées; images et récits.* Paris, Delagrave, 1878, in-4 oblong de 24 p., avec 24 gravures coloriées.

Collection de biographies nationales publiée par la maison Mame, format gr. in-8, avec 4 gravures sur bois, à 3 fr. 25; 5 fr. 25 en percaline gaufrée, et 6 fr. 75 en demi-reliure chagrin, tranches dorées : 1. *Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart,* par A. Prudhomme, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes, 342 p. — 2. *Histoire de Henry de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne,* maréchal de France, par L. Armagnac, sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, 346 p.

Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, publiée par la maison Hachette, format in-8, à 5 fr. le vol. broché, et 8 fr. cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 1. *Les Pilotes d'Ango,* par Léon Cahun. Vol. de 315 p. illustré de 45 grav. sur bois, par Sahib. — 2. *Grand Cœur,* par Mlle Z. Fleuriot. Vol. de 252 p., illustré de 45 gravures sur bois, par Delort. — 3. *Cousine Marie,* par Mlle Julie Gouraud. Vol. de 328 p., illustré de 36 vignettes dessinées sur bois, par Adrien Marie. — 4. *Montluc le Rouge,* par A. Assollant. Deuxième partie. Vol. de 271 p., illustré de 44 gravures dessinées sur bois, par Sahib. — 5. *Le Neveu de l'oncle Placide,* par J. Girardin. Deuxième partie : *A la recherche d'un héritage.* Vol. de 288 p., illustré de 104 grav. sur bois, par A. Marie. — 6. *L'Héritière de Vauclain.* par Mlle Colomb. Vol. de 335 p., illustré de 104 grav. par C. Delort. — 7. *Le Charmeur de serpents,* par Louis Rousselet. Vol. de 238 p. illustré de 68 grav. sur bois par A. Marie. — 8. *Mœurs et caractères des peuples* (*Europe, Afrique*). Morceaux extraits de divers auteurs, par Richard Cortambert. Vol. de viii-292 p. illustré de 50 gravures.

Collection à 6 fr. de la librairie Palmé, format in-8 à 6 fr. le vol. broché, et 8 fr. cart. en percal., avec tr. dorées : 1. *Au service du pays. Souvenirs de l'école Sainte-Geneviève,* par le R. P. Chauveau, de la Compagnie de Jésus. Vol. de 342 p., avec illustr. — 2. *La première aventure de Corentin Quimper,* par Paul Féval. Vol. de 316 p., avec illustrations de Castelli et Gusman.

Bibliothèque des merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction de M. Edouard Charton, format br. in-18 à 2 fr. 25 le vol. et 3 fr. 50 cart. en percaline bleu, tr. rouges : 1. *La Migration des oiseaux,* par A. de Brevans. Vol. de 293 p., illustré de 89 vignettes sur bois, par Riou et A. Mesnel, et accompagné d'une carte. — 2. *Voyage aux sept merveilles du monde,* par L. Augé de Lassus. Vol. de iv-286 p., illustré de gravures de Sydney-Barclay. — 3. *La Musique,* par A. Colomb. Vol. de 350 p., illustré de 115 gravures, par Gelbert et Bonnafous.

Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents,* publiée par la maison Hachette, format gr. in-18 à 2 fr. 25 le vol., et à 3 fr. 50, cartonné en percaline rouge, tr. dorées : 1. *Le Fils du maquignon,* par Mme la vicomtesse de Pitray, 260 p. — 2. *La Maison modèle,* par Mlle Marie Maréchal. 309 p. — 3. *Les Vacances*

d'Elisabeth, par Mlle DE MARTIGNAT. 299 p. — 4. *Le Secret de Laurent*, par Mme DE STOLZ, 273 p. — 5. *La Quarantaine*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, 295 p. — 6. Le Dr DAVID LIVINGSTONE : *Dernier journal*, abrégé d'après la traduction de Mme H. LOREAU, par J. BELIN DE LAUNAY. XXIII-306 p.

Vie et voyages du Dr Livingstone, par A. GAVARD et A. PÉRIER, ouvrage orné de gravures et précédé d'une lettre par P. Chaix. Paris, Delagrave, 1878, in-12 de 290 p. Prix : 3 fr., relié.— *Le petit marquis de Carabas*, par la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR. Ouvrage orné de 10 gravures, par Boutel. Paris, Didot, 1878, in-12 de 312 p. Prix : 3 fr.

La librairie parisienne offre, pour les étrennes de 1879, de nombreux et remarquables spécimens de publications illustrées.

La maison Hachette nous donne, avec le splendide *Roland furieux* que rehausse le crayon de Gustave Doré, et la *Suisse* de M. Jules Gourdault, un nouveau volume de la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus; les premiers volumes de l'*Histoire des Romains* par M. Victor Duruy, et de l'*Histoire de France* de 1789 à 1848, par M. Guizot; deux beaux volumes de Stanley : *A travers le continent mystérieux;* les *Fouilles de Mycènes,* d'Henri Schliemann; un ouvrage de M. Louis Figuier : *Connais-toi toi-même,* que nous regrettons de ne pouvoir louer sans réserve, et, indépendamment des divers séries illustrées dont les volumes sont énumérés dans notre sommaire, la suite du *Tour du monde* et du *Journal de la Jeunesse*.

La maison Mame se présente avec deux ouvrages magnifiquement illustrés : le *Saint Louis* et la *Sainte Élisabeth de Hongrie*, succédant au *Charlemagne* de M. Vétault, honoré, en 1877, du grand prix Gobert par l'Académie française, et avec le deuxième volume du *Théâtre choisi de Molière*, faisant partie de la belle Collection des chefs-d'œuvre de la langue française au dix-septième siècle.

La maison Didot nous a envoyé les deux remarquables volumes de M. Alphonse Dantier : *les Femmes dans la société chrétienne;* l'*Histoire abrégée des beaux-arts*, de M. Félix Clément, et la charmante *Galerie des rues du vieux Paris*, par M. Victor Fournel.

La maison Palmé a fait paraître le superbe *Christophe Colomb* de M. Roselly de Lorgues, et deux volumes illustrés qui se recommandent d'eux-mêmes à nos lecteurs : *Au service du pays,* par le R. P. Chauveau, et *La Première aventure de Corentin Quimper*, par M. Paul Féval.

La maison Plon nous donne une nouvelle édition du bel *Album* de M. A Magaud : *le Génie civilisateur du catholicisme, tableaux historiques;* une édition, illustrée de douze eaux-fortes et de nombreuses gravures d'après le maître, de *Sahara et Sahel*, d'Eugène Fromentin, et des *Nouvelles historiques* de Raoul de Navery, réunies sous le titre de : *Cœurs vaillants*, et illustrées de 50 gravures sur bois. Nous regrettons d'avoir reçu ces remarquables publications trop tard pour en parler plus longuement dans la présente livraison. — Il en est de même pour un ouvrage qui nous arrive à la dernière heure : *les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton, par M. William L. Hughes, avec

illustrations de Bertall, publié à la librairie du *Magasin des Demoiselles*.

Enfin nous devons une mention aux belles publications de la librairie Oudin : *les Châteaux historiques de France*, dont dix fascicules ont paru, offrant les monographies des châteaux de Sully, de la Rochefoucauld, d'Amboise, de Serrant, de Josselin, etc., et le *Manuel de l'art chrétien*, extrait du grand ouvrage si estimé de M. le comte Grimouard de Saint-Laurent.

La présente livraison ne pourrait suffire à présenter, d'une façon approfondie, cet ensemble de travaux remarquables. Nous en passerons du moins en revue une bonne partie, parmi lesquels le lecteur n'aura que l'embarras du choix.

— I. A propos du tome II du *Théâtre choisi de Molière*, qui termine l'édition donnée dans la belle collection de la maison Mame, nous ne pouvons que répéter les éloges que nous donnions à celui dont il a été précédé. Le papier est superbe, l'impression est admirable. En tête non-seulement de chaque pièce, ce qui serait déjà un grand luxe, mais de chaque acte, une charmante eau-forte de V. Foulquier réjouit le regard en s'inspirant de la scène principale de cet acte. Nous voyons ainsi défiler tous ces personnages si vrais, si amusants : Harpagon, Maître Jacques, M. de Pourceaugnac et ses docteurs, le Bourgeois-Gentilhomme et le Maître à danser, Scapin, Géronte, la pédante Araminte, le bonhomme Crysale, Trissotin, Vadius, le Malade imaginaire, M. Purgon, M. Diafoirus, tout ce monde qui est sorti du génie de Molière et qui vivra éternellement. Nous n'avons qu'un regret, et nous l'avons déjà exprimé l'année dernière ; quelques comédies ont été laissées de côté : *l'Étourdi*, *l'Amour médecin*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *le Mariage forcé*, *le Sicilien*... Ce sont, il est vrai, les productions inférieures de Molière ; mais, dans chacune d'elles, il y a des scènes que Molière seul pouvait trouver. Nous pensions que la proscription aurait au moins épargné *les Fâcheux*, où il y a tant de jolis vers, tant de scènes charmantes. Au reste, cette espèce de critique n'est peut-être pas très-fondée : toutes les bibliothèques renferment, et à plus d'un exemplaire, des Molières complets, où l'on pourra toujours relire les pièces exclues de cette édition ; celle-ci n'est destinée qu'aux chefs-d'œuvre, dont elle est si digne à tous égards.

— Nous avons déjà (t. XXII, p. 509) signalé à nos lecteurs la nouvelle édition illustrée de l'*Histoire des Romains* de M. Victor Duruy, publiée par livraisons dans le cours de cette année, et dont le premier volume vient d'être en entier livré au public. S'aidant de toutes les ressources que les progrès de la science archéologique ont mises à leur disposition, les habiles éditeurs ont donné à cette publication une valeur artistique de premier ordre, et c'est une vraie jouissance que

de feuilleter ces pages, ornées d'environ cinq cents gravures dessinées sur bois d'après l'antique, de sept planches en couleur, et qu'accompagnent onze cartes géographiques. Nous ne sommes ici qu'au début de cette grande publication, qui ne comptera pas moins de six à sept volumes et qui formera comme un véritable musée où la vieille Rome se révélera tout entière. Nous renouvelons le vœu exprimé il y a six mois relativement au texte : car il serait profondément regrettable qu'un si beau livre ne pût être accueilli avec faveur par tous ceux qui ont le culte du beau et du vrai.

— A côté de l'*Histoire des Romains*, la maison Hachette nous donne une suite à l'*Histoire de France* de M. Guizot, comprenant la période qui s'étend de 1789 à 1848, et qui doit former deux volumes. Le premier a paru; il contient plus de cent gravures dessinées sur bois par les meilleurs artistes. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les quelques réserves que nous pourrions avoir à formuler çà et là : nous aurons occasion d'y revenir. Bornons-nous à dire que c'est une œuvre digne de l'illustre historien et où brillent les qualités de style de Mme de Witt, qui a recueilli avec un soin pieux les récits et les conversations de son père pour en former le présent ouvrage.

— Nous retrouvons chaque année le *Journal de la Jeunesse*, parvenu à ses tomes XI et XII, et chaque année nous n'avons que des éloges à donner à l'heureux choix des matériaux, à l'intérêt soutenu, à l'abondance et à la bonne exécution des illustrations. La collection de 1878 nous offre, comme nouvelles, la seconde partie de *Montluc le Rouge*, par M. Alfred Assollant; *Cousine Marie*, par Mlle Gouraud; *l'Héritière de Vauclain*, par Mme Colomb ; *les Pilotes d'Ango*, par M. Léon Cahun; *le Charmeur de serpents*, par M. Louis Rousselet ; *Grand Cœur*, par Mlle Zénaïde Fleuriot ; la deuxième partie du *Neveu de l'oncle Placidé*, par M. Girardin, travaux que nous retrouverons dans la collection illustrée à 6 francs ; comme récits de voyages : *l'Afrique centrale, la Traversée de l'Afrique par Cameron ;* deux articles de M. Louis Rousselet; — comme récits d'histoire : *Law et la mer du Sud*, par Mme de Witt ; — comme mélanges littéraires : des *Contes japonais*, *catalans*, *tartares*, etc.; les *Œufs de Pâques*, de M. Aimé Géron, etc.; — comme causeries scientifiques : des articles sur les Esquimaux, les glaces, les champignons, l'industrie du papier, les mollusques, le phonographe, le téléphone, le ballon captif, le brochet, la carpe, les madrépores, etc. — M. A. Saint-Paul a continué sa revue intitulée : *A travers la France; l'Exposition de* 1878 a fourni le sujet de très-nombreux articles ; Mlle Zénaïde Fleuriot a rappelé à grands traits la vie de *Pie IX ;* M. P. Vincent a donné une série d'articles sur *le Verre*. Tel est le cadre, toujours varié et instructif, de cette publication, dont le succès va croissant.

— On ne saurait rien imaginer de plus désopilant que les *Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen*, imitées de l'allemand par M. J. Levoisin, et si bien illustrées de dix-huit planches en chromolithographie par M. E. Bichard. C'est un des plus jolis albums de la maison Hachette, et, soit qu'on contemple le noble baron attachant, un jour de neige, son cheval à un « petit arbre gelé » qui se trouve être la flèche d'un clocher ; ou enfourchant un boulet, en uniforme de colonel de hussards rouges, pour rejoindre les siens à travers les airs; ou dégringolant avec une bande de canards, qui l'avaient enlevé, dans la cheminée de son manoir; ou enfin, enlevant sa voiture sur son dos et ses chevaux sous ses bras, pour céder le pas à des dames dans un chemin trop étroit, on ne pourra s'empêcher de rire de ces aventures véritablement fantastiques.

— *Les Cent récits d'histoire naturelle*, de M. Ch. Delon, présentent la disposition suivante : une page est réservée au récit, et, en regard, on trouve une grande gravure se rapportant au texte, lequel, lui aussi, contient souvent une ou plusieurs petites gravures. L'ordre suivi est scrupuleusement scientifique. L'ouvrage qui, d'ailleurs, est bien à la portée des jeunes lecteurs, s'étend aux espèces éteintes et antédiluviennes; conçu dans d'heureuses proportions, il est de nature à développer le goût de l'histoire naturelle chez les enfants, et à les porter vers une science qu'ils pourront cultiver amplement plus tard.

— L'album, avec gravures coloriées, publié par la maison Delagrave, sous ce titre : *Nos gloires nationales*, a pour but de faire aimer aux enfants leur pays par l'histoire des événements mémorables dont il a été témoin, et des grands hommes dont l'exemple peut exciter leur émulation pour le bien. Il y a vingt-quatre récits, se succédant dans l'ordre chronologique, depuis les druides jusqu'aux armées de la République (Vercingétorix, sainte Geneviève, Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, les Communes, saint Louis, Jeanne d'Arc, Henri IV, le grand Condé, Mathieu Molé, Louis XIV, les États généraux de 1789, etc.), occupant une page de texte et accompagnés d'une grande image coloriée, répétant aux yeux ce que l'esprit vient de saisir. Ce n'est point parfait au point de vue de l'art, mais c'est mieux que ce que l'on met souvent aux mains des enfants. Le texte, s'il n'est point emprunté à M. Hubault, est du moins inspiré par le même excellent esprit qui recommande ses Histoires de France : il est catholique et antirévolutionnaire. Nous aurions voulu, toutefois, quelque chose de plus saisissant pour les enfants, qui devront recourir aux explications de leurs parents.

II. — La *Collection de biographies nationales* entreprise par la maison Mame, avec tant de succès, s'est enrichie de deux nouveaux volumes sur Bayart et Turenne. *L'Histoire de Pierre Terrail, seigneur*

de Bayart, par M. A. Prudhomme, sans être un travail d'érudition, est pourtant rédigé avec toute la précision et la sûreté de critique qui distinguent généralement les travaux des anciens élèves de l'École des chartes. Ce livre n'est donc point une sorte d'imitation ou de reproduction des nombreuses histoires populaires du *Chevalier sans peur et sans reproche*, qu'on retrouve partout. Il a une physionomie originale qui lui crée une place à part. De plus, dans l'histoire de Bayart, il fallait surtout viser à reproduire en quelque sorte, l'humeur gaie et naïve de la chronique, tout en la rajeunissant et en la revêtant du langage moderne. Tâche délicate qu'on devait nécessairement confier à des mains habituées à manier les textes du moyen âge. M. Prudhomme s'en est habilement tiré; comme la chronique, son livre est divisé en un grand nombre de chapitres courts, ce qui en rend la lecture facile et lui conserve une partie de la naïveté des récits du *Loyal Serviteur*.

— L'*Histoire de Turenne*, de M. L. Armagnac, a été soigneusement écrite, sur les meilleures sources. L'auteur a pris pour épigraphe ces paroles de Turenne : « Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en-deçà du Rhin en Alsace. » Son livre ne s'adresse pourtant pas à des hommes de guerre, mais aux enfants, aux jeunes gens, qui trouveront dans ces pages, écrites dans un style ardent, d'éloquentes leçons de patriotisme. Grâce à des renseignements puisés dans les anciens manuscrits, M. Armagnac a pu ajouter de nouveaux traits à la biographie de Turenne, tant de fois essayée et toujours imparfaite. Tout en conservant à son livre son caractère de vulgarisation, il a pu corriger plusieurs erreurs de ses devanciers, et arriver à plus de précision sur différents points. Turenne guerrier, diplomate, homme d'État, écrivain, est très-judicieusement apprécié, et nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre, qui se termine par cette pensée patriotique : « Que notre jeune génération, appelée tout entière à porter les armes, imite cette vie de devoir et de dévouement; elle ne peut se proposer un plus bel exemple. L'illustre et modeste Turenne sut allier les vertus privées au génie militaire. Ce grand homme fut un homme de bien. »

— III. Huit volumes de la *Nouvelle collection illustrée* à l'usage de la jeunesse ont paru à la librairie Hachette.

— 1. Les *Pilotes d'Ango* nous offrent le récit très-varié d'expéditions maritimes très-intéressantes, comme on en rencontrait au seizième siècle, époque où l'auteur s'est transporté. Ce récit est mis dans la bouche même ou plutôt sous la plume de l'un de ces hardis marins si bien ressuscités par M. Léon Cahun. C'est René Binot Paulmier de Gonneville qui nous raconte sa vie accidentée, à laquelle se

mêlent les aventures de nombreux personnages, peints avec beaucoup de vérité, à commencer par maître de Quercu et par Braguibus. On voit que M. Cahun a fait une sérieuse étude des temps où il a placé son récit et une étude très-attentive aussi de notre ancienne langue. Sans tomber dans des exagérations archaïques, il reproduit très-bien les allures du charmant français du seizième siècle.

— 2. C'est encore un marin dont Mlle Fleuriot nous parle dans *Grand Cœur*, mais un marin de notre temps, et à l'époque de sa vie où elle nous le présente, il vit retiré dans un petit manoir de la Bretagne. Il y vit dans la solitude, car une nièce qu'il avait élevée s'étant mariée contre son gré, il n'a plus voulu la voir. Il a appris qu'elle avait perdu son mari, qu'elle était malheureuse, presque pauvre. La marquise de Kernigal a essayé d'amener une réconciliation ; le vieux marin est resté impitoyable. La guerre de 1870 éclate ; il ne peut se résoudre à rester inactif; bravement, il s'engage comme volontaire, et se trouve en fréquents rapports avec un jeune homme, un enfant plutôt, qui lui sauve la vie et qu'il se prend à aimer tendrement. Il faut lire dans le livre même par quelle suite d'événements le marin, dans cet enfant, finit par reconnaître son petit-neveu, et par pardonner à la mère de celui-ci. Ce récit nous a paru charmant d'un bout à l'autre. Mlle Fleuriot, autour de ses personnages principaux, en a groupé d'autres fort vrais, fort amusants. Certes le père qui, avant de donner ce volume à son fils, l'ouvrira lui-même, ne le quittera pas sans le lire jusqu'à la fin.

— 3. La contagion du bien ! On est heureux d'en être atteint, quand elle nous est communiquée par une charmante personne comme *Cousine Marie*. Tout se transforme autour d'elle, sous l'influence de sa solide éducation, de son aimable caractère, de son bon cœur et de son dévouement. Seule avec son père, un brave militaire, elle est mise dans une pension où maîtresses et élèves concourent à développer ses bonnes qualités. Son père la reprend avec lui, lorsque des blessures le forcent à se retirer avec une modeste pension et peu de fortune. Marie Cormery est au comble du bonheur de pouvoir se dévouer à lui ; elle relève son courage, et, quand les ressources s'épuisent, c'est par son travail qu'elle les augmente : elle écrit des livres pour les enfants. C'est sur les conseils de son ancien professeur d'histoire, M. Delorme, qu'elle a pris cette détermination : il dirige ses premiers pas dans la carrière littéraire, et témoigne au père et à la fille un admirable dévouement. Quelles bonnes et attachantes figures que celles de Colette, la domestique, et de l'ordonnance ! Marie recueille son ancienne sous-maîtresse, Mlle Angélique, que le besoin allait réduire au désespoir, et dont la compagnie lui devient une précieuse ressource. Elle sera l'instrument qui ramènera à la vie sérieuse et raisonnable la sœur et la mère du cousin Paul, Mme des Tourelles et sa mère, Mme Sola-

ville, tout occupées de frivolités mondaines, de toilettes et de fêtes. Ces dames n'avaient autrefois que de la pitié pour Marie, pauvre fille sans fortune et sans élégance. Son cousin Paul seul s'intéressait à elle et l'amusait les jours de sorties de la pension. Il en est resté, au fond de leur cœur, une affection discrète, que l'éloignement n'a pas affaiblie, et qui conduit à un mariage. C'est là un charmant et bon livre. Toutefois, on pourrait se demander s'il n'est pas fâcheux de faire entrevoir aux jeunes filles l'horizon de la carrière littéraire? s'il est conforme à la vraisemblance que Paul reconduise seul sa petite cousine au pensionnat? s'il n'est pas anormal de proposer à des jeunes filles des mères frivoles à convertir? et surtout pourquoi, au mépris de tant de graves considérations religieuses et morales, on nous donne ici pour dénoûment — comme d'ailleurs, dans une foule d'ouvrages écrits pour la jeunesse — un mariage entre cousin et cousine?...

— 4. Les aventures de *Montluc le Rouge* auront, auprès des jeunes gens, le succès de *Cousine Marie* auprès des jeunes filles. Ce ne sont que coups de sabre et coups de canon, expéditions sur terre et sur mer, morts et blessés, et tout cela pour la France. Il y a là vie et mouvement et un sentiment patriotique très-prononcé. On se rappelle peut-être que, l'année dernière, M. Assollant avait laissé Montluc le Rouge débarquant d'Amérique chez le curé de Gimel; il était venu chercher en France des renforts pour conserver le Canada à la France. La cour et les ministres ont d'autres soucis; nous le voyons repartir avec les seuls auxiliaires qu'il a pu se procurer par lui-même. Ce sont le brave curé de Gimel, véritable apôtre, prêt à donner sa vie pour la France et pour la religion; Beaupoil et Marion, la gouvernante chargée de faire la cuisine à la française et d'égayer la société par ses boutades; le capitaine Gandar, véritable Marseillais de la Canebière. Comment raconter tous les épisodes de la traversée et de l'abordage, toutes les ruses stratégiques de Montluc, ses exploits quasi-fabuleux, comme cette expédition contre les Anglais, dont le héros est le sauvage et fidèle Buffalo à la tête d'un régiment de serpents à sonnettes qu'il a charmés et qu'il conduit au combat au son de son instrument. Il faudrait raconter les déguisements de M. de Kildare, qui, avec son costume de ministre protestant, pénètre à Boston, laisse soupirer la fille de la maîtresse d'hôtel, Angelina Porter, surprend les secrets des Anglais, est reconnu, arrêté, comparaît devant la justice, où il provoque les scènes les plus comiques, est condamné à la prison et à la mort, et échappe à tous les dangers. Finalement, la victoire reste aux Montluc, qui s'emparent de Boston. On voudrait avoir la suite, tant ce récit intéresse et excite de nobles et généreux sentiments. Mais la suite serait la perte du Canada, et il est mieux de rester sur une impression plus consolante pour notre patriotisme.

— 5. *Le Neveu de l'oncle Placide; A la recherche de l'héritage* est aussi la seconde partie d'un livre dont nous avons parlé l'an dernier (t. XX, p. 473). Un héritage et une blessure sont venus fondre sur le héros au moment de nos désastres, en 1870. Comme il s'agit d'un oncle d'Amérique, c'est en Amérique que nous sommes transportés. Comment et à travers quelles aventures? C'est ce que voudront savoir tous ceux qui ont lu la première partie de l'*Oncle Placide*, et qui connaissent le charme des récits de M. Girardin.

— 6. La marquise de Vauclain n'a qu'un fils, Paul, qui s'éprend en Angleterre d'une jeune institutrice, et l'épouse malgré sa mère. De là, rupture entre la mère et le fils; celui-ci, désespéré, part pour l'Australie, et le bruit court qu'il a été dévoré par les sauvages. Sa femme, sur le point de mourir dans un hôpital de Londres, envoie sa fille en France en la confiant à la marquise, qui reçoit l'enfant avec répugnance, puis finit par s'y attacher, car elle reconnaît en elle le sang de son fils. La mère, cependant n'est pas morte; elle vient comme institutrice dans un château voisin de Vauclain, puis bientôt à Vauclain même, où la marquise, qui ne la connaît pas, se prend à l'aimer. Deux ans, elle reste là, ignorée ; mais elle peut voir son enfant, la soigner, l'élever. Un jour vient pourtant où le secret se découvre : lutte terrible entre l'orgueil de la marquise et son cœur, touché de la douceur et des vertus de la jeune femme. C'est le cœur qui l'emporte, grâce à l'intervention d'un vieil oncle, excellent homme, le baron de Thoisay. Pour comble de bonheur, Paul, qu'on croyait mort, revient d'Australie. Tel est le thème que Mme Colomb a développé avec les qualités qui assureront à ce nouvel ouvrage le succès des précédents.

— 7. En 1857, au moment de la révolte des Cipayes dans l'Inde anglaise, une factorerie française est saccagée par Nana Sahib. Le fils du propriétaire, André, sauvé par le nât Mali, le *Charmeur de serpents*, parcourt, à la recherche de son père et de sa sœur Berthe, toute la péninsule gangétique. Déguisé en mendiant, sous l'escorte de Mali et d'un jeune mendiant nommé Miana, il pénètre dans les sanctuaires inaccessibles aux Européens, traverse des forêts gigantesques, n'échappe à un cyclone que pour tomber entre les mains de sauvages sanguinaires, les Metchis, traverse l'Himalaya, et, après mille péripéties émouvantes où toutes les splendeurs de la nature et de la civilisation indiennes se déroulent devant lui, il finit par retrouver les siens. M. Louis Rousselet a su répandre dans ce nouvel ouvrage toutes les ressources de son imagination et de sa profonde connaissance de cette contrée.

— 8. L'année dernière, M. Cortambert avait publié un *Voyage pittoresque à travers le monde*. Cette année, il décrit les *Mœurs et les ca-*

ractères des peuples. Son travail est, comme le précédent, une compilation : au lieu de parler lui-même, l'auteur réunit ce qu'ont dit les écrivains les plus compétents : Châteaubriand, Guizot, Thiers, Montesquieu, Lamartine, Mme de Staël, parmi les morts; et, parmi les vivants, MM. le duc d'Aumale, Taine, Mézières, Élisée Reclus, Victor Hugo. A la leçon de géographie et d'histoire naturelle, se joint, pour le jeune lecteur, la leçon de style : double plaisir, double profit. De jolies gravures, extraites la plupart du *Tour du Monde*, éclairent le texte presque à chaque page.

— IV. Dans un volume intitulé *Au service du pays*, et enrichi d'une grand nombre d'illustrations, le R. P. Chauveau retrace la vie, et surtout les derniers moments de dix-huit anciens élèves de l'École préparatoire, dirigée avec tant de succès depuis un quart de siècle, par les religieux de la Compagnie de Jésus. Ces jeunes gens, l'honneur de leurs maîtres, la joie et l'espérance de leurs parents ont été frappés devant l'ennemi, laissant à leurs proches et à leurs amis, avec le souvenir d'une brillante jeunesse, pleine de foi, celui d'un héroïsme plein de simplicité de grandeur, et, aux générations qui leur succéderont sur les bancs de la même école, l'exemple reconfortant de cœurs prêts au sacrifice, parce qu'ils savent prier, et que l'amour de la patrie est, pour eux, inséparable de l'amour de Dieu et de la fidélité aux nobles traditions de leurs pères. « Dans nos écoles, dit le pieux auteur de ces notices si palpitantes d'un douloureux intérêt, dans nos écoles où l'éducation est à la fois catholique et française, — et elle est vraiment française parce qu'elle est par-dessus tout catholique, — ils avaient reçu des leçons de patriotisme qu'ils n'oublièrent jamais. Souvent on leur avait dit qu'au jour des grands périls le jeune homme chrétien doit donner à sa patrie son temps, sa fortune, ses sueurs, sa vie, tout, excepté sa conscience, qu'il ne garde inviolable que pour mieux servir son pays et pour mieux l'aimer. Ce programme de nos écoles si indignement calomniées, nos jeunes héros l'ont signé de leur sang. » Oui, le sacrifice a été jusque là!... Les élèves des jésuites sont morts tués à l'ennemi, pour infliger un démenti sans réplique à certains hommes d'État trop enclins à croire et à dire que les jésuites étaient incapables de faire un bon chrétien et un bon Français !... Outragés par des assertions aussi mensongères qu'ineptes, ils ne répondirent rien; mais, au jour des *grands périls*, à l'appel de la patrie et de la religion, ils prirent tranquillement leur chapelet des mains de leurs mères, allèrent se confesser, bouclèrent leur ceinturon, et partirent modestement pour remplir, et en tête de tous, leur devoir sacré de bons chrétiens et de bons Français; et ils le remplirent jusqu'au bout, soit que la mort leur vînt du Prussien ou du garibaldien, soit qu'il leur fallût la recevoir du

communard parisien... Quelques-unes de ces notices, plus longues que d'autres, — l'auteur ayant eu plus de renseignements à sa disposition, — renferment des traits de caractères, des saillies, des portraits, et surtout des extraits de correspondance qui font de ce livre, malgré la tristesse bien naturelle qui plane sur toutes ses pages, — une des lectures les plus attachantes que nous puissions recommander : et comme cette lecture est en même temps des plus fortifiantes pour le cœur et pour l'âme, par les exemples qu'elle rappelle, nous n'hésitons pas à conclure que l'auteur à réalisé l'idéal, qu'il recherchait sans doute, d'un beau et bon livre d'étrennes joignant, par l'illustration dont le texte est enrichi, l'utile à l'agréable dans la meilleure acception du mot.

— *La première aventure de Corentin Quimper!...* Nous n'avons donc là qu'un commencement, et ce titre à lui seul est une double promesse, promesse pour ce que contient le présent volume, et promesse pour les volumes suivants : car l'histoire de Corentin Quimper est plus qu'une légende, c'est tout une épopée ; jugez-en par ce titre complet que l'auteur rétablit, dès la première page, comme un engagement pour l'avenir : « Victoires et conquêtes de Quimper (Corentin) de Saint-Malo, dans le commerce, la marine, l'industrie, les arts, la noblesse, la politique et tout, avec les aventures de Petit-Guern, gentilhomme, du cousin Jean Piteux et de la cousine Fanchette Legoff, histoire utile et agréable, donnant les moyens de faire fortune dans Paris comme ailleurs. » Et l'on comprend que le *Polybiblion* ne va pas déflorer cette histoire — que dis-je ! ce chapelet d'histoires et d'aventures — en en donnant ici une pâle et sèche analyse. D'ailleurs, les épisodes s'y multiplient tellement (naufrages, prison, assauts, incendie, évasions, etc., etc...) que la besogne serait bien ardue, et de semblables récits ne se résument point : et puis il faut laisser toute la surprise aux jeunes lecteurs, auxquels nous espérons bien que de bons parents ou de bons amis donneront ce livre en souvenir du premier jour de l'an de grâce 1879. Beaucoup de gravures en illustrent le texte qui, vraiment, n'en avait pas si grand besoin que cela. Car c'est du Féval et du meilleur. Nous nous bornerons donc à dire de *la Première aventure de Corentin Quimper :* « Prenez et lizez,... et puis faites des vœux pour que l'auteur ne nous fasse pas attendre la suite trop longtemps. »

— V. Nous avons reçu trois volumes de la *Bibliothèque des merveilles.* L'un est consacré aux *Migrations des oiseaux ;* il est le fruit d'observations nombreuses et compétentes, faites, non-seulement par l'auteur, mais encore par des correspondants donnant, sur les contrées éloignées, des renseignements qui n'auraient pu être receuillis directement par un seul. Mais pourquoi tant de digressions, et dans un

ouvrage qui devrait avoir un caractère scientifique, un ton qui n'est point à sa place ? Certaines gravures laissent aussi à désirer comme exactitude, et déparent un livre qui, sans ce double défaut, tiendrait dignement et utilement sa place dans la collection.

— 2. Le *Voyage aux sept merveilles du monde* est un livre d'une érudition facile et enjouée. La plupart des choses que désignait ainsi l'antiquité hellénique ont complétement disparu, ou ne laissent que des ruines, tels le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Éphèse, le Jupiter d'Olympie, le phare d'Alexandrie, Babylone. Seules, les Pyramides d'Égypte, bâties près des sables mouvants du désert, ont bravé les siècles et défient encore l'avenir. Mais partout le cadre reste, et le cadre, ce sont des contrées dont le nom seul échauffe l'imagination. M. Lucien Augé de Lassus nous y promène en guide consciencieux : renseignements tirés des écrivains antiques, traditions primitives ou mythologiques, fables gracieuses ou terribles, souvenirs historiques, état actuel des lieux et des ruines, rien n'est oublié. Un tel livre sera pour la jeunesse de nos collèges un excellent commentaire des auteurs classiques. Des gravures intelligemment exécutées par Sidney-Barclay accompagnent le texte : celles qui donnent le dessin restauré des sept merveilles du monde ont été composées sur les croquis et d'après les indications de M. Louis Bernier, architecte.

— 3. Nous ne ferons que mentionner l'ouvrage, très-soigné, à tous égards, que nous donne M. C. Colomb, sur la *Musique*, dans la même collection. Le *Polybiblion* doit consacrer, prochainement un article spécial aux publications relatives à ce sujet, et nous pourrons alors revenir sur ce volume.

— VI. Arrivons aux nouveaux volumes de la *Bibliothèque rose*.

— 1. *Le Fils du maquignon*, de Mme la vicomtesse de Pitray, est une charmante histoire, pleine d'épisodes dramatiques qui tiendront en éveil l'attention des jeunes lecteurs. Robert Hardy vit honorablement dans une ferme en Normandie, jusqu'à ce qu'il se laisse débaucher par un ami, qui l'entraîne à de folles dépenses et à des actes d'improbité; sa malheureuse femme tombe malade, et le docteur fait comprendre au mari que c'est lui qui est cause de la maladie. Robert revient à de meilleurs sentiments; mais, la santé rendue à Julienne, lui retourne à ces mauvaises habitudes, si bien qu'un beau jour on vient saisir le mobilier de la ferme. Sa femme en devient folle; ils se retirent alors dans un petit bien, au Vallon-Vert, où leur fils Germain, qui avait été tenu éloigné jusque-là comme un témoin importun, vient les rejoindre. Robert meurt subitement. Les cris déchirants de son repentir, à ses derniers moments, font une telle

impression sur Julienne qu'elle recouvre l'usage de son esprit. Germain travaille avec ardeur pour faire vivre sa mère, et tout l'argent qu'il recueille sert à payer les dettes de son père et à dédommager les personnes qu'il a trompées. Cette conduite lui attire des sympathies : un général, auquel il rembourse le prix d'un cheval; le docteur, qui avait été bien à même de l'apprécier, s'intéressent à son sort. Habile sculpteur, il fait le buste de la fille du docteur, puis il l'épouse, et heureux par suite de sa bonne conduite, il fait des heureux autour de lui.

— 2. *La Maison modèle*, par Mlle Marie Maréchal. — Meltzy de Morey a passé les premières années de sa vie au sein de l'opulence, et elle a été singulièrement gâtée. Mais de malheureuses spéculations entraînent la ruine de son père ; il faut renoncer à la satisfaction de ses caprices. M. et Mme de Morey partent pour l'Amérique, et laissent leur fille au soin de son oncle, M. de la Brunière, qui l'accepte volontiers comme un douzième enfant. Meltzy tombait dans la *Maison modèle*, qui était loin de réaliser ses rêves. On était plein d'affection pour elle ; mais on ne craignait pas de la contrarier; il n'y avait plus cette large existence qu'elle avait goûtée chez ses parents, et, quant à ses fantaisies, personne ne se souciait de les satisfaire. Elle était maussade, désobéissante, et trouvait tout le monde déplaisant. C'était cependant le meilleur milieu pour la former. Longtemps rebelle, elle finit par subir l'influence de cette famille où l'on vit unis, heureux de se rendre service les uns aux autres. Meltzy grandit au milieu de ses cousins et cousines. Tous prennent une position, plusieurs se marient. Le tour arrive pour Meltzy lorsque ses parents reviennent d'Amérique avec une honnête fortune : c'est un de ses cousins qu'elle épouse. Nous reprocherons ce dénoûment à Mlle Maréchal; son imagination aurait pu en trouver un autre. Du reste l'histoire est fort bien conduite, d'un intérêt soutenu, et pleine d'utiles enseignements pour les enfants. C'est assurément ce qu'on peut appeler un bon livre dans toute l'acception du mot.

— 3. *Les Vacances d'Élisabeth*, par Mlle de Martignat. — Élisabeth arrive en vacances; elle ne retrouve plus son frère; son grand-père l'a renvoyé, parce qu'il veut, à toute force, se faire artiste, et il dit à Élisabeth de ne jamais lui en parler, et de ne jamais lui demander ce qu'il est devenu. Mais cela ne satisfait pas le cœur de la jeune fille. Son petit ami Nel, enfant de bohémien recueilli par ses grands-parents, vient à son aide. Ils réussissent à trouver la trace de Maurice, qui s'était réfugié au chalet des Genévriers, chez son ami Olivier, ou plutôt Lord Rutholwan, qui paraît au début de l'histoire. Élisabeth le ramène à son grand-père, et le réconcilie avec lui; comme le dit l'auteur, elle avait bien employé ses vacances. Les aventures du

cousin Robert viennent allonger et égayer le récit, et suffiraient à elles seules pour remplir un livre : c'est un aimable gamin, qui se fait renvoyer du collège à cause de ses escapades, et joue tous les tours possibles au général, son tuteur. L'intérêt n'est point palpitant, et l'on ne voit pas bien quelle leçon les enfants pourront tirer de ce récit.

— 4. Il y a plus de vie dans le *Secret de Laurent*, par Mme de Stolz. Une jeune et élégante dame sort de chez un papetier avec un paquet d'enveloppes, qui tombe dans la rue : une petite fille, Marie Dubreuil, l'aide à les ramasser; en voulant la remercier, elle remarque sur la figure de Marie les traces de la souffrance; s'inquiète de ce qu'elle éprouve, et la petite lui expose la misère de sa famille; alors la dame lui remet quelques-unes de ses enveloppes, en lui recommandant de s'en servir pour lui écrire quand elle aura besoin de quelque chose. La marquise répondait toujours par quelques générosités qui tombaient bien. Elle avait à son service un petit domestique, Laurent, dont la mère était aussi dans le besoin, et qui allait être poursuivie faute du payement de cent francs. Laurent trouva un jour une de ces fameuses enveloppes, contenant la somme qu'il aurait fallu à sa mère; la tentation était forte : il succomba, mais pour se repentir bientôt, surtout quand il eut lu la lettre de la petite Marie, à laquelle répondait le billet volé. Plus tard, la marquise prit Marie à son service. Les deux jeunes gens ne vécurent pas longtemps sous le même toit sans ressentir une mutuelle affection, présage d'un mariage que tout le monde approuvait. Mais Laurent paraissait triste, ne disait rien et dépérissait. La cause de son chagrin n'était un mystère pour personne. Pourquoi ne faisait-il pas l'aveu de son sentiment ? C'était là son secret, que sa maîtresse réussit à lui arracher. Il se rappelait sa faute ; il ne voulait pas la faire connaître à Marie, qui l'aurait méprisé et refusé ; d'un autre côté, il n'aurait pas voulu l'épouser en lui cachant son vol. On devine que ces difficultés furent levées et qu'ils firent un heureux ménage. Toutes ces aventures composent un récit intéressant, qui laisse la meilleure impression.

— 5. *En quarantaine*, par Mme de Witt. — La fièvre scarlatine s'abat simultanément sur tous les enfants de M. et Mme d'Avrigny, au moment des vacances du jour de l'an. Les bons soins de leurs parents et de leur grand'mère, Mme Delbarre, assurent leur rétablissement : mais il faut mettre ce petit monde en quarantaine pendant la longue convalescence : de là le titre du livre. Pour l'occuper et le distraire, les parents inventent des jeux auxquels nous prenons part — loto-dauphin, conséquences, bouts rimés, etc., — et racontent des histoires que nous écoutons; les unes sont émouvantes, comme celle de la jeune fille directrice du télégraphe qui se rapporte à la guerre de 1870, ou

celle du petit mousse, toutes aboutissant à une morale très-nette. Il y a de la variété, suffisamment d'intérêt, quoiqu'il n'y ait pas d'action; l'esprit chrétien est très-accusé; des curés sont mis en scène avec un beau rôle, comme aussi un pasteur protestant qui perd sa femme en soignant des malades ; c'est le seul fait qui accuse les opinions protestantes de l'auteur. Il y a bien aussi un mot sur la liberté de conscience, mais c'est pour dire qu'elle est menacée par ceux qui ne croient pas en Dieu.

— 7. Le *Polybiblion* a rendu compte (tome XIV, p. 509) *du Dernier journal du Dr Livingstone*, publié en 2 volumes in-8 par Waller, lorsque la traduction de Mme H. Loreau en a paru, par les soins de la librairie Hachette. Aujourd'hui M. J. Belin de Launay donne, dans la *Bibliothèque rose*, un *abrégé* de ce *Dernier journal*, qui, assurément, méritait bien d'être ainsi vulgarisé et mis à la portée de ceux qui ne peuvent aborder les ouvrages plus considérables. Ce volume complète l'histoire de la vie et des travaux de l'homme de bien qui a ajouté une si grande masse de connaissances au trésor scientifique du dix-neuvième siècle, et restera une des gloires les plus pures et les plus incontestables de l'Angleterre. Nous croyons n'avoir besoin que de signaler cet *abrégé*, qui contient tant de récits émouvants, et se termine par les derniers moments, pleins de grandeur chrétienne, du héros de l'Afrique centrale; il est enrichi de seize vignettes sur bois et une carte d'ensemble, présentant les tracés des grandes cartes antérieurement publiées. Une introduction de vingt-quatre pages résume à grands traits toute l'histoire des découvertes de Livingstone, et donne, sur quelques questions ethnographiques ou d'histoire, de précieuses indications.

— VII. Terminons par deux publications illustrées qui peuvent se rattacher aux précédentes.

Résumer en un petit volume, accessible à tous par son prix et vulgarisant une masse considérable de renseignements et de découvertes, la vie si remplie et les travaux si mémorables du héros de l'Afrique centrale n'était pas une besogne facile. Plusieurs écrivains ont dû, croyons-nous, éprouver cette tentation de présenter dans leur ensemble et leur enchaînement logique une série de voyages, d'aventures, de découvertes scientifiques du plus haut intérêt, renfermés jusqu'ici dans une dizaine de gros volumes. Nous félicitons MM. Gavard et Perier d'avoir entrepris et mené à bon terme cette délicate entreprise. Ils ont dû éliminer — et ils l'ont fait avec beaucoup de tact — une quantité considérable d'anecdotes qui, pour intéressantes, curieuses et même instructives qu'elles sont, ne pouvaient trouver place dans le cadre qu'ils s'étaient proposé de remplir.

Le choix intelligent qui a présidé à leur travail est déjà un mérite dont il leur faut tenir compte; car, dans ce travail, rien d'essentiel n'a été omis. Il y manque seulement une carte des voyages et découvertes de l'intrépide explorateur; elle eût remplacé avec avantage, selon nous, les gravures intercalées dans le texte, et permis de se rendre plus aisément un compte exact de tout ce que la science géographique et ethnographique doit au Dr Livingstone. Tel est notre seul desideratum au sujet de ce petit volume qui, après avoir retracé à grands traits les premières années et les premières études de cet homme incomparable, expose, dans une suite de récits clairs et attachants, les diverses phases de la grande œuvre à laquelle il a consacré sa vie tout entière avec un dévouement sans bornes.

— C'est un enfant gâté comme il y en a peu que le *Petit marquis de Carabas*. Il a perdu d'abord son père, puis sa mère, et reste confié aux soins d'un grand-père qui va vite en besogne. Il lui raconte qu'il est très-riche, qu'il possède de nombreuses propriétés; il consent à ce que, à quatre ans, on l'appelle M. le comte; il lui cède son lit; il lui donne pour joujou une pendule que « M. le comte » se plaît à briser. Le petit-fils va aussi vite en besogne; à mesure qu'il grandit, ses caprices se développent; il mange beaucoup d'argent en chevaux et en parties de plaisir, relativement honnêtes; avec des camarades heureux de s'amuser à ses dépens. Le faible grand-père est bien obligé de lui déclarer que ce train ne peut continuer, et le force à s'engager sur un bâtiment. Le petit marquis, d'abord contrit, revient bientôt à ses plaisirs avec des camarades qui ne le quittent pas, et qui l'entraînent à déserter. C'est alors qu'il trouve sur son chemin de bons amis qui lui font comprendre l'énormité de la faute qu'il vient de commettre et lui font sentir la honte de sa conduite. Il n'est alors d'actes de dévouement qu'il n'accomplisse pour se réhabiliter : sauvetages au milieu du feu et au milieu de l'eau; secours aux cholériques à bord. Il revient sur le bâtiment, où son dévouement et son repentir font oublier sa mauvaise conduite. Il revient auprès de son grand-père, se met à la tête de son exploitation, répare, par son travail courageux, les folies de sa jeunesse, et prouve que la véritable noblesse consiste à faire le bien. Il couronne sa nouvelle vie par un mariage selon son cœur, en épousant sa cousine. Beaucoup d'enfants trouveront là de bonnes et utiles leçons.

VISENOT.

OUVRAGES SUR LE PAPE PIE IX

1. *Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle,* par l'abbé A. POUGEOIS. Deuxième volume. Paris, Pougeois, 1877, in-8 de 466 p. Prix : 7.50 — 2. *La Captivité de Pie IX, histoire des huit dernières années de son pontificat,* par ALEX. DE SAINT-ALBIN. Paris, Palmé, 1878, in-8 de 632 p. Prix : 6 fr. — 3. *Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat,* par un membre de l'Académie des arcades de Rome. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Poitiers et précédé d'une lettre de Mgr Gay. Paris, Ressayre & Olmer, 1878, 2 vol. in-12 de 512-460 p. Prix : 6 fr. — 4. *Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé,* par le R. P. HUGUET, S. M. Paris et Tournai, Castermann, 1878, in-8 de 592 p. Prix : 6 fr. — 5. *Pie IX,* par LOUIS VEUILLOT. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 123 p. Prix : 1 fr. — 6. *Pie IX avant et pendant son pontificat, pages d'histoire contemporaine et récits anecdotiques,* par l'abbé DUMAX. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 325 p. Prix : 3 fr. — 7. *Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III,* par M. l'abbé MARTY, chanoine honoraire d'Alger. Paris, Douniol, 1878, in-8 de 100 p. Prix : 1 fr. 50—8. *Vie du pape Pie IX, ses œuvres et ses douleurs,* par S. P. TARDIREL, rédacteur du *Canadien* et membre du cercle catholique de Québec. Québec, J. N. Duquet, 1878, in-8 de 121 p.

La douce et grande figure de Pie IX appartient désormais à l'histoire ; elle domine dès maintenant, et de très-haut, toutes les personnalités plus ou moins fameuses et célèbres qui ont fait l'ornement, la gloire, la risée ou le déshonneur des trois premiers quarts de ce siècle. La postérité sera évidemment un jour en mesure de puiser à pleines mains dans une foule de documents diplomatiques ou autres encore inconnus aujourd'hui. Néanmoins les données actuelles sont telles, que nous ne croyons pas que l'aspect général de cette ferme et paternelle physionomie soit jamais grandement modifié de ce que l'a sentie, connue et aimée tout catholique de notre temps. La sainteté est la note dominante et constante de ce caractère, de cette âme. C'est celle qui paraît ressortir plus clairement de toutes les histoires déjà composées en l'honneur de l'immortel Pontife qui a dépassé les années de Pierre, au milieu de désastres inouïs, avec la placidité des plus grands héros. La liste des ouvrages que nous venons d'en donner, outre qu'elle n'est pas actuellement complète, le deviendra de moins en moins, car la *Vie de Pie IX* est faite assurément pour tenter longtemps encore bien des écrivains.

— 1. Le travail de l'abbé Pougeois embrasse, dans leur ensemble, tous les aspects de ce vaste sujet : la grande histoire du *Pontificat et du siècle de Pie IX* qu'il a entreprise doit avoir dix volumes. Les deux premiers seuls ont paru. Nous avons, ici même, parlé du premier. Le second s'applique à une période mémorable entre toutes celles des premières douleurs (1848-1849). C'est le commencement des épreuves. Le saint Pontife y est aux prises, pour la deuxième fois, avec la révolution. Une complication d'événements terribles marque cette partie de l'histoire pontificale, qui comprend trois phases successives : le triomphe de la démagogie romaine, l'exil du Saint-Père, et l'intervention laborieuse des puissances catholiques pour la délivrance de la ville éternelle. Le troisième volume doit s'ouvrir par le récit des négociations relatives au retour du Souverain-Pontife dans sa capitale.

Nous doutons que l'auteur puisse le rendre plus intéressant, plus dramatique que celui dont nous parlons en ce moment. Ce second volume, en effet, est plein des scènes les plus palpitantes d'émotions. C'est d'abord le ministère Mamiani et la guerre contre l'Autriche, puis bientôt la révolution à Rome même, l'assassinat de Rossi préparé et *répété* par les sociétés secrètes, la fuite du Pape à Gaëte, les hauts faits du triumvivat républicain de Rome, etc., etc... Chaleur de style, exactitude d'informations, pureté de doctrine, tout concourt à rendre ce volume de M. l'abbé Pougeois le livre obligé de toute bibliothèque sérieuse.

— 2. J'en dirai autant de la *Captivité de Pie IX*, par M. de Saint-Albin, avec cette différence pourtant qu'il s'agit d'époques différentes. M. de Saint-Albin a voulu donner une suite aux deux remarquables volumes publiés par lui antérieurement, et qui allaient à peine jusqu'au Concile. Son dernier travail comprend les douleurs des dernières années, comme celui de M. l'abbé Pougeois raconte les douleurs du commencement du pontificat. Car il semble qu'à quelque instant de sa durée que l'on considère ce règne de trente-deux ans, on ne trouve toujours que ruines, désastres, invasions. Mais, pour une bataille matérielle perdue, que de victoires morales et qui un jour apparaîtront comme le salut du monde ! M. de Saint-Albin ouvre son volume par un chapitre consacré au Concile et aux négociations politiques et religieuses y relatives; le dernier chapitre raconte les funérailles du Pontife. Cette période de huit années est exposée en plus de 600 pages, avec un grand talent et un esprit élevé qui embrasse les événements d'un coup d'œil sûr et large, et les résume avec clarté ; beaucoup de faits, nulle digression : c'est le complément nécessaire de toute histoire politique sur cette période du siècle comprise entre 1869 et 1877.

— 3. Avant de passer aux histoires particulières, ou plutôt écrites à un point de vue spécial, je veux encore signaler une histoire générale de Pie IX fort bien faite, et qui se présente au public avec deux recommandations précieuses, celles de Mgr Pie et de Mgr Gay. L'*Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat* a été écrite par un membre de l'Académie des Arcades à Rome; elle considère surtout le Souverain-Pontife dans sa lutte gigantesque contre la Révolution. C'est un véritable livre d'histoire, exact et complet, où les documents précieux abondent et sont bien mis en relief, et dont l'orthodoxie, comme doctrine, est garantie par les éminents patrons que je viens de citer. Il suit l'ordre chronologique et paraît écrit au jour le jour, mais non pas certes avec la sécheresse ordinaire aux annalistes de métier. Cet ouvrage tient le milieu entre la grande histoire de M. Pougeois et celle de M. de Saint Albin, et, en raison même de son volume, s'adressera à un public plus nombreux que la première. Il n'en présente

point les récits dramatiques, mais on y trouvera les documents publics, diplomatiques, pontificaux et autres, cités plus souvent et plus *in extenso* que dans la seconde.

— 4. Le R. P. Huguet a eu en vue de satisfaire surtout la piété des fidèles en leur proposant la méditation des vertus éminentes du Pontife Roi. Il a écrit principalement un livre d'édification qui s'adresse à l'âme et au cœur, et le titre qu'il a choisi : *Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé*, répond parfaitement à ce que tout lecteur trouvera dans ces pages pleines de souvenirs pieux, d'anecdotes parfois charmantes, de réparties fines et spirituelles. Est-ce à dire que l'auteur ne s'élève point parfois aux considérations comme au genre et au style de la grande histoire ? Je n'en disconviens pas, et il est telle page que l'on pourrait citer et qui, à ce point de vue, ne laisse rien à désirer; mais si c'est la *majesté* qui a touché surtout le membre de l'Académie des Arcades dont je parlais tout à l'heure, et qui lui a fait donner à Pie IX ce titre de *grand*, refusé par lui de son vivant, et que l'histoire confirmera sans doute, on sent parfaitement que c'est la *tendresse* du Pontife et sa paternité, plutôt que sa royauté, qui ont ému le docte religieux et lui ont mis la plume à la main pour consoler et fortifier les âmes par le spectacle d'une vertu pleine de charmes et d'onction. Le R. P. Huguet n'a point négligé pourtant les faits purement matériels, comme ceux de l'usurpation piémontaise et autres, sans l'exposé desquels toute histoire de cet incomparable pontificat est impossible à concevoir. Mais il y a tout un ordre de faits auxquels je suis un peu surpris de voir le P. Huguet laisser son lecteur étranger, et je le suis d'autant plus qu'il semble que ces faits rentraient plus dans le cadre qu'il s'est choisi que dans celui des historiens précédemment cités. Je veux parler de tout ce qu'a fait le Saint-Père pour les missions étrangères, non-seulement pour le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre et en Amérique, mais pour la prédication de l'Évangile dans les immenses contrées de l'Asie, objet, nous le savons, de sa sollicitude pontificale, et auquel il a imprimé une grande activité. Quel sujet d'édification et d'instruction ! quelle mine précieuse, à peine abordée malheureusement ! Il nous faut attendre probablement, pour être pleinement édifiés sur ce sujet si vaste, la publication du *Bullaire de Pie IX*, qui suivra, nous l'espérons, celle de ses *Discours*, laquelle forme déjà trois volumes.

— 5, 6. Les ouvrages, moins considérables que les précédents, consacrés à Pie IX par M. L. Veuillot et M. l'abbé Dumax, ne nous donneront pas, au point de vue des missions, ce que nous regrettions de ne pas trouver chez le P. Huguet; mais ils ne méritent pas moins nos sincères éloges. Tout le monde ne peut se procurer ni lire des ouvrages considérables, et les auteurs chrétiens qui consacrent leur talent à

vulgariser, pour ainsi dire, l'histoire des héros de l'Église ont droit à toute notre reconnaissance. Le petit volume de M. Veuillot est bien ce que l'on pouvait attendre de cette plume si littéraire, de ce chrétien si fervent et si ardent. Ces quelques pages magistrales et tendres, où l'on sent vivre l'amour du Christ et de son vicaire, où l'on voit resplendir sa doctrine sûre d'elle-même parce qu'elle repose sur le roc de l'infaillibilité catholique, ces pages ont, dans leur simplicité, un charme incomparable, et elles portent avec elles une grande puissance de conviction et de propagande.— L'abbé Dumax, aussi, offre une lecture entraînante par les souvenirs et anecdotes dont il compose sa gerbe en l'honneur du Saint-Père. Son livre nous paraît le livre type destiné aux bibliothèques d'œuvres, patronages, cercles, etc., et c'est là, dans notre esprit, un éloge aussi complet que mérité.

— 7. L'abbé Marty, chanoine honoraire d'Alger, a considéré Pie IX sous un tout autre aspect. Il a fait une œuvre de polémique, et a placé résolûment la victime en face de son persécuteur : le Pape vis-à-vis de l'empereur. Hélas! il n'apprend rien à personne. Les plus aveugles ont été forcés, à la fin, d'ouvrir les yeux à la lumière et de se rappeler toutes les circonstances, toutes les duplicités de la politique napoléonienne, depuis la lettre à Edgar Ney et le « faites vite » de Chambéry, jusqu'aux « jamais » de M. Rouher. Mais il n'est pas mauvais, selon nous, de remettre les faits les plus avérés sous les yeux des contemporains, attendu que, de nos jours, la mémoire est parfois singulièrement courte à l'endroit des choses les plus sérieuses. La brochure de l'abbé Marty a donc le mérite de l'actualité quand même; elle a aussi celui, plus rare qu'on ne pense, de la clarté, de la sobriété, de la sincérité. L'antithèse est écrasante pour l'un, et fait de l'autre, tout vaincu qu'il a été pendant trente ans, un victorieux définitif et sans réserve.

— 8. Terminons cette revue en signalant un petit opuscule qui nous arrive du Canada : les enfants de l'ancienne France se sont souvenu que leur mère patrie les avait jadis engendrés fils aînés de l'Église! Beaucoup d'entre eux se sont enrôlés sous la bannière des zouaves pontificaux et sont venus se ranger sous les ordres de notre Lamoricière. Quelques-uns, après la bataille, laissant là leur épée en attendant un nouvel appel, ont pris la plume pour continuer leur œuvre, et nous sommes heureux d'avoir à présenter à nos lecteurs, parmi un certain nombre de compositions en l'honneur de la Papauté, le petit livre de M. Tardivel. C'est une biographie populaire, fort bien faite, et revêtue de l'*imprimatur* de l'archevêque de Québec. Elle comprend, en quarante chapitres, le résumé complet de ce long et glorieux pontificat, et se termine par quelques mots sur Léon XIII et par la liste chronologique de tous les papes depuis saint Pierre.

F. DE ROQUEFEUIL.

JURISPRUDENCE.

Explication sommaire du code civil, par J.-J. Delsol. 3e éd.; avec le collaboration de Charles Lescœur. Paris, Cotillon, 1878, 3 vol. in-8 de vii-583, 736, 730. p. — Prix : 10 fr. le volume.

J'annonçais, il y a six mois (t. XXII, p. 495), la réimpression de cet ouvrage, dont le premier volume avait paru au commencement de l'année. Maintenant que la publication est terminée, il n'est pas inutile de consacrer à l'œuvre entière un coup d'œil d'ensemble. On connaît les mérites du livre : je les rappellerai brièvement. M. Delsol a longtemps professé : son travail est uniquement conçu au point de vue de l'enseignement. Le texte du Code Napoléon est intercalé dans le commentaire, la distribution des matières correspond rigoureusement au programme de chaque examen : c'est ainsi que le titre de la prescription, le dernier code, est ajouté au second volume, quoique la loi de 1855 sur la transcription demeure à la fin du troisième. On aurait pu, engagé dans cette voie, scinder le titre de l'absence : tel avait été le plan de M. Valette (*Cours de code civil*, 155, Paris, Marescq, 1873). Les explications sont simples et courtes : en peu de mots, les systèmes sont exposés, appuyés ou écartés. Les citations d'arrêts ne sont pas multipliées : mais, sur les grandes questions, on donne toujours ce que j'appellerai l'*arrêt type*, et, dans un livre élémentaire, il n'en faut pas davantage. Just de Bernon.

SCIENCES ET ARTS.

Le Monde des plantes avant l'apparition de l'homme, par le comte de Saporta, correspondant de l'Institut. Paris, A. Masson, 1879, gr. in-8 de 416 p. avec 13 planches et 118 fig. — Prix : 16 fr.

En coordonnant suivant un plan d'ensemble des études parues à de longs intervalles, éparses dans différents recueils, séparées en apparence par la diversité des sujets, mais reliées en réalité par l'unité de la pensée, l'éminent auteur n'a pas eu seulement pour but de reconstruire les flores anciennes et de résumer les découvertes récentes de la paléontologie végétale. Il a visé plus haut. Avec la grande autorité que donnent à ses recherches des travaux justement admirés, il a voulu toucher le phénomène de la vie dans le mystère de ses origines, dans l'harmonie de sa marche et dans l'histoire de son développement graduel. De là deux parties dans son œuvre : l'une consacrée à l'exposé des vues générales que suggère l'examen des êtres organisés, l'autre retraçant la succession des périodes végétales et la physionomie des paysages d'autrefois.

La première partie, sous un même titre, *les Phénomènes et les théo-*

ries, présente trois tableaux : *la naissance de la vie*, qui a dû quitter le sein des eaux pour se manifester à l'air libre, origine commune au règne végétal et au règne animal, qui en ont l'un et l'autre gardé l'empreinte, malgré les différences qui ont peu à peu séparé les règnes, les classes, les familles, par des adaptations de plus en plus exclusives; — *la théorie de l'évolution* ou *le transformisme*, qui, pour M. de Saporta, comme pour M. Gaudry, dont il cite souvent le dernier ouvrage (*Polybiblion*, t. XXII, p. 322), n'est plus une théorie mais un fait qu'imposent à la fois l'ensemble des investigations et l'impossibilité de toute autre explication en face de l'enchaînement continu des êtres; — enfin *les anciens climats*, avec leurs nuits transparentes, leurs jours à demi voilés, la tiède température des contrées polaires, l'extension, puis le retrait de la zone torride, réunion complexe de phénomènes que la science aujourd'hui est encore impuissante à expliquer autrement que par d'ingénieuses hypothèses.

Dans la seconde partie, M. de Saporta passe en revue *les périodes végétales*, depuis les traces charbonneuses des roches laurcatiennes ou les bilobites du terrain silurien, jusqu'aux flores si variées des temps tertiaires, en faisant une large part à la végétation exubérante de l'âge de la houille. Puis, une vue générale sur l'ensemble des périodes permet de saisir, au moins par les grandes lignes, les changements orographiques que l'Europe a subis pendent les dernières époques géologiques, les variations et l'abaissement final du climat, enfin les modifications du règne végétal en lui-même. En terminant, M. de Saporta affirme, comme conclusion de ses recherches, « la continuité de l'ancienne végétation, la solidarité intime de toutes les parties dont elle se compose, reconnaissable à travers les modes, les stades et les variétés innombrables que le temps a fait naître et que les circonstances ont développées, en éveillant les tendances inhérentes à l'organisme. » En d'autres termes, ce qui frappe M. de Saporta comme M. Gaudry, dans le tableau de la création, c'est l'enchaînement des phénomènes soit organiques, soit physiques, et l'unité du plan divin.

Il n'est pas besoin de dire avec quel charme dans la pensée, quel bonheur dans l'expression, ce livre est écrit. Ceux-mêmes qui ne se rendront pas dès l'abord à une argumentation aussi séduisante auront peine à ne pas en subir au moins la puissante influeuce. Quant à l'exécution matérielle, elle fait honneur à l'éditeur, qui n'a rien négligé pour que les planches et les figures soient dignes de l'importance du livre et de l'autorité de son auteur. A. Delaire.

Le Limon des plateaux du nord de la France et les silex travaillés qu'il renferme, par M. E. D'Acy. Paris, F. Savy, 1878, in-4 de 72 p. avec 1 carte et 10 pl. — Prix : 12 fr.

Ce travail a été l'objet d'une communication au congrès d'anthropologie préhistorique, tenu en août dernier au Trocadéro. L'auteur ne se dissimulait pas le peu de faveur dont jouit dans cette sorte de réunion toute étude tendant à établir un accord entre la tradition et les faits géologiques ; nous le félicitons donc d'avoir exposé ses rigoureuses déductions avec une clarté qui a saisi ses auditeurs.

S'appuyant sur l'autorité incontestable de feu M. Belgrand, le mémoire nous montre une grande masse d'eau sillonnant les plaines du nord de la France et la Belgique. Ses courants, chargés d'une forte proportion de matières, ont recouvert d'un manteau l'étendue de ces contrées, déposant, suivant les lois de la pesanteur, si bien observées par le savant ingénieur, à la base un limon grossier, à la partie supérieure un limon fin, la terre à briques, et formant des terrasses dans les tournants convexes. Un géologue distingué, M. de Mercey, qui s'est livré à une étude spéciale des alluvions de la Picardie, attribue l'origine de ces dépôts au transport des boues glaciaires qui auraient, aux temps quaternaires, envahi tout le nord de notre pays. La réfutation de cette hypothèse fait en grande partie l'objet du remarquable travail dont nous rendons compte.

M. D'Acy n'admet pas que l'état fragmentaire des silex à la base du dépôt soit nécessairement l'effet d'un froid intense ; cet éclatement est d'ailleurs loin, d'après ses observations, d'être général. Les limons, dit-il encore, n'ont pas coulé à l'état de boue ; ils forment, ainsi que le montre une photographie d'une coupe de terrains à Saint-Acheul, une stratification régulière qui ne s'accorde pas avec la structure des dépôts glaciaires. La terre à briques est régulièrement séparée des matières grossières, elle les surmonte ; tout enfin indique le résultat d'un seul et même phénomène aqueux.

Quant aux renseignements qu'on voudrait tirer de la paléontologie, M. D'Acy ne les regarde pas comme assez précis pour en déduire la preuve d'une température polaire. Ne reconnaît-elle pas, en effet, l'association dans les mêmes gisements d'animaux qui semblent n'avoir dû vivre que sous des climats opposés, ne les rencontre-t-elle pas souvent au milieu d'une faune malacologique et d'une flore qui subsiste encore ? M. D'Acy constate, en plus, que cette faune est composée d'espèces terrestres, qui, dans les formations géologiques dont il traite, exclut même l'idée d'une origine fluviatile opérant par une série de crues. Ces crues n'auraient pu atteindre les sommets et auraient remanié les straies sous jacentes, ce qui n'est pas le cas.

L'origine *diluvienne* est seule satisfaisante pour expliquer le dépôt

du limon des plateaux, lequel s'étend en deux couches régulières sur la formation postpliocène dans laquelle apparaissent les silex travaillés par l'homme, instruments qu'on rencontre associés aux ossements d'éléphants, de rhinocéros, etc.

La conséquence de ces constatations géologiques est que le limon des plateaux, produit d'un cataclysme diluvien, s'est déposé postérieurement à l'apparition de l'homme, alors que les vallées, complétement creusées, avaient pris leur configuration actuelle.

M. D'Acy, qui possède la belle collection d'instruments en pierre des divers gisements de la Somme qu'on a pu admirer à l'Exposition universelle, a fait un choix des principaux types pour les planches dont il a enrichi son mémoire. H. A. Mazard.

Les Méthodes de guerre actuelle et vers la fin du dix-neuvième siècle, par le lieutenant-colonel Pierron. Conférences faites à l'École supérieure de guerre en 1876-1877. Tomes I et II. Paris, Dumaine, 1878, 2 vol. in-12 de 809 et 913 p.— Prix : 6 fr.

L'apparition de l'ouvrage que M. Dumaine vient d'éditer sous le titre — assez singulier — qui précède, était faite pour exciter la curiosité des militaires qui lisent. L'École supérieure de guerre est encore à ses débuts, et tout ce qui se rattache à cet essai de haut enseignement militaire, encore assez discuté, provoque dans l'armée un vif intérêt. D'autre part, M. le lieutenant-colonel Pierron, ancien secrétaire, croyons-nous, de Maximilien, au Mexique, hier encore choisi pour chef de notre mission militaire en Espagne, passe pour une figure originale, et l'on sait que ses conférences d'art militaire avaient absolument captivé l'attention de MM. les officiers élèves, auditoire peu suspect d'un enthousiasme irréfléchi.

La curiosité ne diminue pas lorsque, en ouvrant le premier volume, on lit, sous la rubrique *Préface*, les deux lignes suivantes : « L'esprit dans lequel le présent ouvrage a été conçu sera facilement saisi en lisant les documents ci-après. » Ces documents sont : un extrait du mémoire de Dupleix, sur son gouvernement dans l'Inde ; — cinq lignes de Condillac ; — un extrait d'une conversation de Napoléon avec le sénateur Rœderer ; — un rapport du maréchal Pélissier, commandant en chef de l'armée d'Orient, au maréchal Vaillant, ministre de la guerre. Si nous avons bien « saisi l'esprit dans lequel le livre est conçu, » la pensée de l'auteur, telle qu'elle se dégage des documents cités, est celle-ci : il est nécessaire de chercher, par un travail assidu, à s'éclairer des résultats de l'expérience acquise dans les guerres précédentes Nous n'y contredirons point.

Telle qu'elle, cette soi-disant « préface » peut donner une idée

exacte, non-seulement de l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage; mais du procédé à l'aide duquel il a été rédigé. Ce livre est, en effet, une vaste compilation. Hâtons-nous de dire que nous ne prenons point ce mot dans le sens défavorable où il est quelquefois employé. Prenant son bien partout où il l'a trouvé, M. le colonel Pierron a rassemblé une foule de documents, de rapports et de données authentiques que le lecteur doit méditer, parcourir ou s'assimiler. Nous disons méditer, parcourir ou s'assimiler, cela suivant la gravité et la provenance des divers documents, dont la profusion est telle qu'on ne voit pas toujours très-nettement quelle importance il faut attribuer à chacun. Les auteurs militaires les plus souvent cités dans l'ouvrage sont — en première ligne, et naturellement, Napoléon — puis Wellington, Frédéric II, Washington, et, parmi les contemporains, le général Lewal, le général prussien Bronsart von Schellendorf, le journal d'un officier du 2e zouaves (le capitaine Pierron) pendant l'expédition du Mexique. Cela est fort bien, mais beaucoup d'autres documents, surtout à l'*Appendice*, consistent simplement dans l'exposé d'un inconvénient qui s'est présenté ou d'une lacune qui a été signalée à la guerre ; d'autres sont simplement des avis exprimés par tel ou tel officier subalterne de médiocre expérience ; d'autres enfin ne présentent que des renseignements numériques d'une assez grande sécheresse, tout cela fait de cet appendice un chaos où l'on a quelque peine à « se débrouiller. » Assurément, et nous en croyons volontiers nos camarades de l'École supérieure, aux conférences qui leur étaient faites, le commentaire lumineux du colonel éclairait ce cahos, et sa brillante parole portait le mouvement et la vie dans toutes les parties de ce cours. Mais, pour qui n'a pas entendu la parole du professeur, cette fin du livre manque un peu de cohésion.

Nous avons dit quelle est la forme de l'ouvrage, disons maintenant quelle en est la substance. Les deux volumes parus — le troisième traitera de la tactique des différentes armes sur le champ de bataille — sont divisés en cinq chapitres d'importance inégale, comme il suit : Chapitre I. *Conditions à remplir pour commander.* — Chapitre II. *Unité de commandement.* — Chapitre III. *Relations du général en chef avec le ministre de la guerre.* — Chapitre IV. *Organisation des quartiers généraux.* — Chapitre V. *Relations du général en chef avec ses lieutenants.*

On le voit, tout ici est rapporté au général en chef, de qui, en effet, tout part et tout dépend. *Ab Jove principium.* C'est là, dans un ouvrage didactique militaire, une méthode d'exposition nouvelle, qui ne manque ni d'originalité, ni de logique.

En tête de chaque chapitre sont exposés les *Principes généraux* qui résument très-brièvement l'ensemble des documents cités à la suite.

— En campagne, dit l'auteur, il suffira de lire les « Principes généraux. » Il vaudra mieux, pensons-nous, les avoir lus avant d'entrer en campagne; ou, si on croit réellement utile d'avoir sous la main cette sorte d'aide-mémoire, que l'auteur nous donne de son livre une édition réduite, *ne contenant que ces principes généraux*. Mais passons. La cruelle expérience de la guerre de 1870-71 a prouvé que les capitulations ne sauraient être trop rigoureusement proscrites; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir rappeler, dès le premier chapitre, les sévères prescriptions de Napoléon, aussi bien que de nos lois militaires actuelles. Mais le commandant en chef ne peut posséder l'énergie nécessaire que s'il est affranchi de toute autorité latérale ou parallèle; l'unité du commandement est une condition de sa liberté, partant, de son activité. C'est ce que démontrent surabondamment les documents cités au chapitre II. Le IIIe chapitre traite des mesures à provoquer par le général en chef, lors de l'entrée en campagne, près du ministre de la guerre et aussi des autres ministres, et, en outre, des obligations du ministre envers l'armée en campagne. Prévoir les besoins de l'armée, y pourvoir à temps, ne pas oublier que le succès final ne s'obtient qu'à coups de renouvellements en ressources de toute nature, telle est sa tâche. Le chapitre IVe en indique suffisamment l'objet; l'auteur y donne comme exemples, les méthodes de travail de Napoléon et de Vellington. Enfin, le chapitre V, sous un titre très-large, embrasse tout ce qui concerne, en-dehors du champ de bataille proprement dit, la direction des troupes, les prescriptions à mettre à l'ordre, les règles de la correspondance, la préparation et l'exécution des ordres et, spécialement, des ordres de marche. Les travaux récents des généraux Verdy du Vernois, Lewal, Bronsart, sur cette branche si importante de l'art militaire, sont ici largement mis à contribution, sans que l'auteur marque sa préférence pour l'un des dispositifs de marche proposés.

Le deuxième volume se termine par un appendice composé de documents entre lesquels, ainsi que nous l'avons dit, il y a un choix à faire. Nous attendons impatiemment le troisième.

J. Gouethal.

BELLES-LETTRES

Arioste : Roland furieux, poème héroïque, traduit par A. J. du Pays, et illustré par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1879, in-folio de VIII-658 p., richement cartonné, avec fers spéciaux. — Prix : 150 fr.

Le *Roland furieux* n'a jamais été présenté aux lecteurs sous une forme plus belle et plus satisfaisante, au triple point de vue littéraire,

artistique et typographique, que dans la splendide édition que nous avons sous les yeux. M. A. J. du Pays, aidé de M. E. Villetard, a apporté tous ses soins à faire passer le texte dans notre langue ; il l'a fait précéder d'une notice biographique et littéraire, et l'a accompagné de notes, rejetées à la fin du volume, où il a donné un utile commentaire du poème et reproduit dans leur version originale certains passages trop libres pour lesquels il a dû reculer denant une traduction littérale, — ce qui ne veut pas dire que l'édition expurgée puisse être mise sans réserve entre toutes les mains. M. Gustave Doré a composé, lui aussi, avec le talent et la fougue qui lui sont habituels, tout un *poème*, sur lequel il conviendrait de s'étendre, avec la sérieuse attention que mérite l'œuvre d'un maître, si nous n'étions à la fois bornés par le temps et l'espace. Jamais l'imagination de l'artiste ne s'est montrée plus brillante, plus inépuisable ; jamais les ressources d'un crayon auquel tous les tours de force sont familiers ne s'étaient révélées avec plus de puissance et d'éclat. Nous craindrions de faire un choix parmi ces quatre-vingts grandes compositions qui toutes ont leur valeur, dont plusieurs sont d'une touche vraiment magistrale ; et, s'il fallait entrer dans l'examen de cette multitude de sujets de moindre importance (il y en a 550), marqués au coin de l'originalité, de la vigueur, d'une incomparable verve, d'une liberté d'allures qui va peut-être jusqu'à la licence, notre embarras serait encore plus grand. Mieux vaut renvoyer le lecteur à ce magnifique in-folio, qui a sa place marquée dans toute bibliothèque d'amateur, et qui tient dignement son rang à côté des autres productions du grand artiste qui a su donner à tant de chefs-d'œuvre un si merveilleux commentaire. E. D'A.

Las Mocedades del Cid, de D. Guillem de Castro. Reimpresion conforme a la edicion original de Valencia. Bonn, Ed. Weber, 1878, in-12 de VIII-214 p. — Prix : 8 fr.

Tout le monde sait que Corneille s'est inspiré pour le *Cid* d'une pièce composée par Guillem de Castro, et qu'ensuite un autre poète espagnol, Juan Bautista Diamante, fit à son tour de l'œuvre française une imitation à laquelle Voltaire, envieux de son illustre prédécesseur, s'efforçait de reconnaître des caractères d'originalité. Il eût volontiers désiré voir dans Corneille un imitateur de Diamante, tandis qu'au contraire il fut imité par celui-ci. Mais, on ne peut le nier, si Corneille ne dut rien à Diamante, il dut à Guillem de Castro l'idée première de ce combat si pathétique entre le devoir et l'amour qui fait le fond de la tragédie française, que Guillem n'avait qu'entrevu et que Corneille éclaira tout entier de son génie. Guillem de Castro a écrit deux pièces sur le Cid : la première est celle qui a servi de modèle à Corneille ;

la seconde, d'un intérêt beaucoup moindre, est empruntée à une autre partie de la vie du Campeador. Ce sont ces deux pièces, *las Mocedades del Cid*, qui viennent d'être publiées par M. Foerster en un élégant volume édité à Bonn par Ed. Weber. Il en existait trois éditions seulement; l'édition que nous annonçons a été faite d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Vienne, et offre un texte meilleur que celles qui l'ont précédée. Elle se recommande à tous ceux qui s'occupent de la littérature espagnole ou qui sont amenés à faire une comparaison entre le poète espagnol et le poète français. Des *Mocedades del Cid*, il a été fait un tirage in-8 à 400 exemplaires seulement, sur grand papier, dont 25 sur vélin. TH. P.

La Atlantida, *poema de Mossen Jascinto Verdaguer, ab la traduccio castellana*, par MELCIOR DE PALAU. Barcelone, estampa de Jaume Jepus, 1878. in-8 de XXIII-345 p.

Il a été parlé ici avec détails du beau poème qui, si vite, a rendu célèbre le nom de M. Jascinto Verdaguer. Depuis cette époque, il a paru une édition de *l'Atlantide* à Buenos Ayres, une autre à Barcelone, offrant, à côté du texte catalan, une traduction en vers castillans, il vient enfin d'en être publié, dans la même ville, une édition nouvelle que nous venons de recevoir, et dans laquelle les beaux vers du poète ont été rendus, en regard, dans l'excellente prose espagnole de M. Melcior de Palau. M. Verdaguer a fait à son œuvre divers changements; d'après les conseils d'éminents critiques tels que Milà y Fontanals, Menendez Pelayo, Mariano Aguilo, il a fait subir à son livre certaines modifications. Cette nouvelle édition est précédée d'une lettre de Mistral. Ce juge si compétent complète par ses louanges ce que nous avons déjà dit de *l'Atlantide*, et nous traduisons quelques passages de l'épître adressée au jeune poète par l'illustre félibre. « J'achève de lire attentivement *l'Atlantide*, et je vous envoie, sans perdre de temps, l'expression de mon plus ardent enthousiasme. Depuis Milton (dans son *Paradise lost*), depuis Lamartine (dans la *Chute d'un Ange*), personne n'avait traité des traditions primitives du monde avec autant de grandeur et de profondeur. La conception de l'*Atlantide* est colossale, et le développement en est resplendissant. On trouve là, répandues, disposées et rendues à la vie avec une extraordinaire vraisemblance, les traditions les plus antiques, les plus vénérables de la terre catalane, et l'imagination, unie à la science, embellit prodigieusement vos superbes descriptions. O illustre poète, vous avez, et au delà, tenu les promesses de votre jeunesse... De tout cœur, je vous envoie mes félicitations et mes remercîments... La magnifique épopée que vous avez élevée sous l'inspiration de l'idéal appartient non-seule-

ment à la Catalogne, mais aussi, mais surtout, à la renaissance de notre langue, et la *Félibrerie* entière se glorifie de votre œuvre. »

Nous n'avons rien à ajouter à de pareils éloges, si ce n'est qu'aujourd'hui, grâce à la traduction castillane dont elle est accompagnée, l'œuvre de Verdaguer est devenue accessible à beaucoup plus de lecteurs, en attendant qu'une traduction française la popularise encore davantage. La nouvelle édiiton de *l'Atlantide* se trouve à Paris même, à la librairie Maisonneuve. TH. P.

Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini, précédées d'une notice par A. PIEDAGNEL. Librairie des bibliophiles, 1 vol. de XVIII-183 p. — Prix : 5 fr.

Ourika, par Mme DE DURAS. Avec une notice par M. DE LESCURE. Même librairie. 1 vol. de XXIII-61 p. — Prix : 2 fr. 50 le volume. (*Les petits chefs-d'œuvre.*)

Cela a été une excellente idée de publier les lettres de Mlle Aïssé dans la Collection des petits chefs-d'œuvre. Ces lettres, écrites d'un style agréable, renferment bien des anecdotes sur le dix-huitième siècle et aident certainement beaucoup à faire connaître cette époque. Celle qui a écrit ces lettres intéresse elle-même le lecteur, malgré les erreurs de sa vie. Achetée, à l'âge de quatre ans, d'un marchand d'esclaves, par le comte de Ferréol, Aïssé, il faut le reconnaître, eut une situation assez équivoque dans la maison de son bienfaiteur. Plus tard, son long attachement pour le chevalier d'Aydie l'a rendue presque estimable aux yeux d'une société profondément corrompue. La fin de la belle Circassienne fut tout à fait touchante et chrétienne, et, chose étrange, elle fut aidée dans sa conversion par Mme du Deffand et Mme de Parabère (p. 162)! — M. Piedagnel a fait précéder cette nouvelle édition d'une notice très-intéressante.

Ourika, joli roman de Mme de Duras qui a paru aussi dans la Collection des petits chefs-d'œuvre, n'est pas sans quelque ressemblance avec l'histoire de Mlle Aïssé; seulement, ici, c'est une jeune négresse qui a été achetée, et ce n'est pas un comte de Ferréol, dont les intentions pouvaient être très-suspectées, qui prend soin de sa jeunesse, c'est une femme respectable. Ourika n'est pas du tout une *Traviata* et va pleurer dans un couvent sur un amour qu'elle ne s'avouait d'abord pas. C'est un récit bien simple que celui de Mme de Duras, mais il est profondément attachant. M. de Lescure a écrit, sur l'auteur et sur son œuvre, d'excellentes pages où il rattache la fiction touchante inventée par Mme de Duras à l'histoire de Mlle Aïssé et à celle d'une jeune négresse élevée par la maréchale de Beauveau. Inutile de dire que ces deux volumes, publiés par la Librairie des bibliophiles et imprimés par Jouaust, sont tout à fait dignes de ceux sous le patronage desquels s'est placée cette librairie d'élite. TH. P.

Œuvres diverses de Jules Janin, publiées sous la direction de M. de la Fizelière. *L'Ane mort*. Vol. in-18 de LVIII-218 p. — *Mélanges*. 2 vol. petit in-8 de 310 et 315 p. — *Contes et Nouvelles*. 2 vol. de 311 et 318 p. — *Critique dramatique*. 4 vol. de 317, 316, 318, 314 p. — *Correspondance*. 1 vol. de 316 p. — *Barnave*. 2 vol. de 340 et de 308 p. Paris. Librairie des bibliophiles, 1876-1878. — Chaque vol. 3 fr. 50.

Barnave, ce livre singulier qui, à son apparition, causa une émotion si vive, le meilleur roman de J. Janin, vient de s'ajouter à la charmante collection de ses œuvres diverses et de compléter les douze volumes annoncés par l'éditeur. Nous nous sommes déjà occupé des quatre tomes où, sous ce titre : *Critique dramatique*, ont été réunis les plus brillants articles que le feuilletoniste des *Débats* ait écrits sur le théâtre contemporain. Nous avons essayé de faire remarquer combien était peu fondé ce reproche adressé à J. Janin d'écrire trop souvent à côté du sujet et de montrer que, quand le sujet en valait la peine, le critique savait l'apprécier avec goût et érudition. Nous avons entretenu aussi nos lecteurs des lettres, recueil inédit, séduisant, qui nous montrent l'auteur sous un aspect nouveau, qui nous le font connaître comme homme et aimer davantage. Mais ces divers livres ont été précédés de quelques autres dont nous n'avons rien dit et auxquels il est opportun peut-être de revenir, maintenant que la collection est complète. Exécutée avec une élégance bien digne du bibliophile dont elle ravive la renommée, cette collection a débuté par le roman de *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, la première œuvre qui ait appris au public un nom que, depuis, il devait tant de fois répéter. Sous le titre de *Mélanges et Variétés*, ont paru ensuite des pages tour à tour charmantes ou émouvantes qu'il eût été bien dommage de ne pas tirer des recueils où elles étaient oubliées. Elles ont été suivies de trois tomes de *Contes et Nouvelles*, c'est là qu'on peut relire le *Mariage vendéen* et une quantité de petites œuvres qui sont de petits chefs-d'œuvre. Ces volumes ont précédé ceux que nous avons rappelés tout à l'heure. Ceux-ci sont-ils bien les derniers de la collection? Nous espérons un peu qu'ils seront suivis d'autres encore. En effet, on nous laisse entrevoir une édition nouvelle de cette traduction d'Horace qui a tant et si longtemps préoccupé l'auteur et qui couronnerait dignement cette série de charmants volumes. C'est M. de la Fizelière qui a présidé à leur composition. Il a montré là un goût bien fait pour augmenter encore les regrets que sa perte récente cause aux amis des lettres. Il a placé en tête du premier volume, de *l'Ane mort*, une judicieuse préface où sont exposés les motifs qui ont guidé ses recherches dans tant d'ouvrages où l'abondance des richesses rendait les choix si difficiles. Une ample autobiographie, empruntée à J. Janin, lui-même, met ensuite le lecteur en relation directe et intime avec l'écrivain.

Sans doute, sur quelques points, ses idées, ses opinions ne sont pas les nôtres. A son arrivée à Paris, au moment de son avénement dans la littérature, Jules Janin, quoiqu'il ait donné des articles à la *Quotidienne* et, nous le croyons, à la *Mode*, avait certains préjugés inspirés par le vieux libéralisme. Il avait toutefois un esprit droit autant que brillant, il ne cessa jamais de proclamer les lois du beau et du bien, et la lecture de sa correspondance, notamment, inspire une idée favorable de son caractère. La jolie édition de ses œuvres choisies est, à tous les points de vue, digne d'occuper une place dans toute bibliothèque composée avec goût. Il y a grand plaisir à lire ou à relire tant de pages spirituelles ou éclatantes. Mais, disons-le, c'est un plaisir qu'il faut savoir prolonger, le style de Janin, à cause même de ses qualités un peu uniformes, malgré leur abondance et leur scintillement, ne gagnerait pas à une lecture trop assidue et trop suivie. Il en est un peu de ce style comme de ces vins au parfum pénétrant, dont on n'apprécie plus la saveur, si on le boit à trop amples gorgées. TH. P.

HISTOIRE

La Suisse, *études et voyages dans les vingt-deux cantons*, par JULES GOURDAULT. Paris, Hachette, 1879 gr. in-4 de 800 p., orné de 300 grav. — Prix : 50 fr.

A la fin de l'année 1876, M. Jules Gourdault faisait paraître un magnifique volume sur l'*Italie* (voir tome XVII, p. 499). Aux amis des beaux livres, il offre, pour les étrennes de 1879, un livre non moins magnifique, inspiré par la Suisse. Nous voyons là se succéder les grands lacs encadrés de rochers, les pics que les nuages entourent comme des guirlandes, les sombres vallons où grondent les torrents, les cascades aux écumes aussi blanches que les neiges des hautes montagnes, les jolis chalets sous les sapins ; des villes, des villages, des costumes... toute la Suisse enfin. Près de huit cents gravures nous la représentent ainsi sous tous ses aspects, dans tous ses détails.

La plupart sont d'une excellente exécution. Les dessins que nous aimons le moins sont ceux (en petit nombre d'ailleurs) qui n'ont pas pour sujets des vues ou des scènes vraiment helvétiques. Une grande page consacrée à la mort de Calvin nous semble un peu tourner à l'*image*. Le personnage, d'ailleurs, n'était guère digne de ce souvenir. — A côté de ces gravures fort belles, en général, nous le répétons, la plume vient, dans des pages animées, compléter l'œuvre du crayon. M. Gourdault, cette fois, a mêlé les impressions du voyageur aux enthousiasmes de l'artiste, ce qui donne quelquefois plus de mouvement à son nouveau livre. Il y a, de plus, fait une place assez large à l'histoire, et avec raison, car le passé de la Suisse ne nous est qu'impar-

faitement connu, il se présente à nous avec une certaine confusion causée par le morcellement de petits cantons, différents par la langue, par l'esprit, par l'aspect. *Études et voyages* laisse à l'auteur une latitude complète, dont il profite pour traiter son sujet plus à fond qu'il ne l'avait fait dans l'*Italie*. Son œuvre a donc un côté instructif. De nombreuses recherches ont été faites par l'auteur; il est curieux de voir ce que les Romains pensaient de la Suisse, ils ne semblent nullement en avoir admiré les âpres beautés. Il eût été intéressant peut-être de rechercher vers quelle époque la Suisse a exercé ses séductions sur les voyageurs. A la fin du seizième siècle, Montaigne en parcourait une partie, et le récit de son voyage n'offre aucune trace des émotions qu'elle a depuis tant de fois inspirées. Il y aurait, du reste, tout un livre et un curieux livre à faire sur la naissance et le développement de l'admiration des beautés de la nature. C'est un sentiment assez nouveau. Pas plus que dans le *voyage* de Montaigne on n'en rencontre de vestiges dans les lettres d'un grand poète, de Pétrarque... Mais revenons à M. Gourdault : il y a deux ans, nous avions eu à regretter l'intrusion dans son livre de quelques passages qui pouvaient ne pas plaire à tous les lecteurs, à ceux du *Polybiblion* notamment. Dans son nouvel ouvrage, M. Gourdault nous a paru un peu plus réservé sur ce sujet délicat. Cependant, comme pendant à l'admiration que, dans l'*Italie,* l'auteur témoignait pour la maison de Garibaldi, nous trouvons une déplorable phrase sur le Lion de Lucerne, sur les Suisses qui, au 10 Août, moururent avec un héroïsme *digne d'une meilleure cause*. Après tout, l'esprit qui régnait dans le premier ouvrage n'a pas disparu du second. Ce qui suffirait à le prouver, ce sont ces pages et cette grande gravure consacrées à Calvin. Dans plus d'un passage, on devine quels sont sur certains points les pensées et les préjugés de l'auteur. En parlant de l'*Italie*, nous disions que M. Gourdault ne nous paraissait pas hésiter assez devant l'emploi de hardis néologismes et péchait par excès de couleur. La même observation peut encore être faite à l'égard de la *Suisse*, le style en est souvent, selon nous, trop maniéré, trop prétentieux, la langue n'en est pas toujours très-correcte. Nous ne savons si c'est la même main qui a tenu tour à tour le crayon et la plume. S'il en était ainsi, nous nous consolerions de ne pouvoir accorder sans des restrictions nos éloges à l'écrivain en les donnant bien complétement à l'artiste.

La Suisse formera deux volumes, se vendant séparément. Le tome premier a seul paru; le tome second sera terminé dans un an, aux approches du 1er janvier 1880. TH. P.

Sainte Élisabeth de Hongrie, par M. le comte de Montalembert, avec une préface par Léon Gautier. Tours, Mame, 1879, gr. in-8 de xxii-550 p. Ouvrage illustré de 8 chromolithographies et de 28 gravures hors texte, de 77 gravures et 40 lettrines dans le texte. — Prix : 25 fr. br., et relié, 33 fr.

La vie de sainte Élisabeth est une des plus belles œuvres de M. de Montalembert, qui l'a produite à vingt-six ans, dans la jeunesse de son âge et de son talent, et c'est en même temps un des chefs-d'œuvre de notre littérature contemporaine, qui a eu des résultats considérables, dont nous ressentons encore les effets : œuvre de poésie qui transporte l'âme dans les régions sereines : œuvre d'histoire qui réhabilite le moyen âge, œuvre de piété qui glorifie l'Église et met en honneur le miracle. M. Léon Gautier, avec sa plume savante et son cœur ardent, nous dit, en un langage entraînant, et la profonde impression produite par cette œuvre en 1836, et la révolution qui s'opéra par son influence dans les études historiques et dans les récits de vies de saints. Il eût été difficile de faire un meilleur choix pour un livre d'étrennes, et il faut convenir aussi qu'on ne pouvait trouver un meilleur éditeur pour illustrer ce volume et mettre la forme à la hauteur du fond. Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne connaisse cette vie; beaucoup voudront la relire en regardant et admirant les belles gravures qui l'accompagnent, lui donnent un intérêt et un charme nouveaux et en font un véritable objet d'art. L'exécution et le choix ne nous paraissent rien laisser à désirer. Les gravures hors texte (huit belles chromolithographies et vingt-huit gravures) représentent toutes des scènes de la vie de la sainte, soit d'après de grands maîtres, soit d'après des œuvres anciennes, dont l'origine est toujours soigneusement indiquée ; les soixante-dix-sept gravures dans le texte, donnent soit des monuments auxquels se rattache le souvenir de la sainte (Presbourg, Marbourg, Eisenach, la Wartburg), soit quelques scènes de sa vie, et toutes ces richesses sont cataloguées, d'une façon fort intelligente et commode dans une table finale. Nous signalerons plusieurs représentations du poétique miracle des roses, des compositions faites spécialement par Olivier Merson, des reproductions de vitraux, de statues et d'objets d'art provenant de collections célèbres, comme celle du prince Czatoriski et de M. Bazilewski : un médaillon de M. de Montalembert, un bénitier donné par le duc de Norfolk à Mlle Thérèse de Montalembert pour son baptême. Nous regrettons de ne pouvoir donner la liste complète — elle est trop nombreuse, — des artistes qui ont si bien secondé l'éditeur ; voici seulement les noms des aquarellistes : MM. Olivier Merson, Housset, Sellier et Toussaint. Les chromolithographies ont été imprimées chez Lemercier.

René de Saint-Mauris.

La Philosophie de l'histoire de France, par Robert Flint, traduit de l'anglais, par Ludovic Carrau. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de cv-423 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Robert Flint, à peine âgé de quarante ans, aujourd'hui professeur à l'Université d'Édimbourg, a occupé pendant douze années la chaire de philosophie morale et d'économie politique à l'Université de Saint-Andrews. L'auteur ne cherche pas quelle peut être la philosophie morale de l'histoire de France, mais il indique les tentatives faites en France par des auteurs français, pour montrer la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire, comme il le dit, pour découvrir les lois de l'ordre qui gouverne les affaires humaines. Dans une longue introduction de 105 pages, M. Flint expose comment et pourquoi la philosophie de l'histoire a été, selon lui, si peu cultivée jusqu'aux temps modernes, et pourquoi on a pu depuis s'en occuper. Il retrace alors le développement à travers les siècles de l'idée du progrès, et de l'idée de l'unité du genre humain étroitement liée à celle du progrès, car l'objet, sinon exclusif, au moins principal de la philosophie de l'histoire est précisement, dit l'auteur, de déterminer les lois du progrès. Enfin sans l'idée de la liberté véritable ou rationnelle la constitution d'une philosophie de l'histoire est impossible. M. Flint expose sur ce sujet les idées émises au seizième siècle par Bodin, au dix-septième par Bossuet, au dix-huitième par Voltaire, Montesquieu, Turgot et enfin au dix-neuvième siècle par les écoles théocratique de de Maistre et de Bonald, éclectique de Guizot et de Cousin, socialiste de Comte et de Fourier, démocratique de Tocqueville et de Laurent.

L'auteur excelle à démontrer les côtés faibles des systèmes et des observations : il observe très-bien que, dans l'œuvre de Montesquieu, « les fausses généralisations sont aussi nombreuses que les vraies. Il est riche en vérités, dit-il et il est rempli d'erreurs. » M. Flint montre aussi judicieusement « l'injustice de Voltaire à l'égard de la plus noble de toutes les causes, celle du christianisme ; » il signale « sa haine fanatique qui eut le plus désastreux effet sur son caractère, même comme historien ; » il reconnaît dans l'*Essai sur les mœurs* « un caractère de médiocrité qu'il est difficile de rendre, » car « il manque décidément de philosophie. » Vainement l'auteur admet en même temps que Voltaire « a rendu à la fois à l'art et à la science de l'histoire les plus grands services, » vainement il loue « son jugement libre et indépendant, » on doit retenir son arrêt que, « avec son propre esprit, il n'était pas possible à Voltaire de comprendre l'esprit véritable » du moyen âge, et qu'ainsi « Voltaire s'efforce de faire servir toute l'histoire à une polémique contre l'Église et représente celle-ci comme la source principale de tous les maux des siècles qu'elle a traversés. » M. Flint critique également avec justesse beaucoup d'idées antiphilo-

sophiques de M. Cousin et antihistoriques de M. Guizot. Il refute très-bien ce que dit le premier sur la moralité du succès, et montre que les articles fondamentaux du second sur les avantages de la transplantation en France des institutions politiques de l'Angleterre sont faux et trompeurs. Il fait toucher du doigt la prolixité et la fausseté chimérique du système de Buchez, puis le mélange bizarre de fétichisme, de scepticisme, de catholicisme et de science qui forme la religion de l'humanité ; il dit avec raison que « la religion positiviste est l'aveu que l'humanité ne peut se passer d'une religion et qu'elle ne peut en construire une sur la base de la philosophie positiviste. » Les vérités sont donc nombreuses dans l'ouvrage du savant professeur ; mais pourquoi, après avoir dit excellemment qu'il y a « des défaites beaucoup plus méritoires que beaucoup de brillants triomphes, » citer comme exemple, pêle-mêle, « le sang d'un Polycarpus, d'un Huss, d'un Arnaud de Brescia, d'un Savonarole ? » Pourquoi ranger Mazzini et Garibaldi, avec Manzoni, Balbo, Rosmini, Pellico, parmi « les citoyens éminents par le talent et le caractère que l'Italie a produits et qui lui présagent un retour à de brillantes destinées? » Ne doit-on pas s'élever contre cette appréciation que « les études de M. Laurent sont tout à fait remarquables et magistrales » et contre celle-ci que « les écrits de Quinet peuvent être pour la jeunesse de France d'une incalculable valeur, parce qu'il n'y en a peut-être pas dans la littérature française récente qui soient plus appropriés aux besoins par la semence morale dont ils sont remplis ! » Que dire aussi de ce jugement contre l'expédition française à Rome en 1849, signalée comme un « acte odieux ? » L'esprit ordinairement élevé du professeur n'a pu ainsi se dégager de tous les préjugés protestants : philosophe spiritualiste, il a raison contre le matérialisme et découvre facilement les sophismes du rationalisme ; mais élevé dans la religion protestante, il manque de certaines lumières, ne découvre pas toute la vérité, que son esprit cultivé et évidemment désireux d'être impartial serait si digne de connaître et d'embrasser.

Il faut remercier M. Carrau, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon d'avoir traduit un ouvrage où les appréciations (chaque fois que la question religieuse n'intervient pas) sont généralement judicieuses. Il nous promet de donner dans un second volume les appréciations de M. Flint sur les écrivains qui, en Allemagne, ont traité de la philosophie de l'histoire. Ce sera rendre un nouveau service.

H. DE L'É.

Brunehaut, par LUCIEN DOUBLE. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-18 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Double est infatigable. A peine ses *Césars de Palmyre* ont-ils

clos la série de ses études sur l'antiquité, et voici un nouveau livre sur les commencements de notre histoire. Les *Récits des temps mérovingiens* ont fait brillamment ressortir la figure de Frédégonde et laissé dans l'ombre celle de sa rivale : M. Double a voulu la remettre en lumière. Sa Brunehaut a les modestes apparences d'un livre de vulgarisation fait par un homme du monde : et il faut, à ce propos, féliciter l'auteur de ne point rougir de ce titre que la *Revue historique* lui reprochait dernièrement avec tant d'aigreur. Il a bien raison de ne point se laisser émouvoir par les critiques acerbes de notre confrère. N'écrit pas qui veut pour le public autre que les savants de profession.

C'est à ce public-là que M. Double s'adresse, et lorsqu'il affirme que, dans son volume, « il n'y a pas un fait, pas un détail qui ne soit tiré d'un auteur contemporain » de la reine d'Austrasie, il sait qu'il sera cru sur parole. En face des érudits qui contesteraient ses assertions, il tient sous la main ses preuves, empruntées aux sources mêmes, et cela lui suffit.

Nous retrouverons dans *Brunehaut* les mêmes qualités que dans les précédents ouvrages de M. Double : des divisions bien établies, une grande clarté d'exposition, un style coloré et toujours très-élégant, sauf peut-être quelques inversions trop hardies. Nous y retrouvons aussi, comme excès de ces qualités, les emportements d'appréciation qui ont causé un certain bruit autour du *Claude* et du *Titus*. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple (p. 138), « le génie du progrès, » inspirant du même souffle « Socrate, Brunehaut, Stephenson, » plaira aux imaginations vives, mais sera froidement accueilli, je le crains, par les esprits méthodiques. Malgré tout cela, le livre se fait lire d'un bout à l'autre avec un intérêt croissant. Le chapitre x : « l'intérieur de Brunehaut : une villa royale sous les Mérovingiens, » et le chapitre xiii : « l'opinion de l'histoire, » ainsi que les « notes et éclaircissements, » sont surtout fort remarquables. Ils attestent chez l'auteur des connaissances archéologiques très-variées, une lecture approfondie de tout ce qui a été écrit sur Brunehaut. Depuis Grégoire le Grand jusqu'à la thèse (de 1853), de feu Antoine Flobert, et d'excellents principes de critique historique. J. D.

Saint Louis; par H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, doyen de la faculté des lettres de Paris. Tours, Alfred Mame, 1879, gr. in-8 de xviii-554 p. — Prix : 25 fr., et relié : 33 fr.

Nous n'avons pas aujourd'hui à insister sur la valeur historique du *Saint Louis* de M. Wallon, auquel le *Polybiblion* a consacré, en 1875, un éloge mérité, mêlé seulement de quelques réserves, en disant

(t. XXIV, p. 48) que cet ouvrage « demeurerait comme un des plus importants travaux historiques élevés à la gloire du plus grand de nos rois. » La troisième édition, qui vient de paraître à la librairie Mame, se distingue des précédentes par son caractère artistique, et offre, à ce titre, un intérêt tout spécial et un incomparable attrait. « C'est l'image du saint roi, lit-on dans la *Préface*, que l'auteur a voulu surtout mettre en relief, non pas en l'isolant du milieu qui lui forme un cadre naturel, mais en abrégeant l'histoire étrangère, en réduisant à un simple aperçu tout ce qui concerne l'état social et l'administration, le développement des sciences, des lettres et des arts pendant son règne, pour faire une plus large place aux représentations mêmes des choses de son temps : monuments de l'architecture religieuse, civile et militaire, statues, bas-reliefs, chapiteaux, autels, stalles, tombeaux, reliquaires, vitraux, miniatures, objets d'art ou ornements de tous genres. » L'illustration, qui a été dirigée par notre ami et collaborateur M. Léon Gautier, est véritablement splendide : c'est comme un musée du treizième siècle, où apparaît tout ce que l'art du temps a produit de plus pur et de plus remarquable ; c'est en même temps une histoire du saint roi au point de vue iconographique, car on a reproduit, dans les grandes planches, tout ce qui a été fait de meilleur jusqu'à nos jours. A côté du buste-reliquaire de la Sainte-Chapelle, détruit en 1793 ; du vitrail de la Sainte-Chapelle, exécuté du vivant de saint Louis ; du portrait à genoux d'après le tympan de la porte rouge à Notre-Dame, qui est de la même époque ; de l'*image* du manuscrit JJ 57 des Archives nationales ; des miniatures du quinzième et du seizième siècle, voici un saint Louis dans le *Couronnement* de Fra Angelico ; un autre, sous les traits de Charles VII (ce qu'on aurait dû dire ici) dans le beau *Crucifiement* du Palais-de-Justice, faussement attribué à Van Eyck ; le *Saint Louis en prière*, de Charles Le Brun ; *Saint Louis enlevé au ciel*, de Simon Vouet ; le *Saint Louis* du vitrail de la chapelle de Dreux, d'après un carton d'Ingres ; la *Bataille de Taillebourg*, d'Eugène Delacroix ; le *Saint Louis au ciel dans le groupe des confesseurs*, d'Hippolyte Flandrin, et un autre du même artiste ; le *Saint Louis à genoux*, statue de Marochetti ; la *Mort de saint Louis*, peinture murale de Leloir ; le *Siècle de saint Louis*, par Cabanel, la statue du Palais-de-Justice, par Guillaume : *Saint Louis rendant la justice*, etc.

Si nous ajoutons qu'au texte de M. Wallon, viennent s'ajouter, dans cette édition, des *Éclaircissements* sur le costume au temps de saint Louis, d'après les sceaux et les miniatures ; sur les monnaies de France sous saint Louis ; sur la géographie de la France au treizième siècle, dus à des plumes expérimentées, comme de MM. G. Demay, A. de Barthélemy et Aug. Longnon ; que quatre cartes, nous offrant la

France en 1223-26, la France en 1270, la France ecclésiastique et la France universitaire, accompagnent le texte, et qu'il est encore illustré de plusieurs reproductions en *fac-simile* de diplômes, lettres patentes, testament et autres documents contemporains, nous aurons donné une idée de la valeur et de l'attrait de cette nouvelle publication, et nous aurons en même temps, par ce bref aperçu, donné au lecteur le désir de posséder une œuvre vraiment digne du sujet et des presses justement célèbres d'où elle est sortie. G. DE B.

Le Chevalier de Jant. *Relations de la France avec le Portugal au temps de Mazarin*, par Jules TESSIER, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8 de VIII-326 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Jules Tessier s'est déjà fait connaître comme historien, par une thèse de doctorat ès lettres sur l'amiral Coligny et par quelques travaux sur le seizième siècle. S'il franchit aujourd'hui d'un coup un espace de plus de cent années, c'est qu'il a eu la bonne fortune de trouver, chez un libraire de Caen, la relation manuscrite d'un court épisode diplomatique du ministère de Mazarin. Cette copie qui, du reste, n'est pas unique, a été soigneusement collationnée par M. Tessier, qui la publie, en la faisant précéder d'une introduction très-complète.

Envoyé en Portugal dans l'année 1655, pour resserrer l'alliance de la France avec la cour de Lisbonne, le chevalier de Jant, — qui était un lettré, un bel esprit, un collectionneur, en même temps qu'un diplomate assez avisé, — fit de son mieux pour mettre le roi Jean IV dans les intérêts de son maître ; mais il faut avouer qu'il aboutit à un maigre résultat, et ne put arriver qu'à conclure un traité qui ne fut même pas ratifié par son gouvernement. L'histoire ne fera donc point, avec la publication nouvelle de M. Tessier, une bien importante découverte. Des détails assez curieux, une biographie du chevalier de Jant, quelques pièces diplomatiques publiées avec soin : c'est là tout ce que contient ce petit volume, destiné à servir de corollaire à la belle collection des papiers du cardinal Mazarin, dont M. Chéruel continue en ce moment même le volumineux recueil. G. B. DE P.

Maret duc de Bassano, par le baron ERNOUF. Paris, Charpentier 1878, in-8 de III-691 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a eu, sous le premier Empire, des personnalités, plus éclatantes que celle de Maret duc de Bassano ; mais l'auteur déclare qu'il n'y en a pas de plus honorable ; il a reconnu en lui « une des figures les plus respectables, les plus sympathiques de notre histoire moderne, » et il a cherché avec amour à montrer quel fut ce ministre « aussi capable

qu'honnête, qui jusqu'ici n'avait pas été apprécié à sa juste valeur, ayant poussé jusqu'à l'exagération les qualités les plus estimables de l'homme d'État : la discrétion, le dévouement et la modestie.» Maret ne conduisit seul aucune grande affaire, mais il se trouva mêlé à toutes celles du premier Empire, et nul mieux que lui n'a connu la pensée de Napoléon, auprès duquel ses fonctions le retenaient. M. Thiers a été injuste envers Maret. M. Ernouf le dit et le prouve. En effet, et c'est là un des mérites de cette étude, de nombreux documents, dépêches ou notes inédites émanées de la plume de Maret, font pénétrer plus d'une fois, mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'ici, dans la connaissance de certains faits importants. Ses missions diplomatiques à Londres et à Naples, en 1792 et 1793, d'où dépendent jusqu'à un certain point le sort du roi et celui de la reine, les négociations avec l'Angleterre en 1797, les événements de 1805 et de 1807, ceux de Bayonne en 1808, les négociations avec l'Autriche, etc... sont tour à tour passés en revue, donnent de l'intérêt au récit et reçoivent aussi une lumière nouvelle. Il y a là des documents inédits importants, la note sur le congrès de Prague en 1813, la lettre au duc de Vicence, du 5 août 1813, dictée par Napoléon (et qui n'a pas été insérée dans la *Correspondance*), le précis des négociations de Francfort et de Châtillon par le comte de la Besnardière, etc... Maret fut autre chose qu'un écho monotone de la pensée de l'empereur. Il savait lui donner un bon conseil, et son dévouement était éclairé. M. le baron Ernouf aime son sujet : le gouvernement de l'Empire et celui qui l'a servi ont toutes ses sympathies : il ne s'en cache point, et quelquefois cette sympathie, le rend indulgent pour des actes difficiles à justifier. Maret avait voué un culte au gouvernement impérial; il fut, selon son historien, l'organe le plus actif de la réaction napoléonienne sous la Restauration. Ce fut lui qui fournit des notes, des indications aux ouvrages du baron Fain, de Gourgaud, Norvins, Bignon. Rallié à la monarchie de Juillet, Maret en devint ministre pendant huit jours et une note écrite par lui sur ce court ministère a le plus grand intérêt. C'est ainsi qu'avec talent M. le baron Ernouf a utilisé les papiers qu'il a recherchés et publiés. H. DE L'É.

La Terreur blanche, *Épisodes et Souvenirs de la réaction dans le Midi en* 1815, par ERNEST DAUDET. Paris, Quantin, 1878, in-8 de. XI-405 p. — Prix : 5 fr.

Parler de la terreur blanche de 1815 comme on parle de la terreur rouge de 1793, c'est évidemment faire preuve d'ignorance ou de calomnie : voilà ce qui est bien démontré par l'étude des faits. Il y a eu sans doute, dans certaines localités du Midi, des actes criminels, perpétrés par des hommes brutaux, oui ; mais si, comme le dit

M. Daudet, on ne saurait sans injustice en faire peser la responsabilité sur le gouvernement de Louis XVIII, faut-il croire avec l'auteur que cette responsablité « doit-être imputée surtout aux fatales passions dont la Chambre introuvable allait être l'expression et reproduire, sous des formes légales, les inexorables ardeurs? » Nous ne le pensons pas, car c'est déplacer la question et ne pas entrer dans la vérité de l'histoire. En 1814, aucun excès n'avait été commis contre les hommes de la Révolution et de l'Empire : mais, en 1815, après que la criminelle folie de Bonaparte, favorisée par la trahison et la violation des serments prêtés, eut amené sur la France, avec la honte d'une nouvelle invasion, d'incalculables malheurs, il se trouva que certaines âmes furent exaspérées, et comme quelques-unes étaient grossières et brutales, leurs actes furent cruels et brutaux, leur exaspération les entraîna au crime.

Pendant les *Cent jours*, des bonapartistes et des révolutionnaires avaient, malgré les autorités, assassiné des royalistes ; après les *Cent jours*, et malgré les autorités, des royalistes assassinèrent des révolutionnaires et des bonapartistes. Voilà ce qui s'est passé. Quelques autorités purent être faibles, comme le dit l'auteur ; mais, pour se faire obéir, quelle force avaient-elles sous la main ? Du reste, si elles étaient impuissantes à empêcher le crime, elles ne l'approuvèrent jamais. Aussi M. Daudet est-il bien exact lorsqu'il s'écrie, en se plaçant au point de vue où nous sommes, que « tous les partis en France ont commis des fautes, » et « que voilà le fait brutal, évident, indéniable? » Non, car on peut dire que les scènes racontées ici ne furent pas l'œuvre d'un parti, puisqu'il ne faut pas oublier ce fait, lui aussi brutal, évident, indéniable, que d'une part les républicains ont assassiné au nom de la Loi en suivant logiquement leurs doctrines sociales et en obéissant à leurs chefs montés au pouvoir, que d'autre part des royalistes ont assassiné malgré la Loi, en marchant à l'encontre de toutes leurs idées religieuses, et en désobéissant à leur Roi, à leurs princes. Ces réserves faites contre des appréciations où l'auteur veut trop établir une balance égale entre des actes différents, nous reconnaissons que le récit tracé par M. Daudet est animé et offre des tableaux émouvants. Néanmoins l'historien devra toujours consulter le travail de M. de Larcy, inséré dans le tome second de l'excellente *Histoire de la Restauration*, de M. Nettement. Soixante pages de pièces justificatives contiennent des extraits de dépositions et de rapports de commissaires de police, des extraits de registres du commissaire général où sont relatés les dénonciations et les procès verbaux parvenus à ce magistrat au sujet des crimes commis dans le département du Gard.

H. DE L'É.

Une famille au seizième siècle, *d'après des documents originaux*, par Charles de Ribbe. Troisième édition, complétement refondue et très-augmentée. Tours, Mame, 1879, in-12 de 220 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de famille, par Charles de Ribbe. Tours, Mame, 1879, in-12 de vi-283 p. — Prix : 2 fr.

Ces deux ouvrages vont bien à côté l'un de l'autre, car non-seulement ils ont la même origine, mais encore ils ont le même but et traitent du même sujet. *Une famille au seizième siècle* est le début des publications de M. de Ribbe sur les « livres de raison » ou *memorium* de famille, qu'il lui a suffi de faire connaître pour les mettre en vogue. Les deux premières éditions (de 1866 et 1867) étant épuisées, cette troisième ne contient plus seulement le texte de Jeanne du Laurens (p. 1-96); elle donne, en outre, des éclaircissements et des documents (p. 103-220) qui doublent le volume et en font un ouvrage nouveau ; ce sont des testaments avec des notices sur Honoré, André et Jean du Laurens, avec des considérations dont quelques-unes nous ont particulièrement frappé, telle que celle du chapitre : « Comment les du Laurens s'élevèrent à la noblesse. »

Ce n'était point, dans les vues de l'auteur, une publication purement littéraire. Ses œuvres postérieures: *Les familles et la Société en France avant la Révolution*, la *Vie domestique*, ont clairement indiqué son but. Régénérer la famille par le retour aux traditions, et montrer que ces traditions sont conformes aux préceptes divins, qu'elles se retrouvent partout et dans tous les temps. Il en est une qu'il s'est particulièrement appliqué à mettre en évidence, moins à cause de sa valeur en elle-même que parce qu'elle implique l'amour même de ces traditions et indique le moyen employé par nos pères pour les conserver fidèlement. Nous voulons parler de la rédaction des livres de raison, où les parents enseignent l'histoire de leur famille et déposent les conseils que leur expérience et leur affection dictent pour le bien de leurs enfants. Après les avoir fait revivre dans ses livres, M. de Ribbe voudrait les ressusciter complétement, trouvant là un moyen efficace de revenir aux anciennes et saines coutumes. Il a donc rédigé un type de livre de raison, pouvant s'appliquer à toutes les conditions, ne donnant point de formules à remplir, mais traçant le cadre et donnant des points de repaire. Après avoir bien précisé ce que sont les livres de raison, leur nécessité à notre époque, le moyen d'en rétablir l'usage, il entre dans son sujet, qui lui fournit trois divisions : le passé de la famille, son présent, son avenir. Pour le passé, les portraits des ancêtres, les dates des principaux anniversaires, leur histoire et celle des parents. — Pour le présent, l'état des personnes, le mariage, les naissances, les éducations, l'établissement des enfants, les principaux événements domestiques ; puis l'état des biens. — Pour l'avenir, le

testament et les conseils aux enfants. C'est la substance des ouvrages de M. de Ribbe. Il a poussé l'attention, secondé qu'il était par son éditeur, encouragé par des personnes considérables, désirant que la pratique suivît la théorie, jusqu'à faire imprimer un livre de raison à pages blanches, que chacun pourra remplir suivant son inspiration. Nous serions téméraires en préjugeant les résultats de cette expérience; mais nous faisons les vœux les plus ardents pour son succès, qui assurerait dans les esprits un heureux mouvement plein de promesses pour l'avenir. Ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui que doivent se mettre à l'œuvre ceux qui ont soin de régénérer la famille et, par elle, la société; le nouvel an est une occasion favorable pour faire connaître et le *Livre de famille* et le livre de raison à pages blanches dont il n'est que l'introduction. Nous sommes assurés du concours de beaucoup de nos lecteurs. R. S. M.

Les Femmes dans la société chrétienne, par Alphonse Dantier. Ouvrage illustré de 4 photogravures et de 200 gravures sur bois, d'après les monuments de l'art. Paris, Didot 1879, deux vol. in-4 de xii-558 et 518 p. — Prix : broché, 40 fr., relié, 60 fr.

Dégradées et dédaignées par le paganisme, réhabilitées et ennoblies par le christianisme, les femmes ont été un des plus actifs éléments de la civilisation chrétienne. C'est un lieu commun de le dire; mais c'est une œuvre utile de le démontrer quand on a une plume aussi délicate, aussi savante, aussi poétique et aussi chrétienne que celle de M. Alphonse Dantier. L'érudit et artistique auteur des *Monastères bénédictins* et des *Études historiques sur l'Italie* s'est proposé de montrer l'action civilisatrice des femmes chrétiennes dans une série de tableaux commençant aux patriciennes romaines et se terminant, de nos jours, avec Mme Swetchine, Eugénie de Guérin, la sœur Rosalie et Mme Barat. Dans presque tous ces tableaux, une figure se détache et l'on a ainsi une galerie de portraits qui peut faire l'ornement de tous les intérieurs chrétiens. Ce sont, pour citer quelques noms, Plautilla, sainte Symphrose, sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Hélène, Fabiola, sainte Monique, sainte Paula, sainte Clotilde, Pulchérie, Eudoxie et Théodelinde, représentant la femme dans le mariage, la famille et l'état; Hroswitha, sainte Hildegarde et sainte Élisabeth de Hongrie, sous le titre de « la Poésie et le drame dans le cloître; » Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Béatrix, l'inspiratrice d'un grand poète, Jeanne d'Arc, sainte Thérèse, Marie Stuart, sainte Chantal, la mère Angélique, la sœur Cornuau, Elisabeth Seton, qui nous transporte aux Etats-Unis, où elle établit les Filles de la Charité. On devine, à la seule lecture de ces noms, où M. Dantier est allé puiser ses inspirations et ses renseignements, car ils rap-

pellent nos meilleurs travaux d'histoire et d'hagiologie. Mais l'inspiration et le travail personnel ont transformé tous ces matériaux de choix et en font un ensemble où l'âme, l'esprit et le cœur du chrétien et du Français trouvent une égale satisfaction. Nous avons été surpris de trouver dans cette société la mère Angélique, la mère Agnès et tout Port-Royal. Elles étaient assurément des femmes remarquables, mais elles étaient jansénistes, autrement dit hérétiques, et M. Dantier, dans son admiration pour elles, traite bien légèrement la condamnation de leur erreur et laisserait facilement entendre, par ses termes indulgents, qu'il n'y avait au fond de tout cela que cabales, intrigues, vexations et jalousies.

L'œuvre de M. Dantier a été éditée avec un grand soin par la maison Didot, si renommée pour ses éditions illustrées. On est dédommagé, autant que possible, des belles chromolithographies auxquelles elle nous a habitués, par de remarquables photogravures et un grand nombre de gravures sur bois reproduisant soit des portraits, — comme ceux de saint François de Sales, sainte Chantal, Mme de Touloujon, la mère Angélique, la mère Agnès, Antoine Arnauld, Bossuet, Mme de Mortemart, Mme Swetchine, Mme de Miramion, Élisabeth Seton, soit des scènes, soit des monuments se rapportant au texte, et, comme toujours, l'indication de l'origine est marquée. Les éditeurs ont recherché, dans les illustrations des têtes et fins de chapitres et des lettres, à donner, autant que possible, une idée de la décoration ornementale de l'époque où vivaient les femmes qui font le sujet de ce bel ouvrage.

René de Saint-Mauris.

Lord Palmerston, sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe de 1830 à 1865, traduite de l'anglais, précédée d'une introduction et suivie d'un appendice par Augustus Craven. Paris, Didier, 1878, in-8 de lxii-542. — Prix : 8 fr.

Cet ouvrage est important pour la politique et pour l'histoire. MM. Bulwer et Evelyn Ashley ayant publié à Londres la vie de Palmerston avec un choix de ses dépêches et de sa correspondance, M. Augustus Craven a eu l'heureuse pensée d'en extraire et de traduire en français les lettres, qu'en-dehors des dépêches officielles, mais également sur les affaires politiques, le célèbre secrétaire d'État adressait aux représentants du gouvernement anglais, lord Granville, à Paris; sir William Temple, son frère, à Naples; lord Ponsonby, à Constantinople; sir Bulwer, à Madrid, etc... On conçoit le grand intérêt qu'offre une pareille publication. La dépêche officielle peut parfois dissimuler, amoindrir, colorer l'expression toujours étudiée de la pensée, mais la lettre intime qui traduit au jour le jour, avec abandon,

les impressions du moment sur les hommes et sur les choses, en des termes vifs, un peu rudes peut-être, a un prix inexprimable, venant d'un tel ministre et traitant de telles affaires : affaires de Belgique, de Portugal et d'Espagne, affaires d'Orient et de Syrie, mariages espagnols, etc... La correspondance doit aller de 1830 à 1865 ; nous n'avons ici que la première partie qui s'arrête en 1847. La première lettre est du 7 janvier 1831. L'auteur a souvent intercalé entre les lettres des notes pour nous faire suivre la marche des événements; il les a fait précéder d'une introduction où il raconte la vie de Palmerston depuis sa naissance en 1784 jusqu'en 1830. On trouve en Palmerston un zélé partisan de l'émancipation des catholiques, et, dans un *Journal* très-intéressant, écrit pendant son séjour à Paris en 1829 et 1830, on le voit observateur sagace des hommes et des choses. Indiquer ici les mille détails que cette correspondance nous fait connaître est impossible ; pour choisir même des exemples, l'embarras serait grand, disons seulement que, même après les publications qui ont eu lieu sur la politique de 1830 à 1848, on trouve ici plus d'un trait à retenir, et on admirera avec quelle fertilité d'esprit, quelle clarté et précision, le grand ministre whig savait traiter les affaires. M. Craven a voulu venger Palmerston des accusations qu'on lui a souvent adressées au sujet des mariages espagnols, et, dans un appendice, il s'est appliqué à montrer par la correspondance de Guizot, du roi Louis-Philippe, de M. Bresson, etc... que ces attaques étaient dénuées de fondement. La lecture si instructive de ce premier volume de la correspondance intime de Palmerston fait désirer vivement que le second ne se fasse pas attendre. On ne saurait trop bien accueillir des publications de ce genre, si rudes que soient souvent les coups qu'elles portent à notre amour-propre de Français. H. DE L'É.

Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges, *leur vie et leur règne,* par THÉODORE JUSTE. Bruxelles, C Muquardt, 1878, in-8 de XVI-640 p. — Prix : 10 fr.

Un écrivain honorablement connu par l'*Histoire du congrès national belge*, la *Vie de M. Lebeau*, etc., M. Théodore Juste, vient de publier un gros volume sur la vie et le règne des deux rois des Belges Léopold Ier et Léopold II : Léopold Ier, confident souvent consulté et écouté des autres rois et jouissant en Europe d'un ascendant incontestable; Léopold II nature plus délicate, d'une prudence égale et qui s'est recemment honoré en devenant le promoteur d'explorations à travers l'Afrique pour hâter la marche de la civilisation en ce pays. Plus d'un historien s'est déjà occupé de Léopold Ier : M. Thonissen, dans son livre *la Belgique sous le règne de Léopold;* M. Ch. Woeste, dans *le Roi Léopold, sa politique;* M. Faider, dans *le Roi Léopold Ier et le royaume belge*, etc.;

des publications nombreuses ont également raconté les péripéties de la formation du nouveau royaume. Cependant M. Théodore Juste a pu encore donner ici des renseignements nouveaux et mettre mieux en relief la physionomie du roi dont il raconte la vie. Ce que M. Juste a fait surtout ressortir, c'est la participation personnelle de Léopold Ier aux négociations de 1831 et de 1832. Il s'appuie surtout sur la correspondance du roi avec le général Goblet, avec le général Chazal, avec M. Le Hon... L'intérêt, en effet, se concentre tout d'abord sur la grande question de la reconnaissance de la Belgique et de sa neutralité. Or, ce qui dominait dans l'esprit de Léopold Ier, c'était la nécessité d'être Belge, de ne s'inféoder ni à l'Angleterre, ni à la Prusse, ni à la France : « On nous accuse d'être entièrement Français, écrivait-il en septembre 1831 ; nous sommes amis, mais nous ne désirons autre chose que notre *indépendance.* » La nationalité belge est devenue ainsi un des fondements du droit public européen. Napoléon III voulut la supprimer, et M. Juste nous raconte cette négociation étrange menée au nom de l'empereur par M. Benedetti. Il nous fournit également sur d'autres points des renseignements curieux, soit qu'il nous montre Léopold, en 1831, blessé par les soupçons de la France, soit qu'il nous représente Louis-Philippe inquiet de l'agitation constitutionnelle en Belgique et aveuglé sur la situation de la France, malgré les avis de son royal gendre. Grâce aux nombreuses lettres écrites par le roi à ses ministres, qui sont insérées, ou dans le corps du récit, ou dans les documents historiques rejetés à la fin du volume, M. Juste a donné un ouvrage attachant. C'est là qu'est le grand intérêt de ce volume. Un peu trop *libéral* peut-être, l'auteur ne semble pas avoir beaucoup de sympathie pour les ministères catholiques. Ses amitiés sont évidemment dans l'autre camp ; mais les luttes de l'opinion sont rejetées sur le second plan, et les figures des deux rois occupent presque tout le tableau. Or, il est impossible de ne pas être séduit par ces physionomies de princes dont l'un fonda et l'autre affermit chaque jour encore le royaume de Belgique. H. DE L'É.

Liste et blasons des chevaliers de l'Annonciade appartenant au duché de Savoie, de 1362 à 1860, par le comte AMÉDÉE DE FORAS. Grenoble, Ed. Allier, 1878, in-fol. de 30 p. avec 108 blasons. — Prix : 50 fr.

Nous avons appelé, dans le temps, l'attention du public curieux des glorieux souvenirs de l'ancien duché de Savoie sur les travaux généalogiques de M. le comte Amédée de Foras, qui dévoue des trésors d'érudition à la conservation de cette branche essentielle des richesses historiques de sa patrie. Ce que Pompeo Litta fit pour les « Familles illustres de l'Italie, » M. de Foras a, dans plus d'une occasion, réussi

à le faire pour les maisons d'une contrée que les liens les plus étroits, formés soit par la communauté de la langue et des coutumes, soit par le dévouement aux mêmes souverains et la participation aux mêmes destinées, ont successivement rattachée aux deux grands pays que séparent les Alpes pennines ; union qui subsistera longtemps, nous l'espérons, dans les affections et les souvenirs. L'histoire des trois familles des sires de *Beaufort*, des barons de *Blonay*, et des *Bonivard* abonde en documents d'un grand intérêt dont nous avons essayé de préciser la nature. Ce n'étaient que des parties d'un vaste travail qui comprend tout l'armorial de la Savoie. Aujourd'hui, nous voulons signaler particulièrement une livraison qui complète l'armorial et qui, dans son genre, n'est pas moins intéressante. Elle présente l'histoire de la fondation de l'ordre du *Collier de Savoie*, dit de *l'Annonciade*, et la liste des chevaliers admis dans cette célèbre confrérie jusqu'à la réception, en 1858, du prince alors appelé *duc de Savoie*, qui règne actuellement sous le nom d'Humbert, successeur de Victor-Emmanuel sur le trône d'Italie. La généalogie, dressée avec un soin judicieux sur les documents authentiques de la maison souveraine de Savoie depuis Amédée VI, sert de préambule nécessaire à la liste des chevaliers. Le *Résumé historique* qui vient ensuite établit la date de la création d'un ordre qui prit presque aussitôt son rang parmi les plus illustres de la chrétienté, et qui est encore considéré comme la récompense la plus flatteuse du mérite. Le fondateur, Amédée VI, qu'on appela le *Comte Vert*, peut être regardé comme un des modèles du souverain belliqueux, soigneux du bonheur de son peuple, entreprenant et judicieux à la fois, dont les âges de la chevalerie ont conservé la mémoire et qui mérite de vivre dans le souvenir des peuples ; son exemple a été suivi par plus d'un de ses descendants. La fondation de l'ordre, qui, dans le principe, n'était que de quinze compagnons, remonte à l'année 1362, et la rédaction actuelle de ses statuts à l'année 1409 : celle-ci est l'œuvre d'Amédée VIII, petit-fils du fondateur. L'ordre est, dit le Comte Vert, expressément consacré aux « quinze mystères si joyeux de la « sainte Vierge ; » et le collier, dans sa forme définitive, porte sur un médaillon la figure en relief de la *Très-sainte Annonciation*, d'où vient le nom d'*Annonciade*, qui, dans l'usage commun, a remplacé la désignation de *Collier de Savoie*. Plus tard, une addition de « chevaliers étrangers, » choisis pour la plupart dans les maisons souveraines, et de chevaliers surnuméraires, désignés par des services d'un éclat extraordinaire, augmenta, mais toujours dans une faible proportion, le nombre des *Colliers de l'ordre* dont les possesseurs, à la cour de Turin, qualifiés de « cousins du roi, » prenaient rang dans les cérémonies, immédiatement après les princes du sang. La devise FERT, qui, dans la composition du collier, alterne avec les *lacs d'amour*, est

une des énigmes les plus difficiles à résoudre parmi les jeux d'esprit de l'âge ingénu et tout à la fois héroïque de la chevalerie.

Le nombre total des chevaliers admis dans cette insigne confrérie, appartenant au duché de Savoie, pendant les cinq siècles qui se sont écoulés entre la date de sa fondation et l'année 1860, qui a changé les conditions politiques de ce pays, s'élève à cent huit; le comte Rodolphe de Maistre et le comte Hector de Gerbais de Sonnaz précèdent immédiatement, dans la période finale, « Humbert, prince de Piémont, héritier de *Casa Savoja.* » Le nombre des familles illustrées par la promotion d'un ou plusieurs de leurs membres ne dépasse pas trente-neuf; beaucoup sont éteintes. Celle des *Comtes de Genève* eut successivement dix chevaliers; on en comptait trente-quatre de la *Maison de Savoie;* on voit combien demeure restreint le nombre des familles de particuliers récompensées par cet honneur. Il est curieux d'y trouver, parmi les chevaliers les plus anciennement admis, Amédée *Bonivard*, dont le nom était, après un laps de près de deux siècles, réservé à un genre si différent d'illustration. Celui du comte de *Foras* appartient à la première promotion, dans la personne de Berlion, seigneur de Foras en Génevois.

L'exécution des blasons en couleur, au nombre de 109, qui couvrent 14 pages in-folio, celle des encadrements et des lettres ornées historiquement d'après les dessins de l'auteur, font le plus grand honneur à la typographie provinciale, si richement représentée à l'Exposition de l'année 1878. On ne saurait qu'admirer le courage de l'éditeur qui a entrepris et mené à fin avec une telle perfection une publication de cette nature et de telle importance.

Les notes placées par l'auteur à la suite de chaque nom montrent avec quel scrupule il s'est efforcé d'établir à tous les points de vue, l'exactitude des designations généalogiques et la position véritable des personnages. Les rares dépositaires de la science héraldique (qui n'est pas un des moindres accessoires de la connaissance des temps anciens), trouveront à se satisfaire de toutes façons dans l'ouvrage que nous venons d'annoncer. ADOLPHE DE CIRCOURT.

Les Monnaies royales de France, *depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XVI,* publiées par H. HOFFMANN, expert en médailles anciennes. Paris, Hoffmann, 1878, gr. in-4 de 215 p. et 118 pl. gravées par Dardel. — Prix : 120 fr.

Voici un des ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés jusques à ce jour sur notre numismatique nationale; il laisse bien en arrière les travaux de Fougères et Cambronne, qui étaient les recueils les plus complets; la perfection des planches ne laisse rien à désirer; un grand nombre de pièces sont dessinées ici pour la première fois,

et chaque exemplaire décrit est suivi de l'indication de sa valeur pour les amateurs. Ces évaluations, proposées sur des bases raisonnables, ne pouvaient être mieux calculées que par M. Hoffmann, dont l'expérience est bien connue et appréciée par tous ceux qui s'occupent de vieilles monnaies. On comprend que, dans ces conditions, le livre dont nous parlons soit indispensable à tous les numismatistes, qui ne seront pas effrayés de son prix, lorsqu'ils réfléchiront aux sacrifices considérables faits par l'auteur par dévouement à la science.

Les monnaies des Capétiens sont rangées par règnes ; chaque roi fait l'objet d'un chapitre spécial, contenant un très-court résumé historique, une analyse des faits et des documents numismatiques, la description des monnaies frappées par le souverain et une liste des monnaies seigneuriales contemporaines.

On comprend que, dans une si riche collection de documents, il peut se présenter des assertions contestables ; nous croyons que les *errata* sont très-rares. Nous n'en signalerons qu'un, que M. Hoffmann pardonnera à notre susceptibilité de Champenois ; nous croyons qu'il sera le premier à reconnaître que les pièces d'Henri IV portant la marque C H, sont de Châlons-sur-Marne et non Chalon-sur-Saône. Nous recommandons tout spécialement *les Monnaies royales de France* à nos lecteurs. A ce moment de l'année, les personnes qui voudront offrir à un numismatiste, un souvenir qui comblera ses vœux n'auront qu'à songer au livre de M. Hoffmann. A. DE B.

Histoire numismatique de Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre pendant qu'ils ont régné en France, par F. DE SAULCY, membre de l'Institut. Paris, Van Peteghem, 1878, in-4 de 110 p. et 4 pl. gravées.

M. de Saulcy vient encore d'ajouter un nouveau fascicule à la collection dans laquelle il publie les documents et classe les monnaies, en se limitant à certains règnes ; rappelons les *Éléments de l'histoire des ateliers monétaires du royaume de France, depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier* et l'*Histoire numismatique de François Ier*. Nous espérons que le docte et infatigable académicien ne s'en tiendra pas là, et que son éditeur n'hésitera pas à mettre entre les mains des collectionneurs et des travailleurs de nouveaux cahiers non moins riches en documents et en appréciations judicieuses.

L'histoire de l'occupation anglaise, en ce moment, est à l'ordre du jour : sous peu, la Société de l'histoire de Paris, doit donner un volume des pièces historiques relatives à cette triste époque ; l'histoire des monnaies frappées, pendant cette période, aux noms d'Henri V et d'Henri VI, en sera le complément obligé.

Après l'exposé des textes, M. de Saulcy décrit, par ateliers, toutes

les pièces qu'il a pu retrouver en nature, en les classant d'après les documents signalés par lui; il reste celles qui sont encore à chercher. Les planches, gravées par M. Dardel, contiennent quarante-sept types différents, portant des numéros qui permettent de recourir à la description. A. DE B.

Christophe Colomb, par le comte ROSELLY DE LORGUES. Édition illustrée d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies, scènes, paysages, marine, portraits et cartes. Paris, Palmé, 1878, in-4 de 580 p. — Prix : 25 fr. broché, et relié, 33 fr.

Le directeur de la *Société générale de librairie catholique* s'est senti piqué d'une noble émulation à la vue des ouvrages de grande illustration sortis, ces dernières années, des presses de Didot, de Mame et autres. Un premier essai, qui fut un premier succès, *Notre-Dame de Lourdes*, l'a encouragé, malgré les sacrifices que nécessitent ces sortes d'entreprises, à composer encore cette année un livre d'étrennes digne de sa maison et de ses clients, autant par l'exécution que par le sujet. Il ne pouvait mieux choisir que le bel ouvrage de M. Roselly de Lorgnes sur la vie et les travaux, sur les vertus et les déboires de ce chrétien incomparable, découvreur d'un monde, Christophe Colomb ! Le *Polybiblion* a parlé du livre, lorsqu'il parut, et de ses suites : car l'auteur, comme il convient à un écrivain rempli de son sujet, ne l'a point abandonné après un récit d'ensemble, si consciencieusement étudié et présenté qu'il fût. Il est revenu plusieurs fois à son héros, et, dans le présent volume illustré, nous trouvons comme un résumé de tous les volumes précédents. Nous nous dispenserons donc de rappeler ses recherches patientes, ses qualités d'écrivain, le succès mérité de ses travaux. Nous voulons principalement ici parler de l'*illustration* présente, et pour tout dire, annoncer, — mieux que cela, recommander, et chaleureusement — un des plus magnifiques livres d'étrennes de cette année. Ce n'est pas que les chromolithographies, qui sont ordinairement la *great attraction* de ce genre de publications, y soient meilleures ou en plus grand nombre que dans tel ou tel ouvrage illustré que nous pourrions lui comparer. Il y en a six seulement : mais ce qui distingue les *illustrations* de la maison Palmé des autres, c'est le système adopté d'encadrer chacune des pages du texte. — Il y a là une source artistique des plus précieuses, et l'éditeur, aidé, sous l'habile direction de M. Mathieu, d'une pléiade de dessinateurs et de graveurs, en a tiré le plus heureux parti. C'est quelque chose, assurément, de posséder une vie de Christophe Colomb puisée aux origines authentiques, écrite dans le seul esprit catholique qui pût convenir à un tel héros, mais c'est quelque chose aussi de lire cette vie dans un texte continuellement accompagné ou rehaussé d'un

commentaire vivant, artistique et archéologique, exact, sérieux et supérieurement exécuté. Je dis sérieux, car des illustrations fantaisistes n'eussent rencontré que peu de vogue ; et nous engageons les lecteurs à se reporter à la *Table des gravures* pour se rendre mieux compte de la valeur réelle de ces encadrements déjà si gracieux pour l'œil. Outre un grand nombre de faits tirés de la vie même de Colomb, outre la reproduction fréquente d'ornements tirés de manuscrits ou monuments contemporains, ils représentent tantôt des personnages historiques, tantôt des vues intéressantes de villes : Gênes, Lisbonne, La Rabida, etc., etc., ou de monuments : églises de la Giralda, pont et tour de Cordoue, cathédrale de Salamanque, siège de Grenade, etc.; tantôt des paysages du Nouveau Monde tout remplis de fleurs et d'oiseaux singuliers. Nous ne pouvons tout citer : mais nous pouvons dire que la richesse et le bon goût de ces illustrations sont encore supérieurs par le choix comme par le fini à celles qui ornent le livre si beau déjà de *Notre-Dame de Lourdes*. M. Roselly de Lorgues a pris un magnifique sujet pour but de ses études, et son travail est magnifiquement interprété. R.

BULLETIN

L'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France, par Alfred Fouillée, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces études, qui ont d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, l'auteur analyse les écrits allemands, anglais et français contemporains sur l'origine et l'essence du droit, en les ramenant à une *dominante*, qui est l'identification du droit et de la force physique ou intellectuelle par les Allemands, l'identification du droit et de l'utilité sociale par les Anglais, enfin, la notion *idéale* du droit par les Français. M. Fouillée cherche ensuite à combiner et à syncrétiser ces trois points de vue. Le procédé n'est pas bien neuf et rappelle celui que pratiquait par M. Cousin, il y a quarante ans. Le *droit idéal français* du maître de conférences à l'École normale est un droit qui prend sa source dans l'idée que l'homme a de sa liberté, et il a pu achever ses 364 pages sans même nommer Dieu. Quel que soit le peu de valeur intrinsèque de ce livre, il mérite d'être remarqué, quand on se reporte à la fonction officielle de son auteur, qui, avec l'autorité de l'État et l'argent des contribuables, dirige les études des futurs professeurs de philosophie de l'État.

X.

Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux, par M. Auzias, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour de Grenoble. Paris et Poitiers, Oudin, in-8 de 40 p.— Prix : 50 c.

Il est inutile de faire ressortir l'intérêt et l'actualité de cette brochure dans la crise que nous traversons. Elle rappelle les lois et leur application

par les tribunaux aux autorités chargées de l'exécution, et les fait connaître à ceux qui doivent s'y soumettre et ignorent bien souvent leurs droits. Qui nomme, révoque et remplace les instituteurs? quand est-ce qu'il y a vacance d'un poste? quand les conseils municipaux ont-ils à donner leurs avis? quelle est l'autorité du maire? comment se règle la question du traitement? quelle différence légale existe entre l'instituteur laïque et l'instituteur congréganiste? voilà un aperçu des principales questions traitées par M. Auzias. Il a ajouté à son travail une consultation signée de nos plus éminents jurisconsultes sur la validité des contrats intervenus entre les congrégations et les communes et une autre consultation sur l'âge d'admission des enfants dans les écoles. Il y aura, dans la prochaine édition, à rendre (p. 24) leur vrai nom aux Frères des écoles chrétiennes. S. M.

La Science de la jeune mère, par Mme Julie Fertiault. Paris, Didier, 1878, in-12 de VIII-351 p. — Prix : 3 fr.

C'est un livre d'éducation que Mme Fertiault adresse aux jeunes mères sous le titre que nous venons de transcrire. Voici, par la table des matières, l'indication des sujets qu'il traite : Entente des parents. La Mère trois fois nourrice. L'Obéissance. Première idée de Dieu. Les Caresses. L'Enfant abandonné aux domestiques. La Peur. Gronderies, Corrections, Punitions et Récompenses. Les Jouets. Polichinelle. L'Enfant gâté. Mensonge et Dissimulation. La Gourmandise. La Colère. Les Contes de fées. L'Enfant raisonneur. L'Entêtement. Les Conversations avec et devant les enfants. Les petits prodiges. La Mémoire. La Raison. L'Amour-propre. Jeux et Plaisirs de l'enfant. Frères et Sœurs. Le Respect. Cruauté envers les animaux. L'Amour de la parure. Conscience et Délicatesse. La Moquerie. L'Egoïsme. Activité, Ordre et propreté. La Politesse. Orgueil et Vanité. Paresse et Travail. Le Goût. Puissance de l'éducation sur les passions naissantes. — On y trouvera d'excellents et pratiques conseils sur la manière de prévenir et combattre les défauts et de développer les qualités; les jeunes mères y ont beaucoup à prendre. Cependant nous ne voudrions pas qu'elles s'en tinssent là. Mme Fertiault a bien un chapitre sur la première idée de Dieu : mais c'est à peu près le seul où ce nom soit prononcé, et encore ne pouvons-nous pas approuver la recommandation de ne pas faire faire aux enfants la prière de « devenir bien sages » sous le prétexte puéril que s'ils ne le devenaient pas, on serait fort embarrassé de leur répondre. La religion n'a point de part dans cette éducation et c'est cependant la maîtresse éducatrice et pour la mère et pour l'enfant. L'autorité est trop mise de côté et presque raillée à l'avantage de la raison qui est évidemment à cultiver avec soin, mais qui ne suffit point. Le système autoritaire n'est point si commode : car, quand on commande, il faut toujours commander avec raison. L'auteur réprouve absolument les corrections corporelles : mais, quand l'enfant ne répond ni aux arguments de la raison, ni à ceux du cœur, que devenir? C'est très-bien de faire le procès de Polichinelle et des contes de fées; mais, parmi les nombreux ouvrages de nos jours à l'usage de la jeunesse, n'en est-il pas, parmi les plus recommandés, qui sont plus dangereux? L'enfant naît avec le germe de ses qualités et de ses défauts : c'est une dangereuse erreur de laisser croire aux mères que tout leur vient de l'éducation. Il y a quelques exemples qui manqueront leur but : tel que celui de cette petite fille de huit ans, maltraitée par ces parents, qui va se noyer avec sa poupée, parce qu'il n'y aurait personne pour la soigner. R. S. M.

Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1878, par Maurice Block et *divers collaborateurs*. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-32, de 740 p. — Prix : 5 fr.

Chaque année, la librairie Guillaumin fait paraître cet annuaire, et chaque année, on est heureux de trouver réunis dans ce petit volume bien compacte, bourré de chiffres et de documents, tous les renseignements qui ont été successivement publiés un peu partout et que presque personne, sans cette publication, ne saurait retrouver qu'avec une peine extrême. Énumérer les diverses matières qui y sont contenues serait répéter ce que nous en avons dit les années précédentes, car les diverses publications officielles périodiques sont reproduites ou tout au moins analysées comme d'habitude. Toutefois, lorsque des renseignements nouveaux sont mis au jour, bien que se référant à des années antérieures, on les utilise pour l'annuaire de l'année courante. C'est ainsi, pour en donner un exemple, que la statistique commerciale de la Perse se rapportant aux années 1872 et 1873 est publiée dans le présent volume. Aussi les tables sont-elles nécessaires dans les ouvrages de ce genre plus encore que dans les autres. Pourquoi n'admettrait-on pas le principe des tables décennales. La dernière parue, contient l'indication des matières de l'origne de la publication jusqu'en 1867, nous émettrions le vœu qu'une table portative vînt s'ajouter au volume prochain relevant les matières renfermées de 1868 à 1877. Bien des recherches se trouveraient facilitées, et cette publication déjà précieuse acquerrait encore une nouvelle valeur. G. S.

L'Économie politique, conférences données à l'Université catholique de Lyon, par M. Jules Michel, ingénieur des ponts et chaussées, directeur adjoint de l'exploitation à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Paris, 1878, gr. in-8 de 83 p. (Extrait de l'*Association catholique*.)

L'autorité justement reconnue de M. Jules Michel et l'importance des sujets qu'il traitait suffisent à expliquer l'intérêt qu'ont excité ses conférences sur le *but de l'économie politique*, véritable hygiène sociale, dont la loi ne peut être une liberté absolue, mais qui veut être guidée par des règles précises ; — sur le *travail*, c'est-à-dire l'effort que chacun fait, avec plus ou moins de dévouement au bien général, pour obtenir quelque chose d'utile pour soi ou pour les autres ; — sur l'*épargne*, fruit de la prévoyance sans laquelle il n'y a ni bonheur durable pour l'individu, ni prospérité réelle pour l'État, et sur le *capital*, produit d'un travail antérieur épargné en vue de faciliter un travail ultérieur ; — enfin sur la *répartition des produits du travail* qui engendre d'inextricables difficultés quand on ne veut faire appel qu'aux inventions, coopération, participation, association, etc., et qui n'a qu'une solution équitable, le patronage chrétien. Tous ceux qui scrutent ainsi, par l'observation méthodique, la vie des sociétés, retrouvent dans les faits cette pensée que Bastiat empruntait à Képler pour en faire l'épigraphe d'un de ses lumineux écrits : *Digitus Dei est hic*. A. D.

La Crise commerciale et industrielle. Moyens d'étendre les débouchés de l'industrie belge, par E. Van der Laat, ingénieur, professeur de géographie économique à l'Université de Louvain. Louvain, A. Peeters, 1878, in-8 de 102 p.

Ce double rapport est fait au nom d'une commission nommée par l'*Union des ingénieurs de Louvain*. L'auteur décrit d'abord les caractères de la crise

que subit l'industrie belge; il en rapporte les causes à la diminution de la consommation et à l'exagération de la production; il indique, comme remède la recherche de plus grands débouchés soit par de nouveaux emplois des produits, soit par l'ouverture de pays encore fermés. La seconde partie contient l'étude des obstacles à vaincre et des réformes à réaliser; l'examen comparé de la colonisation par l'Angleterre et par la France conduit l'auteur à cette conclusion que, pour les établissements coloniaux, la liberté testamentaire est sinon la principale, du moins l'une des principales conditions de prospérité. A défaut d'un retour à cette liberté si féconde, M. Van der Laat expose les moyens pratiques de réaliser au moins les réformes secondaires auxquelles il consacre son second rapport et qu'il résume en trois points : réforme de l'institution consulaire, création de maisons de commerce belges à l'étranger et restauration de l'industrie des transports maritimes. Nous avons tenu à signaler particulièrement ce travail du jeune professeur de Louvain, parce que les mêmes questions s'agitent en France. Tout récemment, le président de la Société de géographie de Lyon, M. Desgrands, avec sa haute compétence commerciale, indiquait aussi, devant le congrès des orientalistes, la liberté de tester comme une conquête nécessaire à l'extension de nos comptoirs et à la prospérité de nos colonies. A. D.

Le Travail; sa dignité et ses droits, par Mgr de Conny, protonotaire apostolique. Paris, Poussielgue; Moulins, Desroziers, 1878, in-12 de 90 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a, dans cette brochure, l'ampleur et la valeur d'un livre. L'auteur y traite complétement de la mission du travail humain dans l'ordre providentiel — de la propriété — de la fonction sociale de la richesse et des droits du capital. La grande question du droit de tester y est exposée avec une profondeur de vues très-remarquable, et est résolue dans le sens de la liberté du père de famille, qui a devant Dieu le droit et la responsabilité de transmettre ses biens de façon à en assurer le meilleur usage, comme pendant sa vie il a eu le droit et le devoir d'en faire le meilleur emploi.

C. J.

L'Année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, 21e année, 1877. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 574 p. — Prix : 3 fr. 50.

S'il est un ouvrage qui puisse se passer d'introducteur auprès du public éclairé, c'est bien l'*Année scientifique*, qui dépasse maintenant son vingt et unième volume. Mais tout en donnant le pas aux nouveaux venus, nous devons cependant une mention à ceux dont le succès s'est maintenu pendant une carrière déjà longue. Le dernier volume paru est tout particulièrement intéressant. On en jugera par quelques titres de chapitres : découverte des satellites de Mars; invention de ce merveilleux téléphone de Bell, qui permet de converser avec un ami ou d'entendre un opéra à 200 kilomètres de distance; éclairage Jablochkof, obtenu par l'incandescence du kaolin substitué aux charbons; manomètre Cailletet pour la liquéfaction des gaz réputés permanents; nivellement de la région des chotts et projet d'une mer intérieure au Sahara. Ensuite viennent les comptes rendus de la session tenue au Havre par l'Association française pour l'avancement des sciences, et des notices nécrologiques sur MM. Dolbeau, Barth, Conneau, Cazin, Ruhmkorff. etc.

A. D.

L'Art ancien à l'Exposition universelle de 1878, par M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Montauban, impr. Forestié, 1878, in-8 de 26 p.

M. Édouard Forestié, déjà connu par une histoire estimée des faïenceries de la région montalbanaise, a résumé dans la brochure dont on vient de lire le titre ses observations sur les collections de l'art rétrospectif exposées dans le palais du Trocadéro. Sans s'attacher à une description détaillée qui demanderait un volume, l'auteur signale les principaux objets qui ont fixé l'attention des amateurs et accompagne ses remarques de quelques réflexions générales sur l'ensemble des collections. Cette étude est assurément bien incomplète; mais elle a le mérite de fixer dans l'esprit le souvenir des principales merveilles réunies dans les salles de l'art ancien. En parcourant ces quelques pages, on se prend à désirer que le comité d'organisation puisse réaliser, *même après coup*, le vœu, exprimé en très-bons termes par M. Forestié, de voir publier le catalogue de l'Exposition rétrospective, qui ne pourrait plus être un *guide* du visiteur, mais qui resterait un précieux document à consulter. G. B.

Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles, par G. Théodore. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 344 p., orné de 71 gravures. — Prix : 2 fr.

C'est un recueil de vingt-sept charmantes, courtes et presque toujours émouvantes histoires que nous recommandons en toute confiance aux maîtres et aux parents. Elles captiveront les enfants : de jolies gravures leur donnent un intérêt de plus. Elles tendent toutes à un but bien précis, à une morale bien définie et sont inspirées par un esprit profondément catholique. Elles visent toutes soit un défaut à corriger, soit une vertu à pratiquer et mettent en cause un enfant désobéissant, paresseux, malpropre, menteur, gourmand, voleur, qui s'amende, par l'effet de sa bonne volonté, de bons conseils, de bonnes leçons, en un enfant courageux, dévoué, soumis, charitable, laborieux, qui est proposé comme exemple et que le récit porte à estimer et à imiter.

Histoire du mont Blanc et de la vallée de Chamonix — *Ascensions et Catastrophes célèbres depuis les premières explorations* (1876) *jusqu'à nos jours*, par H. d'Arve, avec une préface par Francis Wey. Paris, Delagrave, 1878, in-12 de xxi-494 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Avant 1741, où un voyageur célèbre, Richard Pococke, de Southampton, au retour de sa première excursion en Orient, partit de Genève, pourvu d'un costume arabe, armé jusqu'aux dents, avec un compagnon nommé Windham, et une imposante escorte, la vallée de Chamonix, dont ces messieurs ont prétendu faire la découverte, n'avait attiré aucun étranger, et la chaîne du mont Blanc, *la Roche blanche* pour les Savoyards, s'appelait encore en Suisse : *les Monts maudits*... C'est que l'effroi des âges superstitieux avait laissé longtemps inexplorées des régions considérées comme horrifiques et maudites... » — Aujourd'hui, d'après la liste officielle reproduite par M. d'Arve à la fin de son livre, on compte, de 1786 à 1878, six cent vingt-neuf ascensions du mont Blanc, accomplies par sept cent quatre-vingt-une personnes, dont cent trente-trois Français et trente-six femmes. (Notons, en passant, à l'honneur du sexe prétendu faible, que le

premier Français qui ait fait l'ascension complète est une Française, Mlle M. Paradis (1809), et il fallut attendre juste un quart de siècle pour qu'un second Français, le comte H. de Tilly se décidât à suivre l'exemple de sa compatriote.) C'est le récit de ces diverses ascensions, publié d'abord soit dans des notices et relations spéciales, soit dans le recueil l'*Abeille de Chamonix*, rédigé par M. d'Arve lui-même, que contient le volume dont nous parlons. — Récit souvent trop abrégé au gré du lecteur, mais toujours dramatique, même lorsqu'il ne se termine point par quelque effroyable catastrophe... Après un chapitre préliminaire — consacré au *Vieux Chamonix*, d'avant M. de Saussure (origines et chroniques) et aux premiers excursionnistes, Mandrin, Pococke, Saussure (et ses douze voyages d'exploration),— et une première partie formée de quinze chapitres qui mènent l'histoire des ascensions et celle si intéressante de la Compagnie des *Guides* jusqu'en 1860, l'auteur, dans sa seconde partie, s'étend tout particulièrement sur le Chamonix *moderne* et les péripéties répétées dont il a été le témoin et le chroniqueur depuis tantôt vingt ans. Dans ce livre, qui forme comme un appendice nécessaire à la collection des mémoires du *Club alpin*, les conseils pratiques, les détails techniques trouvent place à côté des anecdotes les plus dramatiques, des descriptions les mieux réussies, et des résultats scientifiques les plus précieux, et nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette note qu'en nous unissant à l'auteur de le préface pour le « recommander comme un ensemble unique de documents. » R.

Constantinople, par Edmondo de Amicis, ouvrage traduit de l'italien, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme J. Colomb. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 395 p. — Prix: 3 fr. 50.

Qui n'a rêvé un voyage à Constantinople? Constantinople, cette reine de l'Orient, ce confluent de deux civilisations qui se rencontrent sans se mêler, avec cette variété innombrable de peuples qui se pressent dans son sein, son ciel éclatant, sa mer splendide, son passé étincelant, son avenir incertain! Ce voyage, M. Edmondo de Amicis l'a fait, en compagnie d'un ami intime, M. Yunk; il l'a fait en artiste et en poète. Il a erré dans les rues de Stamboul; il s'est assis mélancoliquement dans les cimetières, à l'ombre des cyprès; il a glissé sur le Bosphore en caïque aux voiles de pourpre; il a parcouru les bazars, pénétré dans les mosquées, admiré Sainte-Sophie, visité même les palais impériaux, en évoquant les souvenirs des glorieux sultans et des belles sultanes, et, du haut de la tour du Séraskier, contemplé l'éblouissant spectacle de la grande cité assise voluptueusement au bord de la Corne-d'Or, avec sa ceinture de villes, de jardins et de kiosques. A vrai dire, il est impossible d'analyser ce volume; c'est une série de descriptions, les unes enthousiastes, les autres mélancoliques, toutes chaudes et colorées, trop colorées peut-être et d'un réalisme parfois un peu sensuel, notamment dans les chapitres sur *les Turques* et le *vieux sérail*. On dirait que les pages de ce livre sont comme éclairées d'un reflet du ciel d'Orient; mais ce reflet est si vif que quelquefois il éblouit et qu'on a peine à distinguer et surtout à se rappeler les sujets.

Qu'adviendra-t-il de cette race dont Constantinople est la capitale, de cet empire dont elle est le siège? Resteront-ils immobiles ou se transformeront-ils? M. de Amicis ne croit pas à la transformation des Turcs. Ils ont trop de haine et de mépris du giaour pour adopter ses mœurs et ses coutumes. Ceux d'entre eux qui se sont frottés à la civilisation européenne, n'en ont pris

que les vices, mais n'en ont pas compris les vertus. Ils ont adopté le costume occidental; mais sous le fez comme sous le turban, le Turc subsiste; il est devenu seulement moins fier, moins sobre, plus amolli, et cet exemple même dégoûte de la civilisation des Francs la masse des Ottomans qui demeure fidèle à ses traditions, à ses préjugés, à son orgueilleuse paresse. « Toute l'œuvre réformatrice qu'on essaye depuis cinquante ans n'a fait encore qu'effleurer l'épiderme de la nation. On a changé les noms, mais les choses sont restées. » Comment donc, se demande M. de Amicis, se résoudra cette question? Pas plus que lui nous n'avons la prétention de répondre.

M. de la Rocheterie.

La Hollande, par Edmondo de Amicis, ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Frédéric Bernard. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 413 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, publié sans préface ni rien qui fasse connaître son auteur, le but, l'époque et les circonstances de sa rédaction, fera passer d'agréables moments aux amateurs de récits de voyages. Il leur fait parcourir la contrée la plus curieuse, croyons-nous, de l'Europe, celle qui conserve avec le plus de soin son autonomie et ses vieilles traditions, mais l'auteur est plutôt un touriste qu'un voyageur; il raconte et décrit bien ce qu'il voit; mais il ne cherche pas à deviner, à approfondir, à scruter l'histoire, à rechercher l'origine et la raison des coutumes. Il se plaît aux détails de mœurs qu'il pousse parfois un peu loin; il parle des femmes en un langage où l'on voudrait plus de réserve; il abuse des descriptions des maisons qui penchent d'un côté et de celles qui penchent de l'autre, et met autant de temps à décrire un repas de Hollandais que ceux-ci à le consommer. Si l'on regrette l'absence de réminiscences historiques, c'est à la condition qu'elles ne ressembleraient point à celles dont est l'occasion Delft, où fut assassiné le prince d'Orange : M. de Amicis en profite, en effet, pour mettre au compte des jésuites qu'on retrouve partout, des dominicains et du clergé catholique, l'apologie de l'assassinat politique. La partie relative aux beaux-arts est la plus sérieusement étudiée; dans les autres, si l'on n'y trouve pas de la science, le pittoresque des descriptions, la variété des observations, l'esprit avec lequel elles sont fréquemment présentées sont un dédommagement pour le lecteur et suffisent pour captiver son attention.

B. S. M.

Excursions autour du monde. — Pékin et l'intérieur de la Chine, par le comte Julien de Rochechouart, ministre plénipotentiaire; ouvrage orné de gravures. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 358 p. — Prix : 4 fr.

Quel est l'avenir de la Chine, et que faut-il penser de cette civilisation tant vantée, antérieure et, suivant quelques-uns, supérieure à la civilisation européenne? Telle est la question que se pose, après tant d'autres, M. le comte de Rochechouart et qu'il est mieux à même de résoudre que bien d'autres; car il a séjourné dix ans en Chine. Ce qu'il y a vu ne l'a pas rendu sympathique à la race jaune. Elle a, suivant lui, beaucoup de vices et peu de vertus. Le Chinois ne tue pas ses enfants, comme on l'en a accusé; mais il les abandonne, ce qui revient au même; car ces malheureux sont par la même condamnés à mort. Il est égoïste, sale, sottement vaniteux, menteur, voleur, incapable de vrai progrès. On l'a dit conservateur; il n'est

qu'immobile. Sa prétendue civilisation n'est qu'un formalisme puéril, son administration, un despotisme corrupteur. Ses seules qualités sont des qualités inférieures; il est adroit ouvrier, marchand habile, bon domestique; mais il n'a nulle grandeur dans l'esprit, et même nul sentiment de la véritable honté. C'est une humanité inférieure, a dit M. Renan, et M. Renan a raison. Le christianisme seul pourrait rendre quelque vigueur à cette race abâtardie. Les communautés chinoises chrétiennes sont infiniment supérieures aux autres; elles sont plus sociables, plus policées; elles s'ouvrent mieux et plus intelligemment à la civilisation européenne. Grâce aux missionnaires, — et le fait est bon à signaler par ce temps de guerre au cléricalisme, — grâce aux missionnaires, le nom de la France est respecté et aimé parmi ces populations de l'extrême Orient. M. de Rochechouart affirme qu'un Français pourrait aller de Pékin à Canton, sans bourse délier, toujours hébergé et guidé par les chrétiens indigènes. Malheureusement le christianisme a fait peu de progrès en Chine, à cause de l'hostilité qu'il rencontre chez les fonctionnaires de tout ordre. Les mandarins sentent bien que le jour où la majorité du pays serait catholique, leur règne à eux serait fini et ils font à la prédication de l'Évangile une opposition sourde, opiniâtre, tortueuse, exploitant contre le christianisme, avec une mauvaise foi et une fourberie sataniques, tous les préjugés et toutes les mauvaises passions populaires. Dans ce genre-là, ils sont passés maîtres, et ainsi s'évanouit la seule chance pour la Chine de sortir de la torpeur où elle agonise.

M. le comte de Rochechouart, après avoir étudié les Chinois chez eux, promet de les étudier hors du Céleste-Empire. Nous attendons le second volume avec impatience, certain d'avance qu'il n'offrira pas moins d'intérêt que le premier. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Albigeois devant l'histoire, par MATHIEU WITCHE. Paris, Bibliothèque de la *France illustrée*, 1878, in-12 de 408 p. — Prix : 2 fr.

Voici un bon livre qui répond à un véritable besoin. La croisade des Albigeois est, en effet, l'un des faits de notre histoire de France qui ont été le plus défigurés à plaisir, et le grand nom de Simon de Montfort est un de ceux que les historiens ont le plus rabaissé par des appréciations injustes et passionnées. Dans un livre écrit d'un style simple et calme, émaillé çà et là de citations heureuses prises dans les chroniqueurs contemporains des faits racontés, ou dans les historiens les plus dignes de foi, M. Mathieu Witche n'a aucune peine à montrer qu'entre les Albigeois et les pires révolutionnaires d'aujourd'hui, il y a de nombreuses ressemblances et qu'en travaillant à soumettre ces dangereux insurgés, Simon de Montfort et ses vaillants compagnons ont noblement servi la cause de la civilisation chrétienne de la France. Ce livre a déjà paru dans l'excellent journal la *France illustrée*. Sous sa nouvelle forme, il sera lu plus facilement et, par conséquent, fera plus de bien. E. DE LA D.

La Papesse Jeanne, réponse à M. Emmanuel Rhoïdis, par CHARLES BUET. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

Cet opuscule est une œuvre de polémique. La manière est d'un journaliste, non d'un historien. L'occasion est un libelle de M. Rhoïdis, récemment traduit, où la fable de la papesse Jeanne est de nouveau présentée à de crédules lecteurs. M. Buet s'indigne du procédé et repousse l'assertion : il a raison. Mais l'opuscule aurait beaucoup gagné, si le langage souvent violent

employé par l'auteur eût été plus retenu. — La modération est une grande force dans une discussion. — Il eût gagné également si l'argumentation eût été mieux conduite, plus serrée. « Nous aurions pu produire des textes plus précis encore, » dit l'auteur. Sans doute et il eût fallu les produire! il eût fallu invoquer l'autorité du savant auteur du *De nummo aureo Benedicti III*, dont le nom n'est pas cité une seule fois! Le résumé de l'argument décisif produit par Garampi eût tenu, avec avantage pour la discussion, la place de plusieurs citations et digressions indifférentes. H. DE L'E.

Les Régiments français. *Historique des régiments d'infanterie de ligne, appartenant aux 1er, 2e, 3e, 4e et 5e corps d'armée* (1815-1878). *Lois militaires votées et promulguées en juin* 1878. Paris, Ghio, 1878, in-18 de 82 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, avec un historique de l'infanterie française, formant avant-propos, est un résumé clair et succinct des états de service de chacun des régiments des cinq premiers corps d'armée, contenant les indications relatives à l'état-major général de l'armée française, aux drapeaux décorés, aux états-majors des corps d'armée, divisions et brigades des régiments dont il fait l'historique. Il peut rendre de réels services par l'ensemble de ces renseignements qu'il présente sous une forme aussi restreinte que possible; il n'est d'ailleurs que le premier tome d'une série d'ouvrages analogues à paraître sur tous les régiments de l'armée française, y compris les troupes de mer, et qui sera une collection indispensable à quiconque porte intérêt à un titre quelconque à notre belle armée. E. DE B.

Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied, extrait des *Notices sur les élèves de l'École Sainte-Geneviève tués à l'ennemi*, par le R. P. CHAUVEAU, de la Compagnie de Jésus. Tours, A. Mame, 1878, in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 30.

Il est peu de lecteurs du *Polybiblion* qui n'aient lu les émouvantes notices consacrées par le R. P. Chauveau aux élèves de l'École Sainte-Geneviève tués à l'ennemi pendant notre dernière et désastreuse campagne. Je ne connais pas de plus saisissante apologie de l'éducation chrétienne, et les hommes qui persistent à suspecter le patriotisme des chrétiens de France n'ont certainement pas lu ce livre-là. Une fois déjà le R. P. Chauveau avait eu la bonne idée de choisir quelques-unes de ces notices et d'en former un livre pour figurer dans cette *Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*, éditée par la maison Mame, qui a fait et fera encore tant de bien. Avec les *Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, notice éloquente sur l'héroïque Gustave de Boissieu, cette Bibliothèque s'augmente d'un excellent livre bien propre à alimenter dans les jeunes cœurs la flamme pure du patriotisme. Boissieu est tombé au premier rang, sous les murs d'Orléans, au moment même où il semblait qu'une lueur d'espoir venait enfin briller au ciel de la France. Il put croire que l'heure de la revanche avait sonné et versa volontiers son sang, pensant peut-être fournir à son pays adoré, le gage d'une décisive victoire. Heureux fut-il de mourir dans cet espoir, hélas! si tôt trompé. Remercions le P. Chauveau de nous avoir conservé si vivante cette physionomie bien faite pour nous consoler du passé et raviver en nous ce noble courage, seul capable de nous préparer un avenir meilleur.

E. DE LA D.

Le saint homme de Tours, par Léon Aubineau. Paris, Palmé, 1878, in-12 de VII-406 p. — Prix : 3 fr.

Le saint homme dont M. Aubineau esquisse le portrait est M. Dupont, mort à Tours le 18 mars 1876, âgé de soixante-dix-neuf ans. M. l'abbé Janvier a été chargé par Mgr l'archevêque de Tours d'écrire la vie merveilleuse, admirable, de ce chrétien des premiers temps, animé d'une foi à transporter les montagnes, d'un amour de Dieu que rien ne pouvait arrêter. M. Aubineau l'a connu lorsqu'il habitait Tours, a vécu dans son intimité, l'a vu à l'œuvre ; il vient témoigner ce qu'il sait sur ce serviteur de Dieu ; on sent percer sous chacun de ses mots une admiration qui gagne le lecteur. Qu'a donc fait M. Dupont pour que sa mémoire soit en vénération ? Il est surtout réputé pour son zèle pour la propagation de la croix de Saint-Benoît et pour son culte envers la sainte Face, à laquelle il avait élévé chez lui un sanctuaire, devenu, depuis sa mort surtout, le centre d'un pèlerinage très-fréquenté. En-dehors de cela, on trouve M. Dupont partout où il y a du bien à faire pour les âmes, des actes de réparation à accomplir vis-à-vis du Christ. On peut dire qu'il fut un des premiers restaurateurs du pèlerinage en France, un des promoteurs de la reconstruction de la basilique de Saint-Martin. Il fonde des œuvres de prières, encourage les vocations ecclésiastiques, contribue à l'établissement des petites sœurs des pauvres, soutient et édifie la conférence de Saint-Vincent de Paul, fait revivre l'œuvre de l'adoration nocturne et entretient des relations de piété dans toutes les parties du monde avec les missionnaires, avec les âmes éprises de l'amour de Dieu. Il faut être familiarisé avec les choses de la foi pour goûter ce livre : mais il est un chapitre qui emportera les suffrages de tous les cœurs chrétiens : c'est celui où est raconté sa sublime conduite vis-à-vis de sa fille (XII). Ceux qui ne se sentent pas le courage de l'imiter ne pourront lui refuser leur admiration. R.

Monseigneur Dupanloup, *biographie et souvenirs,* par J. Hairdet, rédacteur de la *Défense*. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure écrite au lendemain de la mort de Mgr Dupanloup, sous l'impression de la douleur causée par cet événement, retrace rapidement et avec émotion les faits principaux de sa vie, fait ressortir les traits saillants de son caractère, donne de touchantes anecdotes, analyse les œuvres les plus importantes, apprécie la part qu'il a prise dans les événements contemporains, résume les jugements des organes les plus considérables de la presse et termine par une bibliographie des œuvres de l'illustre prélat. En attendant que sa vie soit publiée, cet écrit donne bien une vue générale du sujet et servit à faire aimer et regretter davantage ce vaillant champion du catholicisme. V. M.

La Jeunesse de Lord Beaconsfield, par Victor Valmont. Paris, Théodore Olmer, 1878, in-12 de 71 p. — Prix : 75 fr.

L'ouvrage de M. Valmont est une étude aussi politique que littéraire sur le ministre anglais, préambule d'un travail exclusivement consacré à sa vie publique. A la différence de plus d'un homme d'Etat contemporain, M. Benjamin Disraéli a un passé. La littérature ne fut pour lui qu'une préparation à la vie politique qu'il rêvait dès sa jeunesse. M. Valmont, après avoir donné quelques détails sur son éducation, suit la trace de ses aspirations dans ses romans : *Vivian Grey, Poponilla, the Young duke, Contarini Fleming.*

Le merveilleux conte d'Alroy. Henrietta Temple. La facture en est souvent défectueuse, la moralité très-contestable. Mais ils sont curieux à étudier parce que l'auteur s'y peint très-souvent, ainsi que la société au milieu de laquelle il a vécu; il y expose les doctrines qu'il mettra en pratique et le but qu'il poursuivra. Était-il doué de seconde vue, lorsqu'il fait dire au père de Contarini. « Mon fils, vous serez premier ministre... et peut-être quelque chose de plus grand encore! »

Le Patriotisme en France, par Ed. Gœpp et G. Ducoudray. Paris, Hachette, 1878, in-12 de XII-351 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une louable pensée qui a inspiré les auteurs de cet ouvrage, et dont ils ont trouvé la formule dans Montesquieu, quand il dit : « Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans des temples et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse. » Sur les bancs du collège, les héros plus ou moins légendaires d'Hérodote et de Tite-Live sont seuls donnés comme exemples, et peu s'en faut que l'histoire nationale ne soit complétement délaissée. C'est contre cet abus déplorable qu'ont voulu réagir MM. Gœpp et Ducoudray. « Rome et la Grèce, disent-ils, n'ont pas eu, certes, le monopole du patriotisme. On nous cite Horatius Coclès, Clélie; mais on oublie Bayart au Garigliano, le général Dumas au pont de Brixen, etc. » La France a vu vingt fois des Régulus retournant chercher la mort au camp ennemi, et l'antiquité n'a rien qui puisse soutenir le parallèle avec saint Léger, qui se livre lui-même entre les mains d'Ebroïn.

MM. Gœpp et Ducoudray ont donc réuni une galerie de portraits nationaux. A côté des exploits de du Guesclin et de Bayart, connus de tous, ils ont surtout cherché à mettre en lumière les actes et le dévouement de personnages peu connus, comme le grand Ferré, Guillaume de Prieuse, Primoguet, Marie Fourée, Porçon de la Barbinais. Le choix du sujet est généralement judicieux; on pourrait cependant soutenir que le patriotisme de quelques-uns n'est pas à l'abri de la critique : par exemple, l'amiral de Coligny, dont la conduite semble plutôt dictée par l'ambition que par le désintéressement. Il serait facile aussi de contester certaines appréciations des auteurs. L'ère désastreuse qu'ouvre pour la France la révolution de 1789 est ainsi caractérisée d'un mot : « Dans cette nouvelle et grandiose période de notre histoire, l'amour de la patrie, toujours si vivace chez les Français, se confondit avec l'amour de la liberté. » Malgré quelques phrases regrettables, comme celles que nous venons de signaler, malgré quelques omissions, l'ouvrage de MM. Gœpp et Ducoudray nous semble néanmoins recommandable. C'est un livre de lecture utile pour les jeunes gens; c'est une sorte de morale et de patriotisme en action, qui leur apprendra que la France a eu des grands hommes comme Rome et la Grèce, et que le patriotisme dans notre pays ne date pas de la Révolution.

Er. B.

Sermons et homélies, par Ernest Dhombres, pasteur de l'Eglise réformée de Paris. Deuxième série. Paris, Grassart, 1878, in-12 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il peut être utile, pour quelques lecteurs de *Polybiblion*, de connaître ce que sont les publications de la chaire protestante. M. Dhombres vient de faire paraître une nouvelle série de *Sermons et homélies*, qui renferme les sujets

suivants : *Paul et David ; l'Évangile et les individualités ; Vivre, c'est Christ; Ingratitude et reconnaissance ; la Parabole des ouvriers ; Nathanael ; le Geôlier de Philippes ; Travail et prière ; Richesse et pauvreté ; les Amitiés ; l'Immortalité chrétienne ; les Témoins ; le Temple.* Cette simple énumération des treize discours contenus dans ce recueil permet déjà de se faire une idée du recueil lui-même. On peut remarquer d'abord que tous les sujets dogmatiques proprement dits en sont absents, à part un seul prêché le jour de Pâques, qui est d'ailleurs, en partie au moins, philosophique, celui qui traite de l'immortalité de l'âme et dans lequel l'orateur développe ces deux pensées : la vie serait désespérante sans l'immortalité, et l'immortalité serait désespérante sans l'Évangile. La seconde partie n'est développée que d'une manière très-vague. On voit que le prédicateur ne sait pas au juste quel est le symbole de foi admis par ses auditeurs et alors, pour être en communauté d'idées avec eux, il reste sur le terrain de la morale. Il dit de bonnes et utiles vérités morales à ceux qui l'écoutent ; il tire de la sainte Écriture des rapprochements ingénieux et des réflexions instructives ; mais le vrai fondement chrétien, le dogme, y manque, ou du moins n'y apparaît pas d'une manière suffisante. L'individualisme y occupe aussi une trop large place. Les *Sermons et homélies* de M. Dhombres sont d'autant plus intéressants à étudier pour ceux qui désirent connaître l'état actuel du protestantisme en France, que l'auteur est un des prédicateurs les plus renommés dans sa communion et que plusieurs des discours contenus dans ce volume ont été prêchés en divers lieux : *Ingratitude et reconnaissance* a été prêché aux conférences pastorales du Vigan (Gard), en octobre 1876 ; *les Témoins*, à Châteauroux, pour l'inauguration d'un temple, le 16 juillet 1877 ; *le Temple*, à l'inauguration d'un autre temple, le 27 septembre 1877, à Saint-Ambroix (Gard), devant le conseil municipal de l'endroit et vingt-trois pasteurs réunis pour la circonstance. L. M.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE DES NOELS

(Suite).

Naissance (la) du Sauveur ou Noëls nouveaux en françois et en patois composés par divers auteurs. Narbonne, Decamps, s. d. in-12, 32 p.— C'est une édition un peu différente du Recueil des plus beaux noëls. *Narbonne.*

Nalis (Jean-Baptiste). *Cantiques, noëts et autres ouvrages en vers, partie en français et partie en langue vulgaire de la ville de Beaucaire.* Arles, J. Beuf, 1761, in-8 ; autre édit., 1766, in-8.

Noël ancien du diocèse de Bayeux avec la musique, 1850, in-8.

Noël en patois commingeois, signé : un curé de Comminges. Inséré dans la *Revue de Gascogne*, t. XVIII, 1877, p. 408 ; il paraît inédit. C'est du gascon très-authentique, avec un fort mélange de mots languedociens.

Noël nouveau pour les artisans. Toulouse, Robert, s. d, in-12.

Noël nouveau sur quatre airs différents. Toulouse, veuve Hinault, s. d. (dix-huitième siècle), in-12 de 11 p.

Noëls. Vers la fin du règne de Louis XIV, et pendant le dix-huitième siècle, des pièces de vers satiriques sur les ministres, les courtisans, les gens en

place, circulèrent sous la forme de noëls ; plusieurs d'entre elles ont été insérées dans divers recueils ; elles doivent nous rester étrangères.

Noëls anciens et nouveaux et cantiques. Nouvelle édition, revue et corrigée. Bourges, Ménagé, 1838, in-18.

Noëls dévots sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bourg., Brottier, 1814, in-12. — Ces noëls sont de Jacques Brossard de Montaney. La plus ancienne édition remonte à 1681 environ ; elle est d'une extrême rareté.

Noëls de Vaucieux, canton de Vercel, arrondissement de Beaumes (Doubs), s. d., in-18.

Noëls doubles composez à l'honneur de l'incarnation de Jésus-Christ. Bordeaux, J. Lowalle, s. d. (fin du dix-huitième siècle), in-8, 96 p.

Noëls en françois et en languedocien. Manuscrit in-fol., à la bibliothèque d'Avignon.

Noëls en langue anglaise, depuis le commencement du quinzième jusqu'à la fin du dix-septième siècle. — Ces noëls, au nombre de trente-quatre, se trouvent dans l'ouvrage de William Sandys (voir ce nom) *Christmas Carols*, p. 1-60; ils sont accompagnés (— p. 21-160) de quarante autres noëls encore en usage dans le nord de l'Angleterre. Le tout est suivi de la comédie de Noël et de Saint-George, telle qu'elle était jouée dans le comté de Cornouailles; les personnages étaient : le père Noël, le docteur, Saint-George, le roi d'Égypte, le chevalier turc, le dragon, le géant Turpin. Mentionnons un recueil dû à un habitant de Birmingham, nommé Bloomer : *The cristians sacred Lyre, or choice Assortment of Original and Select Carols for Christmas.*

Il existe des noëls en dialecte du pays de Galles; un recueil publié à Shrewsbury en 1744, in-12, est annoncé comme une 4e édition; il renferme soixante-onze noëls; on en trouve soixante-quatre dans un volume intitulé : *Blodtengerdd Cymrii*, ou *Anthology of Wales* (Shrewsbury, 1779, in-8).

Noëls en patois de Grenoble. — Champollion-Figeac, dans ses *Recherches sur les patois*, 1809, p. 147, transcrit cinq strophes de huit vers chaque.

Noëls et cantiques imprimés à Troyes depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, avec des notes bibliographiques, par Alexis Socard. Paris, Aubry 1865, in-8.

Noëls et cantiques nouveaux. Metz, Collignon, 1824, in-12.

Noëls joyeulx plain de plaisir. A chanter sans nul desplaisir. — Jeh. Daniel, org. S. l. ni d., petit in-8, goth. 12 fts. Un exemplaire richement relié, 250 fr. vente Pichon, n° 662.

Noëls lorrains, publiés par M. Drouet, avec les airs notés, dans le *Journal de la Société d'archéologie et du comité du Musée lorrain.* Nancy, 1853, p. 189-212.

Noëls mâconnais, ou dialogues sur la naissance de Jésus-Christ, en patois mâconnais. Pont-de-Vaux, Moirond, 1797, in-12, 72 p. L'auteur est l'abbé Lhuillier, plus connu sous le nom du *parrain Bliaise*, originaire et curé de Fuissé, près Mâcon. Il les composa vers l'an 1720. C'est à tort que le *Manuel du libraire* indique Chambéry comme lieu d'impression. L'édition originale (*Mâcon, Jean Adrian de Saint* (s. d.), 68 p. in-12) a pour titre : « Dialogues entre de Bregye et Bregire; » elle est devenue introuvable.

Noëls nouveaux. Clermont, G. Jacquard, s. d. (vers 1670), in-12. Attribué à Laborieux, chanoine. (Noulet. *Hist. litt. des patois du Midi.*)

Noelz (ly) nouveaulx composés à l'honneur de l'Incarnation et Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, s. d. (vers

1600), petit in-8. Fort rare; un bel exempl., 115 fr., vente Cailhava, en 1862.

Noëls nouveaux. Pont-à-Mousson (vers 1620), in-8.

Noëls nouveaux composés par un pasteur. Fontenay, 1738, in-12; 1742, in-12 (quatre en patois, f^ts^, 10, 23, 27 et 30); cette édition renferme, de plus que la précédente, des notes et une pastorale en cantiques.

Noëls nouveaux, en français et en auvergnat. Clermont-Ferrand, Viallanes, 1739, in-12, 36 p. Réimpression dans la même ville, veuve Delcros et fils, s. d., in-18.

Noëls nouveaux et cantiques spirituels, par Mlle F. C., 1675, in-12.

Noelz nouveaulx fais par les prisonniers de la Conciergerie sur les chans des chançons qui sensuyient. S. l. n. d., petit in-8, goth. de 4 f^ts^, 2 fig. sur bois. Un bel exemplaire de ce livret très-rare, 300 fr., vente Pichon, 659.

Noelz nouveaux faitz souls le titre : Du plat d'argent dont maint se courrouce. Paris, Jehan Olivier, s. d., petit in-8, 16 f^ts^.

Noëls nouveaux français et bourguignons par divers auteurs. Dijon, Ant. de Fay, 1715, in-12, 23 p. Livret devenu introuvable.

Noëls nouveaux françois et gascons sur de beaux airs connus pour l'année 1767. Bordeaux, veuve Calamy, 1767, in-12, 24 p. Ces noëls ne sont pas les mêmes que ceux qui se trouvent dans le volume publié en 1740.

Noelz nouveaux imprimez nouvellement. Paris, Jehan Olivier, s. d., petit in-8, 8 f^ts^; opuscule rarissime; 360 fr., vente Pichon.

Noëls nouveaux pour estre chantez à la cresche du Sauveur, Bordeaux, Calamy, 1740, petit in-8, 24 p.; on trouve dans ce livret deux noëls en patois gascon.

Noëls nouveaux pour le peuple, par un vendangeur. Lyon, A. Delaroche, 1750.

Noëls nouveaux sur les plus beaux airs du temps. Toulouse, veuve J. Boude, 1707, in-8, 8 p.

Noëls patois anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et dans les Vosges, recueillis, corrigés et annotés par L. Jouve. Paris, Didot, 1864, petit in-8, 122 p.

Noëls poitevins (au nombre de 87); manuscrit indiqué au *Bulletin du bibliophile*, publié par la librairie Techener, 2e série, n° 371.

Noëls provenceaux en français sur les plus beaux airs du temps, chantés en musique en l'année 1708. Orange, C. Marchy, 1708, in-12, 24 p. Ce livret comprend onze cantiques, dont neuf en patois d'Avignon et deux en français.

Noëls sur les airs les plus nouveaux, par Mlle de B. (de Beaumont). Paris, Cuvelier, 1706, in-8.

Noëls très-nouveaux dans tous les siècles, par un pasteur, à l'usage de sa paroisse. Fontenay, J. Poirier, 1738, in-12, 48 p. Un avertissement dit : quelques-uns de ces noëls, quoyque imprimez ailleurs, sont du même autheur. Cette autre impression est restée inconnue.

Noelz vieux et nouveaux en l'honneur de la Nativité IESVS Christ et de sa très-digne mère. Lyon, Jean de Tournes, 1557, petit in-8, 48 p. Précieux livret qui paraît n'avoir été cité par aucun bibliographe, jusqu'à ce qu'un exemplaire se montrât en 1869, à une vente faite par le libraire Tross; vivement disputé, il fut adjugé au prix de 350 fr.

Nouels noubels par un pasteur d'el canton de Cordos, départomen del Tarn. Albi, Baurens, 1814, in-12.

Nouveau Recueil des Nouëls, édition corrigée et augmentée. Bordeaux, Lafargue, 1861, in-18, 70 p. Ce recueil contient trente-trois noëls modernes,

onze qualifiés d'anciens; parmi ces derniers, il en est dont le début est assez singulier : « Hasardons-nous, bergère — Attends, mon cher Clitandre. » — Un noël en patois gascon; dans un autre, un ange parle en français, et un berger lui répond en patois.

Ortigue (Joseph d'). *Dictionnaire liturgique, historique et théorique du plain-chant et de musique d'église.* Paris, Migne, 1853, gr. in-8. De longs détails sur les noëls, col. 928-967; il fait connaître des noëls allemands, anglais, polonais, espagnols; il en transcrit en dialectes franc-comtois, provençal, etc., il reproduit le fameux noël *Dei très Boonmians* (des trois Bohémiens), le soixante-neuvième du recueil de Saboly; mais plusieurs critiques l'attribuent à un autre Provençal, Louis Puech.

Pellegrin (l'abbé). *Noëls nouveaux sur les chants des noëls anciens pour en faciliter le chant.* Paris, 1711, 1722, 1725, 1727, 1729, 1735, 1785. Malgré ces éditions multipliées, les vers de l'abbé Pellegrin sont loin d'être bons.

Péyrol, menuisier à Avignon. *Recueils de noëls provençaux.* Avignon, A. Fez (s. d., mais vers 1780), in-12; autre édit. 1785; une autre, revue et corrigée par le fils de l'auteur, a paru à Avignon, Chaillot, 1818, in-12. — Citons aussi *Li nouvè di Artoni Peyrol et de Danis Cassan*, eni uno noutiço biografico sur Peyrol, per Teodor Aubanel. Avignon, 1863, in-8.

Pillot. *Recueil de poésies contenant des noëls en patois d'Arbois, et des cantiques pour les principales fêtes de l'année.* Arbois, an X, petit in-12, 80 p.

Piron (Aimé). *Noëls en partie inédits*, recueillis et mis en ordre avec un avant-propos, un glossaire et la musique des airs les plus anciens par Mignard. Dijon, Lamarche, 1858, in-12.

R. (J. C.) (Pritou) de S. P., diocèse de Carcassonne. *Nouels.* Carcassonne, Teissié, 1810, in-12, 32 p.

Recueil de noëls anciens en patois de Besançon. Nouvelle édition corrigée, suivie du sermon de la Crèche, augmentée de notes explicatives et historiques par Th. Belamy. Besançon, Birlot, 1842, in-12, 431 p. musique notée. — Ce recueil renferme quatre-vingt-trois noëls en patois; quarante-quatre sont avec la musique.

Recueil de noëls et de cantiques. Manuscrit in-4, seizième siècle, contenant 227 f^ts^. Beaucoup de ces noëls sont inédits. A la fin, se trouve le Recueil des noëls du comte d'Alsinois (Nicolas-Denisot), écrit de la même main. Ce manuscrit a figuré à la vente du baron Jérôme Pichon, n° 665; il a été adjugé à 350 fr.

Recueil de cantiques et de noëls à l'usage du diocèse de Dijon. Dijon, Méot, 1835, petit in-12.

Recueil de cantiques et de noëls, traduits en languedocien. Montpellier. Seguin, 1825, in-18.

Recueil de divers noëls, soit français, soit patois, composés par divers auteurs. Narbonne, Decamp, s. d. (dix-huitième siècle), in-12, 24 p. Il existe deux autres éditions, également sans date, 48 p.

Recueil de noëls. Aix, Gaudibert, s. d., in-12.

Recueil des vieux noëls. Angers, Hinault, 1582, in-16. Un exempl. de ce volume très-rare est à la bibliothèque de l'Arsenal, fonds La Vallière (Nyon, n° 13855.)

Roche (le B.). *Noëls français et provençaux*, auxquels on en a joint quelques autres qui n'ont jamais été imprimés. Marseille, Mossy, 1829, in-12.

Réflexions morales sur la naissance de Nostre-Seigne. Faitos por R. D. X. T. Tolose, Arnaud Colomies, s. d., petit in-8, 16 p. C'est la plus ancienne édition connue des noëls en languedocien.

Roux (Laurent), organiste à Angers. *Vieux noëls*. Angers, 1582, in-8, caract. gothiques. Volume d'une très-grande rareté ; il s'en trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'Arsenal, fonds La Vallière. (Nyon, nº 13856.)

Roux (l'abbé F.), curé de Bayuls de la Marande. La *Revue des langues romanes*, 1873, p. 699, annonçait qu'il préparait un recueil des noëls catalans, chantés dans les églises du Roussillon et de la Cerdagne.

Saboly (Nicolas), maître de musique de l'église Saint-Pierre d'Avignon. *Recueil de noëls*. Avignon, 1699, in-12; — *ibid.*, Malurit, 1734, in-12; — *ibid.*, s. d. (1737), in-12, 90 p.; — *ibid.*, 1761, in-12 (édition augmentée du noël fait à la mémoire de Saboly et de celui des rois, fait par J. F. D. (Domergue), doyen d'Arençon), 1772, in-12; — *ibid.*, Chaillot, 1791, in-12; Carpentras, 1820, in-12; Avignon, 1820, 1824, 1836, 1839, 1845; — *ibid.*, 1856, in-4.

Deux éditions plus récentes, et préférables à celles qui les ont précédées, méritent d'être signalées :

Li Nouvè di Saboly. Peyrol. Roumanille, un paça d'aquély de l'abat Lambert, eni uno mescladisso de Nouvè viei e noué de vers de J. Reboul. Avignoun, li fraire Aubanel, 1858, in-12.

Li Nouvè de Micoulau Saboly eni uno chabradisso per Frederic Mistral, segui d'un pau d'aquéli de l'abat Lambert, émai d'aquéli de Troubaire mouderne. Avignoun, li fraire Aubanel, 1865, in-12.

Nouvè (li) di Micoulau Saboly, e di felibre Arnavieille, Bonaparte-Wyse, Castil-Blaze, Canonge, etc., eni uno charadisso, per Frederic Mistral (173 noué). Avignon, Aubanel, 1871, in-12, 180 p.

Saboly, né à Montreux en 1614. mourut à Avignon en 1675; la première édition de ses noëls parut en six recueils, imprimés de 1669 à 1674, sans nom d'auteur.

Le soixante-sixième *noë* se rattache au genre des épîtres *farcies*, mélange alternatif de français et de latin dans le moyen âge[1].

Voici le Roi des Nations
Natus ex sacra Virgine,
Ce fils de bénédiction
Ortus de David semine,
Voici l'Étoile de Jacob
Quam prædixerat Balaam,
Ce Dieu qui détruisit Jéricho
In clara terra Chanaam.

Consulter, au sujet de Saboly, le *Dictionnaire de la Provence*, d'Achard; le *Dictionnaire historique et biographique du département de Vaucluse*, par Barjavel; la *Biographie universelle*, art. de Fortia d'Urban.

Sandys (William). *Christmas Carols ancient and moderns*, with an introduction and notes. London, R. Beckley, 1833, in-8, cxliv et 188 p., avec 11 p. de musique. Livre fort intéressant; on trouve quarante-six noëls en anglais et cinq en divers patois français à la suite de l'introduction. Il serait fort à désirer qu'un travail semblable fût exécuté pour ce qui concerne les noëls français.

Sensuyvent plusieurs (six) *noelz nouveaulx*. Titulus : Chansons nouvelles de Nouel ; composées tout de nouvel, esquelles verrez les pratiques de con-

1. Voir le *Dictionnaire de plain-chant*, par M. J. d'Ortigue. Paris, Migne, 1853, col. 566-580.

fondre les hérétiques. J. Danïellus organiste. S. l. n. d. (vers 1520), petit in-8, de 8 ffs goth., 280 fr., vente Pichon, 660.

Trésor (le) des Noëls tant vieux que nouveaux, nouvellement dressez sur les plus beaux airs de ce temps. Pont-à-Mousson, Maret, 1718, in-12. Quelques-uns de ces noëls en patois.

Trésor (le) du chrétien. Toulouse, Bellegarigue, an X, in-12. Les pages 199-400 renferment des noëls et des cantiques en français et en gascon.

GUSTAVE BRUNET.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le Dr Jean-Chrétien-Ferdinand HŒFER, ancien directeur de la *Nouvelle biographie générale* de MM. Didot, vient de mourir. Il était né à Dœschnitz (Thuringe), le 21 avril 1811. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il avait altéré sa santé par l'excès du travail. Après un long voyage en Allemagne, en Hollande et en Belgique, destiné à lui rendre des forces, mais qui avait épuisé ses ressources, il dut se faire soldat et prit part à l'expédition de Morée. Son régiment ayant été licencié en 1831, il se tourna, ayant vingt ans à peine, vers la carrière de l'enseignement; une énergie remarquable soutenant sa résolution, il fut successivement attaché aux collèges de Nantua, de Saint-Etienne et de Roanne. L'inspecteur général Burnouf le remarqua dans une de ses tournées (1832), et, pour le récompenser, le chargea de traduire en français, la *Critique de la raison pure* de Kant, pour M. V. Cousin, ministre de l'Instruction publique; c'est alors que celui-ci, satisfait de ce travail, l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire. M. Hœfer remplit ce poste de confiance jusqu'en 1836, époque à laquelle eut lieu, entre lui et le célèbre apôtre de l'éclectisme, une séparation qui fit assez de bruit, à propos d'un passage du *Sic et Non* d'Abélard. — M. Hœfer n'avait pas cessé ses travaux de professeur; il les continua en y joignant l'étude de la médecine, et en 1840, il obtenait le titre de docteur de cette faculté, après une thèse sur la *Chlorose*, et se livrait à la pratique de cette nouvelle profession. Le gouvernement vint l'en éloigner, en le chargeant d'aller étudier en Allemagne l'enseignement de cette science d'abord (1843); puis, en 1846, par une nouvelle mission, l'enseignement de l'économie rurale; décoré en cette même année, M. Hœfer était naturalisé Français en mars 1848. C'est en 1851 que MM. Didot plaçaient le Dr Hœfer à la tête de la *Nouvelle biographie générale;* peu d'hommes étaient plus aptes que lui à bien conduire cette savante publication, avec l'esprit de persévérance et l'immense érudition qui le caractérisaient; en effet, il avait déjà écrit, presque *de omni re scibili*, et publié sous son propre nom, à cette date : *Observations sur le platine*, dont il avait le premier introduit l'usage dans la thérapeutique (1840, in-8); — *Histoire de la chimie* (1842-1843, 2 vol. in-8, traduite depuis en plusieurs langues, et qui a eu une 2e édition en 1869); — *La Médecine en Prusse* (1844, in-8), le premier de ses deux Rapports sur ses missions en Allemagne et qui avaient paru d'abord dans le *Moniteur;* — *Nomenclature et classification chimiques* (1845, in-12); — *Dictionnaire de chimie et de physique* (1846, in-12, 3e édition, 1847); — *Dictionnaire de médecine pratique* (1847, in-12); — *Le Maroc*, *La Chaldée*, *l'Assyrie* (1848-1852, 2 vol. in-8), dans la collection de *l'Univers pittoresque;* — deux Mémoires *sur les tremblements de*

terre et sur les ruines de Ninive (1840, in-8); — Un *Dictionnaire de botanique* (1850, in-12); — Un *Dictionnaire d'agriculture* (1850, in-12). Le Dr Hœfer avait aussi traduit et publié pour la première fois en français *l'Économique* d'Aristote (1843, in-12); — puis le *Traité de chimie* de Berzélius (1845-1850, 6 vol. in-8); — La *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (1846, 4 vol. in-12); — Les *Tableaux de la nature* d'Alex. de Humboldt (1850, 2 vol. in-8). — Enfin, en-dehors de ces travaux individuels, le Dr Hœfer avait coopéré à un grand nombre d'œuvres collectives, et fourni des articles de science et de critique aux *Annales d'anatomie et de physiologie*, à l'*Encyclopédie catholique*, et l'*Interprète*, dont il avait été rédacteur en chef. — Il était donc éminemment prêt à diriger l'œuvre encyclopédique, et sous forme de biographie qu'il a menée, on le sait, à bonne fin, de 1852 à 1866, en 46 volumes in-8, qui forment comme le complément de l'*Encyclopédie moderne*; un grand nombre d'articles sortis de sa plume, parmi lesquels : *Alexandre*, *Aristote*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Erasme*, *Frédéric Ier*, *Herschell*, méritent d'être signalés. Entre temps, M. Hœfer collaborait à l'*Illustration*, au *Dictionnaire pratique*, et à d'autres recueils périodiques, et donnait, avant même, la fin de sa grande publication : *la Chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs* (1865, in-8). Depuis, le Dr Hœfer fit encore paraître : *Le monde et les bois* (1867, gr. in-8 illustré); — *Les Saisons* (1867-1869, 2 vol. in-12 illustr.); — *Histoire de la botanique* (1872, in-12); — *Histoire de la physique* (1872, in-12); — *L'Homme devant ses œuvres* (1872, in-12); — *Histoire de la zoologie* (1873, in-12); — *Histoire de l'astronomie* (1874, in-12); — *Histoire des mathématiques* (1874, in-12). Ajoutons, afin de ne rien omettre, un *Mémoire sur le système qui transforme l'éditeur en auteur et co-auteur, et de la composition des dictionnaires biographiques* (1853, in-4).

L'œuvre considérable du Dr Hœfer a été étudiée dans : *Travaux de Hœfer* (s. d., [1852] in-4); — *Gazette universelle d'Augsbourg* (31 mai 1846); — La *Presse* (6 février 1854); — *Revue contemporaine* (1855).

— M. Julien-Joseph-Hippolyte Lucas, romancier et auteur dramatique, l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres, bibliothécaire de l'Arsenal, né à Rennes le 20 décembre 1807, est mort à Paris le 14 novembre dernier. Il avait été d'abord avocat; en 1857, il entra au *Siècle*, comme critique dramatique et littéraire, après avoir collaboré à divers revues et journaux. M. Hippolyte Lucas, qui devait faire jouer à la Comédie-Française ou à l'Odéon une vingtaine de pièces originales ou imitées de l'antique et de l'espagnol, avait publié, de 1840 à 1843, une *Histoire du théâtre français* (3 vol. in-12), qui eut une seconde édition (1862-1863). C'est lui qui avait écrit le livret de *Lalla-Rouck* (1862), ainsi que quelques autres d'opéras comiques : *Bélisaire* (1842); — *l'Étoile de Séville* (1845). Voici, par ordre de publication, les titres de ses autres œuvres dramatiques : *La double épreuve* (1842); — *Une aventure suédoise* (1842); — *Maria Padilla* (1843); — *Linda de Chamounix* (1843); — *L'Hameçon de Phénice* (1843), l'une de ses bonnes pièces, avec la suivante, d'après Calderon, deux succès : *Le Médecin de son honneur* (1844); — *Champmeslé* (1844); — *Les Nuées* (1844), imitation d'Aristophane (1844), et, d'après Lope de Vega, *le Tisserand de Ségovie* (1844), qui fut un moment célèbre; — *Diable ou femme* (1847); — *Mlle de Navarre* (1847); — *Alceste* (1847); — *La Bouquetière* (1847); — *Le Collier du roi* (1848); — *Rachel* (1849); — *Les Baisers* (1850, in-12); — *La Fille mousquetaire* (1854, in-8); — *Médée* (1855); — *L'Homme sans ennemis* (1855, in-12). Avant d'aborder le théâtre, M. Hippolyte Lucas avait publié des études dans plusieurs recueils ou en volumes,

sous les titres suivants : *Le Cœur et le monde* (1834, in-12, et 1842, 2 vol. in-8) ; — *Caractères et portraits de femmes* (1836-1845, 2 vol. in-8); — *L'Inconstance* (1838, 2 vol. in-8) ; — *Le Foyer du Théâtre-Français* (1840, in-8). On lui doit, postérieurement à ses débuts dramatiques : *Heures d'amour* 1844, in-12 ; 1864, 4e édition) ; — *Théâtre espagnol* (1850, in-8); — *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); — *Le Portefeuille d'un journaliste* (1856, in-12); — *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1861, in-8 et in-12) ; — *Le Péché d'un mari* (1862, in-12); — *Mme de Miramion* (1866, in-12). M. H. Lucas avait publié *l'Isle d'Alcène*, comédie inédite de Regnard, et *l'Oublieux*, de Ch. Perrault. Il avait traduit de l'anglais *Les derniers jours de Pompéi*, de Bulwer.

— M. Louis-Antoine Garnier-Pagès, ancien membre du gouvernement de la Défense nationale, ancien membre du gouvernement provisoire de 1848, précédemment député de l'Eure (1842), et maire de Paris, vient de mourir. Né en 1807, à Marseille, où son père tenait une pension scolaire, il était le frère utérin du chef du parti républicain, mort en 1841. Il fut d'abord courtier de commerce à Paris, et prit part, en 1830, aux journées de Juillet. Peu après, l'arrondissement de Verneuil l'envoya à la Chambre, et, après la mort de son frère, dont le souvenir ne lui laissa qu'un rôle un peu effacé, il s'occupa d'affaires et de finances, jusqu'au mouvement réformiste de 1847; mais, à cette époque, il fut l'un des plus ardents champions de la campagne des banquets. La révolution le fit membre du gouvernement provisoire, et, comme ministre des finances, il eut l'initiative de l'impôt si impopulaire des « quarante-cinq centimes. » Membre de la Constituante et de la Commissisn exécutive renversée par l'insurrection de Juin, il n'avait été réélu, depuis 1871, qu'aux élections de 1864. Il s'était remis jusqu'à cette époque aux affaires et à la publication de ses souvenirs politiques. C'est ainsi qu'il a écrit : *Épisode de la révolution de* 1848 (1850, in-8); — *Histoire de la révolution de* 1848 (1860-1862, 8 vol. in-8; 1861-1872, 11 vol. in-8, 1868, in-4) ; — *L'Opposition et l'Empire* (1872-1874, 2 vol. in-32). — Il existe une *Biographie de Garmier-Pagès* (1848, in-8).

— M. le marquis Tristan de Villeneuve-Arifat est mort, le 12 octobre, à Paris, pendant un voyage fait dans cette ville avec sa famille. M. de Villemeuve-Arifat était âgé de quatre-vingt-six ans; il appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles du Midi. Pas une guerre importante n'a eu lieu, dit un vieil historien, sans que les champs de bataille de la Palestine, de la Flandre, de l'Italie, de l'Espagne, du Roussillon, de la Provence et du Languedoc, n'aient vu, de temps immémorial, le sang d'un Villeneuve couler pour la religion, le droit, la justice et l'honneur. Fidèle aux glorieuses traditions de sa famille, M. de Villeneuve-Arifat avait, lui aussi, embrassé la carrière des armes. Mais la Révolution de 1830 brisa son épée. Il était alors capitaine au sixième régiment d'infanterie de la garde royale. Depuis cette époque, M. Villeneuve-Arifat, retiré à Toulouse ou dans ses terres du Tarn et de la Haute-Garonne, a partagé son temps entre le culte des lettres qu'il aimait avec passion, les travaux agronomiques et la pratique des bonnes œuvres. Il est mort fidèle aux convictions religieuses et monarchiques de toute sa vie. M. de Villeneuve-Arifat était mainteneur de l'Académie des jeux Floraux (il avait été reçu en 1847). On lui doit les travaux suivants : *Discours prononcé à l'ouverture de l'école réglementaire des sous-officiers, le* 27 *décembre* 1828, *à la caserne de la Pépinière* (Paris, 1828, broch. in-8); — *Remercîment prononcé dans la séance publique de l'Académie des jeux Floraux du* 26 *décembre* 1847 (Toulouse, 1847, broch. in-8); — *La Levée en*

masse du bon sens, opuscule de propagande contre-révolutionnaire, dédié aux ouvriers, aux petits commerçants et aux habitants de la campagne (Toulouse 1848, in-fol.);—*Notice sur M. le marquis Louis-Florent-Marie de Villeneuve-Arifat* (le père de l'auteur). Cette notice, parue à Toulouse en 1852, est des plus intéressantes. Nous y trouvons l'anecdote suivante, qui mérite d'être recueillie : « C'était aux commencements des mauvais jours de la Révolution. M. de Villeneuve, avec la noblesse fidèle de l'époque, était allé aux Tuileries rendre ses devoirs à la famille royale. Dans une salle, le jeune Dauphin jouait avec un lièvre apprivoisé. En voyant M. de Villeneuve, l'enfant s'approcha de lui, et, souriant, lui dit tout bas : « *Je sais que vous nous aimez!* » Puis, lui montrant son lièvre, il lui apprit qu'il battait le tambour pour le roi, et il ajouta aussitôt sur le ton du mystère : « *Mon lièvre est royaliste, mais ne « le dites pas, car on me le tuerait.* » — On doit aussi à M. de Villeneuve-Arifat des semonces littéraires, des discours et des rapports de concours, qui se trouvent dans la collection des *Bulletins de l'Académie des jeux Floraux*. Ce sont des morceaux de style remarquables. Nourri des traditions du grand siècle, M. de Villeneuve-Arifat ne méprisait pas la littérature de notre époque dans ce qu'elle a d'avouable, et telle de ses semonces académiques contient des pages vraiment belles sur Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo — le Lamartine des *Harmonies* et des *Méditations*, le Victor Hugo des *Odes* et des *Feuilles d'automne*. La respectable veuve de M. de Villeneuve-Arifat prépare, sur la vie et les œuvres de son mari une étude détaillée. Cette étude sera lue avec plaisir par tous les amis du regretté mainteneur, — et l'on peut augurer qu'elle sera parfaite de fonds et de forme. Mme la marquise de Villeneuve-Arifat, est depuis 1856, maîtresse ès jeux Floraux; on lui doit un *Éloge académique de Joseph de Maistre*, et des pièces de poésie d'un goût très-pur, dont plusieurs ont obtenu les lleurs d'Isaure. — F. B.

— M. Jean Roidot-Déléage, architecte, mort le 22 septembre dernier à Autun, entouré de la considération et du respect de ses concitoyens, était né aux Guyare (canton de Tavernay, commune d'Autun, le 23 septembre 1794. Membre du Conseil municipal d'Autun pendant trente-trois ans, et chargé à plusieurs reprises de la direction des travaux de la voierie et des édifices publics, il trouva dans l'exercice de ces fonctions de grandes facilités pour l'étude des ruines de l'antique Augustodunum, et parvint à dresser un plan exact de la ville romaine, qu'il soumit à la Société française de numismatique et d'archéologie et pour lequel il obtint une médaille d'argent. Déjà, en 1856, il avait tracé la *Carte des voies romaines* du pays éduen, qui fut publiée en tête de l'*Essai sur le système défensif des Romains* de M. Gabriel Bulliot. Au moment où la mort est venue le surprendre, il achevait pour la Société éduenne les plans d'un grand ouvrage sur les antiquités d'Autun et de ses environs, qui sera publié par ses collaborateurs.

Botaniste distingué, M. Roidot avait rédigé, pour la première édition de la *Flore du centre de la France*, par M. Boreau (1840), le *Catalogue des plantes de l'Autunois et du Morvan*. Parmi les manuscrits et dessins qu'il a laissés, on remarque une collection de 1,200 papillons, peints à l'aquarelle avec beaucoup d'exactitude et de talent.

— M. Al. Leymerie, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Toulouse, est mort dans cette ville le 5 octobre dernier. Ancien élève de l'École polytechnique, il enseigna d'abord les mathématiques et les sciences physiques, devint directeur de l'Ecole Lamartinière à Lyon, et enfin professeur de faculté. Depuis le 20 avril 1873, il était correspondant de l'Institut, où il avait remplacé Haidinger, le créateur de l'Institut géolo-

gique d'Autriche. Pendant quarante ans, il a parcouru la Haute-Garonne ou les départements voisins, et a contribué largement à en faire connaître la constitution. Indépendamment de travaux relatifs aux Pyrénées et qui se trouvent épars soit dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, soit dans les mémoires publiés par la Société géologique de France, par l'Académie de Toulouse et par la Société linnéenne de Bordeaux, on doit à M. Leymerie : plusieurs *Notes sur la géologie du Lyonnais* (1836-1838); — *Mémoires sur le terrain crétacé du département de l'Aube* (in-4, 1841); — *Statistique minéralogique et géologique du département de l'Aube* (in-8, avec atlas, 1846); — *Esquisse géognostique des Pyrénées* (in-8, 1851); — *Notice géologique sur le pays toulousain* (Société impériale d'agriculture de la Haute-Garonne (1854-1859); — *Statistique et carte géologique du département de l'Yonne* (avec M. Raulin) (gr. in-8 avec cartes, 1855-1858); — *Eléments de minéralogie et de géologie* (2 vol. in-12, nombreuses figures, 3 éditions de 1861 à 1878); — *Éléments de minéralogie* (2 vol. in-8, nombreuses figures, 2 éditions de 1857 à 1867). — Enfin M. Leymerie terminait un grand ouvrage sur *les Pyrénées de la Haute-Garonne* (gr, in-8, 20 pl. de coupes, 30 pl. de fossiles), avec une grande carte coloriée sur les feuilles du Dépôt de la guerre.

— M. Jules de Lamarque, né à Toulouse le 29 juillet 1820, est mort à Pari le 28 octobre 1878. Fils de Nestor de Lamarque, qui fut l'un des publicistes éminents de la Restauration, il marqua lui-même de bonne heure sa place dans la littérature par des travaux d'histoire et des œuvres poétiques. Entré fort jeune dans l'administration, il se voua sans réserve à l'étude des questions relatives aux détenus et aux libérés. Devenu chef de bureau au ministère de l'Intérieur, il fit partie notamment de la commission d'enquête sur les établissements pénitentiaires nommée par l'Assemblée nationale. Depuis 1871, il s'est consacré à l'amélioration des détenus repentants; et, en s'inspirant des exemples de l'étranger, il a réussi à fonder une société générale pour le patronage des libérés. Cette œuvre éminemment utile a reçu les plus hauts encouragements, et son succès a été constaté récemment par le Congrès international du patronage des libérés. M. de Lamarque était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1866. Parmi ses œuvres littéraires, on doit citer : *Histoire de la Révolution française* (1845, 6 vol. in-8); — *Les Figurines*, choix de poésies; — *Thérèse*; — *La Danse des morts*; — *Les Héros de Rabelais* (in-12); — et bon nombre de discours ou de pièces fugitives, pour la société appelée *la Cigale*. Parmi ses œuvres administratives, nous rappellerons diverses brochures publiées de 1871 à 1876 : *Les Libérés devant la charité chrétienne*; — *La Réhabilitation des libérés par le travail*; — *Le Patronage des libérés dans les départements*; — *Le Patronage des libérés expliqué aux détenus*; — *La Société moderne et les repris de justice*; — *Le Patronage des libérés jugé par les Anglais*, etc.; et surtout la *Réhabilitation des libérés, manuel du patronage* (1 vol. in-12, Berger-Levrault, 1877).

— M. l'abbé Achille Charles de Valroger, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, est mort à Bayeux, le 30 août. Né à Avranches, le 3 juin 1801, il était l'aîné d'une famille où la culture des lettres était en honneur et où les sentiments chrétiens étaient très-prononcés. Il fit ses études au collège d'Avranches et entra au séminaire d'Issy le 2 avril 1818. Nous le voyons enseigner la philosophie, l'écriture sainte, le dogme aux séminaires d'Issy, de Lyon, de Nantes, de Rodez et de Coutances. Sa santé l'ayant condamné au repos, il était venu se retirer en 1862 à l'Oratoire, auprès de son frère le P. de Valroger, qu'il aida dans ses travaux scientifiques. Lorsque la mort le lui eut enlevé, il obtint d'aller terminer ses jours au séminaire de Bayeux.

M. de Valroger venait de publier une seconde édition des *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* du P. de Valroger, son frère (Paris, Lecoffre, in-12, 1878). Il a donné un recueil d'extraits de Bossuet, et a laissé un choix de pensées de M. de Maistre, qu'il a recueillie avec son frère l'oratorien, et qui est en cours d'impression.

— M. Victor-Edmond Leharivel-Durocher, sculpteur médaillé de 3e classe en 1849, de 2e classe en 1857, rappelé en 1861, chevalier de la Légion d'honneur en 1870, né à Chanu, canton de Tinchebray (Orne), le 24 novembre 1816, est mort au même lieu le 9 octobre 1878. Dans son œuvre on remarque : le *Groupe d'enfants représentant le chant grégorien*, à Saint-Sulpice; — *Le Rédempteur et la Vierge* (salon de 1847); — *La Cène*, bas-relief en terre cuite (1849); — Le buste de *Jean Racine*, en plâtre (1849); — *La Rêverie*, statuette en marbre (1852); — *La Sainte patronne de Paris* (1853); — *Ecce ancilla Domini*, deux statues en marbre, placées l'une au Tuileries, l'autre au petit séminaire de Chartres (1857); — *La Gloire*, statue en marbre destinée à la cour de l'ancien Louvre (1858); — La statue de *Visconti*, qui décore son tombeau au Père-Lachaise (1859); — *La Rosa mystica* (1861); — *Être et paraître*, sucessivement exposé à Paris et à Londres, puis admis au Luxembourg; — *La Filature et le Tissage*, bas-reliefs en bronze pour la rue du Pont-Neuf, à Paris (1868); — *Une jeune fille et l'Amour* (1869); — *Notre-Dame de Bon-Secours*, exécuté en 1870-1871 pour l'église de Montrouge; — Pour la même église et vers la même époque, *La Vierge et l'Enfant Jésus*, *L'Adoration*; — La restitution du groupe *Vénus désarmant Mars*, d'après la Vénus de Milo du Louvre et le *Mars* du musée de Dresde (1873); — *Le Juif-Errant* (1877); — enfin *Sainte Théodechilde* (1878). La gravure a reproduit *Être et paraître* et *Notre-Dame de Bon-Secours*. On doit encore à cet éminent artiste d'autres productions en grand nombre. Un de ses traits caractéristiques était une correction scrupuleuse.

— M. Jacques-Antoine-Charles-Albert Albrier est mort à Fleury (Côte-d'Or) le 29 octobre, dans sa trente-deuxième année. Il était né à Arnay-le-Duc le 9 octobre 1846, d'une honorable famille, originaire de Savoie, établie en Bourgogne depuis la fin du siècle dernier. Il avait commencé ses études au collège d'Arnay-le-Duc et les termina au lycée de Dijon. Dirigé par son père, il contracta dès son jeune âge cet amour du travail qui ne l'abandonna jamais. Les études historiques avaient un attrait particulier pour lui; la liste de ses œuvres publiées pourra donner une preuve de son activité; nous savons qu'il laisse un nombre considérable de travaux inachevés et de notes à mettre en ordre. Un grand nombre de sociétés savantes s'honoraient de le compter parmi leurs membres et de l'associer à leurs travaux. Il s'était affilié à la Société Bibliographique dès son début et lui donnait un concours dévoué, que sa modestie n'a pas toujours permis de révéler aux lecteurs du *Polybiblion*. Il donnait également sa collaboration à la *Revue des questions historiques* et à d'autres recueils. Délégué cantonal, il usait de l'influence que lui donnaient ses fonctions pour faire le bien, encourageant la saine instruction et l'éducation chrétienne par des distributions de bons écrits et de cartes géographiques. Son ardeur, qui aurait pu être ralentie par sa santé délicate, se fortifiait dans la foi et la charité ; car les pauvres avaient, après sa famille et ses livres, la meilleure part de son cœur. Voici, en-dehors de divers articles nécrologiques, biographiques et bibliographiques donnés dans les journaux et revues de sa province, la liste de ses principales publications : *La Noblesse savoisienne aux États de Bourgogne* (1867, Chambéry, br. in-8 de 24 p.); — *Recherches généalogiques*

sur la famille Chevignard (1867); — *Le Colonel baron Martenot de Cordon* (1867, Dijon br. in-8); — *La Noblesse de Poitou aux États de Bourgogne* (1867 Poitiers, br. in-8); — *La Noblesse de Picardie aux États de Bourgogne* (1867, Amiens, br. in-8); — *Les Maires de la ville d'Arnay-le-Duc* (1868, Dijon, in-8); *Testament de Jean-François Berliet, archevêque de Tarentaise* (1868, Chambéry, in-8); — *Notice généalogique et biographique sur la famille Nadaud* (1868, Limoges, in-8); — *Les Anoblis de Bourgogne sous l'Empire de* 1806 à 1815 (1868-1869); — *Les Anoblis de Bresse, Bugey et du pays de Valromey sous les princes de la maison de Savoie* (1870); *Les naturalistes de Savoie en Bourgogne*, 1508 à 1769 (1872); — *La Famille Varenne de Fenille d'après les documents authentiques* (1872); — *Les Anoblis de l'Ain, de* 1408 à 1829 (1873); — *La Famille Daubenton* (1874); — *La Famille de Brosses* (1875); — *Le Baron Puton, sa vie et sa famille* (1876); — *Charles Chevenaux de Morande* (1875). Il avait fondé une revue, *la Bourgogne* (histoire archéologie, littérature, sciences et arts), qui a paru de mars 1868 à octobre 1871. Nous citerons, parmi ses œuvres inédites, des notices généalogiques sur les Vauban, les Leclerc de Buffon, les Rabutin, les Thétot, une notice sur Bonaventure Despières, une galerie bourguignonne, un Armorial arnaitois, et un Armorial de l'Empire français, auquel il travaillait encore quelques instants avant sa mort.

— M. le vicomte Jules de Gères, né à Caudéran (Gironde), en 1817, a été enlevé par une mort subite, le 27 octobre, au château de Mony. Chrétien sincère, *gentleman* accompli, il a été l'objet de vifs et unanimes regrets. Indiquons quelques-unes des productions de ce poète délicat, qui fut aussi un prosateur ingénieux, et dont les écrits, ne cherchant ni le bruit ni les suffrages de la foule, s'adressaient à des lecteurs d'élite : *Les premières fleurs* (1840); — *Récits de Suisse et d'Italie* (1854); — *Rose des Alpes, légende*, (1856); — *Le Roitelet, poésies* (1859); — *Cinq dizaines de sonnets* (1875); — *Le Phylloxera devant la Bible* (1875, extrait du journal *L'Univers*). M. de Gères a inséré d'autres productions dans divers journaux, ainsi que dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, qui le comptait au nombre de ses membres.

— M. Pierre-Sophie-Léon Duval, né à Marseille le 14 janvier 1804, avocat réputé du barreau de Paris, où il était inscrit depuis 1823, est mort le 2 septembre, à Blonville (Calvados); il était auteur du *Droit dans ses maximes ou Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837).

— M. Ambroise-Philipps De Lisle est mort à Garendon-Park, dans le comté de Leicester, le 5 mars dernier. C'est là qu'il était né, le 13 mars 1809. Son père, membre du Parlement, était protestant, ainsi que sa mère, issue d'une famille française, les Ducarel, marquis de Châteauny, qui s'était réfugiée en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes. A onze ans, il fut envoyé près de Gloucester, dont son oncle (le R. H. Ryden) était évêque anglican, dans un collège dirigé par un archidiacre protestant. C'est là qu'il fit la connaissance d'un prêtre émigré, l'abbé Giraud, qui lui donna des leçons de français. La fréquentation de ce vertueux ecclésiastique fit tomber ses préjugés sur l'Église romaine; il lui demanda des livres propres à lui bien faire connaître les questions religieuses; et, la grâce complétant ses dispositions naturelles, qui lui avaient toujours fait goûter les splendeurs du culte catholique, dont il avait pu juger, dans un voyage à Paris, il fit son abjuration en 1825 entre les mains de M. Macdonell. Au retour de son voyage de Paris, alors qu'il n'avait encore que l'âge de douze ans, il fit introduire par le ministre, dans son église paroissiale de Shepsed, des cérémonies que l'on peut considérer comme le début du mouvement ritualiste. Il se mit en relations avec les chefs les plus distingués

du mouvement religieux, le Dr Pusey, le Dr Newman, le Dr Ward, gagna leur confiance, et acquit un grand ascendant sur eux. Sa résidence de Gracedieu-Manor, où il se fixa en 1835, avec sa magnifique chapelle où se déployaient toutes les pompes de l'Église, devint un centre de réunion pour les puséistes : ce fut pour plusieurs l'occasion de revenir à la vérité. Le zèle de M. de Lisle ne se renferma pas dans les limites de son pays natal : dans ses nombreux voyages sur le continent il se lia avec un bon nombre des grands écrivains de l'époque et entretint avec eux une correspondance soutenue; ils travaillaient de concert à la réunion si désirable de tous les peuples chrétiens dans un même sentiment de foi et de charité. C'est à Paris, en 1836, qu'il établit avec le R. P. Ignatius Spencer, une de ses créations, l'association de prières pour la conversion de l'Angleterre. Parmi ses amis, nous pouvons citer le P. Lacordaire, Mgr de Forbin-Janson, M. d'Abbadie, dom Guéranger. M. de Montalembert avait pour lui une affection toute fraternelle. Il traduisit la *Vie de sainte Élisabeth* et ce fut pendant une excursion que les deux amis firent ensemble aux ruines des anciennes abbayes de l'ordre de Cîteaux, que Montalembert conçut l'idée d'écrire *les Moines d'Occident*. M. de Lisle avait fondé, sur ses terres, près de Gracedieu, un monastère, où soixante moines louent et servent Dieu dans le travail et la prière ; il fit aussi construire dans ses domaines des chapelles, des écoles pour les pauvres, et il travailla de cette manière à la conversion de son pays autant qu'il le fit par ses écrits. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons principalement : *Mahometanism in its relation to prophecy ; — Manual of devotion ; — The future unity of christendom ; — A few words on Lord John Russel's letter to the bishop of Durham ; — Letter to Lord Shrewsbury on the establishment of the Catholic Hierarchy in England.* — Il écrivit aussi différents articles pour la *Union Review* et pour la *Wesminster Gazette*, et quelques brochures ; les plus remarquables sont deux réponses admirables au *Vaticanism* de M. Gladstone, dont il conserva l'amitié tout en réfutant ses écrits polémiques.

Il est mort en chrétien, fortifié par les secours de la religion et la bénédiction de Pie IX, qui l'a précédé de quelques jours dans la tombe, laissant onze enfants de sa digne épouse Laura Mary, petite-fille de Lord Clifford.

— Le 28 octobre, est mort à Wiesbaden, A. Th. Grimm, conseiller privé au service de la Russie. Né en 1806, dans la principauté de Schwarzbourg, il se rendit en Russie à l'âge de vingt et un ans. En 1834, il fut nommé précepteur du grand-duc Constantin d'abord, puis des grand-ducs Nicolas et Michel, ses frères. Il a été aussi chargé de l'éducation du feu tsarévitch Nicolas, héritier présomptif du trône, décédé à Nice. Obligé de quitter la capitale en 1852, Grimm se fixa à Dresde et employa ses loisirs à publier ses *Wanderungen am Sudosten* (Berlin, 1856, 3 vol.). Il est aussi l'auteur d'une biographie détaillée de l'impératrice Alexandra Téodorowna, mère des princes nommés plus haut. L'ouvrage a paru en 1866, à Leipzig, sous le titre : *Alexandra Téodorowna, Kaiserin von Russland* (2 vol. in-8). Six mois après, parut une nouvelle édition. Cette vie a été écrite sur l'invitation du roi Guillaume IV, aujourd'hui empereur, frère d'Alexandra Téodorowna. Plus tard, Grimm s'est établi à Wiesbaden, où sa maison de campagne servait de rendez-vous à une société d'élite.

— L'Université de Cracovie a perdu un de ses professeurs, Joseph Kovalevski, célèbre orientaliste, mort subitement le 7 novembre dernier. Il était doyen à vie de la faculté d'histoire et de philologie, et venait de célébrer sa cinquantaine de professorat. Né en 1800, dans le gouvernement de Grodno, il fit ses études à l'Université de Vilna, et enseigna d'abord au gymnase de

cette ville. Transféré à Kazan, il s'adonna à l'étude du persan, du turc et du mongol, fit un voyage en Mongolie et même en Chine. De retour de Pékin, il obtint la chaire de la littérature mongole à l'Université de Kazan, qui le choisit bientôt après pour son recteur. En 1862, on lui offrit la chaire d'histoire générale à l'université de Varsovie, avec le titre de doyen de la faculté historico-philologique, qu'il accepta et garda jusqu'à sa mort. — On a de lui un grand nombre d'écrits qui sont fort estimés; mais son ouvrage capital, c'est le *Dictionnaire mongol-russe-français*, en deux gros volumes (Kazan, 1844-1846). Il a laissé, assure-t-on, beaucoup de précieux manuscrits.

— On vient de perdre, à l'âge de soixante-un ans, un autre orientaliste russe, fort connu en France, M. Nicolas Khanykov, mort à Rambouillet le 15 novembre. Après avoir achevé ses études au lycée de Tsarskoé-Selo, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, séjourna longtemps en Perse et visita l'Asie centrale. *La Description du Khanat de Bukharie*, publiée en 1843, fut le fruit de son séjour en Orient. Le baron Clam en a donné une édition anglaise, sous le titre : *Bokhara, its amer and its people.* Il a écrit beaucoup aussi dans diverses revues russes et étrangères; entre autres, il donna une description détaillée du *British Museum*, dans la revue russe de l'instruction publique de 1863, et un examen du livre de Melgounov intitulé : *le Rivage méridional de la mer Caspienne,* dans le *Journal asiatique* de 1866. Son principal travail, publié en 1874 par la Société géographique russe, est la traduction de l'*Iran*, de Ritter. M. Khanykov avait une belle collection de manuscrits orientaux, qu'il a donné à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Il était établi depuis plusieurs années à Paris.

— On annonce la mort d'un autre archéologue russe et bibliophile distingué, M. Dimitri Polénov, conseiller privé, mort le 25 octobre. Cette perte sera ressentie surtout par la commission archéographique, qui le comptait parmi ses membres les plus actifs. Le défunt avait publié plusieurs écrits fort estimés sur l'histoire et les antiquités russes; il préparait un vaste répertoire bibliographique contenant tous les livres qui ont été imprimés en lettres civiles introduites par Pierre Ier. Malheureusement, ce travail, qui lui avait demandé des recherches sans fin, est resté inédit, ainsi que bien d'autres dont il est auteur. Dimitri Polénov avait étudié à l'Université de Saint-Pétersbourg; ses études achevées, il fut attaché au ministère des affaires étrangères dont l'organisation actuelle avait été faite sous la direction de son père. Envoyé à Athènes, comme secrétaire de la légation, il y prit goût aux études d'archéologie et les cultiva le reste de sa vie. Ayant quitté la carrière diplomatique, il resta à la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur, où il demeura jusqu'à sa mort.

Institut. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé le 29 novembre à l'élection de trois de ses membres ordinaires, en remplacement de MM. de Slane, Naudet et Garcin de Tassy. Trente-six académiciens étaient presents : le chiffre de la majorité absolue s'élevait donc à 19 voix.

Pour le fauteuil de M. de Slane, les voix se sont réparties de la manière suivantes : MM. Barbier de Meynard, 21 voix ; Schefer, 13; Wescher, 1 ; un bulletin blanc. M. Barbier de Meynard a été élu.

M. Foucart a été élu de même au premier tour de scrutin, en remplacement de M. Naudet, par 24 voix contre 11 données à M. Alex. Bertrand, et 1 à M. Wescher.

La succession de M. Garcin de Tassy a été plus disputée. Au premier tour, six concurrents se sont partagés les suffrages : M. François Lenormant a ob-

tenu 9 voix; M. Schefer, 9; M. Weil, 7; M. de Mas-Latrie, 5; M. J. Oppert, 4; M. Wescher, 1. — Au second tour, M. Schefer, 15 voix; M. Lenormant, 10; M. Weil. 7; M. Oppert, 4. — Au troisième tour, M. Schefer, 18 voix; M. Lenormant, 9; M. Weil, 7; M. Oppert, 1; un bulletin blanc. Après une discussion sur la question de savoir si le bulletin blanc doit entrer en compte pour le calcul de la majorité absolue, on a procédé à un quatrième tour de scrutin, à la suite duquel M. Schefer a été élu par 32 voix, contre 3 données à M. Lenormant, 1 à M. Weil.

Académie des sciences. — L'Académie des sciences a procédé, le lundi 2 décembre, à la nomination d'un membre titulaire dans la section de médecine et de chirurgie, en remplacement de M. Claude Bernard. Nombre de votants : 59; majorité absolue, 30. Au premier tour de scrutin, M. Marey a été élu par 40 voix, contre 15 voix données à M. Bert, 3 à M. Charcot, 1 à M. Gubler.

Académie des beaux-arts. — C'est le 30 novembre que l'Académie des beaux-arts s'est réunie afin de pourvoir à la vacance produite dans la section de musique par la mort de François Bazin, professeur au Conservatoire de musique. Cinq candidats aspiraient à l'honneur de succéder à François Bazin. C'étaient, dans l'ordre de présentation dressé par la section de musique, MM. Saint-Saëns, Massenet, Boulanger. Membrée, Duprato. Le nombre des votants était de 34; majorité absolue, 18. Au premier tour, les voix se sont ainsi partagées : MM. Saint-Saëns, 13 voix; Massenet, 12; Boulanger, 6; Membrée, 2; Duprato, 1. Au deuxième tour, six des voix données à MM. Boulanger, Membrée, Duprato, se sont reportées sur M. Massenet, qui a été élu par 18 voix contre 13 données à M. Saint-Saëns et 3 à M. Boulanger.

Faculté des lettres. — M. l'abbé Bozon, ancien élève de l'École des Carmes, a soutenu à Paris, le 4 novembre, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Vitali Blesansi*; — *Le cardinal de Retz à Rome.*

Conseil supérieur de l'Instruction publique. — La mort de Mgr l'évêque d'Orléans avait créé dans le sein du Conseil supérieur de l'Instruction publique, une vacance à laquelle il a fallu pourvoir avant la prochaine réunion de cette assemblée, dont la deuxième session ordinaire pour l'année 1878 devait commencer le 12 décembre. Conformément aux prescriptions de la loi du 19 mars 1873 et du décret du 28 avril même année, réglementant le mode d'élection des membres appelés à représenter dans le conseil les grands corps de l'État, le ministre de l'Instruction publique, président du Conseil supérieur, après avoir invité les archevêques et évêques à lui faire connaître le candidat de leur choix, a chargé du dépouillement des votes une commission composée de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris, de Mgr l'évêque de Chartres, du ministre-président et de M. Charmes, chef du cabinet secrétaire. La commission s'est réunie le 4 décembre. Le dépouillement a eu lieu suivant les formalités prescrites. S. Em. Mgr le cardinal Caverot, archevêque de Lyon, ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages, a été proclamé membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.

École des chartes. — Par arrêté du ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, en date du 22 novembre 1878, ont été nommés élèves de l'École nationale des chartes, à la suite des derniers examens d'admission et dans l'ordre de mérite suivant, les candidats ci-après désignés, savoir : 1. M. Berthelé, 2. M. Bion-Malavagne, 3. M. Rousseau, 4.

M. Kahn, 5. M. Moriz, 6. M. Devèze, 7. M. Jeres, 8. Libon, 9. M. Dehodencq, 10. M. Ville, 11. M. de Ghaines de Bourmont, 12. de Roisandre, 13. M. Hugues, 14. Lecestres. Et, à titre étranger, M. Schweisthal, du grand-duché de Luxembourg.

Congrès des orientalistes de Florence. — En attendant la publication officielle du compte rendu complet, le bureau du congrès de Florence vient de faire distribuer à ses souscripteurs une brochure renfermant les cinq bulletins publiés pendant la durée du congrès (Bolletini del quarto congresso internazionale degli orientalisti in Firenze. *Firenze, Le Monnier*, 1878, in-8, 24, 32, 14, 48 et 51 p.) Les trois premiers bulletins sont consacrés aux comptes rendus sommaires du congrès, le quatrième est le catalogue de l'exposition orientale organisée à Florence et le cinquième, que nous croyons devoir signaler tout spécialement, renferme la bibliographie des membres présents au congrès (85), ou, pour parler plus exactement, la liste de tous les travaux relatifs à l'Orient publiés par chacun d'eux. En même temps que ces bulletins, les souscripteurs ont reçu un exemplaire de « Gli scritti del padre Marco della Tomba, missionario nelle Indie Orientali, raccolti... Da Angelo de Gubernatis. » (*Firenze, Le Monnier*, 1878, in-12, xlviii et 305 p.), et d'une ravissante publication du chanoine A. M. Bandini : « La Stamperia Mediceo-Orientale, frammento di una memoria in parte inedita. » (*Firenze, pei tipi dell' arte della Stampa*, 1878, in-18, 44 p.) — Cte de M.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 novembre, M. Miller a communiqué des lettres de M. Christidès, de l'île de Thasos, relatives à des découvertes archéologiques qu'il a faites dans cette île et à un chrysobule signé de l'empereur Alexandre Commène Ier. M. Renan a fait une communication au sujet d'un ouvrage de la comtesse de Lovatalli sur le cachet Crescens. — Dans la séance du 15, M. Miller a donné le texte des inscriptions grecques des Thasos. M. Maxime Deloche a lu un mémoire ayant pour titre : De l'association, sur un sou d'or mérovingien, du nom gallo-romain et du nom plus récent d'une ville gauloise.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances du 9 et du 16 novembre, M. Ad. Franck a lu une étude sur les sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch et sur le traité d'Aboth. — Dans la séance du 9, M. Vacherot a fait une communication au sujet de l'ouvrage de M. Chauffard sur la vie, et M. Fustel de Coulanges, sur l'éloge de Buffon, par M. Hémon. — Dans la séance du 16, M. Jules Simon a fait une communication, au sujet d'un rapport de M. Camille Sée, député, sur l'enseignement secondaire des jeunes filles. M. Levasseur a lu une étude sur la valeur des monnaies de l'ancienne Rome.

Catalogue des manuscrits belges et hollandais. — Ce qui a été fait par Valentinelli pour les bibliothèques d'Espagne et d'Italie (1871 et 1860), par Petzholdt pour les bibliothèques d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse (1874), par Rullmann pour celles d'Allemagne (1875), par M. Ulysse Robert pour les bibliothèques de France (1877), ce dernier, aujourd'hui, vient de le faire pour celles de Belgique et de Hollande avec le zèle et le soin qui lui sont habituels (*État des Catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique et de Hollande.* Paris, Alph. Picard, 1878, in-8 de 24 p.). Devancé dans ce travail par Voyel (1840), et par Valentinelli (1871), le savant paléographe a de beaucoup augmenté le nombre des indications fournies par ses deux guides. Aidé par les libérales communications de plusieurs archivistes et bibliothécaires belges et

hollandais, il a pu donner les meilleurs renseignements, d'abord sur les ouvrages relatifs à l'ensemble des bibliothèques de chacun des deux pays ou relatifs seulement à quelques-unes d'entre elles, ensuite sur les catalogues, rangés par ordre chronologique, sous le titre de chaque ville, des manuscrits conservés en Belgique et en Hollande. Naturellement, l'excellent directeur du *Cabinet historique* a signalé les recueils de Haenel, de l'abbé Migne et de Pertz, sans oublier même le vieux recueil de Sanderus (1641), qui devait donner à Bernard l'idée de son travail sur les bibliothèques d'Angleterre, et à dom de Montfaucon l'idée de son travail sur les bibliothèques de l'Europe. Souhaitons que M. V. Robert continue si activement ses consciencieuses investigations, qu'il mette bientôt dans nos mains un ouvrage qui, soit par l'étendue du plan, soit par le mérite de l'exécution, devienne aussi précieux pour nous qu'a été précieux pour les savants du XVIIIe siècle l'ouvrage du glorieux bénédictin. — T. DE L.

L'ANNUAIRE DE L'ARCHÉOLOGUE. — Déjà à plusieurs reprises, on a tenté de réunir, sous forme d'annuaire et dans un format portatif, les renseignements utiles aux archéologues, ainsi que cela a lieu annuellement pour un certain nombre de spécialités. M. Dureau, et plus récemment M. de Caix de Saint-Aymour, avaient essayé de faire paraître des publications de ce genre. Depuis trois ans, M. Anthyme Saint-Paul, connu par divers travaux archéologiques et par sa collaboration aux guides de M. Joanne, a renouvelé cette tentative, et, après plusieurs tâtonnements, l'ouvrage, qu'il nous donne aujourd'hui, nous paraît bien remplir le but auquel il est destiné. Une première partie renferme une revue rapide des travaux archéologiques les plus récents, des principaux congrès, ainsi que la liste des monuments historiques actuellement en cours de restauration ; cette partie contient également quelques travaux originaux, parmi lesquels nous citerons notamment quelques pages sur les villes neuves. Viennent ensuite : la composition de l'Académie des inscriptions et du comité des travaux historiques, la liste des sociétés savantes de Paris qui s'occupent principalement d'archéologie ou d'histoire, la liste par départements, des sociétés savantes, avec la composition de leur bureau et l'indication de leurs publications, l'état des musées; les noms des archivistes, architectes diocésains et correspondants du ministère.

Une bibliographie archéologique sommaire complète ce volume ; elle renferme les revues et les principaux ouvrages archéologiques parus dans l'année classés par spécialités. L'auteur a eu ici le mérite de savoir se borner et de ne donner dans ce travail que des publications d'une certaine importance. Quelques comptes rendus terminent l'*Annuaire de l'archéologue* qu'accompagnent 15 planches gravées. (Paris, Hachette, 1878, in-12 de 180 p. Prix : 2 fr. 50.) — Cte DE M.

UNE ÉDITION NOUVELLE DE L'OUVRAGE DE QUARESMIUS SUR LA TERRE-SAINTE. — On sait l'importance que les spécialistes attachent à l'ouvrage de Quaresmius sur la Terre-Sainte (*Terræ Sanctæ elucidatio*, etc., Antverp., 1637, 2 vol. in-fol.). Depuis longtemps cet ouvrage du savant franciscain est devenu une rareté bibliographique. Nous apprenons qu'il s'en prépare une nouvelle édition qui formera 4 volumes in-fol., que les souscripteurs pourront acquérir au prix de 60 francs. L'édition se fera sous la direction de P. Cyprien de Treviso, commissaire actuel de la Terre-Sainte, qui ne manquera pas nous l'espérons, d'y ajouter des notes explicatives et les corrections les plus indispensables, afin de rendre le livre de Quaresmius encore plus utile. Les demandes peuvent-être adressées soit audit commissaire lui-même.

(Venise, S. Francesco della Vigna), soit au couvent des R. P. Franciscains, à Vienne (en Autriche).

Une découverte archéologique a Tchernigov. — Dans la ville de Tchernigov, une dame a trouvé, à l'endroit des anciennes fortifications, sur les bords de Ftryge, un vase d'argile contenant *dix grivnas d'argent*, dont chacune pèse environ une livre. Leur fonte est tout à fait grossière. Au même endroit, l'archéologue Kibaltchitch entreprit de nouvelles fouilles qui furent couronnées par de brillants résultats. Il y découvrit les traces d'un ancien temple dont les murs gardaient encore quelques fresques. En outre, on trouva dans les couches supérieurs de la terre plusieurs squelettes, dont un avait des restes d'une riche étoffe. On trouva aussi des fragments de mosaïque, la tête en os d'une flèche, une partie de croix ouvrante avec l'image de la Mère de Dieu, des morceaux d'une courroie de chaussure, deux grandes clefs de fer, des morceaux d'une étoffe d'argent, des mors de fer, des clous, etc., etc. M. Kibaltchitch engagea les autorités ecclésiastiques de l'endroit à établir dans la ville un musée diocésain, dans lequel on réunirait tous les anciens objets religieux ou non du diocèse.

Les Noyades de Nantes. — M. Alfred Lallié vient de publier (in-8. 104 p. chez Vincent Forest et E. Grimand, à Nantes) son important mémoire sur *Les Noyades de Nantes*, qu'on avait déjà remarqué dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, Cette étude, faite presque uniquement avec des documents inédits, puisés aux archives de la Loire-Inférieure, aux archives nationales et dans divers dépôts publics, forme un chapitre intéressant de l'histoire de la Révolution. C'est un exposé aussi complet que possible de tous les crimes de Carrier et de ses séides. Ces documents confirment, du reste, ce qu'on savait déjà : « Que le supplice de la noyade fut, à Nantes, par les ordres de Carrier et la complicité du comité révolutionnaire, un moyen raisonné de destruction, employé à des intervalles plus ou moins rapprochés, depuis le milieu de novembre 1793 jusqu'à la fin de janvier 1794. » M. Lallier, procédant sans passion et avec une sage critique, compte onze noyades comme absolument certaines; mais il n'a point fait entrer dans son énumération, plusieurs faits que le défaut de dates, même approximatives, n'ont pas permis de classer. Il compte, au minimum, 13,283 personnes entrées dans les prisons durant la mission de Carrier. Le total des prisonniers dont le sort est connu monte au chiffre de 8.423, sur lesquels 4,860 ont été noyés. On doit nécessairement ajouter à ce chiffre un grand nombre d'arrestations et d'exécutions qui n'ont point été mentionnées dans les procès-verbaux. Tel est le résultat du travail consciencieux de M. Lallié; il serait à souhaiter que de semblables études fussent entreprises sur chacun des commissaires envoyés par la Convention dans les provinces.

Un nouveau manuscrit paléo-slave. — Le prince Dimitri Gortchakov possède un évangéliaire slavon qui se rapproche des monuments les plus anciens qu'on connaisse dans ce genre. La langue, l'orthographe et l'écriture en ressemblent tout à fait à celle de l'évangéliaire d'Ostromir écrit en 1056-1057. L'un et l'autre manuscrit sont ornés de belles miniatures représentant les évangélistes avec leurs animaux symboliques. Malheureusement, il n'y a dans le manuscrit vraiment ancien que le commencement et la fin, c'est-à-dire cinquante-sept feuillets en tout; le reste a été ajouté au quatorzième siècle. Le manuscrit paraît avoir été écrit à Prémysl, en Galicie, parce qu'il fait mention d'Hilarion, évêque de cette ville, et est destiné au prince de Galitch, Léon. Le moine qui l'a transcrit s'appelait Vasilko. Il est à remarquer qu'on

retrouve dans son texte les mêmes fautes de grammaire que dans celui d'Ostromir, ce qui indiquerait une parenté bien proche de ces deux évangéliaires.

Livre des adresses de Paris.—M. Paul Daffis, le laborieux continuateur de la *Bibliothèque elzévirienne*, entreprise en 1853, par l'intelligent P. Jannet, et que la librairie parisienne vient de perdre, avait publié tout récemment un volume qui sera accueilli avec une vive sympathie par toutes les personnes qui s'intéressent au Paris d'autrefois, aux hommes et aux choses de l'époque de Louis XIV. Il s'agit du *Livre commode des adresses de Paris pour* 1692, par Abraham de Pradel (masque de Nicolas de Blegg); devenu très-rare, ce volume, fort recherché, se payait fort cher; il a dépassé 100 francs en vente publique; ce n'est, si l'on veut, qu'un *Annuaire*, mais il est rempli de détails curieux, et ce qui donne à l'édition nouvelle une valeur exceptionnelle, c'est que le texte original est accompagné d'un ample commentaire des plus instructifs. Pour en faire ressortir tout le mérite, il suffit de dire que ces annotations sont l'œuvre de M. Édouard Fournier, dont l'érudition est connue, et auquel on doit, entre autres ouvrages si justement estimés, le *Vieux-Neuf* (dont une seconde édition fort augmentée a vu le jour récemment), et l'*Esprit des autres*, dont une cinquième édition refondue est sous presse. Ajoutons qu'en tête du volume dont il s'agit (c'est le premier tome du *Livre commode*), M. Fournier a joint une très-intéressante introduction de 60 pages. Bornons-nous, pour le moment, à signaler cette publication sur laquelle il faudra revenir avec détails.

Lettres inédites de Madame Louise de France. — M. Maurice Faucon, élève de l'École des chartes, a publié récemment, dans le *Cabinet historique*, un certain nombre de *Lettres inédites de Louise de France, fille de Louis XV*, qui viennent de paraître dans un tirage à part (A. Picard, Paris, in-8 de 36 p.). M. Faucon a fait précéder ces lettres d'une notice biographique, pleine d'érudition, sur Louise de France, religieuse du Carmel de Saint-Denis, sous le nom de sœur Thérèse de Saint-Augustin. Les lettres sont adressées à M. de Bonal, évêque de Clermont et à la supérieure des carmélites de Chalon-sur-Saône. Elles n'ont point un grand intérêt historique; le style en fait tout l'attrait, mais les remarques judicieuses de M. Faucon et ses éclaircissements historiques doivent être signalés à ceux qui s'occupent de l'histoire du dix-huitième siècle.

— Mgr J. Tolra de Bordas vient de publier (Amiens, Delattre-Lenoël, in-8, 7 p.) un rapport sur un ouvrage manuscrit de M. Eugène Menu, intitulé *Aurifodina, sive flores illustrium poetarum, complectens axiomata, proverbia, sententias, dicta sapientium, eruditiones et præcepta, latinitatis flores leporesque*, etc. Cet ouvrage, que M. E. Menu a présenté à la Société des études historiques et qu'il se propose de mettre prochainement au jour, sera un immense répertoire où l'on trouvera, rangés dans l'ordre alphabétique, tous les passages des poètes latins se rapportant à des sujets aussi variés qu'intéressants, depuis *Abstinentia, Adolescentia, Adulatio, Adversitas*, jusqu'à *Voluptas, Vulgus, Vulnera, Vultus*.

— Mgr J. Tolra de Bordas vient également de faire un tirage à part d'une lecture faite à la Société des études historiques, intitulée : *Du Mouvement historique en France pendant l'année* 1877 (Amiens, Delattre-Lenoël, in-8 46 p.). C'est un résumé complet et méthodique de tous les travaux parus en France, dans le courant de l'année 1877, sur toutes les branches de l'histoire. Le savant auteur a eu soin d'accompagner cette nomenclature de

réflexions judicieuses sur la valeur scientifique des ouvrages et l'esprit dans lequel ils sont composés.

— Une des fictions qui ont obtenu au moyen âge le plus long succès, c'est ce fameux roman du *Renard*, où la satire a été souvent plus qu'ordinaire. On annonce un poème provençal en douze chants tiré de l'ancien poème et des traditions. Cette œuvre, couronnée aux fêtes littéraires de Montpellier et précédée d'une lettre de Mistral, a pour auteur *lou Felibre d'Entre-Mount*, et sera publiée sous le patronage de la Société pour l'étude des langues romanes.

— Depuis bien des années, M. Schmit, conservateur adjoint à la bibliothèque nationale et compatriote de Gilbert, a recherché avec le soin le plus infatigable tout ce qui pouvait concerner le grand satirique du dix-huitième siècle. Il a découvert sur lui quantité de détails ignorés, il a pu lui restituer aussi des œuvres dont on ne le savait pas l'auteur et améliorer singulièrement les textes de celles qui étaient déjà connues. Toutes ces investigations vont avoir un résultat dont se réjouiront les lettrés, une nouvelle édition qui sera digne enfin du malheureux poète. Publiée sous les auspices de l'Association vosgienne, elle sortira des presses de la maison Plon et Cᵉ, aussitôt que cinq cents souscriptions auront été réunies. Le prix du volume, in-8 composé d'environ 500 pages, sera de 7 fr. 50 sur papier ordinaire et 15 fr. 50 sur papier de Hollande. Les souscriptions peuvent être adressées soit à M. Schmit, boulevard Saint-Germain, 173, soit à MM. Plon, 8 et 10, rue Garancière.

— Le bibliothécaire de l'Université de Gand vient de faire paraître le prospectus d'une *Bibliotheca belgica*, ou bibliographie générale des Pays-Bas. Il doit y insérer une description détaillée de tous les livres imprimés dans les Pays-Bas au quinzième et au seizième siècle, et des principaux ouvrages publiés depuis, de tous les livres écrits par des Belges et des Hollandais, des livres relatifs aux Pays-Bas imprimés à l'étranger, etc. Cette publication ne paraîtra pas en volumes, mais en feuillets séparés, chacun desquels renfermera la description d'un ouvrage séparé, avec toutes les informations qui y ont rapport, ainsi que l'indication des bibliothèques où on le peut trouver. La *Bibliotheca belgica* doit paraître en paquets de cent feuillets, au prix de 2 francs. (*Academy.*)

— Le *Catalogue américain* est sous presse. Il formera deux volumes, dont le premier contient les titres détaillés des articles sous le nom des auteurs; le second, les titres sommaires classés par ordre de matières. Tous les livres imprimés en Amérique, y compris les réimpressions d'ouvrages anglais, seront placés dans ce catalogue. On estime que le premier volume ne contiendra pas moins de soixante-dix mille articles. Le prix de souscription pour tout l'ouvrage est de 25 dollars.

— On annonce à Londres, la publication d'une traduction anglaise du *Télémaque*, pour laquelle l'auteur, M. C. Chester Waters, a écrit une nouvelle vie de l'archevêque de Cambrai d'après ses lettres, qui redressent, il le prétend du moins, plusieurs erreurs accréditées par tous les biographes de Fénelon.

— Le principal bibliothécaire et secrétaire du *British Museum*, M. J. Winter Jones, vient d'être admis à prendre sa retraite, avec une pension annuelle de 1,000 livres sterling (25,000 fr.). C'est le docteur Gunther qui occupe sa place.

— Le même établissement vient d'acquérir un fragment de tablettes en

terre cuite contenant une portion des annales du roi assyrien Nabuchodonosor.

— L'*Athenæum* annonce que le Dr Bershadski, professeur de droit à Saint-Pétersbourg, prépare une histoire des Juifs de Pologne, de Lithuanie, d'Ukraine et de Volhynie, durant les trois derniers siècles, en s'appuyant sur des documents d'archives. VISENOT.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Ecriture sainte. La Sainte Bible (*l'abbé F. R. Salmon*) 23
La Sainte Bible (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*). 119
Commentarius in Evangelium S. Joannis (*le R. P. J. Corluy*) . . 325
Etude sur l'histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Evangiles apocryphes (*l'abbé Joseph Variot*) . . . 120
Liturgie. L'Année liturgique. T. X (*le R. P. Dom Prosper Guéranger*). 425
Choix de prières (*Léon Gautier*) 356
Saints Pères. Patrum apostolicorum Opera (*Oscar de Gebhardt, Adolf. Harnach, Theod. Zahn*). 121
Der hl. Cyprian (*Bernhard Fechtrup*) 327
S. Aurelii Augustini Confessionum libri XIII (*P. H. Wangnerech*) . 450
Remedio alle dispute de cattolici in Francia, proposto nel MDCXII (*S. Francesco di Sales* e commentato di *Sante Pieralisi*). . . . 122
Somme ascétique de saint François de Sales (*l'abbé N. Albert*). . 413
Directions spirituelles (de *saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé Chaumont*) 417
Mois du Sacré-Cœur (*saint François de Sales*, recueilli par *l'abbé Chaumont*). 418
Des Tentations (*saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé Chaumont*) 418
De la sainte espérance et de la simplicité (*saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé H. Chaumont*) 418
Du retour de l'âme à Dieu (*saint François de Sales*, recueilli par *l'abbé H. Chaumont*) 418
Théologie dogmatique. La Dogmatique. Tome I (*le R. P. J. Scheeben*, trad. de *l'abbé P. Belet*). 329
Exposition du dogme catholique. Existence et personne de Jésus-Christ (*le T. R. P. Monsabré*) 426
Conférences sur l'Eglise (*le R. P. Guibé*). 247
Le Sacerdoce (*Mgr Isoard*). 328
Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance (*l'abbé Turcan*) 125
Catéchisme de la famille chrétienne (*l'abbé Martin*) 411
La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Louis Veuillot*) 412
Théologie ascétique. L'Imitation de Jésus-Christ (trad. de *Michel de Marillac*, avec préface, *A. J. Pons*). 207
Révélations de sainte Gertrude, vierge de Saint-Benoît 404
Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec 405

De la venue glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*l'abbé Gabriel Gras*). 406
Cinq chapitres d'une philosophie pour tous : Essai sur le gouvernement de la vie (*Duchesne de Saint-Léger*) 407
Du don de soi-même à Dieu (*le R. P. Grou*) 408
Ananie (*le R. P. Caussette*) 123
Manuel pour le choix d'un état de vie (*le P. Auguste Damanet*) . . 127
Méditations sur le Pater noster et l'Ave Maria (*Franz Lennig*, trad. de *l'abbé Mabire*). 408
La Religion comprise et aimée des petits enfants (*l'abbé Fourrière*) 409
Une heure en Paradis (*L. de Plasman*) 409
Le Psautier du pèlerin (*Dom Luigi Tosti*, trad. de *Isid. Bouchet*). . 410
Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes. Tome I (*l'abbé Ginestet*) 412
La Parure spirituelle des Enfants de Marie (*le R. P. Baylot*). . . 414
Courtes méditations à l'usage de l'enfance suivies de quelques visites au Saint-Sacrement (*le P. H. C. Fournel*) 159
L'Œuvre de l'exposition et de l'adoration nocturne du très-saint Sacrement en France et à l'étranger 62
Dieu et son amour pour ses créatures (*l'abbé de Bellune*). . . . 415
Les Pleurs de David (*l'abbé A****) 416
Manuale pastorum (*V. Postel*) 158
Meditationes brevissimæ in usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum iter agentiun (*P. Michaele Cuvelhier*). 417
Direction chrétienne (*Fénelon*, préface de *Mgr Dupanloup*). . . . 417
La Morale chrétienne (*Bourdaloue*, avec préface du *R. P. Félix*). . 419
Le Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence (*l'abbé Turcan*). 420
Le Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti (*Mgr Antonio-Maria Belasia*). 420
La Missione interiore dello Spirito-Santo (*Mgr Manning*, trad. de *l'abbé Andrea Fantoli*) 421
La Missione temporale dello Spirito-Santo (*Mgr Manning*, trad. de *Fr. Panfilo da Magliano*) 421
Amélie (*Mgr Anicete Ferrante*) 422
Raccolta di orazioni sacre inedite (*l'abbé Vito Corallo*) 424
Fatti di maggior rilievo dell' Antico e Nuovo Testamento (*Mgr Pasquale de Nardis*). 424
Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine santissima (*P. Antonino da Torino*) 424
Ave Maria : Trattato popolare sulla divozione a Maria (*l'abbé Severino Ferreri*) 424
Religions des peuples orientaux. Avesta, livre des sectateurs de Zoroastre. T. III (*E. de Harlez*) 328
Le Koran analysé (*Jules La Beaume*) 208
Cultes dissidents. Essai sur l'Eglise anglicane (*F. Segondy*) . . 24

JURISPRUDENCE.

Encyclopédies. Encyclopädie der Rechtwissenschaft (*Fr. von Holtzendorff*) 212
Droit civil. Explication sommaire du code civil (*J. J. Delsol et Lescœur*) 501
Droit familier. Nos petits procès (*A. Carré*) 248
Des Actes inexistants et des effets de l'erreur (*Fernand Thiry*) . . 128
La Condizione risolutiva ; sottintesa nei contratti bilaterali (*Luigi Gallavresi*). 62

Droit pénal. Des principes qui président à l'exercice du droit de punir (*J. Thiry*) 160
Droit comparé. Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger (*C. Lescœur*) . . 330
Etude sur la loi du 25 mai 1877, relative aux Brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne (*Lyon-Caen*) 65
L'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France (*Alfred Fouillée*) 530
Droit administratif. Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux (*Auzias*) 531

SCIENCES ET ARTS.

Encyclopédies. Encyclopédie populaire (*Pierre Conil*) 215
Philosophie. Essai sur la transmission de l'âme (*le baron de Lambert*) 389
Le Lendemain de la mort ou la vie future selon la science (*L. Figuier*) 389
Psychologie comparée. L'Homme et l'animal (*H. Joly*). 390
Essai de psychologie. La Bête et l'homme (*le Dr Ed. Fournié*) . . 392
La Vie dans l'esprit et dans la matière (*E. Méric*). 387
La Vie, études et problèmes de biologie générale (*E. Chauffard*). . 387
La Raison et l'âme, principes du spiritualisme (*F. Magy*) 394
Psychologie de Hume. Traité de la nature humaine (trad. de *Ch. Renouvier et F. Pillon*). Essais philosophiques sur l'entendement (trad. de *Merian*, avec introd. de *F. Pillon*) 397
La Perception des sens, opération exclusive de l'âme (*l'abbé F. Duquesnoy*) 398
L'Imagination, étude psychologique (*H. Joly*). 400
Du Plaisir et de la douleur (*Fr. Bouillier*) 401
Dictionnaire des sciences philosophiques (*Ad. Franck*) 97
Etudes historiques et critiques sur le rationalisme contemporain (*Hyac. de Valroger*) 102
Histoire de la philosophie (*Joseph Fabre*). 103
Sancti Thomæ de Origine idearum, do trina, qualis quum ab ipso proposita tum a Liberatore defensa fuit (*D. Delaunay*) 106
Saint Thomas d'Aquin et l'idéologie (*Mgr Pierre Marie Ferré*) . . 107
Documents inédits sur Gassendi (*Ph. Tamizey de Larroque*) . . . 108
Dieu, l'homme et la béatitude (*Spinoza*, trad. de *Paul Janet*). . . 109
Kantii theologia ex lege morali ducta expenditur (*l'abbé Ferd. Duquesnoy*) 111
La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle (*A Deschamps*). . . 219
Etude sur la philosophie en France, au dix-neuvième siècle (*Ferraz*) 112
Saint-Simon et le saint-simonisme (*Paul Janet*) 114
Notice sur Laromiguière (*Gabriel Compayré*) 116
Les Logiciens anglais contemporains (*Louis Liard*) 117
Histoire des philosophes et des théologiens musulmans (*Gustave Dugat*) 332
Mélanges philosophiques (*Dupont-White*) 337
Morale. Le Mal et le Bien. T. II (*Eugène Loudun*) 132
La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral (*Emile Beaussire*) . . 222
Du rôle social des idées chrétiennes (*Paul Ribot*). 221
Les Bienfaits du dimanche (*l'abbé F. J. d'Ezerville*) 162
Les Désordres du lundi (*l'abbé F. J. d'Ezerville*) 163
Education et enseignement. La Pratique de l'éducation chrétienne (*le R. A. Monfat*). 450
Traité pratique de l'éducation maternelle (*Mgr Pichenot*) 451
La Science de la jeune mère (*Mme Julie Fertiault*) 531
L'Education cléricale en France 452

Les Bienséances sociales (*le R. P. Champeau*). 336
Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, 1re série, 1re partie, 2e partie (*F. Buisson*) 427
Politique. Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793 (*Emile Accolas*) . 25
La Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel (*Victor Guichard*) . 131
Economie sociale. Précis du cours d'économie politique T. I *Paul Cauwès*) 26
Le Socialisme devant la société (*le R. P. Félix*). 130
L'Economie politique (*Jules Michel*) 532
Les Enfants assistés (*Omer Sarrout*). 135
Le Travail, sa dignité et ses droits (*Mgr de Conny*). 533
Le Travail humain, son analyse, son évolution (*Méliton-Martin*) . 453
L'Union des peuples. 452
Le bon sens dans les doctrines morales et politiques (*Ambroise Clément*) 218
La Question sociale (*E. Fauconnier*). 247
Bastiat et le libre-échange (*A. Bouché de Belle*). 337
Annuaire de l'Economie politique et de la statistique 1878 (*Maurice Block*) 532
Leçons sur la protection des animaux (*H. Claudon*) 453
Industrie et Commerce. Arts et Manufactures (*Maigne*) . . . 28
La Crise commerciale et industrielle. Moyens d'étendre les débouchés de l'industrie belge (*E. Van der Laat*) 533
Les Opérations maritimes commerciales et industrielles de Marseille (*S. Jouham*). 164
Les grands ports de commerce de la France (*L. Simonin*) . . . 338
Sciences naturelles. Eléments de géologie (*A. Leymerie*) . . . 136
Le Monde des plantes (*le comte de Saporta*). 549
Eléments de minéralogie et de lithologie (*A. Leymerie*) 136
Le limon des plateaux du nord de la France (*E. D'Acy*). . . . 508
Cent récits d'histoire naturelle (*Ch. Delon*). 485
La Migration des oiseaux (*A. de Brévans*) 492
Art militaire. Les méthodes de guerre actuelles et vers la fin du dix-neuvième siècle (*lieut.-colonel Pierron*) 504
Mélanges. L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) . . 533
Beaux-Arts. Histoire nouvelle des arts et des sciences (*Alphonse Renaud*). 160
Histoire abrégée des beaux-arts (*Félix Clément*). 223
Précis de l'histoire des beaux-arts (*Lubke* trad. de *E. Molle*) . . 223
L'Art ancien à l'Exposition universelle de 1878 (*Edouard Forestié*). 534
Les Arts à la cour des papes pendant le quinzième et le seizième siècles. 1re partie (*Eugène Muntz*). 429
Albert Durer, sa vie et ses œuvres (*Moritz Thausing*, trad. de *Gustave Gruyer*). 430
Les sept merveilles du monde (*Augé de Lassus*). 492
Les Editions illustrées de Racine (*A. J. Pons*) 221
La Reliure ancienne et moderne (*Gustave Brunet*) 137

BELLES-LETTRES.

Philologie et linguistique. Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des Ætiopischen (*Dr Eduard Koenig*). 29
Raccolta di testi latini (*Thomas Vallarii*) 454
Dictionnaire de l'Académie française 139
Dictionnaire historique d'argot (*Lorédan Larchey*) 140

Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie (*Gustave Levavasseur*) 341
Méthode nouvelle pour apprendre la langue allemande (*R. Weil* et *W. Weil*). 250
Poésie. La Fontaine's Fabeln (*le Dr Adolf Laun*) 431
Le Pape (*Victor Hugo*) 193
Les Récits et les élégies (*F. Coppée*) 195
Edel (*P. Bourget*). 195
La Justice ; poëme (*Sully-Prudhomme*). 196
La Cité divine, poème de la religion (*A. Fayet*). 197
Œuvres poétiques (*Louis Veuillot*) 198
Le Roland de l'Arioste raconté en vers français (*Marc Monnier*). . 199
La Patrie en danger (*Albéric d'Antully*) 201
Prométhée, drame antique (*Ch. Grandmongin*) 201
Les Noces d'or de Jupiter (*Jean Loyseau*) 201
Les Errantes (*Al. Hepp*) 202
Ebauches et reflets (*Paul Revoil*). 202
Les Ephémères (*Henry Chautard*) 203
Les Gallo-Franques (*J. Larchet*) 203
Deux ans de jeunesse (*Léon Bonadier*) 203
Premières ébauches (*E. Vion*). 203
France et Lorraine (*A. Charraux*) 204
Strophes et sonnets (*F. Pilate*) 204
Les Sonnets de (*Maurice du Moncel*). 204
Les Vibrations (*L. Vébé*). 204
Du grave au doux (*P. Collin*). 205
Les Aspirations au travail (*E. Zouham*). 206
Libres et pures (*E. Gauthier*). 206
De Bruxelles à Tervueren (*J. Bailly*) 206
Au jardin d'acclimatation (*J. Bailly*). 206
L'Egide (*Albert Chanteau*) 206
Poésies posthumes (*Philothée O'Neddy*). 206
Roland furieux (trad. par *A. J. du Pays*) 506
Libre d'Or de la poesia moderna catelana 228
La Atlantida (*Jac. Verdaguer*) 508
Das Steinbuch (*Hans Lambel*) 226
Œuvres poétiques complètes (*Nicolas Defrecheux*) 227
Théâtre. Théâtre de Corneille (*V. Fournel*). 251
Théâtre choisi de Molière 483
Molieres Werke (*le Dr Adolf Laun*). 431
Las Mocedades del Cid (*Guillem de Castro*, éd. *Fœrster*) 507
Romans et Nouvelles. La Princesse de Clèves (*Mme de Lafayette* préf. de *H. Taine*). 142
Ourika (*Mme de Duras*) 509
La Louve (*Paul Féval*) 5
Valentine de Rohan (*Paul Féval*), ... 5
Le Château de Velours (*Paul Féval*) 5
La Fille du Juif-Errant (*Paul Féval*). 5
Le Baron d'Aché (*Mme la comtesse de Mirabeau*) 9
La Rose-Fleurie ou le dernier des Garden (*Paul Forestier*) . . . 9
Le Drame des Champs-Elysées (*Hippolyte Audeval*) 11
Le Filet et l'Hameçon (*Mme Dorothée de Boden*) 11
Fleurs de glaces (*Isabelle France*) 12
Les Wikings de la Baltique (*S. W. Dasent*, trad. de *Emile Montégut*). 13
Le Filleul d'un marquis (*André Theuriet*) 15
Une page d'amour (*Emile Zola*) 13
Jacques de Trévannes (*Jacques Vincent*) 17
Laide (*Juliette Lambert*) 18
Une fille laide (*Claire de Chandeneux*). 18

Vaisseaux brûlés (*Claire de Chandeneux*) 19
La Maison vide (*Jules Claritee*) 19
Le Roman d'une princesse (*Paul Bonnaud*) 20
Le Roman d'une créole (*André Surville*) 21
Cara (*Hector Malo*) 21
Les Mariages dangereux (*Mme Anaïs Ségalas*) 22
Le Journal d'une femme (*Octave Feuillet*) 289
Un scandale en province; un Mari (*Pierre L'Estoile*) 291
Ariadne (*Henry Gréville*) 293
La Bague d'opale (*Edouard Didier*) 294
Les deux berceaux (*Emile Richebourg*) 295
Les deux amies (*Xavier de Montépin*) 296
Jean Canada (*Raoul de Navery*) 298
Le Juif Ephraïn (*Raoul de Navery*) 298
Le double louis d'or (*Auguste de Barthélemy*) 299
Jules Darbelle (*J. d'Arsac*) 300
La Pupille d'Hilarion (*Mlle Marie Maréchal*) 300
Histoire d'une corbeille de noce (*Etienne Marcel*) 302
Le Chemin de Damas (*le général Ambert*) 303
Les Contes d'Auteuil (*Charles Deslys*) 304
Les Lis rouges (*Charles Dubois*) 304
Escenas de la vida pagesa (*Joaquim Riera y Bertran*) 161
Biblioteca della Gioventù italiana 159
Ouvrages pour la jeunesse. Biblioteca della Gioventù italiana. 159
Journal de la jeunesse, 1878 484
Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen (*J. Levoisin*). 484
Les Pilotes d'Ango (*L. Cahun*) 484
Grand Cœur (*Zénaïde Fleuriot*) 486
Cousine Marie (*Julie Gouraud*) 487
Montluc le Rouge (2e partie) (*A. Assollant*) 487
Le Neveu de l'oncle Placide (*J. Girardin*) 488
L'Héritière de Vauclain (*Mme Colomb*) 489
Le Charmeur de serpents (*L. Rousselet*) 489
Mœurs et caractères des peuples (*R. Cortambert*) 490
La première aventure de Corentin Quimper (*Paul Féval*) 491
Le Fils du maquignon (*la vicomtesse de Pitray*) 492
La Maison modèle (*Marie Maréchal*) 493
Les Vacances d'Elisabeth (*Mlle de Martignat*) 493
Le Secret de Laurence (*Mme de Stolz*) 494
En quarantaine (*Mme de Witt*) 494
Le petit marquis de Carabas (*vicomtesse de Pitré*) 496
Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles (*G. Théodore*) 534
Histoire et critique littéraire. Essai sur le commencement de la poésie à Rome. Cn. Naevius (*D. de Moor*) 30
Nouvelles études sur la littérature grecque moderne (*Ch. Gidel*). . 141
Un poète latin du onzième siècle. Baudri, abbé de Bourgueil, archevêque de Dol (*l'abbé Henri Pasquier*) 229
Le Droit et les hommes de loi dans les œuvres de Molière (*Louis Bardé* 248
Histoire de Montesquieu (*Louis Vian*, préface d'*Ed. Laboulaye*) . . 344
Eloge de Buffon (*Narcisse Michaut*, précédé d'une notice de *Emile Gébhart*) 342
Roman et patois (*Louis de Combettes-Labourelie*) 225
Hamlet le Danois (*Alexandre Buchner*) 231
Della vita e delle opera di Antonio Urceo dette Codro (*Carlo Malgala*) 232
Epistolaires. Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrine (publiées par *A. Piedagnel*) 509
Polygraphes. Œuvres choisies de D. Diderot (*Paul Albert*) . . . 251

Œuvres diverses de Jules Janin (publ. par *A. de la Fizelière*) . . 510
Mélanges. Une gerbe : Fleurs cueillies dans les œuvres de M. Louis Veuillot. 161
Feuilles volantes (*Ch. Louvet*). 233
Petites lectures du foyer chrétien (*H. J****). 248
Jours de solitude (*Octave Pirmez*) 346
Petits portraits (*Théophile d'Antimorre*) 249
Lectures extraites de divers auteurs (F. B. Gallon). 250
Le Livre final de l'épopée des âges (*le chevalier de Maynard*). . . 252

HISTOIRE.

Géographie et voyages. Topographie des voies romaines de la Belgique (*Camille Van Dessel*). 147
Géographie militaire 1er et 2e fasc. 348
Géographie de l'Algérie (*O. Niel*) 350
Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient (le *Dr Emile Isambert*) 235
Reise nach der grossen Oase El Khargeh in der libyschen Wüste (*Heinrich (Brugsch-Bey*). 432
La Suisse (*J. Gourdault*) 511
Histoire du mont Blanc et de la vallée de Chamonix (*H d'Arve*, préface de *Francois Wey*). 534
Rome et ses monuments (*le chanoine de Bleser*). 34
La Hollande pittoresque, le cœur du pays. Voyage dans la Hollande. méridionale, la Zélande et le Brabant (*H. Havard*). 251
La Hollande (*Edmondo de Amicis*, trad. de *Fréd. Bernard*). . . . 536
Constantinople (*Edmond de Amicis*, trad. de *Mme J. Colomb*) . . . 535
La Kabylie et le peuple kabyle (*le R. R. Joseph Dugas*) 64
Pékin et l'intérieur de la Chine (*Cte Julien de Rochechouart*). . . 537
Aux Antilles (*Victor Meignan*). 358
Le Pôle et l'Equateur (*Lucien Dubois*).. 234
Dernier journal (*Livingstone*) (publié par *Belin de Launay*) . . . 495
Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, le Brésil, l'Uraguay, la République Argentine, les Pampas et Voyage au Chili, par la Cordillère des Andes (*le comte Eugène de Robiano*). 162
Histoire ecclésiastique. Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle T. II (*l'abbé A. Pougeois*). 497
La Captivité, de Pie IX, histoire des huit dernières années de son pontificat (*Alex. de Saint-Albin*). 498
Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat 498
Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé (*le R. R. Huguet*). . 499
Pie IX (*Louis Veuillot*). 500
Pie IX avant et pendant son pontificat (*l'abbé Dumax*). 500
Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III (*l'abbé Marty*) 500
Vie du pape Pie IX, ses œuvres et ses douleurs (*S. P. Tardivel*). . . 500
Hagiologie. Historiæ seu vitæ sanctorum (*Surius*). 306
Saint Blaise. Son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial (*l'abbé L. Gauthey*). 307
Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes (*l'abbé Adolphe Legoupils*, publ. par *l'abbé Eugène Soyer*) 308
Saint Patient, évêque de Lyon, et l'Eglise de Lyon à la fin de la domination romaine dans la province Lyonnaise (*l'abbé L. S. Tatu*) 309
Histoire de sainte Geneviève, vierge et patronne de Paris et de son culte 309

Sainte Radegonde à Saix, pages d'histoire locale (*l'abbé D. Leroux*). 310
Saint Hubert, sa légende, son histoire (*Joseph Demarteau*). . . . 311
Vie de saint Lambert (*Joseph Demarteau*) 437
Sainte Elisabeth de Hongrie (*le comte de Montalembert*) 513
Histoire de sainte Solange (*l'abbé Joseph Bernard*) 311
Vie intime de saint Anselme au Bec (*le R. P. Ragey*) 312
Reliques des trois tombeaux de saint Bernard, de saint Malachie, de saint Eutrope et autres martyrs (*l'abbé Charles Lalore*) . . . 313
Vie de saint Anthelme, septième prieur de la Grande-Chartreuse (*l'abbé A. Marchal*). 313
Vie de saint François d'Assise (*l'abbé H. Cazalis*) 314
Saint Vincent Ferrier à Lyon (*l'abbé M. Bernard*) 315
Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade (*l'abbé Hébrard*). 315
Les Dominicains en Amérique (*le R. P. Marie-Augustin Roze*) . . 316
Un nouveau docteur de l'Eglise, saint François de Sales, évêque et prince de Genève 317
La Philothée de saint François de Sales. Vie de Mme de Charmoisy (*Jules Vuy*) 318
Histoire des capucins de Flandre. T. I 319
Vie du vénérable Gérard-Marie Majella 320
La Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît Labre (*Léon Aubineau*) 320
Notice sur M. l'abbé Charles Jonquet (*l'abbé Fleury*) 321
Histoire de Mme Barat (*l'abbé Baunard*) 321
Histoire de Mme Duchesne, religieuse de la Société du Sacré-Cœur de Jésus (*l'abbé Baunard*). 322
Vie de M. Pierre Aumaître (*l'abbé Léandre Poitou*) 323
Philibert Simon, missionnaire en Mantchourie (*l'abbé Emile Briand*). 324
Le Pénitent breton, Pierre de Kériolet (*Hippolyte Le Gouvello*) . . 59
Le saint homme de Tours (*Léon Aubineau*). 539
M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice 325
Hérésies. Les Albigeois devant l'histoire (*Mathieu Witche*). . . . 537
Histoire ancienne. Essai sur l'éphébie attique (*Albert Dupont*) . 37
Dodone et ses ruines (*Constantin Carapanos*) 38
Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République (*E. Person*) 352
Histoire des Romains (*Victor Duruy*). 483
Le Sénat de la République romaine (*P. Willems*) 352
De la Constitution et des magistratures romaines sous la République (*Albert Dupond*). 352
La Femme romaine (*Mlle Clarisse Bader*) 134
Carthage and the Carthaginians (*R. Bosworth Smith*) 433
Histoire du moyen âge. Histoire du moyen âge (*le R. P. Paul Mury*) 454
Une question d'Orient au moyen âge (*Emile Van den Bussche*) . 162
Histoire moderne. Histoire de la guerre de Trente-Ans (*E. Charvériat*) 440
Questions contemporaines. Breve esame dell' opuscolo del sac. Curci : Il moderno dissidio tra la Chiesa e l'Italia 450
Lettres d'un rural (*le vicomte de Sarcus*). 64
Le Centenaire de Voltaire 248
Voltaire à l'Exposition universelle 249
La Parole est à Jeanne d'Arc 356
Paris et le radicalisme (*Rames*). 540
Résurrection merveilleuse en 1877 de Michel de Notredame, mort en 1566 63
Histoire de France. La Philosophie de l'histoire de France (*Robert*

Flint, trad. de *Ludovic Carrau*) 514
Histoire de France. T. I et II (*Edmond Demolins*) 436
Brunehaut (*Lucien Double*) 516
Saint Louis (*H. Wallon*) 517
Anecdotes historiques, légendes et apologues d'Etienne de Bourbon, dominicain du treizième siècle (*A. Lecoy de La Marche*) . 152
Histoire de Bayart (*A. Prudhomme*) 485
Le Chevalier de Jant (*Jules Tessier*) 518
Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières. T. I (*le comte Douglas* et *J. Roman*) 153
Histoire de Turenne (*L. Armagnac*) 486
Mémoires de Charles Perrault (*Paul Lacroix*) 236
Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère. T. II (*l'abbé Gustave Esnault*). 44
Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1808 (*Guizot*) 484
Les Massacres de septembre (*Georges de Cadoudal*). 63
Fouquier-Tinville (*Louis Teste*). 357
Madame Elisabeth devant le Tribunal révolutionnaire (*Maxime de la Rocheterie*). 357
Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin (*le comte V. de Seilhac*) 441
Maret, duc de Bassano (*le baron Ernouf*) 519
Enfermé dans Paris. Journal du siège, du 2 septembre 1870 au 28 janvier 1871 (*N. Sheppard*). 359
Les Convulsions de Paris. T. I (*Maxime du Camp*) 45

Histoire religieuse, politique et civile. Les Evêques et Archevêques de Paris (*le vicomte G. d'Avenel*) 237
Histoire de l'enseignement primaire avant 1789 dans les communes qui ont formé le département du Nord (*le comte de Fontaine de Resbecq*) 154
Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris aux treizième et quatorzième siècles (*Gustave Fagniez*) 328
Histoire des corporations françaises d'arts et métiers (*J.-P. Mazaroz*) 238
Nos gloires nationales, grands hommes et grandes journées. . . 488
Une famille au seizième siècle (*Ch. de Ribbe*) 521
Le Livre de famille (*Ch. de Ribbe*). 521
Les Régiments français, etc. 538

Histoire des provinces. Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes. T. II et III (*l'abbé Lalore*) 47
Le Comté de Clermont en Beauvaisis (*le comte de Luçay*) 46
La Tarentaise historique (*l'abbé Pont*) 357
Le Pays. — Polignan et Comminges, leur passé, leur présent (*D. Dufor*). 163

Histoire étrangère. Précis d'histoire nationale de Mgr A.-J. Namèche (*J.-J. D. Swolfs*) 156
Cronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur (*le comte de Limminghe*) 240
Histoire d'Oudenbourg (*E. Feys* et *D. Van de Casteele*) 442
History of the English people (*John Richard Green*). 48
Memoirs of the Right Honourable William, second viscount Melbourne (*W. M. Torrens*). 57
Lord Palmerston, sa correspondance intime, etc. (*Augustus Craven*). 523
Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges (*Théodore Juste*). 524
La Princesse d'Eboli (*Gaspar Muro*, précédée d'une lettre préface de *Canovas del Castillo*, trad. de *Alfred Weil*) 51
Histoire de la Charité à Rome (*Léon Lallemand*) 157
Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877 (*Alf.*

Rambaud) 51
Rome et Démétrius (*le P. Pierling*) 150
Liste des évêques et des supérieurs de couvents de l'Eglise russe (*Paul Stroïev*) 444
Les Ducs de Savoie aux quinzième et seizième siècles (*Charles Buet*) 240
Histoire du Brésil français au seizième siècle (*P. Gaffarel*) 53
Cartas de Indias 243
The Metallic History of the United States of America (*J. F. Loubat* et *Jules Jacquemart*) 446
China. A history of the laws, manners and customs of the people (*John Henry Gray*) 56
Noblesse. Liste et blasons des chevaliers de l'Annonciade appartenant au duché de Savoie (*le comte Amédée de Foras*) 264
Archéologie. Les Ages de la pierre (*John Evans*, trad. de *E. Barbier*). 143
Le Papyrus funéraire de Soutinès (*Guieysse* et *E. Lefébure*. . . . 35
Des lieux consacrés à l'administration du baptême (*l'abbé J. Corblet*). 146
Numismatique. La Monnaie dans l'antiquité (*François Lenormant*). 40
Numismatique antique (*W. Froehner*) 42
Numismatique de l'Orient latin (*Gustave Schlumberger*) 52
Les Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI (*H. Hoffmann*). 528
Histoire numismatique de Henri V et de Henri VI, rois d'Angleterre (*F. de Saulcy*). 528
Mélanges. Nouveaux éloges historiques (*Mignet*) 244
La Papesse Jeanne (*Charles Buet*) 538
Les Femmes dans la société chrétienne (*Dantier*). 522
D'un siècle à l'autre, 2e partie (*J. B. G. Galiffe*). 354
Vieilles maisons et jeunes souvenirs (*Henri d'Ideville*) 65
Au service du pays (*R. P. Chauveau*) 490
Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied (*R. P. Chauveau*) . . 538
Biographie. Histoire des uns et des autres (*Elie Berthet*) 66
Christophe Colomb (*le comte Roselly de Lorgues*) 529
Etude sur Nicolas de Grouchy et son fils Timothée de Grouchy, Sr de la Rivière (*le vicomte de Grouchy* et *Emile Travers*) 244
Mgr Dupanloup, biographie et souvenirs (*J. Hairdet*). 539
Mgr de Ladoue, évêque de Nevers (*Mgr Tolra de Bordas*) 359
La Jeunesse de Lord Beaconsfield (*Victor Valmont*) 540
Joseph de Cissey 66
Bibliographie. Manuel du libraire et de l'amateur de livres T. I (*P. Deschamps et G. Brunet*) 61
Catalogue des incunables de la bibliothèque de Toulouse (*le Dr Desbarreaux-Bernard*) 446
Bibliothèque liturgique (*Anatole Alès*) 245
Bibliotheca Americana (*Ch. Leclerc*) 448
Las Bibliothecas europeas y algunas de la America Latina (*Vicente G. Quesada*). 138
Transactions and proceedings of the conference of Librarians *Edward B. Nicholson* et *Henry R. Tedder*). 61

TABLE DES AUTEURS

A*** (l'abbé). 416
Acy (E. d'). 503
Accolas (Emile). 25
Aïssé (Mlle) 509
Albert (l'abbé N.) 413
Albert (Paul) 251
Alès (Anatole) 245
Ambert (le général). 303

Amicis (Edmondo de). . . 535 536
Antimorre (Théophile d') . . . 249
Antully (Alberic d') 201
Armagnac (L.). 486
Arsac (J. d'). 300
Arve (A. d') 534
Assollant (A.) 488
Aubineau (Léon) 320 539
Audeval (Hippolyte) 11
Augé de Lassus 492
Auzias 531
Avenel (le vicomte G. d') . . . 237
Bader (Mlle Clarisse) 134
Bailly (J.). 206
Barbier (E.). 143
Barde (Louis) 248
Barthélemy (Auguste de) . . . 299
Baunard (l'abbé) 321 322
Bauquier (Joseph) 186
Bayle (l'abbé) 119
Baylot (le R. P.). 414
Beaussire (Emile). 322
Belano (Mgr Antonio Maria). . 420
Belet (l'abbé P.). 329
Belin de Launay 495
Bellune (l'abbé de). 411
Bernard (Frédéric) 537
Bernard (l'abbé Joseph). . . . 315
Bernard (l'abbé M.). 315
Berthet (Elie) 64
Blanchemain (Prosper). 85
Bleser (le chanoine de). . . . 36
Block (Maurice) 532
Boden (Mme Dorothée de). . . 11
Bonadier (Léon) 203
Bonnaud (Paul) 20
Bosworth Smith (R.) 433
Bouché de Belle (A.). 337
Bouchet (Isid.). 410
Bouillier (Fr.) 401
Bourdaloue 419
Bourget (P.). 195
Brévans (A. de) 492
Briand (l'abbé Emile) 324
Brugsch-Bey (Heinrich) 435
Brunet (Gustave), 61, 137, 378, 374. 475
Buchner (Alexandre) 231
Buet (Charles) 240 538
Buisson (F.) 427
Cadoudal (Georges de) 63
Cahun (Léon). 486
Camp (Maxime du) 45
Canovas de Castillo 51
Carapanos (Constantin) 38
Carrau (Ludovic). 514
Carré (A.). 248
Castro (Guillem de) 507
Caussette (le R. P.) 123
Cauwès (Paul) 26
Cazalis (l'abbé H.) 314
Champeau (le R. P.) 356
Chandeneux (Claire de). . . 18 19
Chanteau (Albert). 206
Charraux (A.) 204
Charvériat (E.). 440
Chauffard (E.). 387
Chaumont (l'abbé H.) . . . 417 418
Chautard (Henny) 203
Chauveau (le P.). 490 538
Chevreul (Henri). 181 278
Clair (l'abbé) 119
Claretie (Jules) 19
Claudin (N.). 453
Clément (Ambroise). 218
Collin (P.) 205
Colomb (Mlle) 489
Colomb (Mme J.). 535
Combettes-Labourelie (Louis de) 225
Compayré (Gabriel) 116
Conil (Pierre) 215
Conny (Mgr de) 533
Coppée (F.) 195
Corallo (l'abbé Vito) 424
Corblet (l'abbé J.). 146
Corluy (le R. P. J.) 325
Cortambert (R.) 490
Craven (Augustus) 523
Cuvelhier (P. Michaele). . . . 417
Damanet (le P. Auguste). . . . 127
Dantier (Alph.) 522
Dasent (S. W.). 13
Daudet (Ernest) 520
Defrecheux (Nicolas) 227
Delaunay (D.) 106
Delon (Ch.) 485
Delsol (J. J.), ... 501
Demarteau (Joseph). . . . 311 437
Demolins (Edmond) 436
Desbarreaux-Bernard (le Dr). . 446
Deschamps (A.). 219
Deschamps (P.). 61
Didier (Edouard). 294
Double (Lucien) 516
Douglas (le comte). 153
Dubois (Charles) 304
Durois (Lucien). 234
Duchesne de Saint-Leger . . . 407
Dufor (D.) 163
Dugas (le R. P. Joseph) 61
Dugat (Gustave) 332
Dumax (l'abbé) 500
Dupanloup (Mgr). 417
Dupond (Albert) 352
Dupont (Albert) 37
Dupont-White 337
Duquesnoy (l'abbé Ferd.) . 111 398
Duras (Mme de) 519

Duruy (Victor) 483
Ernouf (le baron). 519
Esnault (l'abbé Gustave) . . . 44
Evans (John). 143
Ezerville (l'abbé F. J. d'). . . 163
Fabre (Joseph). 103
Faguiez (Gustave). 238
Fantoli (l'abbé Andrea). . . . 421
Fauconnier (E.) 247
Fayet (A.). 197
Féchtrup (Bernhard) 327
Félix (le R. P.) 130 419
Fénelon. 417
Ferrante (Mgr Aniceto) 422
Ferraz 112
Ferré (Mgr Pierre-Marie) . . . 107
Ferreri (l'abbé Severino) . . . 424
Fertiault (Mme Julie) 531
Feuillet (Octave). 289
Féval (Paul). 491
Feys (E.) 442
Figuier (Louis). 533
Fizelière (A. de la). 510
Fleuriot (Zénaïde) 486
Eleury (l'abbé). 321
Flint (Robert) 514
Foerster. 507
Fontaine de Resbecq (le comte de) 154
Foras (le comte Amédée de). . 526
Forestié (Edouard) 534
Forestier (Paul) 9
Fouillée (Alfred). 530
Fournel (le P. H. C.). 159
Fournel (V.). 251
Fournié (le Dr Ed.) 392
Fourrière (l'abbé) 409
France (Isabelle) 12
Franck (Ad.). 97
Froehner (W.) 42
G*** (H.) 248
Gaffarel (P.) 53
Galiffe (J. B. G.) 354
Gallavresi (Luigi) 62
Gallon (F. B.) 250
Gauthey (l'abbé L.). 307
Gauthier (E.) 206
Gautier (Léon). 356 513
Gavart (A.) 495
Gebhardt (Oscar de) 121
Gebhart (Emile) 342
Gidel (Ch.). 141
Ginestet (l'abbé) 412
Girardin (J.) 488
Gouraud (Julie). 487
Gourdault (Jules). 511
Grandmongin (Ch.) 201
Gras (l'abbé Gabriel). 406
Gray (John Henry) 56
Green (John Richard). 48
Gréville (Henry) 293
Grou (le R. P.). 408
Grouchy (le vicomte de). . . . 244
Gruyer (Gustave). 430
Guéranger (le R. P. Dom Prosper). 425
Guibé (le R. P.). 247
Guichard (Victor) 131
Guieysse. 35
Guizot 483
Hairdet (J.). 539
Harlez (E. D.) 328
Harnach (Adolf.) 121
Havard (H.) 251
Hébrard (l'abbé) 315
Hepp (Al.) 202
Hoffmann (H.) 528
Holtzendorff (Fr. von) 212
Hugo (Victor) 193
Huguet (le R. P.) 499
Ideville (Henri d') 65
Isambert (le Dr Emile). 235
Isoard (Mgr) 328
Jacquemart (Jules) 446
Janet (Paul) 109 114
Janin (Jules) 510
Joly (H.) 390 400
Jouham (E.) 206
Jonham (S.) 164
Juste (Théodore). 524
Koenig (le Dr Edouard) 29
La Beaume (Jules). 208
Laboulaye (Ed.) 344
Lacroix (Paul) 236
La Fayette (Mme de). 142
Lallemand (Léon). 157
Lalore (l'abbé Charles). . . 47 313
Lambel (Hans) 226
Lamber (Juliette) 18
Lambert (le baron de). 389
Larchet (J.) 203
Larchey (Lorédan) 140
La Rocheterie (Maxime de) . . 357
Laun (le Dr Adolf.). 431
Leclerc (Ch.) 448
Lecoy de La Marche (A.) . . . 152
Lefébure (E.) 35
Legoupils (l'abbé Adolphe) . . 308
Le Gouvello (Hyppolyte) . . . 59
Lennig (Franz). 408
Lenormant (François). 40
Leroux (l'abbé D.) 310
Lescœur (C.). 330 501
Lescure (M. de). 509
L'Estoile (Pierre) 291
Levavasseur (Gustave). 341
Levoisin (J.) 484
Leymerie (A.) 136

Liard (Louis). 117
Limminghe (le comte de). . . . 240
Livingstone. 495
Loubat (J. F.). 446
Loudun (Eugène). 132
Louvet (Ch.). 233
Loyseau (Jean) 201
Lubke. 223
Luçay (le comte de) 46
Lyon-Caen. 65
Mabire (l'abbé). 408
Magliano (Fr. Panfilo de) . . . 421
Magy (F.) 394
Maigne 28
Malagola (Carlo). 232
Malo (Hector) 22
Manning (Mgr) 421
Marcel (Etienne) 302
Marchal (l'abbé A.) 313
Marc-Monnier 139
Maréchal (Mlle Marie). . . 300 493
Marillac (Michel de) 207
Martignat (Mlle de) 493
Martin (l'abbé) 411
Marty (l'abbé). 500
Maynard (le chevalier de). . . 252
Mazaroz (J. P·). 238
Meignan (Victor) 358
Méliton-Martin 453
Mérian 397
Méric (E.). 387
Michaut (Narcisse) 342
Michel (Jules) 532
Mignet 244
Mirabeau (Mme la comtesse de) 9
Molle (E.) 223
Moncel (Maurice de) 204
Monfat (le P. A.). 450
Monsabré (le T. R. P.) 426
Montaiglon (Anatole de) . . . 181
Montalembert (le comte de). . 513
Montégut (Emile). 13
Montépin (Xavier de) 296
Moor (D. de). 30
Mortreuil (E.). 377
Muntz (Eugène) 429
Muro (Gaspar) 51
Mury (le R. P. Paul) 454
Nardis (Mgr Pasquale de) . . . 424
Navery (Raoul de) 298
Nicholson (Edward B.) 61
Niel (O.) 350
O'Neddy Philotée). 206
Palau (Melcior). 508
Pasquier (l'abbé Henri) 229
Pays (A. J. du). 506
Périer (A.). 495
Person (E.). 352
Pichenot (Mgr). 451
Pidagnel (A.). 509
Pierling (le P.) 150
Pierron (lt-col.). 504
Pilate (F.). 204
Pillon (F.) 397
Pirmez (Octave). 346
Pitray (la vicomtesse de) . 492 496
Plasman (L. de) 409
Poitou (l'abbé Léandre) 323
Pons (A.-J.) 207 224
Pont (l'abbé). 357
Postel (V.) 158
Pougeois (l'abbé A.) 497
Prudhomme (A.) 485
Quesada (Vicente G.) 138
Ragey (le R. P.). 312
Rambaud (Alf.). 51
Rameau 51
Rames. 540
Ragnaud (Gaston). 182
Renaud (Alphonse) 160
Renouvier (Ch.) 397
Revoil (Paul) 202
Ribbe (Ch. de) 521
Ribot (Paul) 221
Richebourg (Emile) 295
Riera y Bertran (Joaquim) . . 161
Robiano (le comte Eugène de). 162
Rochechouart (Julien de) . . . 537
Roman (J.) 153
Roselly de Lorgues (le comte). 529
Rothschild (James de) 181
Rousselet (L.). 489
Roze (le R. P. Marie Augustin). 316
Saint-Albin (Alex. de) 498
Sales (saint François de) 122, 417, ... 418
Salmon (l'abbé F.-R.). 23
Sante Pieralisé 122
Saporta (le comte de). 501
Sarcus (le vicomte de) 64
Sarraut (Omer) 135
Saulcy (F. de) 528
Scheeben (le R. P. J.). 329
Schlumberger (Gustave). . . . 52
Ségalas (Mme Anaïs) 22
Segondy (F.). 24
Seilhac (le comte V. de) . . . 441
Sheppard (H.). 359
Simonin (L.) 338
Sommervogel (R.-P.) 375
Soyer (l'abbé Eugène) 308
Spinoza 109
Stolz (Mme de) 494
Stroïev (Paul) 444
Sully-Prudhomme. 196
Surius. 306
Surville (André). 21
Swolfs (J.-J. D.) 156

Taine (H.). 102
Tamizey de Larroque (Ph.). 108, 280
Tardirel (S.-P.) 500
Tatu (l'abbé L.-S.) 309
Tedder (Henry (R.). 61
Tessier (Jules) 518
Teste (Louis) 357
Thausing (Moriz) 430
Théodore (G.) 534
Theuriet (André) 15
Thiry (Fernand) 128
Thiry (J.) 160
Tolra de Bordas (Mgr.). . . . 359
Torino (P. Antonino da). . . . 424
Torrens (W.-M.) 57
Tosti (Dom Luigi) 410
Travers (Emile) 244
Turcan (l'abbé) 125, 420
Vallaurii (Thomæ). 454
Valmont (Victor) 540
Valroger (Hyac. de) 102
Van de Casteele (D.). 442
Van den Bussche (Emile). . . . 162
Van der Laat (E.) 533
Van Dessel (Camille) 147
Variot (l'abbé Joseph). 120
Vébé (L.). 204
Verdaguer (Jascinto). 508
Veuillot (Louis) . . 198, 412, 500
Vian (Louis) 344
Vinceny (Jacques). 17
Vingtrinier (Aimé). . . . 182, 279
Vion (E.). 203
Vuy (Jules). 318
Wallon (H.) 517
Wangnerech (P.-H.) 450
Weil (Alfred). 51
Weil (R.) 250
Weil (W.). 250
Wey (Francis) 534
Willems (P.). 352
Witche (Mathieu). 537
Witt (Mme de). 483, 494
Zahn (Théod.) 121
Zola (Emile). 13

TABLE DES VARIÉTÉS

Les Bibliothèques aux Etats-Unis, par M. J. Vaesen, 66. — M. Bertrand et l'association scientifique de France, par M. H. A. Mazard, 69. — L'Etat actuel de la presse anglaise, par M. F. de Bernhardt, 252. — Petit supplément à la bibliographie moliéresque, de M. Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), par M. J. Bauquier, 261. — La Littérature française en Espagne 1874-1878, par M. X***, 264, 455. — L'Exposition de la Bibliothèque nationale, par M. S., 359. — Bibliographie des Noëls, par M. Gustave Brunet, 457, 540.

TABLE DE LA CHRONIQUE.

Nécrologie : Albbier (Albert), 551.— Aleardi (Aleardo), 175. — Arnaud [de l'Ariège], (Frédéric-André), 75. — Babou (Hippolyte), 467. — Barni (Jules-Romain), 169. — Bazin (François-Emmanuel-Joseph), 169. — Bourgeois (l'abbé Louis), 165.— Bryant (William-Cullen), 78. — Bucaille (Paul), 78. — Cantel (Henri), 75. — Chareton (le général), 78. — Charpentier (Jean-Pierre), 273. — Cheverondier, 468. — Dacas, 370. — Dallet (l'abbé), 273. — Delafosse (Gabriel), 467. — Denfert-Rochereau (Pierre-Marie-Phil.-Aristide), 76. — Descat (Constantin), 468. — Desjardins (le R. P. Eugène), 73. — Desvignes de Surigny (Pierre-Marie-Alfred), 172. — Drouineau (Gustave), 75.— Duffus-Hardy (sir Thomas), 274, — Dumortier (Barthélemy-Charles), 170. — Dupanloup (Mgr Félix-Ant.-Philibert), 462.— Duplan (Paul), 79. — Duval (Pierre-Sophie-Léon), 552. — Ferry (Maxime de), 274. — Forgeais (Arthur), 468. — Fortin (l'abbé F. J. F.), 76. — Foville le Dr Achille Louis de), 168. — Garcin de Tassy (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), 366. — Garnier-Pagès (Louis-Antoine), 548. — Gastineau (Octave), 274.— Gaultier de Claubry (Henri-François), 171. — Gédéonov (Etienne), 468. — Gères (le vicomte Jules de), 552. — Gobillon (René-Louis), 174. — Grimm (A Th.), 553. — Grouhel, 274.— Guthlin (l'abbé), 367. — Gutierrez (Jean-Marie), 274. — Guys (Henri), 174. — Hart, 274. — Hermann, 274. — Hœfer (le Dr Jean-Christian-Ferdinand), 545. — Herwath (Mgr Michel), 367. — Jacob [Erdant] (André-Alexandre), 369. — Johnstone (James), 468.— Joly (Maurice),

174. — Kovalevski Joseph), 554. — Khanykov (Nicolas), 554. — Lamarque (Jules de), 550. — Larivière, 468. — Latouche (l'abbé Robert-Auguste), 272. — Laurier (Clément), 371. — Laussedat (le Dr Louis), 170. — Lavallée (Joseph-Adrien-Félix), 173. — Lebert (le Dr Herman), 368. — Leharivel-Durocher (Victor-Edmond), 551. — Lelièvre (Raoul-Henri), 274. — Léo (Henri), 171. — Lemerye (Al.), 550. — Lisle (Ambroise-Philippe De), 552. — Lot (Henri), 368. — Lucas (Julien-Joseph-Hippolyte), 547. — Mac Gahan, 78. — Mac Guckin (William), 365. — Maissiat (Jacques), 76. — Malouet (le baron), 79. — Martin-Daussigny, 274. — Martin-Doisy (Pierre-Noël), 72. — Menissier, 468. — Monforand (de, 78. — Moreau de Jonnès (Alexandre), 173. — Naudet (Joseph), 271. — Nicolas (Marius), 468. — O'Quin, 274. — Pageot (Joseph-Yves), 371. — Palatre (le R. P. Gabriel), 367. — Pape-Carpentier (Mme Marie), 172. — Petel, née Marie-Alexandre Dumas (Mme), 468. — Pocquet (Barthélemy), 274. — Poirré (le R. P. Félix), 368. — Polénov (Dimitri), 554. — Renouard (Augustin-Charles), 271. — Roidot-Déléage (Jean), 549. — Rokitanski (Ch.), 274. — Rolland (Eugène), 78. — Roussel (le pasteur Napoléon), 77. — Russell (Lord John), 76. — Rustow (le colonel Guillaume), 369. — Saint-Albin (V. de), 274. — Strutynski (le comte Julien-Xavier), 77. — Taillard (Eugène-François-Joseph), 167. — Terret (le R. P. Régis), 368. — Thibault de La Guichardière (Mlle Fanny), 78. — Tounens [Orélie-Antoine Ier (de), 370. — Tricotel (Edouard), 74. — Valette (Cl. D. Aug.), 72. — Valroger (l'abbé Achille-Charles de), 551. — Vibraye (Guillaume-Marie-Paul-Louis Hurault, marquis de), 166. — Villeneuve-Arifat (le marquis Tristan de), 548.

Institut, 79, 175, 274, 371, 469, 555.

Collège de France, 275, 469.

Observatoire de Paris, 79.

Faculté des lettres, 79, 275, 555.

Ecole de Droit, 276.

Ecole des chartes, 556.

Bureau des Longitudes, 275.

Société Bibliographique, 82.

Société de l'Orient latin, 82.

Société des vieux textes russes, 178, 470.

La *Gœrresgesellschaft*, 186, 373.

Concours, 81, 178, 276, 373.

Congrès, 79, 276.

Le Congrès des Orientalistes, 371, 556.

Le Congrès géologique international, 371.

Association des bibliothécaires anglais, à Oxford, 469.

Lectures faites aux Académies, 85, 179, 277, 374, 471, 556.

Mélanges philologiques et littéraires : Nouvelles interprétations d'un fragment d'Ulpien, 185. — Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles, 181. — L'Acte de décès de la Grange-Chancel, 85. — Poésies inédites de l'auteur des Philippiques, 375. — Découverte d'un écrit contre Bérenger, 475. — Les Œuvres poétiques de Marie de Romieu, 85. — Un opuscule de Charles de Neufchaises, 181. — Deux résurrections littéraires, 182. — L'Auteur du Combat spirituel, 278. — Une erreur de M. Littré, 185. — L'Inventeur de la photographie, 476. — Publications dans l'Inde, 476.

Mélanges historiques : Henri Marchand et le globe terrestre de la bibliothèque de Lyon, 279. — Cours d'apologétique à l'Université catholique de Toulouse, 471. — Assemblées du diocèse de Castres, 277. — Discours véritable du siège de Montbard, 278. — Travaux sur la Réforme et la Ligue, 474. — Le Maréchal de Bellefonds et le Père Le Valois, 375. — Lettres inédites de Mme Louise de France, 559. — Livre des adresses de Paris, 559. — La Chronique bordelaise, 183. — Chorographie de Provence, 183. — Collection lyonnaise, 185. — Plaquettes gontaudaises, 280.

Mélanges archéologiques : Un nouveau manuscrit paléo-slave, 558. — Une découverte archéologique à Tchernigov, 558. — L'Annuaire de l'Archéologue, 557.

Mélanges bibliographiques : Histoire de la Bibliothèque Nationale, 377. — L'Exposition du département des imprimés de la Bibliothèque Nationale, 475. — Exposition de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 179. — Le Musée des archives départe-

mentales, 83. — Les Catalogues des bibliothèques des départements, 472. — Manuscrits de la bibliothèque de Salins, 277. — Le Catalogue de la Bibliothèque de Troyes, 86. — La Bibliographie des Sociétés savantes de France; 182. — Livres saisis par la police dans les Hautes-Pyrénées de 1809 à 1820, 184. — Les Bibliothèques publiques à Londres, 280. — Bibliographie hongroise, 186. — Catalogue des manuscrits belges et hollandais, 556. — Bibliothèques, musées, etc., en Grèce, 83. — Bibliothèque médicale de Washington, 184. — La librairie américaine, 87. — Bibliographie de la Chanson de Roland, 186. — La Bibliothèque de Voltaire, 84. — La Bibliothèque du comte Dzialynski, 90. — La Bibliomanie en 1878, 474. — Prix payés à des auteurs pour leurs ouvrages, 376. — La Stampa in Ancona, 187. — Les Livres cartonnés, 278. — La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, 88.

Journaux et revues : la Presse parisienne, 91. — Revue universelle de la presse catholique, 186. — La Presse périodique dans la Grande-Bretagne, 281. — Literarische Rundschau, 186. — Journaux en indien, 186. — La Revue historique et la Société Bibliographique, 86. — Livres mis à l'Index, 283.

Revues, livres et journaux, 91, 187, 282, 377, 476.

Publications nouvelles, 92, 188, 285, 378, 477.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

Alluys (le peintre), 382. — Anciens poètes français (travaux de M. Turquety sur les), 478. — Andorre (le pays d'), 380, 478. — Antechrist (ouvrages sur l'), 478. — Asturies (les), 286, 381. — Bévues historiques, 379. — Bible (Traduction de la), 192. — Bibliothèque du sultan à Constantinople (La), 190. — Cambis (La collection des manuscrits du marquis de) 94. — Camille Selden, un pseudonyme à découvrir, 379. — Cassan (sur le prieuré de) 94, 380. — Catalogues des bibliothèques des villes de province (les) 189. — Chypre (Ouvrages relatifs à l'Ile de), 287, 383, 479. — Ciguë employée comme instrument de supplice (le), 379. — Clotilde (Enfance de sainte), 287. — Coysard (Un livre du P.), 191. — Croisade de 1239, 95. — Edith, veuve d'Edouard le Confesseur (la reine), 287. — Editions d'auteurs classiques mutilées par la censure (A-t-il été publié à l'époque du premier Empire des), 381. — Epigramme dirigée contre Napoléon Ier, 380. — Faydit (sur l'article) de la Biographie universelle, 95. — Fénelon de Salignac (Antoine de), 287. — Flamyn (sur la dame de), 286, 479. — Frédéric-Auguste Ier, petit-fils de Louis XIV, 479. — Genuyt (l'Ingénieur) 380. — Heures de Metz 1478, 287. — Jeudy-Dugour, 380. — Laqueuille (Les), députés aux Etats généraux de 1789, 95. — Livres des Etats, empires et principautés du monde (Le), 287. — Louis XVI, sa mort fut-elle votée par la majorité de la Convention? 95. — Martyrs de la Révolution (les), 96, 190. — Mélusine, 288. — Mentez mentez, il en restera toujours quelque chose, 380. — Notre-Dame de Garaison, 96. — Notre-Dame de la Guillotine, 286. — Orphir signalé dans l'histoire de Salomon (l'), 382. — Papes (Pouvoir temporel des), 286, 381. — Poètes (Quel est le plus fécond de tous les)? 93. — Portraits à retrouver (Trois), 95, 191. — Portraits rares, 190. — Révolution française (Collections sur la), 94, 287, 381. — Saint-Martin (Un ouvrage peu connu du Théosophe) 288, 381. — Sixte IV et les Pazzi 287, 381. — Sociétés de bibliophiles en France (les), 95. — Sol marqué (Un), 95. — Tennyson (Traduction de), 286. — Très-Saint Sacrement (Congrégation du), 94, 287. — Vallès (Un livre de Jules), 380. — Vengeur (La fin du), 95, 192. — Verniel (Culte de saint), 287. — Voltaire sur le chevalier d'Assas (Lettres de), 287.

SAINT-QUENTIN. — IMP. JULES MOUREAU.

Z
1007
P73
t.22-23

Polybiblion; revue bibli-
ographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY